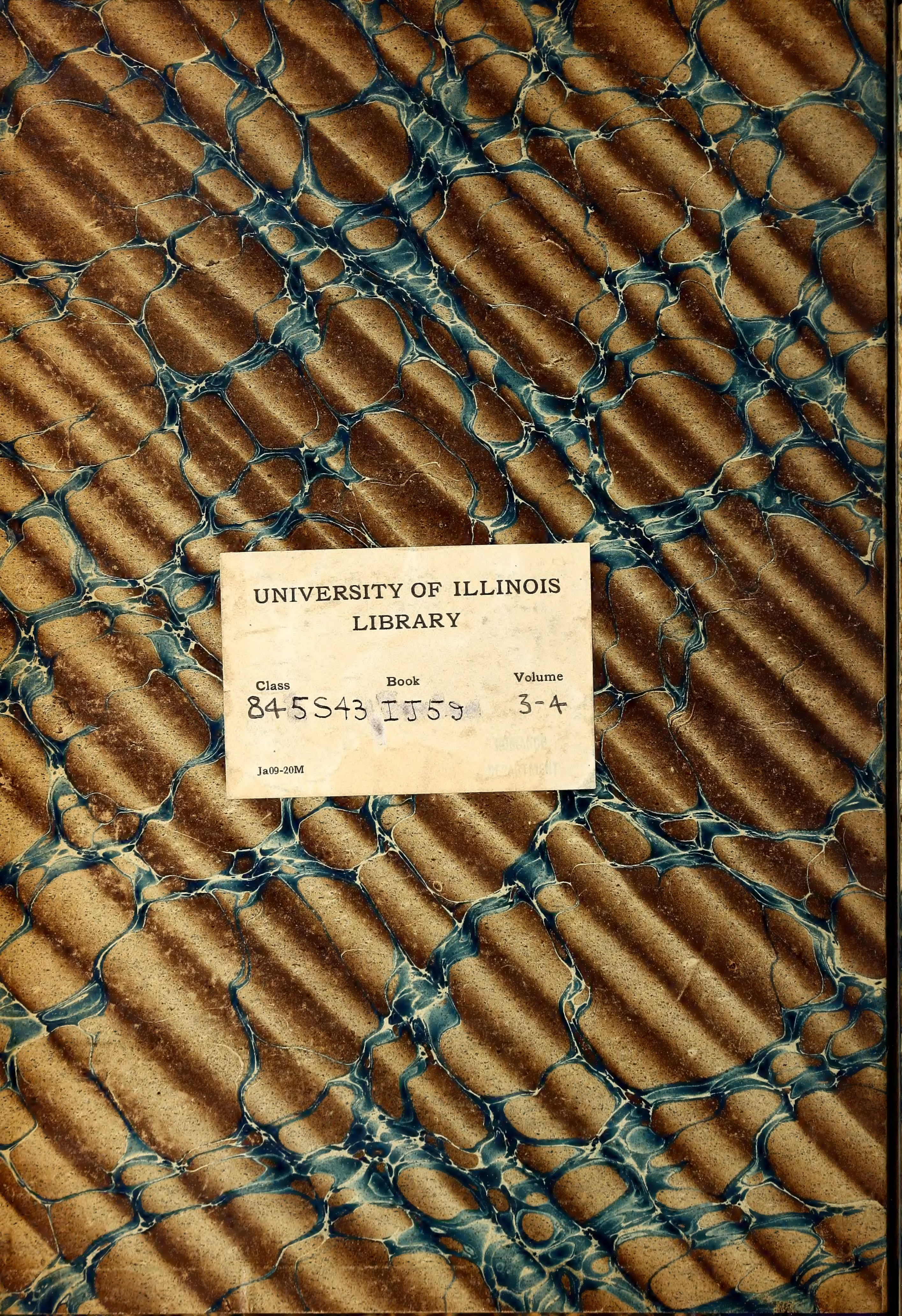



UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY
Class
845S43
Book
IJ59
Volume
3-4
Ja09-20M





ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

CE VOLUME CONTIENT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

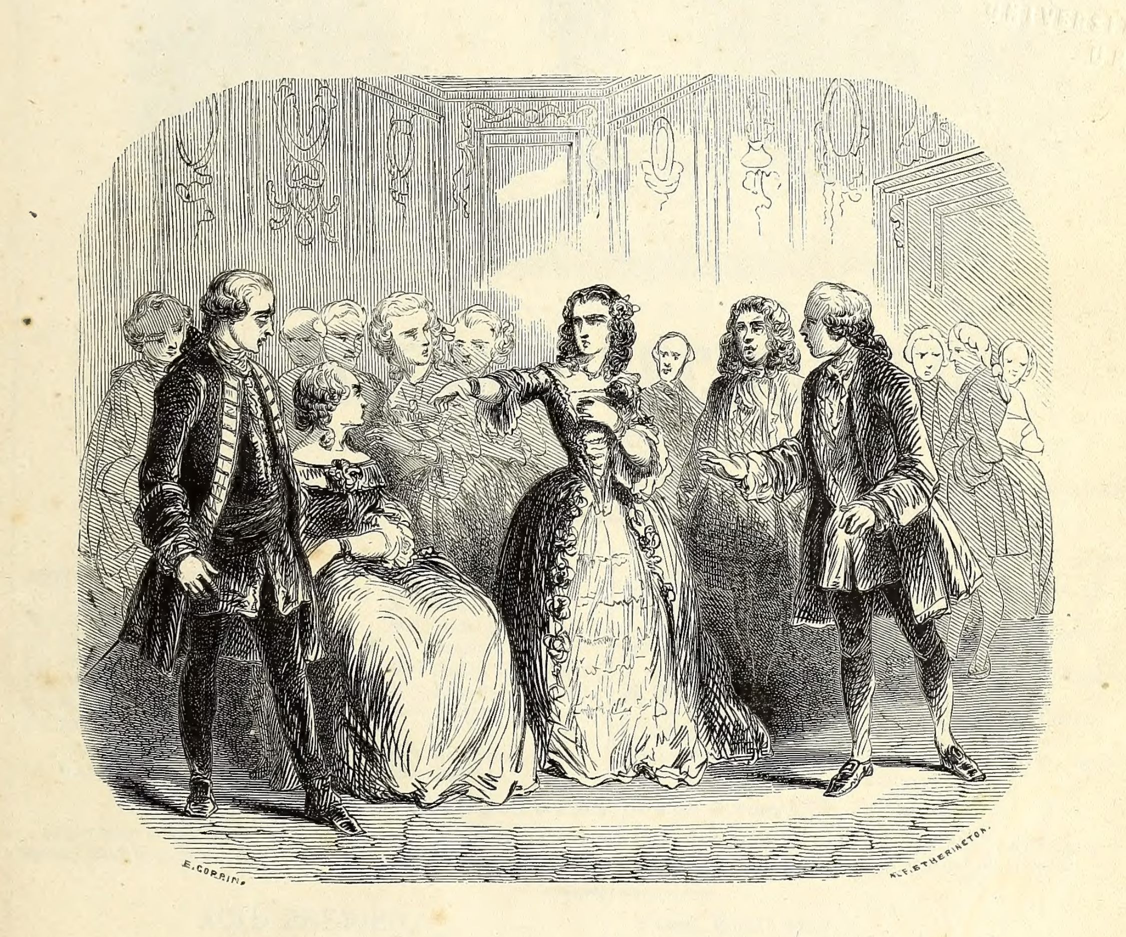
DE M.

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DESSINS

PAR TONY ET ALFRED JOHANNOT, STAAL ET PAUQUET



VIALAT ET Cie, ÉDITEURS

Lagny (Seine-et-Marne)

1857

PARIS

MARESCQ ET Cie, LIBRAIRES

5, rue du Pont-de-Lodi, 5



Adrienne Lecouvreur. Acte 4, scène [illegible].

ADRIENNE LECOUVREUR

COMÉDIE-DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la République, le 14 avril 1849

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADRIENNE LECOUVREUR, de la Comédie française.	Mlle RACHEL.
MAURICE, comte de Saxe	MM. MAILLART.
LE PRINCE DE BOUILLON	SAMSON.
LA PRINCESSE, sa femme.	Mme ALLAN-DESPRÉAUX.
L'ABBÉ DE CHAZEUIL	M. LEROUX.
ATHÉNAIS, duchesse d'Aumont . . .	Mlle DENAIN.
MICHONNET, régisseur de la Comédie française	M. REGNIER.
LA MARQUISE.	Mlle BERTIN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA BARONNE	Mlles FAVART.
MADEMOISELLE JOUVENOT, sociétaire de la Comédie française. . .	BONVAL.
MADEMOISELLE DANGEVILLE, sociétaire de la Comédie française. .	WORMS.
M. QUINAULT, sociétaire de la Comédie française.	MM. CHÉRI.
M. POISSON	GOT.

Seigneurs et dames de la cour, acteurs et actrices de la Comédie française.

La scène se passe à Paris, au mois de mars 1730.

Le premier acteur inscrit au commencement de chaque scène, est placé au théâtre le premier à la gauche du spectateur, les autres suivent dans le même ordre; quand il y a un changement dans les positions, il est indiqué dans le courant de la scène.

ACTE PREMIER.

Un boudoir élégant chez la princesse de Bouillon. Une toilette à gauche du spectateur; une table à droite et une console du même côté, au fond du théâtre

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ABBÉ, *appuyé sur la toilette*, LA PRINCESSE, *assise en face de la toilette, sur un canapé.*

LA PRINCESSE, *achevant de se coiffer.* Quoi, l'abbé, pas une historiette... pas le moindre petit scandale?..

L'ABBÉ. Hélas! non!

LA PRINCESSE. Votre état est perdu! Vous devez, d'obligation, savoir toutes les nouvelles... C'est pour cela que les dames vous reçoivent le matin à leur toilette... Donnez-moi la boîte à mouches... Voyons, cherchez bien... Je vois, à votre air mystérieux, que vous en savez plus que vous ne dites...

L'ABBÉ. Des nouvelles insignifiantes... certainement! Vous apprendrais-je que mademoiselle Lecouvreur et mademoiselle Duclos doivent ce soir jouer ensemble dans *Bajazet*, et qu'il y aura une foule immense?..

LA PRINCESSE. Après?.. Un instant, l'abbé... Placeriez-vous cette mouche à la joue... ou à l'angle de l'œil gauche?..

L'ABBÉ, *passant derrière le canapé* (1). Si madame la princesse ne m'en veut pas de ma franchise, j'aurai le courage de lui dire... que je me prononce ouvertement contre le système des mouches.

LA PRINCESSE. C'est toute une révolution que vous tentez là... et, avec votre air timide et béat... je ne vous aurais jamais cru un lévite si audacieux.

L'ABBÉ. Timide... timide... avec vous seule.

LA PRINCESSE. Ah bah!.. Eh bien! vous disiez donc?.. Votre autre nouvelle?..

L'ABBÉ. Que la représentation de ce soir est d'autant plus piquante que mademoiselle Lecouvreur et la Duclos sont en rivalité déclarée. Adrienne Lecouvreur a pour elle le public tout entier, tandis que la Duclos est ouvertement protégée par certains grands seigneurs, et même par certaines grandes dames, entre autres par la princesse de Bouillon!

LA PRINCESSE, *se mettant du rouge*. Par moi?

L'ABBÉ. Ce dont chacun s'étonne. Et l'on commence même, dans le monde, à en rire.

LA PRINCESSE, *avec hauteur*. Et pourquoi, s'il vous plaît?

L'ABBÉ, *avec embarras*. Pour des motifs que je ne puis ni ne dois vous dire... parce que ma délicatesse et mes scrupules...

LA PRINCESSE. Des scrupules... à vous, l'abbé!.. Et vous disiez qu'il n'y avait rien de nouveau?.. (*Se levant.*) Achevez donc!.. Aussi bien, ma toilette est terminée... et je n'ai plus que dix minutes à vous donner...

L'ABBÉ. Eh bien! Madame... puisqu'il faut vous le dire, vous, petite-fille de Sobiesky, et proche parente de notre reine, vous avez pour rivale mademoiselle Duclos, de la Comédie française.

LA PRINCESSE. En vérité!

L'ABBÉ. C'est la nouvelle du jour... Tout le monde la connaît, excepté vous, et comme cela peut vous donner un ridicule... je me suis décidé, malgré l'amitié que me porte M. le prince de Bouillon, votre mari, à vous avouer...

LA PRINCESSE. Que le prince lui a donné une voiture et des diamants!

L'ABBÉ. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Et une petite maison...

L'ABBÉ. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Hors les boulevards de Paris, à la Grange-Batelière.

L'ABBÉ, *étonné*. Quoi! princesse, vous savez?..

LA PRINCESSE. Bien avant vous, bien avant tout le monde!.. Écoutez-moi, mon gentil abbé, le tout pour votre instruction. M. de Bouillon, mon mari, quoique prince et grand seigneur, est un savant: il adore les arts, et surtout les sciences. Il s'y était adonné sous le dernier règne.

L'ABBÉ. Par goût?..

LA PRINCESSE. Non! pour faire sa cour au régent, dont il s'efforçait de devenir la copie exacte et fidèle; il s'est appliqué, comme lui, à la chimie; il a, comme lui, un laboratoire dans ses appartements, que sais-je? Il souffle et il cuit toute la journée; il est en correspondance réglée avec Voltaire, dont il se dit l'élève. Ce n'est plus le bourgeois gentilhomme, c'est le gentilhomme bourgeois qui prend un maître de philosophie... toujours pour ressembler au régent... Et vous comprenez que, voulant pousser l'imitation aussi loin que possible, il n'avait garde d'oublier la galanterie de son héros... Ce qui ne me contrariait pas excessivement... Une femme a toujours plus de temps à elle... quand son mari est occupé... Et pour que le mien, même infidèle, restât dans ma dépendance, j'ai pardonné à la Duclos, qui ne fait rien que par mes ordres, et me tient au fait de tout. Ma protection est à ce prix, et vous voyez que je tiens parole!

L'ABBÉ. C'est admirable! Mais, qu'y gagnez-vous, princesse?

LA PRINCESSE. Ce que j'y gagne?.. C'est que mon mari, craignant d'être découvert, tremble devant la petite-fille de Sobiesky dès qu'elle a un soupçon... et j'en ai quand je veux... Ce que j'y gagne? c'est qu'autrefois il était très-avare, et que maintenant il ne me refuse rien! Commencez-vous à comprendre?

L'ABBÉ. Oui, oui... c'est une infidélité d'une haute portée et d'un grand rapport!

LA PRINCESSE. Le monde peut donc me plaindre et gémir de ma position, je m'y résigne, et si vous n'avez, cher abbé, rien autre chose à m'apprendre...

L'ABBÉ, *timidement*. Si, Madame! une nouvelle...

LA PRINCESSE, *souriant*. Encore une!

L'ABBÉ, *de même*. Qui me regarde personnellement... et celle-là, je crois être sûr que vous ne vous en doutez pas... C'est que... c'est que...

LA PRINCESSE, *gaiement*. C'est que vous m'aimez!

L'ABBÉ. Vous le saviez!.. Est-il possible!.. Et vous ne m'en disiez rien!

LA PRINCESSE. Je n'étais pas obligée de vous l'annoncer...

L'ABBÉ, *avec chaleur*. Eh bien! oui... C'est pour vous que je me suis fait l'ami intime de votre mari! Pour vous, je suis de toutes ses parties! Pour vous, je vais à l'Opéra et chez la Duclos! Pour vous, je vais à l'Académie des sciences! Pour vous, enfin, j'écoute M. de Bouillon dans ses dissertations sur la chimie, qui ne manquent jamais de m'endormir!

LA PRINCESSE. Pauvre abbé!

L'ABBÉ. C'est mon meilleur moment!.. je ne l'entends plus... et je rêve à vous!.. Mais, convenez-en vous-même, un tel dévouement mérite quelque indemnité, quelque récompense...

LA PRINCESSE, *souriant*. Oui, l'on vous a souvent donné, à vous autres abbés de boudoir, pour moins que cela! Mais, dussiez-vous crier à l'ingratitude, je ne peux rien pour vous en ce moment.

L'ABBÉ, *vivement*. Ah! je ne vous demande pas une passion égale à la mienne! c'est impossible!.. Car ce que j'éprouve pour vous, c'est une adoration, c'est un culte!

LA PRINCESSE. Je comprends, l'abbé, et vous demandez pour les frais du... Impossible, vous dis-je... mais, silence, on vient... C'est mon mari et madame la duchesse d'Aumont... N'avez-vous pas aussi quêté de ce côté-là?..

L'ABBÉ. La place était prise...

LA PRINCESSE. C'est jouer de malheur... (*A part.*) Ce pauvre abbé arrive toujours trop tard.

SCÈNE II.

La princesse va au-devant d'Athénaïs, à qui le prince donnait la main, et les acteurs, en redescendant le théâtre, sont dans l'ordre suivant: ATHÉNAIS, LA PRINCESSE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LA PRINCESSE, *à Athénaïs*. C'est vous, ma toute belle, quelle bonne fortune! Qui vous amène de si bon matin?

LE PRINCE. Un service que madame la duchesse veut vous demander.

LA PRINCESSE. Un plaisir de plus. Et comment avez-vous rencontré mon mari, que moi je n'ai pas aperçu depuis avant-hier?..

ATHÉNAÏS. Chez le cardinal de Fleury, mon oncle!

LE PRINCE. Oui, vraiment!.. le grand ministre qui nous gouverne, et que j'ai connu quand il était évêque de Fréjus, est membre, comme moi, de l'Académie des sciences... c'est aussi un savant, et, comme tel, je lui avais dédié mon nouveau traité de chimie... ce livre qui a étonné M. de Voltaire

(1) La princesse, l'abbé.

lui-même !.. Jamais, m'a-t-il dit, il n'avait lu d'ouvrage écrit comme celui-là ! Ce sont ses propres paroles, et je le crois de bonne foi !

LA PRINCESSE. Moi aussi... mais le cardinal premier ministre...

LE PRINCE. Nous y voici. (*A un valet qui entre portant un petit coffret.*) Bien ! posez là ce coffret. (*Le valet pose le coffret sur la table à droite et sort.*) Le cardinal, qui, comme homme d'État et comme chimiste, connaît mes talents, m'avait prié de passer à son hôtel, pour me confier une mission honorable... et terrible...

TOUS. Qu'est-ce donc ?

LE PRINCE. L'analyse scientifique et judiciaire... des matières renfermées dans ce coffret... poudre dite de *succession*, inventée sous le grand roi à l'usage des familles trop nombreuses, et dont la nièce du chevalier d'Effiat est accusée, comme son oncle, d'avoir voulu se servir...

LA PRINCESSE, *faisant un pas vers le coffret.* En vérité !

ATHÉNAÏS, *de même, et gaiement.* Ah ! voyons.

LE PRINCE, *la retenant.* Gardez-vous-en bien !.. si ce que l'on dit est vrai, rien qu'une pincée de cette poudre dans une paire de gants ou dans une fleur, suffit pour produire d'abord un étourdissement vague, puis une exaltation au cerveau... et enfin un délire étrange... qui conduit à la mort... c'est, du reste, ce qui sera démontré, car j'analyserai, j'expérimenterai et je ferai mon rapport...

LA PRINCESSE. Très-bien ! mais cette analyse scientifique m'apprendra-t-elle, Monsieur, ce que vous êtes devenu hier toute la journée ?..

LE PRINCE, *bas, à l'abbé.* Une scène de jalousie affreuse...

L'ABBÉ, *de même.* Qui se prépare...

LE PRINCE, *de même.* Sois tranquille... (*Haut, à la princesse.*) Ce que je faisais, Madame ?.. je surveillais moi-même une surprise... que je vous réservais pour aujourd'hui. (*Il lui présente un écrin*).

LA PRINCESSE, *vivement.* Qu'est-ce donc ?..

LE PRINCE, *à l'abbé, à voix basse.* Voilà comme on s'y prend ! cela les étourdit, les éblouit, les empêche de voir...

LA PRINCESSE, *qui vient d'ouvrir l'écrin.* Des diamants superbes !..

LE PRINCE, *tenant toujours l'abbé.* Et quant à l'analyse de cette poudre diabolique... voici mon raisonnement... vois-tu bien, l'abbé...

L'ABBÉ, *à part, avec un soupir.* Encore une dissertation chimique !.. (*Il écoute le prince, qui lui parle bas et avec chaleur.*)

LA PRINCESSE. Regardez donc, ma charmante, comme ce bracelet est distingué !

ATHÉNAÏS. Et monté d'une façon si remarquable... c'est exquis !

LA PRINCESSE. Venez donc, l'abbé... venez admirer comme nous.

L'ABBÉ. Moi !.. admirer !.. je ne peux pas, j'écoute.

LE PRINCE. Oui, je lui explique... et il ne comprend pas... mais je vais lui montrer... (*Il fait quelques pas du côté du meuble.*)

L'ABBÉ, *le retenant.* Non pas... non pas... une poudre pareille, qu'il suffit de respirer... pour qu'à l'instant... j'aime mieux ne pas comprendre... Allez toujours ! (*Le prince continue à parler bas à l'abbé. Tous les deux sont près de la table, à droite; pendant ce temps, Athénaïs et la princesse ont été s'asseoir sur le canapé, à gauche, près de la toilette.*)

LA PRINCESSE, *assise.* Et nous, très-chère, pendant que ces messieurs parlent science, parlons du motif de votre visite, et du service que vous attendez de moi.

ATHÉNAÏS, *assise.* Je vous confierai, princesse, qu'il y a un talent... que j'admire, que j'adore... celui de mademoiselle Adrienne Lecouvreur.

LA PRINCESSE. Eh bien ?

ATHÉNAÏS. Eh bien ! est-il vrai (comme M. le prince s'en est vanté tout à l'heure chez mon oncle le cardinal) que mademoiselle Lecouvreur vienne demain soir chez vous, et y récite des vers ?

LE PRINCE, *s'avançant vers les deux dames.* Nous l'avons invitée. (*L'abbé a suivi le prince, et les acteurs sont dans l'ordre suivant : Athénaïs, sur le canapé, à gauche ; l'abbé, derrière le canapé ; la princesse, assise près d'Athénaïs ; le prince, debout, près de sa femme.*)

LA PRINCESSE. Oui, quoique je ne partage pas votre enthousiasme, ma mignonne, et que mademoiselle Duclos, chacun le sait, me semble bien supérieure à sa rivale ; mais c'est une fureur ! un engouement ! tous les salons du grand monde se disputent mademoiselle Lecouvreur...

L'ABBÉ. Elle est à la mode !

LA PRINCESSE. Cela tient lieu de tout... et comme madame de Noailles, que je ne peux souffrir, avait compté demain sur elle pour sa grande soirée, je me suis empressée, depuis huit jours, de l'inviter, et j'ai là sa réponse.

ATHÉNAÏS, *vivement.* Une lettre d'elle !.. Ah ! donnez, que je voie son écriture.

LE PRINCE. Vous disiez vrai : c'est une passion réelle !

ATHÉNAÏS. Je ne manque pas une de ses représentations... mais je ne l'ai jamais vue de près... On assure qu'elle apporte dans le choix de ses ajustements un goût particulier qui lui sied à merveille... puis, des manières si nobles, si distinguées...

LE PRINCE. M. de Bourbon disait d'elle, l'autre jour, qu'il avait cru voir une reine au milieu de comédiens.

LA PRINCESSE. Compliment auquel elle a répondu par une plaisanterie fort peu convenable... C'est à cela que je faisais allusion dans mon invitation... et voici sa réponse : (*Lisant la lettre.*) « Madame la princesse, si j'ai eu l'imprudence de « dire devant M. d'Argental que l'avantage des princesses de « théâtre sur les véritables, c'est que nous ne jouions la co- « médie que le soir, tandis qu'elles la jouaient toute la « journée, il a eu grand tort de vous répéter ce prétendu « bon mot... et moi, un plus grand encore de l'avoir dit, « même en riant ; vous me le prouvez, Madame, par la fran- « chise et la gracieuseté de votre lettre. Elle est si digne, si « charmante, elle sent tellement la véritable princesse, que « je l'ai gardée devant moi, sur mon bureau, pour placer la « vérité à côté de la fable. J'avais juré de ne plus aller ré- « citer de vers dans le monde ; ma santé est faible, et cela « ajoute beaucoup à mes fatigues du théâtre. Mais le moyen, à « une pauvre fille comme moi, de vous refuser ? vous me croi- « riez fière !.. Et si je le suis, Madame, c'est de vous prouver « à quel point j'ai l'honneur d'être votre très-humble et « obéissante servante. ADRIENNE. »

ATHÉNAÏS. Mais voilà une lettre du meilleur goût !.. et personne de nous, je pense, n'en écrirait de mieux tournée... (*Prenant la lettre.*) puis-je la garder ? Je ne m'étonne plus de la passion de ce pauvre petit d'Argental... le fils !

L'ABBÉ. Il en perd la tête !

LA PRINCESSE. C'est un mal de famille... car le père, que vous connaissez, avec sa perruque de l'autre règne et sa figure de l'autre monde, s'étant rendu chez Adrienne pour lui ordonner de restituer l'esprit de son fils, y a perdu lui-même le peu qui lui restait...

ATHÉNAÏS. C'est admirable !

L'ABBÉ. Et l'histoire du coadjuteur ?

LE PRINCE. Il y a une histoire de coadjuteur ?

L'ABBÉ. Qui, trouvant dans une mansarde, au chevet d'une pauvre malade, une jeune dame charmante, lui donna le bras pour descendre les six étages... et, comme il pleuvait à verse... la força malgré elle à monter dans sa voiture épiscopale, et traversa ainsi tout Paris, conduisant qui ?.. mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS. C'était elle !

L'ABBÉ. De là, le bruit qu'il avait voulu l'enlever.... Le saint homme était furieux et a juré de lancer sur elle les foudres de l'Église à la première occasion! aussi, qu'elle ne s'avise pas de mourir!

ATHÉNAÏS. Elle n'en a pas envie, je l'espère. (*Se levant, ainsi que la princesse.*) Ainsi, à demain soir! je m'invite... pour la voir, pour l'entendre.

LA PRINCESSE. Vous viendrez? nous allons, comme vous, adorer mademoiselle Lecouvreur.

ATHÉNAÏS. Adieu, chère princesse, je m'en vais. (*Tout le monde la reconduit; elle fait quelques pas pour sortir, s'arrête et revient* (1). A propos, savez-vous la nouvelle?

LA PRINCESSE. Eh! mon Dieu non! je n'ai à moi que l'abbé, qui ne sait jamais rien!

ATHÉNAÏS. Ce jeune étranger au service de France, que, l'hiver dernier, toutes les dames se disputaient... ce jeune fils du roi de Pologne et de la comtesse de Kœnismarck...

LA PRINCESSE, *avec émotion.* Maurice de Saxe!

ATHÉNAÏS. Est de retour à Paris!

L'ABBÉ. Permettez, le bruit en a couru, mais cela n'est pas!

ATHÉNAÏS. Cela est! je le sais par mon petit-cousin, Florestan de Belle-Isle, qui l'avait accompagné dans son expédition de Courlande... ce qui était même bien inquiétant, bien effrayant... (*Vivement.*) pour M. le duc d'Aumont, mon mari... et pour moi... mais enfin, il est à Paris depuis ce matin... Je l'ai vu, et il revenait, m'a-t-il dit, avec son jeune général...

LA PRINCESSE. Qui, à ce qu'il paraît, n'avoue pas son retour.

L'ABBÉ. A cause de ses dettes... il en a tant! Il doit seulement, à ma connaissance, soixante-dix mille livres à un Suédois, le comte de Kalkreutz, qui, l'année dernière déjà, aurait pu le faire arrêter et qui y a renoncé, parce que où il n'y a rien...

LE PRINCE. Le roi perd ses droits!

ATHÉNAÏS. L'abbé ne l'aime pas et lui en veut parce que, l'année dernière, il lui faisait du tort dans son état de conquérant... jalousie de métier.

L'ABBÉ. C'est ce qui vous trompe, duchesse. Je l'aime beaucoup, car, avec lui, c'est chaque jour une aventure nouvelle, un scandale nouveau, qui rajeunit mon répertoire... cela vous plaît, Mesdames!

ATHÉNAÏS. Fi, l'abbé!

L'ABBÉ. Vous aimez l'extraordinaire, et chez lui tout est bizarre. D'abord, on l'appelle Arminius! comment peut-on se nommer Arminius?

LE PRINCE. C'est un nom saxon... tous les savants vous le diront.

L'ABBÉ. Et puis, un autre talisman, il a l'honneur d'être bâtard, bâtard de roi.

LE PRINCE. C'est une chance de succès!

L'ABBÉ. C'est à cela qu'il doit sa renommée naissante.

ATHÉNAÏS. Non pas, mais à son courage, à son audace! A treize ans, il se battait à Malplaquet sous le prince Eugène; à quatorze ans, sous Pierre le Grand, à Stralsund... c'est Florestan qui m'a raconté tout cela.

L'ABBÉ. Il a oublié, j'en suis sûr, son plus bel exploit... au siége de Lille, il a enlevé, il n'avait pas douze ans... il a enlevé...

ATHÉNAÏS. Une redoute!

L'ABBÉ. Non, une jeune fille nommée Rosette.

ATHÉNAÏS, *avec admiration.* A douze ans!

L'ABBÉ. Et quand on commence ainsi, vous jugez...

ATHÉNAÏS. Eh bien! vous le jugez très-mal, car, dans cette dernière expédition, que l'on dit fabuleuse, et où il vient de se faire nommer duc de Courlande, l'héritière du trône des czars, la fille de l'impératrice, avait conçu pour lui une affection qui ne tendait rien moins qu'à le faire un jour empereur de Russie.

LA PRINCESSE. Et, sans doute, ébloui d'une conquête aussi brillante, Maurice aura tout employé...

ATHÉNAÏS. Je l'aurais cru comme vous! Pas du tout, Florestan m'a raconté qu'il n'avait rien fait de ce qu'il fallait pour réussir... au contraire, il a laissé voir franchement à la princesse moscovite qu'il avait au fond du cœur une passion parisienne...

LA PRINCESSE, *avec émotion.* En vérité!

ATHÉNAÏS. Vous voyez donc bien qu'il ne faut pas toujours croire les abbés... Adieu, princesse.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le comte Maurice de Saxe!

ATHÉNAÏS. Ah! il est dit que je ne m'en irai pas aujourd'hui... je reste!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE (1).

L'ABBÉ. Salut au souverain de Courlande!

LE PRINCE. Salut au conquérant!

ATHÉNAÏS. Salut au futur empereur!

MAURICE, *gaiement.* Eh! mon Dieu oui, Mesdames, duc sans duché, général sans armée, et empereur sans sujets, voilà ma position!

LE PRINCE. Les états de Courlande ne vous ont-ils donc pas choisi pour maître?

MAURICE. Certainement! nommé par la diète, proclamé par le peuple, j'ai en poche mon diplôme de souverain. Mais la Russie me défendait d'accepter, sous peine du canon moscovite, et mon père, le roi de Pologne, qui craint la guerre avec ses voisins, m'ordonnait de refuser, sous peine de sa colère.

LA PRINCESSE. Eh bien! qu'avez-vous fait?

MAURICE. J'ai répondu à l'impératrice par un appel aux armes de toute la noblesse courlandaise, et j'ai écrit à mon père qu'avant d'être élu souverain, j'étais officier du roi de France; que dans les armées de Sa Majesté Très-Chrétienne je n'avais pas appris à reculer, et que j'irais en avant.

ATHÉNAÏS. A merveille!

L'ABBÉ. Il n'y avait rien à répliquer.

MAURICE. Aussi, faute de bonnes raisons, mon père me mit au ban de l'empire, l'impératrice mit ma tête à prix, et son général, le prince Menzicoff, entra, sans déclaration de guerre, à Mittau, pour m'enlever par surprise dans mon palais. Il avait avec lui dix-huit cents Russes, et moi, pas un soldat!

L'ABBÉ, *riant.* Il fallut bien se rendre!

MAURICE. Non pas.

LA PRINCESSE. Vous avez osé vous défendre?

MAURICE. A la Charles XII. Ah! m'écriai-je, comme le roi de Suède, à Bender, en voyant luire autour de mon palais les torches et les fusils : Ah! l'incendie et les balles! cela me va!.. Je rassemble quelques gentilshommes français qui m'avaient accompagné, le brave Florestan de Belle-Isle.

ATHÉNAÏS, *vivement.* Mon petit-cousin... vous en êtes content, monsieur le comte?

MAURICE. Très-content, duchesse, il se bat comme un enragé. Avec lui, les gens de ma maison, mon secrétaire, mon cuisinier, six hommes d'écurie.... et une jeune marchande courlandaise qui se trouvait là...

(1) Les acteurs, en redescendant le théâtre, se trouvent placés dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Athénaïs, le prince.

(1) Les acteurs, qui ont remonté le théâtre, le redescendent dans l'ordre suivant : l'abbé, la princesse, Maurice, Athénaïs, le prince.

L'ABBÉ. Toujours des femmes! il a une manière de faire la guerre...

MAURICE. Qui vous irait, n'est-ce pas, l'abbé? Nous étions en tout soixante!

LE PRINCE. Un contre vingt!

MAURICE. Ne craignez rien, la différence diminuera bientôt. Les portes bien barricadées avec tous les meubles dorés du palais... je place mes gens aux fenêtres avec leurs mousquets et ma jeune marchande avec une chaudière...

L'ABBÉ. Vous l'aviez enrégimentée aussi?

MAURICE. Sans doute. Un feu de mousqueterie dont tous les coups portaient dans la masse des assiégeants qui, après une perte de cent vingt hommes, se décidèrent enfin à l'assaut.... c'est là que je les attendais; sous le pavillon de droite, le seul où l'escalade fût possible, j'avais placé moi-même deux barils de poudre, et au moment où trois cents Cosaques, qui l'avaient envahi, hurlaient hourra et victoire... je fis sauter en l'air les vainqueurs avec une moitié du palais.

ATHÉNAÏS. Et vous?

MAURICE. Debout, sur la brèche, au milieu des décombres... appelant aux armes les citoyens de Mittau, que l'explosion avait réveillés... Les cloches sonnaient de toutes parts, et Menzicoff effrayé se retira en désordre sur son corps principal... Ah! si j'avais pu les poursuivre, si j'avais eu deux régiments français... un seulement! C'est là ce qui me manque et ce que je viens chercher.

LA PRINCESSE. Tel est le but de votre voyage?

MAURICE. Oui, Madame! Que le cardinal de Fleury m'accorde, à moi, officier du roi de France, quelques escadrons de houzards... le nombre ne me fait rien, la qualité me suffit, et, par Arminius, mon patron, j'espère, l'année prochaine, Mesdames, vous recevoir et vous traiter dans la royale demeure des ducs de Courlande.

LA PRINCESSE. En attendant, vous nous permettrez de vous faire les honneurs de notre hôtel.

LE PRINCE. Je l'invite pour demain à notre soirée. (*Maurice s'incline.*)

ATHÉNAÏS. Vous me donnerez la main; je serai fière d'avoir pour cavalier le vainqueur de Menzicoff. (*Souriant.*) Et puis, l'on vous réserve ici un plaisir de roi.

MAURICE. Je serai avec vous, duchesse.

ATHÉNAÏS. Vous entendrez mademoiselle Lecouvreur. (*Mouvement de Maurice.*) La connaissez-vous, monsieur le comte?

MAURICE, *avec réserve.* Oui, un peu... lors de mon dernier voyage.

ATHÉNAÏS. C'est admirable! Elle a amené toute une révolution dans la tragédie, elle y est simple et naturelle, elle parle.

LA PRINCESSE. Le beau mérite!

ATHÉNAÏS, *à Maurice.* Je vous préviens que madame de Bouillon ne partage pas mon enthousiasme, elle est passionnée pour mademoiselle Duclos, dont la déclamation emphatique n'est qu'un chant continuel.

LA PRINCESSE. C'est la vraie tragédie.

L'ABBÉ. Certainement! les poëtes disent tous : Je chante... Je chante...

LE PRINCE. *Arma virumque cano...*

LA PRINCESSE. Qu'est-ce que c'est que cela?

L'ABBÉ. C'est de l'Horace ou du Virgile.

ATHÉNAÏS. Ah! l'abbé, vous devenez pédant!

LA PRINCESSE. Donc, plus la tragédie est *chantée*... mieux cela vaut.

L'ABBÉ. C'est sans réplique.

ATHÉNAÏS. Eh bien! moi, je m'en rapporte à monsieur le comte.

LA PRINCESSE. Je ne demande pas mieux, qu'il prononce?

MAURICE. Moi, Mesdames! je serais un juge bien peu compétent. Un soldat qui ne sait que se battre... un étranger qui connaît à peine votre langue.

ATHÉNAÏS. Laissez donc! on prétend que vous vous formez... que vous faites des progrès étonnants, que vous étudiez nos bons auteurs. (*A la princesse.*) Oui, vraiment, dans la dernière campagne, Florestan l'a surpris, sous sa tente, récitant seul des vers de Racine ou de Corneille.

LA PRINCESSE, *riant.* C'est fabuleux.

ATHÉNAÏS, *poussant un cri.* Ah! mon Dieu! deux heures, et mon mari, M. le duc d'Aumont, qui m'attend pour aller à Versailles.

LE PRINCE. Depuis quelle heure?

ATHÉNAÏS. Depuis midi.

LA PRINCESSE. Ce n'est pas trop.

ATHÉNAÏS. Venez-vous avec nous, l'abbé? Nous avons une place à vous offrir.

LE PRINCE, *retenant l'abbé par la main.* Non!.. je le garde!.. j'ai à lui lire ce matin la moitié du dernier volume de mon traité...

L'ABBÉ, *bas, à la princesse, d'un air misérable.* Vous l'entendez!..

LE PRINCE. Impossible de remettre... l'imprimeur attend... et je l'emmène dans mon cabinet!

ATHÉNAÏS. Pauvre abbé!.. Adieu, Messieurs! (*A la princesse.*) Adieu, ma toute belle, à demain! (*Athénaïs sort par le fond, l'abbé et le prince, par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

MAURICE, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, *après avoir attendu que toutes les portes se fussent refermées, se rapprochant vivement de Maurice.* Enfin donc, on vous revoit! Depuis deux mois, pas une seule ligne de vous; c'est par la duchesse d'Aumont que j'ai appris votre retour, et j'ai cru que je ne recevrais pas votre visite.

MAURICE. Ma première a été pour vous, princesse... arrivé cette nuit...

LA PRINCESSE. Vous n'avez vu, de la matinée, personne encore?..

MAURICE. Que le secrétaire d'État au département de la guerre... (*Ayant l'air de chercher.*) le cardinal-ministre.... et le premier commis, qui, tous, du reste, m'ont assez mal accueilli et m'ont donné peu d'espoir!

LA PRINCESSE. D'autres vous ont dédommagé!

MAURICE. Que voulez-vous dire?

LA PRINCESSE, *qui, depuis le commencement de la scène, a tenu les yeux fixés sur un bouquet que Maurice porte à la boutonnière de son habit.* Je ne m'imagine pas que ce soit le secrétaire d'Etat ou le cardinal-ministre qui vous ait donné ce bouquet de roses.

MAURICE, *avec embarras.* C'est vrai!.. je n'y pensais plus! vous voyez tout!

LA PRINCESSE. De qui vous viennent ces fleurs?

MAURICE, *riant.* De qui?.. Eh! mais, d'une petite bouquetière... fort jolie, ma foi... que j'ai rencontrée presque aux portes de votre hôtel, et qui m'a supplié si vivement de le lui acheter...

LA PRINCESSE. Que vous avez pensé à moi...

MAURICE. Oui, princesse!

LA PRINCESSE. Quel aimable souvenir!.. j'accepte, monsieur le comte, j'accepte...

MAURICE, *avec embarras, le lui présentant.* Vous êtes trop bonne!..

LA PRINCESSE, *à voix haute, et feignant de l'admirer.* Il est charmant!.. L'essentiel, en ce moment, quoique peut-être vous méritiez peu qu'on s'occupe de vous... est de songer à vos intérêts... vous dites que le cardinal-ministre... vous a mal accueilli...

MAURICE. Fort mal.

LA PRINCESSE. Je verrai à faire changer ses dispositions... on vous accordera vos deux régiments.

MAURICE. S'il était vrai !...

LA PRINCESSE. J'irai à Versailles... et, pour vous tenir au courant de ce que j'aurai fait, de ce que j'aurai appris...

MAURICE. Je viendrai ici...

LA PRINCESSE. Ici... non ! la foule des curieux et des importuns, sans compter mon mari, ne me laisse pas un instant de liberté. Mais, écoutez-moi : M. le prince de Bouillon a acheté pour la Duclos une petite maison charmante, délicieuse, près de la Grange-Batelière... à deux pas de l'enceinte de Paris... j'en puis disposer... c'est là seulement que je vous recevrai.

MAURICE. Dans cette maison, qui appartient...

LA PRINCESSE. A mon mari... raison de plus ! chez lui, c'est chez moi...

MAURICE, *gaiement*. En vérité, princesse, il n'y a que vous pour de telles combinaisons !

LA PRINCESSE. Oui, c'est assez ingénieux... Quand ce sera possible et nécessaire, c'est mademoiselle Duclos elle-même qui vous en préviendra en vous écrivant, jamais moi !

MAURICE, *de même*. Mais, ne craignez-vous pas ?..

LA PRINCESSE. Rien !.. la Duclos m'est dévouée... son sort est dans mes mains...

MAURICE. Je comprends... mais moi... (*A part.*) Accepter quand j'en aime une autre... non, mieux vaut tout lui dire. (*Haut.*) Je ne sais, princesse, comment vous remercier de votre générosité, de votre dévouement...

LA PRINCESSE (1). En acceptant ! Silence, on vient !.. Qu'est-ce ?.. (*Se retournant avec impatience.*) Rien... C'est l'abbé.

MAURICE, *salue respectueusement la princesse, et sort par le fond ; à part.* Plus tard ! plus tard !

—

SCÈNE V.

LA PRINCESSE, *qui est remontée avec Maurice jusqu'au fond du théâtre*, L'ABBÉ, *se jetant dans un fauteuil, à droite.*

L'ABBÉ. Soixante pages de chimie ! (*Il tire de sa poche un flacon de sels, qu'il respire à plusieurs reprises.*)

LA PRINCESSE, *redescendant le théâtre en rêvant et en regardant le bouquet.* Une bouquetière qui attache ses fleurs avec des cordons soie et or !.. Cet embarras... cette froideur... sont de quelqu'un qui n'aime plus !.. cela peut arriver à tout le monde... mais si cette passion, qui lui a fait dédaigner la fille du czar... était, non pas pour moi, mais pour une autre !.. une rivale ! une rivale préférée !.. Je m'emporte !.. non... non... sans me mettre en avant, sans me compromettre... je le saurai. (*Elle redescend toujours le théâtre vers le fauteuil où l'abbé est assis, et s'assied dans une chaise à côté de lui.*)

L'ABBÉ, *respirant un flacon.* Soixante pages de chimie ! c'est au-dessus de mes forces ! je donne ma démission ! je renonce à mon emploi d'ami de la maison... (*Regardant la princesse.*) Puisqu'il n'y a, décidément, ni avancement, ni indemnité à obtenir...

LA PRINCESSE, *à part.* Et pourquoi donc, l'abbé ?..

L'ABBÉ. Que voulez-vous dire ?..

LA PRINCESSE, *à demi-voix.* Écoutez-moi vite !... Une amie à moi... une amie intime...

L'ABBÉ. La duchesse d'Aumont ?..

LA PRINCESSE. Peut-être !.. je ne nomme personne, désire, avec ardeur... avec passion... enfin... comme nous désirons, nous autres femmes... désire découvrir un secret que l'on cache avec soin.

L'ABBÉ. Lequel ?

LA PRINCESSE. Quelle est la beauté mystérieuse... inconnue... qu'adore en ce moment Maurice de Saxe !.. car il y en a une... Vous, l'abbé, qui savez tout... qui, par état, devez tout savoir...

L'ABBÉ. Certainement !

LA PRINCESSE. J'ai pensé que vous pourriez nous rendre ce service.

L'ABBÉ. C'est très-difficile !

LA PRINCESSE. Voilà un mot que je n'admets pas !

L'ABBÉ. Pour moi surtout... qui, dans ce moment, n'ai pas de chance et ne suis pas heureux...

LA PRINCESSE. Le bonheur dépend souvent de bien jouer... Les heureux sont les habiles...

L'ABBÉ. Et si j'étais assez habile... pour découvrir ce secret...

LA PRINCESSE. Je pourrais peut-être, à mon tour... vous en confier un... auquel vous paraissiez tenir...

L'ABBÉ, *avec joie.* O ciel ! est-il possible !

LA PRINCESSE. Vous voyez donc bien que vous aviez tort de vous plaindre ! Aide-toi, le ciel t'aidera ! Ce n'est plus de moi... c'est de vous seul que tout dépend... Adieu... adieu !.. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, *seul, puis* LE PRINCE.

L'ABBÉ. L'ai-je bien entendu ?

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix !

Mais comment en sortir ?.. Le comte de Saxe, qui est la discrétion même, ne me confiera rien... Je ne suis pas son ami... impossible de le trahir. A qui donc m'adresser... pour épier... pour savoir... et pour obtenir la récompense...

LE PRINCE. Miracle ! l'abbé qui réfléchit !

L'ABBÉ. Oui, sans doute... et sur un problème... qui n'est pas facile à résoudre !..

LE PRINCE. Un problème !.. cela nous regarde, nous autres savants !

L'ABBÉ, *le regardant en riant.* Au fait... c'est vrai... cela le regarde... ça l'intéresse... en un sens.

LE PRINCE. Voyons, l'abbé..... voyons..... qu'est-ce qui te tourmente ?

L'ABBÉ, *amenant le prince au bord du théâtre.* Il est impossible que Maurice de Saxe, qui est si galant et si à la mode, n'ait pas au moins un amour dans le cœur ?

LE PRINCE, *riant.* Eh bien ! qu'est-ce que cela te fait à toi, l'abbé ?

L'ABBÉ. Cela me fait... que, pour des raisons inutiles à vous expliquer... des raisons personnelles, de la plus haute importance... je tiendrais à savoir quelle est sa passion actuelle... la beauté régnante...

LE PRINCE, *avec bonhomie.* Je te saurai cela !

L'ABBÉ. Vous !

LE PRINCE. Moi ! dès ce soir...

L'ABBÉ. Allons donc... ce serait trop original !

LE PRINCE. Veux-tu parier deux cents louis ?

L'ABBÉ. C'est cher ! mais cela vaut ça... pour la rareté du fait. (*Au prince, qui vient de sonner.*) Que faites-vous donc ?

LE PRINCE, *à un domestique qui paraît.* Mes chevaux..... (*A l'abbé.*) Veux-tu venir ce soir avec moi à la Comédie française ?.. la Lecouvreur et la Duclos jouent dans *Bajazet*.

(1) Maurice, la princesse, l'abbé, *qui vient d'entrer par la porte, à droite.*

L'ABBÉ. Volontiers... Mais qu'est-ce que cela fait à notre affaire?..

LE PRINCE. La Duclos connaît le nom que tu veux savoir...

L'ABBÉ. En vérité!..

LE PRINCE. L'autre soir, au moment où j'entrais dans sa loge comme on parlait de Maurice de Saxe... la Duclos disait en riant... je connais une grande dame qu'il adore..... Elle s'est arrêtée en me voyant... Mais tu sens bien que, si je le lui demande... elle n'a rien à me refuser... Elle me le dira en confidence... je te le dirai en secret.

L'ABBÉ. Et c'est par vous que je l'apprendrai... C'est impayable...

LE PRINCE, *riant*. Impayable? non pas... tu me paieras les deux cents louis du pari... Vivent les abbés!

L'ABBÉ. Vivent les savants!.. Donnons-nous la main!

LE PRINCE. Et à la Comédie française! (*Ils sortent ensemble en se donnant la main.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente le foyer de la Comédie française; à gauche du spectateur, deux portes par lesquelles on pénètre sur le théâtre : entre les deux portes, une glace avec des candélabres; au fond, une grande cheminée sur laquelle est un buste de Molière; devant la cheminée, des fauteuils rangés en cercle; à droite, deux portes par lesquelles on va dans la salle : aux deux angles du foyer, les bustes de Racine et de Corneille placés sur des demi-colonnes; au fond, sur la muraille, et des deux côtés de la cheminée, les portraits de Baron, de la Champmeslé, etc. Au lever du rideau, mademoiselle JOUVENOT, en costume de Fatime, dans *Bajazet*, est devant la glace, à gauche, et met la dernière main à sa coiffure; plus loin, mademoiselle DANGEVILLE, dans le rôle des *Folies amoureuses*, est assise et cause avec un jeune seigneur, qui est derrière elle appuyé sur son fauteuil; au fond, debout ou assis devant la cheminée, plusieurs des acteurs qui jouent dans *Bajazet* ou les *Folies amoureuses*. MICHONNET, au milieu du théâtre, va et vient et répond à tout le monde; à droite du spectateur, et devant une table, QUINAULT, dans le costume du vizir Acomat, et POISSON en costume de Crispin, jouant une partie d'échecs; d'autres acteurs et actrices se promènent en causant ou en étudiant leurs rôles.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE, MICHONNET, QUINAULT, POISSON.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Michonnet, avez-vous du rouge?

MICHONNET. Oui, Mademoiselle, là, dans ce tiroir.

POISSON. Michonnet!

MICHONNET. Monsieur Poisson!

POISSON. La recette est-elle belle ce soir?

MICHONNET. Adrienne et la Duclos jouant ensemble dans *Bajazet* pour la première fois! plus de cinq mille livres!

POISSON. Diable!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Michonnet! A quelle heure commencera la seconde pièce, les *Folies amoureuses?*

MICHONNET. A huit heures, Mademoiselle...

QUINAULT, *jouant au tric-trac*. Michonnet!

MICHONNET. Monsieur Quinault!

QUINAULT. N'oubliez pas mon poignard.

MICHONNET. Non... non... Michonnet!.. toujours Michonnet!.. Pas un instant de repos... et à qui la faute?.. à moi, qui me suis mis sur le pied de tout surveiller... jusqu'aux accessoires, et qui ne dormirais pas tranquille si je n'avais remis moi-même à Hippolyte son épée et à Cléopâtre son aspic... Distribuer tous les soirs des parures en rubis ou des bourses pleines d'or... et quinze cents livres d'appointements... quelle ironie!.. Si au moins ils m'avaient nommé sociétaire!... cela ne rapporte pas grand'chose, mais on est de la Comédie française... On signe : *Michonnet, de la Comédie française!* Au lieu de cela : *premier confident tragique* et régisseur général... c'est-à-dire obligé d'écouter les tirades et les ordres de tout le monde...

MADEMOISELLE JOUVENOT. Adrienne aura-t elle ce soir ses diamants?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Ceux que lui a donnés la reine?

MADEMOISELLE JOUVENOT. A ce qu'elle dit!

MICHONNET. Ces diamants-là lui ont fait bien des ennemis!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Il n'y a pas de quoi!.. Il est si facile d'avoir des diamants...

MICHONNET, *entre ses dents*. A vous autres... mais à nous, qui n'avons que nos appointements... ou à celles qui n'ont que leur mérite...

MADEMOISELLE JOUVENOT, *avec fierté*. Qu'est-ce à dire?

MICHONNET. Rien, Mademoiselle, rien!.. (*A part.*) Ah! si tu n'étais pas sociétaire! Si je n'avais pas besoin de toi pour le devenir... comme je te répondrais!.. comme je t'aurais trouvé quelque chose de bien piquant et de bien spirituel!..

QUINAULT, *d'un air important*. Échec et mat... Vous n'êtes pas de force, mon cher...

POISSON. Quoi! monsieur Quinault! tu ne me tutoyes plus!..

MADEMOISELLE DANGEVILLE. C'est un manque d'égards...

POISSON. Que voulez-vous! depuis que mademoiselle Quinault, sa sœur et notre camarade, a épousé le duc de Nevers... il se croit duc et pair par alliance... Voyons, dis-le franchement, veux-tu que je t'appelle monseigneur?

QUINAULT. Il suffit... Commence-t-on?..

MICHONNET. Ne craignez rien... je vous avertirai... je suis la pendule du foyer.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Pendule qui jamais ne retarde!

MICHONNET. C'est vrai!.. le moindre manquement dans le répertoire bouleverse tout mon être, et un jour de clôture est un jour de relâche dans mon existence.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE JOUVENOT, MADEMOISELLE DANGEVILLE *et d'autres dames devant la cheminée du fond;* MICHONNET, *sur le devant du théâtre;* L'ABBÉ, LE PRINCE DE BOUILLON *et plusieurs seigneurs venant de la salle et entrant par la porte à droite;* QUINAULT ET POISSON, *sur le devant, à droite, et remontant, après l'entrée des seigneurs, pour aller causer avec eux.*

MICHONNET. Allons, encore des étrangers qui viennent dans nos foyers, dans nos coulisses... (*L'abbé, le prince et les seigneurs s'approchent des dames qui sont près de la cheminée, les saluant et causant avec elles. Reconnaissant et saluant.*) Ah!.. monsieur l'abbé de Chazeuil, monseigneur le prince de Bouillon! (*A part.*) Quand je pense que cet homme-là pourrait, d'un mot, me faire nommer sociétaire... je ne peux pas m'empêcher de le regarder avec respect!.. Quelle bassesse!.. moi, qui blâme ces dames et leurs parures!.. (*Le prince, l'abbé, Quinault, Michonnet, descendent sur le devant du théâtre.*)

L'ABBÉ, *s'adressant à Quinault*. Bonsoir, vizir!.. On dit, monsieur Quinault, que vous serez admirable dans *Bajazet*.

LE PRINCE. Ainsi que mademoiselle Duclos!

MICHONNET. Et Adrienne donc!.. sublime!

QUINAULT. Oui, ça a fini par la gagner!.. (*Souriant.*) Ce n'est pas la peine! car, sans me vanter, il n'y a pas dans le rôle de Roxane une seule intonation que je ne lui aie donnée...

MICHONNET, *avec colère*. Par exemple!

QUINAULT, *avec hauteur*. Qu'est-ce que c'est?

MICHONNET, *s'arrêtant*. Rien. (*A part.*) Encore un qui est sociétaire... sans cela!.. (*Regardant par la porte à droite.*) C'est Adrienne qui descend de sa loge... la voici.

L'ABBÉ. Oui, vraiment, elle étudie son rôle!

MICHONNET. Toute seule! (*A part et regardant Quinault.*) et sans Monsieur... c'est étonnant!

—

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, MADEMOISELLE JOUVENOT, *près de la glace, à gauche;* LE PRINCE, ADRIENNE, *entrant par la porte à droite et étudiant son rôle;* L'ABBÉ, MICHONNET, QUINAULT.

ADRIENNE, *étudiant*.

Du sultan Amurat je reconnais l'empire.
Sortez! que le sérail soit désormais fermé...

Non, ce n'est pas cela! (*Essayant une autre manière.*)

Sortez! que le sérail soit désormais fermé...
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé!

L'ABBÉ, *qui s'approche d'elle*. Superbe!

ADRIENNE. Monsieur l'abbé de Chazeuil!

LE PRINCE. Éblouissant!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Vous voulez parler des diamants?

LE PRINCE. Ceux de la reine! fort beaux, en effet! Quand mademoiselle Lecouvreur voudra s'en défaire, je lui en ai déjà offert soixante mille livres. (*Mademoiselle Jouvenot, mademoiselle Dangeville remontent vers la cheminée qui est au fond du théâtre. A Adrienne.*) Vous étudiez donc toujours? que cherchez-vous encore?

ADRIENNE. La vérité.

L'ABBÉ, *regardant Quinault*. Mais vous avez eu des leçons des premiers maîtres.

MICHONNET, *à Quinault, qui veut sortir*. Restez donc, monsieur Quinault, on ne commence pas encore.

L'ABBÉ, *à Adrienne*. Pour le rôle de Roxane, par exemple!

ADRIENNE. Eh! mon Dieu, non, par malheur! (*Apercevant Michonnet.*) Je me trompe, j'allais être ingrate en disant que je n'avais pas eu de maître. Il est un homme de cœur, un ami sincère et difficile, dont les conseils m'ont toujours guidée, dont l'affection m'a toujours soutenue... (*Passant près de Michonnet, à qui elle tend la main* (1). Lui! et je ne suis sûre du succès que quand je lui ai entendu dire : C'est cela! c'est bien cela!

MICHONNET, *à moitié pleurant*. Ah! Adrienne! vois-tu!.. ce trait-là... j'étouffe!

L'ABBÉ, *qui est passé près de Michonnet, à l'extrême droite du théâtre*. Mais, monsieur Michonnet, dites-moi comment, vous qui donnez de si bons conseils, vous êtes...

MICHONNET. Comment je suis si mauvais, n'est-ce pas, monsieur l'abbé? je me le suis souvent demandé. Cela tient, je crois, à ce que je ne suis pas sociétaire.

L'ANNONCEUR. Messieurs et Mesdames, le premier acte va commencer!

QUINAULT, *au fond*. Et ces dames, qui ne sont pas prêtes!

ADRIENNE, *traversant le théâtre et passant près de la glace, à gauche*. Je le suis.

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *redescendant*. Et moi aussi, quoique je ne joue que dans la seconde pièce!

QUINAULT. Mais mademoiselle Duclos?

MICHONNET. Il y a un quart d'heure que je suis entré dans sa loge, où elle écrivait... tout habillée.

(1) Le prince, l'abbé, Michonnet, le prince *remonte à la cheminée près des dames;* tous les autres acteurs sont groupés auprès de la cheminée du fond, ou se promènent dans le foyer.

LE PRINCE (1). Ah! elle écrivait!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. En costume! (*A l'abbé, qui lui parle de près.*) Prenez donc garde, l'abbé, vous chiffonnez le mien!

MICHONNET. Il fallait que ce fût une épître bien pressée!

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *regardant le prince*. Ou qu'on attendît avec bien de l'impatience.

LE PRINCE. Qu'est-ce que cela signifie?..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *à demi-voix, au prince de Bouillon*. Je vais vous le dire... La femme de chambre de mademoiselle Duclos...

LE PRINCE, *souriant*. Pénélope?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Prétendait, tout à l'heure, en montrant une lettre, qu'elle avait là un petit billet que monsieur le prince paierait bien cher.

LE PRINCE. Moi! le payer!

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ce qui donnerait à penser qu'il n'était pas pour vous! Après cela, c'est une supposition... parce que, chez nous, en fait d'infidélités... on suppose volontiers... on bavarde, on cause, on invente, et presque toujours cela se rencontre juste.

POISSON, *qui est assis près de la table, à droite*. Le hasard!..

LE PRINCE, *vivement, et à part*. O ciel! je cours interroger Pénélope. (*Bas, à l'abbé.*) Je vais, l'abbé, m'occuper de notre affaire...

L'ABBÉ. A merveille... Où vous retrouverai-je?

LE PRINCE. Ici... après le troisième acte.

L'ABBÉ. C'est convenu.

MICHONNET. Allons, mademoiselle Jouvenot, allons, monsieur Quinault. (*Ces dames sortent par la porte à gauche, qui est celle du théâtre.*)

QUINAULT, *que Michonnet presse toujours*. Me voici... me voici!.. (*Rencontrant l'abbé à la porte à gauche.*) Après vous, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. Après votre excellence turque! (*Tous les deux sortent par la porte à gauche.*)

LE PRINCE, *à part, et se dirigeant vers la porte à droite*. Je me suis défié de cette petite Pénélope... rien que ce nom-là, au théâtre, devait porter malheur. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE IV.

ADRIENNE, *assise à gauche*, MICHONNET.

MICHONNET, *regardant Adrienne, qui s'est remise à étudier son rôle à voix basse*. Dire qu'elle a une amitié pareille pour moi, et voilà cinq ans que j'hésite toujours à lui avouer... C'est tout simple... elle est sociétaire... et je ne le suis pas! elle est jeune, et je ne le suis plus! Et puis aujourd'hui me semble un mauvais jour... attendons à demain... Il est vrai que demain je serai encore moins jeune... D'ailleurs, elle n'aime rien... que la tragédie... (*S'avançant en se donnant du courage.*) Allons!.. (*Avec embarras, et s'approchant d'Adrienne.*) Tu étudies ton rôle?

ADRIENNE. Oui.

MICHONNET, *avec embarras*. A propos de rôle... et si ça ne te dérange pas... moi qui, depuis si longtemps... fais les confidents, j'aurais bien à mon tour... quelque chose...

ADRIENNE, *avec intérêt*. A me confier...

MICHONNET. Oui, vraiment!.. Tu te rappelles mon grand-oncle, l'épicier de la rue Férou?

ADRIENNE. Sans doute!

(1) Adrienne, *devant la glace, à gauche*, mademoiselle Jouvenot, le prince, mademoiselle Dangeville, l'abbé, Michonnet, les autres acteurs et actrices, *au fond*.



Adrienne Lecouvreur, Acte Ier, Scène Ire.

MICHONNET. Eh bien! ce pauvre homme vient de mourir.

ADRIENNE. Ah! tant pis!

MICHONNET. Oui, oui, tant pis! Mais pourtant il me laisse sur son héritage dix bonnes mille livres tournois.

ADRIENNE. Tant mieux!

MICHONNET. Pas tant tant mieux!.. parce que moi, qui n'ai jamais eu tant d'argent, je ne sais qu'en faire, et ça me tourmente.

ADRIENNE, *souriant*. Tant pis, alors...

MICHONNET. Pas tant... parce que ça m'a donné une idée qui ne me serait peut-être pas venue sans cela... celle de me marier...

ADRIENNE. Vous avez raison... (*Avec un soupir.*) et si je le pouvais aussi... moi...

MICHONNET, *avec joie*. Ce ne serait pas loin de ta pensée?

ADRIENNE. N'avez-vous pas remarqué qu'ils disent tous, depuis quelque temps : Le talent d'Adrienne est bien changé!

MICHONNET, *vivement*. C'est vrai!.. il augmente!.. Jamais tu n'as joué Phèdre comme avant-hier.

ADRIENNE, *avec animation et contentement*. N'est-ce pas?.. Ce jour-là, je souffrais tant! j'étais si malheureuse!.. (*Souriant.*) On n'a pas tous les soirs ce bonheur-là!

MICHONNET. Et d'où cela venait-il!

ADRIENNE. On parlait d'un combat!.. et pas de nouvelles!.. blessé... tué peut-être!.. Ah! tout ce qu'il y a dans le cœur de crainte, de douleur, de désespoir, j'ai tout deviné, tout souffert!.. je puis tout exprimer maintenant, surtout la joie... je l'ai revu!

MICHONNET, *hors de lui*. Qu'entends-je, ô ciel!.. tu aimes quelqu'un...

ADRIENNE. Comment vous le cacher, à vous, mon meilleur ami?

MICHONNET, *cherchant à se remettre*. Mais... comment cela est-il arrivé?

ADRIENNE. C'était à la sortie du bal de l'Opéra! de jeunes officiers, dont un joyeux souper égarait sans doute la raison (lequel d'entre eux, sans cela, eût osé insulter une femme?) voulaient m'empêcher de regagner ma voiture, lorsqu'un jeune homme que je ne connaissais pas, s'écria : Messieurs, c'est mademoiselle Lecouvreur... vous la laisserez passer; et comme mes quatre adversaires.... (ils étaient quatre) se mirent à rire de cet ordre, par un mouvement plus prompt que la parole et avec une force surnaturelle, mon étrange protecteur renverse de chaque côté et d'un seul coup, deux

de ses ennemis, puis m'enlevant dans ses bras et me portant jusqu'à ma voiture, il me dépose sur les coussins, au moment où nos jeunes officiers, qui s'étaient relevés, accouraient l'épée à la main : Monsieur, vous me rendrez raison ! — Très-volontiers ! — Vous commencerez par moi — par moi — par moi. — Lequel choisissez-vous? — Tous, répondit-il, en les chargeant à la fois... et, au cri que je poussai : ne craignez rien, restez, Mademoiselle, me dit-il, vous serez aux premières loges ; et nous, Messieurs, allons en scène ! — Que vous dirai-je? quoique saisie de frayeur, je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle... et si vous l'aviez vu braver, en se jouant, la pointe de ces quatre épées dirigées contre sa poitrine, c'était le bras et le regard d'un héros. Loin de reculer, il les défiait! il les appelait! Il me semblait entendre :

Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a produit de vaillants!

Mais, aux cris de la foule, le guet arrivait de tous côtés... Nos adversaires, honteux de leur nombre et redoutant les flambeaux, disparaissaient l'un après l'autre du champ de bataille...

Et le combat finit faute de combattants!

MICHONNET, *vivement*. Et tu l'as revu?

ADRIENNE. Dès le lendemain !.. Pouvais-je l'empêcher de se présenter chez moi, de venir s'informer de mes nouvelles, surtout quand il m'eut avoué que lui, étranger, simple officier, n'avait de fortune, de titres, de nom même à attendre que de son courage... Voilà ce qui le rendait si redoutable pour moi !... Riche et puissant, peu m'importait; mais pauvre, mais malheureux, mais ne rêvant, comme moi, que l'amour et la gloire, comment lui résister?

MICHONNET. O ciel !

ADRIENNE. Parti, depuis trois mois, pour chercher fortune avec le jeune comte de Saxe, fils du roi de Pologne, son compatriote, il est revenu ce matin, et sa première visite a été pour moi ; mais son général, mais le ministre, qui l'attendaient à Versailles, ont abrégé encore le peu d'instants qu'il me donnait ; aussi, ce soir, il me l'a promis, il viendra ici au théâtre !..

MICHONNET. Il viendra !

ADRIENNE. Me voir jouer Roxane!

MICHONNET, *vivement*. Ah! mon Dieu! et dans quel état te voilà ! Ce trouble... cette émotion... tu ne pourras rien détailler... rien calculer!

ADRIENNE. Qu'importe !

MICHONNET. Ce qu'il importe !.. c'est qu'aujourd'hui, pour la première fois, tu joues ce rôle avec la Duclos!

ADRIENNE, *sans l'écouter*. Soyez tranquille !..

MICHONNET. Je ne le suis pas! Il faut du calme et du sang-froid, même dans l'inspiration. La Duclos se possédera... elle profitera de ses avantages... tandis que toi... tu ne verras que lui...

ADRIENNE, *avec passion*. C'est vrai !.. Et si, dans la salle, mon œil le découvre...

MICHONNET, *avec désespoir*. Tu es perdue !... Ne t'occupe que de ton rôle... L'amour passe, mais un beau rôle, une belle création, un triomphe éclatant, cela reste toujours ! (*D'un air suppliant.*) Voyons ! est-ce qu'il ne t'est pas possible de ne pas penser à lui?

ADRIENNE. Hélas! non !

MICHONNET. Pour ce soir, du moins ! Adrienne, mon enfant, sois magnifique ! je t'en supplie, sois magnifique; si ce n'est pas pour moi, eh bien ! que ce soit dans l'intérêt même de cette folle passion ! L'amour des hommes ne vit que d'amour-propre !... et si la Duclos l'emportait sur toi... si tu n'étais pas la plus belle !..

ADRIENNE, *poussant un cri*. Je le serai !

MICHONNET, *avec reconnaissance*. Merci !

ADRIENNE, *avec émotion, et lui tendant la main*. C'est plutôt à moi de vous remercier, mon excellent ami !..

MICHONNET, *à part*. Dis plutôt : imbécile de Michonnet !.. (*Prêt à s'en aller, revenant sur ses pas.*) Il y a un endroit que tu négliges toujours:

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...

Vois-tu, Adrienne... cette pauvre femme! ce qui excite encore plus son dépit, c'est que c'est justement pour une rivale que... tu sais... et alors... elle éprouve... là... elle se dit... Je ne peux pas bien rendre l'expression.... mais, tu me comprends.

ADRIENNE, *déclamant*.

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale !

MICHONNET, *avec joie*. C'est cela!

ADRIENNE. Ne craignez rien !.. Mais vous... ce que vous vouliez me dire..... tout à l'heure..... de vos idées de mariage?

MICHONNET, *vivement*. Non, c'est inutile, ce n'est plus le moment... Je te laisse étudier. (*A part.*) Allons, j'ai beau faire, je ne peux pas sortir de mon emploi de confident..... Et l'héritage de mon oncle, et mes projets... (*Essuyant une larme.*) Ne pensons plus à rien... à rien au monde!..... (*Il fait quelques pas pour sortir par la porte à gauche et revient près d'Adrienne, qui vient de traverser le théâtre et repasse à droite.*) Bois une gorgée d'eau en entrant en scène, et surtout n'oublie pas... tu sais... ton... enfin, comme tu as dit!.. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

MAURICE, *entrant par la porte à droite et s'avançant au milieu du théâtre;* ADRIENNE, *à droite, debout, étudiant et lui tournant le dos.*

ADRIENNE, *à droite, étudiant*.

Mes brigues, mes complots... ma trahison fatale...
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale!...
Que pour une rivale !...

MAURICE, *se tournant du côté des bustes et des portraits qu'il regarde*. C'est beau, le foyer de la Comédie française... beau de gloire et de souvenirs... Rien qu'en traversant ces longs corridors, où semblent errer tant d'ombres illustres... on sent là comme un certain respect, surtout quand on y vient, comme moi, pour la première fois... Aussi, je l'espère, personne ne m'y connaît... pas même Adrienne... le mystère est le dernier égard que je doive à madame de Bouillon.

ADRIENNE, *levant les yeux et l'apercevant*. Maurice !

MAURICE. Adrienne!

ADRIENNE. Vous! ici!

MAURICE. J'étais arrivé le premier, ou peu s'en faut, pour ne rien perdre de vous !

ADRIENNE. Miséricorde! on vous aura pris pour un clerc de procureur!

MAURICE. Soit! ceux-là s'y connaissent aussi bien que d'autres; car, au nom seul d'Adrienne, ils tressaillent et crient : Bravo! Mais la toile s'était levée, je ne voyais que le grand vizir et son confident.

ADRIENNE. Patience!

MAURICE. Je n'en ai pas quand je suis si près et si loin de vous... J'ai aperçu une petite porte par laquelle venait de passer une façon de gentilhomme... Puisqu'*il* entrait, j'en pouvais faire autant... On ne passe pas! Que demandez-vous?

— Mademoiselle Lecouvreur..... J'ai à lui parler..... Elle m'attend...

ADRIENNE. Imprudent!.. me compromettre!

MAURICE. En quoi? Parce qu'on n'est pas gentilhomme de la chambre, on n'a pas le droit de vous admirer de près... Il faut, à l'écart, dans un coin de la salle, frémir ou sangloter, sans vous remercier de ce cœur que vous avez fait battre ou de cette tête que vous avez exaltée... Il aurait fallu attendre jusqu'à ce soir pour vous dire : Adrienne, je t'aime!

ADRIENNE, *mettant un doigt sur sa bouche.* Silence! (*Lui montrant son costume.*) Roxane va vous entendre! Mais, avant que je vous renvoie, dites-moi bien vite, car à peine ce matin ai-je pu vous entrevoir..... avez-vous fait de bien belles actions?.. me rapportez-vous quelque beau trait bien héroïque?

MAURICE. Ah! s'il n'avait tenu qu'à moi!..

ADRIENNE. Vous êtes trop difficile! Votre jeune général, le comte de Saxe, dont on dit tant de bien, et que je voudrais bien voir, est-il satisfait de vous, Monsieur?

MAURICE. Oh! le comte de Saxe est plus difficile encore que moi... Mais enfin, je ne l'ai pas quitté et j'ai été blessé!

ADRIENNE. Près de lui?

MAURICE. Très-près.

ADRIENNE. C'est bien! l'idée seule de vous savoir blessé me fait frémir, et cependant il me semble qu'en suivant les périls, vous suivez votre route; que les chemins qui s'élèvent sont les vôtres!.. Je vous ai déja vu l'épée à la main, et quand je vous écoute, quand vous me racontez, en riant, quelqu'une de vos actions de guerre... ne vous moquez pas de mes présages... je devine en vous un grand homme, un héros!

MAURICE. Enfant!

ADRIENNE. Oh! je m'y connais! je vis au milieu des héros de tous les pays, moi! Eh bien! vous avez dans l'accent, dans le coup d'œil, je ne sais quoi qui sent son Rodrigue et son Nicomède... aussi, vous arriverez!

MAURICE. Vous croyez?

ADRIENNE. Vous arriverez!... je saurai bien t'y forcer.

MAURICE. Comment?

ADRIENNE. Je vous vanterai tant le comte de Saxe, votre jeune compatriote, dont toutes ces dames raffolent, qu'il faudra que vous l'égaliez, ne fût-ce que par jalousie!

MAURICE, *souriant.* Je n'ai pas idée que je sois jamais jaloux de lui!

ADRIENNE. Présomptueux! mais avez-vous vu le ministre?

MAURICE. Pas encore, mais je vais lui écrire.

ADRIENNE. Oh! non, n'écrivez pas!

MAURICE. Pourquoi?

ADRIENNE. Parce que, vous savez... l'orthographe...

MAURICE. Eh bien?

ADRIENNE. Eh bien! la première lettre de vous que j'ai reçue était bien chaleureuse, bien tendre, et elle m'a touchée profondément, mais en même temps elle m'a fait rire aux larmes... une orthographe d'une invention!

MAURICE. Qu'importe? je ne veux pas être de l'Académie.

ADRIENNE. Ce n'est pas cela qui vous en empêcherait. Mais vous savez bien que je me suis chargée de faire votre éducation, mon Sarmate, de vous polir l'esprit...

MAURICE. Et moi, je n'ai point oublié mes promesses! que de fois, là-bas, j'ai appris des scènes de Corneille!

ADRIENNE, *avec admiration.* Vous pensiez à Corneille?

MAURICE. Non pas à lui, mais à vous, qui l'interprétez si bien!

ADRIENNE. Et ce petit exemplaire de La Fontaine, que je vous avais donné en partant?

MAURICE. Il ne m'a jamais quitté... il était là, toujours là... à telles enseignes qu'il m'a sauvé une balle dont il a gardé l'empreinte... voyez plutôt?

ADRIENNE. Et vous l'avez lu?

MAURICE. Ma foi, non!

ADRIENNE. Pas même la fable des Deux Pigeons, que je vous avais recommandée?

MAURICE. C'est vrai... mais, pardonnez-moi, ce n'est qu'une fable.

ADRIENNE, *d'un air de reproche.* Une fable! vous ne voyez là qu'une fable!

(*Récitant.*)

Deux pigeons s'aimaient...

(*Avec expression.*)

D'amour tendre.

MAURICE. Comme nous!

ADRIENNE.

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays!

MAURICE. Comme moi!

ADRIENNE.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux!
Non pas pour vous, cruel!

MAURICE. Est-ce qu'il y a cela?

ADRIENNE, *continuant.*

Hélas! dirai-je, il pleut!
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte et le reste!

MAURICE, *vivement.* Le reste! ah! après? après?

ADRIENNE, *souriant.* Après? (*Avec finesse.*) Ah! cela vous intéresse donc, Monsieur? et si je vous disais les malheurs de celui qui s'éloigne... et plus encore, ingrat, les tourments de celui qui reste... (*Vivement.*) Non, non!

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines!
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager!
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez-vous lieu de tout... comptez pour rien le reste.

MAURICE. Ah! quand c'est vous qui lisez, quelle différence! c'est bien mieux que La Fontaine!

ADRIENNE. Impie!

MAURICE. A votre voix, mon cœur s'ouvre, mon intelligence s'élève, tout me devient facile!

ADRIENNE, *souriant.* Tout!.. même l'orthographe!

MAURICE. A quand ma première leçon?

ADRIENNE. Ce soir, après le spectacle, venez me chercher... voici mon entrée.

MAURICE. Adieu!

ADRIENNE. Vous allez dans la salle?.. (*Vivement.*) Vous m'écouterez... (*Avec tendresse.*) Tu me regarderas?

MAURICE. Aux premières, à droite.

ADRIENNE. Que je vous voie bien! que je vous adresse tous mes vers! je tâcherai d'être belle! oh! oui, je serai belle! (*Elle sort par la première porte à gauche.*)

MAURICE, *sortant par la droite.* A ce soir!

—

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE JOUVENOT, LE PRINCE DE BOUILLON, *sortant par la seconde porte à gauche.*

LE PRINCE, *avec agitation.* Merci, Mademoiselle, merci, je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *vivement.* C'était donc vrai!

LE PRINCE, *avec humeur*. Que trop!..

MADEMOISELLE JOUVENOT, *riant*. Voyez le hasard! enchantée de vous avoir été agréable!

LE PRINCE. Ah! vous appelez cela agréable!... (*Avec colère*.) Eh bien! oui!... car je ne désirais qu'une occasion de rompre avec elle.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Il fallait donc le dire!.. si j'avais su plus tôt que cela vous fît plaisir!..

LE PRINCE, *avec impatience*. Eh! Mademoiselle!

—

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *va s'asseoir devant la cheminée du fond et se chauffe les pieds*, LE PRINCE, L'ABBÉ, *entrant vivement par la seconde porte à droite et se retournant avec agitation*.

LE PRINCE, *courant à lui*. Ah! c'est toi, l'abbé!.. (*S'efforçant de rire*.) Viens donc recevoir mes consolations... ou plutôt me prodiguer les tiennes.

L'ABBÉ. Comment cela?

LE PRINCE. L'aventure la plus piquante pour nous deux...

L'ABBÉ, *à part*. Est-ce qu'il s'agit de sa femme?

LE PRINCE. Pour toi, d'abord... tu sais notre pari de tantôt, ces deux cents louis... au sujet du comte de Saxe....

L'ABBÉ, *vivement*. Le comte de Saxe... je viens de me rencontrer nez à nez avec lui... comme il sortait de ce foyer... Il y vient donc?

LE PRINCE, *vivement*. Preuve de plus!.. et j'aurais, parbleu, bien vou u le voir.

L'ABBÉ. Nous le trouverons au numéro trois des premières loges.

LE PRINCE. A merveille! il s'agissait de découvrir sa passion régnante...

L'ABBÉ. Oui, vraiment...

LE PRINCE. Je n'ai pas été loin pour cela... (*Montrant mademoiselle Jouvenot*.) Tout m'a si bien secondé qu'il ne te reste plus, mon cher, qu'à t'exécuter.

L'ABBÉ. Sur le vu des preuves...

LE PRINCE. C'est bien ainsi que je l'entends... lis d'abord et dis-moi ton avis sur ce billet d'invitation... tiens... (*Le lui donnant*.) Il n'est pas long, mais clair et précis!..

L'ABBÉ, *lisant*. « Pour des motifs politiques que vous con- « naissez mieux que personne, on désire vous entretenir ce « soir à dix heures, dans le plus rigoureux tête-à-tête, en « ma petite maison de la rue Grange-Batelière, que j'ai fait « dernièrement meubler! Amour et discrétion! — Signé « CONSTANCE! »

LE PRINCE, *avec colère*. La signature de la perfide Duclos.

L'ABBÉ, *avec étonnement*. *Constance!*

LE PRINCE, *avec impatience*. Eh oui! vraiment! le nom ne fait rien à la chose!.. Je tiens ce billet de Pénélope, sa femme de chambre.

L'ABBÉ. Qui vous l'a remis?

LE PRINCE. Ou plutôt vendu à un taux d'autant plus exorbitant...

L'ABBÉ. Qu'ici ces valeurs-là ne sont pas rares!

LE PRINCE, *qui, pendant ce temps, a remonté le théâtre, parlant à un domestique*. Ce billet au numéro trois des premières, sans dire de quelle part. (*Revenant près de l'abbé* (1). Et maintenant, mon cher abbé, j'ose compter sur toi!..

L'ABBÉ. Et pourquoi?

LE PRINCE. Pour te rendre témoin d'un éclat que je me dois à moi-même; je veux d'abord ce soir tout briser chez elle.

(1) L'abbé, le prince.

L'ABBÉ. C'est du plus mauvais goût pour un abbé et un savant!

LE PRINCE. Quand la science est trahie!..

L'ABBÉ. La science doit savoir se taire!.. Le bruit est permis au comte de Saxe... à un soldat, mais à vous, presque parent de la reine... à vous, un homme marié, ce serait un scandale...

LE PRINCE. On saura toujours l'anecdote... parce qu'ici, au Théâtre-Français... Tiens, (*Montrant mademoiselle Jouvenot, qui est à la cheminée*.) voilà déjà mademoiselle Jouvenot qui n'a encore vu personne, et qui peut-être a déjà trouvé moyen de le dire.

L'ABBÉ. Prévenez-la... Racontez l'histoire à tout le monde!.. Faites mieux encore... une vengeance digne de vous... Les deux amants n'avaient-ils pas résolu de passer cette soirée dans le plus rigoureux tête-à-tête, dans cette petite maison qui vous appartient?

LE PRINCE. Je le crois bien! louée et meublée à mes frais.

L'ABBÉ. Raison de plus!... je ferais comme chez moi... un souper galant, délicieux, où j'inviterais ce soir toute la Comédie française, toutes ces dames.

LE PRINCE, *secouant la tête* Un souper galant... délicieux...

L'ABBÉ. C'est moi qui paie, j'ai perdu le pari.

LE PRINCE, *vivement*. C'est juste!

L'ABBÉ. Au lieu du tête-à-tête, une surprise... un coup de théâtre, tableau mythologique.

LE PRINCE. Mars et Vénus.

L'ABBÉ. Surpris par... (*S'interrompant*.) Ballet-comédie, vengeance en un acte! Vous, de votre côté, allez faire vos invitations.

LE PRINCE. Toi, du tien, le plus grand secret avec la Duclos... et nous aurons ce soir un succès d'enthousiasme. (*On entend un grand bruit de bravos*.) Tiens, nous y sommes déjà...

MICHONNET, *entrant* (1). Eh! oui, c'est Adrienne! Entendez-vous, toute la salle applaudit; mademoiselle Duclos ne sait déjà plus où elle en est.

LE PRINCE, *applaudissant*. Bravo! cela commence.

MICHONNET. Que dit-il?

LE PRINCE, *avec colère*. Bravo!.. bravo!.. bravo, Adrienne! (*Ils sortent par la porte à gauche*.)

MICHONNET, *montrant le prince*. Jusqu'à celui-ci, qu'elle a gagné et subjugué... Une preuve pareille de tact et de goût! (*A part*.) Je ne l'en aurais pas cru capable.

—

SCÈNE VIII.

MICHONNET, *seul, écoutant vers la gauche*. Ah! nous voilà au monologue, et maintenant quel silence! comme elle les tient tous enchaînés à sa parole! (*Comme s'il l'entendait*.) Bien! bien! pas si vite, mon Adrienne! c'est cela! Ah! quel accent, comme c'est vrai! Applaudissez donc, imbéciles!.. (*On applaudit*.) C'est bien heureux!.. divine!.. divine!.. (*Avec jalousie*.) Ah! elle l'a aperçu, c'est évident, il est dans la salle! et penser que c'est pour un autre qu'elle joue ainsi! qu'elle le regarde en ce moment! qu'elle puise dans ses yeux tout ce génie!.. c'est horrible! (*Entendant un vers*.) Comme c'est dit... c'est délicieux... je deviens fou, je ris, je pleure... je meurs de douleur et de joie! Oh! Adrienne, en t'écoutant, j'oublie tout, même ma jalousie, même... (*Cherchant autour de lui*.) même les accessoires... où donc est la lettre de Fatime? je la tenais tout à l'heure!.. est-ce que je l'aurais perdue? Pour la première fois, depuis vingt ans, il y aurait erreur ou omission par ma faute... c'est qu'une lettre turque n'est pas comme une autre, cela

(1) Michonnet, le prince, l'abbé.

ne se remet point par la petite poste. (*Il cherche dans la table, à droite.*)

—

SCÈNE IX.

MAURICE, *entrant par la porte de droite et se dirigeant vers la gauche*, MICHONNET, *à la table, à droite.*

MAURICE, *au fond.* Par saint Arminius, mon patron, maudit soit le duché de Courlande!

MICHONNET, *cherchant toujours.* Ah! dans ce tiroir.

MAURICE, *toujours au fond.* Manquer à mon rendez-vous avec Adrienne... jamais!.. et d'un autre côté, ce billet que la Duclos vient de m'envoyer au nom de la princesse... comment m'a-t-elle découvert au fond de cette loge?.. et comment la faire attendre toute la nuit hors de son hôtel, dans cette petite maison où elle ne vient que pour moi, pour mes intérêts, pour cette réponse du cardinal de Fleury? et puis, impossible de prévenir madame de Bouillon, tandis qu'Adrienne, cette pauvre Adrienne, si je pouvais lui parler et lui dire... non pas tout... mais l'essentiel. (*Il dirige ses pas vers la gauche.*)

MICHONNET, *toujours à la table, à droite.* Où allez-vous, Monsieur?

MAURICE. Je voudrais parler à mademoiselle Lecouvreur.

MICHONNET, *à part.* Encore un! et quel air agité! (*Haut.*) Impossible, Monsieur, elle est en scène...

MAURICE. Quand elle en sortira...

MICHONNET. Elle n'en sortira plus.

MAURICE, *à part.* Nouveau contre-temps!.. (*A Michonnet.*) Et veuillez me dire, Monsieur?...

MICHONNET. Pardon, Monsieur, d'autres devoirs... (*Apercevant Quinault, qui vient de la droite et traverse le théâtre.*) Acomat, mon bon, je veux dire monsieur Quinault, voulez-vous remettre à Zatime sa lettre pour Roxane, sa lettre du quatrième acte?

QUINAULT, *avec fierté.* Moi!.. Je vous trouve plaisant!.. Pour qui me prenez-vous?

MICHONNET. Pardon!.. Veuillez dire seulement à mademoiselle Jouvenot de ne pas entrer en scène sans prendre sa lettre, qui est là sur cette table...

QUINAULT. C'est bon!.. c'est bon!.. on le lui dira. (*Il entre sur le théâtre, à gauche, pendant que Maurice redescend vers la droite.*)

MICHONNET, *se levant de la table, en riant.* Il n'est pas de bonne humeur, je comprends... Roxane va trop bien! ah! Duclos, qui entre en ce moment... (*S'approchant de la gauche.*) Oui, évertue-toi, pauvre fille... pleure... crie!.. tu aimes mieux chanter?.. chante!.. Tu as beau faire, tu es vaincue!..

MAURICE, *qui s'est assis à droite, près de la table, prend le parchemin que Michonnet vient d'y placer et le déroule avec curiosité.*) Rien d'écrit! Ah! palsambleu! à mon secours les ruses de guerre! (*Il écrit quelques mots au crayon et roule le parchemin, qu'il remet sur la table.*)

MICHONNET, *regardant toujours du côté du théâtre, à gauche.* Adrienne reprend... elle parle à Bajazet, et sa voix est d'une douceur... Ah! si j'étais sociétaire, je jouerais peut-être les amoureux... On est toujours jeune quand on est sociétaire... Je l'entendrais me dire :

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *sortant vivement de la coulisse, à gauche.* Eh bien! Michonnet, ma lettre?.. ma lettre pour Roxane, où en est-elle?

MICHONNET. Là... sur cette table... Est-ce que Quinault ne vous l'a pas dit?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Eh! non, vraiment!.. Il est si bon camarade!

MAURICE, *présentant à mademoiselle Jouvenot le parchemin roulé.* Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE JOUVENOT, *lui faisant la révérence.* Merci, Monsieur. (*Le regardant en sortant.*) Voilà un officier qui est fort bien, mais très-bien!

MICHONNET. Eh bien! votre entrée?

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ah! (*Elle sort par la coulisse, à gauche du spectateur.*

MAURICE, *à part, la suivant des yeux.* Elle aura mes deux mots de la main même de Zatime... et saura que je ne peux la venir chercher ce soir... Mais demain!.. demain!.. ô mon grand-duché de Courlande, vous ne valez pas ce que vous me coûtez!.. Allons à la rue Grange-Batelière. (*Il sort par la porte à droite.*)

MICHONNET, *regardant toujours par la gauche.* Zatime entre en scène... Bon! elle n'a pas la lettre... Si! elle l'a... elle la remet à Roxane... Dieu! quel effet!.. elle a tressailli... elle se soutient à peine!.. et son émotion est telle, qu'en lisant le billet, son rouge lui est tombé du visage... C'est admirable!... (*Les applaudissements éclatent avec force.*) Oui, oui... frappez des mains... Bravo! bravo! c'est cela!.. sublime! admirable!

—

SCÈNE X.

(Les acteurs entrent vivement par les deux portes de gauche et se rangent dans l'ordre suivant :)

MADEMOISELLE DANGEVILLE, POISSON, LE PRINCE, L'ABBÉ, QUINAULT, JOUVENOT. *Les autres acteurs et seigneurs vont et viennent au fond, ainsi que Michonnet.*

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Je ne sais pas ce qu'ils ont ce soir, ils applaudissent tous comme des fous.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Ils se trompent, ma chère... ils se croient déjà aux *Folies amoureuses.*

L'ABBÉ, *entrant.* C'est superbe!

MADEMOISELLE DANGEVILLE. C'est absurde!..

POISSON. Ça me fait rire...

QUINAULT. Ça me fait mal.

MADEMOISELLE JOUVENOT. Pauvre homme!

LE PRINCE. Le fait est que jamais je n'ai rien entendu de plus beau... et je m'y connais!

ADRIENNE, *entrant avec agitation par la gauche, à part.* Après deux mois d'absence... ah! c'est bien mal!.. Allons, du courage!

LE PRINCE. (1) Et du plaisir!... Vous êtes des nôtres.

L'ABBÉ. Je venais l'inviter.

ADRIENNE. Moi!

L'ABBÉ. Au joyeux souper où nous avons toute la Comédie française... toutes ces dames.

ADRIENNE. Impossible!

MADEMOISELLE JOUVENOT, *qui est descendue à gauche.* Par fierté?

ADRIENNE, *avec bonté.* Oh! non... mais je n'ai pas le cœur à la joie.

L'ABBÉ. Raison de plus pour vous égayer... Un souper charmant! où nous vous offrirons ce qu'il y a de mieux (*Montrant les acteurs.*) dans les arts, (*Montrant le prince.*) à la cour, (*Se montrant lui-même.*) dans le clergé... et dans l'épée... Le jeune comte de Saxe est des nôtres! c'est le héros de la fête!

(1) L'abbé, Adrienne, le prince.

ADRIENNE, *vivement.* Lui que je désirais tant connaître!

LE PRINCE. En vérité!

ADRIENNE. Une demande que j'avais à lui présenter... un lieutenant dont je voulais faire un capitaine.

L'ABBÉ. Nous vous plaçons à table à côté de lui... et votre protégé est colonel... au dessert.

ADRIENNE. Ah! ce serait bien tentant... Mais la tragédie finira tard.... je serai fatiguée... Je n'ai pas de cavalier...

L'ABBÉ ET LE PRINCE, *présentant la main.* En voici!

ADRIENNE. Je n'en veux pas!

LE PRINCE, *vivement.* Eh bien, vous viendrez seule; vous connaissez la petite maison... de la Duclos...

ADRIENNE. Ma voisine! ce beau jardin...

LE PRINCE. Dont le mur fait face au vôtre! Voici la clé de la rue... quelques pas seulement...

ADRIENNE. C'est quelque chose...

L'ABBÉ, *vivement.* Vous acceptez?

ADRIENNE. Je n'ai pas dit cela!

LE PRINCE. Monsieur Michonnet sera aussi des nôtres...

MICHONNET. Comment donc, monsieur le prince, dès que mon spectacle de demain sera fait... (*A part, regardant Adrienne.*) Passer toute la soirée avec elle...

ADRIENNE, *à part.* Oui, je m'occuperai encore de lui, l'ingrat!.. ce sera là ma vengeance!

L'AVERTISSEUR, *en dehors.* Le cinquième acte qui commence.

ADRIENNE. Adieu, adieu, Messieurs. (*Elle sort par la gauche.*)

MICHONNET. Allons, Messieurs... allons, Mesdames...

MADEMOISELLE DANGEVILLE, *à l'abbé.* Un mot seulement, l'abbé. Pourrais-je, pour me donner la main, amener quelqu'un?...

L'ABBÉ, *riant.* Le prince de Guéménée?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Du tout.

L'ABBÉ, *de même.* Un autre?

MADEMOISELLE DANGEVILLE. Fi donc! un tête-à-tête! Pour qui me prenez-vous?.. J'en amènerai deux...

L'ABBÉ, *riant.* A merveille!..

MADEMOISELLE JOUVENOT. Et notre toilette pour ce soir... et nos voitures, où seront-elles?

L'ABBÉ. On songera à tout... et de plus on vous promet... ce qu'on ne vous a pas dit... une surprise, un secret.

MESDEMOISELLES JOUVENOT, DANGEVILLE ET TOUTES LES AUTRES ACTRICES, *accourant et entourant l'abbé.* Ah! qu'est-ce donc... qu'est-ce donc?

L'ABBÉ. Je ne puis rien dire... vous verrez... vous saurez...

MICHONNET, *criant.* Le cinquième acte! voilà l'idée seule d'une fête qui bouleverse tout dans nos coulisses... on ne s'y reconnaît plus... A votre réplique... à vos rôles... (*A l'abbé et au prince.*) Et vous, Messieurs, je suis obligé de vous exiler! (*Il se pose entre les seigneurs et les actrices, qu'il sépare, et d'un ton tragique :*)

Qu'à ces nobles seigneurs le foyer soit fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé!

(*Les seigneurs et les actrices se mettent à rire, et la toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon élégant dans la petite maison de la rue Grange-Batelière; porte au fond, vers la gauche, et en pan coupé, une porte, vers la droite, également en pan coupé; une croisée vitrée donnant sur un balcon; sur le premier plan, à gauche, un panneau secret, au second plan, une table, sur laquelle est un flambeau à deux branches avec des bougies allumées, sur le premier plan, à droite, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA PRINCESSE, *seule.* Louis XIV disait : J'ai failli attendre!.. et moi, princesse de Bouillon, petite-fille de Jean Sobiesky... j'attends! (*Souriant.*) J'attends réellement... je ne peux pas me le dissimuler!.. La Duclos m'a pourtant fait dire que son petit billet avait été remis au comte de Saxe lui-même dans une loge où il était seul... (*Réfléchissant.*) Seul!.. est-ce bien vrai? N'est-ce pas pour une autre qu'il manque à ce rendez-vous, où je suis venue, où me voici!.. On peut pardonner une infidélité, cela souvent ne dépend pas de nous; une impolitesse... jamais! Je n'ai pas été en ma vie une seule fois impertinente sans y avoir tâché... et réussi... (*Se levant avec impatience.*) Onze heures!... Monsieur le comte, vous arriviez le premier l'année dernière; voilà une heure de retard qui me prouve que j'ai un an de plus! Malheur à elle, malheur à vous de me l'avoir rappelé! Je venais ici avec empressement, avec impatience, pour vous sauver, et vous me laissez le temps de réfléchir que je puis également vous perdre, que votre fortune politique est entre mes mains... c'est plus qu'ingrat, c'est maladroit... (*Se levant et marchant vers le fond.*) Allons!

SCÈNE II.

LA PRINCESSE, MAURICE, *entrant par le fond.*

LA PRINCESSE, *apercevant Maurice, qui vient d'entrer doucement derrière elle.* Ah!.. (*Lui tendant la main.*) Vous faites bien d'arriver!

MAURICE. Mille excuses, princesse.

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux.* Pas de reproches! d'autres ne songeraient qu'à leur dignité blessée, moi je ne songe (*Souriant.*) qu'au temps perdu sans vous voir. Il faut qu'à minuit je sois rentrée à l'hôtel.

MAURICE. Imaginez-vous qu'en quittant la Comédie française, il me sembla être suivi. Je pris plusieurs détours, plusieurs rues qui m'éloignaient de ce quartier, et je pensais avoir dérouté mes espions, lorsqu'en me retournant j'aperçus, sur ce boulevard désert, deux hommes enveloppés de manteaux qui me suivaient à distance. Que voulez-vous? leur demandai-je. Ils ne répondirent que par la fuite, et quoiqu'ils courussent bien, je n'eusse pas manqué de les poursuivre et de les assommer, sans la crainte de vous faire attendre, princesse.

LA PRINCESSE, *souriant.* Je vous en remercie!.. Cette aventure se lie peut-être à celle dont je voulais vous entretenir. J'ai été aujourd'hui, comme je vous l'avais promis, à Versailles... Marie Leckzinska, notre nouvelle reine, et comme moi Polonaise, n'a rien à refuser à la petite-fille de Sobiesky; elle a vu, à ma prière, le cardinal Fleury, elle lui a parlé de l'affaire de Courlande.

MAURICE. O bonne et généreuse princesse! Eh bien?..

LA PRINCESSE. Eh bien, le cardinal aimerait mieux ne pas accorder les deux régiments qu'on lui demande; il voudrait être agréable à la jeune reine, et en même temps ne mécontenter ni l'Allemagne ni la Russie, que vous menacez, et avec qui nous sommes en paix.

MAURICE, *avec impatience.* Son avis, alors?

LA PRINCESSE. Il n'en a pas, il n'en émet pas... et pour agir en votre faveur, sans rien faire, il vous permet seulement de lever ces deux régiments... à vos frais!

MAURICE. Cela me rassure.

LA PRINCESSE. Et moi pas!.. Avez-vous de l'argent?

MAURICE. Non!

LA PRINCESSE. Comment, alors, paierez-vous vos deux régiments?

MAURICE. Mes régiments français?

LA PRINCESSE. Oui.

MAURICE, *gaiement*. Je ne les paierai pas! si ce n'est après la victoire! Et jusque là, soyez tranquille, je les connais!... ils se feront tuer pour moi... à crédit!

LA PRINCESSE. Très-bien! Une autre chose encore... est-il vrai que vous ayez des dettes? que vous deviez soixante-dix mille livres au comte de Kalkreutz, un Suédois, qui, en vertu d'une lettre de change, peut vous faire appréhender au corps?

MAURICE. Pourquoi cette demande?

LA PRINCESSE. Parce qu'un grand danger vous menace; l'ambassadeur russe a chargé messieurs de la police de ne pas vous perdre de vue.

MAURICE. Voilà donc pourquoi l'on m'a suivi ce soir... je suis fâché alors de n'avoir pas coupé les oreilles!

LA PRINCESSE. A ces espions?.. Mais leurs oreilles, c'est leur place! des pères de famille peut-être! Fi donc!.. Mais ce n'est pas tout, l'ambassadeur moscovite veut également découvrir à tout prix ce monsieur de Kalkreutz qui doit être à Paris.

MAURICE. Et pourquoi?

LA PRINCESSE. Pour lui acheter sa créance, se mettre en son lieu et place, et vous faire mettre en prison.

MAURICE. Une belle vengeance!

LA PRINCESSE. Mieux que cela, un coup de maître; car, vous prisonnier, la Courlande, dont le souverain est en gage, est livrée aux intrigues de la Russie, les conjurés n'ont plus de chef, les troupes se dispersent.

MAURICE. C'est ma foi vrai!.. que faire!

LA PRINCESSE. J'y ai déjà pensé... J'ai obtenu de M. le lieutenant de police, qui me doit sa place, que s'il découvrait la demeure de M. de Kalkreutz, on m'en donnerait d'abord avis à moi, qui vous en préviendrai... Alors, vous irez trouver M. de Kalkreutz...

MAURICE. Pour me battre avec lui.

LA PRINCESSE. Non, mais pour prendre des arrangements. Le plus simple de tout, serait de le payer.

MAURICE. Et comment? je n'ai pas soixante-dix mille livres disponibles.

LA PRINCESSE, *avec affection*. Hélas! ni moi non plus!

MAURICE. Et d'ailleurs, je n'accepterais pas. Il n'y a donc qu'un moyen qui me convienne.

LA PRINCESSE. Lequel?

MAURICE. Laissant la Moscovie, la Suède et la police s'enlacer mutuellement dans leurs intrigues, auxquelles je n'entends rien, je pars demain.

LA PRINCESSE. Vous partez?..

MAURICE. Ce n'était pas mon dessein, mais une partie de mes recrues est déjà disséminée sur la frontière, et vos huissiers n'auront pas beau jeu contre mes houlans; c'est là que j'irai me réfugier! Le brevet que vous m'avez obtenu double les droits de mes sergents-recruteurs, qui enrôlaient déjà sans permission; jugez maintenant, avec autorisation et privilége du roi!.. Nous allons lever en masse toute la frontière... Je sais bien qu'à Versailles et ailleurs il y aura du bruit, des réclamations, l'ordre de suspendre... Je vais toujours! Des notes diplomatiques?.. j'intercepte... Des courriers?.. je les enrôle dans ma cavalerie... Et, lorsqu'enfin les chancelleries européennes seront en mesure d'échanger des protocoles, la Courlande sera envahie, et les Tartares de Menzikoff dispersés par les escadrons français : voilà mon plan!..

LA PRINCESSE. Il n'a pas le sens commun.

MAURICE. Permettez?.. S'il s'agissait de l'ordonnance d'une fête ou d'un quadrille de bal, je demanderais vos conseils; mais dès qu'il s'agit de cavalerie et de manœuvres, je prends tout sur moi... cela me regarde.

LA PRINCESSE, *s'animant*. Non, à peine arrivé, vous ne quitterez pas Paris! C'est bien le moins que vous y restiez quelques jours encore; que votre présence et votre affection me dédommagent enfin de ce que j'ai fait pour vous et des jours que je vous ai consacrés.

MAURICE. Princesse, entendons-nous? Je n'ai jamais été ingrat, et dans ce moment où je vous dois tant, manquer de franchise, serait manquer de reconnaissance; ce matin déjà, car moi je ne sais pas tromper... je voulais tout vous dire et vous avouer...

LA PRINCESSE. Que vous en aimez une autre?

MAURICE, *vivement*. Qui ne vous vaut pas, peut-être?

LA PRINCESSE, *en cherchant à se modérer*. Et quelle est-elle?.. (*Avec explosion.*) Quelle est-elle?.. Répondez... car vous ne savez pas ce dont je suis capable.

MAURICE. C'est justement pour cela que je ne veux pas vous la nommer. (*D'un ton conciliant.*) Mais au lieu d'emportement et de menaces, pourquoi ne pas se parler de franche amitié, pourquoi surtout ne pas se dire loyalement la vérité? Jamais je n'ai vu de femme plus aimable que vous, plus séduisante, plus irrésistible, et pourquoi? C'est que vos chaînes ne semblaient tressées que de fleurs, c'est que, gracieuses et légères, elles retenaient un heureux et non pas un captif... c'est que toujours prête à les briser, votre main coquette ne craignait pas d'en détacher parfois quelques feuilles.

LA PRINCESSE. Maurice!

MAURICE. J'ai juré de tout dire. C'est sous l'empire d'un pareil traité, que le plaisir, un jour, nous a souri, car ni vous ni moi, n'avions pris au sérieux un semblable sentiment, et nos liens volontaires ont eu d'autant plus de durée que chacun de nous s'était réservé le droit de les rompre; le reproche est donc injuste; où il n'y eut point de serment, il n'y a point de parjure. (*Avec chaleur.*) Il y en aurait, si je manquais à l'amitié et à la reconnaissance que je vous ai vouées. De ce côté-là, j'en jure par l'honneur, je me crois engagé. Pour le reste je suis libre.

LA PRINCESSE. Pas de me trahir, perfide!

MAURICE. Ah! prenez garde, princesse, je finis toujours par conquérir les libertés que l'on me conteste.

LA PRINCESSE. C'est ce que nous verrons, et dussé-je vous perdre vous et celle que vous me préférez; dussé-je, pour la connaître, tout sacrifier...

MAURICE. Écoutez donc... ce bruit dans la cour..

LA PRINCESSE. Un bruit de voiture!

MAURICE. Est-ce que vous attendez quelqu'un?

LA PRINCESSE. Eh! non, vraiment... Mademoiselle Duclos, qui, seule, peut venir ici, ne s'en aviserait pas, sachant que nous devions nous y trouver.

MAURICE, *à la princesse, qui s'approche de la croisée, à droite*. Voyez donc... par la fenêtre du jardin, vous qui connaissez cette maison...

LA PRINCESSE, *redescendant vivement* (1). O ciel! c'est mon mari!

MAURICE. Que dites-vous?

LA PRINCESSE. Le prince de Bouillon, j'en suis sûre... je l'ai vu, descendant de voiture!

MAURICE. Qu'est-ce que cela signifie?

LA PRINCESSE. Je l'ignore... Mais il n'est pas seul, d'autres personnes l'accompagnent, que la nuit ne m'a pas permis de distinguer...

MAURICE. Je les entends!... elles montent cet escalier!

LA PRINCESSE. C'est fait de moi!

(1) Maurice, la princesse.



Adrienne Lecouvreur, Acte 2, Scène 9.

MAURICE, *remontant vers le fond.* Non, tant que je serai près de vous.

LA PRINCESSE (1). Il ne s'agit pas de me défendre, mais d'empêcher que je sois vue dans cette maison!.. Si le prince, si quelqu'un au monde se doute que j'y ai mis les pieds... je suis perdue de réputation!

MAURICE. C'est vrai!

LA PRINCESSE. Ils viennent... (*Montrant la porte à droite.*) Ah! de ce côté...

MAURICE. Où cela conduit-il?

LA PRINCESSE, *traversant le théâtre et s'élançant dans le cabinet à droite.* A un petit boudoir!

—

SCÈNE III.

L'ABBÉ, LE PRINCE, *entrant par le fond;* MAURICE.

LE PRINCE, *apercevant la porte à droite qui vient de se fermer.* Ah! l'on vous y prend, mon cher...

(1) La princesse, Maurice.

MAURICE, *avec trouble.* Vous ici, Messieurs?..

LE PRINCE, *riant.* J'ai vu la dame, je l'ai vue!

MAURICE. C'est une plaisanterie, sans doute!

LE PRINCE. Non, parbleu!.. la robe blanche flottante... qui disparaissait... Voici donc la Saxe aux prises avec la France...

MAURICE. Qu'est-ce que cela signifie?

L'ABBÉ. Que nous sommes au fait, mon cher comte.

LE PRINCE, *gaiement.* Et que cela ne se passera pas à huis clos, il nous faut de l'éclat et du scandale. (*Frappant sur l'épaule de l'abbé.* Nous ne sommes pas des abbés pour rien... n'est-il pas vrai?

MAURICE, *au prince avec impatience.* Eh! Monsieur, j'aurais cru, au contraire, que c'était pour vous qu'il fallait éviter le bruit... Mais puisque vous le voulez, puisque vous savez tout...

LE PRINCE, *riant.* Tout... et de plus nous avons les preuves...

MAURICE, *froidement et mettant son chapeau.* Monsieur le prince, je suis à vos ordres... Monsieur l'abbé consentira, je l'espère (le costume n'y fait rien), à nous servir de témoin, et comme il y a, je crois, un jardin, nous pouvons y descendre.



Adrienne Lecouvreur, Acte 3, Scène 10.

LE PRINCE, *riant*. A cette heure ?..

MAURICE. Il est toujours l'heure de se battre... et pourvu que nous en finissions promptement... cela doit vous convenir...

L'ABBÉ, *qui a remonté le théâtre, redescend près de Maurice* (1). Voilà où est votre erreur. Nous ne tenons pas à en finir, au contraire, nous voulons que cela dure :

Amour fidèle,
Flamme éternelle!

Comme dit l'air de Rameau! Et par un héroïsme qui surpasse toutes les magnanimités d'opéra, M. le prince vous abandonne votre conquête!

MAURICE. Qu'est-ce à dire?

L'ABBÉ. A la condition que le traité de paix sera signé ici, à souper, à l'éclat des flambeaux!

LE PRINCE. Au bruit des verres et du champagne.

MAURICE. Est-ce de moi, Messieurs, que l'on veut rire?

L'ABBÉ. Vous l'avez dit!

LE PRINCE. Mon seul but étant de prouver à la Duclos...

MAURICE. La Duclos...

LE PRINCE, *montrant la porte à droite*. Que je ne tiens plus à ses charmes.

L'ABBÉ. Et que si la France et la Saxe se battaient pour elle...

LE PRINCE. Et pour sa vertu...

L'ABBÉ. Ce serait là une querelle d'Allemand que monsieur le prince ne se pardonnerait jamais... Ah! ah! ah!

LE PRINCE, *riant aussi*. Ah! ah! ah! c'est drôle, n'est-il pas vrai?.. Et loin de rire... comme nous... vous avez un air étonné...

MAURICE. Oui, d'abord... Mais, maintenant, cela me paraît en effet si original...

LE PRINCE. N'est-ce pas?.. Ah! ah! m'enlever la Duclos... de mon consentement... un service d'ami!..

L'ABBÉ. Et vous ne refuserez pas, en nouveaux alliés, de vous donner la main...

MAURICE. Non, parbleu! voici la mienne...

LE PRINCE, *déclamant*.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

L'ABBÉ, *riant*. Et si, pour ratifier le traité, il vous faut un

(1) Le prince, l'abbé, Maurice.

notaire, je vais chercher celui de la Comédie française! et d'autres témoins encore! (*Il sort par le fond.*)

MAURICE, *étonné.* Que dit-il?

LE PRINCE, *riant.* Vous ne vous doutez pas de la brillante compagnie qui vous attend dans ma petite maison... ou plutôt dans la vôtre... car, ce soir, vous êtes le maître, le héros de la fête; à vous les honneurs!

MAURICE, *avec embarras.* C'en est trop, prince!

LE PRINCE. Sans compter une nouvelle surprise que nous vous préparons, une jeune dame charmante, qui désirerait ardemment vous connaître, et l'abbé, qui est maître des cérémonies, est allé lui donner la main pour vous la présenter avant le souper!

MAURICE, *avec embarras.* C'est moi qui vous prierai de me conduire vers elle... (*A part, regardant à droite.*) Pourvu que d'ici là je puisse délivrer ma captive et la soustraire à tous les regards! (*Il s'approche de la croisée à droite, qui est restée ouverte, et regarde dans le jardin.*)

—

SCÈNE IV.

L'ABBÉ, *donnant la main à* ADRIENNE, *et entrant par le fond;* LE PRINCE, *allant au-devant d'elle;* MAURICE, *regardant par la croisée, qui est au second plan, à droite.*

LE PRINCE, *à Adrienne.* Arrivez donc! M. le comte de Saxe est là qui vous attend avec impatience...

L'ABBÉ. Eh! mais, ma toute belle, vous tremblez?

ADRIENNE. Cela est vrai... la présence d'un homme illustre m'émeut toujours malgré moi.

LE PRINCE, *s'approche de Maurice, qui est toujours pres du balcon, et lui dit:* Mademoiselle Lecouvreur.

MAURICE, *à ce nom, se retourne vivement.* O ciel!

ADRIENNE, *levant les yeux, et regardant Maurice, poussant un cri.* Ah! (*Le prince a passé près de la fenêtre à droite, qui était ouverte, et qu'il referme; l'abbé est remonté au fond, à gauche, vers la table, sur laquelle il place son chapeau et ses gants. Les acteurs sont dans l'ordre suivant: l'abbé, Adrienne, Maurice, le prince.*)

MAURICE, *à part.* C'est elle!

ADRIENNE, *le regardant.* Le comte de Saxe... ce héros... ce n'est pas possible... (*Elle s'avance vers lui.*)

MAURICE, *à voix basse, et lui saisissant la main.* Tais-toi!

ADRIENNE, *poussant un cri de joie, et portant la main à son cœur.* C'est lui!

LE PRINCE, *qui a refermé la fenêtre et qui revient se placer entre eux.* Eh! mais qu'avez-vous donc?

ADRIENNE. Une surprise... bien naturelle... monsieur le comte, que je croyais n'avoir jamais rencontré, m'était connu.. mais beaucoup... (*Le regardant avec expression.*) beaucoup!

L'ABBÉ, *gaiement.* De vue!..

ADRIENNE, *vivement.* Non! je lui avais même parlé

LE PRINCE. Où donc?

MAURICE, *vivement.* Au bal de l'Opéra!..

LE PRINCE, *riant.* Un déguisement.

ADRIENNE. Monsieur le comte les aime, les déguisements! je ne le croyais pas!

MAURICE. J'avais peut-être des raisons!.. et si je vous en faisais juge, Mademoiselle...

L'ABBÉ. Cela se trouve bien, Adrienne a aussi une demande à vous adresser.

MAURICE. A moi!

LE PRINCE. C'est là seulement ce qui l'a décidée à venir avec nous! une pétition à vous présenter en faveur d'un petit lieutenant.

L'ABBÉ. Dont elle veut faire un capitaine!

MAURICE, *avec émotion.* En vérité!.. vous, Mademoiselle, vous vouliez...

ADRIENNE. Oui... mais je n'ose plus...

MAURICE. Et pourquoi?..

ADRIENNE. Pauvre officier... je croyais qu'il n'avait que la cape et l'épée, et peut-être n'a-t-il pas besoin de moi pour faire son chemin.

MAURICE. Ah! quel qu'il soit, votre protection doit toujours lui porter bonheur!

ADRIENNE. Je verrai alors... je prendrai des informations, et s'il mérite réellement l'intérêt qu'on lui porte...

LE PRINCE. Vous aurez le temps de parler de lui à table... nous vous mettrons à côté l'un de l'autre... (*Remontant le théâtre et revenant se placer entre Adrienne et l'abbé* (1).) L'abbé, toi, le grand ordonnateur, veille au souper.

L'ABBÉ. Les fruits et les bouquets, cela me regarde. (*Il sort par la porte du fond, à gauche.*)

LE PRINCE. Moi, je me charge d'un soin plus important... je crains que quelque fugitive ne veuille nous échapper... avant le souper.

ADRIENNE, *gaiement.* Ce n'est pas moi, je vous le jure!

LE PRINCE, *souriant.* Pour plus de sécurité... je vais moi-même donner la consigne: fermer toutes les portes, et nul ne sortira avant le jour! (*Il sort, comme l'abbé, par la porte du pan coupé, à gauche.*)

MAURICE, *à part, regardant la porte à droite.* O ciel! que devenir!

—

SCÈNE V.

ADRIENNE, MAURICE.

ADRIENNE, *les regardant sortir, puis portant la main à son front.* Ah! j'en doute encore!.. vous le comte de Saxe! Parlez ?.. parlez?.. que je sois bien sûre que c'est lui qui m'aime et que pourtant c'est toujours toi!

MAURICE. Mon Adrienne!

ADRIENNE, *avec explosion.* Maurice! mon héros, mon dieu, vous que j'avais deviné...

MAURICE, *lui faisant signe de se taire.* Silence!.. (*A part, regardant à droite.*) Ah! quel dommage que l'autre soit là. (*A demi-voix.*) Ce mystère qui cachait notre bonheur est plus que jamais nécessaire.

ADRIENNE, *vivement.* Ne craignez rien! mon amour est si grand, que l'orgueil lui-même n'y peut rien ajouter. Ne parlait-on pas d'une entreprise nouvelle? de Moscovites que vous vouliez battre? d'un duché de Courlande que vous vouliez conquérir à vous tout seul? Bien, Maurice, bien! je comprends qu'au milieu des grands intérêts qui s'agitent, auprès des graves conseillers ou des vieux ministres qu'il vous faut gagner, l'amour d'une pauvre fille comme moi puisse vous faire du tort.

MAURICE, *vivement.* Non, non, jamais!

ADRIENNE. Je me tairai, je me tairai. (*Montrant son cœur.*) Je renfermerai là mon ivresse et ma fierté; je ne me vanterai pas de votre amour et de votre gloire; je ne vous admirerai que tout haut, comme tout le monde; ils célébreront vos exploits, mais vous me les raconterez, à moi! ils diront vos titres, vos grandeurs, et vous me direz vos peines! Ces ennemis que font naître les succès, ces haines jalouses qui s'attaquent aux héros, comme à nous autres artistes, vous me confierez tout; je vous consolerai, je vous dirai : Courage, marchez au but qui vous attend! Donnez à la France une gloire qu'elle vous rendra! donnez-leur à tous

(1) L'abbé, le prince, Adrienne, Maurice.

vos talents et votre génie, je ne te demande, moi, que ton amour!

MAURICE, *la pressant contre son cœur.* O ma protectrice! ô mon bon ange! (*Regardant autour de lui.*) Défends-moi toujours!

ADRIENNE. Oui, toujours, et aujourd'hui même, désolée de ne pouvoir passer cette soirée avec vous, c'est encore à vous que je pensais. C'est en votre faveur que je voulais solliciter ce comte de Saxe que l'on disait si aimable. Oui, Monsieur, coquette par amour, je venais ici avec le dessein de le charmer, de le séduire... c'était là, c'est encore mon projet! y réussirai-je?

MAURICE. Enchanteresse! comment vous résister! mais ce comte de Saxe, que, sans le connaître, vous vouliez séduire...

ADRIENNE, *souriant.* C'est vrai! Et même dans les plus grands périls, voyez, Monsieur, combien vous êtes heureux! vous étiez le seul homme pour qui je vous aurais trahi.

MAURICE. Et vous la seule que je ne trahirai jamais!

ADRIENNE. J'y compte bien Je crois à la foi des héros! Silence, on vient.

SCÈNE VI.

L'ABBÉ, *portant une corbeille de fleurs et sortant avec Michonnet par la porte du pan coupé, à gauche;* ADRIENNE, MAURICE.

L'ABBÉ, *tenant une corbeille de fleurs qu'il va placer sur la table, à gauche, et s'adressant à Michonnet tout en faisant des bouquets.* J'en suis fâché pour vous, mon cher Michonnet, mais c'est la consigne, une fois entré, on ne sort plus.

MICHONNET. J'espérais cependant pour un instant, et par votre protection...

L'ABBÉ. Moi, je ne m'occupe que des bouquets pour les dames... c'est M. le prince qui est gouverneur de la place, il a fermé lui-même toutes les portes de la citadelle... et il en garde les clés!

MICHONNET. C'est pour affaire urgente... pour mon répertoire.

ADRIENNE. Pauvre homme! il ne rêve qu'à cela, même la nuit.

MICHONNET. Une indisposition fait changer mon spectacle de demain, et je voudrais courir chez mademoiselle Duclos, avant qu'elle ne fût couchée.

L'ABBÉ, *arrangeant ses bouquets, à gauche, près de la table.* Ah bah!

MICHONNET. Lui demander si elle pourrait me jouer demain Cléopâtre.

L'ABBÉ, *de même.* N'est-ce que cela?

MAURICE, *à part.* O ciel!

L'ABBÉ. Vous n'avez pas besoin de vous déranger, mademoiselle Duclos soupe avec nous.

MICHONNET. Vraiment! je reste, alors.

L'ABBÉ. C'est la reine de la soirée, demandez à M. le comte de Saxe?

MICHONNET, *le regardant avec surprise et respect.* Il serait possible! quoi! c'est là M. le comte de Saxe... lui-même?

ADRIENNE, *présentant Michonnet au comte.* Monsieur Michonnet! notre régisseur général et mon meilleur ami.

MICHONNET, *passant près de Maurice* (1). C'est Monsieur, si je ne me trompe, que j'ai eu le plaisir de voir ce soir au foyer de la Comédie française. (*A Adrienne.*) Je crois même... c'est singulier... qu'il te demandait?

(1) L'abbé, *à la table, au fond,* Adrienne, Michonnet, Maurice.

ADRIENNE, *vivement.* Il ne s'agit pas de moi, mais de Cléopâtre et de mademoiselle Duclos.

MICHONNET. C'est vrai, et dès que vous m'assurez qu'elle est ici...

L'ABBÉ, *quittant la table à gauche et venant se placer entre Adrienne et Michonnet, et tournant des rubans autour d'un bouquet* (1). Nous sommes chez elle... dans sa petite maison, où elle avait, pour ce soir, donné rendez-vous à M. le comte.

ADRIENNE. Que dites-vous?

MAURICE, *voulant le faire taire.* Monsieur l'abbé!

L'ABBÉ, *toujours arrangeant des bouquets.* En tête-à-tête... Je le sais, et je commets là une indiscrétion, car nous ne devions rien dire avant souper, mais ici, entre amis, je puis vous raconter l'anecdote.

MAURICE. Et moi, je ne le souffrirai pas!

L'ABBÉ, *terminant un bouquet.* Vous avez raison, monsieur le comte la sait mieux que moi, c'est à lui de vous la dire.

MAURICE, *furieux.* Monsieur!

L'ABBÉ. Je la gâterais, tandis que le héros lui-même de l'aventure. (*A Adrienne.*) Oserai-je offrir ce bouquet à Melpomène? Ah! mon Dieu! quelle expression dans ses traits! quelle expression tragique! regardez donc vous-même, monsieur le comte! (*L'abbé retourne vers la table du fond, à gauche* (2).

MICHONNET, *avec effroi.* Adrienne, qu'as-tu donc?

ADRIENNE, *s'efforçant de sourire.* Moi? rien, vous le voyez... désolée d'avoir interrompu l'aventure que monsieur le comte nous promettait...

MAURICE, *passant près d'Adrienne* (3). Et qui ne mérite point votre attention, Mademoiselle, rien n'est plus faux.

L'ABBÉ, *redescendant près d'Adrienne.* Permettez... je ne dis pas que l'histoire soit neuve, mais elle est vraie.

MAURICE. Et moi je vous atteste...

L'ABBÉ. Vous en êtes convenu tout à l'heure devant moi... (*Faisant un pas pour sortir.*) et devant M. le prince, qui va nous la redire...

MAURICE. C'est inutile!

L'ABBÉ. C'est juste... ce pauvre prince, c'est assez d'une fois... et si le témoignage de mes yeux vous suffit...

ADRIENNE. Vous avez vu?..

L'ABBÉ, *se rapprochant de la table, à gauche.* Au moment où nous entrions dans cet appartement, mademoiselle Duclos s'enfuir... dans celui-ci... (*Montrant la porte à droite.*) où elle est encore.

MICHONNET, *à part, au fond du théâtre.* Celui-ci...

L'ABBÉ, *retournant à la table du fond, à gauche.* Ce dont vous pouvez vous assurer.

ADRIENNE. Moi! (*L'abbé vient de se rasseoir devant la table du fond, à gauche. Adrienne s'élance vers la porte à droite; Maurice, qui s'est placé devant elle, la prend par la main et la ramène au bord du théâtre.*)

MAURICE. Un mot!

MICHONNET, *qui est resté à droite, près de la porte du cabinet.* Je vais toujours m'assurer de mon répertoire. (*Il entre doucement dans l'appartement à droite pendant que Maurice et Adrienne redescendent le théâtre.*)

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, *près de la table, à ses bouquets;* ADRIENNE, MAURICE, *sur le devant du théâtre et tournant le dos à l'abbé.*

MAURICE, *rapidement et à voix basse.* Une intrigue politique que ni l'abbé ni le prince lui-même ne peuvent connaître

(1) Adrienne, l'abbé, Michonnet, Maurice.
(2) L'abbé, Adrienne, Michonnet, Maurice.
(3) L'abbé, Adrienne, Maurice, Michonnet.

m'a amené ici cette nuit... (*Geste d'incrédulité d'Adrienne.*) Mon avenir en dépend!

ADRIENNE, *d'un air de mépris.* Et mademoiselle Duclos...

MAURICE, *de même.* Elle n'est pas ici!.. et ce n'est pas elle que j'aime... Je le jure sur l'honneur! me crois-tu?

ADRIENNE *lève les yeux, le regarde, et, après un instant, lui dit :* Oui!

MAURICE, *lui serrant la main avec joie.* C'est bien. Il faut plus encore... il faut empêcher l'abbé d'entrer dans cette chambre ou d'entrevoir la personne qui s'y trouve, pendant que moi... (l'honneur et la loyauté me le commandent) je vais tenter, sans que nul s'en aperçoive, de protéger sa sortie, dussé-je gagner ou étrangler le concierge et faire sauter ses verrous!

ADRIENNE. Allez! je veillerai.

MAURICE, *avec transport.* Merci, Adrienne!.. merci! (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ, *toujours à table, a gauche;* ADRIENNE, *seule sur le devant du théâtre, à droite, puis* MICHONNET.

ADRIENNE. Sur l'honneur! a-t-il dit... sur l'honneur! Maurice ne pourrait pas manquer à un pareil serment... j'ai dû le croire!.. sinon... ce ne serait plus lui...

MICHONNET, *qui vient de sortir de la porte à droite, s'avance sur la pointe du pied; il dit tout bas :* Adrienne... Adrienne... si tu savais quelle aventure...

ADRIENNE, *avec distraction.* Qu'est-ce donc?

MICHONNET, *à voix basse.* Ce n'est pas la Duclos!

ADRIENNE, *à part, avec joie.* Il me l'avait dit!

MICHONNET, *à voix haute et riant.* Ce n'est pas la Duclos!

L'ABBÉ, *se levant de la table et s'avançant vivement.* Comment, ce n'est pas elle?

MICHONNET, *allant au-devant de lui* (1). Silence!... c'est un secret.

L'ABBÉ. Qu'importe!.. nous ne sommes que trois... et je ne compte pas! je suis muet.

MICHONNET. C'est ce que chacun dit toujours dans le comité, et cependant tout finit par se savoir.

L'ABBÉ, *vivement.* Ce n'est pas la Duclos!.. et le comte de Saxe qui nous a avoué lui-même que c'était elle.:. Qui est-ce donc, alors... qui donc?..

MICHONNET. Je n'en sais rien... mais ce n'est pas elle... je le jure.

L'ABBÉ. Vous l'avez vue?

MICHONNET. Du tout!

ADRIENNE, *vivement.* C'est bien!

MICHONNET. Obscurité complète... comme si la rampe et le lustre eussent été baissés; mais j'avais, en entrant, rencontré une manche et une robe de femme, et persuadé, (*A l'abbé.*) puisque vous me l'aviez dit, que c'était la Duclos... j'ai abordé sur-le-champ la question, et j'ai demandé, à tâtons, si, pour aider le répertoire, elle consentait à jouer demain Cléopâtre. La main que je tenais a tressailli, et une voix qui m'est inconnue s'est écriée avec fierté : « *Pour qui me prenez-vous?* » Pour mademoiselle Duclos, ai-je répondu. A quoi on a répliqué à voix basse : « Je suis chez elle, il est « vrai, pour des intérêts que je ne puis dire. »

L'ABBÉ. Est-il possible!

MICHONNET. « Mais, qui que vous soyez, » a continué la personne mystérieuse en baissant toujours la voix, « si vous « me donnez les moyens de sortir à l'instant de cette mai-« son sans être vue, vous pouvez compter sur ma protec-« tion, et votre fortune est faite. » Je lui ai répondu alors que je n'étais pas ambitieux, et que si je pouvais seulement être nommé sociétaire... Moi, sociétaire!

L'ABBÉ ET ADRIENNE, *avec impatience.* Eh bien?

MICHONNET. Eh bien! me voilà!.. que faut-il faire?

L'ABBÉ, *passant devant Michonnet et s'avançant vers la porte* (1). Savoir d'abord quelle est cette dame.

ADRIENNE, *se plaçant devant la porte.* Monsieur l'abbé, y pensez-vous?

L'ABBÉ. Elle était ici avec le comte de Saxe, je vous l'atteste.

ADRIENNE. Raison de plus pour la respecter! une pareille indiscrétion serait manquer à toutes les convenances... et vous, un homme du monde!.. un abbé!

L'ABBÉ. C'est que vous ne savez pas... je ne peux pas vous dire l'intérêt que j'ai à connaître cette personne... c'est pour moi d'une importance!..

ADRIENNE, *à part.* Maurice disait vrai.

L'ABBÉ, *à part.* La princesse compte sur moi, je lui ai promis, et à tout prix... (*Il fait un pas vers la porte.*)

ADRIENNE. Non, monsieur l'abbé, vous n'entrerez pas...

L'ABBÉ, *d'un air suppliant.* Par hasard et sans le vouloir...

ADRIENNE. Non, monsieur l'abbé, j'en appellerai plutôt à M. le prince lui-même, au maître de la maison, qui ne permettra pas que chez lui...

L'ABBÉ, *vivement.* Vous avez raison!.. je vais tout dire au prince, qui sera enchanté! quel bonheur! quel hasard pour lui! la Duclos est innocente! complétement innocente... Il ne s'y attendait pas... ni nous non plus. (*Il sort par le fond. Adrienne l'accompagne jusqu'à la porte et le suit encore des yeux pendant que Michonnet, qui était resté à gauche, traverse le théâtre en secouant la tête et va se placer à droite.*)

—

SCÈNE IX.

ADRIENNE, MICHONNET.

ADRIENNE, *redescendant le théâtre.* Il s'éloigne!

MICHONNET. Que veux-tu faire?

ADRIENNE. Délivrer cette personne quelle qu'elle soit... et la sauver!

MICHONNET. Pour moi!..

ADRIENNE. Non! pour un autre... à qui je l'ai promis!

MICHONNET. Encore lui!.. toujours lui! pourquoi te mêler de pareilles affaires?

ADRIENNE. Je le veux!

MICHONNET. Il ne faut pas, nous autres comédiens, nous jouer aux grands seigneurs et aux grandes dames, ça nous porte malheur...

ADRIENNE. Je le veux!

MICHONNET, *d'un air résigné.* C'est différent... puis-je au moins t'aider, t'être bon à quelque chose...

ADRIENNE. Non..... il l'a dit : personne ne doit la voir..... (*Éteignant les deux bougies qui sont sur la table.*) pas même moi!

MICHONNET, *étonné.* Eh bien... eh bien... comment veux-tu ainsi t'y reconnaître...

ADRIENNE. Soyez tranquille! Voyez seulement au dehors si personne ne vient nous surprendre...

MICHONNET, *avec colère.* C'est absurde!.. (*Se radoucissant.*) J'y vais... j'y vais... (*Il sort en fermant la porte du fond.*)

(1) L'abbé, Michonnet, Adrienne.

(1) Michonnet, l'abbé, Adrienne.

SCÈNE X.

ADRIENNE, *puis* LA PRINCESSE.

ADRIENNE, *se dirigeant vers la porte à droite.* Allons!... (*Elle frappe à la porte.*) On ne me répond pas... ouvrez... ouvrez, Madame... au nom de Maurice de Saxe... (*La porte s'ouvre.*) Je savais bien que rien ne résisterait à ce talisman.

LA PRINCESSE, *ouvrant la porte.* Que me veut-on?

ADRIENNE. Vous sauver!.. vous donner les moyens de sortir d'ici...

LA PRINCESSE. Toutes les portes sont fermées.

ADRIENNE. J'ai là une clé... celle du jardin sur la rue.

LA PRINCESSE, *vivement.* O bonheur!.. donnez! donnez!

ADRIENNE. Mais, par exemple... il faut descendre jusqu'au jardin sans être vue!.. comment? je ne saurais vous le dire, car je ne connais pas cette maison...

LA PRINCESSE. Rassurez-vous! (*Se dirigeant vers la gauche, pendant qu'Adrienne va écouter à la porte du fond; elle dit à part* (1). Grâce à ce panneau secret... (*Elle cherche dans la muraille le panneau, qui s'ouvre sous sa main.*) Le voici!.... (*Revenant vers Adrienne, qui, dans ce moment, redescend le théâtre.*) Mais, vous, à qui je dois un pareil service... qui êtes-vous?

ADRIENNE. Qu'importe... partez.

LA PRINCESSE. Je ne puis distinguer vos traits...

ADRIENNE. Ni moi les vôtres.

LA PRINCESSE. Mais cette voix ne m'est pas inconnue... je l'ai entendue plus d'une fois... oui, oui... Pourquoi vous dérober à ma reconnaissance... duchesse de Mirepoix... c'est vous?

ADRIENNE. Non!.. Mais hâtez-vous de fuir les dangers qui vous menacent...

LA PRINCESSE. Vous les connaissez donc?

ADRIENNE. Qu'importe, vous dis-je? croyez à ma discrétion et ne craignez rien.

LA PRINCESSE. Mais ces dangers... ces secrets, qui vous les a confiés?

ADRIENNE. Quelqu'un qui me dit tout...

LA PRINCESSE, *à part.* O ciel! (*Haut, à Adrienne.*) Qui donc a donné à Maurice le droit de tout vous dire?

ADRIENNE, *lui prenant la main.* Et qui vous a donné à vous-même le droit de l'appeler *Maurice*, le droit de m'interroger... de trembler... de frémir?.. car votre main tremble! vous l'aimez!

LA PRINCESSE. De toutes les forces de mon âme!

ADRIENNE. Et moi aussi!

LA PRINCESSE. Ah! vous êtes celle que je cherche.

ADRIENNE. Qui êtes-vous donc?

LA PRINCESSE, *avec fierté.* Plus que vous, à coup sûr!

ADRIENNE. Qui me le prouvera?

LA PRINCESSE. Je vous perdrai!

ADRIENNE, *avec hauteur.* Et moi... je vous protége!

LA PRINCESSE. Ah! c'en est trop!.. je saurai quels sont vos traits...

ADRIENNE. Je démasquerai les vôtres...

LE PRINCE, *en dehors.* Palsambleu! nous connaîtrons la vérité!..

LA PRINCESSE, *à part.* O ciel!.. la voix de mon mari... et partir quand ma rivale est en mon pouvoir, quand je vais la connaître...

ADRIENNE. Restez... restez... donc!.. voici des flambeaux!

LA PRINCESSE. Eh bien! oui... je resterai... non, non... je ne le puis! (*Elle s'élance par le panneau, à gauche, qu'elle referme, et disparaît pendant qu'Adrienne a remonté le théâtre et ouvre la porte du fond. Le prince et l'abbé entrent avec des flambeaux, tandis que deux valets restent au fond, en dehors, également avec des flambeaux.*)

ADRIENNE, *au prince.* Venez!.. venez!.. (*Regardant autour d'elle, et ne voyant plus personne.*) Grand Dieu!

(1) La princesse, Adrienne.

—

SCÈNE XI.

ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ.

LE PRINCE. Tu es donc sûr, l'abbé, que ce n'est pas la Duclos?..

L'ABBÉ. Je l'atteste.

LE PRINCE. Quel bonheur!

L'ABBÉ, *montrant la porte à droite.* Entrons de ce côté, et pendant que ces dames, en bas, ne se doutent de rien... (*Ils entrent dans l'appartement, à droite, au moment où l'on voit à la porte du fond paraître les têtes de mesdemoiselles Dangeville et Jouvenot.*)

TOUTES DEUX, *s'avançant sur la pointe du pied.* Suivons-les!

ADRIENNE, *à part, avec douleur.* Sur l'honneur, avait-il dit, sur l'honneur! Non, je ne puis me persuader encore qu'il m'ait trompée...

—

SCÈNE XII.

MICHONNET, ADRIENNE.

MICHONNET, *entrant sur la pointe du pied, par la porte du pan coupé, à gauche.* Hé bien! cette dame, tu l'as donc sauvée?

ADRIENNE. Eh! oui.

MICHONNET. Alors c'est elle qui tout à l'heure traversait le jardin avec le comte de Saxe.

ADRIENNE. Vous en êtes sûr?

MICHONNET. Comment?.. En passant devant le massif où j'étais, elle a même laissé tomber un bracelet que voici...

ADRIENNE, *le prenant.* Donnez... Et le comte de Saxe...

MICHONNET. Il est parti avec elle!

ADRIENNE. Avec elle!

MICHONNET. Ainsi, rassure-toi!.. que ça ne t'inquiète plus... il veille sur elle!

ADRIENNE, *tombant sur le fauteuil qui est près de la table, à gauche.* Ah! tout est fini!

—

SCÈNE XIII.

MICHONNET, ADRIENNE, LE PRINCE, L'ABBÉ ET LES DEUX DAMES *sortent de l'appartement, à droite.*

LE PRINCE. Personne!

LES DEUX DAMES ET L'ABBÉ. Personne!

LE PRINCE, *s'avançant.* C'est égal... ce n'était pas la Duclos et je triomphe!.. (*Se retournant.*) La main aux dames et à souper! (*Il offre une main à mademoiselle Jouvenot, l'autre à mademoiselle Dangeville, tandis que l'abbé présente la sienne à Adrienne, qui, toujours assise et absorbée dans sa douleur, ne le voit, ni ne l'écoute. — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un salon de réception très-élégant chez la princesse de Bouillon, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, *s'inclinant vers la porte à gauche, d'où il sort.* Merci, mon prince, merci! Rentrez donc, je vous prie! trop d'honneur! (*Redescendant le théâtre.*) Un prince de Bouillon! un descendant de Godefroy de Bouillon, me reconduire jusqu'à la porte de son cabinet... moi, régisseur! Que serait-ce donc si j'étais... Ah çà! voici ma commission faite, et avec quelque succès, j'ose le dire!.. Je puis m'en aller... (*Regardant la pendule du salon.*) Trois heures!.. la répétition sera finie, et sans moi! C'est la première fois que j'y aurai manqué... Je me dérange!.. C'est du désordre!.. mais Adrienne me l'avait demandé comme un service! Elle y tenait tant! elle était d'une telle impatience, qu'avant que je fusse parti elle aurait voulu que déjà je fusse de retour.

UN VALET, *entrant par la porte du fond, avec Adrienne, et lui montrant Michonnet.* Oui, Mademoiselle, il est encore ici

MICHONNET. Que disais-je? c'est elle!

—

SCÈNE II.

MICHONNET, ADRIENNE.

ADRIENNE. Que devenez-vous donc?.. Qui peut vous retenir... Depuis plus de deux heures je vous attends, et je craignais qu'il ne fût survenu quelque accident, quelque obstacle...

MICHONNET. Aucun! tout s'est passé comme tu le désirais. A ton nom seul toutes les portes se sont ouvertes! car il faut rendre justice à ces grands seigneurs, ils aiment les artistes, ils nous aiment!.. Mon prince, lui ai-je dit, vous avez souvent daigné répéter à mademoiselle Lecouvreur que vous lui donneriez, quand elle le voudrait, soixante mille livres des diamants qu'elle tient de la libéralité de la reine... — C'est vrai, je ne m'en dédis pas. — Eh bien! elle m'envoie vers vous, en secret, comptant sur votre bienveillance, pour lui rendre ce service, et sur votre discrétion, pour n'en parler à personne... Tu vois... c'était assez bien tourné.

ADRIENNE, *avec impatience.* Très-bien... et après?

MICHONNET. Après?.. Il a paru étonné... et m'a demandé pourquoi se défaire de ces diamants... dans quelle idée?.. dans quel but?.. Question à laquelle il m'a été impossible de répondre, attendu que tu ne m'as pas fait part de tes intentions... Il s'est mis alors à écrire un bon sur la caisse des fermiers généraux... en prononçant cette phrase, qui était convenable : Dites à mademoiselle Lecouvreur que je ne regarde cet écrin que comme un dépôt. Puis il a ajouté, avec un sourire qui m'a paru moins bien : Dépôt qu'elle pourra, quand elle le voudra, venir me redemander elle-même!..

ADRIENNE, *avec impatience.* Enfin, ces soixante mille livres...

MICHONNET. Je les ai là.

ADRIENNE. Ah! je respire... Mais si vous saviez tout ce que ces deux heures d'attente m'ont fait souffrir! Vous n'auriez pas été aussi longtemps... car la journée avance, et il me reste encore d'autres démarches à faire...

MICHONNET. Oui, dix mille livres de plus, qu'il te faut... Tu me l'avais dit, et les voici!

ADRIENNE. O ciel!

MICHONNET. J'ai commencé par aller te les chercher... Voilà ce qui m'a retenu... Je t'en demande pardon...

ADRIENNE. Vous... me les chercher!.. et où donc?

MICHONNET. Chez le notaire de la succession de mon oncle, l'épicier de la rue Férou.

ADRIENNE. Cet héritage! votre seul bien... tout ce que vous possédez!.. Je ne puis accepter un tel sacrifice.

MICHONNET. Et pourquoi donc?

ADRIENNE. Je puis exposer ma fortune... mais non celle d'un ami!

MICHONNET. L'exposer?.. en quoi?.. Explique-moi d'abord...

ADRIENNE. Je ne le puis!.. Je ne puis vous rien dire!

MICHONNET. Rien?.. Je ne t'en demande pas davantage!.. Prends... je le veux... Tout cela t'appartient!

ADRIENNE. Nous discuterons cela plus tard, gardez-les... Il faudrait, à l'instant même, porter cette somme rue Saint-Honoré, à l'hôtel de l'ambassadeur.

MICHONNET. L'ambassadeur moscovite?

ADRIENNE. Oui! à lui-même!.. La lui remettre en paiement d'une lettre de change de soixante-dix mille livres, souscrite à M. le comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *étonné.* Comment?

ADRIENNE, *avec impatience.* Le comte de Kalkreutz... un Suédois...

MICHONNET, *avec douceur.* Je ne comprends pas...

ADRIENNE. Vous n'avez pas besoin de comprendre... Silence! c'est l'abbé!

—

SCÈNE III.

MICHONNET, L'ABBÉ, ADRIENNE.

L'ABBÉ, *entrant par le fond.* Que vois-je? mademoiselle Lecouvreur chez M. le prince de Bouillon!.. Est-ce que cela nous annoncerait un contre-ordre?.. Est-ce qu'on ne vous verrait pas ce soir?..

ADRIENNE. Si, vraiment! plus que jamais je dois tenir ma parole à M. le prince, et je viendrai.

L'ABBÉ. Je respire! car je connais des dames qui se font une grande fête de vous voir et de vous entendre; par malheur, il pourra bien vous manquer un de vos enthousiastes, de vos fanatiques...

MICHONNET. Qui donc?

L'ABBÉ. Ce pauvre comte de Saxe!

ADRIENNE, *à part.* Qu'entends-je?

L'ABBÉ. Il lui arrive l'aventure la plus piquante et la plus originale... Mon état est d'apprendre les nouvelles et de les répandre, et je tiens celle-ci de bonne source... Imaginez-vous qu'il ne s'agissait de rien moins, pour lui, que de partir cette semaine pour conquérir la Courlande, et de là, devenir grand-duc... roi, que sais-je? (*Riant.*) Et vous ne devineriez jamais qui lui enlève sa couronne? qui l'arrête au milieu de sa conquête?

MICHONNET. Non!

L'ABBÉ, *riant toujours.* Une lettre de change de soixante-dix mille livres.

MICHONNET, *étonné.* Comment dites-vous?

L'ABBÉ. Que l'ambassadeur de Russie a rachetée par-dessous main, afin de vaincre par huissier et de faire prisonnier, sans combats, le général qu'il redoutait.

MICHONNET, *étonné.* Ce n'est pas possible!

L'ABBÉ, *riant toujours.* Je vous l'atteste! et le plus curieux... c'est que cette lettre de change était d'abord entre les mains d'un comte de Kalkreutz...

MICHONNET, *vivement.* Un Suédois!

L'ABBÉ. Vous le connaissez?

MICHONNET, *avec colère et regardant Adrienne.* Oui... certes...

L'ABBÉ. Et il paraît que c'est une maîtresse du comte de Saxe, une grande dame!..

ADRIENNE, *vivement.* Une grande dame!..

L'ABBÉ. Que par malheur je ne connais pas encore, mais que j'espère bien découvrir... qui, dans un transport de jalousie, a dénoncé ce fait à l'ambassadeur tartare; de sorte qu'en ce moment le héros saxon, sans sceptre et sans armée, gémit sous les verrous, attendant que la politique ou l'amour vienne le délivrer... Voilà l'aventure primitive, je vous la donne... je vous la livre... permis à vous de l'embellir et de l'orner... Je vais la confier aux méditations de M. de Bouillon... un savant qui aime à traiter ces sujets-là. (*Il sort par la porte à gauche; Michonnet remonte après lui le théâtre, le suit des yeux quelques instants, puis redescend à droite.*)

—

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *à Adrienne, qui, silencieuse, baisse les yeux.* Ce que je viens d'entendre est donc vrai... le comte de Saxe est celui que tu aimes?

ADRIENNE, *à voix basse.* Oui.

MICHONNET. Et que tu veux délivrer?

ADRIENNE, *de même.* Oui.

MICHONNET. Au prix de ta fortune?

ADRIENNE, *avec passion.* Au prix de tout mon sang!

MICHONNET. Mais tu n'as donc pas entendu qu'il ne t'aimait pas, qu'il en aimait une autre?

ADRIENNE. Je le sais!

MICHONNET. Et tu oses me l'avouer... et tu n'en rougis pas...

ADRIENNE. Ah! vous ne pouvez pas comprendre, vous, qu'on aime sans le vouloir et malgré soi.

MICHONNET, *vivement.* Si!

ADRIENNE. Cherchant à le cacher à tous et à soi-même... en rougissant de honte, de cette honte qui est encore de l'amour!

MICHONNET, *avec passion.* Si! si! je le comprends!.. pardon, Adrienne, c'est moi qui suis un insensé de t'avoir parlé ainsi. Mais qu'espères-tu?

ADRIENNE. Rien!.. (*Avec amour.*) que de le sauver!.. Et puis, ne nous a-t-on pas parlé tout à l'heure d'une rivale, d'une grande dame?

MICHONNET. Celle au bracelet, sans doute, celle qu'il te préfère et pour laquelle il t'a trahie.

ADRIENNE, *portant la main à son cœur.* C'est vrai! mais ne me le dites pas, c'est comme si vous me frappiez là d'un fer froid et aigu, et ce n'est pas votre intention.

MICHONNET, *vivement et avec bonté.* Oh! non, non! tu ne peux le croire.

ADRIENNE. Cette rivale, je veux la connaître. (*Avec énergie.*) Je la connaîtrai! pour lui dire : C'est par vous qu'il fut prisonnier, c'est par moi qu'il a recouvré la liberté, même celle de vous voir, de vous aimer, de me trahir encore... Jugez vous-même, Madame, qui de nous aimait le mieux.

MICHONNET. Et lui?

ADRIENNE, *avec mépris.* Lui!.. il m'a trompée, j'y renonce à jamais!

MICHONNET, *avec joie.* Bien cela!.. Mais alors, réponds-moi, pourquoi tout sacrifier à un ingrat?

ADRIENNE. Pourquoi? vous me le demandez! La vengeance m'est-elle donc interdite et ne m'est-il pas permis de la choisir? N'avez-vous pas entendu tout à l'heure qu'il s'agissait pour lui en ce moment de combattre, de vaincre, de gagner un duché... peut-être une couronne... Et songez donc, ami, songez, s'il me la devait!.. s'il la tenait de ma main! Roi, par la tendresse de celle qu'il a abandonnée et trahie!.. Roi, par le dévouement de la pauvre comédienne!.. Ah! il aura beau faire, il ne pourra m'oublier! A défaut de son amour, sa gloire même et sa puissance lui parleront de moi! comprenez-vous à présent ma vengeance?

Comblé de mes bienfaits, je veux l'en accabler!

O mon vieux Corneille! viens à mon aide! viens soutenir mon courage, viens remplir mon cœur de ces élans généreux, de ces sublimes sentiments que tu as tant de fois placés dans ma bouche Prouve-leur à tous que nous, les interprètes de ton génie, nous pouvons gagner au contact de tes nobles pensées... autre chose que de les bien traduire! Ce que tu as dit, je le ferai! (*A Michonnet.*) Allez! courez le délivrer! Je vous attendrai chez moi. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

MICHONNET, *seul, allant reprendre son chapeau, qu'il avait posé, dans la première scène, sur l'un des fauteuils à gauche.* Ah! elle n'a que trop raison de compter sur moi, qui suis encore plus insensé qu'elle... Car, après tout, elle donne sa fortune pour un amant, c'est tout simple!.. mais moi, la mienne pour un rival!... (*Soupirant.*) Enfin, elle le veut, cela lui fait plaisir... alors à moi aussi... Mais, ce qu'elle ne trouverait pas dans le grand Corneille lui-même, ce qui est le sublime de l'absurde, c'est que je souffre de sa peine... à elle! c'est que je suis tenté de lui en vouloir... à lui... de ce qu'il ne l'aime pas, et je serais furieux s'il l'aimait! (*Apercevant la princesse qui sort de l'appartement, à droite.*) Dieu! une belle dame!.. la maîtresse de la maison, sans doute. (*La saluant sans que la princesse le voie.*) Elle ne me voit pas, et je puis sortir, je crois, sans que cela la dérange... Allons remplir mon message, et porter notre argent à la Russie. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE VI.

LA PRINCESSE, *seule et rêvant, puis* L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche.*

LA PRINCESSE, *à part et rêvant.* Que Maurice coure la rejoindre, je l'en défie, et quant à briser mes chaînes, il doit voir à présent que cela n'est pas si facile... La seule chose qui m'inquiète, c'est ce bracelet, donné hier par mon mari et perdu dans ma fuite... à quel moment?.. sans doute en montant dans ce carrosse de louage qu'il m'a fallu prendre! Après tout! personne ne sait que ce bracelet m'appartient... quelques diamants de moins, cela regarde M. de Bouillon. L'essentiel, l'important pour moi, c'est de connaître cette femme qui exerce sur lui un tel empire. *Celle à qui il confie tout...* Et quand je pense que j'ai tenu ce secret, mieux encore! cette rivale entre mes mains... et que tout m'est échappé, grâce à mon mari, dont le flambeau est venu tout embrouiller... La science n'en fait jamais d'autres... avec ses lumières... Aussi je lui en veux, et vienne l'occasion!.. (*Apercevant l'abbé et d'un air gracieux.*) Eh! c'est vous, l'abbé.

L'ABBÉ, *sortant de la porte à gauche* (1). Vous, Madame! déjà superbe, éblouissante...

(1) L'abbé, la princesse.

LA PRINCESSE. J'ai voulu de bonne heure me tenir prête à recevoir tout mon monde... et en attendant, je rêvais.

L'ABBÉ. Non pas à moi... j'en suis sûr.

LA PRINCESSE. Peut-être!.. à des projets de vengeance... projets dans lesquels je ne vous ai pas défendu de m'aider... au contraire!

L'ABBÉ, *vivement*. Eh bien! Madame!.. vous me voyez furieux, je ne sais rien encore!

LA PRINCESSE, *souriant*. En vérité!.. vous me rassurez!.. je comptais si bien sur vos talents et votre habileté... que je commençais à m'effrayer de la récompense promise... mais, grâce au ciel!.. et à vous...

L'ABBÉ, *vivement*. Ah! ne me parlez pas ainsi... car vous me désespérez! un instant j'ai cru connaître la personne, tout me prouvait que c'était la Duclos...

LA PRINCESSE. La Duclos!

L'ABBÉ. Votre mari lui-même paraissait convaincu... il me l'avait dit et démontré...

LA PRINCESSE. Raison de plus pour ne pas le croire!.. Eh bien! moi, je suis plus heureuse ou plus habile que vous, j'ai vu cette beauté mystérieuse!.. par un hasard singulier, je me suis trouvée, il y a quelques jours... la semaine dernière, avec elle... à la campagne... dans une allée sombre... très-sombre...

L'ABBÉ. En vérité!

LA PRINCESSE. Et sans pouvoir distinguer ses traits... je lui ai entendu prononcer quelques mots... une phrase que j'ai retenue... celle-ci : « *Ne craignez rien. Votre secret m'a été* « *confié par quelqu'un qui me dit tout.* » C'est à coup sûr fort insignifiant; mais le singulier, le voici : c'est que l'accent, le son de la voix, me sont parfaitement connus! plus je me le rappelle et plus il me semble que maintes fois je l'ai entendue retentir à mon oreille!

L'ABBÉ. Vous croyez?

LA PRINCESSE. A n'en pouvoir douter!.. en quels lieux?.. c'est ce que je ne puis dire! J'avais d'abord pensé à la duchesse de Mirepoix, j'ai couru ce matin lui faire une visite d'amitié! une voix aigre et pointue qui fait mal aux nerfs! Je suis passée chez madame de Sancerre, madame de Beauveau, madame de Vaudemont, pour m'informer de leurs nouvelles, empressement dont elles ont été vivement touchées, sans compter que jamais je ne les avais écoutées avec autant d'attention! Quelles futilités! quel bavardage! quel ennui!... j'ai tout subi! courage héroïque dépensé en pure perte! ce n'était pas cela! et pourtant c'est la voix de quelqu'un que je rencontre souvent... habituellement... dans ma société intime!

L'ABBÉ, *vivement*. Attendez! avez-vous vu la duchesse d'Aumont?

LA PRINCESSE, *vivement*. Non, vraiment! et pourquoi?

L'ABBÉ. Une inspiration!.. une idée!

LA PRINCESSE, *vivement*. En effet!.. l'intérêt que, malgré elle, elle paraissait prendre hier au comte de Saxe! tous ces détails intimes qu'elle savait sur son compte... et qu'elle était censée tenir de Florestan de Belle-Isle...

L'ABBÉ, *riant*. Son cousin.

LA PRINCESSE. Est-ce que vous croyez aux cousins?

L'ABBÉ. Du tout.. on ne les prend généralement que comme un manteau, contre l'orage.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Madame la duchesse d'Aumont!

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé*. C'est le destin qui nous l'envoie (1). (*Allant au-devant d'elle.*) C'est vous, ma toute belle!.. comme vous êtes aimable de nous venir de si bonne heure... l'abbé et moi nous parlions de vous... nous allions peut-être en dire du mal!..

ATHÉNAÏS, *souriant*. Vrai!

L'ABBÉ, *bas, à la princesse*. Est-ce la même voix?

LA PRINCESSE, *bas*. On ne peut pas juger sur un mot... faites-la parler... j'étudierai.

L'ABBÉ, *quittant la princesse et passant de l'autre côté, à droite, près d'Athénaïs* (2). Madame la duchesse tenait tant à entendre mademoiselle Lecouvreur...

ATHÉNAÏS. Oh! oui...

L'ABBÉ. C'est un talent... un talent...

ATHÉNAÏS. Fort!

L'ABBÉ. Tandis que celui de la Duclos...

ATHÉNAÏS. Nul.

LA PRINCESSE, *à part*. Il paraît que nous n'en obtiendrons pas une phrase entière... (*Haut.*) Je commence à être de votre avis, duchesse. Pour bien apprécier le charme de mademoiselle Lecouvreur et le naturel de sa diction, il faut avoir essayé soi-même quelques lignes en scène... tenez, nous devons la semaine prochaine dire des proverbes chez M. le comte de Noailles... je joue un rôle...

ATHÉNAÏS. Vous devez bien jouer la comédie, princesse?

LA PRINCESSE. Moi! non... tout m'embarrasse. Je répétais là tout à l'heure avec l'abbé, quand vous êtes venue...

ATHÉNAÏS. Vous déranger?

L'ABBÉ, *vivement*. Pas le moins du monde.

ATHÉNAÏS. Continuez... je ne dis plus un mot!

L'ABBÉ, *à part*. A merveille!

LA PRINCESSE. Gardez-vous-en bien! Je suis sûre, au contraire, de gagner à vous entendre, ma toute belle, car le difficile, c'est le naturel, c'est de parler simplement, comme on parle. J'ai, dans ma première scène, par exemple, une phrase, la plus simple qu'on puisse réciter, et je n'en puis venir à bout.

ATHÉNAÏS. Vous?

LA PRINCESSE. « Ne craignez rien. Votre secret m'a été « confié par quelqu'un qui me dit tout!.. »

ATHÉNAÏS. C'est bien facile.

LA PRINCESSE. Oui-dà! eh bien! je voudrais vous l'entendre prononcer à vous-même!

ATHÉNAÏS. A moi!

LA PRINCESSE. Comment la diriez-vous?

ATHÉNAÏS, *riant*. Je ne la dirais pas. (*Elle les quitte et passe à la gauche du théâtre.*

LA PRINCESSE, *bas, à l'abbé*. Elle élude la question.

L'ABBÉ, *de même*. C'est elle!

LA PRINCESSE, *allant au-devant de la marquise, de la baronne et des dames qui entrent par la porte du fond.* Bonjour, mes très-chères!

—

SCÈNE VIII.

Pendant que les dames entrent par le fond, plusieurs seigneurs sortent de l'appartement, à droite, avec LE PRINCE, LA MARQUISE, LA PRINCESSE, LA BARONNE, L'ABBÉ, ATHÉNAÏS. *Les autres dames, qui sont entrées par la porte du fond, vont s'asseoir sur des fauteuils placés à gauche; les seigneurs, qui sont entrés avec le prince, se tiennent debout devant elles.*

LE PRINCE, *à droite*. Oui, Messieurs, la nouvelle est authentique... (*Saluant les dames.*) et je puis vous attester qu'à

(1) L'abbé, la princesse, Athénaïs
(2) La princesse, Athénaïs, l'abbé



Adrienne Lecouvreur, Acte 3, Scène 7.

l'heure où je vous parle il est libre, complétement libre...

ATHÉNAÏS, *placée à l'extrême droite*. Et qui donc?

LE PRINCE. Le comte de Saxe!

LA PRINCESSE, *à part*. Maurice! ô ciel!

LA MARQUISE. Ah! vous savez aussi la nouvelle! c'est très-désagréable... je croyais être seule!

LA BARONNE. En effet, le bruit courait ce matin que le futur souverain de Courlande était retenu prisonnier pour une somme très-considérable... ce n'est donc pas vrai?

LA MARQUISE. Eh! mon Dieu! si.

ATHÉNAÏS. Alors, comment est-il libre?

LA BARONNE, *gaiement*. Un roman... un enlèvement, et comme il lui en arrive toujours, une aventure...

LA MARQUISE. La plus simple du monde... et la plus bourgeoise... on a payé ses dettes!

LA BARONNE. Oui-dà, marquise! et vous ne trouvez pas cela une aventure extraordinaire?

LA PRINCESSE. Si, vraiment, mais ces dettes, qui les a payées?

LA MARQUISE. Demandez à monsieur le prince, car, pour moi, l'histoire s'arrête là... on ne m'a rien dit de plus.

LE PRINCE, *gravement*. Et moi, Mesdames...

TOUT LE MONDE. Eh bien!

LE PRINCE, *de même*. Je n'ai pu en savoir davantage... ce qui prouve bien...

L'ABBÉ. Que cela n'est pas! je le saurais... Or, je ne le sais pas, donc cela n'est pas!

LA MARQUISE. Cela est, je le tiens d'une amie intime du comte de Saxe.

LE PRINCE. Moi, je le tiens de Florestan lui-même, qui a vu Maurice, à telles enseignes qu'il a été de sa part défier le comte de Kalkreutz. (*Au nom de Florestan, Athénaïs fait un mouvement que la princesse remarque.*)

L'ABBÉ. Celui qui a livré sa créance à l'ambassadeur moscovite?

LE PRINCE. Précisément.

ATHÉNAÏS. Action déloyale, indigne d'un gentilhomme!

LE PRINCE. Et dont le comte de Saxe lui a demandé raison... ils ont dû se battre.

LA PRINCESSE. Et sait-on l'issue du combat?

LE PRINCE. Pas encore! mais ce pauvre Maurice, qui devait nous venir ce soir...

ATHÉNAÏS. Ne craignez rien... il viendra!

LA PRINCESSE, *l'observant avec jalousie*. Vous croyez, Madame?

SCÈNE IX.

Les précédents, UN DOMESTIQUE.

le domestique, *annonçant.* Mademoiselle Lecouvreur et monsieur Michonnet, de la Comédie française!

l'abbé. Ah! enfin! (*Tout le monde va au-devant d'Adrienne.*)

la marquise, *qui est restée avec la baronne sur le devant du théâtre, à droite.* Il paraît que nous aurons ce soir la tragédie.

la baronne. Et la comédie.

la marquise. Le prince l'aime beaucoup.

la baronne. Et la princesse, donc!

le prince, *redescendant en donnant la main à Adrienne* (1). Combien je vous remercie, Mademoiselle, de l'honneur que vous voulez bien nous faire, à madame de Bouillon et à moi!

athénaïs, *à la princesse.* Daignez, princesse, me nommer à Mademoiselle. Il y a si longtemps que je l'admire de loin, que je suis bien aise de le lui dire de près!

la princesse, *présentant la duchesse.* Madame la duchesse d'Aumont, Mademoiselle... (*La princesse fait passer Adrienne près d'Athénaïs, de la marquise et de la baronne, qui l'entourent; le prince et l'abbé se rapprochent d'elles. Michonnet est toujours presque seul à l'extrême droite, pendant que la princesse descend à gauche, au bord de la scène et devant les dames, qui sont assises.*)

adrienne. En vérité, Mesdames, je suis confuse de tant d'honneur!

michonnet, *à part.* Ce n'est que justice! je vous demande si elle ne figure pas aussi bien qu'elles toutes dans un salon!

adrienne. Vous avez voulu, vous et les nobles dames qui daignent m'accueillir...

la princesse, *frappée du son de voix et écoutant.* O ciel!

adrienne. Donner à l'humble artiste l'occasion d'étudier ce ton exquis, ces manières élégantes que vous seules possédez...

la princesse, *de même.* Qu'entends-je?.. cette voix...

adrienne. Aussi, je vais bien regarder... pour tâcher de copier fidèlement... certaine de réussir, pour peu que je sois ressemblante.

la princesse. Plus je l'entends, plus il me semble... Non, non, ce n'est pas possible, c'est un rêve!.. ce n'est pas à mon oreille, c'est dans mon imagination seule que retentit et vibre encore ce son de voix qui me poursuit toujours. (*Athénaïs et les autres dames se sont emparées d'Adrienne, la font asseoir auprès d'elles et causent avec elle à voix basse, pendant que le prince et les autres seigneurs entourent son fauteuil. Souriant avec ironie* (2). Quelle idée... en effet, que cette rivale qu'il me préfère soit une femme de théâtre... une comédienne... et pourquoi non?.. N'ont-elles point un charme, un prestige qui n'appartient qu'à elles, le talent et la gloire qui enivrent et ajoutent à la beauté. (*Regardant Adrienne, que tous les seigneurs entourent.*) Dans ce moment encore ne sont-ils pas là tous à l'admirer, à l'adorer!.. Pourquoi n'aurait-il pas fait comme eux? Ah! ce doute est insupportable... et je veux à tout prix confirmer ou détruire mes soupçons. (*Se retournant vers le prince qui vient de quitter le fauteuil d'Adrienne et qui s'approche d'elle.*) Eh bien! ne commençons-nous pas (1)!

le prince. Il nous faut attendre le comte de Saxe, puisqu'on assure qu'il viendra.

la princesse, *regardant du côté d'Adrienne.* Je crois que vous nous flattez d'un vain espoir, il ne viendra pas. (*A part.*) Elle a tressailli... elle écoute...

le prince. Qui vous le fait croire?.. qui vous l'a dit, puisqu'il est libre... libre par les mains de l'amour.

la princesse, *à part, observant Adrienne.* Elle tressaille encore! serait-ce elle qui l'aurait délivré? (*Haut.*) Je n'ai pas voulu tout à l'heure troubler vos espérances, ni attrister ces dames, mais vous savez qu'il s'est battu.

adrienne, *à part.* Battu!

la princesse, *à part.* Elle se rapproche. (*Haut.*) Et l'abbé, qui sait tout, m'a dit... que le comte était blessé dangereusement.

l'abbé, *étonné.* Moi!

la princesse, *bas, à l'abbé.* Taisez-vous! (*Poussant un cri, et courant près d'Adrienne, qui vient de tomber évanouie dans un fauteuil.*) Mademoiselle Lecouvreur se trouve mal!

michonnet, *se précipitant vers elle.* Adrienne!

la baronne et la marquise, *passant derrière le fauteuil d'Adrienne.* Ah! mon Dieu (2)!

adrienne, *revenant à elle.* Ce n'est rien... l'éclat des lumières... la chaleur du salon. (*A la princesse, qui lui fait respirer le flacon.*) Merci, Madame, que de bontés. (*Rencontrant ses yeux.*) Quel regard!

un domestique, *annonçant.* M. le comte de Saxe. (*Tout le monde pousse un cri de surprise; les dames quittent le fauteuil d'Adrienne et vont au-devant du comte.*)

adrienne, *faisant un geste de joie.* Ah! (*Elle veut s'élancer vers lui, Michonnet la retient par la main; la princesse et Adrienne restent un moment les yeux fixés l'une sur l'autre.*)

michonnet, *à voix basse.* Prends garde!.. la joie trahit encore plus que la douleur. (*Les seigneurs et les dames qui étaient allés au-devant de Maurice redescendent avec lui* (3).

le prince, *à Maurice.* Que nous disait donc l'abbé, que vous étiez blessé?

l'abbé. Permettez, je réclame.

maurice. Bah! depuis Charles XII, la Suède ne sait plus se battre.

le prince, *riant.* Ainsi, ce comte de Kalkreutz...

maurice. Désarmé à la seconde passe. (*Le prince, l'abbé et Athénaïs remontent le théâtre et vont causer avec les autres dames et seigneurs. Maurice se trouve sur le devant de la scène près de la princesse, et lui dit à demi-voix, sans la regarder:*) Vous disiez vrai, princesse, en disant que vous me ramèneriez.

la princesse, *avec joie.* O ciel!

maurice, *de même.* Je voulais partir sans vous voir, mais après le service que vous venez de me rendre, service que, du reste, je n'accepte pas... je...

adrienne, *à droite, et à quelques pas d'eux, les suivant des*

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : les seigneurs, *au fond du théâtre*, les dames, *placées à gauche, qui s'étaient levées à l'entrée d'Adrienne, se rasseyent; devant elles*, l'abbé, *puis* le prince, Adrienne, la princesse, Athénaïs, la marquise, la baronne, Michonnet.

(2) Les dames, *assises à gauche;* la princesse, *sur le devant du théâtre, à gauche;* les seigneurs, *au fond, se rapprochant du canapé, où viennent de s'asseoir* Athénaïs; Adrienne, la marquise, *sur un fauteuil, plus loin;* la baronne, Michonnet, *debout, à gauche;* le prince et l'abbé, *debout, devant Adrienne, avec qui ils causent.*

(1) *Adrienne se lève en signe d'assentiment et passe à gauche, près de Michonnet.* Les acteurs sont placés dans l'ordre suivant : Athénaïs, le prince, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne, Michonnet.

(2) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : le prince, Athénaïs, l'abbé, la princesse, *près d'Adrienne et lui faisant respirer un flacon que l'abbé vient de lui donner. Adrienne est assise sur un fauteuil, à l'extrême droite du théâtre; près d'elle, à sa gauche,* Michonnet.

(3 Les acteurs sont dans l'ordre suivant, en commençant par la gauche du spectateur : un groupe de seigneurs et de dames, Athénaïs, l'abbé, le prince, la princesse, Maurice, la marquise, la baronne; *un peu plus loin,* Adrienne, Michonnet.

yeux. Il lui parle bas!.. si c'était cette grande dame... si c'était elle!..

LA PRINCESSE, *continuant à causer avec Maurice*. Que voulez-vous dire?

MAURICE, *toujours bas, à la princesse*. Il faut absolument que je vous parle.

LA PRINCESSE, *de même*. Ce soir, quand tout le monde sera parti...

MAURICE, *de même*. Soit! (*La princesse remonte le théâtre à gauche du spectateur; Maurice se retourne et aperçoit à droite Adrienne, il la salue profondément.*) Mademoiselle Lecouvreur! (*Il fait quelques pas pour aller près d'elle : en ce moment, le prince qui avait remonté le théâtre, le redescend et prend Maurice par-dessous le bras, au moment où il s'approchait d'Adrienne.*)

LE PRINCE. A propos de la Suède, mon cher comte, j'ai à vous demander... (*Il s'éloigne avec lui en causant et en remontant le théâtre, ils disparaissent tous deux quelques moments dans d'autres salons. Pendant ce temps, la marquise et la baronne se sont rapprochées d'Adrienne, et pendant les mouvements de la scène précédente, Michonnet qui était à l'extrême droite, a remonté le théâtre, est resté quelque temps au fond, puis est redescendu à l'extrême gauche; en ce moment, les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant* (1).

L'ABBÉ, *à la princesse, à demi-voix*. Je vous demanderai maintenant, princesse, pourquoi tout à l'heure, vous m'accusiez ainsi de...

LA PRINCESSE, *à voix haute*. Pourquoi?.. parce que vous n'êtes jamais au fait des choses. (*Se retournant en riant vers les deux dames qui sont à sa gauche.*) Imaginez-vous, Mesdames... (*L'abbé quitte la droite de la princesse près de laquelle il est placé, remonte le théâtre, et se pose entre les deux dames comme pour se justifier près d'elles. Les acteurs se trouvent alors dans l'ordre suivant* (2).

LA PRINCESSE, *continuant sa phrase*. Imaginez-vous que le pauvre abbé court vainement depuis hier à la découverte d'un secret! Une belle inconnue qu'adore le comte de Saxe... Mais, j'y songe... (*Se retournant vers Adrienne.*) Mademoiselle Lecouvreur pourrait peut-être nous éclaircir sur ce mystère...

ADRIENNE. Moi, Madame!

LA PRINCESSE. Sans doute!.. on assure dans le monde que l'objet de cet amour est une personne de théâtre.

L'ABBÉ. Laissez donc...

ADRIENNE. C'est étrange! on assurait au théâtre que cette maîtresse en titre était une grande dame...

L'ABBÉ, *regardant Athénaïs*. Je le croirais plutôt!

LA PRINCESSE. Ma chronique parlait même d'une certaine rencontre nocturne...

ADRIENNE. Et la mienne d'une visite dans une petite maison...

ATHÉNAÏS. Mais c'est très-intéressant!

LA PRINCESSE. On disait que la comédienne y avait été surprise par une rivale jalouse.

ADRIENNE. On affirmait que la grande dame en avait été chassée par un mari indiscret.

ATHÉNAÏS. Que vous semblez bien instruites toutes deux!..

L'ABBÉ. Plus que moi, j'en conviens!

ATHÉNAÏS. Mais pour nous mettre à même de prononcer, qui nous donnera des preuves?

(1) Michonnet, *à gauche, à l'écart;* quelques dames, *assises sur le second plan*, et quelques seigneurs, *debout, derrière leurs fauteuils et causant avec elles. Sur le premier plan et sur le devant du théâtre, comme formant dans le salon un groupe particulier,* Athénaïs, l'abbé, la princesse, la marquise, la baronne, Adrienne.

(2) Athénaïs, la princesse, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne, *un peu éloignée, à droite.*

LA PRINCESSE. La mienne est un bouquet que la belle a laissé aux mains de son vainqueur... bouquet de roses, attaché par un ruban soie et or!

ADRIENNE, *à part*. Mon bouquet!

ATHÉNAÏS, *à Adrienne*. Et votre preuve, à vous... Mademoiselle?

ADRIENNE. La mienne?.. la mienne, c'est que la grande dame a laissé tomber en s'enfuyant dans le jardin...

ATHÉNAÏS. Comme Cendrillon, sa pantoufle de verre...

ADRIENNE. Non, mais un bracelet de diamants.

LA PRINCESSE, *à part*. Mon bracelet!

L'ABBÉ. Un conte des *Mille et une Nuits!*

ADRIENNE. Non, vraiment, une réalité!.. car ce bracelet on me l'a apporté... on me l'a laissé... (*Le montrant.*) Le voici!..

L'ABBÉ, *prenant le bracelet, et le montrant à la marquise et à la baronne, entre lesquelles il est placé*. Superbe! voyez donc, Mesdames.

LA PRINCESSE *jette un regard sur le bracelet, et dit froidement*. Admirable!.. c'est travaillé avec un art! (*Elle avance la main pour le prendre, mais le prince, qui depuis quelques instants est rentré dans le salon avec Maurice, s'est approché du groupe, se place entre la princesse et la marquise. La princesse s'éloigne et se rapproche d'Athénaïs, qui venait aussi pour regarder le bracelet* (1).

LE PRINCE. Qu'est-ce donc? qu'admirez-vous ainsi?

L'ABBÉ. Ce bracelet!..

LE PRINCE. Celui de ma femme!

TOUS, *avec un accent différent*. Sa femme!

LE PRINCE, *remontant le théâtre, et montrant à tout le monde le bracelet, avec un air de satisfaction*. Il est de bon goût, n'est-ce pas?..

ADRIENNE, *à part*. C'était elle!.. (*Pendant le désordre produit par cet incident, Athénaïs, la princesse, le prince et les autres dames ont remonté le théâtre. Adrienne, qui était à l'extrême droite, traverse la scène avec agitation, et va se placer à gauche, près de Michonnet.*).

LA PRINCESSE, *au milieu du théâtre, et mettant à son bras son bracelet, que son mari vient de lui rendre*. Eh bien! maintenant que M. le comte de Saxe est décidément des nôtres, si mademoiselle Lecouvreur était assez bonne pour nous dire quelques vers...

ADRIENNE, *hors d'elle*. Des vers!.. moi!.. en ce moment! (*Les dames qui étaient assises à gauche se lèvent, et se dirigent vers la droite du salon. A part.*) Ah! c'est trop d'impudence...

MICHONNET, *à gauche, près d'elle*. Calme-toi et étudie!.. Il y a dans le monde de plus grands comédiens que nous! (*Les dames et seigneurs se sont placés à droite, devant les deux rangées de fauteuils qui garnissent ce côté du salon.*)

MAURICE, *qui a redescendu le théâtre*. Quoi, Mademoiselle... vous daigneriez...

ADRIENNE, *froidement*. Oui, monsieur le comte!

LA PRINCESSE, *d'un air gracieux*. Quel bonheur!.. asseyons-nous, Mesdames... (*A Maurice.*) Monsieur le comte, auprès de moi...

ADRIENNE, *à part*. Les voir là, sous mes yeux, tous les deux ensemble... comme pour me braver!.. Mon Dieu, donnez-moi la force de me contraindre...

LE PRINCE. Que nous direz-vous?

ATHÉNAÏS. Le *Songe de Pauline*.

LA MARQUISE. *Hermione*.

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet, *à l'extrême gauche*. Athénaïs, la princesse, le prince, la marquise, l'abbé, la baronne, Adrienne; Maurice est resté au fond du théâtre, *sur le second plan, causant avec les groupes de dames et de seigneurs*

LA BARONNE. Ou Camille des *Horaces*.

LA PRINCESSE, *avec ironie*. Ou plutôt le monologue d'*Ariane* abandonnée.

ADRIENNE, *à part, se contenant à peine*. Ah ! c'en est trop !

ATHÉNAÏS, *qui est assise à la droite de la princesse, s'écrie* : Non, non ! *Phèdre*, que vous avez si bien jouée avant-hier.

ADRIENNE, *vivement. Phèdre!* soit.

TOUS. Écoutons (1). (*Tout le monde est rangé à droite comme il est dit plus haut. Michonnet, assis à gauche, a tiré plusieurs brochures de sa poche; il prend celle de* Phèdre, *et s'apprête à souffler. Adrienne est seule debout au milieu du théâtre.*)

ADRIENNE, *récitant avec une agitation et une fièvre toujours croissantes, les yeux fixés sur la princesse, qui se penche plusieurs fois sur l'épaule de Maurice et lui parle bas avec affectation.*

.... Juste ciel!.. qu'ai-je fait aujourd'hui?
Mon époux va paraître, et son fils avec lui.
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père!
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés,

(*Regardant Maurice.*)

L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés,
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?

(*Regardant Maurice, qui vient de ramasser l'éventail que la princesse avait laissé tomber, et qui le lui remet d'un air galant.*)

Il se tairait en vain! je sais ses perfidies,
Œnone!.. et ne suis point de ces femmes hardies...

(*Hors d'elle-même, et s'avançant vers la princesse.*)

Qui, goûtant dans le crime une honteuse paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais!..

(*Elle a continué à s'avancer vers la princesse, qu'elle désigne du doigt, et reste quelque temps dans cette attitude, pendant que les dames et seigneurs, qui ont suivi tous ses mouvements, se lèvent comme effrayés de cette scène.*)

LA PRINCESSE, *avec calme*. Bravo ! bravo ! admirable !

TOUS. Admirable !

MICHONNET, *bas, à Adrienne*. Malheureuse !.. qu'as-tu fait?

ADRIENNE. Je me suis vengée !

LA PRINCESSE, *hors d'elle-même*. Un tel affront !.. je le lui ferai payer cher !..

ADRIENNE, *au prince, qui la félicite*. Déjà souffrante et fatiguée, je vous demanderai la permission de me retirer...

LA PRINCESSE, *bas, à Maurice, qui fait un pas vers Adrienne*. Restez !

LE PRINCE, *à Adrienne*. Quelque envie que nous ayons de vous retenir... nous n'osons insister... (*Remontant le théâtre, et parlant à des domestiques qui sont au fond.*) La voiture de mademoiselle Lecouvreur... (*Pendant le temps où le prince remonte le théâtre, la princesse fait quelques pas à droite, et Maurice se rapproche d'Adrienne, qui est à droite.*)

(1) Les acteurs sont dans l'ordre suivant : Michonnet et Adrienne, *seuls à gauche*, les dames, *assises à droite sur les deux rangées de fauteuils; derrière elles, debout*, l'abbé, le prince et les autres seigneurs. *Sur les deux premiers fauteuils à droite et faisant presque face au spectateur*, la princesse et le comte de Saxe.

ADRIENNE, *à demi-voix*. Suivez-moi...

MAURICE, *de même*. Impossible, ce soir! Vous saurez pourquoi... Mais...

ADRIENNE. Il suffit... (*En ce moment le prince, qui a redescendu le théâtre, offre sa main à Adrienne. Elle remonte avec lui vers la porte du fond. Les hommes, groupés à gauche de la porte, et les femmes, debout à droite, la saluent. Adrienne jette sur Maurice un dernier regard de reproche et de douleur, et s'éloigne pendant que la princesse la regarde sortir d'un œil menaçant. La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

L'appartement d'Adrienne; à gauche, une cheminée, près de la cheminée, un fauteuil, puis une table, porte au fond; deux portes latérales; fauteuils au fond et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHONNET, *à la porte du fond, parlant à une femme de chambre, puis* ADRIENNE, *sortant de la porte à gauche.*

MICHONNET. Oui, je sais que sa porte est fermée, et qu'il est onze heures ! Mais si elle n'est pas encore déshabillée... vous lui direz que c'est moi, Michonnet !..

ADRIENNE, *l'apercevant, et courant à lui*. Ah !.. je vous attendais !..

MICHONNET, *à la femme de chambre, qui se retire*. Vous voyez bien !

ADRIENNE. Je souffrais tant !

MICHONNET. Et moi donc !.. Je ne pouvais pas rentrer sans savoir comment tu te trouvais... je n'aurais pu dormir...

ADRIENNE. Depuis que vous êtes là... je suis mieux !

MICHONNET. Et moi aussi !.. Après t'avoir reconduite, je suis passé au théâtre, d'où je viens !

ADRIENNE. Le spectacle est-il terminé ?

MICHONNET. Nous en avons encore pour une heure.

ADRIENNE. Tant mieux !.. Je suis si souffrante, que je voulais faire dire au théâtre qu'il me serait impossible de jouer demain.

MICHONNET. Je vais y passer... J'arrangerai cela, et je viendrai te rendre réponse.

ADRIENNE. Que de peines je vous donne !..

MICHONNET. Allons donc !.. moi, qui demeure dans ta maison, ne me voilà-t-il pas bien malade !.. ce n'est pas cela qui m'inquiète !

ADRIENNE. Qu'est-ce donc?..

MICHONNET. La scène de ce soir... chez cette grande dame ! crois-tu donc, qu'excepté son mari, tout le monde n'ait pas compris l'allusion... à commencer par elle...

ADRIENNE. Je l'espère bien ! Je l'ai blessée à mort, n'est-ce pas?.. Quelle joie ! c'est le seul moment de bonheur que j'aie éprouvé après tant de souffrance ! A chaque mot de ces derniers vers... il me semblait lui enfoncer un poignard dans le cœur ! Et puis, avez-vous lu la terreur sur tous les visages? Avez-vous entendu ce silence? L'avez-vous vue elle-

même, en dépit de son audace, pâlir sous mes regards. Ah! j'avais marqué d'une tache ineffaçable

..... Ce front qui ne rougit jamais!

MICHONNET. Voilà justement ce qui m'effraie! C'était trop bien... c'était trop fort!.. Ces grandes dames, si belles et si gracieuses avec leurs guirlandes de fleurs et leurs robes de gaze, c'est vindicatif... c'est méchant... tout leur est permis... et elles osent tout! celle-là surtout... à qui justement hier je proposais de jouer le rôle de Cléopâtre... elle a toutes les qualités de l'emploi : elle ne reculera devant aucun moyen... pour se venger d'un affront ou se débarrasser d'une rivale...

ADRIENNE. Eh! que m'importe?.. Quel mal peut-elle me faire désormais qui égale les tourments renfermés dans cette pensée... dans ce mot : Aimée!.. elle est aimée!.. Cette blessure faite par moi, il la guérit par ses paroles d'amour!.. Ces larmes, si elle en répand, il les essuie sous ses baisers!.. Et maintenant même... maintenant que mon cœur se brise... elle est heureuse... elle est près de lui... Vous ne savez donc pas que je l'ai supplié, à voix basse, de me suivre, tandis qu'elle lui ordonnait de ne pas la quitter!..

MICHONNET. Eh bien!..

ADRIENNE. Il est resté! resté avec elle!.. Ah! c'en est trop! je n'y résiste plus! (*Faisant un pas pour sortir, et remontant le théâtre.*)

MICHONNET. Où vas-tu?

ADRIENNE. Me jeter entre eux... les frapper... et après... qu'on fasse de moi ce qu'on voudra!

MICHONNET. Y penses-tu?

ADRIENNE, *redescendant le théâtre et allant se jeter dans un fauteuil, à droite.* Cela ne vaut-il pas mieux que de mourir ici de jalousie et de désespoir... car, je le sens, j'en mourrai!

MICHONNET. Non! non! par malheur tu t'abuses encore!.. c'est une fièvre qui ne vous quitte pas, une douleur aiguë de tous les instants... on souffre... on est bien malheureux... mais on n'en meurt pas!.. Tu vois bien que j'existe encore!

ADRIENNE, *le regardant avec étonnement.* Vous!

MICHONNET. Ah! cela t'étonne, n'est-ce pas?.. Tu ne peux croire que sous cette épaisse enveloppe il y ait un cœur qui souffre comme le tien... qui aime... qui saigne comme le tien...

ADRIENNE. Quoi! ces tourments, vous les avez éprouvés?

MICHONNET. Oui... autrefois... il y a bien longtemps... Crois-moi, on s'habitue à tout... même à être malheureux!

ADRIENNE. Ah! cette force que je ne vous soupçonnais pas... ce courage que j'admire en vous!... je l'imiterai!.. je l'égalerai, si je le puis... Je triompherai d'une passion insensée dont maintenant je rougis!

MICHONNET, *avec joie.* Dis-tu vrai?

ADRIENNE. Vous voyez bien que je parle de lui sans haine et sans colère... que le souvenir de ses outrages me laisse calme et tranquille... que son nom même ne m'émeut plus!.. (*Adrienne traverse le théâtre et va se placer près du fauteuil, à gauche, entre la cheminée et la table. La porte du fond s'ouvre.*)

SCÈNE II.

ADRIENNE, LA FEMME DE CHAMBRE, MICHONNET.

LA FEMME DE CHAMBRE. Un coffret qu'on apporte pour Madame.

ADRIENNE. Qui l'a apporté?

LA FEMME DE CHAMBRE. Un domestique sans livrée, qui a dit seulement : De la part de M. le comte de Saxe.

ADRIENNE, *poussant un cri.* De lui!.. (*Prenant le coffret des mains de la femme de chambre.*) Laissez-nous... laissez-nous... (*La femme de chambre sort, et Adrienne pose le coffret sur la table et s'assied toute tremblante.*) Ah! mon Dieu!.. que peut-il me vouloir? ma main tremble... et je ne puis ouvrir...

MICHONNET, *à part.* Et elle croit qu'elle ne l'aime plus!..

ADRIENNE, *vivement.* Voyons! voyons! (*Poussant un cri de douleur.*) Ah!

MICHONNET. Qu'est-ce donc?..

ADRIENNE. En ouvrant ce coffret... j'ai éprouvé une sensation douloureuse... un souffle glacial qui parcourait mes sens... c'était comme un présage du coup qui m'attendait...

MICHONNET. Que contient donc cette boîte?

ADRIENNE. Mon bouquet! (*Le prenant à la main.*) Je le reconnais... celui qu'hier je tenais à la main lors de son arrivée! demandé par lui... donné par moi comme un gage d'amour... il pouvait le dédaigner, l'oublier, le jeter à l'écart!.. mais me le renvoyer... exprès!.. mais joindre l'affront au mépris...

MICHONNET. Cela ne vient pas de lui!.. c'est cette rivale qui l'aura forcé!

ADRIENNE, *se levant avec indignation.* Devait-il obéir? et tout esclave qu'il est, ne devait-il pas se révolter à l'idée seule d'insulter celle qu'il a aimée! (*Retombant sur le fauteuil, près de la cheminée, en tenant à la main le bouquet de fleurs qu'elle regarde quelque temps en silence.*) Fleurs d'un jour, hier si éclatantes, aujourd'hui flétries, vous qui aurez duré plus longtemps encore que ses promesses! Pauvres fleurs, reçues par lui avec tant d'ivresse et de joie, vous ne pouviez plus rester sur ce cœur où il vous avait placées et dont une autre m'a bannie! Exilées et dédaignées comme moi, je cherche en vain sur vos feuilles la trace des baisers qu'il y imprimait!.. que celui-ci soit le dernier que vous recevrez, celui d'un adieu éternel! (*Elle porte avec force le bouquet à ses lèvres.* Oui... oui... il me semble que c'est celui de la mort! et maintenant... qu'il ne reste plus rien de vous, ni de mon amour... (*Elle jette le bouquet dans la cheminée.*)

MICHONNET. Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE, *se levant et s'appuyant sur le marbre de la cheminée.* Ne craignez rien! (*Portant la main à son cœur.*) Cela va mieux! (*Regardant du côté de la cheminée.*) Je suis forte maintenant... je n'y pense plus!..

SCÈNE III.

ADRIENNE, MAURICE, *se précipitant par la porte du fond,* MICHONNET.

MAURICE, *à la cantonade et comme parlant à la femme de chambre, qui veut le retenir.* Elle y sera pour moi, vous dis-je? (*Courant à Adrienne.*) Adrienne!..

ADRIENNE, *se jetant involontairement dans ses bras.* Maurice!.. (*Voulant se dégager de ses bras.*) Ah! qu'ai-je fait?.. laissez-moi! laissez-moi!

MAURICE. Non, je viens tomber à tes pieds! je viens implorer mon pardon! si je ne t'ai pas suivie quand tu me l'ordonnais... c'est que j'étais retenu par le devoir, par l'honneur... par un bienfait dont le poids m'accablait... je le croyais, du moins! et je ne voulais pas laisser finir cette journée sans dire à la princesse : Je ne puis accepter votre or, car je ne vous aime pas, car je ne vous ai jamais aimée, car mon cœur est à une autre... Mais, juge de ma surprise!.. aux premiers mots que je lui adresse... en m'écriant : « Je « sais tout! je sais tout!.. » tremblante... éperdue... elle, qui ne tremble jamais... tombe à mes pieds et avec des larmes feintes ou véritables m'avoue que l'amour et la jalousie l'ont égarée, qu'elle seule est la cause de ma captivité!. elle ose me l'avouer... à moi, qui pensais lui devoir ma délivrance...

ADRIENNE. O ciel!..

MAURICE, *continuant avec chaleur.* A moi! qui, honteux et désespéré de ses bienfaits, venais implorer seulement quelques jours pour m'acquitter, dussé-je jouer mon sang et ma vie!.. et j'étais libre... libre de la mépriser, de la haïr... de l'abandonner! libre de courir vers toi et de me réfugier à tes pieds!.. ma protectrice, mon bon ange... m'y voici. (*Tombant à ses genoux.*) Ne me repousse pas!

ADRIENNE. Faut-il te croire?

MAURICE. Par le ciel... et l'honneur, je t'ai dit la vérité... quelque difficile qu'elle soit à expliquer... car, renversé du haut de mes espérances, arrêté, jeté dans un cachot, j'ignore encore quelle main m'a délivré, et j'ai beau chercher, je ne puis découvrir par qui me sont rendus ma liberté, mon épée, et un glorieux avenir peut-être, le sais-tu? peux-tu m'aider à le deviner?

ADRIENNE, *baissant les yeux.* Je ne sais!.. je ne puis dire.

MICHONNET, *qui, pendant la tirade précédente, a remonté le théâtre, passe vivement entre eux deux.* Que c'est elle!.. elle-même.

ADRIENNE, *vivement.* Taisez-vous, taisez-vous!

MICHONNET, *avec chaleur.* C'est elle qui a engagé pour vous sa fortune, ses diamants, tout ce qu'elle avait... et plus encore!..

ADRIENNE. Ce n'est pas vrai!

MICHONNET, *de même, avec force.* C'est vrai!.. et s'il faut en donner des preuves, apprenez qu'elle a emprunté... emprunté à quelqu'un... (*Se reprenant.*) que je ne connais pas, mais vous pouvez m'en croire, moi!.. qui ne veux que son repos... son bonheur... moi qui l'aime comme un père. (*Vivement.*) Oh! oui... comme un père.

ADRIENNE, *vivement.* Vous pleurez?

MICHONNET. De contentement, d'émotion... adieu... tu sais qu'on m'attend au théâtre, et j'y dois être avant la fin du spectacle... adieu.. adieu... (*Il se précipite vers la porte du fond.*)

SCÈNE IV.

ADRIENNE, MAURICE.

MAURICE. Ainsi, Adrienne, c'était toi...

ADRIENNE, *montrant de la main Michonnet, qui vient de sortir.* Et lui, mon meilleur ami, lui qui m'est venu en aide... mais ne parlons plus de cela... tu as accepté...

MAURICE. A une condition... c'est qu'à ton tour tu ne refuseras rien de moi! J'ignore l'avenir qui m'est réservé, j'ignore si je dois, sur le champ de bataille, gagner ou perdre la couronne ducale que les états de Courlande m'ont décernée; mais vainqueur, je jure de partager avec toi le duché que tu m'aides à conquérir, de te donner le nom que tu m'aides à immortaliser!

ADRIENNE. Ta femme! moi!

MAURICE. Toi! reine par le cœur et digne de commander à tous! Qui a grandi mon intelligence? toi. Qui a épuré mes sentiments? toi. Qui a soufflé dans mon sein le génie des grands hommes, dont tu es l'interprète?.. toi! toujours toi!.. Mais, ô ciel! tu pâlis!

ADRIENNE. Ne crains rien... tant de bonheur succédant à tant de désespoir aura épuisé mes forces.

MAURICE, *l'aidant à s'asseoir sur le canape.* Tu chancelles!

ADRIENNE. En effet, un trouble étrange, une douleur sourde et inconnue s'est emparée de moi... depuis quelques moments... depuis celui où j'ai porté à mes lèvres ce bouquet.

MAURICE. Lequel?

ADRIENNE. Ingrate! je le prenais pour un adieu de départ, et c'était un message de retour!

MAURICE. Que veux-tu dire?

ADRIENNE. Ces fleurs... envoyées par toi dans ce coffret...

MAURICE, *passant près de la table* (1). Moi! je ne t'ai rien envoyé... ce bouquet, où est-il?

ADRIENNE. Brûlé! je croyais que tu nous avais tous deux repoussés et dédaignés... il était comme moi, il ne pouvait plus vivre!

MAURICE, *avec tendresse.* Adrienne! mais ta main tremble.. tu souffres beaucoup...

ADRIENNE. Non, non, plus maintenant. (*Montrant son cœur.*) La douleur n'est plus là... (*Portant la main à sa tête.*) mais là... C'est singulier, c'est bizarre... mille objets divers et fantastiques passant devant moi... se succèdent confusément et sans ordre... (*A Maurice.*) Où étions-nous? qu'est-ce que je te disais? je ne sais plus... Il me semble que mon imagination s'égare... et que ma raison, que je cherche à retenir, va m'abandonner... (*Vivement.*) Je ne le veux pas... en la perdant, je perdrais mon bonheur... Oh! non... non... je ne le veux pas! pour lui d'abord, pour Maurice, et puis pour ce soir... On vient d'ouvrir, et la salle est déjà pleine! Je conçois leur curiosité et leur impatience; on leur promet depuis si longtemps la *Psyché* du grand Corneille!.. Oh! oui, depuis longtemps... depuis les premiers jours où je vis Maurice... On ne voulait pas remonter l'ouvrage...

(1) Maurice, Adrienne.

C'est trop vieux, disait-on... mais, moi j'y tenais... j'avais une idée... Maurice ne m'a pas encore dit : Je vous aime! ni moi non plus... je n'ose pas... et il y a là certains vers que je serais si heureuse de lui adresser, à lui, devant tout le monde, sans que personne s'en doute...

MAURICE. Mon amie, ma bien-aimée, reviens à toi.

ADRIENNE. Tais-toi donc... il faut que j'entre en scène. Oh! quelle nombreuse, quelle brillante assemblée! Comme tous ces regards tournés vers moi suivent chacun de mes mouvements!.. Ils sont bons de m'aimer ainsi... Ah! il est dans sa loge... c'est lui... il me sourit... (*Murmurant entre ses lèvres.*) Bonjour, Maurice... A toi, Psyché, voici ta réplique.

Ne les détournez pas, ces yeux qui me déchirent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils m'inspirent.
Hélas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux!
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois?
Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que l'amour m'expliquât le trouble où je vous vois;
Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire;
Vos sens, comme les miens, paraissent interdits.
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant c'est moi qui vous le dis!

MAURICE, *lui prenant la main.* Adrienne! Adrienne! elle ne me voit plus... ne m'entend plus... Mon Dieu, l'effroi me glace... que faire?.. (*Il agite la sonnette qui est sur la table; paraît la femme de chambre.*) Votre maîtresse est en danger... courez!.. des secours!.. Moi, je ne la quitte plus... (*La femme de chambre sort.*) Ma présence et mes soins lui rendront peut-être le calme... (*Prenant la main d'Adrienne.*) Écoute-moi, de grâce!

ADRIENNE, *avec égarement.* Regarde... regarde donc!.. Qui entre dans sa loge? qui s'assied près de lui?.. Je la reconnais, quoiqu'elle cache son visage! c'est elle!.. il lui parle!.. (*Avec désespoir.*) Maurice!.. il ne me regarde plus!.. Maurice!..

MAURICE. Il est près de toi...

ADRIENNE, *sans l'écouter.* Ah! voilà leurs yeux qui se rencontrent, leurs mains qui se pressent! voilà qu'elle lui dit : Restez!.. Et moi, il m'oublie! il me repousse... il ne voit pas que je me meurs!

MAURICE. Adrienne!.. par pitié!

ADRIENNE, *avec fureur.* De la pitié!

MAURICE. Ma voix n'a-t-elle donc plus de pouvoir sur ton cœur?

ADRIENNE. Que me voulez-vous?

MAURICE. Que tu m'écoutes un seul instant! que tu me regardes, moi... Maurice!

ADRIENNE, *le regardant avec égarement,* Maurice!.. non.. il est près d'elle... il m'oublie!.. Va-t'en! va-t'en!

(*Poursuivant Maurice, qui recule d'effroi.*)

Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée,
Les dieux, les justes dieux... n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié...
Porte... porte aux autels... un cœur qui m'abandonne...
Va, cours, mais crains encor...

(*Poussant un cri et reconnaissant Maurice.*) Ah! Maurice!.. (*Elle se jette dans ses bras.*)

MAURICE. Mon Dieu... venez à mon aide!.. et pas de secours!... pas un ami... (*Apercevant Michonnet.*) Ah! je me trompais!.. en voici un!

—

SCÈNE V.

MAURICE, ADRIENNE, MICHONNET.

MICHONNET, *entrant vivement.* Ce qu'on m'a dit est-il vrai? Adrienne en danger!

MAURICE. Adrienne se meurt!

MICHONNET, *approchant le fauteuil de droite qu'il place au milieu du théâtre, et sur lequel Maurice dépose Adrienne à moitié évanouie.* Non... non... elle respire encore!.. tout espoir n'est pas perdu...

MAURICE, *s'approchant de l'autre côté du canapé.* Elle ouvre les yeux!

ADRIENNE. Ah! quelles souffrances! qui donc est près de moi?.. (*Avec joie.*) Maurice! (*Se retournant et voyant Michonnet.*) Et vous aussi!.. dès que je souffrais, vous deviez être là... Ce n'est plus ma tête, c'est ma poitrine, qui est brûlante... j'ai là comme un brasier... comme un feu dévorant qui me consume...

MICHONNET, *s'adressant à Maurice.* Mais tout me prouve... ne voyez-vous pas comme moi les traces du poison... d'un poison actif et terrible...

MAURICE. Quoi!.. tu pourais soupçonner...

MICHONNET, *avec fureur.* Je soupçonne tout le monde... et cette rivale... cette grande dame!..

MAURICE, *poussant un cri d'effroi.* Tais-toi!.. tais-toi!..

ADRIENNE. Ah! le mal redouble... Vous qui m'aimez tant, sauvez-moi, secourez-moi... Je ne veux pas mourir!.. Tantôt j'eusse imploré la mort comme un bienfait... j'étais si malheureuse... mais à présent je ne veux pas mourir... Il m'aime!.. il m'a nommée sa femme!

MICHONNET, *étonné.* Sa femme!

ADRIENNE. Mon Dieu! exaucez-moi!.. mon Dieu! laissez-moi vivre... quelques jours encore... quelques jours près de lui... Je suis si jeune, et la vie s'ouvrait pour moi si belle!

MAURICE. Ah! c'est affreux!

ADRIENNE. La vie!.. la vie!.. Vains efforts!.. vaine prière!.. mes jours sont comptés!.. je sens les forces et l'existence qui m'échappent!.. (*A Maurice.*) Ne me quitte pas... bientôt mes yeux ne te verront plus... bientôt ma main ne pourra plus presser la tienne!..

MAURICE. Adrienne!.. Adrienne!..

ADRIENNE. O triomphes du théâtre! mon cœur ne battra plus de vos ardentes émotions!.. Et vous, longues études d'un art que j'aimais tant, rien ne restera de vous après moi... (*Avec douleur.*) Rien ne nous survit à nous autres...

rien que le souvenir... (*A ceux qui l'entourent.*) Le vôtre, n'est-ce pas? Adieu, Maurice... adieu, mes deux amis!..

MICHONNET, *avec désespoir et tombant à ses pieds.* Morte... morte!..

MAURICE. O noble et généreuse fille! si jamais quelque gloire s'attache à mes jours, c'est à toi que j'en ferai hommage, et toujours unis, même après la mort, le nom de Maurice de Saxe ne se séparera jamais de celui d'Adrienne!





FRANÇOIS Ier. Il en a menti! — Acte 2, scène 8.

LES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE

OU

LA REVANCHE DE PAVIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 13 octobre 1850

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES-QUINT, roi d'Espagne	MM. SAMSON.
FRANÇOIS Ier, roi de France	GEFFROY.
GUATTINARA, ministre de la maison du roi d'Espagne	RÉGNIER.
HENRI D'ALBRET, gentilhomme béarnais.	DELAUNAY.
BABIÉÇA, courrier de cabinet.	M. GOT.
MARGUERITE, sœur de François Ier. .	Mmes MADELEINE BROHAN.
ISABELLE DE PORTUGAL, fiancée de Charles-Quint	FAVART.
ÉLÉONORE, sa sœur.	FIX.

La scène se passe à Madrid, dans le jardin du roi d'Espagne.

ACTE PREMIER.

(Un salon du palais.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES-QUINT, *assis, en robe de chambre de velours, dans un fauteuil à gauche;* GUATTINARA, *debout près de lui.*

GUATTINARA. Quoi, sire! moi qui croyais qu'on m'avait desservi auprès de Votre Majesté, et qui attendais son retour de Tolède comme le signal de ma disgrâce, je reçois de mon maître, du puissant Charles-Quint, le titre et la charge de ministre du palais!

CHARLES-QUINT. Pour que la fumée du pouvoir ne te monte pas trop à la tête, nous allons te dire pour quelles raisons nous t'avons choisi, toi, simple cadet d'une illustre maison, de préférence à tout autre. Jeune et sans expérience, tu te laisseras guider par moi; sans renommée politique, on n'ira pas t'attribuer, comme au vieux duc de l'Infantado, ton prédécesseur, tout ce que je pourrai entreprendre d'audacieux et d'habile. Enfin, tu as une ambition, une ambition effrénée?

GUATTINARA. Ah! sire!...

CHARLES-QUINT. Ne t'en défends pas! c'est ton principal mérite à mes yeux! De plus, ce qui nuit aux hommes d'État, ce sont les femmes; c'est par elles que s'est perdu le roi de

France, le chevaleresque François Ier, naguère mon rival et aujourd'hui mon prisonnier, ici, à Madrid. C'est pour elles que le duc Philippe d'Autriche mon père a risqué un trône et ses jours peut être! et moi-même... (c'est sans doute dans le sang!) j'ai vingt fois failli compromettre les plans les plus habilement conçus pour une fantaisie, un caprice du moment... amours qui ne duraient que l'espace compris entre un désir et un regret... tandis que toi, Guattinara, je t'ai observé!... impassible et froid...

GUATTINARA. Vous croyez, sire?

CHARLES-QUINT. Oui! et voilà pourquoi je t'ai pris pour ministre. Maintenant, parlons d'affaires! De quoi s'agit-il ce matin?

GUATTINARA. D'abord, sire, du jour à choisir par Votre Majesté pour son mariage avec l'infante Isabelle de Portugal!...

CHARLES QUINT. J'arrive, et je l'ai à peine entrevue hier soir; mais toi, Guattinara, qui as passé l'année dernière six mois à Lisbonne, comme envoyé extraordinaire, tu voyais la princesse Isabelle?

GUATTINARA, *avec embarras*. Oui, sire!

CHARLES-QUINT. Très-souvent, à ce qu'on dit.

GUATTINARA, *de même*. Quelquefois, sire! Nièce du roi Emmanuel, dont la fille existait encore, l'infante Isabelle vivait dans la solitude, partage ordinaire des princes sans crédit; on lui trouvait même fort peu de mérite; mais depuis, et grâce aux circonstances, elle en a acquis beaucoup.

CHARLES-QUINT. Je la verrai, ce matin, à la messe, et demain soir chez elle, où je désire qu'il y ait réception; tu le lui feras savoir. Après, de quoi as-tu à me parler?

GUATTINARA, *ouvrant son portefeuille*. D'une demande d'audience adressée à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. Par qui?

GUATTINARA. Par un Français, le comte Henri d'Albret, qui a été blessé à Pavie.

CHARLES-QUINT. Que vient-il faire à Madrid?

GUATTINARA. Il demande à partager la captivité du roi François Ier, son maître.

CHARLES-QUINT, *froidement*. Ce doit être un jeune homme?

GUATTINARA. Un tout jeune homme.

CHARLES-QUINT. C'est juste! c'est d'un noble cœur! Il serait difficile, en le voyant, de refuser... (*Lentement.*) C'est pour cela...

GUATTINARA. Que Votre Majesté lui accorde cette audience?

CHARLES-QUINT, *après avoir réfléchi*. Tu t'arrangeras, Guattinara, pour l'ajourner indéfiniment! Après, de quoi s'agit-il?

GUATTINARA. De l'objet le plus important et le plus grave. Quelle conduite aurai-je à tenir avec le roi François Ier, votre captif?.. Depuis trois mois il est prisonnier à Madrid sans avoir pu, malgré toutes ses instances, obtenir une entrevue de son frère, l'empereur Charles-Quint. Quelles sont les intentions de Votre Majesté?

CHARLES-QUINT, *d'un air distrait*. Mes intentions?..

GUATTINARA. Votre Majesté consent-elle à le voir, à lui parler?..

CHARLES-QUINT. Non!

GUATTINARA. Vos idées sont alors de lui donner la liberté?

CHARLES-QUINT. Non!

GUATTINARA. Alors... sire, que voulez-vous faire?

CHARLES-QUINT. Tu ne devines pas?

GUATTINARA, *timidement*. Presque!... Je crois, s'il m'est permis de le dire, que Votre Majesté travaille en ce moment à ne rien faire et compte sur moi, pour l'y aider, afin d'amener par l'impatience et l'ennui de la captivité à des concessions... qu'on n'eût jamais faites.

CHARLES-QUINT, *regardant Guattinara avec bonté*. Voilà longtemps que tu es debout, Guattinara... Assieds-toi.

GUATTINARA, *s'en défendant*. Devant l'empereur?..

CHARLES-QUINT, *de même*. L'empereur le veut. (*Avec bonté.*) C'est toi qui d'abord avais été préposé par moi, pendant que j'étais à Tolède, à la garde du roi François Ier notre frère... Comment cela s'est-il passé? je veux tout savoir! Et d'abord, son entrée à Madrid...

GUATTINARA. A été magnifique... on eût dit non pas un captif, mais un vainqueur, un monarque rentrant dans sa capitale. Les Espagnols aiment la valeur, sire, et ce roi qui, entouré d'une vingtaine de braves, avait combattu jusqu'au dernier moment contre une armée entière, ce roi chevalier, qui ayant déjà reçu trois blessures, refusait de se rendre au connétable de Bourbon, à un traître, et choisissait un loyal officier, un Espagnol, pour lui remettre son épée, que celui-ci recevait un genou en terre... tout cela avait exalté les têtes; les maisons étaient pavoisées aux armes de France; des feuillages ou des fleurs jonchaient les rues, et tous les balcons étaient garnis de jolies femmes qui, agitant leurs mouchoirs, criaient : Vive le roi de France!..

CHARLES-QUINT, *s'efforçant de sourire*. Et le roi d'Espagne?...

GUATTINARA. On y pensait peu dans ce moment; ce qui me choquait, moi, et me blessait au cœur.

CHARLES-QUINT. Ce bon Guattinara!..

GUATTINARA. Mais au palais, c'était bien autre chose encore! Quelle réception, grand Dieu! des cercles, des bals, des fêtes. Nos marquises, nos duchesses, ce qu'il y avait de plus élevé à la cour, à commencer par la princesse Éléonore votre sœur, venaient chaque jour rendre hommage au vaincu de Pavie, qui tenait cour plénière et trônait à votre place! cela m'a paru un crime de lèse-majesté; sans compter qu'un tel accueil lui devait mettre trop de fierté au cœur... et le rendre trop difficile aux accommodements. Je me suis dit, puisque Votre Majesté m'avait laissé toute latitude à cet égard, qu'il fallait briser sa force et affaiblir son courage par l'abandon, la solitude, et substituer à une prison dorée une captivité réelle.

CHARLES-QUINT, *se levant*. Très-bien!

GUATTINARA. Mais ce qui était difficile alors le devient bien plus aujourd'hui... Voilà quinze jours que la sœur de François Ier, la princesse Marguerite, est à Madrid.

CHARLES-QUINT. Eh bien?...

GUATTINARA. Eh bien!... pour parvenir jusqu'à ce frère dont la vue lui est interdite, il n'y a pas, en votre absence, un des conseillers de la couronne qu'elle ne soit parvenue à intéresser en sa faveur. Aux uns, elle raconte les fatigues et les périls de son voyage, au cœur de l'hiver, en pays ennemi, pour apporter ses consolations à ce frère, son idole et son dieu!.. chez d'autres, ranimant les vieux sentiments de fierté et de générosité espagnole, elle leur rappelle que le Cid renvoyait sans rançon les rois maures qu'il avait vaincus Dans les salons du palais, elle fait de la politique avec le président de l'audience de Castille, des vers avec votre secrétaire, de la théologie avec le grand inquisiteur; et s'il se trouve par hasard quelques sévères et impassibles hidalgos, devant qui ses séductions soient impuissantes, c'est à leurs femmes qu'elle s'adresse. Avec les plus jeunes, elle devise tendresse et propos galants; avec d'autres plus mûres, elle s'occupe de toilette et de modes de France; à celles-ci, attentives et charmées, elle récite ses contes joyeux et naïfs, inépuisable arsenal de malices féminines dont celles mêmes qui l'écoutent ont souvent fourni les traits! Confidente et amie intime de toutes, c'est elle que chacune consulte, sur la coupe d'un habit de bal, la forme d'un bijou ou l'ordonnance d'une fête. Enfin, quoique femme, toutes les femmes l'adorent et la prennent pour modèle. Aussi, depuis quelques jours, sire, votre cour n'est plus reconnaissable; à la gravité espagnole, au respect de l'étiquette, à l'entre-

tien muet et décent de nos salons ont succédé la gaieté, l'étourderie française; c'est un bruit continuel de conversations, de chansons, d'éclats de rire, et l'on dirait qu'avec son roi captif, Paris tout entier se retrouve à Madrid.

CHARLES-QUINT, *se levant, avec gravité.* Oui! Marguerite est d'autant plus dangereuse, qu'à toutes ses qualités ou à ses défauts elle joint celui d'être honnête femme! Vertu galante et folle, en apparence, mais appuyée sur une vraie dévotion, défendue par une haute coquetterie; et je ne sais rien d'aussi difficile à vaincre qu'une sagesse qui rit toujours! (*D'un air d'abandon.*) Sais-tu, Guattinara, que j'ai dû l'épouser?

GUATTINARA. Vous, sire?..

CHARLES-QUINT. Je l'avais fait demander en mariage, et elle m'a bravement refusé.

GUATTINARA. Je conçois alors que Votre Majesté ait résolu de ne pas la voir.

CHARLES-QUINT. C'est la première personne que j'ai aperçue hier soir, à mon arrivée de Tolède, dans l'appartement d'Éléonore d'Autriche, ma sœur, à côté de la princesse de Portugal, ma fiancée! Elle achevait de broder une aumônière, dont j'admirais le travail, m'informant (ce qui était presque l'engager à me l'offrir) à qui elle destinait ce chef-d'œuvre?.. Au plus loyal des chevaliers, répondit-elle froidement!.. et elle ne me l'offrit pas!

GUATTINARA. C'est d'une fierté!.. d'une insolence!..

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BABIÉÇA, *entre par la porte de gauche; il porte un manteau et un riche pourpoint sur son bras.*

CHARLES-QUINT, *qui est resté plongé dans ses réflexions.* Qui vient là?

GUATTINARA. Babiéça, le valet de chambre et le courrier de Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. Qu'il revienne!

BABIÉÇA, *bas, à Guattinara.* Voilà trois fois que je reviens!

GUATTINARA, *au roi, qui vient de s'asseoir devant la table, à droite, et qui regarde une carte de géographie.* Il dit que voilà trois fois qu'il revient.

CHARLES-QUINT, *de même.* Qu'il attende!

BABIÉÇA, *bas, à Guattinara.* Je ne fais que cela! (*Babiéça entre dans le cabinet de toilette du roi, à gauche. Pendant ce temps, Guattinara s'approche du roi, qui, assis devant la table, à droite, étudie toujours sa carte de géographie.*)

GUATTINARA. Ainsi, Votre Majesté trouve la présence de la princesse Marguerite inutile à Madrid?

CHARLES-QUINT, *sans se retourner.* Oui!

GUATTINARA. Et dangereuse?

CHARLES-QUINT, *de même.* Oui!

GUATTINARA. Il faut donc au plus tôt l'éloigner!

CHARLES-QUINT, *de même.* Non!

GUATTINARA, *étonné.* Comment cela, sire?.. et pourquoi?..

CHARLES-QUINT, *lui montrant du doigt la carte de géographie.* Voici, Guattinara, une carte de l'Europe que je regarde souvent. Quand j'y aperçois par malheur quelque province faisant angle ou saillie dans mes États, et dont la possession pourrait m'aligner ou m'arrondir, cette idée, absurde ou non, m'occupe et m'absorbe jusqu'au moment où, à tout prix, la province est à moi! alors je n'y pense plus et j'en rêve une autre! Eh bien! en voyant hier cette fière princesse s'avançant ainsi dans mes domaines, une idée m'a tout à coup souri...

GUATTINARA. O ciel!.. une nouvelle province à conquérir!

CHARLES-QUINT, *avec chaleur.* Tu l'as dit! la partie est depuis longtemps engagée entre Marguerite et moi. Elle est arrivée ici, en invincible, pour nous enlever notre prisonnier, à la pointe de ses charmes... Quel triomphe... si, sans rien accorder... j'obtenais!.. et si, laissant à Madrid sa fierté, et son frère captif, elle repartait, sans pouvoir dire comme lui : *Tout est perdu... fors...* (*Vivement.*) Voyons! est-ce que ta haine castillane ne sourit pas à ce plan? Nous avons triomphé du frère... triomphons de la sœur!.. Vive Dieu! Marguerite est si belle, que sa conquête vaudrait une seconde bataille de Pavie.

BABIÉÇA, *rentrant.* Sire!..

CHARLES-QUINT. Encore toi! Que veux-tu?

BABIÉÇA. Habiller Votre Majesté pour la messe.

CHARLES-QUINT. C'est vrai! je l'avais oublié!

BABIÉÇA. Et puis demander à Votre Majesté pour moi...

CHARLES-QUINT. Pour toi!.. Par saint Jacques! que l'on m'accuse encore d'être insatiable! En voilà un, qu'avec toute ma puissance, je n'ai jamais pu satisfaire. Lorsque j'étais encore enfant, il a eu, dans une partie de paume, et par malheur pour moi...

BABIÉÇA. L'avantage d'être éborgné par Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. L'avantage! tu dis bien! car, sous ce prétexte, il n'y a pas prétention, si exagérée qu'elle soit, qui ne lui semble toute naturelle... Il faudrait, Dieu me pardonne, en faire un ministre...

BABIÉÇA, *avec humeur.* Il y en a qui n'y voient pas mieux que moi!

CHARLES-QUINT. Je lui ai fait une pension. Je l'ai nommé mon courrier de cabinet. Hier encore, je l'ai, à sa prière, nommé mon valet de chambre, et cela ne suffit pas..... Voyons!.. que te faut-il de plus? que demandes-tu en fait de places?

BABIÉÇA. Que Votre Majesté m'en ôte une.

CHARLES-QUINT. Pardieu, et pour la rareté du fait... je te l'accorde!

BABIÉÇA. Comme courrier de cabinet, Votre Majesté me fait voyager de Madrid dans les Pays-Bas, de France en Allemagne, et de Naples à Cadix... C'était bon quand j'étais garçon... mais maintenant que je suis marié... sire, et le seigneur Guattinara, notre protecteur, vous le dira, marié à la plus jolie fille et à la plus coquette de tous vos États...

CHARLES-QUINT, *souriant.* Qui sont assez étendus, grâces au ciel!

BABIÉÇA. Ils ne le sont que trop! et on assure que vous ne songez qu'à les augmenter encore! Que deviendrais-je alors? car je ne puis cacher à Votre Majesté... que je suis jaloux... jaloux...

CHARLES-QUINT. Comme un noble Espagnol!

BABIÉÇA. Comme un mari qui est toujours en route, toujours absent, et qui, chez lui, au retour, ne peut observer que d'un œil! Aussi, Votre Majesté, qui me croyait ambitieux, comprend bien qu'elle me rend un véritable service en m'ôtant cette maudite place, d'autant que, j'en suis sûr, elle m'en dédommagera d'une autre manière!

CHARLES-QUINT. Nous y penserons... Prépare ma toilette. Je te suis.

BABIÉÇA, *se dirigeant vers le cabinet, à gauche.* Oui, sire.

GUATTINARA, *d'un air inquiet et à demi-voix.* Votre Majesté compte donc lui accorder...

CHARLES-QUINT, *de même.* Moi, le ciel m'en préserve! Un courrier de cabinet jaloux... c'est un trésor!.. il est toujours pressé de revenir... et je ne trouverai jamais mieux!

BABIÉÇA, *prêt à entrer dans la chambre du roi, revient sur ses pas.* Ah! mon Dieu!.. sire!.. j'oubliais..... Ce n'est pas pour moi... cette fois... c'est de la part de la princesse Marguerite...

CHARLES-QUINT. Eh! parle donc vite... c'est par là qu'il fallait commencer.

BABIÉÇA. J'ai préféré commencer par moi. (*Présentant une

lettre.) Non pas que cette noble dame ne soit si gracieuse que dès qu'elle vous sourit, on se sent gagner le cœur... et elle sourit toujours!

GUATTINARA. Quand je vous disais, sire, qu'elle les a tous ensorcelés, jusqu'aux valets de chambre!

BABIÉÇA. Je lui dois tant!.. L'autre jour encore, elle m'a dit, en jetant un coup d'œil sur le capitaine des hallebardiers, mon ami intime : « Quoi! Babiéça ne voit pas qu'on fait la cour à sa femme ?.. »

GUATTINARA, *vivement.* Le capitaine des hallebardiers!..

BABIÉÇA. C'était vrai.

CHARLES-QUINT, *qui vient de parcourir la lettre.* O ciel!

GUATTINARA. Qu'est-ce donc, sire?

CHARLES-QUINT. Elle me demande un sauf-conduit pour repartir, c'est-à-dire, pour renverser toutes mes combinaisons!.. (*Se promenant avec agitation.*) Conçoit-on qu'elle veut quitter l'Espagne, si je ne lui laisse voir son frère, si je ne m'entends pas aujourd'hui pour sa rançon et sa liberté...

GUATTINARA, *avec intention.* J'avais raison de dire... que la princesse Marguerite troublerait... non-seulement toute la cour... mais l'empereur lui-même...

CHARLES-QUINT, *avec hauteur.* Qu'elle parte!.. qu'elle parte... j'y consens... Fais toi-même ce sauf-conduit... mais qu'elle parte! Car les femmes, Guattinara, si ce n'étaient que fausseté, coquetterie ou trahison... passe encore!.. Mais cela occupe, oui, cela occupe... et c'est un temps perdu pour les affaires!.. Aussi prends-y garde!.. (*A Babiéça.*) Allons, viens. (*Il sort, avec Babiéça, par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE III.

GUATTINARA, *seul, regardant sortir Charles-Quint.* O grand et habile monarque, qui par vos espions ou vos ambassadeurs croyez connaître les secrets de tous les souverains de l'Europe, que vous êtes peu au fait de ce qui se passe chez vous, et surtout (*Montrant son cœur.*) de ce qui se passe là! Ah! vous croyez que je ne pense à aucune femme, moi qui volontiers les aimerais toutes! Ah! vous croyez qu'elles conduisent un homme d'État à sa perte!.. Moi qui espère bien leur devoir mon élévation!.. A vous, d'abord, gentille Sanchette, ma première passion, que j'ai mariée au seigneur Babiéça, et placée auprès de la future reine d'Espagne; à vous aussi, vous que je n'ose plus nommer, fleur inconnue, qui végétiez dans l'ombre, à la cour de Lisbonne, négligée de tous, excepté de moi... noble princesse... aussi nulle que belle, aussi niaise qu'imprudente... car déjà, les serments, les lettres même avaient été échangées entre nous..... et c'est alors, ô puissant empereur, que, non content de toutes vos conquêtes, vous êtes venu m'enlever la mienne, quand un trône l'attendait, et vous prétendez que j'y dois renoncer à jamais et sans indemnités préalables?.. Non, non, quoi que vous en disiez, c'est par les femmes, c'est par la vôtre que je parviendrai, que j'arriverai, à votre insu, à une fortune dont vous serez le complice, et dont elle sera la cause... (*La porte du fond s'ouvre.*) C'est elle... et la princesse Marguerite l'accompagne... Qu'ont-elles donc à se dire?

—

SCÈNE IV.

GUATTINARA, ISABELLE, MARGUERITE, UN PAGE.

(*Isabelle entre suivie de ses femmes et causant avec Marguerite.*)

MARGUERITE, *à Isabelle.* Oui, Madame, Votre Majesté doit se rendre à nos avis, et ne pas hésiter davantage... Ah! c'est terrible, c'est hardi... ce sera toute une révolution, qu'importe!

GUATTINARA. Ah! mon Dieu!..

MARGUERITE. C'est à vous seule qu'il appartient de frapper un pareil coup d'État...

GUATTINARA. De quoi s'agit-il donc?

MARGUERITE. Des collerettes montantes, des fraises à gros tuyaux. Je dis, et chacun partagera mon opinion, que lorsqu'on a des épaules aussi belles, aussi éblouissantes que celles de la reine, on doit proscrire à jamais une mode absurde, ressource de la médiocrité, et qui a été inventée, j'en suis sûre, par quelque princesse ou impératrice bossue... qui désirait, avec raison, garder l'incognito; mais nous! Madame, nous!!! pourquoi ne pas paraître?.. ayons ce courage... l'opinion publique sera pour nous et les hommes aussi!

GUATTINARA. Vous croyez?

MARGUERITE. A commencer par vous, seigneur Guattinara, et par l'empereur lui-même... qui, j'ai cru le remarquer, n'aime pas la dissimulation, dans ce genre du moins!

ISABELLE, *apercevant le livre d'heures que Marguerite tient à la main.* Ah! le joli missel... (*Le prenant et le regardant.*) aux armes de France! (*L'ouvrant et le regardant.*) et de si belles figures...

MARGUERITE. Peintes par moi! J'ai idée que la princesse Éléonore, qui prie toute la journée, aurait grande envie de mon livre d'heures... mais s'il pouvait plaire à Votre Majesté...

ISABELLE, *vivement.* Merci, princesse, merci! je veux le montrer à l'empereur.

GUATTINARA, *s'avançant.* Qui vient de me charger d'un important message pour son auguste fiancée... pour elle seule... (*Toutes les dames se retirent au fond, à quelques pas de distance. Marguerite va s'asseoir près de la table, à droite, et Guattinara descend avec Isabelle au bout du théâtre, à gauche.*)

GUATTINARA, *à demi-voix.* L'empereur attend Votre Altesse à la messe... il faut y aller.

ISABELLE, *avec humeur.* Encore!.. (*Après un instant de silence.*) Guattinara... je m'ennuie!

GUATTINARA. C'est la seule occupation d'une reine d'Espagne.

ISABELLE. Il n'y a que la princesse Marguerite qui m'amuse...

GUATTINARA. O ciel! vous l'aimez!

ISABELLE. Non... mais elle m'amuse! et puis elle me fait toujours de si jolis cadeaux! regardez, que ce missel est beau!.. que ses ornements sont élégants!

GUATTINARA. Défiez-vous d'elle!

ISABELLE. C'est singulier, elle m'a dit la même chose de vous.

GUATTINARA, *à part.* Ah! c'est bon à savoir! (*A demi-voix.*) En revenant de la chapelle avec l'empereur, Votre Altesse pourrait le remercier de ma nomination de ministre, qui a produit le meilleur effet. Votre Altesse pourrait ajouter qu'elle a reçu des lettres du roi Emmanuel, son oncle...

ISABELLE, *naïvement.* Ce n'est pas vrai!

GUATTINARA. C'est égal... et qu'il lui serait agréable... ainsi qu'à vous-même... que le roi d'Espagne m'accordât son ordre de la Toison d'Or, complément de ma dignité! (*Vivement et à voix basse, voyant Marguerite qui se lève.*) Mais la princesse Marguerite nous regarde et nous écoute peut-être!

ISABELLE. Elle n'en a pas l'air!

GUATTINARA. Raison de plus... (*Affectant de parler à haute voix.*) Oui, Madame, Sa Majesté se flatte de voir Votre Altesse ce matin à la chapelle du palais, et demain, ce sont ses propres paroles, à la réception qui aura lieu dans vos petits appartements.

ISABELLE, *avec terreur.* Ah! par sainte Isabelle, ma patronne, que vais-je devenir?

MARGUERITE, *s'approchant vivement.* Qu'est-ce donc, Madame, qui cause le trouble où je vous vois?

ISABELLE. Comment, vous n'entendez pas? l'empereur qui nous demande pour demain une soirée intime?.. quel divertissement lui donner...

MARGUERITE. Le fait est qu'en sa qualité de roi... il est plus difficile qu'un autre à amuser... mais en y mettant de l'amour-propre, il est impossible que nous n'en venions pas à notre honneur; nous lui ferons de la musique... et si vous le voulez même, je vous donnerai lecture d'un conte que je viens de terminer... et dont le titre piquera peut-être la curiosité de Sa Majesté et de nos jeunes seigneurs.

ISABELLE. Vous l'appelez?..

MARGUERITE. *Ce qui plaît aux dames.*

ISABELLE. Me voilà sauvée!.. Ah! que vous êtes bonne, (*Étourdiment.*) quoi qu'on en dise...

MARGUERITE, *regardant Guattinara qui fait un geste pour empêcher Isabelle de parler. Quoi qu'on en dise!..* voilà, seigneur Guattinara, une déclaration de guerre... qui doit venir de vous!

GUATTINARA. Votre Altesse me juge mal; elle n'a pas, auprès de l'empereur, de serviteur plus dévoué à ses intérêts.

MARGUERITE, *d'un air railleur.* En vérité...

GUATTINARA. Je puis vous le prouver!

MARGUERITE, *de même.* Eh! mais, vous êtes assez habile pour cela!

GUATTINARA. Votre Altesse avait fait remettre ce matin par Babiéça une demande, que Sa Majesté paraissait peu disposée à accorder... et c'est moi qui, par mes instances... ai déterminé l'empereur à consentir à votre départ.

MARGUERITE, *à part.* O ciel!

GUATTINARA. Il m'a chargé de vous annoncer que vous pouviez dès aujourd'hui quitter Madrid... aussi je vais faire préparer le sauf-conduit dont vous avez besoin, et j'aurai l'honneur de le remettre moi-même à Votre Altesse! (*Il salue Marguerite et sort par la porte à gauche, tandis qu'Isabelle et ses femmes sortent par le fond.*)

—

SCÈNE V.

MARGUERITE, *seule.* Quitter Madrid!.. il me le permet! et c'est moi qui, en brusquant la partie, l'ai perdue peut-être... Hier soir, cependant, quand je me suis retirée sans répondre à l'empereur et sans le regarder... il m'avait semblé voir dans ses yeux un dépit... une colère... qui me donnait bonne espérance. (*Avec un soupir.*) Allons, tout le monde se trompe, même les femmes... et je me serai trompée! (*Avec douleur.*) Mon frère! mon frère bien-aimé!.. moi qui, en quittant notre pays, avais juré de te délivrer, de te ramener avec moi, je pars!.. sans te voir, sans t'embrasser, sans t'avoir parlé de la France... Ah! ce n'est ni l'audace ni le courage qui m'ont manqué; que de fois, le sourire sur les lèvres et le désespoir dans le cœur, j'ai pensé à toi pour avoir la force d'être coquette et de plaire! Mais que puis-je à présent? seule et sans amis, dans cette cour où tout m'abandonne... (*Apercevant Henri d'Albret qui entre, et poussant un cri de joie.*) Ah! Henri d'Albret!

—

SCÈNE VI.

MARGUERITE, HENRI D'ALBRET.

HENRI, *s'inclinant devant elle.* Madame... Madame!.. je vous revois enfin!

MARGUERITE. Vous dans ce palais!.. vous, Henri, que je croyais toujours blessé et prisonnier.

HENRI. Je suis guéri... je suis libre, et j'accours à Madrid pour solliciter...

MARGUERITE. Quoi donc?..

HENRI. La faveur d'être remis en prison avec le roi.

MARGUERITE. Est-il possible?

HENRI. Ce n'est pas aisé, je le sais, mais avec des protections!!!... et j'en ai! vous d'abord, madame Marguerite! Gentilhomme de votre maison, je suis à vous, à Votre Altesse Royale... je vous appartiens plus qu'au roi votre frère, et quand j'ai su que vous étiez à Madrid. . je me suis dit : J'irai! la princesse fera bien quelque chose pour un fidèle serviteur.

MARGUERITE. Eh! mon pauvre d'Albret, je ne puis rien pour moi-même... je n'ai pu encore parvenir jusqu'au roi, et si vous avez des protections, dites-le-moi vite... je ne suis pas fière, j'en userai!

HENRI. Vous, grand Dieu!

MARGUERITE. Dans la position où nous sommes... tout peut servir... il ne faut rien négliger... Voyons, parlez!

HENRI. Vous savez, Madame, ce jour, où, à Fontainebleau, j'écrivais sous votre dictée ce conte si intéressant et si vrai, où un pauvre gentilhomme voudrait, au prix de son sang, mériter seulement un regard d'une grande dame...

MARGUERITE. Je ne me rappelle pas.

HENRI. A telles enseignes que ce conte n'était pas fini... et pour en connaître le dénoûment... je vous dis : « A demain, n'est-ce pas, Madame? » Mais Votre Altesse m'arrêta d'un regard triste et sévère en me répondant : « Non, pas demain, Henri, car demain tous les gentilshommes partent pour la guerre avec le roi de France. » Alors le soir j'écrivis à ma mère, au Béarn, pour qu'elle m'envoyât sa bénédiction, et le lendemain je vins, avant de partir, demander les ordres de Votre Altesse...

MARGUERITE. C'est vrai!

HENRI. Et Votre Altesse me dit : « Veillez sur le roi mon frère, et ne le quittez pas. » Je me suis battu à Pavie à ses côtés; j'ai été blessé auprès de lui, et fait prisonnier avec lui... Vous l'a-t-il écrit, Madame?

MARGUERITE. Ah! tant de malheurs, tant de souffrances l'ont accablé depuis ce jour fatal...

HENRI. Qu'il m'a oublié! (*Avec douleur.*) Je ne lui demandais qu'une chose! qu'il vous apprît que vos ordres avaient été exécutés... Ah! les princes sont tous des ingrats!

MARGUERITE, *le regardant en souriant.* Et les princesses?..

HENRI. Ah!.. j'en connais de si fières et de si terribles, qu'elles n'accorderaient pas à ceux-là même qui les servent le mieux un regard d'affection ou de pitié!

MARGUERITE, *lui tendant la main.* Je ne suis pas de celles-là, Henri!

HENRI, *s'inclinant, et lui baisant la main.* Ah! que j'étais injuste! Disposez de moi, Madame; parlez! commandez!

MARGUERITE, *souriant.* Eh! mais, je ne vous demande que d'achever votre histoire, que vous avez prise peut-être d'un peu haut!

HENRI. Non, Madame, c'était nécessaire.

MARGUERITE. C'est juste; nous autres conteurs ou historiens, avons nos priviléges...

HENRI. Quand le roi fut transporté en Espagne, je voulus le suivre, toujours pour vous obéir; mes blessures ne le voulurent pas! et on me laissa seul dans une forteresse;... c'est-à-dire seul... aux soins du geôlier et de sa nièce... qui était ma garde-malade, et grâce à sa protection...

MARGUERITE. Ah!.. c'est là la protectrice dont vous me parliez... une jeune fille...

HENRI. Non, Madame, une jeune femme.

MARGUERITE. Qui vous aimait?...

HENRI, *vivement.* Oh! non, Madame... (*Tristement.*) Moi! personne ne m'aime!

MARGUERITE. Vous mentez, car vous rougissez! ainsi, c'est convenu, elle vous aimait... et vous aussi sans doute?

HENRI, *avec chaleur.* Oh! pour cela... je jure à Votre Altesse que cela n'était pas, et que c'était bien impossible.

MARGUERITE. Et... pourquoi?

HENRI, *avec embarras.* Pourquoi?.. pour des raisons...

MARGUERITE. Que vous ne pouvez pas dire?..

HENRI. Si, Madame!.. La plus forte de toutes, c'est que j'en aime une autre!

MARGUERITE. Bah! vous autres hommes, cela n'empêche pas.

HENRI. Ah! quel blasphème!.. et si vous saviez... si vous connaissiez celle que j'aime!..

MARGUERITE, *vivement.* Je ne veux pas la connaître... mais je désire savoir le dénoûment de votre histoire, qui n'en finit pas!

HENRI. M'y voici, Madame, m'y voici... La nièce du geôlier, qui était venue passer quelque temps avec son oncle, la petite Sanchette, était mariée au courrier du roi, le seigneur Babiéça.

MARGUERITE, *étonnée.* Vraiment!

HENRI. Et en repartant pour Madrid, elle me dit tout bas: « Comptez sur moi; avant un mois, vous serez libre. » Ce qui est en effet arrivé... mais j'ignore comment...

MARGUERITE. Je le sais, moi! Parce que Sanchette et son mari sont des puissances à la cour. Tous deux protégés par l'empereur, protégés par Guattinara, le nouveau ministre!.. et vous pouvez en effet par eux...

HENRI, *avec embarras.* C'est que j'aimerais mieux ne pas... m'adresser à Sanchette...

MARGUERITE. Pourquoi?

HENRI, *de même.* Je ne saurais le dire... (*Vivement.*) Et puis, j'ai une autre protectrice!

MARGUERITE. Encore une!..

HENRI. Au moment où j'allais me prendre de querelle avec un capitaine des hallebardiers, qui refusait de me laisser passer, paraît une jeune dame devant qui je m'incline et qui, en entendant mon nom, s'écrie: « Monsieur le comte Henri d'Albret, ce fidèle serviteur de François Ier! — Ah! vous êtes Française, lui dis-je? — Non, Espagnole... mais, espérez en Dieu et en vos amis, je vous obtiendrai une audience de l'empereur, ce matin, après la messe. »

MARGUERITE. Eh! qui donc aurait un tel crédit?

HENRI. Je l'ignore! Une jeune fille, vêtue de blanc, l'air doux et triste! Je crois même qu'elle venait de pleurer, car elle avait encore les yeux rouges... et tenez, la voici!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLÉONORE, *précédée de deux pages qu'elle renvoie du geste après son entrée, sortant de la porte à droite.*

MARGUERITE, *bas, à Henri.* La sœur de Charles-Quint!.. la princesse Éléonore d'Autriche!

ÉLÉONORE, *s'avançant vivement vers Henri.* Monsieur d'Albret!.. Entrez vite, entrez dans cette galerie où il n'y a personne! L'empereur, qui sort de la messe, va y passer pour se rendre au conseil! Je n'ose vous répondre qu'il vous accordera votre demande... mais, du moins, vous le verrez!.. C'est tout ce que je puis.

HENRI. Ah! Madame, quelle reconnaissance!..

ÉLÉONORE. Allez! allez! ne perdez pas de temps! (*Henri sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, ÉLÉONORE.

MARGUERITE. Merci, Éléonore, merci! C'est à moi que vous rendez service, en protégeant un gentilhomme de notre maison.

ÉLÉONORE. Si loyal! si brave!

MARGUERITE. Vous le jugez bien!

ÉLÉONORE. Et pourtant si modeste! si respectueux! A peine osait-il lever sur moi ses regards!

MARGUERITE. Ne vous y fiez pas!.. Il n'y a rien de terrible comme les gens qui y voient... les yeux baissés! et M. d'Albret a fort bien remarqué que Votre Altesse venait de pleurer.

ÉLÉONORE, *troublée.* Moi!

MARGUERITE, *vivement.* S'il s'agissait d'un bonheur!.. je serais discrète; mais d'une peine!.. pourquoi ne pas me permettre de la partager? pourquoi, depuis mon arrivée à Madrid, la seule personne que j'aimerais... à aimer, semble-t-elle m'éviter et me craindre?.. Je l'ai vu!

ÉLÉONORE. C'est vrai, princesse, je ne sais pas mentir! On vous dit si spirituelle... et d'un mérite si supérieur... que cela effraie!

MARGUERITE. De loin!.. comme ces châteaux redoutés à la ronde, où l'on prétend qu'il revient des esprits! On approche!.. et que trouve-t-on?... rien! Il en est ainsi de moi, n'est-ce pas?

ÉLÉONORE. Oh! non. Ce que vous dites là le prouve. Et puis... je suis Espagnole et dévote! Mon confesseur me répétait que vous étiez mauvaise catholique.

MARGUERITE. Il ne s'y connaît pas!

ÉLÉONORE. Qu'en France, et près du roi, votre frère, vous défendiez toujours les protestants.

MARGUERITE. Quand on les opprimait. Je suis toujours du parti de ceux... qui pleurent. (*Avec chaleur et amitié.*) Voyons! confiez-moi vos chagrins, je vous dirai les miens, car j'en ai beaucoup!

ÉLÉONORE. Pas plus que moi! J'avais dix ans à peine quand l'empereur Charles-Quint, mon frère, me maria...

MARGUERITE. A dix ans?..

ÉLÉONORE. Pour parfaire un traité de commerce, à un vieux prince valétudinaire, que je n'ai jamais vu!.. Eh bien! aujourd'hui, c'est plus terrible encore! Pour acquitter ses dettes envers le connétable de Bourbon, qui lui a fait gagner la bataille de Pavie... il lui a promis ma main.

MARGUERITE. Un traître à la France, sa patrie!

ÉLÉONORE. A François Ier, son souverain.

MARGUERITE. Et vous obéiriez?..

ÉLÉONORE. Jamais! jamais ma main ne sera le prix d'une trahison. — Vous l'épouserez, a dit mon frère, ou vous entrerez au couvent! — Et moi j'ai répondu: J'entrerai au couvent.

MARGUERITE. O noble et généreuse fille!

ÉLÉONORE. Et comme je fondais en larmes, il m'a dit: Finissons, je suis pressé. Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir encore et vous décider. Et il m'a quittée dans une colère épouvantable, pour aller à la messe!.. Comme cela doit lui profiter! Mais il n'avait pas besoin d'attendre... ce sera demain comme aujourd'hui.

MARGUERITE. Vous entrerez au couvent?

ÉLÉONORE. Avec joie; car ce ne sera pas pour longtemps, je l'espère... et Dieu m'appellera bien vite à lui.

MARGUERITE. Un si profond découragement... au printemps de la vie... au moment où tout est joie et espérance... Éléonore, on peut tout me dire, à moi. Je suis Française, et pourtant, croyez-le bien, aussi bonne catholique que vous.

(*La regardant attentivement, et après un instant de silence.*) Etes-vous bien sûre, quand vous serez au couvent, de n'y penser qu'à Dieu?..

ÉLÉONORE. Moi!..

MARGUERITE. Cherchez bien!.. N'y aurait-il pas, au fond de votre haine pour le connétable... quelques sentiments plus tendres... pour un autre?..

ÉLÉONORE, *vivement.* Oh! non...

MARGUERITE. Prenez garde... si vous le niez avec tant de vivacité... je vais croire que j'ai rencontré juste.

ÉLÉONORE. Quoi! vous pourriez supposer?..

MARGUERITE, *avec un soupir.* Je suppose toujours, avec les jeunes veuves comme moi... et cela pour cause.

ÉLÉONORE, *étourdiment.* Quoi! vous aimeriez aussi?..

MARGUERITE, *souriant.* Aussi!..

ÉLÉONORE, *confuse, et à part.* O ciel!

MARGUERITE, *vivement.* Ne vous effrayez pas, je n'en dirai rien... Nous sommes deux alliées naturelles, deux opprimées qui devons faire cause commune... Voyons... (*Avec un sourire d'interrogation.*) Il est beau?.. (*Éléonore fait signe que oui.*) Brave? (*Même geste.*) Digne de vous par le rang?

ÉLÉONORE. Oh! oui.

MARGUERITE, *vivement.* Vous n'irez pas au couvent... vous l'épouserez.

ÉLÉONORE, *effrayée.* Taisez-vous, taisez-vous!.. Que ces murs ne vous entendent pas!.. des obstacles éternels, infranchissables... sur lesquels il ne faut pas même arrêter sa pensée...

MARGUERITE. C'est pour cela qu'on y pense... Je ne suis pas bien sûre qu'il n'y ait pas aussi, de par le monde, quelque jeune chevalier que tout sépare de Marguerite... Mais qui oserait dire ici-bas qu'une chose est impossible... avec la foi, l'espérance... et un peu de charité pour ceux... que nous aimons!..

ÉLÉONORE. Et moi, qui croyais que vous n'aimiez au monde que votre frère!

MARGUERITE, *gaiement.* Il y a temps pour tout!.. (*Sérieusement.*) Mais vous dites vrai : Lui d'abord! sa liberté et sa gloire... avant mon bonheur et ma vie!... et je tremble en ce moment d'être obligée de quitter Madrid.

ÉLÉONORE. Que me dites-vous là!.. ce n'est pas possible... il faut y rester à tout prix... Vous ne savez donc pas que depuis deux mois... le roi de France, séparé de tous ses serviteurs, est renfermé dans une tourelle étroite et obscure... attenante au palais... une cellule d'ancien couvent.... ou plutôt un cachot!

MARGUERITE. Qui vous l'a dit?..

ÉLÉONORE, *avec chaleur.* Que vous importe?.. je le sais!.. en proie à toutes les tortures, livré au désespoir... ne croyant plus jamais revoir ni la France, ni sa sœur qu'il appelle...

MARGUERITE. Qui vous l'a dit?

ÉLÉONORE. Une fièvre ardente le dévore en ce moment; ses jours sont en danger, et ni l'empereur, ni le conseil de Castille n'en sont instruits; ses geôliers seuls connaissent la vérité et la cachent à tous les yeux!

MARGUERITE. Et d'où le savez-vous?

ÉLÉONORE. Qu'importe? si j'en suis certaine... si je viens, sous le sceau du secret, et sur le salut de mon âme... vous dire à vous, Marguerite, ne parlez pas de moi, ne me trahissez pas... mais sauvez votre frère qui se meurt?.. Me croyez-vous maintenant?

MARGUERITE, *l'embrassant.* Merci, merci, ma sœur...

ÉLÉONORE, *troublée.* Ma sœur!.. Ah! un tel nom...

MARGUERITE. Si j'en connaissais un plus doux... je vous le donnerais, à vous qui semblez partager ma peine!.. mais il n'y a pas de temps à perdre... il faut que je voie l'empereur.

ÉLÉONORE. Le moment est mal choisi... vous n'obtiendrez rien de lui, car il était, hier soir, furieux contre vous!

MARGUERITE. Vous en êtes sûre...

ÉLÉONORE, *avec impatience.* Eh oui!... (*D'un ton de reproche.*) Aussi!.. quand il semblait désirer si vivement cette aumônière brodée par vos mains... quelle maladresse de ne pas la lui offrir!...

MARGUERITE, *avec doute.* Vous croyez?..

ÉLÉONORE. Il en a été tellement blessé... qu'après votre départ... il a gardé le silence et s'est mordu les lèvres en souriant, ce qui est chez lui un signe de grande colère.

MARGUERITE, *avec joie.* En vérité?..

ÉLÉONORE. Et lorsque les envoyés des Pays-Bas sont venus lui annoncer la révolte de la ville de Gand... il ne les a seulement pas écoutés... et s'est contenté de murmurer votre nom entre ses dents... en s'écriant : Qu'elle n'espère jamais rien de moi!

MARGUERITE, *souriant avec espoir.* Ah!.. je crois que je peux demander... le moment est excellent... conduisez-moi vers lui?

ÉLÉONORE. A l'heure qu'il est, c'est impossible... le roi est entré depuis longtemps dans la salle du conseil...

MARGUERITE. Raison de plus! c'est au conseil que je veux lui parler.

ÉLÉONORE. Vous!

MARGUERITE. Comme envoyée de ma mère, Louise de Savoie, régente de France!..

ÉLÉONORE. Nul n'y peut pénétrer, et surtout une femme!..

MARGUERITE, *avec effroi.* Que me dites-vous là?

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTES, BABIÉÇA, *sortant de la porte à gauche, tenant sous le bras un portefeuille, et à la main un mouchoir, des gants et une aumônière.*

BABIÉÇA, *s'approchant vivement de Marguerite.* Madame, Madame, vous qui êtes mon bon ange, ne pourrais-je obtenir de vous un moment d'audience?...

MARGUERITE, *avec dépit.* Me demander une audience, à moi qui n'en puis obtenir!.. (*A Babiéça.*) Tout à l'heure, Babiéça, je suis à vous. (*A Éléonore.*) Quoi, si le conseil se prolonge jusqu'à ce soir, personne ne pourra entrer dans la salle des séances?

ÉLÉONORE. Que les grands d'Espagne.

BABIÉÇA, *s'avançant.* Et moi...

MARGUERITE, *le regardant d'un air gracieux.* Ah!.. ce cher Babiéça!

BABIÉÇA, *lui montrant les objets qu'il tient.* Pour porter à l'empereur son portefeuille, ses gants, son mouchoir et son aumônière!

MARGUERITE, *se mettant vivement à la table et écrivant.* Je suis à toi. (*Écrivant.*) Sire, en vous avouant hier soir que je brodais cette aumônière pour le plus loyal des chevaliers, c'était vous dire qu'elle était destinée à Votre Majesté!.. Or, un loyal chevalier ne refuse rien aux dames... (*Se retournant vers Babiéça.*) Eh bien!.. parle... je t'écoute.

BABIÉÇA, *se penchant près de Marguerite, qui écrit, et lui parlant à demi-voix.* Tout à l'heure, en rentrant chez moi, j'ai regardé, comme tout le monde... par le trou de la serrure...

MARGUERITE, *écrivant toujours.* Très-mauvaise habitude... qui doit porter malheur.

BABIÉÇA. C'est ce qui est arrivé... car le verrou était mis et Sanchette écrivait.

MARGUERITE, *vivement.* Je sais à qui!

BABIÉÇA, *de même.* En vérité?

MARGUERITE, *se levant.* Je vous le dirai plus tard... l'empereur attend! Mais vous lui portez là une aumônière...

BABIÉÇA. A laquelle il tient... car elle sert depuis longtemps!..

MARGUERITE. Et elle n'est pas digne d'un puissant monarque tel que lui!.. Vous lui remettrez en échange celle-ci, (*Prenant celle qu'elle a à son côté.*) et lui direz... (*Mettant dans l'aumônière la lettre qu'elle vient d'écrire.*) que c'est un cadeau d'une dame...

BABIÉÇA. J'ajouterai : d'une noble et jolie dame.

MARGUERITE. Si vous voulez. Partez vite!

BABIÉÇA. Oui, Madame, mais Votre Altesse me dira...

MARGUERITE, *le suivant des yeux.* Sans doute. (*Babiéça sort.*) Que le ciel le conduise, et surtout hâte son retour!

ÉLÉONORE. On vient! c'est Guattinara!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTES, GUATTINARA.

GUATTINARA. J'apporte à Votre Altesse Royale le sauf-conduit que je lui ai promis.

ÉLÉONORE. O ciel!

GUATTINARA. J'y ai fait tant de diligence, que rien, je l'espère, ne s'opposera à son départ.

MARGUERITE, *regardant du côté de la porte à droite.* Peut-être!..

GUATTINARA, *étonné.* En quoi donc?

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENT, BABIÉÇA, *rentrant par la porte à droite.*

BABIÉÇA. L'empereur attend madame la princesse Marguerite.

GUATTINARA, *stupéfait.* L'empereur... et où donc?

ÉLÉONORE. En l'audience de Castille.

GUATTINARA. Et pourquoi?

MARGUERITE. Pour plaider en plein conseil, et contre vous, Guattinara, la cause de mon frère. (*Elle s'élance avec Babiéça par la porte à droite. Éléonore sort par le fond, et Guattinara reste debout, immobile, et frappé d'étonnement. — La oile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cour circulaire ; à gauche, sur le second plan, un balcon en pan coupé. A côté du balcon, dans le mur, une niche où est une madone. Au premier plan, la porte de la chambre du roi. A droite, sur le second plan et faisant face au balcon, un pan coupé sur lequel est un portrait en pied de saint Pacôme. Au premier plan, faisant face à la chambre du roi, la porte des gardiens de la tour. A droite du spectateur, une table sur laquelle est une corbeille de fleurs et ce qu'il faut pour écrire.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GUATTINARA. Marguerite, ma mortelle ennemie, réconciliée avec l'empereur! Marguerite, que je viens de conduire auprès de son frère! Ah! si élevé qu'on soit, il faut toujours prévoir et craindre les caprices du maître!

—

SCÈNE II.

GUATTINARA, CHARLES-QUINT.

(*Pendant ces derniers mots, le tableau en pied de saint Pacôme, qui est placé sur le pan coupé à droite, a glissé dans la boiserie. Charles-Quint est entré lentement et s'est arrêté derrière Guattinara, qu'il écoute.*)

GUATTINARA. Ah! pourquoi a-t-on un maître?

CHARLES-QUINT, *lui mettant la main sur l'épaule.* Parce que tout le monde en a, Guattinara, même les rois, qui ne font pas toujours leurs volontés.

GUATTINARA, *se retournant effrayé.* Vous, sire!.. et d'où Votre Majesté vient-elle ainsi?

CHARLES-QUINT. De mon oratoire!..

GUATTINARA. Et quand donc le roi a-t-il fait pratiquer cette porte secrète?..

CHARLES-QUINT. Ce n'est pas moi!.. c'est le beau, l'élégant Philippe d'Autriche, qui s'enfermait tous les jours là, dans son oratoire!

GUATTINARA. Lui!.. si peu dévot!

CHARLES-QUINT. Pour se soustraire à la jalousie, ou plutôt à l'amour de ma pauvre mère, Jeanne de Castille, qui voulait toujours le retenir au palais; et par cette tour et cet escalier...

GUATTINARA. Je comprends!

CHARLES-QUINT, *mettant le doigt sur ses lèvres.* Secret de famille!

GUATTINARA. Qui vous a fait accepter ce lieu pour prison?

CHARLES-QUINT. Quand tu me l'as proposé.

GUATTINARA. Je crois même que c'est Votre Majesté qui m'en a fait venir l'idée!

CHARLES-QUINT. C'est possible!

GUATTINARA. Et comment, sire, malgré la résolution que vous aviez prise, avez-vous permis à la princesse Marguerite de pénétrer dans cette tour? car je ne l'y ai amenée que par votre ordre, et voilà près de deux heures qu'elle y est.

CHARLES-QUINT. C'est ta faute!

GUATTINARA. Ma faute!

CHARLES-QUINT. Ou l'indiscrétion de quelques gardiens...

GUATTINARA. Ils sont plus prisonniers que leur captif, et ne sortent pas d'ici; c'est moi, seul, qui communique avec eux.

CHARLES-QUINT. Eh bien! alors, c'est toi qui as rendu compte à Marguerite des traitements qu'éprouvait son frère...

GUATTINARA. Ah! sire...

CHARLES-QUINT. Traitements que j'ignorais moi-même, et contre lesquels j'ai dû m'élever!.. il était de mon devoir, de mon honneur, d'accueillir des plaintes dont elle eût fait retentir toutes les cours de l'Europe, et qu'il valait mieux écouter... entre nous... dans le conseil.

GUATTINARA. Elle y a donc parlé?

CHARLES-QUINT. Avec une habileté, une chaleur, une éloquence à laquelle tu ne te serais jamais attendu... ni moi non plus!.. Par saint Jacques, elle a plaidé la liberté de son frère et la paix avec la France, de manière à nous prouver que c'était l'avantage de l'Espagne!.. Si tu avais vu avec quel art, quelle flatterie, quelle adresse, elle parait tous mes arguments, évitant de me blesser, et ne cherchant qu'à me désarmer!.. à chaque instant, je me sentais perdre du terrain!.. et moi encore! ce n'était rien..... je me défendais ; mais tous mes vieux conseillers, sous la puissance de sa parole et le feu de son regard, ne faisaient plus attention à mes signes de tête ni à mes gestes de mécontentement; ils ne voyaient qu'elle; et quand elle s'est écriée : Mon frère



HENRI, *s'inclinant*. Madame, Madame, je vous revois enfin. — Acte 1er, scène 6.

est en danger, et s'il succombe ici... dans le palais de vos rois, la postérité accusera donc Charles-Quint, ce monarque si généreux et si magnanime, de s'être défait par le fer ou par le poison d'un ennemi redoutable; elle dira donc que François Ier, même captif, a fait peur à l'Espagne; et vous savez tous, Messeigneurs, a-t-elle continué en étendant la main vers eux, que l'Espagne ne craint personne... vous le prouverez. — Oui, oui, se sont-ils tous écriés en se levant; et j'ai vu le moment où ils allaient, par fierté espagnole, voter la liberté du roi de France... sans rançon!.. Je me suis empressé, en partageant cet élan généreux, de remettre une délibération importante à la prochaine séance du conseil, que j'aurai soin de ne plus rassembler.

GUATTINARA. A la bonne heure!

CHARLES-QUINT. Mais le moyen après cela de refuser à Marguerite la permission de voir son frère... quand tout le conseil le demande, et que, soi-même, on y est naturellement porté!.. Cependant la générosité a des bornes, surtout la générosité politique, et je n'entends pas que cet entretien se prolonge... d'autant que je crois peu au danger du roi.

GUATTINARA. Ce danger est réel.

CHARLES-QUINT. C'est une ruse dont tu es la dupe!

GUATTINARA. Votre Majesté se trompe!.. Quand la princesse Marguerite est arrivée ici, avec moi, elle s'est élancée dans la chambre de son frère... il était pâle et sans connaissance, ne répondant ni à ses cris, ni à ses larmes, ni à ses caresses; alors elle est entrée dans un désespoir qui aurait touché son plus cruel ennemi...

CHARLES-QUINT. C'était donc vrai?..

GUATTINARA. Le gouverneur de la tour vous dira que le roi est au plus mal.

CHARLES-QUINT. Qu'a-t-il donc?

GUATTINARA. On n'en sait rien.

CHARLES-QUINT. Il fallait avertir mon médecin.

GUATTINARA. Il n'a pas voulu le voir...

CHARLES-QUINT. Lui prodiguer des soins...

GUATTINARA. Il les a repoussés...

CHARLES-QUINT. Il fallait le forcer à vivre.

GUATTINARA. De par le roi?

CHARLES-QUINT. Eh oui!

GUATTINARA. Et s'il veut mourir?

CHARLES-QUINT, *se frappant le front*. Il en est capable!.... pour m'enlever mon prisonnier... me priver de sa rançon... C'est un plan diabolique... conçu et combiné dans le but de

renverser tous mes projets et de ne m'en laisser que la honte!

GUATTINARA. Vous croyez?..

CHARLES-QUINT. J'en suis sûr... Ces hommes de guerre ne savent rien... que mourir!.. Le beau mérite!.. S'il en est ainsi, qui peut déjouer ce complot?

GUATTINARA. Une seule personne, et, par malheur encore, c'est Marguerite.

CHARLES-QUINT. Qu'elle reste donc!.. qu'elle reste près de lui jusqu'à ce qu'elle m'ait rendu ce service!

GUATTINARA. D'après sa demande, j'ai écrit au prieur des dominicains de m'envoyer un moine de son ordre.

CHARLES-QUINT. Deux s'il le faut! n'épargne rien...

GUATTINARA. Et discrètement je me suis retiré.

CHARLES-QUINT. Tu as bien fait... J'ai permis aussi au comte Henri d'Albret, non pas, comme il m'en suppliait, de partager la captivité de son maître, mais de passer aujourd'hui quelques heures à ses côtés!.. On monte l'escalier... il est inutile qu'on me voie! Si le danger augmente, qu'on m'avertisse... ou plutôt... je reviendrai tantôt, savoir par moi-même... Adieu! adieu! (*Il sort par le tableau de saint Pacôme, qui se referme sur lui.*)

GUATTINARA, *seul, et regardant le tableau qui se referme.* O bienheureux saint Pacôme!.. et moi aussi, je pourrai bien t'invoquer!..

—

SCÈNE III.

HENRI, GUATTINARA.

HENRI, *entrant par la porte du fond.* Merci, camarade, merci!.. j'y vois maintenant!.. Cet escalier en colimaçon est obscur comme l'antichambre de l'enfer.

GUATTINARA. Que voulez-vous, Monsieur? Qui êtes-vous?

HENRI. Le comte Henri d'Albret, sujet et officier du roi de France, retenu captif en cette tour, laquelle on prendrait difficilement pour une résidence royale... Du reste, j'ai un permis de l'empereur (*Il le lui présente.*) pour être admis près de mon souverain.

GUATTINARA, *le regardant.* Pendant quelques heures seulement.

HENRI. Mais j'espère que bientôt on me permettra de lui rendre chaque jour les devoirs d'un bon serviteur, ceux que j'avais l'honneur de remplir auprès de lui au Louvre et à Fontainebleau.

GUATTINARA. Quand il était roi!

HENRI. Il l'est toujours, Monsieur! et plus encore, il est malheureux... Je vous prie de me faire conduire vers lui...

GUATTINARA. Il est de ce côté...

HENRI. Et la princesse Marguerite?..

GUATTINARA. La voici! (*S'adressant à Marguerite.*) L'empereur me fait dire, Madame, que Votre Altesse peut rester auprès de son frère tout le temps qu'elle jugera nécessaire et convenable.

HENRI, *à part.* Quel bonheur! (*Guattinara salue la princesse, et sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IV.

MARGUERITE, HENRI.

HENRI, *attendant que Guattinara soit sorti.* Me voici, Madame... Je n'ai tardé que pour mieux remplir vos ordres, et vous avez pu savoir déjà, par le révérend père dominicain, que tout marchait au gré de nos vœux.

MARGUERITE. Il n'est plus question de nos projets; n'y pensons plus, Henri! Avant de rendre mon frère à la liberté, il faut le rendre à la vie.

HENRI. Que dites-vous? grand Dieu!

MARGUERITE. Que je l'ai trouvé dans un état d'abattement que personne ne peut s'expliquer! Il est sans fièvre, sans souffrance, et ses forces l'abandonnent! et ma vue qui lui faisait répandre des larmes de joie, ne pouvait cependant le distraire... d'une pensée constante qui le préoccupe; (*Avec désespoir.*) il a au cœur un secret dessein qu'il veut dérober à tous les yeux.

HENRI. Même aux vôtres?

MARGUERITE. Il l'espère en vain... Je tremble de l'avoir deviné... En rapprochant la situation où je le vois... du rapport de ses gardiens qui prétendent que, depuis quelques jours, il n'a pris aucune nourriture... une horrible pensée m'est venue...

HENRI, *effrayé.* Laquelle?

MARGUERITE. Le roi François Ier, à qui on a ôté tout moyen d'attenter à ses jours, veut se laisser mourir de faim.

HENRI. Mourir de faim?

MARGUERITE. Oui... Il regarde sa captivité comme le fardeau, comme la ruine de la France... il veut la délivrer par sa mort.

HENRI. Nous ne le souffrirons pas.

MARGUERITE. Non! non... Mais il n'y a pas à lui en parler .. car, si c'est un parti pris... il n'en conviendra pas.

HENRI. Écoutez... c'est sa voix...

MARGUERITE. Il m'appelle... (*S'avançant.*) Me voici, me voici, mon frère!...

HENRI. O mon roi! ô vainqueur de Marignan! (*François Ier paraît sur le seuil de la porte à gauche, conduit par Marguerite.*)

—

SCÈNE V.

HENRI, FRANÇOIS Ier, MARGUERITE.

FRANÇOIS Ier, *à Marguerite.* Tu m'avais quitté?.. Cette chambre est si sombre et si triste!.. c'est l'Espagne! tandis que toi... c'est la France!.. Ah! d'Albret?..

HENRI. Sire?

FRANÇOIS Ier. Et tes blessures?

HENRI. Grâce au ciel, ce bras peut encore servir Votre Majesté... (*Il soutient le roi et le conduit jusqu'au fauteuil, à gauche.*)

FRANÇOIS Ier, *assis entre eux deux.* D'Albret!.. ma sœur!.. près de vous, mes amis, il n'y a plus d'exil.

MARGUERITE. L'exil!.. s'adoucit du moins. Voici M. d'Albret... qui a obtenu la permission...

HENRI. De voir, quelques heures, Votre Majesté.

MARGUERITE. Et moi, de rester près de vous, sire, tant que je le voudrai... Voilà déjà de meilleures nouvelles! aussi, nous allons passer tous les trois une bonne soirée... comme autrefois à Chambord.

HENRI. Ou à Fontainebleau.

FRANÇOIS Ier, *regardant avec douleur les murs de sa prison.* Oui, mes beaux ombrages de Fontainebleau... et ce palais, qu'embellissaient par mes soins les merveilles des arts. (*Il se détourne pour essuyer une larme.*)

MARGUERITE, *gaiement.* Il est de fait, sire, que vous nous y receviez mieux qu'ici... D'abord, vous nous y donniez à souper... et moi j'ai grand'faim.

FRANÇOIS Ier, *souriant.* En vérité, ma mignonne?..

MARGUERITE. Je n'ai rien pris depuis ce matin...

FRANÇOIS Ier. D'Albret... dis à mes gardiens de m'apporter cette collation... qu'ils avaient déposée dans ma chambre, hier, je crois, ou avant-hier. (*D'Albret sort.*)

SCÈNE VI.

FRANÇOIS Ier, MARGUERITE.

MARGUERITE, *vivement.* Avant-hier!.. Votre Majesté n'y avait pas touché!..

FRANÇOIS Ier. C'est tout simple... un malade n'a pas faim... un captif encore moins... Il faut pour cela le grand air... l'air de la liberté... tandis que toi, ma mignonne, si jeune et si fraîche... et libre... Tiens, tiens, voilà ton souper que l'on t'apporte... (*Aux geôliers.*) Bien! bien!.. maintenant laissez-nous. (*Après la sortie des geôliers et de Henri, à qui Marguerite a fait signe de s'éloigner.*) Là, près de moi, que je te regarde!.. que je ne te perde pas des yeux.

MARGUERITE, *s'asseyant à la table.* Ah! il m'eût été plus agréable... de partager cette collation avec Votre Majesté...(*Vivement.*) Je ne vous presse pas, sire...Dieu m'en préserve!.. Mais, quand je pense à nos repas en famille... Tenez, notre mère, qui depuis votre absence... veille à tout dans le royaume...qui a levé des troupes... garni nos places fortes...

FRANÇOIS Ier. En vérité... elle ne s'est ni découragée... ni effrayée?

MARGUERITE. Pas un instant. Tant que mon fils est vivant, me disait-elle, je ne crains rien. Son nom seul vaut une armée... tous les mauvais desseins sont comprimés dans le royaume devant la crainte continuelle de son retour.

FRANÇOIS Ier. Ma mère a dit cela?..

MARGUERITE. Et il reviendra... continuait-elle... Dieu me le dit, j'en suis sûre... car je ne veux pas mourir sans le voir et sans l'embrasser.

FRANÇOIS Ier. O ma mère... ô ma bonne mère!..

MARGUERITE. Que Dieu prolonge ses jours! (*Versant dans le verre qui est devant le roi.*) A sa santé, mon frère! (*François tressaille.*) Refuserez-vous d'y boire avec moi?

FRANÇOIS Ier. Non, non, donne... donne... quelques gouttes... (*Élevant son verre.*) Ma mère! (*Il boit.*) Ah! ce vin m'a ranimé..

MARGUERITE. Et votre fils, le dauphin, quoique enfant, si vous saviez comme il s'occupe de vous?.. Ma tante Marguerite, me criait-il, au moment du départ, dites à mon père que je l'attends.

FRANÇOIS Ier. Vraiment?

MARGUERITE. Pour apprendre de lui à manier mon épée et à monter mon premier cheval.

FRANÇOIS Ier. Mon fils!.. mon fils!.. il m'attend!..

MARGUERITE. Eh! oui, sire... il vous attend! (*Elle verse du vin à François Ier.*) Et il n'est pas le seul... bien d'autres encore... de jolies dames...

FRANÇOIS Ier. Hein! Que dis-tu?

MARGUERITE. Qui m'avaient chargée pour vous de tendres souvenirs.

FRANÇOIS Ier. En vérité... (*Il porte la main à son verre.*)

MARGUERITE. La belle duchesse de Châteaubriant... (*Glissant un biscuit dans le verre du roi.*) qui mourrait, je crois, si elle ne devait plus vous revoir.

FRANÇOIS Ier. La duchesse... elle pense encore à moi! (*Il mange le biscuit.*)

MARGUERITE. Elle!.. dites donc toutes les femmes de la cour.

FRANÇOIS Ier, *avec plaisir.* Toutes les femmes!.. (*Il boit.*)

MARGUERITE. Si vous saviez comme vous les avez rendues pieuses et exactes à l'église!.. (*Elle sert des conserves de fruits au roi.*) comme elles y venaient prier pour le roi... et quand on a su que je partais vers vous, que de recommandations! (*Elle glisse une cuiller au roi.*) et des nœuds de rubans... des cheveux... des écharpes

FRANÇOIS Ier, *vivement.* Vraiment!

MARGUERITE. Et même de petits billets bien tendres.

FRANÇOIS Ier, *prenant de lui-même un second biscuit.* Des billets... et de qui?

MARGUERITE. Je vous les donnerai... vous les lirez... Ah! je conçois votre désespoir d'être à Madrid! on n'y trouve ni aussi jolies femmes... ni aventures aussi piquantes...

FRANÇOIS Ier, *vivement et posant son verre.* Eh bien! Marguerite, c'est ce qui te trompe.

MARGUERITE. Que me dites-vous?

FRANÇOIS Ier. Qu'ici, dans ma captivité... il y a un mystère inouï... un secret dont je ne pouvais parler... car celle à qui je dis tout, ma sœur était loin de moi.

MARGUERITE, *avec chaleur.* La voici de retour... ainsi que nos causeries du soir... nos petits soupers en tête-à-tête!

FRANÇOIS Ier, *se retournant vivement en face de Marguerite.* Comme à Chenonceaux! imagine-toi, ma mignonne...

MARGUERITE. Vous allez vous fatiguer.

FRANÇOIS Ier. Non, non, n'aie pas peur.

MARGUERITE. Et si vous ne prenez pas des forces pour votre récit...

FRANÇOIS Ier. C'est inutile...

MARGUERITE. Non, non!.. Vous mangerez d'abord... ou je n'écoute rien!

FRANÇOIS Ier, *riant.* Marguerite, tu es donc toujours despote?..

MARGUERITE. Plus que jamais!

FRANÇOIS Ier. Alors!.. (*Il mange.*) Imagine-toi, ma mignonne, qu'une nuit, pendant mon sommeil, il me semblait voir une femme jeune et belle se pencher vers moi!

MARGUERITE. Mon frère François a toujours eu de ces rêves-là.

FRANÇOIS Ier. C'était une réalité!.. car au réveil, je trouvai près de moi un gant de femme... la main la plus jolie... la plus ravissante...

MARGUERITE. En fait de gants, l'imagination fait tout. (*Elle frappe sur l'assiette du roi pour qu'il mange.*)

FRANÇOIS Ier. Attends donc... (*Elle continue à frapper, il mange.*) Depuis ce moment, il ne s'est pas écoulé de semaine qui ne m'apportât quelques souvenirs mystérieux de la belle inconnue.

MARGUERITE. Elle a donc des intelligences avec les geôliers?..

FRANÇOIS Ier. Je n'en sais rien!.. tantôt c'est une lettre qui me prodigue des consolations, tantôt des chants français que j'entends au pied de la tour, ou de l'autre côté du Mançanarès... tantôt des fleurs, (*Montrant la corbeille, à droite.*) vois plutôt!.. qui me viennent d'elle, j'en suis sûr, et qui embellissent ma prison.

MARGUERITE. Quel joli sujet de conte!.. Mais enfin... elle, l'inconnue?..

FRANÇOIS Ier. Toujours invisible... Une nuit seulement... il y a un mois, je me débattais contre la fièvre et le délire... quand tout à coup, en étendant mon bras hors du lit, je sens tomber sur ma main une larme... Je veux jeter un cri. — « Silence!.. me dit-on à demi-voix... C'est moi! — Vous!.. ma bienfaitrice? — Oui, pour vous soigner. — Mais, qui êtes-vous? — Je ne puis le dire ni à vous ni à personne, sans me perdre!.. Je suis... je suis la femme qui vous aime!.. Silence, et dormez. » Elle était comme toi, elle était despote. Elle posa sa main sur mon front; et soit influence de cette main, soit faiblesse, je m'endormis; et à mon réveil, tout avait disparu!

MARGUERITE. C'est étrange! Et elle était jeune et belle?

FRANÇOIS Ier, *avec chaleur.* Si elle était belle!.. c'était une grâce, une démarche, et malgré le léger demi-masque qui couvrait ses traits, des yeux et des dents admirables!

MARGUERITE. Eh bien, quoique femme, (*Levant son verre.*) je bois à la belle inconnue... et à tous ses charmes!

FRANÇOIS Ier, *trinquant avec Marguerite.* Vrai Dieu! ma mignonne!.. nous pourrions boire longtemps!

—

SCÈNE VII.

FRANÇOIS Ier ET MARGUERITE, *à table*, HENRI, *sortant de la porte à droite, suivi de geôliers.*

HENRI. Que vois-je?

MARGUERITE. Le repas du roi... qui est fini! (*Le roi fait signe aux deux geôliers d'enlever la table. Les deux geôliers emportent la table par la porte du fond et disparaissent.*)

MARGUERITE, *bas, à Henri.* Pas un mot à mon frère sur son dessein, il en rougirait presque à nos yeux, maintenant qu'il y a renoncé. (*Regardant autour d'elle et voyant que les geôliers sont partis.*) Enfin, nous sommes seuls, sire, l'heure de la liberté est sonnée.

FRANÇOIS Ier. Que veux-tu dire?

MARGUERITE. Qu'il est un projet conçu par nous dont nous n'osions parler à Votre Majesté, avant d'être sûrs qu'elle pourrait nous seconder. Vous sentez-vous le courage... non... je veux dire la force de faire une ou deux lieues à cheval?..

FRANÇOIS Ier, *avec force.* Plus encore..... dussé-je en mourir!... Mourir libre! (*Avec abattement.*) Mais vous vous flattez d'un vain espoir... Ignorez-vous que jour et nuit veillent au pied de cette tour des soldats...

HENRI. Commandés aujourd'hui par le jeune comte de Villaréal...

MARGUERITE. La duchesse de Médina en répond. Il n'entendra rien... il ne verra rien... c'est convenu!

HENRI. Deux chevaux nous attendent au bord du Mançanarès, et plus loin, une voiture, des relais disposés...

FRANÇOIS Ier. Par qui?

MARGUERITE. Par le marquis de Santa-Fé, le grand écuyer!

FRANÇOIS Ier. Un ennemi à moi!.. que tu as supplié...

MARGUERITE, *fièrement.* Un esclave à qui j'ai commandé.

FRANÇOIS Ier, *souriant.* Je comprends... mais une fois en voiture, pour traverser l'Espagne?..

HENRI. Nous avons, sous un nom supposé et jusqu'à la frontière, un sauf-conduit délivré...

FRANÇOIS Ier. Par qui?

MARGUERITE. Par l'amirante de Castille.

FRANÇOIS Ier. Et sous quel prétexte?

MARGUERITE, *riant.* Sous prétexte qu'il m'adore et que je lui ai fait perdre la tête! Que voulez-vous? depuis quinze jours, je m'occupe; je n'aime pas à perdre mon temps, et pendant que je ne pouvais pas vous voir...

FRANÇOIS Ier. O sublime et vertueuse coquette!.. Mais pour descendre cet escalier et franchir ces murailles?.. c'est là le plus difficile.

MARGUERITE. A défaut de la terre, je me serais adressée au ciel. J'ai fait demander un moine... un dominicain... il est là...

FRANÇOIS Ier. Quel rapport cela peut-il avoir...

MARGUERITE. Un moine qui nous appartient. Vous sortirez, sire, sous son capuchon.

FRANÇOIS Ier. Moi! François Ier, m'enfroquer, prendre une robe de moine!..

MARGUERITE, *riant.* Qu'importe?.. pour un quart d'heure...

FRANÇOIS Ier. Et si cette ruse se découvrait, si j'étais arrêté? M'exposer aux railleries de ces orgueilleux Espagnols sous un pareil costume, sous un froc!.. Autant vaudrait être rasé, tonsuré et jeté dans un cloître... Non! un roi de France peut être vaincu et captif, mais ridicule... jamais!

HENRI, *vivement.* Sa Majesté a raison.

FRANÇOIS Ier, *de même.* N'est-ce pas? Tu me comprends, toi?

MARGUERITE. Allons! voilà le chevaleresque qui s'en mêle!.. O maudit orgueil masculin! Pour un motif aussi frivole, aussi absurde, faire manquer un projet superbe! une évasion si bien combinée! (*S'approchant de la corbeille, à droite, et y cueillant plusieurs fleurs.*) Cherchez donc et trouvez mieux! (*Se jetant dans un fauteuil.*) Moi, je ne m'en mêle plus!

HENRI. Comment faire, sire, comment faire?

FRANÇOIS Ier. Dieu nous viendra en aide! Dieu ou mon bon ange.

MARGUERITE, *arrangeant les fleurs pour s'en faire un bouquet.* O ciel! au milieu de cette fleur je crois apercevoir... un petit papier roulé...

FRANÇOIS Ier, *poussant un cri.* Que disais-je!.. ce sera de mon inconnue...

MARGUERITE, *lui présentant le papier qu'elle vient de retirer.* A vous, sire!

FRANÇOIS Ier, *lisant le papier qu'il vient de dérouler.* « Der-« rière la statue de la Madone, vous trouverez, puisse-t-il « vous être utile, un souvenir, un présent, auquel je tra-« vaille en secret, depuis trois mois. » Son portrait!..

MARGUERITE. La belle avance!

HENRI, *qui a plongé sa main derrière la madone.* Non! une échelle de soie!

MARGUERITE. Cela vaut mieux!

HENRI. Et une clé... avec une étiquette: (*Lisant.*) « Clé de la grille du balcon. »

FRANÇOIS Ier, *montrant le balcon, à gauche.* La fenêtre grillée de ce balcon... donne sur une plate-forme de l'autre côté du Mançanarès.

HENRI. Voilà ce qu'il nous faut, sire!

FRANÇOIS Ier. Un chemin proposable.

MARGUERITE. Où il y a de quoi se tuer... je m'y oppose! les sentinelles placées sur le bastion de droite vous apercevront descendre!

FRANÇOIS Ier. Il fait nuit!

MARGUERITE. Ils vous entendront!.. ils tireront sur vous!

FRANÇOIS Ier. Ils me manqueront! et d'ailleurs des arquebusades... cela me va!.. cela me convient, je suis chez moi... hâtons-nous de partir!.. (*A Henri qui vient de s'élancer sur le balcon.*) Vois si cette clé ouvre la grille?.. (*A Marguerite.*) Rassure-toi, ma bonne sœur, dans quelques instants je serai au pied de cette tour... et grâce à tes soins, à la voiture, aux relais, au sauf-conduit... (*A Henri.*) Eh bien?

HENRI, *sortant du balcon.* La grille est ouverte!

FRANÇOIS Ier, *embrassant sa sœur et se dirigeant vers le balcon.* Adieu... adieu, ma mignonne... ma bien-aimée Marguerite...

MARGUERITE, *le suivant.* Prenez bien garde, sire!..

FRANÇOIS Ier, *déjà sur le balcon et s'adressant à d'Albret.* Déroule l'échelle, pour que je puisse l'attacher.

MARGUERITE. Bien solidement!

FRANÇOIS Ier. N'aie pas peur.

MARGUERITE. Non, je n'ai pas peur... mais dépêchez... dépêchez-vous. O ciel!.. j'entends des pas... on monte... on vient... la porte s'ouvre... rentrez! (*Elle referme vivement les deux battants de la croisée. François Ier reste en dehors sur le balcon. Henri jette à terre dans un coin l'échelle qu'il commençait à dérouler. La porte du fond s'ouvre.*)

—

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, *près du balcon, à gauche,* HENRI, *qui descend le théâtre du même côté,* CHARLES-QUINT, *entrant par la porte du fond, précédé de quelques seigneurs et suivi de plusieurs officiers. Il s'avance au milieu du théâtre.*

MARGUERITE, *à part.* L'empereur!.. (*S'avançant vers lui.*) Quoi! sire, c'est vous qui daignez venir...

CHARLES-QUINT. M'informer moi-même d'une santé qui m'est chère et précieuse. Comment se trouve mon frère, le roi de France?

MARGUERITE. Beaucoup mieux, sire.

CHARLES-QUINT. Vous me répondez de ses jours?

MARGUERITE. Oui, sire!..

CHARLES-QUINT. Dieu soit loué!.. car j'ai éprouvé, je ne vous le cache pas, un moment d'inquiétude terrible!

MARGUERITE. Par malheur... il est encore trop faible pour recevoir l'honneur de votre visite.

CHARLES-QUINT. Voilà qui est fâcheux! j'aurais été heureux d'avoir enfin avec lui, sans étiquette, sans cérémonies, et en bon frère, cette entrevue depuis si longtemps désirée. Il faudra bien, et contre notre gré, remettre à une autre fois...

MARGUERITE, *avec émotion.* Oui... sire... partons... car l'air que l'on respire ici... m'oppresse!

CHARLES-QUINT, *aux officiers.* Aussi nous donnerons des ordres pour que le roi de France soit transporté, dès que sa santé le permettra, dans un appartement plus convenable!

MARGUERITE. J'en remercie Votre Majesté... mais partons...

CHARLES-QUINT, *offrant la main à Marguerite et faisant quelques pas avec elle pour sortir.* Une personne... contre qui vous avez de grandes préventions... me demandait tout à l'heure bien vivement des nouvelles du roi...

MARGUERITE. Qui donc, sire?

CHARLES-QUINT. Un Français... le connétable de Bourbon!

MARGUERITE, *voyant la fenêtre du balcon qui s'agite légèrement, et parlant à demi-voix à Charles-Quint.* Sire, au nom du ciel, ne prononcez pas ici ce nom!

CHARLES-QUINT. Et pourquoi?

MARGUERITE. Si mon frère l'entendait!..

CHARLES-QUINT, *baissant la voix.* C'est juste!.. je me tais! mais vous conviendrez vous-même que la cour de France a eu envers lui des torts...

MARGUERITE, *faisant un geste d'effroi en voyant la fenêtre du balcon qui s'entr'ouvre.* Des torts!..

CHARLES-QUINT, *de même.* Il y a même ingratitude... car enfin, à la bataille de Pavie, il me l'a dit, c'est lui qui a épargné les jours du roi.

FRANÇOIS Ier, *poussant vivement la croisée et paraissant sur le bord du balcon.* Il en a menti! (*Mouvement général.*)

CHARLES-QUINT. Dieu! le roi de France!

FRANÇOIS Ier. Lui-même! aussi bien et, fût-ce au milieu de nos ennemis, nous aimons à paraître!

CHARLES-QUINT, *avec colère.* Cette grille ouverte!.. une évasion!.. (*Regardant Marguerite.*) au moment où je me confiais à votre loyauté... (*Regardant François Ier.*) à votre honneur!

FRANÇOIS Ier. Étais-je donc prisonnier sur parole, et vous ai-je jamais donné la mienne? Non! j'ai conservé tous les droits de l'opprimé contre l'oppresseur, et du captif contre son geôlier.

CHARLES-QUINT. Soit! et puisque c'est vous qui l'avez voulu, conservons nos rôles! (*Faisant un pas pour sortir.*) Adieu!

MARGUERITE, *se plaçant au-devant de Charles.* Non, sire, non! Votre Majesté n'acceptera jamais un rôle indigne d'elle! Ce projet de fuite, qui vous blesse, c'est moi seule qui venais de l'imaginer; le roi, qui le repoussait, n'a cédé que vaincu par mes prières, et le ciel, qui souvent nous protége malgré nous, n'a pas voulu que ce dessein insensé fût exécuté par moi, pour vous réserver à vous, sire, une plus digne et plus noble tâche.

CHARLES-QUINT. Que dites-vous?

MARGUERITE. Que Dieu qui vous a ainsi rapprochés, semble avoir amené lui-même cette entrevue, cette conférence qui paraissait impossible. Qu'avez-vous besoin d'intermédiaires?.. Comme vous le disiez si bien, sire, sans étiquette, sans cérémonies, en bons frères, arrangez tous vos différends.

FRANÇOIS Ier. Je suis prêt à entendre toutes vos propositions, sire.

MARGUERITE, *à Charles-Quint.* Et Votre Majesté?

CHARLES-QUINT, *après un instant de silence.* Soit!

MARGUERITE, *bas, à François Ier.* De la prudence!.. et surtout de la modération! (*S'approchant de Charles-Quint, à qui elle fait une profonde révérence.*) Sire, il est souffrant encore!.. ménagez-le!

CHARLES-QUINT, *gravement.* Je vous jure que ce n'est pas moi qui me fâcherai, ni qui brouillerai les choses... au contraire! (*Un officier approche un fauteuil à Charles-Quint, Henri en avance un autre à François Ier.*) Laissez-nous! (*Marguerite sort par la porte a gauche, Henri la suit; les officiers sortent par le fond.*)

—

SCÈNE IX.

FRANÇOIS Ier, CHARLES-QUINT, *tous les deux debout.*

CHARLES-QUINT, *l'invitant à s'asseoir.* Sire!..

FRANÇOIS Ier, *de même.* Votre Majesté!..

CHARLES-QUINT. Je suis chez moi... dans mon palais!

FRANÇOIS Ier, *regardant les murs de sa prison et souriant.* Dans votre palais?.. soit!.. (*Il s'assied et Charles-Quint après lui. Après un instant de silence.*) D'abord, mon frère, et pour n'y plus revenir, que je vous fasse un reproche. Comment avez-vous tant tardé à m'accorder cet entretien? comment avez-vous pu ajouter à l'horreur de ma captivité l'espérance tant de fois déçue de vous voir... de me plaindre, à vous-même, des privations que m'imposaient, à votre insu, vos valets?.. Pardon, mon intention n'est pas de blesser Votre Majesté...

CHARLES-QUINT, *avec bonhomie.* Me blesser? au contraire... Tout ce que vous me dites, sire, je me le suis reproché souvent, plus amèrement encore que vous ne pourriez le faire... mais la faute n'en était pas à moi!

FRANÇOIS Ier. Et à qui donc?

CHARLES-QUINT. Ignorez-vous donc combien le conseil de Castille est jaloux de ses droits et priviléges? Empereur d'Allemagne, on ne m'a permis d'être roi, à Madrid, qu'en partageant le trône avec Jeanne ma mère... et malgré son état de démence, tous les actes du pouvoir sont toujours revêtus de son approbation, ou plutôt de celle du conseil de Castille qui la représente; et, vous ne savez pas ce que c'est que le joug de ces vieux précepteurs de rois... surtout quand c'est à eux que l'on doit la couronne et que, sous peine d'être ingrat, on n'ose leur rompre en visière.

FRANÇOIS Ier. En vérité!

CHARLES-QUINT. Je voulais, moi, qu'on vous donnât pour prison un palais, avec une lieue de forêt pour la promenade et la chasse!.. mais mes vieux conseillers prétendaient que Votre Majesté tenterait de s'échapper... (*Mouvement de François Ier.*) et leur prudence exagérée...

FRANÇOIS Ier, *avec impatience.* Devait mal s'accorder avec votre franchise... N'en parlons plus! Vos conditions, sire?..

CHARLES-QUINT, *vivement.* Mes conditions, à moi!.. aucune!.. Mais je suis bien obligé de vous apporter celles du conseil. La longue et terrible guerre que nous venons de soutenir contre Votre Majesté, nous a tellement obérés, qu'on exige, pour réparer nos pertes, qu'une rançon de douze cent mille écus d'or soit payée par la France...

FRANÇOIS Ier, *froidement.* Par la France?.. Non pas; mais par moi. Je vendrai mes domaines, mes apanages, mes diamants. Accordé!

CHARLES-QUINT. Il est naturel, qu'avec un ennemi si redoutable, on prenne ses garanties! On exige que vous abandonniez toute prétention sur l'Italie et les Pays-Bas.

FRANÇOIS Ier, *avec douleur.* Perdre d'un trait de plume ces conquêtes achetées par tant d'or et de sang!..

CHARLES-QUINT, *vivement.* Et vous pourriez dire, par tant d'immortels exploits! Mais, injuste ou non, le sort des batailles vous les a fait perdre.

FRANÇOIS Ier, *avec chaleur.* Et, Dieu aidant, je peux les regagner!

CHARLES-QUINT. Vous en êtes bien capable, sire, et c'est justement ce qu'on veut empêcher...

FRANÇOIS Ier, *avec humeur et se levant.* Soit... Accordé!

CHARLES-QUINT. Après...

FRANÇOIS Ier. Après! (*Se rasseyant.*)

CHARLES-QUINT. Ceci est un acte de reconnaissance et de bonne foi, un engagement solennel contracté par l'Espagne, envers le connétable de Bourbon...

FRANÇOIS Ier, *avec colère.* Le connétable? cet infâme!.. ce traître!..

CHARLES-QUINT. Qui nous a loyalement servis... pour un traître!.. Et le conseil demande, pour prix de ses services, que Votre Majesté l'indemnise, et au delà, de tous ses biens confisqués en France.

FRANÇOIS Ier, *avec colère.* Le payer! pour m'avoir vendu! (*Se contenant.*) Prenez garde, sire... ne donnez pas, pour vous-même, un pareil exemple?.. Il peut y avoir du danger à payer les traîtres.

CHARLES-QUINT, *froidement.* Il peut y en avoir à ne pas les payer...

FRANÇOIS Ier, *regardant Charles-Quint avec mépris.* Les craindre est plus honteux encore que de s'en servir, et Votre Majesté entreprend là une lourde tâche pour ses finances obérées, car si elle estime aussi haut la trahison, j'ignore de quel prix elle pourra payer la loyauté de ses fidèles sujets!.. Cela vous regarde, sire; accordé!

CHARLES-QUINT, *avec joie.* Ah!..

FRANÇOIS Ier. Touchons-nous donc la main, et signons notre traité.

CHARLES-QUINT. Je ne le puis, par malheur, sans une dernière condition.

FRANÇOIS Ier, *avec impatience.* Encore une autre?..

CHARLES-QUINT. Celle-là est la justice même!.. et votre loyauté ne saurait s'y refuser!

FRANÇOIS Ier. Quelle est-elle? Voyons.

CHARLES-QUINT. Le roi Louis XI, qui fut un grand politique, et qui conquérait plus de provinces par la plume que d'autres par l'épée, avait usurpé sur nos pères, et annexé à la France, le duché de Bourgogne...

FRANÇOIS Ier, *ne pouvant se contenir.* Le duché de Bourgogne!.. Il a pu entrer dans votre pensée que je consentirais à l'abandonner... à le céder...

CHARLES-QUINT. C'est-à-dire, à le rendre...

FRANÇOIS Ier, *se levant.* Ah! c'est trop longtemps irriter ma patience!..

CHARLES-QUINT. Calmez-vous, sire; que votre modération égale la mienne!

FRANÇOIS Ier, *avec violence.* Assez de railleries, sire, ou, par le ciel! je ne répondrais pas de moi!

CHARLES-QUINT, *avec hauteur.* Qu'est-ce à dire?

FRANÇOIS Ier. Croyez-vous que j'aie été dupe de cette feinte modération; de votre fausse bonhomie et de vos prétentions au rôle de jeune homme en tutelle? Je me suis contenu, cependant, et quelque cruels que fussent les sacrifices qu'on exigeait, quand, après tout, ils ne regardaient que moi, quand ils n'attaquaient que mes trésors, à moi, mes biens, à moi, mes conquêtes ou mon orgueil, j'ai tout accordé; mais s'attaquer à la France, mais me demander son morcellement et son déshonneur!.. alors le souverain se relève et vous dit : Moi, vivant, vous n'y toucherez pas!

CHARLES-QUINT. Très-bien! si vous étiez en France, et dans votre royaume; mais vous oubliez que vous êtes à Madrid!

FRANÇOIS Ier. Et vous aussi, vous l'oubliez, en insultant un ennemi désarmé! Mais le roi captif a un peuple qui n'a pas besoin de chef pour combattre et repousser l'étranger; le roi captif a des alliés qu'indigne votre ambition, et le roi d'Angleterre, Henri VIII...

CHARLES-QUINT. Peut lever en votre faveur des armées et des flottes; il trouvera Charles-Quint partout...

FRANÇOIS Ier. Excepté sur les champs de bataille!

CHARLES-QUINT, *avec hauteur.* Et pourquoi donc?

FRANÇOIS Ier. Parce que vous n'avez jamais tenu une épée de votre vie.

CHARLES-QUINT. Moi! (*Henri d'Albret sort de la porte à gauche.*)

HENRI, *à part.* Qu'y a-t-il donc?

FRANÇOIS Ier, *avec amertume.* Il s'est livré de beaux combats depuis que vous avez âge d'homme; vous n'en avez vu aucun. Votre royaume s'est enrichi de nombreuses conquêtes... vous n'en avez fait aucune. Qui commandait les Espagnols vainqueurs dans la Navarre? Villalva! dans le Milanais? Colonna! dans la Castille? le comte de Haro! mais Charles-Quint!.. absent, toujours absent!..

CHARLES-QUINT, *hors de lui.* Sire!..

HENRI, *s'avançant auprès de François Ier.* Sire, au nom du ciel!..

FRANÇOIS Ier. C'est toi, Henri!.. le ciel t'envoie... Il y aura un témoin de ma vengeance... (*A Charles-Quint.*) Enfin, les Espagnols ont vaincu les Français à Pavie!.. Qui était leur chef?.. un Français!.. un Français félon! Oui, pour vaincre la France, il vous a fallu acheter l'aide de la France, l'acheter par la trahison, par la corruption.. votre courage, à vous!..

CHARLES-QUINT. Ah! je ne supporterai pas un tel outrage!

FRANÇOIS Ier. Prouvez-le donc! Vous avez une arme au côté, et d'Albret me donnera la sienne; l'épée à la main, et vidons ici notre querelle, en chevaliers, avec Dieu pour juge!.. (*Montrant d'Albret.*) et un gentilhomme pour témoin.

CHARLES-QUINT, *froidement.* Je conçois, en effet, sire, que ce parti vous conviendrait; mais la victoire me fût-elle assurée, je demanderais à Votre Majesté la permission de ne pas la priver d'une existence qui m'est aussi chère qu'utile; quant à la mienne, je la tiendrai en précieuse et digne garde pour vous prouver que, sans vous égaler en prétendu héroïsme, on peut vous surpasser en renommée. Pendant que vous resterez immobile et enchaîné... j'avancerai toujours, toujours, et ne m'arrêterai dans ma marche, que lorsque l'Europe entière m'appartiendra, à commencer par la France. Adieu! (*Il sort.*)

HENRI, *avec indignation.* La France, à lui!... jamais!

FRANÇOIS Ier, *de même.* Tu dis vrai.

—

SCÈNE XIr.

LES PRÉCÉDENTS, MARGUERITE, *accourant au bruit.*

MARGUERITE. Sire!.. sire!.. qu'y a-t-il?

FRANÇOIS Ier, *avec exaspération.* S'il croit, en me tenant captif, tenir la France enchaînée, s'il espère lui imposer des sacrifices pour ma rançon, il se trompe, il n'aura rien. Son prisonnier lui échappera.

MARGUERITE. Comment!

FRANÇOIS Ier. Attends, attends! (*Il se met à la table, à droite.*)

MARGUERITE. Sire, que voulez-vous faire?

HENRI. Quel est votre dessein? (*Écoutant près du tableau de saint Pacôme.*) C'est singulier!... derrière ce tableau j'ai cru entendre... Non, non!...

FRANÇOIS Ier, *après avoir écrit avec agitation, se lève et dit en passant entre eux :* Henri!.. ma sœur!.. veillez bien sur cet écrit, dérobez-le à tous les yeux. Défendez-le, au prix même de votre sang, car il faut qu'il parvienne entre les mains de ma mère, de Louise de Savoie, régente de France!..

MARGUERITE. Je vous le jure... Mais qu'est-ce donc?

FRANÇOIS Ier. Tiens!.. tiens!.. je te le confie.

MARGUERITE, *le regardant, et poussant un cri.* Ah! votre acte d'abdication?

FRANÇOIS Ier. En faveur de mon fils, le Dauphin, et maintenant Charles-Quint aura beau faire, le roi n'est plus à Madrid, il est en France.

HENRI. Sire!.. sire!..

FRANÇOIS Ier. Non... François Ier n'est plus rien... qu'un simple gentilhomme, qu'on pourra torturer peut-être, mais dont la main ne peut plus signer de traité, et qui, du fond de sa prison, peut s'écrier encore : Que Dieu sauve la France! (*Le roi est debout. — Henri et Marguerite sont tous les deux à genoux.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Un appartement du palais; deux portes à gauche; deux portes à droite; une porte au fond. A gauche, sur le premier plan, une table, des flambeaux, ce qu'il faut pour écrire. Un jeu d'échecs. A droite, un guéridon, sur lequel sont des ouvrages à l'aiguille et une écritoire de femme.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉONORE, *faisant du filet,* ISABELLE, *ne faisant rien, toutes deux assises à côté l'une de l'autre et ne se parlant pas.*

ÉLÉONORE, *après quelques instants de silence.* La revue a été belle aujourd'hui?

ISABELLE. Superbe!

ÉLÉONORE. Vous y assistiez à côté de l'empereur...

ISABELLE. Tout à côté!

ÉLÉONORE. On prétend qu'il a eu une entrevue avec le roi de France.

ISABELLE. Ah!.. je ne sais pas!

ÉLÉONORE. Il a dû vous en parler.

ISABELLE. C'est possible!.. je n'écoutais pas! je regardais si les toilettes de ces dames étaient plus belles que la mienne.

ÉLÉONORE. Mais vous couriez risque de mettre l'empereur très en colère.

ISABELLE. Jésus Maria!.. et pourquoi cela?

ÉLÉONORE. Il veut que l'on s'occupe de politique.

ISABELLE. C'est bien ennuyeux!

ÉLÉONORE. Je conçois! mais pourvu seulement qu'on ait l'air de s'en occuper...

ISABELLE. Et comment faire pour cela?

ÉLÉONORE. Comment?...

UN PAGE, *annonçant.* Son Excellence le comte Guattinara.

ÉLÉONORE, *à demi-voix, à Isabelle et vivement.* Quand on voit un ministre, il faut l'interroger, lui demander ce qui se passe, se faire rendre compte... enfin, il faut qu'une reine ait l'air de savoir. (*Éléonore se remet à travailler.*)

SCÈNE II.

ÉLÉONORE, ISABELLE, GUATTINARA.

GUATTINARA, *parlant au dehors, à la porte à droite.* Oui, vous dis-je, j'ai à parler à Son Altesse. (*Il place son chapeau sur le guéridon à droite, s'avance, et, apercevant Éléonore :*) Dieu! la princesse Éléonore!

ISABELLE. Qu'est-ce donc?

GUATTINARA, *haut, à Isabelle.* Je m'empressais d'apporter à Votre Altesse des lettres de France, des complimen's de félicitations de la régente Louise de Savoie sur votre mariage.

ISABELLE, *prenant la lettre.* Une lettre de Paris!.. c'est singulier, moi qui viens d'y écrire!.. un message très-pressé pour des gants et des rubans!

GUATTINARA. Eh mon Dieu! j'en suis désolé! La lettre de Votre Altesse ne partira pas! je viens de donner l'ordre d'arrêter tous les courriers qui partent pour la France, excepté ceux de l'empereur, et d'ouvrir toutes les lettres.

ISABELLE, *avec indifférence.* Ah! bah!

ÉLÉONORE, *à voix basse.* Demandez-lui donc pourquoi?

ISABELLE, *de même.* C'est juste! je n'y pensais plus. (*Haut.*) Et pour quels motifs, seigneur Guattinara?

GUATTINARA, *s'inclinant.* Des motifs... politiques!

ÉLÉONORE, *bas, à Isabelle.* Raison de plus!

ISABELLE. Raison de plus... moi, la reine, je dois savoir...

GUATTINARA, *étonné et à part.* Est-il possible!... (*Haut.*) Il s'agit d'une affaire d'État, d'un grave complot que j'ai découvert.

ISABELLE. Vraiment?

GUATTINARA, *à part.* Grâce à saint Pacôme!.. (*Haut.*) Complot dont je tiens à saisir les preuves... C'est pour cela que j'ai défendu de laisser sortir aucun Français de Madrid, ou de leur accorder des sauf-conduits.

ISABELLE, *d'un air d'indifférence.* Voyez-vous cela!

ÉLÉONORE, *à voix basse.* Demandez quel est ce complot!

ISABELLE. Quel est ce complot?

GUATTINARA. Intrigue purement diplomatique et très-embrouillée! Votre Altesse tient-elle absolument à la connaître?

ISABELLE. Du tout! c'était pour savoir... (*Rencontrant un regard d'Éléonore.*) Mais, c'est égal!

GUATTINARA. Ce sera très-long!

ISABELLE, *lui faisant signe de la main.* Assez! assez!

GUATTINARA. Je n'en dirai donc pas davantage!

ÉLÉONORE, *à part.* Pas davantage! (*Haut et se levant.*) Je crains que ma présence ne gêne Votre Altesse, et moi qui n'entends rien aux affaires d'État et qui ne m'en mêle jamais, je vous demanderai, Madame, la permission de me retirer. (*Elle lui fait la révérence et sort.*)

SCÈNE III.

ISABELLE, GUATTINARA

GUATTINARA, *à part.* Enfin! elle s'éloigne! (*Haut.*) Tout à l'heure, quand je suis entré dans le salon où j'ai trouvé Votre Altesse, seule en tête-à-tête avec l'empereur, je n'ai pu, dans le trouble, dans la douleur où j'étais... savoir si vous aviez daigné parler à Sa Majesté de la nécessité de me conférer son ordre de la Toison d'Or!

ISABELLE. Oui vraiment! L'empereur a répondu : Rien ne presse, nous attendrons que notre nouveau ministre ait fait ses preuves et nous ait rendu quelque signalé service.

GUATTINARA. Il a dit cela!... (*A part.*) A merveille, sire; on



MARGUERITE, *glissant un biscuit dans le verre du roi.* — Acte 2, scène 6.

s'arrangera pour devenir nécessaire. (*Haut.*) Alors Votre Altesse a insisté.

ISABELLE. Oh! mon Dieu, non!.. Je ne pensais qu'à tout ce peuple, tous ces officiers qui criaient: Vive la reine!.. et puis, dans l'intérieur des appartements, toute cette cour attentive et prosternée, tous ces jeunes seigneurs, si élégants et de si bonne mine, qui semblaient épier chacun de mes regards... Ah! c'est beau d'être reine d'Espagne!

GUATTINARA, *avec jalousie.* Vous trouvez?

ISABELLE. Je commence!.. car jusque-là ce n'était pas amusant. Et puis, sur un geste du roi, tout le monde s'est retiré. Nous sommes restés dans le petit salon... seuls.

GUATTINARA, *à part.* Ah! mon Dieu!...

ISABELLE. Il avait un air plus aimable, plus gracieux qu'à l'ordinaire.

GUATTINARA. C'était jour de gala.

ISABELLE. Probablement! cela m'a enhardie... j'ai causé beaucoup!

GUATTINARA, *à part.* Tant pis...

ISABELLE. Le roi ne m'écoutait pas...

GUATTINARA, *à part.* Tant mieux...

ISABELLE. Mais il me regardait...

GUATTINARA. Aïe!.. tant pis!..

ISABELLE. En disant... qu'il y a d'éloquence... qu'il y a d'esprit dans ces yeux-là.. les miens!.. Puis, comme me faisant signe de me taire, avec la main, il s'est écrié: Ah! laissez-les, laissez-les parler... et il a pris ma main qu'il a pressée contre ses lèvres... C'est dans ce moment-là que vous êtes entré.

GUATTINARA. Ah! si Votre Altesse savait ce que j'ai éprouvé de torture...

ISABELLE. Si je l'avais su... j'aurais sur-le-champ retiré ma main.

GUATTINARA. O ciel!.. gardez-vous-en bien!.. Dès que je me sacrifie... dès que je m'immole... ne voyez que votre bonheur, votre gloire!.. Oubliez un malheureux... c'est-à-dire, non, ne m'oubliez pas... au contraire! Mais soyez reine!.. reine toute-puissante... pour vous... et pour vos amis!

ISABELLE. C'est ce que je me suis dit.

GUATTINARA, *à part.* Sanchette, mes seules amours, Sanchette, du moins, me restera!

ISABELLE. Et pour vous prouver ma confiance...

GUATTINARA. Parlez vite.

ISABELLE. Vous savez bien, cette jeune caméristo si gentille, si vive, si amusante.... que vous avez placée près de moi?

GUATTINARA. La petite Sanchette... la señora Babiéça...

ISABELLE. Je vous préviens qu'elle a une inclination...

GUATTINARA, *à part et avec trouble.* O ciel!.. qui a pu lui dire?.. (*Haut, avec embarras.*) Vous croyez...

ISABELLE. J'en suis sûre... Tout à l'heure, assise là près de



MARGUERITE, *serre sous une enveloppe l'acte d'abdication de François Ier.* — Acte 3, scène 10.

la porte de mon petit salon... (*Montrant la première porte a gauche.*) j'ai entendu, sans le vouloir... toute une conversation...

GUATTINARA, *étonné*. Comment cela?

ISABELLE. Une voix très-jeune et très-agréable disait : « Sanchette... Sanchette, il faut que vous m'ayez aujourd'hui « un sauf-conduit pour la France. »

GUATTINARA. Un sauf-conduit! pour la France! Et qui parlait ainsi?

ISABELLE. Je ne voyais pas, j'entendais... et Sanchette répondait : « Jamais, car vous partiriez et je ne vous verrais « plus! Je sais bien, continua-t-elle en pleurant, que vous « ne m'aimez pas! »

GUATTINARA, *à part*. A la bonne heure!

ISABELLE. « Mais moi, je vous aime, témoin un grand sei- « gneur de la cour, que je supportais autrefois, et qu'à pré- « sent je déteste! »

GUATTINARA, *avec fureur*. Ah! c'est donc cela...

ISABELLE, *naïvement*. Eh oui, c'est cela même!

GUATTINARA, *montrant la gauche*. Et vous dites qu'ils étaient là, dans le petit salon?

ISABELLE. Ils y sont peut-être encore.

GUATTINARA. Ah! me voilà sur la trace; (*Faisant quelques pas pour sortir.*) je saurai... Dieu! l'empereur...

SCENE IV.

ISABELLE, CHARLES-QUINT, *entrant par le fond*, GUATTINARA.

CHARLES-QUINT. Toi, ici, Guattinara?

GUATTINARA, *troublé*. Oui, sire!.. votre auguste fiancée me donnait des nouvelles... c'est-à-dire, c'est moi qui apportais à Son Altesse... des lettres de félicitations de la régente de France.

CHARLES-QUINT, *avec humeur*. Elles viennent bien à propos... (*A Isabelle.*) Il faut y répondre promptement... J'envoie aujourd'hui un courrier, un exprès au comte de Haro, notre ambassadeur à Paris; et s'il vous plaisait d'en profiter...

GUATTINARA, *fait un pas pour sortir*. Et moi, je vais savoir...

CHARLES-QUINT. Reste, Guattinara, nous avons à te parler. (*Isabelle fait la révérence au roi et sort par le fond.*)

GUATTINARA, *à part*. Grand Dieu! et pendant ce temps...

CHARLES-QUINT, *posant son chapeau sur la table, à gauche, et regardant sortir Isabelle*. Pas une idée dans une si jolie tête, pas une seule!.. Et voilà celle qui doit partager mon trône, et m'aider à gouverner le monde! (*Sévèrement, à Guattinara, qui est près de la porte de gauche.*) Je t'ai dit, Guattinara, que j'avais à te parler.

GUATTINARA, *s'inclinant et se rapprochant*. Sire... cet hon-

neur... (*A part.*) Et ce complot, et ce rival, qui vont m'échapper!

CHARLES-QUINT. L'infante m'a parlé d'une idée qui, je le vois, te trouble et te préoccupe.

GUATTINARA. Moi, sire!..

CHARLES-QUINT. L'ordre de la Toison d'Or.

GUATTINARA. Eh bien! oui, sire... c'est par mes services que je veux le mériter! et dès que j'aurai saisi tous les fils d'un complot qui nous menace...

CHARLES-QUINT. En vérité!..

GUATTINARA. Mais je crains, par malheur, qu'il ne soit déjà trop tard, et je demande à Votre Majesté la grâce...

CHARLES-QUINT, *vivement.* De me quitter... Va donc... va vite.

GUATTINARA, *reculant vers la porte à gauche.* Merci, Majesté!.. Ah!.. ceux-là qui pensaient se jouer de moi, serviront eux-mêmes à mes projets... (*Se trouvant près de la table, à gauche, et prenant le chapeau qui y est placé.*) Bientôt, sire, bientôt, je reviendrai, et Votre Majesté saura ce que j'ai fait. (*Il sort par la porte à gauche, en emportant le chapeau.*)

SCÈNE V.

CHARLES-QUINT, *seul, regardant sortir Guattinara.* En voilà un qui arrivera! si toutefois l'ambition et le désir d'arriver ne lui font pas perdre la tête... (*Regardant vers la table, à gauche.*) Eh bien!.. eh bien!.. qu'a-t-il donc fait?.. Il s'est trompé... (*Riant.*) Passe pour ravir à un roi sa couronne... mais son chapeau!.. (*Apercevant Marguerite qui entre.*) Ah! la princesse Marguerite!.. Quelle animation dans ses traits! elle ne m'a jamais paru plus séduisante!..

SCÈNE VI.

CHARLES-QUINT, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à part.* Allons, à tout prix... maintenant, il faut partir pour la France! (*Haut.*) Je venais, sire, faire mes adieux à la reine et à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Vous, princesse...

MARGUERITE. Toute espérance d'accommodements étant à jamais évanouie...

CHARLES-QUINT. Pourquoi donc?

MARGUERITE. Je viens vous demander, sire, la permission... de quitter Madrid.

CHARLES-QUINT. Pourquoi, de grâce, vous hâter?.. qui vous dit que le roi votre frère ne réfléchira pas, surtout si vous restez près de lui, si vous calmez, par votre vue et vos paroles, un premier mouvement d'irritation et de colère.

MARGUERITE. Le roi de France ne cédera pas.

CHARLES-QUINT. Qu'en sait-il lui-même?

MARGUERITE. Il en a fait le serment! et je ne resterais près de lui que pour le lui rappeler; je prie Votre Majesté de me faire donner un sauf-conduit.

CHARLES-QUINT. Ainsi... c'est vous qui voulez que votre frère reste captif!

MARGUERITE. Oui, sire...

CHARLES-QUINT. Ce frère que vous aimez tant...

MARGUERITE. Oui, sire.

CHARLES-QUINT. Et si j'y mets la même obstination?

MARGUERITE, *avec fermeté.* Ce sera une captivité éternelle!

CHARLES-QUINT, *effrayé.* Eternelle!

MARGUERITE, *de même.* A la face de l'Europe et de tous les princes de la chrétienté! mon sauf-conduit, sire?

CHARLES-QUINT. Un instant...

MARGUERITE. Je ne resterai pas un instant de plus à Madrid.

CHARLES-QUINT. Mais permettez...

MARGUERITE. Je veux partir!

CHARLES-QUINT, *avec impatience.* Et si je ne le veux pas?

MARGUERITE, *à part.* O ciel!.. prétendrait-il à présent me retenir?

CHARLES-QUINT, *avec émotion.* Quand vous accorderiez encore quelques jours... non pas à moi, mais à ce frère, qui réclame votre tendresse et vos soins... ne seriez-vous pas bien à plaindre?..

MARGUERITE. Ce n'est pas moi que je plains, sire... c'est vous!

CHARLES-QUINT. Moi!..

MARGUERITE. Qui, contre le droit des gens, voulez retenir une femme prisonnière.

CHARLES-QUINT. Moi!..

MARGUERITE. Prisonnière à votre cour...

CHARLES-QUINT. A merveille!.. Votre Altesse ne va-t-elle pas me traîner au ban de l'Europe et m'accuser de barbarie ou de despotisme?.. elle qui, depuis une heure, tient tête à Charles-Quint... sans daigner même l'entendre et lui accorder audience!..

MARGUERITE. J'écoute, sire... j'écoute...

CHARLES-QUINT. Je parlais tout à l'heure de princesses... qui n'ont ni énergie, ni capacité politique... Votre Altesse n'est pas de celles-là. Elle eût fait un ministre plénipotentiaire précieux...

MARGUERITE. Par le talent?

CHARLES-QUINT. D'abord, et par l'obstination. Vous ne cédez sur rien.

MARGUERITE. Eh! mais... ni vous non plus, sire.

CHARLES-QUINT. Peut-être!.. je rêvais tout à l'heure une combinaison politique difficile... mais non pas impossible... extraordinaire... bizarre peut-être... je ne les déteste pas! nouvel ultimatum que je voulais soumettre, non pas au roi François Ier, nous sommes brouillés, mais à la régente de France, votre mère.

MARGUERITE. Quelque cession équivalente à la Bourgogne?

CHARLES-QUINT. Peut-être! ce que je désire... c'est que nous causions tous deux de cette négociation, et que vous m'en donniez votre avis. C'est pour cela que je vous prie, princesse, de vouloir bien rester encore huit ou dix jours à la cour de Madrid. L'infante Isabelle prétend que vous devez, demain, lire à sa soirée un conte charmant... je voulais dire un conte de vous... vous le lui avez promis, et nous réclamons à notre tour la foi des serments... (*S'inclinant.*) Je demande à Votre Altesse la permission d'expédier des dépêches que doit attendre Babieça. (*Il salue respectueusement Marguerite et sort.*)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, *puis* HENRI.

MARGUERITE, *étonnée et réfléchissant.* Qu'est-ce que cela signifie?.. un de ces brusques retours, si fréquents chez lui... aurait-il tout à coup modifié ses idées?.. ou, sous ce gracieux sourire, cacherait-il quelque trahison?.. (*Apercevant d'Albret.*) C'est vous, Henri, quelles nouvelles?

HENRI. Fort inquiétantes... Par ordre du ministre Guattinara, aucun Français ne peut quitter Madrid.

MARGUERITE. En vérité!

HENRI. Défense, sous les peines les plus sévères, de leur délivrer aucun permis ou sauf-conduit.

MARGUERITE. Ce n'est pas possible! de qui tenez-vous cela?

HENRI. De la princesse Éléonore qui, passant rapidement près de moi, m'a dit à voix basse de vous en prévenir.

MARGUERITE. La princesse Eléonore?.. alors, ce doit être vrai!

HENRI. Elle a ajouté, que tous les courriers, excepté ceux de l'empereur, sont arrêtés, leurs dépêches ouvertes et examinées...

MARGUERITE. Ce Guattinara soupçonne-t-il quelque chose?..

HENRI. J'en ai peur!

MARGUERITE. Se doute-t-il de l'acte qui est entre nos mains, et de son importance?

HENRI. Mais comment? quel instinct l'aurait mis sur la trace?..

MARGUERITE. Et puis... vous ne savez pas, Henri, jusqu'à l'empereur qui ne veut pas que je parte, qui veut me retenir à Madrid!

HENRI. Est-il possible?

MARGUERITE. Huit jours encore... pour le moins... il l'a exigé!

HENRI, *avec effroi.* O ciel!.. il s'est fâché...

MARGUERITE. Non... c'est moi!..

HENRI. Et il a ordonné?..

MARGUERITE, *réfléchissant*. Non... c'est moi!.. lui, au contraire... m'a priée... avec une instance... une chaleur... il faut aussi qu'il ait quelque idée en tête!

HENRI, *vivement*. Ah! ce ne sont pas des idées politiques...

MARGUERITE. Que dites-vous?

HENRI. D'autres... qu'il est si facile... de deviner... pas pour vous, peut-être... mais pour moi.

MARGUERITE, *poussant un cri de joie*. Ah! s'il était vrai!..

HENRI, *avec indignation*. O ciel!

MARGUERITE, *gaiement*. Eh! pourquoi pas?.. Oui... oui... tout est possible!.. Merci, Henri!.. car sans vous, je ne m'en serais jamais douté.

HENRI. Ah! c'est indigne...

MARGUERITE. Taisez-vous! taisez-vous! tout est permis pour sauver son roi et son frère... Mais une pareille pensée est tellement absurde, tellement invraisemblable...

HENRI. N'est-ce pas?..

MARGUERITE, *gaiement*. Il ne faut pas la négliger, cependant. (*Sérieusement.*) Mais il serait insensé de s'y arrêter, ou de fonder sur elle le moindre espoir de salut. (*Avec résolution.*) Il faut voir Sanchette.

HENRI, *avec humeur*. Je l'ai vue.

MARGUERITE, *le regardant en souriant*. Vraiment!.. vous ne nous disiez pas cela... chevalier sournois!

HENRI. Je l'avais aperçue dans l'antichambre de la reine... et je lui ai parlé de ce sauf-conduit que je la priais de m'obtenir... impossible... Elle m'a refusé.

MARGUERITE. Elle! vous refuser!.... Vous n'avez donc pas insisté!..

HENRI. Non, Madame.

MARGUERITE, *vivement*. Eh bien! vous avez eu grand tort! Il y a une foule de trames et d'intrigues secrètes qui nous environnent, et que nous ne pourrons connaître que par Sanchette. D'abord, une dame mystérieuse, une grande dame qui s'introduit la nuit dans la prison du roi... Je le sais, il me l'a dit. Quelle est-elle?.. Est-ce par son indiscrétion (car je réponds de vous et de moi) que cet acte, confié à notre foi, cet acte d'abdication a été su de Guattinara, qui le connaît, ou le soupçonne? Et ce Guattinara lui-même, dans quels termes, dans quelles relations, dans quel échange de secrets est-il avec Sanchette, ou avec tout autre?.. Voilà ce qu'il est important de savoir... et ce que Sanchette n'avouera qu'à celui... qui aura l'esprit de gagner sa confiance... Vous voyez donc bien, Monsieur... que dans l'intérêt du roi et de la France... cela vous regarde.

HENRI, *avec colère*. Moi! me présenter chez elle!.. jamais!

MARGUERITE, *finement*. Elle vous l'a donc défendu?

HENRI, *avec humeur*. Eh! non, au contraire... quand son mari sera absent... Heureusement, il ne la quitte jamais.

MARGUERITE, *vivement*. Il va partir.

HENRI. Pas possible!

MARGUERITE. A l'instant même... pour un message de l'empereur... Voyez comme cela se rencontre! et quel bonheur!

HENRI, *avec colère*. Quel bonheur!.. dites-vous...

MARGUERITE. Eh! mon Dieu, Henri, vous vous fâchez, et je ne sais pas pourquoi!

HENRI. Pourquoi? Ah! c'est qu'il est affreux et cruel que ce soit vous, Madame, vous qui, avec cette tranquillité... ce sang-froid...

MARGUERITE. Vous propose de sauver mon frère... et votre souverain..

HENRI. Demandez-moi ma vie et mon sang... tout me sera possible... excepté... excepté d'en aimer une autre que vous!

MARGUERITE. Henri!.. Henri, pourquoi me dites-vous cela?

HENRI. Parce que je me meurs d'amour.

MARGUERITE. Eh! malheureux, croyez-vous donc que je ne le sache pas!

HENRI, *poussant un cri*. Ah!

MARGUERITE. Que de fois il m'a fallu fermer les yeux pour ne pas voir des imprudences qui devaient vous perdre... Que d'occasions j'aurais eues de vous disgracier... et de vous bannir!.. En ai-je profité?.. Et que vous demandais-je, cependant?.. de garder le silence, pas autre chose.

HENRI. Je me tairai... je me tairai...

MARGUERITE. Il est bien temps maintenant, et dans quelle situation me placez-vous? Me forcer à vous éloigner..... quand vous m'êtes si nécessaire!.. à me priver de vous..... quand je ne peux m'en passer!.. Est-ce bien? est-ce délicat?.. Si encore vous étiez soumis, si vous saviez obéir!.. Mon Dieu, on n'a pas des exigences si grandes que vous le pensez; on ne vous commande pas un dévouement sans bornes; on ne vous oblige pas d'adorer les gens..... Il suffit de leur plaire... pas davantage!.. Plus... serait mal... et le mérite, Monsieur, est d'exécuter les ordres, sans jamais aller au delà.

HENRI. Je ne sais plus où j'en suis... je ne sais plus rien... si ce n'est que votre volonté sera la mienne.

MARGUERITE, *écoutant*. Silence!.. on parle dans le cabinet de l'empereur... Partez!.. (*Le rappelant.*) Eh! non, un instant. Et puisqu'il n'y a pas moyen de sortir de Madrid...

HENRI. Aucun!

MARGUERITE. Ni d'envoyer en France cet écrit... rendez-le-moi! Il est inutile que vous le portiez avec vous, en bonne fortune.

HENRI, *d'un air de reproche*. Ah! Madame!..

MARGUERITE, *le demandant*. Ce papier?..

HENRI, *en tirant un de sa poche*. Le voici!.. non... je me trompais. Le pli est le même... (*Ouvrant le papier.*) Ce si joli conte que vous venez de terminer, et que vous m'avez permis de lire. *Ce qui plaît aux dames*... laissez-le-moi, je vous prie!

MARGUERITE. Et pourquoi?

HENRI. Pour l'étudier!

MARGUERITE, *haussant les épaules*. Laissez donc! (*Lui arrachant le papier.*) Vous n'en avez pas besoin. L'autre maintenant... le papier d'État.

HENRI. Le voici... Madame... (*Marguerite prend les deux papiers, qu'elle serre avec soin dans son aumônière.*) Mais avant que je vous quitte, promettez-moi du moins...

MARGUERITE. Je ne promets rien. C'est déjà beaucoup que je ne me fâche pas. Heureusement pour vous... les affaires d'État nous absorbent tellement, qu'on n'a le temps de rien... pas même de se mettre en colère...

HENRI, *revenant*. Et si l'empereur... comme un secret instinct m'en avertit... avait quelques idées... de conquêtes...

MARGUERITE, *haussant les épaules*. Charles-Quint?..

HENRI. Pourquoi pas?

MARGUERITE, *de même*. L'empereur Charles-Quint!..

HENRI. Mais enfin, si cela était?..

MARGUERITE, *riant*. Partez, Henri... partez vite...

HENRI. Mais cependant, Madame!..

MARGUERITE, *de même*. Allez-vous-en, vous dis-je!.. on sort de son cabinet.

HENRI. Eh bien! oui!.. Dès que Babiéça sera parti, j'irai chez lui, chez Sanchette; je vous obéirai.

MARGUERITE. C'est ce que je veux.

HENRI. Et je me ferai aimer, et plus encore, je tâcherai de l'aimer!.. (*Revenant.*) Oui, je l'aimerai.

MARGUERITE, *avec un sourire*. Pas trop!.. (*Henri lui baise la main et sort par le fond.*)

—

SCÈNE VIII.

BABIÉÇA, *botté et éperonné, sortant du cabinet sur le second plan à droite*; MARGUERITE, *qui s'est rapprochée du cabinet, sur le premier plan à gauche.*

BABIÉÇA, *à la cantonade*. C'est un procédé outrageant à mon égard...

MARGUERITE. Eh! mon Dieu, Babiéça, à qui en as-tu?

BABIÉÇA. C'est-à-dire qu'on ne peut plus se fier à la parole d'un roi.

MARGUERITE. Et toi aussi, tu parles politique?

BABIÉÇA. Le roi m'avait promis, ce matin, qu'il ne m'emploierait plus comme courrier de cabinet... et il me fait dire à l'instant même de me tenir prêt à partir dans un quart d'heure pour la France.

MARGUERITE. En es-tu bien sûr?.. pour la France?

BABIÉÇA. Le pays n'y fait rien! Le terrible... c'est de par-

tir... dans un moment comme celui-ci!.... Imaginez vous, Madame, que tout à l'heure... chez moi...

MARGUERITE, *à part, et sans l'écouter*. Pour la France!..

BABIÉÇA. Je frappe, point de réponse; je frappe encore, on n'ouvre pas... je vais briser la porte... et seulement alors... arrive en se frottant les yeux... ma femme, qui se plaint d'avoir été réveillée en sursaut.

MARGUERITE. C'est possible!

BABIÉÇA. Dormir aussi longtemps par un bruit pareil!.. (*Avec colère.*) et une odeur de musc et d'ambre!.. C'était quelque grand seigneur... qui n'aura eu que le temps de s'enfuir par la fenêtre... Pas d'autre issue!

MARGUERITE. Quelle vision!

BABIÉÇA. Une vision... Justement!.. c'est ce que m'a soutenu Sanchette..... et faute de pouvoir prouver le contraire... (car je ne le peux jamais, et c'est là surtout ce qui me désole) j'étais resté seul et m'habillais à la hâte de pied en cape, pour me rendre aux ordres du roi. J'avais mis mes bottes, mes éperons, et prenais mon chapeau pour sortir!.. Or, j'espère cette fois que ce n'est pas une vision, au lieu de mon feutre ordinaire, avec une simple ganse rouge et jaune, je trouve sous ma main. (*Tirant un chapeau de dessous son manteau.*) celui-ci qui n'est pas le mien! Est-ce clair? est-ce évident?

MARGUERITE. Peut-être!

BABIÉÇA. Et partir dans ce moment, sans pouvoir tuer quelqu'un!

MARGUERITE. Eh! qui veux-tu tuer?..

BABIÉÇA, *hors de lui*. Je n'en sais rien!.. puisque je ne le connais pas!..

MARGUERITE, *vivement, et à demi-voix*. Eh bien, moi, je saurai tout! j'en parlerai même à l'empereur, en secret, s'il le faut!.. à une condition... c'est que tu partiras à l'instant sans rien dire!.. car le bruit et l'éclat donneraient l'éveil et empêcheraient de savoir...

BABIÉÇA. C'est juste!.. Combien je vous remercie!

MARGUERITE. En reconnaissance, je te demanderai, à mon tour... un service... un grand service. Tu pars pour la France?..

BABIÉÇA. Hélas!..

MARGUERITE, *tirant de son aumônière un papier*. Eh bien! promets-moi de remettre toi-même..... fidèlement, et sans en parler à personne... à madame Louise de Savoie, régente de France...

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES-QUINT, *sortant du cabinet, à gauche. Il a entendu les derniers mots de Marguerite.*

CHARLES-QUINT, *s'avançant au bord du théâtre*. Quoi donc... Madame? (*A la voix du roi, Marguerite a remis vivement dans son aumônière le papier qu'elle en avait retiré, et Babiéça s'est reculé à l'écart au fond du théâtre.*)

CHARLES-QUINT. Quel est ce message, dont vous faisiez à Babiéça, notre courrier, l'honneur de le charger, avec de si pressantes recommandations?..

MARGUERITE. Moins que rien, sire, un conte composé ici par moi, et que j'envoyais à madame la régente de France, ma mère, pour la distraire.

CHARLES-QUINT. Un conte nouveau composé par vous, à Madrid, et dont le sujet est peut-être emprunté à la cour même d'Espagne?

MARGUERITE. Je ne dis pas non...

CHARLES-QUINT. Je suis très-curieux... je l'avoue...

MARGUERITE. C'est le conte que je dois vous lire demain, sire! Ce serait enlever à Votre Majesté le plaisir de la surprise.

CHARLES-QUINT. Mais me donner celui d'admirer le premier... (*Marguerite tire le papier de son aumônière et le présente au roi, qui l'ouvre et qui lit:*) *Ce qui plaît aux dames.* Voilà un joli titre... *Ce qui plaît aux dames*, je serais bien embarrassé de le dire.

MARGUERITE. Vous, sire?.. mais nous!..

CHARLES-QUINT. Eh bien! de grâce, qu'est-ce donc?..

MARGUERITE. C'est de commander, sire, et d'être maîtresse au logis... ce logis fût-il une chaumière ou un palais!

CHARLES-QUINT. C'est pardieu vrai!.. Et en effet... (*Parcourant le conte.*) c'est développé d'une manière ingénieuse et piquante... (*Lisant toujours.*) Charmant... charmant..... J'aurais peut-être préféré que l'héroïne ne convînt pas de son penchant à la domination... et arrivât à son but sans l'avouer...

MARGUERITE. Votre Majesté a complétement raison... c'est beaucoup plus fin et surtout plus vrai!

CHARLES-QUINT. N'est-ce pas? (*Se reprenant.*) au masculin du moins!

MARGUERITE. Et au féminin aussi!.. je m'en rapporte à la reine... que voici!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ISABELLE, *sortant de la porte du fond, tenant une lettre à la main.*

CHARLES-QUINT, *secouant la tête*. Oh! la reine... en fait d'avis...

ISABELLE. N'en aura jamais d'autre que celui de Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *avec une ironie galante*. J'en étais sûr... et j'aurais traduit d'avance votre réponse... (*Prenant le papier qu'Isabelle lui présente en lui faisant la révérence.*) Voici votre lettre à madame Louise de Savoie...

ISABELLE. Oui, sire.

CHARLES-QUINT. A merveille. (*Le roi s'assied près de la table, à gauche, un huissier de la chambre apporte deux flambeaux allumés. Le roi réunit dans une seule enveloppe qu'il fait lui-même, les lettres qu'il a écrites, et celle que vient de lui remettre Isabelle, qui s'est assise de l'autre côté de la table. Puis s'adressant à Marguerite qui, à droite du théâtre, le suit des yeux.*) Votre Altesse veut-elle... (*Montrant le conte qu'il tient toujours à la main.*) que je me charge moi-même de cet envoi pour la régente, sa mère... ces dépêches partiront avec les miennes et celle de l'infante...

MARGUERITE, *hésitant*. Pour la France!.. j'accepte avec reconnaissance... sire... (*S'approchant du roi.*) Mais vous me permettrez auparavant de faire une seule correction à mon ouvrage... celle que Votre Majesté vient de m'indiquer avec tant de tact et de goût!

CHARLES-QUINT, *d'un air rayonnant de plaisir, et donnant le papier à la reine, qui le passe à Marguerite*. Vrai Dieu, Madame!.. voilà la flatterie la plus exquise qui m'ait été adressée depuis longtemps.

MARGUERITE, *tenant le papier, et se dirigeant vers le guéridon, à droite*. Prenez garde, sire, c'est la flatterie qui perd les rois... mais cette fois du moins... ce n'est que la vérité.

CHARLES-QUINT. Toi, Babiéça, approche ici... tu vas faire diligence...

BABIÉÇA, *s'avançant*. Votre Majesté m'avait promis... ce matin...

CHARLES-QUINT. Tais-toi... tu m'es trop précieux... ton état d'homme marié est une sécurité...

BABIÉÇA. Pas pour moi, sire.

CHARLES-QUINT. Pour le service du roi et de l'État.

BABIÉÇA. Je ne sais pas ce que l'État y gagne... mais moi je sais bien... (*Portant la main à son front.*)

CHARLES QUINT. C'est bon... il y aura des indemnités proportionnées.

BABIÉÇA, *secouant la tête*. Proportionnées!... les galions de l'Espagne n'y suffiront pas...

CHARLES-QUINT. C'est bon, te dis-je!...

MARGUERITE, *à part*. O mon frère! (*Pendant le dialogue précédent entre Charles-Quint et Babiéça, Marguerite s'est approchée du guéridon, à droite, en tournant le dos au roi qui est assis devant la table, à gauche. Elle remet dans son aumônière le papier où est écrit le conte, en retire l'acte d'abdication de François Ier et le serre sous une enveloppe qu'elle prend sur le guéridon, à droite. Elle met l'adresse à cette en-*

veloppe, puis revient vers Charles-Quint, qui est toujours assis devant la table, à gauche, à causer avec Babiéça. Elle cherche un bâton de cire que Charles-Quint lui présente galamment; elle cachète son enveloppe devant lui, à sa propre bougie, et lui présente gracieusement son message. Charles-Quint le prend de sa propre main et l'ajoute à ses autres lettres, qu'il renferme sous une seule et principale enveloppe.)

CHARLES-QUINT. Je remercie Votre Altesse. (*Tout en mettant les derniers cachets à sa dernière enveloppe.*) Toi, Babiéça, tu seras de retour dans dix jours... n'est-ce pas?..

BABIÉÇA. Plus tôt si je peux, sire.

CHARLES-QUINT. Bien répondu! et si tu es revenu avant ce terme, nous te ferons compter deux mille doublons. Pars donc... et à l'instant.

BABIÉÇA. Oui, sire... (*Babiéça tire de dessous son manteau le chapeau qu'il a tenu caché jusque-là, il le met sur sa tête pour se disposer à sortir.*)

ISABELLE, *le regardant.* Ah! le beau chapeau... pour un courrier.

CHARLES-QUINT. Superbe, en effet... Eh! par saint Jacques, c'est le mien!

MARGUERITE, *gaiement.* Le vôtre!..

BABIÉÇA, *prêt à sortir, s'arrêtant près de la porte.* O ciel!

MARGUERITE, *bas, au roi.* Silence... sire...

CHARLES-QUINT, *de même.* Et pourquoi donc?

MARGUERITE. Je vous le dirai!

BABIÉÇA, *stupéfait.* Le roi!..

MARGUERITE, *bas, à Babiéça.* Va-t'en?

BABIÉÇA, *reculant abasourdi, et répétant à chaque fois.* Le roi!..

MARGUERITE. Va-t'en!

BABIÉÇA. Le roi!

MARGUERITE. Va-t'en... il y va de la tête.

BABIÉÇA. Je le vois bien!.. le roi lui-même!..

MARGUERITE, *le regardant sortir.* Grâce au ciel, il s'éloigne, et mes dépêches avec lui.

—

SCÈNE XI.

CHARLES-QUINT, *assis près de la table, à gauche,* MARGUERITE, *debout, de l'autre côté de la table, à gauche,* ISABELLE, *près de la table, à droite.*

ISABELLE. Qu'est-ce que cela signifie?.. je n'y comprends rien... (*Elle va s'asseoir près du guéridon, à droite, et prend un ouvrage de tapisserie.*)

CHARLES-QUINT, *à part.* Elle... je le crois sans peine... (*A Marguerite.*) car moi-même...

MARGUERITE, *à demi-voix et gaiement.* Oh! vous, sire... vous savez très-bien...

CHARLES-QUINT, *s'asseyant devant la table d'échecs.* Nullement...

MARGUERITE, *s'asseyant en face de lui, et toujours à demi-voix.* Votre Majesté n'a pas eu aujourd'hui une conférence diplomatique... brusquement interrompue?

CHARLES-QUINT, *arrangeant les échecs sur l'échiquier.* J'ignore ce que Votre Altesse veut dire, je vous le jure!.. c'est la vérité.

MARGUERITE, *arrangeant aussi son jeu.* Vérité impériale!

CHARLES-QUINT. Au contraire.

MARGUERITE, *gaiement.* C'est différent! oh bien! alors... nous pouvons causer tout haut. Vous parliez tout à l'heure, sire, des anecdotes et historiettes que fournirait la cour de Madrid. Il y en a d'admirables que j'ai déjà recueillies, et dont je ferai tour à tour des contes galants, ou mystérieux, ou joyeux, ou inexplicables, y compris le *conte du chapeau*... dont je n'ai pas encore le dénoûment.

CHARLES-QUINT, *avançant un pion.* Si je peux vous y aider...

MARGUERITE. Très-volontiers!.. Imaginez-vous, sire...

ISABELLE, *se levant et s'approchant de Marguerite.* Une histoire!

MARGUERITE. Que ce pauvre Babiéça... (*S'arrêtant.*) C'est sous le sceau du secret au moins...

ISABELLE, *écoutant avec curiosité.* Certainement.

MARGUERITE. D'ailleurs, il m'a autorisée lui-même à en parler à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *continuant à jouer aux échecs.* Eh bien donc?

MARGUERITE, *jouant aussi.* Eh bien, ce pauvre Babiéça... a trouvé, il y a une heure, enfermé chez lui, un noble et puissant seigneur.

CHARLES-QUINT. En vérité!

ISABELLE. Un seigneur de la cour...

MARGUERITE. Oui... et ce grand personnage, c'est là le piquant de l'aventure, a été obligé, lui et sa grandeur, de descendre par la fenêtre.

CHARLES-QUINT. Eh! quel est son nom?

ISABELLE. Quel est-il?

MARGUERITE. Je n'en sais rien... ni Babiéça non plus. Il ne l'a pas vu! et douterait encore de la trahison, si le galant, dans le trouble d'une retraite précipitée, n'avait emporté le chapeau du mari, lui en laissant, en échange, un autre, d'une richesse et d'une élégance princières!

CHARLES-QUINT, *à part.* Ah! mon Dieu!

MARGUERITE. Et ce qui vient compliquer la situation d'une manière admirable... dans un conte!... c'est qu'il se rencontre, on ne sait comment, que ce chapeau...

CHARLES-QUINT, *gaiement.* Appartenait à l'empereur, qui se trouve ainsi en jeu sans s'en douter...

ISABELLE. Est-il possible!..

CHARLES-QUINT. Et qui, par le plus grand effet du hasard, connaît, seul, le nœud, et mieux encore, le héros de l'aventure.

MARGUERITE. A vous les honneurs, sire!.. à vous le dénoûment!..

CHARLES-QUINT, *en riant et en confidence.* Ce chapeau... est celui qui, par mégarde, m'avait été pris ici, il y a une heure (vous n'en direz rien à personne), par mon nouveau ministre, Guattinara.

ISABELLE, *poussant un cri d'indignation et de dépit.* Guattinara!

MARGUERITE. Lui!.. chez Sanchette...

CHARLES-QUINT. Et moi qui le croyais d'une froideur, d'une indifférence dont je lui faisais compliment!

MARGUERITE, *d'un ton de reproche.* Comment? sire!

CHARLES-QUINT. Je veux dire que je ne lui croyais aucune passion... mais aucune... Comme on se trompe... en ministres!.. c'est effrayant!

ISABELLE, *qui, prête à se trouver mal, s'est appuyée contre la table, à droite.* Ah! c'est indigne!..

MARGUERITE, *souriant.* Pas tant... il faut de l'indulgence...

CHARLES-QUINT, *en souriant, à Isabelle.* Eh! oui, vous prenez cela trop vivement... tant qu'il n'aura pas d'inclination plus sérieuse que Sanchette... je pardonne!

—

SCÈNE XII

CHARLES-QUINT, *à gauche, près de la table, ainsi que* MARGUERITE; ISABELLE, *à droite,* UN HUISSIER, *annonçant.*

L'HUISSIER. Son Excellence monseigneur le comte de Guattinara. (*Guattinara entre, et s'avance du côté du roi, qu'il salue profondément.*)

ISABELLE, *à part.* Non, je ne puis le croire encore!

GUATTINARA. Depuis que j'ai quitté Votre Majesté... je ne me suis occupé... qu'à lui prouver mon zèle...

CHARLES-QUINT, *riant.* En vérité... ce pauvre Guattinara...

GUATTINARA, *avec fierté.* Votre Majesté en douterait-elle?

CHARLES-QUINT, *cherchant à retenir sa gaieté.* Non, certes... mais pardonne-moi, mon cher, si je ne peux m'empêcher de rire... ah! ah!

GUATTINARA. Lorsque je viens parler à Votre Majesté des dangers...

MARGUERITE, *riant.* Que vous avez courus... Ah! ah! ah!..

CHARLES-QUINT. Ah! ah! c'est plus fort que moi!.. parce que quand je te regarde... et que je pense... ah! ah!

MARGUERITE. A votre position aérienne... ah! ah!

CHARLES-QUINT. Ah! ah! ah!

GUATTINARA, *pendant que le roi rit toujours.* Mais c'est ce qu'il y a de plus sérieux au monde... Ecoutez-moi, sire, écoutez-moi.

CHARLES-QUINT, *étouffant de rire et montrant à Marguerite le chapeau que tient Guattinara.* Ah!.. il l'a encore... l'autre...

GUATTINARA. Vos ennemis s'apprêtent... à leur tour... à rire... à vos dépens...

MARGUERITE, *de même.* Celui... du mari... ah!.. (*Tous les deux se mettent à rire.*)

GUATTINARA, *commençant à se déconcerter.* Ils s'apprêtent... dis-je.

CHARLES-QUINT ET MARGUERITE. Ah! ah! ah!

GUATTINARA. Je ne vois pas... ce qui peut causer... une telle gaieté...

CHARLES-QUINT, *lui montrant de la main sans pouvoir parler.* Ce chapeau...

GUATTINARA. O ciel!

MARGUERITE, *riant toujours.* Qui n'est pas à vous... et que vous avez pris...

CHARLES-QUINT, *de même.* A ce pauvre Babiéça.

MARGUERITE. Chez la petite Sanchette.

ISABELLE, *à droite et à demi-voix.* C'est donc vrai, Monsieur?

MARGUERITE. Dont vous êtes amoureux.

ISABELLE, *de même.* C'est donc vrai?

GUATTINARA, *hors de lui.* Quelle imposture!.. quelle trahison!.. qui vous a dit...

MARGUERITE, *riant.* L'empereur!

CHARLES-QUINT, *riant.* La princesse!

GUATTINARA, *à Marguerite.* Ah! vous voulez me perdre... et c'est moi qui vous perdrai... et vous, sire... vous m'écouterez peut-être, si je vous dis que François I[er], votre captif...

CHARLES-QUINT. Eh bien?..

GUATTINARA. Est prêt à vous échapper... si déjà même il n'est hors de votre pouvoir!

CHARLES-QUINT, *se levant.* Hein!.. qu'est-ce que cela signifie?..

GUATTINARA, *à voix haute.* Que le roi de France a signé en faveur de son fils le Dauphin un acte d'abdication en bonne forme... qu'il l'a confié à sa sœur Marguerite..

MARGUERITE, *qui s'est levée aussi.* A moi!..

GUATTINARA. J'en suis sûr... pour le faire parvenir en France.

MARGUERITE, *à part.* Ah!..

CHARLES-QUINT, *bas, à Guattinara.* Un acte d'abdication! Tout nous échappe, tout serait perdu!

GUATTINARA. Rassurez-vous!.. je veillais!.. tous les courriers ont été arrêtés...

CHARLES-QUINT. Très-bien...

GUATTINARA. Excepté ceux de Votre Majesté...

CHARLES-QUINT. Et cet acte, où est-il?

GUATTINARA, *bas.* C'est Marguerite qui l'a sur elle.

MARGUERITE, *regardant Isabelle, à droite.* O mon Dieu!.. la princesse qui est sans connaissance!..

CHARLES-QUINT, *avec impatience.* Dans un pareil moment!..

MARGUERITE, *s'empressant auprès d'elle.* Appelez donc, ou plutôt, non... (*Montrant son aumônière, qu'elle a laissée sur la table, à gauche.*) Là, dans mon aumônière... mon flacon, mes sels... cherchez vite!.. Trouvez-vous?..

GUATTINARA, *fouillant dans l'aumônière.* Oui, Madame... voilà! (*Il donne le flacon au roi, qui le donne à Marguerite. Marguerite, tournant le dos au roi et à Guattinara, fait respirer des sels à Isabelle, qui, peu à peu, revient à elle. Pendant ce temps, Guattinara aperçoit à terre un papier qu'il vient de faire tomber de l'aumônière. Il le ramasse, et dit au roi avec un cri de joie :*) Ah! si c'était lui!..

CHARLES-QUINT. Quoi donc?

GUATTINARA. Cet acte d'abdication!.. (*L'ouvrant et le parcourant.*) Malédiction... ce n'est pas cela?..

CHARLES-QUINT. Qu'est-ce donc?

GUATTINARA. Un fabliau... un conte!.. *Ce qui plait aux dames...*

CHARLES-QUINT, *étonné et portant la main à son front.* Comment!.. ce conte que tout à l'heure j'ai adressé moi-même à la régente Louise de Savoie, il est encore là!.. il n'est pas parti...

MARGUERITE, *à part et les regardant.* Qu'y a-t-il donc?

CHARLES-QUINT. Mais alors... qu'ai-je donc... scellé et cacheté de ma main et de mes armes... qu'ai-je donc envoyé moi-même en France... par Babiéça... mon courrier de cabinet?

GUATTINARA. Le seul qui ait pu partir. (*Regardant Marguerite.*) Ah! regardez... ce coup d'œil rapide... ce sourire qui vient de lui échapper malgré elle... (*Vivement.*) Sire... l'acte d'abdication... est parti pour la France... et c'est Votre Majesté... qui vient de l'envoyer...

CHARLES-QUINT. Moi!.. S'il était vrai! si l'on s'était joué de moi à ce point!..

MARGUERITE. Je ne sais, en vérité, ce que veut dire Votre Majesté...

CHARLES-QUINT, *avec colère, et lui montrant le papier qu'il tient.* Mais ce papier... ce conte, Madame?..

MARGUERITE, *riant.* Eh bien! sire... c'est un conte...

CHARLES-QUINT, *de même.* Eh! oui... Mais, comment se fait-il qu'il soit là... là... et non ailleurs?..

MARGUERITE, *de même.* Eh mais... eh mais, parce que c'est apparemment une copie...

CHARLES-QUINT. Non... n'espérez pas me faire prendre le change!.. Il y a malgré vous dans tous vos traits... un air railleur qui décèle la victoire et l'orgueil du triomphe...

MARGUERITE. Sire... quelle idée...

CHARLES-QUINT. Ah! je saurai ce qu'il en est!.. Que l'on coure sur les traces de Babiéça...

GUATTINARA. Il a de l'avance, et va comme le vent...

CHARLES-QUINT. N'importe!.. Mes dépêches... qu'on me rapporte mes dépêches... La grâce, la faveur qu'on voudra à celui qui me ramènera mon courrier...

MARGUERITE, *à part.* Heureusement, il est loin!

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BABIÉÇA, *s'élançant par la porte du fond.*

TOUS. Babiéça!

BABIÉÇA, *tombant aux genoux du roi.* Oui, moi!.. c'est moi qui viens me livrer à votre colère... à votre justice... car j'ai pu croire un instant que Votre Majesté...

CHARLES-QUINT. Réponds!

BABIÉÇA, *criant à tout le monde.* J'avais tort... j'avais tort... je le sais, je me le rappelle. L'empereur n'est pas sorti de son cabinet depuis l'après-midi...

CHARLES-QUINT. Réponds-moi!

BABIÉÇA. Mais alors, il y en avait un autre... et la jalousie, la rage, m'ont ramené!..

CHARLES-QUINT. Où sont tes dépêches?..

BABIÉÇA. Je les ai là... mais si Votre Majesté savait...

CHARLES-QUINT, *avec colère.* Tes dépêches!..

BABIÉÇA. Les voici...

MARGUERITE. Tout est perdu!

CHARLES-QUINT, *avec ironie, à Marguerite.* Vous n'êtes plus aussi victorieuse... Madame! (*A demi-voix.*) Vous comprenez qu'il faut que je vous parle (*A Babiéça.*) Quant à toi, je te pardonne... va-t'en! va-t'en!

ISABELLE, *bas, à Guattinara.* Il faut me rendre mes lettres, Monsieur.

GUATTINARA. O ciel!

ISABELLE, *de même.* Dès demain! je les veux...

CHARLES-QUINT. Laissez-nous, je vous prie. (*Guattinara et Babiéça sortent par la porte du fond, Isabelle par la porte à droite.*)

—

SCÈNE XIV.

CHARLES-QUINT, *assis à droite,* MARGUERITE, *debout.*

CHARLES-QUINT, *après un instant de silence, et montrant à Marguerite le papier cacheté qu'il tient encore à la main.* Eh bien, Madame!.. ceci renferme-t-il, oui ou non, quelque trahison? C'est à vous que je m'en rapporte... Qu'avez-vous à répondre?

MARGUERITE. Rien.

CHARLES-QUINT, *jetant le papier sur la table*. Ainsi vous m'avez, non pas trompé... je le pardonnerais peut-être... mais joué... moi!.. l'empereur!

MARGUERITE. Si Dieu m'avait accordé la force et le courage... ce n'est pas ainsi que j'eusse défendu mon frère et la France. Je suis femme! pour protéger et sauver tout ce que j'aime, je me sers des seules armes que le ciel m'ait données : La ruse et l'adresse. Mais s'il faut plus tard souffrir pour moi ou les miens, s'il faut, par l'énergie et la patience, par la douleur de tous les instants, vous montrer ce que peut une femme, vous pouvez me mettre à l'épreuve, sire, et vous verrez!

CHARLES-QUINT, *se levant*. Ne croirait-on pas, à vous entendre, que je vais vous charger de fers?.. Rassurez-vous... je me contenterai de déjouer et d'empêcher cette comédie d'abdication.

MARGUERITE. Une comédie!.. Ah! sire, si vous ne comprenez pas ce qu'il y a d'héroïque et de sublime dans ce roi qui renonce à sa couronne, pour sauver son honneur, son peuple et son pays!.. je plains Votre Majesté, et plus encore... l'Espagne!

CHARLES-QUINT. Madame!..

MARGUERITE. Oui, jamais le roi de France n'a été plus digne du trône que le jour où il en descend ainsi... et si j'étais Charles-Quint, je ne voudrais pas que, du fond de son cachot, François Ier, vaincu, se relevât plus grand que son vainqueur!

CHARLES-QUINT, *à part, la regardant*. Vrai Dieu!.. elle est belle ainsi! (*Haut.*) Eh bien, Madame, si, comme vous le dites, vous étiez Charles-Quint... voyons! que feriez-vous?

MARGUERITE. Moi!..

CHARLES-QUINT. Vous qui êtes de si haut jugement et de si bon conseil... parlez?

MARGUERITE. Charles-Quint ne m'entendrait pas.

CHARLES-QUINT. Peut-être!.. il l'essaiera du moins!

MARGUERITE. Eh bien! maître d'un immense empire... qui ne peut que perdre en forces ce qu'il gagnera en étendue, je ne songerais plus à l'agrandir, mais à le consolider.

CHARLES-QUINT. Ce serait peut-être plus sage!

MARGUERITE. Pour consolider ma puissance, je voudrais l'entourer d'alliances fortes, durables; or, il n'y a de durée que dans des alliances honorables... Un traité humiliant n'est qu'une halte, pour reprendre haleine, compter ses forces et saisir ses armes.

CHARLES-QUINT. Bien! Marguerite, et après?

MARGUERITE. Je voudrais donc avoir de l'autre côté des Pyrénées, non un ennemi qui attend... mais un allié qui est prêt, et pour qu'il fût toujours prêt à me défendre, je m'arrangerais pour qu'il eût honneur et intérêt à le faire. Que si, d'aventure, c'était là pour Charles-Quint de la politique trop simple, politique de femme et de ménage, qui fait les peuples heureux et les rois obscurs... que si, à vous, météores brillants et terribles, qu'on appelle des grands hommes, il vous faut de l'éclat sur votre passage... je vous dirais : C'est l'Orient, ce sont les infidèles qui menacent en ce moment la gloire, les arts et la civilisation de l'Europe... c'est l'Orient, c'est Soliman, qui vous offre un rival digne de vous... Eh bien! que Charles-Quint et François Ier s'unissent, comme Philippe-Auguste et Richard, pour cette nouvelle croisade, et que, se touchant dans la main, comme frères d'armes, ils oublient leurs injures pour sauver la chrétienté!.. Voilà ce que je ferais si j'étais Charles-Quint.

CHARLES-QUINT. Conseils qui me semblent très-bons et très-beaux.

MARGUERITE. Mais que vous ne suivrez pas.

CHARLES-QUINT. J'avais fait plus encore... tenez! (*Décachetant l'enveloppe qu'il avait jetée sur la table, et en retirant différents papiers.*) à moi cet acte d'abdication!.. à vous cette lettre que j'adressais à Louise de Savoie, votre mère, régente de France... (*Pendant que Marguerite parcourt la lettre.*) Vous voyez que je lui écrivais de vous envoyer tous ses pouvoirs, à vous... à vous seule, pour discuter d'abord les bases d'un traité...

MARGUERITE, *à part*. O ciel!.. (*Lisant à voix basse.*) dont la première condition eût été une alliance entre le roi d'Espagne... et la sœur de François Ier.

CHARLES-QUINT. Alliance dont il avait déjà été question il y a quelques années.

MARGUERITE, *troublée et rendant la lettre*. Mais qui, par malheur, devenait impossible... d'après vos engagements avec le roi Emmanuel et l'infante, votre fiancée!

CHARLES-QUINT. La politique a des priviléges... (*Geste de reproche de Marguerite. Souriant.*) que n'eût pas, je le vois, approuvés mon sage conseiller! et son avis, qui vaut peut-être mieux que le mien, me prouve, une fois de plus, que j'avais raison de vouloir m'assurer à jamais l'appui et les conseils d'une femme de tête, d'une femme de cœur; d'une vraie reine!.. Ecoutez, princesse; après ce qui vient de se passer et de se dire entre nous, nous ne pouvons plus être qu'ennemis implacables ou amis à jamais!.. Eh bien, sans envoyer cette lettre à votre mère, sans mettre personne en tiers dans une pensée... dans un rêve, peut-être, qui ne sortira pas des murs de ce palais, et doit rester entre nous, je vous dis encore : Marguerite, voulez-vous être reine d'Espagne?..

MARGUERITE, *poussant un cri d'étonnement*. Moi!.. (*A part, avec joie.*) O mon frère!.. (*S'arrêtant avec douleur.*) O Henri!.. Henri!

CHARLES-QUINT. Eh bien?..

MARGUERITE, *dans le plus grand trouble*. Sire... sire... un honneur si grand... si inattendu...

CHARLES-QUINT, *avec joie*. Vous cause, en effet, une émotion... dont je veux vous laisser le temps de vous remettre. Demain, à deux heures, vous me direz votre réponse. Mais songez seulement que c'est le secret de l'État... (*Montrant du doigt son front.*) et qu'il doit rester...

MARGUERITE, *portant la main à son cœur*. Là, je vous le jure, sire. (*Charles-Quint lui baise la main, à part.*) O mon Dieu, inspire-moi!..

CHARLES-QUINT, *saluant*. A demain. (*Marguerite s'appuie, chancelante, sur un fauteuil, à gauche, Charles-Quint sort par la droite.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Les petits appartements de la reine. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, au premier plan, une table sur laquelle est un livre d'heures.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, *assise, à droite*. Ah! quelle nuit j'ai passée! qu'elle a été longue! Pardonne-moi, mon bon frère, si toi seul n'as pas occupé ma pensée... Ce pauvre d'Albret!

SCÈNE II.

HENRI, MARGUERITE.

HENRI. J'accours à vos ordres, princesse.

MARGUERITE. Eh! mais, quel air joyeux! Qu'avez-vous donc?

HENRI. L'aventure la plus bizarre... la plus piquante... ce sera le plus joli de vos contes!.. je riais, en venant, à l'idée seule de vous en avoir fourni le sujet. Et malgré les dangers que j'ai courus...

MARGUERITE. Parlez, parlez vite...

HENRI. J'avais interrogé Sanchette sur ce qu'il nous importait de savoir, sur la beauté mystérieuse, et ses visites nocturnes à la tourelle... La pauvre enfant m'avait juré, par sa patronne, qu'elle ignorait ce que cela voulait dire, qu'elle n'en avait pas la moindre idée... et moi qui trouvais indigne de la tromper plus longtemps... je m'étais jeté à ses pieds, lui avouant que je ne pouvais l'aimer, car j'en aimais une autre. « — Je sais, je sais, s'est-elle écriée, une princesse!.. » et, à ce sujet, une foule de suppositions et d'extravagances.

MARGUERITE. Lesquelles, Monsieur, lesquelles?

HENRI. Jusqu'à prétendre que vous, Madame, vous aussi...

Des choses absurdes... impossibles... lorsque soudain l'escalier retentit sous un pied ferme et vigoureux. « C'est le pas de mon mari, s'écrie Sanchette en pâlissant... Comment cela se fait-il... lui qui dans ce moment galope sur la route de France!.. » Mais le doute n'était plus possible, car Babiéça frappait et criait déjà comme un aveugle... ou plutôt comme un borgne qu'il est. « Ouvrez, Sanchette... c'est moi !... — Vous! s'exclame Sanchette, avec une présence d'esprit admirable... vous, Jésus Maria... au moment même où je rêvais de vous! » — Puis elle me fait signe de me placer contre la porte, qu'elle va intrépidement ouvrir, et au moment où Babiéça se présente, elle pose rapidement sa main sur le seul œil qui lui reste... en s'écriant, avec la sollicitude conjugale la plus tendre: «Répondez, répondez-moi, de grâce!.. Y voyez-vous de l'autre œil? Je rêvais, quand vous avez frappé, que vous veniez de le recouvrer, par l'intercession de saint Christophe, votre patron. — Eh! non, s'écrie Babiéça avec humeur... je n'y vois ni de celui-ci, ni de l'autre, que vous me tenez fermé... » Et, en effet, il ne m'avait pas aperçu me glissant derrière lui et descendant l'escalier. — Qu'en dites-vous, Madame, n'est-ce pas sublime?.. et pourtant Votre Altesse ne rit pas.

MARGUERITE. Non... car je pensais à un autre conte... dont vous me parliez hier... celui où un pauvre gentilhomme aime une grande dame à en mourir.

HENRI. Est-ce que le conte serait fini?.. Dites-le-moi, de grâce?

MARGUERITE. Je ne l'ose...

HENRI. Vous n'osez!.. il finit donc d'une manière bien malheureuse?

MARGUERITE. Oui; le pauvre jeune homme va tant souffrir!..

HENRI, *tremblant.* Qu'importe! si c'est pour cette grande dame? Mais elle, elle?

MARGUERITE. Elle?.. rien qu'à le regarder, ses yeux se remplisent de larmes... car elle ne sait comment lui dire qu'il faut se séparer...

HENRI. Moi... vous quitter!.. Vous n'avez donc plus besoin de mon sang, ni de ma vie, puisque vous repoussez cet amour qui me faisait trouver des délices à être blessé pour vous, à être captif pour vous!

MARGUERITE, *l'interrompant, froidement.* Henri, on m'offre la liberté de mon frère... de votre roi... et une paix honorable pour la France...

HENRI. Comment cela?

MARGUERITE. Vous aviez vu plus juste que moi. Ce que je ne croyais qu'un jeu, était réel. Cette couronne, que j'avais déjà refusée... le roi d'Espagne me l'offre encore aujourd'hui.

HENRI, *cachant sa tête dans ses mains.* Ah! que m'avez-vous dit?..

MARGUERITE. Prononcez vous-même.

HENRI, *après un instant de silence, et baissant les yeux.* Hésiter serait un crime!

MARGUERITE. Et j'ai hésité cependant!

HENRI, *poussant un cri de joie.* Ah!

MARGUERITE. Ecoutez-moi, Henri! Elevée sur les marches du trône, je l'ai vu de trop près pour en être éblouie, et je n'ai jamais eu qu'un désir, celui d'en descendre et de m'en éloigner. Le malheur seul m'y retient, le malheur de tous les miens; mais mon ambition et mon espoir à moi, c'était qu'en récompense de sa liberté et de son royaume rendus, François Ier, mon frère, me permettrait de vivre au sein de la solitude, de l'amitié et des arts, me laissant libre de disposer de mon cœur et de ma main; et celui que j'aurais choisi, croyez-le bien, n'aurait été ni un empereur, ni un roi; il n'aurait porté ni sceptre, ni couronne, mais un cœur loyal et généreux, et m'aurait aimée surtout d'un amour véritable et sincère; voilà les rêves que j'avais formés, et vous comprendrez maintenant qu'on hésite à y renoncer!

HENRI, *avec désespoir.* Ah! Je comprends seulement que je suis le plus malheureux des hommes!

MARGUERITE, *vivement.* Mais avoir pu délivrer son frère et son roi, avoir pu sauver son pays, et ne pas l'avoir fait, serait une honte et un remords à flétrir jusqu'au bonheur même. Ainsi, loin d'affaiblir mon courage, qui malgré moi me fait faute... vous le soutiendrez... en me cachant votre désespoir... et vous exécuterez exactement mes ordres... les derniers que je vous donnerai.

HENRI. Commandez, Madame...

MARGUERITE. Demain mon frère sera libre! demain le roi partira pour son royaume, pour son pays. Vous le suivrez, vous ne le quitterez pas! Vous le servirez loyalement et fidèlement en mémoire de sa sœur... et surtout, vous me le jurez, vous ne reviendrez point en Espagne... vous ne chercherez jamais à me voir... Je vais vous dire pourquoi : c'est que Marguerite vous aimait et vous aimera toujours!

HENRI. Ah! Madame!..

MARGUERITE. Partez, partez maintenant; l'honneur vous y condamne!

HENRI. Mais vous quitter, c'est mourir!..

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BABIÉÇA, *entrant par la porte du fond.*

MARGUERITE. Henri! Henri!.. (*Se retournant d'un air riant vers Babiéça.*) Qu'est-ce, Babiéça?

BABIÉÇA. Madame?..

MARGUERITE. N'y a-t-il pas ce matin un sermon d'un prédicateur célèbre?

BABIÉÇA. Le révérend Texada; oui, Madame, toute la cour doit y assister.

MARGUERITE. Et tu viens me prévenir?..

BABIÉÇA. Il y a encore trois quarts d'heure d'ici là, mais l'empereur, que je viens d'habiller et que je n'ai jamais vu dans un état d'impatience pareille... pas même le jour où il s'agissait d'être élu empereur d'Allemagne!.. l'empereur m'a déjà demandé trois fois l'heure qu'il était, et il prie Votre Altesse de vouloir bien l'honorer de sa présence.

MARGUERITE, *regardant Henri.* J'obéis! (*Elle se dirige vers le fond, Henri la suit vivement; elle l'arrête du geste.*)

HENRI. Adieu, Madame! adieu pour toujours! (*Il jette un dernier regard sur Marguerite, qui sort par la porte du fond et lui par la porte à gauche.*)

SCÈNE IV.

BABIÉÇA, *seul, regardant sortir Marguerite et Henri.* Par Notre-Dame del Pilar, Sanchette a raison. Je ne sais pas où elle découvre tout ce qu'elle apprend! Ce matin encore elle me disait avec un ton de colère : « Vous êtes jaloux de tout le monde, même de M. d'Albret, et il adore une grande dame, la princesse Marguerite... il en est aimé!.. — Allons donc, » disais-je en haussant les épaules... et depuis que je viens de les voir... là, tous les deux ensemble, je répète : Sanchette a raison!.. toujours raison! (*Se retournant et apercevant Éléonore, qui s'avance en regardant autour d'elle.*) Ah! notre jeune et royale maîtresse!

SCÈNE V.

BABIÉÇA, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE, *à Babiéça, qui la salue respectueusement.* On m'avait dit que la princesse Marguerite était ici, dans les petits appartements de la reine... L'as-tu vue?

BABIÉÇA. Elle vient d'en sortir tout à l'heure...

ÉLÉONORE. Sais-tu si elle ira aujourd'hui au sermon?

BABIÉÇA. Il me semble que telle est son intention... (*Regardant sur la table, à droite.*) Et voici justement son missel... là, sur cette table!

ÉLÉONORE. Oui, ce missel aux armes de France, ce livre d'heures que j'admire tant... (*Après un moment de silence.*) Laisse-moi! (*Elle s'assied près de la table.*)

BABIÉÇA, *fait quelques pas, revient, et dit à voix basse:* Est-il vrai, comme on le disait, que Votre Altesse songerait à entrer au couvent?



MARGUERITE, *passant entre elles deux.* Pas tant que vous croyez. — Acte 5, scène 9.

ÉLÉONORE. Dès demain tout sera fini pour moi!.. mais si d'ici là, je puis être utile à toi... (*Regardant autour d'elle avec inquiétude.*) ou à tout autre...

BABIÉÇA, *s'inclinant.* Ah! Madame!.. (*Se relevant.*) Il se peut qu'en effet j'aie à demander à Votre Altesse...

ÉLÉONORE, *lui faisant signe de la main.* Plus tard... Adieu!.. (*Babiéça s'éloigne par la première porte à gauche, celle des appartements du roi.*)

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, *seule. Dès que Babiéça est sorti, elle regarde autour d'elle avec précaution, prend le missel, qu'elle ouvre, tire de sa poche une lettre qu'elle met dans le livre, place le missel tout au bord de la table, et fait quelques pas vers la porte du fond.*

ÉLÉONORE. Marguerite!.. et l'empereur!.. (*Elle disparaît par la porte de droite, qui est sur le second plan.*)

SCÈNE VII.

CHARLES-QUINT, *entrant par le fond, donnant le bras à Marguerite.*

CHARLES-QUINT, *à Marguerite.* Pourquoi, Madame, ce trouble et cette émotion?.. Qu'avez-vous encore à craindre, quand tout est d'accord entre nous?

MARGUERITE. Je ne sais comment reconnaître votre générosité, sire; mon frère libre... la paix avec la France...

CHARLES-QUINT. Ce sera la dot de Marguerite.

MARGUERITE. Vous m'avez promis aussi qu'Éléonore, votre sœur, ne serait pas le prix de la trahison, et qu'elle n'épouserait pas le connétable?

CHARLES-QUINT. Vous lui annoncerez cette bonne nouvelle, ce matin, en allant au sermon du révérend Texada, où elle doit se rendre avec nous. Votre Altesse a-t-elle encore autre chose à me demander?

MARGUERITE. Plus qu'un mot, sire!.. Dans le traité dont vous m'avez fait l'honneur de me communiquer les bases, il y a un point... un seul qui reste indécis. (*Charles-Quint l'invite à s'asseoir à gauche du théâtre et s'assied près d'elle.*)

CHARLES-QUINT. Voyons! j'aime beaucoup à causer politique avec vous.

MARGUERITE. Il y a entre les deux royaumes, entre la France et l'Espagne, un petit pays, la Navarre, qui ne saurait appartenir à la France.

CHARLES-QUINT, *vivement.* C'est vrai... très-vrai!..

MARGUERITE. Il ne serait pas juste, non plus, qu'il appartînt à l'Espagne.

CHARLES-QUINT, *hésitant.* C'est... moins vrai!.. mais cependant c'est vrai!

MARGUERITE. Il me semble qu'on ferait disparaître à l'avenir tout prétexte de discorde, en créant un État indépendant, protégé des deux côtés des Pyrénées par deux grandes puissances.

CHARLES-QUINT. D'accord... mais cet État indépendant, la difficulté serait de lui donner un maître!

MARGUERITE. Des maîtres, on en trouve toujours! Il y a un descendant des anciens comtes de Béarn et de Navarre, Henri d'Albret, qui a fait ses preuves à Pavie...

CHARLES-QUINT. Contre nous!

MARGUERITE. J'ai tant de confiance en votre générosité, que j'ai pensé que ce serait là une des raisons qui vous décideraient! Ai-je eu tort, sire?

CHARLES QUINT. Non, la valeur est un titre qui a parfois suffi pour faire souche royale, et si tel est votre avis...

MARGUERITE, *s'incline en guise d'assentiment, et dit, à part.* Pauvre Henri!.. ne pouvant le faire heureux... je l'aurai fait roi...

CHARLES-QUINT, *cherchant ses tablettes.* Voulez-vous que nous rédigions ensemble cet article?

MARGUERITE, *prenant les tablettes.* Vous dicterez, sire, et j'écrirai.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE ET CHARLES-QUINT, *assis près l'un de l'autre à la gauche du théâtre,* GUATTINARA, *entrant par le fond.*

GUATTINARA, *stupéfait.* Ciel!.. l'empereur, en tête-à-tête avec Marguerite!

CHARLES-QUINT, *se retournant au bruit.* Ah! c'est toi, Guattinara? Entre et attends. (*Marguerite et Charles-Quint, assis à gauche du théâtre, causent à voix basse en ayant l'air de se faire mutuellement quelques observations.*)

GUATTINARA, *loin d'eux, debout, à droite du théâtre.* Et ne pouvoir deviner ce qu'ils se disent!.. c'est à en perdre la tête... et ma charge, peut-être... car c'est ma ruine que l'on médite!.. Hier favori, aujourd'hui disgracié!.. Il n'a fallu pour cela qu'un mot d'une femme!.. Ah! je trouverai moyen de me réconcilier avec la reine!.. Puisqu'elle me redemande ses lettres... tantôt, à l'heure ordinaire, elle me verra... Je presserai, je prierai, je pleurerai même s'il le faut!..

CHARLES-QUINT. Holà! quelqu'un! (*Babiéça sort du cabinet, à gauche.*) Que l'on voie à nous trouver M. le comte d'Albret, et qu'on le prie de vouloir bien venir. (*Babiéça s'incline, sort par la porte à droite, et rentre quelques instants après.*)

CHARLES-QUINT, *s'adressant à Guattinara.* Toi, Guattinara, approche, et surtout pas un mot, pas une réflexion sur les ordres que je vais te donner. Je ne te permets rien... que de les exécuter avec zèle et discrétion. Tu feras préparer, en sortant d'ici, le plus bel appartement du palais pour notre frère et allié le roi de France.

GUATTINARA, *à part.* O ciel!.. Marguerite l'emporte!

CHARLES-QUINT. De plus, tu vas à l'instant même, et sous mes yeux, écrire au roi de Portugal que les impérieuses nécessités de ma politique ne me permettent pas, à mon grand regret, de donner suite à notre projet d'alliance entre nos deux maisons.

GUATTINARA, *vivement.* Comment, sire, il serait possible!..

CHARLES-QUINT, *gravement.* J'ai défendu, Guattinara, la moindre réflexion. Nous ne sommes pas ici au conseil; je ne discute pas, je commande.

GUATTINARA, *à part.* Quels regards sévères!.. Est-ce qu'il se douterait de quelque chose?.. est-ce que Marguerite... toujours Marguerite... aurait découvert cet amour-là comme celui de Sanchette? (*Sur un geste du roi, il s'assied devant la table, à droite, et écrit.*)

CHARLES-QUINT, *à Babiéça, qui rentre en ce moment par la porte à droite.* Tu te tiendras prêt, Babiéça, à partir à l'instant pour Lisbonne.

BABIÉÇA, *étonné.* Moi, sire!..

CHARLES-QUINT. Cela te contrarie?..

BABIÉÇA. Non, sire... parce que maintenant je n'ai plus d'inquiétudes... Sanchette m'a expliqué la chose d'une manière si simple...

CHARLES-QUINT, *riant.* Ah! ah!

BABIÉÇA. Votre Majesté avait décidé qu'elle porterait désormais les couleurs de la nouvelle reine...

CHARLES-QUINT. C'est vrai!

BABIÉÇA. Et alors on l'avait chargée de mettre un nouveau nœud de rubans au chapeau de Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. C'est l'exacte vérité!

BABIÉÇA, *vivement.* J'en étais sûr... et malgré cela, cela me fait plaisir que le roi me l'ait dit... (*Se retournant vers Guattinara, qui écrit à la table, à droite, et parlant à haute voix.*) Le roi, au moins, est rassurant...

CHARLES-QUINT, *lui faisant signe de la main de se taire.* C'est bon, cela suffit!.. (*Il se remet à causer bas avec Marguerite, et pendant ce temps, Babiéça s'adresse à demi-voix à Guattinara.*)

BABIÉÇA. Le roi est rassurant!.. ce n'est pas comme vous, seigneur Guattinara, qui êtes toujours à m'effrayer et à me dire : Prenez garde!.. Encore hier, M. Henri d'Albret, dont vous me disiez de me défier...

GUATTINARA, *à part, haussant les épaules.* Parbleu!

BABIÉÇA, *à demi-voix, et avec satisfaction.* Il songe bien à ma femme! il en aime une autre! le brave jeune homme! une autre bien plus belle, madame Marguerite!

GUATTINARA. Que dis-tu?

BABIÉÇA. Sanchette en est sûre, et moi aussi...

GUATTINARA, *vivement.* Sanchette...

BABIÉÇA. Oui!

GUATTINARA, *se levant, et à part.* Quand la disgrâce est certaine, on peut tout risquer... (*A voix basse, à Babiéça, avec un geste impératif.*) Quoi que tu entendes, sur ta tête et sur celle de ta femme, tais-toi!

BABIÉÇA, *effrayé, et à voix haute.* Moi!..

CHARLES-QUINT, *se retournant.* Qu'y a-t-il?

GUATTINARA. Une bien terrible nouvelle, sire, que m'annonce Babiéça; on dit que, par désespoir, le jeune comte d'Albret vient de se donner la mort.

MARGUERITE, *se levant, et se soutenant à peine.* Ah!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI D'ALBRET.

HENRI, *entrant par la porte de droite.* Sire!..

MARGUERITE, *l'aperçoit, et jette un cri perçant.* Henri!... (*Elle passe devant le roi et Guattinara, et s'élance vers d'Albret.*) Henri!.. (*Puis elle s'arrête et reste immobile au milieu du théâtre. Henri, qui, en entendant son cri de terreur, avait couru à elle, s'arrête également. Les acteurs sont dans l'ordre suivant, à commencer par la gauche :* Guattinara, le roi, Henri, Marguerite, Babiéça.)

CHARLES-QUINT, *s'approchant de Guattinara, et fronçant le sourcil en montrant Henri.* Eh! le voici!.. Qu'est-ce que cela signifie, Monsieur?

GUATTINARA, *à demi-voix.* Votre Majesté avait défendu à son fidèle serviteur la moindre objection, il a essayé, sans parler, d'éclairer son roi. Que le roi... observe et juge!

CHARLES-QUINT, *fait un geste de surprise et de colère. Puis il prend sur lui, se contient, passe entre Marguerite et Henri, qu'il observe quelques instants en silence, et enfin, s'adressant à d'Albret :* Monsieur d'Albret, vous descendez des anciens comtes de Béarn et de Navarre. Nous avons quelque intention d'ériger cette province en royaume, et de vous en donner l'investiture...

GUATTINARA, *à part.* Serait-ce possible!..

CHARLES-QUINT. Que dites-vous de cette idée?

HENRI. Je remercie Votre Majesté d'un tel honneur... mais je n'ai ni assez d'ambition pour le désirer, ni assez de mérite pour l'accepter.

CHARLES-QUINT. Ah!.. vous n'avez pas d'ambition... vous!.. (*A Marguerite.*) Cela fait supposer alors qu'une autre passion l'absorbe tout entier... passion profonde!..

MARGUERITE, *avec trouble.* Je pense comme Votre Majesté.

CHARLES-QUINT, *la regardant attentivement.* Dans ce cas, il est rare qu'on dévoue ainsi toute son existence... à une recherche ingrate et stérile... qui ne serait couronnée d'aucun succès... Ne le pensez-vous pas, Madame?.... (*Marguerite veut répondre, mais, sous le regard du roi qui l'observe, elle se trouble, et garde le silence. Charles, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur Marguerite et sur Henri, s'adresse froidement à son ministre.*) Guattinara, le roi de France ne quittera pas sa prison, et tu n'écriras pas au roi de Portugal!

GUATTINARA, *à part.* Enfin, et non sans peine, je l'emporte!

CHARLES QUINT, *s'approchant de Marguerite, et à demi-voix.* Charles-Quint ne se plaindra pas! Où d'autres verraient

peut-être un sujet de reproches, il ne verra qu'un nouveau sujet d'admiration! Vous vous immoliez pour votre frère, Madame, c'est beau, c'est magnanime! mais je n'accepte point de sacrifices. De tout ce qui est arrivé depuis hier, je ne conserverai ni trace, ni souvenir; ce n'est pas même du passé! c'est un songe, et chacun de nous, au réveil, reprend son rôle et ses droits.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLÉONORE, *tenant un missel à la main.*

ÉLÉONORE. Mon frère, je venais annoncer à Votre Majesté et à Son Altesse que voici l'heure du sermon.

CHARLES-QUINT, *lui donnant la main.* Je vous suis. (*Éléonore, montrant à Babiéça le missel qu'elle-même tient à la main, lui fait signe de porter à Marguerite celui qui est sur la table, à droite. Babiéça va le prendre, le présente avec respect à Marguerite, qui le reçoit sans le regarder, et remercie d'un signe de tête Babiéça.*)

ÉLÉONORE. Venez-vous, Madame?

MARGUERITE. Oui, (*A part, et joignant ses mains, dont l'une tient le missel.*) elle a raison!.. Allons remercier le ciel, car, grâce à lui, je ne suis plus reine d'Espagne! (*Elle baisse ses mains en ouvrant le missel à l'endroit où est placée la lettre.*) Grand Dieu! (*Éléonore, qui a vu le mouvement, fait un geste de joie, présente sa main à Charles-Quint, et sort avec lui, suivie de Guattinara et de Babiéça.*)

SCÈNE XI.

MARGUERITE, D'ALBRET.

MARGUERITE, *remonte le théâtre, s'assure que l'empereur est disparu et redescend vers Henri.* Henri, savez-vous ce qui vient de s'offrir à mes yeux?.. là... dans ce missel... une lettre... de mon frère.

HENRI. Du roi de France!

MARGUERITE. Voyez plutôt!.. (*Regardant autour d'elle si on ne vient pas les surprendre.*) Lisez...

HENRI, *lisant.* « Je viens de faire une importante découverte, qui peut servir à ma délivrance. Le tableau de saint « Pacôme, qui décore ma prison, communique avec l'oratoire de l'empereur. Le difficile était de te l'apprendre. « Mon bon ange, ma belle inconnue, qui venait, disait-elle, « me faire d'éternels adieux, ne peut deviner la pensée qui « m'occupe, mais elle voit ma peine, et me promet de te « faire parvenir cette lettre; tâche alors, à tout prix, de savoir qui elle est... »

MARGUERITE, *à demi-voix.* Eh! oui vraiment!.. si on la connaissait...

HENRI, *de même.* Tout serait sauvé!

MARGUERITE. On s'entendrait avec elle!

HENRI. On parviendrait par elle à cet oratoire... et de là à la prison du roi.

MARGUERITE. Et une fois en communication avec lui...

HENRI. On aurait mille moyens de le faire évader!

MARGUERITE. Ce qui vaudrait mieux qu'une abdication!..

HENRI. Et surtout qu'un mariage avec le roi d'Espagne!

MARGUERITE. Oh! oui... Henri, oui... mais le messager est invisible, et l'on dirait de la sorcellerie...

HENRI, *souriant.* Si le message n'était pas venu dans un missel... un missel à vous!

MARGUERITE. Non, il n'est plus à moi; c'est celui dont j'ai fait présent hier à l'infante Isabelle, la fiancée du roi.

HENRI, *cherchant.* L'infante Isabelle!.. En effet, nous sommes ici dans ses petits appartements.

MARGUERITE. Eh bien!..

HENRI, *de même.* Est-ce que par hasard?..

MARGUERITE. Allons donc!.. quelle idée!.. Attendez...

HENRI. Eh! quoi donc?

MARGUERITE, *vivement.* Hier, quand cet acte d'abdication est tombé entre les mains de l'empereur... Dieu sait quelle était son émotion... mais celle de l'infante était plus forte encore... elle s'est trouvée mal!

HENRI. En vérité! (*Regardant vers le fond.*) C'est elle! Voyez donc quel air triste et préoccupé!.. quelle pâleur!

MARGUERITE. Comment faire pour savoir?.. Ma foi, je n'y tiens plus... arrivera ce qu'il pourra... je tenterai l'aventure. (*Elle fait signe à Henri de sortir. — Henri salue respectueusement l'infante, et sort.*)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, ISABELLE, DAMES D'HONNEUR.

MARGUERITE, *s'approchant d'Isabelle.* Votre Altesse Royale est bien inquiète... (*A demi-voix.*) Un grand secret la préoccupe...

ISABELLE, *troublée.* Moi, Madame!..

MARGUERITE, *à part, avec joie.* Elle se trouble!.. (*A voix basse, à Isabelle.*) Je sais ce dont il s'agit... je sais tout.

ISABELLE, *avec effroi.* Ah! grand Dieu!

MARGUERITE, *de même.* Ne tremblez pas ainsi, ne craignez rien; je ne veux pas vous perdre... au contraire... Renvoyez vos femmes...

ISABELLE, *se retournant vers ses femmes.* Voici l'heure de la sieste, Mesdames... laissez-nous!.. et que personne ne pénètre ici. (*Toutes les dames sortent par les portes du fond, que l'on referme.*)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, ISABELLE.

MARGUERITE. Nous sommes seules?..

ISABELLE. Vous m'avez dit que vous ne vouliez pas me perdre...

MARGUERITE. Quelle idée!.. ne suis-je pas une amie... une sœur... votre sœur... entendez-vous bien?.. Tout ce que je veux, c'est de vous sauver... et lui aussi.

ISABELLE. Merci, merci, Madame.

MARGUERITE. Je viens de sa part...

ISABELLE. De sa part?..

MARGUERITE. Oui.

ISABELLE. Et... pourquoi ne vient-il pas lui-même?..

MARGUERITE, *étonnée.* Lui-même!..

ISABELLE. D'autant que je lui avais dit formellement hier... Je veux demain mes lettres...

MARGUERITE, *vivement.* Vos lettres!.. (*A part.*) J'ai fait fausse route. Il s'agit d'un autre... (*Haut.*) Vos lettres!.. (*Cherchant.*) Justement... je viens vous dire qu'il n'a pas encore pu vous les apporter... mais plus tard...

ISABELLE, *vivement.* J'entends!.. à l'heure ordinaire... à l'heure de la sieste...

MARGUERITE. Précisément.

ISABELLE. Il ne peut tarder... très-bien... N'en parlons plus.

MARGUERITE, *à part.* Mais si vraiment... (*Haut.*) Je conçois, en effet, qu'un cavalier, tel que celui-là... si jeune... si élégant... si bien...

ISABELLE. Pas tant.

MARGUERITE, *à part.* Aïe!.. n'avançons pas de ce côté-là...

ISABELLE. La vérité est qu'il m'imposait... qu'il me faisait peur... Il n'était question alors ni d'autre mariage, ni d'alliance royale... Et puis, j'étais seule... sans guide... sans conseil... mais vous voilà, Madame, vous ne m'abandonnerez pas.

MARGUERITE. Non, sans doute, pauvre jeune fille!.. Qui m'aurait dit que j'étais venue pour cela?.. N'importe, de la morale, chemin faisant, cela ne peut jamais faire de mal. Vous êtes fiancée... pour ainsi dire mariée; vous avez pour mari, un roi, un empereur... Ce n'est pas amusant tous les jours... mais, faute de mieux... il faut s'y tenir... d'autant que les amants, vous le voyez, sont légers.

ISABELLE. Ah!..

MARGUERITE. Perfides...

ISABELLE, *se récriant.* Ah!..

MARGUERITE. Volages, manquant à la foi des traités, ni plus ni moins que s'ils étaient monarques, et que pas un seul ne vaut le repos, le bonheur, la réputation que l'on compromet pour eux... vous surtout, qui risquez plus que nous encore... vous, reine d'Espagne... Jugez donc!..

ISABELLE. Ah! Madame...

MARGUERITE. Rien n'est désespéré, il est temps encore de tout rompre... il va venir.

ISABELLE. Et voilà justement ce qui m'effraie... Je préférerais maintenant ne pas le voir...

MARGUERITE. Très-bien !
ISABELLE. Ne plus le voir jamais!..
MARGUERITE. Encore mieux!
ISABELLE. Voulez vous le recevoir à ma place?..
MARGUERITE. Moi!..
ISABELLE. Reprendre mes lettres ?..
MARGUERITE. Volontiers... (*A part.*) Je le connaîtrai, du moins.
ISABELLE. Ah! que vous êtes bonne!
MARGUERITE. Mais un instant!.. Vous devez avoir aussi de lui... des lettres... qu'il faut à votre tour lui rendre.
ISABELLE, *les prenant sur elle.* Oh! certainement... Les voici... les voici... mais, écoutez... On vient... on monte par le petit escalier...
MARGUERITE, *à part.* Ah ! c'est par là qu'il vient d'ordinaire...
ISABELLE. Dites-lui bien que tout est fini... que je renonce à lui... que je ne veux suivre que vos conseils...
MARGUERITE. Partez... prudence!.. discrétion!..
ISABELLE. Et dévouement à toute épreuve!.. (*Elle sort par la porte du fond.*)

SCÈNE XIV.

MARGUERITE, *puis* GUATTINARA, *entrant par la porte à droite.*

MARGUERITE, *avec impatience et curiosité.* Qui donc... qui donc?.. quel est cet Amadis, ce beau ténébreux, ce rival heureux de l'empereur Charles-Quint?..
GUATTINARA, *entrant le dos tourné.* Elle est seule... avançons...
MARGUERITE. Guattinara!!!..
GUATTINARA. Marguerite!!.. (*Tous les deux restent un instant immobiles d'étonnement.*)
MARGUERITE. Ah!..
GUATTINARA, *cherchant à se remettre de son trouble.* Vous... ici... Madame... et comment?..
MARGUERITE. Je vous attendais!
GUATTINARA. Je ne comprends pas!
MARGUERITE. Je vais m'expliquer!.. vous veniez à un galant rendez-vous!
GUATTINARA. Moi!..
MARGUERITE. Ah! vous y perdez, car on m'a priée de vous recevoir...
GUATTINARA, *avec indignation.* Par tous les saints de l'Espagne!..
MARGUERITE. Vous aviez fait provision de serments, je le sais, mais pas de dénégations, ni de détours diplomatiques; nous n'avons pas de temps à perdre en protocoles. C'est moi qui me suis chargée des intérêts de la reine, pensant que ma présence vous serait plus agréable qu'une autre. On attend de vous des lettres!.. (*Tendant la main.*) Il me les faut!
GUATTINARA. Comment... Madame?.. que signifie?..
MARGUERITE. Que j'ai en échange vos lettres à vous!.. mais je ne vous les remettrai...
GUATTINARA, *tremblant.* Madame!..
MARGUERITE. Que quand la signature du ministre aura été vue et approuvée par l'empereur.
GUATTINARA, *épouvanté.* Grâce! grâce, Madame!..
MARGUERITE, *riant.* Ah! ah! seigneur Guattinara, vous voilà plus mort que vif, vous qui, ce matin, immoliez si lestement les amoureux qui se portaient bien!.. Les lettres de l'infante... je les veux!
GUATTINARA, *après les avoir tendues.* Je suis perdu!
MARGUERITE. Non!.. vous ne l'êtes point!..
GUATTINARA. Je comprends... vous voulez, à votre tour, vous défaire d'une rivale...
MARGUERITE. Non!
GUATTINARA. Vous voulez que je vous aide à remonter les marches du trône...
MARGUERITE. Non... je ne veux déplacer personne... pas même vous... je veux qu'on puisse dire que Marguerite a tenu dans sa main tous les secrets de la cour d'Espagne, et n'en a trahi aucun! peu m'importe donc que vous restiez à Charles-Quint... pourvu qu'en même temps vous m'obéissiez.
GUATTINARA. Moi, Madame... servir à la fois...
MARGUERITE. Deux pouvoirs? est-ce là ce qui vous effraie?
GUATTINARA. Mais...
MARGUERITE. Il faut pourtant vous persuader que vous appartenez maintenant à deux maîtres : l'un, qui serait sans pitié...
GUATTINARA. S'il savait!..
MARGUERITE. L'autre...
GUATTINARA. Qui sait tout.
MARGUERITE. Et qui promet pardon et oubli... à une condition...
GUATTINARA. Laquelle?..
MARGUERITE. Je vous le dirai... votre bras?
GUATTINARA. Comment?
MARGUERITE. Votre bras... et maintenant, Monseigneur, marchons! (*Elle se dirige vers la porte de gauche, Guattinara la suit en se courbant. La toile tombe.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Même décor.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI D'ALBRET, BABIÉÇA.

BABIÉÇA. Oui, monsieur le comte, j'ignore pourquoi Son Excellence m'avait mêlé à votre prétendue mort... moi qui aurais été désolé de vous tuer!..
HENRI, *souriant.* Je puis vous attester, du reste, que la nouvelle est fausse.
BABIÉÇA. Grâce au ciel!..
HENRI. Et vous dites, seigneur Babiéça que l'empereur désire me parler... à moi?..
BABIÉÇA. Il vous prie de l'attendre ici, dans les petits appartements de la reine...
HENRI. Je croyais qu'il y avait ce soir réception?
BABIÉÇA. Il vous verra avant la réception... à sa sortie du conseil, qu'il a fait assembler extraordinairement... et qu'il préside en ce moment.
HENRI, *saluant.* Je vous remercie, Monsieur.
BABIÉÇA. Heureux de vous prouver mon dévouement...
HENRI. Eh bien! pourriez-vous me dire, vous qui savez tout... et qui voyez tout... ce qui se passe au palais... ce qu'est devenue madame la princesse Marguerite... que je ne retrouve plus, et qui est comme disparue?..
BABIÉÇA. Il y a près de deux heures... que je lui ai vu traverser la galerie... appuyée sur le bras de Son Excellence M. le comte de Guattinara, qui, malgré cela, avait l'air d'assez mauvaise humeur... Mais j'aperçois madame la princesse... (*Avec finesse.*) Je pense, monsieur le comte, que je ferais bien de me retirer...
HENRI. Vous êtes un homme charmant, seigneur Babiéça!..
BABIÉÇA. L'habitude de la cour! voilà tout. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE II.

HENRI, MARGUERITE.

HENRI. J'étais inquiet de vous, Madame.
MARGUERITE, *riant.* Que voulez-vous? Je ne puis y suffire... la cour d'Espagne me donne tant d'occupations!..
HENRI, *à demi-voix.* Eh bien!.. la dame mystérieuse!..
MARGUERITE. Nous nous étions trompés!
HENRI. Quoi! nos idées sur l'infante... sur la future reine...
MARGUERITE. Complétement fausses!.. Gardez-vous de la soupçonner!.. je vous le défends, entendez-vous? Mais l'appui qui me manquait de ce côté... je l'ai trouvé d'un autre... J'ai maintenant à mes ordres une puissance qui est mon esclave!
HENRI. Comment cela?
MARGUERITE. Ecoutez, Henri, je vous dirai tout, excepté ce qui n'est pas mon secret, et ce que l'honneur me défend de trahir... Qu'il vous suffise donc de savoir que, tenant la baguette, je n'avais qu'à commander, et que mon premier souhait fut d'être transportée auprès de mon frère.
HENRI. Vous plaisantez!..
MARGUERITE. Du tout! J'ai ordonné à mon serviteur de me faire entrer dans l'oratoire de l'empereur... Et pourquoi? s'est-il écrié, tout stupéfait... Eh! mais, ai-je répondu, pour

prier, sans doute, et vous m'y conduirez!.. ce qu'il a fait.

HENRI. Par quel moyen?

MARGUERITE. En ouvrant la porte dont il avait la clé... Voilà toute la magie!

HENRI. Et le tableau de saint Pacôme, le ressort secret... vous l'avez trouvé?..

MARGUERITE. Très-aisément... quand on sait d'avance!.. Mais voici une rencontre que je ne cherchais pas! Au moment où je venais de m'élancer bravement dans le couloir étroit et obscur, qui conduit de l'oratoire à la tourelle... ma robe se froisse contre une autre robe... une visite qui sortait!.. (*Riant.*) Il y avait ce soir-là réception chez le roi. Moins intrépide que moi... la belle visiteuse... l'inconnue... (c'était elle!) s'arrête, tremblante, et comme si elle sentait ses genoux fléchir, s'appuie un instant contre la muraille. Je me rappelle mon conte du Muletier, je détache de mon corsage un nœud, une agrafe de rubans bleus, que j'accroche à son épaule, témoin mystérieux, indice révélateur, qui peut, tout à l'heure, à la cour, me la faire reconnaître.

HENRI. J'en doute.

MARGUERITE, *gaiement.* A tout hasard!.. Je n'aurai perdu qu'un ruban, et je risque de gagner un secret, espoir que j'ai fait partager au roi, et un autre espoir encore... Maintenant que je puis à toute heure, et sans que personne s'en doute, me rendre auprès de lui, il sera facile de combiner avec adresse et prudence quelque nouveau moyen d'évasion.

HENRI. Quoi!.. vous y pensez encore?..

MARGUERITE. Toujours!.. et grâce aux nouveaux alliés qui me viendront en aide...

HENRI. Et où les prendrez-vous?

MARGUERITE. Dans le camp ennemi.

HENRI. Ce n'est pas possible!

MARGUERITE. Silence!.. on vient!.. C'est l'infante!..

SCÈNE III.

HENRI, *se retirant à l'écart,* MARGUERITE, ISABELLE.

ISABELLE, *venant du fond, et s'avançant mystérieusement près de Marguerite.* Eh bien! quelles nouvelles?..

MARGUERITE, *à demi-voix et rapidement.* Tout est rompu, vous êtes libre... Voici vos lettres... A vous de commander... à lui d'obéir!

ISABELLE. Merci! j'en userai... A mon tour, je viens vous dire... (*Apercevant d'Albret, elle s'arrête et fait un geste de surprise.*) Ah!..

MARGUERITE. Vous pouvez parler devant M. d'Albret, il est de notre conseil intime!

ISABELLE. Je viens vous dire de prendre bien garde... car l'empereur est d'une humeur terrible!..

MARGUERITE. Contre qui?

ISABELLE. Contre tout le monde; il vient de réunir là... dans son cabinet, ses principaux conseillers. Le comte Guattinara a été appelé; pour quel sujet, je ne puis vous le dire.

MARGUERITE. Je le saurai.

ISABELLE. Ah! et puis, avant le conseil... l'empereur a causé avec l'ambassadeur d'Angleterre... devant moi, sans gène aucune.

MARGUERITE. Comme marque de confiance...

ISABELLE. Non... comme si je n'avais pas compris...

MARGUERITE, *vivement.* C'est précieux!..

ISABELLE, *avec malice.* Et je comprenais...

MARGUERITE, *gaiement.* Vraiment!..

ISABELLE. Je comprenais : que le roi d'Angleterre se plaignait des projets d'agrandissement de l'Espagne, et que, comme il est allié de la France, il ne veut pas qu'on vous prenne la Bourgogne.

MARGUERITE. A merveille!

ISABELLE. Que l'empereur lui a alors écrit à ce sujet, et qu'il attend aujourd'hui sa réponse.

MARGUERITE. Merci... merci... Isabelle... (*S'approchant de Henri pendant qu'Isabelle va s'asseoir à la table, à droite.*)

HENRI. Je n'en reviens pas...

MARGUERITE, *bas, à Henri.* Nous sommes très-bien ensemble...

HENRI, *bas.* Guattinara!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, GUATTINARA.

(*Isabelle est assise à droite du théâtre, près de la table. Henri a remonté le théâtre. Marguerite est assise à gauche, et Guattinara, qui sort en ce moment du cabinet du roi, parle, debout et à voix basse à Marguerite.*)

GUATTINARA, *bas, à Marguerite et rapidement.* Je sors du conseil. Il y a été décidé que, pour couper court à toutes les intrigues qui se trament à Madrid, et pour déjouer toutes les tentatives d'évasion...

MARGUERITE. Eh bien...

GUATTINARA. Le roi François Ier serait, cette nuit, à neuf heures, transféré secrètement dans la citadelle de Valladolid.

MARGUERITE. O ciel!.. (*Bas, à Henri, qui s'est approché d'elle de l'autre côté.*) Le roi est emmené de Madrid cette nuit à neuf heures.

HENRI, *de même.* Tout est perdu!

MARGUERITE. Peut-être! si on le délivrait à huit...

HENRI, *de même.* Comment? (*Guattinara, pendant le dialogue précédent, s'est approché d'Isabelle, qui est assise à droite; il l'a saluée respectueusement et lui adresse quelques paroles d'un air soumis et à voix basse.*)

ISABELLE, *à voix haute et n'ayant pas l'air de comprendre.* Qu'est-ce, seigneur Guattinara? que voulez-vous dire?..

MARGUERITE. Seigneur Guattinara... un mot...

ISABELLE, *à Guattinara.* La princesse vous appelle. (*Guattinara se retourne, aperçoit Marguerite qui lui fait le geste de venir à elle... geste que lui montre la reine. Guattinara et Marguerite sont à côté l'un de l'autre, debout, sur le devant du théâtre.*)

MARGUERITE, *bas.* A moi... qui suis très-curieuse... dites-moi, de grâce, d'où vous vient... cette clé... vous savez... cette clé de l'oratoire...

GUATTINARA, *de même.* De l'empereur!.. c'était celle, m'a-t-il dit, de Philippe d'Autriche, son père...

MARGUERITE. Comment cela?

GUATTINARA, *à demi-voix et en riant.* Pour échapper à la jalousie de Jeanne de Castille... qui, de son côté, ayant des soupçons, en avait fait faire, dit-on, une seconde...

MARGUERITE. Où est-elle?..

GUATTINARA. L'empereur ne l'a pas retrouvée...

MARGUERITE. Il n'y a donc que celle-là... pour ouvrir l'oratoire...

GUATTINARA. Pas d'autres.

MARGUERITE. Vous allez me la confier?

GUATTINARA. Comment?

MARGUERITE. Jusqu'à demain!

GUATTINARA, *épouvanté.* Moi, Madame!.. (*Se retournant.*) Dieu, l'empereur! (*Marguerite se retire d'un pas en arrière, Guattinara s'avance au-devant du roi et reste près de lui.*)

SCÈNE V.

CHARLES-QUINT, *sortant du cabinet, à gauche,* GUATTINARA, MARGUERITE, HENRI, ISABELLE.

CHARLES-QUINT, *se retournant vers la porte de son cabinet avec impatience.* Eh oui, Babiéça, montez à l'appartement de ma sœur, et qu'elle descende ici à l'instant. Il faut en finir avec ces révoltes de femmes! (*Il aperçoit Marguerite, Henri, Isabelle, qui le saluent. Il s'arrête, rend aux deux femmes leur salut, et dit en regardant Marguerite.*) En l'honneur de mon mariage avec l'infante Isabelle, nous accordons à notre ministre, M. le comte de Guattinara, notre ordre de la Toison d'Or.

GUATTINARA. Ah! sire...

CHARLES-QUINT. En récompense de ses bons et loyaux services. (*Marguerite, sans rien dire, regarde en souriant Guattinara, qui détourne les yeux.*)

CHARLES-QUINT, *continuant.* En l'honneur de cette alliance, monsieur Henri d'Albret, et c'est pour cela que je vous ai fait venir, vous pouvez dire à M. le connétable de Montmorency, à Son Éminence le cardinal Urbain, et à tous les seigneurs français, prisonniers à Madrid, que Charles-Quint leur accorde leur liberté, sans rançon, et leur permet, (*Ap-*

puyant sur le mot.) dès demain, de quitter Madrid ; j'entends que vous les suiviez.

HENRI, *à part.* O ciel ! (*Haut.*) Votre Majesté me permettra-t-elle du moins de voir une dernière fois mon souverain, avant mon départ, et de lui faire mes adieux?..

CHARLES-QUINT. Soit!.. en présence du président de l'audience de Castille. Je prie monsieur d'Albret de répéter à Sa Majesté qu'il ne tient qu'à elle de partir dès demain, avec ses fidèles serviteurs... elle sait à quelles conditions... (*Il va s'asseoir à droite.*) Guattinara, la clé de mon oratoire...

MARGUERITE, *à part.* O ciel! (*Elle fait signe à Guattinara de ne pas la donner, et celui-ci lui fait signe qu'il ne peut faire autrement.*)

CHARLES-QUINT. Eh bien!

GUATTINARA, *remettant la clé au roi.* La voici!..

MARGUERITE, *bas, à d'Albret.* Ah! maintenant plus d'espoir!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLÉONORE, *entrant par la porte du fond.*

ÉLÉONORE. Je me rends à vos ordres, mon frère...

CHARLES-QUINT. Je suis à vous. (*Éléonore, qui était descendue au milieu du théâtre, et à qui Charles-Quint fait signe de venir à lui, tourne le dos à Marguerite, passe devant Guattinara, et va se placer près de Charles-Quint.*)

HENRI, *bas, à Marguerite.* Pour nous, cette fois, tout est perdu!..

MARGUERITE, *apercevant sur l'épaule d'Eléonore son nœud de rubans bleus et poussant un cri.* Ah!.. pas encore!.. pas encore!..

HENRI. Quoi donc?

MARGUERITE, *à voix basse.* Regardez... sur l'épaule d'Eléonore...

HENRI, *de même.* Ce ruban bleu...

MARGUERITE, *de même.* C'est le mien!..

HENRI, *de même.* Il serait possible... c'est elle l'inconnue?..

MARGUERITE, *de même.* Eh oui... c'est elle... Prenez congé de l'empereur... Je vous rejoins!

HENRI, *saluant respectueusement le roi.* Sire, je vais me mettre aux ordres de M. le président de l'audience de Castille. (*Il sort par la porte du fond, reconduit de quelques pas, par Guattinara, qui revient se placer à l'extrême gauche du théâtre.*)

SCÈNE VII.

GUATTINARA, CHARLES-QUINT, ÉLÉONORE, MARGUERITE, ISABELLE.

MARGUERITE, *pendant le temps de cette sortie n'a cessé de regarder Eléonore.* Pauvre et généreuse enfant... Ah! je n'y tiens plus!.. (*Allant à elle.*) Eléonore... que je vous embrasse... laissez-moi vous embrasser... (*En embrassant Eléonore, Marguerite détache de son épaule le nœud de rubans.*)

CHARLES-QUINT. Eh! pourquoi donc?..

MARGUERITE. Pour qu'elle sache, au moment où tout l'accable... qu'il y a encore une amie qui lui est dévouée... et je n'entends pas qu'elle ignore, sire, ce que j'ai voulu et ce que je veux encore faire pour son bonheur!.. Adieu!.. adieu!..

CHARLES-QUINT, *qui, pendant ce temps, a contemplé Marguerite.* Princesse... vous avez une idée en ce moment?..

MARGUERITE, *gaiement.* Moi!

CHARLES-QUINT. Une idée que je ne puis pas deviner... Mais vous méditez quelque chose!

MARGUERITE. Que je vais vous avouer, sire. La reine donne aujourd'hui une soirée dont l'heure approche, et je vais m'occuper de ma toilette (*Faisant une profonde révérence*), si Votre Majesté veut bien me le permettre. (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

GUATTINARA, CHARLES-QUINT, ÉLÉONORE, ISABELLE.

CHARLES-QUINT, *la regardant sortir et se levant.* C'est à confondre!.. Cet air joyeux et triomphant quand je la croyais accablée... quand la captivité de ce frère qu'elle adore est plus étroite que jamais!.. songer à quoi!.. à sa toilette... Cette femme-là est inexplicable..

ÉLÉONORE, *qui voit que son frère ne lui parle pas.* Votre Majesté m'a fait demander!..

CHARLES-QUINT, *avec impatience.* Pour la dernière fois, Eléonore, voulez-vous obéir à votre frère, à votre roi, servir ses desseins et épouser le connétable de Bourbon?..

ÉLÉONORE, *timidement.* J'avais dit à Votre Majesté que je préférais le couvent.

CHARLES-QUINT. Et maintenant que vous avez réfléchi?..

ÉLÉONORE. Ma vocation est la même.

CHARLES-QUINT. Soit!

ISABELLE, *intercédant pour elle.* Ah!.. sire!..

CHARLES-QUINT. Guattinara, tu préviendras la duchesse d'Ossone, qu'elle aura à accompagner ma sœur au couvent de Saint-Ildefonse.... C'est Babiéça qui y conduira ces dames dès ce soir!

ISABELLE. Dès ce soir?

CHARLES-QUINT. Il est inutile que cette future religieuse assiste à votre soirée... et puis... il y a entre elle et Marguerite quelques intelligences... quelques intrigues de femmes... que je sens... que je ne puis deviner... et contre lesquelles je suis las de lutter. Nœud gordien que je n'ai pas le temps de dénouer et que je trancherai. (*A Isabelle.*) Madame, vous direz ce soir à la princesse Marguerite qu'elle ait à quitter Madrid dès demain.

ISABELLE, *avec effroi.* O ciel!.. elle croirait que c'est moi qui suis la cause de ce départ... et pourrait bien alors ne pas me le pardonner!..

CHARLES-QUINT. Le grand mal! Eh bien, toi, Guattinara, tu te chargeras de lui intimer ce conseil... ou plutôt cet ordre.

GUATTINARA, *tremblant.* Que Votre Majesté m'en dispense! Rien ne pourrait l'empêcher de croire que c'est moi qui l'ai desservie auprès de vous... et dans son ressentiment...

CHARLES-QUINT. Ah çà... tout le monde, à ma cour, tremble donc devant elle et n'ose affronter son courroux?.. Elle est donc plus reine à Madrid, que je ne suis roi?.. Je l'ai dit : (*A Isabelle, à voix haute.*) Ma sœur à Saint-Ildefonse... (*A demi-voix, à Guatinara.*) Le roi de France à Valladolid... et quant à Marguerite... c'est moi qui me charge de son départ, et nous verrons dès demain qui gouverne ma cour, d'elle ou de moi! Viens, Guattinara... (*Il sort par la gauche avec Guattinara.*)

SCÈNE IX.

ISABELLE, ÉLÉONORE, *puis* MARGUERITE.

ISABELLE, *à Eléonore.* Oh! comme il est en colère... Vouloir vous enfermer dès ce soir dans un couvent... Que je vous plains, Eléonore!..

ÉLÉONORE. Il y en a de plus à plaindre que moi... Je quitte un frère qui ne m'aime pas, et cette pauvre Marguerite est séparée pour jamais, peut-être, d'un frère qui l'aime tant... et qui est si malheureux!.

MARGUERITE, *qui s'est approchée à pas de loup et qui passe entre elles deux.* Pas tant que vous croyez... puisqu'on pense à lui et qu'on le plaint...

ÉLÉONORE. Ah! vous voilà, princesse!..

ISABELLE. Arrivez donc vite...

ÉLÉONORE. De nouveaux complots se trament contre vous!

ISABELLE. On veut que demain vous quittiez Madrid.

ÉLÉONORE. Nous vous en prévenons...

MARGUERITE, *leur prenant la main.* Bien... bien... mes amies!.. mais j'ai mon plan, et je réponds de tout, si vous voulez me venir en aide.

ISABELLE. Nous le voulons.

ÉLÉONORE. Mais moi, je pars

MARGUERITE, *effrayée.* Vous partez?..

ÉLÉONORE. Dès ce soir.

ISABELLE. Pour le couvent... Est-ce ennuyeux!..

MARGUERITE. Et qui l'y oblige?..

ISABELLE. L'empereur, qui le veut..

MARGUERITE. Et si nous ne le voulons pas?..

ISABELLE ET ÉLÉONORE. Comment cela?

MARGUERITE. Trois femmes qui ont mis une chose là... (*Montrant son front.*) peuvent tout braver, tout défier ; rien ne leur résiste... quand elles s'entendent!.. Par malheur... elles ne s'entendent presque jamais!..

ISABELLE. Ici cependant... même en étant d'accord, je ne vois pas de moyen...

MARGUERITE. C'est ce qui vous trompe... Ce serait plus facile encore à vaincre (*A demi-voix.*) que les dangers de ce matin.

ISABELLE, *de même.* Notre secret à nous deux!

MARGUERITE. Si je pouvais seulement dire quelques mots à Eléonore, sans crainte d'être interrompue ou surprise... par l'empereur...

ISABELLE. N'est-ce que cela?.. Parlez vite... je veille pour vous!

MARGUERITE. Bien! très-bien!

ISABELLE. Après le service que vous m'avez rendu ce matin...

MARGUERITE, *gaiement et montrant Isabelle.* Ah!.. Un bienfait n'est jamais perdu! (*Isabelle s'est rapprochée de la porte de gauche, regarde et écoute si personne ne vient. Pendant ce temps-là, Marguerite est sur le devant du théâtre, à droite, près d'Eléonore.*)

MARGUERITE, *à voix basse, à Éléonore.* Éléonore... protectrice invisible!.. ange gardien qui avez sauvé mon frère...

ÉLÉONORE, *poussant un cri et se cachant la tête dans ses mains.* Ah!.. je suis perdue!..

ISABELLE, *vivement et de la porte.* Qu'est-ce donc?..

MARGUERITE, *à Isabelle.* Rien... ça commence... (*S'adressant vivement à Eléonore.*) Ne tremblez pas!.. ne rougissez pas devant moi, sa sœur, comme vous malheureuse, et dévouée comme vous!.. devant moi, qui ne rêve que votre bonheur à tous deux.

ÉLÉONORE, *vivement.* Que dites-vous?

ISABELLE, *près de la porte.* Qu'y a-t-il?

MARGUERITE, *à Isabelle.* Cela va déjà mieux! (*A Eléonore.*) Oui, si pour me venger de vos dissimulations et de vos mystères, cet amour, qui naquit dans l'ombre, pouvait, grâce à moi, apparaître au grand jour. Si vous aviez le droit de l'avouer et d'en être fière!..

ÉLÉONORE. Moi?.. Ah! tout mon sang pour un sort pareil!

ISABELLE, *de même.* Eh bien?.. eh bien?..

MARGUERITE, *à Isabelle.* C'est fini!..

ISABELLE, *descendant vivement en scène.* Est-il possible?

MARGUERITE. C'est convenu!.. Elle n'ira pas au couvent!

ÉLÉONORE, *avec exaltation.* Plutôt mourir!..

MARGUERITE. Vous l'entendez!

ISABELLE. C'est admirable!.. Eh bien! maintenant... votre projet, votre plan?.. Pour qu'il réussisse, nous voilà toutes les trois!

MARGUERITE. Au contraire!.. pour qu'il réussisse, il est important qu'Eléonore disparaisse pendant une demi-heure au moins!..

ISABELLE. C'est singulier!.. et où la cacher?..

MARGUERITE. Un seul endroit est sûr.

ISABELLE. Lequel?

MARGUERITE. L'oratoire de l'empereur.

ISABELLE. C'est juste... il n'y va jamais!

ÉLÉONORE, *à demi-voix.* Ah! Marguerite... que me proposez-vous là?..

MARGUERITE, *de même.* Le seul asile... le seul refuge où vous soyez sous la protection de Dieu... et de l'honneur..... Mais pour cela.. (*La regardant avec inquiétude.*) il faudrait pouvoir pénétrer dans cet oratoire!..

ÉLÉONORE, *vivement.* Je le puis...

MARGUERITE, *de même.* En avoir la clé?..

ÉLÉONORE, *de même.* Je l'ai!

MARGUERITE. Laquelle?

ÉLÉONORE. Celle de ma mère!

MARGUERITE, *se dirigeant vers la porte du fond.* Je m'en doutais! courons...

ISABELLE. Un instant!.. Si vous sortez par le grand escalier... la duchesse d'Ossone... Babiéça ou d'autres vous verront monter.

ÉLÉONORE. C'est vrai!..

MARGUERITE. Comment faire?..

ISABELLE. Par ma chambre à moi, celle de Jeanne de Castille...

MARGUERITE. Qui conduisait aussi à l'oratoire...

ÉLÉONORE. O bonne petite reine... merci!

MARGUERITE, *passant entre elles deux, et les tenant chacune sous le bras.* Vous voyez bien que quand on s'entend pour l'amitié... et la défense commune... (*A Eléonore, la faisant passer par la petite porte, à droite.*) Venez, venez. Enfermez-vous bien dans l'oratoire, et n'ouvrez qu'à ceux du dehors qui diront ces mots: *Le roi et la France!..* Partez. (*Eléonore sort. A Guattinara qui entre.*) Qu'y a-t-il?

SCÈNE X.

PLUSIEURS DAMES ET SEIGNEURS, *commençant à entrer par le fond,* GUATTINARA, *sortant du cabinet du roi, à gauche,* MARGUERITE, ISABELLE.

GUATTINARA, *s'approchant de Marguerite, lui dit à voix basse.* Un courrier d'Angleterre vient d'arriver.

MARGUERITE. Enfin!

GUATTINARA. Porteur d'une lettre de la main même du roi Henri VIII.

MARGUERITE. Qui est furieux de la captivité de François Ier.

GUATTINARA. Non!

MARGUERITE, *étonnée.* Il prend au moins sa défense?

GUATTINARA, *toujours à voix basse.* Il prend autre chose!

MARGUERITE. Quoi donc?

GUATTINARA, *de même.* La Picardie, qu'il accepte pour lui, et, à cette condition, il nous laisse prendre la Bourgogne.

MARGUERITE, *à part, avec dépit.* O les bons alliés! si on ne comptait que sur eux!..

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LES SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, CHARLES-QUINT, *puis* HENRI D'ALBRET.

HENRI, *s'approchant de Marguerite, pendant que Charles-Quint reçoit les hommages des seigneurs et des dames.* J'ai prévenu le connétable de Montmorency, le cardinal Urbain, et tous ceux qui avaient eu l'honneur d'être invités par vous.

MARGUERITE, *à voix basse.* A merveille!..

HENRI. Quand neuf heures sonneront... tout sera terminé.

MARGUERITE. C'est un quart d'heure qu'il nous faut. Nous l'avons et au delà! (*Elle passe à gauche, et s'assied près d'Isabelle. Dans ce moment, Charles-Quint aperçoit Henri d'Albret. Il quitte le groupe de seigneurs avec lesquels il causait, et s'avance vers Henri.*)

CHARLES-QUINT. Eh bien... monsieur d'Albret... vous venez de voir mon frère François Ier. Quelle est sa réponse?

HENRI. Celle que je pressentais, sire. Dût-on changer sa prison en un cachot, il ne cédera sur rien de ce qui touche à l'honneur de la France!

CHARLES-QUINT, *bas, à Guattinara, en souriant.* Je comprends!.. Il se croit sûr de l'appui du roi d'Angleterre... de là sa fierté!.. Elle tomberait bien vite, s'il voyait de ses propres yeux cette lettre d'Henri VIII... dont je ne puis me dessaisir... Mais... (*Après un instant de réflexion.*) Si j'allais la lui montrer!

GUATTINARA, *à demi-voix.* Vous, sire!

CHARLES-QUINT, *de même.* Moi-même... avant ce départ auquel j'aimerais mieux ne pas avoir recours.

GUATTINARA, *de même.* Accompagnerai-je Votre Majesté?

CHARLES-QUINT. Oui... Dis à un officier de prendre un flambeau. (*Pendant cette conversation, qui s'est faite à demi-voix sur le devant du théâtre, à droite, les seigneurs et dames sont assis dans le salon, et forment différents groupes. Marguerite et Isabelle sont assises l'une près de l'autre, sur le devant du théâtre, à gauche. D'Albret, debout derrière Marguerite. Charles-Quint va causer avec une dame à l'extrême droite. Guattinara traverse le théâtre, donne à un officier l'ordre d'allumer un flambeau, et se trouve placé debout, à la droite du fauteuil de Marguerite.*)

MARGUERITE, *bas, à Guattinara.* Qu'y a-t-il?..

GUATTINARA, *à voix basse.* Il va monter lui-même chez le prisonnier.

MARGUERITE. Dans ce moment! ô ciel! comment l'empêcher? faire naufrage au port!..

HENRI. Quand il ne nous fallait plus que quelques instants!

MARGUERITE. Quelques instants, mon Dieu!.. comment les gagner... ah! (*Elle voit l'officier qui s'est approché de l'empereur, portant un flambeau. L'empereur se dispose à sortir.*

A voix haute, à Isabelle.) Puisque Votre Altesse le veut absolument...

ISABELLE, *à demi-voix*. Je ne veux rien!

MARGUERITE, *de même*. Si vraiment! (*A voix haute.*) puisqu'elle l'exige...

ISABELLE, *à voix haute*. Oh! certainement... je l'exige. (*Charles-Quint fait signe à l'officier de le précéder, et se met en marche.*)

MARGUERITE. Je vais lui dire ce vieux fabliau... (*Charles-Quint s'arrête.*) ce conte pour lequel elle a eu la bonté de réclamer ma promesse...

CHARLES-QUINT. Ah! le conte de ce matin... *Ce qui plaît aux dames*. (*Il fait signe à l'officier de partir.*)

MARGUERITE. Non, sire, car celui-là vous le connaissez, et je préfère en raconter un autre, qui plaira peut-être mieux à Votre Majesté.

CHARLES-QUINT. A moi!.. (*A l'officier, lui faisant signe de la main de poser le flambeau sur la table, à droite.*) Tout à l'heure!..

ISABELLE. C'est un conte nouveau?

MARGUERITE. Tout nouveau... car il est à peine fini...

CHARLES-QUINT, *toujours debout*. Ah!.. il n'est pas entièrement terminé...

MARGUERITE. Il s'en faut de bien peu! et si ces dames, et surtout Sa Majesté, daignent m'aider pour le dénoûment...

CHARLES-QUINT. Ah! cette fois, c'est le dénoûment qui vous embarrasse...

MARGUERITE. Beaucoup, sire!..

CHARLES-QUINT. Vous êtes si habile!.. et avec votre esprit, Madame... enfin voyons! (*On avance un fauteuil à Charles-Quint au milieu du théâtre, mais il ne s'y assied pas encore.*)

MARGUERITE. Je vais vous dire l'histoire d'un roi, brave, vaillant et malheureux... Ce roi, ou plutôt ce héros, se nommait...

CHARLES-QUINT, *faisant signe à l'officier qui reprend son flambeau*. Je pourrais vous dire son nom...

MARGUERITE. Il se nommait Richard à la cour d'Angleterre; (*Charles-Quint s'arrête.*) mais sur les champs de bataille on l'avait surnommé *Cœur de Lion*.

CHARLES-QUINT. Ah!.. (*A l'officier.*) Prévenez Sa Majesté le roi de France de ma visite... (*L'officier sort par la gauche, Charles-Quint s'assied et fait signe à Guattinara de s'asseoir, puis se retournant vers Marguerite:*) Ah! il s'agit de Richard Cœur de Lion...

MARGUERITE. Prisonnier dans une forteresse par ordre de l'empereur Léopold. Et ses sujets et ses amis se disaient : Comment délivrer notre vaillant roi Richard?

CHARLES-QUINT. C'était là le difficile!..

MARGUERITE. Par la force, il ne fallait pas y songer... la forteresse était inexpugnable... On ne pouvait avoir d'espoir que dans la ruse.

CHARLES-QUINT. Et laquelle employa-t-on? voilà ce que je ne serais pas fâché de savoir.

MARGUERITE, *s'arrêtant*. Quand je disais que cela piquerait la curiosité de Votre Majesté...

CHARLES-QUINT, *avec impatience*. Mais enfin?.. voyons!

MARGUERITE. Attendez donc, sire... Il faut laisser à la personne qui conte le temps de préparer ses moyens, et de graduer l'intérêt.

ISABELLE. C'est juste!..

MARGUERITE. Il y avait à la cour de Richard une personne qui l'aimait tendrement...

CHARLES-QUINT, *souriant avec malice*. Sa sœur, peut-être!

MARGUERITE. Oui, sire! Elle avait déjà tenté plusieurs moyens d'évasion qui avaient tous échoué.

CHARLES-QUINT, *souriant*. C'est que peut-être l'empereur Léopold était plus fin et plus adroit qu'elle!

MARGUERITE, *avec un sourire*. Probablement!

HENRI, *bas, à Marguerite*. L'heure est expirée!

MARGUERITE, *à part, avec joie*. Grand Dieu!.. (*Haut, à l'empereur, avec embarras.*) Alors, sire...

CHARLES-QUINT. Alors... (*Se levant, avec impatience.*) Eh bien!.. comment finit l'histoire?..

MARGUERITE, *qui s'est levée aussi, et qui est debout près de l'empereur, lui dit à voix basse*. Elle s'achève en ce moment!.. (*Geste d'étonnement de l'empereur, et Marguerite poursuit rapidement, et à voix basse.*) Mais je ne puis la raconter qu'à l'empereur!.. à lui seul!.. car lui seul doit l'entendre!.. (*L'empereur fait éloigner tout le monde, et se rapproche de Marguerite.*)

CHARLES-QUINT, *à Marguerite*. Qu'est-ce que cela signifie?

MARGUERITE, *lentement*. Que le roi François Ier est, en ce moment...

CHARLES-QUINT, *vivement, avec colère, et à voix basse*. Evadé?..

MARGUERITE. Non, sire, mieux que cela.

CHARLES-QUINT. Eh! quoi donc?

MARGUERITE. Marié!.. dans votre oratoire, à votre sœur!..

CHARLES-QUINT. Mariage nul!..

MARGUERITE. Célébré par le cardinal Urbain; en présence du connétable de Montmorency, du comte de Comminges et des principaux seigneurs de France.

CHARLES-QUINT. Sans mon aveu!

MARGUERITE. Eléonore était veuve, maîtresse de sa main... et au lieu de porter plainte devant le pape et devant la chrétienté, de ce que votre sœur devient reine de France, je voudrais qu'une union qui termine de si grandes querelles eût été contractée, non pas à l'insu de Charles-Quint, non pas malgré lui, mais par un calcul de sa haute politique. (*Le roi fait un mouvement, mais ne répond pas, Marguerite le regarde et continue.*) Et s'il regarde dès ce jour cette union comme son œuvre, il sentira qu'au mari de sa sœur, à celui dont l'honneur devient le sien, on peut encore, au nom de l'Espagne, imposer des conditions rigoureuses... mais non déshonorantes!.. Je m'arrête... Le conte que j'ai osé rêver eût été trop téméraire et trop invraisemblable, si je ne m'étais fiée, pour qu'il devînt de l'histoire, à la générosité et au génie d'un grand homme! (*Charles-Quint, après un instant de silence et de combat intérieur, ne regarde point Marguerite, mais se retourne vers les personnes de sa cour qui sont restées à l'écart, leur faisant signe d'avancer.*)

CHARLES-QUINT, *gravement*. J'ai voulu annoncer ce soir à ma cour que mon mariage avec Son Altesse Royale l'infante de Portugal, devait se célébrer demain, et je suis charmé en même temps d'avoir à lui faire part d'une autre nouvelle, sur laquelle j'attends ses félicitations : tous nos différends avec la France et avec son roi sont enfin heureusement terminés, par le mariage d'Eléonore d'Autriche, ma sœur, avec le roi François Ier. (*Mouvement général de surprise.*)

HENRI, GUATTINARA, ISABELLE. O ciel!

ISABELLE, *à Charles-Quint, qu'elle félicite*. Ah! sire une nouvelle aussi heureuse...

MARGUERITE, *jouant aussi l'étonnement*. Aussi inattendue!..

GUATTINARA. Un projet aussi habilement, aussi secrètement conçu! vous êtes, sire, notre maître à tous...

CHARLES-QUINT, *avec impatience*. C'est bien!

GUATTINARA. Car moi-même je ne m'en doutais pas!

CHARLES-QUINT. C'est bien, vous dis-je?.. (*A Marguerite.*) Je donne pour dot à ma sœur, la Bourgogne; et dans notre traité avec François Ier, nous n'oublions pas le petit royaume de Navarre, que l'Espagne et la France doivent protéger...

HENRI, *à part, avec joie et regardant Marguerite*. Roi de Navarre!..

MARGUERITE, *avec reconnaissance*. Ah!.. voilà ce que l'Europe appellera un acte de bonne politique... et moi, sire, un acte de grandeur d'âme!..

CHARLES-QUINT, *à demi-voix*. Et mes espérances et mes promesses, Marguerite, comment les appellerez-vous?

MARGUERITE, *souriant*. Les contes (*Regardant Henri.*) de la reine de Navarre.

FIN DES CONTES DE LA REINE DE NAVARRE.



HERMINIE. Ah! Cécile. — Acte 5, scène 8.

LA CALOMNIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentee, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 fevrier 1840.

Personnages.

RAYMOND, premier ministre.
LUCIEN DE VILLEFRANCHE, son ami, député.
CÉCILE DE MORNAS, pupille de Raymond.
HERMINIE DE GUIBERT, sœur de Raymond.
M. DE GUIBERT, banquier, mari d'Herminie.
LA MARQUISE DE SAVENAY, cousine de Cécile.
LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, employé aux affaires étrangères.
COQUENET, habitant de Dieppe.
BELLEAU, garçon de bains.

La scène se passe dans l'hôtel des bains, à Dieppe.

(Le théâtre représente un salon des bains. Porte au fond et croisées donnant sur des jardins et sur la mer. A droite et à gauche, deux portes de chaque côté donnant sur des chambres ou sur d'autres salons. Au fond, un piano, des tables de jeu. A gauche, sur le devant du théâtre, une table ronde couverte de brochures et de journaux.)

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BAIGNEURS ET COQUENET, *assis à gauche, autour de la table ronde, et lisant des journaux; entrent* HERMINIE ET CÉCILE; *puis, derrière elles,* BELLEAU ET MADAME DE SAVENAY, *à qui* LUCIEN *donne le bras.*

LUCIEN, *à Belleau.* Les appartements de ces dames seront-ils bientôt prêts?

BELLEAU. Dans l'instant!.. Jamais il n'y eut plus de monde que cette année aux bains de Dieppe... Avez-vous écrit vos noms sur le livre des voyageurs?..

HERMINIE. Eh! mon Dieu, non...

BELLEAU, *lui donnant le livre.* Ça occupe toujours!.. (*Les trois dames et Lucien écrivent leurs noms.*)

COQUENET, *de l'autre côté, à gauche.* Ce sont des voyageurs

et des voyageuses qui arrivent. (*Lisant tout haut son journal.*) « Grâce à la sagesse de l'administration et à l'activité « déployée par nos ministres, le commerce et l'industrie « renaissent de toutes parts... » Est-ce étonnant... voilà ma gazette qui, aujourd'hui, dit du bien de l'administration... Il faut qu'il y ait eu de grandes améliorations... et ça me fait plaisir... (*Regardant le titre.*) Eh non!.. je m'étais trompé de journal, ce n'était pas le mien... Garçon, celui du département!..

BELLEAU, *lui en donnant un.* Voilà, Monsieur... je le lisais...

COQUENET, *lisant.* « La faiblesse et la stupidité de l'admi« nistration... » A la bonne heure... « ont paralysé toutes « les sources de l'industrie... » C'est bien, je me retrouve... me voilà chez moi... avec celui-ci, je sais toujours d'avance ce que je vais lire.

BELLEAU. Eh bien! alors, qu'est-ce que vous y gagnez?..

COQUENET. Ça m'instruit, ça me tient au courant... (*Lisant.*) « Par malheur pour le pays, le personnage le plus « influent est M. Raymond qui, jadis avocat médiocre, est « devenu ministre... on ne sait comment... »

LUCIEN, *vivement.* On ne sait comment?.. (*Herminie lui fait signe de se taire.*)

COQUENET, *continuant.* « Risque de tout perdre.. » Ça se pourrait bien... et ça ne m'étonnerait pas, d'après ce qu'on sait de lui...

PREMIER BAIGNEUR. Un homme indigne!

DEUXIÈME BAIGNEUR. Mauvais citoyen!

PREMIER BAIGNEUR. Mauvais administrateur!

TROISIÈME BAIGNEUR. Mauvais fils!

COQUENET. Voilà ce que je ne lui pardonne pas; il paraît qu'il a chassé son père de chez lui... Vous m'avouerez que c'est atroce.

LUCIEN, *passant au milieu du théâtre.* Lui! Raymond?.. le connaissez-vous, Monsieur?..

COQUENET. Parfaitement... par mon journal... car, du reste, nous ne nous sommes jamais vus... ce qui est tout naturel... lui, premier ministre, et moi, Coquenet, propriétaire électeur de la ville de Dieppe, que je n'ai jamais quittée... attendant toujours, pour aller à Paris, l'arrivée du chemin de fer par les plateaux.

BELLEAU. Et vous l'attendrez longtemps, grâce au ministre!.. On dit ici qu'il a reçu des sommes énormes des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires, que la vapeur allait ruiner. (*Il sort.*)

LUCIEN. Mais c'est absurde!..

HERMINIE, *le retenant.* Y pensez-vous, Lucien... faire un éclat... vous, son ami intime?..

COQUENET, *toujours à table, à ceux qui l'écoutent.* Et encore, ce n'est pas lui qu'on doit accuser le plus... c'est sa famille, c'est sa sœur.

HERMINIE, *se levant.* Monsieur!

LUCIEN, *la retenant à son tour, et à demi-voix.* Voulez-vous donc vous faire connaître?..

COQUENET, *continuant.* Sa sœur, qui est, dit-on, ambitieuse, intrigante... impérieuse.

PREMIER BAIGNEUR. C'est elle qui gouverne et qui accapare toutes les places.

HERMINIE, *que Lucien retient toujours.* C'est trop fort!.. (*Lucien l'oblige à se rasseoir, et reste près d'elle.*)

PREMIER BAIGNEUR. Témoin son mari... un banquier, un sot, un important... un être nul, qui vient d'obtenir ce riche emprunt.

COQUENET. En vérité!.. moi qui ne demanderais qu'une recette... et qui ne peux pas l'obtenir.

DEUXIÈME BAIGNEUR. Une affaire magnifique...

TROISIÈME BAIGNEUR. Un million de bénéfice!

COQUENET. Et en disposer pour un des siens... au lieu de la donner à quelqu'un de l'opposition... qu'on aurait gagné.

PREMIER BAIGNEUR. Comme c'est gouverner!..

COQUENET. Ça fait pitié...

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est d'une maladresse...

TROISIÈME BAIGNEUR. Pas tant!.. car on dit que le banquier partage avec son beau-frère le ministre...

COQUENET. Vous croyez?..

PREMIER BAIGNEUR. C'est possible...

DEUXIÈME BAIGNEUR. C'est probable.

BELLEAU. C'est sûr...

TOUS. Il n'y a pas de doute!

CÉCILE, *qui s'est contenue jusqu'alors, s'adressant à Herminie et à madame de Savenay.* Et vous pouvez écouter de sang-froid de telles calomnies?

MADAME DE SAVENAY, *à voix basse.* Que faites-vous, Cécile... vous, sa pupille?..

HERMINIE, *de même.* Son enfant...

CÉCILE, *se levant.* Et c'est justement pour cela que je prends sa défense... il ne m'appartient pas à moi, jeune fille, de juger les talents ou les opinions de l'homme d'État... mais je sais que mon tuteur est un honnête homme, je sais que la modique fortune de l'orpheline a prospéré entre ses mains, et que lui n'a rien, ne possède rien... Oui, Messieurs, cet homme, si avide et si gorgé d'or, a contracté des dettes pour doter sa sœur...

HERMINIE. Cécile... Cécile... plus bas.

CÉCILE. Et pourquoi donc, quand on l'attaque tout haut?

HERMINIE, *à part.* Comme si on disait ces choses-là.

COQUENET. Pardon... Mademoiselle... pardon, nous ne savions pas!.. sans cela... je me serais bien gardé!.. ce que vous nous racontez, d'ailleurs, me paraît si positif... moi, d'abord, dès qu'on me dit quelque chose... je le redis fidèlement sans aucune espèce d'intention.

HERMINIE. Comme un écho!..

COQUENET. C'est vrai... je n'ai jamais inventé une syllabe.

HERMINIE, *bas, à madame de Savenay.* Monsieur les répète...

MADAME DE SAVENAY, *de même.* Et pour les pensées...

HERMINIE, *de même.* Cela ne le regarde pas... ça dépend de celui qui précède.

BELLEAU, *entrant.* Le bateau à vapeur qui arrive! (*Tous se lèvent et prennent leurs chapeaux.*)

COQUENET. Le bateau de Brighton!.. je cours sur la jetée, c'est notre seule occupation de jour... à nous autres bourgeois de Dieppe!.. Mesdames... (*Il les salue et sort.*)

—

SCÈNE II.

LUCIEN, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, HERMINIE.

MADAME DE SAVENAY. Y pensez-vous, Cécile? prendre ainsi la parole et vous mettre en scène devant des étrangers, des... bourgeois!..

CÉCILE. J'ai eu tort, ma cousine, puisque vous me désapprouvez... et que Monsieur me semble de votre avis... par son silence... du moins.

LUCIEN. Non, Mademoiselle... je conçois votre indignation, et moi-même je la partageais en entendant outrager ainsi un camarade de collége, un ami d'enfance à qui je dois mon bonheur... car c'est à lui que je dois mon mariage. Mais ce mariage, auquel il veut assister, doit être célébré sans bruit et sans éclat... d'abord à cause de la santé de madame la marquise... et puis le ministre, qui ne peut s'absenter de Paris que pour vingt-quatre heures, désirait arriver ici sans être connu... et, dans cette petite ville, où la curiosité s'éveille d'un rien... je crains que la scène de tout à l'heure...

HERMINIE. Oh! vous d'abord vous craignez tout! le moindre bruit vous effraie... le moindre propos vous arrête... Sans cesse aux aguets pour interroger la rumeur publique, vous vous laissez guider par elle; et avant de faire une démarche, une visite, un pas, avant de saluer quelqu'un, vous regardez autour de vous, et vous vous demandez : Qu'est-ce qu'on va dire?

LUCIEN. J'en conviens... et devant vous, Cécile, devant vous que j'aime... j'avouerai hautement ce besoin d'estime, cette crainte des jugements du monde...

CÉCILE. Qui est d'un honnête homme.

HERMINIE. Ou d'un poltron... car enfin vous êtes l'ami et le camarade de mon frère, vous pensez comme lui au fond du cœur... oui, Monsieur, par inclination vous êtes ministériel... mais la peur de l'opinion vous empêche d'être... de la vôtre; et à la Chambre... vous votez contre nous de crainte des journaux et des épigrammes... qui vous empêchent de dormir!.. Bien plus... ici même, quoique épris et amoureux autant que peut l'être un député, vous avez été un an à avouer votre amour... et pourquoi?... parce que mademoiselle Cécile de Mornas est la cousine de madame la marquise de Savenay, d'un sang noble et légitimiste... et que vous vous répétez sans cesse : Que dira le monde?.. que dira mon journal?.. que dira l'extrême gauche? Enfin pour être heureux et pour épouser celle que vous aimez, vous avez été obligé de demander permission...

LUCIEN, *avec fierté*. A qui, s'il vous plaît?..

HERMINIE. A la révolution de juillet... qui y consent... ou qui du moins ferme les yeux... à condition que vous redoublerez, contre son tuteur, contre le ministre, vos attaques...

LUCIEN. Dites mes conseils, les conseils d'un frère; et s'il les suivait plus souvent, s'il bravait moins l'opinion publique, que je respecte, il ne serait pas en butte aux outrages et aux calomnies dont on l'abreuve chaque jour.

HERMINIE. Et qui n'ont pas le sens commun...

MADAME DE SAVENAY, *d'un ton grave*. Peut-être... Madame... peut-être...

CÉCILE. Quoi! ma cousine, vous pourriez croire...

HERMINIE, *à part*. Je déteste les marquises.

MADAME DE SAVENAY. Permettez, permettez... il ne faut pas faire si légèrement le procès à l'opinion publique... non pas que je me sois donné la peine d'examiner ici jusqu'à quel point ses attaques peuvent être fondées... car, nous autres, nous nous occupons fort peu de vos affaires actuelles; et dans mon château de Savenay, en Normandie, où je passe la moitié de l'année, nous ne discutons pas...

HERMINIE. Que faites-vous donc, Madame?

MADAME DE SAVENAY. Nous attendons!.. Mais enfin, il y a un vieux proverbe, bien peuple, bien trivial, en qui j'ai la bourgeoisie d'avoir confiance... c'est qu'il n'y a pas de feu sans fumée... et dans ce que dit le monde... quelque absurde que ce soit... il y a toujours au fond quelque chose de vrai... toujours.

CÉCILE. Quoi! ma cousine, vous n'admettez pas que la calomnie...

MADAME DE SAVENAY. Non, ma chère, la calomnie n'existe pas... je n'y crois pas... passe pour de la médisance, et si elle ose élever la voix, c'est qu'on lui en donne sujet... car dans la haute société... on n'invente pas... on raconte...

HERMINIE, *avec intention*. Il est alors des gens de qui on raconte beaucoup.

MADAME DE SAVENAY, *avec hauteur*. Vous en connaissez, Madame?..

HERMINIE, *la regardant*. De très-proches...

MADAME DE SAVENAY. Dans votre famille, sans doute... et sans aller plus loin, votre crédit sur votre frère... et cet emprunt que votre mari vient d'obtenir, suffiraient pour justifier une partie des reproches qu'on adresse au ministre.

HERMINIE, *avec ironie*. Vous croyez?

LUCIEN, *vivement*. J'en étais sûr!.. je le lui ai dit... et malgré mes instances... malgré mes prières... il a cédé à vos sollicitations...

HERMIMIE. Ah! c'est vous, Monsieur, qui vous y opposiez...

LUCIEN. Avais-je tort? vous voyez ce que produit une telle faveur... les bruits injurieux qu'elle fait courir, et les cris de rage que poussent déjà vos ennemis!..

HERMINIE. Je n'ai jamais prétendu leur être agréable, au contraire... et j'espère bien que mon mari n'en restera pas là... qu'il ira plus haut!..

LUCIEN, *avec chaleur*. Quoi! vous oseriez plus encore... et le pays, et la presse, et le monde... que ne dira-t-on pas?

HERMINIE. C'est juste!.. c'est votre phrase... je l'attendais.

LUCIEN. Et qu'y répondez-vous?..

HERMINIE, *gaiement*. Que je compte sur votre mariage... pour faire diversion... et pour occuper le monde!... il aura lieu de s'étonner et de causer à son tour, en voyant d'un côté tant d'empressement et d'ardeur... (*Montrant Cécile.*) de l'autre, tant de calme et de réserve... et il trouvera sans doute piquant de vous voir plus tard rencontrer dans votre ménage l'opposition que vous aimez tant à la Chambre. (*Apercevant une femme de chambre qui entre.*) Pardon, Monsieur, pardon, Mesdames... on nous annonce que nos appartements sont prêts... et je vais m'occuper de ma toilette, pour recevoir mon frère et mon mari. (*Elle leur fait la révérence et sort.*)

—

SCÈNE III.

CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

MADAME DE SAVENAY, *à Cécile, avec dépit*. Je permettrais encore les ministres... mais leurs femmes et leurs sœurs... je ne peux pas m'y résoudre! Il y a dans cette petite bourgeoise... une parodie de grande dame, qui me suffoque... elle n'a pas même de quoi être impertinente... et elle l'est...

CÉCILE, *souriant*. Comme une duchesse.

MADAME DE SAVENAY, *avec colère*. Elle! je l'en défie! elle aura beau faire... elle n'aura jamais cette impertinence de bon ton qui est de naissance, et que les parvenus ne peuvent acquérir... Venez-vous, Cécile?..

LUCIEN, *se mettant devant elle*. Pardon, Mademoiselle, un mot, de grâce... vous pouvez bien l'accorder à un prétendu, et devant madame la marquise, votre parente... (*Cécile et la marquise reviennent près de lui.*) Je vous ai vue cet hiver à Paris... et je me suis dit : « Ou je ne me marierai jamais, ou elle sera ma femme... » Et Raymond, mon camarade et mon ami, à qui je ne cachai pas mes espérances et mes craintes, m'aida à vaincre tous les obstacles... Comme votre tuteur, il ne réglait que votre fortune... votre main dépendait de vous et de votre respectable parente, madame de Savenay, qui par sa position et sa naissance pouvait me repousser, moi, homme nouveau... Il a triomphé de sa résistance... il a obtenu son consentement, plus encore!.. le vôtre... oui... je ne m'abuse pas... c'est son crédit sur vous... c'est son influence, bien plus que mon mérite, qui vous a décidée... et dans ma joie, dans mon égoïsme, je n'ai rien examiné, rien vu, que mon bonheur; je n'ai pas pensé au vôtre... mais aujourd'hui... et pour la première fois... je crains que l'obéissance seule...

CÉCILE, *souriant*. Je comprends! la phrase de madame Guibert a produit son effet...

LUCIEN, *vivement.* Non, sans doute. (*Avec embarras.*) Mais elle a remarqué... votre froideur... votre réserve... et ainsi que le prétendait tout à l'heure madame la marquise... si dans les discours du monde il y a quelque chose de véritable... si cette union doit vous coûter une larme ou un regret... si enfin... je ne suis pas aimé .. comme je vous aime...

CÉCILE, *gravement.* Je vous entends, Monsieur... et vous n'aurez point fait en vain un appel à ma franchise.

MADAME DE SAVENAY. Cécile... que voulez-vous dire?

CÉCILE. Tout ce que je pense, Madame... (*Après un instant de silence, et se retournant du côté de Lucien.*) Orpheline de bonne heure, j'ai à peine connu mon père, qui, quoique d'une noble et ancienne famille, avait préféré son pays à sa noblesse... il avait pris du service sous l'Empereur... et s'était battu...

MADAME DE SAVENAY, *avec dédain.* Comme un roturier, comme un soldat.

CÉCILE. Il était devenu général et intime ami...

MADAME DE SAVENAY, *de même.* De l'usurpateur...

CÉCILE. A qui il resta plus fidèle que la fortune... Aussi, proscrit après Waterloo et mort dans l'exil, il confia par son testament l'administration du peu de biens qu'il me laissait à un jeune homme, un avocat pauvre et obscur... qu'il avait élevé, à qui il avait, autrefois, fait obtenir une bourse au Lycée impérial... Ce jeune homme, c'était Raymond, votre ami... et votre camarade d'études...

LUCIEN, *avec chaleur.* Je sais ce que vous devez à son zèle et à ses talents... je sais que lors des lois d'indemnité, c'est lui qui fit valoir vos droits.

CÉCILE. Qui les fit triompher dans ce procès...

LUCIEN. Qui commença sa réputation.

CÉCILE. Et qui changea en une brillante fortune le modeste héritage de l'orpheline... Madame de Savenay, ma parente, consentit alors à me retirer de la pension où mon tuteur m'avait placée, et voulut bien m'emmener avec elle, ici, en Normandie, dans son château... où nous vivions la plus grande partie de l'année. Le reste du temps se passait à Paris... et là, Monsieur, dès que je fus en âge de m'établir, je me vis entourée de jeunes gens aimables et brillants, qui se disaient mes adorateurs et qui m'offraient leurs hommages... à moi, ou à ma fortune, je n'examinerai pas. Mais ce que je puis vous attester, Monsieur, c'est que libre de choisir parmi eux, je l'aurais fait si leur mérite m'avait dicté quelque préférence... Tous m'étaient également indifférents... Un seul, peut-être, parla quelque temps à mon cœur ou à mon imagination... sans le savoir... sans m'en rendre compte... je crus l'aimer... je l'aimais peut-être...

LUCIEN, *vivement.* Et lui...

CÉCILE. Ne s'en doutait seulement pas, et n'a jamais pensé à moi! Il avait raison... tout nous séparait... je ne pouvais lui appartenir... et je ne comprends pas d'attachement possible en opposition avec le devoir... C'est vous dire, Monsieur, que cette chimère n'existe plus... Vous vous êtes présenté... vous avez demandé ma main... Mon tuteur m'a dit : « Monsieur Lucien de Villefranche est mon ami « d'enfance et mon adversaire politique... mais c'est un « homme de mérite, un homme d'honneur... Il t'aime éper- « dument, il te rendra heureuse, je te le jure, aie confiance « en moi. » Et j'ai répondu : « Mon ami, disposez de ma « main... » Voilà, Monsieur, comment je vous ai connu, et comment je me suis engagée à vous; fidèle à mes serments et à mes devoirs, je me conduirai en honnête femme, en amie dévouée, je serai digne de vous et de votre estime... je le sens... je vous le promets!.. Et maintenant, en échange de l'amour ardent et passionné que vous éprouvez, dites-vous, pour moi, vous me demandez des sentiments pareils, que vous blâmeriez, peut-être, s'ils existaient déjà, mais que le temps amènera bientôt sans doute; et lorsqu'il en sera ainsi, je ferai comme aujourd'hui, Monsieur, je vous dirai la vérité... je vous la dirai toujours!.. et maintenant que vous savez tout, croyez-vous en moi?..

LUCIEN. Oui, plus qu'en moi-même!.. j'étais un insensé... j'exigeais ce que je ne puis obtenir encore, et ce que j'attendrai du temps et de mes soins!.. Pour commencer... confiance entière et absolue; et, quoi qu'il arrive... quoi qu'on puisse dire...

—

SCÈNE IV.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, LUCIEN.

LE VICOMTE, *à Belleau.* Comment, pour moi, ton ancien maître, il n'y aurait pas d'appartement!.. Arrange-toi! il m'en faut un... et ce qu'il y aura de mieux... Quand on se décide à être malade, il faut que ce soit avec agrément, ou ne pas s'en mêler... Ah! des dames. (*Saluant.*) Je ne m'attendais pas à cette heureuse rencontre.

LUCIEN, *bas, à Cécile qui salue.* Quel est ce jeune homme... qui vous salue d'un air si intime?

CÉCILE. Je n'en sais rien... il faut bien qu'il me connaisse; mais je ne pourrais pas dire son nom.

MADAME DE SAVENAY. Ni moi non plus, et il se trompe probablement... mais dans le doute... (*Elle fait la révérence au vicomte, qui la salue encore, et les deux femmes sortent avec Lucien par une des portes à droite.*)

—

SCÈNE V.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ.

LE VICOMTE, *suivant Cécile des yeux.* Une charmante personne... que je connais certainement et beaucoup... où diable l'ai-je vue?.. peut-être à l'Opéra... allons donc... à moins que ce ne soit aux premières loges... c'est possible... Sais-tu qui sont ces dames? Qui les amène?

BELLEAU, *naïvement.* Non, Monsieur... je n'ai pas encore eu le temps de causer avec leurs femmes de chambre; mais elles ont écrit leurs noms sur la liste des voyageurs.

LE VICOMTE. Ah! voyons... (*Lisant.*) La marquise de Savenay et mademoiselle Cécile de Mornas... Je ne connais pas... et cependant... (*Vivement.*) Eh! oui, c'est cela même... cette jeune personne qu'il y a six mois j'ai rencontrée.

BELLEAU. Vous la connaissez?..

LE VICOMTE, *avec distraction.* Infiniment... c'est-à-dire de vue... de souvenir... un fâcheux souvenir que j'avais eu le bonheur d'oublier... et voilà qu'ici même... au moment de mon arrivée... quand par ordonnance du médecin... il m'est défendu de me fâcher ou de me contrarier... Après tout, ce n'est pas ma faute... au diable les idées tristes! (*Chantant.*) Tra, la, la, la, la... Dis-moi un peu... s'amuse-t-on à Dieppe?

BELLEAU. Oui, Monsieur... pas autant qu'à Paris quand j'étais votre groom!..

LE VICOMTE. Danse-t-on? y a-t-il des concerts? y a-t-il spectacle?..

BELLEAU. Oui, Monsieur... tous les soirs au salon... on fait de la musique. De plus, nous avons ici des amateurs qui jouent le vaudeville dans la semaine, et la tragédie le dimanche.

LE VICOMTE. C'est trop de plaisir... je vais me croire à Pa-

ris!.. et moi à qui l'on a ordonné de le quitter pour me reposer et me mettre au régime...

BELLEAU. Vous, Monsieur...

LE VICOMTE. Il n'y a pas moyen d'y vivre... je donne ma démission!.. des amis... des maîtresses... des créanciers! c'est drôle, dans les livres ou dans les comédies... j'ai cru que ce serait gai... pas du tout, c'est assommant, c'est exigeant... quand on doit maintenant... il faut payer...

BELLEAU. C'est selon.

LE VICOMTE. Eh! oui... mon cher... sinon, on devient mauvais genre... les gens comme il faut ne font plus de dettes... c'est une mode comme une autre... c'est bizarre, mais c'est ainsi... je m'en suis aperçu... moi, le vicomte de Saint-André... ça me faisait du tort...

BELLEAU. Vous devez donc beaucoup?..

LE VICOMTE, *riant*. Parbleu... si je voulais comme tant d'autres écrire mes mémoires. Si encore je m'étais amusé... mais je ne connais rien d'ennuyeux comme la vie de plaisir que je mène depuis dix-huit mois... Au lieu d'aller à mon ministère des affaires étrangères... où mon oncle m'a fait entrer... tous les jours au bois de Boulogne, au Jockey-Club, ou au balcon de l'Opéra... faire le matin l'état de postillon, et le soir un métier de dupe... obligé d'admirer, d'adorer ces dames, et de se battre pour elles... oui, le diable m'emporte! ça m'est arrivé une fois... contre un honnête homme qui sifflait... et qui avait raison... la petite était détestable ce soir-là... mais enfin... (*Respirant avec satisfaction.*) et grâce au ciel... elle m'a trahi!

BELLEAU. Ce qui vous désole.

LE VICOMTE. Au contraire, je ne suis plus obligé de crier *brava!* j'ai reconquis mon indépendance... je suis libre... et ruiné!..

BELLEAU. Vraiment!

LE VICOMTE, *se jetant sur le fauteuil, à gauche, près de la table et feuilletant le livre des voyageurs*. Une belle occasion pour être sage et pour étudier!

BELLEAU. Vous!

LE VICOMTE. Pourquoi pas?.. ça me changera... c'est du nouveau, et je ne penserai plus qu'à ça... (*Regardant toujours le livre des voyageurs.*) Ah! madame de Guibert... elle est ici... la femme du banquier et la sœur du ministre... Voilà les femmes que j'aime... aimable, spirituelle, méchante, excellente... tout cela à la fois... et coquette, et envieuse, et vaniteuse... et ambitieuse... c'est un charme... une femme complète, si elle avait des passions... mais elle n'a pas le temps!

BELLEAU. Vous la connaissez?

LE VICOMTE, *vivement*. Du tout... du tout... la sagesse... la vertu même!.. mais je connais son mari... un important... un fat... un vantard, et le bavard le plus ennuyeux... Il rit toujours... et il n'y a rien de triste comme la gaieté des sots... Il est aussi du Jockey-Club... et c'est lui qui m'a gagné, l'autre semaine, mon dernier billet de mille francs... Je vois qu'il n'a pas accompagné sa femme, et j'aurai du moins ici un avantage... c'est que je ne l'entendrai pas... (*Entendant rire dans la coulisse.*) Allons, décidément, je suis maudit!.. me poursuivre jusqu'ici, jusqu'à Dieppe... (*A Belleau.*) Vite mon appartement... et un bain... je n'ai plus qu'à m'aller jeter à la mer. (*Belleau sort.*)

—

SCÈNE VI.

LE VICOMTE, *sur un fauteuil, tenant toujours le livre des voyageurs, et tournant le dos à de Guibert*; DE GUIBERT, *entrant par le fond avec* COQUENET.

DE GUIBERT, *entrant en riant, et tenant Coquenet par la main.* C'est toi, Coquenet, toi, que j'ai rencontré en descendant de voiture... Comme on se retrouve!.. qui m'eût dit que le rivage de Dieppe présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste!

COQUENET. Depuis quinze ans que nous ne nous sommes vus!

DE GUIBERT. Chez maître Durand, notre avoué... à l'étude où je faisais des romances... et madame Durand... te rappelles-tu madame Durand?.. et Didier, le maître clerc... mais je me tais... parce que de ce temps-là, déjà, vous m'accusiez d'être mauvaise langue et satirique comme Juvénal... Toi, c'est différent... tu as toujours été bon enfant... physionomie candide traduite de l'allemand... naturel excellent et inoffensif.

COQUENET. Tu es bien bon!

DE GUIBERT, *riant toujours*. Tu croyais toujours tout ce qu'on te disait... es-tu marié?

COQUENET. Pourquoi me demandes-tu cela?

DE GUIBERT, *riant*. Je te demande : Es-tu marié?.. Le tout pour s'amuser...

COQUENET. Moi... le mariage ne m'amuse pas beaucoup!.. attendu que madame Coquenet m'a gratifié de quatre enfants...

DE GUIBERT, *riant*. Qui te ressemblent... j'en suis sûr...

COQUENET. Les avis sont partagés... elle m'en fait espérer un cinquième... et quoique j'aie quelque fortune... quoique je sois, Dieu merci, un des plus imposés du département... tu comprends qu'avec cinq enfants, un pauvre propriétaire n'est jamais riche; aussi je ne rêve qu'aux moyens d'avoir quelque bonne place... J'avais là une pétition pour notre député... qui ne l'est plus.

DE GUIBERT. Est-ce qu'il lui serait arrivé un accident?

COQUENET. Il a été nommé pair! ce qui nous oblige à une réélection.

DE GUIBERT. Tu peux te passer de lui... je t'aurai ça.. j'obtiens tout ce que je veux... c'est-à-dire ma femme, qui est sœur du ministre...

COQUENET, *avec admiration*. Quoi! mon ami Guibert... tu es beau-frère du ministère?

DE GUIBERT. Comme tu vois, pas plus fier pour ça... une position superbe... en passe d'arriver à tout... et j'arriverai... (*A demi-voix.*) il en est question.

COQUENET. Est-il possible?

DE GUIBERT, *de même*. Ça ne me serait jamais venu à l'idée... mais ma femme le veut... elle y tient, il faut que cela soit... je serai obligé un de ces jours d'être ministre pour avoir la paix dans le ménage...

COQUENET. Moi, je ne demande pas tant, et si je pouvais être nommé à la recette de Dieppe, vacante par décès du titulaire...

DE GUIBERT. Nous verrons ça.

COQUENET. Ça ne rapporte que quinze mille francs... mais en revanche, on n'a rien à faire... place honorable qui irait à mes goûts et à mes moyens; car je vis sans ambition, sans intrigue, sans cabale... lisant mon journal et faisant ma partie de whist ou d'échecs...

DE GUIBERT. La vie de province!.. la douce médiocrité. *Aurea mediocritas.*

COQUENET. Oui, mon ami, *aurea*, si j'avais des appointements, si j'avais cette place... par malheur nous avons des concurrents...

DE GUIBERT. Il y en a toujours.

COQUENET. M. Rabourdin, un ancien employé, qui a des droits...

DE GUIBERT. Qu'est-ce que ça fait?.. si tu as des amis... si tu te mets bien avec ma femme... je te présenterai .. c'est elle que ça regarde... car nous ne nous mêlons jamais d'af-

faires ni de politique, nous autres jeunes gens fashionables du Jockey-Club, nous autres *lions* parisiens.

COQUENET. Tu es donc lion?.. tu es donc jeune?...

DE GUIBERT. Plus que jamais!.. car je suis riche... et à Paris, avec de l'argent, on n'a pas d'âge, on plaît toujours... on ne vieillit pas... au contraire... le Pactole, vois-tu bien, est la fontaine de Jouvence... Aussi, vivent le plaisir, le scandale et les aventures! je te les dirai, car je les connais toutes! sans compter celles dont je suis le héros, parce que tu sens bien qu'un banquier, je ne peux pas y suffire... parole d'honneur... Silence!.. c'est ma femme!

—

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, *toujours à gauche, près de la table, lisant et tournant le dos aux autres interlocuteurs;* DE GUIBERT, COQUENET, HERMINIE, *entrant par une des portes à droite, et s'arrêtant un instant devant une des glaces qui sont près de la porte.*

COQUENET. Ah! mon Dieu! c'est là ta femme?..

DE GUIBERT. Madame de Guibert!..

COQUENET. La sœur du ministre?

DE GUIBERT, *allant au-devant d'elle.* Elle-même... je vais te présenter.

HERMINIE. Monsieur, vous voilà! et ce n'est pas sans peine! prendre le bateau à vapeur jusqu'au Havre pour arriver plus vite...

DE GUIBERT. Nous allions comme le vent. Mais que veux-tu?.. trois cent cinquante passagers... au lieu de quatre-vingts... le tout par égard pour l'ordonnance de police... Nous touchions fond à chaque instant... de sorte que mon voyage maritime... s'est fait... par terre... (*Riant.*) Je suis destiné aux aventures... Voici, chère amie... j'ai l'honneur de te présenter... (*Il remonte le théâtre pour chercher Coquenet, et Herminie aperçoit en face d'elle le vicomte, qui vient de se lever; elle passe près de lui.*)

HERMINIE. Monsieur de Saint-André!..

DE GUIBERT, *riant et lâchant la main de Coquenet.* Le petit vicomte... ici... à Dieppe... Qui diable l'amène?.. Il vient me demander sa revanche... le billet de mille francs... les dix fiches que je lui ai gagnées avant-hier au whist!.. Ça va... je ne demande pas mieux.

LE VICOMTE. Non, vraiment, je ne m'y exposerai pas... vous êtes trop heureux... monsieur de Guibert... tout vous réussit... Après cela, ce n'est pas votre bonheur au jeu que j'envierais le plus... ici, surtout...

HERMINIE. Savez-vous qu'on a raison de venir à Dieppe, ne fût-ce, Monsieur, que pour vous apercevoir... car, à Paris, on ne vous voit plus... c'est indigne...

DE GUIBERT. Je crois bien... il ne sort pas des coulisses de l'Opéra.

HERMINIE, *à son mari.* Où, sans doute, Monsieur le rencontrait?

DE GUIBERT. Du tout... je le sais par ouï-dire... par la renommée...

HERMINIE, *à son mari.* Avec qui, en effet, vous êtes très-bien... (*Au vicomte.*) Et vous venez à Dieppe?..

LE VICOMTE, *gravement.* Par régime, Madame... par sagesse.

HERMINIE. En vérité!..

LE VICOMTE, *de même.* C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer...

DE GUIBERT. Allons donc... faites donc le discret... comme si on ne le connaissait pas... Il a des intentions... il va tous les ans faire des passions dans les départements.

LE VICOMTE. Moi?..

DE GUIBERT. Conquérir chaque année de nouvelles provinces... Pas plus tard qu'il y a six mois... cette fameuse aventure, dont j'ai été témoin...

LE VICOMTE, *vivement.* Monsieur...

DE GUIBERT. Une histoire impayable... invraisemblable... de quoi faire un drame romantique!.. et si je vous la disais...

LE VICOMTE, *avec colère.* Monsieur... vous m'avez donné votre parole de n'en jamais parler... ni à moi, ni à personne au monde...

DE GUIBERT, *de même.* Aussi, je n'en parle pas... je ne dis rien... Il n'est pas moins vrai... que si je voulais...

LE VICOMTE, *de même.* Encore, morbleu!..

DE GUIBERT, *de même.* Mais je ne veux pas... je suis connu pour ma discrétion... et ma fidélité... à mes amis... A propos de ça... j'en ai un que j'oubliais... où donc est-il?.. (*Se retournant vers Coquenet, qui se tient à l'écart.*) Avance donc!.. Voici, Madame, un de mes anciens camarades... que je vous présente...

HERMINIE. Monsieur...

DE GUIBERT. Monsieur Coquenet, père de famille, propriétaire notable de la ville de Dieppe.

COQUENET. Moi-même.

DE GUIBERT. Homme paisible et sans ambition, qui désire une place de quinze mille francs, ici, à Dieppe, pour servir sa patrie et être utile à ses concitoyens.

COQUENET. Moi-même...

DE GUIBERT. Et un mot de toi, chère amie... une apostille au bas de sa pétition... (*A Coquenet.*) As-tu ta pétition?

COQUENET, *cherchant dans sa poche.* J'en ai toujours!

DE GUIBERT. Ma femme se chargera de la présenter à mon beau-frère le ministre... N'est-il pas vrai?

HERMINIE, *froidement.* Non, Monsieur!

DE GUIBERT. Comment, non?

HERMINIE, *froidement.* Je craindrais qu'on ne m'accusât de vouloir accaparer toutes les places...

DE GUIBERT. Allons donc!

HERMINIE, *de même.* C'est déjà trop d'avoir parlé pour mon mari... si j'osais demander plus, on me taxerait d'ambition... d'intrigues, peut-être.

DE GUIBERT, *à Coquenet.* Et qui donc?.. des sots et des imbéciles... n'est-il pas vrai?..

COQUENET, *balbutiant.* Certainement... mais (*Regardant Herminie.*) quand on ne connaît pas les personnes...

DE GUIBERT. Tu as raison... dès que ma femme te connaîtra mieux, elle se décidera à parler pour toi.

COQUENET. Je crains que non...

DE GUIBERT, *à demi-voix, avec importance.* Je m'en charge... j'en fais mon affaire!.. s'il le faut même... je dirai: « Je le veux!.. »

COQUENET, *vivement.* Dis-le.

DE GUIBERT. Pas devant le monde!..

COQUENET. C'est juste!

DE GUIBERT, *lui prenant le papier.* Laisse-moi ta pétition, et reviens.

HERMINIE, *qui, pendant ce temps, a causé bas avec le vicomte.* Oui, Monsieur, nous allons, avant le dîner, faire une promenade en mer, et je compte sur vous... (*Le vicomte s'incline, et sort par la porte à gauche, pendant que Coquenet sort par le fond.*)

—

SCÈNE VIII.

HERMINIE, *s'asseyant près de la table, à gauche;* DE GUIBERT.

DE GUIBERT. Maintenant que nous sommes seuls... je te demande pourquoi tu n'as pas mieux accueilli mon ami Coquenet?

HERMINIE, *toujours assise.* Votre ami?

DE GUIBERT. Que je n'ai pas vu depuis quinze ans, j'en conviens... et une amitié qui a eu quinze ans d'*interim* n'est pas des plus violentes... Mais c'est égal, je me suis mis en avant... on n'aime pas à avoir l'air d'un zéro... et si ce n'est pour lui... du moins pour moi, et pour ma considération personnelle, je te prie d'avoir égard à cette pétition.

HERMINIE, *la prenant et la jetant sur la table, et frappant dessus, de la main, avec impatience.* Je vous prie, moi, de ne plus m'en parler!..

DE GUIBERT, *avec vivacité.* Et moi, je veux!..

HERMINIE, *se levant.* Qu'est-ce que c'est?..

DE GUIBERT, *baissant le ton.* Je veux savoir pour quelle raison?..

HERMINIE. La raison, c'est que M. Coquenet est un sot; c'est que votre ami est un ennemi qui, ce matin encore et sans me connaître, a répété ici des calomnies sur moi et sur le ministre.

DE GUIBERT. Il aurait répété de même des éloges, car de sa nature il est de l'avis de tout le monde, ne contrarie jamais personne; et si tu savais combien il est bon enfant...

HERMINIE, *sèchement.* C'est assez, c'est trop nous occuper de lui... Quelles nouvelles de Paris?.. avez-vous vu mon frère? est-il venu avec vous?..

DE GUIBERT. Il n'arrivera que ce soir; il y avait conseil des ministres... Il paraît, comme tu me l'as dit, qu'il est question de remanier... de modifier le cabinet...

HERMINIE. Oui... un changement aux finances... Lui avez-vous parlé?..

DE GUIBERT. J'ai hasardé quelques mots... qu'il n'a pas eu l'air de comprendre.

HERMINIE. C'est votre faute, il fallait aborder franchement la question; il croit avoir fait beaucoup en vous faisant obtenir cet emprunt... il vous croit enchanté...

DE GUIBERT. Le fait est que je suis très-content...

HERMINIE, *avec vivacité.* Ce n'est pas vrai, vous ne l'êtes pas... et avec le haut rang que vous occupez dans la banque il vous faut plus que cela... il le faut... pour moi... sinon pour vous... oui, Monsieur, je ne porte envie à personne, mais je veux que personne ne l'emporte sur moi... Je suis malheureuse, vous le savez, quand je vois une plus belle voiture, une parure plus brillante que la mienne... Eh bien! s'il faut vous le dire... j'ai une amie de pension, une amie intime dont le mari est ministre... je veux que le mien le soit aussi... ou tout au moins sous-secrétaire d'État... pourquoi ne le seriez-vous pas?..

DE GUIBERT. Mais, ma femme...

HERMINIE, *vivement.* A tout autre ministère, je ne dis pas... il faut des talents qui se voient!.. mais aux finances, on en a sans que cela paraisse... des comptes, des calculs... c'est un mérite de chiffres, et vous serez placé là à merveille, je pose zéro... et retiens... ce que vous voudrez... on ne s'amuse pas à vérifier, et on vous croit un grand homme sur parole...

DE GUIBERT. C'est possible... mais tu connais ton frère... il a haussé les épaules sans me répondre, et je n'ai pas osé continuer.

HERMINIE. Eh bien! moi... j'oserai... je parlerai...

DE GUIBERT. Encore si j'étais député... il me craindrait peut-être...

HERMINIE. Eh bien! Monsieur, il faut l'être, ça n'est pas si difficile.

DE GUIBERT. Il est capable de s'y opposer... car lorsqu'une fois il a dit non...

HERMINIE. Il faudra bien qu'il dise oui!.. il me doit le prix de ma complaisance... Savez-vous pourquoi j'ai quitté Paris?.. pourquoi, à la prière du ministre, je suis venue ici, à Dieppe, ainsi que vous?..

DE GUIBERT. Par agrément, je le suppose... du moins, jusqu'ici, je l'ai appris ainsi.

HERMINIE. Non, Monsieur; pour signer au contrat de mariage de M. Lucien de Villefranche, l'ami de mon frère, et notre ennemi, à nous; lui qui ne perd pas une occasion de nuire à notre fortune... lui qui a tenté, mais en vain, de s'opposer à votre dernière entreprise!.. il me l'a avoué à moi-même.

DE GUIBERT. Et pourquoi, je vous le demande, avons-nous la bonté de faire ce voyage?

HERMINIE. Parce qu'il épouse une jeune personne de Normandie, dont la famille vient cette saison aux bains de Dieppe... un ange que mon frère admire... en un mot, son incomparable pupille... mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT. Cette beauté de province, dont j'ai si souvent entendu parler depuis notre mariage... est-elle aussi bien qu'il le dit?..

HERMINIE. Elle vient d'arriver avec une de ses parentes, madame de Savenay... qui est marquise... et bégueule... il y a déjà antipathie entre nous! quant à la jeune fiancée... mon frère m'a recommandé l'amabilité, les prévenances, la tendresse... ordre ministériel, auquel j'ai obéi... et j'y ai du mérite, car je la déteste déjà.

DE GUIBERT. Et pourquoi?..

HERMINIE, *avec volubilité.* Parce que de tout temps mon frère me l'a présentée comme l'emblème de toutes les vertus, le type, le modèle de la perfection... je n'aime pas les modèles... et une fois mariée avec M. Lucien... le plus ennuyeux de tous les hommes... une autre perfection dans son genre, elle et son mari habiteront avec mon frère, qui les adore et ne pourra rien leur refuser... ce sera dans son intérieur une opposition continuelle qui ruinera notre influence et notre crédit!.. Soyez donc sœur d'un ministre pour ne rien obtenir... pas la moindre faveur... pas la plus petite injustice!.. Et bien d'autres inconvénients... à Paris, à l'Opéra, aux Italiens, elle sera toujours avec moi dans la loge du ministre...

DE GUIBERT. Qu'est-ce que ça fait?

HERMINIE, *avec impatience.* Cela fait, Monsieur, qu'elle est jolie... ce qui est fort désagréable.

DE GUIBERT. Ah! elle est jolie?..

HERMINIE. Eh bien! n'allez-vous pas vous en occuper et l'adorer aussi... je vous défends de la regarder. (*Se retournant et apercevant Cécile au fond du théâtre.*) Eh! la voilà... cette chère enfant! arrivez donc, ma toute belle!..

—

SCÈNE IX.

COQUENET, *entrant par la gauche et s'adressant à* DE GUIBERT; HERMINIE, *allant au-devant de* CÉCILE, *de* MADAME DE SAVENAY *et de* LUCIEN, *qui entrent par la droite.*

COQUENET, *à Guibert, et à voix basse.* Eh bien! as-tu dit : Je veux?

DE GUIBERT, *de même.* Tu m'as compromis... tu ne me dis pas que ce matin...

COQUENET, *de même.* C'est ma faute!.. mais qu'importe, si tu es le maître...

DE GUIBERT, *de même.* Certainement... aussi, plus tard nous verrons... tâche, en attendant, de te mettre bien avec elle... (*Il continue de causer à voix basse avec Coquenet, en tournant le dos aux trois dames.*)

HERMINIE, *à madame de Savenay et à Cécile.* Oui, Mesdames, c'est mon mari, qui ne vous connaît pas encore, et qui meurt d'envie de vous être présenté.

MADAME DE SAVENAY, *bas, à Lucien.* N'est-ce pas le banquier dont on parlait ce matin?

LUCIEN. Lui-même. (*Herminie a pris la main de son mari qui causait toujours avec Coquenet et le présente aux deux dames; de Guibert passe près d'elles et les salue.*)

DE GUIBERT, *regardant Cécile.* Eh mais! je ne me trompe pas... j'ai déjà eu le plaisir de voir ces dames...

CÉCILE. Où donc, Monsieur?

DE GUIBERT. L'année dernière... en Normandie... à Rouen!

CÉCILE. Je ne me rappelle pas... mais c'est possible... (*A madame de Savenay.*) Lors de votre procès.

MADAME DE SAVENAY. Nous y sommes restées un jour.

DE GUIBERT. C'est cela même... (*Bas, à Herminie.*) Quoi!.. c'est là Cécile de Mornas... la prétendue de notre ami Lucien... j'en suis enchanté...

HERMINIE, *vivement.* Et pourquoi donc?..

DE GUIBERT, *en riant et à voix basse.* Une aventure, ma chère... une aventure que je sais sur son compte...

HERMINIE, *avec joie.* Il serait possible!..

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BELLEAU.

BELLEAU. Le canot est prêt... et quand ces messieurs et dames voudront partir...

HERMINIE, *à Cécile, à madame de Savenay et à Lucien qui sortent.* Nous vous suivons... (*Vivement, à son mari.*) Qu'est-ce que c'est, Monsieur?.. qu'est-ce que c'est?..

DE GUIBERT. Ah! par exemple... je ne puis le dire...

HERMINIE. Et moi, je veux le savoir...

COQUENET, *s'avançant.* Si je pouvais être utile à Madame...

HERMINIE. Merci, Monsieur!.. cela dépend de mon mari... qui parlera... (*En riant et donnant la main à son mari pour sortir.*) Ah! la jeune personne modèle a déjà eu des aventures... c'est délicieux... c'est charmant... (*Elle sort avec de Guibert.*)

COQUENET. Ah bah! des aventures... elle?.. à son âge?.. c'est inconcevable!

BELLEAU, *s'approchant de lui.* Qu'est-ce donc?

COQUENET. Rien... (*A demi-voix.*) On prétend que cette jeune personne, qui était là tout à l'heure, a déjà eu un amant!.. (*Il sort.*)

BELLEAU, *seul, riant.* Ah!.. elle a eu des amants!.. Fiez-vous donc aux demoiselles du grand monde!.. Elle a eu des amants!.. (*Il entend des sonnettes de différents côtés de l'hôtel.*) Voici! on y va! (*Il sort en courant.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, *tenant sous le bras une liasse de papiers,* LUCIEN.

LUCIEN. Enfin, te voilà, mon cher Raymond... comme tu arrives tard!..

RAYMOND. Que veux-tu? on n'est pas le maître... quand on est ministre: on ne s'appartient plus, et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié!.. Le conseil a fini si tard... j'ai cru que je ne partirais pas... et au moment de monter en voiture, les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marchepied... Tiens, tu vois ce que j'ai emporté avec moi... (*Lui montrant une liasse de papiers qu'il tient.*) J'en ai lu une partie en route... (*Allant les poser sur la table, à gauche, où est restée la pétition de Coquenet.*) Et puis, le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur, qui me rafraîchissaient le sang, ont donné, malgré moi, une autre direction à mes idées... le papier est tombé de mes mains, le présent a disparu... je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du Lycée... le jour de mon premier prix, au concours général... vous, mes rivaux et mes amis, vous m'entouriez, vous m'applaudissiez... tandis que mon vieux père me serrait, en pleurant, dans ses bras... Mon pauvre père!.. J'ai fait toute la route avec lui... avec toi... je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... j'avais tout oublié... j'étais heureux... j'étais aimé!.. je n'étais plus ministre!..

LUCIEN. Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici... avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille...

RAYMOND, *gaiement* Oui, j'ai laissé là-bas les ennemis et les haines... j'ai congé pour vingt-quatre heures... Eh bien! monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

LUCIEN. Nous revenons, à l'instant, d'une promenade en mer, que nous avons faite tous ensemble en t'attendant; j'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'est possible, que, d'aujourd'hui, je l'aime plus encore!.. si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances...

RAYMOND, *souriant de sa chaleur.* En effet, la tête n'y est plus... et tu as raison, c'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié!.. Ah! s'il était permis à un homme d'Etat d'être amoureux... si ma jeunesse, déjà flétrie et usée par les travaux, avait pu me laisser la moindre prétention de plaire, c'est une conquête que je t'aurais disputée... (*Riant.*) Oui, Monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait!.. et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide... et quand je la compare à mon étourdie, à mon évaporée de sœur... En as-tu été content, depuis qu'elle est ici?..

LUCIEN. Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée...

RAYMOND. Où donc?

LUCIEN. Pendant notre promenade sur mer.

RAYMOND. Un combat naval?

LUCIEN. Justement! une bataille rangée... Cécile et moi, d'un côté, te défendions contre ta sœur et son mari, qui l'attaquaient vivement.

RAYMOND, *souriant.* En vérité! c'est amusant... Et le sujet de l'attaque?

LUCIEN. Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille...



De Guibert. Et moi, je veux. — Acte 1er, scène 8.

RAYMOND. Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari...

LUCIEN. Précisément... lui confier une opération aussi importante, c'était déjà un tort... ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

RAYMOND. Oui, si, parmi les concurrents, il y avait eu des hommes de mérite... Mais ceux que l'on me proposait, je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens... de plus, ils étaient tous aussi nuls... et j'ai cru pouvoir, sans grande injustice, accorder à mon beau-frère la palme de la nullité... et de la probité!

LUCIEN. N'importe! tout autre choix valait mieux... car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs...

RAYMOND. Un pareil motif est bon pour toi, que les clameurs effraient... mais pour moi, c'est tout le contraire... tu sais bien que, dans les jours de combat, elles m'excitent et m'encouragent.

LUCIEN. Tu ignores donc ce que l'on a dit et imprimé!.. On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses, et que tu les partages avec ton beau-frère.

RAYMOND, *froidement*. Vraiment! ils disent cela? Parbleu, j'en suis charmé, et tu me fais grand plaisir... Est-ce tout?.. n'as-tu rien de mieux à m'annoncer?

LUCIEN. En vérité, je vous admire, toi et ton sang-froid... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines...

RAYMOND. Toi, je le crois bien... tu n'y es pas fait... tu n'y es pas habitué!.. Nous avons pris tous les deux des chemins différents, qui aboutiront peut-être au même but... moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front... toi, tremblant à son approche, et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles! quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange... on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite, et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi... tu as beau prodiguer les caresses et les poignées de main, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

LUCIEN, *avec fierté*. Excepté au pouvoir.

RAYMOND. Eh! morbleu! il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui... le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

LUCIEN. Je défends ce que le monde approuve... je repousse ce qui est blâmé par lui... et toi, au contraire, tu

prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements!.. frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense! S'il est au contraire quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

RAYMOND. Celui-là n'aura pas le mien.

LUCIEN. Et pourquoi?

RAYMOND. Parce qu'il y a vingt à parier contre un que ces suffrages sont usurpés!.. Si un joueur gagne à tous les coups c'est que les dés sont pipés... si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un... c'est qu'ils sont gagnés ou vendus... car l'approbation universelle est impossible!.. Les jugements humains se composent de blâme plus que de louanges... d'erreurs plus que de vérités... et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis... celui-là... je l'estime, je l'aime et je le défends... mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

LUCIEN, *riant*. Un réprouvé...

RAYMOND, *s'échauffant*. Oui, sans doute, car pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... non, non, il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires... il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages... et, comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre... en immense majorité... j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

LUCIEN, *riant*. Est le plus honnête homme!

RAYMOND. Certainement! je m'en vante... et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure... je me frotte les mains et je me dis : « Courage!.. poursuivons ma route!.. j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile puisqu'il siffle et qu'il mord. »

LUCIEN. Et ces morsures multipliées te laissent toujours invulnérable!..

RAYMOND. Autrefois... dans les commencements... je ne dis pas que j'eusse la force d'âme d'y rester insensible... mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir... quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels, accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux... j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds... et de les repousser dans leur bourbier natal!.. Si tu savais quelle a été ma vie!.. je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde! je ne te rappellerai pas les reproches dont ils m'accablent!.. avilir ma patrie, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!.. moi... un ministre du roi!.. moi! un Français, moi qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (*Avec émotion.*) Enfin, ils l'ont dit... peu importe!..

LUCIEN. Cette idée seule t'émeut.

RAYMOND. Non... non... cela m'est indifférent... je te le jure; mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait pas l'être... c'est quand je me suis vu attaquer dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne, qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses soins et à ses sacrifices... mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne contestait pas alors, Dieu sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien! quand après de pénibles luttes et de glorieux combats, soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé; quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la Chambre, et que plus tard la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan, ma première pensée fut pour mon père... j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi... « Non, me dit-il, « je suis bien vieux! le séjour de Paris m'effraie... je pré- « fère mon repos et ma retraite... c'est mon désir, mon « fils!.. » Ce désir, je devais le respecter... cette retraite, je l'embellis de mon mieux... je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner... et un matin, je lis dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan... à un vigneron... et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

LUCIEN. Chassé!

RAYMOND. C'était imprimé!.. et mille voix le répétaient à ma honte... Hors de moi, éperdu... je courus chercher mon père... « Que vous le vouliez ou non, cette fois, lui dis-je, il faut venir, il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, d'être un infâme... venez!.. » J'avais, ce jour-là, dans mon salon, des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris... J'amenai mon père, je le leur présentai, et m'inclinant devant lui, je m'écriai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous si votre fils vous respecte et vous honore. »

LUCIEN. C'était bien!.. très-bien... il n'y avait rien à répondre à cela.

RAYMOND, *avec ironie*. Ah! tu crois... tu crois qu'on impose silence à la calomnie... Le lendemain, tous répétaient que reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule... En vain mon père proclama hautement et attesta ma tendresse et mes soins pour lui... on prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi; que je l'avais forcé à les écrire; que la pension que je lui faisais en était le prix; que je la lui retirerais s'il parlait jamais et disait la vérité... Et maintenant, j'aurais beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction : quand on parle d'un mauvais fils, tous les regards se tournent de mon côté... ou plutôt se détournent de moi!.. Que faire?.. quel parti prendre?.. se brûler la cervelle?.. j'y ai pensé d'abord... je l'avoue.

LUCIEN. O ciel!..

RAYMOND, *avec amertume*. Mais loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus... voyez-vous, auraient-ils dit, l'effet des remords...

LUCIEN. Y penses-tu?

RAYMOND. Oui, mon ami, oui, tu ne les connais pas... et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins, peut-être, termineront les jours de mon père... ils diront que j'en suis cause... ils diront que je l'ai tué... ils m'appelleront parricide!.. je m'y attends... Eh bien! soit! redoublez vos clameurs, je les brave et les méprise... un mot, mon père... un seul mot!.. votre bénédiction au parricide!.. et que Dieu nous juge!..

LUCIEN, *avec émotion*. Raymond...

RAYMOND. Mais pour les jugements des hommes... jugements d'iniquités et d'erreurs... je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique... Fais ce que dois, advienne que pourra; c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur. (*Avec exaltation.*) Oui... pamphlétaires et calomniateurs, je ne ferais pas un pas pour vous désarmer; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute... et approuvé par vous,

je dirais presque comme cet Athénien que le peuple applaudissait : Est-ce que j'ai dit quelque sottise?..

LUCIEN, *souriant.* Allons, allons... te voilà comme toujours! ardent, exagéré, dépassant le but, et allant trop loin.

RAYMOND. Je ne te ferai pas le même reproche.

LUCIEN. Je m'en félicite!

RAYMOND. Tant pis pour toi.

LUCIEN. Tant mieux, taisons-nous ; voici ta pupille.

—

SCÈNE II.

RAYMOND, CÉCILE, LUCIEN.

CÉCILE, *courant à Raymond.* Ah! Monsieur, nous vous attendions avec tant d'impatience... et votre retard nous avait bien inquiétés... il ne vous est rien arrivé?

RAYMOND. Rien, ma chère enfant, que la contrariété de ne pas te voir plus tôt.

CÉCILE. Quel dommage que vous n'ayez pas pu être de notre promenade en mer!..

RAYMOND. C'est égal... je n'étais pas absent pour vous... je le sais... je sais que tu m'as défendu...

CÉCILE. Vous n'en aviez pas besoin.

RAYMOND. Si vraiment... mes défenseurs sont trop rares pour que je ne les compte pas avec reconnaissance!.. comment se porte madame de Savenay, ta noble cousine?..

CÉCILE. Beaucoup mieux... depuis deux heures seulement qu'elle est à Dieppe... elle prie M. Lucien de vouloir bien passer dans son appartement pour une grave conférence, dit-elle, où je ne dois pas assister...

RAYMOND. C'est juste... les affaires d'intérêt regardent les grands parents... et les tuteurs... (*Prenant sur la table les papiers qu'il y a posés à la première scène.*) J'ai là un projet de contrat à vous soumettre. (*A Lucien.*) Examinez-le en m'attendant, et puis faites-moi le plaisir de placer tous ces papiers dans la chambre que vous me destinez. (*Cécile ramasse un papier qui était en dessous et qui tombe ; elle le lui présente.*) Qu'est-ce que c'est que ça?..

CÉCILE. C'était là, sur cette table, avec vos papiers...

RAYMOND, *lisant.* « Monsieur le ministre... la recette de « Dieppe est vacante par décès du titulaire... et jose me « mettre sur les rangs...» (*S'arrêtant et reployant le papier.*) Au diable les pétitions... à peine arrivé, elles m'assaillent déjà... et je vous demande comment on a pu me glisser celle-ci... à moins que ce ne soit au moment où je descendais de voiture... (*La mettant au milieu des papiers que tient Lucien.*) Nous avons le temps de lire, rien ne presse.

LUCIEN. Il faudrait voir cependant...

RAYMOND. C'est tout vu... c'est un intrigant... auquel je ne répondrai même pas.

LUCIEN. C'est quelqu'un de cette ville... quelqu'un peut-être d'influent... et c'est un nouvel ennemi que tu vas te faire...

RAYMOND. Ça m'est égal!

LUCIEN. On en a toujours assez.

RAYMOND. Peu m'importe!

LUCIEN, *s'adressant à Cécile.* Je vous demande, Mademoiselle, quel est le plus raisonnable? je m'en rapporte à vous.

RAYMOND. Et moi aussi... prononce!.. qui de nous deux a tort?

CÉCILE, *timidement.* Eh! mais... tous les deux peut-être. . (*Vivement.*) Pardon... mais il me semble, à moi, qui ne m'y connais guère, (*Montrant Lucien.*) que si l'un craignait un peu moins les discours du monde... si l'autre les redoutait un peu plus. .

RAYMOND, *riant.* Bravo! nous tomberions dans le juste milieu.

CÉCILE. Non, mais vous seriez tous deux, peut-être, bien près de la perfection.

RAYMOND, *la regardant d'un air galant et rieur.* Nous y sommes dans ce moment.

CÉCILE. Ah! Monsieur se moque de moi! ce n'est pas bien.

RAYMOND, *à Lucien.* N'ai-je pas dit vrai?.. et pour t'en rapprocher le plus tôt possible... va parler affaires... je vous rejoins dans l'instant. (*Lucien sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE III.

CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND. Eh bien! ma chère enfant, maintenant que tu le connais, ne t'ai-je pas dit la vérité?.. et à part ses opinions, qui n'ont pas le sens commun, n'est-ce pas un excellent homme?

CÉCILE. Oui, Monsieur.

RAYMOND. Crois-tu être heureuse avec lui?

CÉCILE. Je l'espère...

RAYMOND. Ça ne suffit pas!.. je veux que tu en sois sûre... car ton père, à qui je dois tout, m'a légué le soin de ton bonheur... et si je me trompais! parle, mon enfant, ouvre-moi ton âme... autrefois, quand tu étais élevée près de moi, je ne te l'aurais pas demandé... te voyant tous les jours, je devinais, je prévenais tes moindres désirs... jusqu'à douze ou quatorze ans, tu as été ma fille... je t'avais regardée comme telle... mais alors, et quoique ayant le double de ton âge, les convenances et ma position m'ont forcé de t'éloigner, de te remettre entre les mains d'une parente, qui ne pouvait t'aimer comme moi, mais qui, plus heureuse, ne t'a pas quittée... s'est emparée à mon préjudice de ton amitié, de ta confiance...

CÉCILE. Jamais...

RAYMOND. Et maintenant que je ne sais plus, comme autrefois, lire dans tes yeux et dans ton cœur... je suis obligé de te demander : Que veux-tu, Cécile?.. que désires-tu?..

CÉCILE, *avec émotion.* Rien, Monsieur... le choix que vous avez fait doit assurer mon bonheur... et s'il en était autrement, ce ne serait pas votre faute... mais la mienne... aussi je n'hésite pas... car vous êtes mon père, et je dois vous obéir.

RAYMOND. Ce n'est pas ainsi que je l'entends ; et malgré mon amitié pour Lucien, s'il se présente une personne que tu préfères, si tu es aimée de quelqu'un... parle... je ne te reprocherai rien... que de ne pas me dire la vérité.

CÉCILE. Je vous l'ai dite, Monsieur ; je ne suis aimée de personne.

RAYMOND. Bien vrai?

CÉCILE. De personne, je vous le jure... excepté de M. Lucien... et je pense comme vous que, sous tous les rapports, c'est un choix convenable... et honorable.

RAYMOND. A la bonne heure... je m'en vais le lui dire... Adieu, mon enfant, adieu... (*Il fait quelques pas pour sortir, s'arrête et la regarde.*) Cécile, tu as encore quelque chose à me demander?

CÉCILE. C'est vrai, Monsieur... et je n'osais pas... (*Raymond revient vivement près d'elle.*) c'est-à-dire avec vous, Raymond... j'oserais bien... Mais ce que j'ai à demander, c'est au ministre... et j'ai peur.

RAYMOND. Pourquoi donc?.. si c'est juste...

CÉCILE. Ah! c'est de toute justice... Des marins... des pêcheurs... ceux qui tantôt conduisaient notre barque... ils

sont bien pauvres, ils ont beaucoup d'enfants, qui n'ont qu'eux pour vivre... et malgré cela, lors de la dernière tempête... ils se sont exposés pendant toute la nuit... l'un a ramené à bord trois passagers... et l'autre en a sauvé quatre... et ils n'ont eu pour toute récompense... que la joie de leurs enfants, qui croyaient avoir perdu leur père... Ai-je tort, Monsieur, de m'intéresser à eux, et de vous les recommander?

RAYMOND. Non, sans doute... je m'occuperai d'eux... dès aujourd'hui, dès ce matin... tu peux le leur dire.

CÉCILE. J'y vais à l'instant! quel bonheur!.. de leur porter la promesse formelle du ministre... du ministre lui-même... (*Coquenet entre par une des portes de gauche; il entend ces derniers mots, et voit Raymond embrasser Cécile sur le front. Cécile sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IV

COQUENET, RAYMOND. *Il tire de sa poche un carnet et prend des notes sur la demande que Cécile vient de lui adresser.*

COQUENET, *à part, pendant que Raymond achève d'écrire.* Du ministre lui-même!.. c'est lui qui vient d'arriver... et puisque sa sœur refuse jusqu'à présent de parler en ma faveur... si je profitais de l'occasion pour faire mes affaires moi-même... ça n'est pas défendu... et comme je ne suis pas censé le connaître, cela n'en fera que plus d'effet. (*Il s'approche de la table, y prend un journal, et salue Raymond qui lui rend son salut.*) Monsieur arrive, à ce que je vois.

RAYMOND. Oui, Monsieur.

COQUENET. Il vient peut-être de Paris?

RAYMOND. Oui, Monsieur!..

COQUENET. Je vous en fais mon compliment...

RAYMOND. Il n'y a pas de quoi...

COQUENET. Si vraiment, si vous étiez hier à la Chambre?

RAYMOND. J'y étais...

COQUENET. Vous pouvez vous vanter d'avoir entendu un fameux discours... celui qu'a prononcé le ministre, et qui a tenu toute la séance... Quel homme, Monsieur, que ce gaillard-là! comme il les a retournés, vers la fin surtout?..

RAYMOND. C'est l'endroit qui a excité le plus de murmures...

COQUENET. Qu'est-ce que ça fait?..

RAYMOND, *se rapprochant.* Ah! cela ne vous fait rien?

COQUENET. Non, Monsieur, cela n'empêche pas que ce ne soit un superbe discours... et un homme d'un talent immense, prodigieux... (*Avec brusquerie.*) Si vous ne pensez pas comme moi, tant pis pour vous... voilà mon opinion...

RAYMOND, *souriant.* Que j'estime... (*A part.*) surtout pour sa rareté...

COQUENET, *continuant avec chaleur.* C'est un homme d'État, celui-là... le seul que nous ayons.. ou je ne m'y connais pas...

RAYMOND, *à part, de même.* Ma foi, il faut venir à Dieppe pour entendre ces choses-là... (*Haut.*) On s'occupe donc de lui, en ce pays?

COQUENET. Il y est adoré...

RAYMOND, *à part et de même.* Ah bah!.. Et le télégraphe qui ne m'en dit rien...

COQUENET. On lui dresserait des statues.

RAYMOND, *à part.* Pour m'en jeter demain les débris à la tête... (*Haut.*) C'est une très-aimable ville que la vôtre, Monsieur...

COQUENET. Oui, l'air y est pur, la population éclairée, les fonctionnaires y sont très-bien... Nous venons, avant-hier, d'en perdre un très-estimé...

RAYMOND. Je le savais.

COQUENET, *à part.* Déjà! (*Haut.*) C'est la nouvelle du pays... cela fait une place vacante... et l'on compte plusieurs concurrents...

RAYMOND. Je m'en doute... car moi, qui suis de Paris, et qui ne peux rien, j'ai déjà reçu une pétition à ce sujet.

COQUENET. Est-il possible?

RAYMOND. On me l'a remise au moment où je descendais de voiture.

COQUENET. Vous m'avouerez que c'est d'une indiscrétion, pour ne pas dire plus... et j'en suis fâché pour notre endroit... (*A part.*) Ce ne peut être que Rabourdin, le sous-directeur, le seul qui ait des chances... (*Haut.*) Du reste, je connais ici tout le monde... et si vous me disiez le nom de l'individu, qui devait être au bas de la demande?

RAYMOND. Je ne l'ai pas lu... je n'ai pas achevé la pétition.

COQUENET. Franchement, vous avez bien fait... je me doute de qui cela peut être...

RAYMOND, *riant.* D'un intrigant... d'abord... c'est ce que j'ai pensé.

COQUENET. Et vous avez eu raison.

RAYMOND. Cela ne m'empêche pas cependant de voir... d'examiner... de prendre des renseignements... Et vous, Monsieur, qui êtes de cette ville...

COQUENET. Voilà quinze ans que je n'en suis sorti.

RAYMOND. Vous qui me paraissez un citoyen estimable, et en l'opinion duquel on peut avoir confiance...

COQUENET. Vous me faites trop d'honneur...

RAYMOND. Dites-moi, puisque vous semblez connaître ce candidat, si c'est un homme capable... un homme de talents?

COQUENET, *d'un air dubitatif.* Eh! eh!

RAYMOND. Jouit-il de quelque estime... de quelque considération?

COQUENET, *de même.* Eh! eh!

RAYMOND. C'est donc, sous tous les rapports, la médiocrité et la nullité mêmes?..

COQUENET, *de même.* Eh! eh!

RAYMOND. Vous y mettez une discrétion et une délicatesse que j'apprécie... vous n'osez me dire que ce choix n'est pas convenable?..

COQUENET. Franchement... il y a mieux que cela à choisir... et pour peu que l'on ne se presse pas et qu'on attende...

RAYMOND. Je vous remercie, Monsieur... Sans avoir d'action directe dans cette affaire... il se peut que je sois consulté, que l'on demande mon avis, et alors, je me souviendrai de celui que vous avez eu l'obligeance de me donner. (*Il salue Coquenet et sort.*)

—

SCÈNE V.

COQUENET, *seul.* Je n'ai rien dit : pas un mot, pas une syllabe... ce n'est pas moi qu'on accusera d'avoir voulu calomnier personne, et je défie la méchanceté la plus acharnée de citer une seule de mes paroles... D'ailleurs, un rival! un concurrent! c'est de bonne et légitime défense... chacun pour soi... Dieu et les ministres pour tout le monde... Et puis, Rabourdin est garçon... et je suis père de famille... Voilà vingt ans qu'il est dans l'administration... vingt ans qu'il a une place, et je n'en ai jamais eu... Que diable! il faut de la justice... chacun son tour! A bas le cumul et le monopole!..

SCÈNE VI.

HERMINIE, DE GUIBERT, COQUENET.

HERMINIE, *entrant en causant avec son mari.* Oui, Monsieur, vous pensiez ce matin à la députation pour arriver au ministère... il y a dans cette ville, à ce qu'on vient de m'apprendre, une réélection que l'on peut contester... et faire tourner à votre profit.

DE GUIBERT. Certainement !..

HERMINIE. Eh bien! alors, tandis que vous êtes dans le pays, tâchez d'obtenir des voix... de gagner des gens influents...

DE GUIBERT. Je ne demanderais pas mieux... c'est toi qui les repousses. (*A demi-voix.*) Voilà mon ami Coquenet... propriétaire... électeur... un des plus imposés du département... que tu refuses d'appuyer...

HERMINIE. Et qui vous dit cela !.. est-ce qu'il faut faire attention à un mouvement de dépit ou de mauvaise humeur ?.. est-ce qu'on ne change pas d'idées vingt fois par jour ?..

DE GUIBERT. Tu l'entends, mon ami... (*A demi-voix.*) Je t'avais bien dit qu'elle finissait par faire tout ce que je voulais... tu seras nommé... ma femme parlera pour toi au ministre.

COQUENET. C'est ce que j'ai déjà fait ?..

DE GUIBERT. Tu l'as donc vu ?..

COQUENET. Nous venons de causer ensemble... dans un incognito réciproque ; et quoiqu'il ignore qui je suis, je le crois très-bien disposé pour moi !.. si, maintenant... madame veut me proposer... comme receveur... une idée qui viendrait d'elle... parce que moi, je ne peux plus... me mettre en avant... je crois que nous l'emporterons.

HERMINIE. Je ne demande pas mieux... je sais même en ce moment le moyen de tout obtenir de mon frère... les deux places ensemble... à une condition !

DE GUIBERT. Et laquelle ?

HERMINIE. C'est que vous me raconterez dans tous ses détails l'aventure dont vous m'avez dit un mot ce matin... l'aventure arrivée à mademoiselle Cécile de Mornas.

DE GUIBERT, *vivement.* Impossible, ma chère... impossible... c'est un secret trop important.

HERMINIE. Raison de plus ! vous parlerez... ou je suis muette... je ne dis rien à mon frère...

COQUENET. Un moment... il y va de notre fortune... et il ne s'agit pas ici d'une indiscrétion déplacée... toi, qui en fait d'aventures racontes toujours avec tant de facilité...

DE GUIBERT. Oui ; mais celle-ci... j'ai promis de la garder pour moi...

COQUENET. Et tu tiens ta parole... ta femme est une autre toi-même... ton ami aussi...

DE GUIBERT. Je le sais bien... mais cela me ferait de fâcheuses affaires avec le ministre...

HERMINIE, *vivement.* Le ministre...

DE GUIBERT, *de même.* Avec d'autres personnes encore !.. des mauvaises têtes... des férailleurs... moi je n'aime à me battre que le moins possible... et ça n'aurait qu'à en venir là...

COQUENET. Si ça se savait !.. mais nous nous tairons...

DE GUIBERT. Toi, je ne dis pas... tu seras comme moi... tu auras peur !.. mais ma femme... tu ne la connais pas...

HERMINIE. Et moi, Monsieur, je vous déclare que vous avez excité et redoublé ma curiosité à un tel point, que je veux... j'exige que vous parliez à l'instant même, ou je me brouille avec vous, je ne vous revois de ma vie...

DE GUIBERT, *à voix basse.* Eh bien ! donc... et puisque vous me promettez tous les deux le secret .. je vous dirai tout ce que je peux vous dire... apprenez que l'année dernière... dans une maison... (*Se reprenant.*) dans un château... où j'ai rencontré Cécile pour la première fois... j'ai vu, le matin au point du jour, un beau jeune homme sortir de son appartement...

HERMINIE. Vous l'avez vu...

DE GUIBERT. De mes propres yeux vu... et il ne peut, à cet égard, me rester aucun doute... car le mystérieux inconnu, que je connais très-bien, me l'a avoué lui-même en me faisant jurer le silence le plus profond.

HERMINIE. A merveille... et cet inconnu, quel est-il ?

DE GUIBERT. Voilà, par exemple, ce que je ne vous dirai pas... je lui ai promis le secret, et je n'irai pas à plaisir me compromettre... en vous révélant un nom tout à fait inutile au piquant de l'anecdote...

HERMINIE. Vous avez raison !.. d'autant que j'ai deviné... je sais qui !..

DE GUIBERT. Silence, alors, et n'allez pas me compromettre.

HERMINIE. C'est mon frère.

DE GUIBERT. Non pas !..

HERMINIE. J'en suis sûre. . à votre effroi d'abord, et à votre inquiétude... et puis l'adoration que Raymond a pour sa pupille, les louanges dont il l'accable... le crédit qu'il lui accorde à nos dépens. (*A Guibert qui veut parler.*) Vous avez beau vous fâcher, c'est lui... Monsieur, c'est lui !..

COQUENET. Il est de fait que je l'ai trouvé ici, tout à l'heure, qui l'embrassait !

HERMINIE, *avec joie.* Vous l'entendez !.. je n'en dirai rien... mais j'en suis enchantée.

DE GUIBERT. Ce n'est pas vrai !..

HERMINIE. Ah ! monsieur mon frère, vous qui me faites toujours de la morale.

DE GUIBERT. Ce n'est pas vrai, vous dis-je.

HERMINIE. Vous osez le nier...

DE GUIBERT. Permettez ! je ne dis pas que le ministre ne soit pas actuellement fort bien avec elle, ça ne me regarde pas... mais ce n'est pas lui dont je veux parler !.. la vérité avant tout... il ne faut compromettre personne.

COQUENET, *gravement.* Alors, c'est un autre...

HERMINIE, *gaiement et en riant.* Ça en fait deux ! c'est gentil.

DE GUIBERT. Ma femme !.. point de suppositions hasardées, je vous en prie...

HERMINIE. Alors, Monsieur, point de demi-confidences... quel est donc ce séducteur si discret... si timide... qui n'ose paraître et qu'on n'ose nommer devant moi ?..

COQUENET. Je le connais...

HERMINIE, *remontant le théâtre pour voir si personne ne vient.* Vous me le direz.

COQUENET, *bas à l'oreille.* C'est toi-même, mon gaillard... c'est toi...

DE GUIBERT, *avec embarras et à demi-voix.* Veux-tu te taire... devant ma femme...

COQUENET, *lui faisant signe qu'il gardera le silence.* J'en étais sûr...

HERMINIE, *qui a remonté près de la porte à droite, redescend le théâtre en courant et revient se placer entre eux deux.* Silence... c'est mon frère...

COQUENET. Parlez-lui... je m'en vais... j'aime mieux ne pas être là... mais je reviendrai... car voici bientôt l'heure où tout le monde se réunit au salon. (*Il sort par la gauche.*)

—

SCÈNE VII.

DE GUIBERT, HERMINIE, RAYMOND.

RAYMOND, *qui est entré en lisant un papier, lève les yeux et aperçoit Herminie et Guibert.* Ah ! bonjour, ma petite sœur ! (*Donnant la main à Guibert.*) Bonjour, mon cher Guibert.

HERMINIE. Vous avez fait un bon voyage?

RAYMOND. Excellent!

HERMINIE. J'en suis ravie, et je le suis, surtout, de vous voir!.. vous savez qu'il y a longtemps que je ne vous ai rien demandé...

RAYMOND. Je le crois bien... j'arrive!..

HERMINIE. Aussi, j'ai deux pétitions à vous adresser!.. ça vous étonne?

RAYMOND, *souriant.* Non, parbleu!.. ce qui m'étonnerait, ce serait si tu n'en avais pas!..

HERMINIE. La première... mais je vous préviens d'abord qu'elle ne compte pas... c'est pour un ami... une personne de cette ville... M. Coquenet!

RAYMOND. Coquenet!.. justement... (*Montrant le papier qu'il tient à la main.*) J'étais à lire sa pétition... une pétition qui m'a été remise au moment de mon arrivée !..

HERMINIE. Il demande la place de receveur.

RAYMOND, *montrant la pétition.* Je le vois bien!

DE GUIBERT. Que sollicite aussi un M. Rabourdin, mais Coquenet est notre ami...

HERMINIE. Un ami intime...

RAYMOND, *avec intention.* Que tu connais... tu es sûre de le connaître?..

HERMINIE. Pas beaucoup!.. mais mon mari...

RAYMOND. Tu me permettras alors d'attendre de plus amples informations... car quelqu'un de ce pays .. quelqu'un tout à fait désintéressé dans la question, m'a fait sur lui un rapport très-défavorable...

HERMINIE. Quelque envieux !..

RAYMOND. Il n'en avait pas l'air; quoique paraissant le connaître mieux que personne, il y a mis une discrétion... enfin, comme je te l'ai dit... je m'informerai, et saurai qui de vous deux a raison... voyons maintenant ta demande principale!..

HERMINIE. Ne l'avez-vous pas devinée... le peu de mots que vous a dits mon mari... la tendresse que j'ai pour lui... et que vous prenez pour de l'ambition...

RAYMOND. Je comprends... c'est toi qui lui as donné ces idées de pouvoir.

HERMINIE, *avec câlinerie.* Eh bien! oui... toute ma joie, tout mon orgueil, seraient de le voir votre collègue...

RAYMOND, *imitant son ton.* Eh bien! non... ce n'est pas possible...

HERMINIE. Et pourquoi donc?.. il est capable ou il ne l'est pas?

RAYMOND. C'est évident! voyons le dilemme?

HERMINIE. S'il est capable... faites-le nommer...

RAYMOND. C'est juste... et s'il ne l'est pas?..

HERMINIE, *vivement.* Raison de plus... car vous l'êtes, vous!.. et vous ordonnerez, vous gouvernerez sous son nom... tout n'en ira que mieux... il y aura enfin unité dans le gouvernement...

RAYMOND. Le raisonnement est supérieur, et je n'ai rien à y répondre, qu'un seul mot : non.

HERMINIE, *avec colère.* Vous osez dire : non!..

RAYMOND, *froidement.* Je l'ose, et je t'engage même à ne plus m'en parler... et à n'y plus penser.

HERMINIE. Moi, j'y penserai toujours... je vous en parlerai sans cesse, et il faudra bien que vous cédiez, ou je dirai partout de vous un mal affreux...

RAYMOND. Permis à toi... et tu trouveras de l'écho... il ne manquera pas de monde pour faire ta partie...

HERMINIE. Ils font bien... ils ont raison... je suis de leur avis... c'est indigne de traiter ainsi une sœur qui vous aime...

DE GUIBERT. Il est de fait, mon beau-frère, que vos procédés envers nous...

RAYMOND. Et toi aussi... qui t'en mêles?.. c'est charmant d'être ministre... on vous accuse de tout immoler à votre famille, et votre famille se plaint qu'on la sacrifie...

HERMINIE. Ah! j'aurais plus de pouvoir, plus de crédit sur vous, si au lieu d'être sœur... j'étais votre pupille... (*De Guibert lui fait signe de se taire.*)

RAYMOND. Sans contredit; car si tu étais Cécile, tu ne demanderais que des choses raisonnables.

HERMINIE. Raisonnables ou non, je serais sûre de les obtenir...

DE GUIBERT, *à demi-voix.* Ma femme, au nom du ciel... (*Haut, et pour interrompre la conversation.*) Voici toute la société des bains qui se rend au salon, car tous les soirs on fait de la musique.

SCÈNE VIII.

HERMINIE, *à l'extrême gauche;* LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, *entrant sur ces derniers mots;* DE GUIBERT, *au milieu du théâtre;* CÉCILE, MADAME DE SAVENAY, *allant s'asseoir à droite;* LUCIEN, *appuyé sur leur fauteuil;* RAYMOND, *allant causer avec elles;* BAIGNEURS ET BAIGNEUSES, *qui entrent dans le salon, s'asseyent sur des canapés, se placent à des tables que l'on dresse, ou à la table ronde, et lisent des journaux ou des brochures;* DES DAMES *s'approchent du piano qui est ouvert, d'autres travaillent, pendant que* BELLEAU *va et vient, et offre des rafraîchissements à tout le monde.*

LE VICOMTE, *à de Guibert.* De la musique... c'est ce qu'on dit, et nous allons rire.

DE GUIBERT. Et ma femme qui a promis de chanter.

LE VICOMTE, *à Herminie, en s'inclinant.* Alors nous ne rirons plus, nous admirerons... et j'en ai grand besoin... je m'ennuie déjà ici.

DE GUIBERT, *souriant.* Et les plaisirs... et les amours?..

LE VICOMTE. Bah! c'est toujours la même chose... et il me prend souvent l'envie de me lancer dans le sérieux et dans l'utile, pour m'amuser.

DE GUIBERT. Prenez garde, vous devenez philosophe!..

LE VICOMTE, *levant les yeux et apercevant Raymond, à droite, en face de lui. — A part.* Monsieur Raymond!.. (*Il s'approche et le salue.*)

RAYMOND, *lui rendant son salut.* N'est-ce pas monsieur le vicomte de Saint-André?..

LE VICOMTE. Attaché aux affaires étrangères.

RAYMOND. Que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois. (*Souriant.*) Non pas à son ministère...

LE VICOMTE, *de même.* C'est vrai... ce n'est pas là qu'on me trouve... mais en revanche, là, comme ailleurs, on a dû vous dire beaucoup de mal de moi... et cela sans doute m'a fait du tort dans votre esprit...

RAYMOND, *froidement.* Cela m'a prévenu en votre faveur, et m'a fait penser qu'il n'était pas impossible que vous eussiez du mérite.

LE VICOMTE, *étonné.* Monsieur...

RAYMOND. Sans cela, comment expliquer cet acharnement contre un jeune étourdi, qui n'a encore employé son temps qu'à faire des folies et des dettes... A votre âge, on n'a que des camarades... on n'a pas encore l'honneur d'avoir des ennemis. . Courage, jeune homme, c'est bon signe, cela promet!.. mais ça ne suffit pas... il faut justifier cette haine.

LE VICOMTE. Ah! que l'on m'en offre les occasions.

RAYMOND. Eh bien! nous verrons; et pour commencer, il faut vous éloigner de Paris... nous trouverons moyen de vous employer.

LE VICOMTE. Je suis prêt à partir, et suis à vos ordres, monsieur le ministre.

TOUS LES BAIGNEURS, *à demi-voix.* Le ministre... (*Ils causent entre eux et regardent Raymond, qui retourne s'asseoir près de Cécile et de madame de Savenay, et cause avec elles; pendant ce temps, entre Coquenet, qui s'approche de M. et madame de Guibert.*)

—

SCÈNE IX.

Les précédents, COQUENET.

COQUENET, *à demi-voix, à madame de Guibert.* Eh bien! mon aimable protectrice, quelles nouvelles?

HERMINIE. Mauvaises pour tout le monde...

COQUENET. Ah bah!..

HERMINIE. On vous a desservi auprès de lui

DE GUIBERT. On lui a dit de toi un mal affreux...

COQUENET. Et qui donc?..

DE GUIBERT. Quelqu'un de l'endroit...

COQUENET, *vivement.* Je sais qui... ce ne peut être que Rabourdin... mon concurrent.

DE GUIBERT. C'est possible.

COQUENET. C'est évident... c'est le seul qui ait intérêt à me nuire... et vous conviendrez que c'est indigne... que c'est infâme... d'employer de pareils moyens pour réussir... je le dirai partout.

DE GUIBERT. Et tu feras bien.

HERMINIE. Du reste, tout n'est pas perdu... Le ministre, qui ne vous connaît pas encore, a promis de prendre des informations.

COQUENET. C'est ce que je demande... parce que, n'en déplaise à Rabourdin, je veux agir franchement et loyalement... mais si, en attendant, je puis lui rendre la pareille et trouver quelque occasion de lui nuire en dessous... (*Pendant ces derniers mots, des baigneurs ont porté au milieu du théâtre et sur le devant, le piano qui était au fond de l'appartement.*)

DE GUIBERT, *à haute voix.* Ne disait-on pas que ces dames allaient nous faire de la musique?.. (*A sa femme qui est assise.*) Le quatuor de la *Dame du Lac,* que tu étudiais tout à l'heure...

HERMINIE. Je suis bien en train de chanter...

DE GUIBERT. Tu l'as étudié avec mademoiselle Cécile...

CÉCILE, *vivement.* Oh! du tout!.. (*Bas, à Lucien qui est près d'elle.*) Je n'oserai jamais devant le monde...

HERMINIE, *à part.* Ça la contrarie... (*Se levant vivement et passant près d'elle.*) Eh bien! voyons... je suis à vos ordres... nous ne chantons pas assez bien pour nous faire prier... et si Mademoiselle y consent...

CÉCILE. Pardon, Madame; nous n'avons pas achevé de répéter ce morceau... et puis, pour ce quatuor, il manque deux personnes... la voix de basse... d'abord...

DE GUIBERT. C'est moi... je chante tous les rôles de Lablache.

RAYMOND, *à part, et souriant.* Belle recommandation pour être ministre!

DE GUIBERT, *montrant un jeune homme en gants jaunes qui est près de lui.* Et voici M. de Sivry, un ténor délicieux... qui, de plus, accompagne à merveille. (*Le jeune homme s'incline et se met en devoir d'ôter ses gants. — A Herminie.*) Allons, ma chère amie... (*Allant à Cécile.*) Allons, Mademoiselle... il n'y a plus à refuser... vous feriez manquer ce morceau...

CÉCILE, *souriant.* Je le ferai manquer bien mieux encore... en acceptant...

LUCIEN, *à demi-voix et d'un air de prière.* N'importe, Mademoiselle, on vous regarde, et c'est fixer l'attention.

CÉCILE. J'obéis.

HERMINIE, *avec bonté.* Et vous avez raison. (*A part.*) Elle ira tout de travers...

DE GUIBERT, *offrant la main à Cécile, qu'il conduit au piano.* Nous demanderons à la société cinq minutes de répétition à demi-voix. (*Guibert, sa femme et Cécile se groupent près de M. de Sivry, qui vient de s'asseoir au piano, et tous quatre étudient à voix basse; pendant ce temps, Coquenet, qui était à gauche du théâtre, a remonté par le fond derrière le piano, et est redescendu à droite où l'on vient de dresser une table de whist.*)

COQUENET, *présentant une carte à Raymond.* Monsieur voudrait-il être de notre whist?

RAYMOND, *prenant la carte.* Très-volontiers... (*Coquenet retourne à la table de whist et compte les fiches et les jetons.*)

LUCIEN, *à Raymond qu'il prend par le bras.* J'ai vu tout à l'heure, dans l'autre salon, des dames qui regardaient Cécile en chuchotant et en causant avec ce M. de Sivry qui accompagne au piano... quel est-il?..

RAYMOND. Je l'ignore. (*Lui montrant Belleau, qui dans ce moment leur présente un plateau de rafraîchissements.*) Mais demande au garçon des bains; ces gens-là savent tout. (*Il retourne près du piano où M. de Sivry et les dames préludent à voix basse.*)

LUCIEN, *pendant que Belleau lui présente le plateau, prend un verre d'eau sucrée.* Dis-moi, Belleau... quel est ce jeune homme... là... au piano?..

BELLEAU. Près de la jeune personne. (*D'un air malin.*) Hein! comme ils se regardent... et comme ils ont l'air de s'entendre?.. (*Avec finesse et à voix basse.*) C'est peut-être un des trois...

LUCIEN, *étonné.* Comment... un des trois?..

BELLEAU. Oui... l'on prétend qu'elle a eu déjà trois aventures...

LUCIEN, *remettant son verre sur le plateau.* Morbleu!

BELLEAU. Prenez donc garde, vous avez manqué de renverser mon plateau.

LUCIEN, *cherchant à se contenir.* Pardon... (*Cherchant à rire.*) Eh!.. de qui le sais-tu?..

BELLEAU. De personne... on en parlait tout à l'heure dans l'autre salon, et tout le monde vous le dira : c'est connu... (*Il va présenter son plateau à d'autres personnes.*)

LUCIEN, *à part.* Non... ce n'est pas possible... c'est absurde!.. ce n'est pas d'elle qu'il a voulu parler!.. ou plutôt j'ai mal entendu, je ne suis pas dans mon bon sens...

COQUENET, *lui montrant la table qui est prête.* Si Monsieur veut tirer les cartes... (*Lucien va à la table, retourne une carte et revient près de Coquenet.*) Vous avez l'as de cœur.

LUCIEN, *s'efforçant de rire.* Oui, Monsieur... mais une question... vous qui étiez tout à l'heure dans l'autre salon... avez-vous entendu dire que cette jeune personne qui est au piano...

COQUENET, *à voix basse.* Silence... il ne faut pas parler de cela... vous savez donc aussi?..

LUCIEN, *dans le dernier trouble.* Mais... à peu près...

COQUENET, *à voix basse.* Ils disent trois ou quatre intrigues... mais ce n'est peut-être pas vrai... il ne faut jamais croire



D GUIBERT. Silence, alors. — Acte 2, scène 6.

que la moitié de ce qu'on dit... (*Lucien fait un geste de fureur et veut s'éloigner; madame de Savenay se présente à lui à sa gauche.*)

MADAME DE SAVENAY. J'ai un *deux*, vous êtes mon partner... venez, Monsieur.

LUCIEN, *hors de lui.* Oui, Madame. (*Il se retourne et trouve de l'autre côté Raymond et Coquenet.*)

RAYMOND ET COQUENET, *l'entraînant.* Allons... plaçons-nous.

DE GUIBERT, *au piano.* Enfin!.. nous sommes prêts... nous commençons!.. (*M. de Sivry, qui est au piano, joue la ritournelle. — Raymond, Coquenet, madame de Savenay viennent de s'asseoir à la table de whist. — Lucien, debout encore et prêt à s'asseoir, regarde du côté du piano. — Les chanteurs, tenant leurs papiers de musique, vont commencer le morceau.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCIEN, *seul.* Je n'ai pas dormi de la nuit... je ne sais à quelle idée m'arrêter, ni quel parti prendre... il faut que je parle à Raymond... car, enfin, rien n'est encore terminé!.. excepté madame de Guibert et son mari, personne ici ne sait que ce contrat doit se signer aujourd'hui... Personne ne me connaît pour le prétendu; de ce côté, du moins, j'échapperai aux railleries et au ridicule... Mais sur les propos de ce garçon de bains et de ce Coquenet, le type des badauds de province... renoncer à celle que j'aime, à un mariage avantageux, sans raisons, sans motifs... sans preuves!.. Il est vrai que j'ose à peine interroger... tant j'ai peur qu'ils ne devinent tous l'intérêt que je porte à Cécile... Mais enfin, des preuves... personne n'en donne... il n'y en a pas... et cependant, cela se dit, cela se répète, et... tout à l'heure encore... là... dans ce salon, n'ai-je pas entendu, près de moi, les suppositions les plus extravagantes, sur Cécile, sur



RAYMOND. Appuie-toi sur ce bras. — Acte 3, scène 14.

sa famille, sur tout ce qui l'entoure... et une fois que je serai marié, ils ne m'épargneront pas... bien plus, ils diront que je n'ignorais rien... ce Coquenet l'attestera... lui, qui est venu hier tout me raconter, à moi-même!.. Je savais tout... et j'ai passé outre, parce que Cécile est riche, de haute naissance... pupille du ministre... Ils le diront... je les entends déjà croasser de tous côtés autour de moi... J'en ai le frisson... j'en ai la fièvre!.. Allons, consultons Raymond, lui seul peut me donner un bon conseil... C'est lui!.. quelle contrariété! il est avec sa sœur.

—

SCÈNE II.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN.

HERMINIE. Comment, Monsieur, vous ne déjeunez pas avec nous?..

RAYMOND, *avec son chapeau et ses gants.* Non vraiment!.. le vicomte de Saint-André a trahi, hier soir, mon *incognito*, et il faut que j'aille ce matin, avec le sous-préfet et les notables de la ville, à trois lieues d'ici, poser la première pierre d'un phare qui doit éclairer la côte... Impossible de me soustraire à cet honneur, qui va me valoir quelques quolibets... N'est-ce pas, Lucien?.. vous allez dire, vous autres, que le ministère a beau établir des phares, il n'y voit pas plus clair pour cela...

LUCIEN. Mon ami, j'aurais voulu te parler...

RAYMOND. Est-ce à ce sujet?..

LUCIEN. Non, pour autre chose...

RAYMOND. Impossible, en ce moment... ces messieurs vont venir me prendre en voiture... si même ils ne m'attendent déjà... mais je reviendrai pour dîner... un grand dîner, où j'aurai l'élite de la population... les titres sont connus... il faut en accepter les charges... Mais ce soir... pour nous dédommager, (*Frappant en riant sur l'épaule de Lucien.*) le contrat que nous signerons...

LUCIEN. C'est justement à propos de cela... que je voudrais te faire part... d'une inquiétude... que j'ai.

RAYMOND. Je devine... ta corbeille qui n'arrive pas... Sois tranquille, tout était commandé avant mon départ, et choisi avec un goût... Ce n'est pas moi qui m'en suis chargé... c'est ma sœur... qui a présidé à tout cela!

LUCIEN. Quoi! c'est madame qui a eu cette complaisance?..

RAYMOND. Elle en a été ravie! les femmes aiment toutes à se mêler des corbeilles de noce... (*A sa sœur.*) Et quand celle-là arrivera-t-elle?

HERMINIE. Aujourd'hui, je le suppose; du moins on me l'a formellement promis... le premier magasin de Paris!..

RAYMOND. Ce n'est pas une raison d'exactitude... au contraire!.. N'importe... j'aime à y croire... et tantôt nous jouirons de l'effet...

LUCIEN, *à demi-voix.* Oui... mais comme je te le disais... je désirerais te parler?..

HERMINIE, *faisant la révérence.* Je vous demande bien pardon, Monsieur, j'étais arrivée avant vous.

RAYMOND. Quoi!.. même en famille, on se dispute chez moi les audiences... Parlez vite... les dames d'abord... c'est de droit... (*Lucien va s'asseoir sur un des fauteuils.*)

HERMINIE. Deux mots suffiront... Je vois avec peine, Monsieur, que vous ne me rendez jamais justice...

RAYMOND. Si vraiment... j'ai pu te reprocher de l'étourderie, de la frivolité... jamais de torts sérieux!.. et si chaque jour ils m'attaquent dans mon honneur... ils ont du moins respecté le tien!.. C'est une joie et une consolation réservées à notre vieux père, qui n'en a plus d'autres...

HERMINIE. Eh bien! Monsieur, s'il en est ainsi... vous savez ce que je vous ai dit hier?..

RAYMOND. Tu m'as dit tant de choses...

HERMINIE. Pour cette nomination... dont j'ai promis de vous parler sans cesse, quoi qu'il m'en coûte...

RAYMOND. Ça ne te coûtera plus rien, tu n'auras plus cette peine... notre nouveau collègue est nommé...

HERMINIE, *avec joie.* Il serait vrai?..

RAYMOND. Et ce n'est pas ton mari...

HERMINIE, *avec colère.* Ah! c'est une trahison!..

LUCIEN, *avec étonnement et se levant.* Comment!.. il était sur les rangs?..

RAYMOND. Tu l'entends!.. voilà Lucien... voilà nos amis eux-mêmes qui haussent les épaules à l'idée seule d'une pareille prétention... et si j'avais pu l'accueillir un instant, ils s'y seraient opposés.

LUCIEN, *avec chaleur.* Oui, vraiment... pour ton honneur...

RAYMOND. Je ne le leur fais pas dire...

HERMINIE, *à Lucien.* Et moi, Monsieur, je me rappellerai ce mot-là...

RAYMOND, *se retournant vers Lucien.* A toi, maintenant... parle...

LUCIEN. Pas devant ta sœur...

HERMINIE. Je comprends... encore quelque perfidie... quelque complot contre moi...

SCÈNE III.

HERMINIE, RAYMOND, LUCIEN, BELLEAU.

BELLEAU, *entrant et s'adressant à Raymond.* M. le sous-préfet... et toutes les autorités sont en bas, dans une calèche... Les voilà qui descendent et demandent M. le ministre.

RAYMOND. Je cours au-devant d'eux... (*A Lucien qui veut le retenir.*) Mon cher ami, à mon retour, nous causerons... il ne faut jamais qu'un ministre se fasse attendre... ça donne le temps de dire du mal de lui...

BELLEAU, *naïvement.* Oh non! monsieur le ministre... ils n'oseraient pas... car en arrivant, j'ai entendu M. le sous-préfet qui disait aux autres : Taisez-vous donc, il est ici!..

RAYMOND, *riant, à Lucien.* A merveille!.. ils avaient déjà commencé... (*A Belleau.*) Passe devant... dis-leur que je vais avoir l'avantage (*En riant.*) de les interrompre!.. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HERMINIE, LUCIEN.

HERMINIE. Je vois, Monsieur, que j'essaierais en vain de balancer votre crédit, et surtout celui de votre prétendue, de votre fiancée, à qui l'on n'a rien à refuser...

LUCIEN, *étonné.* Que voulez-vous dire?..

HERMINIE. Qu'au moment même où je sollicitais en vain, Cécile venait d'obtenir du ministre cinq ou six places vacantes... ici, à Dieppe... Des pilotes, des gens du port, des commis, ont été nommés à sa recommandation... elle dispose de tous les emplois, et désormais, quand je voudrai obtenir quelque faveur, c'est à elle que je m'adresserai... (*Avec ironie.*) ou plutôt à celui qui aura tout pouvoir par elle... (*Lui faisant la révérence.*) à vous, Monsieur, son heureux époux!.. (*Elle le salue et sort.*)

SCÈNE V.

LUCIEN, *seul, avec agitation.* Et elle aussi... dont les compliments ironiques... elle sait tout... et pour que ces bruits soient arrivés jusqu'à son oreille, il faut donc que de tous les côtés on les répète, ce qui est déjà aussi terrible que si ça était réellement... car enfin, quand tout le monde le dit, tout le monde ne peut avoir tort... il est impossible que de pareils bruits se répandent et circulent aussi hardiment sans une cause, sans un prétexte... il faut donc que réellement il y ait quelque chose... (*Se retournant vers le fond.*) Madame de Savenay et Cécile... Allons, et quoi qu'il m'en coûte... il faut connaître la vérité...

SCÈNE VI.

LUCIEN, *à l'écart, près de la table où sont les journaux;* CÉCILE, MADAME DE SAVENAY.

CÉCILE, *gaiement à madame de Savenay, et sans voir Lucien.* C'est bien étonnant... comment, ma cousine, vous n'avez pas remarqué?..

MADAME DE SAVENAY. Quoi donc?..

CÉCILE. Qand nous sommes entrées au salon, et pendant que nous le traversions, il s'est fait tout à coup un grand silence... et tout le monde avait un air si extraordinaire...

MADAME DE SAVENAY. Un air de déférence... on sait dans ce pays ce qu'est la marquise de Savenay... et leur respect.

CÉCILE, *toujours gaiement.* Était bien grand!.. ils baissaient tous les yeux... sans nous adresser la parole... et à peine étions-nous passées... j'entendais derrière nous un bourdonnement... qui cessait dès que vous retourniez la tête.

MADAME DE SAVENAY, *gravement.* De nouvelles arrivées... surtout quand elles ont quelque distinction dans les manières... sont toujours sûres d'attirer l'attention... ici, dans cette petite ville... où l'on n'a rien à faire qu'à regarder...

CÉCILE. Je le crois bien... tout à l'heure, dans la cour, quand ces pauvres pêcheurs sont venus me remercier... de la gratification que je leur avais fait obtenir du ministre...

LUCIEN, *s'avançant.* C'est donc vrai!..

CÉCILE, *l'apercevant.* Ah! Monsieur... vous étiez là?..

LUCIEN. Oui, Mademoiselle... (*Vivement.*) Mais cette gratification dont vous parlez?..

CÉCILE. Vous savez... ces marins qui hier conduisaient notre barque, et qui, plusieurs fois déjà, ont exposé leurs jours pour des naufragés... ils sont bien misérables, et je voulais vous prier de parler en leur faveur, mais mon tuteur est si bon! il m'a enhardie... j'ai osé lui raconter leur dévouement... et jugez de mon bonheur!.. ils ont eu une gratification et sont nommés gardes-côtes.

LUCIEN. Pas autre chose!.. (*Avec trouble.*) Je veux dire... voilà tout.

CÉCILE. Cela suffit, puisqu'ils sont enchantés!.. et pendant qu'eux, leurs femmes et leurs enfants me remerciaient dans la cour, avec tant de joie que j'en étais attendrie... je me retourne et je vois toute la société du salon, dont les figures étaient appliquées contre les carreaux des fenêtres... et ils me regardaient tous avec un air de raillerie que je ne puis vous rendre... Est-ce parce que j'avais des larmes dans les yeux? c'est très-mal... Il paraît que dans ce pays ils sont très-moqueurs...

MADAME DE SAVENAY. C'est possible... mais ils ont du bon... surtout une sévérité de mœurs et de principes que j'approuve... Ce matin, et pendant que je prenais mon bain... les femmes de chambre de l'établissement causaient entre elles d'une jeune personne d'ici... qu'elles traitaient de la bonne manière.

CÉCILE. Pauvre jeune fille!..

MADAME DE SAVENAY. Et leur indignation m'a fait plaisir!.. une demoiselle de haute naissance qui, à peine âgée de dix-huit ans, a déjà eu quatre inclinations... pour ne pas dire plus?.. Concevez-vous cela?.. concevez-vous un scandale pareil?..

CÉCILE, *souriant.* Peut-être aussi est-ce un mensonge?.. car cela me paraît invraisemblable...

MADAME DE SAVENAY. Invraisemblable ou non, j'admets... (car je suis toujours portée à l'indulgence...) j'admets qu'il y ait seulement inconséquence... ou étourderie... n'importe!.. elle n'a que ce qu'elle mérite... Dès qu'une femme fait parler d'elle... elle est dans son tort... de ce côté-là... je suis sans pitié... Est-ce qu'on a jamais rien dit de moi?..

CÉCILE. Non, sans doute.

MADAME DE SAVENAY. Pourquoi?.. parce qu'il n'y avait rien... où il n'y a rien, le monde perd ses droits; car je le répéterai sans cesse, au fond de tous les jugements humains... il y a toujours quelque chose!.. n'est-ce pas, monsieur Lucien?.. Eh! mon Dieu!.. qu'avez-vous donc?.. comme vous voilà pâle et troublé...

LUCIEN, *passant entre les deux femmes.* J'en conviens... mais c'est de colère... et d'indignation... car moi aussi... je connais la jeune personne dont vous parliez tout à l'heure...

MADAME DE SAVENAY, *souriant.* Ah! la demoiselle aux quatre inclinations...

LUCIEN. Oui, Madame... et je cherche en vain à m'expliquer... qui a pu donner lieu à d'aussi absurdes suppositions?..

CÉCILE, *vivement et sautant de joie.* Elle n'est donc pas coupable... Ah! que vous me faites plaisir!.. (*A madame de Savenay.*) Vous voyez, je m'en doutais d'avance... parlez, Monsieur... contez-nous cela!.. vous la connaissez donc?..

LUCIEN, *avec trouble.* Oui... sans doute... et beaucoup...

MADAME DE SAVENAY, *sèchement.* Je ne vous en fais pas mon compliment.

LUCIEN, *avec émotion.* J'ajouterai que vous, Madame, vous pouvez l'apprécier encore mieux que moi... car elle est de votre société intime...

MADAME DE SAVENAY. Est-il possible?..

CÉCILE, *naïvement.* Alors... et moi aussi... je la connais donc? (*Avec joie.*) Dieu, que je suis contente de l'avoir défendue... car de toutes mes amies de pension... il n'en est pas une, grâce au ciel, de qui un pareil soupçon puisse seulement approcher... son nom, Monsieur... son nom?..

LUCIEN. Oui, vous le saurez... oui, quelque coup que je puisse vous porter... je dois tout vous dire... ne fût-ce que pour chercher avec vous, et la cause de ces outrages... et les moyens de les punir.

MADAME DE SAVENAY. Parlez donc!

CÉCILE. Parlez... cette jeune fille si indignement accusée...

LUCIEN. C'est vous!..

CÉCILE, *poussant un cri et passant près de madame de Savenay.* Moi! moi! grand Dieu!..

MADAME DE SAVENAY, *avec indignation.* Une personne qui est sous mon égide et ma protection... on ose l'attaquer... on ose avoir besoin de la défendre!

CÉCILE, *lui prenant les mains.* Ah! que je vous remercie!

LUCIEN. Oui... je pense comme vous... oui, sa vue seule devrait réduire ses ennemis au silence... et cependant, ni vous, ni moi, ne pouvons empêcher les bruits les plus injurieux, les plus invraisemblables de se glisser dans l'ombre et de se répandre.

MADAME DE SAVENAY. Et comment?.. et par qui?

CÉCILE. Oui, Monsieur... achevez... je puis, je veux tout entendre; ce droit de défense que je réclamais pour une autre... on ne me le refusera pas, à moi, je l'espère; et pour me défendre, il faut au moins connaître ceux qui m'accusent. Et d'abord... ces personnes qui m'aimaient... non, vous avez dit mieux... que j'ai aimées... quelles sont-elles?

LUCIEN. Je l'ignore! mais à quelques mots... que j'ai entendus, là, au salon... où j'écoutais incognito... à quelques railleries, que j'ai cru comprendre... (*A Cécile.*) et que m'a répétées madame de Guibert... la malignité s'exerçait sur la reconnaissance et sur l'amitié bien naturelles que vous portiez à votre tuteur...

MADAME DE SAVENAY. Là... je vous l'ai toujours dit!.. vous en parlez sans cesse avec un enthousiasme, une exaltation! ce matin encore... ici, quand tout le monde l'attaquait, vous avez pris hautement la parole... vous vous êtes posée son avocat...

CÉCILE. J'ai eu tort... sans doute... mais cependant...

MADAME DE SAVENAY. Les jeunes personnes ne veulent jamais rien croire... il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux remarques, aux commentaires, aux interprétations.

LUCIEN. Auxquelles la scène de tout à l'heure a prêté une nouvelle force... cette gratification... cette place accordée à de pauvres gens...

MADAME DE SAVENAY. Vous voyez bien!.. Qu'aviez-vous besoin de solliciter pour ces gens-là?.. vous saviez bien que le ministre céderait à vos instances... et que cela ferait jaser... car il ne sait rien vous refuser...

LUCIEN, *avec inquiétude.* En vérité...

MADAME DE SAVENAY. Ce n'est pas comme à moi qui, dernièrement encore, n'ai pas même pu obtenir une place de garçon de bureau pour mon vieux valet de chambre... Mais, dès qu'il s'agit d'elle, tout est bien... tout est juste!.. et c'est plutôt par la faute de Raymond que seront venus de tels bruits, car il fait partout de Cécile un tel éloge... c'est une telle admiration... que moi, qui vous parle, j'ai cru souvent qu'il l'aimait...

LUCIEN ET CÉCILE. Lui?..

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité.* En tout bien... tout honneur, s'entend... car j'étais toujours là... et ce n'est pas devant moi, et dans ma maison, qu'on pourrait supposer...

LUCIEN, *avec impatience.* Eh bien! c'est ce qui vous trompe... les suppositions ne respectent rien... et je ne vou-

lais pas... je craignais de vous dire que vous-même n'étiez pas épargnée.

MADAME DE SAVENAY, *passant devant lui.* Moi, la marquise de Savenay!.. Je voudrais bien voir qu'on se permît...

LUCIEN. J'ai entendu, à côté de moi, quelqu'un du pays murmurer, à l'oreille de son voisin, que c'était vous qui aviez favorisé, ou du moins toléré de pareils sentiments.

MADAME DE SAVENAY, *poussant un cri.* Ah! c'est une infâme et atroce calomnie, que rien au monde ne pourrait justifier.

LUCIEN. On ajoutait que c'était le prix de la pension de dix mille francs que vous venez d'obtenir du ministre.

MADAME DE SAVENAY. Mais c'est une horreur qui n'a pas de nom...

LUCIEN, *vivement et avec joie.* Ce n'est donc pas vrai?.. cette pension n'existe pas?

MADAME DE SAVENAY. Si Monsieur... mais d'abord, elle n'est que de cinq mille francs...

LUCIEN, *avec impatience.* Eh! qu'importe le chiffre...

MADAME DE SAVENAY. Il importe, Monsieur, qu'elle avait été accordée, sous la Restauration, aux loyaux services du marquis de Savenay, et que, supprimée arbitrairement à la révolution de Juillet... elle m'a été rendue dernièrement avec justice...

LUCIEN. Par qui?..

MADAME DE SAVENAY. Par le ministre... par Raymond.

LUCIEN, *avec force.* Vous voyez donc bien qu'il y a, dans leurs mensonges mêmes, une apparence de vérité... et comme vous le dites vous-même...

MADAME DE SAVENAY. Mais c'est à étrangler toute la ville de Dieppe... Il faudrait donc, pour leur complaire, renoncer à une pension qui m'est due...

CÉCILE. Ma pauvre cousine...

MADAME DE SAVENAY. Et c'est vous, Mademoiselle, qui êtes cause de tout cela... ce sont vos étourderies... vos inconséquences qui rejaillissent sur moi... et me compromettent.

CÉCILE. J'espère que non, Madame; de pareils bruits sont trop absurdes, pour que la raison n'en fasse pas justice... (*Passant près de Lucien, et avec dignité.*) Mais si, malgré leur invraisemblance, ils pouvaient, Monsieur, influer un instant sur votre esprit ou sur votre cœur... vous êtes libre, je vous rends vos promesses... Ce mariage n'est connu que de mon tuteur et de sa famille, le reste du monde l'ignore, et la rupture n'en causera ni bruit, ni scandale...

LUCIEN. Moi, renoncer à vous, quand je vous aime plus que jamais... quand je voudrais, au prix de tout mon sang, confondre ces infâmes!..

CÉCILE. Laissez-moi achever... Je ne puis rien contre des outrages dont j'ignore l'origine et la cause; je ne puis convaincre ceux qui m'ont jugée sans m'entendre et sans me connaître... mais je puis vous dire à vous, Monsieur, je ne suis pas coupable... je n'ai rien à me reprocher, et je n'en ai qu'une preuve à vous donner... mon serment... s'il suffit, à vos yeux, pour répondre à toutes les calomnies... Si dans ce moment, où tout m'accable, vous seul croyez en moi... ce sera un gage d'estime, que je n'oublierai jamais... une marque de tendresse qui vous acquiert, dès aujourd'hui, cet amour que vous réclamiez hier... et ma vie entière se passera à vous le prouver... Maintenant, Monsieur, prononcez... j'attendrai votre réponse. (*Elle salue et sort.*)

—

SCÈNE VII.

LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

LUCIEN, *avec désespoir.* Ah! ce n'est pas moi qu'il faut convaincre... je crois plus que jamais à sa pureté, à sa vertu... mais les autres!..

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité.* Cela me regarde!.. car maintenant, je suis intéressée plus qu'elle à faire connaître la vérité, et ce sera facile...

LUCIEN, *avec doute.* Vous croyez?

MADAME DE SAVENAY. J'en suis sûre!.. quelques misérables ont pu, dans l'ombre, répandre de pareils bruits; mais quand, moi, la marquise de Savenay... je me montrerai... ils n'oseront soutenir mon regard, et un mot de moi suffira pour les confondre!.. qu'ils viennent... je les attends!..

LUCIEN, *avec impatience.* Mais c'est qu'ils ne viendront pas!.. et en attendant, ces bruits circulent; et que leur opposerez-vous?..

MADAME DE SAVENAY. La vérité...

LUCIEN, *avec impatience.* Eh! ils ne voudront pas l'entendre... il y a tel mensonge qui, répété par la foule, acquiert la force de l'évidence; on ne discute plus une calomnie qui circule; c'est une monnaie que l'on reçoit, que l'on rend, qui a cours partout; et loin d'en effacer l'empreinte, la circulation ne fait que la rendre plus palpable et plus saillante... Vous-même, souvent, l'avez accueillie de bonne foi, sans vous en douter... et, peut-être, vous finirez encore comme les autres, par vous laisser entraîner au torrent!..

MADAME DE SAVENAY. Parlez pour vous...

LUCIEN. Moi, jamais...

MADAME DE SAVENAY. Vous, Monsieur?.. mais moi... je saurai y résister... et faire triompher la vérité... il y a en elle un accent auquel on ne peut se méprendre, surtout quand il vient d'une voix puissante et imposante... Je vous l'ai dit, Monsieur... cela me regarde... ne vous en mêlez pas!.. Qui vient là?

LUCIEN. Un monsieur du pays.

MADAME DE SAVENAY. C'est par lui qu'il faut commencer.

—

SCÈNE VIII.

COQUENET, LUCIEN, MADAME DE SAVENAY.

COQUENET, *après l'avoir saluée.* N'est-ce pas madame de Savenay que j'ai l'honneur de saluer?..

MADAME DE SAVENAY, *avec hauteur.* Moi-même, Monsieur...

COQUENET. Mademoiselle votre nièce... ou votre cousine... n'est pas ici?.. Je l'aime autant... je n'aurais peut-être pas osé m'adresser à elle... tandis qu'à vous, Madame, je le préfère.

MADAME DE SAVENAY, *de même.* Pour quelles raisons... qu'y a-t-il?

COQUENET. Vous voyez, Madame... quelqu'un qui n'espère qu'en vous... un père de famille indignement calomnié... car la malignité n'épargne personne...

MADAME DE SAVENAY. A qui le dites-vous?

COQUENET. Je le sais, Madame, je sais tout ce qu'on a dit sur mademoiselle Cécile, votre nièce...

LUCIEN. Et vous n'avez pas craint de le répéter hier soir, à moi, Monsieur, qui connais ces dames...

COQUENET, *vivement.* On me l'avait dit, Monsieur, je vous le jure... mais j'étais dans l'erreur, je me trompais... je le reconnais maintenant...

LUCIEN, *avec joie.* Est-il possible?

MADAME DE SAVENAY, *à Lucien, d'un air de triomphe.* Eh bien! vous le voyez, Monsieur, il n'est pas si difficile d'éclairer ces gens-là!..

LUCIEN. Parlez, de grâce... je vous écoute...

COQUENET. C'est tout ce que je demande... (*Passant entre*

eux deux.) Eh bien! Madame, je sollicitais une place, où j'avais des droits, et que j'allais obtenir, lorsque M. Rabourdin, mon concurrent, m'a représenté au ministre comme un homme sans capacité, sans talent, sans considération... oui, Monsieur, lui, mon concurrent... lui-même!.. c'est connu de toute la ville... chacun vous le dira, car je ne m'en suis pas caché... et quoi qu'il arrive, c'est un homme perdu de réputation... Aussi, moi qui vous parle, j'aimerais mieux ne pas avoir de place... que de l'avoir à ce prix-là... mais enfin on m'attaque... je dois me défendre... vous comprenez, et c'est pour mon honneur, maintenant, que je tiens à être nommé, pas pour autre chose.

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY, *avec impatience.* Eh bien! Monsieur?..

COQUENET. Je m'étais d'abord adressé à madame de Guibert, la sœur du ministre, dont le crédit a échoué... et alors... j'ai eu l'heureuse idée d'implorer votre protection toute-puissante...

MADAME DE SAVENAY. A moi, Monsieur, qui n'ai aucun pouvoir...

COQUENET. Cela vous plaît à dire... (*Hésitant.*) Mais vous savez mieux que moi... et nous savons tous, que par mademoiselle votre nièce...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY. Comment?..

COQUENET. Vous pouvez tout sur elle... qui peut tout sur le ministre... témoin encore ce matin... ces places nombreuses qui ont été accordées par mademoiselle Cécile, à votre recommandation...

MADAME DE SAVENAY, *avec indignation, voulant parler.* Monsieur!..

COQUENET, *continuant plus vivement.* Témoin ces quinze mille francs de pension que vous avez obtenus pour vous-même...

MADAME DE SAVENAY, *avec colère.* Quinze mille francs!..

LUCIEN, *de même, à madame de Savenay.* Otez-leur donc, maintenant, de l'idée!.. (*Lucien remonte le théâtre et redescend à droite près de madame de Savenay.*)

COQUENET, *continuant toujours.* Et pourquoi, je vous le demande, refuser votre protection à un honnête homme... à un père de famille... vous ne l'aurez jamais accordée à quelqu'un qui vous soit plus dévoué, plus reconnaissant... (*Baissant la voix.*) Et s'il le faut même... s'il faut des sacrifices...

MADAME DE SAVENAY, *poussant un cri d'indignation.* Ah! je suffoque... je me trouve mal... et quand je devrais traduire celui-ci devant le procureur du roi!..

COQUENET, *étonné.* Moi, mon Dieu! que vous ai-je donc fait?..

LUCIEN, *à demi-voix et avec impatience.* Eh! Madame! comme je vous l'ai dit... vous voyez bien qu'il n'a pas cru vous offenser, qu'il est de bonne foi, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'est pas le seul...

COQUENET. Ils me l'ont tous conseillé... et madame de Guibert m'a dit : « Mon cher protégé, je ne puis rien pour vous... mais voyez ces dames, qui ont tout pouvoir... c'est la seule manière d'arriver... » Apres cela, si je m'y prends mal... excusez-moi...

MADAME DE SAVENAY, *se contenant à peine.* Ah! c'est de madame de Guibert que vient tout cela?..

LUCIEN, *à demi-voix.* Modérez-vous, de grâce... elle est avec son mari et avec un étranger...

MADAME DE SAVENAY. Tant mieux, plus il y aura de témoins, plus le démenti sera éclatant... et voici l'occasion que j'attendais pour les faire rentrer tous dans la poussière.. soyez tranquille, ce ne sera pas long...

—

SCÈNE IX.

COQUENET, M. DE GUIBERT, HERMINIE, *donnant le bras au* VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ; MADAME DE SAVENAY, LUCIEN.

HERMINIE, *donnant le bras au vicomte, et s'adressant à son mari.* Oui, Monsieur, il y a ici, à Dieppe, des ouvrages en ivoire délicieux!.. Une de mes amies en a acheté pour mille écus! et je veux, comme elle... encourager les arts!.. Ne venez-vous pas avec nous?..

DE GUIBERT, *se jetant dans un fauteuil, à gauche.* Je n'aime pas les arts!.. parce que c'est moi toujours qui paie les mémoires.

HERMINIE, *tenant toujours le bras du vicomte.* Eh bien! nous irons sans vous.

COQUENET, *passant entre de Guibert et sa femme, et bas, à Herminie.* Je joue de malheur, j'ai encore échoué!..

HERMINIE, *riant.* Ce pauvre Coquenet!

MADAME DE SAVENAY, *s'approchant d'elle, et à haute voix.* Je suis enchantée de vous voir, Madame... j'allais chez vous!..

HERMINIE. Aviez-vous quelques nouvelles à me donner?

MADAME DE SAVENAY, *malgré les efforts de Lucien pour l'engager au silence.* Non des nouvelles... mais une leçon... (*Herminie s'arrête, de Guibert se lève, se rapproche de sa femme, et le vicomte, quittant le bras d'Herminie, se met dans le fauteuil que vient de quitter de Guibert; Coquenet s'assied de l'autre côté de la table.*)

HERMINIE, *à madame de Savenay.* Venant de vous, Madame, elle n'a rien qui puisse blesser... je suis encore dans l'âge où on les reçoit, et depuis longtemps Madame est dans celui où on les donne!

DE GUIBERT, *lui faisant signe de se taire.* Ma femme!..

HERMINIE. J'attends ce que Madame veut m'apprendre...

MADAME DE SAVENAY, *avec une colère concentrée.* Je vous apprendrai donc que lorsqu'une personne de mon rang veut bien recevoir une personne du vôtre... lorsqu'elle daigne admettre dans son intimité la femme d'un homme de rien...

DE GUIBERT. Madame!..

MADAME DE SAVENAY. Je veux dire d'un homme d'argent... c'est la même chose, à mes yeux... il ne faut pas pour cela que ces gens-là oublient leur origine et leur père, vigneron en Bourgogne... (*Geste d'Herminie et de Lucien.*) Je ne lui connais pas, du moins, d'autre titre.

LUCIEN, *à demi-voix, à madame de Savenay.* Eh! Madame! de grâce...

MADAME DE SAVENAY. Non, Monsieur... il est bon de prouver que nous sommes placées trop haut pour que leurs calomnies puissent nous atteindre.

HERMINIE. Des calomnies, Madame?

MADAME DE SAVENAY. Celles que vous avez répandues contre Cécile et contre moi...

HERMINIE, *froidement.* Moi, Madame... je n'ai rien dit... je n'ai fait qu'écouter, voilà tout... Est-ce ma faute si j'ai beaucoup entendu?..

MADAME DE SAVENAY. Et moi, je vais croire, Madame, et je crois déjà, que tous ces bruits mensongers ont été, non pas écoutés, mais inventés par vous.

HERMINIE, *avec indignation.* Par moi!.. vous pourriez supposer...

MADAME DE SAVENAY. Je ne suppose rien que votre silence ne prouve... J'en appelle à ces messieurs... qu'ils prononcent! (*Coquenet et le vicomte, qui étaient assis, se lèvent, et Lucien se rapproche de la marquise.*)

HERMINIE, *hors d'elle-même.* Ah! c'en est trop!.. le ciel m'est témoin que je voulais me taire!.. mais puisqu'on a

presque publiquement provoqué cette explication... puisqu'on appelle calomnies des vérités... il faut bien que je me résigne à donner des preuves...

DE GUIBERT, *voulant l'empêcher de parler.* Ma femme...

HERMINIE. Eh! Monsieur, n'ayez pas peur!.. je ne nommerai personne... Peu importent les noms, si les faits subsistent... et il me suffira de rappeler à Madame que l'année dernière, dans un château où elle se trouvait avec sa jeune parente... une personne digne de foi a vu... cela est assez évident... (*Appuyant sur le mot.*) vu, de grand matin, un bel inconnu sortant d'un appartement!..

MADAME DE SAVENAY, *vivement.* Quelle indignité!..

HERMINIE, *lui faisant la révérence.* Était-ce du vôtre, Madame?.. mes suppositions n'ont jamais été jusque-là.

MADAME DE SAVENAY. Mensonge et fausseté dont on ne pourrait trouver de témoin...

HERMINIE. Ce témoin existe... il est ici.

MADAME DE SAVENAY. Et quel est-il?

HERMINIE. Mon mari...

DE GUIBERT, *passant près de madame de Savenay.* Permettez...

HERMINIE, *continuant avec chaleur.* Oui, devant moi, (*Montrant Coquenet.*) et devant Monsieur, l'a attesté...

COQUENET, *passant près d'Herminie.* C'est vrai... il m'a avoué à voix basse... que c'était lui!.. lui-même... la vérité avant tout...

HERMINIE, *avec colère.* Ah! voilà ce que j'ignorais... (*Se retournant vers son mari.*) et s'il était vrai...

DE GUIBERT, *à sa femme.* Je te jure que non.

HERMINIE, *à demi-voix.* Alors, et comme je vous le disais... c'était donc Raymond!..

TOUS. Raymond!

LUCIEN, *avec colère et passant entre madame de Savenay et de Guibert, qu'il interpelle.* C'était donc Raymond!..

HERMINIE, *de l'autre côté, à son mari.* Était-ce vous?

LUCIEN, *de l'autre côté.* Était-ce Raymond?

DE GUIBERT, *entre les deux, avec embarras.* Mais, Monsieur... mais, ma femme...

LUCIEN ET HERMINIE. Répondez!

DE GUIBERT. Ni l'un, ni l'autre...

LUCIEN ET MADAME DE SAVENAY. Qui donc, alors?

DE GUIBERT, *avec un embarras toujours croissant.* Qui donc?.. eh! mais... que vous dirai-je?.. un jeune homme fort bien... fort aimable!.. probablement... une première inclination...

LUCIEN, *à part.* O ciel!

DE GUIBERT. Qui aura sans doute commencé à Paris... (*Vivement.*) Un amour pur... platonique... j'en suis persuadé!

HERMINIE, *à son mari, avec impatience.* Mais enfin, Monsieur... cette personne...

LUCIEN. Oui... nous voulons la connaître... ou sinon...

DE GUIBERT, *avec embarras.* Eh bien!.. eh bien! vous êtes tous témoins que ce n'est pas ma faute... que je ne voulais compromettre personne... mais puisque j'y suis contraint et forcé... c'est M. de Saint-André!..

LE VICOMTE, *courant à lui, avec colère.* M. de Guibert!..

HERMINIE, *au vicomte.* Vous, Monsieur!.. est-il possible?..

LE VICOMTE, *à de Guibert, de même.* Vous m'aviez juré le secret...

DE GUIBERT. Je ne dis pas non!.. mais dans la position où je me trouvais... quand, à son corps défendant... il faut dire la vérité...

LE VICOMTE, *de même.* Et qu'en savez-vous? qui vous le prouve?

DE GUIBERT. C'est autre chose... ça ne me regarde plus!.. que ça ne soit pas... j'y consens... je le veux bien... Mais je vous ai vu... mais vous en êtes convenu!

LE VICOMTE, *de même.* Monsieur!..

DE GUIBERT. Vous me l'avez dit, à moi! et plus tard, devant d'autres personnes que je pourrais citer, vous ne l'avez pas nié...

LE VICOMTE, *avec feu.* Et si je vous ai abusés... si je me suis vanté, si j'ai menti... si, par inconséquence, vanité ou tout autre motif peut-être... j'ai compromis une personne que je ne connaissais même pas...

DE GUIBERT, *vivement.* Convenons-nous de ça?.. à la bonne heure!.. je ne demande pas mieux... je le préfère même pour moi (*Regardant Lucien.*) et pour tout le monde.

LE VICOMTE. Et cela est ainsi... (*A voix haute.*) Oui, Messieurs, c'est la vérité que j'atteste et que je proclame... et si vous, monsieur de Guibert, si vous, ou tout autre, osiez maintenant révoquer en doute cette déclaration solennelle... ce serait m'insulter moi-même, et me faire, dans mon honneur, un outrage dont je lui demanderais raison. (*Il sort.*)

—

SCÈNE X.

Plusieurs baigneurs, à gauche, ont entouré COQUENET; DE GUIBERT, HERMINIE, *sont près de lui du même côté; de l'autre, à droite,* LUCIEN, *debout, près de* MADAME DE SAVENAY, *qui vient de tomber dans un fauteuil; plusieurs autres baigneurs et baigneuses, au fond, réunis par groupes, causent à voix basse sur ce qui vient d'arriver.*

COQUENET, *sur le devant du théâtre, prenant sa prise de tabac et causant avec les baigneurs qui l'entourent.* C'est un brave jeune homme... un galant homme... qui se conduit bien... il fait ce qu'il doit faire.

DE GUIBERT, *à demi-voix.* Parbleu! il ne pouvait guère agir autrement.

HERMINIE, *stupéfaite.* Comment! c'était lui!.. et l'année dernière encore!..

DE GUIBERT, *riant.* Eh! Madame... le temps ne fait rien à l'affaire.

HERMINIE, *avec impatience.* Si, Monsieur!.. en tout temps, c'est très-mal... c'est indigne!.. (*Elle continue à parler bas avec Coquenet et son mari.*)

MADAME DE SAVENAY, *assise de l'autre côté.* Je ne puis en revenir encore!

LUCIEN. Ni moi non plus... (*A part, avec douleur et colère.*) Mais ce premier attachement dont elle-même nous parlait hier!..

MADAME DE SAVENAY. Il faut qu'elle parte! qu'elle s'éloigne! et quant à ce mariage, à ce contrat... que l'on ignorait encore!..

LUCIEN, *à part.* Grâce au ciel!.. (*Se retournant.*) Dieu! c'est elle!.. (*A l'entrée de Cécile chacun fait un mouvement et garde le silence.*)

—

SCÈNE XI.

COQUENET, DE GUIBERT, HERMINIE, CÉCILE, *entrant par le fond;* LUCIEN, MADAME DE SAVENAY, BAIGNEURS ET BAIGNEUSES *par groupes, au fond du théâtre.*

CÉCILE, *traversant vivement le théâtre et courant gaiement à Lucien.* Ah! Monsieur, que je vous remercie! votre réponse ne s'est pas fait attendre! la réponse la plus aimable, la plus gracieuse! une corbeille magnifique... qui m'arrive à l'instant... de votre part.

HERMINIE. Une corbeille... (*A part.*) C'est la mienne.

CÉCILE. Vous la verrez.

HERMINIE. Je la connais.

CÉCILE. C'est délicieux, n'est-ce pas... et puis ce qui vaut mieux, ce qui est plus précieux encore pour moi... c'est le moment même que vous avez choisi pour me l'offrir... c'est une marque d'estime et de courage que j'attendais de vous.

LUCIEN, *troublé.* Mademoiselle!

CÉCILE. C'est dire hautement que vous me rendez justice, que vous ne craignez pas, aux yeux de tous, d'avouer et de défendre votre fiancée... votre femme...

TOUS, *à demi-voix et avec étonnement.* Sa femme!

COQUENET, *à demi-voix, à de Guibert, montrant Lucien.* La femme... de ce Monsieur...

DE GUIBERT. Eh! oui... sans doute...

COQUENET. Et moi qui lui ai dit ce qui en était... combien je suis fâché...

CÉCILE, *à Lucien, l'amenant au bord du théâtre.* Ne venez-vous pas voir, ainsi que ces dames, votre beau présent?

LUCIEN, *à demi-voix, avec émotion et douleur.* Pardon, Mademoiselle... je voudrais... et je ne sais comment vous expliquer... que des considérations imprévues... des obstacles plus forts même que mes sentiments, m'obligent à différer des projets... impossibles en ce moment à réaliser!.. (*Il la salue et sort. — Quelques personnes sortent après lui.*)

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LUCIEN.

CÉCILE, *étonnée.* Comment... il s'éloigne?.. (*S'avançant vers plusieurs personnes du salon, qui s'éloignent également et sortent de l'appartement.*) On m'évite... on détourne les yeux... (*Courant à madame de Savenay, qui est toujours assise.*) Ah! Madame... Madame... qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE SAVENAY, *se levant et d'une voix grave.* En ce moment, Mademoiselle, je m'abstiendrai de toute réflexion!.. ailleurs... et plus tard... je vous parlerai... et vous dirai ce que je pense!.. (*Elle sort, et par les différentes portes du salon, tout le monde s'éloigne lentement.*)

COQUENET, *voyant Cécile qui, chancelante, s'appuie sur un fauteuil.* Pauvre jeune fille!.. elle me fait de la peine!.. (*A part.*) Mais voyez pourtant, comme tout finit par se savoir! (*Tout le monde a disparu; Herminie seule veut courir à Cécile, mais M. de Guibert retient sa femme, l'entraîne et sort avec elle et Coquenet.*

—

SCÈNE XIII.

CÉCILE, *seule, et se soutenant à peine.* Madame de Savenay me méprise et me repousse... ma famille elle-même!.. ah! c'est le dernier coup!.. Qu'ai-je donc fait, mon Dieu? et maintenant qui implorer?.. à qui demander justice?.. et dans mon malheur... (*Raymond paraît à la porte du salon, à droite.*) que me reste-t-il?

—

SCÈNE XIV.

CÉCILE, RAYMOND, *à la porte du fond.*

RAYMOND. Moi! moi! mon enfant!..

CÉCILE, *se jetant dans ses bras.* Ah! mon ami, mon ami... mon sauveur!.. défendez-moi. (*S'arrachant de ses bras.*) Non, non... je n'ose même pas implorer votre protection... ils me soupçonneraient... ils m'accuseraient... ils diraient...

RAYMOND. Eh! qu'importe?.. En traversant l'autre salon... leurs clameurs sont parvenues jusqu'à moi!.. je n'y ai rien compris... sinon que tu étais leur victime... et j'accours... Ah!.. il y a injustice! il y a calomnie... Me voilà!.. elle me connaît... elle sait que je n'ai pas l'habitude de reculer devant elle... allons, ma fille, allons, ne tremble pas... relève la tête... regarde-la en face... et si, à sa vue, le courage te manque... appuie-toi sur ce bras qui ne te manquera pas!.. (*Il emmène Cécile par le fond.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, BELLEAU.

(*Saint-André se promène vivement et sans parler, Belleau le suit.*)

BELLEAU. Monsieur, voici le moment de prendre votre bain.

LE VICOMTE, *se promenant.* Laisse-moi tranquille!..

BELLEAU. Après cela, il sera trop tard... et quand on est malade...

LE VICOMTE, *de même.* Je ne le suis plus...

BELLEAU. Déjà?.. Ce que c'est que l'eau de mer!..

LE VICOMTE. Non, je souffre horriblement... j'ai la tête en feu... j'ai couru chez ces dames pour m'avouer coupable, leur demander pardon... Elles n'ont pas voulu me recevoir; elles ont raison... j'en veux à moi-même... et à tout le monde!.. J'ai beau répéter : Cela n'est pas... cela n'est pas!.. ils ne veulent pas me croire... au contraire! mon insistance leur semble une preuve de plus...

BELLEAU. Dame! Monsieur, soyez franc... avec eux, c'est bon... mais avec moi... vous pouvez en convenir...

LE VICOMTE. Et toi aussi!.. quand je te dis que cela n'est pas...

BELLEAU. Si Monsieur a ses raisons... je le veux bien...

LE VICOMTE. Des raisons... et lesquelles?.. si ce n'est le tort que, malgré moi, et sans le vouloir... j'ai fait à cette jeune personne.

BELLEAU. Si ce n'est que cela, Monsieur est bien bon!.. on dit déjà tant de choses... sans vous compter...

LE VICOMTE, *avec colère.* Encore, morbleu!..

BELLEAU. Eh bien! en vous comptant... on dit tant de choses d'elle... et de sa tante surtout, une pension de vingt mille francs qu'elle a acquise...

LE VICOMTE. Qu'est-ce que cela signifie?..

BELLEAU. Ça signifie, s'il faut vous l'avouer... que, parmi tous ces messieurs, la manière dont vous la défendez...

LE VICOMTE. Eh bien! achève...

BELLEAU. Eh bien! les jeunes gens comme il faut... les jeunes gens de Paris, que nous avons ici, disent que ça n'est pas naturel... que cela étonne de Monsieur... et que décidément, il faut qu'il ait des motifs...

LE VICOMTE. Des motifs?.. et que peuvent-ils supposer?..

BELLEAU. Je ne vous le dirai pas... Mais voilà M. Coquenet, qui causait tout à l'heure avec eux...

LE VICOMTE. Ah! je saurai du moins par lui...

SCÈNE II.

BELLEAU, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, COQUENET.

COQUENET, *allant à lui et lui donnant la main.* Bravo! jeune homme, bravo! une noble conduite qui vous fera honneur près des dames... toutes celles de la ville raffolent déjà de vous, à ce que m'a dit madame Coquenet, et vous aurez encore plus de succès ici qu'à Paris!..

LE VICOMTE. Encore un à qui on ne l'ôtera pas de l'idée.

COQUENET. Voyez-vous, ce qu'on estime le plus en province, c'est la discrétion!.. peut-être parce qu'elle y est plus rare qu'ailleurs.

LE VICOMTE. Mais, Monsieur...

COQUENET. Et puis, non-seulement c'est généreux... mais adroit... Aussi, vous y gagnerez... car on gagne toujours à se bien conduire... et si vous étiez convenu de la moindre chose... vous étiez perdu.

LE VICOMTE. Comment cela, s'il vous plaît?..

COQUENET. A cause du ministre!.. qui eût été furieux... On ne se laisse pas impunément enlever une si jolie maîtresse.

LE VICOMTE, *étonné et regardant Belleau qui, de la tête, lui fait signe que oui.* C'est la maîtresse du ministre?..

COQUENET. Qui n'eût jamais accordé à un rival la place qu'il vous a promise... tandis que maintenant, et en récompense...

LE VICOMTE. Quoi! Monsieur... vous pourriez croire...

COQUENET. Ce n'est pas moi qui le dis... ce sont ces messieurs vos amis intimes... qui prétendent que, d'ordinaire, vous ne défendez pas la réputation des dames... au contraire... mais que, dans cette occasion... et pour faire son chemin, on peut déroger, une fois par hasard, à ses principes.

LE VICOMTE. Mais c'est une infamie... Moi, capable d'un mensonge, d'une bassesse, pour un ministre, pour obtenir une place... Je suis donc, à leurs yeux, un indigne, un misérable... C'est pour cela que, tout à l'heure, Dervière a détourné la tête, et ne m'a pas salué...

COQUENET. Allons donc, vous vous trompez.

LE VICOMTE. Non, non, et je lui en demanderai raison... Mais apprenez-moi tout.... racontez-moi ce qu'ils ont dit...

COQUENET. Rien que d'inoffensif et de tout naturel... ils prétendent que, maintenant, vous voilà ministériel, et qu'avant trois mois vous serez secrétaire d'ambassade... grâce à ce désaveu...

LE VICOMTE. Que je regrette maintenant... Oui, j'ai eu tort... c'est ma faute... et pour un rien, je dirais que c'est vrai...

BELLEAU. Dame!.. si c'est vrai, dites-le...

LE VICOMTE. Eh non! morbleu! cela n'est pas!..

COQUENET, *froidement.* Alors, ne le dites pas, et ça reviendra au même! car maintenant, que vous le disiez ou non, ce sera exactement la même chose.

LE VICOMTE. Eh! Monsieur, vous me feriez damner, et si vous n'étiez pas un homme respectable... c'est à vous d'abord que je m'adresserais...

COQUENET, *effrayé.* Par exemple!..

LE VICOMTE, *le rassurant.* Eh non!.. je sais bien que ce n'est pas votre faute, que vous êtes innocent de tout ceci... Mais enfin, je ne sais plus que dire, ni que faire... je n'oserai plus défendre cette jeune personne... et d'un autre côté, cependant, et de peur de paraître ministériel, je ne peux pas trahir ma conscience et la vérité...

COQUENET. Silence! voici le ministre!..

—

SCÈNE III.

BELLEAU, COQUENET, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, RAYMOND.

LE VICOMTE, *à part.* Tant mieux! je voudrais qu'il me cherchât querelle!.. ça me justifierait... et s'il sait ce qui s'est passé...

RAYMOND, *avec bonté.* Ah! monsieur de Saint-André...

LE VICOMTE, *d'un air de hauteur.* Oui, Monsieur, moi-même...

RAYMOND. J'arrive! mais avant mon départ, je m'étais occupé de vous.

COQUENET, *à demi-voix.* Vous voyez déjà!.. c'est une place!.. (*A part.*) Est-il heureux!.. (*Il remonte le théâtre et redescend à droite, où il s'assied.*)

RAYMOND. Vous trouverez chez vous une lettre qui, je crois, ne vous déplaira pas!

LE VICOMTE, *balbutiant.* Mais, Monsieur... je ne sais... si je peux... si je dois...

RAYMOND, *avec bonté.* Vous me remercierez après... voyez d'abord, et puis... nous en causerons avec vous et avec votre oncle... (*Le congédiant de la main.*) Allez!.. (*Il remonte le théâtre, et s'adresse à Belleau qui est resté au fond.*) Dites à M. Lucien de Villefranche que je suis de retour... et que je l'attends ici... dans ce salon.

BELLEAU. Oui, Excellence... (*Montrant l'autre salon.*) Il était là tout à l'heure à causer avec ces messieurs. (*Il entre dans le salon à droite. Raymond redescend le théâtre, s'assied près de la table, à gauche, et prend un journal qu'il lit; pendant ce temps, le vicomte a traversé le théâtre et s'adresse à demi-voix à Coquenet, qui est assis à droite.*)

LE VICOMTE. Si c'est une place... je refuse!

COQUENET, *haussant les épaules.* Allons donc!..

LE VICOMTE, *de même.* Je refuserai... je vous le jure. (*Il sort.*)

COQUENET, *à part, toujours assis, à droite, pendant que Raymond, qui lui tourne le dos, est à gauche, et lit un journal.* Pour en avoir alors une meilleure... car il obtiendra maintenant tout ce qu'il voudra... ce que c'est que d'être joli garçon et de plaire aux maîtresses des grands seigneurs... Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance... ça sera toujours une protection contre mes ennemis... et contre les attaques de ce Rabourdin.

RAYMOND, *jetant avec impatience sur la table le journal qu'il vient de lire, et apercevant Coquenet.* Pardon, Monsieur, je ne vous avais pas vu depuis hier... depuis notre dernière rencontre... dont je me félicite... car tous les renseignements que vous avez eu la bonté de me donner... sont exactement conformes aux informations que j'ai prises depuis...

COQUENET, *avec joie.* N'est-il pas vrai? (*A demi-voix et secouant la tête.*) C'était un mauvais choix!..

RAYMOND. Très-mauvais... comme vous me le disiez... un homme sans capacité... sans considération...

COQUENET, *de même.* C'est bien cela... et de plus, un infâme calomniateur!..

RAYMOND. Est-il possible!.. en auriez-vous la preuve?..

COQUENET, *en confidence.* Il m'a calomnié moi-même... et pas plus tard qu'hier... moi!.. moi qui vous parle!..

RAYMOND. Cela suffit, Monsieur... et si, comme je n'en doute pas, cela est aussi vrai que le reste... je vous jure qu'il ne sera pas nommé.

COQUENET, *vivement.* C'est tout ce que je veux... et maintenant, Monsieur le ministre... car je sais aujourd'hui à qui j'ai l'honneur de parler... j'aurais aussi une demande à vous adresser...



COQUENET. Que vous ai-je donc fait? — Acte 3, scène 8.

RAYMOND. Je suis à vos ordres, Monsieur... (*Voyant Lucien qui entre.*) mais dans un autre moment si vous le voulez bien... car voici un ami, avec qui j'ai à traiter une affaire importante.

COQUENET. Je m'en doute bien... et je vais, en attendant, rédiger une petite note que je vous apporterai...

RAYMOND, *le retenant au moment où il va sortir.* Comment, Monsieur... vous vous doutez?..

COQUENET, *avec un air de finesse.* Oui, je sais à peu près ce dont il s'agit... et l'on vous dira avec quelle force je me suis élevé contre ces bruits absurdes et mensongers...

RAYMOND. Que nous réduirons à leur juste valeur... je vous le promets... avec l'aide des honnêtes gens... je compte sur la vôtre, Monsieur!

COQUENET. Elle vous est acquise... Je vais rédiger ma petite note... (*Il salue et sort.*)

—

SCÈNE IV.

LUCIEN, *qui est entré lentement et d'un air sombre*, RAYMOND.

RAYMOND. Eh bien! tu voulais me parler ce matin avant mon départ... j'ai moi-même à causer avec toi... Eh! mon Dieu! quel air sombre et menaçant... qu'as-tu donc?

LUCIEN. Ce que j'ai... tu me le demandes?.. Ils disent tous, (*Montrant la porte à droite.*) et d'ici tu peux les entendre, que tu t'es joué de moi... que tu m'as trompé... abusé...

RAYMOND, *riant avec ironie.* En vérité?

LUCIEN. Que tu as voulu me rendre la fable de tous... m'avilir... et qu'alors je dois t'en demander compte et me battre avec toi... voilà ce qu'ils disent!

RAYMOND. A merveille! on a toujours le temps de se battre... on n'a pas toujours celui de parler raison... et puisque nous sommes seuls, expliquons-nous. Qu'as-tu à me reprocher? je ne sais rien! je n'ai vu encore que Cécile, qui, elle-même, ignore sur quelles preuves, sur quels témoignages on la condamne; j'aurais pu demander... interroger... les nou-

velles ne m'auraient pas manqué... mais tronquées, dénaturées, et surtout amplifiées et embellies... Je n'ai voulu entendre que toi, qui te dis l'offensé, et j'ai promis d'avance à Cécile, qui est dans les larmes, à madame de Savenay, qui voulait partir, qu'aujourd'hui même, ce soir, à ce dîner où j'ai invité toute la ville de Dieppe, je prouverais clairement, hautement, que Cécile est innocente et pure ; que ceux qui l'attaquent sont infâmes, et ceux qui les croient absurdes!.. à commencer par toi... Accuse-la, maintenant... je suis prêt à la défendre !

LUCIEN. Ce n'est pas moi qui l'accuse... c'est cette rumeur soudaine et générale qui s'élève contre elle ! c'est la voix publique...

RAYMOND. Qu'est-ce que c'est que la voix publique? où commence-t-elle? où finit-elle?.. et pour la composer, combien faut-il de clameurs et de sots réunis?.. des bruits ne sont pas des preuves... il m'en faut d'autres... il me faut des faits...

LUCIEN, *avec embarras*. Eh bien!.. on dit... on prétend...

RAYMOND. Des faits...

LUCIEN, *baissant la voix*. Eh bien!.. on lui donne des amants... on lui en donne plusieurs...

RAYMOND, *froidement*. Quels sont-ils?..

LUCIEN. Toi, d'abord...

RAYMOND, *avec un contentement ironique*. A la bonne heure... voilà une calomnie qui ne procède point par détour... et par faux-fuyant... une calomnie franche et nette... comme je les aime... Examinons-la... Je ne te dirai pas que Cécile est la fille de mon bienfaiteur, de mon second père... de celui à qui je dois tout... qu'il me l'a confiée à son lit de mort... que je l'ai élevée comme mon enfant... et qu'on ne déshonore pas son enfant!.. ce serait peut-être une raison pour toi... ce n'en est pas une pour la calomnie qui s'accommode à merveille d'ingratitude et d'inceste... et qui tient d'avance pour vraisemblable tout ce qui est infâme ; mais je te donnerai des arguments plus positifs... je te parlerai de calculs... d'intérêts... des miens... et cette fois, peut-être, on pourra me croire. Si j'avais aimé Cécile... si j'en avais été aimé... pourquoi ne pas l'épouser?.. non-seulement elle est jeune... elle est belle... mais elle est riche... par mes soins et par mes efforts, par les trésors que j'ai disputés autrefois et arrachés pour elle à l'indemnité... Elle est riche !.. et je n'ai rien !.. tu le sais, toi!.. tu en as les preuves... (*Avec orgueil.*) Oui, quoi qu'ils aient pu dire, je suis honnête homme... et grâce au ciel, je n'ai rien... et au lieu de m'assurer un avenir légitime et honorable, en épousant celle que j'aime et dont je suis aimé, j'aurais préféré sa honte à ma fortune... j'en aurais fait, comme vous dites, ma maîtresse... au lieu d'en faire ma femme?.. pourquoi?.. pour déshonorer exprès la fille de mon bienfaiteur?.. pour être infâme à plaisir!..

LUCIEN. Non, non.. cela n'est pas !

RAYMOND. Voilà ce qu'ils proclament, cependant!.. et tu as pu les croire?.. et j'ai voulu, disais-tu, t'avilir et te tromper en te faisant épouser une jeune fille que tu aimais, que tu m'avais supplié de t'accorder, que tu étais trop heureux d'obtenir, pour qui se présentaient chaque jour de nombreux partis... et je les ai éloignés... je t'ai choisi... parce que je te savais un honnête homme... et que je voulais le bonheur de ma pupille, de Cécile qui me chérit... comme un ami... comme un frère... entends-tu bien... car moi, l'on ne peut m'aimer autrement... Mais si vos calomnies eussent été véritables, si, malgré mes rides précoces et mes cheveux blanchis avant l'âge, il eût été possible, comme vous le disiez, que je fusse aimé de cette jeune fille... mets-toi bien dans l'idée que je ne l'eusse cédée ni à toi, ni à aucun autre, car j'aurais trouvé en elle la compagne que j'avais rêvée, la consolation de mes chagrins, le bonheur de ma vie entière... et loin de renoncer à un pareil trésor... je te l'aurais disputé au prix de mon sang, au prix même de notre amitié!.. et cependant je te l'ai donnée à toi... qui pour récompense me soupçonnes et m'accuses... à toi, qui, loin de me défendre, m'attaques et me défies ; à toi enfin, qui, avant de m'entendre, voulais d'abord te battre avec moi... (*Geste de Lucien.*) Rassure-toi... j'ai tout dit... et maintenant, si tu le veux... nous pouvons finir par là!..

LUCIEN. Non, non.. tout est faux et absurde... pour toi... du moins... que je crois... que je révère... mais les autres!..

RAYMOND. Eh bien! pourquoi n'en serait-il pas de même des autres?.. pourquoi n'y aurait-il pas mensonge sur eux comme sur moi?

LUCIEN. C'est impossible... pourquoi une insistance... une animosité pareilles?.. Qui peut en vouloir à cette jeune fille?

RAYMOND. Voilà le grand mot!..

LUCIEN. Qui donc a intérêt à la calomnier?

RAYMOND. Personne... et cela n'empêche pas!.. la calomnie est la seule chose qu'ici-bas on fasse gratis et sans intérêt!.. Il y a dans le cœur humain un instinct malin et malfaisant qui porte notre croyance au mal plutôt qu'au bien... De là, dans le monde, cette espèce d'aide, d'appui, d'assistance tacite et mutuelle, que l'on prête de soi-même au développement et à la propagation d'un mensonge!.. Par ce moyen, la calomnie est partout... et le calomniateur nulle part ; nulle part on ne trouve un traître de mélodrame assez maladroit pour affirmer hautement une imposture réelle et positive, dont un soufflet ou dont les tribunaux feraient justice... Jamais, dans la société, on ne dit la chose qui n'est pas... mais on la dit autrement qu'elle est... on la dit de manière à la dénaturer, à l'altérer dans son intention, à la changer dans ses détails... la malignité fait le reste... Et, grâce à l'ignorance, à la sottise et aux causeries de salon, la vérité la plus limpide et la plus claire, se trouve imperceptiblement passée à l'état complet de mensonge!..

LUCIEN. Je conçois cela pour des étrangers... mais des parents!..

RAYMOND. Ça n'y fait rien.

LUCIEN. Ton beau-frère... par exemple... M. de Guibert.

RAYMOND. Il appartient à la majorité de la société... C'est un sot?..

LUCIEN. Mais ta sœur... Herminie?..

RAYMOND. Autre majorité... celle des étourdies et des coquettes... Misère et vanité que tout cela!.. Les vrais coupables ne sont pas nos ennemis qui nous attaquent... c'est leur état... ils le font en conscience!.. ceux qui ne font pas le leur, ce sont nos amis qui ne nous défendent pas... qui cèdent, qui nous abandonnent... c'est madame de Savenay, qui voulait partir et que j'ai retenue... c'est toi qui repousses Cécile et qui l'accables!..

LUCIEN. Moi! j'ai gardé le silence...

RAYMOND. Ah! voilà nos amis!.. ils se taisent!.. C'est là leur seul courage!.. ils se taisent au milieu des clameurs... Eh morbleu! c'est quand mugit la tempête qu'il faut élever la voix! Ils entendront la mienne... car le bruit ne m'effraie pas... et quand on attaque mes amis... entends-tu bien... je ne recule pas... je reste près d'eux! devant eux!.. et si tu veux suivre mon exemple...

LUCIEN. Peux-tu en douter?..

RAYMOND. Je m'en vais te dire ce que nous devons faire.

LUCIEN. D'abord ne pas nous battre!..

RAYMOND. C'est convenu!.. la réputation de Cécile n'y eût pas résisté... et un duel eût été pour elle le coup de la mort... ensuite... la meilleure manière de vaincre la calomnie est de remonter à sa source... Eh bien!.. essayons!.. remontons tous les deux à l'origine de tous ces bruits?.. Par qui ces premières rumeurs te sont-elles parvenues?.. cherche, rappelle-toi...

LUCIEN. Que sais-je?.. c'était hier... ici... dans ce salon!..

(*En ce moment, Belleau, venant de la porte du fond, se dirige vers la porte à gauche, portant un plateau sur lequel est un thé complet. Il pose un instant le plateau sur la table à gauche, remet en ordre les cuillers et les tasses, et sort.*)

LUCIEN, *au moment où Belleau est entré.* Tiens... Belleau, le garçon de bains... qui le premier...

RAYMOND. Cela ne m'étonne pas... ça devait partir d'aussi bas!.. Eh bien! cette opinion publique dont tu parlais... en voici un fragment... un honorable fragment...

LUCIEN, *à demi-voix et entre ses dents.* Un misérable...

RAYMOND, *de même.* Que tu méprises quand il est seul... et devant qui tu t'inclines quand ils sont plusieurs... Après!.. quel autre encore?..

LUCIEN. Eh mais... tout le monde!

RAYMOND, *avec impatience.* Qui enfin?..

—

SCÈNE V.

LUCIEN, RAYMOND, COQUENET.

LUCIEN, *apercevant Coquenet qui sort de la porte à droite, tenant sa note à la main.* Eh! parbleu! M. Coquenet, ici présent!..

RAYMOND, *étonné.* M. Coquenet!..

LUCIEN. Qui m'a parlé de trois ou quatre intrigues...

RAYMOND, *étonné.* Quoi!.. c'est là M. Coquenet!..

COQUENET, *avec embarras, et serrant sa pétition.* Moi-même... que vous ne connaissiez pas...

RAYMOND. Et que j'apprends à connaître... Flétrir une jeune fille... que rien ne vous donnait le droit d'accuser... ni même de soupçonner...

COQUENET, *vivement.* On me l'avait dit, Monsieur... et je le croyais... je le croyais... et pourquoi?..

RAYMOND. Parce que vous la connaissiez, sans doute?..

COQUENET. Parce que je ne la connaissais pas... parce que je ne l'avais jamais vue... parce que j'ignorais l'intérêt que vous y portiez... et que, de plus, le fait m'était attesté... par une personne honorable... un de vos parents...

RAYMOND. Et qui donc?..

COQUENET. Je cite mes autorités... M. de Guibert...

RAYMOND. Mon beau-frère...

COQUENET. Qui m'a avoué... ou plutôt donné à entendre... que lui-même...

RAYMOND. Lui!.. qui a vu Cécile, hier, pour la première fois...

COQUENET. Il est vrai qu'aujourd'hui... (*Montrant Lucien.*) et devant Monsieur... il est convenu que ce n'était pas lui... mais un de ses amis... un jeune homme... qui le nie... qui s'en défend...

RAYMOND, *à Lucien.* Eh bien!.. tu le vois... le nombre diminue en avançant... et tout se réduit déjà à un seul... qui n'en convient pas... c'est sur un mot... sur une supposition, même démentie, que l'on joue l'honneur... la réputation d'une femme... Mais enfin cela vient de Guibert; cela me regarde maintenant. (*A Lucien.*) Toi, vois ces dames... rassure-les!.. console-les... je vais faire dire à mon beau-frère... que je l'attends... ici.

COQUENET. J'y vais moi-même... et je vous l'envoie... trop heureux de déjouer avec vous toutes les calomnies... et de contribuer ainsi au triomphe de la vérité!.. (*Il sort par le fond et Lucien par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VI.

RAYMOND, *seul.* Ah! monsieur de Guibert!.. je vous apprendrai!.. Et quant à ce jeune homme dont il a parlé... je saurai... je connaîtrai par lui...

—

SCÈNE VII.

LE VICOMTE, RAYMOND.

RAYMOND, *apercevant le vicomte qui s'est approché de lui et qui le salue.* Ah!.. monsieur de Saint-André!.. vous avez reçu?..

LE VICOMTE, *avec émotion.* Oui, monsieur le ministre... cette mission... dont vous voulez bien me charger!.. et je venais vous dire... qu'à mon grand regret, je ne pouvais accepter cette marque de faveur...

RAYMOND. Et pourquoi donc, s'il vous plaît?..

LE VICOMTE. Parce que, dans la situation où je suis... elle m'enchaînerait... m'empêcherait de dire la vérité... et surtout de souffleter ceux qui en douteraient.

RAYMOND. Je vous avoue... que je ne comprends pas.

LE VICOMTE. Je me suis trouvé, malgré moi, et par ma faute cependant, mêlé à des bruits injurieux contre mademoiselle Cécile de Mornas... et quand j'ai voulu prendre sa défense et la justifier... ils ont tous prétendu que j'avais pour but, non de proclamer la vérité, mais d'obtenir par là votre faveur... Et vous savez ce qui en est!..

RAYMOND. Je sais qu'ils sont capables de tout... et je vous comprends... Mais ces bruits dont vous parliez...

LE VICOMTE. Sont de toute fausseté, et j'ai beau le crier... à tout le monde... à de Guibert lui-même qui m'accuse...

RAYMOND, *vivement.* Ah! nous y voilà!.. C'est vous... que de Guibert prétend avoir été aimé de Cécile...

LE VICOMTE. Je ne l'avais jamais vue.

RAYMOND, *se frottant les mains.* Bravo!.. je m'en doutais... c'est toujours comme cela...

LE VICOMTE. Et cependant, ce n'est pas lui qui est le plus coupable...

RAYMOND, *apercevant de Guibert qui entre, et courant à lui.* C'est ce que nous allons voir... Venez ici, Monsieur, venez...

—

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE, RAYMOND, DE GUIBERT.

DE GUIBERT, *étonné.* Qu'y a-t-il donc?.. Coquenet vient de me raconter que vous étiez furieux contre moi.

RAYMOND, *à de Guibert.* Et ce n'est pas sans raison!.. Vous avez osé dire...

LE VICOMTE, *vivement, à Raymond.* Vous ne m'avez pas laissé achever... Tout ce qu'il a avancé était faux... (*Montrant de Guibert.*) Oui, Monsieur... et cependant par mon imprudence, par mon étourderie, par ma faute, enfin... il avait le droit de parler ainsi... et je dois convenir que même en se trompant... même en calomniant, il était de bonne foi...

DE GUIBERT, *avec bonhomie.* Certainement, je suis toujours de bonne foi... qui ose en douter?..

RAYMOND, *au vicomte.* Achevez, Monsieur... achevez!.. Comme tuteur de Cécile... j'ai droit à une explication...

LE VICOMTE, *avec trouble.* Je le sais, Monsieur...

DE GUIBERT. Et moi aussi, pour moi-même qui, aux yeux de mon beau-frère, suis calomnié!..

RAYMOND, *lui faisant signe de se taire.* Il suffit...

LE VICOMTE, *à Raymond.* Certainement... Je ne demanderais pas mieux... mais l'embarrassant est de vous la donner, cette explication, sans compromettre, peut-être, d'autres personnes...

RAYMOND. Vous ne les nommerez pas, je ne vous demande pas les noms... mais les faits.

LE VICOMTE. C'est qu'ils sont, eux-mêmes, difficiles à raconter... ici... dans ce moment, sans y avoir réfléchi... sans y être préparé...

RAYMOND. Bah!.. un jeune homme d'esprit, comme vous, doit avoir le talent de tout dire.

DE GUIBERT. D'ailleurs, nous comprendrons à demi-mot...

LE VICOMTE, *à Raymond.* J'aimerais mieux ne confier cet aveu qu'à vous seul...

RAYMOND. Impossible!.. ce n'est pas devant moi... c'est devant mon beau-frère que la calomnie a eu lieu... c'est devant lui, surtout, qu'il importe de la rétracter. (*Il fait passer le vicomte entre Guibert et lui.*)

DE GUIBERT. C'est de toute raison... et de toute équité...

LE VICOMTE, *avec hésitation.* Je le sens bien... et malgré cela... (*Comme prenant du courage.*) Eh bien! donc, Messieurs... il y a six mois, à Rouen, où je me trouvais... il y avait à l'hôtel d'Angleterre... une femme.

DE GUIBERT. Mariée?..

LE VICOMTE, *froidement.* Non... une veuve...

DE GUIBERT. Peu importe... il y a des veuves fort aimables.

LE VICOMTE. Et celle-là était charmante... jeune, spirituelle et distinguée...

DE GUIBERT. Comme elles le sont toutes...

LE VICOMTE. Enfin, elle était seule avec une femme de chambre... je l'avais connue à Paris, je l'avais saluée souvent dans sa loge, aux Italiens... je la retrouvais à Rouen!.. Deux Parisiens... en pays étranger... c'est-à-dire en province... Elle aimait les arts... nous faisions de la musique... nous chantions des romances...

RAYMOND. Très-bien... très-bien...

LE VICOMTE. Des mélodies de Schoubert.

DE GUIBERT. Nous comprenons...

LE VICOMTE. Et un jour... celui de son départ... à la suite d'une discussion... une discussion musicale... des plus vives... nous ne devions plus nous revoir... (*A Raymond.*) Comme en effet je ne l'ai plus revue... je vous le jure...

DE GUIBERT. Peu importe!..

LE VICOMTE. Je sortais de chez elle, lorsque, dans un corridor de l'hôtel, je me trouve vis-à-vis (*Montrant de Guibert.*) de Monsieur...

DE GUIBERT. J'arrivais de Paris, par le bateau à vapeur... quatre heures du matin... la rencontre était romantique... Ah! mon gaillard, lui dis-je en riant, d'où venez-vous?..

LE VICOMTE. Et dans ma surprise... dans mon trouble... ne voulant ni compromettre, ni nommer la personne véritable... je lui désignai, de la main, et à tout hasard, la porte d'un appartement qui était près de moi... en lui recommandant le silence...

DE GUIBERT. Porte en citronnier, n° 12... je la vois encore...

LE VICOMTE. Le soir, une jeune personne charmante traverse, avec sa vieille parente, le salon de l'hôtel pour monter en voiture et quitter la ville... Et quel fut mon étonnement en entendant M. de Guibert, qui ne la connaissait pas alors plus que moi... et d'autres jeunes gens de l'hôtel, à qui il avait raconté cette histoire, me féliciter en riant sur ma bonne fortune! Ici, Monsieur, commence une faute inexcusable et que je ne me pardonnerai jamais... Certes, je me défendis de l'honneur qu'on m'attribuait...

DE GUIBERT. C'est vrai, j'en suis témoin.

LE VICOMTE. Mais pas aussi bien, peut-être... que je le devais... Que voulez-vous, ces dames étaient inconnues dans l'hôtel... je ne les avais jamais vues... je ne devais plus les revoir... et l'amour-propre... la vanité de jeune homme... d'autres raisons... plus puissantes encore peut-être, la crainte de compromettre une personne à qui je devais le secret... vous comprenez...

RAYMOND. Je comprends, Monsieur, qu'alors vous ayez cru pouvoir agir ainsi; mais, maintenant, les choses sont arrivées au point que la justification de Cécile ne peut plus être complète que par le nom de cette personne...

LE VICOMTE, *vivement.* Jamais, Monsieur!... jamais!.. sa position, le rang qu'elle occupe dans le monde... Plutôt mourir que la perdre de réputation.

RAYMOND, *sévèrement.* Cette femme est-elle donc tellement respectable dans sa faute, qu'il faille lui sacrifier l'honneur d'une jeune fille pure et innocente...

LE VICOMTE. Non, sans doute... Mais si ce n'est pas pour elle... c'est pour les siens... c'est pour sa famillle... de nobles et d'honnêtes parents... que j'estime, que je respecte...

RAYMOND. Qu'importe, Monsieur?.. les fautes sont personnelles... la vérité avant tout... votre devoir est de la faire connaître...

DE GUIBERT. Oui, jeune homme... vous parlerez... vous direz tout...

LE VICOMTE, *à Raymond.* J'ai dit tout ce que je pouvais dire... ne m'en demandez pas davantage!.. Du reste... parlez... ordonnez... prescrivez-moi ce qu'il faut faire... j'obéirai... mais, je vous en prie... je vous en supplie...

—

SCÈNE IX.

COQUENET, *sortant de la première porte à gauche;* HERMINIE, *sortant de la seconde porte à gauche;* RAYMOND, LE VICOMTE DE SAINT-ANDRÉ, DE GUIBERT.

HERMINIE, *qui est entrée sur les trois dernières lignes, et les a entendues.* Ah! monsieur le vicomte qui sollicite aussi...

RAYMOND, *vivement.* Oui, ma sœur.

COQUENET, *à Herminie, lui montrant la première porte à gauche, d'ou il sort.* On vient d'apporter les ouvrages en ivoire que vous avez choisis... (*Sur ce mot, Guibert remonte le théâtre et redescend près de sa femme.*) Le marchand est là qui vous attend...

HERMINIE, *à Coquenet.* Je suis à lui!.. (*Se retournant vers son frère, et lui montrant M. de Saint-André.*) J'espère qu'il sera plus heureux que moi, et que vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

LE VICOMTE, *à Raymond, avec prière.* Je l'espère aussi.

HERMINIE, *à Raymond, avec gaieté.* Il le faut d'abord!.. un charmant cavalier... l'amabilité et la complaisance mêmes. (*Revenant à gauche du théâtre, près de Coquenet, pendant que les trois hommes, à droite, continuent à causer ensemble à voix basse.*) L'année dernière, tandis que monsieur mon mari me laissait seule, à Rouen... il m'a tenu fidèle compagnie... Nous faisions de la musique... nous chantions des mélodies de Schoubert.

LES TROIS HOMMES, *se retournant vivement et frappés de surprise.* O ciel!..

RAYMOND, *retenant, par la main, de Guibert qui veut courir à sa femme.* Silence... il le faut!..

HERMINIE, *étonnée et riant.* Qu'ont-ils donc tous trois?.. (*En ce moment, des portes du fond et de côté, entrent toutes les personnes des bains.*)

DE GUIBERT, *toujours retenu par Raymond.* Ce que j'ai...

ce que j'ai... voilà du monde... (*A part.*) Et ne pouvoir pas même être furieux à mon aise!..

RAYMOND, *bas, à Saint-André.* Je vous rejoins à l'instant, Monsieur! je vous rejoins!.. (*Le vicomte de Saint-André sort par une des portes de droite, au moment où, d'une des portes de gauche, sort le marchand dont Coquenet a parlé, tenant un coffret à la main. A sa vue, Herminie remonte le théâtre, et entourée de plusieurs dames, examine, pendant la scène suivante, et sur une des tables du fond, les ouvrages en ivoire que l'on vient d'apporter.*)

—

SCÈNE X.

COQUENET, *sur le devant du théâtre*; DE GUIBERT, MADAME DE SAVENAY, LUCIEN, RAYMOND.

MADAME DE SAVENAY, *à Raymond.* Enfin, Monsieur, comme j'ai toujours dit, et comme j'en étais sûre, nous avons donc la preuve évidente de toutes ces calomnies... M. Lucien me l'a attesté...

RAYMOND, *troublé.* Oui... Madame... oui... à ne pouvoir en douter...

LUCIEN, *d'un air de triomphe, et s'adressant aussi à Raymond.* Ah! tu avais raison! tu disais bien qu'aux yeux de tous tu lui rendrais justice...

RAYMOND, *avec embarras.* Certainement... oui, je l'ai dit, et je le répète... Mais dans ce moment et devant tout le monde... je ne le peux.

LUCIEN. Au contraire, c'est devant eux... devant les autres encore... (*Il veut faire un pas vers le fond, Raymond le retient par la main.*) Qu'as-tu donc?... toi que j'ai vu si hardi... si confiant... (*Le regardant.*) te voilà pâle et troublé... Hésiterais-tu? aurais-tu des doutes?..

RAYMOND. Des doutes... quand d'un mot... je peux lui rendre l'honneur... Oui, quoi qu'il arrive... (*A part.*) et fût-ce même aux dépens du mien... je le dois... (*Il fait un pas en avant, de Guibert en fait un au-devant de lui, Raymond s'arrête.*) Non, non... mon pauvre père!.. il en mourrait... (*A Lucien.*) Plus tard... à toi seul... et d'ici là, si mon témoignage ne te suffit pas... (*Montrant de Guibert.*) voici la première cause de cette calomnie!..

LUCIEN. Lui!..

RAYMOND. Il sait mieux que personne combien elle est injuste... (*Il sort et entre dans l'appartement à droite, où vient d'entrer le vicomte*

—

SCÈNE XI.

COQUENET, HERMINIE, MADAME DE SAVENAY, DE GUIBERT, LUCIEN.

(*Au moment où Raymond vient de sortir, Herminie, qui était restée au fond de l'appartement avec les dames qui l'entouraient, renvoie le marchand et redescend le théâtre.*)

LUCIEN, *à de Guibert.* Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes au fait de tout...

HERMINIE, *gaiement.* En vérité...

LUCIEN. Parlez! nous vous écoutons...

MADAME DE SAVENAY. Oui, Monsieur... j'ai le droit de vous demander ces preuves de l'innocence de Cécile... donnez-nous-les.

LUCIEN. Pour que je les proclame... que je les rende publiques...

DE GUIBERT. Il ne manquerait plus que cela!... Je vous déclare, Monsieur, que je n'ai rien à dire... ni à vous, ni à personne...

HERMINIE. C'est qu'alors il ne sait rien...

COQUENET. C'est malheureusement probable...

DE GUIBERT, *furieux, à sa femme.* Je ne sais rien, dites-vous... je ne sais rien... je sais tout!..

HERMINIE. Eh bien! alors, parlez... qui vous en empêche?

DE GUIBERT. Ce qui m'en empêche... Vous me le demandez?..

LUCIEN. Eh! oui, Monsieur, on vous le demande!... C'était déjà trop d'avoir accusé ce matin devant moi une personne que je dois défendre... Mais la savoir innocente de vos calomnies, pouvoir la justifier et ne pas le faire, c'est un procédé que je ne veux pas qualifier... un procédé dont j'ai le droit de vous demander compte... et je vous déclare ici, Monsieur... que vous parlerez.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, HERMINIE. Oui, sans doute, parlez, parlez!..

DE GUIBERT, *regardant sa femme, voulant et n'osant parler.* J'en suffoque... oser là, devant moi... ce sang-froid!.. Non... je ne parlerai pas...

LUCIEN, *avec force et lui prenant la main.* Vous parlerez... ou nous nous battrons...

DE GUIBERT, *hors de lui.* Eh bien! soit... Monsieur!.. aussi bien il faut que ma colère tombe sur quelqu'un... Nous nous battrons... je l'aime autant... nous nous battrons!

CÉCILE, *sortant de l'appartement à droite, et entendant ces derniers mots.* Se battre! O ciel!.. (*Elle chancelle, prête à se trouver mal; Coquenet et madame de Savenay courent à elle, la soutiennent et l'emmènent dans son appartement.*)

LUCIEN, *à de Guibert.* Je suis à vos ordres...

DE GUIBERT. Je suis aux vôtres. (*Ils s'élancent vers la porte du fond; Herminie et toutes les personnes des bains se précipitent sur leurs pas, et sortent en désordre.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE SAVENAY, *paraissant à la porte du fond*; CECILE, *sortant de l'appartement à droite.*

CÉCILE, *avec inquiétude.* Eh bien! Madame... quelles nouvelles?

MADAME DE SAVENAY. Mauvaises!.. ce combat a eu lieu!..

CÉCILE. C'est fait de moi!..

MADAME DE SAVENAY. J'ignore les détails... mais il paraît que M. de Saint-André est intervenu dans l'affaire, et que quelqu'un a été blessé... très-légèrement, il est vrai!.. N'importe... l'éclat est toujours le même... et après un tel événement, malgré tous mes efforts pour vous défendre... et même pour vous croire...

CÉCILE. Quoi! Madame!..

MADAME DE SAVENAY. Tenez, Cécile, ne faisons pas de phrases et parlons franchement; il y a encore un moyen de vous sauver, et notre parenté... quoique éloignée... l'intérêt que je vous porte, les calomnies même dont j'ai été l'objet et qu'il est urgent de dissiper... tout me faisait un devoir de tenter un dernier effort en votre faveur.

CÉCILE, *avec impatience.* Permettez-moi seulement...

MADAME DE SAVENAY. Écoutez moi d'abord, vous me répondrez après... ou plutôt il n'y a rien à répondre. M. le marquis de Sommerville, le pair de France, l'oncle du vicomte de Saint-André, arrivait aujourd'hui à Dieppe pour sa santé... et vous jugez de son indignation en apprenant la conduite de son neveu... car le marquis est religieux et moral!.. Je l'ai beaucoup connu autrefois!.. beaucoup... et entre gens de qualité, on s'entend aisément, on parle la même langue. Il a compris comme moi qu'un mariage était indispensable... il se charge d'y décider son neveu, son seul héritier...

CÉCILE, *de même.* Mais, Madame...

MADAME DE SAVENAY. Il cherchait pour lui un riche parti... car le vicomte est sans fortune... la vôtre est fort belle... la famille consent... moi aussi...

CÉCILE, *ne se contenant plus.* Et moi, Madame... je refuse.

MADAME DE SAVENAY. Après ce qui s'est passé!..

CÉCILE. Mais il ne s'est rien passé... et puisque vous daignez, dites-vous, me porter quelque intérêt... quelque amitié... je vous en demande une preuve... la plus grande de toutes... emmenez-moi, partons d'ici!

MADAME DE SAVENAY. Eh! que ne dira-t-on pas?..

CÉCILE. Tout ce qu'on voudra... pourvu que je parte... que je m'éloigne...

MADAME DE SAVENAY. Il y a dans cette résolution subite quelque nouveau mystère.

CÉCILE. Aucun, Madame.

MADAME DE SAVENAY. Si, Mademoiselle... et comme je ne veux pas, encore à mon insu, jouer un rôle indigne de moi... j'entends que vous n'ayez plus ni secrets ni restrictions. Il me semble d'ailleurs qu'après tout ce que j'ai fait pour vous... j'ai quelques droits à votre confiance... Parlez, et je consens à vos demandes... je vous emmène à l'instant même.

CÉCILE, *avec impatience et douleur.* Mais que voulez-vous que je vous dise?.. je n'ai rien à vous avouer.

MADAME DE SAVENAY. Quoi! M. de Saint-André?..

CÉCILE. Je ne le connaissais pas; je l'ai vu hier pour la première fois; je n'y ai jamais pensé...

MADAME DE SAVENAY. Ainsi, vous n'avez jamais aimé... vous n'aimez personne... vous me le jurez devant Dieu!..

CÉCILE, *avec embarras.* Ah! Madame...

MADAME DE SAVENAY, *vivement.* C'est donc vrai!..

CÉCILE, *vivement.* Ah! le ciel m'est témoin que c'est dans ce moment seulement que je vois clair en mon cœur...

MADAME DE SAVENAY. A la bonne heure au moins... voilà parler... pourquoi ne pas l'avoir fait plus tôt?..

CÉCILE. Mais c'est que plus tôt, je ne pouvais me rendre compte des sentiments que j'éprouvais!.. il me semblait que c'était de l'amitié, de la reconnaissance... pas autre chose... et cependant, me défiant de moi-même... je cherchais à combattre, à éloigner ces idées... j'y avais réussi, je consentais à me marier... je m'efforçais d'aimer celui qu'on me destinait... Mais quand j'ai vu que celui-là aussi, que tout le monde, que vous-même... vous m'abandonniez!.. qu'une seule personne osait me défendre, me protéger et exposer son honneur pour sauver le mien!.. alors, que vous dirai-je?.. pénétrée d'estime, d'admiration, de tendresse... j'ai compris ce que j'éprouvais pour lui!.. et loin d'en rougir, il me semblait que cela lui était dû... que j'en étais fière!.. voilà mon crime... si c'en est un... et c'est à vous seule que je l'aurai confié, Madame... (*A demi-voix et avec expression.*) Je l'aime!..

MADAME DE SAVENAY. Lui! Raymond!..

CÉCILE. Le plus noble... le plus généreux des hommes!..

MADAME DE SAVENAY. Ce qui ne l'a pas empêché de séduire une jeune personne confiée à sa garde et à la mienne...

CÉCILE. Non, Madame... il ignore ce que je viens de vous confier...

MADAME DE SAVENAY. Allons donc!..

CÉCILE. Il ne s'en doute même pas... il ne le saura jamais... et la preuve, c'est que je vous supplie de m'emmener avec vous... de partir à l'instant même...

SCÈNE II.

MADAME DE SAVENAY, COQUENET, *qui est entré sur ces derniers mots*, CECILE.

COQUENET. Pardon... mais je crains qu'en ce moment, ce ne soit pas très-prudent...

CÉCILE. Et pourquoi donc?..

COQUENET. A cause du bruit que fait dans la ville ce malheureux duel... combat d'autant plus fâcheux, que ce matin déjà le ministre devait se battre avec M. Lucien... Tout le monde s'y attendait... et il paraît qu'il n'a pas voulu...

CÉCILE. Ce n'est pas vrai!

COQUENET. Certainement... mais c'est le bruit général!.. Comme ils disent aussi que M. de Saint-André, qui vient d'intervenir dans l'affaire... s'est battu à la place du ministre... C'est absurde!.. Mais, vrai ou non... c'est affreux, blessé comme il est...

MADAME DE SAVENAY. Ah! c'est le vicomte qui est blessé?..

CÉCILE. Légèrement... à ce qu'on dit...

COQUENET. Très-dangereusement... je craignais de vous l'apprendre...

CÉCILE, *retenant un mouvement d'indignation.* Achevez...

MADAME DE SAVENAY. Vous y étiez?..

COQUENET. Non, Madame... Je venais de quitter Mademoiselle... à qui j'avais, ainsi que vous, prodigué mes soins... et quand je suis arrivé... c'était fini... Mais je le tiens d'un témoin digne de foi... qui a tout vu, et chacun plaint ce pauvre jeune homme... chacun est furieux contre le ministre... (*Geste de Cécile.*) Ça n'a pas le sens commun... mais enfin c'est une clameur... un haro général... dont il ne se relèvera pas... il sera peut-être obligé de donner sa démission... (*A part.*) S'il pouvait au moins me nommer avant...

MADAME DE SAVENAY. Et les têtes sont ainsi montées contre lui...

COQUENET. Au point que, s'il sortait... le peuple lui jetterait des pierres...

CÉCILE. Ah! mon Dieu!

COQUENET. C'est pour cela, Mesdames (c'est bien injuste... et je ne sais comment vous le dire)... mais à cause de lui... on vous en veut...

MADAME DE SAVENAY. Qu'est-ce à dire?

COQUENET. Il y a des groupes sur la place... et si l'on apercevait la berline... à vos armes...

MADAME DE SAVENAY. Les armes de Savenay!..

COQUENET. C'est pour cela!.. votre voiture est connue... la mienne ne l'est pas... un cabriolet de famille... que vous pouvez prendre chez moi... et qui vous conduira à la première poste...

CÉCILE. Ah! comment vous remercier...

COQUENET. Trop heureux de vous être agréable... quoique ce matin madame votre parente m'ait bien mal accueilli... mais vous, je l'espère...

CÉCILE. Ah! croyez que ma reconnaissance... (*A madame de Savenay.*) Voilà le seul ici qui m'ait montré quelque intérêt...

COQUENET. Suivez-moi, Mesdames, par une des portes latérales...

CÉCILE. Oui, partons... partons!..

SCÈNE III.

COQUENET, MADAME DE SAVENAY, CÉCILE, RAYMOND.

RAYMOND. Partir!.. et pourquoi donc?..

CÉCILE. Mais tout ce qui arrive... tous ces bruits effrayants!

RAYMOND, *souriant*. Tout va à merveille... je suis accouru avec M. de Saint-André juste au moment où le combat commençait... Impossible de faire entendre raison aux deux adversaires... et c'est en me jetant entre eux que j'ai reçu cette égratignure, (*Montrant sa main enveloppée d'un morceau de taffetas noir.*) seule goutte de sang qui ait coulé dans cette mémorable affaire.

MADAME DE SAVENAY. On prétendait que M. de Saint-André était blessé...

CÉCILE. Et très-dangereusement...

COQUENET. C'est Belleau, le garçon de bains, qui m'a dit le tenir d'un témoin oculaire...

RAYMOND.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

Croyez donc, après cela, aux récits des grandes batailles... Du reste, après la guerre... la paix!.. elle vient d'être signée... M. de Saint-André et moi avons donné à Lucien des raisons si claires, si évidentes, si positives... que celui-ci a tendu la main à son adversaire...

COQUENET. En vérité... (*Il va s'asseoir près de la table à gauche, et y reste à lire les journaux jusqu'à la fin de la scène.*)

RAYMOND, *à Cécile*. Maintenant... comme je te l'avais promis... plus de soupçons... ils sont tous dissipés... Lucien va venir réclamer de toi cette main qui lui appartient... pour laquelle il a combattu... et tout à l'heure, à table, devant notre brillante société de Dieppe et de Paris, nous annoncerons officiellement votre mariage...

CÉCILE, *avec embarras*. Non... non... Monsieur, je vous prie!

RAYMOND. Qu'est-ce à dire?

CÉCILE. Je suis heureuse... que M. Lucien me rende justice... quelque tardive qu'elle soit... Mais celui qui a pu me soupçonner... m'accuser...

RAYMOND. Allons, allons... nous sommes tous sujets à l'erreur... et par son caractère... lui, plus qu'un autre peut-être!.. Mais n'oublie pas que même te croyant coupable, il t'aimait toujours, te défendait et se battait pour toi!.. moyen qui devait te compromettre plus encore, mais qui, enfin, est une preuve, sinon de sa raison, au moins de sa tendresse.

CÉCILE. Oui, Monsieur... mais hier encore, vous m'avez laissée libre de mon choix...

RAYMOND. Hier, sans doute, sur un mot de toi, j'aurais tout rompu. Mais aujourd'hui, mon enfant, ce n'est plus possible... l'éclat de ce duel, les bruits qui l'ont précédé... ont rendu ce mariage nécessaire... indispensable... et pour toi, Cécile, pour ton honneur... je te le demande... je t'en supplie, au nom de la raison... au nom de l'amitié...

CÉCILE, *hésitant*. Ah! Monsieur...

RAYMOND. Ton père m'a remis ses droits... tu le sais... et s'il était là... il te dirait lui-même : « Il le faut, ma fille, je l'exige! »

CÉCILE, *à demi-voix, à madame de Savenay*. Vous l'entendez, Madame!.. vous avais-je dit la vérité?..

MADAME DE SAVENAY, *à Raymond*. Mais cependant, Monsieur, s'il était des obstacles...

CÉCILE, *vivement et à voix basse, a madame de Savenay*. Silence... au nom du ciel!.. (*Haut.*) Dès que vous le voulez, Monsieur... et quoi qu'il m'en coûte... j'obéirai... je ne partirai pas. (*A Coquenet.*) Merci, Monsieur, de vos soins, de vos bons offices... que je n'oublierai jamais. (*A madame de Savenay.*) Venez, Madame. (*Elle sort, avec madame de Savenay, par la porte à droite.*)

SCÈNE IV.

COQUENET, RAYMOND.

RAYMOND, *étonné*. Elle vous remercie, Monsieur...

COQUENET. De ce que j'ai pu faire pour elle et pour réparer des torts involontaires... Cela, je l'espère, balancera à vos yeux tout le mal que mes ennemis vous ont dit de moi!

RAYMOND. Des ennemis!.. monsieur Coquenet, vous n'en avez pas d'autres que vous-même! (*Lui remettant un papier.*) Voici la pétition que j'avais reçue hier en arrivant...

COQUENET, *y jetant les yeux*. Une des miennes!.. est-il possible!

RAYMOND. Sur laquelle vous m'avez donné votre avis!

COQUENET, *vivement*. Vous êtes trop juste pour y ajouter foi!.. Il y a eu erreur! il y a eu calomnie!..

RAYMOND, *souriant*. Non, Monsieur, ce n'était malheureusement que de la médisance!.. car tous les faits allégués contre vous, et par vous, sont de la plus grande exactitude!

COQUENET, *vivement*. C'est par hasard!.. c'est sans savoir ce que je faisais!..

RAYMOND. Mais vous le saviez quand vous avez répandu dans toute la ville les bruits les plus injurieux contre votre rival et votre concurrent!.. quand vous accusiez M. Rabourdin de dénonciations et d'intrigues auprès de moi!.. et je ne l'avais pas même vu!.. Ah! me suis-je dit, il y a contre celui-ci injure et calomnie, ce doit être un honnête homme... et c'était vrai!.. Je sors de chez lui... il a la place!..

COQUENET. Est-il possible?..

RAYMOND. C'est à vous qu'il la doit, Monsieur.

COQUENET, *hors de lui*. Mais, moi... je vous le jure...

RAYMOND. Il suffit!.. laissez-moi. (*Il passe à gauche, près de la table, et s'assied.*)

COQUENET, *à part*. C'est une machination infernale... (*Frappant sur sa pétition qu'il tient à la main.*) Il y a là-dessous une intrigue que l'on saura... On saura tout... Je vous salue, Monsieur... et vous laisse... (*A part.*) Mais ça ne se passera pas ainsi; je vais tout raconter par la ville, et on connaîtra dès demain la vérité par le journal du département. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

RAYMOND, *toujours assis près de la table*. Enfin, et non sans peine, tout est arrangé! Lucien va venir... il sait la vérité, et maintenant ce secret est le sien... c'est le nôtre!.. Ma sœur ne sera pas compromise, et son déshonneur n'abrégera pas les jours de mon père. De Guibert m'a promis le silence... avec sa femme... à qui, moi, je me réserve de parler... Et, Cécile une fois mariée, tous ces bruits tomberont d'eux-mêmes. (*Apercevant Cécile qui entre.*) Eh mais! que me veux-tu?

SCÈNE VI.

RAYMOND, CÉCILE.

CÉCILE, *avec émotion*. Vous m'avez dit, Monsieur, que mon devoir était d'épouser M. Lucien, que mon honneur, que ma réputation dans le monde dépendaient de ce mariage!

RAYMOND. Et je le pense encore.

CÉCILE, *lui remettant une lettre qu'elle tient à la main.* Tenez!

RAYMOND, *regardant l'écriture.* C'est de Lucien?

CÉCILE, *avec émotion.* Oui, Monsieur, il sait comme vous et par vous que je n'ai rien à me reprocher, il en a la preuve... mais, cette preuve, il ne peut la donner à ce monde qui m'accuse et qui me croit coupable.

RAYMOND, *qui a parcouru la lettre.* Ah! l'indigne!.. il t'estime!.. il t'honore!.. il t'aime!.. et n'ose, en t'épousant, braver d'injustes calomnies... que je voudrais... et que maintenant je ne puis réduire au silence. (*Froissant la lettre avec colère.*) Ah! tout est fini entre nous... et je cours...

CÉCILE, *se jetant au-devant de lui.* Où donc?

RAYMOND. Lui demander compte de ton honneur qui me fut confié! de ton honneur qui m'est aussi cher que le mien!..

CÉCILE, *avec force.* Et que vous allez perdre à jamais!.. (*Raymond pousse un cri et s'arrête.*) Vous voyez que j'avais raison de vouloir partir... Et, quant à ces calomnies qui m'accablent, je ferai comme vous, mon ami, je les mépriserai.

RAYMOND. Moi, mon enfant, c'est bien différent... Un homme doit avoir ce courage, il peut braver l'opinion; mais une femme... mais toi... pauvre jeune fille... c'est impossible! tu seras accablée par elle.

CÉCILE. Eh bien! donc, je me résignerai à mon sort... je vivrai pure, innocente... et déshonorée!.. déshonorée à leurs yeux... mais non pas aux vôtres, n'est-il pas vrai?..

RAYMOND. Non... car tu es pour moi l'honneur même... Et ne pouvoir la défendre! (*Avec rage.*) Et pour la première fois de ma vie, reculer devant la calomnie... lui céder la victoire... lui abandonner sa victime... la lui laisser flétrir comme coupable... quand j'ai la conscience, la conviction de son innocence... Ah! mon cœur se révolte à cette idée, et quand je devrais défier le monde entier... (*S'arrêtant.*) Mais elle a dit vrai... Je me battrais contre cet infâme... contre eux tous... mon sang et ma vie ne la justifieraient pas... au contraire!.. (*Avec inspiration.*) Mais mon nom!.. mon nom, peut-être!.. (*Allant à elle.*) Cécile!.. veux-tu m'épouser?..

CÉCILE, *poussant un cri et tombant à ses pieds.* Ah!..

RAYMOND. Tu ne peux pas m'aimer!.. je le sais, c'est impossible!.. mais moi, je t'aimerai tant!.. je t'honorerai, je t'aimerai comme l'image de la vertu... et, peut-être un jour... l'amitié... la reconnaissance... (*Cherchant à la relever.*) Réponds... le veux-tu?.. le veux-tu?..

CÉCILE, *se jetant dans ses bras en pleurant.* Ah!.. Monsieur!..

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAVENAY.

MADAME DE SAVENAY, *voyant Raymond qui presse Cécile contre son cœur et qui l'embrasse, pousse un cri et détourne les yeux.* Quelle indignité! (*Allant à Cécile.*) Cette fois, Mademoiselle, je ne serai plus votre dupe... Voilà donc cet amour pur et platonique que vous avez eu tant de peine à m'avouer...

RAYMOND. Que dit-elle?..

MADAME DE SAVENAY. Cette tendresse que vous lui portiez depuis si longtemps en secret, et dont il ne se doutait même pas...

CÉCILE, *étendant la main vers elle.* Ah!.. taisez-vous.

RAYMOND, *avec joie.* Non, non... parlez!.. Il serait possible... elle vous aurait dit...

MADAME DE SAVENAY, *avec dignité.* Ce que vous savez mieux que moi, Monsieur... Je vois maintenant ce que je dois penser, ce que je dois croire... Tout n'était que trop vrai, et je n'entends plus servir de manteau à une liaison coupable, qui dure depuis longtemps à mon insu...

RAYMOND, *la retenant par la main.* Non, Madame, vous resterez, et, ainsi qu'eux tous, vous saurez la vérité!

—

SCÈNE VIII.

BELLEAU, *qui se tient, à gauche, à l'écart;* PLUSIEURS BAIGNEURS, COQUENET, HERMINIE, RAYMOND, CÉCILE, MADAME DE SAVENAY; *au fond,* PLUSIEURS HOMMES ET FEMMES DES BAINS.

RAYMOND. Messieurs, des bruits injurieux ont circulé ici, depuis hier... vous les connaissez comme moi... (*Regardant Coquenet.*) Et mieux peut-être!.. je déclare, devant vous, qu'ils sont faux et calomnieux... cette conviction... je ne puis, je le sais, la faire passer dans vos esprits... je ne puis vous forcer à croire mes paroles... mais, peut-être, croirez-vous mes actions... Je vous ai invités, Messieurs... (*Prenant Cécile par la main.*) pour vous présenter ma femme!..

COQUENET ET BELLEAU. Sa femme!..

MADAME DE SAVENAY, *avec satisfaction,* HERMINIE, *avec dépit.* Il l'épouse!..

COQUENET, *aux personnes des bains qui l'entourent.* Ça ne m'étonne pas! ils disent tous qu'elle est si riche!

CÉCILE, *à madame de Savenay, avec joie et à voix basse.* Eh bien! Madame...

MADAME DE SAVENAY, *avec fierté.* Il le devait...

CÉCILE. Quoi! vous croyez encore...

MADAME DE SAVENAY. N'en parlons plus. (*Élevant la voix.*) Je consens...

BELLEAU, *à Coquenet.* Je crois bien... cela fera doubler la pension de vingt-cinq mille francs, qu'elle a déjà...

HERMINIE, *à Raymond, à demi-voix et au bord du théâtre.* Je ne puis vous empêcher, Monsieur, de nous donner Mademoiselle pour belle-sœur... mais je déclare que je ne la verrai pas... et ne la recevrai pas!

RAYMOND, *solennellement.* Vous la recevrez et la respecterez... (*Il lui parle bas à l'oreille, en la faisant passer près de Cécile.*) Ou sinon!..

HERMINIE, *effrayée.* Ah! Monsieur!.. (*S'inclinant du côté de Cécile, comme pour lui demander pardon.*) Ah! Cécile!.. (*Cécile la relève et l'embrasse.*)

COQUENET, *regardant les deux femmes qui s'embrassent.* Sa pauvre sœur!.. la forcer ainsi de... C'est un despote!

BELLEAU. C'est un tyran!..

COQUENET. C'est un homme infâme!..

FIN DE LA CALOMNIE.



NEUBOROUG. Ah! c'est malgré moi, je n'ai pas été maître de mon premier mouvement. — Acte 1er, scène 4.

L'AMBITIEUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 27 novembre 1834.

Personnages.

GEORGE II, roi d'Angleterre.
ROBERT WALPOLE, son premier ministre.
HENRI SHORTER, son neveu.
NEUBOROUG, vieux médecin.
MARGUERITE, sa fille.
CÉCILE, fille du comte de Sunderland, lectrice de la reine.

La scène se passe en 1736; le premier acte chez Neuboroug, les quatre autres au château de Windsor.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Neuboroug. — Porte au fond; deux portes et deux croisées latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NEUBOROUG, MARGUERITE.

NEUBOROUG, *assis près d'une table, à gauche du spectateur.* La maudite ville que la ville de Londres pour les gens studieux, pour les médecins qui n'aiment pas le bruit! Ferme cette croisée.

MARGUERITE, *fermant la croisée.* Oui, mon père . c'est au bout du faubourg, sur la grande place, que se tiennent les hustings.

NEUBOROUG. Aussi c'est un tapage!..

MARGUERITE. Je voudrais bien savoir qui sera nommé député.

NEUBOROUG. Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE. Rien!.. mais on tient à avoir des nouvelles.

NEUBOROUG. Nous n'en manquerons pas! En Angleterre, vois-tu bien, les médecins sont toujours très-occupés au moment des élections, et il nous arrivera d'ici à ce soir quelques côtes enfoncées ou quelques têtes cassées.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG. La liberté des suffrages!.. (*Lui montrant une chaise près de lui.*) Viens te mettre là, à côté de moi.

MARGUERITE, *montrant un livre qui est sur la table.* Pour vous lire vos nouvelles épreuves?

NEUBOROUG. Non, non, tu cherches à détourner la conversation que nous avions commencée, et moi je tiens à la reprendre. Pourquoi ne veux tu pas de sir Thomas Kinston, notre cousin?

MARGUERITE. Parce qu'il est bien jeune.., qu'il n'a pas de place, pas d'état.

NEUBOROUG. Il est avocat!

MARGUERITE. Bien discret.. car il ne parle jamais.

NEUBOROUG, *avec embarras.* Il ne parle jamais... au palais! c'est vrai; mais il parle ailleurs, il parle beaucoup; il est de l'opposition.

MARGUERITE. Ce n'est pas le moyen d'avoir des places.

NEUBOROUG. Quelquefois. Mais enfin, s'il en avait une, s'il avait quelques milliers de livres sterling à t'offrir, qu'est-ce que tu dirais?

MARGUERITE. Je dirais que j'aime mieux rester fille.

NEUBOROUG. Maintenant?

MARGUERITE. Toujours! Qu'y a-t-il là d'effrayant? quel mari m'offrirait le bonheur que je trouve auprès de vous?.. Jamais de chagrins, d'inquiétudes... Vous seul ici en avez, et c'est toujours pour moi; et puis il n'y a pas au monde de père ni meilleur, ni plus obéissant... Vous faites tout ce que je veux!

NEUBOROUG. Pas toujours... et je ne puis m'habituer à cette idée que tu as de rester fille!.. Toi une vieille fille!.. J'ai si souvent rêvé à ton mariage qui m'occupe sans cesse, à ce gendre que je n'ai pas encore trouvé et que j'aime déjà, à mes petits-enfants à qui je serais si heureux d'obéir aussi... sans te faire de tort cependant... Et puis, Marguerite, à ton âge on ne réfléchit guère, et tu n'as jamais pensé que nous n'étions pas riches... que même nous sommes pauvres!

MARGUERITE. Et en quoi donc? que nous manque-t-il dans notre ménage? qu'avons-nous à désirer?

NEUBOROUG, *se levant.* Pour moi, je n'ai pas d'ambition, tu le sais bien, mais j'en ai pour toi. Tous ceux avec qui j'ai été élevé, tous mes camarades de l'université de Cambridge, ont fait fortune dans le monde; ce sont maintenant de riches négociants, des lords, des généraux, des ministres; moi, je suis resté médecin dans la petite ville où était né mon père : j'ai vieilli au milieu de ses habitants, ne leur servant pas à grand'chose, si ce n'est à les faire vivre le plus longtemps possible, jusqu'au moment où tu es devenue grande, où il a fallu s'occuper de ton éducation; alors et depuis cinq ans je suis venu m'établir à Londres, dans ce quartier retiré où je me suis fait une petite clientèle... dans les étages élevés, des ouvriers, des étudiants, de pauvres officiers... des braves gens qui ont été mes malades et qui sont restés mes amis... car, vois-tu, le cinquième étage, ça aime bien, mais ça paie mal; ce qui fait, mon enfant, que pour t'amasser une dot, il a fallu recourir à ma plume et composer de temps en temps quelques brochures politiques qui, Dieu merci, se vendent assez bien; mais si d'un jour à l'autre j'allais rejoindre ta pauvre mère, si je venais à mourir...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la bouche.* Ah!.. voilà à quoi je n'avais jamais pensé... (*D'un air fâché.*) Et pourquoi me dites-vous cela?

NEUBOROUG. Marguerite!

MARGUERITE, *pleurant.* C'est la première fois que vous me faites du chagrin, et jamais je ne vous ai vu si méchant... aller songer à mourir... maintenant...

NEUBOROUG, *cherchant à l'apaiser.* Eh bien!.. Non... non... ne me gronde pas... je ne mourrai pas!..

MARGUERITE. A la bonne heure!.. qu'est-ce que c'est donc que des idées pareilles?

NEUBOROUG. C'est ta faute aussi!.. malgré moi je me laisse aller à la tristesse...

MARGUERITE. Quand donc?

NEUBOROUG. Quand je te vois triste. Tu l'étais dernièrement, et je me disais : Qui peut la tourmenter? ce n'est pas moi; il y a donc quelque secret qu'elle me cache, quelque peine de cœur...

MARGUERITE. Moi!..

NEUBOROUG. Dame! à ton âge, ce serait tout naturel!.. tu ferais bien, mon enfant, tu aurais raison... mais dans ce cas-là il faudrait me le dire... car je ne le devinerais pas.

MARGUERITE. Oh! certainement... je vous le dirais... si ça venait et si j'en étais bien sûre... mais vraiment, mon père, je ne crois pas.

NEUBOROUG. Je me suis donc trompé?

MARGUERITE. Sans doute.

NEUBOROUG, *froidement.* Ça ne m'étonne pas : nous autres médecins, ça nous arrive souvent... Ainsi pour ce pauvre Thomas Kinston, le résultat de notre conférence est que...

MARGUERITE, *d'un air caressant.* Il ne faut plus y penser.

NEUBOROUG, *avec bonhomie.* A la bonne heure; n'y pensons plus. Et qu'est-ce que je lui dirai en le refusant?..

MARGUERITE. Tout ce que vous voudrez. (*Entre un domestique qui apporte sur un plateau tout ce qu'il faut pour le thé.*)

NEUBOROUG. Je vois que là-dessus tu ne me contraries pas... Si au moins j'avais pu adoucir mon refus par quelques bonnes nouvelles, si j'avais assez de crédit pour l'aider dans cette place qu'il sollicite...

MARGUERITE, *approchant la table, à gauche, et faisant le thé.* Si vous le vouliez, cela vous serait bien facile...

NEUBOROUG. Comment cela?

MARGUERITE. Un seul mot de vous à votre ancien camarade de collége... à Robert Walpole...

NEUBOROUG. Au premier ministre? jamais!

MARGUERITE. Eh pourquoi donc? votre père le docteur Neuboroug n'a-t-il pas été son précepteur? n'avez-vous pas été élevés ensemble à Cambridge? n'étiez-vous pas amis intimes?

NEUBOROUG. Oui, autrefois... lorsque lui, simple étudiant en théologie, et moi étudiant en médecine, nous faisions bourse commune; mais depuis...

MARGUERITE. Depuis!.. Quelle injustice! vous n'habitiez pas alors la capitale, vous étiez loin de lui, et cependant, dans les commencements de son élévation, il vous écrivait bien souvent.

NEUBOROUG. Je ne dis pas non; mais il me semble à moi que ma plume ne restait pas oisive; et le seul écrit qui s'éleva alors pour le défendre, ces lettres qu'ils ont attribuées depuis à Congrève et à Addison, ces lettres irlandaises dont personne, pas même Walpole, n'a jamais connu l'auteur, de qui étaient-elles? de moi!.. car alors en butte à la rage de tous les partis, tout le monde l'attaquait, et il luttait seul en homme de mérite et de cœur, en grand homme... il l'était alors; je puis en convenir, il était malheureux, on pouvait l'aimer! Mais quand il a vu ses ennemis renversés, quand il s'est vu maître du pouvoir, ou plutôt souverain absolu des trois royaumes... a-t-il trouvé un souvenir pour son vieux camarade? ne m'a-t-il pas oublié depuis longtemps, moi qui ne voulais de lui ni place, ni honneurs, ni pensions... moi qui ne demandais rien au ministre... rien que mon ami!.. et le ministre me l'a enlevé; voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais!

MARGUERITE. Oui... il y a de sa part de la négligence, de l'oubli peut-être!.. Mais n'y a-t-il pas aussi un peu de votre faute?.. et depuis cinq ans que vous êtes à Londres, pourquoi n'avez-vous pas fait auprès de lui la moindre démarche?

NEUBOROUG. Pourquoi?.. parce qu'il est riche et que je suis pauvre! parce qu'il est grand seigneur et que je ne suis rien... C'était à lui de faire les premiers pas... c'était à lui

de venir à moi... à sa place, du moins, je n'y aurais pas manqué; j'aurais quitté mon palais, je serais accouru à pied chez mon ami pour l'embrasser et lui tendre la main, cela aurait mieux valu que de me faire nommer médecin du roi!.. Mais Walpole maintenant ne comprendrait plus cela, car vois-tu, mon enfant, Walpole est un ambitieux, et l'ambition dessèche le cœur. Ainsi ne m'en parle plus et restons comme nous sommes... je ne lui demanderai jamais rien, il ne le mérite pas. Prenons le thé, il doit être fait.

MARGUERITE, *s'asseyant à la table et servant le thé à son père.* C'est possible!.. mais il y a peut-être auprès de lui des gens qui le méritent... qui sont dignes de votre amitié... et je suis bien sûre que si vous vous adressiez à lord Henri Shorter... son neveu...

NEUBOROUG, *prenant du thé.* Celui-là... c'est différent... c'est un brave jeune homme... ce n'est pas un ingrat.

MARGUERITE, *de même.* Oh! non... et si vous l'entendiez parler de vos talents et des soins que vous lui avez prodigués...

NEUBOROUG. Un beau mérite... un coup de feu... une jambe fracassée... tous mes confrères l'auraient guéri encore mieux et plus promptement que moi... Mais ce qu'il n'aurait peut-être pas trouvé chez eux... ç'aurait été une garde-malade aussi jolie... et surtout aussi attentive...

MARGUERITE. Le moyen de ne pas s'intéresser à ce pauvre jeune homme qui souffrait tant et qui avait tant de courage? Mais comme j'ai eu peur ce jour où à cinq heures du matin on frappait à notre porte... Mam'selle... Mam'selle... deux officiers qui se sont battus hors de la ville et sous les murs de votre jardin! en voilà un qu'on apporte... et que je vois lord Henri tout pâle et tout sanglant.

NEUBOROUG. Que veux-tu?.. ces diables de jeunes gens sont tous de même... je ne l'ai jamais interrogé sur la cause de ce combat... mais j'ai facilement deviné que quelque intrigue... quelque amourette...

MARGUERITE. Des intrigues, des amourettes... quelle indignité! lord Henri, des amourettes... il en est incapable... j'en suis bien sûre, car il m'a tout raconté... et quoique ce soit un secret...

NEUBOROUG. En vérité... il t'aurait confié...

MARGUERITE. Pourquoi pas?.. vous lui aviez bien défendu de marcher, mais non pas de parler, et pendant trois mois qu'il est resté ici...

NEUBOROUG. Vous avez eu le temps de causer...

MARGUERITE. Tous les jours... il faut bien tâcher de distraire un malade.

NEUBOROUG. C'est juste! dans notre vieille Angleterre, nous sommes moins défiants que nos voisins du continent, et nous laissons à nos jeunes filles une liberté dont elles n'abusent jamais.

MARGUERITE. Soyez tranquille! Et si vous saviez combien il y a en lui de franchise et de loyauté, comme il est simple et modeste pour un grand seigneur, comme il chérit son pays et surtout comme il aime son oncle... car c'est pour lui qu'il s'est battu... oui, mon père... Il était dans le Northumberland où il avait un commandement supérieur... lorsqu'il lit dans les papiers publics... qu'au sortir d'une séance du parlement... un colonel, lord... un tel... je ne sais plus les noms. . avait insulté le premier ministre Robert Walpole, un vieillard... Il part sans en rien dire... sans en prévenir son oncle... il arrive de grand matin chez milord, et lui dit d'un ton ferme... Monsieur... enfin je ne sais pas ce qu'il lui dit... mais c'est très-bien, et la preuve .. c'est qu'ils se sont battus, c'est que lord Henri a été blessé, qu'il n'a parlé de ce duel à personne, parce que si on l'avait su, le roi aurait destitué son adversaire, et que celui-ci, touché de tant de générosité... a été trouver le ministre, lui a fait des excuses... Voilà la vérité; et on vient dire après cela qu'il a des intrigues, des amourettes... (*Se levant de table.*) Mon Dieu, mon papa, je ne vous accuse pas... vous l'avez dit sans intention... mais d'autres peuvent le répéter; voilà comment les mauvais bruits se répandent, et comment on calomnie toujours les jeunes gens...

NEUBOROUG, *se levant aussi.* Réparation d'honneur... Mais tais-toi... n'entends-tu pas un carrosse qui s'arrête à notre porte?..

MARGUERITE. C'est lui!.. c'est lord Henri!

NEUBOROUG. Qui te l'a dit?..

MARGUERITE. Ce n'est pas difficile à deviner... Nous n'avons pas tant de clients à voiture... il est le seul... Allons, mon père, n'ayez pas peur, demandez hardiment une place pour sir Thomas, notre cousin, afin que, comme Walpole, il soit heureux et ne pense plus à moi.

NEUBOROUG. J'ai déjà essayé d'en toucher quelques mots à lord Henri; mais dès qu'il s'agit de solliciter, j'ai un air si gauche... Il serait plus convenable peut-être que cela vînt de toi...

MARGUERITE. Vous croyez?..

NEUBOROUG. C'est-à-dire...

MARGUERITE. Bien volontiers... moi, ça ne me coûte rien... le voici!

—

SCÈNE II.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Déjà!.. il n'a pas été trop longtemps à monter...

HENRI. Grâce à vous, mon cher docteur, qui m'avez remis sur pied...

NEUBOROUG. Cela va donc bien?

HENRI. A merveille! et demain au bal de la cour où la reine Caroline vient de m'inviter... j'espère bien danser.

MARGUERITE. C'est très-imprudent.

HENRI. Ce que j'en ferai n'est pas pour moi, miss Marguerite, je n'y tiens pas, mais pour faire honneur à votre père... à qui je dois tant et qui est un terrible homme, car avec lui on ne sait jamais comment s'acquitter... Aussi, mon cher docteur, je viens à tout hasard, et sans savoir si cela vous fera grand plaisir... vous annoncer des nouvelles que l'on vient de m'apprendre... votre jeune cousin l'avocat, sir Thomas Kinston, quoique peu partisan du ministère, à ce qu'on dit, vient d'être nommé, près de la cour de justice, premier conseiller du roi.

NEUBOROUG. Il serait possible!

MARGUERITE. C'est à vous que nous le devons.

HENRI, *souriant.* Du tout...

NEUBOROUG. Si vraiment: vous m'avez deviné...

MARGUERITE. Oui, Milord; cette place qui nous est si généreusement accordée, je m'étais chargée de vous la demander...

HENRI. Vraiment?

MARGUERITE. J'allais vous présenter ma pétition.

HENRI, *souriant.* Alors, miss Marguerite, c'est une pétition que vous me devez; car celle-là ne compte pas, ou plutôt vous n'aurez bientôt plus besoin de mon crédit... voilà votre père sur la route des honneurs.

NEUBOROUG. Que voulez-vous dire?

HENRI. Que j'ai eu de la peine à arriver jusqu'ici, tant était grande la foule qui entoure les hustings, et de tous les côtés dans ce faubourg j'entendais retentir le nom du docteur Neuboroug.

NEUBOROUG. Moi... qui n'y songe même pas...

MARGUERITE, *à Henri.* Taisez-vous donc!

NEUBOROUG. Quoi!.. qu'y a-t-il? qu'est-ce que ça signifie?

MARGUERITE. Que d'autres y songent pour vous!.. que mon cousin sir Thomas Kinston et ses amis de l'opposition avaient depuis longtemps le désir de vous porter à la chambre des communes... et moi je leur disais : N'en parlez pas à mon père, car il refusera.

NEUBOROUG. Certainement!

MARGUERITE. Et il paraît alors qu'en votre nom, et sans vous en prévenir...

NEUBOROUG. Quelle folie!.. aller me choisir... pour m'opposer au candidat ministériel... moi qui n'ai aucune chance...

MARGUERITE. C'est ce qui vous trompe; tous les pauvres gens de ce quartier sont vos clients, vous les traitez gratis...

HENRI. Et ils vous paient par leurs votes... jamais élection ne fut plus naturelle et plus juste!.. mais je ne savais pas, docteur, que vous fussiez médecin de l'opposition.

MARGUERITE, *d'un ton de reproche.* Du tout; médecin du ministère... vous le savez bien.

NEUBOROUG, *avec douceur.* Médecin de tout le monde, mes amis; la médecine est comme la religion... elle n'est d'aucune opinion... elle est du parti de celui qui dit : Je souffre! c'est à ceux-là seulement que je me dois; et quelque flatteurs que soient les suffrages de mes concitoyens, quand même ils se réuniraient sur moi, ce que je ne crois pas...

MARGUERITE. Vous refuseriez?..

NEUBOROUG. Sans hésiter. Me crois-tu assez ennemi de mon repos et de mon bonheur pour accepter de pareilles fonctions? Dans mon état de docteur, je suis estimé, considéré... je ne m'en tire pas trop mal... A la Chambre, ça ne serait plus ça. Il faut là qu'un député ait du talent, de l'esprit argent comptant.

MARGUERITE. Bah!.. souvent la Chambre fait crédit!

NEUBOROUG. Et moi je n'en veux pas! Docteur, je peux impunément être l'ami de tout le monde; député, il faudra me prononcer, prendre une couleur politique, et tous les gens qui crient : liberté de conscience! tomberont sur moi, dès que je ne serai plus de leur avis; bafoué par eux, tourné en ridicule, je n'aurai plus ni mérite, ni probité; je n'aurai plus même de talent comme médecin, et en revanche, qu'y aurai-je gagné? d'être appelé : *L'honorable membre*... moi que vingt journaux déshonoreront chaque jour!.. Et pendant que je serai à la Chambre, que deviendront mes malades? que deviendra ma fille?.. qui songera à sa dot, et qu'y aurai-je ajouté? la gloire d'avoir représenté un faubourg de Londres!.. votre serviteur!.. La gloire est une belle chose... le bonheur vaut mieux, et je reste chez moi!

HENRI, *souriant.* Vous parlez là, mon cher docteur, comme un publiciste fort original, que je lisais ce matin, et qui, sous le voile de l'anonyme, fait grand bruit en ce moment, l'auteur des *Lettres irlandaises*, qui depuis un an a reparu dans la carrière politique.

MARGUERITE. Vraiment?

HENRI. L'ouvrage le plus remarquable que l'on ait publié depuis longtemps, et dans lequel, sous l'air simple et bonhomme d'un fermier irlandais, l'auteur se moque fort spirituellement de toutes les opinions : mais lui n'en a aucune! il se tient comme vous à distance! il se fait gloire de n'être rien! et si tout le monde parlait ainsi, mon cher docteur, que deviendrait le pays?.. qui réclamerait ses droits? qui défendrait sa liberté?..

NEUBOROUG. Craignez-vous que les places ne restent vacantes? et croyez-vous qu'il manquera jamais d'ambitieux? demandez à votre oncle... demandez à Walpole!

MARGUERITE, *voulant le faire taire.* Mon père!

HENRI, *avec fierté.* Walpole! quelles que soient les calomnies auxquelles il est en butte, Walpole a depuis trente ans bien servi l'Angleterre... Je ne défends pas ici un parent que je regarde comme mon second père, je ne parle pas de l'homme privé, il me serait trop facile de prouver les vertus qui honorent sa vie intérieure; mais je parle de l'homme d'État, du ministre. N'a-t-il pas sous deux règnes et d'une main inébranlable tenu le gouvernail, maintenu les partis, comprimé les factions? Et si vous ne lui tenez aucun compte de la paix dont nous jouissons depuis vingt ans, de l'industrie qu'il a ranimée, de nos pavillons qui flottent sur toutes les mers, de la dette nationale qu'il a éteinte... vous conviendrez du moins, vous qui tout à l'heure trembliez à l'idée seule de nos orages parlementaires, qu'il y a quelque courage à ne reculer devant aucun danger, aucune haine, à braver l'injure et la calomnie, et à se dire en pensant au jour de la justice : J'attendrai!

NEUBOROUG. C'est-à-dire que son impopularité, que la haine qu'on lui porte, que les reproches qu'on lui adresse, tout cela est un mérite de plus à vos yeux, et que, quoi qu'il fasse, vous le défendez d'avance...

HENRI. Je n'ai pas dit cela! Hier encore, et ce n'est pas la première fois, j'ai parlé contre lui à la chambre des lords, j'ai voté contre son bill.

MARGUERITE. Vous! parler contre Walpole!

HENRI. Contre lui... contre le monde entier, si ma conscience et mon opinion me le conseillent.

NEUBOROUG. Me suis-je donc trompé? et quel est votre parti? êtes-vous whig ou tory?.. êtes-vous pour le peuple ou pour la cour?

HENRI. Je suis pour l'Angleterre; je suis de ceux qui disent : La patrie avant tout! Dans un gouvernement tel que le nôtre, il n'est pas donné à tout le monde, je le sais, de briller à la tribune ou de se distinguer par ses écrits; mais tout le monde peut être bon citoyen et en remplir les devoirs. C'est à ce seul mérite que se borne mon ambition. Je ne courtise ni la puissance royale ni la faveur populaire; fidèle à mon pays et à ses lois que j'ai jurées, je les défendrai contre quiconque voudrait y porter atteinte; et que l'outrage vienne d'en haut ou d'en bas, qu'il parte du palais Saint-James ou des faubourgs de Londres... que celui qui veut nous opprimer se nomme roi ou se nomme peuple, je me lève contre lui; car, avant tout, mon pays et sa liberté!

NEUBOROUG. Touchez là! je suis désormais de votre parti...

HENRI. Et alors vous acceptez...

NEUBOROUG. Non... non, pour d'autres raisons encore... car sur ce terrain-là, voyez-vous, il faudrait se retrouver en présence de Walpole, et ami ou ennemi... je ne veux plus le voir... je l'ai juré.

HENRI. Il est moins fier que vous... car l'autre jour, en lui demandant cette place pour sir Thomas Kinston, il a bien fallu lui dire que c'était votre cousin... Et à votre nom il a tressailli comme un homme qui sort d'un long sommeil... « Mon vieux camarade Neuboroug, s'est-il écrié... il vient d'arriver, il est à Londres? — Oui, mon oncle, depuis cinq ans. — Pas possible!.. Je sais bien, a-t-il ajouté, qu'il y est venu à peu près à cette époque-là... à telles enseignes, qu'il y avait alors une place vacante... » En achevant ces mots, il sonne vivement son secrétaire. « Ne vous ai-je pas désigné il y a longtemps, comme recteur à l'université d'Oxford, Williams Neuboroug, mon ami d'enfance? — Oui, Milord, c'était bien votre intention, mais la place a été donnée à votre ennemi mortel lord Stanhope... » A ce mot, Walpole a rougi... ses nerfs se sont contractés... et, me prenant la main, il m'a dit à voix basse et d'un air honteux : « C'est vrai, je me le rappelle maintenant... J'avais alors besoin, pour faire passer un bill, de cinq ou six voix à la Chambre... Stanhope est venu ce jour-là... me les a offertes à ce prix... je ne pensais qu'à mon bill... je n'ai plus pensé à Neuboroug; et depuis, je l'avoue, tant d'événements se sont succédé, que celui-là est tout à fait sorti de ma mémoire... »

NEUBOROUG. Croyez donc à l'amitié d'un ministre ! Pour cinq voix sacrifier un ami !.. Mais pour dix il le ferait pendre !

HENRI. Attendez... je n'ai pas fini !.. je lui ai raconté alors ce que je lui avais caché jusque-là... sur mon duel, sur ma blessure, sur les soins que vous m'avez prodigués... Il était ému, des larmes roulaient dans ses yeux...

NEUBOROUG. Il a pleuré, lui... Robert Walpole ?..

MARGUERITE. Puisque Milord le dit !

HENRI. Et quand je lui ai parlé de vos talents... il s'est écrié : « Cela ne m'étonne pas... Sais-tu que sous son air modeste, Neuboroug est le médecin le plus instruit de l'Angleterre ; que c'est le seul au monde en qui j'aurais une aveugle confiance ?.. »

MARGUERITE, *avec joie*. Le ministre a dit cela !..

NEUBOROUG, *avec ironie*. Il est bien bon !..

HENRI. Puis il s'est promené d'un air agité... puis il est revenu à moi, m'a pris les mains, et m'a dit : « Mon ancien ami doit m'en vouloir... n'importe ; Henri, arrange cela... amène-le-moi... je veux le voir... il faut que je le voie... »

MARGUERITE. Est-il possible !..

HENRI. Et vous ne voudrez pas me faire échouer dans ma négociation ?

NEUBOROUG. Si vraiment !

MARGUERITE, *avec crainte*. Vous n'irez pas ?

NEUBOROUG. Plutôt mourir ! Croit-il qu'un mot de lui suffise pour tout réparer ?.. Savez-vous de quelle date est sa dernière lettre ?.. de dix ans ! Oui, Milord, pendant dix ans on oublie un ami ; les grandeurs qui vous enivrent ne vous laissent pas le temps de lui donner un souvenir ; et puis un beau jour, le hasard, une idée, un caprice, le ramènent à vous, et il faut qu'on revienne à lui ? Non, morbleu ! Mon amitié perdue ne se rend pas ainsi ; elle n'obéit pas à une ordonnance ministérielle ; et parce que dans son administration vénale rien ne résiste à ses séductions, espère-t-il aussi me gagner comme les autres ? Il se trompe !.. Je ne me laisse pas séduire, moi !... je ne suis pas du parlement ; je suis libre, je suis mon maître ; j'ai le droit de repousser un ingrat, et je le verrais à mes pieds que mon cœur et mes bras se fermeraient pour lui...

MARGUERITE. Ah ! mon père, ne dites pas cela !

NEUBOROUG. Je le dis... et je le jure !

—

SCÈNE III.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. On demande à parler à Monsieur.

NEUBOROUG, *avec impatience*. C'est bien le moment ! Et qui cela ?

LE DOMESTIQUE. Un homme qui est venu à pied... un étranger que je n'ai pas encore vu ici, et qui est là dans l'antichambre.

NEUBOROUG. A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE. Il vient de l'écrire. (*Lui donnant un papier.*)

NEUBOROUG, *regardant le papier*. Sir Robert ! O ciel !.. cette signature, c'est la sienne ! (*Passant près de Marguerite.*) C'est lui... c'est Walpole...

MARGUERITE. Que dites-vous ?

NEUBOROUG. Il est là...

MARGUERITE. Le ministre ?..

HENRI, *froidement*. Non pas le ministre... mais Robert votre ami... Il n'a pas pris d'autre titre, vous le voyez.

NEUBOROUG. Et venir ainsi à l'improviste... sans qu'on ait le temps de se préparer et de se mettre en colère...

MARGUERITE. Mais il est là qui attend !

NEUBOROUG, *avec impatience*. Je le sais bien, ma fille... lord Henri... Voyons, mes amis, qu'est-ce que vous me conseillez ? qu'est-ce qu'il faut faire ?

HENRI. Je n'en sais rien ; mais je sais que Walpole, si vous étiez chez lui, ne vous ferait pas faire antichambre.

NEUBOROUG. Eh bien, qu'il entre donc !.. Qu'il entre, ce traître, cet ingrat... (*Apercevant Walpole qui entre en lui tendant les bras, il s'y précipite.*) Robert !

WALPOLE, *de même*. Williams !

—

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, HENRI.

NEUBOROUG, *cherchant à se dégager de ses bras*. Ah ! c'est malgré moi... Je n'ai pas été maître de mon premier mouvement !.. Mais je ne pardonne pas... je t'en veux toujours...

MARGUERITE. Ah ! mon père !.. vous vous vantez !

NEUBOROUG. Non, Mademoiselle !..

WALPOLE. Et moi, j'en suis sûr... ou du moins, je sais le moyen de te désarmer... Williams, j'ai besoin de toi.

NEUBOROUG. Que dis-tu ?

WALPOLE. J'ai un important service à te demander...

NEUBOROUG. Et tu es venu à moi ?

WALPOLE. Sans hésiter... et sans rougir !

NEUBOROUG, *avec sentiment*. Tu es donc encore mon ami ?

WALPOLE, *lentement et le regardant*. Pour toi... du moins je crois que c'en est une preuve...

NEUBOROUG, *lui serrant les mains*. Et tu as raison... tu as bien fait... Tout est oublié... Tu as besoin de moi ?.. (*Avec chaleur.*) Voyons, Robert, dis-moi ce que tu veux ; parle vite... dépêche-toi... il me tarde de me venger !..

WALPOLE. Rien ne presse... nous avons le temps de causer... car je viens passer la soirée avec toi, et te demander à souper...

NEUBOROUG, *hors de lui*. A souper ! est-il possible !.. un trait comme celui-là !.. (*Avec attendrissement.*) Je pardonne... je pardonne tout... j'ai retrouvé mon ami... Ma fille... tu l'entends ?.. C'est lord Walpole... c'est le premier ministre de l'Angleterre qui vient nous demander à souper.

WALPOLE. Eh ! non... c'est ton vieux camarade.

NEUBOROUG. C'est ce que je voulais dire.

WALPOLE. Entre nous... en petit comité... rien que des amis.

NEUBOROUG. Tu as raison... ça te changera...

WALPOLE. Et surtout sans cérémonies, sans façons...

NEUBOROUG. Certainement. (*A Marguerite.*) Passe chez le fournisseur de la cour.

MARGUERITE. Y pensez-vous ? il va se croire chez lui !

NEUBOROUG. C'est juste... eh bien ! notre ordinaire... tu comprends... notre ordinaire des grands jours...

MARGUERITE. Oui, mon père.

NEUBOROUG. Lord Henri... sera des nôtres... je l'espère.

HENRI. Et moi j'y compte bien ! Je retourne au palais où je suis de service, et je reviens...

MARGUERITE, *vivement*. Le plus tôt possible... (*Se reprenant.*) pour ne pas faire attendre milord votre oncle.

HENRI. Je serai exact au rendez-vous. (*Il sort.*)

MARGUERITE, *à Walpole*. Si d'ici là votre seigneurie voulait une tasse de thé ?

WALPOLE. Merci, ma belle enfant. (*A Neuboroug.*) Elle est jolie, ta fille.

NEUBOROUG. Je crois bien !

WALPOLE. Je ne l'aurais pas reconnue.

NEUBOROUG. Parbleu ! depuis dix ans ; mais j'ai tort... je ne dois plus parler de cela.

WALPOLE, *bas, à Neuboroug.* Si j'osais... je te demanderais à l'embrasser.

NEUBOROUG. Eh bien! qui est-ce qui t'arrête? (*Walpole l'embrasse.*)

MARGUERITE. Quel bonheur!.. j'ai embrassé le ministre! (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE V.

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, *la regardant sortir.* Ah! tu es bien heureux... je n'ai pas de fille... moi!

NEUBOROUG. Ne vas-tu pas me l'envier?

WALPOLE, *lui serrant les mains.* Non... non... dans ce moment j'éprouve trop de joie pour rien envier à personne... ta vue seule a réveillé en moi tant de souvenirs!.. je me sens rajeunir et me crois revenu à nos premières années, à ce temps de nos études où nous étions si heureux.

NEUBOROUG, *riant.* Et si pauvres!

WALPOLE. C'était là le bon temps! et nos travaux littéraires!

NEUBOROUG. Et tes premiers succès...

WALPOLE. Quand, grâce à toi, et dans ce bourg de Castle-Rising, où tu étais né, je fus nommé à la chambre des communes; quand, jeune homme obscur et inconnu, j'arrivai à cette tribune où les ministres d'alors m'honoraient à peine d'un regard! Et mon premier discours, te le rappelles-tu?

NEUBOROUG. Parbleu!.. j'y étais, et excepté moi, personne n'écoutait; c'était un bruit... des conversations... des éclats de rire aux bancs des ministres...

WALPOLE. Bientôt ma voix sut se faire entendre! ils m'écoutèrent alors, et moi, dès le premier jour, je ne sais quel instinct secret me disait: Cette place qu'ils occupent est à toi, elle t'appartient!.. ils te l'ont usurpée, va la reprendre; et déjà je m'en approchais : déjà secrétaire d'État et trésorier de la marine, j'allais y atteindre... quand la main qui me soutenait se retire, quand le duc de Marlborough sur lequel je m'appuyais se laisse renverser, et moi, livré à mes ennemis, accusé, condamné par la chambre des communes, chassé de son sein... Ah! ce fut dans ma vie une cruelle épreuve que celle-là, Williams, car tout m'abandonnait, personne n'osait me défendre, excepté un seul écrivain que l'on prétendait m'être vendu et que je ne connaissais même pas, et qui jamais n'est venu m'en demander la récompense.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Il l'a reçue aujourd'hui, puisqu'il retrouve un ami!

WALPOLE. Il serait possible... toi, Williams! Ah! j'aurais dû deviner mon généreux défenseur à cette éloquence si naturelle et si vraie, à cette bonhomie railleuse si naïve en apparence, mais au fond si redoutable; j'aurais dû reconnaître ton style.

NEUBOROUG. Non, mais mon amitié, cette amitié qui venait à toi dans le malheur; car alors, mon pauvre Robert, dans la Tour où ils t'avaient jeté, dans les cachots, sous les verrous, à quoi pensais-tu?

WALPOLE. A être ministre!.. à renverser à mon tour Oxford et Bolingbroke! Peu m'importaient les dangers, les supplices, la mort même... pourvu que je parvinsse au pouvoir!.. ne fût-ce que pour un jour, un seul jour... y arriver était ma première pensée.

NEUBOROUG. Et la seconde?

WALPOLE. D'y rester!

NEUBOROUG. Et tu en es venu à bout?..

WALPOLE. Oui; mais que la lutte fut longue et terrible! qu'il a fallu se roidir et se courber pour déraciner ce ministère tory qui semblait inébranlable! Il ne fallut pas moins que la mort de la reine Anne, que l'avénement de la maison de Hanovre, que la faveur de George Ier.

NEUBOROUG. Faveur qui a continué encore sous George II, et qui depuis vingt ans ne t'a pas quitté...

WALPOLE. Mais, depuis vingt ans, sais-tu ce que j'ai fait pour la conserver? Sais-tu qu'étranger à tous les plaisirs, à toutes les passions qui charment les hommes, mes jours et mes nuits se passaient dans des travaux assidus? sais-tu que je ne dormais pas, qu'une fièvre continuelle m'agitait?.. et pourquoi?.. pour veiller sans cesse à l'honneur et aux intérêts de ce pays qui m'étaient confiés, pour lui assurer le repos dont j'étais privé, et enfin, s'il faut le dire, pour amasser et maintenir sur ma tête ces honneurs, ces dignités, ce pouvoir qui me semblaient alors si désirables... et que maintenant j'ai pris en haine et en mépris.

NEUBOROUG. Que dis-tu?

WALPOLE. Je ne suis plus le même... je suis bien changé...

NEUBOROUG. Le crois-tu?

WALPOLE, *lui serrant la main.* Je suis guéri, je te le jure.

NEUBOROUG. Si toutefois on guérit jamais de l'ambition.

WALPOLE. Oui, quand elle est satisfaite, quand elle n'a plus rien à désirer, et voilà où j'en suis : ce pouvoir qu'on ne me disputait plus a cessé d'avoir des charmes, je n'en ai plus senti que le poids et la fatigue; mes forces me trahissent et je succombe sous le faix.

NEUBOROUG. Est-il possible!

WALPOLE. Oui, mon ami, un mal que je ne puis définir use en moi les sources de la vie... je souffre et veux guérir... aussi je ne me suis pas adressé aux médecins de la cour et à ceux du roi... je suis venu te trouver.

NEUBOROUG. Et tu as bien fait... (*L'emmenant vers la droite où ils s'asseyent.*) J'en sais plus qu'eux... ne t'effraie pas... ce ne sera rien... je te sauverai... si tu veux m'y aider... car je connais ton mal... Y a-t-il longtemps que tu en as ressenti les premières atteintes?..

WALPOLE. Il y a quelques années... c'était un jour... en plein parlement, à la suite de mes discussions avec Stanhope; j'éprouvai là une contraction nerveuse aiguë... horrible...

NEUBOROUG. Qui se renouvelle souvent...

WALPOLE. Vingt fois par jour!.. quand je donne mes audiences, quand je suis au conseil, quand je parcours des pétitions et quand je lis les journaux.

NEUBOROUG. Je le crois bien... voilà ce qui te tue... voilà la cause de ton mal auquel je ne peux encore porter remède; mais il n'y a pas de temps à perdre... il faut se hâter, et si tu veux en croire les conseils de ton médecin, de ton ami... il faut un repos absolu... il faut te retirer des affaires.

WALPOLE, *avec un geste de crainte.* Que dis-tu?

NEUBOROUG. Dès demain... dès aujourd'hui!.. il faut... ne plus être ministre.

WALPOLE. Eh! mon ami, c'est tout ce que je veux... tout ce que je demande... le calme, la retraite, c'est là l'objet de tous mes désirs, et déjà deux fois j'ai supplié le roi d'accepter ma démission.

NEUBOROUG. Dis-tu vrai?

WALPOLE. Malheureusement je sais bien qu'il ne peut pas y consentir... il a trop besoin de moi... je lui suis nécessaire, indispensable... dans ce moment surtout... car, vois-tu bien, Williams, outre les discussions et les intrigues des Chambres, j'ai encore celles de la cour... Notre roi George est jeune, ardent, impétueux... et quoique marié à une femme charmante qu'il respecte et qu'il aime...

NEUBOROUG. Il l'abandonne...

WALPOLE. Non... il ne l'abandonne pas... mais il en aime d'autres... Dans ce moment j'ignore laquelle... et pour la

première fois il est discret... il m'en fait un mystère... mais il est amoureux, je le devine, j'en suis sûr. Alors, et ne pouvant s'occuper des affaires d'État... il est trop heureux que je le délivre de ce soin, que je sois là à la chaîne... que je me tue pour lui... (*Se levant.*) moi à qui le repos est si nécessaire! moi qui serais si heureux de me retirer dans ma campagne de Strawberry-Hill, dans cette délicieuse retraite que vont admirer tous les voyageurs et que visite tout le monde, excepté son maître! C'est là, près de ses eaux jaillissantes et sous l'ombrage de ses beaux arbres, qu'il me serait si doux de me livrer comme autrefois aux arts, à l'étude, à l'amitié... car ce temps-là est le seul où j'aie vécu, et je le sens maintenant, j'étais né pour la vie intérieure et paisible.

NEUBOROUG. Eh bien! alors, pourquoi l'avoir quittée?

WALPOLE, *se levant.* Pourquoi? parce que malgré soi on se laisse entraîner. Tous les hommes sont ainsi, toi comme les autres...

NEUBOROUG, *qui s'est levé aussi.* Moi!

WALPOLE. Toi... tout le premier... Si tu avais vu de près le pouvoir, si tu avais goûté de ses séductions, si tu connaissais cette vie d'émotions qui use mais qui enivre...

NEUBOROUG. Je me dirais : Cette ivresse-là, comme toutes les autres, ne laisse après elle que le malaise et le dégoût... Je me dirais : Vos décorations et vos plaques de diamants ne sont que des jouets d'enfants; vos titres et vos honneurs, une vaine fumée...

WALPOLE. Tu dirais tout cela, et tu ferais comme nous.

NEUBOROUG. Jamais... et je te répéterai encore...

WALPOLE. Et moi, je te dirai comme ce poëte français que nous aimions tant :

Eh! mon ami, tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue!

NEUBOROUG. Tu as raison, et puisque décidément tu ne peux encore t'éloigner de la cour... je te prescrirai un régime... et des soins qui ne pourront pas encore guérir le mal, mais qui du moins en arrêteront les progrès : de la distraction, de l'exercice, de la fatigue physique qui délasse de la fatigue morale... et puis de la sobriété... plus de ces grands dîners qu'on appelle ministériels... de ces repas d'artistes... ou de savants; de ces repas sanitaires où l'on a faim en sortant de table... viens souvent souper chez moi... comme aujourd'hui...

WALPOLE. Je te le promets, à condition que tu viendras demain passer la journée à Windsor où j'habite.

NEUBOROUG. Y penses-tu? on dit que la cour y est en ce moment!

WALPOLE. Qu'importe? cela ne m'empêche pas d'y avoir mon logement et d'y recevoir mes amis.

NEUBOROUG. A la bonne heure, et pour le reste je t'écrirai une ordonnance... qui n'est pas une ordonnance royale; aussi tu auras la bonté de ne pas l'interpréter à ta manière de ne pas t'en écarter et de la suivre à la lettre...

WALPOLE. Sois tranquille!

—

SCÈNE VI.

NEUBOROUG, WALPOLE; MARGUERITE, *sortant de la porte à droite.*

MARGUERITE. Mon père, le souper est prêt.

NEUBOROUG. Eh bien! mon enfant, il faut que le souper attende! lord Henri n'est pas encore de retour.

MARGUERITE. Il monte l'escalier, car je l'ai vu descendre de voiture, et il avait un air triste et rêveur!

WALPOLE. Oui, depuis quelque temps il a des chagrins qu'il me cache, et cela m'inquiète.

MARGUERITE. Des chagrins?

WALPOLE, *à Henri qui entre.* Eh! arrive donc! je meurs de faim!

NEUBOROUG. Très-bon signe!

WALPOLE. Moi qui dans mon hôtel n'ai jamais pu trouver l'appétit.

NEUBOROUG. Je le crois bien... il est toujours ici... dans ma salle à manger.

UN DOMESTIQUE, *entrant.* Son Excellence est servie!

WALPOLE. Son Excellence n'est pas ici.

NEUBOROUG. Il n'y a que notre ami Robert!.. allons... ta main... Henri, prenez celle de ma fille, et passez devant.

MARGUERITE, *à part.* Des chagrins? oh! il me les dira!..

NEUBOROUG. Et nous, allons trinquer comme autrefois!.. Que je suis heureux!..

WALPOLE. Et moi donc!.. je ne suis plus ministre! (*Ils sortent tous par la porte à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon élégant dans le château de Windsor. — Par la porte du fond, l'on aperçoit une large galerie. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE II, CÉCILE.

CÉCILE, *entrant, suivie par le roi.* Non, sire, laissez-moi.

GEORGE. Eh quoi! lady Cécile, je ne puis obtenir un instant d'audience...

CÉCILE. Je ne le veux pas!.. le comte de Sunderland, mon père, m'attend chez la reine!

GEORGE. Mais si je vous ordonne de rester... moi le roi!

CÉCILE. Votre Majesté sait bien ce qui arrivera.

GEORGE. Vous me quitterez?

CÉCILE. A l'instant! c'est ainsi que mon illustre aïeul, le duc de Marlborough, avait coutume de répondre à la menace. (*Elle fait la révérence et va pour sortir.*)

GEORGE. Cécile!.. Cécile!.. je vous en supplie, ne me réduisez pas au désespoir et daignez m'entendre!

CÉCILE, *avec humeur.* Eh bien donc! que voulez-vous?

GEORGE. Ah! que vous connaissez bien votre pouvoir sur moi!.. et que vous abusez étrangement de cet amour que rien ne peut vaincre, et que vos caprices, vos rigueurs ne font que redoubler encore! Un instant seulement, oubliant votre fierté... vous avez laissé tomber sur moi un regard de pitié...

CÉCILE, *avec effroi.* Ah! taisez-vous!

GEORGE. Et depuis ce moment où je croyais avoir désarmé votre cœur, il semble au contraire que vous ayez redoublé pour moi de hauteur et de mépris... il y a en vous je ne sais quel sentiment de dépit, de crainte, de colère .. quelquefois même on dirait de la haine!..

CÉCILE. C'est vrai!

GEORGE. Est-ce vous que j'entends?.. grands dieux! et que n'ai-je pas fait pour vous fléchir ou vous rassurer!.. Faut-il

vous rappeler ici cette soumission, cette crainte de vous compromettre, ce respect que n'a jamais trahi le moindre mot ou le moindre regard; enfin ce mystère impénétrable qui cache à tous les yeux un amour que vous seule connaissez et que vous dédaignez... un amour qui vous soumet ma volonté, mon pouvoir, mon existence tout entière?.. que voulez-vous de plus?

CÉCILE. Je veux... je veux savoir pourquoi je suis si malheureuse!

GEORGE. Que dites-vous?

CÉCILE. Je me faisais de la cour et de ses splendeurs une image enchanteresse... Élevée dans des souvenirs de gloire, des regrets d'ambition, près de la duchesse de Marlborough, mon aïeule; lui entendant parler sans cesse de ces temps brillants où, favorite de la reine Anne, elle disposait à son gré des destins de l'Angleterre et de ceux de l'Europe... ces idées de faveur et de puissance s'offraient sans cesse à mon esprit; c'étaient là les seules illusions dont se berçait ma jeunesse; et quand je fus présentée à la cour, lorsque Caroline d'Anspach voulut m'attacher à sa personne, je crus voir tous mes rêves se réaliser; il me semblait que moi aussi j'allais régner à mon tour... et que j'allais devenir...

GEORGE. Favorite?

CÉCILE. Oui, de la reine! mais non pas du roi... et maintenant ce séjour si brillant... me déplaît, m'est insupportable; tout y fait mon malheur!.. tout, jusqu'aux bontés dont m'accable la reine... et je veux la quitter, je veux fuir la cour.

GEORGE. Ah! c'est que votre âme froide et indifférente ne peut comprendre la mienne!.. c'est que votre cœur insensible est incapable de rien aimer!

CÉCILE. Moi ne rien aimer!

GEORGE. O ciel!.. me serais-je abusé? s'il était vrai... si quelque autre affection...

CÉCILE. Aucune... mais ne suis-je pas maîtresse de réclamer ma liberté, mon repos, mon bonheur?.. Quels droits aviez-vous sur moi, sire, si ce n'est ceux que vous teniez de moi-même... et que j'ai repris?

GEORGE. Ah! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas de vous oublier. Plutôt que de renoncer à vous... il n'est rien dont je ne sois capable... il n'est pas de sacrifice que vous ne puissiez exiger.

CÉCILE. Je n'ai jusqu'à présent demandé qu'une chose à Votre Majesté, et l'événement m'a donné peu de confiance en mon crédit.

GEORGE. Une telle idée ne vient pas de vous, mais de ceux qui vous entourent... c'est votre père, c'est lord Carteret, c'est ce vieux lord Bolingbroke, ennemis irréconciliables de Walpole, qui tous le détestent et veulent le renverser; mais à vous, Cécile, qu'est-ce que cela peut vous faire?

CÉCILE. Cela fait... cela fait... que je le veux.

GEORGE. Vous ne pouvez vouloir me priver d'un ministre dont les talents me sont utiles... indispensables; et quand même je serais assez ingrat pour méconnaître son zèle et son dévouement, quand même je voudrais renoncer à ses services, je n'en suis pas le maître: il a dans les deux Chambres une majorité à lui.

CÉCILE. Oh! bien à lui... car il l'a achetée... et vous qui parliez à l'instant même de tout braver pour moi, vous tremblez devant votre ministre.

GEORGE. Non pas devant lui, mais devant une injustice... et c'en serait une.

CÉCILE. Soit! tel est votre bon plaisir... et le mien, à moi, est de quitter la cour, ce que je ferai dès demain... dès aujourd'hui.

GEORGE. Non, vous ne partirez pas... vous ne vous ferez pas un jeu de ma douleur, et puisqu'il le faut, je vous promets, Cécile, je vous jure...

CÉCILE. De renvoyer Walpole?

GEORGE. Non; mais deux fois déjà il m'a offert sa démission que j'ai refusée, et s'il m'en parle de nouveau... s'il me l'offre encore... je l'accepterai.

CÉCILE. Grand effort de courage!

GEORGE. Mais vous me promettez au moins...

CÉCILE. Je ne promets rien.

GEORGE. Ah! vous qui souvent me parlez de tyrannie... est-il possible de la pousser plus loin et de l'avouer plus franchement?

CÉCILE. C'est un avantage que j'ai sur vous... je suis, moi, pour le gouvernement absolu.

GEORGE. Mais encore pour quelles raisons?

CÉCILE. Ces gouvernements-là n'en donnent jamais; et je rappellerai seulement à Votre Majesté que voici l'heure de ses réceptions.

GEORGE. C'est vrai!.. j'oublierais tout auprès d'elle... Je ne demande plus rien... Je m'en rapporte à votre clémence... à votre générosité... Dites-vous seulement que j'attends, que je souffre et que je vous aime! (*Il sort.*)

SCÈNE II.

CÉCILE, *seule*. Et moi... moi je me hais moi-même, et il est tel moment de ma vie que je voudrais racheter au prix de tout mon sang; mais je peux du moins quitter ces lieux que je déteste, rompre des chaînes qui me pèsent, fuir un amour qui m'est odieux... Je le lui dirai!.. Eh! mon Dieu, ne le lui ai-je pas dit?.. et ma franchise, mes dédains augmentent encore sa faiblesse et mon pouvoir... On a, dit-on, de l'empire sur les gens qu'on aime... on en a bien plus sur ceux qu'on n'aime pas.

SCÈNE III.

CÉCILE, NEUBOROUG, MARGUERITE.

MARGUERITE, *donnant le bras à son père*. C'est-à-dire que le parc est magnifique... et puis c'est si grand, si étendu!

NEUBOROUG. Beaucoup trop... pour les personnes qui s'y promènent à jeun.

CÉCILE. Quel est ce vieillard et cette jeune fille?

NEUBOROUG. Je n'ai plus de jambes... et suis trop heureux de m'asseoir...

CÉCILE. Le docteur Neuboroug... ici, à la cour!

MARGUERITE, *à Neuboroug qui va s'asseoir*. Mon père, une grande dame qui vous reconnaît...

NEUBOROUG, *se relevant*. Une grande dame!.. eh! oui, lady Sunderland, que j'ai vue bien jeune, car j'étais autrefois médecin de sa famille... Mais nous autres anciens, il n'est plus question de nous.

CÉCILE. Si vraiment! et j'ai à ce sujet, docteur, des compliments à vous faire. J'ai lu ce matin, dans le journal de la Cour, que le faubourg de Southwark vous avait élu hier membre de la chambre des communes.

NEUBOROUG. C'est vrai! madame la comtesse.

CÉCILE. Et porté par l'opposition!.. c'est un échec pour le ministère...

NEUBOROUG. Je ne le crois pas... on m'a jugé trop peu redoutable pour combattre une nomination... qui du reste n'aura pas de suites... car, j'y suis décidé, j'écrirai dès aujourd'hui pour remercier et refuser.

CÉCILE. Tant pis! je vois votre parti bien malade, les mé-



CÉCILE, *avec humeur.* Eh bien donc!.. que voulez-vous? — Acte 2, scène 1re.

decins mêmes l'abandonnent, et je conçois alors ce qui vous amène à la cour.

NEUBOROUG. Moi!.. vous pourriez croire...

CÉCILE. Que vous sollicitez... comme tout le monde... il n'y a pas de mal... et si je puis vous être utile... lectrice de la reine... j'ai quelque crédit près d'elle...

NEUBOROUG. Je ne demande rien... je ne veux rien, Milady... Je viens ici chez mon ami Robert Walpole, qui a bien aussi quelque pouvoir; mais, grâce au ciel, je viens en amateur...

CÉCILE. Chez le ministre?..

MARGUERITE, *passant près d'elle.* Oui, Madame; il nous a invités à venir passer la journée à Windsor, et son neveu est venu nous chercher ce matin!

CÉCILE, *avec émotion.* Son neveu, lord Henri...

MARGUERITE, *vivement.* Vous le connaissez?..

CÉCILE, *d'un air indifférent.* Oui... je le vois tous les soirs... au cercle de la reine...

MARGUERITE. Et il a eu la bonté de venir nous prendre lui-même, pour nous amener ici!.. il est si attentif, si galant, si aimable...

NEUBOROUG, *lui faisant signe.* Ma fille!..

MARGUERITE. C'est très-vrai, et Milady doit le savoir, puisqu'elle le connaît... Et puis, en arrivant, il m'a offert la main... et dans les deux premiers salons que nous avons traversés, qui étaient remplis de monde, des dames, des seigneurs de la cour, c'est à moi qu'il donnait le bras... ah! que j'étais heureuse! ils m'auront prise pour une grande dame, une comtesse... ils le disaient, n'est-ce pas?

NEUBOROUG. Mieux que cela!.. ils disaient : Voilà une jolie fille!

MARGUERITE, *avec joie.* Vrai!.. eh bien! je ne l'ai pas entendu! je pensais à autre chose, surtout lorsque Milord nous a présentés à sa sœur, lady Juliana, qui est bonne et aimable comme lui... et qui voulait me garder près d'elle... Et puis enfin, lord Henri nous a conduits dans les jardins, en nous disant : Je vais prévenir mon oncle, attendez-le ici; et depuis une heure nous nous promenons dans le parc où tout ce que je vois me semble superbe, admirable, magnifique... Mon Dieu! que c'est beau de venir à la cour! et que je suis heureuse d'y être!

CÉCILE. Peut-être, mon enfant, ne le diriez-vous pas longtemps... mais pour aujourd'hui, je le conçois... surtout quand on a pour cavalier un jeune et brillant seigneur que l'on voit pour la première fois.

MARGUERITE, *vivement*. Mais non, Madame, très-souvent, et pendant trois mois tous les jours...

CÉCILE, *de même*. Que dites-vous?

NEUBOROUG, *l'arrêtant*. Ma fille!..

CÉCILE. Je vois en effet que vous connaissez intimement Robert Walpole et tous les siens... (*A Neuboroug.*) Prenez-y garde, docteur, l'amitié de Walpole a souvent porté malheur; mais, en tous cas, je vous dois un avis charitable: si, quoi que vous en disiez, vous attendez de lui des places, de la fortune, des honneurs...

NEUBOROUG. Moi!

CÉCILE. Hâtez-vous!.. car, c'est moi qui vous le dis, et vous pouvez me croire, il n'a pas longtemps à rester au ministère... Adieu, docteur. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Eh! mais... à qui en a-t-elle donc, la petite comtesse?.. Avec son air protecteur et menaçant... il me semblait entendre feu le duc de Marlborough, son grand-père, dictant des conditions aux plénipotentiaires de Louis XIV.

MARGUERITE. C'est égal... je voudrais bien être à sa place! Elle va le soir au cercle de la reine... et puis enfin elle est ici tous les jours!..

NEUBOROUG. Je ne lui en ferai pas compliment.

MARGUERITE. Et pourquoi cela?

NEUBOROUG. Parce qu'il me tarde d'en être dehors... il y a déjà trop longtemps que j'y suis.

MARGUERITE. A peine si nous arrivons... et vous voilà de mauvaise humeur parce qu'on vous fait attendre un peu... est-ce raisonnable?

NEUBOROUG. Certainement... j'ai cru qu'on allait nous recevoir tout de suite, à bras ouverts; et depuis une heure que nous sommes ici et que nous nous sommes promenés dans tous les sens, avons-nous seulement entrevu Walpole?

MARGUERITE. S'il est occupé!

NEUBOROUG. Ce n'est pas une raison pour faire faire antichambre à un ancien ami!

MARGUERITE. Il l'a bien fait hier chez vous!

NEUBOROUG. Pas si longtemps! et puis tous ces gens que l'on rencontre ont l'air, comme cette comtesse, de vous regarder du haut de leur grandeur, et de ne pas croire qu'on vienne déjeuner chez un ministre!.. que serait-ce donc s'ils savaient qu'hier il a soupé chez moi? Mais je n'en ai rien dit, parce qu'il faut être modeste.

MARGUERITE. Vous avez bien fait...

NEUBOROUG. Et parce qu'on n'a pas, comme eux, un habit chamarré d'étoiles et de cordons, ils semblent dire : Il n'est pas des nôtres... c'est un étranger, un bourgeois de Londres.

MARGUERITE. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

NEUBOROUG. Cela fait que c'est désagréable, que c'est humiliant... parce qu'enfin, chez moi, je suis le seul, je suis le premier... j'aime mieux ça.

MARGUERITE. Consolez-vous! c'est votre ami le ministre.

—

SCÈNE V.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, *que* PLUSIEURS SOLLICITEURS *entourent*.

WALPOLE, *à un solliciteur*. J'ai lu votre projet... je l'ai lu... et ne peux l'approuver... imposer des taxes aux colons américains...

LE SOLLICITEUR. C'est enrichir la Grande-Bretagne.

WALPOLE. C'est l'appauvrir; les colonies d'Amérique nous donneront plus par le commerce que par les impôts...

LE SOLLICITEUR. Mon projet avait pour lui l'approbation de lord North.

WALPOLE. Eh bien! qu'il le tente après moi, quand il sera ministre... et il perdra les colonies. (*A un autre.*) Et vous, Johnson... ah! votre place de justicier!.. je vous l'ai promise, vous l'aurez... (*A un autre.*) Vous aussi, Milord, cet emploi, vous l'aurez, vous dis-je; mais attendez au moins qu'il y ait un décès... (*A part.*) Ils sont tous de même... il semble que j'aie quelque épidémie à mes ordres... Et vous? (*S'avançant vers Neuboroug sans le regarder.*) Avez-vous un placet?.. que voulez-vous? que demandez-vous?..

NEUBOROUG. De déjeuner le plus tôt possible.

WALPOLE. Ah! c'est toi, Neuboroug?.. te voilà!.. Vous arrivez bien tard... (*Aux solliciteurs.*) C'est bien, Messieurs, c'est bien... je ne puis achever de vous entendre aujourd'hui... (*Montrant Neuboroug.*) Une affaire importante avec Monsieur... Mais demain... après-demain... j'aurai l'honneur de vous recevoir... (*Il salue profondément les solliciteurs qui se retirent.*) Tu vois quelle est ma vie?.. Je suis ainsi depuis six heures du matin. Cette galerie, qui communique de mes appartements à ceux du roi, est toujours encombrée de solliciteurs : je suis ainsi tous les jours; pas un instant de repos.

MARGUERITE. Et mon père qui déjà se plaignait!

WALPOLE. Et de quoi?..

NEUBOROUG, *avec un peu d'embarras*. Je me plaignais... des gens qui te portent envie... de ces gens comme nous en avons vu tout à l'heure, qui te croiraient bien malheureux si tu perdais ta place!

WALPOLE, *vivement*. Qui donc? que veux-tu dire?

NEUBOROUG. Rien! des discours en l'air!.. Une dame de cour, une petite comtesse... qui nous disait tout à l'heure, avec un air de satisfaction intérieure : Walpole n'a pas longtemps à rester au ministère...

WALPOLE, *souriant avec ironie*. Vraiment!.. depuis vingt ans qu'ils le prophétisent! Fasse le ciel que cette fois ils aient raison! Et cette dame qui est-elle?..

NEUBOROUG. Une personne sans importance... la lectrice de la reine, la comtesse de Sunderland...

WALPOLE. Sunderland!.. Tu appelleras cela sans importance!.. Tu ne sais donc pas que son père, et lord Carteret, et lord Bolingbroke, mon vieil antagoniste, ont juré de me renverser, et que, déjà plus d'une fois... Mais, après tout, que m'importe?

NEUBOROUG. C'est ce que je dis!

WALPOLE. Ce qui m'étonne, c'est l'espèce d'influence dont semble jouir depuis quelque temps la fille de lord Sunderland... D'où cela viendrait-il? Ce n'est pas de la reine... qui ne l'aime guère, et qui m'est dévouée. Est-ce que par hasard?.. Non, non, ce n'est pas possible!

NEUBOROUG. Qu'est-ce que c'est?

WALPOLE, *se promenant*. Pourquoi pas? Je le saurai!..

NEUBOROUG, *le suivant*. Mais qu'as-tu donc?

WALPOLE. Rien, mon ami!.. Mais vois si l'on peut jamais faire des projets!.. Je m'étais levé ce matin avec les idées les plus riantes. Cette journée que j'allais passer avec vous m'offrait une perspective délicieuse... Il me semblait qu'au milieu de mes ennuis c'était un jour de congé... Et voilà que la moindre contrariété, la moindre inquiétude me rend à moi-même et me poursuit jusque dans mon bonheur!

NEUBOROUG. Voilà justement ce qui te fait mal... Il faut chasser toutes ces idées-là... entends-tu bien?

WALPOLE, *toujours préoccupé*. Oui, mon ami...

NEUBOROUG. N'avoir avant et après les repas que des pensées agréables qui préparent ou facilitent la digestion.

WALPOLE, *avec impatience.* Bien, mon ami... (*A part.*) S'il était vrai! morbleu!

NEUBOROUG. Surtout... et je ne puis pas trop te le recommander, se mettre à table à des heures fixes et réglées! ne jamais faire attendre l'estomac, et il paraît qu'ici l'on attend beaucoup.

WALPOLE. Non, mon ami...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET *en livrée.*

LE VALET. Sa Grâce est servie!

WALPOLE. Tu vois bien!

NEUBOROUG. C'est heureux!

WALPOLE, *se retournant vers le valet qui lui présente des papiers.* Qu'est-ce que c'est?

LE VALET. Les journaux.

NEUBOROUG, *lui prenant le bras.* Nous les lirons à table!

WALPOLE, *prenant les journaux.* Tu as raison... (*En dépliant un.*) Je veux voir seulement si on a inséré mon discours d'hier... (*A Marguerite.*) Vous permettez, ma jolie demoiselle...

MARGUERITE. Comment donc, Milord.

WALPOLE, *tenant toujours Neuboroug sous le bras et dépliant le journal qu'il parcourt.* Ah! des injures! des épigrammes...

NEUBOROUG. Pourquoi les lire?

WALPOLE. Parce que cela m'amuse! Si tu savais combien nous attachons peu d'importance à tout cela!.. (*Lisant.*) « *Lord Walpole, le premier ministre, s'est rendu hier à pied* « *au parlement...* » (*S'arrêtant.*) C'est bien intéressant! « *On s'étonnait de ce que, malgré le froid, il était vêtu fort* « *légèrement, et n'avait même pas le manchon de martre zibe-* « *line qu'il porte ordinairement.* » (*Riant.*) Comme c'est piquant!.. ils ne savent que dire pour remplir leurs colonnes. (*Achevant de lire.*) « *Un manchon! répondit quelqu'un, à* « *quoi bon? il n'en a pas besoin... Il a toujours ses mains* « *dans nos poches!* » (*Riant d'un air forcé.*) Ah! ah! celui-là au moins est drôle!.. il est original!.. n'est-il pas vrai?.. Ah! ah!

MARGUERITE. Quoi! vous riez?

WALPOLE. J'en ai entendu bien d'autres! ce journal-là en dit souvent d'assez gaies... c'est un indépendant qui veut qu'on l'achète, mais il n'y réussira pas... (*Prenant un autre journal.*) car, avec moi, aussitôt lu... aussitôt oublié.

NEUBOROUG, *montrant la porte à gauche.* Alors, mon ami...

WALPOLE. Certainement... (*Lisant le journal.*) « *Ses mains* « *dans nos poches...* »

NEUBOROUG. Est-ce que tu y penses encore?

WALPOLE. Du tout... (*Avec colère.*) Ah! mon Dieu!

NEUBOROUG. Qu'est-ce donc?

WALPOLE. Mon dernier discours... tronqué... défiguré... je peux pardonner des épigrammes, des injures... mais des fautes d'impression... être trahi à ce point par son imprimeur!.. un imprimeur du roi!.. Je suis sûr qu'au fond du cœur il est de l'opposition... Je lui ôterai son brevet... il perdra son privilége.

NEUBOROUG. Mon ami!..

WALPOLE, *avec impatience.* Pardon!.. tu meurs de faim, et moi aussi; je me sens là des tiraillements d'estomac... Allons, Williams. (*A Marguerite, lui offrant la main.*) Allons, miss Marguerite, déjeunons.

NEUBOROUG, *marchant devant.* Ce n'est pas sans peine.

WALPOLE, *tout en donnant la main à Marguerite et se dirigeant vers la salle à manger, se dit à part :* « *Sa main dans nos poches!..* » Je saurai qui. (*Neuboroug est près de la porte de la salle à manger et veut faire passer Walpole devant lui.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.

L'HUISSIER, *annonçant à Walpole.* Le roi, Monseigneur.

WALPOLE, *qui est près d'entrer dans la salle à manger, quitte brusquement la main de Marguerite, et revient sur ses pas.* Le roi!.. A une pareille heure... que me veut-il?.. (*A Neuboroug.*) Pardon, mon ami, je suis obligé de recevoir le prince.

NEUBOROUG. Et ton appétit?

WALPOLE. Il attendra!..

NEUBOROUG, *avec colère.* Et l'on appelle cela exister!..

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE, GEORGE, L'HUISSIER, *qui reste au fond du théâtre.*

WALPOLE. Je n'espérais guère et de si bon matin l'honneur que me fait Votre Majesté.

GEORGE. Je pense, Milord, que je ne vous dérange pas?

WALPOLE. En aucune façon... J'étais là avec des amis... le docteur Neuboroug, mon ancien compagnon d'études...

GEORGE. Le docteur Neuboroug... homme de talent... que l'opposition vient d'envoyer à la chambre des communes!

NEUBOROUG, *s'inclinant, avec embarras.* Oui, sire... mais...

WALPOLE, *l'interrompant vivement.* Mais quelles que soient ses opinions, ce sont celles d'un homme d'honneur et de conscience... Je dirai plus : il est tel ouvrage que depuis longtemps l'Angleterre admire, tel ouvrage que l'on attribue à nos premiers écrivains ou à nos plus grands publicistes...

NEUBOROUG, *interrompant Walpole.* Robert, y penses-tu?

WALPOLE. Pardon, sire, je dois respecter le voile dont il veut s'environner à tous les yeux.

GEORGE. Pas aux miens, je l'espère... et vous me direz... Mais quelle est cette jolie personne?

WALPOLE. C'est sa fille, sire, miss Marguerite, qui pour la grâce et la beauté effacerait nos plus brillantes ladys.

GEORGE, *avec chaleur.* Vrai Dieu, Milord a raison! je ne connais qu'une seule personne qui pourrait lui disputer la palme!

WALPOLE, *avec intention.* La reine! sire!

GEORGE, *avec embarras et se reprenant vivement.* Oui... justement... c'est ce que je voulais dire... mais j'ai à vous parler, Walpole, à vous parler longuement.

NEUBOROUG, *avec un geste d'effroi.* Ah! le malheureux!

GEORGE. Passons dans votre cabinet... ou plutôt dans le parc, nous pourrons causer en nous promenant...

WALPOLE, *s'inclinant.* A vos ordres, sire.

GEORGE. L'air et l'exercice nous feront du bien.

NEUBOROUG, *à part.* De l'exercice à jeun!.. juste ciel!

GEORGE. Adieu, Messieurs!.. Adieu, miss Marguerite!..

WALPOLE, *à Neuboroug.* Mon ami, je suis à toi! je reviens à l'instant... Attends-moi. (*Ils sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, NEUBOROUG, LE DOMESTIQUE, *qui est resté près de la porte de la salle à manger.*

NEUBOROUG. L'attendre!.. pas un moment!.. pas une seconde!.. mon estomac n'est pas complaisant! il n'est pas courtisan!

MARGUERITE. Mais, mon père, y pensez-vous?

NEUBOROUG. Je ne te force pas... tu es la maîtresse!.. mais moi, je veux toujours provisoirement prendre un à-compte... (*Au domestique.*) N'est-ce pas de ce côté?

LE DOMESTIQUE. Oui, Monsieur, je vais vous conduire...

NEUBOROUG, *au domestique.* Je vous suis, mon cher ami... je vous suis aveuglément et sans hésiter! (*Il sort par la porte à gauche avec le domestique.*)

SCÈNE X.

MARGUERITE, *puis* HENRI.

MARGUERITE, *s'apprêtant à le suivre.* Mon pauvre père n'entend pas raillerie sur ce chapitre-là! (*Au moment où elle va entrer dans la salle à manger, elle aperçoit Henri qui entre par la porte du fond, et d'un air agité.*)

HENRI. Non, je n'en puis revenir encore!..

MARGUERITE, *allant à lui.* Lord Henri!.. Comme il est agité!.. Qu'avez-vous donc?

HENRI. Ce que j'ai! ah! jamais plus qu'aujourd'hui je n'ai eu besoin de votre présence et de votre amitié. Je suis souvent tourmenté, bien malheureux! Et quand je vous ai vue... je pars presque content, ou du moins consolé.

MARGUERITE. Consolé! vous avez donc des chagrins?

HENRI. Vous l'ai-je dit?

MARGUERITE. Eh oui, vraiment!.. Allons, confiance tout entière!.. Il me semble, à moi, que je vous dirais tout!

HENRI. Vous, Marguerite! quelle différence! vous n'avez pas de secrets.

MARGUERITE. Qu'en savez-vous?

HENRI. O ciel! vous seriez comme moi, vous aimeriez quelqu'un?

MARGUERITE. Peut-être bien!

HENRI. Mais vous, du moins, vous avez l'espoir d'être heureuse!..

MARGUERITE. Nullement, je vous jure! Mais moi, je ne demande pas à être aimée! j'aime toute seule et sans intérêt; on ne peut pas empêcher cela, n'est-ce pas?

HENRI. Oh! non, sans doute. Et votre confiance fait naître la mienne! Apprenez donc qu'il y a ici... dans ce moment, une personne que j'aime et qui me désespère!

MARGUERITE, *souriant.* Vraiment! contez-moi donc cela!..

HENRI. Il semble qu'elle prenne à tâche de bouleverser ma raison!.. C'est un mélange de douceur et de fierté, de froideur et de coquetterie...

MARGUERITE. Que dites-vous?

HENRI. Avant-hier enfin, au cercle du roi, je n'ai pas même pu obtenir d'elle la faveur d'un regard.

MARGUERITE, *portant la main à son cœur.* O mon Dieu!..

HENRI. Et tout à l'heure, à l'instant même et pour la première fois de sa vie, elle m'a presque dit qu'elle m'aimait... ou du moins, et malgré elle, son dépit, sa jalousie me l'ont laissé deviner!

MARGUERITE, *à part.* Ah! je me soutiens à peine!

HENRI. Et ce qu'il y a de plus étonnant... c'est que ce seul moment de bonheur que j'aie eu en ma vie, c'est à vous que je le dois, mon amie, c'est vous qui en êtes cause!

MARGUERITE. Moi!.. comment cela?

HENRI. Elle ne m'a parlé que de vous, des visites que je vous faisais chaque jour, des trois mois que j'ai passés dans la maison de votre père... Cette jeune fille est charmante, a-t-elle ajouté; vous l'aimez, Monsieur, vous l'aimez, avouez-le. Et moi, de me justifier et de lui attester que la seule amitié, que l'affection la plus tendre mais la plus pure, m'attachait à vous... Mais pardon! mon amitié est bien égoïste, elle ne vous entretient que de mes craintes ou de mes espérances... et les vôtres... et cet amour que vous m'avez presque avoué tout à l'heure?..

MARGUERITE. Ah!.. je vous en conjure!

HENRI. Votre confiance n'égale donc pas la mienne? vous ne me regardez plus comme un frère?

MARGUERITE. Un frère!.. si vraiment!.. toujours! mais pourquoi penser à un attachement sans espoir?..

HENRI. Que dites-vous?..

MARGUERITE. Que je suis plus malheureuse que vous... car moi il ne m'a jamais aimée, il en aime une autre.

HENRI. Ce n'est pas possible!.. vous qui rendriez un mari si heureux, vous en qui brillent tant de qualités...

MARGUERITE. Il ne les voit pas!

HENRI. Comment peut-il être assez aveugle... surtout s'il est reçu, s'il est admis chez votre père?.. Ah! mon Dieu, je sais qui!

MARGUERITE. C'est fait de moi!.. non, Monsieur... ne croyez pas...

HENRI. Votre cousin... ce jeune avocat... sir Thomas Kinston pour qui vous vouliez hier me solliciter...

MARGUERITE, *vivement.* Oui, Milord, oui, c'est lui-même!.. mais silence au moins... et que personne au monde... surtout lui... ne puisse jamais se douter... (*Pleurant.*) Je l'oublierai!.. je vous le promets... il n'en saura rien...

HENRI. Pauvre enfant! que ne puis-je sacrifier de mon bonheur pour ajouter au vôtre! (*Lui prenant la main.*) Ma bonne Marguerite, mon amie, ma sœur, si vous saviez quelle part je prends à vos peines! si vous saviez combien je vous aime...

MARGUERITE, *se dégageant de ses bras en sanglotant.* Assez!.. assez!.. (*A part.*) Ah! il me fera mourir!

HENRI. Mon oncle!..

SCÈNE XI.

MARGUERITE, HENRI, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant sans les voir.* C'est un enfer, et je n'y puis tenir!.. il faut que je sorte de la cour, de ce palais; c'est un séjour maudit où l'on ne peut vivre!

MARGUERITE, *à part.* Il a bien raison!

WALPOLE. Je n'y resterai pas un jour de plus!

HENRI. Eh! mon Dieu, Milord, qu'avez-vous donc?

WALPOLE. Ce que j'ai... ils veulent la guerre, maintenant!.. ils la veulent, et dès demain; à les en croire, il faudrait la déclarer à l'Espagne!

HENRI. Plût au ciel!..

WALPOLE. Et toi aussi!..

HENRI. Je parle en officier!..

WALPOLE. Et moi en ministre!.. Ils ne l'auront pas... Mais le roi était déjà de leur avis... tout étourdi par leurs clameurs... par leurs pétitions... Eh! par saint George! des pétitions, on sait comment elles se fabriquent... et s'il ne tient qu'à cela, s'il lui en faut, dès demain un million d'ho-

norables signatures réclameront en faveur de la paix... Cette paix, salut de l'Angleterre, que je maintiens depuis vingt ans... il faudrait la rompre pour de vaines prérogatives blessées... pour un pavillon amiral qu'on n'a pas salué!

HENRI. S'il était vrai cependant...

WALPOLE. Et c'est pour cela qu'il faudrait ruiner notre industrie, notre commerce, et se lancer dans une guerre dont on ne peut pas prévoir les suites?.. A mon âge... épuisé, fatigué, malade... comme je le suis... car jamais, je crois, je n'ai plus souffert qu'aujourd'hui...

HENRI. Mon pauvre oncle!..

WALPOLE. Et Neuboroug... Neuboroug qui n'est pas là... j'ai la fièvre... j'ai la poitrine en feu...

HENRI. Calmez-vous, de grâce!.. prenez quelque repos.

WALPOLE. Du repos...est-ce que je le peux?.. Ils ne veulent pas de ma démission! ils ne seront satisfaits que quand ils m'auront tué, que quand je serai mort comme un esclave, comme un condamné, au banc où ils m'ont attaché!

—

SCÈNE XII.

MARGUERITE, HENRI, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, *accourant*. Ah! mon ami...

WALPOLE. Qu'as-tu donc?

NEUBOROUG. Laisse-moi reprendre mes idées, et surtout reprendre haleine! Au moment où je sortais de ta salle à manger par la porte qui donne sur le parc, je me trouve face à face avec Sa Majesté qui me dit : « Monsieur Neuboroug, je serais enchanté de vous parler; » et sans que j'aie eu le temps de me reconnaître, il me prend le bras, et nous voilà avec ce bon roi, nous promenant bras dessus, bras dessous... sans façons, sans cérémonie, tout à fait à notre aise... excepté que j'étais un peu troublé, parce qu'un roi qui vous donne le bras... cela fait toujours...

MARGUERITE. Quoi donc?

NEUBOROUG, *à Marguerite*. Cela fait, mon enfant, que c'est très-honorable. Il est fâcheux seulement qu'il n'y eût là personne... parce que mes confrères, qui sont souvent si fiers et si importants, auraient vu que pour la première fois que je viens à la cour... (*A Walpole.*) Enfin, et pour revenir à toi, le roi m'a d'abord parlé de mon élection; et quand il a su que mon intention était de refuser... — Je ne le veux pas, s'est-il écrié, je ne le veux pas! Il nous faut à la Chambre des gens de talent, et surtout d'honnêtes gens... A ce double titre... vous resterez... je l'exige... pour moi et pour vous... car un ami de Walpole peut arriver à tout, peut tout obtenir de moi. A ce mot, il m'est arrivé une inspiration, une idée d'en haut!.. celle de m'immoler pour toi... Eh bien! sire, lui ai-je dit, vous le voulez... j'accepte... mais en revanche, j'implore une faveur de Votre Majesté. — Laquelle? parlez! — Et alors, soit que l'amitié m'inspirât, soit déjà que je me crusse à la tribune, j'ai été content de moi, j'ai été éloquent... je lui ai peint avec chaleur mes craintes, mes inquiétudes sur l'état de ta santé... je l'ai vu ému... entraîné, et je me suis écrié : Puisque vous l'aimez ce fidèle serviteur, vous ne voudrez pas l'immoler; vous ne voudrez pas sa mort; je vous réponds, moi, médecin, qu'il y va de sa vie!.. Oui, mon ami, je l'ai dit, il y va de sa vie, s'il ne quitte pas les affaires, si vous n'acceptez pas la démission qu'il vous a offerte depuis si longtemps!

WALPOLE, *avec anxiété*. Eh bien!.. eh bien!.. le roi a refusé?

NEUBOROUG, *avec enthousiasme*. Du tout!.. il consent...

WALPOLE, *stupéfait*. Que dis-tu?..

NEUBOROUG, *tirant un papier de sa poche*. Tiens! lis!.. écrit de sa main royale!

WALPOLE, *prenant le papier avec émotion. Lisant.* « Vous « le voulez, vos amis le veulent, il y va, dit-on, de votre « santé et de votre existence, j'accepte à regret la démis- « sion que vous m'offrez. »

NEUBOROUG ET HENRI. Quel bonheur!

WALPOLE, *continuant de lire.* « Je n'y mets qu'une condi- « tion, c'est qu'avant de vous retirer, vous me désignerez « vous-même votre successeur et formerez le nouveau mi- « nistère qui doit vous succéder. » Ah! je ne sais ce que j'éprouve.

HENRI. Le saisissement...

NEUBOROUG. La surprise...

WALPOLE. Oui, la joie... une joie imprévue... Me voilà donc libre... me voilà heureux!.. cela produit un singulier effet...

NEUBOROUG. Quand on n'en a pas l'habitude... et j'ai eu tort de t'annoncer ainsi sans ménagements... sans préparations... que veux-tu, j'étais si enchanté!.. mais ce ne sera rien... mon ami, ce ne sera rien!.. la joie n'a jamais fait de mal... et j'espère que tu es content... que tu me remercies...

WALPOLE. Oui, mon ami... oui, certainement... mais tu es sûr que le roi ne m'en voudra pas?..

NEUBOROUG. En aucune façon... puisqu'il te charge de nommer ton successeur et de former toi-même le nouveau ministère.

WALPOLE. C'est vrai!

NEUBOROUG. Nous pouvons maintenant nous renfermer dans ta résidence de Strawberry-Hill, rêver sous ses beaux ombrages, au bord de ses eaux jaillissantes... Nous pouvons partir sur-le-champ...

WALPOLE. Pas aujourd'hui! il y a conseil...

NEUBOROUG. Tu n'y as plus que faire... tu n'as plus de conseil, plus d'ennui.

WALPOLE. Ah! oui, c'est vrai!.. Henri, tu diras alors à l'envoyé de Hanovre, à qui je n'avais pu donner audience, que je suis prêt à le recevoir... je l'attendrai.

NEUBOROUG. Mais ça ne te regarde plus... tu n'as plus besoin de t'inquiéter de cela... ta matinée est libre...

WALPOLE. C'est vrai! tu as raison!.. Alors, qu'est-ce que je vais faire?..

NEUBOROUG. Déjeuner d'abord... c'est l'essentiel.

WALPOLE. Ah! c'est que je n'ai plus faim! (*Un domestique entre et remet une lettre à Henri.*)

NEUBOROUG. Voilà... ce que c'est que d'attendre trop longtemps. (*Au domestique qui vient de remettre la lettre à Henri.*) Faites servir votre maître! (*A Walpole, qui fait un geste d'impatience.*) Oui, mon ami, quand tu devrais te forcer un peu...

HENRI, *qui a décacheté la lettre, bas, à Marguerite.* C'est d'elle! (*Lisant.*) « D'importants événements se préparent; il « faut que je vous voie aujourd'hui, à trois heures, dans la « grande galerie. » (*Avec joie.*) Un rendez-vous!

MARGUERITE, *à part.* O ciel!

WALPOLE, *vivement.* Qu'est-ce que c'est? une lettre? c'est du roi!

HENRI. Non, mon oncle...

NEUBOROUG, *entraînant Walpole.* Du roi ou d'un autre, qu'importe?.. Au diable maintenant les affaires sérieuses... il ne faut plus penser qu'au plaisir et à la joie; (*A Marguerite qui essuie une larme.*) n'est-ce pas, ma fille?..

HENRI, *à Marguerite.* Ah! j'ai maintenant de l'espoir.

MARGUERITE, *à part.* Et moi je n'en ai plus. (*Walpole, Neuboroug et Marguerite sortent par la porte à gauche, et Henri par la porte du fond.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

WALPOLE, *entre en lisant avec agitation des lettres qu'il tient à la main; puis il s'assied sur le fauteuil à droite.* NEUBOROUG, *entrant par le fond.*

NEUBOROUG, *l'apercevant.* C'est lui! (*S'approchant de Walpole sans que celui-ci sorte de sa rêverie, et lui frappant sur l'épaule.*) Robert!..

WALPOLE, *levant la tête.* Qu'est-ce donc?.. Ah!.. c'est toi!..

NEUBOROUG. A la bonne heure, au moins! te voilà dans un bon fauteuil, à te reposer et à ne rien faire! Tu commences enfin à jouir de toi-même! à être tranquille!

WALPOLE, *avec impatience.* Oui, mon ami!..

NEUBOROUG. Aussi je suis fâché de te rappeler aux affaires... mais ce sera pour la dernière fois... Le roi t'attendra vers deux heures dans son cabinet!

WALPOLE. Le roi!.. tu l'as vu?

NEUBOROUG. A l'instant!

WALPOLE. Tu ne le quittes donc plus?

NEUBOROUG. Dans ton intérêt!.. Il voulait savoir de tes nouvelles!.. et il m'a reçu!.. j'en suis encore tout ému!.. Il m'a parlé de ma position actuelle, de mon avenir, de ma fille... Il m'a répété : Un ami de Walpole peut arriver à tout... Enfin, de ces phrases qui signifient : Demandez-moi quelque chose... Mais tu sens bien... que moi... D'ailleurs, qu'est-ce que je lui aurais demandé?.. je n'en sais rien... Aussi je ne lui ai parlé que de toi, de la joie avec laquelle tu avais reçu sa lettre, de ta reconnaissance, et enfin de ta santé qui est déjà meilleure!

WALPOLE, *qui l'a écouté avec impatience.* Eh! morbleu!.. de quoi te mêles-tu? tu as eu tort... (*Il se lève.*)

NEUBOROUG. Moi!.. et pourquoi?..

WALPOLE. Parce que je souffre,.. parce que je me porte très-mal...

NEUBOROUG, *lui prenant le pouls.* C'est vrai!.. Il y a toujours là des symptômes d'irritation et de fièvre nerveuse... Cela m'étonne.

WALPOLE. Et le moyen qu'il en soit autrement... au milieu des tracas, des allées et venues, des intrigues qui m'assaillent de tous côtés!.. Déjà, et je ne sais comment, car c'était un secret entre nous, le bruit de ma démission s'est répandu... (*Montrant les lettres qu'il tient.*) et c'est à qui, amis ou ennemis, viendra me demander ma protection pour obtenir de moi vivant un lambeau de mon héritage.

NEUBOROUG. Que t'importe?..

WALPOLE. Ce qu'il m'importe?.. Encore faut-il avoir sa tête... son jugement... pour ne pas se laisser influencer dans son choix.. car déjà le comte de Sunderland croit triompher... Tu vois bien que sa fille avait raison ce matin... Il y a entre elle et tel grand personnage des intelligences dont j'ai acquis la preuve, et l'on ne m'ôtera pas de l'idée qu'elle croit m'avoir renversé!

NEUBOROUG, *riant.* Y penses-tu?.. celui qui t'a renversé, c'est moi... c'est ton ami... tout le monde le sait... c'est la volonté de ton médecin... ou plutôt la tienne. (*Lui prenant la main.*) Et tu as bien fait... je te l'atteste... Aussi, comme je te l'ai dit, le roi t'attend dans son cabinet pour causer de ton successeur et avoir là-dessus tes idées...

WALPOLE. Des idées... des idées... crois-tu que j'en aie? il faut le temps...

NEUBOROUG. Le pays cependant ne peut pas marcher comme ça sans ministres; il n'aurait qu'à s'y habituer, vois ce que cela deviendrait!..

WALPOLE. Je le sais bien... mais, obligé de combiner à la hâte, de recomposer ce ministère, de nommer, pour contenter le roi, sept ou huit personnes qui lui plaisent... crois-tu que ce soit facile... et où les trouver?

NEUBOROUG. Bah!.. en cherchant bien!

WALPOLE, *avec impatience.* J'ai beau chercher, je ne vois pas qui pourrait se charger d'un fardeau pareil!

NEUBOROUG. Il y aura des gens qui se dévoueront.

WALPOLE, *avec impatience.* Et lesquels?.. Est-ce toi?

NEUBOROUG, *se récriant.* Moi!.. y penses-tu? Moi te remplacer et être premier ministre! est-ce que c'est possible?.. Par exemple, je ne dis pas... s'il y avait quelque emploi modeste, quelque place obscure... dans les premiers rangs... je pourrais aussi bien que tout autre...

WALPOLE. Toi, Williams! te lancer dans l'administration! toi, un médecin!

NEUBOROUG. D'abord, je ne suis pas médecin... je suis député! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'occupe des affaires publiques... Tout le monde s'en occupe en Angleterre, et j'ai fait mes preuves!

WALPOLE. Par tes écrits... sans contredit! mais n'ayant encore exercé aucun emploi...

NEUBOROUG. Raison de plus! pas d'antécédents, pas de système arrêté, ça peut aller à tout ce qu'on voudra! Après cela, je ne suis pas exigeant, je ne tiens pas à briller; au contraire! Il y a, pour commencer, de petits ministères sans conséquence que tout le monde peut occuper et qui ne vous obligent à rien... qu'à résidence! voilà ce qu'il me faut, ou même moins encore!..

WALPOLE. Mais tes forces, ta santé...

NEUBOROUG. Je me porte bien, et puis, en cas de danger.. je saurais mieux que personne les moyens de...

WALPOLE. Sans contredit... mais ton repos, mon ami, ta tranquillité...

NEUBOROUG. On se sacrifie... pendant quelques années... c'est trois ou quatre ans de courage..... et puis, quand on a fait ses affaires, on prend sa retraite... une bonne retraite..... quelque place inamovible où l'on soit tranquille...

WALPOLE, *d'un air railleur.* A merveille! des places, des titres... toi qui hier encore...

NEUBOROUG. Mon Dieu!.. je devine ce que tu vas me dire!.. ce serait bon, si j'étais ambitieux... mais je ne le suis pas!.. je ne m'échauffe pas... je ne me monte pas la tête, je ne tiens pas aux titres... aux dignités... je les méprise autant que toi... aussi, mon ami, ce que j'en fais n'est pas pour moi, c'est pour ma fille, c'est pour son établissement... parce que la fille d'un homme en place, cela se marie toujours... Après cela, je te le jure bien... je m'en vais... je me retire... dans la terre de mon gendre... ou je reviens à mes malades,.. qui auront profité de mon absence pour vieillir. Ceux-là du moins béniront mon administration, et je tâcherai qu'ils ne soient pas les seuls... Voilà mes plans, mes projets, et maintenant qu'as-tu à répondre?

WALPOLE. Rien, mon ami... je parlerai de cela à Sa Majesté qui ne demandera pas mieux! On pourra te placer parmi les lords de la trésorerie ou de l'amirauté, ou dans les conseillers du roi!

NEUBOROUG, *prêt à partir.* Tout ce qui te plaira... mais du silence! que cela reste entre nous! (*Revenant.*) Par exemple, tu pourrais peut-être, et comme une indiscrétion qui viendrait de toi, laisser deviner au roi que je suis l'auteur des *Lettres irlandaises.*

WALPOLE. Et l'anonyme que tu voulais garder, et ta modestie...

NEUBOROUG. Je n'en ai plus besoin, puisque je vais être en place... du reste, ce que je te dis là...

WALPOLE. Sois tranquille!.. mais laisse-moi, car je n'ai encore rien d'arrêté, et si le roi m'attend...

NEUBOROUG. Oui, mon ami, je te laisse et je compte sur toi.

WALPOLE. Et tu fais bien! (*Neuboroug sort.*)

—

SCÈNE II.

WALPOLE, *seul.* Et lui aussi... lui aussi... ambitieux comme les autres! ils le sont tous! et je ne les comprends pas... c'est donc un vertige... un délire, une fièvre qui les saisit. Celui-là du moins ne s'aveugle pas, il se rend justice, il comprend qu'il ne peut me succéder... mais les autres... quel spectacle!.. quel tableau! Ce portefeuille qui n'est pas encore échappé de ma main, ils se le disputent déjà! Ah! cela me fait mal!.. c'est hideux à voir et j'en rougis pour l'espèce humaine... Cependant le roi l'exige et veut que je lui désigne mon successeur!.. il faut se prononcer!.. il faut que ce soit moi-même qui le porte au pouvoir, qui lui serve de marchepied!... Qui choisir, mon Dieu?.. le comte de Sunderland?... c'est celui-là que le roi désirerait... et moi aussi... car il est incapable, et à coup sûr il ne me ferait pas oublier... mais à cause de sa fille qui voulait me renverser... jamais!.. jamais!.. on croirait qu'elle a réussi! Bolingbroke... mon ancien antagoniste, homme de tête et de talent?.. mais il reviendrait avec un système opposé au mien, et détruirait ce que j'ai fait. Stanhope, qui est maintenant pour moi, qui est de mon parti?.. mais il profiterait de mes idées... il recueillerait ce que j'ai semé... et sans se donner de peine... il irait plus loin peut-être... Qui donc choisir?.. lord Carteret?.. un brouillon qui ne veut que la guerre... lord North? qui n'entend rien au commerce... (*S'arrêtant.*) Eh mais!.. (*Souriant.*) ce Neuboroug, qui me parlait tout à l'heure et qui, porté par l'opposition, pourrait donner lieu à une combinaison nouvelle... un honnête homme d'ailleurs... et qui ne serait pas dangereux... un homme de talent, un publiciste distingué, l'auteur des *Lettres irlandaises*. Oui... mais autre chose est de tenir la plume ou le gouvernail; autre chose est d'écrire ou d'agir! Neuboroug n'a ni l'habitude ni l'expérience des affaires... et puis le plus terrible, c'est que ni lui ni les autres n'ont le tact, l'instinct, le coup d'œil nécessaires!.. aucun d'eux n'a... ce qui ne se donne pas, ce qui est indispensable... ce que j'ai en un mot... et parmi tout ce monde-là, je ne vois encore que moi! mais moi... c'est fini... je m'en vais... je me retire! (*Il va s'asseoir sur le fauteuil à droite, près de la table.*)

—

SCÈNE III.

WALPOLE, LORD HENRI.

HENRI, *à part.* A trois heures... dans la grande galerie... c'est ici!

WALPOLE, *l'apercevant.* Ah! te voilà!

HENRI. Ciel! mon oncle!

WALPOLE. Viens, mon ami, viens à mon aide, viens me conseiller!..

HENRI. Qu'y a-t-il donc? qui vous tourmente encore?

WALPOLE. Cette obligation que m'a imposée le roi de lui désigner mon successeur. Je suis là... je cherche... je ne sais que résoudre! moi d'abord je les prendrais tous... mais encore faut-il répondre à la confiance du roi, et laisser le pouvoir en des mains qui en soient dignes.

HENRI. Il y a, grâce au ciel, dans notre pays tant de gens de mérite!

WALPOLE, *avec ironie.* Tu crois cela!.. dis-moi donc lesquels?

HENRI, *regardant autour de lui avec inquiétude.* Vous les connaissez mieux que moi!.. mais, à parler franchement, un tel choix entraîne après lui une responsabilité dont à votre place je craindrais les chances.

WALPOLE. Voilà justement ce qui m'inquiète... me tourmente...

HENRI. Eh bien! alors, pourquoi accepter? refusez un pareil honneur, et que le souverain s'adresse...

WALPOLE. A qui?

HENRI. Au pays lui-même! il connaît mieux que personne ses véritables intérêts; et le ministre qu'il lui faut, qui lui convient, il le désignera par ses votes. Laissez-le faire et ne vous en inquiétez pas plus que moi!

WALPOLE, *se levant.* Quoi! vraiment, cela ne te tourmente point?

HENRI. En aucune façon.

WALPOLE, *lentement, et s'appuyant sur son épaule.* Comment... ce pouvoir qui est en mes mains et dont je peux disposer... cela ne te donne pas à rêver... cela ne fait pas naître en toi quelque idée... quelque espérance?..

HENRI. Aucune!.. je ne désire rien, vous le savez... (*Regardant toujours.*) ou du moins mes vœux ne sont pas là!

WALPOLE. Mais enfin... tu es mon ami, mon neveu... presque mon fils... et cette puissance souveraine... cette place si brillante que tout le monde envie... si je te l'offrais!..

HENRI. Je la refuserais!

WALPOLE, *après un instant de silence.* Voilà l'homme qu'il nous faut! honneur... esprit, talents, tout chez lui se trouve réuni!.. et puis enfin un autre moi-même!.. et je ne sais pas comment j'hésitais, comment j'allais chercher ailleurs un mérite que j'ai là, chez moi... dans ma famille.

HENRI. Je vous remercie, mon oncle.. et qu'une telle pensée vous soit seulement venue... c'est plus qu'il n'en faut pour me rendre fier toute ma vie... mais je vous l'ai dit... je ne puis accepter...

WALPOLE. Et pour quelles raisons?

HENRI, *de même, et avec impatience.* Ni mon caractère ni mes goûts ne me le permettent!.. je ne pourrais jamais supporter ce fardeau des affaires, trop pesant pour ma jeunesse et mon inexpérience.

WALPOLE, *avec joie.* Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal à cela... ne suis-je pas là? tu n'auras rien à faire... je t'aiderai... je continuerai... sous ton nom.

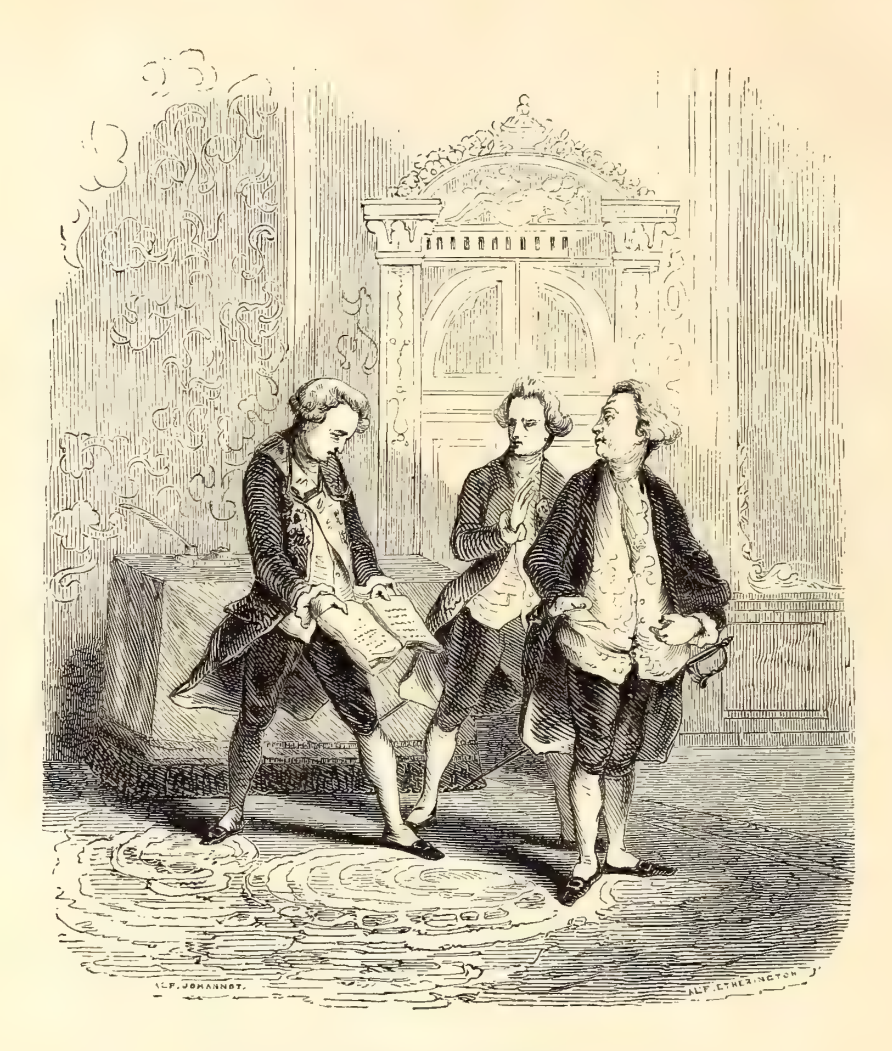
HENRI. C'est me combler de vos bontés... mais...

WALPOLE. Tu feras ce que tu voudras... ce n'est plus moi, c'est le roi qui se chargera de vaincre tes scrupules... il me demande un successeur... je cours lui désigner le plus capable, le plus digne, celui que j'aime... que je préfère à tous.

HENRI. Mais, mon oncle... (*Apercevant Cécile.*) Dieu! c'est elle!..

WALPOLE. La comtesse de Sunderland!.. elle vient à propos; tu peux lui annoncer cette nouvelle, je serai enchanté que madame soit la première à l'apprendre!. Adieu, je passe chez le roi qui m'attend. (*Il salue Cécile, et sort en serrant la main de Henri.*)

—



George. Si vraiment!.. O ciel!.. qu'ai-je vu? — Acte 4, scène 8.

SCÈNE IV.

CÉCILE, HENRI.

henri. Il s'éloigne!.. je tremblais que votre arrivée ne lui donnât quelques soupçons... auxquels, par bonheur, il n'a pas en ce moment le loisir de s'arrêter.

cécile. En effet... quelque grand projet l'occupe, et cette nouvelle qu'il vous chargeait tout haut de m'apprendre... cache à coup sûr quelque mystère qu'il veut que j'ignore...

henri. Aucun!.. il n'y a point de secret... moi, d'ailleurs, en aurais-je pour vous?.. Sa santé l'oblige à donner sa démission... à quitter le ministère...

cécile. Je le sais!..

henri. Et il voulait m'y nommer à sa place.

cécile. Est-il possible!.. vous, Henri, vous premier ministre... Eh bien! c'est ce que je voulais faire!

henri. Dites-vous vrai?

cécile. Je voulais vous voir pour m'entendre avec vous, pour vous faire part de mes projets, de mes espérances, pour assurer enfin un triomphe où je voyais tant d'obstacles... et que j'étais loin de croire si facile.

henri. Et moi je ne puis en revenir encore!.. vous aviez tant d'ambition pour moi... qui en ai si peu?..

cécile. Que dites-vous?..

henri. Que je ne veux pas d'un pareil titre... je l'ai déjà refusé!.. je le refuserais encore, quand le roi lui-même me presserait de l'accepter!..

cécile. Mais vous n'y pensez pas!..

henri. Et pourquoi donc? Vous savez les vœux que je forme! vous savez de qui dépend mon bonheur... et si je suis venu ici ému et tremblant... si en vous attendant à ce rendez-vous mon cœur battait avec tant de violence, croyez-vous que ce fût dans la crainte de ne pas obtenir un vain titre... une place, des honneurs!.. Ah! je tremblais de perdre un trésor bien plus cher, car je savais que j'allais vous voir pour la dernière fois peut-être!..

cécile. Et comment cela?

henri. Il faut que mon sort se décide! il faut que vous parliez... fût-ce pour m'ôter tout espoir... et vous aurez cette franchise... Un amour comme le mien est trop vrai... trop sincère, pour ne pas désarmer la coquetterie la plus cruelle, et je vous aime tant, Cécile, que je mérite au moins l'honneur d'un refus.



NECBO OUG Moi!.. c'e t fini! — Acte 5, scène 5.

CÉCILE. Quoi! vous pourriez penser...

HENRI. Je vous ai dit: Je vous aime!.. et sans répondre à mon amour, mais aussi sans le repousser, je vous ai vue tremblante... agitée... comme en ce moment... Eh bien! répondez: Voulez-vous être à moi?.. J'irai demander votre main à votre père... à la reine... au roi lui même...

CÉCILE, *effrayée*. Ah! gardez-vous-en bien!..

HENRI. Vous me le défendez, et pourquoi? je veux le savoir! craignez-vous que le sang de Churchill ne puisse s'allier au nôtre?.. Craignez-vous que votre aïeule, que le comte de Sunderland son gendre, ne s'offensent de ma demande?

CÉCILE. Non, Milord!.. Ils s'en tiendraient honorés... ce n'est pas d'eux que viendrait le refus.

HENRI. Et de qui donc? parlez, de grâce!

CÉCILE. Eh bien!.. eh bien!.. de moi!.. de moi seule!

HENRI. Ah! voilà donc la vérité!.. c'est que vous ne m'aimez pas... c'est que vous ne m'avez jamais aimé!.. c'est que vous vous faisiez un jeu de mes tourments! et vous osez en convenir... et voilà donc, en vous quittant pour jamais, l'idée qu'il me faut emporter de vous... de vous que j'aimais tant, et qu'à présent...

CÉCILE. Ah! n'achevez pas! Milord, n'achevez pas de m'accabler... vous ne savez pas... vous ne saurez jamais à quel point je suis malheureuse!.. Accusez-moi de ruse, de coquetterie, ne me revoyez plus... vous aurez raison... j'ai mérité vos reproches... non pas tous, cependant... car cette femme que vous traitez en ennemie, que vous accusez de fausseté, vous cachait ses desseins... il est vrai... mais ses desseins les plus secrets n'avaient pour but que votre gloire et votre fortune. Persuadée, et je m'abusais, je le vois, que l'ambition de Walpole cherchait à vous éloigner du pouvoir, tous mes soins, à moi, tendaient à vous en rapprocher, et le crédit de mon père, la faveur des miens, celle dont je jouissais auprès de la reine, tout devait vous servir et vous porter à ce rang suprême que je rêvais pour vous... c'était mon ambition à moi... et je me disais : Quand il sera au faîte des honneurs... quand rien ne manquera à sa gloire et à sa puissance, alors seulement il saura que j'y ai contribué... que j'en fus la cause première... que j'ai pu renoncer à lui, mais non à son bonheur... et peut-être donnera-t-il une larme à mon souvenir... en se disant : Elle m'aimait tant!..

HENRI. Vous m'aimez!.. vous!

CÉCILE, *avec douleur*. Ah!.. il en doute encore!..

HENRI. Pourquoi alors refuser l'offre de ma main?..

CÉCILE. Moi, votre femme!.. savez-vous, Henri, qu'un tel sort comblerait tous mes vœux?.. On doit être si heureuse et si fière de porter le nom de celui qu'on aime, de dire : Sa gloire est la mienne et ses succès sont les miens! et pour refuser un tel bonheur quand il vous est offert, ne faut-il pas bien de la force d'âme.. ne faut-il pas là .. (*Montrant son cœur.*) bien du courage... (*Avec égarement.*) ou plutôt bien de l'amour!

HENRI. O ciel!.. achevez!..

CÉCILE. Eh bien! oui... mon trouble... mon émotion... tout doit vous dire en ce moment qu'il est un secret... que je dois taire... que je ne puis révéler sans vous perdre... et maintenant... voudrez-vous encore l'exiger?

HENRI. Non... je ne demande plus rien! je crois en vous, je crois en votre tendresse...

CÉCILE. Eh bien! s'il est vrai... j'en veux une preuve, une seule!

HENRI. Parlez! et je jure d'obéir à l'instant!

CÉCILE. Eh bien! acceptez le pouvoir qu'on vous offre!.. Votre mérite, vos talents vous appellent au premier rang! montez-y, remplissez votre destinée... prouvez qu'un tel fardeau n'est pas au-dessus de vos forces... et que, vous voyant plus grand encore que votre fortune, l'Angleterre un jour vous honore et vous admire... Voilà, Henri, la seule preuve d'amour que j'exige de vous!

HENRI. Et comment résister à cette voix qui m'élève au-dessus de moi-même?..

CÉCILE. C'est bien... c'est bien... vous acceptez! c'est tout ce que je demandais, et quel que soit maintenant mon sort... adieu!.. adieu!.. qu'on ne nous surprenne pas ensemble... A vous... à vous... désormais, et ce soir, au cercle de la reine! (*Elle sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE V.

HENRI, *seul.* A vous!.. à vous désormais!.. Ah! je ne puis le croire encore!.. tout ce que je viens d'entendre a laissé en mon âme un trouble... une émotion qui me laissent à peine l'usage de mes sens... et de ma raison... Elle m'aime! . elle est à moi... c'est là tout ce que je sais... c'est là tout ce que mon cœur me rappelle... (*Avec regret.*) Mon oncle... et le roi... quel malheur! j'avais tant besoin de rester seul avec elle et avec son souvenir...

—

SCÈNE VI.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE. Oui, sire, je vous ai expliqué les motifs d'un tel choix, et puisque Votre Majesté les approuve, voici mon neveu que je vous présente! un loyal gentilhomme tout dévoué à la personne du roi et au service du pays!..

HENRI. Sire!..

WALPOLE. J'ai fait part de tes craintes, de tes hésitations... à Sa Majesté, qui, grâce au ciel, n'en a tenu compte...

HENRI. J'ai dû, avec raison, me défier de moi-même et de mes forces... mais dès que Votre Majesté l'exige, je sais quel est mon devoir...

WALPOLE, *avec joie.* Il accepte!..

GEORGE. A la bonne heure!..

WALPOLE, *avec moins de joie.* Il accepte!.. il est bien jeune encore... il a peu d'expérience... mais je serai là.

HENRI. J'y compte bien!

GEORGE. Pourquoi d'ailleurs exclure les jeunes gens des affaires? c'est un tort selon moi!.. Ils ont cette chaleur d'imagination qui enfante les idées grandes et généreuses; ils ont l'ardeur qui entreprend, l'activité qui exécute; et les défauts même qu'on leur reproche, cette loyauté, cette franchise dont s'effraient les vieux diplomates, me semblent à moi des qualités! Le moyen d'être adroit maintenant, est peut-être de dire la vérité.

WALPOLE. C'est juste! on ne la croirait pas! et sous ce rapport, mon neveu est d'une adresse à déjouer toutes les chancelleries d'Europe... Heureusement je serai là... pour le rappeler de temps en temps aux bons et anciens usages...

GEORGE. Vous le mettrez au fait de nos relations avec les puissances...

WALPOLE. Oui, sire... ce qui demandera quelque temps... mais d'ici là, cela me regarde.

GEORGE. Il faudra qu'il connaisse notre situation intérieure... les ordres à donner en Écosse.

WALPOLE. Oui, sire... que cela ne l'inquiète pas... je m'en charge.

GEORGE. Quant aux derniers changements dans l'administration...

WALPOLE. Qu'il soit tranquille... c'est mon affaire...

GEORGE. Et pour les autres membres du conseil qu'il nous reste à nommer...

WALPOLE. Je l'ai déjà fait... c'est comme s'il gouvernait déjà... et dès aujourd'hui, il peut entrer en fonctions... Je cours chercher le portefeuille qu'il doit tenir de Votre Majesté... tout le travail y est préparé, disposé... Ce sera toujours ainsi... et demain, quand il sera au pouvoir, il n'aura plus qu'à donner...

GEORGE. Quoi donc?

WALPOLE. Sa signature!.. Je reviens à l'instant retrouver Sa Majesté (*Saluant Henri.*) et Son Excellence! (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

HENRI, GEORGE.

GEORGE. Voilà votre oncle libre enfin, et bien heureux, à ce que je vois.

HENRI, *qui pendant toute la fin de la scène précédente est resté plongé dans ses réflexions.* Pardon, sire, Votre Majesté a daigné m'adresser la parole...

GEORGE, *souriant.* Je vois que mon nouveau ministre est sujet aux distractions... il n'y a pas de mal... cela passe souvent, dans les affaires, pour de la gravité ou de la profondeur... Je disais que Walpole est enchanté de vous... car il craignait d'abord un refus... il me l'avait formellement annoncé!

HENRI. C'est vrai, sire, j'y étais décidé, je me l'étais bien promis!

GEORGE. Quoi! sincèrement vous aviez l'intention de résister aux désirs de votre oncle... aux volontés de votre roi... Ce projet se rattachait-il à des considérations d'État?

HENRI. Non, sire!..

GEORGE. A quelque système que depuis vous avez abandonné?

HENRI. Non, sire... et je demanderai à Votre Majesté la permission de ne pas lui faire connaître les motifs qui m'ont déterminé!

GEORGE. Et pourquoi donc?

HENRI. Ils lui paraîtraient peut-être peu dignes de la gravité qu'elle a droit d'attendre de son ministre.

GEORGE. Eh! mon Dieu, détrompez-vous! la gravité m'ennuie à périr, et je suis trop heureux d'y faire trêve; ainsi donc... parlez sans crainte.

HENRI. Eh bien! sire, j'en conviens, je voulais d'abord refuser... mais une personne qui a tout pouvoir sur moi a éveillé dans mon cœur des sentiments d'ambition et de gloire qui ont triomphé de mes craintes et m'ont décidé à accepter.

GEORGE, *souriant.* De l'air dont vous dites cela... je parie que cette personne-là est une femme!..

HENRI. C'est vrai!

GEORGE, *souriant.* Je l'avais deviné. Vous comprenez qu'avec votre oncle, je ne pouvais parler que d'affaires d'État; la sévérité de son âge et de son caractère... Et puis, c'est le champion de la reine... son défenseur! il lui est tout dévoué... et moi aussi! car je l'aime et la respecte avant tout; mais à la moindre confidence il se serait cru, en sujet fidèle, obligé à des sermons, à des remontrances... c'est gênant... c'est ennuyeux... tandis qu'entre nous... (*Souriant.*)

HENRI, *avec respect et étonnement.* Qui, moi, sire?..

GEORGE, *avec bonté.* Croyez-vous donc qu'un roi ne puisse jamais descendre des hauteurs de la politique ou de l'étiquette?.. Croyez-vous donc que souvent, au fond du cœur, il ne désire pas un ami à qui il puisse confier ses peines?..

HENRI. Que dites-vous?

GEORGE, *soupirant.* Que moi aussi... mon cher Henri, j'aurais peut-être là (*Montrant son cœur.*) plus d'un chagrin..... (*Avec bonté.*) Mais il s'agit de vous! je vois que vous aimez... que vous êtes amoureux...

HENRI. A en perdre la tête.

GEORGE, *gaiement.* Je conçois cela... et vous êtes heureux?..

HENRI. Hélas! non!.. elle m'aime... elle me le dit... et elle refuse ma main.

GEORGE, *de même.* Ce n'est pas possible.

HENRI. Elle refuse d'être à moi!

GEORGE, *avec abandon.* Eh bien! moi, c'est tout le contraire...

HENRI. En vérité!..

GEORGE, *vivement.* C'est comme je vous le dis!.. Et voyez donc désormais quelle existence, quel bonheur sera le nôtre... Nous nous délasserons des affaires publiques en parlant de nos chagrins... ce sera délicieux... Moi qui redoutais l'heure du conseil, je la verrai arriver maintenant avec plaisir.

HENRI. Et moi qui tremblais d'être ministre!..

GEORGE. Vous voyez bien que ce n'est rien!.. le tout est de s'entendre... (*Lui prenant la main.*) et nous nous entendons déjà... nous nous comprenons à merveille... (*A demi-voix.*) Dites-moi, Henri...

HENRI. C'est mon oncle!..

GEORGE, *à part.* Quel ennui!.. (*Bas, à Henri.*) Silence devant lui!

—

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

WALPOLE, *tenant un portefeuille qu'il pose sur la table et en tirant un papier.* Voici les affaires dont il est urgent que Votre Majesté lui donne d'abord connaissance... c'est relati à l'Espagne...

GEORGE, *prenant le papier.* C'est bien... nous en parlerons!.. mais pas aujourd'hui... pas ce matin!.. Je dois sortir à cheval avec la reine... (*Bas, à Henri.*) Elle l'a voulu!

HENRI. Me sera-t-il permis d'accompagner Leurs Majestés?..

GEORGE. Certainement... c'est avec grand plaisir que je vous verrai à cette promenade... (*A Walpole.*) Au fait, c'est charmant... un jeune ministre... ça monte à cheval!.. (*A Henri.*) Nous ne pourrons pas causer... la reine sera là... mais cela se retrouvera... (*A voix basse.*) Il y a bal ce soir à la cour... vous y viendrez...

HENRI, *de même.* Oui, sire!.. je n'ai garde d'y manquer!

WALPOLE, *à part.* Qu'ont-ils donc à se dire ainsi à voix basse?.. (*Haut.*) Puisque Votre Majesté ne s'occupe point de ces papiers, je les lui redemanderai...

GEORGE, *les donnant à Henri.* C'est lui que cela regarde!.. Tenez, Henri, voyez... examinez, et faites-moi un rapport sur cette question...

WALPOLE. Qui est importante! car il s'agit ici de la paix ou de la guerre...

HENRI. Je ne cache pas à Votre Majesté que je tiens à venger les injures faites au pavillon national... ce fut toujours mon avis...

WALPOLE. Oui, quand tu n'étais pas ministre; c'étaient alors des idées de jeune homme... des idées chevaleresques... mais maintenant...

HENRI. Maintenant, mon oncle, cela me semble un devoir; telle est du moins mon opinion...

WALPOLE. Ce n'est pas la mienne... avant tout, l'intérêt des finances...

HENRI. Avant tout, l'honneur du pays...

WALPOLE. Et je soutiens, moi...

GEORGE, *à Walpole, et montrant Henri.* Permettez... cela le regarde... c'est lui qui est responsable...

HENRI. Pardonnez, mon oncle, d'être d'un avis différent du vôtre... mais ne me condamnez pas sans me juger... j'expliquerai, je développerai les motifs de mon opinion dans ce rapport que Sa Majesté veut bien me demander et que je vous soumettrai d'abord...

GEORGE. Comme vous voudrez... ou que vous me remettrez à moi-même tout uniment... car entre nous point de gêne, point d'étiquette... Que ce ne soit point le prince et le ministre, mais seulement deux amis; et cette amitié que je vous offre... (*Lui tendant la main.*) l'acceptez-vous, Henri?

HENRI, *s'inclinant.* Ah! sire!.. c'est à mon oncle que je dois tant de bonheur! combien je l'en remercie!

GEORGE. Et moi plus encore!.. (*A Walpole.*) car voilà le ministre qu'il me fallait!

WALPOLE. Vraiment!

GEORGE. Oui! nous venons de causer ensemble, et vous aviez raison de me le vanter! Tout en lui se trouve réuni : capacité, talents, connaissance des affaires... (*A Henri.*) Et quant à celle dont je vous parlais, et que je recommande à votre discrétion...

WALPOLE. Laquelle?.. de quoi s'agit-il?

GEORGE. Rien!.. c'est entre nous... (*A Henri.*) Vous avez, dit-on, à quelques lieues de Londres, une villa italienne, une campagne charmante?..

HENRI. Une maison de garçon...

GEORGE. Demain j'irai vous y demander à déjeuner, nous y causerons plus à l'aise qu'ici... (*A Walpole.*) Vous, mon cher Robert, et jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris, le plus grand silence avec tout le monde sur la nomination de votre neveu! (*Voyant entrer un page.*) Mais on nous attend!.. venez! venez! mon cher Henri! (*De loin, à Walpole, en s'en allant.*) Adieu! Milord!..

HENRI, *de même, et gaiement.* Adieu, mon oncle. (*Ils sortent tous deux.*)

—

SCÈNE IX.

WALPOLE, *se promenant d'un air morne et rêveur.* Je suis enchanté!.. voilà mon neveu en faveur!.. le roi l'a déjà pris en amitié, et va demain déjeuner chez lui... (*S'arrêtant.*)

Il n'est jamais venu déjeuner chez moi... Et puis cette affaire qui les occupe, et pour laquelle ma présence paraissait les gêner!.. Autrefois il n'avait pas de secret pour moi... Qui donc m'a ôté sa confiance? Qui m'a déjà desservi auprès de lui? Lord Henri... oh! non, je ne puis le croire... il est trop franc, trop loyal... il n'y a pas assez longtemps qu'il est aux affaires... Cependant il avait l'air d'être d'intelligence avec le roi, il a combattu devant lui mon opinion, il s'est montré mon adversaire... mon ennemi... et puis enfin ce déjeuner, il n'a rien dit... il a accepté!.. l'ingrat!.. lui qui me doit tout!..

—

SCÈNE X

WALPOLE, NEUBOROUG.

WALPOLE, *apercevant Neuboroug et lui prenant les mains.* Ah! te voilà, mon ami, mon seul ami!

NEUBOROUG. As-tu vu le roi?..

WALPOLE. Oui!..

NEUBOROUG. Je m'en suis douté... car je l'ai rencontré qui sortait d'ici... il m'a salué d'un air très-agréable en traversant la terrasse qui était encombrée de courtisans...

WALPOLE. Le roi n'était pas seul!..

NEUBOROUG. Non, il s'appuyait affectueusement sur le bras de lord Henri... et ils disaient tous : Ce Walpole est-il en faveur! il suffit d'être son neveu, son parent, pour être traité par le roi comme un membre de la famille royale. — Sa Majesté s'est alors approchée de la terrasse au bas de laquelle étaient rassemblés des gens du peuple et des matelots qui murmuraient à haute voix : La guerre! la guerre! guerre à l'Espagne! — Vous l'entendez, sire, s'est écrié lord Henri... — Eh bien! mon brave officier, a dit le roi en lui frappant sur l'épaule, nous la leur donnerons, n'est-il pas vrai?

WALPOLE. Il a dit cela?.. il l'a promis aussi formellement?..

NEUBOROUG. Tout haut, devant tout le monde! et alors de toutes parts ont retenti les cris de *Vive le roi!.. Vive Walpole!* parce qu'ils croient toujours que c'est toi qui restes au ministère... et moi je riais!.. Que les hommes sont singuliers et qu'il faut peu de chose pour les... Et dis-moi, tu as donc songé à moi?

WALPOLE. Oui, mon ami, oui, je t'ai mis sur une liste qui doit être soumise au roi et qu'il approuvera, j'en suis sûr...

NEUBOROUG. M'as-tu mis dans la trésorerie... ou dans l'amirauté?..

WALPOLE, *à demi-voix.* Eh! que dirais-tu s'il y avait moyen d'arriver plus haut? de parvenir peut-être jusqu'au premier rang?

NEUBOROUG. Non, non, ne me tente pas!.. tu sais que je n'ai pas d'ambition!.. Un petit ministère inoffensif, bien tranquille, bien modeste, où je sois comme à l'abri des affaires... voilà tout ce qu'il me faut!..

WALPOLE. Et pourquoi donc?.. tu ne te rends pas justice... N'as-tu pas des titres? et puis enfin, un homme mûr... raisonnable...

NEUBOROUG. C'est vrai!

WALPOLE, *avec amertume.* Ce n'est pas un jeune homme! il ne monte pas à cheval, celui-là!

NEUBOROUG. Jamais!..

WALPOLE, *de même.* Il n'a pas de villa élégante... de maison de campagne...

NEUBOROUG. Pas encore!.. mais cela peut venir... et si le roi le veut...

WALPOLE, *lui saisissant le bras avec force.* Il le voudra... j'en réponds... Il y aura des obstacles... des obstacles terribles... Les princes ont tant de caprices, ils oublient si vite les services passés... Mais enfin, rassure-toi... dans un gouvernement tel que le nôtre, il ne suffit pas d'être le favori du roi pour faire un ministre... il faut encore du crédit, du talent...

NEUBOROUG. Tu es bien bon!..

WALPOLE. Il faut avoir pour soi la majorité... l'opinion publique... et l'on verra...

NEUBOROUG. Oui, mon ami, oui, nous verrons... mais calme-toi!.. car te voilà dans un état qui m'effraie... Tu avais donné ta démission pour être tranquille...

WALPOLE. Et je le suis, mon ami, je le suis...

NEUBOROUG, *remontant vers la porte du fond.* Entends-tu ces cris... c'est le roi qui part... il est à cheval... ton neveu est à côté de lui!.. à sa droite...

WALPOLE, *avec colère.* A sa droite... tu en es sûr!..

NEUBOROUG. Parbleu! je le vois... ah! mon Dieu!.. il laisse tomber sa cravache... le roi lui offre la sienne... quel honneur!

WALPOLE, *à part.* C'en est trop! (*Haut, à Neuboroug.*) Viens... j'y perdrai mon nom ou nous renverserons ceux qui aspirent au pouvoir.

NEUBOROUG. Nous les renverserons...

WALPOLE. Et puisque le roi veut décidément la guerre...

NEUBOROUG. Nous la lui donnerons... on l'a toujours quand on veut! ce n'est pas comme la paix!

WALPOLE, *l'entraînant.* Viens, te dis-je, il faut se hâter. (*Il sort en entraînant Neuboroug par le fond.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Même décor qu'au troisième acte.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, *entrant par la porte à droite.* Oui, mon père, je vous attendrai ici...

HENRI, *entrant par le fond et apercevant Marguerite.* Miss Marguerite... qu'il me tardait de vous voir! je suis d'une joie!.. j'éprouve un bonheur...

MARGUERITE. Alors dites donc vite pour que j'en aie aussi!

HENRI. Il est arrivé depuis ce matin tant de changements, tant d'événements... qu'il vous suffise d'apprendre que dans ce moment j'ai tout pouvoir; j'ai la confiance, j'ai l'amitié du roi... il m'accordera tout ce que je voudrai... alors et sur-le-champ j'ai pensé à vous...

MARGUERITE. A moi!..

HENRI. Ou du moins à celui que vous aimez... c'est la même chose!.. j'ai fait venir votre jeune cousin Thomas Kinston...

MARGUERITE. O ciel!

HENRI. Je lui avais fait avoir hier un emploi... je lui en donne un aujourd'hui bien plus beau... bien plus sûr... je le place près de moi à la chancellerie... et si vous aviez vu sa reconnaissance et surtout son étonnement, car il ne peut se douter d'où lui vient sa fortune!..

MARGUERITE, *à part.* Je crois bien!

HENRI. Maintenant que vous voilà riche, lui ai-je dit, que votre avenir est assuré... ne songerez-vous pas à quelque établissement?..

MARGUERITE. Grand Dieu!..

HENRI. Ne craignez rien!.. je ne me serais pas permis un seul mot qui aurait pu vous compromettre!.. mais c'est lui-

même qui, s'adressant à moi comme à son protecteur, m'a donné à entendre qu'il avait des vues sur une jeune fille, sa parente, sa cousine, dont le père venait d'être nommé membre de la chambre des communes... c'est clair, je le pense; et sans trahir un secret que votre tendresse avait confié à mon amitié... je l'ai engagé à ne pas se rebuter... à se présenter encore!..

MARGUERITE. O mon Dieu!

HENRI. Il va venir... (*La regardant avec tendresse.*) Et en vérité, Marguerite, je le trouve bien heureux... je trouve qu'il n'y a personne au monde qui ne doive envier son sort... car maintenant le voilà sûr du consentement de votre père... Sa nouvelle fortune... ma protection... et puis la vôtre...

MARGUERITE, *avec embarras.* Je ne sais... je doute encore que mon père...

HENRI. Il le faudra bien... je saurai l'y contraindre...

MARGUERITE. C'est trop de bontés .. c'est trop vous occuper de moi .. vous d'abord!.. vous avant tout!.. vous ne me parlez pas de ce qui vous est arrivé... de cette entrevue, de ce rendez-vous qu'on vous avait demandé!..

HENRI. Ah! vous allez partager mon bonheur!.. et il m'est d'autant plus doux... qu'il y a dans notre destinée comme une sympathie secrète... qui fait que nous sommes heureux ou malheureux ensemble... je suis comme vous... je suis aimé!..

MARGUERITE. O ciel!

HENRI. Oui, elle m'aime... oui, je ne peux en douter... et si des obstacles, si un secret que je dois respecter l'empêchent en ce moment de me donner sa main... je suis sûr du moins que ce mariage est maintenant l'objet de ses vœux... Je viens de lui écrire pour presser encore cet heureux instant... et bientôt, je l'espère, rien ne s'opposera à notre union, pas plus qu'à la vôtre... je vais attendre sa réponse... et je vous retrouverai chez ma sœur lady Juliana, n'est-il pas vrai?.. Adieu, Marguerite, adieu!.. gardez bien mon secret. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

MARGUERITE, *mettant la main sur son cœur.* Il est là son secret... il est là qui m'accable et me tue; il est aimé!.. pendant qu'il parlait je me sentais mourir... par bonheur encore, il n'en a rien vu... sa joie l'empêchait de comprendre ou même d'apercevoir ma douleur... (*Joignant les mains.*) Qu'il soit heureux, mon Dieu!.. c'est là ma seule prière!.. et pour moi tout est fini... (*Se retournant et apercevant Neuboroug.*)

—

SCÈNE III.

MARGUERITE, NEUBOROUG.

MARGUERITE. Partons, mon père, partons!

NEUBOROUG. Qu'est-ce qui te prend donc? qu'est-ce que tu as?

MARGUERITE. Retournons à la ville! ne restons pas en ces lieux où je voudrais n'être jamais venue...

NEUBOROUG. Toi qui ce matin trouvais ce séjour si agréable...

MARGUERITE. Ce matin, quelle différence!.. je ne savais pas... c'est-à-dire que je croyais... et vous-même qui parlez, vous trouviez la cour si insupportable...

NEUBOROUG. Au premier coup d'œil... c'est vrai!.. mais après on s'y fait...

MARGUERITE. Je ne m'y ferai jamais... allons-nous-en, mon père, je souffre.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Est-il possible... eh bien! nous partirons... mais encore un instant!.. j'attends mon ami Walpole qui a sur moi des projets... il m'a dit de ne pas m'éloigner... car il prétend qu'il y a des chances...

MARGUERITE. Pour quoi?

NEUBOROUG. Pour être ministre...

MARGUERITE. Vous, mon Dieu!

NEUBOROUG. Pourquoi pas?.. comme tout le monde!.. et puis ce n'est pas moi... c'est lui qui le veut... qui l'exige! comment désobliger un ami qui y met un pareil zèle?.. J'en conviens franchement, j'étais venu ici avec des préventions, et peu à peu... que veux-tu, l'œil se fait à cet éclat, à ce luxe qui vous environne... l'oreille s'habitue à ces titres de Votre Grâce, Votre Seigneurie, Votre Excellence... et puis encore d'autres idées... En voyant ces belles dames si bien parées, si brillantes, si enviées, je pense à toi et je me dis : Ma fille serait comme elles! Je te vois dans ma voiture, dans mon salon dont tu fais les honneurs; je te vois dans ma loge de l'Opéra... Je les entends qui disent : C'est elle, c'est la fille du ministre... Quand je pense à tout cela, vois-tu bien, cela me trouble, ça m'éblouit, ça m'étourdit, et je ne sais plus si c'est de l'ambition ou de l'amour paternel!

MARGUERITE. Eh bien! s'il est vrai... si vous m'aimez, mon père... ne me laissez pas ici... car j'y mourrais...

NEUBOROUG. Qu'est-ce que tu me dis là!.. toi mourir... viens-t'en, ma fille, partons... je t'emmène à l'instant... je donne ma démission!.. qu'est-ce que je ferais ici, dans mon ministère, sans mon enfant, sans mon bonheur?.. (*Lui prenant les mains.*) Mais réponds-moi! raconte tout à ton père! D'où vient l'état où je te vois!.. d'où viennent tes souffrances?.. est-ce que j'en serais cause, par hasard? J'en serais bien capable!

MARGUERITE. Non, mon bon père! non, jamais... mais hier, quand vous me parliez d'aimer quelqu'un... je vous ai promis de vous dire... si ça venait... eh bien, mon père... c'est venu!

NEUBOROUG. Vraiment!

MARGUERITE. Ou plutôt c'est parti!.. car je ne veux plus y songer, je veux l'oublier... c'est quelqu'un que je ne peux jamais épouser... un lord... un grand seigneur!..

NEUBOROUG, *vivement.* Je le connais... car j'y ai toujours pensé... c'est toujours lui que j'ai rêvé pour gendre... lord Henri...

MARGUERITE, *lui mettant la main sur la bouche.* Silence, au nom du ciel.

NEUBOROUG. Raison de plus pour que je sois ministre!.. c'est le seul moyen de rapprocher les distances.

MARGUERITE. Impossible!..

NEUBOROUG. Pourquoi ne pas essayer? Si nous échouons, je partirai, et tout consolé, car je partirai avec toi... Mais s'il y avait des chances... si Walpole l'emportait dans ce qu'il veut faire pour moi, vois donc combien il serait terrible de renoncer à un ministère.

MARGUERITE. Vous y pensez encore?..

NEUBOROUG Eh bien! oui, c'est plus fort que moi!.. il y a dans l'air qu'on respire ici quelque chose qui monte à la tête... Je me tâte le pouls, et il me semble que me voilà comme Robert était ce matin... les mêmes symptômes...

MARGUERITE. Raison de plus pour s'éloigner.

NEUBOROUG. C'est possible!.. (*Apercevant Walpole.*) C'est lui, le voici!.. attends-moi chez lady Juliana... Deux mots, deux mots seulement, et dans une heure, je te le jure, nous partons. (*Marguerite sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

NEUBOROUG, WALPOLE.

WALPOLE, *entrant par la porte à droite, d'un air reveur, et tenant un cahier.* Ce rapport qu'il vient de me remettre... et

qu'en quelques heures il a écrit en entier de sa main... j'ai beau le relire... par saint George... c'est bien... c'est très-bien! il conclut pour la guerre... pour cette guerre d'Espagne qu'ils demandent tous, et dès demain le voilà populaire!.. idole du prince... idole de la nation... et moi injurié, outragé... bien plus, oublié! cela commence déjà!

NEUBOROUG. Eh bien, mon cher ami?

WALPOLE. Eh bien! cela va mal!.. J'ai attendu le roi dans son cabinet au retour de sa promenade... je lui ai fait part franchement, et dans son intérêt, de mes nouvelles réflexions et de mes craintes au sujet du choix qu'il veut faire...

NEUBOROUG. Le roi a donc quelqu'un en vue... quelqu'un qu'il protége?

WALPOLE. Eh! oui... un membre de la chambre haute... un jeune lord qui n'est certainement pas sans mérite, mais qui est sans expérience, et sans le desservir en rien, j'ai démontré au roi que, quels que fussent ses talents, il n'avait jusqu'à présent aucun partisan, aucun appui dans la chambre des communes... Alors, et avec adresse, je lui ai parlé de toi qui, porté par l'opposition, pouvais la rallier au gouvernement et opérer une fusion entre les whigs et les torys... c'était enfin, et en bonne politique, un essai à tenter.

NEUBOROUG. C'est vrai... Eh bien?..

WALPOLE. Eh bien!.. distrait et rêveur, le roi m'écoutait à peine... ou me répondait avec impatience... C'est la première fois de ma vie que je n'ai rien pu gagner sur son esprit.

NEUBOROUG. Que veux-tu?... il faut se faire une raison... et comme je te le disais ce matin, il y a en première ligne des emplois secondaires... dont on peut se contenter.

WALPOLE. Et Dieu sait... si ceux-là même je pourrai maintenant en disposer... car il y a là-dessous une intrigue... une trahison infernale!.. Croirais-tu que les partisans du comte de Sunderland le poussaient, le protégeaient...

NEUBOROUG. Qui?.. mon concurrent?

WALPOLE, *avec impatience.* Eh! oui, sans doute! lady Cécile, que je croyais abattue, est au contraire triomphante... elle avait intrigué en sa faveur!.. tout le monde est donc pour lui! j'étais donc leur jouet à tous; et je verrais arriver à ce nouveau ministère Sunderland, Bolingbroke, et tous mes ennemis... non, morbleu! dussé-je y mourir, je ne t'abandonnerai pas; je n'abandonne pas ainsi la partie, j'en ai gagné de plus désespérées; je te porterai au ministère... je t'y pousserai... quand je devrais tout renverser.

NEUBOROUG. C'en est trop, mon ami, c'en est trop! l'amitié t'aveugle et t'égare, et je ne souffrirai pas que pour moi tu t'exposes ainsi .. ni que tu te mettes dans l'état où te voilà... car depuis que tu t'es retiré des affaires pour te reposer... c'est pis qu'un enfer... et j'aime mieux renoncer...

WALPOLE, *le retenant.* Tu ne le peux pas... tu ne t'en iras pas!.. Tout n'est encore qu'en projets, rien n'est terminé! et, grâce au ciel, l'ordonnance n'est pas encore rendue!

NEUBOROUG. Qu'en sais-tu?

WALPOLE. Je le sais, parce qu'on l'aurait envoyée à ma signature!..

NEUBOROUG. A toi qui t'en vas?..

WALPOLE. Eh non!.. je reste ministre sans portefeuille pour contre-signer l'ordonnance qui recompose le nouveau ministère!.. et après cela...

—

SCÈNE V.

NEUBOROUG, WALPOLE, UN HUISSIER *de la chambre du roi.*

L'HUISSIER, *présentant un papier cacheté.* De la part du roi, Milord. (*Il salue et sort.*)

WALPOLE. O ciel!..

NEUBOROUG. Qu'y a-t-il donc?..

WALPOLE, *essayant de sourire.* Rien! c'est cette ordonnance dont je te parlais.

NEUBOROUG, *lui prenant la main.* Qu'as-tu donc?.. est-ce que tu te trouves mal?

WALPOLE. Non, mon ami... ce n'est rien.

NEUBOROUG. Si vraiment... je te sens là une sueur froide!

WALPOLE. Que veux-tu... jusqu'à ce moment j'avais cru que nous l'emporterions... que je pourrais servir un ami... et on ne voit pas sans quelque émotion détruire ainsi toutes ses espérances!

NEUBOROUG. Mon ami... mon cher Robert, ne te fais pas de peine... vrai! me voilà tout résigné! ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... et je suis philosophe!.. Mais toi tu sers tes amis trop vivement... (*Lui secouant la main.*) Allons... allons... du courage, je vais retrouver ma fille... (*A part, regardant Walpole.*) Et moi qui hier encore doutais de son affection.. j'étais un ingrat... (*A part, en sortant.*) Ah! je n'aurais jamais cru qu'il m'aimât à ce point-là! (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

WALPOLE, *seul, s'asseyant près de la table.* Oui, c'est bien cela... lord Henri... premier ministre... voilà l'ordonnance qui le nomme... (*Prenant la plume.*) Et quand je l'aurai contre-signée, je ne serai plus rien!.. il aura pris ma place!.. (*Jetant la plume.*) Et si je la redemandais cette place!.. si je disais au roi : C'est mon bien, elle m'appartient; rendez-la-moi... car nul au monde ne pouvait me renverser... et c'est moi... moi-même qui me déshérite, qui me ravis le fruit de trente années de travaux et de peines... ce ne doit pas être... ça n'est pas juste!.. le roi le saura... je cours le lui dire... (*Il se lève, fait quelques pas, et s'arrête.*) et me couvrir de ridicule, m'exposer à toutes les railleries... et qui plus est, à un refus peut-être... car maintenant, engoué comme il l'est de mon neveu, il le préfère à tout, rien ne pourra l'en détacher... Et puis, les Sunderland ne sont-ils pas là qui poussent à ma ruine dont ils se disputent les débris?.. Et si le roi refuse!.. ce n'est plus une démission!.. c'est une disgrâce, un exil... un renvoi!.. ah! (*Se remettant à la table et reprenant la plume.*) Allons... il le faut... il faut se résigner!.. il faut subir son sort!.. est-il donc si terrible après tout? Vingt fois dans ma vie n'ai-je pas désiré ce qui m'arrive aujourd'hui? Ne l'ai-je pas demandé moi-même?.. et le repos, après tant d'orages, est-il donc sans douceur et sans charmes?.. Allons... signons!.. (*Il approche la plume du papier et s'arrête.*) Signer son propre arrêt!.. signer la réputation, la gloire d'un rival! et faire un ministre de ce favori qui m'a déjà enlevé la faveur du maître... Non... non, je ne veux pas écrire... ma main s'y refuse et se roidit! mes nerfs se briseraient... (*Jetant la plume.*) C'est impossible!.. j'en mourrais plutôt... je le hais! je le déteste!.. tout autre au monde, pourvu que ce ne soit pas lui!

—

SCÈNE VII.

WALPOLE, *près de la table;* GEORGE, *entrant par le fond, et tenant un mouchoir de femme à la main.*

GEORGE, *riant.* L'invention est admirable!..

WALPOLE, *cherchant à se remettre.* C'est le roi!..

GEORGE, *toujours riant.* C'est vous, mon cher Robert... où donc est votre neveu?

WALPOLE, *à part.* Toujours lui!..

GEORGE. Je le cherchais pour lui raconter un tour excellent... Figurez-vous que tantôt j'entre chez la reine qui était entourée de ses dames d'honneur... l'une d'elles, avec qui je causais, tenait à la main ce riche mouchoir brodé, qui, dans un de ses coins artistement noué, me parut renfermer un billet... sur lequel je plaisantais... On me répondit que c'était une lettre de femme... de la comtesse de Lindsay, une dame bel esprit... une élève de Pope... Curieux d'admirer son style, je demandais en grâce à en lire quelques lignes... on me refuse... j'insiste... je veux parler en roi!.. on se rit de mon autorité, et toutes ces dames, à commencer par la reine, de prendre parti contre moi en me défiant de réussir! Moi je parie une agrafe en diamant qu'avant la fin du jour le billet sera dans mes mains; on accepte, et vraiment je m'étais avancé là sans trop savoir les moyens d'en sortir à mon honneur, lorsqu'un de mes pages, qui avait entendu la discussion... un petit ambitieux qui est du parti du roi plutôt que de celui des dames, s'est emparé de ce mouchoir... Je ne sais pas comment il s'y est pris, mais à l'instant même... au moment où j'entrais dans ce salon, il me l'a remis d'un air triomphant... (*Cherchant toujours à dénouer.*) Mais c'est pire que le nœud gordien... et l'on voit qu'une main féminine a passé par là... Il n'y a que les femmes pour de pareils nœuds!

WALPOLE. On se plaint rarement de leur solidité!..

GEORGE, *achevant de dénouer le mouchoir.* Enfin j'ai réussi... (*Prenant le billet qu'il ouvre et qu'il montre à Walpole.*) et nous pouvons admirer la prose ou les vers de lady Lindsay.

WALPOLE, *à part, après avoir jeté les yeux sur le billet.* Ciel! l'écriture de mon neveu!

GEORGE. Qu'ai-je vu?.. (*Lisant, à part.*) Ma Cécile, ma bien-aimée... point de signature... mais dans les termes les plus tendres... les plus pressants... On réclame l'exécution de ses promesses... Quelle audace!.. quelle insolence!.. et ce billet qu'elle a reçu, dont elle m'a fait un mystère... qui a osé l'écrire?.. Je le saurai!.. je connaîtrai le téméraire, et malheur à lui!..

—

SCÈNE VIII.

HENRI, GEORGE, WALPOLE.

GEORGE, *apercevant Henri.* Ah! mon ami, mon cher Henri, vous voilà! vous arrivez à propos... j'ai à vous parler... à vous consulter... sur une affaire qui m'intéresse... (*Se retournant et voyant Walpole.*) une affaire d'État!

HENRI. Il me semble que mon oncle pourrait mieux que personne... et j'aurai droit, sire, de me récuser... car je ne suis pas encore nommé!

GEORGE. Peu importe!.. c'est tout comme! (*A Walpole.*) Mon cher Robert, avez-vous contre-signé cette ordonnance que je vous ai envoyée?

WALPOLE. Pas encore, sire!.. je voulais proposer à Votre Majesté une autre forme de rédaction.

GEORGE. Comme vous voudrez... ce que vous jugerez convenable! Faites seulement qu'on l'expédie promptement dans vos bureaux.

WALPOLE. O ciel!..

GEORGE. Je reste avec votre neveu... pour conférer avec lui... pour m'entendre sur l'objet dont je parlais tout à l'heure et qui dans ce moment est de la plus haute importance.

HENRI, *vivement.* L'affaire de la guerre d'Espagne!..

GEORGE, *de même.* Précisément!..

HENRI. J'ai fait sur-le-champ le rapport que Votre Majesté avait daigné me demander à ce sujet, et... je l'avais soumis à mon oncle. .

WALPOLE, *qui a été prendre le rapport qu'il avait laissé sur la table.* Oui, sire... (*Il regarde son neveu, hésite un moment pour remettre le papier au roi, et lui dit d'une voix émue :*) le voici!.. écrit de sa main.

GEORGE, *le prenant sans le regarder.* C'est bon!..

HENRI, *au roi.* Votre Majesté ne le regarde pas?

GEORGE. Si vraiment!.. (*Il y jette les yeux d'un air indifférent.*) O ciel!.. qu'ai-je vu?.. cette écriture!.. (*Walpole, qui a observé le trouble du roi, jette un dernier regard sur lui et sur son neveu, puis il sort précipitamment pendant que George s'avance au bord du théâtre, en regardant toujours le billet.*) C'est cela même!.. c'est lui!.. quelle indignité!.. quelle trahison!.. et la perfide surtout!.. (*Il remonte le théâtre et aperçoit Cécile qui entre.*)

—

SCÈNE IX.

HENRI, GEORGE, CÉCILE.

GEORGE, *à part.* La voilà!..

CÉCILE, *s'adressant au roi.* Mon père, le comte de Sunderland, va se rendre à l'audience que vous daignez lui accorder.

GEORGE, *contenant son émotion.* C'est bien... nous le recevrons!..

GEORGE, *après un instant de silence, jette un coup d'œil sur Henri et sur Cécile qui ont échangé un regard et baissent soudain les yeux.* Lord Henri, je voulais vous parler, et je puis le faire devant Milady, car je me rappelle maintenant que plusieurs fois elle a plaidé près de moi en votre faveur, et qu'elle est toute dévouée à vos intérêts...

HENRI. C'est trop de bontés à lady Cécile, et surtout à Votre Majesté...

GEORGE. J'en aurai plus encore, et pour commencer je vous donnerai un conseil... celui d'être plus circonspect... Ce matin vous ne m'avez confié que la moitié de votre secret... j'ignorais encore quelle était celle que vous aimiez... un hasard vient de me l'apprendre... (*Mouvement de Cécile.*) Oui, Madame... et voyez à quoi son imprudence l'exposait, si cette lettre, par exemple, était tombée en d'autres mains que les miennes...

HENRI. O ciel!.. Eh bien! puisque mon amour vous est connu, pourquoi n'avouerais-je pas à Votre Majesté et mes projets, et mes vœux, et l'espoir de ma vie entière?.. Oui, sire, c'est elle que j'aime!..

CÉCILE. Que dites-vous?

HENRI. Ne craignez rien... ce n'est pas au prince... ce n'est pas à mon souverain que je confie un tel secret.

CÉCILE. Henri...

GEORGE. Et pourquoi l'arrêter, Milady?.. il aime... il est aimé... il me l'a avoué ce matin!.. il en est convenu!..

CÉCILE. Est-il possible?..

HENRI. Punissez-moi, Madame! je l'ai mérité! Mais quand je parlais ainsi, je croyais que jamais votre nom ne serait connu... qu'un éternel silence ensevelirait et mon secret et l'amour que vous m'avez juré...

CÉCILE, *qui a passé près de lui.* Taisez-vous! taisez-vous!

HENRI. Et pourquoi donc?.. pourquoi cet effroi, grand Dieu!..

GEORGE. Vous ne le devinez pas?.. C'est qu'elle ne peut entendre ni supporter l'arrêt qui l'accable... c'est que cet amour qu'elle vous a juré... il m'appartenait... elle me l'avait donné.

CÉCILE. Sire, au nom du ciel...

HENRI, *avec fureur.* Quoi! celle que vous aimiez?..

GEORGE. C'est elle!..

CÉCILE, *au roi, et avec dignité.* Assez!.. assez!.. Vous m'avez frappée de mort, et maintenant je n'ai plus rien à redouter... J'ai subi de tous les supplices le plus horrible... Vous m'avez flétrie à ses yeux... J'ai perdu l'estime de celui que j'aime.

GEORGE. Que vous aimez!..

CÉCILE. Oui, sire, ces nœuds que vous osez rappeler et que dès longtemps cependant j'avais brisés de moi-même, ces nœuds que l'ambition seule avait formés... je m'en accuse et j'en rougis; mais l'amour que j'avais pour lui, j'en suis fière et je m'en glorifie, car il était noble et pur... Oui, c'est par amour que j'ai repoussé ses vœux, c'est par amour que je refusais sa main, moi qui aurais donné ma vie pour en être digne; et je ne dis pas cela pour m'excuser à ses yeux, pour surprendre sa pitié, ni pour regagner une tendresse que je ne mérite pas et que j'ai perdue sans retour... mais je le dis pour moi-même que vous avez voulu abaisser, je le dis devant vous qui tenez le sceptre et la couronne... celui que j'aimais, sire... c'est lui!..

GEORGE. Et ce mot a décidé sa perte... et vous deux qui m'avez trompé...

—

SCÈNE X.

HENRI, CÉCILE, GEORGE, UN HUISSIER *de la chambre.*

L'HUISSIER, *annonçant.* Le comte de Sunderland!..

GEORGE. Qu'il vienne à l'instant, qu'il vienne!

CÉCILE, *s'élançant vers la porte du fond.* Ah! mon père!.. (*Elle sort comme pour l'empêcher d'entrer.*)

GEORGE. Oui.. c'est à ses yeux... c'est aux yeux de tous que je veux la punir, et je vais à l'instant...

HENRI, *se plaçant devant la porte du fond.* Non, sire, Votre Majesté n'ira pas!

GEORGE. Oser me retenir!

HENRI. Elle n'ira pas flétrir une fille aux yeux de son père... ce n'est pas là la vengeance d'un galant homme, et surtout d'un roi.

GEORGE. Téméraire!

HENRI. Vous êtes maître de mes jours... mais non de son honneur; et si vous pouviez l'oublier...

GEORGE. Je n'oublie pas de tels outrages... je vais les châtier.

HENRI, *traversant le théâtre.* Et moi je vais demander justice...

GEORGE. A qui?..

HENRI. A la reine!..

GEORGE, *courant à lui, et le retenant à son tour.* Monsieur!.. restez!

—

SCÈNE XI.

PLUSIEURS LORDS ET SEIGNEURS DE LA COUR, PLUSIEURS OFFICIERS SUPÉRIEURS; WALPOLE, GEORGE, HENRI; *puis* NEUBOROUG ET MARGUERITE, *qui entrent un instant après.*

WALPOLE, *entrant un instant avant tout le monde.* Je viens remettre à Votre Majesté cette ordonnance...

GEORGE, *la prenant et la déchirant.* Qui est nulle et que j'anéantis! J'ai fait un autre choix... vous le connaîtrez... (*Aux officiers qui sont derrière lui et leur montrant Henri.*) Milords, assurez-vous d'un téméraire qui a outragé son roi... qui l'a menacé...

MARGUERITE, *qui vient d'entrer avec son père.* O ciel!..

WALPOLE. Ce n'est pas possible.

NEUBOROUG. De quel crime ose-t-on l'accuser?

GEORGE, *avec colère et cherchant à se modérer.* Son crime!..

HENRI, *froidement.* S'il est connu... ce ne sera que par vous, sire! car au prix de mes jours, je jure de garder le silence.

GEORGE. Et moi!.. (*S'arrêtant et s'adressant aux officiers.*) Assurez-vous de lui... Plus tard je déciderai de son sort... (*Regardant autour de lui.*) Walpole, Neuboroug... vous êtes de bons et fidèles serviteurs, et dans ce moment, entouré comme je le suis de traîtres et de perfides, j'ai besoin d'amis véritables; venez, venez, suivez-moi! (*Il les emmène par la porte du fond, et toute la cour sort après eux.*)

—

SCÈNE XII.

QUELQUES SOLDATS *au fond du théâtre;* UN OFFICIER *à qui Henri vient de remettre son épée;* HENRI, *au coin du théâtre, à droite;* MARGUERITE, *auprès de lui.*

MARGUERITE, *toute tremblante et joignant les mains d'effroi.* Vous! mon Dieu!.. disgracié!.. prisonnier!..

HENRI, *prêt à partir.* Ah! ce n'est pas là le coup le plus cruel!.. trahi, abusé par celle que j'aimais...

MARGUERITE, *vivement.* Que dites-vous?

HENRI. Indigne de moi, elle appartenait à un autre, et tout est fini entre nous!..

MARGUERITE, *avec une expression de joie et portant la main à son cœur.* Ah! (*L'officier fait un signe à Henri qui tend la main à Marguerite et sort par le fond entouré par les soldats, tandis que Marguerite, immobile à la droite du théâtre, le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu, et sort par la porte à droite.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Même décor.)

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NEUBOROUG.

NEUBOROUG. Oui, mon cher ami, cela va mal pour vous... je vous en préviens, parce que j'étais là; j'ai été témoin de la colère du roi.

HENRI. Et cependant, à l'instant même, mes arrêts viennent d'être levés... je n'ai plus pour prison que l'enceinte de ce palais, et l'on n'a exigé de moi d'autre caution que ma parole de n'en point sortir.

NEUBOROUG. Cela m'étonne... car il y a deux heures le roi était furieux. Je ne sais pas ce que vous lui avez fait; mais voilà ce qui est arrivé. A peine étions-nous sortis de cette galerie, qu'il congédie tout le monde, en disant d'un ton brusque: Pardon, Milords, il faut que je parle à M. Neuboroug, à lui seul. Me voici donc dans le cabinet du roi, en tête-à-tête avec lui. Il me dit: Asseyez-vous, asseyez-vous; puis il se promène d'un air agité, il s'assied... il écrit... il sonne... Tenez, pour le lord chancelier qui tout à l'heure était dans le salon. — Puis il se retourne vers moi. — Je suis à vous dans l'instant; nous avons à causer du nouveau ministre. — Je croyais que Votre Majesté avait fait un choix. — Est-ce que vous le connaissiez? — Non, sire, je sais seulement que vous aviez signé l'ordonnance. — Je l'ai déchirée. — Et il recommence à se promener! J'étais toujours là et j'atten-



MARGUERITE, *avec une expression de joie et portant la main à son cœur.* Ah! — Acte 4, scène 13.

dais... On annonce Walpole. — Je ne veux pas le recevoir, dit le roi; et à peine achevait-il ces mots, que votre oncle paraît sur le seuil de la porte. — Je viens, dit-il, rendre un service à Votre Majesté... Il est impossible qu'elle ait écrit l'ordre que je viens de voir entre les mains du lord chancelier. — Je l'ai écrit, je le ferai exécuter. Lord Henri a manqué de respect à ma personne, il m'a menacé... il y a crime de lèse-majesté : qui ose le justifier est coupable. — Mettez-moi donc aussi en accusation, car je viens le défendre!..

HENRI. Mon pauvre oncle!

NEUBOROUG. Oui, sire, a-t-il ajouté; on n'enlève pas à un brave officier son titre et son grade pour un crime tel que le sien. — Son crime! s'est écrié le roi, le connaissez-vous? — Oui, sire, et je m'en vais vous le dire... — Silence, Milord, a dit le roi avec un regard furieux. Puis, s'adressant à moi : Mon ami, mon cher Neuboroug... j'avais à vous parler... mais plus tard, dans quelques instants, je vous ferai savoir mes intentions. — Alors, comme vous vous en doutez bien, je me suis incliné, je suis sorti; et au moment où la porte du cabinet se refermait, l'orage recommençait déjà... tous deux parlaient à la fois, et je distinguais la voix de Walpole. — Oui, je le défendrai, quand on devrait, comme autrefois, m'envoyer à la Tour... et puis, je n'ai plus rien entendu!..

HENRI. Ah! mon oncle est trop généreux!.. il va se perdre! il va attirer sur lui la colère du roi... pour une cause qui ne peut être défendue... ni justifiée.

NEUBOROUG. C'est lui!.. le voilà!

—

SCÈNE II.

NEUBOROUG, HENRI WALPOLE, *venant du fond.*

HENRI. Mon cher oncle!

WALPOLE. Rassure-toi. Cela va mieux! tu es libre du moins!

HENRI. Que dites-vous?..

WALPOLE. J'ai eu d'abord avec le roi une discussion assez vive...

HENRI. Je le sais.

WALPOLE. Qui a fini assez mal; car Sa Majesté ne voulait rien entendre, et moi je soutenais toujours, dussé-je le ré-

péter à la tribune, qu'en Angleterre on était libre... (*A demi voix, et sans que Neuboroug l'entende.*) libre, si on le voulait, d'enlever au roi ses maîtresses...

HENRI. Mon oncle!..

WALPOLE. Sur ce mot-là... il m'a congédié de son cabinet, et j'ai cru que tout était fini, que tout était perdu... mais avec un roi homme d'honneur, il y a toujours de la ressource. Il paraît que depuis deux heures, et une fois le premier mouvement passé, il s'est calmé... il a réfléchi... il a senti que mes conseils n'étaient pas si déraisonnables, et il vient de me prévenir, par un billet très-froid et très-laconique, qu'il avait fait lever tes arrêts, et qu'il te gardait seulement prisonnier ici sur parole jusqu'à ce soir.

NEUBOROUG. A la bonne heure!

WALPOLE. A cette lettre... en était jointe une autre dont j'ignore le contenu, et qui était pour toi... Neuboroug, la voici.

NEUBOROUG. Donne donc... (*Il la décachète en tremblant, et la lit avec émotion.*)

WALPOLE, *avec inquiétude.* Eh bien?..

NEUBOROUG. Ah! mon ami!..

WALPOLE. Qu'est-ce donc?

NEUBOROUG. Laisse-moi finir... ce bon roi... (*Lisant.*) « D'a-
« près ce que j'ai vu, et surtout d'après ce que m'a dit
« Walpole, je peux mettre en vous toute ma confiance. —
« J'ai un important service à vous demander!.. venez, je
« vous attends! »

WALPOLE. Qu'est-ce que ce peut être?

NEUBOROUG. Tu t'en doutes bien!.. et rien n'égale ma joie! non pas tant pour la place, qui est honorable, j'en conviens! mais pour autre chose encore... car enfin, ton neveu est en disgrâce, moi je suis en faveur; je vais être ministre, et il m'est permis alors d'avoir pour l'avenir des idées d'alliance... auxquelles sans cela je n'aurais jamais osé m'arrêter!

HENRI. Ah! je ne suis pas assez heureux pour cela... (*A demi-voix, à Neuboroug.*) ce n'est pas moi qu'on aime!..

NEUBOROUG, *vivement et à voix basse.* C'est vous!

HENRI. Est-il possible!

NEUBOROUG. Elle me l'a avoué à moi, son père!

HENRI, *avec émotion.* Marguerite!.. Mais en effet... son trouble... (*Il fait quelques pas vers Neuboroug, qui vient de remonter le théâtre.*)

NEUBOROUG. Plus tard... plus tard... je suis attendu... et j'ai à peine le temps de remercier cet excellent ami à qui je dois tout. (*A Henri, montrant Walpole.*) Vous ne savez pas tout ce qu'il a fait pour moi; c'est le triomphe de l'amitié! et si, comme je le crois maintenant, j'arrive au pouvoir, ce sera grâce à lui!

HENRI. Comment cela?

NEUBOROUG. Imaginez-vous que ce matin nous avions un rival, un concurrent redoutable que les Sunderland portaient au ministère...

WALPOLE, *avec un geste d'effroi.* Neuboroug! je t'en supplie!

NEUBOROUG. Non... non, je parlerai... je ne suis pas un ingrat... je ne cache pas les services qu'on me rend... je les proclame tout haut... (*A Henri.*) C'était un membre de la chambre haute... un lord... un jeune homme sans crédit, sans expérience... c'était du moins l'avis de Walpole qui me l'a dit... car moi je ne lui en veux pas, je ne le connais pas... mais il paraît que le roi l'aimait, le protégeait, l'avait pris en affection...

HENRI. O ciel!..

WALPOLE, *voulant l'interrompre.* Eh! de grâce!..

NEUBOROUG, *à Walpole.* Enfin l'ordonnance était signée, je l'ai vue entre tes mains, et j'ai cru que tout était fini! (*A Henri.*) Eh bien! pas du tout, loin de se laisser abattre, mon ami Walpole a redoublé d'efforts; je ne sais pas comment il s'y est pris... mais il a si bien fait, si bien manœuvré, qu'en quelques heures le favori a été renversé.....

HENRI. Vous, mon oncle!

WALPOLE. Moi!.. par exemple!

NEUBOROUG, *riant.* Oh! tu me l'avais bien dit : Je le renverserai... Voilà du dévouement, de la chaleur! Voilà ce qui s'appelle servir ses amis! et si jamais je suis au pouvoir, je te prendrai pour modèle... je vous le jure à tous les deux, et si j'y manque jamais!..

SCÈNE III.

NEUBOROUG, HENRI, WALPOLE, UN HUISSIER.

L'HUISSIER. Sa Majesté attend sir Neuboroug dans son cabinet...

NEUBOROUG. Le roi m'attend!.. adieu... adieu... je reviens vous apprendre ce qui aura été décidé! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HENRI, WALPOLE.

HENRI, *après un instant de silence, et voyant Walpole qui détourne les yeux.* Je ne puis ajouter foi à ce qu'il vient de nous dire!.. j'ai mal compris! ou il est dans l'erreur! Vous, mon oncle!.. vous m'auriez desservi!.. ce n'est pas possible... dites-le-moi!.. et c'est vous seul que je veux croire!

WALPOLE. Non... il t'a dit la vérité!

HENRI. Grand Dieu!..

WALPOLE. A quoi bon feindre avec toi? je t'aimais ce matin, tu m'étais cher! tu te tenais à l'écart du pouvoir et de la fortune; j'ai été te chercher, je t'ai pris par la main pour t'y amener. Ce poste si brillant et si dangereux que j'abandonnais, cette place, objet de tous les vœux, c'est moi qui te l'ai fait obtenir, c'est moi qui te l'ai donnée!..

HENRI. C'est vrai!..

WALPOLE. Eh bien! dès que je l'ai vue entre tes mains, je ne peux dire ce que j'ai éprouvé... mon amitié s'est retirée de toi à mesure que le pouvoir t'arrivait... c'est un sentiment que je ne pouvais ni maîtriser ni vaincre... J'étais jaloux!.. vois-tu, Henri, la faveur du prince est un de ces biens qu'on ne peut partager!.. c'est comme ces objets de notre amour qu'on ne veut pas voir à d'autres, même quand on les dédaigne ou qu'on les abandonne! Céderais-tu ta maîtresse à ton meilleur ami, à ton frère?.. non!... tu le haïrais!.. c'est ce que j'ai fait... tu m'étais devenu odieux...

HENRI. Est-il possible!

WALPOLE, *avec exaltation.* Oui, tant que je serai vivant, nul ne portera la main sur mon bien, sur cette autorité acquise par trente années de travaux et de tourments... Elle m'a coûté trop cher pour ne pas la défendre; et quiconque se présenterait comme obstacle sur ma route, quiconque, ami ou ennemi, voudrait arrêter le char de ma fortune, sera brisé par lui!..

HENRI. Grand Dieu!

WALPOLE, *revenant à lui.* Ah! je t'effraye... tu doutes de ce que tu entends, tu ne peux concevoir la violence d'une passion qui, loin de s'amortir avec l'âge, prend chaque jour de nouvelles forces. Mais cette passion est la seule que j'aie éprouvée... je n'en ai jamais eu d'autres, laisse-la-moi, ne me l'envie pas! elle rend si malheureux! Jamais je n'ai connu comme toi les illusions de la tendresse... jamais l'amour d'une femme n'a fait battre mon cœur .. on ne m'a jamais aimé... je n'ai aimé personne!..

HENRI. Mon pauvre oncle!..

WALPOLE. Ah! tu me hais!

HENRI. Non... je vous plains!

WALPOLE. Et tu as raison... car dès que j'ai abattu à mes pieds l'ennemi qui me résistait... semblable au soldat dont la colère s'éteint quand le combat est fini, mon ressentiment tombe avec celui qui l'avait fait naître. J'ai honte de moi... je rougis de ma frénésie... je m'en veux de mon triomphe que je cherche à expier!.. Toi, par exemple... à peine renversé, je t'ai tendu la main; je t'ai rendu mon amitié; j'ai couru te défendre auprès du prince... j'aurais bravé pour toi sa vengeance, sa colère, sa disgrâce peut-être! car je t'aime maintenant, tu es redevenu mon fils, mon neveu bien-aimé! Demande-moi ma fortune, mon sang... je te les donne, mais le pouvoir!.. je l'essaierais en vain! c'est au-dessus de mes forces! Et tiens, ce Neuboroug, ce vieil ami... si honnête homme... si peu redoutable... eh bien! dans ce moment, j'ai beau me raisonner et me combattre..... je ne l'aime plus... Que dis-je?.. tout à l'heure, pendant qu'il me parlait... j'éprouvais contre lui des mouvements de jalousie et de haine; cette intimité, cette confiance dont le roi l'honore... tout cela le rend mon ennemi mortel!.. et malgré moi, dans ce moment, je cherche déjà en mon esprit les moyens de le renverser. (*Voyant Henri qui fait un geste d'étonnement.*) Tais-toi, le voici!

SCÈNE V.

HENRI, MARGUERITE, NEUBOROUG, WALPOLE.

NEUBOROUG, *tenant Marguerite sous le bras.* Viens-t'en, ma fille... viens-t'en, quittons ces lieux!

HENRI. Qu'y a-t-il donc?

WALPOLE. Est-ce que tu n'es pas ministre?

NEUBOROUG. Moi!.. c'est fini!

WALPOLE, *avec un mouvement de joie.* O ciel! (*Puis se retournant avec amitié du côté de Neuboroug à qui il serre la main.*) Mon ami... mon pauvre ami!

HENRI. Qu'est-il donc arrivé?

WALPOLE. Ce service que te demandait le roi?

NEUBOROUG. Tu ne t'en serais pas douté! il voulait savoir de moi si réellement tes forces et ta santé étaient aussi altérées que je le lui avais dit... et il me demandait, sous le sceau du secret, et sans que cela eût l'air de venir de lui, si je ne pouvais pas t'engager à revenir sur ta démission?..

WALPOLE, *vivement.* Il serait possible!

NEUBOROUG, *de même.* Rassure-toi! j'ai refusé... Moi t'exposer... moi compromettre les jours d'un ami... Je lui ai dit que le choix seul d'un successeur t'avait rendu malade; (*A Henri.*) c'est la vérité! (*A Walpole.*) et que dans ton intérêt il ne fallait même plus te charger des soucis de ce nouveau ministère... J'ai vu alors un homme fâché... dépité, qui m'a dit sèchement : N'en parlons plus... on se passera de Walpole... mon choix est fait! Alors je me suis avancé, et en balbutiant quelques mots, j'ai remercié. — Vous, docteur? est-ce que j'y ai jamais pensé? s'est-il écrié en me tournant le dos. Et comme je restais là... stupéfait, interdit, indigné... il a ajouté brusquement : C'est bien, c'est bien... je ne vous retiens plus; ce qui voulait dire : Sortez!.. Et l'on croit que je resterais ici un instant de plus, que je m'exposerais, comme cette foule de courtisans et d'ambitieux, aux dédains et aux caprices d'un prince..... Moi! homme libre et indépendant!.. Non, morbleu!.. (*A Walpole.*) Tu avais bien raison, ce matin, de vouloir quitter la cour; nous la quitterons ensemble!.. Oui, je pars à l'instant avec ma fille, (*Passant près d'elle.*) avec ma pauvre enfant!.. (*A Henri.*) Car maintenant, vous sentez bien, lord Henri, que tout ce que je vous ai dit...

MARGUERITE. Quoi donc? mon père!

NEUBOROUG, *à Marguerite.* Rien... rien!.. (*A Henri.*) Oubliez-le!

HENRI, *vivement.* Jamais! (*Regardant Marguerite.*) Mais laissez-moi du moins le temps de mériter un tel bonheur.

WALPOLE, *qui a remonté le théâtre.* Le roi! (*Il redescend à droite.*)

SCÈNE VI.

MARGUERITE, NEUBOROUG, GEORGE, HENRI, WALPOLE.

GEORGE, *qui est entré en rêvant, descend lentement le théâtre; il aperçoit Neuboroug qu'il salue affectueusement.* Pardon, mon cher Neuboroug, de vous avoir quitté tout à l'heure aussi brusquement. Croyez qu'en tout temps notre royale protection saura reconnaître votre zèle, vos conseils; et malgré nos inutiles tentatives auprès de votre ami!..

WALPOLE, *s'avançant.* Mais, sire...

GEORGE. Il suffit, Walpole! je n'insiste plus, et mon choix est décidément arrêté. (*Après un instant de silence et se tournant vers Henri.*) Lord Henri! j'ai eu des torts envers vous!

HENRI, *s'inclinant.* Ah! sire!..

GEORGE, *avec intention.* Envers d'autres encore!.. je veux tâcher de les réparer... Le comte de Sunderland quitte aujourd'hui l'Angleterre; il part avec toute sa famille pour nos États de Hanovre, dont je l'ai nommé gouverneur général.

HENRI. Je reconnais là mon roi!

GEORGE. Quant à vous, Milord... nous avons lu le rapport que vous nous avez fait sur la situation actuelle du royaume et sur la guerre avec l'Espagne. Convaincu désormais de vos talents comme nous l'étions déjà de votre loyauté et de votre franchise, nous voulons récompenser en votre personne les longs et glorieux services de votre oncle, et puisqu'il persiste à quitter le pouvoir, puisqu'à notre grand et légitime regret rien ne peut le retenir à la cour, c'est vous qu'à sa place nous nommons premier ministre. (*Walpole fait un geste de colère qu'il réprime aussitôt.*)

NEUBOROUG. O ciel!..

HENRI, *jetant un coup d'œil sur son oncle et s'adressant au roi.* Je supplie votre Majesté de ne pas m'en vouloir... mais bien décidément, sire, je refuse.

WALPOLE, *vivement.* Est-il possible!..

HENRI, *lui prenant la main, et à voix basse.* Oui, mon oncle, pour que vous m'aimiez toujours... (*S'adressant au roi.*) Je refuse, sire, dans votre intérêt, car, grâce au ciel, pour remplir cette place, je puis vous offrir mieux que moi!

GEORGE. Que dites-vous?..

HENRI. J'ai depuis ce matin tant prié, tant supplié mon oncle, qu'il veut bien encore s'immoler au salut de l'État; il renonce au repos qu'il désirait, il retire sa démission, et consent à rester aux affaires.

GEORGE. Il serait vrai!.. et c'est à vos instances que je dois un pareil sacrifice!.. (*Passant près de Walpole.*) Mon cher Walpole, je n'oublierai jamais une telle preuve d'amitié et de dévouement!

WALPOLE. Votre Majesté l'exige!.. il faut donc reprendre cette chaîne que j'espérais et que je ne peux briser.

NEUBOROUG, *qui a passé près de lui, à droite du spectateur.* Mais, mon cher ami, tu n'y penses pas... je te jure qu'avant un an tu en mourras!

WALPOLE. C'est possible!.. (*A part.*) Mais je mourrai ministre!..

FIN DE L'AMBITIEUX.

LE CAFÉ DES VARIÉTÉS

ÉPILOGUE EN VAUDEVILLES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 5 août 1817

EN SOCIÉTÉ AVEC M DUPIN.

PRÉFACE.

Ainsi que je l'ai dit, les jeunes commis-marchands de la capitale s'étaient crus offensés par la scène de M. Calicot, dans le *Combat des Montagnes*. Ils prétendaient que c'était outrager le commerce, ce qui n'avait jamais été dans nos intentions, et chaque soir ils se rendaient en masse au théâtre pour empêcher que la pièce ne fût donnée. D'un autre côté, l'autorité exigeait que les représentations fussent continuées ; de là des combats, des arrestations ; et la guerre qui avait commencé par des chansons allait finir par la police correctionnelle. Pour mettre un terme à un scandale dont nous étions plus affligés que personne, pour calmer l'irritation des esprits, et pour amener la paix sans la demander, nous composâmes la pièce qu'on va lire, qui obtint beaucoup de succès, et qui produisit le résultat que nous désirions. La paix fut signée entre les puissances belligérantes, et, contre l'ordinaire des traités passés entre souverains, la bonne intelligence a toujours duré depuis ce temps entre le théâtre des Variétés et les commis-marchands, qui en sont demeurés les fidèles alliés et les plus fermes soutiens.

Personnages.

BERNARD LEROND, commerçant.
M. DUTOUPET, artiste coiffeur.
VERNISSAC, auteur gascon.
M. GOBIN, bossu.
MADAME GOBIN, sa femme.
LEGRAND, souffleur du théâtre.
MOKA, garçon de café.
UN JOKEY anglais.
LA LIMONADIÈRE.
PLUSIEURS PERSONNES qui sont à la queue ou dans l'intérieur du café

La scène se passe au café des Variétés (1).

Le théâtre représente l'intérieur du café ; on voit dans le fond, à gauche, les dernières personnes de la queue qui se pressent sous le vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOKA, MADAME GOBIN, PLUSIEURS CHALANDS.

CHOEUR.

AIR : *Allons, dépêchons.*

Mon Dieu ! quel fracas !
D'attendre je suis las.
Monsieur, ne poussez donc pas.
Mon Dieu ! quel fracas !
D'attendre je suis las.
Pourquoi n'avançons-nous pas?

MOKA.

Depuis une heure, voilà
Qu'à la porte l'on s'installe,
Et c' pauv'e public bâill' déjà,
Comm' s'il était dans la salle.

CHOEUR.

Mon Dieu, etc.

UN CHALAND.

Voilà qu'on ouvre, je croi.

MOKA.

Monsieur, votre demi-tasse?

LE MÊME.

Par où passe-t-on, dis-moi ?

MOKA.

C'est au comptoir que l'on passe.

CHOEUR.

Mon Dieu ! quel fracas !
Que font-ils donc là-bas ?
Ici l'on ne s'entend pas.
Mon Dieu ! quel fracas !
Que font-ils donc là-bas?
Et pourquoi n'entre-t-on pas?

PREMIER CHALAND. Garçon, un bol au rhum?

DEUXIÈME CHALAND. Garçon, une bouteille de bière?

MOKA. Voilà, voilà, voilà.

MADAME GOBIN. Monsieur le garçon, y a-t-il encore la queue?

MOKA. Madame, jusqu'à l'entrée du café. On ne peut pas pénétrer sous le vestibule.

MADAME GOBIN. C'est insupportable; vous verrez que mon mari n'aura pas de billets, depuis une heure qu'il est à la queue, et tout cela pour une méchante pièce.

MOKA. Ça, c'est vrai, c'est ce que tout le monde dit; mais il n'y a que celles-là qui prennent. Regardez-moi Phocion (1) ; le voilà bien avancé avec son mérite; il fallait faire jouer ça par M. Potier (2), vous auriez vu! Parlez moi des pièces où l'on s'étouffe, nous ne connaissons que cela au café.

AIR : *Un homme pour en faire un tableau.*

Les Boxeurs et les Innocents,
Les Farces, le Ci-d'vant Jeune Homme,
Font mousser les rafraichiss'ments,
Et nous en vendons, Dieu sait comme.
D'un' pièce nous jugeons l'effet
Par les visit's qu'on vient nous faire,
Et Phocion n'a pas encor fait
Vendre deux bouteilles de bière.

MADAME GOBIN. Et mon mari qui me laisse là à l'attendre; il n'en fait jamais d'autre.

(1) On nomme ainsi le café qui est sur le boulevard Montmartre, à côté du théâtre des Variétés. Ce café communique avec le vestibule du théâtre. On l'appelle aussi café Dehodencq, du nom du propriétaire.

(1) Tragédie de M. Royou, représentée sur le Théâtre-Français, dans l'année 1817. Ouvrage fort estimable, mais d'un genre trop sévère pour attirer la foule ou plaire à la multitude.

(2) Potier, comédien très-distingué, acteur du premier ordre sur un théâtre secondaire. C'est par lui que l'on rit depuis vingt ans. Une vogue aussi soutenue serait fort extraordinaire, et ce qui l'est encore plus, c'est qu'elle est méritée.

MOKA. Vous tenez donc bien à voir notre pièce?

MADAME GOBIN. Point du tout, moi je l'ai déjà vue.

MOKA. Et vous y retournez? Ah bien! par exemple, vous êtes la première qu'on y rattrape.

MADAME GOBIN. Est-ce que vous croyez que j'y viens pour votre pièce? C'est bien la peine pour voir un grand sec qui dit toujours des bêtises, et puis une grande dame : je ne sais pas son nom.

MOKA. Madame Vautrin, une petite maigre?

MADAME GOBIN. Non, non, une grande qui est jolie femme, mais qui fait les beaux bras.

AIR : *La maison de M. Vautour.*

Du reste, un style décousu,
Et des malices sans finesse,
Un lampiste, un niais, un bossu,
Aussi mal tourné que la pièce.
Venez donc du fond du Marais,
Voir sur des montagnes mal faites,
Le soleil entre deux quinquets,
Et l'Olympe sur des roulettes.

MOKA. Eh bien alors, pourquoi y allez-vous donc?

MADAME GOBIN. Pourquoi? c'est qu'on dit qu'il y aura du bruit, et s'il n'y en avait pas, je compte bien en faire.

MOKA. Est-ce que vous seriez attaquée?

MADAME GOBIN. Comment! si je le suis! Est-ce que mon mari n'est pas artiste mécanicien? est-ce qu'il n'a pas un premier garçon? enfin, est-ce qu'il n'est pas...

MOKA. Comment?

MADAME GOBIN. C'est public, tout le quartier sait bien qu'il est... tout le monde l'a reconnu.

MOKA. Mais encore, qu'est-ce qu'il est?

MADAME GOBIN, *montrant son épaule.* Eh! vous m'entendez bien, je n'ai pas besoin de vous le dire.

MOKA. Ah! j'y suis; votre mari, n'est-ce pas ce petit bossu qui était avec vous, et qui depuis un siècle est à la queue? Tenez, on le voit d'ici; il est encore à la même place!

MADAME GOBIN.

AIR : *Vivent les Gascons.*

Je crois que j'en perdrai l'esprit;
Mon Dieu, quel homme,
Quel petit homme!
Je crois que j'en perdrai l'esprit,
Voyez donc comme
Il est petit!
Enfin l'y voilà maintenant :
Eh! mon Dieu, qu'est-ce qui l'arrête?
Voilà que tout le monde prend
Des billets par-dessus sa tête.

ENSEMBLE.

Je crois qu'elle en perdra l'esprit, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LEGRAND.

LEGRAND. Laissez-moi, laissez-moi passer, je suis de la maison.

MADAME GOBIN. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

MOKA. C'est le souffleur.

MADAME GOBIN. Il a un air endormi.

MOKA. Dam', il lit la pièce tous les soirs.

LEGRAND. Garçon, une demi-tasse!

MOKA. Versez au salon.

MADAME GOBIN. C'est apparemment pour se réveiller.

MOKA, *à M. Legrand, qui souffle son café.* Eh! ne soufflez pas, ce n'est pas trop chaud : ce que c'est que l'habitude. — Eh bien! monsieur Legrand, nous avons encore du monde.

LEGRAND. C'est une bénédiction.

AIR de *Marianne.*

Chez nous, depuis qu'on se rassemble,
Tout va des mieux, et grâce au ciel,
A la Gaieté, *Lutèce* tremble,
Et nous faisons pâlir *Daniel* (1).
Qu'un gai délire
Chez nous attire,
Mais qu'en sortant on finisse par rire.
Tout notre espoir
Serait de voir
Qu'on assiégeât tous les soirs
Nos couloirs.
Loin que cette guerre nous lasse,
Accourez! nous tiendrons longtemps,
Puisque ce sont les assiégeants
Qui nourrissent la place.

Ah çà, vous avez là le manuscrit que je vous ai laissé?

MOKA. Oui, le voilà. Si vous voulez qu'on le porte au théâtre?

LEGRAND, *le mettant dans sa poche.* Je le porterai moi-même. Songez donc que je tiens là tout le talent des acteurs et tout l'esprit de la pièce.

MOKA. Enfin, si vous voulez...

LEGRAND. Je vous remercie : ça n'est pas lourd.

MOKA. Est-ce que vous allez déjà vous installer dans votre loge?

MADAME GOBIN. Si ce monsieur pouvait me donner une petite place en se serrant un peu. Qu'est-ce que j'entends là? Enfin, c'est mon mari; ma foi, ce n'est pas sans peine.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. GOBIN.

GOBIN.

AIR : *Bon voyage.*

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Si dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN. Vous avez donc enfin des billets?

GOBIN. Oui, ma petite femme.

Oui, chaque jour est pour moi jour de noce;
Plaisir d'autrui jamais ne m'attrista.
Je ne vais point demandant plaie et bosse,
J'en trouve ici bien assez comme ça.
Roul' ta bosse, etc., etc.

Plaisir, gaieté, voilà ma seule escorte;
Et les voleurs me causent peu d'effroi.
Qui me prendrait, morbleu, ce que je porte,
Se trouverait plus attrapé que moi.

Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Si dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

MADAME GOBIN. Entrons donc vite, au lieu de nous amuser. Où sont ces billets?

GOBIN. J'ai bien les billets; mais je n'ai pas de place, car il n'y en a plus.

MADAME GOBIN. Comment?

GOBIN. Eh bien! ma petite femme, nous irons ailleurs; je me verrai jouer une autre fois.

LEGRAND. Comment! Monsieur, vous voir jouer! Est-ce que vous vous croyez offensé?

(1) *Lutèce* et *Daniel*, mélodrames de la Gaieté et de la Porte Saint-Martin.

GOBIN. Moi? non; je ne m'en doutais pas : c'est ma femme qui veut absolument que je le sois. C'était à qui me le persuaderait, jusqu'à mes confrères, mes confrères en bosse, qui voulaient me faire entrer dans une conspiration; car nous en avions aussi une, afin que vous le sachiez.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

Nous avions, pour l'abordage,
Choisi quinze des plus grands;
Les petits, avec courage,
Devaient monter sur les bancs.
Nous avions même un commandant;
Et vous devinez, je gage,
Le signe de ralliement.

Ce qui a fait tout manquer, c'est que le chef s'est formalisé de ce qu'on ne l'appelait pas Votre Éminence, et l'on sait qu'un bossu tient éminemment aux formes.

MADAME GOBIN. Il n'en est pas moins affreux qu'un théâtre se permette de faire rire ainsi.

GOBIN. Eh parbleu! c'est son état de faire rire.

AIR : *Au clair de la lune.*

De toute la ville
S'il est fréquenté,
C'est qu'il est l'asile
Cher à la gaieté.
Chez eux à toute heure,
Ce sont des éclats...
On croit qu'on y pleure
Quand on n'y rit pas.

MADAME GOBIN. J'en conviens; mais s'attaquer à un corps aussi respectable que celui des bossus... Rien que d'y penser, ça fait hausser les épaules à tout le monde.

GOBIN. Ça n'est pas à moi, toujours; il est vrai que ça ne me les a pas fait baisser d'un pouce.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Dans l'État, nous ne formons pas
Une masse assez imposante,
Pour qu'à nos dépens ici-bas,
Il soit défendu qu'on plaisante :
Un trait malin me divertit,
Et me fâcher quand on me raille,
Serait prouver que j'ai l'esprit
Encor plus mal fait que la taille.

Par exemple, si j'en veux à quelqu'un, c'est à l'acteur qui me représente; on dit qu'il me ressemble, on jurerait que c'est moi. Si jamais je me trouve face à face avec ce monsieur Vernet (1)...

LEGRAND. Point du tout, ce n'est point la même personne. Vous êtes bien plus grand, bien plus bel homme; et d'ailleurs il ne dit que ce que je lui souffle.

GOBIN. Comment! c'est vous qui êtes?..

LEGRAND. Le souffleur du théâtre.

GOBIN. Ah! bien, c'est à vous que j'en veux.

LEGRAND. Non pas, diable! souffler n'est pas...

GOBIN. Au fait, il a raison. Vous voyez que je n'ai pas de rancune, et la première fois que j'irai, je vous promets de rire comme un... vous m'entendez.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VERNISSAC.

VERNISSAC. Ah! la maudite salle, on étouffe de chaud. Eh! san-dieu, garçon!

MOKA. Monsieur veut-il quelque chose?

VERNISSAC. Oui, sans doute, une glace. Est-ce que Sainville n'est pas venu?

MOKA. Non, Monsieur; mais si vous voulez...

VERNISSAC. Non; je n'aurai soif que quand il sera arrivé.

MADAME GOBIN. Quel est ce monsieur?

MOKA. Un auteur gascon, qui trouve toujours moyen de se faire payer ses repas par ses confrères, et même ses rafraîchissements.

VERNISSAC.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Grâce au droit qu'ici je m'arroge,
Je suis riche sans rien avoir;
J'ai ma voiture et j'ai ma loge,
Je prends ma glace chaque soir.
Tous les jours, sans que l'on me prie,
Je vais dîner chez mes amis;
C'est ainsi qu'on descend *gratis*
Le fleuve de la vie.

(*Au souffleur.*) Eh! san-dieu! c'est vous, Mossou; je n'ai point reçu votre réponse pour ce petit ouvrage, car c'est à vous qu'on les adresse.

LEGRAND. Non, je ne me rappelle pas.

VERNISSAC. Oh! je vais vous mettre sur la voie : une petite pièce sur le saut du *Niagara*, une pièce épisodique. La première scène, nous mettons un avocat dans le genre de l'*Avocat Patelin.*

LEGRAND. Ah! tant pis, Monsieur, la pièce ne sera pas reçue; nous n'oserions la jouer à cause de messieurs de la faculté de droit.

VERNISSAC. Ah! qu'importe? je ne tiens pas à une scène; nous commencerons par la seconde. C'est un médecin comme ceux de Molière.

LEGRAND. Ça ne se peut pas, l'école de médecine qui se fâcherait...

VERNISSAC. Allons, commençons donc par la troisième; c'est un grand politique qui parle de tout.

LEGRAND. Nous aurions contre nous la moitié des salons de Paris.

VERNISSAC. San-dieu! Monsieur, de qui alors voulez-vous que je me moque? sera-ce des gens d'esprit?

LEGRAND. Non pas; chacun crierait qu'on l'attaque.

VERNISSAC. Eh bien! alors j'attaque ceux qui n'en ont pas. Eh donc! je n'aurai rien à craindre?

LEGRAND. Peut-être, Monsieur; il ne faut jamais avoir à lutter contre la majorité.

VERNISSAC. San-dieu! comment voulez-vous donc que l'on écrive la comédie?

LEGRAND. Oh! je vais vous le dire.

AIR : *J'avais un billet d'amateur.*

Ne dites rien des procureurs,
Et silence sur les notaires.
Craignez nos modernes docteurs,
Respectez les apothicaires.
Ne parlez pas des grands seigneurs,
Des journaux, de vers ni de belles,
Mais du reste peignez nos mœurs,
Et surtout qu'elles soient fidèles.

Il me semble qu'il vous reste encore un champ assez vaste.

VERNISSAC. Je ne vois pas cela.

LEGRAND. C'est que vous ne voulez pas voir.

AIR : *Ces postillons.*

Des gais enfants de la Garonne
Peignez l'esprit et les traits fanfarons.

VERNISSAC.

Non pas, san-dieu! je défends en personne
Qu'on ose attaquer les Gascons.

LEGRAND.

Qu'importe? suivez mon précepte.

(1) Vernet, jeune acteur plein de gaieté et de naturel, qui dans le *Combat des Montagnes* jouait le rôle du Bossu. C'est aussi lui qui jouait M. Gobin, et il avait su avec un rare talent donner à ces deux rôles une couleur et une physionomie différentes.

Nous voyons tant d'originaux fieffés.

MOKA.

N'épargnez rien, pourvu que l'on excepte
Les garçons de cafés.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. BERNARD.

BERNARD. Ah! il n'y a plus de place; peu m'importe, j'ai une loge, et j'espère rouler vos montagnes.

LEGRAND. A qui ai-je l'honneur de parler?

BERNARD. Monsieur, on me nomme Bernard Lerond, et je suis négociant, rue Saint-Denis, à la Bonne-Foi.

AIR des *Poëtes sans-soucis.*

J'ai toujours accueilli chez moi,
Ce fut notre règle commune,
La justice et la bonne foi,
Et bientôt j'ai vu la fortune
Avec elles venir s'asseoir
Dans mon comptoir. (4 *fois*.)

DEUXIÈME COUPLET.

Je n'ai pas d'acajou brillant,
Et chez moi la dorure manque;
Mais des doublons, de l'argent franc,
Surtout de bons billets de banque;
Voilà, Monsieur, ce qu'on peut voir
Dans mon comptoir. (4 *fois*.)

LEGRAND. Est-ce que Monsieur se croirait attaqué?

BERNARD. Moi, Monsieur? point du tout; mais j'ai deux neveux, deux charmants garçons, qui sont à la tête de mon magasin, et que j'aime comme s'ils étaient mes fils. Eh bien! ce matin, en arrivant de Bordeaux, où j'avais été faire un voyage pour mes affaires, imaginez-vous qu'au lieu de m'embrasser et de me demander de mes nouvelles, ils m'abordent en se plaignant d'une injure qu'on leur a faite! Ils prétendent qu'on a voulu les tourner en ridicule... Et je ne souffrirai pas qu'on attaque ma famille...

LEGRAND. Comment! Monsieur, est-ce que messieurs vos neveux portent des moustaches?

BERNARD. Non, Monsieur.

LEGRAND. Est-ce qu'ils portent des éperons?

BERNARD. Non, Monsieur. Qu'est-ce que c'est que des éperons, des moustaches? je voudrais bien voir qu'ils en eussent: est-ce qu'ils rougiraient de leur état? Apprenez, Monsieur, que l'état de commerçant est le plus beau et le plus utile de tous.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux;
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entre eux.
Aux nobles fruits de la victoire,
Si les états doivent l'honneur,
Si les beaux-arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

Et quand on a l'honneur d'être commerçant, on doit être fier d'en porter l'habit. Qu'est-ce que c'est que des moustaches?

LEGRAND. Prenez garde; n'en parlez pas si haut: si l'on vous entendait, il y aurait peut-être du danger.

BERNARD. A Dieu ne plaise que j'en dise du mal; je les respecte trop pour cela.

AIR : *A soixante ans.*

Rendons honneur aux guerriers intrépides
Qui pour la France ont bravé le trépas;
S'il le fallait, en les prenant pour guides,
On nous verrait tous marcher sur leurs pas.
Mais jusqu'alors, au sein de nos murailles,
(*Montrant la place des moustaches.*)
Ce noble signe a seul droit de flatter
Ceux qui déjà, sur les champs de batailles,
Ont acheté le droit de le porter.

LEGRAND. Quant à cela, tout le monde est de votre avis, et voilà justement ce que nous voulions faire entendre.

BERNARD. Oh! parbleu, c'est entendu.

AIR de la *Robe et des Bottes.*

Chez nous l'honneur devance l'âge;
Et les Français pensent avec raison
Qu'on peut bien avoir du courage
Sans avoir de barbe au menton;
Et fiers d'une aussi noble tâche,
Aux ennemis il ferait voir
Que pour leur couper la moustache,
On n'a pas besoin d'en avoir.

LEGRAND. Alors je ne vois pas trop pourquoi messieurs vos neveux n'ont pas voulu permettre qu'on attaquât un léger ridicule qu'ils ne partagent pas.

BERNARD. Oui, je crois que nous nous sommes fâchés un peu vite, et qu'au fait tout cela ne tombait que sur les éperons.

LEGRAND. Vous l'avez dit.

BERNARD. Eh bien! Monsieur, nous sommes aussi gens à entendre la plaisanterie; et je suis sûr que s'il en est encore quelques-uns parmi nous qui tiennent à cette petite manie, ils seront les premiers à en rire... Tenez, moi, je me charge d'arranger l'affaire, et de leur dire:

AIR de la *Sentinelle.*

Oui, croyez-moi, déposez sans regrets
Ces fers bruyants, cet appareil de guerre,
Et des Amours, sous vos pas indiscrets,
N'effrayez plus la cohorte légère.
Si des beautés dont vous causez les pleurs,
Nulle à vos traits ne se dérobe,
Contentez-vous, heureux vainqueurs,
De déchirer leurs tendres cœurs,
Et ne déchirez plus leur robe.

LEGRAND. Et je suis sûr qu'ils auront égard à la pétition.

BERNARD. Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir éclairé... Je vais me placer dans ma loge, et vous m'entendrez. (*S'adressant au parterre.*) J'espère maintenant que personne n'a plus de réclamations à faire.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUTOUPET, *paraissant aux premières loges.*

DUTOUPET. C'est ce qui vous trompe, ça ne finira pas ainsi.

LEGRAND. Je ne vois pas que dans notre pièce Monsieur soit attaqué en rien.

DUTOUPET. C'est justement pour ça que je réclame. Ces messieurs se plaignent d'être mis en scène, et moi, Monsieur, je me plains de ce que je n'y suis pas; il me semble que je suis un personnage assez important pour qu'on fasse attention à moi.

LEGRAND. En voici bien d'une autre! Mais, Monsieur, on ne fait pas ainsi une scène publique.

DUTOUPET. Au contraire, il ne peut y avoir trop de témoins; c'est une affaire dont je veux faire juges ces messieurs, et vous verrez s'ils ne vous donnent pas tort. Messieurs, je suis artiste coiffeur; j'ai un cabriolet et un jokey, suivant l'usage, puisqu'à présent il est impossible sans cela de faire son chemin! J'éclabousse tout le monde; je rase les boutiques; je frise les passants; et le soir, du haut de mon wiski, je fais encore la barbe à ceux que j'ai coiffés le matin. Tout à l'heure encore, en venant au théâtre, j'ai manqué

de renverser une pratique; il ne s'en est pas fallu de l'épaisseur d'un cheveu. Eh bien! tout cela n'y fait rien; et je ne puis venir à bout de faire du bruit dans le monde.

LEGRAND. Vous en faites beaucoup trop ici, et l'on ne trouble pas ainsi un lieu public.

DUTOUPET. Est-ce que vous croyez me faire peur? Apprenez que je suis un homme de tête; et que si une fois je mets les fers au feu, je vous prouverai que j'ai, comme un autre, la tête près du toupet.

LEGRAND. Au fait, Monsieur, que voulez-vous?

DUTOUPET. Je demande qu'il soit question de moi dans vos montagnes. Je ne vous demande qu'une petite scène; quand ce serait un peu tiré par les cheveux, qu'est-ce que ça fait?

LEGRAND. Monsieur, c'est assez difficile; mais je connais l'auteur, et je vous promets que, dans sa première pièce, il sera question de vous.

DUTOUPET. C'est ça; une pièce, un prologue, je n'y tiens pas... Vous me le promettez?

LEGRAND. C'est comme si vous y étiez.

DUTOUPET. Eh bien! à la bonne heure. Moi, je m'emporte d'abord; je suis vif comme la poudre; mais ça ne tient pas.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN PETIT JOKEY, *paraissant sur le théâtre.*

LE JOKEY. Le cabriolet de M. Dutoupet! Monsieur, le cabriolet est là.

DUTOUPET. Eh! c'est vrai; j'ai de l'ouvrage pour ce soir à l'Opéra, Vénus et Psyché qui hier se sont prises aux cheveux... Ça n'est pas aisé à démêler. Messieurs, les affaires avant tout. J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

BERNARD. Plaisant original, qui se fâche de ce qu'on ne le met pas en scène, tandis que tant d'autres... Vous voyez, Messieurs, qu'il est difficile de contenter tout le monde.

VAUDEVILLE.

AIR du *Val de Vire.*

LEGRAND.

Depuis que ce bas monde est fait,
Partout on se querelle.
Ah! réalisons, en effet,
La paix universelle.
Entre les plaideurs,
Et les procureurs,
L'amour et l'hyménée;
Entre les mamans,
Entre les amants,
Que la paix soit signée.

VERNISSAC.

Entre l'artiste et les huissiers,
L'acteur et le parterre;
Les propriétaires altiers
Et l'humble locataire;
Entre le bon sens
Et des noirs pédants
La race renfrognée;
Entre les auteurs,
Les restaurateurs,
Que la paix soit signée.

DUTOUPET.

Vous qui, sur un char élevé,
Causez mainte bagarre,
Brûlez un peu moins le pavé,
Et surtout criez : Gare!
Que la foule qui
Redoute un wiski
Par vous soit épargnée;
Entre les piétons
Et les phaétons,
Que la paix soit signée.

GOBIN.

Les biens et les maux presque tous
Sont compensés sur terre;
On prétend que chez les époux
On voit souvent la guerre.
Je m'en aperçoi,
C'est un train chez moi
Le long de la journée!
Mais le jour finit,
Arrive la nuit,
Et la paix est signée.

BERNARD, *au public.*

On sait que c'est par des chansons
Que tout finit en France;
En chantant nous vous proposons
Un traité d'alliance;
Il ne suffit pas
Que la guerre, hélas!
Ici soit terminée;
Par un bruit plus doux,
Messieurs, prouvez-nous
Que la paix est signée.





RANTZAU, *à la reine.* Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef. — Acte 1er, scène 8.

BERTRAND ET RATON

OU

L'ART DE CONSPIRER

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 14 novembre 1833.

Personnages

MARIE-JULIE, reine douairière, belle-mère de Christian VII, roi de Danemark.
LE COMTE BERTRAND DE RANTZAU, membre du conseil sous Struensée, premier ministre.
FALKENSKIELD, ministre de la guerre, membre du conseil sous Struensée.
FRÉDÉRIC DE GŒLHER, neveu du ministre de la marine.
CHRISTINE, fille de Falkenskield.
KOLLER, colonel.
RATON BURKENSTAFF, marchand de soieries.
MARTHE, sa femme.
ÉRIC, son fils.
JEAN, son garçon de boutique.
JOSEPH, domestique de Falkenskield.
UN SEIGNEUR DE LA COUR (Berghen).
LE PRESIDENT DE LA COUR SUPRÊME.

La scène se passe à Copenhague, en janvier 1772.

ACTE PREMIER.

Une salle du palais du roi Christian, à Copenhague. A gauche, les appartements du roi; à droite, ceux de Struensée.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOLLER, *assis à droite; du même côté, des grands du royaume, des militaires, des employés du palais, des solliciteurs, avec des pétitions à la main, attendant le réveil de Struensée,* BERGHEN.

KOLLER, *regardant à gauche.* Quelle solitude dans les appartements du roi! (*Regardant à droite.*) Et quelle foule à la porte du favori! En vérité, si j'étais poëte satirique, ce serait une belle place que la mienne! capitaine des gardes dans un palais où un médecin est premier ministre, où une femme est roi, et où le roi n'est rien! Mais patience! (*Pre-*

nant un journal qui est sur la table à côté de lui.) Quoi qu'en dise la Gazette de la cour, qui trouve cette combinaison admirable. (*Lisant bas.*) Ah! ah! encore un nouvel édit. (*Lisant.*) « Copenhague, 14 janvier 1772. Nous, Christian VII, « par la grâce de Dieu roi de Danemark et de Norvége, « avons confié par les présentes à Son Excellence le comte « de Struensée, premier ministre et président du conseil, le « sceau de l'État, ordonnant que tous les actes émanés de « lui soient valables et exécutoires dans tout le royaume sur « sa seule signature, même quand la nôtre ne s'y trouve- « rait pas! » Je conçois alors les nouveaux hommages qui ce matin entourent le favori : le voilà roi de Danemark; l'autre a tout à fait abdiqué; car, non content d'enlever à son souverain son autorité, son pouvoir, sa couronne, Struensée ose encore... Allons, l'usurpation est complète. (*Entre Berghen.*) Ah! c'est vous, mon cher Berghen.

BERGHEN. Oui, colonel. Vous voyez quelle foule dans l'antichambre!

KOLLER. Ils attendent le réveil du maître.

BERGHEN. Qui du matin jusqu'au soir est accablé de visites.

KOLLER. C'est trop juste! il en a tant fait autrefois, quand il était médecin, qu'il faut bien qu'on lui en rende à présent qu'il est ministre. Vous avez lu la Gazette de ce matin?

BERGHEN. Ne m'en parlez pas. Tout le monde en est révolté; c'est une horreur, une infamie.

UN HUISSIER, *sortant de l'appartement à droite.* Son Excellence le comte Struensée est visible.

BERGHEN, *à Koller.* Pardon! (*Il s'élance vivement avec la foule, et entre dans l'appartement à droite.*)

KOLLER. Et lui aussi! il va solliciter! Voilà les gens qui obtiennent toutes les places, tandis que nous autres nous avons beau nous mettre sur les rangs; aussi, morbleu! plutôt mourir que de rien leur devoir! je suis trop fier pour cela. On m'a refusé quatre fois, à moi, le colonel Koller, ce grade de général que je mérite, je puis le dire, car voilà dix ans que je le demande; mais ils s'en repentiront, ils apprendront à me connaître, et ces services qu'ils n'ont pas voulu acheter, je les vendrai à d'autres. (*Regardant au fond du théâtre.*) C'est la reine-mère, Marie-Julie; reine douairière, à son âge, c'est de bonne heure, c'est terrible, et plus que moi encore elle a raison de leur en vouloir.

—

SCÈNE II.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE. Ah! c'est vous, Koller. (*Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.*)

KOLLER. Ne craignez rien, Madame, nous sommes seuls; ils sont tous en ce moment aux pieds de Struensée ou de la reine Mathilde... Avez-vous parlé au roi?

LA REINE. Hier, comme nous en étions convenus; je l'ai trouvé seul, dans un appartement retiré, triste et pensif; une grosse larme coulait de ses yeux : il caressait cet énorme chien, son fidèle compagnon, le seul de ses serviteurs qui ne l'ait pas abandonné! — Mon fils, lui ai-je dit, me reconnaissez-vous? — Oui, m'a-t-il répondu, vous êtes ma belle-mère... non, non, a-t-il ajouté vivement, mon amie, ma véritable amie, car vous me plaignez! vous venez me voir, vous!.. Et il m'a tendu la main avec reconnaissance.

KOLLER. Il n'est donc pas, comme on le dit, privé de la raison?

LA REINE. Non, mais vieux avant l'âge, usé par les excès de tout genre, toutes ses facultés semblent anéanties : sa tête est trop faible pour supporter ou le moindre travail ou la moindre discussion; il parle avec peine, avec effort; mais en vous écoutant, ses yeux s'animent et brillent encore d'une expression singulière; en ce moment ses traits ne respiraient que la souffrance, et il me dit avec un sourire douloureux : Vous le voyez, mon amie, ils m'abandonnent tous; et Mathilde que j'aimais tant, Mathilde, ma femme, où est-elle?

KOLLER. Il fallait profiter de l'occasion, lui faire connaître la vérité.

LA REINE. C'est ce que j'ai fait avec ménagement, avec adresse, lui rappelant successivement le temps de son voyage en Angleterre et en France, à la cour de Georges et de Louis XV, lorsque Struensée, l'accompagnant comme médecin, gagna d'abord sa confiance et son amitié; puis je le lui ai montré plus tard, à son retour en Danemark, présenté par lui à la jeune reine, et, pendant la longue maladie de son fils, admis dans son intimité, la voyant à toute heure. Je lui ai peint une princesse de dix-huit ans, écoutant sans défiance les discours d'un homme jeune, beau, aimable, ambitieux; ne prenant bientôt que lui pour guide et pour conseil; se jetant par ses avis dans le parti qui demandait la réforme, et plaçant enfin à la tête du ministère ce même Struensée, parvenu audacieux, favori insolent qui, par les bontés de son roi et de sa souveraine, élevé successivement au rang de gouverneur du prince royal, de conseiller, de comte, de premier ministre enfin, osait maintenant, parjure à la reconnaissance et à l'honneur, oublier ce qu'il devait à son bienfaiteur et à son roi, et ne craignait pas d'outrager la majesté du trône!.. A ce mot, un éclair d'indignation a brillé dans les yeux du monarque déchu; sa figure pâle et souffrante s'est animée d'une subite rougeur; puis, avec une force dont je ne l'aurais pas cru capable, il a appelé, il s'est écrié : La reine!.. la reine! qu'elle vienne! je veux lui parler!

KOLLER. O ciel!

LA REINE. Quelques instants après a paru Mathilde, avec cet air que vous lui connaissez... cet air d'amazone; la tête haute, le sourire superbe, et laissant tomber sur moi un regard de triomphe et de dédain. Je suis sortie, et j'ignore quelles armes elle a employées pour sa défense; mais ce matin elle et Struensée sont plus puissants que jamais; et cet édit qu'elle a arraché au faible monarque, cet édit que publie aujourd'hui la Gazette royale, donne au premier ministre, à notre ennemi mortel, toutes les prérogatives de la royauté.

KOLLER. Pouvoir dont Mathilde va se servir contre vous, et je ne doute pas que dans sa vengeance...

LA REINE. Il faut donc la prévenir. Il faut, aujourd'hui même... (*S'arrêtant.*) Qui vient là?

KOLLER, *regardant au fond.* Des amis de Struensée! le neveu du ministre de la marine, Frédéric de Gœlher, puis M. de Falkenskield, le ministre de la guerre; sa fille est avec lui!

LA REINE. Une demoiselle d'honneur de la reine Mathilde... Silence devant elle!

—

SCÈNE III.

GOELHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, LA REINE, KOLLER.

GOELHER, *entrant en donnant la main à Christine.* Oui, Mademoiselle, je dois accompagner la reine dans sa promenade; une cavalcade magnifique! et si vous voyiez comme Sa Majesté se tient à cheval! c'est une princesse bien remarquable; ce n'est pas une femme!..

LA REINE, *à Koller.* C'est un colonel de chevau-légers.

CHRISTINE, *à Falkenskield.* La reine-mère. (*Elle salue ainsi que son père et Gœlher.*) Je me rendais chez vous, Madame.

LA REINE, *avec étonnement*. Chez moi!

CHRISTINE. J'avais auprès de Votre Majesté une mission...

LA REINE. Dont vous pouvez vous acquitter ici.

FALKENSKIELD. Je vous laisse, ma fille; j'entre chez le comte de Struensée, chez le premier ministre.

GOELHER. Je vous suis; je vais lui présenter mes hommages et ceux de mon oncle, qui est ce matin légèrement indisposé.

FALKENSKIELD. Vraiment!

GOELHER. Oui; hier soir il avait accompagné la reine Mathilde sur son yacht royal... et la mer lui a fait mal.

LA REINE. A un ministre de la marine!

GOELHER. Ce ne sera rien.

FALKENSKIELD, *apercevant Koller*. Ah! bonjour, colonel Koller, vous savez que je me suis occupé de votre demande.

LA REINE, *bas, à Koller*. Vous leur demandiez...

KOLLER, *de même*. Pour éloigner les soupçons.

FALKENSKIELD. Il n'y a pas moyen dans ce moment; la reine Mathilde nous avait recommandé un jeune officier de dragons...

GOELHER. Charmant cavalier qui, au dernier bal, a dansé la hongroise d'une manière ravissante.

FALKENSKIELD. Mais plus tard nous verrons; il est à croire que vous serez de la première promotion de généraux, en continuant à nous servir avec le même zèle.

LA REINE. Et en apprenant à danser!

FALKENSKIELD, *souriant*. Sa Majesté est ce matin d'une humeur charmante; elle partage, je le vois, la satisfaction que nous donne à tous la nouvelle faveur de Struensée. J'ai l'honneur de lui présenter mes respects. (*Il entre à droite avec Gœlher.*)

—

SCÈNE IV.

CHRISTINE, LA REINE, KOLLER.

LA REINE, *à qui Koller a approché un fauteuil à droite*. Eh bien! Mademoiselle, parlez. Vous venez...

CHRISTINE. De la part de la reine...

LA REINE. De Mathilde!.. (*Se tournant vers Koller.*) Qui déjà, sans doute, dans sa vengeance...

CHRISTINE. Vous invite à vouloir bien honorer de votre présence le bal qu'elle donne demain soir en son palais.

LA REINE, *étonnée*. Moi!.. (*Cherchant à se remettre.*) Ah!.. il y a demain à la cour... un bal...

CHRISTINE. Qui sera magnifique.

LA REINE. Sans doute pour célébrer aussi son nouveau triomphe... Et elle m'invite à y assister!

CHRISTINE. Que répondrai-je, Madame?

LA REINE. Que je refuse!

CHRISTINE. Et pour quelle raison?

LA REINE, *se levant*. Eh mais, ai-je besoin de vous le dire? Quiconque se respecte et n'a pas encore renoncé à sa propre estime peut-il approuver par sa présence le scandale de ces fêtes, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les bienséances?.. Ma place n'est pas où président Mathilde et Struensée, ni la vôtre non plus, Mademoiselle, et vous vous en seriez aperçue déjà, si, en vous laissant, dans l'intérêt de son ambition, comme demoiselle d'honneur dans une pareille cour, M. de Falkenskield, votre père, ne vous avait ordonné sans doute de baisser les yeux et de ne rien voir.

CHRISTINE. J'ignore, Madame, qui peut motiver la sévérité et la rigueur dont paraît s'armer Votre Majesté. Je n'entrerai point dans une discussion à laquelle mon âge et ma position me rendent étrangère. Soumise à mes devoirs, j'obéis à mon père, je respecte ma souveraine, je n'accuse personne, et si l'on m'accuse, je laisserai à ma seule conduite le soin de me défendre! (*Faisant la révérence.*) Pardon, Madame.

LA REINE. Eh quoi! me quitter déjà pour courir auprès de votre reine...

CHRISTINE. Non, Madame; mais d'autres soins...

LA REINE. C'est juste... je l'oubliais; je sais qu'il y a aujourd'hui aussi une fête chez votre père; il y en a partout. Un grand dîner, je crois, où doivent assister tous les ministres?

CHRISTINE. Oui, Madame.

KOLLER. Dîner politique!

LA REINE. Qui a aussi un autre but, vos fiançailles...

CHRISTINE, *troublée*. O ciel!

LA REINE. Avec Frédéric de Gœlher que nous venons de voir, le neveu du ministre de la marine. Est-ce que vous l'ignoriez? Est-ce que je vous l'apprends?

CHRISTINE. Oui, Madame.

LA REINE. Je suis désolée... car cette nouvelle a vraiment l'air de vous contrarier.

CHRISTINE. En aucune façon, Madame; mon devoir et mon plus ardent désir seront toujours d'obéir à mon père. (*Elle fait la révérence et sort.*)

—

SCÈNE V.

LA REINE, KOLLER.

LA REINE, *la regardant sortir*. Vous l'avez entendu, Koller... ce soir à l'hôtel du comte de Falkenskield. . Ce dîner où doivent se trouver réunis et Struensée et tous ses collègues, c'est ce que j'allais vous apprendre quand on est venu nous interrompre.

KOLLER. Eh bien! qu'importe?

LA REINE, *à demi-voix*. Ce qu'il importe! C'est le ciel qui nous livre ainsi tous nos ennemis à la fois. Il faut nous en emparer ou nous en défaire!

KOLLER. Que dites-vous?

LA REINE, *de même*. Le régiment que vous commandez est cette semaine de garde au palais; et les soldats dont vous pouvez disposer suffisent pour une pareille expédition qui ne demande que de la promptitude et de la hardiesse.

KOLLER. Vous croyez...

LA REINE. D'après ce que j'ai vu hier, le roi est trop faible pour prendre aucun parti, mais il approuvera tous ceux qu'on aura pris. Une fois Struensée renversé, les preuves ne manqueront pas contre lui et contre la reine. Mais renversons-le! ce qui est facile, si j'en crois cette liste que vous m'avez confiée, et que je vous rends! C'est le seul moyen de ressaisir le pouvoir, d'arriver à la régence et de gouverner sous le nom de Christian VII.

KOLLER, *prenant le papier*. Vous avez raison, un coup de main, c'est plus tôt fait; cela vaut mieux que toutes les menées diplomatiques, auxquelles je n'entends rien. Dès ce soir je vous livre les ministres morts ou vifs. Point de grâce; Struensée d'abord, Gœlher, Falkenskield et le comte Bertrand de Rantzau!..

LA REINE. Non, non, je demande qu'on épargne celui-ci.

KOLLER. Lui moins que tout autre, car je lui en veux personnellement; ses plaisanteries continuelles contre les militaires qui ne sont pas soldats et qui gagnent leurs grades dans les bureaux, ces intrigants en épaulettes, comme il les appelle...

LA REINE. Que vous importe?

KOLLER. C'est moi qu'il désigne par là, je le sais, et je m'en vengerai.

LA REINE. Pas maintenant!.. Nous avons besoin de lui! il

nous est nécessaire pour nous rallier le peuple et la cour. Son grand nom, sa fortune, ses talents personnels, peuvent seuls donner de la consistance à notre parti... qui n'en a pas ; car tous les noms que vous m'avez donnés là sont sans influence au dehors ; et il ne suffit pas de renverser Struensée, il faut prendre sa place, il faut s'y maintenir surtout.

KOLLER. Je le sais!.. Mais chercher des alliés parmi nos ennemis...

LA REINE. Rantzau ne l'est pas, j'en ai des preuves ; il aurait pu me perdre, il ne l'a pas fait ; et souvent même il m'a avertie indirectement des dangers auxquels mon imprudence allait m'exposer ; enfin je suis certaine que Struensée, son collègue, le redoute et voudrait s'en défaire ; que lui de son côté déteste Struensée, qu'il le verrait avec plaisir tomber du rang qu'il occupe ; et de là à nous y aider... il n'y a qu'un pas.

KOLLER. C'est possible ; mais je ne peux pas souffrir ce Bertrand de Rantzau ; c'est un malin petit vieillard qui n'est l'ennemi de personne, c'est vrai, mais il n'a d'ami que lui. S'il conspire, c'est à lui tout seul et à son bénéfice ; en un mot, un conspirateur égoïste avec lequel il n'y a rien à gagner, et, parlant, rien à faire.

LA REINE. C'est ce qui vous trompe... (*Regardant vers la coulisse à gauche.*) Tenez, le voyez-vous dans cette galerie, causant avec le grand chambellan ? il se rend sans doute au conseil ; laissez-nous ; avant de l'attirer dans notre parti, avant de lui rien découvrir de nos projets, je veux savoir ce qu'il pense.

KOLLER. Vous aurez de la peine !.. En tout cas, je vais toujours répandre dans la ville des gens dévoués qui prépareront l'opinion publique. Herman et Christian sont des conspirateurs secondaires qui s'y entendent à merveille ; pour cela, il ne s'agit que de les payer... Je l'ai fait, et maintenant à ce soir ; comptez sur moi et sur le sabre de mes soldats... En fait de conspiration, c'est ce qu'il y a de plus positif. (*Il sort par le fond en saluant Rantzau qui entre par la gauche.*)

—

SCÈNE VI.

LE COMTE DE RANTZAU, LA REINE.

LA REINE, *à Rantzau, qui la salue.* Et vous aussi, monsieur le comte, vous venez au palais présenter vos félicitations à votre très-puissant et très-heureux collègue...

RANTZAU. Et qui vous dit, Madame, que je n'y viens pas pour faire ma cour à Votre Majesté ?

LA REINE. C'est généreux... c'est digne de vous, du reste, au moment où plus que jamais je suis en disgrâce... où je vais être exilée peut-être.

RANTZAU. Croyez-vous qu'on l'oserait ?

LA REINE. Eh ! mais, c'est à vous que je le demanderai ; vous, Bertrand de Rantzau, ministre influent..... vous, membre du conseil.

RANTZAU. Moi ! j'ignore ce qui s'y passe... je n'y vais jamais. Sans désirs, sans ambition, n'aspirant qu'à me retirer des affaires, que voulez-vous que j'y fasse ? si ce n'est parfois y prendre la défense de quelques amis imprudents... ce qui pourrait bien m'arriver aujourd'hui.

LA REINE. Vous qui prétendiez ne rien savoir... vous connaissez donc. .

RANTZAU. Ce qui s'est passé hier chez le roi... certainement ; et convenez que c'est une singulière prétention à vous de vouloir absolument lui prouver... Mais en pareil cas un bourgeois lui-même, un bourgeois de Copenhague ne le croirait pas ! et vous espériez le persuader à un front couronné !.. Votre Majesté devait avoir tort.

LA REINE. Ainsi vous me blâmez d'être fidèle à Christian, à un roi malheureux !.. Vous prétendez qu'on a tort quand on veut démasquer des traîtres !

RANTZAU. Et qu'on n'y réussit pas... oui, Madame.

LA REINE, *avec mystère.* Et si je réussissais, pourrais-je compter sur votre aide, sur votre appui ?

RANTZAU, *souriant.* Mon appui ! à moi... qui en pareil cas, au contraire, réclamerais le vôtre.

LA REINE, *avec force.* Il vous serait assuré, je vous le jure... M'en jurerez-vous autant, je ne dis pas avant, mais après le danger ?

RANTZAU. Vraiment !.. il y en a donc ?

LA REINE. Puis-je me fier à vous ?

RANTZAU. Eh ! mais..... il me semble que je possède déjà quelques secrets qui auraient pu perdre Votre Majesté, et que jamais...

LA REINE, *vivement.* Je le sais. (*A demi-voix.*) Vous avez ce soir chez le ministre de la guerre, le comte de Falkenskield, un grand dîner où assisteront tous vos collègues ?..

RANTZAU. Oui, Madame, et demain un grand bal où ils assisteront également. C'est ainsi que nous traitons les affaires. Je ne sais pas si le conseil marche, mais il danse beaucoup.

LA REINE, *avec mystère.* Eh bien ! si vous m'en croyez, restez chez vous.

RANTZAU, *la regardant avec finesse.* Ah ! vous vous méfiez du dîner.... il ne vaudra rien.

LA REINE. Oui... que cela vous suffise.

RANTZAU, *souriant.* Des demi-confidences ! Prenez garde ! je peux trahir quelquefois les secrets que je devine... jamais ceux que l'on me confie.

LA REINE. Vous avez raison ; j'aime mieux tout vous dire. Des soldats qui me sont dévoués cerneront l'hôtel de Falkenskield, s'empareront de toutes les issues...

RANTZAU, *d'un air d'incrédulité.* D'eux-mêmes et sans chef ?

LA REINE. Koller les commande ; Koller, qui ne reçoit d'ordres que de moi, se précipitera avec eux dans les rues de Copenhague en criant : Les traîtres ne sont plus ! vive le roi ! vive Marie-Julie ! De là nous marchons au palais, où, si vous nous secondez, le roi et les grands du royaume se déclarent pour nous, me proclament régente ; et dès demain, c'est moi, ou plutôt c'est vous et Koller qui dicterez des lois au Danemark. Voilà mon plan, mes desseins ; vous les connaissez ; voulez-vous les partager ?

RANTZAU, *froidement.* Non, Madame ; je veux même les ignorer entièrement, et je jure ici à Votre Majesté que, quoi qu'il arrive, les projets qu'elle vient de me confier mourront avec moi.

LA REINE. Vous me refusez, vous qui en secret aviez toujours pris ma défense, vous en qui j'espérais !..

RANTZAU. Pour conspirer !.. Votre Majesté avait grand tort.

LA REINE. Et pour quelles raisons ?

RANTZAU, *cherchant ses mots.* Tenez... à vous parler franchement...

LA REINE. Vous allez me tromper.

RANTZAU *froidement.* Moi ! dans quel but ? depuis longtemps je suis revenu des conspirations, et voici pourquoi. J'ai remarqué que ceux qui s'y exposaient le plus étaient très-rarement ceux qui en profitaient ; ils travaillaient presque toujours pour d'autres qui venaient après eux récolter sans danger ce qu'ils avaient semé avec tant de périls. Une telle chance est bonne à courir pour des jeunes gens, des fous, des ambitieux qui ne raisonnent pas. Mais moi, je raisonne ; j'ai soixante ans, j'ai quelque pouvoir, quelque richesse... et j'irais compromettre tout cela, risquer ma position, mon crédit !.. Pourquoi, je vous le demande ?

LA REINE. Pour arriver au premier rang ; pour voir à vos pieds un collègue, un rival, qui lui-même cherche à vous

renverser... Oui... je sais, à n'en pouvoir douter, que Struensée et ses amis veulent vous écarter du ministère.

RANTZAU. C'est ce que tout le monde dit, et je ne puis le croire. Struensée est mon protégé, ma créature, c'est par moi qu'il est arrivé aux affaires... (*Souriant.*) Il l'a quelquefois oublié, j'en conviens; mais dans sa position il est si difficile d'avoir de la mémoire!.. A cela près, il faut le reconnaître, c'est un homme de talent, un homme supérieur, qui a pour le bonheur et la prospérité du royaume des vues dont on ne peut méconnaître la haute portée; c'est un homme enfin avec qui l'on peut s'honorer de partager le pouvoir... Mais un Koller, un soldat inconnu, dont l'épée sédentaire n'est jamais sortie du fourreau; un agent d'intrigues qui a vendu tous ceux qui l'ont acheté...

LA REINE. Vous en voulez à Koller!

RANTZAU. Moi!.. je n'en veux à personne... mais je me dis souvent: Qu'un homme de cour, qu'un diplomate soit fin, adroit et même quelque chose de plus... c'est son état; mais qu'un militaire, qui, par le sien même, doit professer la loyauté et la franchise, troque son épée contre un poignard!.. Un militaire qui trahit, un traître en uniforme... c'est la pire espèce de toutes! et dès aujourd'hui, peut-être, vous-même vous repentirez de vous être fiée à lui.

LA REINE. Qu'importent les moyens, si l'on arrive au but?

RANTZAU. Mais vous n'y arriverez pas! On ne verra là dedans que les projets d'une vengeance ou d'une ambition particulière. Et qu'importe à la multitude que vous vous vengiez de la reine Mathilde, votre rivale, et que, par suite de cette discussion de famille, M. Koller obtienne une belle place? qu'est-ce que c'est qu'une intrigue de cour, à laquelle le peuple ne prend point de part? Il faut, pour qu'un pareil mouvement soit durable, qu'il soit préparé ou fait par lui; et pour cela il faut que ses intérêts soient en jeu... qu'on le lui persuade du moins! Alors il se lèvera, alors vous n'aurez qu'à le laisser faire; il ira plus loin que vous ne voudrez. Mais quand on n'a pas pour soi l'opinion publique, c'est-à-dire la nation... on peut susciter des troubles, des complots, on peut faire des révoltes, mais non pas des révolutions!.. c'est ce qui vous arrivera.

LA REINE. Eh bien! quand il serait vrai... quand mon triomphe ne devrait durer qu'un jour, je me serai vengée du moins de tous mes ennemis!

RANTZAU, *souriant.* En vérité! Eh bien! voilà encore qui vous empêchera de réussir. Vous y mettez de la passion, du ressentiment... Quand on conspire, il ne faut pas de haine, cela ôte le sang-froid. Il ne faut détester personne, car l'ennemi de la veille peut être l'ami du lendemain... et puis, si vous daignez en croire les conseils de ma vieille expérience, le grand art est de ne se livrer à personne, de n'avoir que soi pour complice; et moi qui vous parle, moi qui déteste les conspirations, et qui par conséquent ne conspirerai pas... si cela m'arrivait jamais, fût-ce pour vous et en votre faveur... je déclare ici à Votre Majesté qu'elle-même n'en saurait rien et ne s'en douterait pas.

LA REINE. Que voulez-vous dire?

RANTZAU. Voici du monde!..

SCÈNE VII.

RANTZAU, LA REINE; ÉRIC, *paraissant à la porte du fond et causant avec les huissiers de la chambre.*

LA REINE. Eh! mais! c'est le fils de mon marchand de soieries, monsieur Éric Burkenstaff... Approchez... approchez... que me voulez-vous? parlez sans crainte! (*Bas, à Rantzau.*) Il faut bien essayer de se rendre populaire!

ÉRIC. J'ai accompagné au palais mon père qui apportait des étoffes à la reine Mathilde, ainsi qu'à vous, Madame; et pendant qu'il attend audience... je venais... c'est bien téméraire à moi... solliciter de Votre Majesté une faveur...

LA REINE. Et laquelle?

ÉRIC. Ah!.. je n'ose... c'est si terrible de demander... surtout lorsque, ainsi que moi, l'on n'a aucun droit!

RANTZAU. Voilà le premier solliciteur que j'entende parler ainsi; et plus je vous regarde, plus il me semble, jeune homme, que nous nous sommes déjà rencontrés.

LA REINE. Dans les magasins de son père... au Soleil-d'Or... Raton Burkenstaff... le plus riche négociant de Copenhague.

RANTZAU. Non... ce n'est pas là... mais dans les salons de mon farouche collègue, M. de Falkenskield, ministre de la guerre.

ÉRIC. Oui, Monseigneur... j'ai été pendant deux ans son secrétaire particulier; mon père l'avait voulu; mon père, par ambition pour moi, avait obtenu cette place par le crédit de mademoiselle de Falkenskield, qui venait souvent dans nos magasins; et, au lieu de me laisser continuer mon état qui m'aurait mieux convenu sans doute...

RANTZAU, *l'interrompant.* Non pas! car j'ai plus d'une fois entendu M. de Falkenskield lui-même, qui est difficile et sévère, parler avec éloge de son jeune secrétaire.

ÉRIC, *s'inclinant.* Il est bien bon. (*Froidement.*) Il y a quinze jours qu'il m'a destitué, qu'il m'a renvoyé de ses bureaux et de son hôtel.

LA REINE. Et pourquoi donc?

ÉRIC, *froidement.* Je l'ignore. Il était maître de me congédier, il a usé de son droit, je ne me plains pas. C'est si peu de chose que le fils d'un marchand, qu'on ne lui doit même pas compte des affronts qu'on lui fait. Mais je voudrais seulement...

LA REINE. Une autre place... on vous la doit.

RANTZAU, *souriant.* Certainement; et puisque le comte a eu la maladresse de se priver de vos services... Nous autres diplomates profitons volontiers des fautes de nos collègues, et je vous offre chez moi ce que vous aviez chez lui.

ÉRIC, *vivement.* Ah! Monseigneur, ce serait retrouver cent fois plus que je n'ai perdu; mais je ne suis pas assez heureux pour pouvoir accepter.

RANTZAU. Et pourquoi donc?

ÉRIC. Pardon, je ne puis le dire... mais je voudrais être officier... je voudrais... et je ne peux m'adresser pour cela à M. de Falkenskield. (*A la reine.*) Je venais donc supplier Votre Majesté de vouloir bien solliciter pour moi une lieutenance, n'importe dans quelle arme, dans quel régiment. Je jure que la personne à qui je devrai une pareille faveur n'aura jamais à s'en repentir, et que les jours qui me restent lui seront dévoués...

LA REINE, *vivement.* Dites-vous vrai?.. Ah! s'il ne tenait qu'à moi! dès aujourd'hui, avant ce soir, vous seriez nommé; mais j'ai en ce moment peu de crédit; je suis aussi dans la disgrâce.

ÉRIC. O ciel! est-il possible! alors je n'ai plus qu'à mourir.

RANTZAU, *passant près de lui.* Ce serait grand dommage, surtout pour vos amis; et comme d'aujourd'hui je suis de ce nombre...

ÉRIC. Qu'entends-je?

RANTZAU. J'essaierai, à ce titre, d'obtenir de mon sévère collègue...

ÉRIC, *avec transport.* Ah! Monseigneur, je vous devrai plus que la vie! (*Avec joie.*) Je pourrai donc me servir de mon épée... comme un gentilhomme!.. Je ne serai plus le fils d'un marchand; et si l'on m'insulte, j'aurai le droit de me faire tuer.

RANTZAU, *avec reproche.* Jeune homme!

ÉRIC, *vivement.* Ou plutôt c'est à vous que je dois compte

de mon sang, c'est à vous d'en disposer; et tant qu'il en restera une goutte dans mes veines, vous pouvez la réclamer; je ne suis pas un ingrat.

RANTZAU. Je vous crois, mon jeune ami, je vous crois. (*Lui montrant la table à droite.*) Écrivez votre demande; je la ferai approuver tout à l'heure par Falkenskield, que je trouverai au conseil. (*A la reine, pendant qu'Éric s'est mis à la table.*) Voilà un cœur chaud et généreux, une tête capable de tout!

LA REINE. Vous croyez donc à celui-là?

RANTZAU. Je crois à tout le monde... jusqu'à vingt ans... Passé cet âge, c'est différent.

LA REINE. Et pourquoi?

RANTZAU. Parce qu'alors ce sont des hommes!

LA REINE. Vous pensez donc qu'on peut compter sur lui, et que pour soulever le peuple, par exemple, ce serait l'homme qu'il faudrait...

RANTZAU. Non... il y a dans cette tête-là autre chose que de l'ambition; et à votre place... mais, après cela, Votre Majesté fera ce qu'elle voudra. Notez bien que je ne vous conseille pas, que je ne conseille rien. (*Éric a achevé sa pétition et la présente au comte de Rantzau. En ce moment on entend Raton crier en dehors.*)

RATON. C'est inconcevable... c'est inouï!

ÉRIC. Ciel! la voix de mon père!..

RANTZAU. Cela se trouve à merveille.

ÉRIC. Non, Monseigneur, non, je vous en conjure, qu'il n'en sache rien. (*Pendant ce temps la reine a traversé le théâtre à gauche, et Rantzau lui avance un fauteuil.*)

—

SCÈNE VIII.

RANTZAU; LA REINE, *assise;* RATON, ÉRIC.

RATON, *entrant, en colère.* C'est-à-dire que si je n'étais pas dans le palais du roi, et si je ne savais pas le respect qu'on lui doit, ainsi qu'à ses huissiers...

ÉRIC, *allant au-devant de lui et lui montrant la reine.* Mon père...

RATON. Dieu! la reine!..

LA REINE. Qu'avez-vous donc, messire Raton Burkenstaff?

RATON. Pardon, Madame, je suis désolé, confus, car je sais que l'étiquette défend de se mettre en colère dans une résidence royale, et surtout devant Votre Majesté; mais, après l'affront que l'on vient de faire dans ma personne à tout le commerce de Copenhague, que je représente...

LA REINE. Comment cela?

RATON. Me faire attendre deux heures un quart dans une antichambre, moi et mes étoffes! moi, Raton Burkenstaff, syndic des marchands!.. pour m'envoyer dire par un huissier : Revenez un autre jour, mon cher, la reine ne peut pas voir vos étoffes, elle est indisposée.

RANTZAU. Est-il possible?

RATON. Si c'eût été vrai, rien de mieux, j'aurais crié : Vive la reine!.. (*A demi-voix.*) Mais apprenez... et je peux, je crois, m'exprimer sans crainte devant Votre Majesté?

LA REINE. Certainement.

RATON. Apprenez qu'en ce moment, de la fenêtre de l'antichambre où j'étais et qui donnait sur le parc intérieur, j'apercevais la reine se promenant gaiement, appuyée sur le bras du comte Struensée...

LA REINE. Vraiment?..

RATON. Et riant avec lui aux éclats... de moi, sans doute.

RANTZAU, *avec un grand sérieux.* Oh! non, non; par exemple, je ne puis pas croire cela!

RATON. Si, monsieur le comte! j'en suis sûr; et, au lieu de railler un syndic, un bourgeois respectable qui paie exactement à l'État sa patente et ses impôts, le ministre et la reine feraient mieux de s'occuper, l'un des affaires du royaume, et l'autre de celles de son ménage, qui ne vont pas déjà si bien...

ÉRIC. Mon père... au nom du ciel...

RATON. Je ne suis qu'un marchand, c'est vrai! mais tout ce qui se fabrique chez moi m'appartient; mon fils d'abord, que voilà; car ma femme Ulrique Marthe, fille de Gelastern, l'ancien bourgmestre, est une honnête femme qui a toujours marché droit, ce qui est cause que je marche le front levé; et il y a bien des princes qui n'en peuvent pas dire autant.

RANTZAU, *avec dignité.* Monsieur Burkenstaff...

RATON. Je ne nomme personne... Dieu protége le roi! mais pour la reine et pour le favori...

ÉRIC. Y pensez-vous! si l'on vous entendait?

RATON. Qu'importe? je ne crains rien! je dispose de huit cents ouvriers... Oui, morbleu, je ne suis pas comme mes confrères, qui font venir leurs étoffes de Paris ou de Lyon; je fabrique moi-même, ici, à Copenhague, où mes ateliers occupent tout un faubourg; et si l'on voulait me faire un mauvais parti, si l'on m'osait toucher un cheveu de la tête... jour de Dieu!.. il y aurait une révolte dans la ville!

RANTZAU, *vivement.* Vraiment! (*A part.*) C'est bon à savoir. (*Pendant qu'Éric prend son père à l'écart et tâche de le calmer, Rantzau, qui est debout à gauche, près du fauteuil de la reine, lui dit à demi-voix, en lui montrant Raton.*) Tenez, voilà l'homme qu'il vous faut pour chef.

LA REINE. Y pensez-vous? un important, un sot!

RANTZAU. Tant mieux! un zéro bien placé a une grande valeur; c'est une bonne fortune qu'un homme pareil à mettre en avant; et si je m'en mêlais, si j'exploitais ce négociant-là, il me rapporterait cent pour cent de bénéfice.

LA REINE, *à demi-voix.* Vous croyez? (*Se levant et s'adressant à Raton.*) Monsieur Raton Burkenstaff...

RATON, *s'inclinant.* Madame!

LA REINE. Je suis désolée que l'on ait manqué d'égards envers vous; j'honore le commerce, je veux le favoriser; et si à vous personnellement je puis rendre quelques services...

RATON. C'est trop de bontés; et puisque Votre Majesté daigne m'y encourager, il est une faveur que je sollicite depuis longtemps, le titre de marchand de soieries de la couronne.

ÉRIC, *le tirant par son habit.* Mais ce titre appartient déjà à maître Revanlow, votre confrère.

RATON. Qui n'exerce pas, qui se retire des affaires, qui n'est plus assorti... et quand ce serait un passe-droit, une faveur, tu as entendu que Sa Majesté voulait favoriser le commerce, et j'ose dire que j'y ai des droits; car, par le fait, c'est moi qui suis le fournisseur de la cour. Je vends depuis longtemps à Votre Majesté, je vendais à la reine Mathilde... quand elle n'était pas indisposée; j'ai vendu ce matin à son excellence M. le comte de Falkenskield, ministre de la guerre, pour le prochain mariage de sa fille...

ÉRIC, *vivement.* De sa fille! elle se marie!

RANTZAU, *le regardant.* Oui, sans doute! au neveu du comte de Gœlher, notre collègue.

ÉRIC. Elle se marie!

RATON. Qu'est-ce que cela te fait?

ÉRIC. Rien!.. j'en suis content pour vous.

RATON. Certainement, une belle fourniture; d'abord les robes de noces et tout l'ameublement, en lampas, en quinze-seize, façon de Lyon, le tout sortant de nos fabriques : c'est fort, c'est moelleux, c'est brillant...

RANTZAU. J'aperçois Falkenskield; il se rend au conseil.

LA REINE. Ah! je ne veux pas le voir. Adieu, comte;

adieu, monsieur Burkenstaff; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

RATON. Je serai nommé... Je cours chez moi l'apprendre à ma femme; viens-tu, Éric?

RANTZAU. Non, pas encore!.. J'ai à lui parler. (*A Éric, pendant que Raton sort par la porte du fond.*) Attendez là, (*Il lui montre la coulisse à gauche.*) dans cette galerie, vous saurez sur-le-champ la réponse du comte.

ÉRIC, *s'inclinant.* Oui, Monseigneur.

—

SCÈNE IX.

RANTZAU, FALKENSKIELD, *sortant de la porte à droite.*

FALKENSKIELD, *entrant en rêvant.* Struensée a tort! il est trop haut maintenant pour avoir rien à craindre, et il peut tout oser. (*Apercevant Rantzau.*) Ah! c'est vous, mon cher collègue; voilà de l'exactitude!

RANTZAU. Contre mon ordinaire... car j'assiste rarement au conseil.

FALKENSKIELD. Et nous nous en plaignons.

RANTZAU. Que voulez-vous! à mon âge...

FALKENSKIELD. C'est celui de l'ambition, et vous n'en avez pas assez.

RANTZAU. Tant d'autres en ont pour moi!.. De quoi s'agit-il aujourd'hui?

FALKENSKIELD. La reine présidera le conseil, et l'on s'occupera d'un sujet assez délicat. Il règne dans ce moment un laisser-aller, une licence...

RANTZAU. A la cour?

FALKENSKIELD. Non, à la ville. Chacun parle tout haut sur la reine, sur le premier ministre. Moi, je serais pour des moyens forts et énergiques. Struensée a peur; il craint des troubles, des soulèvements, qui ne peuvent exister; et en attendant, l'audace redouble : il circule des chansons, des pamphlets, des caricatures.

RANTZAU. Il me semble cependant qu'attaquer la reine est un crime de lèse-majesté, et dans ce cas-là la loi vous donne des pouvoirs...

FALKENSKIELD. Dont il faut user. Vous avez raison.

RANTZAU. Mon Dieu! un bon exemple, et tout le monde se taira. Vous avez entre autres un mécontent, un bavard, homme de tête et d'esprit, et d'autant plus dangereux, que c'est l'oracle de son quartier.

FALKENSKIELD. Et qui donc?

RANTZAU. On me l'a cité; mais je me brouille avec les noms... un marchand de soieries... au *Soleil-d'Or.*

FALKENSKIELD. Raton Burkenstaff?

RANTZAU. C'est cela même!.. Après cela, est-ce vrai? je n'en sais rien, ce n'est pas moi qui l'ai entendu.

FALKENSKIELD. N'importe, les renseignements qu'on vous a donnés ne sont que trop exacts; et je ne sais pas pourquoi ma fille prend toujours chez lui toutes ses étoffes.

RANTZAU, *vivement.* Bien entendu qu'il ne faudrait lui faire aucun mal... un ou deux jours de prison...

FALKENSKIELD. Mettons-en huit.

RANTZAU, *froidement.* Comme vous voudrez.

FALKENSKIELD. C'est une bonne idée.

RANTZAU. Qui vient de vous; et je ne veux pas auprès de la reine vous en ôter l'honneur.

FALKENSKIELD. Je vous en remercie, cela terminera tout. Un service à vous demander...

RANTZAU. Parlez.

FALKENSKIELD. Le neveu du comte de Gœlher, notre collègue, va épouser ma fille, et je le propose aujourd'hui pour une place assez belle qui lui donnera entrée au conseil. J'espère que de votre part sa nomination ne souffrira aucune difficulté.

RANTZAU. Et comment pourrait-il y en avoir?

FALKENSKIELD. On pourrait objecter qu'il est bien jeune...

RANTZAU. C'est un mérite à présent... c'est la jeunesse qui règne, et la reine ne peut lui faire un crime d'un tort qu'elle-même aura si longtemps encore à se reprocher.

FALKENSKIELD. Ce mot seul la décidera; et l'on a bien raison de dire que le comte Bertrand de Rantzau est l'homme d'État le plus aimable, le plus conciliant, le plus désintéressé...

RANTZAU, *tirant un papier.* J'ai une petite demande à vous faire, une lieutenance qu'il me faut...

FALKENSKIELD. Je l'accorde à l'instant.

RANTZAU, *lui montrant le papier.* Voyez auparavant...

FALKENSKIELD, *passant à gauche.* N'importe pour qui, dès que vous le recommandez. (*Lisant.*) O ciel!.. Éric Burkenstaff... Cela ne se peut...

RANTZAU, *froidement, prenant du tabac.* Vous croyez? et pourquoi?

FALKENSKIELD, *avec embarras.* C'est le fils de ce séditieux, de ce bavard.

RANTZAU. Le père, oui, mais le fils ne parle pas; il ne dit rien, et ce sera au contraire une excellente politique de placer une faveur à côté d'un châtiment.

FALKENSKIELD. Je ne dis pas non; mais donner une lieutenance à un jeune homme de vingt ans!..

RANTZAU. Comme nous le disions tout à l'heure, c'est la jeunesse qui règne à présent.

FALKENSKIELD. D'accord; mais ce jeune homme, qui a été dans les magasins de son père et puis dans mes bureaux, n'a jamais servi dans le militaire.

RANTZAU. Pas plus que votre gendre dans l'administration. Après cela, si vous croyez que ce soit un obstacle, je n'insiste plus; je respecte vos avis, mon cher collègue, et je les suivrai en tout... (*Avec intention.*) Et ce que vous ferez, je le ferai.

FALKENSKIELD, *à part.* Morbleu! (*Haut, et cherchant à cacher son dépit.*) Vous faites de moi ce que vous voulez, et j'examinerai, je verrai.

RANTZAU, *d'un air dégagé.* Quand il vous conviendra, aujourd'hui, ce matin, tenez, avant le conseil, vous pouvez m'en faire expédier le brevet.

FALKENSKIELD. Nous n'avons pas le temps... il est deux heures...

RANTZAU, *tirant sa montre.* Moins un quart.

FALKENSKIELD. Vous retardez...

RANTZAU, *causant avec lui en remontant le théâtre.* Non pas, et la preuve, c'est que j'ai toujours su arriver à l'heure.

FALKENSKIELD, *souriant.* Je m'en aperçois. (*D'un air aimable.*) Nous vous verrons ce soir... chez moi, à dîner?

RANTZAU. Je n'en sais rien encore, je crains que mes maux d'estomac ne me le permettent pas; mais en tout cas je serai exact au conseil, et vous m'y retrouverez.

FALKENSKIELD. J'y compte. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE X.

ÉRIC, RANTZAU.

(*Éric s'est montré à gauche pendant que Rantzau et Falkenskield remontaient le théâtre.*)

ÉRIC. Eh bien! monsieur le comte?..... je sèche d'impatience....

RANTZAU, *froidement*. Vous êtes nommé, vous êtes lieutenant.

ÉRIC. Est-il possible!

RANTZAU. A la sortie du conseil, j'irai chez votre père choisir quelques étoffes, et je vous porterai moi-même votre brevet.

ÉRIC. Ah!.. c'est trop de bontés.

RANTZAU. Un avis encore que je vous donne, à vous, sous le sceau du secret. Votre père est imprudent... il parle trop haut... cela pourrait lui attirer de fâcheuses affaires...

ÉRIC. O ciel! en voudrait-on à sa liberté?

RANTZAU. Je n'en sais rien, mais ce n'est pas impossible. En tout cas, vous voilà avertis... vous et vos amis, veillez sur lui... et surtout du silence.

ÉRIC. Ah! l'on me tuerait plutôt que de m'arracher un mot qui pourrait vous compromettre. (*Prenant la main de Rantzau.*) Adieu... adieu, Monseigneur. (*Il sort.*)

RANTZAU. Brave jeune homme!.. qu'il y a là de générosité, d'illusions et de bonheur! (*Avec tristesse.*) Ah! que ne peut-on rester toujours à vingt ans! (*Souriant en lui-même.*) Après tout, c'est bien vu!.. on serait trop aisé à tromper... Allons au conseil! (*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La boutique de Raton Burkenstaff. Au fond, des portes vitrées qui donnent sur la rue, et devant lesquelles sont suspendues des pièces d'étoffes en étalage. A gauche, un bel escalier qui conduit à ses magasins. Sous l'escalier, la porte d'un caveau. Du même côté, un petit comptoir; et derrière, des livres de caisse et des livres d'échantillons. A droite, des étoffes et une porte donnant dans l'intérieur de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

RATON, MARTHE.

(*Raton est devant son comptoir; sa femme est debout près de lui, tenant à la main plusieurs lettres.*)

MARTHE. Voici des commandes pour Lubeck et pour Altona : quinze pièces de satin et autant de Florence.

RATON, *avec impatience*. C'est bien, ma femme, c'est bien.

MARTHE. Des lettres de nos correspondants, auxquelles il faut répondre.

RATON. Tu vois bien que je suis occupé.

MARTHE. Il faut en même temps écrire à ce riche tapissier de Hambourg.

RATON, *avec colère*. Un tapissier!

MARTHE. Une de nos meilleures pratiques.

RATON. Écrire à un tapissier!.. quand je suis là à écrire à une reine!

MARTHE. Toi!

RATON. A la reine-mère! une pétition que je lui adresse au nom de mes confrères, parce que la reine-mère n'a rien à me refuser. Si tu avais vu, ma femme, comme elle m'a accueilli ce matin, et en quelle estime je suis auprès d'elle!..

MARTHE. Et qu'est-ce qu'il te reviendra de cela?

RATON. Ce qu'il m'en reviendra! tu parles bien comme une femme, comme une marchande de soie qui n'entend rien aux affaires... Ce qu'il m'en reviendra! (*Il se lève et sort de son comptoir.*) du crédit, de la considération... on devient un homme influent dans son quartier, dans la ville, dans l'État... on devient quelque chose, enfin.

MARTHE. Et tout cela pour être fournisseur breveté de la couronne! il te faut des titres! tu n'as jamais eu d'autres rêves, d'autres désirs.

RATON. Laisse-moi donc tranquille... Il s'agit bien d'être fournisseur de la couronne!.. (*A demi-voix.*) Il s'agit d'être prévôt des marchands, et peut-être même bourgmestre de la ville de Copenhague... oui, femme, oui, tout cela est possible... avec la popularité dont je jouis, et la faveur de la cour.

—

SCÈNE II.

JEAN, RATON, MARTHE.

JEAN, *portant des étoffes sous son bras*. Me voici, notre maître... je viens de chez la baronne de Molke.

RATON, *brusquement*. Eh bien! qu'est-ce que ça me fait? qu'est-ce que tu me veux?

JEAN. Le velours noir ne lui convient pas, elle l'aime mieux vert, et vous prie de lui en porter vous-même des échantillons.

RATON, *allant au comptoir*. Va-t'en au diable!.. Vous allez voir que je vais me déranger de mes affaires!.. Il est vrai que la baronne de Molke est une femme de la cour... Tu iras, ma femme; ce sont des affaires du magasin, cela te regarde.

JEAN. Et puis voici...

RATON. Encore! il n'en finira pas.

JEAN, *lui présentant un sac*. L'argent que j'ai touché pour ces vingt-cinq aunes de taffetas gorge de pigeon...

RATON, *prenant le sac*. Dieu! que c'est humiliant d'avoir à s'occuper de ces détails-là! (*Lui rendant le sac.*) Porte cela là-haut à mon caissier, et qu'on me laisse tranquille. (*Il se remet à écrire.*) « Oui, Madame, c'est à Votre Majesté..... »

JEAN, *passant à droite et pesant le sac*. Humiliant... pas tant, et je m'accommoderais bien de ces humiliations-là.

MARTHE, *l'arrêtant par le bras au moment où il va monter l'escalier*. Écoutez ici, monsieur Jean. Vous avez été bien longtemps dehors, pour deux courses que vous aviez à faire.

JEAN, *à part*. Ah! diable!.. elle s'aperçoit de tout, celle-là! elle n'est pas comme le bourgeois. (*Haut.*) C'est que, voyez-vous, Madame, je m'arrêtais de temps en temps dans les rues ou dans la promenade à écouter des groupes qui parlaient.

MARTHE. Et sur quoi?

JEAN. Ah! Madame, je ne sais pas, sur un édit du roi...

MARTHE. Et lequel?

RATON, *d'un air important, et toujours au comptoir*. Vous ne savez pas cela, vous autres : l'ordonnance qui a paru ce matin et qui remet le pouvoir royal entre les mains de Struensée.

JEAN. Ça m'est égal, je n'y ai rien compris; mais tout ce que je sais, c'est qu'on parlait vivement et avec des gestes : et ça s'échauffait... et il pourrait bien y avoir du bruit.

RATON, *d'un air important*. Certainement, c'est très-grave.

JEAN, *avec joie*. Vous croyez?

MARTHE, *à Jean*. Et qu'est-ce que ça te fait?

JEAN. Ça me fait plaisir, parce que, quand il y a du bruit on ferme les boutiques, on ne fait plus rien, on a congé; et pour les garçons de magasin, c'est un dimanche de plus dans la semaine; et puis, c'est si amusant de courir les rues et de crier avec les autres!..

MARTHE. De crier... quoi?

JEAN. Est-ce que je sais? on crie toujours!



JEAN, *portant des étoffes sous son bras.* **Me voici, notre maître. — Acte 2, scène 2.**

MARTHE. Il suffit; remontez là-haut et restez-y; vous ne sortirez plus d'aujourd'hui.

JEAN, *sortant.* Quel ennui!.. il n'y a jamais de profits dans cette maison-ci!

MARTHE, *se retournant et voyant Raton qui, pendant ce temps, a pris son chapeau et s'est glissé derrière elle.* Eh bien! toi qui étais si occupé, où vas-tu donc?

RATON. Je vais voir ce que c'est.

MARTHE. Et toi aussi?

RATON. N'as-tu pas déjà peur?.. les femmes sont terribles! Je veux seulement savoir ce qui se passe, me mêler parmi les groupes des mécontents, et glisser quelques mots en faveur de la reine-mère.

MARTHE. Et qu'as-tu besoin d'elle, ou de sa protection?.. Quand on a de l'argent dans sa caisse, et nous en avons, on peut se passer de tout le monde; on n'a que faire des grands seigneurs, on est libre, indépendant, on est roi dans son magasin; reste dans le tien... c'est ta place!

RATON. C'est-à-dire que je ne suis bon à rien qu'à auner du quinze-seize? c'est-à-dire que tu déprécies le commerce?

MARTHE. Moi, déprécier le commerce! moi, fille et femme de fabricant! moi qui trouve que c'est l'état le plus utile au pays, la source de sa richesse et de sa prospérité! moi, enfin, qui ne vois rien de plus honorable et de plus estimable qu'un commerçant qui est commerçant!.. Mais si lui-même rougit de son état, s'il quitte son comptoir pour les antichambres, ce n'est plus ça... et quand tu dis des bêtises comme homme de cour, je ne peux plus t'honorer comme marchand d'étoffes.

RATON. A merveille, madame Raton Burkenstaff! Depuis que notre reine mène son mari, chaque femme du royaume se croit le droit de régenter le sien... et vous qui blâmez tant la cour, vous faites comme elle.

MARTHE. Eh! mordi! ne songez pas à la cour, qui ne songe pas à vous, et pensez un peu plus à ce qui vous entoure. Êtes-vous donc si las d'être heureux? N'avez-vous pas un commerce qui prospère, des amis qui vous chérissent, une femme qui vous gronde, mais qui vous aime, un fils que tout le monde nous envierait, un fils qui est notre orgueil, notre gloire, notre avenir?

RATON. Ah! si tu te mets sur ce chapitre.

MARTHE. Eh bien oui!.. voilà mon ambition, à moi, mon affaire d'état; je ne m'informe pas de ce qui se passe ailleurs; peu m'importe que la reine ait un favori, ou n'en ait

pas! que ce soit tel ambitieux qui règne, ou bien tel autre! Ce qu'il m'importe de savoir, c'est si tout va bien chez moi, si l'ordre règne dans ma maison, si mon mari se porte bien, si mon fils est heureux; moi, je ne m'occupe que de vous, de votre bien-être; c'est mon devoir. Que chacun fasse le sien. . chacun son métier, comme on dit; et... voilà!

RATON, *avec impatience.* Eh! qui te dit le contraire?

MARTHE. Toi, qui à chaque instant me donnes des inquiétudes mortelles; qui es toujours à pérorer sur le pas de ta boutique, à blâmer tout ce qu'on fait, ce qu'on ne fait pas; toi, à qui tes idées ambitieuses font négliger nos meilleurs amis... Michelson, qui t'a invité tant de fois à aller le dimanche à sa campagne.

RATON. Que veux-tu?.. un marchand de draps qui n'est rien dans l'État... car enfin, qu'est-ce qu'il est?

MARTHE. Il est notre ami; mais il te faut de la grandeur, de l'éclat. C'est encore par ambition que tu n'as pas voulu garder notre fils auprès de nous, où il aurait été si bien! et que tu l'as fait entrer auprès d'un grand seigneur, où il n'a éprouvé que des chagrins, dont il nous cache une partie.

RATON. Est-il possible!.. notre enfant!.. notre fils unique!.. il est malheureux!

MARTHE. Et tu ne t'en es pas aperçu?.. tu ne t'en doutais pas?

RATON. Ce sont là des affaires de ménage... moi je ne m'en mêlais pas; je comptais sur toi; j'ai tant d'occupations!.. Et qu'est ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il lui faut? Est-ce de l'argent? Demande-lui combien... ou plutôt... tiens, voilà la clé de ma caisse; donne-la-lui.

MARTHE. Taisez-vous, le voici.

—

SCÈNE III.

MARTHE, ÉRIC, RATON.

ÉRIC, *entrant vivement.* Ah! c'est vous, mon père... je craignais que vous ne fussiez sorti. Il y a quelque agitation dans la ville.

RATON. C'est ce qu'on dit; mais je ne sais pas encore de quoi il s'agit, car ta mère n'a pas voulu me laisser aller. Raconte-moi cela, mon garçon.

ÉRIC. Ce n'est rien, mon père, rien du tout; mais il y a des moments où, même sans motifs, il vaut mieux agir avec prudence. Vous êtes le plus riche négociant du quartier, vous y êtes influent; vous ne craignez pas d'exprimer tout haut votre opinion sur la reine Mathilde et sur le favori. Ce matin encore, au palais...

MARTHE. Est-il possible?

ÉRIC. Ils pourraient finir par le savoir!

RATON. Qu'est-ce que ça me fait? Je ne crains rien; je ne suis pas un bourgeois obscur, inconnu, et ce n'est pas un homme comme Raton Burkenstaff du Soleil-d'Or qu'on oserait jamais arrêter. Ils le voudraient, qu'ils n'oseraient pas!

ÉRIC, *à demi-voix.* C'est ce qui vous trompe, mon père; je crois qu'ils oseront.

RATON, *effrayé.* Hein! qu'est-ce que tu me dis là?.. ce n'est pas possible.

MARTHE. J'en étais sûre, je le lui répétais encore tout à l'heure. Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que nous allons devenir?

ÉRIC. Rassurez-vous, ma mère, et ne vous effrayez pas.

RATON, *tremblant.* Sans doute, tu es là à nous effrayer... à t'effrayer sans raison... ça vous trouble, ça vous déconcerte, on ne sait plus ce qu'on fait : et dans un moment où l'on a besoin de son sang-froid... Voyons, mon garçon, qui t'a dit cela? d'où le tiens-tu?

ÉRIC. D'une source certaine, d'une personne qui n'est que trop bien instruite, et que je ne puis vous nommer; mais vous pouvez me croire.

RATON. Je te crois, mon enfant; et, d'après les renseignements positifs que tu me donnes là, qu'est-ce qu'il faut faire?

ÉRIC. L'ordre n'est pas encore signé; mais d'un instant à l'autre il peut l'être; et ce qu'il y a de plus simple et de plus prudent, c'est de quitter sans bruit votre maison, de vous tenir caché pendant quelques jours...

MARTHE. Et où cela?

ÉRIC. Hors de la ville, chez quelque ami.

RATON, *vivement.* Chez Michelson, le marchand de draps... ce n'est pas là qu'on ira me chercher... un brave homme... inoffensif... qui ne se mêle de rien... que de son commerce.

MARTHE. Vous voyez donc bien qu'il est bon quelquefois de se mêler de son commerce!

ÉRIC, *d'un air suppliant.* Eh! ma mère...

MARTHE. Tu as raison! j'ai tort; ne songeons qu'à son départ.

ÉRIC. Il n'y a pas le moindre danger; mais n'importe, mon père, je vous accompagnerai.

RATON. Non, il vaut mieux que tu restes; car enfin, tantôt quand ils viendront et qu'ils ne me trouveront plus, s'il y avait du bruit, du tumulte, tu imposeras à ces gens-là, tu veilleras à la sûreté de nos magasins, et puis tu rassureras ta mère, qui est toute tremblante.

MARTHE. Oui, mon fils, reste avec moi.

ÉRIC. Comme vous voudrez. (*Apercevant Jean qui descend l'escalier.*) Et au fait, il suffira de Jean pour accompagner mon père jusque chez Michelson. Jean, tu vas sortir.

JEAN. Est-il possible? quel bonheur! Madame le permet?

MARTHE. Sans doute; tu sortiras avec ton maître.

JEAN. Oui, Madame.

ÉRIC. Et tu ne le quitteras pas?

JEAN. Oui, monsieur Eric.

RATON. Et surtout de la discrétion; pas de bavardage, pas de curiosité.

JEAN. Oui, notre maître; il y a donc quelque chose?

RATON, *à Jean, à demi-voix.* La cour et le ministère sont furieux contre moi; on veut m'arrêter, m'incarcérer, m'emprisonner, peut-être pire...

JEAN. Ah bien, par exemple! je voudrais bien voir cela! Il y aurait un fameux bruit dans le quartier, et vous m'y verriez, notre maître; vous verriez quel tapage, Madame m'entendra crier.

RATON. Taisez-vous, Jean, vous êtes trop vif.

MARTHE. Vous êtes un tapageur.

ÉRIC. Et du reste, ta bonne volonté sera inutile; car il n'y aura rien.

JEAN, *tristement et à part.* Il n'y aura rien... Tant pis! moi qui espérais déjà du bruit et des carreaux cassés!

RATON, *qui pendant ce temps a embrassé sa femme et son fils.* Adieu!.. adieu!.. (*Il sort avec Jean par la porte du fond; Marthe et Éric l'ont reconduit jusqu'à la porte de la boutique, et le suivent encore quelque temps des yeux quand il est dans la rue.*)

—

SCÈNE IV.

MARTHE, ÉRIC.

MARTHE. Tu m'assures que dans quelques jours nous le reverrons?

ÉRIC. Oui, ma mère. Il y a quelqu'un qui daigne s'intéresser à nous, et qui, j'en suis sûr, emploiera son crédit à faire cesser les poursuites, et à nous rendre mon père.

MARTHE. Que je serai heureuse alors, quand nous serons réunis, quand rien ne nous séparera plus!.. Eh bien! qu'as-tu donc? d'où viennent cet air sombre et ces regards si tristes?

ÉRIC, *avec embarras.* Je crains... que pour moi du moins vos vœux ne se réalisent pas... je serai bientôt obligé de vous quitter, et pour longtemps peut-être.

MARTHE. O ciel!

ÉRIC, *avec plus de fermeté.* Je voulais d'abord ne pas vous en prévenir, et vous épargner ce chagrin; mais ce qui arrive aujourd'hui... et puis, partir sans vous embrasser, c'était impossible, je n'en aurais jamais eu le courage.

MARTHE. Partir!.. l'ai-je bien entendu! et pourquoi donc?

ÉRIC. Je veux être militaire; j'ai demandé une lieutenance.

MARTHE. Toi! mon Dieu! et que t'ai-je donc fait pour me quitter, pour fuir la maison paternelle! Est-ce que nous t'avons rendu malheureux? est-ce que nous t'avons causé du chagrin? Pardonne-le-moi, mon fils; ce n'est pas ma faute, c'est sans le vouloir, et je réparerai mes torts.

ÉRIC. Vos torts... vous qui êtes la meilleure et la plus tendre des mères?.. Non, je n'accuse que moi seul... Mais, voyez-vous, je ne peux rester en ces lieux.

MARTHE. Et pourquoi? Y a-t-il quelque endroit, dans le monde, où l'on t'aimera comme ici? Que te manque-t-il? Veux-tu briller dans le monde, éclipser les plus riches seigneurs? Nous le pouvons. (*Lui donnant la clé.*) Tiens, tiens, dispose de nos richesses, ton père y consent; moi, je te le demande et je t'en remercierai, car c'est pour toi que nous amassons et que nous travaillons tous les jours; cette maison, ces magasins, c'est ton bien, cela t'appartient!

ÉRIC. Ne parlez pas ainsi; je n'en veux pas, je ne veux rien; je ne suis pas digne de vos bontés. Si je vous disais que cette fortune, fruit de vos travaux, je suis tenté de la repousser; que cet état, que vous exercez avec tant d'honneur et de probité, cet état, dont j'étais fier autrefois, est aujourd'hui ce qui fait mon tourment et mon désespoir, ce qui s'oppose à mon bonheur, à ma vengeance, à tout ce que j'ai de passions dans le cœur!

MARTHE. Et comment cela, mon Dieu?

ÉRIC. Ah! je vous dirai tout; ce secret-là me pèse depuis longtemps; et à qui confier ses chagrins, si ce n'est à sa mère?.. Mettant tout votre bonheur dans un fils qui vous a causé tant de peines, vous l'aviez fait élever avec trop de soin, trop de tendresse peut-être...

MARTHE. Comme un seigneur, comme un prince! et s'il y avait eu quelque chose de mieux ou de plus cher, tu l'aurais eu.

ÉRIC. Vous n'avez pas alors voulu me laisser dans ce comptoir, où était ma vraie place?

MARTHE. Ce n'est pas moi! c'est ton père, qui t'a fait nommer secrétaire particulier de M. de Falkenskield.

ÉRIC. Pour mon malheur; car, admis dans son intimité, passant mes jours près de Christine, sa fille unique, mille occasions se présentaient de la voir, de l'entendre, de contempler ses traits charmants, qui sont le moindre des trésors qu'on voit briller en elle... Ah! si vous aviez pu l'apprécier chaque jour comme je l'ai fait, si vous l'aviez vue si séduisante à la fois de raison et de grâce, si simple et si modeste, qu'elle seule semblait ignorer son esprit et ses talents; et une âme si noble, un caractère si généreux!.. Ah! si vous l'aviez vue ainsi, ma mère, vous auriez fait comme moi, vous l'auriez adorée.

MARTHE. O ciel!

ÉRIC. Oui, depuis deux ans cet amour-là fait mon tourment, mon bonheur, mon existence. Et ne croyez pas que, méconnaissant mes devoirs et les droits de l'hospitalité, je lui aie laissé voir ce qui se passait dans mon cœur, ni que jamais j'aie eu l'idée de lui déclarer une passion que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Non, je n'aurais plus été digne de l'aimer... Mais ce secret, dont elle ne se doute pas et qu'elle ignorera toujours, d'autres yeux plus clairvoyants l'ont sans doute deviné; son père se sera aperçu de mon embarras, de mon trouble, de mon émotion; car à sa vue je m'oubliais moi-même, j'oubliais tout, mais j'étais heureux... elle était là! Hélas! ce bonheur, on m'en a privé... Vous savez comment le comte m'a congédié sans me faire connaître les motifs de ma disgrâce, comment il m'a banni de son hôtel, et comment depuis ce jour il n'y a plus pour moi ni repos, ni joie, ni plaisir.

MARTHE. Hélas! oui.

ÉRIC. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que tous les soirs, tous les matins, j'errais autour de ses jardins pour apercevoir de plus près Christine, ou plutôt les fenêtres de son appartement; et dernièrement je ne sais quel délire, quelle fièvre s'est emparée de moi... ma raison m'avait abandonné, et, sans savoir ce que je faisais, j'avais pénétré dans le jardin.

MARTHE. Quelle imprudence!

ÉRIC. Oh! oui, ma mère, car je ne devais pas la voir... sans cela, et au prix de tout mon sang... mais rassurez-vous; il était onze heures du soir; personne ne m'avait aperçu, personne, qu'un jeune fat qui, suivi de deux domestiques, traversait une allée pour se rendre chez lui... c'était le baron Frédéric de Gœlher, neveu du ministre de la marine, qui, tous les soirs, à ce qu'il paraît, venait faire sa cour... Oui, ma mère, c'est son prétendu, celui qui doit l'épouser... Je n'en savais rien alors... mais je le devinais déjà à la haine que j'éprouvais pour lui; et quand il me cria, d'un ton impertinent et hautain : Où allez-vous ainsi? qui êtes-vous? l'insolence de ma réponse égala celle de la demande, et alors... ah! ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il ordonna à ses gens de me châtier, et l'un d'eux leva la main sur moi; oui, ma mère, oui, il m'a frappé; non pas deux fois, car à la première je l'avais étendu à mes pieds; mais il m'avait frappé, il m'avait fait affront; et quand je courus à son maître, quand je lui en demandai satisfaction : « Volontiers, me dit-il; qui êtes-vous? » Je lui dis mon nom. « Burkenstaff! s'écria-t-il avec dédain; je ne me bats pas avec le fils d'un marchand. Si vous étiez noble ou officier, je ne dis pas!.. »

MARTHE, *effrayée.* Grand Dieu!

ÉRIC. Noble! je ne puis jamais l'être, c'est impossible! mais officier...

MARTHE, *vivement.* Tu ne le seras pas! tu n'obtiendras pas ce grade, où tu n'as pas de droit; non, tu n'en as pas... Ta place est ici, dans cette maison, près de ta mère qui perd tout aujourd'hui; car te voilà comme ton père; vous voilà tous deux prêts à m'abandonner, à exposer vos jours; et pourquoi? parce que vous ne savez pas être heureux, parce qu'il vous faut des désirs ambitieux, parce que vous regardez au-dessus de votre état. Moi, je ne regarde que vous, je n'aime que vous! Je ne demande rien aux puissances du jour, ni aux grands seigneurs, ni à leurs filles... Je ne veux que mon mari, mon fils... mais je les veux... (*Serrant son fils dans ses bras.*) Ça m'appartient, c'est mon bien, et on ne me l'ôtera pas!

—

SCÈNE V.

MARTHE, JEAN, ÉRIC.

JEAN, *avec joie, et regardant la cantonade.* C'est ça! à merveille!.. continuez comme ça.

ÉRIC. Eh quoi! déjà de retour!.. est-ce que mon père est chez Michelson?

JEAN, *avec joie*. Mieux que cela.

MARTHE, *avec impatience*. Enfin il est en sûreté?

JEAN, *d'un air de triomphe*. Il a été arrêté.

MARTHE. Ciel!

JEAN. Ne vous effrayez pas! ça va bien, ça prend une bonne tournure.

ÉRIC, *avec colère*. T'expliqueras-tu?

JEAN. Je traversais avec lui la rue de Stralsund, quand nous rencontrons deux soldats aux gardes qui nous examinent... nous suivent... puis s'adressant à votre père: Maître Burkenstaff, lui dit l'un d'eux en ôtant son chapeau, au nom de Son Excellence le comte Struensée, je vous invite à nous suivre; il désire vous parler.

ÉRIC. Eh bien?

JEAN. Voyant un air si doux et si honnête, votre père répond: Messieurs, je suis prêt à vous accompagner. Et tout cela s'était passé si tranquillement, que personne dans la rue ne s'en était aperçu; mais moi, pas si bête... je me mets à crier de toutes mes forces: A moi! au secours! on arrête mon maître, Raton Burkenstaff... à moi les amis!

ÉRIC. Imprudent!

JEAN. Pas du tout; car j'avais aperçu un groupe d'ouvriers qui se rendaient à l'ouvrage: ils accourent à ma voix; en les voyant courir, les femmes et les enfants font comme eux, on ne peut plus passer, les voitures s'arrêtent, les marchands sont sur les pas de leurs portes, et les bourgeois se mettent aux fenêtres. Pendant ce temps, les ouvriers avaient entouré les deux soldats aux gardes, délivré votre père, et l'emmenaient en triomphe suivi de la foule qui grossissait toujours; mais en passant rue d'Altona, où sont nos ateliers, ça a été un bien autre tapage! le bruit s'était déjà répandu qu'on avait voulu assassiner notre bourgeois, qu'il y avait eu un combat acharné avec les troupes; toute la fabrique s'était soulevée et le quartier aussi, et ils marchent au palais en criant: Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende!

ÉRIC. Quelle folie!

MARTHE. Et quel malheur!

ÉRIC. D'une affaire qui n'était rien, faire une affaire sérieuse qui va compromettre mon père et justifier les mesures qu'on prenait contre lui.

JEAN. Mais du tout... n'ayez donc pas peur... il n'y a plus rien à craindre! ça a gagné les autres quartiers. On casse déjà les réverbères et les croisées des hôtels... ça va bien, c'est amusant. On ne fait de mal à personne; mais tous les gens de la cour que l'on rencontre, on leur jette de la boue à eux et à leur voiture! ça approprie les rues... et tenez... tenez... entendez-vous ces cris? voyez-vous ce beau carrosse arrêté près de notre boutique et qu'on essaye de renverser?

ÉRIC. Qu'ai-je vu? les armes du comte de Falkenskield!.. Dieu! si c'était... (*Il s'élance dans la rue.*)

—

SCÈNE VI.

JEAN, MARTHE.

MARTHE, *voulant retenir Éric*. Mon fils! mon fils! S'il allait s'exposer!..

JEAN. Laissez-le donc... lui!.. le fils de notre maître!.. il ne risque rien, il ne court aucun danger... que d'être porté en triomphe, s'il veut! (*Regardant au fond.*) Voyez-vous d'ici comme il parle aux messieurs qui entourent la voiture? des jeunes gens de la rue, je les connais tous... ils s'en vont... ils s'éloignent.

MARTHE. A la bonne heure!.. Mais mon mari... je veux savoir ce qu'il d vient... je cours le rejoindre.

JEAN, *voulant l'empêcher de sortir*. Y pensez-vous?

MARTHE, *le repoussant, et s'élançant dans la rue à droite*. Laisse-moi, te dis-je, je le veux... je le veux.

JEAN. Impossible de la retenir. (*Appelant à gauche, dans la rue.*) Monsieur Éric!.. monsieur Éric!.. (*Regardant.*) Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc là?.. il aide à descendre de la voiture une jeune dame, qui est bien belle, ma foi, et bien élégante... Eh! mais, est-ce qu'elle serait évanouie? (*Redescendant le théâtre.*) Elle a eu peur de ça... est-elle bonne!

ÉRIC, *rentrant, et portant dans ses bras Christine qui est évanouie, et qu'il dépose sur un fauteuil à gauche*. Vite des secours... ma mère...

JEAN. Elle vient de sortir pour avoir des nouvelles de notre bourgeois.

ÉRIC, *regardant Christine*. Elle revient à elle. (*A Jean qui la regarde aussi.*) Qu'est-ce que tu fais là? va-t'en!

JEAN. Je ne demande pas mieux. (*A part.*) Je vais retrouver les autres et les aider à crier! (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE VII.

CHRISTINE, ÉRIC.

CHRISTINE, *revenant à elle*. Ces cris... ces menaces... cette multitude furieuse qui m'entourait... que leur ai-je fait?.. et où suis-je?

ÉRIC, *timidement*. Vous êtes en sûreté; ne craignez rien!

CHRISTINE, *avec émotion*. Cette voix... (*Se retournant.*) Éric... c'est vous!

ÉRIC. Oui, c'est moi qui vous revois et qui suis le plus heureux des hommes... car j'ai pu vous défendre... vous protéger et vous donner asile.

CHRISTINE. Où donc?

ÉRIC. Chez moi, chez ma mère; pardon de vous recevoir en des lieux si peu dignes de vous; ces magasins, ce comptoir, sont bien différents des brillants salons de votre père; mais nous sommes si peu de chose, nous ne sommes que des marchands!

CHRISTINE. Ce serait déjà un titre à la considération de tous; mais auprès de moi et auprès de mon père vous en avez d'autres encore, et le service que vous venez de me rendre...

ÉRIC. Un service! ah! ne prononcez pas ce mot-là.

CHRISTINE, *toujours assise*. Et pourquoi donc?

ÉRIC. Parce qu'il va encore m'imposer silence, parce qu'il va de nouveau m'enchaîner par des liens que je veux rompre enfin. Oui, tant que je fus accueilli par votre père, tant que j'étais admis par lui sous son toit hospitalier, j'aurais cru manquer à la probité, à l'honneur, à tous les devoirs, en trahissant un secret dont ses affronts me dégagent; je ne lui dois plus rien, nous sommes quittes; et avant de mourir je veux parler, je veux, dussiez-vous m'accabler de votre dédain et de votre colère, que vous sachiez une fois ce que j'ai éprouvé de tourments, et ce que mon cœur renferme de douleur et de désespoir.

CHRISTINE, *se levant*. Éric, au nom du ciel!

ÉRIC. Vous le saurez.

CHRISTINE. Ah! malheureux! croyez-vous que je l'ignore?

ÉRIC, *transporté de joie*. Christine!..

CHRISTINE, *effrayée, lui imposant silence*. Taisez-vous! taisez-vous! croyez-vous donc mon cœur si peu généreux qu'il n'ait pas compris la générosité du vôtre, qu'il ne vous ait pas tenu compte de votre dévouement et surtout de votre silence? (*Mouvement de joie d'Éric.*) Que ce soit aujourd'hui la dernière fois que vous ayez osé le rompre; demain, je suis destinée à un autre, mon père l'exige, et soumise à mes devoirs...

ÉRIC. Vos devoirs...

CHRISTINE. Oui; je sais ce que je dois à ma famille, à ma

naissance, à des distinctions que je n'eusse pas désirées peut-être, mais que le ciel m'a imposées, et dont je serai digne. (*S'avançant vers lui.*) Et vous, Éric (*Timidement.*) je n'ose dire mon ami, ne vous abandonnez pas au désespoir où je vous vois; dites-vous bien que la honte ou l'honneur ne vient pas du rang qu'on occupe, mais de la manière dont on en remplit les devoirs; et vous ferez comme moi, vous subirez le vôtre avec courage et sans vous plaindre. Adieu pour toujours; demain je serai la femme du baron de Gœlher.

ÉRIC. Non pas tant que je vivrai, et je vous jure ici... Dieu! l'on vient!

—

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, ÉRIC, RANTZAU, MARTHE.

MARTHE, *à Rantzau.* Si c'est à mon fils que vous voulez parler, le voici. (*A part.*) Impossible de rien apprendre.

CHRISTINE, *l'apercevant.* O ciel!

MARTHE ET RANTZAU, *saluant.* Mademoiselle de Falkenskield!..

ÉRIC, *vivement.* A qui nous avons eu le bonheur d'offrir un refuge, car sa voiture avait été arrêtée.

RANTZAU. Eh! mais, vous avez l'air de vous justifier d'un trait qui vous fait honneur?

ÉRIC, *troublé.* Moi, monsieur le comte!

MARTHE, *à part.* Un comte!.. (*Avec mauvaise humeur.*) C'est fini, notre boutique est maintenant le rendez-vous des grands seigneurs.

RANTZAU, *qui pendant ce temps a jeté un regard pénétrant sur Christine et sur Éric, qui tous deux baissent les yeux.* C'est bien!.. c'est bien... (*Souriant.*) Une belle dame en danger, un jeune chevalier qui la délivre; j'ai vu des romans qui commençaient ainsi.

ÉRIC, *voulant changer la conversation.* Mais vous-même, monsieur le comte, vous êtes bien hardi de sortir ainsi à pied dans les rues.

RANTZAU. Pourquoi cela? Dans ce moment, les gens à pied sont des puissances; ce sont eux qui éclaboussent; et puis, moi, je n'ai qu'une parole; je vous avais promis en venant ici faire quelques emplettes, de vous apporter votre brevet de lieutenant... (*Le tirant de sa poche et le lui présentant.*) Le voici!

ÉRIC. Quel bonheur! je suis officier!

MARTHE. C'est fait de moi... (*Montrant Rantzau.*) J'avais raison de me défier de celui-là.

RANTZAU, *se tournant vers elle.* Je vous fais compliment, Madame, sur la faveur dont vous jouissez en ce moment.

MARTHE. Que voulez-vous dire?

RANTZAU. Ignorez-vous donc ce qui se passe?

MARTHE. Je viens de nos ateliers, où il n'y avait plus personne.

RANTZAU. Ils sont tous dans la grande place; votre mari est devenu l'idole du peuple. De tous les côtés on rencontre des bannières sur lesquelles flottent ces mots : Vive Burkenstaff, notre chef! Burkenstaff pour toujours!.. Son nom est devenu un cri de ralliement.

MARTHE. Ah! le malheureux!

RANTZAU. Les flots tumultueux de ses partisans entourent le palais, et ils crient tous de bon cœur : A bas Struensée! (*Souriant.*) Il y en a même quelques-uns qui crient : A bas les membres de la régence!

ÉRIC. O ciel! et vous ne craignez pas...

RANTZAU. Nullement : je me promène incognito, en amateur; d'ailleurs, s'il y avait quelque danger, je me réclamerais de vous!

ÉRIC, *vivement.* Et ce ne serait pas en vain, je vous le jure!

RANTZAU, *lui prenant la main.* J'y ai compté.

MARTHE, *remontant le théâtre.* Ah! mon Dieu! entendez-vous ce bruit?

RANTZAU, *à part, et prenant la droite.* C'est bien! cela marche! et si cela continue ainsi, on n'aura pas besoin de s'en mêler.

—

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, JEAN, MARTHE, RANTZAU.

JEAN, *accourant tout essoufflé.* Victoire!.. victoire!.. nous l'emportons!..

MARTHE, ÉRIC ET RANTZAU. Parle vite, parle donc!

JEAN. Je n'en peux plus, j'ai tant crié!.. Nous étions dans la grande place, devant le palais, sous le balcon, trois ou quatre mille! et nous répétions : Burkenstaff! Burkenstaff! qu'on révoque l'ordre qui le condamne; Burkenstaff!.. Alors, la reine a paru au balcon, et Struensée à côté d'elle, en grand costume, du velours bleu magnifique, et un bel homme, une belle voix! Il a parlé et on a fait silence : « Mes amis, de faux rapports nous avaient abusés; je ré- « voque toute espèce d'arrestation, Et je vous jure ici, au « nom de la reine et au mien, que M. Burkenstaff est libre « et n'a plus rien à craindre. »

MARTHE. Je respire!..

CHRISTINE. Quel bonheur!..

ÉRIC. Tout est sauvé!

RANTZAU, *à part.* Tout est perdu!

JEAN. Alors, c'étaient des cris de : Vive la reine! vive Struensée! vive Burkenstaff! et quand j'ai eu dit à mes voisins : c'est pourtant moi qui suis Jean, son garçon de boutique, ils ont crié : Vive Jean! et ils m'ont déchiré mon habit, en m'élevant sur leurs bras pour me montrer à la multitude. Mais ce n'est rien encore; les voilà tous qui s'organisent, les chefs des métiers en tête, pour venir ici complimenter notre maître et le porter en triomphe à la maison commune.

MARTHE, *à part.* Un triomphe! il en perdra la tête!

RANTZAU, *à part.* Quel dommage! une révolte qui commençait si bien!.. A qui se fier à présent?

—

SCÈNE X.

CHRISTINE, ÉRIC, *au fond;* BURKENSTAFF ET PLUSIEURS NOTABLES *qui l'entourent;* MARTHE, JEAN, RANTZAU.

BURKENSTAFF, *prenant plusieurs pétitions.* Oui, mes amis, oui, je présenterai vos réclamations à la reine et au ministre, et il faudra bien qu'on y fasse droit, je serai là d'ailleurs, je parlerai. Quant au triomphe que le peuple me décerne et que ma modestie m'ordonne de refuser...

MARTHE, *à part.* A la bonne heure!

BURKENSTAFF. Je l'accepte! dans l'intérêt général et pour le bon effet. J'attendrai ici le cortége, qui peut venir me prendre quand il voudra. Quant à vous, mes chers confrères, les notables de notre corporation, j'espère bien que tantôt, au retour du triomphe, vous viendrez souper chez moi; je vous invite tous.

TOUS, *criant en sortant.* Vive Burkenstaff! vive notre chef!

BURKENSTAFF. Notre chef!.. vous l'entendez! quel honneur!.. (*A Éric.*) Quelle gloire, mon fils, pour notre mai-

son! (*A Marthe.*) Eh bien! ma femme, que te disais-je? je suis une puissance... un pouvoir... rien n'égale ma popularité, et tu vois ce que j'en peux faire.

MARTHE. Vous en ferez une maladie; reposez-vous... car vous n'en pouvez plus!

BURKENSTAFF, *s'essuyant le front.* Du tout! la gloire ne fatigue pas... Quelle belle journée! tout le monde s'incline devant moi, s'adresse à moi et me fait la cour. (*Apercevant Christine et Rantzau qui sont près du comptoir à gauche, et qui étaient masqués par Éric.*) Que vois-je? mademoiselle de Falkenskield et monsieur de Rantzau chez moi! (*A Rantzau, d'un air protecteur et avec emphase.*) Qu'y a-t-il, monsieur le comte? Que puis-je pour votre service? que me demandez-vous?..

RANTZAU, *froidement.* Quinze aunes de velours pour un manteau.

BURKENSTAFF, *déconcerté.* Ah!.. c'est cela, pardon... mais pour ce qui est du commerce, je ne puis pas; si c'était toute autre chose... (*Appelant.*) Ma femme!.. vous sentez qu'au moment d'un triomphe... ma femme... montez dans les magasins, servez monsieur le comte.

RANTZAU, *donnant un papier à Marthe.* Voici ma note.

BURKENSTAFF, *criant à sa femme qui est déjà sur l'escalier.* Et puis, tu songeras au souper, un souper digne de notre nouvelle position; du bon vin, entends-tu?.. (*Montrant la porte qui est sous l'escalier.*) Le vin du petit caveau.

MARTHE, *remontant l'escalier.* Est-ce que j'ai le temps de tout faire?

BURKENSTAFF. Eh bien! ne te fâche pas... J'irai moi-même... (*Marthe remonte l'escalier et disparaît. A Rantzau.*) Mille pardons encore, monsieur le comte; mais, voyez-vous, j'ai tant d'occupations, tant d'autres soins... (*A Christine, d'un ton protecteur.*) Mademoiselle de Falkenskield, j'ai appris par Jean, mon garçon de... (*Se reprenant.*) mon commis... le manque de respect qu'on avait eu pour votre voiture et pour vous; croyez bien que j'ignorais... je ne peux pas être partout. (*D'un ton d'importance.*) Sans cela, j'aurais interposé mon autorité; je vous promets d'en témoigner tout mon mécontentement, et je veux avant tout...

RANTZAU. Faire reconduire Mademoiselle à l'hôtel de son père.

BURKENSTAFF. C'est ce que j'allais dire, vous m'y faites penser... Jean, que l'on rende à mademoiselle son carrosse... Vous direz que je l'ordonne, moi, Raton de Burkenstaff... et pour escorter Mademoiselle...

ÉRIC, *vivement.* Je me charge de ce soin, mon père.

BURKENSTAFF. A la bonne heure!.. (*A Éric.*) S'il vous arrivait quelque chose, si on vous arrêtait... tu diras: Je suis Éric de Burkenstaff, fils de messire...

JEAN. Raton de Burkenstaff... c'est connu.

RANTZAU, *saluant Christine.* Adieu, Mademoiselle... adieu, mon jeune ami. (*Éric a offert sa main à Christine et sort avec elle, suivi de Jean.*)

—

SCÈNE XI.

RANTZAU, RATON.

(*Rantzau s'est assis près du comptoir, et Raton de l'autre côté, à droite.*)

RATON. On vous a fait attendre, et j'en suis désolé.

RANTZAU. J'en suis ravi... je reste plus longtemps avec vous; et l'on aime à voir de près les personnages célèbres.

RATON. Célèbre... vous êtes trop bon. Du reste, c'est une chose inconcevable... ce matin personne n'y pensait, ni moi non plus... et c'est venu en un instant.

RANTZAU. C'est toujours ainsi que cela arrive; (*A part.*) et que cela s'en va. (*Haut.*) Je suis seulement fâché que cela n'ait pas duré plus longtemps.

RATON. Mais ça n'est pas fini... Vous l'avez entendu... ils vont venir me prendre pour me mener en triomphe. Pardon, je vais m'occuper de ma toilette; car, si je les faisais attendre, ils seraient inquiets; ils croiraient que la cour m'a fait disparaître.

RANTZAU, *souriant.* C'est vrai, et cela recommencerait.

RATON. Comme vous dites... ils m'aiment tant!.. Aussi, ce soir, ce souper que je donne aux notables sera, je crois, d'un bon effet, parce que dans un repas on boit...

RANTZAU. On s'anime.

RATON. On porte des toasts à Burkenstaff, au chef du peuple, comme ils m'appellent... Vous comprenez... Adieu, monsieur le comte.

RANTZAU, *souriant et le rappelant.* Un instant, un instant... pour boire à votre santé il faut du vin, et ce que vous disiez tout à l'heure à votre femme...

RATON, *se frappant le front.* C'est juste... je l'oubliais... (*Il passe derrière Rantzau et derrière le comptoir, et montre la porte qui est sous l'escalier.*) J'ai là le caveau secret, le bon endroit où je tiens cachés mes vins du Rhin et mes vins de France... Il n'y a que moi et ma femme qui en ayons la clé.

RANTZAU, *à Raton qui ouvre la porte.* C'est prudent. J'ai cru d'abord que c'était là votre caisse.

RATON. Non vraiment, quoiqu'elle y fût en sûreté. (*Frappant sur la porte.*) Six pouces d'épaisseur; doublée en fer; et il y a une seconde porte exactement pareille. (*Prêt à entrer.*) Vous permettez, monsieur le comte?

RANTZAU. Je vous en prie... je monte au magasin. (*Raton est descendu dans le caveau; Rantzau s'avance vers la porte, la ferme et revient tranquillement au bord du théâtre, en disant:*) C'est un trésor qu'un homme pareil, et les trésors... (*Montrant la clé qu'il tient.*) il faut les mettre sous clé. (*Il monte par l'escalier qui conduit aux magasins, et disparaît.*)

—

SCÈNE XII.

JEAN, MARTHE.

JEAN, *paraissant au fond, à la porte de la boutique, pendant que le comte monte l'escalier.* Les voici, les voici... c'est superbe à voir, un cortége magnifique... les chefs des corporations avec leurs bannières, et puis de la musique. (*On entend une marche triomphale, et l'on voit paraître la tête du cortége, qui se range au fond du théâtre, dans la rue, en face de la boutique.*) Où donc est notre maître? là-haut, sans doute. (*Courant à l'escalier.*) Notre maître, descendez donc... on vient vous chercher... m'entendez-vous?

MARTHE, *paraissant sur l'escalier avec deux garçons de boutique.* Et qu'est-ce que tu as encore à crier?

JEAN. Je crie après notre maître.

MARTHE. Il est en bas.

JEAN. Il est en haut.

MARTHE. Je te dis que non.

TOUT LE PEUPLE, *en dehors.* Vive Burkenstaff! vive notre chef!

JEAN. Et il n'est pas là... et on va crier sans lui... (*Aux deux garçons de boutique qui sont descendus.*) Voyez, vous autres... parcourez la maison...

LE PEUPLE, *en dehors.* Vive Burkenstaff!.. qu'il paraisse!.. qu'il paraisse!..

JEAN, *à la porte de la boutique et criant.* Dans l'instant...

on a été le chercher, on va vous le montrer. (*Parcourant le théâtre.*) Ça me fait mal... ça me fait bouillir le sang...

PLUSIEURS GARÇONS, *rentrant par la droite.* Nous ne l'avons pas trouvé.

D'AUTRES GARÇONS, *redescendant le magasin.* Ni moi non plus... il n'est pas dans la maison.

LE PEUPLE, *en dehors, avec des murmures.* Burkenstaff!.. Burkenstaff!..

JEAN. Voilà qu'on s'impatiente, qu'on murmure; et après avoir crié pour lui, on va crier après lui... Où peut-il être?

MARTHE. Est-ce qu'on l'aurait arrêté de nouveau ?

JEAN. Laissez donc! après les promesses qu'on nous a faites. (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu!.. ces soldats que j'ai vus rôder autour de la maison... (*Courant au fond.*) Et la musique du triomphe qui va toujours!.. Taisez-vous donc... Il me vient une idée... c'est une horreur... une infamie!..

MARTHE. Qu'est-ce qui lui prend donc?

JEAN, *s'adressant à une douzaine de gens du peuple.* Oui, mes amis, oui, on s'est emparé de notre maître... on s'est assuré de sa personne; et pendant qu'on vous trompait par de belles paroles... il était arrêté... emprisonné de nouveau... A nous, mes amis!

LE PEUPLE, *se précipitant dans la boutique en brisant les vitrages du fond.* Nous voici!.. Vive Burkenstaff!.. notre chef... notre ami...

MARTHE. Votre ami... et vous brisez sa boutique!

JEAN. Il n'y a pas de mal! c'est de l'enthousiasme! et des carreaux cassés... Courons au palais!

TOUS. Au palais! au palais!

RANTZAU, *paraissant au haut de l'escalier, et regardant ce qui se passe.* A la bonne heure, au moins... cela recommence.

TOUS, *agitant leurs bannières et leurs bonnets.* A bas Struensée! Vive Burkenstaff! qu'on nous le rende! Burkenstaff pour toujours! (*Tout le peuple sort en désordre avec Jean. Marthe tombe désespérée dans le fauteuil qui est près du comptoir, et Rantzau descend lentement l'escalier en se frottant les mains de satisfaction.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un appartement dans l'hôtel du comte de Falkenskield. A gauche, un balcon donnant sur la rue. Porte au fond, deux latérales. A gauche, sur le premier plan, une table, des livres, et ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, LE BARON DE GOELHER.

CHRISTINE. Eh! mais, monsieur le baron, qu'est-ce que cela signifie? Qu'y a-t-il donc encore de nouveau?

GOELHER. Rien, Mademoiselle.

CHRISTINE. Le comte de Struensée vient de s'enfermer dans le cabinet de mon père; ils ont envoyé chercher M. de Rantzau. A quoi bon cette réunion extraordinaire! Il y a déjà eu conseil ce matin, et tantôt ces messieurs doivent se trouver ici à dîner.

GOELHER. Je l'ignore... mais il n'y a rien d'important, rien de sérieux... sans cela j'en aurais été prévenu! Ma nouvelle place de secrétaire du conseil m'oblige d'assister à toutes les délibérations.

CHRISTINE. Ah! vous êtes nommé?

GOELHER. De ce matin!.. sur la proposition de votre père; et la reine a déjà confirmé ce choix. Je viens de la voir ainsi que toutes ces dames, encore un peu troublées de l'algarade de ces bons bourgeois... On craignait d'abord que cela ne dérangeât le bal de demain; grâce au ciel, il n'en est rien : il m'est même venu là-dessus quelques plaisanteries assez heureuses qui ont obtenu l'approbation de Sa Majesté, et elle a fini par rire de la manière la plus aimable.

CHRISTINE. Ah! elle a ri!

GOELHER. Oui, Mademoiselle, tout en me félicitant de ma nomination et de mon mariage... et elle m'a dit à ce sujet des choses... (*Souriant avec fatuité.*) qui donneraient beaucoup à penser à ma vanité, si j'en avais... (*A part.*) car enfin Struensée ne sera pas éternel... (*Haut.*) Mais je n'y pense plus... Me voilà lancé dans les affaires d'État, les affaires sérieuses, pour lesquelles j'ai toujours eu du goût... Oui, Mademoiselle, il ne faut pas croire, parce que vous me voyez léger et frivole, que je ne puisse pas aussi bien que tout autre... mon Dieu! on peut traiter tout cela en se jouant, en plaisantant... Que j'arrive seulement au pouvoir, et l'on verra!

CHRISTINE. Vous au pouvoir!..

GOELHER. Certainement, je puis vous le dire, à vous, en confidence, cela ne tardera peut-être pas. Il faut que le Danemark se rajeunisse, c'est l'avis de la reine, de Struensée, de votre père... et si l'on peut éliminer ce vieux comte de Rantzau, qui n'est plus bon à rien, et que l'on garde parce que son ancienne réputation d'habileté impose encore aux cours étrangères... j'ai la promesse formelle d'être nommé à sa place; et vous sentez que M. de Falkenskield et moi... le beau-père et le gendre à la tête des affaires... nous mènerons cela autrement... Ce matin, par exemple, je les voyais tous effrayés; cela me faisait sourire : si l'on m'avait laissé faire, je vous réponds bien qu'en un instant...

CHRISTINE, *écoutant.* Taisez-vous!

GOELHER. Qu'est-ce donc?

CHRISTINE. Il m'avait semblé entendre dans le lointain des cris confus.

GOELHER. Vous vous trompez.

CHRISTINE. C'est possible.

GOELHER. Des gens du peuple qui se disputent... ou se battent dans la rue; ne voulez-vous pas les priver de ce plaisir-là ? ce serait cruel, ce serait tyrannique; et nous avons à parler de choses bien plus importantes, de notre mariage, dont je n'ai pas encore pu vous dire un mot, et du bal de demain, et de la corbeille, qui ne sera peut-être pas achevée... car je ne vois que cela de terrible dans les émeutes et les révoltes, c'est que les ouvriers nous font attendre, et que rien n'est prêt.

CHRISTINE. Ah! vous n'y voyez que cela de fâcheux... vous êtes bien bon... moi qui ce matin me suis trouvée au milieu du tumulte...

GOELHER. Est-il possible?

CHRISTINE. Oui, Monsieur; et sans le courage et la générosité de M. Éric Burkenstaff, qui m'a protégée et reconduite jusqu'ici...

GOELHER. M. Éric!.. et de quoi se mêle-t-il? et depuis quand lui est-il permis de vous protéger?.. voilà à coup sûr une prétention encore plus étrange que celle de monsieur son père.

JOSEPH, *entrant et restant au fond.* Une lettre pour monsieur le baron.

GOELHER. De quelle part?

JOSEPH. Je l'ignore... celui qui l'a apportée est un jeune militaire, un officier, qui attend en bas la réponse.

CHRISTINE. C'est quelque rapport sur ce qui se passe.

GOELHER. Probablement... (*Lisant.*) « Je porte une épau-« lette; monsieur le baron de Gœlher ne peut plus me re-



CHRISTINE. O ciel! — Acte 3, scène 9.

« fuser une satisfaction qu'il me faut à l'instant. Quoique « insulté, je lui laisse le choix des armes et l'attends aux « portes de ce palais avec des pistolets et une épée. — Éric « Burkenstaff, lieutenant au 6e d'infanterie. » (*A part.*) Quelle insolence!

CHRISTINE. Eh bien! qu'y a-t-il?

GŒLHER. Ce n'est rien. (*Au domestique.*) Laissez nous... dites que plus tard... je verrai... (*A part.*) Encore une leçon à donner.

CHRISTINE. Vous voulez me le cacher... il y a quelque chose... il y a du danger... j'en suis sûre à votre trouble.

GŒLHER. Moi, troublé!

CHRISTINE. Eh bien! montrez-moi ce billet, et je vous croirai.

GŒLHER. Impossible, vous dis-je!

CHRISTINE, *se retournant et apercevant Koller.* Le colonel Koller! il sera moins discret, je l'espère, et je saurai par lui...

—

SCÈNE II.

CHRISTINE, GŒLHER, KOLLER.

CHRISTINE. Parlez, colonel; qu'y a-t-il?

KOLLER. Que l'insurrection que l'on croyait apaisée recommence avec plus de force que jamais.

CHRISTINE, *à Gœlher.* Vous le voyez... (*A Koller.*) Et comment cela?

KOLLER. On accuse la cour, qui avait promis la liberté de Burkenstaff, de l'avoir fait disparaître pour s'exempter de tenir cette promesse.

GŒLHER. Eh! mais ce ne serait pas déjà si maladroit!

CHRISTINE. Y pensez-vous? (*Elle court à la croisée, qu'elle ouvre, et regarde, ainsi que Gœlher.*)

KOLLER, *à part, et seul sur le devant.* En attendant, nous en avons profité pour soulever le peuple. Herman et Christian, mes deux émissaires, se sont chargés de ce soin, et j'espère que la reine-mère sera contente. Nous voilà sûrs de réussir sans que ce maudit comte de Rantzau y soit pour rien.



MARTHE, *pleurant.* Mon fils, mon pauvre enfant. — Acte 4, scène 2.

CHRISTINE, *regardant à la fenêtre.* Voyez, voyez là-bas! la foule se grossit et s'augmente, ils entourent le palais, dont on vient de fermer les portes... Ah! cela me fait peur! (*Elle referme la fenêtre.*)

GOELHER. C'est-à-dire que c'est inouï... Et vous, colonel, vous restez là?

KOLLER. Je viens prendre les ordres du conseil, qui m'a fait appeler, et j'attends.

GOELHER. Mais c'est qu'on devrait se hâter... La reine et toutes ces dames vont être effrayées, j'en suis certain... et l'on ne pense à rien... on devrait prendre des mesures.

CHRISTINE. Et lesquelles?

GOELHER, *troublé.* Lesquelles?.. Il doit y en avoir... il est impossible qu'il n'y en ait pas!

CHRISTINE. Mais enfin, vous, Monsieur, que feriez-vous?

GOELHER, *perdant la tête.* Moi!.. Écoutez donc... vous me demandez là à l'improviste... Je ne sais pas.

CHRISTINE. Mais vous disiez tout à l'heure...

GOELHER. Certainement... si j'étais ministre... mais je ne le suis pas... je ne le suis pas encore... cela ne me regarde pas; et il est inconcevable que les gens qui sont à la tête des affaires, des gens qui devraient gouverner... Que diable! dans ce cas-là, on ne s'en mêle pas... Voilà mon avis... c'est le seul, et si j'étais de la reine, je leur apprendrais...

—

SCÈNE III.

CHRISTINE, GOELHER, RANTZAU, *entrant par la porte du fond;* KOLLER.

GOELHER, *courant à lui avec empressement.* Ah! monsieur le comte, venez rassurer Mademoiselle, qui est dans un effroi... j'ai beau lui répéter que ce ne sera rien... elle est tout émue, toute troublée.

RANTZAU, *froidement et le regardant.* Et vous partagez bien vivement ses peines... cela doit être... un amant bien épris. (*Apercevant Koller.*) Ah! vous voilà, colonel?

KOLLER. Je viens prendre les ordres du conseil.

GOELHER, *vivement.* Qu'a-t-il décidé?

RANTZAU, *froidement.* On a beaucoup parlé, délibéré; Struensée voulait qu'on entrât en arrangement avec le peuple,

GOELHER, *vivement et avec approbation.* Il a raison! pourquoi l'a-t-on mécontenté?

RANTZAU. M. de Falkenskield, qui est pour l'énergie, voulait d'autres arguments; il voulait faire avancer de l'artillerie.

GOELHER, *de même.* Au fait! c'est le moyen d'en finir; il n'y a que celui-là.

RANTZAU. Moi, j'étais d'un avis qui a d'abord été généralement repoussé, et qui forcément a fini par prévaloir.

KOLLER, CHRISTINE ET GOELHER. Et quel est-il?

RANTZAU, *froidement.* De ne rien faire... c'est ce qu'ils font.

GOELHER. Ils n'ont peut-être pas tort, parce que, enfin, quand le peuple aura bien crié...

RANTZAU. Il se lassera.

GOELHER. C'est ce que j'allais dire.

KOLLER. Il fera comme ce matin.

RANTZAU, *s'asseyant.* Oh! mon Dieu, oui.

GOELHER, *se rassurant.* N'est-il pas vrai?.. Il brisera les vitres, et voilà tout.

KOLLER. C'est ce qu'ils ont déjà fait à tous les hôtels des ministres, (*A Gœlher.*) ainsi qu'au vôtre, Monsieur.

GOELHER. Eh bien! par exemple!

RANTZAU. Quant au mien, je suis tranquille; je les en défie bien.

GOELHER. Et pourquoi cela?

RANTZAU. Parce que, depuis la dernière émeute, je n'ai pas fait remettre un seul carreau aux fenêtres de mon hôtel. Je me suis dit : Ça servira pour la première fois.

CHRISTINE, *écoutant près de la fenêtre.* Cela se calme, cela s'apaise un peu.

GOELHER. J'en étais sûr! Il ne faut pas s'effrayer de toutes ces clameurs-là. Et qu'en dit mon oncle le ministre de la marine?

RANTZAU, *froidement.* Nous ne l'avons pas vu. (*Avec ironie.*) Son indisposition, qui n'était que légère, a pris depuis les derniers troubles un caractère assez grave. C'est comme une fatalité; dès qu'il y a émeute, il est au lit, il est malade!

GOELHER, *avec intention.* Et vous, vous vous portez bien?

RANTZAU, *souriant.* C'est peut-être ce qui vous fâche. Il y a des gens que ma santé met de mauvaise humeur et qui voudraient me voir à l'extrémité.

GOELHER. Eh! qui donc?

RANTZAU, *toujours assis, et d'un air goguenard.* Eh! mais, par exemple, ceux qui espèrent hériter de moi.

GOELHER. Il y en a qui pourraient hériter de votre vivant.

RANTZAU, *le regardant froidement.* Monsieur de Gœlher, vous qui, en qualité de conseiller, avez fait votre droit, avez-vous lu l'article 302 du Code danois?

GOELHER. Non, Monsieur.

RANTZAU, *de même.* Je m'en doutais. Il dit qu'il ne suffit pas qu'une succession soit ouverte, il faut encore être apte à succéder.

GOELHER. Et à qui s'adresse cet axiome?

RANTZAU, *de même.* A ceux qui manquent d'aptitude.

GOELHER. Monsieur, vous le prenez bien haut!

RANTZAU, *se levant et sans changer de ton.* Pardon!.. Allez-vous demain au bal de la reine?

GOELHER, *avec colère.* Monsieur!

RANTZAU. Dansez-vous avec elle?.. Les quadrilles sont-ils de votre composition?

GOELHER. Je saurai ce que signifie ce persiflage.

RANTZAU. Vous m'accusiez de le prendre trop haut!.. Je descends; je me mets à votre portée.

GOELHER. C'en est trop!

CHRISTINE, *près de la croisée.* Taisez-vous donc! je crois que cela recommence.

GOELHER, *avec effroi et remontant le théâtre.* Encore! est-ce que cela n'en finira pas?.. c'est insupportable!

CHRISTINE. Ah! mon Dieu! tout est perdu!.. Ah! mon père!..

—

SCÈNE IV.

KOLLER, *à l'extrémité du théâtre, à gauche*; GOELHER, CHRISTINE, FALKENSKIELD, RANTZAU *à l'extrémité, à droite.*

FALKENSKIELD. Rassurez-vous! ces cris que l'on entend dans le lointain n'ont plus rien d'effrayant.

GOELHER. Je le disais bien... cela ne pouvait pas durer!

CHRISTINE. Tout est donc terminé?

FALKENSKIELD. Pas encore! mais cela va mieux.

RANTZAU ET KOLLER, *chacun à part, et d'un air fâché.* Ah! mon Dieu!..

FALKENSKIELD. On avait beau répéter à la multitude que l'on n'avait pas attenté à la liberté de Burkenstaff, que lui-même, sans doute par prudence ou par modestie, avait voulu se dérober aux honneurs qu'on lui préparait, et se soustraire à tous les regards...

RANTZAU. Au moment d'un triomphe, ce n'est guère vraisemblable.

FALKENSKIELD. Je ne dis pas non; aussi on aurait eu peut-être de la peine à convaincre ses partisans, sans l'arrivée d'un régiment d'infanterie, sur lequel nous ne comptions pas, et qui, pour se rendre à sa nouvelle garnison, traversait Copenhague tambour battant et enseignes déployées. Sa présence inattendue a changé la disposition des esprits; on a commencé à s'entendre, et, sur les assurances réitérées qu'on ne négligerait rien pour rechercher et découvrir Raton Burkenstaff, chacun s'est retiré chez soi, excepté quelques individus qui semblaient prendre à tâche d'exciter et de continuer le désordre.

KOLLER, *à part.* Ce sont les nôtres!

FALKENSKIELD. On s'en est emparé.

KOLLER, *à part.* O ciel!

FALKENSKIELD. Et comme, cette fois, il faut en finir...

GOELHER. C'est ce que je répète depuis ce matin.

FALKENSKIELD. Comme il ne faut plus que de pareilles scènes se renouvellent, nous sommes décidés à prendre des mesures sévères.

RANTZAU. Quels sont ceux qu'on est parvenu à saisir?

FALKENSKIELD. Des gens obscurs, inconnus...

KOLLER. Sait-on leurs noms?

FALKENSKIELD. Herman et Christian.

KOLLER, *à part.* Les maladroits!

FALKENSKIELD. Vous comprenez que ces misérables n'agissent pas d'eux-mêmes, qu'ils avaient reçu des instructions et de l'argent; et ce qu'il nous importe de savoir, ce sont les gens qui les font agir.

RANTZAU, *regardant Koller.* Les nommeront-ils?

FALKENSKIELD. Sans doute!.. leur grâce s'ils parlent, et fusillés s'ils se taisent. (*A Rantzau.*) Je viens vous prendre pour les interroger et arriver par là à la découverte d'un complot...

KOLLER, *s'avançant vers Falkenskield.* Dont je crois tenir déjà quelques ramifications.

FALKENSKIELD. Vous, Koller!

KOLLER. Oui, Monseigneur. (*A part.*) Il n'y a que ce moyen de me sauver.

RANTZAU. Et pourquoi ne pas nous avoir fait part plus tôt de vos lumières à ce sujet?

KOLLER. Je n'ai de certitude que d'aujourd'hui, et je m'étais empressé d'accourir. J'attendais la fin du conseil pour

parler au comte Struensée; mais, puisque vous voilà, Messeigneurs...

FALKENSKIELD. C'est bien... Nous sommes prêts à vous entendre.

CHRISTINE, *qui était au fond avec Gœlher, a redescendu le théâtre de quelques pas.* Je me retire, mon père.

FALKENSKIELD. Oui, pour quelques instants.

CHRISTINE. Messieurs... (*Elle leur fait la révérence, sort par la porte à gauche; Gœlher la reconduit par la main jusque-là, et se dispose à sortir par le fond.*)

SCÈNE V.

KOLLER, GOELHER, FALKENSKIELD, RANTZAU.

FALKENSKIELD, *à Gœlher qui veut se retirer.* Restez, mon cher; comme secrétaire du conseil, vous avez droit d'assister à cette séance.

RANTZAU, *gravement.* Où vos talents et votre expérience nous seront d'un grand secours... (*A part et regardant Koller.*) Notre homme a l'air embarrassé; en tout cas, veillons sur lui, et tâchons qu'il se tire de là sans compromettre ni la reine-mère, ni des amis qui plus tard peuvent servir. (*Pendant cet aparté, Gœlher et Falkenskield ont pris des chaises et se sont assis à droite du théâtre.*)

FALKENSKIELD. Parlez, colonel... donnez-nous toujours les renseignements qui sont en votre pouvoir, et que plus tard nous communiquerons au conseil. (*Koller est debout à gauche, puis Gœlher; Falkenskield et Rantzau sont assis à droite.*)

KOLLER, *cherchant ses phrases.* Depuis longtemps, Messieurs, je soupçonnais contre la reine Mathilde et les membres de la régence un complot que plusieurs indices me faisaient pressentir, mais dont je ne pouvais obtenir aucune preuve réelle. Pour y parvenir, j'ai tâché de gagner la confiance de quelques-uns des principaux chefs; je me suis plaint, j'ai fait le mécontent, je leur ai laissé voir que je n'étais pas éloigné de conspirer; je leur ai même proposé de le faire...

GOELHER. C'est ce qui s'appelle de l'adresse...

RANTZAU, *froidement.* Oui, ça peut s'appeler comme cela... si on veut!

KOLLER, *à Falkenskield.* Ma ruse a obtenu le succès que je désirais, car ce matin on est venu me proposer d'entrer dans un complot qui aura lieu ce soir même... pendant le dîner que vous devez donner aux ministres, vos collègues.

GOELHER. Voyez-vous cela!..

KOLLER. Les conjurés doivent s'introduire dans l'hôtel sous divers déguisements, et, pénétrant dans la salle à manger, s'emparer de tout ce qu'ils y trouveront.

FALKENSKIELD. Est-il possible?

GOELHER. Même de ceux qui ne sont pas ministres?.. quelle horreur!.. (*A Rantzau.*) Et vous ne frémissez point?..

RANTZAU, *froidement.* Pas encore. (*A Koller.*) Êtes-vous bien sûr, colonel, de ce que vous dites là?

KOLLER. J'en suis sûr... c'est-à-dire je suis sûr... qu'on me l'a proposé... et je m'empressais de vous en prévenir...

RANTZAU, *cherchant à l'aider.* C'est bien... mais vous ne connaissez pas les gens qui vous ont fait cette proposition?

KOLLER. Si vraiment... Ce sont Herman et Christian, ceux-là même que l'on vient d'arrêter... et qui ne manqueront pas de s'en défendre... ou de m'accuser... mais, par bonheur, j'ai là des preuves; cette liste écrite... sous leur dictée.

FALKENSKIELD, *la prenant vivement.* La liste des conjurés. (*Il la parcourt.*)

RANTZAU, *avec compassion et à part.* D'honnêtes conspirateurs sans doute... pauvres gens!.. Fiez-vous donc à des lâches comme celui-là... qui au premier danger vous livrent pour se sauver!

FALKENSKIELD, *lui remettant la liste.* Tenez... Eh bien! qu'en dites-vous?

RANTZAU. Je dis que je ne vois dans tout cela rien encore de bien positif. Tout le monde peut faire une liste de conjurés; cela ne prouve pas qu'il y ait conspiration! Il faut en outre un but; il faut un chef.

FALKENSKIELD. Et ne voyez-vous pas que le chef... c'est la reine-mère, c'est Marie-Julie?

RANTZAU. Rien ne le démontre; et à moins que le colonel... (*Appuyant.*) n'ait des preuves... positives... personnelles...

KOLLER. Non, Monseigneur.

RANTZAU, *à part.* C'est bien heureux!.. voilà la première fois que cet imbécile-là m'a compris!

GOELHER. Alors cela devient très-délicat.

RANTZAU. Sans doute. (*Montrant la liste.*) Il y a là des gens de distinction, des gens de naissance... Les condamnerez-vous de confiance et sur parole? parce qu'il a plu à MM. Herman et Christian de faire une confidence à M. Koller... confidence, du reste, fort bien placée... Mais enfin, et monsieur le baron, qui connaît les lois, vous dira comme moi, que là (*Avec intention.*) où il n'y a point commencement d'exécution, il n'y a pas de coupables.

GOELHER. C'est juste!

FALKENSKIELD, *se lève vivement, Rantzau en fait autant.* Eh bien!.. laissons-leur exécuter leur complot... Que rien ne transpire, colonel, de l'aveu que vous venez de nous faire; que rien ne soit changé à ce repas, qu'il ait toujours lieu; que des soldats soient cachés dans l'hôtel, dont les portes resteront ouvertes...

RANTZAU, *à part.* Et allons donc!.. on a bien de la peine à lui faire arriver une idée.

FALKENSKIELD. Et dès qu'un des conjurés se présentera, qu'on le laisse entrer, et qu'un instant après l'on s'en empare. Sa présence chez moi à une pareille heure, les armes dont il sera muni, seront, j'espère, des preuves irrécusables.

RANTZAU. A la bonne heure!

GOELHER, *avec finesse.* Je comprends votre idée... mais maintenant que nous les tenons, si par malheur ils ne venaient pas?..

RANTZAU. C'est qu'on aura trompé le colonel; c'est qu'il n'y avait ni conjuration, ni conjurés.

FALKENKSIELD, *haussant les épaules.* Laissez donc! (*Il va à la table à gauche, et écrit pendant que Koller remonte le théâtre, et se tient au milieu, un peu au fond.*)

RANTZAU, *à part.* Et il n'y en aura pas; faisons prévenir la reine-mère qu'ils aient à rester chez eux. Encore une conspiration tombée dans l'eau! (*Regardant Koller.*) C'est lui qui les trahit, et c'est moi qui les sauve! (*Haut.*) Adieu, Messieurs, je retourne près de Struensée.

FALKENSKIELD, *qui pendant ce temps s'est assis à la table, et écrit un ordre. A Gœlher.* Cet ordre au gouverneur... (*A Rantzau.*) Vous nous revenez... je l'espère?

RANTZAU. Je le crois bien; je ne peux plus maintenant dîner ailleurs que chez vous, j'y suis engagé d'honneur; je vais seulement rendre compte à son excellence de la belle conduite du colonel Koller; car enfin, si ces braves gens-là ne sont pas arrêtés, ce n'est pas sa faute... il aura fait tout ce qu'il fallait pour cela, et on lui doit une récompense.

FALKENSKIELD. Qu'il aura.

RANTZAU, *avec intention.* S'il y a une justice sur terre... je m'en chargerais plutôt.

KOLLER, *s'inclinant.* Monsieur le comte, quels remercîments...

RANTZAU, *avec mépris.* Oui, vous m'en devriez peut-être, mais je vous en dispense. (*Il sort.*)

KOLLER, *à part, redescendant le théâtre.* Maudit homme! on ne sait jamais s'il est pour ou contre vous. (*Saluant.*) Messieurs...

GŒLHER. Je vous suis, colonel. (*A Falkenskield.*) Cet ordre au gouverneur, et je cours raconter à la reine ce que nous avons décidé et ce que nous avons fait. (*Il sort avec Koller par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

FALKENSKIELD, *seul, riant en lui-même.* Tous ces gens-là sont faibles, irrésolus; et si on n'avait pas de l'énergie pour eux, si on ne les menait pas... ce comte de Rantzau surtout, ne voyant de coupables nulle part, et n'osant condamner personne; flottant, indécis, bon homme du reste qui nous cédera volontiers sa place dès qu'il nous la faudra pour mon gendre... et ce ne sera pas long.

—

SCÈNE VII.

CHRISTINE, *sortant de la porte à gauche,* FALKENSKIELD.

CHRISTINE. Descendez-vous au salon, mon père?

FALKENSKIELD. Oui, dans l'instant.

CHRISTINE. A la bonne heure, car vos convives vont arriver; et quand vous me laissez seule pour faire les honneurs, c'est si pénible! aujourd'hui surtout, où je ne me sens pas bien.

FALKENSKIELD. Et pourquoi?

CHRISTINE. Sans doute les émotions de la journée.

FALKENSKIELD. S'il en est ainsi, rassure-toi; je te dispense de descendre au salon, et même d'assister à ce dîner.

CHRISTINE. Dites-vous vrai?

FALKENSKIELD. Je l'aime mieux, parce qu'il pourrait arriver tel événement... et au milieu de tout cela une femme s'effraie, se trouve mal...

CHRISTINE. Que voulez-vous dire?

FALKENSKIELD. Rien; tu n'as pas besoin de savoir...

CHRISTINE. Parlez, parlez sans crainte... je devine... ce repas avait pour but de célébrer des fiançailles, qui seront différées, qui peut-être même n'auront pas lieu; et si c'est là ce que vous redoutez de m'apprendre...

FALKENSKIELD, *froidement.* Du tout, le mariage aura lieu.

CHRISTINE. O ciel!

FALKENSKIELD, *lentement, et la regardant.* Rien n'est changé; et à ce sujet, ma fille, un mot...

CHRISTINE, *baissant les yeux.* Je vous écoute, Monsieur.

FALKENSKIELD. Les affaires d'État n'absorbent pas tellement mes pensées que je n'aie encore le loisir d'observer ce qui se passe chez moi; et, il y a quelque temps, j'ai cru m'apercevoir qu'un jeune homme sans naissance, un homme de rien, à qui mes bontés avaient donné accès dans cette maison, osait en secret vous aimer... (*Mouvement de Christine.*) Le saviez-vous, Christine?

CHRISTINE. Oui, mon père.

FALKENSKIELD. Je l'ai congédié; et, quels que soient ses talents, son mérite personnel, que je vous ai entendue élever beaucoup trop haut... je vous déclare ici, et vous savez si mes résolutions sont fortes et énergiques, que, mon existence dût-elle en dépendre, je ne consentirais jamais...

CHRISTINE. Rassurez-vous, mon père; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux.

FALKENSKIELD *prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit:* Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité; reste là dans ton appartement; et, quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VIII.

CHRISTINE, *seule, laissant éclater ses larmes.* Ah!.. il est parti!.. je peux enfin pleurer!.. pauvre Éric! tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera récompensé!.. l'oublier! et pour qui? Mon Dieu! que le ciel est injuste! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne? alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser même est un crime! mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

—

SCÈNE IX.

CHRISTINE, ÉRIC, *enveloppé d'un manteau, et entrant par la porte à droite.*

ÉRIC, *entrant vivement.* Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE. O ciel!

ÉRIC, *se retournant.* Ah! Christine!

CHRISTINE. Qui vous amène? d'où vous vient tant d'audace? et de quel droit, Monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici?..

ÉRIC. Pardon! pardon, mille fois pardon!.. tout à l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi; je me suis dégagé de leurs mains; et, connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier, d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE. Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père? pourquoi ce mystère, ce manteau... ces armes que j'aperçois? parlez, Monsieur, je le veux... je l'exige!

ÉRIC. Demain je pars; le régiment où je sers quitte le Danemark... J'ai adressé à M. de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse; et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE. O ciel!.. un défi... j'en suis sûre! le délire vous égare! vous allez vous perdre!

ÉRIC. Qu'importe! si j'empêche votre mariage! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE. Eric!.. si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gœlher, et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, Monsieur!.. oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter?

ÉRIC. Ah! que me demandez-vous?.. de vous sacrifier tout, jusqu'à ma vengeance!.. et vous seriez à un autre!.. et vous appartiendriez à celui que j'aurais épargné!..

CHRISTINE. Non, je vous le jure!

ÉRIC. Que dites-vous?

CHRISTINE. Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre; je veux l'être... oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher ni à vous.

ÉRIC. Christine!

CHRISTINE. Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, *avec joie*. Ah! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE. Partez maintenant... depuis trop longtemps déjà vous êtes en ces lieux; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation; je n'ai plus que ceux-là, et, s'il fallait les perdre ou les voir compromis.... j'aimerais mieux mourir!

ÉRIC. Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon; ne craignez rien, je m'éloigne. (*Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.*) O ciel! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE. Des soldats!

ÉRIC, *montrant la porte du fond*. Mais par ici du moins...

CHRISTINE, *le retenant*. Non pas, entendez-vous ce bruit? (*Écoutant près de la porte au fond.*) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue!..

ÉRIC. Perdue!.. oh non! je vous en réponds aux dépens de mes jours... (*Montrant la porte à gauche.*) Là.

CHRISTINE. O ciel! mon appartement! (*La porte s'est refermée; Christine entend monter par la porte du fond; elle s'élance vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.*)

—

SCÈNE X.

CHRISTINE, GŒLHER, FALKENSKIELD, KOLLER, *un peu au fond, avec quelques soldats;* RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES; DES SOLDATS *qui restent au fond, en dehors.*

FALKENSKIELD. Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GŒLHER. Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD. Et dont je voulais t'éviter la connaissance; un homme s'est introduit dans l'hôtel.

GŒLHER. Les gardes qui étaient postés dans la première cour disent en avoir vu se glisser trois.

RANTZAU. D'autres disent en avoir vu sept!... de sorte qu'il pourrait bien n'y avoir personne.

FALKENSKIELD. Il y en avait au moins un, et il était armé; témoin le pistolet qu'il a laissé tomber dans la seconde cour en s'enfuyant; du reste, et si, comme je le pense, il a cherché asile dans ce pavillon, il n'a pu y pénétrer que par cet escalier dérobé, et je suis étonné que tu ne l'aies pas vu.

CHRISTINE, *avec émotion*. Non, vraiment.

FALKENSKIELD. Ou que du moins tu n'aies rien entendu.

CHRISTINE, *dans le plus grand trouble*. Tout à l'heure, en effet, et pendant que j'étais à lire, j'ai cru entendre traverser cette pièce; on se dirigeait vers le salon, et c'est là sans doute...

GŒLHER. Impossible, nous en venons; et s'il n'y avait pas des soldats au bas de cet escalier, je croirais qu'il y est encore.

FALKENSKIELD. Peut-être bien!.. voyez, Koller. (*Faisant signe à deux soldats, qui ouvrent la porte à droite et disparaissent avec Koller.*)

RANTZAU, *à part, sur le devant du théâtre, à droite*. Quelque maladroit, quelque conspirateur en retard qui n'aura pas reçu contre-ordre et qui sera venu seul au rendez-vous?

KOLLER, *entrant et restant au fond*. Personne!

RANTZAU, *à part*. Tant mieux!

KOLLER. Et je ne conçois pas par quel hasard ils ont changé de plan.

RANTZAU, *à part, souriant*. Le hasard! les sots y croient tous!..

FALKENSKIELD, *à Gœlher et à quelques soldats, montrant l'appartement à gauche*. Il n'y a plus que cet appartement.

CHRISTINE. Le mien! y pensez-vous?

FALKENSKIELD. N'importe, entrez-y! (*Gœlher, Koller et quelques soldats se présentent à la porte de la chambre, qui s'ouvre tout à coup, et Éric paraît.*)

—

SCÈNE XI.

CHRISTINE, *à gauche sur le devant du théâtre et s'appuyant sur la table qui est près d'elle;* ÉRIC, *qui vient d'ouvrir la porte à gauche;* GŒLHER, KOLLER, *au milieu et un peu au fond;* FALKENSKIELD ET RANTZAU, *sur le devant, à droite.*

TOUS, *apercevant Éric*. O ciel!

CHRISTINE. Je me meurs!

ÉRIC. Me voici; je suis celui que vous cherchez.

FALKENSKIELD, *avec colère*. Éric Burkenstaff dans l'appartement de ma fille!

GŒLHER. Au nombre des conjurés!

ÉRIC, *regardant Christine qui est près de se trouver mal*. Oui, j'étais des conjurés! (*Avec force et s'avançant au milieu du théâtre.*) Oui, je conspirais!

TOUS. Est-il possible!

KOLLER, *redescendant le théâtre*. Je n'en savais rien!

RANTZAU. Et lui aussi!

KOLLER, *à part*. Il sait tout; s'il parle, je suis compromis. (*Pendant cet aparté, Falkenskield a fait signe à Gœlher de se mettre à la table à gauche et d'écrire. Il se retourne alors vers Éric, qu'il interroge.*)

FALKENSKIELD. Où sont vos complices? quels sont-ils?

ÉRIC. Je n'en ai pas.

KOLLER, *bas, à Éric*. C'est bien! (*Il s'éloigne vivement. Éric le regarde avec étonnement et se rapproche de Rantzau.*)

RANTZAU *fait à Éric un geste de tête approbatif, et dit à part :* Ce n'est pas un lâche, celui-là.

FALKENSKIELD, *à Gœlher*. Vous avez écrit? (*Se retournant vers Éric.*) Point de complices?.. c'est impossible; les troubles dont votre père a été aujourd'hui la cause ou le prétexte, les armes que vous portiez, prouvent un projet dont nous avions déjà la connaissance; vous vouliez attenter à la liberté des ministres, à leurs jours peut-être : et ce projet, vous ne pouviez l'exécuter seul.

ÉRIC. Je n'ai rien à répondre, et vous ne saurez rien de moi, sinon que je conspirais contre vous; oui, je voulais briser le joug honteux sous lequel gémissent le roi et le Danemark; oui, il est parmi vous des gens indignes du pouvoir, des lâches que j'ai défiés en vain.

GŒLHER, *toujours à table*. Je donnerai là-dessus des explications au conseil.

FALKENSKIELD. Silence, Gœlher! et puisque M. Éric convient qu'il était d'une conspiration...

ÉRIC, *avec force.* Oui !

CHRISTINE, *à Falkenskield.* Il vous trompe, il vous abuse.

ÉRIC. Non, Mademoiselle ; ce que je dis, je dois le dire ; je suis trop heureux de l'avouer tout haut, (*Avec intention et la regardant.*) et de donner au parti que je sers ce dernier gage de dévouement.

KOLLER, *bas, à Rantzau.* C'est un homme perdu et son parti aussi.

RANTZAU, *à part, et seul à la droite du spectateur.* Pas encore ! c'est le moment, je crois, de délivrer Burkenstaff; maintenant qu'il s'agit de son fils, il faudra bien qu'il se montre de nouveau, et cette fois enfin... (*Il se retourne vers Falkenskield et Gœlher qui se sont approchés de lui.*)

FALKENSKIELD, *donnant à Rantzau le papier que lui a remis Gœlher, et s'adressant à Éric.* Telle est décidément votre déclaration ?

ÉRIC. Oui, j'ai conspiré, oui, je suis prêt à le signer de mon sang ; vous ne saurez rien de plus. (*Gœlher, Falkenskield et Rantzau semblent, à ce mot, délibérer tous trois ensemble, à droite. Pendant ce temps Christine, qui est à gauche près d'Éric, lui dit à voix basse :*)

CHRISTINE. Vous vous perdez, il y va de vos jours.

ÉRIC, *de même.* Qu'importe ? vous ne serez pas compromise, et je vous l'avais juré.

FALKENSKIELD, *cessant de causer avec ses collègues, et s'adressant à Koller et aux soldats qui sont derrière lui, leur dit en montrant Éric :* Assurez-vous de lui.

ÉRIC. Marchons !

RANTZAU, *à part.* Pauvre jeune homme ! (*Prenant une prise de tabac.* Tout va bien. (*Des soldats emmènent Éric par la porte du fond ; la toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

L'appartement de la reine-mère dans le palais de Christianborg. Deux portes latérales. Porte secrète à gauche. A droite, un guéridon couvert d'un riche tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, *seule, assise à droite, près du guéridon.* Personne ! personne encore ! Je suis d'une inquiétude que chaque instant redouble, et je ne conçois rien à ce billet adressé par une main inconnue. (*Lisant.*) « Malgré le contre-ordre donné « par vous, un des conjurés a été arrêté hier soir, dans « l'hôtel de Falkenskield. C'est le jeune Éric Burkenstaff. « Voyez son père et faites-le agir, il n'y a pas de temps à « perdre. » Éric Burkenstaff arrêté comme conspirateur ! Il était donc des nôtres ! Pourquoi alors Koller ne m'en a-t-il pas prévenue ? Depuis hier je ne l'ai pas vu ; je ne sais pas ce qu'il devient. Pourvu que lui aussi ne soit pas compromis ; lui, le seul ami sur lequel je puisse compter ; car je viens de voir le roi ; je lui ai parlé, espérant m'en faire un appui ; mais sa tête est plus faible que jamais : à peine s'il a pu me comprendre ou me reconnaître. Et ce jeune homme, intimidé par leurs menaces, comme les chefs de la conspiration, s'il me trahit... Mais son père ! son père qui ne vient pas et qui maintenant est mon seul espoir ! Je lui ai fait dire de m'apporter les étoffes que je lui avais commandées, et il a dû me comprendre ; car à présent notre sort, nos intérêts sont les mêmes : c'est de notre accord que dépend le succès.

UN HUISSIER DE LA CHAMBRE, *entrant.* Messire Raton Burkenstaff, le marchand, demande à présenter des étoffes à Votre Majesté.

LA REINE, *vivement.* Qu'il entre ! qu'il entre !

SCÈNE II.

LA REINE, RATON, MARTHE, *portant des étoffes sous son bras ;* L'HUISSIER, *qui reste au fond.*

RATON. Tu vois, femme, on ne nous a pas fait faire antichambre un seul instant ; à peine arrivés, aussitôt introduits.

LA REINE. Venez vite, je vous attendais.

RATON. Votre Majesté est trop bonne ! Vous n'aviez fait demander que moi, j'ai pris la liberté d'amener ma femme, à qui je n'étais pas fâché de faire voir le palais, et surtout la faveur dont Votre Majesté daigne m'honorer.

LA REINE. Peu importe, si on peut se fier à elle. (*A l'huissier.*) Laissez-nous. (*L'huissier sort.*)

MARTHE. Voici quelques échantillons que je soumettrai à Votre Majesté...

LA REINE. Il n'est plus question de cela. Vous savez ce qui arrive ?

RATON. Eh ! non, vraiment ! je ne suis pas sorti de chez moi ; par un hasard que nous ne pouvons comprendre, j'étais sous clé.

MARTHE. Et il y serait encore sans un avis secret que j'ai reçu.

LA REINE, *vivement.* N'importe... je vous ai fait venir, Burkenstaff, parce que j'ai besoin de vos conseils et de votre appui...

RATON. Est-il possible ! (*A Marthe.*) Tu l'entends.

LA REINE. C'est le moment d'employer votre influence, de vous montrer enfin.

RATON. Vous croyez ?

MARTHE. Et moi, n'en déplaise à Votre Majesté, je crois que c'est le moment de rester tranquille ; il n'a déjà été que trop question de lui.

RATON, *à voix haute.* Te tairas-tu ? (*La reine lui fait signe de se modérer et va regarder au fond si on ne peut les entendre. Pendant ce temps Raton continue à demi-voix en s'adressant à sa femme.*) Vouloir nuire à mon avancement, à ma fortune !

MARTHE, *à demi-voix, à son mari.* Une jolie fortune ! nos meubles brisés, nos marchandises au pillage, six heures de prison dans une cave !

RATON, *hors de lui.* Ma femme ! j'en demande pardon à Votre Majesté. (*A part.*) Si j'avais su, je me serais bien gardé de l'amener. (*Haut.*) Qu'exigez-vous de moi ?

LA REINE. Que vous unissiez vos efforts aux miens pour sauver notre pays qu'on opprime et le rendre à la liberté !

RATON. Dieu merci ! on me connaît ; il n'y a rien que je ne fasse pour le pays et pour la liberté.

MARTHE. Et pour être nommé bourgmestre ; car c'est là ce que tu désires maintenant.

RATON. Ce que je désire, c'est que vous vous taisiez, ou sinon...

LA REINE, *à Raton, pour le modérer.* Silence...

RATON, *à demi-voix.* Parlez, Madame ; parlez vite !

LA REINE. Koller, un des nôtres, vous avait instruit de nos projets d'hier ?

RATON. Du tout.

LA REINE. Ce n'est pas possible! et cela m'étonne à un point...

RATON, *avec impatience.* Moi aussi... car enfin, et puisque M. Koller est un des nôtres, il me semble que j'étais le premier avec qui l'on devait s'entendre.

LA REINE. Surtout depuis l'arrestation de votre fils.

MARTHE, *poussant un cri.* Arrêté! dites-vous? mon fils est arrêté!

RATON. On a osé arrêter mon fils!

LA REINE. Quoi! ne le savez-vous pas?.. accusé de conspiration, il y va de ses jours, et voilà pourquoi je vous ai fait venir.

MARTHE, *courant à elle.* C'est bien différent, et si j'avais su... pardon, Madame... pardonnez-moi... (*Pleurant.*) Mon fils, mon pauvre enfant! (*A Raton, avec chaleur.*) La reine a raison, il faut le sauver, il faut le délivrer.

RATON. Certainement; il faut soulever le quartier, soulever la ville entière.

MARTHE, *qui a remonté le théâtre de quelques pas, revient près de lui.* Et vous restez là tranquille; vous n'êtes pas déjà au milieu de nos amis, de nos voisins, de nos ouvriers, pour les appeler comme hier à la révolte!

LA REINE. C'est tout ce que je demande.

RATON. J'entends bien, mais encore faut-il délibérer.

MARTHE. Il faut agir... il faut prendre les armes... courir au palais... qu'on me rende mon fils, qu'on nous le rende. (*Suivant son mari qui recule de quelques pas vers la droite.*) Vous n'êtes pas un homme si vous supportez un pareil affront, si vous et les citoyens de cette ville souffrez qu'on enlève un fils à sa mère, qu'on le plonge sans raison dans un cachot, qu'on fasse tomber sa tête; il y va du salut de tous; il y va de l'honneur du pays et de sa liberté!

RATON. La liberté... t'y voilà aussi!

MARTHE, *hors d'elle-même et sanglotant.* Eh! oui, sans doute! la liberté de mon fils, peu m'importe le reste; je ne vois que celle-là, mais nous l'obtiendrons.

LA REINE. Elle est entre vos mains; je vous seconderai de tout mon pouvoir, moi et les amis attachés à ma cause; mais agissez!.. agissez de votre côté pour renverser Struensée.

MARTHE. Oui, Madame, et pour sauver mon fils; comptez sur notre dévouement.

LA REINE. Tenez-moi au courant de ce que vous ferez, et des progrès de la sédition. (*Montrant la porte à gauche.*) Et tenez, tenez, par cet escalier secret qui donne sur les jardins, vous pouvez, vous et vos amis, communiquer avec moi et recevoir mes ordres... On vient, partez.

RATON. C'est très-bien... mais encore, si vous me disiez ce qu'il faut...

MARTHE, *l'entraînant.* Il faut me suivre... mon fils nous attend... viens... viens vite. (*A la reine.*) Soyez tranquille, Madame, je vous réponds de lui et de la révolte! (*Elle sort en entraînant son mari par la petite porte à gauche. Au même instant et par la porte du fond paraît l'huissier.*)

LA REINE. Qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

L'HUISSIER. Deux ministres qui, au nom du conseil, sont chargés, disent-ils, d'une communication importante pour Votre Majesté!

LA REINE, *à part.* O ciel! qu'est-ce que cela signifie? (*Haut.*) Qu'ils entrent, je suis prête à les recevoir. (*Elle s'assied.*)

—

SCÈNE III.

LE COMTE DE RANTZAU, FALKENSKIELD, LA REINE, *assise à droite près du guéridon.*

FALKENSKIELD. Madame, depuis hier la tranquillité de la ville a été à plusieurs reprises sérieusement troublée; des rassemblements, des cris séditieux ont éclaté sur plusieurs points, et enfin hier soir on a tenté d'exécuter dans mon hôtel un complot dont on ignore encore les chefs; mais il nous est facile de les soupçonner.

LA REINE. Je pense, en effet, monsieur le comte, qu'il vous est plus facile d'avoir des soupçons que des preuves.

RANTZAU, *avec intention et regardant la reine.* Il est vrai qu'Éric Burkenstaff persiste à garder le silence... mais...

FALKENSKIELD. Obstination ou générosité qui lui coûtera la vie. Mais en attendant, par une mesure que la prudence commande, et pour prévenir dans leur origine des complots dont les auteurs ne resteront pas longtemps impunis, nous venons, au nom de la reine Mathilde et de Struensée, vous intimer l'ordre de ne point sortir de ce palais.

LA REINE, *se levant.* Un pareil ordre... à moi! et de quel droit?

FALKENSKIELD. D'un droit que nous n'avions pas hier et que nous prenons aujourd'hui. Un complot découvert rend un gouvernement plus fort. Struensée, qui hésitait encore, s'est enfin décidé à adopter les mesures énergiques que depuis longtemps je proposais: il ne suffit pas de frapper, mais de frapper promptement. Ainsi ce n'est plus devant les cours de justice ordinaire que doivent se traduire les crimes d'État; c'est devant le conseil de régence, seul tribunal compétent; c'est là que dans ce moment se décide le sort d'Éric Burkenstaff, en attendant que nous fassions comparaître devant nous des coupables d'un rang plus élevé.

LA REINE. Monsieur le comte!..

—

SCÈNE IV.

RANTZAU, *à gauche, à l'écart;* GOELHER, FALKENSKIELD, LA REINE.

(*Gœlher entre par le fond, tenant plusieurs papiers à la main. Il aperçoit la reine, qu'il salue avec respect; puis s'adresse à Falkenskield, sans voir Rantzau qui est derrière lui.*)

GOELHER, *à Falkenskield.* Voici l'arrêt du conseil, qu'en ma qualité de secrétaire général je viens d'expédier, et auquel il ne manque plus que deux signatures.

FALKENSKIELD. C'est bien.

GOELHER, *étourdiment et montrant plusieurs papiers qu'il tient encore.* J'ai là en même temps, et comme vous m'en aviez chargé, le projet d'ordonnance où nous proposons à la reine d'admettre à la retraite...

FALKENSKIELD, *à voix basse et lui montrant Rantzau.* Taisez-vous donc?

GOELHER, *à part.* C'est juste; je ne le voyais pas. (*Regardant Rantzau, dont la physionomie est restée immobile.*) Il n'a pas entendu; il ne se doute de rien.

FALKENSKIELD, *parcourant les papiers que lui a remis Gœlher.* L'arrêt d'Éric Burkenstaff! (*Lisant.*) Il est condamné!

LA REINE, *vivement.* Condamné!

FALKENSKIELD. Oui, Madame, et le même sort attend désormais quiconque serait tenté de l'imiter.

GOELHER. J'ai rencontré aussi une députation de magistrats et de conseillers du tribunal suprême. Sur le bruit seul qu'en violation de leurs droits et priviléges le conseil de régence s'attribuait l'affaire d'Éric Burkenstaff, ils venaient porter leurs plaintes au roi, et, pour parvenir jusqu'à lui, voulaient s'adresser à Madame.

FALKENSKIELD. Vous le voyez; c'est auprès de vous, Madame, que viennent se rallier tous les mécontents.

LA REINE. Et, grâce à vous, ma cour augmente chaque jour.

FALKENSKIELD, *à la reine.* Je ne veux pas alors refuser à Votre Majesté la vue de ses fidèles serviteurs. (*A Gœlher.*) Ordonnez qu'ils entrent; nous les recevrons en votre présence.

SCÈNE V.

RANTZAU, LE PRÉSIDENT, *en habit noir;* QUATRE CONSEILLERS, *également en habit noir et se tenant à quelques pas derrière lui;* GOELHER, *au milieu du théâtre;* FALKENSKIELD, *plus rapproché de* LA REINE, *qui se lève à l'arrivée des magistrats et se rassied à la même place à droite.*

FALKENSKIELD. Messieurs les conseillers, j'ai appris le motif qui vous amène: c'est pour prévenir par un châtiment rapide des scènes pareilles à celles qui nous ont dernièrement affligés, que nous nous sommes vus forcés à regret de changer les formes ordinaires de la justice.

LE PRÉSIDENT, *d'une voix ferme.* Pardon, Monseigneur: c'est quand l'État est en danger, c'est quand l'ordre public est troublé, qu'il faut demander à la justice et aux lois un appui contre la révolte, et non pas s'appuyer sur la révolte pour renverser la justice.

FALKENSKIELD, *avec hauteur.* Quelle que soit votre opinion à ce sujet, Messieurs, je dois vous prévenir que nous n'accordons pas ici, comme en France, aux parlements et aux cours souveraines le droit de remontrance: je vous exhorte, au contraire, à user de votre influence sur le peuple pour lui conseiller la soumission, pour l'engager à ne point renouveler les désordres d'hier; sinon, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même des malheurs qui pourraient en résulter pour la ville. Des troupes nombreuses y sont entrées cette nuit et y sont casernées. La garde du palais est confiée au colonel Koller, qui a ordre de repousser la moindre attaque par la force; et, pour prouver à tous que rien ne saurait nous intimider, Éric Burkenstaff, fils de ce bourgeois factieux à qui déjà nous avions fait grâce, Éric Burkenstaff, convaincu, par son propre aveu, de conspiration contre la reine et le conseil de régence, vient d'être condamné à mort, et c'est son arrêt que je signe. (*A Rantzau.*) Comte de Rantzau, il n'y manque que votre signature. (*Il s'approche de Rantzau.*)

RANTZAU, *froidement.* Je ne la donnerai pas.

TOUS. O ciel!

FALKENSKIELD. Et pourquoi?

RANTZAU. Parce que l'arrêt me semble injuste, aussi bien que la détermination d'ôter à la cour suprême des privilèges que nous n'avons pas le droit de lui ravir.

FALKENSKIELD. Monsieur!..

RANTZAU. C'est mon avis, du moins. Je désapprouve toutes ces mesures; elles sont contre ma conscience, et je ne signerai pas.

FALKENSKIELD. C'était devant le conseil qu'il fallait vous exprimer ainsi.

RANTZAU. C'est tout haut, c'est partout qu'il faut protester contre l'injustice!

GOELHER. Dans ces cas-là, Monsieur, on donne sa démission.

RANTZAU. Je ne le pouvais pas hier: vous étiez en danger, vous étiez menacés; aujourd'hui vous êtes tout-puissants, rien ne vous résiste; je peux me retirer sans lâcheté; et cette démission, que M. Gœlher attend avec tant d'impatience, je la donne.

FALKENSKIELD. Je la transmettrai à la reine, qui l'acceptera.

GOELHER. Nous l'accepterons.

FALKENSKIELD. Messieurs, vous m'avez entendu... vous pouvez vous retirer.

LE PRÉSIDENT, *à Rantzau.* Nous n'attendions pas moins de vous, monsieur le comte, et le pays vous en remercie. (*Il sort, ainsi que les conseillers.*)

FALKENSKIELD. Je vais rendre compte à la reine et à Struensée d'une conduite à laquelle j'étais loin de m'attendre.

RANTZAU. Mais qui vous enchante.

FALKENSKIELD, *sortant.* Vous me suivez, Gœlher?

GOELHER. Dans l'instant. (*S'approchant de Rantzau d'un air railleur.*) Je voulais auparavant...

RANTZAU. Me remercier?.. il n'y a pas de quoi... vous voilà ministre.

GOELHER. Je l'aurais été sans cela. (*Lui montrant les papiers qu'il tient encore à la main.*) J'avais pris mes précautions. Je vous avais bien dit que je vous renverserais!

RANTZAU, *souriant.* C'est vrai! Alors, que je ne vous retienne pas; hâtez-vous, ministre d'un jour!

GOELHER, *souriant.* Ministre d'un jour!

RANTZAU. Qui sait?.. peut-être moins encore. Aussi je serais désolé de vous faire perdre quelques instants de pouvoir; ils sont trop précieux!

GOELHER. Comme vous dites. (*Il salue la reine respectueusement et sort.*)

SCÈNE VI.

LA REINE, *étonnée, le suit quelque temps des yeux en remontant le théâtre;* RANTZAU.

RANTZAU, *à part.* Ah! mes chers collègues étaient décidés à me destituer; je les ai prévenus, et maintenant nous allons voir.

LA REINE. Je n'en puis revenir encore! Vous, Rantzau, donner votre démission!

RANTZAU. Pourquoi pas? Il y a des occasions où l'homme d'honneur doit se montrer.

LA REINE. Mais c'est vous perdre.

RANTZAU. Du tout, c'est une excellente chose qu'une bonne démission donnée à propos. (*A part.*) C'est une pierre d'attente. (*Haut.*) Et puis, s'il faut vous avouer ma faiblesse, moi, homme d'État, qui me croyais à l'abri de toute émotion, je me sens là un penchant pour ce pauvre Éric Burkenstaff; je suis indigné de la conduite que l'on tient envers lui... et envers vous, Madame; et c'est là surtout ce qui m'a décidé.

LA REINE. En effet, oser me retenir en ces lieux!

RANTZAU. Si ce n'était que cela!..

LA REINE. O ciel!.. ils ont d'autres projets!.. vous les connaissez!

RANTZAU. Oui, Madame; et maintenant que je ne suis plus membre du conseil, mon amitié peut vous les révéler. Éric n'est pas le seul qu'on ait arrêté. Deux autres agents subalternes, Herman et Christian...

LA REINE. Grand Dieu!.. ils ont parlé!.. Ce pauvre Koller sera compromis!

RANTZAU. Non, Madame; ce pauvre Koller est le premier qui vous ait abandonnée, qui vous ait trahie.

LA REINE. Ce n'est pas possible!

RANTZAU. La preuve... c'est qu'il est plus en faveur que jamais... c'est que la garde du palais lui est confiée; et quand je vous disais encore hier: Ne vous livrez point à lui... il vous vendra!..

LA REINE. A qui donc se fier? grand Dieu!

RANTZAU. A personne!.. et vous en ferez la triste expérience; car, en attendant le procès qu'on doit vous intenter pour la forme, on est décidé à vous jeter dans un château fort d'où vous ne sortirez plus. C'est ce soir même qu'on



CHRISTINE. Non, je ne me relèverai pas. — Acte 5, scène 5.

doit vous y conduire, et celui qui est chargé d'exécuter cet ordre... que dis-je? celui qui l'a sollicité... c'est Koller.

LA REINE. Quelle horreur!

RANTZAU. Il doit se rendre ici, à la nuit tombante.

LA REINE. Lui! Koller! une pareille audace d'ingratitude!.. Mais savez-vous que j'ai de quoi le perdre, que j'ai ici des lettres de sa main?

RANTZAU, *souriant.* Vraiment!..

LA REINE. Vous allez voir.

RANTZAU. Je comprends alors pourquoi il tenait tant à se charger seul de votre arrestation, pour saisir en même temps vos papiers et ne remettre au conseil que ceux qu'il jugerait convenable.

LA REINE, *qui a ouvert son secrétaire, et qui y a pris des lettres qu'elle présente à Rantzau.* Tenez!.. tenez!.. et si je succombe, qu'au moins j'aie le plaisir de faire tomber sa tête.

RANTZAU, *prenant vivement les lettres, qu'il met dans sa poche.* Et que feriez-vous, Madame, de la tête de Koller? Il ne s'agit pas ici de se venger... mais de réussir.

LA REINE. Réussir! et comment?.. Tous mes amis m'abandonnent, excepté un seul... une main inconnue, la vôtre peut-être, qui m'a conseillé de m'adresser à Raton Burkenstaff.

RANTZAU. Moi!.. Y pensez-vous?

LA REINE, *vivement.* Enfin, croyez-vous qu'il puisse parvenir à soulever le peuple?

RANTZAU. A lui seul!.. non, Madame.

LA REINE. Il l'a bien fait hier.

RANTZAU. Raison de plus pour ne pas le faire aujourd'hui; l'autorité est avertie, elle est sur ses gardes, elle a pris ses mesures; d'ailleurs, votre Raton Burkenstaff est incapable d'agir par lui-même! c'est un instrument, une machine, un levier qui, dirigé par une main habile ou puissante, peut rendre des services, mais à la condition qu'il ne saura ni pour qui ni comment... car, s'il se mêle de comprendre, il n'est plus bon à rien!

LA REINE. Que me reste-t-il alors?.. Entourée d'ennemis ou de piéges; sans secours, sans appui, menacée dans ma liberté, dans mes jours peut-être, il faut se résigner à son sort et savoir mourir... Mathilde l'emporte... et ma cause est perdue!

RANTZAU, *froidement et à demi-voix.* C'est ce qui vous trompe... elle n'a jamais été plus belle.

LA REINE. Que dites-vous?

RANTZAU. Hier, il n'y avait rien à faire, car vous n'aviez

pour vous qu'une poignée d'intrigants, et vous conspiriez au hasard et sans but. Aujourd'hui, vous avez pour vous l'opinion publique, les magistrats, le pays tout entier qu'on insulte, qu'on outrage, qu'on veut tyranniser, à qui l'on veut ravir ses droits... Vous les défendez, et lui défend les vôtres. Notre roi Christian est dépouillé de son autorité contre toute justice, vous et Éric Burkenstaff êtes condamnés contre toutes les lois; le peuple se prononce toujours pour les opprimés; vous l'êtes en ce moment... grâce au ciel; c'est un avantage qu'il ne faut pas perdre, et dont il faut profiter.

LA REINE. Et comment? puisque le peuple ne peut me secourir!..

RANTZAU. Il faut vous en passer! il faut agir sans lui, certaine, quoi qu'il arrive, de l'avoir pour allié.

LA REINE. Et si demain Mathilde ou Struensée doivent me faire arrêter, comment les en empêcher?

RANTZAU, *souriant*. En les arrêtant dès ce soir!

LA REINE, *effrayée*. O ciel! vous oseriez...

RANTZAU, *froidement*. Il ne s'agit pas de moi... mais de vous.

LA REINE, *étonnée*. Qu'est-ce à dire?

RANTZAU. Un mot d'abord: êtes-vous bien persuadée, comme je le suis moi-même, que dans ce moment il ne vous reste d'autre chance, d'autre alternative que la régence, ou une prison perpétuelle?

LA REINE. Je le crois fermement.

RANTZAU. Avec une telle certitude on peut tout oser: ce qui serait témérité ailleurs devient de la prudence! (*Lentement et montrant la porte à gauche.*) Cette porte conduit dans l'appartement du roi?

LA REINE. Oui, je viens de le voir..... seul, abandonné de tous, et dans ce moment presque tombé en enfance.

RANTZAU, *de même et à demi-voix*. Alors, et puisque vous pouvez encore pénétrer jusqu'à lui, il vous serait facile d'obtenir...

LA REINE. Sans doute!.. mais à quoi bon? à quoi servira l'ordre d'un roi sans pouvoir?

RANTZAU, *à demi-voix et avec force*. Que nous l'ayons seulement!..

LA REINE, *vivement*. Et vous agirez?..

RANTZAU. Non pas moi.

LA REINE. Et qui donc?

RANTZAU, *s'arrêtant*. On frappe. (*Montrant la petite porte à gauche.*)

LA REINE, *à demi-voix*. Qui vient là?

RATON, *en dehors*. Moi, Raton de Burkenstaff.

RANTZAU, *à demi-voix, à la reine*. A merveille!.... c'est l'homme qu'il vous faut pour exécuter vos ordres, lui et Koller.

LA REINE. Y pensez-vous?

RANTZAU. Il est inutile qu'il me voie; faites-le attendre ici quelques instants et venez me retrouver.

LA REINE. Où donc?

RANTZAU, *à demi-voix*. Là!

LA REINE. Dans l'antichambre du roi! (*Rantzau sort par la porte à deux battants, à gauche.*)

SCÈNE VII.

RATON, LA REINE.

RATON, *entrant mystérieusement*. C'est moi, Madame, qui n'ai encore rien à vous annoncer et qui viens à ce sujet consulter Votre Majesté.

LA REINE, *vivement*. C'est bien!.. c'est bien!.. c'est le ciel qui vous envoie... Attendez ici et n'en sortez pas... attendez les ordres que je vais vous donner et que vous aurez soin d'exécuter à l'instant.

RATON, *s'inclinant*. Oui, Madame... (*La reine entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VIII.

RATON, *seul*. Ça ne fera pas mal!.. je ne serai pas fâché de savoir ce que j'ai à faire... car tout retombe sur moi, et je ne sais auquel entendre... Maître, où faut-il aller?.. maître, qu'est-ce qu'il faut dire?.. maître, qu'est-ce qu'il faut faire?.. Est-ce que je sais? je leur réponds toujours: Attendez!.. on ne risque rien d'attendre... il peut arriver des idées, tandis qu'en se pressant...

SCÈNE IX.

JEAN, RATON, MARTHE.

RATON, *à Marthe et à Jean qui entrent par la petite porte à gauche*. Eh bien!

JEAN, *tristement*. Cela va mal... tout est tranquille!

MARTHE. Les rues sont désertes, les boutiques sont fermées, les ouvriers que nous avons envoyés ont eu beau crier: Vive Burkenstaff! personne n'a répondu!..

RATON. Personne!.. c'est inconcevable!.. des gens qui m'adoraient hier!.. qui me portaient en triomphe... et aujourd'hui ils restent chez eux!

JEAN. Et le moyen de sortir? Il y a des soldats dans toutes les rues.

RATON. Vraiment!

JEAN. Les portes de nos ateliers sont gardées par des piquets de cavalerie.

RATON. Ah! mon Dieu!

MARTHE. Et ceux des ouvriers qui ont voulu se montrer ont été arrêtés à l'instant même.

RATON, *effrayé*. Voilà qui est bien différent. Écoutez donc, mes enfants, je ne savais pas cela. Je dirai à la reine-mère: Madame, j'en suis bien fâché; mais à l'impossible nul n'est tenu, et je crois que ce que nous avons de mieux à faire est de retourner chacun chez nous.

MARTHE. Ce n'est plus possible, notre maison est envahie; des trabans de la garde y sont casernés; ils mettent tout au pillage; et si vous y paraissiez maintenant, il y a ordre de vous saisir, et peut-être pire encore.

RATON. Mais ça n'a pas de nom! c'est épouvantable! c'est d'un arbitraire! Et où nous cacher maintenant?

MARTHE. Nous cacher! quand mon fils est en danger, quand on dit qu'il vient d'être condamné!

RATON. Est-il possible!

MARTHE. C'est vous qui l'avez voulu; et maintenant que nous y sommes, c'est à vous de nous en retirer; il faut agir: décidez quelque chose.

RATON. Je ne demande pas mieux, mais quoi?

JEAN. Les ouvriers du port, les matelots norvégiens sont en liberté; ceux-là ne reculeront pas; et en leur donnant de l'argent...

MARTHE, *vivement*. Il a raison!.. De l'or! de l'or! tout ce que nous avons!

RATON. Permets donc...

MARTHE. Vous hésiteriez?

RATON. Du tout; je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui.

JEAN. Et qu'est-ce que vous dites donc?

RATON. Je dis qu'il faut attendre.

MARTHE. Attendre!.. et qui vous empêche de prendre un parti?

JEAN. Vous êtes le chef du peuple.

RATON, *avec colère*. Certainement, je suis le chef! et on ne me dit rien, on ne me commande rien; c'est inconcevable!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, L'HUISSIER.

L'HUISSIER, *s'adressant à Raton, et lui présentant une lettre sous enveloppe*. A monsieur Raton Burkenstaff, de la part de la reine.

RATON. De la reine! c'est bien heureux! (*A l'huissier, qui se retire.*) Merci, mon ami... Voilà enfin ce que j'attendais pour agir.

MARTHE ET JEAN. Qu'est-ce donc?

RATON. Silence! Je ne vous le disais pas, je ne disais rien; mais c'était convenu, concerté avec la reine; nous avions notre plan.

MARTHE. C'est différent.

RATON. Voyons un peu... d'abord ce petit mot. (*Lisant, à part.*) « Mon cher Raton, je vous confie, comme chef du « peuple, cet ordre du roi... » Du roi! est-il possible! « Vous le remettrez vous-même à son adresse. » Je n'y manquerai pas. « Après quoi, et sans entrer dans aucun détail « ni éclaircissement, vous vous retirerez, vous sortirez du « palais, vous vous tiendrez soigneusement caché. » Tout cela sera scrupuleusement exécuté. « Et demain, au point du « jour, si vous voyez le pavillon royal flotter sur les tours « de Christianborg, parcourez la ville avec tous les amis « dont vous pourrez disposer en criant : Vive le roi! » C'est dit. « Déchirez sur-le-champ ce billet. » (*Le déchirant.*) C'est fait.

MARTHE ET JEAN. Eh bien! qu'y a-t-il?

RATON. Taisez-vous, femme! taisez-vous! les secrets d'État ne vous regardent pas; qu'il vous suffise d'apprendre que je sais ce que j'ai à faire... Voyons un peu... (*Prenant le papier cacheté.*) « A Raton de Burkenstaff, pour remettre au « général Koller. »

MARTHE. Koller!

RATON, *cherchant*. Qu'est-ce que c'est que ça? (*Se rappelant.*) Ah! je le sais... un des nôtres dont la reine nous parlait ce matin... tu ne te rappelles pas?

MARTHE. Si vraiment!

RATON. Il l'aura bientôt, c'est convenu. Quant à nous, mes enfants, ce qui nous reste à exécuter, c'est de sortir d'ici sans bruit, de nous tenir cachés toute la soirée...

MARTHE. Y penses-tu?

RATON. Silence donc! c'est dans notre plan. (*A Jean.*) Toi, pendant la nuit, tu rassembleras les matelots norvégiens dont tu nous parlais tout à l'heure; tu leur donneras de l'or, beaucoup d'or; on me le rendra... en honneurs et en dignités... et puis vous viendrez tous me trouver avant le point du jour, et alors...

MARTHE. Cela sauvera-t-il mon fils?

RATON. Belle demande!.. Oui, femme, oui, cela le sauvera... et je serai conseiller, et j'aurai une belle place, et Jean aussi... une petite.

JEAN. Laquelle?

RATON. Je te promets quelque chose... Mais nous perdons là un temps précieux, et j'ai tant d'affaires en tête! Quand il faut penser à tout, par où commencer? Ah! cette lettre à M. Koller, c'est par là d'abord qu'il faut... Venez, suivez-moi. (*Jean et Marthe vont pour sortir par la porte à gauche; Koller paraît à la porte du fond; Raton s'arrête au milieu du théâtre.*)

—

SCÈNE XI.

JEAN, MARTHE, RATON, KOLLER.

KOLLER, *apercevant Raton*. Que vois-je! Que faites-vous ici? qui êtes-vous?

RATON. Que vous importe? je suis chez la reine, j'y suis par son ordre. Et vous-même, qui êtes-vous, pour m'interroger?

KOLLER. Le colonel Koller.

RATON. Koller! quelle rencontre! Et moi, je suis Raton de Burkenstaff, chef du peuple.

KOLLER. Et vous osez venir en ce palais, quand l'ordre est donné de vous arrêter?

MARTHE. O ciel!

RATON. Sois donc paisible! (*A Koller, à demi-voix.*) Je sais qu'avec vous je n'ai rien à craindre, car nous sommes du même bord, nous nous entendons... vous êtes des nôtres.

KOLLER, *avec mépris*. Moi!

RATON, *à demi-voix*. Et la preuve, c'est que voilà un papier que je suis chargé de vous remettre, et de la part du roi.

KOLLER, *vivement*. Du roi!.. est-il possible!.. Qu'est-ce que cela signifie? (*Il ouvre la lettre, qu'il parcourt.*) O ciel! un pareil ordre!..

RATON, *le regardant et s'adressant à sa femme et à Jean.* Vous voyez déjà l'effet...

KOLLER. Christian!.. c'est bien sa main, c'est sa signature... Et vous m'expliquerez, Monsieur, comment il se fait...

RATON, *gravement*. Je n'entrerai dans aucun détail ni éclaircissement : c'est l'ordre du roi; vous savez ce qui vous reste à faire... et moi aussi... je m'en vais.

MARTHE, *le retenant*. Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc dans ce papier?

RATON. Ça ne te regarde pas, et tu ne peux le savoir. (*A sa femme et à Jean.*) Viens, femme, partons.

JEAN. J'aurai une place! j'espère bien qu'elle sera bonne... sans cela... Je vous suis, notre maître. (*Raton, Marthe et Jean sortent par la petite porte à gauche.*)

—

SCÈNE XII.

RANTZAU, *sortant de la porte à deux battants, à gauche;* KOLLER, *debout, plongé dans ses réflexions, tenant toujours la lettre dans sa main.*

KOLLER. Grand Dieu! Monsieur de Rantzau!

RANTZAU. Monsieur le colonel me semble bien préoccupé!

KOLLER, *allant à lui*. Votre présence, monsieur le comte, est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; et vous attesterez au conseil de régence...

RANTZAU. Je n'en suis plus, j'ai donné ma démission.

KOLLER, *avec étonnement et à part*. Sa démission!.. l'autre parti va donc mal! (*Haut.*) Je ne m'attendais pas à un pareil événement, pas plus qu'à l'ordre inconcevable que je reçois à l'instant.

RANTZAU. Un ordre!... et de qui?

KOLLER, *à demi-voix*. Du roi.

RANTZAU. Pas possible!

KOLLER. Au moment où, d'après l'ordre du conseil, je me

rendais ici pour arrêter la reine-mère, le roi, qui ne se mêlait plus, depuis longtemps, ni du gouvernement, ni des affaires de l'État, le roi, qui semblait avoir résigné toute son autorité entre les mains du premier ministre, m'ordonne, à moi Koller, son fidèle serviteur, d'arrêter ce soir même Mathilde et Struensée.

RANTZAU, *froidement et après avoir regardé l'acte.* C'est bien la signature de notre seul et légitime souverain, Christian VII, roi de Danemark.

KOLLER. Qu'en pensez-vous?

RANTZAU. C'est ce que j'allais vous demander; car ce n'est pas à moi, c'est à vous que l'ordre est adressé.

KOLLER, *avec inquiétude.* Sans doute; mais, forcé d'obéir au roi ou au conseil de régence, que feriez-vous à ma place?

RANTZAU. Ce que je ferais!.. D'abord, je ne demanderais pas de conseils.

KOLLER. Vous agiriez; mais dans quel sens?

RANTZAU, *froidement.* Cela vous regarde. Comme en toute affaire votre intérêt seul vous détermine, pesez, calculez, et voyez lequel des deux partis vous offre le plus d'avantage.

KOLLER. Monsieur...

RANTZAU. C'est là, je pense, ce que vous me demandez, et je vous engagerai d'abord à lire attentivement la suscription de cette lettre; il y a là : Au général Koller.

KOLLER, *à part.* Au général!.. ce titre qu'on m'a toujours refusé. (*Haut.*) Moi, général!

RANTZAU, *avec dignité.* C'est justice : un roi récompense ceux qui le servent, comme il punit ceux qui lui désobéissent.

KOLLER, *lentement et le regardant.* Pour récompenser ou punir il faut du pouvoir; en a-t-il?

RANTZAU, *de même.* Qui vous a remis cet ordre?

KOLLER. Raton Burkenstaff, chef du peuple.

RANTZAU. Cela prouverait qu'il y a dans le peuple un parti prêt à éclater et à vous seconder.

KOLLER, *vivement.* Votre Excellence peut-elle me l'assurer?

RANTZAU, *froidement.* Je n'ai rien à vous dire; vous n'êtes pas mon ami, je ne suis pas le vôtre; je n'ai pas besoin de travailler à votre fortune.

KOLLER. Je comprends. (*Après un instant de silence et se rapprochant de Rantzau.*) En sujet fidèle, je voudrais obéir aux ordres du roi... c'est mon devoir d'abord; mais les moyens d'exécution...

RANTZAU, *lentement.* Sont faciles... La garde du palais vous est confiée, et vous commandez seul aux soldats qui y sont renfermés.

KOLLER, *avec incertitude.* D'accord, mais si l'on échoue...

RANTZAU, *négligemment.* Eh bien! que peut-il arriver?

KOLLER. Que demain Struensée me fera pendre ou fusiller.

RANTZAU, *se retournant vers lui avec fermeté.* N'est-ce que cela qui vous arrête?

KOLLER, *de même.* Oui.

RANTZAU, *de même.* Aucune autre considération?

KOLLER, *de même.* Aucune.

RANTZAU, *froidement.* Eh bien! alors, rassurez-vous... de toute manière cela ne peut pas vous manquer.

KOLLER. Que voulez-vous dire?

RANTZAU. Que si demain Struensée est encore au pouvoir, il vous fera arrêter et condamner dans les vingt-quatre heures.

KOLLER. Et sous quel prétexte? pour quel crime?

RANTZAU, *lui montrant des lettres qu'il remet sur-le-champ dans sa poche.* En faut-il d'autre que ces lettres écrites par vous à la reine-mère, ces lettres qui contiennent la conception première du complot qui doit éclater aujourd'hui, et où Struensée verra qu'hier même en le servant vous le trahissiez encore?

KOLLER. Monsieur, vous voulez me perdre!

RANTZAU. Du tout; il ne tient qu'à vous que ces preuves de votre trahison deviennent des preuves de fidélité.

KOLLER. Et comment?

RANTZAU. En obéissant à votre souverain.

KOLLER, *avec fureur.* Mais vous êtes donc pour le roi? vous agissez donc en son nom?

RANTZAU, *avec fierté.* Je n'ai pas de compte à vous rendre; je ne suis pas en votre puissance et vous êtes dans la mienne; quand je vous ai entendu hier, devant le conseil assemblé, dénoncer des malheureux dont vous étiez le complice, je n'ai rien dit, je ne vous ai pas démasqué, je vous ai protégé de mon silence : cela me convenait alors; cela ne me convient plus aujourd'hui; et, puisque vous m'avez demandé conseil, je vais vous en donner un. (*D'un air impératif et à demi-voix.*) C'est celui d'exécuter les ordres de votre roi, d'arrêter cette nuit, au milieu du bal qui se prépare, Mathilde et Struensée, ou sinon...

KOLLER, *dans le plus grand trouble.* Eh bien! dites-moi seulement que cette cause est désormais la vôtre, que vous êtes un des chefs, et j'accepte.

RANTZAU. C'est vous seul que cela regarde. Ce soir la punition de Struensée, ou demain la vôtre. Demain vous serez général... ou fusillé... choisissez. (*Il fait un pas pour sortir.*)

KOLLER, *l'arrêtant.* Monsieur le comte!..

RANTZAU. Eh bien! que décidez-vous, colonel?

KOLLER. J'obéirai.

RANTZAU. C'est bien! (*Avec intention.*) Adieu... général! (*Il sort par la porte à gauche, et Koller par le fond.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Un salon de l'hôtel de Falkenskield. De chaque côté une grande porte; une au fond, ainsi que deux croisées donnant sur des balcons. A gauche, sur le premier plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Sur la table, deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHRISTINE, *enveloppée d'une mante, et dessous en costume de bal;* FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *entrant en donnant le bras à sa fille.* Eh bien! comment cela va-t-il?

CHRISTINE. Je vous remercie, mon père, beaucoup mieux.

FALKENSKIELD. Votre pâleur m'avait effrayé; j'ai vu le moment où, au milieu de ce bal, devant la reine, devant toute la cour, vous alliez vous trouver mal.

CHRISTINE. Vous le savez, j'aurais désiré rester ici; c'est vous qui, malgré mes prières, avez voulu que l'on me vît à cette fête.

FALKENSKIELD. Certainement! que n'aurait-on pas dit de votre absence!.. C'est déjà bien assez qu'hier, lorsqu'on a arrêté chez moi ce jeune homme, tout le monde ait pu remarquer votre trouble et votre effroi... Ne fallait-il pas donner à penser que vos chagrins vous empêchaient de paraître à cette fête?

CHRISTINE. Mon père!

FALKENSKIELD, *reprenant d'un air détaché.* Qui du reste était superbe.. Une magnificence! un éclat! et quelle foule dorée se pressait dans ces immenses salons!.. Je ne veux pas d'autres preuves de l'affermissement de notre pouvoir; nous avons enfin fixé la fortune, et jamais, je crois, la reine n'avait été plus séduisante; on voyait rayonner un air de triomphe et de plaisir dans ses beaux yeux, qu'elle reportait sans cesse sur Struensée... Eh! mais, à propos d'homme heureux, avez-vous remarqué le baron de Gœlher?

CHRISTINE. Non, Monsieur.

FALKENSKIELD. Comment, non? il a ouvert le bal avec la reine, et paraissait plus fier encore de cette distinction que de sa nouvelle dignité de ministre, car il a été nommé... Il succède décidément à M. de Rantzau, qui, en habile homme, nous quitte et s'en va quand la fortune arrive.

CHRISTINE. Tout le monde n'agit pas ainsi.

FALKENSKIELD. Oui... il a toujours tenu à se singulariser; aussi nous ne lui en voulons pas; qu'il se retire, qu'il fasse place à d'autres: son temps est fini, et la reine, qui craint son esprit... a été enchantée de lui donner pour successeur...

CHRISTINE. Quelqu'un qu'elle ne craint pas.

FALKENSKIELD. Justement! un aimable et beau cavalier comme mon gendre.

CHRISTINE. Votre gendre!

FALKENSKIELD, *d'un air sévère, et regardant Christine.* Sans doute.

CHRISTINE, *timidement.* Demain, mon père, je vous parlerai au sujet de M. de Gœlher.

FALKENSKIELD. Et pourquoi pas sur-le-champ?

CHRISTINE. Il est tard, la nuit est bien avancée... et puis, je ne suis pas encore assez remise de l'émotion que j'ai éprouvée.

FALKENSKIELD. Mais cette émotion, quelle en était la cause?

CHRISTINE. Oh! pour cela, je puis vous le dire. Jamais je ne m'étais trouvée plus seule, plus isolée, qu'au milieu de cette fête; et en voyant le plaisir qui brillait dans tous les yeux, cette foule si joyeuse, si animée, je ne pouvais croire qu'à quelques pas de là, peut-être, des infortunés gémissaient dans les fers... Pardon, mon père, c'était plus fort que moi: cette idée-là me poursuivait sans cesse. Quand M. d'Osten s'est approché de Struensée, qui était près de moi, et lui a parlé à voix basse, je n'entendais pas ce qu'il disait; mais Struensée témoignait de l'impatience, et, voyant la reine qui venait à lui, il s'est levé en disant: « C'est inutile, Mon- « sieur, jamais de pitié pour les crimes de haute trahison, « ne l'oubliez pas. » Le comte s'est incliné, puis, regardant la reine et Struensée, il a dit: « Je ne l'oublierai pas, Mon- « seigneur, et bientôt, peut-être, je vous le rappellerai. »

FALKENSKIELD. Quelle audace!

CHRISTINE. Cet incident avait rassemblé quelques personnes autour de nous, et j'entendais confusément murmurer ces mots: « Le ministre a raison; il faut un exemple... — Soit, « disaient les autres, mais le condamner à mort!.. » Le condamner! à ce mot un froid mortel s'est glissé dans mes veines; un voile a couvert mes yeux... j'ai senti que la force m'abandonnait.

FALKENSKIELD. Heureusement j'étais là, près de toi.

CHRISTINE. Oui, c'était une terreur absurde, chimérique, je le sens; mais que voulez-vous! Renfermée aujourd'hui dans mon appartement, je n'avais vu ni interrogé personne... Il est un nom, vous le savez, que je n'ose prononcer devant vous; mais lui, n'est-ce pas, il n'y a pas à trembler pour ses jours?

FALKENSKIELD. Non... sans doute... rassure-toi.

CHRISTINE. C'est ce que je pensais... c'est impossible; et puis, arrêté hier, il ne peut pas être condamné aujourd'hui; et les démarches, les instances de ses amis, les vôtres, mon père...

FALKENSKIELD. Certainement; et comme tu le disais, demain, mon enfant, demain nous parlerons de cela. Je me retire, je te quitte.

CHRISTINE. Vous retournez à ce bal?

FALKENSKIELD. Non, j'y ai laissé Gœlher, qui nous représente à merveille, et qui dansera probablement toute la nuit. Le jour ne peut pas tarder à paraître; je ne me coucherai pas, j'ai à travailler, et je vais passer dans mon cabinet. Holà! quelqu'un! (*Joseph paraît au fond, ainsi qu'un autre domestique qui va prendre sur la table à gauche un des deux flambeaux.*) Allons! de la force, du courage... bonsoir, mon enfant, bonsoir. (*Il sort suivi du domestique qui porte le flambeau.*)

SCÈNE II.

CHRISTINE, JOSEPH.

CHRISTINE. Je respire! je m'étais alarmée sans motif, il était question d'un autre. Hélas! il me semble que tout le monde doit être comme moi, et ne s'occuper que de lui!..

JOSEPH, *qui s'est approché de Christine.* Mademoiselle...

CHRISTINE. Qu'y a-t-il, Joseph?

JOSEPH. Une femme qui a l'air bien à plaindre est ici depuis longtemps. Quand elle devrait, disait-elle, passer toute la nuit à attendre, elle est décidée à ne pas quitter l'hôtel sans avoir parlé à Mademoiselle en particulier.

CHRISTINE. A moi?

JOSEPH. Du moins elle m'a supplié de vous le demander.

CHRISTINE. Qu'elle vienne!.... quoique bien fatiguée, je la recevrai.

JOSEPH, *qui pendant ce temps a été chercher Marthe.* Entrez, Madame, voilà Mademoiselle, et dépêchez-vous, car il est tard. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARTHE, CHRISTINE.

MARTHE. Mille pardons, Mademoiselle, d'oser à une pareille heure...

CHRISTINE, *la regardant.* Madame Burkenstaff! (*Courant à elle et lui prenant les mains.*) Ah! que je suis contente de vous avoir reçue!.. que je suis heureuse de vous voir! (*A part avec joie et attendrissement.*) Sa mère! (*Haut.*) Vous venez me parler d'Éric.

MARTHE. Eh! dans le désespoir qui m'accable, puis-je parler d'autre chose que de mon fils... de mon pauvre enfant! je viens de le voir.

CHRISTINE, *vivement.* Vous l'avez vu?

MARTHE, *pleurant.* Je viens de l'embrasser, Mademoiselle, pour la dernière fois!

CHRISTINE. Que dites-vous?

MARTHE. Son arrêt lui avait été signifié cette après-midi.

CHRISTINE. Quel arrêt?.. qu'est-ce que cela signifie?

MARTHE, *avec joie.* Vous l'ignoriez donc!.. ah! tant mieux!.. sans cela, vous n'auriez pas été à ce bal, n'est-il pas vrai?.. Quelque grande dame que vous soyez, vous n'auriez pas pu vous divertir quand celui qui avait tant d'affection pour vous est condamné à mort?

CHRISTINE, *poussant un cri.* Ah!.. (*Avec égarement.*) Ils disaient donc vrai!.. c'était de lui qu'ils parlaient, et mon père m'a trompée! (*A Marthe.*) Il est condamné?

MARTHE. Oui, Mademoiselle... Struensée a signé, la reine a signé: concevez-vous cela? elle est mère cependant!.. elle a un fils!

CHRISTINE. Remettez-vous!.. tout n'est pas perdu; j'ai encore de l'espoir.

MARTHE. Et moi, je n'en ai plus qu'en vous!.. Mon mari a des projets qu'il ne peut pas m'expliquer; je ne devrais pas vous dire cela; mais vous, du moins, vous ne me trahirez point; en attendant, il n'ose se montrer, il se tient caché; ses amis n'arriveront pas, ou arriveront trop tard... et moi, dans ma douleur, que puis-je tenter? que puis-je faire?.. S'il ne fallait que mourir... je ne vous demanderais rien, mon fils serait déjà sauvé. J'ai couru hier soir à sa prison, j'ai donné tant d'or qu'on a bien voulu me vendre le

plaisir de l'embrasser; je l'ai serré contre mon cœur, je lui ai parlé de mon désespoir, de mes craintes!.. Hélas!.. il ne m'a parlé que de vous.

CHRISTINE. Éric!..

MARTHE. Oui, Mademoiselle, oui, l'ingrat, en me consolant, pensait encore à vous. « J'espère, me disait-il, qu'elle « ignorera mon sort, qu'elle n'en saura rien... car heu- « reusement, c'est de grand matin, c'est au point du jour... »

CHRISTINE. Quoi donc?

MARTHE, *avec égarement.* Eh bien! est-ce que je ne vous l'ai pas dit?.. est-ce que vous ne l'avez pas deviné à mon désespoir?.. C'est tout à l'heure, c'est dans quelques instants qu'ils vont tuer mon fils!...

CHRISTINE. Le tuer!..

MARTHE. Oui, oui, c'est là, sur cette place, sous vos fenêtres, qu'ils vont le traîner... Alors, dans le délire, dans la fièvre où j'étais, je me suis arrachée de ses bras, et, loin de lui obéir, je suis accourue pour vous dire : Ils vont le tuer!.. défendez-le! mais vous n'étiez pas ici... et j'attendais... Ah! quel supplice... et que j'ai souffert en comptant les instants de cette nuit que mes vœux désiraient et craignaient d'abréger!.. Mais vous voilà, je vous vois; nous allons ensemble nous jeter aux pieds de votre père, aux pieds de la reine, nous demanderons la grâce de mon fils.

CHRISTINE. Je vous le promets.

MARTHE. Vous leur direz qu'il n'est pas coupable, il ne l'est pas, je vous le jure; il ne s'est jamais occupé de révolte ni de complots; il n'a jamais songé à conspirer; il ne songeait à rien qu'à vous aimer!..

CHRISTINE. Je le sais, et c'est son amour qui l'a perdu; c'est pour moi, pour me sauver, qu'il marcherait à la mort!.. oh! non... ça ne se peut pas... Soyez tranquille, je réponds de ses jours.

MARTHE. Est-il possible!

CHRISTINE. Oui, Madame, oui, il y aura quelqu'un de perdu, mais ce ne sera pas lui!

MARTHE. Que voulez-vous dire?

CHRISTINE. Rien!.. rien!.. Retournez chez vous, partez, dans quelques instants il aura sa grâce, il sera sauvé!.. fiez-vous-en à mon zèle.

MARTHE, *hésitant.* Mais cependant...

CHRISTINE. A ma parole... à mes serments.

MARTHE, *de même.* Mais...

CHRISTINE, *hors d'elle-même.* Eh bien!.. à ma tendresse!.. à mon amour!.. Me croyez-vous, maintenant?

MARTHE, *avec étonnement.* O ciel!.. oui, Mademoiselle, oui, je n'ai plus peur. (*Poussant un cri en montrant la croisée.*) Ah!..

CHRISTINE. Qu'avez-vous?

MARTHE. J'avais cru voir le jour!.. Non, grâce au ciel, il fait sombre encore. Dieu vous protége et vous rende tout le bonheur que je vous dois... adieu... adieu!.. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

CHRISTINE, *seule, marchant avec agitation.* Je dirai la vérité, je dirai qu'il n'est pas coupable; je publierai tout haut qu'il s'est accusé lui-même pour ne pas me compromettre, pour sauver ma réputation. Et moi... (*S'arrêtant.*) Oh! moi... perdue, déshonorée à jamais... Eh bien!.. Eh bien! quand je penserai à tout cela... à quoi bon?.. Il le faut, je ne peux pas le laisser périr. C'est par amour qu'il me donnait sa vie... et moi, par amour... je lui donnerai plus encore. (*Se mettant à la table.*) Oui, oui, écrivons; mais à qui me confier? à mon père?.. oh! non; à Struensée? encore moins; il a dit devant moi qu'il ne pardonnerait jamais; mais à la reine! à Mathilde! elle est femme, elle me comprendra; et puis, je ne voulais pas le croire, mais si, comme on l'assure, elle est aimée, si elle aime!.. O mon Dieu! fais que ce soit vrai : elle aura pitié de moi, et ne me condamnera pas. (*Écrivant rapidement.*) Hâtons-nous; cette déclaration solennelle ne laissera pas de doute sur son innocence... *Signé* Christine de Falkenskield... (*Laissant tomber la plume.*) Ah!.. c'est ma honte, mon déshonneur que je signe... (*Pliant vivement la lettre.*) N'y pensons pas, ne pensons à rien... Les moments sont précieux... et comment, à une heure pareille?.. ah! par madame de Linsberg, la première femme de chambre de la reine... en lui envoyant Joseph, qui m'est dévoué... Oui, c'est le seul moyen de faire parvenir à l'instant cette lettre...

—

SCÈNE V.

CHRISTINE, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *qui est entré pendant les derniers mots, se trouve en face de Christine, qui veut sortir. Il lui prend la lettre des mains.* Une lettre, et pour qui donc?

CHRISTINE, *avec effroi.* Mon père!..

FALKENSKIELD, *lisant.* « A la reine Mathilde. » Eh! mais, ne vous troublez pas ainsi; puisque vous tenez tant à ce que cette lettre parvienne à Sa Majesté, je la lui remettrai; mais j'ai le droit, je pense, de connaître ce que ma fille écrit, même à sa souveraine, et vous permettez... (*Faisant le geste d'ouvrir la lettre.*)

CHRISTINE, *suppliante.* Monsieur...

FALKENSKIELD, *l'ouvrant.* Vous y consentez... (*Lisant.*) O ciel! Éric Burkenstaff était ici pour vous, caché dans votre appartement! et c'est là qu'aux yeux de tous il a été découvert...

CHRISTINE. Oui, oui, c'est la vérité! Accablez-moi de votre colère : non que je sois coupable ni indigne de vous, je le jure; c'est déjà trop que mon imprudence ait pu nous compromettre; aussi, je ne cherche ni à me justifier, ni à éviter des reproches que j'ai mérités; mais j'apprends, et vous me l'aviez caché, qu'il est condamné à mort; que, victime de son dévouement, il va périr pour sauver mon honneur; j'ai pensé alors que c'était le perdre à jamais que de l'acheter à ce prix; j'ai voulu épargner à moi des remords... à vous un crime... j'ai écrit!

FALKENSKIELD. Signer un tel aveu!.. et par ce témoignage, qui va, qui doit devenir public, attester aux yeux de la reine, de ses ministres, de toute la cour, que la comtesse de Falkenskield, éprise d'un marchand de la Cité, a compromis pour lui son rang, sa naissance, son père, qui, déjà en butte à tous les traits de la calomnie et de la satire, va cette fois être accablé et succomber sous leurs coups! Non, cet écrit, gage de notre déshonneur et de notre ruine, ne verra pas le jour.

CHRISTINE. Qu'osez-vous dire? ô ciel! Ne pas vous opposer à cet arrêt!

FALKENSKIELD. Je ne suis pas le seul qui l'ait signé.

CHRISTINE. Mais vous êtes le seul qui connaissiez son innocence; et si vous refusez d'adresser ce billet à la reine, je cours me jeter à ses pieds... Oui, Monsieur, oui, pour votre honneur, pour le repos éternel de vos jours; et je lui crierai : Grâce, Madame; sauvez Éric, et, surtout sauvez mon père!

FALKENSKIELD, *la retenant par la main.* Non! vous n'irez pas!.. vous ne sortirez pas d'ici!

CHRISTINE, *effrayée.* Vous ne voudrez pas, je pense, me retenir par la force?

FALKENSKIELD. Je veux, malgré vous-même, vous empêcher de vous perdre, et vous ne me quitterez pas... (*Il va fermer la porte du fond. Christine le suit pour le retenir; mais elle jette les yeux sur la croisée et pousse un cri.*)

CHRISTINE. O ciel! voici le jour, voici l'instant de son supplice; si vous tardez encore, il n'y a plus d'espoir de le sauver; il ne nous restera plus rien... rien que des remords. Mon père! au nom du ciel et par vos genoux que j'embrasse, ma lettre! ma lettre!

FALKENSKIELD. Laissez-moi... relevez-vous.

CHRISTINE. Non, je ne me relèverai pas; j'ai promis ses jours à sa mère; et quand elle viendra me demander son fils, que vous aurez tué, et que j'aime... (*Mouvement de colère de Falkenskield. Christine se relève vivement.*) Non, non, je ne l'aime plus... je l'oublierai... je manquerai à mes serments... j'épouserai Gœlher... je vous obéirai... (*Poussant un cri.*) Ah! ce roulement funèbre, ce bruit d'armes qui a retenti... (*Courant à la croisée à gauche.*) Des soldats s'avancent et entourent un prisonnier; c'est lui! il marche au supplice! ma lettre! ma lettre! il est peut-être temps encore! ma lettre!

FALKENSKIELD. J'ai pitié de votre déraison, et voilà ma seule réponse. (*Il déchire la lettre.*)

CHRISTINE. Ah! c'en est trop! votre cruauté me détache de tous les liens qui m'attachaient à vous. Oui, je l'aime; oui, je n'aimerai jamais que lui... S'il meurt, je ne lui survivrai pas, je le suivrai... Sa mère du moins sera vengée, et comme elle vous n'aurez plus d'enfant.

KALKENSKIELD. Christine! (*On entend du bruit en dehors.*)

CHRISTINE, *avec force.* Mais écoutez... écoutez-moi bien : si ce peuple qui s'indigne et murmure se soulevait encore pour le délivrer; si le ciel, le sort... que sais je? le hasard peut-être, moins cruel que vous, venait à le soustraire à vos coups, je vous déclare ici qu'aucun pouvoir au monde, pas même le vôtre, ne m'empêchera d'être à lui; j'en fais le serment. (*On entend un roulement de tambour plus fort et des clameurs dans la rue. Christine pousse un cri et tombe sur un fauteuil la tête cachée dans ses mains. Dans ce moment on frappe à la porte du fond. Falkenskield va ouvrir.*)

—

SCÈNE VI.

CHRISTINE, RANTZAU, FALKENSKIELD.

FALKENSKIELD, *étonné.* M. de Rantzau chez moi! à une pareille heure!

CHRISTINE, *courant à lui en sanglotant.* Ah! monsieur le comte, parlez... est-il donc vrai?.. ce malheureux Éric...

FALKENSKIELD. Silence! ma fille.

CHRISTINE, *avec égarement.* Qu'ai-je à ménager maintenant? Oui, monsieur le comte, je l'aimais, je suis cause de sa mort, je m'en punirai.

RANTZAU, *souriant.* Un instant! vous n'êtes pas si coupable que vous croyez, car Eric existe encore.

FALKENSKIELD ET CHRISTINE. O ciel!

CHRISTINE. Et ce bruit que nous avons entendu...

RANTZAU. Venait des soldats qui l'ont délivré.

FALKENSKIELD, *voulant sortir.* C'est impossible! et ma vue seule...

RANTZAU. Pourrait peut-être augmenter le danger; aussi, moi, qui ne suis plus rien, qui ne risque rien, j'accourais auprès de vous, mon cher et ancien collègue.

FALKENSKIELD. Et pour quelle raison?

RANTZAU. Pour vous offrir, ainsi qu'à votre fille, un asile dans mon hôtel.

FALKENSKIELD, *stupéfait.* Vous!

CHRISTINE. Est-ce possible!

RANTZAU. Cela vous étonne! N'en auriez-vous pas fait autant pour moi?

FALKENSKIELD. Je vous remercie de vos soins généreux; mais je veux savoir avant tout... Ah! c'est M. de Gœlher; eh bien! mon ami, qu'y a-t-il? parlez donc!

SCÈNE VII.

CHRISTINE, RANTZAU, GŒLHER, FALKENSKIELD.

GŒLHER. Est-ce que je sais? c'est un désordre, une confusion. J'ai beau demander comme vous : Qu'y a-t-il? comment cela se fait-il? tout le monde m'interroge et personne ne me répond.

FALKENSKIELD. Mais vous étiez là cependant... vous étiez au palais...

GŒLHER. Certainement, j'y étais; j'ai ouvert le bal avec la reine; et quelque temps après le départ de Sa Majesté, je dansais le nouveau menuet de la cour avec mademoiselle de Thornston, lorsque tout à coup, parmi les groupes occupés à nous admirer, je remarque une distraction qui n'était pas naturelle; on ne nous regardait plus, on causait à voix basse, un murmure sourd et prolongé circulait dans les salons... Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce que c'est? Je le demande à ma danseuse, qui ne le sait pas plus que moi, et j'apprends par un valet de pied tout pâle et tout effrayé, que la reine Mathilde vient d'être arrêtée dans sa chambre à coucher par l'ordre du roi.

FALKENSKIELD. L'ordre du roi!.. et Struensée?

GŒLHER. Arrêté aussi, comme il rentrait du bal.

FALKENSKIELD, *avec impatience.* Et Koller, morbleu! Koller, qui avait la garde du palais, qui y commandait seul?

GŒLHER. Voilà le plus étonnant et ce qui me fait croire que ce n'est pas vrai. On ajoutait que cette double arrestation avait été exécutée, par qui? par Koller lui-même, porteur d'un ordre du roi.

FALKENSKIELD. Lui, nous trahir! ce n'est pas possible!

GŒLHER, *à Rantzau.* C'est ce que j'ai dit, ce n'est pas possible; mais en attendant on le dit, on le répète; la garde du palais crie : Vive le roi! le peuple, appelé aux armes par Raton Burkenstaff et ses amis, crie encore plus haut; les autres troupes, qui avaient d'abord résisté, font maintenant cause commune avec eux; enfin je n'ai pu rentrer à mon hôtel, devant lequel j'ai aperçu un attroupement; et j'arrive chez vous, non sans danger, encore tout en émoi et en costume de bal.

RANTZAU. C'est moins dangereux dans ce moment qu'en costume de ministre.

GŒLHER. Je n'ai pas eu le temps depuis hier de commander le mien.

RANTZAU. Vous pouvez vous épargner ce soin. Que vous disais-je hier? Il n'y a pas vingt-quatre heures, et vous n'êtes plus ministre.

GŒLHER. Monsieur!

RANTZAU. Vous l'aurez été pour danser une contredanse, et après les travaux d'un pareil ministère, vous devez avoir besoin de repos; je vous l'offre chez moi, (*Vivement.*) ainsi qu'à tous les vôtres, seul asile où vous soyez maintenant en sûreté, et vous n'avez pas de temps à perdre. Entendez-vous les cris de ces furieux? venez, Mademoiselle, venez... suivez-moi tous, et partons. (*Dans ce moment les deux croisées du fond s'ouvrent violemment. Jean et plusieurs matelots ou gens du peuple paraissent sur le balcon armés de carabines.*)

—

SCÈNE VIII.

JEAN, *en dehors du balcon, à gauche;* RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER.

JEAN, *les couchant en joue.* Halte-là, Messeigneurs, on ne s'en va pas ainsi.

CHRISTINE, *poussant un cri, et se jetant au-devant de son*

père, qu'elle entoure de ses bras. Ah! je suis toujours votre fille! je le suis pour mourir avec vous!

JEAN. Recommandez votre âme à Dieu!

—

SCÈNE IX.

JEAN, RANTZAU; ÉRIC, *le bras gauche en écharpe, s'élançant par la porte du fond, et se mettant devant* CHRISTINE, FALKENSKIELD ET GŒLHER.

ÉRIC, *à Jean et à ses compagnons, qui viennent de sauter du balcon dans la chambre.* Arrêtez!.. point de meurtre! point de sang répandu!.. qu'ils tombent du pouvoir, c'est assez. (*Montrant Christine, Falkenskield et Gœlher.*) Mais au prix de mes jours je les défendrai, je les protégerai! (*Apercevant Rantzau et courant à lui.*) Ah! mon sauveur! mon Dieu tutélaire!

FALKENSKIELD, *étonné.* Lui! monsieur de Rantzau!

JEAN ET SES COMPAGNONS, *s'inclinant.* Monsieur de Rantzau! c'est différent; c'est l'ami du peuple : il est des nôtres.

GŒLHER Est-il possible!

RANTZAU, *à Falkenskield, Gœlher et Christine.* Eh! mon Dieu, oui... ami de tout le monde! demandez plutôt au général Koller et à son digne allié, messire Raton Burkenstaff.

TOUS, *criant.* Vive Raton Burkenstaff! (*Rantzau remonte le théâtre, et Éric le traverse pour se placer près de Jean.*)

—

SCÈNE X.

JEAN ET SES COMPAGNONS, ÉRIC, MARTHE, *entrant la première, et s'élançant vers son fils, qu'elle embrasse*; RATON, *entouré de tout le peuple;* RANTZAU, CHRISTINE, FALKENSKIELD, GŒLHER; *derrière eux* KOLLER; *et au fond,* PEUPLE, SOLDATS, MAGISTRATS, GENS DE LA COUR.

MARTHE, *embrassant Éric.* Mon fils!.. blessé! il est blessé!

ÉRIC. Non, ma mère, ce n'est rien. (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises, tandis que le peuple crie :*) Vive Raton Burkenstaff!

RATON. Oui, mes amis, oui, nous avons enfin réussi; grâce à moi, je m'en vante, qui, pour le service du roi, ai tout mené, tout dirigé, tout combiné.

TOUS. Vive Raton!

RATON, *à sa femme.* Tu l'entends, ma femme, la faveur m'est revenue.

MARTHE. Eh! que m'importe à moi! je ne demande plus rien; j'ai mon fils.

RATON. Mais, silence, Messieurs! silence!.. J'ai là les ordres du roi, des ordres que je viens de recevoir à l'instant; car c'est en moi que notre auguste souverain a une confiance illimitée et absolue.

JEAN, *à ses compagnons.* Et le roi a raison. (*Montrant son maître qui tire de sa poche l'ordonnance du roi.*) Une fameuse tête, sans que cela paraisse! Il savait bien ce qu'il faisait en jetant l'or à pleines mains. (*Avec joie.*) Car de vingt mille florins, il ne lui reste rien, pas une rixdale.

RATON, *tout en décachetant le papier, lui faisant signe de se taire.* Jean!..

JEAN. Oui, notre maître. (*A ses compagnons.*) En revanche, si ça avait mal tourné, nous y passions tous, lui, son fils, sa famille et ses garçons de boutique.

RATON. Jean, taisez-vous!

JEAN. Oui, notre maître (*Criant.*) Vive Burkenstaff!

RATON, *avec satisfaction.* C'est bien, mes amis; mais du silence. (*Lisant.*) « Nous, Christian VII, roi de Danemark, à « nos fidèles sujets et habitants de Copenhague. Après avoir « puni la trahison, il nous reste à récompenser la fidélité « dans la personne du comte Bertrand de Rantzau, que, « sous la régence de notre mère, la reine Marie-Julie, nous « nommons notre premier ministre...

RANTZAU, *d'un air modeste.* Moi, qui ai demandé ma retraite, et qui veux me retirer des affaires...

RATON, *sévèrement.* Vous ne le pouvez pas, monsieur le comte; le roi l'ordonne, il faut obéir... Laissez-moi achever, de grâce! (*Continuant à lire.*) « Dans la personne du comte « de Rantzau, que nous nommons premier ministre, (*Avec « emphase.*) et dans celle de Raton de Burkenstaff, négo- « ciant de Copenhague, que nous nommons dans notre mai- « son royale, (*Baissant la voix*) premier marchand de soie- « ries de la couronne. »

TOUS. Vive le roi!

JEAN. C'est superbe! nous aurons les armes royales sur notre boutique.

RATON, *faisant la grimace.* La belle avance! et au prix que ça me coûte!..

JEAN. Et moi, la petite place que vous m'aviez promise?..

RATON. Laisse-moi tranquille!

JEAN, *à ses compagnons.* Quelle ingratitude!.. moi qui suis cause de tout... aussi il me le paiera!

RANTZAU. Puisque le roi l'exige, il faut bien s'y soumettre, Messieurs, et se charger d'un fardeau qu'allégera, (*Aux magistrats.*) l'affection de mes concitoyens. (*A Éric.*) Pour vous, mon jeune officier, qui dans cette occasion avez couru les plus grands risques... on vous doit quelque récompense.

ÉRIC, *avec franchise.* Aucune; car je puis le dire maintenant à vous, à vous seul... (*A demi-voix.*) Je n'ai jamais conspiré!

RANTZAU, *lui imposant silence.* C'est bien! c'est bien! voilà de ces choses qu'on ne dit jamais... après.

RATON, *à part, tristement.* Fournisseur de la cour!

MARTHE. Tu dois être content... c'est ce que tu désirais.

RATON. Je l'étais déjà par le fait, excepté que je fournissais deux reines, et qu'en en renvoyant une, je perds la moitié de ma clientèle.

MARTHE. Et tu as risqué ta fortune, ton existence, celle de ton fils, qui est blessé... dangereusement peut-être... et pourquoi?

RATON, *montrant Rantzau et Koller.* Pour que d'autres en profitent.

MARTHE. Faites donc des conspirations!

RATON, *lui tendant la main.* C'est dit... désormais je les regarderai passer, et le diable m'emporte si je m'en mêle!

TOUT LE PEUPLE, *entourant Rantzau et s'inclinant devant lui.* Vive le comte de Rantzau!

FIN DE BERTRAND ET RATON.



EDMOND. Ah!.. Monsieur, que ne vous dois-je pas. — Acte 5, scène 12.

LA CAMARADERIE

OU

LA COURTE-ÉCHELLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 19 janvier 1837.

Personnages.

LE COMTE DE MIREMONT, pair de France.
CÉSARINE, sa femme.
AGATHE, fille du comte de Miremont, née d'un premier mariage.
EDMOND DE VARENNES, jeune avocat.
BERNARDET, médecin.
OSCAR RIGAUT, cousin de Césarine.
M. DE MONTLUCAR, grand seigneur, homme de lettres.
ZOÉ, sa femme.
DUTILLET, libraire.
SAINT-ESTÈVE, poète-romancier.
DESROUSEAUX, peintre.
LÉONARD, SAVIGNAC, PONTIGNI, camarades.
UN DOMESTIQUE de M. de Montlucar.
UN DOMESTIQUE de M. de Miremont.
DOMESTIQUES d'Oscar.

La scène se passe à Paris, au premier acte, chez M. de Montlucar; au deuxième, chez Oscar; les trois derniers, chez M. de Miremont.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; deux portes latérales; à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un bureau couvert de livres et de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, M. DE MONTLUCAR.

ZOÉ, *à gauche à une table, écrivant, pendant que M. de Montlucar est debout près d'elle.* Il me semble, Monsieur, que voici déjà bien du monde. Notre salon ne tient que cent cinquante personnes.

M. DE MONTLUCAR. Allez toujours.

ZOÉ. Et voici déjà plus de trois cents invitations.

M. DE MONTLUCAR. Eh! Madame, c'est ce qu'il faut. Sans cela on pourra entrer... et si on entre, autant ne pas recevoir... C'est dire qu'on ne connaît personne, qu'on n'est pas répandu, qu'on n'a pas d'amis.

ZOÉ. Et il vaut mieux entasser ses amis dans l'antichambre ?

M. DE MONTLUCAR. Certainement... et quelques-uns même sur l'escalier; c'est bon genre...

ZOÉ, *se remettant à écrire.* Je continue. « Décembre 1836. Monsieur et Madame de Montlucar prient Monsieur... »

M. DE MONTLUCAR. « Monsieur le maire de Saint-Denis... « de leur faire l'honneur de, etc. »

ZOÉ. C'est vrai!.. je n'y pensais plus... Il y a un député à nommer à Saint-Denis... Une belle occasion pour vous, Monsieur, qui avez là des propriétés et une manufacture...

M. DE MONTLUCAR. Moi, Madame! y pensez-vous? me mettre sur les rangs... avec mes opinions! Il faudrait qu'on me priât bien! et encore... Avez-vous mis sur la liste mon ami le docteur Bernardet?

ZOÉ. Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR. Mon ami Dutillet, le libraire! le génie de la librairie! Mon ami Desrouseaux le paysagiste... le génie de la peinture, celui-là!

ZOÉ. Une chose qui m'étonne, Monsieur, c'est que vos amis sont toujours des génies.

M. DE MONTLUCAR. Oui, Madame... on n'a plus que de cela maintenant, tout génie!

ZOÉ. C'est fâcheux! car si on avait un peu d'esprit, cela ne ferait pas de mal.

M. DE MONTLUCAR. Eh! Madame... est-ce qu'on a le temps?.. c'était bon autrefois... dans des temps de niaiseries et de futilités... au temps de Voltaire ou de Marivaux; mais ce n'est pas dans un siècle aussi grave et aussi occupé que le nôtre... qu'on irait s'amuser... à faire de l'esprit... c'est bon pour les sots! mais nous autres! Avez-vous écrit à mon ami Oscar Rigaut, l'avocat... qui fait des vers élégiaques?

ZOÉ. Oui, Monsieur.

M. DE MONTLUCAR. J'avais dit que l'on prît six exemplaires de ses poésies funèbres... Ah! les voilà!

ZOÉ. Six exemplaires!.. d'un livre détestable.

M. DE MONTLUCAR. Voulez-vous vous taire!

ZOÉ. C'est inconcevable... je ne suis plus maîtresse de mes actions ni de mes discours! Dès que je trouve un ouvrage mauvais... « Voulez-vous bien vous taire! » Hier encore, à l'Opéra, la musique la plus ennuyeuse! « Voulez-vous bien ne pas bâiller! » On ne pourra plus bâiller à l'Opéra maintenant!

M. DE MONTLUCAR. Eh! non, Madame; il y avait là des amis qui vous regardaient; et même, si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous auriez applaudi.

ZOÉ. C'est trop fort!.. et je ne vous comprends pas!.. Vous, monsieur le comte de Montlucar, qui, par votre naissance et votre fortune, faites de la science pour votre plaisir, vous dont tous les ouvrages se vendent à vingt éditions... vous passez votre vie à vanter, à prôner une foule de gens médiocres dont vous vous faites l'apôtre et l'enthousiaste... j'ignore dans quel but... M. Oscar Rigaut, par exemple, ce poëte-avocat dont vous dites tant de bien... et lors de votre procès pour votre manufacture de Saint-Denis, ce n'est pas lui que vous avez choisi.

M. DE MONTLUCAR. Il est si occupé!

ZOÉ. Il ne plaide jamais... vous avez préféré un jeune homme dont vous dites toujours du mal... M. Edmond de Varennes, qui a gagné votre procès... Bien mieux encore, ce médecin homme du monde dont vous ne pouvez vous passer... M. Bernardet...

M. DE MONTLUCAR. Homme prodigieux! homme phénomène qui a mis du génie dans la médecine.

ZOÉ. Vous engagez tous vos amis à se faire traiter par lui, et à votre dernière maladie vous en avez pris un autre.

M. DE MONTLUCAR, *vivement.* En secret!.. et je vous prie de n'en parler à personne! je n'ai pas besoin de me mêler de propos et de coteries, moi qui par ma position suis indépendant... Oui, Madame... l'indépendance de l'homme de lettres qui ne flatte aucun parti, se passe de tout le monde et n'a besoin de personne... Avez-vous envoyé une invitation à M. de Miremont?

ZOÉ. Le pair de France.

M. DE MONTLUCAR. Du tout... je me moque bien de son titre et de sa qualité... mais il est propriétaire d'un journal très-répandu...

ZOÉ. Peu m'importe!.. je n'aime pas sa femme.

M. DE MONTLUCAR. Une femme charmante... (*A demi-voix.*) Une femme redoutable que l'on rencontre partout! dans les salons du ministère ou dans ceux de la banque... Une femme qui intrigue, qui juge, qui tranche, qui dans une soirée fait et défait vingt réputations.

ZOÉ. A commencer par la sienne... Une coquette, une bégueule, une orgueilleuse... autrefois avec nous dans la même pension, et qui maintenant nous regarde à peine du haut de la pairie où elle est tombée... Je ne l'inviterai pas.

M. DE MONTLUCAR. Ma femme!

ZOÉ. J'inviterai Agathe, sa belle-fille... qu'elle rend si malheureuse; Agathe de Miremont, autrefois aussi ma camarade de pension, et si aimable celle-là, si douce, si bonne! Et cependant elle aurait de quoi être fière... une grande famille, une grande fortune, un des beaux partis de France, et cela ne l'empêche pas de voir et de chérir ses anciennes amies... Aussi, je l'estime, je l'aime... mais sa belle-mère, la superbe Césarine, je la déteste... et elle me le rend bien!

M. DE MONTLUCAR. Raison de plus!.. Un sage a dit que nous avions dans le monde trois classes d'amis: les amis qui nous aiment, les amis qui ne nous aiment pas, et les amis qui nous détestent. Ce sont ces derniers qu'il faut soigner le plus. Aussi, ma femme, je vous prie d'inviter madame de Miremont, et de l'aimer si c'est possible.

ZOÉ. Non, Monsieur!

M. DE MONTLUCAR. Faites cela pour moi... je vous en supplie en grâce!

ZOÉ. Eh bien! Monsieur, car je suis trop bonne... je consens à la traiter comme une amie de la troisième classe... mais je fais mes conditions.

M. DE MONTLUCAR. Toutes celles que vous voudrez.

ZOÉ. D'abord, quand il y aura chez vous une lecture de quelque génie de votre connaissance... je ne serai pas obligée d'applaudir ni de m'extasier comme vous...

M. DE MONTLUCAR. Accordé.

ZOÉ. Je pourrai même, si je le veux, ne pas y assister... et pendant ce temps aller au bal ou en soirée... car depuis une année entière que j'entends tous les jours des chefs-d'œuvre, je ne serais pas fâchée de m'amuser un peu.

M. DE MONTLUCAR. Accordé.

ZOÉ. Et pour commencer, il y a ce matin un concert charmant au Conservatoire; vous m'y mènerez.

M. DE MONTLUCAR. Volontiers... Ah! mon Dieu, non... je ne peux pas... J'ai ce matin un déjeuner de garçons.

ZOÉ. Vous le refuserez.

M. DE MONTLUCAR. Impossible!.. c'est avec nos amis... Ils y seront tous... un déjeuner qui m'ennuie, qui m'excède... mais auquel je n'oserais manquer... car c'est d'une importance!..

ZOÉ. En quoi donc?.. de quoi s'agit-il?

M. DE MONTLUCAR. Des choses que vous ne pouvez connaître.

ZOÉ. Toujours la même réponse! Depuis quelque temps je ne sais ni ce que vous devenez, ni ce que vous faites; il y a un mystère qui environne toutes vos actions. Vous avez des conférences, des conciliabules secrets, soit chez vous, soit chez vos amis!.. C'était bien la peine de faire une loi contre les associations!.. Est-ce que vous conspirez, par hasard?

M. DE MONTLUCAR. Moi, Madame!

ZOÉ. Je suis tentée de le croire!.. si ce n'est pas contre l'État, c'est donc contre moi!.. Prenez garde, je surveillerai, j'examinerai tout... et ce papier que je vous ai vu écrire hier... et que vous avez caché à mon arrivée... (*Traversant le théâtre et regardant sur la table, à droite.*) Le voilà!.. je le reconnais... c'est de votre main... il y a quelque trahison.

M. DE MONTLUCAR. Mais non, Madame.

ZOÉ. Je veux le voir.

M. DE MONTLUCAR. C'est inutile... un fragment littéraire...

ZOÉ. N'importe!.. en fait de conspirations... tout est bon! (*Lisant.*) « Qu'est-ce que le génie?.. »

M. DE MONTLUCAR, *voulant toujours reprendre le papier.* Vous voyez... ce n'est pas à votre portée.

ZOÉ. Raison de plus!.. (*Lisant.*) « Qu'est-ce que le génie?.. » Je ne suis pas fâchée de faire enfin sa connaissance. (*Lisant.*) « N'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on ne peut saisir, « bien qu'elle parcoure l'immensité? C'est la réflexion que « tout le monde fera en lisant le dernier ouvrage... »

M. DE MONTLUCAR, *voulant lui arracher le papier.* Assez, vous dis-je!..

ZOÉ. Et pourquoi donc, Monsieur, me priver du plaisir de lire un morceau de votre composition... et de votre écriture?..

M. DE MONTLUCAR, *avec embarras.* Pourquoi? pourquoi?.. c'est qu'on vient!

ZOÉ, *se retournant et poussant un cri.* Ah! c'est ma bonne amie Agathe! (*Elle jette le papier qu'elle tenait et dont son mari s'empare, et court au-devant d'Agathe qu'elle embrasse.*)

—

SCÈNE II.

M. DE MONTLUCAR, ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ. Te voilà!.. Que tu es gentille de venir me voir, et de si bon matin encore!

AGATHE, *qui a salué M. de Montlucar.* C'est aujourd'hui le seul jour où je sois libre.

ZOÉ. C'est juste... c'est dimanche! Tu vas à la messe, et ta belle-mère n'y va pas!

AGATHE, *ôtant son châle et son chapeau que Zoé place sur différents meubles.* Elle avait ce matin une audition..... un nouveau compositeur qu'elle protége et qui lui fait entendre son opéra.

M. DE MONTLUCAR. Ah! le jeune Timballini!.. l'honneur de l'Ausonie, âme de feu, âme brûlante! le génie de la musique!

ZOÉ. Encore un de vos amis!

M. DE MONTLUCAR. Certainement! un des nôtres! un homme qui fera du bruit dans le monde!

ZOÉ. Il commence déjà!

M. DE MONTLUCAR. Et votre charmante belle-mère... ou plutôt votre sœur, comment se porte-t-elle?

AGATHE. A merveille.

M. DE MONTLUCAR. Et M. de Miremont, votre père, que nous respectons, que nous admirons tous! Impassible, au Luxembourg, sur sa chaise curule, il a vu se briser contre son immobilité le flot de toutes les révolutions... et quoi qu'il arrive, ce n'est pas lui qui abandonnera jamais son poste!

AGATHE. Vous êtes bien bon!.. du reste, lui et ma belle-mère professent pour vous la même estime. Hier, dans le salon, il n'était question que de votre dernier ouvrage.

M. DE MONTLUCAR. « Mes Anomalies politiques et littéraires? »

AGATHE. Je crois que oui... je ne l'ai pas lu... c'est trop savant pour moi... mais M. Bernardet, le docteur en médecine; mais M. Timballini, le musicien; huit ou dix autres messieurs qui étaient là, qui doivent tous s'y connaître, s'écriaient: « Quelle profondeur! quelle immensité! quel génie! »

M. DE MONTLUCAR. Ces chers amis!

AGATHE. Il y avait même M. Dutillet...

M. DE MONTLUCAR. Mon éditeur!

AGATHE. Qui criait plus fort que les autres: « Auprès de lui, Montesquieu n'est qu'un garçon de bureau! »

M. DE MONTLUCAR. Il faut pardonner quelque chose à la chaleur d'une amitié... qui peut se tromper... mais qui du moins se trompe de bonne foi... Et monsieur votre père, que disait-il?

AGATHE, *naïvement.* Il ne disait rien.

M. DE MONTLUCAR. C'est son usage!.. un homme grave qui ne se prononce pas légèrement!

AGATHE. Et puis peut-être est-il comme moi, et n'a-t-il pas lu l'ouvrage! cependant il l'a sur sa table... il l'a acheté.

M. DE MONTLUCAR, *gravement.* On l'achète beaucoup.

ZOÉ, *à Agathe, vivement.* Non, vraiment, c'est mon mari qui le lui a envoyé.

M. DE MONTLUCAR. C'est vrai!.. j'ai eu cet honneur... Et votre belle-mère, que disait-elle?

AGATHE. Oh! c'est différent... elle parlait beaucoup... elle s'écriait: « Voilà un homme qu'il faut nommer à l'Académie des sciences morales et politiques... c'est là sa place. »

M. DE MONTLUCAR, *vivement.* En vérité!.. quelle femme!.. quel goût!.. quel tact!.. (*A Agathe.*) Et puis... achevez.

UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte à gauche.* On demande à parler à Monsieur, à l'instant!

M. DE MONTLUCAR, *avec impatience.* Eh bien! qu'on attende!.. je ne suis pas un homme en place... je ne me dois pas au public... je ne me dois à personne... je suis libre, indépendant.

LE DOMESTIQUE. C'est M. le docteur Bernardet.

M. DE MONTLUCAR, *à part.* Ah! un des nôtres! un ami... j'y vais... qu'il ne s'impatiente pas! Pardon, Mademoiselle, je vous laisse avec ma femme! (*Il sort en faisant signe à sa femme, qui veut le retenir, de rester près d'Agathe.*)

—

SCÈNE III.

ZOÉ, AGATHE.

ZOÉ. Eh bien! ma chère Agathe, voilà comme il est toujours... autrefois, quand il n'avait pas de mérite, il était fort aimable... mais depuis qu'il a eu l'idée de se faire homme de talent... il est ennuyeux à périr.... (*Prenant une chaise et s'asseyant près d'Agathe.*) Encore s'il avait pris un autre genre... il y en a tant!.. mais il s'est lancé dans l'obscur et le profond... c'est à s'y perdre..... et quand je veux le comprendre, je suis sûre d'avoir une migraine... mais une vraie...

AGATHE. Hélas! ma pauvre Zoé... c'est comme chez nous!.. tu sais comme autrefois l'on s'y amusait... quels jolis bals!.. comme nous dansions dans le salon de mon père!.. maintenant on ne peut plus s'y retourner; il est encombré de grands hommes... Je ne conçois pas que la France en produise autant et que l'admiration publique puisse y suffire!

ZOÉ, *riant.* En vérité!

AGATHE. Sans compter ceux que je ne vois pas, car dès qu'il est question de quelqu'un de leur connaissance, c'est toujours: « Notre grand poëte, notre grand acteur, notre grande tragédienne. » Je ne sais pas comment cela se fait, ils sont tous grands! et moi je regrette notre jeunesse et le séjour de la pension, où tout le monde était petit.

ZOÉ. Ce qui revenait absolument au même.

AGATHE. C'était là le bon temps!

ZOÉ. Quand nous jouïons au cerceau ou à la corde!

AGATHE. Comme nous nous aimions! comme nous étions heureuses! Et notre chère Adèle, pauvre fille que nous avons perdue si jeune! mais alors toutes les trois nous étions inséparables : ce qui appartenait à l'une appartenait aux autres.

ZOÉ, *souriant*. Aussi, M. Edmond de Varennes, son frère...

AGATHE. Était presque le nôtre.

ZOÉ. Tous les jours à la pension il venait voir sa sœur.

AGATHE. Et nous aussi, puisque nous ne nous quittions pas!

ZOÉ. Maintenant c'est bien différent... ce pauvre Edmond est avocat... il passe sa vie au Palais. Je le vois bien peu.

AGATHE. Et moi jamais... il déplaît à Césarine, ma belle-mère, et mon père ne fait bon accueil qu'aux personnes qui plaisent à sa femme.

ZOÉ. C'est inconcevable qu'on se laisse mener à ce point-là.

AGATHE. Il ne croit pas du tout être mené... Il a au contraire une volonté... une volonté très-prononcée... (*Souriant.*) mais celle de sa femme...

ZOÉ. Comment un pareil mariage a-t-il pu se faire? voilà ce que je n'ai jamais compris.

AGATHE. Eh! mon Dieu! par ma faute!.. C'est moi qui en suis la cause!.. A notre pension, ou sans fortune, et un peu plus âgée que nous, Césarine avait été reçue comme sous-maîtresse, elle me protégeait, elle me favorisait.

ZOÉ. Je crois bien, tu étais la plus riche, ce qui faisait crier à l'injustice. Je me rappelle encore un prix de sagesse que tu as obtenu, et que je méritais...

AGATHE, *souriant*. Crois-tu?.. Moi j'étais sensible à son affection, à son amitié, à ses soins... j'en parlais à mon père; et quand il venait au parloir, j'étais toujours accompagnée de Césarine, qui était pour lui tout aimable, toute gracieuse, et pleine de petites attentions dont elle seule possède le secret. Aussi aux vacances, quand je lui proposai de l'emmener au château de mon père... elle se hâta d'accepter, et M. de Miremont en fut enchanté... Elle faisait sa partie de piquet ou d'échecs, et, plus forte que lui, elle se laissait toujours gagner, en affectant un dépit et une colère qui enchantaient le vainqueur... elle lui lisait les journaux; elle lui servait de secrétaire; elle écoutait le récit de toutes les places qu'il avait eues sous le Directoire et le Consulat, avec une admiration qui souvent allait jusqu'aux larmes; enfin, c'était un système d'amabilité et de coquetterie que je ne songeais pas à m'expliquer, mais qui lui réussit tellement bien, qu'au bout de trois mois, quand il fallut retourner à la pension, mademoiselle Césarine Rigaut, dont les parents sont marchands de bois à Villeneuve-sur-Yonne, épousait à Saint-Thomas-d'Aquin M. de Miremont, pair de France; et je m'aperçus seulement alors qu'auprès de notre ancienne sous-maîtresse je ne serais jamais qu'une écolière.

ZOÉ, *se levant*. Cette Césarine est donc bien adroite!..

AGATHE, *se levant aussi et passant à la gauche du théâtre*. Elle!.. Elle a l'instinct et le génie de l'intrigue; c'est inné chez elle; c'est une vocation décidée; et maintenant elle intrigue encore pour sa famille, pour les siens, qu'elle voudrait faire sortir de l'obscurité. Elle a rendu son mari acquéreur-actionnaire d'un de nos premiers journaux; crédit immense, influence irrésistible qu'il ne soupçonne même pas, et dont elle seule profite. Aussi il fait bon être protégé par elle : on arrive à tout!

ZOÉ. Je comprends alors le dévouement de mon mari et l'invitation de ce matin.

AGATHE. Mais malheur à ses ennemis!.. elle les écrase, les réduit à rien, ou les empêche de parvenir... Tu sais ce procès que j'avais pour les biens de ma mère... je voulais prendre pour avocat Edmond de Varennes, notre ami d'enfance; ma belle-mère ne voulait pas!..

ZOÉ. Et pourquoi donc?..

AGATHE. Elle ne peut pas souffrir ce pauvre Edmond; elle le déteste, elle l'a pris en haine et ne perd pas une occasion de lui nuire.

ZOÉ. Cela m'étonne; car à la pension, notre sous-maîtresse, mademoiselle Césarine Rigaut, trouvait M. Edmond fort aimable... on disait même dans les dortoirs qu'elle avait un faible pour lui.

AGATHE, *vivement*. Quelle idée!.. Ce n'est pas vrai.

ZOÉ. On se trompe à la pension comme ailleurs.

AGATHE. En voilà bien la preuve, car elle avait persuadé à mon père que dans mon intérêt même on ne pouvait confier à un jeune homme une affaire aussi importante; et sais-tu qui elle voulait en charger?

ZOÉ. Non, vraiment.

AGATHE. M. Oscar Rigaut... un imbécile!..

ZOÉ. Ce n'est pas l'avis de mon mari, qui le voit beaucoup.

AGATHE. Oui; mais moi je l'entends tous les jours... et Césarine le protége.

ZOÉ. Pourquoi cela?

AGATHE. D'abord parce que c'est son cousin, et puis... (*Mystérieusement.*) il fait partie d'une secte qui lui est dévouée, qui lui obéit, qui suit en tout son impulsion ou ses ordres; car Césarine, grâce au journal dont son mari est propriétaire, est devenue une puissance autour de laquelle se groupent toutes les coteries parlementaires, littéraires et autres; elle est l'âme et presque la présidente d'une société Jeune-France, que depuis quelque temps je vois chez elle : jeunes hommes de tous les rangs et de tous les états, portant la tête et la voix hautes... apprentis grands hommes, gloire surnuméraire, illustrations à venir, qui ne feraient rien séparément, mais qui s'unissent pour être quelque chose, et s'entassent pour s'élever.

UN DOMESTIQUE. Monsieur Edmond de Varennes.

AGATHE. Il vient sans doute t'annoncer le gain de mon procès.

ZOÉ. Il l'a donc gagné?

AGATHE. Eh! oui vraiment! gagné hier, et complétement.

—

SCÈNE IV.

ZOÉ, EDMOND, AGATHE.

ZOÉ. Arrivez donc, monsieur le vainqueur! arrivez! vous allez trouver ici des camarades de pension qui s'occupaient de vous.

EDMOND, *troublé*. Ah! que vous êtes bonne!.. je ne m'attendais pas au plaisir de rencontrer mademoiselle de Miremont... et sachant l'intérêt que vous daignez me porter, je venais vous apprendre un succès que vous connaissez déjà.

ZOÉ. C'est égal! c'est bien à vous, et je vous remercie de venir recevoir mes compliments.

AGATHE. Et moi, Monsieur, je suis bien heureuse de vous exprimer ma reconnaissance; car, hier, quand vous êtes accouru à l'hôtel en présence de mon père et de ma belle-mère m'annoncer cette bonne nouvelle, j'ai dû vous paraître bien indifférente ou bien ingrate.

EDMOND. Non, Mademoiselle.

AGATHE. A peine si je vous ai parlé.

EDMOND. C'est vrai... mais en me voyant vous m'avez tendu la main comme autrefois à la pension.

ZOÉ. Oui, je m'en souviens; cela voulait dire : « Bonjour, Edmond, bonjour, notre frère ! » et nous vous le disons encore. (*Les deux femmes lui tendent chacune la main qu'il serre dans les siennes.*)

EDMOND. Ah ! quels souvenirs vous me rappelez ! Hier, au moment où je gagnais votre procès...

AGATHE. Dites le nôtre !

EDMOND. C'est à ma pauvre sœur... c'est à elle que je pensai tout d'abord !.. (*Aux deux femmes.*) c'était encore penser à vous, puisque dans mon souvenir vous êtes inséparables; et je me disais : « Que n'est-elle témoin de mon bonheur et de ma joie, elle qui tant de fois avait partagé mes chagrins ! » Mais, non, je suis seul au monde, j'ai tout perdu; je n'ai plus de sœur.

AGATHE. Ah ! que c'est mal à vous ! il vous en reste encore, vous le savez bien. Croyez-vous donc que nous oublions ainsi nos serments et nos amitiés d'enfance ?

ZOÉ. Tout à l'heure encore nous nous occupions de vous et de votre avenir.

EDMOND. Mon avenir ! il est bien triste ! Orphelin et presque sans fortune...

ZOÉ. On n'en a pas besoin quand on a du talent.

EDMOND. Eh ! qui vous dit que j'en ai ?

AGATHE. Nous ! qui vous connaissons, nous qui avons confiance en vous ! Je vous l'ai prouvé; d'autres feront comme moi.

ZOÉ. Patience et courage, et vous parviendrez.

AGATHE. Vous verrez peu à peu s'augmenter votre clientèle, votre réputation, votre fortune.

ZOÉ. Et vos amis ! Tout le monde alors voudra l'être.

AGATHE. Mais vous vous rappellerez que nous l'étions avant eux.

EDMOND. Ah ! tout me paraît possible quand je vous entends; il y a dans l'amitié des femmes, dans la vôtre, un charme si enivrant et si persuasif qu'il ferait tout croire (*Regardant Agathe.*) et tout oublier; mais quand vous n'êtes plus là, quand je regarde autour de moi, je ne vois plus qu'obstacles et entraves que je ne puis vaincre et qui semblent se multiplier sous mes pas. En vain, fuyant les plaisirs de mon âge et consacrant tous mes instants à l'étude, je passe mes jours et mes nuits dans des travaux assidus; rien ne me vient en aide, rien ne peut me faire sortir de mon obscurité, pas même les succès que j'obtiens, qui passent inaperçus et me laissent plus inconnu qu'auparavant ! Il semble qu'il y ait comme une barrière invisible et continuelle qui me ferme tous les passages. On dirait d'un mauvais génie qui sans cesse éloigne ou détourne le but et me dit : « Tu mourras sans l'atteindre ! »

ZOÉ. Quelle idée !

AGATHE. Hier, déjà, vous voyez bien que vous avez eu un beau triomphe. Des personnes qui étaient à l'audience m'ont dit qu'on avait été ému et entraîné; que plusieurs fois même on avait applaudi.

ZOÉ. Le premier pas est fait.

AGATHE. Il faut continuer.

EDMOND. Je ne peux pas forcer les clients à venir à moi.

AGATHE. Si vraiment ! en appelant sur vous l'attention publique, en mettant de côté cette vaine timidité et cette modestie de dupe qui vous arrêtent.

ZOÉ. Elle a raison.

EDMOND. Et moi, mes jeunes amies, je ne vous comprends pas.

AGATHE. En ce moment, par exemple, il y a un député à nommer à Saint-Denis.

EDMOND, *étonné.* Que dites-vous !

ZOÉ. C'est vrai, mon mari me l'a appris ce matin.

AGATHE. Le peu de propriétés que vous possédez est situé dans ce pays-là, il faut vous mettre sur les rangs.

EDMOND. Moi ! grand Dieu ! y pensez-vous ? jamais.

AGATHE. Et pourquoi pas ?

EDMOND. Une pareille ambition demande de si grands talents !

ZOÉ. Vous n'avez donc jamais été à la Chambre ?

EDMOND. Si vraiment; mais auprès des électeurs quels seraient mes titres?

AGATHE. Avocat !

ZOÉ. Ils arrivent tous !.. vous ferez comme eux.

AGATHE. Le succès d'hier doit vous mettre en évidence...

ZOÉ. Faire parler de vous avec éloge... Il faut profiter de l'occasion... (*Apercevant un domestique qui sort de chez M. de Montlucar et apporte des journaux.*) Voici justement les journaux d'aujourd'hui... nous allons jouir de votre triomphe; lisez-nous, lisez vite l'audience d'hier... (*Voyant Edmond qui tremble en dépliant le journal.*) Vous tremblez d'émotion !

EDMOND. C'est vrai.

ZOÉ. Est-il enfant !

AGATHE, *à Edmond qui parcourt le journal.* Eh bien ! Monsieur, eh bien ! cela vous donne-t-il du courage ?.. êtes-vous content?

EDMOND, *tombant dans un fauteuil.* Ah ! c'est indigne !

TOUTES DEUX. Qu'avez-vous donc ?

EDMOND. C'est fait de moi; ce dernier coup m'accable; mon plaidoyer tronqué, défiguré... le contraire de ce que j'ai dit; et dans les endroits qui ont produit le plus d'effet... ceux où ont éclaté des applaudissements... on a mis entre deux parenthèses... « Murmures dans l'auditoire. » (*Donnant le journal à Zoé.*) Tenez... tenez... voyez plutôt !

ZOÉ, *regardant.* C'est vrai. (*Lisant à demi-voix à Agathe.*) « La cause s'est défendue par elle-même; point de logique, « point de verve, point de mouvements oratoires; et chacun « se demandait en sortant, comment l'on n'avait pas confié « cette affaire au jeune Oscar Rigaut, dont l'éloquence chaleureuse convenait bien mieux au sujet. »

AGATHE, *prenant le journal.* Oscar !

EDMOND. Quand je vous le disais : j'ai beau redoubler d'efforts, tout conspire contre moi... Impossible d'arriver jamais... c'est fini, j'y renonce.

ZOÉ. Et pourquoi donc vous décourager? N'y a-t-il pas d'autres voix qui s'élèveront pour rendre témoignage à la vérité? Ceux qui étaient là à l'audience savent que vous avez bien plaidé.

EDMOND. Combien étaient-ils?.. deux ou trois cents personnes peut-être, et cette feuille-là s'adresse à quinze ou seize mille abonnés; et demain, dans les salons de lecture, dans tous les lieux publics, deux cent mille lecteurs seront persuadés et répéteront que je suis un avocat sans instruction, sans talent, incapable de défendre les intérêts qui me sont confiés !

ZOÉ. Y pensez-vous?

EDMOND, *reprenant le journal qu'il parcourt.* C'est écrit... c'est imprimé ! et votre mari est mieux traité... Je vois là un pompeux éloge de son dernier ouvrage !.. (*Lisant.*) « Qu'est-« ce que le génie? n'est-ce pas l'étincelle électrique qu'on « ne peut saisir, bien qu'elle parcoure l'immensité... »

ZOÉ, *étonnée.* Ah ! mon Dieu !

EDMOND. « C'est la réflexion que tout le monde fera en li-« sant le dernier ouvrage de M. le comte de Montlucar. »

ZOÉ, *à part, regardant du côté de la table, où était le brouillon écrit de la main de son mari.* Ah ! je comprends maintenant.

EDMOND. Un pareil éloge !.. Il est bien heureux !.. cela ne m'arriverait pas, à moi...

ZOÉ. Peut-être !.. si vous le vouliez !..

AGATHE. Oui, sans doute; car une fois député, il faudra bien qu'on vous entende et qu'on vous rende justice !

ZOÉ. A la tribune, on parle de haut.

EDMOND. Non, non... je vous remercie toutes les deux de votre amitié, de vos consolations, de vos conseils... mais mon parti est pris... Je ne me sens ni la force, ni le courage de parcourir une pareille carrière; encore des intrigues, des cabales à combattre et à déjouer... Jamais je ne m'abaisserai jusque-là!

AGATHE. Et vous resterez toujours tel que vous êtes!

ZOÉ. Et vous mourrez ignoré!..

EDMOND, *avec désespoir.* Oui, oui... je mourrai bientôt, je l'espère; plût au ciel que cela fût déjà arrivé!

AGATHE, *faisant un mouvement vers lui.* Edmond!..

UN DOMESTIQUE *entre et dit:* La voiture de Mademoiselle.

AGATHE, *faisant signe d'attendre.* C'est bien!.. (*Elle va prendre son châle, pendant que Zoé va prendre son chapeau, qui est plus loin, sur un autre meuble. — S'approchant d'Edmond, à demi-voix et d'un ton suppliant.*) Vous ne voulez donc pas nous écouter et être député?..

EDMOND. A quoi bon?

AGATHE. A beaucoup de choses! (*Tout en arrangeant son châle et sans regarder Edmond.*) Mon père disait hier qu'il ne serait pas du tout éloigné de donner sa fille à un député!..

EDMOND. O ciel!

AGATHE, *se retournant vers Zoé, et prenant le chapeau qu'elle lui apporte.* Merci, merci de ta peine... Adieu, ma chère Zoé, adieu! (*Elle sort vivement, et Zoé la reconduit jusqu'à la porte du fond, pendant qu'Edmond est resté sur le devant du théâtre, immobile de surprise.*)

—

SCÈNE V.

EDMOND, ZOÉ.

EDMOND, *à part.* Député!.. si je suis député, je puis aspirer à sa main!.. et ce que jamais je n'ai osé lui dire... elle l'a donc deviné... elle a donc lu dans mon cœur!

ZOÉ. Mon pauvre Edmond! que je vous plains!

EDMOND. Ah! je suis le plus heureux des hommes!

ZOÉ. Qu'est-ce que vous dites donc là?.. Vous qui tout à l'heure...

EDMOND. Oui, tout à l'heure j'étais un extravagant... un insensé!.. qui n'écoutait rien... qui repoussait vos conseils... mais je reviens à ceux de la raison, aux vôtres... et je veux maintenant...

ZOÉ. Que voulez-vous?..

EDMOND. Je veux être député!

ZOÉ. Est-il possible?

EDMOND. Je le serai! c'est mon seul but, mon seul espoir!..

ZOÉ. Vous qui refusiez...

EDMOND. J'ai changé d'idée... il faut que je sois député: je ne sais pas comment, mais c'est égal... n'importe à quel prix, j'y arriverai... je parviendrai... Voyez-vous, Zoé, je mourrai ou je serai député!..

ZOÉ, *souriant malignement.* Et bon député, à ce que je vois, car vous changez promptement d'avis.

EDMOND. Ah! c'est que vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

ZOÉ. Je sais du moins que vous devenez raisonnable... c'est tout ce que nous demandions... c'est là le chemin des honneurs!

EDMOND. Ça m'est égal!

ZOÉ. La route de la fortune!

EDMOND. Peu m'importe! que je sois député seulement, et après cela, si je ne meurs pas de joie... nous verrons... je ferai ce que vous me direz... Mais avant tout que je sois nommé, et pour cela à quels moyens avoir recours?.. à qui s'adresser?.. moi qui ne connais personne!

ZOÉ. Allez trouver M. de Miremont.

EDMOND. Oui, il a dû à mon père et la vie... et sa place... Mon père est mort sans fortune... et lui, devenu grand seigneur...

ZOÉ. Vous a toujours voulu du bien...

EDMOND. Autrefois, c'est vrai!.. mais depuis son mariage... c'est différent... je ne vais presque plus chez lui... il y a là quelqu'un qui me déteste, quelqu'un à qui je n'ai point caché mon mépris...

ZOÉ. O ciel! qu'avez-vous fait!

EDMOND. J'ai bien fait! y a-t-il rien au monde de plus méprisable qu'une jeune femme qui, par intérêt ou par ambition, cherche à séduire un vieillard et se fait épouser par lui!..

ZOÉ. Taisez-vous! taisez-vous!..

Et ne nous brouillez pas avec la république!

EDMOND. C'est déjà fait! et de ce côté-là il n'y a rien à attendre, rien à espérer.

ZOÉ. Adressez-vous alors à mon mari... qui a de l'influence à Saint-Denis... il a là une manufacture... des électeurs qui sont à lui, des voix dont il peut disposer... commencez par demander la sienne...

EDMOND. Moi! solliciter sa voix... mendier son suffrage...

ZOÉ. Eh! mais sans doute! il n'ira pas vous l'offrir... tout le monde en agit ainsi.

EDMOND. C'est possible... mais il me semble que je ne pourrai jamais... et puis, quoique votre mari soit mon client, quoique j'aie gagné pour lui un procès important... je me trompe peut-être, mais j'ai idée qu'il a peu d'affection pour moi.

ZOÉ, *souriant.* Vous avez là une idée assez juste... ce qui vous arrive rarement; et savez-vous, Edmond, qu'il est assez singulier que vous vous en soyez aperçu comme moi?.. J'ignore pourquoi... mais il est très-vrai que mon mari ne vous aime pas.

EDMOND, *d'un air sombre.* Personne ne m'aime.

ZOÉ, *d'un air caressant.* Ah! vous êtes un ingrat... et puisque vous n'osez parler à mon mari... voulez-vous que je m'en charge?

EDMOND. Vous!

ZOÉ. Ça le contrariera, ça le mettra en colère... c'est une querelle qui me revient... peut-être deux... je les risque!.. il faut bien faire quelque chose pour ses amis, et je vous réponds qu'il finira par céder!

EDMOND. Non... non... protégé par vous... que ne dirait-on pas? on dirait que je suis parvenu par l'intrigue, que je suis arrivé par les femmes... cela ne se doit pas... et j'en rougirais!

ZOÉ. Eh! mais, mon cher ami, d'où sortez-vous donc?.. d'un pensionnat de demoiselles?.. et encore, dans le nôtre, on était plus avancé que cela... Mais puisque vous le voulez absolument... tenez... tenez... le voici! parlez vous-même.

EDMOND. Si vous saviez combien ça me coûte...

ZOÉ. Il n'est pas si redoutable... allons! du cœur!

EDMOND. Oui, oui... vous avez raison... (*A part.*) Pensons à Agathe, et du courage! (*Zoé sort par la porte à droite en encourageant Edmond par ses gestes.*)

—

SCÈNE VI.

M. DE MONTLUCAR, *qui sort de la porte à gauche et s'avance en rêvant;* EDMOND, *qui reste au fond du théâtre.*

M. DE MONTLUCAR, *à part.* Certainement on peut être député et conserver sa couleur... on est de l'opposition... cela n'en

vaut que mieux... on obtient bien plus!.. mais dans ma position je ne peux pas me proposer; il faut qu'on me fasse violence, c'est indispensable... et Bernardet n'a pas assez l'air d'en comprendre la nécessité.

EDMOND. Abordons-le.

M. DE MONTLUCAR, *sèchement en apercevant Edmond.* Ah! c'est vous, monsieur Edmond; vous venez, je pense, pour voir madame de Montlucar...

EDMOND. Non, Monsieur, c'est pour vous.

M. DE MONTLUCAR, *de même.* Et qui me procure de si bon matin l'honneur de votre visite?

EDMOND. Une importante affaire... il y a à Saint-Denis un député à nommer...

M. DE MONTLUCAR, *froidement.* C'est ce qu'on dit... car je me mêle peu de politique...

EDMOND. Je paye dans ce pays quelques impositions.

M. DE MONTLUCAR, *d'un air aimable.* J'entends, vous êtes électeur... et venez me trouver...

EDMOND. C'est tout naturel... votre influence, votre grand nom... vos grands biens...

M. DE MONTLUCAR, *toujours d'un air aimable.* Vous êtes trop bon... vous m'êtes envoyé, je le vois, par ces messieurs vos collègues...

EDMOND. Qui donc?

M. DE MONTLUCAR. Quelques électeurs de l'arrondissement...

EDMOND. Non, Monsieur, je viens de moi-même...

M. DE MONTLUCAR, *d'un air affectueux et lui prenant la main.* Je vous en remercie encore plus, et je ne puis vous dire, mon cher Edmond, à quel point je suis sensible à votre démarche... quoiqu'elle me gêne et me contrarie beaucoup; non pas que plusieurs de mes amis ne m'aient déjà presque violenté à ce sujet... mais vous comprenez vous-même ma position... je ne suis plus un homme politique, je suis un homme de lettres... comme tel je me suis fait une indépendance, des opinions, et je dirai même quelque gloire... que je ne voudrais pas compromettre à la tribune.

EDMOND, *avec étonnement.* Comment cela?

M. DE MONTLUCAR, *vivement.* Cela vous étonne, mais c'est ainsi; et loin de vous savoir gré de l'honneur que vous me faites, je serais tenté de vous en vouloir... car il m'est pénible de vous refuser... Et d'un autre côté, moi qui étais tranquille chez moi, qui ne m'attendais à rien... qui me croyais à l'abri de toutes les tentatives de ce genre... vous venez me mettre dans la position la plus délicate et la plus cruelle... (*D'une voix faible et comme prêt à céder.*) Car, en vérité... je ne peux pas être député...

EDMOND, *vivement.* Rassurez-vous et ne m'en veuillez pas... ce n'est pas là ce que je venais vous proposer...

M. DE MONTLUCAR. Hein... que dites-vous?

EDMOND. Je comprends très-bien vos motifs... et c'est pour un autre que je venais vous parler...

M. DE MONTLUCAR, *cherchant à se remettre et affectant un air de joie.* A la bonne heure... je respire... vous me rendez ma tranquillité... Et cet autre quel est-il?

EDMOND. C'est moi.

M. DE MONTLUCAR, *avec surprise.* Vous!.. (*Avec un air de supériorité.*) Certainement, mon cher, je vous accorderais mon suffrage avec grand plaisir, car c'est là, je pense, ce que vous venez me demander... mais on connaît mon opinion et la vôtre... nos principes ne sont pas les mêmes...

EDMOND. Ils vous auraient permis cependant de recevoir ma voix...

M. DE MONTLUCAR. Mais non de vous donner la mienne... Cela me ferait du tort dans mon parti et auprès de mes amis politiques... j'aurais l'air de changer de nuance, ce que je ne ferai jamais. Hier encore, vous avez plaidé pour mademoiselle de Miremont qui tient à la nouvelle noblesse, la noblesse de l'Empire, et vous avez gagné un procès contre une des plus anciennes familles de France! une grande dame du faubourg Saint-Germain...

EDMOND. Si la grande dame avait tort...

M. DE MONTLUCAR. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui...

EDMOND. Si j'ai pu dans cette cause montrer quelque talent...

M. DE MONTLUCAR. Je ne mets pas cela en doute; mais, je vous l'avoue, je viens de lire l'article du journal qui rend compte de votre plaidoyer... et franchement je vous conseille, comme votre ami... de ne pas vous mettre sur les rangs en ce moment... L'opinion ne vous serait pas favorable.

EDMOND, *cherchant à modérer sa colère.* Vous croyez!.... Mais la vôtre, à vous, Monsieur, votre opinion ne se règle pas sur celle du journal... vous en avez une à vous, qui vous appartient...

M. DE MONTLUCAR. Certainement...

EDMOND. Vous n'êtes pas obligé d'attendre qu'on vous apporte chaque matin votre conscience de la journée...

M. DE MONTLUCAR. Monsieur!..

EDMOND. Eh bien! vous avez eu recours à moi, vous êtes venu me trouver pour une importante affaire qui n'était ni sans périls ni sans difficultés, qui demandait des soins, des travaux... quelque mérite peut-être... J'ai réussi... réussi sous vos yeux... Et le jour où j'ai gagné votre procès... vous me serriez les mains... vous m'embrassiez! j'avais du talent alors!.. Eh bien! j'en appelle aujourd'hui, non à votre reconnaissance, vous m'avez donné de l'or, vous croyez m'avoir payé; mais j'en appelle à votre conscience, à votre honneur... ce jour-là m'auriez-vous donné votre voix? répondez, répondez!

M. DE MONTLUCAR. Eh bien!.. oui...

EDMOND. Et vous me la refusez aujourd'hui, parce que votre journal ne vous le permet pas!.. vous, Monsieur, qui savez que je l'ai méritée, qui me l'avouez... qui en convenez avec moi!..

M. DE MONTLUCAR, *avec embarras.* Certainement... je sais, mon cher ami... que vous n'êtes pas sans mérite, et je le dirai tout haut... je le crierai toujours... entre nous!.. mais il y a des situations qu'il faut comprendre; et si vous étiez à ma place, vous seriez aussi embarrassé que moi... Ce journal est de mes amis... il me veut du bien... je n'ai jamais rien fait pour cela... mais, à tort ou à raison, il m'a toujours bien traité... et je n'irais pas me mettre en opposition avec lui, protéger hautement les gens qu'il attaque... pour m'exposer moi-même à être attaqué... moi qui ne suis pour rien là dedans, moi qui par ma position suis libre et indépendant!

EDMOND. Indépendant!.. et vous tremblez devant un article de journal! Indépendant!.... et vous n'avez pas même le courage d'être de votre opinion!

M. DE MONTLUCAR, *fièrement.* Monsieur!.. j'ai du moins une règle de conduite que je vais vous dire et dont je ne m'écarterai pas... c'est de n'être d'aucune intrigue, d'aucune coterie, d'arriver par moi-même et non par les autres, de n'aller solliciter les suffrages de personne, et surtout de ne point vouloir contraindre les gens à me donner leur voix quand ils me la refusent.

EDMOND, *avec colère.* Monsieur!.. (*M. de Montlucar salue Edmond et rentre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

EDMOND, *seul.* Ah! j'ai mérité ce qui m'arrive, puisque j'ai pu m'adresser à lui, puisque je me suis abaissé jusqu'à

mendier sa protection!.. Si c'est à ce prix qu'on parvient aux honneurs, plutôt rester toute ma vie obscur et misérable! plutôt renoncer au bonheur et à toutes mes espérances!.... sortons.

—

SCÈNE VIII.

EDMOND, OSCAR RIGAUT.

OSCAR, *l'arrêtant*. Ce cher Edmond! où court-il donc ainsi?

EDMOND. Oscar Rigaut... mon ancien camarade!..

OSCAR. Eh! oui vraiment! collége Charlemagne! où j'étais toujours le dernier; et toi, deux années de suite le prix d'honneur! Ce que c'est que de nous cependant, et comme il ne faut pas juger d'après le collége; (*Lui serrant la main d'un air affligé.*) car j'ai appris, mon pauvre ami, ton échec d'hier, au Palais!

EDMOND. Comment! qu'en sais-tu? qui te l'a dit?

OSCAR. Mon journal..... qui rend toujours compte le lendemain, et très-exactement; après cela, que veux-tu? on tombe un jour, on se relève un autre. Tu prendras ta revanche. Mais que fais-tu? que deviens-tu? je ne t'ai pas rencontré depuis Charlemagne.

EDMOND. On se perd de vue; et puis tu es reparti pour ta province.

OSCAR. J'espérais du moins, à mon arrivée à Paris, t'apercevoir chez ma jolie cousine, madame de Miremont, où tu allais, dit-on; mais on ne t'y voit plus.

EDMOND. Je n'ai pas le temps... je travaille beaucoup.

OSCAR, *riant*. Il travaille!.. est-il bon enfant!.. et qui t'amène chez Montlucar?.. encore un savant, celui-là... est-ce pour travailler?..

EDMOND, *prêt à sortir*. Non, pour une affaire particulière qui ne peut réussir; et je n'ai plus, je crois, qu'à m'aller jeter à l'eau.

OSCAR, *se retournant*. Y penses-tu?.. me voilà... je suis riche!.. Mon père, qui est toujours marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, ne me laisse manquer de rien... et si c'est de l'argent qu'il te faut, je t'en prêterai, tu me feras ton billet... Que diable, entre amis!..

EDMOND, *lui serrant la main*. Je te remercie; ce n'est pas là ce qui me chagrine!

OSCAR. Et quoi donc?..

EDMOND. C'est que je ne peux réussir à rien.

OSCAR. C'est étonnant; moi je réussis à tout... Je ne comprends point qu'on ne réussisse pas...

EDMOND. Cela prouve un grand bonheur ou un grand talent.

OSCAR. Mais non... c'est tout naturel, cela va tout seul; je ne me donne pas de peine... Je ne sais pas comment cela se fait, tout me vient, tout m'arrive!..

EDMOND. En vérité!

OSCAR. Je ne te parle pas du barreau, où j'étais déjà lancé, mais que décidément j'abandonne, parce que j'ai d'autres occupations qui me conviennent davantage.

EDMOND. Et lesquelles?

OSCAR. Tu ne sais donc pas?.. J'ai fait un livre de poésies.

EDMOND. Toi!..

OSCAR. Comme tout le monde!.. Cela m'est venu un matin en déjeunant... *Le Catafalque*, ou *Poésies funèbres d'Oscar Rigaut*.

EDMOND. Toi?.. un gros garçon réjoui?..

OSCAR. Oui; je me suis mis dans le funéraire... il n'y avait que cette partie-là : tout le reste était pris par nos amis; des beaux... des gants jaunes de la littérature, génies créateurs ayant tout inventé; et ça aurait fait double emploi si nous avions tous créé le même genre. Aussi je leur ai laissé *le vaporeux, le moyen âge, le pittoresque*; j'ai inventé le funèbre, le cadavéreux, et j'y fais fureur... mon ouvrage est partout, et tiens, tiens... (*Regardant sur la table.*) tu vois ici même six exemplaires...

EDMOND. Je n'en reviens pas!

OSCAR. Tu ne lis donc pas les journaux?.. « Le jeune « Oscar Rigaut, que son imagination délirante vient de pla- « cer à la tête de la jeune phalange... » Tu n'as pas lu cela partout?

EDMOND. Si, vraiment, mais je ne croyais pas qu'il fût question de toi.

OSCAR. C'était de moi-même!.. moi, avec tous mes titres. (*Lui montrant le livre.*) Membre de deux sociétés littéraires, officier de la garde nationale et maître des requêtes; j'aurai le mois prochain la croix d'honneur; c'est mon tour, c'est arrangé.

EDMOND. Avec qui?

OSCAR. Avec les nôtres... ceux qui comme moi sont à la tête de la jeune phalange; car ils sont aussi à la tête, nous y sommes tous; nous sommes une douzaine d'amis intimes qui nous soutenons, qui nous admirons; une société par admiration mutuelle... l'un met sa fortune, l'autre son génie, l'autre ne met rien; tout ça se compense, et tout le monde arrive l'un portant l'autre.

EDMOND. C'est inconcevable!

OSCAR. C'est comme ça. Tu le vois, et si tu le veux, tu n'as qu'un mot à dire... je te protégerai, je te pousserai... Un de plus, qu'est-ce que ça fait?..

EDMOND. Je te remercie, mon ami, je te remercie bien; mais malheureusement ce que je désire n'est pas en ton pouvoir.

OSCAR. Qu'est-ce donc?

EDMOND, *soupirant*. Je veux être député!

OSCAR. Pourquoi pas?.. nous en faisons beaucoup.

EDMOND. Est-il possible?

OSCAR. De véritables députés, des députés qui votent; je ne dis pas qu'ils parlent, mais qu'importe!.. Il y en a tant d'autres qui ne font que ça... Sois tranquille; nous te ferons nommer. Présenté par moi à nos amis, ils deviendront les tiens... à charge de revanche. Dès qu'on est admis, on a du talent, de l'esprit, du génie; il le faut, c'est dans le règlement... tu les verras à l'œuvre!

EDMOND. Mais où, et quand?

OSCAR. Ce matin même. J'ai chez moi un déjeuner de garçons : voici mon adresse... Viendras-tu?

EDMOND, *regardant la carte, et hésitant*. Qu'est-ce que je risque?.. Autant cela que de se jeter à l'eau.

OSCAR. Eh bien! viendras-tu?

EDMOND. Ma foi, oui, j'irai!

OSCAR, *lui donnant la main*. A tantôt!

EDMOND. A tantôt. (*Edmond sort par le fond, Oscar entre dans l'appartement à gauche.*)

FIN DU PREMIER ACTE.



ZOÉ. Et le salon ne tient que cent cinquante places. — Acte 1er, scène 1re.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement de garçon très-élégant; porte au fond, deux latérales; sur le premier plan, à droite, une croisée, et une table avec ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BERNARDET, OSCAR.

OSCAR, *à la cantonade*. Le déjeuner à deux heures!

BERNARDET. Le champagne à la glace, ainsi que le homard, pour qu'il se maintienne bien frais!.. Je tiens à ce que celui-là soit bon... j'en réponds!

OSCAR. Et vous vous y connaissez, docteur!

BERNARDET. Je l'ai choisi moi-même chez madame Chevet, avec qui nous autres médecins nous sommes tous liés par goût et par reconnaissance... C'est un établissement si utile que le sien!.. toutes les bonnes maladies sortent de là.

OSCAR. Et vous avez eu la complaisance, monsieur Bernardet, de commander vous-même le déjeuner...

BERNARDET. C'est un service que je rends souvent à des amis... Tous les bons morceaux sont chaque matin accaparés par moi... et à tous ceux qui arrivent après on répond : « C'est retenu par le docteur Bernardet, c'est réservé pour le docteur Bernardet! » et toujours le docteur Bernardet... c'est comme si je donnais mon nom et ma carte à ces étrangers qui se disent entre eux : « Diable! c'est donc un illustre! c'est donc un homme bien riche... » Et à Paris, voyez-vous, règle générale, il n'y a que les gens riches qui fassent fortune.

OSCAR. C'est pour cela que j'ai bon espoir.

BERNARDET. Je crois bien! vous avez déjà un joli patrimoine... c'est là un mérite qu'on ne peut pas vous contester.

OSCAR. Et que je partage volontiers avec mes amis! les chevaux, les loges au spectacle, les dîners au Rocher de Cancale... c'est toujours moi qui paye, c'est mon bonheur!

BERNARDET. Chacun son genre!.. vous avez pris celui-là, mon gaillard, et ce n'est pas maladroit... ça vous donne une prééminence, une supériorité qui fait qu'on s'habitue peu à peu à vous regarder comme le point central, la clé de voûte

et presque le président. Aujourd'hui, par exemple, on a à délibérer sur une importante affaire... c'est chez vous qu'on vient déjeuner... vous irez loin!

OSCAR. Vous croyez!

BERNARDET. Vous le savez bien, et nous aussi... Avec une tête comme celle-là... je me connais un peu en phrénologie... et vous avez la bosse de la sagacité... D'abord vous êtes docile... et sans vous amuser à raisonner ou à comprendre, vous allez droit au but. C'est ce qu'il faut.

OSCAR, *riant*. Que voulez-vous? je crois à la médecine et à vous, docteur.

BERNARDET. Quand je vous le disais! la bosse de la sagacité! Qui aurons-nous à notre déjeuner?

OSCAR. Beaucoup de nos amis nous manqueront, nos camarades fashionables!

BERNARDET. Où sont-ils?

OSCAR. Comme toujours, aux Italiens. Il y a ce matin répétition générale de l'opéra de Timballini.

BERNARDET. C'est juste! un talent exotique qu'il faut faire mousser! il nous rendra cela à l'étranger!

OSCAR. Mais nous aurons Dutillet, notre grand éditeur! Desrouseaux, notre grand peintre!.. Saint-Estève, notre grand romancier!.. Montlucar, notre grand... je ne sais comment dire...

BERNARDET. Économiste!.. notre grand économiste!

OSCAR. Un écrivain bien profond, à ce que vous dites tous! mais c'est drôle... j'entends le latin, et lui je n'ai jamais pu l'entendre!

BERNARDET. Personne non plus!.. et c'est ce qui assure à jamais sa réputation. Quand quelqu'un de nous s'écrie intrépidement dans un salon : « Quel génie dans son livre!.. » tout le monde se dit : « Pauvre homme! il l'a donc lu!.. » et par commisération on le croit sur parole... qui diable irait vérifier?.. Qui aurons-nous encore?..

OSCAR. J'ai aussi invité mon cousin le pair de France, M. de Miremont, ainsi que sa femme, ma jolie cousine!

BERNARDET. Tant mieux! j'ai à lui parler... M. de Miremont a-t-il accepté?

OSCAR. Avec grand plaisir.

BERNARDET. Bon! il viendra.

OSCAR. Quoique ça eût l'air de ne pas convenir à sa femme, qui voulait aller ce matin à une solennité musicale du Conservatoire...

BERNARDET, *secouant la tête*. Alors il ne viendra pas.

OSCAR. Il me l'a promis, et si ça contrarie Césarine, tant pis! je n'irai pas me gêner avec elle qui est ma cousine... car c'est ma cousine, après tout... mon père, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne, était frère de son père... avec cette différence que nous étions riches et qu'elle ne l'était pas, à telles enseignes qu'elle a été obligée d'entrer comme sous-maîtresse dans un pensionnat... je m'en souviens bien.

BERNARDET, *l'interrompant*. Il vaudrait mieux l'oublier.

OSCAR. Je lui en parlais encore l'autre jour.

BERNARDET, *froidement*. Écoutez-moi, mon cher; car vous, qui avez de la sagacité, vous me comprendrez tout de suite... lorsque pour vous ou pour vos amis vous voudrez obtenir quelque chose de M. de Miremont le pair de France, demandez-le d'abord à sa femme...

OSCAR, *avec étonnement*. Ah! bah!.. c'est le plus long!

BERNARDET, *froidement*. C'est le plus court. M. de Miremont est un homme de mérite, mais d'un mérite silencieux, qui dans la carrière des places et de l'ambition avance peu, mais ne recule jamais... nommé en 1804 membre du Sénat conservateur, il n'a jamais pensé depuis ce moment qu'à conserver ses places, et il y a réussi... il en a huit!..

OSCAR. Huit places!..

BERNARDET. Huit!.. et se trouve encore au Luxembourg, pair de France, maintenant comme sous la Restauration. Ennemi des secousses et de tout ce qui pourrait entraîner un déplacement quelconque, il est partisan de ceux qui se maintiennent, fanatique de tout ce qui existe, mais sans se montrer et sans se compromettre... car vivant obscur dans son illustration, il craint de faire parler de lui, et se met au lit deux mois d'avance quand il doit y avoir quelque crise ou quelque procès politique... je le sais... c'est moi qui le traite; et nous n'entrons en convalescence qu'après le prononcé du jugement... Du reste, excellent homme, qui dans son intérieur se croit de l'autorité et s'est toujours laissé mener par quelqu'un... Dans ce moment, c'est par sa femme, qui, elle, ne se laisse mener par personne. Je vous le dis, faites-en votre profit... Et comme le caractère se peint aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, je vous préviens d'avance que si ce déjeuner contrarie Césarine, son mari n'y viendra pas.

OSCAR. Ce n'est pas possible... il m'a donné sa promesse formelle hier soir...

BERNARDET. C'est égal!

OSCAR, *regardant du côté de la croisée*. Tenez... tenez, entendez-vous une voiture qui entre dans la cour... c'est la sienne... il arrive le premier! Me croirez-vous, maintenant?

BERNARDET. Ma foi non!

OSCAR, *prêt à sortir*. Je cours le recevoir au pied de l'escalier. (*Revenant.*) Ah! mon Dieu... j'oubliais!.. un nouvel ami que je voulais vous recommander.

BERNARDET. Qu'est-ce que c'est?

OSCAR. Un avocat!

BERNARDET. A la bonne heure! ça peut être utile, ça parle, ça fait du bruit... Est-il bon?

OSCAR. Il est très-instruit.

BERNARDET, *avec impatience*. Est-il bon?

OSCAR. Il a beaucoup de talent.

BERNARDET. Ce n'est pas là ce que je vous demande... est-il bon camarade? peut-il pousser les autres, les faire valoir, les élever, leur faire la courte-échelle?

OSCAR. Certainement! il se jetterait au feu pour ses amis.

BERNARDET. C'est ce qu'il nous faut!.. Nous le pousserons!.. nous le pousserons... en avant! d'abord!.. et quand nous le connaîtrons mieux...

OSCAR. Il déjeune avec nous.

BERNARDET. Ça suffit! en un instant je l'aurai jugé.

OSCAR, *se retournant*. Eh! c'est ma chère cousine!

—

SCÈNE II.

M. DE MIREMONT, CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, *allant au-devant de M. de Miremont, à qui Césarine donne le bras*. Que c'est aimable à vous, monsieur le comte, de venir ainsi à un déjeuner de garçons!

BERNARDET. Et de si bonne heure encore! ça ne m'étonne pas. L'exactitude est la politesse des... supériorités en tout genre... A ce titre, vous deviez arriver le premier.

M. DE MIREMONT, *à Oscar*. Oui, mon cher ami, j'ai voulu venir de bonne heure pour vous prévenir qu'à mon grand regret je ne pouvais pas déjeuner avec vous!

OSCAR. O ciel!

M. DE MIREMONT. Et vous faire moi-même mes excuses.

BERNARDET, *bas, à Oscar*. Que vous disais-je?..

M. DE MIREMONT. Nous avons ce matin, au Luxembourg, à la chambre des pairs, une séance où je suis indispensable.

OSCAR. Comment!.. vous ne pourriez pas y manquer?..

M. DE MIREMONT. C'est précisément ce que tout à l'heure me disait ma femme.

OSCAR, *naïvement*. En vérité?..

M. DE MIREMONT, *d'un air grave*. Parce que les femmes ne se doutent pas de l'importance des choses; elles voient une partie de plaisir qui les séduit, et voilà tout... mais nous autres!.. c'est différent!

BERNARDET. Je présume que monsieur le comte a souvent à combattre... et contre un redoutable adversaire?..

M. DE MIREMONT. Mais non, Césarine est vraiment fort raisonnable... Je lui cède volontiers, et même avec empressement, dans toutes les petites occasions qui peuvent lui être agréables; mais dès qu'il s'agit d'affaires graves, d'affaires d'État... elle sait bien qu'il est inutile de me prier... et elle ne l'essaie même pas.

CÉSARINE. Aussi ce matin, Monsieur, vous me rendrez la justice de dire que je n'ai pas insisté.

M. DE MIREMONT. C'est vrai.

CÉSARINE. Et cependant, si vous l'aviez bien voulu, vous auriez pu ne pas causer ce désappointement à ce pauvre Oscar, et donner congé à la chambre haute, qui devrait bien s'habituer à marcher sans vous... car, enfin, si vous étiez malade...

M. DE MIREMONT, *d'un air sévère*. Ma femme!..

CÉSARINE. Allons, ne vous fâchez pas, je me tais... je n'ai pas envie de me faire une querelle, et puisque vous le voulez absolument, que rien ne vous arrête... allez au Luxembourg; j'irai pendant ce temps-là à la séance du Conservatoire... si toutefois vous ne vous y opposez pas encore...

M. DE MIREMONT, *s'inclinant et lui prenant la main*. Ma chère amie...

CÉSARINE. J'ai dans la loge du ministre une place que sa femme m'a offerte, et qu'heureusement je n'avais pas refusée.

M. DE MIREMONT. A la bonne heure.

BERNARDET, *à part*. C'est là qu'elle voulait aller!

CÉSARINE, *gaiement, à Oscar*. Ce sera du moins un dédommagement qui ne me consolera pas de ce que je perds, mais qui m'empêchera d'y penser... (*A M. de Miremont.*) Partez vite; la voiture vous conduira d'abord au Luxembourg et viendra me rejoindre ici... où j'ai à parler à monsieur Bernardet.

BERNARDET. Trop heureux d'être à vos ordres!

CÉSARINE. Oscar, donnez donc le bras à votre cousin... jusqu'à la voiture...

M. DE MIREMONT. Comme vous voudrez, mais c'est inutile.

BERNARDET. Je le crois bien, monsieur le comte n'a pas besoin de bras; il a pour son âge une vivacité et une verdeur... Il est plus jeune que nous.

OSCAR, *d'un air malin*. Je m'en rapporte à ma cousine!

CÉSARINE. Vous êtes bête, Oscar.

OSCAR, *riant*. N'est-ce pas, je suis drôle!.. (*A part.*) Elle est un peu bégueule, ma cousine, mais elle est bien aimable... (*Offrant son bras à M. de Miremont.*) Je vous conduis jusqu'en bas... (*A Bernardet.*) Je donne les derniers ordres pour le déjeuner... (*A Césarine.*) et je reviens.

M. DE MIREMONT. Adieu, ma femme!.. ne sois pas fâchée contre moi, et surtout ne t'impatiente pas. Dans un quart d'heure je te renvoie la voiture. (*Il sort avec Oscar.*)

—

SCÈNE III.

BERNARDET, CÉSARINE, *allant s'asseoir sur un fauteuil, à droite.*

BERNARDET, *debout, près d'elle*. Vous aviez grande envie d'aller à ce concert?

CÉSARINE. Vous croyez?

BERNARDET. Quelque peu flatteur que ce soit pour nous... j'en suis persuadé...

CÉSARINE. A la bonne heure, au moins! il y a du plaisir avec les gens qui vous comprennent... Eh bien! oui, docteur... nous étions hier au soir chez le ministre; il est plus en faveur que jamais, aussi il y avait un monde à sa réception... impossible de l'avoir à soi un instant. A peine a-t-il eu le temps de me dire: « Allez-vous demain au concert? ma loge est à vos ordres. » Puis il a ajouté à demi-voix: « N'y manquez pas, j'ai à vous parler. »

BERNARDET. Et sur quoi?

CÉSARINE. Je l'ignore... probablement sur la loi que l'on doit voter demain.

BERNARDET. On dit qu'elle ne passera pas.

CÉSARINE. Il lui manque quatre voix... Il faut que nous les lui trouvions.

BERNARDET. Comment cela?

CÉSARINE. Nous verrons!.. Attendons d'abord que je lui aie parlé.

BERNARDET. Vous aurez le temps, le concert sera long... Il y aura bien du malheur si entre deux morceaux vous ne lui dites pas un mot pour moi.

CÉSARINE. Cette place à l'École de médecine?..

BERNARDET. Tout le monde m'y désigne, vous le savez! et il est dans l'intérêt du pouvoir d'avoir là un professeur qui lui soit dévoué... qui prenne de l'influence sur cette jeunesse turbulente... c'est excellent les jours d'émeute... avec quelques phrases... « Jeunes gens, jeunes étudiants, mes jeunes « amis... » on se rend populaire... ils cassent les vitres aux cours de vos collègues et vous portent en triomphe, ce qui vous lance... et vous fait arriver de plain pied... à tout ce qu'il y a de plus élevé... *Sic itur ad astra*... Pardon de vous parler latin... la force de l'habitude.

CÉSARINE, *souriant*. Je comprends très-bien, docteur; je connais votre génie et votre activité pour vos intérêts...

BERNARDET. Et ceux de mes amis... Je vous dois une belle clientèle, c'est vrai... vous m'avez mis en vogue par votre migraine et vos spasmes nerveux... ils ont fait ma fortune, j'en conviens, je ne suis pas ingrat. Mais vous conviendrez qu'à mon tour, gazette ambulante et bulletin à domicile, je ne parle dans mes ordonnances ou mes consultations que de vous, de vos soirées, de vos succès... et s'il est quelqu'un de ces secrets qu'on n'imprime pas, mais qu'on a besoin de faire connaître mystérieusement à tout Paris... ne suis-je pas là?.. en vingt-quatre heures le coup est porté, l'effet est produit et mes chevaux sont rendus... Voilà du dévouement...

CÉSARINE, *se levant et lui tendant la main*. Je le sais, docteur, et vous pouvez compter sur moi.

BERNARDET. Vous parlerez au ministre?

CÉSARINE. Ce matin même.

BERNARDET. C'est comme si j'étais nommé; un mot encore!.. mais celui-là dans votre intérêt... M. de Miremont, votre mari, est-il jaloux?

CÉSARINE. Cette question!..

BERNARDET. C'en est une comme une autre... Est-il jaloux?

CÉSARINE. Quelquefois... si je voulais... il aurait des idées de jalousie... dont je tire de temps en temps parti... mais seulement quand il y a absolue nécessité... Maintenant pourquoi cette demande?..

BERNARDET. On prétend que le ministre est charmant pour vous.

CÉSARINE. Mon mari est actionnaire d'un journal en crédit.

BERNARDET. J'entends bien!.. mais on assure que d'autres idées qui ne sont rien moins que politiques l'empêchent de vous rien refuser... dans l'espoir sans doute que votre cœur...

Un jour sera tenté
D'égaler Orosmane en générosité.

CÉSARINE. Qui a dit cela?

BERNARDET. C'est un bruit encore sans consistance... Faut-il le laisser errer au hasard ou le démentir sur-le-champ? je vais prendre vos ordres pour les transmettre à mes amis; commandez! que dirai-je?

CÉSARINE, *froidement*. Vous pouvez dire, docteur, que l'on perdra son temps.

BERNARDET. Je le savais d'avance! Je sais qu'entourée d'adorateurs, mais insensible à leurs hommages, vous n'aimez personne et n'avez jamais aimé!

CÉSARINE. Qu'en savez-vous?

BERNARDET. La Faculté s'y connaît!

CÉSARINE. La Faculté pourrait bien se tromper!.. (*Lentement.*) Il y a peut-être telle personne au monde pour qui j'aurais sacrifié autrefois la plus brillante position... (*Vivement.*) J'étais folle alors... je ne le serai plus! l'expérience arrive...

BERNARDET, *souriant*. Je devine! un premier amour!

CÉSARINE. C'est possible.

BERNARDET. Un beau jeune homme qui vous adorait...

CÉSARINE. Au contraire!.. et c'est là le plus piquant... je crois qu'il ne m'aimait pas... (*Vivement.*) Les inclinations sont libres; je l'ai oublié, je n'y pense plus... mais je lui en voudrai toute ma vie... et c'est là peut-être ce qui m'a donné ce besoin de distraction et d'activité, maintenant mon bonheur et ma seule passion; j'aime à me voir à la fois trois ou quatre affaires sérieuses ou futiles qui m'occupent et m'inquiètent. Ce sont des tourments si vous voulez, mais ce sont des émotions!.. c'est de l'espérance ou de la crainte; c'est vivre du moins!.. Voilà pourquoi vous me voyez souvent, si étourdie ou si audacieuse, brusquer la fortune que je pouvais attendre, changer d'idée au moment du succès, me lancer dans des périls que je connais... que je prévois... mais qui font battre le cœur... et rendent plus douce encore la joie du triomphe!

BERNARDET. Vous avez manqué votre vocation; vous étiez faite pour gouverner un empire!

CÉSARINE, *souriant*. On ne peut plus maintenant... ils se gouvernent tout seuls, et il ne nous reste plus à nous autres femmes que la diplomatie du ménage, la politique du salon... et les intrigues secondaires... C'est toujours cela... il faut se faire une raison et se contenter de ce qu'on a... faute de mieux!.. (*Gaiement.*) De quoi s'agit-il aujourd'hui?.. et pourquoi ce déjeuner?..

BERNARDET. Tous nos jeunes amis, qui vous sont dévoués et qui ne jurent que par vous, viennent ce matin (excepté votre cousin Oscar, qui ne sait pas encore de quoi il est question), viennent ce matin délibérer avec du champagne sur une affaire assez importante... Nous avons parmi nous de grands talents, de grands génies; nous n'avons pas de députés... et un député qui serait des nôtres... qui serait à nous... ça ferait bien.

CÉSARINE. Certainement!.. ou du moins si ça ne fait pas de bien... ça ne peut...

BERNARDET. N'est-ce pas?.. c'est ce que je dis... Or, la députation de Saint-Denis est vacante, et avant de travailler les électeurs... il faudrait savoir au juste quel est celui d'entre nous que nous porterons, que nous pousserons d'un commun accord.

CÉSARINE. C'est une élection préparatoire... et avez-vous quelques idées?..

BERNARDET. J'attends les vôtres!

CÉSARINE, *après un instant de silence*. Vous, par exemple!

BERNARDET, *après avoir réfléchi*. Non!.. j'aime mieux ce que je vous disais tout à l'heure... (*Lentement.*) Je ne me ferais député..... comme tout le monde..... que pour.....

CÉSARINE, *de même*. Pour avoir la place!..

BERNARDET, *de même*. Et si je l'ai tout de suite...

CÉSARINE. La députation est inutile.

BERNARDET. C'est toujours ça de sauvé!.. On perd aux affaires du pays un temps qu'on peut employer pour les siennes... Ah! je ne dis pas un jour... si d'autres idées... que vous ne pouvez deviner...

CÉSARINE, *souriant en le regardant*. Peut-être!.. en fait d'idées d'ambition ou de fortune, on devine toujours aisément... en allant au plus haut... c'est là que vous visez... et dans notre famille encore...

BERNARDET, *un peu troublé*. Moi... Madame!..

CÉSARINE. Si je me trompe, tant mieux... Revenons à la députation... qui prendrons-nous?

BERNARDET. Il y a quelqu'un qui en a bien envie... M. de Montlucar; mais, vu ses opinions... il demande avec instance... à être nommé malgré lui... C'est possible!

CÉSARINE. Oui, mais pas encore. Il se met en même temps sur les rangs pour l'Académie des Sciences morales et politiques : il faut que tout le monde arrive.

BERNARDET. C'est juste.

CÉSARINE. J'ai quelqu'un pour qui je voudrais vous voir, vous, mon cher Bernardet, ainsi que vos amis, employer toute votre influence; bien entendu qu'en même temps je vous seconderais du côté de mon mari et du ministère.

BERNARDET. Eh! qui donc?

CÉSARINE. Mon cousin Oscar Rigaut.

BERNARDET. En vérité, vous avez déjà fait beaucoup pour lui, et après tout, ce ne sera jamais qu'un... un bien bon enfant, pas autre chose.

CÉSARINE. Je le connais mieux que vous, mais c'est mon parent, et je dois pousser ma famille... non pour elle, mais pour moi. Je ne veux pas qu'on dise : C'est la cousine d'un marchand de bois, mais c'est la cousine d'un député, d'un conseiller, que sais-je? c'est moi que j'élève et que j'honore en lui.

BERNARDET. Soit!.. mais il est bien heureux, car il n'est pas fort.

CÉSARINE. Tant mieux!.. ce sera un homme à nous; ce seront trois ou quatre emplois dont il aura le titre et que nous exercerons à sa place. C'est comme son père, qui ne peut pas rester à Villeneuve-sur-Yonne, où il est... c'est un imbécile, mais c'est mon oncle, et il faut absolument pour moi que nous le mettions quelque part.

BERNARDET. Que sait-il faire?

CÉSARINE. Il ne sait rien.

BERNARDET. Mettez-le dans l'instruction publique, une inspection, une sinécure.

CÉSARINE. Son fils est déjà maître des requêtes, et son unique occupation est de ne rien faire.

BERNARDET. Il aidera son fils.

CÉSARINE. J'y penserai; mais pour Oscar, c'est convenu, n'est-il pas vrai? Je compte sur vous et sur nos amis.

BERNARDET. Je les pousserai dans cette direction.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. La voiture de Madame.

CÉSARINE. Ah! mon Dieu! le concert sera commencé et je n'entendrai pas la symphonie en *ré* mineur. Adieu, docteur, vous avez ma parole.

BERNARDET. Vous avez la mienne; et pour la réponse?

CÉSARINE. Chez moi, tantôt.

BERNARDET. Et à vous, toujours! attachement éternel. (*Il la reconduit jusqu'à la porte et la salue.*)

—

SCÈNE IV.

BERNARDET, *seul, s'inclinant encore, redescendant.* Oui, morbleu! attachons-nous toujours au char de la fortune, surtout quand il monte!.. quand il descend, c'est autre chose! Mais, grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et puisqu'elle le veut absolument, poussons M. Oscar, faisons-en un honorable... Une fois dans la foule et mêlé avec les autres, qui diable y fera attention? et pour moi ça se retrouvera plus tard, quoique la belle Césarine, qui m'a deviné, car elle devine tout, se trouve fort humiliée de mes projets d'ambition. Il paraît qu'elle ne veut de beaux mariages que pour elle seule, et qu'en fait d'alliances elle s'est réservée le monopole exclusif des pairs de France... Patience! elle y viendra! et à la première occasion importante où elle aura besoin de moi, nous en reparlerons. (*Apercevant Oscar.*) Eh bien! notre cher amphitryon...

—

SCÈNE V.

BERNARDET, OSCAR, EDMOND.

BERNARDET. Tout est-il ordonné et prévu?.. nous annoncera-t-on bientôt le déjeuner?

OSCAR. Je vous annonce d'abord un convive. (*Bas, à Edmond, lui montrant Bernardet.*) C'est un des nôtres... (*A Bernardet, lui présentant Edmond.*) C'est un ami, un intime que je vous présente... le camarade de collége dont je vous ai parlé ce matin.

BERNARDET, *avec emphase.* Le jeune et brillant avocat dont nous avons causé si longtemps!

OSCAR. Lui-même.

EDMOND, *passant près de Bernardet.* C'est bien de l'honneur pour moi, et je ne m'attendais pas...

BERNARDET. Avec un mérite comme le vôtre, Monsieur, on doit s'attendre à tout.

EDMOND. Mon ami Oscar a donc daigné vous parler de moi?

BERNARDET. Il n'en avait pas besoin. Une réputation aussi européenne que la vôtre... un nom aussi connu!.. (*Bas, à Oscar.*) Dites-moi donc son nom... (*Se retournant, et voyant Oscar, qu'il croyait à côté de lui, occupé à donner des ordres à un domestique.*) C'est égal... il y a des phrases toutes faites à l'usage du barreau!.. (*A Edmond.*) Vous avez réconcilié, Monsieur, le barreau moderne avec l'éloquence.

EDMOND. Monsieur...

BERNARDET. Et cette urbanité de diction, ce fashionable de bonne plaisanterie, qui n'ôte rien à la force des raisonnements et à la chaleur du style... et puis vous dites bien, ce qui est rare; un très-bel organe... de la noblesse dans le geste.

EDMOND. Vous m'avez entendu?..

BERNARDET. C'est avec un véritable intérêt que j'ai suivi toutes vos causes...

OSCAR. En vérité? (*A Edmond.*) Tu vois qu'il te connaît, et il ne me l'avait pas dit!

BERNARDET, *à part, haussant les épaules.* Quel parfait honnête homme!

EDMOND. Quoi! vous étiez à mon dernier plaidoyer?

BERNARDET. Je n'y étais pas à mon aise... car il y avait foule; et j'ai sans doute beaucoup perdu; mais c'est égal; je me suis dit: Voilà un homme dont je voudrais faire mon ami; car je suis l'ami de tous les talents; et, grâce à notre camarade Oscar, mon vœu se trouve réalisé.

EDMOND. Est-il possible!

OSCAR. Tu vois bien!.. qu'est-ce que je te disais?.. te voilà admis. Et comme il est bon enfant! quelle amabilité! quelle franchise!

EDMOND. C'est vrai.

OSCAR. Eh bien! mon ami, ils sont tous comme cela.

—

SCÈNE VI.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, OSCAR, DUTILLET, BERNARDET, EDMOND.

OSCAR. Arrivez, chers, arrivez donc!.. Vous êtes bien en retard. Le déjeuner en souffrira!

DUTILLET. J'espère bien que non!

OSCAR. Je vais dire que l'on serve. Ici nous serons mieux! c'est plus retiré : cela convient au banquet des sages.

DUTILLET. C'est ce cher docteur!.. (*Bas, à Oscar.*) Et quel est ce jeune homme qui est avec lui?

OSCAR. Un nouvel ami. Bernardet, qui le connaît intimement, vous le présentera. Je vais faire ouvrir les huîtres... Docteur, faites les honneurs... Messieurs, faites comme chez vous; je reviens. (*Il sort en courant par la porte à gauche.*)

BERNARDET, *à part et remontant le théâtre.* Eh bien! cet imbécile-là nous laisse!

DUTILLET, *à Edmond.* Un ami du docteur doit être le nôtre.

DESROUSEAUX. Car nous ne faisons qu'un...

SAINT-ESTÈVE. Nous sommes tous solidaires.

EDMOND. J'ai bien peu de titres, Messieurs, à un accueil aussi flatteur.

BERNARDET, *passant au milieu.* Ne le croyez pas!.. Pure modestie. Ici, mon cher, nous l'avons supprimée. Règle première : chacun se rend justice; on sait ce qu'on vaut; et vous-même, mon jeune Cicéron, vous le savez aussi. (*Aux autres.*) Oui, Messieurs, avocat distingué,

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

DESROUSEAUX. Monsieur est avocat?..

DUTILLET. Depuis qu'Oscar s'est fait poëte, nous n'en avions pas dans nos rangs.

BERNARDET. Aussi je savais bien ce que je faisais en vous le présentant. (*A part.*) Et Oscar qui ne revient pas! (*Passant près d'Edmond, le prenant par la main, et lui montrant Dutillet.*) Monsieur Dutillet le libraire, qui mène tous nos amis à l'immortalité, en y marchant le premier.

DUTILLET. Mon cher Bernardet!..

BERNARDET. C'est tout naturel : celui qui conduit le char arrive avant les autres... Inventeur des papiers satinés, des marges de huit pouces et des affiches de quinze pieds carrés, il en médite une de trente en ce moment. (*Passant près de Desrouseaux.*) Notre Desrouseaux, notre grand peintre, qui a inventé le paysage romantique; génie créateur, il ne s'est pas abaissé comme les autres à imiter la nature; il en a inventé une qui n'existait pas, et que vous ne trouverez nulle part. (*A part.*) Et Oscar qui n'arrive pas à mon aide! (*Passant près de Saint-Estève.*) Notre grand poëte!.. Notre grand romancier! qui s'est placé dans la littérature comme l'obélisque avec sa masse écrasante, ses hiéroglyphes... (*Se retournant et apercevant Oscar qui fait apporter la table.*) Eh! venez donc, mon cher Oscar! venez m'aider à passer en revue toutes nos illustrations.

OSCAR. Y pensez-vous? nous ne déjeunerions pas d'aujourd'hui. (*Riant.*) Hi! hi! hi!

BERNARDET. Ce diable d'Oscar met de l'esprit partout.

OSCAR. Et pourtant je suis encore à jeun. (*Remontant le théâtre et parlant aux domestiques.*) La table ici... Apportez le champagne glacé, et montez les huîtres, si toutefois on a achevé de les ouvrir. (*Descendant le théâtre et s'adressant à Desrouseaux qui donne la main à Edmond.*) Eh bien!.. qu'est-ce? qu'y a-t-il?.. Je vois que la connaissance est faite.

BERNARDET. Vous l'avez dit. Ces messieurs le connaissent maintenant aussi bien que moi. (*Oscar remonte un instant le théâtre avec Edmond.*)

DUTILLET, *bas, à Desrouseaux*. Sais-tu son nom?

DESROUSEAUX. Et toi?

DUTILLET. Pas davantage!.. Mais il paraît que c'est un fameux, et qu'il est connu : tout le monde le connaît.

DESROUSEAUX. Alors il peut nous être utile.

DUTILLET. Il plaidera *gratis* mes procès, moi qui en ai tous les jours avec les auteurs.

DESROUSEAUX, *à Edmond, qui redescend*. J'espère que Monsieur me permettra de faire sa lithographie; elle est attendue depuis longtemps avec impatience.

EDMOND. Y pensez-vous?

OSCAR, *redescendant*. Tu ne peux pas t'en dispenser. Nous sommes tous lithographiés... en chemise et sans cravate; c'est de rigueur... le déshabillé de l'enthousiasme... ça n'est pas cher, et ça fait bien; c'est un moyen de se montrer partout.

SAINT-ESTÈVE. Notre nouvel ami me permettra de parler de lui dans mon premier roman... J'ai sur la profession d'avocat une tirade chaleureuse qui semble avoir été faite pour lui et où tout le monde le reconnaîtra...

EDMOND. C'est trop de bontés.

SAINT-ESTÈVE. Vous me rendrez cela dans votre premier plaidoyer.

DUTILLET. Que j'imprimerai à deux mille exemplaires.. Donnez-moi seulement vos improvisations la veille... et vous aurez des épreuves au sortir de l'audience... (*Dutillet, qui est à l'extrême droite, passe le premier à gauche.*)

SAINT-ESTÈVE. Des annonces dans tous les journaux.

BERNARDET, *redescendant le théâtre*. Des éloges dans tous les salons...

OSCAR. Tu l'entends, mon ami, ce sont des succès certains... comme je te disais, des succès par assurance mutuelle.

EDMOND. C'est bien singulier!

BERNARDET. En quoi donc?.. nous sommes dans un siècle d'actionnaires; tout se fait par entreprises et associations... pourquoi n'en serait-il pas de même des réputations?

DUTILLET. Il a raison!

BERNARDET. Seul, pour s'élever, on ne peut rien; mais montés sur les épaules les uns des autres, le dernier, si petit qu'il soit, est un grand homme!

OSCAR. Il y a même de l'avantage à être le dernier... c'est celui-là qui arrive.

BERNARDET. Aujourd'hui, par exemple, nous avons à traiter en commun une importante affaire... dont nous pouvons toujours dire quelques mots avant le déjeuner, puisqu'il ne vient pas!

OSCAR. C'est que tout le monde n'est pas arrivé. (*Oscar sort un instant.*)

BERNARDET. Il s'agit, mes amis, de la députation de Saint-Denis...

EDMOND, *à part*. O ciel!... (*Haut, à Bernardet.*) Est-ce que vous croyez possible...

BERNARDET. Cela dépend de nous et de celui que nous choisirons. En nous entendant bien...

EDMOND, *avec émotion*. En vérité!

BERNARDET, *à Edmond*. C'est le secret de notre force! amitié à toute épreuve, alliance offensive et défensive... Vos ennemis seront les nôtres...

SAINT-ESTÈVE. Nous les attaquerons en vers comme en prose.

BERNARDET. A charge de revanche; et si au Palais, dans quelque affaire d'éclat, n'importe par quelle manière, vous trouvez le moyen, par exemple, de tomber sur un de vos confrères à qui j'en veux...

EDMOND. Permettez... Monsieur... (*Desrouseaux en ce moment remonte le théâtre; Oscar rentre, et vient se placer près d'Edmond.*)

BERNARDET. Un petit avocat... qui, dans une cause contre moi, s'est permis de m'attaquer et de me railler... un obscur... un inconnu... un nommé Edmond de Varennes...

EDMOND. Monsieur...

OSCAR, *bas, à Edmond*. Tais-toi!.. je ne lui avais pas dit ton nom; mais à cela près, tu vois qu'il est bien disposé... Ah!.. (*Se retournant et apercevant M. de Montlucar.*) Voici encore un convive!

—

SCÈNE VII.

SAINT-ESTÈVE ET OSCAR, *allant au-devant de* M. DE MONTLUCAR, *restent avec lui un instant au fond du théâtre;* LES PRÉCÉDENTS, *sur le devant.*

DUTILLET. Il est en retard, quand on s'occupe de ce qui le regarde... car ce cher ami m'avait déjà parlé en secret pour la députation.

DESROUSEAUX. Et à moi aussi.

BERNARDET. C'est comme à moi... Et il faut avant tout le présenter au nouveau venu! (*Il l'amène en face d'Edmond qui le reconnaît.*)

EDMOND. M. de Montlucar!

M. DE MONTLUCAR, *reconnaissant Edmond*. O ciel!

BERNARDET, *à part*. En voilà un qui le connaît!.. ce n'est pas malheureux!

M. DE MONTLUCAR. Quoi, Monsieur, vous ici?

EDMOND. Je pourrais vous adresser la même question... vous qui ne voulez pas être député... vous qui n'allez solliciter les suffrages de personne...

M. DE MONTLUCAR. J'ai suivi votre exemple. (*A Desrouseaux qui est à côté de lui.*) C'est Monsieur qui est libéral et qui vient demander la voix d'un légitimiste.

EDMOND, *à Oscar qui est à côté de lui*. C'est Monsieur qui est légitimiste et qui demande la voix de tout le monde!

BERNARDET, *se jetant entre eux*. Eh! Messieurs! qu'importent les nuances? et à quoi bon ces discussions qui nous désunissent et nous font du tort?.. Il n'y a ici que des camarades, des amis! l'amitié n'a qu'une opinion... et elle en aurait deux et même plus, cela n'en vaudrait que mieux. On a appui et protection dans tous les partis; on se soutient mutuellement et avec d'autant plus d'avantages que l'on a l'air de combattre dans les camps opposés. (*A Edmond.*) Vous êtes pour l'empire, (*A Montlucar.*) vous pour la royauté, mon ami Dutillet pour la république, et moi pour tous! Union admirable et d'autant plus solide qu'elle a pour base ce qu'il y a de plus respectable au monde... notre intérêt! (*Prenant la main de Montlucar qui se laisse faire.*) Allons, votre main. (*A Edmond.*) La vôtre!..

EDMOND, *la retirant avec force*. Jamais! j'ignorais ce que je viens de voir et d'entendre! j'ignorais que, pour être de vos amis, la première condition fût de mettre son opinion et sa conscience au service de vos intérêts... Non, je ne donne point de pareils gages, et n'accorde à personne le droit de m'en demander!

BERNARDET. Un traître parmi nous!

DUTILLET. Un traître à l'amitié!

EDMOND. Ah! n'outragez pas un pareil nom! l'amitié s'avoue et se proclame, elle ne se cache pas, elle ne conspire pas! elle ne rougit pas de se montrer! car la véritable amitié n'existe que pour de louables actions! Hors de là, il n'y a que complots, coteries et coupables manœuvres, que le succès peut couronner d'abord, mais dont le temps fera bientôt justice! Oui, qui s'est élevé par l'intrigue tombera par l'intrigue, car rien ne reste ici-bas que le talent; l'intrigue peut le retarder, mais non l'empêcher d'arriver; et quand viendra son jour, quand brillera sa lumière, dès longtemps vous serez rentrés dans l'obscurité natale qui vous attend et vous réclame. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VIII.

SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, DUTILLET, M. DE MONTLUCAR.

BERNARDET. Et qui donc est-il, lui qui parle ainsi?

M. DE MONTLUCAR. M. Edmond de Varennes.

OSCAR. Que vous connaissiez si bien et dont vous avez suivi toutes les causes!

BERNARDET. Mais aussi quelle mauvaise habitude a ce diable d'Oscar de nous présenter des amis intimes dont on ne sait pas le nom!

OSCAR, *à Bernardet.* Est-ce ma faute? aux éloges que vous lui donniez, j'ai cru que vous le connaissiez mieux que moi!

BERNARDET. Est-il bon enfant!

DUTILLET, *donnant à Oscar une poignée de main.* L'est-il!

M. DE MONTLUCAR. Mais vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET. Y pensez-vous, pour servir un ennemi malgré lui-même, pour lui donner de la réputation?.. il y en a dans ce monde qui se feraient tuer pour se faire connaître, et vous iriez lui offrir un pareil avantage!.. vous avez trop d'esprit pour cela, trop de profondeur, trop de portée! (*Se retournant vers les autres.*) Occupons-nous de choses plus graves maintenant... (*Léonard, Savignac et Pontigni entrent en ce moment. Oscar leur donne une poignée de main et sort pour faire servir.*) Maintenant que nous voilà tous réunis, parlons de notre grande affaire... traitons cela franchement et en famille.

LÉONARD. Il a raison!

BERNARDET. Il s'agit de faire nommer parmi nous un député... Qui a le plus de titres?.. (*Ils font un geste.*) Je vous entends... tous... nous en avons tous... je ne viens donc pas discuter le mérite, il est incontestable; nous pourrions tirer au sort et les yeux fermés, ce qui vaudrait peut-être mieux, certains, quoi qu'il arrivât, que le hasard serait juste; mais dans l'intérêt commun, dans l'avantage de l'association, il y a peut-être quelques considérations à observer qui ne vous échapperont pas.

SAVIGNAC. C'est juste; il faut avant tout un choix utile à nos amis.

M. DE MONTLUCAR. Un choix ascendant, ou plutôt ascensionnel, c'est-à-dire qui fasse monter le plus de monde possible.

BERNARDET. C'est cela même. Il a des expressions d'un bonheur! il a nettement rendu ma pensée.

DUTILLET, *passant au milieu, à la place de Bernardet, qui se retire, et prend l'extrême droite.* Il me semble alors, Messieurs, que par mes rapports immédiats et journaliers avec tout ce qui écrit, imprime et publie, je me trouve naturellement porté à tendre la main à tout le monde... et c'est pour cela seulement que je me mets en avant, car, du reste, qu'importe qui l'on nommera: un peu plus tôt, un peu plus tard, nous y arriverons tous, l'essentiel est de poser un premier échelon et qu'il soit solide.

M. DE MONTLUCAR. C'est pour cela, Messieurs, que par ma position sociale, mes relations de famille, de naissance, de fortune; lancé comme je le suis dans le faubourg Saint-Germain, je pourrais peut-être, et mieux que mon honorable ami...

BERNARDET, *à part.* Ils se croient déjà à la Chambre.

M. DE MONTLUCAR. Vous tendre la main de plus haut, et vous offrir un plus ferme appui... Après cela, que j'arrive le premier ou le second, c'est indifférent, cela revient au même; nous ne faisons qu'un, et qu'un seul soit en pied, nous y sommes tous.

SAINT-ESTÈVE, *passant entre Montlucar et Dutillet.* Voilà pourquoi, Messieurs, il me semble qu'une réputation colossale et pyramidale jetée au milieu de la Chambre...

DUTILLET. Permettez...

SAINT-ESTÈVE. Laissez-moi achever...

DUTILLET. Je vous comprends...

SAINT-ESTÈVE. Vous vous flattez...

DUTILLET. Je vous dis que je vous comprends... j'en ai l'habitude... et c'est pour cela que je demande... qu'on aille aux voix.

LÉONARD. Il n'y en aura qu'une!

PONTIGNI. C'est évident!

SAVIGNAC. Et nous serons tous d'accord!

TOUS. Aux voix!

BERNARDET. A quoi bon?

M. DE MONTLUCAR. C'est plus tôt fait... des carrés de papier... un seul nom... c'est l'affaire d'une seconde. (*Ils se mettent tous à la table à droite à faire des bulletins; Oscar pendant ce temps a fait servir les huîtres et placer les chaises.*)

OSCAR. L'autel est prêt... on nous attend... Allons, Messieurs...

BERNARDET, *sur le devant du théâtre, écrivant son bulletin.* J'ai mis Oscar; arrivera ce qui pourra.

LÉONARD ET PONTIGNI, *écrivant sur la table du milieu, qui est servie.* Eh! que diable!.. un instant...

M. DE MONTLUCAR, *de même.* Nous nous occupons là de choses sérieuses.

OSCAR. Je ne connais rien de plus sérieux qu'un déjeuner. Il faut avant tout être à ce qu'on fait. Ah! et le chablis que j'oubliais! (*Il sort.*)

DUTILLET, *qui s'est assis à la table à droite, entouré de tous les camarades, dépouille les bulletins.* Saint-Estève, un! Montlucar, un! Desrouseaux, un! Dutillet, un! Léonard, un!.. (*Il dépouille tout bas.*)

BERNARDET, *regardant le résultat.* C'est étonnant... tout le monde a un vote... pas davantage!

SAVIGNAC. Excepté vous, docteur.

BERNARDET. Comme vous le disiez... il n'y a qu'une voix... (*A part.*) J'aurais dû m'en douter! chacun s'est donné la sienne!

DUTILLET. C'est bien singulier... (*A part.*) Après ce qu'on m'avait promis...

M. DE MONTLUCAR. Oui, c'est assez extraordinaire.. (*A part.*) Après ce qui avait été convenu.

BERNARDET. Il me semble alors qu'il y a lieu ou jamais au scrutin de ballottage.

PONTIGNI. Recommençons!

BERNARDET, *bas, à Montlucar qui va écrire.* La seconde députation sera pour vous... madame de Miremont vous le jure, si vous portez aujourd'hui Oscar, son cousin.

M. DE MONTLUCAR, *de même.* Je l'aime mieux que ce fat de Saint-Estève... ou ce républicain de Dutillet. (*Il va écrire son bulletin à la table.*)



CESARINE. Impossible de parvenir jusqu'au ministre. — Acte 5, scène 1re.

BERNARDET, *bas, à Dutillet.* Vous n'avez pas de chances cette fois, et madame de Miremont vous en promet pour la prochaine... si l'on nomme Oscar, son cousin.

DUTILLET. Cet imbécile-là... Ma foi ! oui .. je le préfère à ce jésuite de Montlucar. (*Ils écrivent des bulletins pendant que Bernardet va parler bas à plusieurs d'entre eux.*)

OSCAR, *entrant.* Si vous ne vous dépêchez pas, Messieurs, c'est un déjeuner manqué... tout cela demande instamment à être mangé chaud... Vous ferez vos écritures au dessert... ou après le café.

DUTILLET, *dépouillant les bulletins.* Oscar, un ! Oscar, deux ! Oscar, trois ! Oscar... Il est nommé... nommé à une imposante majorité...

OSCAR, *étonné.* Quoi donc ? qu'est-ce que c'est ?

BERNARDET. Vous serez député !.. *Tu Marcellus eris !*

OSCAR. Moi !..

DUTILLET. Nous te portons tous à la députation de Saint-Denis...

OSCAR. Est il possible ?

M. DE MONTLUCAR. C'est décidé !

OSCAR. Moi qui n'y pensais seulement pas... On ne dira pas cette fois que j'ai intrigué... Eh bien ! mon cher, c'est étonnant, mais voilà comme tout m'arrive !

M. DE MONTLUCAR. Ce que c'est que le mérite, mon cher !

BERNARDET. Il en a tant..., et du vin de Champagne donc... A table, Messieurs.

TOUS. A table ! (*Ils s'asseyent autour de la table.*)

OSCAR, *s'asseyant.* C'est drôle... de faire un député à table !

M. DE MONTLUCAR, *de même.* C'est par là qu'on arrive...

BERNARDET. Et par là qu'on se maintient ! (*Regardant tous les autres camarades.*) Nous jurons donc d'employer tout notre crédit...

DUTILLET ET LÉONARD. Toute notre influence...

M. DE MONTLUCAR, SAVIGNAC ET PONTIGNI. Tous nos amis...

BERNARDET. Pour faire proclamer notre camarade Oscar Rigaut député...

TOUS. Nous le jurons !

BERNARDET. A charge de revanche !

OSCAR, *se levant.* Je le jure !

BERNARDET, *se versant un verre de champagne.* Et sur ce, je bois à sa nomination.

OSCAR. A la vôtre, aux camarades, à l'amitié !



M. DE MIREMONT. Tu es bien sûre, ma chère amie. — Acte 4, scène 1re.

TOUS, *debout et choquant l'un contre l'autre leur verre rempli de champagne.* Amitié éternelle!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe dans l'hôtel de M. de Miremont. Le théâtre représente un riche salon. Portes au fond; deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *seule, sortant de la porte à droite.* Entendre de pareilles choses et être obligée de se modérer, et n'oser même parler... c'est plus fort que moi... je ne peux pas y tenir!.. je sors. Césarine est là dans le cabinet de mon père; depuis une heure elle lui fait un éloge d'Oscar, son cousin... Il est évident qu'elle veut le faire nommer député... c'est clair comme le jour. Eh bien! elle s'est arrangée de manière que l'idée en est venue de mon père... c'est lui qui maintenant veut le porter de tout son pouvoir... et c'est sa femme qui fait des objections... et mon père répond que c'est son parent, son cousin; qu'il se doit à lui-même de le présenter aux électeurs... Il va en parler au ministre... Et les courses, les visites, les journaux, les démarches de leurs amis, tout va être mis en usage pour élever un sot... un imbécile... Il sera élu, c'est sûr... Comment ce pauvre Edmond pourrait il résister? il n'a pour soutien que son mérite... (*Regardant autour d'elle.*) et moi... peut-être... deux protecteurs qui gardent le silence... Il est venu me parler tout à l'heure... me parler pour mon procès... pour la signification de ce jugement .. que sais-je?.. Ce n'était pas cela qu'il voulait me dire, j'en suis certaine!.. et il avait un air si malheureux et si désespéré que malgré moi j'ai manqué de m'écrier: « Edmond, qu'avez-vous donc?.. » mais il y avait là du monde... Il y en a toujours ici! Et il s'est retiré en m'adressant un regard qui était comme un dernier adieu!.. Oui j'en suis

sûre... je ne le reverrai plus... Et il faut se taire... il faut renfermer là dans son cœur un chagrin... et un secret... que je n'ai jamais dit à personne... pas même à lui!.. O mon Dieu!.. qui viendra à mon aide? (*Se retournant et apercevant madame de Montlucar qui entre.*) Zoé!..

—

SCÈNE II.

AGATHE, ZOÉ.

ZOÉ. Qu'as-tu donc?

AGATHE. Ah! je formais un vœu que le ciel a entendu... puisque te voilà!

ZOÉ. Eh! oui, sans doute... je viens passer toute la journée avec toi...

AGATHE. Quel bonheur!

ZOÉ. Mon mari est en grande affaire; il se rend à Saint-Denis pour cette élection, où la manufacture, dont il est un des principaux propriétaires, lui donne une grande influence.

AGATHE, *vivement*. Est-ce qu'il voudrait se faire nommer?

ZOÉ. Je l'ai cru d'abord... mais je me trompais... Il porte, ainsi que ses amis, M. Oscar Rigaut.

AGATHE. Et eux aussi!.. Tout le monde est donc pour lui?.. un homme qui est la nullité même!..

ZOÉ. C'est peut-être pour cela!.. personne ne le craint!

AGATHE. Et notre pauvre Edmond?..

ZOÉ. Franchement, j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de chances pour lui.

AGATHE. Ah! que me dis-tu là?.. voilà ce qui m'explique le désespoir que j'ai vu dans ses traits...

ZOÉ. Je le crois bien.. aigri comme il l'est par l'injustice et l'infortune... tu ne sais pas ce dont il est capable. Il me répétait souvent qu'il était voué au malheur, que personne ne s'intéressait à lui, que la vie lui était à charge... ce que disent maintenant tous les jeunes gens... c'est l'usage... c'est convenu... Cela ne m'effrayait pas... mais tout à l'heure, en rentrant un instant chez moi, où j'avais dit que je ne reviendrais pas de la journée, j'apprends qu'Edmond est venu en mon absence... sans doute en sortant de chez toi... et que ne me trouvant pas il a écrit à la hâte la lettre que voici... qui m'a indignée...

AGATHE. Qu'est-ce donc?

ZOÉ. Ce n'est pas tant l'ingratitude, quoique déjà ce soit bien mal; mais lui qui est distingué... qui a de l'esprit... de bonnes manières... donner dans des idées pareilles... c'est si commun... si mauvais genre...

AGATHE, *lui arrachant la lettre*. Eh! donne donc! (*Lisant.*) « Tous mes efforts sont inutiles; je vais échouer encore, et « le rival qui l'emporte sur moi... c'est Oscar... Je ne me « sens pas le courage de lutter plus longtemps. Adieu, vous « qui fûtes mon amie, et qui serez ma seule confidente... « Un amour sans espoir faisait le malheur de ma vie... et « ce soir, quand vous lirez cette lettre, ne me plaignez pas... « j'aurai cessé de souffrir... » (*Poussant un cri.*) Ah!

ZOÉ, *lui reprenant la lettre*. Qu'as-tu donc?.. ne t'effraie pas... tu sens bien que j'ai envoyé chez lui... et il viendra ici tantôt pour que nous le sermonnions à nous deux... Car, en vérité, cela devient absurde; si les amants malheureux n'ont pas de patience et commencent par se tuer, qu'est-ce que nous allons devenir? Pauvre Edmond!.. moi, d'abord, je ne m'en consolerais jamais.

AGATHE. Et moi... j'en mourrais d'abord!

ZOÉ, *avec effroi*. O ciel! que dis-tu?

AGATHE. Ce que j'ai caché jusqu'ici à lui... à toi... ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même... Eh bien! oui, je l'aime depuis mon enfance, depuis ces jours où il nous appelait ses sœurs... car alors il était pour nous deux un frère, un ami... ah! pour moi, plus encore!.. J'admirais déjà sa franchise, sa rigide probité, son âme à la fois si aimante et si désintéressée, ce respect surtout qui lui faisait renfermer si avant dans son cœur un secret que j'avais deviné avant lui peut-être!.. Aussi, libre de ma main et de ma fortune, je lui dirais sur-le-champ et sans hésiter: «Soyez riche, car je le suis; soyez heureux, car je vous aime...» Zoé, qu'as-tu donc?

ZOÉ. Rien... continue.

AGATHE. Si, vraiment...

ZOÉ. Écoute donc, on n'est pas maîtresse de ça... et tu as bien fait de parler... c'est ce qu'on devrait toujours faire entre amies... non pas que je songe à lui, ne le crois pas!.. mais cette maudite lettre qui ne nommait... qui ne désignait personne... j'ai cru un instant, je l'avoue, que c'était pour moi qu'il voulait se... Cela effraie... mais cela flatte toujours... (*Gaiement.*) C'est fini... je n'y pense plus... Et puis j'ai mon mari... qui n'est pas aimable tous les jours... mais c'est égal; pour lui et pour moi tout est pour le mieux. Ainsi, ma petite Agathe, n'aie pas peur, aime-moi toujours, et continue.

AGATHE. Ah! que tu es généreuse!

ZOÉ, *lui prenant la main*. Les hommes, dit-on, sont cause que les femmes ne s'aiment pas: prouvons le contraire; et, puisque tout le monde forme une ligue contre Edmond, formons-en une en sa faveur... Deux bonnes amies, deux camarades de pension qui conspirent en secret et sans intérêt pour un pauvre jeune homme... le motif est si louable... notre cause est si juste!.. le ciel sera pour nous!.. et les femmes aussi!

AGATHE. Bel appui!

ZOÉ. Pourquoi pas?.. la camaraderie des femmes vaut bien celle des hommes... elle est plus franche... quand elle l'est.

AGATHE. Oui, mais elle n'a pas le même crédit. Pouvons-nous, par exemple, à nous deux, vaincre tous les obstacles qui s'opposent à son avancement? pouvons-nous le faire nommer député?

ZOÉ. Peut-être bien!.. sinon par nous-mêmes... au moins par les autres, ceux sur lesquels nous exerçons de l'influence... Mais, règle première, il ne faut rien dire à Edmond de ce que nous voulons faire pour lui; il n'y verrait que de l'intrigue; il refuserait ou gâterait tout.

AGATHE. Tu crois!

ZOÉ. Je le connais... Mais il est ici une personne influente qu'avec un peu d'amabilité tu pourrais gagner pour notre ami...

AGATHE. Qui donc?

ZOÉ. Le docteur Bernardet, l'ami de la maison, le confident de ta belle-mère... Il est rempli de soins et d'attentions pour toi, a toujours peur que tu ne t'enrhumes, te fait croiser ton châle, et a toujours pour toi dans sa poche de la pâte pectorale.

AGATHE. Oui... je l'ai déjà remarqué... mais je te dirai en grande confidence que je crois qu'il me fait la cour.

ZOÉ. A toi?

AGATHE. Non! à ma dot.

ZOÉ. Alors ce n'est plus cela... et il n'aura garde de protéger un rival.

AGATHE. A qui alors nous adresser?.. comment faire? quel moyen employer?..

ZOÉ, *sautant de joie*. Ah! j'en ai un... j'en ai un qui renforce notre coalition... une femme de plus... Tout dépend de ta belle-mère... c'est elle ici qui mène tout... qui dirige tout... il s'agit de la gagner; et je serais sûre du succès si Edmond pouvait se décider à être pour elle... un peu aimable, un peu galant...

AGATHE. Fi donc!

ZOÉ. A lui faire un peu la cour!

AGATHE. Mauvais moyen... mauvais... il n'y consentirait jamais, car il ne peut la souffrir...

ZOÉ. Je le sais!

AGATHE. Et elle le lui rend bien!

ZOÉ. Peut-être... j'ai toujours eu des idées que tu ne partageais pas! Autrefois, quand elle était notre sous-maîtresse, j'observais... à la pension on n'a que cela à faire, et j'ai cru voir souvent mademoiselle Césarine Rigaut regarder M. Edmond d'une certaine manière... Je ne m'y connaissais pas alors... mais maintenant que j'ai quelques connaissances... et de la mémoire... il me semble bien que... Enfin sois tranquille, j'ai mon projet...

AGATHE. Que veux-tu faire?..

ZOÉ. Que t'importe? puisque ni toi ni Edmond n'y serez pour rien, et que seule je veux tenter une entreprise téméraire peut-être... car il n'est pas facile de jouter avec Césarine... mais elle marche tellement dans sa force et dans sa puissance... elle a tant d'esprit et m'en suppose si peu, qu'elle ne se méfiera pas de moi... D'ailleurs nous n'avons pas le choix des moyens; c'est par elle qu'il nous faut triompher ou succomber, et si j'échoue...

AGATHE. Tu t'en fais une ennemie!..

ZOÉ. C'est déjà fait... et si je réussis... j'assure la fortune d'un ami... son bonheur... le tien... et alors... (*Lui tendant la main.*) le mien aussi.

AGATHE. Ma bonne Zoé!

ZOÉ. Tais-toi!.. c'est ta belle-mère!.. quel air grave et soucieux!

AGATHE. Elle est presque toujours ainsi.

ZOÉ. Cela sied bien aux femmes qui sont hommes d'État!.. Rentre, il faut que nous soyons seules!

—

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

CÉSARINE, *entrant en rêvant, et s'asseyant sur un fauteuil à droite.* Bernardet est nommé... il doit en avoir maintenant la nouvelle... mais le ministre l'a dit... quatre voix de plus et la loi passerait... et ces quatre voix, si je pouvais les lui donner, je serais toute-puissante... on n'aurait rien à me refuser... mais où les trouver? impossible... même en convoquant le ban et l'arrière-ban de nos amis... si Oscar était nommé... c'en serait une, ce serait un zéro qui servirait à quelque chose... mais il sera trop tard.

ZOÉ, *à part.* Ma foi!.. et au risque d'interrompre l'homme d'État dans ses méditations... avançons!

CÉSARINE, *l'apercevant.* Madame de Montlucar...

ZOÉ. Ma chère Césarine...

CÉSARINE. Quel extraordinaire!.. M. de Montlucar nous honore souvent de ses visites... mais vous êtes moins aimable ou plus fière... car on ne vous voit jamais...

ZOÉ. Il est de fait que depuis la pension...

CÉSARINE, *à part.* Elle ne peut pas dire deux phrases sans en parler.

ZOÉ. Les temps sont bien changés!

CÉSARINE. En quoi donc?

ZOÉ, *d'un air railleur.* Cette pension où vous étiez notre supérieure...

CÉSARINE, *avec fierté.* Je ne vois pas qu'il y ait grand changement.

ZOÉ, *à part.* L'insolente!

CÉSARINE, *reprenant un ton plus aimable.* Je trouve seulement que depuis mes grandeurs... vous m'avez disgraciée, et c'est ce dont je me plains...

ZOÉ, *à part.* Elle fait la protectrice à présent!

CÉSARINE. Car je n'ai point oublié... moi, cette petite Zoé si espiègle et pourtant si naïve...

ZOÉ, *d'un air de bonhomie.* Vous voulez dire si simple, et vous avez raison... car maintenant comme alors, j'aurais grand besoin de vos leçons... par malheur vous n'en donnez plus... sans cela je viendrais profiter... Oui, vraiment, j'admire toujours ce tact prodigieux qui ne vous abandonne jamais, ce coup d'œil rapide et sûr qui vous guide et vous dirige sur-le-champ... Moi je n'ai ni inspiration, ni présence d'esprit... je ne sais jamais que le lendemain ce qu'il aurait fallu dire ou faire la veille... tandis que vous!.. vous êtes la femme du jour...

CÉSARINE, *souriant.* Tenez, ma chère Zoé, vous me flattez beaucoup... vous avez besoin de moi.

ZOÉ, *naïvement.* C'est vrai! voilà justement le coup d'œil dont je vous parlais.

CÉSARINE. Dites-moi alors ce que vous voulez... vous venez de la part de votre mari...

ZOÉ. Non vraiment... il ignore ma démarche...

CÉSARINE. C'est donc pour vous!

ZOÉ. Encore moins!

CÉSARINE. Pour qui donc alors?

ZOÉ. Ah! voilà le difficile... et je ne sais plus maintenant si j'oserai... j'ai peut-être même eu tort de m'avancer autant... mais comme je vous le disais tout à l'heure... je ne sais jamais dans le moment le parti qu'il faut prendre... et je crois maintenant que j'ai choisi un mauvais moyen... Aussi, tout calculé... j'aime mieux ne pas vous en parler...

CÉSARINE. Quelle folie... puisque nous y sommes...

ZOÉ. Et si cela vous fâche... si ma démarche vous paraît absurde, inconvenante...

CÉSARINE. Entre nous!.. entre anciennes amies!..

ZOÉ. C'est que justement... il s'agit ici d'un ancien ami... il y va non pas de son bonheur ou de sa fortune... mais de ses jours qui sont en danger...

CÉSARINE. De qui parlez-vous?..

ZOÉ. D'Edmond de Varennes...

CÉSARINE, *troublée et cherchant à se remettre.* Edmond!..

ZOÉ, *à part, l'observant.* Je ne me trompais pas... elle l'a aimé...

CÉSARINE. Ses jours sont en danger!..

ZOÉ, *la regardant bien en face.* Je le sais, moi qui ne suis pour lui qu'une sœur et qu'une amie... et vous l'ignorez, vous qu'il aime et qu'il a toujours aimée...

CÉSARINE, *troublée.* Moi!

ZOÉ, *vivement, à part.* Elle l'aime encore...

CÉSARINE, *se remettant peu à peu de son émotion.* Vous n'y pensez pas; et vous me dites là, Zoé, des choses impossibles. Lui qui depuis un an semble m'éviter et me fuir, lui qui ne cache pas sa haine, lui qui, même en ma présence, ne peut s'empêcher de me témoigner par ses regards toute son aversion.

ZOÉ. Eh! mon Dieu! oui, tout cela est vrai! mais faut-il que ce soit moi, qui n'ai ni votre tact, ni votre esprit, qui vous apprenne ce que peuvent chez un jeune homme l'amour-propre blessé, la perte de toutes ses espérances, et le dépit et la jalousie auxquels, depuis un an, il est en proie... Oui, Madame, depuis un an, depuis votre mariage... et vous ne voulez pas qu'il vous évite, vous ne voulez pas qu'il vous déteste!.. Il vous aimait, et par raison, par ambition peut-être, vous vous donnez à un autre, ce qui était bien mal... Mais, pardon, je ne dois vous parler que de lui qui, trop fier pour se plaindre, trop malheureux pour se consoler, n'a pris que moi pour confidente de ses chagrins, et qui, perdant enfin toute illusion et tout espoir, a résolu aujourd'hui de mettre fin à ses tourments et à ses jours. Tenez, vous connaissez son écriture : lisez!

CÉSARINE, *lisant la lettre que Zoé vient de lui donner.* O ciel!.. Ce n'est pas croyable!.. Comment?.. il m'aimait sans me le dire?

ZOÉ. Lui!.. il ne vous le dira jamais; il mourra plutôt que de vous l'avouer. De ce côté-là, rassurez-vous.

CÉSARINE, *lui tendant la lettre.* N'importe; je suis fâchée que vous m'ayez donné cette lettre.

ZOÉ, *la reprenant.* Que pouvais-je faire, cependant? J'étais bien embarrassée. Fallait-il tenter une démarche qu'il ignore et qu'il ignorera toujours? ou bien fallait-il le laisser mourir, ce pauvre garçon?.. car c'est ce soir, il est décidé. Vous ne le connaissez pas.

CÉSARINE. Si, vraiment; je connais depuis longtemps son caractère sombre, inquiet et malheureux; mais quelque désir que j'aie de sauver ses jours, ce n'est guère en mon pouvoir. C'est à vous, Zoé, de le rappeler à la raison; car moi je ne puis ni le voir ni lui parler.

ZOÉ. Cela va sans dire, et c'est bien ainsi que je l'entends; je connais trop vos principes; mais qu'au moins ce pauvre jeune homme ne soit plus accablé de votre haine; car ce qui lui a porté le coup fatal, ce qui l'a réduit au désespoir, c'est la certitude que vous étiez son ennemie déclarée.

CÉSARINE. Moi?

ZOÉ. Partout il vous trouve comme un obstacle à son avancement, à sa fortune. Est-ce là le prix et la récompense de tant de souffrances et de tant d'amour? Est-ce juste? est-ce loyal? Si au contraire il avait la preuve que vous cessez de vous joindre à ses ennemis, que même une fois par hasard vous l'avez défendu, servi, protégé... ah! cette idée seule le rattacherait à la vie, au bonheur, à toutes ses illusions; et vous auriez sauvé ses jours sans qu'il en coûtât rien au devoir.

CÉSARINE. Vous croyez?

ZOÉ, *vivement.* Aujourd'hui, par exemple, vous l'avez vu par cette lettre, il était sur les rangs pour être député; tout son avenir d'ambition en dépendait; et vous lui opposez un homme qui est votre parent, il est vrai, mais pour lequel vous n'avez ni amitié ni estime; un homme qui se soutient par votre appui, et qui tomberait par son mérite; et c'est un tel concurrent qui l'emporterait sur Edmond, grâce à vos soins, grâce à vous! Ah! il y aurait de quoi lui donner le coup de la mort, et vous ne le voudrez pas.

CÉSARINE. Non, non, Zoé; vous avez raison, la justice avant tout.

ZOÉ. Même avant les cousins.

CÉSARINE. Et je vous réponds que s'il est encore temps, je verrai... je tâcherai; je ne suis pas sûre que mon crédit puisse aller jusque-là, mais j'essaierai du moins.

ZOÉ. Et c'est tout ce que je demande.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le docteur Bernardet!

—

SCÈNE IV.

ZOÉ, BERNARDET, CÉSARINE.

BERNARDET, *à Césarine.* J'ai reçu ma nomination; je suis professeur, grâce à vous, qui êtes mon bon ange. Mais en revanche, j'arrive de Saint-Denis avec Montlucar, (*A Zoé.*) votre mari, qui m'a ramené dans son tilbury.

ZOÉ ET CÉSARINE, *vivement.* Eh bien?..

BERNARDET, *à Césarine.* Eh bien... (*Il regarde Zoé avec inquiétude.*)

CÉSARINE, *montrant Zoé.* On peut parler devant elle.

ZOÉ. Eh! oui, docteur, je suis des vôtres.

BERNARDET, *se frottant les mains.* Eh bien! Madame, tout va au mieux.

CÉSARINE. Comment cela?

BERNARDET. Nous sortons de l'assemblée préparatoire du premier collége, où j'ai l'honneur d'être un des plus imposés. Oscar a parlé aux électeurs, et sa petite improvisation a produit le meilleur effet, sauf un ou deux endroits où il a manqué de mémoire. Mais le discours est fort bien; c'est notre camarade Saint-Estève qui l'a composé, et nous le ferons paraître ce soir avec des notes et des réflexions impartiales du rédacteur, et, entre parenthèses: « Marques d'approbation générale. »

CÉSARINE. Toute l'assemblée était donc pour lui?

BERNARDET. Du tout: un tiers seulement, composé de nos amis, des chefs d'atelier de M. de Montlucar et de quelques badauds indécis qui étaient de notre opinion parce qu'ils s'étaient mis à côté de nous en entrant dans la salle. Le reste était contre, et semblait disposé à faire de l'opposition. Alors j'ai eu recours aux grands moyens. J'ai pris à partie notre candidat, et je l'ai, ma foi! malmené... je l'ai attaqué violemment sur ses opinions.

CÉSARINE. Il n'en a jamais eu.

BERNARDET. Tant mieux! on a de l'espace dans tous les sens. Je lui ai crié: « Monsieur! je ne m'en cache pas, vous n'êtes pas mon candidat; je vous repousse pour telle et telle raison! » Et je l'ai accablé; mais Oscar a repris la parole, et a répondu alors...

CÉSARINE. Quoi donc?

BERNARDET. Le second discours préparé pour sa réplique... Cette fois-là il ne s'est pas trompé; il a eu de la chaleur, il a été beau, il a rétorqué tous mes arguments; j'ai été obligé d'en convenir, et nos camarades se sont écriés: « Vous l'entendez! ses ennemis eux-mêmes sont forcés de lui rendre justice! » et ce dernier coup de théâtre, adroitement ménagé, a entraîné les innocents, les candides, les moutons de Panurge, ceux qui sans le savoir font toutes les majorités, et qui maintenant sont plus enragés que les autres:

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

ZOÉ, *à Césarine.* Ils nommeront Oscar!

BERNARDET. J'en réponds! Je réponds du premier collége; et c'est ce soir une affaire enlevée, pourvu que de son côté votre mari présente votre jeune cousin au second collége où sont vos métayers, vos fermiers, tous gens qui dépendent de lui; c'est essentiel; et vous y avez déjà songé, car je vois monsieur le comte tout habillé, et prêt à sortir.

—

SCÈNE V.

CÉSARINE, ZOÉ, M. DE MIREMONT, BERNARDET.

M. DE MIREMONT. Oui, docteur, je n'attends plus que M. Oscar pour me rendre à l'assemblée préparatoire.

ZOÉ, *bas, à Césarine.* Au nom du ciel, qu'il n'y aille pas!

CÉSARINE, *de même.* C'est moi qui l'ai engagé à y aller, et maintenant que faire?

ZOÉ, *de même.* Tout ce que vous voudrez!.. Dites-lui du mal d'Oscar.

CÉSARINE, *de même.* Depuis ce matin je lui en fais l'éloge.

ZOÉ, *de même.* Qu'est-ce que cela fait?

CÉSARINE. Elle a raison, le sujet prête, et je veux toujours... Impossible!.. le voilà!

—

SCÈNE VI.

BERNARDET, M. DE MIREMONT, OSCAR, CÉSARINE, ZOÉ.

ZOÉ, *à part, et pendant qu'Oscar s'approche de M. de Miremont qu'il salue.* Arriver juste au moment où l'on va dire du mal de lui... il y a pour les sots des hasards qui ont de l'esprit!

OSCAR, *s'approchant ensuite de Césarine.* Je viens, ma chère cousine, vous faire part du succès que j'ai déjà obtenu.

CÉSARINE. Nous le savons par le docteur.

OSCAR. Qui s'est chaudement montré... ainsi que M. de Montlucar et tous nos amis... (*A Bernardet.*) Et puis j'ai bien parlé, n'est-ce pas?.. j'ai parlé longtemps.

ZOÉ. Le temps ne fait rien à l'affaire.

M. DE MIREMONT. Si, vraiment! cela empêche les autres!.. Nous en avons un ou deux comme ça à la chambre des pairs qui tiennent toute la séance... il n'y a jamais rien à leur répondre.

BERNARDET. C'est sans réplique.

OSCAR, *à Césarine.* Le premier collége est à nous; et d'après le petit mot que vous m'avez envoyé, ma belle cousine, je viens prendre monsieur le comte pour qu'il me présente aux électeurs du second.

M. DE MIREMONT. Je suis à vos ordres, mon cher Oscar.

ZOÉ. Il fait bien froid... et ce voyage à Saint-Denis pourra vous faire du mal.

BERNARDET. Au contraire... de l'air, de l'exercice... c'est ce qu'il vous faut.

CÉSARINE. Certainement... un soleil superbe... (*Bas, à Zoé.*) Il n'ira pas, j'en réponds.

M. DE MIREMONT *sonne, un domestique paraît.* Que l'on mette les chevaux! (*Le domestique sort.*)

ZOÉ, *à part.* Ma foi! si elle s'en tire... elle mérite d'être ministre.

CÉSARINE, *à M. de Miremont qui vient de s'asseoir sur le fauteuil à gauche.* Cela vous fera du bien de sortir... le docteur le dit... et quand même vous risqueriez un rhume ou un mal de gorge, c'est bien le moins pour un ami... pour un parent tel que lui... Quant à moi, s'il le fallait... et si cela était nécessaire, je m'exposerais à bien d'autres périls pour vous, Oscar... vous le savez...

OSCAR. Cette bonne cousine!

CÉSARINE. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissez mon affection et mon dévouement... J'ai toujours eu l'idée que vous arriveriez par moi aux honneurs et à la fortune... Vous rappelez-vous, dans notre jeunesse... quand nous nous promenions au bord de l'Yonne, et qu'appuyée sur votre bras... je vous disais : Oscar!

OSCAR. Je ne me rappelle pas.

CÉSARINE. Je le crois bien, cela nous est arrivé tant de fois... et c'était si naturel, avec les projets que nos parents avaient sur nous.

OSCAR. Ça c'est vrai.

DE MIREMONT, *un peu inquiet.* Quoi donc?

CÉSARINE. Entre cousin et cousine, c'est toujours ainsi... des idées de mariage! Ces idées-là passent, mais l'amitié reste, le sentiment ne vieillit pas; et plus tard, quand on se retrouve... c'est une si douce chose d'être utile à l'ami de son enfance, de contribuer à son avancement... Vous le savez, Monsieur, c'est mon unique pensée.

BERNARDET, *à part, avec étonnement.* Qu'est-ce qu'elle a donc?

CÉSARINE. Il n'y a pas de jour que je ne vous parle de lui!

M. DE MIREMONT, *d'un air soupçonneux.* En effet.

OSCAR. Que de bontés!

CÉSARINE. Ce matin encore tout le bien que je vous en ai dit...

OSCAR, *à Zoé.* Cette chère Césarine!..

M. DE MIREMONT, *avec une jalousie plus marquée.* C'est vrai; vous y avez mis un redoublement de zèle et de chaleur.

CÉSARINE. Et savez-vous pourquoi?.. c'est une folie... un enfantillage... j'avais rêvé... (*D'un air tendre.*) Oui, Oscar, j'avais rêvé de vous... rêvé que nos soins étaient inutiles... qu'un autre l'emportait... que vous n'étiez pas nommé... j'étais désespérée... cela me faisait un chagrin que je ne puis vous rendre.

BERNARDET, *à M. de Miremont et cherchant à changer la conversation.* Je crois que voici l'heure.

M. DE MIREMONT, *se levant avec humeur.* Laissez-moi donc!

CÉSARINE. Mais, grâce au ciel! mes pressentiments ne se réaliseront pas.

M. DE MIREMONT, *d'un air préoccupé.* Peut-être bien!

CÉSARINE. Non, Monsieur! vous voulez en vain m'effrayer... nous avons déjà un premier succès, et, grâce à vous, nous allons en avoir un second!.. vous me le promettez!.. vous ne négligerez rien pour cela, n'est-il pas vrai?.. Tous ces gens-là dépendent de vous, et en leur parlant d'Oscar avec entraînement, avec chaleur, ils verront l'importance que vous y attachez; ils verront que vous vous y intéressez autant que moi!

LE DOMESTIQUE, *entrant.* Les chevaux sont mis.

CÉSARINE, *tendrement.* Adieu, Oscar. (*A M. de Miremont.*) Allez, mon ami... partez vite!

M. DE MIREMONT. Non, Madame, je n'irai pas!

CÉSARINE, *affectant une grande surprise.* O ciel! et pourquoi donc?

M. DE MIREMONT. Pourquoi?.. vous me le demandez?

CÉSARINE, *naïvement.* Eh! oui, sans doute!

M. DE MIREMONT, *avec une colère concentrée.* J'y vois plus clair que vous ne croyez!.. On se trahit souvent sans le vouloir, Madame!

CÉSARINE, *feignant l'étonnement.* Qu'y a-t-il? que voulez-vous dire?

M. DE MIREMONT, *de même et à demi-voix.* Il est des choses que l'on voudrait en vain me cacher... il me suffit à moi d'un mot, d'un regard pour tout découvrir!

CÉSARINE, *jouant l'indignation.* Qu'est-ce que cela signifie?.. quelles pensées pouvez-vous avoir?.. Je vous prie de vous expliquer!

M. DE MIREMONT, *à voix basse et avec colère.* Non, Madame, je ne dirai rien... mais j'examinerai désormais! j'observerai! et si j'ai deviné juste... tremblez! (*Au domestique.*) Que l'on dételle... je resterai.

CÉSARINE, *serrant la main de Zoé et à demi-voix.* J'ai gagné!

ZOÉ, *la regardant d'un air de raillerie et de triomphe.* C'est vrai!

M. DE MIREMONT, *à Oscar qui remonte près de lui.* Je ne vous empêche pas d'aller à Saint-Denis; mais ne comptez plus sur moi, Monsieur... (*A Césarine qui passe près de lui.*) Adieu, Madame. (*Il rentre par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

BERNARDET, CÉSARINE, OSCAR, ZOÉ.

BERNARDET. Je ne peux pas en revenir!

OSCAR. Ni moi non plus... et j'étais loin de me douter... Comment, ma cousine, il serait vrai!..

CÉSARINE, *fièrement*. Vous perdez la tête!

OSCAR. Il y aurait de quoi... un bonheur pareil...

CÉSARINE, *avec hauteur*. En quoi donc?

OSCAR. Cet appui... cette protection... (*A Zoé, montrant Césarine.*) Son mari qui est en fureur...

CÉSARINE. Il n'y a qu'un moyen de tout réparer...

OSCAR. Oui, ma cousine.

CÉSARINE, *rapidement*. Courez seul à l'assemblée.

OSCAR, *de même*. Oui, ma cousine.

CÉSARINE. Montrez-vous... que les électeurs vous voient...

OSCAR. Oui, ma cousine.

CÉSARINE. Parlez beaucoup... parlez à tout le monde.

OSCAR. Oui, ma cousine.

BERNARDET, *vivement et voulant l'arrêter*. Un instant.

CÉSARINE, *lui prenant la main*. Silence, docteur... (*Se tournant vers Oscar.*) Allez donc, Monsieur, vous devriez déjà être parti.

OSCAR. Je m'en vas!.. comptez sur moi. (*Il sort en courant.*)

—

SCÈNE VIII.

BERNARDET, CÉSARINE, ZOÉ.

BERNARDET. Mais... s'il parle... il est perdu!..

CÉSARINE. J'y compte bien! (*Regardant Zoé.*) C'est un homme fini!

ZOÉ. Je le crois comme vous.

BERNARDET. Et moi je n'y comprends rien! Vous, Madame, si fine et si adroite... qui avez tant de tact et de convenances, laisser voir aussi clairement à votre mari l'intérêt que vous portez à votre cousin?.. c'est d'une imprudence, d'une gaucherie...

CÉSARINE. Vous croyez!.. (*Riant d'un air dédaigneux.*) Vous êtes pourtant docteur en médecine.

BERNARDET. Oui, Madame.

CÉSARINE, *de même*. Vous venez d'être nommé professeur...

BERNARDET. Grâce à vous!..

CÉSARINE. Je vais presque m'en repentir, car vous n'en savez pas long!

BERNARDET, *piqué*. C'est possible!.. mais je sais que c'est perdre ce jeune homme... c'est l'empêcher d'être nommé...

CÉSARINE. Et... si telle était mon intention?..

BERNARDET, *vivement*. Hein!.. qu'est-ce que c'est?.. Un changement de front... un changement de manœuvres?..

ZOÉ. Eh oui!

CÉSARINE. Vous l'avez dit.

BERNARDET. Quelque habitué que j'y sois avec vous... encore faut-il prévenir les gens...

CÉSARINE. C'est ce que je vais faire... Écoutez-moi, docteur... J'ai quelque pouvoir... quelque crédit...

BERNARDET. Vous avez fait de moi un professeur...

CÉSARINE. Je peux peut-être plus encore ici... dans cette maison... où j'ai quelque influence, et où vous, docteur, vous avez des vues que j'ai cru deviner...

BERNARDET. Que voulez-vous dire?

CÉSARINE. La Faculté ne déteste pas les belles dots... et soigne de prédilection les belles héritières...

ZOÉ. Il est donc vrai!..

BERNARDET. Vous pourriez croire...

CÉSARINE, *vivement*. Que ce soient ou non vos idées, je ne les blâme pas... je ne m'y oppose pas... c'est beaucoup! Peut-être même leur serai-je favorable... cela dépend de vous... et d'une condition...

BERNARDET. Laquelle?

CÉSARINE. C'est qu'aujourd'hui Edmond de Varennes sera nommé député.

ZOÉ, *avec joie*. Bien, cela!

BERNARDET. Et comment ferai-je?

CÉSARINE. Cela vous regarde! je ne m'occupe pas des détails; voyez nos amis, nos camarades; qu'ils agissent.

BERNARDET. Moi qui ai recommandé Oscar à leur amitié.

CÉSARINE. Vous leur recommanderez l'autre.

BERNARDET. Mais nous l'abhorrons tous... nous le détestons.

CÉSARINE. Qu'est-ce que cela fait? entre amis, entre camarades, il ne s'agit pas de faire du sentiment ni des phrases... il s'agit d'arriver.

BERNARDET. C'est juste! j'y cours! (*Revenant et se plaçant entre les deux femmes.*) Mais le ministre, à qui vous-même aviez déjà parlé en faveur d'Oscar?

CÉSARINE. A peine m'a-t-il écoutée, préoccupé qu'il était des quatre voix qui lui manquent, et qu'il lui faut à tout prix. Ah! si nous les avions, le ministre serait à nous, il nous seconderait, porterait notre candidat, la nomination serait sûre.

ZOÉ. Oui, mais comment avoir ces quatre voix? on a tant de peine à en avoir une!

CÉSARINE. Tout le monde se les arrache.

BERNARDET. Souvent la même sert à deux ou trois ministères successifs.

CÉSARINE, *vivement*. Je les aurai! je les aurai! j'en réponds! (*Elle se met à la table et écrit.*)

ZOÉ, *passant près d'elle*. Quel génie! quel talent! c'est admirable!

BERNARDET, *la regardant écrire*. Une tête bien organisée...

CÉSARINE, *écrivant*. Ces deux mots au ministre! « Je vous « promets ce matin ce que vous désirez! et plus encore; en « récompense, je vous supplie de porter, ce soir, comme « candidat ministériel, un homme que vingt fois je vous ai « entendu vanter vous-même... le jeune Edmond de Va-« rennes. » (*Elle cachette sa lettre, et se lève.*)

ZOÉ, *à part*. Rien qu'en la regardant, quels progrès on peut faire!

CÉSARINE. Tenez, docteur!

BERNARDET. Mais ces quatre voix?

CÉSARINE. Je vous répète que d'ici à deux heures nous les aurons; mon plan est là: dites seulement à tous nos camarades qui se chargeront de le répandre, et dites vous-même partout où vous irez, que mon mari, M. de Miremont, est malade, très-malade.

BERNARDET. Moi! son médecin!

CÉSARINE. Vous n'en aurez que plus de mérite dans deux ou trois jours, quand il se portera bien, quand il sera guéri, grâce à vous.

BERNARDET. C'est juste! une cure merveilleuse que nous ferons mousser par nos amis, et dans la *Gazette médicale*... (*Il va pour sortir, et vient se placer entre les deux femmes.*) Mais je voudrais savoir...

CÉSARINE. C'est inutile... faites toujours!

BERNARDET. Je ne comprends pas.

ZOÉ. Ni moi non plus... mais qu'importe? faites ce qu'elle vous dit.

CÉSARINE. Et vous, Zoé, de la discrétion! Pour vous comme pour tout le monde, mon mari est malade.

ZOÉ. Il ne passera pas la journée.

BERNARDET. Et si on le voit?

CÉSARINE. Il ne sortira pas! il gardera la chambre!

BERNARDET. Qui l'y décidera?

CÉSARINE. Moi.

BERNARDET. Qui l'y retiendra?

CÉSARINE. Moi.

ZOÉ. Elle!.. on vous dit... elle se charge de tout.

CÉSARINE. Cette lettre au ministre... il ne sera pas à son hôtel, c'est l'heure de la Chambre.

BERNARDET. J'y cours... je l'y trouverai; et dans les bureaux, dans les couloirs, dans la salle des conférences...

CÉSARINE. Vous répandrez la nouvelle.

BERNARDET. C'est dit. (*Fausse sortie et revenant.*) Le mot d'ordre à nos camarades... des articles dans les journaux du soir... des annonces dans les salons... Ah! de la paille dans la rue, sous les fenêtres de l'hôtel... et la permission du préfet de police... je la demanderai après.

CÉSARINE, *bas, à Zoé.* Vous le voyez! le voilà lancé... il obéit à l'impulsion.

ZOÉ, *à part, regardant Césarine.* Et elle, à la mienne.

CÉSARINE, *à Bernardet qui part.* Adieu!.. adieu! Vous, Zoé, suivez-moi.

ZOÉ. Oui, Madame. (*A part.*) Edmond sera député! (*Bernardet sort par le fond, Césarine et Zoé par la porte à droite.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le cabinet-bibliothèque de M. de Miremont; porte au fond; deux latérales; à droite, une cheminée; à gauche, une table et un métier à tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MIREMONT, *assis à gauche, en robe de chambre, dans un fauteuil;* CÉSARINE, *debout, près de lui, reprenant une tasse où il vient de boire.*

M. DE MIREMONT. Et tu es bien sûre, ma chère amie, que ce procès politique s'ouvrira à la chambre des pairs la semaine prochaine?..

CÉSARINE. Personne ne le sait encore; mais la femme du ministre me l'a confié à moi en secret; et vous qui n'êtes pas déjà bien portant... vous n'auriez qu'à tomber sérieusement malade au moment de l'ouverture... cela produirait le plus mauvais effet.

M. DE MIREMONT. C'est vrai!

CÉSARINE. Tandis qu'en vous soignant huit ou dix jours d'avance, ce ne sera rien, ou si cela devient plus grave, ce n'est pas votre faute... On sait depuis longtemps que vous êtes indisposé.

M. DE MIREMONT. C'est juste... je ne pouvais pas prévoir.

CÉSARINE. Mais pour cela il ne faut pas commettre d'imprudences; il faut rester chez soi bien chaudement, ne voir personne.

M. DE MIREMONT. Oui, ma chère.

CÉSARINE. Et surtout ne pas sortir, comme vous vouliez le faire tout à l'heure.

M. DE MIREMONT. Sois donc tranquille... une fois que j'ai pris un parti... tu sais que j'y tiens... Et qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que dit le docteur?

CÉSARINE. Il dit que c'est une grande irritation de poitrine.

M. DE MIREMONT, *essayant de tousser.* C'est vrai! je me sens là une chaleur...

CÉSARINE. Qui n'est rien en apparence, mais qui peut devenir très-grave, si vous continuez à suivre vos travaux parlementaires. Vous avez voulu aller hier à la Chambre malgré mes avis...

M. DE MIREMONT. Je n'y ai pas parlé.

CÉSARINE. Qu'importe?

M. DE MIREMONT. Il est vrai que j'ai écouté avec beaucoup d'action.

CÉSARINE. Vous voyez bien!

M. DE MIREMONT. Voilà ce qui nous fait mal... voilà ce qui nous tue, nous autres hommes de tribune... surtout ces maudits procès... J'aime mieux vingt discussions comme celle d'hier, quelque fatigantes qu'elles soient, que ces débats où, bon gré mal gré, on est obligé de se prononcer...

CÉSARINE. Restez chez vous, cela vaut mieux.

M. DE MIREMONT. D'autant que ça n'empêche pas d'avoir son avis.

CÉSARINE. Mais on ne le dit pas.

M. DE MIREMONT. Voilà tout... on y met de la discrétion.

CÉSARINE. Et puis, que vous le vouliez ou non, c'est convenu, vous m'avez promis de rester.

M. DE MIREMONT. Eh! qu'est-ce que je fais donc?.. Toi, de ton côté, tu m'as promis de ne plus me parler d'Oscar.

CÉSARINE. Je vous le jure encore!

M. DE MIREMONT. De ne plus t'intéresser à lui!

CÉSARINE. Dès que cela vous déplaît... et quelque injustes que soient vos soupçons... mon devoir est d'y faire droit... je ne vous dirai plus un mot en sa faveur... et même si vous voulez que je cesse de le voir... parlez.

M. DE MIREMONT. C'est trop, mille fois... et je n'en veux pas tant... mais puisque tu es dans ton jour de générosité, j'aurais une autre grâce à te demander.

CESARINE. Et laquelle?

M. DE MIREMONT. Il est un nom que par hasard tu as prononcé tout à l'heure, et sans le vouloir tu m'as rappelé que j'avais dû autrefois ma fortune et ma vie à M. de Varennes le père, mon ancien ami, ce qui ne nous a pas empêchés depuis longtemps de négliger beaucoup son fils, M. Edmond, que j'aime infiniment et que tu ne peux pas souffrir.

CÉSARINE. C'est vrai! je ne dis pas qu'il n'ait beaucoup de talent et de mérite... et vous qui parliez tout à l'heure de député... je conviendrai avec vous qu'il a autant et plus de droits qu'un autre; mais que voulez-vous? c'est une antipathie que je ne peux vaincre.

M. DE MIREMONT. Eh bien! je te demande d'essayer, pour moi, pour me faire plaisir.

CÉSARINE. A coup sûr, ce n'est pas aujourd'hui, et dans l'état où vous êtes, que je voudrais vous contrarier. Mais pourtant... qui vient là?

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT, ZOÉ.

ZOÉ. Moi, qui viens savoir des nouvelles du malade. Comment va-t-il?

M. DE MIREMONT. Pas bien, pas bien du tout.

CÉSARINE. Et excepté vous, ma chère Zoé, la porte était défendue à tout le monde.

M. DE MIREMONT. Je vous demanderai même la permission de rentrer dans mon appartement, car je me sens très-faible.

UN DOMESTIQUE, *entrant et annonçant.* Monsieur Oscar Rigaut.

M. DE MIREMONT, *se levant avec force.* Oscar!.. Ce nom-là seul m'irrite tout le système nerveux.

CÉSARINE, *à demi-voix.* Calmez-vous...

LE DOMESTIQUE. Il demande à voir Monsieur.

CÉSARINE. Monsieur n'est pas visible.

LE DOMESTIQUE. Il voudrait alors parler à Madame.

CÉSARINE. Dites-lui que Madame ne reçoit pas. (*Le domestique sort, et Césarine dit à M. de Miremont:*) Êtes-vous content?

M. DE MIREMONT. Tu es un ange! et pour qu'aujourd'hui tu le sois jusqu'au bout, allons, promets-moi de te réconcilier avec Edmond.

ZOÉ, *étonnée.* Comment?

CÉSARINE, *à M. de Miremont, et baissant les yeux.* Vous l'exigez, je le promets.

M. DE MIREMONT, *lui baisant la main.* Ma chère Césarine! (*A Zoé, en s'en allant :*) Elle fait tout ce que je veux. (*Il sort par la porte de droite.*)

—

SCÈNE III.

ZOÉ, CÉSARINE.

ZOÉ, *faisant à Césarine une grande révérence.* Gloire à vous, Madame! mais c'est décourageant; j'aurai beau faire, je n'arriverai jamais à une perfection pareille.

CÉSARINE. Peut-être, Zoé; vous avez des dispositions, et avec quelques leçons...

ZOÉ. Oh! bien volontiers; je ne demande qu'à étudier, mais j'ai besoin, comme aux échecs, qu'on m'explique les grands coups... Et d'abord cette maladie improvisée, à quoi bon?..

CÉSARINE. Quoi! vous ne devinez pas un peu?

ZOÉ. Nullement.

CÉSARINE, *s'asseyant devant un métier à tapisserie.* Vous avez raison; vous n'êtes pas encore bien forte.

ZOÉ, *s'asseyant aussi.* Cela viendra peut-être.

CÉSARINE, *entendant parler en dehors.* C'est le docteur.

—

SCÈNE IV.

ZOÉ, CÉSARINE, BERNARDET.

BERNARDET, *à la cantonade.* Oui, Messieurs; on trouvera chez le concierge les bulletins d'heure en heure... (*D'un air sombre.*) Pardon si, dans l'inquiétude où je suis, je ne vous en dis pas davantage; on m'attend pour une consultation. (*Apercevant les deux dames.*) Ah! vous voilà.

CÉSARINE, *toujours assise à son métier.* Comment cela va-t-il?..

BERNARDET, *gaiement.* Cela prend la meilleure tournure; c'est étonnant avec quel bonheur les mauvaises nouvelles se répandent!

CÉSARINE. Et le ministre?

BERNARDET. Il a vu votre lettre. De là je suis passé dans la salle des conférences, où d'un air sombre j'ai fait circuler l'événement; et un instant après, je ne pouvais suffire à la foule des questionneurs; je n'ai répondu que par une physionomie sinistre et un silence qui laissait bien peu d'espoir... Aussi, quand le ministre a paru, chacun, persuadé de la nécessité de se hâter, a couru à lui, et tout le monde, avant la séance, avait deux mots à lui dire en particulier; c'est tout naturel. Il faut maintenant s'inscrire d'avance pour avoir une place. Or, comme votre mari en a huit à lui tout seul, vous jugez des demandeurs et des amis que cela fait au ministère. Peut-on refuser son vote à des gens qui vont avoir huit places à leur disposition? C'est impossible; et au lieu de quatre voix, il paraît qu'ils en auront vingt-cinq.

CÉSARINE, *avec joie.* A merveille.

ZOÉ. Je devine, enfin.

CÉSARINE. C'est bien heureux!

BERNARDET. La loi va passer séance tenante à une majorité très-agréable, grâce à la mauvaise nouvelle qui a produit un effet de revirement, non-seulement sur la Chambre, mais encore sur nos camarades, à qui je n'avais pas dit le mot de l'énigme, pour que les rôles se jouassent avec plus de naturel.

CÉSARINE. C'était bien.

BERNARDET. Et voilà que d'eux-mêmes, franchement et de bonne foi, ils tournent le dos à Oscar, le croyant déjà privé de son seul appui et de son seul mérite, son cousin le pair de France. Aussi je n'ai pas eu grand'peine à faire faire volte-face à leur amitié, et à la diriger dans le sens que vous désiriez.

ZOÉ. Bravo!

BERNARDET, *à Zoé.* Mais celui à qui je n'avais pas pensé, c'est votre mari; vous ne l'aviez donc pas prévenu?

ZOÉ. Non, vraiment, je n'ai rien dit à personne; je vous l'avais promis.

BERNARDET. Il s'est déjà mis en course pour remplacer M. de Miremont à l'Académie des Sciences morales et politiques; je l'ai rencontré chez un de mes clients, à qui il allait demander sa voix; il y avait là tant de monde que je n'ai pas pu le détromper, et il est remonté en cabriolet pour continuer ses visites.

ZOÉ. Ah! mon Dieu!

BERNARDET. Il n'y a pas de mal; cela servira pour la prochaine place vacante, quelle qu'elle soit; on les demande maintenant aux personnes elles-mêmes, et de leur vivant; plus tard il n'est plus temps; mais à présent que je vous ai servie, je demande à comprendre et à connaître la cause de la contre-révolution que je viens d'opérer.

CÉSARINE. Laquelle?

BERNARDET. Le changement en faveur d'Edmond, notre ennemi à tous?

CÉSARINE. Je vous le dirai.

BERNARDET. Il est essentiel que je le sache.

ZOÉ. A quoi bon? Lui-même l'ignore.

CÉSARINE, *à Bernardet.* C'est vrai; il est même nécessaire que je le voie.

ZOÉ, *à part.* J'espère bien que ce ne sera pas aujourd'hui.

—

SCÈNE V.

ZOÉ, CÉSARINE; AGATHE, ET UN DOMESTIQUE *qui entre après elle*, BERNARDET.

AGATHE. M. Edmond vient demander des nouvelles de mon père.

CÉSARINE ET ZOÉ. Edmond?

AGATHE, *à Bernardet.* Que faut-il lui répondre?

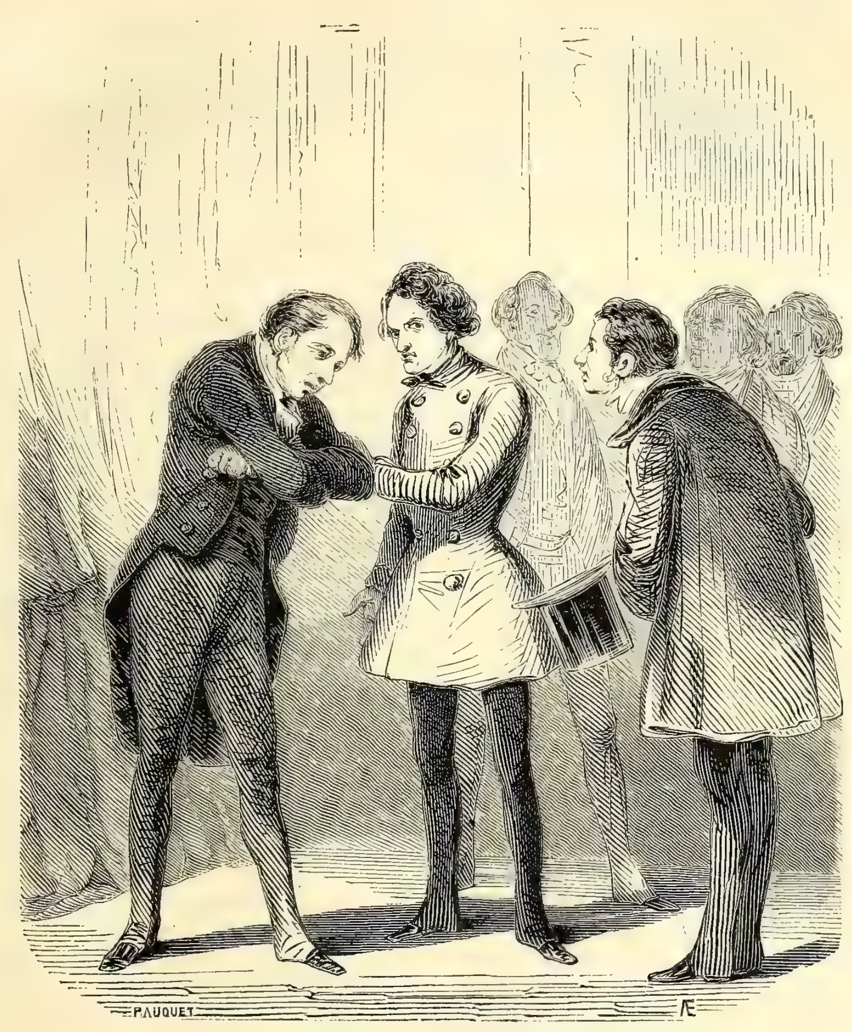
ZOÉ, *vivement, et passant près d'Agathe.* Que M. le comte n'est pas visible, et qu'on ne reçoit pas...

CÉSARINE. Les étrangers ou les indifférents; mais les amis de mon mari, les anciens amis de la maison...

AGATHE, *étonnée, et bas, à Zoé.* Qu'est-ce que cela veut dire?..

CÉSARINE, *d'un air aimable.* Qu'il entre; nous serons charmés de le voir... et puis nous avons à lui parler.

AGATHE, *bas, à Zoé.* Je n'en reviens pas!



OSCAR. Je ne le lui fais pas dire. — Acte 5, scène 10.

ZOÉ, *de même*. Tout est changé, mais je tremble.

AGATHE. Pourquoi donc?

ZOÉ. Silence! (*Agathe remonte la scène après l'entrée d'Edmond, et va se placer à l'extrême gauche.*)

—

SCÈNE VI.

AGATHE, CÉSARINE, EDMOND, ZOÉ, BERNARDET.

(*Césarine s'assied au milieu du théâtre, devant un métier à tapisserie; Agathe est assise à gauche, et brode; Zoé, près de la table, à droite, fait du filet; Bernardet, debout, le dos à la cheminée. Edmond salue les deux dames.*)

EDMOND, *à Césarine, d'un air froid*. C'est bien indiscret, sans doute, de me présenter ainsi chez vous, Madame. La nouvelle que je viens d'apprendre me servira d'excuse. Est-il vrai que M. de Miremont soit aussi mal qu'on le dit?

CÉSARINE. Mais il n'est pas bien; voici monsieur Bernardet qui le soigne...

EDMOND, *saluant à peine Bernardet, et se tournant du côté de Zoé*. Elle me fait trembler!

CÉSARINE. Et nous ne sommes pas sans espérances pour une santé qui, ainsi que nous, vous intéresse...

EDMOND. Plus que je ne peux vous dire, Madame. M. de Miremont fut l'ami de mon père, il fut le mien, et s'il a cessé de l'être, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de l'en accuser.

CÉSARINE. Et qui donc, Monsieur, en accuseriez-vous?

EDMOND. Ne me le demandez pas, Madame, car je suis la franchise même, et je vous le dirais.

CÉSARINE, *souriant*. Peut-être vous tromperiez-vous?

EDMOND, *avec colère*. Eh! Madame!

ZOÉ, *à part*. L'imprudent!

EDMOND. Pardon! j'oubliais que je suis chez vous. (*Césarine, d'un air aimable, fait signe à Edmond de s'asseoir; celui-ci va chercher une chaise au fond du théâtre, et vient s'asseoir entre Césarine et Zoé. Tout cela s'exécute pendant l'aparté qui suit.*)

BERNARDET, *près de Zoé*. Diable m'emporte si je sais pour-

quoi elle le protége! car il n'est pas aimable. (*A demi-voix.*) Et à moins qu'il n'y ait de l'amour sous jeu...

ZOÉ, *de même.* Peut-être bien.

BERNARDET. C'est différent, tout s'explique.

CÉSARINE, *toujours à travailler.* Ainsi, monsieur Edmond, et d'après votre aveu, vous venez ici exprès pour me chercher querelle; c'est bien.

EDMOND. Non, Madame; je ne croyais pas, je l'avoue, avoir le plaisir de vous rencontrer...

CÉSARINE. Ce qui veut dire que ce n'est pas pour moi que vous veniez.

EDMOND. Je m'en accuse, Madame.

ZOÉ, *à part.* Maladroit!

EDMOND. J'ignore pour quelle raison madame de Montlucar m'avait écrit de venir la trouver ici.

CÉSARINE. Ah! Zoé vous avait écrit... d'elle-même... sans m'en prévenir?

ZOÉ, *vivement.* Oui, Madame.

CÉSARINE, *à part, avec satisfaction.* C'est bien; c'est de l'intelligence.

EDMOND. J'ai pensé que mademoiselle Agathe avait quelques ordres à me donner.

AGATHE. Moi! Monsieur?

ZOÉ, *laissant tomber à terre son peloton.* Aïe! ma soie! (*Edmond se baisse pour ramasser le peloton, qu'il lui rend.*)

ZOÉ, *à demi-voix, et rapidement.* Ne parlez pas à Agathe, ne la regardez pas tant que sa belle-mère sera là.

EDMOND, *de même.* Pourquoi?

ZOÉ, *de même.* Parce que!..

CÉSARINE, *toujours occupée à travailler.* On assure, monsieur de Varennes, que vous vous mettez sur les rangs pour la députation de Saint-Denis.

EDMOND. J'y ai renoncé, Madame.

CÉSARINE. Et pourquoi donc? vous auriez des amis...

EDMOND. J'en doute; je n'en connais pas un qui voulût me servir.

CÉSARINE. Pas un?.. voilà de l'exagération.

EDMOND. En effet, je me trompais... Il m'en est arrivé un que je ne connais pas, et que je n'ai vu qu'une fois en ma vie... hier, à un déjeuner chez M. Oscar... C'est, je crois, M. Dutillet qu'on le nomme... un libraire...

BERNARDET, *bas, à Zoé.* Un des nôtres que j'ai prévenu.

EDMOND. Je le rencontre tout à l'heure dans la rue; il vient à moi et me tend la main. « Quand j'ai des torts, me dit-il, je les reconnais. Je sais maintenant que de tous les candidats c'est vous qui avez le plus de titres, et vous aurez ma voix; car j'ai été éclairé sur votre compte par un ami. » Et cet ami, quel est-il?

BERNARDET, *s'avançant avec noblesse.* C'est moi, Monsieur.

EDMOND, *se levant.* Vous!

BERNARDET. Oui, jeune homme, j'ai parlé en votre faveur!

EDMOND. Après ce qui s'est passé entre nous!

BERNARDET. Cela n'y fait rien! Je ne vous aime pas, je suis trop franc pour dire le contraire... je ne vous aime pas... mais je vous estime. (*Montrant Césarine et Zoé.*) Ces deux dames vous diront que tout à l'heure encore je faisais votre éloge!

CÉSARINE ET ZOÉ. C'est vrai.

AGATHE, *étonnée.* Est-il possible!

EDMOND. Moi qui vous ai offensé?

BERNARDET. Cela vous prouvera que si je cherche à m'avancer dans le monde, parce que chacun pour soi et Dieu pour tous, comme dit le proverbe, cela ne m'empêche pas du moins de rendre justice au mérite quand par hasard il se rencontre... Oui, Monsieur, je vais de ce pas parler pour vous à tous nos amis, à tous les électeurs que je connais!.. et pour cela je ne vous demande rien, pas même de la reconnaissance... Adieu, Mesdames. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

AGATHE ET CÉSARINE, *assises;* EDMOND, *debout;* ZOÉ, *assise.*

EDMOND. Ah! le galant homme, et que j'ai été injuste envers lui!

CÉSARINE, *toujours travaillant.* Il n'est pas le seul?.. et il en est plus d'un autre encore que vous avez méconnu et outragé.

EDMOND. Que voulez-vous dire?

CÉSARINE. Que vous envisagez toujours les choses du mauvais côté, que vous voyez tout en noir, que votre caractère sombre et misanthrope vous montre partout des piéges, partout des ennemis.

ZOÉ. C'est assez juste!

EDMOND. Avais-je tort, quand, jusqu'ici, tout semblait se réunir pour m'accabler, lorsqu'au Palais, dans le monde, dans les journaux...

ZOÉ, *lisant un journal qu'elle vient de prendre sur la table.* « Un grand nombre d'électeurs de l'arrondissement de « Saint-Denis paraissent réunir leurs suffrages sur l'hono- « rable M. Edmond de Varennes. Si un talent éprouvé, si « un caractère irréprochable, si le plus ardent patriotisme « sont des titres que le pays demande dans un député, on « peut assurer d'avance que l'unanimité des votes est ac- « quise à M. de Varennes... »

EDMOND. Est-il possible? ce journal qui a toujours dit du mal de moi!

ZOÉ, *lisant.* « Tout le monde connaît, tout le monde a « admiré son magnifique plaidoyer dans l'affaire de Mire- « mont... où brillent au plus haut degré l'érudition, la cha- « leur, l'éloquence, » et cætera, et cætera. Suivent deux colonnes d'éloges que j'épargne à votre modestie.

AGATHE. On lui rend donc justice!

EDMOND, *stupéfait.* Lui qui, hier encore, disait précisément le contraire!.. Qu'est-ce que cela signifie?

CÉSARINE, *travaillant.* Que les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

AGATHE, *de même.* Que tôt ou tard on reconnaît le vrai mérite.

ZOÉ, *de même.* Qu'ainsi l'on a grand tort de perdre courage.

CÉSARINE. D'abandonner la partie.

ZOÉ. Et surtout de vouloir se tuer.

EDMOND, *à Zoé.* Taisez-vous donc!

ZOÉ. Non, Monsieur, non; je le dirai tout haut. C'est indigne de se défier ainsi du ciel et de ses amis.

EDMOND. Je ne puis en revenir encore... Est-ce un rêve? Moi qui me croyais abandonné de tous, qui désespérais de moi-même!

AGATHE, *se levant.* C'était là le mal!

EDMOND. Et votre père... M. de Miremont...

CÉSARINE, *se levant.* Vous est tout dévoué; il parlera, il écrira en votre faveur, et si sa santé le lui permettait, il sortirait pour vous présenter lui-même aux électeurs.

EDMOND. O ciel! qui donc a dissipé ses préventions? qui a daigné plaider ma cause auprès de lui? (*Regardant Agathe.*) Ah! je devine.

ZOÉ, *vivement, et passant près de Césarine.* Une personne que vous accusiez!.. sa femme!

EDMOND. Sa femme!

ZOÉ. Oui, Monsieur, j'en suis témoin; c'est Madame dont l'appui généreux...

CÉSARINE. J'avais à me venger de vous, Monsieur; je l'ai fait.

AGATHE, *bas*. Je ne la reconnais plus!

ZOÉ, *de même*. Quand je me mêle de quelque chose...

CÉSARINE. Je suis seulement fâchée que l'indiscrétion de Zoé vous ait appris une démarche que vous deviez toujours ignorer. Je sais la manière dont vous me jugez...

EDMOND. Il est vrai que jusqu'ici... j'en conviens... je n'ai point caché auprès de certains amis...

ZOÉ. Auprès de moi.

EDMOND. Ma façon de penser, et j'ai eu tort. C'est avec vous, Madame, la loyauté m'en faisait un devoir, c'est avec vous que j'aurais dû m'expliquer.

ZOÉ, *effrayée*. Y pensez-vous?

CÉSARINE. Pourquoi donc? ce que j'estime le plus au monde, c'est la franchise.

EDMOND, *vivement*. Et je vous dirai tout, Madame; vous connaîtrez la vérité.

ZOÉ, *à part*. Il me fait trembler!

CÉSARINE. Parlez. (*On entend plusieurs coups de sonnette.*) C'est chez mon mari.

ZOÉ, *vivement*. Il peut recevoir; et si monsieur Edmond veut se présenter...

CÉSARINE. Un instant! Voyez, je vous prie, ma chère Agathe, ce que veut votre père; car j'ai besoin, pour cette élection, de m'entendre un instant avec monsieur Edmond.

AGATHE, *vivement*. Oh! volontiers; je vous laisse. (*Bas, à Edmond.*) Faites, Monsieur, tout ce qu'on vous dira; moi, de mon côté, je vais parler de vous à mon père. (*A part.*) Je n'y comprends rien; mais tout va bien. (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VIII.

ZOÉ, CÉSARINE, EDMOND.

ZOÉ, *à part*. Imprudente! elle s'en va! Ne les quittons pas, ou tout est perdu. (*Elle va s'asseoir près de la table et reprend son ouvrage.*)

CÉSARINE, *se retournant et apercevant Zoé*. Comment, elle travaille! moi qui lui supposais de l'esprit! (*Après un instant de silence, voyant Zoé qui travaille toujours sans lever les yeux.*) Ma chère Zoé...

ZOÉ. Madame...

CÉSARINE, *à demi-voix*. Il faut absolument que je lui parle sur cette députation et les chances qu'il peut avoir...

ZOÉ. Vous avez raison; parlons de lui.

CÉSARINE. Cela va bien vous ennuyer!

ZOÉ. Du tout; je n'ai rien à faire.

CÉSARINE, *à part*. Elle ne comprend donc pas!

ZOÉ. Vous m'avez promis des leçons, et j'apprends en vous écoutant.

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Monsieur de Montlucar.

ZOÉ, *à part*. Qu'il soit le bienvenu!

CÉSARINE, *à part*. Allons... ce n'est pas assez de la femme, il faut encore le mari. (*Avec impatience.*) Je n'y suis pas! je ne puis pas recevoir!

LE DOMESTIQUE. Il ne veut dire qu'un mot à Madame.

CÉSARINE, *vivement, à Zoé*. C'est différent; voyez ce que veut votre mari; demandez-lui...

ZOÉ, *interdite*. Moi!..

CÉSARINE. C'est tout naturel. (*Au domestique.*) Conduisez Madame... Allez, ma chère amie, ne le faites pas attendre; c'est peut-être important.

ZOÉ, *troublée*. En vérité, je ne sais si je dois...

CÉSARINE. Et pourquoi donc?

ZOÉ, *montrant Edmond*. Je suis sûre qu'il va vous dire des choses si extravagantes que je ferais mieux de rester... dans votre intérêt...

CÉSARINE. Ne songez qu'à ceux de votre mari; vous êtes trop bonne. Allez donc... (*D'un ton impérieux.*) Je vous en prie.

ZOÉ, *à part*. Ah! je reviens sur-le-champ! (*Elle sort avec le domestique, et Césarine redescend à droite du théâtre.*)

—

SCÈNE IX.

EDMOND, CÉSARINE.

CÉSARINE, *à part*. Ce n'est pas sans peine! elle voulait rester... Les femmes sont si curieuses!

EDMOND. En vérité, Madame, j'ai peine à me persuader ce que je vois et ce que j'entends...

CÉSARINE. Oui, l'on a de la peine à s'avouer qu'on a été injuste.

EDMOND. Moi!

CÉSARINE. Vous m'avez promis de la franchise!

EDMOND. Et je tiendrai parole, au risque de me perdre... Eh bien! oui, j'étais persuadé que vous étiez mon ennemie, que vous aviez pour moi de l'aversion, de la haine; bien plus, car je n'ai jamais su feindre, il me semblait que vous ne négligiez pas une seule occasion de me nuire.

CÉSARINE. Je laisse à mes actions le soin de répondre.

EDMOND, *avec embarras*. Dans ce moment, il est vrai...

CÉSARINE. Remettez-vous; je ne veux pas abuser de mes avantages. Parlons d'abord de vous, de vos intérêts... je n'ai que ce moyen-là de me défendre. Cette nomination de député vous tient donc bien au cœur? c'est donc là l'objet de tous vos désirs, de toute votre ambition?

EDMOND. Non, Madame!

CÉSARINE. Comment, non?

EDMOND. Vous voyez que j'ai en vous plus de confiance que vous ne pensez; mais votre bonté, votre générosité m'encouragent tellement qu'à présent je croirais vous faire injure en ne vous ouvrant pas mon cœur tout entier.

CÉSARINE. Et vous avez raison!

EDMOND. Eh bien! Madame... je n'ai pas les idées que l'on me suppose; je désire la considération, non pour elle-même, mais parce qu'elle me rapprocherait d'une personne dont en ce moment je suis trop loin par malheur.

CÉSARINE. En vérité? c'est là le motif...

EDMOND. Je n'en ai pas d'autres, je vous le jure. Ce n'est pas l'ambition qui remplit mon cœur, c'est une autre passion que depuis longtemps je voudrais me cacher à moi-même et que je n'ai jamais avouée, pas même à celle qui en était l'objet.

CÉSARINE. Et pourquoi donc?

EDMOND. Parce que jusqu'à présent j'étais sans espoir.

CÉSARINE. Et maintenant vous en avez donc?

EDMOND. D'aujourd'hui seulement.

CÉSARINE. Comment cela?

EDMOND. Ah! je voudrais et n'ose vous le dire!

CÉSARINE. Pourquoi? Est-ce que je connais la personne?

EDMOND. Oui, Madame, beaucoup.

CÉSARINE, *souriant*. En vérité! parlez... si j'ai quelque pouvoir...

EDMOND, *vivement*. Un très-grand! Vous pouvez beaucoup

sur elle..... et s'il faut vous l'avouer, vous pouvez tout!

CÉSARINE, *jouant l'étonnement.* Que voulez-vous dire?

EDMOND. Que de vous seule dépend mon bonheur! Un mot de vous, et je n'ai plus rien à désirer! Oui, cette amitié que vous m'offrez si généreusement, j'y crois désormais, je l'implore, et si vous me secondez, si vous parlez pour moi, je suis sûr d'obtenir sa main.

CÉSARINE. Sa main... qui donc?

EDMOND. Agathe, votre belle-fille.

CÉSARINE. O ciel!

EDMOND. Oui, Madame.

SCÈNE X.

EDMOND, CÉSARINE; ZOÉ, *ouvrant vivement la porte.*

ZOÉ. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

CÉSARINE, *à Zoé.* Monsieur, qui me demande la main d'Agathe, ma belle-fille!

ZOÉ. Mon Dieu!

CÉSARINE, *regardant Zoé.* Qu'il aime... qu'il adore... depuis longtemps...

EDMOND. Oui, je n'ai jamais aimé qu'elle!

ZOÉ. Y pensez-vous? (*Elle veut passer près d'Edmond et Césarine la retient par la main.*)

EDMOND, *vivement.* Oh! je lui ai tout dit, tout avoué. Elle est si bonne, si généreuse! elle m'a promis son appui.

CÉSARINE. Certainement; trop heureuse de vous protéger, de vous servir... (*Elle va à la cheminée et sonne vivement.*)

ZOÉ. De vous servir... vous!

EDMOND, *à Zoé.* Eh! oui, vraiment... vous l'entendez!.. je n'ai maintenant que des amis.

CÉSARINE. Mes chevaux à l'instant! il faut que je sorte!

EDMOND, *passant près de Césarine.* Ah! Madame, que de reconnaissance!

CÉSARINE. Oui, oui, comptez sur moi tous les deux! je vous le promets, je vous le jure. A bientôt, Zoé; nous nous reverrons!

EDMOND. Je cours chez M. de Miremont.

CÉSARINE. Et moi, chez le ministre... il sera temps encore... je l'espère. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

EDMOND, *entrant chez M. de Miremont, à droite.* Ah! je suis sauvé!

ZOÉ, *sortant par la porte du fond.* Il est perdu!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSARINE, *entrant par le fond et jetant sur un meuble son châle et son chapeau.* Impossible de parvenir jusqu'au ministre... il est à la Chambre, où dans ce moment la loi est en discussion... Sa présence est nécessaire; il n'a pu sortir ni venir me parler... « Après la séance, » a-t-il dit. Mais il sera trop tard. Tant que cette loi n'a pas passé... il a besoin de moi... il a quelque intérêt à me ménager... quelque avantage à être injuste; mais après... ce ne sera plus la faveur, c'est le mérite seul qui le décidera, et Edmond l'emportera... et je me serai laissé jouer à ce point par lui... Non par lui... il n'en savait rien... il ne s'en doutait même pas, et c'est plus humiliant encore... mais par cette petite Zoé... Je me vengerai sur elle... Et comment?.. sur son mari?.. ça lui est égal... sur son amant?.. elle n'en a pas!.. C'est jouer de malheur!.. mais patience... et alors... Mais en attendant la loi va être adoptée... tous les députés qui veulent des places vont voter pour le ministère... et c'est mon mari qui en est la cause... c'est la première loi qu'il aura fait passer... et tout cela par cette maudite maladie que j'ai inventée... Si je le guérissais... si je le conduisais à la Chambre dans une tribune réservée... bien en face... Sa vue paralyserait les votes ministériels... Ah! le voici!

SCÈNE II.

CÉSARINE, M. DE MIREMONT.

CÉSARINE. Eh bien! mon ami, je vois avec plaisir que cela va mieux.

M. DE MIREMONT. Non, vraiment!

CÉSARINE. La figure est excellente!

M. DE MIREMONT. Oui, mais je sens là...

CÉSARINE. Quoi donc?

M. DE MIREMONT. Je ne peux pas dire... et c'est là ce qui m'effraie.

CÉSARINE. Savez-vous ce qui vous ferait un bien infini?.. ce serait de sortir un instant... en voiture...

M. DE MIREMONT. Du tout, je ne veux pas m'exposer au grand air.

CÉSARINE. Aussi nous irions dans un endroit bien clos, bien fermé... par exemple à la chambre des députés, où il y a, dit-on, aujourd'hui une séance des plus intéressantes.

M. DE MIREMONT. Je m'en garderai bien; le docteur Bernardet m'a défendu de sortir.

CÉSARINE. Mais, Monsieur...

M. DE MIREMONT. Il me l'a défendu!.. c'est très-dangereux!

CÉSARINE. Permettez!..

M. DE MIREMONT. Vous-même en êtes convenue! Vous savez que je suis souffrant, et vous me l'avez dit!

CÉSARINE, *à part, avec dépit.* Mais c'est qu'il me croit maintenant, et impossible de le dissuader! Ah! s'il m'arrive

désormais de le rendre malade... j'y regarderai à deux fois !

M. DE MIREMONT, *s'asseyant*. Je suis, parbleu! assez fâché de ne pouvoir sortir... j'aurais été aux élections de Saint-Denis, et je vais me contenter d'écrire aux électeurs les plus influents en faveur de M. Edmond qui vient aujourd'hui dîner avec nous.

CÉSARINE. Comment... il viendra!

M. DE MIREMONT. C'est vous qui ce matin m'avez conseillé de lui envoyer une invitation... un garçon de mérite qui pourrait bien devenir mon gendre, car ma fille le protége, elle m'en a parlé.

CÉSARINE, *cherchant à se modérer*. Agathe! et c'est elle que vous croyez!

M. DE MIREMONT. Si elle était la seule... je ne dis pas! mais vous aussi, vous-même, malgré votre antipathie, n'avez pu vous empêcher tantôt de lui rendre justice, de me parler en sa faveur!

CÉSARINE, *avec embarras*. Moi, je ne m'y connais pas, et j'ai pu me tromper; tout le monde se trompe.

M. DE MIREMONT. Mais Bernardet qui s'y connaît, et en qui nous avons tous deux confiance; Bernardet, son ennemi, qui n'a cessé de me le vanter, de me le recommander.

CÉSARINE, *à part*. O mon Dieu! tout tourne contre moi!

M. DE MIREMONT. Et il est de fait, comme je l'ai dit à ma fille, que s'il est nommé député...

CÉSARINE, *vivement*. Il ne le sera pas..... il ne peut pas l'être.

M. DE MIREMONT. Et pourquoi pas? comme tout le monde.

CÉSARINE. Parce qu'il n'a ni les protecteurs, ni le crédit, ni l'influence nécessaires...

—

SCÈNE III.

M. DE MIREMONT, EDMOND, CÉSARINE.

EDMOND, *entrant vivement*. Ah! Madame! que ne vous dois-je pas? vous êtes ma fée protectrice, mon ange gardien! De tous les côtés il m'arrive des amis... et ces amis ce sont les vôtres.

CÉSARINE, *à part*. Les sots! ils se sont tous donné le mot! il n'y a rien d'insupportable comme les cabales et les coteries; et Bernardet qui ne vient pas... qui n'est pas là pour les prévenir!

EDMOND. Ce que je ne conçois pas, c'est qu'ils ont abandonné Oscar, que j'ai rencontré et qui est furieux... Ce n'est pas ma faute... il court après des voix qui de tous côtés lui échappent... il paraît qu'il a essuyé un échec au second arrondissement.

CÉSARINE, *à part*. Le malheureux! il a parlé!

EDMOND. Et moi, des gens que je n'ai point sollicités... à qui je n'ai rien demandé, m'offrent leurs services.

M. DE MIREMONT. J'allais écrire pour vous aux principaux électeurs.

EDMOND. Est-il possible? ah! c'est trop de bontés, c'est trop de bonheurs; ils m'arrivent tous à la fois... sans que je les aie mérités ni que je puisse les comprendre... et si cela continue ainsi, je vais presque croire au succès.

CÉSARINE. Pas encore!.. c'est l'appui du ministère qui peut tout décider... et si le ministère porte un autre candidat, la lutte est incertaine.

EDMOND, *effrayé*. Ah! mon Dieu!

M. DE MIREMONT. Avez-vous quelque protection de ce côté-là?

EDMOND. Eh! mon Dieu! non; mais Madame m'avait promis de parler au ministre.

CÉSARINE. Oui... mais par malheur, je n'ai pu le voir, sans cela!..

EDMOND. Alors rien à espérer, car je ne connais personne dans les bureaux.

—

SCÈNE IV.

M. DE MIREMONT, BERNARDET, EDMOND, CÉSARINE.

BERNARDET. L'affaire a été chaude; j'arrive de la Chambre.

CÉSARINE. Eh bien?

BERNARDET. La loi a passé à trente-cinq voix de majorité.

CÉSARINE, *à part*. Trente-cinq voix!

M. DE MIREMONT, *d'un air capable*. Cela vous étonne! je l'avais toujours prévu, et je l'annonçais encore hier à mes collègues... j'avais là-dessus des données certaines! Mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Vous qui savez tout, mon cher ami, savez-vous quel candidat le ministère porte aux élections?

BERNARDET. Edmond de Varennes.

TOUS. Est-il possible!

BERNARDET, *passant près de Césarine*. Vous en verrez probablement la preuve dans ce billet que le ministre vous envoie.

CÉSARINE. Donnez donc! (*Lisant à voix basse.*) « Vous avez tenu vos promesses et moi les miennes. » (*A part.*) Ah! c'est comme un fait exprès; on voudrait l'arrêter maintenant qu'on ne pourrait plus! (*Haut, à Bernardet.*) Qui a apporté ce billet?

BERNARDET. Un valet de pied du ministre, qui est encore là et qui attend votre réponse.

CÉSARINE. Je vais l'écrire. (*A part.*) Celle-là du moins lui parviendra! (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE V.

M. DE MIREMONT, *allant se mettre à la table, à gauche*; EDMOND, BERNARDET.

BERNARDET, *regardant sortir Césarine et se frottant les mains*. A merveille! Tout ça marche... je suis sûr d'elle à présent... il faudra bien qu'elle serve mes amours, comme j'ai servi les siennes... Ainsi portons les derniers coups. (*Haut, à Edmond.*) Allons, mon jeune ami, il n'y a pas de temps à perdre... il faut, comme on dit, battre le fer pendant qu'il est chaud... Allez aux élections.

EDMOND. Moi?

BERNARDET. Certainement. Il ne faut pas rester là pendant que votre sort se décide; il faut vous montrer, il faut être député; nous le voulons, nous y sommes intéressés.

EDMOND. Monsieur!.. un tel dévouement, une amitié aussi active...

BERNARDET. Voilà comme je suis!.. En servant mes amis, c'est moi-même que je sers. Partez vite.

EDMOND. Je n'oserai jamais, seul et inconnu, me présenter ainsi moi-même...

BERNARDET. C'est juste ; il vous faudrait un patronage élevé et honorable.

EDMOND. Monsieur de Miremont a la bonté d'écrire en ma faveur.

M. DE MIREMONT, *à la table.* Je commence la seconde lettre...

BERNARDET. Ce sera trop long; il est déjà tard, et il vaut bien mieux que monsieur le comte ait la bonté de vous présenter lui-même aux électeurs. Il y a là des percepteurs, des notaires, des fermiers qui lui sont dévoués : l'affaire est sûre.

M. DE MIREMONT, *se levant.* Je ne demanderais pas mieux; mais dans l'état de santé où je suis...

EDMOND, *vivement.* Vous avez raison; je ne souffrirai pas que pour moi vous vous exposiez à vous rendre plus malade.

BERNARDET. Laissez donc !..

M. DE MIREMONT. Vous m'avez expressément défendu de sortir, et je crois, docteur, que vous avez bien fait; car je me sens là des chaleurs et des brûlements affreux.

EDMOND. Vous l'entendez !..

BERNARDET, *à demi-voix, à Edmond.* Soyez tranquille; dans un instant il sera guéri. (*A part.*) Maintenant que la loi est passée, il n'y a pas de danger. (*Il passe près de M. de Miremont. — Haut, à M. de Miremont.*) Voyons le pouls... (*Il prend le bras de M. de Miremont, et cause tout en lui tâtant le pouls.*) Le ministre m'a demandé de vos nouvelles.

M. DE MIREMONT. Ah!

BERNARDET. Je lui ai dit que je vous conseillais le repos, l'air de la campagne. (*Lui tenant toujours le pouls.*) Ne bougez pas.. Et il m'a répondu : « Grâce au ciel, il aura le temps, car voilà notre procès politique remis à trois mois, à la prochaine session. »

M. DE MIREMONT. Comment?

BERNARDET, *de même.* Le pouls est bon!

M. DE MIREMONT, *avec joie.* Le procès est remis?

BERNARDET. C'est officiel... on vous le dira.

EDMOND. Oui, Monsieur.

M. DE MIREMONT. Et que me disait donc ma femme?

BERNARDET, *froidement.* Elle se sera trompée... (*Tenant toujours le pouls.*) Pas de fréquence, pas d'agitation, pas de chaleur; vous devez aller mieux.

M. DE MIREMONT, *hésitant.* C'est vrai; je ne dis pas non.

BERNARDET. Le pouls marche à merveille; la fièvre a disparu, vous pouvez sortir.

M. DE MIREMONT. Vous croyez?

BERNARDET. J'en réponds.

M. DE MIREMONT. Alors, vite, mes chevaux!

BERNARDET, *bas, à Edmond.* Qu'est-ce que je vous disais!

EDMOND, *stupéfait.* Je n'en reviens pas!

M. DE MIREMONT, *au domestique.* Mes chevaux à l'instant!

BERNARDET. C'est inutile; les moments sont précieux, ma voiture est en bas, prenez-la.

EDMOND. Quoi! vous voulez?..

BERNARDET. Certainement! Est-ce qu'on se gêne, entre amis? (*Au domestique.*) Le chapeau de votre maître, sa douillette, ses gants; allons, dépêchons!

EDMOND, *à Bernardet.* Ah! mon cher ami, que ne vous devrai-je pas?

BERNARDET, *riant.* Une place de député.

EDMOND. Plus encore !.. le bonheur de ma vie entière. Vous serez à mon mariage, vous serez mon témoin, je le veux.

BERNARDET, *étonné.* Comment?

EDMOND. Eh! oui; mademoiselle Agathe, que j'épouse; son père y consent; c'est sa belle-mère qui a parlé pour moi, qui m'a protégé.

BERNARDET. Madame de Miremont!..

EDMOND. Tout est convenu... si je suis nommé.

BERNARDET, *à part.* O ciel!

M. DE MIREMONT, *qui a mis ses gants, sa douillette et son chapeau, venant prendre Edmond par le bras.* Allons, allons, partons vite! et puisque le docteur le veut, prenons sa voiture! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

BERNARDET, *seul, se promenant avec agitation.* L'ai-je bien entendu : c'est moi, moi Bernardet, que l'on a pris pour dupe, que l'on a fait servir de compère, que l'on a joué comme un enfant! moi qui joue les autres! non, morbleu!.. et j'apprendrai à madame de Miremont elle-même... La voilà...

SCÈNE VII.

CÉSARINE, BERNARDET.

CÉSARINE, *entrant vivement.* Tenez, tenez, docteur, voici une lettre détaillée que j'écris au ministre. Sonnez, qu'on la porte à l'instant même; allez vite, et peut-être sera-t-il encore temps.

BERNARDET, *prenant la lettre et la déchirant en plusieurs morceaux.* Non, Madame, il n'est plus temps.

CÉSARINE. Que faites-vous? perdez-vous la tête?

BERNARDET. Il n'est plus temps de m'abuser ; je sais tout.

CÉSARINE. Vous ne savez rien! Et mon mari, où est-il?

BERNARDET, *avec colère.* Parti avec Edmond, parti pour les élections, et c'est moi qui l'y ai décidé!

CÉSARINE. O ciel!

BERNARDET, *avec ironie.* Vous triomphez!

CÉSARINE, *désespérée.* Au contraire !.. Qu'avez-vous fait?.. Vous nous perdez!

BERNARDET. A d'autres; on ne me trompe pas deux fois!

CÉSARINE. Écoutez-moi...

BERNARDET. Mais grâce au ciel, je puis encore vous faire repentir de votre trahison; je puis renverser M. de Varennes.

CÉSARINE, *avec joie.* Est-il vrai?

BERNARDET. Je cours au collége électoral... je dévoilerai tout haut les manœuvres, les intrigues que l'on a fait jouer... car il y en a eu... je le sais... j'en ai les preuves.

CÉSARINE. C'est bien!

BERNARDET. Je les donnerai même, s'il le faut.

CÉSARINE, *l'encourageant.* C'est bien... c'est ce que je veux... c'est ce que je demande.

BERNARDET. Vous... je ne vous crois plus!

CÉSARINE. N'importe!.. allez... allez donc... partez vite... je vous en prie... je vous en conjure.

BERNARDET. Et vous serez satisfaite, car j'y vais à l'instant.

SCÈNE VIII.

CÉSARINE, OSCAR, BERNARDET.

OSCAR, *paraissant à la porte du fond et retenant Bernardet qui va sortir.* Non, Monsieur, vous n'irez pas!

BERNARDET. A qui en a celui-là?

OSCAR. A vous qui m'avez joué... qui m'avez trahi... Ce n'est pas moi que vous portez comme député; c'en est un autre.

BERNARDET. C'est faux!

OSCAR. Vous avez donné le mot à nos camarades, qui m'ont tous abandonné.

BERNARDET. Dans votre intérêt. Je vous expliquerai plus tard... Laissez-moi sortir!

OSCAR, *le retenant toujours par la main.* Non, vous ne sortirez pas... je ne vous quitte pas... Je suis un bon enfant... mais je n'aime pas qu'on se moque de moi.

BERNARDET. Écoutez-moi!

OSCAR. Je n'écoute rien!.. J'ai commandé un dîner de cent couverts et des bouquets aux dames de la halle... j'ai dit à tout le monde que je serais député... je le serai!

BERNARDET. Et c'est justement à cela que je vais travailler... et vous m'en empêchez, vous me retenez... chaque instant de retard peut faire nommer votre rival.

CÉSARINE. Eh oui! sans doute... (*A part.*) Et cette réponse que l'on attend... (*Haut.*) Laissez-le aller. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

OSCAR. Quoi! vraiment! C'est bien différent; partez vite.

—

SCÈNE IX.

M. DE MONTLUCAR, BERNARDET, OSCAR.

M. DE MONTLUCAR, *retenant Bernardet qui fait un pas pour sortir.* Un instant, monsieur le docteur, cela ne se passera pas ainsi!

BERNARDET. Encore un autre à présent!

M. DE MONTLUCAR. Vous m'annoncez que M. de Miremont est malade, qu'il est à l'extrémité... (*A voix haute et regardant autour de lui.*) une nouvelle qui me désole... Vous me laissez faire des visites pour demander sa place à l'Académie... et qui est-ce que je rencontre à l'instant même? M. de Miremont en parfaite santé... se rendant aux élections avec Edmond, dans votre propre voiture!

OSCAR. Dans votre voiture... vous l'entendez!

BERNARDET, *criant.* Qu'est-ce que cela prouve?.. Cela empêche-t-il que je vous sois dévoué?.. que je ne l'aie toujours été? Ce n'est pas moi, c'est madame de Miremont qui vous a trahi!..

OSCAR. Quoi! ma cousine? Ce n'est pas possible!

—

SCÈNE X.

M. DE MONTLUCAR, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE, DESROUSEAUX, BERNARDET, OSCAR, PLUSIEURS CAMARADES.

DUTILLET. Victoire! mon cher docteur. Vous pouvez dire à madame de Miremont que tout va à merveille... les affiches, les annonces, les journaux; il n'est plus question que de notre candidat, et tout fait espérer qu'Edmond sera nommé!

BERNARDET, *avec colère.* Edmond!..

DUTILLET. Et d'après vos instructions...

OSCAR, *à Bernardet, à demi-voix et lui serrant la main.* Je ne le lui fais pas dire... d'après vos instructions.

DUTILLET. Nous avons prévenu les jeunes gens de l'École de droit, de l'École de médecine; nous aurons un triomphe... des bouquets, de la musique...

BERNARDET. Permettez... j'avais commandé tout cela pour Oscar.

DESROUSEAUX. D'abord... mais il y a eu contre-ordre!

BERNARDET, *vivement.* Il y en a un nouveau.

SAINT-ESTÈVE. Est-ce qu'on peut le deviner?

BERNARDET. Vous êtes des maladroits!

DUTILLET. Et vous un brouillon!

SAINT-ESTÈVE. Une girouette!

M. DE MONTLUCAR. Un intrigant!

BERNARDET. Monsieur de Montlucar...

M. DE MONTLUCAR. Monsieur le docteur...

BERNARDET. Vous oubliez ce que vous nous devez...

M. DE MONTLUCAR. Et vous qui je suis... cela m'apprendra à m'encanailler!

TOUS, *criant.* S'encanailler... c'est trop fort!

OSCAR, *criant.* C'est le mot! (*Il passe auprès de Montlucar.*)

DESROUSEAUX, *de même.* Il est juste.

SAINT-ESTÈVE. Vous nous en rendrez raison!

M. DE MONTLUCAR. Quand vous voudrez.

TOUS. A l'instant même. (*Le désordre est au comble. Tous se disputent et se menacent; tous les camarades vont s'élancer l'un sur l'autre.*)

—

SCÈNE XI.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR; M. DE MIREMONT, *entrant par le fond avec* CÉSARINE; BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

M. DE MIREMONT, *paraissant à la porte du fond.* Quoi! chez moi! des camarades! des amis prêts à se battre!

M. DE MONTLUCAR, *stupéfait.* M. de Miremont!

DUTILLET, *de même.* Nous qui le croyions si malade! d'où venez-vous donc ainsi?

M. DE MIREMONT. Des élections... mais nous n'avons pas eu besoin d'aller jusque-là... car à moitié chemin... la nouvelle nous est arrivée.

TOUS. Et laquelle?

M. DE MIREMONT. Tenez, l'entendez-vous? (*On entend en dehors des acclamations.*)

—

SCÈNE XII.

MONTLUCAR, DESROUSEAUX, OSCAR, AGATHE; EDMOND, *entouré d'amis, de jeunes gens qui le félicitent;* ZOÉ, CÉSARINE, M. DE MIREMONT, BERNARDET, DUTILLET, SAINT-ESTÈVE.

AGATHE. Il est nommé!

ZOÉ. Et des compliments, des bouquets!

EDMOND. Ah! mes amis... monsieur de Miremont... mon cher docteur... (*A Césarine.*) Et vous, ma protectrice, que ne vous dois-je pas?

ZOÉ, *à Césarine.* Il vous doit tout, d'abord!

CÉSARINE, *avec colère, et à demi-voix.* Zoé!..

EDMOND. Ce n'est que ma première leçon... je ferai peut-être mieux à la seconde. (*Elle quitte Césarine et passe à gauche près d'Oscar.*) Ah! que j'étais injuste! ce matin encore je me plaignais des hommes et du sort... j'accusais mon siècle de partialité, d'intrigues, de cabale... et je vois maintenant... (*Regardant Césarine.*) qu'il y a encore amitié véritable..... (*Regardant Bernardet.*) et désintéressée... (*Regardant les autres camarades.*) qu'on peut parvenir sans coteries... sans honteuses manœuvres.

ZOÉ, *le regardant avec compassion.* Pauvre jeune homme!

OSCAR, *à Zoé.* Eh bien! vous le voyez par lui, qui refusait notre secours... on arrive quand on a des camarades.

ZOÉ. Oui, Monsieur... mais on reste quand on a du talent!





ABIGAÏL. Quoi, c'est la duchesse Marlborough.

LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du roi, le 17 novembre 1840

PERSONNAGES.

LA REINE ANNE.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, sa favorite.
HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE.
MASHAM, enseigne au régiment des gardes.
ABIGAIL, cousine de la duchesse de Marlborough.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.
THOMPSON, huissier de la chambre de la reine.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James. Les quatre premiers actes dans un salon de réception; le dernier dans la chambre de la reine.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un riche salon du palais Saint-James. Porte au fond. Deux portes latérales. A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire ; à droite, un guéridon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, *entrant par la gauche du spectateur;* MASHAM, *dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.*

BOLINGBROKE. Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine, j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

LE MARQUIS DE TORCY. J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE. Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-Jean est un libertin et un dissipateur; esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent...je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

LE MARQUIS DE TORCY. Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir! (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, MASHAM, *endormi.*

BOLINGBROKE. O chances de la guerre et destinée des rois conquérants! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne!.. et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive... Pauvre marquis de Torcy... si sa négociation ne réussit pas... il en mourra!.. tant il aime son vieux souverain... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, *dormant.* Ah! qu'elle est belle!

BOLINGBROKE. Et la jeunesse... l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

MASHAM, *de même.* Oui, je t'aime... je t'aimerai toujours!

BOLINGBROKE. Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, *dormant toujours.* Quel bonheur!.. quelle brillante fortune!.. c'est trop pour moi!

BOLINGBROKE, *lui frappant sur l'épaule.* En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, *se levant et se frottant les yeux.* Hein!.. qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, *riant.* Et qui vous ruine!..

MASHAM. Vous, à qui je dois tout!.. Pauvre écolier, pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours!

BOLINGBROKE. Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM. Pourquoi cela?

BOLINGBROKE. Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM. O ciel! vous êtes malheureux!

BOLINGBROKE. Non pas!.. je suis ruiné, voilà tout!.. mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années, les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini!..

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Je n'ai pas pu aller plus vite!.. Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... Impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot... j'y gagne encore!.. Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig... vous comprenez que je devais être tory; je me suis jeté dans l'opposition; je lui dois cela... je lui dois mon bonheur! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés! c'était là l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!.. le malheur, c'est le repos!.. Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Oui... les jours où il me fallait conduire ma femme au bal!.. Mais maintenant je tiens à rester! je serais désolé de partir!.. je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin, et j'écris le soir... En vain le ministère whig nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal l'*Examinateur.* Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi Swift, Prior et Atterbury... A lui l'épée, à nous la presse! nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre qui épuise le trésor et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM. Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE. Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM. Ah! vous ne direz pas cela...

BOLINGBROKE. Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là .. il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!.. Mais pardon... je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête.... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM. Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE. Vous-même!.. Je vous crois très-discret quand vous êtes éveillé, mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM. Moi?

BOLINGBROKE. A moins que ce ne soit la mienne!.. auquel cas je ne vous demande rien!.. je comprendrai...

MASHAM. Vous êtes dans l'erreur! je ne connais pas de grande dame! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?..

BOLINGBROKE. Non vraiment...

MASHAM. Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne, et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE. Pas possible!

MASHAM. Oui, Monsieur... je vois encore son air insolent et ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment, la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine, à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre d'audience de Sa Majesté!.. Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux, et à pied, pour de bonnes raisons... J'étais près

d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude... qui riait encore... Ah! dans ma rage, je m'élançai vers lui, mais l'équipage avait disparu, et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE. Et votre fortune!

MASHAM. Au contraire! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE. En vérité! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux?

MASHAM. Aucun!.. il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux... ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE. Ah! bah!

MASHAM. Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, *riant.* C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous?

MASHAM. Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, *de même.* Eh bien! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM. Comment cela?

BOLINGBROKE, *de même.* C'est que ce protecteur inconnu est une protectrice...

MASHAM. Quelle idée!

BOLINGBROKE. Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...

MASHAM. Non, Monsieur... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE. Qu'y aurait-il d'étonnant?.. La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable, et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible!.. mais à sa cour, on s'amuse beaucoup!.. toutes nos ladys ont de petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM. Monsieur!..

BOLINGBROKE. Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM. Ah! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, *allant s'asseoir près de la table, à gauche.* Après cela... je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les événements... laissez-vous faire! Ah! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair que ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile...

MASHAM, *debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.* Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE. J'y suis!.. l'objet de vos rêves! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant?

MASHAM. Oui, Monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE. Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle de son côté?

MASHAM. Bien moins encore!.. orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood...

BOLINGBROKE. Ah! mon Dieu!

MASHAM. Qui vient de faire banqueroute... elle se trouve sans place et sans ressource.

BOLINGBROKE, *se levant.* C'est la petite Abigaïl...

MASHAM. Vous la connaissez?

BOLINGBROKE. Parbleu, du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM. Eh! mais, à la manière dont vous en parlez... est-ce que vous en auriez été amoureux?..

BOLINGBROKE. Pendant huit jours! et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre... maintenant surtout... Mais j'ai gardé à cette jeune fille... une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais mariés... Mais pour le présent, des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et pour l'avenir pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et, comme tous les sots, il se porte à merveille... Mais nous pourrions peut-être à la cour... chercher pour Abigaïl...

MASHAM. C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

BOLINGBROKE, *secouant la tête.* Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM. J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE. Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM. Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle ce matin; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE. N'importe... l'espoir de vous y trouver, elle y viendra... et tenez... tenez... monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?.. la voici.

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, MASHAM.

ABIGAÏL. M. de Saint-Jean! (*Elle se retourne vers Masham, à qui elle tend la main.*)

BOLINGBROKE. Lui-même, ma chère enfant; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile!.. la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis!.. rencontre bien rare en ce pays!..

ABIGAÏL, *gaiement.* Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur!.. surtout aujourd'hui...

MASHAM. Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland?

ABIGAÏL. Vous ne savez pas! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM. Et vous êtes si joyeuse?

ABIGAÏL. C'est que j'en ai une autre!.. plus agréable, je crois... et que je dois...

MASHAM. A qui donc?

ABIGAÏL. Au hasard.

BOLINGBROKE. Cela vaut mieux!.. c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAÏL. Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à

moi, pour acheter... or, en achetant des diamants..... on cause.

BOLINGBROKE. Et miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAÏL. Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir... Ah! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici! vous faites ce que vous voulez... Si on peut dire cela... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien... trente guinées!.. Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : « Gardez, gardez, Milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai!.. » — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, *riant*. La grande dame était une friponne.

ABIGAÏL. J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont, pour rien au monde, je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE. Très-bien.

MASHAM. Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAÏL. Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider... Enfin, j'étais résolue... lorsque hier au soir, une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté... et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant, elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin!.. Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : « N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs, la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter?.. » Et je me jetai dans ses bras en lui disant : « Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. » — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici.

MASHAM. C'est très-singulier...

BOLINGBROKE. Et ce papier, peut-on le voir?

ABIGAÏL, *le lui donnant*. Certainement!..

BOLINGBROKE, *souriant*. Ah! ah! rien qu'à sa bonté, je l'aurais devinée. (*A Abigaïl.*) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice?..

ABIGAÏL. Oui vraiment... Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez cette écriture?

BOLINGBROKE, *froidement*. Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAÏL, *avec joie*. La reine!.. est-il possible?

MASHAM, *de même*. La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protection!.. et son amitié!.. voilà votre fortune assurée à jamais!

BOLINGBROKE, *passant entre eux deux*. Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance!

ABIGAÏL. C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle!

BOLINGBROKE. Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut!.. c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAÏL. La reine aime donc beaucoup cette duchesse?

BOLINGBROKE. Elle la déteste!.. en l'appelant sa meilleure amie!.. et sa meilleure amie le lui rend bien!

ABIGAÏL. Et pourquoi ne pas rompre avec elle?.. pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable?

BOLINGBROKE. Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement!.. La majorité leur est acquise; et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAÏL. Ah! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous... j'ai quelque espoir!

MASHAM. Et lequel?

ABIGAÏL. Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE. Vous, Abigaïl?

ABIGAÏL. Eh! oui, vraiment... par mésaillance! un cousin à elle, un Churchill, s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM. Est-il possible?.. parente de la duchesse.

ABIGAÏL. Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... Mais moi... pauvre fille... qui ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine.

BOLINGBROKE. Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois, du moins, je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine!

ABIGAÏL. Ah! que de bontés!

MASHAM. Comment les reconnaître jamais?

BOLINGBROKE. Par votre amitié.

ABIGAÏL. C'est bien peu!

BOLINGBROKE. C'est beaucoup!.. pour moi, homme d'État... qui n'y crois guère... (*Vivement.*) Je crois à la vôtre, et j'y compte!.. (*Leur prenant la main.*) Entre nous désormais... alliance offensive et défensive!

ABIGAÏL, *souriant*. Alliance redoutable!

BOLINGBROKE. Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel, la journée sera bonne! deux succès à emporter!.. la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah! si Abigaïl était nommée! si elle était reçue parmi les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, *vivement*. N'est-ce que cela?.. je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE. Est-il possible!

MASHAM. Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (*Prenant le journal sur la table, à droite.*) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE. A merveille!.. quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette... (*Glissant une lettre sous la couverture du journal.*) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (*Tirant un journal de sa poche.*)

ABIGAÏL. Que faites-vous?

BOLINGBROKE. Un numéro du journal l'*Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir... et elle en a si peu!.. Voilà dix heures, allez, Masham... allez!

MASHAM, *sortant par la porte à droite*. Comptez sur moi!

—

SCÈNE IV

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE. Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert!

ABIGAÏL. Lui! peut-être... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE. Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!.. Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur. Les États sont subjugués ou conduits par des héros, par de grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'État, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAÏL. Non vraiment.

BOLINGBROKE. Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande; et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAÏL. Est-il possible?

BOLINGBROKE, *regardant du côté de l'appartement de la reine*. Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!..

ABIGAÏL. Et que pouvez-vous faire?

BOLINGBROKE. Attendre et espérer.

ABIGAÏL. Quelque grande révolution?..

BOLINGBROKE. Non pas... mais un hasard... un caprice du sort... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAÏL. Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer?

BOLINGBROKE. Non... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAÏL, *voyant la porte s'ouvrir*. C'est Masham qui revient!

BOLINGBROKE. Non... c'est mieux encore; c'est la triomphante et superbe duchesse...

—

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAÏL, *à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer*. Quoi! c'est la duchesse de Marlborough?...

BOLINGBROKE, *de même*. Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAÏL. Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (*A part, et la regardant venir.*) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamants.

LA DUCHESSE, *qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue*. Monsieur de Saint-Jean!

BOLINGBROKE. Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE. Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE. Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir...

LA DUCHESSE, *montrant le journal qu'elle tient à la main*. Rassurez-vous, Monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE. Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE. Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, *troublé*. Ah! c'est là...

LA DUCHESSE. Oui, Monsieur!.. l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE. Où je ne suis pour rien...

LA DUCHESSE, *avec ironie*. Je le sais! Depuis longtemps votre règne est passé! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE. Adressée à la reine...

LA DUCHESSE. C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, *avec indignation*. Madame!

LA DUCHESSE. C'est du devoir de ma charge! Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, Monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire!

BOLINGBROKE. Je me le rappellerai, Madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis?

LA DUCHESSE. C'est ce qui vous trompe... je les avais lues... cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE. Quoi! Madame...

LA DUCHESSE, *lui faisant la révérence et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre.* Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart?.. quel est son nom?

ABIGAÏL, *s'avançant et faisant la révérence.* Abigaïl.

LA DUCHESSE, *avec hauteur.* Ah! la jolie bijoutière!... c'est vrai... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine?

ABIGAÏL, *vivement.* Ah! Sa Majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE. Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule... je verrai... j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, *à part.* Nous sommes perdus!

LA DUCHESSE. Vous comprenez, Mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, *s'avançant.* Elle en a.

LA DUCHESSE, *étonnée.* Ah! Monsieur s'intéresse à cette jeune personne!..

BOLINGBROKE. A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE. Aussi je l'aurais admise avec plaisir; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE. C'est par là qu'elle brille!..

LA DUCHESSE. C'est ce qu'il faudra voir... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas!..

BOLINGBROKE. Aussi Mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!

BOLINGBROKE. Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, Madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal l'*Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, Madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, *fièrement.* Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de Mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à Sa Majesté... à elle seule!.. Quant à vous, Monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (*Souriant.*) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout à l'heure paraît dans le journal du matin... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, Monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence, et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire. (*Elle fait la révérence.*)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL. Eh bien! qu'en dites-vous?

BOLINGBROKE, *gaiement.* Bien joué, vrai Dieu!.. très-bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable!.. surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur!

ABIGAÏL. Non, non... je renonce à tout, il y va de votre liberté!

BOLINGBROKE, *gaiement.* C'est ce que nous verrons! et par tous les moyens possibles... (*Regardant une pendule qui est sur un des panneaux, à droite.*) Ah! mon Dieu! voici l'heure de la chambre... je ne peux y manquer!.. je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance!... (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, *puis* MASHAM.

ABIGAÏL, *prête à partir.* Belle alliance!.. où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant!..

MASHAM, *accourant pâle et effrayé par la porte du fond.* Ah! grâce au ciel, vous voilà!.. je vous cherchais.

ABIGAÏL. Qu'y a-t-il donc?

MASHAM. Je suis perdu!

ABIGAÏL. Et lui aussi!..

MASHAM. Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAÏL. Qui donc?

MASHAM. Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (*Avec rage.*) il riait encore!.. Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée... lui, la sienne... et... il ne rit plus.

ABIGAÏL. Il est mort?

MASHAM. Oh! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAÏL. Peine de mort!

MASHAM. Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAÏL. N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM. C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAÏL. Dès ce soir.

MASHAM. Mais vous... mais M. de Saint-Jean?..

ABIGAÏL. Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place!.. mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout..: éloignez-vous!..

MASHAM. Oui; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que je n'aimerais jamais que vous... je voulais vous voir, vous embrasser...

ABIGAÏL, *vivement.* Alors dépêchez-vous donc!..

MASHAM, *se jetant dans ses bras.* Ah!

ABIGAÏL, *se dégageant.* Adieu!.. adieu!.. et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus! (*Tous deux se séparent et s'éloignent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, UN HUISSIER DU PALAIS.

LA REINE. Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes?

THOMPSON. Oui, Madame... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, *à part.* Encore des adresses et des discours... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (*Haut.*) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON. Oui, Madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE. Et que je ne recevais pas...

THOMPSON. Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE. La duchesse y sera... cela la regarde; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (*A Thompson.*) Sais-tu quels étaient ces honorables?

THOMPSON. Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, *vivement.* Qui donc?

THOMPSON. Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE. Oh!.. et ils sont partis?

THOMPSON. Oui, Madame...

LA REINE. Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus... M. de Saint-Jean, surtout!.. Quand il était au pouvoir... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard. J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé, c'est d'une maladresse...

THOMPSON. Madame la duchesse me l'avait tant recommandé... règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE. Oh!.. c'est la duchesse!.. c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON. C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à Votre Majesté.

LA REINE, *prenant vivement le papier sur la table.* C'est bien. — Laissez-moi. (*Thompson sort.*)

LA REINE, *lisant* : « Madame, mes collègues et moi demandions audience à Votre Majesté! eux pour affaire d'État, « et moi, pour jouir de la vue de ma souveraine, qui depuis si longtemps m'est interdite. » Pauvre sir Henri! « Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis politiques, « je le conçois; mais sa défiance va jusqu'à repousser une « pauvre enfant dont la tendresse et les soins eussent adouci « les ennuis dont on accable Votre Majesté. — On lui refuse la place que vous vouliez lui donner près de vous, « en alléguant qu'elle est sans famille; et je vous préviens, « moi, qu'Abigaïl Churchill est cousine de la duchesse de « Marlborough. » (*S'arrêtant.*) Est-il possible!.. (*Lisant.*) « Ce seul fait vous donnera la mesure du reste... que Votre « Majesté en profite et veuille bien en garder le secret à son « fidèle serviteur et sujet, etc. » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout... ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux! Ah! quand ne serai-je plus reine pour être ma maîtresse! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la couronne, aux chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici, du moins, je ne veux plus obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. — (*Elle sonne, Thompson paraît.*) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier... Vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi la reine!.. allez!..

THOMPSON. Oui, Madame. (*Il sort.*)

LA REINE. L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne, et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah! c'est elle! (*Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.*)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond.*

LA DUCHESSE, *a remarqué ce mouvement et s'approche de la reine, qui reste assise et lui tourne le dos.* Oserai-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles?

LA REINE, *sèchement.* Mauvaise... souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE. Sa Majesté aurait eu quelques contrariétés...

LA REINE, *de même.* Beaucoup!

LA DUCHESSE. Mon absence peut-être...

LA REINE, *de même.* Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE. Vous savez donc ce qui se passe?

LA REINE. Non vraiment...

LA DUCHESSE. Une affaire très-grave... très-fâcheuse.

LA REINE. Ah! mon Dieu!

LA DUCHESSE. Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation... Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE. Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille?.. Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE. Que Votre Majesté se rassure... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE. Ah! c'est pour cela que vous étiez à Windsor?..

LA DUCHESSE. Oui, Madame... et vous m'accusiez...

LA REINE. Moi... duchesse...

LA DUCHESSE, *souriant.* Ah! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE. Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE. Dont je devine la cause... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle?..

LA REINE. Non vraiment...

LA DUCHESSE. Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... Je connais sa bonté...

LA REINE. Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE. Je l'ai vu... Car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi...

LA REINE Non, duchesse... je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille... (*Tirant la lettre de son sein.*) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fille que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, *souriant.* En vérité!.. rien de mieux alors... et si Votre Majesté veut permettre...

LA REINE, *serrant la lettre.* C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Et celui qui vous la recommande si vivement?..

LA REINE. Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE. A cela seul... je le devine!.. c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, *troublée.* Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, *vivement.* C'est lui, Madame, j'en suis sûre...

LA REINE. Eh bien! oui... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, *avec une colère qu'elle s'efforce de contenir.* Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, Madame, aujourd'hui même a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard, votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, *à part, avec impatience.* Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (*Haut.*) Eh! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE. Que Votre Majesté craint de me la montrer...

LA REINE, *avec impatience.* Par égard pour vous. (*La lui donnant.*) Car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, *parcourant la lettre.* N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE. Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl!

LA DUCHESSE. Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

LA REINE. Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine?..

LA DUCHESSE. Si, Madame... j'en conviens, je l'avoue hautement; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion; nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie; et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, *avec embarras et à moitié convaincue.* Oui certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE. Ah! soyez tranquille sur son sort... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE. A la bonne heure...

LA DUCHESSE. Et puis d'ailleurs, l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE. Moi?.. qui donc?

LA DUCHESSE. Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, *avec un peu d'émotion.* Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le journal des modes.

LA DUCHESSE. J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal... qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté.

LA REINE, *avec joie.* Ah! il viendra!

LA DUCHESSE. Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE. C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE. C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, *allant s'asseoir près de la table, à gauche.* C'est juste!

LA DUCHESSE. Vous voyez bien que quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, *assise, et se tournant vers elle.* Vous êtes si bonne!

LA DUCHESSE, *debout, près du fauteuil.* Mon Dieu non! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée...

LA REINE, *à part.* Après tout, c'est vrai!

LA DUCHESSE. Et les rois ont si peu d'amis véritables!.. d'amis qui ne craignent pas de les fâcher... de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous, je ne sais ni flatter... ni tromper... je ne sais qu'aimer...

LA REINE. Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

LA DUCHESSE. N'est-il pas vrai?.. Qu'importe le caractère? le cœur est tout... (*La reine lui tend la main que la duchesse porte à ses lèvres.*) Votre Majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendue si malheureuse...

LA REINE. Et moi aussi!

LA DUCHESSE. Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée!

LA REINE. Je vous le promets.

LA DUCHESSE. Ainsi, c'est convenu... vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl?..

LA REINE. Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON. Miss Abigaïl Churchill!

LA DUCHESSE, *à part, et s'éloignant.* O ciel!

LA REINE, *avec embarras.* Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAÏL. Votre Majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle...

LA REINE. C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit : Voyez si cette jeune personne...



LA DUCHESSE. Soit. (*Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres.*) — Acte 2, scène 10.

LA DUCHESSE. C'est juste... il faut bien que Votre Majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAÏL. Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est Sa Majesté qui d'elle-même... et dans sa bonté... a daigné me proposer...

LA REINE. C'est vrai!.. mais des raisons majeures... des considérations politiques...

ABIGAÏL, *souriant.* Pour moi!..

LA REINE. M'obligent à regret... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est plus moi... c'est madame la duchesse, votre parente... qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous... loin de Londres... une position honorable... (*Avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre.*) et j'y compte.

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. Je m'en occuperai... dès aujourd'hui... (*A Abigaïl.*) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine... à qui mon devoir est d'obéir en tout...

LA REINE, *à demi-voix, à Abigaïl.* Remerciez-la donc!.. (*Abigaïl reste immobile; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.*)

ABIGAÏL, *à part.* Pauvre femme! (*La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.*)

—

SCÈNE IV.

ABIGAIL, *seule, et regardant sortir la reine.* Ah! que je la plains!.. M. de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine... c'est l'autre!.. et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle... Plutôt mourir!.. Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs... car depuis hier... depuis le départ d'Arthur... je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (*Avec effroi.*) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer... et s'il n'a pas déjà gagné le continent... c'en est fait de ses jours. Ah! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu!.. et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il

soit sauvé, qu'il vive! et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage.

—

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, *qui est entré avant la fin de la scène précédente.* Eh! pourquoi donc? palsambleu! moi, je ne renonce à rien...

ABIGAÏL. Ah! monsieur Henri, vous voilà... venez... venez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi... tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, *gaiement.* C'est dans ces moments-là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il?

ABIGAÏL. Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

BOLINGBROKE. Elle a tenu parole... elle est venue exacte au rendez-vous.

ABIGAÏL, *étonnée.* Comment cela?

BOLINGBROKE. Ne vous ai-je pas parlé du lord Richard Bolingbroke, mon cousin?

ABIGAÏL. Non vraiment.

BOLINGBROKE. Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAÏL. Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE. Il en était le chef. A lui tous les biens... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAÏL. Eh bien! ce cousin...

BOLINGBROKE, *riant.* Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier?

ABIGAÏL. Vous, monsieur de Saint-Jean?..

BOLINGBROKE. Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAÏL. Comment cela?

BOLINGBROKE, *lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.* Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc?

BOLINGBROKE, *à demi-voix.* Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence! c'est la reine.

—

SCÈNE VI.

ABIGAIL, *à droite du spectateur,* PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR *viennent se placer près d'elle.* SIR HARLEY ET LES MEMBRES DE L'OPPOSITION, *à gauche, se groupent autour de* BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS DAMES D'HONNEUR *sortent des appartements, à droite, et se placent au milieu du théâtre.*

BOLINGBROKE, *cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.* Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt, au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!..

BOLINGBROKE. A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois...

LA DUCHESSE. Permettez...

BOLINGBROKE. Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras... comment ne pas croire que le ministère... (*A la duchesse et aux seigneurs qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.*) Oui, Madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans... leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à Sa Majesté, que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre... mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi!..

LA DUCHESSE, *froidement.* Avez-vous terminé?

BOLINGBROKE. Oui, Madame.

LA DUCHESSE. Maintenant voici la vérité... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAÏL, *à part.* Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE. Il est malheureusement trop vrai... qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James... lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE. Avec qui?

LA DUCHESSE. Avec un cavalier dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE. Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE. Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger...

BOLINGBROKE. Je ne doute point de leur réponse!.. les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir?

ABIGAÏL, *à part.* C'est fait de nous!

BOLINGBROKE. Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés?..

LA DUCHESSE. Ils le sont!

ABIGAÏL, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

LA REINE. Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse (*La remettant à Bolingbroke.*), et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire mylord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE. On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE. Mylord et Messieurs, êtes-vous satisfaits?

BOLINGBROKE. Toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en faire entendre. (*La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et*

rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements, à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, *suit un instant les membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre, à gauche*. BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE. A merveille!.. mais s'ils croient que c'est fini.. ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (*Se retournant vers Abigaïl qui, se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil, à gauche.*) Ah! mon Dieu!.. qu'avez-vous donc?

ABIGAÏL. Ce que j'ai!.. vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE. Comment cela?

ABIGAÏL. Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter... de faire condamner...

BOLINGBROKE. Eh bien?..

ABIGAÏL. Eh bien!.. c'est Arthur!

BOLINGBROKE. Quoi?.. ce duel... cette rencontre...

ABIGAÏL. C'était avec lord Bolingbroke, votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, *poussant un cri*. J'y suis!.. l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale...

ABIGAÏL. Qui vous prescrit de l'arrêter?

BOLINGBROKE, *vivement*. L'arrêter!.. allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions!.. non... non... je ne suis pas assez ingrat, assez grand seigneur pour cela. (*Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.*) Et plutôt, morbleu... (*S'arrêtant.*) O ciel!.. et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous... c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAÏL. Que faire, mon Dieu!..

BOLINGBROKE, *gaiement*. Parbleu!.. je ne ferai rien... que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin!

ABIGAÏL. Ah! que vous êtes bon!.. que vous êtes aimable... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés il doit être loin maintenant... (*Poussant un cri en apercevant Masham.*) Ah!

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, *l'apercevant*. C'est fait de nous!.. Malheureux! qui vous ramène?.. pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, *tranquillement*. Je ne suis jamais parti.

ABIGAÏL. Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM. Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait... vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis : (*Portant la main à son épée.*) « Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres, me dit-il, les voici, » et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAÏL. Eh bien!

MASHAM. Eh bien!.. c'est à confondre!.. c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE. Est-il possible?

ABIGAÏL. Une pareille récompense!..

MASHAM. Après ce que je venais de faire!.. « Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps... tous nos camarades du régiment; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène!., » Que répondre?.. Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons, me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAÏL. Et vous l'avez suivi?..

MASHAM. A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAÏL. Malheureux!..

MASHAM. Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE. Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer; qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM. Que dites-vous?

BOLINGBROKE. Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais, en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, *lui présentant son épée*. Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE. Eh! non... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAÏL. Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAÏL. Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE. Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM. Ce matin, il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE. Tant pis!..

MASHAM. De plus... voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAÏL. Une lettre de qui?

MASHAM. De mon protecteur inconnu! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'HUISSIER, *paraissant à la porte des appartements de la reine*. Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM. La reine qui m'attend... (*Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boîte.*) Tenez.. et voyez... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL. Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE. Lisons!

ABIGAÏL, *lisant la lettre*. « Vous êtes officier! j'ai tenu ma « parole... tenez la vôtre en continuant à m'obéir; tous les « matins, montrez-vous à la chapelle, et tous les soirs au « jeu de la reine. Bientôt viendra le moment où je me ferai « connaître... D'ici là, silence et obéissance à mes ordres, « sinon, malheur à vous!.. »

ABIGAÏL. Et quels ordres? je vous le demande.

BOLINGBROKE. Celui de ne pas se marier.

ABIGAÏL. Une protection à ce prix-là, c'est terrible.

BOLINGBROKE. Plus que vous ne croyez, peut-être!

ABIGAÏL. Et pourquoi?

BOLINGBROKE, *souriant.* C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAÏL. Un ami de son père!.. un lord!

BOLINGBROKE, *de même.* Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAÏL. Allons donc! Lui! Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE. Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAÏL. Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, *gaiement.* Ah! il y a un post-scriptum?

ABIGAÏL, *lisant, avec émotion.* « J'envoie à M. le capitaine « Masham les insignes de son nouveau grade. »

BOLINGBROKE, *ouvrant la boîte qu'il tient.* Des ferrets en diamants, d'un goût et d'une magnificence... c'est bien cela.

ABIGAÏL, *les regardant.* O ciel!.. je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi la semaine dernière...

BOLINGBROKE. A qui?.. parlez?

ABIGAÏL. Oh! je ne le puis!.. je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE. Que vous importe! s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas?

ABIGAÏL. Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, *la tenant par la main.* Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours!

ABIGAÏL. Pourquoi donc?

BOLINGBROKE. Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame!.. Et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAÏL. Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE. Et quelle est-elle donc?

ABIGAÏL, *montrant la duchesse qui entre par la galerie, à droite.* La voici!

BOLINGBROKE, *vivement, et lui prenant la lettre qu'elle tient.* La duchesse!.. (*A Abigaïl, qu'il renvoie.*) Laissez-nous..... laissez-nous.

ABIGAÏL. Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, *la poussant par la porte à gauche.* Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!.. (*A part.*) O fortune! tu me devais cette revanche...

—

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. *Elle entre rêveuse. Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.*

LA DUCHESSE. Ah! c'est vous, Mylord... je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE. Oserais-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE. Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE. Aucun encore!.. et vous, Madame?

LA DUCHESSE. Pas davantage...

BOLINGBROKE, *à part.* Tant mieux.

LA DUCHESSE. Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE. D'abord, m'acquitter de tout ce que je vous dois! la reconnaissance m'en faisait un devoir! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres, auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE. Monsieur...

BOLINGBROKE. C'était beaucoup!.. je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!.. Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... Vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, *souriant.* Mais si vraiment!.. pour vous!

BOLINGBROKE. Non, Madame: vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'État était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car, grâce à elle, on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute!

Je ne le regrette pas, et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE. Je comprends! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE. Au contraire... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE. La paix entre nous!.. c'est difficile.

BOLINGBROKE. Eh bien! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures!

LA DUCHESSE. A quoi bon?.. Vous pouvez, quand vous voudrez, commencer l'attaque dont vous m'avez menacée; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente; mes bienfaits ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume!

BOLINGBROKE. C'est fort généreux; mais je doute qu'elle accepte!

LA DUCHESSE. Pour quelle raison, s'il vous plaît?

BOLINGBROKE. Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, *avec ironie.* A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, *avec fatuité.* C'est possible!

LA DUCHESSE, *gaiement.* Eh mais!.. je commence à le croire! l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (*Souriant.*) Là, vraiment, Mylord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE. Quand cela serait?..

LA DUCHESSE, *gaîment.* Je le voudrais!

BOLINGBROKE. Et pourquoi?

LA DUCHESSE, *de même.* Un homme d'État amoureux, il est perdu!.. il n'est plus à craindre!

BOLINGBROKE. Je ne vois pas cela!.. Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (*Geste de la duchesse.*) C'est intéressant, n'est-ce pas, Madame?... Eh bien! ce n'est rien encore!.. Dernièrement, et par son mari qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, *avec embarras.* Ce n'est guère vraisemblable... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE. Les voici!.. ainsi que la lettre qui les accompagnait. (*A demi-voix.*) Vous comprenez qu'à nous deux...

car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame!.. Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves... mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver; mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur.... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, *avec colère.* Monsieur!..

BOLINGBROKE, *changeant de ton.* Madame la duchesse!.. parlons sans métaphore... Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE. Ah! s'il était vrai!

BOLINGBROKE. Entre nous point de promesses, ni de protestations... Des faits! Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine.... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE. A l'instant...

BOLINGBROKE. Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain... dès ce soir...

LA DUCHESSE. Ah! vous vous méfiez de moi et de ma parole?

BOLINGBROKE. Ai-je tort?

LA DUCHESSE. La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, *galamment.* Non!.. car je vous trouve charmante!.. et si au lieu d'être dans des camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde!

LA DUCHESSE. Vous croyez...

BOLINGBROKE. Rien de plus vrai! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée!

LA DUCHESSE. Eh bien! donnez-m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE. Laquelle?

LA DUCHESSE. Comment avez-vous découvert ce secret?

BOLINGBROKE. Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE. Que je devine!.. Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure... vous avez acheté à prix d'or... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, *souriant.* C'est possible.

LA DUCHESSE. Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance!

BOLINGBROKE. Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE. Avec tous!

BOLINGBROKE. Ce soir la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE. Ce soir cette lettre...

BOLINGBROKE. Je le promets; trêve loyale et franche pour aujourd'hui!..

LA DUCHESSE. Soit! (*Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres; à part.*) Et demain la guerre... (*Elle sort par la porte à droite, et Bolingbroke par la porte à gauche.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, *tenant un livre,* LA REINE, *tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite.; Abigaïl se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.*

ABIGAÏL. Je ne puis revenir de mon bonheur, et quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE. Ah! ce n'est pas sans peine!... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère... C'est ce qui est arrivé!

ABIGAÏL. Vous avez parlé à la duchesse en reine!

LA REINE, *naïvement.* Non, je ne lui ai rien dit; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté... et, exprès pour la punir... j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais!

ABIGAÏL. Que de bontés! (*Montrant le livre qu'elle tient à la main.*) Votre Majesté veut-elle?.. (*La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.*) Histoire du Parlement!..

LA REINE, *avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre.* Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAÏL, *toujours le livre à la main.* Les reines s'ennuient donc?

LA REINE, *lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.* A périr!.. Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides. Avec eux j'écoute... avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes...

ABIGAÏL. Pas toujours!.. je suis si triste parfois!

LA REINE. Ah! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère qu'ils ont exilé... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas!

ABIGAÏL. Ah! c'est affreux.

LA REINE. N'est-ce pas?.. Et, pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et, depuis ce moment-là, toi qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAÏL. Ah! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne!

LA REINE. Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places; ils en veulent tous! et tous la même... tous la plus belle!

ABIGAÏL. Eh bien! donnez-leur des honneurs et du pouvoir... moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, *se levant, et jetant son ouvrage sur le guéridon.* Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAÏL. Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre?

LA REINE. Tais-toi... tais-toi!.. C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non,

non... j'ai préféré ma liberté, j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

ABIGAÏL. Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même... ni aimer personne?

LA REINE. Non vraiment!

ABIGAÏL. Comment!.. en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, *souriant*. Le parlement le défend.

ABIGAÏL. Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage... vous, la reine?

LA REINE. Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne crois!

ABIGAÏL, *vivement*. A la bonne heure!

LA REINE. Je plaisante!.. C'est, comme tu le disais..... un rêve! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, *souriant*. Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAÏL. C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE. Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole... et lui, jamais!.. C'est tout simple... à la reine...

ABIGAÏL. C'est vrai... c'est gênant d'être reine! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être!.. Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement!

LA REINE. Tu as raison!.. Ici, il n'y a pas de dangers! et, ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!.. toi, jamais!..

ABIGAÏL. Ah! mon Dieu!..

LA REINE. Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL. C'est que justement j'ai une demande à vous adresser, une demande très-importante, de la part...

LA REINE. De qui?..

ABIGAÏL. De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!.. ses intérêts que j'oubliais!.. et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, *avec émotion*. Masham!..

ABIGAÏL. L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. — Imaginez-vous, Madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré, dans son voyage en France, un digne gentilhomme... un ami... qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE. Une place?.. un titre?..

ABIGAÏL. Non... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE. C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations, je vais donner son nom. (*Passant près de la table, à gauche, et s'asseyant pour écrire.*) Quel est-il?

ABIGAÏL. Le marquis de Torcy.

LA REINE, *vivement*. Tais-toi.

ABIGAÏL. Et pourquoi donc?

LA REINE, *toujours assise*. Un seigneur que j'estime, que j'honore!.. mais un envoyé de Louis XIV, et si l'on savait même que tu as parlé pour lui...

ABIGAÏL. Eh bien?

LA REINE. Eh bien!.. il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences... c'est l'amitié la plus fatigante!.. et si je voyais le marquis...

ABIGAÏL. Mais lord Bolingbroke y compte... il y attache une importance... il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir!

LA REINE. En vérité!

ABIGAÏL. Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine... vous le voudrez, n'est-ce pas?

LA REINE, *avec embarras*. Certainement... je le voudrais...

ABIGAÏL, *vivement*. Vous promettez?

LA REINE. Mais c'est que... silence!

—

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAÏL.

LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond*. Voici, Madame, des dépêches du maréchal... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke... (*Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.*)

LA REINE. Eh bien!.. achevez.

LA DUCHESSE, *montrant Abigaïl*. J'attends que Mademoiselle soit sortie.

ABIGAÏL, *s'adressant à la reine*. Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, *avec embarras*. Non... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner..... (*Avec une sécheresse affectée.*) Prenez un livre. (*A la duchesse, d'un air gracieux.*) Eh bien! duchesse?..

LA DUCHESSE, *avec humeur*. Eh bien! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides sont votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement tranchée, et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE. Certainement.

LA DUCHESSE. Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre, en votre nom, que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passeports...

ABIGAÏL, *près du guéridon, à droite, où elle est assise, et laissant tomber son livre*. O ciel!

LA DUCHESSE. Qu'avez-vous?

ABIGAÏL, *regardant la reine d'un air suppliant*. Ce livre... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, *à la duchesse*. Il me semble, cependant... que, sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE. L'entendre... le recevoir... pour que la majorité, incertaine et flottante, se tourne contre nous et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE. Vous croyez!..

LA DUCHESSE. Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, *effrayée, et avec humeur*. Eh! non, mon Dieu! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà! (*Elle va s'asseoir près de la table, à gauche.*)

LA DUCHESSE. A la bonne heure!.. Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

LA REINE. C'est bien!

LA DUCHESSE. Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle!

LA REINE. A merveille... je vous remercie!..

LA DUCHESSE, *à part*. Enfin! (*Elle sort.*)

ABIGAÏL, *qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon*. Pauvre marquis de Torcy... nous voilà bien! (*Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.*)

LA REINE, *à gauche, et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.* Ah! quel ennui! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques?.. et ces dépêches du maréchal... qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre! (*Elle parcourt le rapport.*)

—

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, *paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.*

ABIGAÏL. Eh! mon Dieu, que voulez-vous?

MASHAM, *à voix basse.* Une lettre de notre ami!

ABIGAÏL. De Bolingbroke!.. (*Lisant vivement.*) « Ma chère « enfant... puisque la fortune vous sourit, je conseille à « vous et à Masham de parler au plus tôt de votre mariage « à la reine. Mais pendant que vous êtes en faveur... moi, « je suis perdu!.. Venez à mon aide!.. Je suis là... je vous « attends!.. il y va de notre salut à tous. » Ah! j'y cours. (*Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.*)

—

SCÈNE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, *toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.* Qu'est-ce! (*Masham s'arrête.*) Ah! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham!

MASHAM. Oui, Madame... (*A part.*) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE. Que voulez-vous?

MASHAM. Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE. A la bonne heure!.. vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien!..

MASHAM. C'est vrai, Madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE. Qui vous rend plus hardi?

MASHAM. La position où je me trouve... et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE. Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, *respectueusement.* Je me retire!..

LA REINE. Non!.. je dois avant tout justice à mes sujets; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes... et la vôtre a rapport sans doute à votre grade?

MASHAM. Non, Madame!

LA REINE. A votre avancement?..

MASHAM. Oh! non, Madame, je n'y pense pas!

LA REINE, *souriant.* Ah!.. et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM. Pardon... Madame!.. je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, *gaiement.* Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez, je vous prie! (*Lui tendant la main.*) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, *portant la main à ses lèvres.* Ah! Madame!..

LA REINE, *retirant sa main, avec émotion.* Eh bien!

MASHAM. Eh bien! Madame... j'avais déjà, et sans m'en douter, un protecteur puissant.

LA REINE, *faisant un geste de surprise.* Ah! bah!

MASHAM. Cela vous étonne?..

LA REINE, *le regardant avec bienveillance.* Non!.. cela ne m'étonne pas...

MASHAM. Ce protecteur... qui jamais ne s'est fait connaître... me défend sous peine de sa colère...

LA REINE. Eh bien!.. vous défend...

MASHAM. De jamais me marier!

LA REINE, *riant.* Vous!.. vous avez raison!.. c'est une aventure!.. et des plus intéressantes... (*Avec curiosité.*) Achevez, achevez... (*Se tournant avec humeur vers Abigaïl qui rentre.*) Qu'est-ce donc?.. qui se permet d'entrer ainsi?..

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL.

LA REINE. Ah! c'est toi, Abigaïl?.. plus tard je te parlerai.

ABIGAÏL. Eh! non, Madame, c'est sur-le-champ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté!

LA REINE, *avec humeur.* Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses!.. Que me veut-on?.. quelle est cette personne?

ABIGAÏL. Lord Bolingbroke.

LA REINE, *avec effroi et se levant.* Bolingbroke!..

ABIGAÏL. Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante!

LA REINE, *à part, avec impatience.* Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (*Haut.*) C'est impossible... la duchesse va venir.

ABIGAÏL. Eh bien! avant qu'elle revienne!

LA REINE. Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État!.. D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien!

ABIGAÏL. Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE. Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui?.. Qu'avez-vous fait?

ABIGAÏL. Punissez-moi, Madame, car le voici!

LA REINE, *avec colère et traversant le théâtre.* Laissez-nous!

ABIGAÏL, *à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre, et à voix basse.* Elle est mal disposée!

MASHAM, *de même.* Et vous n'y pourrez rien!

BOLINGBROKE. Qui sait?.. le talent... ou le hasard! celui-là surtout!.. (*Abigaïl et Masham sortent.*)

—

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, LA REINE, *qui a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.*

LA REINE, *à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.* Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE. Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, *se levant.* Ah! je m'en doutais!.. et c'est justement là ce que je craignais... Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... j'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passeports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE. Ils ne le sont pas encore! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE. Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse



LA REINE. Très-bien!.. je lirai, j'examinerai. — Acte 3, scène 7.

pour cette signature... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE. Je comprends...

LA REINE. Ce seraient de nouvelles scènes!.. de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE. Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon... Madame, je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?.. Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter. (*La reine qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.*) Un quart d'heure, Madame, un quart d'heure!.. c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays : son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, Madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE. Permettez, Mylord!..

BOLINGBROKE, *continuant.* Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite, les vaincus n'en ont perdu que huit mille. Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?.. Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas!

LA REINE. Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut



LA REINE. Ah ! vous êtes d'une maladresse. — Acte 4, scène 8.

un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, *s'animant.* Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE. Non... non... laissez-moi l'ignorer!.. Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, *à part.* Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère? (*Haut.*) Quoi! Madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de vos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, *écoutant et croyant entendre la duchesse.* Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... on vient...

BOLINGBROKE. Non, Madame... (*Continuant avec chaleur.*) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE. Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE. Voilà cependant la vérité!.. Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici... Arthur Masham, peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements.

LA REINE, *avec émotion.* Masham... que dites-vous?

BOLINGBROKE. Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, *tremblante.* Lui!.. Masham!..

BOLINGBROKE, *prêt à sortir.* Lui... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, *avec colère.* Ce qu'il m'importe, dites-vous?.. (*Se levant vivement.*) Si l'on m'abuse, si l'on me trompe!.. si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers... Non, non... il faut que tout s'explique! Restez, Milord, restez; moi, la reine, je veux, je dois tout savoir! (*Elle va regarder du côté de la galerie, à droite, et revient.*)

BOLINGBROKE, *à part, pendant ce temps.* Est-ce que par hasard... le petit Masham?.. O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous?

LA REINE, *avec émotion.* Eh bien! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, *observant la reine.* Désire la continuation de la guerre...

LA REINE, *de même.* Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, *de même.* Oui, Madame...

LA REINE. Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE. J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE. Lesquelles?

BOLINGBROKE, *vivement*. D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE. C'est vrai!

BOLINGBROKE, *de même*. C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE. C'est vrai!

BOLINGBROKE. Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE. Oui, oui, vous avez raison, sous prétexte que moi-même, je le voulais... je le désirais... (*Vivement.*) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu... dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE. Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE. Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, *près de la reine et presque à son oreille.* C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux plaisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre!.. (*Avec intention.*) La guerre qui fait sa gloire, sa fortune... et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition... servent en même temps ses amours! (*Voyant le geste de colère de la reine.*) Oui, Madame...

LA REINE. Silence!.. c'est elle!..

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine et reste stupéfaite.* Bolingbroke!.. (*Bolingbroke s'incline et salue.*)

LA REINE, *qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.* Qu'est-ce, Milady?.. que voulez-vous?

LA DUCHESSE, *lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.* Les passeports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne!

LA REINE, *sèchement.* C'est bien!.. (*Elle jette les papiers sur la table.*)

LA DUCHESSE. Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

LA REINE, *de même, et allant s'asseoir à la table, à gauche.* Très-bien!.. Je lirai... j'examinerai.

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même... et ce matin...

LA REINE. Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, *avec colère, et regardant Bolingbroke.* Ah! je devine sans peine!.. et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment!

LA REINE, *cherchant à se contenir.* Que voulez-vous dire?.. et quelle influence? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, *debout près de la table, et à droite de la reine.* Nous le savons tous!..

LA REINE. On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue.... dès qu'il s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus!

BOLINGBROKE. C'est parler en reine...

LA REINE, *s'animant.* Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre....

LA DUCHESSE. Madame!..

LA REINE, *s'animant de plus en plus.* Tout calculé... il est constant qu'à la bataille de Hochstett, ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE. Mais, permettez...

LA REINE, *se levant.* Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même?.. Non, madame la duchesse... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'Etat.

LA DUCHESSE. Un mot seulement...

LA REINE. Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (*A Abigaïl, qui vient de sortir par la porte à droite.*) Viens, partons!

ABIGAÏL. Comme Votre Majesté est émue!

LA REINE, *à demi-voix, et l'amenant sur le bord du théâtre.* Ce n'est pas sans raison!... Il est un mytsère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAÏL, *gaiement.* Qui?... l'inconnu?

LA REINE. Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde!

ABIGAÏL, *de même.* Pour cela, il faut le connaître!

LA REINE, *se retournant, et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond, et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl:* Tiens, le voici!

ABIGAÏL, *immobile de surprise.* O ciel!

BOLINGBROKE, *qui est passé près d'elle.* La partie est superbe!

ABIGAÏL. Elle est perdue!..

BOLINGBROKE. Elle est gagnée! (*La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre. Toutes deux s'éloignent. La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH. C'est inouï!.. Pour la première fois de sa vie, elle avait une volonté!.. une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?.. Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?.. (*D'un air de mépris.*) Allons donc! (*Après un instant de silence.*) Je le saurai!.. En attendant, et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où, toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!.. et il a fallu employer les grands moyens!.. Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la chambre... si le marquis partait!.. et j'ai ses passeports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?.. Mais, tout en signant, la reine, qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit... une colère secrète et concentrée, qu'elle n'osait laisser éclater... (*En riant.*) Décidément elle déteste sa favorite!.. Je le sais, et c'est ce qui fait ma force!.. la faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!.. mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?.. Ah! notre jeune officier

---

SCÈNE II.

MASHAM, LA DUCHESSE.

MASHAM. C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi... N'importe... ayons-en toujours peur... de confiance! (*Il la salue respectueusement.*)

LA DUCHESSE. N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM. Oui, Milady. (*A part.*) Ah! mon Dieu! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE. Quels titres aviez-vous à cette nomination?

MASHAM. Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE. C'est bien!.. j'aime cette réponse, et je vois que milord a eu raison de vous nommer...

MASHAM. Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre?

LA DUCHESSE. Il vous l'accordera; parlez.

MASHAM. Est-il possible?

LA DUCHESSE. Quelle est cette faveur?

MASHAM. C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE. Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM. Ah! Madame... tant de bontés!.. vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE. Eh! qui donc?

MASHAM. Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE. Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer?

MASHAM. Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, *le regardant avec bienveillance.* C'est bien! Masham! je suis contente de vous. (*Lui faisant signe d'avancer.*) Approchez.

MASHAM, *à part.* Quels regards pleins de bonté! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE. Vous m'écoutez, n'est-ce pas?

MASHAM. Oui, Milady. (*A part.*) Que peut-elle me vouloir?

LA DUCHESSE. Il s'agit d'une mission importante, dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM. Un coupable?

LA DUCHESSE. Oui, un crime audacieux et qui ne mérite pas de grâce a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que, du reste, j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. A été assassiné!

MASHAM, *avec indignation.* Non, Madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme insulté dans son honneur!

LA DUCHESSE. Eh bien! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer; vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM. Ne poursuivez personne, Madame, car c'est moi!..

LA DUCHESSE. Vous, Masham!

MASHAM. Moi-même.

LA DUCHESSE, *vivement, et lui mettant la main sur la bouche.* Taisez-vous!.. taisez-vous!.. que tout le monde l'ignore! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine!.. (*Vivement.*) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis, et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat... dont elle semble la récompense...

MASHAM. C'est vrai!

LA DUCHESSE. Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM. Est-il possible!.. un pareil intérêt!..

LA DUCHESSE. Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment; il faut partir pour l'armée.

MASHAM. Ah! que je vous remercie!

LA DUCHESSE, *avec émotion.* Pour peu de jours, Masham, le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai, pour le maréchal, des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM. A quelle heure?

LA DUCHESSE. Après le cercle de la reine... ce soir!.. Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie!

MASHAM. Je vous le jure! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais... Ah! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE. Ce soir, vous me direz cela... Du silence! on vient.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL, *entrant tout émue par la porte a droite.*

ABIGAÏL. Seul avec elle... un tête-à-tête!..

LA DUCHESSE, *à part.* Encore cette Abigaïl, que je rencontrerai sans cesse. (*Haut.*) Qui vous amène?.. Que voulez-vous?.. que demandez-vous?

ABIGAÏL, *troublée, et les regardant tous deux.* Rien... je ne sais pas... je craignais... (*Se rappelant ses idées.*) Ah!.. si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, Madame...

LA DUCHESSE. C'est bien... je m'y rendrai plus tard...

ABIGAÏL. A l'instant même, Madame, car la reine vous attend.

LA DUCHESSE, *avec colère.* Eh bien! dites à votre maîtresse...

ABIGAÏL, *avec dignité.* Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre. (*La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend, se contient et sort.*)

—

SCÈNE IV

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM. Y pensez-vous, Abigaïl? lui parler ainsi?

ABIGAÏL. Pourquoi pas!.. j'en ai le droit. Et vous, Monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense?

MASHAM. Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAÏL. Si méchante!.. je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM. Eh bien! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection.

ABIGAÏL. Sa protection!.. Comment! qui vous a dit!..

MASHAM. Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAÏL, *sèchement.* A quoi bon?.. M. de Saint-Jean n'est-il

pas là?.. Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, *étonné*. Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion...

ABIGAÏL. Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM. Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée...

ABIGAÏL, *poussant un cri*. Vous faire tuer!.. pour vous soustraire au danger... Et vous croyez que cette femme-là vous aime... (*Se reprenant.*) Non... je veux dire... vous porte intérêt... vous protége!

MASHAM. Oui, sans doute... je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir, chez elle...

ABIGAÏL. Vous avez dit cela, malheureux!..

MASHAM. Où est le mal!

ABIGAÏL. Et vous irez?

MASHAM. Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAÏL, *avec joie*. En vérité!.. (*A part.*) Et moi qui le soupçonnais... (*Haut, et avec émotion.*) Pardon, Arthur... ce que vous me dites là est bien...

MASHAM. N'est-ce pas?... et ce soir chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAÏL. Non.... non, je vous en conjure... ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte...

MASHAM. Y pensez-vous?.. c'est l'offenser... c'est nous perdre!

ABIGAÏL. N'importe!.. cela vaut mieux...

MASHAM. Et pour quelle raison?..

ABIGAÏL, *avec embarras*. C'est que... ce soir et à peu près à la même heure... la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être!.. ce n'est pas sûr!

MASHAM. Je comprends!.. et alors j'irai chez la reine...

ABIGAÏL. Non, vous n'irez pas non plus!

MASHAM. Et pourquoi donc?

ABIGAÏL. Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi! car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM. Qu'est-ce que cela veut dire?

ABIGAÏL. Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous, comme je vous aime?

MASHAM. Plus que ma vie. .

ABIGAÏL. C'est ce que je voulais dire!.. Eh bien! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM. Je vous le jure!

ABIGAÏL. Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM. Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAÏL, *vivement*. Encore moins!..

MASHAM. C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant...

ABIGAÏL, *à part*. Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM. Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main... que j'ai baisée. (*A Abigaïl.*) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée?..

ABIGAÏL. Non... (*A part.*) Elle ne m'avait pas dit cela! (*Haut.*) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine... je suis comblée de ses bontés, de son amitié; et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, *avec colère*. Ah! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs. On veut nous séparer, nous désunir, vous ravir à mon amour...

ABIGAÏL. Oui, c'est à peu près cela. Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM. Vous croyez?

ABIGAÏL. Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez!

MASHAM, *étonné*. Moi!..

ABIGAÏL. Ah! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM. Et je tiendrai tous mes serments! (*Il lui baise la main et sort par la porte du fond.*)

SCÈNE V.

ABIGAIL, *pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour*. Ah! Arthur!.. que je t'aime!.. plus qu'autrefois... plus que jamais! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh! non, je l'aimerais sans cela! (*On frappe encore à la porte à gauche.*) Et milord que j'oubliais, je perds la tête... (*Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.*)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, *entrant gaiement*. J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAÏL, *sans l'écouter*. Oui... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi! Mais venez, ou tout est perdu!

BOLINGBROKE. O ciel!.. est-ce que le marquis de Torcy?

ABIGAÏL, *se frappant la tête*. Ah! c'est vrai!.. je n'y pensais plus! la duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé!..

BOLINGBROKE, *avec effroi*. Le départ de l'ambassadeur!..

ABIGAÏL. Oh! ce n'est rien encore!.. imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE. Le marquis s'éloigne de Londres...

ABIGAÏL, *sans l'écouter*. Dans vingt-quatre heures! (*Avec force.*) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, *avec colère*. Et la duchesse...

ABIGAÏL, *vivement*. La duchesse n'est pas la plus à craindre! un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE. Pour qui?

ABIGAÏL. Pour Masham!..

BOLINGBROKE, *avec impatience*. Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAÏL. Et moi, je vous parle des miens! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir!

BOLINGBROKE. Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle!

ABIGAÏL. Comme l'amour!

BOLINGBROKE. Eh bien! voyons! Vous dites donc que la reine a signé.

ABIGAÏL, *avec impatience*. Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE. Je sais!.. et la voilà au mieux avec la duchesse!

ABIGAÏL, *de même.* Non... elle la déteste.. elle lui en veut... j'ignore pourquoi... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, *vivement.* Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible!.. Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui! que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela?

ABIGAÏL, *d'un air distrait.* Je crois que oui... je n'en suis pas sûre!.. Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE. C'est juste... voyons cet autre sujet?

ABIGAÏL. Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien! ce n'était rien!.. une autre encore... une autre grande dame... (*Avec embarras.*) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, *à part.* Pauvre enfant!.. elle croit me l'apprendre. (*Haut.*) Comment le savez-vous?

ABIGAÏL. C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus!

BOLINGBROKE, *avec intention.* J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne... duchesse ou marquise, aime aussi Masham?

ABIGAÏL. C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi, je n'avais que celui-là!.. Et comment le défendre, moi, pauvre fille? comment le disputer à deux grandes dames?

BOLINGBROKE. Tant mieux! c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAÏL, *étonnée.* Si vous pouvez me prouver cela?

BOLINGBROKE. Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut : les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous?

ABIGAÏL. A peu près... Mais le danger le voici! la duchesse a donné rendez-vous à Masham ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE. Très-bien...

ABIGAÏL, *avec impatience.* Eh! non, Monsieur, c'est très-mal!

BOLINGBROKE. C'est ce que je voulais dire!

ABIGAÏL. Et en même temps, l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE. Que vous disais-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous?

ABIGAÏL. A aucun, je l'espère!.. Heureusement cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir, au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer...

BOLINGBROKE, *froidement.* Son mari?

ABIGAÏL, *vivement.* C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE. Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAÏL. Dans ce cas-là, pour prévenir, moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau?

BOLINGBROKE. Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez?

ABIGAÏL. Mot pour mot.

BOLINGBROKE. C'est facile à comprendre.

ABIGAÏL. Que trop!.. Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?.. car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre!

BOLINGBROKE. Y pensez-vous?

ABIGAÏL. Oh! pour moi, peu m'importe!.. mais pour lui!.. plus j'y réfléchis!.. Ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où, à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté... Que faut-il faire?.. Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous!..

BOLINGBROKE, *qui, pendant ce temps, a réfléchi, lui prend vivement la main.* Et vous avez raison! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous! le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine!

ABIGAÏL, *avec impatience.* Eh! Monsieur...

BOLINGBROKE, *vivement.* Nous sommes sauvés! Masham aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAÏL. Ah! Bolingbroke!.. si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière! On ouvre chez la reine... partez! si l'on vous voyait!..

BOLINGBROKE, *froidement, apercevant la duchesse.* Je puis rester, on m'a vu.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; LA DUCHESSE, *sortant de l'appartement à droite. — La duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique. — Abigaïl la lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.*

BOLINGBROKE, *avec ironie.* Grâce au ciel! la voix du sang agit enfin! et vous voilà à merveille avec votre parente!.. cela me donne de l'espoir pour moi!

LA DUCHESSE, *de même.* En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer.

BOLINGBROKE, *galamment.* J'ai déjà commencé! et vous, Madame?

LA DUCHESSE. Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE. Vous pourriez ajouter pour ma loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour!

LA DUCHESSE. Et moi, les miennes! j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE. Comment vous rien cacher? vous avez tant d'esprit!

LA DUCHESSE. J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE. J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, Madame, que je devais m'adresser... et je le fais... (*S'approchant de la table et y prenant une lettre imprimée.*) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service.

LA DUCHESSE, *riant.* Vraiment, Milord!.. un service.. à vous?

BOLINGBROKE. Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble! Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE. Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet. Je le préviens que j'ai pris des mesures gé-

nérales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke votre femme... (*A demi-voix et en confidence.*) Je les ai obtenues de lord Evendale...

BOLINGBROKE, *de même et souriant.* Au prix coûtant, sans doute?

LA DUCHESSE, *avec colère.* Monsieur...

BOLINGBROKE. N'importe le moyen!.. vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte!.. au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, *avec ironie.* Qui me sera agréable?

BOLINGBROKE, *souriant.* Je ne le pense pas! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (*A demi-voix.*) Vous avez une rivale!

LA DUCHESSE, *vivement.* Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE. Il y a une lady à la cour, une noble dame, qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

LA DUCHESSE, *tremblante de colère.* Vous me trompez...

BOLINGBROKE, *froidement.* Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous, après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE. O ciel!

BOLINGBROKE. C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, Madame. (*Il veut sortir par la porte à gauche.*)

LA DUCHESSE, *avec colère, et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.* Ce que vous disiez tout à l'heure... le lieu... du rendez-vous?.. le signal?.. parlez!

BOLINGBROKE, *lui présentant la plume, qu'il prend sur la table.* Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy; (*La duchesse se met vivement à la table.*) invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (*Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. Un valet de pied paraît; il lui donne la lettre.*) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (*Le valet de pied sort.*) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE. Eh bien! Milord... cette personne...

BOLINGBROKE. Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE. Lady Albemarle, ou lady Elworth... j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, *avec intention.* J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, *avec impatience.* Achevez... achevez, de grâce!

BOLINGBROKE. Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE. Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE. Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, *avec colère.* Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, *à part.* J'y compte bien!

LA DUCHESSE. Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE. Modérez-vous... voici la reine et ces dames...

SCÈNE VII

LA REINE ET LES DAMES DE SA SUITE, *entrant par la porte à droite;* SEIGNEURS DE LA COUR ET MEMBRES DU PARLEMENT, *entrant par le fond. Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite;* ABIGAIL ET QUELQUES DEMOISELLES D'HONNEUR *se tiennent debout derrière elles. A gauche, et sur le devant du théâtre,* BOLINGBROKE ET QUELQUES MEMBRES DU PARLEMENT. *A droite,* LA DUCHESSE *observe toutes les dames. Du même côté,* MASHAM ET QUELQUES OFFICIERS.

LA DUCHESSE, *à part, et regardant toutes les dames.* Laquelle?.. Je ne puis deviner... (*A la reine qui s'approche.*) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, *cherchant des yeux Masham.* A merveille... (*A part.*) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, *à voix haute.* Le tri de la reine! (*S'approchant de la reine, et à voix basse.*) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, *sans l'écouter, et cherchant toujours.* Très-bien!.. (*Apercevant Masham.*) C'est lui!..

LA DUCHESSE. Cela contentera l'opposition.

LA REINE, *regardant Masham.* Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, *avec ironie.* Vraiment?.. (*La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.*)

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Oui, Messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE. Vous croyez?..

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE. C'est inouï!..

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant.* Monsieur l'ambassadeur, marquis de Torcy! (*Étonnement général; tout le monde se lève et le salue. Bolingbroke va au-devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.*)

LA REINE, *d'un air gracieux.* Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu; nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, *bas, à la reine.* Rien de plus... de grâce, prenez garde!

LA REINE, *se tournant vers Bolingbroke, qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix :* Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, *s'inclinant avec respect.* Ah! Madame... que de bontés!..

LE MARQUIS, *bas, à Bolingbroke.* Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, *de même.* Je le sais...

LE MARQUIS, *de même.* Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, *de même.* Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

LE MARQUIS, *de même.* Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?..

BOLINGBROKE, *de même.* Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS, *de même.* Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, *de même.* Non, d'un allié bien léger... et bien fragile... (*On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.*)

LA DUCHESSE, *de l'autre côté, et s'adressant à la reine.* Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien désigner pour ses partners?

LA REINE. Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE. Lady Abercrombie...

LA REINE. Non! (*Montrant une dame qui est près d'elle.*) Lady Albemarle.

LADY ALBEMARLE. Je remercie Votre Majesté!..

LA DUCHESSE, *à part.* Et moi aussi. (*Regardant lady Albemarle.*) Par ce moyen, elle ne lui parlera pas. (*Haut.*) Et pour la troisième personne?

LA REINE. La troisième? — Eh mais!.. (*Apercevant le marquis de Torcy, qui s'approche d'elle.*) monsieur l'ambassadeur... (*Mouvement général d'étonnement et de joie de Bolingbroke.*)

LA DUCHESSE, *bas, à la reine, avec reproche.* Un pareil choix... une pareille préférence...

LA REINE, *de même.* Qu'importe!

LA DUCHESSE, *de même.* Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, *de même.* Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, *de même.* On va penser... on va croire...

LA REINE, *de même.* Tout ce qu'on voudra! (*Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine, qu'il conduit à la table du tri, et s'assied entre elle et lady Albemarle. La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur, et passe du côté gauche.*)

BOLINGBROKE, *près d'elle, et à voix basse.* C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis, admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de Sa Majesté; c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, *avec dépit.* Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE. Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE. En effet... (*Elle veut faire un pas.*)

BOLINGBROKE, *la retenant.* Mais, au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE. Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, *jouant toujours, et ayant l'air de répondre au marquis.* Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait, dans ce salon... une chaleur étouffante... (*Avec émotion, et s'adressant à Masham.*) Monsieur Masham! (*Masham s'incline.*) je vous demanderai un verre d'eau!

LA DUCHESSE, *poussant un cri, et faisant un pas vers la reine.* O ciel!

LA REINE. Qu'avez-vous donc, duchesse?

LA DUCHESSE, *furieuse et cherchant à se contenir.* Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, *toujours assise et se retournant.* Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement?

LA DUCHESSE. Il serait possible que Votre Majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE ET LE MARQUIS, *voulant la calmer.* Madame la duchesse!..

LADY ALBEMARLE. C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, *avec dignité.* Quoi donc, qu'ai-je oublié?

LA DUCHESSE, *troublée et cherchant à se remettre.* Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, *étonnée.* Tant de bruit pour cela! (*Se retournant vers la table de jeu.*) Eh bien! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, *stupéfaite.* Moi!

BOLINGBROKE, *à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau.* Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, *se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.* Ah!

LA REINE, *avec impatience.* Eh bien, Madame... m'avez-vous entendue? et ce droit réclamé avec tant d'instance... (*La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.*)

LA REINE, *se levant avec vivacité.* Ah! vous êtes d'une maladresse... (*Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite, près de la reine.*)

LA DUCHESSE. C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, *avec aigreur.* Cela prouve mon indulgence!

LA DUCHESSE, *de même.* Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, *de même.* Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE. Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns.. je lui offre ma démission.

LA REINE. Je l'accepte!

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!..

LA REINE. Je ne vous retiens plus... Milords et Mesdames... vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, *bas, à la duchesse.* Duchesse, il faut céder!..

LA DUCHESSE, *à part, avec colère.* Jamais!.. Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu! (*Haut, à la reine.*) Encore un mot, Madame!.. En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, *à part.* Que veut-elle faire?

LA DUCHESSE, *montrant Bolingbroke.* Sur la plainte de Milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE, *à Bolingbroke.* C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ monsieur Masham, que voici!

LA REINE, *avec douleur...* Masham!.. il serait vrai!..

MASHAM, *baissant la tête.* Oui, Madame!..

LA DUCHESSE, *contemplant la douleur de la reine, et bas, à Bolingbroke.* Je suis vengée!..

BOLINGBROKE, *de même et avec joie.* Mais nous l'emportons!

LA DUCHESSE, *fièrement.* Pas encore, Messieurs! (*Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. — La reine, appuyée sur Abigaïl, rentre dans ses appartements et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le boudoir de la reine. — Deux portes au fond. — A gauche, une fenêtre avec un balcon. — A droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine. — A gauche, une table et un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, *entrant par la porte du fond, à gauche.* « Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine», m'a écrit Abigaïl!.. M'y voici! toutes les portes se sont ouvertes devant moi!.. Est-ce Sa Majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler?.. Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a enfin eu lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux.. je croyais qu'aux yeux de

toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est arrêtée à temps!.. elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... la duchesse en disgrâce, les whigs furieux, le bill rejeté; bouleversement général. Je disais bien que de ce verre d'eau dépendait le destin de l'État... (*Réfléchissant.*) Alors... et dès que je serai ministre...

—

SCÈNE II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, *sortant par la porte du fond, à droite.*

ABIGAÏL. Ah! Milord! vous voilà!

BOLINGBROKE... Oui... je m'occupais du ministère.

ABIGAÏL. Lequel?

BOLINGBROKE. Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAÏL. Au contraire!.. nous en sommes plus loin que jamais!

BOLINGBROKE. Que me dites-vous?

ABIGAÏL. Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (*Vivement.*) qui ne risque rien... n'est-ce pas?

BOLINGBROKE. Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAÏL. Et pour la suite...

BOLINGBROKE. Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAÏL, *naïvement.* Ah! vous me faites trembler!

BOLINGBROKE, *vivement.* Et moi aussi!.. Achevez donc!

ABIGAÏL. Eh bien! sont arrivés chez la reine... milady... milady... une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE. Lady Abercrombie?

ABIGAÏL. C'est cela... avec lord Devonshire et Walpole.

BOLINGBROKE. Des amis de la duchesse...

ABIGAÏL. Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE. C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAÏL. Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti whig était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE. Et la reine, qu'a-t-elle répondu?

ABIGAÏL. Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE. Qu'il fallait donner.

ABIGAÏL. Est-ce que je m'y connais?

BOLINGBROKE. Qu'importe?.. demandez à la moitié des conseillers de la couronne!.. Enfin, qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL. La reine hésitait encore, lorsque lady Abercrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE. Qu'a-t-elle pu lui dire?

ABIGAÏL. Je l'ignore!.. J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham!.. (*Vivement.*) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine jusque-là froide et sévère, a dit, d'un air de bonté : N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, *avec colère.* La duchesse! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAÏL. Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ : « Venez! » pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE. Avec qui?

ABIGAÏL. Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, *avec impatience.* Eh bien!

ABIGAÏL. Eh bien!.. il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clé des petits appartements. (*Montrant la porte à droite.*) Cette clé qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue!..

BOLINGBROKE, *avec impatience.* Je le sais.

ABIGAÏL. La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera, et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE. O faiblesse de femme et de reine! . et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAÏL. Y renoncer à jamais!

BOLINGBROKE. Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi! je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours!.. Cette réconciliation... cette entrevue... à quel moment?

ABIGAÏL. Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE. Il faut que je parle à la reine!..

ABIGAÏL. Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, *se frappant la tête.* Mon Dieu!.. mon Dieu, que faire?.. Il faut pourtant que je la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai! Mais pour tout cela une demi-heure!..

ABIGAÏL, *lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre.* Quel bonheur!.. c'est la reine!

BOLINGBROKE, *respirant.* Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir!..

ABIGAÏL. Oui, Milord!.. Que Dieu le protége! (*Abigaïl sort par la porte du fond, à droite.*)

—

SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, *à part.* Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée... (*Levant les yeux, et gaiement.*) Ah! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, *souriant, avec ironie.* J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE. L'oublier, dites-vous?.. plût au ciel! Mais le moyen!.. il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... mais je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE. Et l'on vous réconcilie?..

LA REINE. Bien malgré moi... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse... (*Geste d'étonnement de Bolingbroke.*) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier! (*Étourdiment*). Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (*Gravement.*) Mais le petit Masham... ce que vous m'en aviez dit!

BOLINGBROKE. Eh bien!..



MASHAM. Moi, Madame, jamais! — Acte 5, scène 7.

LA REINE, *souriant, avec contentement.* Erreur complète!

BOLINGBROKE, *à part.* C'est donc cela!

LA REINE. Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE. Vous croyez!

LA REINE, *souriant.* J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on ma données, et dont il ne faut pas parler!.. c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!

BOLINGBROKE, *souriant.* Votre Majesté appelle cela une raison!..

LA REINE, *d'un ton sévère.* Certainement. (*Riant.*) Et puis, réfléchissez... raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, *à demi-voix.* Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE. Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, *riant et toujours à demi-voix.* La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir, Masham devait avoir une entrevue mystérieuse,..

LA REINE, *à part.* O ciel!

BOLINGBROKE. Avec qui?.. on l'ignore! il est même douteux que ce soit vrai... mais, si Votre Majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, *vivement..* Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE. Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, *vivement.* Oui, Madame!

LA REINE, *avec colère.* Hier!.. avec lui!.. Ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence?

BOLINGBROKE, *vivement, et avec chaleur.* Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi une fois rentrée ici... à la cour...

LA REINE, *à part.* Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE; ABIGAIL, *accourant par la porte du fond, à droite.*

ABIGAÏL, *tout émue, accourant près de Bolingbroke.* Milord! Milord!

LA REINE, *avec colère.* Qu'y a-t-il?

ABIGAÏL. Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse!

LA REINE. La duchesse! (*Passant au milieu du théâtre.*) Eh! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAÏL. Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE. Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE. Intention manifeste!

THOMPSON, *se présentant à la porte du fond.* Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de Sa Majesté.

LA REINE. Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!.. qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clés de nos appartements, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAÏL, *stupéfaite.* Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, *froidement.* Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL. Oui, Milord. (*A part.*) Ah! ce Bolingbroke est un démon! (*Abigaïl sort par la porte du fond, à gauche.*)

—

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, *s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans son fauteuil, à droite du spectateur.* Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, *avec exaltation, et comme fière de son courage.* N'est-ce pas! Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE. Nous le voyons bien!

LA REINE, *avec colère.* C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE. C'est un état de choses intolérable...

LA REINE. Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, *vivement.* C'est ce que nous disons depuis longtemps!.. Parlez!.. mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, *se levant.* Mes ordres... certainement!.. je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie... Mais, dites-moi... et Masham?..

BOLINGBROKE. Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, *avec agitation.* C'est bien!.. je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, *vivement.* Le maréchal?

LA REINE. Eh! non... Masham!..

BOLINGBROKE, *à part.* Toujours Masham!..

LA REINE, *de même.* Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux!

BOLINGBROKE, *à part.* O ciel!

LA REINE. Il vous a privé d'un parent que vous aimiez... et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, *vivement.* Au contraire..... elle sera enchantée!.. ils sont brouillés.., une guerre à mort.

LA REINE, *dont la colère tombe tout à coup.* Ah!... (*D'un ton radouci.*) Vous ne me disiez pas cela!

BOLINGBROKE, *à demi-voix, et riant.* Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée .. qu'il en aimait une autre!

LA REINE, *vivement.* En êtes-vous sûr!.. qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, *de même.* Mon jeune prisonnier!.. qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, *avec contentement.* Voilà qui est bien différent... (*Se reprenant.*) Je veux dire bien singulier... (*En riant.*) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE. Oui, Madame!.. (*Vivement.*) Dès ce soir, Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu!.. L'ordonnance de dissolution...

LA REINE. C'est bien!

BOLINGBROKE, *de même.* Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, *de même.* A merveille.

BOLINGBROKE. Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

LA REINE. Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE. Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE. Et pourquoi?

BOLINGBROKE. Parce que je réponds de lui!.. parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... mais ce soir... quand tout le monde sera retiré... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE. Je comprends!

BOLINGBROKE, *remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond.* Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, *avec joie.* C'est bien!.. c'est bien... (*En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.*)

LA DUCHESSE, *apercevant Bolingbroke.* Dieu! Bolingbroke! (*Elle referme vivement la porte.*)

LA REINE, *s'arrêtant à ce bruit.* Silence!

BOLINGBROKE. Qu'est-ce donc?

LA REINE, *montrant le cabinet, à droite.* Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (*Revenant à lui gaiement.*) Non... A ce soir!... à bientôt.

BOLINGBROKE, *s'éloignant.* Masham sera ici... avant onze heures. (*Bolingbroke est sorti par la porte du fond, à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

LA REINE, *qui vient de le reconduire, aperçoit, en redescendant le théâtre,* ABIGAIL, *qui entre par la porte du fond, à droite.*

LA REINE, *allant s'asseoir sur le canapé, à gauche.* Ah! te voilà, petite! eh bien!.. et la duchesse?

ABIGAÏL. Ah! si vous saviez!

LA REINE, *s'asseyant.* Viens ici près de moi! (*A Abigaïl

qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAÏL. Rien!.. mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits!..

LA REINE, *souriant.* Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAÏL, *étonnée.* Que dites-vous?

LA REINE. Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je règne!.. Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAÏL. J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit : « Quand je devrais me perdre, je déshonorerai la reine!.. »

LA REINE. O ciel!

ABIGAÏL. Et puis elle a ajouté : « Il vient de m'arriver « d'importantes nouvelles dont je profiterai... » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage!

LA REINE. De quelles nouvelles voulait-elle parler?

ABIGAÏL. De nouvelles importantes!

LA REINE. Qu'elle vient d'apprendre!..

ABIGAÏL. Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE. Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir?

ABIGAÏL. Où est le mal?

LA REINE. A coup sûr!... car hier, si je désirais, et devant toi, interroger Masham... c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité!

ABIGAÏL. Ce qui est bien permis! surtout à une reine!

LA REINE. Tu crois?

ABIGAÏL. C'est un devoir. (*Vivement.*) Et puis enfin qu'aurait-elle à dire?.. Vous ne l'avez pas vu, (*A part.*) grâce au ciel! (*Avec satisfaction.*) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible!

LA REINE, *avec embarras.* Et si cela n'était pas!

ABIGAÏL, *effrayée.* Que voulez-vous dire?

LA REINE, *avec joie.* Tu ne sais pas, Abigaïl, il va venir, je l'attends!

ABIGAÏL, *vivement.* Vous, Madame?

LA REINE, *lui prenant la main.* Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL, *avec émotion.* Je tremble!.. j'ai peur.

LA REINE, *avec reconnaissance, et se levant.* Pour moi!.. Rassure-toi!.. aucun danger...

ABIGAÏL. Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement!.. à une pareille heure!.. Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!.. et c'est impossible...

LA REINE, *lui montrant la porte du fond, à gauche, qui vient de s'ouvrir.* Tais-toi!.. le voici!

ABIGAÏL, *voulant courir à Masham.* O ciel!

LA REINE, *la retenant.* Ne me quitte pas!

ABIGAÏL, *avec jalousie.* Oh! non, Madame, non certainement!

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAIL.

(*Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main d'avancer.*)

LA REINE, *bas, à Abigaïl.* Ferme ces portes... et reviens!.. (*Abigaïl ferme la porte du cabinet, à droite, et celles du fond, et revient vivement se placer près de la reine.*)

MASHAM. Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers, qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance!..

LA REINE, *avec bonté, et prenant les papiers.* C'est bien, je vous remercie!

MASHAM. Je dois les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

LA REINE. C'est vrai!.. j'oubliais!.. (*Elle passe près de la table, à gauche, et s'assied. Regardant les papiers.*) Ah! mon Dieu! comme en voilà!.. (*Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement, et sans les lire, les diverses ordonnances. Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigaïl, qui est de l'autre côté, à l'extrémité de droite.*)

MASHAM. Eh! mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAÏL, *à demi-voix, avec émotion.* Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse!

MASHAM, *avec joie.* Est-il possible?

ABIGAÏL, *de même.* La faveur de la reine! et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, *étonné.* Eh! pourquoi?..

ABIGAÏL. Pour vous!.. Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant?

MASHAM, *vivement.* Pouvez-vous le demander?

ABIGAÏL, *tremblante.* Eh bien! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM. Que dites-vous?

ABIGAÏL. Silence!.. (*Lui montrant la reine qui a achevé de signer et qui s'avance vers lui.*) La reine vous parle.

LA REINE. Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM. Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre!

LA REINE. C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM. Je ne crains rien!.. il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE. Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien mieux encore, celle de la duchesse! (*Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. — Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.*) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM. Moi, Madame... jamais!

LA REINE. Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM. Ah! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (*Regardant Abigaïl, qui est debout derrière la reine.*) Et j'aime ailleurs!.. (*Abigaïl fait un geste d'effroi.*)

LA REINE, *baissant les yeux.* Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, *avec amour et regardant Abigaïl.* Plus que je ne peux vous dire... (*Se reprenant.*) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; et punissez-moi, Madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, *se levant brusquement.* Taisez-vous!.. n'entendez-vous pas?..

ABIGAÏL, *montrant la porte du cabinet, à droite.* On frappe à cette porte!

MASHAM, *montrant les portes du fond.* Ainsi qu'à celles-ci!

ABIGAÏL. Et ce bruit au dehors!.. les appartements se remplissent de monde.

LA REINE. Comment fuir maintenant?.. (*A part, avec effroi.*) Et cette phrase de la duchesse! (*Haut.*) Et si on le voit ici...

ABIGAÏL. Là, sur ce balcon... (*Masham s'élance sur le balcon à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.*)

LA REINE. C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAÏL. Oui, Madame... mais du calme... du sang-froid.

LA REINE. Oh! j'en mourrai!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS. *Abigaïl va ouvrir les portes du fond. — Paraissent* LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA COUR; BOLINGBROKE, *entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent* PLUSIEURS DEMOISELLES D'HONNEUR.

LA REINE. Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel! la duchesse... Une pareille audace!..

LA DUCHESSE, *regardant autour d'elle dans l'appartement.* Me sera pardonnée par Votre Majesté... car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, *avec impatience.* Lesquelles?

LA DUCHESSE, *examinant toujours l'appartement.* Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (*A part, regardant le balcon.*) Il ne peut être que là. (*Haut.*) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, *froidement.* C'est vrai!

LA DUCHESSE, *courant à la fenêtre, Abigaïl fait quelques pas pour la retenir et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.* Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple?

BOLINGBROKE. Qui demande la paix!..

LA DUCHESSE, *qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.* Ah!.. monsieur Masham... dans l'appartement de la reine!..

LA REINE, *à part, et voyant paraître Masham.* C'est fait de moi!

ABIGAÏL, *bas, à la reine.* Non!.. je l'espère!.. (*Tombant à genoux.*) Grâce, Madame!.. grâce!.. c'est moi qui, à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, *avec colère.* Quelle audace!.. Vous osez soutenir...

ABIGAÏL, *baissant les yeux.* La vérité!

MASHAM, *s'inclinant.* Que Sa Majesté nous punisse tous deux!

LA REINE, *bas, à Bolingbroke.* Bolingbroke, sauvez-nous!

BOLINGBROKE, *s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond, et prenant le milieu du théâtre.* Permettez?.. J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, *s'adressant à Bolingbroke.* Et moi... je demanderai à Milord, comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, *se tournant vers l'assemblée.* Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, Milords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill! sa femme...

LA REINE ET LA DUCHESSE, *poussant un cri.* O ciel!..

LA REINE, *avec agitation.* Messieurs!.. Messieurs!.. (*Leur faisant signe de s'éloigner.*) Un instant... je vous prie!.. (*Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.*)

LA REINE, *à demi-voix.* Ah! qu'avez-vous fait?..

BOLINGBROKE, *de même.* Vous m'avez dit de vous sauver... (*A la reine qui ne peut cacher son émotion.*) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour Votre Majesté?

LA REINE, *avec courage et comme ayant pris sa résolution.* Non!.. (*A demi-voix.*) dites-leur d'approcher. (*Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.*)

LA REINE, *avec émotion et à voix basse, à Abigaïl.* Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévouement... et ma reconnaissance, mon amitié vous sont à jamais acquises...

ABIGAÏL, *à la reine, avec épanchement.* Ah! Madame... si vous saviez...

BOLINGBROKE, *lui coupant la parole.* Silence!.. (*Il fait un signe à Masham, qui à son tour s élance près de la reine.*)

LA REINE. Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, *bas, à Masham...* Refusez!

LA REINE. Je sais que d'autres idées, peut-être... mais, par le dévouement que vous lui portez... votre reine vous le demande...

MASHAM. Moi, Madame...

LA REINE. Elle vous l'ordonne! (*Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre. S'adressant aux personnes de la cour et prenant le milieu du théâtre :* Milords et Messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditons depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles, et décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, *qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl; bas, à Abigaïl.* Eh bien! Abigaïl... mon système n'a-t-il pas raison? Lord Marlboroug renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, *lui remettant les papiers que la reine a signés.* Bolingbroke, ministre!...

BOLINGBROKE. Et tout cela grâce à un verre d'eau!

FIN DU VERRE D'EAU.

LE MENTEUR VÉRIDIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 avril 1823

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

LE COMTE DE SAINT-MARCEL.
FRANVAL, riche négociant.
LUCIE, sa fille.
ÉDOUARD DE SAINVILLE.
LOLIVE, valet du comte.
ROSE, suivante de Lucie.
UN VALET A LIVRÉE.
UN DOMESTIQUE DE L'HOTEL.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, *faisant entrer Lolive.* C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE. J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs...

ROSE. Ah çà! tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE. Effroyable; cela me fait du tort dans les antichambres : ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

AIR de *Julie.*

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari :
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi.
Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE. Impertinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE. Du tout; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer?

ROSE. Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE. Une dot! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE. Mille écus.

LOLIVE, *avec exaltation.* Peu m'importe; l'amour comptet-il les billets de banque? (*Froidement.*) Est-ce comptant?

ROSE. Oui.

LOLIVE. Tant mieux, parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel, tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang; tu as une dot, tout est dit, je t'accorde ma main.

ROSE, *soupirant.* Ah! Lolive, le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE. Qui pourrait l'empêcher?

ROSE. Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, *vivement.* Un obstacle ! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir; ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolument que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous fait un devoir de tromper le père s'il le faut; et si vous avez besoin de moi...

ROSE. Encore faut-il savoir de quoi il s'agit; justement mademoiselle Lucie va venir; je t'engagerais bien à rester, mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE. Mon maître! oh! je le forme.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence;
Mais de mon cher maître à mon tour
J'exerce aussi la patience.
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée à moi; madame la comtesse est indisposée; une aventure hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE. Rose, Rose, je te cherchais; Édouard n'a pas encore paru?

ROSE. Non, Mademoiselle.

LUCIE. Quelle est cette personne avec qui tu causais?

LOLIVE, *bas, à Rose.* Présente-moi donc.

ROSE. Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE. Ah! j'entends, monsieur Lolive; je t'en fais compliment; mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE. Et pour quelle raison?

LUCIE. Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, *bas, à Rose.* Ah! mon Dieu! et nos mille écus?

ROSE. Cela n'est pas possible; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE. Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE. Il n'en trouvera pas; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR des *Maris ont tort.*

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté.
Rendre service est sa méthode;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE. Oui; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas; un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE. J'y suis; il a beaucoup voyagé.

ROSE. Non; mais d'abord il est de Bordeaux!

LOLIVE. Je comprends; l'influence du sol natal.

ROSE. Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE. Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE. Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE. Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE. C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE. Je vais l'attendre; il loge ici dessus dans le même hôtel; et avant qu'il entre chez monsieur votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE. Tais-toi donc! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE. Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE. Tout est perdu! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE. Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts; qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas?..

LOLIVE. Elle a raison; ceci est beaucoup plus facile : et si Mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE. Ah! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger; sans cela ..

LOLIVE. Cela va sans dire; il ne faut pas que M. Édouard me voie; mais si je pouvais l'entendre, et prendre une idée de son caractère...

ROSE, *montrant le cabinet, à droite.* Eh mais! ce cabinet... Il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

AIR de la *Nouvelle télégraphique.*

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
Le protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL. Par exemple, celui-là est trop fort! cent mille écus de rente.

ÉDOUARD. C'est comme je vous le dis. Une Polonaise, une comtesse; car dans ce pays-là, on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

AIR de *Marianne.*

Mais pour accepter sa tendresse
(Regardant Lucie.)
J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse?

ÉDOUARD.

Qui descend de Sobiesky.

FRANVAL.

Mais cette belle,
Où donc est-elle?
Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux!
Elle est partie
Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, *à part.*

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, *en montrant Franval.*

Je ne crains rien, car le voilà
Forcé de croire celui-là,
Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD. Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, *d'un air suppliant.* Mon cousin, ne la dites pas.

ÉDOUARD. Oh ! ne craignez rien ! elle peut se raconter, et puis je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL. Comment ! les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD. Si vraiment, elles le sont toutes ; mais celle-là encore plus que les autres. (*A Lucie.*) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous? d'où vient cette tristesse? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même?

LUCIE. Il serait vrai ?

ÉDOUARD. Oui, et il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai ?

LUCIE. Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL. Je crois du moins qu'il aura de la peine ; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD. Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien ; mais qu'importe? vous m'aimez, je vous aime ; je suis si heureux de vous voir ; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL. J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard, tu ne le voyais plus?

ÉDOUARD. Si vraiment, tous les jours ; une maison charmante, une femme fort aimable ; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais, aujourd'hui même, lui porter la musique.

ROSE, *à Lucie*. Ah ! mon Dieu, j'ai bien peur ; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD. Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés, et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition ; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL. Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD. A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires ; songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge, ensuite il y a bal masqué.

FRANVAL. Oh ! d'abord, le bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques, ni dominos.

ÉDOUARD. Et *Babin*, le costumier qui demeure là en face, sur le palier. Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue de Richelieu? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu? un peu petit, n'est-ce pas? mais, voyez-vous, je loge au-dessus ; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL. J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD. Ah ! si j'avais su cela ! ma maison qui est juste au coin des *Italiens*.

LUCIE. Votre maison !

FRANVAL. Tu as une maison à Paris, toi?

ÉDOUARD. Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL. Peste ! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD. Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains ; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL. Parbleu ! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD. Ah ! que je suis donc fâché ! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL. Déjà?

ÉDOUARD. Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL. Des réparations ! une maison toute neuve !

ÉDOUARD. C'est-à-dire qu'il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez....

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Des maçons l'on n'est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long ?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :
On improvise une maison.
En quinze jours elle est bâtie ;
Mais les travaux doivent encor durer ;
Car à peine est-elle finie,
Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL. Et ton acquéreur est-il solide?

ÉDOUARD. Oh ! très-riche, un ancien marchand, *M. Guillaume* ; il doit même m'apporter mon argent ce matin ; oh ! je n'en suis pas inquiet.

ROSE, *à part*. Ni moi non plus.

LUCIE. Ah ! Rose, j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE. Et moi aussi. (*Rose sort.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET *de l'hôtel*.

LE VALET, *donnant une lettre à Franval*. Monsieur Franval, de Bordeaux.

FRANVAL. C'est bien... (*Ouvrant la lettre.*) Ah ! ah ! c'est pour ce paiement... (*Le valet sort.*) Voyons mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille. (*Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.*)

LUCIE, *à droite, à demi-voix, à Édouard.* Vous êtes donc incorrigible !

ÉDOUARD. Est-ce de mon amour que vous parlez ?

LUCIE. Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD. Dieu ! qu'ai-je fait !

LUCIE. Quoi ! Monsieur, tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD. Est vrai, quant au fond ; mais les détails... moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention... mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE. Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD. Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE. Taisez-vous, mon père s'approche...

ÉDOUARD. Oh ! je ne crains rien.

AIR du vaudeville de *Turenne.*

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage.



LUCIE, *accourant*. Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc? — Scène 10.

Si mon père vous entendait!
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, *tenant un papier*. Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh! parbleu! Edouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, *sans se retourner*. Qu'est-ce que c'est, beau-père?

FRANVAL. Une lettre de change de six mille francs à escompter!

ÉDOUARD, *riant*. Ma foi, cela se rencontre mal; je n'ai pas le sou.

FRANVAL. Bah! et cet argent?

ÉDOUARD. Quel argent?

FRANVAL. Le prix de ta maison.

ÉDOUARD. Ma maison... ah! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL. En as-tu disposé?

ÉDOUARD. Non, non; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, *bas, à Édouard*. Voyez-vous ce que c'est que de mentir?

ÉDOUARD. Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (*A voix basse.*) J'avais quelques dettes.

LUCIE, *sévèrement*. Encore un...

ÉDOUARD. Non, c'est la vérité; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur..... *monsieur Lenoir*...

FRANVAL. Tu m'as dit *M. Guillaume*.

ÉDOUARD. *M. Guillaume Lenoir*... un usurier...

FRANVAL. Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD. Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL. Et tu devais à ton acquéreur?

ÉDOUARD, *étourdiment*. Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL. Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, *embarrassé*. Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais; mais... (*A part.*) Comment diable me tirer de là?

FRANVAL, *le regardant*. Est-ce que tu m'aurais fait un conte? Est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas?

—



FRANVAL. Qu'est-ce que c'est? — Scène 14.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LOLIVE, *déguisé en vieux marchand;* ROSE.

ROSE, *annonçant. Monsieur Guillaume Lenoir!*

ÉDOUARD, *stupéfait.* Monsieur...

FRANVAL, *de même.* Comment?

LOLIVE, *courant à Édouard.* Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer? Désolé de vous interrompre... Deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire?

LUCIE. Ces messieurs ont à causer d'affaires; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD. Pourquoi donc? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE. Ah! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux... si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas; on prend patience, parce qu'on se dit: les affaires avant la politesse.

FRANVAL. Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, *à Rose en s'en allant.* Ne les quittez pas, ma chère Rose. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LUCIE.

LOLIVE. Ah çà! mon cher monsieur, je viens voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison?

ÉDOUARD, *étonné.* De ma maison?

LOLIVE. Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de *madame Guillaume Lenoir,* mon épouse: je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD. Ah! vous veniez pour..... (*A Franval.*) Par

exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire...

FRANVAL. Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD. J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne; mais si vous saviez...

LOLIVE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

La minute n'est pas signée;
Mais tout est réglé comme il faut;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi! je le paye, est-ce possible!
Il ne manquait plus que cela;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE. Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, *à part.* C'est une mystification; mais, parbleu! je vais bien l'attraper. (*Haut.*) Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume*, c'est une affaire faite; donnez-le-moi.

LOLIVE. Certainement, Monsieur; (*Fouillant dans sa poche et tirant sa tabatière.*) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL. C'est juste.

LOLIVE. Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, *à part.* Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE. Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD. C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ, (*A part.*) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE. Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD. Mon cautionnement...

LOLIVE. Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL. Comment! il serait vrai? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE. La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

AIR du vaudeville de la *Somnambule.*

Je l'ai vu ce matin encore,
Il a pour vous beaucoup d'égards;
Madame surtout vous adore,
Même je dois vous gronder de sa part.
Donnez-lui donc la musique nouvelle,
Cette musique... oui, vous savez, mon cher,
De la chanson que vous fîtes pour elle,
Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, *à part.* Parbleu! celui-là est trop effronté. (*Haut.*) Ah çà! Monsieur...

LOLIVE. Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira monsieur le receveur par-ci, monsieur le receveur par-là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LOLIVE.

ÉDOUARD, *le regardant sortir.* Voilà bien le plus hardi hâbleur.

FRANVAL. Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : crois-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD. Comment! vous auriez pu?..

FRANVAL. Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, *à part.* C'est fait de lui.

ÉDOUARD, *embarrassé.* C'est aujourd'hui lundi; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL. Oui; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD. Demain, si vous voulez; mais aujourd'hui cela m'est impossible.

FRANVAL. Et pour quelle raison?

ÉDOUARD. J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL. Je ne peux... je déjeune en ville... chez Saint-Phar...

ÉDOUARD, *vivement.* Là! moi qui ai commandé un déjeuner magnifique.

AIR : *Dans ce castel de haut lignage.*

J'ai dix flacons d'un champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et les miens.
Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge; et par un charme heureux,
A table il faut que chacun rajeunisse;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(*Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.*)

FRANVAL. A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera, comme le mien, pour midi, et d'ici là nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ÉDOUARD, *à part.* Il n'en démordra pas.

ROSE, *à part.* Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL. Eh bien! qu'as-tu donc? et d'où vient cet air embarrassé? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure?

ÉDOUARD. Eh bien! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (*A voix basse.*) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL. Ah! mon Dieu!

ROSE. J'en étais sûre; voilà du nouveau.

FRANVAL. Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD. Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL. C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter : c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD. Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL. Du tout; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, *à part.* Quel diable d'homme! (*Haut.*) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar?

FRANVAL. Est-ce que j'y pense maintenant! il m'attendra: quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, *à part.* Au fait, c'est un brave homme. (*Haut.*) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL. Une plaisanterie! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote.

ÉDOUARD. D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL. C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait?

ÉDOUARD. Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL. Ou à des paroles.

ÉDOUARD. Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL. Mais alors.

ÉDOUARD. Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade; notez bien le fait.

ROSE, *à part.* Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, *comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire.* La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi, au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL ET ROSE. Ah! mon Dieu!

ÉDOUARD. Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, *riant.* Ah! ah! je n'y tiens plus!

FRANVAL. Comment! Rose, cela te fait rire?

ROSE. Oui, Monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD. C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais furieux s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire; je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*, mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, *secouant la tête.* Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, *à part.* Est-il tenace! (*Haut.*)

AIR du *Petit Courrier.*

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL. Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LOLIVE *en Anglais,* UN VALET.

LE VALET, *annonçant.* Milord *Cook Brook.*

FRANVAL, *étonné.* Comment! il se pourrait!

ÉDOUARD, *stupéfait.* Encore! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, *à part.* A merveille! courons prévenir ma maîtresse, et prendre ses ordres. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, *baragouinant.* Je venais, Messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, *à part.* A l'épée!

FRANVAL. Quoi, Milord, cette aventure d'hier!

LOLIVE. Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (*Montrant son chapeau tout défoncé.*) Voyez-vous, aussi je demandai réparation dans les formes.

ÉDOUARD. Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE. Yès, Messié, ce était une conduite incivile; je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir; mais on devait auparavant crier par le fenêtre: *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, *à part.* Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi. (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battrons ici, à l'instant même.

FRANVAL, *les séparant.* Édouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LUCIE.

LUCIE, *accourant.* Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

LOLIVE, *bas, à Lucie.* Venez nous séparer. (*Haut, à Édouard.*) Je batterai pas moi.

ÉDOUARD. C'est ce que nous verrons.

FRANVAL. Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela? (*A part.*) Moi qui croyais d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (*A Lolive.*) C'est vous, Monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD. Du tout, c'est moi.

FRANVAL. Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD. Ce n'est pas vrai.

LOLIVE. C'est vrai.

FRANVAL. Oui, Monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD. Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL. A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison; de votre côté, Milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment.

LOLIVE. Si Monsieur n'a pas eu l'intention...

FRANVAL. Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD. Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL. Alors, que tout soit oublié; et pour mieux sceller le raccommodement, Milord déjeunera avec nous.

LUCIE. A merveille. Je respire.

ÉDOUARD. Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. Holà! Rose, Lafleur, quelqu'un! Il faudrait faire préparer à la hâte...

FRANVAL. A quoi bon?

ÉDOUARD. Puisque Monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL. Eh bien! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici!

ÉDOUARD, *regardant Lolive.* Ah! oui, certainement; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à Monsieur?

LOLIVE. Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD. Allons, me voilà pris.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE.

ROSE. Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, *étonné.* Le déjeuner!

ROSE. Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, *à part.* Dix! elles y sont! C'est fini, je ne peux plus mentir; aussi maintenant je ne risque rien; et cela me donne une confiance.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, Milord, déjeunons en famille;
Le verre en main nous allons voir beau jeu;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, *bas, à Édouard.*

Prenez bien garde et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, *à Lolive.*

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(*Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre, et donne une poignée de main à Lolive.*

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(*Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XII.

ROSE, *seule.* Pauvre jeune homme! il n'en revient pas; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures! Aussi il nous donne une peine; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son déjeuner; heureusement que nous y avions pensé; et, grâce à l'argent de Mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talents je rends justice;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remercîment que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher? il n'y a qu'un moyen : en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive, il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... hein! que veut ce monsieur?

—

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL. M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici?

ROSE. Oui, Monsieur; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL. Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce; me préserve le ciel de le déranger! j'attendrai.

ROSE. Si Monsieur voulait dire son nom?

M. DE SAINT-MARCEL. C'est inutile.

ROSE. Ce n'est pas pour savoir; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL. Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE. Comme Monsieur voudra.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; FRANVAL.

FRANVAL, *la serviette à la main, à la cantonade.* Je suis à vous, Milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, *à M. de Saint-Marcel.* Voici justement M. Franval.

FRANVAL. Qu'est-ce que c'est?

ROSE. Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (*A part.*) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL. C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler? enchanté, Monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Edouard.

FRANVAL. Vous êtes un ami de M. de Sainville?

M. DE SAINT-MARCEL. Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL. Comment, monsieur le comte, vous vous donnez la peine de venir nous voir; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL. Des bontés!.. il me semble que je n'ai encore rien fait pour lui; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris : et comment l'a-t-elle su? au bal de l'Opéra.

FRANVAL. Au bal de l'Opéra!

M. DE SAINT-MARCEL. Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sotte affaire...

FRANVAL. Qu'est-ce que vous dites là? comment! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL. Je ne l'ai pas vu une seule fois; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable! quand on veut obtenir, on demande; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL. Parbleu ! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment! Monsieur, Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous?

M. DE SAINT-MARCEL Non, Monsieur.

FRANVAL. Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL. Ma maison de campagne! je n'en ai pas.

FRANVAL. Soit; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL. Je suis très-maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL. J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, Monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aiderez à le confondre; et bien certainement il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL. Y pensez-vous? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL. Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL. Mais votre parole?

FRANVAL. Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, *à part*. Et moi qui venais pour le remercier d'un service.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD. Parbleu! vous êtes tous d'aimables convives; vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de champagne.

ROSE. Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD. Ah ! oui : peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant; il rend service, et sans intérêt; c'est beau, dites donc, beau-père! Qu'est-ce que nous faisons ce matin?

FRANVAL. J'avais envie de sortir; mais voici une visite qui nous arrive : un ami de la famille.

ÉDOUARD, *à M. de Saint-Marcel*. Pardon; je n'avais pas eu le plaisir de voir Monsieur. Monsieur est de Bordeaux?

FRANVAL. Justement.

ÉDOUARD. Je l'aurais parié; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si Monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide, de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, *à Franval*. Je vous fais compliment, Monsieur; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, *bas, à M. de Saint-Marcel*. Attendez, attendez. (*A Édouard*.) Il faut te dire, mon ami, que Monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD. Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL. Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD. Ah! certainement; et j'aurai l'honneur de lui présenter Monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, *riant*. Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, *bas, à Franval, en riant*. Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD. Et d'une gaieté... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL ET M. DE SAINT-MARCEL. Vous avez déjeuné...

ÉDOUARD. Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL. Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD. Pourquoi cela?

FRANVAL, *montrant M. de Saint-Marcel*. C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, *surpris*, M. de Saint-Marcel!

ROSE, *à part*. C'est fait de nous.

LUCIE, *de même*. Tout est perdu.

ÉDOUARD, *se remettant sur-le-champ*. Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!.. Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL. Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD. Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL. Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD. Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL. Je le croirais assez sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, *à part*. Ah! diable! (*Haut*.) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL. Il n'y était pas.

ÉDOUARD. Il y était.

FRANVAL. Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; UN VALET, LOLIVE, *en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.*

LE VALET, *annonçant*. M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, *d'un air d'aisance*. Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, *à part*. Que vois-je! c'est ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE. Nous voici bien du monde... Serviteur, Messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD. C'est vous, mon cher protecteur! J'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE *s'avance d'un air dégagé, et apercevant M. de Saint-Marcel*. Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, *à part*. Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, *étonné*. Ils se reconnaissent. (*Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surprise*.)

M. DE SAINT-MARCEL. Quel tableau! personne n'y est plus.

Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (*Allant à Lolive.*) Eh bien! mon cher frère!

TOUS. Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL. Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD. Comment! Monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL. Eh oui! est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD. Si vraiment; mais aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, *riant.* Oui, Monsieur; il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL. Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL. La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE. Comment! il se pourrait....

ÉDOUARD. Ah! je parie que c'est vrai; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL. Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE. Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL. Et moi aussi; et cependant vous consentez...

FRANVAL. Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, *jetant son chapeau. Vivat!* La parole de Monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, milord Cook-Brook, et bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le comte.

ÉDOUARD. Comment, coquin, c'était toi?

FRANVAL. Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD. Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL. Encore! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE. Et cependant, mon père, c'est la vérité; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD. Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, Monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop les dangers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon; je te promets une récompense.

LOLIVE. Bien sûr!

LUCIE, *lui donnant une bourse.* Et moi je te la donne.

LOLIVE. C'est encore mieux. (*Pesant la bourse.*)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
ans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus.
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus que l'ennui ronge
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère
Du véritable homme d'Etat.
Pour que son crédit se prolonge,
Pour que son nom soit respecté,
Il n'a pas besoin du mensonge,
Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
Que pour nous prédire des maux;
Vous qui ne rêvez que désastres,
De grâce, Messieurs les journaux,
Pourquoi par de si tristes songes
Effrayer la crédulité?
Faites-nous de plus doux mensonges,
Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité! l'un prouve
Qu'on la rencontre dans le vin;
L'autre en un puits dit qu'on la trouve.
Ce fait me paraît plus certain.
Car à Paris où, plus j'y songe,
Bacchus est souvent frelaté,
C'est dans le vin qu'est le mensonge,
C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, *au public.*

Ce matin, selon mon usage,
Lorsqu'à tout propos je mentais,
J'ai dit du bien de cet ouvrage,
J'ai même prédit un succès.
Daignez réaliser ce songe,
Et grâces à votre bonté!
Que pour moi ce dernier mensonge
Soit encore une vérité.



LES GRISETTES

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 août 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

M. VAN-BERG, banquier hollandais.
MADAME VAN-BERG, sa femme.
JULIEN, commis de M. Van-Berg.
ANASTASE, clerc d'avoué, ami de Julien.
JOSÉPHINE, } couturières.
PAMÉLA, }
GEORGINA, } couturières.
MIMI, }
GOGO, }
ADRIENNE, et TOINETTE, } autres couturières, ou demoiselles du magasin.

Le théâtre représente un atelier de couturières. A gauche, une porte à deux battants, qui donne dans l'intérieur des appartements. A droite, au premier plan, la porte d'un cabinet. Sur le second plan, une croisée. Au fond, porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, JOSÉPHINE, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO ET GEORGINA *sont autour d'une table, occupées à travailler;* MIMI *est à droite, près d'une table plus petite, et repasse une robe;* PAMÉLA *est assise seule à gauche, l'air triste et préoccupé; elle relit de temps en temps une lettre qu'elle serre dans la poche de son tablier.*

TOUTES, *à Joséphine.*

CHŒUR.

AIR de *Thibaut.*

Du silence,
Recommence
Ta romance;
Écoutons!
Rien n'égale (*bis.*)
La morale
En chansons.

JOSÉPHINE.

Brigitte, jeune ouvrière,
A Bastien pensant encor,
Dans sa chambre solitaire
Travaillait, quand un milord
Vint lui dire :
« Je soupire,
« Et j'admire
« Ta vertu :
« Sans attendre,
« Viens te rendre
« Au plus tendre :
« Me veux-tu? »
« — Non, milord, suis enchaînée,
« J'ai juré constante ardeur... »
« — J'ai pourtant mainte guinée,
« Ton amant n'a que son cœur.
« Ma cassette,
« Joliette
« Bien rachète
« Ma laideur...
« L'amour cesse,
« La richesse
« Fait sans cesse
« Le bonheur. »
« — Milord, n'en suis point jalouse,
« L'amour sait vivre de peu,
« Dès demain Bastien m'épouse,
« Nous dansons au Cadran-Bleu.
« Là, Brigitte
« Vous invite.
« Gardez vite
« Votre bien :
« Je suis bonne,
« Peu friponne;
« Quand je donne,
« C'est pour rien. »

CHŒUR.

« Oui, Brigitte
« Vous invite,
« Etc., etc. »

MIMI, *toujours repassant.* Tiens, c'est drôle! de sorte qu'elle a refusé d'épouser le riche monsieur?

GEORGINA. Oui. Elle n'est pas mal cette histoire-là, mais elle est trop invraisemblable.

MIMI. Sans doute; l'autre a fait une bêtise.

PAMÉLA. Dieu! Mesdemoiselles, je ne sais pas comment vous pouvez penser ainsi; dès qu'elle en aimait un autre; il me semble qu'en pareil cas c'est pour la vie.

GEORGINA. Oui, parce que vous lisez tous les jours de mauvais romans de constance et de sympathie, qui vous donnent des idées fausses de la société, et cela, au lieu de travailler.

PAMÉLA. Oui, vous dites cela pour que Madame me renvoie; mais allez, cela m'est bien égal, pour ce que j'ai maintenant à rester ici.

GEORGINA. Qu'est-ce qu'elle a donc?

MIMI, *quittant la table où elle repasse, et allant parler aux autres, à voix basse.* Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, Paméla m'a dit qu'elle voulait se périr!

TOUTES. Bah! et pourquoi donc?

MIMI.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

C'est que par le destin injuste
Ses plus tendres vœux sont déçus;
Enfin, c'est que monsieur Auguste
L'adorait... et ne l'aime plus;
Pour que la mort à ses maux la dérobe
Elle se doit tuer par sentiment,
Dès qu'elle aura fini la robe
Qu'elle commence en ce moment.

GEORGINA. Comment! Paméla, est-ce que ce serait vrai?

PAMÉLA. Oui, Mesdemoiselles; mais comme je ne veux pas que Madame soit dans l'embarras à cause de moi, j'attendrai

qu'elle ait pris quelqu'un pour me remplacer, et alors...

GEORGINA. Il faut, ma chère, que vous ayez bien peu de judiciaire. Certainement Auguste est aimable, je ne dis pas non, mais quand je me tuerai pour lui... ce sont de ces inconséquences qui compromettent une jeune personne! se désespérer, à la bonne heure, parce que cela n'engage à rien.

GOGO. C'est vrai; et puis qui sait? elle peut l'oublier.

GEORGINA. Ah! oui, il y a encore cela.

PAMÉLA. Vous croyez que c'est possible?

GEORGINA. Dame! en pensant à autre chose. Si vous étiez venues avec moi avant-hier, à Tivoli... (*A voix basse.*) Vous ne savez pas, Mesdemoiselles, qu'il m'est arrivé une aventure romanesque et incidente.

TOUTES. Une aventure!

GEORGINA. Oui; mais vous n'en direz rien.

TOUTES. Cela va sans dire; va donc vite.

JOSÉPHINE, *qui pendant toute cette scène n'a pas cessé de travailler.* Ah! Mesdemoiselles, qui est-ce qui a pris mon coton?

GOGO. Il est devant toi.

JOSÉPHINE. Ce n'est pas le mien : celui-ci n'est qu'en trois.

TOUTES, *à Georgina.* Eh bien! Georgina, parle donc.

GEORGINA. Imaginez-vous que voilà trois ou quatre dimanches de suite que nous rencontrons un jeune négociant anglais, très-riche et très-aimable, qui m'a prise pour une comtesse.

PAMÉLA. Tiens! et comment cela?

GEORGINA. Ah! d'abord, parce que je le lui avais dit; et puis ensuite par la mise, qui était assez à effet.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Les dames s'écriaient souvent :
Grands dieux! que sa robe est bien faite!
Et les hommes en m'admirant
Disaient : Quelle taille parfaite!
Chacune aurait été, je croi,
Fière de ce double suffrage :
Car la taille était bien à moi,
Et la robe était mon ouvrage.

Mais ce qui a achevé de l'éblouir, c'est le fini de la conversation. Vous savez que j'ai été quelque temps demoiselle de compagnie; et il suffit de quelques phrases ambiguës pour faire préjuger de l'instruction préliminaire qu'on peut avoir acquise : vous sentez bien que le dimanche je ne parle pas comme dans la semaine; cela ferait deviner notre état. Enfin donc, de fil en aiguille, il a été question de mariage, d'établissement, et il attend ce soir la réponse de ses parents, parce que c'est aujourd'hui mardi, fête extraordinaire à Tivoli.

TOUTES. Dieux! est-elle heureuse!

GOGO. Parce qu'elle va comme cela à Tivoli, dans des bals bien composés; moi qui ne vais qu'à la Chaumière, cela ne m'arriverait jamais.

MIMI. Oui, c'est ennuyeux; on s'y amuse, et voilà tout.

JOSÉPHINE, *se levant.* Enfin mon ouvrage est terminé.

GEORGINA. Ah! mon Dieu, le mien qui n'est pas commencé, et la robe est promise pour ce soir; je ne pourrai pas sortir, et ça peut faire manquer mon mariage.

JOSÉPHINE. Donnez, je vais vous aider.

GEORGINA. Est-elle bonne cette petite Joséphine! Mais comment faites-vous, ma chère, pour avoir toujours fini votre ouvrage avant nous?

JOSÉPHINE. Dame, je travaille et ne cause avec personne.

MIMI. Excepté avec Julien, quand il vient.

JOSÉPHINE. C'est mon futur; il est commis chez M. Van-Berg, banquier hollandais, qui a une maison de commerce à Paris, et une à Amsterdam... Julien gagne dix-huit cents francs; et moi, de mon côté, par mon travail et mes économies, je me suis fait une petite fortune.

GEORGINA. Combien donc?

JOSÉPHINE. Cinq mille francs.

MIMI. Cinq mille francs!.. Quand tu nous feras accroire cela...

JOSÉPHINE. Oui, Mesdemoiselles : deux mille francs que j'ai mis de côté, et le reste...

PAMÉLA. Eh bien! le reste?

JOSÉPHINE. M'a été envoyé, il y a quelques années, je ne sais par qui : mais je présume que cela vient de ma famille.

MIMI. De sa famille! elle n'en a pas : elle est orpheline.

JOSÉPHINE. Oui, mais j'ai ma cousine Gabrielle, qui m'aimait tant, et dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis huit ans : voyez-vous, ma cousine Gabrielle n'était qu'une simple couturière comme nous.

AIR du *Pot de fleurs.*

Mais elle avait tant d'attraits en partage,
Qu'à chaque instant devant le magasin
Se succédait maint brillant équipage;
Mais un jour, voilà que soudain...

MIMI.

J'y suis... c'est toujours de la sorte...
L'ambition de son cœur s'empara :
Comment aller à pied, lorsque l'on a
Tant de voitures à sa porte?

GOGO. Oui, oui, l'on sait ce que c'est : un enlèvement.

JOSÉPHINE. Non, Mademoiselle, ma cousine n'était pas fille à se laisser enlever; apprenez qu'elle avait des principes.

MIMI. Eh bien! on l'aura enlevée avec ses principes.

JOSÉPHINE. C'est très-vilain ce que vous dites là.

PAMÉLA. Joséphine a raison; vous êtes très-mauvaise langue. (*Toutes se lèvent.*)

GEORGINA. Eh bien! Mesdemoiselles, n'allez-vous pas vous quereller? Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

JOSÉPHINE. Dieu! c'est Julien!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES; JULIEN, *tenant à la main plusieurs billets.*

JULIEN. A Tivoli! à Tivoli! j'ai des billets pour ce soir; qui est-ce qui en veut? je les emmène.

TOUTES, *sautant de joie.* Ah! que c'est heureux!

MIMI. Dieux! que j'ai bien fait de repasser ma robe de perkale!

GOGO. Et moi donc! qui n'avais que celle-là. (*A Julien.*) Ce sont des billets gratis?

JULIEN. Eh! sans doute; on me les a donnés pour vous.

AIR du *Piége.*

L'entrepreneur, un de mes bons amis,
Prétend donner la fête la plus riche;
Tous les plaisirs y seront réunis,
Il l'a juré... voyez l'affiche...
Voulant étonner, éblouir,
Séduire l'œil, et toucher l'âme,
Il compte sur vous, pour tenir
Tout ce que promet le programme.

GOGO. Quel dommage que ce ne soit pas aujourd'hui jeudi!

MIMI. Et pourquoi cela?

GOGO. Ah! c'est que j'ai presque une inclination.

GEORGINA. Eh bien! par exemple, il serait assez prépondérant que vous vous permissiez à votre âge...

GOGO. Pourquoi pas? mais c'est un amoureux qui ne sort que le jeudi et le dimanche: car il est en pension, et je ne pourrai pas le rencontrer aujourd'hui, (*A Georgina.*) n'est-ce pas, Mademoiselle?

GEORGINA. Moi, d'abord, vous le savez, je ne veux pas y aller avec vous; j'ai des invitations plus personnelles, aux-



JOSÉPHINE. Ah ! monsieur Julien, je suis bien malheureuse ! — Scène 11.

quelles je suis obligée de correspondre... Par exemple, mes bonnes amies, si nous nous rencontrons, je vous prie de ne pas me reconnaître, parce que cela pourrait me faire du tort.

MIMI. Tiens, c'est tout naturel ; entre nous, à charge de revanche. Nous y allons donc toutes?

GOGO. Moi, pour m'amuser.

GEORGINA. Moi, pour m'établir.

PAMÉLA, *soupirant*. Et moi, pour me distraire.

TOUTES. Tiens ! Paméla qui y vient aussi !

JULIEN. Me voilà trop heureux : un seul cavalier pour six jolies demoiselles.

MIMI. Nous allons avoir l'air d'une pension.

JOSÉPHINE, *bas, à Julien*. Sans doute ; et vous ne serez jamais avec moi.

JULIEN. Je vous demanderai à vous amener un ami, un jeune homme fort aimable.

PAMÉLA, *soupirant*. Un jeune homme aimable !

JULIEN. M. Anastase, un clerc d'avoué.

PAMÉLA. M. Anastase !

JULIEN. Vous le connaissez?

PAMÉLA. Je l'ai vu quelquefois dans des parties avec M. Auguste.

MIMI. Un clerc d'avoué... ah ! tant mieux ; nous voyons beaucoup de clercs d'avoués ; ils sont tous si gais, si amusants ! et puis c'est une bonne société.

GEORGINA. Vous avez raison : la bonne société avant tout : parce que souvent à Tivoli c'est bien mêlé, et il est si désagréable de se trouver confondue !

JULIEN. Ainsi, Mesdemoiselles, à ce soir, à huit heures ; soyez prêtes, nous viendrons vous prendre.

JOSÉPHINE. Vous vous en allez déjà ?

JULIEN. Il le faut bien : si mon banquier venait à rentrer.

MIMI. Il est donc bien sévère?

JULIEN. Oui, avec nous ; ailleurs, c'est un galant, un amateur, mais à l'insu de sa femme, car si elle se doutait que son époux va ainsi en catimini...

GEORGINA. Ah ! Julien, finissez... si vous allez faire des plaisanteries de mauvais ton... je n'aime pas cela.

MIMI. Est-elle bégueule !

JULIEN. Adieu, ma petite Joséphine, à ce soir. A propos, prenez garde à Derlange, ce négociant chez lequel vous avez déposé vos économies : on dit qu'il n'est pas très-solide ; j'y passerai si vous voulez.

JOSÉPHINE. Pas aujourd'hui ; vous avez trop de choses à

faire; mais demain, mon ami, ne l'oubliez pas. C'est le fruit de mon travail, c'est tout ce que nous possédons; je n'aurais plus rien à vous donner.

JULIEN, *lui serrant la main*. Si, vraiment; et tant que vous m'aimerez, nous ne manquerons de rien. Adieu, Mesdemoiselles; adieu, Joséphine.

TOUTES. Adieu, monsieur Julien.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JULIEN.

GEORGINA, *à Joséphine*. Ah! M. Julien doit demain retirer vos cinq mille francs; c'est à merveille! parce que quand je serai mariée avec ce jeune négociant anglais, nous pourrons nous établir ensemble.

TOUTES. Et vous nous prendrez pour demoiselles de comptoir.

GEORGINA. Je ne sais pas trop : vous êtes si négligentes, si paresseuses!

PAMÉLA. Tiens!.. cela lui va bien, elle qui ne travaille jamais.

MIMI, *regardant à la fenêtre*. Mesdemoiselles! Mesdemoiselles! une visite; un landau s'arrête à notre porte.

TOUTES, *courant du côté de la fenêtre*. Un landau!

MIMI. Un monsieur en descend, et fait signe au cocher d'attendre dans la rue à côté. Eh mais! c'est ce monsieur qui nous a commandé, il y a huit jours, deux ou trois robes, qui sont à peine commencées; Georgina s'en était chargée.

GEORGINA. Du tout : c'est vous et Paméla.

PAMÉLA. Moi? si on peut dire...

JOSÉPHINE. Eh! vite, Mesdemoiselles, à vos places.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, *qui se sont toutes assises et qui ont l'air de travailler;* M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG. Bonjour, mes petits anges; toujours à travailler : c'est exemplaire.

TOUTES. Bonjour, bonjour, Monsieur.

MIMI. Monsieur voudrait-il s'asseoir?

M. VAN-BERG. Merci, ma belle enfant... Elles sont vraiment charmantes! Ce que je vous ai demandé est-il prêt?

GEORGINA, *travaillant*. Vous le voyez, Monsieur, on s'en occupe; mais il y avait tant d'ouvrage!

MIMI. La robe de cachemire et le manteau de velours sont presque terminés; pour celles de tulle et de lévantine, qui sont moins importantes, on les enverra ce soir chez Monsieur...

M. VAN-BERG. Chez moi! gardez-vous-en bien... (*Se reprenant.*) c'est-à-dire, ce n'est pas la peine.

PAMÉLA. Si Monsieur veut laisser son adresse.

JOSÉPHINE, GEORGINA ET MIMI. Ah! oui, si Monsieur veut laisser son adresse.

M. VAN-BERG. Non, du tout; j'ai ma voiture en bas, j'attendrai que vous ayez fini : c'est une nièce, une filleule à moi, dont je fais le mariage; je me suis chargé de la corbeille; et comme je pars dans quelques jours pour la Hollande, vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre.

AIR : *A soixante ans.*

Tâchez surtout qu'elle soit des plus belles,
Car, voyez-vous, le futur n'est pas beau;
Mais à présent, beaucoup de demoiselles
Ont sur l'hymen un système nouveau :
Oui, du collier, et des boucles d'oreille,
Du cachemire, et du satin broché
Leur tendre cœur, est séduit, et touché,
Avec ivresse accepte la corbeille,
Et le mari, par-dessus le marché.

MADAME VAN-BERG, *en dehors*. J'ai oublié le carton dans ma voiture, allez vite...

M. VAN-BERG, *à part*. Ah! mon Dieu! quelle est cette voix?

MADAME VAN-BERG, *en dehors*. Lapierre! Lapierre! pas le premier, le second; ou plutôt, vous allez tout déranger; j'aime mieux redescendre.

M. VAN-BERG, *à part*. Elle va entrer ici : c'est fait de moi!

MIMI. Eh mais! qu'avez-vous donc?

M. VAN-BERG. Rien; je viens d'entendre la voix d'une dame, d'une dame que je connais beaucoup; mais nous sommes brouillés : nous sommes en procès, nous ne nous voyons pas; et si elle me rencontre ici, ce sera fort désagréable.

GEORGINA. Eh bien! partez vite.

M. VAN-BERG. Je la rencontrerais sur le grand escalier; n'y aurait-il pas une autre sortie?

GEORGINA. Tenez, dans ce petit cabinet, une porte dérobée qui donne sur la rue.

M. VAN-BERG. C'est bien, c'est bien. Adieu, mes petits anges; tantôt je reviendrai; tâchez que tout soit prêt, et surtout ne parlez pas de moi devant cette dame. (*Il entre dans le cabinet.*)

GEORGINA. Nous en voilà débarrassées, c'est bien heureux!

MIMI. Ah! mon Dieu! je crois que la porte de sortie est fermée à double tour.

GEORGINA. Je te dis que non.

MIMI. Je te dis que si; puisque c'est moi...

PAMÉLA. Taisez-vous donc, on vient.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; M. VAN-BERG, *dans le cabinet*, MADAME VAN-BERG, *suivie d'un domestique en livrée qui porte un carton.*

MADAME VAN-BERG. Madame Vermond, Mesdemoiselles?

GEORGINA. C'est ici, Madame, mais elle est occupée à dessiner : elle fait un travail sur un nouveau corsage.

MADAME VAN-BERG. A Dieu ne plaise que je la dérange dans une occupation aussi importante... quelque nouveau chef-d'œuvre dont je priverais notre siècle. Je venais simplement la consulter sur quelques modèles de garnitures que j'ai là, et faire prendre mesure pour une robe.

JOSÉPHINE. Si Madame veut permettre, cela fait qu'elle n'attendra pas.

MADAME VAN-BERG. Comme vous voudrez. J'étais fort mécontente de ma couturière, et je ne savais laquelle prendre, lorsque ce matin j'ai trouvé, je ne sais comment, votre adresse dans le cabinet de mon mari, sur sa cheminée.

MIMI. C'est peut-être ce monsieur à qui, l'été dernier, nous avons fait une blouse.

MADAME VAN-BERG. Non, je ne le crois pas. (*Elles sont toutes groupées autour de madame Van-Berg; Georgina prend la mesure de la taille, Joséphine des manches, Paméla et Mimi du bas de la robe.*)

JOSÉPHINE. Si Madame voulait lever le bras.

MADAME VAN-BERG. Ne me faites pas la taille trop longue; ça n'a pas de grâce; tâchez qu'il n'y ait pas de plis sur les côtés, et surtout pas trop décolletée.

GEORGINA. Madame peut être tranquille : notre maison est connue pour la décence de la coupe, et la solidité des coutures.

PAMÉLA. Ferons-nous plusieurs robes à Madame?

MADAME VAN-BERG.

AIR de l'*Homme vert.*

J'approuverais fort cette idée,
Car il m'en faudrait deux ou trois;
Mais j'aurais peur d'être grondée,

Cela m'arrive quelquefois.
Mon époux, qui toute sa vie,
Mit du luxe dans ses budgets,
Aime beaucoup l'économie
Dans les dépenses que je fais.

MIMI. Il ne faut pas que cela gêne Madame; si elle veut prendre à crédit, on trouvera toujours bien le moyen de faire payer Monsieur.

MADAME VAN-BERG. Merci, mes petites amies; je vois que vous êtes d'une obligeance...

MIMI. On fait ce que l'on peut pour contenter les pratiques.

MADAME VAN-BERG. Et me feriez-vous payer bien cher?

GEORGINA. Madame sait bien qu'une maison qui tient un peu à sa réputation ne peut pas faire autrement.

MADAME VAN-BERG. C'est assez juste; maintenant je ne sais quelle couleur choisir.

GEORGINA. Nous avons là des échantillons; voici, je crois, une nuance assez insidieuse.

MADAME VAN-BERG. Je ne sais pas si le rose...

GEORGINA. Le rose doit habiller Madame à ravir!

MADAME VAN-BERG. Ou bien le noir.

GEORGINA. Oh! le noir, il n'y a pas de doute; le noir convient à merveille à Madame... Mais j'entends du bruit chez madame de Vermond, sans doute le travail est fini; Madame peut entrer. (*Aux autres.*) Sept heures; eh! vite, Mesdemoiselles, rangez l'atelier. (*Toutes se lèvent et rangent leur ouvrage; elles placent dans le fond du théâtre la table qui occupait le milieu.*)

CHŒUR.

AIR : *Anglaise de Leicester.*

L'ouvrage est fini,
Et pour Tivoli,
Loin du magasin,
Partons soudain,
Lorsque le plaisir
A nous vient s'offrir,
Il faut savoir le saisir.

(*Paméla, Mimi, sortent par le fond. Georgina entre avec madame Van-Berg et le domestique par la porte à gauche qui mène chez madame de Vermond.*)

SCÈNE VI.

JOSÉPHINE, *qui a rangé la robe dans le carton, et qui a pris son châle et son chapeau.* Ma robe est achevée, et je vais la porter; dépêchons-nous pour être plus vite revenue.

M. VAN-BERG, *entr'ouvrant la porte du cabinet.* Ces petites sottes qui ne me préviennent pas que la porte est fermée à double tour. Je n'entends plus personne, je crois que je puis sortir. (*Au moment où il va pour sortir, il aperçoit Julien qui entre par la porte du fond.*) Dieux! Julien, mon commis!.. que vient-il faire ici? (*Il referme la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

JOSÉPHINE, JULIEN, ANASTASE.

JULIEN, *à Anastase.* Entre, mon ami; on ne nous en voudra pas d'arriver avant l'heure. Eh bien! Joséphine, où allez-vous?

JOSÉPHINE. Porter cette robe chez une pratique; je reviens après m'habiller, et nous partirons.

JULIEN. Je vais vous donner le bras.

JOSÉPHINE. Non; je causerais, et cela me retarderait.

JULIEN. Laissez-nous au moins veiller sur vous, et vous suivre de loin.

JOSÉPHINE. Me suivre, c'est encore pire : ça a l'air marchande de modes, et je tiens à ma réputation. Adieu, mon ami, adieu, monsieur Anastase; à tout à l'heure. (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE VIII.

JULIEN, ANASTASE, M. VAN-BERG, *caché.*

JULIEN, *regardant sortir Joséphine.* Charmante fille! douce, aimable, sage; eh bien! mes grands parents sont furieux de ce que je veux l'épouser; cependant je ne leur demande rien.

ANASTASE. Laisse-les dire : tu es trop heureux de faire un mariage d'inclination; je voudrais bien être à ta place, moi qui vais contracter un hymen de raison.

JULIEN. Tu es fou.

ANASTASE. C'est comme je te le dis : j'ai fait une conquête en courant les fêtes champêtres; une jeune dame qui n'a pas l'air très-distingué, mais qui parle comme un livre, un livre mal écrit; du reste, elle a beaucoup de fortune, elle est comtesse.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

A ce mot j'ai dû redoubler
De soins, d'égards, de politesse;
J'osais à peine lui parler,
Vu ce beau titre de comtesse.

JULIEN.

Cependant vous avez dansé.

ANASTASE.

Afin de faire connaissance.

JULIEN.

Ensuite vous avez valsé.

ANASTASE.

Oui, pour rapprocher la distance.

JULIEN. Y penses-tu? l'épouser, toi, clerc d'avoué!

ANASTASE. Que veux-tu? les charges sont si chères à présent, qu'il faut être millionnaire pour acheter une étude; et si la comtesse n'a pas les quarante mille livres de rente qu'elle m'a laissé soupçonner, je n'épouse pas. Je devais aujourd'hui la conduire à Tivoli, mais je lui écrirai pour me dégager, parce que j'aime mieux y aller avec vous.

JULIEN. Sérieusement?

ANASTASE. Il n'y a pas de comparaison : pour moi, les dames du monde ne valent pas les beautés de Tivoli ou du Colisée; j'aime leur légèreté, leur gaieté, leur insouciance; point de passé, pas d'avenir; tout au présent : ce n'est que chez elles qu'on trouve le vrai bonheur.

AIR : *Vivent les fillettes.*

Vivent les grisettes!
Comme elles toujours
J'ai des amourettes,
Et jamais d'amours.

Exempt de nuage,
Chaque jour, vraiment,
Comme leur ouvrage,
S'achève en chantant :
Vivent les grisettes! etc.

J'y tiens, et pour causes;
Moi, dans le printemps,
J'aime mieux les roses
Que les diamants.

Vivent les grisettes!
Comme elles toujours
J'ai des amourettes,
Et jamais d'amours.

JULIEN. Eh mais! te voilà comme M. Van-Berg, mon patron.

ANASTASE. Ton banquier est un amateur; cela me raccommode avec lui.

JULIEN. Amateur suranné, qui fait rire à ses dépens. (*Van-Berg entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.*) Dans sa jeu-

nesse, il a fait, dit-on, des folies pour le beau sexe, et je crois qu'il en fait encore; mais comme il est homme de finance avant tout, il met du calcul dans ses désordres, et de l'ordre dans ses extravagances; ainsi, il est avare avec sa femme pour être généreux avec d'autres; il est bourru avec ses gens pour être aimable ailleurs; et je crois vraiment qu'il n'est bête et sot avec nous, que pour faire de l'esprit avec ces demoiselles.

ANASTASE. C'est un grand spéculateur, qui craint le double emploi... Et sa femme?

JULIEN. Une femme charmante! qui n'est pas dupe de la conduite de son mari, et qui, si elle le surprenait ainsi, pourrait bien... Mais occupons-nous de notre soirée : nous conduirons ces demoiselles.

ANASTASE. Nous les conduirons partout : à la salle du bal, au casse-cou, à la balançoire; et les vélocipèdes, l'oiseau égyptien, la flotte aérienne, tous les plaisirs de Tivoli, c'est moi qui paye. Dis donc, nous les conduirons aussi au magicien, pour leur faire dire leur bonne aventure; car il y a parmi ces demoiselles une petite Paméla, une beauté sentimentale qui me plaît beaucoup; si nous savions sur elle et ses compagnes quelques petites anecdotes que nous irions raconter au sorcier, pour qu'il devinât d'avance, ça nous amuserait.

JULIEN. C'est vrai, ce serait charmant! mais comment faire? je ne sais rien sur ces demoiselles, et elles ne me confieraient pas...

ANASTASE. Attends, attends! quelques instants avant leur départ elles se réuniront dans cette salle; si elles y sont, elles y causeront, et si je pouvais entendre sans être vu... (*Van-Berg referme vivement la porte du cabinet.*) Tiens, (*Montrant la porte du cabinet, à gauche.*) de cet appartement.

JULIEN. Il conduit chez madame Vermond.

ANASTASE, *montrant le cabinet, à droite*. Eh bien! ce cabinet.

JULIEN. A la bonne heure! justement la clé est après; et je crois que ces demoiselles viennent de ce côté.

ANASTASE, *écoutant*. Non, mon ami, non pas encore.

JULIEN. C'est égal, il vaut mieux que tu y sois d'avance; entre toujours. (*Cherchant à ouvrir.*) La porte tenait joliment. (*Il l'ouvre, et aperçoit M. Van-Berg.*) O ciel! M. Van-Berg!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. VAN-BERG.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

M. VAN-BERG.
C'est moi, Monsieur!
ANASTASE ET JULIEN.
Il écoutait.
M. VAN-BERG.
Pour vous ma bonté fut trop grande.
Que faisiez-vous dans ces lieux?
ANASTASE.
Il allait
Vous faire la même demande.
M. VAN-BERG.
Je sais, en juge impartial,
Qui des deux mérite le blâme.
ANASTASE.
Nous récusons ce tribunal,
Et, si cela vous est égal,
Pour juge prenons votre femme.

M. VAN-BERG. Trêve de plaisanterie; vous n'êtes plus chez moi, et dès ce moment vous ne faites plus partie de ma maison. Je ne vous recommande rien, parce que j'espère que vous aurez la prudence d'être discret. Si cette aventure venait à s'ébruiter, vous savez que j'ai les moyens de vous en faire repentir. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

JULIEN, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! que dit-il là?

JULIEN. La vérité, il a les moyens de me perdre : l'année dernière, ma mère avait besoin d'argent, et il m'a avancé, sur lettre de change, deux années d'appointements, que maintenant je ne puis lui rendre; et il vaut encore mieux être sans place que d'en avoir une à Sainte-Pélagie.

ANASTASE, *se grattant l'oreille*. Diable!.. tu as raison... eh bien! après tout, il n'y a pas de quoi se désespérer; je n'ai pas grand'chose, mais nous partagerons : je t'offre la moitié de mon appartement, la mansarde du maître clerc; ça n'est pas grand, mais on peut y tenir deux, je te le jure.

AIR du *Ménage de garçon.*

Je loge au quatrième étage,
Et là... dans mes six pieds carrés,
Je trouve au moins un avantage
Que n'ont pas les salons dorés :
Oui, dans un si petit espace,
Quand le plaisir vient demeurer,
Comme il y tient toute la place,
Les chagrins n'y peuvent entrer.

Ainsi, prends ton parti.

JULIEN. Ah! ce n'est pas pour moi, peu m'importe : mais cette pauvre Joséphine... la voilà, taisons-nous.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *serrant son mouchoir en entrant*. Bonjour, Messieurs, vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

JULIEN. Eh mais! Joséphine, qu'avez-vous donc? vous avez les yeux rouges.

JOSÉPHINE. Moi? du tout... je ne crois pas.

JULIEN. Et vous pleurez encore; ne craignez rien, parlez devant lui : c'est mon ami intime.

JOSÉPHINE, *sanglotant*. Ah! monsieur Julien, je suis bien malheureuse! je n'ai plus rien... je suis ruinée!

JULIEN. Que dites-vous?

JOSÉPHINE. Cette dame à qui je viens de porter une robe m'a appris la faillite de M. Derlange, dans laquelle elle est même compromise.

JULIEN. C'est ma faute : je devais y courir sur-le-champ.

JOSÉPHINE. C'eût été inutile, il était déjà trop tard!.. je voulais prendre mon parti, ne vous en rien dire, mais je n'en ai pas le courage.

ANASTASE. C'était donc bien considérable?

JOSÉPHINE. Si ce n'était que cela, je ne pleurerais pas : mais maintenant que je n'ai plus rien, je ne peux plus épouser Julien.

ANASTASE. Quoi! vous croyez?

JOSÉPHINE, *pleurant*. Non, Monsieur; c'est moi qui ne veux plus : je ne veux pas que ces demoiselles puissent dire que je lui dois ma fortune, et qu'il m'a fait un sort, je suis trop fière pour cela; ainsi, Monsieur, puisque vous êtes riche, puisque vous avez une place...

JULIEN. Mais du tout : c'est que je ne l'ai plus.

JOSÉPHINE. Comment! que dites-vous?

ANASTASE. Que son banquier l'a renvoyé; qu'il est comme vous, qu'il n'a rien : des deux côtés la dot est égale.

JOSÉPHINE, *essuyant ses yeux*. A la bonne heure! me voilà rassurée.

AIR de la *Ville et du village.*

S'il ne m'épouse pas, du moins
Il n'en épousera pas d'autres;
Sur l'avenir calmez vos soins,
Mêmes destins seront les nôtres:
Nous nous marierons quelques jours,
Mon cœur en garde l'espérance;
En attendant, aimons-nous toujours,
Cela fait prendre patience.

JULIEN. Je te le demande, comment veux-tu que je ne l'aime pas?

ANASTASE. Eh! parbleu! j'en ferais bien autant que toi.

JOSÉPHINE. Et puis tout n'est pas désespéré : Georgina, une de ces demoiselles, va faire un bon mariage; elle m'a

dit tout à l'heure qu'elle me prendrait avec elle; nous nous établirons ensemble.

ANASTASE. A merveille! voilà une fortune qui recommence; moi, pendant ce temps, j'épouse ma comtesse, je touche la dot, je vous donne vingt-cinq à trente mille francs.

JOSÉPHINE. Et nous voilà plus riches que jamais.

ANASTASE. Tu le vois donc, tout est réparé; nous retrouvons tout : plaisir, fortune, et toi surtout, douce espérance, plus douce encore que le bonheur même... Qu'est-ce que je te disais ce matin? gaieté, philosophie, bien plus, amour véritable, vous n'existez qu'ici! Dieux! que tu es heureux!.. Je vais retrouver ma comtesse, ou plutôt lui adresser une épître.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je vais écrire, en chevalier fidèle,
Que mes parents débarquent aujourd'hui;
Et que ce soir, je ne puis avec elle
En tête-à-tête aller à Tivoli.
Oui, sur l'hymen, qui déjà me réclame,
J'aime bien mieux avec vous m'étourdir;
J'aurai demain pour penser à ma femme,
Mais aujourd'hui ne pensons qu'au plaisir.
(*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XII.

JULIEN, JOSÉPHINE, *puis* MADAME VAN-BERG, *sortant de la porte à droite.*

MADAME VAN-BERG. Tout ce que vous me montrez là est charmant! et s'il ne tenait qu'à moi, je prendrais toutes les étoffes de votre magasin; mais mon mari ne me ferait jamais un pareil cadeau. (*Au domestique.*) Portez toujours ces échantillons dans la voiture.

JULIEN, *saluant.* Madame Van-Berg!

JOSÉPHINE. Comment! c'est elle! il me semblait aussi que je l'avais déjà vue.

MADAME VAN-BERG, *apercevant Julien.* Monsieur Julien, vous n'êtes pas au bureau?

JULIEN. Non, Madame; je ne dois plus y reparaître : monsieur votre mari m'a congédié.

MADAME VAN-BERG. Que dites-vous là? ce n'est pas possible! et je vais à l'instant parler pour vous.

JULIEN. J'ai de fortes raisons de croire que vous ne réussirez pas; mais je vous en prie, Madame, daignez réserver votre protection et vos bontés (*Montrant Joséphine.*) pour une personne que j'allais épouser, sans l'accident qui me prive de ma place.

MADAME VAN-BERG. Eh! mon Dieu, de grand cœur! que pourrais-je faire pour elle?.. Qui êtes-vous, ma chère enfant, et quel est votre nom?

JOSÉPHINE. Joséphine Durand.

MADAME VAN-BERG, *avec émotion.* Joséphine Durand!.. Seriez-vous parente d'une ancienne lingère qui demeurait rue Saint-Martin?

JOSÉPHINE. Oui, Madame, je suis sa nièce.

MADAME VAN-BERG. Sa nièce.

JULIEN, *à madame Van-Berg.* Eh mais! Madame, qu'avez-vous donc?

MADAME VAN-BERG. Moi? rien; j'ai connu autrefois ses parents. N'aviez-vous pas une cousine?

JOSÉPHINE. Oui, Madame, une cousine germaine, que je n'ai pas vue depuis huit ou dix ans.

MADAME VAN-BERG. Votre cousine Gabrielle; je l'ai vue en pays étranger, à Amsterdam.

JOSÉPHINE. Vous la connaissez? vous savez où elle est? Ah! dites-moi, Madame, est-elle heureuse?

MADAME VAN-BERG, *souriant.* Pas beaucoup. Elle a fait un grand mariage; elle a des gens, un hôtel, un équipage; et huit années de fortune l'ont tellement changée, que maintenant, j'en suis sûre, vous ne pourriez la reconnaître.

JOSÉPHINE. Vous croyez?

MADAME VAN-BERG. Oui; je crois qu'elle s'ennuie beaucoup de son état de grande dame; il ne tiendrait même qu'à elle de se croire malheureuse, si elle avait le temps de réfléchir, du moins elle me l'a dit.

JULIEN. Comment! Madame, il se pourrait?

MADAME VAN-BERG. Je sais son histoire qu'elle m'a souvent racontée. Il y a huit ans qu'un négociant étranger, désespéré de ses rigueurs, lui proposa de l'épouser, et l'emmena dans son pays, en lui défendant toute relation avec ses parents...

JULIEN. Je comprends alors pourquoi il ne l'a pas laissée venir à Paris.

MADAME VAN-BERG. Une seule fois, depuis son mariage, ce qui est fort désagréable, et c'est là le moindre de ses chagrins; car, vrai, elle en aurait beaucoup, si elle n'avait pas dans ses grandeurs conservé un peu de l'insouciance et de la philosophie de sa première condition. Éloignée de son pays, privée de ses amis, négligée par un époux qui la trompe, j'en suis sûre, et qui lui fait payer, par son indifférence ou ses reproches, la folie qu'il a faite autrefois en l'épousant, voilà son sort, vous fait-il envie?

JULIEN. Non, sans doute.

MADAME VAN-BERG, *vivement.* Vous avez raison : croyez-moi, mon enfant, ne l'imitez pas, restez toujours dans votre sphère, n'épousez que votre égal : les richesses ne sont pas le bonheur, et souvent, pour les acheter, il en coûte plus cher qu'on ne croit.

JOSÉPHINE. Ma pauvre cousine! que ne puis-je la voir!

MADAME VAN-BERG. Elle le désire autant que vous. Mais vous n'auriez pas dû, sans en prévenir, quitter la maison où vous étiez : elle aurait pu vous retrouver, vous protéger; et tenez, dans quelques jours je pars pour Amsterdam, et si vous voulez, je vous emmène avec moi, je vous conduis auprès d'elle.

JOSÉPHINE, *avec joie.* Dites-vous vrai?

MADAME VAN-BERG. Oui, sans doute.

AIR d'*Une heure de mariage.*

De son cœur le mien est garant,
Sur votre sort soyez tranquille;
Pour elle jusqu'à ce moment
La richesse était inutile :
Son argent va mieux se placer,
Et d'aujourd'hui, je le suppose,
Sa fortune va commencer
A lui rapporter quelque chose.

En attendant, je veux la représenter, et faire pour vous ce qu'elle ferait elle-même. Parlez, en quoi puis-je vous servir? Quel est votre sort?

JOSÉPHINE. Le plus heureux du monde, si j'épouse Julien! car je n'ai pas autre chose à désirer.

MADAME VAN-BERG. N'est-ce que cela? je m'en charge : des obstacles à vaincre, des amants à unir, c'est charmant! Je rentre chez moi, je parle à mon mari : s'il est sorti, je me mets à sa poursuite, j'obtiens de lui votre dot, la place de Julien.

JULIEN. Il refusera.

MADAME VAN-BERG. Oui, d'abord, par habitude; mais je sais le moyen de le déterminer. J'entends du monde. (*A Julien.*) Venez; donnez-moi la main. (*A Joséphine.*) Adieu; avant peu vous aurez de mes nouvelles. Ah! voilà une belle journée pour moi! (*Elle sort avec Julien.*)

JOSÉPHINE, *la regardant sortir.* Ah! l'excellente dame! quelle bonté! quelle générosité! je ne peux encore y croire!

—

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, GEORGINA, PAMÉLA, MIMI, GOGO, ADRIENNE, TOINETTE.

TOUTES.

AIR : *Monsieur Champagne.*

Dieux! qu'ai-je appris, quelle triste nouvelle!
Eh quoi! Julien, nous dit-on aujourd'hui,
Perd sa fortune, et tu perds un mari. (*bis.*)

JOSÉPHINE.

Il est trop vrai, la nouvelle est fidèle.

TOUTES.

Ah! que je la plains de bon cœur!
Etre si près de son bonheur,
Et se trouver sans épouseur!

GEORGINA. C'est d'autant plus malheureux, que maintenant nous ne pouvons plus nous associer ensemble.

JOSÉPHINE. Il me semble au contraire que c'est une raison de plus.

GEORGINA. Non. Je viens de recevoir une lettre de mon jeune négociant, qui maintenant est un milord; il ne me l'avait pas dit par délicatesse; par exemple, il ne peut pas me conduire ce soir à Tivoli, parce que sa famille doit arriver par le paquebot.

MIMI, *riant*. Par le paquebot. (*Pendant cette scène, elles achèvent leur toilette. Paméla met son chapeau, Mimi fait attacher sa ceinture par Joséphine, Gogo et les autres arrangent leur coiffure devant la psyché.*)

GEORGINA. Oui, Mesdemoiselles, et elle apporte le consentement à mon mariage; ainsi, demain ou après, je peux me trouver milady.

MIMI. Si cela arrive, j'en mourrai de chagrin!

GEORGINA. Ne croyez pas pour cela que j'en sois plus fière; vous pouvez être sûres, mes chères amies, que je ne vous oublierai pas, et quand je viendrai à Paris, c'est vous qui me ferez toutes mes robes; par exemple, mademoiselle Mimi, je vous recommanderai de les coudre plus solidement que vous ne faites d'ordinaire.

MIMI. C'est à n'y pas tenir!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTES, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! Mesdemoiselles, sommes-nous prêtes? partons. Voici la charmante Paméla!

PAMÉLA, *saluant*. C'est monsieur Anastase, l'ami d'Auguste.

GEORGINA, *s'avançant*. Dieux! que vois-je? mon milord!

ANASTASE. Ma comtesse en tablier noir!

PAMÉLA, *à Georgina, en montrant Anastase*. Quoi! c'est là votre conquête?.. ah! que je suis contente!

MIMI. Et ses robes qui étaient déjà commencées. Dieux! allons nous en découdre!

JOSÉPHINE. Mais tais-toi donc.

ANASTASE, *regardant Georgina*. Admirable! eh bien! ma foi, je l'aime autant. Je renvoie ma famille par le paquebot; et si la main d'un maître clerc peut vous être agréable, je vous l'offre mais seulement pour danser ce soir à Tivoli.

GEORGINA. Laissez-moi, Monsieur.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Ah! c'est affreux, me tromper de la sorte!
ANASTASE.
Je suis pourtant très-généreux!
Voyez plutôt, à vous je m'en rapporte,
Lequel de nous est le plus malheureux?
De cette aventure piquante
Avec raison je me plaindrais :
J'y perds dix mille écus de rente,
Et vous n'y perdez qu'un Anglais.

Eh mais! j'entends une voiture; c'est sans doute Julien : il s'est chargé de prendre deux landaux sur la place; (*Regardant.*) non, c'en est un qui n'est pas numéroté; un monsieur en descend... eh mais! je ne me trompe pas! c'est le monsieur qui était caché dans ce cabinet, le banquier de Julien. Que revient-il faire ici?

JOSÉPHINE. Monsieur Van-Berg?

ANASTASE. Précisément.

MIMI. Et cette dame si bonne, si aimable, dont il redoutait la présence?

JOSÉPHINE. C'était sa femme, rien que cela.

GEORGINA. Ah! il s'est moqué de nous, il faut le lui rendre.

MIMI. Oui, oui, profitons de l'occasion.

ANASTASE. C'est bon, je le laisse entre vos mains, car nous ne sommes pas bien ensemble; je vais voir pour nos équipages. Adieu, chère comtesse; adieu, gentille Paméla, à ce soir; je serai votre cavalier : n'oubliez pas, dans un quart d'heure. (*Il sort.*)

TOUTES. C'est bon, c'est bon, nous serons prêtes.

MIMI. C'est M. Van-Berg, Mesdemoiselles, point de pitié.

GEORGINA. Je vais me venger sur lui.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTES, M. VAN-BERG.

M. VAN-BERG. C'est encore moi, mes petites amies.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je viens vous trouver, mes charmantes.
TOUTES, *se pressant autour de lui.*
Demandez ce que vous voulez
M. VAN-BERG.
Ce sont des choses importantes.
TOUTES.
C'est notre état, Monsieur, parlez.
Monsieur veut faire des emplètes?
M. VAN-BERG.
Non, c'est un point très-délicat;
Il faut d'abord être discrètes...
TOUTES.
Ceci n'est plus de notre état.

M. VAN-BERG. Si vraiment; c'est pour cette aventure de ce matin : si on venait par hasard s'informer, il faudrait dire que...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME VAN-BERG.

MADAME VAN-BERG. Que vois-je? vous, Monsieur, dans ces lieux!

M. VAN-BERG. Dieux! ma femme! je ne l'échapperai pas; je joue d'un malheur aujourd'hui...

MADAME VAN-BERG. Je ne vous ai point trouvé à l'hôtel, et j'allais vous chercher chez votre beau-frère, lorsque votre voiture, arrêtée à la porte, m'a donné des soupçons, qui, maintenant, ne sont que trop justifiés; je n'en veux d'autre preuve que le trouble où je vous vois.

M. VAN-BERG. Moi... Madame... je vous jure que les idées que vous vous faites... d'abord... vous êtes dans l'erreur... parce que...

GEORGINA, *faisant à ses compagnes des signes d'intelligence.* Oui, Madame, si vous saviez pour quel motif Monsieur vient dans ces lieux... Il a appris que ce matin vous aviez envie d'une robe, et il voulait vous ménager une surprise.

M. VAN-BERG. Oui, oui, Madame, c'est pour cela. (*A part*) Dieux! que c'est adroit! Ces petites filles-là ont une présence d'esprit...

MADAME VAN-BERG. Vous êtes bien sûre que c'est là le motif?

GEORGINA. Oui, Madame; tout ce que Monsieur a commandé pour vous est là de côté, et l'on peut vous le faire voir; d'abord :

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Une robe de cachemire
Qui vaut cent louis environ :
M. VAN-BERG.
Comment!.. et que voulez-vous dire?
GEORGINA.
Nous ne comptons pas la façon;
Vous verrez comme cela drape. (*bis.*)
MIMI.
Et deux autres d'un goût exquis.
M. VAN-BERG, *à part, montrant sa femme.*
Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.
TOUTES.
C'est le mari qu'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

DEUXIÈME COUPLET.

GEORGINA.
Plus... deux robes de lévantine;

Mais c'est pour mettre tous les jours.

M. VAN-BERG, *à part.*

Ah! c'en est trop, on m'assassine.

MIMI.

De plus un manteau de velours.

M. VAN-BERG.

Ouf! la patience m'échappe. (*bis.*)

MADAME VAN-BERG.

Ah! combien mon cœur est surpris,
O vous, le meilleur des maris!

M. VAN-BERG.

Ce n'est plus elle qu'on attrape,
Et c'est moi, morbleu! qui suis pris.

TOUTES.

C'est le mari que l'on attrape,
Ah! c'est charmant, comme il est pris.

GEORGINA. Enfin, Madame, un mémoire de six mille francs; voilà la surprise que Monsieur vous préparait.

MADAME VAN-BERG, *à part.* D'honneur, je ne sais qui je dois remercier! (*Haut.*) Mais je la trouve charmante pour vous, et pour moi...

GEORGINA. Je crois bien; un fameux article pour la maison. Eh mais! Mesdemoiselles, huit heures sonnent; ces messieurs vont arriver.

AIR : *Vif et léger* (de TRILBY).

TOUTES.

Dépêchons-nous, Mesdemoiselles,
Il nous faut prendre sur-le-champ...
Et nos chapeaux et nos ombrelles,
A Tivoli l'on nous attend.

MIMI, *faisant la révérence.*

Monsieur ne veut pas, je suppose,
Quelques faveurs, quelques rubans?

GOGO, *faisant la révérence.*

Quand Monsieur voudra quelque chose...

M. VAN-BERG.

On rit encore à mes dépens.

TOUTES.

Dépêchons-nous, etc.

(*Elles sortent toutes en souriant.*)

SCÈNE XVII.

M. ET MADAME VAN-BERG.

M. VAN-BERG. Morbleu! si jamais on m'y rattrape... (*Offrant la main à sa femme.*) Madame, voulez-vous me permettre de vous reconduire?

MADAME VAN-BERG. Pas encore, j'ai quelque chose, ici même, à vous demander; et vous êtes si généreux aujourd'hui, que vous n'hésiterez pas à me l'accorder.

M. VAN-BERG. Je ne sais pas pourquoi, Madame, vous me dites cela d'un air d'ironie...

MADAME VAN-BERG. Du tout, je parle sérieusement, et je le prouve : vous avez renvoyé Julien, j'ignore pour quel motif, il ne me l'a pas dit.

M. VAN-BERG. C'est bien heureux!

MADAME VAN-BERG. C'est un très-brave garçon, auquel je m'intéresse; et vous me ferez plaisir en le gardant.

M. VAN-BERG. Je le voudrais, Madame, mais c'est impossible, absolument impossible; je l'ai juré.

MADAME VAN-BERG. Vous avez eu tort.

M. VAN-BERG. Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG. Parce qu'il restera.

M. VAN-BERG. Morbleu!

MADAME VAN-BERG. Attendez, vous n'y êtes pas encore; je vous ai prévenu qu'aujourd'hui j'étais en train de demander; il faut que je profite des moments où vous êtes bien disposé: vous allez donc garder Julien, et lui donner des appointements plus convenables, et de plus, une trentaine de mille francs.

M. VAN-BERG. Et pourquoi?

MADAME VAN-BERG. Pour qu'il puisse épouser Joséphine, qui était là tout à l'heure auprès de moi.

M. VAN-BERG. Qui? Joséphine!.. cette petite couturière?

MADAME VAN-BERG. Oui; ils s'aiment éperdument; cela vous fâche peut-être?

M. VAN-BERG. Moi, Madame? en aucune manière.

MADAME VAN-BERG. Tant mieux : car apprenez, Monsieur, que cette petite couturière est ma cousine, ma cousine germaine.

M. VAN-BERG, *effrayé.* Dieu! voulez-vous bien ne pas parler si haut!.. Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME VAN-BERG. L'exacte vérité; par exemple, c'est un secret que je possède seule; mais si vous me refusez, je la reconnais hautement pour ma cousine, ici à Paris, aux yeux de toute votre société: pour commencer, je cours l'embrasser.

M. VAN-BERG, *la retenant.* Madame, au nom du ciel! de quel ridicule allez-vous me couvrir! et que dira-t-on dans le monde?.. Moi, cousin d'une couturière!

MADAME VAN-BERG. On n'en saura rien.

M. VAN-BERG. N'importe, on jasera sur ce mariage.

MADAME VAN-BERG. Pourquoi cela? on n'a rien dit du vôtre.

M. VAN-BERG. Moi, Madame, c'était bien différent!

MADAME VAN-BERG. Prouvez-le-moi, si vous pouvez, ou plutôt hâtez-vous de vous décider, ou je vais trouver ma cousine : songez donc qu'à présent c'est ma seule parente.

M. VAN-BERG. Bien sûr, il n'y en a pas d'autre.

MADAME VAN-BERG. Raison de plus.

AIR des *Maris ont tort.*

Vous, chez qui la bonté domine,
Et qui savez bien calculer,
Vous doterez notre cousine,
Pour n'en plus entendre parler
Qu'ici votre tendresse brille;
Tant de gens, dans leur noble espoir,
Ont acheté de la famille,
Vous payez pour n'en point avoir.

M. VAN-BERG. Eh! Madame, il faut bien faire tout ce que vous voulez; mais j'espère au moins que le plus grand secret...

MADAME VAN-BERG. Je vous le promets, et vous savez si je tiens mes promesses; excepté Joséphine, à qui je me ferai connaître, et sur la discrétion de laquelle on peut compter, excepté elle, personne ne saura notre parenté; mais prenez garde, je vous préviens, que lorsque je ne serai pas contente de vous, il me prendra pour ma famille des accès de tendresse qui vous feront trembler.

M. VAN-BERG. Taisez-vous, les voici.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, JULIEN, JOSÉPHINE, PAMÉLA, GEORGINA, MIMI, ADRIENNE, TOINETTE, GOGO, *avec leurs chapeaux et leurs ombrelles.*

JULIEN, *donnant la main à Joséphine.* Monsieur Van-Berg encore dans ces lieux!

MADAME VAN-BERG. Oui, mon cher Julien, il a voulu y rester pour vous annoncer lui-même qu'il vous gardait dans ses bureaux avec deux mille francs d'appointements, et qu'en outre il vous donnait trente mille francs comptant pour épouser Joséphine.

JULIEN. Comment! il se pourrait!.. je ne peux croire encore...

JOSÉPHINE, *baisant la main à madame Van-Berg.* Ah! vous êtes la meilleure et la plus généreuse des femmes.

MADAME VAN-BERG, *lui fermant la bouche.* Tais-toi, petite, tais-toi; j'ai bien autre chose à t'apprendre. Fais tes adieux à ces demoiselles, et partons, car je t'emmène avec moi.

JOSÉPHINE. Demain, soit, mais aujourd'hui (*A ses compagnes.*) nous finirons la soirée ensemble... je n'oublierai jamais ces lieux où j'ai été si heureuse; et je reviendrai souvent vous revoir.

PAMÉLA, *essuyant ses yeux.* A la bonne heure, car je ne pourrais m'habituer à l'idée d'une telle séparation.

MIMI, *pleurant.* Ni moi non plus; cette chère Joséphine!.. Reçois nos compliments.

GEORGINA, *de même.* Oui, nos compliments et nos adieux. (*A part.*) Est-elle heureuse!.. cela ne m'arriverait pas à moi...

JOSÉPHINE, *les embrassant toutes l'une après l'autre.* Mes amies, mes bonnes amies!

MIMI, *à part, après l'avoir embrassée.* Encore une de parvenue.

PAMÉLA, *de même, et montrant madame Van-Berg.* Ce n'est pas étonnant, quand la vertu est protégée par des grandes dames.

MIMI, *regardant M. Van-Berg.* Et surtout par des banquiers.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANASTASE.

ANASTASE. Eh bien! tout le monde est prêt, partons-nous?

JULIEN. Ah! mon ami, tout est arrangé; je te conterai cela. Fais-moi tes compliments, j'épouse.

ANASTASE. Vrai? Eh bien fais-moi les tiens : je n'épouse pas.

M. VAN-BERG. Quand vous voudrez partir, Madame, votre landau est à la porte.

ANASTASE. Mesdemoiselles, votre fiacre est en bas. (*A Paméla, à qui il donne la main.*) Venez, venez; ce soir, en dansant, nous parlerons de ce perfide Auguste, qui ne vous méritait pas, et dont vous devriez bien vous venger...

PAMÉLA, *soupirant.* C'est ce que je me dis tous les jours.

GEORGINA, *aux autres.* Eh bien! elle me l'enlève! elle qui ce matin voulait se périr.

PAMÉLA, *à part, regardant Anastase en soupirant.* Pourvu que celui-là me soit fidèle!

M. VAN-BERG, *à sa femme qui, pendant ce temps, causait avec Joséphine.* Allons, allons, retournons à l'hôtel.

JOSÉPHINE. Et nous à Tivoli.

TOUTES, *sautant de joie.* A Tivoli! à Tivoli!

MADAME VAN-BERG, *donnant la main à son mari, et regardant Joséphine et ses compagnes.* Ah! qu'elles sont heureuses!

VAUDEVILLE.

AIR : *Ronde de Saint-Malo.*

JULIEN.

Des riches qui m'environnent
L'ennui ne m'a point tenté;
Vive la gaîté que donnent
L'amour et la pauvreté!
C'est bien, c'est bien,
Voilà le vrai bien;
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

JOSÉPHINE.

Un pauvre millionnaire
Pour ses biens à chaque instant
Craint quelque destin contraire,
Et nous disons en chantant :
C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MIMI.

Ces robes où l'or s'étale
Au bal peuvent se froisser;
Mais en robe de percale
Sans crainte l'on peut danser.
C'est bien, c'est bien,
Pour nous tout va bien,
On n'a peur de rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

PAMÉLA.

Plus d'un séducteur perfide,
Dans ses amoureux projets,
A l'innocence timide
Croyait tendre ses filets :
C'est bien, c'est bien,
Ça se trouve bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

M. VAN-BERG.

Tel qui n'a rien en partage,
A la bourse, en beau joueur,
Court acheter, et pour gage
Il vous donne son honneur;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien;
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

GEORGINA.

Quand l'hymen pour lui s'apprête,
Plus d'un jaloux furibond
Croit qu'il y va de sa tête
Et tout bas on lui répond :
C'est bien, c'est bien,
Pour vous tout va bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

ANASTASE.

Plus d'un journal pâle et blême
Est aux abois, et l'on dit
Que le rédacteur lui-même
Risque d'en perdre l'esprit;
C'est bien, c'est bien,
Pour lui tout va bien,
On ne risque rien,
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

C'est bien, etc.

MADAME VAN-BERG, *au public.*

Traitez-nous sans conséquence!..
De certain bruit aigre-doux,
Messieurs, faites abstinence;
En fait de sifflets, chez nous,
On le sait bien,
L'absence est un bien,
Pour nous tout va bien,
(*Faisant le geste de siffler.*)
Quand on n'a rien.

CHOEUR.

On le sait bien, etc.

FIN DES GRISETTES.



SENNEVILLE. Je ne peux plus te garder ; c'est là ce qui te chagrine. — Scène 19.

LE VALET DE SON RIVAL

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, le 19 mars 1816.

Personnages.

M. DESTIVAL.	M DE BEAUCLAIR.	GERMAIN.
LISE, sa fille.	M. DE SENNEVILLE.	UN EXEMPT.

La scène se passe à Strasbourg, chez M. d'Estival.

Le théâtre représente un salon ; deux portes latérales, une au fond qui laisse apercevoir un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul, tenant un papier à la main.* Relisons la liste de mes commissions : porter des invitations chez le sous-préfet et le receveur des impositions indirectes, pour la signature du contrat ; retenir la musique du regiment pour le jour du bal ; commander à l'imprimeur des billets de part annonçant que mademoiselle Lise d'Estival épouse M. de Beauclair, officier d'artillerie, etc. Le beau-père est expéditif et n'aime pas à perdre de temps ; aussi tout est prêt, et il ne manque plus rien... que le prétendu. On l'attendait hier, on l'attend aujourd'hui. Un prétendu qu'on fait venir exprès de Paris, comme s'il en manquait à Strasbourg !..

SCÈNE II.

GERMAIN, LISE, *accourant.*

LISE. Eh bien ! Germain, vous n'entendez pas ? Une voiture vient de s'arrèter ; on a sonné à la grille du parc, et vous êtes là d'une tranquillité...

GERMAIN. J'y vais. Enfin, serait-ce M. de Beauclair, le prétendu ?

LISE. Ah ! M. de Beauclair ! lui... un autre... qui sait ?... une visite... (*Vivement.*) Mais allez donc. Quand ce serait lui, est-ce une raison pour le faire attendre un quart d'heure ?

GERMAIN. Je vais dire à Lafleur d'ouvrir. (*Il sort*)

SCÈNE III.

LISE, *seule.* Oh ! oui, c'est lui, j'en suis sûre, et toute

ma frayeur me reprend. Je ne le connais pas, je ne l'ai point vu, et combien je crains de le voir! Le cœur me bat. On dit qu'il est jeune et spirituel. Qui me dira s'il est doux, aimable, s'il m'aimera, si je pourrai lui plaire? Oh! non; ils sont si difficiles à Paris. Que je serais fâchée que ce fût lui! Je voudrais qu'il ne vînt pas, qu'il ne parût jamais! Encore s'il ressemblait à ce jeune officier!.. (*Allant près de la porte.*) Si l'on pouvait voir!.. Mon Dieu! mon père devrait bien faire élaguer ces tilleuls. Oh! le voilà; je l'entends. Je ne dois pas rester. (*Elle sort en retournant plusieurs fois la tête.*)

—

SCÈNE IV.

GERMAIN, M. DE SENNEVILLE, PLUSIEURS DOMESTIQUES *portant une valise et d'autres paquets.*

GERMAIN, *entrant le premier.* Voyons un peu ce M. de Beauclair, qui se fait si longtemps attendre.

SENNEVILLE, *aux domestiques.* Grand merci, mes amis. (*Leur donnant de l'argent.*) Tenez, et buvez à ma santé. (*Les domestiques sortent.*)

GERMAIN, *à part.* Il s'annonce bien.

SENNEVILLE, *à Germain.* Voulez-vous prévenir M. d'Estival que M. de Beauclair, son gendre...

GERMAIN, *le regardant.* Comment! ne me trompé-je pas? Monsieur de Senneville!

SENNEVILLE, *vivement, et à voix basse.* Tais-toi, malheureux! Qui es-tu? D'où me connais-tu?

GERMAIN. Monsieur le colonel ne se rappelle pas mes traits. J'étais portier à Paris, rue du Helder, chez cette jeune comtesse où monsieur le colonel allait si souvent, et d'où il sortait si tard.

SENNEVILLE. Ah! oui, Germain? (*Souriant.*) Un fripon.

GERMAIN. C'est cela, mon colonel. J'avais l'honneur de vous ouvrir la porte.

SENNEVILLE. Traître! tu ne l'ouvrais pas que pour moi; mais tu peux me servir, et j'oublie tout.

GERMAIN. Monsieur est bien généreux!

SENNEVILLE, *vivement, pendant toute cette scène.* J'ai vu Lise avec sa tante une fois à Paris, il y a trois mois, au bal de l'ambassadeur. Jolie, aimable, modeste, chacun s'empressait autour d'elle. Rien qu'en la voyant danser, je l'adorai. Dès que j'eus causé avec elle, je jurai qu'elle serait ma femme.

GERMAIN. Que ne parliez-vous? Vingt mille écus de rentes, colonel, et neveu du ministre...

SENNEVILLE. En rentrant chez moi, à quatre heures du matin, je trouve des ordres de mon oncle : depuis trois mois j'ai parcouru toute la France: enfin, je suis envoyé en mission à Strasbourg. J'arrive, et me voilà.

GERMAIN. Au fait, il n'y a pas de temps perdu.

SENNEVILLE. Mon hôte, grand bavard, m'apprend que mademoiselle d'Estival doit se marier à M. de Beauclair, jeune officier français; qu'on n'a jamais vu le futur; mais l'amitié, la parenté, les convenances, que sais-je enfin? que tout est d'accord, et qu'on n'attend plus que le prétendu. Je laisse notre hôte au milieu de son récit; je remonte en voiture, j'entre au château, je me dis Beauclair, tout m'est ouvert; tu m'introduis, et je te dois la réussite de mon projet.

GERMAIN. Ma foi, Monsieur, je n'en ai pas vu de plus extravagant. A chaque instant notre époux peut arriver. On l'attendait hier.

SENNEVILLE. Tant mieux! c'est qu'un accident l'a retenu. A qui n'en arrive-t-il pas en voyage? Moi-même, l'avant-dernière nuit, quelle aventure! Ce serait une bonne fortune pour un faiseur de romans! A minuit, un temps affreux! Je dormais, lorsque ma voiture est renversée par celle d'un voyageur qui se fâche encore contre mes postillons, dit qu'on l'a retardé, m'insulte moi-même, met l'épée à la main. J'en fais autant. La nuit était noire en diable; le pied me glisse; mon adversaire croit m'avoir tué, remonte en voiture, me laisse là, et court encore.

GERMAIN. Eh bien! vous n'avez pas pu courir après lui?

SENNEVILLE. Ah! il ne m'échappera pas. Ma chaise renversée, six heures d'avance, impossible de l'atteindre; mais, arrivé à la ville voisine, encore tout bouillant de colère, je donne, de la part du ministre, l'ordre de l'arrêter; et, dès que l'insolent sera saisi, j'irai lui demander satisfaction de son procédé.

GERMAIN. Savez-vous son nom? Avez-vous son signalement?..

SENNEVILLE. Non; mais un homme qui se rend à Strasbourg, on ne le manquera pas.

GERMAIN. C'est bien. Que n'avez-vous aussi quelque bon ordre du ministre pour empêcher M. de Beauclair d'arriver! car enfin tout se découvrira.

SENNEVILLE. Qu'importe? je serai le premier venu; le premier j'aurai dit à Lise que je ne puis vivre sans elle; que depuis trois mois je l'aime, je l'adore. Me croyant son futur, elle ne s'offensera pas d'un tel aveu. A moins que son cœur n'ait parlé pour un autre, une jeune personne est toujours disposée à voir favorablement celui que ses parents lui destinent; elle s'efforce de le trouver aimable; elle cherche à l'aimer, et songe si elle pouvait commencer à en prendre l'habitude. On me découvrira, je le sais; mais le coup sera porté, l'impression sera produite, et Beauclair arrivera trop tard.

GERMAIN. D'accord; excepté que cela finira par un coup d'épée, et que M. de Beauclair... Le connaissez-vous?

SENNEVILLE. Oui, j'ai connu dans mes campagnes un M. de Beauclair fort aimable; je me suis même trouvé avec lui dans une situation assez piquante. Nous étions rivaux sans le savoir, et, comme le chevalier de Grammont, il m'obligea de lui servir de domestique, et de garder son cheval pendant qu'il en contait à ma belle.

GERMAIN. Je vous connais; vous vous êtes fâché?

SENNEVILLE. Point du tout; le tour m'a paru plaisant, et je lui renvoyai son cheval, en lui promettant de lui rendre la pareille si j'en trouvais l'occasion.

GERMAIN. Il ne saurait s'en présenter de plus belle, car voici mademoiselle Lise avec son père.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, *puis* LISE.
(*Germain sort.*)

D'ESTIVAL, *entrant le premier.* Eh! que ne disiez-vous de suite! Ce cher Beauclair! qu'il me tarde de le voir, de l'embrasser! Que je le regarde un peu! Oui, c'est lui; voilà l'idée que je m'en faisais, un beau et brave militaire. Ma foi, quoiqu'on vante le temps passé, nos enfants ne sont pas plus mal que nous, et notre siècle en vaut bien un autre. (*Prenant Lise, qui arrive les yeux baissés.*) Je te présente ma fille... Hem! qu'en dis-tu? Un peu timide; mais quand on ne se connaît pas!

LISE, *en levant les yeux, fait un geste de surprise.* Que vois-je?

D'ESTIVAL. Comment! aurais-tu déjà vu Beauclair?

LISE, *troublée.* Oui, oui, mon père, beaucoup... une fois... il y a trois mois.

D'ESTIVAL. Ah! tu appelles cela beaucoup?

LISE, *ingénument.* Ah! c'est que c'était .. au bal.

D'ESTIVAL. C'est juste. C'est bien différent. (*Gaiement.*) Serait-ce par hasard ce cavalier dont tu m'as tant parlé à ton retour de Paris?

SENNEVILLE, *vivement*. Quoi! Mademoiselle vous a parlé de moi?

D'ESTIVAL, *froidement*. Oui, un jeune homme qui n'était jamais à la contredanse, qui se trompait de figures. Comment! c'était toi? Je ne t'aurais pas cru si gauche. Qu'est-ce que m'écrivait donc ton père, que tu avais eu trois années de danse avant d'être auditeur? On t'a volé ton argent. Ah çà, puisque vous avez dansé ensemble, à demain la noce! Autrefois, pour faire connaissance avec sa femme, il fallait trois mois de visite à un parloir, et on ne la connaissait pas mieux. Aujourd'hui il suffit d'une contredanse.

LISE, *en souriant*. Mais c'est moins long, et beaucoup plus gai.

SENNEVILLE, *gaîment*. Oui vraiment. Comme vous le disiez, Monsieur, notre siècle en vaut bien un autre : grâce aux progrès des lumières, on ne renferme plus les demoiselles au couvent; mais on les mène au bal. Une mère a-t-elle le désir de pourvoir sa fille, c'est au bal qu'elle découvre le mari qui lui convient. Le militaire vient y faire briller son uniforme; nos graves magistrats, nos docteurs à la mode y figurent ensemble. Un jeune notaire cherche-t-il une dot, s'il danse avec grâce, sa charge est payée. La gaieté, l'abandon, qui règnent dans ces fêtes brillantes, rendent l'amour moins timide et la surveillance moins attentive. Le nombre même des témoins ajoute à la liberté du tête-à-tête. Sa dame! (*Avec expression.*) Qu'on est heureux, qu'on est fier d'appeler ainsi celle dont votre choix vous a rendu le chevalier, hélas! pour un quart d'heure! Mais on la quitte ému, agité. Un nouveau monde s'ouvre devant vous, et souvent un regard, un mot a décidé du destin de la vie. (*Gaiement.*) Vous voyez bien, Monsieur, que le bal est le charme de la société, l'école des mœurs et le lien des familles.

LISE, *bas, à son père*. En vérité, il est fort aimable.

D'ESTIVAL. Oui, il a du bon; s'il danse mal, il raisonne fort bien. A demain donc la noce, et un grand bal, cela va sans dire... Mais, à propos, tu as donc changé d'idée?

SENNEVILLE, *étonné*. Comment?

D'ESTIVAL. Oui, fripon, ton déguisement. Nous savons tout. Je n'ai pas voulu en parler à ma fille; mais ton père m'a tout écrit. Il paraît que c'est un goût héréditaire dans la famille. Je me souviens d'une mascarade que nous fîmes ensemble.

SENNEVILLE. Quoi! mon père vous a écrit?

D'ESTIVAL. Tiens, voici sa lettre; non, celle-ci. Tu connais son écriture, j'espère. (*Mettant ses lunettes.*) Hum! hum!

« Mon vieux camarade, »

Ce cher Beauclair... « Mon fils doit se rendre très-prochainement à Strasbourg, pour épouser votre aimable « fille. Vous saurez qu'il a, comme moi, l'esprit vif et ori- « ginal. Il ne tient point à se marier, mais il tient à être « aimé de sa femme; et je désespérais de l'établir. Il est « passionné pour les déguisements; et, comme il a vu « dernièrement *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, il s'est « mis dans l'idée de se présenter chez vous sous l'habit de « son valet, afin de pouvoir étudier à loisir le caractère de « sa future épouse. J'ai cru devoir vous prévenir de cette « folie : vous ferez de cet avis l'usage qui vous paraîtra « convenable. »

Ah! ah! ah! Je croyais même que c'était là la cause de ton retard.

SENNEVILLE, *à part*. En voici bien d'une autre. Où me suis-je fourré?

LISE. Ah! Monsieur aime les épreuves.

SENNEVILLE. Mademoiselle ne doit pas les craindre.

LISE. Quoi qu'il en soit, je trouve plus prudent de ne pas m'y exposer, et je vous remercie d'avoir abandonné ce projet. Ce que j'estime avant tout, c'est la franchise, et je ne consentirai jamais à donner ma main à celui qui aurait employé le moindre déguisement pour l'obtenir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GERMAIN.

GERMAIN. Monsieur, un domestique, que nous avons vu de loin descendre d'une chaise de poste, est là; il demande à vous parler.

SENNEVILLE, *à part*. Grands dieux!

D'ESTIVAL. Que nous veut-il? faites entrer.

GERMAIN, *à Beauclair*. Par ici, camarade. (*En s'en allant.*) Comme ces laquais de Paris ont un air fier!

SCÈNE VII.

LES PRÉCEDENTS, M. DE BEAUCLAIR, *en livrée élégante*.

BEAUCLAIR. Monsieur, je précède mon maître, M. de Beauclair : il m'a chargé de vous annoncer que, retenu chez le baron de Forlis, il ne pourra arriver chez vous que dans quelques jours.

D'ESTIVAL. Hé! que dis-tu donc, mon garçon? il est ici.

BEAUCLAIR. Mon maître! M. de Beauclair?

LISE. Sans doute.

D'ESTIVAL. Le voilà. (*Beauclair traverse le théâtre, se trouve face à face avec Senneville, et s'arrête stupéfait.*)

SENNEVILLE, *prenant un ton de maître*. Eh bien, Jasmin, qu'y a-t-il donc?

BEAUCLAIR. Ah! c'est Monsieur qui... que... En vérité... Je ne m'attendais pas... (*A part.*) Ma foi, monsieur de Senneville, ce tour-ci vaut l'autre.

SENNEVILLE. Sans doute, vous ne m'attendiez pas ici; mais je n'ai point trouvé le baron de Forlis, et je suis arrivé ce matin. (*Avec intention.*) On peut bien quelquefois arriver avant vous.

BEAUCLAIR. C'est ce qui m'a surpris d'abord; mais j'espère que Monsieur ne me retrouvera plus en faute. (*Bas, à Senneville.*) Je vous remercie; mais je ne me tiens pas pour battu.

D'ESTIVAL. C'est bon... Je me charge d'arranger cette affaire. Ce garçon-là me revient assez. Il a de la tournure. Y a-t-il longtemps qu'il est à ton service?

SENNEVILLE. Non, il vient d'y entrer, et je ne serais pas fâché qu'il y restât. Il se connaît parfaitement en chevaux. Il en donnerait à garder au plus habile. Du reste, adroit, intelligent; et je vous prie de le traiter avec quelques égards. Il n'a pas toujours été valet.

BEAUCLAIR. Ah! mon Dieu, non! je me suis trouvé domestique sans m'en douter.

D'ESTIVAL. Par quel hasard?

BEAUCLAIR. Il y a tant de valets qui deviennent maîtres sans savoir comment..

SENNEVILLE. Aussi je mets tous mes soins à lui faire oublier qu'il n'est pas à sa place.

D'ESTIVAL. Bien, mon gendre.

LISE. Comme il est bon avec ses domestiques! C'est qu'en effet ce pauvre garçon a une physionomie tout à fait intéressante.

BEAUCLAIR. Mademoiselle est bien bonne.

D'ESTIVAL, *à Senneville*. Allons, allons, donne la main à ma fille; allons faire un tour de jardin en attendant le déjeuner.

BEAUCLAIR. En effet, la route m'a donné un appetit assez vif.

D'ESTIVAL. Eh bien! mon garçon, ne te gêne pas, passe à l'office. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

BEAUCLAIR, *seul*. Je ne m'attendais pas à entrer si vite en condition. A l'office! Allons, M. de Senneville prend sa revanche. Après tout, c'est ce que je désire. Je voulais une épreuve, je ne pouvais pas mieux rencontrer. Un rival redoutable, qui a tous les avantages, et qui sait en profiter. Quelle gloire si mon mérite pouvait percer à travers ma livrée! (*Gaiement.*) Chimère des âmes tendres, bonheur d'être aimé pour soi-même, je pourrai donc vous réaliser une fois; car, à coup sûr, si je triomphe, ce ne sera pas à mon habit que je le devrai. Mais cette dernière aventure m'inquiète. J'ai bien fait de prendre des circuits pour me rendre ici; j'ai cru remarquer qu'on était sur mes traces. En tout cas, ce déguisement me servirait encore. A la moindre nouvelle, je traverse le pont de Kehl et me trouve en pays étranger. En attendant, préparons-nous à servir mon nouveau maître avec tout le zèle d'un bon domestique.

—

SCÈNE IX.

BEAUCLAIR, D'ESTIVAL.

D'ESTIVAL, *à part*. Mon gendre avait envie d'épouser sa future; moi, je ne serais pas fâché de connaître un peu mon gendre. Si je faisais jaser son domestique! Mais le drôle me paraît ne pas manquer d'esprit : il faut s'y prendre avec adresse. (*Haut.*) Tu m'as l'air de te plaire au service de ton maître?

BEAUCLAIR. Peut-il en être autrement? Monsieur est si gai, si spirituel!.. D'ailleurs, moi, j'aime les jeunes gens.

D'ESTIVAL. C'est comme moi, j'ai toujours été du parti des fils contre les pères, et je compte bien qu'avec mon gendre nous ferons encore des tours de jeunesse. (*Riant et affectant une grande gaieté pendant toute cette scène.*) Ah! ah! ah! c'est que je m'en suis permis de fort plaisants. Ah! ah!..

BEAUCLAIR, *affectant de rire aussi*. Ah! ah!.. Je vois que Monsieur était un rusé compère.

D'ESTIVAL. Oui, et, quoi qu'il arrivât, je m'en tirais toujours de la façon la plus gaie. Ah! ah!

BEAUCLAIR. Et mon maître, donc!.. Il y a bien peu de temps que je suis à son service; mais j'en ai vu de belles! Je me rappelle une aventure de créanciers. Ah! ah!

D'ESTIVAL. Ah! ah! des créanciers... J'aime beaucoup les scènes de créanciers; c'était mon fort. Ah çà, des créanciers! Il ne paie donc pas ses dettes?

BEAUCLAIR. Est-ce que vous prenez mon maître pour un homme sans éducation? comme si vous-même autrefois... Ah! ah!

D'ESTIVAL. C'est juste. Ah! ah! ah! J'en faisais bien d'autres, moi. Mais conte-moi son aventure.

BEAUCLAIR. M'y voilà... Il revenait du jeu; il avait perdu tout son argent. Non, non, attendez donc... Je me trompe, c'est un autre jour; ce jour-là il avait gagné.

D'ESTIVAL, *riant de mauvaise humeur*. Ah! il joue et il gagne. Ah! ah!

BEAUCLAIR. Pas souvent. Mais c'est bien plus drôle quand il perd; il faut entendre alors comme il jure... C'est admirable. Mais ce jour-là donc il était en gain, à telles enseignes qu'il m'avait payé mes gages; je me le rappelle, parce que c'est la seule fois. Il faut vous dire, pour l'intelligence de l'histoire, que le matin il m'avait chargé de porter un billet chez la comtesse, et que, par erreur, je le remis à la baronne.

D'ESTIVAL. Comment donc! une comtesse? une baronne?.. (*A part.*) Morbleu!

BEAUCLAIR. Ah! ah! Je gage que dans votre temps vous avez fait aussi plus d'une conquête.

D'ESTIVAL. Oui, oui, je me reconnais là; mais il est donc généralement aimé?

BEAUCLAIR. C'est une fureur, on se l'arrache. Les femmes le craignent, et les hommes ne peuvent pas le souffrir. C'est le jeune homme le plus à la mode de Paris. Eh! parbleu, j'ai là une lettre d'une femme à laquelle j'étais chargé de répondre; vous sentez qu'il ne peut pas suffire à tout. (*Lui donnant une lettre, et lui faisant lire l'adresse.*) A Monsieur de Beauclair... Quel feu! Vous verrez le délire de la passion! le vague du sentiment! ah! ah! vous connaissez cela?

D'ESTIVAL, *en riant*. Oui, oui, j'en ai reçu plus d'une.

BEAUCLAIR. Mais l'aventure qui a fait le plus de bruit, et qui va vous faire bien rire... C'est dernièrement... Je vous le dirai, parce que vous connaissez les acteurs. Ah! ah! Un de ses amis devait se marier. Il arrive à la place du futur qu'on ne connaissait pas, et séduit la fille en présence même du père... (*Cherchant.*) Un monsieur de... oh! vous le connaissez, un bon homme, un très-bon homme... J'ai là son nom, je le tiens...

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE. Mon père, je venais vous dire que plusieurs visites...

BEAUCLAIR, *toujours à d'Estival*. Et le plus plaisant, c'est que le jour même... (*Feignant d'apercevoir Lise.*) Pardon! pardon! je n'oserais pas devant Mademoiselle.

D'ESTIVAL. Ah! ah! j'entends. Va m'attendre à deux pas. Ma fille ne doit pas savoir...

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, je vous suis... C'est que mon maître m'a donné quelques ordres. (*A part.*) Diable! j'aime mieux rester avec la fille.

D'ESTIVAL, *à part*. Quelle adresse à moi de l'avoir fait parler! Ah! M. de Beauclair, qui jamais aurait dit?.... Allons, achevons de m'instruire. (*A Lise.*) Reste, reste, mon enfant! je reviens dans l'instant... (*A Beauclair.*) Ah! comme nous allons rire!

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, nous allons rire. (*D'Estival sort.*)

—

SCÈNE XI.

LISE, BEAUCLAIR.

BEAUCLAIR, *regardant d'Estival qui s'éloigne, et à part*. Bon! que Senneville s'en tire maintenant comme il pourra. (*A Lise, qui fait quelques pas pour sortir.*) Mademoiselle!

LISE. Que voulez-vous, Jasmin?

BEAUCLAIR. C'est bien de l'audace à moi de vous demander un moment d'entretien; mais je ne suis pas aussi indigne de cette faveur que je puis le paraître.

LISE. Oui, votre maître se loue beaucoup de vous.

BEAUCLAIR. Il a daigné vous dire du bien de moi! (*A part.*) C'est un maladroit; à sa place je ne l'aurais pas fait. (*Haut.*) L'estime de Madame est une consolation dans mes chagrins.

LISE. Des chagrins... Ah! j'entends. Il vous est survenu quelques différends avec votre maître, et vous avez besoin de ma médiation. Je crois M. de Beauclair trop bon pour me refuser votre grâce.

BEAUCLAIR. Ma grâce? Non, Madame. (*A part.*) Diable! nous sommes loin de nous entendre. (*Haut.*) Le hasard m'a placé dans une situation bien étrange! je n'étais pas né pour l'habit que je porte.

LISE, *à part*. Tous ces gens-là parlent de même; ils seraient tous grands seigneurs, s'ils n'étaient pas valets de chambre. (*Haut.*) Eh bien, Jasmin, vos malheurs? (*A part.*) Car il a sans doute quelque roman.

BEAUCLAIR. Ah! Mademoiselle, que vous dirais-je? et qu'al-

lez-vous penser de moi? En entrant dans ce château, j'ai vu une personne.

LISE, *le contrefaisant.* Une personne!.. Ah! mon Dieu! seriez-vous amoureux, par hasard?

BEAUCLAIR, *d'un ton pénétré.* Oui, Madame.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SENNEVILLE.

SENNEVILLE, *à part.* Un tête-à-tête! J'arrive à temps. (*Haut.*) Eh bien, Jasmin, que faites-vous donc? je vous cherchais.

LISE. Ah! laissez-le, de grâce. Un instant plus tard, et j'allais devenir sa confidente.

SENNEVILLE. Comment! il se serait permis?..

LISE. Je le défends d'abord. Il est amoureux, et l'amour ne regarde pas à l'étiquette.

SENNEVILLE, *inquiet.* Ah! il a parlé d'amour.

BEAUCLAIR. Oui, Monsieur, j'ai parlé d'amour.

SENNEVILLE. J'y suis : quelque passion d'antichambre! quelque Nérine! quelque Marton! (*Vivement.*) Votre femme de chambre, je parierais; elle est vraiment jolie.

LISE. Quoi! ce serait là cette personne qu'il a vue en entrant dans le château, et qui soudain...

SENNEVILLE. Justement; j'avais déjà cru remarquer!.. Mais pourquoi, Jasmin, ne m'avez-vous pas parlé? Aviez-vous quelques raisons secrètes de me cacher vos projets? Vous deviez être sûr de mon consentement.

BEAUCLAIR. Trop de bontés.

SENNEVILLE, *à Lise.* Sans doute il venait vous demander la main de celle qu'il aime; et j'espère que vous ne la lui refuserez pas.

LISE. Non, certainement; mais j'avoue qu'un amour aussi subit a lieu de m'étonner.

BEAUCLAIR. Ces amours-là doivent pourtant moins vous étonner que tout autre, Mademoiselle. Mais rassurez-vous, mon attachement pour Marton n'est pas aussi extraordinaire que Monsieur veut bien le croire.

SENNEVILLE. Comment? vous n'aimez que médiocrement et vous songez à épouser?

BEAUCLAIR. Mais je ne vois dans cet établissement qu'un moyen de rester auprès de Madame et de vous, Monsieur. D'ailleurs, comme vous me le disiez encore hier, l'hymen n'est plus un esclavage. Est-on las de vivre garçon, on fait une spéculation conjugale qui vous donne un état, une consistance dans le monde. Qu'on s'aime ou qu'on ne s'aime pas, que les humeurs se conviennent ou qu'elles soient incompatibles, c'est moins que rien; l'important est de trouver quelques rapports d'intérêts ou de fortune. On se contraint jusqu'à la signature du contrat; mais, le marché conclu, chacun reprend ses habitudes, chacun vit à sa manière, de son côté. Vous me le disiez : Monsieur court les sociétés, les spectacles, les bals; Madame en fait autant, et si le hasard veut que les deux époux se rencontrent, ils se connaissent à peine, leur entrevue a tout le piquant de la nouveauté. On s'aimerait presque, si ce n'était le décorum.

LISE, *à Senneville.* Comment, Monsieur?..

SENNEVILLE. Moi, Mademoiselle, que je meure si jamais j'ai eu cette pensée, et je veux qu'il vous avoue!..

BEAUCLAIR. Quoi! ne m'avez-vous pas répété cent fois, hier encore?.. (*Voyant Senneville qui le menace.*) Non, non, vous ne m'avez rien dit : Mademoiselle, il ne m'a rien dit; c'est moi qui ai tout inventé. Que je suis maladroit!

LISE, *à part.* Ah! comme je m'étais trompée!

SENNEVILLE. Non, Mademoiselle, gardez-vous de croire... (*Apercevant venir d'Estival.*)

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, *une lettre à la main, qu'il serre en entrant.*

SENNEVILLE. Ah! monsieur le baron, venez m'aider à me défendre!

D'ESTIVAL. Moi, Monsieur! Je m'en garderai bien; et c'est déjà beaucoup que je ne vous force pas à rendre compte de votre conduite.

SENNEVILLE. Monsieur...

LISE. Quoi! mon père, vous seriez instruit?..

D'ESTIVAL. Oui, mon enfant, heureusement pour toi. (*A Senneville.*) C'est en vain que vous m'avez d'abord abusé.

SENNEVILLE, *à part.* Serais-je découvert?

D'ESTIVAL. Je vous connais à présent; je connais vos intrigues, vos aventures de jeu, de créanciers...

SENNEVILLE, *étonné.* De créanciers!

D'ESTIVAL. Et vos comtesses et vos baronnes. J'ai là leurs déclarations, deux, trois, quatre intrigues à la fois.

LISE. Ah! mon Dieu!

SENNEVILLE, *vivement.* Qui m'a calomnié à ce point? Je vois que Jasmin ne m'a pas épargné...

LISE. Fort bien; vous êtes irrité qu'il ait révélé votre conduite à mon père.

SENNEVILLE. Eh! Mademoiselle, vous défendez ce domestique avec une chaleur...

LISE, *avec dignité.* Monsieur, vous ne faites pas attention à vos discours.

SENNEVILLE. Ah! pardon! croyez que je n'eus jamais l'intention de vous offenser.

LISE, *sèchement.* Vous êtes donc bien maladroit?

SENNEVILLE, *avec dépit.* Oui, oui, je le suis en effet; mais c'est d'avoir gardé auprès de moi certaines personnes...

BEAUCLAIR. Je ne vous ai pas forcé de me prendre.

SENNEVILLE. Eh bien! si je vous ai pris, je vous congédie; je vous renvoie, et ne veux plus de vos services.

BEAUCLAIR. Permettez, Monsieur! on donne au moins huit jours.

D'ESTIVAL. Sans doute; et, si ton maître te les refuse, je te garde chez moi.

LISE. C'est cela.

D'ESTIVAL. Et tu ne nous quitteras plus.

LISE. A la bonne heure!

SENNEVILLE. Nous ne nous séparerons pas ainsi, monsieur Jasmin; nous avons ensemble quelques comptes à régler.

BEAUCLAIR. Quand vous voudrez, Monsieur; quoique je ne sois plus à votre service, je suis toujours à vos ordres.

D'ESTIVAL. Viens donc, Jasmin! (*D'Estival, Lise, Beauclair sortent.*)

—

SCÈNE XIV.

SENNEVILLE, *seul, avec emportement.* Allons, c'est lui qui reste! et c'est moi qu'on renvoie! Elle ne m'aime pas, elle ne m'a jamais aimé, et la manière dont elle vient de me traiter... Il faudrait que je fusse bien aveugle... C'est qu'aussi il y a quelque chose que je ne puis comprendre... Et moi qui, au lieu d'embarrasser, de déjouer mon rival... m'emporte... m'impatiente... moi, qui lui prends sa place, son nom, sa femme, et qui m'avise encore d'aller lui chercher querelle! Allons, je me suis enferré comme un sot! Un déguisement, un amant en valet, et valet de son rival. En voilà plus qu'il n'en faut pour tourner une jeune tête. Mon projet était extravagant et pouvait plaire; le sien n'a pas le sens commun. On va l'adorer. (*Apercevant Germain.*) Ah! Germain.

SCÈNE XV.

SENNEVILLE, GERMAIN.

GERMAIN. Monsieur, je vous fais mon compliment; tout va fort bien, à ce qu'il me paraît?

SENNEVILLE. Oui, à merveille. Fais mettre les chevaux à ma voiture; non, seulement qu'on me selle un cheval, ce sera plus tôt fait.

GERMAIN. Quoi! Monsieur partirait?

SENNEVILLE. Non, je ne pars pas; je m'éloigne, je reviens. (*Avec colère.*) Ai-je des comptes à te rendre? Obéis.

GERMAIN. Allons, Monsieur, je m'en vais dire à votre domestique de seller un cheval.

SENNEVILLE. Eh non! garde-t'en bien; c'est toi, c'est toi-même...

GERMAIN. Mais quand on a un domestique...

SENNEVILLE. Je l'ai chassé.

GERMAIN. Ah! vous l'avez chassé; ma foi, tant mieux. Ce drôle-là avait une figure qui vous aurait joué quelque mauvais tour. (*En confidence.*) Je viens de le voir avec mademoiselle Lise. En conscience, on dirait qu'il lui fait la cour. Je vais seller le cheval. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVI.

SENNEVILLE, *seul.* Ah! il lui fait la cour. Il ne doute plus du succès; il me regarde déjà comme vaincu. Eh bien! morbleu! nous verrons... Non, certainement, je ne partirai pas; je vais trouver M. d'Estival, je lui découvre tout; je me nomme, je me propose. J'ai de la fortune, un nom dans le monde. Beauclair a de l'esprit, si l'on veut; allons, il en a, c'est vrai. Eh bien! moi, je suis neveu d'un ministre. Qu'a-t-il à dire? Eh quoi! devoir la préférence à de pareils moyens? Convenir aux yeux de Lise que j'ai été vaincu! Non, il vaut mieux partir, m'éloigner sans me faire connaître. Ah! Lise, je n'ai jamais mieux senti combien je vous aimais!

—

SCÈNE XVII.

SENNEVILLE, LISE.

LISE. Ah! mon Dieu! quel événement! Qui aurait pu s'attendre à cela?

SENNEVILLE. Allons, il faut partir.

LISE. Oui, sans doute, il le faut, c'est ce que vous pouvez faire de mieux. Mais, de grâce, ne tardez pas... Eh bien! pourquoi cet air étonné?

SENNEVILLE, *stupéfait.* Vous trouvez que je ne pars pas assez vite?

LISE, *tendrement.* Sans doute. Songez donc qu'un moment de retard peut vous perdre; que, dans un moment, on peut vous arrêter.

SENNEVILLE. M'arrêter?

LISE. Oui; mais je croyais que vous le saviez. Je me promenais seule près de la haie du parc; j'étais bien triste, et pour un rien j'aurais pleuré. Je pleurerais encore. Mais ce n'est pas cela que je veux vous dire. J'ai entendu plusieurs hommes causer en dehors. Oui, Beauclair, disait-on: on avait prononcé ce nom-là bien bas, et cependant je l'ai entendu sur-le-champ, et le cœur m'a battu comme si je me fusse douté qu'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle; je voulais m'éloigner, et, sans savoir comment, je me trouvais prêter l'oreille tout près de la haie. On continuait: Oui, il se nomme Beauclair: il doit être dans cette maison. Restez là, vous ici; cernons le parc, et après nous entrerons.

SENNEVILLE, *à part.* M'arrêter pour Beauclair! Allons, il ne manquait plus que cela! Comme il rirait, s'il savait.....

LISE. Je n'en ai pas entendu davantage: je suis accourue. Mais, au nom du ciel! partez; vous n'avez pas de temps à perdre.

SENNEVILLE. Moi, vous quitter, renoncer à votre main!

LISE. Il le faut bien, Monsieur; certainement, je n'épouserai jamais un mauvais sujet, un homme que l'on arrête par ordre du ministre; oui, Monsieur, je ne veux plus de mariage, plus de prétendu; quelque autre encore, doux, aimable, spirituel, qu'on estimera du premier coup d'œil et qu'ensuite on sera forcé de mépriser. Arrangez-vous, Monsieur; mais cela fait trop de peine, et je n'en veux plus, je vous en avertis.

SENNEVILLE, *enchanté.* Lise, serait-il vrai?

LISE, *douloureusement.* Quel dommage! un air si bon, si honnête! Envoyez donc les jeunes gens à Paris! Votre domestique le disait bien; voilà les suites de votre mauvaise conduite! C'est un bien honnête garçon que votre domestique, qui vous est bien attaché; et, si vous aviez suivi ses conseils...

SENNEVILLE. Lise, je ne veux suivre que les vôtres; je jure de vous consacrer ma vie, de vous obéir toujours.

LISE. Eh bien! partez, partez sur-le-champ. Faut-il vous en prier?

SENNEVILLE. Je pars, mais à une seule condition. Dites-moi que vous ne conservez pas la mauvaise opinion que vous aviez de moi.

LISE. Oui, je commence.

SENNEVILLE. Dites-moi que vous ne croyez plus que j'aie un méchant caractère.

LISE, *tendrement.* Je crois qu'il n'aurait tenu qu'à vous d'être parfait. (*Il fait un geste.*) Non, non, vous l'êtes en effet; vous n'avez plus aucun défaut; mais, de grâce, partez, ou bien je vais croire que vous avez celui d'être entêté.

SENNEVILLE. Eh! que m'importent la liberté, l'existence même, si je ne suis aimé de vous! Lise, un mot, un seul mot, et je pars!

LISE, *tremblante.* Eh bien! s'il le faut, s'il le faut absolument pour vous sauver, oui, Monsieur, oui, je crois que je vous aime; mais allez-vous-en, et qu'on ne vous revoie plus!

SENNEVILLE, *transporté.* Vous m'aimez; Lise, vous m'aimez?

LISE, *d'un ton suppliant.* Vous partez, n'est-ce pas?

SENNEVILLE. Moi partir! je ne vous quitte plus, je reste ici, je reste près de vous. Si vous saviez, si vous deviniez combien je suis heureux! Demain nous allons à Paris; je vous mène à la cour, je vous présente au ministre, à mon oncle.

LISE. La cour? le ministre? Paris? Ah! mon Dieu! la tête n'y est plus, la frayeur le fait déraisonner.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR.

LISE, *à Beauclair.* Ah! Jasmin! Jasmin! je vous rencontre à propos; il faut trouver un moyen d'éloigner votre maître...

BEAUCLAIR, *bas.* Quoi! vous voulez que je vous en débarrasse?

LISE, *bas.* Oui, il faut qu'il parte; je vous dirai mes raisons. Tenez, prenez ma bourse, et mettez-le dehors; c'est le plus grand service que vous puissiez me rendre.

BEAUCLAIR, *bas, en riant.* Dès que c'est vous qui m'en priez.....

LISE, *à part.* Et moi, je vais prévenir mon père, empêcher les gens de pénétrer dans le château. Il faut bien qu'on veille pour lui. Là, je vous demande, qui m'aurait dit... Ah! mon Dieu! le pauvre jeune homme! (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XIX.

BEAUCLAIR, SENNEVILLE.

BEAUCLAIR, *à part.* Allons, le rival est éconduit, je m'y attendais; mais il est assez plaisant que ce soit moi qui lui donne son congé. (*Il s'avance près de Senneville, qu'il salue très-respectueusement.*)

SENNEVILLE, *le regardant en riant.* Eh bien! mon ami, je ne peux plus te garder; c'est là ce qui te chagrine.

BEAUCLAIR. Monsieur se trompe; j'ai bien d'autres raisons d'être triste. C'est moi, Monsieur, moi qui ne peux plus garder mon maître; je suis obligé de le congédier.

SENNEVILLE. Si ce n'est que cela, console-toi; c'est moi qui te renvoie. (*Il ôte son chapeau et le salue.*) Je n'oublierai jamais, Monsieur, l'honneur que vous m'avez fait en entrant à mon service; mais je ne veux point en abuser. Il faut être prince ou monarque, pour conserver des serviteurs tels que vous.

BEAUCLAIR. C'est s'en tirer en homme d'esprit, et je suis doublement enchanté d'une plaisanterie à laquelle, Monsieur, je dois de renouveler connaissance avec vous; mais vous sentez qu'auprès de Lise il vous serait pénible de paraître vaincu. Aussi, croyez-moi, cédez la place.

SENNEVILLE, *souriant.* Mais je vous donnerai le même conseil.

BEAUCLAIR, *étonné.* Quoi! vous espérez encore rester?

SENNEVILLE. J'en suis sûr.

BEAUCLAIR. Malgré moi?

SENNEVILLE. Malgré vous. Songez donc que vous êtes forcé de m'obéir, et que, si je veux, je puis vous envoyer chercher le notaire.

BEAUCLAIR. Ah! vous prétendez conserver mon nom!

SENNEVILLE. Il est trop beau pour le quitter.

BEAUCLAIR. Il faudra bien y renoncer.

SENNEVILLE. Moins que jamais; car je vous rends service en le gardant, et je vous forcerai bien à me le laisser.

BEAUCLAIR. Celui-là est trop fort.

SENNEVILLE, *froidement.* Consentez-vous que celui qui forcera l'autre à quitter la place renonce à tous ses droits?

BEAUCLAIR, *vivement.* Oui, sans doute, et je ne prétends plus vous ménager; car songez que, pour vous faire congédier, je n'ai qu'un mot à dire.

SENNEVILLE. Oui; mais vous ne le direz pas.

BEAUCLAIR. Et qui m'en empêchera?

SENNEVILLE. Moi.

BEAUCLAIR. Vous m'empêcherez de me nommer?

SENNEVILLE. Je vous en défie.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, LISE.

LISE, *dans le fond, apercevant Senneville.* Ah! mon Dieu! il n'est pas encore parti.

BEAUCLAIR, *bas, à Senneville.* Nous allons voir si je ne me nomme pas.

LISE. Ils sont maintenant dans le jardin.

BEAUCLAIR. Eh! qui donc?

LISE. Ceux qui cherchent M. de Beauclair.

BEAUCLAIR. Que dites-vous?

SENNEVILLE, *bas, à Beauclair.* Eh bien! Monsieur, qu'attendez-vous pour vous nommer.

BEAUCLAIR, *de même.* Diable! cela change la thèse; et, si je me nomme, je pars.

LISE, *qui s'est approchée du fond.* Ils viennent, ils sont au bout de l'allée. Ah! il me vient une idée... Jasmin, si vous aimez votre maître, M. de Beauclair; si vous voulez le sauver... Ils ne le connaissent pas, je le parierais à leurs questions. Alors, vous m'entendez...

BEAUCLAIR. Non, le diable m'emporte!

LISE, *vivement.* Dites que vous êtes M. de Beauclair, que vous étiez déguisé en domestique. L'on vous arrête pour lui, vous partez.

SENNEVILLE, *en riant.* Et je reste auprès de vous : l'invention est admirable.

LISE. N'est-ce pas? que je suis contente de l'avoir trouvée!

BEAUCLAIR. Un instant... Permettez donc...

LISE. Quoi! vous refusez? vous que je croyais attaché à votre maître?

BEAUCLAIR. Je ne dis pas cela; mais...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, D'ESTIVAL, L'EXEMPT.

L'EXEMPT. Il est ici : que toutes les issues soient bien gardées, et que personne ne puisse sortir!

BEAUCLAIR. Morbleu!

L'EXEMPT. Il était temps de le joindre, sur la frontière et à deux pas du pont de Kehl.

D'ESTIVAL. Ah çà! Messieurs, que signifie?..

L'EXEMPT. Permettez-moi de procéder régulièrement. (*A Beauclair.*) Vous, d'abord, comment vous nommez-vous?

SENNEVILLE, *en raillant Beauclair.* Voilà une belle occasion de dire son nom.

LISE, *en le suppliant.* Dites donc votre nom!

L'EXEMPT, *impérieusement.* Votre nom : n'en avez-vous pas?

BEAUCLAIR, *avec dépit.* Plût au ciel! (*A part.*) Ma foi, arrivera ce qu'il pourra! (*Hardiment.*) Jasmin!

LISE, *s'éloignant avec indignation.* Attendez donc de la générosité d'un valet!

SENNEVILLE, *bas, à Beauclair.* J'ai gagné.

L'EXEMPT, *à Senneville.* Et vous, Monsieur?

BEAUCLAIR, *à part.* Que va t-il dire?

SENNEVILLE. Le chevalier de Beauclair, officier de cavalerie. (*A l'exempt.*) Je suis prêt à vous suivre, mais j'ai une grâce à vous demander, quelques arrangements à prendre, et vous me permettrez d'envoyer chercher un notaire.

L'EXEMPT. A la bonne heure. Mais hâtons-nous.

SENNEVILLE, *à Beauclair.* Jasmin!

BEAUCLAIR. *embarrassé.* Monsieur!

SENNEVILLE. Vous le voyez, les moments sont précieux.

BEAUCLAIR, *à part.* Diable! il a raison; si je sors, je suis sauvé.

SENNEVILLE. Eh bien, Jasmin! allez chercher le notaire.

BEAUCLAIR, *hésitant.* Oui, Monsieur; oui, Monsieur, j'y vais. (*A part.*) J'ai perdu la partie. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* BEAUCLAIR.

SENNEVILLE, *à l'exempt.* Combien je vous remercie, Monsieur, de ce léger service! Si vous pouviez encore m'en rendre un autre...; ce serait de m'apprendre pourquoi je suis arrêté?

L'EXEMPT. Vous le savez bien, monsieur de Beauclair.

SENNEVILLE. Sans doute, je le sais; mais je suis bien aise que vous l'appreniez à Mademoiselle et à mon beau-père.

D'ESTIVAL, *en colère.* Comment, votre beau-père!

SENNEVILLE. Oui, Monsieur, je veux que vous voyiez qu'il n'y a rien de honteux dans la cause de ma détention.

LISE, *à part.* Ah! j'en suis sûre d'avance.

L'EXEMPT. Eh bien, Monsieur, vous êtes arrêté d'après un ordre du ministre.

SENNEVILLE. Du ministre!

L'EXEMPT. C'est son neveu lui-même qui en a expédié l'ordre.

SENNEVILLE, *à part.* Quelle rencontre!.. Germain! (*Il lui parle à l'oreille.*) Va, cours... (*Germain sort.*) Vous permettez encore... N'est-ce pas un homme tué... blessé sur la grande route?.. Ah! que c'est heureux!.. (*A Lise et à son père.*) Quand je vous le disais, vous voyez bien que ce n'est rien.

D'ESTIVAL, *s'éloignant de lui.* Comment, ce n'est rien!

LISE, *de même.* Un homme tué!

SENNEVILLE. L'homme tué, c'est moi, c'est moi-même, rassurez-vous.

L'EXEMPT. Il a perdu la tête.

SENNEVILLE. Vous me voyez au comble de la joie : rien ne s'oppose plus à mon bonheur, et nous allons tous signer mon contrat.

D'ESTIVAL. Comment, vous croyez que je vous donnerai ma fille?

SENNEVILLE. Oui, sans doute.

L'EXEMPT. A M. de Beauclair, à un homme que je mène en prison?

SENNEVILLE. Non, vous ne l'y mènerez pas, je l'ai fait évader.

L'EXEMPT. Comment, M. de Beauclair...

SENNEVILLE. Pourrait bien avoir maintenant traversé le pont de Kehl.

L'EXEMPT. Et vous avez osé...

SENNEVILLE. Oh! rassur z-vous, je vous le ramène.

L'EXEMPT, *à Senneville.* Ah çà! et vous qui parlez, qui donc êtes-vous?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUCLAIR, GERMAIN.

BEAUCLAIR. Monsieur de Senneville.

GERMAIN. Neveu du ministre.

SENNEVILLE, *à l'exempt, en lui donnant des papiers.* Lui-même qui prend tout sur lui et se charge de vous justifier.

BEAUCLAIR. Vous le voyez... je suis de parole! On vous aime; j'ai perdu et je vous amène le notaire; enchanté, Monsieur, que vous soyez l'homme que j'ai tué hier sur la route de Strasbourg. J'espère que cela ne mettra aucun obstacle à votre contrat de mariage, et je demande à signer le premier.

SENNEVILLE. C'est trop de générosité, et je vous pardonne ma mort, si elle me procure votre amitié. (*A d'Estival.*) Vous saurez tout, Monsieur.

D'ESTIVAL. Mais il en est temps.

SENNEVILLE. Si je n'ai plus les droits de Beauclair, au moins n'ai-je plus les torts qu'on lui reprochait, et peut-être pardonnerez-vous une supercherie que l'amour seul m'avait inspirée! C'est de vous que j'attends mon bonheur; vous seul pouvez confirmer l'aveu que Mademoiselle a daigné me faire, et que peut-être n'ai-je dû qu'à la pitié.

D'ESTIVAL. Comment! ma fille aurait avoué?....

LISE. Mon père, il était malheureux, ce n'était pas le moment de l'accabler.

D'ESTIVAL. Ah çà, décidément, quel est le véritable M. de Beauclair?

BEAUCLAIR, *le saluant.* Celui qui a été chercher le notaire.





M. DURAND. Qu'est-ce qui veut se charger de cet enfant-là, et m'en débarrasser? — Scène 19.

LE PARRAIN

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 avril 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. POIRSON ET MÉLESVILLE.

Personnages.

M. GODARD, marchand rubanier.
M. DURAND, rentier.
M. LE COMTE DE HOLDEN.
MADAME DE SAINT-ANGE, femme d'un banquier.
MADAME BENOIST, belle-mère de M. Godard.
MADAME PRUDENT, sage-femme.
MADAME RENARD, } voisines.
MADAME DUROZEAU, } voisines.
DUBOIS, chasseur de madame de Saint-Ange.
UN VALET du comte de Holden.
UNE FEMME DE CHAMBRE.

Le théâtre représente l'arrière-magasin de M. Godard. A travers les vitrages qui sont au fond, on aperçoit la boutique, et par suite la rue. Une porte à droite, une porte à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, M. Godard est devant une table et écrit. Mesdames Benoist, Renard et Durozeau sont assises à gauche, et travaillent à la layette en causant.*)

M. GODARD, *écrivant.* « M. Godard, marchand rubanier, « rue Saint-Denis, a l'honneur de vous faire part que ma- « dame Godard, son épouse, vient d'accoucher heureuse- « ment d'un garçon.

« La mère et l'enfant se portent bien. »

Voilà le cent soixante-treizième; j'en ai la main fatiguée.

MADAME BENOIST. C'est comme je vous le dis, ma chère madame Renard, ce petit garçon-là me ressemble à s'y mé-

prendre. Ce n'est pas parce que je suis sa grand'mère; mais c'est tout mon portrait.

M. GODARD. Laissez donc, il a tout mon profil.

MADAME RENARD. C'est-à-dire celui de votre femme; ou plutôt, voulez-vous que je vous dise à qui il ressemble? à M. Durand, ce vieux garçon qui demeure ici dans la maison, au premier.

M. GODARD, *se levant.* Qu'est-ce que vous dites là, madame Renard? Point de pareilles plaisanteries, s'il vous plaît.

MADAME RENARD. Je le dis, parce que c'est frappant.

M. GODARD. C'est ce qui vous trompe, entendez-vous; mon fils me ressemble, et il doit me ressembler, parce qu'enfin... Je sais ce que je dis, et ce n'est pas après douze ans de mariage...

MADAME BENOIST. Allons, n'allez-vous pas vous fâcher, mon cher Godard?

M. GODARD. Non, c'est qu'on sait combien j'ai d'affaires aujourd'hui. Mes billets de faire part qui ne sont pas finis; le parrain de mon fils qui n'est pas encore trouvé; l'accouchée qui veut que je lui fasse un cadeau; une lettre de change à payer ce matin, et l'enfant qui ne tette pas. Et c'est au milieu de ces tracas de toute espèce qu'on vient me rompre la tête de M. Durand; M. Durand, que nous connaissons à peine, qui a quelquefois salué ma femme sur l'escalier, et qui n'a jamais fait que la regarder.

MADAME RENARD. Eh bien! c'est ce que je voulais dire, un regard.

TOUTES LES FEMMES. Sans doute, c'est un regard.

MADAME BENOIST. Eh! oui, mon gendre, cela se voit tous les jours. Il n'y a rien de plus raisonnable et de plus tranquillisant que les regards. Demandez à ces dames. Mais vous voilà toujours affairé, toujours effrayé du moindre embarras, et vous donnant toujours beaucoup de mal sur place, sans faire un pas pour en sortir. Voyons le plus pressé. Vous occupez-vous du parrain?

M. GODARD. Eh non, puisque voilà trois de mes parents et amis intimes qui ont refusé tout net. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien cet enfant-là me donne de peine. Un enfant frais et vermeil qui est tout mon portrait.

MADAME BENOIST. Eh! il s'agit bien de cela. Quant à la marraine, elle ne sera pas difficile à trouver. On sait que pour le premier enfant c'est toujours la grand'mère, c'est de droit.

M. GODARD. Du tout, du tout; le choix est déjà fixé, la proposition a été faite et acceptée.

MADAME BENOIST. Voilà, par exemple, ce que je ne souffrirai point; n'est-il pas vrai, Mesdames?

M. GODARD. Allons, n'allez-vous pas encore me mettre un nouvel embarras sur les bras? Vouloir que je fasse un affront à madame de Saint-Ange, la femme d'un banquier! un banquier de la rue du Mont-Blanc! ma meilleure pratique! Certainement, Mesdames, quand la Chaussée-d'Antin est assez bonne pour venir rue Saint-Denis, on doit s'estimer trop heureux.

MADAME BENOIST. Oui, une femme à équipage qui sera marraine de votre fils! Et Dieu sait comme on va jaser! parce que vous sentez bien que les grandes dames... Si je vous racontais à ce sujet l'histoire que nous a dite hier madame Prudent, la sage-femme...

TOUTES LES FEMMES, *se levant et écoutant.* Une histoire!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PRUDENT.

MADAME PRUDENT. Monsieur Godard! monsieur Godard!

MADAME BENOIST. Eh! tenez, voilà madame Prudent qui va vous la raconter elle-même.

MADAME PRUDENT. Ah! mon histoire du beau jeune homme inconnu; je vous la dirai tout à l'heure. Mais je viens avant tout annoncer une bonne nouvelle à M. Godard : son fils sera baptisé.

M. GODARD. Comment, madame Prudent, vous auriez trouvé un parrain?

MADAME PRUDENT. Où en seriez-vous sans moi? mais quand j'entreprends quelque chose... Ah! Mesdames, quel état que celui de sage-femme! Un état continuel de silence et de discrétion, la consolation de l'humanité, l'espoir des familles et la providence des nourrices?

M. GODARD. Vous dites donc que vous avez...

MADAME PRUDENT. Un parrain magnifique, un garçon riche, aimable, galant, et que vous avez sous la main; car il demeure dans la maison, au premier; en un mot, c'est M. Durand.

TOUS. Comment! M. Durand.

MADAME PRUDENT. Oui; je viens d'arranger cela avec sa gouvernante, mademoiselle Babet, que je connais de longue main, et qui s'est chargée de la négociation. C'est une affaire faite, parce qu'un vieux garçon ne peut pas avoir d'autre avis que celui de sa gouvernante.

M. GODARD. Hum! hum! je vous avouerai que M. Durand...

MADAME PRUDENT. Vous ne pouvez pas mieux choisir. Un homme seul, tranquille, qui n'a ni enfant ni famille, et qui peut un jour adopter votre fils, ou le coucher sur son testament : avec les gens riches il y a toujours de la ressource; c'est comme mon bel inconnu dont je vous parlais tout à l'heure. Croiriez-vous qu'il m'a donné vingt-cinq louis pour être venu me réveiller avant-hier à minuit, et m'avoir menée dans une belle voiture, dans un bel hôtel, où une jeune dame venait de mettre au monde une petite fille charmante? Je vous raconterai tout cela en détail; et quoique M. Durand n'ait ni équipage, ni bel hôtel, savez-vous qu'il a douze mille livres de rentes?

TOUT LE MONDE. Douze mille livres de rentes!

M. GODARD. Oui; mais ce que disait tout à l'heure madame Renard, ça peut faire jaser.

MADAME BENOIST. On ressemble à qui on peut. S'il fallait s'inquiéter de cela!

M. GODARD. Vous croyez? Il me semble alors qu'en qualité de père de l'enfant, je dois me présenter moi-même au parrain, et lui faire une visite.

TOUTES. Mais il n'y a pas de doute.

M. GODARD. Encore une chose à faire. Je vous dis que j'en perdrai la tête. Eh vite, madame Prudent, mes gants; et puis il faudra envoyer quelqu'un chez madame de Saint-Ange, la marraine, rue du Mont-Blanc, pour la prévenir des noms et du choix du parrain. (*S'impatientant.*) Eh bien, madame Prudent, mes gants, mon chapeau. Il est sûr que M. Durand s'attend à ma visite.

MADAME PRUDENT. Eh! tenez, le voici lui-même qui vient vous déclarer qu'il accepte.

M. GODARD, *aux femmes.* Ah! mon Dieu! ôtez donc ces langes et ces brassières qui sont sur tous les fauteuils; ça n'est pas décent.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DURAND.

M. GODARD. Mon cher voisin, je me rendais chez vous pour vous remercier de l'honneur que vous nous faites.

MADAME BENOIST. C'est un bonheur pour toute la famille.

M. DURAND. Monsieur, Madame, certainement, je suis bien sensible à votre politesse; aussi, je suis descendu moi-même, afin de vous dire...

M. GODARD, *l'interrompant vivement, ainsi que dans tout le*

reste de la scène. C'est ce que je ne me pardonnerai jamais. C'était à moi de vous prévenir; mais un jour comme celui-ci on a tant d'embarras, mon bon, mon cher Durand... Combien (*Lui prenant la main.*) je suis heureux qu'une pareille cérémonie resserre encore les liaisons de voisinage et d'amitié qui nous unissaient déjà!

M. DURAND. Mais comme c'est la première fois que nous nous parlons...

M. GODARD. C'est égal, vous êtes de la famille.

M. DURAND. Mille fois trop de bontés; mais comme je venais pour vous dire...

MADAME PRUDENT. J'espère que vous m'en remercierez. C'est moi qui ai arrangé tout cela avec mademoiselle Babet; et jugez donc quel bonheur, quel avantage, vous qui n'avez jamais eu d'enfants, d'en trouver un qui ne vous coûte rien, qui vous apportera un bouquet à votre fête!

MADAME BENOIST. Et un compliment au jour de l'an.

M. GODARD. Et les petites étrennes; c'est charmant. Vous aurez tous les avantages de la paternité, et vous n'en aurez point comme nous les soins, les soucis, les tracas. Ah çà, mon cher, point de gêne, point de façons, tout est désormais commun entre nous. Voilà comme je suis; et surtout, je vous en prie, point de folie. Pour la marraine, vous ferez ce que vous voudrez.

M. DURAND, *impatienté.* Mais, Monsieur...

M. GODARD. Mais pour ma femme, rien, je vous en prie, que les bonbons, les bagatelles d'usage.

M. DURAND. Mais daignez m'écouter, Monsieur, je vous déclare que je ne veux pas...

M. GODARD. Et moi je le veux, ou sans cela nous nous fâcherons.

M. DURAND. Mais encore une fois...

M. GODARD. C'est arrangé comme cela, n'en parlons plus. Eh vite, ma belle-mère, Mesdames, voyez si l'on peut faire une visite à ma femme, à madame Godard. (*Elles sortent.*) Oh! vous allez embrasser l'accouchée, et votre filleul donc. Madame Prudent, voyez si le petit est présentable. Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais... voilà la clé de l'armoire pour prendre le pot de gelée de groseilles que ma femme a demandé. Pardon, mon cher compère; mais j'ai tant de choses dans la tête! Quant à votre commère, je ne vous en parle pas, parce que je veux vous surprendre. La plus jolie marraine... Mais je vous devais ça pour la bonté, la grâce avec laquelle vous avez daigné accepter. Adieu, mon cher ami, mon cher compère. Je cours à ma toilette. (*L'embrassant.*) Madame Prudent avait raison, notre parrain est un homme charmant.

SCÈNE IV.

M. DURAND, *seul.* C'est décidé, c'est une conspiration. Impossible de leur faire entendre que je refuse. De quoi diable aussi va se mêler madame Prudent, la sage-femme? Vouloir que je sois parrain, moi qui ne l'ai été de ma vie, qui tremble à l'idée du moindre embarras. Je n'ai jamais demandé de places de peur des occupations, ce qui fait que je ne suis rien; je n'ai jamais acheté de propriétés de peur de procès, ce qui fait que je suis rentier. Je n'ai jamais pris de femme de peur des inconvénients, ce qui fait que je suis célibataire. J'ai douze mille livres de rentes en portefeuille ou sur le grand livre. Je vais chez tout le monde sans que personne vienne chez moi, parce qu'un garçon n'est pas obligé de recevoir. Du reste, je suis bon citoyen. Je paye mon impôt de portes et fenêtres; je monte ma garde ou je la fais monter, ce qui revient au même; et je n'ai pas manqué une seule souscription volontaire, toutes les fois que j'y ai été forcé : ce n'est pas que je sois avare, il s'en faut; je mange généreusement mon revenu, mais je me ferais un scrupule de dépenser un liard pour toute autre satisfaction que la mienne. Je loge seul, je dîne seul, je dors seul, et c'est en moi seul que j'ai concentré mes plus chères affections. On dira que c'est de l'égoïsme. Du tout, c'est de la reconnaissance; et jusqu'à ce que j'aie rencontré quelqu'un qui ait pour moi l'amitié que je me porte, on me permettra de me donner la préférence. Ainsi je m'en vais écrire à tous les Godards, puisqu'avec eux il n'y a pas moyen de s'expliquer. C'est qu'ils sont capables de me relancer encore, et j'aurais peut-être aussitôt fait d'accepter. J'en serai quitte pour quelques cornets de bonbons. Ma foi, non; la peine d'aller à l'église, mon filleul à tenir, madame Godard à embrasser; en outre, des fiacres à payer; qu'est-ce qui m'en reviendrait? Avec cela j'ai des courses à faire ce matin; ces trente mille francs que je voudrais placer avantageusement.

SCÈNE V.

M. DURAND, MADAME DE SAINT-ANGE; DEUX DOMESTIQUES EN LIVRÉE.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est bien; attendez, ainsi que la voiture : j'aurai besoin de vous. (*Elle donne quelques ordres à l'un de ses valets.*)

M. DURAND. Eh mais! je ne me trompe pas, c'est madame de Saint-Ange, la femme de ce fameux banquier qui s'est chargé du nouvel emprunt. Belle opération! S'il voulait me céder quelques actions, ce serait bien mon affaire.

MADAME DE SAINT-ANGE, *achevant de donner ses ordres.* Tâchez de parler à M. le comte de Holden lui-même, s'il n'est pas encore parti. Dites-lui que nous savons tout, et que mon mari et moi lui offrons nos services et notre médiation, et revenez sur-le-champ, vous entendez. (*Redescendant le théâtre et apercevant M. Durand qui la salue.*) Et le voilà, ce cher monsieur Durand! Je m'attendais bien à le trouver ici. Mais, en parrain galant, vous deviez me donner la main pour descendre de voiture.

M. DURAND. Comment, Madame, vous seriez?..

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh! oui, j'avais promis à Godard, mon marchand, d'être la marraine de son enfant. Ce n'est pas que j'eusse grande envie de tenir ma parole; mais on vient de m'écrire que vous deviez être de la partie, et cela m'a décidée.

M. DURAND. Madame, je suis mille fois trop heureux. (*Apart.*) Ne négligeons pas cette bonne occasion (*Haut.*). Oserai-je vous demander comment se porte M. de Saint-Ange?

MADAME DE SAINT-ANGE. Mais je ne sais pas trop; je ne le vois plus; il ne sort pas de ses bureaux.

M. DURAND. Je conçois. Ce nouvel emprunt l'occupe beaucoup; une belle affaire qu'il a faite là! Je comptais incessamment lui rendre ma visite, ainsi qu'à vous, Madame.

MADAME DE SAINT-ANGE. Voilà une idée admirable. Mais il faut dîner avec nous, c'est le seul moyen de trouver mon mari; et tenez, aujourd'hui même, après la cérémonie, je vous emmène. Oh! il faut vous résigner. Vous voilà mon chevalier pour toute la journée.

M. DURAND. Je n'ai garde de refuser une pareille bonne fortune.

MADAME DE SAINT-ANGE. Parlons un peu de notre baptême. Connaissez-vous la famille Godard? Non, vous ne vous en souciez pas beaucoup, ni moi non plus; mais je suis folle des baptêmes; j'aime cette pompe bourgeoise, l'importance du bedeau, l'empressement du mari, la gravité de la nourrice, l'air de fête répandu sur toutes les physionomies : c'est bien plus gai qu'un mariage. D'abord l'acteur principal n'a aucune inquiétude sur le rôle qu'il va remplir, et si le père ou quelque parent s'avise de penser pour lui à l'avenir, il se

le représente toujours paré des plus riantes couleurs. Cet enfant-là sera peut-être un jour un poëte; un héros; qui sait même? un notaire, un agent de change. Qu'est-ce que cela coûte? il n'y a pas de charge à payer. Tandis qu'un jour de noces, on n'a que deux chances à prévoir : sera-t-on heureux? ne le sera-t-on pas? et bien souvent on peut parier à coup sûr. Oh! je préfère les baptêmes; et, pour ma part, j'aime mieux être marraine dix fois que mariée une seule.

M. DURAND. C'est exactement comme moi.

MADAME DE SAINT-ANGE. Oh! mais vous, je vous devine; vous allez faire des extravagances. Les vieux garçons d'abord sont toujours trop généreux; vous surtout qui êtes riche: mais je viens exprès vous empêcher de faire des folies.

M. DURAND. Rassurez-vous! ce n'est nullement mon intention; mais je vous avoue que, n'ayant jamais été parrain, j'ignore totalement les usages.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est bien; ne vous mêlez pas de cela, vous feriez tout de travers. Je me charge de vous guider. (*Ouvrant un riche agenda.*) J'ai déjà fait une petite note des choses indispensables.

M. DURAND. Que de bontés!

MADAME DE SAINT-ANGE. D'abord rien pour moi, je vous en prie; ce n'est qu'à cette condition-là que je consens à être marraine. Oh! non, je vous le déclare, je ne veux absolument rien que ce qui est de rigueur, la petite corbeille, le sultan. N'allez pas surtout vous aviser d'en prendre un de mille francs, c'est une duperie, ceux de cinq cents produisent autant d'effet et vous feront autant d'honneur; car vous sentez que c'est pour vous.

M. DURAND. Qu'est-ce que vous me dites là?

MADAME DE SAINT-ANGE, *froidement.* Oh! vous pouvez vous en rapporter à moi. Ainsi, nous mettons cinq cents francs. Quant à l'accouchée, c'est différent; avec elle vous ne pouvez vous dispenser de faire un cadeau.

M. DURAND. Oui, la petite timbale...

MADAME DE SAINT-ANGE. En vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la crémière, la théière, le sucrier; cela fera un fort joli déjeuner, et nous trouverons cela presque pour rien chez Mellério, à la Couronne de fer.

M. DURAND. Ah! mon Dieu!

MADAME DE SAINT-ANGE. Nous prendrons les bonbons rue Vivienne, les gants chez madame Irlande, et les flacons chez Laurençot, Palais-Royal. Je n'ai pas mis dans mon budget les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques de la maison, au bedeau, au sacristain et au sonneur, des pièces de vingt francs, parce que tout cela est de rigueur, et que cela va sans dire.

M. DURAND, *à part.* Miséricorde! (*Haut.*) Certainement, Madame, tout cela me paraît fort convenable.

MADAME DE SAINT-ANGE, *d'un air de satisfaction.* Oui, n'est-ce pas? ce sera bien.

M. DURAND. J'approuverais très-volontiers votre petit budget, comme vous dites, si le baptême se faisait demain; mais c'est pour aujourd'hui, dans une heure, et il est impossible que tout cela puisse être prêt.

MADAME DE SAINT-ANGE. N'est-ce que cela? Soyez tranquille. (*Appelant.*) Dubois!

DUBOIS, *entrant,* Madame, M. le comte de Holden n'est plus à Paris, on assure qu'il est parti pour la Belgique.

MADAME DE SAINT-ANGE. J'en suis désolée; (*A Durand.*) un ami à nous qui est engagé dans une fort mauvaise affaire, et à qui j'aurais voulu rendre service; mais il n'est plus temps. Tenez, prenez cette liste, montez dans ma voiture qui est restée à la porte, et faites les différents achats qui sont indiqués; rue Vivienne, Palais-Royal, rue Saint-Honoré; tout cela est dans le même quartier. A Paris, c'est charmant; en moins d'une heure, on a tout ce qu'on veut; on paie un peu cher, et voilà tout... Ah! Dubois, vous porterez les mémoires chez Monsieur, justement il loge dans la maison. (*Dubois sort.*)

M. DURAND. Oui, cela se rencontre à merveille. (*A part.*) Ah! mon Dieu, il y va.

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh bien! qu'avez-vous donc?

M. DURAND. Rien; c'est qu'il me semble que M. Godard tarde bien, et vous croyez que le... je veux dire le... montant des mémoires...

MADAME DE SAINT-ANGE. Ah! le petit total? ça ne passera pas mille écus, c'est tout ce qu'il y a de plus modeste. Baptême de seconde classe.

M. DURAND, *à part.* Où me suis-je fourré? trois mois de mon revenu pour la famille Godard! maudite sage-femme!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, M. GODARD.

M. GODARD. Je vois le parrain et la marraine qui sont réunis. Me sera-t-il permis, Madame, de vous présenter mes respects?

MADAME DE SAINT-ANGE. Bonjour, mon cher Godard, comment va votre femme?

M. GODARD. Elle attend, Madame, l'honneur de votre visite.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est bien! (*A Durand.*) Pour quelle heure avez-vous commandé les voitures?

M. DURAND, *étonné.* Comment, Madame, les voitures?

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh! oui, ne savez-vous pas qu'il en faut? vous aviez raison, vous ne vous doutez pas des usages, et vous êtes bien heureux de m'avoir. (*Appelant.*) Holà! quelqu'un.

M. GODARD. Gervais! Gervais! c'est mon garçon de boutique, un gaillard fort intelligent.

MADAME DE SAINT-ANGE. Il faut à l'instant même courir chez le premier loueur de voitures, et demander six remises, entendez-vous? six grandes berlines. Vous les prendrez à la journée, et que dans un instant elles soient à la porte.

M. DURAND. Mais permettez donc; il me semble que l'église étant à deux pas, nos équipages seront tout à fait inutiles.

MADAME DE SAINT-ANGE. D'accord, on ne s'en servira pas, mais il faut qu'on les voie dans la rue; c'est de rigueur.

M. DURAND. Ah! c'est de rigueur. (*A part.*) Six berlines! Moi qui vais toujours à pied. Ah! la maudite sage-femme; elle me le paiera.

M. GODARD, *se frottant les mains.* Six voitures dans la rue, quel bonheur! Ça ira jusqu'à la boutique du bonnetier, qui ne peut pas me souffrir.

MADAME DE SAINT-ANGE. Oh! M. Durand fait bien les choses; mais ce n'est rien encore, vous verrez son cadeau à l'accouchée. (*Bas, à Godard.*) Un superbe déjeuner en vermeil. Oh! à votre place je ne serais pas tranquille. (*A Durand.*) Allons, donnez-moi la main, et venez voir cette pauvre petite femme. (*Bas.*) Nous allons trouver la nourrice, la garde, les grands parents, un monde et une chaleur; c'est affreux! je ne peux pas souffrir les chambres d'accouchées.

M. GODARD. Mille pardons si je ne vous conduis pas; quelques affaires indispensables, cette robe de baptême, la toilette de l'enfant... Je suis à vous, Madame. (*Durand et madame de Saint-Ange entrent dans la chambre voisine.*)

SCÈNE VII.

M. GODARD, *seul.* Je ne sais pas, moi, ce monsieur Durand ne m'a plus l'air si aimable; je lui trouve une physionomie sournoise et mystérieuse; et puis ce superbe déjeuner en vermeil, que du reste il est impossible de refuser; tout

cela me... Il ne manquerait plus que cela, être jaloux un jour où j'ai tant d'occupations.

SCÈNE VIII.

M. GODARD, LE COMTE DE HOLDEN.

LE COMTE. N'est-ce point ici M. Godard, négociant?

M. GODARD. Moi-même, Monsieur.

LE COMTE. C'est un effet de quatre mille francs, payable au porteur.

M. GODARD, *à part*. Ah! mon Dieu! monsieur Vanberg, le négociant hollandais, qui m'avait promis de ne point le mettre en circulation et d'attendre à demain. (*Haut.*) Monsieur, certainement vous serez payé, j'ai les fonds, mais dans ce moment cela me gênerait beaucoup, et si vous pouviez attendre seulement à demain matin.

LE COMTE. C'est avec un grand plaisir que j'accéderais à votre demande; mais je suis obligé de partir dans deux heures pour la Belgique, et cet argent m'est nécessaire pour mon voyage.

M. GODARD, *à part, dans le plus grand embarras*. Comment faire, et à qui s'adresser? Les négociants mes confrères, il ne faut pas y penser. Eh parbleu! j'ai là le parrain de mon fils; en le tenant sur les fonts baptismaux il contracte l'obligation de le défendre, de le protéger; c'est un second père, et mes intérêts deviennent les siens. (*Au comte.*) Monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir! (*A part.*) Il est riche, il est à son aise, et quand je le prierai de m'avancer cette somme-là pour quelques heures, il ne peut pas me refuser sans manquer à la délicatesse, après tout ce que nous faisons pour lui. (*Au comte.*) Je suis à vous, et avant un quart d'heure vous aurez votre argent. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, *seul*. Ce pauvre homme, cela le gêne, je le vois; mais s'il savait dans quel embarras je me trouve. Obligé de partir dans deux heures, et ne savoir à qui laisser mon enfant, en quelles mains le confier. J'ai couru chez cette madame Prudent qui m'avait déjà servi; c'est comme un fait exprès : disparue depuis deux jours, on ne l'avait pas vue chez elle.

SCÈNE X.

LE COMTE, MADAME PRUDENT, *sortant de l'appartement à gauche, et ayant l'air de parler à un enfant.*

MADAME PRUDENT. Pauvre petit, comme il dort bien! (*Se retournant et apercevant le comte.*) Ah! mon Dieu! c'est mon jeune homme, mon bel inconnu!

LE COMTE. Madame Prudent! c'est le ciel qui me l'envoie.

MADAME PRUDENT. Qui vous amène ici?

LE COMTE. Vous le saurez plus tard. J'ai besoin de vos services, et je puis, je crois, compter sur votre discrétion.

MADAME PRUDENT. Comment donc, Monsieur, vous pouvez être sûr... Est-ce que cette jeune et jolie dame serait indisposée? elle avait l'air bien souffrant, mais on ne peut pas tout avoir, la richesse et la santé.

LE COMTE. Elle se porte très-bien; mais les moments sont précieux. Qu'il vous suffise de savoir que je suis étranger; je suis Belge. Un mariage secret contracté avec une jeune personne que j'adorais a irrité contre moi une famille puissante. On m'accuse de séduction, de rapt, et je cours risque d'être arrêté.

MADAME PRUDENT. Serait-il possible!

LE COMTE. Dans deux heures je pars pour la Belgique; je vais tout avouer à mon père le comte de Holden, qui peut seul arranger cette affaire et apaiser les parents de ma femme. Mais je ne peux pas emmener avec moi un enfant de trois jours, et c'est à vous que je veux le confier.

MADAME PRUDENT. A moi, Monsieur!

LE COMTE. Oui, ma chère madame Prudent, jusqu'à mon retour; c'est pour une semaine tout au plus, (*Lui donnant une bourse.*) et croyez que vous recevrez encore d'autres marques de ma reconnaissance; mais il n'y a pas de temps à perdre, ma petite fille est avec un domestique de confiance, ici à deux pas dans ma voiture. Vous allez la prendre.

MADAME PRUDENT. J'y vais à l'instant. (*Montrant la droite.*) Il y a de ce côté une porte qui donne sur la rue, je fais entrer l'enfant par là, je le place dans cet appartement où personne n'a affaire, et dans une heure je l'emporte chez moi, où vous le trouverez à votre retour.

LE COMTE. A merveille. Ah! encore un mot. La mère désire que son enfant soit baptisé le plus promptement possible; ainsi chargez-vous de tous ces soins-là. Choisissez-moi un parrain; qui vous voudrez, pourvu que ce soit un honnête homme, et que la chose se fasse promptement et sans bruit.

MADAME PRUDENT. Soyez tranquille, j'ai quelqu'un qui demeure ici près, et que je vais prévenir en descendant, le commis de M. Godard, un excellent garçon qui vous rendra ce service-là et dont vous serez content, parce que, moi, quand je réponds de quelqu'un... et du reste vous pouvez compter que le zèle et la discrétion... (*A part, en s'en allant.*) Dieu! quelle journée! Un mariage secret, un enfant que l'on me confie, deux baptêmes, deux parrains et du mystère, voilà-t-il de quoi jaser! (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE XI.

LE COMTE, *seul*. Allons, je respire un peu, me voilà plus tranquille. (*Apercevant une plume et de l'encre.*) Prévenons ma chère Hippolyte de ce que je viens de faire; je crois que j'ai le temps, car on ne se presse pas beaucoup de m'apporter le montant de ma lettre de change. (*Il se met à la table et écrit.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, M. DURAND, *sortant de la chambre de madame Godard, un bouquet à la main.*

M. DURAND. Je dis que quand une fois on est embourbé, tous les efforts que l'on fait pour sortir d'un mauvais pas ne font que vous y enfoncer encore davantage. Ce Godard, qui s'avise de m'emprunter de l'argent, et madame de Saint-Ange : « Comment donc, c'est trop naturel! C'est au parrain « et à la marraine, cela nous regarde tous les deux, n'est- « ce pas, mon cher Durand? » Qu'elle parle pour elle, son mari est banquier, il est riche; mais, moi! Malheureusement je ne pouvais pas objecter que je n'avais pas d'argent comptant, puisqu'un instant auparavant je lui avais touché un mot de ces trente mille francs, que je ne sais comment placer. (*Contrefaisant une voix de femme.*) « Quel plus bel « usage pouvez-vous faire de vos capitaux? » Un joli placement, quatre mille francs à fonds perdus sur la tête du petit Godard, mon filleul. Je sais bien que cela me rentrera; mais c'est toujours très-désagréable, et je n'ai pas été fâché de venir payer moi-même, afin d'avoir le titre entre les mains. (*Regardant autour de lui.*) Il me semble que ce doit être ce monsieur qui écrit. (*Au comte.*) Monsieur, n'êtes-vous pas le porteur d'une lettre de change?

LE COMTE. De quatre mille francs acceptée par M. Godard; la voici. (*Il remet la lettre de change à Durand, qui la regarde et la met soigneusement dans son portefeuille.*)

LE COMTE. Monsieur, je le vois, est le caissier de M. Godard?

M. DURAND, *de mauvaise humeur.* Mais à peu près. (*Lui donnant des billets de banque.*) Vous voyez que c'est tout comme, ou plutôt j'ignore ce que je suis ou ce que je ne suis pas dans la maison, car, Dieu merci, c'est sur moi que tout retombe. Tel que vous me voyez, Monsieur, je suis parrain, et malgré moi encore...

LE COMTE, *souriant.* Quoi! Monsieur, vous êtes parrain?

M. DURAND. Eh! oui; c'est madame Prudent, une maudite sage-femme, qui est cause de tout cela.

LE COMTE. Ah! la sage-femme; elle n'a pas perdu de temps. (*Prenant la main de Durand.*) Je suis enchanté que ce soit vous.

M. DURAND. Qu'est-ce qu'il a donc, à présent?

LE COMTE. J'ose dire que vous ne vous en repentirez pas; nous nous reverrons un jour, et quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, je prends la liberté de vous demander une grâce qui vous paraîtra de peu d'importance, et qui en a beaucoup pour moi. Quel nom comptez-vous donner à l'enfant?

M. DURAND. Quel nom? Ma foi ça m'est bien égal, qu'on l'appelle comme on voudra.

LE COMTE. A merveille. Eh bien! Monsieur, puisque cela ne vous fait rien, je vous prie de vouloir bien l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND. Rose-Ernestine? Y pensez-vous? c'est un garçon.

LE COMTE. Du tout, Monsieur, on ne vous aura pas dit, ou l'on se sera trompé; mais qu'importe, fille ou garçon, je vous prie de l'appeler Rose-Ernestine-Hippolyte.

M. DURAND. Ah çà! Monsieur, quel diable d'intérêt prenez-vous à tout cela, et qu'est-ce que ça vous fait?

LE COMTE. J'ai des raisons pour tenir à ces noms-là, des raisons particulières que vous êtes trop galant homme pour me demander.

M. DURAND, *à haute voix.* Quel soupçon! Comment, il serait possible?

LE COMTE. Chut! chut! je vous en conjure, j'ai le plus grand intérêt à ce que l'on ne se doute de rien.

M. DURAND. Quoi! Monsieur, vous seriez?..

LE COMTE. Silence. (*A voix basse.*) Eh bien! oui, Monsieur, c'est la vérité, cet enfant me touche de très-près; mais puisque madame Prudent s'est adressée à vous, je suppose que vous êtes homme d'honneur, et surtout discret. J'ai de la naissance, quelque crédit, de la fortune, j'aurai peut-être un jour le pouvoir de reconnaître un service, et vous verrez, Monsieur, que vous n'avez point obligé un ingrat. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIII.

M. DURAND, *seul.* Qu'est-ce que je viens d'apprendre? Quoi! madame Godard, une simple bourgeoise, qui donne dans les grandes manières. Le mari qui ne se doute de rien, la sage-femme qui est confidente, et moi qui me trouve mêlé dans tout cela, moi, qui ai toujours fui le bruit et le scandale. Comment en sortir à présent? Il est de fait que ce jeune homme a un air très-distingué; mais s'il est aussi riche qu'il dit, pourquoi ne paie-t-il pas les lettres de change du mari? Il me semble que ça le regarde plus que moi; et ensuite pourquoi n'est-il pas le parrain? Il ne connaît donc pas l'usage.

SCÈNE XIV.

M. DURAND, M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, MADAME BENOIST, MADAME RENARD, MADAME DUROZEAU, PARENTS ET PARENTES.

M. GODARD, *à la cantonade.* Oui, ma bonne amie, oui, dès qu'il sera baptisé, nous te le rapporterons; mais tiens-toi bien chaudement, je t'en prie.

M. DURAND, *à part.* Ce pauvre Godard! il me fait peine. Ce calme, cette tranquillité. Mariez-vous donc! (*Haut, lui donnant une poignée de main.*) Eh bien! mon pauvre ami!

M. GODARD. Eh bien! mon cher, tout va bien! J'espère que vous êtes content. Un beau filleul gros et bien portant.

M. DURAND. C'est donc décidément un garçon?

M. GODARD. Eh! parbleu, qui est-ce qui en doute?

M. DURAND, *à part.* Alors, arrangez-vous. L'un dit une fille, l'autre un garçon. Ces deux messieurs devraient s'entendre.

M. GODARD. Allons, partons, toutes les voitures sont à la porte.

MADAME BENOIST. Oh, mon Dieu! et le nom de l'enfant?

M. GODARD, *se frappant le front.* Le nom de l'enfant; c'est pourtant vrai, nous n'y pensions pas. Comment l'appellerons-nous?

MADAME DE SAINT-ANGE. Moi, je n'ai pas d'avis, cela regarde la famille.

MADAME DUROZEAU. Voulez-vous un joli nom? Théophile, cela n'est pas commun.

M. GODARD. Du tout; je connais quelqu'un qui porte ce nom-là et qui est borgne. Moi, c'est peut-être une idée, je me suis toujours promis que si j'avais un fils, il s'appellerait Barnabé.

TOUTES. Oh! Barnabé! quel vilain nom!

M. GODARD. Comment, un vilain nom! apprenez que c'est le mien, et que décidément mon fils s'appellera Barnabé.

MADAME BENOIST. Du tout, du tout, j'ai ce qu'il vous faut; le plus joli nom de l'almanach, un nom admirable et sonore, Théodore, et cela ira très-bien, parce que voyez-vous, on dira : Où est Théodore? qu'est devenu Théodore? qu'on donne le fouet à Théodore.

M. GODARD. Eh bien! on dira : Où est Barnabé? qu'est devenu Barnabé? qu'on donne le fouet à Barnabé.

MADAME BENOIST. Jamais mon petit-fils ne s'appellera Barnabé.

M. GODARD. Et jamais mon fils ne s'appellera Théodore; j'aimerais mieux qu'il ne fût pas baptisé.

MADAME BENOIST. Et moi, qu'il n'eût jamais de nom!

M. GODARD, *furieux.* C'est cela, un enfant anonyme! quelle tournure cela aurait-il dans le quartier?

M. DURAND. Eh! mais, calmez-vous; n'y aurait-il pas moyen d'arranger cela, et d'en choisir un tout autre?

M. GODARD. Au fait, nous n'y pensions pas; combien je vous demande de pardons! c'est Monsieur qui est le parrain, et c'est à lui de le nommer.

TOUT LE MONDE. C'est trop juste.

M. DURAND. Eh bien! pour mettre d'accord tous les intéressés et ayants cause, car il paraît que dans cette affaire-ci il y en a plus qu'on ne croit, si nous appelions l'enfant Hippolyte?

MADAME BENOIST, *avec approbation.* Hippolyte, voilà! j'allais le proposer.

M. GODARD. Au fait, Hippolyte, c'est justement ce qu'il nous faut. Ça n'est pas trop... et en même temps, c'est assez... Parbleu! quand on l'aurait fait exprès... et puis j'ai idée que ma femme m'en parlait l'autre jour. Va donc pour Hippolyte.

MADAME DE SAINT-ANGE. Enfin, voilà la discussion terminée, ce n'est pas sans peine. (*A Durand.*) Allons, mon cher compère, ouvrons la marche et partons.

M. DURAND, *mettant ses gants.* Oui, oui, partons vite, et revenons de même pour en être plus tôt débarrassé. (*Il se dispose à sortir par la gauche.*) Hein! quel est ce bruit, et que nous veut-on?

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RENARD.

MADAME RENARD, *arrivant tout essoufflée.* Ah! si vous saviez quel spectacle! les dames de la halle qui sont sous la porte cochère avec des bouquets, et qui attendent le parrain.

M. DURAND, *à part.* Allons, encore des pièces de vingt francs. (*Haut, à Godard.*) Mon ami, je vous avoue que je n'entends rien au cérémonial usité en pareil cas, et que si je peux esquiver l'ambassade...

M. GODARD, *lui montrant le fond.* Eh bien! passons par la boutique.

MADAME DE SAINT-ANGE. A la bonne heure. (*Ils vont pour sortir par le fond, on entend un roulement de tambours et un bruit de clarinettes.*)

M. GODARD. Entendez-vous? ce sont les tambours de la garde nationale; comme vous en faites partie...

M. DURAND. Du tout, je ne monte plus ma garde; qu'ils s'adressent au mercier du coin qui la monte pour moi. (*Regardant à travers les carreaux en reboutonnant son habit comme pour garantir son gousset.*) C'est un guet-apens.

MADAME BENOIST. Attendez, attendez; (*Montrant l'appartement à droite.*) il y a ici une sortie qui donne sur la rue, presque en face de l'église. (*Elle ouvre l'appartement.*)

MADAME DE SAINT-ANGE. A merveille, allons, donnez-moi la main et partons. Eh bien! où sont donc la garde et l'enfant?..

M. GODARD. Ah! mon Dieu! oui. Où est donc l'enfant? où est donc madame Prudent? Comment, au moment de partir pour l'église! Ces malheurs-là n'arrivent qu'à moi. Madame Prudent! madame Prudent! Que diable est-elle allée faire, et où a-t-elle mis l'enfant? (*Grand désordre dans la famille.*)

MADAME BENOIST, *qui est près de la porte à droite, et qui écoute.* J'entends crier; oui, il est là. (*Elle entre dans le cabinet.*)

MADAME DE SAINT-ANGE. Eh bien! c'est bon, nous allons le prendre en passant; vite, dépêchons-nous. Je passe la première. (*Tout le monde sort par la porte à droite.*)

M. GODARD. Enfin, voilà le baptême qui est en marche.

MADAME DUROZEAU. Comment, monsieur Godard, vous ne venez pas?

M. GODARD. Est-ce que je le puis? Qui est-ce qui restera près de l'accouchée? Est-ce que je n'ai pas toujours affaire?

—

SCÈNE XVI.

M. GODARD, *seul.* Ouf! les voilà partis, ce n'est pas sans peine; que de mal a un père de famille! (*Il arrange en parlant du vin et du sucre dans une timbale, et l'avale.*) Hein! qui est-ce qui vient là?

—

SCÈNE XVII.

M. GODARD; UN VALET EN LIVRÉE ÉTRANGÈRE.

M. GODARD, *au valet qui le regarde d'un air incertain.* Que voulez-vous, l'ami? que demandez-vous?

LE VALET. Monsieur, je voudrais parler à une dame qui doit être ici.

M. GODARD. Une dame!

LE VALET. Oui, madame Prudent, une sage-femme.

M. GODARD. Elle n'y est pas; elle est sortie; et Dieu sait où elle est allée. Eh bien! pourquoi cet air étonné? Qu'est-ce qu'il a donc ce garçon-là?

LE VALET. C'est que je ne sais plus comment faire. Madame Prudent devait m'indiquer un monsieur pour qui j'ai une lettre, un monsieur dont je ne sais pas le nom, mais qui demeure dans la maison, et qui aujourd'hui doit être parrain.

M. GODARD. Encore ce Durand! Et savez-vous ce qu'on lui veut?

LE VALET, *mystérieusement.* C'est de la part du père de l'enfant.

M. GODARD. Hein!

LE VALET. Oui, Monsieur est en bas dans la voiture qui l'attend pour l'emporter.

M. GODARD, *à part.* L'emporter, quelle trame abominable! C'est bon, mon ami, c'est bon; dites à votre maître d'attendre, je vais remettre la lettre à M. Durand dès qu'il sera revenu de l'église. (*Le valet sort.*) Quel coup de politique d'avoir intercepté ce billet! Voyons vite : (*Lisant.*)

« Mon cher monsieur, et vous, madame Prudent, je suis « plus heureux que je n'aurais osé l'espérer; tout est par- « donné. Envoyez-moi vite notre cher enfant dès qu'il sera « baptisé, son autre famille l'attend avec impatience pour « le voir et l'embrasser, et je veux leur présenter moi-même « mon aimable Hippolyte. » Son Hippolyte! c'est bien cela. Quel complot infernal! ma tête s'y perd; impossible d'y rien comprendre, sinon qu'il y a un autre père, une autre famille... que madame Godard, M. Durand, la sage-femme, s'entendent tous contre moi pour me tromper et m'enlever mon fils, ou plutôt quand je dis mon fils, c'est-à-dire notre fils, car cette parenté-là devient si compliquée... Mais il faut absolument que j'aie une explication avec madame Godard. (*Il va pour entrer chez elle et s'arrête.*) Voyons, conservons notre sang-froid, s'il est possible, et n'oublions pas que ma femme a sa fièvre de lait. Il faut d'abord que madame Godard m'explique pourquoi mon fils ressemble à M. Durand, parce qu'une fois que nous nous serons entendus là-dessus, nous saurons à quoi nous en tenir sur le déjeuner en vermeil, les déclarations; mais les voici : morbleu, nous allons voir! (*A travers les carreaux du fond on voit passer le baptême, qui vient de la droite et entre à gauche.*)

—

SCÈNE XVIII.

M. GODARD, MADAME DE SAINT-ANGE, M. DURAND, GENS DU BAPTÊME.

MADAME DE SAINT-ANGE. On vient de porter le petit Hippolyte dans la chambre de l'accouchée, et tout s'est passé à merveille. La cérémonie était superbe; on aurait dit d'un cortége.

M. DURAND. Oui, il ne manquait plus que cela. Traverser toute l'église! les femmes montaient sur les chaises, les curieux se pressaient autour de nous. Voilà le parrain, voilà le parrain! On aurait dit d'une bête curieuse. Et le suisse qui pour faire faire place me donnait des coups de sa hallebarde dans les jambes; et les petites filles qui se jettent au-devant de vous pour vous offrir des bouquets; les mendiants déguenillés qui vous arrêtent par votre habit : « Et moi, Mon- « sieur, et moi. Lui, il a déjà reçu : c'est un mauvais « pauvre. » Et dans la rue, pendant qu'on attend les voitures ou qu'on ouvre la portière, la foule qui vous pousse, vous coudoie, vous piétine ou vous éclabousse. (*Montrant

ses bas qui sont tout noirs.) Payez donc six berlines pour revenir dans cet état-là.

MADAME DE SAINT-ANGE. Oui ; mais vous ne comptez pas le plaisir que vous avez eu à tenir votre filleul sur les fonts baptismaux.

M. DURAND. J'en suis rompu. Le sacristain qui voulait que je répétasse mon *Credo* en latin, moi qui ne le sais qu'en français. Ils m'ont laissé pendant une heure les bras tendus; enfin n'en parlons plus; c'est fini.

MADAME DE SAINT-ANGE. C'est fini! du tout; c'est maintenant que vous allez recueillir le prix de tous les soins que vous vous êtes donnés; vous le trouverez dans l'attachement, dans l'amitié d'une famille respectable et reconnaissante. (*Bas, à Godard.*) Allons donc, Godard, remerciez le cher parrain.

M. GODARD, *allant à Durand, d'un ton concentré.* Ce n'est point ici que nous nous expliquerons, Monsieur; mais je sais tout, oui, tout. Vous devez m'entendre, et je vous prie de ne plus remettre les pieds chez moi, ou nous verrons.

MADAME DE SAINT-ANGE ET DURAND. Qu'est-ce que cela signifie?

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BENOIST, MADAME DUROZEAU, ET PLUSIEURS PERSONNES.

MADAME BENOIST. Ah, mon Dieu! quel scandale! quel éclat! Votre fils... Si vous saviez ce qui vient d'arriver... votre fils...

M. GODARD. Est-ce qu'il serait enlevé?

MADAME BENOIST. Pire que cela.

M. GODARD. Il est malade?

MADAME BENOIST. Ce ne serait rien. Apprenez que votre fils... votre fils...

M. GODARD. Eh bien?

MADAME BENOIST. Est une fille.

MADAME DE SAINT-ANGE. Une fille!

M. DURAND, *à part.* J'en étais sûr. C'est l'autre qui avait raison.

M. GODARD, *prenant l'enfant.* Qu'est-ce que tout cela veut dire? qu'on me rende mon fils. Je ne veux pas de cet enfant-là. (*Le donnant à madame Durozeau.*)

MADAME DUROZEAU. Ni moi non plus, je n'en veux pas. (*Le donnant à madame Benoist, qui le donne à madame Renard.*) Sans doute, il n'est pas de la famille.

MADAME RENARD, *le mettant sur les bras de M. Durand.* Que Monsieur s'en charge, puisqu'il l'a baptisé.

M. DURAND, *ayant toujours l'enfant sur les bras.* Messieurs, Mesdames, qu'est-ce que ça signifie? Eh bien! on me laisse. Hé!.. ah çà, voyons, ne plaisantons pas. Qu'est-ce qui veut se charger de cet enfant-là, et m'en débarrasser?

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE, *qui est entré avant ces derniers mots.*

LE COMTE. C'est moi, Monsieur, qui depuis un quart d'heure l'attend dans ma voiture (*Il fait un signe à une femme de chambre qui prend l'enfant et l'emporte.*) ; mais qui ne vous en remercie pas moins pour toutes les peines que vous avez daigné prendre.

MADAME DE SAINT-ANGE, *l'apercevant.* Que vois-je! Monsieur le comte de Holden!

M. GODARD. L'homme à la lettre de change.

LE COMTE, *à madame de Saint-Ange.* Lui-même, qui est le plus heureux des hommes. Mon mariage est reconnu, mon beau-père a pardonné, et je reste à Paris.

M. GODARD. Ah çà, Monsieur, daignez me dire...

TOUT LE MONDE, *vivement.* Oui, daignez nous expliquer.

—

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME PRUDENT *sortant de la chambre de M. Godard.*

MADAME PRUDENT. Eh! silence, silence donc! Vous faites un bruit à fendre la tête de l'accouchée.

M. GODARD. Ah! vous voilà, madame Prudent; on vous trouve donc enfin?

MADAME PRUDENT. Oui, je n'ai pu assister au baptême. (*Montrant le comte.*) Monsieur sait bien pourquoi. (*Bas, montrant la porte à droite.*) Votre enfant est là dedans, et j'ai couru sur-le-champ chercher la marraine et le parrain, et ce n'est pas sans peine.

LE COMTE. C'était inutile; car voilà Monsieur (*Montrant Durand.*) qui, pendant ce temps, a daigné faire les choses de la meilleure grâce du monde.

M. GODARD, *à Durand.* Comment! c'est décidément l'enfant de Monsieur que vous avez tenu? La, qu'est-ce que je disais? Mon fils qui n'est pas baptisé, après tout le mal que nous nous sommes donné.

MADAME DE SAINT-ANGE. Il faut avouer que c'est jouer de malheur.

M. GODARD, *à Durand.* Je reconnais, mon cher Durand, l'injustice de mes soupçons. Aussi, vous sentez bien que tout cela ne compte pas, et que demain c'est à recommencer.

M. DURAND. J'en ai assez comme cela, et si jamais l'on m'y rattrape...

M. GODARD. Encore un parrain qui renonce. Je dis qu'il est impossible que mon fils Godard puisse jamais...

LE COMTE. C'est ce qui vous trompe, et je me propose pour demain, si toutefois madame de Saint-Ange veut m'accepter pour...

M. GODARD. Acceptez, Madame, acceptez, il ne faut pas que ça vous décourage; nous finirons peut-être par en venir à bout.

M. DURAND, *à part, regardant le comte en soupirant.* Le malheureux, il ne sait pas à quoi il s'expose. Mais ce maudit Godard... (*Haut.*) Allons, décidément il faut que je me marie; car je commence à voir que les enfants des autres nous coûtent plus cher que les nôtres.

M. GODARD. Comment, mon cher voisin, vous vous mariez?

M. DURAND, *avec un regard de colère.* Oui, mon cher Godard, je me marie, et vous serez parrain de mon premier.

FIN DU PARRAIN.



RIALTO. Sortez d'ici tous deux. — Acte 4, scène 6.

DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME

OU

LES MAUVAIS CONSEILS

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 17 mars 1832.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. TERRIER.

Personnages.

DARCEY, riche propriétaire.
VALDÉJA, son ami.
RODOLPHE, fashionable.
ÉVRARD, négociant, père de madame Darcey.
DUSSEUIL, magistrat, beau-frère d'Évrard.
ALBERT MELLEVILLE, neveu d'Évrard.
HIPPOLYTE GONZOLI.
RIALTO, banquier étranger.
LEOPOLD.
ACHILLE GROSBOIS, jeune docteur fashionable.
MOURAVIEF, Kalmouck au service de Valdéja.
LAURENT, domestique d'Adèle.
UN HOMME DE JUSTICE.
UN DOMESTIQUE d'hôtel garni.
ADÈLE ÉVRARD, femme de Darcey.
CLARISSE ÉVRARD, sa sœur.
SOPHIE MARINI, } ses amies de pension.
AMÉLIE DE LAFERRIER, } ses amies de pension.
CREPONNE, jardinière, puis femme de chambre d'Adèle.
MADAME DUSSEUIL, sœur d'Évrard.

La scène se passe, au premier acte, à Viroflay, et aux autres à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un parc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, ADÈLE, *assises sur un banc.*

ADÈLE. Oui, je suis la plus malheureuse des femmes!

CLARISSE. Y penses-tu, ma sœur? toi, mariée depuis deux ans à un homme excellent, jeune encore, immensément riche, et dont le seul désir est de prévenir tous les tiens! Que te manque-t-il donc?

ADÈLE. Je ne sais... l'ennui m'obsède; des idées vagues et indociles s'emparent de mon imagination qu'elles fatiguent, et quoi que je fasse, je ne puis m'y soustraire.

CLARISSE. Aurais-tu des chagrins?

ADÈLE. Plût au ciel! cela me distrairait.

CLARISSE, *souriant.* Il me semble qu'en fait de distraction tu peux aisément en trouver qui ne te coûtent pas aussi cher. Mais il y a quelques mois encore tu étais si heureuse!.. tu n'avais pas de pareilles idées!.. Qui donc a pu te les donner?

ADÈLE. Toutes les jeunes femmes que je vois, qui ont su autrement arranger leur existence et se rendre maîtresses de leur avenir... Amélie de Laferrier, Sophie Marini, mes amies intimes, qui me sont dévouées.

CLARISSE. Cependant nous autres femmes, combien en ménage nous sommes mieux partagées que les hommes!.. les embarras de l'avenir, les soins de la fortune, notre rang et notre considération dans la société, ce n'est pas nous que cela regarde... c'est eux..... Ils sont responsables de notre sort, de notre bonheur, et nous n'avons rien à faire qu'à nous laisser être heureuses.

ADÈLE. Ah! voilà bien ces idées de jeunes filles que jamais tu ne pourras réaliser.

CLARISSE. Pourquoi donc? il me semble à moi que cela est possible... et même que déjà cela commence...

ADÈLE. Serait-il vrai?

CLARISSE. Oui... je peux te le dire, à toi ma meilleure amie... Tu sais bien quand M. Darcey, ton mari, venait il y a trois ans chez mon père pour te faire la cour, il était souvent accompagné d'un de ses amis.

ADÈLE. Oui, je me le rappelle, M. Valdéja... un Espagnol.

CLARISSE. Son père était Espagnol... mais lui est né en France.

ADÈLE. On ne s'en serait pas douté... toujours sombre, rêveur, misanthrope.

CLARISSE. Il avait eu tant de malheurs... tant de chagrins de toute espèce... Mais à travers l'ironie amère qui dictait tous ses discours, que de nobles et généreux sentiments lui échappaient comme malgré lui et semblaient le trahir!..

ADÈLE. Eh! mon Dieu, ma chère amie, quel enthousiasme!

CLARISSE. Il était si malheureux! et puis, lui qui détestait tout le monde, il semblait m'avoir prise en amitié.

ADÈLE. Ce qui flattait ton amour-propre

CLARISSE. Non... je n'ai jamais pensé à en être fière... mais j'en étais contente.

ADÈLE. Je comprends, et ce qu'on disait de lui était donc vrai; il aura tout employé pour te séduire.

CLARISSE. Lui!.. il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait... ni moi non plus... Je crois cependant que nous nous sommes compris; car il y a plus de deux ans, au moment où il allait partir pour la Russie, il me dit seulement: Attendez-moi, et si dans trois ans je ne reviens pas digne de vous, oubliez un malheureux.

ADÈLE. Et depuis as-tu reçu de ses nouvelles?

CLARISSE. Mais oui..... sans en demander, j'en avais de temps en temps par ton mari qui est son meilleur ami, et à qui il écrivait souvent. Je sais qu'il a fait un chemin rapide... une belle fortune... qu'il est secrétaire d'ambassade... et hier est arrivée chez mon père une grande lettre timbrée de Saint-Pétersbourg, dont on ne m'a pas encore parlé; mais je suis sûre que c'est une demande en mariage.

ADÈLE. Tu le crois?

CLARISSE. Sans doute... Voilà bientôt les trois ans écoulés, il ne s'en faut plus que de six mois.

ADÈLE. Et tu accepterais?.... tu deviendrais la femme de M. Valdéja?

CLARISSE. De grand cœur...

ADÈLE. Le ciel t'en préserve! et si tu savais comme moi ce que c'est que le mariage... Tais-toi, c'est M. Darcey..... c'est mon mari... tu vois si on peut être seule et libre un instant dans la journée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, DARCEY.

DARCEY. Vous voilà, ma chère belle-sœur! que vous êtes aimable de vous être rendue à notre invitation et de venir passer quelques jours avec ma femme! . Bonjour, Adèle... es-tu encore fâchée contre moi?.. (*A Clarisse.*) Nous avons eu une petite discussion ce matin.

CLARISSE. Je m'en doutais, et j'espère que cela se passera.

ADÈLE. Jamais.

DARCEY. Ce serait bien long... Mon seul crime, autant que j'ai pu le comprendre, est de t'avoir amenée à trois lieues de Paris... à la campagne... comme tu le désirais...

ADÈLE. Je désirais y être, mais non pas seule...

DARCEY. Et moi... ne suis-je rien pour toi?

ADÈLE, *avec dépit.* Oh! beaucoup, sans contredit..... Un mari et une femme ne font qu'un; mais, comme je vous l'ai dit, je m'ennuie quand je suis seule.

DARCEY. Langage de femme conseillée, dont je ne tiendrai nul compte.

ADÈLE. Exigences de mari auxquelles je ne me soumettrai pas.

DARCEY. Des rigueurs... Un seul fait et je me rends!

ADÈLE. Mille, s'il le fallait!

DARCEY. Encore?..

ADÈLE. Vous n'avez jamais été du même avis que moi. Au moindre de mes désirs vous avez toujours eu une objection à faire.

DARCEY. Tout ceci n'est que vague; tu ne précises rien, et je te demande des faits.

ADÈLE. Des faits! des faits! (*Pleurant.*) Dieu! que je suis malheureuse!

DARCEY. A la bonne heure, voilà du positif; et puisque tu crains de m'accuser, je me charge moi-même de ce soin... Je veux avouer tous mes torts devant ta sœur... Depuis quelque temps tu reçois chez toi une foule de jeunes coquettes dont la vie n'est qu'une déplorable erreur; tu n'aimes que leur société... tu ne suis que leurs conseils; et ce n'est jamais par elle-même qu'une femme se perd, c'est par ses amies intimes; c'est par celles qui l'entourent. Les mauvais exemples commencent sa ruine en la décourageant, en la dégoûtant de ce qui est bien; puis viennent les mauvais conseils qui la conduisent à ce qui est mal... Déjà elles ont détruit chez toi le bonheur intérieur... Tu jettes un regard d'envie sur leur folle existence... Tu voudrais les imiter..... Tu brûles de briller et de t'afficher comme elles; et moi qui suis ton ami, moi qui suis chargé de veiller sur ton honneur, qui m'appartient, qui est le mien, je dois d'une main sévère t'arrêter au bord de l'abîme et t'empêcher d'y tomber..... Voilà mes torts, n'est-il pas vrai? ceux que tu n'osais me reprocher devant Clarisse.

CLARISSE. Mon frère!

DARCEY. Après cela qu'elle m'en veuille, qu'elle soit fâchée contre moi... je trouve cela tout naturel... Pour être raisonnable il faut du courage. (*A Adèle.*) Mais crois-tu qu'il ne m'en faut pas à moi pour t'affliger... pour te causer du chagrin?.. et cependant j'y suis décidé.

ADÈLE. Vous, Monsieur!

DARCEY, *froidement.* Tu sais qu'avec moi une décision prise est toujours exécutée, et voici ce que j'avais à te dire: je vais souvent à Paris pour mes affaires, j'y vais même aujourd'hui, toute la journée, et je voudrais qu'en mon absence ces dames, tu sais de qui je veux parler, ne vinssent ici qu'invitées par moi.

ADÈLE. Vous ne les inviterez jamais.

DARCEY. Si, vraiment. Il en est quelques unes qui ne sont que folles et étourdies, celles-là sont peu dangereuses... mais il en est d'autres que je redoute... madame de Laferrier, par exemple...

ADÈLE. Mais son mari est un riche banquier en relation d'affaires avec vous.

DARCEY. Oui, un fort honnête homme, que je verrai le matin dans son cabinet ou dans le mien; mais tu m'obligeras de ne plus voir sa femme... je t'en prie. Quant à madame Marini, ton autre intime, elle a fait, dit-on, la fortune de son mari par son crédit auprès des ministres, et celui-ci par reconnaissance croit devoir fermer les yeux sur la conduite de sa femme; moi qui n'ai pas les mêmes motifs d'indulgence, je te défends de voir madame Marini.

ADÈLE. Me le défendre!

DARCEY, *avec tendresse*. Oui, mon amie, et tu m'en remercieras un jour. Après cela, crois que mon amour te tiendra compte d'un pareil sacrifice.

ADÈLE, *sèchement*. Je ne demande rien, Monsieur.

DARCEY, *avec douceur*. Je le vois, et tu m'obéiras sans cela... (*Avec fermeté.*) car tu sais que si j'ai de l'indulgence pour des caprices, je suis inexorable pour des fautes. Adieu, je pars. Mais auparavant, ma chère Clarisse, je voudrais vous parler un instant.

CLARISSE. Très-volontiers.

ADÈLE. Encore quelques complots contre moi?

DARCEY. Probablement... mais le complice que je choisis doit vous rassurer. (*Il veut lui baiser la main, qu'elle retire avec humeur. Darcey sort avec Clarisse qui fait signe à sa sœur de se modérer.*)

—

SCÈNE III.

ADÈLE, *seule*. Et je souffrirais une pareille tyrannie!.. j'obéirais à mon mari quand toutes les femmes que je vois commandent aux leurs!.. Oh! non, cela n'est pas possible! je ne pourrais jamais vivre ainsi, il faut que cela finisse.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE DE LAFERRIER, ACHILLE GROSBOIS.

AMÉLIE, *à Achille*. Ne l'avais-je pas dit, que nous la trouverions en méditation?

ADÈLE. Dieu!.. madame de Laferrier!

AMÉLIE. Bonjour, ermite.

ADÈLE, *s'efforçant de rire*. C'est bien aimable à toi de ne pas m'abandonner; à vous aussi, monsieur Grosbois.

ACHILLE. Nous causons de vous à chaque instant du jour, Madame.

AMÉLIE. Puisque tu ne viens pas, il faut bien que je fasse la route. J'ai amené le docteur avec moi, ne sachant pas voyager seule. Eh! mais, qu'as-tu donc? est-ce que tu aurais pleuré, par hasard?

ADÈLE. Ah! ma bonne Amélie, j'ai bien du chagrin.

AMÉLIE. Et quelle en est la cause?

ADÈLE. Tu me le demandes?

AMÉLIE. Ton mari... c'est juste : j'aurais dû le deviner.

ADÈLE. J'ai besoin que tu diriges le cours de mes idées... Je voudrais... je n'ose... ou plutôt, je ne sais ce que je voudrais, ni à quel parti m'arrêter. Conseille-moi, de grâce!

AMÉLIE. Adèle, tu connais mes principes là-dessus; je n'empêche personne de me regarder faire; mais pour des conseils, je n'en donne jamais.

ADÈLE. Cependant...

AMÉLIE. Ma chère amie, c'est comme cela; et puis, parler raison à un enfant, à quoi bon?

ADÈLE, *piquée*. Comment, à un enfant?

AMÉLIE. Oui, à un enfant. Je puis bien le dire devant lui, (*Montrant Achille.*) il est discret. Tu es encore ce que tu étais chez madame Destournelles, notre maîtresse de pension.

ADÈLE. Tu veux rire?

AMÉLIE. Non, ma chère, petite fille de la tête aux pieds, à cela près de la gaieté perdue, du nom changé, du professeur aussi, lequel, au lieu de t'apprendre, comme l'autre, de l'histoire et de la grammaire, t'enseigne l'art de périr d'ennui entre quatre murs.

ACHILLE. Dommage! vraiment dommage!

AMÉLIE. Tu es sous le joug.

ADÈLE. Et comment m'y soustraire, puisque pour le rendre plus pesant encore il veut me séparer de celles qui m'aidaient à le supporter! de mes meilleures amies!

AMÉLIE, *riant*. C'est une plaisanterie, je pense?

ADÈLE. Non vraiment... il m'a priée de ne plus te voir, et m'a défendu de recevoir Sophie Marini.

AMÉLIE. Ah! moi, je suis seulement priée... Comment donc! mais il y a là une nuance très-délicate dont je lui sais un gré infini. Tu lui as ri au nez, j'espère?

ADÈLE, *timidement et baissant les yeux*. Non vraiment... je n'ai pas osé.

AMÉLIE, *riant*. Elle n'a pas osé... c'est délicieux!.. alors, à ce compte-là, il faut donc que nous nous en allions.

ADÈLE, *avec crainte*. Tu vas m'en vouloir de ma faiblesse!

AMÉLIE, *gaiement*. Moi, du tout; je trouve l'aventure charmante... et je la raconterai partout... c'est une bonne fortune.

ADÈLE, *effrayée*. Y penses-tu?

AMÉLIE. Oui, sans doute... car c'est bien plus gai encore que tu ne crois... Imagine-toi que Sophie Marini, sachant par moi que je devais, ce matin, te faire une visite à la campagne... doit venir aussi.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

AMÉLIE. Avec M. Rodolphe.

ACHILLE. M. Rodolphe!.. Il me semble que je connais cela et que je l'ai vu.

AMÉLIE. Oh! sans doute... à Tortoni.

ACHILLE. Qu'est-ce qu'il est?

AMÉLIE. Il va à Tortoni.

ACHILLE. J'entends bien... mais qu'est-ce qu'il fait?

AMÉLIE. Il déjeune chez Tortoni le matin... et le soir, nous le trouvons en gants jaunes aux balcons de tous nos théâtres. Du reste, il est garçon, a vingt mille livres de rente... et c'est un adorateur d'Adèle...

ADÈLE. De moi?

AMÉLIE. Il te poursuit partout sans pouvoir t'atteindre, et en désespoir de cause nous adore, Sophie et moi, parce que nous sommes tes meilleures amies.

ADÈLE. M. Rodolphe! mais je ne veux ni ne dois le recevoir... et maintenant surtout que je connais ses sentiments... c'est un parti que je prends de moi-même.

AMÉLIE. De toi-même? Non pas... c'est un détour indirect pour obéir à ton mari.

ADÈLE. En aucune façon.

AMÉLIE. Et moi, j'en suis sûre. Je te connais trop bien. . Et voici le moment de développer toutes tes vertus conjugales, à commencer par la soumission; car j'aperçois Sophie et M. Rodolphe.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE MARINI, RODOLPHE.

SOPHIE. Charmant! délicieux! Quel séjour admirable! n'est-il pas vrai?

RODOLPHE. Moi, je n'admire jamais! (*Apercevant Adèle qu'il salue.*) et il ne faut pas moins que la vue de Madame pour me faire déroger à mes principes.

AMÉLIE, *bas, à Adèle, qui baisse les yeux avec embarras.* Ne crains rien... tu peux lui faire la révérence... ton mari n'est pas là.

SOPHIE, *passant près d'Adèle.* Que dis-tu, chère amie, de notre visite impromptue? J'adore les parties de campagne.

RODOLPHE. Et celle-ci a rendu à Madame toute sa bonne humeur.

ADÈLE. Est-ce que tu avais quelque chagrin... quelque contrariété?

RODOLPHE. Une très-grande! Quand je suis arrivé chez Madame, elle venait de voir dans le journal une place importante donnée à quelqu'un qu'elle ne peut souffrir.

ACHILLE. Il y a de quoi avoir une migraine!

RODOLPHE. Un M. Valdéja...

ADÈLE. M. Valdéja... le secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg?

SOPHIE. Tu le connais?

ADÈLE. Fort peu!.. Mais il a pour ma sœur une passion romanesque qui la flatte infiniment. Je vous le dis en confidence et entre amies.

AMÉLIE. Sois tranquille, ce n'est pas par moi que M. Valdéja en sera instruit, car je ne le connais pas.

RODOLPHE, *montrant Sophie.* Madame ne peut pas en dire autant.

SOPHIE. Rodolphe! c'en est assez...

RODOLPHE. Et pourquoi donc? Moi je ne cache jamais ni ma haine, (*En regardant Adèle.*) ni mon amour. J'aime à vous croire la même franchise, et vous pouvez bien avouer que M. Valdéja est votre ennemi déclaré.

AMÉLIE. Vraiment?

RODOLPHE. Et d'honneur je le plains; car Madame n'a jamais pardonné aux gens qu'elle n'aime pas... ou qu'elle n'aime plus. Il n'y a qu'elle pour ces noirceurs délicieuses qui rappellent les roueries de la régence : c'est un genre qui n'était plus de notre siècle et que vous nous avez rendu.

SOPHIE. Vous voulez me fâcher.

RODOLPHE. Vous auriez bien tort... c'est le moyen de se distinguer et d'avoir une physionomie dans le monde. Il y a tant de gens qui n'en ont pas! (*A Achille.*) N'est-il pas vrai, docteur?

ACHILLE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Eh bien! par exemple... pourquoi me demande-t-il cela à moi?

ADÈLE. Silence, voici ma sœur.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CLARISSE.

CLARISSE. Ma sœur! ma sœur! viens donc vite! Est-ce que tu n'as pas entendu une voiture qui entrait dans la cour?

ADÈLE, *avec effroi.* Quoi! déjà mon mari?

CLARISSE. Mon Dieu non! pas encore!.. (*Apercevant Amélie et madame Marini.* O ciel! (*Elle leur fait la révérence et dit bas à sa sœur.*) Y penses-tu?.. quand ce matin encore M. Darcey vient de te défendre...

ADÈLE, *l'interrompant.* Il suffit!.. Je sais ce que j'ai à faire. Que venais-tu m'annoncer?

CLARISSE. Une galanterie charmante de ton mari. C'est aujourd'hui ta fête, tu ne le savais pas?

AMÉLIE ET SOPHIE. Ni nous non plus.

CLARISSE. Et il avait commandé pour toi un coupé délicieux qui vient d'arriver.

ADÈLE, *avec joie.* Est-il possible?

CLARISSE. Et deux chevaux gris magnifiques! Oh! le bel attelage!

ADÈLE, *avec satisfaction.* J'avoue que je ne m'y attendais pas.

SOPHIE, *sèchement.* Il me semble cependant que c'était de droit?

AMÉLIE. Comment! tu n'avais pas encore de coupé? Mais c'était une indignité!.. Moi j'en ai un depuis trois ans, et cependant mon mari n'est pas si riche que le tien, il s'en faut beaucoup.

ADÈLE, *froidement.* C'est vrai.

SOPHIE. Et s'il te le donne c'est pour ne pas rougir.

AMÉLIE. C'est par respect humain.

CLARISSE. Non, Mesdames; c'est par affection, par amitié pour elle; car tu ne te doutes pas de ce qui vient d'arriver dans ce bel équipage?

ADÈLE. Eh! qui donc?

CLARISSE. Mon père, qui attend avec impatience que tu ailles l'embrasser.

ADÈLE. Je le voudrais... mais ces dames, que je ne puis abandonner...

CLARISSE. Je me chargerai de leur tenir compagnie et de leur faire les honneurs... Va vite.

ADÈLE. A la bonne heure... Adieu, mes amies, je reviens dans l'instant...

AMÉLIE. Et moi je ne te quitte pas; je veux voir tes chevaux, et puis nous avons ensemble une conversation à achever. (*Adèle et Amélie sortent.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* ADÈLE ET AMÉLIE.

(*Achille examine les jardins. Rodolphe s'est étendu sur trois chaises, et bâille en jouant avec sa canne.*)

RODOLPHE, *regardant Clarisse.* Elle est jolie, la petite sœur! et je l'aimerais autant que l'autre! Moi je ne tiens pas au droit d'aînesse.

SOPHIE, *à Clarisse.* Je suis bien heureuse de vous voir, ma chère Clarisse, j'ai à vous remercier de ce que vous m'avez envoyé lors de ma dernière quête.

CLARISSE. C'était si peu de chose!.. mes économies de demoiselle; et l'on doit rendre grâce à celles qui, comme vous, Madame, veulent bien se dévouer pour remplir un devoir si pieux.

SOPHIE. Cette fois du moins, et c'est assez rare, l'argent de cette collecte aura été bien placé. Une pauvre jeune fille, une orpheline, que l'inexpérience et la misère avaient livrée à la séduction...

RODOLPHE, *toujours étendu sur sa chaise.* Voilà qui est horrible...

SOPHIE. D'autant plus que son séducteur l'a indignement abandonnée... Je ne vous le nommerai pas; quoique je le

connaisse... mais ce serait inutile, il n'est plus en France... il est très-loin... à l'étranger... en Russie...

CLARISSE, *vivement.* En Russie?

SOPHIE. Où il occupe une fort belle place; et certainement ce Valdéja aurait bien pu...

CLARISSE. Valdéja!

SOPHIE. Est-ce que je l'ai nommé?.. Pardon, c'est sous le sceau du secret... parce que cette jeune personne est vraiment d'une fort bonne famille... vous la verrez, vous l'entendrez.

CLARISSE. Non, Madame... c'est inutile.

SOPHIE. Et puis, qui sait?.. il peut revenir en France et l'épouser; c'est peut-être son dessein, et il ne faut désespérer de rien... Eh! mais, qu'avez-vous donc?

CLARISSE. Rien, Madame, rien... il fait froid dans ce jardin, et je ne me sens pas bien. (*Elle s'appuie sur une chaise, à gauche; et, pendant ce temps, Rodolphe qui s'est levé s'approche de Sophie.*)

RODOLPHE, *froidement, et à demi-voix.* Je ferais un pari.

SOPHIE. Et lequel?

RODOLPHE. C'est que dans ce que vous venez de lui raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

SOPHIE. Et qui vous le fait croire?

RODOLPHE, *souriant.* D'abord, c'est que vous l'avez dit; mais vrai ou non, c'est bien trouvé; bonne perfidie pour perdre Valdéja dans l'esprit de sa maîtresse. Mais prenez garde, si jamais j'ai à me plaindre de vous, je le justifie.

SOPHIE. Quelle idée!

RODOLPHE. Je ferai leur bonheur par vengeance.

SOPHIE. C'est-à-dire que vous me menacez!

RODOLPHE. Du tout; mais avec vous il faut toujours être sur le pied de guerre, on ne peut jamais désarmer. Voici madame Darcey, la belle des belles. (*Il va au-devant d'Adèle qui entre pensive.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE.

ADÈLE, *entrant et rêvant.* Oui, certainement... Amélie a raison... je montrerai du caractère et nous verrons... (*Levant les yeux et apercevant Rodolphe.*) Pardon, Monsieur : (*A Sophie.*) pardon, ma chère Sophie, de vous avoir laissés aussi longtemps... je viens de faire préparer pour vous, dans le petit pavillon, quelques rafraîchissements dont vous devez avoir besoin.

ACHILLE. A la campagne, et par cette chaleur napolitaine, cela ne fait pas de mal.

ADÈLE, *à Sophie.* Et puis, vous me resterez tous à dîner...

SOPHIE. Nous y comptions bien.

ACHILLE. C'était notre intention.

RODOLPHE. Je n'osais l'espérer.

ADÈLE. Pourquoi donc, Monsieur? Présenté par ces dames...

RODOLPHE, *lui présentant la main.* Oserai-je vous offrir la main?

ADÈLE. Je reste ici... j'ai des ordres à donner... des détails de ménage... mais voici ma sœur qui voudra bien continuer à me remplacer... Clarisse, Clarisse, tu ne m'entends pas?

CLARISSE, *se levant brusquement.* Si, ma sœur. (*A part.*) Ah! pourquoi m'a-t-elle rappelée à moi?.. j'espérais mourir.

RODOLPHE, *lui donnant la main.* Pauvre jeune fille!.. elle me fait de la peine, je vais la consoler. (*Haut, à Achille, et entraînant Clarisse.*) Monsieur Achille, nous vous montrerons le chemin. (*Achille et madame Marini le suivent.*)

—

SCÈNE IX.

ADÈLE, *seule.* Oui, oui, le sort en est jeté... je suivrai ses conseils... je ferai comme elle... je serai maîtresse chez moi... je recevrai mes amies, et pour commencer je les garde aujourd'hui à dîner, et une fois que le pli en sera pris, mon mari fera comme les autres maris, il obéira... je ne vois pas pourquoi il y aurait exception pour lui. Holà! quelqu'un... Eh! Créponne! la jardinière!

—

SCÈNE X.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE. Viens vite ici... où est ton mari?

CRÉPONNE. Là-bas, près des melons... où il travaille; je vais l'appeler.

ADÈLE. C'est inutile, j'ai du monde à dîner.

CRÉPONNE. Beaucoup?

ADÈLE. Neuf ou dix personnes... il me faut un dessert de choix; va cueillir dans le verger ce qu'il y a de mieux..... ces pêches du coin à droite.

CRÉPONNE. Je vais le demander à mon mari.

ADÈLE. A quoi bon?

CRÉPONNE. Parce que, excepté lui, il a défendu que personne y touche.

ADÈLE. Quand c'est moi qui te le dis, ne dois-tu pas m'obéir?

CRÉPONNE. Oui, Madame, car je suis votre sœur de lait et je vous aime bien; mais faut aussi obéir à son mari, et surtout au mien, sans cela il me battrait.

ADÈLE. C'est ce que nous verrons.

CRÉPONNE. C'est pas vous qui le verriez, c'est moi.

ADÈLE. S'il avait cette audace...

CRÉPONNE. Il l'aura.

ADÈLE. N'importe, fais ce que je te dis.

CRÉPONNE. Mais, Madame...

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, *qui est entré vers la fin de la scène précédente.*

DARCEY. Eh! oui sans doute, Créponne, fais ce que t'ordonne ta maîtresse.

ADÈLE. Quoi! Monsieur, vous étiez là? Vous voilà de retour?

DARCEY. Oui, ma chère amie, j'ai bien vite expédié mes affaires, car il me tardait, surtout aujourd'hui, de revenir près de toi... (*A Créponne.*) Va vite, Créponne.

CRÉPONNE. Ça ne sera pas long, car il ne s'agit que de cueillir des pêches... mais si Monsieur voulait seulement me permettre d'en demander la permission à mon mari...

DARCEY. Certainement, la permission d'un mari, ça ne peut jamais faire de mal.

CRÉPONNE. C'est que, voyez-vous, ce sont nos plus belles... et il paraît qu'il en faudra beaucoup, car Madame a dit que vous seriez une dizaine de personnes.

DARCEY, *regardant Adèle.* Ah! nous serons dix?

ADÈLE, *cherchant à s'enhardir.* Oui, Monsieur.

DARCEY. C'est bien, ma chère amie. (*A Créponne.*) Je t'ai déjà priée de nous laisser.

CRÉPONNE, *s'en allant.* Oui, Monsieur.

—

SCÈNE XII.

ADÈLE, DARCEY.

DARCEY. Je croyais que nous ne dînerions qu'en famille; mais je vois que de ton côté tu m'as ménagé aussi une surprise... sans doute quelques amis communs que tu as invités pour le jour de ta fête?

ADÈLE, *avec émotion.* Oui, Monsieur, des amis.

DARCEY. Et lesquels?.. à moins que ce ne soit un secret, et alors je n'insiste plus... je ferai même l'étonné, si tu le désires.

ADÈLE, *avec crainte.* Peut-être le serez-vous en effet?

DARCEY. Et pourquoi donc, ma chère amie?

ADÈLE. Pourquoi?.. (*A part.*) Allons, et comme Amélie me l'a conseillé, tâchons de vaincre cette sotte timidité.

DARCEY. Achève!

ADÈLE, *avec embarras.* C'est que... je ne sais comment vous l'avouer; mais franchement je n'ai pu m'en défendre... elles sont venues me demander à dîner.

DARCEY. Et qui donc?

ADÈLE. Madame de Laferrier et madame Marini.

DARCEY. Tu ne parles pas sérieusement?

ADÈLE, *avec vivacité.* Si, Monsieur; je les ai invitées, et maintenant il n'y a plus à s'en dédire. (*A part.*) Grâce au ciel! j'ai tout dit... m'en voilà quitte!

DARCEY, *avec une colère concentrée.* Adèle!.. Adèle!.. ton intention n'a pas été de me braver?.. tu avais oublié ma défense, dis-le-moi.

ADÈLE. Non, Monsieur... mais cette défense était injuste et injurieuse pour moi, et ce serait m'humilier à mes propres yeux et aux vôtres que de renvoyer mes meilleures amies.

DARCEY, *avec chaleur.* Vos meilleures amies! Rien au monde ne m'est plus pénible que de vous entendre les appeler ainsi, mais j'espère que bientôt vous connaîtrez ceux qui vous aiment véritablement.

ADÈLE. Ce sont ceux qui me plaignent, ceux qui cherchent à calmer mes souffrances; à mon tour, je dois les défendre quand on les calomnie et les préférer à ceux qui ne veulent que m'affliger et me tyranniser... Le trouvez-vous surprenant?

DARCEY, *avec douleur.* Surprenant! non, Adèle; depuis longtemps il n'y a plus rien qui me surprenne; et l'ingratitude d'une femme ne saurait y faire exception.

ADÈLE, *avec fierté.* Monsieur!

DARCEY. Pardon... j'ai tort de vous laisser voir ce que je souffre.

ADÈLE. Des reproches! ai-je trahi mes devoirs?

DARCEY, *avec douleur.* Je lui parle de tendresse, elle me parle de devoirs.

ADÈLE, *froidement.* Et que voulez-vous de plus? Le reste dépend-il de ma volonté?

DARCEY, *s'éloignant d'elle.* Ah!.. qu'il n'en soit plus question! cette épreuve est la dernière. Désormais je ne vous demanderai plus que des devoirs, Madame, nous verrons comment vous saurez les remplir. Le premier de tous était la soumission à mes volontés; et si vous avez pensé que dans un jour comme celui-ci j'oublierais de vous le rappeler, vous avez eu tort... Un jour, une heure de faiblesse compromettrait toutes les heures de ma vie, et je ne transige jamais avec ce que je crois raisonnable et nécessaire; je vais vous le prouver.

ADÈLE. Dieu! ce sont mes amies!

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, SOPHIE, ACHILLE.

AMÉLIE. Nous voici revenus au point d'où nous étions partis... Il est charmant, ce parc... mais c'est un véritable labyrinthe.

SOPHIE. Heureusement nous n'y avons pas rencontré le Minotaure.

ACHILLE, *riant.* Il est à Paris.

DARCEY, *qui jusque-là s'est tenu à l'écart, s'avance près d'Achille.* Non, Monsieur. (*Exclamation générale.*)

ACHILLE. Ma foi, Monsieur, qui se serait douté que vous étiez là à m'écouter? Rien n'est plus désobligeant que d'être écouté... Vous excuserez la plaisanterie, j'espère.

DARCEY. Monsieur!..

ACHILLE. L'air de la campagne pousse singulièrement aux bons mots; et, sans examiner s'ils sont exacts, la langue s'en débarrasse.

DARCEY. Je comprends cela à merveille, mais...

ACHILLE. Trop bon, en vérité.

DARCEY. Mais j'ai un grand travers d'esprit, je n'aime pas les fats...

ACHILLE. Ah! vous n'aimez pas...

DARCEY. Non, je ne les aime pas; et quand ils s'introduisent chez moi, (*Regardant les deux dames.*) dans quelque compagnie qu'ils se trouvent, je les chasse sans balancer.

ACHILLE, *sur les épines.* Fort bien... fort bien... je disais tout à l'heure...

DARCEY, *élevant la voix.* Monsieur, vous m'avez compris...

SOPHIE, *à Amélie.* Il n'y a pas moyen d'y tenir... sortons, ma chère. (*Elle sort en donnant la main à Achille.*)

DARCEY. Je serais désolé de vous retenir.

AMÉLIE. Monsieur... un pareil outrage...

DARCEY. Madame de Laferrier me permettra-t-elle de la reconduire jusqu'à sa voiture?.. (*Il sort en donnant la main à Amélie.*)

—

SCÈNE XIV.

ADÈLE, *seule, puis* RODOLPHE.

ADÈLE. Quelle horreur!.. quelle indignité!.. pouvais-je jamais m'attendre à un affront aussi sanglant!.. je m'en vengerai.

RODOLPHE, *un bouquet à la main.* Eh bien!.. où sont donc ces dames?

ADÈLE. Dieu! Monsieur Rodolphe!.. partez... éloignez-vous...

RODOLPHE. Et pourquoi donc?

ADÈLE. Mon mari est de retour.

RODOLPHE. Et que m'importe?

ADÈLE. Il vient de nous faire une scène affreuse.

RODOLPHE, *gaiement.* C'est comme cela que je les aime, les maris!

ADÈLE. Mais pour moi, Monsieur, pour moi, de grâce, partez.

RODOLPHE. Pour vous, c'est différent, il n'y a rien que je ne fasse... mais mon respect, ma soumission, me priveront-ils de votre présence? dois-je renoncer désormais à ce bonheur?

ADÈLE. Il le faut, je ne puis plus vous voir.

RODOLPHE. Chez vous... je le comprends... mais dans le monde, mais chez vos amies...

ADÈLE, *avec crainte*. Monsieur, vous me faites mourir.

RODOLPHE. Un mot de consentement... un seul mot, et je pars... sinon, je reste.

ADÈLE. Partez!.. partez!.. je vous en supplie...

RODOLPHE, *lui baisant la main*. Ah! que je vous remercie! (*Il s'enfuit par le fond du jardin.*)

—

SCÈNE XV.

ADÈLE, *puis* DARCEY.

ADÈLE. Mais du tout... que peut-il supposer?.. que peut-il croire? (*Apercevant Darcey.*) Dieu!

DARCEY. Leur voiture est sur la route de Paris. Maintenant voulez-vous que nous passions au salon?

ADÈLE. Monsieur, est-ce là le commencement du rôle de mari?

DARCEY. Oui, Madame.

ADÈLE, *sortant*. Alors, malheur à celui qui ose s'en charger!

DARCEY, *la suivant des yeux et sortant après elle*. Malheur à toi si tu écoutes d'autres conseils que ceux de la raison!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement chez Darcey.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DARCEY, *seul d'abord, occupé à arranger sa bibliothèque; puis* VALDÉJA ET MOURAVIEF.

DARCEY, *à Valdéja*. Déjà éveillé, mon ami! es-tu un peu remis des fatigues de ton long voyage?

VALDÉJA. Je commence à croire que les membres me tiennent au corps, et j'en doutais hier soir quand je suis arrivé. (*A Mouravief.*) Tiens, Mouravief, ces papiers au ministère des relations extérieures... on t'en donnera un reçu, et tu reviendras, car j'ai d'autres commissions à te donner. (*Mouravief porte la main à son chapeau et sort.*) Un joli sujet, n'est-il pas vrai? un pur Kalmouck que j'ai pris à mon service et ramené avec moi.

DARCEY. Enfin, te voilà de retour de ta maudite Russie. Depuis six mois que tu ne m'écrivais plus, j'ai cru que quelque belle Moscovite avait gelé tes souvenirs.

VALDÉJA. Ils ne couraient aucun risque... tu étais là pour les réchauffer. Mais, vois-tu, si je ne t'ai pas écrit, c'est que je souffrais trop. Maintenant je ne souffre plus; je suis heureux, mon cœur s'est endurci, il n'aime plus rien... que toi, que toi, mon ami.

DARCEY, *lui tenant les mains*. Et moi, j'espère que nous ne nous quitterons plus. D'abord, est-il vrai que tu abandonnes la place brillante que tu avais obtenue il y a six mois, que tu renonces à la diplomatie?

VALDÉJA. Oui. Ces honneurs, ces emplois, ce n'est pas pour moi que je les désirais; et maintenant... je n'en ai plus besoin.

DARCEY. Tu as assez de fortune sans cela; car, ainsi que je te l'ai écrit, grâce à un concours d'heureuses circonstances, ce capital que tu avais laissé entre mes mains s'est accru considérablement.

VALDÉJA, *le regardant*. Tu me trompes. C'est aux dépens de ta fortune que tu veux m'enrichir.

DARCEY. A quoi bon? Ma fortune est la tienne... je n'ai pas besoin de te tromper.

VALDÉJA, *froidement*. Tu as raison... Alors peu importe... garde-la... je n'en ai que faire.

DARCEY. A la bonne heure; et si tu t'établis, si tu te maries. .

VALDÉJA. Jamais, et maudit soit le moment où une pareille idée s'est offerte à mon esprit! maudit soit le jour où j'ai voulu faire dépendre d'une femme ma vie, mon bonheur et mon avenir! Ne les connaissais-je pas déjà? ne savais-je pas qu'il n'y a en elles que ruse et trahison? N'est-ce pas une femme qui dénonça mon père et m'a forcé à fuir de la terre natale dans nos temps de discorde? Et quand, jeune encore, mon cœur s'ouvrait à toutes les impressions de l'amour et de l'amitié, n'est-ce pas une femme qui a armé mon bras contre un ami d'enfance, qui l'a fait rouler sanglant à mes pieds? Plus tard enfin, n'est-ce pas encore une d'elles qui a manqué de compromettre mon avenir, mon honneur?.. et si tu n'avais pas été là, toi, mon seul ami! toi qui, plus âgé que moi, n'as jamais cessé de me protéger...

DARCEY. Dis de t'aimer, et voilà tout.

VALDÉJA. Tu es tout pour moi; et quant au reste du monde, je lui avais juré, tu le sais, railleries et dédain, lorsque s'offre à mes yeux une jeune fille candide, ingénue, qui sans me rien promettre me persuade de son amour. Celle-là, me disais-je, est à part de son sexe; c'est une exception, elle ne saurait tromper! Et je croyais en elle... comme en toi.

DARCEY. Et elle t'a trahi?

VALDÉJA. Je devais m'y attendre; je l'aimais trop!.. et lorsqu'au bout de deux ans et demi d'exil et de travaux je touchais enfin au but de mes espérances, lorsqu'une place honorable me permettait d'aspirer à sa main, j'écris à son père, il y a six mois, je la demande en mariage; et cette réponse que j'attendais avec tant d'impatience... elle arrive enfin, et m'apprend que ce n'est pas lui, que c'est sa fille qui me refuse; qu'elle ne saurait m'aimer; que du reste ils garderont sur ma demande et sur son refus le plus profond silence.

DARCEY. Écoute, Valdéja, et dussé-je te fâcher, le père a agi en galant homme; et quant à sa fille... tu ne peux lui reprocher que sa franchise; une autre n'eût rien dit... et t'aurait trompé.

VALDÉJA. Tu me juges mal; et si je lui en veux, ce n'est point de m'avoir dédaigné; c'est au contraire de m'avoir laissé croire à son amour. Et je lui pardonnerais mes illusions détruites, mon existence désenchantée et mon avenir désert!.. Non, non; grâce au ciel, cette haine qu'elle m'a rendue pour tout son sexe sera désormais mon seul bonheur, mon occupation, mon existence. Je ne vivrai que pour le poursuivre, le démasquer; et toujours sur ses traces, je lui tiendrai lieu du remords qu'il n'a pas.

DARCEY, *avec tendresse*. Mon ami, mon ami!..

VALDÉJA. Pardon de corrompre par ces idées la joie du retour; ne me parle pas d'elle; ne m'en parle jamais... Ne songeons qu'à l'amitié, qui console de tout et fait tout oublier. Toi, es-tu heureux? réponds.

DARCEY. Depuis trois ans, tu sais que j'ai pris femme...

VALDÉJA. J'entends. C'est un *non* positif.

DARCEY. Tu te trompes, je suis aussi heureux... que je puis l'être.

VALDÉJA, *le regardant attentivement.* Ce n'est pas vrai.

DARCEY. Parbleu! voilà qui est fort, quand je te dis...

VALDÉJA. Je ne m'étais pas assis chez toi, que je savais à quoi m'en tenir; et ta confiance n'est pas verbeuse, elle n'est pas comme la mienne.

DARCEY. Que veux-tu? la main qui touche à nos blessures nous fait mal... même quand c'est celle d'un ami. Tu as deviné juste; je suis malheureux, car j'ai choisi une femme froidement égoïste, qui n'a que de la vanité dans le cœur.

VALDÉJA. Une pareille femme à toi!

DARCEY. Ce sont les plus nombreuses, mon ami.

VALDÉJA. Et bravement tu as été choisir dans la foule?

DARCEY. Tu la connaissais; car souvent, avant ton départ, nous allions ensemble dans la maison de son père, monsieur Évrard, négociant.

VALDÉJA, *avec émotion.* M. Évrard! oui... c'est vrai.

DARCEY. Tu m'as souvent fait remarquer sa beauté et celle de sa sœur Clarisse. Tu te la rappelles aussi?

VALDÉJA, *avec une émotion qu'il cherche à maîtriser.* Clarisse?.. non! je ne me la rappelle pas.

DARCEY. Adèle était si jolie, si pure, si enivrante! et puis ses quinze ans, sans fortune, comment les abandonner aux prétentions du premier venu? Il y avait dans cette pensée une image accablante pour moi.

VALDÉJA. Anéantir sa vie pour une fleur sans parfum! (*A part.*) Voilà comme Clarisse aurait été.

DARCEY. Longtemps j'ai eu à combattre et à souffrir; mais enfin, et depuis six mois, depuis que j'ai chassé deux ou trois femmes dangereuses qui formaient son conseil, la paix est revenue!

VALDÉJA. Et le bonheur?

DARCEY. Il ne faut plus y penser... le charme est détruit. Je vois Adèle aujourd'hui telle qu'elle est, et j'ai cessé de l'aimer.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE, *en costume de femme de chambre.*

CRÉPONNE. Monsieur, je viens voir si vous êtes visible.

DARCEY. Oui, Créponne, je suis visible. Pourquoi cette question?

CRÉPONNE. Parce que Madame désire vous dire bonjour, ainsi qu'à monsieur votre ami, avant de sortir; c'est naturel, simple, de bon ton et de bon ménage.

DARCEY. Puisque vous le jugez tel, Créponne, il ne me reste rien à dire; prévenez madame Darcey que nous l'attendons.

CRÉPONNE. Ça lui fera grand plaisir, certainement.

—

SCÈNE III.

DARCEY, VALDÉJA.

VALDÉJA. Voilà une maîtresse soubrette.

DARCEY. Y penses-tu? c'est la femme de Fleury, mon jardinier. Adèle, dont elle est la sœur de lait, l'a prise en affection, et l'a retirée de ma campagne pour en faire sa femme de chambre à Paris.

VALDÉJA. Tant pis! Moi, vois-tu bien, je ne crois pas aux vertus de campagne.

DARCEY. Tu ne crois à rien!

VALDÉJA. Seul moyen de ne pas être trompé.

DARCEY. Voici ma femme!

—

SCÈNE IV.

DARCEY, VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE, *avec amabilité.* Mon ami, je n'ai pas voulu sortir sans te faire une petite visite.

DARCEY, *la baisant au front.* Bonjour, Adèle.

ADÈLE. Comment monsieur Valdéja se trouve-t-il ce matin?

VALDÉJA. Je vous rends grâce, Madame; dans les meilleures dispositions du monde.

ADÈLE. Et toujours sans regret d'avoir quitté la Russie?

VALDÉJA. Oui, Madame, sans regret... surtout depuis que je suis ici.

ADÈLE. Ferdinand, je vais aller chez mon père.

DARCEY. Quelle nécessité t'y oblige?

ADÈLE. Le désir de le voir. Depuis huit jours je n'ai pas entendu parler de lui et je suis dans une inquiétude mortelle.

DARCEY. J'aurais bien désiré que cette inquiétude te prît un autre jour, et que tu nous restasses aujourd'hui.

ADÈLE. Je pense que monsieur Valdéja sera assez indulgent pour m'excuser en faveur du motif? D'ailleurs je serai rentrée pour le dîner.

DARCEY. Vraiment? Il est neuf heures, nous dînons à six, et tu seras rentrée!

ADÈLE. A moins que l'on ne me retienne. Ce pauvre père, il est si bon!

DARCEY. Il me semble qu'en envoyant Créponne ou Baptiste s'informer de l'état de sa santé...

ADÈLE, *avec véhémence.* Oh! ce serait d'une indifférence... et puis, Clarisse, ma jeune sœur, m'a écrit, elle désire me voir... Sans doute au sujet du mariage dont il est question pour elle... tu sais?

VALDÉJA, *vivement.* Ah! mademoiselle votre sœur va se marier?

DARCEY. Oui, avec un fort honnête homme, un de nos cousins, M. Melleville, qui a une place aux finances.

ADÈLE. Et pour sa parure, pour la corbeille... il faut que je voie ma sœur... il est indispensable que je sorte... Au surplus, si tu l'exiges, je resterai. Je n'ai d'autre volonté que la tienne, tu sais; d'autre désir que de ne pas te contrarier... Dis ce que tu veux que je fasse, mon cher Ferdinand.

DARCEY. Mais, je te l'ai dit, rester avec nous. Valdéja penserait que tu fuis la maison parce qu'il y est arrivé.

ADÈLE. Je suis convaincue que monsieur Valdéja lèvera l'obstacle en ce qui le concerne.

VALDÉJA. Moi, Madame, vous m'embarrassez beaucoup; car si je consens à ce sacrifice, vous allez m'accuser de manquer de galanterie.

DARCEY, *avec impatience.* Eh oui! sans doute! Envoie chez ton père, comme je te l'ai dit.. En voilà beaucoup trop pour une chose si simple.

ADÈLE, *ôtant son chapeau.* N'en parlons plus. Je ferai compagnie à Monsieur, puisqu'il le faut absolument; mais papa ne recevra pas un semblable message, ce serait inouï!

DARCEY. En lui en disant le pourquoi...

ADÈLE. Il se refuserait à croire qu'un ami puisse causer une semblable gêne dans la maison de son ami.

VALDÉJA, *vivement.* Ferdinand, tu me desservirais beaucoup si tu contraignais Madame à rester davantage.



LÉOPOLD. Allons! une lettre à la Sévigné, ce cher Hippolyte — Acte 5, scène 5.

DARCEY, *avec impatience.* Eh bien donc! qu'elle sorte, qu'elle s'en aille! elle est la maîtresse.

ADÈLE, *remettant son chapeau.* C'est parce que vous me l'ordonnez, Monsieur; sans cela je resterais, j'y étais bien décidée; mais je n'oublierai pas que si vous m'avez cédé, ce n'est pas pour moi, c'est pour monsieur Valdéja, c'est pour lui complaire... et je lui en garderai la reconnaissance que je lui dois. Adieu. (*A Valdéja, en lui faisant la révérence froidement.*) Adieu, Monsieur.

VALDÉJA, *de même.* Adieu, Madame. (*Adèle sort.*)

—

SCÈNE V.

DARCEY, VALDÉJA.

VALDÉJA. Adieu; je sors aussi, j'ai des visites à rendre, des lettres à remettre. Connais-tu ce monde-là?

DARCEY, *parcourant les adresses.* Oui, sans doute. On t'indiquera ici où tout cela demeure. (*Lisant les adresses.*) Madame de Laferrier... tu as une lettre pour madame Laferrier?

VALDÉJA. Oui, c'est un prince russe qui se rappelle à son souvenir.

DARCEY. Il fait bien, car depuis lui bien des nations se sont succédé : c'est une beauté européenne... Eh! mais, qui vient là?

—

SCÈNE VI.

LES PRECÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Monsieur, c'est mademoiselle votre belle-sœur qui vient d'arriver seule avec une femme de chambre, et qui demande à vous parler.

DARCEY. Comment, Clarisse est là?

VALDÉJA, *voulant s'éloigner.* Clarisse!

DARCEY, *le retenant.* Eh bien! où vas-tu donc? Est-ce qu'une jeune fille te fait peur?

VALDÉJA, *froidement.* Moi?.. non.

DARCEY. Reste alors, que je te présente à elle; vous re-

nouerez connaissance. (*A Créponne.*) Mais j'y pense maintenant, ma femme qui allait chez son père... dis à madame Darcey que Clarisse est ici, et qu'elle vienne.

CRÉPONNE. Madame est sortie.

DARCEY. C'est étonnant! je n'ai pas entendu sa voiture, et il y a trop loin pour qu'elle aille à pied.

CRÉPONNE. Madame avait envoyé Baptiste à la place voisine pour faire avancer un fiacre.

DARCEY. Un fiacre! c'est singulier... elle qui était si pressée... peu importe, j'oublie que cette pauvre Clarisse est là à attendre; dis-lui vite d'entrer.

CRÉPONNE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Je crois que Madame a eu tort d'y aller ce matin; elle ne veut jamais m'écouter. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VII.

DARCEY, VALDÉJA, *puis* CLARISSE.

DARCEY. Je vous demande quelle idée de sortir seule en voiture de place quand elle a dans son écurie six chevaux qui ne font rien! (*Apercevant Clarisse.*) Ah! vous voilà, ma chère belle-sœur! qui me procure de si bon matin une si jolie visite? N'est-ce pas à ma femme que vous vouliez parler?

CLARISSE. Non, Monsieur, à vous, à vous seul. (*Apercevant Valdéja.*) Dieu!.. (*Valdéja salue froidement.*)

DARCEY, *riant.* J'étais bien sûr qu'il y aurait une reconnaissance pathétique... un ancien ami de la maison que depuis trois ans vous n'aviez pas vu; mais quel motif vous amène?

CLARISSE. Ah! Monsieur... ah! mon cher beau-frère, nous sommes tous au désespoir.

DARCEY. Qu'y a-t-il? parlez.

CLARISSE. C'est à vous seul que je devrais confier un pareil secret; mais je sais que monsieur Valdéja est un autre vous-même, et que vous n'avez rien de caché pour lui; et à quoi bon du reste faire un mystère de ce qui demain ne sera que trop public?

DARCEY. Achevez, de grâce.

CLARISSE. Mon père est perdu, déshonoré; de nombreuses faillites lui ont enlevé toutes ses ressources, et demain il est obligé de déclarer sa honte. Il n'y survivra pas. Son existence, à lui, c'était l'honneur, la considération, et les perdre c'est perdre la vie; je lui disais: Pourquoi ne pas en parler à votre gendre, qui est riche, qui vous estime et vous aime!

DARCEY. Eh! oui, sans doute.

CLARISSE. Jamais, m'a-t-il dit; et il m'a défendu, sous peine de toute sa colère, de m'adresser à vous.

VALDÉJA. Et pourquoi donc?

CLARISSE. M. Darcey, a-t-il ajouté, a pris ta sœur aînée sans dot aucune, et de plus il m'a déclaré qu'il te donnerait cent mille francs le jour de ton mariage. Cette nouvelle m'a rendu le courage..... je suis venue vous trouver pour vous prier de reprendre vos bienfaits, d'en disposer en faveur de mon père. (*Vivement.*) Oui, Monsieur, ne pensez plus à moi, ne pensez qu'à lui, sauvez son honneur, je ne me marierai pas, je resterai dans la maison paternelle, et en voyant le bonheur que vous y aurez ramené, je ne passerai pas un jour sans vous remercier et vous bénir.

DARCEY, *la serrant contre son cœur.* Ma chère Clarisse!

VALDÉJA, *avec amertume.* Ne pas vous marier! quelle folie! est-ce que c'est possible?

CLARISSE, *étonnée.* Et pourquoi, Monsieur?

VALDÉJA, *de même.* Quelle somme faut-il à votre père?

CLARISSE. Cent mille écus, aujourd'hui même.

VALDÉJA, *brusquement.* Vous voyez bien que votre dot ne suffirait pas. (*A Darcey.*) C'est moi, moi ton meilleur ami, qui compléterai cette somme.

CLARISSE, *avec angoisse.* O mon Dieu!.. recevoir de lui!.. jamais! et cependant mon pauvre père...

DARCEY. Enfant que vous êtes, est-ce que cela se peut! Est-ce que je laisserais payer à un étranger les dettes de ma famille!

VALDÉJA, *avec amertume.* A un étranger!..

DARCEY. Pour elle, du moins.

VALDÉJA, *froidement.* Oui, tu as raison... un étranger..... pas autre chose.

DARCEY, *à Clarisse.* C'est moi que cela regarde! Rassurez-vous, Clarisse; l'amitié qui m'unit à votre père... tout s'arrangera.

CLARISSE, *lui sautant au cou et l'embrassant.* Ah! quelle bonté! quelle générosité!

DARCEY. Il faut, avant tout, consoler M. Évrard, lui rendre le calme; et je suis content maintenant que ma femme soit allée le voir.

CLARISSE. Ah! Adèle est près de lui? tant mieux.

DARCEY. Vous le savez bien, puisque vous lui avez écrit hier de venir.

CLARISSE. Non vraiment, je ne lui ai pas écrit, et j'aurais dû le faire.

DARCEY. Comment! votre père malade et souffrant ne l'attendait pas ce matin?

CLARISSE. Non, Monsieur.

DARCEY, *à part.* Et cet empressement à sortir... de si bonne heure... seule... en voiture de place! (*Se rapprochant de Valdéja et à demi-voix.*) Que dis-tu de cela?

VALDÉJA, *de même et froidement.* Rien! pourrais-tu soupçonner...?

DARCEY. N'importe... je saurai.

CLARISSE, *s'approchant de Darcey.* Eh mais! qu'avez-vous donc?

DARCEY. Rien, rien... Venez, je vais passer chez mon banquier, et vous porterez vous-même à votre père la somme dont il a besoin. C'est à vous, Clarisse, qu'il devra sa joie et son honneur... Venez, venez avec moi. (*Il sort avec Clarisse.*)

—

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, *seul, puis* MOURAVIEF.

VALDÉJA. Et c'est dans un pareil moment qu'il les sauve tous de leur ruine... qu'il préserve de la honte cette famille à laquelle peut-être il doit la sienne!.. car cette Adèle..... cette sortie mystérieuse... ce mensonge... Il y a ici trahison... j'en suis sûr... et je le souffrirais!.. non... l'amitié n'est qu'un vain nom, ou je saurai bien l'empêcher. Ah! je sens mes idées de vengeance qui se réveillent. Encore une femme perfide à poursuivre... à démasquer. (*Voyant Mouravief qui entre.*) Ah! te voilà!.. madame Darcey est sortie... il y a une heure... en fiacre?..

MOURAVIEF. Oui, Excellence... j'étais là à la porte quand elle y est montée.

VALDÉJA. Où a-t-elle commandé qu'on la menât?

MOURAVIEF. Elle a dit tout haut, chez M. Évrard, rue Saint-Louis au Marais.

VALDÉJA, *à part.* Oui, c'était là son premier mot... elle aura donné contre-ordre en route. (*Haut.*) As-tu remarqué le numéro de ce fiacre?

MOURAVIEF. Non, Excellence.

VALDÉJA. Comment était-il?

MOURAVIEF. Brun.

VALDÉJA. Ils le sont tous! et les chevaux?

MOURAVIEF. Un noir et un blanc.

VALDÉJA. C'est différent... voilà des indices. Ce fiacre a été pris sur la place voisine... il est probable qu'il y reviendra dans la journée. Va donc, jusqu'à ce soir, te mettre en faction.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Sans en bouger!

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Et, si tu le vois paraître, tu proposeras au cocher de boire avec toi.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Tant qu'il pourra, et tâche de savoir de lui la rue et le numéro de la maison où il aura conduit ce matin madame Darcey.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. En avant! marche! retourne à ton poste..... et songe que je t'attends. (*Ils sortent chacun d'un côté différent. — Le théâtre change.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Un boudoir élégant chez madame de Laferrier.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, RODOLPHE.

ADÈLE, *assise, à Rodolphe qui entre.* C'est aimable, arriver si tard!.. moi qui risque tout pour vous voir.

RODOLPHE. Des risques!.. chez madame de Laferrier... il n'y en a aucun... et puis, nos entrevues sont si rares, surtout depuis quelque temps.

ADÈLE. Et c'est pour cela que vous arrivez le dernier?

RODOLPHE. Pardon, chère Adèle, j'étais au bois de Boulogne et mes chevaux n'ont pas mis vingt minutes pour me conduire ici... Je crains même qu'Élisabeth ne s'en trouve pas très-bien, j'en serais désolé.

ADÈLE. Qu'est-ce que c'est qu'Élisabeth?

RODOLPHE. Ma jument anglaise que j'ai achetée hier quatre mille francs chez Crémieux.

ADÈLE. Il s'agit bien de cela! il s'agit de moi, Monsieur, que vous avez presque fait attendre.

RODOLPHE. J'ai failli attendre!.... c'est parler comme Louis XIV, et je trouve en effet entre vous et le grand roi beaucoup de ressemblance : la même fierté, le même absolutisme, et surtout la même ardeur de conquêtes.

ADÈLE. Moi, Monsieur?..

RODOLPHE. Hier, encore, aux Italiens... lord Kinsdale et M. d'Alzonne, qui ont passé toute la soirée dans votre loge, et dont les hommages étaient assez évidents... Le plaisant, c'est que vous vouliez que chacun des deux se crût le préféré, et vous aviez un mal à tenir l'équilibre entre les deux puissances!..

ADÈLE. Ainsi, Monsieur me fait l'honneur de m'observer, de m'épier?

RODOLPHE, *nonchalamment.* Par hasard... j'étais dans une baignoire.

ADÈLE, *vivement.* Et avec qui?

RODOLPHE. Eh! mais, seul apparemment...

Les amants malheureux cherchent la solitude.

Et je vous dirai, Adèle, pour parler sérieusement, que je ne suis pas content de vous.

ADÈLE. Quel est ce ton et de quel droit?..

RODOLPHE. Du droit que vous avez bien voulu me donner.

ADÈLE. Vous n'en avez aucun.

RODOLPHE. Si vraiment, et il faut bien nous entendre..... Je vois depuis quelque temps, à votre froideur, à vos reproches, que cet amour que j'ai cru éternel aura bien de la peine... (*Adèle fait un geste.*) Je ne vous accuse pas... je n'accuse que moi dont la constance est inamovible, ce qui a amené pour vous l'uniformité, l'ennui, la satiété... C'est un malheur, je m'y résigne, et il faut bien s'habituer à l'abandon et au désespoir; mais ce à quoi je ne m'habituerai jamais, c'est au ridicule, et il n'y a rien de ridicule comme un amant délaissé; ça l'est bien plus qu'un mari.

ADÈLE. Monsieur!..

RODOLPHE. Oui, Madame, un mari c'est son état, il ne peut pas le changer, c'est une fatalité à subir; mais pour l'autre, c'est un affront gratuit auquel il n'était pas obligé par la loi... et si je suis délaissé par vous pour M. d'Alzonne, je lui brûle la cervelle.

ADÈLE. Quelle horreur!

RODOLPHE. Par peur du ridicule, voilà tout : parce que, quand le pistolet a porté juste, on ne rit plus au café Tortoni.

ADÈLE. A merveille, Monsieur, et je vois clairement que c'est vous qui désirez cette rupture.

RODOLPHE, *vivement.* Non, ma parole d'honneur! jamais, Adèle, vous ne m'avez paru plus jolie, plus séduisante; il n'est question que de vous dans le monde ; on vous cite, on vous recherche, on vous adore... Plus que jamais je tiens à vous.

ADÈLE. Par amour-propre... c'est très-flatteur! mais moi, Monsieur, je tiens à être aimée autrement... Un mouvement de vanité et de coquetterie m'avait seul portée à recevoir vos hommages; j'avais eu tort... très-grand tort...

RODOLPHE, *souriant.* Ce tort-là, je vous le pardonne.

ADÈLE, *froidement.* Vous êtes bien généreux!.. moi, Monsieur, je ne me le pardonnerai jamais; mais je puis du moins le réparer, j'en cherchais les moyens et ne les trouvais pas... C'est vous qui avez eu la bonté de me les offrir, et je vous prie d'en recevoir tous mes remercîments.

RODOLPHE. Que voulez-vous dire?..

ADÈLE. Que vous m'avez demandé de la franchise, et que vous devez me comprendre.

RODOLPHE. O ciel! vous ne m'aimez plus?

ADÈLE. Je n'ai pas de compte à vous rendre... mais vous m'avez dit, Monsieur, que vous désiriez être prévenu, et maintenant vous n'avez plus rien à désirer.

RODOLPHE. C'est trop fort, et l'on n'a jamais vu...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE.

AMÉLIE. Eh! mais... quel bruit chez moi?

ADÈLE. Une scène affreuse que me fait Monsieur.

AMÉLIE. Une querelle? tant mieux, c'est le premier acte d'un raccommodement.

RODOLPHE. J'aime à le croire... n'est-il pas vrai, chère Adèle?.. et s'il ne faut que se reconnaître coupable et te demander pardon...

ADÈLE. Ce serait inutile, Monsieur, tout est fini... et je vous prie de ne plus me tutoyer.

RODOLPHE. Soit! mais au moins l'on ne se brouille pas sans motif.

ADÈLE. Il me semble que je n'en manque pas, et que votre fatuité, votre légèreté, vos défauts...

RODOLPHE. Mes défauts! ce n'est pas là une raison, je les avais tous quand vous m'avez aimé.

ADÈLE. Votre oubli de toutes les convenances... Avant-hier, par exemple, quand vous me donniez le bras, oser saluer sur le boulevard mademoiselle Anastase, une figurante de l'Opéra!

RODOLPHE. Du chapeau seulement... sans mains, sans grâce, comme on salue tout le monde.

ADÈLE. Je l'avais vue une fois sortir de chez vous.

RODOLPHE. C'est ma locataire; j'aime les arts, moi! De grâce, point de suppositions jalouses... moi, qui vous aime, qui n'aime que vous, et qui depuis six mois suis d'une fidélité...

ADÈLE. Dont je vous dégage. Je vous prie de me rendre mes lettres et mon portrait.

RODOLPHE, *à Amélie.* Vous l'entendez! vous le voyez!

AMÉLIE. Je vois que votre cause est perdue, car malheureusement, mon cher Rodolphe, elle n'est pas du tout en colère.

RODOLPHE. C'est une trahison de sang-froid; elle s'éloigne de moi par un entraînement réfléchi et combiné. (*A Adèle.*) Dès demain, mon valet de chambre Silvestre vous rapportera vos lettres; et quant à votre portrait, à ce médaillon que j'avais fait faire, et qui ne me quittait jamais... le voici, Madame.

ADÈLE, *prenant le médaillon.* C'est bien! le voilà donc revenu dans mes mains... (*L'ouvrant pour le regarder.*) Dieu! que vois-je! et quelle indignité... le portrait de mademoiselle Anastase!

AMÉLIE. La figurante de l'Opéra?

RODOLPHE, *riant.* Est-il possible! c'est délicieux! je me serai trompé en le prenant ce matin.

ADÈLE. Comment! Monsieur, cette fidélité dont vous vous vantiez...

RODOLPHE. Avait deviné la vôtre. Vous voyez qu'entre nous il y avait décidément sympathie.... même en nous trahissant nous nous entendions encore... Il ne vous servirait à rien... (*Adèle le jette à terre, il le ramasse.*) Je le reprends; demain, je vous le promets, vous aurez le véritable, et je le regarderai avant, de peur de méprise... Adieu, cruelle. (*A Amélie.*) Adieu, Madame. (*Lui baisant la main.*) Je n'oublierai jamais vos bontés. (*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

AMÉLIE, ADÈLE.

AMÉLIE. Ce pauvre Rodolphe, un charmant cavalier, es-tu folle de rompre avec lui?

ADÈLE. J'ai mes raisons.

AMÉLIE. Je ne cherche pas à les pénétrer; mais je les devine peut-être.

ADÈLE. Depuis quelque temps il s'était arrogé des airs de domination exclusive, il devenait mari, et cela pouvait finir par me compromettre, dans ce moment surtout... où il me faut redoubler de prudence et de précaution.

AMÉLIE. Et pourquoi cela?

ADÈLE. Cet ami de mon mari... ce Valdéja, est arrivé hier.

AMÉLIE. Valdéja! l'ennemi mortel de Sophie Marini!

ADÈLE. Lui-même.

AMÉLIE. Elle m'en a dit tant de mal, que j'aurais bien envie de le voir! Comment est-il?

ADÈLE. Effrayant.

AMÉLIE. Marini le disait joli garçon.

ADÈLE. Elle peut avoir raison, il est fort bien; mais c'est égal, il est effrayant. Il y a en lui quelque chose... Sais-tu ce que Sophie Marini a contre lui?

AMÉLIE. Elle ne me l'a jamais confié... Mais on prétend qu'autrefois... elle l'a aimé... Puis il a découvert qu'il avait des rivaux, et il s'en est vengé d'une manière indigne.

ADÈLE. Comment cela?

AMÉLIE. En la faisant trouver à un dîner où il avait invité tous ceux qu'elle avait préférés... On ne dit pas combien il y avait de couverts.

ADÈLE. Voilà qui est affreux!.. Dieu! c'est Créponne! qui peut l'amener?

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Ah! Madame... Madame! voilà six heures que je vous cherche... J'ai été chez M. Rodolphe, chez madame Marini.

ADÈLE. Et pourquoi donc? qu'est-il arrivé?

CRÉPONNE. Mademoiselle Clarisse, votre sœur, est venue à la maison dix minutes après votre départ.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

CRÉPONNE. Je ne sais pas ce qu'elle a dit à votre mari, mais tous les deux sont partis en voiture, et Guillaume, le cocher, les a conduits chez monsieur votre père où ils comptent vous trouver.

AMÉLIE. Je n'y comprends rien.

CRÉPONNE. Et Madame qui a dit qu'elle passerait la journée chez son père, qu'elle y dînerait peut-être. C'est sous ce prétexte-là qu'elle est sortie.

ADÈLE. Eh! mon Dieu, oui!

CRÉPONNE. Sans moi vous étiez prise, vous auriez dit, en rentrant, que vous en veniez.

ADÈLE. Je m'en garderai bien... Amélie, que faut-il faire?

AMÉLIE. Rentrer au plus vite.

ADÈLE. Mais où aurai-je été ce matin, toute la journée?

AMÉLIE. Cela t'embarrasse?

ADÈLE. Certainement.

AMÉLIE. Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allés, toi et ton mari, chez madame Longpré, dont tu me parles souvent?

ADÈLE. Quinze jours environ.

AMÉLIE. Assieds-toi là et écris-lui.

ADÈLE. Que veux-tu que je lui écrive?

AMÉLIE. Assieds-toi toujours.

ADÈLE, *en s'asseyant.* Voyons.

AMÉLIE, *dictant.* « Si avant de m'avoir vue, le hasard vous « mettait en rapport avec mon père et mon mari, n'ou- « bliez pas que je suis arrivée chez vous aujourd'hui dans « un état affreux, que j'y suis restée très-longtemps, et que « j'en suis repartie en fiacre. » (*Parlant.*) A la ligne. (*Dictant.*) « Je vous envoie mon chapeau et mon mouchoir, « vous me les renverrez demain par votre femme de « chambre. N'y manquez pas. » (*Parlant.*) Date et signe... commences-tu à comprendre?

ADÈLE. Oui, mon bon ange.

AMÉLIE. En arrivant chez toi, tu te trouveras mal, et je réponds du reste.

ADÈLE. Dieu! que c'est simple et bien!

CRÉPONNE. Oh! oui, c'est joliment bien! une femme de

chambre elle-même n'aurait pas mieux trouvé... Allons, Madame, partons; une voiture est en bas qui nous attend.

AMÉLIE. Non, non... il ne faut pas qu'on vous voie rentrer ensemble.

CRÉPONNE. C'est juste! je l'oubliais... Madame pense à tout. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

AMÉLIE, ADÈLE, UN DOMESTIQUE, *entrant par la porte à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *à Amélie.* Madame, un monsieur demande à vous parler.

AMÉLIE. Il prend bien son temps, qu'il s'en aille.

LE DOMESTIQUE. Il prétend qu'il n'est que pour un jour à Paris, et qu'il apporte à Madame des lettres et des nouvelles du prince Krimikoff.

AMÉLIE. Ce pauvre prince! il pense encore à moi. Dis à ce monsieur d'attendre, là, dans la pièce qui touche à ce boudoir... Dans un instant je suis à lui... je le recevrai.

LE DOMESTIQUE. Oui, Madame. (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

AMÉLIE, ADÈLE.

ADÈLE. Une seule chose m'inquiète maintenant... Ce sont ces lettres... ce portrait que Rodolphe a entre les mains.

AMÉLIE. C'est ta faute. Je t'ai dit vingt fois de ne pas écrire. Tu en veux toujours faire à ta tête.

ADÈLE. Il n'en a que trois, et il m'a bien promis devant toi de me les renvoyer demain par son valet de chambre...

AMÉLIE. Espérons-le... Allons, va-t'en vite...

ADÈLE, *montrant la porte à gauche.* De ce côté?..

AMÉLIE. Eh! non... Tu serais vue par cet étranger...

ADÈLE. Eh! mais, j'y pense maintenant. Nous sommes là à parler tout haut, et l'on entend de ton petit salon tout ce qui se dit ici.

AMÉLIE. Qu'importe!.. Cet étranger ne sait peut-être pas le français... (*Lui montrant la porte opposée.*) Passe ici à droite, par cet escalier dérobé.

ADÈLE. Adieu encore... (*Elle l'embrasse.*) N'oublie pas d'envoyer mon chapeau, mon mouchoir et ma lettre à madame Longpré...

AMÉLIE. Sois tranquille. Attends donc, je descends avec toi... La porte du bas de l'escalier est fermée, j'en ai la clé... (*Elle prend la clé dans le tiroir de la toilette et sonne; le domestique paraît sortant de la porte à gauche.*) Dites à ce monsieur d'entrer et d'attendre ici, je remonte à l'instant. (*Elle sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VII.

LE DOMESTIQUE, *puis* VALDÉJA.

LE DOMESTIQUE, *parlant près de la porte à gauche.* Monsieur, Madame dit que vous seriez mieux ici.

VALDÉJA. Je te remercie. (*Le domestique sort.*) Mais je n'étais pas déjà si mal où j'étais! et dès qu'à travers cette légère cloison j'ai eu reconnu la voix de madame Darcey, j'aurais mérité de ne plus rien entendre de ma vie, si j'avais perdu un mot de leur conversation. Mouravief m'avait bien guidé; ce n'est pas chez son père, c'est ici que l'attelage blanc et noir l'avait conduite. Mais ce Rodolphe dont elles parlaient... quel est-il?.. je le saurai. Et ce chapeau... ce mouchoir... cette lettre à madame Longpré... Rien de clair encore, sinon qu'il y a ici mensonge... trahison... adultère... Mais en ce moment ce sont des preuves qu'il me faut... et en voici qui m'arrivent.

—

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, AMÉLIE, *rentrant par la porte à droite, et tenant le chapeau et le mouchoir d'Adèle.*

AMÉLIE. Elle est partie, mettons de ce côté son chapeau. Ah! sa lettre, j'allais l'oublier. (*Elle la tire de sa ceinture.*) Là, dans le coin de ce mouchoir pour qu'elle ne s'égare pas.

VALDÉJA, *à part.* Cette lettre passera par mes mains. (*Il salue Amélie qui lui rend une révérence.*)

AMÉLIE. Mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre...

VALDÉJA. C'est moi qui suis indiscret, sans doute... mais j'arrive de Saint-Pétersbourg, et chargé par le prince Krimikoff d'une lettre...

AMÉLIE. Pour moi?

VALDÉJA. Non, pour M. de Laferrier, votre mari.

AMÉLIE. C'est donc une lettre d'affaires?

VALDÉJA. Je le présume.

AMÉLIE. Mon mari est absent en ce moment; mais voici l'heure du dîner, et il ne peut tarder à rentrer.

VALDÉJA, *à part.* Ah! diable... alors dépêchons-nous... (*Après avoir réfléchi.*) Ah! bien.

AMÉLIE. Veuillez prendre la peine de vous asseoir.

VALDÉJA. Je vous suis obligé. (*Ils s'asseyent. Valdéja cherche la lettre dans son portefeuille.*)

AMÉLIE, *à part, le regardant.* Celui là, par exemple, a bien l'air moscovite... (*Voyant les lettres qu'il tire de son portefeuille.*) Ah! mon Dieu! que de lettres!

VALDÉJA. Je suis chargé de les remettre ici, à Paris, commission d'autant plus difficile, que j'ai quelques noms sans adresse. M. Laffitte, banquier, tout uniment.

AMÉLIE. Tout le monde vous l'enseignera.

VALDÉJA, *prenant une autre lettre.* M. Lavarenne, pas d'autre renseignement.

AMÉLIE. Je ne le connais pas.

VALDÉJA, *montrant une troisième lettre.* M. Rodolphe...

AMÉLIE. M. Rodolphe!.. j'en connais un... rue de Provence, n. 71.

VALDÉJA, *à part.* Je le tiens! (*Haut et négligemment.*) Un peintre en voitures?

AMÉLIE, *riant.* Non, vraiment, un propriétaire, un jeune homme qui est fort bien.

VALDÉJA. Alors ce n'est pas cela; mais n'importe, Madame, je vous remercie de votre bonté, que je ne sais comment reconnaître...

AMÉLIE. En me donnant des nouvelles de M. Krimikoff. Dans quel état l'avez-vous laissé?

VALDÉJA. Fort triste et fort maussade.

AMÉLIE. Changé à ce point! Je l'ai vu ici il y a six ans... il était charmant.

VALDÉJA. Je sais cela; il m'a dit que vous l'aviez trouvé charmant.

AMÉLIE. Il vous a dit...

VALDÉJA. Chut! (*A demi-voix.*) Parce que je sais vos heures intimes avec lui, ce n'est pas une raison pour aller les publier.

AMÉLIE. Monsieur, M. Krimikoff est un fat; je nie positivement...

VALDÉJA. A quoi bon! Parce qu'on arrive du fond de la Russie, nous croyez-vous en dehors de la civilisation? là-bas comme ici, la vie bien entendue n'est qu'un joyeux festin; et de quel droit M. Krimikoff se réserverait-il le privilége d'une ivresse exclusive?

AMÉLIE, *souriant*. Eh! mais, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, voilà d'affreux principes.

VALDÉJA. Affreux à avouer, doux à mettre en pratique.

AMÉLIE. Monsieur...

VALDÉJA. Ne le niez pas... je sais tout... car cette lettre que j'ai là... cette lettre n'est point pour votre mari, comme je vous l'ai dit : elle est pour vous, Madame.

AMÉLIE. Vraiment?

VALDÉJA. Mais à votre seul aspect, je me suis repenti de m'en être chargé. Il me semblait cruel de vous apporter de la part d'un autre... des hommages que j'étais tenté de vous rendre, et de vous voir lire devant moi ce que je n'osais vous dire.

AMÉLIE. Y pensez-vous?

VALDÉJA. Voici cette lettre, Madame, la voici; mais par grâce, par pitié, attendez pour l'ouvrir que je me sois éloigné, et que mon absence vous ait livrée tout entière à mon heureux rival.

AMÉLIE, *jetant la lettre sur la table*. Un rival!.. Permettez... Je ne vous cacherai pas que les brillantes qualités de M. Krimikoff m'avaient frappée. Cependant, et sans le piége qu'il m'a tendu, je serais, je l'atteste, restée toujours irréprochable.

VALDÉJA, *avec chaleur*. Irréprochable, dites-vous! Eh bon Dieu! de quel mot vous servez-vous là? qu'est-ce que c'est que vertueuse? et par opposition, qu'est-ce que c'est que coupable? (*Riant.*) Ah! ah! sur mon âme, voilà d'étroites idées, d'anciennes façons bien pauvres, et je croyais la France moins arriérée! Vous arrêter un instant à de pareilles distinctions! Ah! Madame! j'avais d'abord conçu une meilleure idée de vous.

AMÉLIE, *rayonnante*. Mais, Monsieur...

VALDÉJA. Quand on adopte un régime, il faut tâcher qu'il soit bon, et je ne connais qu'un enseignement respectable, c'est celui de nos passions; la nature y est pour tout, la société pour rien... Plaisir, ivresse, délire, voilà des mots auxquels nos cœurs répondent. Vous le savez, vous qui ne pouvez, même en ce moment, contenir vos pensées qui s'allument, (*Il lui prend la main.*) vous dont le pouls s'active, dont l'œil est humide, et qui riez là en silence de tous ces aphorismes de vertu...

AMÉLIE. Monsieur... Monsieur..

VALDÉJA, *serrant son débit*. A quoi bon ces vains scrupules? je vous comprends, je vous suis, je vous devance peut-être.

AMÉLIE. Parlons d'autre chose, je vous prie.

VALDÉJA. Voyez! votre mémoire vous domine, vos souvenirs sont dans votre sang, vous vous rappelez tout ce que vaut dans la vie un instant d'illusion...

AMÉLIE. Laissez-moi!

VALDÉJA. Ce que peut un bras qui serre...

AMÉLIE. Laissez-moi!

VALDÉJA. Un souffle qui renverse...

AMÉLIE. Oh! grâce! grâce!

VALDÉJA, *la prenant par la taille*. Venez!

AMÉLIE, *se dégageant de ses bras*. Écoutez!.. c'est mon mari, voilà sa voiture qui rentre!

VALDÉJA. Et vous quitter ainsi, sans un gage, sans un souvenir!.. (*Apercevant le mouchoir qui est resté sur la table.*) Ah! ce mouchoir qui est le vôtre...

AMÉLIE, *voulant le reprendre*. Monsieur...

VALDÉJA, *pressant le mouchoir sur son cœur*. Là, là, sur mon cœur. Il y restera comme votre image.

AMÉLIE. Monsieur, rendez-moi mon mouchoir.

VALDÉJA. Jamais! Adieu, adieu, Madame! (*Il sort.*)

AMÉLIE, *le poursuivant*. Monsieur, mon mouchoir!

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Valdéja, dans un hôtel garni.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALDÉJA, *seul, assis à une table, tenant à la main le mouchoir qu'il a pris chez madame de Laferrier*. Déjà ces preuves!.. Mouravief ne tardera pas à m'en apporter d'autres. Malheureux Ferdinand! que faire?.. quel parti prendre?

SCÈNE II.

VALDÉJA, MOURAVIEF.

MOURAVIEF, *entrant*. Excellence...

VALDÉJA. Eh bien! quelle nouvelle?

MOURAVIEF. J'ai réussi.

VALDÉJA. Le portrait et les lettres?

MOURAVIEF. Les voici...

VALDÉJA. C'est bien. Voilà dix louis... Tu t'y es donc pris avec adresse?

MOURAVIEF. Oui, Excellence. Ce matin, à sept heures, j'étais rue de Provence, n° 71. J'ai demandé M. Rodolphe. C'était là.

VALDÉJA, *à part*. Madame de Laferrier avait dit vrai; pour la première fois peut-être. (*Haut.*) A qui as-tu parlé?

MOURAVIEF. A M. Silvestre, son valet de chambre, qui était chez le portier à lire les journaux avant les locataires. Il m'a dit que son maître n'était pas encore levé. J'ai dit : Je repasserai; et, sûr de connaître et sa demeure et son valet de chambre, je me suis établi dans la rue, en face de la porte cochère; j'ai attendu deux heures.

VALDÉJA. C'est bien.

MOURAVIEF. Oui, Excellence, il gelait très-fort.

VALDÉJA. Tu t'es cru à Saint-Pétersbourg; ça t'a fait plaisir.

MOURAVIEF. Non, Excellence, ça m'a fait froid. Enfin est sorti M. Silvestre un mouchoir sur le nez et un paquet à la main; je l'ai suivi.

VALDÉJA. A merveille!

MOURAVIEF. Il s'est dirigé vers la rue du Faubourg-Saint-Honoré, je le suivais toujours.

VALDÉJA. Après?

MOURAVIEF. Il approchait de la maison de M. Darcey lorsque j'ai passé près de lui en le heurtant. Nous nous sommes reconnus, je lui ai dit : Où allez-vous? Ici près, m'a-t-il répondu, porter ce petit paquet; alors j'ai glissé dou-

cement ma jambe entre les siennes, puis la retirant avec force, je l'ai fait tomber tout de son long sur la glace; dans la chute le paquet lui est échappé, je l'ai ramassé et me suis sauvé.

VALDÉJA. Belle invention! je te dis d'employer un moyen adroit, et tu emploies un moyen cosaque... on t'a reconnu?

MOURAVIEF. Oui, Excellence, mais ça m'est égal.

VALDÉJA. Et à moi aussi... laisse-moi. (*Mouravief sort.*)

—

SCÈNE III.

VALDÉJA, *seul, puis* MOURAVIEF.

VALDÉJA. Parcourons maintenant toutes ces lettres. (*Il brise le cachet de l'enveloppe contenant les lettres d'Adèle.*) Le billet de rupture sans doute. (*Il lit.*) « Je vous renvoie « vos lettres; mais je garderai le silence. Adieu. Rodolphe.» (*Parlant.*) C'est court et d'un homme qui en a assez. Aux épîtres de Madame maintenant. (*Lisant.*) « Mon ami, sans « doute rien n'est plus doux..... » (*Parlant.*) Les fadaises obligées du premier moment. Passons. (*Prenant une seconde lettre.* « On m'a empêchée de sortir, nous ne pourrons nous « voir... » (*Parlant.*) Déclin de la passion. (*Prenant la troisième lettre. Lisant.*) « En cédant à tous vos désirs j'aurais « dû prévoir que je serais malheureuse, et que pour prix « de toutes mes faiblesses un jour vous me paieriez d'in- « différence. » (*Parlant.*) Dénoûment obligé; des lieux communs, rien de plus. Cette femme est bien pauvre; elle n'a pas même un style à elle, une manière en propre d'être vicieuse. Et voilà celle à qui Darcey est lié pour jamais; et quand je sais que mon meilleur ami est lâchement trahi..... je ne peux ni ne dois l'avertir de sa trahison! (*Réfléchissant.*) Oui, il faut malheureusement qu'il ignore à jamais et l'affront et la vengeance... n'importe, vengeons-le toujours, nous verrons après. Allons trouver ce Rodolphe. (*S'arrêtant.*) Mais si je succombe... si je suis tué..... Darcey continuera donc à être la dupe d'une perfidie que sa loyauté même l'empêche de soupçonner! Son nom et son honneur seront le jouet du monde! Non, non! Moi, mourant, je peux tout dire, je peux lui léguer la vérité; c'est le dernier devoir d'un ami. (*Il se met à la table et fait un paquet des lettres et du portrait.*) Holà! Mouravief! (*Mouravief entre.*) Approche, et écoute bien: si dans deux heures je n'étais pas de retour, tu porterais ce paquet ici à côté chez M. Darcey..... Dans deux heures, tu entends bien? Pas avant.

MOURAVIEF. Oui, Excellence.

VALDÉJA. Laisse-moi. (*Mouravief sort.*) Me voilà plus tranquille. Maintenant occupons-nous de M. Rodolphe. (*Il ouvre une malle et en tire deux épées et une boîte à pistolets.*) C'est n° 71, a dit madame de Laferrier; il ne s'attend pas à ma visite, ce cher monsieur.

—

SCÈNE IV.

VALDÉJA, LE DOMESTIQUE *de l'hôtel,* RODOLPHE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Rodolphe!

VALDÉJA, *à part.* Rodolphe! pour le coup, c'est d'une force d'impromptu... (*Rodolphe entre, équipé de la même manière que Valdéja; deux épées sous le bras gauche, son chapeau sur sa tête, une boîte a pistolets à la main droite; Valdéja et lui se trouvent face à face près de la porte et s'examinent longtemps.*)

VALDÉJA. Monsieur, j'allais chez vous.

RODOLPHE. Vous êtes bien honnête; si je l'avais su, je vous y aurais attendu.

VALDÉJA. Le motif de votre visite, Monsieur?

RODOLPHE. Le motif de la vôtre?

VALDÉJA, *lui montrant toutes ses armes.* Ces préparatifs-là l'annoncent suffisamment.

RODOLPHE, *de même.* Et ceux-là donc, qu'en dites-vous?

VALDÉJA. Je dis que je les vois sans les comprendre.

RODOLPHE. Alors je vais vous conter cela. (*Il dépose ses armes sur la table.*) Allons, faites comme moi, débarrassez-vous du fardeau. (*Valdéja l'imite.*) Vous dites donc que vous ne comprenez pas?

VALDÉJA. C'est à ce point que je doute si vous êtes vraiment le Rodolphe que j'allais chercher.

RODOLPHE. Eh bien! moi, je suis plus avancé que vous; je suis convaincu que vous êtes le Valdéja auquel je veux avoir affaire.

VALDÉJA, *étonné.* Ah!

RODOLPHE. Il n'y a rien de surprenant là dedans. Mon domestique, qui a vu entrer le vôtre dans cet hôtel, s'est informé à qui appartenait ce brutal de Moscovite; on vous a nommé, et je viens demander au maître raison de l'outrage de son valet. Oui, Monsieur, il s'agit d'abord de me rendre, à l'instant même, le portrait et les lettres enlevés par violence, et de m'accompagner ensuite sur un terrain de votre choix.

VALDÉJA. Les lettres n'existent plus, je ne saurais vous les rendre; pour le portrait, je le garde; et quant à vous accompagner sur un terrain, vous avez pu juger que c'était mon seul désir.

RODOLPHE. A votre tour, m'en direz-vous le pourquoi?

VALDÉJA. C'est chose juste et facile. Je suis amoureux de madame Darcey, vous avez été son amant, il faut que je vous tue.

RODOLPHE. Comment dites-vous cela?

VALDÉJA. Je dis qu'il faut que je vous tue, parce que vous avez été son amant; êtes-vous sourd?

RODOLPHE. Non, pardieu! je vous écoute; vous pouvez vous flatter d'être un peu étonnant, mon cher monsieur.

VALDÉJA. Vous trouvez?

RODOLPHE. Ah! vous voulez me tuer parce que... ah! ça, bien; mais, et les autres?

VALDÉJA. Quels autres?

RODOLPHE. Les autres, les tuerez-vous aussi?

VALDÉJA. Sans nul doute... si je puis les connaître.

RODOLPHE. Ah! ça devient une Saint-Barthélemy! Mais comme il ne me conviendrait en aucune façon qu'on me tournât en ridicule ou qu'on se moquât de moi au café Tortoni, nous allons dresser au préalable un petit protocole énonçant clairement les causes de notre conflit; car je ne me bats pas pour les femmes, moi.

VALDÉJA. Il me semble cependant...

RODOLPHE. Je vous demande bien pardon; mettez à la place du portrait et des lettres que vous m'avez subtilisés tout autre objet à moi appartenant, vous me verriez exactement dans les mêmes dispositions, parce que, quel qu'en fût le motif, l'insulte aurait été la même. Règle générale, voyez-vous: c'est toujours pour moi que je me bats.

VALDÉJA. Très-bien! Tenez, il faut que je vous le dise, je regrette de ne pas vous avoir connu dans d'autres circonstances.

RODOLPHE. Ah!

VALDÉJA. Nous nous serions entendus.

RODOLPHE. Peut-être bien... car, quoique ce soit la première fois que je vous voie, monsieur Valdéja, je vous con-



ADÈLE. Vous pouvez dire à M. Darcy, votre ami... — Acte 4, scène 8.

naissais de réputation; madame Darcey n'est pas la seule personne de la famille que vous ayez adorée..... et sa sœur Clarisse...

VALDÉJA, *avec colère*. Monsieur!

RODOLPHE. Il paraît que vous les aimez toutes; moi je n'en aime aucune, ce qui revient exactement au même, et c'est en ce point-là que nous nous ressemblons. Je pourrais donc, au sujet de Clarisse, vous confier un secret...

VALDÉJA, *impérieusement*. Et moi, je vous conseille de ne pas prononcer ce nom devant moi, et de vous taire.

RODOLPHE. Ce serait une raison pour me faire parler; mais comme en parlant je vous rendrais service, je m'en garderai bien, du moins en ce moment. Vous voudriez peut-être, par reconnaissance, différer le combat, et c'est ce que je n'entends pas.

VALDÉJA. Ni moi non plus.... partons.

RODOLPHE, *se mettant à la table*. Un instant; il faut auparavant que je rédige le petit protocole.

VALDÉJA, *avec impatience*. Eh! Monsieur...

RODOLPHE. Je ne me bats pas sans cela. (*Écrivant.*) « Afin « d'éviter toute interprétation fâcheuse, il est bien entendu « de la part... » (*Parlant.*) Voulez-vous en être, oui ou non, avant que je passe outre?

VALDÉJA. J'ai mes causes de combat; elles ne sauraient changer, surtout maintenant.

RODOLPHE. Comme il vous plaira. (*Écrivant.*) « De la part « du sieur Rodolphe, que les motifs qui l'ont porté à pro- « voquer en duel le sieur Valdéja ne sont autres qu'une « belle et bonne injure personnelle reçue de ce dernier di- « rectement; qu'en conséquence les femmes n'y sont pour « rien. » (*Parlant.*) Signez-moi cela et approuvez l'écriture.

VALDÉJA, *avec ironie*. Du moins, Monsieur, et pour qu'on vous croie, mettez en tête que ce n'est pas une plaisanterie.

RODOLPHE. La rédaction l'indique suffisamment; mon caractère bien connu fera le reste.

VALDÉJA, *riant*. Ah! ah!.. (*Il signe.*) Tenez...

RODOLPHE. Maintenant, marchons.

VALDÉJA. Marchons...

RODOLPHE, *en montrant les épées*. Emportons-nous toute cette ferraille?

VALDÉJA. Comment nous battrons-nous?

RODOLPHE, *avec insouciance*. Comme il vous plaira.


ADÈLE. C'est bien aimable à toi de ne pas m'adandonner. — Acte 1er, scène 4.

VALDÉJA. A la rigueur, j'aurais le choix des armes, je vous le laisse.

RODOLPHE. J'ai un faible pour le pistolet... Je suis plus fort à l'épée, cependant; mais au pistolet la besogne est moins fatigante.

VALDÉJA. Le pistolet, soit.

RODOLPHE. Chacun les nôtres?

VALDÉJA. J'y consens.

RODOLPHE, *lui et Valdéjà ont pris chacun leur boîte.* Dites-moi donc, nous avons l'air de bijoutiers courant la pratique.

VALDÉJA. Pourquoi non? La mort est un chaland tout comme un autre, et nos âmes, dit-on, sont des joyaux divins.

RODOLPHE. Vieilles idées sans base et sans soutien.

VALDÉJA. Pour l'un des deux, Rodolphe, le doute aura cessé d'exister aujourd'hui !

RODOLPHE. Va comme il est dit! (*Ils sortent.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Un salon dans la maison d'Évrard.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉVRARD, CLARISSE, ALBERT MELVILLE.

CLARISSE, *à Évrard.* Eh bien! mon père, vous voyez qu'il n'y a plus d'inquiétude à avoir. Voilà votre crédit plus solide que jamais, et l'estime publique n'a pas cessé un instant de vous environner.

ÉVRARD. A qui le dois-je? au meilleur des hommes; à mon gendre, à mon fils... car un fils n'aurait pas fait davantage. Vous saurez (et cela vous regarde, mon cher Melville), qu'il n'a voulu rien diminuer de la dot de Clarisse. Elle aura toujours cent mille francs en mariage.

ALBERT. Je vous prie de croire, mon cher oncle, que ma cousine, n'eût-elle rien, je la préférerais encore à toute autre femme; car je ne l'ai pas quittée depuis son enfance. Je sais quel trésor de sagesse et de vertu je trouverai en

elle. Et alors peu importe sa dot; ma place et mon travail suffiront toujours à nous faire vivre honorablement. Mais c'est dans un mois à peu près que ce mariage doit avoir lieu; et, avant d'en fixer le jour, il est une chose dont je voudrais vous parler.

ÉVRARD. Qu'est-ce donc?

ALBERT. Je n'ose pas, tant que Clarisse est là.

CLARISSE. Moi, mon cousin?

ALBERT. Et cependant, je le sens, c'est devant elle que je dois vous avouer ce qui cause mes craintes et trouble mon bonheur.

CLARISSE. Eh! mon Dieu, Albert, qu'y a-t-il?

ALBERT. Je le dirai franchement : je vous aime, ma cousine, je vous aime d'amour, je n'ai jamais aimé que vous; et il me semble que cette tendresse, si vive et si brûlante, n'est pas partagée.

ÉVRARD. Y penses-tu?

ALBERT, *vivement, à Évrard.* Je connais sa bonté, sa douceur, son amitié... Elle est parfaite avec moi comme avec tout le monde; cela ne peut pas être autrement... Mais enfin, elle ne m'aime pas comme je l'aime; je le crains, du moins.

ÉVRARD. Et c'est là ce qui t'inquiète?

ALBERT. Oui, mon oncle.

ÉVRARD. Eh bien! tu te trompes, et tu n'as pas le sens commun.

ALBERT. Qu'elle le dise, et je la croirai. Oui, Clarisse, je m'en rapporte à vous maintenant comme toujours; j'en appelle à votre cœur, à votre franchise... m'aimez-vous?

CLARISSE. Mais oui... mon cousin.

ALBERT. M'aimez-vous d'amour?

CLARISSE. Non, mon cousin.

ALBERT, *à Évrard.* Quand je vous le disais!

ÉVRARD. Et comment veux-tu qu'une jeune fille te réponde autrement?

CLARISSE. Vous m'avez demandé de la franchise, Albert, et au risque de vous faire de la peine, je ne devais pas vous tromper. Je vous aime comme mon ami, comme mon frère, comme l'homme que j'estime le plus au monde, et à qui je confierai sans crainte mon avenir et mon bonheur... Ce que vous me demandez viendra sans doute, je le désire, je l'espère; je n'en veux pour garants que vos bonnes qualités et votre amour... Mais, quoi qu'il arrive, vous aurez en moi une amie sincère, une épouse dévouée... et une honnête femme. Cela peut-il vous suffire? voilà ma main. Je vous la donne devant mon père et devant Dieu, qui entend mes serments.

ALBERT, *lui prenant la main.* Ah! je suis trop heureux encore! j'étais un fou, un insensé...

ÉVRARD. Non, tu étais amoureux, ce qui revient exactement au même. Ne parlons plus de cela, et ne songeons qu'à notre réunion d'aujourd'hui, dont je me fais une fete... une petite soirée de famille. Il y a si longtemps que nous ne nous étions trouvés tous ensemble. M. et madame Dusseuil viendront.

CLARISSE. Nous aurons mon oncle et ma tante! Tant mieux!

ÉVRARD. Et puis ma fille Adèle que je ne vois presque jamais. Elle me néglige...

CLARISSE. Non, mon père, car la voilà.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ADÈLE, *puis* M. ET MADAME DUSSEUIL.

ADÈLE. Bonjour, mon père.

ÉVRARD, *l'embrassant.* Bonjour, mon enfant... Et ton mari, où est-il donc?

ADÈLE. M. Darcey? je n'en sais rien, mais il viendra probablement.

ÉVRARD. Est-ce qu'il ne te l'a pas promis?

ADÈLE. Il ne m'a rien promis... Je ne l'ai pas vu depuis ce matin. (*A madame Dusseuil, qui entre avec son mari.*) Bonjour, ma tante... Vous avez un chapeau qui vous va à merveille... Vous n'avez que vingt ans.. Ce que c'est que d'avoir pris ma marchande de modes.

MADAME DUSSEUIL. Je t'en remercie tous les jours, ma chère enfant.

ADÈLE. N'est-il pas vrai! Je vous donnerai aussi ma lingère, madame Payan, rue Montmartre. Tout ce qu'elle fait est délicieux; c'est aérien. On a du génie maintenant.

M. DUSSEUIL. Oui, mais le génie coûte cher.

ADÈLE. Pour vous, mon oncle, un grave magistrat... Mais qu'est-ce qui coûte bon marché maintenant? rien! pas même la justice... quoique vous la donniez gratis.

ÉVRARD. Tu seras donc toujours futile et légère?

MADAME DUSSEUIL. Elle a raison, c'est de son âge.

ADÈLE. C'est ce qui vous trompe; je deviens la raison même. On se forme en trois ans de ménage; et dès que ma sœur sera mariée, je me charge de lui donner des conseils... dont elle se trouvera bien, et son mari aussi... Vous verrez, mon cher cousin.

ALBERT. Je tâcherai, ma cousine, qu'elle ait un aussi bon mari que le vôtre, si toutefois cela est possible.

ÉVRARD. Non, sans doute! car après ce qu'il a fait pour nous...

ADÈLE. Et quoi donc?

ÉVRARD. Comment! tu l'ignores?

ADÈLE. A moins de deviner...

ÉVRARD. Il nous a sauvés tous de la ruine et du déshonneur.

ADÈLE, *froidement.* Vraiment? c'est très-bien à lui.

ÉVRARD. Et tu reçois ainsi une pareille nouvelle?

CLARISSE. Tu ne le bénis pas?

ALBERT. Vous n'êtes pas fière de lui et de porter son nom?

ADÈLE. Eh! mon Dieu, quel feu! quel enthousiasme! Croyez-vous donc que je ne sois pas de votre avis? J'ai commencé par vous dire que c'était très-bien... que je l'approuvais; mais, après tout, c'est tout naturel. Darcey n'est-il pas votre gendre? A qui donc appartient-il de secourir un beau-père, si ce n'est à un gendre?

ÉVRARD. A un gendre heureux, rien de mieux; mais...

ADÈLE. C'est aussi ce que je pense; et ce qu'il a fait pour vous prouve qu'il s'estime heureux dans son ménage, et c'est ce bonheur-là dont il vous remercie.

ÉVRARD. Lui, du bonheur!.. avec toi?

ADÈLE. Mon Dieu! j'entends chaque jour des hommages et des regrets qui l'attestent hautement; et si j'étais comme ma sœur, si j'étais demoiselle, vous recevriez vingt demandes pour une. Je m'en rapporte à mon mari lui-même; s'il était ici, il me défendrait contre les injustices de ma famille.

CLARISSE. Tiens, le voici...

MADAME DUSSEUIL. Tu n'as qu'à désirer, tout t'arrive à souhait.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY, *pâle et contraint.*

(*Clarisse et Albert ont été au-devant de lui.*)

ALBERT, *l'amenant par la main.* Venez, Monsieur, venez, vous êtes pour moi plus qu'un homme.

DUSSEUIL. Mon ami, votre conduite est un bel exemple. Je suis fier d'avoir un neveu comme vous.

MADAME DUSSEUIL. Vous êtes un ange, monsieur Darcey, vous êtes un ange!

CLARISSE. Mon bon frère!

ÉVRARD. A son bienfaiteur, une famille reconnaissante.

ADÈLE. C'est moi qui suis la plus endettée de tous, mon cher Ferdinand; des paroles peindraient mal ce que j'éprouve.

DARCEY. Tu me réserves des faits?

ADÈLE. Ils prouvent mieux.

DARCEY. Bonne Adèle!

CLARISSE. Le thé est servi.

ÉVRARD. Veuillez vous approcher de la table.

ADÈLE. Mais qu'es-tu devenu toute la journée, mon ami? je t'ai à peine entrevu. Sais-tu que c'est fort mal.

DARCEY. Une affaire importante qui m'occupe...

ADÈLE, *s'asseyant.* Oublie-la dans ce moment, je te le conseille. (*Ils sont tous assis.*)

ÉVRARD. Nous voilà donc réunis! et quel plaisir j'éprouve à vous voir tous autour de moi! (*A Darcey.*) Et votre ami Valdéja, vous m'aviez promis de nous l'amener.

DARCEY. Je suis passé chez lui pour le prendre : il n'y était pas... mais il m'a écrit.

ADÈLE. C'est très-heureux; grâce à son absence, tu auras du moins un jour de congé; car il ne te quitte pas plus que tes pensées, et lorsqu'il n'est pas là, il te domine encore; il est facile de s'en apercevoir à ton air rêveur.

ALBERT. Serait-il vrai?

DARCEY. Du tout, c'est un autre ami que lui qui m'occupe en ce moment.

ADÈLE. C'est là cette affaire si importante dont tu nous parlais?

DARCEY. Oui, je médite sur la position de cet ami, afin de lui donner un conseil.

MADAME DUSSEUIL. Quelle est donc sa position?

DARCEY. Celle d'un mari trompé.

TOUS, *excepté Adèle et Darcey.* Ah!

DARCEY. Et puisque nous voilà tous réunis, je vais consulter à ce sujet les membres de la famille; leur avis sera le mien. Je ne saurais mieux faire.

ADÈLE. C'est insupportable! et devant ma sœur...

MADAME DUSSEUIL. Nous écoutons, Ferdinand.

DARCEY. Il y aura du scandale, peut-être!

MADAME DUSSEUIL. Ah! ah!

DUSSEUIL. Du scandale?

DARCEY. Mais avec le scandale on fait justice du vice.

ADÈLE. Moi j'ai presque envie de m'en aller.

DARCEY. Te voilà devenue bien susceptible.

ADÈLE. Je ne comprends pas qu'on s'occupe...

DARCEY. Laisse-moi continuer, tu comprendras après. Cet ami avait épousé sa femme de passion; elle était loin d'y répondre, il le sentait : ce fut une cruelle déception pour lui, et bien lui prit d'avoir reçu de la nature une âme forte, car il aurait succombé.

ADÈLE. C'est M. de Nelles, je parie.

DARCEY. Quoi qu'il en soit, il ne se découragea pas. Elle était jeune; il espérait que le temps et ses soins modifieraient un semblable état de choses. Il ne se trompa point; il se fit effectivement de grands changements dans les manières de sa femme : jusque-là elle avait été sage et querelleuse, de ce jour elle devint aimable et criminelle.

TOUS. Ah!

DARCEY. Un si constant amour n'a produit que d'infâmes trahisons.

ADÈLE. Je sais qui; c'est madame de Servières.

DARCEY. Il en eut les preuves.

ALBERT, *avec feu.* Alors que fit-il?

DARCEY. Rien, il ne devint pas fou.

MADAME DUSSEUIL. Mais les noms? Vous ne nous avez pas dit les noms.

DUSSEUIL. Cela me paraît parfaitement inutile, madame Dusseuil, à moins que le mari n'ait l'intention d'intenter à sa femme une action judiciaire.

ADÈLE. Ce récit est vraiment pénible.

DARCEY. Ce qui l'arrête, c'est l'inflexibilité de son caractère. Lorsqu'il aura pris une détermination, elle sera éternelle; et il craint d'en finir, car mille idées fougueuses se disputent sa tête, car il est indigné.

ÉVRARD. On le serait à moins.

DARCEY. Je crois donc qu'on ne saurait trop peser les choses. Je vais recueillir les avis. Les plus jeunes d'abord et les sages ensuite. Voyons, Clarisse, si vous étiez à sa place, que feriez-vous?

CLARISSE. Je pardonnerais, mon frère, dans l'espoir d'obtenir, par le repentir, ce qu'un autre sentiment n'aurait pas eu assez de force pour faire naître.

DARCEY. Et vous, Albert?

ALBERT. Moi? je la tuerais.

M. ET MADAME DUSSEUIL. Ah!

ADÈLE. C'est affreux!

DUSSEUIL. Doucement, mon ami, la loi te punirait.

DARCEY. Et vous, mon père?

CLARISSE, *l'interrompant.* Mais, mon frère, c'est au tour de ma sœur.

ADÈLE. Pour rien au monde je ne voudrais me mêler d'une aussi sotte affaire.

DARCEY, *à Évrard.* Vous dites?..

ÉVRARD. Aïe! aïe! ma foi, à sa place, je la mènerais à ses parents; je les ferais juges entre elle et moi; je leur dirais : La voilà. Le mauvais germe a étouffé le bon; il a porté ses fruits : ils sont mûrs, récoltez. Et je la leur laisserais.

DARCEY, *se levant.* Eh bien! c'est vous qui l'avez jugée! (*Tous se lèvent.*)

ADÈLE, *avec anxiété.* Mais qui donc?

DARCEY, *avec chaleur.* Je ne la tuerai pas, je ne la traînerai pas sur les bancs d'un tribunal; mais je vous la rendrai, mon père, car cet homme, c'est moi; cette femme, c'est votre fille.

ADÈLE. Ah!

ÉVRARD. Adèle!

ALBERT. Ma sœur!

ADÈLE. Ce n'est pas vrai.

ÉVRARD. Adèle vous a trahi?

ADÈLE. Je ne suis pas coupable.

MADAME DUSSEUIL, *à Darcey.* Mon cher ami, êtes-vous certain de ce que vous avancez là?

DARCEY. Oui, ma tante.

ADÈLE. Il ne m'aime plus; c'est un prétexte...

DARCEY. Et Rodolphe, l'avez-vous oublié depuis hier!

ADÈLE. Qui, Rodolphe!

DARCEY. Rodolphe, votre amant?

ADÈLE. Je... ne connais point de Rodolphe.

DARCEY. Vous ne connaissez pas de Rodolphe?

ADÈLE. Non.

DARCEY, *lui mettant ses lettres sous le nez.* Lisez donc, lisez. (*A Évrard.*) Voilà les pièces au procès; ces lettres, ce sont les siennes! (*Adèle pousse un cri et tombe sur un fauteuil.*)

CLARISSE. Mon frère, vous avez eu tant de pitié de nous, serez-vous inexorable pour elle seule?

DARCEY. Clarisse, vous avez seize ans! Adieu! justice est faite... Maintenant je vais me venger, car il y a sur terre un homme de trop dans le monde, et il faut que lui ou moi...

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALDEJA.

VALDÉJA, *arrêtant Darcey.* Où vas-tu?

DARCEY. Trouver Rodolphe.

VALDÉJA. Auparavant, un mot... un seul mot... (*A Clarisse.*) Mademoiselle Clarisse connaissait-elle ce Rodolphe?

CLARISSE, *vivement, étonnée.* Moi, Monsieur?

ALBERT, *avec chaleur.* Une telle question...

VALDÉJA. C'est que tout à l'heure il m'a dit en me serrant la main : Apprenez un danger... une trahison... dont Clarisse serait victime...

ALBERT. Achevez...

VALDÉJA. Il n'a pu en dire davantage.

ALBERT. Et pourquoi?

VALDÉJA, *d'un air sombre.* Il était mort!

TOUS. Ah!

DARCEY. Mort!.. qui l'a frappé?

VALDÉJA. Moi.

DARCEY. Ton zèle t'emporte loin quelquefois, Valdéja.

VALDÉJA. Zèle, destin ou devoir, n'importe... Maintenant partons.

DARCEY. Oui, je te suis.

TOUS, *cherchant à le retenir.*

Mon ami,
Mon neveu, } grâce, grâce pour elle!
Mon frère,

DARCEY, *avec force et dignité.* Jamais!.. A compter de ce jour je ne la connais plus!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Chez Adèle : intérieur modeste.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, essayant de faire une lettre.* Écrire à mon mari! Affreuse nécessité! Ah! qui me paiera toutes ces humiliations! moi en être réduite à implorer... Oh! non... non... cela ne se peut pas. (*Elle jette sa plume, et puis regardant son ameublement.*) Après ceci cependant ce sera la misère!.. la misère!.. allons, allons, écrivons.

—

SCÈNE II.

ADÈLE, AMÉLIE ET SOPHIE.

ADÈLE, *les voyant entrer.* Sophie!.. Amélie!..

AMÉLIE. Eh! oui... tu vois que tout le monde ne t'abandonne pas.

SOPHIE. Et que nous te sommes fidèles dans le malheur... il y a si longtemps que je veux venir te voir... mais j'ai eu trois bals cette semaine.

AMÉLIE. Et moi donc? du monde tous les jours.

ADÈLE. Vous recevez... vous allez au bal... vous êtes bien heureuses.

SOPHIE. Mais toi, pourquoi cet air plus soucieux encore qu'à l'ordinaire?

ADÈLE. On le serait à moins : ma sœur me quitte à l'instant, elle veut que j'écrive à mon mari.

AMÉLIE. A ton mari?

SOPHIE. Tu deviens absurde!

ADÈLE. Pourquoi donc?

SOPHIE. Comment, pourquoi? mais ne vois-tu pas que Clarisse n'est venue ici que de sa part; c'est ton mari lui-même qui l'envoie : il est plus impatient que toi de te revoir, car il t'aime et tu ne l'aimes pas.

AMÉLIE. Il est désolé de l'éclat qu'il a fait.

SOPHIE. Et ne demande qu'un prétexte pour se raccommoder.

ADÈLE. Oui! oui!.. c'est possible... Si cependant vous alliez vous tromper, que deviendrais-je? car enfin vous en parlez bien à votre aise toutes deux; vos maris sont riches et ne voient rien que vos mémoires qu'ils ont la bonté d'acquitter; mais moi, à qui il ne reste rien de mes splendeurs passées... rien que ce goût de dépenses... ces habitudes de luxe auxquelles on ne peut renoncer, et qui sont devenues pour moi comme une seconde nature... que ferais-je?

AMÉLIE. Es-tu bonne de t'inquiéter ainsi, et de penser à l'avenir!.. Tu n'as que de beaux jours à espérer, que des plaisirs, du bonheur en perspective...

ADÈLE. Et comment cela?

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Madame! c'est le domestique de ce banquier, qui apporte une lettre.

ADÈLE. M. Rialto?.. mais c'est une persécution!

AMÉLIE. M. Rialto! ce capitaliste étranger?

SOPHIE. Dont les écus ont une réputation d'esprit européenne?

ADÈLE, *riant.* Lui-même.

AMÉLIE. Et tu lui fais faire antichambre?

ADÈLE. Il est affreux!.. et il m'ennuie à périr.

AMÉLIE. Tu fais bien alors de ne pas le recevoir.

SOPHIE. Mais du moins tu peux le lire... cela nous amusera.

ADÈLE. Je ne demande pas mieux... et sous ce rapport-là son épître arrive à point. (*Lisant.*) « Ma belle dame... je ne « dirai pas que je vous aime; ce serait répéter ce que tout « le monde dit, et j'aurais l'air d'un écho... » (*Parlant.*) C'est joli!

AMÉLIE. Très-joli.

SOPHIE. Mais oui, pas mal pour un madrigal à la financière.

ADÈLE, *lisant.* « J'aurais l'air d'un écho, et ce n'est pas « avec des phrases que je voudrais payer le mien. » (*S'arrêtant.*) Payer le sien?

AMÉLIE, *riant.* Son écot.

SOPHIE, *riant.* Celui-là est admirable!.. continue, de grâce.

ADÈLE, *lisant.* « Ce n'est pas avec des phrases que je vou- « drais payer le mien... c'est par des attentions et des ser- « vices réels. J'apprends à l'instant que M. Albert Melville, « votre cousin, qui était sur le point d'épouser votre sœur, « vient de perdre sa place au ministère des finances, ce qui « va, dit-on, faire manquer son mariage... »

SOPHIE, *vivement.* Manquer son mariage! y pense-t-il? Que deviendrait notre vengeance? que deviendrait Valdéja? Il faut que ce mariage s'achève pour qu'il sache... oui..... alors seulement je lui dirai tout.

AMÉLIE ET ADÈLE. Explique-toi...

SOPHIE. Plus tard... Achève ce billet.

ADÈLE, *continuant.* « Vous saurez qu'au ministère des fi- « nances on n'aura rien à me refuser tant qu'il y aura des

« emprunts à faire, et que j'aurai de l'argent à donner. Eh « bien! ma belle dame, dans une demi-heure votre cousin « sera réintégré dans sa place, et dans une heure son ma- « riage aura lieu. Pour cela je ne vous demande qu'un mot, « un seul mot, qui me permette d'espérer et me donne le « droit de mettre à vos pieds mes hommages et ma fortune. « Pour mon cœur, vous savez qu'il y est et depuis longtemps. « *Signé* RIALTO. » (*Parlant.*) Quelle extravagance!

AMÉLIE. Une extravagance?

ADÈLE. Eh! oui, sans doute, à laquelle il n'y a pas même de réponse à faire.

SOPHIE. Tu aurais donc un bien mauvais cœur? quand il y va du bonheur de ta sœur, de son mariage?

AMÉLIE. De la fortune et de l'avenir d'Albert, ton cousin.

SOPHIE. Et mieux encore, de la réussite de nos projets, de la certitude de notre vengeance contre ce Valdéja.

AMÉLIE. Et tu pourrais hésiter?

ADÈLE. Permettez donc... vous n'avez pas lu...

AMÉLIE. Qu'il t'offre ses hommages? où est le mal? tu n'es pas la première à qui il les ait adressés!

SOPHIE. Bien d'autres grandes dames te les envieraient et te les disputeraient.

AMÉLIE. Et cependant ne seraient pas dans la même position que toi, car c'est à la fois une bonne affaire.

SOPHIE. Une vengeance...

AMÉLIE. Et une bonne action.

SOPHIE. Donne, donne.

ADÈLE. Que veux-tu faire?

SOPHIE. Deux mots seulement. (*Elle va écrire.*)

ADÈLE. Je m'y oppose.

SOPHIE. Aussi, ce n'est pas toi qui écris, c'est moi. Tiens, Créponne, porte cette lettre au domestique; qu'elle soit remise à l'instant, il n'y a pas de temps à perdre.

ADÈLE. Mais, encore une fois, je veux savoir... Dieu! que vois-je?

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA, *paraissant à la porte du fond.*

(*Les trois femmes s'arrêtent étonnées.*)

TOUTES TROIS. Valdéja!

VALDÉJA *s'incline et salue, puis les regarde attentivement.* D'où vient donc, Mesdames, le trouble où vous jette ma présence? Aurais-je, par hasard, dérangé quelques combinaisons nouvelles?

SOPHIE. Non, Monsieur, rassurez-vous.

VALDÉJA. En effet, à votre joie mal déguisée, à votre physionomie radieuse, je vois que je n'ai rien empêché.

SOPHIE, *ironiquement.* Pourquoi ne supposez-vous pas que cette joie nous vient de votre présence, Monsieur?

AMÉLIE, *avec ironie.* Et du plaisir que nous avons à vous voir?

VALDÉJA, *froidement.* J'en doute, on n'aime guère l'aspect d'un ennemi et d'un ennemi vainqueur.

ADÈLE, *avec fierté.* Est-ce pour me braver, Monsieur, que vous êtes venu chez moi?

VALDÉJA. Non, Madame, un tout autre motif m'y amène, et c'est au nom de M. Darcey que je viens vous parler.

ADÈLE. Au nom de mon mari!

AMÉLIE, *bas, et avec joie.* Quand je le disais!

ADÈLE. Que me veut-il?

VALDÉJA. C'est à vous seule que je puis le dire.

AMÉLIE. Nous renvoyer de chez toi; le souffriras-tu?

VALDÉJA. Je viens pour éloigner le mal.

SOPHIE. Et vous restez avec elle?

AMÉLIE, *riant.* Ah! Monsieur croit se venger en nous privant de l'entendre; mais cette vengeance-là ressemble à une grâce.

SOPHIE. Moi... je serai moins généreuse et bientôt, je l'espère, il nous entendra; je l'y forcerai bien.

VALDÉJA. Quand donc?

SOPHIE. Le jour, et il n'est pas éloigné, où je vous apporterai des paroles qui vous frapperont à mort.

VALDÉJA, *lui tendant la main.* Soit. Touchez là, et maintenant que c'est une affaire convenue et que nous sommes gens à nous tenir parole...

SOPHIE. Sans adieu! sans adieu! (*Elle sort avec Amélie.*)

—

SCÈNE V.

VALDÉJA, ADÈLE.

ADÈLE. Qu'avez-vous à me dire, Monsieur, et quelles sont les propositions de M. Darcey?

VALDÉJA. Ces propositions, si vous voulez bien leur donner ce nom, sont tout ce qu'il y a de plus simple au monde.

ADÈLE. Mon mari se repent donc enfin du traitement affreux qu'il m'a fait endurer?

VALDÉJA. Pas précisément, Madame, (*Adèle le regarde.*) pas précisément.

ADÈLE. Monsieur, j'ai des droits que la volonté de M. Darcey ne suffit pas seule pour détruire.

VALDÉJA. Des droits! vous n'en avez aucun. Il vous a épousée sans dot; votre contrat de mariage ne vous assurait rien qu'après sa mort. Et grâce au ciel, quels que soient vos désirs à cet égard, vous n'avez rien encore à réclamer. Cependant, au milieu de l'oubli où il est pour vous, une femme, c'était votre sœur, est venue tout à l'heure prononcer votre nom. Elle a prié, elle a supplié, elle a peint avec les traits de son âme les angoisses de votre abandon. Une démarche de vous, et peut-être... vous ne l'avez pas faite. Néanmoins Ferdinand s'est ému, son cœur a parlé.

ADÈLE, *vivement.* Son cœur a parlé?

VALDÉJA. Son cœur, ouvert à toutes les infortunes, même aux infortunes méritées, n'a pu résister aux instances de celle qui plaidait pour vous. Il vous a fait une pension, en voici le contrat.

ADÈLE, *avec dédain.* Une pension?

VALDÉJA. Tout autre que moi aurait été chargé de vous en remettre le titre, mais il était essentiel que vous ne vous méprissiez pas sur les motifs de la générosité de Ferdinand. Sachez-le bien, ce n'est pas à Adèle Évrard, ce n'est pas à madame Darcey, c'est à un être souffrant, inconnu, qu'il tend la main.

ADÈLE. Inconnu!

VALDÉJA. Prenez-vous le contrat?

ADÈLE, *avec angoisse.* Mais, Monsieur, la manière dont il m'est offert... (*Valdéja dépose le contrat sur la table.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE, *à demi-voix, en entrant.* Il y a de bonnes nouvelles qui nous arrivent pour le mariage de ta sœur; ne termine rien avant de les connaître.

ADÈLE. Pardon, Monsieur, daignez-vous attendre un instant ma réponse?

VALDÉJA. Je n'en vois pas la nécessité; j'attendrai néanmoins.

SOPHIE. Et pour payer Monsieur de sa complaisance, c'est moi qui me chargerai de lui tenir compagnie. (*Bas, à Adèle.*) Va vite et reviens.

—

SCÈNE VII.

VALDÉJA, SOPHIE.

SOPHIE. Eh bien! Monsieur, vous ne me remerciez pas du tête-à-tête que je vous ai ménagé.

VALDÉJA. C'est un bonheur que personne ne révoquera en doute, car trop de gens ont été à même de l'apprécier.

SOPHIE. J'ai vu un temps où vous eussiez été fier de l'obtenir. (*Riant.*) Il est vrai qu'alors je connaissais le chemin de votre cœur.

VALDÉJA. Vous l'avez bien perdu.

SOPHIE. Oh! si je voulais, je saurais bien le retrouver.

VALDÉJA. Vraiment!

SOPHIE. Je n'aurais pour cela qu'un mot à prononcer.

VALDÉJA, *souriant.* Ce serait donc un mot bien terrible!

SOPHIE. Mais non, ce serait tout uniment le nom d'une jeune fille, douce, naïve, charmante; et si je vous disais, Clarisse. (*Valdéja fait un geste.*) Ah! vous le voyez, déjà il me semble que ce nom vous ait fait mal.

VALDÉJA. Oui, dans votre bouche, car du reste, ce nom-là ou tout autre ne saurait m'émouvoir.

SOPHIE, *froidement.* C'est ce que nous verrons, et pour cela je continue. Vous l'avez aimée, et beaucoup; et malgré l'éloignement et l'absence, vous n'avez rêvé pendant trois ans qu'au bonheur de l'épouser. Oh! je sais tout, mes renseignements sont de la dernière exactitude. On s'informe avec tant d'intérêt de tout ce qui concerne un ami!

VALDÉJA. Si c'est à cela que se borne votre science.

SOPHIE. Attendez donc! Ce que personne ne sait, et ce que vous voudriez peut-être ignorer vous-même, c'est que vous l'aimez toujours.

VALDÉJA. Moi!

SOPHIE. Oui, vous ne pouvez la voir sans émotion, vous craignez sa présence; on ne vous rencontre jamais chez son père; et cependant, quoique vous pensiez avoir à vous plaindre d'elle, c'est la seule femme que votre critique sanglante veuille bien épargner. Souvent même, et sans le savoir, vous la défendez, vous dites partout...

VALDÉJA. Qu'elle ne vous ressemble pas, c'est vrai! Si vous appelez cela un éloge...

SOPHIE. Ce matin, quand vous avez appris que son mariage n'aurait pas lieu aujourd'hui, vous n'avez pu retenir votre joie. Dans ce moment encore, elle perce dans tous vos traits et vous rend indifférent à toutes mes attaques; mais patience, j'ai déjà trouvé un endroit sans défense, et j'en trouverai bientôt un autre plus vulnérable encore; car cette femme que vous aimez malgré vous est celle qui a refusé votre main, qui vous a dédaigné, et n'a pas voulu de vous pour mari! Et savez-vous pourquoi?

VALDÉJA. Que m'importe! parce qu'elle ne m'a pas jugé digne d'elle! sans doute, parce qu'elle ne m'aimait pas.

SOPHIE. C'est ce qui vous trompe, elle vous aimait; elle vous aime peut-être même encore.

VALDÉJA, *avec chaleur.* Pourquoi donc, alors?

SOPHIE. Pourquoi? il n'y avait que deux personnes au monde qui auraient pu vous l'apprendre : l'une était Rodolphe, et vous l'avez tué; l'autre personne, c'est moi.

VALDÉJA. Vous! au nom du ciel, parlez!

SOPHIE. Ah! je savais bien que je vous forcerais à m'entendre. Écoutez; entendez-vous le bruit de ces cloches?

VALDÉJA. Quelque cérémonie funèbre, peut-être.

SOPHIE. Oui, vous dites vrai; ils viennent de l'église qui est ici en face. Ces sons religieux m'ont calmée, m'ont adoucie; il me semble dans ce moment que je vous hais moins, que mon âme est satisfaite, et quels que soient mes sujets de ressentiment contre vous, je veux bien parler et tout vous dire.

VALDÉJA, *avec joie.* Est-il possible? parlez; mais parlez donc!

SOPHIE. Clarisse vous aimait, et pendant votre absence ne rêvait qu'à vous, ne désirait que votre retour; en un mot, ne voulait que vous pour époux. Vous auriez été trop heureux; ce n'était pas mon compte, et j'ai entrepris de vous brouiller. Je lui ai dit du mal de vous, j'en ai imaginé, et c'est en cela que j'ai eu tort, car il n'y avait pas besoin d'en inventer.

VALDÉJA. Et elle a pu croire vos calomnies!

SOPHIE. Je m'étais arrangée pour cela : dans notre quartier une jeune fille, coupable, égarée, avait été recommandée à ma pitié; une fille du peuple qui ne savait rien, pas même le nom de son séducteur, dont elle se souciait fort peu; je l'assurai de ma protection, à la seule condition de débiter la leçon que je lui avais faite; et lorsque Clarisse, à qui j'en avais parlé, vint lui porter des secours et l'interroger en secret, elle lui raconta que celui qui l'avait trompée et abandonnée était parti pour la Russie, à la suite de l'ambassade, que c'était un nommé Valdéja...

VALDÉJA, *avec fureur.* Misérable!

SOPHIE. Vous le connaissez, et vous devinez maintenant comment dans le cœur de Clarisse le mépris a succédé à l'estime, comment elle a refusé sa main, et comment en l'aimant toujours elle en épouse un autre.

VALDÉJA. C'est ce que nous verrons, et dès aujourd'hui même, détrompée par moi...

SOPHIE. Rassurez-vous, il n'est plus temps : sans cela croyez-vous que je vous eusse dit la vérité! on ne la dit qu'à ses amis, vous le savez bien. (*Les cloches recommencent à sonner.*) Et tenez, entendez-vous dans la rue ce bruit, ces équipages?

VALDÉJA. Qu'est-ce que cela veut dire?

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE ET ADÈLE.

ADÈLE ET AMÉLIE, *courant à la fenêtre du fond.* Ils sont mariés.

VALDÉJA. Et qui donc?

ADÈLE. Albert Melville et ma sœur qui dans ce moment sortent de l'église.

VALDÉJA. Ah! priez le ciel d'avoir menti.

SOPHIE. Albert avait perdu sa place; elle lui a été rendue par le crédit de M. Rialto, et le mariage a eu lieu aujourd'hui.

VALDÉJA, *à part, la tête dans ses mains.* Clarisse!.. Clarisse appartient à un autre! et quand je pense par quelle trahison!..

ADÈLE, *prenant le contrat sur la table. A Valdéja.* Vous pouvez dire à M. Darcey, votre ami, que je repousse ses offres, (*Déchirant le papier.*) et que voilà le cas que j'en fais. Monsieur Valdéja, vous m'avez enlevé mon mari, moi je vous enlève votre maîtresse; je suis vengée, nous sommes quittes.

VALDÉJA. Non pas, nous ne le serons jamais. Adieu, Adèle, ne vous démentez pas, bientôt vous parviendrez au terme; ce seront alors vos vices eux-mêmes qui me vengeront. (*A madame Marini.*) Et vous, Sophie, (*A Amélie.*) vous, Ma-

dame, Dieu vous pardonnera peut-être, mais moi jamais; et entre nous désormais, entre nous ce sera sans merci!

ADÈLE, SOPHIE ET AMÉLIE, *étendant les mains en prêtant serment.* Accepté.

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente un joli jardin; à gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, assise et lisant, puis* CRÉPONNE.

ADÈLE. Quel insipide roman!

CRÉPONNE, *entrant en courant.* Madame, Madame! bonne nouvelle! M. Samson, notre propriétaire, a refusé à M. Rialto de lui renouveler le bail de votre appartement, parce qu'il est en marché pour vendre sa maison.

ADÈLE. Vraiment? es-tu bien certaine de ce que tu me dis là?

CRÉPONNE. Très-certaine, je le tiens de la portière. Madame, il faudrait tâcher de décider M. Rialto à vous acheter cette maison, parce que s'il venait à mourir ou à changer de manière de voir, elle vous resterait toujours.

ADÈLE. Il y a trois ans qu'il me promet qu'il en sera ainsi.

CRÉPONNE. Il promet beaucoup, M. Rialto; c'est comme ce nouvel équipage...

ADÈLE. Ne m'en parle pas; tous les gens qui ont amassé leur argent à la Bourse sont faits ainsi, ma chère.

CRÉPONNE. Vieux jaloux!

ADÈLE. Ah! pour jaloux, il l'est à en mourir sur la place. Doit-il venir aujourd'hui?

CRÉPONNE. Il m'a dit qu'il viendrait dîner, et s'il découvrait les assiduités de M. Hippolyte. Accueillir ainsi chez vous un tout jeune homme, sans raison, sans expérience... (*Hippolyte entre.*) Ah! le voici; comme il a l'air rêveur.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, *tenant un bouquet.* Bonjour, ma chère Adèle.

ADÈLE. Ah! arrivez donc, Monsieur, je m'entretenais de vous.

HIPPOLYTE, *en lui remettant le bouquet.* Et moi je pensais à vous; vous le voyez, ma chère Adèle, des fleurs, votre image.

ADÈLE. Mon Dieu! que vous avez l'air grave! on voit bien que d'aujourd'hui vous êtes majeur.

HIPPOLYTE. Créponne, laissez-nous.

CRÉPONNE. Madame, je vais aller jusque chez ma couturière.

ADÈLE. Ne sois pas longtemps dehors.

CRÉPONNE. Il est midi, je serai rentrée dans une heure.

ADÈLE, *avec signes.* Dis à Laurent de se tenir sous le vestibule.

CRÉPONNE. Oui, Madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ADÈLE, HIPPOLYTE.

ADÈLE. Voyons, qu'est-ce qui pèse si fort sur ta gaîté aujourd'hui?

HIPPOLYTE. J'ai quelque chose de si important à te dire.

ADÈLE. Quoi donc?

HIPPOLYTE. Ma chère Adèle, depuis trois mois je suis aimé de toi. Depuis six semaines j'ai formé le projet de devenir ton mari; et je viens te l'annoncer.

ADÈLE, *éclatant de rire.* Ah! ah! ah! ah!

HIPPOLYTE. Et qu'y a-t-il donc là de si risible?

ADÈLE. Je ris, parce que... ah! ah! ah! ah! mais c'est une plaisanterie!

HIPPOLYTE. Une plaisanterie! rien n'est plus sérieux.

ADÈLE, *à part.* A cet âge-là on épouse toujours. (*Haut.*) Ne te fâche pas.

HIPPOLYTE. Je veux t'épouser, vois-tu, parce que je ne vis pas quand je suis loin de toi, et que je ne conçois pas qu'on restreigne volontairement son bonheur à quelques heures craintives et dérobées, alors qu'on peut être réunis et pour toujours!

ADÈLE. Les heures craintives, dis-tu, c'est ce qui fait le charme de notre position.

HIPPOLYTE. Au diable le charme qui fait battre le cœur à coups redoublés! Qu'est-ce que c'est que de te voir une heure en secret, de me faire un masque qui cache à tous les yeux ce que je voudrais que tous les yeux vissent clairement; et puis, ces tourments de l'absence, ces craintes qu'elle fait naître! Je suis jaloux, Adèle, et sans t'offenser je puis bien supposer que d'autres ainsi que moi brûlent du désir de résigner leur liberté entre tes mains; du moins, quand je serai ton mari, ils seront avertis que le cœur auquel ils s'adressent n'est pas libre, et s'ils venaient à élever la voix, je serais là pour les faire taire.

ADÈLE. Mon ami, c'est impossible.

HIPPOLYTE. Impossible! quoi donc, impossible?

ADÈLE. Que nous nous mariions.

HIPPOLYTE. Et pourquoi donc? n'es-tu pas veuve? qui peut nous en empêcher?

ADÈLE. Mille considérations. Tu es trop jeune, tu n'as pas vu le monde.

HIPPOLYTE. Le monde? j'en ai vu ce que j'en voulais voir puisque je t'y ai rencontrée. Et cet âge dont tu fais tant de bruit, je voudrais pouvoir en retrancher une partie afin d'avoir à t'aimer plus longtemps.

ADÈLE. D'accord; mais mon père ne veut pas que je me remarie; irai-je lutter contre sa volonté? et puis d'autres considérations, ta famille à toi... Qu'est-ce que c'est donc que cette rage de mariage?

HIPPOLYTE. D'aujourd'hui je suis majeur; jusqu'ici je dépendais d'un tuteur, d'un brave et honnête homme qui m'a servi de père, et à qui j'étais obligé d'obéir.

ADÈLE, *impatientée.* Ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de suivre ses avis.

HIPPOLYTE. Aussi je lui ai confié ce matin mes idées de mariage; grande colère de sa part. Mon ami, lui ai-je dit, vous ne connaissez pas celle que j'aime, voyez-la, consentez à voir madame Demouy, et si après cela vous avez une seule objection à faire, je renonce à mon projet. Il a accepté.

ADÈLE. Est-il possible!

HIPPOLYTE. Et je vous le présenterai aujourd'hui; c'est M. Valdéja.

ADÈLE, *avec saisissement.* Valdéja!

HIPPOLYTE. J'étais bien sûr que vous en aviez entendu parler;

c'est un homme du plus grand mérite; avec ses talents il serait arrivé à tout; mais depuis trois ans il est si triste, si malheureux! je ne sais quelle douleur secrète le tourmente, et c'est grand dommage; car pour ceux qui le connaissent, c'est un bien excellent homme; n'est-il pas vrai?

ADÈLE, *qui a fait tous ses efforts pour se contenir.* Certainement; mais je ne veux ni ne peux le recevoir, et vous allez à l'instant même vous rendre chez lui pour l'empêcher de venir.

HIPPOLYTE. C'est impossible.

ADÈLE. Je le veux.

HIPPOLYTE. Mais, ma chère amie, pense donc...

—

SCÈNE IV.

Les précédents, LAURENT.

LAURENT. Madame, Madame, M. Rialto descend de voiture en ce moment.

ADÈLE, *avec effroi.* M. Rialto!.. vous dites, M. Rialto?

LAURENT. Oui, Madame.

ADÈLE. C'est bien, Laurent. (*Il sort.*)

HIPPOLYTE. C'est votre père!

ADÈLE, *hors d'elle-même.* Oui, mon ami. (*A part.*) Mon Dieu, mon Dieu, qui l'aurait attendu ce matin? (*Haut.*) Il faut partir à l'instant; par ici, par la porte de ce pavillon.

HIPPOLYTE, *froidement.* Pourquoi donc?

ADÈLE. Il ne faut pas qu'il vous voie, ou tout serait perdu; éloignez-vous, de grâce.

HIPPOLYTE, *s'asseyant.* Du tout; je veux voir monsieur votre père, moi, j'ai à lui parler.

ADÈLE. Et que lui dire, malheureux?

HIPPOLYTE, *toujours assis.* Cela me regarde; je sais ce que j'ai à faire et je l'attends.

ADÈLE. C'est fait de moi!.. le voici!

HIPPOLYTE. Je vous prie alors de me présenter, et de lui dire qui je suis.

—

SCÈNE V.

Les précédents, RIALTO.

RIALTO. Ah! bonjour, bonjour, petite! Je viens te chercher, ma belle; il fait beau temps, il n'y a pas de Bourse aujourd'hui, nous allons faire un tour au bois... (*Apercevant Hippolyte.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là?

ADÈLE, *à demi-voix.* Je vais vous le dire. C'est un jeune homme que j'ai vu chez madame de Laferrier, qui vous a rencontré quelquefois avec moi, et pour ma réputation, je lui ai dit, comme nous en sommes convenus, que vous étiez mon père.

RIALTO, *de même.* C'est bien, c'est bien! cela donne une couleur, une nuance... Mais qu'est-ce qu'il vient faire ici?

ADÈLE, *avec embarras.* Je l'ignore, c'est à vous qu'il désire parler.

RIALTO. C'est différent, alors il aurait pu passer à la caisse; je ne m'occupe pas ici de commerce. (*Haut, à Hippolyte.*) Qu'y a-t-il pour votre service, mon cher Monsieur?

HIPPOLYTE. Monsieur, je viens pour un motif qui vous paraîtra fort extraordinaire et qui est pourtant bien simple; j'ai vu plusieurs fois chez madame de Laferrier madame Demouy, votre fille.

RIALTO, *à part.* Nous y voilà!

HIPPOLYTE. Et je viens vous la demander en mariage.

RIALTO, *avec colère.* Eh bien! par exemple...

ADÈLE, *bas, à Rialto.* Modérez-vous, de grâce, je vous jure que j'ignorais... et sa démarche même en est la preuve.

RIALTO. Elle a raison, et le plus court est de s'en amuser, cela m'arrive si rarement! (*Bas, à Adèle.*) Et nous allons rire. Quelle est, Monsieur, votre profession?

HIPPOLYTE. Je n'en ai pas.

RIALTO, *riant aux éclats.* Et vous voulez vous marier afin d'en avoir une, n'est-il pas vrai?

HIPPOLYTE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Quelle sotte gaieté! et quelle antipathie j'éprouve pour cet homme! Heureusement, ce n'est pas lui que j'épouse.

RIALTO. Eh bien! mon cher, je vous dirai, comme dans je ne sais quelle comédie des Variétés : touchez là, ma fille n'est pas pour vous.

HIPPOLYTE. Et pour quelle raison, Monsieur?

RIALTO. Pour quelle raison?.. celle-là est jolie!.. il faudrait que de moi-même, et de mon consentement...

ADÈLE. Ménagez-le, au nom du ciel! (*A part.*) Je suis sur les épines.

HIPPOLYTE. A qui puis-je le demander, si ce n'est à vous? c'est vous que cela regarde puisque vous êtes le père.

RIALTO. Si je vous accordais ce que vous me demandez, je ne serais plus son père.

HIPPOLYTE. Si c'est la crainte de vous séparer de votre fille, je ne prétends pas vous en priver.

RIALTO. Vous êtes bien bon.

HIPPOLYTE. Nous demeurerons près de vous, nous habiterons tous ensemble; et si, comme je le crains, des considérations de fortune pouvaient vous arrêter, je vous déclare, Monsieur, que je ne demande rien, que je ne veux rien que sa main et son cœur; j'ai, grâce au ciel, une fortune indépendante. Six mille livres de rente, c'est bien peu sans doute; mais j'en suis maître, je puis en disposer, vous en parlerez avec mon tuteur qui va arriver.

ADÈLE. Grand Dieu!

RIALTO. Il ne manquait plus que cela.

HIPPOLYTE. Il vous dira que je suis Hippolyte Gonzoli, d'une famille honorable et estimée; mon père était militaire, il est mort au champ d'honneur, me recommandant aux soins de M. Valdéja, son ami.

RIALTO. Est-il bavard!

HIPPOLYTE. Et maintenant que vous savez tout, mon bonheur est dans vos mains, et ne me refusez pas, car vous ne savez pas de quoi je suis capable si vous me réduisez au désespoir.

RIALTO. Permettez, cela devient trop fort...

ADÈLE, *effrayée.* Au nom du ciel!

HIPPOLYTE. Prononcez, Monsieur, prononcez!

RIALTO. Écoutez-moi, jeune homme : la Bourse ne me laisse mes après-midi libres que le dimanche ordinairement; vous me permettrez donc de ne pas perdre un temps précieux à écouter vos déclarations... Adèle, va chercher ton chapeau.

HIPPOLYTE. Monsieur, c'est beaucoup plus grave que vous ne pensez.

RIALTO. C'est possible; mais si vous êtes malade du cerveau, je ne suis pas médecin.

ADÈLE. Mon Dieu! laissons là cet entretien.

HIPPOLYTE. Non, Madame, et je forcerai bien monsieur votre père à ne plus me refuser.

RIALTO. C'est ce que nous verrons.

HIPPOLYTE. Un mot suffira; et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, daignez me répondre. Connaissez-vous l'honneur?

RIALTO. Eh bien! oui, je le connais, qu'est-ce que vous en voulez dire?

HIPPOLYTE. Tenez-vous au vôtre, à celui de votre famille?

RIALTO. Sans doute que j'y tiens.

ADÈLE, *à part.* Est-ce qu'il dirait?..



CLARISSE, *se mettant à genoux près d'Adèle.* Ma sœur, ma sœur! reviens à toi! — Acte 5, scène 4.

HIPPOLYTE, *emporté.* Arrangez-vous donc alors pour qu'il ne souffre pas des atteintes que je lui ai portées, et tâchez de réparer avec le mari le dommage que l'amant lui a fait.

ADÈLE. Ah!

RIALTO. L'amant?

ADÈLE. Ne l'écoutez pas.

HIPPOLYTE. L'amant. Depuis trois mois madame Demouy m'appartient!

RIALTO. Ah! ah! qu'est-ce que vous me dites là?

HIPPOLYTE. Ce qui est!

ADÈLE. C'est une horreur.

HIPPOLYTE. La terreur t'égare, ma chère Adèle; tu es à moi, à moi pour la vie.

ADÈLE. Ce n'est pas vrai!

RIALTO, *avec fureur.* Adèle!

HIPPOLYTE. Et si vous avez un cœur de père...

RIALTO. Eh! Monsieur, je ne suis pas son père.

HIPPOLYTE. Vous n'êtes pas son père?

RIALTO. Ni son père, ni son frère, ni son oncle, ni son mari; comprenez-vous maintenant?

HIPPOLYTE, *stupéfié.* Ah! ce n'est pas possible!

RIALTO. Aïe! aïe! belle dame, vous m'en faisiez donc en cachette, et mes billets de mille francs comptaient pour deux, à ce qu'il paraît.

ADÈLE. Il n'en est rien, je vous jure.

RIALTO. Ah! ah! Et vous, mon brave, vous voulez épouser des femmes qui vivent séparées de leurs maris et que des protecteurs consolent?

HIPPOLYTE. Oh! mes rêves!

RIALTO. Sortez d'ici tous les deux!

HIPPOLYTE, *avec fierté et d'un air menaçant.* Est-ce à moi que vous parlez?

RIALTO, *se ravisant.* Non, Monsieur, non; vous êtes excusable, vous; c'est à Madame. (*A Adèle.*) Sortez de chez moi, vous dis-je!

HIPPOLYTE, *avec frénésie.* Mais tu n'étais donc qu'une infâme! (*Apercevant Valdéja, qui entre.*) Ah! mon ami, venez à mon secours.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, VALDÉJA.

ADÈLE, *se cachant la tête dans ses mains.* Valdéja!

VALDÉJA, *à Hippolyte.* Qu'y a-t-il donc?

HIPPOLYTE. Une trahison, une perfidie.

VALDÉJA, *froidement.* Cela t'étonne?

RIALTO, *à Adèle, avec menace.* Sortez, sortez! Je ne me connais plus!

VALDÉJA, *lui saisissant le bras.* Arrêtez!.. (*Dans ce moment ses yeux rencontrent ceux d'Adèle, il la reconnaît.*) Dieu! Adèle!.. Je vous l'avais bien dit, que vos vices me vengeraient. (*A Hippolyte.*) Viens, mon ami, viens, cela vaut vingt ans d'expérience.

RIALTO. Sortez, Madame, sortez.

ADÈLE, *sortant et jetant un dernier regard de rage sur Valdéja.* Chassée! et devant lui encore!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

Une salle basse et de triste apparence; porte au fond, deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *puis* ADÈLE.

SOPHIE, *à la cantonade.* Puisqu'elle ne peut pas tarder à rentrer, je l'attendrai... mais ce n'est pas trop beau chez elle. (*Regardant l'appartement.*) Cela ne vaut ni son riche appartement de la rue Saint-Honoré, ni la petite maison de M. Rialto.

ADÈLE, *entrant et parlant à la cantonade.* Il y a quelqu'un qui m'attend, dites-vous? Dieu! si c'était... (*Elle s'avance vers Sophie qu'elle reconnaît, et dit froidement:*) Ah! c'est toi, Sophie!

SOPHIE. Tu me reconnais, toi, c'est heureux; pour moi, je l'avoue, j'aurais eu quelque peine...

ADÈLE. Je suis donc bien changée!

SOPHIE. Tu as l'air souffrant.

ADÈLE. Et toi, depuis trois ans que tu as quitté Paris?..

SOPHIE. J'étais allée en Belgique avec mon mari lorsqu'il est parti pour ce pays-là sans le dire à ses créanciers; car les fournisseurs en sont tous là... se ruiner en entreprises, en spéculations, quand il y a tant d'autres moyens...

ADÈLE. Et il ne lui est rien resté?

SOPHIE. Rien que des dettes; mais moi j'avais encore des espérances: un oncle paralytique, M. de Saint-Brice, qui, veuf et sans enfants, avait une immense fortune; et je suis revenue en France, à Paris, où j'avais appris que, grâce au ciel, il venait de mourir; mais vois l'horreur, j'étais déshéritée.

ADÈLE. Et comment cela?

SOPHIE. Tu ne le devines pas? M. de Saint-Brice, longtemps attaché aux relations étrangères, était lié avec ce Valdéja...

ADÈLE. Je comprends.

SOPHIE. Qui lui a débité sur mon compte je ne sais quelles calomnies, quelles horreurs, et qui a si bien fait qu'il a déterminé M. de Saint-Brice à laisser toute sa fortune à un parent éloigné de sa femme, à M. Albert Melville.

ADÈLE. Mon beau-frère!.. son rival! (*Avec ironie.*) quelle générosité!

SOPHIE. Dis plutôt quelle rage de nuire; car enfin je ne lui avais enlevé que sa maîtresse... on en retrouve toujours! tandis qu'une fortune comme celle-là... Et maintenant, ne sachant quoi devenir, je sollicite un bureau de timbre. Ne pourrais-tu pas m'y aider?

ADÈLE. Je n'ai moi-même nulle protection; mais vois Amélie, madame de Laferrier.

SOPHIE. Elle n'a pas voulu me recevoir.

ADÈLE. Quelle indignité! c'est aussi là que j'en suis; nous ne nous voyons plus depuis ma rupture avec M. Rialto.

SOPHIE. Une rupture! et comment cela?

ADÈLE. Une imprudence à moi! je te raconterai cela. J'ai été bien malheureuse depuis ce temps-là; enfin, parmi ceux qui me faisaient la cour, j'avais daigné remarquer M. Léopold, le fils d'un riche commerçant en vins, qui venait de recueillir la succession de son père.

SOPHIE. Une succession? il est bien heureux, celui-là.

ADÈLE. Elle ne lui a pas duré longtemps; toujours entouré de mauvais sujets tels que lui, il l'a dissipée en moins d'un an, et depuis ce temps, je ne peux te dire à quels projets, à quelle conduite, à quels excès il s'est livré, lui et ses dignes compagnons.

SOPHIE. Et tu ne l'as pas abandonné?

ADÈLE. Je le voudrais... je n'ose pas... il est si violent! il me tuerait. Et puis, sans le vouloir et sans qu'il s'en doute, j'ai découvert des secrets qui me font trembler, et que je n'oserais dire!

SOPHIE. Tu fais bien; mais à moi, ta meilleure amie...

ADÈLE, *baissant la voix.* Dans cette maison où il donne à jouer, des jeunes gens imprudents et sans expérience ont été attirés; ils ont été trompés, dépouillés... Oh! j'en suis certaine. Léopold est capable de tout; et si quelque ami bienfaisant ne vient pas à mon aide, c'est fait de moi; je n'ai plus que ma sœur, je lui ai écrit... mais me répondra-t-elle?..

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE. Madame, Madame, une lettre pour vous.

ADÈLE. Est-il possible?

CRÉPONNE. Et, par bonheur, M. Léopold n'était pas là quand on me l'a remise.

ADÈLE. C'est son écriture!.. c'est de Clarisse. O ma bonne sœur! j'ai toujours dit qu'il n'y avait que toi...

CRÉPONNE. Nous envoie-t-elle de l'argent?

ADÈLE, *qui a décacheté la lettre.* Non... mais c'est égal. Va voir si l'on ne vient pas nous surprendre. (*Créponne sort. A Sophie.*) Tiens, lis... moi, ma main tremble et je ne vois pas, tant je suis émue.

SOPHIE, *lisant.* « Ma chère sœur, en recevant ta lettre, « j'aurais voulu sur-le-champ courir auprès de toi; mais je « ne suis pas maîtresse, je ne suis pas libre d'écouter tous « les mouvements de mon cœur... j'ai un mari...

ADÈLE. Pauvre femme!

SOPHIE. Encore une de malheureuse; mais si elle veut nous écouter et suivre nos conseils...

ADÈLE. Achève donc.

SOPHIE, *lisant.* « J'ai un mari que j'aime, que j'estime, « auquel je dois obéissance... et, je te l'avoue avec la plus « grande peine, il m'a formellement défendu de te voir, toi « et madame de Laferrier, et surtout madame Marini, et « toutes ces horribles femmes qui t'ont perdue!..» (*Parlant.*) Quelle indignité!..

ADÈLE, *voulant reprendre la lettre.* Sophie, de grâce!..

SOPHIE. Non, non, il faut voir jusqu'au bout. (*Lisant.*)

« Cependant, et quels que soient ses ordres, quand ma « sœur est malheureuse, quand elle souffre... je n'ai ni le « courage, ni la force d'obéir... » (*Parlant.*) Allons donc!.. (*Lisant.*) « J'ai tort peut-être, mais que la faute en retombe « sur moi. Aujourd'hui, à deux heures, enveloppée de mon « manteau et sans être vue, je sortirai de chez moi et j'irai « te voir. Arrange-toi pour être seule. »

ADÈLE. Elle va venir!.. quel bonheur!..

SOPHIE. Tu feras comme tu voudras; mais si j'étais toi, je ne la recevrais pas.

ADÈLE. Y penses-tu?.. quand c'est mon seul espoir...

SOPHIE. A la bonne heure, si tu préfères ta sœur à tes amies. (*A part.*) Mais pour moi, je ne t'en tiens pas quitte, et j'apprendrai à cette petite prude-là les égards qu'on se doit entre femmes. (*Haut.*) Adieu, Adèle, si j'ai quelque chose de nouveau, je viendrai te revoir.

ADÈLE. Je crains que Léopold ne se fâche, et que cela ne lui déplaise.

SOPHIE. Eh bien! par exemple...

ADÈLE. Pour plus de sûreté, quand tu auras à me parler, ne monte pas par le grand escalier, où l'on pourrait te voir, mais (*Montrant la porte à droite.*) par celle-ci, dont voici la clé. Il donne sur une allée obscure, et de là dans une petite rue détournée où il ne passe presque personne.

SOPHIE, *prenant la clé.* C'est bien... je m'en vais... car nous disons que ta sœur viendra aujourd'hui... ici... seule et déguisée... à deux heures?

ADÈLE. Nous avons le temps. (*Elle va serrer la lettre de Clarisse dans son secrétaire.*)

SOPHIE, *à part.* Non! non... il n'y en a pas à perdre... et Clarisse, et son mari, et ce Valdéja!.. je me vengerai d'eux tous... d'un seul coup, et de l'un par l'autre. (*A Adèle.*) Un mot encore... tu n'aurais pas quelque argent à me prêter?

ADÈLE. J'en ai si peu!

SOPHIE. Et moi, je n'en ai pas du tout. Je te rendrai cela dès que j'aurai obtenu ce que je sollicite.

ADÈLE. Bien sûr?

SOPHIE. Je te le promets.

ADÈLE. A la bonne heure; car, sans cela... (*Lui remettant quelques pièces de monnaie.*) Tiens!..

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LÉOPOLD.

(*Il entre par la porte du fond, passe entre les deux femmes et saisit l'argent qu'Adèle présente à Sophie.*)

LÉOPOLD. Je vous y prends donc!

ADÈLE. O ciel!

SOPHIE. Mais, Monsieur...

LÉOPOLD, *mettant l'argent dans sa poche.* Confisqué par mesure de police, et maintenant, Madame, de quoi s'agit-il et qu'y a-t-il pour votre service?

SOPHIE. Je suis une ancienne amie d'Adèle.

LÉOPOLD. Je n'aime pas les anciennes amies, et encore moins les nouvelles.

ADÈLE. Mais madame Marini, dont je vous ai parlé quelquefois, était une femme du monde, du grand monde...

LÉOPOLD. Raison de plus; elle vient ici vous faire des phrases, vous parler de morale, de vertu, enfin, vous donner de mauvais conseils.

ADÈLE. Vous vous trompez, Monsieur.

LÉOPOLD. Je n'aime pas cela.

ADÈLE. Mais encore!..

LÉOPOLD. Assez; elle me fera plaisir de rester chez elle, et vous ici, c'est plus facile pour la sûreté des communications. Maintenant, je ne vous renvoie pas, mais j'ai à lui parler.

SOPHIE. Il suffit, Monsieur, je me retire. Adieu, chère amie, je te reverrai dans un autre moment. (*A part.*) Dieu! quelle horreur d'homme!

LÉOPOLD. Je vous prie d'agréer mes respectueux hommages. (*Au moment où elle est près de la porte du fond.*) Mes excuses, si je ne vous reconduis pas. (*Sophie sort.*)

—

SCÈNE IV.

ADÈLE, LÉOPOLD.

LÉOPOLD. A nous deux, maintenant, puisque vous avez de l'argent de trop, il faut m'en donner.

ADÈLE. Y pensez-vous?

LÉOPOLD. Tant que j'en ai eu, je ne vous l'ai pas épargné. La succession de mon père y a passé. Pauvre brave homme! le plus riche marchand de vin de la Rapée!

ADÈLE. Vous n'avez pas voulu m'écouter.

LÉOPOLD. Courte et bonne! c'est ma devise; j'avais, je n'ai plus. Maintenant c'est à ceux qui ont à me donner; et s'ils font des façons, je les forcerai bien à me rendre ma part; car j'ai mes idées là-dessus.

ADÈLE. Et quel est votre dessein?

LÉOPOLD. De quitter cette maison, qui commence à être mal notée, les abonnés se dispersent, le jeu languit, rien ne va plus. Nous voulons voyager dans les départements, ou à l'étranger, si faire se peut. Mais pour cela il faut de l'argent.

ADÈLE. Je n'ai rien, vous le savez.

LÉOPOLD. Vous avez conservé des relations dans le monde, de belles connaissances, de hautes protections; il faut les employer, faire un appel à leurs sentiments, à leur délicatesse, et leur demander de l'argent pour moi, ou pour vous, cela revient au même.

ADÈLE. Je ne connais plus personne.

LÉOPOLD. Vous avez une famille, un père, une tante.

ADÈLE. Vous savez bien qu'ils sont morts de chagrin!

LÉOPOLD. Oui, à ce qu'ils disent; mais votre sœur, votre beau-frère, on peut les mettre à contribution.

ADÈLE. Ils ne veulent plus me voir.

LÉOPOLD. Et M. Rialto?

ADÈLE. Jamais.

LÉOPOLD. D'autres enfin; M. Hippolyte; d'après ce que vous m'avez dit, c'est un jeune homme à grands sentiments, qui depuis trois ans a, dit-on, réussi dans le monde, et qui ne refusera pas à une ancienne passion un souvenir utile. Moi à sa place je n'hésiterais pas, parce que nous autres jeunes gens du monde nous sommes tous comme ça.

ADÈLE. Plutôt mourir que d'avoir recours à lui!

LÉOPOLD, *haussant la voix.* Il le faut cependant, car je le veux, et vous ne me connaissez pas quand on me résiste!

ADÈLE. Léopold! Léopold! vous m'effrayez! (*A part.*) O mon Dieu! qui m'arrachera de ses mains?

LÉOPOLD. Là, à ce secrétaire; voilà ce qu'il faut pour écrire. (*Pendant qu'il dispose le papier, la plume et l'encre, etc., entre Créponne.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CRÉPONNE.

CRÉPONNE, *bas, à Adèle.* Une dame enveloppée d'un manteau est là dans votre chambre.

ADÈLE, *de même.* C'est ma sœur, c'est Clarisse. (*Elle se dispose à passer dans la pièce à gauche.*)

LÉOPOLD, *l'arrêtant par le bras.* Où vas-tu? tu ne sortiras pas d'ici que tu n'aies écrit.

ADÈLE. O mon Dieu!

LÉOPOLD, *la faisant asseoir au secrétaire*. Allons, une lettre à la Sévigné, et pour cela je vais dicter. « Cher Hippolyte...

ADÈLE. Je ne mettrai jamais cela.

LÉOPOLD. Hippolyte tout court.

ADÈLE, *écrivant*. « Monsieur.

LÉOPOLD. A la bonne heure, je n'y tiens pas. (*Dictant.*) « Monsieur, une ancienne amie bien malheureuse...

CRÉPONNE. C'est bien vrai.

LÉOPOLD. Je ne mens jamais. (*Dictant.*) « est menacée d'un « affreux danger dont vous seul pouvez la sauver... »

ADÈLE. Mais c'est le tromper.

LÉOPOLD. Qu'en savez-vous? Je ne mens jamais. (*Dictant.*) « Si tout souvenir, si toute humanité n'est pas éteinte dans « votre cœur, venez à son secours, elle vous attendra au- « jourd'hui, rue... » Mets notre nom et notre adresse. « Prenez avec vous de l'or, beaucoup d'or. Vous saurez « pourquoi... »

ADÈLE, *indignée*. Je n'écrirai jamais cela!

LÉOPOLD, *dictant d'un ton impératif*. « Vous saurez pour- « quoi, et j'ose croire que vous m'en remercierez. » (*Lui prenant la main.*) Allons, écris! je le veux!

ADÈLE. Mais que voulez-vous donc faire? le forcer à jouer, le dépouiller?..

LÉOPOLD. Cela me regarde, signe... et maintenant je ne vous demande plus rien que le silence. (*Prenant la lettre.*) Je me charge d'envoyer la lettre, et, pour le départ de demain, si je suis content de vous, j'aurai des égards; je ne vous emmènerai pas. Adieu. (*Il sort.*)

ADÈLE, *à Créponne*. Cours vite chez Hippolyte, et dis-lui que s'il reçoit une lettre de moi il n'en tienne nul compte, qu'il ne sorte pas de chez lui. Il y va de sa sûreté, de ses jours peut-être. Ils sont capables de tout!

CRÉPONNE. Oui, Madame, oui, je mets mon châle et j'y vais.

ADÈLE, *pleurant*. Et ma sœur? ma sœur qui m'attend; ah! c'est mon seul espoir de salut! (*Elle entre par la porte à gauche.*)

CRÉPONNE, *seule, mettant son châle*. Ah! quelle horrible maison! quand donc en serons-nous dehors? Où est le temps où j'étais femme de chambre honnête d'une honnête femme! Ah! tout calculé, la vertu donne plus d'agrément, sans compter le profit; mais ma pauvre maîtresse, comment l'abandonner, quand elle n'a plus que moi au monde, que moi, dans cet infernal logis habité par des démons! (*Apercevant la porte du fond qui s'ouvre lentement.*) Encore un qui arrive, il en sort donc ici de tous les côtés! (*Elle sort, en courant, par le fond.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, *seul, enveloppé dans un manteau et sortant de la porte à droite*. Je n'ai pu y résister; c'était plus fort que moi. Cette lettre maudite qui me l'a envoyée! Ah! relisons-la pour affermir mon courage! (*Lisant.*) « Votre femme « vous trahit, croyez-en un ami fidèle, et, si vous en dou- « tez, n'en croyez que vos yeux; aujourd'hui, un peu avant « deux heures, seule et enveloppée d'un manteau, elle se « rendra en voiture de place dans une maison suspecte, « pour y attendre M. Valdéja, qu'elle aimait et dont elle « était aimée avant son mariage. La clé jointe à cette lettre « vous donnera les moyens d'entrer en secret dans la mai- « son; et dès que vos yeux vous auront convaincu de la « vérité, vous pourrez fuir par cette allée obscure sans être « vu de personne. » (*Parlant.*) J'ai repoussé d'abord cet avis infâme; sûr de l'amour et de la vertu de Clarisse, j'aurais regardé comme un crime l'apparence même d'un soupçon; et prêt à détruire, à brûler cette œuvre, non de l'amitié, mais de la haine, je ne sais quelle voix secrète me disait d'y ajouter foi. Pouvoir infernal d'un écrit anonyme! je n'y croyais pas, je le méprisais, et pourtant je suis sorti, j'ai épié; non, je ne peux le croire encore; et cependant c'était elle! c'était Clarisse; je l'ai vue sortir du logis d'un pied furtif, et jetant autour d'elle un regard de crainte. Ah! Clarisse! Clarisse! (*Résolu.*) Et maintenant dussé-je l'immoler et son complice, et moi-même avec elle, j'irai jusqu'au bout, je saurai tout. On vient, rentrons. (*Apercevant Valdéja dans la coulisse.*) Dieu! c'est lui, c'est Valdéja! notre arrêt à tous est prononcé, qu'il s'accomplisse! (*Il referme la porte du cabinet et disparaît.*)

SCÈNE VII.

VALDÉJA, *qui pendant ces derniers mots est entré par le fond*. Je ne puis, je n'ose croire à un pareil message; Clarisse a besoin de moi, de mon amitié; il y va, dit-elle, du repos, du bonheur de sa vie; c'est dans ce lieu qu'elle m'attend pour me confier un secret; aurait-elle enfin découvert la trahison qui nous a désunis, ou quelque nouveau danger pourrait-il la menacer? N'importe, il n'y a pas à examiner, à réfléchir : Clarisse a besoin de moi, cela suffit; je n'ai vu que ce mot, et me voilà; mais où suis-je? (*Apercevant Clarisse qui sort par la porte de gauche accompagnée d'Adèle.*) Dieu! c'est elle!

SCÈNE VIII.

VALDÉJA, CLARISSE, ADÈLE.

CLARISSE, *mystérieusement*. Conduis-moi, il faut que je te quitte; mais maintenant que je sais tout, sois tranquille, calme-toi.

ADÈLE. Me calmer, ma sœur, quand le désespoir et la crainte m'assiégent, quand il y a un génie infernal, un pouvoir vengeur qui me poursuit sans cesse, et que je rencontre partout!.... (*Elle aperçoit Valdéja droit et immobile devant elle; elle pousse un cri et s'enfuit.*)

CLARISSE. C'est vous qui causez sa terreur... vous, monsieur Valdéja, dans ces lieux!

VALDÉJA. Comment cela pourrait-il vous étonner, Madame? prompt à me rendre à vos ordres, je viens...

CLARISSE. A mes ordres?

VALDÉJA. Sans doute; ne m'attendiez-vous pas?

CLARISSE. Non, Monsieur...

VALDÉJA. Vous ne m'attendiez pas? et ce mot de vous que j'ai reçu...

CLARISSE. Je n'ai point écrit.

VALDÉJA. Est-il possible! tremblez alors, tremblez; quelque sort perfide que je ne puis deviner, nous menace tous deux; votre sœur est ici, et ses amies, ses dignes conseils, ne doivent pas être loin; c'en est assez pour justifier mes alarmes; de grâce, venez, sortons, permettez-moi de veiller sur vous.

CLARISSE. Je vous remercie, je suis venue seule, je désire sortir de même.

VALDÉJA. Ah! ce coup est le plus cruel de tous ceux que j'ai reçus; vous vous défiez de moi, Clarisse! de moi qui depuis six ans ai fait pour vous le plus grand et le plus cruel des sacrifices; j'ai renoncé à votre présence, à votre amitié, et, plus que tout encore, à votre estime; j'ai consenti à être méprisé de vous, quand d'un mot je pouvais vous détromper, et j'y ai consenti pour ne pas troubler votre repos.

CLARISSE. Que voulez-vous dire?

VALDÉJA. Que je n'ai point mérité les affreuses calomnies dont on m'a noirci à vos yeux; que toujours digne de vous... laissez-moi achever, Clarisse; ce moment est peut-être le seul de ma vie où je pourrai vous dire la vérité; oui, je vous aimais, j'étais aimé.

CLARISSE. Monsieur...

VALDÉJA. Ah! vous ne m'interdirez pas ce souvenir, c'est le seul bien qui me reste. Une trame infernale nous a séparés. Cette jeune fille, cette séduction, calomnie, infâme calomnie! comme tout ce qui sortait du cœur de la femme qui avait juré ma perte; les preuves aujourd'hui me seraient faciles à vous donner, mais d'autres nœuds vous enchaînent; et c'est le jour même de votre mariage, que j'ai appris, pour mon éternel tourment, la perfidie qui vous jetait dans les bras d'un autre : je voulais courir, réclamer mon bien, vous avouer la vérité, me justifier du moins; il n'était plus temps, vous sortiez de l'église et portiez pour jamais le nom de mon heureux rival. Clarisse, alors j'ai gardé le silence, je me suis interdit votre vue, mais non le droit de veiller sur vous, sur votre avenir, sur votre fortune; j'y ai réussi, Madame; et maintenant, si un mot de vous m'apprend que j'ai recouvré votre estime, quel que soit mon sort, je n'aurai plus la force de me plaindre, et je croirai encore au bonheur.

CLARISSE. Que m'avez-vous dit! et qu'ai-je appris! Écoutez, Valdéja, ce n'est pas avec vous que je veux feindre; et vos souffrances... les miennes peut-être, me donnent le droit de parler sans que personne s'en offense; oui, j'ai été malheureuse de vous retirer mon estime; et malgré moi et lorsqu'un autre hymen allait m'enchaîner, le mépris même que je croyais vous devoir n'avait peut-être pas encore éteint toute ma tendresse; je me le reprochais; et cette faute involontaire, je jurais de l'expier! Grâce au ciel, j'y ai réussi. Oui! j'ai pour mari un honnête homme qui mérite tout mon amour, toute ma confiance; je l'aime, je n'aime que lui, et, je vous le dis à vous, j'aimerais mieux mourir que d'oublier un instant ou mes devoirs, ou ce que je dois à son honneur; après un tel aveu, et pour qu'il n'y ait pas dans mon cœur une seule pensée qu'il ne puisse connaître, je demanderai sans crainte à votre amitié un dernier service; vous voyez que vous ne vous étiez pas trompé et que vous aviez deviné que j'aurais besoin de vous. Eh bien! mon ami, et ce nom vous le méritez, continuez votre noble et généreuse conduite; évitez de me voir, évitez les lieux où vous pourriez me rencontrer, je vous en saurai gré, et un jour viendra où mon cœur vous tiendra compte de tout, même de votre absence.

VALDÉJA. J'obéirai, Clarisse, trop heureux d'avoir à vous obéir; ce soir, dans une heure, j'aurai quitté Paris.

CLARISSE, *se reculant*. Adieu donc.

VALDÉJA. Adieu! (*Il fait un mouvement pour lui baiser la main.*)

CLARISSE. Pas un mot de plus; adieu!

VALDÉJA, *lui prenant la main et la lui serrant affectueusement.*) Adieu! (*Il se dispose à sortir.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE, *à Clarisse*. Ah! Madame, c'est de la part d'Adèle, de votre sœur, que je viens vous prévenir; vous êtes épiée poursuivie; votre mari est sur vos traces.

CLARISSE. Mon mari?

SOPHIE. Et s'il vous trouvait en ces lieux, seule avec Monsieur... (*A Valdéja.*) Fuyez, emmenez-la.

CLARISSE. Fuir? jamais! qu'il vienne, je lui dirai tout : c'est pour ma sœur, c'est pour la voir et la secourir, que je lui ai désobéi; c'est ma première faute, je n'en commettrai pas une seconde en lui cachant la vérité, en prenant un autre guide, un autre conseil que lui.

SOPHIE. Y pensez-vous!

VALDÉJA, *à Clarisse*. Bien! bien! votre raison vous a dit vrai. Dès qu'elle donne un conseil, il ne peut y avoir que malheur et trahison. Partez sans moi, partez, courez près d'Albert.

SOPHIE. Qu'elle le rejoigne donc si elle veut, il est trop tard maintenant; elle ne sortira point de cette maison sans être vue, car il y a ici du monde, des gens qui la connaissent, qui publieront partout qu'elle était ici avec vous en tête-à-tête.

CLARISSE. O mon Dieu! elle dit vrai! je suis perdue, déshonorée! Qui pourrait me secourir, me protéger?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, *sortant du cabinet à droite.*

ALBERT. Moi! Clarisse.

SOPHIE ET VALDÉJA. Que vois-je!

ALBERT. Son mari! qui était ici avec elle; qui ne l'a pas quittée! (*A Valdéja.*) J'ai tout entendu, Monsieur; je vous reconnais pour un homme d'honneur, pour un galant homme, que j'estime et que je plains; car je sais mieux que personne le prix du trésor que vous avez perdu.

VALDÉJA. Je le laisse, du moins, en des mains dignes de l'apprécier. Adieu, Madame; dans une heure, je vous l'ai dit, j'aurai quitté Paris; adieu, éloignez-vous au plus tôt de cette maison, qui n'aurait jamais dû vous recevoir. Pour moi, je vais en sortir par le grand salon, par la grande porte, avec Madame. Nous ne craignons rien, n'est-il pas vrai?

SOPHIE. Sans doute, votre réputation est au-dessus d'une telle atteinte.

VALDÉJA. Et la vôtre au-dessous. Venez. (*Il lui prend la main et sort par le fond avec elle. La nuit se fait.*)

SCÈNE XI.

ALBERT, CLARISSE.

CLARISSE. O mon ami! me pardonneras-tu?

ALBERT. N'en parlons plus, la nuit est venue, prends ce manteau, et descendons par cet escalier dérobé, dont j'ai la clé.

CLARISSE. Et comment cela?

ALBERT. Tu le sauras.

CLARISSE. Et ma sœur?

ALBERT, *tirant une bourse de sa poche*. Il ne lui faut que de l'or, en voilà. (*Pendant ce temps Léopold, qui est entré par la porte du fond, aperçoit Albert.*)

LEOPOLD. C'est le bel Hippolyte. Allons l'attendre... (*Il sort par la porte à droite et disparait.*)

ALBERT. Allons, dépêche-toi. (*Apercevant Adèle qui entre.*) Tenez, Adèle, (*En lui remettant la bourse.*) tenez...

ADÈLE. Albert!

ALBERT. J'avais accompagné ma femme, et vous apportais

ce qu'elle vous a promis sans doute. Prenez, et dorénavant ne vous adressez plus à elle, mais à moi.

CLARISSE, *lui donnant sa chaîne et l'embrassant.* Adieu, ma sœur!

ALBERT, *à Clarisse.* Viens, l'air qu'on respire ici me fait mal. (*Albert entraîne Clarisse et tous deux sortent par la porte à droite.*)

—

SCÈNE XII.

ADÈLE, *seule. Elle jette la bourse sur le secrétaire et couvre de baisers la chaîne que sa sœur vient de lui donner.* O ma sœur! ma sœur! (*On entend du bruit en dehors, puis un coup de pistolet et des cris de :* Au secours! au meurtre!)

ADÈLE, *poussant un cri.* Ah! qu'est-ce que cela signifie? (*Elle s'élance vers l'escalier à droite et la toile tombe.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Chez Adèle. — Le grabat.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, *seule, assise dans un vieux fauteuil; sa respiration est oppressée.* O mon Dieu, que je souffre! (*Elle tousse.*) Quel état! Je me sens mourir. A vingt-neuf ans, mourir! Seule, sans avoir une main qui vous soutienne... N'avoir pour toute consolation que l'espoir de ne plus souffrir; demain peut-être. O mon Dieu!.. (*Elle tousse.*)

—

SCÈNE II.

ADÈLE, CRÉPONNE.

ADÈLE. Te voilà, Créponne?

CRÉPONNE. Oui, bonne maîtresse. Ai-je été longtemps?

ADÈLE. Non. Qu'a dit le docteur?

CRÉPONNE. Qu'il fallait vous ménager! ne pas vous exposer au grand air. Cela vous tuera.

ADÈLE, *d'un air morne.* Que veux-tu? il faut vivre. Dis-moi, as-tu entendu parler de quelque chose? Fait-on toujours des recherches?

CRÉPONNE. Depuis huit mois les poursuites se sont ralenties.

ADÈLE. Je tremble toujours de voir arriver les gens de justice... Et cependant, tu le sais, je ne suis pas coupable; j'ignore encore comment mon beau-frère a été attiré dans cette horrible maison. Et quand il a été frappé, je courais à ses cris et à son aide, je te le jure.

CRÉPONNE. Je le sais bien!

ADÈLE. Et quoique dangereusement blessé, il en reviendra, n'est-il pas vrai? il n'en mourra pas? Mais moi, la honte, la misère... O mon Dieu! mon Dieu! quel chemin depuis dix ans! Quand je pense à ce que j'étais, et à ce que je suis maintenant. C'est un rêve, un rêve affreux que je tremble de voir finir, car je crains le réveil!.. (*Elle tousse.*) Puisque tu es sortie, as-tu vu les numéros? notre terne l'avons-nous gagné?

CRÉPONNE, *éludant.* Madame...

ADÈLE, *avec insistance.* Avons-nous gagné?

CRÉPONNE. Mais...

ADÈLE. Réponds-moi donc! avons-nous gagné? (*Créponne baisse la tête.*) Non! je le vois. (*Elle se met à pleurer.*)

CRÉPONNE. Faut pas vous chagriner, Madame; ça augmenterait votre mal.

ADÈLE. Au surplus, je le savais, je l'avais vu dans les cartes. Mais Sophie Marini prétend que les numéros sortiront ce mois-ci.

CRÉPONNE. Oui, croyez celle-là et ses conseils!

ADÈLE. Elle doit s'y connaître, elle y met si souvent! Et mes derniers bijoux, cette chaîne que ma sœur m'a donnée le dernier jour où je l'ai vue.

CRÉPONNE. Eh bien! cette chaîne?

ADÈLE. Elle m'a conseillé de la vendre pour suivre nos numéros, et je l'ai priée de s'en charger.

CRÉPONNE. Il est donc dit qu'avec ses conseils elle vous perdra jusqu'au bout.

ADÈLE. Le moyen de faire autrement! quand on n'a plus rien, ni amis, ni famille; car le monde entier doit ignorer maintenant ce qu'est madame Laurencin. (*Elle se cache la tête dans les mains.*)

CRÉPONNE. J'ai cependant adressé votre demande à la mairie, et on doit la transmettre à toutes les dames de charité.

ADÈLE, *avec ironie.* Et monsieur le maire, qu'on dit si bienfaisant!..

CRÉPONNE. J'y ai été ce matin. Ce n'est pas loin, car notre maison touche à la mairie.

ADÈLE. L'as-tu vu?

CRÉPONNE. On m'a répondu qu'il était avec un de ses amis qui arrivait à l'instant même de voyage, et qu'il ne recevait personne.

ADÈLE. Toi seule m'es restée fidèle, ma brave Créponne, toi seule!

CRÉPONNE. Et je ne vous abandonnerai jamais.

ADÈLE. Dans peu de temps tu seras libre de tout souci! Mais je ne veux pas que, jusque-là, le désespoir m'approche; je ne le veux pas! je ne le veux pas! Allons, ne pleure pas... Voyons! tu sais bien que ça me fait mal.

CRÉPONNE, *essuyant ses larmes.* Ah! mon Dieu! qui vient là?

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE. N'ayez pas peur, c'est moi!

ADÈLE. Et toi aussi tu ne m'as pas abandonnée!

CRÉPONNE, *à part.* Malheureusement!..

SOPHIE. Ma chère, cela va mal. Tu sais, cette chaîne que tu tenais de ta sœur?

ADÈLE. Eh bien!

SOPHIE. J'ai été la vendre chez le joaillier notre voisin... un vieux qui l'a regardée bien attentivement, puis il m'a dit : De qui tenez-vous cette chaîne? — D'une dame de mes amies. — Qui est-elle? — Que vous importe? — C'est que, a-t-il ajouté en feuilletant un registre, cette chaîne, à ce qu'il me semble, est au nombre des objets qui, lors de l'affaire Léopold, nous ont été signalés par la police.

ADÈLE. Ah! mon Dieu!

SOPHIE. Alors, que te dirais-je? J'ai perdu la tête; et crai-

gnant les explications, je me suis enfuie de sa boutique en lui laissant la chaîne.

ADÈLE. Quelle imprudence!

SOPHIE. Je le sais bien! car il a appelé ses garçons; et si l'on m'a suivie de loin et vue entrer ici...

ADÈLE. On ne sait pas qui tu es?

SOPHIE. Peut-être! Car j'ai rencontré en montant ta propriétaire.

CRÉPONNE. Que nous ne connaissons pas.

ADÈLE. Il y a à peine quelques jours que son mari a acheté cette maison.

SOPHIE. Et sais-tu quelle est cette femme? C'est notre ancienne amie.

ADÈLE. Amélie de Laferrier?

SOPHIE. Elle-même, dont le mari a continué à faire fortune.

CRÉPONNE. Et qui est toujours restée au pinacle!..

SOPHIE. Tandis que nous... (*On frappe en dehors. Mouvement d'effroi.*)

CRÉPONNE, *après un long silence.* On a frappé.

ADÈLE, *avec terreur.* N'ouvre pas!

SOPHIE. Seraient-ce déjà les gens de justice qui seraient sur tes traces?

ADÈLE. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

CRÉPONNE, *à part.* Et le médecin qui a dit que la moindre émotion la tuerait! (*Haut.*) Qui va là?

UNE VOIX D'HOMME, *en dehors.* Est-ce ici madame Laurencin?

CRÉPONNE. Oui.

LA MÊME VOIX. Ouvrez!

CRÉPONNE. Pourquoi?

LA MÊME VOIX. C'est une dame de charité qui voudrait la voir.

ADÈLE. Ah! quel bonheur! (*Créponne ouvre la porte.*)

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CLARISSE, *en costume de veuve et suivie de deux domestiques en livrée.*

CLARISSE. Où est madame Laurencin?

CRÉPONNE, *d'un air confus, lui montrant Adèle.* Là, Madame.

ADÈLE, *poussant un cri.* Dieu! Clarisse! (*Elle s'évanouit.*)

CLARISSE, *la reconnaissant et se jetant dans ses bras.* Adèle! ma sœur! c'est elle que je retrouve ainsi! O Dieu vengeur! vous l'avez trop punie. (*Courant à l'un des domestiques et prenant un flacon.*) Donnez, donnez. (*Se mettant à genoux près d'Adèle.*) Ma sœur, ma sœur! reviens à toi; c'est moi qui suis près de toi, c'est moi qui t'appelle!

ADÈLE, *revenant à elle.* Où suis-je?

CLARISSE. Dans les bras de ta sœur.

ADÈLE, *pleurant.* Clarisse! Dieu a donc pitié de moi; je ne suis donc pas tout à fait une maudite, une réprouvée, puisqu'il m'envoie un de ses anges! (*Regardant Clarisse en noir.*) Eh mon Dieu! cette robe... Albert!..

CLARISSE. Il n'est plus.

ADÈLE, *se levant avec effort.* Je ne suis pas coupable, je te le jure; que son sang retombe sur moi si jamais j'ai eu la pensée... (*Elle retombe sur son siége.*)

CLARISSE. Je te crois, je te crois; Albert lui-même t'a pardonné.

ADÈLE. Et toi, ma sœur, depuis ce temps qu'as-tu fait?

CLARISSE. J'ai prié pour toi.

ADÈLE. Ah! je n'en suis pas digne; si je n'avais écouté que ta voix, si j'avais repoussé loin de moi les indignes conseils qui m'ont perdue... (*Bruit au dehors.*) Ah! qui vient là?.. l'on monte l'escalier.

SOPHIE, *qui a remonté la scène, la redescend en ce moment. A part.* Dieu! Amélie!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, AMÉLIE, *plusieurs gens de justice.*

AMÉLIE. Entrez, entrez, Messieurs, je ne m'oppose point au cours de la justice, et comme propriétaire de cette maison...

ADÈLE, *serrant Clarisse dans ses bras.* Les voilà! Ma sœur, sauve-moi, protége-moi.

AMÉLIE. Je ne connais point madame Laurencin; mais si c'est elle que vous cherchez... (*Reconnaissant Adèle.*) Dieu! Adèle! (*Elle se retourne, se trouve en face de Sophie et jette un cri.*)

SOPHIE, *lui saisissant la main.* Oui, il ne te manquait plus que de la livrer.

CLARISSE, *aux gens de justice.* C'est ma sœur, Messieurs, c'est ma sœur; elle n'est point coupable; et de quel droit ose-t-on violer son domicile?

UN DES AGENTS. Pardon, Madame, il est une personne dont nous devons nous assurer; nous ignorons encore si c'est Madame; mais afin de procéder légalement, nous avons requis la présence du premier magistrat de cet arrondissement, et c'est devant lui...

CRÉPONNE. Qu'il vienne! qu'il vienne nous protéger!

CLARISSE, *avec effroi.* Oh! non, non! qu'il n'entre pas!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DARCEY ET VALDÉJA.

AMÉLIE ET SOPHIE, *à part.* Monsieur Darcey!

DARCEY. Qu'y a-t-il, Messieurs? quelle est cette femme que l'on parle d'arrêter?

CRÉPONNE, *d'un ton suppliant et à demi-voix.* C'est la vôtre, Monsieur, votre pauvre femme qui se meurt.

DARCEY, *avec indignation et repoussant ce mot.* Ma femme!

ADÈLE. Qui parle donc?

CLARISSE. C'est ton mari.

ADÈLE, *épouvantée.* Mon mari! sauvez-moi, sauvez-moi!

DARCEY. Cette femme est Adèle?

ADÈLE, *dans le délire.* Non, non, ce n'est pas elle, ne le croyez pas.

CLARISSE, *à Darcey.* Mon frère! mon frère! ne l'accablez pas.

DARCEY, *avec calme et dignité.* N'ayez nulle crainte, elle est oubliée depuis longtemps.

CLARISSE. Oh! vous lui pardonnerez...

ADÈLE. Darcey, ne me dis rien, je vais mourir.

CLARISSE. Un mot, un mot qui la console...

ADÈLE *se lève soutenue par Créponne et se dirige vers Darcey.* Darcey, j'ai été bien coupable; mais aussi j'ai bien souffert. Pardonne, pardonne-moi! Au nom de mon pauvre père, ne me maudis pas, Darcey, grâce! grâce!

DARCEY. Jamais! (*Adèle jette un cri et tombe sur son fauteuil.*)

CLARISSE. Mais moi, je te pardonne, je t'aime; ma sœur, que ces derniers mots frappent ton oreille, que la main d'une amie ferme tes yeux. (*A Darcey.*) Mon frère, quelle rigueur! Oh! venez, venez!..

DARCEY, *se laissant entraîner, dit à Valdéja qui le pousse vers Adèle.* Tu le veux? eh bien!.. (*En ce moment Adèle rend le dernier soupir.*) Dieu! il n'est plus temps.

VALDÉJA. Elle expire! (*A Amélie et à Sophie.*) Eh bien! femmes, prenez ce cadavre; prenez-le donc, il est à vous. Vos œuvres méritaient un salaire, le voilà! Honte à vous et à toutes vos semblables! (*A Darcey.*) A toi, la liberté!

DARCEY, *lui montrant Clarisse.* Et à toi, je l'espère, bientôt le bonheur!

FIN DE DIX ANS DE LA VIE D'UNE FEMME.





VALÉRIE. Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre.

VALÉRIE

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 21 décembre 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

CAROLINE DE BLUMFELD, jeune veuve.
VALÉRIE, son amie.
ERNEST, comte de Halzbourg.
HENRI MILNER, conseiller.
AMBROISE, domestique de Caroline.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

Le théâtre représente un salon donnant sur des jardins; porte et croisées au fond, et deux portes latérales.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRI.

CAROLINE. Quel bon hasard vous amène, mon cher Henri? Je croyais que les affaires de la chancellerie prenaient toute votre matinée.

HENRI. Il est vrai, Madame; mais dans la journée vous faites des visites, le soir vous avez toujours du monde. Le moyen de vous parler?

CAROLINE. Hier cependant nous étions seuls, ou c'est tout comme. Je n'avais avec moi que ma cousine; et une personne qui n'y voit pas ne doit pas vous effrayer beaucoup.

HENRI. N'importe, je n'ai pas osé. L'affaire dont je veux vous entretenir est si difficile à aborder...

CAROLINE. Je vous devine. Vous allez me parler de l'état de ma fortune. Je connais, mon cher Henri, votre raison, l'étendue de vos lumières, la tendre amitié qui nous unit dès l'enfance. Je déclare d'avance que tous vos conseils sont excellents; mais je n'en suivrai pas un seul.

HENRI. Du tout, Madame; ce n'est pas là le sujet qui m'amène. Je ne viens pas pour vous parler raison.

CAROLINE. Ah! que vous êtes aimable! C'est peut-être une confidence que vous aviez à me faire?

HENRI. Justement!

CAROLINE. Avez-vous du temps? êtes-vous pressé? C'est que j'ai aussi un secret; et à qui pourrais-je le confier, si ce n'est à mon meilleur ami? Vous ne savez pas, je vais me marier.

HENRI. Ah! mon Dieu! Depuis quand avez-vous pris cette résolution?

CAROLINE. Depuis ce matin, je crois.

HENRI, *à part.* Allons, j'ai eu tort de ne pas me déclarer plus tôt. (*Haut.*) Après un secret comme celui-là, le mien n'aurait plus rien d'intéressant. Nous en causerons une autre fois.

CAROLINE. Eh! mais, qu'avez-vous donc?

HENRI. Rien; je vous écoute. Parlons de vous, de votre bonheur.

CAROLINE. Vous savez que je suis veuve, et que M. Blumfeld, mon mari, m'avait laissé six mille florins de rente; ce qui était fort bien à lui, sans un maudit procès qui s'est élevé au sujet de sa succession.

HENRI. Un procès détestable, que vous ne pouvez manquer de perdre, et qui doit vous ruiner.

CAROLINE. Vous croyez?

HENRI. Oui, Madame.

CAROLINE. C'est ce qu'ils disent tous, et pourtant il n'aurait tenu qu'à moi de le gagner. Ce vieux conseiller, le plus obstiné des hommes, contre lequel je plaidais, et qui voulait absolument m'épouser...

HENRI. Heureusement qu'il est mort.

CAROLINE. C'est égal; il n'y a pas idée d'un entêtement pareil. Imaginez-vous qu'il a un neveu, le jeune comte de Halzbourg, dont vous avez entendu parler.

HENRI. Je ne crois pas.

CAROLINE. Il était le cadet d'une famille nombreuse; et comme il n'avait pas de fortune à espérer, on voulait le faire entrer dans les ordres; vous vous rappelez, maintenant. C'est lui qui, il y a trois ans, disparut subitement sans que l'on pût savoir ce qu'il était devenu.

HENRI. Oui; j'ai de tout cela quelque idée confuse.

CAROLINE. Eh bien, Monsieur, pendant cet espace de temps, il a successivement perdu deux frères, et je ne sais combien de cousins; de sorte qu'il est maintenant riche à millions; et, en outre, c'est encore à lui que revient, dans ce moment, toute la succession de mon vieux conseiller, à la charge par lui... écoutez bien cette clause du testament, à la charge par lui de terminer ce procès en m'épousant. C'est ce que m'a appris ce matin mon homme d'affaires, et c'est là-dessus que je voulais vous consulter. Quel parti me conseillez-vous de prendre?

HENRI. Eh mais! d'après les premiers mots de votre conversation, il me semble que vous êtes décidée.

CAROLINE. Jusqu'à un certain point. On dit beaucoup de bien du comte de Halzbourg; mais peut-être n'est-il pas le mari qui me conviendrait. Je connais très-bien tous mes défauts : je suis vive, impatiente, étourdie; c'est pour cela qu'il me faudrait pour époux quelqu'un de calme, de raisonnable; enfin, cela va vous faire rire, quelqu'un de votre caractère... si vous m'aimiez, bien entendu.

HENRI. Comment, Madame, il serait possible?

CAROLINE. Après cela, il se peut que le comte de Halzbourg réunisse ces qualités; et bien décidément je l'épouserai peut-être, non pas pour moi, mais pour ceux qui m'entourent, et dont il me serait si doux de faire le bonheur! Ma cousine, surtout; cette chère Valérie, si aimable, si intéressante! Pauvres toutes les deux, il faudra nous séparer! Riche, je ne la quitterai plus; je l'entourerai de tous les soins que son état réclame. Il est si triste d'être privée de la vue! Seule au milieu du monde, morte à tous les plaisirs, chercher sans cesse son amie, et même auprès d'elle vivre dans l'absence : autant mourir tout à fait! Moi, d'abord, je ne pourrais pas exister ainsi.

HENRI. Vous, sans doute! Mais Valérie, qui depuis l'âge de trois ou quatre ans est privée de la lumière, ne peut regretter des plaisirs dont elle n'a aucune idée, et bien certainement...

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE. Madame, c'est une lettre qu'un beau chasseur vient d'apporter pour vous.

CAROLINE, *prenant la lettre.* C'est bien.

AMBROISE. Je l'ai prié bien poliment d'attendre; il avait un bel habit vert, galonné sur toutes les coutures.

CAROLINE, *qui a ouvert la lettre.* C'est du comte de Halzbourg. Il est à quelques lieues d'ici, et me demande la permission de se présenter chez moi... sans doute pour me parler de la clause du testament de son oncle. Une lettre très-honnête et très-respectueuse; quel est votre avis?

HENRI. Je n'en ai pas à donner : il ne s'accorderait probablement pas avec le vôtre, et je me mettrais peut-être très-mal avec vous en vous conseillant de ne pas le recevoir.

CAROLINE. D'abord ce ne serait pas convenable, dans la situation où nous sommes. Je ne peux pas me dispenser...

HENRI. Ne cherchez pas de prétexte; dites plutôt que vous le désirez.

CAROLINE. Oui, par curiosité, voilà tout. Cela n'engage à rien. Toi, Ambroise, préviens Valérie que M. Henri Milner est ici, au salon, et qu'il est seul. (*A Henri.*) Elle vous tiendra compagnie en mon absence. Je vais écrire ma réponse. (*Elle sort avec Ambroise.*)

—

SCÈNE III.

HENRI, *seul.* Oui, j'ai bien fait de ne pas me déclarer hier, ç'aurait été pour elle un triomphe de plus. Elle ignorera toujours que je l'aimais. Quelle légèreté! quelle étourderie! Que n'a-t-elle les sentiments et le cœur de Valérie! Ah! Valérie! ma seule amie, venez à mon secours!

—

SCÈNE IV.

HENRI, VALÉRIE, *conduite par* AMBROISE.

VALÉRIE. Henri, êtes-vous là?

HENRI. Oui, sans doute; et je désirais bien vous voir.

VALÉRIE. Eh! vite, Ambroise, conduis-moi de ce côté! (*Lui tendant la main.*) Bonjour, mon ami, je vous ai fait attendre, ce n'est pas ma faute; je ne vais pas aussi vite que je le voudrais!

AMBROISE. Oh! vous allez encore un bon pas, surtout pour moi! Qui m'aurait jamais dit qu'à soixante-six ans je serais le conducteur d'une jeune et jolie fille telle que vous?

VALÉRIE, *gaîment.* Comme ma cousine me le lisait l'autre jour dans cet opéra français de Richard, tu es mon Antonio.

AMBROISE. Oui, un Antonio caduc.

VALÉRIE. Tant mieux. Ta vieillesse me permet de m'acquitter envers toi. Tu me guides, et je te soutiens.

AMBROISE. Si vous vouliez bien, vous pourriez un jour vous guider vous-même. Vous avez beau dire, je n'ai pas perdu tout espoir.

VALÉRIE. Mon bon Ambroise, ne parlons pas de cela, je t'en prie; tu sais bien que les gens les plus habiles de ce pays ont déclaré que c'était impossible.

AMBROISE. D'accord; mais un habile homme d'Allemagne peut être un ignorant dans un autre pays. En France, par exemple, si je vous racontais ce qui m'est arrivé, à moi.

HENRI, *bas, à Valérie.* Valérie, j'ai besoin de vous parler. Renvoyez-le.

VALÉRIE. Laissez-lui achever son histoire; ce vieux serviteur aime à raconter; je suis pauvre, je n'ai rien. Je le paye en écoutant. (*A Ambroise.*) Eh bien?

AMBROISE. Depuis longtemps j'étais comme vous privé de la vue, et l'année dernière, lors de la mort de M. Blumfeld, mon ancien maître et le mari de Madame, je me trouvais avec lui à Paris.

HENRI. Oui, je sais que tu l'avais accompagné dans ce voyage.

AMBROISE. Il n'était question alors que d'un savant docteur, le plus célèbre de toute l'Europe, qui faisait, disait-on, des cures merveilleuses. J'y allai par curiosité. Un grand hôtel, des voitures dans la cour, à ce qu'on me dit du moins, une antichambre immense, où l'on me fait attendre deux heures un quart : enfin on se serait cru chez un ministre!

HENRI. Eh bien, voyons. Ce docteur t'a guéri.

AMBROISE. Du tout, Monsieur! j'étais pauvre; il ne voulut seulement pas m'écouter; et je me retirais, lorsqu'un jeune homme, qu'à ses discours je pris pour son élève, m'arrête, et, croyant me reconnaître à mon accent, me demande si par hasard je ne suis pas Allemand.

VALÉRIE. Eh bien, qu'est-ce que tu as répondu?

AMBROISE. J'ai répondu *ia mein herr!* il n'y avait pas de meilleure réponse. — De quelle province? — Souabe. — Connaissez-vous Olbruk? — J'y suis né. — Quoi! vous êtes d'Olbruk? combien je suis heureux! Et moi, jugez comme j'étais fier de trouver à Paris quelqu'un qui connût notre endroit.

HENRI, *vivement.* Enfin, c'est lui qui t'a rendu la vue?

AMBROISE. Oui, Monsieur. Quel beau jeune homme! un air noble, distingué; et quel talent! comme il m'écoutait parler, celui-là; et avec tous les développements convenables!

HENRI, *souriant.* J'entends; mais avec ce beau jeune homme et cette physionomie si distinguée, combien cela t'a-t-il coûté?

AMBROISE. Je ne vous dirai pas au juste, vu qu'après l'opération il m'a mis vingt-cinq louis dans la main, en me souhaitant un bon voyage!

VALÉRIE. Comment! il serait possible!

HENRI. Je ne puis le croire encore!

VALÉRIE. Je te remercie, Ambroise! ton histoire est en effet très-singulière! malheureusement nous ne sommes pas à Paris, et l'on ne fait pas chez nous de pareils miracles!

AMBROISE. Vous croyez peut-être que j'en impose?

VALÉRIE. Non, certainement; mais que je ne te retienne pas, Ambroise; je n'ai pas besoin de toi.

AMBROISE. Merci, Mademoiselle; car on vient de nous donner des ordres pour ce comte de Halzbourg qu'on attend, ce seigneur qui vient, dit-on, pour épouser Madame, et c'est tout au plus si j'aurai le temps nécessaire. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI. Enfin, il est parti!

VALÉRIE. Eh bien! que me voulez-vous?

HENRI. Vous venez de l'apprendre; on attend ce comte de Halzbourg, l'un des plus grands seigneurs de l'Allemagne, un millionnaire; et moi qui n'ai d'autre fortune qu'une modeste place...

VALÉRIE. Eh bien, qu'importe?

HENRI. Qu'importe! il veut plaire à Caroline, il vient pour l'épouser, et vous ne savez pas que je l'aime, que je l'adore, que personne ne s'en est encore aperçu?

VALÉRIE. Excepté moi.

HENRI. Comment, il serait possible?

VALÉRIE. Oui. Depuis quelques jours vous êtes triste, silencieux; aucun plaisir ne paraît vous toucher : alors j'ai réfléchi, je me suis rappelé... (*Elle a l'air de tomber dans une profonde rêverie.*)

HENRI. Eh bien! avez-vous jamais connu quelqu'un de plus malheureux que moi? Si du moins Caroline savait mon amour! J'aurais presque le droit de la défendre, de disputer son cœur. Je serais trop heureux de l'arrivée de ce comte de Halzbourg; mais en ce moment, comment aller le défier? comment lui contester le titre d'époux, moi qui n'ai pas même celui d'amant? Il faudra donc être témoin d'un bonheur auquel je n'ai pas le droit de m'opposer. Non. Je veux oublier Caroline, je veux la fuir et m'éloigner à jamais.

VALÉRIE. Vous éloigner! croyez-moi, mon ami, c'est un mauvais moyen; l'absence ne fait rien sur un amour véritable. Vous ne l'oublierez pas, et vous serez plus malheureux!

HENRI. Que dites-vous, Valérie? vous parlez de ces tourments comme si vous les aviez éprouvés. Quelqu'un que vous aimez serait-il loin de vous?

VALÉRIE, *avec émotion.* Il n'est pas question de cela. C'est de vous qu'il s'agit.

HENRI. D'où vient donc ce trouble, cette émotion? Mon récit vous a rappelé quelques souvenirs douloureux! Oui, vous avez des peines et vous craignez de me les confier. Caroline a-t-elle seule le droit de les connaître?

VALÉRIE. Caroline ne sait rien; elle qui n'a pas su deviner vos chagrins, aurait-elle pu comprendre les miens?

HENRI. Moi, du moins, je suis digne de les partager. Cet espoir seul peut me retenir en ces lieux; mais si vous me refusez votre amitié, votre confiance, je pars à l'instant même.

VALÉRIE. Vous partez! faut-il vous perdre aussi? vous qui êtes maintenant mon seul ami, vous partez si je ne vous confie mes chagrins! Que me demandez-vous? le cours de mon existence offre si peu d'intérêt! Ignorant toujours ce qui se passe autour de moi, je ne puis dire ce que j'éprouve, et l'histoire de ma vie est celle de mes sensations, de mes sentiments. Est-ce là ce que vous voulez connaître?

HENRI. Oui, sans doute.

VALÉRIE. Eh bien donc, orpheline dès mon bas âge, j'ai gardé de mon enfance un souvenir confus et extraordinaire. Il me semble qu'il y a bien longtemps j'habitais un autre monde dont mon esprit n'a conservé aucune idée fixe, si ce n'est que nous étions plusieurs, et que tout à coup je me suis trouvée seule! Depuis, jamais rien de pareil à ce premier souvenir ne s'est offert à moi! J'étais élevée à Olbruk, au château de la comtesse de Rinsberg, avec Émilie, sa fille, qui était à peu près de mon âge. Les premiers mots qui fixèrent mon attention furent ceux-ci, que j'entendais souvent répéter : Pauvre enfant! quel dommage! ce qui me fit supposer que je devais être malheureuse, car jusque-là je ne demandais rien, je ne désirais rien! Je ne pensais pas! Nous avions quinze ou seize ans, lorsqu'à une fête publique qui avait lieu à Olbruk, je me trouvai avec la comtesse Émilie, séparée du reste de notre société et entourée de jeunes gens qui ne craignirent pas de nous insulter. Émilie s'évanouit et je me sentais mourir d'effroi, lorsqu'un jeune homme s'élance auprès de nous et prend notre défense! Ah! que sa voix fut douce à mon oreille, tandis qu'il cherchait

à nous rassurer! Qu'elle me parut fière et menaçante lorsqu'il ordonna à nos adversaires de nous livrer un passage. J'entendis des injures, un défi; et tout à coup se fit un grand silence; il était interrompu par un bruit sinistre et inconnu; une espèce de cliquetis qui me glaçait de frayeur. En ce moment un instinct secret semblait m'avertir qu'un grand danger menaçait notre défenseur! je m'élançai au-devant de lui, en lui tendant les bras; j'éprouvai une douleur aiguë qui me fit froid, et puis je ne sentis plus rien.

HENRI. O ciel! vous étiez blessée!

VALÉRIE. Dangereusement, à ce que j'ai su depuis! Hélas! c'était lui qui, sans le vouloir... Mais jugez de mon bonheur! cet événement avait mis fin au combat, et peut-être sauvé ses jours. Quelques semaines après, quand je revins à la vie, Ernest, (*Se tournant vers Henri.*) il se nomme Ernest, était installé au château; il donnait à la comtesse Émilie des leçons de français et d'italien dont je profitais aussi. Avec quel enthousiasme il nous parlait des beaux-arts et de l'amour de la science! Le feu de ses discours, sa brillante imagination, ouvrirent un monde nouveau devant moi. Alors j'existai. Ces objets inconnus dont il me retraçait l'image étaient tous vivants, animés. Oui, ce beau ciel, ces ruisseaux écumants, ces tapis de verdure, dont il me parlait, je les ai vus! je voyais quand il était là.

HENRI. Eh bien! qu'est-il devenu?

VALÉRIE. Depuis trois ans il était mon guide, mon ami! Tandis que ses nobles récits développaient mon esprit, élevaient mon âme, son amitié attentive veillait sans cesse autour de moi. — J'aurais reconnu sa démarche, le bruit de ses pas. Dans le salon où il entrait, je devinais sa présence. On s'effraya sans doute d'un si tendre attachement, car la comtesse de Rinsberg et sa fille ne me quittèrent plus d'un seul instant! nous ne pouvions plus nous entendre!.. Chaque matin seulement, en signe de son amitié, il me donnait un bouquet que je lui rendais le soir après l'avoir porté toute la journée; c'était là notre seul entretien! Enfin un jour il me dit : Valérie, je quitte ce château, l'honneur le veut; mais je reviendrai, ma vie est avec toi! Alors je crus mourir! je sentis avec désespoir la nuit éternelle qui couvrait mes yeux! Il partait, il ne me laissait rien, pas même son image!

HENRI. Pauvre Valérie!

VALÉRIE. J'errais en vain dans ces allées que nous avions parcourues ensemble, sous ces ombrages, près de ces ruisseaux. Hélas! je ne voyais plus! A cette époque, mon aimable cousine, madame Blumfeld, vint au château de Rinsberg, fut touchée de mon amitié, m'accorda la sienne et m'amena avec elle dans ces lieux où je croyais trouver la tranquillité, et où je n'ai rencontré que des souvenirs, des regrets. Croyez-moi, mon ami; le malheur, c'est l'absence.

HENRI. Et depuis qu'il est parti, il ne vous a pas écrit une seule lettre?

VALÉRIE. Je n'aurais pas pu la lire! (*Se tournant vers la gauche.*) Mais, écoutez... on vient!

HENRI. Ah mon Dieu! serait-ce Caroline?

VALÉRIE. Eh bien! ne tremblez donc pas ainsi. Allons, voilà le moment. Faites votre déclaration.

HENRI. Je le sens, je n'oserai jamais.

VALÉRIE. Eh bien! je la ferai pour vous, et je trouverai moyen d'éloigner le comte de Halzbourg; car d'après ce que vous m'avez dit, je le hais déjà, et sans le connaître, je le déteste sur parole.

HENRI. Ah! que vous êtes bonne!

VALÉRIE. Vous ne partez plus?

HENRI. Non, non, je reste.

VALÉRIE. Ne vous semble-t-il pas plaisant qu'il y ait ici une intrigue, et que ce soit moi qui la dirige? J'entends ma cousine. Laissez-nous! (*Henri sort.*)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, CAROLINE.

CAROLINE, *à la cantonade.* Qu'on mette des fleurs dans le salon, et qu'avant tout on débarrasse la première cour. Dans l'état où elle est, il est impossible qu'une voiture puisse y entrer.

VALÉRIE. Eh mon Dieu, cousine! tu attends donc des gens à équipage?

CAROLINE. Oui, la personne avec qui je plaide.

VALÉRIE. Et quel est le but de cette visite?

CAROLINE. Un arrangement à l'amiable! Et que sait-on? Il a le bon droit de son côté; mais je suis jeune, jolie...

VALÉRIE. Jolie! Dis-moi, cousine, qu'est-ce que c'est que d'être jolie?

CAROLINE. Mais c'est... de plaire.

VALÉRIE. Et moi, suis-je jolie?

CAROLINE. Ordinairement, entre femmes, on n'en convient pas; mais avec toi c'est sans conséquence, et je puis te l'accorder.

VALÉRIE, *avec satisfaction.* Tant mieux. — J'ignore pourquoi, mais ce que tu me dis là me fait plaisir. Eh bien donc, continue.

CAROLINE. Il est même déjà question de mariage. Je n'en serais pas éloignée! Moi, je ne m'en cache pas, j'ai un faible pour la richesse, peut-être parce que tout le monde en médit, et que ma générosité naturelle me porte à me ranger du parti des opprimés. Enfin je l'aime d'inclination, non pour elle-même, mais pour la considération, et surtout pour les envieux qu'elle procure. — Je ne peux pas souffrir qu'on me plaigne; et quand j'entends dire tous les jours avec une pitié maligne : Cette pauvre madame Blumfeld, se trouver sans protecteur, sans fortune, quel dommage! Quand j'y pense, je deviendrais millionnaire... ne fût-ce que par dépit!

VALÉRIE. Et c'est pour de pareils motifs que tu veux vendre ton bonheur?

CAROLINE. Non; mais je veux assurer le tien. Si j'épouse le comte de Halzbourg, Valérie, nul événement ne pourra plus nous séparer; rien au monde ne m'empêchera de passer ma vie avec toi. Tu vois donc bien que, quoi qu'il arrive, je suis certaine d'être heureuse.

VALÉRIE. Chère Caroline, combien je te remercie! Mais tu es dans l'erreur, et ce serait au contraire si tu épousais le comte de Halzbourg qu'il faudrait nous quitter à l'instant même.

CAROLINE. Et pourquoi donc?

VALÉRIE. Si je m'étais chargée de défendre un ami, un ami qui t'aime réellement, serait-il convenable que je devinsse la première cause de son malheur?

CAROLINE. Eh mon Dieu? quelle est donc la personne à qui tu t'intéresses si vivement? J'y suis : le colonel Saldorf?

VALÉRIE. Du tout.

CAROLINE. L'intendant Kelmann?

VALÉRIE. Encore moins. Faut-il que ce soit moi qui te l'apprenne?

CAROLINE. Écoute donc, je vois tant de monde!

VALÉRIE. Je suis donc bien heureuse de ne pas voir, car j'ai découvert sur-le-champ le seul de tous ceux-là qui t'aimât sincèrement; et quel autre serait-ce que le bon, l'aimable Henri Milner?

CAROLINE. Ah! le pauvre jeune homme! C'est justement lui que j'ai pris pour confident, et à qui tout à l'heure encore j'ai demandé conseil; j'ai toujours eu tant d'amitié pour lui!

VALÉRIE. Il t'en aurait bien dispensée dans ce moment-là.

CAROLINE. Comment deviner qu'il m'aimait? Il ne m'en

parlait jamais, ne me flattait pas, me grondait toujours. C'était moins un ami qu'un gouverneur sévère...

VALÉRIE. Oui, c'est cela; un maître, un guide, un ami; moi, je l'aurais reconnu! Voilà celui qu'il t'est permis d'aimer et d'épouser. C'est auprès de vous que je serais heureuse de passer mes jours. Qu'ai-je besoin d'opulence, de trésors, de riches parures? Pour moi, c'est inutile. Ce qu'il me faut, c'est ton amitié, c'est la sienne. J'ai besoin d'être entourée de gens heureux qui veuillent bien m'admettre dans leur bonheur; ce partage-là n'appauvrit pas. Et si tu savais comme il t'aime! si tu avais été témoin de sa tristesse, de son désespoir!

CAROLINE. Comment, il se pourrait!

VALÉRIE. Tu ne t'aperçois donc de rien? Moi, je ne pouvais le voir; (*Lui prenant la main.*); mais sans qu'il parlât, je l'entendais; je sentais sa main trembler dans la mienne. O ciel! comme toi dans ce moment; tu es émue, agitée. Oh! que j'ai bien fait de lui promettre!.. N'est-ce pas, Caroline, tu l'aimes, tu vas te rendre, et je cours lui dire que j'ai gagné sa cause?

CAROLINE, *la retenant.* Mais un instant. (*A part.*) Avec elle, c'est terrible, on se croit en sûreté, et l'on se laisse surprendre. (*Haut.*) J'avoue qu'un tel hommage a droit de me flatter. Peut-être me fait-il découvrir en mon cœur des sentiments que j'étais loin d'y soupçonner; et je crois qu'un jour...

VALÉRIE. Cela ne me suffit pas. Il faut l'aimer, et sur-le-champ.

CAROLINE. Eh mais, cousine, un instant. Je l'aimerais d'abord que je n'en conviendrais pas, et... (*S'arrêtant.*) Quel est ce bruit?

VALÉRIE, *écoutant.* C'est une voiture. Elle entre dans la cour.

CAROLINE, *regardant par la fenêtre.* Oh! le magnifique équipage! Quels beaux chevaux! Quelle livrée élégante! Eh mais vraiment, c'est un landau!

VALÉRIE. Un landau?

CAROLINE, *regardant toujours.* Oui. Ah! que je te plains!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

AMBROISE. Monsieur le comte de Halzbourg monte les degrés du perron.

VALÉRIE. Le comte de Halzbourg! J'aurais dû m'en douter.

CAROLINE. Eh mon Dieu! je ne l'attendais pas sitôt. En causant avec toi je l'avais oublié. Je ne peux pourtant pas me montrer ainsi; il faut que j'ajoute quelque chose à ma toilette.

VALÉRIE. Puisque tu veux le congédier...

CAROLINE. C'est égal; ce n'est pas une raison pour lui faire peur. Tu vas le recevoir, n'est-ce pas?

VALÉRIE. Moi! je n'ai que faire ici, et ne reviendrai qu'après son départ.

CAROLINE, *à Ambroise.* Priez-le d'attendre dans le petit salon. Je suis à lui dans un instant. Il n'y a rien de plus terrible au monde qu'une visite de cérémonie qui vous arrive à l'improviste.

VALÉRIE. Ambroise! es-tu là? Conduis-moi dans mon appartement. (*A part.*) Ah! le maudit landau! il vient de renverser tout ce que j'avais fait. (*Elle sort, conduite par Ambroise qui l'accompagne jusqu'à la porte de son appartement, et qui après sort par le fond.*)

—

ACTE DEUXIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE HALZBOURG, CAROLINE, *en grande parure.*

CAROLINE. Que de pardons j'ai à vous demander, monsieur le comte! Vous avez attendu.

LE COMTE. C'est moi, Madame, qui ai des excuses à vous faire. Oser me présenter ainsi en habit de voyage! J'ai couru toute la nuit, tant j'avais hâte d'arriver.

CAROLINE. Eh! mon Dieu! Vous devez être horriblement fatigué!

LE COMTE. Oui, d'abord; mais depuis quelques lieues, je ne m'en aperçois plus.. Un beau pays! des chemins superbes!

CAROLINE. Que dites-vous? Des routes affreuses! des précipices, des fondrières! Tous les jours il arrive des accidents.

LE COMTE. Vraiment, vous m'effrayez, et je vais vous prier de faire des vœux pour moi, qui suis obligé de continuer mon voyage.

CAROLINE. Comment, Monsieur, vous repartez?

LE COMTE. Oui, Madame; des affaires indispensables... Il faut que je sois ce soir à Olbruk; mais, avant, je vous ai fait demander un instant d'entretien pour vous parler au sujet de ce testament...

CAROLINE. Voilà justement ce que je ne souffrirai pas. Quand on a passé une nuit en voiture, il faut d'abord songer à se reposer; et je vais donner des ordres pour vous faire préparer un appartement.

LE COMTE, *la retenant.* Mais, Madame, j'ai eu l'honneur de vous dire...

CAROLINE. J'ai très-bien compris. L'idée la plus déraisonnable! Vous irez demain à Olbruk, et aujourd'hui vous dînerez avec nous; sans cela, je ne parle point d'affaires; vous en serez réduit à traiter avec mon procureur; et si vous êtes pressé, je vous plains; car il n'a jamais pu finir un procès.

LE COMTE. Voilà une perspective beaucoup plus effrayante que les précipices et les fondrières dont vous me menaciez tout à l'heure; car c'est avec vous seule, Madame, qu'il me serait doux de m'entendre. C'est vous seule que je veux prendre pour juge. — Daignez donc, je vous prie, m'accorder dix minutes d'audience. — Vous savez qu'il s'agit...

CAROLINE. De plaider ou de m'épouser. Tel est l'état de la question; si vous tenez à mon avis, je vous ai déjà déclaré que d'aujourd'hui vous n'auriez pas de moi un seul mot sur ce chapitre. Quant à vos intentions à vous, Monsieur, il est un moyen très-simple de me les faire connaître. Si vous consentez à rester, je regarderai cette démarche comme les préliminaires d'un traité de paix. Mais si, malgré mes instances, vous voulez absolument partir pour Olbruk, je croirai, Monsieur, que vous aimez les procès, et je regarderai votre départ comme une déclaration de guerre. (*Elle lui fait la révérence et sort.*)

—

SCÈNE II.

LE COMTE, *seul.* Eh mais, voilà un ultimatum très-aimable et très-embarrassant. C'est une charmante femme que madame Blumfeld, et je ne voudrais pas, comme elle le dit, commencer les hostilités. Cependant rien au monde ne me ferait retarder d'une heure mon arrivée à Olbruk. A me-

sure que j'approche du but de mon voyage, j'éprouve une émotion, une impatience... C'est fini, je pars, je risque la déclaration de guerre. (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! — Demain, après-demain, je reviendrai, et je tâcherai de faire ma paix. — Eh bien! viendra-t-on?

—

SCÈNE III.

LE COMTE, AMBROISE.

AMBROISE. Voilà, voilà. Ces grands seigneurs ont la parole haute. Mais le prétendu a bonne tournure. (*Haut.*) L'appartement de monsieur le comte est préparé.

LE COMTE. Je te remercie, je n'en profiterai pas! Dis à mes gens que je repars à l'instant.

AMBROISE, *à part.* C'était bien la peine, après tout le mal que je me suis donné ce matin. (*Haut.*) Je vais dire de faire avancer la voiture de Monseigneur.

LE COMTE. Oui, c'est cela!

AMBROISE, *prêt à s'en aller.* C'est agréable de recevoir des personnages importants, des gens à équipage. Voilà notre cour encombrée de tous les mendiants des environs.

LE COMTE, *avec un peu d'impatience.* Eh bien! qu'on les renvoie.

AMBROISE. C'est bien aisé à dire. Il y a là surtout un aveugle qui fait un bruit...

LE COMTE, *vivement.* Un aveugle, dis-tu? Tiens, donne ma bourse à celui-là.

AMBROISE, *étonné, et regardant la bourse.* Qu'est-ce que cela signifie? (*S'avançant et regardant le comte.*) Ah! mon Dieu! voilà une ressemblance... et si vous n'étiez pas monseigneur, je croirais que vous êtes ce brave jeune homme... qui l'année dernière... à Paris... chez le docteur Forzano...

LE COMTE, *avec dignité.* Hein? qu'y a-t-il?

AMBROISE. Pardon, Monseigneur, je me trompe sans doute. Il me semblait au premier coup d'œil... Mais quelle différence! ce bel équipage! ces grands laquais! Monseigneur est bien mieux. (*A part.*) L'air plus noble d'abord.

LE COMTE. Qu'avez-vous donc? que voulez-vous dire?

AMBROISE. Rien, Monseigneur, je croyais reconnaître les traits... (*Le regardant.*) Allons, allons, au fait, il y a quelque chose. (*Haut.*) Les traits d'un jeune homme que j'avais vu à Paris, et qui m'avait parlé d'Olbruk, ma patrie.

LE COMTE. Ah! ah! tu es d'Olbruk! tu connais le château de Rinsberg?

AMBROISE. Si je le connais! Ces quatre grandes tourelles...

LE COMTE. Je veux parler de ses habitants. Peux-tu me donner des nouvelles de la comtesse de Rinsberg, de sa fille Émilie, et de cette jeune personne qui était chez elle, Valérie?

AMBROISE. Mademoiselle Valérie! elle est ici, chez madame Blumfeld, son amie.

LE COMTE, *vivement.* Elle est ici! (*Se remettant.*) Eh bien, mon ami, je reste; c'est bien. Dis à madame Blumfeld que j'accepte l'appartement qu'elle a eu la bonté de m'offrir. Il faut aussi que je lui parle... mais auparavant, écoute, y a-t-il ici un homme d'affaires, un notaire?

AMBROISE. Pas précisément. Il n'y en a qu'un pour cette résidence et les trois villages voisins; de manière que quand il se trouve le même jour un mariage et un testament...

LE COMTE. C'est bien. Envoie-le chercher à l'instant, qu'il vienne me parler ici, en secret; en secret, entends-tu bien? et surtout n'en dis rien à personne.

AMBROISE. J'entends; cette fois-ci, ce ne sera pas pour un testament. (*Pesant la bourse.*) Allons, puisque notre jeune maître a une prédilection pour les aveugles, je vais toujours donner cela à mon ancien confrère, (*A part.*) et un peu aux autres, parce que ce n'est pas leur faute s'ils ne jouissent pas des mêmes avantages personnels. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

LE COMTE, *seul.* C'est maintenant que je suis le plus heureux des hommes, et que je crains de ne pouvoir supporter l'excès de ma joie. (*Regardant par la gauche.*) On vient de ce côté. C'est elle! c'est Valérie!

—

SCÈNE V.

LE COMTE, VALÉRIE.

VALÉRIE, *sortant de son appartement.* Ambroise! Ambroise! Je voudrais bien savoir si le comte est parti. Ambroise avait promis de venir me reprendre; et moi, quand on m'oublie... (*Entendant le comte qui a fait quelques pas vers elle.*) Ah! te voilà! Viens; donne-moi la main. (*Le comte s'avance et saisit sa main.*) Eh mais, ce n'est pas la main d'Ambroise! (*Avec une émotion marquée.*) O ciel! est-il possible! (*Mettant son autre main sur son cœur.*) Voilà ce que j'éprouvais autrefois. (*Au comte.*) Qui que vous soyez, si vous n'êtes pas lui, ne me répondez pas, et laissez-moi mon erreur. Ernest, est-ce toi?

LE COMTE. Valérie!

VALÉRIE. Dieux! Il ne m'a donc pas oubliée!

LE COMTE. Oui, c'est Ernest qui, fidèle à sa promesse, revient te défendre, te protéger. Veux-tu me rendre mes droits, me permettre d'être encore ton guide, ton ami? Valérie, le veux-tu?

VALÉRIE, *écoutant toujours.* Parle, parle encore, j'ai besoin de t'entendre; il y a si longtemps que ta voix n'a retenti à mon oreille!

LE COMTE. J'allais te chercher à Olbruk, au château de Rinsberg, dans ces lieux qui me rappelaient tant de souvenirs.

VALÉRIE. Que vous est-il arrivé? qu'êtes-vous devenu? que de choses vous aurez à me raconter! Vos peines, vos chagrins, vos dangers, songez, mon ami, que je veux tout savoir.

LE COMTE. Et vous, Valérie, pendant ces trois années d'absence, que faisiez-vous?

VALÉRIE. J'attendais. Et si vous saviez, Ernest, combien pour moi les instants s'écoulent lentement! Vous, du moins, vous pouvez les compter; mais moi! j'ignore ce que vous appelez des jours, des semaines, des mois; depuis votre absence, ce n'était qu'une nuit, mais qu'elle fut longue! Enfin, n'en parlons plus; il me semble qu'elle est finie, et que je m'éveille. Vous voilà!

LE COMTE, *souriant.* Oui; vous avez raison, c'est le jour qui revient; je l'espère du moins.

VALÉRIE. Et c'est pour moi que vous retourniez à Olbruk?

LE COMTE. Oui, Valérie, j'y allais pour vous épouser.

VALÉRIE. Que dites-vous? Moi, Ernest; moi, votre femme!

LE COMTE. Je suis libre et maître de mon sort. Quel qu'il soit, voulez-vous le partager?

VALÉRIE. Ah! si je n'écoutais que mon cœur, je serais peut-être assez égoïste pour accepter; mais il est bien temps qu'à mon tour je pense à votre bonheur. (*Le cherchant de la main.*) Mon ami, où êtes-vous? écoutez-moi. Quand vous m'avez quittée, j'ignorais les idées, les opinions d'un monde qui m'était étranger. Depuis, ce que j'ai entendu, ce que j'ai cru comprendre m'a fait réfléchir sur vous, sur moi-

même, et dans l'état où je suis, je ne consentirai jamais à unir votre sort au mien.

LE COMTE. Valérie!

VALÉRIE. Je ne rougis point de mon manque de fortune, vous êtes assez généreux pour me le pardonner. Mais je ne vous porterai point en dot le malheur qui m'accable; je ne condamnerai pas celui que j'aime à des soins, à des égards continuels qui ne coûteraient rien... à vous, je le sais, mais à celle qui les reçoit! Oui, Ernest, soyez encore mon guide, mon ami; ne m'abandonnez pas, car je ne pourrais y survivre; mais qu'une autre que moi soit votre femme, votre compagne; j'en aurai la force, le courage. Plus qu'une autre je puis supporter cette idée, car je saurai votre bonheur, et du moins, je ne le verrai pas.

LE COMTE. Ah! Valérie! si vous m'aimiez, auriez-vous le courage de me parler ainsi?

VALÉRIE. Eh! c'est parce que je vous aime que je vous refuse! Ernest, je ne veux pas vous affliger; mais nous ne serions pas heureux; tout ne serait pas commun entre nous; vous auriez des plaisirs que je ne pourrais partager, et songez, Monsieur, si je devenais jalouse! cela peut arriver, je le sens, et très-aisément, j'en mourrais d'abord! Vous voyez donc bien que, pour notre bonheur à tous deux, il faut que je sois toujours votre sœur et votre amie?

LE COMTE. C'est là votre résolution?

VALÉRIE. Oui, inébranlable comme l'amour que j'ai pour vous.

LE COMTE. Et si par hasard vous veniez à recouvrer la vue?

VALÉRIE, *souriant*. Pour cela, mon ami, vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE. Mais enfin, si l'on vous proposait d'essayer?

VALÉRIE. Je crois que je refuserais.

LE COMTE. Et pourquoi?

VALÉRIE. Parce qu'une pareille tentative me donnerait des idées... un espoir qui, s'il était déçu, me rendrait l'existence insupportable, tandis que, telle que je suis, je ne désire rien, je me trouve heureuse... du moins depuis quelques instants.

LE COMTE, *la regardant*. Ah! que vous le seriez davantage, si vous connaissiez comme moi le bonheur de voir ce qu'on aime!

VALÉRIE. Je suis moins à plaindre que vous ne croyez. Tenez, mon ami, je vous vois.

LE COMTE. Vous, Valérie!

VALÉRIE. Oui, tous vos traits sont là, mon imagination me les représente, et je suis sûre qu'elle est fidèle.

LE COMTE. Quoi! vous croyez que si la vue vous était rendue, vous pourriez me reconnaître?

VALÉRIE. Sur-le-champ; et jugez donc quel avantage j'ai sur vous! Je vous ai entendu parler de la vieillesse, des ravages du temps. Pour moi, ils seront insensibles; vous serez toujours le même; je n'aurai pas le chagrin de voir vos traits s'altérer, se flétrir. Ils seront comme mon amitié; ils ne vieilliront pas!

LE COMTE. Et ces merveilles qui vous environnent et que vous ignorez; ce beau ciel dont l'aspect est si consolant; ce spectacle imposant dont vous semblez exclue, et qui doublerait de prix si je pouvais l'admirer avec vous; et ce bonheur plus doux encore de s'entendre d'un regard, de lire dans les yeux d'un ami, de pouvoir tracer ces caractères chéris qui rapprochent et les temps et les lieux... En s'écrivant, Valérie, il n'y a plus d'absence!

VALÉRIE. Ah! voilà ce que je craignais. Pourquoi me tenter ainsi? Pourquoi me donner l'idée d'un bonheur dont je ne pourrai jamais jouir?

LE COMTE. Et si rien n'était plus facile? Si ce miracle ne dépendait que de vous, de votre courage?

VALÉRIE. De moi! Parlez. J'exposerais ma vie pour être digne de partager la vôtre!

LE COMTE. Eh bien, j'ai un ami qui vous est dévoué; et si le ciel ne trompe point mes espérances, il saura vous rendre à la lumière. Daignez vous confier à ses soins, à son zèle, et dès ce soir je vous mène auprès de lui. Quoi! vous hésitez?

VALÉRIE. Non; mais l'idée seule me rend toute tremblante. Songez bien, Ernest, à ce que je vous ai dit! Rien ne pourra changer ma résolution, et si ce projet ne réussit pas, il faut renoncer à jamais à l'espoir d'être à vous!

LE COMTE. N'achevez pas; ne m'offrez pas une pareille idée. Dites-moi seulement que vous acceptez.

VALÉRIE. Mon ami, ayez pitié de moi; laissez-moi quelques instants, jusqu'à ce soir.

LE COMTE. Eh bien! à ce soir. Valérie, vous rappelez-vous le château de Rinsberg, et me donnerez-vous encore votre bouquet?

VALÉRIE. Quoi! vous n'avez point oublié notre ancien gage d'amitié?

LE COMTE. Aujourd'hui, si je le reçois, je le regarderai comme un gage d'amour, comme un consentement à notre union. Mais on vient. Adieu, adieu, Valérie.

VALÉRIE. Vous me quittez?

LE COMTE. Pour quelques instants. Je vais tout préparer; à ce soir. Vous consentirez, n'est-ce pas? (*Il sort en saluant Henri, qui vient d'entrer par le fond.*)

SCÈNE VI.

VALÉRIE, HENRI, *qui regarde sortir le comte.*

HENRI, *à part*. Il nous laisse, c'est fort heureux. (*Haut.*) Ah! Valérie, je vous cherchais; rien n'égale la fatalité qui me poursuit.

VALÉRIE. Quel dommage! je suis si heureuse, je voudrais que tout le monde le fût. Dites-moi vite votre chagrin.

HENRI. J'ai vu Caroline; je lui ai parlé, et après avoir bien hésité, je lui ai déclaré mon amour.

VALÉRIE, *souriant*. La belle avance! Je le lui avais déjà dit.

HENRI. Je le sais, mais c'est égal, j'ai eu le courage de le lui répéter.

VALÉRIE. Eh bien?

HENRI. Elle a ri d'abord; mais elle paraissait émue. Je sollicitais un aveu; je voulais savoir si j'étais aimé. Enfin, elle m'a promis de me le dire après le départ de M. de Halzbourg.

VALÉRIE. Il me semble que c'est déjà quelque chose.

HENRI. Mais c'est que le comte ne part pas; il ne partira jamais. Il aime madame de Blumfeld; il veut l'épouser! Elle convient elle-même qu'en restant dans ces lieux il le lui a déclaré formellement. Et le plus terrible, c'est qu'il est fort aimable, du moins à ce qu'elle prétend.

VALÉRIE. Vraiment!

HENRI. Mais vous devez le savoir aussi bien qu'elle.

VALÉRIE. Non, je ne lui ai pas parlé.

HENRI. Il vous quitte dans l'instant. Ce jeune seigneur que j'ai vu sortir d'ici...

VALÉRIE, *avec joie*. Vous ne savez pas? C'est Ernest!

HENRI. C'est le comte de Halzbourg.

VALÉRIE. Que dites-vous?

HENRI. Je n'en saurais douter; j'étais présent à son arrivée.

VALÉRIE. Lui! vous vous trompez, il n'a point de titres, de richesses; il me l'aurait dit.

HENRI. Qu'il vous l'ait dit ou non; c'est le comte de Halzbourg; et c'est là celui que vous aimiez?

VALÉRIE. Oui, et quel qu'il soit, il est digne de ma tendresse : c'est le plus noble, le plus généreux des hommes!

Si vous saviez quel motif le ramène ici! C'est pour moi, pour moi seule qu'il revenait...

HENRI. Plût au ciel! Mais malheureusement je suis certain que c'est pour madame de Blumfeld; car vous, Valérie, il ignorait que vous fussiez en ces lieux, et il devait toujours vous croire à Olbruk.

VALÉRIE. Il connaissait Caroline, et il ne m'en a pas parlé! Et cet amour, ce mariage... Cela n'est pas possible, puisque tout à l'heure encore il m'offrait sa main.

HENRI. Je ne vous comprends pas; vous doutez de tout. Vous ne savez donc pas, Valérie, quels desseins peut concevoir un homme riche qui se croit sûr de l'impunité! Pourquoi vous cacher et son nom et son rang, quand il ne le laisse point ignorer à madame de Blumfeld? Il est donc certain que j'ai raison, et que c'est elle qu'il a l'intention d'épouser.

VALÉRIE. Eh! de grâce, dispensez-vous de m'en donner tant de preuves!

HENRI. Pardon! Mais c'est que vous n'êtes pas, comme moi, à même de tout observer. On dit qu'il est fort bien, fort agréable. D'abord, il n'a pas produit sur moi cet effet-là. Il ne m'a pas paru bien du tout; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a dans sa physionomie un air de fausseté et de mystère; et vous seriez de mon avis, si vous pouviez en juger...

VALÉRIE. Attendez. Au moment de me quitter, il a hésité. Je me rappelle qu'il tremblait. Oui, j'en suis sûre, il était troublé. Mais comment soupçonner sa perfidie? Sa voix était toujours la même; j'avais toujours le même plaisir à l'entendre... Non, mon ami; rassurez-vous, il ne voudrait pas me tromper. Ce serait trop facile.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, AMBROISE.

HENRI. Que demande Ambroise?

AMBROISE. M. le comte de Halzbourg n'est pas ici?

HENRI. Que lui veux-tu?

AMBROISE. C'est que le notaire qu'il a envoyé chercher en grande hâte vient d'arriver. Il est là...

VALÉRIE. Un notaire! et pourquoi?

AMBROISE. Vous ne le devinez pas? Ce n'est déjà plus un secret dans notre petite ville. C'est tout naturel, un si beau parti!

HENRI. C'est cela même. Déjà le contrat de mariage! Il ne doute de rien, et veut terminer à l'instant.

VALÉRIE, *à Ambroise*. Quoi! c'est pour cette raison qu'il a fait demander un notaire?

AMBROISE. Ah! mon Dieu! il m'avait défendu d'en parler. Mais à vous deux qui êtes les amis de la maison, on peut tout dire, il n'y a pas de risque. Et M. le notaire qui attend. (*Il sort.*)

HENRI. C'est évident. Ils s'entendaient ensemble. Madame de Blumfeld elle-même ne cherchait qu'un prétexte pour m'abuser, pour m'éloigner. Mais je ne le souffrirai pas. Je cours trouver le comte de Halzbourg...

VALÉRIE. O ciel! perdre Caroline! la compromettre! Henri, en avez-vous le droit?

HENRI. Non. — Aussi, ce n'est pas pour elle, — mais pour vous dont je dois être l'appui, le défenseur; je me reprocherais toute ma vie de vous avoir laissé outrager ainsi, et bien certainement je ne le souffrirai pas.

VALÉRIE. Ah! peu m'importe à présent! Qu'ils me laissent tous deux! qu'ils s'éloignent! Je n'aime plus rien au monde; rien que la nuit qui m'environne et qui me sépare d'eux tous. Moi, recouvrer la lumière! Jamais, jamais! Venez, venez, Henri! vous, du moins, ne m'abandonnez pas! (*Ils sortent.*)

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, VALÉRIE.

CAROLINE, *tenant Valérie par la main.* Eh mais, où étais-tu donc? Qu'es-tu devenue? Je te cherchais partout. J'ai tant de choses à te dire!

VALÉRIE. Caroline, est-il encore ici?

CAROLINE. Qui donc?

VALÉRIE. Votre visite, M. le comte de Halzbourg.

CAROLINE. Sans doute, et je me trouve, ma chère, dans un grand embarras.

VALÉRIE. Il vous aime donc beaucoup?

CAROLINE. Jusqu'ici tout me le prouve. (*Regardant Valérie.*) Eh! mon Dieu! qu'as-tu donc?

VALÉRIE. Rien. (*A part.*) Je sens auprès d'elle une défiance dont je ne puis me rendre compte. Ah! voilà des tourments que je ne connaissais pas! (*Haut.*) Il vous aime; il vous l'a dit?

CAROLINE. Pas positivement, mais...

VALÉRIE. Eh bien donc, achève; qu'y a-t-il qui te désole? et d'où peut venir ce chagrin?

CAROLINE. C'est que ton protégé, M. Henri Milner, s'est enfin déclaré.

VALÉRIE. Je le sais.

CAROLINE. Et que, touchée de son amour, émue de ses prières... j'ignore comment cela s'est fait... mais enfin j'ai senti que c'était lui que j'aimais.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI, *qui s'avance lentement du fond.*

CAROLINE. Lorsqu'un instant après je rencontre au jardin le comte de Halzbourg; il causait avec le notaire. Il m'aperçoit, s'interrompt, et s'approchant de moi avec un air, une expression que je ne puis te rendre, il me supplie de lui accorder, dans un instant, un entretien particulier ici, dans ce salon.

HENRI, *s'avançant.* Comment? un tête-à-tête!

CAROLINE, *souriant en l'apercevant.* Ah! vous étiez là?

HENRI. Oui, Madame; j'arrivais, et j'ai entendu « dans ce salon. » Est-ce pour cela que vous venez de vous y rendre?

CAROLINE. Eh mais, sans doute.

VALÉRIE. Quoi, vous avez consenti?..

CAROLINE. Il faut bien l'entendre pour savoir ce qu'il veut.

HENRI, *très-ému.* Je le saurai avant vous, Madame, car c'est moi qui me charge de le recevoir.

CAROLINE. Eh mon Dieu oui, faire une scène! Je déclare, Monsieur, que s'il y a entre vous la moindre explication, je me rétracte, je n'ai rien promis...

HENRI. Mais enfin, Madame, c'est un rendez-vous...

CAROLINE. Oui, Monsieur, que je lui ai accordé... pour le congédier; car je ne sais comment moi, qui suis la moins coquette des femmes, je me trouve ainsi entre deux adorateurs. (*Remontant le théâtre à droite.*) N'est-ce pas lui? (*Elle regarde avec crainte par la porte du fond.*)

HENRI, *à voix basse, s'approchant de Valérie.* Eh bien?



VALÉRIE. O mon Dieu! je te rends grâce. — Acte 3, scène 9.

VALÉRIE, *de même.* Je ne puis le croire encore, et à moins que je ne l'entende lui-même... Dites-moi, Henri, est-ce mal que d'écouter?

HENRI, *vivement.* En pareil cas, c'est l'action la plus louable, la plus légitime.

CAROLINE, *à Valérie et à Henri.* Il vient; laissez-nous.

VALÉRIE, *bas.* Conduisez-moi vers ce cabinet qui doit être... là à gauche. (*Arrivée près du cabinet, elle s'arrête, et dit à Henri.*) Venez-vous?

HENRI. Qui, moi? (*Montrant Caroline.*) La confiance... le respect... Mais écoutez pour nous deux, et ne perdez pas un mot. (*Valérie sort par le cabinet à droite du spectateur, Henri par le fond.*)

—

SCÈNE III.

CAROLINE, *seule.* C'est terrible une audience de congé; et quoique certainement j'y sois bien décidée, c'est toujours très-désagréable. Allons, cherchons du moins les phrases les plus aimables, les plus obligeantes. Qu'il nous quitte, c'est bien; mais encore faut-il qu'il ait des regrets.

SCÈNE IV.

CAROLINE, LE COMTE.

CAROLINE. Vous allez penser, Monsieur, que je tiens peu à mes résolutions; car je m'étais bien promis que d'aujourd'hui il ne serait pas question d'affaires entre nous. Eh bien! Monsieur, que me voulez-vous, et qu'avez-vous décidé?

LE COMTE. Je n'oserais vous le dire, Madame; mais daignez m'entendre, et après ce que je vais vous confier, j'espère que c'est vous-même qui prononcerez.

CAROLINE, *à part.* Eh! mon Dieu, que veut-il dire? je n'y suis plus.

LE COMTE. Vous n'ignorez pas que, dernier héritier d'une famille très-nombreuse, je ne devais jamais espérer le titre et les richesses dont je jouis aujourd'hui. Mon refus d'entrer dans les ordres m'avait brouillé avec mes parents; mais j'avais fait de brillantes études, j'étais plein de courage, d'enthousiasme; et, comme tous les jeunes gens de mon âge, dans mes rêves d'indépendance, j'espérais ne devoir ma fortune qu'à moi-même. Je partis, sans prévenir personne

pour commencer mon tour d'Europe; il ne fut pas long; je n'avais pas fait vingt lieues que déjà j'étais amoureux.

CAROLINE, *souriant*. Je vois que votre philosophie n'était pas à l'abri de deux beaux yeux. Et celle que vous aimiez..

LE COMTE. Vous vous trompez, Madame; elle était aveugle!

CAROLINE, *à part*. Grand Dieu! quel rapprochement!

LE COMTE. C'était aux dépens de sa vie qu'elle avait sauvé la mienne. Je la lui consacrai! je n'existai plus que pour l'aimer! La seule idée qui m'occupât était de lui rendre la lumière, de lui faire partager les douceurs de ce jour dont je ne jouissais que par elle. Que n'avais-je alors les trésors que je possède aujourd'hui! j'aurais tout donné! j'aurais cru trop peu payer encore un aussi grand bienfait. Mais j'ignorais même si un pareil miracle était possible à la science! Je n'avais rien, je ne possédais rien, et à qui m'adresser? Je ne comptai que sur moi et je partis. — Je traversai à pied l'Allemagne, la France, j'arrivai à Paris, séjour des sciences et des talents! Je cherchai le plus habile, le plus savant; je me présentai chez lui, je lui offris mon temps, mes soins, ma peine; je ne lui demandai rien que de m'initier dans son art, et je devins, non pas son élève, mais son apprenti, son serviteur, son valet!

CAROLINE. Vous, monsieur le comte?

LE COMTE. Oui! trop heureux encore si celui dont je m'étais rendu volontairement l'esclave eût payé mes services du prix que j'y avais mis! Mais bien différent de ces savants généreux qui croiraient trahir la cause de l'humanité en cachant une découverte utile, mon maître spéculait sur ses talents; il ne voyait que la fortune, les trésors; et avare de la science qui les lui procurait, il aurait cru s'appauvrir en la partageant avec moi! Eh bien! cette science, je la lui dérobai! La nuit j'étudiais furtivement ses livres, ses manuscrits! Le jour, témoin assidu des prodiges de son art, je suivais sa main habile, et malgré lui je surprenais ses secrets! Ni ses mauvais traitements, ni le joug humiliant de sa tyrannie, rien ne me rebuta. Enfin, au bout de deux ans de ruses et de travaux continuels, j'étais sûr de moi! Un vieillard se présente : un de vos serviteurs, Madame, un Allemand, un compatriote; il était trop indigent pour que mon maître daignât le secourir.

CAROLINE. Comment! ce serait vous?..

LE COMTE. Combien j'étais ému! mon cœur palpitait et ma main était tremblante. Enfin, Madame, je réussis. Depuis, mille épreuves nouvelles, toutes couronnées du succès, m'avaient attesté mes talents. Je partis plein de confiance et d'espoir, et c'est en rentrant en Allemagne que j'appris les titres, les dignités et le riche héritage qui m'attendaient. Je pouvais alors faire venir mon maître et le récompenser dignement. Mais j'avais l'orgueil de croire en moi! Et vous le dirai-je, Madame, j'aurais été jaloux que celle que j'aime reçût d'une autre main que de la mienne un pareil bienfait. Il me semblait que ce prix m'était dû!

CAROLINE, *vivement*. Oui, sans doute; vous le méritiez.

LE COMTE. Eh bien! Madame, l'objet de tant d'amour, celle en qui réside et ma vie et mon bonheur, elle est ici, je l'ai vue, c'est Valérie!

CAROLINE. Que dites-vous? O ciel!

LE COMTE. Prononcez maintenant. Suis-je libre? et m'est-il permis de vous épouser?

CAROLINE, *lui tendant la main*. Avez-vous besoin de ma réponse?

LE COMTE. Non, je la lis dans vos yeux; et quant au procès d'où dépend votre fortune, je crois pouvoir l'abandonner sans manquer à la mémoire de mon oncle. Je viens de faire dresser par un notaire des environs ma renonciation en bonne forme à des droits au moins très-douteux.

CAROLINE. Non, monsieur le comte, ils ne le sont pas.

LE COMTE, *souriant*. J'entends, Madame; vous voulez que ma prudence ait le mérite d'un sacrifice. Eh bien, soit; imitez-moi, faites aussi le sacrifice de votre fierté; acceptez mes offres et accordez-moi votre amitié.

CAROLINE. Ne l'avez-vous pas déjà?

LE COMTE. Eh bien, Madame, je la réclame en ce moment. Il faut que vous m'aidiez à déterminer Valérie; elle hésite encore; je lui ai parlé d'un ami à qui je devais la conduire.

CAROLINE. Quoi! ne lui avez-vous pas dit?..

LE COMTE. Gardez-vous-en bien! il n'y aurait plus d'espoir si elle savait que c'est moi! Un pareil moment exige la tranquillité, le calme le plus absolu; la moindre émotion peut nous perdre, et elle n'aurait jamais le courage...

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE.

VALÉRIE, *à part, sortant du cabinet à gauche*. Je n'y tiens plus! tant d'amour, de générosité... ah! que j'étais coupable! (*Haut.*) Ernest, n'êtes-vous pas là?

CAROLINE, *pendant qu'Ernest s'approche*. Oui, le voici près de toi!

VALÉRIE. Oh! je le savais. (*A Ernest.*) Eh bien, mon ami, j'ai changé d'idée, je suis décidée : partons; allons trouver votre ami.

LE COMTE, *à part*. Qu'entends-je?

CAROLINE, *à part*. Quel bonheur! elle y consent!

LE COMTE. Notre départ ne sera pas nécessaire; car il est venu me trouver, il est ici.

VALÉRIE, *souriant*. Voilà alors qui est à merveille; mais voyez comme cela se rencontre.

LE COMTE. En vérité, j'admire votre courage.

CAROLINE. Quoi! tu n'as pas peur?

VALÉRIE. Non, je suis tranquille, (*Lui prenant la main.*) tout à fait calme, voyez plutôt; et puis vous serez près de moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE. Oui, sans doute. (*Appelant.*) Ambroise! (*Bas, à Caroline.*) Je l'ai prévenu. (*Haut, à Valérie.*) Ambroise va vous conduire dans le petit salon.

VALÉRIE. C'est bien. (*A Ernest, avec un sourire.*) Vous venez, n'est-ce pas?

LE COMTE. Oui, oui, je vous suis. (*Valérie sort, conduite par Ambroise.*)

—

SCÈNE VI.

LE COMTE, CAROLINE.

CAROLINE. Eh mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *très-ému*. Je ne puis vous dire ce que j'éprouve! Arrivé à ce moment que j'ai tant désiré, je ne me reconnais plus! toute ma résolution m'abandonne; je tremble.

CAROLINE. Allons, mon ami, allons, remettez-vous.

LE COMTE. Jamais je n'aurai la force...

CAROLINE. Ernest, mon ami, du courage! revenez à vous! Songez à notre amitié. — Songez à Valérie!

LE COMTE. Valérie! Oui, vous avez raison, vous me rendez à moi-même! Je vous réponds de moi, ma généreuse amie. (*Il lui baise la main et sort.*)

—

SCÈNE VII.

CAROLINE, HENRI, *qui est entré un peu avant la fin de la scène précédente, et qui a vu le comte baiser la main de Caroline.*

HENRI. A merveille!

CAROLINE. Ah! vous voilà, mon cher Henri!

HENRI. Oui, Madame; je reviens trop tôt sans doute! Ah! Caroline! est-ce avec moi, est-ce avec votre ami que vous devriez avoir recours aux ruses de la coquetterie?

CAROLINE, *regardant à gauche, et de la main faisant signe à Henri de se taire.* Silence. Taisez-vous.

HENRI, *continuant.* Quel mérite avez-vous à me tromper? Ma confiance, mon respect n'égalaient-ils pas mon amour? (*Caroline faisant le même geste.*) Caroline, vous ne m'écoutez même pas! D'autres pensées vous occupent; et votre âme tout entière est loin de moi!

CAROLINE, *regardant toujours du côté par où le comte est sorti.* Je l'avoue, je suis d'une inquiétude...

HENRI. Pour lui?

CAROLINE. Oui; l'événement est si incertain!

HENRI. Apprenez donc... dussé-je redoubler encore le trouble et l'émotion où je vous vois... apprenez que le comte de Halzbourg vous abuse, qu'il aime Valérie.

CAROLINE, *froidement.* Oui, il en est amoureux fou, je le sais.

HENRI. Quoi! vous le savez, et vous l'aimez encore?

CAROLINE, *le regardant avec tendresse.* Presque autant que vous. Et prenez garde, car je n'ai qu'un mot à dire pour que vous partagiez l'affection que j'ai pour lui.

HENRI. Pour celui-là, c'est autre chose.

CAROLINE. Eh bien, Monsieur, apprenez donc, avant tout, qu'il n'a jamais aimé que Valérie, et qu'il ne venait ici que pour l'épouser.

HENRI. Comment! il serait vrai? Ah! l'honnête homme! Je cours le remercier. (*Revenant.*) Vous êtes bien sûre au moins qu'il l'épousera?

CAROLINE. Pourrait-elle le refuser? C'est à ses soins généreux que, dans ce moment, peut-être elle doit la lumière.

HENRI. Que dites-vous?

CAROLINE. Le voici.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

CAROLINE, *allant à lui.* Eh bien, mon ami, qu'avez-vous à m'annoncer? Parlez, de grâce!

LE COMTE. Je ne puis vous répondre; j'ignore moi-même...

CAROLINE. Qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE. Un instant je me suis flatté du succès.

HENRI. Eh bien?

LE COMTE. Au cri qu'elle a jeté, j'ai fui épouvanté...

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VALÉRIE, *qu'*AMBROISE *suit de loin.*

VALÉRIE. *Elle s'élance rapidement de la porte de côté.* Laissez-moi, laissez-moi; je vois! je vois! (*Elle fait quelques pas au milieu du théâtre; elle s'arrête en chancelant et comme éblouie du rayon de lumière qui la frappe.*) Qui m'a touchée? qui m'a arrêtée? (*Ouvrant de nouveau les yeux et étendant la main comme pour saisir l'air et la lumière.*) Où suis-je? quel est ce monde nouveau? ces objets inconnus qui m'environnent, qui me touchent et que je ne puis saisir? (*Se regardant et regardant autour d'elle.*) Dieux! je ne suis pas seule! O merveille que je ne puis comprendre! ô spectacle éblouissant qui confond ma raison! Oui, c'est là le jour, c'est la lumière, c'est la vie! (*Croisant ses mains et tombant à genoux.*) O mon Dieu! je te rends grâce, je sors de ma prison, j'existe!

CAROLINE, *allant à elle.* Valérie, mon amie!

VALÉRIE. Dieux, quelle voix! c'est toi, Caroline; laisse-moi te connaître, que je te regarde! Que tu es belle! autant que tu étais bonne... (*Elle se retourne, aperçoit Henri et le comte qui sont l'un à côté de l'autre.*) Ah! (*Elle les regarde, hésite un instant, et va droit à Ernest. Arrivée près de lui, elle s'arrête, détache son bouquet et le lui présente.*) Tiens, Ernest!

LE COMTE, *se jetant à ses genoux.* Ah! je suis trop récompensé.

AMBROISE, *à Valérie, lui présentant un bandeau noir.* Allons, Mademoiselle, encore pendant quelques jours; c'est par ordonnance du docteur.

VALÉRIE. Quoi! déjà redevenir aveugle!

LE COMTE. Ce matin, Valérie, vous trouviez que c'était un état si agréable?

VALÉRIE, *le regardant.* Ah! je n'avais pas vu!

FIN DE VALÉRIE.

LES INDÉPENDANTS

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentee, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 novembre 1837.

Personnages.

M. DHENNEBON, employé.
ÉMILIE, sa femme
ESTHER, sœur d'Émilie.
M. DE ROUVRAY, député.
EDGARD DE SAINT-RAMBERT, son neveu, officier.
MADAME GESLIN, femme de chambre d'Esther
UN NOTAIRE.
UN VALET.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon de M. Dhennebon. Porte au fond; deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DHENNEBON, *habillé et prêt à sortir;* ÉMILIE.

ÉMILIE. Va donc à ton bureau!

DHENNEBON. Oui, ma femme...

ÉMILIE. Tu arriveras trop tard!

DHENNEBON. Aussi je pars!.. Quel horrible esclavage! et quand donc serai-je libre!..

ÉMILIE, *souriant.* Joug bien pesant! despotisme insupportable en effet! Partir de chez soi après un bon déjeuner, arriver à son ministère à onze heures, se chauffer, lire les journaux, causer politique ou théâtre, et travailler quand il vous reste du temps...

DHENNEBON. Ma femme!..

ÉMILIE. Sortir à quatre heures, même avant; et que la rente soit montée ou descendue; que la grêle ait détruit les vignes de la Bourgogne, ou les blés de la Beauce; sans souci de la veille, et sans inquiétude du lendemain, la tête libre, le cœur content, le pied léger, revenir le long des boulevards en lisant les affiches, ou admirant les gravures... rentrer au logis, dîner, et se reposer près de sa femme! voilà la vie de l'employé... Et pour tant de travail, pour tant de fatigues, six mille francs de traitement. (*Voyant qu'il veut parler.*) Tais-toi! et résigne-toi à ton bonheur... car tu es le plus heureux des hommes!

DHENNEBON. D'accord; mais je ne suis pas mon maître, je ne suis pas indépendant, et la liberté est le premier des biens!

ÉMILIE. Je n'ai pas le temps de discuter avec toi, tu devrais être parti! dépêche-toi pour revenir de bonne heure.

DHENNEBON, *vivement.* Sois tranquille!.. Mais j'ai les pieds gelés, et avant de partir... (*Il s'approche de la cheminée.*)

ÉMILIE. Nous dînons à Passy... chez ton chef de division...

DHENNEBON. Quel assujettissement!..

ÉMILIE. Un excellent homme! qui nous accable de politesses, et nous a envoyé pour aujourd'hui, à sa campagne, une invitation qu'il n'est pas possible de refuser...

DHENNEBON. C'est justement ce qui m'ennuie! Être obligé d'accepter, craindre de le fâcher, lui qui est mon supérieur, c'est honteux!.. c'est humiliant! Moi, toute espèce d'obligation ou de chaîne m'est insupportable!..

ÉMILIE. Et vous dites cela à votre femme?

DHENNEBON, *vivement.* Excepté celle-là!.. tu sais bien que tu commandes!

ÉMILIE. Non, Monsieur, c'est vous, et ce doit être ainsi.

DHENNEBON. C'est vrai; mais je commande toujours ce que tu veux.

ÉMILIE. Ce doit encore être ainsi dans les bons ménages... voilà pourquoi le nôtre est excellent?.. tout nous réussit... Une belle place! chef de bureau à trente-deux ans! une petite fille charmante! et pour comble de bonheur... ma sœur, ma bonne Esther! que je n'ai pas vue depuis cinq ans, et qui nous arrive aujourd'hui!

DHENNEBON. Il est donc décidé qu'elle habitera avec nous?

ÉMILIE. C'est toi qui l'as voulu!

DHENNEBON. Parce que tu me l'as conseillé; car si tu veux que je te le dise, je n'aime pas beaucoup ta sœur!

ÉMILIE. Laissez donc!.. Quand vous vîntes, il y a cinq ans, chez ma tante, ce fut d'abord à elle que vous eûtes envie d'adresser vos vœux!

DHENNEBON. Moi!..

ÉMILIE. Elle est l'aînée, d'abord, c'est tout naturel!.. et puis elle est charmante!

DHENNEBON. Quand tu n'es pas là; car toi, ma femme, tu es si bonne, si gentille, qu'on aime à t'aimer... on se trouve ton ami sans le vouloir, et sans y penser!.. ce qui m'a souvent effrayé pour les autres!.. Mais ta sœur, malgré son esprit et ses talents, plus je la voyais, et moins elle me plaisait!

ÉMILIE. Et pourquoi cela?

DHENNEBON. Elle est trop indépendante; elle ne veut faire que sa volonté, ne se soumettre à aucun lien.

ÉMILIE. Cela aurait dû te séduire... toi qui es justement comme elle...

DHENNEBON. Quelle différence!.. Il est bien qu'un homme soit le maître... mais une femme!..

ÉMILIE. A merveille!.. tu es de ces gens qui ne comprennent la liberté que pour eux seuls! Ma sœur chérit le célibat, par goût et par système; presque sans fortune, elle a refusé de riches partis, des jeunes gens aimables, séduisants, qui l'adoraient!.. Trop fière pour se donner un maître, trop franche pour être coquette, elle leur a déclaré qu'elle ne se marierait jamais; et pour mieux le prouver, pour ôter toute espérance, elle s'était retirée en Bretagne, près de sa marraine, qui vient de mourir.

DHENNEBON. Une vieille fille qui partageait ses principes...

ÉMILIE. Et qu'elle n'a point quittée depuis cinq ans...

DHENNEBON. Elle a dû bien s'amuser...

ÉMILIE. J'en doute... Mais toi qui parles... tu t'amuses trop, et tu arriveras trop tard à ton bureau.

DHENNEBON. C'est ta faute!.. je t'écoute, et tu ne sais pas, ma femme, que tu es très-aimable!

ÉMILIE. Prétexte pour rester, et gagner du temps... Allons, ton chapeau... ton parapluie... as-tu tes socques?

DHENNEBON. Non... je prendrai l'omnibus... le tilbury des employés!..

ÉMILIE. A la bonne heure... mais pars!

DHENNEBON. Et ma fille que je n'ai pas embrassée!.. elle me ferait une querelle!.. (*Se retournant et apercevant M. de Rouvray.*)

—

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON, *courant à lui, et l'embrassant.* Eh!.. mon ami Gaspard!..

M. DE ROUVRAY. On m'avait bien dit que tu n'étais pas encore sorti!..

DHENNEBON. Grâce au ciel! car j'aurais manqué ta visite!.. Ma femme, madame Dhennebon, que je te présente!.. (*A sa femme.*) M. de Rouvray... mon camarade à l'École de Droit, quand je faisais mon droit... pour être avocat!.. état superbe que j'ai abandonné pour les chaînes de l'administration... Il a été mieux avisé... il est resté son maître!.. avocat distingué, il ne parle jamais qu'à la tribune... car il est député... il l'était du moins quand la Chambre a été dissoute.

M. DE ROUVRAY. Et je le suis encore!.. je viens d'être réélu!...

DHENNEBON. Je t'en fais compliment!.. et tu es arrivé à Paris...

M. DE ROUVRAY. Hier soir...

DHENNEBON. Pour la nouvelle session?

M. DE ROUVRAY. Comme tu dis, et ma première visite est pour toi.

DHENNEBON, *posant son chapeau sur une table.* Ce cher ami!.. assieds-toi donc, de grâce!..

ÉMILIE, *bas, à son mari.* Et ton bureau?

DHENNEBON, *de même.* Bah! une demi-heure plus tôt ou plus tard, on n'y regarde pas de si près!

ÉMILIE, *de même.* Et la tyrannie du ministre?

DHENNEBON, *de même.* Est-ce qu'il s'informe de ça?.. D'ailleurs, je lui dirais que je causais avec un député... un député qui est mon ami, et il ne m'en voudrait plus... au contraire... c'est capable de me faire avancer!..

M. DE ROUVRAY. Qu'est-ce que c'est?

DHENNEBON. Rien, mon ami!..

ÉMILIE, *à Dhennebon, et regardant M. de Rouvray.* Tu es le maître, et c'est à toi de faire ce que tu jugeras convenable; je retourne près de ma fille. (*Elle fait la révérence à M. de Rouvray, et sort.*)

—

SCÈNE III.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON.

DHENNEBON, *d'un air d'importance à sa femme qui sort.* C'est bien... c'est bien, ma bonne. (*A M. de Rouvray.*) Excellente femme!.. et si tu te maries jamais, je t'en souhaite une pareille!

M. DE ROUVRAY. Moi!.. me marier!.. Il se peut que pour des raisons de convenance ou d'intérêt cela m'arrive un jour!.. mais jusqu'à présent, grâce au ciel, je suis resté célibataire!

DHENNEBON. Cela m'étonne!.. toi qui as toujours adoré les femmes!

M. DE ROUVRAY. Raison de plus! parce qu'un garçon, vois-tu bien..

DHENNEBON. Je comprends!.. des passions!.. des conquêtes!

M. DE ROUVRAY. Plus que je ne veux!

DHENNEBON. Est-il heureux!.. voilà une existence d'homme! Moi, si je n'avais pas enchaîné ma liberté, j'aurais voulu comme toi être homme à bonnes fortunes!.. c'est un bel état!..

M. DE ROUVRAY. Mais oui! malgré la concurrence... je te le dis sans vanité, parce que ces succès-là... ce n'est pas à moi que je les dois... c'est à ma fortune... à ma position politique... Je me suis fait quelque réputation à la tribune! Je suis de l'opposition, je suis avocat, je parle... quoi qu'il arrive, je parle toujours contre... je suis indépendant!

DHENNEBON. Est-il heureux!

M. DE ROUVRAY. Voilà comment nos amis m'ont fait nommer à cent lieues d'ici dans un département...

DHENNEBON. Où tu es connu!

M. DE ROUVRAY. Je n'y avais jamais mis le pied!..

DHENNEBON. Au lieu de se donner la peine de choisir quelqu'un de leur endroit!..

M. DE ROUVRAY. Que veux-tu? Ils avaient cet automne leurs vignes et leurs vendanges, ils ne pouvaient pas s'occuper de leur opinion... il leur en faut une toute faite! Dans la province, d'ailleurs, c'est l'usage, on fait tout venir de la capitale! et un mandataire qu'on leur envoie de Paris leur paraît bien plus beau qu'un député du crû... quelque bon propriétaire, qui s'occuperait de leurs affaires... mais qui ne parlerait pas! Tu ne peux t'imaginer quel effet cela produit quand le journal arrive, et qu'ils se disent : « Notre député a parlé! »

DHENNEBON. Même quand il ne parle pas d'eux!

M. DE ROUVRAY. C'est égal!.. c'est un grand bonheur pour le département! et puis, ils ont un avantage avec moi; je heurte tout le monde, je ne pense jamais comme les autres, et quand on est de mon avis, je n'en suis plus! l'indépendance avant tout!

DHENNEBON. Tu as raison! voilà l'homme libre! il n'est soumis à rien... tandis que moi, obligé par ma place de répondre au public, d'obéir au chef de division, au ministre, au conseil d'État, à tout le monde! tremblant devant le pouvoir! enchaîné comme un forçat, à un bureau impitoyable! (*Tirant sa montre.*) Deux heures dans l'instant!.. j'aurai aussitôt fait de ne pas y aller aujourd'hui! (*Reprenant.*) Enfin, mon ami, l'esclavage administratif est une tyrannie de tous les moments; tandis que toi!..

M. DE ROUVRAY. Je brave tout!.. je suis au-dessus de tout! je n'ai besoin de personne!

DHENNEBON. Ce cher ami!

M. DE ROUVRAY. Et comme j'avais un service à te demander...

DHENNEBON. Parle, mon ami!

M. DE ROUVRAY. Je n'ai pas voulu, comme je te l'ai dit, m'exposer aux chances du mariage et à tous les tracas qui en sont la suite! grâce au ciel, un garçon n'a pas d'enfants, n'a pas d'héritier direct... mais... mais... il a quelquefois par ci... par là... des filleuls!..

DHENNEBON. Et tu as des filleuls?

M. DE ROUVRAY. J'en ai un dont je ne conviens pas, excepté avec toi; un joli garçon, je m'en flatte... que j'ai élevé, d'après mon système, dans les idées jeune-France... des idées de progrès.

DHENNEBON. Et en fait-il?

M. DE ROUVRAY. Du tout... D'abord... il n'a pas voulu rester au collége, où je l'avais mis, parce qu'il trouvait humiliant d'obéir à ses maîtres; de même chez le notaire, chez l'avoué, dans toutes les professions que je lui ai données... il ne veut être rien... que libre...

DHENNEBON. C'est un bel état!

M. DE ROUVRAY. Oui, mais très-cher, pour moi du moins! et pour m'en débarrasser, j'ai pensé à la carrière des places. Peux-tu, pour commencer, le faire entrer surnuméraire dans ton bureau?

DHENNEBON. J'en dirai deux mots à notre chef de division que je vois aujourd'hui à Passy; et dès qu'il saura que c'est pour toi...

M. DE ROUVRAY. Garde-t'en bien!.. je ne dois pas paraître; parce que, dans ma position... si je demandais quelque chose au pouvoir... moi, député indépendant, tous mes amis politiques me tomberaient sur le corps!

DHENNEBON. Tu n'es donc pas libre de faire ce que tu veux?

M. DE ROUVRAY. Non, mon ami! voilà pourquoi je me confie à ton obligeance et à ta discrétion; de mon côté, si je puis te rendre quelque service, te donner une position indépendante!..

DHENNEBON. Voilà!.. il n'y a que cela qui manque à mon bonheur! les six mille francs du gouvernement sont là comme un poids que je voudrais augmenter!.. parce que six mille francs, avec femme et enfant, ce n'est pas vivre!

M. DE ROUVRAY. Je t'en ferai avoir douze, quinze, plus encore, si tu veux; et, pour commencer, prends d'abord de nos chemins de fer... je suis un des administrateurs... cinquante pour cent de bénéfice, et si tu veux vingt-cinq actions, je n'ai qu'un mot à dire à mon neveu l'agent de change!

DHENNEBON. Ah! ton neveu est agent de change?

M. DE ROUVRAY. Oui, l'aîné, Léon de Saint-Rambert; et son frère, Edgard, est dans le militaire... officier supérieur, aide-de-camp du prince, il est fort bien en cour... un garçon charmant que je loge chez moi, à Paris.

DHENNEBON. Malgré tes opinions et tes amis politiques?..

M. DE ROUVRAY. Cela a fait d'abord quelques difficultés... mais ils me permettent d'être oncle!..

DHENNEBON. Ce n'est pas un emploi salarié!..

M. DE ROUVRAY. Au contraire!.. et à propos de cela, mon neveu Edgard avait quelque chose à demander au ministère de la guerre... je lui ai conseillé de s'adresser à toi, et il a dû aller à ton bureau...

DHENNEBON. Aujourd'hui!.. il a été à mon bureau!..

M. DE ROUVRAY. Oui, mon ami.

DHENNEBON. Eh bien! il est plus habile que moi... qui n'ai pas pu y mettre les pieds! le pauvre garçon aura fait une course inutile!

EDGARD, *en dehors.* Ah! M. Dhennebon est encore ici!

M. DE ROUVRAY. Tiens!.. c'est lui!.. qui ne te trouvant pas au ministère, sera venu te réclamer jusque chez toi!

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, EDGARD.

DHENNEBON, *allant à lui.* Qu'il soit le bienvenu?.. Entrez, monsieur Edgard, vous êtes ici en pays de connaissance!

EDGARD. Je vois, Monsieur, que mon oncle avait eu la bonté de m'annoncer, et de vous prévenir de ma visite.

M. DE ROUVRAY. Oui, mon ami, je te laisse avec Dhennebon, mon ancien camarade, qui t'accordera tout ce que tu voudras... Je vais, moi, m'occuper de ses intérêts auprès de ton frère Léon; il n'est pas encore trois heures, et la Bourse ne sera pas encore fermée.

DHENNEBON. Que de bontés!

M. DE ROUVRAY. Sois tranquille, tu auras tantôt tes coupons d'actions.

DHENNEBON. Et de l'argent?

M. DE ROUVRAY. Est-ce qu'on s'en sert jamais! tu achètes pour vendre!.. et tu vends pour acheter!.. ne t'inquiète de rien... j'arrangerai cela comme pour moi. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

DHENNEBON, EDGARD.

DHENNEBON. Voilà un véritable ami!.. et je suis trop heureux d'être utile à lui, ou aux siens!

EDGARD. Je suis bien indiscret, sans doute, de venir ainsi vous déranger de vos travaux et de vos importantes occupations.

DHENNEBON. Nous sommes, il est vrai, tellement assujettis!.. je n'ai pas encore pu, de la matinée, sortir de chez moi! tandis que vous, Monsieur, un militaire!.. un jeune officier!.. quelle noble et belle profession!.. et point de soucis, point de chaînes!.. libre comme l'air!

EDGARD. Je ne vois pas cela : nous dépendons de tout le monde au contraire, et ma démarche en est la preuve. Depuis longtemps, mon oncle, mon frère, tous mes amis me pressent de m'établir; je sens qu'ils ont raison... et pourtant c'est presque malgré moi que j'ai cédé à leurs instances... mais un militaire ne peut se marier sans permission... je me suis adressé au roi, qui m'a dit : Cela ne dépend pas de moi!..

DHENNEBON. Ah! le roi ne peut pas!

EDGARD. Non, Monsieur... il m'a dit : Voyez le ministre! et le ministre m'a dit : Cela regarde M. Dhennebon, le chef de bureau; qu'il me fasse son rapport!

DHENNEBON. C'est juste... c'est moi qui délivre ces permissions, et je vous promets de ne pas vous faire attendre...

EDGARD. Vous êtes trop aimable!

—

SCÈNE VI.

EDGARD, DHENNEBON, ÉMILIE.

ÉMILIE, *apercevant Dhennebon, et souriant.* Comment, mon ami! est-ce que tu serais déjà de retour de ton bureau?..

DHENNEBON, *embarrassé.* Oui... oui, ma chère amie! (*Pour changer la conversation, s'adressant à Edgard.*) Permettez que je vous présente ma femme, que vous ne connaissez pas.

EDGARD, *se retournant pour saluer madame Dhennebon.* O ciel!..

DHENNEBON. Comme le voilà troublé!.. (*A Émilie.*) C'est singulier, n'est-ce pas?..

ÉMILIE, *balbutiant.* Oui... mon ami!

DHENNEBON. Eh bien! et toi aussi!.. Qu'est-ce que cela veut dire?

ÉMILIE. Qu'il y a près de cinq ans que je n'ai vu Monsieur, mais que nous nous connaissons beaucoup.

DHENNEBON. Comment, cinq ans!.. c'est-à-dire avant mon mariage!

ÉMILIE. Précisément!.. Monsieur venait très-assidûment chez ma tante!

DHENNEBON. Avec des intentions...

EDGARD, *souriant.* Très-légitimes!

DHENNEBON, *à Émilie.* Pour vous?..

ÉMILIE. Non, pour ma sœur.

EDGARD. Ah!.. ne me rappelez pas ce temps-là!.. j'ai tout oublié, excepté votre généreux appui, et l'intérêt que vous m'avez alors témoigné!.. Mais il était écrit que je ne pouvais réussir, puisque votre protection même n'a pu faire triompher mon peu de mérite!

DHENNEBON. Ma belle-sœur vous aurait refusé!..

EDGARD. Oui, Monsieur! et très-nettement!

DHENNEBON. Elle n'en fait jamais d'autres!.. c'est une bégueule!.. Et si j'avais épousé une femme pareille...

ÉMILIE. Tu oublies qu'elle ne veut pas se marier.

DHENNEBON. Et elle fait bien!..

ÉMILIE. Alors de quoi la blâmes-tu?..

DHENNEBON, *embarrassé.* Je ne la blâme pas!.. je dis seulement que... je... (*A Edgard.*) Je m'en vais faire mon rapport, et si vous voulez prendre la peine de m'envoyer au plus tôt les noms, prénoms de la future...

EDGARD. Je vous les apporterai moi-même, si vous voulez le permettre. (*Dhennebon sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

EDGARD, ÉMILIE.

EDGARD. Vous deviez, Madame, m'accuser d'ingratitude de vous avoir ainsi négligée!.. mais j'avais quitté la France! Une mission éloignée que j'avais sollicitée m'a tenu plusieurs années absent, et à mon retour, le désir de vous revoir était combattu par la crainte de rencontrer ici votre sœur.

ÉMILIE. Elle m'avait quittée... elle habitait la Bretagne.

EDGARD. Ah!.. si je l'avais su!

ÉMILIE. Mais je dois vous dire que je l'attends aujourd'hui.

EDGARD, *faisant quelques pas.* Adieu, Madame, adieu!

ÉMILIE. Craindre à ce point sa présence! c'est bien flatteur pour elle!..

EDGARD. C'est faire trop d'honneur à ma constance!.. je ne voulais que lui éviter une vue peu agréable!.. car moi, je suis revenu à la raison!.. je suis guéri!.. et la preuve, c'est que je peux sans peine vous parler d'elle, et de ce que j'ai souffert!.. Maintenant ce n'est plus qu'un souvenir!..... Vous savez si je l'ai aimée!.. sa beauté, son esprit, l'élévation de son caractère, l'amitié même qu'elle me témoignait, tout ne justifiait que trop mon amour!.. et puis j'étais riche!.. elle ne l'était pas... et la fortune alors devient un si grand bonheur!.. si vous m'aviez vu ivre de joie et d'espérance, jeter à ses pieds ma vie, mon avenir! Ah! quel désenchantement! quel froid glacial se glissa jusqu'à mon cœur, lorsque j'entendis cette femme, que je supposais aimante et sensible, calculer devant moi, avec une raison désespérante, toutes les chances probables du mariage!.. me démontrer que pour mon bonheur, comme pour le sien, il fallait rester libre! que c'était là son seul vœu!.. quand le mien était de lui obéir!.. quand, fortune et liberté, je lui aurais tout donné!.. Et le plus terrible encore, c'est qu'il n'y avait pas d'autre obstacle!.. c'était le seul!.. Ah! si elle avait aimé quelqu'un, si j'avais eu un rival! j'aurais été trop heureux!.. je l'aurais tué, ou il m'aurait délivré de mes tourments! Mais non, tout venait se briser contre sa volonté, contre un système égoïste, où son esprit et son sang-froid lui donnaient l'avantage; j'avais trop d'amour pour avoir raison, et à tous ses sophismes je ne répondais que par un mot : Je vous aime!.. Vain effort! inutile argument! qui ne persuade que ceux dont on est aimé!.. Tenez!.. tenez!.. ne parlons plus de ce moment, car il réveillerait peut-être quelques idées de haine et de colère dans un cœur qui ne veut désormais connaître que deux sentiments : oubli, et amitié!

ÉMILIE. Pauvre Edgard!

EDGARD. Non, Madame! non, je ne suis plus à plaindre!.. car je vois clair maintenant! je lui rends justice... je pense comme elle!.. avec un pareil caractère nous n'aurions pas été heureux ensemble!.. puissions-nous l'être séparément!.. elle, du moins! car le dépit a pu me rendre injuste, mais non indifférent!.. Et que fait-elle?.. que devient-elle?.. quel est son sort?

ÉMILIE. Fort tranquille, je le suppose; elle soutient fièrement la gageure!.. elle a voulu être vieille fille, et cela commence! Vingt-cinq ans!.. la grande majorité!.. limite redoutée, qui pour une demoiselle sépare la jeunesse de l'âge raisonnable!

EDGARD. Et depuis longtemps elle habitait la province?..

ÉMILIE. Près de sa marraine, une femme de mérite, dont vous aurez sans doute entendu parler!.. une baronne immensément riche qui, comme elle, n'a jamais voulu se marier... et qui s'était réfugiée dans ses terres, pour s'y livrer aux arts et à la littérature : mademoiselle Palmire de Vaucresson!

EDGARD. Un bas-bleu! une femme poëte!

ÉMILIE. Qui fait des vers charmants!

EDGARD. Ah! mon Dieu! vous me faites peur!.. cette maladie-là se gagne!.. est-ce que votre sœur...

ÉMILIE. Non, vraiment!

EDGARD. Je respire!.. j'aurais été trop vengé!.. Et qui la ramène à Paris?

ÉMILIE. Elle a perdu son amie!.. la baronne vient de mourir, et Esther, ma sœur, se trouvant seule dans le monde, a enfin cédé à mes instances... elle vient habiter avec moi... dans cette maison.

EDGARD. Je ne puis que l'en féliciter! Vous, Madame, si judicieuse et si sage, parviendrez sans doute, par votre influence, et plus encore par votre exemple, à vaincre ses préjugés!.. à la ramener à la raison!..

ÉMILIE, *souriant.* La raison, dites-vous?.. sais-je de quel côté elle est? il ne m'appartient pas de décider la grave question du mariage et du célibat.

EDGARD. Mais vous, Madame!

ÉMILIE. Moi!.. je me trouve la plus heureuse des femmes! J'ai un mari excellent! un enfant que j'adore! une fortune comme je la désire; car en m'ordonnant l'ordre et l'économie, elle me permet d'apporter ma part dans le bien-être dont nous jouissons : paix intérieure, douce gaieté, plaisirs modestes... quelques amis!.. dont le nombre, j'espère, vient de s'augmenter! voilà ma vie!.. Le mariage est-il toujours ainsi, ou suis-je une exception?.. je l'ignore, et n'en veux rien conclure, sinon que dans ce dernier cas je dois bénir ma position, et me dire plus que jamais : Mon Dieu! que je suis heureuse!

EDGARD. Et vous méritez de l'être!.. et plus heureux encore celui qui a su apprécier et deviner tant de bonté, tant de raison!..

ÉMILIE. Ah! mon nouveau... ou plutôt mon ancien ami!.. vous êtes trop indulgent, ou trop galant!.. ce n'est pas là ce que j'attends de vous!.. c'est de la franchise, et surtout votre confiance!.. oui, Monsieur, ne croyez pas que je veuille vous rendre vos compliments; mais vous êtes si bon!.. vous feriez un si bon mari! et l'espèce, dit-on, en est si rare!.. comment n'êtes-vous pas marié?..

EDGARD. Il est question pour moi, dans ce moment, d'une alliance assez belle... peu de fortune, il est vrai... mais un grand nom!.. une grande famille!..

ÉMILIE. A la bonne heure!

EDGARD. J'ai longtemps hésité..... et au moment de conclure... il me semble que je ne suis plus décidé.

ÉMILIE. Et pourquoi?.. est-ce que la personne n'est pas bien?

EDGARD. Si, vraiment!.. mais le passé... (*La regardant.*) et surtout le présent, me rendent très-difficile.



DHENNEBON. Encore la promener! — Acte 2, scène 7.

EMILIE, *prêtant l'oreille.* Écoutez!.... une voiture!.. oui, c'est ma sœur!.. c'est elle!..

EDGARD. Je vous laisse!

ÉMILIE. Et pourquoi donc?..

EDGARD, *troublé.* Après une aussi longue absence, elle doit désirer être seule avec vous, et je sacrifie le plaisir de la voir à la crainte d'être indiscret! (*Il la salue, et sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VIII.

ÉMILIE; ESTHER ET MADAME GESLIN, *entrant par la porte à droite.*

ESTHER, *courant à Émilie qu'elle embrasse.* Ma bonne sœur!

MADAME GESLIN, *pendant que les deux sœurs sont dans les bras l'une de l'autre.* Si Mademoiselle voulait seulement m'écouter...

ESTHER. Cela suffit, madame Geslin!.. Allez-vous recommencer cette discussion? il n'y a personne au monde d'aussi obstinée que vous!

MADAME GESLIN. Peut-être! (*Lui présentant un papier.*) Voici le bulletin des Messageries, et la preuve que nos effets ont été enregistrés; si, après cela, votre malle et votre boîte à chapeau ont été changées au bureau... ce n'est pas ma faute! deux femmes seules dans une diligence!

ESTHER. C'est bien!

MADAME GESLIN. Est-ce qu'on peut se faire obéir?.. est-ce que le conducteur vous écoute seulement?.. Mademoiselle ne veut jamais de cavalier avec nous!

ESTHER. C'est mon idée.

MADAME GESLIN. Si c'est pour qu'on ne nous en conte pas en route, nous n'y gagnons guère!.. car au lieu d'un, nous en avons cinq ou six!.. il n'y a pas de commis-voyageur qui ne se croie le droit de faire le galant!

ÉMILIE, *riant.* Il serait vrai?

ESTHER. Non, ma sœur!.. madame Geslin, ma femme de chambre, s'effraie de tout!

MADAME GESLIN. Ah! je m'effraye de tout! et les bons mots, et les récits de ces messieurs!.. passe pour moi... je puis



ESTHER, *portant la main sur son cœur*. Ah! je ne m'étais pas trompée. — Acte 3, scène 11.

entendre... mais j'ai été obligée de leur imposer silence, et de leur dire : « Messieurs! ma maîtresse n'est pas mariée, elle est demoiselle ! »

ESTHER, *avec impatience*. Madame Geslin!..

MADAME GESLIN. Il était temps!.. depuis ce moment, du moins, la conversation a été convenable ; et sauf quelques plaisanteries à double entente sur les ingénues qui sont majeures, sur le boston, la province, et le caractère acariâtre des vieilles filles, plaisanteries que j'ai eu l'air de ne pas entendre...

ESTHER. Il suffit!.. je vous ordonne de vous taire!

MADAME GESLIN. Je me tais, Mademoiselle; mais ce n'est pas moins très-désagréable!.. et si seulement feu mon mari avait été avec nous!..

ÉMILIE. Madame a été mariée?

MADAME GESLIN. Trois fois, Madame!

ÉMILIE, *gaiement*. Voilà une puissante alliée!.. un argument vivant qui prouve pour le mariage!..

ESTHER. Ou pour la soumission de madame Geslin; il y a des gens qui aiment à obéir.

MADAME GESLIN. Eh! mon Dieu! Mademoiselle, je n'ai jamais été plus libre que sous mes trois maîtres! je veux dire mes trois maris! je faisais tout ce que je voulais ; mais, depuis mon dernier veuvage, depuis que je suis entrée chez mademoiselle de Vaucresson, votre marraine...

ÉMILIE, *bas, à Esther*. Ah! c'est de là qu'elle vient?

ESTHER. Oui; ma marraine, qui y tenait beaucoup, me l'a laissée, me l'a léguée!..

ÉMILIE, *à demi-voix*. Ce serait le cas de renoncer à la succession.

ESTHER, *à madame Geslin*. Voyez la chambre que ma sœur me destine... mettez tout en ordre; et tantôt nous sortirons.

MADAME GESLIN. Une belle idée! Après un aussi long voyage, et fatiguée comme vous l'êtes! ce qu'il y a de mieux est de se reposer.

ESTHER. Sans doute; mais j'ai affaire, et comme je ne puis sortir seule...

MADAME GESLIN. Si vous ne songez pas à votre santé, c'est à moi de m'en occuper. Oui, Mademoiselle!.. vous direz ce que vous voudrez, je ne vous laisserai pas être malade! demain il sera assez tôt! d'autant plus qu'à cette heure vous

ne trouverez plus les gens d'affaires que vous voulez voir.

ESTHER, *impatientée*. C'est bon!.. c'est bon!.. en voici beaucoup trop sur ce sujet!

MADAME GESLIN, *à part*. Et elle est de mauvaise humeur encore!.. Les maîtres sont si difficiles et si ingrats! surtout les vieilles filles!.. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IX.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE. Ma bonne sœur! que j'avais envie de t'embrasser et de me trouver seule avec toi!.. J'ai cru qu'elle ne nous laisserait pas!

ESTHER. Ma marraine, qui était trop bonne, lui avait laissé prendre une autorité!..

ÉMILIE. Qui continue sous ton règne! car c'est elle qui commande... et qui est la maîtresse!

ESTHER. Dans des misères!.. dans les petites choses!

ÉMILIE. La vie intérieure en est faite, elle ne se compose que de cela; et tout calculé, je trouve qu'il vaut autant être menée par son mari que par sa femme de chambre!.. Mais elle parlait d'hommes d'affaires... Comment en as-tu besoin?

ESTHER. C'est que ma fortune est un peu en désordre; ce que je possède est si mal placé!

ÉMILIE. C'est toi qui as voulu t'en charger!

ESTHER. Oui, sans doute! pour ne dépendre de personne!.. Mais je n'entends rien aux notaires et aux avoués... Comment fais-tu?

ÉMILIE. C'est mon mari que cela regarde... Il a fait son droit, il connaît les affaires... Moi je ne m'en mêle pas... Un mari... c'est un intendant.

ESTHER. Ah!

ÉMILIE. Du reste, je t'indiquerai son notaire.

ESTHER. Tu y viendras avec moi?

ÉMILIE. Pourquoi donc?

ESTHER. C'est gênant d'être seule en tête-à-tête, même avec un notaire... Avec cela que maintenant ils sont tous jeunes... et l'année dernière, pour une circonstance pareille et fort indifférente, on a tenu des propos qui m'ont été désagréables!

ÉMILIE. Je n'en reviens pas! car moi, qui suis plus jeune que toi, j'irais seule chez tout ce monde-là, qu'on n'en dirait rien.

ESTHER. C'est bien différent! toi, tu es mariée!

ÉMILIE. Je sors quand j'en ai envie, je rentre quand il me plaît, j'accepte le bras qui me convient.

ESTHER, *avec impatience*. Toi!.. tu es mariée!

ÉMILIE. C'est singulier!.. moi, esclave, je fais tout ce que je veux! et toi, libre et indépendante...

ESTHER. Maintenant!.. mais dans quelques années, j'aurai les mêmes droits!

ÉMILIE. Oui, quand tu seras tout à fait vieille!.. beau privilége qui coûte trop cher à acquérir!

ESTHER. En attendant... j'aurai ta fille, ma petite nièce.

ÉMILIE. Elle a quatre ans!

ESTHER. N'importe!.. je la prendrai... je sortirai avec elle... C'est un maintien, une sauvegarde...

ÉMILIE. Ma pauvre sœur! tu voulais te passer de tout le monde, et tu dépends de tous... même d'une enfant!

ESTHER. Quelle idée! C'est parce que je le veux bien, car je n'ai besoin de personne.

ÉMILIE. A la condition de vivre dans l'isolement!

ESTHER, *avec dépit*. Et souvent je le préférerais! La position qu'on nous fait dans le monde est si fausse, si injuste, si absurde! Une femme mariée, eût-elle seize à dix-sept ans, a le droit de parler, elle a le droit de tout dire, et j'ai à peine celui d'entendre! A la moindre plaisanterie banale que vient de hasarder un sot, je vois se diriger vers moi des regards curieux et malins qui s'étonnent de me voir troublée, et me feraient un crime de ne pas rougir!.. et si, perdant enfin patience, un regard de mépris ou un mot piquant les déconcerte ou les réduit au silence, il me semble les entendre, entre eux, me traiter de prude ou de revêche; épithètes qui nous reviennent de droit, attribut obligé du célibat!.. Alors cette idée-là vous irrite, vous fâche, vous aigrit le caractère; on devient réellement méchante, railleuse, satirique, et grâce à eux-mêmes, leur calomnie se trouve une réalité!.. Témoin ma pauvre marraine, avec qui je viens de passer les années les plus pénibles et les plus tristes.

ÉMILIE. Vous, amies intimes!

ESTHER. Nous nous aimions toujours, mais nous nous disputions sans cesse! La vie serait si longue sans cela!

ÉMILIE. Et si quelqu'un cependant pouvait se passer de famille et d'intérieur, c'était elle!.. avec ses goûts et son existence d'artiste!

ESTHER. Sans doute!.. noblesse de sentiments, esprit élevé, talents remarquables, elle avait tout réuni! mais son isolement l'accablait; elle ne savait que faire, et cherchait dans son imagination ce qu'elle ne pouvait trouver en son cœur! J'écoutais ses vers, qui étaient fort beaux; mais je les connaissais tant!.. Et puis toujours dans les cieux! toujours de la poésie, c'est ne pas vivre! on n'existe qu'en prose!.. et fatiguée d'esprit, j'étais heureuse de me délasser avec madame Geslin : c'était mon seul plaisir! et je périssais d'ennui!.. Mais quand j'ai vu ma pauvre marraine malade et souffrante, tout a été oublié! et dans ses derniers moments, ému des soins que je lui prodiguais, touché peut-être de mon amitié et de ma douleur, ce cœur que je croyais insensible et égoïste m'a montré tant de tendresse et de reconnaissance, que je m'en veux maintenant de l'avoir mal jugé, ou plutôt de ne l'avoir pas deviné!

ÉMILIE. Et riche comme elle l'est, sans parents, sans héritier connu, je ne doute pas qu'elle n'ait fait quelque disposition en ta faveur.

ESTHER. A quoi bon?.. je n'ai besoin de rien; j'aurai toujours assez pour vivre seule.

ÉMILIE, *souriant*. Seule!.. il est heureux alors que tu ne te sois pas trouvée ici tout à l'heure avec notre ancien ami Edgard de Saint-Rambert; vos discussions auraient recommencé.

ESTHER. Ah!.. M. Edgard était ici tout à l'heure?..

ÉMILIE. Il est parti au moment où l'on annonçait ton arrivée.

ESTHER. Fidèle à ses principes, je ne doute pas qu'en mon absence il ne les ait mis en action, et qu'il ne se soit marié!

ÉMILIE. Pas encore...

ESTHER. Ah!.. pas encore!

ÉMILIE. Mais cela ne tardera pas... il est question pour lui d'un mariage important qui bientôt va avoir lieu.

ESTHER. Je lui en ferai compliment, et à celle qu'il a choisie!

ÉMILIE. N'est-ce pas? surtout si elle a su l'apprécier; car c'est un si galant homme!.. (*Se retournant.*) Eh!.. c'est monsieur mon mari que je te présente!

—

SCÈNE X.

DHENNEBON, ÉMILIE, ESTHER.

ESTHER, *allant à lui*. Mon cher beau-frère!

DHENNEBON. Ma chère belle-sœur! y a-t-il longtemps que l'on ne vous a vue? (*Bas, à sa femme.*) Dieu! comme je la trouve vieillie!..

ÉMILIE. Veux-tu te taire!

DHENNEBON, *de même*. Les demoiselles à cet âge-là se fanent tout de suite!.. tandis que toi... quelle différence!

ESTHER. Que dit-il?

ÉMILIE. Rien... il me parle de ton appartement, et nous allons arranger cela ensemble pour que tu sois comme chez toi, et tout à fait libre. (*Elles causent à voix basse toutes les deux.*)

DHENNEBON, *à part*. Ce diable de Rouvray vient de m'envoyer ses coupons de chemin de fer!.. et pour la première chose que j'ai faite sans consulter ma femme... ça m'inquiète horriblement! (*S'approchant.*) Chère amie, je voudrais bien te parler.

ÉMILIE. Plus tard!.. Je suis là avec ma sœur!..

DHENNEBON. C'est juste!.. Tu ne veux pas que nous sortions ensemble tout à l'heure?

ÉMILIE. Pourquoi?..

DHENNEBON. Pour nous promener.

ÉMILIE. Du tout!

DHENNEBON. Alors, je reste... c'est que, tu ne sais pas, M. de Rouvray était ici tout à l'heure.

ESTHER. M. de Rouvray!.. je connais ce nom... le comte de Rouvray?

DHENNEBON. Précisément.

ESTHER. Un parent éloigné... un arrière-cousin de mademoiselle de Vaucresson, ma marraine!

ÉMILIE. Et de plus, l'oncle d'Edgard.

ESTHER, *à Dhennebon*. Eh bien?

DHENNEBON, *à sa femme, avec embarras*. Eh bien! il me parlait tout à l'heure des chemins de fer et de leurs actions, qui sont très-avantageuses...

ÉMILIE. Qu'est-ce que ça nous fait?

DHENNEBON, *hésitant*. Si nous en prenions quelques-unes? qu'est-ce que tu en dis?

ÉMILIE. Que ça ne convient pas à un employé qui ne s'y entend pas.

DHENNEBON. Mais les autres n'y comprennent rien non plus!

ÉMILIE. C'est pour cela qu'ils en prennent.

DHENNEBON, *avec embarras*. C'est qu'il m'avait proposé...

ÉMILIE. Tu refuseras!

DHENNEBON, *de même*. Et sous quel prétexte?

ÉMILIE. Tu diras : Ma femme ne veut pas!

DHENNEBON. C'est vrai! Et s'il demande pourquoi?

ÉMILIE. Parce que je ne veux pas!

DHENNEBON. C'est juste!.. ça répond à tout!..

ÉMILIE, *à Esther qu'elle emmène*. Viens, chère amie!

ESTHER, *bas, à sa sœur, en s'en allant*. C'est inconcevable! une soumission pareille dans un mari!

ÉMILIE, *souriant*. Tu le vois!.. voilà comme nous sommes, nous autres esclaves! (*Elles sortent toutes les deux par la porte à droite.*)

—

SCÈNE XI.

DHENNEBON, *puis* M. DE ROUVRAY.

DHENNEBON. Au fait!.. dès que ma femme n'en veut pas, il faudra bien que Rouvray les reprenne. (*Le voyant entrer.*) Ah! c'est toi! quel bon hasard t'amène?

M. DE ROUVRAY. Je suis bien aise de te trouver encore. J'ai des renseignements à te demander sur quelqu'un que tu dois connaître : une demoiselle de province, fille majeure, mademoiselle Esther Delaroche...

DHENNEBON. Oui, vraiment!

M. DE ROUVRAY. Parente ou alliée, vient-on de me dire, de M. Dhennebon, chef de bureau à la guerre.

DHENNEBON. C'est ma belle-sœur... la sœur de ma femme.

M. DE ROUVRAY. Très-bien. Dis-moi où je pourrai lui écrire?

DHENNEBON. Elle est ici, à Paris... et demeure chez nous.

M. DE ROUVRAY. Encore mieux!.. Je viens de recevoir pour elle, de Bretagne, des papiers que j'allais lui adresser... et que j'aime mieux lui remettre à elle-même... si tu veux bien le permettre.

DHENNEBON, *l'arrêtant*. Un instant!.. je voulais te parler de nos actions!..

M. DE ROUVRAY. Ah! tu en as reçu les coupons?

DHENNEBON. Oui, mon ami.

M. DE ROUVRAY. Bonne affaire pour nous... mon neveu nous en a acheté à un cours excellent!.. et avant la fin de la Bourse ça avait déjà monté!

DHENNEBON. J'en suis enchanté! parce que je voulais te prier de les reprendre.

M. DE ROUVRAY. Pourquoi cela? as-tu peur!

DHENNEBON. Non, mon ami!..

M. DE ROUVRAY. Eh bien! alors, pourquoi?

DHENNEBON, *avec embarras*. C'est que... c'est que... ma femme ne veut pas!

M. DE ROUVRAY, *riant de pitié*. Ta femme ne veut pas!.. ah çà! tu n'es donc pas le maître?

DHENNEBON, *vivement*. Si, vraiment!

M. DE ROUVRAY. C'est donc ta femme qui commande?

DHENNEBON. Non, mon ami!.. c'est seulement son avis qu'elle m'a exprimé avec crainte et respect!

M. DE ROUVRAY. Est-ce qu'elle s'y connaît? est-ce qu'elle peut s'y connaître? et toi qui es homme, qui as du caractère, qui es le chef de la communauté... tu aurais besoin de son approbation pour une affaire excellente?

DHENNEBON, *hésitant*. Au fait, je suis le chef...

M. DE ROUVRAY. Une affaire qui peut t'enrichir, et qui commence déjà!.. cinq ou six cents francs de bénéfice!.. en une heure!

DHENNEBON. C'est plus que mes gratifications de toute l'année! et si cela continue ainsi...

M. DE ROUVRAY. Te voilà riche!

DHENNEBON. Mieux encore... me voilà mon maître!.. je n'irai plus au bureau... ou j'irai en voiture.

M. DE ROUVRAY. Cela dépend de toi... voilà l'occasion; et à moins que tu ne sois pas libre...

DHENNEBON, *avec fierté*. Je le suis!.. je le serai toujours!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! alors, garde tes actions!.. nous avons justement aujourd'hui un petit dîner avec les deux ou trois principaux actionnaires... un dîner de garçons... quoiqu'ils soient tous mariés!.. veux-tu en être?.. je te régale!

DHENNEBON. Moi!..

M. DE ROUVRAY. Une partie fine! au Rocher de Cancale!.. nous nous amuserons!

DHENNEBON. Dame!.. mon ami!..

M. DE ROUVRAY. Il faut s'amuser quand on est jeune!.. et puis nous avons ce soir une loge à l'Opéra! une avant-scène!

DHENNEBON. Partie complète!

M. DE ROUVRAY. Oui, vraiment!

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GESLIN.

MADAME GESLIN. Madame fait demander à Monsieur à quelle heure il faudra la voiture pour Passy.

DHENNEBON. Passy!.. ah! mon Dieu!.. je n'y pensais plus! je dîne aujourd'hui avec ma femme et ma fille...

M. DE ROUVRAY. Tu y dînes tous les jours!

DHENNEBON. Oui! mais c'est à Passy, chez mon chef de division!.. un homme à ménager!

M. DE ROUVRAY. Est-ce toi que j'entends?.. un homme libre! un homme qui a de la fierté dans le cœur! tu préférerais le dîner du pouvoir à celui de l'amitié?

DHENNEBON. Non, sans doute!

M. DE ROUVRAY. Un dîner aussi humiliant! un dîner qui est presque ministériel, excepté qu'il ne sera pas aussi bon!..

DHENNEBON. Ce n'est pas le dîner... c'est ma femme!

M. DE ROUVRAY. Ta femme!.. mais alors tu es donc esclave?.. tu ne peux pas aller au Rocher de Cancale sans sa permission?

DHENNEBON, *à demi-voix*. Mon ami, tu veux me débaucher!.. tu veux que je devienne mauvais sujet!

M. DE ROUVRAY. Je veux... que tu deviennes le maître! et il n'y a pour cela que le premier pas qui coûte!

MADAME GESLIN, *qui s'est tenue à l'écart, s'avançant en ce moment*. Eh bien! Monsieur... que dirai-je à Madame?..

M. DE ROUVRAY. Qu'il n'ira pas à Passy! qu'il ne veut pas!

DHENNEBON, *fièrement*. Oui! (*D'une voix plus douce.*) Je ne veux pas!.. une obligation, une affaire imprévue que je lui dirai... (*A part.*) J'en inventerai une... (*A M. de Rouvray.*) Eh bien! mon ami, tout à toi!

M. DE ROUVRAY. A la bonne heure!

DHENNEBON. Je suis libre!

M. DE ROUVRAY. Allons donc!.... Je me présente chez ta belle-sœur... et ici, tantôt, rendez-vous à six heures!..

DHENNEBON. A six heures!.. (*Voyant madame Geslin qui sort par le fond, il poursuit à voix haute.*) car, décidément, je n'irai pas à Passy!

M. DE ROUVRAY. Bravo!.. le gant est jeté! c'est la déclaration d'indépendance des États-Unis! (*Il entre par la porte à droite chez Esther, Dhennebon sort par la porte à gauche.*)

ACTE DEUXIÈME.

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, *puis* EDGARD.

M. DE ROUVRAY, *sortant de la porte à droite, et parlant encore*. Adieu, Mademoiselle; j'attendrai vos ordres, et vous pouvez compter sur tout mon dévouement!.. (*La porte se referme.*) Elle est vraiment fort bien! et de l'esprit, du jugement; une femme supérieure! (*Apercevant Edgard qui entre par la porte du fond.*) Eh!.. c'est mon cher neveu!

EDGARD. Qui vous remercie, mon cher oncle, de votre recommandation auprès de votre ami. M. Dhennebon est un fort galant homme!.. très-obligeant... et je lui apporte les papiers qu'il m'a demandés.

M. DE ROUVRAY. Pour ton mariage avec mademoiselle de Néris?

EDGARD. Oui, mon oncle, je suis tout à fait décidé, et je vous prie de vouloir bien faire la demande dès aujourd'hui.

M. DE ROUVRAY. Diable!.. tu es donc bien amoureux?

EDGARD. Non, mon oncle, un mariage de raison!

M. DE ROUVRAY. S'il en est ainsi, il fallait qu'il fût *plus raisonnable*... qu'il fût plus riche!.. Quand on prend de la raison, on n'en saurait trop... et elle n'a presque rien!

EDGARD. Qu'importe!.. Le caractère... la famille, tout est convenable... et puis... (*D'un air rêveur.*) d'autres raisons!.. (*Se reprenant.*) Le roi daigne s'intéresser à ce mariage.

M. DE ROUVRAY. Je comprends!.. et vous serez admis à toutes les fêtes... aux présentations... aux bals de la cour!..

EDGARD. Pourquoi pas? Il y a là aussi bonne compagnie qu'ailleurs!.. et c'est du reste, fort agréable!

M. DE ROUVRAY. Et moi, je te l'avoue, je ne conçois pas qu'un jeune homme de sens, et qui a de la fierté dans le cœur, consente volontairement à enchaîner son indépendance, et à être, comme autrefois, gentilhomme à la suite. Et qu'est-ce qui lui en revient? de se montrer couvert d'un brillant uniforme, au camp ou au château; escorte indispensable, accompagnement obligé de toutes les revues et entrées solennelles; tapisserie permanente des fêtes royales où il se trouve honoré d'être debout dans la foule, quand il pourrait rester chez lui, libre, indépendant... et assis!.. Attendre son bonheur d'un sourire, sa fortune d'un caprice, et son opinion... de celle du maître!.. Je ne dis pas cela pour toi, mon neveu; mais voilà le courtisan du prince!

EDGARD. Et moi, mon oncle, je ne conçois pas qu'un homme libre, riche, qui n'a besoin de personne, et qui a quelque dignité dans l'âme, s'établisse volontairement le complaisant de la multitude, et aille chercher au-dessous de lui des maîtres pour caresser leurs exigences; je ne conçois pas que, pour se faire populaire, il se fasse esclave; qu'il mendie l'aumône de la faveur publique, et sacrifie tout au désir de la conserver ou à la crainte de la perdre; défenseur du contribuable, ennemi des impôts, et n'osant se soustraire à celui des souscriptions! prêchant la liberté, et n'osant manquer une ovation libérale, ou un banquet patriotique!.. humble et respectueux avec le journaliste dont il paie les éloges! ami du moindre industriel, et lui touchant dans la main... quand il est électeur!.. Dénigrer ce qui est en haut, exalter ce qui est en bas, suivre le torrent qui passe, sans l'arrêter ni le braver; se mettre aux gages de tous, et faire antichambre dans la rue!.. Je ne dis pas ça pour vous, mon cher oncle; mais voilà le courtisan du peuple!

M. DE ROUVRAY, *riant*. C'est beau!.. mais c'est fier!..

EDGARD. Chacun l'est à sa manière; et tenez, mon oncle, il vaudrait mieux, peut-être ne dépendre de personne; mais comme ici-bas il paraît que c'est difficile... je préfère, tout calculé, obéir au moins de maîtres possible.

M. DE ROUVRAY. Je n'obéis à personne; je n'appartiens qu'à moi et à mes amis.

EDGARD. Oui, mais vous en avez tant!.... En tout cas, je suis du nombre, je l'espère; et malgré nos discussions, il est un chapitre sur lequel nous nous entendrons toujours.

M. DE ROUVRAY, *lui tendant la main*. Tu dis vrai!..

EDGARD. J'y compte bien!..

M. DE ROUVRAY. Et, puisque tu le veux, puisque cela te fait plaisir, j'irai dès aujourd'hui chez M. de Néris faire ta demande.

EDGARD. Ce n'est pas tout; et, pendant que j'y suis, j'ai encore un service à vous demander.

M. DE ROUVRAY. Parle.

EDGARD. Il me faut de l'argent!

M. DE ROUVRAY. Pour ta corbeille?..

EDGARD, *secouant la tête*. Non, pour autre chose!.. Il m'en faut beaucoup.

M. DE ROUVRAY. Permets donc!.. je suis libéral, c'est connu; mais tu abuses de l'expression!.... j'ai donné pas mal le mois dernier.

EDGARD. Ce n'est pas pour moi, vous le savez, c'est pour mon frère l'agent de change.

M. DE ROUVRAY. Passe pour lui donner des affaires! mais de l'argent!.. ça devient une mauvaise spéculation!

EDGARD. Non, mon oncle, c'en est une bonne! vous sauvez un honnête homme, victime de désastres et de faillites qu'il ne pouvait prévoir! grâce au ciel on n'a rien su! tout est réparé!.. Son honneur... le nôtre est intact; venez encore ce mois-ci à son aide, et un bel avenir s'offre à lui!.. C'est une trentaine de mille francs qu'il lui faut.

M. DE ROUVRAY. Trente mille francs!

EDGARD. Je m'engagerai pour lui... je signerai... J'ai fait ce que j'ai pu... vous le savez! sans cela...

M. DE ROUVRAY. Oui... oui... je sais que tu es un brave jeune homme, et un bon frère!.. mais trente mille francs!.. diable!.. trente mille francs!

EDGARD. Qu'est-ce que c'est que ça, pour vous qui êtes garçon?

M. DE ROUVRAY. Garçon!.. garçon!.. ils n'ont que ce mot-là!.. tous ceux qui me demandent, me disent : « Vous êtes garçon... » La belle avance! et le beau profit!.. On ne se marie pas pour n'avoir ni dépense de ménage, ni embarras de famille... et voilà les neveux, les parents, les filleuls!..

EDGARD. Ah! vous avez été parrain!.. c'est de droit!.. c'est le revenu habituel des célibataires.

M. DE ROUVRAY. Eh! non... tu sais bien... ce que je t'ai dit dans le temps...

EDGARD. Ah! oui, mon petit cousin Télémaque!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! oui!.. Télémaque!.. Télémaque n'est pas sage.

EDGARD. C'est peut-être la faute de Mentor?

M. DE ROUVRAY. Eh! non; je l'ai élevé comme un prince!.. et ce gaillard-là est devenu républicain!.. il ne veut obéir à personne... il s'étonne de ce que je suis riche et de ce qu'il ne l'est pas!.. et il voulait me prouver dernièrement que nous devions partager.

EDGARD. C'est de l'égalité.

M. DE ROUVRAY. Pas pour moi!.. sans compter d'autres ennuis, d'anciennes passions dont on ne sait comment se défaire, des exigences féminines!

EDGARD. Oui... oui... mademoiselle Clorinde ou mademoiselle Amanda, dont j'ai entendu parler hier soir au foyer de l'Opéra..

M. DE ROUVRAY. Du tout... du tout... mais elles ou d'autres... tourmenté ainsi de tous les côtés, je ne sais souvent ou donner de la tête.

EDGARD. Faites comme moi, mariez-vous.

M. DE ROUVRAY. J'en ai eu quelquefois l'idée, comme ces remèdes violents auxquels on se décide tout à coup; et puis j'y voyais une foule d'obstacles : toi, d'abord... dont je n'ai jamais eu qu'à me louer, et que je ne veux pas priver de mon héritage.

EDGARD. N'est-ce que cela, mon cher oncle? je n'y ai jamais compté, et je vous ai toujours aimé *gratis*. Je mourrai probablement avant vous, car je parviendrai ou je me ferai tuer; dernièrement ça a bien manqué... Vous voyez bien que, de toutes les manières, je n'aurai besoin de personne. Ainsi, que ça ne vous inquiète pas; mariez-vous quand il en est temps et que vous êtes jeune encore : quarante ans, c'est le bel âge!

M. DE ROUVRAY. C'est ce que me disent toutes les veuves, et même quelques mamans qui ont encore des filles à marier...

EDGARD. N'attendez pas davantage; songez à votre vieillesse. Sans appui et sans consolation, voyez en perspective les rhumatismes, la goutte, dernière compagne du vieux garçon... et la seule souvent qui lui demeure fidèle! Songez aux collatéraux, aux filleuls même, qui peut-être déjà calculent l'instant du partage!

M. DE ROUVRAY. Tais-toi!.. tais-toi!.. tu me fais peur!

EDGARD. C'est ce qu'il faut!.. La seule difficulté c'est de trouver quelque chose qui vous convienne... car vous n'êtes pas aisé à marier.

M. DE ROUVRAY. Je le sais bien... mais j'ai depuis quelques moments une idée... c'est d'abord d'épouser une femme très-riche... c'est nécessaire pour réparer quelques brèches déjà faites, et d'autres qui se préparent : témoin tes trente mille francs.

EDGARD. Très-bien raisonné!

M. DE ROUVRAY. Ensuite, d'épouser non pas une jeune personne de seize à dix sept ans, mais une femme de vingt-six à trente, fraîche et jolie encore... commençant sa seconde jeunesse... enfin les premiers beaux jours d'automne, ce que nous appelons l'été de la Saint-Martin.

EDGARD. C'est très-convenable.

M. DE ROUVRAY. N'est-ce pas? Bien entendu qu'elle gardera sa liberté, comme moi la mienne; elle fera ce qu'elle voudra et moi aussi; ça ne changera ni mes habitudes ni les siennes; et nous nous trouverons placés sur un territoire neutre, qui ne sera ni le mariage ni le célibat.

EDGARD, *riant*. Un plan superbe! Mais où diable trouverez-vous une femme pareille?

M. DE ROUVRAY. Elle est trouvée! ici même, dans cette maison... je viens de la voir... la belle-sœur de mon ami Dhennebon.

EDGARD, *avec émotion*. Mademoiselle Esther!

M. DE ROUVRAY. Précisément! et j'espère que je te donne là une jolie tante!

EDGARD. Je vous en remercie bien! mais vous oubliez le premier article de votre programme : une femme riche! et mademoiselle Esther n'a rien!.. elle est sans fortune!

M. DE ROUVRAY. C'est ce qui te trompe. Mon notaire de Bretagne m'a envoyé pour elle des papiers que nous venons de lire ensemble; une arrière-cousine à nous, cousine au dixième degré, une vieille fille, mademoiselle Palmire de Vaucresson, me nomme son exécuteur testamentaire, et institue pour sa légataire universelle mademoiselle Esther Delaroche, sa seule amie.

EDGARD. Ah! c'est elle!..

M. DE ROUVRAY. A qui je viens d'apporter cette bonne nouvelle, quarante-cinq à cinquante mille livres de rente en terres, ce qui en vaut le double en cinq pour cent.

EDGARD. Et vous vous êtes proposé sur-le-champ?

M. DE ROUVRAY. Du tout!.. ce n'était qu'une idée, car je n'étais pas encore déterminé!.. mais je le suis maintenant, grâce à ton exemple et à tes conseils! Seulement, comme il n'est ni convenable ni agréable de se proposer soi-même, je compte sur ton amitié.

EDGARD, *troublé*. Moi!..

M. DE ROUVRAY. Tu peux bien faire pour moi ce que je vais faire pour toi?

EDGARD. Certainement!.. mais vous me chargez là d'une mission où je cours grand risque d'échouer!.. j'ai entendu dire que mademoiselle Esther avait à ce sujet des idées très-arrêtées.

M. DE ROUVRAY. Comme moi!

EDGARD. Chérissant avant tout son indépendance!

M. DE ROUVRAY. Comme moi!

EDGARD. Et qu'elle avait juré de ne jamais se marier!

M. DE ROUVRAY. Comme moi!.. Tu vois que nous nous convenons à merveille.... que nous sommes faits l'un pour l'autre... et pour la décider, tu lui diras...

EDGARD. Quoi?

M. DE ROUVRAY. Ce que tu m'as dit!

EDGARD. Je ne demanderais pas mieux! mais pour traiter un semblable sujet... je connais peu mademoiselle Esther!

M. DE ROUVRAY. Je croyais, au contraire, que tu avais été lié autrefois avec ces dames?

EDGARD. Avec sa sœur, madame Dhennebon, qui a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! tu es ici chez elle... c'est une question de famille, cela se traite avec les grands parents; présente-lui ma demande; je vais m'occuper de ces trente mille francs que je tâcherai de t'avoir pour aujourd'hui ou demain.

EDGARD. C'est trop de bonté!.. et un pareil service!..

M. DE ROUVRAY. N'est rien!.. à charge de revanche. (*Apercevant Émilie qui entre par la porte à gauche.*) La voici! j'attends chez moi de tes nouvelles, et la permission de me présenter. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

EDGARD, *à droite et rêvant;* ÉMILIE.

ÉMILIE, *à part.* Mon pauvre mari!.. ne pouvoir venir avec nous à Passy, et pour un motif comme celui-là!.... (*Apercevant Edgard.*) Ah! monsieur Edgard!..

EDGARD. Je venais ici, Madame, pour une affaire où votre mari veut bien s'employer pour moi, et je ne croyais pas avoir également un service à vous demander.

ÉMILIE. A moi?.. parlez, de grâce!

EDGARD. Un service qui vous étonnera peut-être beaucoup!.. et je suis moi-même fort embarrassé pour aborder la question...

ÉMILIE. Est-ce de moi qu'il s'agit?

EDGARD. Presque... c'est-à-dire... c'est tout comme... car c'est de mademoiselle votre sœur... (*Voyant Esther, qui entre vivement en tenant un papier à la main, il s'arrête avec émotion.*) C'est elle!..

ESTHER, *en l'apercevant, fait un geste de surprise.* Edgard!.. (*Puis elle se reprend, et lui fait respectueusement la révérence.*)

ÉMILIE, *à Edgard.* Eh bien! Monsieur, vous disiez...

EDGARD, *à Émilie.* J'entre chez monsieur votre mari qui m'attend; et après cela, Madame, si vous êtes seule, si je ne vous gêne point... je viendrai réclamer de votre bonté quelques moments d'entretien. (*Il salue, et sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE III.

ÉMILIE, ESTHER.

ÉMILIE, *allant à Esther, et lui prenant les mains.* Qu'as-tu donc? comme tu es émue!

ESTHER. Ah! juge toi-même si c'est sans raisons... lis cette lettre... les dernières volontés de ma marraine... si bonne, si généreuse...

ÉMILIE, *qui a parcouru la lettre.* Elle te laisse toute sa fortune!

ESTHER. A moi, ingrate, qui osais l'accuser...

ÉMILIE, *lisant toujours.* A la condition expresse de te marier!

ESTHER. Oui!..

ÉMILIE. Ce n'est pas possible!.. elle qui détestait le mariage, et qui avait refusé tous les partis... elle qui a voulu vivre et mourir dans le célibat!

ESTHER, *rêvant.* Elle me défend de suivre son exemple, et je connais enfin la cause de cette douleur sombre et cruelle qu'elle n'a jamais osé m'avouer, et qui l'a conduite au tombeau!.. tout est expliqué dans ces derniers vers qu'elle a écrits pour moi, et qui accompagnent sa lettre... (*Prenant le papier.*) Écoute, ma sœur... écoute bien!.. (*Lisant.*)

A toi mes vœux, ma dernière pensée,
Et le secret qui desséchait mon cœur!
A toi ces vers que, d'une main glacée,
Je trace encor pour toi!.. pour ton bonheur!
J'ai quarante ans, je suis seule sur terre;
Et j'ai passé la saison des amours!
J'ai quarante ans! le bonheur d'être mère
Ne viendra pas consoler mes vieux jours!
Le temps ne peut adoucir ma souffrance,
Et, je le sens, je n'ai plus qu'à mourir!
Car, à mon âge, on n'a plus l'espérance!
Et je n'ai pas même le souvenir!...

ÉMILIE. Elle a raison!.. vivre et mourir seule!.. mourir sans avoir rien aimé!.. elle a dû être bien malheureuse!.. n'est-ce pas, ma sœur?

ESTHER. Oui, c'est ce que je me dis depuis que j'ai lu sa lettre.

ÉMILIE. Et ce qu'il y a de plus généreux encore... elle a voulu te soustraire au sort dont elle avait fait l'expérience!.. elle a voulu t'obliger, te contraindre à te marier!.. et que tu le veuilles ou non...

ESTHER. C'est là le terrible!.. c'est l'obligation de se décider, et de faire un choix!.. Car, moi, je n'ai jamais distingué personne... et ne pense à personne.

ÉMILIE. C'est fâcheux!.. car si tu avais préféré quelqu'un, ça nous aurait bien aidées.

ESTHER. J'ai beau chercher... je ne vois pas!.. et je ne peux cependant pas faire imprimer le testament, en annonçant qu'il y aura concours.

ÉMILIE. Cela se répandra de soi-même!.. dès que l'on saura qu'il y a ici une riche héritière, tous les prétendus arriveront, à commencer par les jeunes gens qui ont des charges à payer!..

ESTHER. Je n'aime pas les jeunes gens.

ÉMILIE. Aimes-tu mieux les gens raisonnables?

ESTHER. Encore moins! c'est si ennuyeux!

ÉMILIE. Qui voudrais-tu donc?

ESTHER, *hésitant.* Quelqu'un... qui fût...

ÉMILIE, *vivement.* Entre les deux!

ESTHER. Peut-être!..

ÉMILIE, *vivement.* Tu as donc une idée?

ESTHER. A laquelle je ne m'arrêterai même pas!.. quelqu'un qui va se marier.

ÉMILIE. Raison de plus pour se hâter!.. et M. Edgard?...

ESTHER, *vivement.* Est-ce que je l'ai nommé?

ÉMILIE, *froidement.* Depuis une heure.

ESTHER. Lui que j'ai dédaigné, refusé!.. est-ce que je peux revenir?.. est-ce que je peux l'inviter comme pour une contredanse, et lui dire : « Monsieur, voulez-vous bien me faire l'honneur... »

ÉMILIE. Du tout!.. tu ne paraîtras en rien là dedans, ce sera moi.

ESTHER. C'est la même chose!.. Toi! ma sœur... tu irais me proposer!.. tu irais à lui!.. jamais!

ÉMILIE. Et si c'était lui qui vînt à nous!.. si cet entretien qu'il m'a demandé tout à l'heure, en ta présence, était pour me parler de toi?..

ESTHER. En vérité!..

ÉMILIE. Après cela... vois toi-même s'il faut le recevoir ou le renvoyer.

ESTHER. Moi, cela ne me regarde pas!.. je n'y suis pour rien!.. Mais il me semble qu'on peut toujours...

ÉMILIE. Essayer de l'écouter?

ESTHER. Essayons!.. (*Avec émotion.*) C'est lui!..

ÉMILIE, *après un instant de silence, et à voix basse.* Alors!.. il faut nous laisser.

ESTHER. J'allais te le proposer... (*Lui serrant la main.*) Adieu!.. (*Elle fait à Edgard, qui entre, une grande révérence, et sort par le cabinet à droite.*)

—

SCÈNE IV.

EDGARD, ÉMILIE.

ÉMILIE. Vous voyez, Monsieur, que je me suis conformée à vos intentions, et que nous sommes seuls.

EDGARD, *lentement et froidement.* Je vous en remercie, Madame...

ÉMILIE, *à part.* Dieu!.. quel air solennel!.. c'est bien cela!.. (*Haut.*) Je vous écoute, Monsieur.

EDGARD. Mademoiselle votre sœur est riche à présent!....

ÉMILIE. Elle vient de l'apprendre.

EDGARD. Je lui en adresse mes félicitations!.. J'ignore si ce changement de fortune a changé ses opinions sur le mariage...

ÉMILIE. Elle les a, du moins, beaucoup modifiées... car une clause du testament lui ordonne expressément de se marier... Et quelles que soient ses idées à cet égard, elle ne peut que se soumettre aux volontés de sa bienfaitrice!.. (*Regardant Edgard, qui fait un mouvement de surprise.*) Il est ému...

EDGARD, *froidement.* J'en suis ravi... et je peux alors avec quelques chances de succès vous demander officiellement la main de votre sœur... pour mon oncle, M. de Rouvray.

ÉMILIE. Votre oncle!.. ô ciel! y pensez-vous?..

EDGARD. Pourquoi pas?.. mon oncle a quarante ans, il est vrai; mais il est jeune par ses goûts, qui sont ceux de votre sœur : même caractère, même amour de la liberté, une fortune presque égale; et de plus, une belle position politique!.. La prochaine session peut le porter au pouvoir!

ÉMILIE. Votre oncle, Monsieur! et qui lui a donné une pareille idée?

EDGARD. Moi, Madame; je ne pouvais lui conseiller un meilleur choix.

ÉMILIE. Il me semble qu'autrefois vous auriez été moins généreux!.. Et à moins que ce mariage, dont vous me parliez ce matin... ne puisse plus se rompre... (*Regardant Edgard qui se tait.*) et je le vois... c'est possible encore... je pense que vous ne devez pas à votre oncle une telle preuve de générosité... un si grand dévouement!..

EDGARD. Non!.. le mien n'irait pas jusque-là!..

ÉMILIE. Il y a donc d'autres motifs?

EDGARD. Oui, Madame, des motifs que je puis seul apprécier, un obstacle invincible qu'il ne m'est pas permis de vous dire.

ÉMILIE, *à demi-voix, et lui prenant la main.* Écoutez-moi, Edgard! vous connaissez mon amitié!.. parlez-moi avec franchise : est-ce le souvenir d'un premier refus, est-ce l'amour-propre blessé qui vous empêche de songer aujourd'hui à un parti superbe?

EDGARD. Ah! ce n'est pas là ce qui m'eût déterminé!

ÉMILIE. Je le sais!.. je le sais!.. je connais votre caractère noble et désintéressé, et, grâce au ciel, votre fortune personnelle, votre position indépendante, vous mettent à l'abri d'un pareil soupçon!.. Il n'est donc qu'un motif, un seul qui pourrait vous faire hésiter!.. (*L'entraînant à l'autre bout du théâtre, et a voix basse.*) Eh bien! Monsieur... eh bien!.. c'est peut-être mal ce que je vais vous dire... mais enfin, si moi, sa sœur... j'avais cru voir... si j'étais sûre qu'on vous aimât!..

EDGARD *pousse un cri de joie.* O ciel!.. (*Puis il s'arrête, se reprend, et dit froidement à Émilie.*) Je ne puis...

ÉMILIE, *poussant un cri d'indignation.* Ah!.. (*Vivement.*) Je n'ai rien dit, Monsieur! je n'ai rien dit!

EDGARD. Et moi... je ne sais rien!.. je vous le jure!.. mais mon honneur, ma conscience me disent que je dois agir ainsi!.. et vous-même en d'autres temps me rendrez justice peut-être!.. Daignez faire part à mademoiselle votre sœur des intentions de M. de Rouvray; je vais le retrouver chez lui où il m'a donné rendez-vous, le prier de faire désormais valoir ses droits lui-même, et de venir chercher ici la réponse qu'il attend. (*Il la salue respectueusement, et sort.*)

—

SCÈNE V.

ÉMILIE *va ouvrir la porte à droite, et trouve sur le seuil* ESTHER, *pâle et tremblante.*

ESTHER, *entrant, et affectant de sourire.* Eh bien!.. eh bien! qu'y a-t-il?

ÉMILIE, *d'un air dégagé.* Rien encore... j'ai à peine abordé la question... je n'ai parlé que bien vaguement...

ESTHER. Oh! non!.. non!.. il m'a refusée!.. refusée!..

ÉMILIE. Quelle expression!.. ce n'est pas cela qu'il a dit!

ESTHER, *avec douleur.* Je l'ai entendu, ma sœur!

ÉMILIE. Eh bien! oui... il voulait autrefois... il ne veut plus maintenant... je n'y comprends rien!.. les hommes sont capricieux... comme des femmes! Et moi qui t'en faisais l'éloge, moi qui avais de l'amitié pour lui! je n'en ai plus!.. je suis indignée!.. et toi aussi... je le vois!.. Allons, ma sœur! allons! de la fierté, du courage!.. n'y pensons plus!

ESTHER, *les yeux baissés et douloureusement.* Oui!.. n'y pensons plus!

ÉMILIE, *gaiement.* Ce sera bien vite oublié!.. tu es riche, tu es belle!.. moi je te trouve charmante! et, j'en suis sûre, tous les hommes auront mes yeux!.. aussi, sois tranquille... dès que tu vas paraître, tous les hommages vont t'entourer, c'est à qui te fera la cour!.. et des cavaliers empressés, des adorateurs, des amants, il n'en manquera pas!.. dans le monde, il y en a bien d'autres!..

ESTHER. Non!.. il n'y en a pas d'autre!

ÉMILIE. Qu'est-ce que tu me dis là?..

ESTHER. Ah! tu vas me haïr!.. tu vas me mépriser!.. mais à qui avouer mes chagrins et ma honte, si ce n'est à toi, ma sœur et mon amie? Eh bien! oui, depuis longtemps je l'aimais!..

ÉMILIE. Je le savais mieux que toi.

ESTHER. Mais depuis qu'il m'a dédaignée!.. repoussée!..

ÉMILIE. Eh bien?..

ESTHER, *pleurant.* Eh bien!.. je crois que je l'aime encore plus!

ÉMILIE. Voilà ce que c'est!.. on dit que c'est toujours

ainsi!.. je ne voulais pas le croire!.. mais alors, insensée que tu es, pourquoi autrefois l'avoir refusé?..

ESTHER. Mon Dieu! si tu savais de quoi dépend notre destinée!.. Est-ce ma faute à moi si je n'ai écouté alors que ma tête? un faux enthousiasme, une vanité puisée dans les hommages mêmes qui m'entouraient, et qui me persuadaient que je pouvais me passer de tout le monde!.. Et puis, s'il faut te l'avouer... quoique déjà je le préférasse à tous les autres... ce n'était qu'une préférence, ce n'était pas tout à fait de l'amour! et lui m'aimait tant!.. m'était si dévoué!.. que je me disais : Je peux voir... je peux attendre... il m'aimera toujours!.. on est là-dessus si disposé à se persuader!.. Et plus tard, quand nous avons été éloignés... quand j'ai senti le froid de l'abandon, de l'isolement, mes regrets ont commencé!.. et quand, regardant autour de moi, je l'ai comparé à tous ceux que je voyais, ah! alors je me suis accusée, je me suis repentie! alors je l'ai aimé de toutes les forces de mon âme! mais je n'osais plus le dire... pas même à toi! et puis l'espoir me restait, je savais qu'il ne se mariait pas, que maître de former d'autres nœuds il conservait sa liberté... il pensait donc encore à moi!.. il m'attendait peut-être! ma vanité me défendait de faire les premiers pas... mais ma coquetterie me disait : Qu'importe? quand je changerai d'idée... quand je le voudrai... il reviendra!.. Ah! je l'ai mérité, ma sœur! j'ai mérité d'être punie... car je suis bien coupable!

ÉMILIE. Oui! bien coupable de jouer ainsi ton bonheur contre de vains caprices, contre des idées fausses; voilà cinq années de liberté bien employées!.. Par bonheur il est temps encore... il faut oublier le passé, se résigner, prendre son parti, et réparer le temps perdu!

ESTHER. Oui, mon parti est pris, et maintenant plus que jamais je renonce au mariage... je resterai fille.

ÉMILIE. Encore la même faute!

ESTHER. C'est mon seul désir.

ÉMILIE. Maintenant, soit... mais si dans cinq années tu te repens encore, ce sera, comme aujourd'hui, cinq années de perdues... ou plutôt de gagnées... car le temps va vite; et dès qu'on a trente ans... on est si près d'en avoir quarante!.. Songe à ta marraine!.. il faut la croire, ma sœur... il faut se faire une raison... et se marier... Il y a encore de bons maris... on ne les adore pas; mais qu'importe?

ESTHER. Laisse-moi, je t'en prie!

ÉMILIE. Non, vraiment, je ne te laisserai pas; et puisque tu détestes les jeunes gens... voilà un autre parti qui se présente... M. de Rouvray.

ESTHER. Lui!

ÉMILIE. Tu le connais à peine; mais il faut le voir, l'accueillir.

ESTHER, *qui ne l'a pas écoutée*. Tu crois donc qu'il ne m'aimera jamais?

ÉMILIE. M. de Rouvray?

ESTHER. Eh! non... Edgard!

ÉMILIE. Tu y penses encore?

ESTHER. Toujours... car tout à l'heure, pendant qu'il te parlait... à cette froideur affectée que souvent trahissait l'émotion de sa voix .. il me semblait... tu vas m'appeler insensée... il me semblait qu'il m'aimait encore!..

ÉMILIE. Ma pauvre sœur!

ESTHER. Oui, ce n'était pas là le son de voix d'un indifférent... et, j'en suis sûre, il était troublé... il était pâle.

ÉMILIE. Je n'ai pas regardé.

ESTHER, *avec impatience*. O mon Dieu! à quoi donc pensais-tu?

ÉMILIE. A ses paroles qui, plus que ses traits, m'exprimaient franchement la vérité... Il est engagé... il épouse... il aime une autre personne.

ESTHER. Oh! non... ne me dis pas cela! Qu'il m'abhorre... qu'il me déteste... mais qu'il n'en aime pas d'autre! Dis-moi plutôt qu'il est blessé de mes défauts, de ma vanité, de mon orgueil, de mes idées de domination... oui, oui, c'est cela : il ne veut pas fléchir sous un pareil joug... il pense que je le rendrai malheureux... il ne croit pas possible que je me corrige... voilà pourquoi il s'éloigne.

ÉMILIE. Que puis-je te dire?

ESTHER. Mais il reviendra... Moi je l'aime tant!.. il reviendra... tout me le dit. Tais-toi!.. tais-toi!.. c'est une voiture... c'est lui!

ÉMILIE. Quelle idée!

ESTHER. J'en suis certaine!.. mes pressentiments ne me trompent jamais... C'est lui, te dis-je!

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. M. de Rouvray, mon maître, demande si ces dames peuvent le recevoir.

ESTHER, *bas, à Émilie* Ah! je ne veux pas!..

ÉMILIE, *de même*. Ce n'est pas possible; et même, pour le refuser, il faut l'écouter : on doit des égards aux gens qu'on n'aime pas... ils n'ont que cela à attendre. (*Au domestique.*) Faites entrer. (*A Esther.*) C'est dans les convenances; tu ne voudras pas y manquer... et puis, c'est l'oncle d'Edgard...

ESTHER. Ah! c'est vrai!.. mais quel ennui!

ÉMILIE, *à demi-voix*. Toutes les demoiselles à marier en sont là... et c'est bien pis pour moi, la sœur cadette, qui fais la mère, et suis obligée d'assister à l'entrevue!

SCÈNE VI.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, ÉMILIE, UN DOMESTIQUE.

M. DE ROUVRAY, *au domestique*. Retourne à l'hôtel et reviens avec la voiture. (*Le domestique sort. — Aux dames.*) C'est une bien terrible chose que les avocats et les gens d'affaires, n'est-il pas vrai, Mesdames? on ne peut se soustraire à leurs visites!.. et malheureusement pour vous, Mademoiselle, mes fonctions d'exécuteur testamentaire vous forceront souvent de me voir!

ÉMILIE, *voyant qu'Esther garde le silence*. Ma sœur ne s'en plaint pas, Monsieur.

M. DE ROUVRAY. Et moi, je m'en félicite, ainsi que de la fortune qui vous arrive.

ÉMILIE. Vous à qui elle revenait!.. c'est être bien généreux!

M. DE ROUVRAY, *à Esther*. Je vais peut-être cesser de le paraître, si j'aborde la question qui fait l'objet de ma visite... Vous rougissez! je vois que madame votre sœur vous a prévenue, et quoique avocat, j'aurais probablement gagné à lui laisser plaider ma cause.

ESTHER. Elle m'a fait part de l'honneur que vous vouliez bien me faire... et de vos intentions...

M. DE ROUVRAY. Que mon empressement, peut-être, vous a rendues suspectes... cela doit être... avouez-le franchement!.. quand on adresse ses hommages à une riche héri-



ESTHER. C'est bon, en voilà assez sur ce sujet. — Scène 7.

tière, elle doit supposer dans ceux qui se présentent des vues intéressées!.. Heureusement je puis répondre d'une manière victorieuse à l'objection... j'avais un fort beau patrimoine... soixante mille livres de rente, que j'ai un peu entamées, parce que j'ai eu, comme tout le monde, des passions... des fantaisies... et des neveux... ce dernier article-là surtout est très-cher à Paris!

ESTHER, *avec émotion.* Ah! vous avez des neveux?..

M. DE ROUVRAY. Deux... malgré cela, il me reste encore quarante mille livres de rente!.. et voilà pourquoi...

ESTHER, *l'interrompant.* Je croyais qu'ils avaient aussi de la fortune?

M. DE ROUVRAY. C'est selon... l'un est agent de change... état brillant qui fait envie à tout le monde, et peur aux familles, surtout aux oncles célibataires! voilà pourquoi je désire ne plus l'être! Ainsi donc, comme je vous disais...

ESTHER, *l'interrompant.* Et votre autre neveu, Monsieur?..

ÉMILIE, *à voix basse.* Prends donc garde!..

M. DE ROUVRAY. Celui-là n'est pas dans la finance... au contraire... c'est un grand seigneur! si toutefois il y en a encore aujourd'hui... il est bien en cour, et finira par quelque bel établissement!..

ESTHER. Je... croyais que c'était déjà fait?

M. DE ROUVRAY. Non, Mademoiselle.

ESTHER, *vivement.* Et pourquoi donc?

M. DE ROUVRAY. Il ne s'agit pas de mon neveu, mais de moi... Je vous disais que pour la fortune...

ESTHER. Elle est fort belle, je le sais, ce n'est pas là seulement ce qui me touche; je tiens surtout aux liens de parenté, aux rapports de famille...

M. DE ROUVRAY, *à part.* Ah! diable! est-ce qu'on lui aurait parlé de Télémaque?

ESTHER. Et vous disiez que votre neveu allait contracter une alliance?..

M. DE ROUVRAY. Je n'ai pas dit cela... Edgard m'avait prié, ce matin, de faire positivement sa demande, et tout à l'heure, en venant chez moi me prévenir que vous m'attendiez... il m'a prié de n'en rien faire; il y renonce.

ESTHER, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Et pour quel motif?

M. DE ROUVRAY. Il ne me l'a pas dit.

ESTHER, *bas, à Émilie.* Ah! c'est pour moi, j'en suis sûre!

ÉMILIE, *à part.* J'en doute encore...

M. DE ROUVRAY, *se rapprochant des dames dont il s'est éloigné un instant.* Qu'avez-vous donc?

ESTHER. Rien... je vous remercie, Monsieur, de votre loyauté, de votre franchise... des renseignements que vous voulez bien me donner, et dont je suis enchantée...

ÉMILIE, *à demi-voix.* Y penses-tu?..

M. DE ROUVRAY. Je m'en doutais!..

ESTHER, *se reprenant.* C'est-à-dire, enchantée...

M. DE ROUVRAY. Pour ma position politique... elle est connue... d'un instant à l'autre le pouvoir peut nous arriver... il y a assez longtemps que nous l'attendons; et chacun son tour... Quant aux qualités personnelles, au caractère...

ESTHER. Il est excellent... je le sais.

M. DE ROUVRAY. Alors, grâce au ciel, je vois peu d'obstacles...

ESTHER. Peut-être... en est-il...

M. DE ROUVRAY. Et lesquels?

ESTHER. Je ne puis les dire encore... je n'en suis pas malheureusement assez sûre!..

M. DE ROUVRAY. Comment cela?

ESTHER, *vivement.* Quoique j'espère... quoique j'aie bonne idée.. je vous demande le temps d'examiner, de réfléchir... surtout de consulter ma sœur; et demain... après-demain, vous aurez ma réponse...

M. DE ROUVRAY. Vous me le promettez?

ESTHER. Oui, Monsieur. (*A sa sœur.*) Viens!.. Ah! que je suis heureuse!

ÉMILIE, *s'en allant.* Et si nous nous abusions!..

ESTHER, *sortant avec elle.* Ah!.... j'en mourrais! (*Elles sortent toutes deux.*)

—

SCÈNE VII.

M. DE ROUVRAY, *puis* DHENNEBON.

M. DE ROUVRAY, *seul.* Pour une première entrevue, ce n'est pas mal... on ne m'a même pas laissé achever ma cause, preuve qu'elle est gagnée!.. C'est du moins comme cela au palais... (*Apercevant Dhennebon qui entre avec son chapeau sur la tête, l'habit boutonné, la badine à la main; tenue de jeune homme.*) Eh! te voilà, mon cher Dhennebon!

DHENNEBON, *riant et se frottant les mains.* Oui, mon ami! libre comme l'air! ma femme va partir avec sa sœur... à toi pour toute la soirée... une soirée de garçon!.. ça ne m'est pas arrivé depuis mon mariage.

M. DE ROUVRAY. Tu as eu de la peine à te dégager?

DHENNEBON. Du tout!

M. DE ROUVRAY. Quand je te le disais!.. il ne s'agit que de se prononcer.

DHENNEBON. Je lui ai dit que nous passions la soirée ensemble, que tu avais absolument besoin de moi pour les affaires de ma belle-sœur... c'était une idée...

M. DE ROUVRAY. Ah! c'est ainsi que tu as parlé?

DHENNEBON. Oui, mon ami! ainsi ne va pas me démentir!

M. DE ROUVRAY. Sois tranquille... Et ta femme n'a pas fait de difficultés?

DHENNEBON. Pas la moindre!.. au contraire, elle me plaignait: « Mon pauvre mari, passer une soirée ennuyeuse, avec des gens d'affaires!.. » C'est inconcevable! comme il est aisé de tromper les femmes!

M. DE ROUVRAY, *riant.* N'est-il pas vrai? La voiture est en bas, nous allons partir... ces messieurs ne peuvent pas venir, et nous ne serons que nous deux.

DHENNEBON. Tant mieux!

M. DE ROUVRAY. J'ai fait retenir un petit salon au Rocher de Cancale... et tu me diras des nouvelles du dîner!

DHENNEBON. Et puis le soir à l'Opéra?..

M. DE ROUVRAY. Et dans l'entr'acte, je te mènerai sur le théâtre!..

DHENNEBON. Quel bonheur!.. ma femme n'en saura rien... n'est-ce pas?..

M. DE ROUVRAY. N'aie donc pas peur! ni la mienne non plus!.. car je vais aussi me marier!.. je te raconterai cela! Allons, partons!

UN DOMESTIQUE, *apportant trois lettres.* Des lettres pressées qui étaient chez Monsieur.

DHENNEBON. Vois... vois, mon cher. (*Il s'assied.*) Allons-nous en dire!.. Quel bonheur d'être son maître, et de faire ce qu'on veut!.. je sens un air plus libre qui circule dans ma poitrine!.. dans ma poitrine d'homme! et il me monte un tas d'idées à la tête!

M. DE ROUVRAY, *qui pendant que Dhennebon parle a décacheté la première lettre et la parcourt.* Ah! mon Dieu!.. c'est insupportable! c'est comme un fait exprès...

DHENNEBON. Qu'est-ce donc?

M. DE ROUVRAY, *avec humeur.* Une passion à moi... la petite Clorinde, qui est malade, souffrante, et m'attend chez elle à dîner!

DHENNEBON, *riant.* Ah! bien oui! elle prend bien son temps!..

M. DE ROUVRAY. Elle a un instinct pour me contrarier! (*Parcourant l'autre lettre et lisant la signature.*) Amanda!..

DHENNEBON. Encore une lettre de femme! est-il heureux!..

M. DE ROUVRAY. Mademoiselle Amanda qui ne danse pas ce soir, et qui veut absolument que je la mène dîner chez Véry!.. elles se sont donné le mot!..

DHENNEBON. Envoie-les promener!

Vous ne dansez pas, j'en suis fort aise!..
Eh bien! chantez maintenant!

M. DE ROUVRAY. Tu crois que cela s'arrange ainsi?..

DHENNEBON. Parbleu!.. quand on est homme, et qu'on a un peu de fermeté! ça ne m'inquiéterait pas un moment!

M. DE ROUVRAY. Et si je refuse ou cherche des prétextes... ce sont des disputes... des querelles!.. c'est à n'y pas tenir! on est capable de me suivre!.. de venir faire une scène chez moi! chez ma prétendue! et avec mes idées de mariage... Je ne peux pas, mon ami! je ne peux pas dîner avec toi!.. c'est impossible!..

DHENNEBON. Eh bien! par exemple!.. peut-on être esclave à ce point-là!.. ne pas oser dîner avec un ami!

M. DE ROUVRAY. Ne vas-tu pas te fâcher? nous passerons la soirée ensemble!.. que diable, entre nous... c'est sans gêne, sans façon!

DHENNEBON. Comme tu voudras... mais si j'étais à ta place, je ne me laisserais pas mener ainsi, et par deux femmes encore!.. Moi je n'en ai qu'une!

M. DE ROUVRAY, *qui a ouvert la dernière lettre, s'écrie avec colère.* A merveille!..

DHENNEBON. Une troisième!

M. DE ROUVRAY. C'est pis encore!.. c'est bien autrement ennuyeux!.. une réunion de députés pour ce soir!.. tous les députés de notre parti qui se rassemblent chez un collègue...

pour savoir au juste quelle opinion nous aurons à la session prochaine.

DHENNEBON, *avec colère*. Et tu iras?..

M. DE ROUVRAY, *de même*. Et le moyen de s'y soustraire?.. Que ne dirait-on pas de mon absence?.. on ne me la pardonnerait jamais!.. car tu n'as pas idée d'un assujettissement, d'une tyrannie pareille!..

DHENNEBON, *avec bonhomie*. C'est bien étonnant!.. moi qui suis lié et garrotté, je fais ce que je veux!.. et toi, et toi, l'homme indépendant, tu ne peux pas même disposer d'une soirée!

M. DE ROUVRAY, *avec humeur*. Je le peux!.. si je le veux!

DHENNEBON. Eh bien! alors...

M. DE ROUVRAY. Mais je ne le veux pas!..

DHENNEBON. C'est comme si tu ne le pouvais pas.

M. DE ROUVRAY. Tu n'entends rien à cela!.. et je t'expliquerai, dans un autre moment.., car voilà six heures, et je ne sais où donner de la tête!

DHENNEBON. Tu ne peux cependant pas dîner aux deux endroits en même temps?

M. DE ROUVRAY. Je verrai!.. je tâcherai!.. Je dînerai avec l'une, et je souperai avec l'autre!.. Pardon, mon ami, de te manquer ainsi de parole... Demain... après-demain... une autre fois... je prendrai ma revanche! (*Au domestique.*) Allons, partons! (*Il sort en courant par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, *seul*. Une autre fois... je ne pourrai peut-être pas!.. Je ne suis pas, comme lui, libre tous les jours!.. mais aujourd'hui, du moins, je le suis!.. et puisqu'il me laisse seul... je me passerai de lui!.. Je profiterai de mon indépendance... car pour la première fois de ma vie, me voilà sans surveillant... sans contrôle, et maître de faire tout ce que je voudrai!.. Qu'est-ce que je m'en vais faire?.. D'abord, aller dîner chez le meilleur restaurateur... mais tout seul!.. sans avoir à qui parler!.. et pour toute compagnie, obligé de lire le journal!.. ce n'est pas amusant!.. Si ma femme était là... nous irions ensemble!.. (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que je dis donc? autant me faire faire à dîner ici... et j'irai après cela au spectacle... un bon spectacle... si j'en trouve!.. Cela me fait penser que j'avais promis à ma petite fille de l'y mener!.. et si je l'avais avec moi... ça serait gentil!.. mais elle n'y est pas!.. (*Appelant.*) Joséphine!.. Madame Geslin!.. personne ne répond! et cette maison est si grande!.. on n'y entend rien... c'est comme un tombeau!.. Au moins quand ma femme et ma fille sont là... il y a du bruit... il y a de la vie... de l'existence... Pauvre femme! je l'ai trompée!.. elle croit que je travaille... elle pense à moi... elle me plaint!.. elle a raison!.. car je suis ici tout seul à m'ennuyer avec ma liberté, dont je ne sais que faire... quand j'aurais pu dîner gaiement à Passy, à la campagne, chez des amis... en famille... avec ma femme... et mon enfant!.. Il me semble qu'il y a si longtemps que je ne les ai vus!.. Ah!.. je suis seul!.. je suis mon maître!.. on dira ce qu'on voudra : Je vais à Passy! (*Il prend son chapeau, et sort par la porte du fond.*)

—

ACTE TROISIÈME.

Un salon élégant chez M. de Rouvray. Porte au fond; deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROUVRAY, *assis à la droite, et rêvant*; DHENNEBON, *paraissant à la porte du fond, et se disputant avec le domestique*.

LE DOMESTIQUE, *empêchant M. Dhennebon d'entrer*. M. de Rouvray n'y est pas!.. il n'est pas chez lui.

DHENNEBON. Mais je l'aperçois.

LE DOMESTIQUE. C'est égal... Monsieur ne reçoit pas.

M. DE ROUVRAY, *se retournant*. Qu'est-ce donc?.. Eh! mon ami Dhennebon!.. de si grand matin! (*Il fait un signe au domestique, qui se retire.*)

DHENNEBON. A la bonne heure, au moins!.. Que diable te prend-il de faire ainsi défendre ta porte?.. et qu'y a-t-il donc de nouveau?

M. DE ROUVRAY. Bien des événements depuis hier, et j'ai eu raison d'aller à notre réunion de députés... il s'y est passé de grandes choses.

DHENNEBON, *d'un air étonné*. Ah!.. bah!..

M. DE ROUVRAY. Il y a des pourparlers, des concessions... des arrangements; nous faisons nos conditions... c'est tout naturel! on fait un pas vers nous... nous en faisons deux, et il se peut très-bien qu'aujourd'hui je sois ministre.

DHENNEBON. Toi! (*Montrant la porte qu'on lui refusait.*) C'est donc ça que tu commençais déjà...

M. DE ROUVRAY, *sans l'écouter, et avec joie*. Oui, mon ami, ministre!

DHENNEBON. Et comment cela s'arrange-t-il avec ta position et tes opinions?

M. DE ROUVRAY. Très-aisément... Par ma naissance et ma fortune, je suis d'une certaine nuance de la Chambre... par mes principes, je suis d'une autre tout à fait opposée..... mais les extrêmes se touchent, et les deux nuances n'en font qu'une qui, dans ce moment, sont occupées à se fondre dans une troisième... et voilà comment, de nuance en nuance, on change de couleur sans que personne s'en aperçoive.

DHENNEBON. Je comprends... Qu'est-ce que tu serais là-dedans?

M. DE ROUVRAY. Presque rien... Pour commencer, j'irais au commerce ou à l'instruction publique.

DHENNEBON. Il me semble que tu n'es guère savant.

M. DE ROUVRAY. Une occasion pour le devenir!.. ce n'est pas là ce qui m'inquiète... ce sont les ennemis, les pamphlets, les attaques de tout genre... Je ne sais pas comment ils ont eu vent de notre combinaison, mais avant qu'elle soit formée... on l'abîme déjà; et si cela prend cette tournure, il faudra y renoncer, car je ne sais pas trop comment arranger ma puissance et ma popularité...

DHENNEBON. Encore des nuances... qu'il s'agit de fondre!.. et tu feras comme hier avec Clorinde et Amanda; tu dîneras avec l'une, et tu souperas...

M. DE ROUVRAY, *avec humeur*. Laisse-moi donc tranquille! il s'agit bien de cela aujourd'hui!.. quand je ne sais quel parti prendre... quand j'ai la fièvre d'inquiétude et de tourment!

DHENNEBON. Tu n'es pas le seul! et c'est pour ça que j'arrive chez toi de grand matin!

M. DE ROUVRAY. Qu'y a-t-il donc?

DHENNEBON. Imagine-toi qu'hier, à Passy... où je suis arrivé à la fin du dîner...

M. DE ROUVRAY, *étonné*. Comment!.. tu y es donc allé?....

DHENNEBON. Certainement!.... (*Avec fierté.*) mais de moi-même!

M. DE ROUVRAY. Quelle faiblesse!

DHENNEBON. Cela te va bien! toi qui m'as abandonné!

M. DE ROUVRAY. Enfin!.. qu'y a-t-il?

DHENNEBON. Un événement affreux!.. qu'on nous a raconté au dessert : un employé des finances venait de se blesser sur notre chemin de fer!

M. DE ROUVRAY. Quelqu'un que tu connais?

DHENNEBON. Pas le moins du monde!

M. DE ROUVRAY. Eh bien! alors, qu'est-ce que cela te fait?

DHENNEBON. Ça me fait!.. que ça fera baisser nos actions!.. tout le monde le disait!

M. DE ROUVRAY. Laisse donc!

DHENNEBON. Ça m'a troublé à un point!.. d'autant que je n'osais rien demander, parce que ma femme était là!.. mais moi qui dors si bien d'ordinaire, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit!.. moi qui ne pense jamais à rien le matin, qu'à mon déjeuner et à mon bureau, je suis sorti de chez moi sans rien prendre et sans rien dire à ma femme; je me suis arrêté au café Tortoni...

M. DE ROUVRAY. Pour déjeuner?

DHENNEBON. Non... pour écouter!.... pour interroger..... pour savoir des nouvelles... Mon ami, elles sont désastreuses! ils prédisent tous pour aujourd'hui une baisse effroyable!

M. DE ROUVRAY. Nous verrons bien!

DHENNEBON. Mais non!.. je ne veux pas le voir! il y va de ma fortune! je tiens à la conserver, et j'ai écrit à ton neveu de vendre aujourd'hui même si ça baissait.

M. DE ROUVRAY. Mais au contraire... il ne faut vendre que quand cela monte.

DHENNEBON. Que veux-tu? je n'y entends rien!

M. DE ROUVRAY. Allons!.. allons!.. calme-toi!.. cela me regarde encore plus que toi! reste ici à déjeuner; nous passerons ensemble à la Bourse, à deux heures.

DHENNEBON. Je n'irai donc pas encore à mon bureau!.... c'est le second jour.

M. DE ROUVRAY. Puisque ça t'ennuie tant! puisque ça t'est insupportable, à ce que tu me disais!

DHENNEBON. C'est vrai; mais quand je n'y suis pas, il me manque quelque chose... les matinées n'en finissent pas..... je ne sais que faire. C'est comme quand ma femme n'est pas là; ma femme et mon bureau, je ne peux pas m'en passer, ma femme surtout... Si tu savais combien ça me tourmente d'avoir acheté ces actions sans sa permission! non... sans son consentement... Si c'était elle qui l'eût fait..... ça me serait égal... elle ne pourrait pas me gronder; aussi tu sens bien qu'il ne faut pas qu'elle soupçonne...

M. DE ROUVRAY. Sois donc tranquille... tu as peur de tout.

—

SCÈNE II.

M. DE ROUVRAY, DHENNEBON, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Deux dames demandent à voir Monsieur.

M. DE ROUVRAY. Ah! mon Dieu!

DHENNEBON, *à demi-voix*. Si c'étaient Clorinde et mademoiselle Amanda?

LE DOMESTIQUE. Un homme en noir les accompagne.

DHENNEBON. Ce n'est plus ça.

M. DE ROUVRAY. Le nom de tout ce monde-là?

LE DOMESTIQUE. M. de Verceuil.

DHENNEBON. Mon notaire!

LE DOMESTIQUE, *continuant*. Madame Dhennebon.

DHENNEBON, *à part*. Juste ciel!.. ma femme!..

LE DOMESTIQUE. Et mademoiselle sa sœur.

M. DE ROUVRAY. Est-il possible! Qu'elles entrent. (*Le domestique sort.*)

DHENNEBON. Y penses-tu?.. Et si ma femme me voit?

M. DE ROUVRAY. Qu'est-ce que cela te fait? Je ne peux pas faire attendre ces dames.

—

SCÈNE III.

DHENNEBON, M. DE ROUVRAY, ÉMILIE, ESTHER, LE NOTAIRE.

M. DE ROUVRAY. Quel honneur pour moi! Quoi! vous daignez, Mesdames, me faire une visite?

ÉMILIE. M. de Verceuil, notre notaire et celui de ma sœur, est venu lui faire part de quelques difficultés qu'elle n'a pas voulu résoudre sans vous consulter... vous qui êtes l'exécuteur testamentaire.

M. DE ROUVRAY, *à Esther*. Mademoiselle sait que je lui suis tout dévoué.

ÉMILIE, *levant les yeux et apercevant Dhennebon qui lui tourne le dos, et se cache*. Eh mais!.. c'est mon mari!

DHENNEBON, *embarrassé*. Oui, ma chère amie.

ÉMILIE. Moi qui depuis longtemps te croyais à ton bureau!

DHENNEBON, *à part*. Voilà ce que je craignais!

ÉMILIE. Et que viens-tu faire ici?

DHENNEBON. Je viens... je viens... faire mes compliments à mon ami de Rouvray, qui est presque ministre.

ESTHER. En vérité, Monsieur?

LE NOTAIRE, *s'inclinant*. Ah! Monsieur est ministre?

DHENNEBON. Je l'avais appris ce matin... ça se répand..... c'est connu... et pour mieux causer de tout cela, il m'avait retenu à déjeuner.

M. DE ROUVRAY. Et maintenant, j'espère bien que ces dames nous tiendront compagnie?

ESTHER, *hésitant*. Eh! mais...

ÉMILIE, *souriant*. Moi, je le peux... j'ai mon mari... mais toi... prends garde!.. Une demoiselle accepter un déjeuner de garçon!

ESTHER. Tu te moques de moi!..

M. DE ROUVRAY. En famille, il n'y a rien à dire!.... Et si, avant de nous mettre à table, vous voulez que nous causions (*Montrant le notaire.*) avec Monsieur des réclamations qui se présentent.

ESTHER. C'est très-nécessaire... car je n'y entends rien.

M. DE ROUVRAY. Avec moi, je l'espère, vous n'aurez pas peur des procès!..

DHENNEBON. Je crois bien, avocat et ministre!.. deux personnes à qui l'on n'oserait en faire... tant l'on serait sûr de perdre!.. (*M. de Rouvray a offert sa main à Esther, et entre avec elle et le notaire dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE IV.

DHENNEBON, ÉMILIE.

DHENNEBON. Tu ne les suis point?..

ÉMILIE, *souriant*. On peut se passer de moi... ma sœur est majeure... et hors de tutelle... D'ailleurs, j'avais à te parler.

DHENNEBON, *à part*. Nous y voilà!..

ÉMILIE. Il y a quelque chose que tu me caches... tu as depuis hier un air inquiet!.. ce n'est pas un chagrin ou un malheur?

DHENNEBON, *avec embarras*. Non, ma femme.

ÉMILIE. Tu me les aurais dits, n'est-ce pas?.... car ils m'appartiennent aussi!.. et tu ne voudrais pas garder pour toi seul ce qui est à nous deux ?

DHENNEBON, *avec embarras*. Non, certainement!..

ÉMILIE. Alors, c'est quelque idée qui te tourmente... une de ces idées que tu as depuis quelque temps!

DHENNEBON. Eh bien! oui... c'est cela!.. (*A part.*) Si je pouvais l'amener à consentir... (*Haut.*) Je pense toujours à ces actions que tu n'as pas voulu me laisser acheter!.. tu ne serais pas d'avis, aujourd'hui, d'essayer un peu?

ÉMILIE. Pourquoi?

DHENNEBON. Dame!.. ça peut nous enrichir!

ÉMILIE. A quoi bon?..

DHENNEBON. A beaucoup de choses!.. et d'abord à se passer de tout le monde, parce que je vois maintenant qu'il n'y a de véritable indépendance que dans la fortune.

ÉMILIE. Pas plus là qu'ailleurs!.. elle impose aussi des obligations, des devoirs, et mille tracas dont tu ne te doutes point!.. ma sœur, qui est riche depuis hier, a déjà des discussions et des procès!.. c'est inévitable! et l'on dépend alors des hommes d'affaires, des avoués, des avocats, des juges!.. on a toujours besoin de quelqu'un, et l'indépendance dont tu parles est une chimère qui n'existe nulle part.

DHENNEBON. Tu avoueras cependant que mon ami de Rouvray, s'il est nommé ministre...

ÉMILIE. Ton ami le ministre dépendra du roi... et le roi ne peut rien sans les Chambres; et les Chambres dépendent de la nation; et la nation, c'est toi, c'est nous, c'est tout le monde! tu vois donc bien que nous dépendons tous les uns des autres!.. la société est ainsi faite, et tout n'en va que mieux!

DHENNEBON. Oui, ma femme!.. mais cependant en achetant des actions, en spéculant à la Bourse, on ne dépend de personne!..

ÉMILIE. On dépend de tout le monde!.. d'un accident, d'une guerre, d'une bataille!.. on dépend de tous les souverains de l'Europe!.. Va, crois-moi, reste comme tu es!.. le plus riche est celui qui a le moins de désirs!.. Et qu'as-tu à désirer?.. qu'est-ce qui te manque?.. n'as-tu pas ta femme et ton enfant pour t'aimer?.. n'as-tu pas le bonheur intérieur?.. n'as-tu pas la santé, et une bonne conscience?.. et tu n'es pas content de ton sort?.. C'est mal, Henri!.. c'est être ingrat envers la Providence! c'est mériter qu'elle nous retire ce qu'elle nous a donné!.. Pour moi, je ne lui demande rien que ce que j'ai!.. et mon sort est si heureux, que je la bénis chaque jour de n'y rien changer!

DHENNEBON, *se jetant dans ses bras*. Ah! tu as raison!.. et avec toi, ma femme, je suis plus riche qu'eux tous!

SCÈNE V.

DHENNEBON, ÉMILIE; M. DE ROUVRAY, *sortant de la porte à droite*.

ÉMILIE, *à demi-voix, à son mari*. Monsieur de Rouvray!.. prends donc garde!.. un mari! si l'on te voyait! je dirai comme Henri IV : on va croire que je te pardonne! (*A M. de Rouvray.*) Eh bien! Monsieur, la conférence est terminée?

M. DE ROUVRAY, *préoccupé*. A peu près... Mais je suis obligé de m'absenter pour quelques moments... Une affaire imprévue qui réclame ma présence... (*A Edgard, qui entre par la porte du fond.*) Eh bien!.. quelles nouvelles?..

EDGARD. Je vous en apportais... Je sors de chez mon frère.

DHENNEBON. Votre frère, l'agent de change ?

EDGARD. Oui, Monsieur.

M. DE ROUVRAY. Ah!.. ces nouvelles-là... peu importe... Tu ne sais rien du côté de nos amis?

EDGARD. Non, mon oncle.

M. DE ROUVRAY. On me prie de passer chez eux... Tiens compagnie à ces dames... je reviens à l'instant. Il paraît que notre combinaison rencontre des obstacles... il y en a plusieurs sur jeu!... on a appelé d'autres personnes aux Tuileries!.. (*A Émilie.*) Peu m'importe à moi, comme vous le sentez bien... mais on tient à savoir... ne fût-ce que par curiosité!.. Pardon!.. (*Bas, à Dhennebon.*) Je sèche d'impatience et d'inquiétude! (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* M. DE ROUVRAY.

DHENNEBON. Et moi aussi!

ÉMILIE. Pourquoi donc?

DHENNEBON. Pour lui!

ÉMILIE. C'est d'un bon ami.

DHENNEBON, *à Edgard*. Monsieur sort de chez un agent de change... Qu'y a-t-il de nouveau?.. Et les fonds publics?

EDGARD. Eh! mon Dieu... qu'est-ce que cela vous fait, à vous, monsieur Dhennebon?

DHENNEBON. Rien!.. c'est seulement comme votre oncle, par curiosité!.. les chemins de fer surtout!.. nous avions envie d'en prendre ma femme et moi... Et le cours d'aujourd'hui?..

EDGARD. Les chemins de fer!.. dégringolade complète!

DHENNEBON, *effrayé*. Ah! mon Dieu!..

ÉMILIE, *riant*. La!.. qu'est-ce que je te disais?.. Tu vois bien comme tu as eu raison de ne pas suivre tes idées, et de t'en rapporter aux miennes?

DHENNEBON, *troublé*. Oui... oui, ma femme!.. (*A part, et pendant qu'Émilie parcourt le papier que lui a remis Edgard.*) Et moi qui ai dit de vendre!.. Une baisse semblable sur vingt-cinq actions!.. c'est peut-être un an ou deux de mes appointements! A qui m'adresser maintenant pour que ma femme ne se doute de rien?..

ÉMILIE. Où vas-tu donc?

DHENNEBON, *embarrassé*. Je vais... je vais dire à mon bureau que je déjeune ici!..

ÉMILIE. Tu peux bien écrire!..

DHENNEBON. Oui... oui... je vais écrire!.. (*A part.*) O mon

pauvre bureau! quand te reverrai-je?.. (*Haut.*) Ah! mon Dieu! une affaire d'administration que j'oubliais... J'oublie tout! (*A Edgard.*) Cette permission que vous m'avez demandée hier, et qui a été expédiée ce matin!..

EDGARD, *prenant le papier.* Merci, Monsieur, de votre obligeance, qui aujourd'hui me devient inutile... mon mariage n'a plus lieu!

ÉMILIE, *avec joie, à part.* Il est donc vrai!.. (*Haut.*) Votre oncle me l'avait dit, et je ne voulais pas le croire!..

EDGARD. Non, Madame, je ne me marie plus!.. je pars.

ÉMILIE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Adieu, Monsieur... (*A part.*) Ah! ma pauvre sœur!.. (*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE VII.

DHENNEBON, *écrivant, à la table à gauche;* EDGARD, *à droite, suivant des yeux Émilie qui s'éloigne, et restant quelque temps plongé dans ses réflexions.*

DHENNEBON, *à la table.* J'écris là à quelques amis qui, j'en suis sûr, n'auront pas de fonds disponibles!.. les jours d'emprunt, l'amitié est toujours comme ça... C'est égal!.. écrivons...

EDGARD, *prêt à partir, et s'arrêtant près de Dhennebon.* Je ne partirai pas du moins, Monsieur, sans vous exprimer ma reconnaissance pour toutes vos bontés!.. je n'oublierai jamais ce que je dois à votre obligeance et à l'amitié de votre femme... fasse le ciel que je trouve l'occasion de m'acquitter! et si je suis jamais assez heureux pour rendre quelque service à elle ou à vous, Monsieur...

DHENNEBON, *se levant de la table.* En vérité!.. cela se trouve à merveille...

EDGARD. Parlez et croyez que ma vie, que mon sang...

DHENNEBON, *avec émotion et lui serrant la main.* Vous êtes un brave jeune homme... un ami véritable!.. et cependant c'est étonnant combien ça me coûte à vous dire.

EDGARD. Qu'est-ce donc?

DHENNEBON. Après cela, ce n'est pas pour moi, c'est pour ma femme qui me pardonnerait, mais qui me gronderait!.. et c'est pour lui éviter ce chagrin que je m'adresse à vous...

EDGARD. Eh bien! de grâce!..

DHENNEBON. Eh bien! mon cher ami, ça m'ennuyait d'être commis et de dépendre de tout le monde... vous comprenez... Alors j'ai voulu devenir riche pour devenir mon maître et n'avoir plus besoin de rien... ce qui fait que j'ai recours à vous.

EDGARD. O ciel!..

DHENNEBON. J'ai fait des spéculations malheureuses... je suis en déficit... un déficit momentané... et comme vous êtes garçon et très-riche...

EDGARD. Ah! Monsieur, qu'allez-vous penser de moi?..

DHENNEBON, *à part.* Déjà un qui n'a pas de fonds disponibles...

EDGARD. Après ce que je vous ai dit... après mes offres de services... vous allez croire peut-être... non... et quoi qu'il m'en coûte à mon tour, quoique ce ne soit pas mon secret, mais celui d'un autre... vous saurez tout... apprenez que je n'ai rien!.. que je ne possède plus rien!

DHENNEBON. Une si belle fortune!

EDGARD. Je l'ai engagée pour mon frère.

DHENNEBON. L'agent de change!

EDGARD. Un honnête homme... que des désastres, des faillites imprévues allaient pousser à sa ruine et au désespoir... j'ai fait... ce que vous auriez fait, Monsieur, je suis venu à son secours, je lui ai tendu la main... tout mon patrimoine... mais j'ai sauvé son honneur, celui de la famille! et comme mes ressources mêmes étaient insuffisantes, mon oncle est venu à notre aide... Ce matin encore, une somme considérable...

DHENNEBON. Est-il possible?

EDGARD. Oui, Monsieur... maintenant mon frère est sauvé; sa réputation, son crédit, sont intacts!.. il s'acquittera envers nous, j'en suis sûr... mais dussé-je tout perdre, ce n'est pas ma fortune que je regretterais le plus, mais le plaisir dont je suis privé en ne pouvant aujourd'hui obliger un ami!

DHENNEBON. Je comprends... je comprends.

EDGARD. Adieu!.. adieu, Monsieur!.. c'est pour vous seul au moins!.. gardez bien mon secret! (*Il sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VIII.

DHENNEBON, *seul.* Pas de fonds disponibles!.. je le plains... et moi aussi!.. A qui m'adresser maintenant?.. à mon ami de Rouvray!.. qui déjà a prêté ce matin à ses neveux... et puis il perd encore plus que moi! Non, non, ça ne se doit pas! il vaut mieux me confier à mes confrères du bureau, qui peut-être sur leurs économies... (*S'arrêtant.*) leurs économies!.. est-ce que j'y pense?.. des employés!.. Il n'y a que notre chef de division, chez qui je dînais hier... Mais lui avouer que j'ai joué à la Bourse... moi Dhennebon!.. un chef de bureau!.. Si c'était un ministre... je ne dis pas; mais moi, ça peut me faire du tort... nuire à mon avancement... Et puis comment me recevra-t-il?.. comment seulement entamer ce chapitre-là?.. Je sens les gouttes d'eau qui me tombent du front... Ah! c'est quand on a des dettes qu'on dépend de tout le monde!.. Moi qui n'avais besoin de personne! qui pouvais me passer d'eux tous!.. j'étais si tranquille!.. si heureux!.. si libre!.. (*Voyant entrer Esther.*) Ah!.. ma belle-sœur, à laquelle je ne pensais pas!.. Il est vrai que je ne l'aime pas beaucoup, et ne suis guère à mon aise avec elle... Mais enfin elle est riche, elle est ma belle-sœur, cela lui revient de droit... ça regarde la famille.

SCÈNE IX.

DHENNEBON; ESTHER, *qui est entrée en rêvant, et s'assied sur un fauteuil à droite.*

ESTHER, *à part.* Il part!.. Oui, ma sœur a raison, il n'y a plus d'espoir... il ne m'aime plus!

DHENNEBON, *à part.* Demander de nouveau... et recommencer les mêmes phrases... Dieu! quel ennui!.. (*S'approchant d'Esther.*) Ma chère belle-sœur!

ESTHER. Ah! c'est vous, Dhennebon!..

DHENNEBON, *avec embarras.* Oui, j'aurais un service, ou plutôt un conseil à vous demander.

ESTHER. Lequel?

DHENNEBON, *à part.* Elle va me refuser... (*Hésitant.*) C'est au sujet de ces chemins de fer, dont j'ai pris des actions sans en parler à ma femme.

ESTHER. Je le savais par M. de Rouvray, qui prétend même qu'elles sont en perte dans ce moment.

DHENNEBON. Il vous l'a dit!.. tant mieux. (*A part.*) C'est toujours ça de moins.

ESTHER, *à part.* Et, grâce au ciel, je me suis déjà arrangée pour que ma sœur ne s'en aperçût pas... (*Regardant Dhennebon.*) ni lui non plus.

DHENNEBON, *toujours avec embarras.* Il est de fait qu'elles perdent beaucoup... ça remontera.. c'est évident... (*A part.*) Elle ne m'aide pas du tout... (*Haut.*) Il s'agit seulement d'attendre... mais un pauvre employé n'a pas de temps... et quelquefois même il n'a pas... ses capitaux ne dorment guère... et souvent il est comme ses capitaux... quand il a de l'inquiétude... et j'en ai!..

ESTHER. En vérité!

DHENNEBON. Oui, ma belle-sœur!.. Après ça, croyez bien que si je vous importune d'une pareille confidence... que j'aurais voulu vous épargner, c'est que je ne peux pas faire autrement... je me suis adressé à des amis... à M. Edgard...

ESTHER, *avec indignation.* Qui vous a refusé?..

DHENNEBON. Du tout!.. du tout!.. le pauvre garçon ne demandait pas mieux; mais quand on ne peut pas!.. quand on n'a rien!.. quand on est ruiné!

ESTHER, *vivement.* Lui! est-il possible?..

DHENNEBON, *de même.* Non, il ne l'est pas!.. c'est un secret!..

ESTHER, *de même.* Et je le garderai!.. je vous le jure! achevez... expliquez-vous! ruiné!..

DHENNEBON. Pour un motif honorable... son frère! et c'est pour cela même qu'il faut se taire!

ESTHER. Je me tairai!.. (*A part.*) Ah! s'il était vrai!.. Edgard si noble! si généreux!.. Oui! oui!.. c'est cela même... il n'avait plus rien, et moi riche, il n'aura pas voulu me devoir...

DHENNEBON, *à part.* Elle se consulte!

ESTHER, *allant à lui.* Mon cher beau-frère!.. mon ami! si vous saviez combien je suis heureuse!..

DHENNEBON. Vous ne m'en voulez donc pas?

ESTHER. Au contraire!..

DHENNEBON, *à part.* Elle va me prêter!

ESTHER. Mais vous en êtes bien sûr au moins?.. vous ne vous trompez pas?

DHENNEBON. Un peu plus... un peu moins... c'est à peu près dix mille francs qu'il me faut!..

ESTHER, *voyant entrer Edgard.* C'est lui!.. ah! je saurai la vérité!

DHENNEBON. Et si vous pouvez me les avancer sans que ma femme en sache rien...

SCÈNE X.

EDGARD, *qui est entré par la porte à gauche;* DHENNEBON, ESTHER.

ESTHER, *feignant de ne pas voir Edgard.* Vous ne doutez pas, mon cher beau-frère, que pour vous et pour ma sœur... je n'eusse grand plaisir à employer ma fortune!.. si elle existait!.. Mais hélas!.. cette fortune n'était qu'un rêve!

EDGARD, *s'avançant vivement.* Comment?.. quand j'ai vu dans les mains de mon oncle ce testament!..

ESTHER. Qu'un autre, d'une date plus récente, vient d'annuler! (*A Dhennebon.*) C'est ce que m'a annoncé tout à l'heure M. de Verneuil, votre notaire, (*A Edgard.*) et ce que vous attestera M. de Rouvray, votre oncle!..

EDGARD, *avec joie.* Ah! plus de doute!..

DHENNEBON. C'est indigne!.. et cette joie que vous m'avez témoignée tout à l'heure.

ESTHER. C'est d'être débarrassée enfin des soins et des soucis qui m'accablaient déjà!.. un surtout!..

DHENNEBON. C'est comme un fait exprès, tous mes amis sont ruinés!.. il semble que je leur porte malheur... N'importe, je vais voir, me remettre en course... demander encore... et tout ça pour ces dix mille francs que je déteste! J'en donnerais vingt pour ne pas les devoir!.. (*Il sort par la porte du fond.*)

SCÈNE XI.

EDGARD; ESTHER, *assise.*

EDGARD, *s'approchant d'elle.* Si vous saviez, Mademoiselle, combien je prends part à la perte de vos espérances!..

ESTHER. Une fortune d'un jour laisse peu de regrets!.. on n'a pas eu le temps de s'y habituer!.. Il est d'autres malheurs plus difficiles à supporter, et qui ne sauraient vous atteindre! la perte d'un ami!.. Vous en avez tant, Monsieur! mais moi!.. seule au monde!..

EDGARD, *à demi-voix et avec émotion.* Et si l'ami que vous accusez était toujours le même... si le temps, si l'éloignement, si votre indifférence même n'avaient pu changer son cœur!.. Oui, Esther, je vous ai trop aimée, j'ai trop souffert de mon amour pour que le souvenir puisse s'en effacer ainsi! la raison et l'honneur peut-être me conseillaient ce départ!.. Mais vous êtes seule au monde! sans amis, sans fortune!.. Ah! l'honneur maintenant m'ordonne de rester! Je bénis votre malheur qui me permet de vous aimer, et surtout de vous le dire!.. Mais maintenant, hélas! moins heureux qu'autrefois, je n'ai plus de richesses à vous offrir.

ESTHER, *à part, et portant la main sur son cœur.* Ah!.. je ne m'étais pas trompée!..

EDGARD. Et pour partager mon sort... il faut m'aimer aujourd'hui... autant que je vous aime!..

ESTHER. Est-ce vous que j'entends? vous, Edgard, qui, hier encore, m'avez dédaignée?

EDGARD. Moi!..

ESTHER. Oui, vous avez refusé ma main que ma sœur..... ou plutôt... que moi, Monsieur, je vous offrais!..

EDGARD. Eh bien! oui!.. je le devais alors, et je le ferais encore!..

ESTHER, *à part.* O ciel!..

EDGARD. Être homme!.. et tenir d'une femme sa fortune et son existence! tout lui devoir!.. et sous peine d'être ingrat se mettre éternellement dans sa dépendance..... non, cela ne se doit pas! ce serait renoncer à sa propre estime, et s'avilir aux yeux même de celle qui vous enrichit!

ESTHER. Quand on ne l'aime pas!.. mais quand on l'aime!..

EDGARD, *avec embarras.* Ah! n'importe!

ESTHER. Dites plutôt, ce que votre générosité n'ose m'avouer, que devant toute autre votre fierté eût fléchi peut-être!.. mais que devant moi... ces folles idées de ma jeunesse, ces idées de liberté ou de domination... me nuisaient encore à vos yeux, et vous empêchaient de rien devoir à celle même que vous aimiez!..

EDGARD. Peut-être!

ESTHER. Ah! vous n'eussiez pas eu une pareille pensée, si vous aviez pu lire en mon cœur, si vous aviez vu comment

le temps et la raison ont peu à peu dissipé les rêves insensés qui avaient fait votre malheur... et le mien peut-être!.. mais maintenant, grâce au ciel, j'ai un guide, un ami, un maître!.. je puis lui dire : A vous tous mes droits!.. à vous ma liberté!.. à vous ce pouvoir que je suis heureuse d'abdiquer!..

EDGARD. Esther!..

ESTHER. Mais vous, Edgard, à présent que je vous ai tout avoué et que je suis à vous!.. quelque changement qui survienne en mon sort... ou dans le vôtre... quelque malheur qui m'arrive ou me menace... vous ne me quitterez plus!.. vous ne m'abandonnerez pas?

EDGARD. Ah! quelle idée!..

ESTHER. Vous me le jurez!..

EDGARD, *voyant Emilie qui entre par la porte à droite, et M. de Rouvray par la porte du fond.* Oui! devant votre sœur, devant mon oncle, je jure d'être à vous!.. toujours à vous!..

M. DE ROUVRAY, *étonné.* Que dit-il?

EDGARD, *vivement.* Vous allez me blâmer... m'accuser de folie..... vous, mon oncle, qui connaissez ma position..... mais, que voulez-vous?.. je n'ai pas d'ambition... on n'en a plus quand on aime; et le peu de bien que nous possédons nous suffira.

M. DE ROUVRAY. Je le crois parbleu bien! et tu n'es pas difficile!.. quarante-cinq à cinquante mille livres de...

ESTHER, *courant à lui, et lui mettant la main devant la bouche.* Taisez-vous!.. taisez-vous!

EDGARD, *se retournant et l'apercevant.* Ah!.... l'on m'a trompé!..

ESTHER, *vivement.* J'ai votre parole!.. A moi! toujours à moi!.. quelque malheur qui m'arrive... et si la fortune en est un à vos yeux...

EDGARD, *voulant l'interrompre.* Permettez!..

ESTHER, *de même.* Si c'est là le seul obstacle, il ne sera pas de longue durée... bientôt je serai digne de vous! bientôt je n'aurai plus rien... dès demain, je fais comme mon beau-frère : je prends des chemins de fer, des canaux!

ÉMILIE, *vivement.* Qu'est-ce que c'est?

ESTHER, *se reprenant.* Dieu! qu'ai-je dit!..

—

SCÈNE XII.

M. DE ROUVRAY, ESTHER, EDGARD, ÉMILIE; DHENNEBON, *entrant par le fond.*

DHENNEBON, *pâle, en désordre, et sautant au cou d'Émilie.* Ma femme!.. ma femme! embrasse-moi!.. j'en suis dehors... j'en suis quitte... je suis le plus heureux des hommes!

ÉMILIE. Qu'as-tu donc?

DHENNEBON. Mon agent de change, (*A Edgard.*) votre frère, a revendu pour moi!..

M. DE ROUVRAY. Sans me consulter... à une perte énorme!..

DHENNEBON. Du tout; je ne perds ni ne gagne : il a saisi adroitement un moment de hausse.

M. DE ROUVRAY. Il est bien habile... il n'y en a pas eu..... au contraire!..

ESTHER, *à demi-voix, et lui serrant la main.* Taisez-vous donc!

M. DE ROUVRAY, *vivement.* Ah! oui... oui, je comprends!.. des nouvelles d'Espagne..... une victoire qui cinq minutes après s'est trouvée une retraite... C'est toujours comme ça... ça monte et ça descend...

DHENNEBON. Et tu n'as pas, comme moi, profité de la bonne veine?

M. DE ROUVRAY. Non, mon ami.

DHENNEBON. Lui qui pourtant a l'habitude de la Bourse! ça prouve comme c'est difficile d'y bien jouer!

ÉMILIE. Raison de plus pour s'en abstenir!

DHENNEBON. C'est fini, ma femme, c'est fini!.. j'ai manqué en faire une maladie... j'étais un insensé qui ne connaissait pas son bonheur..... un aveugle qui a voulu marcher sans son guide, et qui le reprend.

M. DE ROUVRAY, *qui s'est approché de Dhennebon, et lui a frappé sur l'épaule.* Va! tu seras mené toute ta vie!..

DHENNEBON. Ça m'est égal, pourvu qu'on me mène bien. Et toi qui parles!..

M. DE ROUVRAY. Moi, mon ami, je reste garçon; parce que l'homme d'État doit être libre de toute chaîne... je renonce à toute concession, à tous les avantages qu'on pouvait m'offrir; parce que le tribun, le mandataire du peuple, doit se tenir en dehors du pouvoir.

DHENNEBON, *à demi-voix.* La combinaison a donc manqué?

M. DE ROUVRAY. Grâce au ciel! je le préfère, je suis mon maître, je n'appartiens plus qu'à moi!.. nous allons déjeuner en famille, sans que rien nous dérange...

UN DOMESTIQUE, *entrant.* On demande Monsieur aux Tuileries...

M. DE ROUVRAY. Aux Tuileries?.. J'y vais! (*Il sort.*)

DHENNEBON. Encore un indépendant qui se croit libre!....

ÉMILIE. Et qui ne l'est pas plus que nous! (*A son mari.*) Car tu vois bien maintenant qu'en cette vie on est toujours dépendant de quelqu'un!.. et à défaut des autres, on a pour tyrans ses propres passions..... le tout est de les choisir bonnes.

EDGARD, *à Esther.* Mon choix est fait!

DHENNEBON, *à sa femme.* Le mien aussi!

FIN DES INDÉPENDANTS.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

CE VOLUME CONTIENT

— IMPRIMÉ PAR VIALAT ET Cie, A LAGNY. —

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

De l'Académie française

DESSINS PAR

TONY ET ALFRED JOHANNOT, STAAL, PAUQUET, ETC.



VIALAT ET Cie, ÉDITEURS
21, quai des Grands-Augustins, 21

1855

—

PARIS

MARESCQ ET Cie, LIBRAIRES
5, rue du Pont-de-Lodi, 5



LE MARQUIS, *allant au chevalier.* Le haïr! — Acte 1, scène 5.

AVANT, PENDANT ET APRÈS

ESQUISSES HISTORIQUES

Représentées, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 28 juin 1828.

* EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE ROUGEMONT.

Personnages.

LA DUCHESSE DE SURGY.	ALFRED DE SURGY.	JULIE.
LE MARQUIS DE SURGY, son fils.	DERNEVAL, avocat.	MORIN.
LE CHEVALIER DE SURGY, son fils.	GOBERVILLE, procureur.	UN COMMANDANT DE PATROUILLE.
LE VICOMTE DE LA MORLIERE.	GÉRARD.	UN CRIEUR PUBLIC.

La scène se passe, au premier acte, dans l'hôtel de la duchesse de Surgy; au second acte, dans la boutique de Gérard; au troisième acte, dans l'hôtel du général comte de Surgy.

AVANT

COMÉDIE.

Le théâtre représente un riche salon ; une table à droite

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE, LE VICOMTE; LAQUAIS.

LA DUCHESSE, *aux laquais.* Portez ces porcelaines du Japon chez la maréchale. Envoyez ce billet chez mademoiselle Bertin, ma marchande de modes; cette lettre à mon notaire ; et dès que mon homme d'affaires, Goberville, rentrera, vous lui direz de venir me parler. Eh bien ! vicomte, qu'est-ce que vous disiez donc de l'Œil-de-Bœuf ?

LE VICOMTE. Mon frère en arrive ; il y a eu une promotion du diable : soixante lieutenants généraux, deux cents maréchaux de camp. La marquise d'Albe a eu pour sa part quatre lieutenants généraux; aussi la baronne de Versac

est-elle outrée! elle n'a pu avoir que deux maréchaux de camp, son neveu et son cousin. Saint-Paul, pour la calmer, lui a promis trois brigadiers de cavalerie à la première liste. Mais est-ce que le duc et le marquis n'ont pas quelque chose là-dedans?

LA DUCHESSE. Le duc est à Versailles; j'attends de ses nouvelles ce matin. Quant à mon fils le marquis, il traite en ce moment d'un régiment bleu qu'on veut lui vendre cent mille livres.

LE VICOMTE. C'est le prix, je l'ai vu; beaux hommes, bien tenus. C'est une propriété qui lui fera beaucoup d'honneur.

LA DUCHESSE. Mais le voici.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS, *puis* GOBERVILLE.

LE MARQUIS, *baisant la main de sa mère.* Voici, Madame, votre procureur, qui désire vous parler; homme fort utile, qui nous rend de grands services, (*Au vicomte.*) et nous vend l'argent au poids de l'or. (*A la duchesse.*) Est-ce que vous lui faites l'honneur de puiser dans sa bourse?

LA DUCHESSE. Non, marquis, il s'agit d'affaires de famille.

GOBERVILLE. Madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous présenter mes très-humbles respects; monsieur le marquis, monsieur le vicomte... (*Il s'incline trois fois.*)

LA DUCHESSE, *à Goberville.* Approchez. Eh bien! Goberville, mes ordres ont-ils été exécutés? (*Pendant que la duchesse parle à Goberville, le marquis et le vicomte vont au fond du théâtre, où ils parlent bas.*)

GOBERVILLE. Avec la ponctualité la plus scrupuleuse... Madame la duchesse connaît mon zèle.

LA DUCHESSE, *bas, à Goberville.* Le mariage?

GOBERVILLE, *bas, à la duchesse.* Célébré de jeudi matin. (*La duchesse témoigne sa satisfaction.*)

LA DUCHESSE, *bas.* Il y a eu de la résistance, des pleurs.

GOBERVILLE. La jeune fille s'est désolée, elle a pleuré. D'abord, elle ne voulait point croire aux lettres que je lui exhibais; mais enfin, après les regrets, les larmes, le désespoir, la pauvre petite s'est sacrifiée de la meilleure grâce du monde; elle était gentille. (*Soupirant ridiculement.*) Ah! si je n'avais pas été marié, je vous aurais demandé la préférence.

LA DUCHESSE, *s'éloignant de Goberville.* Me voilà plus tranquille, et maintenant elle peut compter sur ma protection. (*Elle s'approche de la table, Goberville s'approche du marquis.*)

LE MARQUIS, *bas, à Goberville.* Mon argent, fripon?

GOBERVILLE, *de même.* Si vous saviez ce qu'il me coûte! voilà trois cents louis.

LE MARQUIS, *se rapprochant de sa mère.* Mon billet était de cinq cents.

LE VICOMTE, *à Goberville.* Et notre homme?

GOBERVILLE, *au vicomte.* Le sergent recruteur m'a chargé de vous dire que c'était une affaire faite. Racolé d'hier soir, il sera expédié demain pour sa garnison. (*Il passe à la gauche du vicomte.*)

LA DUCHESSE. Ne vous éloignez pas, marquis, je passe avec Goberville dans mon cabinet, et j'aurai bientôt à vous parler, ainsi qu'à votre frère le chevalier, que je vois avec peine donner dans les idées nouvelles.

GOBERVILLE. C'est un singulier jeune homme; il affecte une sagesse, une réserve... pas un sou de dettes sur le pavé de Paris.

LE VICOMTE. C'est qu'il a quelques défauts cachés. Il faut que je le convertisse. (*La duchesse sort; Goberville la suit.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE MARQUIS. Où donc étais-tu hier, vicomte? nous t'avons attendu.

LE VICOMTE. J'ai soupé avec la Saint-Huberti; nous étions là une demi-douzaine de philosophes titrés, qui avons moralisé toute la nuit autour d'un tapis vert. Voisenon nous a chanté des couplets charmants de Favart. Sophie Arnoult était tout esprit, et moi tout oreilles.

LE MARQUIS. On a joué?

LE VICOMTE. Pour passer le temps.

LE MARQUIS. Tu as perdu?

LE VICOMTE. Une bagatelle, mille écus; c'est-à-dire nous sommes deux qui les avons perdus, moi, et celui qui me les a gagnés.

LE MARQUIS. Tu n'as pas d'ordre, vicomte.

LE VICOMTE. Je ne sais pas comment je fais. J'ai quarante mille livres de rente, je fais à peu près pour autant de dettes par an, ce qui me complète un revenu de quatre-vingt mille francs. Eh bien! je suis gêné.

LE MARQUIS. Est-ce que tes créanciers veulent te faire décréter?

LE VICOMTE. Je ne m'en inquiète pas; mais ces drôles-là s'avisent de perdre patience, après cinq ou six ans! ils prétendent que je jette mon argent par les fenêtres. Il faudra que je leur fasse prendre ce chemin-là pour courir après. Mais toi, marquis, est-ce que tu te jettes dans la réforme?

LE MARQUIS. Cette petite Julie me tourne la tête; j'en suis fou.

LE VICOMTE. Sérieusement?

LE MARQUIS. Tu l'as vue ici, et toi-même tu en étais enchanté. Fille d'un négociant qui avait eu le bonheur d'être utile à notre famille, orpheline dès son bas âge, Julie a été recueillie par les soins de la duchesse; elle a passé son enfance avec ma sœur, mon frère et moi. Il s'est établi entre nous une certaine familiarité, tout en gardant les distances, qui m'a permis d'apprécier son charmant caractère. Julie a dix-huit ans; je n'ai jamais vu de traits plus gracieux. Je pensais que l'habitude de vivre dans le grand monde la disposerait à m'écouter favorablement; mais, soit un reste de timidité bourgeoise dont elle n'a pu se défaire entièrement, soit l'ascendant qu'exerce encore sur elle son frère, espèce de mauvais sujet, qui affecte des idées d'honneur, d'indépendance...

LE VICOMTE. Tout le monde s'en mêle.

LE MARQUIS. Julie n'a pas reçu l'aveu de mon amour avec cette reconnaissance que son éducation me faisait espérer. Elle a des principes, et puis ce frère, M. Raymond, qui ne la quitte pas d'un moment, trouve mauvais qu'on fasse la cour à sa sœur.

LE VICOMTE. Il ne te gênera plus.

LE MARQUIS. Comment?

LE VICOMTE. Avant-hier soir, il a été racolé sur le quai de la Ferraille, et demain on le fera partir pour Thionville, où le régiment de Brie est en garnison.

LE MARQUIS. Mais c'est charmant; me voilà débarrassé d'un surveillant très-incommode. Abandonnée à elle-même, une jeune fille ne résiste point aux séductions du rang, de l'opulence, et surtout au langage d'une passion véritable. Oh! je l'aime! Il y a un mois que la duchesse l'a envoyée auprès de ma sœur, à la campagne, et depuis qu'elle n'est plus à Paris, j'y pense à tout moment. Je serais, d'honneur! le plus malheureux des hommes, s'il fallait renoncer à la possession de l'adorable Julie.

LE VICOMTE. Voici le chevalier.

SCÈNE IV.

Les précédents, LE CHEVALIER.

le chevalier. Ah! mon frère! je vous trouve à propos. Je viens vous demander un service.

le marquis. Un service! à moi, chevalier? c'est la première fois que tu mets mon amitié à l'épreuve; parle, que désires-tu? je suis tout à toi.

le chevalier. Vous partagerez mon indignation. Le jeune Raymond, le frère de Julie, victime d'un complot affreux, vient d'être enrôlé par force, par ruse; il est soldat!

le marquis. Je t'en demande pardon, mais je ne vois pas ce qu'il y a de fâcheux là-dedans.

le chevalier. Comment! un misérable privera de sa liberté un homme honnête; il abusera de sa crédulité, de son ignorance pour lui faire contracter un engagement!

le vicomte. Et comment tiendrait-on les régiments au complet?

le marquis. Tout ce que je puis faire, c'est de le recommander à son colonel.

le chevalier. Quoi! mon frère!..

le marquis. Que Raymond serve, il est fait pour cela; qu'y a-t-il de déshonorant à servir?

le chevalier. Rien, si tout le monde partageait le sort de Raymond.

le vicomte. Vous voudriez qu'un gentilhomme tirât à la milice?

le chevalier. Pourquoi pas? la profession des armes a besoin d'être honorée par ceux qui l'exercent; on dirait, à la façon dont l'armée se recrute, que l'état de soldat est une punition réservée aux mauvais sujets du royaume, ou un piége tendu aux pauvres diables.

le vicomte. Mais, en vérité, chevalier, voilà des idées toutes singulières; prenez-y garde.

SCÈNE V.

Les précédents, LA DUCHESSE, GOBERVILLE.

la duchesse, *à Goberville*. C'est bien, je suis contente, et ne vous oublierai pas.

le chevalier. Ma mère, vous avez désiré me voir, et je m'empresse d'obéir à vos ordres.

la duchesse, *aux laquais*. Des siéges. (*Les laquais approchent les fauteuils. Au vicomte qui veut sortir.*) Vicomte, vous êtes l'ami de la famille, et à ce titre vous pouvez prendre place. (*Au marquis et au chevalier.*) Asseyez-vous. (*On s'assied. Goberville reste debout derrière le chevalier.*) M. le duc votre père, qui est à Versailles, et qui ne cesse de penser à l'agrandissement de sa famille, vient de m'envoyer ses ordres; il a fixé d'une manière irrévocable le sort de ses enfants. Votre sœur entre définitivement au couvent.

le chevalier. Quoi, ma sœur!..

la duchesse. Ne m'interrompez pas.

le chevalier, *à part*. Pauvre Ernestine!

le vicomte. La mienne a pris ce parti-là.

la duchesse, *au marquis*. Mon fils, le roi vous donne en propriété le premier régiment de cavalerie étrangère qui vaquera au département de la guerre. En attendant, le prince de Montbarey vous attache à la cavalerie hongroise.

le marquis. Ah! Madame!

la duchesse. Et vous épousez le plus riche parti de France, mademoiselle de La Morandière, que nous avons le bonheur de recevoir aujourd'hui avec sa famille. C'est en son honneur que le bal de ce soir a lieu.

le vicomte, *au marquis*. Belle hypothèque pour tes créanciers.

le marquis. Ces coquins-là ont un bonheur!..

la duchesse. Grâce à cette dot immense, le procureur Goberville se charge de dégrever nos biens, de tout libérer.

le chevalier. Cela sera d'autant plus facile à Monsieur, que c'est lui qui depuis longtemps embrouille nos affaires domestiques.

le vicomte. Il faut bien que quelqu'un s'en charge. On n'a pas une fortune pour la gérer soi-même; vous ne voudriez pas qu'un gentilhomme fît ses affaires en personne.

le chevalier. Où serait donc l'inconvénient?

goberville. Pure plaisanterie. Monsieur le chevalier sait trop ce qu'il se doit à lui-même pour descendre jusque-là.

la duchesse. Pour vous, mon fils, votre père ne vous a point oublié : ne pouvant rien distraire de nos biens, qui reviennent tous à votre aîné, le duc vous a placé dans une situation qui concourra à l'illustration de notre famille et à votre avantage personnel. Vous serez chevalier de Malte.

le vicomte. Il y a des chevaliers qui sont devenus grands-maîtres; c'est une perspective.

le chevalier. Madame, je sens ce que je dois à vos bontés, à celles de mon père; la carrière qu'il m'ouvre a ce qu'il faut pour satisfaire une âme ambitieuse; mais il m'est impossible de la suivre.

la duchesse. Plaît-il?

le chevalier. Privé de la fortune de mon père, je veux m'en créer une par mon travail, mes spéculations, mon industrie.

la duchesse. Qu'osez-vous dire, mon fils?

le vicomte. Un gentilhomme négociant!

le chevalier. Pourquoi non? le préjugé qui me prive des biens de mon père me forcera-t-il à mourir d'orgueil et de misère? Ce n'est point parce qu'il me froisse, mais je ne saurais concevoir cet usage barbare, qui dépouille les enfants d'un même père pour en enrichir un seul. Pourquoi ce partage injuste, qui donne tout à l'un, enlève tout aux autres? Ma sœur et moi sommes sacrifiés à mon frère, et cependant nous sommes comme lui vos enfants, nous sommes votre sang, nous avons droit aux mêmes avantages; et croyez bien qu'il n'est pas question de la fortune, les biens me tentent peu; mais par cela même que tout l'avenir de la famille repose sur lui, qu'il doit en continuer, en transmettre l'illustration, l'aîné devient souvent l'unique objet de la tendresse paternelle; on l'accable seul des noms les plus tendres, et lui-même s'accoutume tellement à cette injuste exception, qu'il dédaigne ses frères, ses sœurs; ce ne sont à ses yeux que des étrangers dont il se détache, ou des esclaves dont il se fait le protecteur. (*Il se lève.*)

la duchesse, *se levant*. Mon fils!

le marquis, *se levant*. Chevalier!

le chevalier. Et lorsqu'une fois les liens du sang sont rompus, qui sait jusqu'où peut aller le ressentiment de celui qu'on repousse, qu'on humilie? La patience manque souvent aux opprimés. Les divisions domestiques sont affreuses. Deux frères réduits à se haïr...

le marquis, *allant au chevalier*. Se haïr! (*Les laquais retirent les siéges.*)

le chevalier, *prenant la main du marquis*. Ah! je ne demande pas mieux que de t'aimer.

la duchesse. Voilà le fruit de vos lectures philosophiques. C'est là l'éternel langage des savants, des auteurs au milieu desquels vous passez votre vie.

le chevalier. Pourriez-vous m'en blâmer, Madame? mon père les protége.

la duchesse, *passant auprès du chevalier*. Il les protége, mais il ne les fréquente pas. Un gentilhomme doit tenir son rang. Mais d'après tout ce que je vois, je ne serais point étonnée d'apprendre un jour (*Regardant le chevalier.*) que Monsieur se mêlât d'écrire.

LE VICOMTE. Ah! Madame, le chevalier a trop de naissance pour cela.

LE CHEVALIER. Que dites-vous donc, vicomte? La littérature compte des noms illustres parmi nous : Buffon, Lauraguais, Choiseul, Boufflers, Florian, écrivent; et voilà bientôt soixante ans que le duc de Richelieu est de l'Académie française.

LE VICOMTE. C'est une folie de jeunesse. Au reste, il sait parfaitement ce qu'il se doit à lui-même; car j'ai reçu avant-hier un billet du vieux maréchal, qui ne ressemble en rien à ceux de ses confrères de l'Académie. Nous avons aussi notre orthographe, nous autres.

LE CHEVALIER. Croyez, Madame, que mes liaisons ne me feront point oublier ce que je dois à mon nom, et que mes lectures n'altéreront jamais mon respect pour ma mère. Je puis vous le prouver à l'instant même : daignez m'accorder un moment d'entretien; j'essaierai de dissiper vos préventions, et, après m'avoir entendu, vous déciderez vous-même de mon sort. (*Le marquis et le vicomte sortent. Goberville sort après eux.*)

—

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à son fils.* Je vous écoute.

LE CHEVALIER. Victime d'un ordre de choses qui me prive de tous les avantages accordés à mon frère, je me suis depuis longtemps résigné à la distance que le sort a mise entre nous. Je pardonne au marquis sa fortune, ses titres, et je ne sollicite de vos bontés que la permission de vivre obscur, et peut-être heureux.

LA DUCHESSE. Est-ce là cette soumission dont vous me parliez?

LE CHEVALIER. Mon cœur renferme un secret dont je vous dois l'aveu. La compagne, l'amie de ma sœur, cette jeune et intéressante orpheline que vous avez recueillie dans votre hôtel, et dont vous faisiez si souvent l'éloge...

LA DUCHESSE, *souriant.* Julie!

LE CHEVALIER. Je n'ai pu la voir sans l'aimer; tant de vertus, de grâces, de talents, m'ont inspiré l'amour le plus sincère. Daignez m'accorder la main de Julie. Si vos regards sont blessés par cet hymen, dès que je serai son époux, nous partirons, nous quitterons la France.

LA DUCHESSE, *froidement.* Cette union est impossible.

LE CHEVALIER. Julie connaît et partage mon amour; le ciel a reçu nos serments.

LA DUCHESSE. Je vous le répète, chevalier, cette union est maintenant impossible, et vous en connaîtrez bientôt vous-même les raisons. Mon fils, on ne met point en défaut la vigilance maternelle; cette folle passion que vous avez cru me cacher, j'en ai suivi tous les progrès, j'en ai calculé les dangers, j'en ai prévenu les suites; et ma prudence a élevé entre vous et Julie une barrière insurmontable.

LE CHEVALIER. Que dites-vous, ma mère?

LA DUCHESSE. Vous me remercierez un jour du parti que j'ai pris. Croyez-moi, mon fils, n'irritez point le duc par une résistance inutile, et soumettez-vous aux ordres de votre père. (*La duchesse sort.*)

—

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul.* Me soumettre! ah! quand je le voudrais... Mais quelle est donc cette barrière que la volonté de ma mère a opposée à mon amour?.. Aurait-elle forcé Julie à s'immoler avec ma sœur? le même lieu serait-il destiné à ensevelir deux victimes de l'orgueil et de l'ambition?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS. J'attendais le départ de ma mère pour te gronder. La façon dont tu t'es exprimé m'a fait une peine... Est-ce ma faute à moi, chevalier, si j'hérite des biens de la famille? C'est un ordre, un usage établi auquel j'ai dû me conformer. Mais il se présente une circonstance merveilleuse pour te rendre aussi riche que moi.

LE CHEVALIER. Merci, mon frère, gardez les biens qui vous attendent.

LE MARQUIS. Il ne s'agit pas de ceux-là; épouse l'héritière qu'on me propose.

LE CHEVALIER. Moi!

LE MARQUIS. Il y a cent cinquante mille livres de rente; la jeune personne n'a rien de désagréable. Quant à son caractère... Elle a un fort beau château en Normandie, où elle peut se retirer; et une fois mariés, vous ne vous verrez plus, si cela vous fait plaisir.

LE CHEVALIER, *souriant.* Voilà un bonheur conjugal tout à fait digne d'envie. Mon frère, si j'étais encore libre, je ne voudrais pas d'un mariage où le cœur ne serait pour rien; jugez si je puis l'accepter quand j'aime.

LE MARQUIS. Moi aussi, j'aime; mais ce n'est pas une raison. Tous les jours on aime une jeune fille, et on épouse une demoiselle.

LE CHEVALIER. Je respecte, j'honore celle que j'aime; jamais on ne fut plus digne d'estime que Julie.

LE MARQUIS. La pupille de ma mère?

LE CHEVALIER. J'ai juré qu'elle serait ma femme, et je tiendrai parole.

LE MARQUIS. Y penses-tu, chevalier? Que cette jeune fille ait été l'objet de tes soins; qu'elle t'ait inspiré, comme à moi, le désir de lui plaire, à la bonne heure; mais l'épouser...

LE CHEVALIER. Que lui reprochez-vous? son peu de fortune? n'est-il pas une suite des sacrifices faits par son père à notre famille? Son éducation? elle a partagé celle de ma sœur.

LE MARQUIS. Et sa naissance? Non, chevalier, tu ne nous affligeras pas par une telle mésalliance. Moi aussi, je n'ai pu me défendre des attraits de Julie; je l'adore; mais le ciel m'est témoin que je n'ai jamais songé à l'épouser.

LE CHEVALIER. Vous vouliez la séduire?

LE MARQUIS. L'honneur de ma famille avant tout.

LE CHEVALIER, *s'échauffant.* Et c'est en préparant le malheur, l'opprobre d'un être vertueux, sans défense, que vous prétendez honorer le nom de vos aïeux?

LE MARQUIS. Chevalier, ce langage...

LE CHEVALIER, *furieux.* Voilà donc les prérogatives du rang, les nobles desseins du marquis de Surgy? Ah! ne vous y trompez pas... votre sang paierait l'outrage fait à Julie.

LE MARQUIS. Silence, chevalier; on vient. C'est le fils de notre fermier.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRARD.

GÉRARD. Pardon, Messieurs, je vous dérange; vous étiez en affaires?

LE CHEVALIER, *se remettant.* Non, non, Gérard, tu ne pouvais venir plus à propos.

LE MARQUIS. Eh bien! et ton père, nos fermes, nos vassaux, nos troupeaux?

GÉRARD. Monsieur le marquis, vous êtes bien bon. Mon père, malgré son grand âge, travaille encore beaucoup à la terre, et se porte à merveille; vos fermes sont dans le meilleur état; le M. duc vient d'en renouveler le bail à

mon père et à mon frère aîné; et quant à moi, il vient de m'arriver un bonheur... Dieu bénisse madame la duchesse et toute sa famille.

LE CHEVALIER. Un bonheur, Gérard ! et tu n'en as encore rien dit à ton frère de lait !

GÉRARD. Monsieur le chevalier, c'est que ce bonheur-là m'est venu comme un coup de foudre. Il s'agit pour moi d'un établissement.

LE CHEVALIER. C'est une bonne affaire?

GÉRARD. Ah ! c'est mieux que je ne méritais.

LE MARQUIS. Quelque bonne grosse fermière bien à son aise.

GÉRARD. Non, monsieur le marquis, une brave et digne demoiselle, sans fortune, mais à laquelle je n'aurais jamais osé prétendre ; me voilà à Paris, où, comme je vous l'ai dit, je viens m'établir avec la protection de madame votre mère. Je loge là, derrière l'hôtel Surgy.

LE CHEVALIER. Je t'en fais compliment. Et comment cela est-il arrivé?

GÉRARD. Vous savez qu'il y a environ un mois, mademoiselle Ernestine, votre sœur, vint habiter le château de Saint-Maurice. Elle avait avec elle une jeune demoiselle.

LE MARQUIS ET LE CHEVALIER. Julie!

LE CHEVALIER. Achève.

GÉRARD. Oui, Monsieur; elle était si jolie, si aimable, que je l'aimais rien qu'à la voir; mais pour y penser, je ne l'aurais jamais osé, si ce brave M. Goberville, votre intendant, qui alors était au château, n'en avait écrit à madame votre mère, qui m'a donné une dot, son consentement, la promesse d'un établissement, et, depuis jeudi dernier, nous sommes mariés.

LE CHEVALIER. Mariés!

GÉRARD. A la paroisse de Saint-Maurice, par le chapelain de la duchesse.

LE CHEVALIER, *à lui-même, à mi-voix.* Je comprends maintenant les paroles de ma mère : « J'ai élevé une barrière insurmontable. »

LE MARQUIS, *à part.* Ah! ce drôle de Goberville se mêle de ces intrigues-là !

GÉRARD. Mon bon monsieur le chevalier, excusez si je ne vous ai pas prévenu plus tôt, vrai, ce n'est pas ma faute ; je sais combien vous vous intéressez à moi.

LE MARQUIS, *à part.* Je n'en aurai pas le démenti; allons trouver le vicomte. (*Il passe près du chevalier, et lui prend la main.*) Eh bien! chevalier, tu vois; tandis que nous nous disputions le cœur de Julie, ce rustre était plus heureux que nous. (*En sortant.*) Sans adieu, monsieur Gérard, je vous félicite. Présentez mes hommages à votre charmante épouse.

GÉRARD. Monsieur le marquis, c'est bien de l'honneur pour moi.

LE MARQUIS, *à part.* Oui, parbleu, je te ferai cet honneur-là.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, GÉRARD.

GÉRARD. Qu'avez-vous donc, monsieur le chevalier? vous êtes triste, pensif.

LE CHEVALIER. Moi !.. oui, je pense.

GÉRARD, *avec bonhomie.* Vous soupirez, vous n'êtes pas heureux, vous qui méritez tant de l'être; mon mariage vous rappelle peut-être quelque chagrin, quelque inclination contrariée. (*Le chevalier fait un mouvement.*) Ah! pardon ! ce que je dis là n'est pas par curiosité au moins, mais quand on est heureux, on voudrait que tous ceux qu'on aime, qu'on respecte, le fussent aussi. Ce n'est pas l'embarras, si je suis heureux, moi, mademoiselle Julie ne l'est guère.

LE CHEVALIER, *vivement.* Comment?

GÉRARD. Vous savez bien ce qui est arrivé à Raymond, son frère; ils l'ont enrôlé.

LE CHEVALIER. Oui, je l'avais oublié.

GÉRARD. Toute la journée elle ne fait que pleurer.

LE CHEVALIER, *vivement.* Elle pleure!

GÉRARD. Elle aime tant son frère! elle lui est si attachée! Nous savons que Raymond s'est déjà réclamé de vous, qu'il vous a écrit. Eh bien ! y a-t-il quelque espoir?

LE CHEVALIER. J'en avais déjà parlé; mais je verrai moi-même son colonel. Quel est-il?

GÉRARD. Régiment de Brie, colonel Fouquet.

LE CHEVALIER. Colonel Fouquet! c'est un parent du vicomte, et je saurai par lui...

GÉRARD. Tenez, voilà ma femme qui vient de ce côté-ci, sans doute dans l'intention de vous en parler aussi. Moi, je vais le voir en attendant, ce beau-frère, le consoler, lui porter quelque argent.

LE CHEVALIER. Gérard, dis à Raymond que, si je ne puis pas le délivrer, nous partirons ensemble.

GÉRARD. Oui, monsieur le chevalier. (*Bas, à sa femme, qui entre en lui montrant le chevalier.*) Il n'est pas heureux ; c'est bien dommage ! (*Il sort; moment de silence.*)

SCÈNE XI.

JULIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *fort embarrassé, et n'osant regarder Julie.* Je ne m'étais point préparé à recevoir la visite d'une personne...

JULIE, *vivement, et avec la plus grande douceur.* Ah ! monsieur de Surgy ! je ne viens point me plaindre d'un malheur qu'hélas! je ne pouvais prévoir : ne craignez de ma part aucun reproche.

LE CHEVALIER, *étonné, avec amertume.* Des reproches! vous plaindre, vous, Julie ! et de quoi?

JULIE. Vous avez raison ; orpheline, pauvre, sans naissance, de quoi me plaindrais-je? J'eus tort de croire à vos serments.

LE CHEVALIER. Oh ! vous avez un tort encore plus grand, c'est celui d'avoir oublié les vôtres.

JULIE. Les miens !

LE CHEVALIER. Ici, à cette même place, ne jurâtes-vous pas d'être à moi, de n'être qu'à moi? Le temps, l'absence, disiez-vous, seraient sans influence sur cet engagement; ma mort même ne devait pas le rompre ! Eh bien! deux mois se sont à peine écoulés depuis cette promesse, je vis, et vous êtes la femme d'un autre !

JULIE. Qu'ai-je fait, que suivre vos conseils, que vous obéir?

LE CHEVALIER, *étonné.* M'obéir!

JULIE, *lui donnant plusieurs lettres.* Tenez, reprenez ces lettres que je vous rapporte.

LE CHEVALIER, *les prenant.* Ces lettres!

JULIE. Leur lecture m'a fait assez de mal.

LE CHEVALIER, *lisant les lettres.* Ma signature! Non, non, Julie, ces lettres ne sont pas de moi; je ne les ai jamais écrites.

JULIE. Est-ce bien possible? cette écriture...

LE CHEVALIER. N'est pas la mienne.

JULIE. Dieu !

LE CHEVALIER. Vos yeux ont cependant pu s'y tromper; mais votre cœur...

JULIE. Ah! malheureuse !

LE CHEVALIER. Je frémis du soupçon. Ces lettres vous ont été remises...

JULIE. Par M. Goberville.

LE CHEVALIER. L'infâme!

JULIE. Au nom de madame la duchesse.

LE CHEVALIER, *anéanti.* De ma mère !

JULIE. Charles, elle savait tout. Elle me peignit votre chan-

gement comme un bienfait de la Providence, qui, en m'éclairant sur la légèreté de votre caractère, me préservait d'une union qui aurait fait le malheur de ma vie et le désespoir de votre famille. Votre mère fit plus encore : pour me détacher entièrement de vous, pour me sauver, pour me garantir d'une faiblesse que je ne prenais pas la peine de cacher, elle m'amena à lui promettre de donner ma main...

LE CHEVALIER. N'achevez pas. Ah! Julie, je crois que j'aurais mieux aimé vous trouver coupable ; du moins je serais le seul à plaindre. Mais vous êtes innocente, vous avez été abusée, trompée par ceux même qui vous devaient secours et protection. Notre amour effrayait leur orgueil, et cet orgueil a étouffé tous les sentiments de la nature. On m'a calomnié ; et vous avez pu croire...

JULIE. C'était votre mère, ma bienfaitrice.

LE CHEVALIER. Non, leur perfidie n'a pu briser des nœuds que le temps avait consacrés ; elle n'a pu m'enlever votre cœur, me priver d'un bien qui m'appartenait, qui m'appartient encore ! Oui, Julie, en dépit de leurs exécrables ruses, tu n'as pas cessé d'être à moi ; viens, fuyons ensemble.

JULIE. Eh! monsieur Charles, partout où j'irai, je n'en serai pas moins la femme de Gérard.

LE CHEVALIER. Sa femme!

JULIE. Gérard est un honnête homme, qui vous respecte, qui vous aime, qui donnerait son sang pour vous. Je ne suis que malheureuse, vous ne voudriez pas me rendre coupable.

LE CHEVALIER. Coupable, toi! non, Julie ; je respecterai, dans la compagne d'un autre, celle que j'avais choisie moi-même ; mais je ne serai point témoin de son bonheur : je ne vous verrai plus.

JULIE. Vous songez à nous quitter!

LE CHEVALIER. Il le faut, je ne saurais plus vivre dans un pays où l'on peut impunément fouler aux pieds l'honneur, la vertu, tous les sentiments généreux, où l'on immole à sa vanité jusqu'au bonheur de son fils. Mais avant de partir, je veux au moins te rendre un dernier service : je veux rendre à ton frère la liberté qu'on lui a injustement ravie, et après cela, s'il veut me suivre, je l'emmène ; il ne me quittera plus ; ce sera mon compagnon, mon ami, et à lui du moins je pourrai parler de toi.

JULIE. Charles ! ah ! que je suis malheureuse !

LE CHEVALIER. On vient, tais-toi ; ici il n'est pas même permis de pleurer.

—

SCÈNE XII.

Les précédents, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Madame Gérard, madame la duchesse vous demande.

JULIE. J'y cours, Monsieur. (*Bas, à Charles.*) Mais je vous verrai encore, n'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER. Non, plus jamais.

JULIE, *à part, s'essuyant les yeux qu'elle lève au ciel.* Ah! Charles! (*Elle sort.*)

LE VICOMTE, *la regardant aller.* Le marquis a raison, cette petite femme est charmante, elle mérite bien ce qu'il veut faire pour elle.

LE CHEVALIER. Vicomte, j'apprends une chose assez singulière ; l'homme dont je parlais ce matin au marquis, le frère de Julie, est enrôlé dans le régiment de votre oncle, du marquis de Fouquet.

LE VICOMTE. Vraiment! c'est fort heureux pour lui.

LE CHEVALIER. Très-heureux ; car j'espère que vous ne me refuserez pas son congé.

LE VICOMTE. Son congé ! y pensez-vous, chevalier? cela fera un superbe grenadier pour la compagnie de Saint-Férécol.

LE CHEVALIER. Mais cet homme ne s'est point donné volontairement, on a surpris sa signature.

LE VICOMTE. Quand on aurait employé un peu de ruse, le grand mal! un homme de cinq pieds huit pouces mérite bien qu'on se donne un peu de peine pour l'engager.

LE CHEVALIER. On l'a arraché à ses occupations, on a détruit son avenir.

LE VICOMTE. Du tout ; avec du zèle, il peut devenir caporal, sergent.

LE CHEVALIER. Vicomte, très-sérieusement, il me faut le congé de Raymond.

LE VICOMTE. Eh! mon Dieu! chevalier, vous êtes bien bon de vous occuper de ces gens-là. Qu'ils servent, c'est leur affaire : vous me surprenez toujours avec vos idées de philanthropie, comme ils appellent cela. Je ne sais pas de quel siècle vous êtes, mais ce n'est pas du nôtre. Vous voilà comme le duc de Mirau, le baron de Sausay, le comte de Grand-Maison, qui se font à tous propos les défenseurs d'un tas de pauvres diables.

LE CHEVALIER. Ne sont-ce pas des hommes comme nous?

LE VICOMTE. C'est précisément là ce qu'ils disent ; mais voilà de ces erreurs que je ne pardonnerais pas même à mon père. Eh ! non, mon cher, ce ne sont pas des hommes comme nous ; ils sont nés pour toute autre chose. Notre lot, à nous, c'est le plaisir, partout où il se trouve ; et je voudrais bien savoir ce que nous autres gens de qualité deviendrions, avec vos principes. Il faudrait donc reculer devant le moindre obstacle ; professer, comme vous, un respect ridicule pour le nœud conjugal?

LE CHEVALIER. C'est qu'aussi, Monsieur, rien n'est plus respectable.

LE VICOMTE. A vos yeux, mais non aux nôtres. Dès qu'un mari nous gêne, nous avons toujours des moyens de l'éloigner.

LE CHEVALIER. Et vous osez l'avouer!

LE VICOMTE. Est-ce que ce n'est pas juste? Aujourd'hui même, je viens de rendre un service éminent à votre frère. Ce pauvre marquis, il est fou d'une jeune fille que je ne vous nommerai pas. (*Riant.*) Elle s'est mariée il y a trois jours... un autre se désolerait : mais le marquis est un véritable philosophe ; il n'y renonce pas.

LE CHEVALIER. Il conserverait des espérances!

LE VICOMTE. Mieux que cela, à l'aide d'un ordre surpris et de quelques agents subalternes, ce soir nous enlevons le mari.

LE CHEVALIER. Et vous ne craignez pas...

LE VICOMTE. Qu'il se révolte, qu'il crie à l'injustice! Il se passera deux ou trois mois avant que sa plainte ne parvienne au chancelier, qui ne plaisante pas, lui. Nous avons là quelques mauvais sujets de commis qui nous sont dévoués... Trois mois, ce sera tout juste le temps nécessaire pour que le marquis ne pense plus à la belle ; alors rien ne s'opposera plus à la liberté du mari.

LE CHEVALIER. Vicomte, n'espérez pas que je vous laisse commettre une action aussi infâme. C'est donc pour cela que vous la priviez de son frère, que vous lui ôtiez son défenseur?

LE VICOMTE. Que voulez-vous dire?

LE CHEVALIER. Que si quelqu'un s'avise de causer la moindre peine à Julie, c'est à moi, à moi seul qu'il aura affaire.

LE VICOMTE. Comment ! vous saviez...

LE CHEVALIER. Je prends Gérard sous ma protection.

LE VICOMTE, *à demi-voix.* Bon, j'entends, c'est une autre manière ; mais, chevalier, je crains bien que vous n'arriviez trop tard. D'ailleurs, votre frère est l'aîné ; et au moment où je vous parle, nos gens sont chez lui à l'attendre.

LE CHEVALIER. Malheureux ! quelle horreur ! vous m'en rendrez raison !

LE VICOMTE. Mais écoutez donc.

LE CHEVALIER. Je n'écoute rien. (*On entend ici le bruit de l'orchestre.*)

LE VICOMTE. Le bal commence; entendez-vous cet air nouveau? la Camargo.

LE CHEVALIER. Eh! que m'importe!

LE VICOMTE. Il m'importe à moi; les convenances avant tout.

LE CHEVALIER, *voulant l'arrêter*. Un mot.

LE VICOMTE. Impossible. Votre mère ne doit rien soupçonner de ce qui se passe; mais après le bal, je suis à vous... (*Il entre dans la salle du bal.*)

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, *seul*. La priver de son mari! de son frère! Et voilà la protection qu'on lui accorde! Non, ce double forfait ne s'accomplira pas. Mais où trouver Gérard, et comment le prévenir?

SCÈNE XIV.

LE CHEVALIER, JULIE.

(*Julie sort de chez la duchesse.*)

LE CHEVALIER. Ah! c'est vous, Julie, le ciel en soit loué!

JULIE. Vous qui ne vouliez plus me voir; qu'avez-vous donc? N'entrez-vous pas dans la salle du bal, où l'on vous attend sans doute?

LE CHEVALIER, *sans l'écouter*. Où est votre mari?

JULIE. A la caserne de Raymond, où je vais le trouver, pour retourner ensemble chez nous.

LE CHEVALIER. Gardez-vous-en bien, qu'il n'y retourne jamais, sa liberté est menacée.

JULIE. O ciel! mon mari!

LE CHEVALIER. Et ce ne sont point les seuls dangers qui l'attendent. Mais je déjouerai leurs infâmes complots. Que Gérard se cache seulement jusqu'à ce soir.

JULIE. Mais où lui trouver un asile?

LE CHEVALIER, *réfléchissant*. Où? chez M. le duc de Penthièvre. Si ce digne prince était à Paris, l'autorité de son nom, de ses nobles vertus nous protégerait. N'importe, je vais vous conduire à son hôtel, il est ouvert à tous les infortunés, son homme de confiance vous y recevra. Pendant ce temps, je me procurerai des chevaux. Dans deux heures, j'irai vous chercher, et demain vous serez loin de Paris.

JULIE, *se jetant dans ses bras*. Ah! comment vous remercier!

LE CHEVALIER. En me donnant la force de t'oublier. On vient, je les entends, leurs fêtes me poursuivent jusqu'ici. (*Se dégageant des bras de Julie.*) Julie! Julie! pense à Gérard. (*Julie pousse un cri, s'arrache des bras du chevalier, et se précipite vers la porte à gauche, tandis que celui-ci sort par la porte à droite.*)

PENDANT

DRAME.

Le théâtre représente une boutique de perruquier, garnie de ses accessoires, et ornée de gravures de l'époque. Le fond est fermé par un vitrage. A gauche de l'acteur, la porte d'un cabinet et une croisée faisant face au spectateur. A droite, une porte qui conduit à un petit caveau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, *à droite, travaillant; de l'autre côté* GÉRARD, *achevant de s'habiller devant son miroir.*

GÉRARD. Femme, serre mon gilet et ma carmagnole, et donne-moi mon uniforme; voilà bientôt l'heure.

JULIE. Tu vas déjà à la section?

GÉRARD. Il le faut bien; je suis de garde.

JULIE. Quand je ne te vois pas, je tremble toujours.

GÉRARD. Et voilà le mal; il faut du cœur, de la fermeté. Si dans ces jours de terreur les honnêtes gens se soutenaient, ils seraient les plus forts; car, quoi qu'on en dise, ils sont encore les plus nombreux; mais ils s'en vont, ou ils se cachent, alors les autres se montrent; c'est tout naturel.

JULIE. Et toi, qui t'exposes tous les jours.

GÉRARD. Moins que tu ne crois, ils sont encore plus bêtes que méchants, si c'est possible. Perruquier patriote, mon peigne et mon civisme me donnent accès chez tous leurs gros bonnets. Grâce à mon jargon patriotique, je passe pour un chaud, même aux yeux des plus ardents; ce qui m'a mis en haute estime auprès de nos *Aristides* du faubourg Antoine. Sans qu'ils s'en doutent, je leur ai fait faire plus d'une bonne action, dont ils sont innocents, et qui leur comptera peut-être un jour comme s'ils l'avaient faite exprès.

JULIE. Toi qui sais toutes les nouvelles, en as-tu de la famille Surgy?

GÉRARD. Tous proscrits, dispersés. Le marquis a émigré, et, sans doute, dans ce moment il est à Coblentz.

JULIE. Et son frère, le chevalier? au moins celui-là ne doit avoir rien à craindre. Depuis son retour d'Amérique, il a toujours continué de servir en France. On l'a vu, dans les jours de péril, s'armer pour la défense du trône, et plus tard pour celle de nos frontières, où il a fait des prodiges de valeur, remporté des victoires.

GÉRARD. Mais dans ces temps-ci, cela ne suffit pas.

JULIE. Que veux-tu dire? et d'où viennent ces tristes pensées? Qu'as-tu donc?

GÉRARD. Rien.

JULIE. Aurais-tu encore des soupçons contre lui?

GÉRARD. Moi! soupçonner notre ami, notre bienfaiteur, celui à qui je dois tout! et que pourrais-je lui reprocher? de t'avoir aimée? c'est si naturel, moi-même je t'aime comme le premier jour. Dans cette misérable boutique, si peu faite pour toi, quand je suis occupé après une pratique, je m'arrête souvent pour te regarder avec admiration, et si j'osais, je me mettrais à genoux devant toi; mais un mari, ça serait suspect.

JULIE. Et de ce temps-ci, il y a du danger à être dans les suspects.

GÉRARD. Oui vraiment.

JULIE. Aussi, et s'il est vrai que tu m'aimes, dis-moi la vérité, il y a quelque chose que tu médites, et que tu me caches.

GÉRARD, *embarrassé*. Moi!

JULIE. Oui; cette nuit, tu t'es levé sans bruit, tu es descendu ici, dans la boutique; je t'ai entendu parler à voix basse avec quelqu'un. Est-ce quelque danger qui nous menace?..

GÉRARD. Non, sans doute.

JULIE. N'importe, je veux tout savoir; as-tu des secrets pour moi?

GÉRARD. Non... mais attendons à ce soir... ce soir... je te dirai tout, et tu m'approuveras, je l'espère; mais c'est à cause de cela qu'il faut absolument exécuter le projet dont je te parlais l'autre jour.

JULIE. Quoi! encore ce divorce?

GÉRARD. Il n'y a que cela qui puisse me rassurer. Je connais ta tendresse; tu es sûre de mon amour; rien ne nous empêche de divorcer avec confiance, pour quelques jours seulement.

JULIE. Tu as beau dire, je ne pourrai jamais m'habituer à cette feinte.

GÉRARD. Il le faut cependant; il faut prendre garde d'être soupçonné par cette foule d'agents secrets qui circulent dans

Paris; tant de gens croient se sauver eux-mêmes en dénonçant les autres, que la délation est à l'ordre du jour.

JULIE. Oui, les hommes comme ce misérable Goberville.

GÉRARD. Songe donc que nous sommes presque les seuls du faubourg qui restions unis; ça peut nous faire du tort; si ces coquins-là se doutent que je suis un bon mari, et un honnête homme, ils n'auront plus confiance en moi.

JULIE. Je le crois bien.

GÉRARD. Cessant d'être initié à leurs conciliabules, je ne saurai plus rien de ce qu'ils projetteront, et dès lors il me sera impossible de faire prévenir les braves gens de ce qu'on trame contre eux. Et puis, étant étrangers l'un à l'autre... (*A part.*) Si je suis pris, elle ne sera pas compromise.

JULIE. Que dis-tu?

GÉRARD. Je dis que, séparée de moi, tu n'as rien à craindre; on respecte encore les femmes divorcées. Ainsi, c'est décidé, dès ce soir...

JULIE. Tu le veux?

GÉRARD. Ce temps-là ne peut pas durer, et dans quelques jours, je t'épouserai en secondes noces. Adieu, ma femme, voilà l'heure qui sonne à l'horloge de la municipalité. Soigne notre ménage, garde notre boutique, je vais garder la nation. (*Il va prendre son fusil à gauche, il embrasse sa femme, et sort.*)

—

SCÈNE II.

JULIE, *seule*. Ah! voilà un brave homme, qui a déjà rendu service à bien des gens qui le méprisaient jadis, et qui un jour l'oublieront peut-être. N'importe, il a fait son devoir, il a eu raison. Ils sont si malheureux! dépouillés de leurs biens, errants, forcés de fuir, voués à la misère, loin de leur patrie, ou à la mort, s'ils osent y rentrer; car j'ai lu ces lois terribles qui poursuivent non-seulement les proscrits, mais ceux même qui oseraient leur donner asile. Et ce sont des hommes qui ont pu faire de pareilles lois! Charles! Charles! où es-tu? O mon Dieu! pardonnez-moi; ce n'est pas y penser, que de trembler pour lui! Mais qu'entends-je? quel est ce bruit? il y a un rassemblement dans la rue. (*Musique; morceau agité.*)

—

SCÈNE III.

JULIE, LE MARQUIS, *entrant par la porte de la boutique.*

LE MARQUIS. Qui que vous soyez, sauvez-moi, donnez-moi asile; les entendez-vous? ils me poursuivent. (*Il jette son chapeau.*)

JULIE. Dieu! qu'entends-je! quelle voix? le marquis!

LE MARQUIS. Julie! ô justice céleste! Eh bien! tant mieux, je n'irai pas plus loin; que mon sort s'accomplisse, livrez-moi... (*Il s'assied sur une chaise auprès de la table à droite.*)

JULIE. Vous livrer? y pensez-vous. Où sont-ils?

LE MARQUIS. Dans le faubourg.

JULIE. Notre maison fait le coin, et au moment où vous avez tourné, ils ont dû vous perdre de vue.

LE MARQUIS. Oui, pour un instant; mais ils vont visiter toutes les maisons de cette rue.

JULIE. Peut-être; venez, là, dans ce cabinet. (*Montrant le cabinet à gauche. Le marquis entre dans le cabinet, mais reste un instant sur la porte.*) Ciel! j'entends les tambours; ils approchent! (*Morceau de musique avec tambours, dans le lointain, et crescendo.*)

LE MARQUIS, *à la porte du cabinet.* O supplice plus cruel que la mort! Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Viennent-ils?

JULIE. Hélas! oui.

LE MARQUIS. Et pas d'armes pour me défendre!

JULIE. Cette chambre donne sur la place de l'Égalité... s'ils entrent, fuyez par là. (*Le marquis referme la porte.*) Sa mort du moins sera différée, et peut-être même, si le ciel le protége... Mais comment lui donner le temps de s'évader? (*S'asseyant et prenant son ouvrage.*) O mon Dieu! inspirez-moi; que n'ai-je le sang-froid de Gérard! mon émotion, mon trouble vont me trahir... (*Ici finit le morceau de musique avec crescendo de tambours.*)

LE MARQUIS, *ouvrant la porte.* La porte de la rue est fermée.

JULIE. Ah! c'est vrai, mon mari a la clé. (*Pâle et tremblante.*) Recommandez-vous à Dieu, et moi aussi. (*L'air du Muletier.*) Ils approchent, j'entends les soldats, les voici. (*A travers le vitrage du fond, et au-dessus du rideau, on aperçoit les chapeaux des soldats; on entend sur le pavé le bruit de leurs fusils qui retentissent. Un commandant de patrouille, suivi de quelques hommes, entre dans la boutique.*)

L'OFFICIER. Commençons par cette maison-ci. (*Un des soldats s'approche de Julie, qui se met devant la porte du cabinet; un autre va du côté du caveau à droite.*)

GÉRARD, *entrant.* Que faites-vous donc? ce n'est pas la peine; c'est ma maison et j'en réponds. Cependant, si vous voulez, voilà la citoyenne qui vous fera les honneurs.

UN DES HOMMES DE LA PATROUILLE. Il n'y a rien à craindre, c'est la maison du patriote Gérard.

PLUSIEURS VOIX, *dans la rue.* Oui, oui, c'est la maison du patriote Gérard.

GÉRARD, *à sa femme.* Adieu, femme. Qu'as-tu donc? est-ce que la présence des citoyens?.. Ne crains rien, je suis à toi tout à l'heure; je reviens après la patrouille. (*Aux hommes de la patrouille.*) Allons, allons, les traînards!

L'OFFICIER. Un instant, citoyen Gérard, nous allons placer deux sentinelles au coin de la rue, et continuer nos recherches. Marche! (*Ils sortent. On entend l'officier dans la rue dire à haute voix:*) Deux factionnaires au coin de la rue. (*Le tambour reprend, et à mesure que le bruit s'affaiblit graduellement, Julie semble renaître.*)

JULIE, *ouvrant la porte du cabinet au marquis.* Venez; nous sommes sauvés, du moins pour le moment.

LE MARQUIS, *se jetant dans un fauteuil.* Respirons, je n'en puis plus.

JULIE. Comment vous trouvez-vous en France, vous qu'on disait émigré?

LE MARQUIS. Je m'étais réfugié en Suisse. La marquise, ma femme, m'a fait passer, par un des nôtres, une lettre qui m'a appris que mon fils Alfred, l'unique rejeton des Surgy, était dangereusement malade. A tout prix j'ai voulu le revoir. J'ai repassé la frontière. Ah! mon enfant, comme ils ont arrangé cette pauvre France!

JULIE. Oui, Monsieur.

LE MARQUIS. Et que de tourments avant de revoir ma famille! Voyager à pied, moi, le marquis de Surgy! Tous les soirs des gîtes affreux! Point de procédés, point d'égards; et à chaque nouveau visage des inquiétudes mortelles! Enfin, après huit jours d'une marche pénible et forcée, profitant d'un moment de désordre à la barrière Saint-Jacques, j'entre dans Paris. Quel spectacle!

JULIE. Je le sais mieux que vous. Mais, monsieur le marquis, cela ne peut pas durer.

LE MARQUIS. Nous en disions autant quand nous sommes partis, et tu vois, ça a été d'un train... On confisque nos biens, on brûle, on démolit nos châteaux, on proscrit nos personnes. Là-bas nos ressources diminuent, rien ne passe. Ils ont saisi à la frontière des fonds qui nous étaient expédiés: c'est une horreur; et ici c'est encore pis. Après avoir embrassé ma femme et mon fils, j'écris sur-le-champ à Goberville, notre ancien procureur, notre intendant...

JULIE. Qu'avez-vous fait!



LE CHEVALIER. Vous m'en rendrez raison. — Acte 1er, scène 12.

LE MARQUIS. Pour lui demander un à-compte sur les sommes considérables qu'il a perçues en notre nom. Le drôle me fait répondre qu'il est désolé, mais qu'il n'est plus que le débiteur de la nation.

JULIE. Lui apprendre que vous êtes à Paris! quelle imprudence! lui qui est du comité des recherches.

LE MARQUIS. Je ne suis plus surpris si, un quart d'heure après sa réponse, les sbires, les alguazils étaient à notre porte!.. Obligé de m'évader par une cheminée, de là sur les toits; enfin, ma chère Julie, sans ton généreux secours, je tombais entre leurs mains, et tu sais le sort qui m'était réservé. Mais quand ton mari, quand Gérard va revenir, y a-t-il sûreté pour moi? car lui aussi a un peu donné là-dedans.

JULIE. Comme tant d'autres: dans le commencement, il voyait tout en beau, et s'imaginait qu'on ne voulait que notre bonheur à tous.

LE MARQUIS. Oui, c'étaient là les idées de mon frère le chevalier.

JULIE. Mais quand il s'est aperçu qu'on gâtait tout ce qui se faisait de bien, que des intrigants, des scélérats travaillaient pour leur propre compte, et faisaient la guerre à tout ce qu'il y avait en France de grand, d'honnête, de riche, oh! alors...

LE MARQUIS. Tu crois donc qu'on peut se fier à lui? qu'il n'a point, comme tant d'autres, oublié ses anciens maîtres?

JULIE. Il n'a oublié que le mal qu'on lui a fait.

LE MARQUIS. Ah! oui, je comprends. Et mon frère, où est-il en ce moment?

JULIE. À l'armée du Nord. Nous lui écrirons, et j'espère que son crédit pourra vous sauver.

LE MARQUIS. Oui, oui, j'accepterai pour ma femme, pour mon fils; car, si c'était pour moi!.. Et ce pauvre vicomte de La Morlière, mon ancien ami?

JULIE. Vous savez bien qu'avant nos désastres, il était parti pour rejoindre l'expédition de M. le capitaine de La Peyrouse.

LE MARQUIS. C'est vrai, je n'y pensais plus. Et l'on n'a pas eu de ses nouvelles?

JULIE. Non, Monsieur, je ne crois pas. Mais taisez-vous; j'entends chanter dans la rue. C'est mon mari qui revient.

LE MARQUIS, *regardant à travers les carreaux.* Eh mais, il n'est pas seul!

JULIE. Il est avec Morin, le cordonnier du coin, mainte-

nant le citoyen Caracalla qui dernièrement a été nommé municipal...

LE MARQUIS. Un municipal !

JULIE. Celui-là du moins n'est qu'une bête. Mais jusqu'à son départ, cachez-vous toujours, c'est le plus prudent. (*Le marquis rentre dans le cabinet.*)

—

SCÈNE IV.

CARACALLA, GÉRARD, JULIE.

GÉRARD, *posant son fusil.* Encore une faction dans le sac à poudre. M'en voilà délivré, et grâce au ciel nous n'avons trouvé personne. Ma femme, un peignoir blanc; c'est le citoyen Caracalla qui vient se faire donner un coup de peigne.

CARACALLA. J'étais là z'à regarder ces deux factionnaires qui sont au coin de la rue, et quasiment devant ta porte. Ils ne laissent passer personne; mais moi c'est différent, ils m'ont porté les armes, parce qu'un municipal ça passe partout, ça vat à tout. (*Il donne son gilet à Julie. Julie prend le gilet et le place sur une table.*) Merci, citoyenne. (*Julie lui présente un peignoir.*) Dis donc, Gérard, es-tu z'à l'ordre du jour? sais-tu le nouveau décret?

GÉRARD. Lequel?

CARACALLA. Il est z'enjoint aux citoyens de se tutoyer, sous peine d'être suspects, comme adulateurs. Quelle belle idée ! comme c'est patriotique !

JULIE, *lui passant le peignoir.* Comment, les hommes tutoieront les femmes? les enfants tutoieront les vieillards?

CARACALLA. Les prérogatives de la nature.

JULIE. Et que deviendra le respect, la politesse?

CARACALLA. Supprimés par décret du 10 brumaire.

JULIE. Mais comment feront, par exemple, vos domestiques?

CARACALLA. D'abord, citoyenne, la nation ne reconnait pas de domestiques. Attache-moi cela. (*Montrant les cordons du peignoir.*) Elle ne reconnaît que des égaux et des perturbateurs (*Pendant ce temps, Gérard va et vient d'un côté et d'autre dans la boutique, et prépare tout ce qui lui est nécessaire pour accommoder Caracalla.*) Si tu étais t'à la tête des choses, tu saurais que les domestiques ne peuvent pas exister sans qu'il y ait de ces êtres dégradés par la fortune, qu'on appelait z'autrefois des ci-devant maîtres ; et la nation n'en reconnaîtra jamais... c'est invincible.

GÉRARD, *à Caracalla, le faisant asseoir.* Mets-toi là.

JULIE. Elle aurait pourtant bien besoin d'un maître, la nation ; et vous autres aussi. (*Elle passe à droite et s'assied sur le bras d'un fauteuil, regardant toujours Caracalla.*)

GÉRARD. Y penses-tu? au lieu d'un nous en avons vingt-cinq ou trente mille, qui ne nous coûtent rien de façon.

CARACALLA, *assis.* C'est juste.

GÉRARD, *peignant Caracalla.* Quel beau gouvernement que celui où l'on a toujours des fonctionnaires sous la main, des municipaux qu'on va prendre au pétrin du boulanger, ou dans l'échoppe du savetier!

CARACALLA. Certainement. (*Il se lève, et d'un ton déclamateur.*) Quand le peuple romain avait besoin d'un général, il allait dans les champs, et il prenait z'un cultivateur. A propos de citoyen romain, encore un sacrifice à la patrie. (*Montrant sa queue.*) Coupe-moi ça.

GÉRARD. Comment! tu veux...

CARACALLA, *se rasseyant.* Les municipal, c'est censément comme des sénateurs romains; il faut qu'ils soient z'à la Titus... Fameux citoyen, que le citoyen Titus... A propos de queue, je t'ai vu passer tantôt z'avec la patrouille ; et toi, qui ordinairement va z'en tête, tu étais dans les traînards.

GÉRARD, *tout en le coiffant.* Que veux-tu, citoyen municipal, c'est que les derniers souliers que tu m'as faits me gênaient un peu.

CARACALLA. C'est possible; depuis que j'ai t'été nommé municipal, je néglige l'escarpin. Je ne fais plus de souliers, je fais des motions.

GÉRARD. Aux Cordeliers?

CARACALLA. Non, c'est des patriotes à l'eau rose; je vas à une autre société : tous purs montagnards dans celle-là. Et si la citoyenne m'entendait quand je suis t'à la tribune...

JULIE. Je me demande toujours où vous avez appris l'éloquence.

CARACALLA, *se levant.* Quand un citoyen z'actif a des principes solides (*Gérard le fait asseoir*), il a beau ne rien savoir, il est propre à tout. (*Il se relève.*) Voilà le résumé des droits de l'homme.

GÉRARD, *le faisant asseoir.* Il a raison; un bon citoyen n'a pas besoin d'étudier! il se suffit à lui-même.

CARACALLA. Celui-là me comprend, c'est pour cela que nous abattons tous ces monuments du despotisme ; la porte Denis, la porte Martin ; et un tas d'estatues et de palais, et des hôtels qui vexent le peuple. (*Il se lève et va à Julie.*) Raisonnons. A supposer que les places, comme tu voudrais l'inculquer, soient z'à la participation de ce que tu appelles des connaisseurs, des savants ; hein.. . qu'arriverait-il?

JULIE. Vous ne seriez pas en place.

CARACALLA. Oui, mais nous retombons dans la féodalité et les accapareurs... voilà. Ainsi, citoyenne, je t'invoque à plus de... je t'y invoque. (*A Gérard.*) Tu as donc fini? ça fait...

GÉRARD. Un assignat de cinq cents francs.

CARACALLA. C'est z'un peu cher; on a eu tort de ne pas comprendre la coupe des cheveux dans le *maximum.*

JULIE. Il n'aurait plus manqué que cela, après avoir supprimé la coiffure et la poudre.

CARACALLA. Citoyenne, tu es t'égoïste, la révolution n'a pas été faite pour les perruquiers ; et tout de même, citoyenne, toi qui ne l'aimes pas la révolution, tu en uses. Gérard m'a tout raconté ; tu es bien aise de la trouver, pour divorcer, cette pauvre révolution.

JULIE. Moi!

CARACALLA. C'est singulier, comme cette loi du divorce a du succès dans les ménages ; les citoyennes en sont folles ; c'est une loi pour les femmes. Ces coquins de législateurs, ça pense à tout. (*A Gérard.*) Ah çà! c'est toujours pour ce soir ; et les témoins !

GÉRARD. Toi, le pâtissier Manlius, et les deux premiers citoyens venus.

CARACALLA. Ma foi, tu as aussi bien fait. A présent, on peut tout dire. Gérard, tu as déjà z'un remplaçant.

GÉRARD. Moi !

JULIE. Qu'est-ce que cela signifie?

CARACALLA. Citoyenne, tu n'as pas la parole. (*A Gérard.*) J'ai rencontré ce matin la citoyenne Cornélie, la rempailleuse, une des plus intrépides tricoteuses de la section ; elle a vu, hier soir à la brune, un galantin, un muscadin, tranchons le mot, un individu qui se glissait par la fenêtre basse dans la chambre de ta femme.

GÉRARD, *à part.* On l'a vu !

CARACALLA. Et comme il n'est pas sorti, faut croire qu'il y est encore, et la preuve, (*Montrant le chapeau que le marquis a jeté en entrant.*) voilà z'un chapeau rond qui est le sien, car toi z'et moi n'en portons pas.

JULIE, *à part.* O ciel!

GÉRARD. Tu oserais soupçonner ma femme!

CARACALLA. Puisqu'elle ne va plus l'être. Seulement, elle a z'un peu anticipé, et voilà tout. (*On frappe à la porte du cabinet à gauche.*)

GÉRARD. On frappe à cette porte qui donne sur la place de l'Égalité. Femme, va ouvrir.

JULIE, *embarrassée.* Oui, oui, mon ami; oui, j'y vais.

CARACALLA, *prenant son bonnet.* Va donc, citoyenne; et

moi, j'ai le temps d'aller z'écouter les papiers chez Cassius le limonadier. (*Donnant une poignée de main à Gérard.*) Salut et fraternité. (*Il sort en chantant.*)

GÉRARD. Eh bien! femme, tu n'entends pas?

JULIE. Oui, mon ami, c'est toi qui as la clé.

GÉRARD. C'est juste. (*Il ouvre la porte du cabinet et voit le marquis.*) Dieu! le marquis!

SCÈNE V.

GERARD, LE MARQUIS, JULIE.

LE MARQUIS, *entrant.* Moi-même; je suis perdu, car celui qui frappe à cette porte, c'est notre ancien intendant, c'est Goberville; j'ai entendu sa voix.

GÉRARD, *montrant la rue.* Et Dieu sait s'il vous connaît. Fuyez pendant que je vais ouvrir.

JULIE. Et les deux factionnaires qui ne laissent sortir personne de la rue. Plutôt dans le caveau.

GÉRARD. Non; j'ai là un trésor trop précieux pour l'exposer.

LE MARQUIS. Adieu, mes amis; laissez-moi partir.

GÉRARD. Partir! (*A Julie.*) Voilà la clé, femme, va ouvrir. (*Au marquis.*) Campez-vous là. Du sang-froid et de la présence d'esprit. (*Il fait placer le marquis dans un fauteuil près de la table à droite, prend le plat à barbe, lui barbouille toute la figure d'écume de savon, et s'apprête à le raser.*)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GOBERVILLE.

(*Le marquis est sur le fauteuil à droite; Gérard est occupé à le raser. Julie est assise auprès de la table à gauche. Goberville est entre Julie et Gérard.*)

GOBERVILLE. On entre donc; ce n'est pas sans peine. Il me semble, citoyen Solon, que tu laisses bien longtemps les patriotes à la porte.

GÉRARD. Je t'ai bien entendu, citoyen Sénèque; mais ma femme, qui est malade et souffrante, n'était pas là, et je tenais une pratique que je ne pouvais pas quitter. D'ailleurs, tu pouvais bien faire le tour et entrer par ma boutique, qui est toujours ouverte à tout le monde.

GOBERVILLE. C'était mon chemin par là; je viens de l'ancien hôtel Surgy, dont la vente est affichée. Comme j'ai besoin de toi, je viens te prendre, pour t'y emmener.

GÉRARD. Impossible; je suis de garde. J'ai à sept heures une seconde faction; mais après, tant que tu voudras. (*S'approchant de Goberville et lui parlant à voix basse.*) Est-ce que tu as des vues sur ce bâtiment?

GOBERVILLE. Il faut bien placer ses assignats. D'ailleurs, je n'achète que pour démolir. (*Le marquis fait un mouvement.*) Qu'est-ce qu'il a donc, le citoyen?

GÉRARD. Tu peux parler; c'est un citoyen de la république Batave, qui n'entend pas le français; un ostrogoth de Hollandais qui vient changer ses fromages contre des assignats.

GOBERVILLE. L'imbécile! On dit que les Surgy ont caché de l'argent là-dedans avant de partir; et, comme membre du comité des recherches, je viens, au nom de la nation, te requérir de m'aider dans l'exercice de mes fonctions, comme connaissant les êtres de la maison.

GÉRARD. Pas beaucoup; mais ma femme, qui y a été élevée, viendra avec nous, et nous aidera à découvrir le trésor. (*Au marquis.*) Mais tiens-toi donc, citoyen, (*Repassant le rasoir.*) et n'aie pas peur. (*A Sénèque.*) Bien entendu que nous partagerons également en frères.

GOBERVILLE. C'est juste, fraternité.

GÉRARD. Et égalité. Et n'y a-t-il pas des risques dans cette affaire-là? Si les Surgy revenaient.

GOBERVILLE. Impossible, la loi est formelle; peine de mort. Dans quelques jours il n'y aura plus de Surgy en France.

JULIE, *se levant et s'approchant de Goberville.* Et le général, qui est un bon citoyen!

GOBERVILLE. Le général! le général! Ce n'est pas si difficile d'être général dans ce temps-ci. Il y en a des milliers dans les armées. Et, parce que celui-ci a gagné des batailles, qu'il a rossé les Autrichiens, tu crois qu'il servait la patrie? c'était un agent de *Pitt* et de *Cobourg*. Il soudoyait les émigrés, les ennemis de la nation. N'avait-il pas l'infamie d'envoyer de l'argent à sa famille?

GÉRARD. Je m'en doutais depuis longtemps; il a toujours été un enragé de modéré.

JULIE. Vous lui reprocheriez de secourir son père?

GOBERVILLE. Est-ce que Brutus avait un père? c'est tout au plus s'il avait des fils; et encore avec lui ça ne durait pas longtemps. Au surplus nous l'avons mandé à la barre, il n'a pas comparu, hors la loi, et me voilà tranquille. (*Julie se laisse tomber sur le fauteuil, presque évanouie.*) Eh bien! qu'a donc ta femme? Je crois qu'elle se trouve mal.

GÉRARD, *courant à elle.* Julie! il serait possible! Non, elle revient. Je t'avais bien dit qu'elle était malade et souffrante.

GOBERVILLE. Allons, allons, je te laisse achever ton ouvrage. A ce soir, à neuf heures et demie. (*Il va jusqu'à la porte, le marquis se lève; mais entendant Goberville qui revient, il se rassied.*) Mais à cette heure-là ta boutique sera fermée?

GÉRARD. Tu entreras par la place de l'Égalité.

GOBERVILLE. Et si tu n'es pas encore rentré; si la citoyenne est malade?

GÉRARD, *à part.* Il ne partira pas!

GOBERVILLE. Je ne me soucie pas d'attendre dans la rue. Donne-moi ta clé.

GERARD. Ma clé?

GOBERVILLE. Est-ce que ça t'effraie? est-ce qu'on ne peut pas entrer à toute heure dans le domicile d'un bon patriote?

GÉRARD. Et que veux-tu qu'on me prenne? Femme, donne la clé. (*Julie donne la clé à Goberville.*)

GOBERVILLE. A la bonne heure. Je savais bien que le citoyen Solon Gérard était la crème de la section, et je plaindrais un ci-devant qui tomberait entre ses mains. (*Le marquis fait un mouvement.*)

GÉRARD. Tiens-toi donc, citoyen, tu vas te faire couper.

GOBERVILLE. Allons, à ce soir. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* GOBERVILLE.

GÉRARD. Enfin, il s'éloigne.

JULIE. Charles! ils l'ont condamné, il n'est plus.

GÉRARD. Rassure-toi; il avait des amis qui l'ont prévenu à temps.

LE MARQUIS. Mon frère; qui a pu le sauver?

GÉRARD. Celui que tout à l'heure vous soupçonniez vous-même.

LE MARQUIS. Moi!

GÉRARD. Oui, vous m'avez cru capable de vous trahir; par bonheur, il est ici quelqu'un qui peut vous répondre et me justifier. (*Musique peignant l'inquiétude et finissant par un forté.*)

LE MARQUIS ET JULIE. Que dit-il?

GÉRARD, *allant à la porte du caveau, et appelant.* Venez, général, ne craignez rien.

JULIE, *tombant dans un fauteuil.* Ah! c'est lui!

LE GÉNÉRAL, *qui est sorti du caveau, regarde autour de lui, et aperçoit le marquis... ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.* Mon frère! (*Se tournant vers Gérard et Julie.*) Mes amis, mes bienfaiteurs, comment m'acquitter jamais? Je vous dois la vie, et le plus grand bonheur que j'aie goûté depuis longtemps. Je retrouve mon frère.

JULIE. Quoi! c'est vous qui depuis hier soir...

GÉRARD. Oui, voilà mon secret; je ne voulais pas te faire partager les dangers auxquels il m'exposait. Et puis, te le dirai-je? en vous sachant sous le même toit, j'éprouvais là...

JULIE, *lui mettant la main sur la bouche.* Tais-toi, tais-toi! demande au général lui-même s'il est quelqu'un au monde qui plus que toi mérite mon amour.

LE GÉNÉRAL. Oui, tu en étais digne. (*Lui tendant la main ainsi que le marquis.*) Viens, notre ami; viens, notre frère.

LE MARQUIS, *lui tendant les bras.* Oui, notre frère.

GÉRARD, *essuyant ses yeux.* Allons, allons, voilà qui est bien; mais le temps presse, les mêmes dangers vous menacent. Est-il vrai, avant tout, que l'hôtel de Surgy contient une partie de vos richesses?

LE MARQUIS. Un peu d'or et quelques diamants, dans la chambre de ma mère, derrière le second panneau à droite.

GÉRARD. J'y cours avant le citoyen Sénèque; ensuite, et comme maintenant votre séjour à Paris est connu de quelques misérables, il faut en repartir sur-le-champ. Avez-vous un passeport?

LE GÉNÉRAL. Celui que tu m'as donné, et qui est loin d'être en règle.

LE MARQUIS. Et moi celui de mon domestique.

GÉRARD. C'est bien; mais cela ne suffit pas, il faut encore, pour sortir de Paris, la permission d'un municipal. (*Prenant les deux papiers.*) Je m'en charge; je vais au district, à la municipalité. (*Il revient et se place auprès de Julie, à qui il dit :*) Pourvu qu'il soit encore temps; car, si cette nuit ils n'ont pas quitté Paris, demain je ne réponds pas d'eux.

LE MARQUIS. Que dis-tu?

GÉRARD. Rien. (*A Julie.*) Allons, femme, voilà près de huit heures et demie, on peut fermer la boutique sans être suspect; allume la lampe, la chandelle, et puisque nous sommes assez heureux pour les recevoir, fais-leur les honneurs de la maison. Adieu, patientez jusqu'à mon retour. (*Gérard sort, on entend à haute voix, en dehors :*) Qui vive? qui va là?

GÉRARD. N'aie pas peur, patrouille, c'est moi : je peux bien sortir de ma maison.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE GÉNÉRAL, JULIE, *qui, pendant ce temps, allume la lampe et la chandelle.*

LE MARQUIS. Il paraît que les factionnaires sont toujours là.

LE GÉNÉRAL. Ah! Julie!

JULIE. Laissez-moi fermer cette boutique; car je craindrais qu'à travers les vitraux on ne vous aperçût.

LE GÉNÉRAL. Nous allons t'aider.

JULIE. Non, non, causez ensemble, vous devez en avoir besoin.

LE MARQUIS, *prenant la main de son frère.* Si tu savais tout ce que j'ai souffert loin de toi!

LE GÉNÉRAL. Nous nous revoyons enfin.

LE MARQUIS. Mais dans quel temps! Voilà donc, mon cher, où nous ont conduits ces idées de changement dont tu étais enthousiaste!

LE GÉNÉRAL. Ah! ne confonds point la liberté avec les excès que l'on commet en son nom. La liberté, comme nous l'entendions, est amie de l'ordre et des devoirs; elle protége tous les droits. Elle veut des lois, des institutions, et non des échafauds.

LE MARQUIS. Hélas! à quoi t'ont servi ton courage et la sagesse de tes opinions? tu es dénoncé, réduit comme moi à te cacher après avoir versé ton sang pour eux.

LE GÉNÉRAL. Non pour eux, mais pour la France; et ce qu'on fait pour son pays, on ne le regrette jamais. L'honneur de notre patrie s'était réfugié aux armées, je l'y ai suivi. J'ai fait un peu de bien; j'ai empêché beaucoup de mal; et, si j'avais encore à choisir, je suivrais la même route. (*On entend dans la rue :* Voilà la grande conspiration découverte par le comité de salut public.) Encore quelques nouvelles victimes.

LE MARQUIS. Ceux qui n'ont pas respecté les vertus de Malesherbes, les talents de Lavoisier, la jeunesse de Barnave, reculeront-ils devant un crime de plus?

LE GÉNÉRAL. Les honnêtes gens se lasseront de n'avoir que le courage de mourir. La France se réveillera plus forte et plus unie, car le malheur rapproche tous les rangs, toutes les opinions; et déjà, tu le vois, nous, jadis divisés, nous nous entendons enfin, et nous nous aimons plus que jamais.

LE MARQUIS, *se jetant dans ses bras.* Ah! tu dis vrai! (*En ce moment, Julie a fermé tout le fond de la boutique avec des volets. Il ne reste plus que la porte du fond, qu'elle va fermer également, lorsque Caracalla se présente et entre brusquement.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CARACALLA.

CARACALLA, *apercevant les deux frères qui s'embrassent.* Bravo, citoyens, l'accolade fraternelle.

LE MARQUIS, *à part.* Ciel!

CARACALLA. Ne vous dérangez pas.

LE MARQUIS, *à part.* Nous sommes perdus.

CARACALLA. Les citoyens viennent pour le divorce de Gérard?

JULIE. Précisément. Nous attendons qu'il soit rentré.

CARACALLA. Ma foi, citoyens, savez-vous que la patrie a bien du bonheur? voici la quatorzième fois qu'on la sauve ce mois-ci, et nous ne sommes encore qu'au 17. (*Pendant ce temps, Julie a fermé la porte, s'assied, et travaille, tout en prenant part à la scène.*)

LE GÉNÉRAL, *à son frère.* Ce n'est qu'un imbécile.

CARACALLA. Vous avez entendu le colporteur?

LE GÉNÉRAL. Oui, oui.

CARACALLA. J'ai là les détails. (*Il montre le papier au général.*) Quand on est fonctionnaire, il faut s'instruire soi et les autres. J'ai mon fils Cicéron, un enfant de sept ans, qui me tient au courant des conspirations. C'en est z'encore une que l'on a découverte dans la journée; je ne sais pas où ils vont les chercher, au comité de salut public, mais ils en découvrent une tous les matins. (*Offrant le papier au général.*) Si ça peut vous distraire...

LE GÉNÉRAL. Oui, je ne serai pas fâché...

CARACALLA, *au général.* Voilà le papier. (*Au marquis.*) Citoyen, sans te commander, approche le chandelier. (*Le marquis tient le flambeau, le général lit.*)

LE GÉNÉRAL. « Décret du comité de salut public, qui met « hors la loi les individus ci-après dénommés, comme at- « teints et convaincus d'avoir conspiré le renversement de « la chose publique. »

CARACALLA. Les noms! les noms!

LE GÉNÉRAL. « Le ci-devant comte d'Orgeval, le ci-devant « duc de Surgy. »

LE MARQUIS, *avec douleur.* Mon père!

LE GÉNÉRAL, *plus fort.* « Le commandeur de Surgy, le ci-« devant marquis de Surgy. » (*Mouvement.*)

CARACALLA. Il y en a encore d'autres.

LE GÉNÉRAL, *plus fort.* « L'ex-général Surgy. » (*Les deux frères se prennent la main.*)

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GÉRARD.

GÉRARD. Eh! que diable faites-vous là, tous les trois? vous avez l'air d'un rassemblement.

CARACALLA. Nous nous amusions à lire la liste des traîtres mis hors la loi par le comité.

GÉRARD. Bah! ça court les rues; mais les uns sont hors du territoire, et les autres échapperont encore probablement.

CARACALLA. C'est ce que nous verrons. (*Au général.*) Achève-moi cela. (*Ils achèvent tous trois de lire la liste à demi-voix auprès de la table à gauche; pendant ce temps, Julie, qui est au coin du théâtre à droite, s'approche de Gérard.*)

JULIE. Quelles nouvelles?

GÉRARD. Mauvaises. On se doute que les deux frères sont dans Paris; des espions sont envoyés aux messageries, aux barrières, et les municipaux ne veulent délivrer de permis qu'aux personnes elles-mêmes. C'est un arrêté qu'ils viennent de prendre ce soir.

JULIE, *montrant Caracalla.* Celui-là était-il au district?

GÉRARD, *de même.* Non.

JULIE, *de même.* Il l'ignore peut-être.

GÉRARD, *de même.* Tu as raison.

CARACALLA, *au marquis et au général.* C'est bon, c'est bon; rendez-moi cette liste. Il y en a quelques-uns là-dedans dont je suis sûr, et qui ne m'échapperont pas.

GÉRARD, *passant entre les deux frères.* Bah! avec de l'or. (*Leur donnant à chacun une bourse.*) Voilà ce que j'ai trouvé; (*Haut.*) Et ces gens-là en ont.

CARACALLA. L'or n'y fait rien; au contraire, c'est cela qui les fera pincer. Les Surgy, par exemple, c'est moi qui suis chargé de les arrêter; et avant ce soir ils seront coffrés.

LE GÉNÉRAL, *riant.* Bah! et comment cela?

GÉRARD. Tu sais donc où ils sont?

CARACALLA. J'en ai z'une idée.

GÉRARD. Ce diable de Caracalla en a toujours.

CARACALLA, *entre Gérard et le général.* On a dit ce matin z'au district qu'il y avait des monceaux d'or et d'argent cachés dans les murs de leur hôtel; bon, me suis-je dit z'à part moi, c'est z'un renseignement; si l'émigré z'est à Paris... (*Au marquis.*) écoute ça, citoyen, il ira rendre une visite domiciliaire à son hôtel, pour à cette fin de faire du tort à la nation, en lui prenant ses écus.

GÉRARD. C'est sûr.

CARACALLA. Alors j'ai z'envoyé deux z'émisphères en faction pour surveiller les individus qui entre ou qui sort, et si un des ci-devant se présente, pincé et incarcéré; c'est là de la malice et de l'esprit!

GÉRARD. C'est drôle, ça me fait l'effet d'une bêtise.

CARACALLA. Une bêtise, citoyen, une bêtise arrêter les Surgy!

GÉRARD. Sans doute; il vaudrait mieux arrêter leur trésor.

CARACALLA, *surpris.* Ah! diable! c'est vrai! c'est une autre idée. (*Bas, à Gérard.*) Mais le moyen?

GÉRARD, *de même.* J'en ai un; je sais où est le trésor; et, si tu veux m'aider, au nom de la nation...

CARACALLA. C'est dit; partons vite.

GÉRARD. Un instant, il faut d'abord nous débarrasser de ces deux-là qui voudraient partager, et du citoyen Sénèque qui viendra tantôt pour le même objet.

CARACALLA. Ce coquin de Sénèque, il n'haït pas les richesses; ce sera difficile.

GÉRARD. Je m'en charge; mais pour ceux-là, ça te regarde.

CARACALLA. Comment cela?

GÉRARD, *à haute voix.* Quand la patrie est en danger, comme cela lui est encore arrivé ce matin, il faut que les bons citoyens se rendent à leur poste.

CARACALLA. Oui, il faut que tous les bons patriotes se rendent à leur poste.

GÉRARD. Et voilà le citoyen Thomas, un oncle de ma femme, et mon cousin Girardot, qui est en congé et qui va rejoindre, qui voudraient quitter Paris ce soir.

CARACALLA. N'est-ce que cela?

GÉRARD. Il faut donc, comme municipal, que tu leur signes un permis.

CARACALLA, *les regardant.* Un permis à eux? impossible.

JULIE, *à part.* O ciel!

GÉRARD. Tu refuses un patriote, moi, Gérard, qui suis leur caution?

CARACALLA. Je ne peux pas faire autrement sans me compromettre.

JULIE. Refuser de signer!

CARACALLA. J'ai z'une raison invulnérable.

JULIE ET GERARD. Et laquelle?

CARACALLA, *à demi-voix.* C'est... c'est que je ne sais pas écrire, vous le savez bien, et vous compromettez là un municipal. (*Haut.*) Tout ce que je peux faire pour les citoyens, c'est de les prendre sous le bras, et de les conduire où ils voudront aller.

GÉRARD. Cela vaut encore mieux: à la messagerie nationale qui part ce soir.

CARACALLA. C'est à deux pas.

GÉRARD. Mais tu m'en réponds.

CARACALLA. Je ne les quitterai pas que la voiture ne soit partie, et je viens te rejoindre.

GÉRARD. Ici même, où je t'attendrai.

CARACALLA. En route! Avec ma protection, vous iriez en enfer sans passeport. (*Il prend le général et le marquis sous le bras, et ils vont sortir par la porte du fond. On entend à droite le bruit d'une clé dans la serrure.*)

LE MARQUIS. Qui vient là?

JULIE, *effrayée.* C'est Goberville qui avait la clé.

GÉRARD. C'est Sénèque.

CARACALLA, *quittant le bras des deux frères.* Je vais lui parler.

GÉRARD, *vivement.* Au contraire, qu'il ne te voie pas chez moi.

CARACALLA. C'est juste.

GÉRARD, *fermant vivement la porte que Goberville vient d'entr'ouvrir.* Un instant, citoyen, on n'entre pas.

GOBERVILLE, *par la fenêtre vitrée qui donne en face du spectateur.* Je viens te prendre avec la citoyenne.

GÉRARD. Elle achève sa toilette. (*A Caracalla et aux deux frères.*) Partez.

JULIE. Et que Dieu les protége! (*Julie a ouvert la porte du fond, Caracalla sort en tenant les deux frères, pendant que Gérard les suit des yeux en tenant toujours fermée la porte du cabinet, où l'on voit Goberville.*)

APRÈS

VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un magnifique salon de l'hôtel du général comte de Surgy. Une table à droite de l'acteur

SCÈNE PREMIÈRE.

DERNEVAL, MORIN.

MORIN. C'est vous, monsieur Derneval, qui frappez de si bonne heure à la porte de l'hôtel?

DERNEVAL. Oui, j'apportais à madame la comtesse et à sa fille cette romance d'Othello, qu'elle avait désirée hier soir. Ces dames sont-elles visibles?

MORIN. Point z'encore.

DERNEVAL. Et le général?

MORIN. M. le comte de Surgy? il est dans son cabinet. Voulez-vous lui parler?

DERNEVAL. Oui, sans doute. C'est-à-dire, non; il pourrait croire... Remets-lui seulement ces papiers.

MORIN. C'est pour son procès?

DERNEVAL. Justement.

MORIN. Une belle affaire, qui vous a fait z'honneur : je m'y connais, parce qu'un avocat, c'est censément z'un orateur, et que je l'ai z'été autrefois.

DERNEVAL. Toi, Morin?

MORIN. Oui, Monsieur.

AIR de *Oui et non.*

Instruit ou non, ça n'y fait rien,
On est z'orateur de naissance;
Et l'on vous comprend toujours bien
Quand on parle avec z'éloquence.
Pour l'orthographe, j' m'en passais,
Car ell' m'a toujours t'nu rancune,
Et l'on peut être bon Français
Sans le parler z'à la tribune.

Mais ce que je vous en dis là, c'était dans les temps. Vous êtes trop jeune, monsieur Derneval, pour avoir vu ces temps-là, et vous ne savez pas tout ce que les honnêtes gens t'ont souffert; quand on a, comme moi, tout perdu z'à la révolution; qu'on a z'été compromis pour avoir sauvé des nobles, pour avoir fait z'évader une famille entière.

DERNEVAL. Vraiment! ce brave Morin!

MORIN. Et c'est en mémoire d'un service pareil, que j'ai t'autrefois rendu z'involontairement au général et à son frère, qu'il m'a nommé depuis concierge de son hôtel, ce qui est toujours plus sûr que les honneurs et l'administration publique, surtout quand on n'est pas né dans la partie; et puis, il y a des profits au jour de l'an, à la fête de Monsieur et de Madame, et dans les solennités de famille, et j'espère que nous allons t'en avoir une. Un mariage.

DERNEVAL. Que me dis-tu là? quoi! mademoiselle de Surgy...

MORIN. C'est un secret; mais il n'y en a pas pour les portiers. Mam'zelle va z'épouser M. Alfred, son cousin, le fils de l'ancien marquis, ce jeune pair de France, qui est si aimable.

DERNEVAL, *à part.* Il est donc vrai!

MORIN. On l'attend même c' matin z'à déjeuner, et je parierais que c'est pour terminer z'invariablement.

DERNEVAL. Ah! il n'y a plus à hésiter; (*Il se met à la table et écrit.*) il en arrivera ce qu'il pourra.

MORIN. Que faites-vous donc?

DERNEVAL, *écrivant toujours.* Rien. Puisque M. Alfred va venir à l'instant, j'ai un service à te demander.

AIR des *Comédiens.*

Pourras-tu bien remplir avec mystère
La mission dont je vais te charger?

MORIN.

Avec plaisir, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger.

DERNEVAL, *se levant.*

Remets-lui donc...

MORIN.

Parlez, que faut-il faire?

DERNEVAL.

Ce seul billet.

MORIN.

C'est aisé : de grand cœur.
Et puis après?

DERNEVAL.

Ne rien dire et te taire.

MORIN.

C'est moins aisé quand on est z'orateur.

ENSEMBLE.

DERNEVAL.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger;
Et tu sauras remplir avec mystère
La mission dont je veux te charger.

MORIN.

Mais c'est égal, lorsque l'on fut confrère,
C'est bien le moins qu'on puisse s'obliger.
Et je saurai remplir avec mystère
a mission dont on veut me charger.

DERNEVAL. On sonne, c'est le général. Adieu. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

MORIN, LE GÉNÉRAL, *sortant de l'appartement à droite.*

LE GÉNÉRAL. Eh bien! Morin, et mes lettres, et mes journaux?

MORIN. Voici d'abord les papiers que vient de me remettre M. Derneval.

LE GÉNÉRAL. Pourquoi n'est-il pas entré? Un brave jeune homme, un homme de talent, qui a plaidé pour moi deux ou trois causes importantes; un ami de la maison, que j'ai toujours du plaisir à voir.

MORIN.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Voilà vos journaux que je monte;
Mais je demand'rai pour ma part
Une faveur à monsieur l' comte.

LE GÉNÉRAL.

C'est le portier le plus bavard...
De paroles sois économe.

MORIN.

M'sieur lit les journaux qu'il a r'çus,
Et si j' l'ennui, ça s'ra tout comme
S'il lisait un articl' de plus.

C'est z'au sujet de mon petit-fils Charlot, que mon général a z'eu la bonté de faire élever et d'envoyer à l'enseignement mutuel. Voilà z'à peine un mois qu'il y est, et il en sait déjà plus que moi, qui n'ai jamais su ni lire, ni écrire, comme mon général le sait bien.

LE GÉNÉRAL. Et où est le mal?

MORIN. Le mal, c'est que tous les concierges mes confrères, et celui de la vieille marquise, le suisse du n° 9, disent que c'est dangereux, et que ça peut lui donner de mauvaises idées.

LE GÉNÉRAL. Que diable viens-tu me chanter là?

MORIN.
AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*
Ils dis'nt que loin d' quitter l'ornière,
Il faut suivr' les chemins battus;
Qu' c'est pour vouloir êtr' plus qu' leur père
Que les enfants se sont perdus.
A la routine, enfant, restez docile,
Dussiez-vous y marcher tout seul;
Et votre aïeul fut-il un imbécile,
Soyez plutôt ce que fut votre aïeul.

LE GÉNÉRAL, *le regardant*. Si ce diable de Caracalla savait lire, je croirais quelquefois qu'il lit la... ou bien... Fais-moi le plaisir de me laisser tranquille, et de retourner à ta loge.

MORIN. Ne vous fâchez pas, Monsieur, j'y pensais. Aussi bien je me rappelle qu'il y a là un vieux monsieur qui vous attend depuis un quart d'heure.

LE GÉNÉRAL. Et tu ne l'as pas fait entrer sur-le-champ?

AIR du *Piége.*
Je vous l'ai dit, je prétends et je veux
Que cet usage soit le vôtre,
Que nul ne fasse antichambre en ces lieux;
Un vieillard bien moins que tout autre.
Redoublant vos soins empressés,
Dès qu'il paraît je veux l'entendre;
Ses cheveux blancs doivent vous dire assez
Que lui n'a pas le temps d'attendre.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE, *entrant*. Annoncez le vicomte de La Morlière.

LE GÉNÉRAL. Quel nom ai-je entendu?

LE VICOMTE. Monsieur le duc de Surgy.

LE GÉNÉRAL. Ce n'est pas moi, Monsieur; je suis le général comte de Surgy.

LE VICOMTE. Il serait possible! ce petit chevalier... Je suis donc bien changé, si vous ne reconnaissez pas en moi l'ami de votre frère, le compagnon de votre jeunesse?

LE GÉNÉRAL, *le serrant dans ses bras*. Quoi! c'est vous, vous que depuis si longtemps nous croyions avoir perdu?

LE VICOMTE. Oui, ça fait événement, ça fait coup de théâtre.

« Les morts après trente ans sortent-ils du tombeau? »

Quand je dis trente ans, c'est pour le vers, car il y en a quarante et plus que je suis disparu et que je n'ai mis le pied en Europe.

LE GÉNÉRAL. Et d'où venez-vous donc?

LE VICOMTE. De l'autre monde, du fond de l'Atlantide. Ne vous souvient-il plus que j'étais parti pour rejoindre les vaisseaux de La Peyrouse, que j'ai retrouvés à Botany-Bay en février 88, et que je n'ai plus quittés? J'étais à bord de *l'Astrolabe* au moment de son naufrage, et je fus jeté sur une des îles *Malicolo* avec deux de mes compagnons, des gens de qualité comme moi, le chevalier et le vicomte d'Osage, que vous connaissiez.

LE GÉNÉRAL. Vous n'étiez que trois?

LE VICOMTE. Oui, et puis deux matelots. Nous avons vécu là pendant quarante ans, ignorés de toute la terre, qui nous croyait perdus, et j'y serais encore, si le vaisseau du capitaine Jarry n'y avait pas abordé par hasard.

LE GÉNÉRAL. En effet, les journaux anglais nous ont appris l'an passé qu'on avait découvert les derniers débris de l'expédition.

LE VICOMTE. Ces débris, c'était moi. Le capitaine Jarry est un homme fort aimable pour un Anglais, car il n'entendait pas un mot de français, ni lui, ni personne de son équipage: impossible alors d'avoir aucune nouvelle de vous, ni de la cour; et arrivé au Havre hier, je n'ai eu que le temps de me mettre dans une chaise de poste, et de rouler toute la nuit, tant j'avais hâte de me trouver à Paris.

LE GÉNÉRAL. Je le crois sans peine.

LE VICOMTE. J'ai dit au postillon de me mener à mon hôtel ordinaire, l'hôtel Saint-Féréol. Croiriez-vous qu'il m'a dit : Je ne connais pas l'hôtel Saint-Féréol. — Enclos des Capucines, près les Feuillants, où nous descendions toujours, nous autres mousquetaires, quand nous venions de Versailles. Alors je me suis chargé de le conduire. Mais voici bien un autre événement; impossible de trouver le jardin des Capucines.

LE GÉNÉRAL. Vraiment!

LE VICOMTE. Disparu, enlevé en plein jour dans le quartier le plus populeux, ce jardin si sombre et si agréable, où nous avions toujours des rencontres. Vous vous rappelez quand le soir il fallait mettre l'épée à la main pour rentrer chez soi; au lieu de cela, qu'est-ce que j'ai trouvé? une grande rue qui n'en finit plus.

LE GÉNÉRAL. Celle qui mène place Vendôme, au ministère de la justice; la rue de la Paix.

LE VICOMTE. Précisément.

LE GÉNÉRAL.
AIR : *Il n'est plus temps*, etc.
Oui c'est là son nom désormais;
Chez nous où les lois sont chéries,
On voit la justice et la paix
Tout à côté des Tuileries.
Et le dieu de nos libertés
Qui veut qu'aujourd'hui tout s'accorde,
Met la chambre des députés
Près la place de la Concorde.

LE VICOMTE. Et puis le long des Tuileries, cette rue immense, comment la nommez-vous?

LE GÉNÉRAL. La rue de Rivoli.

LE VICOMTE. On se perd là-dedans. C'est un amas de pierres, un horizon de moellons; ce n'est plus une ville, c'est une carrière. Je ne reconnais plus mon Paris.

LE GÉNÉRAL. On vous l'a un peu embelli.

LE VICOMTE. On me l'a gâté. Mais où donc est le marquis? il me tarde de l'embrasser.

LE GÉNÉRAL. Mon frère; nous l'avons perdu, il y a dix-neuf ans, à Wagram.

LE VICOMTE. Wagram? qu'est-ce que c'est que ça? une de ses terres?

LE GÉNÉRAL. Non, morbleu! une bataille, où la victoire nous est restée. Le marquis, qui était alors duc et chambellan, fut ramené par moi à Vienne, où il a succombé.

LE VICOMTE. A Vienne? en Dauphiné?

LE GÉNÉRAL. Non, la capitale de l'Autriche.

LE VICOMTE. Et comment vous trouviez-vous là tous les deux?

LE GÉNÉRAL. Avec trois cent mille hommes, qui y étaient entrés en vainqueurs.

LE VICOMTE. Vous êtes entrés à Vienne?

LE GÉNÉRAL. Ce n'était pas la première fois, et à Berlin aussi; et dans toutes les capitales de l'Europe.

LE VICOMTE. Qu'est-ce que vous me dites là? qu'est-ce que c'est que des folies pareilles? Et au milieu de tout cela, mon pauvre chevalier, comment se sont trouvées vos affaires?

LE GÉNÉRAL. Assez bien. Je suis maintenant un des premiers propriétaires de France, grâce aux fabriques que j'ai établies, aux manufactures que j'ai créées.

LE VICOMTE. Vous! dans le commerce! Ah! mon cher ami, qu'est-ce que vous m'apprenez là? Votre famille doit être dans la désolation.

LE GÉNÉRAL. Non vraiment, vu que nous partageons tout,



LE GÉNÉRAL. Mon frère. — Scène 7.

et que je viens d'établir, en faveur de mon neveu Alfred, le fils de mon frère, un majorat de vingt mille écus de rente.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Sans préjugé chacun exerce
Son industrie et ses talents;
Nos vicomtes font le commerce,
Nos chevaliers sont fabricants.
Et dans ce siècle où l'on respecte
Le mérite avec ou sans nom,
Un marquis est mon architecte,
Et mon médecin est baron.

LE VICOMTE. Oui; mais la considération...

LE GÉNÉRAL. Maintenant, mon cher, on est toujours considéré quand on paie à l'Etat vingt-cinq mille francs d'impôt.

LE VICOMTE. Vous payez la taille!

LE GÉNÉRAL. C'est ce qui arrive à tout le monde.

LE VICOMTE. Les bourgeois, c'est bien; mais le comte de Surgy! mais moi! Je ne paierai pas, je ne paierai jamais.

LE GÉNÉRAL. On vous fera saisir.

LE VICOMTE. Le vicomte de La Morlière!

LE GÉNÉRAL. Pourquoi pas?

LE VICOMTE. Un homme de qualité!

LE GÉNÉRAL. Tout comme un autre.

LE VICOMTE. Qu'est-ce que c'est donc qu'un régime comme celui-là?

LE GÉNÉRAL. Celui des lois.

LE VICOMTE. Nous sommes au-dessus d'elles, nous autres, et je m'en moque.

LE GÉNÉRAL. Prenez garde, et ne dites pas de mal de nos lois; car voilà mon neveu qui est pair de France, et qui en fait tous les jours.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED.

ALFRED. Bonjour, mon oncle. Comment cela va-t-il? J'apporte de bonnes nouvelles.

LE GÉNÉRAL. Et moi aussi, car je te présente au vicomte de La Morlière, l'ancien ami de ton père.

ALFRED. Un ami de mon père! (*Lui donnant la main.*) J'es-



CARACALLA. Encore un sacrifice à la patrie. — Scène 4.

père que cette amitié-là sera héréditaire, et que vous daignerez la transmettre à son fils.

LE VICOMTE. Oui, oui, mon jeune ami; entre nous autres tout se transmet, je le vois, jusqu'aux bons sentiments.

LE GÉNÉRAL. C'est un ancien compagnon de La Peyrouse, qui, après quarante ans d'exil, revient en son pays, qu'il trouve un peu changé.

ALFRED. Mais sa fortune doit aussi l'être?

LE GÉNÉRAL. Pour cela, nous n'en avons pas parlé, parce que cela me regarde.

LE VICOMTE. Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Ces postillons.*

D'un commerçant si l'état vous fait honte,
Vous pourriez bien refuser sans façon
L'industriel, mais non le noble comte;
Car je le suis, et dans l'occasion,
Je fais valoir et mon titre et mon nom.

LE VICOMTE, *lui prenant la main.*

Malgré vos torts, malgré votre richesse,
Ah! dans ce cœur si prompt à m'obliger,
Il est un fonds d'immuable noblesse
Qui ne peut déroger.

LE GÉNÉRAL. A la bonne heure. Vous acceptez, et vous voilà aussi de la famille. Tu disais donc, mon cher Alfred, qu'il y avait de bonnes nouvelles?

ALFRED. Oui, mon cher oncle, les élections s'annoncent bien, et j'espère qu'aujourd'hui la Chambre aura en vous un bon député de plus.

LE VICOMTE. Les élections, la Chambre; qu'est-ce que cela?

LE GÉNÉRAL. Ce serait trop long à vous expliquer en un jour; car il a fallu quarante ans pour en arriver là : quarante ans d'orage.

AIR de la *Sentinelle.*

Vous souvient-il qu'autrefois je disais :
Cet horizon annonce la tempête?
Elle est venue... horrible en ses excès,
Et trop longtemps gronda sur notre tête.
Mais des débris dispersés, confondus,
L'ordre renaît.

LE VICOMTE.

Et tous, après l'orage,
A leurs places sont revenus.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tous... excepté les abus,
Qui sont restés dans le naufrage.

(*Le général va s'asseoir auprès de la table à droite.*)

LE VICOMTE. Je ne comprends pas; mais c'est égal. (*A Alfred.*) Et les plaisirs, et la jeunesse, comment vous autres gentilshommes menez-vous tout cela?

ALFRED. A merveille.

LE VICOMTE. C'est bien, c'est très-bien, je me reconnais là; ça me rajeunit. Et les dettes, les créanciers, en as-tu beaucoup?

ALFRED. Pas un seul.

LE VICOMTE. Ton oncle les a donc payés ce matin?

ALFRED. Apprenez que je paye moi-même ce que je dois.

LE VICOMTE. Est-il bourgeois, le pair de France! Et ta petite maison, j'espère qu'elle est jolie, et que tu m'y mèneras; que tu nous donneras un petit souper.

ALFRED. C'est qu'on ne soupe plus.

LE VICOMTE. Ah! mon Dieu!

ALFRED. Mais c'est tout comme, on dîne à sept heures.

LE VICOMTE. Plus de petits soupers, plus de petites maisons; je ne reconnais plus la jeunesse d'à présent; je la retrouve toute dérangée. Et à quoi, je vous le demande, s'occupent les jeunes gens?

ALFRED.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Aussi galants que vous, aussi fidèles,
Mais moins légers, moins futiles enfin,
Ils vont gaîment du boudoir de nos belles
A l'atelier de *Gérard*, de *Gudin*,
Ils vont entendre, admirer *Villemain*.
Vers les beaux-arts, les plaisirs, la science,
Courons, amis, courons en tilbury,
Dépêchons-nous : le siècle rajeuni
Avec ardeur vers la gloire s'élance,
Tâchons d'aller aussi vite que lui.

Mais, à propos de plaisirs, comment ma tante et ma cousine se sont-elles trouvées de la représentation d'hier? Je ne vous ai pas encore demandé de leurs nouvelles.

LE VICOMTE. Comment, mon cher comte, vous êtes marié? et vous ne me le dites pas, et vous ne me faites pas faire connaissance avec votre jeune femme?

LE GÉNÉRAL. Jeune! jeune en notre genre; et puis ensuite, vous la connaissez déjà. Tenez, la voici. (*Alfred va au-devant de sa tante, et lui offre la main.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE.

LE GÉNÉRAL. Arrivez, chère amie, c'est aujourd'hui le jour des reconnaissances, et voici le vicomte de La Morlière qui désire vous présenter ses hommages et ses compliments.

LE VICOMTE. O ciel! en croirai-je mes yeux?

LE GÉNÉRAL. Quoi! vous la reconnaissez encore? Eh bien! mon ami, en fait de compliments, vous ne pouviez pas lui en adresser un plus flatteur.

LE VICOMTE. C'est la petite Julie! c'est la femme de Gérard!

LE GÉNÉRAL. C'est la mienne à présent. Gérard, qui fut notre sauveur, notre protecteur, notre ami, est mort à Austerlitz comme un brave qu'il était.

LE VICOMTE. Austerlitz!

LE GÉNÉRAL. Oui, encore une que vous ne connaissez pas; et j'ai pu enfin acquitter la dette de l'amour et de l'honneur.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ma destinée à la sienne est unie,
Après tant de maux, de tourments;
Autrefois je lui dus la vie,
Et le bonheur depuis vingt ans.

JULIE.

Oui, pour nos cœurs où la paix est rentrée,
Sur nos vieux jours le bonheur luit enfin,
Profitons-en; une belle soirée
Fait oublier l'orage du matin.

LE GÉNÉRAL, *au vicomte qui est dans la dernière agitation, et qui veut sortir.* Eh mais, vicomte, qu'avez-vous donc?

LE VICOMTE. Je ne puis rester dans cette maison, je m'en vais.

LE GÉNÉRAL ET ALFRED. Et pourquoi donc?

LE VICOMTE. Je ne puis supporter de pareilles mésalliances, et j'en rougis d'indignation! un Surgy s'allier à une famille...

LE GÉNÉRAL. Aussi illustre que la nôtre, mon cher; quand on est la sœur d'un maréchal de France... (*Alfred passe auprès de Julie.*)

LE VICOMTE, *se levant.* O ciel! que dites-vous? (*Saluant Julie.*) Comment! Madame n'était point la sœur de ce petit Raymond?

LE GÉNÉRAL. Si vraiment.

AIR des *Scythes.*

Mais ce Raymond dont votre esprit se raille,
Et qui partit son paquet sur le dos,
Lui qui jadis, au quai de la Ferraille,
Fut, grâce à vous, rangé sous nos drapeaux,
Et malgré lui forcé d'être un héros,
Eut bientôt pris sa gloire en patience;
Et de soldat, mon beau-frère Raymond
S'est trouvé prince et maréchal de France.

LE VICOMTE.

Et de quel droit?

LE GÉNÉRAL.

Par le droit du canon.
Le voilà prince et maréchal de France,
Et c'est, morbleu, par le droit du canon.

LE VICOMTE. C'est fini, je n'en reviendrai pas; je crois lire les Mille et une Nuits. (*Au général.*) Voyez pourtant si je vous avais cru! Voilà un gaillard qui me doit ce qu'il est; c'est moi qui suis la cause de sa fortune.

JULIE. Après cela... il y a bien aidé.

LE VICOMTE. Cependant, sans moi...

ALFRED. Mais ma cousine, où est-elle donc? je ne la vois pas.

JULIE. Alfred pense toujours à sa cousine.

LE GÉNÉRAL. Il n'y a pas de mal; et si mes vœux sont exaucés, si mes projets se réalisent, bientôt, je l'espère, nous pourrons voir parmi nous un bon ménage de plus; n'est-ce pas, mon cher Alfred?

ALFRED. Ah! mon oncle!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN, *à Alfred, qui se trouve seul à la droite du théâtre.* Monsieur le duc, voici z'une lettre que j'ai depuis ce matin.

LE GÉNÉRAL, *à Julie et au vicomte.* Oui, je veux confondre nos biens, nos fortunes; ne plus faire qu'une seule et même famille. Depuis dix-huit ans, c'est le rêve de ma vie, et nos enfants ne l'ignorent pas.

ALFRED, *qui a lu la lettre.* Ah! mon Dieu!

JULIE. Qu'est-ce donc?

ALFRED. Rien, ma tante; c'est une affaire qui me concerne particulièrement, et dont je parlerai au général.

JULIE. Je vous laisse, et vais rejoindre ma fille qui est à sa leçon de piano.

LE VICOMTE, *prêt à s'en aller.* Suis-je de trop?

ALFRED. Un ami de mon père ne peut jamais l'être.

SCÈNE VII.

LE GÉNÉRAL, ALFRED, LE VICOMTE.

ALFRED. Voici une lettre à laquelle j'étais loin de m'attendre, mais dont il m'est impossible de ne pas vous donner connaissance. Tenez, mon oncle, lisez.

LE GÉNÉRAL, *regardant la signature.* Derneval! l'espoir de notre barreau... un jeune homme plein de talent, à qui je dois beaucoup de reconnaissance.

ALFRED. Vous en aurez peut-être un peu moins après avoir lu cette épître.

LE GÉNÉRAL, *regardant la lettre et l'adresse.* « A Monsieur « Alfred de Surgy. Monsieur le duc, vous êtes riche, noble « et brave, jouissant de l'estime universelle ; vous avez tout « pour vous, je n'ai rien. Je ne suis qu'un pauvre avocat in- « connu encore; mais le malheur rapproche les distances; et « celui qui se voit sans espoir n'a plus rien à ménager. Vous « allez épouser une jeune personne que j'adore depuis cinq « ans; et quoique je ne lui aie jamais parlé de mon amour, « j'ai quelques raisons de penser qu'il est partagé. Vous « êtes le premier à qui j'aie fait une pareille confidence, et « j'ose croire que vous vous en montrerez digne, en me dis- « putant un prix que je n'ai, il est vrai, aucun droit d'ob- « tenir, mais que personne du moins n'obtiendra de mon « vivant. DERNEVAL. » (*Le général reste anéanti, et la tête dans ses mains.*)

LE VICOMTE. Qu'est-ce que j'entends là? un avocat défier un homme comme il faut! Donnez-moi cette lettre. Je me rends à Versailles, j'obtiens un ordre du ministre, et ce soir il est à la Bastille.

ALFRED. Eh! Monsieur, cela ne se passe pas ainsi. (*Il va à la table à droite, et écrit pendant que le général et le vicomte parlent ensemble.*)

LE GÉNÉRAL. Ah ! c'est la ruine de toutes mes espérances. Pouvais-je m'attendre à un pareil amour? Je vais trouver ma fille, en parler avec elle, lui en parler en ami.

LE VICOMTE. Y pensez-vous, corbleu? est-ce ainsi qu'un père de famille parle à ses enfants? Rappelez-vous que dans une circonstance à peu près pareille, c'était en 87 ou 88, la duchesse de Surgy, votre mère, me fit l'honneur de m'appeler aussi dans un conseil de famille où vous étiez, vous et votre frère.

LE GÉNÉRAL. Ah! je ne l'ai point oublié.

LE VICOMTE. Eh bien! Monsieur, vous devez vous rappeler quelle dignité, quelle fermeté elle y déploya.

LE GÉNÉRAL. Oui, et ce fut cette fermeté qui, pendant vingt ans, nous condamna tous au malheur.

LE VICOMTE. Ça, c'est une autre affaire... mais elle soutint ses droits.

ALFRED. Et mon oncle oubliera les siens pour faire le bonheur de sa fille, pour l'unir à celui qu'elle aime.

LE VICOMTE. L'unir à un avocat!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE; *puis* DERNEVAL.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Derneval.

LE GÉNÉRAL. Dieu! c'est lui!

DERNEVAL *salue tout le monde, et fait un geste de surprise en apercevant Alfred.* Monsieur Alfred, pardon, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

ALFRED. J'ai reçu votre lettre, Monsieur, et j'achevais ma réponse : j'aurai l'honneur de vous voir aujourd'hui à trois heures.

DERNEVAL. Je vous remercie, monsieur le duc; je vous avais bien jugé, et je n'attendais pas moins de vous.

LE GÉNÉRAL, *passant entre Alfred et Derneval. Il prend la main à Alfred, lui fait signe de garder le silence, et s'adressant à Derneval :* Il me semble, Monsieur, que c'était à moi d'abord que vous auriez dû vous adresser.

DERNEVAL. Je venais, Monsieur, réclamer cette grâce; j'aurais désiré vous parler seul.

LE GÉNÉRAL. Maintenant le secret serait inutile, je n'en ai point pour ma famille, pour mes amis : parlez sans crainte. (*Le vicomte s'assied sur un fauteuil à gauche.*)

DERNEVAL. Si jusqu'à présent, Monsieur, je n'ai osé me déclarer, c'est qu'orphelin et sans fortune, on aurait pu croire qu'en demandant en mariage une riche héritière, j'étais guidé par un autre motif que celui de l'amour le plus pur. Depuis quelques instants seulement ma position vient de changer; j'ai un oncle qui m'a élevé, et de qui, malgré ses immenses richesses, je n'avais le droit de rien exiger! car en me donnant de l'éducation, et le moyen de faire moi-même ma fortune, il avait rempli tous les devoirs d'un bon parent; le reste me regardait; mais aujourd'hui, prêt à le quitter, peut-être pour jamais, j'ai cru devoir lui faire mes adieux, et lui rendre compte des motifs qui me faisaient agir. En entendant votre nom, celui de votre fille, il a tressailli, et se soutenait à peine; une extrême agitation se faisait remarquer dans tous ses traits. « Plût au ciel, me dit-il, « qu'un tel mariage fût possible ! ce serait le repos du reste « de mes jours. Va dire au général que, s'il veut consentir « à cette union, je te donne cinq cent mille francs ; et après « moi, toute ma fortune, dont je voulais disposer en fa- « veur des hospices. »

TOUS. Il serait possible!

DERNEVAL. Puis s'arrêtant, il m'a dit : « Non, de telles « considérations ne suffiront pas auprès du général; il en « est d'autres plus puissantes : il faut que je lui parle moi- « même. » Et alors il s'est mis à son bureau, et a écrit cette lettre qu'il m'a prié de vous apporter moi-même.

ALFRED. Voyez, mon oncle, lisez vite.

LE GÉNÉRAL, *lisant la lettre.* Un rendez-vous qu'on me demande. Mais cette écriture, que je crois connaître; le baron de Goberville.

LE VICOMTE, *se levant.* Goberville! cet ancien procureur qui faisait l'usure et les affaires de votre famille!

LE GÉNÉRAL. L'auteur de tous nos maux.

LE VICOMTE. Un spoliateur, un fripon.

DERNEVAL. Monsieur, il est mon oncle, il fut mon bienfaiteur; et devant moi je ne dois pas souffrir...

LE GÉNÉRAL. Il a raison. (*A Derneval.*) Pardon, Monsieur, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement. (*Montrant la lettre.*) Lui, votre oncle ! ah! voilà ce que je ne savais pas.

LE VICOMTE. J'espère maintenant qu'il n'y a plus à hésiter, et que toute alliance est désormais impossible avec un... (*Regardant Derneval et se reprenant.*) avec un procureur : cela suffit; et s'il osait se présenter...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MORIN.

MORIN, *à voix basse.* Monsieur, voilà quelqu'un qui descend de voiture, et qui demande à vous parler.

LE GÉNÉRAL. Quel est-il?

MORIN. Vous ne le croiriez jamais! il a un parler si humble et si doux; et puis ses gens, sa livrée, jusqu'à ses chevaux, tout cela a z'un air si digne, que j'osais t'à peine le regarder, lorsqu'en levant les yeux, je reconnais dans ce seigneur si respectable mon ancien collègue, le citoyen Sénèque.

LE GÉNÉRAL, *bas*. Silence. (*Haut*.) C'est M. Goberville : qu'il entre.

LE VICOMTE. Oui, qu'il entre! (*Bas, à Alfred*.) J'en suis charmé, nous allons à nous deux le jeter par la fenêtre.

ALFRED. C'était bon avant la révolution; mais maintenant on ne jette plus personne par les fenêtres, pas même ses créanciers.

LE VICOMTE. Et qu'est-ce qu'on leur fait donc?

ALFRED. On les paie.

LE VICOMTE. Quel absurde régime!

LE GÉNÉRAL. Alfred, Derneval, j'exige que l'affaire de ce matin n'ait pas de suite, et j'espère vous revoir après mon entretien avec votre oncle.

DERNEVAL, *s'inclinant*. Monsieur, je suis à vos ordres. (*Il sort, le général le reconduit*.)

ALFRED. Et moi, alors, je cours trouver ma tante et ma cousine, les prévenir de ce qui se passe. (*Au vicomte*.) Venez.

LE VICOMTE, *à Alfred qui l'entraîne*. Oui, tu as raison, je ferai mieux de m'en aller; car la vue seule d'un procureur...

AIR : *J'ai vu le Parnasse*.

Si j'en vois jamais sur ma route...

ALFRED.

Ils sont supprimés.

LE VICOMTE.

Tout de bon?
C'est un grand bienfait.

ALFRED.

Oui, sans doute,
De notre révolution.

LE VICOMTE.

Voici donc la première chose...
Que les destins en soient loués!..

ALFRED, *à part*.

Ne lui disons pas, et pour cause,
Qu'il nous reste les avoués.

(*Derneval, Alfred et le vicomte entrent dans l'appartement à droite*.)

—

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, M. DE GOBERVILLE.

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur le baron de Goberville.

LE GÉNÉRAL. Qu'il entre.

M. DE GOBERVILLE, *saluant le général après un moment de silence*. La Providence, dont les desseins nous sont cachés, a sans doute eu ses raisons, monsieur le général, pour que nous nous retrouvions enfin, après un laps de temps aussi considérable.

LE GÉNÉRAL. Oui, voilà vingt années à peu près que je n'avais entendu parler de vous.

GOBERVILLE. Vous devez me trouver bien changé?

LE GÉNÉRAL. Je désire pour vous que cela soit.

GOBERVILLE. Et moi, s'il y a eu jadis entre nous des motifs de ressentiment, des sujets de haine, je désire, monsieur le général, qu'ils soient bannis de votre mémoire comme je les ai effacés de la mienne.

LE GÉNÉRAL. Quoi! vraiment! vous avez eu la bonté d'oublier tout ce que...

GOBERVILLE. Qui de nous, Monsieur, n'est sujet à l'erreur? mais on est souvent plus méritoire par la réparation qu'on n'avait été coupable par l'offense; et il me semble, monsieur le comte, qu'en donnant à mon neveu et à mademoiselle votre fille une partie de mes biens...

LE GÉNÉRAL. Cela vous rend, aux yeux du monde, paisible possesseur du reste : c'est comme si je vous en donnais quittance dans l'opinion publique.

GOBERVILLE. Quand on a des places, de l'argent, de la réputation auprès de certaines personnes qui ont daigné m'admettre dans leur intimité, et de l'estime dans plusieurs journaux où je travaille incognito, on tiendrait à avoir un peu celle du public; et le mariage de mon neveu avec mademoiselle votre fille peut seul me la procurer.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Ce modeste habit de village*.

Quoi! vous aussi, de la publique estime,
Malgré votre or, vous sentez le besoin?
(*A part*.)
De notre âge, éloge sublime!
Si le vicomte en était le témoin ..
Oui, c'est l'honneur que seul on considère;
Et dans notre siècle à présent,
L'estime publique est si chère,
(*Montrant Goberville*.)
Qu'il n'en a pas même pour son argent.

GOBERVILLE. Alliance honorable pour moi, j'en conviens, mais qui, aujourd'hui, peut être utile pour vous.

LE GÉNÉRAL. Comment?

GOBERVILLE. Dans ce moment, vous êtes comme moi sur les rangs pour la députation.

LE GÉNÉRAL. Vous, député!

GOBERVILLE. Pas encore, mais c'est arrangé. Eh bien! nous pouvons l'être tous les deux.

LE GÉNÉRAL. Que voulez-vous dire?

GOBERVILLE. J'ai fait tant de bien depuis la clôture de la session, que ma nomination est sûre. J'ai pour moi les suffrages de tous les électeurs qui ont dîné chez moi; et si vous le voulez, leurs voix, dont je puis disposer, jointes à celles de vos amis, peuvent également assurer votre succès.

LE GÉNÉRAL, *avec indignation*. Monsieur, j'aurais été disposé en faveur de votre neveu (et je n'en étais pas éloigné peut-être), qu'une telle proposition aurait suffi pour tout rompre entre nous.

AIR : *Au dieu d'amour, à la jeunesse*.

Les honneurs plaisent à mon âge,
Et je serais fier, j'en conviens,
D'obtenir le libre suffrage
De mes nobles concitoyens.
Mais les payer est un outrage,
C'est cesser d'être homme de bien.
Qui peut acheter un suffrage
N'est pas loin de vendre le sien.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIE, ALFRED, LE VICOMTE; AMIS DU GÉNÉRAL, *qui l'entourent et le félicitent*.

CHOEUR.

AIR : *Honneur et gloire* (de LA MUETTE DE PORTICI)

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle :
Le voilà député.

GOBERVILLE.

Quoi! l'on vient de l'élire!
Quel collége?

JULIE.

Le sien.

GOBERVILLE.

Ah! tant mieux, je respire,
Ce n'est pas dans le mien.
(*A part*.)
Moi son collègue, il va se désoler!
Quelque prétexte qu'il allègue,
Il sera bien forcé de m'appeler
Mon honorable collègue.

CHŒUR.

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle:
Le voilà député.
Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.

LE GÉNÉRAL ET JULIE.

De cet heureux événement
Que mon cœur est fier et content!

LE VICOMTE.

Non, je n'y comprends rien, vraiment:
Qu'ont-ils donc tous en ce moment?

—

SCÈNE XII.

Les précédents, DERNEVAL.

GOBERVILLE. Mais, grâce au ciel, voilà aussi des nouvelles de notre arrondissement, mon neveu en arrive; eh bien! je suis nommé?

DERNEVAL. Non, mon oncle.

GOBERVILLE. Et qui donc?

DERNEVAL. Le général.

GOBERVILLE. Dans deux colléges à la fois... et mes nombreux amis?

DERNEVAL. Vous ont tenu parole; car Monsieur ne l'emporte que d'une ou deux voix.

GOBERVILLE Il serait possible! j'espère au moins, quoi que tu m'en aies dit hier, que j'ai eu la tienne?

DERNEVAL. Je vous en avais prévenu, et ne veux point vous tromper; comme mon parent, mon bienfaiteur, je vous respecte, je vous aime; vous pouvez disposer de tout ce que je possède; mais de mon vote, de ma conscience, cela ne se pouvait pas.

GOBERVILLE. Eh bien! tu seras déshérité! voilà ce qu'il y aura gagné.

LE GÉNÉRAL. C'est ce qui vous trompe, Monsieur; il n'y aura rien perdu.

GOBERVILLE. Que voulez-vous dire?

LE GÉNÉRAL, *serrant la main à Derneval.* Que je ne punis point les enfants des fautes de leur père; et que le mérite et l'honneur, partout où ils se trouvent, ont droit à notre estime. Oui, (*Montrant sa femme.*) vous avez la nôtre, celle de mon neveu, qui renonce pour vous à tous ses droits; et si ma fille vous aime, quoiqu'il m'en coûte encore de renoncer à des idées qui m'étaient chères, je les sacrifie sans hésiter au bonheur de mes enfants.

DERNEVAL. Ah! Monsieur!

ALFRED. O le meilleur des hommes! (*Au vicomte.*) Eh bien! que dites-vous de tout cela?

LE VICOMTE. Rien; j'en ai déjà tant vu, que je commence à m'y habituer.

LE GÉNÉRAL. Et nous, mes amis, mes concitoyens, qui, après tant d'orages, sommes enfin arrivés au port, et qui goûtons, à l'abri du trône et des lois, cette liberté sage et modérée que tous nos vœux appelaient depuis quarante ans, conservons-la bien; nous l'avons payée assez cher. Toujours unis, toujours d'accord, ne songeons plus au mal qu'on a fait, ne voyons que le bien qui existe; éloignons les tristes souvenirs, et disons tous, dans la France nouvelle : (*Tendant une main à Derneval.*) Union (*Montrant dans le coin opposé Goberville resté seul, et le regardant d'un air de pitié.*) et oubli.

CHŒUR.

Ah! quelle heureuse nouvelle!
Ce choix si mérité
Récompense son zèle:
Le voilà député.
Sur cet heureux événement,
Recevez notre compliment.



LE CHARLATANISME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 mai 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

Personnages.

DELMAR, homme de lettres.
RONDON, journaliste.
RÉMY, médecin.
M. GERMONT.
SOPHIE, sa fille.
MADAME DE MELCOURT, nièce de M. Germont.
JOHN, } domestiques de Delmar.
FRANÇOIS, } domestiques de Delmar.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Delmar, rue du Mont-Blanc.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, et deux portes latérales; aux côtés de la porte du fond, deux corps de bibliothèque garnis de livres, et surmontés, l'un du buste de Piron, l'autre de celui de Favart; à la droite du théâtre, un bureau; à gauche, une table, sur laquelle Delmar est occupé à écrire au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELMAR, JOHN.

DELMAR, *travaillant à son bureau.* Heim! qui vient là me déranger? voilà une scène que je n'achèverai jamais. Eh bien! John, qu'est-ce que c'est?

JOHN. Monsieur, c'est aujourd'hui le 15 avril; et le monsieur qui a retenu l'appartement du quatrième vient s'y installer.

DELMAR. Est-ce que je l'en empêche?

JOHN. Non, Monsieur; mais il veut vous parler, parce que c'est lui qui a aussi retenu l'appartement du premier, vis-à-vis : c'est pour des personnes de province.

DELMAR. Je dis qu'il n'y a pas moyen de travailler, quand on est homme de lettres et qu'on a le malheur d'être propriétaire. Je sais bien que l'inconvénient est rare. Mais enfin, voilà une scène d'amour, une situation dramatique...

AIR de *Partie carrée.*

A chaque instant on m'importune;
Il faut quitter les muses pour l'argent.
On veut avoir et génie et fortune
Tout à la fois! impossible, vraiment!
Lorsque l'on est au sein de l'opulence,
L'esprit ne fait qu'embarrasser;
Voilà pourquoi tant de gens de finance
Aiment mieux s'en passer.

JOHN. Monsieur, je vais renvoyer le locataire.

DELMAR. Eh non! ce ne serait pas honnête. Qu'est-ce que c'est?

JOHN. Je crois que c'est un médecin.

DELMAR. Un médecin! diable, les médecins, c'est bien usé! J'aurais préféré un locataire qui eût un autre état, un état original; cela m'aurait fourni quelques sujets. (*A John.*) C'est égal, fais entrer. (*John sort.*) J'ai justement un vieux médecin à mettre en scène; et peut-être, sans qu'il s'en doute, ce brave homme pourra me servir.

—

SCÈNE II.

DELMAR, RÉMY, JOHN.

JOHN, *annonçant.* Monsieur le docteur Rémy.

DELMAR, *se levant.* Rémy! (*Courant à Rémy.*) Mon ami, mon ancien camarade! Comment! c'est toi qui viens loger chez moi?

RÉMY. Cette maison t'appartient?

DELMAR. Eh oui, vraiment.

RÉMY. Je n'en savais rien. Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!

DELMAR. Tu as raison. Autrefois, quand nous étions étudiants, moi à l'École de droit, toi à l'École de médecine...

RÉMY. Nous ne nous quittions pas, nous vivions ensemble.

DELMAR. Et quand j'étais malade, quel zèle! quelle amitié! comme tu me soignais! deux fois je t'ai dû la vie. Mais que veux-tu! je suis un malheureux, un ingrat; depuis que je me porte bien, je t'ai oublié.

RÉMY. Non, tu ne m'as pas oublié; tu m'aimes toujours, je le vois à la franchise de ton accueil; mais les événements nous ont séparés. J'ai été passer deux ans à Montpellier. Je travaillais beaucoup, je t'écrivais quelquefois; et toi, lancé au milieu des plaisirs de la capitale, tu n'avais pas le temps de me répondre. Cela m'a fait un peu de peine; et pourtant je ne t'en ai pas voulu; tu as la tête légère, mais le cœur excellent, et en amitié cela suffit.

DELMAR. Ainsi donc, tu abandonnes le quartier Saint-Jacques pour la rue du Mont-Blanc? Tant mieux, morbleu!

AIR de *Préville et Taconnet.*

Comme autrefois nous vivrons, je l'espère :
Pour commencer, plus de bail, plus d'argent.

RÉMY.

Quoi! tu voudrais?..

DELMAR.

Je suis propriétaire!
Tu garderas pour rien ton logement,
Ou nous aurons un procès sur-le-champ.

RÉMY.

Mais permets donc...

DELMAR.

Allons, cher camarade,
Daigne accepter les offres d'un ami;
Ne souffre pas que l'on dise aujourd'hui
Qu'Oreste envoie un huissier à Pylade,
Pour le forcer à demeurer chez lui.

RÉMY. Un procès avec toi! certes, je ne m'y exposerai pas; car, autant que j'y puis voir, tu es devenu un avocat distingué, tu as fait fortune au barreau.

DELMAR. Du tout.

RÉMY. Cependant, quand j'ai quitté Paris, tu venais de passer ton dernier examen.

DELMAR. J'en suis resté là; et de l'étude d'avoué, je me suis élancé sur la scène.

RÉMY. Vraiment! tu as toujours eu du goût pour la littérature.

DELMAR. Non pas celle de Racine et de Molière, mais une autre qu'on a inventée depuis, et qui est plus expéditive. Je me rappelais l'exemple de Gilbert, de Malfilâtre et compagnie, qui sont arrivés au temple de Mémoire en passant par l'hôpital; et je me disais : « Pourquoi les gens qui ont de l'esprit n'auraient-ils pas celui de faire fortune? pourquoi la richesse serait-elle le privilége exclusif des imbéciles et des sots? pourquoi surtout un homme de lettres irait-il fatiguer les grands de ses importunités? Non, morbleu! il est un protecteur auquel on peut, sans rougir, consacrer ses travaux, un *Mécène* noble et généreux qui récompense sans marchander, et qui paie ceux qui l'amusent; c'est le public. »

RÉMY. Je comprends; tu as fait quelques tragédies, quelques poëmes épiques.

DELMAR. Pas si bête! Je fais l'opéra-comique et le vaudeville. On se ruine dans la haute littérature; on s'enrichit dans la petite. Soyez donc dix ans à créer un chef-d'œuvre! nous mettons trois jours à composer les nôtres; et encore souvent nous sommes trois! ainsi calcule.

RÉMY. C'est l'affaire d'un déjeuner.

DELMAR. Comme tu dis, les déjeuners jouent un grand rôle dans la littérature; c'est comme les dîners dans la politique. De nos jours, combien de réputations et de fortunes enlevées à la fourchette! Je sais bien que nos chefs-d'œuvre valent à peu près ce qu'ils nous coûtent. Mais on en a vu qui duraient huit jours; quelques-uns ont été jusqu'à quinze; et quand on vit un mois, c'est l'immortalité, et on peut se faire lithographier avec une couronne de laurier...

RÉMY. Et tu es heureux?

DELMAR. Si je suis heureux!

AIR des *Amazones.*

N'allant jamais implorer la puissance,
Je ne crains pas qu'on m'arrête en chemin;
Libre, et tout fier de mon indépendance,
Par le travail j'embellis mon destin;
Aux malheureux je peux tendre la main.
Quand je le veux, je cède à la paresse;
L'amour souvent vient agiter mon cœur.
(*Prenant la main de Rémy.*)
J'ai retrouvé l'ami de ma jeunesse;
Dis-moi, mon cher, n'est-ce pas le bonheur?

Et toi, mon cher, comment vont les affaires?

RÉMY. Assez mal, j'ai peu de réputation, peu de clients.

DELMAR. C'est inconcevable! car je ne connais pas dans Paris de médecin qui ait plus de talent.

RÉMY. Dans notre état, il faut du temps pour se faire connaître : nous ne jouissons que dans l'arrière-saison; et quand la réputation arrive...

DELMAR. Il faut s'en aller; comme c'est gai! Mais, dis-moi, pour qui est cet appartement que tu as loué sur le même palier que moi?

RÉMY. Ce n'est pas pour moi, mais pour une famille qui arrive de Montpellier, et qui m'a prié de lui retenir un logement. Le père d'abord est un excellent homme, et puis la jeune personne...

DELMAR. Ah! ah! il y a une jeune personne! Permettez donc, monsieur le docteur, est-ce que nous serions amoureux?

RÉMY. A toi je peux te le confier. Eh bien! oui, je suis amoureux, et sans espoir.

DELMAR. Sans espoir! laisse donc : c'est quand les médecins n'en ont plus, que cela va toujours à merveille.

RÉMY. Le père est un riche propriétaire, M. Germont.

DELMAR. M. Germont, de Monpellier! nous voilà en pays de connaissance. Il a ici à Paris une nièce, madame de Melcourt, chez laquelle je suis reçu, et qui me parle souvent de son oncle, un original sans pareil, qui tient à la gloire et à la réputation, et qui a pensé mourir de joie en voyant un jour son nom imprimé dans le journal du département.

RÉMY. C'est lui-même. Il ne recherche pas la fortune, car il en a beaucoup; mais quand j'étais à Montpellier, il m'a promis la main de sa fille à condition que je retournerais à Paris, que je m'y ferais connaître, que je deviendrais un docteur à la mode, et pour tout cela, il ne m'a donné que trois ans.

DELMAR. C'est plus qu'il n'en faut.

RÉMY. Non, vraiment, car nous voilà à la fin de la troisième année, j'ai travaillé sans relâche, et je suis encore inconnu.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ma clientèle est bien loin d'être bonne.
DELMAR.
Les vivants sont tous des ingrats.
RÉMY.
Pourtant je n'ai tué personne.
DELMAR.
Mon pauvre ami, tu ne parviendras pas.
Il faut à vous d'illustres funérailles!
Un médecin est comme un conquérant :
Autour de lui, sur les champs de bataille,
Plus il en tombe, et plus il paraît grand.

C'est ta faute; si tu m'étais venu voir plus tôt, nous aurions cherché à te lancer. D'abord, j'aurais parlé de toi dans mes vaudevilles; cela aurait couru la province, cela se serait peut-être joué à Montpellier; et si ton beau-père va au spectacle, ton mariage était décidé.

RÉMY. Laisse donc. Est-ce que j'aurais jamais consenti?..

DELMAR. Pourquoi pas? mais il est encore temps; nous avons vingt-quatre heures devant nous; et en vingt-quatre heures, il se fait à Paris bien des réputations. Justement, voici mon ami Rondon, le journaliste.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

RONDON. Bonjour, mon cher Delmar. (*A Rémy, qu'il salue.*) Monsieur, votre serviteur. (*A Delmar.*) Je t'apporte de bonnes nouvelles, car je sors du comité de lecture, et l'ouvrage que nous avons terminé hier a produit un effet...

DELMAR. C'est bien; nous en parlerons dans un autre moment. Tu viens pour travailler?

RONDON. Oui, morbleu! (*Appelant.*) John! à déjeuner! car moi, je suis un bon convive et un bon enfant.

DELMAR. Je te présente le docteur Rémy, mon camarade de collége, et mon meilleur ami, un jeune praticien, qui est persuadé que, pour réussir, il suffit d'avoir du mérite.

RONDON. Monsieur vient de province?

DELMAR. Non : du faubourg Saint-Jacques.

RONDON. C'est ce que je voulais dire.

DELMAR, *à Rémy.* Apprends donc, et mon ami Rondon te le dira, que, dans ce siècle-ci, ce n'est rien que d'avoir du talent.

RONDON. Tout le monde en a.

DELMAR. L'essentiel est de le persuader aux autres; et pour cela, il faut le dire, il faut le crier.

RONDON. Monsieur a-t-il composé quelque ouvrage?

RÉMY. Un *Traité sur le croup* qui renferme, je crois, quelques vues utiles; mais toute l'édition est encore chez Ponthieu et Delaunay, mes libraires.

RONDON. Nous l'enlèverons; j'en ai enlevé bien d'autres.

DELMAR. Ne fais-tu pas un cours?

RÉMY. Oui, tous les soirs, je réunis quelques étudiants.

DELMAR. Nous en parlerons.

RONDON. Nous vous ferons connaître. Avez-vous une nombreuse clientèle?

RÉMY. Non, vraiment.

RONDON. C'est égal, on le dira de même.

DELMAR. Cela encouragera les autres! et puis, j'y pense, il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

RONDON. Pourquoi ne vous mettez-vous pas sur les rangs?

RÉMY. Moi! et des titres?

DELMAR. Des titres! à l'Académie! c'est du luxe. As-tu adopté quelque innovation, quelque système? pourquoi n'entreprends-tu pas l'*Acupuncture?*

RONDON. Ah! oui, le système des aiguilles?

AIR du vaudeville de *Fanchon.*

Pour guérir, on vous pique;
Système économique,
Qui depuis ce moment
Répand
La joie en nos familles;
Car nous avons en magasins
Plus de bonnes aiguilles
Que de bons médecins.

DELMAR.

Les jeunes ouvrières,
Les jeunes couturières
Ont remplacé la Faculté;
Ces novices gentilles,
Vont, en servant l'humanité,
Avec un cent d'aiguilles,
Nous rendre la santé.

RONDON. Je te prends ce trait-là pour mon journal, car je parle de tout dans mon journal; mais je ne me connais pas beaucoup en médecine; et si Monsieur veut me donner deux ou trois articles tout faits...

RÉMY. Y pensez-vous! Employer de pareils moyens, ce serait mal, ce serait du charlatanisme.

DELMAR. Raison de plus.

RONDON. Du charlatanisme! mais tout le monde en use à Paris; c'est approuvé, c'est reçu, c'est la monnaie courante.

DELMAR. Témoin notre dernier succès.

RONDON. D'abord la représentation était au bénéfice d'un acteur, qui se retirait définitivement pour la quatrième fois.

DELMAR. Depuis un mois, les journaux annonçaient qu'il n'y avait plus de places, que tout était loué.

RONDON. Et la composition du spectacle!

DELMAR. Et celle du parterre! je ne t'en parle pas; mais il ne faut pas croire que nous soyons les seuls. Dans tous les états, dans toutes les classes, on ne voit que charlatanisme.

RONDON. Le marchand affiche une cessation de commerce qui n'arrive jamais.

DELMAR. Le libraire publie la troisième édition d'un ouvrage avant la première.

RONDON. Le chanteur fait annoncer qu'il est enrhumé, pour exciter l'indulgence. Charlatans! charlatans! tout ici-bas n'est que charlatans.

DELMAR. Je ne te parle pas des compères.

RONDON. Nous serons les vôtres. Je vous offre mes services et mon journal, car moi je suis bon enfant.

RÉMY. Je vous remercie, Messieurs, mais j'ai aussi mon système, et je suis persuadé que, sans intrigue, sans prôneurs, sans charlatanisme, le véritable mérite finit toujours par se faire connaître et acquérir une gloire solide et plus durable.

DELMAR. Oui, une gloire posthume: essaie, et tu m'en diras des nouvelles.

RÉMY. Adieu, je vais faire quelques visites.

DELMAR, *le retenant.* Mais, écoute donc.

RÉMY. Si les personnes que j'attends arrivaient pendant mon absence, charge-toi de les recevoir et de leur montrer leur appartement.

DELMAR.

AIR: *En attendant que le punch se présente.*

Quand, par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.
Songe à l'amour que ton cœur abandonne!
Songe à la gloire...

RÉMY.

On doit en être épris
Quand d'elle-même à nous elle se donne;
Dès qu'on l'achète, elle n'a plus de prix.

ENSEMBLE.

RONDON ET DELMAR.

Quand, par nos soins, notre appui tutélaire,
Tu peux marcher à la célébrité,
Quand des honneurs nous t'ouvrons la carrière,
Tu vas languir dans ton obscurité.

RÉMY.

Quand, par vos soins, votre appui tutélaire,
Je puis marcher à la célébrité,
Quand des honneurs vous m'ouvrez la carrière,
Moi, j'aime mieux mon humble obscurité.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

RONDON, DELMAR.

RONDON. C'est donc un philosophe que ton ami le médecin?

DELMAR. Non, mais c'est un obstiné qui, par des scrupules déplacés, va manquer un beau mariage.

RONDON. C'est cependant quelque chose qu'un beau mariage, et puisque nous en sommes sur ce chapitre, j'ai une confidence à te faire. Il est question, en projet, d'un superbe établissement pour moi; vingt mille livres de rente.

DELMAR. Vraiment! et quelle est la famille?

RONDON. Je ne te le dirai pas, car je n'en sais rien encore; mais on doit me présenter au beau-père, dès qu'il sera arrivé.

DELMAR. Ah! il n'est pas de Paris?

RONDON. Non; mais il vient s'y fixer; un homme immensément riche, qui aime les arts, qui les cultive lui-même, et qui ne serait pas fâché d'avoir pour gendre un littérateur distingué et un bon enfant; et je suis là.

DELMAR. C'est cela, te voilà marié, et tu ne feras plus rien.

AIR de la *Robe et les Bottes.*

Prends-y bien garde, tu t'abuses!
Oui, tu compromets ton état;
Quand on se voue au commerce des muses,
On doit rester fidèle au célibat.

RONDON.

Crois-tu l'hymen si funeste à l'étude?

DELMAR.

L'hymen, mon cher, est funeste aux auteurs;
A nous surtout, nous qui, par habitude,
Avons toujours des collaborateurs.

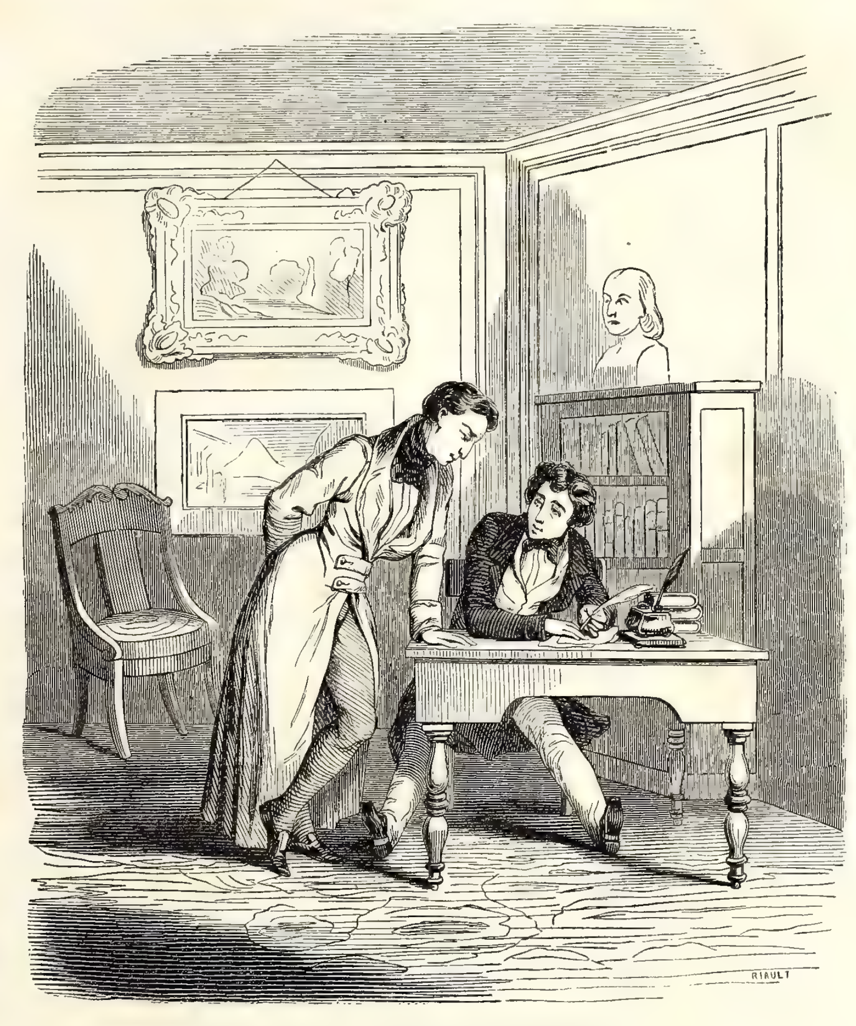
Et voilà pourquoi je veux rester garçon.

RONDON. Oui, et pour quelque autre raison encore. Il y a de par le monde une jolie petite dame de Melcourt.

DELMAR. Y penses-tu? la femme d'un académicien! Un instant, Monsieur, respect à nos chefs, aux vétérans de la littérature!

RONDON. Oh! je suis prêt à ôter mon chapeau; mais il n'en est pas moins vrai qu'un mari académicien est ce qu'il y a de plus commode! d'abord, l'habitude qu'ils ont de fermer les yeux.

DELMAR. Halte-là, ou nous nous fâcherons. Madame de Melcourt est la sagesse même. Avant son mariage, c'était



RONDON, *lisant.* On a reçu aujourd'hui au théâtre de Madame.

une amie de ma sœur; et il n'y a entre nous que de la bonne amitié. Ingrat que tu es! c'est à elle que nous devons nos succès; c'est notre providence littéraire. Vive, aimable, spirituelle, répandue dans le grand monde, partout elle vante tous nos ouvrages. *Divin! délicieux! admirable!* elle ne sort pas de là; et il y a tant de gens qui n'ont pas d'avis, et qui sont enchantés d'être l'écho d'une jolie femme! Et aux premières représentations, il faut la voir aux loges d'avant-scène. Elle rit à nos vaudevilles, elle pleure à nos opéras-comiques. Dernièrement encore, j'avais fait un mélodrame... qui est-ce qui ne fait pas de sottise? j'avais fait un mélodrame à Feydeau; elle a eu la présence d'esprit de s'évanouir au second acte, cela a donné l'exemple; cela a gagné la première galerie; toutes les dames ont eu des attaques de nerfs, et moi un succès fou. Si ce ne sont pas là des obligations!..

RONDON. Allons! allons! tu as raison; mais il faudra lui parler de notre pièce d'aujourd'hui, celle que je viens de lire, pour que d'avance elle l'annonce dans les bals et dans les sociétés; cela fait louer des loges.

DELMAR. A propos de cela, parlons donc de notre ouvrage, donne-moi des détails sur la lecture.

RONDON. Je sors du comité, il était au grand complet. Comme c'est imposant, un comité! On y voit de tout, de graves professeurs, des militaires, des employés, des avoués, et même des hommes de lettres.

DELMAR. As-tu bien lu?

RONDON. Comme un ange.

DELMAR. Et nous sommes reçus?

RONDON. Je n'en doute pas, ils ont ri; et le directeur m'a reconduit jusqu'au bas de l'escalier, en disant qu'on allait m'écrire. (*Se mettant à la table.*) Aussi, je vais annoncer notre réception dans le journal de ce soir.

DELMAR. Il n'y a en toi qu'une chose qui me fâche, c'est que tu sois à la fois auteur et journaliste; tu te fais des pièces et tu t'en rends compte, tu te distribues, à toi, des éloges, et à tes rivaux, des critiques; cela ne me paraît pas bien.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque l'on est sorti de la carrière,
Lorsque l'on goûte un glorieux repos,
On peut porter un arrêt littéraire,
On peut alors parler de ses rivaux.

Oui, le pouvoir que déjà tu te donnes,
A nos anciens il faut l'abandonner :
Ceux qui jadis ont gagné des couronnes,
Seuls, à présent, ont le droit d'en donner.

RONDON. Écoute donc, il faut se faire craindre des directeurs et des confrères.

DELMAR. Et même dans les pièces où tu ne travailles pas avec moi, tu ne m'épargnes jamais les épigrammes.

RONDON. C'est vrai ; je t'aime, je t'estime, j'aime tous mes confrères, mais je n'aime pas leurs succès. — Moi ! un succès me fait mal ; j'en conviens franchement ; je suis un bon enfant, mais... Tiens, écoute. (*Il lit ce qu'il vient d'écrire.*) « On a reçu aujourd'hui au théâtre de... » Faut-il nommer le théâtre?

DELMAR. Pourquoi pas?

RONDON, *lisant.* « On a reçu aujourd'hui, au théâtre de « MADAME, un vaudeville qu'on attribue à deux auteurs con-« nus par de nombreux succès. »

DELMAR. La phrase de rigueur, et si la pièce tombe, tu mettras : « Elle est de deux hommes d'esprit, qui prendront « leur revanche. »

RONDON. C'est juste ! (*Continuant à lire.*) « On assure que « cette pièce ne peut qu'augmenter la prospérité d'un théâtre « qui s'efforce de mériter, chaque jour, la bienveillance du « public. Le zèle des acteurs, l'activité de l'administration, « l'intelligence du directeur, du comité... »

DELMAR. Il y en a pour tout le monde.

RONDON. Dame! ils ont tous ri. Et puis, si une pièce est bonne, il ne faut pas, parce qu'elle est de nous, que cela m'empêche d'en dire du bien. Moi, je ne connais personne ; la vérité avant tout.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN.

JOHN. Monsieur, c'est de l'argent.

DELMAR. Bon, mes droits d'auteur du mois dernier.

JOHN. Oui, Monsieur, quatre mille francs.

DELMAR. Quatre mille francs ! ô Racine ! ô Molière ! (*Les prenant de la main de John.*) C'est bien ; mille francs pour l'économie, et mille écus pour les plaisirs. (*Il les renferme dans son secrétaire.*)

JOHN. Et puis, voici une lettre qu'un garçon de théâtre vient d'apporter.

RONDON, *se levant, et prenant la lettre.* Eh! c'est la lettre de réception ! (*Il lit tout haut.*) « Messieurs, votre petite « pièce » petite pièce, elle est parbleu bien grande! « votre « petite pièce pétille d'esprit et d'originalité ; les caractères « sont bien tracés, le dialogue est vif et naturel, les scènes « abondent en intentions comiques ; mais on a trouvé que « le genre de l'ouvrage ne convient pas à notre théâtre. Je « vous annonce donc à regret que la pièce a été refusée. »

DELMAR. Refusée!

RONDON. « A l'unanimité. Croyez bien, Messieurs, que « l'administration....... » Oui, les termes de consolation ! C'est une horreur !

DELMAR. Tu disais qu'ils avaient ri.

RONDON. Mais à mes dépens, à ce qu'il paraît. C'est prendre les gens en traître. C'est une indignité.

DELMAR. Ils sont fiers, parce qu'ils ont la vogue.

RONDON. Ils ne l'auront pas longtemps, je me vengerai ; et pour commencer, un bon article, bien juste... (*Il se met à la table, et écrit.*) « Les recettes du théâtre de MADAME com-« mencent à baisser ; son astre pâlit. »

DELMAR. Comment! tu vas...

RONDON. Écoute donc! je suis bon enfant; mais cela a des bornes : il ne faut pas non plus se laisser faire la loi. (*Il écrit et répète à haute voix* :) « La négligence de l'adminis-« tration, la révoltante partialité des directeurs, la nullité « des membres du comité, le honteux monopole, le mari-« vaudage, etc., etc., etc. » Au lieu de prendre pour modèle les administrations voisines ; celle de Feydeau, par exemple, si douce, si paternelle...

DELMAR. Est-ce que tu veux porter notre pièce à l'Opéra-Comique?

RONDON. Sans doute.

DELMAR. On sonne.

RONDON. Feydeau est un théâtre royal, un théâtre estimable, ennemi des cabales.

DELMAR. Oui, si l'on nous reçoit.

JOHN, *annonçant.* Madame de Melcourt.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

DELMAR. Qu'entends-je? madame de Melcourt chez moi ! quel bonheur inattendu !

MADAME DE MELCOURT, *étonnée.* Monsieur Delmar ! eh mais ! Monsieur, comment êtes-vous ici pour me recevoir? Je venais voir mon oncle, pour qui on a retenu un logement dans cette maison, et l'on m'a dit : « Montez au premier. »

DELMAR. Je récompenserai mon portier; c'est un homme qui a d'heureuses idées.

MADAME DE MELCOURT. Et moi, je le gronderai. M'exposer à vous faire une visite! Que dira monsieur Rondon, qui est mauvaise langue?

RONDON. Oh! Madame, je suis bon enfant.

DELMAR. N'allez-vous pas me reprocher un bonheur que je ne dois qu'au hasard? Monsieur votre oncle va arriver dans l'instant; j'ai promis au docteur Rémy de le recevoir.

MADAME DE MELCOURT. Le jeune Rémy ! vous le connaissez? vous êtes bien heureux; c'est l'homme invisible : il m'était recommandé, mais jamais il ne s'est présenté chez moi, et cependant j'y prends le plus vif intérêt. J'ai reçu de ma jeune cousine une lettre si pressante !.. Il faut absolument faire connaître ce jeune homme.

DELMAR. Il ne le veut pas.

MADAME DE MELCOURT. Comment ! il ne le veut pas! il le faudra bien; nous lui donnerons de la vogue malgré lui, et sans qu'il s'en doute.

DELMAR. Ce serait admirable !

MADAME DE MELCOURT. Et pourquoi pas, si vous me secondez?

RONDON. Ce sera une conspiration.

MADAME DE MELCOURT.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui, conspirons pour l'unir à sa belle.

DELMAR ET RONDON.

Nous sommes prêts.

MADAME DE MELCOURT.

Marchons donc hardiment ;
Et si le sort nous était infidèle,
(*Montrant son aigrette.*)
Ralliez-vous à mon panache blanc.

DELMAR.

Du Béarnais jadis c'était l'emblème.

MADAME DE MELCOURT.

Avec raison je l'invoque en ces lieux :
Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

ENSEMBLE.

Notre entreprise est digne de lui-même,
Nous conspirons pour faire des heureux.

MADAME DE MELCOURT. Il faut d'abord quelques articles de journaux.

DELMAR. Voici Rondon qui s'en chargera.

RONDON. Certainement, un médecin, ce n'est pas un confrère; moi, je suis bon enfant. Donne-moi des notes. (*Il va s'asseoir à la table, et écrit.*) « Le docteur Rémy. »

DELMAR. Auteur d'un ouvrage *sur le Croup*.

RONDON, *écrivant*. « Le docteur Rémy, le sauveur de l'en-« fance, l'espoir des mères de famille... »

DELMAR. Il fait tous les soirs un petit cours de physiologie.

RONDON. Un petit cours! (*Écrivant.*) « C'est aujourd'hui « que le célèbre docteur Rémy termine son cours de phy-« siologie. On commencera à sept heures précises. Les voi-« tures prendront la file au coin de la rue Neuve-des-Ma-« thurins, et sortiront par la rue Joubert. »

DELMAR. Parfait! Dès qu'on promet de la foule, tout le monde y court. (*Il appelle.*) John! John! tu iras à la préfecture demander deux gendarmes.

JOHN. Oui, Monsieur.

DELMAR. Gendarmes à cheval surtout! on les voit mieux, et cela attire de plus loin.

MADAME DE MELCOURT. Attendez donc : il y a une place vacante à l'Académie de médecine de Paris.

DELMAR. C'est ce que nous disions ce matin.

RONDON. Il faut qu'il l'ait.

MADAME DE MELCOURT. Il l'aura; c'est aujourd'hui que l'on prononce. On est incertain entre deux rivaux; de sorte qu'un troisième qui se présenterait pourrait tout concilier.

RONDON. Oui; mais encore faudrait-il faire quelques visites; et jamais ce monsieur ne s'y décidera.

DELMAR. Je les ferai pour lui, et sans qu'il le sache. J'irai voir le président, et je mettrai des cartes chez les autres.

MADAME DE MELCOURT. Moi, j'irai voir leurs femmes.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je tâcherai de séduire ces dames,
Qui séduiront leurs époux. C'est ainsi
Que l'on parvient, c'est toujours par les femmes;
Voilà comment j'ai placé mon mari.

RONDON.

Nous courrons tous.

MADAME DE MELCOURT.

Grâce à nos promenades,
Notre docteur est dans le bon chemin;
Rien ne lui manque.

DELMAR.

Excepté des malades,
Et le voilà tout à fait médecin!

MADAME DE MELCOURT. C'est vrai; il faut lui trouver quelques malades riches, des malades de bonne compagnie ou des petits malades de grande maison. Attendez! l'ambassadrice d'Espagne me demandait ce matin un médecin pour sa femme de chambre. Ensuite, je connais une princesse polonaise dont le singe s'est cassé la cuisse, la princesse *Jockoniska*.

DELMAR. Cela suffit pour commencer. (*Il appelle.*) John! John! Dès que le docteur Rémy sera rentré, et qu'il y aura du monde... (*Il lui parle bas.*) Tu m'entends, l'air inquiet, effaré.

JOHN. Oui, Monsieur.

MADAME DE MELCOURT. On monte l'escalier; je reconnais la voix de mon oncle, celle de sa fille; ce sont mes voyageurs.

RONDON. Moi, je vais à l'imprimerie; je sors par la porte dérobée.

MADAME DE MELCOURT. Ah! Monsieur a deux sorties à son appartement.

DELMAR. Les architectes ont tout prévu.

RONDON. Sans doute, un garçon! et un auteur dramatique!.. mais je n'en dis pas davantage, parce que je suis bon enfant. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VII.

DELMAR, MADAME DE MELCOURT, M. GERMONT, SOPHIE.

TOUS.

AIR du *Valet de chambre.*

Ah! quel plaisir (*Bis.*)
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir!
(*Ils s'embrassent.*)

DELMAR, *les regardant.*

Les scènes de reconnaissance
Ont toujours l'art de m'attendrir!

TOUS.

Ah! quel plaisir!

GERMONT.

Paris, Paris! j'en suis avide;
Que rien n'échappe à mes regards!

MADAME DE MELCOURT.

C'est moi qui serai votre guide.

GERMONT.

Tu sais que je tiens aux beaux-arts,
A la peinture, à la musique;
Mais j'aime avant tout, je m'en pique,
La littérature...

DELMAR.

Bravo!
Nous vous mènerons voir Jocko.

TOUS.

Ah! quel plaisir
De s'embrasser après l'absence!
Ah! quel plaisir
De pouvoir tous se réunir!

MADAME DE MELCOURT. Ah çà! mon oncle, vous venez sans doute à Paris pour marier ma cousine?

GERMONT. Mais oui, c'est mon intention.

MADAME DE MELCOURT. Elle sera vraiment charmante quand elle aura un mari, et une robe de chez Victorine. Victorine, ma chère, il n'y a qu'elle pour les robes, Nattier pour les fleurs, Herbault pour les toques; c'est cher, mais c'est distingué.

GERMONT. C'est bon, c'est bon; à demain les affaires sérieuses. Occupons-nous de notre appartement; et, avant tout, montons chez ce cher Rémy : à quel étage demeure-t-il?

DELMAR, *bas, à madame de Melcourt*. Décemment, je ne peux pas dire qu'il loge au quatrième. (*Haut.*) Monsieur, vous êtes chez lui.

MADAME DE MELCOURT. Y pensez-vous?

DELMAR, *bas*. Je partagerai avec lui : ce n'est pas la première fois.

GERMONT. Comment diable! au premier, dans la Chaussée-d'Antin.

DELMAR. Et l'appartement qui vous est réservé est ici en face, sur le même palier.

GERMONT. Et un mobilier charmant, d'une fraîcheur! d'une élégance! une bibliothèque! et des bustes!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

J'aperçois là deux docteurs qu'on renomme;
C'est Hippocrate et Galien.

DELMAR, *bas, à madame d Melcourt.*

Oui, c'est Favart, c'est Piron... le brave homme!

GERMONT.

Ah! tous les deux je les reconnais bien. (*Bis*)
N'est-il pas vrai, c'étaient deux fortes têtes?
Deux grands docteurs...

DELMAR.

C'étaient deux grands talents
(*A part.*)
Pour les couplets.

GERMONT.

Ils ont l'air bons vivants!

DELMAR.

Je le crois bien. Si j'avais leurs recettes,
Je serais sûr de vivre bien longtemps.

GERMONT, *à Delmar.* Monsieur est de la maison?

DELMAR. Je suis le propriétaire; et si ce n'étaient les services que M. Rémy m'a rendus, il y a longtemps que je lui aurais donné congé.

SOPHIE. Et pourquoi donc?

DELMAR. Pourquoi, Mademoiselle? parce que je ne peux pas dormir, parce qu'on m'éveille toutes les nuits. La nuit dernière encore, deux équipages qui s'arrêtent à ma porte, et l'on frappe à coups redoublés. « N'est-ce pas ici le célèbre « docteur Rémy? on le demande chez un riche financier qui a une indigestion, chez la femme d'un ministre desti- « tué qui a des attaques de nerfs. » C'est à n'y pas tenir. Je n'ose pas le renvoyer; mais à l'expiration du bail, je serai obligé de l'augmenter, je vous en préviens.

GERMONT. Qu'est-ce que vous me dites là? Ce pauvre Rémy a donc un peu de réputation?

DELMAR. Lui! il n'a pas un moment de repos, ni moi non plus.

SOPHIE. Ah! que je suis contente! Vous voyez bien, mon père, j'étais bien sûre qu'il parviendrait.

GERMONT. Et où est-il en ce moment?

DELMAR. Dieu le sait! il est monté dans son cabriolet, et il court Paris.

GERMONT. Qu'entends-je! il a un cabriolet?

DELMAR.

AIR du *Piége*.

Eh! oui, Monsieur; c'est bien juste en effet;
Tous les docteurs un peu célèbres
Ont au moins un cabriolet
Payé par les pompes funèbres.
On doit beaucoup à leurs secours;
Pourrait-on, sans leur faire injure,
Les voir à pied, eux qui font tous les jours
Partir tant de gens en voiture.

GERMONT. Et vous, ma chère nièce, que dites-vous de tout cela?

MADAME DE MELCOURT. Qu'il y a beaucoup d'exagération.

GERMONT. Quoi! vous pensez que le docteur Rémy?..

MADAME DE MELCOURT. Moi, je n'en dis rien, parce que je ne puis pas le souffrir. C'est un homme insupportable, qu'on ne trouve jamais: toutes les dames en sont folles, et je ne sais pas pourquoi.

SOPHIE, *à voix basse.* Mais taisez-vous donc!

MADAME DE MELCOURT. Et pourquoi donc me taire? je dis ce que je pense; il m'a enlevé mes spasmes nerveux, j'en conviens; car il guérit, c'est vrai, il guérit; il n'a que cela pour lui: il faut bien qu'il ait quelque chose.

DELMAR. Vous voilà! toujours injuste, exagérée quand vous n'aimez pas les gens.

MADAME DE MELCOURT. Et vous, toujours prêt à partager l'engouement général.

GERMONT. Mais, ma nièce... mais, Monsieur...

MADAME DE MELCOURT. Vous verrez ce que deviendra votre docteur Rémy. Malgré tous ses succès, je ne lui donne pas dix ans de vogue.

DELMAR. Eh bien! par exemple!

SOPHIE. Fi! ma cousine; c'est indigne à vous!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, RÉMY.

MADAME DE MELCOURT. Eh! tenez; voici encore quelqu'un qui vient le demander, et qui ne le trouvera pas.

DELMAR, *bas, à madame de Melcourt.* C'est lui-même.

MADAME DE MELCOURT. Ah! mon Dieu! ce que c'est que de ne pas connaître les personnes que l'on vante!

RÉMY. Enfin, vous voilà donc arrivés!

GERMONT. Ce cher Rémy! embrasse-moi donc.

RÉMY. Bonjour, Monsieur; bonjour, Mademoiselle; un si aimable accueil...

GERMONT. Ne doit pas t'étonner, toi qui partout es reçu et fêté; nous savons de tes nouvelles.

RÉMY. De mes nouvelles! et comment?

GERMONT. Parbleu! par la renommée.

RÉMY. Par la renommée? je ne croyais pas qu'elle s'occupât de moi.

MADAME DE MELCOURT. Ah! quoique médecin, Monsieur est modeste; voilà une qualité qui va nous raccommoder ensemble.

SOPHIE, *à Rémy.* C'est madame de Melcourt, ma cousine, et une de vos malades.

RÉMY. De mes malades! je ne pense pas avoir eu l'honneur...

MADAME DE MELCOURT. Qu'est-ce que je vous disais? c'est insupportable! et nous allons de nouveau nous brouiller; il ne reconnaît même pas ceux à qui il a rendu la santé!

DELMAR. Parbleu! je le crois bien, sur la quantité! Mais, pardon, Monsieur, avant de sortir, j'aurais un mot de consultation à demander au docteur sur des douleurs que j'éprouve.

RÉMY. Il serait vrai! qu'est-ce que c'est? parle vite, mon cher Delmar.

DELMAR, *conduisant Rémy à l'extrémité du théâtre à gauche.* Rien; mais j'ai une confidence à te faire. M. Germont a pris l'appartement en face, sur le même palier; je lui ai dit que tu demeurais ici avec moi.

RÉMY. Et pourquoi donc?

DELMAR. Belle question! pour que tu aies plus d'occasions de voir ta prétendue.

RÉMY. Je te remercie; quel bonheur! Mais quant à cette dame, elle se trompe, je ne la connais pas.

DELMAR. Qu'est-ce que cela te fait? ne va pas la contredire, ce n'est pas honnête.

MADAME DE MELCOURT, *bas, à Germont.* Ce jeune homme qui cause avec lui est M. Delmar, son propriétaire, un auteur très-distingué.

GERMONT. Comment! c'est M. Delmar, l'auteur? je logerais dans la maison d'un auteur! Tu sais bien, ma fille, cet opéra que nous avons vu à Montpellier... M. Delmar..... les paroles de cet air que tu chantes si bien sur ton piano..... M. Delmar...

MADAME DE MELCOURT. J'espère que vous vous rencontrerez chez moi avec Monsieur, qui me fait souvent l'honneur d'y venir; c'est aussi un ami du docteur.

GERMONT. Je lui en fais compliment. Si je me fixais à Paris, je ne voudrais voir que des poëtes, des artistes, des gens célèbres. J'aimerais à paraître en public avec eux, parce que c'est agréable d'être remarqué, d'être suivi, d'entendre dire autour de soi: « C'est monsieur un tel, c'est sûr, le voilà; et quel est donc ce monsieur qui lui donne

le bras? C'est M. Germont, de Montpellier, son ami intime. » C'est une manière de se faire connaître. Voilà pourquoi j'ai toujours voulu pour gendre un homme célèbre; il en rejaillit sur la famille et sur le beau-père une illustration... relative...

RÉMY. Je suis désolé, Monsieur, de vous voir de pareilles idées, non pas qu'elles ne soient très-louables en elles-mêmes; mais, malheureusement pour moi, mon peu de réputation...

SOPHIE. Que voulez-vous donc de plus?

DELMAR. Tu es bien difficile; après les ouvrages que tu as faits, après ton *Traité sur le Croup*.

MADAME DE MELCOURT. C'est-à-dire que c'est une modestie qui ressemble beaucoup à de l'orgueil.

RÉMY, *à Delmar qui lui fait des signes*. Non, morbleu! je ne veux point tromper un honnête homme; je veux qu'il sache que j'ai peu de réputation, peu de clients.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, JOHN.

JOHN. Monsieur le docteur, on vous fait demander chez l'ambassadeur d'Espagne.

RÉMY. Moi?

JOHN. Oui, vous, le docteur Rémy, et on vous prie de ne pas perdre de temps, car madame l'ambassadrice est très-inquiète.

GERMONT. L'ambassadrice!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS. Monsieur le docteur, c'est de la part d'une princesse polonaise, qui vous supplie de passer chez elle ce matin.

RÉMY. A moi! une princesse polonaise?

FRANÇOIS. La princesse Jockoniska; elle vous attend en consultation pour une personne de sa maison qui est gravement indisposée.

RÉMY. Je vous jure que je ne les connais pas.

MADAME DE MELCOURT. C'est tous les jours de nouveaux clients.

DELMAR.

AIR de *Marianne*.

Voyez combien d'argent il gagne!
Il n'a pas un moment à lui!
C'est la Pologne et c'est l'Espagne;
Il soigne le Nord, le Midi.

GERMONT.

Chez la princesse,
Chez Son Altesse,
Puisqu'on t'attend,
Allons, pars à l'instant.

RÉMY.

Non; je l'atteste,
Ici je reste;
L'ambassadeur
Me fait par trop d'honneur.

GERMONT.

Hé quoi! dans l'état qu'il exerce,
Refuser un pareil client!

DELMAR.

C'est Hippocrate refusant
Les présents d'Artaxerce.

GERMONT. Et moi j'exige que vous partiez. Tantôt, à dîner, nous nous reverrons.

DELMAR, *lui donnant son chapeau*. Voilà ton chapeau, le cabriolet est en bas, et le cheval est attelé.

RÉMY. Mais est-ce que je peux profiter?..

DELMAR, *bas*. Eh! oui, sans doute; tu reviendras plus vite.

RÉMY. A la bonne heure; mais il y a dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* RÉMY.

DELMAR. Il doit vous paraître fort original; mais il a une ambition telle qu'il croit toujours n'être rien.

GERMONT. Tant mieux, tant mieux! C'est ainsi qu'on arrive; et je vois maintenant que c'est là le gendre qu'il me faut.

SOPHIE. N'est-ce pas, mon père?

GERMONT. Oui, mais je me trouve dans un grand embarras, dont il faut que je vous fasse part.

MADAME DE MELCOURT. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

GERMONT. Ne me doutant pas de la réputation du docteur Rémy, j'avais renoncé à cette alliance; et ma fille sait que j'avais donné ma parole à un de mes amis qui demeure à Paris.

SOPHIE. Aussi, c'est bien malgré moi.

GERMONT. Que veux-tu! il m'avait proposé pour gendre un littérateur connu.

DELMAR. Il faut rompre avec lui.

GERMONT. Sans doute, mais cela demande des ménagements. Il faudrait le voir, lui parler. C'est un homme qui travaille pour le théâtre et pour les journaux. (*A Delmar.*) Et vous, qui fréquentez ces messieurs, si vous vouliez me donner quelques renseignements?

DELMAR, *bas, à madame de Melcourt*. Comme si j'avais le temps! et nos visites à l'Académie?

GERMONT, *fouillant dans sa poche*. J'ai là son nom, et une note sur ses ouvrages.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON.

DELMAR. Mais, tenez; voici un de mes amis qui connaît tout le monde, et qui vous dira tout ce qu'il sait, et tout ce qu'il ne sait pas; c'est un dictionnaire biographique ambulant. (*Bas, à Rondon.*) C'est le provincial que nous attendions, le beau-père du docteur; ainsi, soigne-le.

RONDON. Sois tranquille, tu sais que je suis bon enf...

DELMAR. Eh oui! c'est connu. Adieu, Monsieur; je vais faire quelques courses.

MADAME DE MELCOURT. Et moi, je vais conduire Sophie dans votre nouvel appartement. Viens, ma chère, nous avons tant de choses à nous dire. Messieurs, nous vous laissons. (*Ils sortent.*)

—

SCÈNE XIII.

RONDON, M. GERMONT.

GERMONT. Monsieur est un ami du jeune M. Delmar? un auteur sans doute?

RONDON. Oui... Monsieur... connu par quelques succès agréables.

GERMONT. Monsieur, je cultive aussi les sciences et les arts, mais en amateur. J'ai composé un *Cours d'Agriculture*; et, dans ma jeunesse, je maniais le pinceau; j'ai fait un *Massacre des Innocents*, qui, j'ose dire, était effrayant à voir.

RONDON. Monsieur, je m'en rapporte bien à vous; mais, que puis-je faire pour votre service?

GERMONT. Je ne sais comment reconnaître votre obligeance, Monsieur; c'est sur un de vos confrères que je voudrais

vous consulter. (*Regardant le papier qu'il tire de sa poche.*) Connaissez-vous un monsieur Rondon?

RONDON. Hein! qu'est-ce que c'est?

GERMONT. Un littérateur qui travaille à plusieurs ouvrages périodiques.

RONDON. Oui, Monsieur, oui, je le connais beaucoup, je ne suis pas le seul.

GERMONT. Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous en pensez?

RONDON. Mais, Monsieur, je dis que..... (*A part.*) Quelque habitué qu'on soit à faire son éloge, on ne peut pas, comme cela de vive voix... si c'était imprimé encore, passe... (*Haut.*) Je dis, Monsieur, que c'est un garçon à qui généralement l'on reconnaît du mérite.

GERMONT. Tant mieux; mais est-ce un homme aimable, un bon enfant?

RONDON. Oh! pour cela, il s'en vante; mais oserai-je vous demander pourquoi toutes ces questions?

GERMONT. Je m'en vais vous le dire. Sans le connaître, je suis presque engagé avec lui. Un ami commun, M. Derbois...

RONDON. M. Derbois! je le connais beaucoup.

GERMONT. Un conseiller à la cour royale, M. Derbois, lui avait proposé ma fille en mariage.

RONDON, *à part.* Quoi! c'était là le parti qu'il me destinait! A merveille. (*Haut.*) Eh bien! Monsieur?

GERMONT. Eh bien! Monsieur, je n'ose pas l'avouer à mon ami Derbois, qui a cette affaire très à cœur; mais je ne veux plus de M. Rondon pour gendre.

RONDON. Comment, Monsieur?

GERMONT. Je cherche quelque moyen de le lui faire savoir avec politesse et avec égards. Si vous vouliez vous en charger?

RONDON. Je vous remercie de la commission.

GERMONT. Est-ce que vous croyez qu'il le prendra mal?

RONDON. Sans doute, car encore voudra-t-il savoir pour quelles raisons...

GERMONT. Oh! c'est trop juste; et je m'en vais vous le dire; c'est que j'ai préféré pour gendre le docteur Rémy.

RONDON, *à part.* Qu'entends-je? notre jeune protégé! c'est bien différent. (*Haut.*) Rémy! qu'est-ce que c'est que ça?

GERMONT. Le célèbre docteur Rémy! ce médecin si connu dans Paris!

RONDON. Je ne le connais pas, et je vous dirai même que jamais je n'en ai entendu parler.

GERMONT. Il serait possible! et ses malades? et ses ouvrages?

RONDON. Pour des malades, il est possible qu'il en ait fait; mais pour des ouvrages, je crois qu'excepté ses libraires, personne n'en a eu connaissance.

GERMONT.

AIR du *Partage de la richesse.*

Qu'ai-je entendu? ma surprise est extrême!

RONDON.

Mon témoignage est peut-être douteux;
Voyez, Monsieur, interrogez vous-même.

GERMONT.

Dans mes projets je suis bien malheureux;
Moi qui cherchais à donner à ma fille
Un nom fameux... Dès longtemps je voulais
Voir un génie au sein de ma famille:
Ah! c'en est fait... nous n'en aurons jamais.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT. Mon oncle, mon oncle, je quitte ma cousine qui vient de me faire ses confidences.

GERMONT. Il suffit, ma nièce. Je ne croirai désormais aucun rapport; je ne veux me fier qu'à moi-même, à mon propre jugement; je vais chez mon ami Derbois, un conseiller, un excellent homme qui est toujours malade, et qui toutes les semaines change de médecin; ainsi il doit en avoir l'habitude; il doit connaître les meilleurs; je lui parlerai du docteur Rémy.

MADAME DE MELCOURT. Pourquoi me dites-vous cela?

GERMONT. Suffit, je m'entends. Je passerai après cela chez les libraires du Palais-Royal; et je verrai si, par hasard, l'édition entière ne serait pas dans leurs boutiques; car il ne faut pas croire que nous autres provinciaux...

MADAME DE MELCOURT. Voulez-vous que je vous accompagne? j'ai là ma voiture.

GERMONT. Du tout, je rentre chez moi, je vais m'habiller; je demanderai un fiacre, et nous verrons. Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance.

RONDON. Monsieur, je descends avec vous. (*A madame de Melcourt.*) Madame, j'ai bien l'honneur...

SCÈNE XV.

MADAME DE MELCOURT, *seule, puis* DELMAR.

MADAME DE MELCOURT. Nous voilà bien! toute la conspiration est découverte! C'est vous, Delmar.

DELMAR, *entrant par la porte à gauche.* Je rentre par mon escalier dérobé: j'ai fait nos visites; j'ai vu beaucoup de monde, tout va bien, et je vous apporte de bonnes nouvelles.

MADAME DE MELCOURT. Et moi, j'en ai de mauvaises. Sophie m'a tout raconté. Cet homme de lettres, qu'on lui destinait pour mari, n'est autre que votre ami Rondon.

DELMAR. Dieu! quelle faute nous avons faite en le mettant dans notre parti!

MADAME DE MELCOURT. Il n'en est déjà plus; il est passé à l'ennemi.

DELMAR. Eh bien! tant mieux, si vous me secondez.

AIR de *Julie.*

J'étais jaloux au fond de l'âme
De le voir en tiers avec nous.
Je suis bien plus heureux, Madame,
De ne conspirer qu'avec vous:
Ne craignez point qu'ici je vous trahisse;
Que n'avez-vous (c'est là mon seul souhait)
Un secret qui vous forcerait
A n'avoir que moi pour complice!

MADAME DE MELCOURT. Il ne s'agit pas de cela, Monsieur, mais de mon oncle à qui l'on a tout dit, et qui va lui-même courir aux informations chez M. Derbois, conseiller, qui connaît tous les médecins de Paris; il va partir dans l'instant, car il a même fait demander un fiacre.

DELMAR. Un fiacre! c'est bon; nous avons du temps à nous; vite l'Almanach des vingt-cinq mille adresses. (*Il l'ouvre.*)

MADAME DE MELCOURT. De là, il doit aller au Palais-Royal, chez les libraires du docteur, pour demander le fameux *Traité du Croup*, et sa visite fera époque, car c'est peut-être le premier exemplaire qui se sera vendu de l'année.

DELMAR. Rassurez-vous, car l'on peut tout réparer. (*Appelant.*) John! François! toute la maison! (*Allant à son secrétaire.*)

MADAME DE MELCOURT. Eh bien! que faites-vous donc?

DELMAR.

AIR: *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans notre sagesse ordinaire,
Notre budget tantôt fut arrêté;
Et voilà, dans mon secrétaire,
Trois mille francs que j'ai mis de côté.

MADAME DE MELCOURT.

Chez un auteur, mille écus! quel prodige!

DELMAR.

Pour mes plaisirs je les avais laissés;
Ils vont sauver un ami que j'oblige;
Selon mes vœux, les voilà dépensés.

(*A John et à François qui entrent.*)

Approchez, vous autres, et écoutez bien. Il me faut du monde, des amis dévoués, et il m'en faut beaucoup; enfin, comme s'il s'agissait d'une première représentation.

JOHN. Je comprends, Monsieur, on fera comme la dernière fois.

DELMAR. C'est bien, ce sera enlevé! quatre de vos gens iront à dix minutes de distance chez M. Derbois, conseiller, rue du Harlay; ils monteront, ils sonneront fort; ils demanderont si on n'a pas vu M. le docteur Rémy. Ils ajouteront qu'on le cherche dans tout le quartier, qu'il doit y être,

qu'il faut qu'on le trouve, attendu qu'il est demandé par un ministre, par un prince et par un banquier.

JOHN. Oui, Monsieur.

DELMAR. Pendant ce temps, les autres courront les galeries du Palais-Royal, entreront chez tous les libraires, et achèteront tous les exemplaires qu'ils pourront trouver d'un *Traité sur le Croup, par le docteur Rémy*. Comprends-tu bien?

JOHN. Oui, Monsieur.

DELMAR. Surtout ne va pas te tromper et en acheter un autre! quelque confrère dont on enlèverait l'édition!

JOHN. Soyez tranquille.

DELMAR. Tous les exemplaires, à quelque prix que ce soit; quand les derniers devraient coûter vingt francs! tenez, prenez, voilà de l'argent; et s'il en faut encore, n'épargnez rien.

JOHN. Monsieur sera content.

DELMAR. Ce gaillard-là a de l'intelligence. Il faudra que je le pousse au théâtre. Partez. (*John et François sortent.*)

MADAME DE MELCOURT. Moi, je vais porter les derniers coups. Tout ce que je crains maintenant, ce sont les articles de Rondon.

DELMAR. Ne craignez rien, c'est lui, je l'entends; je vais parer ce dernier coup, car je connais son côté faible. (*Madame Delcourt sort.*)

SCÈNE XVI.

DELMAR, RONDON.

RONDON. J'avais fait pour le docteur un article d'amitié, mais la justice doit reprendre ses droits; et dans celui-ci, je l'ai traité en conscience.

DELMAR. Ah! te voilà Rondon? as-tu envoyé l'article de ce matin sur l'ouvrage du docteur Rémy?

RONDON. Oui, oui, il était même imprimé; et dans un quart d'heure, il va paraître, si je ne fais rien dire. Mais j'ai prié qu on attendît, parce que je veux en envoyer un autre que je viens de composer dans ton cabinet.

DELMAR. Un second! c'est trop beau, et je t'en remercie. Mais tu as bien fait, et sans t'en douter, tu te seras rendu service à toi-même.

RONDON. Que veux-tu dire?

DELMAR. Le journal où tu travailles vient d'être acheté secrètement par M. de Melcourt, l'académicien.

RONDON. Secrètement?

DELMAR. Sans doute, à cause de sa dignité. Madame de Melcourt, enchantée de la complaisance, de la bonne grâce que tu as mise à la seconder, te fera d'abord conserver ta place qui est, je crois, de cinq à six mille francs?

RONDON. C'est vrai.

DELMAR. Elle peut encore, par la suite, te faire augmenter, tandis que, si tu avais refusé de la servir, si tu y avais mis de la mauvaise volonté... Tu sais ce que peut le ressentiment d'une femme.

RONDON, *ployant et déchirant son article.* Oui, sans doute, mais ce que j'en fais dans cette occasion, c'est plutôt pour toi que pour elle; car, s'il faut te parler à cœur ouvert, j'ai découvert que ce docteur était mon rival.

DELMAR. Vraiment?

RONDON. Il vient m'enlever un très-beau mariage; et la délicatesse ne m'oblige pas à le servir. Je laisse aujourd'hui le premier article comme il est, parce qu'il est imprimé, et qu'il ne faut pas se brouiller avec le propriétaire de son journal; mais j'en resterai là, je serai neutre.

DELMAR. On ne t'en demande pas davantage; et pourvu que tu ne dises rien au beau-père, et que tu le laisses choisir entre vous deux.

RONDON. Non pas, non pas, j'ai déjà parlé; j'en conviens franchement, parce que je suis bon enfant; j'ai dit du mal! mais de vive voix.

DELMAR. Il se pourrait! Ah! tant mieux! sa réputation est faite. Il ne lui manquait plus que cela; il ne lui manquait plus que des ennemis, et j'allais lui en chercher; mais te voilà.

RONDON. Dame! on me trouve toujours dans ces occasions-là; et puis cela te fait plaisir, tu peux être tranquille; mais nous allons voir comment il se tirera des informations que le beau-père a été prendre sur lui.

DELMAR. Tiens, justement, les voilà de retour.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, M. GERMONT, RÉMY.

GERMONT, *tenant Rémy embrassé.* Mon cher Rémy, mon gendre! Je te trouve au moment où tu descendais de ta voiture, et je ne te quitte plus; il faut que je te demande pardon des soupçons que j'ai osé concevoir.

RÉMY. A moi! des excuses!

GERMONT. Oui, sans doute, je viens de chez M. Derbois, un conseiller à la cour, rue du Harlay, un de mes vieux amis, qui est toujours malade, et entouré de médecins.

RÉMY. Je ne le connais pas.

GERMONT. Oui, mais lui te connaît. Depuis ce matin il n'entend parler que de toi dans son quartier; on est même venu chez lui trois ou quatre fois, et, comme il est mécontent de son docteur, il le quitte, et c'est toi qu'il choisit; il te supplie, dès demain, de vouloir bien lui donner tes soins, si tes occupations te le permettent.

RÉMY. Comment donc? et avec plaisir.

GERMONT. Encore un client.

DELMAR, *à part.* Encore un compère; mais celui-là est de bonne foi, et ce sont les meilleurs.

GERMONT. De là, je suis passé au Palais-Royal; j'ai demandé ton *Traité sur le Croup.*

RÉMY, *à part.* Ah! mon Dieu!

RONDON, *de même.* Je respire.

DELMAR. Eh bien! Monsieur?

GERMONT. Impossible d'en trouver un exemplaire!

RONDON. Cela n'est pas croyable!

RÉMY. Vous vous vous êtes mal adressé.

GERMONT. Je me suis adressé à tout le monde, et tous les libraires du Palais-Royal m'ont assuré qu'excepté la Campagne de Moscou, de M. de Ségur, et les brochures de M. de Sthendal, il n'y avait pas un exemple d'une vogue pareille; c'était une rage, une furie; on s'arrachait les exemplaires; aujourd'hui surtout, il paraît que la vente a pris un élan...

DELMAR. Et vous n'avez pas pu vous procurer...

GERMONT. Si, vraiment; un seul, et le voilà; c'est, je crois, le dernier; et je l'ai payé quarante francs.

RÉMY. Au lieu de deux francs?

GERMONT. Oui, mon ami; et encore le libraire ne voulait pas me le donner. Mais c'est l'ouvrage de mon gendre, lui ai-je dit; je veux l'avoir, je l'aurai, dût-il m'en coûter cent écus. Votre gendre! m'a-t-il répondu en ôtant son chapeau. Vous êtes le beau-père du docteur Rémy? Monsieur, dites-lui de ma part que s'il veut dix mille francs de la seconde édition, je les ai à son service.

RÉMY. Il se pourrait!

DELMAR, *à part.* Encore des compères

RONDON. C'est ça, voilà comme ils sont à Paris! maintenant qu'il est lancé, je voudrais l'arrêter, que je ne pourrais pas!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SOPHIE.

SOPHIE. Mon père! mon père! voilà des voitures, des gendarmes!

GERMONT. Des voitures! des gendarmes!

DELMAR. Oui, ils arrivent pour son *Cours de Physiologie* qu'il termine aujourd'hui!

GERMONT. Nous y assisterons tous! un cours de physiologie, c'est très-amusant.

SOPHIE. Et puis, voici les journaux du soir; ils viennent d'arriver; il y a un article superbe sur M. Rémy. Tenez, lisez plutôt. On y dit en toutes lettres qu'il y a une place vacante à l'Académie de médecine, et que s'il y avait une justice, c'est lui qui devrait être nommé.

RÉMY. Vraiment!

GERMONT, *qui a regardé le journal.* C'est ma foi vrai, c'est imprimé.

RONDON. Il ne manquait plus que cela pour leur tourner la tête.

GERMONT. Ah! mon Dieu! ma fille! mes enfants! il est question de moi.

DELMAR, *prenant le journal.* Ce n'est pas possible!

RONDON, *bas.* Si vraiment, j'avais soigné le beau-père.

DELMAR, *lisant le journal en regardant Germont.* « Un « peintre célèbre, l'honneur de la province, vient d'arriver « à Paris; c'est M. Germont, auteur du fameux tableau du « *Massacre des Innocents.* On dit qu'il s'est enfin déterminé « à publier son *Cours d'Agriculture,* si impatiemment at- « tendu par les savants. »

GERMONT. Je commence donc à percer?

DELMAR. C'est à votre gendre que vous devez cela. Tout ce qui tient à un homme célèbre acquiert de la célébrité.

GERMONT, *à Rondon.* Eh bien! Monsieur, vous qui prétendiez que Rémy n'avait ni talent ni réputation, que dites-vous de cet article-là, de cet article où on lui donne de si grands éloges?

RONDON, *avec noblesse.* Je dis, Monsieur, que l'article est de moi.

GERMONT ET RÉMY. Il se pourrait!

RONDON. Je suis Rondon, homme de lettres, celui qu'on vous avait proposé pour gendre. Comme rival, je n'étais point obligé de dire du bien de Monsieur; mais comme juge, je devais la vérité, et je l'ai dite.

DELMAR, *à part.* C'est bien cela! charlatanisme de générosité!

RÉMY, *allant à Rondon.* Monsieur, je n'oublierai jamais un trait aussi généreux; vous êtes un homme d'honneur, vous êtes un galant homme.

RONDON. Monsieur, je suis un bon enfant, et voilà tout.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE MELCOURT.

MADAME DE MELCOURT. Mes amis, mon cher Rémy, recevez mes compliments; j'étais chez la femme du vice-président à attendre le résultat de l'élection académique : vous êtes nommé.

TOUS. Il serait vrai!

RÉMY. Je ne peux pas en revenir; car enfin je ne m'étais pas mis sur les rangs; je n'avais pas même fait de visites. Eh bien! mes amis, que vous disais-je ce matin? Vous voyez bien que, sans intrigues, sans cabale, sans charlatanisme, on finit toujours par arriver.

DELMAR. Oui, tu as raison. (*A part.*) Mes chevaux sont en nage. (*S'essuyant le front.*) Et moi, je n'en puis plus.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; JOHN, *avec un gros ballot sur les épaules.*

JOHN. Monsieur, nous sommes sur les dents; il y a encore deux ballots comme ceux là en bas : c'est toute l'édition.

DELMAR. Veux-tu bien te taire!

JOHN. Il n'y manque qu'un seul exemplaire qui a été enlevé.

DELMAR. C'est bon; porte la première édition dans ma chambre : (*A part.*) cela servira pour la seconde.

RÉMY. Que veux-tu dire? et quels sont ces livres?

DELMAR. Tu le sauras plus tard; jouis de ton triomphe; tu le peux sans rougir, car cette fois du moins la vogue a rencontré le mérite; mais disons, en l'honneur de la morale, que les réputations qui se font en vingt-quatre heures se détruisent de même; et que si le hasard ou l'amitié commence les renommées, c'est le talent seul qui les soutient et qui les consolide.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Ménage de garçon.*

GERMONT.

Lorsque l'on vante à tout propos
Les savants et leur modestie,
La conscience des journaux,
Les travaux de l'Académie,
Les nymphes du Panorama,
Les beaux effets du magnétisme,
La clémence du grand pacha,
La morale de l'Opéra,
Encore du *charlatanisme.*

RONDON.

Des noces j'observe parfois
Les brillantes cérémonies,
Et je me dis, lorsque je vois
L'air content des bonnes amies,
Des parents le ton doctoral,
Et du maire le pédantisme,
De l'époux l'air sentimental,
Et... jusqu'au bouquet virginal :
Encore du *charlatanisme.*

RÉMY.

Celui qui fait l'indépendant,
Et qui par d'autres sollicite,
Et celui qui fait l'important
Pour que l'on croie à son mérite;
Et ces gros banquiers, nos amis,
Qui, grâce à leur patriotisme,
A nos frais se sont enrichis,
En criant : « C'est pour mon pays! »
Encore du *charlatanisme.*

GERMONT.

Pour se déguiser à grands frais,
Comme à Paris chacun travaille!
Ces chapeaux qui cachent les traits,
Ces blouses qui cachent la taille!
Et ces corsets si séduisants,
Qui feraient croire à l'optimisme!
Et ces pantalons complaisants,
Si favorables aux absents,
Encore du *charlatanisme.*

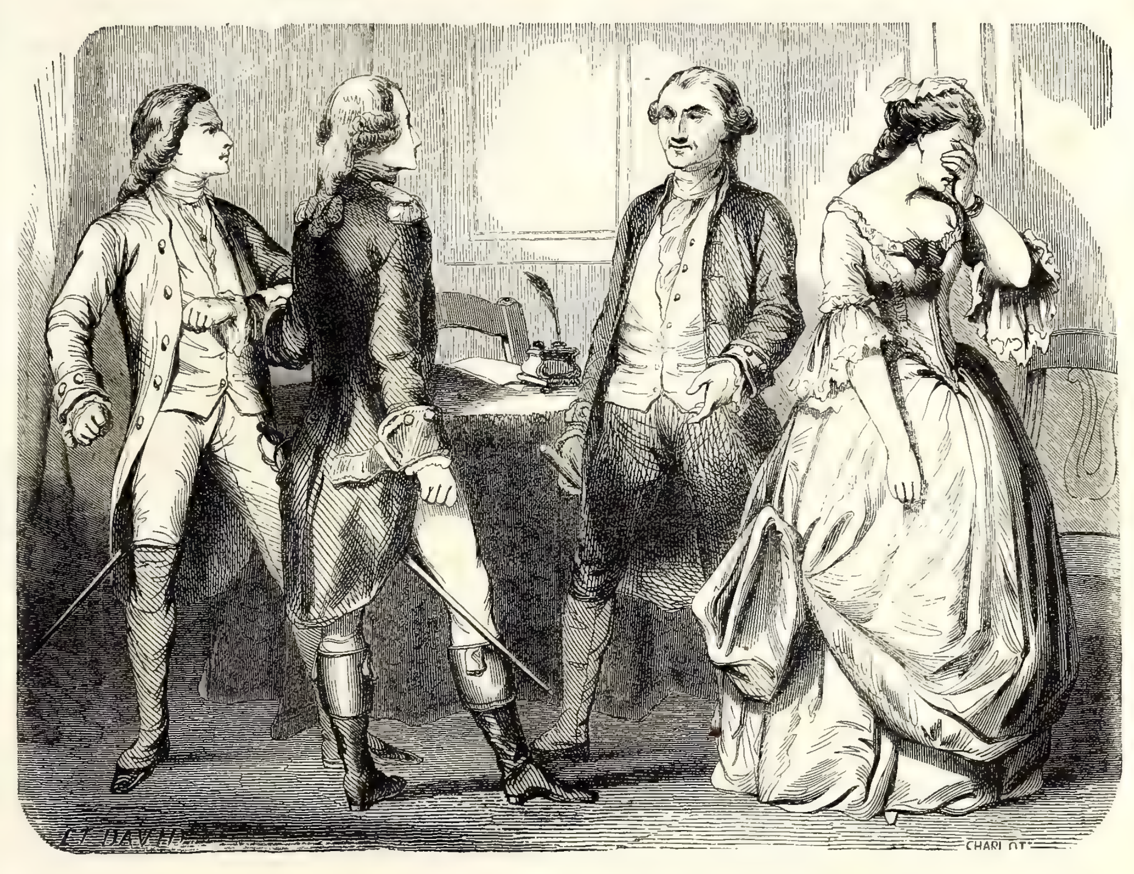
DELMAR.

Traînant les amours sur ses pas,
Riche d'attraits et de jeunesse,
Cette mère tient dans ses bras
Son jeune fils qu'elle caresse;
Et regardant sur un sofa
Son vieil époux à rhumatisme,
Elle dit : Vois, cet enfant-là;
« Comme il ressemble à son papa! »
Encore du *charlanatisme.*

MADAME DE MELCOURT, *au public.*

Quand une pièce va finir,
Les auteurs viennent, d'ordinaire,
Dire : « Daignez nous applaudir. »
Nous, Messieurs, c'est tout le contraire :
Nous venons, mais pour signaler
La pièce à votre rigorisme;
Nous vous prions même d'aller
Cent fois de suite la siffler...
Est-ce là du *charlatanisme?*

FIN DU CHARLATANISME.



LIONEL. Comment, Monsieur, vous connaissez le gouverneur. — Acte 3, scène 4.

LA BOHÉMIENNE

OU

L'AMÉRIQUE EN 1775

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 1er juin 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

LORD GAGE, gouverneur de Boston.
MISS HENRIETTE, sa fille.
LIONEL LINCOLN, colonel de dragons de Virginie.
ARTHUR, capitaine au même régiment.
ZAMBARO, bohémien.
BATHILDE, sa nièce.
SIR COKNEY, secrétaire du gouverneur.
JAK, garçon d'auberge.
SOLDATS AMÉRICAINS, MATELOTS, PEUPLE.

La scène se passe, au premier acte, dans la maison de campagne de lord Gage, à deux lieues de Boston. — Aux deuxième, troisième et quatrième, dans l'auberge de la Couronne, sur le bord de la mer. — Au cinquième, dans le palais du gouverneur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne. Porte au fond: deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement d'Henriette; la porte à gauche, celle du cabinet de lord Gage. Une table couverte de papiers est auprès de la porte du cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD GAGE, *seul, assis devant une table, et tenant des papiers.* Deux rapports sur cette affaire, et tous deux contradictoires; auquel ajouter foi? Dans ma conscience intime, il me paraît évident que l'officier

américain avait tort, et si je le condamne, on va encore crier à l'injustice. Je ne peux cependant pas, moi Anglais et gouverneur de Boston, laisser insulter un compatriote, un officier de Sa Majesté ; et d'après ce que je vois là... (*Il lit.*) « Hier, dans une nombreuse « assemblée, lord Ruthven, officier de notre armée, « a porté le toast suivant : *Au roi Georges, et à la* « *vieille Angleterre!* Un officier américain, assis en « face de lui, au lieu de lui faire raison, a levé len- « tement son verre et s'est écrié : *A la prospérité de* « *l'Amérique!* et des acclamations unanimes lui ont « répondu. L'officier anglais s'est cru insulté ; un duel « s'en est suivi ce matin, et notre compatriote a suc- « combé. L'agresseur porte le nom de sir Arthur « Winkerton, capitaine aux dragons de Virginie, et « nous ne doutons point que, dans sa justice éclairée, « Votre Excellence ne punisse un Américain assez « factieux pour donner un coup d'épée à un officier « anglais... » Les dragons de Virginie! ce régiment s'est toujours fait remarquer par son mauvais esprit, et c'est celui que commande Lionel. Allons, il faut me défier de moi-même ; car j'ai trop de raisons de désirer qu'il soit coupable ! (*En ce moment miss Henriette sort de son appartement.*)

SCÈNE II.

MISS HENRIETTE, LORD GAGE.

LORD GAGE. Qui vient là ? ma fille ! Que voulez-vous, miss Henriette ?

MISS HENRIETTE. Pardon, Monsieur ; je vous dérange.

LORD GAGE. Il est vrai, mais n'importe ; quel motif vous amène? parlez...

MISS HENRIETTE. Convenez, Monsieur, que j'ai bien du malheur. Vous vous plaignez de ne pas trouver dans votre maison le bonheur et la paix; vous semblez accuser la tendresse de ma mère, la mienne. Mais comment vous en donner des preuves? quel moment choisir? même ici, à votre campagne, ma présence vous gêne ; vos moments sont à tout le monde, excepté à nous; et vous n'avez pas même le temps de nous aimer.

LORD GAGE. Tu as peut-être raison ; mais tu sais, ma fille, quel est depuis longtemps le chagrin qui me dévore. Pour me distraire de ma douleur, j'ai cherché dans la carrière des places et de l'ambition un remède à mes maux ; et ces honneurs, ces dignités que je désirais, ne m'ont fait oublier mes anciens ennuis que pour m'accabler de nouveaux.

MISS HENRIETTE. Raison de plus pour venir les oublier auprès de nous. Le matin, soyez lord Gage, le représentant de Sa Majesté ; et comme haut dignitaire, comme grand seigneur, obligé de vous ennuyer; c'est trop juste! mais le soir, soyez à vos amis, à votre famille ; ma mère est trop souffrante pour quitter son salon, venez-y.

LORD GAGE. Pour y retrouver les discussions politiques dont j'ai été fatigué le matin ! car, Dieu merci, nous vivons dans un temps où chaque maison a son club, son orateur particulier, et l'esprit de parti a tellement divisé les familles, les parents les plus intimes, que chez moi enfin je ne suis pas sûr que ma femme et ma fille soient de mon opinion.

MISS HENRIETTE. Que dites-vous?

LORD GAGE. Que, pour un homme d'État, je serais peu clairvoyant et peu habile si, malgré ton silence, je n'avais pas découvert tes véritables sentiments. Oui, ma fille, j'ai lu dans le fond de ton cœur, et je sais tout, jusqu'à ta tendresse pour Lionel.

MISS HENRIETTE. O ciel! qui a pu vous faire soupçonner?.... Élevée avec lui, je l'ai toujours regardé comme un frère ; voilà tout.

LORD GAGE. Un jeune homme obscur, inconnu, le fils d'un négociant, dont tous les titres sont dans la caisse de son père, et qui se croit militaire parce qu'il brille au premier rang dans la milice du pays, milice innocente et sédentaire, qui n'a jamais bravé le feu de l'ennemi, qui n'est composée que d'Américains.

MISS HENRIETTE. Ces pauvres Américains, vous les méprisez beaucoup, Monsieur ; et la fierté anglaise...

LORD GAGE. Qu'est-ce à dire?..

MISS HENRIETTE. Est-ce vous manquer de respect que de défendre la patrie de ma mère? est-ce ma faute si, n'ayant jamais vu l'Angleterre ni Londres dont vous nous parlez sans cesse, je leur préfère le pays où j'ai reçu le jour ; si je regarde ceux qui l'habitent comme mes amis et mes frères?.... On les opprime, ils se plaignent ; ils sont malheureux; est-ce vous offenser que de faire des vœux pour eux?

LORD GAGE. Soit, Miss : permis à vous d'aimer la patrie de votre mère ; mais rappelez-vous que le sang anglais coule aussi dans vos veines, et n'oubliez jamais qu'à votre âge une jeune fille ne doit être d'aucun parti, d'aucune opinion, si ce n'est de celle de son père. Revenons à Lionel : il ne paraît plus ici?

MISS HENRIETTE. Non, Monsieur, et j'en ignore la cause.

LORD GAGE. Mais autrefois il venait presque tous les jours.

MISS HENRIETTE. Il est vrai : il nous parlait souvent de ses projets, de son avenir, de sa mère dont il est le seul espoir ; il nous entretenait surtout avec orgueil de cette patrie qu'on méprise et dont il est fier, cette patrie qu'il voudrait voir libre et indépendante.

LORD GAGE. Eh! mais...

MISS HENRIETTE. Pardon, mon père...

LORD GAGE. Et il ne vous a point parlé de son amour?

MISS HENRIETTE. Jamais ; et je ne crois pas, mon père, être aimée de lui.

LORD GAGE. Il serait vrai !

MISS HENRIETTE, *soupirant.* Oh! mon Dieu! oui..... Estimé de vous, encouragé par ma mère, il aurait pu demander ma main; il n'y a jamais pensé.

LORD GAGE, *avec amertume.* Oh! sans doute; se regardant déjà comme un chef de parti, il aurait craint qu'une telle alliance ne lui fît perdre de son influence ou de sa popularité. Du reste, il a bien fait; car je vous déclare que mon intention a toujours été de vous marier à un compatriote, à un Anglais. Depuis quelques jours sir Cokney est auprès de moi en qualité de secrétaire particulier; c'est le fils d'un ancien ami, un parent à nous, un jeune homme d'une haute naissance, d'une grande fortune...

MISS HENRIETTE. Quoi! mon père, vous voudriez?....

LORD GAGE. Je n'ai point là-dessus de volonté. Je désirerais qu'il pût vous plaire; mais je ne prétends point vous en imposer l'obligation, et jamais, quoi qu'on ait pu vous dire de ma sévérité et de ma tyrannie...

MISS HENRIETTE. Ah! mon père!

LORD GAGE. Silence; car voici notre nouveau secrétaire.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SIR COKNEY.

SIR COKNEY, *entrant par le fond.* Oserai-je demander

à miss Gage, à ma belle cousine, des nouvelles de sa santé? parfaite, à ce que je vois. Je viens en même temps prendre les ordres de Son Excellence.

LORD GAGE. Je n'en ai aucun à vous donner. Vous pouvez disposer de votre journée, et je pense qu'arrivé depuis deux jours vous ne serez pas fâché de connaître ce pays.

SIR COKNEY. Oh! mon Dieu, non; je me doute bien de ce que c'est. Quand on a vu Londres, New-Market, Drury-Lane, tout le reste est bien province, c'est petite ville, et voilà tout.

MISS HENRIETTE. C'est bien de l'honneur pour l'Amérique.

SIR COKNEY. L'Amérique, entendons-nous. Si vous parlez de l'Amérique du temps de Christophe Colomb, à la bonne heure. Aussi, je m'en faisais une tout autre idée, et quand je suis parti de Londres, je croyais trouver ici des sauvages, des costumes pittoresques, des plumes bariolées, comme au dernier bal de lord Sydmouth, qui, par parenthèse, était magnifique; aussi, j'arrivais avec une admiration toute prête. Au lieu de cela, je vois des gens en frac, en chapeau rond, le même langage, les mêmes manières que nous; en un mot, des Américains de Londres ou de Liverpool; il y a de quoi détruire toutes les illusions. J'ai été confondu, suffoqué, et j'en ferai une maladie, un accès d'admiration rentrée.

LORD GAGE. Peut-être, plus tard, trouverez-vous des sujets de surprise.

SIR COKNEY. Oh! je l'espère, Milord! Par exemple, une chose qui m'a bien étonné, c'est la distance. Dieu! que c'est loin! j'ai cru que je n'arriverais jamais.

LORD GAGE. A ce que je vois, sir Cokney, mon cher cousin, vous êtes rarement sorti de Londres.

SIR COKNEY. Jamais, Milord.

LORD GAGE. Je ne doute point que votre ton et vos manières n'y soient justement appréciés.

SIR COKNEY. Beaucoup trop.

LORD GAGE. Mais je vous dois un conseil : sachez que, dans ce moment, l'Angleterre et l'Amérique sont rarement du même avis, et que, quand on a trop de succès à Londres, c'est le moyen de n'en pas avoir assez dans ce pays.

SIR COKNEY. Oui, c'est ce qu'on dit; il règne ici un esprit d'opposition; je m'en doutais presque; car, hier, dans les rues de Boston, j'ai vu, comme à Londres, que je faisais sensation; mais dans un autre sens; et le soir, c'est bien autre chose : j'entre dans un café, et je demande du thé; tout le monde se lève, se parle à l'oreille, et me regarde d'un air, d'un air... mauvaise société; il me semble cependant qu'à dix heures du soir, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de prendre le thé.

MISS HENRIETTE. Pas ici, Monsieur.

SIR COKNEY. Et pourquoi donc?

MISS HENRIETTE. C'est que... je n'ose... devant mon père...

LORD GAGE. Vous le pouvez sans crainte; je suis censé l'ignorer.

MISS HENRIETTE. C'est que, depuis le dernier bill du parlement, qui met un impôt sur le thé, tous les Américains sont convenus, d'un commun accord, de ne plus en prendre, et l'on n'en sert dans aucune maison.

SIR COKNEY. A la bonne heure; mais dans ce cas-là, on n'empêche pas les autres...

LORD GAGE. Et voilà les gens qu'on voudrait nous faire craindre! des mécontents bien redoutables, qui nous combattent en s'imposant des privations. Ne trouvez-vous pas, miss Henriette, que vos compatriotes ont déployé dans cette occasion une grande énergie?

SIR COKNEY. Oui, sans doute; car pour moi, d'abord, je ne pourrais pas; je suis Anglais, et je ferais tout au monde, excepté changer mes habitudes; et quand je vois des gens qui renoncent aux leurs par esprit de parti, je dis : Ce sont des caractères obstinés, des gens dangereux, qui sont capables de tout. Voilà mon avis.

LORD GAGE. Vous croyez? eh bien! sans vous en douter, sir Cokney, voilà peut-être ce que vous avez dit de plus profond dans toute votre vie.

SIR COKNEY. Oui, j'ai comme cela des aperçus. Mais c'est tout naturel, quand on se destine à être homme d'État... A propos de cela, Milord, j'ai rempli le message secret dont vous m'avez chargé hier; j'ai vu cet étranger, ce personnage mystérieux. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

LORD GAGE. Il suffit.

SIR COKNEY. Je veux dire que j'ai vu, de votre part, le comte de Gorlitz, qu'il viendra ce matin ici. Votre Excellence est donc prévenue?

LORD GAGE. Et je vous préviens, moi, sir Cokney, mon secrétaire intime, que, quand on se destine à être homme d'État, il ne faut point rendre compte tout haut, et devant tout le monde, des missions dont on a pu vous charger secrètement. Celle-ci, du reste, est sans aucune importance; mais vous m'obligerez cependant de n'en parler à personne, et d'être à l'avenir plus circonspect.

SIR COKNEY. Mon Dieu! Milord, c'est vrai; je n'avais pas pensé. Je crois que Votre Excellence est fâchée.

LORD GAGE. Nullement; et la preuve, c'est que je vous laisse avec ma fille; et auprès d'elle, je vous conseille d'oublier l'homme d'État pour ne montrer que l'homme aimable. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

MISS HENRIETTE, SIR COKNEY.

SIR COKNEY. Certainement, voilà une autorisation extrêmement flatteuse et à laquelle j'étais loin de m'attendre. Son Excellence est bien bonne de me permettre ainsi d'être aimable.

MISS HENRIETTE. Je ne pensais pas, Monsieur, que vous eussiez besoin de la permission.

SIR COKNEY. Non, sans doute; mais de la part de Milord, dont les intentions sont toujours diplomatiques, une pareille phrase est une espèce d'encouragement à des idées; car vous devinez bien, miss Henriette, que le désir de me former aux affaires n'est pas le seul objet pour lequel mon père m'envoie en Amérique. Les hommes d'État ne vont pas ordinairement si loin pour apprendre, et cela n'est même pas nécessaire. Moi, d'abord, quand j'en serai là, je ferai comme Son Excellence, je prendrai un secrétaire.

MISS HENRIETTE. En effet, je vois que cela tient lieu de tout.

SIR COKNEY. Un bon secrétaire, par exemple, parce que je veux exercer avec distinction; et comme il n'est point de poste élevé où ne puisse conduire l'alliance de Milord, vous concevez, belle miss, que ce n'est pas sans raison que mon père m'a vanté votre esprit, vos brillantes qualités.

MISS HENRIETTE. Je vous comprends, Monsieur; mais je dois vous dire que, dans vos calculs, il s'est glissé deux grandes erreurs.

SIR COKNEY. Et lesquelles, s'il vous plaît?

MISS HENRIETTE. La première, qui me dispensera peut-être de vous expliquer la seconde, c'est que vous me croyez très-riche, et je dois vous prévenir que ces richesses sont au moins très-incertaines.

SIR COKNEY. Et comment cela? n'êtes-vous point la fille de sir Thomas Gage, dont les biens immenses...

MISS HENRIETTE. Oui, Monsieur : fille d'un second mariage; toute la fortune de Milord vient de sa première femme, une Anglaise, qui lui avait laissé une fille... une fille qu'il adorait, et qu'il regrette sans cesse.

SIR COKNEY. Je le sais comme vous, miss Henriette; mais attendu qu'elle est morte...

MISS HENRIETTE. Et si elle ne l'était pas?

SIR COKNEY. Qu'est-ce que cela veut dire? et où est-elle?

MISS HENRIETTE C'est ce que nous ignorons; mais il y a quinze ou seize ans, lors de son ambassade en Allemagne, mon père avait laissé Clara, encore enfant, dans un château qui a été la proie d'un incendie. L'appartement que ma sœur occupait n'avait pas même été atteint par les flammes, et cependant elle avait disparu. Des vagabonds qui couraient le pays ont été soupçonnés d'avoir mis le feu au château, dans l'intention de le piller. On les a poursuivis sans succès, et vingt fois mon père s'est vu sur le point de découvrir la vérité. Mais quoique jusqu'à présent les recherches les plus actives aient été infructueuses, il n'a jamais abandonné l'espoir de retrouver sa fille, et je vous dirai même, sans accuser ici sa tendresse, que cette fille absente, inconnue, lui est beaucoup plus chère que celle qui n'a jamais quitté ses yeux, et qu'à chaque instant il s'attend à la voir reparaître. D'après cela, Monsieur, vous voyez que, malgré les éloges qu'on vous a faits de moi, je n'ai qu'un mérite conditionnel, subordonné aux circonstances, et qu'en un mot il y a beaucoup à rabattre de vos espérances et de mes bonnes qualités.

SIR COKNEY. En aucune façon, belle Miss; j'ai toujours pour vous la considération que l'on doit à... une fille unique; car, quoi que vous en disiez, je vous regarde comme telle, et ma grande raison, la voici : c'est que, si votre sœur existait, depuis longtemps elle se serait représentée, parce que la fille d'un grand seigneur, ça se retrouve toujours; chacun veut être de sa famille, même ceux qui n'en sont pas : ainsi, à plus forte raison...

MISS HENRIETTE, *souriant*. Vous croyez?

SIR COKNEY. Mais sans doute. Si donc vous n'avez point d'autre raison à m'opposer...

MISS HENRIETTE. Je comptais, je l'avoue, sur celle-là; mais puisqu'elle vous paraît insuffisante, il faut bien vous en donner une seconde.

SIR COKNEY. Ah! oui, vous m'en avez promis deux.

MISS HENRIETTE. Cette seconde raison, qui me paraît à moi sans réplique, c'est que je ne me marierai jamais sans aimer mon mari.

SIR COKNEY. C'est juste.

MISS HENRIETTE. Et je ne sais comment vous le dire, mais je vous crois assez habile pour le deviner. C'est que...

SIR COKNEY. Vous ne m'aimez pas?

MISS HENRIETTE. Hélas! non.

SIR COKNEY. Cela va sans dire; je ne peux pas exiger qu'on m'aime sans me connaître, et je ne le voudrais même pas : je préfère que ce soit avec connaissance de cause. Tout ce que je vous demande, miss Henriette, c'est la permission de vous faire ma cour, de vous présenter mes hommages, et d'espérer qu'un jour peut-être...

MISS HENRIETTE. Comme vous voudrez, Monsieur, je ne puis vous en empêcher, ni répondre de l'avenir; mais j'ai cru d'avance devoir vous parler avec franchise, pour ne point donner à un galant homme, à un ami de ma famille, le droit de m'accuser de coquetterie, et surtout pour ne point faire perdre à un secrétaire d'État un temps précieux qu'il peut mieux employer. (*Elle fait la révérence, et rentre dans son appartement.*)

—

SCÈNE V.

SIR COKNEY, *seul*. Eh bien! tout en se défendant de coquetterie, il y en a beaucoup dans ce qu'elle dit là, parce qu'enfin : « Je ne réponds pas de l'avenir, » cela signifie : « Je ne suis pas sûre de mon indifférence... voyez, essayez de me plaire. » Au fait, c'est ce qu'elles disent toutes, et il paraît que c'est en Amérique comme à Londres. Hein! qui vient là? Cet étranger... C'est le comte de Gorlitz... Je suis pour ce que j'en ai dit : il a certainement une physionomie singulière.

—

SCÈNE VI.

SIR COKNEY, ZAMBARO, *entrant par le fond.*

ZAMBARO, *après l'avoir salué.* Si je ne me trompe, c'est vous, Monsieur, qui êtes passé à mon hôtel?

SIR COKNEY, *d'un air important.* Oui, Monsieur.

ZAMBARO. C'est vous qui m'avez prié, de la part de Son Excellence, de me présenter aujourd'hui, à dix heures, à sa maison de campagne, à dix lieues de Boston?

SIR COKNEY. Tous les faits que vous citez sont de la plus grande exactitude.

ZAMBARO. Quoiqu'un pareil ordre, ou une pareille invitation ait lieu de m'étonner, j'ai bien voulu m'y rendre. Me voici, que me veut-on, Monsieur?

SIR COKNEY. D'après mes instructions, je vais avertir Son Excellence.

ZAMBARO. Il n'est pas nécessaire. Je veux savoir auparavant dans quel dessein on m'a appelé ici.

SIR COKNEY. Puisque vous insistez, Monsieur, je vous dirai officiellement que l'on veut vous parler, que l'on a à vous parler. Le reste, vous le saurez plus tard, et je vous apprendrai seulement qu'un secrétaire intime n'a pas l'habitude de rendre compte tout haut, et devant tout le monde, des missions secrètes dont on a pu le charger. Voici Son Excellence.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LORD GAGE.

SIR COKNEY, *allant au-devant de lui.* M. le comte de Gorlitz, qui a l'honneur de se rendre à vos ordres, et j'ose espérer que, cette fois, la discrétion que j'y ai mise ne me vaudra que des éloges.

LORD GAGE. Il suffit, laissez-nous. (*Lui remettant un papier.*) Préparez cet ordre, je le signerai. (*Sir Cokney prend le papier et entre dans le cabinet de milord.*)

—

SCÈNE VIII.

ZAMBARO, LORD GAGE.

LORD GAGE *regarde Zambaro un instant en silence avec la plus grande attention.* C'est bien lui que j'ai vu l'autre jour au bord de la mer. (*Il s'assied, fait signe*

à Zambaro de s'asseoir, et le regarde encore avec une attention plus marquée.)

ZAMBARO, *embarrassé.* Puis-je savoir, Milord, ce qui me vaut de votre part un pareil examen?

LORD GAGE. Je voudrais d'abord, Monsieur, savoir au juste quel est votre nom?

ZAMBARO. Milord, une pareille question...

LORD GAGE. Répondez.

ZAMBARO. Je suis le comte de Gorlitz; et n'étant ni Anglais, ni Américain, je ne vois point quel droit vous avez de m'interroger ainsi.

LORD GAGE. J'ai le droit de surveiller les démarches d'un étranger, quand elles me sont suspectes, surtout quand cet étranger se présente sous un nom supposé, et se pare d'un titre qui ne lui appartient pas.

ZAMBARO. Qu'osez-vous dire?

LORD GAGE. On vous nomme Zambaro, et vous êtes Bohémien.

ZAMBARO. Milord!..

LORD GAGE. Je n'en doute plus maintenant, vous pouvez vous lever. (*Zambaro se lève, et lord Gage reste assis.*) Jeune encore, dans les guerres d'Allemagne, vos talents et votre audace vous ont acquis un nom plus célèbre qu'honorable, et l'on dit que les généraux de Marie-Thérèse vous ont dû plus d'un succès.

ZAMBARO. Dès que les qualités sont connues, je n'ai rien à cacher à Votre Excellence. Oui, Milord, chacun a sa manière d'être utile à son pays. Allemand, j'ai servi le mien pendant la guerre, et au péril de mes jours, en pénétrant les desseins et les plans de nos ennemis, en surprenant leurs secrets. D'autres font la même chose en temps de paix ; mais on leur accorde un autre nom, de la considération, un traitement honorable, et une mort paisible. Nous, rien de tout cela. Voilà la différence et la justice des hommes.

LORD GAGE. S'il y avait une justice, tu n'existerais plus.

ZAMBARO. Comme Votre Excellence voudra. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ça ne peut pas manquer. Ainsi, peu m'importe, ma vie est entre vos mains.

LORD GAGE. Et que veux-tu que j'en fasse?

ZAMBARO. Vous êtes bien difficile, ou bien généreux. Le grand Frédéric, qui se connaissait en mérite et en hommes de tête, avait mis la mienne à prix, et l'avait estimée vingt mille écus. Votre Excellence en connaît-elle beaucoup qui valussent une pareille somme?

LORD GAGE, *à part.* Où va se loger la vanité de métier! en voilà un qui est fier du sien. (*Haut.*) Pour calmer ta crainte ou ton orgueil, réfléchis seulement que, si j'avais eu l'intention que tu me supposes, je n'aurais pas pris la peine de te faire venir ici secrètement.

ZAMBARO. C'est vrai : le raisonnement est juste. Que veut de moi Votre Seigneurie?

LORD GAGE. Savoir ce qui t'amène à Boston ; car tu n'as pas quitté l'Europe sans dessein.

ZAMBARO. Votre Excellence ne me croira pas ; et cependant, vrai comme il faut être pendu un jour, je ne suis venu ici que pour une affaire particulière, où la politique n'entre pour rien.

LORD GAGE. Et quelle est cette affaire? songe à ne pas me tromper.

ZAMBARO. Je n'ai garde ; car je n'y ai aucun intérêt. Je n'ai d'autre parent que mon frère aîné Herman Zambaro, Bohémien comme moi, et chef de notre tribu. La paix, qui enrichit tout le monde, nous avait ruinés. Les armées autrichiennes, ingrates de leur nature, s'étaient fort mal conduites à notre égard; les généraux surtout, accablés d'honneurs et de pensions, avaient fini par se persuader qu'ils avaient remporté leurs victoires à eux tout seuls, et ne nous avaient point accordé, dans la récompense, la part que nous avions eue dans le succès. Je n'aspirais qu'à prendre ma retraite, lorsque mon frère me dit : « Tu as raison, « abandonnons la carrière militaire, où il y a trop de « périls, et pas assez de profits. Je médite avec un « simple particulier une entreprise qui doit nous enri- « chir à jamais. Je pars pour Londres, et dès qu'il le « faudra, sois prêt à me rejoindre. » Il m'écrivit quelque temps après qu'il m'attendait non à Londres, mais à la Nouvelle-Angleterre, où cette fois la fortune nous préparait le sort le plus brillant. Il m'y donnait rendez-vous à l'hôtel de la *Couronne*, près Boston. Je partis aussitôt, et quand j'arrivai dans ce pays, il n'y avait pas paru. Personne n'avait entendu parler du Bohémien Zambaro, et je suis le premier à solliciter les recherches les plus actives, autant pour m'instruire du sort de mon malheureux frère, que pour convaincre Votre Excellence de la vérité de mon récit.

LORD GAGE. Maintenant je n'en doute plus; (*Il se lève.*) mais dans le cas où ce frère n'existerait plus, ce qui me paraît probable...

ZAMBARO. Quoi! Milord, vous croyez? Ce pauvre Herman! qui m'aurait dit qu'il mourrait, là, tout simplement!

LORD GAGE. Quelles seraient alors tes intentions?

ZAMBARO. De quitter au plus vite ce maudit pays. Malheureusement je ne sais comment suffire aux frais du voyage ; car espérant trouver ici la fortune, je ne l'ai pas amenée avec moi.

LORD GAGE. Elle peut se présenter à tes yeux plus brillante que jamais.

ZAMBARO. Que dites-vous, Milord ?

LORD GAGE. Ton regard habile et exercé n'a-t-il pas déjà saisi la position de ce pays? ne t'es-tu pas aperçu de l'espèce d'inquiétude qui s'est emparée de toutes les têtes? Partout on parle de réforme, de scission avec la métropole, d'indépendance de cette colonie. Ce sont les mots d'ordre de quelques jeunes étourdis qui, las de leur inutilité, se font factieux pour être quelque chose. Je me garderai bien de les punir ; ce serait leur donner une importance qu'ils ne méritent point ; mais je veux les connaître ; je veux (le bien public l'exige) pénétrer les projets, les complots que leur imprudence médite, et m'épargner, en les déjouant, la peine de les châtier.

ZAMBARO. Je comprends, Milord, et je suis aux ordres de Votre Excellence.

LORD GAGE. De tous ces jeunes gens, le plus dangereux est le colonel des dragons de Virginie.

ZAMBARO. Le jeune Lionel Lincoln.

LORD GAGE. Tu le connais?

ZAMBARO. Je ne l'ai jamais vu ; mais souvent j'ai entendu prononcer son nom, par hasard, sans le vouloir, l'habitude d'écouter.

LORD GAGE. On m'assure que ce soir même, au bord de la mer, à cette auberge de la Couronne dont tu me parlais, plusieurs jeunes militaires doivent se réunir en secret. Il faut connaître le but, l'objet de cette assemblée ; en un mot y assister toi-même. Tu n'as que quelques heures devant toi, je le sais ; mais je connais ton adresse ; tu peux fixer toi-même le prix que tu mets à tes services.

ZAMBARO. Mille guinées.

LORD GAGE. C'est beaucoup ; on ne les donne point à un colonel.

ZAMBARO. Il est des états, Milord, où l'on est payé par l'honneur ; mais le nôtre...

LORD GAGE. C'est juste; en voici la moitié à compte; (*Il lui donne une bourse.*) autant après le succès.

ZAMBARO. Vive Dieu! c'est payer en milord, et il vaut mieux être à la solde de l'Angleterre qu'à celle de la maison d'Autriche. Mais ce que vous me demandez est bien difficile; et je n'oserais l'entreprendre, si je n'appelais à mon aide l'esprit et la finesse de Bathilde, ma nièce.

LORD GAGE. Que dis-tu? une femme dans cette affaire!

ZAMBARO. Elle ne saura que ce qu'elle doit savoir.

LORD GAGE. Et quelle est-elle?

ZAMBARO. La plus jolie et la plus aimable Bohémienne que vous ayez jamais vue; la fille de mon frère Zambaro, que j'ai amenée avec moi, qui ne m'a jamais quitté, et dont je suis fier, attendu que je l'ai élevée moi-même, et dans les meilleurs principes.

LORD GAGE. Dans les tiens peut-être?

ZAMBARO. Je n'en connais pas d'autres.

LORD GAGE. Quoi! l'autre jour, quand je t'ai rencontré au bord de la mer, cette jeune personne à qui tu donnais le bras, et qui avait une physionomie si noble, si distinguée?..

ZAMBARO. C'était elle-même.

LORD GAGE. Ah! c'est grand dommage; et je suis fâché pour elle qu'elle exerce un pareil métier.

ZAMBARO. Excellence...

LORD GAGE, *avec hauteur*. Qu'y a-t-il, seigneur Zambaro? Je pense que vous venez ici chercher des ordres et non des compliments; que faut-il de plus?

ZAMBARO. De la justice, du moins, de la part de ceux qui nous emploient. Dans les armées où j'ai servi, je n'ai jamais vu que le soldat qui faisait le coup de fusil fût plus coupable que le capitaine qui disait : *Feu!*

LORD GAGE. Misérable!

ZAMBARO. Comme vous voudrez, Milord; rien de fait. (*On entend du bruit dans l'appartement d'Henriette.*)

LORD GAGE, *allant de ce côté*. Tais-toi, tais-toi; j'entends du bruit dans la pièce voisine.

ZAMBARO. N'est-on pas en sûreté dans votre hôtel?

LORD GAGE. Ma fille était dans son appartement, et si elle nous avait entendus... Adieu; éloigne-toi. Si, dans la soirée, tu as quelque avis important à me transmettre, tu pourras toujours arriver jusqu'à moi avec le mot d'ordre dont nous allons convenir. (*Cherchant.*) Angleterre et...

ZAMBARO. Et Bohème.

LORD GAGE. Soit : je reste ici dans cette maison de campagne, où j'aurai soin d'être seul; car des conférences secrètes avec un Bohémien...

SIR COKNEY, *sortant du cabinet de milord*. Un Bohémien!

LORD GAGE. Silence, on vient. Non, ce n'est rien, c'est mon secrétaire intime. Adieu, Monsieur.

ZAMBARO, *s'inclinant*. Adieu, Excellence. *En sortant il salue aussi sir Cokney, qui lui rend profondément son salut.*)

SCÈNE IX.

LORD GAGE, SIR COKNEY.

SIR COKNEY. Il paraît que ce comte de Gorlitz..... je veux dire, il paraît que l'entretien est terminé.

LORD GAGE, *s'asseyant à la table*. Oui, mon cher Cokney.

SIR COKNEY, *à part*. Ah! c'est un Bohémien. (*A lord Gage.*) Maintenant, Excellence, que nous sommes seuls et que nous restons ici...

LORD GAGE. Au contraire, vous allez retourner à la ville sur-le-champ porter cet ordre que vous venez de transcrire, au commandant de place. (*Lisant.*) « J'entends qu'on ne donne aucune suite à l'affaire du « capitaine Arthur Winkerton, et qu'il ne soit point « inquiété à ce sujet. » (*Il le signe et le donne à sir Cokney.*)

SIR COKNEY. C'est moi qui remettrai cet ordre?

LORD GAGE. Oui, sir Cokney. Et en même temps vous servirez de chevalier à ma fille et à sa mère, qui n'est pas bien portante, et qui sera mieux à la ville.

SIR COKNEY. Deux missions à la fois, l'ordre au commandant, la main à ces dames; Votre Excellence peut être sûre que je m'acquitterai de tout avec le même zèle, la même discrétion.

LORD GAGE. J'y compte. (*A part.*) Excellent moyen pour m'en débarrasser. (*Haut.*) Sir Cokney, je vous souhaite un heureux voyage.

SIR COKNEY. C'est fini! Son Excellence ne peut plus se passer de moi, et me voilà en faveur. (*Lord Gage sort par le fond, et sir Cokney rentre dans le cabinet de milord.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un appartement de l'auberge de la Couronne. Une salle commune à tous les voyageurs. Porte au fond, et de chaque côté de la porte, croisées donnant sur la mer. Portes latérales conduisant à différentes chambres. Sur le devant de la scène, à droite de l'acteur, une table avec une carte géographique. Dans le fond, et du même côté, un guéridon chargé de porcelaines.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONEL, *sans uniforme, une lorgnette à la main, et regardant par la croisée du fond*. Je ne me trompe pas, c'est un vaisseau français; il s'est détaché du reste de la flotte, et depuis une heure il a jeté l'ancre. Si c'était M. de Courville? s'il m'attendait? Mais comment me rendre à bord sans attirer sur moi l'attention de nos ennemis? D'ailleurs ma présence est nécessaire en ces lieux; si je n'y suis pas, je les connais, on hésitera encore. Le gouverneur a déjà des soupçons; le moindre délai peut renverser nos desseins, et ruiner à jamais la cause la plus noble et la plus juste. (*Se promenant avec agitation.*) Ah! quel tourment! quel supplice que l'incertitude! chaque instant d'attente abrége ma vie, et il faut encore affecter un visage serein, quand mille craintes viennent m'assaillir. Ah! que les dangers du champ de bataille sont préférables, des dangers libres, une mort glorieuse qu'on peut braver, et qu'on n'est pas obligé d'attendre..... Quel est ce bruit? ce jeune Arthur Winkerton, qu'est-ce qu'un pareil étourdi vient faire ici? (*Il s'assied près de la table et prend un livre.*) Il a pour moi une telle amitié que je ne pourrai plus m'en débarrasser.

SCÈNE II.

LIONEL, ARTHUR.

ARTHUR, *à la cantonade, et tenant à la main un paquet cacheté*. A moi, une semblable commission? je le veux bien, mais du diable si jamais je m'en acquitte... Que vois-je? notre colonel en ces lieux!

LIONEL. Lui-même, mon cher Arthur; à qui en avez-vous donc? (*Il se lève.*)

ARTHUR. Rien; un service que maître Williams me prie de lui rendre; et j'y consens parce que c'est un

honnête aubergiste, qui rançonne les Anglais et fait crédit à nos compatriotes. Aussi j'y dîne souvent, et on y dîne bien; jamais de mets étrangers; un homme qui a une opinion et une cuisine américaines. Or, voici des papiers qu'un vaisseau lui a remis depuis trois jours sans qu'on soit venu les réclamer, et Williams me prie de m'informer, moi qui connais toute la ville : c'est vrai, je connais à peu près tout le monde, le beau monde; mais pas des Bohémiens. *Pierre Zambaro.* Avez-vous quelque idée de cela?

LIONEL. Aucune.

ARTHUR. Et dites-moi alors, colonel ..

LIONEL. Silence donc. Il n'est pas nécessaire de parler si haut, et je désire que, dans cette auberge, on ne sache pas qui je suis.

ARTHUR, *mettant le paquet dans sa poche.* C'est différent; je comprends... il y a du mystère, quelque rendez-vous, quelque galante aventure qui demande l'incognito; car, vous, colonel, vous êtes un amateur décidé.

LIONEL. Quand il serait vrai, est-ce trop présumer de vous que de compter sur votre discrétion?

ARTHUR. Non, sans doute; je ne dis jamais rien des secrets des autres. Pour les miens, c'est différent, c'est connu, tout le monde les sait. Mais, en vérité, je ne vous conçois pas. Comment faites-vous pour adresser ainsi vos hommages à toutes les femmes? pour passer vos jours dans les fêtes et dans les plaisirs? Est-ce que cela ne vous ennuie pas, vous, Lionel Lincoln, notre commandant?

LIONEL. Non vraiment, et vous-même qui parlez?..

ARTHUR. Oui, autrefois... je ne dis pas; mais maintenant je n'en ai plus le courage; et depuis la dernière infidélité que j'ai éprouvée...

LIONEL. Il serait possible!

ARTHUR. Non pour la chose en elle-même; je sais ce que c'est, j'y suis fait. Qu'on soit trahi pour un ami, pour un naturel du pays, c'est trop juste, mais pour un habit rouge, un lord!..

LIONEL. Quoi! celle que vous aimez?..

ARTHUR. Oui, morbleu! un rival galonné qui arrive de la Grande-Bretagne pour me supplanter. Des étrangers qui nous méprisent, qui nous traitent de commerçants, et prétendent que les Américains ne sauraient point manier une épée! qu'ils aillent le demander à lord Ruthwen, qui, lorsque je buvais hier à la gloire de l'Amérique, a refusé de répondre à mon toast.

LIONEL. O ciel! quelle imprudence! et que lui avez-vous dit?

ARTHUR. Rien, je l'ai tué ce matin, à cinq heures, derrière les remparts de Boston.

LIONEL. Malheureux! qu'avez-vous fait?

ARTHUR. J'ai donné l'exemple, et vous devriez le suivre, vous qui, par votre grade, vos richesses, exercez dans ce pays une influence que, par malheur, je n'ai pas. Mais au lieu de penser à sa patrie, Lionel ne songe qu'à ses plaisirs; il s'occupe d'intrigues amoureuses.

LIONEL. Et qui vous fait présumer que ma patrie me soit moins chère qu'à vous? qui vous dit que dans ce moment même je ne cherche point à la délivrer?

ARTHUR. S'il en est ainsi, prouvez-le-nous; faites sonner le tocsin, montons à cheval, et en avant; tout le régiment nous suivra.

LIONEL. Pour exposer ces braves gens à une perte certaine.

ARTHUR. Qu'importe!

LIONEL. Et qui vengera notre pays? qui le rendra libre et heureux? C'est peu de mourir pour lui; il faut encore que cette mort lui soit utile; et s'il n'avait fallu que du courage, vous connaîtriez déjà nos desseins.

ARTHUR. Que dites-vous?

LIONEL. Qu'il faut savoir attendre et se taire; qu'il faut surtout de la prudence, et je crains moi-même d'en manquer, en vous révélant des secrets que votre audace peut trahir. Mais le moment approche, et vous avez des droits à notre confiance, comme à nos dangers! (*Il va fermer la porte du fond.*)

ARTHUR. Parlez vite.

LIONEL. Pouviez-vous croire, Arthur, qu'indifférent sur le sort de notre belle patrie, je la verrais d'un œil tranquille opprimée par ceux même dont l'intérêt était de la défendre? Depuis longtemps nous nous réunissions avec des amis, des compatriotes, Adams, Jefferson, Franklin, Washington, des jeunes gens inconnus comme moi, et qui n'ont jusqu'ici d'autre mérite que leur amour pour leur pays. Nous nous bornions d'abord à faire des vœux pour lui; mais depuis ces édits tyranniques, depuis que le parlement, oubliant que nous faisons partie de la nation, se croit le droit de nous traiter en sujets conquis, nous avons pensé qu'il ne s'agissait plus de plaindre notre malheureux pays, et ce que vous méditez, nous l'avons déjà exécuté en partie. Dans chaque province, les amis dont je vous parlais ont préparé les esprits. A Boston, c'est moi qui me suis chargé du succès de l'entreprise; j'y ai consacré la fortune de ma mère, la mienne, et j'y sacrifierai, s'il le faut, ma vie et mes plus chères affections.

ARTHUR. Et quand viendra ce moment? quand devons-nous immoler nos oppresseurs? Moi, je suis Américain dans l'âme. Je descends, je crois, des Natchez, des Mohicans, et tous les moyens sont bons pour chasser les étrangers de cette terre qui nous appartient.

LIONEL. La France, qui nous protége en secret, nous a promis son appui! Impatiente de combattre pour nous, une noble jeunesse n'attend que le signal pour voler sur nos bords. Leur roi lui-même, le plus vertueux des hommes, prend intérêt à notre cause. On m'avait annoncé que, sous prétexte de voir quelques parents qu'il a à Boston, M. le baron de Courville, un Français... devait se rendre ici, et s'entendre avec nous; mais il n'a point paru : les jours s'écoulent! nos ennemis peuvent tout découvrir!

ARTHUR. Et de combien de temps encore voulez-vous différer? Quand arriveront les secours qui vous sont promis?

LIONEL. Aujourd'hui peut-être. (*Il le conduit vers la fenêtre à droite.*) Tiens, regarde ce vaisseau qui est en rade.

ARTHUR. Quel bonheur! un pavillon blanc!

LIONEL. Là sont les nouvelles que nous attendons. (*Il revient sur le devant de la scène avec Arthur, qui se trouve alors à sa droite.*) Mais je ne puis me rendre à bord sans éveiller les soupçons, et si je suis arrêté, séparé des amis dont je suis le chef...

ARTHUR. Eh bien! moi, dont l'absence ou la perte ne doit rien compromettre, donnez-moi vos ordres, j'irai à bord ce matin même.

LIONEL. Un officier de mon régiment! y pensez-vous?

ARTHUR. Je prendrai un habit de matelot... une barque; je passerai sans être vu sous le canon du fort.

LIONEL. Et si on vous hèle?

ARTHUR. Je ne répondrai pas.

LIONEL. S'ils tirent sur vous?

ARTHUR. Ils me manqueront. Enfin, ce sont mes af-

faires, cela me regarde. Je vous réponds d'avance d'arriver au vaisseau français, quand je devrais m'y rendre à la nage. Nous autres sauvages de l'Orénoque, ce sont des expéditions dans notre genre. Écrivez vos dépêches, dans deux heures vous aurez la réponse.

LIONEL. Vous le voulez, Arthur? soit. Attendez ici; je reviens à l'instant. (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

—

SCÈNE III.

ARTHUR, *seul*. Et moi qui l'accusais d'indifférence! qui ne le croyais occupé que de plaisirs! C'est très-adroit à lui, et je suivrai son exemple par politique et par goût, sans compter qu'un conspirateur doit toujours se dépêcher de s'amuser, et pour cause : on ne sait pas ce qui peut arriver. (*Regardant à la fenêtre à gauche.*) Eh! mais, une voiture s'est arrêtée à la porte... un monsieur en descend, un monsieur en habit bleu, une espèce de marin, et une jeune dame l'accompagne. Quelle taille charmante! quelle élégance dans ses manières! Allons, allons, je peux être galant sans manquer à mes principes; car celle-là, à coup sûr, n'est point une Anglaise.

—

SCÈNE IV.

ZAMBARO, BATHILDE, *conduits par* JAK; ARTHUR.

JAK, *à Zambaro et à Bathilde*. Par ici, par ici. (*Il sort.*)

ZAMBARO. Comment, morbleu! tout est pris? il y a donc ici bien du monde? (*A Arthur.*) Serviteur.

ARTHUR, *saluant Bathilde, qui lui rend son salut*. Je vois que Madame n'a pu trouver d'appartement.

BATHILDE. Non, Monsieur, et il nous faut attendre dans cette salle, qui est commune à tous les voyageurs.

ZAMBARO. Comme c'est commode! Pas pour moi, je suis fait à coucher en plein air, et à mon bord, je ne bouge pas du tillac; mais c'est pour ma nièce.

ARTHUR. Je suis désolé d'un pareil contre-temps, et si j'osais... je proposerais à Madame de lui céder l'appartement qui m'est échu en partage, appartement bien modeste, et peu digne de lui être offert; mais enfin...

BATHILDE. Vous êtes trop bon, Monsieur, je ne veux pas abuser de votre complaisance; et un tel service...

ARTHUR. En l'acceptant, Madame, c'est à moi que vous en rendrez un; c'est déjà un plaisir que d'être agréable à une jolie femme; et qui sait? c'est peut-être un calcul de ma part; vous voilà mon obligée; et comme telle vous me devez de la reconnaissance; je dis une reconnaissance relative.

BATHILDE. Et voilà justement, Monsieur, ce qui m'engagerait à refuser.

ZAMBARO, *passant entre Arthur et Bathilde*. Eh! morbleu, que de cérémonies! je n'entends rien à vos compliments. Monsieur est honnête et galant, il ne fait que son devoir; il t'offre son appartement, ça te convient, ça t'arrange; remercie-le, et n'en parlons plus. Nous acceptons, Monsieur, et que ça finisse.

ARTHUR, *à part*. Voilà un marin passablement brutal! (*Haut.*) Vous me permettrez du moins de me présenter, non plus chez moi, mais chez vous, pour vous offrir mes hommages, et cultiver la connaissance de monsieur votre oncle?

ZAMBARO. Non, Monsieur. Je viens ici pour mes affaires; je n'aime pas le monde, la société... Désolé si ma franchise vous déplaît, je suis comme cela, et ce que je pense, je le dis tout haut. J'aime donc mieux être seul; mais ma nièce c'est différent, elle est sa maîtresse, et vous savez que les Françaises n'ont jamais détesté les compliments. (*Il reprend sa place à droite.*)

ARTHUR. Madame est Française? Je m'en doutais! Madame se rend à Boston? elle ne connaît pas sans doute la ville, ni les sociétés. J'y suis, j'ose le dire, assez répandu; j'y jouis de quelque considération; les dragons de Virginie sont, en général, très-bien vus, c'est mon régiment.

ZAMBARO, *bas*. C'est Lionel.

ARTHUR. Et je serai trop heureux, si vous daignez me permettre de vous présenter, de vous servir de chevalier.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL, *tenant une lettre à la main*.

LIONEL, *à part*. Ce pauvre Arthur doit être d'une impatience... (*Voyant Arthur qui cause avec Bathilde.*) Eh! mais, il me semble qu'il a trouvé moyen de s'occuper. (*Il lui frappe légèrement sur l'épaule.*)

ARTHUR, *se retournant et l'apercevant*. Ah! vous voilà, mon ami; une aventure délicieuse, une femme charmante.

LIONEL, *bas, lui remettant une lettre*. La barque est prête à partir à l'instant.

ARTHUR. Vous restez, vous êtes bien heureux; je vous laisse ici pour me remplacer.

BATHILDE. Monsieur s'éloigne?

ARTHUR. Oui, Madame.

BATHILDE, *bas, à Zambaro*. Et avec une lettre.

ZAMBARO. C'est vrai; je ne l'avais pas vue.

LIONEL, *regardant Bathilde, et passant auprès d'elle*. Eh! mais, si je ne me trompe, ces traits si distingués ne me sont pas inconnus, et j'ai déjà eu, je crois, le plaisir de voir Madame.

ARTHUR. Comment!

LIONEL. Oui, oui.

ZAMBARO, *à part*. Ah! mon Dieu! mauvaise rencontre!

BATHILDE. Je ne le pense pas, Monsieur; du moins j'ignore en quelle occasion.

LIONEL. Une occasion fort indifférente pour vous. Je marchais, il y a quelques jours, dans une rue de Boston, et, fort préoccupé, je n'apercevais pas un char rapide qui s'avançait vers moi, lorsqu'un cri de femme m'avertit du danger qui me menaçait. Je levai les yeux pour remercier cette voix protectrice...

ARTHUR. Quoi! c'était cette belle inconnue, dont vous nous avez parlé toute une soirée! Moi, qui me croyais le premier en date; moi, qui avais déjà des idées sérieuses.

BATHILDE, *souriant*. Vous êtes bien bon.

LIONEL. Quelle folie! y pensez-vous?

ARTHUR. Ah! mon ami, c'est bien différent, c'est une Française; et, dans ce moment, nous avons des raisons pour aimer tout ce qui vient de la France.

LIONEL, *bas*. Imprudent!

ARTHUR, *de même*. Eh! mais sans doute, nos modes, nos parures, tout ce qui est bien nous vient de Paris. On nous croit colonie anglaise; erreur! colonie parisienne, et pas autre chose, du moins s'il ne tenait qu'à nous.



BATHILDE. Frappez à la fois et le père et la fille. — Acte 5, scène 8.

LIONEL. Encore, morbleu !

ARTHUR, *à voix basse.* C'est vrai, c'est plus difficile que je ne croyais. Pardon, mon colonel, je pars ; vous serez content de moi. (*A Zambaro.*) Je m'absente pour quelques heures, Monsieur ; et je vais vous faire remettre la clé de cet appartement qui maintenant est à vous.

ZAMBARO. Volontiers ; je vais tout disposer. (*Bas, à Bathilde.*) Tu sais ce que je t'ai dit ?

BATHILDE. Comptez sur moi.

ZAMBARO, *se tournant vers Arthur.* Allons, mon officier.

ARTHUR. Allons, mon capitaine, à la grâce de Dieu, et sous votre conduite. (*Arthur et Zambaro sortent par le fond, Lionel les suit quelque temps des yeux avec inquiétude*)

BATHILDE, *à part.* Nous aurons de la peine ; n'importe ; essayons. (*Elle prend une chaise et s'assied.*)

—

SCÈNE VI.

LIONEL, BATHILDE.

LIONEL, *à droite, regarde Bathilde, prend une chaise qu'il place à côté d'elle, mais ne s'assied pas.* Je suis bien heureux, Madame, que l'absence de mon ami et de votre oncle me permette de vous tenir compagnie.

BATHILDE. Je vous suis obligée, Monsieur ; mais je vous dirai... (*Elle lève les yeux et voit que Lionel, debout et préoccupé, ne l'écoute plus.*)

LIONEL, *regardant vers le fond, et à part.* Pourvu qu'il ne rencontre point d'obstacle. Tout à l'heure déjà la mer était houleuse ; j'ai vu des nuages à l'horizon, et si le vent de terre s'élevait...

BATHILDE. Monsieur, Monsieur...

LIONEL. Pardon, Madame, vous m'adressiez la parole ? (*Il s'assied auprès d'elle.*)

BATHILDE. Moi, Monsieur, je serais désolée de vous déranger de vos réflexions ; mais je me disais qu'il était fort heureux que vous ne fussiez pas en ce mo-

ment dans les rues de Boston; vous y auriez couru un bien autre danger que celui dont j'ai été assez heureuse pour vous préserver.

LIONEL. Vous avez raison, et je ne sais comment justifier une distraction sans excuse, surtout auprès de vous.

BATHILDE. Pourquoi donc, quand on y est sujet?

LIONEL. En aucune façon, et l'objet d'ailleurs en était si peu important.

BATHILDE. C'était, peut-être, le même que l'autre jour. Vous allez me trouver bien curieuse; mais j'ai presque acquis le droit de vous demander à quoi vous rêviez dans ce moment-là?

LIONEL. A quoi je rêvais? Après vous avoir quittée, il me serait facile de vous le dire.

BATHILDE. Monsieur...

LIONEL. Pourrai-je jamais m'acquitter envers vous?

BATHILDE. Peut-être; qui sait? j'ai presque un service à vous demander; et, si je ne craignais d'être indiscrète...

LIONEL. Parlez, je vous en conjure... Eh bien! Madame?

BATHILDE. Eh bien! Monsieur, ce que j'ai à vous dire va peut-être vous paraître fort extraordinaire; c'est pour cela, je crois, qu'il vaut mieux agir avec franchise, et vous confier ce dont il s'agit. Je connais une personne, une dame, qui veut beaucoup de bien à votre ami, ce jeune militaire qui sort d'ici; mais il est inutile de lui en parler; il se croirait destiné aux grandes aventures, et comme, au contraire, ce sont des informations que l'on désirerait prendre sur lui...

LIONEL. J'y suis; il s'agit d'un mariage.

BATHILDE. Je ne dis pas cela; mais on voudrait connaître ses amis intimes.

LIONEL. Moi, d'abord.

BATHILDE. C'est sa meilleure caution; mais les sociétés, les maisons qu'il fréquente?

LIONEL. Sir Albermal, Elmwood, sir Cleveland, Hutkinson...

BATHILDE. Ah! mon Dieu! quels noms! je ne les retiendrai jamais; voudriez-vous bien me les écrire?

LIONEL. Volontiers. (*Regardant les tablettes qu'elle lui donne.*) Les tablettes d'une jolie femme, ce doit être bien précieux.

BATHILDE. Nullement; un journal de voyage.

LIONEL. Il doit contenir cependant...

BATHILDE. Quelques notes, quelques observations sur ce qui m'arrive, mon opinion sur les personnes que je rencontre.

LIONEL, *lui rendant les tablettes.* Je voudrais bien le lire, ce soir.

BATHILDE. Mais peut-être n'y mettrai-je rien.

LIONEL. C'est peu flatteur pour moi.

BATHILDE. Au contraire, un souvenir, c'est pour se rappeler, et peut-être n'en aurai-je pas besoin.

LIONEL. Eh quoi! Madame?..

BATHILDE. Revenons à votre ami. Hier, dit-on, il est rentré fort tard : vous voyez qu'on s'inquiète aisément. Aujourd'hui il se trouve secrètement dans cette auberge, à une lieue de la ville; ne doit-on pas craindre qu'une autre liaison, que quelque infidélité... bien entendu que si c'est pour tout autre motif, nous ne demandons rien, nous ne voulons rien savoir, et nous sommes tranquilles.

LIONEL, *souriant.* A mon tour, Madame, permettez-moi une seule observation. C'est moi, peut-être, que vous allez trouver bien indiscret; mais ne seriez-vous pas vous-même cette personne mystérieuse qui veut du bien à mon ami?

BATHILDE. Moi, Monsieur! vous pourriez supposer! je vois que vous ne me connaissez pas. Je n'ai jamais compris un pareil sentiment, ou plutôt une pareille faiblesse; jamais, du moins je crois pouvoir en répondre, jamais je n'aimerai personne. (*Ils se lèvent.*)

LIONEL. Et pourquoi donc, Madame? voilà une déclaration d'indépendance contre laquelle nous réclamerons.

BATHILDE. Est-il donc si étonnant, Monsieur, qu'on chérisse la liberté? qu'on veuille la conserver?

LIONEL, *vivement.* Non, sans doute : pour nous du moins, qui devons avant tout... (*Se reprenant et souriant.*) mais vous, Madame, c'est si différent, nos situations se ressemblent si peu; et quelles que soient vos idées à cet égard, de tous les devoirs, il n'en est point, selon moi, de plus doux et de plus respectable que ceux d'épouse et de mère, liens sacrés de la famille, qui bientôt forment ceux de la patrie, et nous attachent au sol qui nous a vus naître. Dans ce pays encore nouveau, si vous aviez été témoin du bonheur de nos ménages; si vous aviez vu nos jeunes filles, chéries comme amantes, estimées comme épouses; si, assez heureux pour vous connaître, j'avais pu vous présenter à ma mère, vous l'auriez vue, au milieu de nous, souveraine adorée, nous prêcher l'amour de l'honneur et de notre pays, qui se confondent dans nos cœurs avec notre amour pour elle! et ce bonheur intérieur, cette estime générale, cette considération, premier besoin d'une âme noble et généreuse, qui plus que vous, Madame, serait destiné à l'appeler autour d'elle?.. Eh! mais, qu'avez-vous?

BATHILDE. Rien, Monsieur; j'avoue que vous venez d'offrir à mes yeux un tableau nouveau pour moi, et un bonheur, si c'en est un, auquel il ne m'est plus permis d'aspirer.

LIONEL. Qu'ai-je fait! je comprends; on a enchaîné votre destinée, votre avenir, vous n'êtes plus libre?

BATHILDE. Oui, c'est cela même; je ne suis plus libre de revenir sur mes pas, ni de changer mon sort. Mais n'en parlons plus, je vous prie; recevez mes remercîments, et comme il est probable que je ne dois plus vous revoir...

LIONEL. Quoi! Madame, vous vous éloignez, vous nous quittez?

BATHILDE. Oui, Monsieur.

LIONEL. Eh bien! une dernière grâce. Que je sache au moins qui vous êtes; vous ne pouvez me refuser. Vous hésitez; cette demande-là même est-elle indiscrète?

BATHILDE. Non, sans doute; mais il me paraît singulier que ce soit vous, Monsieur, qui m'interrogiez, quand j'ignore, moi-même, votre nom.

LIONEL. Lionel Lincoln.

BATHILDE. Ciel!..

LIONEL. Colonel aux dragons de Virginie.

BATHILDE. Quoi! ce Lionel que je voulais connaître!

LIONEL, *avec joie.* Que dites-vous? il serait possible!

BATHILDE. Non, non, Monsieur. Je voulais dire seulement que ce nom avait souvent frappé mes oreilles, et que je l'avais toujours entendu citer avec tant d'éloges...

LIONEL. Il n'était pas digne d'un tel honneur, ou du moins jusqu'ici il ne l'avait pas encore mérité; mais un jour viendra peut-être où ce nom ignoré brillera de quelque gloire. Alors j'aurai assez vécu; alors, je ne demande plus rien que de mourir au milieu de mes soldats, et dans un jour de victoire.

BATHILDE. Quoi! ce sont là tous vos vœux? votre unique ambition? et vous ne regretterez rien?

LIONEL. Non; si d'autres me regrettent, et si vous-même, Madame...

BATHILDE. On vient. C'est mon oncle.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ZAMBARO.

ZAMBARO, *à Bathilde*. Voici les clés de notre appartement; tout est prêt, et quand tu voudras...

BATHILDE. Oui, mon oncle.

ZAMBARO. Mais je voulais te dire...

LIONEL, *s'éloignant*. Comment donc, que je ne vous gêne pas. (*Il s'approche de la table et regarde sur une carte.*)

ZAMBARO, *bas, à Bathilde*. Notre jeune officier a dirigé ses pas du côté du port, je l'ai suivi de loin; mais il a disparu à mes yeux. Mais toi, tu as été plus heureuse, tu as sans doute des renseignements?

BATHILDE. Aucun, impossible de rien apprendre.

ZAMBARO. Et son ami, ce monsieur avec qui tu viens de causer; sais-tu au moins qui il est?

BATHILDE. Non, mon oncle, non, je ne sais rien.

ZAMBARO. Tu as donc bien peu d'esprit aujourd'hui? Je ne te dis pas cela pour te gronder, tu sais que je ne te gronde jamais; mais voilà une affaire digne de moi, et il faudra que je m'en mêle.

BATHILDE. C'est inutile, vous ne réussirez pas. (*Le jour s'obscurcit, on voit quelques éclairs.*)

ZAMBARO. Oh! je ne me décourage pas facilement; je vais retrouver mon jeune homme, et... (*Remontant le théâtre et regardant par la croisée à droite.*) Ah! diable, voilà un grain qui s'élève, la mer devient mauvaise...

LIONEL, *qui est près de la table, courant à la croisée.* Que dites-vous?

ZAMBARO. Je dis, morbleu! que je m'y connais, et que dans ce moment-ci je ne voudrais pas être près de la côte; et tenez, tenez, voilà un vaisseau qui semble profiter de mon avis, car il gagne le large... Eh! mais je ne me trompe pas, c'est un bâtiment français; n'est-il pas vrai?

LIONEL, *à la croisée*. Oui, je le pense comme vous; mais le vent s'élève, la tempête se déclare.

ZAMBARO. Et voyez-vous là-bas, là-bas, portée sur le sommet des vagues, cette petite barque montée par deux hommes?

LIONEL, *à part*. O ciel! serait-ce Arthur?

ZAMBARO. Comment diable va-t-on se risquer en mer par un temps pareil? ils ont manqué l'entrée du port; le courant qui les précipite vers nous va les jeter sur la côte.

LIONEL. Et les briser contre ces rochers.

ZAMBARO. C'est probable. Il y en a un qui manœuvre bien; mais l'autre ne s'en doute pas, et si on ne vient pas à leur aide...

LIONEL, *aux matelots qui sont au dehors*. Mes amis, des câbles, des cordages, cinq cents guinées à celui qui ira à leur secours... Eh quoi! vous hésitez? (*Tirant son portefeuille.*) Tenez.

ZAMBARO. Y pensez-vous? les envoyer à une mort inévitable. Les voilà qui s'éloignent.

LIONEL. Et je les verrais périr, là, devant mes yeux!

BATHILDE. Dieu! la barque est brisée!

LIONEL, *donnant à Bathilde le portefeuille qu'il tient encore à la main*. Ah! tenez, tenez, gardez-le-moi; je les ramènerai, ou je resterai avec eux. (*Il défait son habit en courant et s'élance vers la porte du fond.*)

—

SCÈNE VIII.

BATHILDE, ZAMBARO.

ZAMBARO. Voilà, par exemple, ce qui s'appelle une folie.

BATHILDE. Une folie! un trait sublime! un dévouement héroïque! Le malheureux! il court à une mort certaine pour sauver deux de ses semblables; des gens qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaît même pas.

ZAMBARO. Qu'il ne connaît pas, qu'il ne connaît pas; cela n'est pas encore prouvé. J'ai bien remarqué son trouble, quand j'ai parlé du vaisseau français, et cette chaloupe en venait peut-être.

BATHILDE, *sans l'écouter, jetant le portefeuille qu'elle tient à la main, et courant à la fenêtre à droite du théâtre*. Ah! j'ai cru l'apercevoir. Oui, c'est lui, il s'est jeté du haut du rocher.

ZAMBARO, *ramassant le portefeuille qu'elle a laissé tomber*. Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle fait? Cet enfant-là a un enthousiasme, une sensibilité, et je vous demande à quoi bon? C'est du luxe dans notre état.

BATHILDE. Il a disparu. Je n'y vois plus, tout se confond à mes yeux.

ZAMBARO. Des billets de banque!

BATHILDE. Je ne puis m'arracher de ce spectacle qui me tue. Ah! ah! je l'ai revu; il lutte contre les flots. Mon Dieu! protégez-le. (*Elle reste à la fenêtre et semble regarder avec le plus vif intérêt.*)

ZAMBARO, *sur le devant du théâtre, pendant ce temps regardant les papiers qui sont sortis du portefeuille, et qu'il remet*. Des lettres! voyons l'adresse. *Lionel Lincoln*. O ciel! ce n'est donc point l'autre! nous voilà sur la trace; lisons vite. « Le baron de Courville. » C'est un Français; quand je disais qu'il y avait des intelligences avec la France (*Il lit.*) « Il est impossible « de traiter, par correspondance, l'affaire dont vous « me parlez. Vers la fin de juillet, sous prétexte de « voir un de mes parents, je serai à Boston; et c'est « sous d'heureux auspices, je l'espère, que commen- « cera notre connaissance. » (*Prenant une autre lettre.*) Et cette autre...

BATHILDE, *qui toujours regarde*. Un d'eux est sauvé; il touche le rivage. Ah! ce n'est pas lui.

ZAMBARO. A merveille; si, avec de pareils renseignements, ce soir tout n'est pas découvert, Zambaro, mon ami, tu n'es pas digne d'avoir fait tes premières armes contre le grand Frédéric. (*Il sort.*)

BATHILDE, *toujours à la fenêtre*. Le voilà! le voilà! il ramène l'autre matelot, ils ont touché le bord. O ciel! ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre. (*Elle vient sur le devant de la scène.*) Ah! quel réveil! qu'ils sont heureux! que je le suis aussi! Jamais je n'ai éprouvé rien de pareil, et pourtant je pleure; oui! des larmes de joie et de plaisir! Il me semble qu'ayant partagé ses dangers je dois aussi partager son bonheur. Courons lui rendre ce dépôt qu'il m'avait confié... (*Elle cherche le portefeuille.*) Eh! mais, où est-il? et Zambaro, mon oncle? il a disparu. Ah!.. (*Elle pousse un cri, et se précipite vers la porte du fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Même décoration.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BATHILDE, ZAMBARO. *Ils sortent de la chambre à droite.*

ZAMBARO. Qu'as-tu donc?

BATHILDE. Je ne sais; mais je ne puis rester ici.

ZAMBARO. Pour quelle raison?

BATHILDE. Je n'en ai pas; mais je veux quitter ce pays, retourner en Europe.

ZAMBARO. Sans avoir des nouvelles de Zambaro, de mon frère; c'est impossible. C'est ton père, c'est par ses ordres que nous sommes venus ici; et pourquoi ces ordres auxquels, il y a quelques mois, tu t'es soumise sans murmurer, te semblent-ils aujourd'hui si pénibles?

BATHILDE. Je ne puis m'expliquer ce qui se passe en moi! Dans ces forêts de la Bohême, où j'ai été élevée, le premier sentiment que je connus, c'était celui de la crainte qui comprimait tous les autres! le caractère violent de mon père, ses manières terribles me faisaient trembler! il n'y avait que toi qui me défendais.

ZAMBARO. Oui, quand j'étais là, je t'empêchais d'être battue; mais en mon absence...

BATHILDE. Aussi, le seul objet de mes pensées était d'obéir à mon père, de lui complaire par une soumission aveugle; et quand il me disait: « On ne se « méfie pas d'un enfant; va près de ces voyageurs, « écoute leurs discours, épie leurs actions; va! ou si- « non! » j'y allais, et quand mon zèle et mon intelligence m'avaient valu des éloges de toute notre tribu, j'en étais flattée, j'étais fière d'avoir réussi; il me semblait que c'était bien, que c'était glorieux.

ZAMBARO. Oui, certainement.

BATHILDE. Hier encore, je le croyais.

ZAMBARO. Et tu avais raison!

BATHILDE. Eh bien! aujourd'hui, je ne sais pourquoi il me semble que c'est mal!

ZAMBARO. En quoi? N'est-ce pas le sang bohémien qui coule dans nos veines? Que devons-nous aux hommes, à la société? Nous ont-ils accueillis? nous ont-ils admis dans leur sein? Non! ils nous méprisent! nous le leur rendons, nous sommes quittes, et personne ne se doit rien. Mais qu'est-ce qui te prend donc? et depuis quand t'avises-tu de raisonner?

BATHILDE. Tu dis vrai! j'ai tort! car, depuis ce moment, tout est trouble et confusion dans mon cœur. Je souffre... je suis malheureuse!

ZAMBARO. Toi, mon enfant! toi, pour qui je sacrifierais tout au monde! Et que veux-tu? que te faut-il? des bijoux, de belles parures? T'en ai-je laissé manquer! et dès que nous aurons de l'argent, ce sera pour toi... je te donnerai tout ce que tu voudras.

BATHILDE. Me donnerez-vous une famille, une patrie?

ZAMBARO. Que veux tu dire?

BATHILDE. Me donnerez-vous des amis qui puissent m'entourer de leur estime? Les autres femmes, on les respecte, on les honore, mais moi!

ZAMBARO. Bathilde, y penses-tu? D'où te viennent de pareilles idées?

BATHILDE. Je cherche en vain à les éloigner... partout je les retrouve, jusqu'en cet ouvrage que je ne connaissais pas, et qui m'est tombé sous la main.

ZAMBARO, *prenant le livre et lisant le titre: Fénelon!..* Ah! dame! si tu lis de mauvais livres. Allons! allons! qu'est-ce que c'est que cela? Songeons à notre fortune; car, en vérité, je ne te reconnais plus! Tu n'as plus d'esprit, plus d'imagination. Depuis ce matin, toi qui as le coup d'œil si fin et si exercé, tu n'as rien vu, rien deviné, et moi, en un instant, j'ai dépisté le vrai Lionel. Ce portefeuille que tu viens de lui renvoyer, et que tu n'avais pas songé à ouvrir, m'en a appris bien d'autres; et maintenant que je suis sur la voie, je te réponds qu'avant ce soir... Eh bien! qu'as-tu donc? te voilà tout émue!..

BATHILDE. Mon ami, vous m'avez dit tant de fois que, pour moi, vous feriez tous les sacrifices: eh bien! je vous en demande un, renoncez à cette maudite affaire.

ZAMBARO. Impossible! j'ai donné ma parole au gouverneur, qui m'a payé d'avance, et l'honneur avant tout... mon état serait perdu.

BATHILDE, *vivement.* Et c'est ce que je demande! pour vous, pour votre sûreté, promettez-moi de l'abandonner.

ZAMBARO. Et comment vivre?

BATHILDE. En honnête homme.

ZAMBARO. Quand on n'a pas pris cet état-là de bonne heure, on n'y fait rien, et j'y serais gauche; tandis que celui-ci... Écoute, j'ai entendu parler! Lionel et son ami sont là dans cette chambre, en conférence secrète, (*Indiquant la chambre à gauche.*) et peut-être qu'en prêtant l'oreille... (*Il s'approche de la porte.*)

BATHILDE, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) C'est inutile, ils sont sortis.

ZAMBARO, *écoutant.* Du tout, je reconnais sa voix.

BATHILDE, *à part.* Comment l'avertir?

ZAMBARO, *de même.* Ne fais pas de bruit.

BATHILDE, *s'approche du guéridon et le renverse avec les porcelaines.* Ah!..

ZAMBARO, *se retournant.* Que le diable t'emporte!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL, ARTHUR, *sortant de la chambre.*

LIONEL. Qu'y a-t-il donc?

ZAMBARO. Rien, c'est ma nièce... (*La regardant.*) qui est aujourd'hui d'une maladresse .. et qui, en voulant rentrer dans son appartement...

ARTHUR, *avec empressement.* Eh! bon Dieu, Madame désire-t-elle quelque chose?

LIONEL. Elle est peut-être indisposée...

BATHILDE. J'en conviens... une migraine affreuse.

ZAMBARO. Oui, la migraine; vous savez que, pour une Parisienne, c'est de première nécessité. (*A Lionel.*) Aussi, c'est vous, jeune homme, c'est votre escapade qui nous fait des révolutions.

LIONEL, *vivement.* Est-il possible!

BATHILDE. J'espère au moins que votre généreux dévouement n'aura point de suites fâcheuses, et que votre santé...

LIONEL, *gaiement.* Pour un bain froid? je n'y pense déjà plus.

ZAMBARO. Parbleu! on ne s'en porte que mieux après! mais ce pauvre diable que vous avez sauvé?

ARTHUR, *étourdiment.* Il est très-bien aussi.

LIONEL, *lui serrant la main pour le faire taire.* Oui, c'était un pauvre pêcheur...

ZAMBARO, *le regardant en dessous.* Un pêcheur... je m'en suis douté; car ces matelots anglais le regardaient périr avec un flegme; j'étais indigné!

ARTHUR, *amèrement.* Que voulez-vous? un Américain, c'est si peu de chose pour eux.

BATHILDE, *voulant détourner la conversation.* Peut-être ont-ils des ordres.

ZAMBARO, *feignant de s'emporter.* Des ordres!.. quand un homme se noie!.... des ordres! et de qui? de ce gouverneur qui ne vaut pas mieux que ses soldats? (*Bathilde s'assied auprès de la table.*)

ARTHUR, *vivement.* Ah! vous avez bien raison.

LIONEL, *bas.* Arthur!..

ZAMBARO, *continuant.* D'un despote qui ne connaît d'autre loi que son caprice. Corbleu! ça ne me regarde pas; mais si j'avais l'honneur d'être Américain, je ne serais pas si patient, et à la première occasion...

ARTHUR, *lui prenant la main.* C'est ce qui pourra lui arriver. (*Se tournant du côté de Lionel qui le tire par son habit.*) Eh! non... un brave homme qui déteste les Anglais, une jolie nièce; il n'y a pas de danger, et je parie que je le mets de notre bord. (*Haut.*) Parbleu, capitaine, votre caractère m'enchante, et si vous voulez faire un tour avec moi...

ZAMBARO. Volontiers, mon jeune ami. (*A part.*) Je le tiens.

SIR COKNEY, *en dehors.* Holà, garçon... l'hôtesse...

—

SCÈNE III.

Les précédents, SIR COKNEY.

LIONEL. Quel est donc ce monsieur?

ARTHUR. Cela se devine à sa mise : un de ces aimables gentlemen qui encombrent les rues de Boston.

SIR COKNEY, *entrant par le fond.* Eh! garçon! Pardon, Messieurs, un événement... Une jeune dame que je conduisais à la ville...

LIONEL. Une jeune dame!

SIR COKNEY. C'est-à-dire une jeune personne et sa mère qui..... je ne peux pas dire..... une mission secrète... vous comprenez. En passant devant la porte de cette auberge, elle s'est sentie prise tout à coup d'un éblouissement, d'une faiblesse; impossible d'aller plus loin; c'est d'autant plus alarmant, qu'elle se portait à merveille il n'y a pas cinq minutes, et maintenant elle m'envoie chercher le docteur... des sels, j'en perdrai la tète. Est-ce qu'il y a de tout ça en Amérique?

ARTHUR, *à part.* Le fat! je ne sais qui me retient...

LIONEL. Mistriss Williams, notre hôtesse, Monsieur, vous indiquera un médecin, ici près.

SIR COKNEY. Mille grâces, Monsieur..... (*Apercevant Bathilde.*) Une dame. (*Il la salue. Reconnaissant Zambaro.*) Tiens, le bohémien!

LIONEL. Le bohémien!

ARTHUR. Que dites-vous?

ZAMBARO, *à part.* Au diable l'étourdi!

BATHILDE, *à part.* C'est fait de nous.

LIONEL, *à Zambaro.* Un bohémien!

ZAMBARO, *bas, à Lionel.* Ne dites pas le contraire! je vous en prie.

LIONEL, *à sir Cokney.* Vous connaissez donc Monsieur?

SIR COKNEY. Si je le connais! je le crois bien; et le gouverneur aussi.

LIONEL ET ARTHUR, *regardant Zambaro.* Le gouverneur!

BATHILDE, *à part.* Nous sommes perdus!

SIR COKNEY. Puisque c'est moi qui étais chargé..... Mais ce sont des affaires d'État; je ne peux pas parler là-dessus, parce que nous autres diplomates... la discrétion..... Vous dites mistriss Williams..... le médecin... En vous remerciant, Messieurs; je cours rejoindre mon aimable malade. (*Il sort; Lionel et Arthur remontent le théâtre, et suivent des yeux sir Cokney qui est sorti.*)

—

SCÈNE IV.

Les précédents, *excepté* SIR COKNEY.

BATHILDE, *bas, à Zambaro.* Vous le voyez, il n'y a plus moyen de le tromper.

ZAMBARO. Peut-être...

BATHILDE, *bas.* Éloignons-nous, je vous en prie.

ZAMBARO, *bas, et la refusant.* Pas encore.

BATHILDE, *à part, et regardant Lionel avec crainte.* Ah! je ne pourrai jamais supporter ses regards de mépris. (*Lionel et Arthur viennent sur le devant de la scène, Zambaro se trouve entre eux.*)

LIONEL, *à Zambaro, et lentement.* Comment, Monsieur, vous connaissez le gouverneur?

ARTHUR, *de même.* Celui dont vous nous disiez tant de mal?

ZAMBARO, *gaiement.* Précisément, parce que je le connais.

LIONEL, *sévèrement.* N'espérez pas nous donner le change.

BATHILDE, *troublée.* Eh quoi, Messieurs! qu'y a-t-il donc?

LIONEL. Pardon, Madame; mais ceci est trop important; nous avons droit d'exiger de Monsieur l'explication de sa conduite. Il s'est présenté à nous comme marin.

ARTHUR, *s'emportant.* Et maintenant, le voilà bohémien.

LIONEL, *vivement.* Pourquoi ce détour?

ARTHUR. Dans quel but? je ne puis croire qu'un motif honorable...

ZAMBARO, *avec hauteur.* Jeune homme, vous passez bien vite d'un excès de confiance aux soupçons les plus injurieux; mais je ne saurais m'en plaindre, les apparences sont contre moi.

LIONEL, *vivement.* Eh bien! Monsieur?..

ZAMBARO, *regardant autour de lui.* Eh bien! je vous crois gens d'honneur, vous ne me trahirez pas. (*Baissant la voix.*) Je vous avouerai donc qu'ayant besoin de passer quelque temps ici sans éveiller l'attention des Anglais, j'ai pensé à ces vagabonds, ces bohémiens qui courent le pays, sans papiers, sans autre passeport que leur effronterie, ce qui ne m'a pas empêché de subir un long interrogatoire du secrétaire de lord Gage, que vous venez de voir.

LIONEL. C'était le secrétaire du gouverneur?

ZAMBARO. Son Excellence a voulu aussi s'en mêler, et j'ai eu de la peine à déjouer sa pénétration; je suis si gauche quand il faut mentir... Corbleu! c'est la première fois que le baron de Courville s'est abaissé.

ARTHUR, *vivement.* Le baron de Courville!

LIONEL. Qu'entends-je?

BATHILDE, *étonnée et à part.* Le baron!..

ZAMBARO, *feignant de se reprendre.* Hein! qu'est-ce que j'ai dit là? me serais-je trahi!

LIONEL. Ne craignez rien.

ARTHUR. Vous êtes en sûreté.

LIONEL. Est-il possible! vous seriez le brave Courville?

ARTHUR. Ce Français que nous attendions?

ZAMBARO, *jouant l'étonnement.* Que vous attendiez? comment, vous connaissez donc Lionel Lincoln?

LIONEL, *lui ouvrant les bras.* C'est moi.

ZAMBARO. Vous! (*S'arrêtant.*) Un moment, Messieurs, j'ai le droit d'être défiant à mon tour. En quittant mon bord, j'y ai laissé notre correspondance, qui pouvait me faire découvrir. Mais si vous êtes Lionel, vous devez avoir une lettre de moi.

LIONEL, *tirant son portefeuille.* La voici.

ZAMBARO, *le regardant.* Il serait vrai! Oui, c'est bien elle, c'est mon écriture; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Mon cher Lionel, mes dignes amis, je vous trouve enfin. (*Ils s'embrassent.*)

BATHILDE, *à part.* Je n'en reviens pas! son audace m'épouvante.

ARTHUR, *enchanté.* Le baron de Courville! eh! que ne le disiez-vous tout de suite!

ZAMBARO, *à part.* Il fallait le savoir.

LIONEL, *avec joie.* Me pardonnerez-vous? (*A Bathilde.*) Ah! Madame, que d'excuses je vous dois!

ZAMBARO, *leur serrant la main.* Et moi donc qui me défiais de vous! C'est qu'il y a tant d'intrigants! il faut prendre garde (*A Arthur.*) Vous, surtout, jeune homme, vous êtes d'une imprudence!.. Je parie que cette équipée, cet homme sauvé par le colonel, c'était vous.

ARTHUR. Oui, vraiment; j'allais vous chercher à votre bord.

ZAMBARO, *inquiet.* A mon bord? eh bien, on a dû vous dire...

ARTHUR. On ne m'a rien dit, je n'ai pas pu y arriver.

ZAMBARO, *à part.* C'est heureux!

LIONEL. Mais maintenant que nous vous tenons, mon cher Courville, nous avons à parler de notre grande affaire. (*Il remonte le théâtre et regarde de tous côtés si personne ne peut les entendre.*)

ZAMBARO. C'est le plus pressé.

ARTHUR, *à mi-voix.* Nous allons vous communiquer nos plans, l'état de nos forces.

ZAMBARO, *de même.* Oui; il est essentiel que je sache tout.

LIONEL, *de même, venant auprès de Zambaro, et à sa gauche.* Nos amis se réunissent ici ce soir; plusieurs d'entre eux sont déjà arrivés dans cette auberge; mais, avant notre conférence, il est bon que vous vous entendiez avec eux, que vous leur soyez présenté.

ARTHUR. Je m'en charge.

ZAMBARO, *gaiement.* Présenté par vous! ah! c'est plus encore que je n'aurais osé espérer. (*Bas, à Bathilde.*) A merveille, me voilà un des chefs de la conspiration. (*A Lionel.*) Venez-vous, colonel? (*Il prend le bras d'Arthur, et entre avec lui dans la chambre à gauche.*)

LIONEL. Oui, oui, je vous suis.

—

SCÈNE V.

LIONEL, BATHILDE.

BATHILDE. Les imprudents! ils se livrent eux-mêmes! et comment les prévenir?.. Ah! il n'y a que ce moyen. (*Elle s'assied près de la table, et écrit sur ses tablettes. Lionel, qui a conduit Arthur et Zambaro jusqu'au fond du théâtre, descend en ce moment, et voyant Bathilde occupée à écrire, il s'arrête près d'elle de l'autre côté de la table.*)

LIONEL, *après un instant de silence.* Pardon, Madame.

BATHILDE, *qui l'a regardé du coin de l'œil, et feignant d'être surprise, se lève, en laissant ses tablettes sur la table.* Comment, Monsieur, vous étiez encore là?

LIONEL. Je vous dérange.

BATHILDE. Non, sans doute; mais je me croyais seule, et je traçais quelques mots.

LIONEL, *voyant les tablettes qui sont à sa droite sur la table.* Je reconnais ces tablettes; ce sont celles de ce matin, qui souvent contiennent vos réflexions, vos observations sur les événements de la journée; du moins, vous me l'avez dit.

BATHILDE. Monsieur a de la mémoire.

LIONEL. Beaucoup, Madame; mais j'ajouterai, quelque tort qu'un pareil aveu puisse me faire dans votre estime, que j'ai encore plus de curiosité.

BATHILDE. Ah! vous êtes curieux!

LIONEL, *regardant les tablettes.* Extrêmement.

BATHILDE. C'est fort mal, Monsieur. (*Essayant de sourire.*) Et voilà une qualité que j'ai oublié de noter.

LIONEL, *avec joie et saisissant les tablettes.* Il serait possible! vous daignez donc vous occuper de moi!

BATHILDE. Que faites-vous?

LIONEL. Laissez-moi, je vous en supplie.

BATHILDE. Je vous défends... (*A part.*) C'est ce que je voulais; le voilà prévenu.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JAK.

JAK, *à Lionel, à demi-voix.* Pardon, mon colonel, une lettre.

LIONEL. De quelle part? (*Jak regarde de tous côtés avec précaution, et met le doigt sur la bouche. Lionel le regardant.*) Pourquoi cet air mystérieux? tu peux parler sans crainte devant Madame.

JAK. C'est de la part d'une jeune et jolie lady.

BATHILDE, *avec émotion.* Une femme!

JAK. Que je ne connais point, mais qui vient d'arriver avec ce gentleman qui a un air si suffisant.

LIONEL. Le secrétaire du gouverneur.

JAK. Moi, qui suis de l'hôtel, j'entrais dans son appartement, pour demander ses ordres... « A votre « accent, me dit-elle, je vois que vous êtes un com- « patriote, un Américain. — Je m'en vante. — On « peut se fier à vous. Le colonel Lionel est-il dans « cette auberge? — Depuis ce matin. — Je vous prie « en grâce de lui remettre ce billet, à lui seul. »

LIONEL. Qu'est-ce que cela signifie?

JAK. En cet instant est entrée une dame d'une figure noble, mais pâle et souffrante, à qui elle a dit vivement : « Ma mère, je me sens mieux, on peut repar- « tir, on peut demander les chevaux. »

LIONEL. Il suffit. (*Lui offrant de l'argent.*) Tiens, mon garçon.

JAK. A moi, mon colonel, à un patriote!

LIONEL. Tu as raison. (*Lui serrant la main.*) Je te remercie; mais laisse-nous. (*Jak sort; Lionel remonte le théâtre et ouvre la lettre.*)

—

SCÈNE VII.

LIONEL, BATHILDE.

LIONEL, *lisant la lettre à voix basse; à Bathilde.* Vous permettez. (*A part.*) Voilà qui est bien singulier. (*Il lit encore.*) Quelle horreur!

BATHILDE. Qu'est-ce donc?

LIONEL, *revenant auprès de Bathilde, à sa gauche.* De nouveaux périls nous environnent.

BATHILDE. O ciel!

LIONEL. Ils ne m'effraient point; au contraire, ils doublent mon courage... Ce n'est plus moi seul, c'est vous maintenant qu'il faut défendre! Nous n'avons point de secrets pour la nièce du baron de Courville. Tenez, Madame! (*Il lui présente la lettre.*)

BATHILDE, *la repoussant.* Monsieur!

LIONEL. Lisez, de grâce.

BATHILDE, *prenant la lettre et lisant :* « Je désire, « et je crains que vous reconnaissiez la main d'où « vous vient cet avis. J'ai tort peut-être de vous le « donner; mais il me semble que j'en aurais de plus « grands encore en ne vous le donnant pas. Quels « que soient vos projets, si vous en avez, renoncez-y, « au nom du ciel; car vous êtes surveillé. Un espion « redoutable, un nommé Zambaro, observe toutes vos « démarches. Aidé d'une intrigante, dont on vante les « charmes et l'adresse, il a juré... (*S'arrêtant.*) Ah! je me sens mourir!

LIONEL. Remettez-vous; ils ne nous tiennent pas encore.

BATHILDE, *achevant de lire.* « Ce complot, le hasard « me l'a fait entendre, et si vous devinez d'où vient « cet avis, vous verrez qu'il n'est que trop véritable. « Profitez-en, c'est le seul prix et la seule reconnais- « sance que j'en attends. »

LIONEL. Vous le voyez, Madame, nous sommes entourés de piéges, de délateurs; mais, rassurez-vous, nous découvrirons ce Zambaro; il ne nous faut pour cela qu'un indice.

BATHILDE, *à part.* O ciel! qu'ai-je fait!

LIONEL. Et s'il tombe entre nos mains...

BATHILDE, *avec crainte.* Eh bien?

LIONEL. L'intérêt général avant tout; je lui fais sauter la cervelle.

BATHILDE. Monsieur...

LIONEL. Eh! mais, qu'avez-vous?

BATHILDE, *très-émue.* Rien; qu'il ne soit plus question de cela. Voici cette lettre. (*Elle la lui rend.*) Je vous prie seulement de me remettre ces tablettes.

LIONEL. Ne m'aviez-vous pas presque permis de les lire?

BATHILDE. Il est vrai; mais je les veux.

LIONEL. D'où vient ce changement? serait-ce cette lettre?

BATHILDE. Peut-être bien.

LIONEL. Ah! s'il était vrai! que je serais heureux! Il me serait si facile de vous désabuser, de vous prouver que cet écrit a été dicté par la seule amitié. Oui, Madame, je vous l'avoue, j'ai reconnu sans peine la main qui l'avait tracé; c'est celle d'une amie qui m'est bien chère, avec qui j'ai été élevé, dont les vertus, la noblesse, le haut rang, commandent l'estime et le respect. Peut-être lui devrais-je davantage; peut-être sa généreuse amitié aurait-elle mérité plus encore; mais, je le sens maintenant, jamais je n'ai connu près d'elle cet amour que mon cœur avait toujours rêvé, et qu'un seul coup d'œil de vous a fait naître.

BATHILDE. Monsieur!..

LIONEL. Maintenant, faut-il vous rendre vos tablettes?

BATHILDE, *se cachant la figure.* Ah! plus que jamais!

LIONEL. Qu'entends-je; quel espoir! Les voici, Madame; mais songez que, les reprendre, serait m'avouer que ce qu'elles contiennent me rendrait trop heureux... On vient.

BATHILDE, *hors d'elle-même.* Grand Dieu! (*Elle reprend les tablettes.*)

LIONEL, *avec joie.* Que faites-vous?

BATHILDE, *vivement.* Ah! gardez-vous de croire...

LIONEL. Je crois tout; vous l'avez dit... Ciel! Arthur et le baron!

BATHILDE, *s'enfuyant par la porte à droite.* Ah! c'est fait de moi!

SCÈNE VIII.

ZAMBARO, LIONEL, ARTHUR.

ZAMBARO. Eh bien! colonel, nous vous attendions; mais, en votre absence, nous n'avons pas perdu notre temps; nous nous sommes concertés sur les points principaux; et je sais tout, excepté l'heure de l'attaque, et le point sur lequel nous dirigerons d'abord nos forces.

LIONEL. Nous en conviendrons tout à l'heure, quand nous serons tous réunis; mais il faut avant tout redoubler de surveillance et de discrétion, car on m'apprend qu'on a mis sur nos traces un espion redoutable, un nommé Zambaro! Connaissez-vous cela?

ZAMBARO. Moi! connaître de pareilles gens!

ARTHUR. Zambaro! attendez; nous le tenons.

ZAMBARO. Que dites-vous?

ARTHUR. Ou nous tenons du moins les moyens de le découvrir; car ces papiers, que ce matin m'a remis l'aubergiste, étaient adressés au nommé Zambaro; voyez plutôt.

ZAMBARO, *à part.* Qu'est-ce que cela veut dire?

LIONEL, *voyant Arthur qui brise le cachet.* Que faites-vous?

ARTHUR. Je l'ouvre... Un espion, c'est hors du droit des gens. (*Parcourant.*) « Mein Herr... » C'est de l'allemand; entendez-vous l'allemand?

ZAMBARO. Moi? pas un mot.

ARTHUR. Ni nous non plus, et je ne vois pas alors à quoi cela nous servira; voici cependant une lettre d'envoi; elle est de l'aubergiste de New-York, et on peut la lire; elle annonce que Herman Zambaro, avant de mourir...

ZAMBARO, *à part.* Mon frère!..

ARTHUR. Avait prié de faire passer les papiers ci-joints, papiers fort importants, à son frère Pierre Zambaro, à Boston.

ZAMBARO, *voulant les prendre.* Donnez.

ARTHUR. Puisque vous ne savez pas l'allemand

ZAMBARO. C'est juste.

LIONEL. Mais quelqu'un du régiment, quelqu'un de mes amis sera peut-être plus savant.

ARTHUR. Vous avez raison; ils sont là. Venez, colonel, et si, comme je l'espère, ces papiers-là nous donnent des renseignements sur notre observateur à gages, c'est moi qui me charge de lui casser la tête.

ZAMBARO. Et vous ferez bien.

ARTHUR. N'est-ce pas?

ZAMBARO, *à part.* Il le mérite, s'il est assez simple pour vous laisser faire. (*Lionel et Arthur entrent dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE IX.

ZAMBARO, *seul.* Mais c'est ce que nous verrons. Alerte, Zambaro! il n'y a pas de temps à perdre. Quand on a une bonne tête et qu'on y tient, il n'y a qu'un moyen de la défendre, c'est de mettre en danger celle de l'ennemi, et ce ne sera pas long. J'ai assez de renseignements pour les faire arrêter; et, en faisant connaître au gouverneur ce que je sais déjà



BATHILDE. Mon Dieu! protégez-le. — Acte 2, scène 8.

de leurs projets... Mais mon pauvre Herman, mon frère, était-ce ainsi que je devais apprendre sa mort! N'oser même réclamer ces papiers où il me trace sans doute ses dernières volontés et ses derniers adieux! (*Essuyant une larme.*) Allons, il ne s'agit pas de pleurer sa mort, il faut la venger, sur l'ennemi commun, sur tout le monde, à commencer par ceux-ci. (*Il se met à la table, et écrit.*)

—

SCÈNE X.

ZAMBARO, *à la table;* BATHILDE, *sortant de la chambre.*

BATHILDE. Eh bien! quelles nouvelles?

ZAMBARO, *écrivant toujours.* D'excellentes; ils voulaient, moi Zambaro, me fusiller.

BATHILDE. O ciel!

ZAMBARO. Personnellement; mais grâces aux petites notes que j'écris là au gouverneur, c'est moi qui aurai l'honneur de les prévenir.

BATHILDE. Comment! Lionel et ses amis!

ZAMBARO. Aimes-tu mieux que ce soit moi?

BATHILDE. Vous, mon oncle!

ZAMBARO. Il n'y a pas de milieu; il fallait se décider, et mon choix est fait. (*Écrivant.*) Surprendre les conjurés, fermer le port. Mais comment faire parvenir au gouverneur ces renseignements?

BATHILDE, *avec joie.* C'est impossible.

ZAMBARO. Sans doute, impossible de nous éloigner maintenant sans nous rendre suspects... (*On entend la voix de sir Cokney, qui parle en dehors.*) Le secrétaire intime! ah! parbleu! c'est le ciel qui l'envoie.

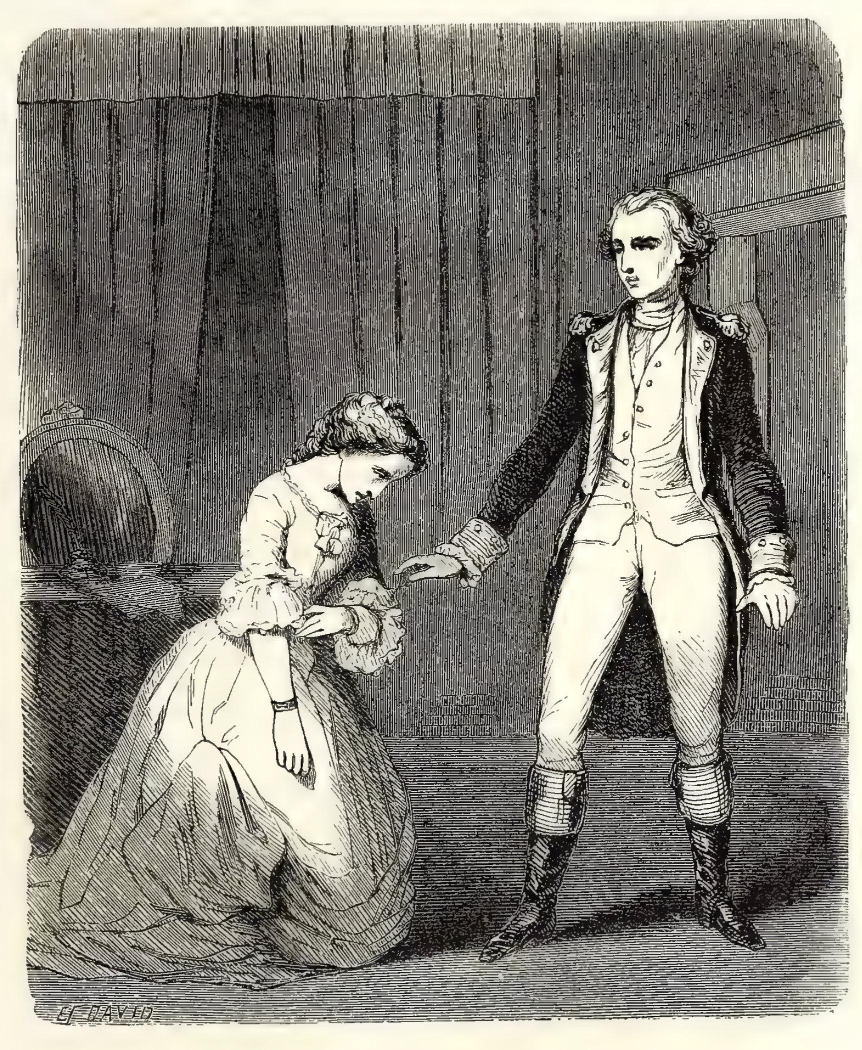
—

SCÈNE XI.

ZAMBARO, *écrivant;* SIR COKNEY, BATHILDE.

SIR COKNEY, *à la cantonade.* Je vais payer l'aubergiste, Milady, et nous partons à l'instant.

ZAMBARO, *toujours assis, et écrivant.* Ici, mon gentilhomme.



BATHILDE. Je suis la dernière des femmes, j'ai vendu ta tête. — Acte 4, scène 15.

SIR COKNEY, *se retournant*. Quoi?

ZAMBARO. Deux mots, s'il vous plaît.

SIR COKNEY, *le reconnaissant*. Ah! ah! c'est encore vous?

ZAMBARO. Silence!

SIR COKNEY. Qu'est-ce que c'est!

ZAMBARO, *écrivant toujours*. Vous avez failli tout perdre, en me reconnaissant tantôt.

SIR COKNEY, *d'un air dédaigneux*. Comment, j'ai failli.

ZAMBARO. Oui, vous avez fait une sottise.

SIR COKNEY. Hein!

ZAMBARO. Cela vous étonne?

SIR COKNEY, *avec hauteur*. Un peu.

ZAMBARO. Mais vous pouvez tout réparer. (*Pliant sa lettre et la cachetant.*) Vous allez porter ceci à Son Excellence.

SIR COKNEY. Moi! Dieu me damne, je crois qu'il se permet de donner des ordres.

ZAMBARO, *se levant, allant à sir Cokney, et lui donnant la lettre*. Et je vous conseille de les suivre, si vous tenez à votre place et à la vie.

SIR COKNEY, *suffoqué*. Comment, si j'y tiens? mais certainement. C'est inouï; il faut venir dans ce pays-ci pour entendre de pareilles choses... (*Zambaro le presse.*) J'y vais à l'instant.

BATHILDE, *le rappelant au moment où il va sortir*. Monsieur...

SIR COKNEY, *revenant*. Qu'y a-t-il?

ZAMBARO. Oui, un mot; rapportez-moi la réponse de Son Excellence, et dites-lui qu'on recevra cette nuit les derniers renseignements; partez.

SIR COKNEY. Je n'y comprends rien, un secrétaire d'État transformé en estafette; c'est original! enfin, je suis de tous les secrets, et je n'en sais aucun.

ZAMBARO, *le poussant*. Eh! pas de réflexions; partez vite, car les voici. (*A Bathilde.*) Et toi, rentre à l'instant.

BATHILDE. Plus d'espoir; ah! maudit soit le jour où je l'ai connu! (*Elle rentre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE XII.

ZAMBARO, LIONEL, ARTHUR, OFFICIERS AMÉRICAINS, *en uniforme.*

LIONEL. Venez, mes amis. (*Au fond.*) Fermez les portes, poussez les volets, et que plusieurs des nôtres veillent autour de la maison. (*Les rassemblant autour de lui.*) Grâce au ciel, le moment est arrivé, et tout semble favoriser nos desseins. (*Présentant Zambaro.*) Le voici ce généreux Français. A la tête d'une jeunesse avide de combats et de gloire, il n'a pas hésité à traverser les mers pour partager nos dangers; montrons-nous dignes d'un si noble intérêt; plus de délais, brisons nos fers.

TOUS, *avec élan.* Nous sommes prêts.

ZAMBARO. Trop heureux de verser mon sang pour une si noble cause!

LIONEL, *rapidement.* Ne perdons pas un instant. Tandis que nous allons arrêter nos dernières dispositions, (*A un officier.*) vous, qu'à cinq heures le fanal de Beacon-Hill soit allumé; c'est le signal convenu pour appeler à nous tout le Connecticut et les villages voisins.

ZAMBARO, *sur le devant à droite, à part.* Le fanal.

LIONEL, *à deux autres.* Smith et Andrews, courez à Lexington, rassemblez les milices provinciales...

ZAMBARO, *à part.* Lexington.

LIONEL. Qu'elles marchent toute la nuit. (*A Zambaro.*) Baron, vos hommes sont prêts à débarquer, je vais vous indiquer le point le plus favorable. (*A Arthur.*) Vous, Arthur, pendant que j'irai visiter les postes, vous m'attendrez dans mon appartement; j'ai à vous donner quelques instructions, une lettre (*A voix basse.*) pour ma mère, si je succombe. (*A haute voix.*) A sept heures, Messieurs, l'attaque générale.

ZAMBARO, *à part.* A cinq ils seront tous pris.

LIONEL, *avec orgueil.* Et demain...

TOUS, *avec enthousiasme.* Liberté!

LIONEL, *à Bathilde qui entre en ce moment.* Ah! Madame, vous êtes là, partagez notre joie; ce jour est le plus beau de ma vie.

BATHILDE, *d'une voix tremblante.* Colonel, mes vœux vous suivront partout.

LIONEL, *la regardant.* Ah! Madame! aujourd'hui mes instants sont comptés; ils appartiennent tous à mon pays; mais demain, demain, peut-être, il me sera permis de penser à moi.

BATHILDE, *à part et douloureusement.* Demain! (*Des valets traversent le théâtre, et portent dans la pièce voisine des plateaux avec du punch et des verres.*)

LIONEL. Mes amis, voici de quoi porter notre toast chéri à la liberté de l'Amérique!

ARTHUR. A la mort de ses oppresseurs!

LIONEL, *aux officiers.* Entrez. (*A Bathilde.*) Madame, soyez notre ange protecteur, priez pour nous, le ciel vous exaucera.

BATHILDE, *à part.* Prier pour lui! et nous l'avons livré! (*Elle entre dans la chambre à droite en se cachant la tête dans ses mains, tandis que Zambaro, Arthur et les officiers suivent Lionel du côté opposé.*)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente la chambre de Lionel, dans l'auberge de la Couronne. A droite, la porte d'entrée, donnant sur un corridor; à gauche, la porte d'un cabinet: au fond, une alcôve. Sur le devant de la scène, à droite de l'acteur, une table couverte de papiers; du côté opposé, une autre petite table et deux chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Il est nuit.*)

BATHILDE, *seule, entrant par la droite; elle tient un flambeau qu'elle pose sur la table.* Il n'est pas rentré; je l'attendrai. (*Avec agitation.*) Oui, il saura tout..... (*S'arrêtant.*) Mais comment lui apprendre, sans exposer mon oncle à leur ressentiment! je m'accuserai plutôt moi-même; je dirai... je n'en sais rien encore. N'importe, qu'il pense ce qu'il voudra, qu'il me méprise, qu'il me déteste! mais qu'il soit sauvé... (*Avec crainte.*) On vient. Non, personne! Seule dans sa chambre, au milieu de la nuit; je tremble au moindre bruit. (*Amèrement.*) C'est la première bonne action que je fais, et je tremble! (*Elle s'approche de la table.*) Une lettre commencée. (*Elle y jette les yeux.*) A sa mère! Peut-être, aussi, a-t-il répondu à cette jeune et jolie miss avec qui il a été élevé. Elle est bien heureuse de l'aimer depuis si longtemps! J'ai interrogé en tremblant; c'est miss Henriette, la fille du gouverneur; elle a de l'or, de la naissance, des vertus; que n'en ai-je aussi pour les lui offrir! Mais elle venait ici pour sauver ses jours, et moi pour les livrer. Ah! quand il me connaîtra, quel sentiment lui inspirerai-je! (*Avec effroi.*) Je n'y veux pas penser, je me repentirais peut être... (*Écoutant.*) Cette fois, je ne me trompe pas, j'entends marcher. (*Elle va auprès de la porte.*) C'est Arthur et mon oncle. En effet, ils devaient venir; j'oublie tout. Comment justifier ma présence... Ah! ce cabinet; attendons qu'ils soient partis. (*Elle se cache dans le cabinet à gauche.*)

SCÈNE II.

ZAMBARO, ARTHUR. *Ils entrent par la droite, en continuant leur conversation.*

ZAMBARO. Il n'est pas de retour?

ARTHUR. Il aura voulu visiter lui-même tous les quartiers... A propos, baron, avez-vous envoyé à votre bord?

ZAMBARO. La chaloupe est partie devant moi. Corbleu! vous verrez trois cents gaillards dont vos habits rouges me diront des nouvelles. (*A part.*) Si je sais où en prendre un seul...

ARTHUR. Ma foi, je vous avoue que sans eux la partie serait douteuse. Nos Américains sont pleins d'ardeur, d'enthousiasme, mais si peu exercés au feu.....

ZAMBARO, *à part.* C'est bien, ça ne sera pas long. (*Haut.*) Et votre Zambaro, ces papiers allemands, avez-vous tiré cela au clair?

ARTHUR. Je joue de malheur, personne de ma compagnie ne sait cette maudite langue.

ZAMBARO, *à part.* Grâce au ciel!

ARTHUR, *les tirant de sa poche.* Et j'ai beau les retourner en tous sens, il est bien avéré que je n'y entends rien.

ZAMBARO, *avec joie.* N'est-ce que cela! donnez-les-moi.

ARTHUR. A vous, baron?

ZAMBARO. Je n'y pensais pas d'abord; mais ma nièce nous traduira cela parfaitement.

ARTHUR. Comment! elle sait l'allemand, une si jolie femme?

ZAMBARO. Son mari, le comte de Barnheilm, mort au service d'Autriche, était de ce pays-là.

ARTHUR, *lui donnant les papiers*. A merveille!

ZAMBARO, *à part*. Je les tiens!

ARTHUR. En parlant de votre nièce, mon cher baron, savez-vous qu'elle est charmante.

ZAMBARO, *indifféremment*. Elle n'est pas mal.

ARTHUR, *avec feu*. Pas mal! la physionomie la plus distinguée, une grâce, un esprit...

ZAMBARO. Tudieu! mon jeune ami; quel feu! on dirait que...

ARTHUR. Et pourquoi pas? pour être capitaine de cavalerie, on n'est pas insensible; mais avant tout, l'amitié et la subordination militaire... notre colonel est pris.

ZAMBARO. Vous croyez?

ARTHUR. Il ne faut pas que cela vous fâche.

ZAMBARO. Moi, nullement.

ARTHUR. C'est un singulier caractère; lui qui a tant de calme et de sang-froid, qui raisonne si bien dans le conseil; eh bien! sur le champ de bataille, c'est un diable, la tête n'y est plus; et près d'une jolie femme...

ZAMBARO, *riant*. C'est la même chose.

ARTHUR. Comme vous dites; il perd la raison en un instant, en un instant aussi elle lui revient; car il n'est pas comme moi, il n'a pas de suite dans les idées; mais aujourd'hui, c'est sérieux, c'est la première fois que je le vois réellement amoureux, au point qu'il veut être votre neveu.

ZAMBARO. Il serait possible!

ARTHUR. Il me l'a dit.

ZAMBARO. Il ne sait pas sans doute que notre position, notre peu de fortune...

ARTHUR. N'eussiez-vous rien, peu importe. Lionel est le plus riche propriétaire de la colonie... « Oui, « mon ami, me disait-il tout à l'heure, si demain « nous triomphons, si j'existe encore, je l'épouse... » Eh! mais... (*Allant à la porte d'entrée.*)

ZAMBARO, *à part, sur le devant à gauche*. Dieu! qu'ai-je fait! voilà qui valait bien mieux que toutes les récompenses du gouverneur. (*Haut.*) Ce pauvre colonel. (*A part.*) Et moi qui viens de les livrer! comment faire à présent?

ARTHUR. Le voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL, *enveloppé d'un manteau, dont il se débarrasse en entrant et qu'il jette sur un fauteuil; en même temps il pose deux pistolets sur la table.*

LIONEL. Vous m'attendiez, Messieurs?

ARTHUR. Oui, colonel! eh bien?..

LIONEL. Tout est tranquille! nos hommes sont partis pour Lexington; la place de Funnel-Hall est déserte, pas de sentinelle anglaise, pas le moindre mouvement dans les casernes, leur sécurité est complète.

ARTHUR. Il faut en profiter...

LIONEL. Le mot d'ordre est donné. (*A Zambaro.*) Baron, j'ai recommandé de venir vous éveiller dès qu'on apercevrait votre pavillon dans la baie de Charles-Town.

ZAMBARO, *embarrassé*. C'est bien!

LIONEL, *leur prenant la main*. Et maintenant, mes amis, allez prendre quelque repos, vous en avez besoin.

ARTHUR. Colonel, vous me parliez d'une lettre pour votre mère...

LIONEL, *s'approchant de la table*. Elle est là... (*Prenant la plume.*) Pardon, deux mots encore. (*Écrivant.*) Pauvre mère! (*Il écrit très-vite; Arthur est appuyé sur sa chaise, Zambaro est à l'autre bout du théâtre.*)

ZAMBARO, *à part*. Plus j'y pense, ce projet, ce mariage; comment à présent revenir sur mes pas? n'importe, il le faut, ces braves jeunes gens, une cause si juste! faire notre fortune, et le bonheur de Bathilde. Oui, je les sauverai... ah! et ces papiers d'Herman, je les lirai en chemin.

LIONEL, *en remettant sa lettre à Arthur*. Mon cher Arthur, vous savez ce que vous avez à faire?

ARTHUR, *d'une voix émue*. Soyez tranquille, à moins que moi-même...

LIONEL, *allant à Zambaro*. Monsieur le baron, j'avais des projets dont je voulais vous parler ce soir; mais demain, demain, s'il en est temps, si nous sommes vainqueurs... et si nous ne l'étions pas, si le sort nous trahissait...

ZAMBARO. Y pensez-vous?

LIONEL. Oui, oui, ne parlons pas de cela. (*A Arthur.*) Mon ami..... (*A Zambaro.*) Mon père, embrassons-nous... (*Il se jette dans les bras de Zambaro.*) et que demain le soleil naissant éclaire un pays libre. Adieu, mes amis.

TOUS DEUX, *lui serrant la main*. Adieu! colonel. (*Il les conduit jusqu'à la porte; Zambaro et Arthur sortent en se tenant par le bras.*)

SCÈNE IV.

LIONEL, *ensuite* BATHILDE.

LIONEL, *seul, préoccupé; il ferme la porte et pousse le verrou*. Libre! et si nous succombons, un esclavage éternel! que de victimes! je n'ose m'arrêter à cette affreuse idée. (*Se remettant.*) Non, tout est prévu..... Washington accourt à la tête d'une armée, les Français nous secondent, les Français que j'estimais, et que maintenant je chéris comme les frères de Bathilde... (*S'arrêtant.*) En vérité, je rougis de moi-même, au moment d'exécuter le plus vaste dessein, ce n'est pas lui qui m'occupe le plus; l'image de Bathilde, sans cesse là, devant mes yeux; de Bathilde, que je connais à peine; et qui bannit de mon cœur cette pauvre Henriette que j'aurais tant de raison d'aimer. (*La porte du cabinet à gauche s'est ouverte; il aperçoit Bathilde.*) Ciel! que vois-je!

BATHILDE, *s'avançant*. Ils sont partis.

LIONEL, *courant à elle*. N'est-ce point un rêve? vous, Madame!

BATHILDE, *très-émue*. Silence! je vous en conjure; quand vous saurez le motif...

LIONEL, *avec joie*. Ah! quel qu'il soit, je le bénis; puisqu'il me rapproche de vous, (*Voulant l'attirer près de lui.*) de vous, dont la présence est déjà le bonheur.

BATHILDE, *le repoussant*. Colonel!

LIONEL. Ne tremblez pas; que craignez-vous? nous sommes seuls, et mon amour...

BATHILDE, *se dégageant*. Monsieur, vous vous méprenez.

LIONEL, *étonné*. Comment? en effet, cette agitation... Que venez-vous donc faire ici?

BATHILDE. Vous sauver.

LIONEL, *frappé*. Moi!

BATHILDE. Vos projets sont connus.

LIONEL. Qu'entends-je!

BATHILDE. C'en est fait de vous, et de vos amis.

LIONEL, *atterré.* Grand Dieu!

BATHILDE, *à mi-voix.* Plus bas, je vous en conjure.

LIONEL. Ah! Madame, achevez de m'instruire... nommez le traître, il ne vivra pas une minute de plus.

BATHILDE, *avec effroi.* Ne m'interrogez pas, contentez-vous de ce que je puis vous apprendre sans devenir parjure, et écoutez-moi. Le gouverneur est instruit; si vous faites un pas, vous êtes perdu; ainsi, gardez-vous de sortir, n'attaquez pas, ou vous êtes pris les armes à la main, et nulle puissance au monde ne pourra vous sauver.

LIONEL, *après un silence.* Je ne reviens pas de ma surprise!

BATHILDE, *avec anxiété.* Eh bien!.. que ferez-vous?

LIONEL, *après un instant de réflexion.* J'attaquerai.

BATHILDE. O ciel!

LIONEL. Le sort en est jeté.

BATHILDE, *les mains jointes.* Lionel, je vous en supplie, je vous le demande à genoux.

LIONEL. Il n'est plus en mon pouvoir d'arrêter le mouvement, comment le faire? d'ailleurs, sur un avis aussi vague?.. Qui a découvert nos projets? D'où le savez-vous? qui vous l'a dit?

BATHILDE, *troublée.* Je ne puis parler.

LIONEL. Et comment croire alors à cet intérêt pour moi?

BATHILDE. Cet intérêt est bien grand, je vous l'atteste. Ma présence en ces lieux n'en dit-elle pas assez?.. N'ai-je pas tout bravé pour arriver jusqu'à vous?

LIONEL. Ah! je vous crois; mais quelles preuves puis-je donner à mes amis? à votre oncle lui-même, qui s'est exposé pour nous?

BATHILDE. Et si ce n'était pas M. de Courville?

LIONEL. Que dites-vous?

BATHILDE. Si, moi-même, je vous avais abusé?..

LIONEL. Ce n'est pas possible... achevez.

BATHILDE. Ah! ne le demandez pas.

LIONEL. Il le faut, ou je cours à l'instant même donner le signal.

BATHILDE. Arrêtez... je dirai tout. Ah! qu'il faut aimer pour faire un pareil aveu! Lionel... (*Il la regarde avec tendresse.*) Voilà donc le dernier regard d'amour que tu jetteras sur moi! mais tu le veux..... (*A voix basse.*) Je suis une misérable...la dernière des femmes... j'ai vendu ta tête.

LIONEL, *terrifié.* Vous! grand Dieu!..

BATHILDE. C'est moi qui suis chargée d'épier tes démarches, de surprendre tes secrets, de les livrer au gouverneur, qui nous paie, oui, Lionel, qui nous paie notre trahison.

LIONEL, *la regardant.* Non, je ne puis me persuader encore...

BATHILDE, *avec épouvante.* Je ne vous dirai point, pour me justifier, qu'abandonnée dès l'enfance à des mains perverses, ils m'ont élevée dans l'ignorance du bien et du mal; ils ont vendu ma jeunesse; ils l'ont flétrie... Oui, vous me connaissez enfin, et d'aujourd'hui seulement je me connais moi-même, d'aujourd'hui je me suis vue telle que j'étais, et j'ai fait comme vous, j'ai frémi d'horreur! j'ai connu la honte, le remords; j'ai détesté ma vie, et décidée à y renoncer, j'ai tout bravé pour vous sauver, tout, jusqu'à votre mépris.

LIONEL. Ah! gardez-vous de le croire; il n'est pas de fautes que ne puisse expier un pareil repentir. Il vous suffisait de connaître la vertu pour y revenir, pour l'aimer.

BATHILDE. Moi, l'aimer! Non, je me tromperais moi-même, ce n'est pas elle; c'est vous que j'aime! Ce changement en moi, ce retour vers le bien, c'est à vous seul, c'est à mon amour que je le dois! C'est au désir de vous sauver, et qu'au moins ma honte ne soit pas inutile. Hâtez-vous! fuyez!

LIONEL. Il est trop tard. Je pourrais peut-être, grâce à vos avis, me soustraire au danger; mais exposer des malheureux que j'ai mis les armes à la main, et qui, dans ce moment sans doute, sont en marche pour nous rejoindre! Non, je ne les abandonnerai point.

BATHILDE. Et que pouvez-vous faire?

LIONEL. Mourir avec eux, à moins qu'un coup hardi, désespéré... Si nous pouvions prévenir le gouverneur, pénétrer dans son palais, nous emparer de sa personne?

BATHILDE, *vivement.* J'en sais les moyens.

LIONEL. Que dites-vous?

BATHILDE. C'est lui-même qui nous les a fournis.

LIONEL. O mon ange tutélaire!

BATHILDE. Écoutez... A quelque heure de la nuit que vous vous présentiez, vous serez admis auprès de lui avec ces mots: *Angleterre et Bohême.* C'est le mot d'ordre convenu.

LIONEL. Il suffit.

BATHILDE. Partez, sauvez vos jours, ceux de vos amis; mais avant de nous séparer pour jamais, dites-moi que vous me pardonnez, que vous ne me méprisez plus.

LIONEL. Moi! te quitter! je te consacre désormais ces jours que je te dois; ils sont à toi, ils t'appartiennent.

BATHILDE. T'appartenir! jamais, jamais... Malheureuse que je suis, je ne le mérite plus... Mon cœur seul est digne de toi. Mais, puisque tu ne me repousses pas, puisque tu me souffres auprès de toi, je suis trop heureuse, je te suivrai, je te servirai, je serai ton esclave. Écoute... on vient.

ARTHUR, *en dehors.* Colonel, colonel, ouvrez.

BATHILDE. O dieux!

LIONEL. C'est Arthur.

BATHILDE. Il n'est plus temps, peut-être.

ARTHUR, *en dehors, et frappant.* Ouvrez... Il y va de votre salut.

BATHILDE, *tremblante.* Seule... ici... je suis perdue... N'importe, ne songe qu'à ta sûreté.

LIONEL. A ton honneur d'abord... (*Montrant l'alcôve.*) Vite, cache-toi... là... (*Il la conduit, et court ouvrir à Arthur.*)

—

SCÈNE V.

LIONEL, ARTHUR, *tenant* ZAMBARO *au collet,* BATHILDE, *cachée,* DEUX SOLDATS, *suivant Arthur.*

LIONEL. Que vois-je?

ARTHUR, *vivement.* Trahison!.. qu'il ne puisse s'évader. (*Aux deux soldats.*) Restez à cette porte.

ZAMBARO. Monsieur...

ARTHUR, *le poussant avec force.* Ne bouge pas, malheureux.

LIONEL. Qu'y a-t-il donc?

ARTHUR. Ce traître qui s'échappait de cette maison, demandait à un matelot l'hôtel du gouverneur.

LIONEL. Comment?

ZAMBARO, *à part.* Malédiction! je voulais les sauver.

ARTHUR. Il allait livrer nos secrets.

LIONEL. Quelles preuves en avez-vous? le baron...

ARTHUR. Ce n'est pas le baron.

LIONEL. Lui?

ZAMBARO. Vous osez...

ARTHUR. J'en suis sûr. Tout à l'heure quelqu'un m'a fait éveiller, c'était le véritable Courville.

LIONEL. Courville!

ZAMBARO, *à part.* Oh! maladroit! je n'avais pas prévu!

ARTHUR, *à Lionel.* Je ne puis en douter; il m'a montré vos lettres, sa commission; il venait nous prévenir qu'il ne pouvait rien, que périr avec nous! Les secours promis ne sont point arrivés; il est seul, tout nous manque; et c'est au moment où j'accourais vous apprendre ces fâcheuses nouvelles, que j'ai surpris ce misérable.

LIONEL, *vivement.* O ciel! où est le baron?

ARTHUR. Retourné à son bord, pour nous envoyer de la poudre, des armes, ce qu'il pourra.

ZAMBARO, *à part.* Il est parti. (*Haut.*) C'est une imposture: qu'on me confronte avec lui.

LIONEL, *allant à Zambaro.* Un moment. (*Regardant l'alcôve.*) J'étais déjà instruit de cette trahison, mais cela ne suffit pas. (*A Zambaro.*) Tu as eu des conférences avec le gouverneur, tu connais ses desseins, il faut nous les dire à l'instant.

ZAMBARO, *embarrassé.* Messieurs, vous vous trompez; je vous jure que j'ignore absolument... je suis pour vous... et... (*On frappe à la porte.*)

LIONEL. Silence... qui vient là? (*Il va ouvrir.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

LE VALET, *à Lionel.* Le secrétaire du gouverneur.

TOUS, *à mi-voix.* Le secrétaire...

LE VALET. Il est enveloppé d'un manteau, et demande à parler au baron de Courville.

ZAMARO, *voulant sortir.* Je vais...

LIONEL, *l'arrêtant.* Chut! restez.

ZAMBARO. Mais...

LIONEL, *posant des pistolets sur la table.* Reste là, te dis-je; pas un mot, pas un signe, ou tu es mort. Arthur, veille sur lui. (*Arthur fait asseoir Zambaro sur une chaise auprès de la petite table à gauche, et lui-même, le pistolet à la main, se tient auprès de lui et observe tous ses mouvements. Lionel reste debout à la droite de Zambaro.*)

LIONEL, *au valet.* Fais entrer.

ZAMBARO, *à part.* Par ma foi, le grand Frédéric lui-même aurait de la peine à se tirer de celui-là.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, SIR COKNEY, *enveloppé d'un manteau.*

SIR COKNEY, *regardant tout le monde.* M. de Courville?

LIONEL, *montrant Zambaro.* Le voici; ne craignez rien, nous sommes tous du parti de M. le baron.

ARTHUR, *suivant tous les mouvements de Zambaro.* Et ses meilleurs amis.

SIR COKNEY, *d'un air d'intelligence.* J'entends. (*Souriant.*) C'est son état-major; en effet, je reconnais ces messieurs pour les avoir vus tantôt. (*Se dégageant de son manteau.*) Parbleu, je suis enchanté de pouvoir enfin parler à cœur ouvert. (*A Zambaro.*) Son Excellence voulait vous envoyer un de ses officiers; mais elle a pensé que, ne vous connaissant pas, il pourrait faire quelque gaucherie, tandis que moi qui sais mon affaire, je suis sûr au moins de ne pas me tromper.

ZAMBARO, *à part.* Joliment.

LIONEL ET ARTHUR. Eh bien?

SIR COKNEY, *à Zambaro.* Eh bien! mon cher, ça va à merveille; Son Excellence a reçu vos petites notes.

ARTHUR, *bas, à Zambaro.* Ah! traître!

SIR COKNEY. Hein... qu'est-ce que c'est?

LIONEL, *haut et avec un mouvement.* Rien; nous avions peur qu'elles ne fussent interceptées.

SIR COKNEY. Du tout, les mesures ont été prises sur-le-champ comme vous l'avez indiqué.

ARTHUR, *bas, à Zambaro qui veut parler.* Tais-toi.

SIR COKNEY. Douze hommes se sont emparés de Beacon-Hill pour empêcher d'allumer le fanal; le régiment des fusiliers et les soldats de marine marchent sur Lexington pour désarmer ces bons yankies; je pense que ce ne sera pas difficile.

AMBARO, *à part, lui faisant signe des yeux.* Il ne comprend rien.

SIR COKNEY, *continuant.* Enfin, à cinq heures précises, tous les chefs seront arrêtés à domicile.

ARTHUR ET LIONEL, *se regardant.* A cinq heures!

ZAMBARO, *à part.* Courage, imbécile!

SIR COKNEY. N'est-ce pas ce que vous avez demandé?

LIONEL, *prenant un pistolet sur la table à droite.* Il suffit, nous en savons assez.

SIR COKNEY, *étourdi.* Comment? quoi? qu'y a-t-il, Messieurs?

LIONEL, *le saisissant.* Point de bruit, sir Cokney, il est trop tard pour retourner à l'hôtel de Son Excellence, pour quelqu'un surtout qui ne connaît pas les rues de Boston. (*Lui montrant le cabinet à gauche.*) Entrez là. (*A Arthur.*) Une sentinelle sous la fenêtre.

ZAMBARO, *à part.* Nous y voilà.

SIR COKNEY, *résistant.* Permettez... expliquez-moi, monsieur le baron...

ARTHUR, *le poussant.* Point d'explications.

SIR COKNEY. Ah! mon Dieu! est-ce que je suis tombé dans une embuscade? Messieurs, je demande à être traité avec les plus grands égards, si le droit des gens n'est pas inconnu dans ces climats barbares. (*On l'enferme dans le cabinet.*)

ARTHUR. Et d'un...

LIONEL, *à Zambaro.* Quant à toi, misérable, rends grâce au souvenir qui protége encore ta vie. (*A Arthur.*) Qu'il soit gardé à vue; je vais l'envoyer prendre par quatre de nos soldats; et s'il voulait fuir, point de pitié.

ARTHUR, *rapidement.* Mais que faire maintenant? le gouverneur est averti; à cinq heures...

LIONEL. Il nous reste deux heures, attaquons sur-le-champ. (*A part.*) Et Bathilde, il faut la délivrer; éloignons d'abord Arthur. (*A Arthur.*) Rassemblez nos amis, courez au fanal, désarmez le poste anglais, allumez, marchez aussitôt sur Bunker'shill: le départ des fusiliers et des soldats de marine dégarnit ce côté; emparez-vous de la redoute, qui nous rend maîtres de la baie; si nos milices forcent le passage, elles nous y joindront; si elles succombent, nous nous y enterrerons, et ce ne sera pas sans vengeance. Prévenez Jackson, William, les volontaires; pour moi, j'ai les moyens d'arriver jusqu'au gouverneur.

ARTHUR. Et lesquels?

LIONEL. Je te les dirai, et c'est à toi que je confie cette entreprise. Puisque le sang doit couler, commençons par le sien. Suivez-moi. (*Il sort précipitamment, suivi d'Arthur.*)

—

SCÈNE VIII.

ZAMBARO, *seul.* Damnation ! tout est ruiné ! impossible de sortir. (*Il écoute à la porte.*) J'entends qu'on place déjà les sentinelles. Après tout, ce que j'en dis, ce n'est pas pour moi ; fusillé ou pendu, ça revient au même ; mais Bathilde ! ma pauvre Bathilde ! comment lui apprendre la découverte que je venais de faire ? comment l'instruire ?

—

SCÈNE IX.

BATHILDE, *elle est sortie de l'alcôve aux derniers mots de Zambaro ;* ZAMBARO.

BATHILDE, *pâle et agitée.* Me voici ; que me voulez-vous ?

ZAMBARO, *se retournant.* C'est toi ! et d'où sors tu donc ?

BATHILDE, *troublée.* Je ne sais ; j'ai entendu votre voix, des menaces...

ZAMBARO. Mon enfant, la chance a tourné, cela va mal pour moi ; mais te voilà, peu m'importe. Prends ces papiers, que je craignais qu'on ne me ravît, et qui assurent à jamais ton sort. Toi, tu es libre, ces sentinelles te laisseront sortir. S'il est encore temps de me sauver, essaie-le, sinon, s'il faut mourir, je le ferai sans regrets ; car tu n'as plus besoin de moi.

BATHILDE. Que dites-vous ?

ZAMBARO. Que tu as maintenant des parents, un appui ; que ces papiers que mon frère m'adressait te feront reconnaître d'une illustre famille.

BATHILDE, *avec joie.* Il serait vrai ! Lionel ! Lionel ! je l'appelle en vain, il est parti ; il va surprendre le gouverneur !

ZAMBARO, *avec effroi.* Que dis-tu ?

BATHILDE, *avec joie et exaltation.* Oui, oui, c'est moi, moi qui lui en ai donné les moyens. Grâce au mot d'ordre que je lui ai confié, il peut parvenir jusqu'à lui, et l'immoler.

ZAMBARO. L'immoler... qui ? ton père !

BATHILDE. Milord Gage !

ZAMBARO. Lui-même.

BATHILDE, *reculant d'effroi.* Ah ! je devais donc trahir tout le monde ; j'ai beau faire, le crime m'environne et j'y retombe toujours. Courons, courons, il est peut-être temps encore ; courons sauver mon père, et mourir avec Lionel. (*Elle s'élance vers la porte et disparaît. Zambaro veut la suivre ; deux factionnaires se présentent, et croisent leurs fusils pour lui fermer le passage.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un salon du palais du gouverneur.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD GAGE, PLUSIEURS OFFICIERS.

LORD GAGE, *parlant aux officiers.* Allez, qu'on exécute mes ordres, qu'on éveille le colonel Clinton, qu'il coure aux casernes, qu'il fasse mettre les soldats sous les armes. (*Rappelant un officier.*) Burgoyne, encore un mot. Si le peuple faisait mine de se joindre aux rebelles, ces trois officiers que nous venons de prendre les armes à la main... vous entendez... sur-le-champ... (*Les officiers sortent. Lord Gage reste seul, en se promenant avec agitation, et tenant une lettre à la main.*) Non, je n'éprouvai jamais rien de pareil ; cette lettre, cette lettre fatale, mon émotion est telle, que j'ai eu à peine la force et le sang-froid de m'occuper des dangers dont elle vient de m'avertir. (*Lisant.*) « Milord, « une fille que vous avez longtemps pleurée, et qui ne « méritait point vos regrets, n'ose en ce moment se « jeter aux pieds d'un père qui aurait le droit de la « repousser ; mais elle veut, elle doit le prévenir des « dangers qui le menacent, et qu'elle vient d'apprendre. « Zambaro est arrêté ; le mot d'ordre, qui lui per« mettait d'arriver près de vous, est connu de vos en« nemis, qui peuvent par ce moyen pénétrer jusqu'en « votre appartement. Je ne vous en dis pas davan« tage, mais tenez-vous sur vos gardes, et défendez « des jours sur lesquels désormais mon devoir est de « veiller. » N'est-ce point un songe ? est-ce bien de la main de Clara que me vient un pareil avis ? L'unique objet de mes regrets, ma fille me serait rendue ! et dans quel moment !.. Qui vient là ? Henriette !

—

SCÈNE II.

MISS HENRIETTE, LORD GAGE.

MISS HENRIETTE. Comment ! mon père, déjà levé ?

LORD GAGE. Mais toi-même ?

MISS HENRIETTE. J'entendais aller et venir dans votre appartement, c'est là ce qui m'a inquiétée ; car de si bonne heure, et avant le jour...

LORD GAGE. J'ai été réveillé en sursaut par un messager qui avait fait près de deux milles en dix minutes pour m'apporter cette lettre.

MISS HENRIETTE. Elle était donc bien importante ?

LORD GAGE. Sans doute. Elle m'annonçait un complot que je viens de déjouer ; mais ce messager n'a pu rien m'apprendre sur la personne qui m'adressait cet avis salutaire. Pourvu qu'il puisse la rejoindre et lui porter mes ordres ! Quelle qu'elle soit, qu'elle vienne, et mes bras lui sont ouverts... (*A part, et écoutant.*) Eh ! mais, qu'entends-je ?

MISS HENRIETTE. Qu'est-ce donc, mon père ?

LORD GAGE. Rien, rien, mon enfant. (*A part.*) Il paraît que, malgré la modération que je lui ai ordonnée, lord Clinton a été obligé de tirer sur les rebelles. J'aime mieux cela que des arrestations, des jugements ; personne n'est responsable d'une émeute, si ce n'est ceux qui en sont victimes.

MISS HENRIETTE. Le bruit augmente ; qu'est-ce que cela veut dire ?

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SIR COKNEY.

SIR COKNEY. C'est une horreur ! il n'y a donc pas de constables ?

LORD GAGE. Qu'est-ce donc, sir Cokney ?

SIR COKNEY. Ah ! vous voilà, Milord ; je vous demande satisfaction ; on a violé le droit des gens ; on m'a arrêté.

LORD GAGE. Et qui donc ?

SIR COKNEY. Ce Zambaro vers qui vous m'avez envoyé... c'est-à-dire non, ses amis à lui, qui se trouvent être ses ennemis et les vôtres ; car on n'y conçoit rien, et on ne devrait jamais avoir affaire à de pareilles gens.

LORD GAGE, *froidement.* Vous avez peut-être raison.

MISS HENRIETTE. Et comment vous êtes-vous échappé ?

SIR COKNEY. Par une fenêtre basse qui donnait sur les champs, huit pieds de haut; mais dans ces moments-là on a une énergie, et je me suis mis à courir jusqu'à la grande route, où j'ai rencontré deux compagnies du régiment des gardes qui s'avançaient en bon ordre et l'arme au bras; et à la vue des habits rouges, je me suis dit : « Me voilà chez moi, je suis sauvé. »

LORD GAGE. Je l'espère bien.

SIR COKNEY. Eh bien! pas du tout, c'a été bien pire.

LORD GAGE. Que me dites-vous?

SIR COKNEY. Nous marchions sur Lexington, lorsque plusieurs coups de feu...

LORD GAGE. Des Américains ont osé tirer les premiers sur nos troupes!

SIR COKNEY. Une vingtaine de paysans armés de fusils de chasse, et nous allions les châtier comme ils le méritaient, lorsque des deux côtés de la chaussée nous sommes salués de la même manière. Nous entendons sonner le tocsin, et de tous les villages voisins nous voyons accourir, à travers champs, les habitants armés de bâtons, de haches et de faux. Le commandant crie à haute voix : « Volte-face! »

LORD GAGE. C'était bien.

SIR COKNEY. C'était mal; car moi qui étais à la queue de la colonne je me trouvais à la tête, et j'entendais les cris de ces furieux : « A bas les Anglais! à bas les habits rouges! » Et notre commandant qui criait encore plus haut : « Canaille américaine, retirez-vous, ou je vous mitraille. »

LORD GAGE. C'est ce qu'il fallait faire.

SIR COKNEY. C'est ce qu'il a fait. « Feu! » a-t-il dit, et j'en ai vu tomber une vingtaine des plus acharnés; mais les autres sont revenus à la charge de plus belle. A chaque instant, leur nombre augmentait, les pierres pleuvaient de toutes parts, et le détachement a pris le pas accéléré, puis le pas de course...

LORD GAGE. Fuir devant ces Américains! Et les rebelles?

SIR COKNEY. Sont maintenant à la porte de votre palais, où ils forment un rassemblement.

LORD GAGE. Que bientôt j'aurai dissipé.

MISS HENRIETTE. Et par quels moyens?

LORD GAGE. Les seuls que me commande mon devoir : on ne transige point avec des révoltés. Venez, Cokney, suivez-moi.

SIR COKNEY. Oui, Milord. (*A miss Henriette.*) Pardon, Mademoiselle. (*Il sort avec lord Gage.*)

SCÈNE IV.

MISS HENRIETTE, *seule.* O mon Dieu! que devenir? trembler à la fois pour mon père et pour mon pays! pour un autre encore que je n'ose nommer. Aura-t-il profité de mes avis? aura-t-il renoncé à ses projets?.. Mais quelle est cette femme?

SCÈNE V.

MISS HENRIETTE, BATHILDE.

BATHILDE, *entrant par le fond.* Il me rappelle près de lui; son messager me l'a dit; il veut me voir. Ah! je me soutiens à peine.

MISS HENRIETTE. Madame, qu'avez-vous?

BATHILDE. Pardon, je venais ici par l'ordre du gouverneur à qui j'aurais voulu parler.

MISS HENRIETTE. Des soins importants l'occupent en ce moment; mais je vais le faire venir.

BATHILDE. Non, j'attendrai. (*Elle s'assied sur le devant du théâtre à gauche. Miss Henriette passe derrière elle, en la regardant avec intérêt, et s'en approche au moment où elle lui parle.*) Dieu merci, ce sont du moins quelques instants de gagnés. Me voilà donc sous le toit paternel; étrangère, inconnue, je m'y glisse en tremblant, et qui sait? peut-être quand il m'aura reconnue, quand il saura qui je suis...

MISS HENRIETTE. Mon Dieu! vous paraissez souffrir.

BATHILDE. Oui, beaucoup.

MISS HENRIETTE. Si jeune! quelle en est la cause? (*Bathilde se lève.*) Ah! pardonnez mon indiscrétion, si je pouvais vous être utile, si je pouvais vous servir auprès de mon père...

BATHILDE. Quoi! vous seriez?..

MISS HENRIETTE. La fille du gouverneur.

BATHILDE, *à part.* Ma sœur! ah! qu'elle est belle! (*Elle la regarde.*)

MISS HENRIETTE. Qu'avez-vous à me regarder ainsi?

BATHILDE. Votre vue me fait plaisir et me fait mal. (*A part.*) C'est l'amie d'enfance de Lionel, c'est miss Henriette.

MISS HENRIETTE. Vous me connaissez!

BATHILDE. Oui, par ceux qui vous admirent et qui chérissent vos vertus. Ils ont raison! les premiers mots de consolation et d'amitié que j'aie entendus en ces lieux m'ont été adressés par vous; je ne l'oublierai jamais.

MISS HENRIETTE. Qui donc êtes-vous? (*On entend le bruit du canon éloigné.*)

BATHILDE. Milord vous le dira; moi je n'ose... (*Prêtant l'oreille.*) Écoutez, écoutez ce bruit lointain!

MISS HENRIETTE. C'est le bruit du canon...

BATHILDE. Il vient de Bunkers's-hill, cette redoute où, tout à l'heure encore, j'ai vu six cents Américains, décidés à mourir, se défendre contre toute l'armée anglaise.

MISS HENRIETTE, *étonnée.* Eh quoi! étiez-vous donc parmi eux?

BATHILDE. Oui, je les avais suivis; les balles ont atteint bien des braves! d'honnêtes et de vertueux citoyens! moi, elles m'ont épargnée; et quand leur chef m'a aperçue : « Retirez-vous, retirez vous! » a-t-il dit; il a pensé que je n'étais pas digne de mourir avec eux, ni pour une si belle cause.

MISS HENRIETTE. Ce chef, quel est-il?

BATHILDE. Ne me le demandez pas.

MISS HENRIETTE, *vivement.* Serait-ce Lionel?

BATHILDE. Ah! votre cœur vous l'a dit.

MISS HENRIETTE. Achevez, de grâce; où est-il?

BATHILDE. Là-haut, peut-être. (*On entend le canon, et un grand bruit à la porte du palais.*)

MISS HENRIETTE. Je me meurs.

BATHILDE. Dieu! qu'ai-je fait; malheureuse que je suis! elle l'aime autant que moi... Mais quel bruit! (*Regardant en dehors.*) Lionel, Lionel! je l'ai vu; il s'élance à la tête du peuple; ils ont brisé les portes du palais. (*Miss Henriette tombe évanouie sur un fauteuil.*)

SCÈNE VI.

BATHILDE, LIONEL, MISS HENRIETTE, PLUSIEURS OFFICIERS.

LIONEL. Que personne ne me suive. Vous, Lechmère, prévenez lord Gage que toute résistance est

inutile et pourrait devenir dangereuse; qu'il est mon prisonnier, et que, seul, je veux lui parler. Pour vous, Messieurs, point de désordres, point de violence, qu'on place des sentinelles à toutes les portes, qu'aucun excès ne déshonore la cause de la liberté; nous avons pris les armes non pour violer les lois, mais pour les défendre... (*Apercevant Bathilde.*) Ah! Bathilde! c'est vous que je revois! Zambaro m'a tout appris, je sais qui vous êtes, maintenant vous serez à moi.

BATHILDE. Que dites-vous? moi consentir à votre honte! non, la compagne du noble Lionel doit être pure aux yeux du ciel comme aux siens... Tenez... (*Lui montrant miss Henriette.*) Regardez.

LIONEL, *la voyant.* Miss Henriette!

BATHILDE, *à mi-voix.* Oui, miss Henriette; elle est belle, noble, vertueuse; elle est bien heureuse, elle est digne de vous.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR, PLUSIEURS OFFICIERS ET SOLDATS.

ARTHUR. Nous les vengerons, c'est moi qui vous le promets.

LIONEL. Qui s'est permis d'enfreindre mes ordres? Que demandez-vous?

ARTHUR. Justice... Trois officiers de notre régiment, tombés ce matin entre les mains du gouverneur, ont été amenés sur les murs de la citadelle, et là, en présence du peuple, vous ne le croiriez jamais, ils ont été fusillés.

LIONEL. Des prisonniers de guerre!

ARTHUR. On a pensé que des Américains étaient hors du droit des gens.

LIONEL. Quelle indignité!

ARTHUR. Eh bien! le sang paiera le sang, et voici la victime que nous réclamons.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LORD GAGE.

LIONEL. Milord Gage!

BATHILDE ET HENRIETTE, *se jetant dans les bras de lord Gage.* Mon père!..

TOUS, *se précipitant vers lui.* Mort au gouverneur!

BATHILDE, *s'élançant entre eux et lord Gage.* Arrêtez!..

LORD GAGE, *à part.* Qu'ai-je vu! la nièce de ce Zambaro!

BATHILDE. Arrêtez, nobles Américains, n'imitez pas les forfaits que vous détestiez tout à l'heure. (*A Lionel.*) Et vous qui venez de délivrer la patrie, si j'ai sauvé vos jours et ceux de vos amis, j'en réclame le prix. (*Montrant lord Gage.*) Protégez-le, défendez sa vie, défendez votre gloire.

LIONEL. Ah! s'il ne dépendait que de moi, croyez que la pitié...

ARTHUR. La pitié! en a-t-il eu pour nos frères? Point de grâce.

TOUS. Non, point de grâce.

ARTHUR. Il faut un exemple; il faut apprendre à l'univers entier...

BATHILDE. Que vous avez su vaincre et n'avez pas su pardonner; que vous êtes indignes de la victoire; que vous l'avez souillée par un crime. Ah! ce n'est pas la liberté qu'il vous faut, c'est du sang. Eh bien! vous serez satisfaits; je vous offre une nouvelle victime: frappez à la fois et le père et la fille.

LORD GAGE. Ma fille!

MISS HENRIETTE. Ma sœur!

BATHILDE. Oh! ne me désavouez pas. Je ne demande que l'honneur de mourir avec vous. (*Aux soldats.*) Frappez maintenant. (*Mouvement général.*)

LIONEL, *aux Américains.* Non, vous épargnerez leurs jours. Dans une cause aussi sainte que la nôtre, le sang ne doit couler que sur les champs de bataille, et plutôt briser cette épée... (*Tous font un mouvement.*)

ARTHUR, *l'arrêtant.* L'instrument de notre délivrance! Non! colonel, la patrie en a trop besoin! conservez-le pour elle, nous vous obéissons.

LIONEL, *à lord Gage.* Milord, vous êtes libre. Portez au roi et au parlement d'Angleterre les vœux de cette colonie: égalité des droits, égalité des impôts, liberté selon les lois, voilà ce que nous demandons les armes à la main.

BATHILDE. Vous partez, mon père, qu'ordonnez-vous de moi?

LORD GAGE. Tu me suivras, ma fille.

BATHILDE, *se jetant dans ses bras.* Ah! ce mot efface tout.

LORD GAGE. Sous un autre ciel, dans un monde nouveau, nous parviendrons à oublier le passé, et peut-être un heureux avenir nous est-il permis. (*A Lionel et aux Américains.*) Messieurs, tout ce que je puis faire, c'est de porter vos demandes au parlement, et de faire des vœux pour qu'elles soient accueillies.

LIONEL. Dites-lui que d'aujourd'hui tous les Américains sont soldats; que vous avez vu en eux, non des esclaves révoltés, mais des citoyens, des hommes libres, qui, à la face de l'univers, proclament leur indépendance, et sauront la défendre.

TOUS LES AMÉRICAINS. Oui, nous le jurons!

FIN DE LA BOHÉMIENNE.



BERNARD. J'ai déjà eu le plaisir de rencontrer ces dames. — Scène 10.

LES ADIEUX AU COMPTOIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 9 août 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DUBREUIL, marchand d'étoffes.
MADAME DUBREUIL, sa femme.
ELISA, leur fille.
BERNARD, jeune tapissier.
M. COTING, tailleur.
UN JOCKEY, costumé à l'anglaise.
FRANÇOIS, domestique.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Dubreuil.

Le théâtre représente un appartement assez élégant. Porte au fond. Deux portes latérales A droite, sur le devant, une petite table couverte d'un tapis; du côté opposé, une table ronde, sur laquelle on sert le déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DUBREUIL.

(*Ils sortent ensemble de la chambre à gauche.*)

M. DUBREUIL. Mais au moins, ma femme, écoute un peu la raison.

MADAME DUBREUIL. Non, monsieur Dubreuil, je ne veux pas que nous restions plus longtemps dans le commerce. Voilà vingt ans que je suis assise dans ce maudit comptoir, il me tarde d'en sortir.

M. DUBREUIL. Songe donc, ma chère amie, que nous nous y sommes enrichis.

MADAME DUBREUIL. Raison de plus pour nous retirer, pour faire les bourgeois, pour acheter une maison à Paris, et une à la campagne.

M. DUBREUIL. Y penses-tu?

MADAME DUBREUIL.

AIR du *Ménage de garçon.*

Et pourquoi-pas? qui vous arrête?..
Surtout, Monsieur, dans un moment
Où dans Paris chacun achète
Des maisons sans avoir d'argent.

M. DUBREUIL

Par les acheter on commence,
Et bien des gens en font métier;
Mais il s'en vendrait moins, je pense,
Si l'on commençait par payer.

MADAME DUBREUIL. Eh bien! Monsieur, rien ne vous empêche de commencer par là. Et quand je pense à ce bal, où nous avons été hier avec ma fille, Dieu! que je voudrais me voir dans un salon de la Chaussée-d'Antin, sur un canapé, ou un divan! et recevant le beau monde; n'est-ce pas plus agréable et plus honorifique que d'être demoiselle de comptoir ou dame de boutique, aux ordres de tout le monde, astreinte à la sonnette, et attachée à la demi-aune?

M. DUBREUIL. Et moi, qui ne suis jamais sorti de la rue Saint-Denis! qu'est-ce que je ferai dans ton beau salon de la Chaussée-d'Antin?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Pour voir des sots gonflés de leur mérite,
De jeunes fats, des docteurs de boudoir,
De gros banquiers fiers d'avoir fait faillite;
J'aime bien mieux rester dans mon comptoir.
Franchise, honneur, vertus héréditaires,
Chez ces messieurs que feriez-vous? hélas!
Vous seriez là des plantes étrangères;
L'air n'y vaut rien... vous n'y prendriez pas.

MADAME DUBREUIL. Restez donc dans votre quartier, puisque vous le voulez; mais au moins vous ne pouvez point sacrifier vos enfants; et puisque nous avons de la fortune, j'espère que votre intention n'est pas qu'ils soient des marchands comme nous.

M. DUBREUIL. Si fait, parbleu! Mon fils Didier, qui a bientôt quatorze ans, sortira dans trois ans du collége, pour entrer, non pas, comme vous le disiez, dans une école militaire, mais dans mon magasin; il ne portera ni l'épée ni l'épaulette, il y a assez de braves sans lui; il portera comme moi la demi-aune, et sera aide-de-camp de monsieur son père, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de le faire monter en grade, et de le nommer général en chef.

MADAME DUBREUIL. Mais notre fille Élisa, qui est en âge d'être mariée; une fille charmante, qui a été élevée par moi?

M. DUBREUIL. Notre fille épousera le fils de M. Bernard, mon ancien ami, un des premiers tapissiers de Paris.

MADAME DUBREUIL. Moi! la belle-mère d'un tapissier!

M. DUBREUIL. Où serait le mal? Savez-vous qu'un tapissier comme celui-là, qui a vingt mille livres de rentes assurées, vaut mieux qu'un notaire ou un avoué qui doit sa charge?

MADAME DUBREUIL. A la bonne heure : mais si votre fille éprouve pour ce mariage une répugnance invincible?

M. DUBREUIL. Une répugnance invincible! elle ne connaît pas son prétendu, puisque voilà dix ans qu'il est à Lyon à la tête de ma fabrique. Élisa ne pense rien de tout cela; et c'est vous qui lui mettez de pareilles idées dans la tête.

MADAME DUBREUIL. Voulez-vous vous en rapport rà elle? je vous promets de rester neutre.

M. DUBREUIL. Hé bien! j'y consens.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Entre nous deux qu'elle prononce :
Mais aussi, d'après sa réponse,
L'hymen se fera sur-le-champ.

MADAME DUBREUIL.

Hé quoi! vous voulez?..

M. DUBREUIL.

Oui, vraiment,
Je veux la forcer d'être heureuse.

MADAME DUBREUIL.

Dieux! quelle tyrannie affreuse!

M. DUBREUIL.

Hé bien! tâchez, dès aujourd'hui,
De me tyranniser ainsi.

Mais taisez-vous; car voici ma fille.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISA.

MADAME DUBREUIL, *s'asseyant sur un fauteuil.* Approchez, Élisa, approchez, nous avons à vous interroger sur une affaire importante.

M. DUBREUIL. Oui, ma fille, et surtout réponds-nous avec franchise, car nous ne voulons que ton bonheur.

MADAME DUBREUIL. Levez la tête, Élisa. Auriez-vous envie d'etre mariée?

ÉLISA, *vivement.* Oui, maman. (*Se retournant vers M. Dubreuil, et lui faisant la révérence.*) Oui, mon papa.

M. DUBREUIL. C'est bien, c'est bien, voilà un empressement qui est de bon augure.

MADAME DUBREUIL. Et voudriez-vous épouser le fils de M. Bernard le tapissier? (*Lui faisant signe de la tête de dire non.*)

ÉLISA, *hésitant.* Non... non, maman.

M. DUBREUIL. Comment, non?

MADAME DUBREUIL. Ah! monsieur Dubreuil, permettez : vous ne devez pas l'intimider; il faut qu'elle soit libre de répondre. (*A sa fille.*) Comment? tu ne voudrais pas être la femme d'un tapissier? te voir depuis le matin jusqu'au soir dans une belle boutique, à mesurer des franges et à auner de la moquette? (*Lui faisant toujours signe de dire que non.*)

ÉLISA. Non, maman, non, certainement.

MADAME DUBREUIL, *à son mari.* Vous voyez que je ne lui fais pas dire... (*A sa fille.*) Est-ce que tu aimerais mieux, par hasard, un jeune homme comme il faut, qui n'aurait rien à faire toute la journée qu'à mener promener sa femme au bois de Boulogne, en calèche ou en tilbury, qui lui donnerait des bijoux, des cachemires, (*Regardant son mari avec attention.*) et qui ne regarderait jamais le mémoire de la marchande de modes?

ÉLISA, *vivement.* Ah! oui, maman; voilà le mari qu'il me faut; et je n'en veux pas d'autre.

M. DUBREUIL. Et moi, morbleu! j'entends, Mademoiselle...

MADAME DUBREUIL. Vous le voyez, malgré nos conventions, vous allez vous emporter.

M. DUBREUIL. Non pas; mais qu'elle voie au moins celui que je propose. Voici trois jours que Bernard est arrivé de Lyon; ses premiers moments ont été donnés à sa famille et à ses affaires; mais maintenant il nous appartient; et je vous préviens que tantôt nous l'avons à dîner, pour que vous fassiez connaissance.

MADAME DUBREUIL. Eh! mon Dieu! nous le connaissons de reste, par tout le bien que vous nous en disiez.

AIR des *Amazones.*

C'est un garçon honnête et raisonnable,
Plein de bonté, d'esprit et de vertus.

ÉLISA.

D'un caractère aussi joyeux qu'aimable.

M. DUBREUIL.

Hé bien, morbleu! que vous faut-il de plus?
Esprit, gaîté, prudence, bonté d'âme,
Que de vertus!.. En voilà, Dieu merci!
C'est de quoi faire un héros .. et Madame
N'y trouve pas de quoi faire un mari!

MADAME DUBREUIL. Oui, Monsieur; parce que je ne veux pas sacrifier ma fille, parce que nous ne sommes point faites pour subir continuellement l'humiliation du comptoir.

M. DUBREUIL. L'humiliation du comptoir! Ah çà! ma chère Jeannette...

MADAME DUBREUIL. Ah! Jeannette!..

M. DUBREUIL. Dame! c'était votre nom, quand je vous ai épousée... (*On sonne.*) Et, tenez, tenez, vous qui n'êtes point faite... entendez-vous la sonnette? voilà du monde qui arrive. Allons, ma fille, ma femme, à votre poste.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, COTING.

COTING. Pardon d'entrer jusqu'ici, n'ayant trouvé personne au magasin.

M. DUBREUIL. C'est nous, Monsieur, qui vous faisons nos excuses... Ma femme, une chaise à Monsieur.

MADAME DUBREUIL, *à part.* Dieux! être obligée d'être honnête avec tous ces gens-là!

COTING. Ne vous donnez pas la peine, je viens acheter quelques pièces de velours... Sans me connaître, vous avez peut-être entendu parler de moi : je suis M. Coting, un des premiers tailleurs de Paris.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Mais dans le siècle où nous sommes,
Souvent les tailleurs, hélas!
Ne trouvent que des ingrats!
C'est nous qui faisons les hommes,
Un tel... n'est qu'un ignorant..,
Grâce au bel habit qu'il prend,
On l'écoute en l'admirant.
A qui doit-il cette gloire?
A qui doit-il son esprit?
Il le doit à son habit.
Et quand je vois son mémoire,
Cet habit... Dieux! quelle horreur!
Il le doit à son tailleur.

Vous savez que j'ai inventé l'étoffe qui porte mon nom, et qui a eu tant de vogue l'hiver dernier; et je viens vous consulter sur une espèce de velours que je voudrais créer, et que vous auriez la bonté de faire fabriquer. J'ai là des échantillons. (*Pendant qu'il ôte ses gants.*) Vous avez ici un petit local charmant.

M. DUBREUIL. Oui, c'est notre arrière-boutique, que ma femme a voulu que je fisse arranger en salon, (*Montrant la porte du fond.*) et qui a une sortie particulière sur la rue.

COTING. C'est fort propre; mais si vous venez chez moi, vous verrez, c'est tout en glace. De sorte que quand un client essaie un habit, il le voit double.

M. DUBREUIL, *à part.* Et il le paie de même... (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, vos échantillons?

COTING, *prenant plusieurs papiers.* M'y voici; non, c'est un billet de M. le comte de Saint-Edmond!

MADAME DUBREUIL. Saint-Edmond?

COTING. Vous connaissez?..

MADAME DUBREUIL. De réputation; ce jeune homme si aimable, si brillant.

ÉLISA. L'oracle du goût et de la mode.

MADAME DUBREUIL. On nous en a beaucoup parlé dans toutes les sociétés où nous allons. (*Bas, à M. Dubreuil.*) Voilà le gendre qu'il vous faudrait.

COTING. Moi, je ne le connais pas, impossible de le joindre; mais je connais son papier, et j'ai là une lettre de change passée à mon ordre, pour laquelle je me suis mis en règle...., (*Prenant d'autres papiers.*) Ah! tenez, vous voyez ces deux nuances, ce velours noir et ce velours blanc; je voudrais... cela va vous étonner, mais moi, je suis un de ces génies créateurs qui visent à l'originalité... je voudrais combiner ensemble ces deux couleurs hétérogènes, et en faire jaillir une autre.

M. DUBREUIL. C'est déjà fait.

COTING. Comment?

M. DUBREUIL. Nous avons le gris, le gris de souris, le gris perle...

COTING. C'est dommage; mais c'est égal, gardez-moi le secret; vous pouvez toujours dire que c'est moi qui l'ai inventé.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Par l'invention, moi, je brille;
Aussi, je ferai mon chemin.

DUBREUIL, *lui montrant la boutique.*

Par ici, . ma femme et ma fille
Vont vous conduire au magasin.
J'ai plus d'une étoffe nouvelle
Dont on admire la couleur;
Et là, vous pourrez choisir celle
Dont vous voulez être l'auteur.

COTING, *sortant avec Élisa.* C'est on ne peut pas plus honnête.

MADAME DUBREUIL, *à Coting.* Je vous suis, Monsieur... (*A M. Dubreuil*) et quant à votre M. Bernard, ne nous en parlez plus; car nous le détestons maintenant plus que jamais. (*On sonne.*) Allons, encore du monde, Voilà, voilà, on y va. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

M. DUBREUIL, *seul.* Dieux! qu'un père de famille a de mal! et qu'il y a une chose difficile au monde! c'est de faire entendre raison à sa femme! car ma fille, cette pauvre Élisa, n'a pas de volonté, et serait, j'en suis sûr, toute disposée à m'obéir, si on ne lui montait pas l'imagination... Hein! qui vient là? c'est ce pauvre Bernard, mon gendre en expectative.

SCÈNE V.

M. DUBREUIL, BERNARD.

M. DUBREUIL. Bonjour, mon garçon; qu'est-ce qui t'amène si matin?

BERNARD. Je n'ai pas eu la patience d'attendre jusqu'au dîner, parce que j'avais à vous raconter quelque chose de si étonnant... Mon père en a été dans l'enchantement, et vous aussi, j'en suis sûr, parce que vous êtes un si brave homme, un si honnête homme.

M. DUBREUIL. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de toi. Allons, vite, dis-moi ce qui t'arrive.

BERNARD. Voyez-vous, quand j'étais à Lyon, mon père m'écrivait toutes les semaines : « Sois bon sujet, « et M. Dubreuil te donnera sa fille. » Vous-même, quand vous veniez, vous m'en disiez autant, et vous conviendrez que cela monte la tête d'un jeune commis-marchand, qui a dix-huit ans et de l'imagination ; de sorte que, sans connaître mademoiselle Élisa, et sans l'avoir jamais vue, j'en étais déjà amoureux sur parole.

M. DUBREUIL. Il n'y a pas de mal jusqu'à présent.

BERNARD. Ah bien oui ! tout cela était bel et bon de loin ; mais je n'ai pas été deux jours à Paris que ça n'était plus ça.

M. DUBREUIL. Qu'est-ce à dire ?

BERNARD. Hier au soir, j'ai été au bal chez un riche banquier, avec qui mon père a des relations d'affaires. Dieux ! quel coup d'œil !

AIR de *Marianne*.

Chez nous au bal on aime à rire,
C'est là que règne la gaîté ;
Mais à Paris, sans se rien dire,
On s'amuse avec gravité.
Malgré l'orchestre aux sons joyeux,
Chacun dansait, et d'un air sérieux !
Et les messieurs ! il faut les voir !
Pour être gai, tout le monde est en noir ;
En voyant un pareil négoce,
Surtout leur sombre vêtement,
On dirait d'un enterrement,
Qui se trouve à la noce.

Aussi, moi, qui n'y étais pas, j'allais me retirer, lorsque je vois entrer, avec sa mère, une jeune personne qui avait une physionomie si douce et si jolie, que, crac ! au premier coup d'œil, voilà la tête et le cœur qui sont partis.

M. DUBREUIL. Allons, il ne manquait plus que cela, le voilà amoureux.

BERNARD. Oh ! amoureux en plein ! Et vous sentez bien que je pensais déjà à vous et à mon père, et que je me faisais de fameux reproches, sans compter les remords qui allaient leur train, lorsqu'au moment où ces dames venaient de partir, quelqu'un les a nommées devant moi ; et jugez de ma surprise ! c'étaient madame Dubreuil et mademoiselle Élisa, votre femme et votre fille.

M. DUBREUIL. Il se pourrait ! Hier, en effet, elles ont été au bal.

BERNARD. Hein ! quelle rencontre ! et quel bon hasard ! Tomber ainsi amoureux de sa femme ! car je l'aimais d'avance. Je l'adore maintenant... je l'aimerai toujours. Je n'en ai pas dormi de la nuit ; j'en ai la fièvre.

M. DUBREUIL.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Je ne sais pas s'il faut ou non te plaindre ;
Mais ça va mal, mon cher, pour tes amours.

BERNARD.

Que dites-vous ! quel malheur faut-il craindre ?
Ai-je un rival ?.. parlez vite, j'y cours.
Si je n'ai pas, pour celle qui m'enchante,
Assez d'esprit pour la bien mériter ;
J'aurai, du moins, si quelqu'un se présente,
Assez de cœur pour la lui disputer.

M. DUBREUIL. Voyez-vous, quelle bonne tête !.. Eh ! non, ce n'est pas cela, c'est ma femme et ma fille qui détestent les commerçants et le commerce, et qui ne veulent pas entendre parler de ce mariage.

BERNARD. Qu'est-ce que vous me dites là ? moi, qui ne peux plus être heureux qu'avec mademoiselle Élisa ! D'ailleurs, est-ce que vous n'êtes pas le maître chez vous ? Est-ce que vous ne pouvez pas dire : « Je le veux. »

M. DUBREUIL. Oui, sans doute ; mais qu'en arrivera-t-il ? ma femme criera à la tyrannie, au despotisme ; et ma fille, qui est déjà mal disposée, t'en aimera encore moins.

BERNARD. Vous avez raison ; mais alors quel parti prendre ?

M. DUBREUIL. Ce n'est pas facile : sans les heurter de front, trouver quelque moyen d'arriver à notre but. Il faudrait tâcher de plaire à ma femme et à ma fille. Hier, comment as-tu été accueilli ?

BERNARD. Fort bien. Mademoiselle Élisa avait un air si aimable ! Et pour madame sa mère...

AIR : *Du partage de la richesse.*

Elle observait mon genre et ma méthode,
Car pour ce bal mon père avait voulu
Que l'on me fît un costume à la mode :
Ainsi, jugez comme j'étais vêtu.
Dans ce salon ils étaient tous si drôles ;
Mais un surtout que de loin j'aperçoi ;
Je m'en approche en haussant les épaules,
Et le miroir m'apprend que c'était moi.

Il est vrai qu'il n'y avait pas là un cavalier qui fût plus ridicule. Aussi tout le monde m'admirait.

M. DUBREUIL. A merveille. Voilà un commencement. Pour continuer, il faut t'en aller sur-le-champ, car ma femme aime les élégants, les gens à la mode ; et tout serait perdu si elle te voyait accoutré de la sorte.

BERNARD. Dame ! c'est pour le matin, mon costume de travail.

M. DUBREUIL. Va mettre ton bel habit, ta chaîne d'or, le lorgnon, et reviens sur-le-champ.

BERNARD. A quoi bon ?

M. DUBREUIL. A quoi bon ? Nous verrons après. Cela ne te regarde pas ; et quoi qu'il arrive, aie soin de ne me contrarier en rien, de me laisser faire, et de toujours dire comme moi.

BERNARD. C'est dit. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VI.

M. DUBREUIL, *seul.* Diable ! moi, qui n'ai jamais été bien fort, me trouver ainsi, à mon âge, et pour la première fois de ma vie, à la tête d'une intrigue ! Je ne sais pas trop comment je m'en tirerai, d'autant que, d'ordinaire, ce ne sont pas les pères qui se mêlent de ces choses-là. Mais c'est pour le bonheur de ma fille ; et puis, avec ma femme, ça m'épargne une querelle ; et, en ménage, c'est une économie qu'on n'est pas fâché de faire. Il y a tant d'autres occasions de dépenses... Hein ! qui vient là ? un jockey anglais.

—

SCÈNE VII.

M. DUBREUIL, UN JOCKEY.

LE JOCKEY. Est-ce ici M. Dubreuil, un marchand d'étoffes ?

M. DUBREUIL. Oui, mon ami.

LE JOCKEY. Je viens de la part de mon maître, M. le comte de Saint-Edmond.

M. DUBREUIL. Ah ! M. de Saint-Edmond, rue de la Chaussée-d'Antin ?

LE JOCKEY. Oui, Monsieur.

M. DUBREUIL. C'est celui dont ma femme me parlait tout à l'heure ; qu'y a-t-il pour son service ?

LE JOCKEY. Il vous prie de passer demain matin chez lui; c'est pour un nouvel ameublement dans son petit salon.

M. DUBREUIL. C'est bien ; mais encore faudrait-il savoir... est-il là avec toi, dans sa voiture ?

LE JOCKEY. Non, Monsieur ; mon maître déjeune en ville ; je viens de le conduire, et je ne dois aller le reprendre que dans trois heures avec la voiture.

M. DUBREUIL. Dans trois heures... (*A part.*) Ah! mon Dieu, quelle idée! voilà mon plan qui m'arrive... (*Haut.*) Dis-moi, mon garçon, tu m'as l'air d'un garçon intelligent?

LE JOCKEY. Dame, Monsieur, je fais mon état de jockey anglais du mieux que je peux.

M. DUBREUIL. Et tu es bien attaché à ton maître?

LE JOCKEY. Monsieur sait ce que c'est, un jeune homme à la mode, qui a une très-grande fortune ; on a toujours un attachement proportionné.

M. DUBREUIL. C'est juste; et si, malgré ta fidélité, on te proposait de le quitter ce matin?

LE JOCKEY. Comment, Monsieur?

M. DUBREUIL. Pour trois heures seulement, (*Lui donnant de l'argent.*) et moyennant vingt francs par heure.

LE JOCKEY. A ce prix-là, Monsieur, je servirais vingt maîtres à la fois ; voyons, que faut-il faire?

M. DUBREUIL *le tire à l'écart et lui parle bas.* Taistoi, c'est ma femme.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL. L'ennuyeux personnage ! j'ai cru qu'il ne s'en irait jamais. Et cet autre, un petit bourgeois qui me fait déplier vingt pièces d'étoffe sans rien acheter ! il est bien dur, quand on a vingt-cinq mille livres de rente, d'obéir à des gens qui n'ont peut-être pas un écu dans leur poche, et qui se donnent encore les airs de marchander.

LE JOCKEY, *à M. Dubreuil.* Il suffit, Monsieur, je comprends. (*Il sort.*)

MADAME DUBREUIL. Eh bien! mon mari, en finirez-vous aujourd'hui? et quand comptez-vous déjeuner?

M. DUBREUIL. M'y voici, ma chère amie ; c'est que je terminais ici un article important.

MADAME DUBREUIL. Vraiment! quel était ce jockey?

M. DUBREUIL. Celui de M. le comte de Saint-Edmond, dont tu me parlais tout à l'heure ; il m'annonçait que son maître allait venir ce matin choisir des étoffes.

MADAME DUBREUIL. Il se pourrait ! moi qui avais tant d'envie de le connaître !.. Ah! mon Dieu ! dans quel etat est ce salon!.. (*Appelant.*) François ! François! holà! quelqu'un. Ma fille, ma chère Élisa !..

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS, *puis* ÉLISA.

MADAME DUBREUIL. Accours donc, ma chère amie... Tu ne sais pas une nouvelle.. M. de Saint-Edmond qui va venir... Eh! vite, François, rangez ce salon.

FRANÇOIS. Et le déjeuner qui était prêt?

MADAME DUBREUIL. Vous le servirez tout à l'heure... nous attendons auparavant une visite.

FRANÇOIS. C'est donc cela qu'il y a là un beau jeune homme qui vous demande.

MADAME DUBREUIL. Et vous l'avez fait attendre... Qu'il entre vite, François, et n'oubliez pas de l'annoncer, comme cela se fait toujours.

FRANÇOIS. Comment, Madame?

MADAME DUBREUIL. Eh! oui, vous entrerez le premier en disant : « Monsieur de Saint-Edmond. »

M. DUBREUIL, *à part.* Elle fait bien d'y songer... j'avais oublié le plus essentiel. (*François sort.*)

MADAME DUBREUIL. Mais j'y pense maintenant... dans quel négligé me voilà!

ÉLISA. Que je suis contente !.. que j'ai bien fait de mettre ce matin cette robe !..

M. DUBREUIL, *à part.* C'est ça... la tête est partie... voilà toutes les girouettes en mouvement. (*Les deux dames arrangent leur toilette devant la glace.*)

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS, *puis* BERNARD.

FRANÇOIS, *entrant et annonçant à haute voix.* Monsieur de Saint-Edmond.

BERNARD, *regardant M. Dubreuil.* Qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DUBREUIL, *allant à lui.* Salut à monsieur de Saint-Edmond.

BERNARD, *bas.* Il paraît que c'est mon nom.

M. DUBREUIL, *de même.* Oui, sans doute. (*Haut.*) Je suis trop heureux de recevoir l'homme le plus à la mode de Paris... (*Bas.*) Tu es un élégant, entends-tu! et tiens-toi droit....

BERNARD, *de même.* Soyez tranquille... vous allez voir, rien que le salut... (*S'avançant près des dames, et les saluant, la tête entre les deux épaules.*) Belles dames, j'ai l'honneur d'être le vôtre, autant que possible.

MADAME DUBREUIL ET ÉLISA, *faisant la révérence.* Monsieur...

ÉLISA, *levant les yeux.* Ah! mon Dieu! maman... c'est ce monsieur d'hier avec qui j'ai dansé, et qui ne nous a pas quittées de tout le souper.

MADAME DUBREUIL. Comment! il se pourrait !.. il était donc au bal, incognito.

BERNARD, *les lorgnant.* Il me semble, autant que le bon ton me permet d'y voir... que j'ai déjà eu le plaisir de rencontrer ces dames.

MADAME DUBREUIL. Mais, oui, Monsieur... nous avons passé hier la soirée ensemble.

BERNARD. Est-ce hier ?.. eh ! oui, rue Lepelletier... un bal de banquier. Une cohue... moi, je n'y vais jamais... aussi, je n'étais pas invité... je n'y connais personne... c'est un ami qui m'y a amené.

MADAME DUBREUIL. Il me semble cependant que le bal...

BERNARD. Ah! laissez donc...

AIR : *Sans mentir.*

Oui, le luxe et l'opulence
Eblouissent tous les yeux.
Mais chez les gens de finance,
Tous les bals sont ennuyeux.
Terpsichore craint l'approche
Des Crésus prompts à glisser,
Et dit, en voyant leur poche,
Où tant d'or vient s'entasser :
« C'est trop lourd (*bis.*) pour bien danser. »

Et puis, quelle société!.. je n'y ai rencontré que deux personnes véritablement dignes de mes hommages... aussi, je ne les ai pas quittées... et j'étais loin de m'attendre aujourd'hui au plaisir de les revoir.

ÉLISA, *bas, à sa mère.* Qu'il est aimable et galant!

MADAME DUBREUIL. Eh bien! monsieur Dubreuil, vous l'entendez... vous voyez que les gens comme il faut se reconnaissent partout.

BERNARD. Du premier coup d'œil, je vous défie d'entrer dans un salon, sans être remarquée...

MADAME DUBREUIL. Comme tout ce qu'il dit est de bon ton. (*François apporte le déjeuner.*)

BERNARD. Comment!.. vous n'avez point encore déjeuné? à onze heures!.. mais c'est comme moi... c'est tout à fait bon genre.

MADAME DUBREUIL. Oui, Monsieur, c'est notre habitude.

M. DUBREUIL. Excepté qu'aujourd'hui nous avons deux heures de retard... mais si vous voulez sans façon être des nôtres?

BERNARD. Comment donc!.. mais très-volontiers.

MADAME DUBREUIL, *bas, à son mari.* Qu'est-ce que vous faites?.. nous n'avons personne... François est si maladroit pour servir!

M. DUBREUIL. Eh bien! Monsieur n'a-t-il pas ses gens?

BERNARD. Mes gens!.. qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DUBREUIL. Tenez, justement, voici votre jockey.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LE JOCKEY, *en grande livrée.*

LE JOCKEY, *s'adressant à Bernard.* Je viens savoir les ordres de Monsieur.

BERNARD, *bas, à Dubreuil.* Dites donc... il se trompe de maître.

M. DUBREUIL, *de même.* Va toujours, c'est convenu.

BERNARD, *au jockey.* Mais, mon cher, comme vous voudrez... je crois que vous pouvez attendre.

ÉLISA, *à la fenêtre.* Dieux! quel joli tilbury!

LE JOCKEY. C'est la voiture de mon maître.

BERNARD, *bas, à Dubreuil.* Ma voiture!.. c'est encore convenu?

M. DUBREUIL. Eh! oui, oui... Allons, asseyez-vous.

BERNARD, *après avoir pris place à la table, et cherchant un nom.* Tom .. John... Williams, mon jockey... servez-nous à table.

M. DUBREUIL. Monsieur, nous sommes flattés de voir que vous ayez bien voulu partager le déjeuner de famille.

BERNARD. Je suis trop heureux d'y être admis, et tout mon bonheur serait à mon tour de pouvoir vous recevoir chez moi.

MADAME DUBREUIL. Monsieur, ma fille et moi... sommes infiniment flattées... (*Bas, à son mari.*) Je vous le demande, Monsieur, est-il possible d'être plus honnête?

M. DUBREUIL. Vous le trouvez donc...

MADAME DUBREUIL. Charmant!.. (*Au jockey.*) Je vous demanderai une tasse.

M. DUBREUIL, *souriant.* Vraiment... (*A part.*) Allons, allons, je suis enchanté de ma ruse; et pour la première fois que je m'en mêle, ça ne va pas mal.

—

SCÈNE XII.

M. ET MADAME DUBREUIL, ÉLISA, BERNARD, *autour de la table et déjeunant;* LE JOCKEY, *debout, occupé à les servir;* COTING, *entrant par la porte du magasin.*

COTING. Je suis désolé... de vous déranger encore... je ne vous dis qu'un mot, et je m'esquive. (*M. Dubreuil se lève de table, et va causer avec lui à l'autre bout du théâtre.*)

MADAME DUBREUIL, *à Bernard.* Ne faites pas attention, c'est un chaland... ça n'en vaut pas la peine.

COTING, *à M. Dubreuil.* Ce velours gris-perle me paraît bien... j'en prendrai quatre pièces pour commencer... pour le surplus...

MADAME DUBREUIL, *à qui Bernard a parlé bas pendant ce temps.* C'est charmant! Dieux! qu'il a d'esprit!.. on avait bien raison de nous vanter M. de Saint-Edmond.

COTING. Hein!.. qu'est-ce que c'est?.. quel nom ai-je entendu? Comment!.. Monsieur serait?..

ÉLISA. M. de Saint-Edmond lui-même.

COTING. En effet, je reconnais son jockey... celui qui me renvoyait toujours. (*Haut, à Bernard.*) Plusieurs fois, Monsieur, je me suis présenté à votre hôtel, sans vous rencontrer.

BERNARD. A mon hôtel!.. (*A part.*) C'est encore quelque incident arrangé par le beau-père.

COTING. Votre domestique, ici présent, m'a toujours dit que vous n'étiez pas visible.

BERNARD. Ce gaillard-là joue bien son rôle...

LE JOCKEY, *à Coting.* C'est vrai, Monsieur... mais j'avais des ordres...

COTING. Que j'ai toujours respectés... je suis Coting... Coting, tailleur... Et puisque je vous trouve, voici une petite lettre de change, acceptée par vous, et passée à mon ordre.

M. DUBREUIL, *à part.* Eh! mon Dieu!.. je n'avais pas pensé à celui-là .. ce que c'est, quand on commence.

BERNARD, *à part.* C'est bien cela... Tous les jeunes gens à la mode ont des créanciers... et le beau-père m'en a trouvé un. (*Haut, à Coting.*) Eh bien! mon cher, qu'est-ce que cela?.. Une lettre de change!.. est-ce que cela me regarde? est-ce que je peux me mêler de tout?.. C'est moi qui les fais, c'est déjà bien assez. . mais ce n'est pas moi qui les paie... Voyez mon homme d'affaires... Est-ce que vous me prenez pour un bourgeois?

COTING. Non, Monsieur; je sais bien la différence... les bourgeois paient eux-mêmes .. Mais c'est que je me suis mis en règle... Il y a contrainte par corps; et je serais désolé, pour si peu de chose, de causer du désagrément à Monsieur...

M. DUBREUIL, *à part.* Ah! mon Dieu!.. tout va se découvrir.

COTING. Et de le faire mettre en prison.

MADAME DUBREUIL ET ÉLISA. En prison!..

BERNARD, *aux dames.* Taisez-vous donc... ça n'est pas possible... je ne découche jamais. (*A Coting.*) De quoi est-il question!.. de mille écus?

COTING. Du tout, Monsieur... d'une misère de cinq cents francs.

BERNARD, *toujours à table.* Et c'est pour cela que vous me rompez la tête?.. Tenez, entendez-vous là-dessus avec M. Dubreuil, nous sommes en compte courant... et il va vous solder. (*A madame Dubreuil.*) Je vous demanderai un peu de crème.

M. DUBREUIL. Comment! morbleu!.. y pensez-vous?.. payer cinq cents francs!

MADAME DUBREUIL, *versant de la crème à Bernard.* Sans doute, mon ami, vous ne pouvez refuser à M. de Saint-Edmond.

BERNARD. Certainement; qu'est-ce que cela vous coûte?

M. DUBREUIL. Ce que ça me coûte?.. c'est que vous croyez plaisanter... Mais je suis dans ce moment-ci dans une position... (*A part.*) Mais renoncer à une ruse qui va si bien... (*On entend sonner.*) Allez donc vite... Et puis d'ailleurs le véritable Saint-Edmond paiera peut-être. (*On sonne encore.*) Mais allez donc, Madame.

MADAME DUBREUIL, *se levant de table.* Excusez, Monsieur...

BERNARD. Faites, Madame... Je sais bien ce que c'est que le commerce.

MADAME DUBREUIL. Ah! si celui-là s'avise de marchander, il sera bien venu. (*Elle sort.*)

M. DUBREUIL, *à Coting.* Monsieur, passons dans mon cabinet... nous allons régler cela. (*A Bernard.*) Je te laisse quelques minutes avec ta prétendue... profite des moments, car ils sont chers. (*Il entre avec Coting dans le cabinet à droite.*)

—

SCÈNE XIII.

BERNARD, ÉLISA, LE JOCKEY.

ÉLISA, *à part*. Et mon papa qui me laisse avec lui!.. Qu'est-ce que je vais lui dire?

BERNARD, *à part*. Le beau-père a raison... c'est l'instant ou jamais de me déclarer.

ÉLISA. Vous disiez, Monsieur, que vous étiez venu pour voir des étoffes?.. Je vais, si vous le voulez, vous conduire au magasin.

BERNARD. Tout à l'heure... (*Au jockey.*) Williams, allez à votre cheval. (*A Élisa.*) Dans ce moment, j'ai le temps d'attendre.

ÉLISA. C'est que j'ai peur que vous ne vous ennuyiez avec moi... Je ne vais pas souvent dans le monde, et je ne suis pas au fait de ses usages.

BERNARD. Tant mieux!.. Vous ignorez combien le grand monde est ennuyeux!.. Je ne dirais pas cela devant votre mère, qui s'en est fait des idées magnifiques, mais il n'y a pas encore bien longtemps que j'y suis... et j'en ai déjà assez.

ÉLISA. Il se pourrait!

BERNARD. Au premier coup d'œil, ça paraît agréable de briller, de se promener, de n'avoir rien à faire... mais si vous saviez, au bout de quelque temps, comme la journée est longue!

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Au boulevard, voyez sur une chaise,
Plus d'un confrère, hélas! tout endormi!
Pour échapper à l'ennui qui lui pèse,
Il monte en vain sur un léger wiski,
L'ennui s'élance et galope avec lui.
Puis à la Bourse en revenant il passe,
Ou bien au jeu se livre avec ardeur.
Implorant comme une faveur
Quelque chagrin qui le délasse
De la fatigue du bonheur.

Ah! si j'avais suivi mes premiers projets, je n'en serais pas là... j'avais de l'argent, des capitaux assez considérables, je me serais mis dans le commerce.

ÉLISA. Vous?.. dans le commerce.

BERNARD. Et pourquoi pas? moi, je me fais une idée charmante d'une vie utile et occupée; je me vois avec ma femme, au milieu de mes vastes magasins.

ÉLISA. Votre femme! vous vous seriez donc marié?

BERNARD. Sans doute; ne fût-ce que pour partager mon bonheur! Dans l'état que j'aurais pris, tous les moments n'auraient pas été donnés au travail. Après une matinée utilement employée, cinq heures arrivent, la caisse et le registre sont fermés; libre de tous soins, content de soi-même et des autres, quelle douce gaieté anime le repas! Le soir, on va chercher avec sa femme un spectacle amusant; ou bien l'on va dans quelques sociétés, chez de bons amis, qui sont enchantés de vous voir; et, dans la belle saison, on a près de Paris, une maison de campagne charmante, où l'on va passer les fêtes et les dimanches. On a même la demi-fortune ou le char à banc qui vous transporte gaiement et en famille; ajoutez à cela l'amour qui embellit tout, et vous verrez qu'un brave et honnête marchand qui a de la considération, une bonne femme et de la fortune, est encore, de tous les bourgeois de Paris, celui qui a l'état le plus heureux.

ÉLISA. C'est pourtant vrai; je n'avais jamais pensé à tout cela.

BERNARD. Mais, pour ce beau projet, il faut d'abord une femme qu'on aime, et dont on est aimé.

AIR de *la Volière.*

Trouver une femme que j'aime,
N'est pas difficile, je crois.

ÉLISA.

Vous avez fait un choix?

BERNARD.

Je veux vous le dire à vous-même.

(*Faisant un geste.*)

Mais écoutez... n'entends-je pas
Vers nous revenir votre père?
Je crois, hélas!
Qu'il faut me taire.

ÉLISA.

Non, non, Monsieur, l'on ne vient pas.

DEUXIÈME COUPLET.

BERNARD.

C'est pour vous que mon cœur soupire,

ÉLISA, *parlant*. O ciel!

BERNARD.

Et je ne dois plus vous revoir.
A moins pourtant qu'un mot d'espoir...

ÉLISA, *baissant les yeux.*

Quoi!.. faut-il donc ici vous dire...
Mais écoutez... n'entends-je pas
De ce côté venir ma mère.
Je crois, hélas!
Qu'il faut me taire.

BERNARD.

Non, non, vraiment, l'on ne vient pas.

(*On entend sonner.*)

M. DUBREUIL, *appelant*. Élisa! Élisa!..

ÉLISA. Vous voyez bien, Monsieur.

BERNARD, Encore un instant, je ne vous demande qu'un seul mot... (*On entend sonner.*)

ÉLISA. Impossible, puisque maman m'appelle. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

BERNARD, *seul*. Elle me quitte; mais c'est égal, je crois maintenant que mes affaires sont bien avancées.

SCÈNE XV.

BERNARD, COTING, *puis* M. DUBREUIL.

COTING, *sortant du cabinet de M. Dubreuil et saluant.* C'est très-bien, voilà qui est arrangé. (*A Bernard.*) Je suis payé, Monsieur, je vous salue et je m'esquive, car on m'attend. (*Il sort par le fond.*)

BERNARD, *regardant autour de lui*. Qu'est-ce qu'il dit donc, qu'il est payé? c'est inutile, puisqu'il n'y a là personne.

M. DUBREUIL, *sortant du cabinet*. Eh bien! mon garçon, comment cela va-t-il?

BERNARD. A merveille; mais il faut convenir aussi que vous vous y entendez joliment; tous les incidents ont été disposés avec un art, surtout une progression, ce jockey d'abord, puis le tilbury, et enfin ce créancier que vous avez inventé, c'était le coup de maître.

M. DUBREUIL. Comment! que j'ai inventé? C'est charmant. Il croit toujours que c'est pour rire. Apprenez, Monsieur, que cette invention-là m'a coûté cinq cents francs, et qu'à la rigueur je devrais rabattre sur la dot. Mais ne parlons pas de cela. Tu es donc content de ton entretien?

BERNARD. Je suis dans l'enchantement; j'ai fait ma déclaration, et, à moins que l'habit que je porte ne me donne déjà de la fatuité, il me semble que je suis payé de retour.

M. DUBREUIL. Vraiment? eh bien! il ne faut pas perdre de temps, et porter les derniers coups. Tu aimes ma fille, tu en es aimé, c'est très-bien, je vais déranger tout cela.

BERNARD. Comment, Monsieur?

M. DUBREUIL. Eh! oui, je vais tout rompre.

BERNARD. Mais, monsieur Dubreuil, je ne souffrirai pas...

M. DUBREUIL. Et si tu me contraries, tu ne l'auras pas... Voici ma femme et ma fille, entre dans ce cabinet, écoute, ne dis mot, et laisse-moi faire. (*Bernard veut insister, Dubreuil le pousse dans le cabinet à droite et revient.*)

SCÈNE XVI.

M. DUBREUIL, MADAME DUBREUIL, ÉLISA; BERNARD, *dans le cabinet.*

MADAME DUBREUIL, *à Élisa.* Comment! ma fille, il serait amoureux de toi! que me dis-tu là?

ÉLISA. Oui maman, je vous assure..... (*A M. Dubreuil.*) Eh bien! mon papa, est-ce que M. le comte de Saint-Edmond est parti?

M. DUBREUIL. Oui; je suis d'une colère..... nous venons d'avoir une scène ensemble.

ÉLISA. Comment?

M. DUBREUIL, *à madame Dubreuil.* Vous ne vous douteriez jamais qu'il est amoureux de ma fille. (*A Élisa.*) Tu ne le savais pas?

ÉLISA. Si, mon papa, puisqu'il me l'a dit.

M. DUBREUIL. Eh bien! vois l'indignité; je lui ai offert ta main, et il l'a refusée.

ÉLISA ET MADAME DUBREUIL. Il l'a refusée!

M. DUBREUIL. Très-positivement. Qu'est-ce que tu dis de cela?

ÉLISA. Ah! mon papa, je suis bien malheureuse! mais je vous le demande, qui s'y serait attendu? Un air si bon, si aimable; et si vous saviez ce qu'il me disait ce matin!

M. DUBREUIL. C'est ma faute, j'aurais dû le prévoir, mais ta mère m'avait tant répété qu'elle voulait pour gendre quelqu'un qui fût hors de notre profession, qui tînt dans le monde un rang plus élevé; c'était là ce qu'il nous fallait. Mais il arrive, par un fâcheux retour, que nous voulons bien de ces personnes-là, mais qu'elles ne veulent pas de nous.

ÉLISA. Dieux! quelle humiliation!

M. DUBREUIL. Oh! sans doute, ça n'est pas flatteur; aussi, dans le premier moment, j'en ai été indigné comme vous; mais maintenant que je réfléchis, je n'ai pas trop le courage de lui en vouloir.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Braves marchands qu'enrichit le commerce,
Pourquoi jeter les yeux plus haut que soi?
Moi qui suis fier de l'état que j'exerce,
Je vois chacun le respecter en moi.
Mais vous, qu'un fol orgueil anime,
De votre état vous cherchez à sortir;
Comment alors voulez-vous qu'on l'estime...
Lorsque vous-même avez l'air d'en rougir?

ÉLISA. Pourquoi alors vous a-t-il dit qu'il m'aimait? Pourquoi tantôt me l'a-t-il dit à moi-même?

M. DUBREUIL. Ça n'empêche pas... Mets-toi à sa place. Si tu étais une grande dame et qu'il fût un simple marchand, consentirais-tu à t'abaisser jusqu'à lui?

ÉLISA. Oui, certainement. (*Pleurant.*) Et plût au ciel qu'au lieu d'être un jeune homme à la mode, d'être lancé dans le grand monde et dans les hautes sociétés, il fût tout simplement comme nous dans le commerce?

M. DUBREUIL. S'il en était ainsi, tu ne le dédaignerais pas?

ÉLISA. Ah! mon Dieu, non; vous verriez plutôt.....

M. DUBREUIL. Et tu l'épouserais?

ÉLISA. Sur-le-champ.

BERNARD, *qui est sorti du cabinet, se jetant à ses pieds.* Dieux! que je suis heureux!

MADAME DUBREUIL. Que vois-je! M. de Saint-Edmond aux genoux de ma fille! (*A M. Dubreuil.*) Que nous disiez-vous donc? Et qu'est-ce que cela signifie?

M. DUBREUIL. Que mes vœux sont exaucés, et que tu vois, non M. de Saint-Edmond, mais le fils de mon ami Bernard, qui est plus amoureux à lui seul que toute la Chaussée-d'Antin.

MADAME DUBREUIL. M. Bernard! il serait possible! Je serais jouée à ce point, et vous voudriez me faire consentir...

M. DUBREUIL. Moi! ce n'est pas là mon intention; je ne veux contraindre personne. Comme tu le disais ce matin, ma chère amie, qu'elle parle, je ne prétends l'influencer en rien. Voyons, Elisa, (*S'asseyant sur le fauteuil où était madame Dubreuil à la deuxième scène.*) veux-tu te marier pour avoir le plaisir d'avoir une corbeille de noce, et d'aller en tilbury ou en calèche?

ÉLISA. Non, mon papa.

MADAME DUBREUIL. Comment! ma fille, vous pourriez...

M. DUBREUIL. Permettez, Madame, vous devez rester neutre. (*A Élisa.*) Est-ce que par hasard tu préférerais à un élégant de la Chaussée-d'Antin, le fils de mon ancien ami Bernard?

ÉLISA. Oui, mon père.

M. DUBREUIL. Vous le voyez, je ne lui fais pas dire, et vous êtes trop bonne mère, ma chère amie, pour vouloir contraindre les inclinations de votre fille.

MADAME DUBREUIL. Alors, tant pis pour elle, faites comme vous voudrez.

M. DUBREUIL. Voilà ce que je demandais, et grâce à ce mariage, nous resterons tous au comptoir.

FINAL.

M. DUBREUIL.

AIR des *Rendez-vous bourgeois.*

De crainte de disgrâce,
Sachons borner nos vœux;
Restons à notre place,
Et tout en ira mieux.

TOUS EN CHOEUR.

De crainte de disgrâce, etc.

M. DUBREUIL.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Le Gymnase doublant de zèle,
En deux moitiés voit partager son camp;
A ses foyers l'une reste fidèle,
L'autre voyage au bord de l'Océan...
Qu'ici, du moins, nous reste l'indulgence;
A nos bureaux, où l'on aime à vous voir,
Venez toujours; et pendant cette absence,
Ne faites pas vos adieux au comptoir.

(*Ce couplet final fut chanté aux premières représentations, pendant qu'une partie des artistes du Gymnase étaient à Dieppe. A leur retour, on y substitua le couplet suivant, qui a toujours été chanté depuis.*)

M. DUBREUIL.

Dans cette maison de commerce,
Je suis au nombre des commis;
Mais il me faut, dans l'état que j'exerce,
Et des clients, et des amis.
Pour vous, Messieurs, nous doublerons de zèle,
A nos bureaux, où l'on aime à vous voir,
Venez toujours .. et, pratique fidèle,
Ne faites pas vos adieux au comptoir.

FIN DES ADIEUX AU COMPTOIR.



TIMOTHÉE, *le regardant.* C'est la dernière fois que tu vas à pied. — Acte 1, scène 9.

JAPHET

OU

LA RECHERCHE D'UN PÈRE

COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 20 juillet 1840.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. ÉMILE VANDERBURCH.

Personnages.

JAPHET.
TIMOTHÉE.
SCHOON.
LA MARQUISE.
ESTHER.
PLUMCAKE.

La scène se passe à Londres.

ACTE PREMIER.

Un appartement meublé simplement, chez Japhet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, ESTHER, JAPHET.

(*Ils sont assis. Japhet est près d'une table, et prend quelques notes.*)

JAPHET. Soyez tranquille, madame la marquise, je n'oublierai pas ces circonstances, et je les prends en écrit; mais repoussez leurs offres, c'est un piége.

LA MARQUISE. Vous croyez donc que nous gagnerons encore notre procès?..

JAPHET. N'avons-nous pas déjà un premier jugement qui nous est favorable?

LA MARQUISE. Grâce à vous... grâce à votre talent...

JAPHET. C'est moi, au contraire, qui vous devrai ma réputation et mon avenir.

LA MARQUISE. Ne m'en remerciez pas!.. Sir Kennet, ce vieil et célèbre avocat, votre maître et votre patron, était tombé malade au moment de plaider ma cause...

JAPHET. Et vous avez daigné me la confier... à moi... inconnu au barreau de Londres... à moi, dont c'était la première affaire.

LA MARQUISE. Vous la connaissiez si bien... vous l'aviez étudiée avec tant de soins et de zèle ..

ESTHER. Sans contredit!.. Et moi, cependant, si j'osais donner un avis... à votre place, ma tante... je ne plaiderais pas.

LA MARQUISE. Et pourquoi?

ESTHER. N'êtes-vous pas assez riche?

LA MARQUISE. Je suis assez riche, certainement, mais on ne l'est jamais assez... Mon nom, mon rang à soutenir. . Les sommes que chaque année j'ai l'habitude de donner à la paroisse... Enfin, je ne puis faire d'économies... Et ces biens que l'on me dispute... ces biens de lord Ephelston, dont je suis la plus proche parente... et l'unique héritière... serviraient, alors, si vous gagnez ce procès, à l'établissement de ma nièce...

JAPHET, *troublé*. Ah! c'est à cela que vous destinez...

LA MARQUISE. Oui, Monsieur. Un parti superbe qui se présente pour elle; et si je perdais, je ne pourrais la doter.

ESTHER. Qu'importe, j'attendrais et je ne plaiderais pas.

LA MARQUISE. Quand sir Japhet nous assure que notre cause est excellente.

JAPHET. Oui, Madame... Refusez la transaction que l'on vous propose... Vous avez un titre incontestable... authentique... et je réponds que vous gagnerez!

ESTHER. D'abord!.. et malgré tout le talent de Monsieur... vous pouvez perdre; sans compter les soins, les inquiétudes que vous donne ce procès, et les ennemis que de tous côtés il vous suscite... Et tout cela pour moi, pour me faire une fortune égale à celle d'un lord, que je ne connais même pas, qui fait encore la guerre en Chine ou au Canada.

LA MARQUISE. Une alliance admirable!

ESTHER. Moi, je ne suis pas de ces personnes qui n'estiment et n'admirent que ce qui vient de loin... Je crois qu'on peut trouver le bonheur à moins de frais!.. et plus près de soi!

LA MARQUISE. Ma nièce, ma nièce... dès qu'il s'agit de procès ou de mariage, vous n'y entendez rien... c'est nous que cela regarde! (*A Japhet.*) Nous la rendrons heureuse malgré elle. Sans adieu, mon cher avocat; vous aurez tous les papiers dont vous avez besoin, je ne les confierai à personne, et je vous les apporterai, moi-même, aujourd'hui, si je le peux!

JAPHET. Je suis à vos ordres, Madame.

—

SCÈNE II.

JAPHET, *puis* TIMOTHÉE.

JAPHET. Ah! je suis fou d'aimer cette jeune personne... Moi, aspirer à la main d'une fille titrée... moi, dont la réputation a commencé d'hier... moi, qui suis sans fortune... et plus encore sans parents... sans famille... enfant obscur et délaissé... à qui on n'a pas même daigné jeter un nom... Eh bien! ce nom, je ne le devrai qu'à moi... à moi seul... Je m'en ferai un plus honorable... plus noble, peut-être, que celui qu'on m'a refusé.

TIMOTHÉE, *ouvrant la porte*. Ah! il est seul!

JAPHET. Timothée! Que viens-tu faire?

TIMOTHÉE. Je viens... je viens t'embrasser... Je n'y tenais pas... voilà trois jours que je ne t'ai vu.

JAPHET. Et ton magasin?.. et le marchand chez lequel je t'ai placé?..

TIMOTHÉE. Il peut se passer de moi, ce matin... Il a une vingtaine de commis... il en a plus que de pratiques... Et moi, je n'ai qu'un ami... qu'un frère... je n'ai que toi de famille. Et dès que nous sommes séparés, je n'ai plus de gaieté... plus de plaisir... je tourne au spleen... je suis malade... Mais je t'ai vu... ça va mieux!

JAPHET. Mon pauvre Timothée, je crois qu'il m'a fallu aussi toute ma raison... pour prendre un parti semblable...

TIMOTHÉE. Oui, je sais bien comme toi que, chacun de notre côté, nous devons travailler... qu'il faut se faire un état... Quand on n'a ni fortune... ni parents... Pauvres petits malheureux... exposés tous les deux, le même jour... il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, aux Enfants-Trouvés... frères de hasard et de rencontre...

JAPHET. Depuis... frères de cœur et d'amitié...

TIMOTHÉE. C'est là que nous nous sommes vus pour la première fois... Moi, Timothée, avec une assez piteuse mine et de misérables haillons. Mon camarade Japhet, avec un beau fourreau de soie, et un visage rayonnant de prince... Moi, fils de quelque porte-balle de la Cité... toi, enfant de quelque lord qui, partant pour la guerre d'Amérique, n'avait pas eu le temps de te chercher un gouverneur.

JAPHET. Tais-toi... tais-toi...

TIMOTHÉE. Non, morbleu!.. je suis fier de toi... je te respecte... je t'honore... et quand je parle de mon ami Japhet, je suis toujours tenté de dire : Milord!

JAPHET, *souriant*. Allons donc!

TIMOTHÉE. Ce sera ainsi... tu le verras! Tu es d'une noble famille... c'est certain... c'est positif!.. Quand nos vêtements ne seraient pas là pour nous servir d'indices... nos inclinations seules prouveraient assez la différence de nos conditions... Chez ce vieux curé irlandais, qui nous avait retirés tous deux de l'hospice pour être enfants de chœur... j'étais toujours à courir, à me quereller, à boxer... et toi, à étudier dans ses livres... Et, comme c'était un savant... il t'a pris en affection... il t'a donné de l'éducation... et à moi, il ne me donnait jamais que des commissions, des ouvrages dans la maison... Ça m'allait... ça me convenait... du zèle... de l'activité... du dévouement... voilà ma partie... Des talents, du mérite... voilà la tienne... Aussi, pendant que je ne faisais rien... toi, tu acquérais de la science pour nous deux! de la réputation pour nous deux... Oui... oui, je te dois tout... je ne vis que par toi... et je ne peux pas m'acquitter...

JAPHET. Allons donc!.. est-ce que de ton côté tu ne fais pas ce que tu peux?..

TIMOTHÉE. Oui, mais je ne peux rien... je ne peux pas travailler assis dans un bureau... face à face avec des livres, qui ont l'air de me narguer, et qui me mettraient en fureur... Tu as voulu me placer dans l'étude d'un notaire et d'un procureur... j'y serais mort... avant de comprendre... Tu l'as vu, je dépérissais déjà...

JAPHET. Aussi, je t'en ai retiré...

TIMOTHÉE. Pour me placer chez ce banquier, ton client... encore des livres... De maudits livres... et en partie double... encore... Ah! avec ceux-là, goddem!.. j'ai cru que nous nous fâcherions, et que leurs damnés chiffres me rendraient fou... sans compter que je faisais à chaque instant, et quoique honnête homme, des erreurs de millions et de milliards... que la Banque

d'Angleterre elle-même en était stupéfaite, et que notre caissier, qui ne s'y retrouvait plus, a été obligé de me mettre à la porte pour rétablir l'ordre dans la maison...

JAPHET. A la bonne heure... mais chez le marchand de soieries où tu es maintenant, pour auner du quinze-seize, il ne faut pas de génie...

TIMOTHÉE. Non, mais il faut de la patience... et je n'en ai pas!.. Il faut rester dans un comptoir... et j'aime le grand air... Ah! si j'avais osé!.. sans t'en rien dire, je me serais fait soldat... je ne suis bon qu'à cela...

JAPHET. Je ne le veux pas!.. T'exposer aux fatigues... aux dangers...

TIMOTHÉE. Et pire encore... à te quitter... à ne plus te voir... toi qui es ma famille et ma patrie! Ça serait pour moi comme le mal du pays... je n'y résisterais pas... Et dernièrement, cependant... ça a bien manqué m'arriver...

JAPHET. Oui... au bord de la Tamise, où tu regardais couler l'eau au lieu d'être à ton magasin.

TIMOTHÉE, *vivement*. J'y allais!.. par le plus long... Mais il y avait ce jour-là, sur le port, une presse de matelots... des coups, des querelles... une affaire dont je ne t'ai rien dit... parce que tu m'aurais grondé...

JAPHET. Et dont cependant... j'ai su quelque chose... Mais n'en parlons plus... Il se fait tard... maître Gibson, ton marchand, va t'attendre.

TIMOTHÉE, *avec embarras et se grattant l'oreille*. Non... j'ai idée qu'il ne m'attend pas!..

JAPHET. Pourquoi donc?

TIMOTHÉE. Je t'en prie... Japhet... ne te fâche pas... mais il n'y a pas moyen que j'y retourne... je ne peux pas y vivre... Ils sont là une vingtaine de commis avec qui je me suis battu ce matin... moi seul... contre eux tous...

JAPHET. Est-il possible?..

TIMOTHÉE. L'un d'eux avait fait quelques plaisanteries sur les bâtards... Ça nous touche... ça nous regarde...

JAPHET. Eh bien!.. est-ce que ça n'est pas vrai?

TIMOTHÉE. Non!.. ce n'est pas vrai!.. Pour toi, du moins... qui es fils d'un duc et pair... Pour moi... c'est différent... ça m'est égal...

JAPHET. Alors, si cela ne te fait rien, pourquoi te fâcher?..

TIMOTHÉE. Parce que... parce que... j'avais d'anciens comptes à régler avec eux... Et puis, que veux-tu? je n'étais pas fâché de trouver une occasion de sortir du commerce...

JAPHET. Et que veux-tu faire?.. malheureux?

TIMOTHÉE. Me livrer à une entreprise que j'ai conçue, et qui me semble bien plus profitable. Il ne sera pas dit que moi, qui te dois tout... je ne t'aurai jamais servi à rien!.. Tu as beau plaider et commencer à te faire connaître... le peu que tu gagnes... je le dépense... il faut trop de temps pour que le talent devienne de la fortune... Et moi, je t'en veux une... tout de suite... je te veux de la naissance, des honneurs, des titres... Tu en as... tu dois en avoir, il ne s'agit que de les retrouver... et je m'en charge.

JAPHET. Y penses-tu?

TIMOTHÉE. Je ne pense qu'à cela... c'est mon idée fixe...

JAPHET. Eh! je ne le sais que trop! et depuis longtemps déjà, je m'en suis aperçu... c'est devenu chez toi une monomanie... Nous ne rencontrons pas un lord ou une grande dame, que tu ne trouves tout de suite, entre eux et moi, quelques traits de ressemblance... un air de famille... Et vingt fois cette conviction, que tu te formes, a donné lieu aux méprises et aux désappointements les plus désagréables... car, dans tout ce que tu imagines, il n'y a jamais apparence de vérité...

TIMOTHÉE. Jamais!.. voilà comme tu exagères toujours... Tout à l'heure, par exemple, au moment où je montais l'escalier... cette dame qui sortait de chez toi...

JAPHET, *riant*. Lady Suntherland, ma cliente?

TIMOTHÉE. C'est frappant...

JAPHET. C'est absurde... Une dame pieuse... une dévote!..

TIMOTHÉE, *se grattant l'oreille*. Il est de fait que si c'est une dévote!.. pourtant... ça s'est vu... enfin, elle ou une autre, je retrouverai ton illustre famille... ton noble père. Ni les courses, ni les démarches, ni les peines... rien ne me coûtera... Et maintenant que me voilà maître de mon temps, et libre comme l'air, je ne veux pas d'autre occupation... d'autre état...

JAPHET. Que de courir à la recherche d'un père...

TIMOTHÉE. Oui, sans doute...

JAPHET. Qui n'existe pas...

TIMOTHÉE. Qui existe... J'ai de l'espoir... j'ai des preuves... des commencements de preuve... des renseignements... des indices...

JAPHET, *allant s'asseoir à la table à gauche*. Encore quelque folie... et puis, tu ne t'en aperçois pas, Timothée, avec cette habitude que tu as prise d'être toujours aux aguets, d'écouter, d'épier, d'interroger... tu deviens remuant, intrigant, et bavard surtout!..

TIMOTHÉE. C'est ça, tu me grondes... j'ai tous les défauts... on a toujours tort quand on ne réussit pas... mais le succès me donnera raison!.. Tiens, voici d'abord une annonce que j'ai fait insérer dans ce journal.

JAPHET. Une annonce?.. qu'est-ce que je te disais... cela a-t-il le sens commun?..

TIMOTHÉE, *prenant sur la table un livre qu'il va replacer dans la bibliothèque, qui est au fond*. Lis toujours, à la troisième colonne.

JAPHET, *lisant haut*. « Le docteur Irving, qui a trouvé « un remède infaillible contre l'hydrophobie, doit en « faire incessamment l'épreuve devant l'Académie « royale de médecine. Il ne lui manque qu'un sujet. « Il offre à la personne qui voudra bien lui en servir, « deux cents guinées, lui garantissant tout danger. « S'adresser, pour les autres conditions, à M. Schoon, « apothicaire, Billing-Street, chargé de payer la « somme. » — Que diable cela veut-il dire?.. Un remède contre l'hydrophobie?

TIMOTHÉE, *revenant près de lui*. Eh non!.. ce n'est pas cela!.. le paragraphe au-dessous.

JAPHET. Alors, dis-le donc... (*Lisant*.) « Les personnes « qui auraient des renseignements relatifs à la nais- « sance d'un enfant, déposé le 15 juillet 1816 à l'hôtel « des Enfants-Trouvés, sont priées d'en donner avis à « sa noble famille. S'adresser au sieur Timothée « Dixon, Billing-Street, 42, qui promet une récom- « pense de cent livres sterling. » Mais quelle extravagance... C'est me compromettre.

TIMOTHÉE. En quoi donc? Il n'est pas question de toi, qui cherches une famille... mais de ta noble famille, qui cherche un de ses descendants, égaré dans quelque révolution... ou quelque guerre d'Amérique... Et c'est moi, l'intendant, l'homme d'affaires, le parent, si tu l'aimes mieux... qu'on a chargé de prendre des renseignements...

JAPHET. Qui n'arriveront pas.

TIMOTHÉE. Qui sont arrivés... Une lettre où l'on me demande un entretien particulier... c'est ce noble père... ce grand seigneur... qui va peut-être venir lui-même... car je lui ai donné rendez-vous ici, chez toi.

JAPHET. Chez moi!.. Quelque intrigant que je ne veux pas voir.

TIMOTHÉE. Que je recevrai.

JAPHET. Quelque fripon, qui veut t'attraper une demi-guinée.

TIMOTHÉE. Je ne dis pas que quelquefois déjà, cela ne me soit arrivé.

JAPHET. Tu vois bien.

TIMOTHÉE. Mais, maintenant, je suis sur mes gardes... et je ne lâcherai pas un schelling qu'on ne m'ait dit d'abord, et avant tout, quel costume portait l'enfant... ou les deux enfants, moi compris!.. qu'on ne m'ait parlé du chapelet que tu avais au cou, et que j'ai conservé; qu'on ne m'ait montré la moitié correspondante à cette médaille brisée, trouvée sur moi... Tu vois, par ce moyen...

JAPHET. Je vois, mon cher ami, mon bon Timothée, que le mieux serait de renoncer à tes folles idées..... ce n'est pas à elles qu'il faut demander notre avenir!.. c'est à l'étude et au travail... ceux-là ne vous manquent et ne vous trompent jamais. Reste donc ici, puisqu'il le faut... mais je t'en supplie, ne t'y occupe de rien... ne t'y inquiète de rien... je suffirai à tout... Adieu, je rentre.

TIMOTHÉE. Pour travailler?

JAPHET. Oui...

TIMOTHÉE. Surcroît de peine...

JAPHET. Surcroît de plaisir... car c'est pour nous deux... Je ne suis visible pour personne... entends-tu?.. que pour la marquise de Suntherland.

TIMOTHÉE, *seul, avec attendrissement.* Oui, Japhet... oui, mon frère... (*Vivement.*) Rester tranquille... ne m'occuper de rien... quand il se tue pour moi... non, ce ne sera pas ainsi; non, monsieur le marquis... non, monsieur le duc... car avec un cœur comme celui-là... il doit l'être!.. il est impossible qu'il ne le soit pas... Eh bien! puisque ça le fâche... puisque ça le contrarie... je ne lui parlerai plus de mes démarches... j'agirai sans rien dire... Mais, par amitié... par amour-propre... et pour mon honneur à moi... je veux découvrir sa noble famille... je veux lui trouver un père..... et je lui en trouverai un, aussi bien conditionné que possible. Je sais bien qu'il aurait pu me répondre... mais il n'a pas voulu me le dire de peur de m'humilier : Mon pauvre Tim, travaille d'abord pour toi-même; commence par trouver tes parents, à toi, tu chercheras les miens ensuite... Ah! bien oui, mes parents... je ne m'en inquiète guère!.. quelque malheureux porte-balle, quelque gros butor de matelot... cela me rappelle que dernièrement j'ai manqué en boxer un dans Bound-Street, et, le bras levé, je me suis arrêté court, en me disant : C'est peut-être mon père... L'idée seule qu'on peut à chaque instant heurter sa parenté vous rend affectueux avec tout le monde... je suis toujours tenté d'ôter mon chapeau ou de donner une poignée de main à ceux qui passent près de moi... Bonjour, mon oncle, bonjour, ma cousine... Il y a en bas une petite marchande de gauffres qui doit être de ma famille... de la grande famille!.. nous en sommes tous, et dès que mon cher Japhet sera reconnu et placé grand seigneur... si je me trouve un père qui soit bon enfant... je lui ferai avoir dans l'hôtel de mon ami le marquis, une petite place de concierge ou d'intendant; il faut faire quelque chose pour les siens... Mais, dans ce moment... Ah! mon Dieu... il me semble que l'on a frappé à la porte!.. c'est sans doute ce respectable lord... le père de mon ami...

—

SCÈNE III.

TIMOTHÉE, MAITRE SCHOON.

SCHOON. M. Timothée Dixon... s'il vous plaît?

TIMOTHÉE. C'est ici, Milord; donnez-vous la peine d'entrer. (*A part.*) Ça se voit tout de suite... c'est un grand seigneur déguisé.

SCHOON. Je vous demanderai la permission de m'asseoir, je suis horriblement fatigué...

TIMOTHÉE. Faites donc comme chez vous, Milord. (*A part.*) Il a beau faire! quelle taille distinguée..... quel air vénérable... il y a des gens qui sont nobles malgré eux! (*A demi-voix.*) Nous sommes seuls, et vous pouvez sans crainte me faire connaître votre rang et votre nom...

SCHOON. Mon nom... mon rang... vous voulez plaisanter, jeune homme... Je me flatte cependant d'être assez connu dans notre bonne ville de Londres... Pas un marchand de la Cité qui ne vous parle avantageusement de maître Jacobus Schoon, apothicaire.

TIMOTHÉE. Hein!.. plaît-il?.. vous êtes apothicaire?

SCHOON. Pharmacien, comme ils disent maintenant, si vous l'aimez mieux.

TIMOTHÉE, *à part.* On ne peut pas tomber de plus haut!.. (*Haut.*) Et comment se fait-il que vous veniez pour sir Japhet... avocat?..

SCHOON. Je viens, avec une autre personne, pour un nommé Timothée Dixon!.. Serait-ce vous?..

TIMOTHÉE, *interdit.* Pour moi... Ah! mon Dieu!..

SCHOON, *le regardant.* Eh! oui... il me semble bien que c'est vous-même...

TIMOTHÉE, *à part.* C'est de mon côté... c'est de ma famille!.. Après tout... apothicaire! je pouvais tomber plus mal!.. c'est même mieux que je n'avais droit d'attendre .. (*Haut, avec sentiment.*) Honnête vieillard, vous daignez donc me reconnaître...

SCHOON, *qui a mis ses lunettes.* Parfaitement... pour vous avoir soigné... il y a trois mois... lors d'une discussion à coups de poing, avec ces matelots... qui vous avaient laissé pour mort devant ma boutique...

TIMOTHÉE. C'est donc cela que je ne remettais pas vos traits?..

SCHOON. Je le crois sans peine... une heure sans connaissance, même pendant qu'on vous rapportait chez maître Gibson, votre marchand... Et sans les ventouses que j'ai eu l'heureuse idée de vous appliquer entre les deux épaules...

TIMOTHÉE. Très-bien!.. très-bien... je me rappelle maintenant... Vous m'apportez votre mémoire...

SCHOON. Il est payé depuis longtemps.

TIMOTHÉE. Et par qui?

SCHOON. Par un jeune avocat... dont vous me parliez tout à l'heure, M. Japhet...

TIMOTHÉE. Encore lui!.. et il ne m'en a rien dit..... O Japhet! c'est moi qui te ruine... c'est moi qui suis cause de... (*Se retournant vers Schoon.*) Mais, alors, je ne devine pas, monsieur Schoon, le motif de votre visite...

SCHOON. Ce n'est pas étonnant... vous n'avez pas remarqué que, depuis mon arrivée, vous parlez toujours, et que vous ne m'avez pas laissé le temps de placer une parole...

TIMOTHÉE. C'est juste... chacun son tour...

SCHOON. Eh bien!... je viens au sujet d'une annonce que vous avez fait insérer dans le *Morning-Chronicle.*

TIMOTHÉE. O ciel!.. vous savez, en ce cas, de quoi il s'agit!

SCHOON. Pas le moins du monde... Voici le fait en

deux mots : J'ai soigné, pendant quelques jours, chez moi, un nommé Gondolfin...

TIMOTHÉE. Lord Gondolfin...

SCHOON. Eh non!.. au haut de ma maison... dans un grenier, un pauvre diable d'assez mauvaise mine, et qu'au premier abord je vous aurais livré pour un vrai gibier de potence.

TIMOTHÉE. Ce n'est pas cela... ce n'est pas cela, du tout.

SCHOON. Eh! si vraiment... c'est cela!.. laissez-moi donc achever... Mon hôtesse, qui est une excellente femme, lui servait de garde-malade, et pour le distraire lui lisait le journal.

TIMOTHÉE, *avec compassion*. Pauvre homme!

SCHOON. J'arrive pour voir l'effet d'une potion que je lui avais fait prendre le matin, comme elle lui lisait les annonces..... et à côté de la mienne sur l'hydrophobie...

TIMOTHÉE. C'est vrai, nous la lisions tout à l'heure: s'adresser chez M. Schoon, apothicaire.

SCHOON. C'est moi-même... après mon annonce, venait la vôtre.

TIMOTHÉE. Celle qui commence par ces mots : « Les personnes qui auraient des renseignements relatifs à la naissance... »

SCHOON. Justement... A cette lecture, le malade parut violemment agité... il essaya de se soulever, et me fit signe de m'approcher, indiquant qu'il avait un aveu pénible à me faire.

TIMOTHÉE. Je sue à grosses gouttes... et il a parlé?..

SCHOON. Il l'aurait fait à l'instant même, sans une paralysie qu'il avait sur la langue.

TIMOTHÉE. Que le diable l'emporte!.. il y avait tant de maladies à son choix... il n'en manque pas, et il faut justement que ce soit celle-là... n'importe, conduisez-moi vers lui! je le ferai causer.

SCHOON. Cela vous sera difficile, il est mort depuis environ trois quarts d'heure.

TIMOTHÉE. Mort! quelle fatalité!.... il ne pouvait pas attendre.

SCHOON. Il n'a eu que le temps de griffonner, et avec peine, ce peu de mots que je vous apporte. (*Il lui remet un papier.*)

TIMOTHÉE. Un nom... Tristram Plumcake, pas davantage; n'importe, nous voilà sur la trace... silence, monsieur Schoon, silence!

SCHOON. Il s'agit donc d'une affaire bien délicate?..

TIMOTHÉE. Excessivement délicate..... au fait, pourquoi ne vous dirais-je pas la chose, mon brave monsieur Schoon, vous êtes un honnête homme, serviable, plein d'humanité, apothicaire, d'ailleurs, ce qui annonce que vous êtes investi de la confiance publique et particulière; sachez donc qu'il s'agit de rendre un héritier légitime à une famille des plus riches et des plus puissantes... un fils unique!

SCHOON. En vérité!

TIMOTHÉE. A moins qu'il n'y ait des frères et sœurs, ce dont nous n'avons aucune preuve légale..... votre zèle, dans une telle affaire, serait dignement récompensé.

SCHOON. Fi donc... je ne demande rien; je suis au-dessus de cela! vous sentez bien... le plaisir d'obliger... voilà tout, et la pratique de l'honorable famille, si cela se trouve...

TIMOTHÉE. Vous l'aurez, honnête monsieur Schoon... je vous en réponds..... vous qui m'avez prodigué vos soins... mais achevez votre ouvrage : il s'agit de nous mettre en rapport avec ce sir Plumcake, et, pour cela, il faut le trouver à tout prix...

SCHOON. Cela ne sera pas difficile... il m'attend dans la rue... (*Appelant par la fenêtre.*) Hé!.. par ici...

TIMOTHÉE. Lord Plumcake...

SCHOON, *vivement*. C'est un lord?..

TIMOTHÉE. Ça vous étonne?..

SCHOON. Ça me fait plaisir... parce qu'il se fournit chez moi à crédit... c'est un voisin en face... que j'avais prévenu en venant ici..... mais je n'osais pas le faire monter.

TIMOTHÉE. Ah! mon Dieu!

SCHOON. Le voici!..

TIMOTHÉE, *regardant Plumcake qui vient d'entrer en habit noir râpé*. Qu'est-ce que c'est que ça?..

SCHOON. Je vous laisse, parce que j'ai mes affaires... et vous me tiendrez au courant de celle-ci... (*A demi-voix.*) Ah! c'est un lord!.. personne ne le connaît dans le quartier... et je ne m'en serais jamais douté. (*Il sort.*)

TIMOTHÉE, *à part*. Ni moi non plus, depuis que je le vois.

—

SCÈNE IV.

PLUMCAKE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE, *à part*. Quel désappointement... bon Dieu!.. enfin, il faut bien prendre son parti, et son père, comme on le trouve...

PLUMCAKE. On m'a assuré que M. Timothée Dixon... désirait me voir pour une affaire importante, je me suis hâté d'accourir...

TIMOTHÉE. Vous êtes bien bon; avez-vous connu autrefois un nommé Gondolfin?

PLUMCAKE. Permettez, n'allons pas plus loin!.... je devine dans quel but vous vous adressez à moi... mais il m'est impossible de répondre à votre confiance, je ne travaille plus dans ce genre-là...

TIMOTHÉE. Que voulez-vous dire?

PLUMCAKE. Que la société Gondolfin, Plumcake et Cie est dissoute depuis longtemps... et que je me suis définitivement retiré des affaires...

TIMOTHÉE. Lesquelles?

PLUMCAKE. Celles que vous savez! autrefois, bien entendu, car, maintenant, j'ai choisi une autre partie, la partie opposée.

TIMOTHÉE. Je ne sais rien, et vous demanderai quel métier vous exerciez?

PLUMCAKE. Mais, à peu près tous..... excepté celui d'honnête homme...

TIMOTHÉE. Par exemple....

PLUMCAKE. C'est la seule spéculation que nous n'ayons pas essayée... et nous avions tort, car je vois maintenant que c'était la plus simple et la moins compliquée.

TIMOTHÉE. Comment cela?

PLUMCAKE. Si vous saviez, Monsieur, sans compter les inquiétudes, les dangers... et autres inconvénients... attachés à l'état... combien il faut d'esprit et d'imagination pour être coquin... c'est étonnant ce qu'on en dépense... Tandis que la vertu n'en exige pas..... elle n'en a pas besoin... c'est la profession la plus facile à exercer; aussi, Monsieur, je l'ai choisie comme un repos... comme une retraite..... sans compter..... et c'est surtout ce qui m'a encouragé dans ma nouvelle spéculation, que, tout calcul fait, elle est bien plus productive... donne moins de peine et rapporte plus... c'est un bénéfice clair et net...

TIMOTHÉE, *regardant son costume*. Bénéfices... que, d'après votre costume, vous n'avez guère encore réalisés...

PLUMCAKE. Les commencements d'établissement sont toujours un peu durs..... on a de la peine à se faire connaître... à se distinguer, surtout quand on commence tard... ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon ami Gondolfin..... qui avait de grands talents dans l'autre partie... et qui m'y avait lancé de bonne heure...

TIMOTHÉE. Ah! Gondolfin était...

PLUMCAKE. Comme tant d'autres, un... spéculateur qui a fait souvent de mauvaises spéculations... Celle-là, je crois, en était une... et quoique depuis longtemps je l'aie perdu de vue... je présume qu'il finira mal...

TIMOTHÉE. C'est fait!..

PLUMCAKE. Comment cela?..

TIMOTHÉE. Il est mort!..

PLUMCAKE, *froidement.* Où ça?

TIMOTHÉE. De maladie... dans un grenier.

PLUMCAKE. Eh bien! Monsieur, cet homme-là m'a bien trompé..... je lui ai toujours prédit une fin plus élevée..... vous me direz qu'un grenier..... c'est déjà quelque chose... mais c'est mieux que raisonnablement ses amis ne pouvaient l'espérer... il y a comme ça des chances!

TIMOTHÉE. Oui, je vois qu'il a eu du bonheur... mais avant de mourir il vous a désigné. (*Montrant le papier.*)

PLUMCAKE. Pour la suite de ses affaires..... impossible, Monsieur... je vous en ai expliqué la raison.

TIMOTHÉE. Vous êtes dans l'erreur, il s'agit, au contraire, d'une bonne action.

PLUMCAKE. Ça m'étonne de lui..... mais, je vous l'ai dit, il était capable de tout! Pour moi, alors, c'est différent... ça rentre dans ma nouvelle spécialité, et quoique j'y sois un peu gauche... vu le manque d'habitude... je ne demande pas mieux que de vous seconder... si j'y trouve quelque avantage.

TIMOTHÉE. Bien entendu.

PLUMCAKE. Car il faut que la vertu rapporte... sans cela ça ne serait pas moral!

TIMOTHÉE. C'est juste!.. voici, Monsieur, ce dont il s'agit... silence, on vient...

—

SCÈNE V.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE, *à demi-voix.* C'est une grande dame..... qui ne restera qu'un instant.

PLUMCAKE. Madame la marquise de Suntherland!

TIMOTHÉE. Vous la connaissez?

PLUMCAKE. Beaucoup..... nous étions liés autrefois avec ce qu'il y avait de mieux. (*Saluant.*) Madame la marquise ne remet pas mes traits?

LA MARQUISE. Non, Monsieur.

PLUMCAKE, *à part.* Il n'y a pas de mal... et je l'aime autant... (*Haut.*) Je suis pourtant un ancien serviteur de la famille.

LA MARQUISE. Si vous êtes de la paroisse, présentez-vous à l'hôtel le vendredi... mon intendant est chargé de distribuer des secours. (*A Timothée.*) M. Japhet?

TIMOTHÉE. Il est dans son cabinet, à travailler.

LA MARQUISE. Toujours...

TIMOTHÉE. Il ne fait que cela..... Je lui disais encore dans notre dernière conférence...

LA MARQUISE. Monsieur est aussi avocat?

TIMOTHÉE. Non, Madame... Je lui disais..... il n'y a pas de raison, tu finiras par te tuer.

LA MARQUISE. Ah! vous le tutoyez?

TIMOTHÉE. Oui, c'est mon habitude.

LA MARQUISE. Monsieur est quaker peut-être?

PLUMCAKE. Ah! vous êtes quaker?

TIMOTHÉE. Quelque chose d'approchant... Sir Japhet a défendu sa porte pour tout le monde... excepté pour madame la marquise.

LA MARQUISE. Je l'en remercie et j'en profite...

TIMOTHÉE, *ouvrant la porte à gauche.* Madame la marquise de Suntherland. (*La marquise le salue, passe devant lui et entre dans le cabinet.*)

—

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE. Elle n'y est plus... à nous deux, maintenant.

PLUMCAKE. De quoi s'agit-il?

TIMOTHÉE, *lui donnant le journal.* Lisez ce journal, cet article vous dira tout... il avait frappé de surprise votre ami Gondolfin..... qui devait nous donner à ce sujet des renseignements... suspendus par indisposition.

PLUMCAKE, *qui a jeté les yeux sur l'article.* Ah! ah!

TIMOTHÉE. C'est justement ce qu'il dit en lisant.

PLUMCAKE, *relisant.* « Les personnes qui auraient des « renseignements relatifs à la naissance d'un enfant « déposé le 15 juillet 1816... » (*S'arrêtant.*) Permettez... l'enfant...

TIMOTHÉE. Eh bien!

PLUMCAKE. Lequel? car je me rappelle parfaitement qu'il y en eut deux... déposés ensemble... et à la même heure.

TIMOTHÉE. C'est juste... c'est bien cela!.. vous êtes au fait de l'événement!..

PLUMCAKE. Comme si j'y avais été.

TIMOTHÉE. Vous savez tout?

PLUMCAKE. Jusque dans les moindres détails.

TIMOTHÉE, *lui sautant au cou.* Ah! mon ami, mon cher ami... (*S'essuyant le front.*) Enfin, nous y voilà... ce n'est pas sans peine!.... asseyez-vous!..... je vous écoute... cet enfant... ou ces deux enfants... si vous voulez, car pendant que nous y sommes, ça n'en coûtera pas plus... quelle est cette noble famille?.. parlez, mais parlez donc... qu'attendez-vous?

PLUMCAKE. J'attends que vous commenciez.

TIMOTHÉE. Quoi donc?

PLUMCAKE. Les éclaircissements.

TIMOTHÉE. C'est vous.

PLUMCAKE. C'est vous..... je ne connais qu'une manière de voir clair en affaire..... (*Faisant le geste de compter de l'argent.*)

TIMOTHÉE. Je vous comprends..... honorable Plumcake... et j'y ai pensé... lisez la fin de l'article.

PLUMCAKE. Je l'ai lu, cent livres sterling de récompense.

TIMOTHÉE. Après?

PLUMCAKE. Non... avant!.. dès qu'il s'agit de s'éclairer..... il vaut mieux que la lumière marche devant que derrière!..

TIMOTHÉE. Vous, qui êtes un honnête homme... vous qui exercez maintenant la vertu.

PLUMCAKE. Certainement, je l'exerce, mais pas gratis!...

TIMOTHÉE. Fi donc!

PLUMCAKE. Comment, Monsieur, tous les états du monde rapportent, y compris ceux de tailleur et de procureur... et l'état le plus beau, le plus noble, ne rapporterait rien? ça ne serait pas juste... je dis plus, ça serait décourageant... ça dégoûterait de la vertu... et j'y tiens... Monsieur... j'y tiens, dans ce qui en est

pour moi la base et le fondement... cent guinées sur-le-champ... et autant après... si vous êtes content.....

TIMOTHÉE. Comment, morbleu!

PLUMCAKE. C'est d'un honnête homme, car, enfin, si vous n'étiez pas satisfait... c'est possible... je ne dis pas non!..

TIMOTHÉE. Quoi! Monsieur, vous ne pourriez pas me faire crédit...

PLUMCAKE. La vertu n'en fait pas... avec elle, point de retards, point de délais!..

TIMOTHÉE. Diable d'homme!.. c'est juste, Monsieur... c'est juste... et si ça ne dépendait que de moi, je vous compterais cette somme sur-le-champ..... mais vous comprenez qu'il faut que je transmette vos propositions à la famille qui m'a chargé de cette affaire.

PLUMCAKE. Ah! Monsieur est l'homme d'affaires.....

TIMOTHÉE. L'intendant.

PLUMCAKE. De la famille.

TIMOTHÉE. Oui, Monsieur, de la noble famille. (*A part.*) S'il pouvait la nommer..... (*Haut.*) La famille de... de...

PLUMCAKE. La famille de l'enfant!.. dès que vous aurez sa réponse...

TIMOTHÉE. Aujourd'hui, probablement...

PLUMCAKE. Eh bien! je repasserai ici, sur les trois heures, avec les pièces à l'appui...

TIMOTHÉE. Les preuves...

PLUMCAKE. Je ne marche jamais sans cela... prêt à les échanger contre les deux cents guinées... comptant...

TIMOTHÉE. Nous avions dit cent...

PLUMCAKE. Je m'en repens maintenant... le repentir est toujours permis... et comme a dit un poëte français:

Dieu fit du repentir la vertu des mortels...

C'est la mienne..... je suis monsieur l'intendant, votre tout dévoué... (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, *seul.* Va-t'en au diable, avec ta vertu... la vertu la plus obstinée... la plus juive... Dire que je touche au port... que nous y sommes... que nous tenons les honneurs... les titres..... les trésors, et que nous ne pouvons les saisir, faute de deux cents guinées... Si je dis ça à Japhet... il se moquera de moi... il ne voudra pas me les donner... je le sais... D'ailleurs, il ne les a pas..... et il n'est pas homme à les emprunter pour les jeter à un aventurier, à un intrigant... qui d'abord, et avant de parler, veut tenir cet argent... que peut-être il ne gagnera pas..... Si vraiment... il a bien dit qu'ils étaient *deux*... il a l'air sûr de son fait..... il sait tout!..... et cette vérité qu'il me cache... si je pouvais la découvrir sans payer l'impôt de la taxe... si je pouvais y arriver gratis... en me passant de lui : ça serait plus beau..... et plus économique... mais comment?.. impossible... (*Jetant un cri.*) Ah!.. ah! mon Dieu!.. tout à l'heure..... cette marquise... cette grande dame..... que sur-le-champ il a reconnue... dont il a été longtemps le domestique... s'il a été à son service..... est-ce qu'il ne pourrait pas par elle..... ou par quelqu'un des siens, avoir été employé dans cette affaire... dont il semble posséder tous les détails... Suntherland... la marquise de Suntherland... c'est un beau nom... un nom qui nous irait... ce doit être lord Suntherland son époux..... son honorable époux..... en tous cas, qu'est-ce que je risque de voir... d'essayer d'en parler d'une manière détournée... je verrai toujours bien... et, alors... C'est elle... c'est comme un fait exprès... c'est le ciel qui l'envoie!

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, TIMOTHÉE.

TIMOTHÉE. C'est une dévote..... je peux toujours lui parler du ciel... c'est une manière d'entrer en conversation...

LA MARQUISE. C'est ce jeune quaker, l'ami de mon avocat.

TIMOTHÉE. Mille pardons, madame la marquise..... d'oser vous demander quelques instants d'entretien sur une affaire grave...

LA MARQUISE. Sur mon procès?..

TIMOTHÉE. Sur une affaire plus importante encore... pour une dame aussi vertueuse, aussi pieuse que vous...

LA MARQUISE. Que voulez-vous dire?

TIMOTHÉE. A peine le sais-je moi-même... mais vous devez me comprendre... c'est un mystère... une révélation...

LA MARQUISE. Grand Dieu!..

TIMOTHÉE, *à part.* Elle se trouble... elle sait quelque chose... (*Haut.*) Mystère connu de moi seul...

LA MARQUISE. Comment cela... qui a pu vous instruire?..

TIMOTHÉE. Vous savez donc de quoi il s'agit?..

LA MARQUISE. Peut-être, Monsieur... mais encore...

TIMOTHÉE. Il s'agit d'un secret de famille... de l'honneur des Suntherland...

LA MARQUISE. Silence!..

TIMOTHÉE, *à part.* Elle sait tout... (*Haut.*) Et avant d'en parler à votre mari...

LA MARQUISE. Je n'en ai pas!..

TIMOTHÉE, *avec effroi.* Quoi, vous êtes veuve... le marquis de Suntherland... votre honorable époux, n'existerait plus...

LA MARQUISE, *baissant les yeux.* Je n'ai jamais été mariée...

TIMOTHÉE. Pas mariée... alors, comment se fait-il?..

LA MARQUISE. Silence, au nom du ciel... mon honneur... ma réputation... les ennemis que j'ai en ce moment... vous ne voulez pas me perdre...

TIMOTHÉE. Non certainement...

LA MARQUISE. Silence donc! vous me le promettez... vous me le jurez... (*Elle va fermer la porte, à gauche du cabinet de Japhet.*)

TIMOTHÉE, *à part.* C'est une nouvelle tuile qui me tombe sur la tête... je cherchais un père... et il se trouve que c'est une mère... Je comprends maintenant, son rang, sa naissance... et pas mariée... tout lui faisait un devoir... de cacher à tous les yeux... et c'est Plumcake... qui aura été chargé par elle... c'est clair comme le jour...

LA MARQUISE. Eh bien! Monsieur?..

TIMOTHÉE. Eh bien! Madame, je m'entendrai avec vous... avec vous seule...

LA MARQUISE. Mais, d'abord, quel intérêt vous guide et vous fait agir?..

TIMOTHÉE. Celui de la vérité, d'abord!.. c'est quelque chose... et d'autres motifs encore... qui font qu'avant de m'expliquer... je tiens à tout savoir...

LA MARQUISE. Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment.

TIMOTHÉE. C'est juste...

LA MARQUISE. Mais, dans deux heures, chez moi... à mon hôtel... à l'hôtel de Suntherland... je vous attendrai...

TIMOTHÉE. J'y serai... je vous le promets... et, d'ici là... discrétion inviolable...

LA MARQUISE. J'y compte, Monsieur, j'y compte... adieu... (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IX.

TIMOTHÉE, *seul; puis* JAPHET.

TIMOTHÉE. Père inconnu... mais il y a une mère... une mère non mariée... qui peut nous reconnaître... nous laisser sa fortune... de son côté, pas d'héritiers, pas de collatéraux!.. du nôtre, pas un seul parent!.. avantage que nous avons toujours, nous autres anonymes... il faut bien que ça serve à quelque chose! et c'est moi... moi seul, qui ai découvert tout cela, sans le secours de Plumcake... et je ne sais si je dors, si je veille, si c'est bien moi, Timothée Dixon... (*Apercevant Japhet.*) Ah! mon ami! (*Il lui saute au cou.*)

JAPHET. Qu'as-tu donc?

TIMOTHÉE. Rien... je n'ai rien à dire...

JAPHET. Cela se trouve bien, car je n'aurais pas le temps de t'écouter... je vais au palais.

TIMOTHÉE. Je n'ai rien à te dire... car tu ne me croirais pas... mais plus tard, quand je serai sûr de mon fait. (*A demi-voix.*) Oui, mon ami, oui... ce qu'il y a de mieux dans ce genre-là... une famille superbe...

JAPHET. Tu perds la tête... adieu!.. je suis en retard et il fait un temps affreux.

TIMOTHÉE. C'est bien... où te verrai-je aujourd'hui? car j'aurai à te parler.

JAPHET. En sortant du palais, j'irai chez ma cliente, lady Suntherland... de là...

TIMOTHÉE. Bien!.. je t'y trouverai... ou plutôt je t'y attendrai.

JAPHET. Et pourquoi?

TIMOTHÉE. Cela me regarde... sois tranquille... tu verras, la vue n'en coûte rien.

JAPHET, *regardant autour de lui.* Où est donc mon chapeau?

TIMOTHÉE, *le lui donnant.* Tu verras que tu es millionnaire.

JAPHET. Et mon parapluie?

TIMOTHÉE. Voilà, je te le permets encore pour aujourd'hui.

JAPHET. Adieu!

TIMOTHÉE, *le regardant et avec exaltation.* C'est la dernière fois que tu vas à pied. (*A Japhet qui le regarde d'un air étonné.*) Allez, Milord, allez! (*Japhet sort par le fond; Timothée par la porte à droite.*)

—

ACTE DEUXIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel de Suntherland.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, SCHOON.

ESTHER. Vous croyez donc, maître Schoon, que cela suffira?

SCHOON. Quelques gouttes d'éther sur un morceau de sucre, pas autre chose... car je ne vois rien d'alarmant dans l'état de madame la marquise.

ESTHER. Et vous ne trouvez pas nécessaire d'envoyer chercher un médecin?

SCHOON. A moins que vous ne vouliez décidément la rendre malade... Je tiens peu aux médecins... surtout depuis qu'ils veulent se passer des pharmaciens... et qu'ils ne font plus rien prendre chez nous... mauvais système!.. innovation dangereuse!.. qui tuera beaucoup de monde.

ESTHER. Vous croyez?

SCHOON. Ça commence d'abord par tuer... les apothicaires... et quand il n'y aura plus d'apothicaires, on verra les suites...

ESTHER. Mais l'indisposition de ma tante n'en aura pas?..

SCHOON. Des spasmes... voilà tout... Comment cela lui a-t-il pris?

ESTHER. C'est ce maudit procès qui en est cause.. elle venait de chez son avocat, elle est rentrée fort troublée, fort agitée... s'est assise et s'est trouvée mal.

SCHOON. Ce n'était qu'un mouvement nerveux... les fibres du cerveau tendues par une préoccupation continuelle... c'est comme moi, quand je compose!.. quand j'ai composé ma fameuse pâte pour les cors aux pieds... vous ne pouvez pas vous imaginer combien cela influait sur mon organisation cérébrale... Mais ici, grâce au ciel, il n'y a pas d'apparence de fièvre... j'apporte une petite potion calmante, pour procurer à madame la marquise une bonne nuit... Sans adieu, Miss... j'ai quelques clients à visiter... et une autre affaire qui m'occupe... nous avons demain une séance à l'Académie royale de médecine... des expériences du docteur Irving... sur l'hydrophobie... si ça peut être agréable à vous et à madame la marquise... je connais le docteur... et j'aurai des billets... des premières places.

ESTHER. Dans ce cas, j'aime mieux être loin, le plus loin possible... et je vous remercie, monsieur Schoon... à tantôt.. vous reviendrez... vous n'y manquerez pas?

SCHOON. Je vous le promets. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

ESTHER, *puis* LA MARQUISE.

ESTHER. Je ne veux plus qu'elle pense à ce procès... pas plus qu'à ce mariage... l'un est aussi inutile que l'autre... la voilà encore triste et rêveuse!..

LA MARQUISE, *à part.* Comment ce mystère a-t-il pu être pénétré? enfin, il est connu de lui, de bien d'autres peut-être... il n'y a plus à hésiter.

ESTHER. Vous souffrez toujours?

LA MARQUISE. Oui... d'abord, il y a des émotions qu'on a peine à maîtriser! des positions auxquelles il faut renoncer... non sans peine, non sans effroi, et puis, à force de les envisager, on s'y fait, on s'y habitue, et quand une fois on a pris son parti... on s'étonne de n'avoir pas eu plus tôt ce courage.

ESTHER. Quoi! il serait vrai... ce procès, vous y renoncez? ah! vous avez bien raison.

LA MARQUISE. Non, mon enfant... car ce n'est pas pour moi, c'est pour toi que je l'ai entrepris.

ESTHER. Pour moi que vous vous donnez tant de peine! que vous compromettez votre santé!.. n'en faites rien, je vous supplie... car je ne sais comment vous expliquer... comment vous dire... mais j'ai un aveu à vous faire...

LA MARQUISE. Toi aussi!..

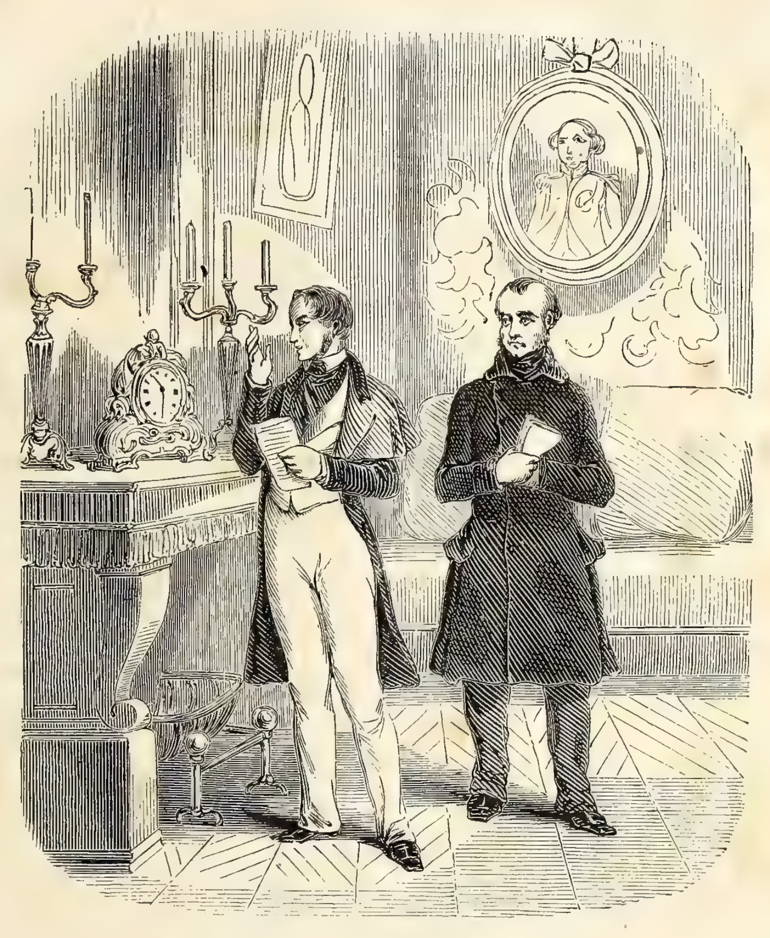
ESTHER. Vous désirez gagner ce procès pour me doter, pour me marier, pour me rendre heureuse?

LA MARQUISE. Sans contredit...

ESTHER. Eh bien! s'il devait arriver tout le contraire?

LA MARQUISE. Comment cela?

ESTHER. Si le choix que vous avez fait... je ne sais comment me faire comprendre



PLUMCAKE. Cheveux blonds, très-blonds. — Acte 2, scène 7.

LA MARQUISE. Tu ne connais pas le marquis de Schressbury, tu ne l'as jamais vu.

ESTHER. C'est vrai!.. mais il n'est pas le seul au monde, il y en a d'autres que lui...

LA MARQUISE. Qu'est-ce à dire?

ESTHER. Voilà que vous vous fâchez...

LA MARQUISE. De ton manque de confiance.

ESTHER. Je n'osais pas... vous aimez les marquis, et celui-là ne l'est pas.

LA MARQUISE. Qu'importe!.. si le choix est convenable... s'il a une belle fortune...

ESTHER. Il n'en a pas du tout... voilà pourquoi je ne trouvais pas nécessaire d'en avoir...

LA MARQUISE. Au contraire... raison de plus... mais rassure-toi, mon enfant, il se peut qu'un jour tu en aies une considérable...

ESTHER. Que je pourrai lui offrir?

LA MARQUISE. Un instant... pourvu qu'il ait du talent, du mérite, une honnête famille... un nom honorable.

ESTHER. Il a tout cela, j'en suis sûre.

LA MARQUISE. Eh bien! je vais lui écrire... ou plutôt écris-lui toi-même, en mon nom, que je suis prête à agréer sa recherche... mais que je demande à le voir, à le connaître...

ESTHER. Il n'en est pas besoin... vous le connaissez... vous l'estimez... vous le voyez presque tous les jours...

LA MARQUISE. Qui donc? achève.

ESTHER. Je ne puis, car voici du monde qui vous arrive.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Timothée Dixon.

LA MARQUISE. O ciel! laisse-nous!

ESTHER. Oui, ma tante, je vous laisse (*A demi-voix.*) avec un de ses amis!

LA MARQUISE. Que dis-tu?

ESTHER, *s'enfuyant.* Adieu! (*A part.*) Je vais écrire à M. Japhet, au nom de ma tante. (*Elle sort.*

—

SCÈNE III.

LA MARQUISE, TIMOTHEE.

LA MARQUISE. Un de ses amis... je conçois mainte-

nant... et ses discours de ce matin, et l'entretien qu'il m'a demandé! il avait intérêt à connaître et à découvrir les secrets d'une famille... où son ami désire entrer.

TIMOTHÉE, *après avoir salué*. Me voici, madame la marquise, exact au rendez-vous.

LA MARQUISE. C'est bien.

TIMOTHÉE, *à la marquise*. Pardon, Madame.

LA MARQUISE. Vous vous doutez, Monsieur, que le peu de mots que vous m'avez dits ce matin m'ont jetée dans un grand trouble.

TIMOTHÉE. Je le crois bien... aborder ainsi brusquement un pareil sujet... je m'en accuse.

LA MARQUISE. Et moi, je vous remercie... le premier moment a été tout entier à l'effroi... et le second...

TIMOTHÉE. J'en étais sûr, à des émotions plus douces, plus naturelles... et je ne vois pas pourquoi on s'en défendrait... qu'est-ce qui n'a pas été jeune, Madame? tout le monde l'a été... plus ou moins...

LA MARQUISE. Je vous rends grâce de tant d'indulgence... surtout me croyant coupable...

TIMOTHÉE. Madame...

LA MARQUISE. Mais je ne le suis pas, Monsieur...

TIMOTHÉE, *à part*. Si elle me prouve cela...

LA MARQUISE. Ou, du moins, je ne le suis pas autant que vous pourriez le penser... des événements, des circonstances...

TIMOTHÉE. Les circonstances... c'est ce que j'allais vous dire... elles n'en font jamais d'autres... sans les circonstances, il n'arriverait jamais de malheurs; aussi, croyez, Madame, que j'ai toujours fait la part des circonstances... une bonne part... bien large... ainsi, de ce côté, soyez tranquille...

LA MARQUISE. Je ne le serai qu'après m'être justifiée à vos yeux... car je sais maintenant le motif qui vous fait agir... je le sais... et la vérité que vous désirez connaître... c'est moi qui tiens aujourd'hui à vous l'apprendre...

TIMOTHÉE. Alors, nous sommes parfaitement d'accord... de plus, nous sommes seuls, ainsi, parlez!

LA MARQUISE. J'avais été élevée avec un de mes cousins, Arthur Ephelston.

TIMOTHÉE. Ephelston... n'est-ce pas un lord... un pair d'Angleterre?..

LA MARQUISE. Oui, Monsieur...

TIMOTHÉE. Ancienne famille... immense fortune... Dieu! que je suis content...

LA MARQUISE. Et de quoi?

TIMOTHÉE. De ce qu'il était votre cousin... car un cousin jeune et aimable... vaut toujours mieux...

LA MARQUISE. Non, vraiment... car on l'aime... et quand il est destiné à une autre... quand il est forcé d'obéir à un père inflexible...

TIMOTHÉE. Les pères ne sont ici-bas que pour notre tourment... moi, qui vous parle, il y en a un qui m'en a donné du tourment... et de la peine...

LA MARQUISE. Le vôtre?..

TIMOTHÉE, *vivement*. Jamais... de ce côté-là... je dois lui rendre justice... mais, continuez... Lord Ephelston...

LA MARQUISE. Se soumit à la volonté paternelle... il se maria! moi, je jurai de rester libre... je tins parole; je refusai tous les partis, et quelques années après, lorsque, par des événements trop longs à vous raconter, lord Ephelston eut perdu sa femme et son fils, maître de sa main... il me l'offrit... je l'acceptai...

TIMOTHÉE. Je ne vois pas alors les circonstances malheureuses... dont vous parlez...

LA MARQUISE, *baissant les yeux*. Confiants dans notre tendresse, dans notre foi mutuelle... nous nous regardions comme époux! pour consacrer cette union... nous n'attendions que le temps voulu par les convenances du veuvage, lorsqu'un événement affreux... lord Ephelston, blessé mortellement dans une partie de chasse...

TIMOTHÉE. Ah! mon Dieu!..

LA MARQUISE. Expira... sans avoir pu réparer... une imprudence que le soin de ma réputation me força de cacher à tous les yeux...

TIMOTHÉE. Je comprends...

LA MARQUISE. Voilà ma faute, Monsieur... celle que vous m'avez reprochée avec raison...

TIMOTHÉE. Je n'ai rien reproché... mais je pensais qu'une noble et généreuse dame, telle que vous... ne voudrait pas enlever plus longtemps à son enfant, son nom... son état.

LA MARQUISE. Vous dites vrai... ma position dans le monde me faisait chaque jour hésiter... mais vos discours... votre sévère franchise m'ont éclairée sur mes véritables devoirs... je suis décidée à tout braver...

TIMOTHÉE. A la bonne heure...

LA MARQUISE. A expier mes torts envers mon enfant...

TIMOTHÉE. C'est tout ce que nous demandons...

LA MARQUISE. Et dès demain, aux yeux de tous... je la reconnais pour ma fille!..

TIMOTHÉE. Votre fille!.. ô ciel!..

LA MARQUISE. Qu'avez-vous donc?..

TIMOTHÉE. Rien, Madame... rien... (*A part.*) C'était une fille!..

LA MARQUISE. Ne voulant me priver ni de sa vue, ni de ses caresses, je l'avais élevée près de moi, présentée dans le monde, comme ma parente, comme ma nièce... Cela ne suffit pas... je le vois, maintenant surtout que d'autres vues... d'autres idées, dont elle m'a parlé... et dont nous causerons plus tard... J'attends M. Japhet, votre ami et notre avocat... il nous indiquera la marche à suivre... mais avant qu'il vienne, je cours près d'Esther... près de ma fille... tout lui avouer, et lui apprendre, Monsieur, que c'est à votre généreuse intervention qu'elle devra son nom, son rang et sa fortune... (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

TIMOTHÉE, *seul*. Je parlais de tuile!.... en voilà une! ou plutôt c'est une toiture... une maison... un palais, c'est l'édifice que j'avais élevé... qui s'écroule tout entier... m'écrase et m'aplatit... Une fille... bon Dieu! une fille! et c'est pour la faire reconnaître de ses illustres parents que je me suis donné tant de mal! ça vous casse les bras! ma parole d'honneur, je suis foudroyé... anéanti... Dieu! (*Regardant par la porte du fond qui s'ouvre.*) Japhet qui monte le grand escalier! Moi qui lui avais donné rendez-vous ici... moi qui m'étais vanté de lui livrer une famille tout entière... je n'en ai pas même le commencement... un père... un malheureux père... sont-ils donc devenus si rares... qu'on ne puisse en trouver un... même d'occasion...

—

SCÈNE V.

TIMOTHÉE, JAPHET.

JAPHET, *à part, et serrant une lettre dans sa poche.*

C'est le seul parti à prendre... j'avouerai tout, c'est mon devoir...

TIMOTHÉE. Que dis-tu donc?

JAPHET. Je dis que tout est conjuré sur moi... tout, jusqu'au bonheur qui m'accable...

TIMOTHÉE. Tu es bien heureux... je vois que ton procès est gagné...

JAPHET. Non... la cause est remise à huitaine... mais, en sortant du palais... j'ai reçu une lettre...

TIMOTHÉE. Et de qui?

JAPHET, *avec embarras*. Dans la position où nous sommes... je n'ai pas osé t'avouer... qu'il était une personne... noble... riche... que je voudrais, et que maintenant je ne puis te nommer... que j'aime... et dont je suis aimé...

TIMOTHÉE. Le grand mal.

JAPHET. On me propose sa main... on m'offre de l'épouser...

TIMOTHÉE. Acceptons toujours.

JAPHET. On connaît mon manque de fortune, et ce n'est pas un obstacle; mais on exige, et c'est tout naturel, une naissance et une famille honorables, on me demande quel est mon nom... quel est mon père?..

TIMOTHÉE. Eh! parbleu, je me le suis assez demandé depuis ce matin...

JAPHET. Que leur répondre?

TIMOTHÉE. Que tu es noble, je l'atteste.

JAPHET. Et rien ne le prouve...

TIMOTHÉE. Rien ne prouve le contraire... et, dans le doute... il y a autant de chances pour nous... dis-leur seulement d'attendre quelques jours... il me reste un espoir... j'ai une famille en vue...

JAPHET. Celle dont tu me parlais?..

TIMOTHÉE. Non, celle-là a manqué...

JAPHET. Tu vois bien, toutes tes recherches n'ont pas le sens commun.

TIMOTHÉE. Écoute donc... c'était trop beau... c'était gratis... et, dans ce monde, on n'a rien pour rien... mais j'en ai un autre immanquable...

JAPHET. Laisse-moi tranquille...

TIMOTHÉE. C'est plus cher, il est vrai... et je n'ai pas le premier schelling... ni toi non plus... mais, plus tard... sur ce que nous gagnerons... nous pourrons amasser...

JAPHET, *avec impatience*. C'en est assez...

TIMOTHÉE. De quoi avoir un père...

JAPHET. Va-t'en au diable...

TIMOTHÉE. Si je t'en ai un... sur mes économies, à moi, tu ne peux pas m'en empêcher.

JAPHET. Si, vraiment; je te défends de t'en occuper et de me compromettre davantage... je dois la vérité tout entière à la noble famille qui veut bien m'accueillir... et quand elle saura qui je suis, si elle me refuse... si elle me repousse, je ne pourrai lui en vouloir... mais je sais le parti qui me reste à prendre...

TIMOTHÉE. Et lequel?

JAPHET. J'irai... j'irai me jeter à la Tamise!..

TIMOTHÉE. Ingrat!.. tu m'abandonnerais donc, moi, ton ami, qui me ferais tuer, non pas pour moi, car je ne te ressemble pas, je n'aurais jamais ces idées-là pour mon compte, mais pour toi, pour te rendre heureux...

JAPHET. Pardon, mon bon Timothée... mon frère...

TIMOTHÉE. Oui... ton frère... nous n'avons pas déjà tant de parents dans le monde... il n'y a que nous deux... et si je perds la moitié de ma famille... que veux-tu que je fasse de l'autre?

JAPHET. Tu as raison, je suis un insensé...

TIMOTHÉE. Et puis ce père, que j'aurai enfin rencontré... arriverait donc pour ne plus retrouver son fils... car je ne pourrais plus le lui rendre... et il me demanderait comme à Caïn : Qu'as-tu fait de ton frère? tu comprends bien que ça ne se peut pas, que je réponds de toi...

JAPHET. Je n'y pense plus, te dis-je... je n'y pense plus...

TIMOTHÉE. Alors, embrasse-moi donc... (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*) et laisse-moi faire.

JAPHET. Oui, à condition que tu ne feras rien. J'entre chez la marquise, lui rendre compte de l'audience d'aujourd'hui... et je reviendrai te reprendre.

TIMOTHÉE. C'est bien, entre chez la marquise; tu y trouveras du changement... grâce à moi.

JAPHET. Comment cela?

TIMOTHÉE, *apercevant Schoon*. C'est M. Schoon, l'apothicaire. Je ne peux pas t'expliquer devant lui, mais on te dira ce que j'ai fait... et peut-être ça te donnera-t-il confiance en moi... Va toujours. (*Japhet sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VI.

TIMOTHÉE, SCHOON.

TIMOTHÉE. C'est vrai... j'aurai pu trouver une mère à cette petite fille, dont je ne me soucie pas... et je ne trouverais pas un père à mon ami... à mon meilleur ami. Allons donc!.. surtout quand il ne s'agit que de deux cents guinées.

SCHOON. Est-ce que madame la marquise se trouverait plus indisposée?

TIMOTHÉE. Non... vénérable monsieur Schoon. (*A part.*) Deux cents guinées... si je les empruntais à M. Schoon...

SCHOON. Je viens de rencontrer votre nouvelle connaissance, ce brave Plumcake, que je vous ai envoyé ce matin, et qui doit, à ce qu'il m'a dit, se rendre chez vous à trois heures.

TIMOTHÉE, *à part*. Tant mieux, il ne m'y trouvera pas. Il est vrai que j'ai dit tout haut devant l'hôtesse que je me rendais à l'hôtel de Suntherland.

SCHOON. Il viendra vous y rejoindre; car il avait, disait-il, des papiers à vous remettre.

TIMOTHÉE, *avec dépit*. Je le sais bien... Que pensez-vous de ce Plumcake?

SCHOON. Vous me disiez un lord.

TIMOTHÉE. Je me trompais!

SCHOON. C'est un pauvre diable... qui a grand besoin d'argent.

TIMOTHÉE. Lui en prêteriez-vous?

SCHOON. Je n'en ai jamais prêté à personne.

TIMOTHÉE. C'est bon à savoir.

SCHOON. Et ce n'est pas à mon âge qu'on change ses habitudes... mais je lui ai offert les moyens de gagner sur-le-champ deux cents guinées que j'ai là.

TIMOTHÉE. Quels moyens?

SCHOON. Vous n'avez donc pas lu ce matin, dans le journal, mon annonce à côté de la vôtre?

TIMOTHÉE, *avec émotion*. Si, vraiment... Eh bien!..

SCHOON. C'est demain que devaient avoir lieu, à l'Académie royale, les expériences du docteur Irving... Mais, quelque infaillible que soit sa recette, il n'a encore pu trouver personne qui voulût tenter l'épreuve.

TIMOTHÉE. Eh bien!..

SCHOON. Eh bien! je l'ai proposée à Plumcake... qui

pouvait la risquer, car il n'a rien à perdre... Il a refusé...

TIMOTHÉE. Ah! il a refusé!.. C'est donc bien dangereux?

SCHOON. Dame! c'est chanceux... Tous les jours on se trompe... surtout les médecins.

TIMOTHÉE. Mais, que ça réussisse ou non... on est sûr des deux cents guinées?..

SCHOON. On les touche sur-le-champ... en signant l'engagement que j'ai là... et que je rapporte au docteur.

TIMOTHÉE. Ah! vous l'avez là?.. je voudrais bien le voir.

SCHOON. Très-volontiers... le voici bien en règle. C'est original, n'est-ce pas? (*A Timothée, qui court brusquement à la table.*) Eh bien? que faites-vous?.. vous signez?

TIMOTHÉE, *lui présentant le papier.* Les deux cents guinées?

SCHOON. Y pensez-vous?

TIMOTHÉE. Les deux cents guinées... il me les faut à l'instant.

SCHOON. Mais le danger...

TIMOTHÉE. Ça m'est égal.

SCHOON. Il y va de la vie.

TIMOTHÉE. Qu'est-ce que ça vous fait?.. est-ce la vôtre? C'est la mienne... ça me regarde. Tenez, vous dis-je... tenez; j'ai signé, ne voulez-vous pas maintenant me voler mon argent?

SCHOON, *lui donnant les billets de banque.* Non... non... le voici... Mais permettez-moi de vous dire...,

TIMOTHÉE, *sans l'écouter.* Ah! mes chères banknotes, je vous tiens donc... sans vous devoir à personne... qu'à moi!

SCHOON. Mais, mon cher ami... il a perdu la tête...

TIMOTHÉE. La perte n'est pas grande... (*Montrant sa tête.*) car elle n'est pas belle!.. Si c'était la vôtre, monsieur Schoon, ce serait différent.

SCHOON. Vous êtes bien bon... mais je ne sais, en conscience, si je dois consentir...

TIMOTHÉE. Que vous le vouliez ou non... c'est fait... c'est signé. Allez dire au docteur que, demain, je suis à lui... je suis son bien, puisqu'il m'a acheté et payé... Allez... allez vite.

SCHOON. Oui, Monsieur... je vais le prévenir que nous avons, enfin, un sujet... il n'y comptait plus... Mais, aujourd'hui... dites-moi...

TIMOTHÉE. Aujourd'hui, je suis encore à moi... je m'appartiens.

SCHOON. C'est trop juste.

TIMOTHÉE. On vient... c'est Plumcake... laissez-moi.

SCHOON. Oui, mon cher ami, je m'en vas. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

TIMOTHÉE, PLUMCAKE.

TIMOTHÉE. Le voilà parti!.. (*A Plumcake.*) A nous deux, maintenant... J'ai vu la famille... la noble famille; elle consent au sacrifice que vous exigez... aux deux cents guinées...

PLUMCAKE. Comptant.

TIMOTHÉE. Je les ai là. A mon tour, je compte sur une franchise entière et sur une vertu...

PLUMCAKE. Que je vous garantis solide!.. D'abord, elle est toute neuve et n'a presque pas servi.

TIMOTHÉE. Voici l'argent.

PLUMCAKE. Voici les preuves... mais pour que vous puissiez utilement en faire usage, je dois les faire précéder d'un petit précis historique, ou notice biographique... Ne vous effrayez pas, ça ne vous coûtera pas plus cher; les biographies sont aujourd'hui pour rien. Monsieur, tel que vous me voyez, je descends aussi d'une famille célèbre... mon père, maître Plumcake, s'était distingué dans la haute pâtisserie, et, plus heureux que Christophe Colomb, il avait donné son nom à une espèce de gâteaux, découverte et inventée par lui.

TIMOTHÉE. Les Plumcakes?.. C'est donc cela que je me disais...

PLUMCAKE. Vous connaissiez?..

TIMOTHÉE. J'en ai mangé.

PLUMCAKE. Cela seul me dispense de tout commentaire comme de tout éloge... Or donc, Monsieur... mon illustre père était premier cuisinier... premier chef chez lord Ephelston.

TIMOTHÉE. Permettez... permettez... je connais aussi ce nom.

PLUMCAKE. Un cousin de lady Suntherland.

TIMOTHÉE. C'est juste... Arthur...

PLUMCAKE. Vous l'avez dit... lord Arthur Ephelston. J'ai été élevé dans ses cuisines... Quelle table, Monsieur!.. quelle maison!.. le paradis terrestre. Il ne tenait qu'à moi d'y rester et d'y vivre... Mais, au lieu d'étudier sous mon père, le plus honnête des cuisiniers, une spécialité dans son genre... au lieu de sucer ses doctrines, si solides et si succulentes... je préférais le bruit et la fumée... celle des estaminets, que je hantais habituellement avec des jeunes gens de mon âge, les plus mauvais sujets du quartier, entre autres, un nommé Gondolfin.

TIMOTHÉE. Nous y voilà!

PLUMCAKE. Un maître d'armes... un joueur, un tapageur... du reste, un homme de génie et d'imagination. Par malheur, il n'en avait jamais que de mauvaises, et, dans toutes nos spéculations, c'était lui qui concevait... Moi, je n'étais homme d'affaires qu'à la suite et en sous-ordre... Et quelles affaires, Monsieur! Si vous saviez ce que l'on gagne dans cette branche de commerce... que nous avions choisie par paresse, et qui nous donnait plus de mal que n'en ont tous les négociants à leur comptoir... ou les employés à leur bureau. Et que de fois, la nuit, battant le pavé de Londres, ou, couché sous une porte cochère, le corps gelé et l'estomac vide... j'ai pensé à cette cuisine si bonne et si chaude, où j'avais été élevé... à cette table honnête et exquise, où mon père s'arrondissait... tandis que moi... vous voyez!.. La vertu, Monsieur, il n'y a que la vertu pour se bien porter, au moral, comme au physique!

TIMOTHÉE. Je n'en doute pas!.. mais Gondolfin...

PLUMCAKE. Gondolfin, s'il y avait pensé, aurait été encore plus malheureux que moi... car il s'était marié à une brave et honnête femme... les extrêmes se touchent!.. Elle était morte en laissant un enfant, un garçon... qui s'élevait par la grâce de Dieu... car il ne mangeait pas tous les jours... ni nous non plus... table d'hôte économique... rien par tête... Il y avait de quoi la perdre, lorsqu'un matin, nous voyons arriver Gondolfin avec un jeune enfant. « Un nouveau convive que je vous amène, nous cria-t-il à nous, qui en avions déjà un sur les bras... à nous, qui ne savions comment vivre. C'est celui-là qui nous donnera à dîner, nous dit-il. » Et voici quels étaient son idée et son plan... car les idées ne lui manquaient jamais... Assis sur un banc, en été, dans une promenade publique, il avait remarqué un enfant traîné dans son

berceau... par une femme de chambre au service de lord Ephelston... Il connaissait, par moi, tous les gens de la maison. Le jour baissait; elle retournait à l'hôtel. Mais, accostée, en route, par un jeune soldat aux gardes... la nourrice, distraite, marchait lentement, et s'arrêtait même des minutes entières, écoutant son interlocuteur et ne pensant plus au chariot qui était derrière elle, et qui renfermait son jeune maître.

TIMOTHÉE. Quoi!.. c'était le fils de lord Ephelston?

PLUMCAKE. Son fils unique... et son héritier!..

TIMOTHÉE. O Japhet! oh! mon ami, j'en étais sûr... (*Serrant Plumcake dans ses bras.*) Mon ami... mon bon ami!

PLUMCAKE. Attendez donc... vous m'étouffez...

TIMOTHÉE. Le ciel m'en préserve... ça vous empêcherait de continuer... Eh bien! donc?

PLUMCAKE. Eh bien! au moment d'une station plus longue, et au détour d'une rue, Gondolfin avait saisi l'enfant, l'avait caché sous son manteau, et toujours courant nous l'apportait...

TIMOTHÉE. Et pourquoi? dans quelle intention?

PLUMCAKE. La voici : Demain, nous dit-il, l'illustre famille fera des recherches, publiera des annonces... promettra une récompense considérable...

TIMOTHÉE. Je comprends.

PLUMCAKE. Nous attendrons quelques jours, afin de stimuler... de redoubler leurs inquiétudes... et leur générosité... D'ici là, nous rédigerons, à loisir, une relation vraisemblable et intéressante de la manière dont j'aurai cherché, découvert et rapporté le noble enfant...

TIMOTHÉE. C'était bien!

PLUMCAKE. C'était mal!.. Dans notre état, on ne pense pas à tout, et dans le nombre de nos affaires, Gondolfin en avait oublié une, conçue par lui, quelques jours auparavant... affaire qui nous avait mis en opposition directe avec le septième commandement du Décalogue...

TIMOTHÉE. *Le bien d'autrui ne prendras...*

PLUMCAKE. Je ne sais pas au juste le texte... mais je sais qu'il n'y avait pas de temps à perdre... Prévenus qu'on était sur nos traces... il fallait quitter Londres à l'instant. Or, partir avec deux enfants, était un voyage d'agrément trop pénible... D'un autre côté... les abandonner était impossible... Gondolfin ne voulait pour rien au monde renoncer...

TIMOTHÉE. A son fils.

PLUMCAKE. Non, à sa spéculation... et pour la retrouver plus tard, capital et intérêts... je fus chargé de porter le soir même, 15 juillet 1816, les deux jeunes garçons...

TIMOTHÉE. O nature!.. je m'en étais douté... ce Gondolfin... ce mauvais sujet... ce père insensible...

PLUMCAKE. Pas tant que vous le pensez... car au moment où j'allais partir... par un reste de tendresse paternelle, et pour que son enfant fût traité avec plus de soins et d'égards, mon tendre ami couvrit son fils des riches habits du petit duc...

TIMOTHÉE. O ciel!

PLUMCAKE. Et, par contre-coup, n'ayant pas d'autre costume à lui donner, le jeune lord endossa la livrée du fils de la maison... un misérable haillon...

TIMOTHÉE. Ce n'est pas possible... tu te trompes... répète-moi ça. Quoi! le jeune lord portait un fourreau de serge rouge?

PLUMCAKE. Un morceau de rideau déguenillé.

TIMOTHÉE. Avec des pièces?

PLUMCAKE. En drap noir... et à son cou une vieille plaque de commissionnaire, brisée par nous en deux parties égales...

TIMOTHÉE. J'ai le frisson, je n'y vois plus clair... laissez-moi m'asseoir...

PLUMCAKE, *défaisant le paquet.* Cette moitié, précieusement gardée... la voici...

TIMOTHÉE. Parbleu, voici l'autre...

PLUMCAKE. C'est bien cela... de plus le reçu délivré par l'hospice... la déclaration de Gondolfin et la mienne...

TIMOTHÉE. Rien n'y manque...

PLUMCAKE. De plus, la lettre adressée dans le temps par lord Ephelston à tous les journaux, et contenant le signalement exact de l'enfant qu'il réclamait... *Cheveux blonds... très-blonds!..*

TIMOTHÉE, *se regardant dans la glace à côté de lui.* C'est bien cela!.. Japhet qui est brun...

PLUMCAKE, *lisant. Petit, faible et chétif.*

TIMOTHÉE. C'est ça...

PLUMCAKE. *Nez retroussé... bouche grande...*

TIMOTHÉE. Énorme!..

PLUMCAKE. Et comme signe particulier une fraise remarquable et très-saillante placée entre les deux épaules...

TIMOTHÉE. Plus de doute... je me rappelle maintenant que, dans ma dernière maladie... elle a excité l'attention de... de celui... parbleu! c'était le vénérable M. Schoon, lui-même il me l'a dit : Vous avez là, mon cher ami...

PLUMCAKE. Quoi! ce serait vous...

TIMOTHÉE. Eh oui!.. c'est moi... ce malheureux...

PLUMCAKE. Vous, Milord!

TIMOTHÉE, *accablé.* Encore une tuile! une tuile d'or!.. plus lourde que les autres...

PLUMCAKE. Oui, c'est bien vous... tout le prouve, et vous arrivez à temps... Figurez-vous que, dans ce moment, trois ou quatre parents éloignés se disputent votre immense fortune, et c'est lady Suntherland, votre plus proche cousine, qui allait gagner.

TIMOTHÉE. Grâce à Japhet... son avocat...

PLUMCAKE. Et grâce à votre absence... Mais, vous voilà... le procès est fini... vous entrez dans vos biens, dans vos titres... vous paraissez à la cour... vous siégez au parlement...

TIMOTHÉE, *vivement.* Tais-toi... tais-toi...

PLUMCAKE. Et pourquoi donc, Milord?

TIMOTHÉE. Tais-toi, te dis-je! (*A demi-voix.*) Oui... il n'est que trop vrai... oui, cette noble famille est la mienne... je le sens, maintenant... car en pensant que j'en suis, j'en rougis de honte pour elle...

PLUMCAKE. Et pourquoi donc?

TIMOTHÉE. Tu me le demandes?.. moi, ignorant et bête brute, qui sais à peine lire et écrire... moi qui serais peut-être mieux placé derrière une voiture que dedans, tu veux que j'aille... jamais! jamais!.. Je suis un brave et honnête garçon qui, dans une place d'intendant ou de factotum, exercerais noblement mon état... Mais l'état de noble, de milord, de duc et pair... je le déshonorerais!.. je n'en suis pas digne... chacun sa place... chacun son métier, comme on dit... et le royaume sera bien gardé...

PLUMCAKE. Parbleu, Milord, Votre Seigneurie est bien bonne... Si tout le monde pensait comme elle, la moitié des places serait vide...

TIMOTHÉE. Et toi, malheureux... qui viens m'annoncer ça comme un coup de foudre... à moi, qui étais là tranquille et qui ne te demandais rien...

PLUMCAKE. Vous m'en avez supplié...

TIMOTHÉE. Pas pour moi... pas pour mon compte... Mais, enfin, pourquoi n'as-tu pas fait plus tôt des recherches... des démarches...

PLUMCAKE. Votre Seigneurie oublie que mon ami Gondolfin et moi voyagions à l'étranger... à cause de cette ancienne affaire... du septième commandement... mais au bout de vingt et quelques années, à ce que disent les lois... la justice, qui n'a pas de rancune, oublie tout... c'est ce qu'ils appellent *prescription*... On peut, alors, se représenter comme si de rien n'était, et vivre en honnête homme... impunément.... c'est ce que j'ai fait... et je m'en trouve bien... puisque mon retour à la vertu vous rend votre fortune et vos titres...

TIMOTHÉE. Eh bien! mon bon Plumcake... il faut continuer...

PLUMCAKE. C'est bien mon intention... voilà un début qui m'encourage...

TIMOTHÉE. Et dans lequel je t'aiderai si tu veux me seconder.

PLUMCAKE. A vos ordres, Milord.

TIMOTHÉE. Pour moi, d'abord... et puis en mémoire de ton ancien camarade Gondolfin... si tu as pour lui quelque amitié.

PLUMCAKE. Aucune.

TIMOTHÉE. C'est égal... si tu lis les journaux, tu dois connaître mon ami Japhet?

PLUMCAKE. Un jeune avocat... plein d'instruction, de talent, d'éloquence... l'espoir du barreau.

TIMOTHÉE. Lui-même... Eh bien! mon garçon... ce jeune homme qui jouit de la considération universelle... cet homme d'honneur et de probité... c'est le fils de ce coquin... ton ancien associé.

PLUMCAKE. Gondolfin?.. pas possible!

TIMOTHÉE. C'est ce que je me dis! est-ce que l'éducation ferait plus que la naissance?.... ça serait fâcheux..... car l'éducation est plus difficile à acquérir que l'autre... Enfin, s'il y a quelqu'un qui soit digne d'être riche, d'être lord et de siéger au parlement... ce n'est pas moi... c'est lui!

PLUMCAKE. Y pensez-vous!

TIMOTHÉE. Oui, mon garçon, ce n'est rien que la noblesse, il faut encore la manière de s'en servir; et, si tu veux, sans lui en parler..... sans rien dire à personne... nous pouvons arranger cela de façon qu'il prenne mon père... et que je prenne le sien... ça m'est égal... il est mort...

PLUMCAKE. Et comment voulez-vous?..

TIMOTHÉE. Ça te regarde... tu as ces titres..... ces papiers, ces preuves... est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de changer ta déclaration..... celle de Gondolfin? de mettre *brun* au lieu de l'autre couleur? Et pour les autres signes... vois... cherche... moi, je ne sais pas... je suis pour une tromperie comme toi pour une bonne action... je suis gauche... je n'y entends rien...

PLUMCAKE. Ni moi non plus, depuis que j'ai de la vertu.

TIMOTHÉE. Sans doute... tu as de la vertu... mais tu as aussi de la mémoire... et en te rappelant... excepté que cette fois c'est en tout bien tout honneur..... et puis cent guinées, cent autres guinées que tu gagneras pour un motif honnête et généreux...

PLUMCAKE. Oui, Milord, j'entends bien..... le but est honnête... sans cela, je ne m'en mêlerais pas... et je vois bien un moyen qui changerait tout, à jamais..... sans qu'on pût y revenir.

TIMOTHÉE. C'est cela... pars vite.

PLUMCAKE. Oui, Milord.

TIMOTHÉE. Et, pour commencer, ne m'appelle plus milord... ça m'agace..... ça m'irrite..... appelle-moi monsieur Tim... C'est lui... c'est Japhet... lord Japhet... lord Ephelston... Va-t'en, prends tout cela... et reviens au plus tôt m'apporter mes lettres de roture et recevoir tes cent guinées.

PLUMCAKE. Oui, Mil... oui, monsieur Tim... (*A part.*) En voilà un qui n'a pas son pareil. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET, *apercevant Timothée.* Ah! mon ami!.. bonne nouvelle.

TIMOTHÉE. Et moi aussi!.. un bonheur n'arrive jamais sans l'autre.

JAPHET. Cette personne dont je te parlais..... je l'ai vue ainsi que sa famille... j'ai tout dit... tout avoué... et cet aveu ne m'a pas nui... au contraire.

TIMOTHÉE. Est-il possible?..

JAPHET. Ma franchise a provoqué la leur... par un hasard... par un bonheur inouï... dont je me félicite... celle que j'aime est comme moi par sa naissance...

TIMOTHÉE. En vérité... c'est étonnant comme il y en a.

JAPHET. Et quoique destinée un jour à une grande fortune, elle ne repousse point mes vœux... on m'accepte, moi qui n'ai rien... tu juges de mon ivresse, de ma reconnaissance... et si je puis jamais m'acquitter envers elle...

TIMOTHÉE. Tu le peux... tu es riche... tu es noble... tu es le fils d'un lord... fils légitime.

JAPHET. Que dis-tu?

TIMOTHÉE. La vérité, cette fois..... j'en ai vu les preuves... et bientôt, tu les auras toi-même entre les mains.

JAPHET. Tu ne me trompes pas?

TIMOTHÉE. Je l'atteste... par tout ce qu'il y a de plus vrai au monde... par notre amitié...

SCÈNE IX.

ESTHER, LA MARQUISE, JAPHET, TIMOTHÉE.

JAPHET. Venez, Madame, venez... prenez part à ma joie..... voici un ami dont le zèle a enfin pénétré ce mystère qui faisait son désespoir...

ESTHER. Est-il possible?

JAPHET. Oui, Madame... preuve en main... déclaration écrite et authentique.

ESTHER. Quel bonheur!

TIMOTHÉE. C'est le fils... l'héritier légitime d'un pair d'Angleterre... d'un grand seigneur dont vous me parliez ce matin... de lord Ephelston.

LA MARQUISE. Grand Dieu!.. mon cousin!..

ESTHER, *tombant sur un fauteuil à droite.* Mon père!

JAPHET, *tombant sur un fauteuil à gauche.* Vous, ma sœur!

TIMOTHÉE. Justement... vous êtes parents..... et de très-près... je m'en vante... Est-ce heureux... eh bien! qu'a-t-il donc? et Mademoiselle aussi... ils se trouvent mal tous les deux... c'est de joie.

JAPHET. Eh non!.. c'est de rage... c'est de désespoir... celle que j'aime... que j'allais épouser... c'est ma sœur!

TIMOTHÉE. Ah! mon Dieu!.. (*Avec trouble, à la marquise.*) C'est juste... ce que vous me disiez ce matin... le duc, qui ayant perdu sa femme et son fils... devait vous épouser... et alors les circonstances... Qu'est-ce que j'ai fait là?

JAPHET. Ma perte et mon supplice..... car, enfin..... obscur..., ignoré... sans fortune... sans naissance..... j'étais heureux... elle pouvait être à moi... mais, maintenant, ta fatale découverte...

TIMOTHÉE. Permettez... permettez... (*A Japhet.*) Pardonne-moi... j'ai cru bien faire... c'était pour toi..... pour ton bonheur, que je t'avais fait grand seigneur... mais dès que ça te contrarie... tu n'es plus rien.

JAPHET. Que dis-tu?

TIMOTHÉE. Je te reprends ta naissance... tes titres... ta fortune.

JAPHET. As-tu perdu la tête?

TIMOTHÉE, *se frappant le front.* C'est vrai!.. je ne le peux plus... c'est maintenant en son nom... les preuves... les déclarations... tout est changé, falsifié... impossible de nous reconnaître dans nos pères... nous qui n'en avions pas, nous n'en avons que trop maintenant... et puisque j'ai pour jamais causé ton malheur...

JAPHET. Où vas-tu?

TIMOTHÉE. Me jeter par la fenêtre.

—

SCÈNE X.

LES MÊMES, PLUMCAKE, SCHOON.

SCHOON. Arrêtez, vous ne le pouvez pas.

TIMOTHÉE. C'est juste... je l'oubliais... je ne m'appartiens plus... je ne peux pas même me tuer.

JAPHET. Qu'est-ce que cela veut dire?

PLUMCAKE. Je vais vous l'expliquer... si Milord veut me le permettre. (*Geste d'étonnement.*) Oui, Mesdames, lord Ephelston, fils et héritier du duc de ce nom.....

ESTHER ET LA MARQUISE. Que dit-il?

SCHOON. Laissez-le achever.

PLUMCAKE. Vous m'aviez prié, en altérant ces preuves et ces actes, de transporter à M. Japhet votre fortune et vos titres.

JAPHET. Est-il possible?

PLUMCAKE. Supercherie louable et généreuse, sans doute, mais, enfin, c'en était une... il y avait doute, et dans le doute la vertu s'abstient... j'ai été droit au respectable M. Schoon, qui m'a fait vivement sentir les dangers d'une substitution qui enlevait à vous un rang qui vous était dû... et à lui une riche clientèle qui lui appartenait déjà... il m'a menacé, dans l'intérêt de la vérité, de tout révéler! alors, et dussiez-vous me blâmer... m'accabler de reproches, me retirer votre confiance...

JAPHET, *vivement.* Tu n'as rien fait?

PLUMCAKE. Rien du tout...

JAPHET. Tu es un honnête homme... tu as eu raison!

TIMOTHÉE. Oui... puisqu'au lieu de le rendre heureux, je faisais son malheur....., et tu auras de même les cent guinées promises.

JAPHET. Et ces cent autres que j'y ajoute!

PLUMCAKE. O vertu!.. j'ai donc eu raison de te préférer, puisque tu rapportes le double!..

JAPHET, *parcourant les papiers.* Oui..... c'est bien cela... oui, Tim est grand seigneur.

TIMOTHÉE. Ce ne sera pas pour longtemps... j'ai promis, j'ai signé... un lord n'a que sa parole... un lord doit être honnête homme, ce sera mon seul mérite, et j'y tiens... Le docteur Irving compte sur moi et m'attend... M. Schoon vous le dira.

SCHOON. Non, Milord... ce n'est plus possible... l'Académie a fait sur son remède un rapport défavorable, et l'autorité défend que demain l'expérience en soit tentée.

ESTHER, *à Timothée.* Ainsi, vous nous restez... ainsi donc, et d'après ce que j'ai appris ce matin..... vous êtes mon frère.

TIMOTHÉE, *avec embarras.* Ce n'est pas ma faute... et je vous en demande pardon... j'aurais voulu vous donner mieux, mais on n'est pas son maître... on ne se fait pas soi-même.

JAPHET, *lui frappant sur l'épaule.* C'est ce qui vous trompe... Milord... avec du travail, du temps, de la persévérance, tu deviendras digne du rang qui t'appartient et du nom que tu portes.

TIMOTHÉE. C'est possible... mais d'ici là vous m'aiderez à être grand seigneur. (*A Japhet.*) Tu me diras ce qu'il faudra dire à la Chambre... tu me feras mes discours.

PLUMCAKE. Ou bien, comme beaucoup d'autres, en ne parlant jamais...

TIMOTHÉE. C'est encore un moyen...

JAPHET, *le prenant à part.* Toi, qui sais tout... as-tu découvert quelque chose sur mon père?

TIMOTHÉE. Certainement. (*Bas, à Plumcake, qui veut parler.*) Tais-toi, tais-toi toujours. (*Haut, à Japhet.*) Ce n'est pas comme je l'espérais... un grand seigneur... ni un millionnaire.

JAPHET. Qu'importe, si c'était un honnête homme.

TIMOTHÉE. Oh! de ce côté-là. (*A part.*) Il n'est plus là pour dire le contraire. (*Haut.*) Un brave homme, un ancien militaire, qui s'est distingué dans la carrière des armes!

PLUMCAKE, *à part.* Je crois bien! un maître d'armes.

TIMOTHÉE. Du reste, pas un schelling à la succession... mais tu n'en as pas besoin... oui, morbleu! vous avez voulu que je fusse un lord..... le chef de la famille, et comme tel, je veux que tu épouses ma sœur... avec qui j'entends partager également la fortune de mon père, qui est aussi le sien... n'importe à quel titre.

LA MARQUISE, *vivement.* Quoi, Monsieur?..

TIMOTHÉE. Ne parlons pas des autres parents... c'est inutile maintenant... personne ne les réclame! restons comme nous sommes; et sans bruit, sans éclat; goûtons, entre nous, dans notre intérieur, le bonheur de la famille, de l'amitié...

PLUMCAKE. Et de la vertu!.. la meilleure de toutes les spéculations.

FIN DE JAPHET.



AMANDA. J'ai aperçu mademoiselle Angéline qui entrait dans une allée avec un grand jeune homme. — Scène 7.

LE BAL CHAMPÊTRE

OU

LES GRISETTES A LA CAMPAGNE

TABLEAU-VAUDEVILLE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 octobre 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

ANGELINA, lingère.
JOSÉPHINE, TOINETTE, AMANDA, couturières.
PASTOUREL, chef d'orchestre.
BELJAMBE, danseur de société.
ANNETTE, paysanne.
POUSSIF, conducteur de cabriolets de place.
M. DURFORT, banquier.
MADAME DURFORT, sa femme.

La scène se passe aux environs de Paris.

Le théâtre représente la rotonde d'un bal champêtre. Au milieu du théâtre est l'orchestre. A droite et à gauche, des chaises. Au fond, un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELJAMBE, PASTOUREL.

BELJAMBE. C'est ce cher Pastourel que je retrouve ici !

PASTOUREL. Le directeur de l'établissement vient de m'arrêter au passage, et c'est moi qui dirige l'orchestre.



AMANDA, *retenant Beljambe.* Ah! Monsieur, je vous en supplie. — Scène 5.

BELJAMBE. A la bonne heure, car, depuis ton absence, nous autres danseurs à la mode, nous ne savions plus sur quel pied nous tenir; toi qui étais l'âme de tous les bals, le génie de la contredanse, le privilégié du galoubet.

PASTOUREL. Il est vrai que je suis maintenant le premier flageolet d'Europe; du moins, c'est l'avis de tous les orchestres, et c'est mon talent qui a motivé mon absence; je viens d'Angleterre. L'Angleterre, Monsieur! quel beau pays! C'est là qu'on sait encourager les arts; j'ai été engagé pour douze bals, à cinq cents francs par soirée.

AIR : *Tout ça passe en même temps.*

En voyageur troubadour,
A ma gloire rien ne manque;
Car j'ai fait danser la cour,
Le ministère et la banque :
Oui, chez ces Anglais si tristes,
Homme en plac', belle aux yeux doux,
Banquiers et capitalistes,
Tout ça saut' (*bis.*) comme chez nous.

BELJAMBE. Tu dois alors revenir bien riche.

PASTOUREL. Dieu merci, cela sonne assez bien. Mais j'ai besoin de repos, parce que, dans notre état, voyez-vous, la gloire nous exténue, on n'estime pas assez le galoubet; on ne sait pas ce qu'il en coûte pour l'exercer. J'entends vanter les *Baillot,* les *Lafont,* les *Habeneck.* Qu'est-ce que c'est que ça, Monsieur, que de jouer du violon? faites-les jouer du flageolet, et vous m'en direz des nouvelles. D'abord, on a remarqué que presque tous les grands flageolets meurent extrêmement jeunes; je ne sais pas si c'est cela qui a tué *Mozart;* mais moi, Monsieur, en Angleterre, je ne vivais que de privations; j'étais à la gloire et au lait d'ânesse pour toute nourriture, sans compter la composition.

BELJAMBE. Comment! monsieur Pastourel, vous êtes compositeur?

PASTOUREL. Oui, Monsieur; j'ai le génie de l'inspiration; je reçois le feu créateur de la seconde main, il est vrai, d'après *Rossini, Boyeldieu* et *Aubert;* je les mets en contredanse, je les arrange; c'est la mode.

Air de *Turenne.*

Oui, vers le temple de Mémoire,
Commodément l'on voyage aujourd'hui :
Vient un grand homme, on s'accroche à sa gloire,
Et l'on fait fortune avec lui.
Jouant ainsi différents rôles,
C'est un chemin qu'on franchit de moitié;
Les gens d'esprit le gravissent à pié,
Et nous autres sur leurs épaules.

Mais vous, monsieur Beljambe, est-ce que vous avez abandonné la danse? vous qui étiez un de nos fameux.

BELJAMBE. Oui, autrefois, je croyais que ça me pousserait dans le monde; j'y avais une vocation; j'étais taillé pour cela; mais j'ai vu que cela ne menait à rien, j'ai changé de batteries; je me suis mis homme à bonnes fortunes.

PASTOUREL. Est-ce que c'est un état?

BELJAMBE. Oui, sans doute; d'abord, c'est agréable, et puis ça peut devenir utile; moi qui n'ai rien, ça peut me mener à quelque bon mariage: car, dans ce moment, j'ai des succès étonnants, cinq ou six passions à la fois; jamais moins, quelquefois plus.

PASTOUREL. Et dans tout cela, y a-t-il quelque établissement en perspective?

BELJAMBE. Oui, mon garçon; une petite lingère charmante, qui a un beau magasin bien achalandé, et à peu près quatre ou cinq mille livres de rente; voilà tout ce qu'il me faut. Auprès de ma petite lingère, je n'aurai pas d'ambition.

Air de *l'Artiste.*

Dentelles, broderie,
C'est là ce qu'il me faut;
Près de femme jolie,
Je puis faire jabot :
Chacune me redoute,
Et, sultan du comptoir,
Je puis, sans qu'il m'en coûte,
Leur jeter le mouchoir.

Ah çà! le jour du mariage, je compte sur toi pour conduire l'orchestre.

PASTOUREL. Je n'y manquerai pas, et je vous traiterai en ami; j'ai une nouvelle contredanse, tra, la, la, la, chassez huit. En revanche, j'espère que vous me ferez le plaisir d'assister à ma noce; car je viens en France pour me marier. Il y a trois mois, avant mon départ, j'étais amoureux d'une jeune couturière qui m'a promis d'être fidèle; ainsi, je suis tranquille : c'est dans cette classe estimable et vertueuse que s'est réfugié le véritable sentiment; aussi, il ne faut pas les confondre avec les marchandes de modes; c'est bien différent. Je n'ai pu y courir, à cause du devoir (*Montrant l'orchestre.*) qui me retient aujourd'hui; mais demain, libre envers la gloire, et quitte avec l'amour, (*Composant.*) tra, la, la, le cavalier en avant.

BELJAMBE. A merveille! et puisque tu conduis l'orchestre, tâche, quand je danserai, que les contredanses soient plus longues.

PASTOUREL. C'est dit; on vous mettra un pantalon et une poule de plus. Elle vient donc ce soir?

BELJAMBE. Oui, je dois l'y rencontrer par hasard. On ne m'a pas permis de l'y conduire, à cause des propos; et puis elle ne me l'a pas dit, mais j'ai deviné.

Air du vaudeville de *la Veuve de Malabar.*

Il est, je le parie,
Quelque rival jaloux,
Que l'on me sacrifie...

PASTOUREL.

Je pense comme vous.
Quelque imbécile,
Comme l'on en voit mille
(*Composant.*)
En avant deux, et donnez-moi la main.
C'est divin...
Je tiens ma contredanse;
Quel bonheur sans égal!
J'ai bientôt l'espérance
De tenir mon final.

BELJAMBE.

Quoi! le final de votre contredanse?

PASTOUREL.

Sans contredit
Balancez, chassez huit,
Tra, la, la...

ENSEMBLE.

BELJAMBE, PASTOUREL.

BELJAMBE.

Achève ton ouvrage
En attendant le bal;
A ce soir... du courage...
Dieux! quel original!

PASTOUREL.

Que j'aime ce passage!
Quel bonheur sans égal!
Je vais dans ce bocage,
Achever mon final.

(*Il sort en chantant et en dansant*)

SCÈNE II.

BELJAMBE, *seul, regardant du côté opposé.* Quelle est cette société? Eh mais! je ne me trompe pas, c'est ma charmante lingère, ma tendre Angelina et ses bonnes amies.

SCÈNE III.

BELJAMBE, ANGELINA, AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

CHŒUR.

Air d'*Armide.*

Quelle route inhumaine!
Quelle chaleur! c'est à périr :
Mon Dieu, qu'on a de peine
Pour avoir du plaisir!

AMANDA.

Il faut, Mesdemoiselles,
Vous résigner ici;
Le plaisir a des ailes,
Pour qu'on coure après lui.

TOUTES, *en chœur.*

Quelle route inhumaine! etc.

BELJAMBE, *s'avançant.* Me sera-t-il permis, Mesdemoiselles, de vous offrir mes hommages?

TOUTES. Eh! c'est M. Beljambe; (*Bas, à Angelina.*) est-ce que tu le connais?

ANGELINA, *baissant les yeux.* Oui, depuis quelque temps; je l'ai rencontré, il y a quinze jours, au bal de Saint-Mandé.

AMANDA. Elle ne nous en avait pas parlé.

BELJAMBE. Je vois que ces dames ont à se plaindre de la chaleur et de la poussière; les roses craignent le soleil.

JOSÉPHINE. Et surtout les petites voitures, on y est tellement secoué...

BELJAMBE. Je comprends; ça les effeuille, ça effeuille les roses; continuité de la métaphore.

ANGELINA, *à Joséphine.* Tu as sans doute payé le cocher?

JOSÉPHINE. Non.

TOINETTE. Ni moi.

AMANDA. Ni moi.

JOSÉPHINE. Il va croire qu'il est retenu pour la soirée.

BELJAMBE. Je cours tout arranger.

ANGELINA. Ah! mon Dieu! Monsieur, que vous êtes bon! Un cocher en capote.

AMANDA. Un coucou jaune.

JOSÉPHINE. Un cheval borgne.

TOINETTE. Et l'autre boiteux.

BELJAMBE. Ah! diable! j'aurais voulu quelque chose de plus caractérisé, car voilà un signalement bien vague et bien général; mais enfin, je tâcherai de suppléer; je cours, et je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, AMANDA, ANGELINA, TOINETTE.

ANGELINA. Je vous demande s'il est possible d'être pluscomplaisant! Aussi, Mesdemoiselles, nous sommes bien heureuses de l'avoir rencontré.

JOSÉPHINE. Tiens, Angelina, j'ai idée que tu dissimules, et que c'est un hasard fait exprès.

TOINETTE. Et moi, j'en suis sûre.

JOSÉPHINE. Oui, oui, nous connaissons cela! Qu'estce que cela te fait, dis-nous-le.

ANGELINA. Eh bien! Mesdemoiselles, s'il faut vous l'avouer, c'est un rendez-vous indirect que je lui avais donné.

JOSÉPHINE. Comment! est-ce que ce serait du sérieux! Ah bien! ma chère, prends-y garde.

AMANDA. Y penses-tu?

AIR : *Faut l'oublier.*

Malgré son air aimable et tendre,
Il est perfide et séducteur.

JOSÉPHINE.

Et volage comme un danseur.

ANGELINA.

Dieux! que venez-vous de m'apprendre!

AMANDA.

Oui, par des conquêtes nouvelles,
Son cœur est toujours occupé.

JOSÉPHINE.

Et sans façon, il a trompé
Toutes les belles,
Excepté celles
Qui, par vertu,
L'ont prévenu.

TOUTES, *en chœur.*

Toutes les belles, etc.

JOSÉPHINE. Moi, d'abord, j'ai connu la petite Polite, une de mes amies, qu'il a rendue très-malheureuse.

AMANDA. Sans compter qu'il n'a rien. Et toi qui, comme couturière, avais déjà fait des économies, toi qui, depuis, as fait une succession et acheté un magasin de lingère, tu sens bien que tu es un parti qui en vaut bien la peine.

JOSÉPHINE. Et puis enfin, ce petit Pastourel qui était si bon enfant.

TOINETTE. Et qui est parti en Angleterre pour faire fortune.

AIR du *Jaloux malade.*

Je prévois sa douleur mortelle.

ANGELINA.

Je l'aime et le plains plus que vous.

JOSÉPHINE.

Tu lui promis d'être fidèle.

ANGELINA.

Est-ce que ça dépend de nous?

JOSÉPHINE.

Ton cœur devait brûler sans cesse.

ANGELINA.

Hélas! j'ai tenu mon serment;
J'ai toujours la même tendresse,
Mais je n'ai plus le même amant.

JOSÉPHINE. Cependant, Angelina, nous te le disons en amies, et dans ton intérêt, il faudrait tâcher de raisonner un peu tes inclinations.

AMANDA. Moi, par exemple. Voilà M. Victor Desallures, le fils d'un marchand de chevaux...

JOSÉPHINE. Voilà M. Auguste Flotté, neveu d'un marchand de bois, qui veulent nous épouser; ce sont des gens comme il faut; des jeunes gens établis.

ANGELINA. Je sens bien, mes bonnes amies, que tout ça est vrai; je devrais suivre votre exemple et vos conseils; mais que voulez-vous? quand l'inclination y est et que la tête n'y est plus, il n'y a pas moyen de raisonner; c'est plus fort que moi, je suis subjuguée.

JOSÉPHINE. C'est ça, la tête montée, voilà comme on fait des bêtises qui vous compromettent; si encore on ne le savait pas!

TOINETTE. Mais c'est que ça se répand toujours.

ANGELINA, *pleurant.* Allez, ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en fais des reproches; et si vous saviez ce que j'ai souffert...

TOUTES. Cette pauvre Angelina!

JOSÉPHINE. C'est pourtant pour des hommes que nous nous mettons dans des états comme ça. Dieux! faut-il qu'une femme soit bête!

ANGELINA, *essuyant ses yeux.* Par exemple, il m'a bien promis qu'il était changé; et si je découvrais maintenant la moindre infidélité, je vous promets bien que sur-le-champ ça serait fini... taisez-vous, car le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, BELJAMBE, *se disputant avec* POUSSIF.

BELJAMBE. Je vous prie de me laisser; je vous dis que vous êtes un insolent; entendez-vous, mon cher.

POUSSIF. Je ne vous quitterai pas que je n'aie mon compte, vrai, comme je m'appelle Nicolas Poussif, conducteur de coucous.

ANGELINA. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

POUSSIF. Allons, décochez la pièce de cinq francs; et que ça finisse.

BELJAMBE. Je vous ai dit que je vous donnerais quatre francs; c'est le prix convenu avec ces dames.

POUSSIF. C'est vrai, si c'est ces dames qui paient elles-mêmes, parce que je suis galant; mais dès que c'est vous, ça devient plus cher.

BELJAMBE. C'est ça, il me fait payer à l'heure; et il paraît qu'il en a mis cinq pour venir de Paris ici.

POUSSIF. Qu'est-ce que vous dites?

BELJAMBE. Je dis qu'avec vous, mon cher, il n'y a pas besoin de faire assurer la grande route par la compagnie du Phénix, parce que vous ne brûlez pas le pavé. (*Toutes les dames se mettent à rire.*)

POUSSIF. Ah! tu fais le joli-cœur; ce sera vingt sous de plus, ou je fais claquer mon fouet.

BELJAMBE, *aux dames.* Vous voyez bien que c'est un grossier personnage, qui n'a pas l'habitude de la société; je lui donne les six francs, par égard pour vous. (*A Poussif.*) Va, si je n'étais pas avec des dames, je te mènerais loin, mon drôle.

POUSSIF. Et comment ça?

BELJAMBE. Je te mènerais à la préfecture, à Paris; et même maintenant... (*A Angelina.*)

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Sans vous, sans votre compagnie,
Déjà, je l'aurais éclopé.
AMANDA, *le retenant*,
Ah! Monsieur, je vous en supplie.
POUSSIF.
Laissez donc... ce ch'val échappé.
En voyant l'air dont il s' démène,
On croit qu'il est dans les méchants;
Mais il ressemble à ceux que j' mène,
Il n'a jamais pris l'mors aux dents.

BELJAMBE, *qu'on retient toujours.* C'est trop fort; je ne puis me laisser insulter par un coucou.

ANGELINA. Monsieur Beljambe, au nom du ciel... Je vous prie, monsieur Beljambe, de me donner le bras pour faire le tour de la rotonde; je ne connais point le jardin.

BELJAMBE. C'est donc pour vous obéir; mais il ne risque rien, je le retrouverai.

POUSSIF. Va, va, les coucous sont bons là.

BELJAMBE, *en s'en allant.* Oui, pour ceux qui vont à pied.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* ANGELINA ET BELJAMBE.

POUSSIF. Je vous demande pardon, Mesdames, de l'avoir brutalisé un peu; quand je vois de ces faquins-là, ça me met en colère.

TOINETTE. Et pourquoi donc?

POUSSIF. Ce sont eux qui viennent en conter à nos jeunes filles. Aussi nos paysannes sont maintenant des élégantes.

AMANDA. Il est vrai qu'il règne une recherche dans leur toilette...

POUSSIF. Oui, elles sont pimpantes et légères. Autrefois c'était lourd et honnête. On pouvait épouser ça de confiance. Aujourd'hui ça n'est plus ça.

AMANDA. Voilà un cocher bien exigeant.

POUSSIF. Oui, Mam'selle...

AIR du vaudeville de *Fanchon.*

Nous autr's à la richesse
Préférons la sagesse,
Voilà comm' je somm's faits :
Aussi dans mon allure,
A la fortun' douc'ment je vais.
JOSÉPHINE.
Si c'est dans sa voiture,
Il n'arriv'ra jamais.

POUSSIF. Dites-moi, Mesdames... Faudra-t-il tantôt venir vous reprendre?

JOSÉPHINE. C'est que nous nous en irons peut-être bien tard.

POUSSIF. Ça m'est égal. Je ne bouge pas d'ici. J'ai des motifs sédentaires.

AMANDA. Ah! vous restez ici?

POUSSIF. Oui, Mesd'moiselles. Je vais me requinquer; l'œil de poudre, le pantalon de lanquin; et je viens au bal pour observer, parce que, quand on est amoureux et jaloux, faut faire son état.

AMANDA. Quoi! vraiment! vous êtes amoureux?

POUSSIF. D'Annette Bertrand, la plus jolie et la plus friponne de toutes les paysannes des environs.

JOSÉPHINE. Je l'ai vue plusieurs fois au bal. Elle vient toujours nous parler.

POUSSIF. Oh! je le crois bien. Au lieu d'être une bonne et grosse fermière, elle veut faire la d'moiselle comme il faut, et tout ça pour me faire enrager et me faire des traits. Aussi je suis malheureux que c'est une pitié... Et mon cheval donc! Pauvre bête!

AIR : *A ma Margot du haut en bas.*

Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!
Lorsque de Paris je m'élance,
Faut voir, dans mon impatience,
Comment, pour arriver plus tôt,
Je mets Bucéphale au galop;
Et l'amour (*bis.*) à c'te pauvre bête,
Fera tourner la tête.
Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!
DEUXIÈME COUPLET.
Et quand je quitte ma maîtresse,
Dans la jalousi' qui me presse,
Croyant frapper sur mon rival,
Je frappe le pauvre animal;
Et quelqu' jour (*bis.*) il crèv'ra, j' parie,
D'un accès d' jalousie.
TOUTES LES DAMES *avec* POUSSIF.
Que les chevaux sont malheureux,
Quand les cochers sont amoureux!

Je vais au bal guetter cette perfide, et si elle danse ce soir avec un autre que moi, celui-là n'a qu'à bien se tenir : ça sera sa dernière contredanse. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ANNETTE, *entrant par la gauche.*

AMANDA. Le pauvre garçon!.. eh! mais voilà justement mademoiselle Annette.

ANNETTE. Bonjour, Mesdemoiselles.

JOSÉPHINE. Votre amoureux sort d'ici.

ANNETTE. Oh! je l'ai bien vu, et j'attendais qu'il fût parti, parce que c'est un vilain jaloux. Dites-moi, d'abord, si je suis bien mise.

AMANDA. Mais oui, pas mal pour une paysanne.

ANNETTE. Et le fichu, n'est-il pas trop long?

TOINETTE. Oui, on pourrait le baisser un peu.

JOSÉPHINE. Et avec une épingle de chaque côté.

ANNETTE. Dieux! Mesdemoiselles, que vous êtes bonnes!

JOSÉPHINE.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Rien ne manque à votre toilette.
ANNETTE.
Dam'! j'ai mis mes plus beaux habits.
AMANDA.
Dans sa parure, elle est coquette
Plus que les dames de Paris.
ANNETTE.
Pour aujourd'hui, c'est vrai, j' suis franche;
Mais ces dam's, dans leurs riches atours,
Pour êtr' coquett's ont tous les jours;
Et nous n'avons que le dimanche.

Et puis, dites donc, j'ai une fière nouvelle à vous apprendre!

TOUTES. Qu'est-ce que c'est? Dis-nous bien vite.

ANNETTE, *passant au milieu des trois demoiselles.* J'ai aperçu tout à l'heure mademoiselle Angelina, une de vos bonnes amies, qui entrait dans une allée avec un grand jeune homme. Moi qui n'avais rien à faire, je me suis dit : en attendant que le bal commence, je m'en vais les suivre.

TOUTES. Comment! Mademoiselle.

ANNETTE. Ce n'est peut-être pas bien, mais ça occupe.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Pour un' paysann' tell' que moi,
Ecouter est souvent utile;
Je n' puis que profiter, je croi,
Aux discours des dam's de la ville :
Leur langage me servira;
Aux politess's faut correspondre...
Et si quelqu'un m' parlait comm' ça,
Au moins, j' saurais comment répondre.

Voilà donc que je m'avance en tapinois, et je me blottis derrière un buisson où ils s'étaient arrêtés. Le monsieur lui disait : « *Non, vous êtes une cruelle;* « *vous ne voulez pas m'aimer, vous ne m'aimez pas;* » enfin, ce qu'on dit toujours; aussi je vous passe ça. Il continuait : « *C'est mademoiselle Amanda, c'est* « *mademoiselle Joséphine qui en est la cause..... on* « *vous a prévenue contre moi.* » Et alors, Mesdemoiselles, il s'est mis à dire du mal de vous... oh! mais, un mal affreux : qu'il vous avait fait la cour, et que vous étiez jalouses de lui.

JOSÉPHINE. Si on peut faire des mensonges pareils! je te le demande, Amanda?

AMANDA. Et moi donc! mais il n'en faut pas davantage pour occasionner des rapports; ça n'aurait qu'à venir aux oreilles de Victor, il me ferait une scène, ma chère.

JOSÉPHINE. Mais ça ne se passera pas ainsi; il faut rompre le mariage, il faut qu'Angelina connaisse la vérité.

AMANDA. Oui, sans doute, ne fût-ce que pour nous en venger.

TOINETTE. Et pour les faire enrager tous deux.

JOSÉPHINE. Et puis, par amitié pour elle; mais comment nous y prendre?

ANNETTE. Oui, qu'est-ce que nous allons faire? car j'en suis, n'est-ce pas? c'est moi qui ai apporté la nouvelle.

AMANDA. Écoutez : vis-à-vis notre magasin est un bel hôtel qui est habité par un banquier, M. Durfort, qui a une femme à la mode, une dame du grand genre. Et du fond du comptoir, j'ai vu souvent M. Beljambe passer sous ses fenêtres, s'y arrêter longtemps, et soupirer; le tout sans succès, car on n'a jamais fait attention à lui. Mais si nous lui envoyions une lettre au nom de cette dame, une demi-déclaration; à coup sûr il y répondrait; et en portant cette réponse à Angelina, elle saurait à quoi s'en tenir sur la fidélité de son prétendu.

JOSÉPHINE. A merveille! il ne s'agit plus que de composer la lettre.

ANNETTE. Pour ça, je n'y entends rien; car je n'en ai jamais écrit; mais c'est bon; ça m'apprendra.

TOINETTE. Nous n'avons ici ni plume ni encre.

AMANDA. Tant mieux; au crayon, c'est bien plus mystérieux; (*Fouillant dans son sac.*) j'ai là un souvenir que m'a donné Victor.

JOSÉPHINE, *s'asseyant sur une chaise.* Très-bien, c'est moi qui vais écrire. (*Joséphine est assise, et les trois autres sont groupées autour d'elle.*)

AMANDA. Oui, oui, Joséphine a une bien plus belle écriture; au magasin, c'est elle qui fait toutes les factures.

JOSÉPHINE. A la bonne heure; mais je ne sais pas comment composer cette déclaration.

AMANDA. Une idée! tâchons de nous rappeler, dans celles que nous avons reçues, chacune une phrase.

JOSÉPHINE. Elle a raison, chacune une phrase; j'en tiens une : « *Ne craignez pas de recevoir ces mots* « *d'une main qui vous est inconnue.* »

AMANDA. C'est bien, ça peut commencer par là. Attendez, je me souviens d'une autre : « *Il est impos-* « *sible de vous voir sans vous aimer, et je vous ai vue.* »

ANNETTE. Faut ajouter : *sous ma fenêtre*, puisque c'est là qu'il allait.

JOSÉPHINE. C'est très-juste; la petite a raison.

AMANDA. Adopté. (*A Toinette.*) Eh bien! et toi, est-ce que tu ne te rappelles rien?

TOINETTE. Écoutez donc, Mademoiselle, je n'ai jamais reçu de lettre que de mon cousin.

JOSÉPHINE, *riant.* Une correspondance de famille!

AMANDA. Eh bien! qu'est-ce qu'il te disait?

TOINETTE. Je me souviens, dans sa première lettre, d'une phrase qui finirait bien. « *Je vous jure que tous* « *mes vœux seront remplis, si le plaisir fait battre* « *votre sein quand vous lirez la signature.* »

ANNETTE. Dieux! que c'est joli!

AMANDA. Que tu es bête! c'est bon pour une femme; mais on ne peut pas adresser cela à un homme.

JOSÉPHINE. Eh bien! attendez, un changement : « *Mes* « *vœux seront remplis, je vous jure, si le plaisir* « *brille dans vos yeux.* »

ANNETTE. C'est juste! des yeux! tout le monde en a!

AMANDA. Signe, *madame Durfort*, et puis c'est fini.

TOUTES. Relisons maintenant.

JOSÉPHINE, *prenant le papier et lisant.*

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

« Ne craignez pas de recevoir
« Ces mots d'une main inconnue :
« Est-il possible de vous voir
« Sans aimer?.. et je vous ai vue...
« Sous ma fenêtre.. et tous mes vœux
« Seront remplis, je vous le jure,
« Si le plaisir brille en vos yeux,
« Quand vous lirez la signature. »

Il est très-bien.

ANNETTE. Dame! quand il y a tant de monde qui y travaille.

JOSÉPHINE. Ah! mon Dieu, Mesdemoiselles, et l'orthographe?

AMANDA. C'est vrai, nous n'y avons pas pensé; mais M. Beljambe, qui est danseur, n'en sait pas plus que nous.

ANNETTE. Eh bien! pour la réponse...

JOSÉPHINE. Tenez, voyez-vous dans cette allée Angelina et son cavalier?

ANNETTE. Eh bien! pour la réponse...

JOSÉPHINE. C'est juste! il faut indiquer un endroit. (*Regardant dans une allée, et ensuite écrivant.*) Réponse dans le creux du troisième arbre l'allée, à droite.

ANNETTE. Donnez, donnez, je me charge de lui glisser dans la main, sans qu'il me voie; et puis quand il me verrait, il ne se défierait pas de moi; j'y vais tout de suite.

AMANDA. A merveille! son bon ami de tout à l'heure avait raison, la petite promet.

SCÈNE VIII.

AMANDA, JOSÉPHINE, TOINETTE.

TOUTES TROIS.

AIR de *la Clochette.*

C'est très-bien. (*bis.*)
Quelle joie est la mienne!
Ce moyen... (*bis.*)
Prendra, j'en suis certaine...
A ce billet il va répondre...
Et quel plaisir de le confondre!

Taisons-nous (*bis*.), d'ici je crois l'entendre;
Taisons-nous (*bis*.), afin de le surprendre;
Oui, c'est lui,
Le voici... le voici... le voici.

(*Elles sortent toutes par l'allée à gauche, excepté Joséphine, qui, regardant vers l'allée à droite, dit* :)

Non, il ne vient pas encore... Quel est donc ce jeune homme qui cause avec lui? il me semble que je le connais.

SCÈNE IX.

JOSÉPHINE, PASTOUREL.

PASTOUREL. Eh bien! par exemple, a-t-il des aventures! Et de peur de se compromettre, emprunter ma main. En voilà un fameux! Il entend joliment son état d'homme à bonnes fortunes! Je veux lui dédier ma première contredanse, *la Lovelace*, une gigue anglaise.

JOSÉPHINE. Je ne me trompe point, c'est M. Pastourel.

PASTOUREL. Mademoiselle Joséphine! L'amie de mon amie.

JOSÉPHINE. Vous voilà donc de retour de l'Angleterre?

PASTOUREL. J'en arrive. Et ma chère Angelina! Il y a si longtemps que je ne l'ai vue, que je n'ai reçu de ses nouvelles. La *Manche* nous séparait. Et entre artistes, on ne s'écrit pas; mais on s'aime toujours.

JOSÉPHINE. Elle est ici avec nous, au bal.

PASTOUREL. Il se pourrait! Quel bonheur!

JOSÉPHINE, *gravement, et d'un air composé*. Oui, mais elle n'y est pas seule.

PASTOUREL. Vous avez un air, en me disant cela.....

JOSÉPHINE, *de même*. Voyez-vous, mon cher, on a souvent tort d'aller en Angleterre, parce que, même en restant en France, on n'est pas encore bien sûr...

PASTOUREL. Que voulez-vous dire?

JOSÉPHINE. Est-ce que vous connaissez le jeune homme avec qui vous étiez tout à l'heure?

PASTOUREL. C'est un ami intime que je ne connais pas beaucoup. C'est un gaillard qui fait ses trois ou quatre conquêtes par jour.

JOSÉPHINE. Eh bien! Il paraît qu'Angelina en est une de la semaine; car c'est elle qu'il épouse.

PASTOUREL. Qu'est-ce que vous me dites là? Il doit se marier à une petite lingère.

JOSÉPHINE. Précisément; Angelina a fait un héritage; elle a pris un magasin.

PASTOUREL. Je ne puis en revenir encore; quel affront pour la musique! Moi, Pastourel! un artiste distingué! qui revenais chargé de gloire, de guinées!

JOSÉPHINE. Calmez-vous, je vous en conjure.

PASTOUREL. Si c'était d'une autre, je ne dis pas. (*Pleurant.*) Mais voyez-vous, mademoiselle Joséphine, je croyais aux couturières.

JOSÉPHINE. Pauvre garçon! il croyait aux couturières!

PASTOUREL. J'avais confiance, et c'est...

JOSÉPHINE. Rassurez-vous : Angelina n'est qu'égarée; et nos avis, nos conseils, surtout notre exemple... D'ailleurs, nous nous sommes arrangées pour perdre votre rival, et nous n'attendons plus qu'une preuve.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; AMANDA, ANNETTE, TOINETTE, *accourant*.

AMANDA. La voici, la voici. La victoire est à nous... (*Apercevant Pastourel.*) C'est vous, monsieur Pastourel. Vous ne pouviez revenir plus à propos, pour jouir de la défaite d'un rival.

JOSÉPHINE. Car, pendant votre absence, nous défendions vos intérêts.

PASTOUREL. O amitié des femmes! ô sentiment pur et désintéressé!

TOINETTE, *qui tient le papier*. Voici qui doit confondre le traître.

ANNETTE. C'est une lettre de sa main.

JOSÉPHINE. Donnez, donnez; enfin nous triomphons, et voici de quoi le perdre aux yeux d'Angelina. (*Elle regarde l'écriture de la lettre.*) Ah! mon Dieu! ce n'est pas son écriture. Qu'est-ce que cela veut dire? C'est celle de M. Pastourel.

PASTOUREL. Quoi! ce serait une réponse à madame Durfort?

JOSÉPHINE. Précisément.

PASTOUREL. C'est moi qui viens de l'écrire.

TOUTES. Il se pourrait! c'est vous!

ANNETTE. Est-il bon enfant!

PASTOUREL. Eh! oui, parce qu'il soupçonnait quelque ruse, il se méfiait de vous; car nous avons affaire à un malin; et moi, je lui ai servi de secrétaire; que voulez-vous? j'ignorais ses projets; et puis, l'insouciance d'un artiste..

ANNETTE. Quel dommage! tout est fini.

JOSÉPHINE. Eh bien! voyons, Mesdemoiselles, ne perdons pas courage : que contient ce billet? (*Elle lit l'adresse.*) « A madame Durfort. (*Lisant le contenu* « *de la lettre.*) Belle dame, la lettre que j'ai reçue « vient-elle de vous? j'en doute encore, je le croirai « si, ce soir au bal, je vous vois porter le bouquet de « bluets ci-joint. »

AMANDA, *montrant le bouquet*. Le voici.

PASTOUREL. C'est bien ça; c'est moi qui l'ai écrit sous sa dictée; et le plus terrible, c'est que madame Durfort, que je connais très-bien, est réellement au bal avec son mari; je viens de la voir.

TOINETTE. Alors, voilà la ruse découverte.

AMANDA. Au contraire; si nous pouvions, par adresse, faire accepter ce bouquet à madame Durfort.

JOSÉPHINE. Nous serions sauvées, parce qu'alors M. Beljambe se croirait aimé.

PASTOUREL. Et qu'alors, il s'ensuivrait, au milieu du bal, des déclarations, explications et révolutions à ne plus s'y reconnaître.

AMANDA. Surtout si nous sommes là pour tout embrouiller.

TOINETTE. Oui. Mais comment engager une dame à la mode à porter ce bouquet de bluets? des fleurs des champs.

ANNETTE. Attendez, Mesdemoiselles; si ce n'est que cela, je m'en charge; et j'espère en venir à bout.

PASTOUREL. Il se pourrait!.. Tenez, tenez, regardez M. et madame Durfort qui viennent de ce côté!

ANNETTE. Éloignons-nous, et ne craignez rien.

PASTOUREL. A merveille; je vais me concerter avec vous pour tout réparer. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

M. ET MADAME DURFORT.

MADAME DURFORT. Quoi! Monsieur, pas un seul petit bal dans votre hôtel, pas même pour votre fête?

DURFORT. Non, Madame; je n'en donnerai pas un de l'hiver. Je ne puis souffrir les bals de Paris; ceux de la campagne, c'est différent : aussi je vous mène à

toutes les réunions champêtres des environs, à toutes les fêtes patronales.

MADAME DURFORT. Comme c'est amusant! L'autre semaine à *Meudon*, dimanche dernier à *Fontenay:* je prévois que ce soir je vais périr d'ennui.

M. DURFORT. Parce que vous ne trouverez point ici votre société ordinaire; parce que vous n'aurez point, comme dans la capitale, une foule de jeunes gens qui vous feront la cour.

MADAME DURFORT. Sans doute; dans les bals de Paris, il n'y a que cela d'amusant.

M. DURFORT. Est-il possible d'être plus coquette!.... Eh bien! Madame, voilà pourquoi je les supprime; de pareilles réunions sont la perte des mœurs. Ici, au contraire, quelle candeur! quelle innocence! de bons villageois, simples et sans prétention, de jeunes paysannes bien franches et bien naïves..... (*Apercevant Annette qui s'avance.*) Tenez, par exemple, regardez cette petite fille qui s'avance vers nous.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE.

ANNETTE, *à part.* J'en ai assez entendu, et j' crois que je pouvons les aborder. (*Elle passe près d'eux et leur fait la révérence.*)

M. DURFORT. Où allez-vous donc, ainsi, ma belle enfant?

ANNETTE. Pardon, excuse, Monsieur, Madame, je venais savoir si le bal était commencé; et je vais rejoindre mes compagnes.

MADAME DURFORT. Dites-moi, mon enfant, le bal d'aujourd'hui sera-t-il bien beau?

ANNETTE. Oui, Madame; il y aura un beau feu d'artifice, et le bal sera plus beau encore que celui de Fontenay-aux-Roses, où vous étiez dimanche dernier.

MADAME DURFORT. Comment! vous m'y avez vue?

ANNETTE. Oh! oui, Madame; et j'ai bien des raisons pour ne pas l'oublier; car vous êtes la cause que j'ai eu bien du chagrin.

MADAME DURFORT. Eh! mon Dieu! contez-nous ça.

ANNETTE. Non pas vraiemnt; je n'oserais jamais.

M. DURFORT. Allons, allons, parle sans rien craindre.

ANNETTE. Vous savez bien le moment où tous les jeunes gens de la ville vous entouraient et vous regardaient, il y en avait qui disaient à voix basse : « Quelle différence d'avec les autres, voilà une jolie « tournure, voilà qui est bon genre, ça se voit tout « de suite. »

M. DURFORT. Comment! ces messieurs disaient...

MADAME DURFORT. Eh! qu'importe! laissez-la achever; cette petite fille est si amusante.

ANNETTE. Oui; mais voilà le pire, c'est qu'il y avait parmi eux Nicolas Poussif, un jeune homme d'ici, qui me recherche pour le mariage : il ne vous a pas quittée des yeux de toute la soirée, et depuis ce temps-là, il ne me trouve plus gentille; il ne pense plus qu'aux dames de la ville.

MADAME DURFORT. Cette pauvre enfant!

M. DURFORT. Au fait, ce Nicolas Poussif est un impertinent.

ANNETTE. Alors, pour lui plaire, je m'étais promis ce soir de bien observer, pour après tâcher de vous imiter, et de faire comme vous; mais plus je vous regarde, et plus je vois qu'il n'y a pas moyen. La belle toilette! et surtout le beau bouquet! dieux! qu'il me paraît joli! surtout quand je le compare au mien.

M. DURFORT. Je le crois bien, ce sont des roses artificielles.

ANNETTE. Ah! mon Dieu! Madame, si j'osais!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Je vous d'mand'rais une faveur bien grande,
Mais vous n' voudrez pas, je le vois.

MADAME DURFORT.

Et pourquoi donc? ne crains rien et demande.

ANNETTE.

Ce s'rait de changer avec moi!
D'un inconstant, pour ranimer la flamme,
Pauvre d'attraits, à vous j' viens m'adresser;
Pour plaire il m' faut d' la parure, et Madame
Est assez rich' pour s'en passer.

MADAME DURFORT, *ôtant son bouquet.* Comment donc! et de grand cœur. Cette petite est charmante.

ANNETTE. Que je suis contente! Faut le placer de côté, n'est-ce pas, Madame? Je le conserverai toujours par reconnaissance.

MADAME DURFORT. Et moi, je le garderai par souvenir.

M. DURFORT. Le bal ne va pas tarder à commencer; car voilà les habitués qui arrivent.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PASTOUREL, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, *plusieurs personnes du bal.*

CHOEUR.

AIR : *The Recovery.*

Vive un bal champêtre!
Sous l'ombre d'un hêtre,
Le plaisir peut naître,
Sans blesser, comme ailleurs,
Les mœurs.

MADAME DURFORT.

Je vous rends justice;
Agrément complet,
Bal, feu d'artifice.

ANNETTE.

Je m' charg' du bouquet.

CHOEUR.

Vive un bal, etc., etc.

MADAME DURFORT.

Vous souffrez, j'espère,
Que je danse ici.

M. DURFORT.

Je compte, ma chère,
M'en donner aussi.

CHOEUR.

Vive un bal, etc., etc.

(*Pendant cette reprise du chœur, M. Durfort invite Annette à danser.*)

ANNETTE, *faisant la révérence.*

C'est ben d' l'obligeance :
Va-t'on m'envier!
Quel honneur! je danse
Avec un banquier.

CHOEUR.

Vive un bal champêtre, etc., etc.

JOSÉPHINE. Est-ce qu'on ne va pas bientôt commencer? l'orchestre n'arrive pas encore. (*Madame Durfort est assise à gauche, ainsi que plusieurs dames. A droite, Amanda, Joséphine, Toinette.*)

M. DURFORT, *à part, et près d'elles.* Voilà les bals comme je les aime. C'est honnête, c'est décent.

AMANDA, *bas, à Joséphine.* Je ne vois pas M. Victor.

JOSÉPHINE. Ni moi, Auguste. Ils ont pourtant promis

de nous rejoindre à la salle de bal, parce qu'ici, c'est sans danger; ça n'a pas l'air...

M. DURFORT. Hein! qu'est-ce que j'entends là?

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ANGELINA, *donnant le bras à* BELJAMBE.

AMANDA. Mais viens donc, Angelina, nous te gardions une chaise auprès de nous. (*Angelina s'assied auprès de ces demoiselles; Beljambe et Durfort sont debout près d'elles.*)

BELJAMBE, *regardant de l'autre côté en face.* Dieux! qu'ai-je vu? madame Durfort; elle a mon bouquet; il n'y a plus de doute. (*Il la salue profondément.*)

MADAME DURFORT, *de l'autre côté.* Je ne connais pas ce jeune homme, et je crois qu'il se trompe; mais c'est égal. (*Elle lui rend son salut; et Toinette, Amanda et Joséphine le font remarquer à Angelina.*)

M. DURFORT, *à part.* Quel est donc ce jeune homme qui vient de saluer ma femme? (*Bas, à Beljambe.*) Dites-moi, Monsieur, est-ce que vous connaissez cette dame?

BELJAMBE. Oui, Monsieur; un peu.

M. DURFORT. Et pourriez-vous me dire qui elle est?

BELJAMBE, *à demi-voix.* C'est madame Durfort, la femme d'un riche banquier. Une petite femme fort aimable, que j'ai l'avantage de voir à Paris. (*En ce moment les musiciens montent à l'orchestre.*)

M. DURFORT. Vous êtes donc reçu chez son mari?

BELJAMBE. Non, Monsieur, je ne le connais pas; mais c'est égal, vous sentez qu'il y a d'autres moyens de se rencontrer. Par exemple, dans ce moment, je suis un peu embarrassé, (*Montrant Angelina du coin de l'œil.*) parce qu'on m'observe de ce côté; mais une idée qui me vient. Je vais l'inviter à danser.

M. DURFORT. Comment! Monsieur?

BELJAMBE, *mettant ses gants.* C'est le moyen d'avoir un tête-à-tête au milieu de cent personnes. (*Entendant la ritournelle.*) Justement, voici la contredanse qui commence.

ANGELINA, *bas, à ses compagnes.* Comment! ma chère, il va inviter cette dame!

JOSÉPHINE. Sois tranquille, tu en verras bien d'autres!

M. DURFORT. Morbleu! je ne bouge pas de là.

ANNETTE, *accourant et le prenant par le bras.* Eh! vite, Monsieur, venez donc, la contredanse se forme, et nous n'aurons plus de place.

M. DURFORT. Est-ce que nous ne pouvons pas ici?

ANNETTE. Mais non, Monsieur, c'est la contredanse des paysans.

TOUT LE MONDE, *le poussant.* Eh! oui, sans doute, c'est plus loin.

SCÈNE XV.

(*Amanda a été invitée par Auguste; Joséphine par Victor; Toinette par son petit cousin; madame Durfort par Beljambe; ils forment une contredanse. Angelina est seule assise sur une chaise à droite, et ne danse pas. Pendant toute cette scène, l'orchestre, conduit par Pastourel, joue une contredanse; et ceux qui ne parlent pas forment les différentes figures.*)

BELJAMBE, *aux autres danseurs.* Je vous prierai, Messieurs, de vous repousser un peu, pour faire place à Madame.

LES AUTRES DANSEURS. Du tout, Monsieur, c'est vous qui avez pris notre place; car elle était retenue.

D'AUTRES. Ah! mon Dieu! oui.

BELJAMBE. Il suffit, Messieurs, dès que vous ne connaissez pas les égards; il paraît qu'on n'en use pas.

UN MUSICIEN DE L'ORCHESTRE. La chaîne anglaise.

BELJAMBE, *bas, à madame Durfort.* Ah! Madame, je ne saurais vous exprimer le bonheur que m'a causé votre lettre.

MADAME DURFORT. Comment! Monsieur, ma lettre!

BELJAMBE. Silence. (*Regardant du côté d'Angelina.*) On pourrait nous entendre; mais je n'ai pas besoin de vous dire que mon amour correspond au vôtre.

MADAME DURFORT, *à haute voix.* Votre amour! qu'est-ce que cela signifie?

ANGELINA, *qui est derrière eux, s'avançant.* Quoi! Madame; qu'y a-t-il?

MADAME DURFORT. C'est Monsieur que je ne connais point, et qui a l'insolence de soutenir que je l'aime et que je lui ai écrit.

ANGELINA, JOSÉPHINE, AMANDA, TOINETTE, *s'avançant vers Beljambe.* Comment! monsieur Beljambe, vous auriez l'indignité...

BELJAMBE. Ah çà! qu'est-ce qu'elle a donc? est-ce que c'est la mode maintenant de traiter ces affaires-là en séance publique? (*A madame Durfort.*) Eh bien! oui, Madame, puisque vous m'y forcez... (*Fouillant dans sa poche.*) Ce n'est pas moi qui vous ai priée de m'écrire, de recevoir mes lettres, de porter le bouquet que je vous ai envoyé.

MADAME DURFORT. Et je souffrirais un pareil affront! Mon mari, M. Durfort, où est-il?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ANNETTE; M. DURFORT, *poursuivi par* POUSSIF. *Poussif est endimanché.*

M. DURFORT. A l'aide! au secours! arrêtez ce misérable! il y a violation du droit des gens; oser porter la main sur moi!

POUSSIF. Oui, morbleu! je t'apprendrai à aller sur mes brisées!

M. DURFORT. J'irai me plaindre au sous-préfet.

MADAME DURFORT. Eh! Monsieur, il ne s'agit pas de cela, mais de me venger; vous devez demander raison à Monsieur qui vient de m'insulter.

M. DURFORT ET BELJAMBE, *chacun de leur côté.* C'est ça, encore une affaire! (*En ce moment la contredanse est interrompue, et plusieurs personnes du bal s'avancent pour connaître le sujet de la dispute.*)

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre, et à haute voix.* Eh bien! Messieurs, qu'est-ce que cela signifie? interrompre ainsi le bal.

ANGELINA, *levant les yeux en l'air et apercevant Pastourel.* Qu'ai-je vu? Pastourel!

ANNETTE, AMANDA, JOSÉPHINE ET TOINETTE, *se pressant autour d'elle.* Ah! mon Dieu, elle se trouve mal. (*On la soutient; on lui fait respirer des sels.*)

BELJAMBE. Bravo! il ne manquait plus que cela.

PASTOUREL, *toujours du haut de l'orchestre.* Arrêtez, arrêtez; c'est à moi, c'est au chef d'orchestre à rétablir l'harmonie; un seul mot va vous mettre d'accord.

BELJAMBE. Il fait bien de venir à mon secours, car je n'y étais plus.

PASTOUREL, *montrant Beljambe.* Je suis l'ami, le confident de Monsieur, et je dois le prévenir qu'on s'est moqué de lui. Oui, mon cher, c'est moi qui vous l'ap-



AMANDA. Ah! mon Dieu! elle se trouve mal. — Scène 16.

prends, moi, Pastourel, votre rival, le prétendu de mademoiselle Angelina.

BELJAMBE. Qu'est-ce à dire? cette lettre que j'ai reçue...

ANNETTE ET LES AUTRES. C'est nous qui l'avons écrite.

BELJAMBE. Le bouquet que j'ai envoyé?

ANNETTE. C'est moi qui l'ai porté.

BELJAMBE. Dieux! quelle école! Beljambe, mon ami, voilà un dimanche de perdu; par bonheur, il y en a cinquante-deux dans l'année.

MADAME DURFORT, *à son mari.* Eh bien! que dites-vous maintenant des bals champêtres?

M. DURFORT. J'y renonce; et s'il faut être attrapé, autant ne pas sortir de chez soi, c'est plus commode.

ANNETTE, *à Poussif.* Vous voyez bien, Monsieur, que tout ça était pour rire, et que vous êtes un jaloux.

POUSSIF. Taisez-vous, Mademoiselle, c'est vous qui vous êtes mêlée de toutes ces intrigues subalternes; et moi, j'aime qu'on aille droit son chemin; dans notre état, nous ne connaissons que la grande route; ainsi, vous pouvez dès ce moment chercher un autre mari.

ANNETTE, *pleurant.* Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir?

TOINETTE. Sois tranquille, nous te raccommoderons.

ANNETTE. Puisqu'il m'abandonne.

JOSÉPHINE. On dit ça, et l'on revient toujours.

ANGELINA, *à Pastourel.* Ah! monsieur Pastourel, daignez-vous me pardonner un instant d'erreur dont je suis bien revenue?

PASTOUREL. Les artistes n'ont pas de rancune : tout est oublié, je retrouve mon bien; que chacun reprenne sa place, et achevons la contredanse.

VAUDEVILLE.

AIR de M. Adam.

CHOEUR.

Livrons-nous à la danse,
Profitons des instants:
Déjà l'hiver s'avance,
Pour chasser le printemps.

PREMIER COUPLET.

JOSÉPHINE, *à Annette.*

Il reviendra, ma chère,
Cesse de t'attrister;

Les hommes ont beau faire,
On ne peut éviter...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La chaîne des dames.

CHOEUR.

Livrons-nous, etc...

DEUXIÈME COUPLET.

ANGELINA.

On croit en mariage
N'avoir que d'heureux jours;
Par malheur en ménage
Les époux sont toujours..

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Dos à dos.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

TROISIÈME COUPLET.

TOINETTE.

L'hymen est une chaîne
Qui pèse bien souvent;
Mais que l'amour survienne
Alors on fait gaiment...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La chaîne à trois.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

QUATRIÈME COUPLET.

BELJAMBE.

Le sexe est peu fidèle;
Excepté les maris,
Personne, d'une belle
Ne se croit à Paris...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Le cavalier seul.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

CINQUIÈME COUPLET.

AMANDA.

Voyez la prude Elmire,
A sa vertu l'on croit;
Offrez un cachemire,
Et soudain on la voit...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Balancez.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

SIXIÈME COUPLET.

POUSSIF.

Sur le champ de bataille,
Vieux soldat et conscrit
Coureut à la mitraille
Dès que l'honneur leur dit...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* En avant.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

SEPTIÈME COUPLET.

MADAME DURFORT.

Gloire à notre patrie,
Au commerce français;
Les arts et l'industrie
Ont brisé pour jamais...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La chaîne anglaise.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

HUITIÈME COUPLET.

M. DURFORT.

Comblant notre espérance,
CHARLES règne sur nous tous.
Plus de partis en France,
Ensemble formons tous...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* Le grand rond.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc.

NEUVIÈME COUPLET.

ANNETTE, *au public.*

Si dans ce bal champêtre,
Pour détruir' notr' espoir,
La critiqu' veut paraître,
Priez-la d' fair' ce soir...

PASTOUREL, *du haut de l'orchestre.* La promenade.

CHŒUR.

Livrons-nous, etc., etc.

FIN DU BAL CHAMPÊTRE.

LA JARRETIÈRE DE LA MARIÉE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 12 novembre 1816.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

LE COLONEL.
GUSTAVE, capitaine.
ALFRED, officier.
WILHEM, fils du bourgmestre.
HENRIETTE, sa future.
NANCI, suivante.
UN LIEUTENANT.
UN SOUS-LIEUTENANT.

La scène se passe dans une ville d'Allemagne.

Le théâtre représente un village; à gauche, une maison bourgeoise, avec un balcon; à droite, une caserne; au milieu, un gros arbre. — L'ouverture finit par un appel de cavalerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

WILHEM, *seul.* Encore des officiers! il faut avouer qu'on a eu là une belle invention, d'aller placer une caserne en face les croisées d'Henriette!

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Dès le matin, sur l'esplanade,
C'est un tapage, c'est un bruit!
Pas un' marche, pas un' parade,
Dont tout l' villag' ne soit instruit!
Quel bonheur, lorsqu'en vrai cosaque
A nos maris ils font quelqu' tour,
Si la trompette ou le tambour
Annonçait le moment d' l'attaque.

Aussi le père Hermann, qui est un ancien housard, et qui sait par lui-même de quoi ces messieurs sont capables, a défendu à sa fille de sortir, ou de paraître seulement à sa croisée; de sorte que je ne peux plus la voir. Ne pas voir sa future la veille de sa noce; c'est-à-dire je peux bien la trouver chez elle le soir, ou chez mon père le bourgmestre; mais se regarder ou

se parler en société, autant ne se rien dire; il n'y a rien de gênant comme de s'aimer en présence de tout le monde, et vaut mieux encore avoir recours à notre messager ordinaire. (*Allant vers l'arbre.*) Remettons là ma lettre et mon présent.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Cet arbre m'offre un sûr moyen
De correspondre avec ma belle,
Car il voit tout et ne dit rien;
Des confidents c'est le modèle.
Qu'il rendit d' servic' aux amours!
Et que d' bruit dans plus d'un ménage,
S'il allait révéler quelqu' jours
Tout c' qui s'est fait sous son ombrage.

Voici bientôt neuf heures; c'est le moment où ils vont à l'appel, à la parade, que sais-je? Peut-être Henriette pourra-t-elle venir le prendre. (*Le regardant encore.*) Ah! oui! il sera bien là... Ah! mon Dieu! l'on vient. (*Il s'enfuit par la droite et sort en courant.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, *entrant par le côté opposé.* Oui, j'arriverai encore à temps pour l'appel. Mais quel est cet homme qui s'éloigne en courant? Est-ce moi qui l'aurai fait fuir? et que faisait-il ici vis-à-vis la caserne? Je l'ai vu de loin se baisser au pied de cet arbre! Y aurait-il là quelque mystère? (*Fouillant dans l'arbre.*) Je crois sentir quelque chose. Oui, vraiment, un paquet! (*Accourant au bord du théâtre.*) Voyons ce que ce peut être! (*Gaiement, en défaisant le paquet.*) J'ai toujours été curieux, moi, et je ne devais pas être homme; j'ai manqué ma vocation... Que vois-je? les jolies jarretières! quelle fraîcheur! quelle élégance! c'est que c'est charmant! et c'est bien dommage qu'on ne connaisse pas chez nous l'Ordre de la Jarretière.

AIR de *Lantara.*

Tel jadis un roi d'Angleterre
Donna naissance à cet ordre fameux :
Ah! que ne puis-je avec mystère,
Ainsi que lui, l'établir en ces lieux!
La beauté seule obtiendrait cet emblème,
Nous réservant, selon l'occasion,
Le droit heureux de l'accorder nous-même,
Et d'attacher la décoration!

Qu'il est fâcheux de s'en séparer! Mais respectons un bien qui ne nous appartient pas, et remettons chaque chose à sa place. (*Il ramasse le papier qui servait d'enveloppe.*) De l'écriture... voyons. (*Il lit.*)

« C'est aujourd'hui ta fête... »

Diable! quel saint est-ce donc? je l'ignore!

« Je voulais t'envoyer des vers, mais le magister n'y est pas, et tu ne les auras que demain... »

Il paraît que c'est le poëte du village!

« Alors, je t'ai acheté ce présent qui est à deux fins!
« je te prie d'abord de le porter pour l'amour de moi,
« et ensuite, comme il faut toujours une jarretière à
« la mariée, je désire que tu te pares de celles-là le
« jour de notre mariage! Mais, je t'en prie, n'en parle
« à personne au monde. C'est peut-être une idée;
« mais il y a des choses qu'on est bien aise de con-
« naître seul. »

Oui, elle est singulière son idée! C'est qu'en effet ça fera de fort jolies jarretières de mariée. Un ruban rose, une agrafe en or! un chiffre gravé, un V et une H... Mais avec tout cela, pas de nom, pas d'adresse, aucun autre indice. Jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité.

AIR : *Je ne suis plus de ces vainqueurs.*

Oui, ma science est en défaut,
Mais l'amour est de la partie;
Et je vois que dans ce complot
Aura trempé femme jolie.
Le hasard, qui me met au fait,
Ne me rend qu'un demi-service...
Au lieu de tenir le secret,
Je voudrais tenir la complice.

(*Il a renoué le papier, et le remet dans l'arbre.*)

Peut-être qu'elle-même se trahira; si je la guettais? (*On entend la trompette.*) Allons, voilà l'appel maintenant, ce ne sera pas long : je n'ai besoin que de me montrer, et je reviens à mon poste. (*Il entre dans la caserne.*)

SCÈNE III.

(L'orchestre joue l'air *Mon bon André, mon cher André.*)

HENRIETTE, *sortant furtivement de la maison, arrive pas à pas vers l'arbre, saisit le paquet, fait un geste de joie, et rentre en courant dans la maison, dont elle referme la porte tout doucement.*

SCÈNE IV.

LE COLONEL, ALFRED, GUSTAVE, OFFICIERS, SOLDATS, *sortant de la caserne et se rangeant sur le côté.*

CHŒUR.

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne?*

Aussitôt que l'appel sonne,
A l'instant c'est à qui s'y rendra.
Dès que le devoir l'ordonne,
Mon colonel, nous sommes là.

ALFRED.

Voyez quel zèle est le nôtre;
Ici, personne d'absent!

GUSTAVE, *à part, regardant autour de lui avec inquiétude.*

Il en est encore quelque autre
Que je voudrais voir présent.

CHŒUR.

Aussitôt, etc.

LE COLONEL, *les passant en revue.* C'est bien, Messieurs, je suis satisfait de la tenue de votre compagnie; il y a parade aujourd'hui, et vous ferez honneur au régiment; mais je ne puis trop vous le recommander, de jeunes officiers en garnison doivent donner tout leur temps à l'étude!

GUSTAVE. Ainsi faisons-nous, mon colonel.

ALFRED.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Jour et nuit je relis Vauban.

UN LIEUTENANT.

Moi, je m'exerce à la tactique.

GUSTAVE.

Ici j'ai trouvé certain plan
Dont la découverte me pique.
Le hasard m'a servi d'abord.

LE COLONEL.

Il faut continuer...

GUSTAVE.

Oui, certes,
Et j'espère bientôt encor
Pousser plus loin mes découvertes.

LE COLONEL. Je vous y engage. Je dois vous prévenir aussi que j'ai fait droit à vos réclamations; vous ne pouvez tous loger dans cette caserne; l'on va distribuer à messieurs les officiers des billets de logement. Je me suis entendu pour cela avec le bourgmestre, qui va vous envoyer son fils. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les égards...

ALFRED. Cela va sans dire!

LE COLONEL.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Si vous pouviez vous efforcer
D'être à la sagesse fidèles;
Mais n'allez pas tout renverser
Pour ravir le cœur de leurs belles.
Chez eux ils vous donnent accès...

GUSTAVE.

Mon colonel doit nous connaître;
Quand la porte s'ouvre... jamais
Nous ne montons par la fenêtre...

Soyez tranquille...

LE COLONEL. Au revoir, Messieurs.

SCÈNE V.

GUSTAVE *va à l'arbre et cherche le paquet.* LES OFFICIERS *sortent et rentrent un instant après. On apporte une table servie.*

GUSTAVE. Ma foi, on n'a pas perdu de temps, tout a disparu

AIR : *De la folie après Regnard.*

Allons, c'est un fort joli tour,
Convenons-en, quoi qu'il m'en coûte.
Mais qu'y faire? C'est que l'amour
Aura passé par là, sans doute.
(*Regardant de tous les côtés.*)
Non, rien ne s'offre à mon regard ;
C'est la première fois... je gage,
Qu'amour a passé quelque part
Sans laisser traces du passage...

ALFRED. Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là tout seul ? est-ce que tu ne songes point à déjeuner?

GUSTAVE. Si, vraiment... je suis des vôtres... allons, à table...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

WILHEM. C'est à messieurs les officiers de la caserne du Prince que j'ai l'honneur de parler?

ALFRED. Nous-mêmes... Il a une bonne figure.

WILHEM. Et afin que vous le sachiez, je suis le fils du bourgmestre.

GUSTAVE. Nous lui en faisons compliment...... Et tu nous apportes des billets de logement?..

WILHEM. Juste! (*Leur en donnant.*) Dame, j'ai fait de notre mieux... Nous ne nous sommes pas épargnés, je vous ai placés chez nos parents, chez nous-mêmes!..

AIR du vaudeville de *Catinat.*

Je m'acquitte en garçon d'esprit
De l'emploi qu'ici je m'arroge.
LE SOUS-LIEUTENANT.
Moi, j'ai le plus grand appétit.
WILHEM.
Chez le procureur je vous loge.
LE LIEUTENANT.
Pour moi, je suis le plus joyeux.
WILHEM.
Vous logerez au séminaire.
ALFRED.
Moi, je suis le plus courageux.
WILHEM.
Je vous loge chez ma grand'mère.

GUSTAVE. Comment, chez ta grand'mère?.. ah! ah!

WILHEM. Ah! vous y serez bien!.. je voudrais que vous y fussiez tous!

ALFRED. Hé pourquoi donc ça?

WILHEM. Ah! pourquoi?.. j'ai des raisons, c'est que vous êtes...

GUSTAVE, *le faisant asseoir.* Asseyez-vous donc, monsieur le fils du bourgmestre.

WILHEM. Vous êtes bien honnêtes... c'est-à-dire, honnêtes... au contraire.

GUSTAVE. Comment! se plaindrait-on de nous?

WILHEM. Non pas.

AIR : *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.*

Je sais qu'on n'est pas plus galant,
C'est tous les jours fêtes nouvelles;
La musique du régiment
Le soir fait danser les d'moiselles.
Tout l' monde vous bénit céans,
Jusques à nos bedeaux eux-mêmes,
Qui disent que depuis longtemps,
Ils n'avaient sonné tant d' baptêmes !

Mais c'est justement ça qui déplaît aux jeunes gens de l'endroit.

GUSTAVE. Je vois que vous nous faites l'honneur de nous craindre.

WILHEM. Oh! pas moi... je ne vous crains pas.

GUSTAVE. Tu es donc bien sûr de ton mérite?

WILHEM. Mon Dieu non; je n'ai pas une grande idée de moi, mais j'en ai une si bonne de ma maîtresse, que je gagerais bien que vous ne lui plairez jamais.

GUSTAVE. Jamais?

WILHEM. Jamais, je le parie.

GUSTAVE. Eh bien! moi, je parie qu'en une demi-heure, j'en obtiens un aveu et une déclaration.

ALFRED. Y penses-tu?

GUSTAVE. Sois donc tranquille; sans la connaître, je suis certain que nous sommes au mieux ensemble; ce sera quelqu'une de nos jolies danseuses.

WILHEM. Point du tout; vous n'avez jamais vu Henriette, et elle ne se soucie point de vous voir, et quoiqu'elle loge en face de vous, elle ne vous a seulement pas fait l'honneur de se mettre à sa fenêtre.

GUSTAVE. Oui-da! alors, Messieurs... il y va de notre gloire, et je me charge de nous venger... Elle se nomme Henriette... ellle est jolie... elle est notre voisine... il ne nous faut pas d'autres renseignements.

WILHEM. Ah! que je suis bête...

GUSTAVE. Je parie vingt-cinq ducats... Eh bien! monsieur le bourgmestre, est-ce que vous auriez déjà peur?

WILHEM. Non, certainement... j'y mettrais toute ma fortune. Je suis sûr d'Henriette, et pour commencer, je vais m'établir là, devant sa porte, et je n'en bouge point.

ALFRED. Non pas, non pas; il faut que tu viennes avec nous, et que tu nous enseignes nos logements.

WILHEM. Allez-y tout seuls.

GUSTAVE. Est-ce que ce n'est pas à toi de les établir?

TOUS. Sans doute, sans doute. Ah! tu viendras.

WILHEM. Eh bien! oui, j'y vas; mais ce ne sera pas long, c'est l'affaire d'une demi-heure.

GUSTAVE. C'est un peu prompt... mais je ne vous en demande pas davantage... à votre retour, vous trouverez bien des choses de faites.....

WILHEM, *vivement.* Je reviens tout de suite. (*Il sort avec les officiers.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, *seul.* Allons, Gustave, il n'y a pas de temps à perdre; mais j'avoue que je ne sais pas trop comment je vais me tirer de là... Bah!

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Je n'ai jamais dans cette vie
Pris l'usage de réfléchir ;
Je m'abandonne à la folie,
Sans m'occuper de l'avenir.
Le présent jamais ne me gêne...
Et maint créancier très-pressé
Dit même que j'ai de la peine
A me souvenir du passé!

Pour m'introduire dans la maison, il faudrait quelque moyen ingénieux... Frappons à la porte.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, NANCI, *entr'ouvrant la porte.*

NANCI. Qui va là?

GUSTAVE. Un capitaine de lanciers. (*On lui ferme la porte au nez.*)

GUSTAVE. Ça commence bien..... voilà ce que c'est que de décliner ses qualités;.. il fallait garder l'incognito. (*Il frappe encore.*)

NANCI, *en dedans.* Je n'ouvre plus.

GUSTAVE. C'est de la part de monsieur le bourgmestre que vous connaissez...

NANCI, *paraissant.* C'est différent, c'est qu'ordinairement il ne fait pas faire ses commissions par un capitaine de lanciers.

GUSTAVE. Il faut qu'à l'instant même je parle à ta maîtresse, à mademoiselle Henriette...

NANCI. Je m'en vais dire à Monsieur...

GUSTAVE. Eh! non, garde-t'en bien! c'est à elle-même en secret que je voudrais parler.

NANCI. Oh! ça m'est bien défendu... mais quel est le nom de Monsieur?

GUSTAVE, *à part*. Ma foi, le premier venu! (*Haut.*) Auguste...

NANCI. Monsieur Auguste... je crois que j'en ai entendu parler à Mademoiselle...

GUSTAVE. Comment donc!.. cent fois.

NANCI. Attendez donc... non, je crois que c'est Ernest!..

GUSTAVE. Eh! oui, Auguste..... Ernest... c'est moi-même.

NANCI. J'ai même entendu dire que c'était un cousin...

GUSTAVE. Justement, un cousin! voilà ce que je voulais cacher... Dis-lui que monsieur Ernest, que son cousin... est ici secrètement pour la voir... Il y va de mon bonheur et du sien.

NANCI. Ah!.. j'y vais tout de suite... Excusez, Monsieur, je ne vous connaissais pas!.. c'est même un hasard si Mademoiselle a prononcé l'autre jour votre nom devant moi... Je reviens à l'instant. (*Elle rentre dans la maison.*)

SCÈNE IX.

GUSTAVE, *seul*. Vivat! que j'obtienne un moment d'entretien, c'est tout ce que je demande... Ah! diable! je fais une réflexion... ce cousin Ernest, que je représente, est peut-être un mauvais sujet... et c'est très-désagréable de porter le nom d'un mauvais sujet... Il est vrai qu'en gardant le mien... il y avait bien quelques risques à courir; ainsi il arrivera ce qu'il pourra.

SCÈNE X.

GUSTAVE, NANCI.

GUSTAVE. Eh bien!

NANCI. Je ne vous ai pas fait attendre... Mademoiselle dit qu'elle se rappelle très-bien son cousin Ernest qui a été élevé avec elle... qu'elle l'aimait beaucoup.

GUSTAVE. C'est charmant!

NANCI. Et qu'elle le reverrait volontiers et avec le plus grand plaisir, sans l'accident qui lui est arrivé.

GUSTAVE. Lequel?

NANCI. C'est qu'il est mort à six ans, et qu'alors, quoiqu'il annonçât les plus heureuses dispositions, il est difficile qu'il ait fait aussi rapidement son chemin, et qu'il soit devenu capitaine de lanciers.

GUSTAVE, *à part*. Ah! diable! le trait est perfide! (*Haut.*) Sans doute... mais c'est un malentendu... une méprise... un mot de ma main suffira pour tout expliquer... (*Il prend un crayon et écrit.*)

AIR de *l'Avare*.

Allons, ne perdons pas courage;
Il faudra qu'on m'écoute, enfin.

NANCI

Mais à quoi bon ce griffonnage
Que fait notre défunt cousin?

GUSTAVE.

Prends cette bourse... Non... J'insiste.
J'y crois encor un ducat d'or...

NANCI.

N'allez pas vous tromper encor;
Êtes-vous bien sûr qu'il existe?

GUSTAVE. Eh! sans doute... porte vite ce billet... j'attends la réponse. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, *seul*. A-t-on idée de ce cousin! s'aviser de mourir si jeune... Qu'importe, au reste? j'ai écrit! on me répondra... je répondrai encore... voilà la correspondance engagée... et ma foi... Justement on ouvre la croisée... quel bonheur!

NANCI, *à la croisée, à voix basse*. Êtes-vous là?..

GUSTAVE. Oui...

NANCI.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Monsieur, l'on m'a dit de remettre
Cette réponse entre vos mains.
(*Elle la lui jette.*)

GUSTAVE. Comment? mon propre billet!..

NANCI.

Oui, nous ne recevons de lettre
Que d' nos véritables cousins!
Vous aurez, quoiq' vot' talent brille,
Autant de peine, vous dit-on,
Pour entrer dans notre maison,
Que pour entrer dans la famille.
(*Elle ferme la croisée.*)

GUSTAVE. Morbleu!.. je ne m'attendais pas à celui-là. (*On entend du bruit.*) Et déjà ces messieurs qui reviennent?..

SCÈNE XII.

GUSTAVE, WILHEM, ALFRED, OFFICIERS.

AIR du vaudeville des *Gascons*.

CHŒUR.

Nous trouvons dans chaque maison
Asile
Commode et tranquille :
Gaîté, bon vin, jeune tendron;
C'est charmant d'être en garnison!

ALFRED, *à Wilhem*.

Enfin nous voilà tous céans
Fort bien logés, grâce à ton zèle.

WILHEM.

Je crains qu'on n' m'ait pendant ce temps
Délogé du cœur de ma belle.

CHŒUR.

Nous trouvons, etc.

WILHEM, *à Gustave*. Eh bien!..qu'y a-t-il de nouveau?

GUSTAVE. Certainement on m'a accueilli d'une manière... je ne puis pas dire que ce soit une faveur... mais si j'avais eu plus de temps...

ALFRED. Ah! il y a la demi-heure.

WILHEM. J'ai gagné; j'en étais sûr, ouf! Je savais bien que ce ne serait pas un jour comme celui-ci qu'elle aurait voulu me trahir.

ALFRED. Pourquoi?

WILHEM. La veille de notre mariage et le jour de sa fête. Ce serait un beau bouquet qu'elle m'aurait donné là. Moi qui au contraire...

GUSTAVE, *à part*. Quelle idée! si c'était... (*Haut.*) Ah! tu crois. Je t'avoue que d'abord mon intention était de te ménager; je voulais même te laisser ignorer...

WILHEM. Comment ça? est-ce qu'il y aurait quelque chose?

GUSTAVE. Tu avais raison, elle est charmante!

WILHEM. Qu'est-ce que ça veut donc dire?

GUSTAVE. Et je viens de passer le plus joli quart d'heure! oh! je t'assure que je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer!

WILHEM. C'est bon, c'est bon tout ça; mais la preuve.

GUSTAVE. Je suis trop discret pour t'en donner; mais t'en faut-il d'autres que le sacrifice qu'elle m'a fait d'un certain présent?

WILHEM. Hem...

GUSTAVE. On lui avait bien recommandé de n'en parler à personne!

WILHEM. Ah! mon Dieu!

GUSTAVE. Ah! si c'est toi qui lui as fait ce cadeau, je suis obligé de rendre justice à ton goût. Il est impossible de rien voir de plus élégant, les plus jolies jarretières...

WILHEM. Aïe, c'est fait de moi.

GUSTAVE. Le ruban rose, l'agrafe d'or, ton chiffre et le sien. Eh! oui, c'est cela : Henriette et Wilhem!

WILHEM, *vivement*. Vous les avez donc regardées de bien près?

GUSTAVE. Apparemment.

WILHEM. C'est fini, je suis mort; mais je vous le demande, qu'est-ce qui s'y serait attendu?

ALFRED, *vivement*. Comment! ce serait vrai? est-elle jeune, jolie? c'est charmant! que tu es heureux!

GUSTAVE. Moins que tu ne crois, je t'assure.

ALFRED. Fais donc le modeste, je t'avoue que je ne te croyais pas un si grand talent.

GUSTAVE.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Crois-moi, la fortune fidèle
N'a pas toujours suivi mes pas;
(*Regardant le balcon.*)
Et j'ai trouvé plus d'une belle
Qui m'a traité du haut en bas.
Du sort dépend la réussite;
Combien de gens de toute part...
Qui tomberaient par leur mérite,
Et qui s'élèvent par hasard!

WILHEM. Est-ce bien possible?

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

J'ai beau faire, plus j'y pense,
Plus j'ai peine à concevoir
La malic' d'un trait si noir!
Payer par là ma constance!

ALFRED.

Que de gens paient ainsi!

WILHEM.

A propos d' ça, c'est fini,
J' m'en vas chercher le pari.

GUSTAVE.

Non pas, je te remercie,
Cet argent n'est pas gagné :
Et tout n'est pas terminé.

WILHEM.

N'allez pas plus loin, j' vous prie,
Car j'en ai dès à présent
Bien assez pour mon argent!
(*On entend la trompette.*)

TOUS. Ah! diable! c'est la parade, la parade. (*Ils sortent tous en désordre. On entend une musique militaire.*)

SCÈNE XIII.

WILHEM, *seul*. Et moi, allons-nous-en chez mon père. J'ai perdu, il faut payer, je ne connais que ma parole...

SCÈNE XIV.

WILHEM, HENRIETTE.

WILHEM. Dieu me pardonne, la voilà! j' crois que j'en ai pâli...

HENRIETTE, *regardant autour d'elle.*

AIR du vaudeville d'*Elle et Lui.*

Est-il enfin temps que je sorte?
Ils sont partis... je puis te voir;
Ton absence avec elle emporte
Et mon bonheur et mon espoir.
C'est le sentiment que j'éprouve;
Mon cœur suit tes pas malgré moi,
Et jamais je ne le retrouve
Qu'en me trouvant auprès de toi.

WILHEM, *à part*. Hein! quelle mine perfide!

HENRIETTE. Qu'as-tu donc? comme tu me regardes!

WILHEM. Avez-vous reçu ce matin un présent que je vous ai fait?

HENRIETTE. Oui, sans doute, et je t'en remercie : c'est charmant.

WILHEM. Eh bien! où est-il? je veux savoir où il est.

HENRIETTE, *baissant les yeux*. Mais, mon ami, pourquoi me demandes-tu cela?

WILHEM. N'y a-t-il que vous qui l'ayez vu?

HENRIETTE. Oh! mon Dieu, oui, car à peine l'ai-je eu reçu, que je l'ai mis sur-le-champ; tu me l'avais recommandé.

WILHEM. Là, c'est le dernier coup.

HENRIETTE. Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire?

WILHEM. Ça veut dire que je vous abandonne, que je ne vous aime plus, et que s'il n'y a que moi qui vous épouse, vous n'aurez pas sitôt de mari.

HENRIETTE. Comment! je n'aurai pas de mari; qu'est-ce que ça signifie? expliquez-vous, là, tout de suite, sur-le-champ. (*Pleurant.*) Je n'aurai pas de mari! apprenez qu'on ne plaisante pas comme cela.

WILHEM. Voilà qu'elle pleure, à présent. Sachez que je ne plaisante pas. Je vous ai fait un présent qui était un secret entre nous deux; vous en avez fait part à un autre, et comme je suis la discrétion même, je veux une femme qui garde mes secrets, et qui n'aille pas les communiquer à tout le monde.

HENRIETTE. Moi, j'ai jasé? si on peut dire cela...

WILHEM. Oui, jasé, jasé! si vous voulez; enfin, assez causé.

HENRIETTE. Non, Monsieur, ce n'est pas assez, et vous me direz tout, car je ne veux pas passer pour une bavarde, surtout lorsque je n'ai pas pu dire un mot dans toute la matinée; demandez à Nanci... moi, une bavarde...

WILHEM. Voilà qu'elle pleure encore! et cet officier, ce capitaine, vous ne lui avez pas parlé pendant un quart d'heure?

HENRIETTE. Moi, je ne l'ai seulement pas vu! il s'est présenté à la porte, on la lui a refusée; il m'a adressé un billet, je l'ai renvoyé; voilà ce qui s'est passé, demandez à Nanci.

WILHEM. Eh! mais comment se fait-il qu'il connaisse mon présent, et cela grâce à vous; il s'en est vanté.

HENRIETTE. Cela n'est pas possible.

WILHEM. Il m'a dépeint la forme, la couleur, l'agrafe, mon chiffre et le vôtre; et il n'y a pas de doute, il faut qu'il soit sorcier, ou que je sois trompé. Or, comme il n'est pas sorcier...

HENRIETTE. C'est indigne!

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

J'ignore d'où vient ce mystère,
D'où viennent vos soupçons jaloux.
Comment cela s'est-il pu faire?
Je ne le sais pas plus que vous!
D'un crime évident l'on me blâme;
Mais le fût-il encor bien mieux,
Un bon époux en croit sa femme,
Plutôt que d'en croire ses yeux.

WILHEM. C'est vrai, j'ai peut-être eu tort.

HENRIETTE. Et moi, je n'oublierai jamais que vous avez douté de ma constance, que vous m'avez soupçonnée; aussi c'est moi qui vous abandonne, qui ne vous reverrai de ma vie, et dans l'instant je vais vous renvoyer votre présent.

WILHEM. Comment, ça serait tout de bon! Eh bien! oui, j'ai eu tort; et quoique ce soit moi qui aie à me plaindre, je te demande pardon. (*Il se met à genoux.*)

HENRIETTE. Me croyez-vous encore infidèle?

WILHEM. Je n'y conçois rien; mais j'aime mieux m'en rapporter à toi.

HENRIETTE. Et vous n'avez plus de soupçons?

WILHEM. Aucun.

HENRIETTE. Et ma parole vous suffit pour ma justification?

WILHEM. Je n'en demande point d'autre.

HENRIETTE, *le relevant*. Mon bon Wilhem! va, ce mot-là te rend toute ma tendresse; mais ce n'est pas assez que ton cœur me croie innocente; pour moi-même je veux maintenant t'en convaincre hautement, et je me vengerai du capitaine. Tu dis qu'il s'appelle?..

WILHEM. Le capitaine Gustave. — Je vais chez mon père, et je reviens, (*A part.*) parce que j'ai promis de payer, et l'honneur avant tout.

HENRIETTE. C'est bien! reviens promptement; mais, quoi que tu voies ici, garde le silence.

WILHEM, *revenant*. Ah çà! tu gardes mon cadeau, n'est-ce pas?

HENRIETTE. Je te promets de ne pas le quitter.

SCÈNE XV.

HENRIETTE, *seule.* Nanci, donne-moi mon voile. Quand j'y pense, ce moyen est bien un peu hardi; mais il n'en est pas d'autre. Ah! monsieur le capitaine, votre conduite mérite bien une leçon, et c'est mon sexe entier que je vais venger.

RONDEAU.

AIR : *Ah! Mademoiselle, si jeune et si belle* (du MAGICIEN SANS MAGIE).

Vous, Mesdemoiselles,
Gentilles et belles,
Que dans ses projets
Un fat veut surprendre,
Sachez vous défendre,
Et venez apprendre
Comme il faut les prendre
En leurs propres filets.

A vaincre sans cesse
Ces messieurs sont faits;
C'est notre faiblesse
Qui fait leurs succès :
Mais quand, dans son âme,
On a dit : Je veux,
On a, quoique femme,
Autant d'esprit qu'eux.
Vous, Mesdemoiselles, etc.

Tous ces militaires
Ne nous craignent guères,
Et pensent peut-être
Qu'ils n'ont qu'à paraître
Pour nous vaincre aussi :
Ce beau capitaine
Croit que l'on nous mène
Comme l'ennemi.
Oh! mais il s'abuse,
S'il croit, par la ruse,
L'emporter ici.

Vous, Mesdemoiselles,
Gentilles et belles,
Que dans ses projets
Un fat veut surprendre,
Sachez vous défendre,
Et venez apprendre
Comme il faut les prendre
En leurs propres filets.

Prouvons-leur, Mesdames,
Qu'on a, quoique femmes,
Autant d'esprit qu'eux.
Oui, prenons-les
Dans leurs propres filets.

SCÈNE XVI.

NANCI, HENRIETTE, *puis* LE COLONEL.

HENRIETTE, *à Nanci qui lui apporte son voile.* Merci; maintenant... non, j'aperçois le colonel lui-même : laisse-moi.

LE COLONEL. Quelle est cette jolie personne? (*Il la salue.*)

HENRIETTE. Pardon, monsieur le colonel, de m'adresser à vous sans être connue.

LE COLONEL. Serai-je assez heureux, Madame, pour vous offrir mes services?

HENRIETTE. Monsieur, je viens vous demander justice.

LE COLONEL. A moi, Madame?

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

D'un juge, loin d'avoir les droits,
Je n'ai que ceux que l'honneur donne;
Je laisse le glaive des lois
Pour porter celui de Bellone!
D'ailleurs, on dit que sur les yeux
Thémis porte un bandeau fidèle,
(*Regardant Henriette.*)
Et je serais bien malheureux,
Si dans ce jour j'étais comme elle.

HENRIETTE. Cependant, Monsieur, c'est vous que cela regarde, car c'est d'un de vos officiers que j'ai à me plaindre.

LE COLONEL. Serait-il possible?

HENRIETTE.

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Nous protéger fut en tout temps
La loi de la chevalerie,
Et des guerriers les plus vaillants
Ce fut la devise chérie!
Qui sera par nous invoqué?
Quel secours pouvons-nous attendre,
Si notre sexe est attaqué
Par ceux qui doivent le défendre?

LE COLONEL. Oui, sans doute, Madame, et vous n'avez qu'à parler; vous pouvez être sûre qu'à l'instant même...

HENRIETTE. Non; l'offense fut publique, la réparation doit l'être...

LE COLONEL. Vous avez raison. Justement voici ces messieurs qui reviennent de la parade. (*Henriette met son voile.*)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE, ALFRED, OFFICIERS.

CHŒUR.

AIR : *Lampe sépulcrale* (de L'AUBERGE).

Le devoir m'appelle,
J'accours en ces lieux!..
Quelle est cette belle
Qui s'offre à nos yeux?

GUSTAVE.

Notre heureuse étoile
Guide ici nos pas!

ALFRED.

Pourquoi de ce voile
Cacher ses appas?

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Le devoir m'appelle, etc.

HENRIETTE.

A mon plan fidèle,
Sachons, en ces lieux,
Prouver qu'une belle
Sait se venger d'eux!

LE COLONEL.

Chacun avec zèle
Accourt en ces lieux :
Pourquoi cette belle
Se plaint-elle d'eux?

LE COLONEL, *sévèrement.* Messieurs, il paraît que, malgré mes ordres réitérés, vous avez encore, contre vous, donné des sujets de plainte. Voici Madame qui accuse l'un de vous.

GUSTAVE. Ah! mon colonel!

AIR : *L'amour corrigé par les Grâces.*

Oui, la sagesse est notre fort;
Je suis sûr qu'on nous calomnie,
Et l'on devine de quel tort
Peut se plaindre femme jolie!
Loin de nous défendre un instant,
Madame, d'un crime semblable...
Chacun serait, en vous voyant,
Trop heureux d'être le coupable.

HENRIETTE, *à part.* Serait-ce lui? (*Haut.*) C'est le capitaine Gustave que j'accuse ici.

GUSTAVE. Moi!

HENRIETTE. Vous-même.

GUSTAVE. Quand je vous le disais, colonel; je n'en fais jamais d'autres; mais le ciel me confonde si je sais d'où me vient ce péché-là.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, WILHEM.

WILHEM, *au capitaine*. Monsieur le capitaine, je vous apporte...

GUSTAVE. C'est bon; laisse-nous. Tu vois que nous sommes occupés.

WILHEM, *apercevant Henriette*. Qu'est-ce que je vois? mais motus!

GUSTAVE, *à Henriette*. Oui, Madame, j'ai pu dans ma vie avoir quelques torts avec les belles; si je suis coupable envers vous, vous me voyez prêt à vous en rendre raison; mais il n'était point nécessaire d'assembler ces messieurs; ces différends-là se jugent à huis clos, et n'exigent point l'appareil et la sévérité d'un conseil de guerre.

HENRIETTE. Au contraire, Monsieur, et peut-être plus que vous ne croyez!

GUSTAVE. Que voulez-vous dire?

WILHEM, *à part*. Que diable ça peut-il être?

HENRIETTE. Oui, Monsieur, il m'en coûte de compromettre un officier qui appartient à un corps aussi respectable. (*A part.*) Comme il est interdit! (*Haut.*) Et je ne sais moi-même de quels termes me servir.

GUSTAVE, *avec impatience*. Enfin, Madame?..

HENRIETTE. Enfin, puisqu'il faut le dire!.. Ce matin Monsieur a voulu m'embrasser malgré moi et a blessé mon mari en traître (*Feignant de pleurer.*) au moment où il voulait me défendre.

GUSTAVE. Moi, grand Dieu! (*Tous les officiers s'éloignent de lui.*) Et qui ose débiter une pareille imposture?

HENRIETTE, *levant son voile*. C'est moi, Monsieur.

GUSTAVE, *la regardant avec étonnement*. Vous, Madame? je ne vous connais pas et je ne vous ai jamais vue.

HENRIETTE. Vous ne m'avez jamais vue?

GUSTAVE. Non, sans doute, et je l'atteste par serment.

HENRIETTE. Je n'en veux pas davantage, Monsieur; c'est tout ce que je voulais vous faire dire. Wilhem, es-tu content?

WILHEM. Ah! ma chère Henriette!

GUSTAVE. Henriette!

WILHEM. Oui, votre bonne fortune de ce matin que vous ne reconnaissez pas.

GUSTAVE. Ah! Madame, que de pardons...

WILHEM. Et moi je suis le mari blessé; mais je me porte bien, et je garde mes vingt-cinq ducats.

HENRIETTE.

AIR : *Traitant l'amour*.

Oui, d'un récit imposteur
J'ai confondu la malice;
(*A Gustave.*)
Mais vous me rendez justice,
Et je vous rends votre honneur.
J'ai voulu du stratagème
Que vous convinssiez vous-même.

GUSTAVE.

Devant votre adresse extrême,
Ah! je dois m'humilier.
(*A Wilhem.*)
La gageure est bien perdue;
Une fois qu'on vous a vue,
Pourrait-on vous oublier?

LE COLONEL. J'étais sûr, Madame, qu'un de mes officiers ne pouvait avoir des torts réels envers une jolie femme.

GUSTAVE. Mon pauvre Wilhem, je t'ai fait bien peur; mais on me l'a rendu; nous sommes quittes.

WILHEM. C'est vrai; mais comment avez-vous vu ces...

GUSTAVE, *à part*. Unissez-vous, soyez heureux; (*Montrant l'arbre qui est au fond du théâtre.*) mais ne confiez plus vos secrets au creux d'un chêne; on pourrait encore s'en saisir, et intercepter au passage la jarretière de la mariée.

VAUDEVILLE.

AIR de M. Darondeau.

Prenez-y garde, imprudente bergère,
D'un tel malheur sachez vous préserver :
Le hasard fait glisser la jarretière,
Et c'est l'amour qui vient la relever.

LE COLONEL.

Le calme enfin renaît après l'orage;
Mais si jamais on osait nous braver,
Si du combat on nous jetait le gage,
L'honneur est là prêt à le relever.

VILHEM.

Lorsqu'en dansant j' tombe... ces demoiselles
D' leurs ris moqueurs ont l'air de me braver,
J' les laiss' jaser... j'en sais toujours plus qu'elles;
Si j' tombe, au moins, je sais me relever.

HENRIETTE, *au public*.

D' la mariée, hélas! si la jarr'tière
Allait tomber... cela peut arriver;
Vous êtes tous Français, et, je l'espère,
Chacun de vous voudrait la relever.





SCIPION. Fi donc, entre amis tout le monde donne. — Scène 3.

LA MANSARDE DES ARTISTES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 avril 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DUPIN ET VARNER.

Personnages.

VICTOR, peintre.
AUGUSTE, musicien.
SCIPION, étudiant en médecine.
CAMILLE, jeune orpheline.
DUCROS, propriétaire.
FRANVAL, professeur de médecine.

La scène se passe dans un sixième étage.

Le théâtre représente une mansarde. Porte d'entrée dans le fond. Portes latérales. Sur le premier plan à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE.

(*Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille; Auguste, de l'autre côté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.*)

AUGUSTE.

AIR d'Amédée de Beauplan.

Bravo! m'y voici, je crois,
Sautez, fillettes,
A ma voix :
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR, *de l'autre côté.*

Ah! c'en est trop! je veux briser mes chaînes;
J'y renonce, maudit métier!
Oui, mon travail redouble encor mes peines.

AUGUSTE.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois;

Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

AUGUSTE, *de l'autre côté.*

Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix.
D'ici j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR. Tu es bien heureux d'être aussi gai; moi je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

AUGUSTE. Toi, qui as du talent, toi qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française!

VICTOR. Eh! qui te dit que j'ai du talent? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître? qui sait même si jamais elle se présentera? J'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime, ou de pousser le rabot, que d'user ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues; et pourquoi? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

AUGUSTE. Eh! tu te plains toujours! est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles? la gloire vaut bien la peine qu'on l'achète; et si on la trouvait toute faite, personne n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là, n'est-il pas un chef-d'œuvre?

VICTOR, *à part.* Oui; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu d'avance soixante francs à un brocanteur...

AUGUSTE. Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres musiciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes. Qu'est-ce que c'est que des airs sans paroles? et où veux-tu que j'en trouve? Qui est-ce qui me confiera un poëme? maintenant surtout que les auteurs ont tous voiture et logent au premier; crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leur manuscrit? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché, ou la contredanse.

VICTOR. En effet, j'ai tort de me plaindre.

AUGUSTE. Eh! oui, sans doute; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie! avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer?

AIR de *la Somnambule.*

N'aimes-tu pas ce logement modeste?
Quatre cents francs, et comme c'est meublé!
Salon, boudoir, atelier... et le reste;
Et tout ça sous la même clé.
Que la raison te persuade;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pylade;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline! notre amie, notre sœur... dont la présence embellit encore notre petit ménage.

VICTOR. Camille! (*A part.*) Allons, du courage. (*Haut.*) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

AUGUSTE. C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie; une pauvre enfant, qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, et qui avaient repoussé sa mère; et d'ailleurs, où les chercher? où les rencontrer? avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

VICTOR. Sans doute, nous eûmes raison alors; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous.

AUGUSTE. Eh bien! sans doute... (*Montrant la porte à gauche.*) Là, notre chambre, (*Montrant la porte à droite.*) ici la sienne sur un autre palier. Ne sommes-nous pas ses frères? où est le mal?

VICTOR. Il n'y en a aucun, je le sais; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

AUGUSTE. Eh bien! on le prendra. (*A part.*) S'il savait combien je l'aime. (*Haut.*) Écoute, Victor, moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

VICTOR. Et moi aussi; un projet qui nous conviendrait à tous.

AUGUSTE. Et quel est-il?

VICTOR. Vois-tu, je voudrais...

AUGUSTE, *écoutant près de la croisée, et lui faisant signe de la main.* Tais-toi donc! mais tais-toi donc, que je puisse entendre. Oui, c'est cela même. Ah! quel plaisir! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

VICTOR. Qu'as-tu donc?

AUGUSTE. Ma musique court les rues, tu n'entends pas? c'est ma dernière romance qui est jouée par un orgue de Barbarie.

VICTOR. Il s'agit bien de cela.

AUGUSTE. Écoute donc, c'est la première fois que je m'entends exécuter à grand orchestre... Ah! le bourreau! (*Allant à la fenêtre.*) *Fa* naturel... c'est un *fa* naturel. (*Lui jetant de l'argent.*) Tiens, voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un *fa* naturel.

—

SCÈNE II.

VICTOR, CAMILLE, *avec un panier sous le bras;* AUGUSTE.

CAMILLE, *en entrant et courant à Auguste.* Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? il va se jeter par la fenêtre.

AUGUSTE. Ah! te voilà, Camille!

CAMILLE. Bonjour, Auguste, bonjour, Victor; Scipion n'est pas encore rentré? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner; aïe, le bras.

AUGUSTE. Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

CAMILLE. Oh! non, ce n'est pas cela, mais six étages à monter... là, je parie que le feu est éteint.

VICTOR. C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui.

CAMILLE, *arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole qu'elle place sur le réchaud.* Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher; là, voilà mon lait qui chauffe; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

AUGUSTE. Sois tranquille, je m'en charge.

AIR de *Lantara.*

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend.

(*Bas, à Camille.*)
Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

CAMILLE.

Tout autant.

AUGUSTE.

Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant!

CAMILLE.

Est-il un sort plus heureux que le nôtre!

AUGUSTE, *montrant la casserole.*

Dans ce moment, je tiens là d'une main
Le déjeuner de ce jour, et de l'autre
(*Montrant son papier.*)
L'espérance du lendemain.

VICTOR. Neuf heures viennent de sonner, et Scipion qui est allé faire des visites, et qui va rentrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt; pourquoi? parce que Mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

CAMILLE. Quel joli petit caractère! toujours à gronder! Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux? alors il a bien fallu en acheter à l'autre bout de la rue.

VICTOR. Quoi! c'était pour cela?

AUGUSTE. Oui; plains-toi donc; je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

CAMILLE. Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux, (*A part.*) et puis ils ne savent pas que moi seule j'ai deviné son secret. (*Haut, allant à Victor.*) Mais à mon tour, que je me fâche. Qu'est-ce que vous avez fait ce matin? votre tableau n'est pas encore terminé, il y avait si peu de chose à faire.

AUGUSTE, *le regardant en riant.* Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE, *à Auguste.* Et vous, Monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note; car votre papier de musique est tout blanc.

VICTOR, *le contrefaisant.* Voyez-vous, le paresseux.

CAMILLE. Il faut qu'on travaille, entendez-vous.

AUGUSTE. Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage; et je ne perdrai pas de vue notre déjeuner. (*Victor se remet à son tableau; Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.*)

CAMILLE. A la bonne heure.

AUGUSTE, *tendrement.* Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

VICTOR, *d'un air triste.* Oui; nous pensions à l'avenir.

CAMILLE. L'avenir! qu'est ce que c'est que-ça? est-ce que cela arrivera jamais? pour des artistes, il n'y a que le présent; et qu'a-t-il donc de si triste? (*A Victor.*) Voyons, Monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque? n'êtes-vous pas heureux? et voudriez-vous changer votre situation?

VICTOR, *vivement.* Oh! non, jamais!

AUGUSTE. Et moi donc! être artiste et mourir de faim; j'aime à vivre comme cela. (*Il manque de renverser la casserole.*) Aïe! le déjeuner!

VICTOR, *à Camille, lui montrant son tableau.*

AIR : *Taisez-vous* (d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN).

Toi qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela?

CAMILLE.

Comme c'est bien!

VICTOR.

Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.
(*Lui prenant la main.*)
Oui, je l'ai fait à ton image!

CAMILLE.

Victor, vous ne travaillez pas.

VICTOR.

Puis-je penser à mon ouvrage,
Quand je regarde tant d'appas?

CAMILLE, *lui fermant la bouche et détournant la tête.*

Taisez-vous, ne regardez pas.

DEUXIÈME COUPLET.

AUGUSTE.

Cette cavatine m'enchante.
Tiens, Camille, viens donc la voir.

CAMILLE, *parcourant le papier de musique.*

Je crois qu'elle sera charmante.

AUGUSTE, *de l'autre côté.*

Tu nous la chanteras ce soir.

CAMILLE.

Mais la fin est encore à faire;
Quoi! vous vous reposez déjà!

AUGUSTE, *la regardant tendrement.*

Et comment travailler, ma chère,
Quand je te vois comme cela?

CAMILLE, *de même qu'au premier couplet, lui tournant la tête du côté de la cheminée.*

Taisez-vous, regardez par là!

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! le déjeuner qui s'en va. (*On entend chanter en dehors.*)

CAMILLE. C'est lui; c'est notre ami Scipion.

SCÈNE III.

VICTOR, SCIPION, CAMILLE, AUGUSTE.

SCIPION, *il entre en chantant.* Bonjour, mes amis; bonjour, Camille. Eh bien! le déjeuner? je meurs de faim.

CAMILLE. Vous voilà, mon ami! comme vous arrivez tard, et comme vous avez chaud! vous verrez que vous vous rendrez malade.

SCIPION. Ah! bien, oui; comme si la maladie osait se jouer à moi, à un médecin! car je le suis, et d'aujourd'hui. Faites-moi vos compliments, je suis reçu docteur.

TOUS. Il se pourrait!

SCIPION. Oui, mes amis, oui, notre jolie petite sœur! aussi, je suis accouru vous l'annoncer, parce qu'un bonheur à soi tout seul, c'est ennuyeux; ça n'en vaut pas la peine; j'ai passé ma thèse à toutes boules blanches; l'assemblée a battu des mains, et M. Franval, mon vieux professeur, est venu m'embrasser en criant : *Dignus est intrare!* Docteur! le docteur Scipion! comme cela sonne! Et puis, maintenant que me voilà un état... (*Regardant Camille.*) je pourrai réaliser certain projet dont je vous parlerai dans un autre moment.

VICTOR. A merveille! nous causerons de cela. (*Ici Camille commence à apprêter le déjeuner.*)

SCIPION. En revenant j'ai passé chez le portier en face, et chez Antoine le commissionnaire du coin que je traite pour rien; ensuite j'ai vu un catarrhe, et une fluxion de poitrine.

AIR de *l'Écu de six francs.*

J'ai fait donner un apozème,
C'était au cinquième, je crois;
J'ai vu deux fièvres au sixième...

VICTOR.

Tu passes tes jours, je le vois,
Dans les greniers et sous les toits,

SCIPION.

Des mansardes, chers camarades,
Je suis le docteur obligé.
(*Montrant l'appartement où ils sont.*)
Et par calcul, je suis logé
Dans le quartier de mes malades.

En tout, six visites payantes; voilà ma matinée? et je rapporte douze francs. Tiens, Camille, toi qui tiens la caisse, serre-nous cela. Savez-vous que si chaque jour il nous en arrivait autant...

VICTOR. Ce cher Scipion!

SCIPION. Écoutez donc : on ne peut pas payer davantage un docteur qui commence, et qui va à pied; quand j'aurai ma demi-fortune, ce sera bien autre chose; ensuite, mes amis, tout en faisant mes visites j'ai pensé à vous; c'est une excellente chose que d'avoir un médecin pour ami, ça voit tout le monde, ça va partout; et voilà comme on parvient. Vous, mes chers camarades, vous avez un talent sédentaire, un mérite paisible; moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au-devant d'elle.

VICTOR. Pour la partager avec nous?

SCIPION. Fi donc! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

CAMILLE, *qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et versé le chocolat.* A table, à table, voici le déjeuner.

SCIPION. Bonne nouvelle; le petit repas de famille, c'est si agréable. (*Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table; Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.*)

CHŒUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, *debout au milieu de la table.*
Victor, mettez-vous là, de grâce.

VICTOR, *se plaçant à sa droite.*
Près de toi? quel est mon bonheur!

CAMILLE, *montrant l'autre place à côté d'elle.*
(*A Scipion.*)
Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place.
(*Lui montrant le bout de la table.*)

AUGUSTE.
C'est la meilleure,
Je ne voudrais pas la céder.
D'ici, je puis te regarder.
(*Ils sont tous assis autour de la table.*)

EN CHŒUR.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié.
Que notre sort soit égayé.

CAMILLE, *regardant Victor.*
Qui bannit la mélancolie?

VICTOR, *la regardant.*
Qui de nos maux prend la moitié?

TOUS.
C'est l'amitié.

SCIPION. Dieu! le bon chocolat! (*Regardant la tasse d'Auguste.*) Auguste en a eu plus que moi!

CAMILLE. Que ces médecins sont gourmands!

AUGUSTE. Eh bien! voyons, docteur, qu'est-ce que tu disais?

SCIPION. M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vous ai parlé il y a huit jours était un étudiant en droit qui fait des vaudevilles.

AUGUSTE. Là, ils en font tous, au lieu de faire des opéras-comiques; c'est ce qui nous ruine.

SCIPION. Tais-toi donc, il en avait un en trois actes; et il n'était embarrassé que pour le musicien. Un musicien! me suis-je écrié; j'ai ce qu'il vous faut; un jeune homme qui a du chant, de l'harmonie, et des idées neuves. (*A Auguste.*) Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, de même. Si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poitrine, pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé mon client, et il te donne son poëme.

AUGUSTE, *lui sautant au cou.* Ah! mon cher Scipion! mon sauveur! notre fortune est faite; succès complet, je t'en réponds; et nous vendrons la partition mille écus à un éditeur homme d'esprit, s'il s'en trouve; j'ai déjà là toute mon ouverture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano, et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

SCIPION. Oui, sans doute; ça, et une voiture, c'est de première nécessité; nous les aurons.

AUGUSTE. Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

SCIPION. Ah! j'ai aussi un papier que le portier m'a remis en bas; je crois que c'est notre terme.

TOUS. Le terme!

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! déjà! (*Ils se lèvent.*)

CAMILLE. Ecoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

AUGUSTE. Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

VICTOR. Enfin, il n'y a point de mal : on paiera celui-là comme on a payé l'autre.

AUGUSTE. Oui; mais c'est que l'autre, on le doit; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

VICTOR. Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

CAMILLE. Il n'y a plus rien, tout est dépensé.

VICTOR. Comment! ces deux cents francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions...

CAMILLE. Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

SCIPION, *qui lui faisait signe de se taire.* Voyez-vous la bavarde; qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler?

VICTOR. Comment! c'était pour moi?

AUGUSTE. Eh! non, ce n'est pas ta faute, mais celle de Scipion; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

SCIPION. Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre.

VICTOR. Encore un nouveau service que je vous dois! et c'est moi qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

CAMILLE, *qui s'est approchée de lui.* Victor! Victor! que dites-vous? et quelles sont ces idées-là! (*Aux deux autres.*) Apprenez qu'hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

VICTOR. Moi!

CAMILLE. Oui, Monsieur; je vous ai entendu.

SCIPION. Qu'est-ce que c'est que cela, Monsieur? est-

ce que cela vous regarde? Chacun son état! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là! D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler; s'il faut partir d'ici, eh bien! nous partirons; mais tous les trois, et sans nous quitter.

AIR de *Julie*.

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme échoira,
Il faudra bien déloger, il me semble;
Mais, Dieu clément que nous implorons tous,

ENSEMBLE.

Pour dernier bienfait permets-nous
De déménager tous ensemble. } *bis*.

CAMILLE. Mais, un instant; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire? il a l'air si bon avec moi.

VICTOR. Du tout, il ne faut pas y songer. (*A voix basse, aux deux autres.*) Apprenez qu'hier j'ai eu une scène avec lui; je l'ai surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

AUGUSTE, *vivement*. Eh bien! par exemple, si je l'avais vu.

SCIPION, *de même*. Et moi, donc; il ne serait mort que de ma main. (*On entend sonner.*)

CAMILLE, *allant à la porte et regardant par le petit guichet*. C'est M. Ducros.

VICTOR. C'est lui! quand j'y pense, je ne sais ce qui me tient...

SCIPION. C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté; et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux Auguste, nous prendrons des moyens conciliatoires.

AUGUSTE. Oui, s'il refuse, je le jetterai par la fenêtre.

SCIPION. Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre. (*On sonne encore; Victor entre dans la chambre à droite, et Camille va ouvrir à M. Ducros.*)

SCÈNE IV.

SCIPION, AUGUSTE, DUCROS, CAMILLE.

DUCROS, *en entrant, à Camille*. Bonjour, ma jolie petite mère; bonjour, mes chers locataires. (*A part, regardant Scipion et Auguste.*) Ah diable! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. Ouf! je n'en puis plus; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à monter. (*Regardant Camille.*) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

AUGUSTE, *bas, à Scipion*. L'entends-tu déjà?

DUCROS. Mais c'est trop juste, Messieurs, c'est trop juste, les arts, le génie, c'est toujours dans le haut. (*Il passe entre eux deux, Camille s'assied à droite près de la cheminée, et travaille; son panier est par terre à côté d'elle; il est recouvert par une serviette.*)

SCIPION. Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

DUCROS. Eh! eh! le jeune docteur a le mot pour rire. Vous savez du reste ce qui m'amène. Je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

SCIPION. Nous sommes bien sensibles à votre visite.

DUCROS, *riant, et tirant sa quittance de sa poche*. Eh! eh! c'est une visite de deux cents francs.

SCIPION. Diable! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher, et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours.

AUGUSTE. Nous attendons des rentrées certaines.

DUCROS. J'en suis désolé; mais il faudra que je me mette en règle.

SCIPION. Allons donc, vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

DUCROS, *gaiement*. Du tout, mes amis, du tout, je ne me fâche pas, moi; d'abord, je suis bon enfant; je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir; mais d'amitié.

AUGUSTE. Comment, morbleu!

SCIPION. Daignez nous écouter! si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous. Par exemple, en cas de maladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, et gratis.

DUCROS. Je ne donne pas là-dedans; moi d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

AUGUSTE. Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

DUCROS. Madame Ducros! on la voit déjà à son comptoir, c'est bien assez! Ah! bien oui, faire le portrait d'une marchande de bas!

AUGUSTE. On vous la peindra en pied.

DUCROS. Je n'en veux pas.

SCIPION. Ce sera parlant.

DUCROS. Raison de plus; de l'argent, de l'argent.

AUGUSTE, *le menaçant*. Eh bien! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

CAMILLE, *le retenant et passant entre lui et Ducros*. Auguste, y pensez-vous? (*A Ducros.*) Eh quoi! Monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer.

DUCROS. Vous renvoyer! non pas.

CAMILLE. Vous voulez que nous vous quittions.

DUCROS. Me quitter! (*A part.*) Au fait, ce n'est pas là ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (*Haut.*) Ecoutez-moi, mon enfant; car je ne peux rien refuser à une jolie femme. Ces messieurs parlaient tout à l'heure de tableaux; et dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

SCIPION. Quoi, vraiment! vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

DUCROS. Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie; et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

SCIPION. Je comprends. Eh bien! tenez, tenez, ce tableau qui est là sur le chevalet.

CAMILLE. Quoi! vous voudriez?..

SCIPION. Laisse donc. (*A Ducros.*) Hein! qu'en dites-vous?

DUCROS, *passant à la droite de Scipion*. Juste ma dimension. (*Le regardant.*) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

CAMILLE. Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter Scott : Élisabeth offrant à Leicester l'ordre de la Jarretière.

AUGUSTE. De la jarretière! justement c'est de votre état.

SCIPION. Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis, quand on lira en grosses lettres : « Ducros, bonnetier, à la Jarretière. » Et les bas de coton en sautoir.

DUCROS. C'est vrai, c'est vrai; eh bien! je le prendrai en paiement de vos loyers.

SCIPION. Non pas, non pas; cela vaut un peu plus.

CAMILLE. Je crois bien, un tableau comme celui-là.

SCIPION. Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

DUCROS. J'aimerais mieux cinq cents francs tout court; c'est plus rond, c'est portatif.

AIR : *A soixante ans.*

Allons, Messieurs... (*A part.*) Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.
(*Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.*)
Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs?

SCIPION.

Va donc, puisqu'il le faut;
Mais en honneur, ce n'est pas trop.
(*Montrant le tableau.*)
La jarretière elle seule, et sans peine,
Vaut cent écus...

AUGUSTE.

Comme c'est détaché!

SCIPION.

Du procédé soyez au moins touché

ENSEMBLE.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine,

AUGUSTE.

Et Leicester par-dessus le marché. (*bis.*)

DUCROS. Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai le chercher en vous apportant l'argent. (*Il salue les jeunes gens. A part.*) Puisqu'il est impossible (*Désignant Camille.*) de lui parler. (*Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.*) Eh bien! ma charmante, êtes-vous contente de moi? C'est pour vous ce que j'en fais.

AUGUSTE. Eh bien! monsieur Ducros, que faites-vous donc?

DUCROS. Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous, parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (*Regardant le tableau.*) Quel coloris! quelle jarretière! Dieu! que la jarretière est bien! Adieu! adieu, ma charmante, vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* DUCROS.

AUGUSTE. L'excellente affaire! Que Victor se plaigne encore; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras. Victor! Victor!

VICTOR, *sortant de la porte à gauche.* Eh bien! qu'y a-t-il donc? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

SCIPION. Les galions sont arrivés; tout l'or du Nouveau-Monde. Cinq cents francs! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâces à toi.

VICTOR. Mais explique-moi donc...

SCIPION. Auguste te le dira; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne, et, en son absence de trois jours, il m'a confié sa clientèle. A propos de cela, mes amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

AUGUSTE. Tu feras très-bien. Si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra-comique.

SCIPION. C'est trop juste; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un petit dîner fin et délicat.

VICTOR. Mais, mes amis, permettez donc...

SCIPION. Qu'est-ce que tu as à dire? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui payes.

CAMILLE. Ah! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire raccommoder ma chaîne qui est cassée. (*La détachant de son cou.*) Je crains de perdre le portrait, et comme c'est celui de ma mère...

SCIPION. C'est bien, c'est bien; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

VICTOR. Ah çà! il vous est donc arrivé des millions?

SCIPION. Comme tu dis; le terme est payé, et, de plus, nous sommes en argent.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique;
J'aurais été fort sur le violon.

AUGUSTE. C'est juste.

La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

TOUS EN CHOEUR.

Un médecin doit aimer la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.
(*Scipion sort en courant.*)

—

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE.

VICTOR. Il a perdu la tête; et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire!

AUGUSTE. Laisse-le faire, et imite-nous; nous ne sommes pas comme toi, nous ne sommes pas fiers; ton argent, c'est le nôtre; et nous en usons sans t'en demander la permission.

VICTOR. Mon argent?

CAMILLE. Eh oui, M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paie cinq cents francs.

VICTOR. Moi, une enseigne! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux!

AUGUSTE. A qui en a-t-il donc? tout le monde a commencé par là; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer; en avant deux, chassez, croisez, et la queue du chat.

VICTOR. Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacée, mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

AUGUSTE, *passant à sa droite.* Eh bien! on ne te demande rien, c'est déjà fait : regarde ton tableau d'Élisabeth; nous l'avons vendu cinq cents francs; dans l'instant on va nous les apporter.

VICTOR. Quoi! ce tableau? ah! mon ami, il est dit que le malheur me poursuivra toujours; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.

AUGUSTE. Il se pourrait...

CAMILLE. Ah! mon Dieu, nous voilà ruinés.

AUGUSTE. Aussi je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi qui n'y entends rien; mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

VICTOR. Non, mon ami, non; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

CAMILLE. Auguste, il a raison.

AUGUSTE. Hélas! oui; et il n'y a rien à faire.

CAMILLE. Qu'à contremander notre dîner... (*Retirant la serviette qui est sur le panier.*) Et pour moi, me voilà revenue du marché. (*Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glissé tombe par terre.*)

VICTOR. Quel est ce papier que tu laisses tomber?

CAMILLE. Je ne sais.

VICTOR, *lisant l'adresse.* A mademoiselle Camille. C'est à votre adresse.

CAMILLE, *le regardant.* En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

VICTOR, *avec émotion.* Vous ne le lisez pas!..

CAMILLE. A quoi bon, puisque vous le tenez? ai-je des secrets pour vous? voyez vous-même.

VICTOR, *après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère et se reprend.* Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

CAMILLE. Mon ami, qu'avez-vous donc?

VICTOR. Tout à l'heure, nous irons vous retrouver.

CAMILLE. C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah! le vilain billet! (*Elle sort par la porte à droite du spectateur.*)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTOR.

VICTOR. Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

AUGUSTE, *parcourant le billet.* « Adorable mi-« gnonne... » Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille! (*Avec colère.*) Morbleu! (*Se reprenant.*) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

VICTOR. Eh bien! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes; c'est la position où elle se trouve ici.

AUGUSTE. Tu as raison, mais s'il faut t'avouer la vérité, il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant longtemps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié, mais je ne peux plus m'abuser, c'est de l'amour.

VICTOR. Que dis-tu?

AUGUSTE. Je l'aime; je veux l'épouser; et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

VICTOR, *à part.* Ah! malheureux que je suis! (*Haut.*)

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Quoi! l'amour régnait dans ton âme,
Et tu ne nous en parlais pas!

AUGUSTE.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie,
Je m'accusais... car, c'est, hélas!
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais : c'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage; et par ce moyen nous ne nous quitterons pas, nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre loyer n'est même pas payé; mais enfin les circonstances peuvent changer; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle; hein, que dis-tu de mon plan?

VICTOR. Qu'il me paraît très-raisonnable, très-convenable.

AUGUSTE. Tu l'approuves donc? A merveille. Voici notre ami Scipion, ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, SCIPION, VICTOR.

SCIPION. Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (*A Victor.*) Eh bien! Victor, qu'as-tu donc? tu me parais changé?

VICTOR. Non, mon ami, je t'assure.

SCIPION, *d'un ton de reproche.* Parbleu! j'espère que je m'y connais. (*Lui prenant le pouls.*) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu? qu'est-ce que tu éprouves?

VICTOR. Moi, rien, te dis-je.

SCIPION. Comment rien? est-ce que tu n'as pas confiance?

VICTOR. Si vraiment; mais hier et aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, et peut-être la fatigue...

SCIPION. C'est cela, un mal de tête; pour te dissiper, je t'apporte encore de bonnes nouvelles; car remarquez qu'il n'y a que moi qui vous en donne; chez vous le baromètre est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sors de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon professeur m'a présenté; bel appartement, et puis bon genre; une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive : tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, je voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable, parce qu'une prise de tabac, placée à propos, donne bien du poids à une ordonnance; et dans ce mouvement, je fis rouler sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccommoder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor; à la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise; il paraît que notre malade est connaisseur! — Monsieur, qui a fait ce portrait? — Un de mes amis, un peintre distingué. — Et vous avez connu l'original? — Oui, Monsieur. C'est frappant, ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvre femme... Je lui raconte alors l'histoire de madame Bernard, notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie. Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas des yeux le portrait. Il est vrai que c'est d'un fini! — Mon cher docteur, m'a-t-il dit, vous et vos amis vous êtes de braves jeunes gens; et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pour vous. Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en réponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

AUGUSTE. Tu crois?

SCIPION. Parbleu! un homme très-riche, un vieux garçon; son valet de chambre qui avait mal aux dents et qui voulait m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute son histoire : c'est un parvenu qui n'a que des parents fort éloignés, et qu'il connaît à peine; il est lui seul l'artisan de sa fortune; et il en a beaucoup, ainsi que du crédit. Avec sa protection, je peux me lancer, me faire connaître, et réaliser le projet que

je médite depuis si longtemps et dont jusqu'ici, mes amis, je ne vous ai pas parlé ; mais c'était tout naturel, tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas songer à m'établir ; mais maintenant que je suis médecin, que j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouser celle que j'aime, et c'est Camille.

AUGUSTE, *à part.* O ciel !

VICTOR. Quoi ! tu es amoureux ?

SCIPION. A en perdre la tête. Vous qui ne la regardez que comme une sœur, ça vous étonne ; mais moi, voilà longtemps que ça me tient : il ne faut pas croire que la Faculté soit insensible. (*A Auguste, qui ne répond pas.*) Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc? te voilà comme Victor était tout à l'heure.

AUGUSTE. Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

SCIPION. Non pas, et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (*A Victor, montrant Auguste.*) Sais-tu ce qui lui a pris?

VICTOR. Oui, sans doute ; il est comme toi, il aime aussi Camille.

SCIPION. Comment! il se pourrait?

AUGUSTE. Ah ! mon Dieu, oui ; je suis le plus malheureux des hommes.

SCIPION. C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maîtresse ; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

AUGUSTE. Oh! si ce n'était que cela ; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

SCIPION. Moi! peux-tu le penser? je m'en rapporte à son choix.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Qu'elle prononce, mes amis,
Mais quelque sort qu'on nous prépare,
Que jamais rien ne nous sépare,
Jurons d'être toujours unis.

TOUS TROIS.

Jurons d'être toujours unis.

(*En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion dont il prend la main.*)

SCIPION, *bas, à Victor, et montrant Auguste.*

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,
L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

SCIPION. Eh bien ! Victor, qu'en dis-tu?

VICTOR. Que je suis content ; quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

SCIPION. La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille ; je n'oserai jamais.

AUGUSTE. Ni moi non plus.

SCIPION. Une meilleure idée ; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

VICTOR. Moi?

SCIPION. Eh ! oui, sans doute ; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pas peur, et puis il sera impartial.

VICTOR, *à part.* Ah ! je ne m'attendais pas à ce dernier coup !

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CAMILLE.

CAMILLE. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis? voilà une visite qui nous arrive ; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

SCIPION. C'est M. Franval, notre cher professeur ; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

AUGUSTE. Est-ce qu'il vient dîner?

SCIPION. Sans doute, n'était-ce pas convenu? Je suis passé chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

CAMILLE. Un de plus?

SCIPION. Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

CAMILLE. Ah ! mon Dieu ! comment allons-nous faire?

SCIPION. Qu'est-ce qu'ils ont donc?

AUGUSTE. Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

SCIPION. Il serait vrai! eh bien! mes amis, il ne faut pas se désoler; soixante francs, nous sommes six, à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

AUGUSTE. Oui, si nous les avions ; mais ils sont encore à venir, le terme n'est pas payé ; de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout, jusqu'au dîner.

SCIPION. Dieu ! quel affront pour nos convives, mon professeur surtout ; je le connais, c'est un entêté, il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va, Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

CAMILLE. Dame, je vais tâcher, j'ai déjà les douze francs de ce matin.

SCIPION. C'est ma foi vrai ! voilà déjà le premier service ; dépêche-toi, et puis tantôt, quand tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

CAMILLE. A moi?

AUGUSTE. Oui, oui, Victor a aussi à te parler de la mienne.

CAMILLE, *les regardant d'un air étonné.* Ah çà! à qui en ont-ils tous les trois?

SCIPION. Va-t'en donc, et par le petit escalier; j'entends notre professeur. (*Camille sort par la porte à gauche.*)

SCIPION, *parlant à Auguste et à Victor.* Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

—

SCÈNE X.

SCIPION, M. FRANVAL, AUGUSTE, VICTOR.

M. FRANVAL. Salut à l'aimable jeunesse.

AUGUSTE. Bonjour, monsieur Franval.

SCIPION. Bonjour, mon professeur, asseyez-vous donc, je vous prie.

M. FRANVAL. Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer! sic itur ad astra.*

SCIPION. Vous avez raison ; nous sommes un peu voisins des astres.

M. FRANVAL. Laissez donc; vous avez une habitation de petites maîtresses, vous êtes de vrais sybarites; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes; mais, vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer ; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

SCIPION. C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

M. FRANVAL. Eh ! eh! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien



CAMILLE. Comme c'est bien. — Scène 11

du mal, nous défendons le terrain *unguibus et rostro*, car il y a de dangereux novateurs.

SCIPION, *à part*. C'est bon, nous y voilà.

AUGUSTE. Oui, Scipion nous a conté cela.

M. FRANVAL. Imaginez-vous que, depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système; eh bien! nous y voilà revenus : l'eau chaude et la saignée, ou, ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne sortent pas de là; c'est le remède de tous les maux : c'est la panacée universelle.

AIR : *Vos maris en Palestine*.

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà!
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier;
Et quittant son ancien quartier,
L'École de médecine
Va venir aux bains Vigier.

SCIPION. Il me semble cependant, mon professeur, que, dans votre dernière ordonnance, j'ai vu se glisser quelques sangsues.

M. FRANVAL. Parbleu! il le faut bien; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque; voilà comme ils nous traitent.

AUGUSTE. Eh bien! alors, comment faites-vous?

M. FRANVAL. A mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris, s'ils ne l'étaient pas à la mode. (*Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.*)

SCIPION. Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

M. FRANVAL. Et tu feras bien. Dis-moi, comment va M. de La Bernardière, chez qui je t'ai envoyé?

SCIPION. Un peu mieux, depuis ce matin.

M. FRANVAL. C'est une fièvre ataxique bien dange-

reuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon; il faut suivre cela avec attention.

SCIPION. Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

M. FRANVAL. Qu'est-ce que ça veut dire, je me trompe?

SCIPION. Permettez; non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué; il y a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière-pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit : Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'âme soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. Il m'a serré la main en me disant : Docteur, vous avez raison! Eh bien! lui ai-je répondu, commençons par là? mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde; pour le reste je m'en charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des deux trésors les plus précieux sur la terre : *Mens sana in corpore sano.*

M. FRANVAL. Tu lui as dit cela? embrasse-moi, mon cher Scipion; je te cède ce malade-là; il est à toi,

Et par droit de conquête, et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

SCIPION. Merci, mon professeur; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

M. FRANVAL, *passant près de la cheminée, et s'y asseyant pour se chauffer.* Comme moi à ton dîner; car il me semble que l'heure approche.

SCIPION, *à part.* Nous y voilà. J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (*A Franval.*) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup d'œil sur ma bibliothèque?

AUGUSTE, *bas, à Scipion.* Ta bibliothèque!

SCIPION, *de même.* Ces trois livres de médecine qui sont là, sur la planche. (*A part.*) Et Camille qui ne revient pas!

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE, SCIPION, FRANVAL, *toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.*

CAMILLE, *un panier sous le bras, entrant par la gauche.* Me voici, me voici; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

SCIPION. Alors, dépêche-toi, (*Montrant son professeur.*) car ce pauvre homme; j'en ai mal à son estomac.

CAMILLE. Oui; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu, et a demandé le docteur Scipion.

SCIPION. A-t-il une livrée?

CAMILLE. Oui, sans doute.

SCIPION. Dieu! quel honneur ça va me faire dans le quartier.

CAMILLE. C'est de la part de M. de La Bernardière, qui vous demande. Eh vite! eh vite! (*Elle entre, avec son panier, par la porte à droite.*)

SCIPION. M. de La Bernardière, mon meilleur malade! Mon professeur, je vous demande bien pardon.

M. FRANVAL. Qu'est-ce que c'est?

AIR des *Scythes.*

SCIPION.

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte.
(*A Auguste.*)
Songe au dîner, dans l'instant je revien.

M. FRANVAL.

Quoi! tu t'en vas?

SCIPION.

C'est pour une visite.

M. FRANVAL.

Et le dîner?

SCIPION.

Ah! vous n'y perdrez rien;
Mais vous voyez quel bonheur est le mien :
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage!
Dépêchons-nous pour qu'il ne monte pas...
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANVAL, AUGUSTE.

M. FRANVAL, *se levant et le regardant sortir.* Voyez-vous, le gaillard, je me reconnais là. Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers; et il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours. (*Il passe près de Victor et regarde son tableau.*)

AUGUSTE. Oui, il faut souvent se dépêcher.

CAMILLE, *sortant de la porte à droite, bas, à Auguste.* Je suis d'une inquiétude; je viens de parler à Ducros; il ne veut rien entendre; et si on ne lui donne le tableau, il va faire saisir.

AUGUSTE, *de même.* Ah! mon Dieu! comme ça va arriver; juste au milieu du dîner. (*Haut, à Franval, en riant.*) Eh bien! vous dites donc?

M. FRANVAL, *qui, pendant ce temps, a toujours eu l'air de causer avec Victor.* Je disais que j'ai fait mon chemin, et que vous ferez le vôtre, parce que quand on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

AUGUSTE, *à part.* Ça se trouve bien.

M. FRANVAL. Surtout, quand on a de la conduite et des mœurs. (*Apercevant Camille qui a passé entre lui et Victor.*) Quelle est cette jeune fille?

AUGUSTE. C'est elle qui préside à notre petit ménage.

M. FRANVAL. Quoi! vous avez une gouvernante de cet âge! moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser.

VICTOR. Non, Camille n'est pas ce que vous croyez; elle est chez elle.

M. FRANVAL, *s'inclinant.* Ce serait madame votre épouse! combien je suis désolé! aussi je me disais : il est impossible que des jeunes gens aussi sages, aussi rangés...

VICTOR. Vous ne vous trompiez pas, Monsieur; nous sommes dignes de votre estime; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

M. FRANVAL. Achevez.

CAMILLE. Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connaît sur la terre d'autres parents, ni d'autres amis.

M. FRANVAL. Qu'entends-je, mes amis! quoi! vous pouvez rester ainsi?

CAMILLE. Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance? ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille?

M. FRANVAL. D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

CAMILLE. Ce monde dont vous me parlez s'est il jamais occupé de moi? m'aurait-il secourue? m'aurait-il protégée?

M. FRANVAL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise, indulgence et bonté ;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste ;
Mais je vous dois d'abord la vérité :
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés :
Et les premiers, respectez-la vous-même,
Si vous voulez en être respectés.

VICTOR. Oui, Camille, Monsieur a raison, ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (*Avec émotion.*) Auguste et Scipion vous aiment tous deux, et veulent vous prendre pour femme.

CAMILLE, *à part.* Que dit-il? lui, Victor? (*On sonne.*)

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! c'est Ducros.

M. FRANVAL. Encore un convive?

AUGUSTE. Ah! c'est Scipion.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SCIPION.

SCIPION, *hors de lui.* La victoire est à nous! mon cher professeur, mes frères, mes amis, embrassons-nous.

TOUS. Qu'y a-t-il donc?

SCIPION. Embrassons-nous d'abord, je vous le dirai après. Je viens de chez mon malade.

M. FRANVAL. Il est sauvé?

SCIPION. Du tout; mais c'est en bon train, grâce à la confidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus que toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de La Bernardière, cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que M. Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'oncle de Camille.

CAMILLE. Que dites-vous?

SCIPION. Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait appeler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre, il était dans le délire, il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repoussée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et mes discours l'ont calmé, lui ont rafraîchi le sang; et il n'a plus maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adopter, de réparer ses torts. « Docteur, m'a-t-il dit, allez lui annoncer que, si je « meurs, elle est ma seule héritière; et que, si j'en « reviens, elle a cent mille écus à offrir au mari qu'elle « choisira. — C'est dit, lui ai-je répondu; là-dessus, « dormez tranquille, et dans une heure vous aurez de « mes nouvelles. »

CAMILLE, *passant à la droite de Scipion.* Je ne puis revenir encore de tout ce que j'apprends. Ah! Scipion! que ne vous dois-je pas!

SCIPION. Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres que vous ignorez.

AUGUSTE. Elle sait tout : Victor a parlé pour nous.

SCIPION. Ce cher ami! Eh bien! Camille, prononcez.

VICTOR. Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma parole. Camille, il faut rompre le silence, prononce entre eux. (*Camille baisse les yeux et se tait. Victor reprend avec chaleur.*) Maintenant la reconnaissance t'en fait une loi; songe que te voilà riche; à qui de mes deux amis veux-tu donner cette fortune?

CAMILLE. A vous trois.

VICTOR, *hésitant et détournant les yeux.* Et ta main?

CAMILLE. A toi, Victor, si tu la veux.

VICTOR, *se jetant à genoux.* Dieu! qu'ai-je entendu!

TOUS. Que dit-elle?

CAMILLE. Son secret et le mien; car je connaissais depuis longtemps cet amour qu'il espérait nous cacher.

SCIPION, *à Victor.*

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Quoi! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire?

VICTOR.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

SCIPION.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

SCIPION ET AUGUSTE, *à Camille, en montrant Victor.*

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

VICTOR, *avec joie.*

Quoi! vous voulez...

(*S'arrêtant.*)

Je sais par ma souffrance,
Ce qu'il en coûte, hélas! à votre cœur,
Et n'ose par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, DUCROS, SCIPION, FRANVAL.

DUCROS. Vous voyez, mes amis, que je suis de parole; et, malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne, ou mes deux cents francs de loyer.

M. FRANVAL. Qu'est-ce que c'est? vous ne payez pas votre terme?

SCIPION. Oui, quelquefois, par hasard.

M. FRANVAL. Voyez-vous les gaillards? ils ne me disaient pas cela? Monsieur, je suis leur caution ; et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

SCIPION. Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (*A Ducros, lui donnant la bourse.*) Tenez, farouche propriétaire, voilà le dernier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

DUCROS. Vous nous quittez?

SCIPION. Oui, mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

DUCROS. Pour rien!

AUGUSTE. Oui, monsieur Ducros; voilà un bel exemple à suivre.

DUCROS, *à part.* Diable! je suis fâché qu'ils s'en aillent, surtout à cause de la petite. (*Donnant un papier à Auguste et à Victor.*) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

VICTOR. Ah! mon Dieu! (*Bas, à Auguste.*) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

DUCROS. J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces messieurs, et surtout de Madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

VICTOR, *qui a tiré la lettre de sa poche.* Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance (*Lui rendant la lettre.*) et vous donne congé.

DUCROS. Dieu! mon épître de ce matin!

VICTOR. Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.

Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

AUGUSTE. Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la gloire, rappelons-nous que nous devons remplacer un jour, (*A Victor.*) toi, Girodet, (*A Scipion.*) toi, Marjolin et Dupuytren, et moi, Boïel-

dieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi, retourne à tes malades.

M. FRANVAL. Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

SCIPION, *passant entre Auguste et Victor*. Mes amis, la fortune nous sourit, le premier pas est fait; nous n'avons plus maintenant qu'à nous élancer dans la carrière; mais, quand nous serons célèbres, quand notre réputation sera faite, quand tous trois, riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (*A Victor.*) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse; (*A Auguste.*) quand un jeune musicien te montrera sa première partition; quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

AIR : *A Gennevilliers.*

VICTOR.

Peines, hasards, misères et souffrance,
Dans les beaux-arts, voilà comme on commence;
L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit;
Honneur et richesse,
Voilà comme on finit.

SCIPION.

En commençant, Racine eut une chute,
Souvent, hélas! voilà comme on débute;
Mais le génie
S'élève et s'agrandit;
Phèdre, Athalie,
Voilà comme on finit.

DUCROS.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome : à le lire on commence;
Sur la montagne
Où l'auteur vous conduit,
Le sommeil gagne,
Voilà comme on finit.

AUGUSTE.

On va grand train chez les gens de finance;
Chevaux, landau, voilà comme on commence;
Puis, chose unique,
Le landau vous conduit
Jusqu'en Belgique,
Voilà comme on finit.

M. FRANVAL.

J'étudiai l'homme dès sa naissance,
Amour, hymen, grâce à vous on commence;
Guerre assassine,
Médecin érudit,
Et médecine,
Voilà comme on finit.

CAMILLE, *au public.*

Plus d'une pièce avant la fin culbute;
Le cœur tremblant, voilà comme on débute;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit;
De l'indulgence,
Voilà comme on finit.


FIN
LA LA MANSARDE
DES ARTISTES

LES PREMIÈRES AMOURS

OU

LES SOUVENIRS D'ENFANCE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 novembre 1825.

Personnages.

M. DERVIÈRE.
EMMELINE, sa fille.
CHARLES, cousin d'Emmeline.
RINVILLE.
LAPIERRE, domestique de M. Dervière.

La scène se passe en Franche-Comté, dans la maison de M. Dervière.

Le théâtre représente un salon ; une porte au fond et deux latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMELINE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE. Mais enfin, réponds-moi : qu'est-ce que tu as? qu'est-ce qui te fâche? pourquoi depuis hier es-tu de mauvaise humeur?

EMMELINE. Je n'en sais rien, mon papa ; tout me déplaît, tout me contrarie.

DERVIÈRE. C'est donc pour la première fois de ta vie; car tout le monde tait ici tes volontés, à commencer par moi.

EMMELINE. Combien vous êtes bon! combien vous m'aimez!

DERVIÈRE. Que trop! Mais quand on est veuf, qu'on est, comme moi, un des premiers maîtres de forges de la Franche-Comté, avec cinquante mille livres de rente, et une fille unique, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse de sa fortune? Songe donc que dans le monde je n'ai que toi à aimer.

AIR de *Lantara.*

Mon seul vœu, ma plus chère envie
Est de pouvoir t'établir près de moi.
Cet or, fruit de mon industrie,
C'est pour mon gendre, ou plutôt c'est pour toi.
Je veux, auprès d'un époux qui t'adore,
Doubler mes biens en vous les prodiguant,
Un père s'enrichit encore
De ce qu'il donne à son enfant.

Et voilà plus de vingt partis que je te propose; mais aujourd'hui, par exemple, je n'entends pas raillerie, et tu auras la bonté de bien recevoir celui que nous attendons.

EMMELINE. Quoi! ce M. de Rinville, dont vous me parliez hier? Eh bien! mon papa, si vous voulez que je vous dise la vérité, c'est là l'unique cause de mon chagrin et de ma mauvaise humeur ; et je ne vois pas pourquoi vous me proposez celui-là plutôt qu'un autre.

DERVIÈRE. Puisque tu n'en veux pas d'autre!..

EMMELINE. Ce n'est pas une raison.

DERVIÈRE. Si, Mademoiselle; c'en est une ; et si vous en voulez de meilleures, en voici : Il y a trente ans que je vins dans ce pays ; je n'avais rien ; j'étais sans amis, sans ressources : M. de Rinville le père m'accueillit, me protégea, m'avança des capitaux, et fut ainsi la première cause de ma fortune.

AIR d'*Aristippe.*

Envers son fils mon cœur souhaite
Acquitter ce que je lui doi;
Et pour mieux lui payer ma dette,
Mon enfant, je comptais sur toi:
Oui, me disais-je, autrefois ma famille
A ses trésors dut un sort fortuné;
Mais aujourd'hui je lui donne ma fille:
Il me devra plus qu'il ne m'a donné.

Du reste, ce fils que je te destine est, dit-on, un charmant jeune homme, un sage, un philosophe qui a voyagé pour s'instruire, et qui revient en France pour se marier. Voilà, Mademoiselle, les raisons qui m'ont fait accueillir la demande de ce jeune homme. Maintenant qu'avez-vous à répondre?

EMMELINE. Rien. D'après ce que je viens d'apprendre, je l'épouserais avec grand plaisir, si cela se pouvait; mais je me dois à moi-même de refuser.

DERVIÈRE. Tu te dois à toi-même... Et qu'est-ce qui t'y oblige?

EMMELINE. Des promesses sacrées, et des serments antérieurs.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que j'apprends là? Comment, Mademoiselle, sans ma permission!

EMMELINE. Non, mon papa! jamais sans votre permission; si vous voulez me promettre de ne pas me gronder et de ne plus contraindre mon inclination, je m'en vais tout vous raconter.

DERVIÈRE. Je vous demande, qui s'en serait douté? Une petite fille de seize ans, qui ne m'a jamais quitté, qui ne voit personne! Allons, Mademoiselle, parlez vite.

EMMELINE. Vous savez que j'ai été élevée ici auprès de vous, par ma vieille tante Judith.

DERVIÈRE. Ma défunte belle-sœur: une vertueuse, une excellente fille, qui n'avait qu'un seul défaut; c'était de consommer un roman par jour : les quatre volumes y passaient.

EMMELINE. C'est là-dedans qu'elle m'a appris à lire; et j'avais alors pour fidèle société mon cousin Charles, qui était orphelin, sans fortune, et que vous aviez recueilli chez vous.

DERVIÈRE. Eh bien! après?

EMMELINE. Eh bien! quoiqu'il fût plus âgé que moi, nous passions nos jours ensemble, nous nous voyions à chaque instant, nos études, nos plaisirs, étaient les mêmes; je l'appelais mon frère, il m'appelait sa petite

sœur, parce que ma tante Judith nous avait lu *Paul et Virginie;* c'était moi qui étais Virginie, et c'était lui qui était Paul; et la fin de tout cela, c'est que nous nous sommes aimés éperdument, et que nous nous sommes juré une constance éternelle.

DERVIÈRE. Laissez donc ensemble des cousins et des cousines; moi qui y allais de confiance! eh bien! Mademoiselle?

EMMELINE. Eh bien! un jour il nous a quittés, il est parti comme commis-voyageur en pays étranger; mais avant son départ, il m'a dit: « Tu es riche et je n'ai « rien; on te fera sans doute épouser quelqu'un, « parce que les pères, en général, sont injustes et « tyranniques, du moins tous ceux que nous avons lus.» Et alors, pour le rassurer, je lui ai promis que je ne me marierais pas avant son retour; il m'a donné un anneau que voici, je lui en ai donné un autre; depuis, j'ai toujours pensé à lui, mais je ne l'ai plus revu.

DERVIÈRE. Tu ne l'as plus revu?

EMMELINE. Vous le savez bien, puisqu'il n'est jamais venu ici.

DERVIÈRE. Et vous n'aviez jamais ensemble aucune correspondance?

EMMELINE. Aucune, excepté les jours de lune; tous les soirs, à la même heure, j'allais la regarder, et lui aussi: c'était convenu entre nous.

DERVIÈRE. Voilà certainement une correspondance bien innocente.

EMMELINE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Lorsque brillait, sur la céleste voûte,
L'astre des nuits, l'astre du sentiment,
Le regardant, je me disais : Sans doute
De son côté Charles en fait autant.

DERVIÈRE.

Eh quoi! c'est là le seul nœud qui vous lie?

EMMELINE.

Est-il des nœuds plus forts et plus puissants?
Ne doit-on pas s'aimer toute la vie,
Lorsque le ciel a reçu nos serments?

DERVIÈRE. Malgré cela, le mal n'est pas si grand que je croyais, car enfin ton cousin est parti depuis longtemps; et tu me permettras de te dire qu'un pareil amour est un enfantillage.

EMMELINE. C'est ce qui vous trompe. Vous ne savez pas, mon papa, que les premières impressions ne s'oublient jamais, car on n'aime bien que la première fois; du moins ma tante Judith me l'a souvent répété, et je l'éprouve. Depuis le départ de Charles, je ne pense qu'à lui, je n'aime que lui; et ce qui me fait refuser tous les partis que vous me proposez, c'est d'abord la promesse que je lui ai faite; et puis, dès qu'un jeune homme veut me faire la cour, je me dis: Quelle différence! ce n'est pas Charles, ce n'est pas lui!

DERVIÈRE. Voyez-vous ce que c'est qu'une jeune tête! voilà maintenant son imagination qui a fait de M. Charles un héros de roman.

EMMELINE. Je ne le reverrai jamais sans votre aveu, sans votre consentement; mais jusque-là du moins, ne me forcez pas à en épouser un autre. Renvoyez ce M. de Rinville.

DERVIÈRE. Y penses-tu? le fils d'un ancien ami! Non, Mademoiselle, vous avez beau dire et beau faire; aujourd'hui, je vous le répète, je montrerai du caractère, et je ne céderai pas.

EMMELINE. Et tout à l'heure pourtant vous disiez que vous ne vouliez que mon bonheur.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je suis si bien auprès de vous,
J'y vois tant de soins de me plaire,
Que le souvenir de mon père
Ferait du tort à mon époux.

DERVIÈRE.

Il est, dit-on, aimable et tendre.
Pour son bon cœur il est cité.

EMMELINE.

Fût-il un ange de bonté,
Il ne pourrait jamais me rendre
Ce que pour lui j'aurais quitté.

DERVIÈRE. Oui, oui, tu veux me gagner.

EMMELINE. Oh! mon Dieu, non; mais je sens bien que cela influe sur ma santé.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que tu me dis là?

EMMELINE. Depuis hier, j'ai la migraine ou la fièvre, je ne sais laquelle; mais ça me fait bien mal.

DERVIÈRE. La fièvre! il se pourrait! et c'est moi qui en serais cause!

EMMELINE. Oui, sans doute; je suis déjà changée, je l'ai bien vu; cela va augmenter de jour en jour; et puis quand vous m'aurez perdue, vous direz: « Ma « pauvre fille! ma pauvre Emmeline, qui était si gen- « tille! » Mais il ne sera plus temps.

DERVIÈRE. Dieux! est-on malheureux d'avoir une fille unique! impossible de montrer du caractère. Emmeline, je t'en supplie, ne va pas t'aviser d'être malade; j'écrirai à ce jeune homme, je vais lui écrire.

EMMELINE. Ah! que vous êtes aimable! tenez, mon papa, là, tout de suite.

DERVIÈRE, *se mettant à table.* J'en conviens, morbleu! c'est bien malgré moi; allons, j'écrirai; mais c'est d'une impolitesse!

EMMELINE. Mais au contraire, c'est par honnêteté; si je le refusais après l'avoir vu, ce serait blesser son amour-propre, et il aurait droit de se plaindre de nous; mais le renvoyer avant qu'il ne vienne, c'est plus honnête, et je suis sûre qu'il sera parfaitement content.

DERVIÈRE, *à part.* Quel diable de raisonnement me fait-elle là? (*Haut.*) Apprenez, Mademoiselle, qu'il n'y a qu'un moyen; c'est d'en agir franchement avec lui. Je lui écrirai donc toute la vérité; mais ne croyez pas pour cela que je consente à votre mariage avec Charles.

EMMELINE. Aussi, mon papa, je ne vous en parle pas, je ne vous en dis rien; mais de son côté, j'en suis sûre, Charles m'est resté fidèle, il ne peut tarder à revenir de ses voyages, et alors nous verrons.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que nous verrons?

EMMELINE Je veux dire que vous verrez s'il vous convient pour gendre. Mais voici votre lettre qui est finie. (*Prenant la sonnette.*) Il faudrait l'envoyer tout de suite, tout de suite. Dieu! que c'est bien écrit! (*Emmeline sonne.*)

DERVIÈRE. Tiens, es-tu satisfaite?

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

EMMELINE. Je sens déjà que cela va mieux. Lapierre, vite à cheval; porte cette lettre à quatre lieues d'ici, au château de Rinville, au grand galop, et reviens de même, car j'ai encore autre chose à te commander, et puis, dis en bas que nous n'y sommes pour personne.

LAPIERRE. Je vais mettre mes bottes.

EMMELINE. Allons, va et dépêche-toi. (*Lapierre sort par la porte à droite.*)

DERVIÈRE. Moi, je rentre dans mon appartement.

EMMELINE. J'y vais avec vous, donnez-moi le bras ; je vous ferai la lecture ou votre partie de piquet, ou, si vous l'aimez mieux, je vous jouerai sur ma harpe cette romance que vous aimez tant.

DERVIÈRE. Comme tu es bonne et aimable!

EMMELINE. Dame! quand je suis contente de vous.

AIR des *Comédiens*.

Quel sort heureux l'avenir nous destine !
Nul plus que vous ne fut jamais chéri.

DERVIÈRE.

Combien je t'aime! et pourtant j'imagine
Que j'ai grand tort de te gâter ainsi.

EMMELINE.

Vous faites bien! c'est un parti fort sage,
Les bons parents en tout temps le suivront.
Ainsi que vous j'en prétends faire usage;
Et mes enfants un jour vous vengeront.

ENSEMBLE.

Quel sort heureux, etc., etc.

—

SCÈNE III.

LAPIERRE, *sortant tout botté du cabinet à droite, et tenant la lettre*. Quatre lieues au grand galop! comme c'est amusant! et revenir de même, pour qu'on me donne encore de nouvelles commissions : joli moyen de me refaire! Mais notre jeune maîtresse ne doute de rien; dès qu'elle a un caprice, crac, à cheval. Je sais bien qu'avec elle on a de l'agrément, et qu'on est récompensé généreusement; mais s'il y avait moyen d'avoir les récompenses sans avoir la peine, cela vaudrait encore mieux. Qui nous arrive là? un beau jeune homme que je n'ai jamais vu.

—

SCÈNE IV.

LAPIERRE, RINVILLE.

RINVILLE, *à la cantonade*. Oui, vous pouvez le mettre à l'écurie, car je reste ici. (*A Lapierre.*) M. Dervière, votre maître?

LAPIERRE. Est-ce qu'on ne vous a pas dit en bas?..

RINVILLE. On m'a dit qu'il y était.

LAPIERRE. Ah! mon Dieu! je vous demande bien pardon de ce qu'ils ne vous ont pas renvoyé ; c'est ma faute, je ne les avais pas encore prévenus. C'est que, voyez-vous, Monsieur, je vais vous expliquer : notre maître y est bien, mais Mademoiselle a dit de dire qu'il n'y était pas ; et ici on obéit de préférence à Mademoiselle.

RINVILLE. C'est juste, c'est dans l'ordre. L'on m'a déjà parlé de la faiblesse de ce bon M. Dervière pour son unique enfant.

AIR : *Le luth galant*.

Loin de blâmer une aussi douce erreur,
Elle me plaît et sourit à mon cœur.
Admirant le premier les héros qu'il fait naître,
L'artiste aime le marbre auquel il donna l'être;
Le père aime l'enfant qu'il a créé... peut-être !
Amour-propre d'auteur!

(*Il donne de l'argent à Lapierre.*) Vois cependant s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir de ton maître un moment d'entretien? Quand je devrais l'attendre ici seul, cela m'est égal.

LAPIERRE, *tenant l'argent*. Il est de fait que Monsieur y va franchement. Je vais dire à un de mes camarades; car moi, voyez-vous, je suis pressé ; il faut que je monte à cheval à l'instant même, pour porter cette lettre au château de Rinville.

RINVILLE. A Rinville? j'y retourne aujourd'hui ; et si cette lettre est pour le maître du château?..

LAPIERRE. Précisément.

RINVILLE. Je me charge de la lui remettre.

LAPIERRE. Pardi, Monsieur, c'est bien honnête à vous. Vous m'épargnez là une course qui ne me plaît guère. En revanche, je vais tâcher de faire votre commission, et d'envoyer ici M. Dervière, sans que Mademoiselle me voie. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

RINVILLE, *seul.* (*Il lit.*) « A monsieur de Rinville.» C'est bien pour moi, et de la main du beau-père ; car si je ne le connais pas, je connais son écriture. (*Décachetant la lettre.*) Je vois qu'on ne m'attendait que dans quelques heures; mais l'impatience de voir ma jolie future... et puis, avant de lui être présenté, je voulais m'entendre avec le père sur les moyens de plaire à sa fille : est-ce qu'il me répondrait d'avance à ce que je venais lui demander? (*Lisant à voix basse.*) Ah! mon Dieu! en voilà plus que je n'en voulais savoir; elle en aime un autre : c'est agréable pour un prétendu! Et mon père qui m'écrivait en Allemagne de revenir et vite et vite, car c'était là la femme qu'il me fallait. La sagesse, l'innocence même! Il avait raison, il fallait se presser; n'y pensons plus! c'est une affaire finie; et après tout, cela doit m'être égal. Eh bien! non, morbleu! cela ne me l'est pas! La fortune, la famille, le voisinage, tout rendait cette alliance si convenable! On prétend d'ailleurs que la jeune personne est charmante ; qu'elle a déjà refusé vingt partis Et je me disais au fond du cœur : « C'est moi qui suis « destiné à triompher de cette indifférence. » Je crois même, tant j'étais sûr de mon fait, que je m'en suis vanté d'avance auprès de quelques amis qui vont rire à mes dépens; et je partirais sans la voir, sans la disputer à mon rival! (*Lisant la lettre.*) «*Monsieur Charles, un cousin qu'elle aimait dès son enfance...* » Dès son enfance! c'est bien! cela prouve du moins que ma femme est susceptible de fidélité. Il ne s'agit que de donner une autre direction à un sentiment aussi louable que rare. (*Lisant.*) « *Qu'elle aimait dès son enfance, et qu'elle n'a pas vu depuis sept à huit ans.* » Cela n'est pas possible ; et je n'y croirais pas, si je ne savais ce que c'est que la constance du premier âge. Eh mais, morbleu! quelle idée! en sept à huit ans, il peu arriver tant de changements, même à une figure de cousin, que je pourrais bien, sans être reconnu... Ma foi, qu'est-ce que je risque? d'être congédié. Je le suis déjà. Ne fût-ce que pour la voir, et pour me venger, je tenterai l'aventure. On vient; c'est sans doute le beau-père ; je vais toujours commencer par lui.

—

SCÈNE VI.

RINVILLE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, *à part, en entrant.* Ce Lapierre est venu me dire mystérieusement qu'un étranger désirait me parler ici en secret, et... (*A Rinville.*) Est-ce vous, Monsieur, qui m'avez fait demander?

RINVILLE. Oui, Monsieur.

DERVIÈRE. Qu'y a-t-il pour votre service?

RINVILLE, *à part.* Allons, de l'entraînement et du



RINVILLE, *l'embrassant.* C'est comme autrefois. — Scène 8.

pathétique. (*Haut.*) Vous ne remettez pas mes traits. Il se pourrait que huit ans d'absence et d'éloignement m'eussent rendu tellement méconnaissable aux yeux mêmes de ma famille?..

DERVIÈRE. Que dites-vous?

RINVILLE. Quoi! la voix du sang n'est-elle qu'une chimère? ne parle-t-elle pas à votre cœur? et ne vous dit-elle pas, mon cher oncle?..

DERVIÈRE. O ciel! tu serais?..

RINVILLE, *se précipitant dans ses bras.* Charles, votre neveu.

DERVIÈRE, *se détournant.* Que le diable t'emporte!

RINVILLE. Eh bien! qu'avez-vous donc?

DERVIÈRE. Rien. L'étonnement, la surprise... J'avoue que je ne t'aurais jamais reconnu; car, soit dit entre nous, tu n'annonçais pas, il y a huit ans, devoir être un bel homme; au contraire.

RINVILLE. Tant mieux, cela doit vous faire plaisir de me voir changé à mon avantage.

DERVIÈRE. Non, j'aurais mieux aimé te voir continuer dans l'autre sens.

RINVILLE. Et pourquoi?

DERVIÈRE. Tiens, mon garçon, entre parents, on aurait tort de se gêner, et je vais te parler franchement. Je t'ai recueilli, je t'ai élevé, j'ai pris soin de toi, je te faisais une pension de mille écus.

RINVILLE. Oui, mon oncle.

DERVIÈRE. Eh bien! je la porte à six mille francs, à une condition, c'est que tu partiras aujourd'hui même; et que d'ici à quelques années, nous nous priverons mutuellement du plaisir de nous voir.

RINVILLE. Comment! vous me renvoyez? vous mettez la nature à la porte.

DERVIÈRE. Oui, mon garçon.

RINVILLE.

AIR : ***De sommeiller encor, ma chère.***

Un parent!

DERVIÈRE.

C'est pour cela même.

RINVILLE.

Un neveu!..

DERVIÈRE.

Cela m'est égal.



DERIVIÈRE. Eh quoi! mauvais sujet. — Scène 18.

RINVILLE.

Je suis touché d'une façon extrême,
D'un accueil si patriarcal.
(*A part.*)
Comme prétendu l'on m'exile,
Comme parent l'on me chasse déjà.
Il est vraiment fort difficile
D'entrer dans cette maison-là.

Et puis-je savoir du moins?..

DERVIÈRE. Je te crois homme d'honneur, et je veux bien t'achever ma confidence. Tu as été élevé avec ma fille, et elle a conservé de toi un souvenir qui nuit à mes projets et renverse mes plus chères espérances; car je voulais l'unir au fils d'un ancien ami, à M. de Rinville! un brave et excellent jeune homme que je porte dans mon cœur; tu ne dois pas m'en vouloir.

RINVILLE. Non, Monsieur, non, il s'en faut. (*A part.*) C'est un excellent père que mon oncle.

DERVIÈRE. Je voudrais imaginer quelque prétexte, quelque ruse, pour lui présenter ce jeune homme sans qu'elle s'en doutât.

RINVILLE, *souriant.* Voyez-vous, eh bien?

DERVIÈRE. Mais j'ai besoin d'y penser à loisir, parce que je ne suis pas fort, je n'ai pas l'habitude de dissimuler avec ma fille; si j'étais de quelque complot, elle le devinerait sur-le-champ.

RINVILLE, *à part.* C'est bon à savoir.

DERVIÈRE. Maintenant, tu connais ma position et la tienne; pour que je lui présente ce jeune homme, pour qu'elle le voie, il faut d'abord que tu t'en ailles.

RINVILLE. Cela me paraît difficile.

DERVIÈRE. En aucune façon; elle ne sait pas que tu es ici, elle ne se doute pas de ton arrivée, et en partant sur-le-champ...

EMMELINE, *en dehors.* Mon papa! mon papa!

DERVIÈRE. Ah! mon Dieu! la voici, tais-toi, je suis sûr qu'elle fera comme moi, qu'elle ne te reconnaîtra pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EMMELINE.

EMMELINE, *sans voir d'abord Rinville.* Mon papa!

mon papa! qu'est-ce que cela veut dire? Je suis tout émue, toute tremblante; il y a en bas un homme qui demande à vous parler.

DERVIÈRE. Et qui donc encore?

EMMELINE. Un étranger, un Allemand, M. Zacharie: il m'a annoncé que mon cousin allait peut-être arriver.

RINVILLE, *à part.* Me voilà bien.

EMMELINE. Et c'est pour cela qu'auparavant il veut, dit-il, vous parler, à vous, pour une affaire qui concerne votre neveu, M. Charles.

DERVIÈRE, *se retournant vivement, à Rinville.* Pour toi? (*Se reprenant.*) Dieu! qu'ai-je fait!

EMMELINE. Ah! mon Dieu! qu'avez-vous dit?

DERVIÈRE, *cherchant à se mettre devant Rinville.* Rien, mon enfant, rien, je te prie... Je parlais à Monsieur, qui est un étranger, et qui se trouvait là par hasard.

EMMELINE. Non, non vraiment, vous me trompez; ce que vous lui disiez tout à l'heure, votre trouble, votre embarras, ses yeux fixés sur les miens; c'est ainsi qu'il me regardait. (*Courant à lui.*) Charles, c'est toi!

DERVIÈRE. Là! elle l'a reconnu.

EMMELINE ET RINVILLE.

AIR de *Jeannot et Colin.*

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

C'est lui! de sa présence
Tous mes sens sont émus.

RINVILLE.

De sa douce présence,
Que mes sens sont émus!

ENSEMBLE.

Beaux jours de notre enfance,
Vous voilà revenus.

EMMELINE. Comment, c'est toi! que je te regarde encore; c'est que vraiment il est bien changé, n'est-ce pas, mon papa? Mais c'est égal, c'est toujours la même physionomie, et surtout les mêmes yeux, ces choses-là restent toujours; et vous, Monsieur, comment me trouvez-vous?

RINVILLE. Plus jolie encore que je ne croyais! au point qu'il me semble vous voir aujourd'hui pour la première fois.

EMMELINE. Vraiment! ah dame, je ne suis pas changée comme vous.

RINVILLE. Et vous m'avez reconnu?

EMMELINE. Sur-le-champ; d'abord rien qu'en entrant et sans savoir pourquoi, j'étais un peu agitée; c'était un pressentiment qui me disait: Il est là.

DERVIÈRE. Pour moi, je n'ai eu aucun pressentiment; et s'il ne m'avait pas dit son nom en toutes lettres.

EMMELINE. Vous! mais moi, c'est bien différent; il est des sympathies qui ne trompent jamais; et si ma pauvre tante Judith était là, elle vous expliquerait... Mais j'oublie ce monsieur qui est en bas, et qui avait l'air si impatient.

DERVIÈRE. Je vais le conduire dans mon cabinet, et puisque tu ne connais point ce M. Zacharie, voir quelles sont ces affaires qui peuvent te concerner. (*A Rinville qu'il conduit à gauche du théâtre.*) Je te laisse avec ma fille, avec ta cousine, sur la foi des traités, et j'espère bien que tu ne lui parleras pas d'amour, tu m'en donnes ta parole.

RINVILLE. Je vous jure que Charles ne lui en dira pas un mot.

DERVIÈRE. C'est bien! je suis tranquille, et même, si tu trouvais moyen de lui déplaire et de l'éloigner de toi, cela ne serait pas mal, cela irait à notre but.

RINVILLE. Fiez-vous à moi, j'arrangerai cela pour le mieux.

—

SCÈNE VIII.

RINVILLE, EMMELINE.

RINVILLE, *à part.* J'avoue que pour une première entrevue la situation est originale.

EMMELINE. Eh bien! Charles, te voilà donc de retour?

RINVILLE. Oui, Mademoiselle.

EMMELINE. Mademoiselle! ne suis-je pas ta cousine?

RINVILLE. Si, ma jolie cousine, me voilà auprès de vous, c'est tout ce que je désirais.

EMMELINE. Auprès de vous! comment! Charles, tu ne me tutoies plus?

RINVILLE. Je n'osais pas, mais si tu le veux!

EMMELINE. Sans doute, entre cousins, où est le mal? n'était-ce pas ainsi avant ton départ?

RINVILLE. Oui, certainement.

EMMELINE. Que de fois je me suis rappelé ce temps-là! les souvenirs d'enfance ont quelque chose de si vrai et de si touchant! te souviens-tu comme nous étions gais, comme nous étions heureux? et ma pauvre tante Judith, comme nous la faisions enrager! A propos de cela, Monsieur, vous ne m'en avez pas encore parlé.

RINVILLE. C'est vrai, cette pauvre femme; elle doit être bien vieille?

EMMELINE. Comment! bien vieille! mais elle est morte depuis trois ans.

RINVILLE, *à part.* Ah! mon Dieu!

EMMELINE. Est-ce que vous ne le saviez pas?

RINVILLE. Si vraiment, mais je voulais dire que maintenant elle serait bien vieille.

EMMELINE. Pas tant; mais te souviens-tu quand, sans lui en demander la permission, nous allions à la ferme chercher de la crème? c'était toi qui en mangeais le plus.

RINVILLE. C'était toi.

EMMELINE. Non, Monsieur; et ce jour où nous avons été surpris par l'orage?

RINVILLE. Dieu! avons-nous été mouillés!

EMMELINE. A l'abri de ton carrick, que tu avais étendu sur moi... car tu étais Paul.

RINVILLE. Et toi, Virginie.

EMMELINE. C'est charmant; il n'a rien oublié! et le soir, te souviens-tu quand nous jouions aux jeux innocents; mais dans ce temps-là déjà vous étiez bien hardi.

RINVILLE. Vraiment!

EMMELINE. Oui, oui, je me rappelle ce baiser que vous m'avez donné; mais ne parlons plus de cela.

RINVILLE. Au contraire, parlons-en, comment! un baiser!

EMMELINE. Oui, là, sur ma joue; tu ne te rappelles pas que je me suis fâchée, et que je t'ai dit: «Charles, finissez, je le dirai à ma tante.» Mais je ne lui ai jamais rien dit.

RINVILLE. Oui, oui, je me rappelle maintenant... je crois même que le lendemain j'ai recommencé.

EMMELINE. Non, Monsieur, du tout, puisque c'était la veille de votre départ.

RINVILLE, *à part.* Je respire, car j'avais peur d'avoir été trop hardi.

EMMELINE. C'est le lendemain de ce jour-là que tu es parti. Et tu te rappelles bien ce que nous nous sommes promis en nous quittant?

RINVILLE. Oui, sans doute.

EMMELINE, *regardant en l'air.* Vous savez bien, là-haut.

RINVILLE, *inquiet, et regardant comme elle.* Oui, là-haut, je me rappelle.

EMMELINE. Eh bien! Monsieur, je n'y ai pas manqué une seule fois; et vous?

RINVILLE. Ni moi non plus. (*A part.*) Que diable cela peut-il être?

EMMELINE. Et toutes vos autres promesses, les avez-vous tenues de même?

RINVILLE. De même, je vous le jure.

DUO.

AIR de *Jeannot et Colin.*

EMMELINE.

Ainsi que moi, tu te souviens
De nos jeux, de nos entretiens.

RINVILLE.

Je m'en souviens.

EMMELINE.

Et de ces romans pleins de charmes
Qui nous faisaient verser des larmes!

RINVILLE.

Je m'en souviens.

ENSEMBLE.

Ah! quel doux moment nous rassemble,
Que ce souvenir est touchant!

EMMELINE.

Mais redis-moi cet air charmant
Qu'autrefois nous chantions ensemble.

RINVILLE, *embarrassé.*

Cet air charmant?

EMMELINE.

Tu le sais bien...

RINVILLE.

Eh! oui, vraiment.

EMMELINE, *cherchant l'air.*

« J'entends la musette,
« Et ses sons joyeux,
« Viens-t'en sur l'herbette
« Danser tous les deux. »

RINVILLE.

Oui, cet air si tendre
Etait gravé là!
(*A part.*)
Car j'ai cru l'entendre
Dans quelque opéra.
(*Haut, et reprenant le motif de l'air.*)
J'aime la musette
Et ses sons joyeux.

EMMELINE, *figurant quelques pas.*

Ainsi sur l'herbette
Nous dansions tous deux.

RINVILLE.

Quelle aimable danse!

EMMELINE.

Puis Charles en cadence
M'embrassait, je crois.

RINVILLE, *l'embrassant.*

C'est comme autrefois.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE. Qu'est-ce que je vois-là? Charles! mon neveu! sont-ce là les promesses que vous m'aviez faites?

RINVILLE, *à part.* C'est vrai, j'avais oublié mon rôle de cousin.

EMMELINE. Ne vous fâchez pas, mon papa; ce n'était que de souvenir.

DERVIÈRE. Oui, des souvenirs d'enfance. En voilà assez comme cela; et vous, Monsieur, après la parole d'honneur que vous m'avez donnée, je n'ai plus de confiance en vous, et vous aurez la bonté de partir ce soir.

EMMELINE. Comment! mon papa, au moment où il arrive, vous le renvoyez?

DERVIÈRE. Oui, Mademoiselle, pour votre intérêt et peut-être pour le sien, car savez-vous quel était ce M. Zacharie, que monsieur mon neveu disait ne pas connaître?

RINVILLE. Je vous jure que j'ignore...

DERVIÈRE. Ah! vous ignorez! je vous apprendrai donc que c'était un usurier, porteur d'une lettre de change. Cette lettre de change, acceptée par vous, je l'ai payée, et la voilà.

RINVILLE. Il se pourrait!

DERVIÈRE. Oui, Monsieur, nierez-vous votre signature?

RINVILLE. Non, sans doute; mais je ne serais pas fâché de la voir. (*A part.*) ne fût-ce que pour la connaître. (*Lisant.*) Charles Desroches. (*A part.*) Ah! l'on m'appelle Desroches; c'est bon.

DERVIÈRE. Eh bien! qu'avez-vous à dire?

RINVILLE. Je dis, Monsieur, que c'est une lettre de change. Tout le monde peut faire des lettres de change.

DERVIÈRE. S'il n'y en avait qu'une encore, passe; mais M. Zacharie m'a prévenu que demain on devait en présenter cinq ou six, que je ne paeirai pas.

EMMELINE. Qu'est-ce que j'apprends là? Comment! Charles! vous êtes donc devenu mauvais sujet?

RINVILLE, *allant à Emmeline.* Cela en a l'air au premier coup d'œil; mais je vous réponds...

DERVIÈRE. Bah! ce n'est rien encore. M. Zacharie m'a parlé d'une affaire pire que tout cela.

RINVILLE. Une affaire! Qu'est-ce que cela signifie?

DERVIÈRE. Oui, Monsieur; qu'est-ce que cela signifie? c'est moi qui vous le demanderai, car M. Zacharie n'a pas voulu s'expliquer. « La faute est grave, « a-t-il dit, très-grave; et c'est pour cela que je laisse « à votre neveu le soin de se justifier. » Et malgré mes efforts, il est parti sans vouloir ajouter un mot de plus.

EMMELINE. Une faute! et une faute très-grave! Charles, qu'est-ce que c'est?

RINVILLE. Oh! des choses que je ne peux pas vous dire.

DERVIÈRE. Vous devez sentir cependant que l'aveu de vos torts peut seul vous les faire pardonner.

EMMELINE. Oui, Monsieur; avouez-les, je vous en supplie.

RINVILLE. Franchement, je le voudrais que cela me serait impossible.

EMMELINE. N'importe, Monsieur, avouez toujours. Vous hésitez! ah! mon Dieu! c'est donc bien terrible. Qu'est-ce que c'est, Monsieur? qu'est-ce que c'est? répondez, et tout de suite. Autrefois vous me disiez tout; j'avais votre confiance; mais je vois que vous êtes changé, que vous n'êtes plus le même. Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis le jour de votre départ, et au moment où vous m'avez donné cet anneau que j'ai toujours gardé. (*Regardant la main de Rinville.*) Eh bien! eh bien! Monsieur, où est donc le vôtre?

RINVILLE. Le mien? (*A part.*) Peste soit des emblèmes et des sentiments!

EMMELINE. Je ne le vois pas à votre doigt, et vous ne deviez jamais le quitter!

RINVILLE, *embarrassé.* Je vous avoue que, dans ce moment, je ne l'ai pas sur moi.

DERVIÈRE, *à part, se frottant les mains.* A merveille! cela va nous amener une brouille.

EMMELINE. Voilà ce que vous n'osiez pas dire; mais je le devine maintenant, vous l'avez donné à une autre.

DERVIÈRE, *vivement.* C'est probable.

RINVILLE. Vous pourriez supposer...

EMMELINE. Oui, Monsieur, oui; c'est indigne! j'aurais tout pardonné, vos dettes, vos créanciers, tout ce que vous auriez pu faire; mais ne pas avoir mon anneau! c'est fini, tout est rompu, je ne vous aime plus.

DERVIÈRE. Bravo!

ENSEMBLE

EMMELINE.

AIR du *Charmelle.*

Lui que je croyais sincère,
Il a trompé mon espoir;
Rien n'égale ma colère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE.

Que devenir et que faire?
Quand tout comblait mon espoir.
Je me vois, dans cette affaire,
Coupable sans le savoir.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère
Comble ici tout mon espoir,
(*A Emmeline.*)
Je suis comme toi, ma chère,
Je ne veux plus le revoir.

RINVILLE, *à Dervière.*

Vous êtes inexorable...
(*A Emmeline.*)
D'ici vous me bannissez,
Et pour un motif semblable?

DERVIÈRE.

Quoi! cela n'est pas assez?

EMMELINE.

Quand on trahit ses promesses,
Quand on change tout à coup,
Quand on a plusieurs maîtresses...

DERVIÈRE.

On est capable de tout.

ENSEMBLE.

EMMELINE.

Lui que je croyais sincère, etc.

RINVILLE.

Que devenir et que faire? etc.

DERVIÈRE.

Bravo! bravo! sa colère, etc.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE. Monsieur, c'est un étranger, un jeune homme qui arrive; et comme il n'y a personne pour le recevoir...

EMMELINE. Il s'agit bien de cela; je suis bien en train de faire les honneurs.

DERVIÈRE. Quel est ce jeune homme? que nous veut-il? nous n'attendions personne à cette heure que M. de Rinville.

EMMELINE, *à Lapierre.* Et tu lui as porté ce matin la lettre que je t'ai donnée?

LAPIERRE. C'est-à-dire, Mademoiselle, c'était bien mon intention; mais j'ai rencontré ici (*Montrant Rinville.*) Monsieur qui a bien voulu se charger de la porter lui-même en s'en allant.

EMMELINE, *à Rinville.* O ciel! et vous l'avez encore?

RINVILLE. Oui, Mademoiselle.

DERVIÈRE, *à Lapierre.* C'est lui, c'est mon gendre, et je n'étais pas prévenu! Je cours m'habiller. (*A Rinville.*) Vous, Monsieur, je ne vous retiens plus; toi, ma fille, vite à ta toilette; songe donc! une première entrevue!

EMMELINE. Est-ce ennuyeux! faire une toilette pour ce vilain jeune homme, que je déteste, que je ne voulais pas voir; (*A Rinville.*) et c'est vous, Monsieur, qui l'avez amené, qui êtes cause de tout : eh bien! tant mieux! cela se trouve à merveille; je vais maintenant m'efforcer de le trouver aimable, de l'aimer pour me venger et pour obéir à mon père.

DERVIÈRE. C'est cela, l'obéissance filiale. Viens, ma fille; toi, Lapierre, fais entrer ce jeune homme et prie-le d'attendre. (*Il sort avec Emmeline par la porte à gauche, et Lapierre par le fond.*)

—

SCÈNE XI.

RINVILLE, *seul.* Bravo! cela va bien! brouillé avec le père, brouillé avec la fille; voilà une ruse qui m'a joliment réussi. J'en suis d'autant plus désolé, que maintenant ce n'est plus pour plaisanter. Emmeline est charmante, et je ne renoncerai pas à sa main. Je sais bien que d'un mot je puis me justifier; mais pour dire ce mot, il faudrait être sûr que c'est moi que l'on aime, et non le souvenir de M. Charles.

AIR de la *Sentinelle.*

L'hymen, dit-on, craint les petits cousins;
Moi je frémis sitôt que l'on en parle,
Et je voudrais, pour fixer mes destins,
Faire oublier tout à fait monsieur Charle.
Sans cela, j'en conviens ici,
Pour moi la chance est au moins incertaine;
Si je prends sa place aujourd'hui,
Plus tard, quand je serai mari,
Il pourrait bien prendre la mienne.

—

SCÈNE XII.

RINVILLE, CHARLES.

CHARLES, *à la cantonade.* Je vous remercie, Monsieur, vous êtes bien honnête, je ne suis pas fâché de me reposer, parce qu'il n'y a rien de fatigant comme les pataches, surtout quand on les prend à jeun.

RINVILLE. Voilà un jeune cadet qui a une tournure originale.

CHARLES. Il paraît que M. Dervière n'y est pas.

RINVILLE. Non, Monsieur.

CHARLES. Ni sa fille non plus.

RINVILLE. Non, Monsieur.

CHARLES. Tant mieux.

RINVILLE. Et pourquoi?

CHARLES. Je dis tant mieux, parce que j'ai à leur parler, et qu'alors cela me donnera le temps de chercher ce que je veux leur dire. Monsieur est de la maison?..

RINVILLE. A peu près.

CHARLES. Vous pourriez alors me rendre un service; c'est peut-être indiscret, mais entre jeunes gens...

RINVILLE. Parlez, Monsieur.

CHARLES. N'est-il pas venu ici un nommé Zacharie, un capitaliste allemand?

RINVILLE. Un usurier! il sort d'ici.

CHARLES. Voilà ce que je craignais; je ne sais pas comment il aura su l'adresse de mon oncle.

RINVILLE. O ciel! est-ce que vous seriez M. Charles? Charles Desroches?

CHARLES. Lui-même, qui, après huit ans de courses et d'erreurs, revient incognito, comme l'enfant prodigue, dans la maison paternelle de son oncle. J'espérais arriver ici avant qu'on ne se doutât de rien; c'est pourquoi j'ai pris la patache, la poste de la petite propriété; je ne me suis même pas arrêté pour déjeuner en route, et cependant ce maudit Zacharie m'a encore devancé, et je suis sûr qu'il a prévenu contre moi l'esprit de toute ma famille.

RINVILLE. Nullement, il a seulement présenté une lettre de change que votre oncle a acquittée, et que voici. (*Il lui donne la lettre de change.*)

CHARLES. Il se pourrait! le bon oncle! oh! oui! liens sacrés de la nature et du sang! voilà justement ce que je me disais en route : on a des parents ou on n'en a pas; (*Montrant la lettre de change.*) c'est bien ma lettre de change; mais les autres, ses sœurs, car la famille est nombreuse.

RINVILLE. M. Dervière ne veut pas les payer; il en a assez comme cela.

CHARLES. Déjà! Et qu'est-ce que mon oncle a dit de l'autre affaire, de la grande? Il a dû être furieux?

RINVILLE. Quoi donc?

CHARLES. Ce que j'ai fait à Besançon l'autre mois. Est-ce que vous ne savez pas?

RINVILLE. Non, sans doute, ni votre oncle non plus.

CHARLES. Vraiment! Alors n'en dites rien; nous pouvons nous en retirer, parce que pour l'adresse et la persuasion, je suis là : j'ai de l'esprit naturel et de la lecture; j'ai été élevé par ma vieille tante Judith, qui m'a appris la littérature dans les romans et dans les comédies. Il y a cinq ou six manières d'attendrir les oncles et de les forcer à pardonner, pourvu qu'ils ne vous connaissent pas; par exemple, il ne faut pas être connu; c'est de rigueur; et je ne sais comment me déguiser aux yeux de mon oncle.

RINVILLE. Voulez-vous un moyen?

CHARLES. Je ne demande pas mieux.

RINVILLE. On attend aujourd'hui un prétendu, M. de Rinville, propriétaire des environs. Je sais, de bonne part, qu'il ne viendra pas et qu'il n'est pas connu de votre famille.

CHARLES. Attendez? une idée! je vais passer pour lui.

RINVILLE. C'est ce que j'allais vous dire.

CHARLES. Par exemple, la farce sera bonne, ça en fera une de plus; mais j'en ai déjà tant fait! sans compter celles qu'on m'a fait faire. Mais, oserai-je vous demander, Monsieur, à qui je suis redevable?..

RINVILLE. Je suis neveu de votre oncle.

CHARLES. Vous êtes mon cousin? Ah! c'est du côté de mon oncle Laverdure.

RINVILLE. Précisément! mais service pour service. Quand vous allez être M. de Rinville, je vous prie de ne pas parler de moi à mon oncle; car nous sommes brouillés, et il vient de me renvoyer de chez lui.

CHARLES. Vraiment! vous avez donc fait aussi des farces?

RINVILLE. Les mêmes que vous.

CHARLES. Oh! diable! Alors c'est fameux! Il paraît que c'est dans le sang. Touchez là, cousin, et promettons-nous alliance mutuelle.

RINVILLE, *lui prenant la main.* Qu'est-ce que vous avez donc là, et quelle est cette bague?

CHARLES. C'est d'autrefois, dans le temps où j'étais simple et innocent; c'est un cadeau de ma cousine, un souvenir d'enfance; et je suis sûr qu'elle a conservé le pareil.

RINVILLE, *la retirant de son doigt.* Gardez-vous alors de le porter si vous ne voulez pas qu'elle vous reconnaisse.

CHARLES. C'est ma foi vrai, je n'y pensais pas.

RINVILLE. Pour plus de sûreté, je le garde aujourd'hui.

CHARLES. Tant que vous voudrez, mon cousin.

RINVILLE. Silence! c'est notre famille, et je ne veux pas qu'on me voie. N'oubliez pas qu'on attendait M. de Rinville, le prétendu; ainsi laissez-les faire, et ne dites rien.

CHARLES. A la bonne heure; c'est plus commode pour les frais d'imagination. (*Rinville sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE XIII.

CHARLES; M. DERVIÈRE ET EMMELINE, *entrant par le fond.*

DERVIÈRE. Où est-il? où est-il que je l'embrasse? Mille pardons, mon cher Rinville, de t'avoir fait attendre... le temps seulement de prendre un costume plus convenable.

CHARLES. Certainement, mon cher monsieur..... (*A part.*) Dieu! qu'il est changé, mon bon oncle! je ne l'aurais pas reconnu.

DERVIÈRE. Voici ma fille, mon Emmeline, que j'ai l'honneur de te présenter.

EMMELINE, *s'avançant et faisant la révérence.* Monsieur... (*Bas, à son père.*) Ah! mon Dieu! qu'il est laid! et quelle tournure!

DERVIÈRE. Du tout, je ne trouve pas cela, ce jeune homme est bien; il a l'air plus jeune et plus élancé que ton cousin.

EMMELINE, *à part.* Il a beau dire; quelle différence avec Charles!

DERVIÈRE, *à Charles.* Il y a bien longtemps, mon cher Rinville, que tu n'es venu dans notre pays?

CHARLES. Aussi, vous ne croiriez pas qu'en arrivan ici, j'avais un peu peur de vous.

DERVIÈRE. Il se pourrait!

CHARLES. Eh! mon Dieu, oui; timide comme un commençant.

DERVIÈRE. Tu l'entends, ma fille, la crainte de ne pas nous plaire. (*A Charles.*) Mais maintenant, j'espère que tu agiras sans cérémonie, et tout ce qui pourra te faire plaisir...

CHARLES. Dieu! si j'osais.

DERVIÈRE. Est-ce que tu aurais quelque chose à me demander?

CHARLES. Non certainement..... je vous prie seulement de ne pas oublier cette phrase; vous avez dit : *Tout ce qui pourrait te faire plaisir, tout ce qui pourrait...* parce que plus tard peut-être..... mais dans ce moment, le plus pressé serait de me refaire un peu; car depuis ce matin, je suis à jeun.

DERVIÈRE. Je vais avant le dîner te conduire à la salle

à manger. (*A Emmeline.*) Tu le vois, c'est la franchise même.

EMMELINE. Il ne m'a pas dit un seul mot galant, et à peine arrivé, il va se mettre à table.

DERVIÈRE. Encore tes idées romanesques; tu ne veux pas que l'on mange.

CHARLES, *à part.* A merveille! cela commence bien. En continuant l'incognito, mon oncle est séduit, entraîné; au moment où il tombe dans mes bras, je tombe à ses pieds; et je risque l'aveu de mes fredaines.

DERVIÈRE. Allons donc, venez-vous, mon gendre?

CHARLES. Voilà! je vous suis. (*A Emmeline.*) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur. (*Il sort avec Dervière.*)

SCÈNE XIV.

EMMELINE, *seule.* Il va manger, il va se mettre à table! et voilà le mari qu'on me destine! je ne pourrai jamais m'y habituer. Rien qu'en le voyant, son aspect m'a causé une répugnance que sa conversation et ses manières n'ont fait qu'augmenter. J'ai cependant promis de l'épouser, d'oublier Charles, de ne plus le revoir. Ne plus le revoir! sans doute, je suis trop fière pour lui montrer le chagrin que j'éprouve; mais l'oublier! jamais. Ma pauvre tante avait bien raison : on revient toujours à ses premières amours.

SCÈNE XV.

EMMELINE, RINVILLE.

EMMELINE. Comment, Monsieur, vous êtes encore ici?

RINVILLE. Je partais, Mademoiselle, je venais prendre congé de vous.

EMMELINE. Vous avez bien fait; car dès que mon père le veut! vous devez lui obéir sans murmurer, (*Soupirant.*) et moi aussi.

RINVILLE. Son ordre était inutile; il eût suffi pour m'éloigner de la présence de M. de Rinville, de ce nouveau prétendu, que sans doute vous avez trouvé charmant, adorable.

EMMELINE. Là-dessus, Monsieur, je n'ai pas de comptes à vous rendre. Comme c'est moi qui l'épouse, je suis la maîtresse de le trouver comme je veux.

RINVILLE. Vous l'épousez sans l'aimer?

EMMELINE. Qui vous dit que je ne l'aime pas? et quand ce serait? Eh bien! tant mieux; j'aurai plus de mérite.

RINVILLE. Ainsi donc vous m'oubliez!

EMMELINE. C'est vous qui avez commencé.

RINVILLE. Dites plutôt que vous ne m'avez jamais aimé.

EMMELINE. Si, autrefois, un peu; maintenant pas du tout.

RINVILLE. C'est clair, et comme je vois que tout est fini entre nous, que nous sommes brouillés à jamais, je vous rends cet anneau que jadis j'ai reçu de vous.

EMMELINE. O ciel! quoi! Monsieur, vous ne l'aviez pas donné à une autre? Oui, c'est bien lui; il l'avait conservé. Ah! que c'est mal à vous de m'avoir causé tant de chagrins.

RINVILLE. Je suis bien coupable, sans doute.

EMMELINE. Non, non, vous ne l'êtes plus, quoi que vous ayez fait, je ne vous en veux plus, je vous pardonne. Vous avez gardé mon anneau, tout le reste n'est rien. Si tu savais, Charles, combien j'étais malheureuse! j'éprouvais là un serrement de cœur, un malaise dont je ne puis me rendre compte; et maintenant encore...

DUO.

AIR : *Redites-moi, je vous en prie* (d'UNE HEURE DE MARIAGE).

RINVILLE.

Qu'ai-je entendu? surprise extrême!
Mais dois-je croire à mon bonheur?
M'aimes-tu bien comme je t'aime?

EMMELINE

Je n'ose lire dans mon cœur.

RINVILLE.

Ce mot charmant, redis-le-moi.

EMMELINE.

On vient de ce côté, je croi.
Charles, de grâce, éloigne-toi.

RINVILLE.

Oui, je m'éloigne à l'instant même;
Mais un seul mot.

EMMELINE.

Non, il le faut :
Partez, ou bien
Je ne dis rien.

ENSEMBLE.

RINVILLE.

Je t'obéis à l'instant même,
Mais l'espoir rentre dans mon cœur.

EMMELINE.

Non, je ne puis dire moi-même
Ce qui se passe dans mon cœur.

(*Rinville sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVI.

EMMELINE, *puis* CHARLES.

EMMELINE. Ah! mon Dieu! voici ce M. de Rinville; je vais tout lui avouer.

CHARLES, *entrant par le fond.* Comme vous dites, sans façons; allez à vos affaires; (*A part.*) je puis maintenant attendre le dîner; car j'ai bu et mangé, toujours incognito. Le cher oncle est entraîné, je le tiens; et si je puis détacher de moi ma petite cousine, et la faire renoncer à nos anciens serments, mon pardon est assuré.

EMMELINE, *timidement.* Monsieur.

CHARLES, *l'apercevant.* Mille excuses, Mademoiselle, auriez-vous à me parler?

EMMELINE. Oui, Monsieur, mais je n'ose pas.

CHARLES, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce que, malgré moi, l'effet seul de l'extérieur!.. (*Haut.*) C'est probablement au sujet de ce mariage...

EMMELINE. Qui me rendrait bien malheureuse, car j'en aime un autre.

CHARLES, *à part.* Dieu! comme ça se rencontre! (*Haut.*) Achevez, Mademoiselle, ne craignez rien; cet autre que vous aimez...

EMMELINE. Est un ami d'enfance; c'est mon cousin Charles.

CHARLES, *à part.* Ah! diable! voilà qui va mal! (*Haut.*) Votre cousin Charles, celui avec qui vous avez été élevée?

EMMELINE. Oui, Monsieur.

CHARLES. Celui qui est parti depuis huit ans? un joli garçon?

EMMELINE. Oui, Monsieur.

CHARLES, *à part.* C'est bien moi, il y a identité, je ne sais plus comment je vais sortir de là. (*Haut.*) Quoi! Mademoiselle, vous y tenez encore? vous l'aimez toujours!

EMMELINE. Puisque je le lui avais promis.

CHARLES. Certainement, pour quelques personnes, c'est une raison; mais c'est que Charles, de son côté, n'y a peut-être pas mis une constance aussi obstinée; d'abord, j'ai appris de bonne part qu'il a fait ce que nous appelons des folies.

EMMELINE. Je le sais.

CHARLES. Il a fait des dettes.

EMMELINE. Peu m'importe.

CHARLES. Il est devenu mauvais sujet.

EMMELINE. Ça m'est égal.

CHARLES, *à part.* Alors, il n'y a pas moyen de la détacher, à moins de risquer le dernier aveu. (*A Emmeline.*) Voyez-vous, Mademoiselle, moi, j'ai beaucoup connu votre cousin Charles; je l'ai vu dans mes voyages; un aimable cavalier, de la grâce, de la sensibilité, peut-être trop, parce que son imagination exaltée par une éducation romanesque l'a entraîné, comme je vous le disais, dans des fredaines, toujours aimables, mais quelquefois trop fortes, et la dernière entre autres, dont j'ai été témoin.

EMMELINE. Que dites-vous? serait-ce cette aventure, dont ce matin on nous faisait un mystère?

CHARLES. Précisément; il n'a pas encore osé en parler à son oncle, ni à personne de la famille; et il ne sait même comment l'avouer; mais si vous daignez l'aider, et vous joindre à lui, pour obtenir sa grâce...

EMMELINE. Parlez; que faut-il faire? Je veux tout savoir.

CHARLES, *à part.* Dieu! l'excellente cousine! (*Haut.*) Vous saurez donc que Charles a connu à Besançon une jeune et jolie personne, nommée Paméla, qui, de son état, était couturière.

EMMELINE. Comment, Monsieur?

CHARLES. Elle exerçait la couture; mais elle n'y était pas née, elle était d'une excellente famille, une famille anglaise, que l'on ne connaît pas, et qui avait eu des malheurs.

EMMELINE. Dieu! qu'est-ce que j'apprends là?

CHARLES. Voir Charles et l'aimer fut pour elle l'effet d'un instant. Charles était vertueux, mais il était sensible, et Paméla, dans son désespoir, voulait mettre fin à son existence. Déjà l'arme fatale était levée sur son sein; c'était une paire de ciseaux que je crois voir encore, grands dieux! Il fallait qu'elle fût unie à Charles, ou qu'elle cessât d'exister.

EMMELINE. Eh bien?

CHARLES. Eh bien! elle existe encore.

EMMELINE. O ciel! achevez. Charles l'aurait épousée!

CHARLES. Pour lui sauver la vie, seulement.

EMMELINE. Grands dieux! il se pourrait! le monstre, le perfide! Mon père, mon père, où êtes-vous?

CHARLES. Prenez garde, des ménagements; il faudrait quelque moyen adroit pour lui dire...

EMMELINE. Ne craignez rien. Mon père! ah! vous voilà.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVIÈRE.

DERVIÈRE. Eh! mais, qu'as-tu donc?

EMMELINE. O mon papa! quelle horreur! quelle indignité! à qui se fier désormais? Apprenez que mon cousin Charles...

DERVIÈRE. Eh bien?

EMMELINE. Il est marié.

DERVIÈRE. Marié!

CHARLES. Là, elle va lui dire tout net; moi qui lui avais recommandé des précautions.

DERVIÈRE. Sans ma permission, sans m'en prévenir! jamais je ne lui pardonnerai; et pour ses dettes, qu'il fasse comme il l'entendra, je n'en paye pas un sou...

CHARLES, *à part.* C'est ça! le voilà plus en colère que jamais. Dieu! que ces petites filles sont niaises! celle-là surtout. Quelle différence avec ma femme! elle aurait soutenu la scène, et filé la reconnaissance.

DERVIÈRE, *montrant Charles.* Voilà celui qui te convient, voilà mon gendre, et dès demain nous faisons la noce; n'est-il pas vrai?

CHARLES, *à part.* Dès demain; ô Paméla! que devenir?

DERVIÈRE. Quant à ton cousin Charles, à mon scélérat de neveu, s'il ose se présenter ici, je le fais sauter par la fenêtre. (*A Charles qui fait un geste d'effroi, et qui veut sortir.*) Qu'avez-vous donc, mon gendre? ne craignez rien.

EMMELINE. Taisez-vous, le voici.

CHARLES, *regardant autour de lui.* Comment!.. le voici?

EMMELINE, *à Dervière.* Mais, de grâce, modérez-vous; c'est à moi de le confondre, et après, ne craignez rien, je vous obéirai.

DERVIÈRE. A la bonne heure. (*Haut, à Rinville, qui est dans le fond du théâtre.*) Approchez, Monsieur, approchez.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, RINVILLE.

CHARLES. Quoi! c'est là votre neveu Charles, ce mauvais sujet?

DERVIÈRE. Oui, Monsieur.

CHARLES. Ah çà! est-ce qu'il y en aurait un autre que moi qui aurait épousé Paméla?

RINVILLE, *les regardant tous.* Eh! mon Dieu! d'où vient cet accueil solennel?

EMMELINE. Vous allez le savoir. Je dois à mon père et à vous, (*Montrant Charles.*) et surtout à Monsieur, de m'expliquer ici sans détour. Je vous aimais, Monsieur, du moins je le croyais, car j'ignorais mes propres sentiments, et surtout je ne vous connaissais pas; mais maintenant je sais qui vous êtes : après votre lâche conduite et la feinte à laquelle vous n'avez pas craint d'avoir recours...

RINVILLE. Quoi! vous savez enfin la vérité?

EMMELINE. Oui, Monsieur, nous savons tout : voilà pourquoi je ne vous aime plus; je ne vous aimerai jamais.

RINVILLE. O ciel!

EMMELINE. Et afin que vous soyez bien sûr de mon indifférence... si j'élève ici la voix, ce n'est pas pour vous accuser, mais pour demander votre grâce. (*A M. Dervière.*) Oui, mon père, désormais soumise à vos volontés, je suivrai vos conseils, je vous obéirai en tout; mais, pour prix de mon obéissance, daignez pardonner à mon cousin; qu'il soit heureux avec celle qu'il a choisie.

CHARLES, *qui s'est attendri et qui tire son mouchoir.* O ma bonne cousine!

RINVILLE. Voilà que nous n'y sommes plus.

EMMELINE. Qu'il parte, qu'il ne nous voie plus; mais qu'il emporte avec lui et votre pardon et votre consentement à son mariage.

RINVILLE. Mon mariage! qui a pu vous dire?..

EMMELINE, *pleurant.* Monsieur qui y était.

CHARLES, *pleurant.* Oui, Monsieur, j'ai tout dit; j'ai dit que Charles était marié.

RINVILLE, *avec joie.* Charles marié! il se pourrait! (*Se jetant aux pieds d'Emmeline.*) Mon cher beau-père, ma chère Emmeline, que je suis heureux! Non, non, ne me regardez pas ainsi, n'ayez pas peur; j'ai toute ma raison : car celui que vous voyez à vos pieds a le bonheur de ne pas être votre cousin; c'est votre amant, c'est votre époux, celui qui vous était destiné.

DERVIÈRE. M. de Rinville?

RINVILLE. Lui-même.

DERVIÈRE. Et mon fripon de neveu?

CHARLES, *à genoux, à la gauche de M. Dervière.* Par ici...

DERVIÈRE. Eh quoi! mauvais sujet!

RINVILLE. Comme j'avais pris son nom, je lui ai donné le mien en dédommagement.

CHARLES. Je vous dois du retour, car vous n'avez pas gagné au change.

EMMELINE. Je ne reviens pas encore de ma surprise. (*A Charles.*) Comment, mon pauvre Charles, c'était toi que je détestais ainsi? et vous, Monsieur, que je n'avais jamais vu...

RINVILLE. Vous croyiez m'avoir aimé autrefois.

EMMELINE. Je me suis trompée; j'ai pris le passé pour l'avenir.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

DERVIÈRE.

D'une passion chimérique
Tu reconnais enfin l'erreur;
L'amour constant et platonique
N'existe pas, et par bonheur,
Pour nous rappeler notre aurore,
Pour embellir nos derniers jours,
Le ciel permet qu'on aime encore,
Même après ses premiers amours.

RINVILLE.

Du système de l'inconstance,
Je m'applaudis en un seul point.
Jadis aussi, j'aimai, je pense,
Mais je ne vous connaissais point.
Et vous devinerez peut-être
Ce que je perdais pour toujours,
Si j'avais eu le malheur d'être
Fidèle à mes premiers amours.

CHARLES.

Ma femme, quoique l'honneur même,
Eut à Londres deux passions;
Je ne suis venu qu'en troisième,
Tant mieux... c'est aux derniers les bons.
Car les Anglaises, je l'atteste,
Innocentes et sans détours,
Ont tant de candeur, qu'il en reste
Même après les premiers amours.

EMMELINE, *au public.*

En vain leur froide expérience
Veut m'ôter mon illusion,
Malgré leur système, je pense
Que la chanson a quelquefois raison!
Pour le prouver, Messieurs, je vous implore,
Revenez nous voir tous les jours,
Afin qu'ici nous puissions dire encore :
On revient aux premiers amours.





POUDRET. Où suis-je? Et qu'est-ce que je vois? — Scène 8.

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 15 janvier 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MAZÈRES ET SAINT-LAURENT.

Personnages.

M. DESROCHES, propriétaire.
MADEMOISELLE DESROCHES, sa sœur.
ALCIBIADE, coiffeur.
POUDRET, perruquier.
JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule de mademoiselle Desroches.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches.

La scène se passe à Paris, à la place Royale.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, MADEMOISELLE DESROCHES.

DESROCHES. Ah çà! tâchons de nous entendre, si nous pouvons. Vous voici arrivée à un âge décisif: à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

MADEMOISELLE DESROCHES.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Mais mon âge est encor, mon frère,

Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui!

MADEMOISELLE DESROCHES.

Je n'ai compté, jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair;
Mais au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans compter ceux que vous composez...

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis votre pupille, vous vous croyez le droit...

DESROCHES. Du tout; je ne suis plus votre tuteur: depuis longtemps vous êtes majeure, et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance! et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose, M. Durand, un avoué de province, et pourtant un garçon d'esprit, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine; pourquoi n'en voulez-vous pas?

MADEMOISELLE DESROCHES. Pourquoi? parce que j'espère trouver mieux?

DESROCHES. Mais voilà trente ans que vous espérez ainsi; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais: « Belle Philis, on désespère, alors... »

MADEMOISELLE DESROCHES. Aussi, c'est votre faute: pourquoi vous obstiner à rester au Marais? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront vous y chercher? et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la place Royale?

DESROCHES. D'abord, ma sœur, Ninon y demeurait.

MADEMOISELLE DESROCHES. Aussi, est-elle restée fille.

DESROCHES. Ah! vous appelez cela rester fille! vous êtes bien honnête! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi vous en voulez tant à notre Marais. Ce n'est pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier! Un air pur, des rues superbes! une population paisible; tous parapluies à canne!

MADEMOISELLE DESROCHES. A la bonne heure; mais c'est province: le Marais n'est pas dans Paris.

DESROCHES. D'accord; mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh bien! prouvez-le-moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES. Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. (*Il appelle.*) Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier?

JUSTINE, *en entrant*. Oui, Monsieur; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins; ça fait qu'il ne m'aura peut-être pas entendue.

DESROCHES. Retournes-y, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là, surtout! même quand il est seul, il ne peut pas se faire la barbe sans se couper: et pourquoi? parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même... Adieu, ma sœur; sans rancune: bien du plaisir ce soir.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES. Oui, bien du plaisir; tu l'entends: voilà comme sont les frères.

JUSTINE. Ah bien! mon oncle Poudret est encore pire: car enfin M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne voulez-vous pas de M. Durand, qui me paraît un mari comme un autre, et c'est déjà beaucoup.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! Justine, tu ne peux pas me comprendre! S'il était le premier en date, je ne dis pas: mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure!

JUSTINE. Quoi! Mademoiselle, vous avez une inclination?

MADEMOISELLE DESROCHES. D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences; car qui sait si jamais nous pourrons nous rencontrer!

JUSTINE. Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier?

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE. Est-ce qu'il n'est pas de Paris?

MADEMOISELLE DESROCHES. Je n'en sais rien.

JUSTINE. Mais, au moins, vous le connaissez?

MADEMOISELLE DESROCHES. Oui, certes; je connais son cœur; mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne: la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée; et une voiture, un jockey, tout ce qu'il y a de mieux! Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand! Si tu savais, Justine, ce que c'est qu'un amour contrarié, ou une inclination sans résultat!

JUSTINE. Allez, allez, je le sais aussi bien que vous, et depuis longtemps. Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge; est-ce que nous n'avions pas juré de nous aimer toujours?

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh bien! pourquoi n'êtes-vous pas mariés?

JUSTINE. C'est l'ambition qui en est cause: mon oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succéderait et prendrait son fonds de boutique; mais lui qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à parvenir, n'a pas voulu être perruquier: il aspirait à être coiffeur; et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, s'est brouillé avec lui, et ils ne se voient plus.

MADEMOISELLE DESROCHES. Et qu'est devenu ton amant?

JUSTINE. Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode; il demeure rue Vivienne; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement; il s'appelle M. Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES. Alcibiade! c'est un beau nom.

JUSTINE. Et puis, il est si joli garçon, si aimable, et il a tant de talent! Aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition, et qu'il cherche à faire fortune. Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs ne l'éblouissent, que l'*huile de Macassar* ne lui porte à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

MADEMOISELLE DESROCHES. Allons, ne vas-tu pas être jalouse?

JUSTINE. Écoutez donc; il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, et même la Nouvelle-Athènes!

AIR: ***Du partage de la richesse.***

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits,
En négligé, l'admet à sa toilette;
Je sais qu'il m'est fidèle... mais
Les occasions rend't tout facile;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prend' sou lain...
Jugez alors si j' dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main!

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins! Mais enfin, ça m'est égal, je m'résigne; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade... Ah! mon Dieu! c'est mon oncle!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.*

POUDRET, *parlant en dehors.* Eh bien! eh bien! c'est bon; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire, je ne pouvais pas le deviner; pour être perruquier, on n'est pas sorcier. (*A mademoiselle Desroches.*) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

MADEMOISELLE DESROCHES, *d'un air protecteur.* Bonjour, bonjour, Poudret; comment va la santé?

POUDRET. Ah! Mademoiselle, ça va bien, quant au physique: (*Montrant la mâchoire et l'estomac.*) tout ceci fait très-bien ses fonctions; (*Faisant le geste de la houppe*). mais ceci, ah! Mademoiselle, décadence totale!

MADEMOISELLE DESROCHES. Vous vous plaignez toujours.

POUDRET. Voilà un mois que j'ai changé de local, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah! Mademoiselle, les perruquiers sont bien bas! ils sont bien bas les pauvres perruquiers!

MADEMOISELLE DESROCHES, *souriant.* Ce pauvre Poudret!

POUDRET. Plaignez-moi, Mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de charlatans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux: les queues, les bourses, les crapauds, les boudins, les catacouas, les chignons, les crêpés, les toupets et les poufs! voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE. Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET. Je vous vois venir: vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE. Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET. Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune, mais cela vous passera; cela vous passera avec l'âge. (*Montrant mademoiselle Desroches.*) Demandez à Mademoiselle; votre inexpérience se laisse séduire par de nouvelles inventions: *l'huile de Macassar, l'eau de Vénus, le baume de la Mecque,* et cent autres balivernes qu'ils appellent, je crois, des *cosmétiques,* et qui ne font pas plus pousser de cheveux que dans le creux de la main. Ah! si vous aviez usé de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille! Voilà les vrais conservateurs du cheveu! Alors c'était le bon temps, c'était le bon temps pour les perruquiers!

AIR de la valse des *Comédiens.*

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus!.. mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre qui m'est chère
Dans tous les rangs brillait avec éclat,
Elle parait l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient! dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans;
Et sur leur chef arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.

Dans tout Paris, dans toute la banlieue,
Mon coup de peigne alors était cité;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires!
Tout est détruit! nos indignes enfants
Ont méconnu les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons;
Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons.

Ma vieille enseigne est un vain simulacre!
J'ai vu s'enfuir tous les gens de bon ton;
Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
A mon rasoir vient livrer son menton!

Jours fortunés! jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

(*On entend sonner.*)

JUSTINE. Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET. J'y vais, j'y vais, monsieur Desroches. (*Il reprend sur la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.*) C'est là une ancienne et bonne pratique! il n'a pas donné dans le charlatanisme de la Titus, celui-là: il a été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans son intégrité. (*On sonne encore.*) J'y vais. (*A Justine.*) Et vous, Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

MADEMOISELLE DESROCHES, *à Justine.* Oui, petite, descends t'apprêter, et fais-toi bien belle; tu n'a pas oublié que ce soir nous allons ensemble au spectacle.

POUDRET. Quoi! Mademoiselle, vous lui faites cet honneur? (*A Justine.*) Sois tranquille, je vais en descendant t'arranger un chignon et un petit crêpé.

JUSTINE, *murmurant entre ses dents.* Je serai belle! une coiffure gothique!

POUDRET. Qu'est-ce que c'est?

JUSTINE. Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE DESROCHES, *seule, s'asseyant près de la table.* Voilà pourtant comme les parents contrecarrent toujours les inclinations des enfants! et après cela, on s'étonne des événements! Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman. Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour! on fait soi-même la demande et la réponse. Lettre seconde; Clarisse à M. ***. (*Écrivant.*) « Je « crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment « qui, longtemps concentré... »

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DESROCHES, *écrivant;* ALCIBIADE, *entrant par la porte du fond.*

ALCIBIADE, *à part.* Personne pour m'annoncer! (*Regardant sur une carte.*) Madame Murval, place Royale, nº 28; ce doit être ici. (*Apercevant mademoiselle Desroches.*) Ah! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander, et que je dois coiffer. (*S'avançant et saluant.*) Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

MADEMOISELLE DESROCHES. Hein! qui vient là! (*Le regardant.*) Ah! mon Dieu! en croirai-je mes yeux? mon jeune inconnu!

ALCIBIADE, *à part.* O ciel! ma passion de l'autre jour! cette dame que j'ai rencontrée à Meudon. (*Haut.*) Combien je dois me féliciter, Mademoiselle! que je suis heureux de vous retrouver enfin!

MADEMOISELLE DESROCHES. Arrêtez! Monsieur; je vous l'ai déjà dit: je dépends de M. Desroches, mon frère; je suis maîtresse, il est vrai, de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de mille francs.

ALCIBIADE. Soixante mille francs!

MADEMOISELLE DESROCHES. Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE. C'est le vôtre surtout qui me serait précieux! On me nomme Saint-Amand, (*A part.*) c'est mon nom de société. (*Haut.*) Je vais dans les meilleures maisons; et j'ai reçu souvent dans mon salon

les personnages les plus distingués. Ah! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même!

MADEMOISELLE DESROCHES. Pouvez-vous en douter encore? Tenez, lisez plutôt. (*Lui donnant le papier qui était sur la table.*) Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, *baisant la feuille de papier.* Grands dieux! il se pourrait?

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh bien! que faites-vous?

ALCIBIADE. Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais! (*Il met la lettre dans sa poche.*) Ah! pour mettre le comble à vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous, d'aspirer à l'honneur d'être votre chevalier! J'ai souvent des billets pour les Musées, les Expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

AIR : *Le fleuve de la vie.*

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les Bouffons, pour l'Opéra,
La Gaieté, le Cirque-Olympique,
Le Vaudeville, *et cœtera!*
De tous je ne peux prendre notes!
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

MADEMOISELLE DESROCHES. Nous allons peu au spectacle; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE. Vous n'irez pas seule : je vous accompagnerai, je vous donnerai mon bras.

MADEMOISELLE DESROCHES. Mais, Monsieur...

ALCIBIADE. Vous acceptez, c'est convenu; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

MADEMOISELLE DESROCHES. Vous le voulez; je vais, dès ce moment, m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE. Daignez accepter ma main.

MADEMOISELLE DESROCHES. Non pas; il y a des voisins et des médisants, même à la place Royale. (*Faisant la révérence.*) C'est moi qui vous laisse; je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE. A ce soir. (*Mademoiselle Desroches rentre dans la chambre.*)

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, *seul.* Elle s'éloigne, respirons un peu. Quand il faut faire du sentiment obligé, et avoir deux ou trois accès de tendresse improvisée... Allons, Alcibiade, mon ami, l'entreprise est hardie, mais le hasard l'a commencée, et ton audace peut l'achever; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux donne assez; la coiffure se soutient; les faux toupets se consolident; et dans mes mains actives, le fer à papillotes n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur du second ordre, et dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang! Les perruques de *Letellier* me tourmentent; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir. Ah! si je pouvais faire un bon mariage! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici! quelle extension je donnerais à mon commerce! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire : on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art : *Titus*, *Caracalla* et les autres. Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets? Tout me sourit, tout me seconde : je plais, je suis aimé; avec une tête aussi romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire,
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes :
« Il fit tourner plus de têtes
« Que sa main n'en a coiffé. »

Eh bien! je ne sais pas pourquoi je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi! elle que j'avais promis d'épouser! Après cela, si on était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune... Que diable! elle se consolera; elle en épousera un autre... D'ailleurs, son oncle a des économies; mais il fait le fier, et ne veut pas de moi; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur; personne ici ne me connaît, personne ne peut me découvrir. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là? Justine!

SCÈNE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE. Est-ce possible? c'est lui! c'est Alcibiade! Ah! que je suis contente de vous voir!

ALCIBIADE. Et moi aussi, chère Justine! (*A part.*) Dieu! la fâcheuse rencontre!

JUSTINE. Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier?

ALCIBIADE, *troublé.* Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE. C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche rentier de la place Royale. C'est le jour et la nuit; elle met tout sens dessus dessous dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, Monsieur? vous n'avez pas l'air d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE. Si, vraiment... mais c'est que je crains que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici?

JUSTINE. Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde dans la boutique, qui le demande. Il est vrai que vous ne savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, *à part.* Ah! mon Dieu! il faut que je tienne le plus strict incognito : dorénavant je m'envelopperai dans mon *quiroga*.

JUSTINE. Mais, que je vous regarde, monsieur Alcibiade; que vous voilà donc beau et bien mis! quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, *lui faisant signe de se taire.* Justine, de grâce...

JUSTINE. Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... Est-ce que maintenant vous avez la vue basse, vous qui autrefois m'aperceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE. Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais, mais maintenant...

JUSTINE. Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Cette voiture élégante et légère,
Ce beau carrick, ce joli cheval bai.

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockei.
Fut-il jamais condition plus douce?
Sur le pavé, que l'on me voit raser,
Mon char s'élance, et gaîment j'éclabousse
Le plébéien que je viens de friser.

JUSTINE. Vous êtes donc riche et heureux? Ah ! que je suis contente!.. Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, monsieur Alcibiade? vous ne m'avez pas oubliée?

ALCIBIADE, *à part.* Cette pauvre fille! elle m'attendrit malgré moi!.. (*Haut.*) Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera; (*A part.*) j'en épouserai peut-être une autre; (*Haut.*) mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE. A la bonne heure : au moins voilà qui est parler! (*Voyant qu'il fait un geste pour partir.*) Eh bien! est-ce que vous me quittez déjà?

ALCIBIADE. Mais sans doute, il le faut : je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE. Dieu! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être coiffées par vous! Eh bien! à moi que vous aimez, ce bonheur n'arrivera pas.

ALCIBIADE. Justine, y penses-tu?

JUSTINE. J'en ai pourtant bien envie! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de me crêper à l'ancienne manière; mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE. Un autre jour, je ne demande pas mieux, mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE. Eh bien! Monsieur, rien qu'un petit crochet; j'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, *à part.* Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie... (*Haut.*) Allons, dépêchons-nous; je vais vous faire une petite coiffure à la neige, dans le genre de *Nardin.*

JUSTINE, *allant prendre un fauteuil.* Ah! quel bonheur!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *sortant de la chambre de M. Desroches.*

POUDRET, *les apercevant.* Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

JUSTINE. Dieu! c'est mon oncle!

POUDRET. Alcibiade en ces lieux! Alcibiade qui, pour me narguer, vient coiffer ma propre nièce!

JUSTINE. Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET. Taisez-vous, Mademoiselle. Je lui aurais peut-être permis de vous en conter; mais oser vous friser! oser porter une main sacrilége sur une tête qui m'appartient par les liens du sang!

ALCIBIADE. Allons, monsieur Poudret, calmez-vous.

POUDRET. Ingrat! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main! quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe.

ALCIBIADE. Je suis votre élève, il est vrai; depuis longtemps j'ai surpassé mon maître : mais vous, votre génie stationnaire n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET. Oui, certes, j'y resterai, et je m'en fais gloire. La perruque est la base fondamentale de tout le système capillaire : la perruque exerce sur les arts une influence qu'on ne peut nier; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France! Racine, le tendre Racine, que portait-il? perruque! Molière, l'immortel Molière? perruque! Boileau, Buffon? perruque! perruque! Voltaire, M. de Voltaire lui-même? perruque! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'accommoder : il tenait en main *la Henriade,* et moi, je tenais mon fer à papillotes! Nous nous regardions; il souriait : il aimait tant à encourager les arts! C'est lui qui disait à un de nos confrères : « Faites des perruques! faites des perruques! »

ALCIBIADE. Et vous croyez, Monsieur, que de nos jours...

POUDRET. Je vous devine : vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible; mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE. C'est-à-dire que, selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement du talent.

POUDRET. Oui, Monsieur.

ALCIBIADE. Eh bien ! c'est ce qui vous trompe; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des cheveux épars; hier encore, *Oreste* a passé par mes mains ! c'est moi qui lui ai fait dresser les cheveux sur la tête! c'est moi qui ai coiffé *Andromaque!*

POUDRET. Et moi aussi, il y a quarante ans que je l'ai coiffée en poudre. M. *Le Kain* a passé sous ma houppe, et il n'en était pas plus mauvais.

ALCIBIADE. Laissez donc, il faisait comme vous : il jetait de la poudre aux yeux.

POUDRET. De la poudre aux yeux!

JUSTINE. Mon oncle, je vous prie, apaisez-vous.

POUDRET. Non; nous ne serons jamais d'accord : jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour ta dot; mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de boudoir.

ALCIBIADE. Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un barbier de faubourg.

POUDRET. Un ignorant! qui n'a jamais touché la moelle de bœuf.

ALCIBIADE. Un routinier! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET. Allez donc, monsieur le muscadin; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou!

ALCIBIADE. Allez donc, monsieur Poudret, j'entends le vent qui agite vos palettes, et qui va renverser votre enseigne!

POUDRET. Renverser mon enseigne!.. Je ne sais qui me retient!

ALCIBIADE. Et moi, croyez-vous que je vous craigne?

JUSTINE. Ah! mon Dieu, ils vont se prendre aux cheveux!

ALCIBIADE. Non, non; c'est moi qui vous cède la place : je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier!

POUDRET, *indigné.* Un perruquier!

AIR de Rossini.

Ah ! quel outrage
Fait à mon âge!
Oui, vraiment, j'en pleure de rage!
Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Ah! Poudret!
Pour toi quel soufflet!
Quoi! ce blanc-bec, cet indigne confrère,
Jusqu'à ma barbe ose m'injurier!

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe! ignorant, pour la faire,
Je t'enverrai mon barbier.

POUDRET.

Son barbier!
Ah! quel outrage! etc., etc.

(*Alcibiade sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET. Un perruquier! O grand Ignace! mon patron, vous l'entendez! il blasphème! Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici Mademoiselle!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; MADEMOISELLE DESROCHES.

MADEMOISELLE DESROCHES, *tenant à la main une guirlande de fleurs.* J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE. Eh! mon Dieu, Mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts?

MADEMOISELLE DESROCHES, *avec expansion.* Tu ne sais donc pas, ma chère Justine? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE. Qui? le jeune homme dont vous me parliez ce matin?

MADEMOISELLE DESROCHES. Tantôt, à sept heures, sans que personne le sache, il viendra nous prendre toutes deux, pour nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE. Ah! que vous êtes heureuse!

POUDRET, *qui pendant ce temps a serré la serviette et les affaires à barbe dans une petite armoire.* C'est ça, pendant que M. Desroches joue chez le voisin la partie de boston.

MADEMOISELLE DESROCHES. Va vite t'occuper de ma toilette; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure. Il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, *s'avançant.* Voici, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DESROCHES. Comment, mon cher Poudret...

POUDRET, *retroussant ses manches.* Je dis que je suis à la disposition de Mademoiselle; et si elle veut bien se confier à moi, je vais lui faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles. Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

MADEMOISELLE DESROCHES. Je vous remercie, mon cher Poudret; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas; mais dans une occasion comme celle-ci..

POUDRET. Comment! Mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans! moi qui vous ai crêpée dès l'âge le plus tendre!

AIR de *Turenne.*

Rappelez-vous combien, par ma science,
Vous étiez jolie autrefois.
(*A Justine, montrant mademoiselle Desroches.*)
Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois,
Son jeune front se courba sous mes doigts :
Quelle coiffure *à la Fontange!*
Trente épingles dans le chignon!
Elle souffrait comme un démon;
Elle était belle comme un ange.

MADEMOISELLE DESROCHES. Vous avez raison, Poudret; c'était bon autrefois; mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous? regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET. Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne? depuis trente ans elle est toujours la même : *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes.* Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.

MADEMOISELLE DESROCHES. Il suffit, Poudret, je refuse vos services : vous pouvez vous retirer.

POUDRET, *tremblant de colère.* Me retirer! (*A part.*) Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité!

AIR de *Nicaise.*

Sortons,
Dissimulons,
Mais à son frère,
Avec mystère,
Courons dire à l'instant
Que Madame attend
Un amant.
Vous le voulez, Mademoiselle,
Je ne suis plus votre coiffeur;
Mais, au respect toujours fidèle,
Je suis votre humble serviteur.
Sortons, etc., etc.

(*Il entre dans l'appartement de M. Desroches.*)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES. Il faudrait cependant bien que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE. C'est justement pour cela. Il y a ici dans la maison un coiffeur excellent, un des meilleurs de Paris; en un mot, mon ami Alcibiade.

MADEMOISELLE DESROCHES, *avec joie.* Comment! tu l'aurais vu!

JUSTINE. Ah! oui; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui l'a fait venir.

MADEMOISELLE DESROCHES. Voyez-vous comme elle est coquette! envoyer chercher des coiffeurs jusque dans la rue Vivienne! Justine, il faut absolument que tu le fasses descendre, que tu me l'envoies. Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune et jolie! Eh bien! ma chère enfant, va donc vite, il sera peut-être parti.

JUSTINE. J'irais bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler; mais on peut le lui faire dire.

MADEMOISELLE DESROCHES. A la bonne heure. (*Appelant.*) Petit-Jean! Petit-Jean!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN. Voilà, Mademoiselle!

JUSTINE, *à Petit-Jean.* Montez au second, chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

MADEMOISELLE DESROCHES. A merveille, et dès qu'il sera entré, (*Montrant la porte du fond.*) vous fermerez cette porte, et je n'y suis pour personne.

PETIT-JEAN, *d'un air étonné.* Tiens!.... eh bien! par exemple...

MADEMOISELLE DESROCHES. Ne m'as-tu pas entendue?

PETIT-JEAN. Si, Mademoiselle, j'y vais; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. (*En s'en allant.*) Eh bien! en voilà une sévère!

SCÈNE XIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, JUSTINE.

MADEMOISELLE DESROCHES. Mais j'y pense maintenant; s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure, et qu'il me vît ainsi en grande toilette, cela lui donnerait des idées.

JUSTINE. Bah! il est chez M. Dumont, il n'en reviendra qu'à neuf heures, selon son habitude; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais mettre le verrou de son côté. (*Allant à la porte à droite, et mettant le verrou.*)

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est bien; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE. Oui, Mademoiselle; depuis le soulier de satin, jusqu'à la collerette. (*Elle entre par la porte à gauche.*)

SCÈNE XIV.

MADEMOISELLE DESROCHES, *seule.* Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure; la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, *dans le fond, à part.* Qui diable me demande? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre?

MADEMOISELLE DESROCHES. Hein! qu'est-ce que c'est? (*Se retournant et apercevant Alcibiade.*) Quoi! c'est vous! quoi! monsieur Saint-Amand, vous voilà déjà! je ne suis pas encore prête; j'attendais mon coiffeur,

que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici; mais ces messieurs se font toujours attendre. (*On entend fermer le verrou à la porte du fond.*)

ALCIBIADE. A qui le dites-vous?.. Eh mais! qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

MADEMOISELLE DESROCHES. C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, *en dehors, frappant à la porte à droite.* Ma sœur! ma sœur! ouvrez-moi.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! mon Dieu, c'est mon frère!

ALCIBIADE. Le frère! qu'est-ce que c'est que ça?

DESROCHES, *en dehors.* Ma sœur! mademoiselle Desroches! pourquoi êtes-vous enfermée?

MADEMOISELLE DESROCHES. Moi? du tout, mon frère; mais c'est que... (*A part.*) Dieu! que va-t-il penser! (*Haut.*) Partez, Monsieur, partez vite.

ALCIBIADE. Et par où? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

MADEMOISELLE DESROCHES, *montrant la porte à gauche.* Eh bien! par là, ma chambre à coucher, un escalier dérobé; Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, *s'arrêtant, à part.* Justine, c'est encore pis!

MADEMOISELLE DESROCHES, *allant tirer le verrou.* Impossible de résister! Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; DESROCHES, *sortant de son appartement;* JUSTINE, *sortant de celui de mademoiselle Desroches, et tenant un peignoir.*

DESROCHES. Que vois-je? me direz-vous, ma sœur, quel est Monsieur!

JUSTINE. Eh! mon Dieu, qu'avez-vous donc à vous fâcher? c'est tout bonnement le coiffeur de Madame.

TOUS. Que dit-elle?

JUSTINE. Il venait la coiffer pour ce soir.

MADEMOISELLE DESROCHES. A merveille, ma chère! (*A part.*) Dieu! quelle présence d'esprit! (*Haut.*) Oui, mon frère, oui, Monsieur est mon coiffeur; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, *montrant ce qu'elle tient sur son bras.* Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE. Ces dames vous ont dit la vérité : je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main, et la sûreté de la coupe.

MADEMOISELLE DESROCHES, *bas, à Alcibiade, d'un air d'approbation.* A merveille. (*A part.*) Qu'il a d'esprit!

DESROCHES. Et l'on croit que je serai dupe d'un pareil stratagème. (*Haut, à Alcibiade.*) Eh bien! Monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé; c'est moi qui accompagnerai ce soir ma sœur au spectacle : et comme je veux en lui donnant le bras passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

MADEMOISELLE DESROCHES, *à part.* Grand Dieu! que va-t-il faire? Pauvre jeune homme!

ALCIBIADE. Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, *prenant une chaise.* Eh bien! Monsieur, commençons.

ALCIBIADE. Malheureusement, je n'ai ni pommade ni papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES. N'est-ce que cela? on va vous donner ce qu'il faut. Justement, voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, POUDRET.

POUDRET. Eh bien! Monsieur... Dieu! que vois-je? encore une pratique qu'il m'enlève! ma dernière, ma plus fidèle pratique! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez!

DESROCHES. Non, mon cher Poudret; calmez-vous : c'est un essai que je veux faire. Allez vite chercher à Monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET. O comble d'outrage! moi lui servir de second! moi lui donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui depuis trente ans... (*Voyant Alcibiade qui touche la coiffure.*) Dieu! il ose attaquer l'aile gauche! N'y touchez pas! n'y touchez pas! Les Vandales! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs! c'est la *bande noire* de la coiffure!

DESROCHES. Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET. Eh! le puis-je? quand je vois porter une main usurpatrice sur ma propriété; car votre tête m'appartient, elle est à moi : il n'y a pas là un seul cheveu que, depuis trente ans, je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier; et je les verrais passer en d'autres mains! dans les mains d'un ignorant : car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, *se levant.* Précisément, je m'en doutais : et c'est pour cela que je vous prie de vous taire, et d'aller exécuter mes ordres. Vite, le fer à papillotes, et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET. O dernier outrage réservé à ma vieillesse! (*A Justine.*) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. (*A Desroches.*) Vous le voulez, Monsieur, je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe! le vétéran de la savonnette!.. Dieu! quelle humiliation pour le corps des perruquiers! Courbons la tête, puisqu'il le faut. (*A Justine.*) Et vous, Mademoiselle, marchez devant moi. (*Il sort avec Justine.*)

SCÈNE XVIII.

MADEMOISELLE DESROCHES, ALCIBIADE, M. DESROCHES.

DESROCHES. Eh bien! Monsieur, vous allez être satisfait; on va vous apporter ce que vous demandez; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par mettre des papillotes.

ALCIBIADE. Très-volontiers; si ce n'est que cela. (*Il fouille dans sa poche, en tire une feuille de papier, qu'il coupe en plusieurs morceaux; il les donne à tenir à M. Desroches, et commence à en mettre une.*) Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, *qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le papier qu'il tient.* Que vois-je? l'écriture de ma sœur!

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! mon Dieu, c'est ma lettre de ce matin!

DESROCHES, *lisant.* « Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, longtemps concentré... » Une pareille lettre entre vos mains! Qu'est-ce que cela veut dire?

MADEMOISELLE DESROCHES. Qu'il n'y a plus moyen de feindre; qu'il faut enfin vous avouer la vérité. Oui, mon frère, Monsieur n'est pas ce que nous avons dit : c'est un amant déguisé.

DESROCHES, *en riant.* La belle malice! comme si je ne le savais pas!

MADEMOISELLE DESROCHES. Quoi! mon frère, vous consentiriez?

DESROCHES. Eh! morbleu! que ne le disiez-vous tout de suite! Dès que Monsieur vous aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser; soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; POUDRET, *entrant et laissant tomber son fer à papillotes.*

POUDRET. Vous les unissez! l'ai-je bien entendu?

MADEMOISELLE DESROCHES. Eh! oui, sans doute, Monsieur m'épouse.

POUDRET. O désolation de l'abomination! tout est renversé, tout est confondu! la rue Vivienne est au Marais! et la boutique est dans le salon! Lui,

épouser la sœur de mon ancienne pratique! lui, un indigne confrère!

DESROCHES. Poudret, vous êtes dans l'erreur, Monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET. Il n'est point mon confrère? c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi; que vous proclamez la supériorité de la *Titus* sur la perruque.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah çà! à qui en a-t-il donc?

POUDRET. A qui j'en ai? Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y pas voir? L'ingrat! c'est au moment où, attendri par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union, j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs, fruit de mes économies, et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts!

DESROCHES. Ah çà! Poudret, tâchons de nous entendre.

POUDRET. Non, Monsieur, c'est fini; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *paria* de la coiffure, je quitte la maison; je ne suis plus votre locataire : j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTINE.

POUDRET, *à Justine qui entre, et la prenant par la main.* Viens, Justine, viens avec moi; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

JUSTINE. Qu'est-ce que cela veut dire?

POUDRET. Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, *allant à mademoiselle Desroches.* Quoi! Mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux? (*A Alcibiade.*) Quoi! Monsieur...

ALCIBIADE. Justine, ne m'accablez pas!

MADEMOISELLE DESROCHES ET DESROCHES. Qu'est-ce que cela signifie?

ALCIBIADE. Qu'il faut enfin parler et se faire connaître, aussi bien l'incognito commence à me peser; et mon nom n'est pas de ceux dont on doive rougir. Oui, Mademoiselle, oui, Monsieur, je suis ce brillant Alcibiade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever, c'est une audace qui sied au talent, et Poudret lui-même ne me désavouera pas; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien et respectable professeur! Oui, Messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répéterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que j'ai perfectionnés peut-être, qui ont été la cause de ma fortune; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal!

POUDRET. Le jour de la justice arrive donc enfin!

ALCIBIADE. Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes torts; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret! (*Ici Poudret commence à pleurer.*) La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de songer au repos, abandonne la place Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques; viens, par ta vieille expérience, modérer ma jeune audace. Perruquier émérite, barbier honoraire, sois mon associé; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution, *consilio manuque!* et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure.

JUSTINE. Mon oncle, je le vois, vous êtes touché!

POUDRET, *pleurant.* Son repentir me suffit; il reconnaît son maître, il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

MADEMOISELLE DESROCHES. Ah! mon frère, quel désappointement! et quelle leçon!

DESROCHES. Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez M. Durand.

ALCIBIADE. Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons; car vous venez rue Vivienne.

POUDRET. Non, Alcibiade; tu me connais bien peu; je sais résister à tes offres séduisantes : : fidèle à mes principes, je reste au Marais; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né.

« Et que l'on dise enfin, en me voyant paraître :
« Il a fait des coiffeurs, et n'a pas voulu l'être. »

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Heudier.

DESROCHES.

Les feux ardents de la jeunesse,
Par l'âge sont tous amortis,
On critique, dans la vieillesse,
Ce que l'on admirait jadis. (*bis.*)
Ceux dont le temps blanchit la nuque,
Blâment les plaisirs qu'ils n'ont plus :
Ils crieraient bien moins aux abus,
Si tous ceux qui portent ***perruque***
Étaient encore à la ***Titus.***

JUSTINE.

La vieillesse doit être sage,
Et pourtant je vois plus d'un vieux
Qui, sans parler de mariage,
Voudrait être mon amoureux! (*bis.*)
Au vieux galant qui me reluque,
J' dis : « Vous, un amant! quel abus!
« Pour un mari. . c'est tout au plus...
« L'hymen peut bien porter ***perruque,***
« L'amour doit être à la ***Titus.*** »

ALCIBIADE.

Des Vieillards, moi, je vis ***l'École,***
Car je coiffais monsieur Talma;
Cette pièce, dont on raffole,
Par sa morale me frappa;
Cette morale, la voilà :
Vieux, rajeunissez votre nuque,
Car l'auteur prouve aux plus têtus
Qu'un mari rempli de vertus
Porte une vilaine ***perruque,***
Quand il n'est plus à la ***Titus.***

POUDRET.

Jadis, dans Rome fortunée,
Un roi, du malheur le soutien,
Disait : « J'ai perdu ma journée, »
Quand il n'avait pas fait de bien;
C'était TITUS, je m'en souvien.
De nos jours, ma gloire caduque
Cherche à rappeler ses vertus,
Je dis, pleurant mes jours perdus :
« Quand je n'ai pas fait de ***perruque,***
« Ma journée est à la ***Titus.*** »

ALCIBIADE.

Ne formons plus qu'une boutique;
Oui, faisons marcher de niveau
Le classique et le romantique,
L'ancien système et le nouveau.

POUDRET.

L'ancien système et le nouveau.

ALCIBIADE.

Fronts élégants,

POUDRET.

Têtes caduques,
Chez nous, unis et confondus,

ALCIBIADE.

Venez, vous serez bien reçus.
(***Prenant la main de Poudret.***)
Monsieur se charge des ***perruques.***

POUDRET, ***prenant la main d'Alcibiade.***
Monsieur se charge des ***Titus.***

CHŒUR GÉNÉRAL.

Poudret se charge des ***perruques,***
Alcibiade des ***Titus.***

FIN DE LE COIFFEUR ET DU PERRUQUIER.



ANTONINE. Ah! je crois qu'il faudrait une épingle... — Acte 1, scène 6.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 février 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

M. BONNEMAIN, receveur général.
M. DE SAINT-ANDRÉ.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, sa femme.
ANTONINE, sa fille.
ESTELLE, sa fille.
FRÉDÉRIC, amant d'Estelle.
JULES, cousin de M. de Saint-André.
PARENTS ET AMIS de M. de Saint-André.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. de Saint-André.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, et sur le premier plan, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Saint-André et d'Antonine; la porte à gauche est celle qui conduit aux autres appartements de la maison. Du côté gauche, une pysché, et sur le devant, une petite table où sont les bijoux de la mariée. De l'autre côté, un petit bureau élégant; et sur le devant, une table à écrire.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNEMAIN, *entrant par la porte du fond, et s'arrêtant pour parler à la cantonade.* Vous êtes trop bons, je vous remercie. Daignez prendre la peine d'attendre au salon. La mariée n'est pas encore prête. Comment donc! Certainement, j'apprécie les vœux que vous faites pour mon bonheur. (*Descendant le théâtre.*) Au diable les compliments! Je ne peux pas ignorer que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie; tout le monde prend plaisir à me le répéter, c'est comme un écho. Les gens de la maison en me faisant leurs révérences, les fournisseurs en présentant leurs mémoires,

et les dames de la halle en m'apportant leurs bouquets. Dieu! que le bonheur coûte cher!

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

A la fin, mes poches s'épuisent;
Car depuis ce matin, d'honneur,
Je ne vois que gens qui me disent :
« Je prends part à votre bonheur. »
Sur le point d'entrer en ménage,
Mon bonheur est très-grand, je croi,
Mais tant de monde le partage
Qu'il n'en restera plus pour moi.

Nous ne sommes qu'au milieu de la journée, et je n'en puis plus; j'ai déjà fait vingt courses pour le moins, en voiture, il est vrai; mais l'ennui de monter et de descendre, et de crotter ses bas de soie... (*Regardant la pendule.*) Deux heures! voyez si ma belle-mère et ma future en finiront. (*Apercevant Estelle qui entre par la porte à droite.*) Eh bien! ma belle-sœur, où en sommes-nous?

SCÈNE II.

BONNEMAIN, ESTELLE.

ESTELLE. Rassurez-vous, mon cher beau-frère, dans l'instant ma sœur va paraître; la toilette avance, car M. Plaisir, le coiffeur, a presque fini.

BONNEMAIN. C'est heureux! Depuis midi qu'il tient ma femme par les cheveux... Quel terrible homme que ce Plaisir! on ne peut pas dire qu'il ait des ailes; j'en sais quelque chose.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Pour être beau, pour plaire à ma future,
Moi, ce matin, je me suis immolé;
Car mes cheveux rétifs à la frisure
Sans son secours n'auraient jamais bouclé :
Pendant une heure on souffre le martyre,
Pour qu'à la mode ils soient ébouriffés.
Cent fois heureux, c'est le cas de le dire,
Ceux qui sont nés coiffés!

ESTELLE. Ne vous impatientez pas, je vais vous tenir compagnie, et m'acquitter de la commission dont vous m'aviez chargée. Je sais enfin pourquoi depuis hier ma sœur vous boudait.

BONNEMAIN. Vraiment? vous l'avez deviné?

ESTELLE. Oh! mon Dieu, non, elle me l'a dit; c'est que vous ne lui avez donné que des cachemires longs.

BONNEMAIN. Et elle exige peut-être...

ESTELLE. Du tout, elle n'exige pas, mais elle est de mauvaise humeur, parce que ses bonnes amies lui avaient fait espérer qu'elle en aurait aussi un cinq quarts.

Air des *Maris ont tort.*

Qu'un mari donne un cachemire,
On commence à croire à ses feux;
En donne-t-il deux, on l'admire;
On dit qu'il est bien amoureux.

BONNEMAIN.

Il nous faut donc, Mesdemoiselles,
De notre ardeur quand vous doutez,
En chercher des preuves nouvelles
Chez les marchands de nouveautés.

Savez-vous, petite sœur, que ma corbeille me coûtera près de trente mille francs?

ESTELLE. Qu'importe? quand on est amoureux et receveur général...

BONNEMAIN. Raison de plus. Par état, je reçois et ne donne pas... D'ailleurs, ce cachemire cinq quarts, je l'ai bien acheté; mais c'était à vous que je comptais l'offrir.

ESTELLE. Eh bien! donnez-le à ma sœur, et qu'aucun nuage ne vienne obscurcir le plus beau jour de votre vie.

BONNEMAIN. Quoi! vraiment, vous n'y tenez pas?

ESTELLE. Moi! nullement.

BONNEMAIN. Dieu! quelle femme j'aurais eue là! si notre mariage n'avait pas été rompu!

ESTELLE, *souriant.* Comment! vous y pensez encore?

BONNEMAIN. C'est que je ne puis moi-même m'expliquer comment cela s'est fait. C'est vous qui êtes la sœur aînée; c'est vous que j'ai demandée en mariage; je crois même que c'est vous que j'aimais; et puis on m'a persuadé que j'aimais votre sœur, et si bien persuadé que je suis maintenant réellement amoureux.

ESTELLE. Et vous avez eu raison. Antonine est bien plus gaie et bien plus aimable que moi.

BONNEMAIN. Mais elle est passablement coquette; elle fait des frais pour tout le monde.

ESTELLE. Eh bien! vous voilà sûr qu'elle en fera pour vous.

BONNEMAIN. Oh! certainement; mais elle a une vivacité, une inégalité de caractère, tandis que vous... vous êtes si bonne, si indulgente... et puis d'autres qualités; vous ne tenez pas aux cachemires, vous entendez l'économie d'un ménage.

ESTELLE. Avec un époux millionnaire, c'est une qualité inutile, et je n'aurais su que faire de votre fortune, tandis que ma sœur vous en fera honneur, et votre maison sera tenue à merveille. Un financier et une jolie femme, c'est la recette et la dépense.

BONNEMAIN. Eh! sans doute; mais...

ESTELLE. Allons, mon cher beau-frère, vous êtes un ingrat, vous ne sentez pas tout votre bonheur.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Bonnemain.* Monsieur, voici une lettre qui arrive.

BONNEMAIN. Encore un autre inconvénient. Depuis hier, la petite poste me ruine; passe encore si ce n'étaient que des compliments, mais des lettres anonymes qu'on me fait payer comme des lettres de félicitations, c'est le même prix.

ESTELLE. C'est qu'elles ont souvent la même valeur; mais vous êtes bien bon de faire attention à cela.

BONNEMAIN, *qui a lu sa lettre.* Qu'est-ce que je disais?.. encore une... (*Lisant.*) « Monsieur, j'apprends en province, où je suis en ce moment, que vous allez épouser mademoiselle de Saint-André... J'espère, si vous êtes homme d'honneur, que vous suspendrez ce mariage jusqu'à l'explication que je désire avoir avec vous... Si j'emprunte une main étrangère, et si je ne signe point ce billet, c'est à cause de votre beau-père, dont je ne veux pas être connu; mais je pars presqu'en même temps que ma lettre, et je serai à Paris le 8. » Qu'est-ce que cela veut dire?

ESTELLE. C'est une plaisanterie, une mystification.

BONNEMAIN. Je l'ai bien vu tout de suite; mais voilà une plaisanterie de bien mauvais genre; ça sent bien la province, et cela me ferait croire...

ESTELLE. Allons donc n'allez-vous pas y penser? est-ce que ça en vaut la peine?

BONNEMAIN. Non, certainement. (*Réfléchissant.*) Le 8, c'est le 8 qu'il doit arriver; par bonheur, nous sommes aujourd'hui le 7; mais c'est égal, cette lettre-là va me tourmenter toute la journée. Et ma femme qui ne se dépêche pas; on nous attend à la municipalité; le

maire va s'impatienter, et nous courons risque de n'être mariés que par l'adjoint.

ESTELLE.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pourvu qu'enfin on vous marie.

BONNEMAIN.

Mais dans le salon d'où j'accours,
On fait mainte plaisanterie,
On fait même des calembours.
(*A part.*)
« Pour l'époux quel fâcheux présage,
« Disaient tout bas quelques témoins,
« De commencer son mariage
« Avec le secours des adjoints! »

Ah! voici enfin madame de Saint-André, ma belle-mère.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de la chambre à droite.*

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien! Estelle, que faites-vous là? allez donc retrouver votre sœur : ne la laissez pas seule. Pauvre enfant! dans un jour comme celui-ci, elle a besoin d'être entourée de sa famille.

ESTELLE. Oui, maman. (*Elle rentre dans la chambre à droite.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *d'un air mélancolique.* Bonjour, mon cher Bonnemain ; vous me voyez dans un état... je conçois votre bonheur, votre ivresse ; mais moi, je ne peux pas m'habituer à l'idée de cette séparation; je suis sûre que j'ai les yeux rouges.

BONNEMAIN. Du tout, ils sont vifs et brillants; et vous avez un teint charmant.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est qu'il faut bien prendre sur soi; mais c'est égal, pour une mère, il est si terrible de quitter son enfant... ah! mon cher ami! c'est le jour le plus malheureux de ma vie!

BONNEMAIN. C'est agréable pour moi ; ça et les lettres anonymes...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Je ne dis pas cela pour vous, mon gendre ; certainement ma fille aura une existence superbe ; une voiture, de la considération, l'amour que vous avez pour elle, un hôtel à la Chaussée-d'Antin, et une loge à tous les théâtres ; mais c'est moi qui suis à plaindre!

BONNEMAIN. Du tout, belle-mère, du tout, vu que vous ne quitterez pas votre fille, et que vous partagerez son bonheur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Ah! oui, n'est-ce pas? promettez-moi de la rendre bien heureuse, je vous confie son avenir.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Elle est naïve autant qu'elle est jolie :
Ménagez-la ; que sur ses volontés
Jamais chez vous rien ne la contrarie,
Que ses désirs soient toujours écoutés :
Qu'en tous vos soins la complaisance brille,
Que jamais rien ne lui soit reproché,
Soyez sans cesse à lui plaire attaché,
Car avant tout le bonheur de ma fille.

BONNEMAIN.

Et puis le mien par-dessus le marché.

A propos de cela, belle-mère, sauriez-vous ce que veut dire cette lettre que je viens de recevoir à l'instant?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *la parcourant.* Moi? nullement! une lettre anonyme! songe-t-on à cela? si je vous montrais celles qu'on m'a écrites sur vous.

BONNEMAIN. Sur moi! je voudrais bien savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. J'ai bien d'autres choses à vous dire. Avez-vous été chez madame de Versec?

BONNEMAIN. Et pourquoi?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Parce qu'elle ne viendra pas, si l'on ne va pas la chercher.

BONNEMAIN. N'y a-t-il pas les garçons de la noce?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Il faut que ce soit vous-même, entendez-vous ; c'est ma sœur, la tante de votre femme.

BONNEMAIN. Vous ne vous voyez jamais!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Dans le courant de l'année, c'est vrai ; mais aux solennités de famille, aux mariages et aux enterrements, c'est de rigueur; mais allez donc, allez donc.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS ; M. DE SAINT-ANDRÉ, *entrant par le fond.*

M. DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien! mon gendre, voici bien une autre affaire! vous avez si mal pris vos mesures que Collinet nous fait dire qu'il ne pourra venir ce soir, et que nous n'aurons pas d'orchestre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Comment! on ne danserait pas?..

M. DE SAINT-ANDRÉ. A moins que nous ne trouvions des amateurs parmi les convives.

BONNEMAIN. C'est ça, une musique d'amateurs, le jour de ses noces! joli commencement d'harmonie!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Mais allez donc, prenez une voiture, courez au Conservatoire, s'il le faut ; on fait ces choses-là soi-même.

BONNEMAIN. Encore un voyage! Dites-moi, ma belle-mère, ne pourriez-vous pas vous occuper de la partie musicale?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Qui? moi! dans l'état où je suis, est-ce que je le peux? est-ce que je songe à rien? est-il convenable que je quitte ma fille?

BONNEMAIN. Dites donc ; si on ne dansait pas du tout! la noce serait plus tôt finie.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Y pensez-vous!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Et ma fille qui a une toilette de bal délicieuse! j'aimerais mieux qu'on remît la noce à demain.

BONNEMAIN. A demain! non pas ; c'est demain le 8.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Et puis, la grande raison, c'est que sur les billets d'invitation que j'ai composés moi-même, il est question d'un bal ; c'est imprimé.

BONNEMAIN. Eh bien! est-ce une raison pour que cela soit vrai?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Oui, sans doute ; et moi qui tiens scrupuleusement à la règle et à l'étiquette, vous m'avez fait commettre, depuis huit jours, plus de fautes...

BONNEMAIN. Moi!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Certainement. D'abord il est question de votre mariage avec ma fille aînée, et je m'empresse d'envoyer à tous mes parents, amis et connaissances, la circulaire de rigueur, annonçant que mademoiselle Estelle de Saint-André va épouser M. Bonnemain, receveur général; j'en ai envoyé jusqu'à Lyon et à Bordeaux. Hé bien! pas du tout, Monsieur n'était pas sûr.

BONNEMAIN. Tiens! qui est-ce qui est sûr de rien?

Comme si je pouvais prévoir un changement d'inclination!

AIR des *Scythes et des Amazones.*

C'est une chose à présent fort commune :
Ne voit-on pas chez nous, dans tous les rangs,
Pour l'amitié, les plaisirs, la fortune,
Changer d'idée ou bien de sentiments;
L'ambition fait tourner bien des têtes :
Enfin pourquoi voulez-vous, de nos jours,
Lorsque partout on voit des girouettes, } *bis.*
N'en pas trouver aussi chez les amours,
N'en pas voir aussi chez les amours? (*bis.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Vous perdez là un temps précieux; partez donc.

BONNEMAIN. Oui, ma belle-mère; oui, mon beau-père. (*Allant vers la porte du fond.*) Faites avancer ma voiture; il est bien temps que le mariage vienne me fixer; car depuis ce matin... (*Il va à la porte de la chambre à droite.*)

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.* Que faites-vous donc?

BONNEMAIN. C'est que je voudrais, avant de partir, savoir où en est la toilette de ma femme. (*Il frappe à la porte.*)

JULES, *en dedans.* Qui est là?

BONNEMAIN, *prenant une petite voix.* C'est le marié.

JULES, *en dedans.* Tout à l'heure, on n'entre pas.

BONNEMAIN. Qu'est-ce que cela signifie? ma femme n'est pas seule.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Eh! non, elle est avec sa sœur, ses femmes de chambre, et Jules, un de nos parents.

BONNEMAIN. Qu'est-ce que c'est que M. Jules?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est son cousin. Quel regard vous venez de me lancer; est-ce que vous seriez jaloux? jaloux d'un enfant qui fait encore sa logique!

BONNEMAIN. La logique!.. la logique!.. qu'est-ce que cela prouve? (*A part.*) Si cette lettre anonyme était de lui! je me défie des cousins; comme l'a dit un savant : l'hymen est un mélodrame à fracas où les petits cousins jouent le rôle de traîtres.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *pleurant.* Et le mari le rôle de tyran.

M. DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.* Allons donc, mon gendre, qu'est-ce que vous faites là? Je ne vous quitte pas que vous ne soyez en voiture.

BONNEMAIN. C'est ça; le beau-père qui s'impatiente, la belle mère qui pleure; je suis entre le feu et l'eau; allons, belle maman, essuyez vos beaux yeux; je cours vous obéir; mais que de choses à faire!

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Nous avons d'abord Collinet;
Puis la visite à la grand' tante;
Le maire qui s'impatiente,
Et le glacier qu'on oubliait.
Ah! grand Dieu! quel ennui j'éprouve
Dans ce jour qu'on semble envier,
Il n'est pas bien sûr que je trouve
Un instant pour me marier.

(***Il sort par le fond, M. de Saint-André sort avec lui.***)

—

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Je suis pour ce que j'ai dit : je crains qu'il ne soit un peu tyran. (*Allant vers l'appartement à droite, dont elle ouvre la porte.*) Ma fille, ma fille, je suis seule ici; tu peux y venir achever ta toilette.

ANTONINE, *allant se placer devant la glace.* Si vous saviez, maman, combien je suis malheureuse? mon voile ne va pas bien du tout; il fait trop de plis...

ESTELLE. Nous faisons cependant notre possible.

ANTONINE. J'ai envie de n'en pas mettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *arrangeant le voile.* Impossible, le voile est indispensable; c'est l'emblème de l'innocence, de la modestie, qui convient à une jeune personne... A propos, ton mari sort d'ici.

ANTONINE, *sans l'écouter.* Ah! je crois qu'il faudrait une épingle.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Il était désolé de ne pas te voir, et si tu avais été témoin de sa colère, de son impatience...

ANTONINE, *sans l'écouter.* Dis donc, ma sœur, je crois que ma ceinture ne me serre pas assez la taille.

ESTELLE. Attends, je vais voir; regardez donc, maman, comme ma sœur est bien.

ANTONINE. Ce n'est pas sans peine.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *tout en arrangeant sa toilette.* Je n'ai pas besoin, ma chère amie, de te tracer la conduite que tu auras à suivre aujourd'hui : un air affable et attendri avec nos amis et nos parents, un maintien modeste et réservé avec ton mari; si cependant tu peux y mettre une nuance d'affection, cela ne sera pas mal; mais c'est comme tu voudras, parce que quelquefois la froideur sied bien à une jeune mariée; c'est meilleur ton.

ANTONINE. Oui, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Si par hasard, et comme cela arrive un jour de noce, quelques personnes t'adressaient des plaisanteries qui ne fussent pas convenables, ne t'avise pas de rougir et de baisser les yeux; c'est une grande imprudence, parce qu'on a l'air de comprendre; regarde-les au contraire d'un air étonné; cela déconcerte sur-le-champ les mauvais plaisants, et leur donne la meilleure opinion d'une jeune personne.

ANTONINE. Ah! maman, c'est toujours ce que je fais.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Cette chère enfant!.. du reste, j'ai étudié le caractère de ton mari; c'est par la douceur qu'il faudra le prendre; tu en feras ce que tu voudras avec les moindres prévenances, c'est bien facile.

ANTONINE. Oh! oui; mais vous, maman, quelle manière avez-vous prise avec mon père?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *baissant la voix à cause d'Estelle qui est occupée à regarder la corbeille.* Mauvaise, les attaques de nerfs.

ANTONINE. Comment?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Moyen très-fatigant qu'on ne peut guère employer que tous les deux jours.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Les nerfs n'ont jamais profité
Qu'aux gens d'une faiblesse extrême;
J'ai par malheur une santé
Peu favorable à ce système;
Mon époux, d'abord affecté,
Rien qu'en me voyant se rassure.

ANTONINE.

Moi, je n'ai pas votre santé,
Et j'en rends grâce à la nature.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Mais viens, passons au salon.

ANTONINE. Vous ne sauriez croire ce qu'il m'en coûte d'aller recevoir tant de félicitations à la fois, et puis il y a peut-être des personnes qui ne sont pas encore arrivées.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est juste, je vais voir auparavant si tout le monde y est, afin que ton entrée fasse plus d'effet.

ANTONINE, *bas*. Et moi, pendant ce temps, je vais préparer mes cadeaux pour ma sœur et tous nos parents.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. A merveille. Tenez-vous droite.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Prends le maintien, la dignité,
Que ton nouvel état réclame;
Plus de vaine timidité,
Car à présent te voilà femme :
J'abjure mes droits aujourd'hui.

ANTONINE.

Quoi! sur moi votre pouvoir cesse?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Tu ne dépends que d'un mari.

ANTONINE.

Enfin, me voilà ma maîtresse.

(*Madame de Saint-André passe dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VII.

ANTONINE, ESTELLE.

ESTELLE. Que je suis heureuse, au milieu du fracas de cette journée, de me trouver seule un instant avec toi!

ANTONINE. Ma bonne sœur, toi à qui je dois tout, car enfin, c'est un sacrifice que de me laisser marier la première; ton mariage était arrêté avec M. Bonnemain, les billets de part envoyés, je crois même qu'un journal l'avait annoncé.

ESTELLE, *riant*. C'est pour cela que ça n'a pas eu lieu! mais tu ne me dois pas de reconnaissance, car, s'il faut te dire la vérité, ce mariage-là m'aurait rendue bien malheureuse. Je te remercie de m'avoir enlevé ma conquête; c'est un service d'amie.

ANTONINE. Qui ne m'a rien coûté. Il est si joli de porter des diamants pour la première fois!

ESTELLE.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Dans une heure l'hymen t'engage,
Tu m'oublîras près d'un époux.

ANTONINE.

Peux-tu tenir un tel langage?
Quelle différence entre vous!
Songe donc qu'en cette demeure,
Toujours auprès de toi, voici
Dix-huit ans que je t'aime, et lui,
Je vais commencer dans une heure.

ESTELLE. Pauvre sœur! Fasse le ciel que cela dure longtemps!

ANTONINE. Et pourquoi pas? avec un mari qui est riche et qui ne me refuse rien. Je ferai des toilettes magnifiques, j'irai dans le monde, je serai admirée, enviée; est-ce qu'il est d'autres plaisirs? Quant à moi, dans mes rêves, je me suis toujours représenté le bonheur entouré de cachemires et étincelant de pierreries.

ESTELLE. C'est singulier! ce n'est pas l'idée que je m'en faisais.

ANTONINE. Oh! toi, tu n'as pas d'ambition, c'est une qualité qui te manque, et puis une tête trop romanesque; tu t'imagines qu'il faut être folle de son mari.

ESTELLE, *souriant*. Chacun a ses travers.

ANTONINE. Tu me rendras la justice de dire que j'ai respecté tes erreurs, et si jamais Frédéric reparaît... il faudra bien qu'il t'épouse... Un jeune homme charmant. . je ne dis pas non... l'ami de notre enfance, mais qui n'a pas de fortune, et puis qui demeure à Bordeaux. Comment veux-tu qu'on se marie par correspondance? Mais, sois tranquille; je lui ferai avoir une place à Paris, par le crédit de mon mari, et un receveur doit en avoir.

ESTELLE, *l'embrassant*. Que tu es bonne!

ANTONINE. Pauvre sœur! ça ne sera jamais bien considérable, tu ne seras pas heureuse, tandis que moi.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

J'aurai toujours un brillant entourage.

ESTELLE.

Moi, le bruit n'est pas de mon goût.

ANTONINE.

J'aurai des gens, un superbe équipage.

ESTELLE.

Moi, l'amour qui tient lieu de tout.

ANTONINE.

Sans mon époux, au bal j'irai sans cesse.

ESTELLE.

Moi je serai près du mien, nous aurons,
Moi, le bonheur;

ANTONINE.

Moi, la richesse,

ESTELLE.

Dans quelque temps nous compterons.

ANTONINE, *lui donnant un écrin*. En attendant, reçois ce gage d'amitié et de souvenir; c'est mon présent de noces.

ESTELLE. C'est trop beau! tu t'es ruinée.

ANTONINE. Oh! c'est avec l'argent de mon mari. Je suis bien fâchée de ne te donner qu'une parure en turquoises; mais tu sais que, vous autres demoiselles, ne portez pas de diamants.

ESTELLE, *souriant*. C'est juste; il n'y a que vous autres femmes mariées.

ANTONINE. Fais-moi le plaisir d'avertir mes petits cousins, mes cousines; j'ai aussi des cadeaux pour eux.

ESTELLE. Voici déjà notre cousin Jules, et je vais t'envoyer nos bonnes amies. (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE VIII.

JULES, *sortant de l'appartement à droite;* ANTONINE.

ANTONINE, *toujours devant la glace, et se regardant avec complaisance.* Ah! vous voilà, Jules, approchez... Je n'ai jamais eu de robe aussi bien faite.

JULES. C'est donc aujourd'hui, ma cousine, que l'on va vous marier?

ANTONINE, *de même*. Dans une heure je vais jurer à M. Bonnemain de l'aimer toute la vie, et si mes parents l'avaient voulu, je l'aurais juré à un autre. Dites-moi, Jules, comment me trouvez-vous?

JULES. Mais très-bien, ma cousine, comme à l'ordinaire.

ANTONINE. Rien de plus! Je suis bien bonne de lui demander... comme si un petit garçon s'y connaissait. Je ne sais pas ce que vous avez fait aujourd'hui de votre goût et de votre amabilité, mais vous êtes d'un maussade...

JULES. C'est que j'ai du chagrin.

ANTONINE. Aujourd'hui, c'est très-mal; vous auriez bien pu remettre à un autre jour, par amitié pour moi... (*Gaiement et en confidence.*) Dites donc, Jules... j'espère que vous avez fait des couplets pour mon mariage?

JULES. Non, ma cousine.

ANTONINE. C'est joli ! Comment, vous en avez chanté à la noce de madame Préval ! et pour la mienne... c'est bien la peine d'avoir un poëte dans sa famille. Qu'est-ce que vous faites donc au collége ? Mais si vous voulez, il est encore temps ; mettez-vous à l'ouvrage, vite un impromptu.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Dépêchez-vous, (*bis.*)
Car déjà la journée avance.

JULES.

Que dire?

ANTONINE.

Ce qu'ils disent tous.
Comme eux, célébrez mon époux,
Son bonheur et son opulence,
Ma candeur et mon innocence...
Dépêchez-vous. (*bis.*)

JULES. Moi, célébrer ce mariage ! ça me serait impossible.

ANTONINE. Et pour quelle raison ?

JULES. Je ne sais, je ne puis vous dire... mais je suis au désespoir.

ANTONINE. Comment ! vous pleurez ?

JULES. C'est plus fort que moi, ça m'étouffe...

ANTONINE, *avec douceur.* Il se pourrait ! Allons, Jules, vous êtes un enfant, et je ne suis pas contente de vous; aussi je ne devrais pas vous donner ce cadeau que je vous destinais.

JULES. Un présent de vous, oh Dieu ! Qu'est-ce que c'est ? Une montre !

ANTONINE. Oui, Monsieur, à répétition, et j'espère que vous la garderez toujours.

JULES. Ah ! oui, toujours; elle m'aidera à compter les instants que vous passerez auprès d'un autre.

ANTONINE. Encore ! Jules, Jules, je vous en prie, quittez cet air triste et sentimental ; voulez-vous donc être remarqué et me causer du chagrin ?

JULES, *essuyant ses yeux.* Moi ! plutôt mourir, et je m'efforcerai pour vous faire plaisir. (*A part.*) Allons, il faut encore que je sois gai ; est-on plus malheureux !

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ; PARENTS ET AMIS, *arrivant par le fond ;* M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de l'appartement à gauche pour les recevoir.*

CHŒUR.

AIR de *Léocadie.*

Pour célébrer l'hymen qui vous engage,
Nous venons tous, en bons parents ;
Ah ! quel beau jour qu'un jour de mariage,
Quand l'amour reçoit nos serments !

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; BONNEMAIN, *arrivant par le fond.*

BONNEMAIN. Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? On nous attend... j'ai cru que je n'en finirais pas ! la rue est encombrée de voitures et de curieux. (*A part.*) A chaque personne qui me saluait, je croyais voir mon jeune homme, d'autant plus qu'en bas on vient de me remettre une seconde lettre de la même écriture... maintenant il arrive le 7... suite de la mystification ; qu'est-ce que cela signifie !

M. DE SAINT-ANDRÉ, *qui, pendant cet aparté, a salué tous les gens de la noce.* Eh bien ! mon gendre, on peut donc partir ?

BONNEMAIN. Oui, sans doute, tout est terminé, ce n'est pas sans peine ; nous aurons ce soir notre grand'-tante ; quant à l'orchestre, ce n'est pas sûr ; mais on me fait espérer un suppléant de Collinet, un galoubet adjoint.

ANTONINE. Comment ! Monsieur, pas d'orchestre ?

BONNEMAIN, *avec satisfaction.* Qu'est-ce que je vois ?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Vous êtes ébloui.

JULES, *à part.* C'est un fait exprès ; elle n'a jamais été plus jolie.

BONNEMAIN. Oui, certainement, tant d'attraits, de grâces, de diamants !

ANTONINE. Pas d'orchestre ! et vous n'y avez pas couru sur-le-champ ?

BONNEMAIN. Comme si je pouvais être partout ! Tout à l'heure encore, le maire m'a fait dire qu'il allait s'en aller.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien ! partons à l'instant même. (*Aux personnes de la noce.*) Messieurs, la main aux dames.

BONNEMAIN. Un instant, beau-père, et le déjeuner ! moi qui meurs de faim, après l'exercice que j'ai fait.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Y pensez-vous ? un jour de noce, le marié ne mange jamais... ce n'est même pas convenable.

BONNEMAIN. Et on appelle cela le plus beau jour de la vie !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Occupons-nous de notre départ... Il faut que rien ne gêne la mariée, pour qu'elle puisse déployer de l'aisance et des grâces. (*A Bonnemain.*) Prenez son châle, son mouchoir, son éventail...

BONNEMAIN. Avec tout cela il me sera impossible de donner la main à ma femme.

FINAL.

QUATUOR du *Barbier de Séville*, de ROSSINI.

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Suivant l'ordre ordinaire,
A ma fille d'abord {je dois / il doit} donner la main ;
Vous, mon gendre, à la belle-mère :
Allons, partons soudain.

BONNEMAIN.

Attendez, quelle erreur !
Il manque à la future
La fleur d'oranger de rigueur.

ANTONINE.

Mais à quoi bon ? pour gâter ma coiffure !
Cela sied mal, c'est une horreur !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

C'est un emblème utile et nécessaire.

ANTONINE.

Qui ne dit rien ; c'est bon pour le vulgaire.

M. DE SAINT-ANDRÉ.

Vous vous trompez, ça dit beaucoup, ma chère ;
Et je le veux.

ANTONINE.

Dieux ! que c'est ennuyeux !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Allons, ma fille, obéis à ton père.

ENSEMBLE.

ANTONINE, *pleurant de dépit.*

Il faut donc se taire,
Hélas ! hélas ! ma mère.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *arrangeant sa coiffure.*

Mais je vais ici l'arranger de manière
Que, je t'en réponds, on ne le verra pas.

ANTONINE.
Je suis en colère.
BONNEMAIN, *s'avançant près d'elle.*
Permettez, ma chère...
ANTONINE, *à Bonnemain.*
Vous voyez, c'est vous qui seul en êtes cause.
MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *de même.*
Vous auriez bien pu vous taire, je suppose.
BONNEMAIN.
C'est aussi trop fort, tout le monde m'accable.
ENSEMBLE.
ANTONINE ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
Ce bruit, ce fracas, c'est si désagréable
Quel ennui
Qu'un jour pareil à celui-ci!
M. DE SAINT-ANDRÉ ET ESTELLE.
Dieux! quel doux moment! comme c'est agréable!
Quel beau jour qu'un jour pareil à celui-ci!
BONNEMAIN.
Dieux! quel doux aveu! pour moi c'est agréable.
Non, je n'eus jamais plus d'ennui
Qu'aujourd'hui.
TOUS.
C'est donc aujourd'hui que l'hymen vous engage;
L'amour vous promet les plus heureux instants.
Ah! quel heureux jour qu'un jour de mariage,
Surtout quand l'amour a reçu nos serments!
Partons, on attend, partons à l'instant même,
Partons en chantant et l'hymen et l'amour.
ENSEMBLE.
LE CHOEUR, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE.
Quel bonheur suprême!
Ah! pour vous quel beau jour!
JULES, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, BONNEMAIN.
Quel dépit extrême!
Mais il faut se contraindre, il faut sourire même;
Non, je n'eus jamais plus d'ennui qu'en ce jour!
Pour nous quel beau jour!

(*M. de Saint-André donne la main à Antonine, M. Bonnemain la donne à madame de Saint-André; Jules prend celle d'Estelle : ils sortent par la porte du fond; toute la noce les suit et défile après eux.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, *seul, entrant par le fond.* Toutes les portes ouvertes, et voici trois pièces que je traverse sans trouver personne; toute la société est donc établie ailleurs, car il règne ici un air de fête : des arbres verts sur l'escalier, des voitures dans la cour; et le concierge lui-même a un bouquet à la boutonnière. (*On entend chanter en chœur dans l'appartement à gauche.*)

Sans l'hymen et les amours,
Franchement, la vie
Ennuie;
Sans l'hymen et les amours,
Peut-on passer d'heureux jours?

Justement, on est dans la salle à manger, et il faut qu'il y ait quelque repas de famille; car, Dieu me pardonne, on chante des couplets. (*On entend encore chanter : Sans l'hymen, etc. A la fin, on crie bravo! à la santé de la mariée! et on applaudit.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC; M. DE SAINT-ANDRÉ, *sortant de l'appartement à gauche.*

M. DE SAINN-ANDRÉ. Je ne sais pas ce que je fais aujourd'hui, oublier mes couplets; je les ai laissés sur la table, et tous les convives qui m'attendent; c'est d'une inconvenance. (*Il va les chercher sur une petite table qui est de l'autre côté du théâtre.*)

FRÉDÉRIC. Que vois-je? monsieur de Saint-André!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Je ne me trompe pas, c'est ce cher Frédéric, mon ancien pupille! tu arrives donc de Bordeaux?

FRÉDÉRIC. A l'instant même, et je viens de descendre ici en face, à l'hôtel d'Espagne.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Cela se trouve à merveille; je t'invite, tu seras des nôtres.

FRÉDÉRIC. Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Nous sortons de l'église et de la municipalité.

FRÉDÉRIC. O ciel! il se pourrait! la noce a donc été avancée?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Sans doute, j'ai brusqué les choses; nous épousons une recette générale, on n'avait pas envie de manquer cela, nous sommes encore à table. (*On entend dans la coulisse appeler :* Monsieur de Saint-André, monsieur de Saint-André!) Et l'on m'attend; mais dans l'instant je suis à toi. Voilà, voilà! (*Il rentre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, *seul.* Il est donc vrai! il n'y a plus de doute; et j'aurai fait deux cents lieues pour arriver au moment où la perfide s'unit à un autre. M. de Saint-André m'avait bien écrit que sa fille aînée allait épouser, à la fin du mois, M. Bonnemain, un receveur général.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

A cette funeste nouvelle
Dont mon cœur, hélas! a frémi,
Pour réclamer la main d'Estelle,
J'ai tout quitté, je suis parti.
Mais, malgré ma course rapide,
Pour arriver j'aurai mis plus de temps
Qu'il n'en fallut à la perfide
Pour oublier tous ses serments.

Et dans quel moment viens-je d'apprendre sa trahison? lorsque la fortune me souriait, lorsqu'un opulent héritage me permettait de rendre heureuse celle que j'aimais. Amour, richesses, j'apportais tout à ses pieds : et je la trouve au pouvoir d'un autre, elle qui avait juré de m'aimer toujours, de résister même aux ordres de sa famille. Mais que dis-je? peut-être a-t-elle été contrainte; peut-être la violence seule a pu la décider! Ah! s'il en est ainsi! Je trouverais bien encore le moyen de la soustraire à mon rival; il a dû recevoir deux lettres de moi; et puisqu'il n'en a tenu compte, aujourd'hui même, sa vie ou la mienne..... Qui vient là? modérons-nous, et tâchons de savoir la vérité.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, *à l'écart;* BONNEMAIN, *sortant de l'appartement à gauche.*

BONNEMAIN. Ah! j'ai besoin de prendre l'air; la fatigue, le vin de Champagne et le bonheur, tout ça porte à la tête; et puis à table, nous sommes si serrés! il a fallu faire place à douze convives inconnus, tous parents, sur lesquels on ne comptait pas; on est obligé

de manger de côté, je ne vois ma femme que de profil, et je tourne le dos aux trois quarts de la famille.

FRÉDÉRIC. C'est quelqu'un de la noce, prenons des informations.

BONNEMAIN, *apercevant Frédéric.* Ah! mon Dieu! encore un convié du côté de ma femme.

FRÉDÉRIC. Il paraît, Monsieur, qu'on sort de table?

BONNEMAIN. Ce n'est pas sans peine; il y a quatre heures que nous y sommes. Le père de la mariée, qui, au dessert, a chanté à sa fille une chanson en douze couplets sur l'air : *Femmes, voulez-vous éprouver?* Et quelle chanson! de la poésie de famille. Dieu! quelle journée! Et madame de Saint-André qui, au premier couplet, s'est mise à pleurer, croyant qu'il n'y en aurait que deux ou trois; mais comme ça se prolongeait indéfiniment et que la position n'était pas tenable, elle a jugé à propos de se trouver mal; et dans ce moment on est occupé à la desserrer; ç'a été le bouquet, et j'en ai profité pour sortir un instant.

FRÉDÉRIC. J'étais absent lorsque ce mariage a été arrangé; et comme vous me semblez être au fait, dites-moi un peu, quelle espèce d'homme est-ce que le marié?

BONNEMAIN, *embarrassé.* Monsieur, c'est un homme qui... que... certainement... enfin, un homme de mérite; et, quant à ses qualités, vous les trouverez dans l'Almanach royal, page 390.

FRÉDÉRIC. Et croyez-vous que la jeune personne ait consenti de son plein gré à cette alliance?

BONNEMAIN. Oui, Monsieur, oui, sans doute; mais oserais-je vous demander, Monsieur, pourquoi toutes ces questions?

FRÉDÉRIC. Pourquoi? Je n'y tiens plus! Apprenez, Monsieur, que je l'aimais, que je l'adorais, qu'elle avait juré de me garder sa foi.

BONNEMAIN, *stupéfait.* Comment!

FREDERIC.

AIR *du Ménage de garçon.*

Voulant d'abord chercher querelle
A cet époux qu'on lui donnait,
J'allais lui brûler la cervelle.

BONNEMAIN, *à part.*

C'est cela seul qui me manquait,
Et c'est mon jeune homme au billet.

FFÉDÉRIC.

Mais je renonce à cette envie.

BONNEMAIN, *à part.*

Ah! pour moi, quel joli métier,
Si le plus beau jour de ma vie
Allait en être le dernier!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le marié! monsieur le marié!

BONNEMAIN. Veux-tu te taire!

LE DOMESTIQUE. Monsieur le marié, on vous attend.

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je? quoi! Monsieur, vous seriez....

BONNEMAIN, *à Frédéric.* Oui, Monsieur, c'est moi qui suis le marié. (*A part.*) Voila un monsieur que je ne recevrai jamais chez moi, et je suis bien aise d'être averti; c'est le premier bonheur qui m'arrive aujourd'hui.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, Madame vous attend pour commencer le bal.

BONNEMAIN J'y vais, j'y vais. (*On entend les violons qui jouent la valse de Robin des bois.*) Aussi bien, j'entends les violons; c'est étonnant comme j'ai envie de danser! (*Il rentre dans l'appartement à gauche, dont il ferme la porte; et l'air de valse qu'on entend du salon continue pendant toute la scène suivante.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul.* Il faut partir; et sans lui avoir dit adieu; mais je veux qu'elle sache tout ce que j'avais fait pour mériter sa main. (*Il se met à une table, qui se trouve à la droite du théâtre, et écrit.*) Apprenons-lui que ma fortune, mon rang dans le monde... c'est cela. Mais comment lui faire remettre ce billet? (*Apercevant Antonine qui sort de l'appartement à gauche.*) Quel bonheur! voici sa sœur. (*Il ploie vivement son billet.*)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, *à la table,* ANTONINE.

ANTONINE, *d'un air de mauvaise humeur.* Je suis d'une colère! j'étais dans le grand salon à attendre, et la contredanse a commencé sans que mon mari vînt m'offrir la main; de dépit je me suis levée, et je suis sortie, d'autant que toutes ces demoiselles avaient un air enchanté et jouissaient de mon embarras. (*Apercevant Frédéric.*) Il se pourrait! monsieur Frédéric! que je suis contente de vous voir! nous parlions de vous ce matin; et quelle sera la surprise de ma sœur! sait-elle que vous êtes ici?

FRÉDÉRIC, *vivement.* N'en parlons plus. J'ai à réclamer de votre amitié un dernier service.

ANTONINE. Quel est-il?

FRÉDÉRIC. Dans quelques instants, j'aurai quitté Paris, et pour toujours... Je ne reverrai plus ni vous, ni votre sœur; mais daignez vous charger pour elle de ce billet.

ANTONINE. Mais qu'avez-vous donc? pourquoi ne pas rester?

FRÉDÉRIC. Pourquoi?.. (*Apercevant Bonnemain qui sort de l'appartement à gauche.*) Adieu, adieu, je suis le plus malheureux des hommes. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

ANTONINE, BONNEMAIN.

BONNEMAIN, *à part, en entrant.* Et moi donc!.... qu'est-ce que je suis? je vous le demande.

ANTONINE, *l'apercevant.* Ah! vous voilà, Monsieur! vous êtes bien aimable. (*Elle serre dans son corset le billet qu'elle tenait à la main.*) Vous venez enfin me chercher pour danser, il est temps, au moment où la contredanse finit.

BONNEMAIN. Madame, il ne s'agit pas de cela. Quelle est, s'il vous plaît, cette lettre que vous venez de recevoir?

ANTONINE, *étonnée.* Comment!

BONNEMAIN. Oui, que je vous ai vue cacher avec tant de soin.

ANTONINE. Ah!.. ce billet que m'a remis Frédéric?

BONNEMAIN, *cachant sa colère.* Précisément... (*A part.*) Je ne sais comment m'y prendre... Quand on entre en ménage, et qu'on n'est pas encore fait aux explications conjugales..... (*Haut.*) Ma chère amie, ne pourrais-je pas savoir ce qu'il contient?



BONNEMAIN. N'importe, je voudrais le voir. — Acte 2, scène 8.

ANTONINE, *froidement.* Impossible, il n'est pas pour vous.

BONNEMAIN, *toujours avec une colère concentrée.* Je m'en doute bien, mais n'importe, je voudrais le voir.

ANTONINE. *Je voudrais le voir!..* Qu'est-ce que c'est que ce ton-là? Un jour comme celui-ci!.. Sachez, Monsieur, que je ne vous laisserai point prendre de mauvaises habitudes; et puisque vous parlez ainsi, vous ne le verrez pas.

BONNEMAIN. Vous ne pensez pas, ma chère amie, que je pourrais l'exiger.

ANTONINE. Maman! maman! il exige!..

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SAINT-ANDRÉ, M. DE SAINT-ANDRÉ, JULES.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *avec indignation.* Déjà!.. et tu pleures!

JULES. Ma cousine qui pleure! qu'est-ce qu'elle a donc?

ANTONINE, *pleurant.* C'est Monsieur.

BONNEMAIN. C'est Madame.

M. DE SAINT-ANDRÉ, *à Bonnemain.* Comment! mes enfants, vous commencez votre bonheur par une querelle!

BONNEMAIN. Mais, beau-père!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Y pensez-vous, mon gendre? le premier jour? ce n'est pas l'usage.

ANTONINE. C'est Monsieur qui, au lieu de m'offrir sa main pour la première contredanse, m'a laissée toute seule; moi, qui avais refusé trente invitations.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est affreux!

JULES. C'est indigne!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Ma pauvre fille! devais-tu t'attendre à ce manque d'égards?

BONNEMAIN. Mais permettez donc; j'ai couru dans tous les salons.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Fi! mon gendre, cela ne se fait pas.

ANTONINE. Et quand je suis assez bonne pour lui pardonner, Monsieur a des procédés affreux; il prétend voir un billet qu'on vient de me remettre.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. J'espère que tu n'a pas cédé?

ANTONINE. Oh! non, maman.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est bien, il ne faut pas compromettre son avenir; mais moi, c'est différent, tu vas me confier cette lettre.

ANTONINE. Non, maman; je ne puis la donner qu'à ma sœur.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est la même chose, allons la trouver. Pauvre enfant! c'est un ange de douceur! et quelle tenue! quels principes! (*A Bonnemain.*) Et vous avez eu le cœur de la chagriner? (*Pleurant.*) Dieu! quel avenir pour une mère!

ANTONINE, *pleurant aussi.* Maman, calmez-vous.

BONNEMAIN. Ma belle-mère, si vous ne pleuriez qu'après...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Fi! Monsieur, vous êtes un tyran.

BONNEMAIN. Allons, la voilà partie.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Viens, ma chère Antonine; certainement, si j'avais pu prévoir... mais il te reste l'amitié et les conseils d'une mère. (*Elle emmène Antonine, elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.*)

BONNEMAIN, *les regardant sortir.* Ses conseils! c'est fini, elle va tout brouiller. (*A M. de Saint-André.*) J'espère au moins, beau-père, que vous me rendrez justice.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Écoutez, mon gendre, je suis là-dedans tout à fait désintéressé; mais franchement vous avez tort, je dirai même plus, tous les torts sont de votre côté. (*Il rentre dans l'appartement.*)

—

SCÈNE X.

JULES, BONNEMAIN.

BONNEMAIN. Est-ce que ce sera toujours comme ça? Autant qu'on peut juger d'un livre par la première page, en voici un qui s'annonce d'une manière... J'aimerais mieux que ma femme n'eût pas de dot et fût orpheline! J'y gagnerais cent pour cent, j'aurais la famille de moins.

JULES, *qui a regardé autour de lui si personne ne venait, s'approche de Bonnemain, et lui dit, à voix basse :* Monsieur, ça ne se passera pas ainsi.

BONNEMAIN. Hein! que me veut encore celui-là?

JULES. Apprenez, Monsieur, que, parmi ses parents, ma cousine trouvera des défenseurs, et je vous demanderai pourquoi vous vous permettez de la chagriner ainsi.

BONNEMAIN. Il faut peut-être que je la remercie de ce qu'elle ne m'aime pas.

JULES, *avec joie.* Comment! Monsieur, il serait possible! ce serait pour cela!

BONNEMAIN. Précisément.

JULES, *cherchant à cacher sa joie.* Eh mais! il n'y a pas de quoi vous fâcher ni vous mettre en colère. Voyez-vous, mon cher cousin, il ne faut pas vous décourager; cela viendra peut-être, sans compter que les apparences sont trompeuses.

BONNEMAIN. Ah! vous appelez cela des apparences! Un jeune homme qui l'aimait avant son mariage, et qui ici, devant moi, lui a remis un billet.

JULES. Que dites-vous?

BONMEMAIN. J'étais là, je l'ai vu.

JULES, *vivement.* Il se pourrait! et vous êtes resté aussi calme! aussi tranquille! A votre place, je l'aurais tué.

BONNEMAIN. A la bonne heure, au moins, en voilà un qui prend mes intérêts.

AIR de *l'Artiste.*

Beau-père, belle-mère,
M'en veulent, je le croi;
Et la famille entière
Se ligue contre moi.
Lorsque chacun me blâme,
Quel serait mon destin,
Si par bonheur ma femme
N'avait pas un cousin.

JULES. Non, je n'aurais jamais pensé que ma cousine fût capable d'une telle perfidie. Certainement, je croyais, comme vous me le disiez tout à l'heure, qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle n'aimait personne; mais supposer qu'elle a une autre inclination, c'est une horreur, c'est une indignité.

BONNEMAIN. N'est-ce pas? c'est le seul de la famille. Allons, allons, jeune homme, calmez-vous. (*A part.*) En voilà un du moins que je peux recevoir chez moi sans danger. (*Lui prenant la main.*) Mon cousin, mon cher cousin, vous êtes le seul qui m'ayez témoigné une amitié véritable, et j'espère bien que vous me ferez le plaisir de venir souvent chez nous, et de regarder ma maison comme la vôtre. Vous me le promettez.

JULES. De tout mon cœur.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ANTONINE, ESTELLE, *qui tient la lettre de Frédéric à la main. Ils sortent tous de l'appartement à droite.*

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE ET ANTONINE. Où est-il? où est-il? ce cher Frédéric!

BONNEMAIN. Et de qui parlez-vous donc?

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. De cet estimable, cet excellent jeune homme; celui qui tout à l'heure a remis ce billet à Antonine.

ESTELLE. Ce cher Frédéric!

ANTONINE. Ce pauvre garçon!

BONNEMAIN. Eh bien! par exemple!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Par malheur il n'a pas laissé son adresse.

ESTELLE. Eh! mon Dieu! non, et comment lui faire savoir...

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Mon gendre l'a vu, il lui a parlé, peut-être sait-il où il demeure.

BONNEMAIN. Et pourquoi faire, s'il vous plaît?

ANTONINE. Il doit être si malheureux dans ce moment!

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Il faut que nous le voyions.

BONNEMAIN, *à Jules.* C'est fini, la famille est timbrée.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien! vous ne l'avez pas trouvé? mais, par bonheur, je me rappelle maintenant qu'en arrivant, il m'a dit qu'il venait de descendre à l'hôtel d'Espagne.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est ici en face; il faut y envoyer.

ANTONINE. Jules nous rendra ce service.

JULES. Du tout, Madame.

ANTONINE. Est-il peu obligeant!

M. DE SAINT-ANDRÉ. Eh bien, mon gendre, courez-y sur-le-champ.

BONNEMAIN. Celui-là est trop fort; se moquer de moi à ce point.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Vous ne savez donc pas ce qui arrive? Frédéric était chez un négociant de Bordeaux, qui n'avait pas d'enfants.

ESTELLE. Et qui l'avait pris en amitié.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Car, ce cher Frédéric, tout le monde l'aime.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ ET ANTONINE. C'est bien vrai.

ESTELLE. Et en mourant il lui a laissé toute sa fortune.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Cinquante mille livres de rente; le voilà plus riche que vous.

BONNEMAIN. Eh bien! par exemple! n'allez-vous pas lui donner votre fille?

M. DE SAINT-ANDRÉ. Oui, sans doute.

BONNEMAIN. La tête n'y est plus; et lui qui ce matin parlait de girouettes! a-t-on jamais vu un beau-père l'être à ce point-là?

ESTELLE. Vous perdez là du temps, il est peut-être parti; je vais envoyer un domestique. (*Elle sort par le fond.*)

M. DE SAINT-ANDRÉ. Ou plutôt j'y vais moi-même, et je vous l'amène; ce sera encore plus dans les convenances. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, BONNEMAIN, JULES, ANTONINE.

BONNEMAIN, *élevant la voix.* J'espère qu'à la fin on daignera m'expliquer cette étrange démarche, à moins que décidément on ne regarde un mari comme rien, et un receveur général comme zéro.

JULES, *bas, à Bonnemain.* Bien, bien.

ANTONINE, *s'avançant.* Je me suis justifiée aux yeux de ma famille, et je pourrais m'en tenir là; mais je n'abuserai point de ce que ma position a de favorable; votre colère était absurde, vos soupçons ridicules; ils ne valent pas la peine d'être réfutés.

BONNEMAIN. C'est égal, essayez toujours, ça ne peut pas faire de tort.

ANTONINE. Apprenez, Monsieur, que ce n'est pas moi, mais ma sœur; c'est-à-dire, c'était bien moi, puisque c'est moi que vous avez épousée; mais c'est justement à cause de cela, parce qu'il a cru un moment, et c'est si naturel quand on aime bien!.. C'est ce qui vous prouve qu'il n'y a de la faute de personne, et que c'est vous seul qui êtes coupable.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. C'est clair comme le jour, et vous devez voir...

BONNEMAIN. C'est-à-dire, j'y vois... j'y vois de confiance.

ANTONINE, *bas, à sa mère.* Maman, si, pour achever de le convaincre, j'essayais de me trouver mal.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *bas.* Impossible avec ta toilette. (*Haut.*) Et tenez, tenez, les voici.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-ANDRÉ, ESTELLE, FRÉDÉRIC, ET TOUTES LES PERSONNES DE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Dans cet asile* (des EAUX DU MONT-D'OR).

Ah! quelle ivresse!
De sa tendresse
Ce jour heureux
Comble les vœux;
Le mariage
Ici l'engage :
Quel moment
Pour le sentiment!

ANTONINE, *à Bonnemain.*

Aux noirs soupçons votre âme était en proie;
Vous le voyez, il adore ma sœur.

JULES.

Il aime Estelle! ah! pour moi quelle joie!

BONNEMAIN, *regardant Jules.*

Dieu! comme il m'aime, et comme il a bon cœur!

(*Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : le premier désigné tient la droite de l'acteur : M. de Saint-André, Frédéric, Estelle, madame de Saint-André, à qui on approche un fauteuil, Antonine, Bonnemain, Jules.*)

BONNEMAIN. Tout est expliqué, et, cette fois, j'en suis quitte pour la peur. Pendant qu'ils sont dans les reconnaissances, j'ai bien envie d'enlever ma femme impromptu; car, grâce au ciel, il est près de minuit, et nous touchons au lendemain du plus beau jour de ma vie. (*Appelant.*) Baptiste, les voitures de noce sont-elles là?

LE DOMESTIQUE. Non, Monsieur, M. Jules les a renvoyées.

BONNEMAIN. Encore un contre-temps! Est-ce que nous pouvons nous en aller à pied, en bas de soie, dans la neige? il ne manquerait plus que cela pour réchauffer l'hymen. Tâche de rattraper ma voiture, et avertis-moi sur-le-champ.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ, *qui, pendant ce temps, a causé avec Frédéric, son mari et ses deux filles.* J'ai peine à me remettre de mon émotion. Voilà donc mes deux filles établies. Quelle perspective douloureuse pour une mère! car enfin, je vais me trouver seule avec mon mari; sans compter que, dans huit jours, j'aurai encore une noce à subir, le spectacle d'un mariage.

ESTELLE. Non, ma mère, si vous le permettez, nous nous marierons à la campagne, sans bruit, sans apprêts.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Et pourquoi donc cela?

FRÉDÉRIC. Une noce à huis clos, au profit seulement des mariés.

M. DE SAINT-ANDRÉ. Je ne sais pas si c'est dans les convenances.

BONNEMAIN, *à voix basse.* Belle-mère, belle-mère, nous allons partir.

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Quoi! déjà?

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR du *Calife de Bagdad.*

ENSEMBLE.

JULES, *à part.*

Ah! je sens là battre mon cœur,
Et de dépit et de douleur!

BONNEMAIN.

Oui, je sens là battre mon cœur;
C'est donc fini; Dieu, quel bonheur!

ANTONINE.

Ah! je sens là battre mon cœur.
D'émotion et de frayeur!

M. ET MADAME DE SAINT-ANDRÉ.

Ah! je sens là battre mon cœur,
D'émotion et de frayeur!

FRÉDÉRIC ET ESTELLE.

Ah! je sens là battre mon cœur,
Et d'espérance et de bonheur!

LE CHŒUR.

Chacun d'eux sent battre son cœur,
Et d'espérance et de frayeur!

ESTELLE, *au public.*

Ma sœur aujourd'hui se marie ;
Mais de vous dépend son destin.
Ah ! tâchez, je vous en supplie,
Que le plus beau jour de sa vie
Ait encore un lendemain.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* La voiture de la mariée !

ANTONINE, *courant à sa mère.* Ah ! mon Dieu !

MADAME DE SAINT-ANDRÉ. Allons, ma fille, qu'est-ce que cela signifie?

(On reprend le chœur général.)

Ah ! je sens là battre, etc., etc., etc.

(Chacun se range pour laisser passer les deux époux. Bonnemain prend le bras de sa femme. Estelle pose un châle sur les épaules d'Antonine. Sa mère lui parle bas à l'oreille. Le père lève les yeux au ciel, et fait respirer un flacon de sels à madame de Saint-André qui est près de se trouver mal. Antonine, en s'éloignant, jette un dernier regard sur le petit cousin, qui, placé dans un coin, porte un mouchoir à ses yeux.)



LA CHARGE A PAYER

OU

LA MÈRE INTRIGANTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 13 avril 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

MADAME LOCARD.
Me ALEXANDRE LOCARD, son fils, notaire.
M. DURAND, manufacturier de Saint-Quentin.
M. PLACIDE.
MADAME DE BEAUMONT, veuve d'un procureur.
AUGUSTE, troisième clerc chez Me Locard.
DEUX DOMESTIQUES de madame Locard.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Locard,

Le théâtre représente un grand salon ; porte au fond. A la droite de l'acteur, une cheminée, et la porte d'un appartement. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de M. Alexandre Locard. Sur le troisième plan, une autre porte qui est censée conduire dans l'intérieur de la maison ; une table et des papiers sur le devant, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LOCARD, ALEXANDRE.

MADAME LOCARD. Il me semble que vous devez vous en rapporter à moi, après tout ce que j'ai fait pour vous.

ALEXANDRE. Mon Dieu, ma mère, je sais ce que je vous dois. Mon frère et moi n'avions qu'un modique héritage; vous avez juré que nous ferions fortune, vous avez su inspirer de la confiance à nos parents, à nos amis, même à ceux qui ne l'étaient pas. Voilà, grâce à vous, mon frère agent de change; à crédit, il est vrai, car il n'a pas encore donné un sou ; mais enfin, il exerce, et il a voiture. Moi, qui vais à pied, je suis un peu plus avancé, je suis notaire, à moitié ; je ne dois plus que deux cent mille francs ; mais je les dois, et comment les payer?

MADAME LOCARD. Par un mariage, par un beau mariage ; c'est la règle à présent ; voyez tous vos confrères.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Souvent il est fort difficile
De payer mille écus comptant;
Mais lorsque l'on en doit cent mille,
Cela devient tout différent :
Les affaires sont bientôt faites,
On trouve un beau-père obligeant
A qui l'on apporte ses dettes
Et qui vous donne son argent.

ALEXANDRE. Tenez, ma mère, s'il m'était permis de ne pas avoir d'ambition, et de penser à ma manière, j'épouserais Amélie, votre filleule, avec qui j'ai été élevé.

MADAME LOCARD. Y pensez-vous?

ALEXANDRE. Je sais bien qu'elle est orpheline, qu'elle n'a rien pour le moment, et qu'elle n'en aura pas davantage par la suite.

MADAME LOCARD. Et votre charge à payer?

ALEXANDRE. Sans doute ; mais ça n'empêche pas de remarquer deux beaux yeux, d'éprouver une émotion involontaire, d'avoir des idées de bonheur!..

MADAME LOCARD. Et votre charge à payer?

ALEXANDRE. Ah çà! je n'ai donc pas le droit d'exiger que ma future me convienne?

MADAME LOCARD. Non, Monsieur, ce n'est pas pour vous que vous vous mariez.

ALEXANDRE. C'est juste, c'est pour mon prédécesseur, celui qui m'a cédé son étude.

MADAME LOCARD. Un homme dur, inexorable, qui n'a que des chiffres dans le cœur; et tout à l'heure, je faisais mes comptes : c'est dans trois mois qu'est l'échéance, et s'il y a le moindre retard, la moindre poursuite, c'en est fait de votre considération, et par conséquent de votre fortune; car le notariat est un état de confiance; dès qu'on y fait faillite une fois, on est ruiné pour toujours; ce n'est pas comme dans la banque ou les finances...

ALEXANDRE. Vous avez raison. Eh bien! voyons, ma mère, que faut-il faire?

MADAME LOCARD. J'ai mis en campagne toutes mes connaissances, et l'on nous propose déjà plusieurs partis : ce qu'on a trouvé de mieux jusqu'à présent, c'est une demoiselle de deux cent mille francs.

ALEXANDRE. C'est bien peu...

MADAME LOCARD. Oui, mais on aura la dot sur-le-champ, et pour nous c'est le principal! C'est la nièce d'un manufacturier.

ALEXANDRE. Je n'aime pas beaucoup ces gens-là.

MADAME LOCARD. Ni moi non plus, mais ils paient comptant.

ALEXANDRE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'aurais désiré, je le sens,
Connaître un peu plus ma future...

MADAME LOCARD.

On vous dit : deux cent mille francs.

ALEXANDRE.

Oui, c'est la dot qu'elle m'assure;
Mais ses traits?

MADAME LOCARD.

Je n'en ai rien su.

ALEXANDRE.

Mais son humeur, son caractère?

MADAME LOCARD.

J'ai négligé le superflu
Pour m'occuper du nécessaire.

Qui vient là? C'est Auguste, votre troisième clerc. (*Elle va s'asseoir auprès de la table, à gauche.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à la cantonade.* Dites donc, Messieurs, attendez un instant, ne déjeunez pas sans moi; c'est

qu'à l'étude, quand ils s'y mettent, la bouteille de vin et le pain sec vont joliment vite; le premier clerc surtout, c'est un fameux gastronome!

AIR des *Dehors trompeurs.*

Aussi, son appétit extrême
Souvent tient le nôtre en échec;
Car on fait des cabales, même
Pour l'eau claire et pour le pain sec :
Du pouvoir dont il est la source
Abusant, pour mieux s'en donner,
Tous les jours il m'envoie en course
Quand vient l'instant du déjeuner.

Tenez, mon patron, voilà ce contrat de vente que vous m'avez donné à copier.

ALEXANDRE. Il n'y a pas de fautes?

AUGUSTE. Eh! non, Monsieur; voyez plutôt. Cette fois-ci, je me suis joliment appliqué.

ALEXANDRE, *lisant.* C'est bien... « Par-devant Alexandre « Locard et son confrère, à Paris, sont comparus... « L'amour que j'ai pour vous me rend d'autant plus « malheureux, que je n'ose en parler à personne. » Hein! qu'est-ce que c'est que ça?

AUGUSTE. Ah! mon Dieu! C'est une distraction. Je pensais à autre chose.

ALEXANDRE. Et une distraction sur papier timbré, encore! Envoyez donc des actes comme ceux-là à l'enregistrement!

AUGUSTE. Ne vous fâchez pas, mon patron. C'est que, voyez-vous, je suis amoureux.

ALEXANDRE. Qu'est-ce que ça signifie? J'avais défendu que dans mon étude... et puis, je vous le demande, être amoureux à seize ans! un troisième clerc!

AUGUSTE. Et pourquoi pas? Comme s'il fallait, pour cela, être de la chambre des notaires!

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

A l'amour les clercs sont fidèles,
Chacun d'eux doit être léger;
Le dieu d'amour porte des ailes,
Dit la chanson, pour voltiger :
Si de cette ancienne coutume
L'amour ne s'écarte jamais,
Où trouvera-t-il des sujets,
Si ce n'est chez les gens de plume?

Je n'ai rien, je le sais; mais je travaillerai. Je peux parvenir, et, dans quatre ou cinq ans, jugez de mon bonheur, si je puis lui offrir ma main, si je peux l'épouser. Il doit être si doux d'épouser celle qu'on aime; n'est-ce pas, mon patron? n'est-ce pas, Madame?

MADAME LOCARD, *qui était assise auprès de la table, se levant et allant à Auguste.* Il suffit, Monsieur; et, au lieu de venir causer au salon, vous feriez mieux d'aller à l'étude.

AUGUSTE. Vous avez raison, je retourne au travail; mais c'est que, voyez-vous, quand je parle d'elle, ça me fait oublier... Justement, Madame, une lettre pour vous qui vient d'arriver. Adieu, mon patron, vous effacerez deux phrases, douze mots rayés, nuls. Je vais achever mon déjeuner.

—

SCÈNE III.

MADAME LOCARD, ALEXANDRE.

ALEXANDRE. Est-on heureux d'être troisième clerc! Je ne sais pas comment font ces petits gaillards-là. Ils sont toujours gais; moi, je n'ai jamais le temps.

MADAME LOCARD, *ouvrant la lettre.* Mon ami, c'est un autre parti qu'on nous propose, une fille unique; la fille de madame de Beaumont, que vous connaissez. Vous l'avez vue l'autre semaine dans un concert.

ALEXANDRE. Ah! oui, cette demoiselle qui chantait faux.

MADAME LOCARD. Qu'importe? on ne se marie pas pour chanter.

ALEXANDRE. Vous avez raison, et j'aimerais mieux celle-là.

MADAME LOCARD, *lisant.* Écoutez, écoutez. « Madame « de Beaumont, qui est la veuve d'un procureur, ne « peut pas souffrir les avoués; et comme elle a de « l'ambition, elle ne veut pour gendre qu'un notaire. « Elle donne deux cent cinquante mille francs. »

ALEXANDRE. Il n'y a pas à hésiter, cinquante mille francs de plus.

MADAME LOCARD. Et puis une musicienne!.. (*Continuant à lire.*) « Elle donne deux cent cinquante mille « francs, mais payables dans six mois. Il lui est im- « possible de compter la dot avant ce terme. » Ah! mon Dieu! voilà qui dérange tout.

ALEXANDRE. Il serait possible!

MADAME LOCARD. Eh oui, sans doute! puisqu'il vous faut votre argent dans trois mois; puisque, pour payer votre charge, nous n'avons devant nous qu'un trimestre.

ALEXANDRE. Si ça n'est pas désolant! une femme qui me convenait sous tous les rapports, une femme de deux cent cinquante mille francs, à laquelle il faut renoncer, et tout cela parce qu'on est pressé.

MADAME LOCARD. Ah! mon Dieu, oui. Il faut revenir à l'autre, qui, du reste, offre aussi de grands avantages. Comme je vous le disais, l'oncle est un riche manufacturier que vous connaissez de nom, M. Durand, de Saint-Quentin.

ALEXANDRE. Eh! mon Dieu, oui; et l'on me parlait, l'autre jour, de mademoiselle Élisa, sa nièce, une demoiselle charmante.

MADAME LOCARD. Vous voyez bien.

ALEXANDRE. Mais c'est qu'on disait qu'elle avait une inclination.

MADAME LOCARD. Propos en l'air! Voulez-vous, oui ou non, vous en rapporter à moi?

ALEXANDRE. Eh! oui, ma chère maman! je sais bien que vous m'aimez, que vous m'adorez, que vous ne voulez que mon bonheur; aussi je me laisse guider par vous, qui, du reste, avez bien plus de tête que moi.

MADAME LOCARD. Eh bien! M. Durand doit venir aujourd'hui dîner, et pour le décider...

ALEXANDRE. Est-ce qu'il ne l'est pas encore?

MADAME LOCARD. Eh! mon Dieu, non, et c'est pour cela que je l'ai invité, ainsi que sa nièce, votre prétendue... Mais comme vous êtes fait! Mettez-vous donc à la mode. Voilà une cravate comme on n'en porte plus, et vous êtes en arrière de trois mois.

ALEXANDRE. Ne faudrait-il pas mettre un pantalon à la *Jocko*, et un chapeau à la *Robinson?*

MADAME LOCARD. Eh bien! oui. Mais allez donc; j'attends M. Durand, qui peut arriver d'un moment à l'autre.

ALEXANDRE, *en s'en allant.* C'est joli, un notaire à la *Jocko.*

MADAME LOCARD, *seule.*

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Quelques gens qu'un faux zèle excite,
Toujours prompts à moraliser,
Pourront critiquer ma conduite,
Et d'égoïsme m'accuser :
Mais dans mes desseins je persiste;
Jamais, quel que soit leur avis,

Une mère n'est égoïste,
Car son bonheur est celui de son fils.

SCÈNE IV.

MADAME LOCARD, M. DURAND, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Durand!

MADAME LOCARD, *allant au-devant de M. Durand, qui entre par le fond.* Quoi! Monsieur, c'est vous qui nous faites la première visite? C'est trop d'honneur, et c'était à nous, au contraire, à aller faire la demande.

DURAND. Ça se peut bien; mais, voyez-vous, Madame, moi, je suis sans façon, je ne tiens pas aux cérémonies et surtout je suis rond en affaires.

AIR du ***Petit Courrier.***

Je suis marchand, fort étranger
Aux lois de la cérémonie;
Que m'importe la broderie?
C'est l'étoffe qu'il faut juger.
L'apparence souvent déguise
Plus d'un défaut, et je sais bien
Qu'en fait d'honneur, de marchandise,
L'étiquette ne prouve rien.

(*D'un ton brusque.*)

Je vous dirai donc qu'il me convenait d'abord de donner ma nièce à un notaire; mais j'ai été aux informations, et c'est là-dessus que je veux avoir avec vous une explication.

MADAME LOCARD. Eh! mon Dieu! très-volontiers, ce que j'aime, avant tout, c'est la franchise. C'est, selon moi, une preuve d'amitié; et je vous remercie, Monsieur, de nous traiter déjà en amis.

DURAND, *à part.* Cette femme-là a une manière d'entamer la conversation qui fait qu'on n'ose plus être en colère... (*Haut.*) Eh bien! Madame, on prétend qu'à Paris, maintenant, tout le monde se mêle de commerce et de spéculation; que sans rien avoir, tout le monde achète ou revend des charges d'avoué, de notaire, d'agent de change; le tout à crédit, *à prime,* ou *fin courant,* comme un coupon de rente On prétend que, pour s'acquitter, on court les dots, les mariages; que plus une charge est chère, c'est-à-dire plus on a de dettes, et plus on a de prétentions; et qu'enfin, pour ces messieurs, une femme est toujours assez belle, quand elle est assez riche. Voilà, Madame, ce qu'on dit; et je vous demande à vous-même ce que vous en pensez.

MADAME LOCARD. Cela peut être vrai en général; mais, quant à nous, Monsieur, pour vous prouver que nous tenons moins à l'argent qu'aux convenances de famille et de caractère, (*Lui présentant la lettre qu'elle a lue à Alexandre.*) voici une lettre dans laquelle on nous offre mademoiselle de Beaumont, et cinquante mille francs de plus que n'en a votre nièce. (*Durand prend la lettre et la lit.*) Vous voyez, Monsieur, que nous pourrions accepter; et cependant nous refusons.

DURAND. Il se pourrait! un pareil procédé... Ah! Madame, je suis confus; il n'est pas besoin d'autres explications; je vous donne ma parole, et je suis prêt à conclure, quand vous voudrez; le plus tôt vaudra le mieux; car lorsqu'on a une manufacture, et six cents ouvriers sur les bras, on n'a pas de temps à perdre. On vous a dit que je donnais à ma nièce deux cent mille francs de dot?

MADAME LOCARD. Comptant?

DURAND. Oui, Madame, en signant le contrat

MADAME LOCARD. C'est très-bien, c'est superbe, c'est tout ce que nous demandons; et le reste après vous.

DURAND. Du tout, et c'est là-dessus que je veux vous prévenir. Il se peut que je laisse quelque chose; mais je ne m'engage à rien. Si d'ici là je rencontre de braves gens sur mon chemin, je veux être libre de leur faire du bien; je donne, je ne promets pas.

MADAME LOCARD. Et vous avez raison. Je ne puis pas souffrir qu'on attriste un contrat de mariage par des idées de succession, que l'on fasse entrer en ligne de compte toutes les infirmités d'une famille, et toutes les probabilités de décès, que l'on paraisse désirer ce qu'on doit craindre; cela flétrit la pensée, cela révolte l'âme; un parent qui nous aime est le plus précieux des trésors.

DURAND, *à part.* Voilà une femme aimable, et qui raisonne bien. (*Haut.*) Oui, Madame, vous avez raison; la véritable richesse, c'est le travail, la bonne conduite et le bon caractère.

MADAME LOCARD. Sous ce rapport, mon fils est des plus riches. Laborieux, docile, aimant, il sera aux petits soins pour sa femme, et si j'ai à lui reprocher quelque chose, c'est l'abus d'une qualité, l'excès de sa douceur. (*On entend un grand bruit, et la voix d'Alexandre qui s'écrie :*) Je suis capable de tout.

DURAND. Qu'est-ce que j'entends?

MADAME LOCARD, *embarrassée.* Rien; c'est un de mes gens qui est très-emporté, que je serai obligée de congédier.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE.

AUGUSTE. Eh! mon Dieu! d'où vient donc ce tapage qu'on entend dans l'étude?

MADAME LOCARD. Ce n'est rien.

AUGUSTE. Si vraiment, et j'ai bien reconnu la voix de mon patron.

MADAME LOCARD. Vous vous êtes trompé, mon fils est sorti depuis plus d'une heure, et vous ne devriez pas venir, comme un étourdi, nous troubler, quand on est en affaires.

AUGUSTE. Pardon, Madame, si j'avais su... (*Il va pour entrer.*)

DURAND, *le considérant attentivement.* Eh mais! c'est mon ami Auguste. Tu ne viens pas m'embrasser?

AUGUSTE, *courant à lui.* Vous ici, Monsieur! Quel plaisir de vous revoir!

MADAME LOCARD. Comment! vous vous connaissez?

DURAND. Oui, Madame; c'est mon jeune compatriote; son père était un de mes chefs d'atelier.

AUGUSTE. Et ce que Monsieur ne vous dit pas, c'est qu'il m'a placé dans un collége, m'a élevé à ses frais, et que ma reconnaissance...

DURAND. Tais-toi, tais-toi, tu m'avais bien écrit que tu étais entré à Paris chez un notaire, mais j'avais oublié le nom de ton patron. Es-tu content, mon garçon?

AUGUSTE. Ce que j'ai me suffit.

DURAND. Et tu travailles?

AUGUSTE. De toutes mes forces.

DURAND. A la bonne heure, avec ça l'on ne manque jamais, et quelquefois on s'enrichit.

AUGUSTE. Je suis déjà monté en grade; l'année dernière, j'étais le coureur de l'étude, et maintenant, me voilà troisième clerc.

DURAND. Diable! c'est de l'avancement gagné à la course et à la sueur de ton front.



PLACIDE, *seul*. Qu'est-ce que cela signifie? Il emmène ce Monsieur, et il ne veut rien me dire! — Scène 21.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Comme moi, travaille sans cesse;
Et tu parviendras, mon enfant.

AUGUSTE.

Parvenir à votre richesse!
Moi!.. je ne conçois pas comment...

DURAND.

Pour être riche il faut être économe.

AUGUSTE.

Vous imiter est le vœu de mon cœur.

DURAND.

Pour être heureux, il faut être honnête homme.

AUGUSTE.

Ah! je comprends alors votre bonheur. (*bis*)

DURAND, *à madame Locard.* Sans adieu, Madame, à tantôt. (*A Auguste.*) Ah! tu es clerc chez M. Alexandre Locard. J'aurai plusieurs choses à te demander. (*Il sort.*)

MADAME LOCARD, *à part.* Ah! mon Dieu!

—

SCÈNE VI.

MADAME LOCARD, AUGUSTE.

MADAME LOCARD. Il paraît que vous connaissez beaucoup ce monsieur; j'en suis charmée; car vous n'ignorez pas l'amitié, l'attachement que mon fils a pour vous; son intention est de vous garder avec lui... Silence, le voici.

—

SCÈNE VII.

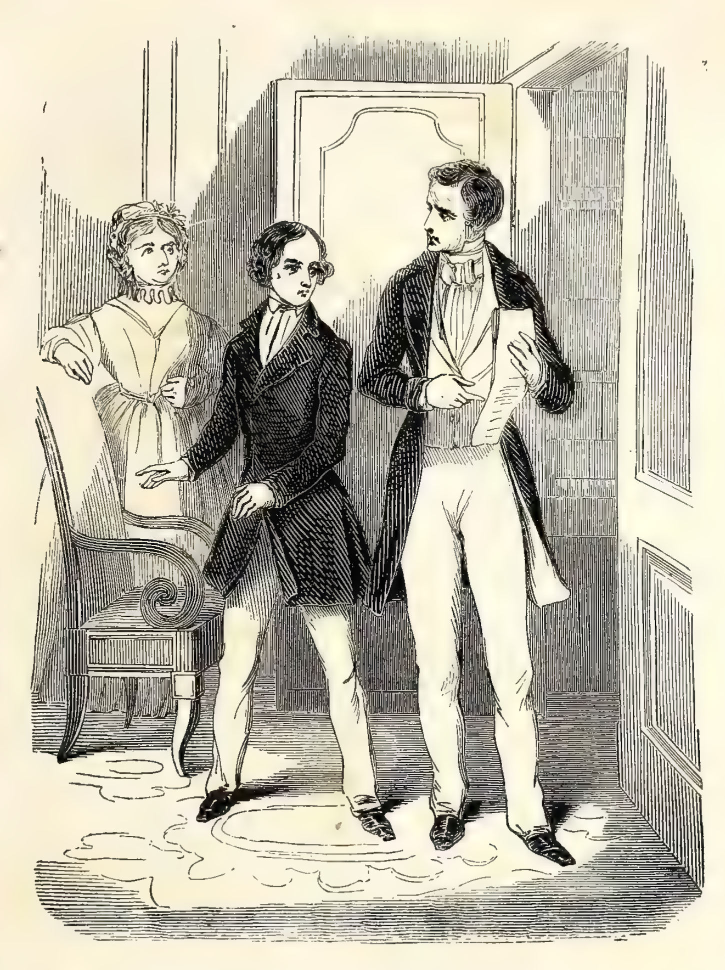
LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE, *à Auguste.* Vous voilà encore ici, Monsieur! vous pouvez sortir; dès ce moment vous ne faites plus partie de mon étude.

MADAME LOCARD, *à part.* Ah! mon Dieu, qu'est-ce qu'il fait donc?

AUGUSTE. Vous me renvoyez, et pourquoi?

ALEXANDRE. Pourquoi? c'est affreux! c'est abominable! heureusement, j'ai retenu ma colère...



AUGUSTE. Ah! mon Dieu! c'est une distraction... — Scène 2.

MADAME LOCARD. C'est donc cela que nous avons si bien entendu.

ALEXANDRE. Il n'y avait peut-être pas de quoi? Apprenez que, dans le contrat de vente qu'il m'a remis tout à l'heure, j'ai trouvé un brouillon de lettre; et cette lettre était adressée à Amélie, votre filleule.

MADAME LOCARD. Il se pourrait!

AUGUSTE. Je suis perdu!

ALEXANDRE. Ce n'est rien encore; apprenez que mademoiselle Amélie n'est point insensible.

AUGUSTE. O ciel! elle vous aurait dit...

ALEXANDRE. Oui, Monsieur, elle me l'a dit à moi, par-devant notaire.

AUGUSTE. Ah! que je suis heureux, que je vous remercie, mon patron! vous pouvez me renvoyer si vous voulez, ça m'est égal.

ALEXANDRE. Oui, Monsieur, vous sortirez à l'instant même.

MADAME LOCARD. Y pensez-vous? il faut encore le ménager; je vous dirai pourquoi. (*Prenant Auguste à part.*) Venez ici, monsieur Auguste; vous êtes un étourdi, un imprudent. Heureusement, j'ai parlé en votre faveur; vous resterez avec nous. Conduisez-vous bien, et nous verrons par la suite... (*Alexandre va s'asseoir auprès de la cheminée.*)

AUGUSTE. Quoi! Madame, il se pourrait!

MADAME LOCARD. J'y mets une condition qui va stimuler votre zèle; le mariage de mon fils doit précéder le vôtre.

AUGUSTE. Dieux! quel espoir! Avant huit jours, mon notaire sera marié. Je vais le proposer à tout le monde. Je vais le vanter dans toutes les sociétés.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Dans les salons, dans les bals de familles,
Prônant mon notaire à l'envi,
J'inviterai veuves et jeunes filles,
Je parlerai de lui, rien que de lui;
Et de leurs cœurs préparant la conquête,
Valsant avec intention,
Je leur ferai tourner la tête
Pour le compte de mon patron.

Mais voici un client. Je me sauve.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — № 5. —

SCÈNE VIII.

ALEXANDRE, MADAME LOCARD, M. PLACIDE.

MADAME LOCARD, *allant à Alexandre, qui, pendant toute la fin de la scène précédente, est resté près de la cheminée, la tête appuyée dans ses mains.* Mon fils, prenez donc garde, c'est un client. (*Alexandre se lève et salue M. Placide.*)

PLACIDE. C'est un ami de collége qui m'envoie à vous, M. Martin.

MADAME LOCARD. Ah! oui... (*Bas, à Alexandre.*) Ce gros imbécile, qui vous a prêté des fonds.

ALEXANDRE. Soyez le bienvenu, Monsieur.

PLACIDE. On m'a dit que je pouvais m'adresser ici en toute confiance. Je suis monsieur Placide. J'habite Fontainebleau, où j'ai fait une succession.

ALEXANDRE, *vivement.* Une succession!

PLACIDE. Oui, Monsieur; j'ai perdu un arrière-cousin, j'ai cru que j'en mourrais...

MADAME LOCARD. De chagrin?

PLACIDE. Non, de fatigue. Qu'une succession est une chose terrible à recueillir! que de peines! que de soins! pour moi surtout qui n'aime pas à me déranger. Enfin, j'y ai résisté; j'ai pris mon parti et mon argent; et je me trouve avec cent mille écus dont je ne sais que faire.

MADAME LOCARD. Cent mille écus!

PLACIDE. Ils sont là, et ça me pèse terriblement, quoique ce soit en reconnaissances sur la banque de France. Je voudrais donc trouver quelque bon emploi de mes capitaux, car ils ne peuvent pas toujours rester placés dans ma poche.

ALEXANDRE. Prenez du tiers consolidé à 101 fr. 50 c.

PLACIDE. C'est trop cher; et puis d'ailleurs toute ma fortune est déjà en rentes sur l'État. Dieux! que les pauvres capitalistes sont à plaindre! Depuis ce matin, ma tête travaille. Je suis sûr que j'ai un commencement de fièvre cérébrale.

MADAME LOCARD. Allons, allons, cessez de vous tourmenter. J'ai une proposition à vous faire. Nous sommes bien aises de répondre à la confiance de votre ami et à la vôtre.

PLACIDE. Madame...

MADAME LOCARD. Si vous voulez, mon fils se chargera de votre argent, pour trois ou quatre ans. Vous voulez des garanties, c'est trop juste. D'abord, mon fils a son étude; ensuite, il est cautionné par son frère l'agent de change.

ALEXANDRE. Ça, c'est vrai, (*A part.*) et réciproquement.

PLACIDE. Au fait, un notaire, un agent de change, je cumulerai toutes les garanties possibles; et dans la même famille, sans aucun déplacement.

MADAME LOCARD, *à Placide.* Eh bien! qu'en pensez-vous?

PLACIDE.

AIR : *Dieu tout-puissant par qui le comestible.*

Comment! j'accepte avec reconnaissance.

MADAME LOCARD.

De nous, je crois, vous serez satisfait.

ALEXANDRE.

Je veux répondre à votre confiance :
Daignez passer jusqu'à mon cabinet.

PLACIDE.

Dépêchons-nous... la chance est plus certaine;
Sur nous jamais l'argent ne doit rester,
De peur qu'hélas! un voleur ne le prenne,
(*A part.*)
Ou qu'un ami ne vienne l'emprunter.

ENSEMBLE.

PLACIDE, ALEXANDRE, MADAME LOCARD.

PLACIDE.

Vraiment j'accepte avec reconnaissance;
De vous, je crois, je serai satisfait.
Pour vous prouver quelle est ma confiance,
Passons, Monsieur, dans votre cabinet.

ALEXANDRE, MADAME LOCARD.

Monsieur accepte avec reconnaissance;
De nous je crois qu'il sera satisfait, etc., etc.

(*Alexandre et Placide entrent dans le cabinet à gauche.*)

SCÈNE IX.

MADAME LOCARD, *seule.* Ceci change la thèse, puisque l'on prête à mon fils cent mille écus pour trois ans. Nous avons à présent du temps devant nous, et je ne vois pas pourquoi nous ne reviendrions pas à mademoiselle de Beaumont, pourquoi elle serait sacrifiée. On ne trouve pas tous les jours à gagner cinquante mille francs, surtout un notaire qui commence. Je sais bien que M. Durand m'a donné sa parole, tandis que, du côté de madame de Beaumont, il n'y a encore rien de certain; mais on peut toujours essayer. Écrivons à madame de Beaumont de venir dîner avec sa fille; ce sera, selon l'événement, ou une entrevue, ou une simple politesse. (*Elle se met à la table à gauche, et écrit.*)

SCÈNE X.

MADAME LOCARD, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à part, en entrant.* Dieux! il paraît que le dîner sera soigné, toute la cuisine est en feu. Je viens de donner douze feuilles de papier à minutes pour les côtelettes en papillotes. On a requis mon bureau pour y préparer le dessert, et le saute-ruisseau est en course chez le pâtissier.

MADAME LOCARD. Ah! c'est vous, monsieur Auguste! il faut absolument me rendre un service.

AUGUSTE. Qu'est-ce que c'est, Madame?

MADAME LOCARD. Ce serait de porter cette lettre chez madame de Beaumont, que j'ai oublié d'inviter. J'abuse peut-être; mais je sais combien vous êtes complaisant.

AUGUSTE. Comment donc! Madame... (*A part.*) Dans tout autre moment, je ferais joliment valoir la dignité de troisième clerc, qui me défend de porter des lettres; mais aujourd'hui, je ne tiens pas au *decorum*; et puis, en rapportant la réponse, je pourrai peut-être voir Amélie.

MADAME LOCARD. Tantôt, monsieur Auguste, je compte sur vous pour m'aider à faire les honneurs.

AUGUSTE. Soyez tranquille, Madame; moi et mes camarades, nous serons là. Donner la main aux dames, faire la partie des jeunes personnes, et des attentions pour tout le monde, c'est la consigne des clercs

AIR : *Du partage de la richesse.*

Doublant de petits soins, de zèle,
Nous allons tous nous surpasser;
Il est plus d'une demoiselle
Que cela peut influencer.
Mainte beauté, j'en ai la certitude,
Pourra fixer son choix sur votre fils,
En apprenant qu'il a l'étude
La plus aimable de Paris.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME LOCARD, PLACIDE.

MADAME LOCARD, *à part.* Maintenant tout est réparé, et je puis compter sur madame de Beaumont.

PLACIDE. Nous venons de terminer, et je n'ai pas voulu partir sans vous présenter mes hommages.

MADAME LOCARD. Etes-vous content?

PLACIDE. Enchanté! impossible de trouver un notaire plus habile! L'acte que j'ai signé est parfait; tout y est prévu et garanti; nous pouvons mourir l'un après l'autre ou simultanément, sans que cela fasse la moindre des choses; c'est un chef-d'œuvre de rédaction tranquillisante.

MADAME LOCARD. Ainsi, vous n'avez aucune crainte pour votre argent?

PLACIDE. Oh! mon Dieu! je vous le laisserai jusqu'à ce qu'il se présente un établissement pour ma fille.

MADAME LOCARD. Vous avez donc une fille?

PLACIDE. Oui, une demoiselle nubile, qui ne demanderait pas mieux que de se marier. C'est sa dot que je viens de déposer entre vos mains. Quant au reste, je ne m'en mêle pas; le mari viendra quand il voudra. Je n'ai pas envie de me mettre en course pour le chercher : on a bien assez de ses affaires.

MADAME LOCARD. C'est une plaisanterie; vous ne devez pas manquer de prétendants.

PLACIDE. Je n'en ai pas encore vu un seul; il est vrai que je ne reçois jamais personne; nous vivons, ma fille et moi, comme le solitaire du mont Sauvage, pas la plus petite visite.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Depuis trente ans, dans la même demeure,
Aux mêmes soins constamment attaché,
Je suis levé toujours à la même heure;
A la même heure aussi je suis couché...
Ce sont toujours les mêmes plats que j'aime,
Je bois toujours même vin... excepté
Que la bouteille, hélas! n'est pas la même,
Mais c'est toujours la même volupté.
Oui, la bouteille, hélas! n'est pas la même,
Mais c'est toujours la même volupté.

MADAME LOCARD. Mais enfin, vous désirez marier votre fille?

PLACIDE. Sans doute; mais je voudrais que cela fût fait; ou au moins n'avoir plus qu'à signer le contrat et à donner ma bénédiction. Je crains d'être obligé de jouer un rôle actif, de périr de fatigue dans le cours des visites, ou de suffocation au milieu des embrassements.

MADAME LOCARD. Je me mets à votre place, et je conçois vos inquiétudes; mais il est peut-être un moyen de les faire cesser; j'ai en tête certain projet... Vous avez vu mon fils; je ne vous en dis pas davantage; faites-nous l'amitié de nous amener ce soir votre aimable fille. Venez sans façon, nous n'aurons pas beaucoup de monde. A quelle heure dînez-vous ordinairement?

PLACIDE. A midi, et je soupe à sept heures.

MADAME LOCARD. Hé bien! nous retarderons le dîner d'une heure; ce sera comme si vous soupiez, et ça ne dérangera rien à vos habitudes.

PLACIDE, *à part.* En vérité, cette femme-là est charmante... *(Haut.)* Certainement, Madame, on peut toujours accepter un bon dîner, ça n'engage à rien; et puis d'ailleurs, je suis bon père, et si je peux, sans me déranger, faire le bonheur de ma fille...

AIR du vaudeville *des Amazones.*

Je suis par goût tranquille et sédentaire :
C'est mon système, et je m'en trouve heureux.
Combien de gens, dans leur ardeur légère,
Vont poursuivant la fortune en tous lieux!..
Quand après elle ils courent de la sorte,
En l'attendant je fais bien mieux, je croi;
Si le bonheur souvent frappe à ma porte,
C'est qu'il est sûr de me trouver chez moi.

SCÈNE XII.

MADAME LOCARD, *seule.* C'est à merveille; cela vaut mieux; voilà le beau-père qu'il nous faut; cent mille écus comptant! Mais avec un homme de ce caractère, rien n'est encore terminé; il faut donc, en le ménageant, ne pas perdre de vue mademoiselle de Beaumont, et pour plus de sûreté, tenir toujours M. Durand en réserve; alors on verra à choisir; car moi, je ne favorise personne.. Qui vient là?

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur Durand.

MADAME LOCARD. Comment! déjà? à quatre heures? ces provinciaux n'en font jamais d'autres.

LE DOMESTIQUE. Il venait annoncer qu'il ne pouvait pas dîner avec vous.

MADAME LOCARD, *à part.* Tant mieux.

LE DOMESTIQUE. Mais il aurait voulu vous parler.

MADAME LOCARD. J'ai quelques ordres à donner, faites attendre. *(Elle rentre dans l'appartement à droite.)*

SCÈNE XIII.

M. DURAND, LE DOMESTIQUE.

DURAND, *à la cantonade.* Ma chère Élisa, reste au salon, je te reprendrai dans l'instant.

LE DOMESTIQUE. Monsieur, Madame vous prie de vouloir bien patienter un moment. *(Il sort.)*

DURAND. Tant qu'elle voudra, je suis désolé de mon impolitesse; une invitation antérieure que j'avais oubliée, et c'est bien le moins que je vienne m'excuser moi-même.

SCÈNE XIV.

DURAND, MADAME DE BEAUMONT, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame de Beaumont.

DURAND. Madame de Beaumont! c'est probablement cette dame dont on me parlait tout à l'heure, et dont on a refusé l'alliance. *(Ils se saluent.)* Cette pauvre dame a un air triste et contrarié.

MADAME DE BEAUMONT, *à part.* Comment! il y a déjà du monde! comme c'est désagréable! J'espérais arriver d'assez bonne heure pour causer avec madame Locard; car ce projet de mariage me sourit beaucoup.

DURAND. Madame, je vous en prie, *(Lui montrant le coin du feu.)*, daignez donc vous asseoir... *(A part.)* Je ne puis pas lui faire trop de politesse, moi qui suis cause du désagrément qu'elle éprouve. *(Haut.)* La maîtresse de la maison est sans doute à sa toilette.

MADAME DE BEAUMONT, *s'asseyant.* J'attendrai ici qu'elle sorte, afin de lui dire quelques mots sur une affaire très-importante.

DURAND, *à part.* Je le crois bien.

MADAME DE BEAUMONT. C'est pour cela que j'ai laissé ma fille dans l'autre salon.

DURAND, *à part*. Sa fille, c'est bien cela.

MADAME DE BEAUMONT. Elle y a trouvé une jeune personne charmante.

DURAND. C'est ma nièce, Madame.

MADAME DE BEAUMONT. Je vous en fais mon compliment; ces demoiselles sont à peu près du même âge; deux jeunes personnes à marier.

DURAND. Oui, Madame; mais c'est maintenant si difficile! on a tant de peine à trouver un établissement convenable!

MADAME DE BEAUMONT, *soupirant*. Vous avez bien raison.

DURAND. Mais on aurait tort de se décourager; parce qu'enfin, un mariage est manqué, un autre se présente.

MADAME DE BEAUMONT. C'est justement ce qui m'arrive.

DURAND. Quoi! vous auriez rencontré un autre parti? ah! tant mieux; j'en suis enchanté.

MADAME DE BEAUMONT, *à part*. Ce monsieur est bien bon.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PLACIDE.

PLACIDE, *entrant par le fond, et parlant à la cantonade*. Laissez donc, je n'ai pas besoin qu'on m'annonce. Élodie, ma fille, reste là avec ces demoiselles, je te rejoins à l'instant. (*Madame de Beaumont et Durand se lèvent pour le saluer.*) Ne vous dérangez donc pas, de grâce; ce serait plutôt à moi à faire les honneurs.

MADAME DE BEAUMONT ET DURAND. Monsieur est trop honnête.

PLACIDE. Non, Madame, c'est le droit de ma position. Vous êtes, je le crois, des amis de la maison, et je suis enchanté de faire connaissance... Où est madame Locard? où est le jeune homme?

MADAME DE BEAUMONT, *à part, à Durand*. Il est sans façon. (*A Placide.*) Monsieur est un parent de madame Locard?

PLACIDE. Non, Madame; mais je vais être parent de son fils, parent de très-près; vous comprenez?

DURAND. Que voulez-vous dire?

PLACIDE. Il n'y a pas deux heures que c'est arrangé; et j'en parle à tout le monde, parce que cela me convient tellement... un mariage impromptu qui ne donne pas de peine, et qui va tout seul.

MADAME DE BEAUMONT. Qu'est-ce que cela signifie?

PLACIDE. Que ma fille Élodie, qui est venue avec moi, est enfin pourvue; elle épouse le fils de madame Locard.

DURAND. Il se pourrait!

PLACIDE. C'est convenu; et depuis ce moment, il me semble que j'ai un poids de moins sur l'estomac; ça dégage mon existence.

DURAND, *souriant*. J'en suis désolé pour vous; mais vous êtes sans doute dans l'erreur.

MADAME DE BEAUMONT. Oui, Monsieur.

DURAND. Car le fils de madame Locard épouse ma nièce Élisa, qui est là au salon.

MADAME DE BEAUMONT. Comment, Messieurs, il est bien singulier...

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

C'est moi, Messieurs, que l'on préfère.

PLACIDE.

C'est à moi que l'on a promis.

DURAND.

J'ai la parole de la mère.

TOUS TROIS.

Ma nièce | Ma fille } épousera son fils.

DURAND.

Quelle que soit, pour l'hyménée,
Sa bonne volonté... je crois
Qu'il ne peut, dans cette journée,
En épouser trois à la fois.

ENSEMBLE.

Mais quel peut être ce mystère?
C'est à moi que l'on a promis;
J'ai la parole de la mère.
Ma nièce | Ma fille } épousera son fils.

MADAME DE BEAUMONT. Voici justement M. Alexandre qui va terminer la discussion.

PLACIDE, *à part*. Là! voilà ce que je craignais, des imbroglio, des embarras. D'abord, s'il y a de la concurrence, je n'en suis plus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ALEXANDRE.

ALEXANDRE. Comment, Madame et Messieurs, vous restez ici lorsque tout le monde vous attend au salon? (*A Durand.*) C'est à monsieur Durand que j'ai l'honneur de parler?

DURAND. Oui, Monsieur; mais un mot d'explication. Voici madame de Beaumont, à qui madame votre mère a donné parole pour votre mariage.

ALEXANDRE, *à part*. Ma mère y serait revenue; ah! tant mieux!

DURAND. Voici...

PLACIDE. Monsieur Placide, de Fontainebleau.

DURAND. Qui prétend aussi avoir une promesse.

ALEXANDRE, *à part*. Dieux! le client de cent mille écus!

DURAND. Nous voulons savoir quel est celui de nous dont on se joue. Êtes-vous mon neveu?

MADAME DE BEAUMONT. Êtes-vous mon gendre?

PLACIDE. Êtes-vous mon beau-fils, oui ou non?

TOUS TROIS ENSEMBLE, *le pressant vivement*. Allons, Monsieur, expliquez-vous.

ALEXANDRE, *à part*. Et ma mère qui ne me prévient pas! (*Haut.*) Certainement, Madame, certainement, Messieurs; c'est trop de bonheur; je dis trop de bonheur à la fois; car vous devez bien penser qu'individuellement... Mais ma position me commande des ménagements que vous saurez apprécier. Je suis certain qu'à ma place, vous ne répondriez pas autrement que moi à l'honneur que vous voulez me faire.

DURAND. Quel amphigouri!

MADAME DE BEAUMONT. On ne vous demande pas de faire ici des phrases et de l'esprit.

PLACIDE. Donnez-nous tout bonnement du style de notaire, oui ou non.

ALEXANDRE, *à part*. J'en ferai une maladie... Heureusement, voici ma mère qui vient à mon secours. (*Allant à elle.*) Arrivez, Madame. (*A part.*) Tout est perdu.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LOCARD.

MADAME LOCARD. Mille pardons, Messieurs, de vous avoir fait attendre... (*A madame de Beaumont.*) C'est

bien aimable à vous d'être venue; je n'osais y compter. Vous avez reçu mes deux lettres.

MADAME DE BEAUMONT. Je n'en ai reçu qu'une.

MADAME LOCARD. Celle qui vous invite à dîner? c'est le principal, puisque cela me procure le plaisir de vous voir; mais, dans l'autre, qui était de deux ou trois pages, et que probablement vous recevrez ce soir, j'entrais dans des explications et des arrangements qui nous sont particuliers, et qui ennuieraient beaucoup ces messieurs. D'ailleurs, Madame, tout à l'heure, au salon, nous en causerons, et deux mots nous mettront bientôt d'accord.

DURAND. A la bonne heure; mais nous aussi, nous aurions encore quelques renseignements à vous demander.

PLACIDE. Oui, Madame, des instructions et documents.

MADAME LOCARD. Vraiment? vous me dites cela d'un air bien sérieux. Tant mieux; j'aime beaucoup les graves conférences, et quand vous voudrez... (*A son fils.*) Mais que faites-vous donc là, Alexandre? y pensez-vous! Donnez la main à Madame, et conduisez-la au salon, où je la rejoins dans l'instant.

ALEXANDRE. Oui, ma mère. (*A part.*) Il paraît décidément que c'est celle-là qu'on préfère. (*Il sort avec madame de Beaumont.*)

—

SCÈNE XVIII.

PLACIDE, MADAME LOCARD, DURAND.

MADAME LOCARD. J'étais là dans une position très-fausse et très-désagréable. (*A Durand.*) C'est cette dame dont je vous parlais ce matin. Forcée de refuser son alliance, je lui ai écrit la lettre la plus aimable, la plus polie, la suppliant de ne pas m'en vouloir, et pour me le prouver, de venir aujourd'hui, sans façon et en amie, dîner avec nous; elle n'a pas encore reçu ma lettre. Nous avons des domestiques et des clercs si négligents... de sorte que, tout à l'heure, il faudra lui dire de vive voix... Mais voyons, Messieurs, ce que vous avez à me demander.

DURAND. Voici madame de Beaumont hors de cause. C'est très-bien.

PLACIDE. Mais ça ne suffit pas.

MADAME LOCARD, *d'un air étonné.* Qu'est-ce que cela veut dire?

DURAND. Ne m'avez-vous pas proposé pour ma nièce la main de votre fils?

MADAME LOCARD. C'est vrai.

PLACIDE. Ne m'avez-vous pas donné votre parole pour ma fille?

MADAME LOCARD. J'en conviens.

DURAND. Eh bien! Madame, comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?

MADAME LOCARD. De la manière la plus simple, et un mot va vous répondre. J'ai deux fils; l'un est notaire, et l'autre, agent de change.

DURAND ET PLACIDE. Que dites-vous?

MADAME LOCARD. Il m'est permis, je pense, de m'occuper en même temps de leur avenir et de leur établissement. (*A Durand.*) Vous savez quelles sont nos conventions? (*A Placide.*) quels sont nos arrangements? Tout est convenu avec chacun de vous; ainsi, je vous en prie, que ce soir il ne soit plus question d'affaires. (*Montrant Durand.*) Monsieur nous quitte à l'instant même, et malheureusement il ne peut dîner avec nous; mais demain, de grand matin, nous en causerons. (*A Placide.*) Si Monsieur veut me faire le plaisir de passer chez moi à dix heures. (*A Durand.*) et Monsieur à midi, nous terminerons tout.

DURAND ET PLACIDE. A la bonne heure.

MADAME LOCARD. Aujourd'hui, ne pensons qu'à notre dîner et à notre soirée. J'espère que vous ne m'en voulez pas? Vous n'êtes plus ennemis?

PLACIDE. Comment donc? puisque nos enfants vont entrer dans la même famille.

DURAND. Puisque nous allons être alliés.

PLACIDE. Je vous demande votre amitié.

DURAND. Moi, la vôtre.

PLACIDE. De tout mon cœur. (*Ils se donnent une poignée de main.*)

DURAND. Adieu, Madame; je m'en vais faire avancer une voiture, et reprendre ma nièce au salon. (*Durand sort par la porte à gauche, et Placide va s'asseoir auprès de la cheminée.*)

—

SCÈNE XIX.

MADAME LOCARD; PLACIDE, *assis auprès de la cheminée;* AUGUSTE, *entrant par le fond.*

AUGUSTE, *accourant, bas, à madame Locard.* Eh! venez donc, Madame; votre fils m'envoie vous chercher, car il perd la tête.

MADAME LOCARD. Qu'y a-t-il donc?

AUGUSTE. Il est au milieu de quatre ou cinq demoiselles dont il ignore le nom; et comme vous ne lui avez rien dit, il ne sait pas encore définitivement...

MADAME LOCARD.
AIR du *Piége.*
N'est-il pas aimable et galant?
AUGUSTE.
Il s'en fait vraiment une étude.
MADAME LOCARD.
Alors, d'où provient son tourment?
AUGUSTE.
Il flotte dans l'incertitude.
Son cœur, plein de vagues désirs,
Ne sait où fixer sa tendresse;
Et dans l'envoi de ses soupirs,
Il craint de se tromper d'adresse.

MADAME LOCARD, *à part.* Allons veiller sur lui..... (*Haut.*) Auguste, voulez-vous avoir la bonté d'écrire les cartes pour le dîner?

AUGUSTE, *allant s'asseoir auprès de la table.* C'est juste, ça rentre dans les fonctions de troisième clerc; c'est comme pour découper à table.

MADAME LOCARD. Grâce au ciel, tout est réparé, je puis maintenant choisir. (*A Auguste.*) Vous mettrez à table M. Placide à côté de moi. (*Regardant Placide.*) Demain, à dix heures, tout sera signé; et je pourrai alors rompre avec M. Durand. (*A Placide, qui est toujours auprès de la cheminée.*) Vous venez, n'est-il pas vrai?

PLACIDE. Oui, Madame, je vous suis; je vais seulement me chauffer les pieds, parce que, dans le salon, à cause des dames, on ne peut pas approcher de la cheminée. (*Madame Locard sort par le fond.*)

—

SCÈNE XX.

PLACIDE, *à droite auprès de la cheminée, se chauffant les pieds;* AUGUSTE, *à gauche à la table, écrivant;* DURAND, *sortant de la porte à gauche, qui est celle de l'étude.*

DURAND. Est-il gentil, ce petit clerc! leste, ingambe;

il s'est empressé d'aller me chercher une voiture. Je crois bien, comme il disait, qu'il n'aura pas de peine à l'attraper à la course.

AUGUSTE. C'est vous, monsieur Durand? est-ce que vous ne dînez pas ici? j'avais déjà écrit votre nom.

DURAND. Non, je vais prendre ma nièce au salon pour partir avec elle. La voiture m'attend.

AUGUSTE. Tant pis; j'aurais bien voulu vous parler d'une affaire d'où dépend mon bonheur.

DURAND. Ton bonheur! Parle, mon ami; ma nièce attendra, et le dîner aussi.

AUGUSTE. Vous êtes mon bienfaiteur, je puis tout vous dire. Apprenez que j'étais amoureux; oh! mais amoureux à en perdre le boire et le manger; et, pour un clerc, ce sont les symptômes les plus forts; de plus, j'étais sans espérance; mais à présent c'est changé.

DURAND. Vraiment? ce pauvre garçon!

AUGUSTE. Ça va dépendre du mariage de M. Alexandre, mon notaire. S'il s'établit, le mien est certain.

DURAND. N'est-ce que cela? réjouis-toi, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre.

PLACIDE, *quittant la cheminée et s'approchant.* Oui, sans doute, mon petit garçon.

DURAND. Apprends qu'il épouse Élisa, ma nièce.

AUGUSTE. Comment! il se pourrait?

PLACIDE. Eh non! il épouse ma fille Élodie.

DURAND. Non, Monsieur; vous confondez : Alexandre est le notaire, c'est mon neveu; votre gendre, c'est l'agent de change.

PLACIDE. Moi! avoir pour gendre un agent de change! Eh bien oui! je ne suis pas assez brave pour cela.

DURAND. Est-ce que vous n'êtes pas convenu avec madame Locard?..

PLACIDE. Non pas; c'est vous.

DURAND. C'est vous-même... Je suis commerçant, et crains les jeux de bourse.

PLACIDE. Moi, Monsieur, je suis capitaliste, et je crains tout.

DURAND. Il y a donc quelque erreur?

AUGUSTE. N'importe; ce que je vois de certain, c'est que votre nièce doit épouser un des fils de madame Locard; et vous a-t-on prévenu?..

DURAND. Que dis-tu? est-ce que tu saurais quelque chose?

AUGUSTE, *se reprenant.* Eh mon Dieu! qu'est-ce que je dis? et mon mariage qui en dépend.

DURAND. Parle; je veux tout savoir; j'exige de toi la vérité.

AUGUSTE. Oui, oui; vous avez raison : je ne dois pas souffrir que mon bienfaiteur...

PLACIDE. Oui, jeune homme, rendez ce service à deux pères de famille.

AUGUSTE.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Qui? moi! Monsieur, je n'ai rien à vous dire

PLACIDE, *à part.*

Son air contraint m'inspire un juste effroi.

AUGUSTE, *à Durand.*

Venez, Monsieur, je m'en vais vous instruire;
L'honneur le veut; tout est fini pour moi.
De mon hymen j'avais la certitude;
Je vois qu'il faut y renoncer, hélas!
Et je m'en vais, quel malheur pour l'étude!
Du même coup déchirer deux contrats! (*bis.*)

ENSEMBLE.

AUGUSTE, DURAND, PLACIDE.

AUGUSTE.

Et je m'en vais, quel malheur pour l'étude,
Du même coup déchirer deux contrats! (*bis.*)

DURAND.

De tout prévoir j'eus toujours l'habitude :
Soyons prudent, et ne nous pressons pas. (*bis.*)

PLACIDE.

Moi, de trembler j'eus toujours l'habitude :
Fuyons l'abîme entr'ouvert sous mes pas. (*bis.*)

(*Durand et Auguste sortent.*)

SCÈNE XXI.

PLACIDE, *seul.* Qu'est-ce que cela signifie? il emmène ce monsieur, et il ne veut rien me dire. Parbleu! c'est clair, cela dit tout; le notaire n'a point de bonnes affaires, et l'agent de change en a de mauvaises dans quel guêpier je m'étais fourré! Moi, l'homme du repos et de la retraite, compromettre mes capitaux, ma fille et ma tranquillité! Il faut à tout prix sortir de cette position téméraire.

SCÈNE XXII.

PLACIDE, MADAME LOCARD.

MADAME LOCARD, *à part.* Pour ne rien risquer, j'ai agi franchement, et je viens de rompre avec madame de Beaumont, c'est plus sûr. (*Haut.*) Eh bien! monsieur Placide, vous ne venez pas? votre fille, votre aimable Élodie est inquiète de vous.

PLACIDE. Ah! elle est inquiète! elle n'est pas la seule! Apprenez, Madame, que tantôt il y a eu ici amphibologie, et que je n'ai jamais entendu que ma fille épousât un agent de change.

MADAME LOCARD. Mais c'est d'accord, c'est arrêté entre nous; vous aurez pour gendre mon fils le notaire; j'ai votre parole, vous avez la mienne; et demain matin à dix heures, tout sera terminé.

PLACIDE. Terminé? non pas, c'est impossible; à présent, j'ai des motifs.

MADAME LOCARD. Et lesquels?

PLACIDE. Lesquels? c'est-à-dire, pour des motifs, je n'en ai pas; mais j'ai appris...

MADAME LOCARD, *à part.* Il se pourrait! (*Haut.*) Parlez, Monsieur, que vous a-t-on appris?

PLACIDE. On m'a appris... c'est-à-dire, Madame..... on ne m'a rien appris, et voilà ce qui me détermine...

MADAME LOCARD. Je vous comprends. Mais on n'en vient point à une rupture pareille sans des raisons majeures, et vous parlerez... vous m'expliquerez...

PLACIDE. Du tout; je ne parlerai pas, je ne dirai rien, et je n'ajouterai pas un mot de plus. C'est une affaire de confiance; je suis le maître de ne plus en avoir, si ça m'arrange.

MADAME LOCARD. Il suffit, Monsieur; qu'il n'en soit plus question. On ne prétend pas vous contraindre, et vous pouvez rentrer au salon.

PLACIDE, *à part, en s'en allant.* Je perds un gendre, c'est vrai; mais je sauve mes capitaux. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XXIII.

MADAME LOCARD, *puis* DURAND ET AUGUSTE.

MADAME LOCARD. Je le disais bien, qu'avec un homme de ce caractère, on ne pouvait compter sur rien, et j'ai bien fait de ménager M. Durand... (*L'apercevant au moment où il sort de l'étude.*) Quoi! Monsieur, vous voilà? vous n'êtes pas encore parti?

DURAND. Non, Madame, je venais prendre congé de vous, et vous prier de ne pas m'attendre demain à midi.

MADAME LOCARD. Et pour quelles raisons?

DURAND. C'est que je suis forcé de retirer ma parole; non pas que votre fils ne soit un excellent sujet, et que son étude ne soit très-bonne; mais enfin, il en doit une partie.

MADAME LOCARD. Je ne vous l'avais point laissé ignorer; d'ailleurs, mon fils est cautionné par son frère l'agent de change.

DURAND. D'accord; mais on prétend que l'agent de change est également cautionné par son frère le notaire; et c'est cette double sûreté qui m'inspire, pour la dot de ma nièce, des craintes, sans doute mal fondées.

MADAME LOCARD. C'en est assez, Monsieur, et je devine de qui vous tenez ces renseignements.

AUGUSTE. C'est de moi, Madame.

AIR *d'Aristippe.*

Avec tout autre il eût fallu, je pense,
Me taire ici... mais près d'un bienfaiteur
J'étais forcé de rompre le silence;
Par là je perds tout espoir de bonheur.
Je me souviens des lois que l'on m'a faites;
Un tel espoir était, je le sens bien,
Mon seul trésor... et, pour payer mes dettes,
Sans hésiter j'ai donné tout mon bien.

DURAND, *à Auguste.* Non, mon ami, il n'en sera pas ainsi, Madame est trop juste pour te punir d'une confidence que tu me devais. Je ne lui ferai point observer que, voulant établir son fils, il est peut-être de son intérêt de ne point laisser ébruiter cette affaire. Ce serait un moyen indigne de nous; mais elle comprendra sans peine qu'un jeune notaire ne doit éloigner aucune clientèle, que la mienne et celle de mes amis peuvent être utiles à M. Alexandre.

AIR : *A soixante ans.*

Oui, votre fils parviendra, je parie,
S'il veut goûter mes conseils, et s'il croit
Que le travail, le temps, l'économie
Sont, pour payer les charges que l'on doit,
Le vrai moyen, le plus sûr, le plus droit;
Mais, par un hymen mercenaire,
En se vendant, quand on croit acquitter
Un riche emploi, trop cher à supporter,
On perd l'estime, à mes yeux bien plus chère,
Car on ne peut jamais la racheter.

MADAME LOCARD. Vous ne pouvez pas douter, Monsieur, du prix que nous attachons à votre amitié, et si, pour la conserver, il ne faut que consentir au mariage de ma filleule...

AUGUSTE. Il se pourrait!..

MADAME LOCARD. Aussi bien, tant que cette petite fille sera ici, mon fils ne voudra jamais se prêter à mes projets; mais je vous préviens qu'elle n'a point de fortune.

DURAND. Qu'à cela ne tienne, je les emmène avec moi; et je donne à Auguste une place de quatre mille francs dans mon commerce. (*A Auguste.*) Acceptes-tu?

AUGUSTE. Que je suis heureux !

MADAME LOCARD. Quoi! vous renoncez à votre état? vous qui pouviez un jour devenir notaire.

AUGUSTE. Oui, comme tant d'autres, notaire à crédit, pour me marier par spéculation, et acheter ma charge aux dépens de mon bonheur ! non, non; j'aime mieux donner ma démission de troisième clerc.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE BEAUMONT, PLACIDE, TROIS JEUNES DEMOISELLES, LE RESTE DE LA SOCIÉTÉ, DEUX DOMESTIQUES.

CHŒUR.

AIR de la contredanse du *Bal champêtre.*

En fidèle convié,
Chez vous j'accours au plus vite,
Surtout lorsque nous invite
Le plaisir ou l'amitié.

ALEXANDRE. Eh bien! ma mère, est-ce qu'on ne se met pas à table?

MADAME LOCARD. Si vraiment... nous n'attendons plus personne.

ALEXANDRE. Est-ce toujours à la demoiselle en bleu que je dois donner la main?

MADAME LOCARD. Eh! non...

ALEXANDRE. C'est donc à la petite en rose?

MADAME LOCARD. Encore moins.

ALEXANDRE. Alors, je comprends... c'est à la troisième.

MADAME LOCARD. A aucune.

ALEXANDRE. Comment cela se fait-il?.. je n'épouse plus personne?

MADAME LOCARD. Non, pour le moment... à cause de votre insouciance, à cause de votre amour pour Amélie... mais j'y ai mis bon ordre... (*A un domestique.*) Faites servir, car tout le monde nous reste. (*A Placide et à madame de Beaumont.*) Tous les jours on ne se marie pas, et l'on dîne ensemble.

PLACIDE. Je suis forcé de vous quitter... car on vient de me faire demander en bas... M. Badoulard, un de mes compatriotes.

MADAME LOCARD. Quoi ! M. Badoulard, de Fontainebleau!.. je le connais beaucoup... un petit bossu...

PLACIDE. Qui n'est pas malheureux; car sa fille Aspasie, qui est tout son portrait, vient d'hériter de quatre cent mille francs.

MADAME LOCARD. Et c'est pour lui que vous nous quittez!.. Non pas, je vous garde, ainsi que votre ami... (*A l'autre domestique.*) Dites à M. Badoulard que nous l'attendons... que son couvert est mis, et qu'il faut qu'il dîne avec nous... (*A Alexandre.*) Changez les cartes et mettez M. Badoulard à côté de moi.

ALEXANDRE. Quoi ! ma mère, vous auriez des idées?..

MADAME LOCARD. Taisez-vous.

ALEXANDRE. Me faire épouser une bossue!

MADAME LOCARD. Et votre charge à payer?

LE DOMESTIQUE. Madame est servie.

CHŒUR.

En fidèle convié,
Chez vous j'accours au plus vite,
Surtout lorsque nous invite
Le plaisir ou l'amitié.

AUGUSTE, *au public.*

AIR de *Thémire.*

D'un notaire de confiance,
Si quelqu'un n'était pas pourvu,
Voici le nôtre... il a, je pense,
Grand besoin d'être soutenu.
En attendant que quelque belle
Veuille avec lui se marier,
Donnez-lui votre clientèle,
Car il a sa charge à payer.

TOUS.

Sa charge est encore à payer.

FIN DE LA CHARGE A PAYER.

LE BAISER AU PORTEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 9 juin 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. JUSTIN ET DE COURCY.

Personnages.

LA BARONNE DE VERVELLES.
JENNY, sa nièce.
DERVILLE, jeune colonel.
PHILIPPE, son domestique.
THIBAUT, fermier de madame de Vervelles.
JEANNETTE, femme de Thibaut.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe à la campagne.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, PHILIPPE.

(*Derville entre le premier, et marche en lisant.*)

PHILIPPE, *le suivant.* Monsieur, si nous nous reposions un peu.

DERVILLE. Laisse-moi tranquille.

PHILIPPE. Depuis deux heures que nous nous promenons dans la campagne... Il faut que ce roman-là vous amuse beaucoup?

DERVILLE. Un roman... tiens, regarde... Sais tu lire?

PHILIPPE, *lisant.* Œuvres de Charron... *de..... de la Sagesse.*

DERVILLE. Oui, de la Sagesse.

PHILIPPE. C'est drôle que vous puissiez lire aussi couramment dans ce livre-là; car enfin ça doit être de l'hébreu pour vous?

DERVILLE. Qu'est-ce que c'est, monsieur Philippe?.. je crois que vous faites le plaisant. Sachez que ce livre-là peut tout apprendre.

PHILIPPE. Apprend-il aussi à payer les dettes?

DERVILLE. Non pas, mais à les oublier.

PHILIPPE. En ce cas, Monsieur, vous devriez le faire lire à vos créanciers : ces gens-là ont des mémoires... Vous avez eu beau quitter Paris, venir vous établir à la campagne, je crois qu'ils vous ont suivi : car j'ai aperçu tout à l'heure, à l'auberge du Soleil-d'Or, des figures de connaissance.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il faudra, faute de paiement,
Renouveler chaque créance;
Comme cela revient souvent,
Et que j'ai de la prévoyance,
J'ai sur moi des papiers timbrés
(*Il les lui présente*)

DERVILLE.

Écrire en plein air!

PHILIPPE.

Le temps presse.
(*Montrant le livre qu'il tient.*)
Et tenez, vous les signerez
Sur le livre de la Sagesse.

DERVILLE, *prenant le papier et le mettant dans sa poche.* Va te promener toi et mes créanciers. Cherchez donc le calme et la solitude. C'est en vain qu'on veut fuir le monde et les hommes... Avec ces gaillards-là, il n'y a pas moyen d'être misanthrope.

PHILIPPE. Mais aussi, Monsieur, pourquoi vous mettez-vous misanthrope?.... comme s'il n'y avait pas d'autre état dans le monde... Au moment de toucher une dot superbe, dont nous avions grand besoin; à la veille d'épouser une femme charmante, dont vous êtes amoureux fou, vous abandonnez la noce, le château de la tante, et vous venez vous réfugier dans ce petit village, où, depuis quatre jours, nous sommes tous les deux à l'auberge; et pourquoi? parce qu'il vous a passé par la tête des idées de philosophie.

DERVILLE. Oui, je t'ai dit cela dans le premier moment; mais, vois-tu, en fait de philosophie, moi, je n'en ai que quand je ne peux pas faire autrement.

AIR de *Lantara.*

Quand l'amour ou Bacchus m'appelle
Dans un boudoir ou dans un gai festin,
Joyeux convive, amant fidèle,
Je vante et l'amour et le vin;
Si j'ai blâmé leur ivresse indiscrète,
C'était, hélas! philosophe obligé,
Quand le docteur me mettait à la diète,
Ou quand l'amour me donnait mon congé.

Et aujourd'hui, je suis précisément dans cette dernière catégorie.

PHILIPPE. Vraiment?

DERVILLE. Eh! oui : voilà trois ans que je suis admis dans la société de madame de Vervelles; je n'ai pu voir sa nièce, cette aimable veuve, la charmante Jenny, sans l'adorer, sans en perdre la tête..... Tu le sais, tout était conclu, arrangé : le mariage allait se faire, lorsque notre tante, une tête vive, romanesque, mais la meilleure femme du monde...

PHILIPPE. Vous oppose un rival : M. de Valbrun, ce gros major.

DERVILLE. Du tout; pour rien au monde elle ne manquerait à ses serments. Ce n'est pas une femme comme une autre; elle a mille qualités, et n'a qu'un seul défaut, qui tient peut-être à l'éducation : c'est qu'elle veut qu'on soit fidèle à sa femme.

PHILIPPE. Fidèle?

DERVILLE. Oui, mon ami; elle est là-dessus d'un rigorisme... c'est-à-dire que ce n'est plus un préjugé, ça devient un ridicule : elle regarde la moindre inconstance, la moindre infidélité comme un crime que rien ne peut expier.

PHILIPPE. Eh bien! puisque vous le saviez...

DERVILLE. Aussi, je m'observais; et je m'étais maintenu avec assez de bonheur, lorsque la veille du mariage j'étais allé à la chasse, et je m'arrêtai pour me rafraîchir dans une ferme où j'aperçus une petite fille charmante! tu sais, la petite Louise.

PHILIPPE. Oui, Monsieur, une jolie brune.

DERVILLE. J'entre en conversation; et tout en m'offrant du lait, elle m'apprend qu'elle va être rosière... c'était drôle, n'est-ce pas?.. et puis d'ailleurs son lait était excellent; mais je n'avais pas sur moi d'argent, et pour la remercier, je l'embrassais sans intention, lorsque la porte s'ouvre, et je vois paraître..... qui? madame de Vervelles en personne! ma future et redoutable tante. Il n'y eut pas moyen de me justifier; elle ne voulut rien entendre; et dans sa colère, elle m'annonça qu'elle allait protéger M. Valbrun, qui était amoureux de Jenny : Jenny elle-même déclara qu'elle y consentait, qu'elle ne voulait plus me voir. Alors tout fut rompu; et dans mon désespoir, je suis venu m'établir à six lieues de leur château, dans ce village, où je veux renoncer au monde, aux plaisirs et aux rosières.



THIBAUT. A merveille! j'arrive à propos. — Scène 2.

PHILIPPE. Bien vrai, Monsieur?

DERVILLE. Peux-tu en douter?.. Si tu savais combien je suis malheureux d'avoir perdu celle que j'aime, et cela, par ma faute, par mon étourderie!.. (*On entend des violons.*) Mais qu'est-ce que j'entends.

PHILIPPE. Ce sont les violons de la noce : il y a eu un mariage ce matin; et si vous voulez attendre, vous allez le voir revenir.

DERVILLE. Moi!.. à quoi bon? pour être témoin de leur bonheur... Non, je te l'ai dit : je renonce à l'amour, aux femmes... La mariée est-elle jolie?

PHILIPPE. C'est la petite Jeannette, la fille de notre aubergiste; elle épouse Thibaut, un fermier de madame de Vervelles : car elle a aussi de ce côté des propriétés magnifiques.

DERVILLE. Comment! ce gros Thibaut, qui est si jaloux?.... Est-il heureux d'épouser une femme comme celle-là! car cette petite Jeannette est fort bien.

PHILIPPE. Tenez, la voici qui vient de ce côté, avec les jeunes filles de la noce.

DERVILLE, *regardant.*

AIR du *Pot de fleurs.*

Que ce costume rend jolie!
Quelle taille et quel pied charmant!

PHILIPPE.

Allons, encore une folie,
Rappelez-vous votre serment.
Après l'aventure dernière,
Aller attaquer justement
La mariée...

DERVILLE.

Ah! c'est bien différent,
Et ce n'est pas une rosière.

Philippe, laisse-moi.

PHILIPPE. Et votre lecture?

DERVILLE. Je l'achèverai dans un autre moment..... Je te suis.

PHILIPPE, *prenant le livre qu'il emporte.* Allons, à demain la sagesse. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

DERVILLE, JEANNETTE, CHOEUR DE JEUNES PAYSANNES.

AIR : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!

Quand l' mariage
Nous engage;
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ce soir la danse aura son tour.

JEANNETTE.

Chacune de vous est priée...
Sans adieu, mon mari m'attend;
Enfin me voilà mariée.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Ah! qu'il nous en arrive autant!
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Quand l' mariage
Nous engage;
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ce soir la danse aura son tour.

(*Elles sortent toutes.*)

DERVILLE, *retenant Jeannette, qui veut sortir.* Un moment, charmante Jeannette.

JEANNETTE. Pardonnez, Monsieur, mais mon époux m'attend; et cette journée doit être tout à lui.

DERVILLE. L'heureux mortel!.. que ne donnerais-je pas pour être à sa place!.... (*Regardant Jeannette.*) Voilà pourtant comme j'aurais été, donnant la main à ma femme, à ma chère Jenny!.. cette idée seule...

JEANNETTE, *voulant retirer sa main.* Eh bien! Monsieur...

DERVILLE. Non, ne craignez rien! je voulais vous parler, parce que j'ai à vous gronder. Comment, Jeannette! vous vous mariez, et vous ne m'en dites rien, à moi qui loge chez votre père, qui suis de la maison? c'est fort mal; j'aime beaucoup à doter les filles sages et jolies comme vous; et je me serais chargé bien volontiers...

JEANNETTE. Ah! la chose est faite.

DERVILLE. En vérité?

JEANNETTE. Depuis plus de trois mois. C'est un riche propriétaire des environs, un militaire : c'est M. le major Valbrun qui me marie.

DERVILLE. Diable de major! qui se trouve toujours sur mon chemin... J aurais cependant voulu faire quelque chose pour vous, et surtout pour Thibaut, qui est un honnête garçon... Eh bien! écoutez, Jeannette, je m'inscris d'avance : je veux être le parrain de votre premier enfant.

JEANNETTE. C'est beaucoup trop d'honneur.

DERVILLE. La place n'est pas retenue?

JEANNETTE. Non, Monsieur.

DERVILLE.

AIR de *M. Deschalumeaux.*

Il m'en faut un gage.

JEANNETTE.

Comment?

DERVILLE.

Qu'un doux regard me remercie!

JEANNETTE.

Et que dirait Thibaut?

DERVILLE.

Vraiment,
C'est pour lui que je vous en prie,
Je veux le servir, et chez lui
Fixer la fortune jalouse.

JEANNETTE.

Vrai! vous protég'rez mon mari?
(*Le regardant tendrement.*)
Allons, faut être bonne épouse.

DEUXIÈME COUPLET.

DERVILLE.

Ce n'est rien, et pour son destin,
Cette faveur n'est pas la seule;
Puisque je vais être parrain,
Je prétends doter ma filleule :
Pour cela, loin d'être exigeant,
Je ne veux qu'un baiser, ma chère!

JEANNETTE.

Vrai! vous doterez notre enfant?
Allons, faut être bonne mère.
(*Derville l'embrasse.*)

THIBAUT, *paraissant.* A merveille!.. j'arrive à propos.

JEANNETTE. Aïe! (*Elle se sauve.*)

SCÈNE III.

DERVILLE, THIBAUT.

THIBAUT, *à Jeannette.* C'est bon, c'est bon; je te rattrap'rai bien là-bas. Conçoit-on cela? elle vient à peine de dire oui, et v'là qu'elle le dit encore ici à Monsieur.

DERVILLE. Parbleu! une fois qu'on y est...

THIBAUT. C'est une horreur! et je n'entends pas qu'ici, au village, on donne dans les manières de la ville.

DERVILLE. Allons, ne vas-tu pas te fâcher pour un oui ou pour un non?

THIBAUT. Pardine, Monsieur, faut-il que je vous remercie? au moment où j'allais vous faire une politesse; (*Montrant un papier et une écritoire qu'il tient à la main.*) lorsque j'allais passer chez vous pour vous prier de me faire l'honneur de signer au contrat.

DERVILLE. Eh bien! est-ce que cela nous empêche d'être bons amis, parce que j'ai embrassé ta femme?.. Voyez le grand malheur!

THIBAUT.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n' me doutais pas que Jeannette
Oublierait ce qu'ell' m'a juré;
Puisqu'elle est trompeuse et coquette,
D'elle et d' vous je me vengerai.
Oui, dans la colèr' qui m'enflamme,
Ça ne se pass'ra pas comm' ça!
Vous avez embrassé ma femme,
Tout le village le saura,

Car je vais de ce pas l'apprendre à tout le monde.

DERVILLE. Y penses-tu! un garçon gros et gras comme toi, se mettre en peine pour si peu de chose! tu ne connais donc pas les usages?

THIBAUT. Vous appelez ça un usage?

DERVILLE. Sans doute : on embrasse toujours une mariée.

THIBAUT. C'est-à-dire que si vous étiez l'épouseux, vous souffririez que je venissions à votre barbe...

DERVILLE. Mais oui.

THIBAUT. Eh! je ne m'y fierais pas.

DERVILLE. Tu as tort. Ecoute : promets-moi de ne pas faire de peine à Jeannette; et si je me marie, tu rendras à ma femme le baiser que j'ai pris à la tienne.

THIBAUT. Oui, croyez cela.

DERVILLE. Je t'en donne ma parole.

THIBAUT. Laissez-moi donc : vous voulez me faire taire; mais si lors de votre mariage je m'avisais d'aller me présenter chez vous, vous me feriez mettre à la porte, et vous auriez bien vite oublié votre promesse.

DERVILLE. Si tu ne crois pas à ma parole, veux-tu mon billet?

THIBAUT. Votre billet?.. ça serait drôle!

DERVILLE. Tu n'as qu'à parler. Donne-moi ce papier et cette écritoire... Dieu! quel bonheur!.... (*Fouillant dans sa poche.*) J'ai justement là du papier timbré.

THIBAUT, *étonné.* Vraiment?

DERVILLE, *écrivant.* J'en ai toujours sur moi... pour ces occasions-là. Si tu savais combien j'en ai déjà mis en circulation! (*Thibaut lui présente son chapeau sur lequel il écrit.*) « Bon pour un baiser à ma femme, payable à vue, à M. Thibaut, ou à son ordre, valeur reçue comptant. » Et je signe.

THIBAUT. Comment diable!.. on dirait une lettre de change. Je vois, Monsieur, que vous êtes un brave jeune homme, que vous voulez faire honneur à vos affaires, et ça me réconcilie avec vous.

AIR : *Que j' sis content* (de BÉRAT).

Que j' sis content? queu' bonne affaire!
J'ons un billet qu'est excellent!
C' baiser pris à ma ménagère
Va me rapporter cent pour cent.
Que j' sis content!

Ah! ah! que j' sis content!
A quelqu' dam' de haut parage
Il peut s' marier, quel bonheur!
Pour un simpl' baiser d' village,
J' touche un baiser de grand seigneur.

Quel honneur ça m' fera dans le pays! je cours montrer ce billet à mes amis, à mes connaissances... à tout le monde enfin.

(*Reprise de l'air.*)

Que j' sis content! queu' bonne affaire!
J'ons un billet qu'est excellent!
C' baiser pris à ma ménagère
Va me rapporter cent pour cent.
Que j' sis content!
Ah! ah! que j' sis content!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DERVILLE, *seul, riant.* L'aventure est impayable!.. Dieu!.. si je n'avais jamais signé d'autres lettres de change!.. Ah! ah!

Air : *Vos maris en Palestine.*

Je ris, vraiment, quand j'y pense,
Thibaut entend fort bien raison.
Que n'a-t-on ma conscience
Chez tous les gens du grand ton!
Combien de maris bons apôtres,
Passeraient pour amants heureux,
Par leurs exploits seraient fameux,
S'ils pouvaient ravoir chez les autres
Tout ce qu'on a pris chez eux!

SCÈNE V.

DERVILLE, PHILIPPE.

PHILIPPE. Ah! Monsieur, quelle nouvelle!

DERVILLE. Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

PHILIPPE. Si vous saviez qui je viens de rencontrer! vous ne pourriez jamais deviner.

DERVILLE. Raison de plus pour que tu me le dises tout de suite.

PHILIPPE. Je viens de voir un superbe landau, dans lequel étaient madame la baronne de Vervelles et sa nièce.

DERVILLE. Jenny! Jenny dans ces lieux!.. et quel motif peut l'amener?

PHILIPPE. C'est ce que je me suis demandé... Mais le plus étonnant, c'est que ces dames, en m'apercevant, ont fait un geste de joie et de surprise. « Philippe, m'a dit la tante, est-ce que ton maître, le colonel Derville, serait ici? — Oui, madame la baronne, ai-je répondu en m'inclinant. — Ah! quel bonheur!.. Annonce-lui notre arrivée; ou plutôt non, ne lui dis rien : nous allons le surprendre, et c'est nous qui irons lui faire visite. »

DERVILLE. Qu'est-ce que tu m'apprends là? Jenny qui ne voulait plus me revoir; la baronne qui avait rompu mon mariage... Ah çà! voyons, es-tu bien sûr?

PHILIPPE. Tenez, Monsieur, voici ces dames, qui vous l'attesteront mieux que moi.

SCÈNE VI.

Les précédents, MADAME DE VERVELLES, JENNY.

DERVILLE, *à part, les regardant.* Il a raison, ce sont bien elles... J'ai peine à contenir ma joie.

MADAME DE VERVELLES. Allons, ma nièce, avançons.

DERVILLE. En croirai-je mes yeux? (*A madame de Vervelles.*) C'est vous que je revois, c'est vous, Madame, dont la présence vient consoler le cœur d'un malheureux exilé!

JENNY. Certainement, Monsieur, ce n'est pas moi...

MADAME DE VERVELLES. Taisez-vous, ma nièce, et laissez-moi parler. Colonel, nous étions loin de vous soupçonner en ces lieux, car nous y venions tout uniment pour renouveler le bail de plusieurs de nos fermiers; mais je pense qu'on ne peut jamais trop tôt réparer ses torts, et je viens vous faire mes excuses.

DERVILLE, *à part.* A moi?

JENNY. Je ris de son étonnement.

MADAME DE VERVELLES. Oui, colonel, la sublime action que vous avez faite m'a touchée de tendresse et d'admiration.

DERVILLE, *à part.* Qu'est-ce qu'elle dit donc?

MADAME DE VERVELLES. Et je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous accuser dans le moment même où vous nous donniez un si bel exemple de grandeur d'âme et de chasteté.

DERVILLE, *à part.* Ah çà! il y a quelque quiproquo! (*Haut.*) Je vous avoue, Madame, que de pareils éloges...

JENNY. Eh! oui, ma tante, vous voyez bien que vous embarrassez Monsieur; vous le faites rougir, et il vaut mieux ne pas lui parler de cette admirable action.

DERVILLE, *d'un air modeste.* Admirable... admirable... au bout du compte, qu'ai-je fait? (*Bas, à Philippe.*) car enfin, je ne serais pas fâché de savoir...

PHILIPPE. Moi de même... Voilà la curiosité qui me prend.

MADAME DE VERVELLES. Allez, colonel, nous savons tout : cette petite Louise, ma fermière, était venue souvent au château; elle n'avait pu vous voir sans prendre pour vous de tendres sentiments.

DERVILLE. Vraiment?

Air du *Premier pas.*

(*A part.*)

Serait-ce moi?
Ah! grands dieux! quand j'y pense,
Si j'avais su...

MADAME DE VERVELLES.

Fidèle à votre foi,
On vous a vu, modèle de constance,
Sans intérêt protéger l'innocence.

DERVILLE, *bas, à Philippe.*

Ce n'est pas moi. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

MADAME DE VERVELLES.

De son hymen voulant hâter l'approche,
De la doter vous vous fîtes la loi,
En lui donnant, bienfaiteur sans reproche,
Trois mille francs tirés de votre poche.

DERVILLE, *bas, à Philippe, montrant son gousset.*

Ce n'est pas moi. (*bis.*)

PHILIPPE. Qu'est-ce que cela vous fait?.. laissez-la croire.

MADAME DE VERVELLES. Au moment où je vous ai surpris, elle vous témoignait sa reconnaissance, et c'est moi qui ai mal interprété ce baiser paternel.

DERVILLE. Paternel, c'est le mot... Mais comment avez-vous pu savoir de pareils détails? moi, d'abord, je n'en avais parlé à personne.

JENNY, *à part.* Je le crois bien, et pour cause.

MADAME DE VERVELLES. Mais c'est Louise elle-même.

DERVILLE. Louise?

MADAME DE VERVELLES. Oui, Monsieur; c'est Louise qui, en présence de ma nièce, nous a raconté toute cette histoire.

DERVILLE, *à Jenny.* Comment! Madame, il serait vrai?

JENNY, *froidement.* Oui, Monsieur, il est vrai que Louise nous a dit tout cela.

MADAME DE VERVELLES. Bien mieux, grâce à vos mille écus, elle a épousé votre protégé : elle est maintenant madame Bastien, et cette action vous a rendu tous vos droits.

DERVILLE. Il se pourrait! (*Embrassant Jenny.*) Ah! ma chère Jenny! (*Puis à madame de Vervelles.*) Ah! ma tante!..

MADAME DE VERVELLES.

Air : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Que faites-vous? quel transport vous anime?

DERVILLE.
Ne puis-je pas, dans ce jour fortuné,
Toutes les deux vous embrasser sans crime?
On m'accusait, et tout est pardonné!
Un doux espoir me ranime et m'égaye,
Sur l'avenir me voilà rassuré.
(*Regardant la tante.*)
Car, malgré moi, si le passé m'effraye,
(*Regardant Jenny.*)
Par le présent mon cœur est enivré.

Il est donc vrai, ma chère tante! tous les nuages sont dissipés... vous consentez à mon bonheur.

MADAME DE VERVELLES. Eh! mais... quant à moi, je n'y vois point d'obstacles... Après une action comme la vôtre, moi qui vous parle, je vous épouserais les yeux fermés.

DERVILLE, *effrayé.* Ah Dieu! (*Se reprenant.*) C'est bien aussi ce que je ferais, Madame, si j'en étais là.

MADAME DE VERVELLES. Oui, mais ce n'est pas de moi, c'est de ma nièce qu'il s'agit; elle n'est pas encore décidée, elle voudrait des preuves encore plus grandes, s'il est possible; et puis le major Valbrun qui lui fait la cour, est aussi fort aimable; enfin, tâchez de la persuader; je vous laisse avec elle; je vais au château, où mon homme d'affaires m'attend pour terminer avec mes fermiers.

DERVILLE. Adieu, ma chère tante... Philippe, suivez madame la baronne. (*Philippe et madame de Vervelles sortent.*)

SCÈNE VII.

DERVILLE, JENNY.

DERVILLE. L'ai-je bien entendu? Eh quoi! Madame, ce n'est plus votre tante, c'est vous seule qui vous opposez à notre mariage! douteriez-vous encore de ma tendresse?

JENNY. J'aurais grand tort, en effet, après les preuves que vous m'en avez données, après le récit héroïque que nous venons d'entendre, et dont je vous prie de me répéter certains détails.

DERVILLE. Non, n'en parlons plus, je vous en conjure; nous voilà seuls : votre tante n'est plus là... je ne sais comment vous faire un aveu qui va renverser ma réputation, mais je veux vous devoir à vous-même, à mon amour, et non pas à un mensonge.

JENNY. Que dites-vous?

DERVILLE. Qu'il faut que j'aie été protégé par le hasard le plus heureux et le plus étonnant, car, dans tout ce qu'on vient de vous raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

JENNY, *à part, en riant.* Allons, du moins il est honnête homme... (*Haut, affectant la surprise.*) Comment, Monsieur!..

DERVILLE. Oui, Madame, il faut que j'aie, de par le monde, quelque cousin qui porte mon nom, et qui soit bon sujet; il aura voulu relever l'honneur de la famille par un trait expiatoire; mais je ne veux pas lui ravir une gloire qui lui appartient, ni prendre sur moi une responsabilité aussi grande; car enfin, une réputation comme celle-là est trop difficile à soutenir.

JENNY. Quoi, Monsieur!..

DERVILLE. Pardonnez-moi ma franchise; je ne me suis jamais fait à vos yeux meilleur que je n'étais... Eh bien! oui, je l'avoue; une femme jolie a toujours le don de me plaire : vous ne pouvez en douter, puisque je vous adore... Mais comment ai-je su que vous étiez la plus aimable des femmes? par la comparaison... Ce n'est pas, d'après le système de votre tante, une admiration aveugle et exclusive, c'est une tendresse motivée; et franchement, n'est-il pas pour vous plus flatteur d'être aimée par quelqu'un qui s'y connaît?

JENNY. C'est-à-dire que je dois vous savoir gré même de vos infidélités?

DERVILLE. Non, ce n'est pas tout à fait cela que je prétends; mais, après l'aveu que je vous ai fait, vous devez ajouter foi à mes discours, car il serait aussi trop injuste de ne croire qu'à ce qui m'accuse. Eh bien! j'ai pu être étourdi, extravagant, jamais je ne fus infidèle; jamais, Jenny, je n'ai cessé de vous aimer; et je vous promets le même amour, la même franchise... je commence dès aujourd'hui; car, vous le voyez, je m'expose à vous perdre plutôt que de vous tromper.

JENNY, *lui tendant la main.* Derville, vous êtes un aimable homme; et quels que soient vos torts, si vous en avez, je n'ai plus de mémoire pour me les rappeler; mais promettez-moi que, dorénavant, pas la moindre étourderie, pas la moindre aventure... Ce que je crains le plus, c'est d'attirer sur moi les regards; c'est de me trouver mêlée dans les propos, dans les discours du monde, et voilà ce qui m'a tant choquée dans cette aventure de Louise, qui, du reste, n'était qu'une plaisanterie. Mais si pareille chose devait se renouveler...

DERVILLE. Je consens à perdre tous mes droits; je renonce à votre main si désormais je donne lieu au plus léger propos. Je cours retrouver votre tante et lui faire part de tout mon bonheur. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JENNY, THIBAUT.

JENNY. Ce pauvre Derville! je crois qu'il dit vrai, et qu'il m'aime réellement... Eh mais! n'est-ce pas Thibaut, le fermier de ma tante, et le nouveau marié?.. Quel air triste et rêveur!..

THIBAUT. Morgué! il faut convenir que j'ons fait là une belle affaire; tout le monde se moque de moi dans le village, avec mon chien de billet; et de plus, v'là le bail qui va m'échapper... (*Se frappant le front avec le poing.*) Morbleu! tous les malheurs à la fois!

JENNY. Eh! mais, Thibaut, qu'y a-t-il donc?

THIBAUT, *ôtant son chapeau. A part.* Dieu! la nièce de madame la baronne... (*Haut.*) Y a, Madame, sous votre respect, que le jour de mes noces commence avec un fameux guignon; je ne sais pas comment ça finira. D'abord, ils sont là cinq ou six fermiers des environs, qui s'avisent de surenchérir sur mon bail; et comme en outre M. l'intendant les protége, il est bien sûr qu'ils l'emporteront; et me voilà ruiné.

JENNY. Sois tranquille : tu es un honnête garçon que je connais depuis longtemps; et si je dis en ta faveur un mot à ma tante, cette protection-là en vaudra peut-être bien une autre.

THIBAUT, *avec joie.* Vrai, Madame! vous auriez cette bonté-là... Dieu! que ça serait bien fait! et en conscience ça m'est dû, ça sera un dédommagement à ce qui m'arrive.

JENNY. Comment! encore un accident!

THIBAUT. Oui, Madame; et un accident bien désagréable pour un mari; j'ai été attrapé comme un sot, et pour comble de bonheur, j'ai été le dire à tout le monde.

JENNY. Conte-moi donc cela.

THIBAUT. Oh! volontiers; vous ne pouvez pas manquer de le savoir. J'ai épousé aujourd'hui la petite Jeannette, que vous connaissez sans doute.

JENNY. Oui, elle est fort jolie.

THIBAUT. Elle est surtout fort éveillée; je l'ai quittée un instant en sortant de l'église, et, à mon retour, je l'ai trouvée ici auprès d'un beau monsieur qui l'embrassait... Ah dame! moi qui ne plaisante pas là-dessus, vous sentez bien que j'ai fait du bruit; je voulais ameuter tout le village, mais le monsieur, pour m'apaiser, m'a promis que, s'il se mariait, je prendrais ma revanche avec sa future.

JENNY, *riant.* En vérité... (*A part.*) Ce pauvre Thibaut! j'ai peine à m'empêcher de rire... (*Haut.*) Et tu t'es contenté de cette promesse?

THIBAUT. Ah bien oui! pas si bête! je voulais des

sûretés, et il m'a fait un billet *d'un baiser payable à vue*...

JENNY, *riant*. Ah! ah!

THIBAUT. Tenez, voilà que vous riez aussi : tout le monde rit quand je parle de ce billet.

JENNY. L'aventure est assez gaie.

THIBAUT. Je le croyais comme vous; mais, à présent, je ne dis pas cela.

AIR : ***Bonjour, mon ami Vincent.***

Je vois l' notaire et son clerc
Qui m' disent que j' suis un' bête,
Je passe chez l' magister
Qu'est encor plus malhonnête.
Pourtant, que j' lui dis, c' papier c'est sacré.
Plus que lui, mon cher, vous êtes timbré.
J'enfonc' mon chapeau sur ma tête,
Et v'là tout' la class' qui cri' sur mes pas :
« Ça vous va-t-il bien? ça n' vous blesse-t-il pas? »

Enfin des lardons de toute espèce; et je crains qu'on ne finisse par en faire une chanson.

JENNY. Je te plains, mon cher Thibaut; voilà une malheureuse affaire.

THIBAUT. Très-malheureuse! car ce n'est pas le tout qu'on rie à mes dépens, je prévois qu'on me fera banqueroute; le monsieur au billet est trop mauvais sujet pour trouver à se marier, et je suis volé comme dans un bois. (*Derville entre. A part.*) Ah! voici c'te mauvaise paie.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE, *à Jenny*. Je suis au comble de mes vœux!.. Dès que j'ai eu appris à votre tante que j'avais obtenu mon pardon, elle a donné son consentement; et dès aujourd'hui je serai votre époux.

THIBAUT. Qu'est-ce que j'apprends là?

AIR : ***Gai Coco.***

(*A Derville.*)
Vous épousez Madame!
(*A Jenny.*)
C'est vous qui s'rez sa femme;
Que j'en ai d' joie dans l'âme!
De moi l' ciel a pitié.

JENNY.
Eh! mais, que veux-tu dire?

THIBAUT.
C'est tout c' que je désire,
De moi l'on n' peut plus rire,
Car je serai payé.

JENNY.
Comment?

THIBAUT.
Surprise extrême!
C'est mon débiteur lui-même.
C'est lui qu'a pris, Madame,
Ce baiser a ma femme!
Plus de peine,
Quelle aubaine!
Quel bonheur peu commun!
Que j' sis fâché, morguenne!
Qu'il n'en ait pris qu'un.

JENNY. Eh bien! vous entendez, Monsieur?

DERVILLE, *à part*. Je suis perdu... (*Affectant un air tranquille.*) Qu'est-ce que cela veut dire?

JENNY. Cela veut dire que je n'ai point oublié nos conventions, et que je retire ma parole.

THIBAUT. Non pas, Madame, non pas! il ne faut pas vous en aviser, parce que vous sentez bien que ma créance... (*Se fouillant.*) Eh bien! où est-il donc, ce maudit billet?

DERVILLE, *à part*. Dieu! s'il l'avait égaré! (*Haut.*) Vous voyez bien, Madame, que cet imbécile-là ne sait ce qu'il dit; il est ivre, ou il a perdu la tête, et je le défie de nous montrer ce papier dont il parle. (*Le menaçant de loin.*) Fais-le donc voir, si tu l'oses.

JENNY. C'est votre présence qui l'intimide; mais je lui déclare, moi, que ma protection est à ce prix, et qu'il n'aura le bail de la ferme qu'au moment où il me remettra ce billet.

THIBAUT, *se fouillant toujours*. Oh! vous l'aurez, Madame, vous l'aurez... Dire que je l'avais encore là tout à l'heure! je l'aurai laissé sur la table... Ah! voilà Jeannette... ma femme; viens ici, madame Thibaut.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE. Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

THIBAUT. N'as-tu pas vu à la maison un papier que j'ai laissé traîner?

JEANNETTE. Oui, Monsieur, c'est moi qui l'a pris.

THIBAUT, *à Jenny*. Vous le voyez bien. (*A Jeannette.*) Donne-le-moi vite; notre fortune en dépend.

JEANNETTE. Moi! vous le donner! Fi! Monsieur, fi! vous dis-je. Je me le suis fait lire, ce papier; et vous devriez avoir honte... qu'est-ce que cela signifie?.. un homme marié avoir des valeurs comme celle-là en portefeuille! (*Pleurant.*) Ah bien! si mon père le savait...

THIBAUT. Taisez-vous, madame Thibaut; c'est un recouvrement! et vous qui parlez, si ce matin vous n'aviez pas fait des dépenses, je n'aurais pas été obligé de prendre des effets comme ceux-là en paiement.

JENNY. Enfin, Jeannette, voyons ce papier; j'espère qu'à moi vous pouvez bien le confier.

JEANNETTE. Oh! mon Dieu, Madame, je ne demanderais pas mieux; mais je ne l'ai plus.

THIBAUT. Elle ne l'a plus!.. je suis ruiné.

DERVILLE, *à part*. Je respire.

JEANNETTE. C'était une petite feuille en long, mais pire qu'un billet doux ordinaire, parce que c'était sur papier timbré.

THIBAUT. Et comment savez-vous ça?

JEANNETTE. Parce que j'ai rencontré le major Valbrun, que j'ai prié de me le lire.

JENNY. Le major!

DERVILLE. C'est fait de moi.

JEANNETTE. Alors il m'a dit en riant : « Mon enfant, si vous voulez me passer ce billet-là à mon ordre, je vais vous l'escompter. » Moi, qui ne savais pas ce que c'était, je lui ai dit : « Je ne demande pas mieux; » alors, c'est drôle, il m'a donné un baiser.

THIBAUT. Bravo! c'est le second d'aujourd'hui.

JEANNETTE. Et moi je lui ai laissé le papier.

DERVILLE. Ah! grands dieux! entre les mains du major! un billet au porteur!

JENNY. Là, Monsieur, vous en convenez donc?

DERVILLE. Oui, morbleu!.. mais je vais retrouver le major.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : ***Pour tromper un pauvre vieillard*** (DU TABLEAU PARLANT.)

JENNY, *à Derville.*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Abuser du cœur le plus tendre!
Non, je ne veux plus rien entendre,
Je n'écoute que mon courroux.

JEANNETTE, *à Thibaut*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Voyez quel mari doux et tendre!
Mais je ne veux plus rien entendre,
Je me moque de son courroux

DERVILLE, *à Jenny.*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Mépriser l'amant le plus tendre!
Ce billet! je veux le reprendre,
Ou, s'il refuse de le rendre,
Qu'il redoute tout mon courroux.

THIBAUT, *à Jeannette.*
C'est affreux! c'est indigne à vous!
Quand ma fortune en peut dépendre!

Ce billet! vous le laissez prendre!
Je n'écoute que mon courroux.

(*Derville sort par le fond, Jeannette par la gauche, et Thibaut par la droite.*)

SCÈNE XI.

JENNY, *seule.* Décidément, ce maudit billet est en circulation, et Dieu sait si M. Valbrun va nous épargner! lui qui était déjà piqué contre moi; de quelles plaisanteries ne va-t-il pas m'accabler! Je me vois la fable de la société, et pour qui? pour un ingrat, pour un étourdi, qui compromet sans cesse son bonheur et le mien... moi qui ai été mille fois trop bonne... moi qui l'ai déjà sauvé à son insu et à celui de ma tante; mais cette fois-ci, je serai inexorable... je ne pardonnerai plus.

SCÈNE XII.

JENNY, MADAME DE VERVELLES.

MADAME DE VERVELLES. Eh bien! ma chère amie, tout est arrangé; tu t'es rendue, tu as bien fait; il est si doux de rendre heureux ceux qui le méritent!

JENNY, *froidement.* Oui, quand ils le méritent.

MADAME DE VERVELLES. Il me semble que personne ici n'a plus de droits que le colonel. Ce cher Derville, quand il me demandait mon consentement, il était si troublé, que moi-même j'en ai été émue!.. Il est des souvenirs qui ne peuvent s'effacer.

JENNY. J'en suis fâchée pour vous, ma chère tante; mais vous en serez pour vos frais d'émotion, car, à coup sûr, je n'épouserai jamais le colonel.

MADAME DE VERVELLES. Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

JENNY. L'exacte vérité; ma résolution est prise, et je n'en changerai jamais.

MADAME DE VERVELLES.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Qu'entends-je? ô ciel! vous seriez inconstante?
Y pensez-vous? quel exemple immoral!
Vous, ma nièce?

JENNY.

Et cependant, ma tante,
Si je n'aime plus.

MADAME DE VERVELLES.

C'est égal!
Car une femme qui s'honore,
Pour son amant observant le traité,
Ne l'aimant plus, doit l'épouser encore,
Par respect pour la fidélité.

Ce pauvre jeune homme!

JENNY. Elle va le plaindre à présent!

MADAME DE VERVELLES. Oui, certes, je dois le plaindre et le défendre... Quelle conduite que la sienne! son aventure avec Louise est admirable.

JENNY. Eh bien! ma tante, ça ne suffit pas.

MADAME DE VERVELLES. Comment! ça ne suffit pas!.. Je sais bien qu'il n'est pas encore à la hauteur des Céladons et des Amadis; mais il faut de l'indulgence; il faut considérer dans quel temps nous vivons; et certes, dans ce moment-ci, en fait de fidélité et de constance, vous ne trouverez rien de mieux... Ainsi donc, vous n'avez point d'excuses, et vous l'épouserez.

JENNY. Non, ma tante.

MADAME DE VERVELLES. Vous l'épouserez!

JENNY. Non, non, cent fois non... et j'ai des motifs...

MADAME DE VERVELLES. Quels motifs, s'il vous plaît?

JENNY. Des motifs... qui font que... enfin, ma tante, il est inutile de vous les dire.

MADAME DE VERVELLES. Et moi, je veux les connaître. Parlez: qu'avez-vous à lui reprocher?

JENNY, *à part.* Je ne sais plus que lui dire; ma foi, inventons...

MADAME DE VERVELLES. Eh bien! ma nièce?

JENNY, *avec mystère.* J'ai appris qu'il avait des dettes, des créanciers, et vous sentez qu'une pareille conduite...

MADAME DE VERVELLES. Est très-répréhensible... j'en conviens; mais cependant, ma nièce...

JENNY. Taisons-nous, le voici... et surtout ne lui en dites rien... (*A part.*) car s'il savait ce que je viens d'inventer sur son compte.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE, *à part.* Allons, allons, je n'en suis pas fâché; cela apprendra à M. de Valbrun à faire le mauvais plaisant. Dieu! ce sont ces dames!

MADAME DE VERVELLES.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Approchez-vous, je cherche à vous défendre,
Mais en vain, car dans son courroux
Jenny refuse de m'entendre,
Et veut changer.

DERVILLE.

Que dites-vous?

MADAME DE VERVELLES.

Oui, colonel, le croiriez-vous?
Ma nièce a des goûts infidèles.

DERVILLE.

O ciel! c'est bien mal! c'est affreux
(*Se montrant lui et madame de Vervelles.*)
Et surtout avec les modèles
Qu'elle a devant les yeux.

JENNY, *à part.* Je crois vraiment qu'il me raille encore.

MADAME DE VERVELLES. Oui, mon cher Derville; ma nièce veut retirer sa parole; elle refuse de vous épouser, sous prétexte que vous avez des dettes et des créanciers.

JENNY, *lui faisant signe de se taire.* Ma tante, je vous en prie...

DERVILLE. Quoi! Madame, on vous aurait dit... Vous me permettrez de m'expliquer: vous savez que j'ai un oncle, le vieux commandeur, qui est immensément riche, mais qui n'a jamais eu d'activité, qui est lent dans tout ce qu'il fait. Il m'a promis de me laisser sa succession; et vous sentez que là-dessus on ne peut pas presser les gens; aussi, par délicatesse, je me suis permis d'anticiper sans lui en rien dire; c'est ce qui fait que j'ai peut-être cinq, six, ou sept créanciers, peut-être plus.

JENNY. Comment! il serait vrai! Eh bien! par exemple, j'étais loin de me douter...

MADAME DE VERVELLES. Fais donc l'étonnée; c'est toi qui me l'as dit.

JENNY. Oui, mais c'est que je croyais... c'est-à-dire, j'imaginais... (*A part.*) Enfin, avec lui, il n'y a pas moyen de faire une seule supposition! (*Haut.*) Fi! Monsieur, c'est indigne, vous avez tous les défauts.

MADAME DE VERVELLES. D'accord; mais il est fidèle.

DERVILLE, *baissant les yeux.* Oui, comme dit Madame, je suis...

JENNY. Je crois qu'il ose encore parler de sa fidélité.

MADAME DE VERVELLES. Et pourquoi pas? cette qualité-là, selon moi, tient lieu de toutes les autres.

DERVILLE. Je suis bien de l'avis de Madame.

JENNY. Comme vous voudrez; mais si monsieur n'a que cela à mettre dans la balance... En vérité, j'ai peine à me contraindre. Eh bien! oui, Monsieur, ma tante vous a dit la vérité; je vous refuse, parce que vous n'avez point d'ordre, ni de tenue, ni de conduite; je déteste les créanciers, et jamais je n'épouserai quelqu'un qui aura des lettres de change... (*Avec intention.*) ou des billets en circulation.

MADAME DE VERVELLES. Et moi, ma nièce, je trouve que vous êtes d'une injustice extrême.

DERVILLE, *d'un ton hypocrite.* C'est ce que je n'osais pas vous dire.

MADAME DE VERVELLES. Et puisque vous m'y forcez, c'est moi qui me charge d'acquitter toutes ses dettes, de satisfaire tous ses créanciers.

DERVILLE, *de même, à Jenny.* Vous voyez ce dont vous êtes cause.

MADAME DE VERVELLES. J'espère qu'après cela vous n'aurez plus de prétexte, et que rien ne vous empêchera de tenir une promesse à laquelle l'honneur de la famille est engagé. Venez, mon cher neveu.

DERVILLE. Je vous rejoins dans l'instant.

MADAME DE VERVELLES. Mais c'est que vous avez des renseignements à me donner sur ces créanciers.

DERVILLE. Rien n'est plus facile; d'ailleurs il y a ici au *Soleil-d'Or* une députation de ces messieurs; et en envoyant un de vos gens... (*Bas, à madame de Vervelles.*) Rien qu'un mot pour la fléchir, et je suis à vous. (*Madame de Vervelles sort par la droite.*)

SCÈNE XIV.

JENNY, DERVILLE.

JENNY. Enfin, elle s'éloigne. Je vous trouve bien hardi, Monsieur, lorsque vous êtes coupable, lorsqu'avec raison je suis irritée contre vous, d'oser encore plaisanter avec ma tante, et vous égayer à mes dépens, moi qui d'un mot pouvais vous confondre!

DERVILLE. Moi, Madame!

JENNY. Oui, Monsieur, vous me comprenez fort bien. Allez, je vous déteste, je vous hais, et même je vous le déclare, sans prévention, sans colère: et plus j'interroge mon cœur, plus j'y vois que je ne vous ai jamais aimé.

DERVILLE. Eh bien! Madame, voilà ce que je ne croirai jamais; et puisque je n'ai plus aucun ménagement à garder...

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE.

PHILIPPE, *mystérieusement.* Monsieur, Monsieur! de mauvaises nouvelles!

DERVILLE. Eh parbleu! ne te gêne pas, dis-les tout haut; au point où nous en sommes, ça ne peut pas nous brouiller.

PHILIPPE. Eh bien! je viens de rencontrer madame Bastien, autrefois mademoiselle Louise, la petite fermière, qui arrivait pour la noce de Thibaut, où elle était invitée; je l'ai fait jaser, et j'ai appris par elle que Madame savait à quoi s'en tenir sur votre aventure héroïque, puisque c'était elle qui en était l'auteur.

DERVILLE. Que dis-tu?

JENNY, *voulant faire taire Philippe.* Philippe, je vous défends...

DERVILLE. Et moi, je t'ordonne de parler.

PHILIPPE. C'est Madame qui a doté Louise, à condition qu'elle raconterait devant madame la baronne l'histoire que celle-ci vous a recitée.

DERVILLE. Comment! il serait vrai? (*A Jenny.*) Ah! je suis trop heureux!

AIR de Téniers.

Oui, je le vois ici malgré vous-même,
Je suis aimé.

JENNY.

Non, je vous hais toujours.

DERVILLE.

Et moi je crois, dans mon bonheur extrême,
Vos actions plutôt que vos discours.
Oui, cet amour que je réclame,
Qui me rend heureux à jamais,
Vous avez dû le cacher dans votre âme,
Vous qui cachez tous vos bienfaits!

JENNY. Eh bien! vous avez tort; et depuis cette dernière aventure, depuis que M. Valbrun...

PHILIPPE. Oh! rassurez-vous, Madame, il n'y a pas le moindre danger; le médecin l'a dit lui-même, cette blessure ne sera rien.

JENNY. Quoi! quelle blessure? qu'y a-t-il donc?

DERVILLE. Et qui est-ce qui t'a prié de parler?

JENNY. Je le devine. Vous l'avez défié. Vit-on jamais pareille extravagance? pour une plaisanterie, pour un badinage, aller exposer ses jours!

DERVILLE.

AIR de *Céline.*

Pour un baiser de ce qu'on aime,
On peut gaîment risquer le coup fatal;
Vaincu, me disais-je en moi-même,
Je ne vois pas le bonheur d'un rival:
Mais vainqueur, jugez quelle chance!
J'avais l'espoir que, sans bruit, sans éclat,
Vous daigneriez, pour récompense,
Me donner le prix du combat.

(*A Philippe.*) Mais, du reste, tout est arrangé, n'est-ce pas?

PHILIPPE. Oui, Monsieur. Le major voulait d'abord envoyer ce billet à madame de Vervelles, votre tante.

JENNY. Ah! mon Dieu!

PHILIPPE. Mais après le combat, il m'a dit lui-même de courir après Lapierre, son palfrenier, qu'il en avait chargé.

DERVILLE. Eh bien! où l'as-tu laissé?

PHILIPPE. Oh! Monsieur, j'étais certain de rencontrer Lapierre au cabaret du coin, où il s'arrête toujours quand il est en course; et en effet, c'est en entrant la première personne que j'ai aperçue.

DERVILLE. Quel bonheur!

JENNY. Oui, donne-nous vite ce maudit billet, que nous le déchirions et qu'il n'en soit plus question.

PHILIPPE. Impossible. Lapierre ne l'avait plus, et il ne peut pas dire comment il l'a perdu; il paraît seulement, à ce que j'ai pu comprendre, car il est dans un état... que deux ou trois bons vivants lui ont payé un excellent déjeuner, et que l'un d'eux peut-être.....

JENNY. Allons, encore une autre course.

PHILIPPE. En effet, voilà un papier qui aura fait diablement de chemin sur la place.

JENNY. Eh! mon Dieu!.. pourvu que ma tante n'en ait pas connaissance, c'est tout ce qu'il faut. C'est elle, la voici.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE VERVELLES, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHŒUR.

AIR de *la Bergère châtelaine.*

Mes amis, quel plaisir pour nous!
Célébrons ce noble mariage;
Le bonheur de ces deux époux
Est une fêt' pour tout le village.

MADAME DE VERVELLES, *montrant Derville et Jenny.*

En faveur de cette alliance,
Du château je fais les honneurs;
Pour ce soir, je permets la danse,
Mais, je l'exige au nom des mœurs,
Avant tout la décence.

CHŒUR.

A la danse, à la danse.

MADAME DE VERVELLES, *à Derville.* Eh bien! mon cher neveu, j'ai vu vos créanciers; tout est arrangé; tout est acquitté, et je crois maintenant (*Regardant Jenny.*) que personne ne fera plus opposition au mariage.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, THIBAUT, JEANNETTE, *entrant sur le dernier mot.*

THIBAUT. Le mariage!.. c'est bon; je crois que voilà le moment.

JEANNETTE, *bas, à Thibaut.* Et moi, je te dis que je ne veux pas que tu te fasses payer.

THIBAUT. Mais laisse-moi donc; c'est le seul moyen d'avoir la ferme, puisque la nièce de madame la baronne me l'a dit ce matin; et puis, devant tout le village qui se moque de moi, j'aurai pris ma revanche.

MADAME DE VERVELLES. Qu'est-ce que c'est, Thibaut?

THIBAUT. Rien, madame la baronne; je voulais vous demander si le mariage de M. le colonel tenait toujours.

MADAME DE VERVELLES. Oui, sans doute.

THIBAUT. C'est qu'alors voilà un effet souscrit par lui à mon profit; il m'a coûté cher à ravoir; mais ce n'est rien qu'un déjeuner, quand il s'agit d'une fortune.

DERVILLE, *bas, à Philippe.* C'est le billet.

PHILIPPE. Il paraît qu'il est retrouvé.

THIBAUT, *à Jenny.* Ce matin, Madame, vous me l'aviez demandé, et je vous l'apporte.

JENNY *veut passer pour le prendre.* C'est bien, donne-le-moi.

MADAME DE VERVELLES, *l'arrêtant.* Du tout, ma nièce, ne vous mêlez pas de cela... D'après nos conventions, je me suis chargée de toutes les dettes de mon neveu. (*Elle passe au milieu du théâtre, et veut reprendre le billet que tient Thibaut, qui relit le papier.*) Donnez, Thibaut.

THIBAUT. Non, Madame, ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME DE VERVELLES. C'est ce qui vous trompe... (*Montrant les papiers qu'elle tient à la main.*) En voilà déjà une douzaine que je viens d'acquitter ainsi.

THIBAUT, *étonné.* Vraiment!

JEANNETTE. Eh! oui, Thibaut; c'est la tante qui paie.

THIBAUT. Ah! (*Il reste immobile.*)

JEANNETTE. Mais va donc, ou nous perdons la ferme.

THIBAUT, *ôtant son chapeau et présentant le billet.* Alors, Madame, puisque c'est vous...

MADAME DE VERVELLES. Donne, mon cher. (*Lisant.*) « Bon pour un baiser, payable à Thibaut ou à son « ordre. » Qu'est-ce que c'est que cela? et qu'est-ce que signifient de pareilles dettes?

DERVILLE. Vous voyez, ma tante, des dettes de garçon.

MADAME DE VERVELLES. Et c'est au moment de conclure un mariage, vous que je regardais comme la sagesse même...

DERVILLE. Il est vrai, ma tante, c'est un arriéré; mais voyez-vous... (*Bas, à Jenny.*) Dieu! quelle idée! il n'a pas de date. (*Haut.*) Voyez-vous, c'est une dette si ancienne que, quand je l'ai contractée, j'étais mineur, et sous ce rapport on pourrait contester la validité du billet; mais j'ai trop de délicatesse pour faire tort à un pauvre diable de créancier, que je plains de tout mon cœur; et comme vous avez promis, ma chère tante, d'acquitter toutes mes dettes...

JENNY, *riant.* Oui, ma tante, vous l'avez juré.

CHŒUR.

AIR : *Que j' sis content* (de BÉRAT).

DERVILLE, JEANNETTE ET PHILIPPE, *avec le chœur.*

Ah ! pour lui quel honneur insigne !
Ah ! comme il doit être content!
D'un' tell' faveur il est bien digne;
Faisons-lui notre compliment.
(*Se moquant de Thibaut.*)
Qu'il est content!
Ah ! ah ! qu'il est content !

MADAME DE VERVELLES.

Allons, Thibaut,
Puisqu'il le faut,
Je veux-te faire cet honneur.

THIBAUT, *faisant la grimace.*

Dieu! quel honneur! Dieu! quel bonheur!
J' suis plus heureux
Que je ne veux.
(*Il embrasse madame de Vervelles.*)

CHŒUR.

Ah! pour lui quel honneur insigne!
Ah! le voilà payé comptant.
Etc.

THIBAUT, *montrant le papier.* Faut-il donner mon acquit?

DERVILLE. Ce n'est pas la peine.

THIBAUT. C'est que si on voulait me payer deux fois, je suis honnête homme! et je ne voudrais pas... (*A Jenny*) Eh bien! Madame, ce que vous m'aviez promis; voilà le moment... (*A Jeannette qui veut l'empêcher de parler.*) Laisse donc, c'est que je veux des dédommagements.

JENNY. C'est juste. Ma tante, j'ai promis à Thibaut le bail de votre ferme; et après l'honneur qu'il vient de recevoir, personne, je l'espère, n'en est plus digne que lui.

MADAME DE VERVELLES. Oui, Thibaut, je vous l'accorde.

THIBAUT, *à part.* Je ne l'ai pas volé.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adolphe Adam.

PHILIPPE.

Huissiers, recors, vous que l'on vexe,
Plus heureux, puissiez-vous bientôt
N'avoir affaire qu'au beau sexe,
Etre traités comme Thibaut!
Votre charge alors serait bonne;
Mais ce sont souvent, par malheur,
Des coups de canne que l'on donne,
Au lieu d'un baiser au porteur.

MADAME DE VERVELLES.

Au temps de la chevalerie,
Siècles de constance et d'amour,
Plutôt que de trahir sa mie,
Un amant eût perdu le jour!
Nos galants ont moins de scrupule;
De main en main passe leur cœur·
Et leur fidélité circule
Ainsi qu'un billet au porteur.

JEANNETTE.

Un jour que la pluie était forte,
Pour traverser le grand ruisseau,
Dans ses bras Jean-Claude me porte :
En a-t-on dit dans le hameau!
Et cependant, pour tout salaire,
Ici, j'en jure sur l'honneur,
Il me dit, en m' posant à terre :
Donnez un baiser au porteur.

THIBAUT.

Un solliciteur se marie;
Ce n'est pas un homme d'esprit;
Mais sa femme est jeune et jolie,
Et bientôt elle est en crédit.
A son époux, qu'orgueil inspire,
Madame, pour un grand seigneur,
Donne une lettre qui veut dire :
Donnez une place au porteur.

DERVILLE.

Un jeune homme épris d'une belle,
Fût-il Céladon ou Crésus,
Peut trouver près de la cruelle
Et le dédain et le refus.
Mais s'il porte à sa boutonnière
Le noble signe de l'honneur,
On voit la beauté la plus fière
Donner un sourire au porteur.

JENNY, *au public.*

Certain auteur dit qu'une pièce
Est un effet tiré sur vous :
Heureux si la foule s'empresse
A payer celui-ci chez nous!
Des auteurs l'âme est inquiète,
J'éprouve la même frayeur;
En bravos acquittez leur traite,
Et n'oubliez pas le porteur.

FIN DE LE BAISER AU PORTEUR.



GUSTAVE *met sa carnassière sur la table et en tire le gibier.* — Scène 3.

L'HÉRITIÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 20 décembre 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELAVIGNE.

Personnages.

M. DE GOURVILLE.
GUSTAVE, son neveu.

MADAME DE MELVAL (AGATHE), jeune veuve.

Le théâtre représente un salon. Dans le fond, une croisée. A la droite du spectateur, une grande porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; plus loin, la porte d'une chambre qui est censée celle de Gustave. A gauche, une grande porte donnant sur les jardins, et conduisant à l'extérieur; sur le premier plan, du même côté, un petit cabinet. Un piano est au fond du théâtre, auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE, *seul.* Neuf heures, et tout le monde dort encore, à ce qu'il paraît. C'est étonnant, comme on se lève de bonne heure à la campagne! il n'y a pas de mal, cela donne aux personnes diligentes le temps de réfléchir. Certainement c'est un grand malheur d'être riche; mais un plus grand encore, c'est d'être riche et garçon. On se persuade au premier coup d'œil que le célibat et la fortune vont nous procurer l'indépendance et la liberté, je le croyais aussi; eh bien! pas du tout; on est astreint à une foule d'obligations, de devoirs, de convenances, qui nous arrivent toujours par privilége. Une dame a-t-elle à faire des courses, des emplettes: ah! je m'adresserai à M. de Gourville.

AIR : *A soixante ans.*

Bien obligé... grâces à leur méthode,
Mon revenu devient insuffisant;
Car pour mieux se mettre à la mode,
Ces dames n'ont jamais d'argent.

Jeune, on peut bien se ruiner pour elles,
On a pour soi les dédommagements ;
Or, un garçon qui passe cinquante ans
Est bien encor le trésorier des belles,
Mais il n'a plus, hélas! d'appointements.

Ce ne serait rien encore ; mais un homme riche et célibataire est exposé à des tribulations d'un ordre bien plus élevé. Par exemple, j'ai une belle fortune et un neveu qui n'a pas un sou de patrimoine ; eh bien! tout le monde s'attend à me voir lui donner un établissement, tout le monde y compte, et lui-même le premier. J'ai quarante mille livres de rente, c'est vrai, mais c'est pour moi. Cependant, on est esclave de l'opinion, on est victime de la réputation de bonté et d'amabilité qu'on s'est acquise et qu'on veut conserver. Comment faire? Se marier serait peut-être le plus convenable. Si je me mariais, si j'épousais ici madame de Melval, la nièce de mon ami le commandeur, qui me la destinait... Bah! une jeune veuve qui n'aura peut-être que dix mille livres de rente dans la succession, ce n'est pas assez pour moi, qui en ai quarante! Je puis trouver mieux. Mais quand j'y pense, mon neveu! mon neveu qui n'a rien, cela lui conviendrait à merveille.

Air de *Préville et Taconet*.

Si je lui laisse une riche héritière,
Qui m'appartient et dont je ne veux point,
C'est, lui donnant une fortune entière,
Pour mon repos l'enchaîner en tout point :
Je puis alors songer au mariage,
Je puis avoir plus d'un enfant,
Sans craindre qu'un neveu galant
Après ma mort prenne mon héritage
Et ma femme de mon vivant.

C'est décidé, je ferai ce mariage. La seule difficulté, c'est d'y faire consentir mon neveu et madame de Melval, qui ne sont pas prévenus, et qui ne se doutent de rien ; mais mon neveu aime toutes les femmes ; ainsi il y aurait bien du malheur s'il allait une fois par hasard... Et, quant à Agathe de Melval, elle a confiance en moi, et fera tout ce que je voudrai. Justement la voici.

SCÈNE II.

GOURVILLE, AGATHE.

GOURVILLE. Bonjour, mon aimable pupille ; car maintenant je vous regarde comme telle.

AGATHE. Je connais vos bontés pour moi, Monsieur, et je sais tout ce que je vous dois.

GOURVILLE. Jusqu'à présent cependant il me semble que c'est nous qui sommes vos débiteurs ; j'étais parti avec mon neveu pour ma terre de Gourville, où tous les ans, aux vacances, il me fait l'honneur de venir chasser.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Aux vacances peut-on mieux faire?
Se divertir est alors un devoir,
Mais en passant auprès de votre terre,
J'ai désiré m'arrêter pour vous voir.

AGATHE.

Quand loin d'ici le plaisir le réclame,
Pour moi monsieur s'en est privé.

GOURVILLE.

Vers le plaisir, oui, nous courions, Madame,
Et nous restons où nous l'avons trouvé.

AGATHE. Dites plutôt que vous restez par égard. Ne vous suis-je pas recommandée par votre vieil ami?

GOURVILLE. Oui, car quoique je n'aie pas encore reçu les papiers de la succession, on assure que c'est moi qui suis nommé son exécuteur testamentaire.

AGATHE. Rien n'est plus vrai ; il me l'a écrit il y a quinze jours ; et si je ne vous ai pas montré cette lettre, ce n'était pas manque de confiance en vous, mais c'était pour des raisons que je n'ose vous dire.

GOURVILLE. Et que je devine. Il vous annonçait qu'il comptait vous laisser huit ou dix mille livres de rente, et en même temps il vous engageait à me prendre pour conseil, pour tuteur et pour mari.

AGATHE. C'est vrai.

GOURVILLE. Eh bien! que dites-vous de cette idée?

AGATHE. Mais, Monsieur, je ne sais comment vous répondre.

GOURVILLE, *à part*. Ah! mon Dieu! est-ce que, sans le vouloir, j'aurais eu l'imprudence de lui plaire? (*Haut.*) Il me semble cependant qu'il n'y a rien là-dedans qui doive vous troubler, à moins que vous n'ayez au fond du cœur quelque inclination.

AGATHE. Oh! si ce n'est que cela, je puis vous répondre hardiment, car je suis bien sûre de n'aimer personne.

GOURVILLE. Pas même moi?

AGATHE. Non, Monsieur.

GOURVILLE, *riant*. L'aveu est naïf.

AGATHE. Du moins il est sincère. Je n'ai jamais trompé personne ; et je vous dirai avec la même franchise...

GOURVILLE. Que vous me refusez?

AGATHE. Non, Monsieur. Je suis prête à me conformer en tout aux intentions de M. le commandeur, si toutefois ce sont aussi les vôtres.

GOURVILLE. Quoi! Madame...

AGATHE. Je suis seule au monde, sans parents, sans amis ; si j'en crois l'épreuve que j'ai déjà faite, j'ai peu de moyens de plaire et de fixer un mari. S'il est jeune, il me trompera, et me rendra d'autant plus malheureuse que j'aurai peut-être la faiblesse de l'aimer. S'il est de votre âge, Monsieur, ce sera un ami plus sûr et moins exigeant. Il me faut un guide, un appui ; il sera le mien : et de mon côté, mes soins, ma tendresse, me tiendront peut-être lieu à ses yeux des qualités qui me manquent. Voilà mon plan ; qu'en dites-vous?

GOURVILLE. Je dis, Madame, que vous êtes une femme charmante, et que vous mériteriez d'être millionnaire. (*A part.*) Dieu! quel dommage! raisonner ainsi, et n'avoir que dix mille livres de rente! Allons, allons, il faut que mon neveu l'épouse, ou j'y perdrai mon nom. (*Haut.*) Vous n'aimez donc pas les jeunes gens?

AGATHE. Non, Monsieur.

GOURVILLE. Il en est cependant de fort aimables, ou du moins que l'on s'accorde à trouver tels. Que pensez-vous, par exemple, de mon compagnon de voyage, de Gustave, mon neveu?

AGATHE. Mais, Monsieur...

GOURVILLE. Vous ne pouvez pas nier que ce ne soit un joli cavalier, un brave militaire, un caractère charmant.

AGATHE. Sans doute ; mais je vous ai prévenu que je disais toujours la vérité, et je trouve...

GOURVILLE. Vous trouvez?...

AGATHE. Je ne puis trop m'expliquer.

Air : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Son esprit plaît ; mais il sait trop d'avance
Qu'avec plaisir chacun va l'écouter ;
Pour sa gaîté, pour son aisance,
C'est un homme qu'on peut citer :
Indiscret, frivole, agréable,
Sans rien sentir, toujours sûr de charmer ;
Enfin, Monsieur, un homme aimable :
Voilà pourquoi je ne saurais l'aimer.

GOURVILLE, *à part.* Ah diable, mauvais début.

AGATHE. Après cela, c'est peut-être ma faute.

GOURVILLE. Non, non, c'est la sienne; et je ne sais comment vous faire un aveu. (*A part.*) Ma foi, rendons-le intéressant à ses yeux, ou jamais je n'en viendrai à bout. (*Haut.*) Apprenez donc, Madame, mais surtout le plus grand mystère, car je trahis là un secret qui n'est pas le mien, apprenez que Gustave, mon neveu, vous adore.

AGATHE. Moi! que m'apprenez-vous là?

GOURVILLE. L'exacte vérité. Jugez, après cela, si je peux penser à vous épouser; si je peux, de gaieté de cœur, faire le malheur d'un jeune homme estimable qui n'a d'autre tort que de vous aimer comme un fou.

AGATHE. Je n'en reviens pas! lui! M. Gustave. Depuis trois jours qu'il est ici, à peine si je l'ai vu. Il passe toute la journée à la chasse.

GOURVILLE. C'est que vous ne connaissez pas sa timidité, son caractère. Tenez, avant-hier, dans le salon...

AGATHE. Il n'y est apparu qu'un instant et a été se coucher.

GOURVILLE. Oui, parce qu'il y avait du monde, et qu'il ne pouvait vous parler. Mais hier...

AGATHE. Nous étions seuls.

GOURVILLE. Eh bien?

AGATHE.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Eh bien! il semblait à la gêne.

GOURVILLE.

Quand on aime on devient tremblant.

AGATHE.

Il me dit quelques mots à peine.

GOURVILLE.

Votre aspect est très-imposant.

AGATHE.

Enfin, Monsieur, dans la bergère
Il s'endormit.

GOURVILLE.

En vérité?..
Ah! c'est qu'il vous croit moins sévère
En songe qu'en réalité.

Et puis d'ailleurs, vous vous êtes trompée, ce n'est pas possible.

AGATHE. J'en suis certaine.

GOURVILLE. Il faisait semblant; mais enfin la vérité est que depuis trois jours je ne le reconnais plus. Il est triste, mélancolique.

AGATHE. Je l'aurais cru au contraire d'un caractère fort gai.

GOURVILLE. Oui, par moments, par intervalles; mais dès qu'il est seul, il retombe. Moi, je puis vous assurer qu'il a maigri, qu'il est changé.

AGATHE. Il serait vrai?

GOURVILLE. Et ce n'est pas étonnant : il n'a plus le cœur à rien, il ne boit ni ne mange.

GUSTAVE, *en dehors.* Eh bien! le maître d'hôtel, le sommelier; personne n'est à son poste?

AGATHE. Eh! mon Dieu! c'est lui que j'entends.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE.

GUSTAVE. Bonjour, Madame, bonjour, mon cher oncle. Il paraît qu'on ne songe pas à déjeuner, car la salle à manger, que je viens de traverser, offre l'image d'une vaste solitude.

AGATHE. Nous avions fait hier, avec monsieur votre oncle, la partie d'aller déjeuner à une demi-lieue d'ici, près de la fontaine.

GOURVILLE. Oui, un déjeuner dînatoire, sur les deux heures.

GUSTAVE. A deux heures! je n'irai jamais jusque-là. (*A Gourville qui lui fait des signes.*) Vous avez beau hausser les épaules; vous, mon cher oncle, cela vous est égal; vous avez un sommeil parisien : vous vous levez à midi, et qui dort déjeune; mais moi qui ai devancé l'aurore...

AGATHE. Quoi! Monsieur...

GUSTAVE. Oui, Madame, à quatre heures du matin, je courais les champs.

GOURVILLE. Je vous le disais bien, il ne dort plus.

GUSTAVE. Il est vrai que c'est la faute de votre jardinier. Je lui avais dit de me réveiller entre six et sept, ce qui était raisonnable, et le matin, se rendant à l'ouvrage, il me crie, en cognant à mes carreaux : « Monsieur, dépêchez-vous, vous n'avez plus que deux heures à dormir. » Le moyen de résister à une pareille attention? j'étais furieux, car jamais, je crois, je n'ai eu un si bon sommeil et un plus joli rêve.

AGATHE. Vous rêviez.

GUSTAVE. Oui, Madame.

GOURVILLE, *à part.* A la bonne heure au moins.

GUSTAVE.

AIR des *Filles à marier.*

Je me voyais sur le champ de bataille,
Autour de moi le combat s'engageait;
Un grand hussard, et d'estoc et de taille,
Avec audace me chargeait.
Mon sang coulait : la fureur me dévore,
Le bras tendu, droit sur mon étrier,
J'attaque, en flanc, le farouche guerrier;
J'allais frapper... et s'il existe encore,
Il doit la vie à votre jardinier

Oui : il est venu m'enlever une victoire certaine. De rage, je suis sauté sur mon fusil de chasse qui était sous ma main.

AGATHE. Ah! mon Dieu!

GUSTAVE. Et à défaut de grenadiers ennemis, j'ai couché sur la poussière quatre perdreaux, un lièvre et un lapin ci-inclus, que j'ai l'honneur de vous offrir comme trophées de ma victoire. (*Il met sa carnassière sur la table et en tire le gibier.*)

AGATHE, *bas, à Gourville.* Rassurez-vous, j'avais raison, il est fort gai et fort aimable; mais pour amoureux, non.

GOURVILLE. Vous avez tort, c'est une gaieté factice. Il est piqué contre vous, et il veut à son tour jouer l'indifférence.

GUSTAVE, *montrant sa chasse.* Holà! eh! quelqu'un! (*Un domestique paraît.*) Par exemple, on ne dira pas que j'ai eu affaire à des conscrits; regardez-moi celui-ci, c'est le doyen.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Voyez ses favoris épais
Sous lesquels se cachent ses lèvres;
C'est le Nestor de ces forêts,
C'est le patriarche des lièvres!
D'avoir pu le tuer vivant
Je me glorifierai sans cesse;
Car si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse.

Mais fût-il encore plus dur, si votre maître d'hôtel veut me le mettre en civet, dans une demi-heure il n'y paraîtra plus. (*Remettant le gibier au domestique qui l'emporte.*) Car, vrai, je succombe; et vous, Madame,

qui êtes si bonne, si aimable, vous ne voudriez pas avoir ma mort à vous reprocher.

AGATHE. Non, sans doute, et je vais donner des ordres...

GUSTAVE. Ah! vous me rendez la vie. (*Il baise la main d'Agathe au moment où elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GOURVILLE, *à part.* L'imbécile, il semble prendre plaisir à détruire tout ce que j'ai fait pour lui.

GUSTAVE. C'est une si bonne chose qu'un civet, quand il est bien fait! avec une sauce comme celle-là, on mangerait son oncle. J'espère que vous me tiendrez compagnie?

GOURVILLE. Ah çà! morbleu! je ne te conçois pas ce matin, tu fais exprès de ne penser qu'à manger.

GUSTAVE. Eh! parbleu! à quoi voulez-vous que pense un appétit de chasseur?

GOURVILLE. Mais au moins tu aurais pu n'en pas parler à chaque instant. Et puis quelle conduite tiens-tu avec madame de Melval? une femme charmante, une maîtresse de maison qui nous reçoit à merveille : tu ne lui adresses jamais une parole aimable, pas un mot de galanterie.

GUSTAVE. Tout à l'heure encore je lui ai baisé la main, et je lui ai adressé quelques phrases que je ne me rappelle plus, mais qui étaient bien persuasives.

GOURVILLE. Parbleu! c'était pour lui demander à déjeuner.

GUSTAVE. Eh! si l'on n'était pas éloquent dans ces moments-là, quand le serait-on? (*Portant la main à son estomac.*) Vous ne sentez pas, comme moi, mon cher oncle...

GOURVILLE. Encore? ah çà! voyons, est-ce que tu ne seras jamais raisonnable? parlons un peu sérieusement; ne serait-il pas temps de t'occuper de ton établissement?

GUSTAVE. A quoi bon? n'êtes-vous pas là? Je suis votre seul parent; vous avez quarante mille livres de rente, (*Voyant Gourville qui fait un geste.*) je ne vous les demande pas, je n'en veux pas, gardez-les le plus longtemps que vous pourrez. Seulement, s'il se présente quelque bonne affaire, quelque entreprise, vous m'avancerez une centaine de mille francs, ce sera ma dot, et avec cela...

GOURVILLE. Un instant! comme tu y vas, cent mille francs.

GUSTAVE. Ça vous gêne-t-il? ne me les donnez pas, je n'y tiens point; je ne suis qu'un soldat, et quand j'aurais cent mille francs dans ma poche, ça n'empêcherait pas un boulet de canon de m'emporter. Ils en ont enlevé qui pesaient plus que moi.

GOURVILLE. Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais si, par exemple, il se présentait pour toi un mariage avantageux, parle-moi franchement, serais-tu disposé à te marier?

GUSTAVE. Du tout. Je veux rester libre et indépendant. Je ferai comme vous, je mourrai garçon.

GOURVILLE, *à part.* Allons, c'est comme un fait exprès. (*Haut.*) Cependant, toi qui aimes tant les dames, s'il s'en présentait une jolie, d'une taille charmante...

GUSTAVE. Parbleu, si vous allez m'offrir la *Vénus de Médicis*, il est bien sûr...

GOURVILLE. Non, ce ne serait là qu'une statue, et celle dont je veux te parler est animée par tout ce qu'il y a de bon et d'aimable. Je ne sais à qui te la comparer. Mais tiens, si, par exemple, elle ressemblait à madame de Melval, qu'en dirais-tu?

GUSTAVE. Je dirais que je n'en veux pas.

GOURVILLE. Parbleu, tu es bien difficile; et pourquoi?

GUSTAVE. Elle fait déjeuner trop tard.

GOURVILLE. Encore.

GUSTAVE.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

J'en conviens, elle est fort jolie,
Et d'un caractère très-bon,
Très-forte sur la broderie,
Sur la morale et le boston;
Dans son ménage, active, vigilante,
Et des vertus .. mais à n'en pas finir :
Enfin, mon oncle, une femme excellente,
Voilà pourquoi je ne puis la souffrir.

GOURVILLE, *à part.* A merveille! ils se sont donné le mot, et il y a entre eux de la sympathie. (*Haut.*) Ah! tu ne l'aimes pas?

GUSTAVE. Non, mon oncle.

GOURVILLE. Eh bien! tu as grand tort, parce que si je te disais, si tu savais...

GUSTAVE. Je vous devine : elle a du penchant pour moi, n'est-il pas vrai? eh bien! tant pis : je ne peux jamais aimer les femmes qui m'aiment. C'est toujours la même chose.

AIR de *Ma tante Aurore.*

On n'a plus ni plaisir, ni peine,
Quand les dénoûments sont prévus;
Les amours n'ont qu'une semaine
Dont tous les jours sont convenus.
Le *lundi*, l'on voit une femme,
On fait l'aimable le *mardi*,
Le *mercredi*, l'on peint sa flamme,
Elle vous répond le *jeudi*;
On est heureux le *vendredi*;
On se quitte le *samedi*;
Et *dimanche* tout est fini,
Pour recommencer le *lundi*.

Je n'en ai aimé qu'une dans ma vie, et pourquoi? c'est qu'elle est partie le jeudi pour la Guadeloupe.

GOURVILLE, *à part.* Dieu! j'allais tout gâter; changeons de batteries. (*Haut.*) Eh bien! mon ami, tu vas te trouver ici à merveille; et tu ne pouvais pas mieux tomber, car madame de Melval ne peut pas te souffrir.

GUSTAVE. Qu'est-ce que vous me dites donc là?

GOURVILLE. Elle m'en faisait l'aveu tout à l'heure. Elle te trouve brusque, peu galant, peu aimable, ne songeant qu'à la chasse ou à la table.

GUSTAVE. Vraiment!

GOURVILLE. Ce qui a bien une apparence de raison. Moi, tu entends bien que je te défendais. Je soutenais que je t'avais vu à Paris, dans les meilleures sociétés, briller par ton esprit, ton bon ton. Et comme elle avait l'air d'en douter, je me suis permis de lui raconter quelques-unes des glorieuses aventures qu'on t'attribue dans le monde. Je sens que c'était indiscret; mais je tenais à la convaincre.

GUSTAVE. Il n'y a pas de mal, mon oncle, il n'y a pas de mal. Eh bien! qu'est-ce qu'elle a répondu?

GOURVILLE. Qu'elle ne pouvait pas concevoir le goût de ces dames; et que si elle avait été à leur place, elle répondait bien que pour elle...

GUSTAVE. Ah! elle a dit cela!

GOURVILLE. Et mille autres railleries plus piquantes encore; au point que je me suis mis en colère, et que

je lui ai soutenu que, malgré sa fierté, si tu voulais t'en donner la peine, je la verrais elle-même...

GUSTAVE. Oui, morbleu!

GOURVILLE. Elle s'est contentée de sourire d'un air dédaigneux, en levant les épaules; et c'est dans ce moment-là que tu es arrivé. J'aurais voulu pour tout au monde que tu parusses à ses yeux avec tous tes avantages. Eh bien! pas du tout! Tu vas justement par ta conduite et tes discours lui donner encore gain de cause. Aussi tu as pu voir le petit air triomphant avec lequel elle nous a quittés. Voilà d'où venait ma colère; parce qu'enfin, je tiens à l'honneur de ma famille.

GUSTAVE. Soyez tranquille, mon cher oncle, je vous réponds que nous serons bientôt vengés. Voulez-vous parier que dès demain elle m'aime.

GOURVILLE, *d'un air de doute.* Oh! demain, tu me permettras de te dire...

GUSTAVE. Eh bien! vous verrez.

GOURVILLE. Je ne demande pas mieux, mon garçon. Je t'avertis seulement que tu auras de la peine. Ah çà! tu me tiendras au fait de tout ce qui arrivera.

GUSTAVE. Parbleu! sans cela notre vengeance ne serait pas complète. Il faut que nous puissions rire à ses dépens.

GOURVILLE. Surtout, prends l'air bien amoureux, bien sentimental; on ne triomphe des grandes vertus que par les grandes passions.

GUSTAVE. Parbleu! n'allez-vous pas m'apprendre ce qu'il faut faire?

GOURVILLE. Non, mon ami, non, je n'ai pas tant d'esprit, tant d'adresse que toi; et je te laisse combiner ton plan d'attaque. (*A part.*) A merveille, les voilà aux prises, et ils ne feront maintenant que ce qui me plaira.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Allons, mon cher, il y va de ta gloire,
Point de scrupule, il faut soumettre un cœur;
Je fais ici des vœux pour ta victoire,
Mais je rirai si tu n'es pas vainqueur.

GUSTAVE.

De mon adresse elle sera victime.

GOURVILLE.

Je te croirai quand tu triompheras.

GUSTAVE.

On est touchant quand on exprime
Le tendre amour que l'on n'éprouve pas.

(*Gourville sort.*)

—

SCÈNE V.

GUSTAVE, *seul.* Ah! elle me défie! elle se moque de moi! Une petite provinciale qui ne doit sa tranquillité qu'à ma bonté d'âme et à ma clémence; car, jusqu'à présent, je n'ai pas fait attention à elle, et franchement j'ignore pourquoi je l'ai épargnée; car, maintenant que j'y pense, elle n'est vraiment pas mal. De la tournure, une physionomie expressive et de la fierté! Ah! nous verrons; oui, morbleu, nous verrons. Seulement, comme le disait mon oncle, j'ai mal commencé. Depuis trois jours, ne m'être pas occupé d'elle, et tout à l'heure encore, ce déjeuner que j'ai demandé avec tant d'instances...

AIR des *Amazones.*

C'est une faute, on doit aux yeux des belles
Paraître toujours assidu;
En amour, il faut auprès d'elles,
Souvent placer à fonds perdu :
Oui, par une prudence extrême,
Et dût-on ne rien éprouver,
Il faut toujours leur dire qu'on les aime;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Maintenant pour bien faire, il faudrait refuser ce déjeuner. Oui, mais le moyen. Ah! j'ai le repas du chasseur, le morceau de pain solitaire. (*Le mangeant avidement.*) Allons, allons, résignons-nous; en temps de guerre, il ne faut pas être si difficile, et voilà les hostilités qui commencent. D'ailleurs, j'avais besoin de cela. (*Parlant la bouche pleine.*) On ne peut pas chasser toute la journée, et ce sera une distraction sédentaire.

AGATHE, *en dehors.* C'est bien, c'est bien.

GUSTAVE. La voici, attention. (*Il met dans sa poche le reste du morceau de pain, s'essuie la bouche avec la main, s'assied vivement près de la table, et prend un livre qui lui tombe sous la main.*)

—

SCÈNE VI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE. Enfin, Monsieur, vos vœux sont exaucés, et vous trouverez dans la salle à manger tout ce que j'ai pu réunir de mieux... eh bien! ne m'entendez-vous pas?

GUSTAVE. Ah! c'est vous, Madame; mille pardons. Vous aviez la bonté de m'annoncer...

AGATHE. Une chose bien intéressante pour vous, le déjeuner.

GUSTAVE. Eh! mon Dieu! c'est vrai, je n'y pensais plus. La lecture de ce roman...

AGATHE. Vous appelez cela un roman! les œuvres de *Racine.*

GUSTAVE, *à part, et jetant les yeux sur le livre.* Dieu! je ne l'avais pas regardé! (*Haut.*) Eh! mais, s'il est vrai que le meilleur roman soit celui qui peint le mieux les faiblesses du cœur, n'ai-je pas raison de regarder Racine comme le plus tendre et le plus touchant des romanciers?

AGATHE, *souriant.* J'aime assez cette idée : mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle vous soit venue.

GUSTAVE. A moi, Madame? et pourquoi donc?

AGATHE. Je ne sais; mais il me semble qu'un grand chasseur tel que vous n'a pas le temps...

GUSTAVE. N'a pas le temps de penser, n'est-il pas vrai? c'est là ce que vous vouliez dire, et ce mot m'explique pourquoi depuis trois jours vous avez si rarement daigné m'adresser la parole.

AGATHE. Moi! Monsieur...

GUSTAVE. Je ne vous en fais pas de reproches, c'était par indulgence, par bonté d'âme : vous ne me supposez pas en état de vous comprendre.

AGATHE. Me préserve le ciel d'avoir jamais de pareilles idées; pour vous le prouver, Monsieur, revenons à Racine. Que lisiez-vous?

GUSTAVE, *ouvrant le livre et le lui montrant.* Vous le voyez, c'était *Phèdre*, et j'admirais le caractère d'Hippolyte. J'avoue que c'est mon héros; ce ne doit pas être le vôtre, Madame, car c'était aussi un chasseur; mais pour moi je trouvais de la vérité dans cet homme qui fuit le monde, qui cherche la solitude des bois, et que l'on croit dur, farouche, indifférent, tandis que sous les dehors les plus insensibles, il cache l'amour le plus tendre. C'était là, Madame, le sujet de mes réflexions, et j'y pensais encore quand vous êtes venue.

AGATHE, *à part.* Eh! mais, quel changement dans ses manières! Gourville aurait-il raison? (*Haut.*) Quoi!

Monsieur, vous croyez que dans le monde, que de nos jours, un pareil caractère est possible?

GUSTAVE. Oui, Madame; il y a beaucoup de jeunes gens que vous croyez fiers et suffisants, et qui ne sont au contraire qu'amoureux et timides. Vous les supposez très-contents d'eux-mêmes : du tout, ils ne le sont pas; mais ils veulent cacher sous un air d'intrépidité la gêne ou l'embarras qu'ils éprouvent.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'en conviens, ils semblent souvent
Tout remplis de leur importance;
Mais un trouble secret dément
Et leur audace et leur aisance :
A des riens prompts à s'attacher,
Ils parlent, dans leur vain délire,
De mille choses, pour cacher
La seule qu'ils n'osent pas dire.

Oui, Madame, j'en suis certain, telle personne qui cherchait à vous plaire s'y est prise beaucoup plus mal, et a moins bien réussi que telle autre dont le cœur était libre et indifférent. (*La regardant.*) Convenez-en franchement, n'ai-je pas raison?

AGATHE, *un peu émue.* Mais vous me faites là une demande à laquelle je pourrais difficilement répondre. Depuis mon veuvage, vivant à peu près seule dans cette campagne, je n'ai jamais trouvé personne qui cherchât à me plaire.

GUSTAVE. Quoi! Madame, n'ai-je donc pu me faire comprendre? et seriez-vous assez cruelle...

AGATHE, *cherchant à sourire.* Cruelle! oui, vous avez raison, je le serais en effet, si je prolongeais cet entretien. Vous oubliez que depuis ce matin vous n'avez rien pris, et que votre déjeuner vous attend.

GUSTAVE. Eh! Madame, de grâce, brisons là. Que vous refusiez de m'entendre, je devais le prévoir; et je sens maintenant combien était sage le parti que j'avais pris de vous éviter et de garder le silence; mais enfin, puisque, malgré moi, j'ai osé parler, contentez-vous de me punir par votre indifférence, et n'ajoutez pas, par vos railleries, aux tourments que je souffre déjà.

AGATHE, *à part.* Que dit-il? (*Haut.*) Moi! Monsieur? d'où viennent ces reproches? qu'ai-je donc fait? de quel crime suis-je coupable?

GUSTAVE. Quel crime? ah! c'est vous maintenant qui ne pourriez pas me comprendre, vous qui vous faites un jeu d'inspirer un sentiment que vous ne sauriez éprouver, vous dont la coquetterie...

AGATHE. Moi, coquette! Qui a pu vous donner une pareille idée? On vous abuse, Monsieur, et je tiens trop à votre estime, pour ne pas vous détromper, (*Hésitant un peu.*) sans ajouter beaucoup de foi à la tendresse dont vous me parliez tout à l'heure...

GUSTAVE. Quoi! vous pouvez penser...

AGATHE, *le regardant.* Non, je ne vous en crois pas capable. Je n'ai rien fait d'ailleurs qui méritât un pareil procédé; mais c'est un léger caprice, une idée du moment. (*En riant.*) A la campagne, il faut bien s'occuper.

GUSTAVE. Et si vous-même vous vous abusiez! (*Avec expression.*) Si cet amour était véritable?

AGATHE, *émue et changeant de ton.* S'il l'était, je croirais qu'un tel aveu mérite mon amitié, ma confiance, et je répondrais : Cette femme que vous croyez légère et frivole, est susceptible au contraire des sentiments les plus vrais et les plus tendres; mais ses goûts lui font rechercher le calme et la solitude; les vôtres, Monsieur, vous appellent dans le monde, où vous êtes destiné à briller. Nous sommes donc peu faits l'un pour l'autre; votre malheur et le mien seraient la suite d'un pareil attachement, et s'il est aussi profond que vous le dites, hâtons-nous d'y porter remède en cessant de nous voir. Voilà ce que je vous dirais, Monsieur, si nous en étions là... mais j'ose espérer qu'il n'en est rien, et que vous nous resterez. (*Elle lui fait la révérence, et sort.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, *seul, la regardant.* Eh bien! elle me quitte, elle s'éloigne. Allons, je ne m'attendais pas à une pareille défense, et j'ai trouvé un adversaire digne de moi. Il y a eu un moment où j'étais fort embarrassé; et si la conversation avait continué, je crois vraiment que j'allais parler de bonne foi et sérieusement. — Bon! quelle idée! il faut bien m'en garder. Il n'y a que cela qui puisse rendre la partie égale; car si je m'avisais d'aimer cette femme-là, je ne serais plus de force. Elle a un art, une finesse! elle ne se livre jamais, et profite de tous les avantages. Malgré cela, j'ai fait ma déclaration, ce qui était le plus difficile; et elle a eu beau faire, j'ai vu qu'elle en était flattée; car sa gaieté, son enjouement, provenaient moins du désir de me railler que du contentement intérieur qu'elle éprouvait. Allons, le premier pas est fait, continuons.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE. Eh bien! mon ami, quelle nouvelle? comment cela va-t-il?

GUSTAVE. Très-bien, mon oncle, et vous aviez raison; elle est charmante, vive, légère, spirituelle et coquette! coquette d'autant plus redoutable qu'elle affecte de ne pas l'être, et que si je n'avais pas été prévenu par vous, j'y aurais été pris tout le premier.

GOURVILLE. N'est-ce pas que j'ai bien fait? Tu crois donc que tu finiras par te faire aimer?

GUSTAVE. Oui, mon oncle, j'ai bonne espérance; mais c'est plus difficile que je ne croyais, parce que vous comprenez bien qu'une femme qui est tout à fait insensible...

GOURVILLE. Prends garde, prends garde! c'est que je crois qu'elle ne l'est pas. Tout à l'heure au salon, une de ses tantes lui a parlé d'un jeune homme qu'elle protége, et qui la demande en mariage.

GUSTAVE. Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GOURVILLE. Eh! mais, elle n'en a pas paru fort éloignée. C'est un homme qu'elle a vu plusieurs fois, et qui a un bel état dans le monde.

GUSTAVE. Et vous croyez qu'elle accepterait?

GOURVILLE. Ma foi, si tu ne te dépêches pas de la subjuguer entièrement, elle va profiter du peu de bon sens que tu lui laisses pour faire un mariage raisonnable.

GUSTAVE. C'est ce qu'il faudra voir! non pas que j'y tienne, car vous sentez bien, mon oncle, que ce n'est que pour notre gageure, mais je veux la gagner.

GOURVILLE. Eh bien! empêche le courrier de partir, car madame de Melval nous a dit qu'elle allait s'enfermer dans sa chambre pour faire réponse au prétendu.

GUSTAVE. Elle le refusera, mon oncle, elle le refusera, j'en suis sûr; et je n'ai pas envie de la voir dans ce moment, parce que ce serait montrer trop d'ardeur, trop d'empressement.

GOURVILLE. Tu as peut-être raison, et, si tu veux, nous irons promener ensemble.

GUSTAVE. Certainement, je ne demanderais pas mieux. (*Lafleur entre tenant un paquet de lettres.*) Mais, tenez, voici Lafleur qui vous apporte vos lettres ; je ne veux pas vous empêcher de les lire. (*Gustave prend les lettres des mains de Lafleur, et les donne à son oncle.*)

GOURVILLE. C'est bien. (*A Lafleur.*) Sais-tu où est madame de Melval?

LAFLEUR. Ces dames sont de ce côté, dans la grande allée.

GUSTAVE, *le renvoyant.* C'est bien. Adieu, mon oncle; je vous laisse, je vais dormir une heure dans mon appartement.

GOURVILLE. Je te le conseille, et surtout ne fais pas de mauvais rêves. (*Il s'assied devant la table. Gustave fait semblant d'aller à droite, où est son appartement; puis il marche sur la pointe des pieds, et sort par la gauche, du côté du jardin.*)

SCÈNE IX.

GOURVILLE, *seul, regardant en dessous, et partant d'un éclat de rire.* A merveille ! si je voulais m'amuser à le suivre, je le trouverais, j'en suis sûr, dans la grande allée. Ah ! l'on se cache déjà de moi ; c'est bon signe, et mon cher neveu est déjà pris plus qu'il ne le croit lui-même. D'un autre côté, j'ai vu revenir Agathe ; elle était émue, agitée, et deux ou trois fois, je lui ai adressé la parole sans qu'elle m'entendît; mais je n'ai pas voulu en parler à Gustave. Diable ! il se négligerait. Pour le tenir en haleine, il lui faut des obstacles. Encore deux ou trois, et je le garantis amoureux fou. Eh bien ! était-ce donc si difficile ! voilà deux personnes qui se détestaient; et déjà, grâce à moi, sans qu'elles s'en doutent... allons, j'ai eu tort de ne pas me lancer dans la politique; j'aurais fait de grandes choses. Hein... qu'est-ce que c'est? des lettres de Paris; une autre de Bagnères. Brisons cette enveloppe. Je m'en doutais, c'est ce qu'on devait m'envoyer, c'est le testament du commandeur. (*Lisant les derniers mots.*) Comme on me l'avait annoncé, c'est bien moi qui suis son exécuteur testamentaire. Voyons un peu les principales dispositions. Dieu! quel préambule! cela ne m'étonne pas, il a toujours été si bizarre, si original ! (*Il lit.*) « De toutes les maladies qui menacent l'exis- « tence d'un vieux garçon, la plus terrible et la plus « tenace de toutes, ce sont les collatéraux ; avec eux, « on ne peut vivre ni mourir en paix. Aussi, j'ai été, « nuit et jour, tellement tourmenté par la présence « assidue de mes excellents parents, cousins, petits- « cousins, arrière-cousins, que j'institue pour légataire « universelle la seule personne qui ne m'ait jamais fait « la cour, et qui ne m'ait jamais rien demandé, la « seule enfin qui, dans ce moment, ne soit pas auprès « de moi ; je veux dire Agathe de Melval. » (*S'interrompant.*) Dieu! madame de Melval légataire universelle... elle qui devait à peine espérer une dizaine de mille francs, se trouve maintenant à la tête de plus de cent mille livres de rentes! une jeune femme d'une beauté, d'une douceur, d'un caractère angéliques. Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait? (*Reprenant vivement le testament.*) Achevons. (*Il lit.*) « Je désire, mais sans lui en « imposer la condition, qu'Agathe choisisse pour époux « mon ami Gourville, que je nomme mon exécuteur « testamentaire, et que j'exhorte bien sincèrement à « avoir des enfants, si c'est possible, ne fût-ce que « pour déshériter ses collatéraux. » Ah! maudit testament! si je l'avais connu. Donner une femme comme celle-là à mon neveu, quand je pourrais l'épouser, quand le testament m'y autorise, quand elle-même, ce matin, semblait y consentir! Oui, mais c'est que ce matin son cœur était libre, je n'avais pas de rival, mon neveu n'y pensait seulement pas, et c'est moi qui ai été lui donner des idées. Allons, allons, rassurons-nous : heureusement il n'y a pas encore grand mal, les choses ne sont pas bien avancées ; et puisque c'est moi qui suis cause de tout, je pourrai toujours, quand je le voudrai, détruire ce que j'ai fait.

SCÈNE X.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GUSTAVE. Ah! mon oncle, vous voilà ! que je suis content de vous retrouver encore ici.

GOURVILLE. Est-ce qu'il y a des nouvelles?

GUSTAVE. D'excellentes ; et tout va à merveille.

GOURVILLE, *à part.* Ah! mon Dieu !

GUSTAVE. Madame de Melval se promenait dans la grande allée, à côté d'une vieille dame de ses parentes, qui dans ce moment, par bonheur, a une migraine affreuse. Pour faire le moins de bruit possible, je lui parlais à demi-voix, et de très-près. Vous ne vous imaginez pas le charme d'un pareil entretien ; il établit une espèce d'intimité et de mystère; c'est presque un tête-à-tête.

GOURVILLE, *à part.* Dieu ! est-il mauvais sujet!

GUSTAVE. En un tour de promenade, on était fatigué; je me propose pour cavalier, et je pressais légèrement le plus joli bras du monde.

GOURVILLE. Comment, Monsieur, vous avez osé?..

GUSTAVE. Oh! ce n'est rien encore. J'ai un peu doublé le pas, nous nous sommes presque trouvés seuls. Alors j'ai mis en usage tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus touchant. J'ai été pathétique, éloquent, j'ai pleuré; enfin, mon oncle, j'ai été content de moi, et je crois qu'on l'a été aussi, car elle était émue; et un autre avantage de ma position, car vous n'avez pas oublié qu'elle me donnait le bras, le bras gauche :

AIR *du Fleuve de la vie.*

De mes discours avec adresse
Observant l'effet séducteur,
A chaque mot, avec ivresse,
(*Montrant son bras.*)
Je sentais là battre son cœur.
Ce trouble, cette douce extase
Voulaient, par un silence heureux,
Dire : « *Je vous aime...* » et ses yeux
Ont achevé la phrase.

GOURVILLE. Comment! ses yeux ont daigné dire...

GUSTAVE. En propres termes ; mais elle a fait mieux, elle m'a accordé un rendez-vous.

GOURVILLE. Un rendez-vous!

GUSTAVE. Oui. En quittant ces dames, j'ai dit que j'allais entrer au salon, pour y faire de la musique, et je suis sûr que dans un instant elle y va venir.

GOURVILLE. Pour cela, tu me permettras d'en douter. (*A part, regardant dans le jardin.*) Dieu! je l'aperçois.

GUSTAVE, *avec joie.* Tenez, tenez, mon oncle, la voyez-vous? Ah! que je suis heureux!

GOURVILLE. Un instant; elle se promène tranquillement sur cette terrasse.

GUSTAVE. Mais sans doute, elle ne peut pas venir ici tout de suite. Elle fera négligemment deux tours de

promenade, et avant d'entrer dans son appartement, elle passera, *par mégarde*, dans le salon, où elle me trouvera *par hasard*. Voilà toujours comment cela se pratique dans ce que nous appelons un rendez-vous *tacite*.

GOURVILLE, *à part*. Je ne l'aurais jamais cru si savant. (*Haut*.) Mon ami, puisque tu es sûr d'être aimé, voilà le moment de lui déclarer que tout ceci n'est qu'un jeu...

GUSTAVE, *un peu embarrassé*. Oui, mon oncle, oui, sans doute; c'est bien là mon intention; d'ailleurs, nous en sommes convenus.

GOURVILLE. C'est bien. Nous allons nous divertir. (*S'asseyant*.) Et je vais jouir de ton triomphe.

GUSTAVE. Comment! vous comptez rester là?

GOURVILLE. Certainement. Sans cela la gageure est manquée, et notre vengeance est nulle. Songe donc que c'est devant moi qu'elle t'a défié!

GUSTAVE. C'est pour cela que devant vous elle n'osera s'expliquer, ni me faire un aveu. Votre présence va tout gâter.

GOURVILLE. Eh bien! à la bonne heure.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

D'ici je pourrai vous entendre,
Nous allons rire à ses dépens.

GUSTAVE.

Oui; mais d'abord il faut attendre,
Et feindre les grands sentiments.

(*A son oncle qui est déjà dans le cabinet, et qui tient la porte entr'ouverte.*)

Soyez patient, je vous prie;
Vous sentez bien qu'il me faudra
Jouer d'abord la comédie.

GOURVILLE, *à part, le regardant.*

Je crois qu'il commence déjà.

La voici. (*Il referme la porte.*)

—

SCÈNE XI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE. Quoi! Monsieur, vous êtes encore au salon? vous nous aviez quittées pour faire de la musique, et, n'entendant point le piano, je vous croyais sorti.

GUSTAVE. Non, je n'avais pas encore commencé. (*A part.*) Dieu! que c'est gênant que mon oncle soit là!

AGATHE. Eh bien! voulez-vous que nous essayions ensemble ce dernier duo d'Auber?

GUSTAVE. Si vous l'exigez, Madame, je suis à vos ordres; mais j'ai tant de choses à vous dire!

AGATHE. A moi? (*Gourville sort du cabinet, et se tient dans le fond de l'appartement, où il entend la conversation.*)

GUSTAVE. Oui, je veux vous parler du sujet qui m'intéresse le plus au monde, et duquel dépend mon bonheur. Vous vous doutez bien, Madame, qu'il s'agit de vous.

AGATHE. Je croyais que vous m'aviez promis tout à l'heure de garder sur ce chapitre-là le silence le plus absolu.

GUSTAVE. Je vous le demande, est-ce possible? oui, Madame, parlez, exigez des preuves, des sacrifices. Vous prétendez que j'aime le monde; je l'abandonne pour vous, je renonce à Paris, à tous ses plaisirs. Les lieux que vous habitez seront désormais les seuls qui puissent me plaire, vos goûts seront les miens, vos ordres seront ma loi suprême; et, pour prix de ma tendresse, je ne vous demande qu'une chose.

AGATHE. Et c'est?

GUSTAVE. De m'assurer que mon amour ne vous est pas indifférent.

AGATHE. En vérité, je l'ignore; mais quand je le saurai, je vous promets de vous le dire.

GUSTAVE. En attendant, puis-je espérer que vous ne répondrez pas à la demande de mariage que l'on vous a adressée ce matin?

AGATHE. J'ai déjà répondu, ma lettre est écrite.

GUSTAVE. Et vous l'enverrez?

AGATHE, *souriant*. Peut-être; tenez, elle est là-haut, dans mon appartement, sur mon bureau; allez la chercher, et nous verrons ce qu'il faut en faire.

GUSTAVE, *lui baisant la main*. Ah! que je suis heureux! (*Il entre dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE XII.

AGATHE, GOURVILLE.

GOURVILLE, *à part*. Si je ne préviens pas son retour, c'en est fait de mes espérances.

AGATHE, *avec joie*. Ah! vous voilà, Monsieur; si vous saviez... votre neveu...

GOURVILLE. Ce matin, je vous ai parlé de son amour, parce que j'en étais moi-même persuadé; mais je sais maintenant que sa tendresse n'est qu'un jeu.

AGATHE. O ciel! qui vous l'a dit?

GOURVILLE. Lui-même. Il m'a confié, en riant, ses projets.

AGATHE. Ah! le perfide!

GOURVILLE. Ce n'est de sa part qu'une légèreté, qu'une inconséquence. J'ai cru de mon devoir de vous prévenir; mais ne me trahissez pas.

AGATHE. Je vous le jure; mais que ne parliez-vous plus tôt? (*A part.*) N'importe, du moins il ne jouira pas de son triomphe.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE.

GUSTAVE, *tenant la lettre dans sa main*. Voici cette lettre; elle est adressée à M. Saint-Elme, avocat.

AGATHE, *froidement*. Oui, Monsieur.

GUSTAVE. Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel en est le contenu?

AGATHE, *de même*. J'ai répondu que sa demande m'honorait infiniment, et que je consentais à le prendre pour époux.

GUSTAVE, *riant*. Quoi! vraiment, vous lui aviez écrit?

AGATHE. Oui, Monsieur, et comme vous m'avez annoncé que vous partiez pour Paris, je vous prie d'avoir la bonté de la faire remettre à son adresse. (*Elle lui fait la révérence et sort.*)

—

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE, *partant d'un éclat de rire*. Ah! ah! le trait est impayable, et l'on ne ferait pas mieux dans la capitale.

GUSTAVE, *qui est resté stupéfait et la lettre à la main*. Comment! il se pourrait? Qu'est-ce que cela signifie?

GOURVILLE. Que tu as trop tardé à te moquer d'elle, et que c'est elle qui se moque de toi. Mais c'est ta faute;



AGATHE. Encore ici! quelle trahison!... — Scène 19.

je t'en avais prévenu. Il n'y a rien d'incertain comme les conquêtes de province.

GUSTAVE. Je n'en puis revenir encore! Qui, moi, je serais sa dupe? Tant de ruse, tant de coquetterie!

GOURVILLE. Au bout du compte, vous n'avez rien à vous reprocher. Bien attaqué, bien défendu.

AIR du *Pot de fleurs.*

Allons, mon cher, d'où vient cet air sinistre?
Toi qui déjà fus vainqueur tant de fois,
De tes hauts faits le siècle tient registre,
Et le livre de tes exploits,
Livre où l'amour inscrit chaque conquête,
Est déjà tellement complet,
Qu'on n'y pourra trouver un seul feuillet
Pour y consigner ta défaite.

D'ailleurs, je te promets le secret.

GUSTAVE. Et que m'importent toutes les railleries dont on pourra m'accabler? elles ne sont rien auprès des tourments que je souffre; car il n'est plus temps de dissimuler, et je dois vous dire la vérité : oui, mon oncle, je l'aime comme un fou.

GOURVILLE. Que m'apprends-tu là? quoi! cet amour que tu avais voulu feindre...

GUSTAVE. Je l'éprouvais réellement.

GOURVILLE. Et moi qui t'admirais!

GUSTAVE. Plaignez moi plutôt; car, malgré la manière indigne dont elle m'a traité, je ne puis encore m'habituer à l'idée de renoncer à elle. Mon oncle, il faut que je la revoie, que je lui parle.

GOURVILLE. Puisqu'elle ne t'aime pas.

GUSTAVE. C'est égal.

GOURVILLE. Puisqu'elle en aime un autre.

GUSTAVE. C'est égal, mon oncle, je veux la revoir.

GOURVILLE. Et moi, je ne le souffrirai pas; et si tu as totalement perdu la raison, j'en aurai pour nous deux. Qu'est ce que cela signifie? aller encore t'exposer à ses railleries, à ses mépris; te rendre la fable de toute la société! Allons donc, mon cher, de la fierté, du courage.

GUSTAVE. Oui, mon oncle; oui, mon bon oncle, je sens que vous me parlez en ami, en ami véritable. Tenez, faites de moi tout ce que vous voudrez; je me

laisse conduire par vous; car, dans ce moment, je ne suis pas en état de prendre un parti.

GOURVILLE. A la bonne heure. Eh bien! il faut retourner à Paris.

GUSTAVE. Comment! m'éloigner d'elle?

GOURVILLE. Ne vas-tu pas recommencer?

GUSTAVE. Non, mon oncle, non, je vous le promets; et demain ou après-demain au plus tard...

GOURVILLE. Non pas, mais à l'instant même.

GUSTAVE. Et comment voulez-vous que je parte ainsi à l'improviste, quand rien n'est disposé?

GOURVILLE. Ce ne sera pas long. Holà! quelqu'un! (*Lafleur entre.*) Lafleur, entre vite dans cet appartement, (*Il désigne la porte d'une chambre à droite.*) et fais, en cinq minutes, les malles et les paquets de mon neveu. Je t'aiderai s'il le faut. (*Lafleur entre dans la chambre de Gustave.*)

GUSTAVE. Mais une voiture?

GOURVILLE. N'ai-je pas ici ma berline? je te la prêterai; n'ai-je pas mes gens? ils sont à ton service; crois, mon ami, que dès qu'il s'agit de ton repos et de ta tranquillité... Je ne te dis que cela, tu dois me connaître.

GUSTAVE. Oui, mon oncle, mon excellent oncle; c'est dans des moments comme ceux-là qu'on est heureux d'avoir des parents. (*S'asseyant près de la table et écrivant.*)

GOURVILLE. Eh bien! que fais-tu donc?

GUSTAVE. Je lui écris, mon oncle.

GOURVILLE. Qu'est-ce que tu peux lui dire?

GUSTAVE. Je n'en sais rien, mais je lui écris.

GOURVILLE. Et à quoi bon? pour essuyer de nouveaux refus? Car apprends tout ce que j'ai fait auprès d'elle en ta faveur; je voulais vous marier ensemble.

GUSTAVE, *se relevant.* Il se pourrait?

GOURVILLE. C'était ma seule idée, mon seul but; mais tous mes efforts ont été inutiles. Ainsi, je te le répète, nous n'avons plus rien à faire ici; pour notre honneur, il faut partir. Voici justement Lafleur avec tous tes effets. (*Lafleur sort de la chambre de Gustave; il porte quelques paquets.*) Eh bien! et le chapeau, et les gants de mon neveu?

LAFLEUR. C'est que j'allais d'abord porter ces paquets.

GOURVILLE, *les prenant.* Donnez, donnez, je m'en charge; je vais les faire placer sur la voiture, en même temps j'envoie chercher les chevaux; la poste est à cent pas d'ici, et dans dix minutes tu seras... nous serons sur la grande route, car je t'accompagnerai jusqu'à l'autre poste, pour plus de sûreté. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XV.

GUSTAVE, *puis* LAFLEUR.

GUSTAVE. Quel homme! il ne me donne seulement pas le temps de me reconnaître... Ah! quelle idée! si pendant qu'il est descendu je pouvais entrevoir madame de Melval. (*A Lafleur qui lui présente ses gants et son chapeau.*) Tiens, mon garçon, voilà une pièce d'or, porte vite ce billet à ta maîtresse, et rapporte-moi la réponse. (*Lafleur sort.*)

—

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, *seul.* Je lui demande cinq minutes d'entretien, pourra-t-elle me refuser? mais si elle tarde, c'est fait de moi. (*Regardant par la croisée du fond.*) Voilà déjà mon oncle qui a placé tous les paquets sur la voiture... Grands dieux: déjà les chevaux... Mon oncle donne ses ordres au postillon, au palefrenier; il est partout, il se multiplie... le voilà qui m'appelle. (*Criant par la fenêtre.*) Voilà! voilà! je suis à vous. Et ce Lafleur qui ne revient pas. Ah! quel bonheur! c'est lui.

—

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, LAFLEUR.

GUSTAVE. Eh bien! la réponse?

LAFLEUR, *lui montrant la lettre déchirée.* Voilà, Monsieur; on l'a déchirée sans la décacheter; et Madame a dit devant moi à sa femme de chambre: « Fermez la « porte de mon appartement; je ne veux voir per- « sonne, et je ne descendrai au salon que quand il « sera parti. »

GUSTAVE. C'en est donc fait! aucun moyen de parvenir jusqu'à elle. Elle ne se montrera que quand elle sera bien sûre de mon départ, que quand elle aura entendu rouler cette maudite berline... Dieu! quel projet! s'il pouvait réussir... (*Regardant par la fenêtre.*) Tout est prêt... Le postillon est à cheval, la grande porte de la cour est ouverte... Dans son impatience mon oncle est déjà monté dans la voiture... (*A Lafleur.*) Lafleur, dix louis pour toi, et autant pour le postillon, s'il exécute mes ordres. Que sans faire attention aux cris, aux menaces, aux imprécations de mon oncle, il parte sur-le-champ, ventre à terre, pendant l'espace d'une lieue, et qu'il revienne de même.

LAFLEUR. Comment, Monsieur?

GUSTAVE. Vingt louis pour vous deux.

LAFLEUR. Mais encore...

GUSTAVE. Eh! va donc, c'est une gageure.

LAFLEUR. Ah! c'est une gageure... Oh! alors .. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, *seul.* Allons, avant que mon oncle soit de retour de sa promenade obligée, j'ai au moins vingt-cinq minutes devant moi. A merveille! le coup de fouet est donné, les chevaux s'élancent; le pavé de la cour a retenti. Pourvu que ma ruse réussisse, et que le bruit fasse sortir madame de Melval de son appartement! Dieu soit loué! je respire; c'est elle! ne nous montrons pas. (*Il se cache.*)

—

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, *caché;* AGATHE.

AGATHE, *entrant, et regardant par la croisée.* Grâce au ciel, il s'éloigne, il n'est plus ici... le perfide! Oser encore m'écrire! et que pouvait-il me dire? Oui, sans doute, furieux de voir ses projets déjoués, il voulait de nouveau chercher à abuser de ma faiblesse, de ma crédulité. (*Regardant autour d'elle.*) Sa présence en ces lieux me faisait mal, il me tardait de me trouver seule, et maintenant j'éprouve un froid mortel, un vide affreux. (*Mettant la main sur son cœur.*) Ah! c'est là que sont mes tourments! J'ai dû le congédier, ne pas lire sa lettre, le bannir de mon cœur; j'ai fait mon devoir; mais je suis trop malheureuse.

Pourquoi maintenant retenir mes larmes? ah! pleurons-le du moins, puisqu'il n'en saura rien.

GUSTAVE, *qui s'est approché derrière elle pendant ces derniers mots.* Dieu ! qu'ai-je entendu?

AGATHE, *se retournant et l'apercevant.* Encore ici! Quelle est cette trahison? Monsieur, voulez-vous me perdre?

GUSTAVE. Non, mais je viens à vos pieds implorer ma grâce. Malgré vos mépris, je vous adorais toujours, et maintenant que ma tendresse est partagée, j'en mourrai, je crois, d'amour et de bonheur.

AGATHE. Laissez-moi; espérez-vous me tromper encore?

GUSTAVE. Moi! jamais. Je vous dois la vérité.

AIR de *Céline.*

Blessé de votre indifférence,
Irrité de votre rigueur,
J'avais d'abord, dans ma vengeance,
Juré de dompter votre cœur :
Oui, je voulais vous séduire et vous plaire,
Oui, je voulais un triomphe complet,
Et tout ce que je voulais faire,
Sans le vouloir vous l'avez fait.

AGATHE. Ah! dois-je vous croire?

GUSTAVE. Oui, jamais d'autre pensée n'est entrée dans mon âme; et pour vous le prouver, soyez ma femme, ma compagne, mon amie : daignez accepter ma main.

AGATHE. Qui? vous, mon mari! Vous ignorez donc, Monsieur, que je n'ai presque rien, que la fortune que j'attends est au moins incertaine : et vous... seul héritier d'un oncle aussi riche, vous qui avez de si belles espérances.

GUSTAVE. Ah! que je suis heureux! il est donc un sacrifice que je puis vous faire, une preuve d'amour que je peux vous donner.

AGATHE. Mais votre oncle daignera-t-il y consentir?

GUSTAVE. Sans hésiter; il voulait d'abord nous marier, et il n'y a renoncé que parce qu'il a cru que vous ne m'aimiez pas.

AGATHE. Lui, au contraire : il voulait nous unir, et il n'a changé d'idée que parce qu'il a cru que vous me trompiez.

GUSTAVE. Il était comme nous, il était dans l'erreur.

AGATHE. Il s'abusait sur nos véritables sentiments.

GUSTAVE. Ce cher oncle! quelle sera sa joie!

AGATHE. Mais où donc est-il? (*On entend un grand bruit de voiture.*)

GUSTAVE. Tenez, le voilà qui revient en berline. (*Allant à la fenêtre et criant.*) Mon oncle, mon oncle, montez vite! (*A Agathe.*) Par amitié, par intérêt pour moi, il voulait m'arracher de ces lieux; et ne pouvant me soustraire à son active surveillance, pour le faire sortir, lui, de la maison, et vous, de votre appartement, j'ai imaginé à l'improviste de l'envoyer promener pendant quelques instants.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, GOURVILLE.

GOURVILLE. Corbleu! qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie? Deux lieues en un quart d'heure! et j'avais beau crier : Arrête! arrête! postillon!..

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Sans m'écouter il courait ventre à terre.
Comme le vent il devait m'entraîner.

GUSTAVE.

Ce n'était rien, calmez votre colère,
Car c'est moi seul qui venais d'ordonner.

GOURVILLE.

Comment, c'est toi qui m'as fait promener?

GUSTAVE

Pour m'obéir il était à son poste,
(*Montrant Agathe.*)
Mais apprenez qu'enfin j'obtiens sa main :
Pendant que vous couriez la poste,
J'ai fait bien du chemin.

AGATHE. Oui, Monsieur, apprenez notre bonheur.

GUSTAVE. Partagez notre ivresse.

AGATHE. Nous nous sommes expliqués.

GUSTAVE. Nous nous sommes tout avoué.

AGATHE. Il ne voulait pas me tromper.

GUSTAVE. Elle n'aime que moi.

GOURVILLE. Comment! il se pourrait? voyez pourtant ce que c'est de s'entendre!

AGATHE. Mais nous n'oublierons jamais votre généreuse amitié.

GUSTAVE. Ni vos excellentes intentions.

AGATHE. C'est à vous que nous devons tout.

GUSTAVE. Notre bonheur est votre ouvrage.

GOURVILLE. Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'est-ce que je voulais? qu'est-ce que je demandais? de vous voir unis; et pour en arriver là, je peux me vanter que vous m'avez donné assez de mal.

GUSTAVE. O le meilleur des parents!

GOURVILLE. Oui, tu as raison, le meilleur des parents, car tu ne sais pas encore tout ce que je te donne.

GUSTAVE. Non, mon oncle, je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète encore, je ne veux rien de vous ni de votre fortune.

GOURVILLE, *à Agathe.* Concevez-vous qu'il ne veuille même pas me laisser la satisfaction de lui faire un sort? mais, corbleu, si vous refusez mes bienfaits, il faudra bien que vous acceptiez ceux de mon ami le commandeur. (*A Agathe lui donnant le testament.*) Tenez : légataire universelle, et cent mille livres de rentes.

AGATHE. O ciel! que dites-vous?

GOURVILLE, *frappant sur l'épaule de son neveu.* Oui, mon garçon, cent mille livres de rentes.

GUSTAVE, *froidement.* Ah! tant mieux.

GOURVILLE.

AIR de *Turenne.*

De ma surprise, plus j'y pense,
Je ne puis revenir encor,
Avec ce calme et cette indifférence
Tu reçois un pareil trésor.

GUSTAVE, *avec tendresse, prenant la main d'Agathe.*

C'est que déjà j'étais propriétaire
D'un bien qui rend les autres superflus;
Et qu'importe un trésor de plus,
Lorsque l'on est millionnaire?

AGATHE, *qui a lu le testament.* Grand Dieu! d'après ce testament, votre oncle avait des droits sur ma main, et il y a renoncé en votre faveur.

GUSTAVE. Comment! me céder une pareille femme et une pareille fortune!

GUSTAVE ET AGATHE. Ah! le bon oncle, l'excellent oncle!

GOURVILLE. Oui, mon ami, voilà comme je suis.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Heudier.

AGATHE.

Ce testament, lorsque j'y pense,
Pourra faire plus d'un jaloux;
Je lui devrai notre opulence,
Mais mon bonheur dépend de vous :
Prenez garde, car en ménage,
J'entends dire que bien souvent,

Par un contrat de mariage,
L'amour a fait son testament.

GOURVILLE.

J'ignore si du mariage
Je formerai les nœuds charmants;
(*A son neveu.*)
Quoi qu'il en soit, mon héritage
Ne peut manquer à vos enfants.
Pour les actes devant notaire,
Je m'en tire assez galamment;
Mais pour ceux qu'on passe à Cythère,
J'ai déjà fait mon testament.

GUSTAVE.

Vaincu par l'esprit et la grâce,
Près de vous le bonheur m'attend;
Adieu l'inconstance et la chasse;
Jadis c'était bien différent;
En campagne ou bien en conquête,
Dès qu'on me voyait .. sur-le-champ
Des rivaux faisaient leur retraite,
Et les perdreaux leur testament.

AGATHE, *au public.*

L'auteur m'a dit avec tristesse
(De frayeur se sentant mourir) :
Je donne et lègue cette pièce
Au public, s'il veut l'applaudir.
Cette clause est très-nécessaire,
L'acte serait nul autrement;
Ah! Messieurs, prouvez qu'au parterre
Vous acceptez le testament.



LE CHATEAU DE LA POULARDE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 octobre 1824.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DUPIN ET VARNER.

Personnages.

LORD DERBY, riche propriétaire.
FARDOWE, peintre écossais.
ALICE, sa fille.
JULIEN, garde-chasse de lord Derby.
JASPER, oncle de Julien.

La scène se passe en Écosse.

Le théâtre représente un site agreste ; à gauche une cabane.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALICE, *assise sur un quartier de rocher et occupée à dessiner ; puis* LORD DERBY.

ALICE, *tout en travaillant.* Si, au lieu d'être la fille d'un artiste, j'étais celle d'un comte, ou d'un lord ; si j'étais propriétaire de ce superbe château dont j'aperçois d'ici les grandes tourelles, alors je pourrais l'épouser !.. (*Se retournant.*) Ah ! mon Dieu ! lord Derby ! (*A part.*) Ce que c'est que d'y penser.

LORD DERBY. C'est vous, miss Alice, que j'ai le bonheur de rencontrer dans ces montagnes !

ALICE. Oui, je dessinais ce point de vue... Je faisais là .. un château... en Espagne...

LORD DERBY. Est-ce que par hasard vous seriez seule ?

ALICE. Non, vraiment ; depuis le point du jour, je suis venue ici avec mon père. Vous savez qu'il ne peut peindre qu'en plein air.

LORD DERBY. Ce cher Fardowe ! je le reconnais bien là ; le meilleur et le plus original des hommes. C'est le Lantara de l'Écosse.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

L'indifférence l'accompagne
Sur l'avenir, sur le passé ;
Souvent le peu d'argent qu'il gagne
Pour les autres est dépensé.
On le croirait dans l'indigence,
A son train modeste et discret ;
On le croirait dans l'opulence,
En voyant tout le bien qu'il fait.

ALICE. Oh ! vous, Milord, vous êtes un de ses partisans fanatiques.

LORD DERBY. Ne fût-ce que par reconnaissance ; il me semble que je dois plus qu'un autre admirer son talent ; c'est à lui que je dois ma fortune ; sans lui je serais déshérité.

ALICE. Que me dites-vous !

LORD DERBY. Mon père, quelques jours avant sa mort, entouré de parents avides, et abusé sur mon compte par de faux rapports, avait déjà signé le testament fatal qui m'enlevait tous mes droits, lorsque Fardowe, son commensal et son ami, lui apporte un tableau qu'il venait de terminer : c'était celui de *l'Enfant prodigue.* Chacun admirait la figure sublime du père, ses traits, animés encore par un reste de colère, et sur lesquels brillent des larmes de joie et de pardon. « Eh bien ! » s'écrie Fardowe en voyant l'émotion générale ; « eh bien ! Milord, cet homme que vous ad- « mirez, ne voulez-vous pas l'imiter ? Son enfant était « coupable, et il lui ouvre les bras ! Et votre fils à « vous, qu'est-il devenu ? Vous l'avez chassé, vous « l'avez banni, et vous le déshéritez ? »

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

« En vain ici chacun admire
« L'œuvre de mon faible pinceau
« Pour votre honneur j'aime mieux le détruire ;
« Ceux qui viendraient dans ce château :
« S'écrieraient tous, en voyant ce tableau :
« De la bonté cette fidèle image
« A sa rigueur n'a rien appris :
« Il eut de l'or pour payer cet ouvrage,
« Il n'en eut pas pour secourir son fils. »

Un instant après, mon père était dans ses bras, et le testament était déchiré.

ALICE. Eh bien ! est-ce étonnant ! jamais mon père ne m'a parlé de cette aventure-là.

LORD DERBY. Ce qui va bien plus vous surprendre, c'est qu'il ne m'a pas encore été permis de lui en témoigner ma reconnaissance. Il n'a jamais rien voulu accepter de moi.

ALICE. Pour cela c'est bien lui ! il est fier comme un artiste, et comme un Écossais.

LORD DERBY, *regardant Alice avec tendresse.* Je n'avais qu'un moyen de m'acquitter envers lui, et ce projet souriait à mon cœur. Mais d'après ce que m'a dit votre père, je sais qu'il ne faut plus y penser.

ALICE. Quel projet ?.. Et que vous a-t-il dit ?

LORD DERBY. N'en parlons plus. C'est peu généreux à moi de rappeler de pareils souvenirs ; et d'ailleurs, j'avais juré de garder le silence. Mais je me suis promis que, malgré lui, je forcerais Fardowe à recevoir quelque chose de ma main, et il faudra bien que j'y réussisse. Vous connaissez le château de Dinvarach, que l'on aperçoit d'ici ?

ALICE. C'est la plus belle propriété du comté.

LORD DERBY Eh bien ! Alice, je viens de l'acheter. Et vous devinez dans quelle intention.

ALICE. Quoi ! Milord, vous auriez la générosité ?..

LORD DERBY. Oh ! je n'ai fait rien encore ; le plus difficile, c'est de le forcer à accepter un pareil présent ; et si nous n'employons pas quelque ruse... Où est-il maintenant ?

ALICE. Tenez, le voyez-vous auprès du torrent, assis sur un rocher, ses pinceaux à la main, et son fusil à côté de lui ?

LORD DERBY. Il a donc toujours la passion de la chasse ?

ALICE. Oui, une passion malheureuse. Il a, entre autres prétentions, celle d'être un des premiers chasseurs de l'Écosse ; et je n'ai pas souvenir qu'il ait jamais, dans sa vie, rapporté une perdrix.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Mais rien ne saurait le distraire
De ce goût... c'est une fureur...
A-t-il un paysage à faire,
Il s'y peint toujours en chasseur,
Visant la perdrix, la bécasse...

LORD DERBY.

Est-il ressemblant?

ALICE.

Pas beaucoup :
Car en peinture, quand il chasse,
Il ne manque jamais son coup.

LORD DERBY. Et cependant, il tient à la réputation d'excellent tireur, bien plus qu'à celle de bon peintre.

ALICE. C'est que celle-ci est acquise, tandis que l'autre...

LORD DERBY. Cela peut nous servir. Je cours au château, où j'ai dans ce moment plusieurs seigneurs de mes amis. Nous allons nous concerter... Adieu, adieu ; car voici votre père avec arme et bagage. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALICE, *puis* FARDOWE.

FARDOWE, *tenant d'une main sa palette, ses pinceaux, son tableau, son chevalet, et de l'autre son fusil.* Admirable! admirable!

ALICE. A qui en avez-vous donc, mon père?

FARDOWE. Je te dis que c'est admirable.

ALICE, *prenant le tableau.* Oui, vous avez raison. Vous n'avez rien fait de mieux.

FARDOWE. Il ne s'agit pas de mon tableau, mais d'un faisan superbe. J'étais trop loin pour l'atteindre; mais qu'il est agréable d'être peintre et chasseur! on aperçoit un pluvier doré dont on veut reproduire les couleurs; pan! voilà un modèle.

AIR de *Partie carrée.*

Tous mes succès, je les dois à la chasse;
Là passe un lièvre, un cerf de ce côté,
Je les abats : mon pinceau les retrace;
Ils revivront dans la postérité.
Oui, nous vivrons à jamais, et j'y compte.

ALICE.

Et le gibier qui court en liberté,
En attendant, déjà prend un à-compte
Sur l'immortalité!

Quel coloris! Quelle vérité! Les beaux arbres! on dirait que le vent les agite encore.

FARDOWE. Laisse-moi donc tranquille; ça ne vaut pas le diable. Je n'étais pas en train aujourd'hui; et puis, je voulais, pour animer le paysage, placer sur le second plan un petit chamois, lorsque j'en vois un qui file à deux pas; bon! je me dis : voilà mon affaire.

ALICE. Vous l'avez tué?

FARDOWE. Eh non! il court encore; je pensais toujours à ma perspective, et j'ai visé sur le second plan.

ALICE. Tandis que le chamois était sur le premier.

FARDOWE. Comme tu dis; vois-tu, ma fille, il faudra que je renonce à la peinture; ça me distrait, ça me fait du tort.

ALICE. Y pensez-vous?

FARDOWE. Oui, je suis sûr que cette palette, ces pinceaux, tout cela gâte la main.

ALICE. Allons, il ne manquait plus que cela.

FARDOWE. Je finirais par ne plus être que de la seconde force.

ALICE, *mettant le tableau sur le chevalet.* Oui, mais en attendant, il n'y a presque plus rien à faire à ce tableau, et vous allez l'achever; vous l'avez promis à lord Derby.

FARDOWE. C'est vrai, et ce n'est pas à lui que je voudrais manquer de parole ; un brave seigneur, un joli cavalier, immensément riche; je m'en vante. On disait qu'il était dans ce pays; est-ce que tu ne l'as pas vu?

ALICE. Non... non... mon père... mais puisque nous en sommes sur ce chapitre, expliquez-moi, je vous prie, d'où vient le changement que j'ai cru remarquer dans ses manières. Autrefois, quand j'étais élevée avec lui, au château de son père, il était joyeux, aimable, rempli de prévenances. Depuis, il m'a toujours traitée comme une amie, comme une sœur. Et voilà près d'un mois que je ne le reconnais plus : il ne vient plus, comme autrefois, à votre atelier; ou bien quand il me rencontre, il a un air sombre et soucieux; il évite de me parler.

FARDOWE. Vrai! c'est bien à lui; c'est un honnête homme, il me l'avait promis. (*Il quitte son tableau, prend son fusil, et s'approche de la coulisse.*)

ALICE. Eh bien! mon père, que faites-vous donc?

FARDOWE. Tais-toi donc, tais-toi donc, c'est mon faisan que j'avais cru apercevoir; mais le voilà parti; sont-ils impatients dans ce pays-ci? ils n'attendent jamais qu'on les mette en joue.

ALICE. Eh! il n'est pas question de cela, mais de Milord. Que vous avait-il promis? et que lui avez-vous dit?

FARDOWE. Ecoute, ma fille; tu es sage, bien élevée, et tu penses comme moi; il faut que l'honneur passe avant tout; eh bien! lord Derby est depuis longtemps amoureux de toi, et il voulait t'épouser.

ALICE. Que dites-vous? Ce n'est pas possible.

FARDOWE. Il me l'a avoué, à moi qui te parle: mais j'étais l'ami de son père, je suis le sien, et je ne lui laisserai jamais faire une pareille folie! Pour lui d'abord, parce qu'avec sa fortune et son rang, il peut aspirer aux premiers partis du royaume. Ensuite pour moi, qui ai eu le bonheur de lui être utile, de lui sauver son héritage; et on dirait que je le lui ai conservé pour me l'approprier; on dirait que je me suis fait payer de mes services. Non, non, ce n'est pas là d'un artiste, ni d'un honnête homme.

ALICE. Ah! mon père!

FARDOWE. Pour le faire renoncer à ses prétentions, j'ai eu recours à un stratagème dont je te demande pardon; mais c'était le seul qui fût infaillible; je lui ai fait entendre que tu avais une inclination, que tu en aimais un autre.

ALICE. Comment! vous avez pu lui dire?..

FARDOWE. J'étais sûr, après cela, qu'il était trop galant homme pour insister; et en effet, tu as dû voir depuis ce moment-là.... Eh bien! Alice, eh bien! ma fille, qu'as-tu donc? je crois que tu pleures.

ALICE. Pardon, mon père, c'est plus fort que moi.

FARDOWE. Je te comprends, mon enfant. Ce que j'avais cru deviner est donc vrai. Alice, ton cœur doit m'accuser; mais avec le temps, avec la réflexion, tu me rendras plus de justice. Tu ne seras pas la femme d'un lord, mais tu seras la fille d'un artiste, d'un honnête homme. Nous n'aurons rien, c'est probable; mais nous serons fiers de notre pauvreté : cela vaut mieux que de rougir de sa fortune. Allons, Alice; allons, mon enfant; sois bonne fille, sèche tes pleurs, et embrasse ton père.

ALICE, *pleurant.* Oui, vous avez raison... (*A part.*) mais en attendant, ça fait bien mal.

FARDOWE. Allons, allons, ne pensons plus à tout cela,

et occupons-nous de notre déjeuner. C'est là, je crois, la cabane d'un garde-chasse, et ces gaillards-là, d'ordinaire, ne se laissent pas manquer de provisions. Holà, quelqu'un.

—

SCÈNE III.

ALICE, FARDOWE, JULIEN.

JULIEN. Qu'y a-t-il? qu'est-ce qui vous amène?

FARDOWE. Un excellent appétit! un appétit d'artiste, et une soif de chasseur; deux choses vivaces et tenaces; car chez moi, ça dure toujours.

JULIEN. Dame! vous ne trouverez guère ici à qui parler; je n'ai que du lait et des fruits.

FARDOWE. C'est égal, faute de mieux, donne-nous-le toujours. Tiens, voilà pour ta peine.

JULIEN. Comment! une pièce d'or! j'ai vu quelquefois des seigneurs, de riches cavaliers, la cravache à la main, qui ne donnaient qu'un schelling, et vous, qui tenez un pinceau! c'est drôle!

FARDOWE. Oui, mon garçon : il y a des lords qui paient en artiste, moi je suis un artiste qui paie en milord.

JULIEN. Voilà qui est différent : et à tout seigneur, tout honneur... (*A voix basse.*) Vous sentez bien que, quand on est garde-chasse dans une forêt remplie de gibier, il faudrait être bien maladroit pour ne pas avoir au moins quelque bonne pièce de venaison.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

J' vais servir à Vo't Seigneurie
Un superbe lièvre que j'ai;
Jamais en meilleur' compagnie
Il ne pourrait être mangé :
Les maîtres de ce beau domaine
N'en rencontrent pas d' si fameux;
Ils ront'l'nt encor, que j' somm's en plaine,
Et j' les choisissons avant eux.

Je l'ai tué avant-hier, à cent vingt pas.

FARDOWE. Diable! c'est un confrère; c'est dans mon genre... (*Fouillant encore dans sa poche.*) Tiens, mon garçon.

ALICE. Mais, mon père.

FARDOWE. C'est un excellent tireur : il faut encourager les talents. (*Julien, saluant, rentre dans sa cabane.*)

ALICE. Ah çà! mon père, y pensez-vous? c'est bien d'être généreux; mais pour un pareil déjeuner, deux pièces d'or, deux guinées!

FARDOWE. Que veux-tu? elles étaient là; pourquoi aussi ce matin les as-tu mises dans ma poche?

JULIEN, *sortant de sa cabane.* Quand Milord voudra se mettre à table.

FARDOWE, *s'asseyant, ainsi que sa fille.* Allons, mon garçon, et toi aussi, sans façon, nous ne sommes pas fiers.

JULIEN. Oh! non, Monsieur, je n'oserais pas; et puis d'ailleurs, dans ce moment, je n'ai point d'appétit.

ALICE. Et pourquoi donc?

JULIEN. D'abord, parce que j'ai déjeuné, et puis, que j'ai du chagrin.

ALICE. Ce pauvre garçon! contez-nous donc cela.

JULIEN. Voilà le château de Dinvarach qui vient d'être mis en vente; qui est-ce qui l'achètera? je n'en sais rien. Le nouveau propriétaire va peut-être m'ôter ma place de garde-chasse, et alors, comment que j'épouserai Marie?

FARDOWE. Tu es donc amoureux?

JULIEN. Dame! dans mon état, je n'ai que cela à faire, et à tuer du gibier. Voilà deux ans que je suis amoureux de Marie Weller, la fille d'un marchand de bestiaux; mais mon oncle Jasper ne veut pas consentir à ce mariage.

FARDOWE. Et pourquoi?

JULIEN. D'abord, parce que je n'ai rien.

FARDOWE. N'est-ce que cela? (*Fouillant dans sa poche.*) Tiens, mon garçon... Ah! diable! cette fois-ci il n'y a plus rien.

JULIEN. C'est égal, Monsieur, ce sera pour une autre fois, vous me devrez ça.

FARDOWE. Oui, certes, je te promets une dot sur le produit de mon premier tableau, et nous verrons si ton oncle Jasper... Je lui ferai entendre raison...

JULIEN. Oh! vous aurez de la peine, parce qu'il est si fier et si hautain, surtout depuis sa dernière dignité; il vient d'être nommé, à Édimbourg, capitaine de la garde urbaine.

FARDOWE. De la garde urbaine? Amène-le-moi, mon garçon; je me charge de ton affaire. Justement j'ai des renseignements à lui demander sur un monsieur qui, si j'en crois son uniforme, doit être de sa compagnie; c'est une aventure étonnante qui m'est arrivée hier au salon des tableaux.

ALICE. Quoi donc? quelle aventure?

FARDOWE. Je te raconterai cela plus tard; un brave homme que je n'avais jamais vu, à qui j'ai donné un soufflet sans le vouloir, et par distraction.

ALICE. Qu'est-ce que vous me dites là?

FARDOWE. Oui, je discutais avec un confrère sur le mérite d'un tableau, que je lui montrais en élevant la main, lorsque la foule qui était derrière nous me pousse le coude, et mes cinq doigts ont été tomber sur la joue d'un voisin, observateur impartial. Il a pris cela pour un soufflet; certainement ce n'en était pas un; je m'en rapporte à ceux qui s'y connaissent. Mais impossible de s'entendre; la foule nous a séparés; et je t'avoue que je serais enchanté de le retrouver pour m'expliquer avec lui, et lui faire mes excuses.

ALICE. Ah! mon Dieu! et s'il ne veut pas les recevoir?

FARDOWE. Tant pis pour lui; je ne lui conseille pas de se fâcher; parce qu'au fusil comme au pistolet, je suis sûr de mon coup. Tu peux être tranquille, tu me connais.

ALICE, *à part.* C'est pour cela que je tremble.

FARDOWE, *à Julien.* Va chercher ton oncle; ne lui dis rien, je me charge de tout.

JULIEN.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Dans cet endroit daignez m'attendre;
Pour aller plus vit' le chercher,
J' connais un ch'min que je vais prendre,
En glissant d' rocher en rocher.
C'est la méthode la plus sûre,
Dans c' pays, pour ne pas broncher;
Et sans mes deux mains, je vous jure
Que je n'y pourrais pas marcher.
Dans cet endroit, etc., etc., etc.

(*Il sort par la gauche.*)

—

SCÈNE IV.

ALICE, FARDOWE; LORD DERBY, *entrant par la droite.*

FARDOWE. C'est vous, Milord; je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir. Qui diable vous amène sur ces montagnes, au milieu des forêts?



ALICE, *se retournant.* Ah mon Dieu! lord Derby!... — Scène 1.

LORD DERBY. Je venais les visiter en amateur; elles dépendent du château de Dinvarach, dont je voulais faire l'acquisition.

FARDOWE. Une bonne idée que vous avez là ; il n'y a pas de plus belle propriété à cinquante lieues à la ronde.

LORD DERBY. Oui, mais, par malheur, il n'y a pas moyen de l'acheter.

ALICE, *à part.* Que veut-il dire?

FARDOWE. Vous etes arrivé trop tard?

LORD DERBY. Non; le château n'est plus à vendre; il est à gagner; afin d'en avoir un meilleur parti, on l'a mis en loterie.

FARDOWE. C'est la mode, maintenant; ils n'en font pas d'autres. Ainsi donc, c'est le hasard qui va décider.

LORD DERBY. Non; c'est l'adresse. Sir Robert, le propriétaire, est un grand chasseur, et qui, tout en vendant son château, espère le regagner; c'est pour cela qu'il a décidé qu'il appartiendrait au tireur le plus habile.

FARDOWE, *vivement.* A merveille! sir Robert a eu là une idee sublime.

LORD DERBY. Aujourd'hui même, et sur cette plateforme, qui est l'endroit du pays le plus élevé, on doit dresser un mât de cinquante pieds de haut. (*Montrant la coulisse à gauche.*) Eh! tenez, je crois déjà même qu'on y travaille.

FARDOWE. C'est ma foi vrai.

LORD DERBY. A l'extrémité du mât, on doit attacher la plus belle volaille de la basse-cour de Milord : le choix est tombé sur une poularde magnifique, et celui qui sera assez heureux pour l'abattre...

FARDOWE, *se frottant les mains.* Gagnera le château. C'est charmant; c'est une espèce de tournoi...

ALICE, *riant.* En effet, ça aurait quelque chose de chevaleresque, si ce n'était la poularde.

LORD DERBY. Oui, riez; je vous le conseille. Moi qui voulais me rendre adjudicataire, et qui suis maladroit, je n'en approcherai jamais; cependant j'ai pris quatre billets.

FARDOWE. Dites-moi donc, Milord, est-ce que le prix en est bien cher?

ALICE, *à part.* Voilà mon père qui tombe dans le piége.



FARDOWE. Fais-moi le plaisir de t'en aller. — Scène 11.

LORD DERBY. Mais oui; six mille francs le billet, et encore on n'en trouverait plus, tout a été pris en un instant.

ALICE. Ah! mon Dieu! c'est exorbitant!

FARDOWE. Qu'est-ce que tu dis donc? six mille francs un château comme celui-là! c'est pour rien! c'est donné! pour quelqu'un, surtout, qui est à peu près sûr. Dieux! si j'avais...

LORD DERBY. Est-ce que vous n'avez pas d'argent?

FARDOWE, *fouillant dans sa poche*. Peut-être bien.

AIR de *l'Écu de six francs*.

Aux espèces je ne tiens guères;
J'ai toujours regardé l'argent
Comme un de ces amis vulgaires
Qui vous font visite en courant,
Et qui ne restent qu'un instant;
Chez moi, l'on dirait qu'il s'ennuie,
Et j'en sais le motif secret :
C'est que jamais dans mon gousset
Il ne se trouve en compagnie.

LORD DERBY. Moi, je n'ai pas grand espoir; et si vous voulez choisir parmi mes billets, je serai trop heureux de vous faire un cadeau.

FARDOWE. Et moi, morbleu! je n'en veux pas. Nous ne recevons rien, n'est-ce pas, ma fille? mais nous pouvons faire ensemble un autre marché, une affaire de commerce. Voici un tableau que je vous ai promis; prenez, regardez et estimez-le.

LORD DERBY. Douze mille francs, s'il ne vaut le double.

FARDOWE. Ce n'est pas vrai; vous abusez de ma position.

LORD DERBY. Je vous soutiens qu'il les vaut.

FARDOWE. Il ne les vaut pas; et je m'y connais mieux que vous, j'espère, un amateur. (*A part, à sa fille.*) Un ignorant, qui veut se mêler de parler. (*A lord Derby.*) Écoutez, Milord, je vous en ferai encore un pareil, et vous me céderez deux billets; voyez si cela vous convient.

LORD DERBY. C'est conclu. Venez avec moi au château, tous les prétendants y sont rassemblés! et je vous donnerai là vos deux numéros.

ALICE, *à part, à lord Derby*. Ah! Milord, je vous devine; quelle reconnaissance!

LORD DERBY. Partons Venez-vous, Fardowe?

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 4 —

FARDOWE. Je vous suis, Milord; je prends mon fusil. (*A part, en s'en allant.*) Dieux! quand j'y pense, d'ici, avec mon fusil, pif, paf, je la vois dégringoler... Milord, je suis à vos ordres. (*Il sort avec Alice et lord Derby.*)

—

SCÈNE V.

JULIEN, *puis* JASPER.

JULIEN. Par ici, mon oncle, par ici.

JASPER. Eh bien! où est donc ce monsieur?

JULIEN. Il était là; il va revenir, si vous voulez l'attendre.

JASPER. Me faire attendre! la conduite est un peu leste, surtout lorsque j'ai pris la peine de condescendre à ses désirs.

JULIEN. C'est égal, mon oncle, ne vous fâchez pas, parce que c'est un brave homme, un homme de talent, qui fait des choses étonnantes. Il m'a promis de me donner une dot, et de vous faire entendre raison.

JASPER. Me faire entendre raison! voilà un drôle bien hardi! Tu ne lui as donc point appris ce qu'était Jasper de Mac-Kin-Kof, capitaine de la garde d'Édimbourg?

JULIEN. Si, mon oncle; je l'ai prévenu que vous étiez un enragé, et que vous couriez après les coups de pistolet, comme si vous ne pouviez pas vivre sans cela. Mais il ne s'agit pas ici de se battre, comme vous le faites toutes les semaines, c'est, au contraire, une conférence pacifique.

JASPER. Tant pis, morbleu! Dans ce moment, je serais enchanté d'avoir une affaire; il me la faut, comme indemnité, car hier on m'a fait un affront.

JULIEN. Qu'est-ce que c'est, mon oncle?

JASPER. Taisez-vous, ça ne vous regarde pas.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Je sais bien ce que j'ai reçu :
(*A part.*)
C'était un soufflet anonyme.
(*Haut.*)
Je réserve au premier venu
Un courroux aussi légitime...
JULIEN.
Quoi! vraiment! qu'il soit blond ou brun?..
JASPER.
Cela m'est égal... ma vaillance
A besoin de tuer quelqu'un :
Mais je n'ai pas de préférence.

JULIEN. Là! encore des querelles; je ne vous conçois pas; ça vous est donc égal d'exposer comme ça votre existence?

JASPER. Non pas, mon neveu; j'y tiens autant qu'un autre, et même plus qu'un autre, car je sais ce que valent les jours d'un brave; mais, dans mon état, il faut être chatouilleux sur l'article; alors je me suis fait un courage sans danger, une bravoure à coup sûr.

JULIEN. Comment, mon oncle, vous vous faites assurer?

JASPER. Oui, Monsieur, en me façonnant, depuis quinze ans, au maniement et exercice du pistolet, où je suis, j'ose le dire, d'une force imperturbable.

AIR : *Voici la manière.*

Mettre avec justesse
Une balle à vingt pas;
Grâce à son adresse
Narguer le trépas;
Habile guerrier,
Par une valeur méthodique.
Tirer le premier,
Afin d'éviter la réplique;
La visière nette,
Le poignet dispos :
Voilà la recette
Pour faire un héros.
DEUXIÈME COUPLET.
Sitôt qu'on se fâche,
Loin d'être pressé;
Moi toujours je tâche
D'être l'offensé.
Alors, en avant...
Et tous mes coups sont immanquables;
Achille et Roland
N'étaient-ils pas invulnérables?
Casser bras et tête
Sans risquer ses os,
Voilà la recette
Pour faire un héros.

JULIEN. Tenez, mon oncle, voilà ce monsieur; je suis sûr que du premier mot vous allez vous entendre. Je vais vous présenter... (*Jasper se tient un peu à l'écart.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FARDOWE.

FARDOWE. J'ai mes deux billets, numéros 3 et 4.

JULIEN, *allant à Fardowe.* Monsieur, c'est mon oncle qui est là...

FARDOWE. Mille pardons, je suis à lui. (*A Jasper.*) Monsieur, j'ai bien l'honneur... Eh mais! en croirai-je mes yeux!

JASPER. Par la caserne d'Édimbourg! c'est mon homme d'hier, celui qui avait gardé l'incognito.

JULIEN. Ils se connaissent; ah bien! ça va aller tout seul.

FARDOWE. Je suis enchanté de vous rencontrer, la foule qui nous a séparés m'a empêché hier de vous faire mes excuses.

JASPER. Je n'ai pourtant pas quitté la salle.

FARDOWE. Et moi, je vous attendais à la porte; il n'est pas étonnant que nous ne nous soyons pas rencontrés. Mais je vous répète, Monsieur, que le hasard seul...

JASPER. Ce n'est pas là la satisfaction qu'il me faut : l'affaire a eu des témoins; je suis l'offensé, vous en convenez...

JULIEN. Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc?

FARDOWE. C'est-à-dire, Monsieur, vous êtes l'offensé parce que vous le voulez bien, c'est une complaisance de votre part, car je vous déclare sur mon honneur...

JASPER. Il suffit, Monsieur, vous devez me comprendre... (*A haute voix.*) et si vous êtes brave...

FARDOWE, *se rapprochant de Jasper, et lui parlant à demi-voix.* Monsieur, les braves ne crient pas; l'heure, le lieu, le choix des armes, c'est comme vous voudrez; seulement, et dans votre intérêt, je vous engage à ne pas choisir le pistolet; voilà tout ce que j'ai à vous dire.

JASPER. Au contraire, Monsieur, c'est mon arme.

FARDOWE. A la bonne heure, ma délicatesse est à couvert; mais laissons là les affaires particulières, parlons de votre neveu et de son mariage.

JASPER. Non, Monsieur; point de conférence, point de mariage; je ne veux rien entendre; et si mon neveu osait y penser encore, comme tuteur, je le lui dé-

fends; comme oncle, je le déshérite; et comme capitaine de la force armée, je le fais arrêter, s'il ose passer outre. A tantôt; à trois heures.

AIR : *L'amour ainsi qu' la nature.*

Ici je viendrai vous prendre.
FARDOWE.
Enchanté de vous attendre.
JASPER.
Et dans ces lieux retirés,..
FARDOWE.
Monsieur, comme vous voudrez.
JASPER.
Sans adieu...
FARDOWE.
Prêt à vous suivre.
JASPER.
Il faudra qu'avant ce soir
L'un de nous cesse de vivre..
FARDOWE.
Au plaisir de vous revoir.

JASPER, *en s'en allant.* A tantôt... à trois heures.

—

SCÈNE VII.

FARDOWE, JULIEN.

FARDOWE. Voilà un farouche guerrier.

JULIEN. Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait là? et qu'est-ce que ça va devenir?

FARDOWE. Sois tranquille, mon enfant; je n'oublierai point que c'est ton oncle, et je te promets de l'épargner.

JULIEN. Ce n'est pas pour lui que j'ai peur.

FARDOWE. Comment! ce serait pour moi! ce pauvre garçon! sois tranquille, je reconnaîtrai cela; je t'avais promis une dot sur mon premier tableau, et tu l'auras, je te le jure, c'est-à-dire... non; ça n'est pas possible, il est vendu d'avance.

JULIEN, *à part.* Et c'est peut-être le dernier qu'il pourra faire.

FARDOWE, *se fouillant.* Et dire que je n'ai rien sur moi!.. Tiens, mon garçon, voilà un billet excellent, c'est de l'or en barre... (*A part.*) Au fait, je n'ai pas besoin d'en avoir deux, puisque je suis sûr du premier coup...

JULIEN. Et qu'est-ce que j'en ferai?

FARDOWE. Tu le vendras; ça vaut six mille francs au porteur. — Et tu trouveras ici, dans l'instant, une foule de lords et de jeunes seigneurs qui seront trop heureux de te l'acheter; on n'en trouve plus.

JULIEN. Six mille francs!

FARDOWE. C'est une dot, et avec cela tu pourras te moquer de ton oncle, de ton tuteur et du capitaine de la force armée. Entends-tu le son du cor? c'est le signal, je vais me préparer.

AIR du *Pot de fleurs.*

Favorisé par des chances nouvelles,
Je puis posséder un château
Orné de ses quatre tourelles;
Dieux! pour un peintre quel tableau!
Moi qui, toujours sur le *qui-vive,*
N'eus jusqu'ici pour logement
Qu'un grenier sur le premier plan,
Et l'hôpital en perspective.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE VIII.

JULIEN, *seul.* Je n'en reviens pas encore. Comment! dans ce billet-là, il y a le château de Dinvarach! C'est ma foi vrai! tout ça y est écrit, c'est une loterie. Billet n° 3, prix : *six mille francs.* Comme dit ce brave homme, c'est une dot, aussi je m'en vais le vendre sur-le-champ. C'est dommage, malgré ça, que ça ne rapporte pas davantage; parce qu'enfin..... six mille francs, il n'y a pas de quoi rouler carrosse, ça me fera traîner pendant quelques années, et voilà tout. C'est celui qui gagnera le château qui sera bien heureux!.. et dire que, d'un coup de fusil, on peut devenir seigneur du canton! quand je pense à cela, la main me démange, et voilà des idées seigneuriales qui me montent à la tête... Je sais tirer aussi bien qu'eux; il n'y a là que des gens riches, ça n'est pas fort. (*Faisant signe de tirer.*) En fait de ça, un milord ne vaut pas un garde-chasse. Allons, au petit bonheur, je me risque.

AIR des *Amazones.*

Oui, tout ou rien... allons, je me hasarde.
Voilà le but que l'on vient de placer;
Ajustons bien, et surtout prenons garde,
Car je n'ai pas de quoi recommencer...
Nombre de gens aujourd'hui qui parviennent,
Richards, banquiers, comme on en voit beaucoup,
Pour fair' fortune à deux fois s'y reprennent,
Moi j' suis forcé d' la fair' du premier coup.

Je les entends, je cours chercher mon fusil. (*Il rentre dans sa cabane.*)

—

SCÈNE IX.

LORD DERBY, FARDOWE; CHŒUR DE PRÉTENDANTS *portant le fusil sur l'épaule;* PAYSANS *avec des tambours et des musettes,* PIQUEURS *avec des cors de chasse.* — UN PAYSAN *marche en tête avec une bannière déployée,* PAYSANS ET PAYSANNES, *et parmi ces dernières* ALICE, *qui est spectatrice.*

(*Chœur et marche du cortége, qui défile sur le devant du théâtre, au bruit du tambour, sur l'air de la* Servante justifiée. *Pendant cette marche, on a placé près de la coulisse, à droite, une espèce de balustrade à hauteur d'appui, qui est censée en face du grand mât, qu'on ne voit pas. — Les musiciens, la bannière, les prétendants, se mettent à gauche du théâtre, et les paysans garnissent le fond; plusieurs gravissent sur les rochers et sur les arbres, afin de mieux voir.*)

LORD DERBY, *bas, à un paysan.* Tout est bien convenu.

LE PAYSAN, *de même.* Oui, Milord, je serai au pied du grand mât, où je tiendrai la corde..... Dès qu'on élèvera la bannière, ça sera signe que M. Fardowe va tirer, et alors...

LORD DERBY. C'est cela même, cours à ton poste.

LE PAYSAN. Ah çà! vous m'assurez au moins que je ne risque rien; c'est que celui qui va gagner le prix est si maladroit..... il ne faut qu'une balle égarée.....

LORD DERBY. Sois donc tranquille; je te réponds de tout.

FARDOWE, *regardant dans la coulisse.* Dites donc, Milord, c'est joliment loin, il y a plus de deux cents pas, et à peine si l'on aperçoit l'héroïne de la fête..... Attendez, elle a remué la tête, c'est bon, je sais à peu près où elle est; voilà tout ce qu'il me faut.

LORD DERBY. Attention, on va commencer par ordre de numéros..... (*Fouillant dans sa poche, à part.*) Je crois que je me suis donné les numéros 1 et 2. (*Haut.*) Et vous, Fardowe?

FARDOWE, *occupé à arranger son fusil, et lui passant sa carte.* Je n'en sais rien; voyez vous-même, je crois que c'est le 4.

LORD DERBY. Et l'autre?

FARDOWE. Je ne l'ai plus; je l'ai donné à un pauvre diable, à qui j'avais promis une dot; et tenez, le voici, son fusil sur l'épaule. (*En ce moment, Julien sort de sa cabane.*)

LORD DERBY. Eh mais! c'est un garde-chasse... Ah! mon Dieu! le petit Julien, le plus habile tireur du pays! C'est décidé, (*Montrant Fardowe.*) je ne pourrai jamais rien faire pour cet homme-là; il a toujours le talent de tout renverser.

FARDOWE. Qu'est-ce que vous avez donc?

LORD DERBY. Rien, morbleu!.. (*A part.*) Mais ce gaillard-là, qui n'est pas prévenu, est capable de ne pas la manquer.

FARDOWE, *à Julien.* Tu as toujours ton billet?

JULIEN. Oui, Monsieur, le numéro 3.

LORD DERBY, *à part.* Juste, avant lui.

FARDOWE. Est-ce que tu n'as trouvé personne qui voulût le prendre?

JULIEN. Si, Monsieur; mais je me le suis pris moi-même, parce que j'ai bonne idée de mon fusil, qui ne manque jamais son coup sur des perdrix; ainsi, je me suis dit : sur une poularde...

FARDOWE. Comme tu voudras, mon garçon, tu es le maître; et puis je serai près de toi, et je te donnerai des conseils pour ajuster.

LORD DERBY, *à part.* Parbleu! il n'y a que ce moyen-là. Faisons un échange. (*Prenant un des billets dans sa poche, et le tendant à Fardowe.*) Venez vite; car le maître des cérémonies va appeler les numéros. (*Roulement de tambour.*)

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *tenant une feuille de papier.* Le numéro *un.*

LORD DERBY. C'est moi, Monsieur.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. Présentez votre billet. (*Lord Derby donne son billet.*)

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES, *après l'avoir examiné.* C'est bien. (*A un garde qui se trouve auprès de lui.*) Remettez le fusil à Milord. Attention, Messieurs, voilà le premier coup. (*Lord Derby se place près de la balustrade, et ajuste.*)

JULIEN, *au maître des cérémonies.* Dites donc, Monsieur, il me semble qu'il se met trop près, le fusil ne doit pas dépasser la balustrade.

FARDOWE. Taisez-vous donc... (*Regardant lord Derby.*) Plus bas, Milord, plus bas, vous visez trop haut; ce n'est pas comme cela.

JULIEN. On ne doit pas donner de conseils, c'est défendu; chacun pour soi. (*A part.*) Dieux! que j'ai peur qu'il ne la touche! (*Lord Derby tire le coup de fusil.*) Vivat! il n'y a rien, je l'ai vue remuer, et elle est encore en place. Quel bonheur! (*Regardant son billet.*) Il n'y a plus qu'un numéro avant moi.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. Le numéro *deux.* (*Grand silence.*) Eh bien! Messieurs, qui est-ce qui a le numéro *deux?* personne ne répond?...

JULIEN. Alors, s'il n'y est pas, c'est au numéro *trois.* C'est moi.

LORD DERBY. Du tout; ça n'est pas juste.

JULIEN. Si, Milord, voilà comme ça se fait ordinairement.

LORD DERBY. Ça n'est pas possible. Voyons, Messieurs, qui est-ce qui a le *deux?*

ALICE. Ce n'est pas vous, mon père?

FARDOWE, *tirant son billet.* Eh! non, puisque j'ai le *quatre.* (*Le regardant.*) Pardon, pardon, Messieurs, le voilà; c'est bien étonnant; j'aurais juré que j'avais le *quatre*... tellement que, tout à l'heure encore, je le disais à Milord.

LE MAÎTRE DES CÉRÉMONIES. Présentez votre billet. (*L'examinant.*) C'est bien.

FARDOWE, *se plaçant près de la balustrade.* Ah çà! mon cher ami, prenons garde; il ne s'agit pas ici de passer à côté. (*Prenant le fusil.*) Dieux! quel moment! il y va d'une propriété seigneuriale, et bien plus encore, de ma réputation! l'Angleterre et l'Écosse ont les yeux sur moi. (*Il ajuste.*)

JULIEN. C'est bien, à la manière dont il vise, il en ira à deux cents toises, je ne risque rien de préparer mon fusil. (*Fardowe lâche la détente, le coup part, on élève la bannière, des acclamations se font entendre, les tambours, les cors partent à la fois.*)

CHŒUR.

AIR de *la Servante justifiée.*

Bravo! bravo! la poularde est à bas!
Avec fracas
Célébrons sa victoire.
Honneur et gloire
A cet adroit chasseur,
Qui du château devient le possesseur!

(***Pendant ce chœur, Fardowe, frappé de joie et de surprise, a laissé tomber son fusil, et a manqué de se trouver mal. Lord Derby, Alice, et tous ses amis le soutiennent, l'entourent et le félicitent.***)

FARDOWE. En êtes-vous bien sûr?

LORD DERBY. Oui, sans doute, oui, mon ami; voici monsieur le maître des cérémonies qui en dresse un procès-verbal. C'est un coup admirable!

FARDOWE. Eh bien! je l'avais senti; car en lâchant la détente, je me disais : le coup est bon.

JULIEN. Mort et damnation! je n'ai seulement pas tiré, et mes six mille francs sont perdus!

FARDOWE. Mes bons amis, Milord, ma fille, oui, je suis le plus heureux des hommes... (*On entend sonner trois heures.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

LORD DERBY. Trois heures qui sonnent à l'horloge de votre château.

FARDOWE. Trois heures! ce que c'est que la vie; je vous demande si on a le temps d'être heureux; et mon adversaire qui va arriver? (*Bas, à Derby.*) Milord, j'ai un service important à vous demander: c'est d'emmener à l'instant ma fille, et tout ce monde-là.

LORD DERBY. Vous ne venez pas avec nous au château, où tout est préparé pour votre installation?

FARDOWE. Oui, certes; dans une demi-heure, j'irai vous rejoindre, je l'espère bien; mais dans ce moment, j'ai besoin d'être seul; je vous en conjure, au nom de notre amitié!

LORD DERBY. Cela suffit; et dès que vous le désirez... (*A part.*) Encore quelque bizarrerie! Il sera original toute sa vie. (*Haut.*) Messieurs, nous allons nous rendre au château de Dinvarach, où le seigneur va bientôt nous rejoindre.

CHŒUR.

(***Reprise de l'air.***)

Bravo! bravo! la poularde est à bas!
Avec fracas
Célébrons sa victoire.
Honneur et gloire
A cet adroit chasseur,
Qui du château devient le possesseur!

SCÈNE X.

FARDOWE, *seul.* C'est l'instant du rendez-vous, il ne faut pas que la fortune me fasse perdre la mémoire

ou le courage. Eh bien! c'est singulier, ce matin, j'étais mieux disposé; il me semble qu'un artiste doit se battre plus volontiers qu'un propriétaire; et il est de fait que d'aller exposer ses jours, quand on est riche et heureux, quand on ne demande qu'à vivre, et à bien se porter...

Air du vaudeville de *Garrick*.

Voici, je crois, l'instant de commenter
Les lieux communs de la philosophie;
C'est bien ici le cas de répéter :
« Qu'est-ce que l'homme?.. et qu'est-ce que la vie?»
Jeunes ou vieux, jamais nous ne pouvons
Voir le bonheur qu'en perspective.
De tous nos vœux nous l'appelons;
A chaque instant nous l'attendons...
Et nous partons quand il arrive.

Allons, allons, chassons ces idées-là, et voyons ce qui me reste à faire. Quoique je sois en veine, on ne sait pas ce qui peut arriver; et en cas de malheur, qu'est-ce que tout cela deviendra après moi? Voyez déjà les inconvénients de la fortune. Ce matin, je n'aurais pas eu besoin de testament; à présent, il m'en faut un; je ne peux pas mourir sans cela. (*Il s'assied à la table où le maître des cérémonies a laissé ce qu'il faut pour écrire.*)

« Milord,

« C'est peut-être une lettre d'adieu que je vous « écris. Mais je ne veux pas partir pour l'autre monde « avec un mensonge sur la conscience. Je vous ai dit « que ma fille en aimait un autre : c'est faux; elle « n'a jamais aimé que vous; mais elle était trop pau- « vre pour devenir votre femme. Aujourd'hui, c'est « différent. J'ai gagné un château; je le lui donne; « elle peut vous épouser; je suis tranquille sur son « bonheur : vous vous en chargerez. Si je ne suis pas « tué (et je ferai mon possible pour cela), je serai « prêt à signer demain le contrat de mariage. S'il en « est autrement, je désire que vous hâtiez la noce, et « que vous pleuriez le moins possible. J'ai vécu gaie- « ment, je veux mourir de même. C'est dans ces sen- « timents que je suis votre ami,

« Fardowe,

« Artiste, et seigneur de Dinvarach. »

Hein! qui vient là? est-ce le capitaine? Non, c'est ma fille.

—

SCÈNE XI.

FARDOWE, ALICE.

ALICE. Mon père! mon père!

FARDOWE. Qu'est-ce que tu viens faire ici? N'ai-je pas dit que je voulais être seul? Il est bien étonnant que nous autres seigneurs nous n'ayons jamais un instant à nous.

ALICE. Ne vous fâchez pas, je voulais savoir si vous n'étiez pas indisposé.

FARDOWE. Je me porte à merveille, quant à présent... Il faut espérer que ça continuera; et pour ça, fais-moi le plaisir de t'en aller.

ALICE. Est-ce que vous ne venez pas au château! On vous attend; la danse est organisée, le vin circule en abondance; et ce sont des cris de joie, des transports...

FARDOWE. Et une ivresse générale; ils ont raison! la vie est courte, et il faut en profiter. J'irai les rejoindre aussitôt que je pourrai. En attendant, voici une lettre qu'il faut remettre à Milord.

ALICE. On va la lui envoyer sur-le-champ.

FARDOWE. Non, ce n'est pas la peine; dans une heure, il sera temps. Adieu, ma fille. (*A Alice, qui s'en va.*) Ah! encore un mot.

ALICE. Qu'y a-t-il?

FARDOWE. Je désire que tu la lui portes toi-même, entends-tu? Et si j'ai eu des torts envers toi, tu verras, mon enfant, que j'ai songé à les réparer.

ALICE. Que dites-vous?

FARDOWE. Va-t'en... (*La rappelant.*) Ah! ma fille.

ALICE. Que voulez-vous, mon père?

FARDOWE. Rien... tiens, embrasse-moi... encore une fois... (*Lui serrant la main.*) Alice, tu es une bonne fille, une excellente fille... (*Brusquement.*) Allons, va-t'en, et laisse-moi tranquille.

ALICE. Oui, mon père. (*A part.*) Je n'y connais plus rien.

—

SCÈNE XII.

FARDOWE, *seul.* Maintenant, je puis attendre mon adversaire. (*Regardant du côté par où sa fille est sortie.*) Je laisse à ma fille une belle fortune, un bon mari, et en cas de malheur... eh bien! je n'y pensais pas... en cas de malheur, voilà mes tableaux qui doubleront de prix.

Air du *Petit Courrier.*

Oui, dans notre état quel plaisir!
On a, par un destin propice,
Deux cents pour cent de bénéfice,
Quand on a l'esprit de mourir.
C'est un parti que devrait suivre
L'artiste qui veut des succès,
Et ceux qui persistent à vivre
N'entendent pas leurs intérêts.

—

SCÈNE XIII.

JASPER, FARDOWE.

FARDOWE. Ah! voici notre brave capitaine.

JASPER. Je suis désolé, Monsieur, que vous soyez arrivé le premier.

FARDOWE. Il n'y a pas de mal.

JASPER. Si, Monsieur; il y a dix minutes de retard; c'est la première fois de ma vie; et sans mon service qui m'a retenu... (*A part.*) et puis, je n'étais pas fâché de m'exercer un peu; j'ai baissé de quelques lignes, et j'ai besoin de me remettre. (*Lui présentant ses deux pistolets.*) Monsieur veut-il choisir?

FARDOWE. Vous êtes trop bon, je suis à vos ordres.

JASPER. C'est à moi, Monsieur, de tirer le premier.

FARDOWE. Si vous voulez bien prendre cette peine.

JASPER. Nous allons mesurer la distance.

—

SCÈNE XIV.

Les précédents, JULIEN.

JULIEN. Eh bien! eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?

JASPER. Tu le vois bien. Retire-toi.

JULIEN. Mon Dieu! mon oncle, comme vous prenez ça! je ne veux pas vous gêner; mais je désirerais vous parler, ainsi qu'à Monsieur.

JASPER. Plus tard, nous verrons ça.

JULIEN. Plus tard, il ne sera plus temps.

FARDOWE. Il a raison; et avant d'entamer la petite discussion, si j'osais vous prier de consentir à son mariage; faites-le pour moi, par amitié, ça ne nous empêchera pas de nous brûler la cervelle.

JASPER. Comment! Monsieur.

FARDOWE. Quand ça devrait nous retarder un peu; nous rattraperons le temps perdu.

JASPER.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Allons, Monsieur, plus de retard.
Partons... il faut que j'en finisse.

FARDOWE.

Mais au moins qu'un dernier service
Précède l'instant du départ :
Mariez-les, quoi qu'il vous coûte,
Un bienfait est si doux au cœur,
Et surtout pour un voyageur...
Lorsque l'on va se mettre en route,
Cela, dit-on, porte bonheur.

JASPER. Il ne s'agit pas de cela; je vous prie, Monsieur, de vous mettre à quinze pas.

FARDOWE. Un instant. (*A Julien.*) Tu vois, mon garçon, que j'ai fait mon possible. Que puis-je maintenant pour toi?

JULIEN. Me donner une place dans le château que vous venez de gagner.

FARDOWE. N'est-ce que cela? Je te nomme premier garde-chasse.

JASPER, *s'approchant.* Comment! Monsieur a gagné un château?

JULIEN. Oui, mon oncle; et si vous saviez comment! A deux cents pas, il a, du premier coup, abattu une poularde.

JASPER. Hein! qu'est-ce que tu dis là?

JULIEN. Et sans y regarder, sans prendre la peine de viser. Je n'ai jamais vu un coup comme celui-là. Allez, si j'avais connu sa force, au lieu de m'amuser à concourir, j'aurais joliment vendu mon billet.

JASPER, *à part.* Diable! il paraîtrait que j'ai affaire à un gaillard déterminé. (*Haut.*) Je vois que Monsieur est sûr de son coup.

FARDOWE. A peu près, Monsieur. Mais, du reste, je vous ai prévenu. Ainsi, quand vous voudrez...

JASPER, *à part.* Ah! mon Dieu! je sais bien que c'est à moi de tirer le premier; mais si, par hasard, je le manque, mon affaire est sûre; tout à l'heure, déjà je le baissais de quelques lignes, et l'émotion va me faire dévier.

FARDOWE. Eh bien! Monsieur, je vous attends... Voulez-vous compter les quinze pas?

JASPER. Du tout, Monsieur, j'ai dit à vingt-cinq.

FARDOWE. Vous avez dit à quinze.

JASPER. J'ai dit à vingt-cinq... C'est à moi, qui suis l'offensé, à déterminer la distance.

FARDOWE. A vingt-cinq, si vous voulez, je n'y tiens pas.

JULIEN. Parbleu! quand il y en aurait deux cents, ça lui est égal.

JASPER, *à part.* Cet homme-là est d'un sang-froid qui lui donne un avantage...

FARDOWE. Qu'est-ce que vous dites?

JASPER. Je dis, Monsieur, que quand on a une pareille supériorité, on ne vient pas provoquer les gens.

FARDOWE. Je ne suis pas l'agresseur.

JASPER. Si, Monsieur.

FARDOWE. C'est involontairement, je vous en ai fait mes excuses, (*Montrant Julien.*) et devant témoin.

JULIEN. Eh oui! mon oncle; ce matin M. Fardowe vous a répété...

JASPER. Qu'est-ce que tu dis?... M. Fardowe!...

JULIEN. C'est son nom, qu'on vient de m'apprendre au château.

JASPER. Quoi! j'aurais l'honneur de parler à M. Fardowe, à un talent distingué, au premier peintre de l'Écosse! et je me permettrais d'attenter à des jours qui sont chers aux beaux-arts?

FARDOWE. Les beaux-arts n'y font rien; et si vous vous croyez offensé...

JASPER. Non, Monsieur; quand je vois cette main qui a fait tant de chefs-d'œuvre, je me dis que trop de gloire l'environne, pour qu'elle puisse jamais porter d'offense, et vous n'aviez qu'à vous nommer pour faire tomber mes armes.

FARDOWE. Vous acceptez donc mes excuses?

JASPER. Oui, Monsieur.

FARDOWE. Et vous consentez au mariage de votre neveu?

JASPER. Après la place que vous venez de lui accorder, c'est moi qui suis trop heureux...

FARDOWE. Eh bien! voilà qui est dit, touchez là, et embrassons-nous.

JASPER. De tout mon cœur.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, ALICE, LORD DERBY, CHŒUR.

ALICE, *entrant vivement.* Arrêtez! arrêtez!... séparez-les.

JULIEN, *la retenant, et lui montrant le groupe.* Et pourquoi donc? ils s'embrassent.

ALICE ET LORD DERBY. Que vois-je!

FARDOWE. Une réconciliation; et je vous présente mon nouvel ami, le capitaine Jasper, qui va nous faire l'honneur de dîner avec nous dans mon château.

ALICE. Je respire; mais, tout à l'heure, en me disant adieu, vous aviez un air si singulier, que, dans mon inquiétude, j'ai porté sur-le-champ à Milord cette lettre...

LORD DERBY. Qui maintenant me rend le plus heureux des hommes... Je suis sûr de la tendresse d'Alice, de votre amitié, et vous pouvez, de votre vivant, voir exécuter votre testament.

FARDOWE. Eh bien! à la bonne heure, j'aime autant ça... Ah çà! mes amis, il paraît que tant tués que blessés, il n'y a personne de... excepté la poularde... que je serais bien aise de voir de plus près, ne fût-ce que pour faire connaissance avec cette pauvre bête, qui m'a institué son légataire universel.

JULIEN, *la prenant des mains d'un paysan.* Tenez, monsieur Fardowe... la voici.

FARDOWE, *la contemplant.* Quel air de générosité!

JULIEN, *cherchant.* Mais, c'est drôle... où donc a-t-elle été frappée?... je ne vois pas la marque de la balle!

LORD DERBY, *bas, à Alice.* L'imbécile! il va tout découvrir... (*Haut.*) C'est que tu ne regardes pas bien. (*Il fait signe à un paysan de reprendre la poularde et de lui casser la patte.*)

JULIEN. Parbleu! je vous défie de lui trouver la moindre blessure; elle est morte en parfaite santé.

JASPER. Ce sera donc de frayeur?

FARDOWE. Qu'est-ce que ça signifie?

LORD DERBY. Tenez... tenez... vous êtes bien habile... la balle lui a fracturé le tibia.

ALICE. Et elle se sera achevée en tombant.

LORD DERBY. Précisément.

FARDOWE. A la bonne heure! Mes amis, quoique nouvellement enrichi, je ne serai point ingrat; et pour lui rendre, après sa mort, les honneurs qu'elle mérite; pour éterniser ses bienfaits et ma reconnaissance, j'entends que le château de Dinvarach s'appelle désormais LE CHATEAU DE LA POULARDE; et aujourd'hui, à dîner, pour l'inauguration... elle occupera le poste d'honneur... la place du milieu, en rôti.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

DERBY.

Honneur à l'artiste, au poëte,
Qui, maîtrisant de vains désirs,
Met son bonheur dans la retraite,
Et dans la gloire ses plaisirs;
Qui, loin de la route commune,
Va droit à la célébrité;
Qui trouve en chemin la fortune,
Et passe gaîment à côté!

JASPER.

Dans les combats où je m'engage,
Le succès n'est jamais douteux;
Je triomphe, c'est mon usage.
En amour je suis moins heureux:
Je fais la guerre aux demoiselles
Depuis trente ans en vérité;
Je vise au cœur toutes les belles,
Et toujours je passe à côté.

FARDOWE.

Le savant cherche le génie,
L'avocat sa péroraison;
Le médecin la maladie,
Le malade sa guérison;
L'auteur court après la malice,
Les amants après la beauté,
Les plaideurs après la justice:
Souvent chacun passe à côté.

ALICE, *au public.*

Vous plaire est notre unique envie;
Que votre visite ce soir
De plusieurs autres soit suivie:
C'est notre vœu, c'est notre espoir.
Que votre bonté s'en souvienne;
Et quand un destin souhaité
Vers ce théâtre vous amène,
Ah! ne passez pas à côté.



FARINELLI

OU

LA PIÈCE DE CIRCONSTANCE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 25 juillet 1816.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

FARINELLI, page.
L'AFFUT, } auteurs.
L'ÉCLAIR, }
PACOLET, garçon d'auberge.
NANETTE, écaillère.

La scène se passe à Paris, dans un hôtel garni.

Le théâtre représente une salle commune. A droite et à gauche, des cabinets.

SCÈNE PREMIÈRE.

PACOLET, *seul, un pommier à la main, et parlant à la cantonade.* Eh bien! ne faut-il pas vous souhaiter bon voyage? Encore un qui part sans me donner pour boire. Allons, préparons toujours le déjeuner du numéro deux, peut-être que celui-là m'étrennera. (*Mangeant une pomme.*) Bah! il en reste encore deux, ce sera assez. Quelle tour de Babel qu'un hôtel garni! des étrangers, des journalistes, des étudiants en droit, des auteurs. Mon Dieu, mon Dieu! quel métier que celui de garçon d'auberge!

Air de Doche.

Pour se rendre les gens propices,
Souple, discret, à tout venant,
J'offre avec zèle mes services...
On m'a toujours en me payant.
Je d'vrais ben briller à la ronde,
Avoir des laquais, des commis,
Puisqu'on prétend qu'en ce pays
Les gens qui servent tout le monde
Finissent par être servis.

—

SCÈNE II.

PACOLET, NANETTE, *sortant d'une chambre de côté.*

NANETTE. Oui, Monsieur, je vous en apporterai demain une cloyère. Vous savez que je suis toujours à la porte de l'hôtel.

PACOLET. Tiens, c'est ma prétendue! bonjour, mam'selle Nanette! (*S'essuyant la bouche.*) Elle n'était pas assez cuite.

NANETTE. Qu'est-ce que tu fais donc là?

PACOLET. Veux-tu m'en ouvrir une petite douzaine? Je te donnerai en paiement douze baisers! ça fait-y ton compte?

NANETTE. Comme t'es gourmand!

PACOLET. Gourmand! parce qu'on aime les bonnes choses.

NANETTE.

Air du vaudeville du *Petit Courrier*.

Ce n'est pas ainsi qu' tu m' plairas,
J' veux qu' mon mari soit plus aimable,
Et qu'il n' soit pas toujours à table :
L'amour, Monsieur, ne mange pas!
C'te gourmandise est trop précoce;
Dès l' matin il n' songe qu'à c'la;
Et Monsieur n'aspire à la noce
Que pour mieux dîner ce jour-là.

PACOLET. Si on peut parler ainsi! Je n'ai pas encore fait mon déjeuner, et voilà le quatrième que j'apprête. Je m'en vas les remettre encore au feu!

NANETTE. Eh! laisse là tes pommes, et parle-moi.

PACOLET. Tu ne sais donc pas que c'est pour votre protégé, ce beau vilain petit seigneur, qui depuis deux jours qu'il est ici, ne fait que chanter. Veux-tu l'entendre : Ah! ah! Oh! oh!

NANETTE. Moi, je trouve ça ben gentil; et puis, il ne chante pas toujours! Tu ne sais donc pas? hier, pour une simple commission, voilà ce qu'il m'a donné!

PACOLET. Un louis d'or!

NANETTE.

Air :

Et si t'avais vu d' quell' façon!
Quel air aimable et bon!
Oh! ma fin', c'est payer trop bien;
Moi, j' n'ai pas d'avarice...
Et fût-c' même pour rien,
J' sis toute à son service!

PACOLET. Eh bien! voilà ce que je n'entends pas!

NANETTE. Il est toujours plus aimable que ces messieurs du n° 3, que tu aimes tant.

PACOLET. Ah! ceux-là, quelle différence! ce sont des gens distingués, des auteurs, enfin.

NANETTE. Et qu'est-ce que c'est qu'un auteur?

PACOLET. Ah dame! un auteur... pour t'expliquer



L'AFFUT. Monsieur en use-t-il? — Scène 8.

cela à toi... un auteur, c'est un métier comme un autre! comme le tien! comme le mien, par exemple!

NANETTE. Comment, un auteur, c'est comme un traiteur!

PACOLET. Non, mais ça se ressemble, c'pendant.

AIR du vaudeville d'*Arlequin Musard.*

Toujours dans sa tête il mitonne
L' moyen d' faire d' nouveaux ragoûts!
De son mieux il les assaisonne,
Afin d' contenter tous les goûts.
Mais d' nous en un point il s'écarte:
D' peur qu' son repas n' soit mal tourné,
Il a soin d' faire payer la carte
Avant de servir le dîné.

Ce sont eux qui me donnent tous les soirs des billets de spectacle; et vu la manière dont je me suis montré dans cette pièce qui n'a fait que paraître, ils m'ont promis une dot sur leur premier ouvrage qui réussira!

NANETTE. Ah! bien, oui! moi, moi, je ne veux pas attendre aussi longtemps que ça.

PACOLET. Ah! est-elle pressée, est-elle pressée!

NANETTE.

AIR : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Faut qu' tu sois ben bon apôtre
Pour les croire généreux;
Ont-ils d' l'argent pour un autre
Quand ils n'en ont pas pour eux?
Hélas! de tout ils s'abstiennent,
Et depuis qu'ils sont au logis,
Sans quelques baisers qu'ils m' prennent,
Ils n'auraient encor rien pris.

PACOLET. Dame! ça s' pourrait bien.

Même air.

Oui, je commence à le croire,
Ils s' moqu' de moi tous les deux;
Quand il faut m' donner pour boire,
Ils n'ont pas d' monnai' sur eux.
Ce qu'ils m' promettent m'échappe;
Leur argent m'est inconnu,
Et sans quelqu' soufflets qu' j'attrape,
J' n'aurais encor rien reçu.

NANETTE. Ah! mon Dieu! j'entends une voiture; c'est celle du monsieur au louis d'or.

PACOLET. Une voiture, ça ne se refuse rien. Et son déjeuner qui n'est pas au feu ; c'est toi qui m' fais oublier... Restez là, Mademoiselle. (*Il entre dans la chambre du numéro 2, le pommier à la main.*)

NANETTE, *regardant vers le fond.* Tiens, comme il rit tout seul !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FARINELLI.

FARINELLI, *un journal à la main.* Ah! ah ! ah ! l'aventure est impayable !

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ce matin encor dans ma glace
J'étais de moi-même enchanté ;
J'admirais mon air et ma grâce,
Surtout ma parfaite santé :
J'aurais bien juré d'après elle
Vivre pendant un siècle entier,
Quand j'apprends ici la nouvelle
Que je suis mort le mois dernier.

C'est bien écrit. (*Il lit.*) « Le jeune Farinelli, pre-« mier musicien et premier page du grand-duc, vient « de mourir à Florence. Quoiqu'il fût dans l'âge le « plus tendre, on citait déjà par toute l'Europe ses « talents et son amabilité. » Ces messieurs sont trop bons. « Le prince, dont il était le favori, en paraît « très-vivement affecté. » Il me semble pourtant que j'ai obtenu un congé de Son Altesse, et que je viens à Paris pour mon plaisir... Cependant, puisque le journal le dit, on sait que les journaux n'impriment jamais rien de faux. Allons nous mettre en deuil

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant*

Je vais me pleurer de ce pas,
Et je veux que ma douleur brille ;
En pareil cas, il ne faut pas
Beaucoup compter sur sa famille ;
Chacun à paraître navré
Met une négligence extrême ;
Pour être aujourd'hui bien pleuré,
Il faut qu'on se pleure soi-même.

Ah ! te voilà, Nanette ?

NANETTE. Oui, Monsieur.

FARINELLI.

AIR du *Laboureur chinois* (de MOZART).

Qu'elle est douce et gentille!
Chaque jour l'embellit;
Et son œil noir pétille
De malice et d'esprit.
(*A part.*)
Allons, séchons nos larmes,
Oui, le journal a tort ;
Je sens près de ses charmes
Que je ne suis pas mort.

(*A Pacolet, qui rentre.*)

Eh bien ! Pacolet, mon déjeuner? (*A part.*) Car il ne faut pas que la douleur me fasse perdre l'appétit.

PACOLET. Vos pommes sont au feu ; mais vous avez là une drôle d'idée de ne manger que ça à votre déjeuner.

FARINELLI. Est-ce que tu ne remarques pas que j'en ai la voix plus fraîche? (*Il fait une roulade.*)

NANETTE. Ah ! comme ça va en haut et en bas.

PACOLET. Oui, c'est du biau ! une belle pratique !

FARINELLI. Nanette, je rentre ; s'il vient des lettres pour moi, tu me les apporteras.

PACOLET. C'est moi, Monsieur, qui vous les monterai.

FARINELLI. Non, je veux que ce soit elle.

PACOLET. Moi, je ne le veux pas.

NANETTE. Allons, tais-toi donc, puisqu'il veut que ce soit moi.

CANON DE M. DOCHE.

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

NANETTE.

Il faut d' la complaisance,
Ça, Monsieur, taisez-vous ;
Ayez d' la confiance,
Fi, qu' c'est laid d'êtr' jaloux ;
Aux voyageurs, pour plaire,
D' zèle il faut redoubler.
(*Faisant la révérence à Farinelli.*)
On f'ra c' qui faudra faire ;
Monsieur n'a qu'à parler.

FARINELLI.

Toute sa défiance
Pourrait-elle entre nous
Détruire l'influence
D'un regard aussi doux?
Un jaloux doit, ma chère,
Auprès de vous trembler ;
Pour séduire et pour plaire,
Vous n'avez qu'à parler.

PACOLET.

J' crois qu' dans la circonstance
J' n'ai pas tort d'êtr' jaloux ;
J' vois là queuqu' manigance ;
On lui fait les yeux doux.
Si j' montre d' la colère,
On vient me quereller,
Et pour qu' l'on m' fasse taire,
Moi, je n'ai qu'à parler.

SCÈNE IV.

NANETTE, PACOLET, L'AFFUT.

PACOLET. Ah ! v'là M. l'Affut.

L'AFFUT, *sortant, et parlant à la cantonade.* Oui, te dis-je, je réponds du succès de la pièce, mais trouve un sujet... que diable, cherche !

AIR : *Voilà la manière.*

Un rien t'embarrasse,
Ne sais-tu donc pas
Ce qu'il faut qu'on fasse
Pour plaire ici-bas :
Des vieux in-folios
Aller secouer la poussière,
Puis mettre en lambeaux
Dufreny, Regnard et Molière,
Dire en d'autres mots
Ce qu'ils ont d' jà dit,
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

Aux moindres nouvelles
Je suis toujours prêt,
Se confirment-elles,
J'ai là mon couplet ;
Qu'on soit triste ou non,
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Quel que soit le nom
Ou les vertus de l'adversaire,
Nous chantons toujours celui qui réussit :
Voilà la manière
D'avoir de l'esprit.

(*Cherchant.*) Si je pouvais en avoir aujourd'hui...

PACOLET. Monsieur...

L'AFFUT. Laisse-moi donc, laisse-moi donc.

PACOLET. J'ai fait cette commission. Voyons s'il va aussi me donner un louis.

L'AFFUT. C'est bon, c'est bon.

PACOLET, *tendant la main.* Mais, Monsieur...

L'AFFUT. C'est bien, je me souviendrai de toi.

PACOLET. Monsieur, depuis huit jours que vous vous souvenez de moi comme ça, je crois que vous m'oubliez.

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

La chose en vaut bien la peine ;
Tâchez qu' la mémoir' vous r'vienne,
Et si vous le trouvez bon,
N'oubliez pas le garçon.
C'est un' loi qu'on n' peut omettre,
De tout temps on nous donna.

L'AFFUT.

Apprends qu'un homme de lettre
N' connaît pas ces usag'-là.

SCÈNE V.

L'AFFUT, *seul.* J'ai beau chercher, je ne vois pas une seule pièce de circonstance à faire. Pas de pièce nouvelle, personne de mort; il y a de quoi se tuer.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Quel siècle et comment peut-on vivre
Quand tout est tranquille ici-bas?
Pas un savant n'a fait un livre,
Pas une actrice de faux pas.
On ne voit que de bonnes âmes,
Plus de procès, et nos maris
Se laissent enlever leurs femmes
Sans en instruire tout Paris.

Enfin, pas une parodie à faire; à la vérité, à quel théâtre la donner? J'ai eu un accident à l'Opéra-Comique, un inconvénient aux petits théâtres, et un désagrément à la Comédie Française, une dispute que j'ai eue avec le caissier. Je lui porte une pièce. — Qui êtes-vous? — M. l'Affut, auteur distingué. — Donnez-vous la peine d'entrer. — Monsieur, c'est un petit ouvrage que je vous apporte. — Ce gros manuscrit? — Oui, Monsieur. Alors il tourne le premier feuillet. — *Personnages :* Chasseurs, paysans, bêtes féroces. Le théâtre représente une forêt, avec un arbre au milieu. La première scène s'ouvrait par des brigands et des voleurs, selon l'usage. Alors ce coquin de caissier me dit : Monsieur, des brigands et des voleurs, ça ne peut pas me convenir; portez ça aux théâtres des boulevards. — Monsieur, j'en viens, on n'en veut pas. — Comment, Monsieur, vous osez?.. Vous ne savez donc pas qu'il y a loin des Français aux boulevards. — C'était une malhonnêteté de me dire ça à moi qui en venais, et qui avais fait la course à pied; il aurait mieux fait de me dire : Prenez un siége; mais ces gens-là n'ont aucun égard pour le mérite, et le véritable homme de lettres doit se renfermer en lui-même; aussi je suis rentré chez moi.

SCÈNE VI.

L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR, *la gazette à la main.* Ah! mon ami, quelle découverte! nous sommes sauvés! Tu as entendu parler de Farinelli, ce jeune favori du grand-duc?

L'AFFUT. Sans doute, on vantait par toute l'Europe et ses talents et la bonté de son caractère.

L'ÉCLAIR, *joyeusement.* Eh bien! mon ami, il est mort!

L'AFFUT. Ah! que c'est heureux! Es-tu bien sûr de cette bonne nouvelle?

L'ÉCLAIR. Parbleu! c'est imprimé : je l'ai lu dans la *Gazette.* Voilà notre pièce de circonstance. On cite de lui des traits charmants. (*Il lit le journal.*)

« Le prince était tombé dans une noire mélancolie; « il n'assistait plus au conseil et négligeait même sa « personne, au point de laisser croître sa barbe. La « princesse avait placé le jeune Farinelli à la porte de « l'appartement; elle lui ordonna de chanter un de « ses plus beaux airs. A peine avait-il fini, que le « prince, éperdu, transporté de plaisir, court à lui, « l'embrasse, et jure de lui accorder tout ce qu'il de- « mandera. *Eh bien!* répond Farinelli, *je demande « que Votre Altesse s'habille et aille au conseil.* C'est « de cette époque qu'a commencé la faveur dont il « n'a cessé de jouir. »

L'AFFUT. On pourra profiter de cela; c'est fort bien.

L'ÉCLAIR. Et cet autre. (*Il lit.*) « Dans un opéra « qu'on donnait à la cour, où le jeune prince jouait « un rôle, Farinelli chantait près de son ami qui ve- « nait d'expirer, et ses accents étaient si tendres et si « pathétiques, que le prince, qui devait faire le mort, « oubliant tout à coup son rôle, se releva en sanglo- « tant pour le consoler. »

L'AFFUT. Voilà notre dénoûment!

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Accablé par le remords,
Le prince à la fin succombe;
Son ami vient sur sa tombe
Chanter l'office des morts.
Il prend sa lyre chérie;
O pouvoir de l'harmonie!
Le mort revient à la vie
Sur un grand air d'opéra.
Mon ami, quelle merveille!
Un opéra qui réveille,
Tout Paris voudra voir ça.

L'ÉCLAIR. Oui, il faut se dépêcher.

L'AFFUT. Trop fougueux, ces jeunes gens-là. Ce n'est pas la peine, la pièce est déjà faite.

L'ÉCLAIR. On nous aurait prévenus? Voilà ce que c'est; ce journal-ci n'annonce jamais les morts que le lendemain.

L'AFFUT. C'est vrai! il devrait les annoncer la veille. Mais ce n'est pas ce que je veux dire. N'avons-nous pas la parodie du dernier opéra? La pièce peut servir, en changeant le nom et la fin de quelques couplets.

L'ÉCLAIR. C'est juste. Je n'y pensais pas. Ah çà! mais pour parler d'un musicien, tu ne sais pas une note de musique, ni moi non plus.

L'AFFUT. Qu'importe! nous avons fait une pièce dernièrement sur un arrêt de la Sorbonne; est-ce que nous savions une phrase de latin? Comme si les auteurs étaient obligés de connaître les choses dont ils parlent. Tu verras bientôt que, pour composer une

pièce, il faudra avoir fait toutes ses études. Sois donc tranquille, j'ai là toutes mes scènes.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Nous y mettrons mainte épithète,
Nous parlerons *dièze* et *bémol!*
Nous parlerons de la fauvette,
Nous parlerons du rossignol;
Nous dirons qu'il eut pour sa lyre
L'écho de la postérité...

L'ÉCLAIR.

On ne saura ce qu'il veut dire.

L'AFFUT.

On claquera de tout côté.

L'ÉCLAIR. Tu as raison. Mais encore faudrait-il connaître un peu la vie de Farinelli.

L'AFFUT. C'est vrai. Diable!..

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FARINELLI, *puis* PACOLET.

FARINELLI. Pacolet! Pacolet!

L'ÉCLAIR. Quel est ce petit monsieur?

FARINELLI. Fais remettre sur-le-champ cette lettre à la poste.

PACOLET, *lisant l'adresse.* Oui, Monsieur. *Al signor Spinoletto, à Florence.* Tiens, quel bailliage c'est-il?

FARINELLI. Que t'importe?

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Allons, sur l'heure obéis-moi,
Remplis sur-le-champ ce message.
(*Lui donnant de l'argent.*)
D'avance, tiens, voilà pour toi.

PACOLET.

Vous me donnez!

FARINELLI.

C'est mon usage.

L'ÉCLAIR, *à l'Affut.*

Que penses-tu de ce maintien?

L'AFFUT, *à Pacolet.*

Quel est-il? je crois le remettre.

PACOLET, *tenant l'argent.*

J'ignor' c' qu'il est; mais on voit bien
Que c'est pas un homme de lettre.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'ÉCLAIR. Il a des connaissances en Italie; s'il pouvait nous donner des renseignements?

L'AFFUT. Il faudrait un moyen neuf et piquant. Je vais lui offrir du tabac... Monsieur en use-t-il?

FARINELLI. Grand merci.

L'AFFUT. Peut-être ne vaut-il pas celui d'Italie; car j'ai reconnu à la tournure de Monsieur qu'il était Italien.

FARINELLI. Oui, Messieurs, j'arrive de Florence.

L'AFFUT. Quoi! Monsieur, vous venez d'Italie? Auriez-vous entendu parler du fameux Farinelli?

FARINELLI, *à part.* Où en veulent-ils venir? (*Haut.*) Oui, Messieurs. Je l'ai beaucoup connu.

L'ÉCLAIR. Ah! Monsieur, rendez-nous un grand service. Racontez-nous les particularités de la vie de ce jeune prodige.

L'AFFUT. De ce grand homme!

FARINELLI, *s'inclinant.* Messieurs!..

L'ÉCLAIR. N'en passez aucune sous silence.

FARINELLI, *à part.* Que c'est flatteur!

L'AFFUT. Si vous saviez l'intérêt que nous y prenons!

FARINELLI, *à part.* En vérité, voilà de quoi donner de l'amour-propre! (*Haut.*) Messieurs... Farinelli est à peu près...

L'ÉCLAIR. Était, vous voulez dire.

FARINELLI. Comment?

L'AFFUT, *à l'Éclair.* Mets-toi là et écris.

FARINELLI. Eh! pourquoi donc?

L'AFFUT. Oui, votre récit fait naître quelques idées, quelques pointes de couplet.

FARINELLI. Hein! Comment?

L'AFFUT. Est-ce que vous ne savez pas la grande nouvelle? (*Avec joie.*) Farinelli est mort, et cet événement-là est trop heureux pour que nous n'en profitions pas. Nous arrangeons là-dessus une pièce de circonstance.

FARINELLI. Quoi! Monsieur, vous seriez?..

L'AFFUT. Moi-même, Monsieur. Depuis mon enfance, je travaille le vaudeville; je l'ai étudié chez nos premiers restaurateurs. Je suis membre de toutes les académies mangeantes de la capitale, et j'ose dire que j'ai donné à la poésie légère un caractère de consistance et de solidité au delà du genre.

L'ÉCLAIR. Monsieur, vous pouvez commencer. Nous écoutons.

FARINELLI. Très-volontiers.

AIR de *Dalvimar.*

D'un père pauvre et vertueux
Farinelli naquit à Rome!
Étant sans bien, il fut heureux;
Étant riche, il fut honnête homme.
Le hasard seul... du dernier rang
Le rapprocha du rang suprême:
Sa fortune changea souvent,
Mais son cœur fut toujours le même.

L'ÉCLAIR. C'est fort bien. Mais quel était son caractère? qu'est-ce qu'il disait?

L'AFFUT. Oui, voyons un peu ce qu'il pensait.

FARINELLI. Le voici :

AIR du *Cabaret.*

Il faut, puisque notre existence
Dépend, disait-il, des hasards,
L'anoblir par la bienfaisance
Et la charmer par les beaux-arts.
Le sort lui sourit par mégarde,
Et négligeant d'en profiter,
Il vécut sans y prendre garde,
Et mourut sans s'en douter.

L'AFFUT. Fort bien. (*A l'Éclair.*) Tu écris toujours, n'est-ce pas? Voilà de quoi faire deux couplets qui seront applaudis. Je m'en charge avec quatre billets de parterre. Mais puisque vous nous donnez de si bonnes idées, il m'en vient une. Faites la pièce avec nous! (*Ici, Nanette traverse le théâtre avec un ballet et un plumeau, et entre chez Farinelli.*)

FARINELLI. S'il faut vous le dire, il me paraît assez singulier de travailler sur un pareil sujet. Et d'ailleurs, je ne vois rien dans la vie de Farinelli qui mérite d'être mis en scène.

L'AFFUT. Comment, Monsieur, le moment où il ressuscite un mort avec un air d'opéra! C'est admirable!

FARINELLI. Comment, vous savez... Ah! oui, je me rappelle. Et vous croyez que je m'en tirerai bien?

L'AFFUT. A merveille, vous fournirez les idées, l'Éclair fera les couplets, il les fait très-vite.

FARINELLI. Ah çà ! et vous?

L'AFFUT. Moi, je vous encouragerai, je taillerai les plumes et je mettrai mon nom à l'ouvrage. Je me charge des articles dans les journaux..... Attendez. Il me vient une idée de couplet pour notre pièce.

L'ÉCLAIR. Eh bien! qu'est-ce que c'est? Te faut-il une rime?

L'AFFUT. Tu me l'as fait perdre, je n'ai plus d'idée.

L'ÉCLAIR. Voilà comme tu es toujours.

L'AFFUT. Je voulais dire que Farinelli...

L'ÉCLAIR. Jouait de plusieurs instruments.

L'AFFUT. C'estça; mais c'était pour tourner . Aidez-moi un peu, vous voyez que j'ai l'idée.

L'ÉCLAIR. J'y suis...

AIR du *Verre*.

On dit chez mainte nation
Que ce musicien célèbre...

L'AFFUT. Pas mal, c'est ce que je voulais dire; ça va sur l'air.

L'ÉCLAIR.

Jouait joliment du basson
Et jouait, et jouait. .

Ah! diable! il faudrait une rime à *célèbre!*

L'AFFUT. Je sais ce qu'il faut. Il faudrait un instrument en *èbre*, célèbre, funèbre, ténèbre, ténèbre..... Je ne sors pas de là.

L'ÉCLAIR. Changeons la rime.

On dit chez mainte nation
Que ce musicien si rare...

L'AFFUT.

Jouait joliment du basson. .

FARINELLI, *à part*. Amusons-nous aussi. (*Haut.*)

Et proprement de la guitare.

L'AFFUT. Bravo! j'allais le dire. Reste à savoir après ça si Farinelli jouait de la guitare; mais qu'est-ce que ça fait à un public éclairé, qui ignore ce qui en est? maintenant le cinquième vers.

FARINELLI. Ce premier quatrain est un peu faible, quoique j'y aie travaillé.

L'AFFUT. Pourvu que les deux derniers vers soient bons, voilà tout ce qu'il faut. Nous avons encore de la marge pour deux mauvais, je m'en charge.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme, en badinant,
Fredonnait une chansonnette...

L'AFFUT. Je tiens les deux derniers.

L'assemblée en s'en allant
Se retirait fort satisfaite.

L'ÉCLAIR. Ah! quelle chute! il n'y a pas de pointe, c'est plat; et *l'assemblée en s'en allant*, il manque un pied.

L'AFFUT. Ah! c'est vrai, l'assemblée s'en va sur un pied de moins.

L'ÉCLAIR.

Quand ce grand homme, en badinant,
Fredonnait une chansonnette,
La renommée au même instant
L'accompagnait sur sa trompette.

FARINELLI, L'AFFUT. Bravo! bravo! reprenons.

ENSEMBLE.

Quand ce grand homme, etc.

L'AFFUT, *s'essuyant le front*. En voilà un qui m'a donné de la peine! Aussi c'est un de mes meilleurs. Ah çà! mon cher collaborateur, vous voilà engagé, vous avez travaillé.

FARINELLI. Songez donc que je n'ai jamais fait de pièces de théâtre.

L'AFFUT. Et moi donc? Et pourtant me voilà. Jérôme l'Affut, auteur dramatique, furet de coulisse et orateur du foyer.

FARINELLI. Allons, Messieurs, j'accepte, pour la rareté du fait.

L'AFFUT. Voilà une première séance qui est bonne, la seconde après déjeuner. Nous ne vous invitons pas.

FARINELLI. Je ne déjeune jamais.

L'AFFUT. Fallait donc le dire. Partie remise. Nous irons dîner chez vous sans façon; c'est ainsi que ça se pratique. Vous êtes censé avoir déjeuné chez nous, nous allons dîner chez vous; voilà comme on fait des vaudevilles.

FARINELLI. A la bonne heure!

L'ÉCLAIR. Et surtout du bon vin.

L'AFFUT. Du bon vin et pas d'eau.

FARINELLI.

AIR de *la Monaco*.

La bonne affaire!
Tout est d'accord;
Pourtant je ne m'attendais guère
Moi-même à faire,
Vivant encor,
Une complainte sur ma mort.

L'AFFUT, L'ÉCLAIR

La bonne affaire!
Tout est d'accord;
Un pareil ouvrage doit plaire :
Destin prospère,
Oui, cette mort
Va remplir notre coffre-fort.

FARINELLI.

C'est un droit qu'ici je m'arroge;
Mais il est tant de gens de bien
Qui font eux-mêmes leur éloge;
Je puis bien faire aussi le mien.

ENSEMBLE.

La bonne affaire, etc.

(*L'Affut et l'Eclair entrent chez eux. Farinelli reste sur le devant de la scène.*)

L'AFFUT, *appelant*. Pacolet! Pacolet!

—

SCÈNE IX.

FARINELLI. Ah! l'on veut me mettre en tiers dans une pièce de circonstance sur ma mort! Je n'y vois pas d'inconvénient; et si jamais je tombe dans la disgrâce, voilà une ressource, j'ai ma pièce.

RONDEAU.

Fortune cruelle (DES RENDEZ-VOUS BOURGEOIS).

Le sort me délivre
De tout embarras,
Et je m'en vais vivre,
Grâce à mon trépas!
Je crois voir ma belle
Lisant le journal,
Et se trouvant mal
A cette nouvelle;
Mais au bout d'un mois
L'amour en appelle,
Et mon infidèle
Fait un autre choix.
Du cœur de ma belle
Je me vois exclus,
Mais le dieu Plutus
Me sera fidèle.

L'AFFUT, *en dedans*. Pacolet! Pacolet!

SCÈNE X.

NANETTE, ***sortant de la chambre de Farinelli, avec** une assiette à la main*. Pacolet. Il n'entend pas. Il n'y est jamais!

L'AFFUT ET L'ÉCLAIR, *en dedans*. Pacolet! Pacolet!

NANETTE. Eh! mon Dieu, on y va. (*Elle entre dans la chambre de l'Affut avec l'assiette.*)

SCÈNE XI.

FARINELLI, *seul*. Pourtant, se réjouir de la mort d'un honnête jeune homme, et d'un page encore. Ah! si je pouvais leur jouer un tour de mon métier et leur donner une leçon. Il y aurait bien un moyen; mais pour cela il faudrait... et cela n'est pas aisé...

SCÈNE XII.

FARINELLI, NANETTE, *sortant de la chambre de l'Affut avec l'assiette vide.*

NANETTE. Non, Messieurs, je ne plaisante pas. M'embrasser! et pendant ce temps-là me voler mon assiette.

FARINELLI, *à part*. Est-ce que mon déjeuner serait aussi défunt!

NANETTE, *à la cantonade*. Oui, riez, riez. C'est très-mal, on croira que c'est moi.

FARINELLI, *à part*. Voici l'occasion que je désirais, et je puis maintenant les tuer en toute sûreté..... Eh bien! Nanette, mon déjeuner?

NANETTE, *l'apercevant*. Ah! mon Dieu, Monsieur... Je ne sais comment vous dire... mais je vous assure bien que ce n'est pas ma faute si votre déjeuner...

FARINELLI, *riant*. Comment, on l'aurait pris? Eh bien! mon enfant, je l'avais fait exprès.

NANETTE. Exprès. Vous savez donc...

FARINELLI. Eh! oui. Ce sont les souris, à ce que disait Pacolet, qui mangeaient tout dans mon appartement. Je les guettais.

NANETTE, *riant*. Ah! vous croyez...

FARINELLI, *riant*. Et j'ai saupoudré mon déjeuner d'arsenic double, tout ce qu'il y a de plus fort.

NANETTE. Ah! mon Dieu! ils seront empoisonnés.

FARINELLI. Justement, et c'est là le meilleur.

NANETTE, *hors d'elle-même*. Eh! non, ce n'est pas ce que vous croyez... Comment les prévenir?..

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, PACOLET, *un morceau de pain et un couteau à la main.*

NANETTE, *à Pacolet qui entre*. Ah! Pacolet, cours chez le premier médecin, qu'il vienne sur-le-champ.

PACOLET, *mangeant*. C'est bon. Après déjeuner.

NANETTE, *vivement*. Eh! non. Ces messieurs viennent de s'empoisonner.

PACOLET, *mangeant toujours*. Bah! avec quoi?

NANETTE. Avec ces pommes. Elles étaient empoisonnées.

PACOLET, *laissant tomber son couteau et son pain.* Comment, le déjeuner de Monsieur. Ces pommes que ce matin j'apprêtais...

NANETTE. Oui, saupoudrées d'arsenic. (*Pacolet pousse un grand cri, et sort par la porte du fond, Nanette entre chez l'Affut.*)

SCÈNE XIV.

FARINELLI, *seul, se jetant en riant dans un fauteuil*. Ah! ah! nous allons voir s'ils trouveront là-dedans un sujet de comédie aussi gai que celui de ce matin.

SCÈNE XV.

FARINELLI, L'AFFUT, L'ÉCLAIR.

L'AFFUT, *entrant en s'arrachant les cheveux*. Ah! mon Dieu! mon Dieu! (*A Nanette.*) Tu es sûre qu'il est allé chez le médecin?

FARINELLI. Eh bien! Messieurs, qu'y a-t-il donc? D'où vient ce bruit?

L'ÉCLAIR. Vous voyez, mon petit ami, des gens désespérés. Nous avons eu le malheur de nous empoisonner.

L'AFFUT. Et je ne survivrai pas à ce malheur-là.

FARINELLI. Quoi! vous seriez... Ah! que c'est heureux. Depuis que je vous ai quittés, il m'est venu une idée de pièce de circonstance; mais il me fallait pour cela deux auteurs morts. Et même il me fallait une mort tragique pour que ça fût plus gai... Ah! quel service vous me rendez là!

L'AFFUT ET L'ÉCLAIR. Ah! Monsieur!

FARINELLI. Non, j'en suis enchanté... Ah çà! vous travaillerez à la pièce. Vous avez fourni le sujet. Ainsi, c'est trop juste, je me charge d'arranger les couplets. Quelques refrains bien joyeux.

L'ÉCLAIR. Eh! Monsieur, dans l'état où nous sommes...

L'AFFUT. A deux doigts de la mort...

FARINELLI. Qu'est-ce que ça fait, ça sera un ouvrage posthume.

L'ÉCLAIR. Posthume! c'est une indignité!

FARINELLI. Allons donc, vous vous découragez pour un rien. Des chansonniers! vous devez rire de tout.

AIR : ***A soixante ans.***

Dans ce monde, notre existence
Au fait n'est rien qu'une chanson;
Les uns en font une romance,
Et les autres un gai flon, flon;
Mais que le sort nous soit ou non propice,
Au trépas rien ne nous soustrait,
Et puisqu'il faut que la chanson finisse,
Chantons gaîment jusqu'au dernier couplet.

L'AFFUT. L'intérêt vous fait donc oublier tout sentiment d'humanité ? Vous réjouir de notre mort!

FARINELLI. Pourquoi pas, puisqu'elle m'est avantageuse. Vous vous réjouissez bien de celle de Farinelli.

L'AFFUT. Eh! Monsieur, nous ne le connaissions pas.

FARINELLI. Je ne vous connais pas non plus; mais c'est égal, je suis plus généreux que vous, et quoiqu'il m'en coûte le sujet d'une pièce de circonstance, je veux bien vous sauver la vie.

L'AFFUT. Quoi ! cher collaborateur, vous pourriez...

FARINELLI. Eh! mon Dieu, j'ai une recette infaillible. Vous connaissez le dénoûment de notre pièce? Farinelli ressuscitait les morts avec une roulade ; eh bien ! sans me vanter d'avoir son talent, je vais vous chanter un petit air, et vous allez voir...

L'AFFUT. Un petit air! Ah çà, Monsieur, que signifie...

FARINELLI.

AIR : *Au Palais-Royal de Paris* (L'AUBERGE DE BAGNÈRES).

Adroits à saisir l'à-propos,
Et l'anecdote qui circule,
Deux auteurs, féconds en bons mots,
Sur nous lançaient le ridicule;
Mais il advint qu'un certain jour,
Contre eux repoussant la satire,
A leurs dépens on voulut rire;
Ici-bas chacun a son tour.

L'AFFUT. Comment, Monsieur, est-ce qu'il serait vrai ?..

FARINELLI. Non, non, c'est un couplet que je chante. Mais ça va déjà mieux, n'est-ce pas?

DEUXIÈME COUPLET.

Un artiste a fini son sort,
Déjà leur verve s'évertue;
Mais, hélas ! on peut vivre encor,
Même quand le journal vous tue.
Il revient du sombre séjour,
Et comme il se porte à merveille,
C'est lui qui vous rend la pareille:
Ici-bas chacun a son tour.

L'AFFUT. Je suis ressuscité.

FARINELLI. Quand je vous le disais, je n'en fais jamais d'autres.

L'AFFUT. Comment! vous êtes Farinelli?

FARINELLI. Lui-même, votre collaborateur, qui n'est pas plus mort que vous.. (*Vers la cantonade.*) Mais qui vient donc? Eh ! c'est Pacolet.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, PACOLET, *pâle et défait.*

L'AFFUT. Comme il est pâle !

PACOLET, *à voix basse.* C'est fini... l'apothicaire n'y était pas... Son... garçon... m'a dit qu'il n'y... avait... pas de remède... Ainsi... (*Sa voix s'affaiblit et il tombe sur un fauteuil.*)

NANETTE. Qu'est-ce qu'il a donc?

L'AFFUT. Ce pauvre Pacolet, comme il s'intéressait à nous! Ah mon Dieu ! quand ce serait pour lui-même...

PACOLET. Non, ce n'est pas ça. C'est que ce matin... Il y en avait trois...

L'AFFUT. Et il en a mangé une... (*Tous rient.*) Ah!

PACOLET. Et c'était la plus grosse...

L'ÉCLAIR. Ah! ah! l'imbécile; tu ne vois pas qu'on se moque de toi.

NANETTE. C'est bien fait; voilà ce que c'est que d'être gourmand.

PACOLET. Comment, ça s'rait pour rire! Vous étiez donc au fait, monsieur l'Affut, et vous faisiez semblant d'avoir peur.

L'AFFUT. Sans doute. J'espère, Monsieur, que vous ne nous en voudrez pas de notre pièce de circonstance?

FARINELLI. Au contraire; mais comme elle ne peut plus avoir lieu, je vais vous en proposer une autre. (*Désignant Nanette.*)

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Voyez ces yeux et ce joli visage;
Fut-il jamais sujet plus gracieux?
Pour terminer ses amours et l'ouvrage,
Cherchons tous trois quelques moyens heureux.
L'amant d'abord chantera sa maîtresse ;
Mais il ne peut l'épouser sans argent.
Messieurs, chargez-vous de la pièce.
(*Donnant sa bourse à Pacolet.*)
Je me charge du dénoûment.

L'AFFUT. Ma foi, mon cher collaborateur, voilà un dénoûment que je n'aurais jamais trouvé. Avec tout cela, encore une pièce de circonstance en portefeuille.

L'ÉCLAIR, *qui pendant ce temps s'est emparé du journal.* Non. Un académicien célèbre vient de mourir des suites d'un rhume qu'il avait attrapé dans l'antichambre d'un grand seigneur.

L'AFFUT. Il est mort! *Vivat!*

FARINELLI, *aux auteurs.*

AIR nouveau de M. Doche.

Croyez-moi, pour d'autres sujets
Réservez plutôt votre lyre,
Et d'un roi chéri des Français
Retracez-nous l'heureux empire.
Chantez la France à ses genoux,
Chantez des Français la vaillance;
Voilà des sujets qui, chez nous,
Seront toujours *de circonstance.*

L'ÉCLAIR.

Pour tout savoir il faut ici
Que nuit et jour un auteur veille;
Les ridicules d'aujourd'hui
Font oublier ceux de la veille.
Tout change du soir au matin;
Mais Molière savait qu'en France
Et *Tartufe* et *Georges Dandin*
Seraient toujours *de circonstance.*

PACOLET.

C'est l' moment d'être généreux :
J'épouse celle que j'adore :
Par les plus beaux atours je veux,
S'il se peut, l'embellir encore;
Mais à ton tour, puisque voilà
L' moment d' nos noces qui s'avance,
Tâche de m' donner ce jour-là
Quelque chose *de circonstance.*

NANETTE.

Quand à la noce on nous mèn'ra
J' veux t'étonner par ma parure;
Rubans par-ci, bouquets par-là,
Rien n'y manquera, je te jure :

De moi tu pourras être fier,
Et grâce à mon expérience,
J' m'arrang'rai d' façon qu' j'aurai l'air
Qui convient à *la circonstance.*

L'AFFUT.

Jadis époux, je fus auteur
D'un enfant, mon meilleur ouvrage,
Mais qui vit le jour, par malheur,
Cinq mois après le mariage;
C'était peu le moment, je croi,
Et pour dire ce que j'en pense,
C'est le seul ouvrage de moi
Qui ne soit pas de *circonstance.*

FARINELLI, *au public.*

Vous voyez que nos deux auteurs
Ont essuyé mainte infortune;
Voudriez-vous, par vos rigueurs,
Leur en préparer encore une?
Puissiez-vous, comblant notre espoir,
tre dans un jour d'indulgence,
Et que tout le monde, ce soir,
Profite de *la circonstance.*





KOULIKOF, *se levant.* Mes porcelaines du Japon? — Acte 1, scène 8.

LA LUNE DE MIEL

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 mars 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE.

Personnages.

LA BARONNE DE VLADIMIR.
KOULIKOF, intendant du château.
JEAN, maître sabotier.
MICHELINE, sa fille.
POLESKA DE FERSTEIM.
ALEXIS, ouvrier sabotier.
UN POSTILLON.
PAYSANS.
SABOTIERS.
DOMESTIQUES.

La scène se passe dans la Pologne russe.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'habitation de Jean; le fond ouvert laisse voir toute l'étendue de la campagne. A droite et à gauche, une porte conduisant à d'autres chambres. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table et deux chaises; de l'autre côté, un banc à usage de sabotier, sur lequel se trouvent un sabot à moitié confectionné, et quelques outils. Au lever du rideau, Jean, Alexis, Micheline et plusieurs ouvriers sont assis à droite, à gauche, et au fond, occupés à déjeuner.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, MICHELINE, OUVRIERS, *occupés à déjeuner;* ALEXIS, *seul dans un coin, plongé dans ses réflexions.*

CHŒUR.

AIR : *Quel bonheur! quelle ivresse!* (du MAÇON.)

Amis, après l'ouvrage,
Chantons, gais ouvriers,

Le plaisir rend l' courage
Aux pauvres sabotiers.

JEAN.

A nos sabots faut rendre hommage;
Sans eux le pauvre irait pied nu.
J' vois ben des gens en équipage
A qui jadis j'en ai vendu.
Plus d'un parvenu que l'on cite,
Que gêne son nouveau mérite,
Ainsi que ses souliers nouveaux,
S'il était l' maître,
Chang'rait peut-être
Ses p'tits souliers pour ses sabots.

CHŒUR.

Plus d'un parvenu que l'on cite, etc.

MICHELINE.

Fi des sabots! dis'nt ben des femmes,
C'est dangereux les jours d' verglas,
J'ons vu glisser de belles dames
Qui cependant n'en portaient pas.
Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage :
Et quoique l'on parle au village
De queuq' faux pas... c'est des propos;
On en fait, j' gage,
Ben davantage,
En p'tits souliers qu'en gros sabots.

CHŒUR.

Les sabots n'empêch'nt pas d'êtr' sage, etc.

(*Après ce second couplet, tous les ouvriers sortent*.)

JEAN, *frappant sur l'épaule d'Alexis*. Et toi, qui es là dans un coin, et qui ne dis rien, qu'est-ce que tu as donc?

ALEXIS. Qu'est-ce que j'ai?.. Ah çà! maître Jean, suis-je payé pour être gai, ou pour faire des sabots?

JEAN. L'un n'empêche pas l'autre; et tu peux prendre exemple sur moi; ne pouvant sortir de ce domaine, dont je suis serf et vassal, j'ai eu l'idée d'établir dans ces forêts une fabrique de sabots, non pour les gens du pays, qui n'en usent guère, mais j'en fournis toute l'Allemagne. Aussi je travaille et je chante toute la journée.

ALEXIS. Est-ce que je n'ai pas confectionné ce matin la besogne que vous m'avez donnée?

JEAN. C'est la vérité; et nous n'avons pas ici un ouvrier qui travaille aussi joliment; c'est délicat et soigné, et un sabot comme ça vous chausserait une princesse mieux qu'un escarpin.

ALEXIS. Eh bien! alors, puisque ma tâche est finie, laissez-moi m'amuser comme les autres. Et si ça m'amuse d'être triste?

JEAN. Comme tu voudras. (*A sa fille.*) Est-il sauvage, celui-là!

MICHELINE. Depuis deux jours qu'il est ici, il ne fait que soupirer et se plaindre; un beau garçon comme ça, c'est dommage.

AIR : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Ça m' fait l'effet d'un désespoir,
Vrai, ça m' fait mal à voir.
On voudrait d'un chagrin si noir
Connaître quelque chose,
Ne fût-c' que pour savoir
Si l'on n'en est pas cause.

Peut-être, mon père, qu'il n'est pas content de vous, et qu'il ne se trouve pas assez payé.

JEAN. Dame, je paye en grand seigneur, dix copecks par jour. Mais s'il a de l'ambition... Laisse-moi, ma fille, je vais arranger cela, parce que ça a l'air d'un bon sujet qui peut me faire gagner de l'argent; et un manufacturier doit être généreux quand il y trouve son bénéfice.

MICHELINE. Dieux! que vous êtes bon! (*Elle sort.*)

JEAN. Voilà comme je suis... (*Allant encore lui frapper sur l'épaule.*) Dis-moi, mon garçon, es-tu du pays?

ALEXIS. Oui, maître, je suis, comme vous, de la Pologne russe; mais voilà cinq ans que j'ai couru le monde...

JEAN. Et pourquoi?

ALEXIS. Pour faire fortune.

JEAN. Et as-tu rencontré cette femelle-là?

ALEXIS. Non, vraiment; elle est comme les autres... quand on court après, c'est le moyen de ne pas l'attraper.

JEAN. Diable! c'est un philosophe. Eh bien! mon garçon, si tu veux rester chez moi, ton sort est dans tes mains. Tu t'es présenté hier pour avoir de l'ouvrage, et rien que sur ta bonne mine je t'ai offert dix copecks par jour. Mais les gens de mérite sont comme les sabots, ça ne se connaît qu'à l'user; et je t'offre six copecks de plus.

ALEXIS. Ce que j'ai me suffit, et je n'y tiens pas... Si je n'avais pas au monde d'autres chagrins que celui-là...

JEAN. Est-ce qu'il y aurait quelque passion sous jeu? Est-ce que ma fille Micheline?.. c'est que tout à l'heure elle avait l'air de te trouver à son gré... et ça ne me conviendrait pas.

ALEXIS. Soyez tranquille; je voudrais bien en être amoureux.

JEAN. Comment! tu le voudrais... et pourquoi cela?

ALEXIS. Parce qu'il y aurait peut-être de l'espoir, tandis que dans ma position... voyez-vous, maître Jean, il ne faut aimer que son égale; c'est là le plus raisonnable; mais l'amour ne raisonne pas.

JEAN. Ah! mon Dieu! est-ce que par hasard tu serais amoureux de quelque grande dame?

ALEXIS. Précisément, et une grande dame qui, pour mon malheur, est plus fière à elle seule que toutes les duchesses de la Russie.

JEAN. Comment! tu oses donner dans les duchesses?

AIR d'*Aristippe*.

Vit-on jamais pareill' folie!

ALEXIS.

Si je l'aime, c'est malgré moi.

JEAN.

Pour être heureux dans cette vie,
N' faut pas r'garder plus haut que soi.

ALEXIS.

J' sais ben qu'elle est au-d'ssus de moi.
Ainsi qu' vers une providence
Je l'vais les yeux vers cet objet chéri...
Lorsqu'il a besoin d'espérance,
Le malheureux r'garde au-dessus de lui.

JEAN. Je vous le demande, un ouvrier qui s'avise de faire des passions. Fais des sabots, et ne sors pas de là. Mais, dis-moi un peu, mon garçon... Silence, car c'est M. Koulikof, l'intendant de ce domaine.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, *suivi de quelques paysans*.

KOULIKOF. Eh bien! allez donc, allez à son secours; ils restent là les bras croisés : ne faut-il pas que j'y aille moi-même? Cinquante coups de knout à celui qui n'arrivera pas le premier. (*Les paysans sortent en courant.*) C'est cela... les voilà tous partis... il n'y a

pas d'autre moyen d'exciter leur émulation. Ah! ah! c'est toi, maître Jean...

JEAN. Oui, monsieur Koulikof. Qu'y a-t-il donc?

KOULIKOF. Une voiture d'assez belle apparence, quatre chevaux et deux postillons; la voiture vient de verser dans le chemin creux.

ALEXIS. Eh! que ne disiez-vous sur-le-champ!... j'y cours. (*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

KOULIKOF, JEAN.

KOULIKOF. Quel est ce garçon?

JEAN. Un de mes ouvriers. Il est arrivé depuis peu; mais il est du pays.

KOULIKOF. Son nom?

JEAN. Alexis Pétérof.

KOULIKOF. Pétérof! c'est à nous... les Pétérof sont inscrits sur mon livre de ferme... Il a bien fait de revenir; car, dans ce moment-ci surtout, je tiens à présenter à Monseigneur un état satisfaisant de ses revenus.

JEAN. Ils sont assez soignés.

KOULIKOF. Je crois bien, six mille arpents, quinze cents paysans, sans compter les dépendances, le tout en bon état. Mais aussi, depuis trente ans que je suis intendant de cette principauté, je puis me vanter de n'être pas resté les bras croisés; et si l'on avait tenu registre des coups de knout que j'ai fait administrer, soit par mes délégués, soit par moi-même...

JEAN. Il est de fait que depuis trente ans vous avez eu du mal et nous aussi.

KOULIKOF. Il faut ça, quand on veut le bien de la chose. Mais dis-moi, où est ta fille Micheline?

JEAN, *regardant au fond.* Elle est par là dans les environs.

KOULIKOF. A propos de cela, pourquoi que tu ne la maries pas, ta fille Micheline? il faut me la marier.

AIR des *Scythes.*

Elle est aimable, elle est jeune et gentille
Choisis parmi nos jeunes gens;
Cela fera le bonheur de ta fille,
Et ça nous f'ra des paysans;
Il nous en manque encor deux ou trois cents.
Lorsque j'en vois, contre tous les usages,
Rester garçons, ça me fait mal aux nerfs,
Et j'aime à voir faire des mariages
Pour augmenter le nombre de nos serfs.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MICHELINE.

MICHELINE. Mon père! mon père!

JEAN. Eh bien! qu'est-ce donc?

MICHELINE. Tenez, cette jeune dame, n'entendez-vous pas?

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, POLESKA, *plusieurs* DOMESTIQUES ET OUVRIERS.

POLESKA. Les maladroits! un chemin superbe, et ils prennent à gauche exprès pour me verser.

MICHELINE. Mais, Madame...

POLESKA. Taisez-vous. Et pour comble de malheur, ceux-ci qui, en voulant relever la voiture, cassent le timon, de sorte que me voici obligée de m'arrêter dans cette misérable cabane.. Dieux! qu'il faut de patience! si on ne se modérait pas...

MICHELINE. Je ferai observer à Madame que ce n'est pas la faute de nos gens; ils ont mis tant de zèle, que ce pauvre Ivan s'en est foulé le pied.

POLESKA. O ciel! que dites-vous! ce pauvre jeune homme... courons vite.

MICHELINE. Dans ces mauvais chemins, avec ces petits souliers?

POLESKA. Oui, tu as raison... tenez, portez-lui cette bourse. Mon Dieu! quel malheur! un honnête ouvrier... peut-être même un père de famille... j'aurai soin de lui, de ses enfants; mais en attendant qu'on envoie chercher un médecin... Eh bien! vous n'êtes pas encore partis!

KOULIKOF, *faisant signe aux domestiques et aux ouvriers qui sortent.* Si, Madame, on y va; mais je vous demanderai...

POLESKA. Qui vous a permis de m'adresser la parole?

JEAN. C'est monsieur l'intendant, et il faut qu'il sache..

POLESKA. Il faut qu'il sache se taire... et vous aussi.

KOULIKOF. Par exemple! c'est d'une insolence.

POLESKA, *à Micheline.* Dis-moi, petite, où sommes-nous?

JEAN. Dans les domaines du comte de Woronski, et à une lieue du château.

POLESKA. Je suis chez mon mari! chez moi!

KOULIKOF. Qu'entends-je! madame la comtesse!

JEAN. Une comtesse dans ma cabane!

KOULIKOF. On nous avait bien dit dit que Monseigneur devait se marier, et nous l'attendions d'un instant à l'autre.

POLESKA. Est-ce qu'il n'est pas arrivé?

KOULIKOF. Je l'ignore, madame la comtesse, car depuis deux jours, je n'ai pas eu l'honneur d'être invité au château.

POLESKA. Ce pauvre Gustave, qui était parti le premier pour tout disposer et pour me recevoir... je suis sûre qu'il est d'une inquiétude, d'une impatience égale à la mienne. Aussi c'est votre faute.

KOULIKOF. A moi, madame la comtesse?

POLESKA. N'êtes-vous pas l'intendant, le régisseur de ce domaine?

KOULIKOF. Depuis trente ans.

POLESKA. Comment ces chemins ne sont-ils pas en meilleur état? ne deviez-vous pas y veiller? est-ce que vous ne deviez pas penser que j'avais hâte de revoir mon mari? Vous ne devinez donc rien? vous n'êtes donc capable de rien? vous méritez d'être chassé.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Je donne la preuve, par là,
D'une prudence peu commune;
Mon mari m'accusait déjà
De prodiguer trop sa fortune.
Mais je répare en ce moment
Mes dépenses et mes folies :
Car supprimer un intendant,
C'est faire des économies.

KOULIKOF, *à part.* Supprimer un intendant!

JEAN, *à part.* Cette femme-là ne respecte rien. (*Haut.*) Si, en attendant qu'on répare la voiture, Madame voulait déjeuner?

POLESKA. Eh ! oui, vraiment, pour ne pas perdre de temps, rien qu'une tasse de thé et des muffins.

MICHELINE. Du thé!

JEAN. Des muffins!

POLESKA. Oui, des muffins, des tosts, des rôties au beurre, je ne prends pas autre chose.

JEAN. C'est qu'ici, Madame, ça ne se peut pas.

POLESKA. Comment! ça ne se peut pas... qu'on en cherche... qu'on en trouve... et rappelez-vous que je l'ordonne ; cela doit vous suffire.

JEAN. Je ne savons pas ce que c'est.

MICHELINE. Il n'y en a jamais eu dans le pays.

POLESKA. C'est égal.

JEAN. Mais, Madame...

POLESKA. Je crois qu'il ose répliquer.

AIR de *Céline.*

Sachez que mon ordre suprême
Jusqu'à présent fut respecté;
Et jamais mon époux lui-même
Ne contredit ma volonté.
C'est là le partage des dames;
Car le ciel, que l'on doit bénir,
Pour commander créa les femmes,
Et les hommes pour obéir.

MICHELINE. Ça, c'est assez vrai.

KOULIKOF, *qui s'est tenu à l'écart, s'avançant respectueusement.* Si madame la comtesse veut me permettre... je crois que j'ai chez moi du thé.

POLESKA, *se retournant du côté de Jean.* Vous voyez donc bien.

KOULIKOF. De plus, et pour continuer votre voyage, j'ai une petite voiture, un kibick, qui dans une demi-heure peut vous conduire près de votre auguste époux.

POLESKA. Près de Gustave, et c'est grâce à toi. Pardon, tout à l'heure j'ai peut-être été un peu vive; mais...

KOULIKOF. Madame la comtesse daignerait me rendre ma place?

POLESKA. Celle-là ou une autre, j'examinerai, je verrai ce qu'on peut faire d'un intendant réformé.

AIR du vaudeville des *Blouses.*

Dépêchez-vous... mon Dieu! quelle indolence!
Ce déjeuner et surtout ce traîneau.
Mais allez donc ! je meurs d'impatience
De me trouver enfin dans mon château.

KOULIKOF, *à part.*

Dieux! quelle femme! elle parle en sultane

POLESKA.

Au nom du ciel! j'ai hâte de partir...
On est si mal dans sa triste cabane!

JEAN, *à part.*

Si ça pouvait l'empêcher d'y r'venir.

ENSEMBLE.

POLESKA, JEAN ET MICHELINE, KOULIKOF.

POLESKA.

Dépêchez-vous... mon Dieu ! quelle indolence! etc.

JEAN ET MICHELINE.

Vit-on jamais une telle insolence!
Allez bien vit' lui chercher un traîneau;
Si d'arriver elle a d' l'impatience,
Il m' tarde aussi qu'ell' soit dans son château.

KOULIKOF.

Je vais chercher bien vite, à l'intendance,
Le déjeuner, et surtout le traîneau;
Comme un éclair, Madame, je m'élance;
Dans un instant vous serez au château.

(Koulikof sort par le fond, et Jean par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

POLESKA, MICHELINE.

POLESKA. Que de peine pour avoir du thé et des muffins, et l'on dit que la Russie est un pays civilisé!

MICHELINE, *approchant une chaise.* Si, en attendant, madame la comtesse voulait se reposer?

POLESKA, *s'asseyant.* Volontiers, je suis accablée de fatigue ; car j'ai voyagé toute la nuit.

MICHELINE. Toute la nuit! vous qui êtes si faible et si délicate!

POLESKA. Que n'aurais-je pas fait pour le revoir plus tôt!.. depuis trois jours que je suis séparée de mon mari... il est si bon, si aimable... il m'aime tant! aussi, que je suis heureuse et fière de lui appartenir!

MICHELINE. C'est donc un mariage d'inclination?

POLESKA. Eh ! sans doute ; fille d'un officier sans fortune, je n'avais point de rang, point de richesses à apporter à mon époux ; et lorsque Gustave, lorsque le comte de Woronski s'est présenté...

MICHELINE. Ça a dû vous surprendre ?

POLESKA. Non, ça m'a semblé tout naturel ; je ne sais quel sentiment secret me disait que ce rang m'appartenait, qu'il m'était dû... que j'étais née pour briller et pour commander. Aussi, ce luxe, ces équipages, ces nouvelles parures que Gustave me prodiguait, ce riche domaine qu'il vient d'acquérir... ces paysans, ces vassaux, ces esclaves, qui n'existent que pour m'obéir, tout cela me charme et m'enivre; je me dis : C'est à mon époux que je les dois, et après lui, après mon amour, c'est ce qu'il y a pour moi de plus doux au monde.

MICHELINE. Il n'y a donc pas longtemps que madame la comtesse est mariée?

POLESKA. Une semaine, mon enfant, et nous sommes dans ce qu'on appelle la lune de miel.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Premier temps d'ivresse et d'amour,
Époque à jamais fortunée!
Oui, c'est le matin d'un beau jour,
C'est l'âge d'or de l'hyménée ;
Car il promet à notre cœur
Un long avenir de constance,
Et donne encor, même au bonheur,
Tout le charme de l'espérance.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN.

JEAN *est sorti de la chambre pendant la fin de l'air précédent, et après avoir fait deux profondes révérences à Poleska, il s'avance et lui dit :* Si madame la comtesse veut entrer chez elle, j'irai tout à l'heure lui porter son déjeuner moi-même.

POLESKA. Je t'en dispense... fais-moi grâce de ta vue... c'est ta fille qui me servira ; et je veux ce soir l'emmener avec moi au château.

JEAN. Mais, Madame...

POLESKA. Qu'on ne me réplique pas, ou sinon... tu m'entends...

AIR : *Sans murmurer.*

Oui, je le veux!
Qu'à ce mot tout fléchisse,
Par moi, je veux
Qu'ici l'on soit heureux.
J'entends surtout, quel que soit mon caprice
Que l'on m'adore et que l'on me bénisse,

Car je le veux,
Oui, je le veux!

(*Elle entre dans la chambre à droite, suivie de Micheline.*)

—

SCÈNE VIII.

JEAN, *ensuite* ALEXIS.

JEAN. Je le veux! je le veux! je n'en ai jamais vu une plus fière que celle-là.

ALEXIS. Ah! vous voilà, maître Jean. Où est cette dame dont la voiture a versé?

JEAN. Cette dame, elle est là, tu l'as donc vue?..

ALEXIS. Oui, c'est pour cela que je me suis sauvé.

JEAN. Tu la connais donc?..

ALEXIS. Si je la connais!.. Apprenez, maître Jean, que c'est cette dame dont je vous parlais ce matin... celle dont je suis amoureux.

JEAN, *effrayé*. Veux-tu te taire! aimer la comtesse de Woronski! va-t'en d'ici, va-t'en, l'air est mauvais pour toi et pour moi; ça sent le knout en diable.

ALEXIS. Peu importe... il faut que je me déclare.

JEAN. A elle?

ALEXIS. A elle-même.

JEAN. Eh bien! j'aime mieux que tu t'en charges que moi. Tu ne sais donc pas combien elle est méchante, impérieuse, hautaine.

ALEXIS. Je le sais, pour mon malheur!

JEAN. Et tu espères en obtenir quelque chose?

ALEXIS. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète... j'ai déjà obtenu...

JEAN. Toi! un misérable vassal de Monseigneur!

ALEXIS. Oui, moi, Alexis, un pauvre diable d'artisan.

JEAN. Obtenu?.. et quoi encore?

ALEXIS. Tout ce qu'un mari peut obtenir... elle est ma femme.

JEAN. Qu'est-ce que j'entends là?

ALEXIS. Du silence surtout, n'en parlez à personne. Je vous confie là le secret de ma vie; épris d'amour, ne sachant comment parvenir jusqu'à elle, car elle avait déjà refusé plus de vingt partis, et pour lui plaire il fallait être duc ou baron, j'ai pris le nom d'un grand seigneur, du jeune comte de Woronski, qui était attendu à Bude. Un héritage que je venais de faire, mes économies de six ans, j'ai tout sacrifié pour briller quelques jours; mais je ne puis aller plus loin, il faut enfin tout lui avouer.

JEAN. Et comment te trouves-tu avec elle dans ce pays?

ALEXIS. Les feuilles publiques avaient annoncé que ce comte de Woronski, dont j'ai pris le nom, venait d'acheter sur les confins de la Pologne et de la Russie une terre magnifique... c'est celle-ci; et ma femme, croyant qu'elle m'appartenait, a voulu la visiter.

JEAN. Je comprends.

ALEXIS. J'étais trop heureux de l'éloigner de Bude et de toute sa famille; car, puisqu'il faut en venir à une explication, j'aime mieux que ce soit à deux ou trois cents lieues de son pays. Voilà par quel hasard je suis revenu dans le mien. Voilà comment, moi, qui ne suis qu'un esclave et un vassal de ce domaine, j'ai épousé une demoiselle sans fortune, il est vrai, mais d'une condition bien supérieure à la mienne. Maintenant il n'y a plus moyen de reculer. Il faut tout lui dire, et, je vous l'avouerai, maître Jean, quoique j'aie servi, quoique j'aie été soldat, j'ai peur.

JEAN.

AIR : *Ce bon Falbert* (du CHARLATAN).

Je le crois bien, c'est pis qu'une bataille;
En pareil cas, qui n' serait pas ému?
Au champ d'honneur on brave la mitraille;
Mais au moins là, quand on s'est bien battu,
Quand vient la nuit, se termine la guerre,
Les combattants s'éloign'nt, tout est fini;
Mais en ménage, hélas! on a beau faire,
On est toujours auprès de l'ennemi.

D'abord tu es bien heureux de ne pas être en Hongrie, parce qu'elle aurait commencé l'explication par te faire pendre.

ALEXIS. Vous croyez?

JEAN. Parbleu! rien qu'en arrivant ici, parce que les chemins étaient mauvais, elle a destitué Koulikof, l'intendant. Et si ce soir je ne lui laisse pas emmener ma fille au château, Dieu sait ce qu'elle me réserve! Aussi je ne suis pas un ingrat... et je la détestais déjà d'une manière proportionnée à ses bienfaits.

ALEXIS. Il serait possible!

JEAN. Ainsi, juge de ce qui t'attend... ça va faire une scène fameuse... Je parie qu'elle t'en dira, en une demi-heure, plus que je n'en ai entendu, en quinze ans, de ma défunte, qui pourtant n'était pas trop bonne.

ALEXIS. Voilà bien ce qui me fait trembler... ce que je redoute surtout, c'est le premier moment.

JEAN. Je comprends, la première explosion.

ALEXIS. Aussi, maître Jean, j'ai un service à vous demander... Si vous pouviez adroitement, et sans trop lui faire de peine... la préparer d'abord, je paraîtrais ensuite..

JEAN. Volontiers, mon garçon, volontiers. Tu dis, la préparer adroitement?

ALEXIS. C'est cela.

JEAN. Et sans lui faire de peine?

ALEXIS. Oui.

JEAN, *à part et avec joie.* Avec plaisir; je m'en vais prendre ma revanche.

AIR : *Venez, mon père, ah! vous serez ravi.*

Je saurai bien la faire marcher droit;
Je suis ravi de l'aventure.

ALEXIS.

C'est une femme, et, je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

A moi, mon cher, tu peux t'en rapporter;
Va-t'en, le travail te réclame;
Fais des sabots... il t'en faut pour ach'ter
Des cachemires à ta femme.

ENSEMBLE.

ALEXIS ET JEAN.

ALEXIS.

Pour l'éclairer soyez prudent, adroit,
En dévoilant mon aventure;
C'est une femme, et, je vous en conjure,
N'oubliez pas les égards qu'on lui doit.

JEAN.

Je saurai bien la faire marcher droit;
Je suis ravi de l'aventure:
Mais je saurai, dans cette conjoncture,
D' tous les maris maintenir le bon droit.

(*Alexis sort.*)

—

SCÈNE IX.

JEAN, *puis* KOULIKOF.

JEAN. Je ne donnerais pas cette commission-là pour cinquante copecks.

KOULIKOF, *entrant d'un air affairé, et tenant un panier à la main.* Voilà, voilà : je me suis tellement pressé que je suis tout en nage. (*Mettant sur la table ce qu'il y a dans le panier.*) Par bonheur, j'avais chez moi du thé que j'ai acheté de la dernière caravane, et j'apporte mes plus belles tasses.

JEAN, *s'asseyant près de la table.* Allez, allez, monsieur Koulikof, ça n'était pas la peine. (*On entend du bruit dans la chambre à droite, et Micheline paraît.*)

MICHELINE, *sortant de la chambre.* Hé bien! que faites-vous donc là? madame la comtesse s'impatiente, elle demande son déjeuner, elle demande ses gens, et elle est surtout furieuse parce que, dans son appartement, il n'y a pas de sonnette.

JEAN. Je crois bien, il n'y a là que la grosse cloche des ouvriers.

KOULIKOF. Dites à madame la comtesse que je suis désolé... que j'ai fait mon possible... Le petit traîneau que je lui ai promis... le kibick est à la porte; et quant au déjeuner, voici du meilleur thé... (*Il se retourne et aperçoit Jean qui s'est mis à table, et qui boit une tasse.*) Qu'est-ce que je vois là?

JEAN. Je le goûtais, vous avez raison, il est très-bon

MICHELINE. Goûter au déjeuner de Madame!

KOULIKOF. Une pareille profanation! manquer ainsi de respect! Dites bien à madame la comtesse qu'il va périr sous le bâton. (*On entend appeler :* Micheline! Micheline!)

MICHELINE. Entendez-vous?.. Je vais la prévenir. (*A Jean.*) Mais levez-vous donc. (*Elle rentre.*)

JEAN. Et pourquoi donc me lever devant la femme d'un de mes ouvriers?

KOULIKOF. Qu'est-ce que tu dis là?

JEAN. Que c'est elle qui me doit le respect. Cette dame si fière et si orgueilleuse n'est point la femme du comte de Woronski notre maître.

KOULIKOF. Il se pourrait!.. (*Courant à la porte.*) Michel, remmenez mon kibick.

JEAN. C'est la femme d'Alexis... un vassal de Monseigneur.

KOULIKOF. Pas possible!

JEAN. C'est Alexis lui-même qui me l'a dit.

KOULIKOF. La femme d'un vassal, et elle se permet de prendre du thé, et elle se permet d'avoir faim. (*Se mettant de l'autre côté de la table, en face de Jean, et buvant avec lui. En ce moment on entend une grosse cloche.*)

JEAN. Oh! mon Dieu! c'est la cloche d'alarme, le tocsin, qu'elle sonne pour avoir à déjeuner.

SCÈNE X.

JEAN ET KOULIKOF, *à gauche, à table, prenant tranquillement du thé;* MICHELINE ET POLESKA, *sortant par la droite.*

POLESKA. A-t-on une idée d'une pareille insolence? me faire attendre, moi!.. moi-même!.. enfin, je n'ai pas encore déjeuné!

KOULIKOF, *à table, et sans se déranger.* Ah! ce n'est que cela... ni moi non plus.

POLESKA. Qu'est-ce que je vois là? qu'est-ce que cela signifie?

JEAN. Prenez garde; il ne faut pas se fâcher comme ça; ça peut faire du mal, surtout quand on est à jeun... Entendez-vous, petite mère.

MICHELINE, *à part, et tremblante.* Dieux! mon père va se faire assommer.

POLESKA, *allant à eux, et avec colère.* Je t'apprendrai à me manquer de respect..... (*Elle passe entre eux deux, prend la serviette sur laquelle sont la théière et les porcelaines, et les jette par terre.*)

KOULIKOF, *se levant.* Mes porcelaines du Japon?..... Son mari me les paiera, et j'aurai une indemnité.

POLESKA. Une indemnité! (*Lui donnant un soufflet.*) Tiens, la voilà; et tous deux, dans une heure, vous serez pendus.

KOULIKOF. Ah! vous le prenez sur ce ton! lever la main sur l'intendant de Monseigneur! C'est moi qui vais porter plainte, et qui ferai châtier une vassale rebelle et insolente.

POLESKA, *étonnée.* Une vassale!

KOULIKOF. Oui, morbleu! malgré vos manières de grande dame, vous n'êtes pas plus comtesse que moi.

MICHELINE. Que dites-vous?

JEAN. Que son mari n'est point le comte de Woronski notre maître que nous attendons..... C'est tout uniment Alexis, ce galant sabotier. (*A Poleska, qui fait un geste.*) Si vous en doutez, tenez, le voilà qui vient de ce côté... (*A Koulikof.*) Si vous m'en croyez, nous les laisserons s'expliquer ensemble; je n'aime pas à être près d'elle, il y fait trop chaud.

POLESKA, *troublée.* Mon mari... Gustave... qu'est-ce que cela signifie? quels sont donc les dangers qui m'environnent, et que je ne peux comprendre? (*En ce moment paraît Alexis, qui entre par la porte à gauche; Micheline, Koulikof et Jean sortent par le fond, au moment où il entre.*)

POLESKA, *le voyant.* Qu'ai-je vu!.... dieux!.... Gustave!.. Il est donc vrai!..

SCÈNE XI.

ALEXIS, POLESKA.

ALEXIS. Oui, vous voyez un malheureux dont l'amour a égaré la raison, j'étais trop pauvre pour aspirer à votre main, je vous aimais trop pour vous céder à un autre. Voilà mon crime, vous le connaissez maintenant; et ce n'est plus votre époux, c'est un coupable qui vous demande grâce.

POLESKA. Jamais..... éloigne-toi... (*A part.*) O mon père! si tu savais... (*A Alexis.*) Je te trouve bien hardi d'oser m'approcher... Quelle audace! un paysan!.... Est-il des supplices assez grands?..

ALEXIS. Dans votre pays je mériterais la mort, je le sais, et l'excès même de ma faute devrait peut-être me justifier à vos yeux; car celui qui expose sa vie pour posséder celle qu'il aimait, fût-il un vassal et un misérable paysan, celui-là devait éprouver un amour véritable.

POLESKA. Cet amour même peut-il t'excuser? te donnait-il le droit de t'allier à une famille telle que la nôtre?

ALEXIS. Vous êtes la fille d'un officier qui, sans naissance et sans fortune, est parvenu par son courage aux premiers grades militaires..... Et moi aussi, j'ai servi comme lui... Polonais, j'ai marché dans les rangs de l'armée française!

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Dans un combat, le signe de la gloire
Devint le prix d'un courageux essor :
Simple soldat, au champ de la victoire,

Je fus fait noble, et je le suis encor,
En France, au moins, je le serais encor.
Dans ce pays où la raison habite,
Où tous les rangs sont réglés sur l'honneur.
On s'illustre par le mérite,
On s'anoblit par la valeur.

Après la guerre, j'ai repris mon premier métier, j'ai vécu du travail de mes mains, je n'en rougis pas. Riche de mon activité, de mon industrie, je ne pensais pas à la médiocrité de ma fortune. C'est du jour où je vous aimai que je m'en suis aperçu. Que n'avais-je des trésors, des places, des dignités! j'aurais mis tout à vos pieds. Par malheur je ne possédais que dix mille roubles; c'était le fruit de mes économies : avec cette somme j'aurais pu être riche toute ma vie, j'ai mieux aimé être heureux quelques instants. Qu'aurait fait de plus le comte Woronski, dont j'ai pris le nom? il vous eût donné une partie de sa fortune; je vous ai donné la mienne en entier. Pour vous, j'ai tout bravé, tout sacrifié, et pour prix de tant d'amour, je me soumets sans murmurer à tous les châtiments qu'il vous plaira de m'infliger, pourvu que vous jetiez sur moi un regard de pitié que je sollicite, et que je n'ai encore pu obtenir.

POLESKA, *après un instant de silence, et sans le regarder.* Sors... va-t'en.

ALEXIS. O ciel! est-ce vous que je viens d'entendre?.. me traiter ainsi!..

POLESKA. Je devais soumission et respect au noble comte de Woronski, je n'en dois point à Alexis.

ALEXIS. En m'épousant, vous n'épousiez donc que mes titres et mes richesses?

POLESKA. On pourrait supposer...

ALEXIS. Je m'en rapporte à votre cœur : que de fois ne m'avez-vous pas répété que mon rang et ma fortune n'ajoutaient rien à votre amour! Gustave, me disiez-vous, quand le sort t'aurait placé au dernier rang, c'est toi que j'aurais choisi... j'aurais fait mon bonheur de t'appartenir.

AIR de Téniers.

Quand les honneurs illustraient ma carrière,
Quand la fortune m'entourait,
D'être ma femme alors vous étiez fière,
Ma tendresse vous honorait.
Mais maintenant elle semble importune,
On m'en fait même un crime dans ce jour;
Est-ce ma faute, en perdant ma fortune,
Si je n'ai pu perdre aussi mon amour?

POLESKA. Je me rappelle mes serments; mais je croyais les faire à un cœur incapable de me tromper... Vous voyez bien que ce n'est pas à vous, et que je ne vous ai rien promis.

ALEXIS, *offensé.* C'en est trop : l'amour peut résister à tout, excepté au mépris; et puisqu'il faut vous faire entendre la vérité, apprenez donc que, dans quelque condition que vous eussiez été placée, votre caractère eût fait le malheur de votre époux.

POLESKA. Moi!

ALEXIS. Vous-même... J'ai pu supporter jusqu'à présent votre fierté et votre orgueil; mais après tout, je suis votre mari! et je reprends mes droits.

POLESKA, *vivement.* Vous n'en eûtes jamais..... ce mariage est nul.

ALEXIS, *de même.* Il est valable; ce contrat, que vous n'avez pas daigné lire, portait le nom d'Alexis Pétérof, simple soldat et vassal de ce domaine; et vous êtes, comme moi, esclave du comte de Woronski.

POLESKA. Je suis libre, et n'obéirai à personne.

ALEXIS. Excepté à moi, votre seigneur et maître.... Jusqu'ici j'ai supplié, maintenant je commande. (*Jean et Micheline paraissent dans le fond, et s'avancent doucement.*)

POLESKA, *vivement.* Peu m'importe.

ALEXIS. Et vous obéirez.

POLESKA. C'est ce que nous verrons.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN, MICHELINE.

JEAN, *les interrompant.* Hé bien! hé bien! qu'est-ce donc?.. est-ce qu'il y a du bruit dans le ménage?

ALEXIS, *se contraignant.* Du tout, Madame fait les choses de la meilleure grâce du monde.

JEAN. Il y a donc bien du changement?

ALEXIS. Comme vous dites : au lieu d'un ouvrier, maître Jean, vous en aurez deux... Voilà ma femme qui travaillera avec Micheline.

POLESKA. Travailler!..

ALEXIS, *à Poleska.* En attendant, vous allez avoir la bonté de quitter ces vêtements, qui ne conviennent ni à votre condition, ni à votre fortune actuelle.

POLESKA. Moi!..

ALEXIS. Vous-même. Micheline voudra bien vous en céder de plus commodes et de moins chers.

POLESKA, *outrée.* Je n'obéirai jamais à quelqu'un que je déteste.

JEAN. Qu'elle déteste? Je vois que tu n'uses pas de la coutume moscovite.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle est cependant bien connue,
Et l'usage en est fort suivi;
Chez nous, plus un' femme est battue,
Plus elle adore son mari;
Il faut mêm' plus d'une caresse
Pour qu' les cœurs soient persuadés :
Et ces dam's ne jug'nt votr' tendresse
Qu'en raison de vos procédés.

POLESKA, *à part.* O ciel!

ALEXIS, *à Jean.* Veux-tu te taire!

JEAN. Aussi, ma défunte... Dieux! ma pauvre femme!.. elle peut se vanter d'avoir été aimée, celle-là!

MICHELINE. Je crois bien! on dit qu'elle en est morte.

POLESKA, *avec effroi.* Ah! mon Dieu! dans quel pays suis-je?

ALEXIS. Grâce au ciel, nous n'en sommes pas là, et ma femme va sur-le-champ entrer dans cette chambre.

POLESKA. Je n'irai pas.

ALEXIS, *la regardant.* Vous irez.

POLESKA. Je n'irai point.

ALEXIS, *d'un ton impératif.* Vous irez.

POLESKA, *réprimant un mouvement.* Eh bien!.. oui, j'irai de moi-même... (*A part.*) Dieux! quelle humiliation! (*Haut.*) Oui... oui, j'irai, et avec grand plaisir; car je suis trop heureuse de trouver enfin le moyen de me débarrasser de votre présence. (*Elle entre dans la chambre à droite; Micheline la suit.*)

SCÈNE XIII.

JEAN, ALEXIS.

JEAN. Par ma foi! la petite mère n'est pas bonne...

Il y a un fond de comtesse qui ne peut pas s'en aller. Mais toi, mon garçon, je te fais compliment, tu t'es joliment montré, et je ne t'aurais pas cru autant de courage.

ALEXIS. Vous avez raison, maître Jean, il faut du courage, car j'ai la mort dans l'âme; mais je tiendrai bon.

JEAN. C'est ça; de la persévérance, et voilà tout. (*On entend dans la chambre à droite un bruit de meubles renversés.*)

ALEXIS, *froidement*. Ne faites pas attention; c'est ma femme qui s'habille.

JEAN. J'entends bien. Il n'y aurait que si sa famille apprenait ces détails-là, et qu'elle voulût se mêler de votre ménage.

ALEXIS. C'est vrai; mais elle n'a aucun moyen de la prévenir; et ici d'ailleurs je serais à l'abri de leur vengeance. Aussi j'ai résolu de me fixer en ces lieux; et si vous voulez me céder cette cabane avec le mobilier et quelques outils...

JEAN. Volontiers, mon garçon; et comme tu es un bon ouvrier et un bon enfant, nous n'aurons pas de disputes... Cette chaumière, une table, deux chaises, un lit, de la vaisselle... cent roubles, et le marché est conclu.

ALEXIS. Cent roubles! n'est-ce pas un peu cher?

JEAN. Bah! pour toi, qui as été un grand seigneur.

ALEXIS. Mais je ne le suis plus.

JEAN. C'est égal, il en reste toujours quelque chose.

ALEXIS. Oui, la facilité à être trompé.

JEAN. Non pas.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Mais il t' reste un bel équipage,
Et des bijoux, et des écrins,
Ta femm' n'en a plus besoin, j' gage
Pour vivr' du travail de ses mains.
A moins pourtant qu' par aventure,
Pour suivr' queuq's caprices nouveaux,
Elle n' veuille garder sa voiture
Pour aller vendre ses sabots.

ALEXIS. Je viens d'envoyer à Wilna notre voiture et les femmes de chambre, et sur le prix de l'équipage je vous remettrai demain vos cent roubles. (*On entend du bruit.*) Eh bien! encore!

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; MICHELINE, *sortant de la chambre à droite, dont on lui referme vivement la porte sur le nez.*

MICHELINE, *le nez contre la porte*. Par exemple... est-ce que c'est honnête?

JEAN ET ALEXIS. Qu'y a-t-il donc? dis-nous vite.

MICHELINE. Je dis... je dis que celle-là, si on en vient jamais à bout... D'abord, en entrant, elle a commencé par renverser tous les meubles.

ALEXIS. C'est bien; nous avons entendu.

MICHELINE. Et puis, elle a déchiré ces belles grandes images qui représentent le Kremlin; elle a brisé toute la vaisselle, deux cruches toutes neuves.

JEAN. C'est du mobilier... ça ne me regarde plus, le marché est conclu.

ALEXIS. C'est juste.

MICHELINE. Ensuite je lui avais donné les habits d'Élisabeth votre filleule; un justaucorps tout neuf, qui a l'air d'être fait pour elle; elle n'en a pas voulu, et plutôt que de travailler...

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Ell' ne veut rien faire, et s' propose
De se laisser mourir de faim,
Pour qu'on dis' que vous êtes la cause
D' son malheur et d' sa triste fin.
Oui, c'est là l' parti qu'ell' veut prendre,
Car ell' dit qu'en s' laissant mourir,
Elle est au moins sûr' d'un plaisir,
C'est celui de vous faire pendre.

JEAN. Voyez-vous la malice d'une femme!

MICHELINE. Dans ce moment, elle a aperçu près de la fenêtre deux de nos ouvriers qui causaient; elle a jeté un cri de joie, elle m'a poussée vers la porte, me l'a fermée au nez, et voilà.

JEAN. C'est fini, elle ne se soumettra jamais.

ALEXIS, *regardant à droite*. Si vraiment; voyez-vous déjà la porte qui s'ouvre? La voici, laissez-nous.

JEAN, *à Alexis, en s'en allant*. Si tu ne reprends pas les anciennes coutumes, tu n'en viendras jamais à bout. (*Il sort avec Micheline.*)

—

SCÈNE XV.

ALEXIS; POLESKA, *habillée en paysanne russe.*

POLESKA, *parlant à la porte à droite, d'où elle sort.* Oui, va vite, dix roubles de récompense. (*Elle redescend au bord du théâtre, et dit à part.*) Mourir! non pas!.. j'aurais été bien bonne : il faut vivre pour se venger. (*Voyant Alexis.*) Ah! c'est lui.

ALEXIS. Je suis enchanté de votre soumission; et vous y gagnerez de toutes les manières; car ce costume vous va à ravir.

POLESKA, *froidement*. J'en suis charmée.

ALEXIS. Puis-je vous demander à qui vous parliez tout à l'heure?

POLESKA. A un jeune paysan que j'ai aperçu par la fenêtre, et à qui je donnais une commission.

ALEXIS. Et quelle était cette commission?

POLESKA, *sèchement*. Vous ne le saurez pas.

ALEXIS. Et pourquoi?

POLESKA. Parce que je n'ai pas de compte à vous rendre.

ALEXIS. C'est juste : je ne peux pas exiger que vous m'obéissiez deux fois en une heure, ce serait trop; mais cela viendra; ce sont les commencements qui sont toujours les plus difficiles. Maintenant, chère amie, que vous voilà en costume plus convenable, il faut se mettre à l'ouvrage.

POLESKA. Moi! travailler!.. m'abaisser...

ALEXIS. On ne s'abaisse point en travaillant.

POLESKA. Et moi, Monsieur, je vous dis... (*Geste impératif d'Alexis.—A part.*) Qu'allais-je faire! il faut savoir se contraindre et attendre. (*Haut, et pendant qu'Alexis place un rouet devant elle.*) Impossible, Monsieur, de rien vous refuser, vous le demandez d'une manière trop aimable pour qu'on ne s'empresse pas de vous l'accorder.

ALEXIS, *rapprochant sa table à ouvrage*. J'ai là mon ouvrage; voici le vôtre. Je suis sûr que vous vous en tirerez à merveille. (*Il est à droite à faire des sabots, et Poleska à gauche, assise près de son rouet.*)

ALEXIS, *travaillant*.

AIR : *Pauvre dame Marguerite* (de LA DAME BLANCHE).

Le magister du village



ALEXIS. Qu'à cela ne tienne; en voici une autre. — Acte 1, scène 15.

Nous répétait, j' m'en souviens,
Gaîté, travail et courage
Sont la sourc' de tous les biens,
Mari, soyez doux et tendre,
Femme, sachez le comprendre,
Et soumise à votre époux,
Comme assidue à votre ouvrage,
Pour avoir la paix du ménage,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA, *jetant sa quenouille, dont elle a arraché le chanvre.* C'est trop difficile; cela n'ira jamais.

ALEXIS, *en prenant une toute préparée sous sa table.* Qu'à cela ne tienne : en voici une autre.

POLESKA, *avec dépit.* Vous êtes trop bon... C'est une suite d'attentions et de complaisances, dont je ne sais comment vous remercier.

Même air.

Lorsque je vois tant d'audace,
Rien n'égale mon courroux.

ALEXIS.

Hé ! mais, qu'avez-vous, de grâce ?

POLESKA.

Rien, Monsieur... Je pense à vous.
(*A part.*)
Pauvres femmes qu'on outrage
Et qu'on tient dans l'esclavage,
Prenez auprès d'un époux
Votre malheur en patience,
Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

ENSEMBLE.

ALEXIS ET POLESKA.

ALEXIS.

Pour vivre en bonne intelligence,
Filez, filez, filez, filez doux.

POLESKA.

Et jusqu'au jour de la vengeance,
Filez, filez, filez, filez doux.

(*Sur la ritournelle de l'air, elle tourne le rouet avec vivacité.*)

ALEXIS, *souriant.* Hé! mais, prenez garde; vous y mettez trop d'ardeur, et, de cette manière, cela peut vous faire mal.

POLESKA. Que vous importe?

ALEXIS. Je pense à cette jolie main qui m'appartient.

POLESKA. Qui vous appartient!

ALEXIS. Tu ne peux nier du moins qu'elle ne m'ait appartenu.

POLESKA. Je vous prie, Monsieur, de ne plus me tutoyer.

ALEXIS. Je tâcherai, mais c'est difficile; parce que l'habitude... En attendant, car il faut bien vous faire part des affaires du ménage, je vous dirai que je viens d'acheter cette petite propriété.

POLESKA. Qu'est-ce que cela me fait?

ALEXIS. C'est gentil, n'est-ce pas? j'ai été séduit par la distribution intérieure, et par le mobilier : nous avons une table, deux chaises, un lit... rien qu'un lit, par exemple.

POLESKA, *froidement.* C'est fâcheux!

ALEXIS. Oui, j'ai pensé que cela vous contrarierait un peu; mais moi, je dormirai là sur la terre : ça m'est arrivé plus d'une fois quand j'étais soldat... Pourvu que dans la journée je puisse ne pas te quitter, travailler auprès de toi comme je le fais dans ce moment. (*La regardant avec tendresse.*) Il est si doux de passer sa vie avec ce que l'on aime. Dans le monde, un grand seigneur se doit aux affaires publiques, à ses dignités; sa femme se doit à la société, à ses plaisirs. On n'a pas le temps de s'aimer; tandis que les pauvres gens, ils n'ont que cela à faire. (*Il se rapproche d'elle.*)

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Peines, plaisirs, tout se partage ;
Est-il donc un destin plus doux?
Le riche vit dans l'esclavage,
Et nous ne vivrons que pour nous.
De ces lieux où règne le faste,
On voit s'éloigner les Amours;
Pour se rejoindre un palais est trop vaste :
Dans la chaumière on se trouve toujours.

POLESKA, *à part, pendant qu'Alexis lui prend la main.* Quel dommage que ce ne soit là que... (*Haut.*) Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, et occupez-vous de votre ouvrage.

ALEXIS, *à part.* Il me semble que sa colère s'en va. (*Haut.*) Si tu voulais, Poleska, si tu daignais m'écouter... (*On entend la ritournelle du morceau suivant.*) Eh! mon Dieu! quel est ce bruit?

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN ET MICHELINE, *accourant;* OUVRIERS ET VILLAGEOISES.

FINAL.

AIR : Fragment de *Leycester.*

JEAN.
Quel malheur! ô ciel! et que faire?
ALEXIS.
Qu'as-tu donc?
JEAN.
Nous sommes perdus!
MICHELINE.
Pour vous saisir vous et mon père,
Des gardes sont déjà venus.
ALEXIS.
Comment?
JEAN
Sans doute, c'est ta femme
A qui nous de vons tout ceci.
ALEXIS.
Est-il possible! Hé quoi, Madame!..

POLESKA, *à part, avec joie.*
Ah! grâce au ciel, j'ai réussi.
JEAN.
A Monseigneur ell' vient d' fair' dire
Que tu n'étais qu'un ravisseur,
Que tu n'étais qu'un séducteur,
Un fourbe... et quelque autre douceur ..
Au château l'on va te conduire.

ENSEMBLE.

POLESKA, ALEXIS, JEAN ET MICHELINE.

POLESKA, *à part.*
O sort heureux! ô joie extrême!
Je puis donc braver sa fureur;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.
ALEXIS, *à part.*
O coup affreux! ô trouble extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.
JEAN ET MICHELINE, *à part.*
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à Monseigneur ;
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, OUVRIERS, VASSAUX, *armés.*

KOULIKOF.
Allons, suivez-moi tous.
MICHELINE.
Hé quoi! mon père aussi?
KOULIKOF.
J'ai mes ordres, qu'on obéisse!
JEAN.
Qu'ai-je fait?
KOULIKOF, *montrant Alexis.*
C'est comme complice
Qu'on va te juger aujourd'hui.
JEAN, *désolé.*
La méchant' femm'! est-c' qu'on va me fair' pendre?
KOULIKOF, *froidement.*
C'est bien le moins que tu puisses attendre.
POLESKA, *enchantée.*
Ah! je me ris de sa fureur.
(*Regardant Alexis.*)
Je le vois dans ses yeux, son supplice commence;
J'éprouve enfin, grâce à cette vengeance,
Un premier instant de bonheur.

ENSEMBLE.

ALEXIS, POLESKA, JEAN, MICHELINE, KOULIKOF, CHOEUR.

ALEXIS, *à part.*
O coup affreux! ô trouble extrême!
Quand j'avais cru toucher son cœur,
C'est elle, hélas! c'est elle-même
Qui vient de combler mon malheur.
POLESKA, *à part.*
O sort heureux! ô joie extrême!
Je puis donc braver sa fureur ;
Pour me venger, le ciel lui-même
M'envoie enfin un protecteur.
JEAN.
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à Monseigneur;
Si c'est ainsi qu' sa femme l'aime,
Dieu me gard' de tant de bonheur.
MICHELINE.
Quell' trahison! c'est elle-même
Qui le dénonce à Monseigneur.
Que devenir? O peine extrême!
Mon pèr' partag'rait son malheur!
KOULIKOF.
Allons, calmez ce trouble extrême;
Je n'obéis qu'à contre-cœur.

Si c'est ainsi qu'elle vous aime,
Il faut subir votre bonheur.

CHŒUR.

Quel coup affreux! quel trouble extrême!
Pauvre garçon!.. quel mauvais cœur!
Quoi! c'est sa femm', sa femme' ell'-même
Qui le dénonce à Monseigneur!

(*A la fin de cet ensemble, Koulikof fait passer Jean et Micheline entre ses hommes; Alexis les suit, en jetant un regard de colère sur Poleska, qui paraît triomphante. La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon très-riche du château du comte de Woronski, donnant sur une galerie. Sur le côté, à droite de l'acteur, une table, avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

KOULIKOF, LA BARONNE.

LA BARONNE. Comment! mon frère n'est pas encore arrivé?

KOULIKOF. Non, Madame.

LA BARONNE. Voilà qui est inconcevable; moi qui croyais me trouver ici au milieu des spectacles et des fêtes, il faut que je me fasse à moi-même les honneurs du château. Avez-vous au moins des nouvelles de votre maître?

KOULIKOF. Non, Madame; il ne nous a pas encore fait l'honneur de visiter ce nouveau domaine.

LA BARONNE. Une acquisition charmante! j'ai surtout remarqué une galerie où l'on donnerait des bals magnifiques. Vous avez fait placer dans mon appartement des malles que j'ai apportées; car je viens de voyager... huit à neuf cents lieues, avec mon mari.

KOULIKOF. Un voyage d'agrément!..

LA BARONNE. Non, un voyage utile. Je rapporte des robes, des capotes d'une forme délicieuse; les dernières modes de Paris.

AIR: *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Du goût français, sur nos rivages,
J'ai rapporté les élégants produits:
Tel autrefois, du fruit de ses voyages,
Notre czar Pierre enrichit son pays.
Douce victoire, agréable conquête,
Dont l'ennemi jamais ne se plaindra;
Sur l'étranger c'est moi qui les ai faites,
C'est mon mari qui les paiera.

Mais j'espère bien que tantôt nous aurons du monde; je veux une soirée, une réception... Qu'on invite tous les paysans de ce domaine.

KOULIKOF. Ce sera d'autant plus facile que, depuis huit jours, nous attendons Monseigneur, et que j'ai enjoint à tous ses vassaux de se tenir prêts à être de la plus grande gaieté, d'un moment à l'autre.

LA BARONNE. A la bonne heure, il me faut du bruit, du mouvement, du fracas; ces bons villageois, je veux les voir, les visiter, leur faire du bien; ça occupe, surtout le matin. Et à propos de cela, moi qui ne sais que faire aujourd'hui, a-t-on amené au château ma jeune protégée?

KOULIKOF. Oui, Madame.

LA BARONNE. C'est une victime, n'est-il pas vrai? Il y a là-dedans un enlèvement, un ravisseur; je n'ai pas bien compris, parce que j'étais déjà à ma toilette lorsque ce paysan est venu de sa part... Mais c'est égal, elle réclame ma protection, et, en l'absence de mon frère, j'ai donné des ordres...

KOULIKOF. Qui ont été exécutés par moi.

LA BARONNE. Ah! c'est vous-même?

KOULIKOF. Oui, madame la baronne; et si vous voulez interroger les prisonniers...

LA BARONNE. Interroger?.. mais oui... pourquoi pas? moi, j'aime à rendre la justice, c'est amusant... D'abord ça ne m'est jamais arrivé; et à vous, monsieur l'intendant?

KOULIKOF. Oh! moi, Madame, très-souvent; d'autant plus que dans ce pays, les formes en sont très-promptes et très-expéditives.

LA BARONNE. Il y a donc un code?

KOULIKOF. Pas précisément; mais j'ai le knout que j'applique indistinctement et dans tous les cas, ce qui simplifie les procédures et évite les frais.

LA BARONNE. Ah! fi donc! voilà qui est affreux.

KOULIKOF. On y est habitué.

LA BARONNE. N'importe, je déciderai mon frère à le supprimer.

KOULIKOF. Cela fera crier, et il faudra toujours y revenir.

LA BARONNE. C'est bien, c'est bien; avertissez cette jeune femme. (*Koulikof va ouvrir la porte à gauche.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, POLESKA.

KOULIKOF. Approchez, approchez; madame la baronne Wladimir, la sœur de notre seigneur et maître, veut bien vous recevoir en audience particulière; et vous allez avoir l'honneur de lui porter vos plaintes.

POLESKA. Il suffit; donne-nous des siéges et laisse-nous.

KOULIKOF. Des siéges!.. hé bien! par exemple. (*Il va chercher un fauteuil qu'il apporte à la baronne, et Poleska reste debout.*)

POLESKA, *qui a fait un geste de colère, se reprend, et dit à part.* Il a raison, je dois maintenant m'attendre à tout. (*La baronne s'assied; Koulikof approche la table sur laquelle est un ouvrage de tapisserie que la baronne prend pour travailler. Koulikof se tient debout de l'autre côté de la table.*)

LA BARONNE.
AIR: *Je viens de voir notre comtesse.*
PREMIER COUPLET.

Approchez-vous, ma toute belle.
Elle a vraiment de jolis yeux.

POLESKA, *à part.*

Dieux! quel éclat brille autour d'elle
C'est elle qui règne en ces lieux.
Au moindre mot comme elle est obéie!
Ah! ce n'est pas que je lui porte envie;
Mais, mais,
Pour moi que de regrets!
Voilà pourtant comm' je serais.

LA BARONNE, *à Koulikof.*
DEUXIÈME COUPLET.

J'en suis vraiment fort satisfaite;
J'y prends le plus vif intérêt,
Car j'ai besoin d'une soubrette:
Voilà celle qu'il me fallait.

POLESKA.

Dieux! quel affront! Faut-il que l'opulence,
Que la grandeur donne tant d'insolence!
Mais, mais,
Pour moi que de regrets!
Voilà pourtant comme j'étais.

LA BARONNE. Il paraît que vous avez été trompée : je le disais tout à l'heure, je vous rendrai justice, parce qu'une femme qui a été trompée, c'est affreux; ça renverse toutes les bases de la société. Comment vous nomme-t-on?

POLESKA. Poleska.

LA BARONNE. Et d'où êtes-vous?

POLESKA. De Bude en Hongrie.

LA BARONNE. De Bude! il serait possible! Avez-vous entendu parler de M. de Fersteim?

POLESKA, *à part.* O ciel! mon père! où veut-elle en venir? (*Haut.*) Oui, Madame, oui, je le connais beaucoup; nous demeurions même dans son hôtel.

LA BARONNE. C'est à merveille; vous allez me donner des détails... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, quand j'en partis pour mon grand voyage, car je viens de voyager, mon frère, le comte de Woronski, avait des idées de mariage : il voulait épouser la fille de M. de Fersteim.

POLESKA. Que dites-vous?

LA BARONNE. C'est moi qui l'en ai empêché; car elle avait, dit-on, un caractère... Mais, puisque vous l'avez vue, que vous avez habité avec elle, vous devez savoir mieux que moi... Comment la trouvez-vous?

POLESKA. Mais, Madame... je...

LA BARONNE. Oui, j'entends; elle avait été gâtée par son père, un vieux militaire qui l'adorait, et qui était sans esprit et sans caractère.

POLESKA, *avec fierté.* Un instant, Madame, je ne souffrirai pas un mot de plus. Quelle que soit l'opinion que vous ayez de sa fille, je ne chercherai point à la justifier; elle avait de grands défauts, je commence à le croire, puisque tout le monde le dit. Du reste, si elle eut des torts, elle en est bien punie. Mais je défendrai toujours M. de Fersteim, que je révère, que j'honore, et je ne le laisserai point outrager devant moi.

LA BARONNE. Et pourquoi?

POLESKA, *avec noblesse.* C'est qu'il est mon père, Madame.

LA BARONNE, *se levant.* Il serait possible!

POLESKA. Oui, Madame, c'est moi que le comte de Woronski devait épouser; et c'est sur le bruit de ce mariage, qui s'était répandu, qu'un inconnu, un malheureux, s'est présenté à ma famille sous le nom de votre frère; il a obtenu le consentement de mon père, le mien; et c'est contre une pareille trahison que je venais dans ce moment réclamer la protection de M. le comte, et la vôtre, Madame.

LA BARONNE. Que m'apprenez-vous là!.. une pareille audace!.. c'est horrible à imaginer, n'est-il pas vrai?

KOULIKOF. Comme dit madame la baronne, c'est horrible... à imaginer.

LA BARONNE, *regardant Poleska.* Et est-il bien ce séducteur? (*Poleska baisse les yeux et ne répond rien; alors la baronne regarde Koulikof comme pour lui faire la même question.*)

KOULIKOF. Oui, Madame, de fort belles manières.

LA BARONNE. C'est encore pis. (*A Poleska.*) Soyez tranquille, mon enfant, vous ne me quitterez plus; et dès que mon frère sera arrivé, je veux que vous ayez satisfaction, je veux qu'il soit pendu... il le faut pour le bon exemple!

POLESKA. Mais du tout, Madame, ce n'est pas là ce que je vous demande.

LA BARONNE, *insistant.* Ah! il le faut, il le faut.

POLESKA. S'il vous faut quelqu'un, prenez maître Jean le sabotier ou votre intendant, qui étaient tous deux d'intelligence.

KOULIKOF. Comment!

POLESKA. Mais peu importe; tout ce que je demande, c'est que vous daigniez me renvoyer auprès de mon père, dans ma famille.

LA BARONNE. Je vous y conduirai moi-même. Cette chère enfant, mademoiselle de Fersteim, épouse d'un sabotier! c'est bien l'aventure la plus extraordinaire; et cela va produire un effet à la cour...

POLESKA. Quelle humiliation!

LA BARONNE. Je voudrais déjà y être. Mais le plus pressé est de faire casser ce mariage.

POLESKA. Oui, Madame, et sur-le-champ.

LA BARONNE. Pour les prétextes, ils ne manqueront pas, sans doute; il est brutal, colère.

POLESKA. Lui, Madame! mon Dieu non; c'est la douceur même.

LA BARONNE. Il faut cependant quelque moyen.

KOULIKOF. Mais Monseigneur ne peut-il pas de sa seule autorité casser le mariage d'un de ses vassaux?

LA BARONNE. Il a raison; entrez dans cette chambre, faites votre demande en divorce, signez-la, et je me charge du reste.

POLESKA. Oui, Madame. (*D'un air rêveur.*) Mais, quand M. le comte aura signé cette demande...

LA BARONNE. Tout sera fini, tout sera rompu.

POLESKA. Et il pourra en épouser une autre?

LA BARONNE. Certainement; et vous aussi.

POLESKA. C'est là ce que je ne conçois pas; parce qu'enfin on aura beau casser ce mariage, on ne pourra pas empêcher qu'il n'ait été mon mari.

KOULIKOF. Peut-être; les gens de loi sont si habiles. (*On entend frapper à la porte de l'appartement à droite.*)

LA BARONNE. D'où vient ce bruit?

KOULIKOF. C'est l'individu dont nous parlions tout à l'heure, que j'ai fait enfermer dans la salle à côté. Je ne vous ai pas dit que, depuis son arrivée, il a demandé à paraître devant Monseigneur ou devant vous; mais vous sentez bien qu'il a le temps d'attendre.

POLESKA. Et pourquoi donc?.. daignez le voir, Madame, et lui parler, surtout le consoler. Dites-lui bien qu'il le faut, et que la résolution que j'ai prise... c'est-à-dire que je m'en vais prendre... car je vous demande encore le temps de réfléchir... (*On frappe encore.*) C'est lui. (*A part, en s'en allant.*) Oh! je le sens là, je n'en aurai jamais le courage. (*Elle entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, KOULIKOF, ALEXIS.

KOULIKOF, *allant ouvrir à Alexis qui frappe toujours.* Hé bien! hé bien! pour un prisonnier, est-il impatient! Je m'en vais lui apprendre...

ALEXIS, *sortant.* Je te trouve bien impertinent...

KOULIKOF. Qu'est-ce que c'est que ce ton-là, devant moi! devant madame la baronne!

ALEXIS. La baronne... elle est ici? (*Il s'avance rapidement vers la baronne, qui en le voyant pousse un cri de surprise.*)

LA BARONNE. Ah! grands dieux! (*Alexis lui fait signe de la main de se taire.*)

KOULIKOF, *s'avançant entre eux deux.* Hé bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il donc?

ALEXIS, *froidement.* Il y a que je prie madame la baronne de vous faire retirer à l'instant.

KOULIKOF. Vous l'entendez, Madame, il vous manque de respect en ma personne.

LA BARONNE, *sans regarder Koulikof.* Sortez.

KOULIKOF, *à Alexis.* Sortez.

ALEXIS. Non, c'est à vous.

LA BARONNE. Oui, c'est à vous.

KOULIKOF, *étonné.* Comment! c'est à moi que Madame fait l'honneur...

LA BARONNE, *avec embarras.* A vous-même. Allez chercher ce qu'il faut pour écrire, et vous le porterez à cette jeune fille... là... dans cet appartement.

ALEXIS. Oui, as-tu entendu?.. va-t'en.

KOULIKOF. Va-t'en!.. un misérable vassal qu'on aurait dû assommer; mais quand une fois on laisse vivre ces gens-là... Je sors, madame la baronne, pour vous obéir; car s'il croit que je m'en irai pour lui... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, ALEXIS.

ALEXIS. A la fin, il s'éloigne.

LA BARONNE. Mon frère, mon cher Gustave sous ce déguisement! Et la surprise de l'intendant... ah! ah! j'en rirai longtemps.

GUSTAVE. Et moi je n'en ai pas envie, depuis une heure que je suis là, sous clé, sans pouvoir te prévenir.

LA BARONNE. Est-ce qu'il y a du mystère, une aventure? c'est délicieux... Mais mettez-moi du secret, car je ne me doute de rien. Tu arrives donc à l'instant?

GUSTAVE. Depuis trois jours j'étais caché dans les environs, pour des motifs... un projet d'où dépendait le bonheur de ma vie... et ton imprudence, ta légèreté, viennent de tout compromettre.

LA BARONNE. Et comment cela? est-ce que ton mariage est encore manqué? est-ce que ma future belle-sœur?..

GUSTAVE. Elle est ici; tu viens de la voir.

LA BARONNE. Poleska!

GUSTAVE. Elle-même. Depuis huit jours nous sommes mariés, et je suis le plus malheureux des hommes!

LA BARONNE. Déjà! moi qui vous croyais dans les bals, dans les plaisirs; car vous le savez, Monsieur.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Suivant l'usage solennel,
A se divertir on s'applique
Pendant cette lune de miel,
Ce mois charmant, ce mois unique
Ainsi nommé par sa douceur ;
Car pendant ce temps-là, je gage,
Plus d'un époux prend du bonheur
Pour tout le temps du mariage.

GUSTAVE. Oui, ordinairement il en est ainsi; mais chez moi, c'est tout le contraire. J'ai voulu me dévouer, pendant les premiers mois, aux chagrins et aux tourments, pour assurer après le repos de ma vie et le bonheur de mon ménage. Quand j'épousai Poleska, je ne m'abusai point sur ses défauts.

LA BARONNE. D'abord, Monsieur, je vous en avais prévenu.

GUSTAVE. Hé! que peuvent les conseils quand on aime... quand on est aimé. Et puis, te l'avouerai-je? à force de soins et de tendresses, j'espérais changer son caractère. Dès les premiers jours je fus détrompé. La raison, l'amour même ne peut rien contre l'habitude. Il n'y a que la nécessité et le temps... Il y allait de notre avenir, de son bonheur et du mien; je n'hésitai point; et, dès le troisième jour, mon parti fut pris. Le colonel de Fersteim, mon beau-père, fut seul instruit d'un dessein que sa raison approuvait peut-être, mais qu'il n'aurait jamais eu le courage d'exécuter. Sous le nom d'Alexis le sabotier, je viens de m'établir à une lieue de ce château, dans ces domaines que je viens d'acquérir, et où je suis inconnu.

LA BARONNE. Quelle idée!

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Si l'on apprend une telle folie,
A tes dépens comme on rira!

GUSTAVE.

Quand il s'agit du bonheur de la vie,
Peu m'importe ce qu'on dira.
Oui, sans rougir, du moins j'aime à le croire,
Un grand seigneur peut être sabotier,
Dans un pays où jadis avec gloire,
Un empereur fut charpentier.

Mon intention était de rester ainsi avec ma femme un mois, deux mois, un an s'il l'eût fallu; renonçant à tous les avantages de ma naissance et de ma fortune, et vivant tous deux du travail de nos mains, seul moyen de dompter son caractère. Tout avait réussi au gré de mes vœux; nous étions déjà, comme de bons paysans, installés dans notre ménage; ma femme même commençait à se résigner, lorsque ma sœur, que je croyais encore à Varsovie, ma sœur, dont j'ignorais l'arrivée, s'avise de prendre ma femme sous sa protection, me fait amener prisonnier ici, dans mon château, et renverse en un instant tous mes projets.

LA BARONNE. Comment! j'ai fait tant de choses depuis ce matin? je ne m'en serais jamais doutée. Mais par quel moyen, au moins, pourrais-je réparer...

GUSTAVE. Il n'y a plus d'espoir, et, en outre, maintenant ma femme m'abhorre, me méprise et me déteste. Voilà ce que j'y ai gagné.

LA BARONNE. D'abord, c'est presque toujours ce que l'on gagne à faire des épreuves; mais, dans cette occasion, vous êtes plus heureux que vous ne méritez, car je parierais, moi, qu'elle aime toujours son mari.

GUSTAVE. Que dis-tu?

LA BARONNE. Et je vais vous le prouver en un instant.

GUSTAVE, *lui baisant la main.* Ah! s'il en était ainsi, je suis trop heureux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; KOULIKOF, *paraissant au fond du théâtre, et tenant à la main tout ce qu'il faut pour écrire.*

KOULIKOF. Que vois-je?.. quelle audace!

GUSTAVE. Encore l'intendant!

KOULIKOF. Je disais bien qu'il était capable de tout... Des baronnes, des comtesses... ce gaillard-là ne respecte rien.

LA BARONNE. Que viens-tu faire ici?

KOULIKOF. C'est vous-même qui, tout à l'heure, m'avez ordonné de porter dans la chambre à côté...

LA BARONNE. Vas-y, et laisse-nous.

KOULIKOF. Oui, madame la baronne. (*A part.*) Je vais toujours dire cela à sa petite femme; ça ne peut faire de mal.

LA BARONNE. Hé bien! tu n'es pas encore parti? (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, LA BARONNE.

GUSTAVE. Hé bien! parle vite : quelle preuve peux-tu me donner de sa tendresse?

LA BARONNE. D'abord, tout à l'heure, et sans te connaître, je lui ai proposé de te faire pendre.

GUSTAVE. Hé bien?...

LA BARONNE. Hé bien! elle a refusé.

GUSTAVE. Sans hésiter?

LA BARONNE. Sans hésiter.

GUSTAVE. C'est déjà quelque chose; car ce matin elle aurait accepté.

LA BARONNE. Après, je lui ai dit du mal de toi, et elle t'a défendu.

GUSTAVE. Il serait vrai!.. cette chère Poleska!.. cependant son ressentiment eût été si naturel!

LA BARONNE. Enfin, je lui ai proposé de faire casser son mariage...

GUSTAVE. O ciel!

LA BARONNE. Je lui ai dit qu'elle n'avait qu'à former sa demande.

GUSTAVE. Qu'a-t-elle répondu?

LA BARONNE. Elle a demandé à réfléchir. Elle balance, elle hésite, ou plutôt elle n'hésite plus.

GUSTAVE.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Malgré mes torts, tu crois ici
Que son cœur me reste fidèle,
Et qu'elle aime encor son mari.

LA BARONNE.

Franchement, je le crains pour elle;
Elle est capable de t'aimer;
Car lorsqu'une femme jolie
Réfléchit, on peut affirmer
Qu'elle va faire une folie.

GUSTAVE, *avec joie.* Ah! j'oublie tout, je pardonne tout; si l'amour a pu triompher et de son caractère et du désir de la vengeance, tout espoir n'est pas perdu; et je puis être encore le plus heureux des hommes!

LA BARONNE. Tais-toi... on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF.

KOULIKOF, *sortant de l'appartement à gauche.* Madame la baronne, voici un papier que mademoiselle de Fersteim m'a dit de vous remettre.

LA BARONNE, *jetant les yeux sur le papier.* Grands dieux! la demande en divorce!

GUSTAVE, *prenant le papier.* Elle l'a signée; elle n'a écouté que son orgueil, que sa vanité blessée, et maintenant elle connaîtrait la vérité, qu'elle ne pardonnerait jamais. (*Il s'approche de la table et signe le papier.*)

KOULIKOF, *à part.* Il signe aussi... c'est juste, par consentement mutuel. Ils commencent à s'entendre.

LA BARONNE. Que faites-vous?

GUSTAVE, *bas, à la baronne, lui remettant le papier.* Tout est fini entre nous. Dans un instant vous lui ferez remettre cette demande approuvée par le comte de Woronski; de plus, il faut qu'elle parte aujourd'hui, qu'elle retourne chez son père.

LA BARONNE. Quoi! sans lui rien dire?

GUSTAVE, *bas, à la baronne.* C'est ma seule vengeance: c'est quand elle sera retournée dans sa famille, qu'alors elle apprendra quel était l'époux qui l'aimait et qu'elle a abandonné. (*A Koulikof.*) Qu'on prépare à l'instant une voiture pour mademoiselle de Fersteim.

KOULIKOF. Je crois qu'il donne des ordres... et de quel droit...

GUSTAVE. De quel droit? Je le veux, du moins avec la permission de Madame; de plus, qu'on mette en liberté ce pauvre diable de sabotier, maître Jean, mon confrère, et qu'on lui donne cent roubles de dédommagement, du moins avec la permission de Madame.

LA BARONNE. C'est ce que j'allais ordonner. Allez.

KOULIKOF, *à part.* Il y a de quoi me confondre; c'est-à-dire que si madame la baronne était veuve, je croirais qu'il n'a quitté l'une que pour épouser l'autre.

GUSTAVE, *se retournant.* Hé bien! encore ici! cinquante coups de knout, avec la permission de...

KOULIKOF. Il suffit, j'obéis à l'instant. Voilà un audacieux vassal. (*Il sort.*)

LA BARONNE. Mais, mon frère, daigne écouter, cependant...

GUSTAVE. C'est inutile, je n'écoute plus rien.

AIR de *Turenne.*

Oui, son départ est nécessaire;
Comme elle aussi je veux me dégager :
Tu sais quel est mon caractère,
Dans mes projets rien ne me fait changer.
Pour elle en vain l'amour encor réclame,
Je ne cède, telle est ma loi,
Qu'à la raison.

LA BARONNE.

Ah! quel bonheur pour moi
De n'avoir pas été sa femme!

GUSTAVE. Tu peux annoncer maintenant dans le château à tous mes gens, à tous mes vassaux, l'arrivée de leur maître; et je paraîtrai, j'irai recevoir leurs hommages, dès que Poleska sera partie. La voici, laisse-nous.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, POLESKA. *Elle entre vivement, et s'arrête en voyant sortir la baronne, qui fait signe à Gustave.*

POLESKA, *à part.* L'intendant ne m'a point trompée, ils sont d'intelligence. Ah! je me croyais bien malheureuse, et leur vue me fait éprouver des tourments que je ne connaissais pas.

GUSTAVE. Vous avez voulu notre séparation.

POLESKA. Oui, sans doute, et je la veux encore.

GUSTAVE. Dans un instant vous serez satisfaite; vous allez partir, on va vous ramener auprès de votre père.

POLESKA. C'est tout ce que je désire.

GUSTAVE, *d'un ton de reproche.* Poleska!

POLESKA. Laissez-moi, Monsieur, je ne suis plus votre femme.

GUSTAVE. Ainsi donc, près de me quitter pour jamais, je n'obtiens pas un regret, pas un seul mot.

POLESKA, *lui faisant encore signe de la main.* Adieu.

GUSTAVE. Quoi, rien ne pourra fléchir un pareil caractère! Écoute, si tu me repousses encore, si tu ajoutes un seul mot, un seul geste de mépris, je jure ici que tu m'auras vu pour la dernière fois; et tu pleureras un jour sur cet hymen que tu as voulu rompre. (*Poleska garde le silence; Gustave, qui est prêt à s'éloigner, revient près d'elle et se met à genoux.*) Poleska, je te demande grâce pour toi-même.

POLESKA, *se retournant et le voyant à ses pieds, lui dit d'un ton de reproche.* Vous vous trompez, je ne suis point la baronne.

GUSTAVE. Que dites-vous?

POLESKA. Qu'il est des offenses que mon cœur ne peut pardonner : la ruse à laquelle vous aviez eu recours, le rang abject où vous m'aviez fait descendre, j'aurais tout oublié peut-être, mais tout à l'heure, ce nouvel outrage...

GUSTAVE. Il serait possible! la baronne...

POLESKA. Oui, Monsieur, l'intendant vous a vu ici, il n'y a qu'un instant.

GUSTAVE. Grands dieux! (*Se reprenant.*) Et si la reconnaissance m'avait seule conduit à ses pieds, si sa bonté voulait me préserver des dangers auxquels votre ressentiment m'expose?

POLESKA. Que voulez-vous dire?

GUSTAVE. Qu'en m'accusant, comme vous l'avez fait, vous avez attiré sur ma tête la juste sévérité des lois; que ce comte de Woronski que l'on attend sera peut-être inexorable...

POLESKA. O ciel! et c'est moi qui serais cause...

GUSTAVE. Non, rassurez-vous, la baronne m'a donné le moyen de m'éloigner, et tout est prêt pour ma fuite.

POLESKA. Il s'éloigne, et je le souffrirais. (*Avec abandon.*) Nous partirons ensemble.

GUSTAVE. Que dis-tu? réfléchis donc, Poleska, que celui dont tu veux partager les destinées n'est plus le comte de Woronski, qu'il n'a plus de fortune, plus de rang à t'offrir.

POLESKA. N'importe!

GUSTAVE. Tu oublierais tes idées de grandeur et d'ambition! tu ne penserais plus à cette opulence dont tu étais si fière!

POLESKA. Je ne dis pas, peut-être encore quelquefois, mais ce sera la nuit, dans mes rêves.

GUSTAVE. Oui, mais au réveil?

POLESKA. Au réveil, je serai près de toi.

GUSTAVE.

AIR : *Dis-moi, mon vieux.*

Qu'entends-je, ô ciel! et devais-je m'attendre
A tant de générosité?
Dans un moment, peut-être, on va te rendre
Et tes droits et ta liberté.
Tu peux former d'autres nœuds que le nôtre.

POLESKA.

Si j'aime mieux te conserver ma foi?

GUSTAVE.

Tu peux trouver le bonheur près d'un autre.

POLESKA.

Si j'aime mieux le malheur avec toi?

En tardant plus longtemps, tu exposes tes jours; viens, te dis-je, partons.

ENSEMBLE.

AIR : *Tout nous sourit* (du MAÇON).

Oui, de ces lieux
Fuyons tous deux,
Échappons à leurs yeux.
(*Ils vont pour sortir.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, KOULIKOF, MICHELINE, JEAN, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

(*Suite de l'air.*)

KOULIKOF.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

TOUS.

Arrêtez, arrêtez! il enlève sa femme!

KOULIKOF.

Sur votre sort, sur celui de Madame,
Je m'en réfère à Monseigneur,
Car il arrive.

POLESKA.

Ah! quel malheur!

ENSEMBLE.

KOULIKOF, LE CHOEUR, POLESKA, GUSTAVE.

KOULIKOF ET LE CHOEUR.

Qu'on arrête le téméraire!
Menez-le devant Monseigneur.
D'un maître juste et sévère
Il a mérité la rigueur.

POLESKA.

Grands dieux! que résoudre et que faire?
Ah! rien n'égale mon malheur.
D'un maître terrible et sévère
Comment désarmer la rigueur?

GUSTAVE, *à part.*

Ah! pour moi quel destin prospère!
Je n'ai plus peur de Monseigneur;
Je revois celle qui m'est chère,
Et je retrouve le bonheur.

KOULIKOF, *aux paysans qui emmènent Gustave.* Qu'on le conduise dans la chambre de Monseigneur, c'est l'ordre de madame la baronne. (*Arrêtant Poleska.*) Et vous, Madame, tout est près pour votre départ, on va vous reconduire près de votre père.

POLESKA. Et de quel droit m'éloigner de mon mari?

KOULIKOF. Votre mari! c'est ce qui vous trompe.

MICHELINE. Hé! oui, sans doute, réjouissez-vous, il ne l'est plus.

POLESKA. Qu'est-ce que cela signifie?

MICHELINE. Que l'arrivée de Monseigneur a tout changé au château.

JEAN. Il m'a fait remettre en liberté.

MICHELINE. Il m'a fait promettre un mari; et il vous débarrasse du vôtre. C'est-il gentil?

POLESKA. Ce n'est pas possible.

KOULIKOF, *lui remettant un papier.* Oh! il n'y a pas à en douter; voici l'acte de séparation signé par Monseigneur : madame la baronne vous l'envoie.

MICHELINE. Et avec cela, à ce qu'il paraît, vous voilà comme moi : c'est comme si vous n'aviez jamais été mariée.

KOULIKOF. Absolument la même chose.

POLESKA. Grands dieux! je ne peux plus l'accompagner, je n'ai plus le droit de le suivre!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE.

POLESKA, *courant à elle.* Ah! Madame, j'implore vos bontés, daignez me pardonner, rendez-moi mon mari.

JEAN. V'là maintenant qu'elle en reveut.

LA BARONNE. N'est-ce pas vous qui avez demandé cette séparation?

POLESKA. Que ne me l'a-t-on refusée! Je vous en conjure, Madame, reprenez cet acte, daignez l'anéantir.

LA BARONNE. Je n'en ai point le droit.

POLESKA. Qu'au moins, et par votre protection, je puisse parler à votre frère, que je le voie un instant, il ne pourra se refuser à mes prières.

LA BARONNE, *à part.* Pauvre enfant! (*On entend l'air de la tribu d'Avenel, dans la Dame Blanche, que l'orchestre joue jusqu'au chœur suivant. — Haut.*) Tenez, tenez, voici monsieur le comte qui se rend dans cette

galerie pour recevoir les pétitions de ses vassaux, présentez-lui votre demande.

POLESKA. Vous me seconderez, n'est-il pas vrai?

KOULIKOF. Ah! mon Dieu! monsieur le comte; et les clés du château qu'il faut lui présenter : suivez-moi, vous autres. (*Il sort par la gauche avec Jean et Micheline.*)

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VASSAUX ET DOMESTIQUES, *précédant* GUSTAVE, *en riche uniforme, et décoré de plusieurs ordres.*

AIR : Chœur final des *Manteaux.*

O surprise imprévue!
O moment de bonheur!
Pour nous quell' douce vue!
C'est lui, c'est Monseigneur.

POLESKA, *qui s'est jetée à genoux sans lever les yeux.*

AIR de *l'Ermite de Saint-Avelle.*

Devant vous, humble et confuse,
Pleurant l'époux que j'aimais,
A vos genoux je m'accuse
De l'aimer plus que jamais.
Ma liberté, de mes peines
Serait cause... Ah! Monseigneur,
En me rendant mes chaînes,
Rendez-moi mon bonheur.

(*Elle lui présente le papier, que Gustave repousse.*)

GUSTAVE. Cet acte, c'est vous qui l'avez demandé.

POLESKA. O ciel!

GUSTAVE. C'est à vous de le déchirer.

POLESKA. Ah! de grand cœur. (*Le déchirant en morceaux.*) Tenez, Monseigneur. (*Elle lève les yeux.*) Que vois-je?

LE COMTE, *la recevant dans ses bras.* Un époux.

LA BARONNE. Une sœur.

CHŒUR.

AIR final des *Manteaux.*

Quel bonheur! quelle ivresse!
Est-il un sort plus doux?
On lui rend la richesse
Et le cœur d'un époux.

KOULIKOF, *portant les clés sur un plat d'argent et les présentant au comte.* Monseigneur, je viens... Que vois-je? ce vassal insol...

LE COMTE. Lui-même, qui vous pardonne (*Montrant Poleska.*) avec la permission de Madame. Maintenant, Poleska, c'est à moi de trembler; car si jamais quelqu'un a mérité votre courroux...

POLESKA. Hein! si je n'étais pas corrigée, quelle belle occasion! Mais Alexis avait déjà reçu la grâce de Monseigneur. (*Se retournant et apercevant Jean et Micheline qui se tiennent à l'écart.*) Hé bien! maître Jean, hé bien! Micheline, depuis que je suis redevenue grande dame, vous n'osez plus m'approcher.

MICHELINE. Ah! ce n'est pas par fierté.

POLESKA. A la bonne heure, personne n'en aura plus. (*Regardant son mari.*) N'est-il pas vrai? et quoique établis au château, nous garderons la chaumière que vous avez achetée; oui, mon ami, je veux toujours que de mes fenêtres on puisse l'apercevoir; et si jamais je retombais dans mes anciens défauts, s'il me survenait quelque idée de grandeur, je regarderais sur-le-champ la cabane du sabotier.

CHŒUR.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Est-il un sort plus doux?
On lui rend la richesse
Et le cœur d'un époux.

POLESKA, *au public.*

AIR du vaudeville des *Frères de lait.*

Quand une femme se corrige,
Ce ne peut être tout d'un coup.
Je sais fort bien, c'est là ce qui m'afflige,
Qu'il m'est resté des défauts, et beaucoup;
Il m'est resté des défauts, et beaucoup.
Mais un espoir en mon cœur vient de naître,
Vous êtes, j'en dois convenir,
Trop clairvoyants pour ne pas les connaître,
Et trop galants pour vouloir m'en punir.

(*Le chœur reprend les deux derniers vers.*)





CAMILLE, *avec un panier sous le bras*. L'amour,
Un jour, etc. — Scène 3.

LA DEMOISELLE A MARIER

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 janvier 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DUMESNIL.
MADAME DUMESNIL.
CAMILLE, leur fille.
ALPHONSE DE LUCEVAL, prétendu de Camille.
DUCOUDRAI, ami de M. Dumesnil.
BAPTISTE, domestique de M. Dumesnil.

La scène se passe en province, dans la maison de M. Dumesnil.

Le théâtre représente un salon de campagne : porte au fond, deux latérales sur le premier plan ; sur le dernier plan, deux autres portes latérales, dont l'une est celle de la salle à manger, et l'autre celle d'un appartement. A gauche du spectateur, une table et tout ce qu'il faut pour écrire ; du même côté, une harpe et des livres de musique ; à droite, une table sur laquelle se trouvent du canevas, de la broderie et autres ouvrages de femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. ET MADAME DUMESNIL ; *le mari est en robe de chambre, et la femme en habit du matin.*

M. DUMESNIL. Oui, ma chère amie, ce n'est qu'à dix heures qu'il doit venir ; ainsi ne vous pressez pas.

MADAME DUMESNIL. Comment ! ne pas me presser ! une affaire de cette importance ! à peine ai-je eu le temps de tout ordonner dans la maison.

M. DUMESNIL. Ma femme, ma femme, vous allez faire trop de préparatifs, et, aux yeux de M. de Luceval, ça aura un air de cérémonie.

MADAME DUMESNIL. Du tout, Monsieur, vous pouvez

vous en rapporter à moi; mais quand il y aurait un peu d'apparat, où serait le mal? le jour où l'on attend un gendre... Un gendre! ce mot-là est si doux pour une mère; et quel plaisir j'aurai à dire : Mon gendre, donnez la main à ma fille; mon gendre, asseyez-vous là.

M. DUMESNIL. Justement, c'est qu'il ne faudra pas dire cela.

MADAME DUMESNIL. Et pourquoi donc?

M. DUMESNIL. C'est qu'il n'est pas encore notre gendre.

MADAME DUMESNIL. Puisqu'il se présente aujourd'hui, puisque c'est la première entrevue.

M. DUMESNIL. Peut-être sera-ce la dernière, si nous ne lui convenons pas. Cependant, d'après ce qu'on m'a dit du jeune homme, je t'avouerai que j'ai bon espoir.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il est seul, et n'entre en ménage
Que pour avoir des amis, des parents.
MADAME DUMESNIL.
Voyez pour lui quel avantage;
Nous sommes sept en comptant nos enfants.
Il ne tient pas à la naissance.
M. DUMESNIL.
D'un bon bourgeois je suis le fils.
MADAME DUMESNIL.
Il ne tient pas à l'opulence.
M. DUMESNIL.
Depuis vingt ans je suis commis.

Avec de bons appointements, il est vrai, mais ce n'est pas une fortune.

MADAME DUMESNIL. Il est de fait que sous tous les rapports, c'est pour lui un mariage superbe; et puis notre fille Camille est si douce, si aimable... de l'esprit, des talents, et pour ce qui est d'être bonne ménagère, elle a été élevée par moi, c'est tout dire, et il n'y a personne qui nous vaille, à dix lieues à la ronde, pour l'ordre, l'économie, et les confitures de groseilles.

DUCOUDRAI, *en dehors.* Là, là, ma bonne grisette; non, non, ne lui ôtez pas la bride, je repars dans l'instant.

M. DUMESNIL. C'est notre cher Ducoudrai, que nous n'avions pas vu depuis trois jours, l'ami de la famille.

MADAME DUMESNIL. Et le parrain de Camille; il faut lui faire part de cette bonne nouvelle : lui qui, depuis un an, se donne tant de mal pour nous trouver un gendre, il va être enchanté.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI, *en bottes, et la cravache à la main.*

AIR : *Vivent les amours.*

A travers les champs et les bois,
De l'amitié n'écoutant que la voix,
J'arrive en chevalier courtois,
Et n'ai, je crois,
Embourbé qu'une fois.
Le trajet devient des plus beaux;
On n'en a plus qu'au ventre des chevaux
Depuis que nos municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.
A travers les champs et les bois, etc.

M. DUMESNIL. En effet, te voilà en courrier.

DUCOUDRAI. Je suis comme cela, moi, toujours en poste, quand il s'agit d'obliger mes amis, et j'apporte de bonnes nouvelles, des nouvelles de mariage.

MADAME DUMESNIL. Nous allions vous en parler.

DUCOUDRAI. C'est ça, vous parlez, et moi j'agis. Tu sais, mon vieil ami, que nous ne nous sommes jamais quittés; et que déjà, dès le collége de Montereau, nous faisions des châteaux en Espagne pour nous et pour les nôtres. Nous étions millionnaires, sénateurs, généraux d'armée, et nous épousions des duchesses. Il est arrivé de tout cela que tu as épousé une bonne bourgeoise, que je suis resté garçon, et quant à la fortune, que nous avons tous les deux une bonne place à l'enregistrement, et que nous n'en sommes pas plus malheureux. N'est-il pas vrai?

M. DUMESNIL. Non, morbleu.

DUCOUDRAI. Moi surtout, qui, comme garçon, dîne toujours en ville; qui vais à mon bureau dans la semaine, à la chasse le dimanche, et qui mène, quoique citadin, la vie d'un gentilhomme campagnard. C'est là mon bonheur, et je n'en veux pas d'autre. Mais ces idées d'ambition, que je n'ai plus pour moi, je les ai conservées pour tes enfants, pour Camille surtout, que je regarde comme ma fille, car je n'ai point oublié que je suis son second père, son parrain ; et comme, grâce à mes habitudes un peu dépensières, il m'était plus facile de lui donner un mari que de lui donner une dot, depuis un an je me suis mis en campagne, et d'aujourd'hui seulement j'ai réussi.

MADAME DUMESNIL. Que dites-vous?

DUCOUDRAI. Que vous n'avez pas perdu pour attendre. Un parti superbe. Parce que moi, quand je me mêle de quelque chose... j'y ai mis un zèle, une adresse; en un mot, c'est le fils de notre inspecteur général.

M. DUMESNIL. Ah! mon Dieu! M. de Géronville!

DUCOUDRAI. Il te demande ta fille en mariage, et voici la lettre que j'apporte. Tenez, tenez, mes amis. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc? moi qui croyais que vous alliez me sauter au cou, et qui craignais d'avance les effets de la suffocation.

M. DUMESNIL. Mon cher ami, mon bon Ducoudrai! nous sommes bien sensibles à ton amitié ; mais nous avons un autre parti en vue.

DUCOUDRAI. Un autre parti! Est-ce qu'il peut valoir le mien? le fils de M. de Géronville, notre inspecteur.

AIR du vaudeville du *Charlatanisme.*

Le chef de l'enregistrement!
Te voilà dans ses bonnes grâces...
M. DUMESNIL.
Oh! je n'en demande pas tant.
DUCOUDRAI.
Eh quoi! tu ne veux pas de places!
M. DUMESNIL.
Point de faveurs; mais seulement
De la justice...
DUCOUDRAI.
Quel caprice!
Songe donc que précisément
En fait de places... c'est souvent
Une faveur que la justice.

MADAME DUMESNIL. Mais notre gendre n'en a pas besoin. Trente mille livres de rente et un château.

DUCOUDRAI. Ça n'est pas possible.

MADAME DUMESNIL. C'est ce qui vous trompe.

DUCOUDRAI. Fortune mal acquise. Quelque nouveau parvenu... (*D'un air piqué.*) Du reste, vous êtes bien les maîtres; vous ferez ce que vous voudrez, qu'est-ce que ça me fait à moi?.. Camille est votre fille.

M. DUMESNIL. Eh bien! vois un peu ce que c'est que l'amour-propre : toi, le meilleur des hommes! toi, notre ami intime! te voilà fâché que ma fille fasse un superbe mariage; et pourquoi? parce qu'il n'est pas de ton choix.

DUCOUDRAI. Moi!

M. DUMESNIL. Mais nous allons parler de cela dans mon cabinet. Je ne veux pas que devant Camille il soit question de rien. Toi surtout, ma femme, ne la préviens pas de l'arrivée de M. de Luceval; il ne veut pas être connu, et je lui en ai donné ma parole.

DUCOUDRAI. A merveille. Il paraît que le jeune prince veut garder l'incognito, c'est charmant; des manières de grand seigneur.

M. DUMESNIL. Eh! non, c'est au contraire pour en agir plus simplement qu'il doit se trouver ici par hasard, et pour marchander quelques arpents de terre.

DUCOUDRAI. Encore mieux, c'est un petit roman qui commence. Il paraît que votre gendre futur est un jeune homme à sentiments.

M. DUMESNIL, *l'emmenant.* Tiens, tu as beau faire, tu es piqué contre lui.

DUCOUDRAI. Moi! si l'on peut dire!.... (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

MADAME DUMESNIL. Eh! partez donc, car voici ma fille.

—

SCÈNE III.

MADAME DUMESNIL, CAMILLE.

CAMILLE, *avec un papier sous le bras.*

AIR de la valse de *Léocadie.*

L'amour,
Un jour,
Te prendra, Nicette;
L'amour,
Un jour,
Te jouera d'un tour.
Jusqu'ici, coquette,
Tu te ris de nous;
Bientôt, ta défaite
Nous vengera tous.
L'amour,
Un jour, etc.
J' rirai bien, j'espère,
S'il a ce pouvoir!
Tu pleureras, ma chère;
C'est c' que j' voudrais voir.
Vraiment,
Comment
Craindre sa colère?
Vraiment,
Comment
Redouter un enfant?

MADAME DUMESNIL. Eh! mais, d'où viens-tu donc?

CAMILLE. De la ferme, où j'ai déniché des œufs, et j'en ai plein ce panier, où ils sont tout chauds; comme c'est gentil, tiens, maman. (*Elle le pose sur la table.*)

MADAME DUMESNIL, *à part.* A merveille, cela servira pour mon déjeuner; (*Haut.*) mais courir ainsi le matin, au soleil, pour se gâter le teint.

CAMILLE. Oh! je n'y tiens pas; c'est si amusant de courir dans la campagne, par une belle matinée de printemps. J'ai respiré le bon air, j'ai cueilli des bluets, et j'étais heureuse... je ne sais pourquoi; mais enfin, je me trouvais heureuse.

MADAME DUMESNIL. De sorte que tu ne désires rien.

CAMILLE. Rien que de rester auprès de toi, auprès de mon père, et de ne jamais vous quitter; je viens d'avoir un si grand bonheur. Imagine-toi, maman, qu'en arrivant à la ferme, j'ai demandé une jatte de lait et un grand morceau de pain bis.

MADAME DUMESNIL. Comment! est-ce que tu aurais déjeuné?

CAMILLE. Juste; c'est si bon du pain bis et de la crême.

MADAME DUMESNIL, *à part.* Ah! mon Dieu! ce jeune homme qui va arriver; quelle mine fera-t-elle à table? (*Haut.*) Je vous demande de quoi vous allez vous aviser?

CAMILLE. Tu as peur que ça ne me fasse mal; mais sois tranquille, je vais faire d'ici au dîner une promenade à âne; déjà j'ai donné mes ordres.

MADAME DUMESNIL, *à part.* Il ne manquait plus que cela; s'en aller au moment où son futur..... (*Haut.*) Non, Mademoiselle, vous resterez; je le veux. Mais comme te voilà faite! Pourquoi n'as-tu pas mis une robe qui fût mieux que celle-là?

CAMILLE. A quoi bon? c'est celle de tous les jours, et vous m'avez dit qu'il ne fallait pas être coquette.

MADAME DUMESNIL. Tu as raison : c'est-à-dire, cependant..... il y a des occasions... Dis donc, Camille, on a porté dans ta chambre une robe rose que tu devrais bien essayer, pour que je voie comment elle te va.

AIR du vaudeville des *Amazones.*

En même temps, si j'étais à ta place,
Moi, je mettrais tes souliers de satin;
Ils vont si bien, ils donnent de la grâce.

CAMILLE, *étonnée.*

On attend donc du monde ce matin?

MADAME DUMESNIL.

Non pas, vraiment; mais vous devez m'entendre:
En général, je vous fais observer
Qu'à dix-sept ans on doit toujours attendre,
On ne sait pas ce qui peut arriver.

CAMILLE. Qu'est-ce qu'il va donc arriver?.... Je ne sais pas ce que maman a ce matin.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE.

BAPTISTE. Madame, Madame.

MADAME DUMESNIL. Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTE. Monsieur vous demande tout de suite, tout de suite; il ne peut pas trouver son jabot brodé.

MADAME DUMESNIL. Là! je l'avais mis à côté de ses bas de soie; mais M. Dumesnil a une tête..... je vai lui donner ce qu'il faut; car, en causant avec ce Ducoudrai, il aura tout bouleversé.

CAMILLE, *à part.* Et mon père aussi qui fait une toilette!

BAPTISTE. Je vais mettre au feu les rognons et les côtelettes, je n'attends plus que du linge. Je ne sais pas combien il faut mettre de couverts.

MADAME DUMESNIL, *bas.* Veux-tu bien te taire! Je vais sortir les serviettes ouvrées. (*A Camille.*) Toi, mon enfant, ne te tourmente pas, et songe à ce que je t'ai dit. Sois toujours bonne fille, douce, modeste; et va mettre ta robe neuve... parce que tu sens bien que l'amitié... et la bénédiction de tes parents... Embrasse-moi, et surtout tâche de te tenir droite. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE V.

CAMILLE, BAPTISTE.

CAMILLE. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous? Ces préparatifs, ce déjeuner, cet air de joie et de mystère...

BAPTISTE. Comment, Mademoiselle, vous ne devinez pas?

CAMILLE. Eh! non, sans doute; et si tu le sais, dis-le-moi vite.

BAPTISTE. On m'a bien défendu d'en parler; mais comme ça vous regarde, et qu'on ne peut rien sans vous, faudra toujours que vous le sachiez. (*A demi-voix.*) On va vous marier.

CAMILLE. Moi? ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là? Je n'y avais jamais pensé. Et pourquoi me marier? et à quoi bon?

BAPTISTE. Comment! ça ne vous fait pas plaisir?

CAMILLE. Au contraire; ça me fait peur, et me voilà toute tremblante. Pourquoi m'en as-tu parlé? pourquoi m'as-tu dit cela?

BAPTISTE. Parce que le prétendu va arriver. Un beau jeune homme qui est bien aimable; car on dit qu'il est joliment riche, et il faut vous préparer d'avance, pour tâcher de lui plaire, tout naturellement.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! voilà qui est encore pire; et je devine maintenant les recommandations de ma mère, la toilette qu'elle m'a préparée, la harpe qu'on a accordée ce matin; on va me faire chanter devant lui.

Air du vaudeville de *Oui et Non.*

Dieu! quelle gêne, quel ennui,
C'est mon parrain qui le protége;
Un ami; c'est bien mal à lui.
A ce jeune homme que dirai-je?
Sans le voir je le hais déjà.

BAPTISTE.

C'est par trop tôt. Un jour peut-être,
De soi-même cela viendra;
Mais faut au moins l' temps d' se connaître.

CAMILLE. Quelle contenance aurai-je en présence de cet étranger?

BAPTISTE. Comme disait madame votre mère, il faut d'abord vous tenir droite, et puis lui faire des petits airs, des mines en dessous, comme font toutes les demoiselles qui veulent devenir des madames.

CAMILLE. Jamais! ça m'est impossible, j'aime mieux retourner à la ferme.

BAPTISTE. Ne vous en avisez pas, Mademoiselle, ça romprait le mariage, et ça ne ferait pas notre compte, à moi, surtout, qui ai depuis si longtemps un fameux projet.

CAMILLE. Et quoi donc?

BAPTISTE. Vous savez, Mademoiselle, que je suis la sagesse et la sobriété en personne, et que je ne vais jamais au cabaret, pas même le dimanche.

CAMILLE. Oui, après; je sais qu'on ne peut que te louer.

BAPTISTE. Eh bien! au contraire; les autres se moquent de moi, et parce que je ne vais pas boire avec eux, ils m'appellent cafard, ce qui est désagréable; aussi pour rétablir ma réputation, j'ai là une idée.

AIR du vaudeville de *l'Ecu de six francs.*

Je puis me vanter qu'elle est bonne;
Le jour où l'on vous mariera,
C'est décidé, faut que j' m'en donne.
Oh! oui, Mam'sell', j' vous dois bien ça.
Pour vos bontés j' vous dois bien ça.
Depuis longtemps v'là que j' m'apprête,
Et c'est en fidèl' serviteur,
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Que moi je veux perdre la tête.
L' jour où vous perdrez votre cœur,
Oui, moi je veux perdre la tête.

(*On sonne au dehors.*)

Oh! mon Dieu! on sonne à la grille. Un jeune homme à cheval, c'est lui; c'est le prétendu.

CAMILLE. C'est fait de moi. (*On sonne dans l'intérieur.*)

BAPTISTE. Voilà Monsieur qui sonne. (*On entend en dehors :* Baptiste! Baptiste!) Voilà Madame qui m'appelle. (*On sonne encore.*)

CAMILLE. Et moi je m'enfuis. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

MADAME DUMESNIL, *entrant par la porte à gauche;* BAPTISTE, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL, *en peignoir.* Baptiste, Baptiste; mais allez donc ouvrir, ne faites pas attendre. (*Baptiste sort.*) Mon mari, mon mari... M. Dumesnil; il devrait être là pour recevoir.

M. DUMESNIL, *sans habit, et paraissant à droite.* Ma femme, ma femme, c'est lui; il est entré dans la cour.

MADAME DUMESNIL. Hé bien! vous n'êtes pas plus avancé que cela?

M. DUMESNIL. J'étais avec Ducoudrai à composer cette lettre... Mon habit qui n'est pas brossé.

MADAME DUMESNIL. Et moi, le déjeuner... et tout mon monde à surveiller; est-ce que j'ai eu le temps de songer à ma toilette?

M. DUMESNIL. Je ne peux pourtant pas recevoir ainsi mon gendre.

MADAME DUMESNIL. Ni moi non plus.

DUCOUDRAI. C'est ça, il ne trouvera personne à qui parler.

M. DUMESNIL. Si; mon ami, mon cher Ducoudrai, je t'en prie, tiens-lui compagnie pour un instant; toi qui as du sang-froid et un habit.

M. ET MADAME DUMESNIL,

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

ENSEMBLE.

Dis-lui bien de nous attendre.
Dites-lui de nous attendre.

DUCOUDRAI.

C'est moi qui fais tout ici,
Il faut recevoir ce gendre,
Et rester auprès de lui.

M. ET MADAME DUMESNIL. Le voilà, le voilà; je m'enfuis. (*Ils rentrent chacun dans leur appartement.*)

DUCOUDRAI, *seul.*

Il faut dans cette demeure,
Et lui plaire et l'amuser.
Je vais être tout à l'heure
Obligé de l'épouser.

Ces braves gens-là n'ont pas plus de tête...

—

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, *au fond.* Qu'on ne se dérange pas; j'attendrai tant qu'on voudra. Je ne suis pas fâché de me remettre un peu; car c'est un enfantillage dont je ne puis me rendre compte; l'aspect seul de cette maison m'a causé une émotion : ici, me disais-je, habite ma compagne, mon amie, celle à qui je vais devoir une nouvelle existence. (*Se retournant et saluant Ducoudrai qui s'est retiré pour l'observer à l'écart.*) Pardon, Monsieur, de ne pas vous avoir aperçu; je désirais parler à M. Dumesnil.

DUCOUDRAI, *le regardant.* Il va paraître, Monsieur, et je suis chargé de le représenter momentanément.

ALPHONSE. Monsieur est un de ses parents?

DUCOUDRAI, *de même.* Mieux que cela, Monsieur, je suis un ami! un ami intime de la famille, et de plus le parrain de la jeune personne.

ALPHONSE, *à part.* Je vois que le parrain de la jeune personne est dans la confidence, rien qu'à la manière dont il me regarde.

DUCOUDRAI, *à part.* Ils ont beau dire, je ne lui trouve rien de merveilleux; ça rentre dans la catégorie ordinaire des prétendus... l'air gauche, et les gants blancs.

ALPHONSE. C'est bien indiscret à moi de me présenter de si bonne heure; mais à la campagne, et surtout en ma qualité de voisin, j'ai pensé que je pouvais... (*A part.*) Ah çà! l'ami intime ne m'aide pas du tout; il devrait sentir cependant que mon entrée est assez embarrassante.

DUCOUDRAI. Monsieur, à ce qu'il paraît, habite les environs?

ALPHONSE. Oui, Monsieur...

DUCOUDRAI. Il n'y a donc pas longtemps? car moi qui connais tout le monde...

ALPHONSE. Je suis arrivé il y a huit jours de Paris, où j'habite six mois de l'année...

DUCOUDRAI. Fort bien; je vois que Monsieur a maison à la ville, maison à la campagne; ce qui suppose une fortune assez agréable.

ALPHONSE. Mais oui, Monsieur.

DUCOUDRAI. Je pense qu'elle est également solide?

ALPHONSE. Mais, Monsieur... (*A part.*) Ils ont dû prendre d'avance leurs informations, et l'on ne fait pas subir ainsi un interrogatoire détaillé... (*Haut.*) Il paraît que M. Dumesnil est sorti, mais Madame est peut-être visible?

DUCOUDRAI. Non, Monsieur; ils sont tous deux ici à leur toilette.

ALPHONSE. A leur toilette! de la toilette pour moi. (*A part.*) Des gens que l'on m'avait dit sans façon. (*Haut.*) Je suis fâché qu'un pareil motif retarde le plaisir que j'aurais à les voir, car on m'en a dit tant de bien dans le pays; on m'a parlé surtout de M. Dumesnil comme d'un parfait honnête homme.

DUCOUDRAI. Et l'on a eu raison. (*A part.*) Il ne faut pas que ma mauvaise humeur m'empêche de servir mes amis. (*Haut.*) Voilà quarante ans que je le connais, et c'est un homme d'honneur; esclave de ses devoirs et de sa parole, à laquelle rien au monde ne le ferait manquer; du reste, bon époux, bon père, adorant ses enfants et surtout sa fille, qui a été élevée comme chez madame Campan : c'est moi qui suis son parrain, et vous pouvez m'en croire.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

On lui donna, dès sa plus tendre enfance,
Des principes purs, excellents;
On lui donna la grâce, la décence,
On lui donna l'esprit et les talents;
On lui donna l'horreur de la toilette...

ALPHONSE, *à part, et impatienté.*

Ma foi, puisqu'on était en train,
On aurait dû, pour la rendre parfaite,
Lui donner un autre parrain.

DUCOUDRAI. Et certainement celui qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

ALPHONSE, *à part.* Comme c'est adroit de venir tout de suite me jeter cela à la tête! J'arrivais ici dans les meilleures dispositions, et depuis qu'il m'a fait l'éloge de la famille, me voilà prévenu contre elle... Au reste, je vais en juger par moi-même. Les voici.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUMESNIL, *en grande toilette;* M. DUMESNIL, *en culotte courte, boucles, bas de soie, le chapeau sous le bras;* CAMILLE, *coiffée en cheveux, avec une robe neuve, un collier.*

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

ENSEMBLE.

M. ET MADAME DUMESNIL.

Viens donc qu'on te présente;
Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

DUCOUDRAI.

L'entrevue est touchante;
Voyez quel embarras;
Elle est toute tremblante;
Ils n'osent faire un pas.

CAMILLE.

Grand Dieu! quel embarras!
Je suis toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

ALPHONSE, *sur le devant de la scène, à gauche.*

Grand Dieu! quel embarras!
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

TOUS.

Grand Dieu! quel embarras!

M. DUMESNIL, *à sa femme.* Eh bien! avance donc.

MADAME DUMESNIL. Ah çà! Camille, ne te tiens donc pas dans ma poche. (*Ils s'avancent tous trois. Alphonse va au-devant d'eux en saluant.*)

ALPHONSE. Mille pardons de vous avoir dérangés; et vous surtout, Madame, combien je vous dois d'excuses!

MADAME DUMESNIL. C'est M. Alphonse de Luceval, notre nouveau voisin.

M. DUMESNIL. C'est nous qui sommes confus; vous nous surprenez dans un négligé...

DUCOUDRAI, *à part.* Qu'est-ce qu'il dit donc? ils sont superbes.

M. DUMESNIL. Mais à la campagne, on agit sans façons; et vous nous pardonnerez de vous avoir fait attendre.

ALPHONSE. Le temps ne m'a pas paru long, car je causais avec Monsieur, qui faisait votre éloge.

M. DUMESNIL. Cet excellent ami!.. Permettez que je vous présente ma fille.

ALPHONSE. Mademoiselle...

MADAME DUMESNIL, *bas, à Camille.*

AIR de *Paris et le village.*

Allons, tenez-vous comme il faut,
Levez la tête davantage.

CAMILLE, *bas.*

Mais ma robe me gêne trop.

ALPHONSE, *à part, en regardant Camille.*

Quelle parure! c'est dommage!

MADAME DUMESNIL, *bas, à son mari.*

Déjà je le vois enchaîné.

ALPHONSE, *la regardant toujours.*

Elle serait mieux, je parie,
Sans tout le mal qu'on s'est donné
Pour l'empêcher d'être jolie.

(*A part.*) Et moi qui avais demandé qu'elle ne fût pas prévenue; allons, on m'a manqué de parole. (*Ils sont rangés dans l'ordre suivant : Alphonse, le premier, à droite du spectateur; Camille, loin de lui, au milieu du théâtre, entre M. et madame Dumesnil, et Ducoudrai, à gauche.*)

M. DUMESNIL, *bas, à sa femme.* Maintenant, pour l'achever, tâche donc de faire parler ta fille, car elle n'a pas encore dit un mot.

MADAME DUMESNIL. Elle qui d'ordinaire est d'une gaieté. (*Bas, s'approchant de sa fille.*) Allons, ma fille, allons, Mademoiselle, tâchez donc d'être aimable.

CAMILLE, *de même.* Je ne peux pas quand on me regarde.

M. DUMESNIL, *bas, à Ducoudrai.* Soutiens un peu la conversation, toi qui es le parrain, et qui n'as rien à faire.

DUCOUDRAI, *à part.* Ils ont raison; si je ne m'en mêle pas, ils ne s'en tireront jamais; le prétendu surtout, qui a raison d'être riche, car il a l'air ne n'être pas fort... (*Traversant le théâtre et passant entre Alphonse et Camille.*) Eh bien! jeune homme, comment trouvez-vous notre pays?

ALPHONSE, *à part.* En voilà un qui, avec son ton protecteur, me déplaît souverainement.

DUCOUDRAI. Un bon pays, n'est-il pas vrai? un air pur; et puis, vous qui êtes connaisseur... (*Regardant Camille.*) on y trouve de jolis points de vue.

ALPHONSE, *froidement.* Superbes, comme vous dites, ceux surtout dont la nature a fait tous les frais.

DUCOUDRAI, *à part.* Est-il bête! il ne comprend pas. (*Haut.*) Mais il me semble que seul, à votre âge, dans votre château, vous devez bien vous ennuyer?

ALPHONSE. Je ne m'ennuie jamais... quand je suis seul.

MADAME DUMESNIL. C'est comme ma fille; c'est ce qu'elle me disait encore ce matin, parce qu'une bonne femme de ménage trouve toujours à s'occuper; et vous ne croiriez pas, Monsieur, que cette chère enfant fait tout dans la maison.

CAMILLE, *bas, à sa mère.* Mais tais-toi donc.

DUCOUDRAI. Et puis quelqu'un qui, comme vous, a été élevé à Paris, doit aimer les arts, doux charme de la vie... Monsieur joue peut-être du violon ou de la flûte?

ALPHONSE. Fort mal; mais je cultive les arts pour moi, et non pour les autres.

MADAME DUMESNIL. C'est comme ma fille. Je lui ai toujours dit : Il faut avoir des talents et ne jamais les montrer. Aussi, Monsieur, elle a dessiné dernièrement une tête de Romulus; une tête admirable, qui mériterait l'exposition. Eh bien! personne ne l'a encore vue que moi, son père et ses quatre frères; car son parrain même n'en a pas eu connaissance.

DUCOUDRAI. C'est ma foi vrai, et c'est très-mal à toi.

MADAME DUMESNIL. Allons, Camille, va donc chercher ton portefeuille, pour montrer à ton parrain.

ALPHONSE, *à part.* J'y suis, c'est le parrain qui est le compère.

MADAME DUMESNIL. Et puis, Monsieur, qui est connaisseur, te donnera son avis.

CAMILLE. Mais non, maman, y pensez-vous?

MADAME DUMESNIL. Mais si, Mademoiselle, je le veux. Allez chercher votre dessin, cette tête de Romulus.

CAMILLE. Elle était affreuse, je l'ai déchirée.

MADAME DUMESNIL, *bas, à son mari.* Elle a déchiré sa tête de Romulus.

M. DUMESNIL, *croisant ses mains d'un air de désespoir.* Allons!

MADAME DUMESNIL. Mais au moins tu pourrais nous faire entendre cet air nouveau; justement on est venu hier par hasard accorder ta harpe.

DUCOUDRAI. Ça se trouve à merveille.

CAMILLE. Ah! mon parrain, je vous en prie.

ALPHONSE. Je serai enchanté de juger des talents de Mademoiselle; je suis seulement fâché qu'elle n'ait point en moi un auditeur plus digne de l'apprécier.

CAMILLE, *à part.* Dieu! qu'il a l'air moqueur! je n'y tiens plus; je suffoque. (*Bas, à sa mère.*) Par grâce, ne me fais pas chanter, c'est capable de me faire pleurer.

MADAME DUMESNIL. Allons, rien ne nous réussit. (*Voyant Baptiste qui arrive.*) Par bonheur, voilà le déjeuner; je les mettrai à côté l'un de l'autre.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, *la serviette sous le bras.*

BAPTISTE. Madame, vous êtes servie.

M. DUMESNIL. J'espère que M. de Luceval voudra bien partager le déjeuner de famille?

MADAME DUMESNIL. C'est sans façons, ce qu'il y aura.

BAPTISTE. Marguerite dit qu'on ne fasse pas attendre, parce que le soufflé va tomber.

MADAME DUMESNIL, *bas.* Veux-tu te taire.

ALPHONSE. Je venais seulement pour causer avec M. Dumesnil de ces quatre arpents qu'il veut me céder.

DUCOUDRAI. Eh bien! nous en parlerons à table, c'est là qu'il faut parler d'affaires.

ALPHONSE. Impossible, car je vous avouerai franchement que j'ai déjà déjeuné.

M. ET MADAME DUMESNIL. Il a déjeuné!

MADAME DUMESNIL, *à part.* Et tous mes préparatifs! Voilà le dernier coup... Je n'y suis plus, mes idées se brouillent. (*Haut, à Alphonse.*) Comment! Monsieur, vous avez déjeuné?

ALPHONSE. Oui, Madame, avant de partir, une tasse de lait.

MADAME DUMESNIL. C'est comme ma fille, ce matin, à la ferme.

ALPHONSE, *à part.* Comme sa fille! Parbleu, celui-là est trop fort!

DUCOUDRAI. Eh bien! il n'y a pas de mal. (*Bas, à M. et à madame Dumesnil.*) Ne vous en mêlez plus, car depuis une heure vous ne faites que des sottises.

M. DUMESNIL. C'est bien possible; le manque d'habitude...

DUCOUDRAI. Allons vite nous mettre à table.

M. ET MADAME DUMESNIL, *bas.* C'est fini, je n'ai plus faim.

DUCOUDRAI. N'importe, venez toujours. (*A Alphonse.*) Mille pardons, mon jeune ami, de vous laisser ainsi! Ma filleule, qui a aussi déjeuné, voudra bien vous tenir compagnie.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! comment vous voulez...

DUCOUDRAI, *bas, à M. Dumesnil.* Comme ça, voyez-vous, ça n'a pas l'air d'une entrevue.

AIR du vaudeville des *Deux Matinées.*

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
M. DUMESNIL, *bas.*
Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami
MADAME DUMESNIL, *bas.*
Oui, c'est un moyen honnête.
M DUMESNIL.
Quand nous perdons tous l'esprit,
Lui seul conserve la tête.
DUCOUDRAI.
Et surtout mon appétit.
Je conserve mon appétit.
ENSEMBLE.
Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

(*Ils entrent dans la salle à manger.*)

—

SCÈNE X.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à part.* Allons, ils s'en vont, et ils nous laissent ensemble; c'était arrangé d'avance; jusqu'à présent, c'est ce qu'ils ont fait de mieux, car, au moins, je pourrai juger par moi-même.

CAMILLE, *à part.* Ah! mon Dieu! que j'ai peur! qu'est-ce qu'il va me dire? je donnerais tout au monde pour que ce fût fini, et qu'il s'en allât.

ALPHONSE, *de même.* Comment entamer l'entretien? c'est fort embarrassant,

CAMILLE, *de même.* Il fera comme il voudra, mais ce n'est pas moi qui commencerai la conversation.

ALPHONSE, *timidement à Camille, et après un moment de silence.* Il paraît, Mademoiselle, que... que vous déjeunez de bonne heure?

CAMILLE, *de même.* Oui, Monsieur.

ALPHONSE. Je m'en félicite, puisque cela me procure l'occasion...

CAMILLE. Vous êtes bien honnête.

ALPHONSE. L'occasion de causer un instant avec une personne qu'on dit aussi aimable que spirituelle.

CAMILLE, *à part.* Il ne me manquait plus que cela; si on lui a donné de ces idées-là, je ne dirai pas un mot.

ALPHONSE, *à part.* Elle se tait! il me semble cependant que mon compliment méritait une réponse; essayons encore. (*Haut.*) D'après ce que j'ai pu voir, Mademoiselle, vous aimez beaucoup la peinture?

CAMILLE. Non, Monsieur.

ALPHONSE. Du moins, la musique?

CAMILLE. Non, Monsieur. (*A part.*) Est-ce qu'il voudrait me faire chanter?

ALPHONSE. On assure cependant que vous y excellez.

CAMILLE. Non, Monsieur, au contraire.

ALPHONSE, *à part.* Elle est plus franche que sa famille. (*Haut.*) Je vois que les soins intérieurs du ménage occupent vos instants; et vous vous plaisez beaucoup dans cette maison?

CAMILLE. Oui, Monsieur.

AIR des *Maris ont tort.*

Je n'ai qu'un seul désir; j'espère
Y rester avec mon parrain,
Mes frères, mon père et ma mère.
ALPHONSE, *à part.*
Pour un prétendu, c'est divin;
Et grâce à l'agrément précoce
Que promet cet aveu civil,
Je vois qu'elle irait à la noce
Comme l'on part pour un exil.

CAMILLE, *à la fin de ce couplet, cherche à s'en aller; mais au moment où elle s'aperçoit qu'Alphonse la re-*

garde, elle lui dit : Pardon, Monsieur, mais il me semble qu'on sort de table.

ALPHONSE. Un mot encore, car je ne vous ai rien dit du motif qui m'amenait en ces lieux.

CAMILLE, *à part.* Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va me parler d'amour? et maman qui n'est pas là?

ALPHONSE. Il est des projets qu'on aurait dû peut-être vous laisser ignorer; du moins, c'était mon désir; mais d'après ce que je viens d'entendre, je vois que vous les connaissez, et qu'ils n'ont pas votre aveu.

CAMILLE, *qui l'a écouté à peine.* Moi, Monsieur!

ALPHONSE. Du moins, j'ai cru le comprendre; je me reprocherais toute ma vie d'avoir pu vous causer un seul instant de chagrin; oui, Mademoiselle, (*A part.*) car il faut bien la rassurer. (*Haut, et cherchant à lui prendre la main.*) Croyez que désormais mes intentions...

CAMILLE. Hé bien! Monsieur, qu'est-ce que ça signifie? je vous prie de laisser ma main.

ALPHONSE. Quoi! vous pourriez supposer?

CAMILLE. Du tout, Monsieur, je ne suppose rien; mais je vous prie de croire que je ne suis point habituée à ces manières-là.

ALPHONSE, *à part.* Allons, décidément c'est une petite sotte; je vais trouver monsieur le parrain et lui dire ce que j'en pense; fiez-vous donc aux réputations de province, et épousez les demoiselles sur parole. (*Il salue Camille et entre dans la salle à gauche.*)

—

SCÈNE XI.

CAMILLE, MADAME DUMESNIL, *entrant par le fond.*

MADAME DUMESNIL. Hé bien?

CAMILLE. Ah! maman, que je suis contente de te voir! il me semblait qu'il y avait si longtemps... (*Lui prenant la main.*) mais te voilà, je me retrouve.

MADAME DUMESNIL. Eh bien! ce jeune homme, il est parti?

CAMILLE. Grâce au ciel!

MADAME DUMESNIL. Comment, grâce au ciel! et tu as l'air si heureux!

CAMILLE. C'est que c'est fini; nous nous déplaisons tous deux, je l'espère du moins.

MADAME DUMESNIL. C'est ce qui te trompe; tiens, le voilà qui parle avec mon mari et M. Ducoudrai; c'est sans doute pour faire la demande.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! tant pis; car je ne pourrai jamais l'aimer; d'abord il me fait peur, et rien que cette idée-là...

MADAME DUMESNIL. Qu'est-ce que ça signifie, Mademoiselle? qu'est-ce que c'est que de pareils enfantillages? taisez-vous : voici votre parrain qui sans doute nous apporte de bonnes nouvelles.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

MADAME DUMESNIL. Eh bien! parlez vite.

DUCOUDRAI, *d'un air composé.* Eh bien! c'est manqué.

MADAME DUMESNIL. Comment!

CAMILLE. Il serait vrai!

DUCOUDRAI. Il m'a chargé, en termes très-honnêtes, de vous exprimer tous ses regrets, de vous présenter ses excuses; enfin, il paraît que ce mariage ne lui convient pas, et il va partir dès que son cheval sera prêt.

MADAME DUMESNIL. Quel coup de foudre!

CAMILLE, *sautant de joie.* Ah! que je suis contente! Maman, je vais ôter ma belle robe, n'est-il pas vrai?

MADAME DUMESNIL. Comme tu voudras, mon enfant.

CAMILLE, *sortant.* Dieu, quel bonheur! ce ne sera pas long.

—

SCÈNE XIII.

MADAME DUMESNIL, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI, *puis* BAPTISTE.

M. DUMESNIL, *tenant une lettre à la main; à Ducoudrai.* Tiens, mon ami, puisque tu le veux absolument.

MADAME DUMESNIL. Qu'est-ce donc?

M. DUMESNIL. La réponse à M. de Géronville, que Ducoudrai m'a forcé d'écrire.

MADAME DUMESNIL. Est-ce que vous acceptez?

DUCOUDRAI. Oui, morbleu! pour montrer à ce monsieur qu'on peut se passer de lui. (*Parcourant la lettre.*) « Très-honoré de votre demande que j'accueille avec grand plaisir. » — C'est cela même. (*Appelant.*) Baptiste!

MADAME DUMESNIL. Mais songez donc qu'en envoyant cette lettre, c'est une promesse sacrée, irrévocable.

DUCOUDRAI. C'est ce qu'il faut; sans cela, vous ne vous décideriez jamais. (*Achevant la lettre.*) Fort bien, tu y as joint l'invitation pour venir passer la soirée?

MADAME DUMESNIL. Comment! encore une entrevue?

DUCOUDRAI. C'est moi qui l'ai voulu; pendant qu'on y est, voilà comme il faut mener les affaires; un gendre de perdu, un autre de retrouvé. (*A Baptiste qui est entré un peu auparavant, lui remettant la lettre qu'il vient de cacheter.*) Tiens, Baptiste, vite à cheval, et porte cette lettre à la ville, chez monsieur l'inspecteur général.

BAPTISTE. M. de Géronville, je connais bien; mais dites-moi, monsieur Ducoudrai, est-ce bien vrai ce que l'on dit dans la maison, que Mam'selle ne se marie plus?

DUCOUDRAI. Rassure-toi, cette lettre est pour un autre mariage qui ne peut pas manquer.

BAPTISTE. A la bonne heure! je pars à l'instant. (*Il va pour sortir et revient.*) A propos, l'autre est là, qui demande à prendre congé de Monsieur et de Madame.

M. DUMESNIL. L'autre?



CAMILLE. Appuyez bien sur cette phrase. — Scène 16.

BAPTISTE. Oui, celui qui n'épouse plus; il peut attendre, n'est-ce pas?

M. DUMESNIL. Au contraire, qu'il entre sur-le-champ; parce qu'il n'est pas notre gendre, il ne faut pas pour cela se quitter brouillés. (*Baptiste introduit Alphonse et il sort.*)

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ALPHONSE, *la cravache à la main.*

ALPHONSE, *un peu embarrassé.* Monsieur, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir exprimé, ainsi qu'à Madame, combien je...

M. DUMESNIL, *d'un air ouvert.* Tenez, mon cher monsieur, point d'excuses; vous avez dû, ce matin, nous trouver bien ridicules.

ALPHONSE. Comment, Monsieur?

M. DUMESNIL. Que voulez-vous! cette idée de mariage, d'un gendre que nous ne connaissions pas, nous avait tous troublés, et nous n'étions plus nous-mêmes; maintenant qu'il n'est plus question de rien, et que nous nous sommes expliqués, nous en agirons sans façon, sans cérémonie; ne voyez en nous que de bons voisins qui vous estiment, qui vous aiment et qui seront charmés de vous le prouver.

ALPHONSE, *étonné.* Eh! mais, quel changement! ce langage franc et cordial. Monsieur... vous me voyez pénétré...

M. DUMESNIL. Ce n'est pas cela que je vous demande; restez-vous à dîner avec nous?

ALPHONSE. Quoi, vous voulez...

DUCOUDRAI.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Eh! oui, morbleu! c'est la règle commune,
On trinque ensemble, et l'on reste garçon,

M. DUMESNIL.

Oui, nous croirons qu'on nous garde rancune,
Si vous n'acceptez sans façon.

MADAME DUMESNIL.

Oui, sur-le-champ et sans façon.

ALPHONSE.

Ah! dans ce cas je dois me rendre.

M. DUMESNIL.

A merveille! je suis ravi...
(*Lui serrant la main.*)
Et si la main que vous m'offrez ainsi
N'est plus pour moi la main d'un gendre,
Que ce soit celle d'un ami,
Que ce soit la main d'un ami.

ALPHONSE, *à part.* Ce sont vraiment d'excellentes gens.

M. DUMESNIL. Et puis, mon cher voisin, vous nous aiderez de votre présence; nous avons encore pour ce soir une autre entrevue.

ALPHONSE, *souriant.* Ah! une autre entrevue!

M. DUMESNIL, *riant.* Oui, le fils de M. de Géronville, qui, en même temps que vous, s'était mis sur les rangs.

MADAME DUMESNIL. Nous ne perdons pas de temps, n'est-ce pas? que voulez-vous! quand on a une fille à marier; vous saurez cela un jour

M. DUMESNIL. Vous avez pu voir que nous n'étions pas très au fait; moi, je n'y entends rien, ma femme perd la tête, au lieu que vous, qui êtes de sang-froid, et qui avez l'usage du monde, vous nous aiderez. Ah çà! c'est arrangé, n'est-ce pas?

ALPHONSE. De tout mon cœur.

MADAME DUMESNIL. Et quant à la pièce de terre que vous désirez, tout ce que vous voudrez, Monsieur, elle est à vous.

ALPHONSE. Ah! ce ne serait qu'autant qu'il vous conviendrait de la vendre, car je n'y tenais que parce que l'on m'a dit qu'elle faisait partie autrefois de la propriété de M. de Saint-Rambert, mon oncle.

DUCOUDRAI. M. de Saint-Rambert! Qu'est-ce que vous dites donc, jeune homme? M. de Saint-Rambert, le capitaine de vaisseau?

ALPHONSE. Oui, Monsieur.

DUCOUDRAI. C'était votre oncle?

ALPHONSE. Sans doute.

DUCOUDRAI. Eh! mais, c'était mon camarade de collége; comment, vous êtes le neveu de ce pauvre Saint-Rambert! un diable, un écervelé, un excellent cœur, qui m'a donné plus de tapes... il a dû vous parler de moi, Ducoudrai, Ducoudrai d'Épernay.

ALPHONSE. M. Ducoudrai! oh! mais très-souvent; il vous aimait beaucoup.

DUCOUDRAI. Et moi donc? mais où diable avais-je la tête? Luceval, Luceval, je disais aussi : je connais ce nom-là; c'était sa sœur qui avait épousé un Luceval, avocat général.

ALPHONSE. Justement, mon père.

DUCOUDRAI. Parbleu! je connais tout cela.

ALPHONSE. Que je suis heureux! un ami de mon oncle.

M. ET MADAME DUMESNIL. C'est charmant! quelle rencontre!

DUCOUDRAI. Un gaillard que j'ai vu pas plus haut que ça; eh bien! ce que c'est que de ne pas s'expliquer pourtant; concevez-vous? à la première vue, vous ne me plaisiez pas, oh! mais du tout.

ALPHONSE, *souriant.* Eh! mais, franchement, ni vous non plus.

DUCOUDRAI, *riant.* Vraiment! c'est très-drôle, d'anciens amis.

ALPHONSE. Mais j'espère maintenant que nous nous verrons souvent avec mes bons voisins. (*A Ducoudrai.*) Vous êtes chasseur?

DUCOUDRAI. Oui, le dimanche.

ALPHONSE. J'ai six cents arpents de bois à votre disposition.

DUCOUDRAI, *lui donnant une poignée de main.* Six cents arpents! c'est qu'il est très-aimable ce jeune homme-là.

ALPHONSE.

AIR de *Préville et Taconnet.*

D'excellent vin ma cave est bien fournie;
Venez souvent.

DUCOUDRAI.

Quel espoir m'est offert!

ALPHONSE.

Et j'ai de plus un homme de génie,
Un cuisinier élève de Robert,

DUCOUDRAI.

Un cuisinier élève de Robert!
C'est une existence de prince!
Dans son château je nous vois réunis;
Et quel bonheur, mes chers amis,
De nous aimer comme en province,
Et de dîner comme à Paris!

M. DUMESNIL. Ce sera charmant! mais en attendant, chacun à ses affaires. (*A Ducoudrai.*) Car j'ai ma recette d'aujourd'hui, à laquelle tu vas m'aider. Ma femme a ses occupations de ménage. (*A Alphonse.*) Vous voyez que nous vous traitons en ami; et pour commencer, ne vous gênez plus avec nous : voilà des crayons, de la musique; faites un tour de jardin, prenez un livre, liberté tout entière; nous nous reverrons à dîner. (*Il sort avec madame Dumesnil et Ducoudrai.*)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, *seul.* Ma foi, ce sont de braves gens; quelle simplicité! quelle bonhomie! on ne m'avait pas trompé sur leur compte, et moi, qui les avais trouvés sots et prétentieux; j'avais tort de les juger d'abord si sévèrement; ils ne sont pas brillants, (*Il prend un livre sur la table à droite.*) mais ce sera un voisinage très-agréable; et moi, qui suis seul, je les verrai souvent; car, après tout, ce n'est pas leur faute si leur fille est une petite sotte, sans tournure et sans grâce. (*On entend Camille qui chante en dehors.*) Eh! mais, c'est elle-même, elle a quitté sa belle robe; eh bien! elle n'en est pas plus mal pour cela, au contraire.

SCÈNE XVI.

ALPHONSE, CAMILLE.

CAMILLE, *entre en sautant et chantant.*
L'Amour
Un jour...

(*Apercevant Luceval.*) Ah! pardon, Monsieur.

ALPHONSE. Je conçois, Mademoiselle, que ma présence doit vous étonner.

CAMILLE. Nullement. Mon père m'a dit que vous vouliez bien nous traiter en voisins, et que vous restiez à dîner; c'est un beau trait, et cela prouve que vous n'avez pas de rancune.

ALPHONSE. Moi, de la rancune! et de quoi?

CAMILLE, *souriant.* De l'ennui que vous avez éprouvé ce matin; et je m'en veux, pour ma part, d'y avoir contribué.

ALPHONSE, *un peu troublé.* Comment, Mademoiselle... (*A part.*) Maintenant qu'elle sait que je l'ai refusée, ma position est très-désagréable. (*Haut.*) Je vous prie de croire que des raisons, qui me sont personnelles...

CAMILLE, *à part.* Ah! mon Dieu! le voilà comme j'étais ce matin, embarrassé, mal à son aise. (*A Alphonse.*) Rassurez-vous, Monsieur, et remettez-vous bien vite; je ne suis point fâchée, je ne vous en veux point, au contraire; et la preuve, c'est que je venais de moi-même vous remercier, et vous tenir compagnie.

ALPHONSE. De vous-même?

CAMILLE. Eh! oui, me voilà sûre que vous ne m'épouserez pas; alors je n'ai plus peur; d'ailleurs, mon parrain m'a dit que vous étiez son ami; et ses amis deviennent les nôtres : vous voilà donc de la maison. Mais que je ne vous dérange pas, Monsieur, continuez votre lecture; je venais chercher mon ouvrage. (*Elle s'approche de la petite table à gauche.*)

ALPHONSE, *la regardant pendant qu'elle arrange son fauteuil et qu'elle prend son ouvrage.* Il est de fait que ma présence ne lui impose plus du tout, (*Camille est assise et travaille.*) et que la voilà aussi à son aise avec moi qu'avec une ancienne connaissance.

CAMILLE, *levant les yeux, et le voyant debout devant elle.* Eh bien! Monsieur, vous ne lisez pas?

ALPHONSE. Non, je n'en ai plus envie : d'ici au dîner, je n'ai rien à faire qu'à me promener; et si je ne vous gêne pas...

CAMILLE, *à son ouvrage.* Moi! du tout, je travaille.

ALPHONSE, *prenant une chaise et s'asseyant près d'elle, mais à une petite distance.* Tant mieux, car je serai enchanté de causer. (*Après une pause.*) Je vois, d'après ce que vous me disiez tout à l'heure, que l'entrevue de ce matin ne m'a pas été favorable.

CAMILLE. Mais, Monsieur...

ALPHONSE. Allons, parlez franchement, je ne vous ai pas plu.

CAMILLE, *doucement.* Très-peu.

ALPHONSE. C'est-à-dire pas du tout.

CAMILLE, *baissant les yeux.* C'est vrai. (*En souriant.*) Vous voyez qu'il y avait de la sympathie.

ALPHONSE. Je vois du moins que vous avez de la franchise; et en quoi vous ai-je déplu? Ce que je vous demande, c'est pour en profiter, c'est pour me corriger si c'est possible, et cela doit vous prouver...

CAMILLE. Que vous avez un bon caractère, car la vérité ne vous fâche pas... Eh bien! Monsieur, vous aviez avec moi un ton de protection, un air de supériorité, bien légitime sans doute, mais qui m'humiliait infiniment. C'était presque me dire : « Voyez « comme je suis grand et généreux; je suis plus riche « que vous, plus instruit, plus spirituel, et cependant « je vous fais la grâce de vous épouser. »

ALPHONSE, *s'approchant.* Quoi, Mademoiselle, vous aviez de pareilles idées?

CAMILLE. Et comment ne pas les avoir? Vous ne savez pas ce que c'est que la situation d'une pauvre jeune personne à qui ses parents ont dit : « Soyez ai- « mable... soyez jolie... tenez-vous droite... c'est un « prétendu, donc vous devez l'aimer... donc il doit « vous plaire, car il est bien riche. » Ils n'ont jamais que cela à dire, et c'est là le terrible.

ALPHONSE. Terrible! et en quoi?

CAMILLE. Lorsqu'on est sans fortune, et qu'on épouse quelqu'un qui en a beaucoup, songez donc que de qualités il faut lui apporter en dot!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Que de vertus il a le droit d'attendre!
Et quels devoirs on s'impose à jamais!
Oui, par les soins, par l'amour le plus tendre,
Il faut payer tous ses bienfaits.
On lui doit de son existence
Le sacrifice généreux;
Et l'on est, par reconnaissance,
Obligé de le rendre heureux.

ALPHONSE, *à part.* Eh mais! c'est très-bien raisonner.

CAMILLE. Et, en revanche, qu'est-ce qui vous en revient? et qu'est-ce qu'on gagne à se marier? d'être appelée *madame* et de porter un cachemire. La belle avance!

ALPHONSE, *souriant.* Là-dessus il y aurait bien des choses à vous répondre; mais en admettant que ce raisonnement soit juste pour vous, du moins ne l'est-il pas pour moi, qui suis tout seul, qui n'ai aucun lien qui m'attache au monde, et qui cherchais à me marier pour trouver dans ma femme une compagne, une amie, et surtout une famille.

CAMILLE. Quoi! Monsieur, vous avez perdu tous vos parents?

ALPHONSE. Hélas! oui, et depuis longtemps. Orphelin, j'ai été élevé par mon oncle, capitaine de vaisseau, qui avait plus de trente campagnes, et qui dernièrement est mort dans mes bras des suites de ses blessures. « Mon neveu, mon ami, m'a-t-il dit, je te « laisse ma fortune... une fortune honorable, car « je ne l'ai acquise qu'aux dépens des ennemis de « l'État. »

CAMILLE. C'était là un brave marin.

ALPHONSE. « C'est peu de chose que la richesse, « a-t-il continué; mais avec elle on se procure l'indé- « pendance, et c'est beaucoup. Ne t'avise donc pas de « vendre ta liberté, soit en courant la carrière des « places, soit en cherchant quelque mariage opulent; « choisis une bonne femme, vis de tes rentes, élève

« tes enfants, et parle-leur quelquefois de ton oncle.» Il m'a serré la main, et il est mort.

CAMILLE, *émue*. Quel honnête homme! Moi, je l'aimais déjà.

ALPHONSE. C'est alors que j'ai acheté dans ce pays le château de Luceval qui était en vente; mais quand je me suis vu seul dans ce domaine, au lieu d'éprouver le bonheur de la propriété, je trouvais que mes appartements étaient immenses; mon parc me semblait désert; je n'avais autour de moi que des domestiques, des gens indifférents; aucun sourire n'accueillait mon arrivée, car personne n'attendait mon retour ou ne s'était inquiété de mon absence.

CAMILLE, *rapprochant son fauteuil d'Alphonse*. Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

AIR d'*Aristippe*.

Il faut, dit-on, dans la jeunesse,
Pour voir son destin embelli,
Faire le choix d'une maîtresse,
Et surtout le choix d'un ami.
Maîtresse, ami... je sens au fond de l'âme
Que par eux seuls je pourrais être heureux;
Et je voulais prendre une femme
Afin de les avoir tous deux.

CAMILLE, *avec un peu d'attendrissement*. C'est donc pour cela, Monsieur, que vous vouliez vous marier? (*Ils se lèvent tous deux gaiement.*) Maintenant, vous n'en avez plus besoin, puisque vous trouverez ici des parents et des amis.

ALPHONSE. Oui, votre parrain me l'a dit : je serai celui de la maison; mais le vôtre?

CAMILLE. Le mien aussi.

ALPHONSE. Bien vrai?

CAMILLE. Je dis toujours vrai, vous le savez.

ALPHONSE. Je ne vous déplais donc plus autant?

CAMILLE. Non, c'est fini. Et moi, Monsieur? car ce matin, j'en suis sûre, j'ai dû vous paraître bien gauche, bien maussade...

ALPHONSE, *souriant*. Mais... un peu.

CAMILLE. Ah! Monsieur, ça n'est pas bien... c'est une revanche; mais, grâce au ciel, tout est fini, et d'ici à longtemps, j'espère, il ne sera plus question de mariage.

ALPHONSE. Eh bien! c'est ce qui vous trompe; et, comme votre ami, je dois vous prévenir qu'on attend ce soir un nouveau prétendu.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! que me dites-vous?... Voilà toute ma frayeur qui me reprend... encore une entrevue!

ALPHONSE. Vraiment, oui... c'est un M. de Géronville.

CAMILLE. Le fils de l'inspecteur! et c'est aujourd'hui même? J'étais si contente, si heureuse! Vous venez de troubler toute ma joie.

ALPHONSE. Ce M. de Géronville vous déplaît donc beaucoup?

CAMILLE. Je le connais à peine.

ALPHONSE. Et son âge, sa tournure?

CAMILLE. A peu près comme vous... pas si bien... Mais ce soir il faudra encore paraître en grande parure et en grande cérémonie; et puis, devant tout le monde, j'en suis sûre, on va encore vouloir me faire chanter mon grand air; c'est de rigueur.

ALPHONSE. Eh bien! que craignez-vous?

CAMILLE. C'est qu'il est très-difficile... Je le sais bien par cœur; mais c'est l'expression... Et cependant je voudrais bien ne pas paraître aussi ridicule que ce matin.

ALPHONSE. Voulez-vous que je vous le fasse répéter?

CAMILLE. Bien volontiers; tenez, voilà ma harpe.

ALPHONSE. Avez-vous la musique?

CAMILLE. La voilà. Vous me reprendrez si ça ne va pas bien. (*Alphonse va prendre la harpe et la met en place; Camille s'assied, Alphonse prend la musique et se place à côté d'elle.*)

AIR : *Viens, viens, viens* (de M. Amédée de Beauplan).
(*Après la ritournelle de harpe*).

ALPHONSE.

Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Allons, du courage;
Ah! c'est bien, c'est très-bien,
Quel bonheur est le mien!

CAMILLE, *chantant*.

« Prêt à quitter la beauté qui l'engage,
« Un troubadour, fier de son doux servage,
« De son amour lui demandait un gage...

ALPHONSE.

Moi, j'appuierais sur cette phrase-là,
La, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Lors détachant sa modeste ceinture,
« En rougissant, la jeune et belle Irma...

ALPHONSE.

Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

« Du chevalier tendre et galant
« Décora la brillante armure. »

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.
C'est charmant! c'est charmant!

CAMILLE.

Cet air-là doit plaire.

ALPHONSE.

Quelle voix légère!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

DEUXIÈME COUPLET.

ALPHONSE, *chantant*.

« Des chevaliers alors le vrai modèle
« Lui répondit : « Rassure-toi, ma belle;
« Jusqu'au trépas je te serai fidèle. »

CAMILLE.

Appuyez bien sur cette phrase-là.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ALPHONSE.

« Si je brûlais d'une flamme nouvelle...

CAMILLE.

Vous vous trompez, je crois, ce n'est pas ça.

Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

« Toujours, toujours
« Mêmes amours;
« Je te serai toujours fidèle. »

ALPHONSE.

Ah! c'est fort bien, Mademoiselle.

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

C'est charmant, c'est charmant!
Cet air-là doit plaire.
Quelle voix légère!
C'est charmant! c'est charmant!
C'est beaucoup mieux, vraiment.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI. Eh bien! jeunes gens, qu'est-ce que vous faites donc?

CAMILLE. Là... mon parrain qui vient nous déranger au plus beau moment... car Monsieur, qui faisait le modeste, est excellent musicien.

ALPHONSE, *remettant la harpe de côté.* C'est plutôt Mademoiselle qui chante à merveille.

DUCOUDRAI, *à Camille.* Il s'agit bien de chansons! Ta mère te demande pour l'aider à préparer son dessert; et puis on a besoin de ton avis pour placer l'orchestre.

ALPHONSE. Comment, est-ce qu'il y aurait un bal?

DUCOUDRAI. Oui, un bal de famille.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! (*A Alphonse.*) De crainte qu'on ne m'invite pour la première contredanse, je dirai que je suis priée par vous, n'est-il pas vrai? c'est un service d'ami.

ALPHONSE. Oui, sans doute.

CAMILLE. Parce qu'avec vous je n'ai pas peur, maintenant surtout que nous nous connaissons si bien. Adieu, mon parrain; adieu, monsieur Alphonse; je vais arranger le dessert, et puis après, j'irai reprendre ma belle robe. Est-ce ennuyeux!

ALPHONSE. Vous êtes si bien ainsi! (*Camille sort.*)

—

SCÈNE XVIII.

DUCOUDRAI, ALPHONSE.

DUCOUDRAI, Ah çà! il me semble que maintenant vous êtes les meilleurs amis du monde.

ALPHONSE, *la suivant des yeux.* Grâce au ciel, car, en honneur, elle est charmante.

DUCOUDRAI, *froidement.* Oui, pas mal; elle est assez gentille, ma petite filleule.

ALPHONSE, *avec chaleur.* Assez gentille! La physionomie la plus piquante et la plus spirituelle, un œil vif et malin; et puis elle cause à merveille.

DUCOUDRAI, *froidement.* Oui, oui... elle n'est pas bête.

ALPHONSE, *vivement.* C'est-à-dire, la conversation la plus aimable et la plus amusante : de la gaieté, de la finesse; et puis, mieux que cela encore, il y a là des qualités solides.

DUCOUDRAI, *avec indifférence.* Oui, c'est une assez bonne enfant.

ALPHONSE, *plus vivement.* Vous appelez ainsi la réunion des sentiments les plus nobles et les plus généreux..: de la bonté, de la franchise, de la sensibilité; c'est un ange.

DUCOUDRAI. Ah çà! dites donc, mon jeune ami, comme vous prenez feu! Il me semble que depuis ce matin il y a du changement.

ALPHONSE. Ecoutez, monsieur Ducoudrai, vous étiez l'ami de mon oncle, vous êtes le mien.

DUCOUDRAI. Oui, sans doute.

ALPHONSE. Eh bien! promettez-moi d'abord de ne pas vous moquer de moi, ensuite de me servir.

DUCOUDRAI. Et en quoi?

ALPHONSE. Je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un étourdi, pour une girouette, si vous voulez, ça m'est égal; quand il s'agit du bonheur, on ne pense plus à l'amour-propre : je trouve Camille charmante, j'en suis amoureux, c'est la femme qu'il me faut, et je vous prie de la redemander pour moi à son père.

DUCOUDRAI. La redemander! derechef! et en réitérant?

ALPHONSE. Oui.

DUCOUDRAI. Ça n'est plus possible, elle est promise et accordée à un autre; il y a deux heures que la lettre est envoyée.

ALPHONSE. Eh bien! on rompra avec cet autre, comme j'ai rompu ce matin avec vous.

DUCOUDRAI. La famille ne le voudra pas.

ALPHONSE. Et pourquoi?

DUCOUDRAI. Parce que ce refus entraînerait les conséquences les plus graves, peut-être même la ruine de ce pauvre Dumesnil, qui n'a d'autre fortune que sa place de dix mille francs dans l'enregistrement; et la colère de l'inspecteur général peut la lui faire perdre d'un moment à l'autre. Savez-vous ce que c'est, jeune homme, qu'un inspecteur général outragé?

ALPHONSE. Non, morbleu; mais je sais bien que s'il n'y a pas d'autre obstacle, je vous invite d'avance à la noce, dans mon château de Luceval. Je cours trouver M. et madame Dumesnil, et je sais le moyen de les décider.

DUCOUDRAI. Quel est-il?

ALPHONSE. Un moyen victorieux, auquel rien ne résiste, pas même les inspecteurs généraux. Adieu, adieu, mon cher Ducoudrai; je vous aime, je vous remercie.

DUCOUDRAI. Il n'y a pas de quoi.

ALPHONSE. C'est égal; je reviens dans l'instant. (*Il entre dans la salle à gauche.*)

—

SCÈNE XIX.

DUCOUDRAI, *seul;* CAMILLE, M. DUMESNIL.

DUCOUDRAI, *seul.* A-t-on idée d'un amour pareil? Quand on la lui offrait, il la refuse; et depuis qu'elle est la femme d'un autre, il l'adore. Il me semble que de mon temps on n'était pas comme cela; on raisonnait ses extravagances. (*M. Dumesnil et Camille entrent ensemble; Camille porte une assiette de fraises en pyramide.*)

CAMILLE. Mais, mon papa, ne vous donnez pas la peine; je vais écrire les cartes.

M. DUMESNIL. Eh! non, morbleu! tu ne peux pas tout faire, et j'aurai fini dans l'instant. (*Il se met à la table à droite et écrit des cartes.*)

CAMILLE. A la bonne heure, d'autant que j'ai encore mon sucre à râper. (*Elle dépose l'assiette de fraises sur la petite table à gauche.*) Dieu! la belle pyramide! pourvu qu'elle ne renverse pas.

DUCOUDRAI, *debout entre Camille et M. Dumesnil.* Ah! ah! la femme de ménage qui s'occupe de son dessert.

CAMILLE. Tiens, c'est vous, mon parrain! Où est donc M. Alphonse?

DUCOUDRAI. Il est allé trouver ta mère, et je crois qu'en ce moment il s'occupe de toi.

CAMILLE. De moi?

DUCOUDRAI. Oui, (*La prenant à part et à voix basse.*) et pour qu'il n'y ait pas encore de malentendu, dis-moi un peu, Camille, car je suis ton parrain, et tu dois tout me dire...

CAMILLE. Oui, mon parrain.

DUCOUDRAI. As-tu toujours autant d'antipathie pour M. de Luceval?

CAMILLE, *baissant les yeux.* Mais... il me déplaisait ce matin.

DUCOUDRAI. Et maintenant?

CAMILLE. C'est l'autre, celui... qui va arriver.

DUCOUDRAI. Et comment ça se fait-il?

CAMILLE. Je n'en sais rien, c'est peut-être attaché au titre de prétendu.

DUCOUDRAI. C'est juste. Mais sous prétexte que M. de Luceval n'est plus ton prétendu, est-ce que par hasard... là... au fond du cœur, tu ne l'aimerais pas un peu. (*Pendant ce temps, Alphonse est rentré et reste au fond; M. Dumesnil, qui achève d'écrire ses cartes et qui a entendu les derniers mots, se lève de table et dit à part :*)

M. DUMESNIL. Hein! qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE. Je n'en sais rien, mon parrain; quand ça viendra je vous le dirai. Pourquoi me demandez-vous cela?

DUCOUDRAI. C'est que lui, de son côté, il t'aime, il t'adore à en perdre la tête.

M. DUMESNIL, *à part.* Tant pis, morbleu! car voilà ce que je n'entends pas.

CAMILLE, *à Ducoudrai.* Quoi! vraiment?

DUCOUDRAI. Cela t'étonne?

CAMILLE, *avec joie.* Oui.

DUCOUDRAI. Et cela te fait peine?

CAMILLE. Non, au contraire.

ALPHONSE, *courant à Ducoudrai.* Dieu! que viens-je d'entendre!

CAMILLE. Comment! Monsieur, vous étiez là! Ah! que vous m'avez fait peur!

ALPHONSE. Rassurez-vous, je quitte votre mère, qui me pardonne, qui me rend son amitié et le titre de gendre.

M. DUMESNIL, *froidement.* Ma femme a eu tort, car elle doit savoir que maintenant cette alliance n'est plus possible.

CAMILLE. O ciel!

ALPHONSE. Je conçois, j'ai prévu les objections que vous alliez me faire, un autre a votre parole, et en cas de rupture, son ressentiment peut vous enlever votre place; mais en épousant votre fille, ma fortune devient la vôtre, et j'acquiers le droit de la partager avec vous.

CAMILLE. Ah! maintenant, mon parrain, je l'aime tout à fait. (*Avec joie, à M. Dumesnil.*) Eh bien! mon père?

M. DUMESNIL. J'en suis désolé, mon enfant; mais je ne puis accepter.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pour tenir toujours ma promesse
Je suis connu depuis longtemps;
Et je préfère à la richesse
L'estime des honnêtes gens.
Oui, peu m'importe une disgrâce
Lorsque mes serments sont tenus :
On peut toujours retrouver une place,
L'honneur perdu ne se retrouve plus.

ALPHONSE. Quoi! Monsieur, l'engagement que vous avez pris avec M. de Géronville?..

M. DUMESNIL. Est sacré pour moi, et rien ne peut le rompre, par la même raison que pour vous, ce matin, j'aurais refusé les plus beaux partis de France.

CAMILLE. Ah! mon Dieu! que je suis malheureuse!

ALPHONSE. O ciel! elle pleure... vous le voyez, et vous ne vous laissez pas fléchir; mon ami, monsieur Ducoudrai, je vous en supplie, parlez pour moi.

CAMILLE. Eh! oui, mon parrain, vous restez là sans rien dire, et cependant ça vous regarde aussi, car je suis votre filleule.

DUCOUDRAI. C'est vrai, morbleu! et je me fâcherai aussi à mon tour.

M. DUMESNIL. Ça ne servira à rien, car je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes devoirs, et je sais ce qui me reste à faire. Camille, allez trouver votre mère. (*Camille et Ducoudrai se retirent vers le fond à droite : M. Dumesnil s'approche d'Alphonse.*) Et quant à vous, Monsieur, je vous avais invité à passer la soirée avec nous; mais d'après ce qui arrive, vous sentez que cela n'est plus possible, et je vous prierai même, jusqu'au mariage de ma fille, de vouloir bien suspendre vos visites.

ALPHONSE. O ciel! ne plus la voir!

CAMILLE. Ah! je ne pourrai jamais m'y habituer.

ALPHONSE, *désolé, à Dumesnil.* Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez réduit au désespoir.

M. DUMESNIL, *lui prenant la main.* C'est malgré moi, malgré moi, Monsieur; car maintenant vous devez me connaître, vous devez savoir... (*Bas.*) Allons, mon ami, vous, qui êtes homme, ayez de la force, du courage; ayez-en pour nous trois : (*Lui montrant Camille qui pleure.*) car vous voyez que cette enfant se désole.

DUCOUDRAI, *avec colère.* Aussi c'est ta faute.

M. DUMESNIL. Et toi, au lieu de me chercher querelle, reste avec lui; (*Montrant Alphonse.*) tâche de le soutenir, de le consoler, car je crois qu'ils me feront perdre la tête.

ALPHONSE. Ah! que je suis malheureux!

M. DUMESNIL, *allant à sa fille qu'il veut emmener.* Viens, viens, ma fille.

ALPHONSE, *retenu par Ducoudrai.* Adieu, adieu, Camille.

CAMILLE. Adieu, monsieur Alphonse.

ALPHONSE. Ah! je l'aimerai toujours.

CAMILLE, *en pleurs, sortant avec son père.* Et moi aussi.

—

SCÈNE XX.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, *se promenant avec agitation.* Je ne puis en revenir encore; a-t-on jamais vu une pareille tyrannie? C'est un cœur inflexible, c'est un père dénaturé, c'est... (*Se reprenant.*) c'est un honnête homme au fond, je ne puis dire le contraire; et moi qui, ce matin, le regardais comme un bon homme, comme un homme faible et sans caractère.

DUCOUDRAI. Ah! bien oui; dès qu'il s'agit de l'honneur, c'est un obstiné : je vous en avais prévenu; et il tient surtout à sa parole avec un entêtement qui n'est plus d'usage.

ALPHONSE. Ah! il y met de l'obstination; hé bien! et moi aussi, et nous verrons.

DUCOUDRAI. Que voulez-vous faire?

ALPHONSE, *avec désordre.* Je n'en sais rien; mais je ne peux pas vivre sans Camille : ça m'est impossible; et décidément je vais trouver M. de Géronville et me couper la gorge avec lui.

DUCOUDRAI. Jeune homme, y pensez-vous?

ALPHONSE. Oui, morbleu! c'est le seul moyen raisonnable; et je vais lui écrire : c'est vous qui serez mon témoin. (*Il s'assied à la table.*)

DUCOUDRAI. Il ne manquait plus que cela, nous voilà bien; et vous croyez que je souffrirai... Holà! quelqu'un! (*Baptiste paraît.*) C'est Baptiste; d'où lui vient cette mine effrayée?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, BAPTISTE, *pâle et défait.*

BAPTISTE. Vous voyez, Monsieur, l'effet des passions.

DUCOUDRAI. Qu'est-ce que ça signifie?

BAPTISTE. Que je suis un malheureux qui ai mérité d'être chassé, si vous ne daignez pas parler pour moi, d'autant qu'il y a de votre faute.

DUCOUDRAI. De ma faute?

BAPTISTE. Oui, Monsieur; vous saurez qu'en bon serviteur je m'étais fait depuis longtemps une promesse... c'était de me griser le jour où le mariage de Mademoiselle serait décidé; car c'est la première fois de ma vie; et si l'on m'y rattrape... (*Pendant ce temps Alphonse est à la table où il a écrit et déchiré deux billets.*)

DUCOUDRAI. Eh bien! achève... tu viens de boire?

BAPTISTE. Non, Monsieur, je viens de dormir; mais c'est l'instant du réveil, quand je me suis dit : « Baptiste, tu avais une commission d'où dépendait le « mariage de ta maîtresse; cette commission, qui est-« ce qui l'a faite? »

ALPHONSE, *se levant et écoutant.* Grand Dieu!

BAPTISTE. « Tu avais une lettre pour M. de Géron-« ville; qu'est-ce qu'elle est devenue? »

ALPHONSE. O ciel! tu l'aurais perdue!

BAPTISTE. Non, Monsieur.

DUCOUDRAI. Tu ne l'as point portée?

BAPTISTE, *tombant à genoux.* Non, Monsieur, pardonnez-moi : la voilà.

ALPHONSE, *lui sautant au cou pendant que Ducoudrai lui prend la main.* Ah! tu es notre sauveur, mon ami, mon cher Baptiste; je te dois la vie.

BAPTISTE. Parce que je me suis grisé?

ALPHONSE. Tiens, voilà de l'argent, voilà ma bourse, voilà de quoi boire.

BAPTISTE. Non, non, Monsieur, j'en ai assez comme cela.

ALPHONSE, *appelant au fond.* Mon beau-père! ma belle-mère! toute la famille!

—

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DUMESNIL, *entrant par la droite;* MADAME DUMESNIL, *par le fond;* CAMILLE, *par la gauche.*

CAMILLE. Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

ALPHONSE. Ce qu'il y a? Si vous saviez... quel bonheur! Camille, voulez-vous être ma femme?

CAMILLE. Si je le veux!..

ALPHONSE, *à M. Dumesnil.* Eh bien! rien ne peut plus s'y opposer : nous avons la lettre de l'inspecteur.

M. DUMESNIL. Il a répondu?

ALPHONSE. Non, il ne l'a pas reçue.

DUCOUDRAI. Baptiste ne l'avait pas portée.

BAPTISTE, *le tirant par son habit.* Ne dites donc pas cela à Monsieur.

MADAME DUMESNIL. Il serait vrai? ce cher Baptiste! Nous reconnaîtrons cela.

CAMILLE. Va, je ne l'oublierai jamais.

BAPTISTE. Et moi qui craignais d'être grondé. (*A Camille.*) Dès que ça vous est agréable, Mam'selle, j'aurais voulu en boire davantage; mais ça n'était pas possible.

DUCOUDRAI, *déchirant la lettre qu'il tient.* A merveille. Nous allons en écrire une autre bien honnête et bien respectueuse.

CAMILLE. Par laquelle nous refusons.

MADAME DUMESNIL. Et par laquelle nous annonçons que ma fille Camille...

DUCOUDRAI. Épouse M. Alphonse de Luceval.

CAMILLE. Ah! ce n'est pas sans peine.

CHŒUR.

AIR : *Par l'amitié* (de LA MANSARDE).

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

CAMILLE, *au public.*

AIR de *la Sentinelle.*

Cette entrevue, où je tremblais d'abord,
Doit vous prouver qu'en toute circonstance,
En mariage, et même ailleurs encore,
On ne saurait avoir trop d'indulgence.
Quoiqu'ici vous connaissiez tous
Les défauts de la prétendue,
Montrez-vous complaisants et doux,
Et n'en restez pas avec nous
A cette première entrevue.

CHŒUR.

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.





SALDORF. A moi, un pareil affront! — Acte 2, scène 4.

LE DIPLOMATE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 octobre 1827

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

Personnages.

LE GRAND-DUC.
LE PRINCE RODOLPHE, son neveu.
LA MARQUISE DE SURVILLE.
LE COMTE DE MORENO, envoyé d'Espagne.
ISABELLE, sa fille.
LE BARON DE SALDORF, envoyé de Saxe.
CHAVIGNI, envoyé de France.
M. DE RHINFELD, secrétaire des commandements du prince Rodolphe.
HERMAN, domestique de madame de Surville.

La scène se passe dans une principauté d'Allemagne, dans une maison de campagne de la marquise de Surville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne fort élégant; au fond, des jardins. A droite et à gauche, portes latérales conduisant aux appartements.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE RODOLPHE ET LA MARQUISE DE SURVILLE, *sortant de l'appartement à droite de l'acteur.*

LA MARQUISE. Partez, mon ami, il y a déjà longtemps qu'il est jour.

RODOLPHE. Un instant; il est de si bonne heure, et tu me renvoies déjà! C'est toujours toi qui la première me dis adieu.

LA MARQUISE. Que c'est mal à vous de parler ainsi!.. J'ai déjà tant de peine à avoir du courage. Si vous me le reprochez, je n'en aurai plus, je vous en préviens.

RODOLPHE. Chère Elise!..

LA MARQUISE. Rodolphe, va-t'en, je t'en supplie. On

sera inquiet au palais. (*Baissant les yeux.*) Et si quelqu'un à cette heure rencontrait Votre Altesse !..

RODOLPHE. Ah ! que j'aime ce respect ! Mais rassure-toi ; mon altesse n'a rien à craindre. Quand on me verrait sortir de cette maison de campagne, qui pourrait se douter que je suis ici en bonne fortune, auprès de ma femme ?

LA MARQUISE. On n'est pas obligé de savoir que nous sommes mariés, et si on le savait, ce serait encore pis, surtout quand on a, comme vous, Monsieur, le malheur d'avoir pour oncle un grand-duc, un souverain, un prince allemand, qui n'entend pas raison sur les mésalliances ; vous auriez beau lui dire que, quand vous m'avez offert votre main, son fils existait encore, et que vous ne pouviez présumer alors être un jour l'héritier du trône ; vous auriez beau lui répéter que, depuis cinq ans, vous m'aimiez, vous m'adoriez.. Ces raisons, que moi j'ai trouvées excellentes, n'auraient pas le même pouvoir auprès de votre oncle; le mariage serait rompu, et je vous demande, Monsieur, si cela serait juste?

RODOLPHE. Non, car ce pouvoir, ces honneurs, qui m'attendent, je ne les veux, je ne les désire que pour toi.

AIR : *De ma Céline amant modeste.*

Si j'occupais le rang suprême,
Toi seule en ces lieux régnerais;
Et je ne suis déjà moi-même
Que le premier de tes sujets.

LA MARQUISE.

Un sujet à sa souveraine
Doit obéir.

RODOLPHE.

Ordonne de mes jours.

LA MARQUISE.

Ah! je voudrais, si j'étais reine,
T'ordonner de m'aimer toujours.

RODOLPHE. Ne crains pas que nous soyons jamais séparés.

LA MARQUISE. Je vous avouerai que, dans ce moment, j'ai quelque espoir.

RODOLPHE. Il serait vrai!.. Dites-moi vite.

LA MARQUISE. Mais il est trop tard... Retournez au palais.

RODOLPHE. On ne m'y attend pas... Il y a ce matin une partie de chasse dans ces environs, je dois y rejoindre le grand-duc; ainsi j'ai encore quelques instants... C'est bien le moins que nous parlions un peu de nos affaires, je ne viens que pour cela.

LA MARQUISE. Et c'est au moment de partir que vous y pensez ?

RODOLPHE. A qui la faute ? Parlez vite.

LA MARQUISE. Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, quand vous vîntes en France avec votre gouverneur...

RODOLPHE. Oui, pour y faire mes études.

LA MARQUISE. Et que vous m'y faisiez la cour ; j'étais dame d'honneur de la plus aimable et de la meilleure des princesses. Je ne vous ferai pas son éloge, il nous mènerait trop loin... D'ailleurs, je ne vous apprendrais rien, vous la connaissez... Eh bien ! Monsieur, c'est à elle seule que j'avais appris notre mariage. Depuis, et quoique éloignée d'elle, j'ai continué à lui confier mes inquiétudes, mes craintes pour l'avenir. Jugez si j'avais raison de compter sur son amitié : dans ce moment elle agit en notre faveur.

RODOLPHE. Il se pourrait!

LA MARQUISE. Elle m'écrivait, dans sa dernière lettre, que d'ici à peu de jours arrivera de la cour de France quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance, quelqu'un de fort habile, qui, sans aucune mission apparente, sera chargé en secret de pressentir le grand-duc sur notre mariage, et de l'amener, par tous les moyens possibles, à y donner son consentement.

RODOLPHE. Ah! c'est mon seul espoir... Et jamais protection ne sera arrivée plus à propos... Si vous saviez dans quel embarras je me trouve !

LA MARQUISE. Qu'est-ce donc?.. Achevez, je vous en conjure... Mon cœur ne connaît ni la défiance, ni la jalousie... mais quel est ce portrait qu'hier vous avez caché à mon arrivée?

RODOLPHE. Quoi! vous auriez vu?

LA MARQUISE. Oui, et je n'osais vous en parler.

RODOLPHE. Ni moi non plus; car ce portrait, ce ne serait rien encore... Mais si vous saviez... Apprenez qu'il y en a deux.

LA MARQUISE. Que dites-vous?

RODOLPHE. Silence, on vient...

LA MARQUISE. Ne craignez rien; c'est un de nos gens c'est Herman, qui nous est dévoué...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HERMAN.

HERMAN. Une lettre pour madame la marquise, et l'on attend la réponse.

RODOLPHE. Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE, *lui donnant la lettre.* Voyez vous-même.....

RODOLPHE, *lisant.* « Un ancien ami, qui arrive de « France, demande à madame la marquise de Surville la permission de lui offrir ses respects. Il a « des nouvelles à lui donner de Paris et des amis « qu'elle y a laissés; mais il n'ose se présenter ce matin à la campagne sans sa permission.

« *Signé* le chevalier de CHAVIGNI. »

LA MARQUISE. Le chevalier de Chavigni! . Il est au service de la princesse, il vient de sa part, c'est celui que nous attendons. (*A Herman.*) Qu'il vienne ce matin, sur-le-champ, le plus tôt qu'il pourra.

HERMAN. Oui, Madame...

RODOLPHE. Herman, un instant.

HERMAN. Oui, mon prince.

RODOLPHE. Ne vaudrait-il pas mieux lui donner rendez-vous au palais? Car il faut absolument que je cause avec lui d'une affaire importante que vous ignorez...

LA MARQUISE. Au palais! quelle idée!.. Songez donc qu'il vient ici en secret s'entendre avec nous, avant de parler au grand-duc; et vous, dont toutes les démarches sont observées?

RODOLPHE. Oui, vous avez raison... il serait imprudent... J'aviserai à quelque autre moyen. Adieu, je vous laisse, et maintenant quand pourrai-je vous revoir?

LA MARQUISE. Je l'ignore.

RODOLPHE. Par quel moyen me le ferez-vous savoir?

LA MARQUISE. Cela dépendra de vous.

RODOLPHE. Comment cela?

LA MARQUISE, *baissant les yeux.* Ces deux portraits dont nous parlions tout à l'heure...

RODOLPHE. Eh bien?

LA MARQUISE. Eh bien ! vous pourrez venir... le jour où ils me seront remis.

RODOLPHE, *vivement.* Vous les aurez aujourd'hui.

LA MARQUISE. Vraiment!.. Adieu... adieu, partez vite. Herman, suivez son altesse, et voyez si rien ne s'oppose à son départ.

HERMAN. Monseigneur sera obligé de sortir par la porte du parc; car de ce côté, au salon, il y a du monde.

LA MARQUISE. Déjà, et qui donc?

HERMAN. Un homme d'un certain âge, et sa fille... le comte de Moreno.

RODOLPHE. L'envoyé d'Espagne?

LA MARQUISE. Quand donc est-il arrivé?

RODOLPHE. Hier soir... Vous le connaissez?

LA MARQUISE. Je l'ai reçu quelquefois à Paris. Mais prenez garde qu'il ne vous voie... Il a tant d'habileté et de finesse, qu'il aurait bien vite deviné notre secret.

RODOLPHE. Ne craignez rien... Herman, faites-le entrer... Moi, pendant ce temps, je traverserai le parc... Adieu, tout ce que j'aime.

LA MARQUISE. A ce soir.

RODOLPHE. Et plus tôt, si je le puis. (*Il sort par le fond du théâtre.*)

—

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE DE MORENO; ISABELLE, HERMAN, *annonçant.*

HERMAN. Le comte de Moreno et dona Isabelle. (*Il sort. Le comte de Moreno et dona Isabelle entrent par la porte à gauche.*)

LA MARQUISE. Quelle aimable surprise! Comment, monsieur le comte, vous voilà dans ce pays!

LE COMTE. Oui, Madame, un voyage d'agrément; j'ai amené avec moi ma fille qui ne connaissait point l'Allemagne, et que j'ai l'honneur de vous présenter. J'ai voulu que notre première visite vous fût consacrée, car nous arrivons à l'instant, nous descendons de voiture.

ISABELLE. C'est-à-dire, mon père, hier au soir.

LE COMTE. Hier après minuit, c'est comme si c'était aujourd'hui; et je sens déjà que ce voyage m'a fait beaucoup de bien.

ISABELLE. Oh non!.... Vous étiez trop inquiet; à chaque instant vous vous informiez si le baron de Saldorf, si l'envoyé de Saxe ne nous avait pas précédés. Je vous demande ce que cela fait d'arriver une heure plus tôt?

LE COMTE. Isabelle!..

ISABELLE. Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai eu tort de dire cela? est-ce que cela vous fâche?

LE COMTE. Moi, en aucune façon.

ISABELLE. Ne m'en voulez pas, je ne parlerai plus de ce voyage, d'autant plus que nous voilà arrivés, et j'espère bien me dédommager ici des ennuis de la route.

LA MARQUISE. Je n'ose vous le promettre. Dans cette résidence, on est très-sérieux, il y a peu de plaisirs, peu de fêtes.

ISABELLE. Il y en aura; du moins je m'en doute, car mon père ne me dit jamais rien, mais il m'a ordonné d'emporter mes robes de bal: et une robe de bal, vous savez ce que cela signifie... Moi, d'abord, j'ai compris de suite. Bien plus, il a eu la bonté (car excepté de parler, mon père ne me refuse rien), il a eu la bonté de commander un manteau de cour magnifique.

LE COMTE. Moi!

ISABELLE. Vous savez bien, comme ceux que portaient les dames d'honneur au mariage de notre reine.

LA MARQUISE. O ciel!

ISABELLE. C'est peut-être alors pour quelque cérémonie de ce genre-là.

LE COMTE, *vivement.* Isabelle!..

ISABELLE. Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai encore eu tort de dire cela? Ne vous fâchez pas, je ne parlerai plus jamais de robe de cour, de bal, ni de mariage.

LA MARQUISE, *affectant de sourire.* Au contraire, parlons-en. Comment, monsieur le comte, vous ne me prévenez pas; vous! un ancien ami! je ne vous reconnais pas là; car enfin comme Française, on a une réputation à soutenir; on ne veut point se laisser éclipser par les dames de la cour. Parlez vite, Monsieur, mon intérêt vous répond de ma discrétion.

LE COMTE. Je suis fâché que l'étourderie de ma fille m'ait ôté le mérite d'une confidence que mon intention était de vous faire. Connaissant le crédit et l'estime dont vous jouissez, vous vous doutez bien que j'avais dessein de réclamer vos bons offices.

LA MARQUISE. Vraiment! nous autres femmes, cependant, avons si peu de suite dans les idées, nous comprenons si peu les graves intérêts qui vous occupent! Moi, d'abord, si vous me parlez autre chose que modes nouvelles, je n'y suis plus.

ISABELLE. C'est comme moi, aussi mon père ne veut jamais rien me confier.

LE COMTE. Il me semble que je n'ai pas si grand tort. Aujourd'hui cependant, et par exception, je veux bien tout vous dire, vous n'en sentirez que mieux la nécessité de vous taire. Il s'agit du mariage d'une princesse de notre maison avec le prince Rodolphe.

LA MARQUISE, *à part.* O ciel!.. (*Haut.*) Et il paraî qu'il y a des obstacles?

LE COMTE. De très-grands.

LA MARQUISE, *à part.* Je respire.

LE COMTE. J'ai appris, à n'en pouvoir pas douter, par des moyens trop longs à vous expliquer, que la Saxe avait dans ce moment les mêmes intentions.

LA MARQUISE, *à part.* Un ennemi de plus. Ah! mon Dieu!

LE COMTE. Le baron de Saldorf, son envoyé, doit arriver incessamment pour négocier cette grande affaire. Il y a entre nous d'anciennes rivalités; et, à quelque prix que ce soit, il faut que je l'emporte sur lui.

LA MARQUISE. Si cependant le prince ne voulait pas se marier...

LE COMTE. Il n'est pas maître de s'y opposer, il se doit à l'État.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Des peuples voulant le bonheur,
Les princes, dans ces alliances,
Consultent rarement leur cœur;
Mais ils cèdent aux convenances.
Ils ne sont pas les seuls, je crois,
Et, dans la ville et les provinces,
Je sais bien des maris bourgeois
Qui sont heureux comme des princes.

Vous sentez bien que depuis mon arrivée, depuis cette nuit, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai déjà su me ménager des intelligences, qui me tiendront au courant de tout ce qui se passe; et de plus, j'ai eu ce matin une entrevue avec le grand-duc, qui est fort bien disposé, mais qui ne se prononce pas encore.

ISABELLE. Tant de choses depuis hier! et je ne m'en doutais seulement pas. On ne dort donc point quand on est diplomate?

LE COMTE. Maintenant, ce que je vous demande, Ma-

dame, c'est de parler dans notre sens, non-seulement au prince, mais à la cour, mais chez vous. C'est dans les salons que se fait l'opinion; aussi, quand on veut réussir à présent, il faut avoir pour soi les femmes, surtout les femmes d'esprit; car l'esprit maintenant est une puissance.

LA MARQUISE. Sous ce rapport-là, je me défie de mon pouvoir.

LE COMTE. Il y a des souverains qui ne connaissent pas leur force, et voilà où vous en êtes. Le second service que j'attends de votre amitié, c'est de vouloir bien, pendant mon séjour en cette résidence, garder ma fille auprès de vous; je ne connais pas de société ni de maison plus agréable que la vôtre.

LA MARQUISE. Vous me demandez là un service dont je vous devrai de la reconnaissance. (*La marquise passe du côté d'Isabelle.*)

ISABELLE. Ah! Madame, que vous êtes bonne! Mon père, je le vois, craint mes indiscrétions; c'est pour cela qu'il m'éloigne de lui.

LE COMTE. Moi, quelle idée! Si vous voulez, ma chère amie, que je vous parle, là, bien franchement, diplomatie à part, je vous mets sous la protection de Madame, parce qu'il y a quelqu'un au monde dont je crains les assiduités, quelqu'un que vous connaissez très-bien, et que partout, en voyage, nous retrouvons sous nos pas...

ISABELLE. C'est peut-être par hasard!

LE COMTE. Un franc étourdi, qui avait un nom, de la naissance, qui pouvait parvenir à tout, le fils d'un ancien ami, à qui moi-même j'avais donné les premières leçons, mais que j'ai été forcé d'abandonner, car il ne fera jamais rien.

ISABELLE. C'est-à-dire qu'il ne fera jamais un homme d'État; mais il peut faire autre chose. Croiriez-vous, Madame, que ce pauvre jeune homme, afin de plaire à mon père, et de mériter ma main, a essayé d'être diplomate? Il a étudié pendant deux ans, à Paris, aux affaires étrangères. Il ne peut pas, il n'y entend rien; ce n'est pas sa faute. Il n'a pas de vocation; c'est pour cela que mon père ne peut pas le souffrir. Et moi, si j'avais le droit d'avoir un avis, c'est pour cela que je le préférerais. Je ne veux pas être la femme d'un ambassadeur, je ne suis pas assez discrète pour cela. Quand il faut tous les matins demander à son mari la physionomie qu'on doit avoir dans la journée, c'est terrible, c'est une contrainte, un déguisement continuel: la vie entière a l'air d'un bal masqué, et le bal masqué est si ennuyeux!

LE COMTE. Pas toujours: n'est-il pas vrai, Madame? mais quelles que soient mes idées, ce n'est pas ici le moment de les discuter; l'important, d'abord, est de veiller sur ma fille, ce qui m'est impossible. J'ai trop d'affaires pour m'occuper des miennes, et, obligé par état à connaître ce qui se passe chez les autres, je n'ai pas le temps de savoir ce qui se fait chez moi; mais en vous la confiant, me voilà bien tranquille, et je défierai bien désormais M. de Chavigni.

LA MARQUISE. Comment! M. de Chavigni, un Français?

ISABELLE. Oui, Madame.

LA MARQUISE. C'est lui que vous craignez?

LE COMTE. Je ne le crains plus, Madame; et ce n'est pas ici qu'il oserait venir.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; HERMAN, *entrant par la porte à gauche.*

HERMAN, *annonçant.* Monsieur de Chavigni.

ISABELLE. Ah! mon Dieu!

LE COMTE. Comment se trouve-t-il en ces lieux? qui l'y amène?

LA MARQUISE, *un peu troublée.* En vérité, je n'en sais rien, et j'ignore comme vous... (*A part.*) Quel contretemps! et comment détourner ses soupçons?

LE COMTE. Quand je vous disais qu'il nous poursuit partout, et qu'il semble prendre à tâche de déjouer mes projets!

ISABELLE, *à part.* Mon père a beau dire; pour quelqu'un qui n'y entend rien, ce n'est pas si maladroit. (*Le comte de Moreno et sa fille se retirent au fond du théâtre à droite.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHAVIGNI.

CHAVIGNI, *entrant et saluant la marquise.* Que je suis heureux, Madame, de pouvoir vous présenter mes hommages!

AIR de *Marianne.*

Après un aussi long voyage,
Combien il est doux pour mon cœur
De voir, sur ce lointain rivage,
Une Française! quel bonheur!
Fidèle aux lieux où je naquis,
Je regrettais partout ces bords chéris.
Vous retrouver en ce pays,
C'est retrouver et la France et Paris.
En voyant la grâce légère
Qui brille à mes yeux étonnés,
Je dis : « A tous les cœurs bien nés
« Que la patrie est chère! »

(*Les personnages sont placés en scène de la manière suivante : Isabelle, le comte de Moreno; Chavigny, la marquise.*)
(*Apercevant M. de Moreno et sa fille.*)

Eh! mon Dieu, monsieur le comte de Moreno! (*Saluant.*) Dona Isabelle, c'est aujourd'hui le chapitre des reconnaissances, et en voilà trois admirables selon moi.

LE COMTE. Et surtout bien imprévues, n'est-il pas vrai? vous ne vous attendiez pas à nous voir ici?

CHAVIGNI. D'honneur, la dernière fois que je vous ai rencontré, vous m'aviez dit que vous alliez en Danemark; ce qui me désolait, parce que je suis chargé d'affaires très-importantes qui me retiendront quelque temps dans cette résidence.

LE COMTE. Vous, des affaires?

CHAVIGNI. Oui, vraiment, une grave négociation.

LA MARQUISE, *à part.* Imprudent...

CHAVIGNI. Cela étonne Votre Excellence, j'en étais sûr; vous avez de moi une si bonne opinion! Vous ne me croyez pas en état de rédiger un protocole. Et c'est tout au plus, selon vous, si j'ai la capacité nécessaire pour porter des dépêches diplomatiques. Eh bien! on a une tout autre idée de moi à la cour de France. On consent à m'employer; et, comme nul n'est prophète en son pays, on m'envoie en Allemagne.

ISABELLE. Ah! mon Dieu!.. c'est tout ce que je craignais... Vous voilà ambassadeur?

CHAVIGNI. A peu près. (*A Moreno.*) Il faut que je vous conte cela; vous me conseillerez.

LA MARQUISE. Y pensez-vous? faire jouer à Monsieur un rôle secondaire, un rôle de confident, à lui, à l'envoyé d'Espagne!

CHAVIGNI. Vraiment, vous êtes aussi envoyé extraordinaire? J'aurai donc une fois par hasard l'honneur d'être votre collègue. C'est égal; ma nouvelle dignité ne m'éblouit pas, et je reconnais toujours votre supériorité. Voici ce dont il s'agit. Il y a à la fin de ce mois un bal, une fête magnifique que donne la cour; il y aura, dans ce bal, des quadrilles de différentes nations. On voudrait y paraître en costumes de ce pays, ces costumes villageois qui sont si piquants, si pittoresques! Mais comment les avoir bien exacts et bien fidèles? les grands sont si souvent trompés! Moi, alors, je me suis présenté, j'ai proposé de venir les chercher ici même, sur les lieux; et, connaissant mon intégrité et mon dévouement, on a daigné me charger de cette mission importante, avec les pouvoirs les plus étendus. Voilà ce qui m'amène.

LA MARQUISE, *à part*. Il m'a compris, je respire, et c'est s'en tirer assez gaiement.

CHAVIGNI. Jusqu'à présent, mon ambassade s'annonce sous les plus heureux auspices. Ce matin déjà, à quelques lieues de la ville, l'aventure la plus amusante... J'étais seul dans ma chaise de poste, que je remplissais en entier de ma capacité diplomatique; et je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai renversé, sans m'en apercevoir, un lourd landau, immense bâtiment de construction allemande, et je crois voir encore le propriétaire, quelque comte du Saint-Empire, qui me reprochait d'aller comme le vent. Moi, ce n'est pas ma faute : il faut qu'un Français aille vite, et qu'un ambassadeur ait toujours l'air pressé, vous me l'avez dit cent fois, n'est-il pas vrai?

LE COMTE. Certainement... Et c'est pour un costume de bal que vous faisiez une telle diligence? c'est pour cela que vous faisiez vos quatre ou cinq cents lieues?

CHAVIGNI. Vous en avez fait souvent le double pour des négociations moins difficiles. Celle-ci, vous en conviendrez, est des plus délicates; songez qu'elle me met en relation avec les plus jolies femmes du pays, et, pour ne point se laisser troubler ni influencer, pour ne point faire attention à la personne, et ne regarder jamais que le costume, savez-vous qu'il faut de la tête, et que vous, qui parlez, vous la perdriez peut-être? Moi, c'est différent, j'y ai moins de mérite qu'un autre, (*Regardant Isabelle.*) car depuis longtemps j'ai ma sauvegarde. (*Il passe à la droite d'Isabelle.*)

ISABELLE. C'est égal, voilà toujours une mission bien singulière!

LE COMTE. Si singulière, en effet, que, dans tout ce qu'il vient de nous dire, (*Bas, à la marquise.*) je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai.

LA MARQUISE, *de même, et souriant*. Je pense comme vous; il y a quelqu'autre motif, (*Montrant Isabelle.*) que vous devinez sans peine.

CHAVIGNI, *à part, et la regardant*. Qu'est-ce qu'ils ont donc? ils n'ont pas l'air de me croire; je leur ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTE. Votre intention est-elle de vous présenter à la cour et au grand-duc?

CHAVIGNI. Non vraiment, je n'ai pas de lettre de créance : je suis ici incognito, et sans caractère diplomatique; aussi je ne tenais à voir personne que madame de Surville, dont le goût et les lumières peuvent me guider dans la mission difficile dont je suis chargé.

LA MARQUISE, *avec intention*. Je ferai du moins mon possible pour vous seconder, mais il faut d'abord que je montre à cette aimable enfant l'appartement que je lui destine; car elle reste avec moi, sous ma surveillance, sous ma garde; son père me la confie.

CHAVIGNI, *avec joie*. Vraiment! cela n'empêchera pas les graves conférences que nous devons avoir ensemble: au contraire, dona Isabelle en sera témoin.

AIR : ***Ces postillons sont d'une maladresse.***

Nous traiterons de puissance à puissance,
Et vous pourrez attester mes progrès
Nous parlerons de certaine alliance
A laquelle, moi, je tiendrais,
Et pour ne la rompre jamais.
(***A Isabelle.***)
Dieu! quelle gloire en cette conjoncture,
Si je pouvais, pour ma félicité,
Avec la vôtre unir ma signature
Sur le même traité!

LA MARQUISE. Du tout, Monsieur; des affaires aussi importantes ne se traitent qu'en secret. (*Avec intention.*) J'aurai l'honneur de vous revoir tout à l'heure; mais seule, sans témoin, si toutefois le tête-à-tête ne vous effraie pas.

CHAVIGNI, *fièrement*. Madame, un diplomate ne craint rien. (*La marquise donne la main à Isabelle, et elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CHAVIGNI.

LE COMTE. Maintenant que nous voilà seuls, parlons franchement; car vous savez que par état nous avons toujours deux vérités.

CHAVIGNI. Oui, l'une qui n'est pas vraie.

LE COMTE. C'est la première! Mais il s'agit ici de la seconde, et vous entendez bien que je ne suis pas dupe du motif qui vous amène.

CHAVIGNI. Je vous ai pourtant dit ce qui en est; je vous l'atteste sur l'honneur, je viens pour un costume de bal. Après cela, comme je ne veux pas jouer au fin avec vous qui êtes plus habile que moi, je conviendrai que je me suis chargé de cette affaire, qui me donnait six semaines de congé, pour avoir le plaisir de suivre vos traces. Il faut à peine quelques jours pour venir ici, et voilà plus d'un mois que je suis parti de Paris. Mais j'ai pris, pour remplir ma mission, le chemin que choisissait La Fontaine pour aller à l'Académie, j'ai pris le plus long. Vous étiez à Milan, cela m'a fait passer quelques jours en Italie. Vous êtes revenu à Genève par le Simplon, cela m'a fait voir la Suisse. Vous avez traversé le Rhin, cela m'a fait connaître l'Allemagne, et, par parenthèse, cela m'a remis dans mon chemin, ce qui est fort heureux. C'est donc vous, mon honorable maître, à qui je devrai tout, depuis les premières leçons qui ont commencé mon éducation diplomatique, jusqu'aux voyages qui l'ont perfectionnée.

LE COMTE, *souriant*. Vraiment; écoutez, mon cher Chavigni, vous êtes un fort aimable jeune homme, que j'aime beaucoup, fort gai, fort spirituel.

CHAVIGNI. Votre Excellence est bien bonne; est-ce sa première vérité?

LE COMTE, *souriant*. Non, c'est la seconde, nous sommes convenus entre nous de n'employer que celle-là; car il ne s'agit ici que d'affaires de famille. Vous aimez beaucoup ma fille, et j'en suis fâché pour vous, car je ne veux pas vous laisser concevoir de fausses

espérances; et pour vous faire connaître ici tout le fond de ma pensée, je vous déclare que vous ne serez jamais mon gendre.

CHAVIGNI. Je vous remercie de votre franchise, c'est un extraordinaire que vous faites pour moi et dont je suis bien reconnaissant. Je sais que j'ai fort peu de fortune, et que vous en avez une immense; mais je ne tiens pas à vos richesses, je ne vous les demande pas.

LE COMTE. Pouviez-vous croire, Monsieur, qu'un pareil motif me déterminerait? La preuve c'est qu'autrefois, vous le savez, ce mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, depuis, j'ai changé d'idée, j'ai d'autres vues sur ma fille; je veux un gendre que je puisse associer à mes pensées, à mes projets, un gendre qui suive avec honneur la carrière que je parcours, qui y brille au premier rang.

CHAVIGNI. Je ne demanderais pas mieux, je ne m'y refuse pas, c'est mon mérite qui ne le veut pas. Je ne suis pas né diplomate, je n'y saurais que faire, mais il est d'autres carrières... où l'on peut se distinguer.

LE COMTE. Celle-là est la seule que j'estime, la seule que j'honore.

CHAVIGNI. Chacun son avis. N'entendant rien aux discussions de la politique, j'ai repris l'état militaire. Pour cela il ne faut ni détour, ni finesse; on a toujours assez d'esprit pour donner ou recevoir un coup d'épée.

AIR des *Scythes et des Amazones.*

J'aime la guerre, et, morbleu! je m'en flatte,
Dans la balance du combat,
La plume d'un bon diplomate
A moins de poids que le fer du soldat.
Sur le papier, toujours prêts à combattre,
Et toujours prêts à vous exterminer;
Vous raisonnez, mais sans jamais vous battre;
Nous nous battons sans jamais raisonner.

LE COMTE. C'est un mérite; mais, par malheur, il n'y en a pas qui soit plus en opposition avec le genre de talent que je voudrais trouver dans mon gendre. Pour un homme sensé, est-il rien de plus absurde que la guerre? n'est-elle pas, de sa nature, l'ennemie née de la diplomatie? Quelle objection voulez-vous faire à cent mille baïonnettes? et quel argument opposer à un coup de canon? C'est l'abus, c'est le triomphe de la force; où règne le sabre, la pensée est muette, il n'y a plus de civilisation, c'est la Turquie; nous sommes à Alger. Mais, dans le silence du cabinet, par la seule influence du raisonnement, par d'heureuses et d'habiles combinaisons, mettre un frein à l'ambition, maintenir l'équilibre, la paix entre les différentes puissances, et forcer enfin les hommes à être heureux, sans leur mettre les armes à la main et sans répandre leur sang, voilà ce qu'on ne peut trop admirer, voilà ce qui est beau, ce qui est sublime! C'est le triomphe et l'œuvre du génie.

CHAVIGNI. Oui, en apparence; mais que dirait-on si l'on connaissait souvent les causes secrètes ou réelles des plus grands événements? Non pas que je veuille enlever à d'habiles ministres, à de grands négociateurs, la gloire qui leur appartient, mais convenez vous-même que, si l'on faisait la part des hasards, celle du mérite se réduirait souvent à bien peu de chose.

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est le hasard (*bis.*)
Que l'on doit invoquer sans cesse.
Qui d'un poltron fait un César?
Qui d'un valet fait un richard?
Qui d'un héros fait les prouesses?
Et qui parfois fait des Lucrèces?
C'est le hasard.

LE COMTE. Et moi, je soutiens qu'il n'y a point de hasard pour un homme habile, que c'est le talent qui fait tout... Mais qui vient là? c'est M. de Rhinfeld, le secrétaire des commandements, qui a pour moi déjà une amitié à toute épreuve.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE RHINFELD, *entrant par le fond, et faisant de grandes salutations.*

CHAVIGNI. A qui est donc celui-là? ce doit être quelque employé à la chancellerie, car il est mystérieux comme un secrétaire d'État, et long comme un protocole.

RHINFELD. Ne pourrais-je pas dire un mot en particulier à M. le comte de Moreno?

CHAVIGNI. Que je ne vous dérange pas. (*Il aperçoit un grand portefeuille placé sur un fauteuil, à gauche.*) Voilà justement un portefeuille de dessins et de gravures. Je trouverai peut-être là quelque idée pour le costume dont j'ai besoin. (*Pendant qu'il parcourt le portefeuille, Rhinfeld s'approche de Moreno.*)

RHINFELD. Je viens de l'hôtel de monsieur le comte, et vous m'aviez fait dire que je vous trouverais ici.

LE COMTE, *à voix basse.* Quelle nouvelle? Aurai-je cette audience du prince Rodolphe?

RHINFELD. J'ai fait ce que j'ai pu. Votre Excellence ne peut douter de mon dévouement, de l'intérêt que je mets à cette affaire; mais Son Altesse ne reçoit pas ce matin.

LE COMTE. Quel contre-temps! Est-ce que l'envoyé de Saxe serait arrivé?

RHINFELD. Non, Monseigneur.

LE COMTE. Et ce retard qui m'est si favorable, je n'aurais pas l'esprit d'en profiter! Il n'y aurait pas moyen de voir le prince? (*A demi-voix.*) Dites-moi, monsieur de Rhinfeld, il ne recevra donc personne?

RHINFELD, *de même.* Personne : excepté un étranger que je ne connais pas, et qui vient d'arriver en ce pays. C'est un envoyé de France, un M. de Chavigni.

LE COMTE. Silence! en êtes-vous bien sûr!

RHINFELD. J'ai une lettre pour lui, une lettre que lui envoie le prince. Je suis chargé de la lui remettre dans le plus grand secret; et je vais de ce pas à son hôtel...

LE COMTE, *le retenant et à voix basse.* C'est inutile! il est ici; le voilà! (*Il lui montre Chavigni.*)

RHINFELD. Il serait possible! Alors, si vous le connaissez, votre affaire est sûre. Il est dans la plus grande faveur auprès du prince, et vous obtiendrez par lui tout ce que vous désirerez.

LE COMTE. Je ne m'y serais jamais attendu.

RHINFELD. Ni moi non plus, et c'est le hasard le plus heureux. Votre Excellence n'oubliera pas qu'elle le doit à mon habileté et à ma pénétration.

LE COMTE. Vous savez quelles sont mes promesses; je n'y ai jamais manqué; remplissez votre mission et laissez-nous.

RHINFELD. Oui, Monseigneur. (*Allant à Chavigni, qu'il salue.*) C'est à monsieur de Chavigni, envoyé de France, que j'ai l'honneur de parler?

CHAVIGNI. Moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service?

RHINFELD. Une lettre que Son Altesse le prince Ro-

dolphe m'a chargé de vous remettre, et dans le plus grand secret.

CHAVIGNI. A moi? vous vous trompez sans doute.

RHINFELD, *la lui donnant*. A vous-même. Et j'espère que vous voudrez bien rendre à Son Altesse un compte satisfaisant de la manière dont j'ai rempli ma mission. (*Il salue, et sort par le fond.*)

—

SCÈNE VIII.

CHAVIGNI, LE COMTE.

CHAVIGNI, *tenant la lettre et la regardant*. Il est de fait que, si on lui a ordonné de me la remettre mystérieusement, il s'en est acquitté à merveille, car je n'y conçois rien.

LE COMTE, *souriant*. Vraiment!

CHAVIGNI. Oui, d'honneur! je n'ai jamais vu le prince, et je ne pensais pas être connu de lui.

LE COMTE, *de même*. Laissez donc.

CHAVIGNI. Non, je vous le jure.

LE COMTE. Vous n'avez pas encore l'habitude de feindre. Votre surprise n'est pas naturelle, je m'y connais. Mais vous avez tort de dissimuler avec moi, car je me doute de ce que contient ce billet.

CHAVIGNI. Vous êtes donc plus avancé que moi, car je l'ignore; et j'y tiens fort peu. Voyez plutôt.

LE COMTE. Vraiment; vous êtes donc bien sûr qu'il ne m'apprendra rien!

CHAVIGNI. Quelque invitation de bal.

LE COMTE, *lisant*. « Je ne puis recevoir chez moi « M. de Chavigni; mais je le prie de m'attendre à une « heure dans le parc de Surville : la proximité de la « chasse me permettra de m'échapper et de lui par- « ler quelques instants. »

CHAVIGNI. Par exemple! voilà qui est bien singulier, et je vous demanderai ce que cela signifie.

LE COMTE. C'est à vous, mon cher, que je ferai cette question ; car vous n'êtes pas venu ici sans motif.

CHAVIGNI. C'est vrai. Je venais, comme je vous l'ai dit, pour un costume de bal.

LE COMTE. A d'autres; ce n'est pas à moi que vous ferez accroire de pareilles folies, qui sont bonnes tout au plus pour ma fille ou pour madame de Surville. Mais pour moi, faites-moi l'honneur de m'inventer de meilleures raisons, ou avouez-moi tout uniment que des motifs particuliers vous forcent au silence. Auquel cas, je comprends ce que cela signifie. Je n'insiste plus, et je ne vous demande plus rien.

CHAVIGNI. Eh bien! que vous disais-je tout à l'heure? Voilà déjà votre génie diplomatique qui s'éveille et qui forge mille conjectures; mais rassurez-vous...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous auriez tort de vous troubler,
Car au plaisir seul je m'applique :
Je l'aime trop pour me mêler
Des secrets de la politique.
Et dans l'emploi que j'occupais,
Même aux affaires étrangères,
Je n'avais qu'un défaut, j'étais
Toujours étranger aux affaires.

Et, je vous le répète, votre défiance, votre finesse habituelle, vous font voir de graves événements là où il n'y a rien.

LE COMTE. Ah! ce n'est rien à votre avis, lorsque aujourd'hui même le prince ne veut recevoir personne, excepté vous; et lorsque cette audience que, depuis ce matin, je sollicite, il vous l'accorde, et loin du palais, en secret, dans ce parc.

CHAVIGNI. Il est de fait qu'il pourrait bien y avoir quelque chose... Le prince connaît peut-être ma mission. Tout se sait à la cour, et il veut peut-être me donner quelque conseil sur ce costume de bal...

LE COMTE. Encore; c'en est trop...

CHAVIGNI. J'en serais fâché, parce qu'un conseil, quand c'est un prince qui le donne, il faut le suivre; et si, en fait de costumes, le prince n'a pas de goût, c'est possible...

LE COMTE, *avec colère*. Monsieur! c'est passer toutes les bornes... (*Se reprenant.*) Écoutez-moi, Chavigni; je vous porte beaucoup d'affection; et peut-être en avez-vous pour moi.

CHAVIGNI. Pouvez-vous en douter?

LE COMTE. Eh bien! je vous offre la paix ou la guerre. Quelle est votre mission auprès du prince, et quel doit être le sujet de votre entrevue? répondez.

CHAVIGNI. Je le voudrais, et ne le puis, par une raison que vous approuverez vous-même.

LE COMTE. Et laquelle?

CHAVIGNI. C'est que je n'en sais rien.

LE COMTE. Vous n'en savez rien : cette réponse me dit tout; et je comprends maintenant..... Eh bien! je vous déclare, moi, que j'empêcherai cette entrevue, que j'en préviendrai, s'il le faut, le grand-duc, parce qu'au point où en sont les négociations, cet entretien secret de son neveu avec un envoyé de France est d'une grande inconvenance, pour ne pas dire plus; et, tenez! tenez, voyez plutôt. C'est le prince lui-même que j'aperçois dans ces jardins.

CHAVIGNI. C'est ma foi vrai. Est-ce que décidément il aurait raison? c'est possible; il s'y connaît mieux que moi.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, RODOLPHE.

RODOLPHE, *apercevant Chavigni*. C'est lui, c'est Chavigni. Dieu! l'envoyé d'Espagne! Comment est-il encore ici?..

LE COMTE. Je n'espérais pas être assez heureux pour rencontrer Son Altesse.

RODOLPHE. C'est moi, monsieur le comte, qui m'estime heureux de ce hasard. Je me suis trouvé séparé du reste de la chasse, et près de ces beaux jardins que je ne connaissais pas. A qui appartiennent-ils?

CHAVIGNI. A madame la marquise de Surville.

RODOLPHE. Eh mais!.. n'est-ce pas M. de Chavigni?

CHAVIGNI. Oui, mon prince.

LE COMTE. Votre Altesse le connaît?

RODOLPHE. Beaucoup. Nous nous sommes vus à la cour de France. Nous étions intimes, et j'espère bien que, pendant son séjour ici, il me traitera en ancien ami.

LE COMTE, *à part*. Et Chavigni qui prétendait ne pas le connaître! (*Haut.*) Ce matin, mon prince, j'avais fait demander à Votre Altesse, par M. de Rhinfeld, son secrétaire, un instant d'audience.

RODOLPHE. Il n'était pas nécessaire. Vous savez bien, monsieur le comte, que je suis toujours visible pour vous. Venez demain, après-demain, quand vous voudrez. Nous parlerons d'affaires. Aujourd'hui est tout au plaisir. Le grand-duc, que j'ai laissé au bout du

parc, au rendez-vous de chasse, s'étonnait déjà de ne pas vous voir auprès de lui.

LE COMTE. Il serait possible !..

RODOLPHE. Ce soir, nous avons un bal, un concert, j'espère qu'on vous y verra, ainsi que M. de Chavigni. (*A Chavigni.*) Je crois me rappeler que vous êtes un grand musicien, un violon distingué.

CHAVIGNI, *balbutiant.* C'est possible. (*A part.*) Je n'ai jamais essayé.

RODOLPHE. Mais enfin, vous aimez la musique?

CHAVIGNI. Oh ! beaucoup.

RODOLPHE. Nous en causerons. Ici, en Allemagne, d'abord, nous sommes pour la musique italienne, la cour est *rossiniste,* je vous en préviens...

CHAVIGNI, *froidement.* J'en suis fâché, mon prince. Je tiens à l'indépendance de mes opinions. Je suis, moi, pour la musique allemande.

LE COMTE, *à part.* Est-il courtisan !

RODOLPHE, *bas, à Chavigni, montrant le comte.* Tâchez donc de le renvoyer.

CHAVIGNI. Oui, mon prince. (*S'approchant de Moreno, et à voix basse.*) Mon cher professeur...

AIR : ***J'en guette un petit de mon âge.***

Vous disiez vrai, Son Altesse me prie
De trouver un adroit moyen
D'éloigner Votre Seigneurie;
J'ai beau chercher, je ne vois rien.
Vous qui m'avez lancé dans la carrière,
Soyez encor mon guide en ce moment;
Pour écarter un homme de talent,
Dites-moi comment il faut faire.

LE COMTE, *avec dépit.* Je vous comprends; mais vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe. (*A part.*) Je cours au rendez-vous de chasse prévenir le grand-duc. (*Il salue Rodolphe et s'éloigne.*)

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE. Quel bonheur! il nous laisse! et pour cela vous n'avez eu qu'un mot à dire. Savez-vous que vous êtes un habile homme?

CHAVIGNI. Votre Altesse est trop bonne.

RODOLPHE. Ne perdons point de temps. Vous arrivez de France ?

CHAVIGNI. Ce matin même.

RODOLPHE. Vous avez communiqué à madame de Surville les ordres dont vous êtes porteur?

CHAVIGNI. Oui, mon prince.

RODOLPHE. Dieu soit loué! Nous pouvons alors parler à cœur ouvert, et nous entendre tous trois. Venez, passons chez la marquise. Où est-elle?

CHAVIGNI. Avec dona Isabelle, la fille de l'envoyé d'Espagne.

RODOLPHE. Tant pis, c'est fâcheux ! Comme je crains que d'aujourd'hui je ne puisse rejoindre ni vous, ni la marquise, voici d'abord... (*S'arrêtant.*) Mais je ne sais comment vous demander ce service.

CHAVIGNI. Et pourquoi donc, Monseigneur, je vous prie de croire que je vous suis tout dévoué.

RODOLPHE. Voici d'abord les deux portraits en question; de ce moment ils ne sont plus à moi, et je vous prie de les remettre à qui vous savez.

CHAVIGNI. Quoi! vous voulez que je...

RODOLPHE. Je pense du moins qu'entre nous, entre jeunes gens, cela ne vous blesse en rien; sans cela...

CHAVIGNI. Comment donc, mon prince?

RODOLPHE. Pour parler maintenant de notre grande affaire, la présence seule de Moreno doit vous dire dans quel embarras je me trouve. Grâce au ciel, je ne sais par quel bienfait l'envoyé de Saxe n'a pas encore paru, et ce retard nous a donné le temps de prendre nos mesures; mais, dans ce moment, il faut avant tout...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; ISABELLE, *sortant de l'appartement à droite.*

ISABELLE. Ah! mon Dieu! que de monde! Vous n'entendez pas?..

CHAVIGNI. Quoi donc?

ISABELLE. Des chevaux, des chiens, des piqueurs... C'est le grand-duc qui revient de la chasse, et qui entre se reposer chez madame de Surville.

RODOLPHE. O ciel!

ISABELLE. Mon père l'accompagne, et madame la marquise s'est hâtée d'aller recevoir son altesse.

RODOLPHE. Qui peut l'amener en ces lieux ?

CHAVIGNI. J'y suis maintenant; c'est le comte de Moreno, l'envoyé d'Espagne. Il m'avait menacé d'interrompre notre entrevue.

RODOLPHE. Grand Dieu! est-ce que vous lui auriez appris ?

CHAVIGNI. Je n'ai pas dit un mot ni à lui ni à personne. Je viens ici pour un costume de bal, et voilà tout.

RODOLPHE. A merveille. Vous avez bien fait; mais c'est surtout avec le grand-duc que je vous recommande la plus grande circonspection.

CHAVIGNI. Vous pouvez être tranquille.

ISABELLE, *bas, à Chavigni.* Ah! Monsieur! quelle aimable femme que la marquise! elle s'intéresse à nous, elle nous protége, elle promet de nous unir. Ainsi, faites tout ce qu'elle vous dira, c'est là ce que je vous recommande. (*S'éloignant de lui.*) Voici mon père et son altesse.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE GRAND-DUC, *donnant la main à la marquise;* LE COMTE DE MORENO, LE BARON DE SALDORF; *suite de* CHASSEURS ET PIQUEURS.

(*Les acteurs sont en scène dans l'ordre suivant : Isabelle, le comte, la marquise, le grand-duc, Saldorf, Rodolphe, Chavigni.*)

CHŒUR.

AIR du Pas des Chasseurs (MOÏSE).

Nous avons avec gloire
Réduit aux abois
Le léger chamois.
Pour chanter la victoire,
Que le son du cor
Retentisse encor.

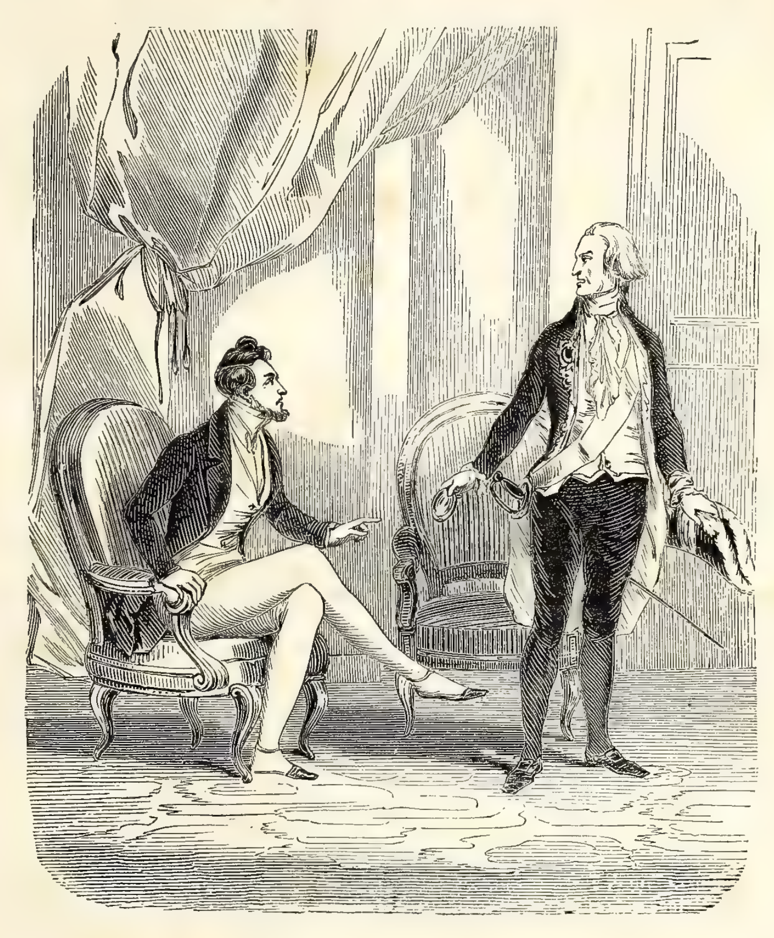
LE COMTE.

Vive la chasse et ses nobles loisirs,
C'est le plaisir des rois et le roi des plaisirs.

CHŒUR.

Nous avons avec gloire, etc.

LE GRAND-DUC. Me pardonnez-vous, madame la mar-



LA MARQUISE. Partez, mon ami, etc. — Acte 1, scène 1.

quise, de venir ainsi vous rendre visite à l'improviste?

LA MARQUISE. Je n'aurais voulu être prévenue que pour mieux recevoir Son Altesse.

LE GRAND-DUC. C'est M. le comte de Moreno qui, en me faisant admirer votre parc, m'a donné le désir d'y entrer.

CHAVIGNI, *bas, à Rodolphe*. Qu'est-ce que je vous disais?

RODOLPHE. En effet, ces jardins sont délicieux, et comme rendez-vous de chasse, c'est un endroit charmant. (*La marquise passe auprès d'Isabelle.*)

LE GRAND-DUC. Je le vois, car mon neveu m'y avait déjà devancé. Prince Rodolphe, je suis charmé de vous retrouver; voici monsieur l'envoyé de Saxe, M. le baron de Saldorf, qui arrive à l'instant, et qui demandait à vous présenter ses hommages.

SALDORF. A parler franchement, je comptais, mon prince, jouir plus tôt de cet honneur; mais un accident survenu à ma voiture m'a retardé de quelques heures.

RODOLPHE, *bas, à Chavigni*. Heureusement pour nous.

LA MARQUISE. Et comment, monsieur le baron, cela vous est-il arrivé?

SALDORF. A parler franchement, Madame, je n'en sais rien... une route superbe, et aussi large que possible... il faut, en honneur, qu'on l'ait fait exprès. C'était un monsieur sans façon, qui riait en français, et un air goguenard, que je reconnaîtrais entre cent. (*Apercevant Chavigni.*) Eh! parbleu, le voici!

FINAL.

(Second acte de LA NEIGE : *Oui, que la fête commence.*)

TOUS.

Eh quoi! c'est l'envoyé de France!

LE COMTE.

Il avait ses desseins, je pense.

RODOLPHE, *bas, à Chavigni.*

A merveille, c'est très-bien.

LA MARQUISE.

C'est un très-bon moyen.

RODOLPHE.

C'est très-bien.

LE GRAND-DUC.

Et comment se fait-il que l'envoyé de France
Soit à ma cour, sans s'être présenté?

CHAVIGNI.

C'eût été, Monseigneur, par trop de liberté;
Ma mission a si peu d'importance!
Je venais pour chercher un costume de bal.

LE COMTE, *à part.*

Quoi! même à son altesse!
C'est d'une hardiesse
Qui n'a rien d'égal.

LE GRAND-DUC.

Quels que soient ses desseins, je saurai les connaître.
(*A Chavigni.*)
Nous avons bal ce soir, et je compte sur vous.

RODOLPHE.

Acceptez.

CHAVIGNI.

D'y paraître
J'aurai l'honneur.

LA MARQUISE.

Et nous y serons tous.

RODOLPHE, *à Chavigni.*

En vous est notre seul espoir.

LE GRAND-DUC.

A ce soir.

CHAVIGNI.

A ce soir.

ISABELLE.

A ce soir.

LE COMTE, SALDORF, RODOLPHE, LA MARQUISE.

A ce soir, à ce soir.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, LA MARQUISE.

Je tremble, j'espère.
Cet hymen téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE COMTE ET SALDORF.

Qu'il tremble; j'espère
Par notre savoir-faire
L'éloigner aujourd'hui.

CHAVIGNI.

Que dire? que faire?
O hasard tutélaire,
Viens me tirer d'ici.

LE GRAND-DUC.

Mon neveu, j'espère,
Dans ce jour saura faire
Un choix digne de lui.

ISABELLE.

Je tremble, j'espère.
Quel est ce mystere?
Comment finira tout ceci?

CHŒUR.

Quel est ce mystère? (*bis.*)
Comment finira tout ceci?

(*Le grand-duc donne la main à la marquise; Rodolphe, le comte, Saldorf et Chavigni sortent avec lui.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon du palais. A droite, la salle de bal; à gauche, la porte du cabinet du grand-duc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

ISABELLE. Quelle belle galerie nous venons de traverser! C'est admirable pour un bal; n'est-il pas vrai, mon père?

LE COMTE, *préoccupé.* Oui, oui, ma chère amie.

ISABELLE. Avez-vous remarqué quelle belle anglaise on pourrait y danser? Il est vrai qu'en Allemagne ils ne connaissent que la valse, qui a bien aussi son mérite. Mais pourquoi, lorsque tout le monde commence à arriver, venez-vous dans ce petit salon où il n'y a personne?

LE COMTE, *sans l'écouter.* Rien n'égale mon inquiétude. Je ne puis nier que ce Chavigni n'ait déjà fait des progrès dans l'esprit du grand-duc. Est-ce que je me serais trompé sur son compte? Il est de fait qu'il a plus de fond, plus de portée que je ne croyais. Il a surtout, ce que j'ai trouvé le plus difficile, une gaieté, une liberté d'esprit, qui lui permettent de cacher à tous les yeux les desseins qui l'occupent. Pendant la chasse il a su amuser le grand-duc par une foule de contes plaisants. Il a même fait deux couplets aux dépens du grand-veneur. J'espérais qu'il se fâcherait; mais il en a ri le premier.

ISABELLE. Mon père, est-ce que nous ne rentrons pas dans la salle de bal?

LE COMTE. A quoi bon? le prince n'y est pas encore.

ISABELLE. C'est que je suis engagée pour la première valse.

LE COMTE. Ah! tu es engagée!.. avec qui?

ISABELLE. Ah!.. mon père! vous devinez bien.

LE COMTE. Comment! ce serait Chavigni! Il ne doute de rien; il est d'une audace... Je vous défends, Mademoiselle, de danser avec lui.

ISABELLE. Il faudra donc alors me dégager; car j'avais accepté.

LE COMTE. Vous dégager! non pas, cela aurait l'air d'une rupture.

ISABELLE. Je pourrai donc accepter?

LE COMTE. Pas encore; je ne suis pas décidé.

ISABELLE. Mais, mon père, pouvez-vous voir de la politique dans une contredanse?

LE COMTE. Pour un homme d'État, il y en a partout.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

En affaires, chacun s'observe;
On n'a garde de se trahir;
Mais dans un bal, plus de réserve,
Chacun ne pense qu'au plaisir.
Notre âme alors, sans défiance,
Laisse échapper tous ses secrets,
Et souvent une contredanse
Nous en apprend plus qu'un congrès.

Tout calculé, je te défends de valser avec lui.

ISABELLE. O ciel!

LE COMTE. Mais je te permets une contredanse... une seule.

ISABELLE. Je comprends. C'est plus convenable.

LE COMTE. Oui. Et puis, pendant une contredanse, on peut causer; et lui qui est si étourdi... Tais-toi, le voici.

—

SCÈNE II.

CHAVIGNI, LE COMTE, ISABELLE.

CHAVIGNI. Ma foi, j'avais tort... Il y a du bon chez les Allemands. Le cuisinier de Monseigneur est à coup sûr un grand homme.

LE COMTE. C'est vous, Chavigni; d'où venez-vous donc?

CHAVIGNI. De dîner avec son altesse le grand-duc.

LE COMTE, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Et comment cela?

CHAVIGNI. Par hasard. Je m'étais permis tantôt quelques plaisanteries sur la cuisine allemande, et son altesse a daigné m'inviter, pour détruire mes préventions.

LE COMTE, *d'un air méfiant*. Ah! c'était là le motif?

CHAVIGNI. Il n'y en a pas d'autre... Un dîner charmant, et puis une conversation si intéressante!..

LE COMTE. Avec le prince?

CHAVIGNI. Non; avec ces dames. Je leur ai confié l'objet de ma mission... ce costume de bal que je venais...

LE COMTE. Encore!..

CHAVIGNI. Pour vous, c'est sans intérêt; mais pour ces dames, c'est une affaire d'État. Elles ont daigné me seconder, au point que j'ai maintenant tout ce que je désirais.

LE COMTE. Tenez, Chavigni, je suis, comme tout autre, sujet à l'erreur; mais quand j'ai eu des torts, j'aime à les reconnaître, et surtout à les réparer. Eh bien! oui, je vous ai mal jugé; je ne vous soupçonnais point les talents et l'habileté que vous avez déployés aujourd'hui. Je reviens de ma prévention, et, pour vous le prouver, joignez-vous franchement à moi; confiez-moi le véritable motif de votre mission, et ma fille est à vous.

CHAVIGNI. O ciel! il se pourrait!

ISABELLE. Ah! que de bonté! de générosité!.. Et vous ne tombez pas à ses pieds!

CHAVIGNI. Si vraiment, c'était bien mon idée; mais c'est que...

LE COMTE. Eh bien! vous hésitez!

CHAVIGNI. Non, sans doute; mais un pareil bonheur... un coup si inattendu, et dans la situation où je suis... je désire au moins un instant de réflexion.

LE COMTE. C'est trop juste.

CHAVIGNI, *à part*. Que vais-je faire? lui avouer... quoi? que je ne sais rien, que je n'ai pas de secret, que je suis un sot! Il est capable de ne pas me croire; et s'il me croit, c'est encore pis; je perds son estime et tout espoir à la main de sa fille. Non, ma foi, conservons au moins l'honneur, c'est toujours cela de sauvé.

ISABELLE. Eh bien! Monsieur, répondez donc.

LE COMTE. Êtes-vous décidé?

CHAVIGNI. Oui, monsieur le comte. Placé entre le devoir et l'amour, j'ai été sur le point de céder à ce dernier; mais le talent que vous m'accordez, le mérite que vous avez cru reconnaître en moi, je perdrais tout, si je disais un mot, et c'est pour rester digne de vous que j'ai résolu de me taire.

ISABELLE. O ciel! que viens-je d'entendre?

LE COMTE. Refuser la main de ma fille, repousser mes bienfaits! c'est indigne, c'est affreux. (*A part.*) C'est bien à lui... Je ne m'y attendais pas.

AIR de la valse des *Comédiens*.

Mais qu'ai-je vu? son altesse s'avance.
Auprès du prince, à mon poste je cours.
(*A Chavigni.*)
Entre nous deux, Monsieur, plus d'alliance;
Mais mon estime est à vous pour toujours!
(*A part.*)
Déjà chez lui tant d'aplomb et d'adresse;
Il faut, morbleu! l'observer avec soin;
Pour parvenir, immoler sa tendresse;
Je me trompais, ce jeune homme ira loin.

ENSEMBLE.

LE COMTE.

Dans ce salon son altesse s'avance, etc.

CHAVIGNI.

J'avais raison de garder le silence;
Il me sert mieux que les plus beaux discours.
De le fléchir je garde l'espérance,
Car son estime est à moi pour toujours.

ISABELLE.

Ah! c'est affreux! Peut-on, lorsque j'y pense,
A sa fortune immoler ses amours!
Oui, pour mon cœur il n'est plus d'espérance;
Je l'abandonne, hélas! et pour toujours.

(*Le comte sort, Isabelle se dispose à le suivre, Chavigni la retient, et la ramène sur le devant de la scène.*)

SCÈNE III.

ISABELLE, CHAVIGNI.

CHAVIGNI. De grâce, un mot encore, ne me condamnez pas sans m'entendre.

ISABELLE. Non, Monsieur, laissez-moi. Je ne puis le croire encore; notre bonheur dépendait de vous seul, et c'est vous qui avez refusé ma main!

CHAVIGNI. Oui, je sens qu'à vos yeux j'ai le plus grand tort; et cependant, vous-même, vous auriez été à ma place, que vous n'auriez pas pu faire autrement; car, s'il faut tout vous avouer... vous ne me trahirez pas... je ne sais rien.

ISABELLE. Fi! Monsieur, c'est indigne, de vouloir dissimuler même avec moi, vous qui autrefois étiez la franchise, la vérité même. Je savais bien que la diplomatie vous gâterait... et qu'une fois qu'on en a l'habitude...

CHAVIGNI.

AIR de *l'Écu de six francs*.

Quoi! vous m'accusez d'imposture!
Et quel serait mon intérêt?
Je vous l'atteste, je le jure,
Je ne sais rien, voilà le fait,
Et je n'ai pas d'autre secret.
Mais dans ces lieux où tout respire
L'adresse et la malignité,
Pour déguiser la vérité,
Je vois qu'il suffit de la dire.

ISABELLE. Et pourquoi, Monsieur, vous être mis dans une semblable position?

CHAVIGNI. Comme si c'était de ma faute... Je me trouve ici sans savoir comment, et, s'en m'en douter, lancé au milieu de tous les événements, comme un incident, comme une parenthèse... trop heureux jusqu'à présent de n'avoir pas fait quelques sottises... ce qui ne peut manquer d'arriver; car je marche au hasard, sans savoir où je vais... et si je réussis, on ne doit pas m'en vouloir; car je n'aurai été un grand homme qu'à mon corps défendant.

ISABELLE. Cependant, Monsieur, cette conférence, cette entrevue secrète que vous avez eue ce matin avec le prince, et que mon père ne peut s'expliquer...

CHAVIGNI. Je le crois bien; car moi qui y ai assisté, je ne comprends pas encore ce que nous nous sommes dit. Son altesse m'a adressé à la hâte quelques compliments sur mon arrivée, sur la mission dont j'étais chargé, et puis m'a remis sur-le-champ ces deux portraits, que voici.

ISABELLE. Vraiment!

CHAVIGNI. Et qu'il ne tient qu'à vous d'examiner. Vous en savez maintenant autant que moi.

ISABELLE. Voyons vite.

CHAVIGNI. Des diamants superbes, et deux jolies femmes, n'est-il pas vrai? Par malheur, je ne les connais pas.

ISABELLE. Je le crois bien... L'une est une parente du roi de Saxe, et l'autre la cousine de notre souverain. Et pourquoi vous les a-t-on remis?

CHAVIGNI. Je vous ferai encore la même réponse, je l'ignore. Son altesse m'a seulement dit : Remettez-les à qui vous savez. Et comme je ne savais pas, ils sont restés entre mes mains. Mais, d'après ce que vous me dites, je devine maintenant que c'est un cadeau qu'il voulait faire à nos deux ambassadeurs; parce qu'au fait, le portrait de leur souveraine... Ce présent peut flatter votre père, lui être agréable... cela pourrait peut-être nous remettre bien ensemble. Daignez vous en charger, et dites-lui que c'est moi, moi-même, qui, de la part du prince, lui envoie ce portrait.

ISABELLE. J'y vais à l'instant. Mais vous me promettez bien que vous n'êtes diplomate que par hasard, et sans que cela tire à conséquence.

CHAVIGNI. Je vous le jure.

ISABELLE. Que vous ne serez jamais un homme d'État, un homme de talent.

CHAVIGNI. Je vous le promets. Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

ISABELLE. A la bonne heure. Je vais trouver mon père, et puis je reviens, car vous n'avez pas oublié notre contredanse.

CHAVIGNI. Je n'oublie jamais les choses essentielles. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

CHAVIGNI, SALDORF.

CHAVIGNI. Ah! quelle aimable femme j'aurai là, et que je serai heureux, lorsqu'une fois retiré des affaires... (*Apercevant Saldorf qui le salue.*) Ah! mon Dieu, en voici de nouvelles qui m'arrivent. C'est M. de Saldorf.

SALDORF. J'ai l'honneur de saluer M. de Chavigni.

CHAVIGNI, *lui rendant son salut.* Monsieur le baron... *A part.*) Voyons-le venir.

SALDORF, *à part.* Il garde le silence... c'est qu'il a quelque chose à me dire. Attendons. (*Il se fait un grand moment de silence. Ils se regardent tous les deux, s'asseoient, Saldorf à droite, Chavigni à gauche; ils se regardent encore; à la fin, le baron de Saldorf, impatienté, prend la parole.*)

SALDORF. Monsieur, vous trouvez-vous bien fatigué de votre voyage?

CHAVIGNI. C'est à vous, monsieur le baron, que je ferai cette demande.

SALDORF. Mais, moi... à parler franchement...

CHAVIGNI, *à part.* Il est vrai qu'il s'est reposé en route.

SALDORF. Je suis assez satisfait du mien... Je viens de voir M. le comte de Moreno.

CHAVIGNI. Moi aussi.

SALDORF. Il me l'a dit... et comme je lui ai trouvé beaucoup d'éloignement pour vous, cela m'a fait penser que nous pourrions peut-être nous rapprocher.

CHAVIGNI, *rapprochant de lui son fauteuil.* Moi, d'abord, j'y suis tout disposé.

SALDORF, *après un moment de silence.* M. de Moreno a pris l'avance sur moi, et les chances sont maintenant pour lui.

CHAVIGNI. C'est ce qui vous fâche.

SALDORF. Du tout, cela m'est égal. A vous parler franchement, nous ne tenons pas à réussir; mais nous tenons beaucoup à ce que l'envoyé d'Espagne ne réussisse pas... et si nous pouvions nous entendre...

CHAVIGNI. Cela ne ferait pas mal... mais c'est là le difficile.

SALDORF. Pourquoi donc? Quelle est l'opinion du prince, et surtout la vôtre? Voilà tout ce que je vous demande.

CHAVIGNI. Monsieur le baron, à vous parler franchement...

SALDORF, *à part.* Il cherche des détours.

CHAVIGNI. Mon opinion est telle qu'il m'est fort difficile de la dire, mais vous êtes trop habile pour ne pas la deviner.

SALDORF. Je comprends.

CHAVIGNI. J'en étais sûr.

SALDORF, *à part.* Il est encore plus adroit que je ne croyais.

CHAVIGNI. Et si quelque chose peut vous faire connaître les intentions du prince, et mes dispositions à votre égard... c'est ce présent qui vous dira tout, et à la remise duquel je ne suis pas étranger... un portrait de votre connaissance qu'il m'a chargé de vous remettre. Vous comprenez?

SALDORF, *à part, en examinant le portrait.* O ciel! (*Haut, se levant.*) Quoi! le prince Rodolphe, à votre instigation...

CHAVIGNI. Oui, Monsieur.

SALDORF. A moi, un pareil affront! un procédé aussi injurieux! Ce n'est pas le refus, je m'y attendais, je le désirais même; mais être congédié de la sorte, être la dupe d'un pareil complot, et la victime de vos intrigues!

CHAVIGNI. Moi, Monsieur?

SALDORF.

AIR : ***Dieu tout-puissant, par qui le comestible.***

Je cède enfin au dépit qui me gagne;
Oui, le grand-duc saura tout mot pour mot,
Et puis après, à l'envoyé d'Espagne
Je m'unirai contre vous, s'il le faut;
Pour vous chasser, nous allons nous entendre,
Et vos projets, que je sais, que je voi,
A tous ici je les ferai comprendre.

CHAVIGNI, *à part.*

Il aurait bien dû commencer par moi.

ENSEMBLE.

SALDORF.

Je cède enfin au dépit qui me gagne, etc.

CHAVIGNI.

Je sens enfin le dépit qui me gagne;
Quoi! je ne puis y comprendre un seul mot :
Allez, Monsieur, vous unir à l'Espagne,
Et je saurai résister, s'il le faut.

—

SCÈNE V.

CHAVIGNI, *seul. Cet homme, assurément, n'aime pas* la peinture. Moi qui croyais avoir arrangé tout pour le mieux... il paraîtrait que j'ai fait une gaucherie, et me voilà en hostilité ouverte avec la Saxe. S'il exécute ses menaces, pour qui me prendra-t-on? Pour un intrigant qui est venu se jeter au milieu de leurs secrets. Ma foi, le moyen le plus court qui me reste de sortir d'embarras serait de partir, et de les laisser s'expliquer entre eux. Partir! et sans savoir pourquoi, et sans réparer mon imprudence; car il paraît que, sans le vouloir, j'en ai fait une, et que j'aurais mis dans un grand embarras cet excellent prince auquel je suis tout dévoué, par reconnaissance d'abord, et, s'il faut le dire, par curiosité; car, malgré moi, je m'intéresse maintenant à notre entre-

prise, cette entreprise, que je ne connais pas, et où je joue le principal rôle... D'un autre côté, ma contredanse avec dona Isabelle...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

O toi, mon guide et mon dieu tutélaire,
Puissant hasard, ma sagesse et ma loi!
Viens m'inspirer, dis-moi ce qu'il faut faire.
Eh mais! quel bruit! C'est l'orchestre, je croi.
J'entends d'ici le violon sonore;
C'est décidé, je ne dois pas partir,
Et ce conseil que du hasard j'implore,
C'est le plaisir qui vient de me l'offrir.

—

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE, *à la marquise, en entrant.* Oui, vous ne vous en doutiez pas, l'orage est sur le point d'éclater... nous sommes perdus. (*Apercevant Chavigni.*) Ah! mon Dieu! c'est Chavigni! Comment! malheureux, vous êtes encore ici?

CHAVIGNI. Oui, mon prince.

RODOLPHE. Ignorez-vous les dangers qui nous menacent tous?

CHAVIGNI. C'est pour cela que je reste.

LA MARQUISE, *courant à lui.* Ah! Monsieur, cela ne m'étonne pas de vous. Nous avons donc encore un ami sur lequel nous pouvons compter...

CHAVIGNI. A la vie et à la mort. (*A part.*) Ces pauvres gens! je me ferais tuer pour eux. Il paraît que la marquise est aussi de la conspiration.

RODOLPHE. Vous savez cependant que le grand-duc est furieux contre vous.

CHAVIGNI. Contre moi?

RODOLPHE. Et comme vous n'avez aucun caractère diplomatique, comme vous n'êtes point accrédité auprès de lui... il peut, sans manquer au droit des gens, vous faire jeter dans quelque prison d'Etat, d'où je ne serais pas sûr de vous retirer.

CHAVIGNI, *à part.* Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE. Et qu'a-t-il donc fait?

CHAVIGNI. C'est ce que je me demande.

RODOLPHE. Si au moins vous m'eussiez prévenu : mais de vous-même... tenter un coup aussi audacieux. Vous savez bien que, placés entre deux puissances qu'il faut également ménager, notre seul espoir était de gagner du temps, en les opposant l'une à l'autre.

LA MARQUISE. C'était notre plan.

RODOLPHE. C'était le plus sage. Eh bien! il a tout rompu... Il a frappé un grand coup... Il a congédié, en mon nom, l'envoyé de Saxe et celui d'Espagne, qui, tous les deux, sont furieux.

LA MARQUISE, *avec effroi.* O ciel! il aurait osé... (*Avec fermeté.*) Eh bien! il a eu raison.

CHAVIGNI, *vivement.* Vous trouvez...

LA MARQUISE. Oui, une telle résolution peut seule vous sauver. J'ignore quelles en seront les conséquences; mais enfin, il eût toujours fallu en venir là, et jamais vous n'y auriez consenti, jamais vous ne l'auriez pris sur vous. Ce qui m'étonne même, c'est qu'il ait pu vous y amener.

RODOLPHE. C'est bien malgré moi, sans m'en avertir. Il m'y a forcé... la ruse la plus adroite et la plus infernale... ces deux portraits que vous m'aviez demandés, et que je vous destinais...

CHAVIGNI, *à part.* Dieu! c'était pour elle!

RODOLPHE. Il les a remis de ma part à l'envoyé d'Espagne.

LA MARQUISE. Et à celui de Saxe... je comprends.

CHAVIGNI, *à part.* Elle est bien heureuse.

LA MARQUISE Ah! quelle reconnaissance nous vous devons!

CHAVIGNI. Du tout, Madame, bien moins que vous ne croyez.

RODOLPHE. En effet, il nous a sauvés d'un danger pour nous remettre dans un autre plus grand. Que dire maintenant au grand-duc? comment motiver ce double refus, ce double affront? faut-il tout lui avouer?

CHAVIGNI. Et pourquoi pas?

LA MARQUISE. O ciel! est-ce votre avis?

CHAVIGNI. Oui, Madame; il faut que tout s'éclaircisse; moi, je tiens à ce qu'on s'explique.

RODOLPHE, *allant à Chavigni.* Eh bien! chargez-vous-en.

CHAVIGNI. Moi?

RODOLPHE. Oui, il n'y a que vous qui, avec vos talents et votre habileté, puissiez-nous rendre ce dernier service. Moi, d'abord, je ne m'en mêle plus : vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

CHAVIGNI. Quoi! vous voulez...

RODOLPHE. Oui, déclarer au grand-duc que je chéris ma liberté, que je veux la conserver...

CHAVIGNI. C'est si naturel...

RODOLPHE. Et que je ne veux pas me marier...

CHAVIGNI, *étonné.* Hein! comment?

LA MARQUISE. Taisez-vous; on vient.

—

SCÈNE VII.

RODOLPHE, ISABELLE, CHAVIGNI, LA MARQUISE.

ISABELLE, *à Chavigni.* Ah! Monsieur, je vous cherchais. Vous faites de jolies choses, et vous tenez bien vos promesses.

CHAVIGNI. Ah! mon Dieu! le bal est commencé... et notre contredanse...

ISABELLE. Il s'agit bien de cela! Je viens de voir mon père.

CHAVIGNI. Il est furieux... je le sais.

ISABELLE. Il devrait l'être, mais il s'est calmé, il s'est adouci. « Ma fille, m'a-t-il dit, Chavigni m'a « trompé avec un art, avec une profondeur dont je « ne l'aurais pas cru capable; mais mon indignation « ne m'empêche pas de lui rendre justice; et je puis « encore lui pardonner; je puis même le nommer « mon gendre, pourvu que la Saxe ne l'emporte pas. « C'est tout ce que je demande. »

CHAVIGNI. O ciel!

ISABELLE. Vous voyez donc bien, Monsieur, que vous me trompiez; que vous êtes mêlé dans tout cela; que tout ici dépend de vous; et mon père consentirait à notre mariage, que c'est moi, Monsieur, qui refuserais.

LA MARQUISE. Et pourquoi donc?

ISABELLE. Pourquoi? Croyez-vous, Madame, que tout à l'heure encore, à moi, moi qu'il aime, il m'a assuré qu'il ne connaissait rien, qu'il ne savait rien de se qui ce passait ici?

RODOLPHE. Une pareille discrétion... c'est admirable.

ISABELLE. Ce n'est rien encore! Mon père lui a offert ma main, à condition qu'il lui confierait le secret de son voyage et de sa mission : eh bien! Madame, il l'a refusée.

RODOLPHE, *passant auprès de Chavigni.* Il se pourrait! O généreux ami, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous; mais que j'arrive au pouvoir... que je règne... je ne veux pas d'autre ami, d'autre conseil.

LA MARQUISE. Et vous ferez bien. En attendant, c'est moi qui me charge de la réconciliation. (*A Isabelle.*) Oui, ma chère enfant, vous lui pardonnerez, par amitié pour moi.

ISABELLE. Il est bien heureux, Madame, que vous le protégiez; sans cela... Mais au moins que la Saxe ne l'emporte pas; voilà tout ce que je lui demande.

LA MARQUISE. Et nous le lui demandons aussi.

ISABELLE. N'est-il pas vrai? il peut bien faire cela pour nous, car qu'est-ce que cela lui fait, que la Saxe...

CHAVIGNI. Eh! mon Dieu, si cela peut vous être agréable..... mais notre contredanse que nous oublions.....

LA MARQUISE. Une contredanse! penser à cela dans un pareil moment!

CHAVIGNI. Toujours...

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

J'aime le bal, le bruit et la musique!
Est-il un temps qui soit mieux employé?
Les noirs chagrins, les soins, la politique,
Tout dans un bal, est bientôt oublié.
Un bal vaut seul un traité d'alliance.
Je formerais, si j'étais souverain,
Tous mes sujets en une contredanse,
Pour les forcer à se donner la main.

Venez, courons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC.

(*Le grand-duc arrive par le fond, au moment où ils vont pour sortir; à son aspect, Rodolphe, la marquise, Chavigni et Isabelle s'arrêtent. Chavigni et la marquise sont à sa gauche; Rodolphe et Isabelle à sa droite.*)

LE GRAND-DUC. Un instant! Où allez-vous?

CHAVIGNI. Mille pardons, Monseigneur : c'est une affaire des plus importantes, une contredanse avec mademoiselle de Moreno.

LE GRAND-DUC. Je lui demanderai la permission de lui enlever son danseur pour quelques moments. (*A Chavigni.*) J'ai à vous parler, Monsieur... Ces dames peuvent rentrer dans la salle du bal, où on les désire. (*A Rodolphe.*) Vous, Monsieur, je vous prie de passer dans mon cabinet, et d'y attendre mes ordres.

LA MARQUISE, *bas, à Chavigni.* C'est le moment de la crise... défendez nos intérêts.

RODOLPHE, *de même.* Je n'ai d'espoir qu'en vous. (*Rodolphe donne la main à la marquise et à Isabelle, et tous trois sortent par le fond.*)

SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, CHAVIGNI.

(*Le grand-duc se promène quelque temps avec inquiétude, sans parler, pendant que Chavigni dit l'aparté suivant.*)

CHAVIGNI, *à part.* Cela devient plus sérieux... J'avais cru deviner qu'il s'agissait d'une conspiration où se trouvait madame de Surville, et où la liberté du prince était compromise. Mais, depuis qu'il m'a parlé de célibat, je n'y suis plus du tout. (*Le grand-duc s'assied, Chavigni reste debout devant lui.*)

LE GRAND-DUC. Approchez, Monsieur. Les choses en sont venues au point, qu'il faut enfin que je connaisse vos intentions... Quoique arrivé ici sans aucun but ostensible, depuis ce matin, il n'est question que de vous; vous avez tout bouleversé dans ma cour.

CHAVIGNI. Moi, Monseigneur?

LE GRAND-DUC. Oui, Monsieur : l'envoyé de Saxe vous accuse, celui d'Espagne se plaint de vous, et, moi-même, je suis très-mécontent de l'ascendant que vous avez pris sur mon neveu. (*Il se lève.*)

AIR d'*Aristippe.*

Pour échapper à mon regard sévère,
Par vos conseils il fait tout ce qu'il peut.

CHAVIGNI.

Mais, Monseigneur, moi, je le laisse faire,
Je lui conseille ce qu'il veut.

LE GRAND-DUC.

Il ne suit point d'autre avis que le vôtre.

CHAVIGNI.

En fait d'avis, un prince, on le sait bien,
Nous fait toujours l'honneur d'être du nôtre,
Quand nous avons l'esprit d'être du sien.

LE GRAND-DUC. En fait d'esprit, je sais que vous en avez beaucoup, mais il s'agit de franchise, et je vais droit au fait. Puisque vous avez tant d'influence sur mon neveu, faites-lui comprendre qu'aujourd'hui même j'entends et j'exige qu'il fasse un choix.

CHAVIGNI. Un choix... oserai-je vous demander lequel?

LE GRAND-DUC. Peu m'importe : il est le maître; je ne prétends pas le contraindre; mais je m'en prends à vous, si ce soir même, d'une manière ou d'une autre, il n'est pas marié.

CHAVIGNI. Marié! ô ciel, c'est fait de moi!

LE GRAND-DUC. Et pourquoi donc?

CHAVIGNI. C'est qu'ici, à l'instant même, son altesse venait de m'expliquer ses intentions, qui ne se trouvent pas parfaitement d'accord avec celles de Monseigneur, vu qu'il désire rester célibataire.

LE GRAND-DUC. Comment! il refuse! j'en suis fâché pour vous, Monsieur, et je ne reconnais pas là votre adresse : comme hier il y était décidé, je sais à qui attribuer ce changement de résolution. Oui, Monsieur; on ne vient pas ainsi, par des intrigues habilement combinées, jeter le trouble dans un État, le désordre dans une famille. Je ne me soucie pas, grâce à vous, de me trouver en hostilité avec deux puissances. Il leur faut une réponse, une réponse satisfaisante, ou du moins qui ne mécontente ni l'une ni l'autre; c'est vous que cela regarde; et, puisque vous avez tant de talent, tant d'habileté, trouvez quelque moyen pour sortir de là; mais n'oubliez pas, je vous le répète, qu'il faut qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié, sinon, c'est vous que j'accuse de sa désobéissance; et comme vous n'avez ici aucun caractère officiel, vous ne serez point étonné que je m'assure de votre personne. Adieu; je vous laisse. (*Il entre dans son cabinet.*)

SCÈNE X.

CHAVIGNI, *puis* LA MARQUISE.

CHAVIGNI. Où diable me suis-je fourré? et à qui en

ont-ils avec leur double mariage? Depuis que je crois comprendre quelque chose, cela me paraît plus embrouillé que jamais. L'oncle qui veut, le neveu qui ne veut pas; et au fait, pourquoi ne veut-il pas? cela serait tout de suite fini; je m'en vais lui dire.

LA MARQUISE. Eh bien! quelles nouvelles?

CHAVIGNI. De très-bonnes. Si son altesse le veut, cela peut s'arranger.

LA MARQUISE. Et comment?..

CHAVIGNI. Ecoutez bien. Voici, de peur de me tromper, les propres paroles du grand-duc: « Je ne me « soucie pas d'être en hostilité avec deux puissances. « Il leur faut aujourd'hui même une réponse satis- « faisante, ou qui, du moins, ne mécontente ni l'une « ni l'autre. »

LA MARQUISE. Et c'est justement là le difficile.

CHAVIGNI. Attendez donc, ce n'est pas fini.. C'est toujours le grand-duc qui parle. « Il faut donc qu'au- « jourd'hui même mon neveu soit marié, n'importe « avec qui, sinon, c'est vous qui êtes responsable. »

LA MARQUISE. O ciel!.. que dites-vous! vous l'avez amené là?

CHAVIGNI. Oui, Madame, et sans beaucoup de peine, car il y est venu de lui-même; mais vous sentez bien que cela ne peut pas durer plus longtemps, et qu'il faut que le prince se décide.

LA MARQUISE. Oui, vous avez raison; c'est le moment, ou jamais; c'est offrir au grand-duc le moyen de sortir d'embarras; c'est, comme il le désire, ne donner de préférence à personne, ne mécontenter ni l'une ni l'autre; c'est la force seule des événements... n'est-il pas vrai?

CHAVIGNI. Eh! oui, Madame.

LA MARQUISE. Ainsi donc, vous conseillez au prince...

CHAVIGNI. Certainement; il n'y a plus à hésiter.

LA MARQUISE. Eh bien! attendez-moi ici; je me charge de tout, et ne vous mêlez de rien.

CHAVIGNI. Je ne demande pas mieux, parce qu'après tout, ce que j'ai fait aujourd'hui...

LA MARQUISE. Je vais trouver le grand-duc, et cette idée seule me cause un effroi dont je ne suis pas maîtresse.

CHAVIGNI. C'est pourtant vrai... cette pauvre marquise... je crois qu'elle tremble... Allons, Madame, allons, du courage.

LA MARQUISE. Oui, j'en aurai, je suivrai vos avis, il faut que notre sort se décide. Dans quelques instants, nous serons perdus tous trois, ou tous trois nous serons au faîte des honneurs et de la fortune. Adieu, adieu... Attendez-moi. (*Elle entre dans le cabinet du grand-duc.*)

—

SCÈNE XI.

CHAVIGNI, *seul.* Voilà la frayeur qui me prend à mon tour; cette pauvre femme s'exposer ainsi pour moi. Je ne sais en honneur si je dois la retenir ou la laisser faire; parce que ce qu'elle va faire là est quelque chose de si hardi, de si... Diable m'emporte si je sais ce que c'est, mais ce doit être terrible. Et c'est moi qui ai combiné, qui ai conduit tout cela, qui suis la cause de tous ces grands événements... Ah! si M. de Moreno était ici! lui qui soutenait ce matin que le génie faisait tout; si cette entreprise, quelle qu'elle soit, vient à réussir, ils seront tous persuadés de mes immenses talents; mais si elle ne réussit pas, je suis le plus ridicule et le plus absurde des hommes. Que se passe-t-il là-dedans? Suis-je un sot ou un homme de génie? Cela se décide en ce moment, sans qu'il y ait de ma faute, et sans que mon mérite influe en rien sur la décision. La marquise ne revient pas; mauvais présage. Allons, c'est décidé, je suis un sot, et voilà M. de Saldorf qui vient m'en apporter la nouvelle officielle.

—

SCÈNE XII.

CHAVIGNI, LE BARON DE SALDORF.

SALDORF, *entrant vivement et prenant Chavigni à part.* Je sors du cabinet du grand-duc, et je suis content de vous; vous avez fait ce que je vous demandais.

CHAVIGNI. Moi!

SALDORF, *à demi-voix.* Oui, nos rivaux ne l'emportent pas; c'est tout ce que je voulais. Je rendrai compte à mon souverain de la part que vous avez prise à tout ceci, et si jamais vous avez besoin de lui, je vous réponds de sa bienveillance.

CHAVIGNI. O ciel!.. que dites-vous? Est-ce qu'on s'est prononcé pour la Saxe?

SALDORF. Du tout; mais on vient; du silence.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE MORENO, ISABELLE.

LE COMTE, *à Chavigni.* Mon ami, ma fille est à vous.

CHAVIGNI. Il serait possible?

LE COMTE. Supérieurement conduit; et je vous remercie en mon particulier de m'avoir servi autant que vous le pouviez.

CHAVIGNI. J'entends; le prince s'est décidé en votre faveur.

LE COMTE. Non pas, vous y aviez mis bon ordre; (*A demi-voix.*) mais au moins l'honneur est sauvé; la Saxe ne l'emporte pas; c'est tout ce que j'exigeais, et tout ce que vous pouviez faire.

ISABELLE, *bas.* Et d'abord il me l'avait bien promis.

LE COMTE. Je conviens qu'aujourd'hui vous nous avez étonnés; un aplomb, une finesse, et, au milieu de deux rivaux intéressés à vous nuire, marcher d'un pas ferme, les écarter de votre chemin, et arriver à votre but: car il y est parvenu; c'est une Française qui l'emporte.

CHAVIGNI. Vraiment!

LE COMTE, *souriant.* Eh bien! direz-vous encore que, dans nos combinaisons, le génie et l'adresse sont inutiles?

CHAVIGNI. Non, monsieur le comte, je viens de voir par moi-même... (*A part.*) C'est fini, il paraît que décidément je suis un homme de génie.

—

SCÈNE XIV.

ISABELLE, CHAVIGNI, LE GRAND-DUC, LA MARQUISE DE SURVILLE, RODOLPHE, LE COMTE DE MORENO, SALDORF.

RODOLPHE. Victoire! mon cher Chavigni, tout est avoué, tout est connu.

LE COMTE. Je viens de le lui raconter.

LE GRAND-DUC. Vous savez alors que tout est par-

donné, que j'ai donné mon consentement. Approchez, Monsieur... (*A demi-voix.*) Vous vous en êtes tiré à merveille, et je n'attendais pas moins de vous; cependant je ne suis pas tout à fait votre dupe, et je parierais que ce prétendu mariage n'est pas encore fait.

CHAVIGNI. Comment, Monseigneur!

LE GRAND-DUC, *à demi-voix.* Vous avez eu raison de le dire, et c'est une heureuse idée, puisqu'elle nous tire de l'embarras où nous étions. (*Haut.*) Pour vous prouver ma satisfaction, si votre cour pouvait se décider à se priver de vos talents, je serais trop heureux de les employer, et de vous attacher à ma personne.

RODOLPHE. Non, Monseigneur, c'est à moi de me charger de son avancement, et j'espère qu'il ne nous quittera plus, car nous avons des dettes à acquitter envers lui.

SALDORF, *passant auprès de Chavigni.* Moi, Monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

CHAVIGNI. A moi, Monsieur... et laquelle?

SALDORF. J'écris des Mémoires du temps, c'est la mode; et je vous prierai, vous qui avez conduit cette affaire, de me donner, sur cette importante négociation, tous les renseignements...

CHAVIGNI. Il s'adresse bien!

LE GRAND-DUC. Il suffit; rentrons dans la salle du bal, où l'on doit être étonné de notre absence. Je demanderai à ces messieurs, ainsi qu'à M. de Chavigni, de garder encore le silence pour ce soir; je me réserve demain le plaisir d'apprendre cette nouvelle à toute ma cour, et, de plus, je veux que cette affaire, qui vous fait beaucoup d'honneur, soit insérée dans la gazette officielle avec tous ses détails.

CHAVIGNI, *s'inclinant.* Quoi! Monseigneur, vous voulez que, demain... (*A part.*) Quel bonheur! je pourrai donc enfin connaître ce que j'ai fait.

CHŒUR.

AIR du dernier chœur de *l'Arbitre.*

Honneur à la diplomatie!
Il triomphe par son secours;
Il aura, pour charmer sa vie,
La politique et les amours.

LA MARQUISE, *au public.*

AIR du vaudeville des *Frères de lait* (musique de M. Heudier).

Messieurs, pour notre diplomate,
Voici le moment dangereux;
La circonstance est pour lui délicate :
Jusqu'à présent il fut toujours heureux;
Le hasard seul a comblé tous ses vœux.
Si par hasard de plaire il a la gloire;
S'il peut trouver un public indulgent,
Plus que jamais, dans ce jour il va croire
Que le bonheur nous tient lieu de talent.





BERTRAND. Ordonnez, commandez, je n'ai plus d'autre colonel que vous. — Acte 2, scène 5.

LE MARIAGE DE RAISON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 octobre 1826

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

M. DE BREMONT, officier général.
ÉDOUARD DE BREMONT, son fils, capitaine.
BERTRAND, sergent.
PINCHON, fermier.
SUZETTE, jeune orpheline, femme de chambre de madame de Bremont.
MADAME PINCHON, fermière.
Plusieurs CAVALIERS et plusieurs DAMES invités au château.

La scène se passe au château de M. de Bremont, dans le Lyonnais.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du château de M. de Bremont; porte et deux croisées au fond; deux portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de la chambre d'Edouard; auprès de cette porte, un guéridon sur lequel il y a une théière, une tasse et la soucoupe. De l'autre côté, auprès de la porte, une table et deux fauteuils. Au fond, à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZETTE, *occupée à travailler près de la table, à droite;* PINCHON, *parlant à la cantonade.*

PINCHON. Soyez donc tranquille, cousin, je ne réveillerai personne, et j'attendrai qu'on soit levé. (*Entrant et apercevant Suzette.*) Eh! qu'est-ce que me disait donc Bertrand, mon cousin, que tout le monde

dormait au château? voilà mademoiselle Suzette qui est déjà sur pied.

SUZETTE. C'est monsieur Pinchon, le fermier de M. le comte.

PINCHON. Eh! oui, vraiment. Aujourd'hui, à cinq heures du matin, moi et ma femme, madame Pinchon, nous étions hors du lit, parce qu'à la ferme on dort aussi bien qu'au château; mais l'on dort plus vite, excepté le dimanche; car on fait son dimanche. Mais pardon, mademoiselle Suzette, ce sont là des détails de ménage. Ma petite femme m'a dit comme ça: « Pinchon, je vais au marché, où tu viendras me rejoindre. Toi, pendant ce temps-là, va compter avec M. le comte, et lui porter le prix de ses fermages; » car, afin que vous le sachiez, c'est aujourd'hui la Toussaint.

SUZETTE. Oh! l'on sait combien vous êtes exact.

PINCHON. C'est vrai. Au jour de l'échéance, il faut que tout soit payé; point d'arriéré, point de retard: c'est ma femme qui m'a mis sur ce pied-là, parce que, là-dessus, madame Pinchon n'entend pas la plaisanterie.

AIR du vaudeville du *Charlatanisme*.

Depuis que de payer comptant
Ma femm' m'a fait prendr' l'habitude,
Nos richess's vont en augmentant,
V'là c' que c'est que l'exactitude.

SUZETTE.

Votre femme?

PINCHON.

Des r'merciments:
Sur ell' n'ayez pas d'inquiétude;
Fraîche et vermeille.

SUZETTE.

Et vos enfants?

PINCHON.

Fort bien: un de plus tous les ans;
V'là c' que c'est que l'exactitude.

Mais vous ne venez plus à la ferme; voilà un siècle qu'on ne vous y a vue.

SUZETTE. Il y a tant de monde au château, que je ne l'ose quitter! Voilà quinze personnes au moins qui nous arrivent de la capitale; des belles dames, des jeunes gens à la mode. On va à la chasse ou à la pêche le matin; on joue la comédie tous les soirs. Hier encore il y avait un bal où l'on a dansé jusqu'après minuit. Enfin, c'est la ville à la campagne, c'est Paris au milieu du Lyonnais.

PINCHON. Dieu! s'amusent-ils ces Parisiens! et c'est M. le comte qui reçoit, qui héberge tout cela. V'là un digne homme!

AIR de *l'Écu de six francs*.

C'est un brave et bon militaire,
Un honnête homme, Dieu merci;
Quand on s' mêl' d'être millionnaire,
Il faudrait l'être comme lui.
Aussi chacun l'aime à la ronde;
Car son bras est à son pays,
Son cœur est à tous ses amis,
Et sa fortune à tout le monde.

Et son fils, not' jeune maître, c'est un gaillard celui-là! Ah! ah!

SUZETTE. Taisez-vous donc; ne parlez pas si haut, car il est là; il dort. (*Désignant la chambre à gauche.*)

PINCHON. Ah! c'est la porte de sa chambre! Est-ce qu'il est malade, par hasard?

SUZETTE. Eh! vraiment oui. Hier, il est sorti de ce bal avec la fièvre: et cela n'a fait qu'augmenter cette nuit, du moins à ce que m'a dit Bertrand, qui est déjà entré dans son appartement.

PINCHON. Ça ne m'étonne pas. Avec un air si doux et si gentil, il paraît que c'est un diable, du moins à ce que m'a dit madame Pinchon; et quand on est le fils d'un général, qu'on a dix-huit ans, de la fortune et une jolie tournure, on fait tout ce qu'on veut, n'est-ce pas, mademoiselle Suzette? Mais vous-même qu'avez-vous donc? plus je vous regarde, et plus je vous trouve changée; non pas que vous ne soyez toujours fraîche et bien gentille, mais les autres années vous étiez si gaie, si étourdie, toujours sautant, toujours courant; et maintenant je vous vois triste et rêveuse. Est-ce que par hasard il vous serait survenu des chagrins?

SUZETTE. Est-il étonnant d'en avoir lorsqu'on est orpheline, lorsqu'on est seule au monde?

PINCHON. Seule! vous ne l'êtes pas. N'avez-vous pas été recueillie et élevée par madame la comtesse, auprès de laquelle vous étiez femme de chambre, il est vrai, mais qui vous a toujours traitée comme son enfant; et après la mort de cette digne dame, son mari, à qui elle vous a recommandée, n'a-t-il pas toujours eu pour vous les mêmes soins, la même tendresse? Et voyez-vous, mademoiselle Suzette, j' gagerais que l'intention de M. le comte est de vous donner une dot et un épouseur.

SUZETTE. Il serait vrai?

PINCHON. Tout le monde le dit dans le pays.

SUZETTE. Je l'en remercie; mais je ne tiens pas à me marier.

PINCHON. Bah! madame Pinchon disait aussi comme vous, et maintenant demandez-lui en des nouvelles. En tout cas, et si vous vous décidez, j'ai un parti à vous proposer, un parti auquel je pense depuis longtemps; mais ma femme vous en parlera, parce que, dans notre ménage, c'est moi qui ai les idées et c'est elle qui a la parole. (*On entend une sonnette dans la chambre du fond.*)

SUZETTE. Tenez, tenez, c'est M. le comte qui sonne son valet de chambre, qui vous dira si vous pouvez entrer.

PINCHON.

AIR: *Dieu tout-puissant par qui le comestible.*

Dépêchons-nous, il sortirait peut-être,
Et je m'en vais, en fermier diligent,
A son lever, offrir à notre maître
Mes humbl's respects, ainsi que mon argent.
(*A Suzette.*)
Pour vous, quittez cet air triste et sévère;
Que la gaîté vienne charmer vos jours;
Et si l' château ne vous en offre guère,
V'nez à la ferme, on en trouve toujours.

ENSEMBLE.

SUZETTE.

Dépêchez-vous, etc.

PINCHON.

Dépêchons-nous, etc.

(*Pinchon sort par le fond.*)

—

SCÈNE II.

SUZETTE, *seule*.

(*Elle va s'asseoir sur le fauteuil auprès de la table, à droite.*)

De la gaieté! ils n'ont que cela à dire; et il a bien fait de s'en aller. Je ne conçois pas comment ils peuvent être gais; j'ai beau faire, depuis une heure je

suis là à travailler, et je pense à tout, excepté à mon ouvrage. (*S'approchant de la porte à gauche et écoutant.*) Je n'entends rien, il repose; tant mieux. Dieux! la porte s'ouvre.

—

SCÈNE III.

SUZETTE, ÉDOUARD, *s'appuyant sur le bras de* BERTRAND.

BERTRAND. Ne craignez rien, mon capitaine, je suis là pour soutenir le corps d'armée.

SUZETTE, *courant à lui.* Y pensez-vous, Bertrand, avec votre jambe?

ÉDOUARD, *prenant le bras de Suzette.* Elle a raison. Tu aurais besoin toi-même de soutien.

BERTRAND, *frappant sur sa jambe.* Laissez donc, c'est aussi solide qu'une autre, et quand ça casse, on en a de rechange. Vous ne pourriez pas en dire autant.

SUZETTE, *donnant toujours le bras à Édouard, et le conduisant vers le fauteuil qui est à droite.* Ne vous pressez pas, et appuyez-vous sur moi. Comment cela va-t-il ce matin?

ÉDOUARD, *s'asseyant.* Mal. Je souffre horriblement.

BERTRAND. Allons donc, mon capitaine, qu'est-ce que de s'écouter comme une petite maîtresse? Je vous ai vu marcher gaiement sous le feu du canon, et pour un misérable accès de fièvre, voilà que vous avez le frisson.

ÉDOUARD. Tu en parles bien à ton aise. Si tu avais dansé hier, comme moi, douze contredanses.

BERTRAND. Il est de fait que dans le moment je ne pourrais pas en faire autant, parce que chez moi les amours et les zéphyrs ne battent plus que d'une aile. Mais vous, morbleu!

SUZETTE. N'allez-vous pas le gronder parce qu'il souffre, et lui faire mal à la tête?

BERTRAND. C'est juste; je n'entends rien à tout cela.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Des médecins et de la pharmacie
Un bon soldat connaît peu les secrets :
Est-il blessé, le schnik et l'eau-de-vie
D'une compresse ont bientôt fait les frais.
Et je m' souviens qu' souvent, à l'ambulance,
Pour nous panser quand arrivait l' flacon,
(*Faisant le geste de boire.*)
En d'dans, morbleu, je prenais l'ordonnance,
Et la victoire ach'vait la guérison.

(*Pendant ce couplet, Suzette va s'asseoir auprès de la table, à la droite d'Edouard.*)

Aussi, je vous laisse avec mademoiselle Suzette, parce qu'en fait de garde-malade, elle vaut mieux que moi; si attentive, si diligente! Ce matin, vous ne croiriez pas qu'elle était levée à quatre heures?

ÉDOUARD. Il se pourrait!

BERTRAND. Peut-être plus tôt; car, en sortant de votre appartement, je l'ai trouvée qui m'a demandé de vos nouvelles avec tant d'intérêt, que ça m'en a fait peur. Je vous ai cru plus malade que vous n'étiez.

ÉDOUARD. Bonne Suzette!

BERTRAND. Vous avez raison, c'est une bonne fille; ça ne fait pas de phrases ni d'embarras, comme toutes les femmes de chambre de ces dames, qui font tant de coquetteries dans l'antichambre, que quelquefois on se croirait au salon. Mais en revanche, c'est modeste, c'est honnête, c'est attaché à ses maîtres, c'est sage surtout; car parmi tous ces jeunes gens, vos amis, il n'y en a pas un qui n'en soit amoureux, et qui ne coure après elle.

ÉDOUARD, *se levant.* Vraiment!

BERTRAND. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? v'là ses vertigos qui le reprennent. Je vous le laisse, mademoiselle Suzette, tâchez de le calmer. (*A part.*) C'est fini, je n'y tiens plus; elle est trop gentille. (*Montrant sa jambe.*) Et malgré les inconvénients, en avant. (*Suzette passe de l'autre côté du théâtre, s'approche du guéridon et verse dans la tasse.*) Je vais de ce pas me consulter avec le cousin Pinchon qui vient d'arriver au château, et de là la demander à mon général, parce que, dans ce monde, il faut toujours marcher droit, autant que possible. Adieu, mademoiselle Suzette; adieu, mon capitaine. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUZETTE.

ÉDOUARD. Adieu, mon brave. En voilà un qui est bien le meilleur soldat et le plus mauvais garde-malade que je connaisse.

SUZETTE. Comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD. Mieux, depuis que je suis ici.

SUZETTE. Eh bien! ne parlez pas, je vais travailler auprès de vous, ou bien je vous lirai, si vous l'aimez mieux. (*Elle prend une chaise, se place à la gauche d'Édouard, et se met à travailler.*)

ÉDOUARD. Comme tu voudras.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

D'autre docteur il n'est pas nécessaire.

SUZETTE.

Je serai le vôtre aujourd'hui.
Il faut rester et tranquille, et vous taire,
C'est mon arrêt, et je l'ordonne ainsi,
Pour vous forcer au repos, au silence,
Je reste là.

ÉDOUARD.

Moyen très-incertain;
Car je suis sûr d'oublier l'ordonnance
En regardant le médecin.

SUZETTE, *allant prendre sur le guéridon, à gauche, la tasse, qu'elle présente à Édouard.* Ne regardez pas, Monsieur, et prenez ce que je vous donne.

ÉDOUARD. Eh mais! Suzette, comme ta main tremble!

SUZETTE. Oui, oui; je craignais de renverser. (*Pendant qu'il boit.*) Cela vous fait du bien, n'est-ce pas? cela doit vous calmer, vous rafraîchir. (*Au moment où elle veut prendre la soucoupe, Édouard saisit sa main qu'il porte à ses lèvres.*) Eh mais! que faites-vous?

ÉDOUARD. Ne m'est-il pas permis de te remercier?

SUZETTE. Édouard, Édouard, finissez; vous voulez que je m'en aille. (*Elle s'éloigne de lui, et s'avance sur le bord du théâtre.*)

ÉDOUARD, *se levant et allant à elle.* Suzette, n'es-tu pas la fille adoptive de ma mère? n'es-tu pas ma sœur? n'avons-nous pas été élevés ensemble? Autrefois tu ne te défiais pas de mes caresses; à présent elles te font de la peine.

SUZETTE. A moi? ce ne serait rien, peu importe; mais c'est à vous qu'il faut penser. Vous souffrez, vous êtes malade. Hier, avoir suivi cette chasse pendant cinq heures, et puis danser à ce bal une partie de la nuit. Vous n'êtes pas raisonnable; vous ne vous ménagez pas, vous mourrez.

ÉDOUARD. Eh bien! tant mieux; c'est ce que je veux,

c'est ce que je désire. Ici, comme à Paris, ces folies, ces plaisirs extravagants auxquels je me livre, me sont devenus nécessaires; j'en ai besoin pour m'étourdir, pour ne pas rester seul avec moi-même; car je souffre trop, je suis trop malheureux.

SUZETTE. Vous, malheureux! quelle peut en être la cause?

ÉDOUARD. Toi seule.

SUZETTE. Moi! grand Dieu!

ÉDOUARD. Oui, Suzette; je t'ai toujours aimée, je t'aime comme un insensé, comme un malheureux en délire.

SUZETTE, *se cachant la figure avec la main.* Ah! Monsieur, que me dites-vous là?

ÉDOUARD. D'abord, je l'avoue, j'ai cherché à me faire aimer de toi; puis j'ai rougi de mes projets : j'ai voulu te fuir, te traiter avec froideur, avec dureté, te parler comme un maître, mais ta bonté et ta douceur m'ont toujours désarmé, et ce qui a achevé de renverser toutes mes idées, toutes mes résolutions, c'est que cet amour qui me dévorait, il m'a été facile, depuis quelque temps, de voir que tu le partageais.

SUZETTE, *naïvement.* C'est vrai.

ÉDOUARD. Tu m'aimes donc, maintenant?

SUZETTE. Maintenant! non, ça a toujours été de même; mais c'est depuis quelque temps seulement que je m'en suis aperçue.

ÉDOUARD. Grand Dieu!

SUZETTE. Mais vous, monsieur Édouard, vous ne devez pas le savoir; vous devez l'ignorer. Obtenez de votre père que je quitte ces lieux, que je m'en aille.

ÉDOUARD. Tu veux quitter ces lieux!

SUZETTE. Oui; je ne puis pas y vivre; je souffre trop; tout m'y rappelle les bienfaits de votre mère; votre état, le mien, et la distance qui nous sépare; et jugez, Monsieur, jugez des tourments que j'éprouve, lorsque je vous dirai qu'hier, pendant ce bal, de la première pièce dont les portes étaient ouvertes, je vous ai vu, dans ce salon qui m'est interdit, je vous ai vu toute la soirée danser avec mademoiselle de Luceval.

ÉDOUARD. C'est mon père qui me l'avait ordonné.

SUZETTE. Parce qu'il veut vous marier avec elle : je n'en puis douter; j'en suis sûre.

ÉDOUARD. Qui te l'a dit? où l'as-tu vu?

SUZETTE, *montrant son cœur.* Là. Il est des pressentiments qui ne trompent jamais.

ÉDOUARD. Et moi je jure que jamais je ne consentirai à une pareille union; ou plutôt il est un moyen de te rassurer, et de la rendre impossible.

SUZETTE. Quel est-il?

ÉDOUARD. Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de te confier mes projets. Voici l'heure où l'on descend dans le salon, et l'on peut nous surprendre. Mais tantôt, après le déjeuner, ils partent tous pour la chasse, mon père, ainsi que ces dames. Moi, grâce à mon indisposition, il me sera permis de rester. Nous serons seuls dans la maison, je t'attendrai ici.

SUZETTE. Seule... ici... avec vous? Non, Édouard, ce ne serait pas bien; je ne le puis.

ÉDOUARD. Tu veux donc encore ajouter à mes maux! tu veux me voir mourir, et en être la cause!

SUZETTE. Que me dites-vous là? moi vouloir votre mort! c'est mal à vous d'employer un tel moyen pour me décider. Vous êtes le fils de ma bienfaitrice, vous ne pouvez pas me tromper; je viendrai.

ÉDOUARD, *lui prenant la main.* Ah! je suis trop heureux!

SUZETTE, *apercevant M. de Bremont qui entre par le fond.* Ciel! monsieur le comte! (*Elle va auprès du guéridon à gauche, comme pour y ranger quelque chose.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT. Ah! ah! Édouard, vous voilà levé! Pour un homme qu'on disait si malade...

ÉDOUARD. Cela va mieux, mon père.

M. DE BREMONT. C'est ce que je vois.

SUZETTE, *troublée.* Oui, Monsieur; j'étais là occupée à le soigner.

M. DE BREMONT. C'est bien, mon enfant; je connais ta bonté, ton excellent cœur. (*A Édouard.*) Édouard, vous verra-t-on au déjeuner? serez-vous de notre partie de chasse?

ÉDOUARD. Non, mon père, et dans ce moment même je me sens tellement faible, que je vous demanderai la permission de rentrer dans mon appartement.

M. DE BREMONT. Là-dessus, liberté entière. On ne doit pas contrarier un malade.

ÉDOUARD, *bas, à Suzette.* Tu entends, Suzette? (*Il prend le bras de Suzette, qui le conduit jusqu'à la porte, et au moment où elle va entrer avec lui.*)

M. DE BREMONT, *à haute voix.* Suzette, Suzette, mon fils, je crois, n'a plus besoin de tes services; et mademoiselle de Luceval t'attend pour l'aider dans sa toilette.

SUZETTE. Oui, Monsieur. (*Montrant l'appartement où Édouard vient d'entrer.*)

AIR d'*Aristippe*.

Mais je voulais, moi son guide ordinaire,
Soutenir ses pas.

M. DE BREMONT.

Je le croi.
Il est fort beau, fort généreux, ma chère,
De protéger un plus puissant que soi.
Mais au danger alors qu'il est en butte,
A quoi lui sert un trop fragile appui?
Bien rarement on empêche sa chute,
Et parfois on tombe avec lui.

SUZETTE, *étonnée.* Comment, Monsieur?

M. DE BREMONT, *lui prenant les mains avec douceur.* Suzette, tu es une bonne fille que j'aime, que j'estime, que j'ai promis de protéger.

SUZETTE. Ah! Monsieur!..

M. DE BREMONT. Plus tard, et après avoir habillé mademoiselle de Luceval, tu viendras me parler. Va, mon enfant, va d'abord à tes devoirs; c'est l'essentiel. (*Suzette sort.*)

—

SCÈNE VI.

M. DE BREMONT, *seul.* Oui, je m'en aperçois enfin, et j'aurais dû m'en douter plus tôt. Élevés ensemble, se voyant tous les jours, ils s'aiment, peut-être même sans le savoir, Suzette, du moins, car pour mon fils, je le connais; il sait très-bien ce qu'il fait. C'est donc par lui qu'il faut commencer; et quoiqu'on dise qu'il n'y a pas de remède contre l'amour, j'en connais un auquel rien ne résiste, pas même... les grandes passions : le tout est de l'employer à temps.

—

SCÈNE VII.

M. DE BREMONT, BERTRAND.

BERTRAND, *au fond*. Pardon, excuse, mon général.

M. DE BREMONT. Ah! c'est toi, Bertrand? Eh bien! que fais-tu donc là, immobile et l'arme au bras? (*Il s'assied sur le fauteuil à droite.*) Avance à l'ordre.

BERTRAND, *s'avançant*. C'est que, voyez-vous, mon général, je ne suis pas à mon aise, parce que j'ai quelque chose à vous demander.

M. DE BREMONT. Toi, me demander quelque chose; tant mieux; car c'est la première fois de ta vie.

BERTRAND. Il est vrai de dire, mon général, que vous ne m'en avez jamais laissé le temps, comme à Wagram; vous savez, ce jour où les autres n'ont pas même pu tirer un coup de fusil : ce n'était pas mauvaise volonté de leur part; (*Faisant signe de croiser la baïonnette.*) mais rapport à ce que nous avions abordé spontanément.

M. DE BREMONT. Eh bien! après?

BERTRAND. Après : c'était pour vous dire que je suis le fils d'un de vos fermiers, que je suis parti conscrit, que je ne vous ai jamais quitté, et que je vous dois tout; c'est vous qui m'avez mis au feu; c'est vous qui m'avez nommé caporal, puis sergent; c'est vous, mon général, qui, en Russie, et quand je tombais de froid, avez ôté votre manteau pour en couvrir le corps de votre soldat. Aussi, maintenant, quand je vous vois une attaque de rhumatisme, ce qui vous arrive tous les mois, j'aimerais mieux sentir la pointe de mille baïonnettes.

M. DE BREMONT. Eh bien! enfin où en veux-tu venir?

BERTRAND. J'en veux venir à vous apprendre que je suis chez vous logé, nourri, hébergé, de l'argent dans ma poche, le verre d'eau-de-vie à discrétion, et le cigare à volonté : c'est ce qui fait que je n'ai besoin de rien, et que je n'ai rien à vous demander.

M. DE BREMONT. Que diable me disais-tu donc tout à l'heure?

BERTRAND. Permettez : quand je dis que je n'ai rien, c'est que j'ai quelque chose; un bon conseil qu'il me faudrait; mais j'aurais à reprendre cela de trop haut; et comme je vois que vous étiez occupé...

M. DE BREMONT. Eh oui, morbleu! mais n'importe, parle toujours, puisque nous y voilà.

BERTRAND. Du tout, mon général; j'ai bien attendu deux ans, je peux aller encore; et puisque ma présence vous dérange. (*Il veut se retirer.*)

M. DE BREMONT, *le retenant*. Au contraire, tu arrives à propos, car j'ai besoin de toi. (*Il se lève.*)

BERTRAND, *revenant*. Il se pourrait, général! alors ne pensons plus à mon idée et voyons la vôtre.

M. DE BREMONT. Je crois, en effet, que nous aurons plus tôt fini, car tu n'abordes pas les sujets de conversation aussi *spontanément* qu'autrefois les Autrichiens.

BERTRAND, *froidement*. Aujourd'hui, je ne dis pas; ça se peut bien, à cause de ma jambe.

M. DE BREMONT. Eh! qui diable te parle de cela? voici de quoi il s'agit. Mon fils ne fait rien ici, il perd son temps; je veux l'éloigner, et je vais l'envoyer voyager en Italie, à Naples, en Grèce, s'il le faut.

BERTRAND, *froidement*. Comme mon général le voudra.

M. DE BREMONT. C'est encore un secret; mais je veux qu'il parte, non pas demain, mais aujourd'hui, et dans quelques heures.

BERTRAND. Je ne m'y oppose pas.

M. DE BREMONT. Des affaires personnelles, des ordres supérieurs me retiennent en France. Il me faut auprès de lui quelqu'un en qui j'aie autant de confiance qu'en moi-même. Ce n'est pas un serviteur qu'il me faut, car Jacques et Guillaume l'accompagneront : ce que je veux avec lui, c'est un ami, et j'ai pensé à toi.

BERTRAND, *vivement*. Milzieux! mon général!

M. DE BREMONT. Tu acceptes donc?

BERTRAND. C'est-à-dire, général, ça me rendra bien heureux; ce n'est pas que, pour le moment, ça me vexe.

M. DE BREMONT. Et pourquoi?

BERTRAND. Parce qu'avec l'aveu du cousin Pinchon, que je viens de consulter, j'avais des idées de mariage.

M. DE BREMONT. Toi, te marier!

BERTRAND. C'est le bon moment; je n'ai plus que cela à faire.

M. DE BREMONT. Et c'est sur un prétexte pareil que tu me refuses!

BERTRAND. Un prétexte!

M. DE BREMONT. Oui, morbleu! et si tu ne pars pas avec mon fils, c'est que tu ne m'aimes pas.

BERTRAND. Ah çà! général, pas de plaisanteries, ni de mots équivoques.

M. DE BREMONT. Je le répète : c'est que tu ne nous aimes pas.

BERTRAND. Sarpejeu! si ce n'était pas vous, il faudrait m'en rendre raison, et je vous montrerais bien si je vous aime, oui ou non. Mais vous le voulez, je n'aurai peut-être que cette occasion de m'acquitter envers vous. Dans une demi-heure, j'aurai dit adieu à mes amis, j'aurai fait mon sac, et je suis à vos ordres.

M. DE BREMONT. C'est bien, je te reconnais, et je ne doutais pas de toi; je n'en ai jamais douté. Si je t'ai offensé, pardonne-moi. (*Il lui tend la main.*)

BERTRAND. Ah! mon général!

M. DE BREMONT. Je reviens dans l'instant, et je te donnerai mes dernières instructions. (*Il entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, *puis* PINCHON.

BERTRAND, *seul, essuyant une larme*. Ah! le brave homme! Mais c'est toujours bien désagréable de partir ainsi, au moment...

PINCHON, *entrant par la porte du fond*. Eh bien! tu as vu le général?

BERTRAND. Oui; il sort d'ici.

PINCHON. Et tu lui as parlé?

BERTRAND. Sans doute.

PINCHON. Eh bien! tant mieux, cousin. Tout ce que je demandais, et ma femme aussi, c'était de te voir marié. Il est si doux d'être en ménage! Moi, avec madame Pinchon, qui fait tout ce que je veux, je suis le plus heureux des hommes; je suis là comme un roi.

BERTRAND. Morbleu! c't'autre qui vient me parler d' ça au moment où je pars!

PINCHON. Il se pourrait!

BERTRAND.
AIR de *Marianne*.

Mon général me le demande;
Pouvais-je refuser, hélas!

PINCHON.
Oui, ta complaisance est trop grande,
Et je dirais : « Je ne veux pas. »

BERTRAND.
Sur des soldats,

Tu ne sais pas
C' qu'un général et l' devoir
Ont d' pouvoir :
Qu'il dis' seul'ment :
Marche... en avant!
Fût-ce au trépas,
On y va l'arme au bras.
Quand d'obéir on a l'usage,
Lorsque la discipline est là,
Ça ne coûte rien.

PINCHON.

J' connais ça :
C'est comm' dans mon ménage.

BERTRAND. Du reste, je te conterai tout cela pendant notre dîner, car nous allons dîner ensemble avant mon départ.

PINCHON. Je ne demanderais pas mieux, mon ami; mais je ne peux pas, parce que madame Pinchon est au marché, où je dois l'aller reprendre; et si j'y manquais, vois-tu, cela serait mal.

BERTRAND. J'en suis fâché! alors... je voulais te dire... Il me faudra de l'argent pour mon voyage; et comme je ne veux pas en demander à M. le comte, il faut que tu m'en prêtes.

PINCHON. Pour ça, cousin, et avec plaisir. Mais auparavant, il faut que j'en parle à madame Pinchon, parce que si je faisais quelque chose sans la consulter...

BERTRAND. Ah çà! quel diable d'homme es-tu donc? tu ne peux rien faire sans sa permission?

PINCHON. C'est là le bonheur du ménage, mon ami; c'est ce qu'il y a de plus doux, tu le verras.

BERTRAND. A la bonne heure. Je n'ai plus qu'un service à te demander, si toutefois madame Pinchon, ma cousine, ne s'y oppose pas. Écoute, je vais partir d'ici avec M. Édouard. Nous allons voir les Grecs.

PINCHON. Les Grecs!

BERTRAND. Oui. Je n'ai jamais servi dans ce régiment-là; mais les Grecs, vois-tu, ce sont de braves gens, des malins qui ne boudent pas. Il paraît qu'on se bat chez eux, et gaillardement; c'est même le seul endroit, dans ce moment, où il y ait des coups à gagner; et comme je connais M. Édouard, il ira en amateur.

PINCHON. Tu crois?

BERTRAND. Or, malgré ma jambe, tu sens bien que je ne le laisserai pas en route.

PINCHON. Quoi! tu n'es pas content de ce que tu as déjà?

BERTRAND. Non; l'appétit vient en mangeant, comme on dit; et si le hasard voulait... tu m'entends bien, c'est dans les possibles, je te prie de remettre cette lettre et ces papiers à la personne que tu sais bien. Ce n'est pas pour cela que je les avais pris; mais enfin, c'est dans ces cas-là que l'on compte sur ses amis.

PINCHON. Et tu peux compter sur moi à la vie et à la mort. Dieux! pour un cousin, pour un ami, il n'y a rien que je ne puisse braver. Dis donc, je pourrai parler de cette commission-là à madame Pinchon; ça ne te fâchera pas?

BERTRAND. Du tout; j'aurais voulu seulement l'embrasser avant mon départ.

PINCHON. Eh bien! sois tranquille, je vais la prendre au marché, et de là, tous les deux, nous reviendrons par chez toi. Que diable, d'ici à tantôt, tu ne seras pas parti; il n'est encore que... (*Regardant sa montre.*) Ah! mon Dieu, onze heures! et pendant que je cause là, mes affaires ne se font pas. (*Allant à la fenêtre, à gauche.*) Jean, attelle toujours Grisette à la carriole.

BERTRAND. Mais écoute-moi donc.

PINCHON. Nous parlerons de cela en marchant, parce que ma femme va m'attendre.

AIR de la valse des *Comédiens.*

Depuis c' matin je suis séparé d'elle;
De mon absence ell' me gronde toujours.

BERTRAND.

C'est un tourment qu'un amour si fidèle.

PINCHON.

Ce tourment-là, c'est l' bonheur de mes jours.
Quand ell' se fâche, hélas! elle est si bonne!
C'est pour mon cœur un plaisir toujours neuf;
Et quand près d' moi j' n'entends gronder personne?
La peur me prend, il m' sembl' que je suis veuf.

ENSEMBLE.

Depuis c' matin { je suis / il est } séparé d'elle;
De { mon / son } absence ell' { me / le } gronde toujours.
C'est un tourment qu'un amour si fidèle;
Mais c' tourment-là, c'est l' bonheur de { mes / ses } jours.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, *sortant de sa chambre; il va à la porte du fond, et regarde en dehors pour s'assurer que Pinchon et Bertrand sont partis.* Enfin, ils s'éloignent; j'ai vu mon père et ces dames monter en voiture; tout le monde est parti, et, grâce au ciel, me voilà seul dans la maison. Sans cette maladie, que j'ai si heureusement imaginée, impossible de rester en tête-à-tête avec Suzette. Je tremble, je ne puis rester en place; et ce que j'éprouve cependant a un charme indéfinissable. Moments d'inquiétude et d'espoir, de crainte et de plaisir; moments qui précédez un premier rendez-vous! ah! vous êtes plus doux encore que tous ceux qui le suivent. J'entends du bruit, c'est elle, je la reconnais au bruit léger de ses pas, et plus encore aux battements de mon cœur; mon sang se précipite avec violence. Quelques moments de plus, et j'y succomberais; mais non, plus de doute, voici le bonheur, voici Suzette, courons. Ciel! mon père!

SCÈNE X.

ÉDOUARD, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT. Eh bien! mon ami, comment cela va-t-il? je venais savoir de tes nouvelles. (*Le regardant.*) Ah! mon Dieu! toi que j'avais laissé en négligé, te voilà en grande tenue.

ÉDOUARD. Oui, je me suis senti beaucoup mieux, et j'allais sortir. Mais vous, mon père, comment n'êtes-vous pas à la chasse?

M. DE BREMONT. J'étais parti, je me suis senti indisposé, et j'ai préféré rester ici pour te tenir compagnie.

ÉDOUARD. Vous êtes bien bon. (*A part.*) O ciel! (*Haut.*) C'est étonnant, malgré cela, que vous qui, ce matin, vous portiez si bien, vous soyez tout à coup malade!

M. DE BREMONT. Il est bien plus étonnant encore, que toi qui, ce matin, étais si malade, tu te portes tout à coup aussi bien. En tout cas, l'avantage est pour toi, et j'aimerais mieux ta situation que la mienne.

ÉDOUARD, *à part.* Oui, elle est jolie! Je n'y tiens plus, je suis sur les épines. Allons du moins prévenir Suzette. (*Il va pour sortir.*)

M. DE BREMONT. Eh bien! où vas-tu donc?

ÉDOUARD. Rien. J'allais au jardin, j'allais à la ferme de Pinchon, pour régler avec lui.

M. DE BREMONT. S'il en est ainsi, je t'accompagnerai.

ÉDOUARD, *à part.* Quel supplice!

AIR : *Fils imprudent, époux rebelle.*

D'une affaire qui m'intéresse
Je m'occupais...

M. DE BREMONT.

Parlons-en sur-le-champ.
Eh quoi! ma demande te blesse,
Et mon aspect t'importune!

ÉDOUARD, *vivement.*

Comment?
Non pas, mon père, non vraiment.
(*D'un air embarrassé.*)
Mais le motif de cette affaire...

M. DE BREMONT, *sévèrement.*

Ne saurait être honorable, mon fils,
Dès qu'il vous fait redouter les avis
Et les regards de votre père.

ÉDOUARD. Quoi! vous pourriez supposer... je ne savais pas moi-même où j'allais.

M. DE BREMONT, *sévèrement.* Eh bien! moi, je vais te l'apprendre. Tu vas chercher Suzette pour retrouver ce rendez-vous que tu lui avais donné, et auquel elle ne viendra pas.

ÉDOUARD. O ciel! qui a pu vous dire...

M. DE BREMONT. Suzette elle-même que je viens d'interroger, et qui, en fondant en larmes, m'a tout avoué.

ÉDOUARD, *à part, et comme anéanti.* Grand Dieu!

M. DE BREMONT, *s'approchant d'Édouard, et avec douceur.* Édouard! c'est la protégée de ta mère, c'est presque ta sœur; c'est une jeune fille sans expérience, dont tu aurais dû être le protecteur et l'appui. C'est elle que tu voulais séduire!

ÉDOUARD. Mon père!

M. DE BREMONT. Oui, tels étaient tes desseins.

ÉDOUARD. Eh bien! oui, mon père. Mon seul espoir était de vous cacher un amour qui devait exciter votre colère. Mais puisque vous savez tout, et que je n'ai plus rien à ménager, je vous dirai que j'adore Suzette, que je ne puis vivre sans elle, que mon seul bonheur, mon seul désir est d'en faire ma femme.

M. DE BREMONT. L'épouser! Écoute, Édouard, je ne te rappellerai pas ce que disent en pareils cas les oncles et les pères; mais tu me connais, tu sais que rien ne me fait dévier de mon devoir; et, malgré ma tendresse pour toi, je te déclare que, plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux te voir mort.

ÉDOUARD. Eh bien! vous serez satisfait, car si vous me refusez Suzette, si je ne puis l'obtenir, je me tuerai.

M. DE BREMONT. Ah! vous voulez vous tuer! c'est là que je vous attendais. Eh bien! asseyez-vous là, Monsieur, et écoutez-moi. (*Ils s'asseyent.*)

ÉDOUARD, *à part.* Que veut-il me dire?

M. DE BREMONT. Autrefois, Monsieur, à dix-huit ans, j'étais un fou, un extravagant comme vous. J'aimais une jeune ouvrière, qui m'adorait, et qui était fort aimable, et jolie... comme Suzette; mais j'avais, par bonheur, un père sage et raisonnable... comme je le suis aujourd'hui. Je voulais aussi épouser l'objet de ma passion; car, à votre âge, Monsieur, on épouse toujours; et comme vous (c'est l'usage) je menaçais de me tuer. Savez-vous quelle fut la réponse de mon père?

ÉDOUARD. Non, vraiment.

M. DE BREMONT. Exactement celle que je viens de vous faire : « J'aime mieux te voir mort. » J'avais une mauvaise tête, et, quoique à dix-huit ans il me parût cruel de renoncer à la vie, à la gloire, à la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi, je ne voulus point en avoir le démenti; et un beau jour, ma maîtresse et moi, nous prîmes le dernier chapitre de Werther, une dose d'opium, et nous nous empoisonnâmes de compagnie.

ÉDOUARD. O ciel!

M. DE BREMONT. Par malheur, on vint à notre secours, et par un plus grand malheur encore, mon père, en voyant un tel amour, se relâcha de ses principes, et eut la faiblesse de consentir à cette union. Un an après, nous plaidions en séparation, et j'étais le plus malheureux des hommes. Voilà, Monsieur, voilà comment, la plupart du temps, commencent et finissent les mariages d'inclination.

ÉDOUARD. Que m'apprenez-vous là?

M. DE BREMONT. Ce que vous auriez dû toujours ignorer. Quelque temps après, je devins veuf, et cette fois je contractai un mariage de raison. J'épousai votre mère, que j'appréciais, que j'estimais, mais que je n'adorais pas. L'amour est venu plus tard, vous le savez; non cet amour qui tient du délire des sens, ou de l'imagination, mais cet amour véritable, cimenté par le temps, par notre bonheur mutuel, par toutes les vertus que je découvrais en elle. Cette félicité de tous les instants, cette paix intérieure du ménage, vous en avez été témoin : que ce souvenir-là vous guide; pensez à votre mère et choisissez.

ÉDOUARD. A cela je n'ai rien à dire, sinon que votre première inclination était indigne de vous; mais que Suzette a été recueillie, élevée par ma mère, et que les vertus qu'elle en a reçues peuvent répondre d'elle et de sa constance.

M. DE BREMONT, *se levant; Édouard se lève aussi.* Et qui me répondra de la vôtre? Quoiqu'un père doive ignorer bien des choses, elle n'est pas la première que vous aimez, je le sais; et quand cette première ardeur sera évaporée, que votre amour pour elle sera dissipé, il ne vous restera plus rien que le sentiment de votre faute et le regret de l'avoir commise. Ce sont ces regrets que ma prudence veut vous épargner; et jusqu'à ce que la raison vous revienne, je saurai bien vous rendre heureux malgré vous. Dès ce soir donc vous quitterez ces lieux.

ÉDOUARD. Moi!.. que dites-vous?

SUZETTE, *qui est entrée sur ces derniers mots, mais qui reste au fond du théâtre.* O ciel! il va partir!

M. DE BREMONT. Et voici Suzette elle-même, à qui j'ai ordonné de venir ici pour recevoir vos adieux.

ÉDOUARD, *allant à elle.* Jamais je n'y consentirai; et si vous me forcez à quitter Suzette, le dessein dont je vous parlais tout à l'heure je vous jure que je l'exécute à l'instant.

M. DE BREMONT Malheureux!

AIR du vaudeville des *Scythes.*

Un pareil mot est sorti de ta bouche,
Tu veux t'armer de mes propres aveux :
Eh bien! ingrat, puisque rien ne te touche,
Va, laisse-moi, va mourir, tu le peux!
D'autres que toi me fermeront les yeux.
Par un châtiment bien sévère,
Mes anciens torts aujourd'hui sont punis :
Ainsi jadis j'abandonnai mon père,
J'ai mérité d'avoir un pareil fils,
Je devais avoir un pareil fils.

ÉDOUARD, *se jetant à ses pieds.* Pardon! pardon, mon père!

M. DE BREMONT. Oui, ce nom me rappelle mes devoirs, et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Allez au salon retrouver ces dames; plus tard vous connaîtrez mes ordres. Laissez-nous. (*Édouard s'incline, et rentre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE XI.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT. Ainsi, et pour la première fois de sa vie, mon fils me désobéit. Vous voyez, Suzette, ce dont vous êtes cause.

SUZETTE. Oui, Monsieur, je vois que j'ai apporté le trouble et le désordre dans cette maison, où je n'ai reçu que des bienfaits. Mais je ne souffrirai pas que votre fils s'éloigne; je ne veux pas que pour moi vous soyez privé de sa présence et de sa tendresse. Qu'il reste dans la maison paternelle, et moi, Monsieur, chassez-moi.

M. DE BREMONT. Et où iras-tu? Non, Suzette, non, mon enfant, je ne suis point injuste; si tu as des torts, ils sont involontaires, et ta conduite de ce matin, la franchise de tes aveux, suffiraient pour me les faire oublier. Je te dirai plus, je t'estime, je t'aime, et je reconnais en toi des qualités et des vertus que je voudrais voir dans la femme de mon fils. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille union est impossible, non parce que je suis noble et que tu ne l'es pas, ma noblesse ne date que d'hier, et je ne la dois qu'à mon épée, mais je parle pour ton bonheur, pour celui d'Édouard. Il est des convenances qu'on doit respecter, et la société se venge sur ceux qui osent les braver. Si mon fils épousait la femme de chambre de sa mère, dans ce monde où il voudrait t'introduire, l'opinion te repousserait, lui-même s'en apercevrait. C'est dans toi qu'il serait humilié, et bientôt il ne t'aimerait plus; car l'amour-propre est malheureusement le premier mobile de l'amour. Alors, dédaignée par le monde, abandonnée par ton mari, il ne te resterait que moi, ma fille, que moi, qui suis bien vieux, et qui ne te consolerais pas longtemps.

SUZETTE. Oui, oui, vous avez raison, je serais bien malheureuse; mais dussé-je l'être plus encore, qu'importe? je serais à lui.

M. DE BREMONT, *à part, la regardant avec compassion.* Pauvre enfant, c'est toujours le même langage; voilà comme j'étais. (*Haut.*) Tu l'aimes donc bien?

SUZETTE. Plus que moi, plus que ma vie, mais non plus que mes devoirs.

M. DE BREMONT. Eh bien! ce sont ces devoirs que j'invoque et que je te rappellerai. Orpheline, abandonnée de tous, tu allais périr quand ma femme t'a recueillie; elle t'a élevée comme son enfant, mais bientôt sa tendresse inquiète s'alarma de l'attachement qu'Édouard te portait, et prévoyant à son lit de mort les malheurs de l'avenir, elle t'a écrit, et sa lettre, la voici.

SUZETTE. Oui, c'est bien son écriture, et c'est à moi qu'elle s'adresse. (*Elle baise la lettre, l'ouvre, puis la lit tout bas avec émotion.*) O ciel! ma bienfaitrice implore ma pitié! elle me recommande votre bonheur et celui de son fils. (*Tombant aux pieds de M. de Bremont.*) Monsieur, je suis à vos pieds; ordonnez de moi et de mon sort.

M. DE BREMONT, *la relevant.* Suzette, Suzette, c'est moi qui te remercie; ne parle plus de bienfaits, c'est moi qui suis maintenant ton débiteur.

SUZETTE. Que dois-je faire?

M. DE BREMONT. Renoncer à Édouard, à ton amour.

SUZETTE. Je vous l'ai déjà promis.

M. DE BREMONT. C'est peu encore, il faut lui ôter tout espoir; il faut te faire à toi-même un devoir de l'oublier, et pour cela, Suzette, il faut te marier, et sur-le-champ.

SUZETTE. O ciel! (*Se reprenant.*) Je tiendrai ma parole, Monsieur; je vous obéirai.

M. DE BREMONT. Tu peux t'en rapporter à moi-même du soin de ton bonheur, du soin de te choisir un honnête homme, un galant homme.

SUZETTE. Présenté par vous, cela suffit; je l'accepterai.

M. DE BREMONT. Et, quant à votre avenir, quant à votre fortune..

SUZETTE, *l'interrompant.* Ah! Monsieur...

M. DE BREMONT. Pardon, je t'ai offensée : on ne paie pas de pareils sacrifices; mais l'amitié, du moins, peut les acquitter, et la mienne est à toi pour la vie.

SUZETTE, *se jetant dans ses bras.* Ah! voilà tout ce que je demande.

M. DE BREMONT. Allons, allons, il faut du courage; laisse-moi, laisse-moi, mon enfant; je vais penser à tout cela, et je compte sur toi; j'y compte.

—

SCÈNE XII.

M. DE BREMONT, *seul.* Ah! sans doute, il faut du courage, il en faut; car vingt fois j'ai été tenté de l'appeler ma fille, et de lui donner mon consentement. Voilà comme on fait des folies, comme on se prépare des regrets. (*S'essuyant les yeux.*) Allons, allons, la sensibilité ne vaut rien en pareille affaire. Ma raison, ma propre expérience, tout me dit que j'agis bien, qu'un chagrin d'un instant doit assurer leur bonheur à tous. En un mot, c'est mon devoir, et ma devise, à moi, c'est : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » L'important est de presser les événements, et de chercher d'abord ce mari. (*Il réfléchit un instant.*) Mais quand j'y pense; et pourquoi pas? Je ne connais pas au monde de plus brave homme que celui-là; de l'honneur, de la probité, la bonté même.

—

SCÈNE XIII.

M. DE BREMONT, BERTRAND, *en costume de voyageur, redingote bleue, chapeau militaire, et le sac sur l'épaule.*

BERTRAND, *au fond, et portant la main à son chapeau.* Mon général, présent, avec armes et bagages, et prêt à partir au premier roulement.

M. DE BREMONT. J'ai changé d'idée; tu ne partiras pas.

BERTRAND, *transporté de joie, mettant son sac et son chapeau sur un fauteuil, et s'approchant de M. de Bremont.* Que dites-vous? il serait possible!

M. DE BREMONT. J'ai un autre service à te demander.

BERTRAND. Qu'est-ce que c'est?

M. DE BREMONT. Il faut te marier.

BERTRAND. Me marier!

M. DE BREMONT. J'attends cela de ton attachement et de ton amitié.

BERTRAND. Permettez, général; c'est autre chose.



SUZETTE. Monsieur, je suis à vos pieds.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Je sais c' que j' dois de r'connaissance
A vos bontés, à vos soins généreux;
Mais ça n' va pas jusqu'à braver la chance
D'un hymen plus que périlleux :
Mieux vaut cent fois affronter un' batt'rie;
Car, vous l' savez, j' vous ai voué mon bras,
J' vous dois mon cœur, et mon sang, et ma vie;
Mais! général, la tête n'en est pas.

M. DE BREMONT. Cela va sans dire; aussi tu ne risques rien; un ange de douceur et de bonté, un vrai trésor.

BERTRAND. C'est égal, j'ai déjà pris la liberté de vous dire (*Montrant son cœur.*) que la position était occupée par des forces supérieures; ce qui veut dire que j'aime quelqu'un.

M. DE BREMONT. Quelle que soit cette personne, elle ne peut valoir Suzette.

BERTRAND. Suzette!.. est-il possible!.. mais c'est elle que j'aime, et que je n'osais vous demander.

M. DE BREMONT. Vraiment!.. eh bien! il me sera doux d'assurer le bonheur des deux personnes que j'estime et que j'aime le plus au monde.

BERTRAND. Je n'y tiens plus; ça m'étouffe, cela me suffoque; et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir me faire tuer pour vous.

M. DE BREMONT. Aujourd'hui, cela ne se peut pas; cela dérangerait ton mariage.

BERTRAND. C'est juste, vous avez raison; mais ça se retrouvera, mon général, ça se retrouvera, faut l'espérer. Avant tout, cependant, vous m'assurez que mademoiselle Suzette y consent.

M. DE BREMONT. Oui, mon garçon, pourquoi pas? tu as trente-six ans, tu es jeune encore, tu es bien fait.

BERTRAND, *montrant sa jambe*. Oui, si ce n'était ce qui me manque.

M. DE BREMONT. Qu'importe? c'est un malheur, et tu ne m'as jamais expliqué comment cela t'arriva il y a deux ans. Que diable! dans notre état, on n'a jamais vu se casser la jambe en tombant.

BERTRAND. Il est de fait que je méritais mieux que cela; mais de ce temps-ci les boulets sont rares; il n'y en a pas pour tout le monde. Enfin c'est toujours là ce qui me faisait trembler.

M. DE BREMONT. Tiens, voilà Suzette elle-même qui va te rassurer.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; SUZETTE, *entrant par le fond.*

FINAL.

FRAGMENT du final du deuxième acte de *la Dame Blanche.*

M. DE BREMONT, *allant au-devant de Suzette.*
Approchez-vous, ma chère fille.
BERTRAND, *à part.*
Dieu! qu'elle est aimable et gentille!
M. DE BREMONT.
Vous m'avez promis ce matin
De prendre un époux de ma main;
Et le voici.
SUZETTE.
Grand Dieu!
BERTRAND, *bas, à M. de Bremont.*
Mon général, je tremble.
Je ne pourrai jamais lui plaire, ce me semble.
M. DE BREMONT, *à Suzette.*
Et je ne l'aurais pas choisi,
Si j'en avais connu de plus digne que lui.
BERTRNAD.
Elle se tait, plus d'espérance.
M. DE BREMONT, *à Suzette.*
Parlez.
SUZETTE, *avec émotion.*
Vous étiez sûr de mon obéissance.
BERTRAND.
Qu'entends-je! quel bonheur!
(*A Suzette.*)
Vous consentez?
SUZETTE.
Oui Monsieur.
(*M. de Bremont fait passer Suzette auprès de Bertrand.*)
ENSEMBLE.
BERTRAND.
Allons, allons, je r'prends courage :
Eh quoi! j'ai su toucher son cœur!
Aussi, dans notre heureux ménage,
Je ne vivrai qu' pour son bonheur;
Qu'elle est jolie! et quel est mon bonheur!
M. DE BREMONT.
Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur.
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.
SUZETTE.
Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; TOUTES LES DAMES ET LES CAVALIERS DU CHATEAU; *puis* ÉDOUARD, *qui arrive après eux.*

M. DE BREMONT.
Venez, mes amis, venez tous,
Car aujourd'hui pour nous s'apprête
Nouveau plaisir, nouvelle fête.
Nous signons au château le contrat d'un époux;
Toute la compagnie à la noce est priée.
ÉDOUARD, *qui vient d'entrer.*
Ces époux, qui sont-ils?
M. DE BREMONT, *lui présentant Suzette.*
Voici la mariée.
TOUS.
Quoi! c'est Suzette
ÉDOUARD.
O ciel!
SUZETTE.
Moi-même.
M. DE BREMONT.
Eh! oui vraiment.
Faites-lui votre compliment.
(*Bertrand prend Suzette par la main, et la présente aux dames de la société, dont elle reçoit les compliments.*)
ÉDOUARD, *interdit.*
Je n'y puis croire encor : quel est donc ce mystère!
M. DE BREMONT.
Oui, c'est elle qui l'a voulu.
(*A voix basse.*)
Pour son honneur sachez vous taire,
Et rougissez d'avoir moins de vertu.
ÉDOUARD, *à part.*
Cet hymen, qui me désespère,
N'aura pas lieu, je le promets.
M. DE BREMONT, *de même, l'observant.*
Et moi,
Je promets de veiller sur toi.
ENSEMBLE.
BERTRAND.
Allons, allons, prenons courage :
Puisque j'ai su toucher son cœur,
Je veux, dans l'hymen qui m'engage,
Ne vivre que pour son bonheur.
Qu'elle est jolie, et quel est mon bonheur!
M. DE BREMONT.
Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur;
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.
SUZETTE.
Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.
ÉDOUARD.
Oui, je romprai ce mariage
Qui doit me ravir le bonheur;
De dépit, d'amour et de rage
Je sens là tressaillir mon cœur.
CHŒUR DE CAVALIERS ET DE DAMES.
A la noce, moi, je m'engage;
Je veux y danser de bon cœur :
Chantons cet heureux mariage,
Chantons, chantons tous leur bonheur.

(*Bertrand donne la main à Suzette, et sort avec elle, les dames la suivent. M de Bremont arrête Edouard, qui voulait aussi suivre Suzette. Edouard, accablé de douleur, se jette sur un fauteuil. La toile tombe.*)

—

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un pavillon élégamment décoré. Porte au fond. A la droite de l'acteur, une croisée garnie d'une persienne. A gauche, un appartement dont la porte reste toujours fermée; auprès de la porte, à droite, un paravent non déployé.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PINCHON, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON. Et moi je ne le veux pas.

PINCHON. J'entends bien, ma petite femme; aussi ce n'est pas moi qui le veux, c'est le général.

MADAME PINCHON. N'importe, tu ne devais pas le souffrir; laisser partir ce brave Bertrand, qui est notre parent, notre ami. Enfin, c'est l'honneur de la famille; c'est le seul militaire que nous ayons; et s'il était tué, ça n'est pas toi qui le remplacerais.

PINCHON. Ce n'est pas là ce que tu me disais il n'y a pas bien longtemps encore.

MADAME PINCHON. Mon Dieu, monsieur Pinchon, il y a temps pour tout; et il ne s'agit pas de cela dans ce moment. Bertrand est-il parti?

PINCHON. Je le crois, car il a été chez lui prendre son paquet, et d'puis on ne l'a plus revu.

MADAME PINCHON. Et nous ne l'avons pas embrassé! nous ne lui avons seulement pas demandé s'il avait besoin de nos services!

PINCHON. Si fait, si fait, à telles enseignes que c'est lui qui m'a demandé de l'argent; mais je ne voulais pas sans te prévenir...

MADAME PINCHON. Est-ce que tu as besoin de mon consentement pour obliger un ami? Faut-il être bête!

PINCHON. Est-elle bonne; a-t-elle un bon cœur! Il n'y a pas une femme comme celle-là.

MADAME PINCHON. De sorte que ce matin, pendant que j'étais au marché, pendant que je m'occupais des affaires de la maison, tu n'as rien fait que des bêtises; tu n'as pas même eu l'esprit de payer nos arrérages, et d'avoir notre quittance.

PINCHON. Puisque dans cette famille personne ne veut d'argent. Le père dit que cela regarde son fils, parce que c'est le bien de sa mère, et qu'il est majeur; et le fils m'a dit qu'il n'avait pas le temps, et que, d'ailleurs, il compterait plus tard avec toi, et qu'il t'attendrait ici, dans le pavillon.

MADAME PINCHON. Et moi, j'ai voulu que tu vinsses avec moi.

PINCHON. Et pourquoi?

MADAME PINCHON. Parce que... Je n'ai pas besoin d'autre raison. Je te dis... parce que.

PINCHON. C'est juste. Fallait me le dire plus tôt.

MADAME PINCHON. C'est que ces hommes... celui-là surtout, ça ne se doute de rien, ça ne pense à rien; et si on n'avait pas de la tête pour deux, je ne sais pas ce que deviendrait la sienne.

PINCHON. Comment, ma femme?

MADAME PINCHON. Tout ça, ce sont des affaires de ménage qui ne te regardent pas. Puisque Bertrand est parti, il faut au moins, en son absence, veiller à ses intérêts. As-tu vu mademoiselle Suzette? lui as-tu parlé de notre cousin?

PINCHON. Puisque tu t'en étais chargée.

MADAME PINCHON. C'est juste; mais ce départ-là changeait tout.

PINCHON. Il fallait donc me le dire. Quand tu ne me dis pas le matin ce qu'il faut faire le soir, moi qui n'ai pas l'habitude de penser tout seul...

MADAME PINCHON. Allons, allons, rien n'est désespéré, je r'arrangerai cela.

PINCHON. Mais c'est qu'aussi tu me grondes sans cesse.

MADAME PINCHON.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, plaignez-vous, mon cher époux;
En vérité, je suis trop bonne :
Mais si j'eus des torts envers vous,
Faisons la paix, je te pardonne.

PINCHON.

Voyez l' beau dédommagement;
C'te paix-là pour toi n'est pas chère.

MADAME PINCHON, *tendant la joue, et lui faisant signe de l'embrasser.*

C'est quelque chose cependant,
Que d' payer les frais de la guerre.

PINCHON. Dieu! quelle femme j'ai là, quelle bonne petite femme! (*Il va pour l'embrasser.*)

MADAME PINCHON. Mais finissez donc, monsieur Pinchon; car voici M. le comte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE BREMONT; SUZETTE, *en costume de mariée.*

M. DE BREMONT. Bien, Suzette, très-bien; je suis content de toi, mon enfant. (*Au moment où M. de Bremont entre avec Suzette, Pinchon et sa femme s'éloignent un peu vers la gauche du théâtre.*)

MADAME PINCHON. M. le comte qui donne la main à Suzette. Suzette en belle parure; qu'est-ce que cela signifie?

M. DE BREMONT. Cela signifie, madame Pinchon, que Suzette vient de se marier.

PINCHON ET MADAME PINCHON. Se marier!

M. DE BREMONT. A l'instant même, le contrat est signé.

MADAME PINCHON. Ah! mon Dieu! (*A son mari.*) Tu vois ce que tu as fait, ce dont tu es cause; il est trop tard, maintenant.

M. DE BREMONT. Trop tard! et pourquoi?

MADAME PINCHON. Pour lui parler de quelqu'un qui, depuis deux ans, l'aime comme un fou, sans oser en dire un mot; et c'est moi, monsieur le comte, qui m'étais chargée de l'apprendre à Suzette; car c'est bien l'amour le plus vrai, le plus honnête!

M. DE BREMONT. Je le crois; mais il est maintenant trop tard.

MADAME PINCHON, *pleurant.* Hélas! c'est vrai, elle est mariée; je dois me taire: mais quand je pense à ce pauvre Bertrand!

M. DE BREMONT. Bertrand!

MADAME PINCHON. Hé oui! c'est lui qui l'adorait.

M. DE BREMONT. Hé! c'est lui qui vient de l'épouser.

PINCHON ET MADAME PINCHON. Il serait possible!

M. DE BREMONT. Oui, mon enfant; parle maintenant; parle tant que tu voudras, je ne t'en empêche pas. (*Madame Pinchon et son mari passent du côté de Suzette, qui se trouve entre eux; M. de Bremont est à sa gauche.*)

MADAME PINCHON. Que je suis contente! et que je lui en fasse mon compliment. Cette chère Suzette, la voici donc notre cousine. Mais comment ça s'est-il fait? vous vous en êtes donc doutée, vous l'avez donc deviné? car ce pauvre Bertrand n'aurait pris sur lui-même... Imaginez-vous que tous les soirs il venait à la ferme, et il me disait: « Je n'ose pas, elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera. » En parlant ainsi, de grosses larmes roulaient dans ses yeux; et si vous saviez ce que c'est que de voir pleurer un militaire, ça fait mal.

PINCHON. Et ce matin, quand il croyait partir, ces papiers qu'il m'avait confiés pour vous, et que je devais vous remettre en cas de malheur; tout ce qu'il avait, tout ce qu'il tenait de la générosité de M. le comte, c'est à vous, Mademoiselle, qu'il le donnait.

SUZETTE. Que me dites-vous?

PINCHON. Les voilà; ça appartient maintenant, non pas à lui, non pas à vous, mais à tous les deux, ce qui vaut bien mieux, sans compter ce que fera encore M. le comte; car je suis bien sûr...

SUZETTE. Monsieur Pinchon.

M. DE BREMONT. Il suffit, cela me regarde; maintenant, mes amis, laissez-nous.

MADAME PINCHON. C'est que nous voulions parler à monsieur votre fils pour nos arrérages, et nous l'attendions ici.

M. DE BREMONT. Il n'habite plus ce pavillon, j'en ai disposé; mais si vous voulez le voir au château, ne perdez pas de temps, dépêchez-vous, car dans deux heures il sera sur la route de Paris.

MADAME PINCHON. Eh vite! dépêchons-nous. Adieu, monsieur le comte; au revoir, cousine. Je n'ai pas encore osé vous embrasser, quoique j'en aie bien envie.

SUZETTE. Ah! Madame! Ah! ma cousine!

MADAME PINCHON. Quoique élevée mieux que nous, je sais que vous êtes bonne, que vous n'êtes pas fière,

et vous nous permettrez de vous aimer comme nous aimons Bertrand, n'est-il pas vrai? Eh bien! monsieur Pinchon, tu me laisses là, et v'là que j' m'attendris. Viens-t'en donc vite. Adieu, monsieur le comte; adieu, madame Bertrand. (*Elle sort avec Pinchon.*)

—

SCÈNE III.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT. Nous sommes seuls enfin, et je puis te remercier de ton courage et de ta générosité; tu en seras récompensée, j'aime à le croire, et Bertrand te rendra heureuse; tu sais maintenant combien il t'aime; et malgré cet amour, tu as vu sa soumission; son respect, quand tu lui as dit que tu désirais me parler, rester seule avec moi.

SUZETTE. Ah! je lui en sais gré; ce que vous m'avez dit, ce que je viens d'entendre, tout cela me rassure. Je pense, comme vous, que Bertrand est un honnête homme; je désire l'aimer, j'y ferai tout mon possible.

M. DE BREMONT. Et tu y parviendras. (*Après un instant de silence.*) Je vais partir, Suzette, et j'emmène avec moi mon fils.

SUZETTE *fait un mouvement et se reprend.* Ah! tant mieux.

M. DE BREMONT. Il n'a pas assisté à ton mairage.

SUZETTE. Je l'en remercie.

M. DE BREMONT. Ce remercîment-là, je le garde pour moi; car j'avais eu soin de l'enfermer à la clé, et je viens seulement tout à l'heure de lui rendre la liberté. Je donne à Bertrand et à toi, Suzette, ce pavillon qui est à l'extrémité de mon parc, et les trente arpents qui en dépendent: c'est bien peu, j'en conviens; mais j'ai craint que si l'on se doutait déjà de l'amour de mon fils, un présent plus considérable ne confirmât les soupçons; et avant de songer à la fortune de ton mari, j'ai songé d'abord à son honneur, à son repos: plus tard, je verrai.

SUZETTE. Ah! monsieur le comte, c'est déjà trop; et par une telle générosité, c'est porter préjudice à votre fils.

M. DE BREMONT. Que ta délicatesse se rassure, je lui ai montré cet acte; il l'a eu entre les mains, et c'est lui qui l'a signé et cacheté; tu peux donc l'accepter, et sans scrupule. (*Il présente le paquet cacheté à Suzette, qui le prend.*) Adieu, je te laisse chez toi, et avec ton mari. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

SUZETTE, *seule.* Mon mari! je suis donc mariée? je ne puis le croire encore; et avec qui? Pauvre Bertrand! m'aimer depuis deux ans sans me l'avouer, sans me le dire! et comment ne m'en suis-je jamais aperçue? Ah! c'est que mon cœur et mes yeux n'étaient pas là. Pourvu qu'il n'ait pas de soupçons, pourvu qu'il ne se doute pas de l'amour d'Edouard. Heureusement notre jeune maître s'éloigne, et je veux tout oublier, oui tout, (*Regardant le papier.*) excepté ses bienfaits. Que je voie encore son écriture, et ce sera la dernière fois; oui, je le jure, la dernière fois que je penserai à lui! Voici donc cet acte... O ciel! une lettre de lui! (*La lisant à la hâte.*) « Tu es mariée, et « je n'ai pu l'empêcher; mais si mon bonheur, si mes « jours te sont chers, il faut qu'avant mon départ je te « voie, ne fût-ce que cinq minutes. » (*S'interrompant.*) Qui? moi! jamais! (*Lisant.*) « Si tu y consens, si je « puis me montrer à tes yeux, ouvre le volet du pa- « villon. Si tu me refuses, songe que je suis là, sous « ta fenêtre; que le fer est dirigé contre mon sein, et « que j'attends de toi la vie ou la mort: prononce. » — Ah! le malheureux! il le ferait comme il le dit! et c'est moi qui l'immolerais! Non, quoiqu'il arrive!.. (*Elle court à la fenêtre dont elle ouvre le volet.*) On vient; est-ce déjà lui? Non, c'est Bertrand; c'est mon mari.

—

SCÈNE V.

SUZETTE, BERTRAND, *en habit militaire.*

BERTRAND, *se tenant près de la porte.* Ça vous dérange-t-il, mademoiselle Suzette?

SUZETTE. Moi, monsieur Bertrand! non sans doute.

BERTRAND. C'est que je voudrais vous parler un instant. (*A part et s'avançant.*) Elle est encore plus jolie comme ça; et dire qu'elle est ma femme, qu'elle est à moi... C'est égal il me semble que je n'oserai jamais l'appeler madame Bertrand.

SUZETTE. Eh bien! que me voulez-vous?

BERTRAND. Ce que je veux toujours, vous voir! car vous ne vous doutez pas, mademoiselle Suzette...; et vous ne croiriez pas que depuis deux ans...

SUZETTE. Si, monsieur Bertrand, je le sais; je l'ai appris par vos amis, M. et madame Pinchon, par M. le comte. C'est par eux que je connais toutes les vertus qui vous rendent digne d'estime et d'affection.

BERTRAND. Ils ont parlé pour moi! c'est donc ça; et je comprends maintenant...; car je me doutais bien que ce n'était pas pour moi-même. (*Regardant sa jambe.*) Je me connais, mademoiselle Suzette; quoique, du reste, je sois aussi bon soldat qu'un autre... V'là c'qui m'empêchait d'avancer et de me mettre en ligne; aussi quand je vous vois, et que je me regarde, je me dis qu'il faut que vous soyez bien bonne. Je me dis que je suis trop heureux; et c'est ce bonheur-là, mademoiselle Suzette, dont je viens, d'abord, vous demander pardon.

SUZETTE. Comment?

BERTRAND. Oui, sans doute, quand M. le comte m'a appris cette nouvelle-là, ça m'a fait l'effet d'un boulet de canon, et j'ai accepté, sans savoir ce que je faisais, parce que, voyez-vous, mademoiselle Suzette, un boulet de canon ça vous étourdit, on n'y voit que du feu. C'est égal, on avance toujours. Mais quand j'ai été revenu du coup et de ma première surprise, je me suis dit: « Faut au moins consulter mademoiselle Suzette, et lui donner le temps de se reconnaître. » Je voulais donc vous proposer de différer de quelques jours, de quelques semaines, non pas qu' ça me coûte diablement, mais quand depuis deux ans on attend, on commence à s'y habituer.

SUZETTE. Eh bien! qui vous a empêché d'effectuer ce projet dont mon cœur eût été bien reconnaissant?

BERTRAND. Ce qui m'en a empêché? une lettre anonyme, par laquelle on me fait à savoir les expressions suivantes: « Si tu épouses Suzette aujourd'hui, si tu « ne diffères pas ce mariage, tremble pour tes jours. » Trembler! je ne connais pas ça, et cette épître-là, c'est la cause que je me suis marié sur-le-champ.

SUZETTE. Et si l'on exécutait une pareille menace?

BERTRAND. Qu'est-ce que ça me fait? Vous valez bien la peine que l'on risque quelque chose; mais soyez tranquille, je les connais, ils ne bougeront pas.

SUZETTE. O ciel! est-ce que vous vous doutez de la personne qui a pu vous écrire cette lettre. (*Elle s'approche de la fenêtre qu'elle avait ouverte, et la referme doucement.*)

BERTRAND. Parbleu! c'est quelques-uns de ces beaux messieurs de Paris, de ces élégants qui habitent le château; car vingt fois je l'ai vu de mes propres yeux. Ils vous aiment tous, excepté M. le comte et son fils: ceux-là, c'est différent, ce sont de braves gens, à qui je vous confierais sans crainte, parce que c'est l'honneur et la probité mêmes, et après vous, mademoiselle Suzette, mon sang est à eux.

SUZETTE. O ciel!

BERTRAND. Qu'avez-vous?

SUZETTE. Rien; je ne me sens pas bien.

BERTRAND. Milzieux! seriez-vous indisposée? Peut-être qu'en ouvrant ce volet... (*Il va vers la fenêtre.*)

SUZETTE, *le retenant.* Non; gardez-vous-en bien; cela se passera; c'est le trouble, l'émotion.

BERTRAND. Je comprends, mademoiselle Suzette, je comprends cela, parce que, dans un jour comme celui-ci, un mari ça effraie toujours, surtout quand il est fait comme moi; mais tout ce que je vous demande, c'est de me parler avec franchise.

SUZETTE. Je vous le promets.

BERTRAND. Est-ce que, par hasard, vous m'aimiez?

SUZETTE. Non, pas encore.

BERTRAND. C'est ce que je me disais; je m'en doutais bien d'abord, vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime; ça n'est pas possible, et je ne suis pas assez exigeant pour cela. De sorte qu'en m'épousant aujourd'hui, ce n'était donc que par amitié, par raison?

SUZETTE. Oui, monsieur Bertrand.

BERTRAND. Eh bien! vous n'en avez que plus de mérite à mes yeux. Je vous dois encore plus de reconnaissance que je ne croyais. Vous, si jeune et si jolie, que les amants et la séduction entourent de tous côtés, comme une brave et honnête fille, vous avez préféré un sort pauvre, mais honorable. Vous n'avez pas craint d'épouser un soldat. Eh bien! ce soldat vous en récompensera; sa vie entière sera employée à vous en remercier, à vous rendre heureuse. Que je meure, milzieux! si jamais je vous cause un seul chagrin, ou si je vous coûte une seule larme. Et d'abord, je n'ai pas besoin de vous le dire, je ne suis rien ici. Vous êtes la reine, la maîtresse; ordonnez, commandez, je n'ai plus maintenant d'autre colonel que vous. Ce beau pavillon que nous a donné M. le comte, la pension qu'il me fait, les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur, c'est à vous, je vous les abandonne.

AIR de *la Sentinelle.*

Pour la parure et pour l'air élégant,
Je veux qu' ma femme éclips' toutes les autres ;
Que j' suis heureux! c' ruban teint de mon sang
Va me servir pour acheter les vôtres.
Avec orgueil j' verrai ce front brillant
Paré des dons que j' tiens de la victoire;
Et je n' pourrai plus maintenant
Penser à mon bonheur présent,
Sans m' rappeler mon ancienn' gloire.

Ainsi v'là qui est décidé. Dans les bals, dans les fêtes de villages, on nous verra toujours ensemble; moi, par état, vous vous en doutez d'avance, je ne serai pas volage, je n' courrai pas après d'autre, je serai toujours à mon poste, auprès de vous, à vos côtés, non pour vous contraindre ni pour vous gêner dans vos plaisirs : faites comme si je n'y étais pas; seulement, quand vous aurez besoin d'appui, étendez la main, et rappelez-vous que je suis là.

SUZETTE. Ah! Monsieur, que de bontés!

BERTRAND. Tout ce que j'attends de vous c'est votre estime, votre amitié. Laissez-vous être heureuse, laissez-vous être aimée, et un jour ça vous gagnera peut-être. Vous vous direz : « Ce pauvre Bertrand! j' n'ai « pas de meilleur ami au monde, il m'aime tant! il « ne faut pas être ingrate. » Et vous qui avez si bon cœur, qui sait jusqu'où la reconnaissance peut vous mener! C'est là-dessus que je compte, mademoiselle Suzette; et en attendant ce moment-là, comme je me rappelle votre effroi, votre crainte de tout à l'heure, je veux avant tout vous rassurer, et vous prouver qu'il n'y a point de sacrifice que je ne fasse pour vous.

SUZETTE. Que voulez-vous dire?

BERTRAND. Que M. le comte nous a fait cadeau de ce pavillon, qu'il avait fait arranger comme pour lui-même; ce qui fait un assez joli bivouac; quand je dis un bivouac, c'est-à-dire qu'il y a là deux appartements, qui sont les nôtres et qui communiquent ensemble; en voici la clé; je vous la donne, mam'selle Suzette; et, sans jamais vous en rien dire, j'attendrai que vous m'aimiez assez pour me la rendre.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Nous attendons ce soir tout le village,
Et je vais tout disposer pour le bal;
Car vous dans'rez : ce doit êtr' de votre âge.

SUZETTE.

Eh quoi! sans vous?

BERTRAND.

Sans moi, ça m'est égal.
Seulement, ce soir, sans rien dire, en silence,
Derrière vous je compte me placer :
J' suivrai vos pas, et j'aurai, si j' ne danse,
J'aurai du moins l' plaisir d' vous voir danser.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SUZETTE, *seule.* Ah! l'honnête homme! que je voudrais l'aimer! et combien il le mérite! Pourquoi, hélas! ça ne dépend-il pas de moi? Pourquoi une autre image, que je voudrais... et que je ne puis bannir, est-elle toujours là, au fond de mon cœur! Mais je saurai du moins l'éloigner de mes yeux; je ferai mon devoir, je répondrai à la confiance de Bertrand; et, quoi qu'il arrive, je ne verrai plus M. Edouard. (*En ce moment Edouard paraît à la croisée du pavillon.*) O ciel! c'est lui!

SCÈNE VII.

SUZETTE; ÉDOUARD, *à la croisée.*

ÉDOUARD. Suzette, est-il parti?

SUZETTE. Monsieur, que venez-vous faire en ces lieux? me perdre!

ÉDOUARD, *courant auprès de Suzette.* Non; mais je viens réclamer mes droits, ces droits que leur perfidie essaie en vain de m'enlever. Car tu étais à moi, tu m'appartiens par ton amour; je t'ai épargnée, je t'ai respectée; et quand je pense qu'aujourd'hui même un autre obtiendra un prix qui n'était dû qu'à moi; que ce Bertrand auquel on t'a sacrifiée...

SUZETTE. Monsieur...

ÉDOUARD. Cette idée seule fait bouillir mon sang dans mes veines.

SUZETTE. Celui que j'ai épousé mérite mon estime, la vôtre; et c'est pour être digne de lui que je ne dois pas vous écouter plus longtemps. Laissez-moi.

ÉDOUARD. Moi! te laisser! non. Quelque malheur, quelque danger qui me menace, je reste en ces lieux; rien ne pourra m'en arracher.

SUZETTE. Quoi! pas même l'idée de compromettre mon bonheur ou ma réputation! Ah! Monsieur! quelle différence! ce n'est pas là ce que je viens d'entendre.

ÉDOUARD. C'est que personne ne t'a jamais aimée comme je t'aime. Et quels sont ces devoirs qu'on t'a imposés malgré toi, malgré ton cœur? sont-ils plus sacrés que les promesses que tu m'as faites? Oui, Suzette, c'est moi qui ai reçu tes serments; c'est moi qui suis ton amant, ton mari. Viens, fuyons; suis-moi si tu m'aimes. (*Il veut l'entraîner.*)

SUZETTE, *s'arrachant de ses bras.* Jamais! vous êtes sans pitié pour moi, je le serai pour vous. O ciel! j'entends du bruit, on vient, éloignez-vous.

ÉDOUARD. Non, je reste.

SUZETTE. Par grâce! par pitié! si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour lui, pour son repos. J'en appelle à votre honneur, à votre amour; partez à l'instant, ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimée.

ÉDOUARD. Tu le veux, je m'éloigne. (*S'approchant de la croisée, et se retirant aussitôt.*) Bertrand est sous

cette fenêtre, qui donne des ordres à des ouvriers.

SUZETTE, *montrant la porte du fond.* Eh bien! descendez vite par cet escalier.

ÉDOUARD, *entendant parler de dehors.* Impossible! C'est la fermière, c'est madame Pinchon! Que diable vient-elle faire ici? Ne crains rien, Suzette, je serai prudent. (*Il se cache derrière le paravent, et le referme sur lui.*)

SUZETTE. O mon Dieu! vous me punissez de l'avoir écouté.

—

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, *au fond, caché derrière le paravent;* SUZETTE, MADAME PINCHON.

MADAME PINCHON, *en dehors, parlant à la cantonade.* Comment donc, Messieurs, avec plaisir. Cette contredanse-là et les autres. Pour valser, c'est différent, impossible. Non pas que M. Pinchon soit jaloux ; mais je me dois à moi-même, je ne peux pas me permettre... parce qu'avec des jeunes gens de Paris la tête tourne si vite. (*Apercevant Suzette.*) Ah! cousine, vous voilà! que faites-vous donc seule? un jou r de noce, cela n'est pas convenable. Est-ce que vous n'avez pas vu les apprêts du bal?

SUZETTE, *troublée.* Si, si vraiment.

MADAME PINCHON. Ce que vous ne savez pas, ou plutôt ce que tu ne sais pas, parce qu'entre cousines on peut se tutoyer, les dames du château y viendront, les jeunes gens aussi. Je suis invitée pour toutes les contredanses; et comme ce sera joli, des guirlandes de fleurs, un orchestre magnifique! C'est Bertrand qui arrange tout cela; il est partout, il se donne un mal qui le rend si heureux! parce qu'avec lui, je le connais, ce sera toujours comme ça. Pour lui la peine, et pour toi le plaisir : et vois-tu, cousine, ce n'est pas parce qu'il est de ma famille, mais tu ne pouvais choisir un meilleur mari.

SUZETTE, *se tournant du côté du paravent.* Je le crois; aussi je l'aime beaucoup.

MADAME PINCHON. C'est-à-dire, tu l'aimes, tu l'aimes.. tu n'en es pas folle.

SUZETTE. Que dites-vous?

MADAME PINCHON. Tu ne l'aimes pas..... d'amour; c'est bien aisé à voir, et je m'en suis aperçue au premier coup d'œil; mais il n'y a pas de mal, c'est ce qu'il faut : ça n'en ira que mieux.

SUZETTE. Comment, madame Pinchon?

MADAME PINCHON. Entre femmes, entre cousines, on peut tout se dire; et je t'avouerai que moi aussi, quand je me suis mariée, je n'avais pas d'amour pour M. Pinchon. Oh! mon Dieu, pas un brin; et d'un autre côté je ne manquais pas d'amoureux, et de bien gentils. Mais les amoureux, vois-tu bien, ça n'est que pour durer un instant; les maris, ça dure toujours. Il faut donc, en fait d' ça, choisir du bon et du solide, parce qu'une fois pris, on ne peut plus en changer, et c'est ce que j'ai fait. M. Pinchon n'était pas un élégant, mais c'était un brave garçon; c'était surtout un bon caractère; j'ai son amour, sa confiance, c'est moi qui commande, qui ordonne, qui fais tout dans la maison; chaque jour je me félicite d'avoir un si bon mari. Eh bien! Bertrand vaut encore mieux, si c'est possible.

SUZETTE. N'est-il pas vrai?

MADAME PINCHON. Il a autant de bonnes qualités, et plus de mérite encore, plus de considération; c'est un brave militaire, c'est l'honneur du pays, et jamais on ne s'aviserait de manquer à lui et aux siens. Faut voir seulement quand il passe dans le village, comme tout le monde met la main à son chapeau, en disant : « C'est M. Bertrand. » Et l'autre jour, à la ville, où je lui donnais le bras, comme les factionnaires lui portaient les armes! comme j'étais fière, en disant : « C'est mon cousin ! » Eh bien! toi, tu diras : « C'est mon mari ! » Et chez toi, dans ton intérieur, en voyant combien il te rend heureuse, tu feras comme moi; cet amour, que tu n'avais pas, viendra peu à peu, peu à peu.

AIR : *T'en souviens-tu?*

Dans mon ménage, et sans l' vouloir peut-être,
Je fais parfois enrager mon mari ;
Et si pourtant l' moindr' danger pouvait naître,
Sans hésiter, j' donn'rais mes jours pour lui.
Car je lui dois c' bonheur que rien n' rachète,
Mes deux garçons, ma fille... et dans queuq' temps,
Ainsi que moi tu le sauras, Suzette,
On aim' toujours le pèr' de ses enfants.

ÉDOUARD, *entr'ouvrant le paravent.* Maudite femme! elle ne s'en ira pas.

SUZETTE, *réfléchissant.* Comment, cousine, répète-moi ça, je t'en prie.

MADAME PINCHON. A la bonne heure, voilà que tu me tutoies aussi.

SUZETTE. Tu n'aimais pas ton mari?

MADAME PINCHON. Demande-lui plutôt.

SUZETTE. Mais au moins tu n'en aimais pas un autre, tu n'aimais personne.

MADAME PINCHON. Eh! eh! je ne voudrais pas en jurer.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

C'est mon secret : j' veux bien tout bas
T'en faire ici la confidence;
Mais surtout garde le silence;
Car Pinchon ne s'en doute pas,
Mon mari ne s'en doute pas.
Vois-tu bien, en pareille affaire,
Sur l' passé n' faut pas revenir,
On n' pouvait pas le garantir :
C'est déjà bien assez, ma chère,
De répondre de l'avenir.

Je crois donc que j'aimais un jeune homme bien gentil; seize ans tout au plus.

SUZETTE. Quelqu'un du village.

MADAME PINCHON. Mieux que cela; quelqu'un du château. Tu ne le diras à personne; le fils de M. le comte, M. Edouard. (*Edouard, qui avait avancé sa tête hors du paravent, la retire vivement.*)

SUZETTE, *à part.* O ciel! comme moi! et je ne m'en suis pas aperçue. (*Haut, et avec émotion.*) Et lui ne t'aimait pas?

MADAME PINCHON. Au contraire; comme un fou, à en perdre la tête. Il me poursuivait partout; il me disait qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour pareil.

SUZETTE, *à part.* Comme moi.

MADAME PINCHON. Et qu'il m'aimerait toujours; et puis il pleurait, il se désespérait, et se jetait à mes pieds.

SUZETTE, *à part.* Comme aujourd'hui.

MADAME PINCHON. Et un jour enfin... je ne sais plus au juste ce qu'il me demandait; car il demandait toujours, et il était très-exigeant : il s'écria que si je le refusais, il allait se tuer.

SUZETTE, *à part.* O ciel! comme tout à l'heure. (*Haut.*) Et qu'en est-il arrivé?

MADAME PINCHON. Je n'en sais rien. Je me suis enfuie tout effrayée, parce que j'ai toujours eu peur des armes à feu; mais ce que je sais, c'est que j'ai épousé M. Pinchon, et qu'il n'en est pas mort.

SUZETTE, *avec douleur.* Il te trompait donc?

MADAME PINCHON. Lui!.. oh! mon Dieu non! le pauvre garçon était de bonne foi, et il m'aimait autant qu'il pouvait aimer. D'abord j'étais sa première inclination; mais ça ne pouvait nous mener à rien; il ne pouvait pas m'épouser : il a pris son parti, et moi le mien. Il s'est consolé : c'est ce qui arrive toujours.

SUZETTE. Tu crois!

MADAME PINCHON. Par exemple, une chose dont je suis bien sûre, c'est que depuis il m'est resté fidèle. Il ne me rencontre pas de fois qu'il ne me dise des mots de tendresse... sans conséquence.

SUZETTE. Comment! il oserait...

MADAME PINCHON. Avant-hier encore, il a couru après moi dans le jardin; il m'a embrassée..., toujours sans conséquence. Mais ce matin, il voulait que je vinsse dans ce pavillon pour régler les comptes de la ferme, et ce Pinchon qui le voulait aussi; mais ça, c'est différent.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

On ne sait pas, dit la prudence,
Ce qui peut arriver; aussi
J'ai refusé par prévoyance,
Non pour moi, mais pour mon mari.
Pauvre garçon, lorsque j'y pense,
Si jamais il était trahi...
Je l'aime tant qu'en conscience,
Ça m' f'rait trop de peine pour lui;

parce que, vrai..., il ne mérite pas ça; et tiens, tiens, le voilà, ce brave et honnête homme. (*Suzette et madame Pinchon vont au-devant de Pinchon, qui entre en ce moment.*)

ÉDOUARD, *ouvrant le paravent et apercevant Pinchon.* Allons, encore un autre; impossible de s'en aller; ils me feront rester là jusqu'au soir. (*Il se cache derrière le paravent.*)

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PINCHON.

PINCHON. C'est ça; vous êtes là à causer toutes les deux, et vous ne savez pas ce qui arrive.

MADAME PINCHON. Qu'est-ce donc?

PINCHON. M. Edouard qui est perdu..... Dis donc, ma femme, tu ne sais pas où est notre jeune maître? (*Suzette se retire vers le fond, auprès de la porte de l'appartement à gauche.*)

MADAME PINCHON. C'te question! Est-ce que tu me l'avais donné à garder? Mais comme te voilà fait! comme ta cravate est arrangée. (*Elle la lui arrange.*)

PINCHON. Dame, tu n'étais pas là pour me la mettre. Je te disais donc qu'on ne trouve pas M. Edouard au château; et Bertrand, qui déjà ne l'a pas vu à sa noce, est inquiet de lui, et le cherche partout pour lui présenter sa femme, parce qu'il veut que ce soit lui qui tantôt ouvre le bal, et c'est trop juste.

SUZETTE. Ah, mon Dieu!

MADAME PINCHON, *à Suzette.* Hé bien! qu'as-tu donc? Comme te voilà pâle!

SUZETTE. Oui, je souffre, je souffre beaucoup; mais je te remercie: je vous remercie tous deux : nous ne nous quitterons plus; vous seuls êtes mes véritables amis.

PINCHON. Eh! mais sans doute, vous et votre mari; cela va sans dire, car les amis de ma femme sont toujours les miens.

MADAME PINCHON. N'est-ce pas? Tu vois que je l'élève dans les bons principes.

SUZETTE. Venez, venez; sortons de ces lieux; allons retrouver tout le monde.

PINCHON. C'est ça. Allez toutes les deux; moi, je reste ici, parce que j'attends Bertrand, qui doit venir m'y retrouver.

SUZETTE, *à part.* Grands dieux! (*Haut.*) Je reste alors; je reste aussi. (*A part.*) Que devenir, et comment le renvoyer? (*Elle passe du côté du paravent.*)

PINCHON, *examinant l'intérieur du pavillon.* Savez-vous que c'est gentil ce pavillon? c'est joliment décoré! C'est donc là le présent de noces de M. le comte? ça et les trente arpents qui en dépendent?

MADAME PINCHON. Oui, sans doute.

PINCHON, *passant entre les deux femmes.* Et rien avec? rien de plus?

SUZETTE, *avec impatience.* Non, vraiment.

PINCHON. Eh bien! ce n'est guère, et je croyais qu'à cause de Bertrand, il ferait mieux les choses, parce que certainement, après ce qu'il lui doit, après ce dont j'ai été le témoin...

MADAME PINCHON. Quoi! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que tu as vu?

PINCHON. Rien, rien, madame Pinchon; c'est quelque chose qui nous regarde, nous autres hommes; quelque chose que je sais.

MADAME PINCHON. Et comment alors se fait-il que je ne le sache pas? tu as donc des secrets pour moi? je n'ai donc plus ta confiance?

PINCHON. Mais si, madame Pinchon; mais ce n'est pas mon secret, c'est celui de Bertrand.

MADAME PINCHON, *montrant Suzette.* Eh bien, alors, voilà sa femme qui a le droit de le connaître, parce que certainement tu ne voudrais pas troubler leur ménage. Il faut donc qu'elle sache tout, et moi aussi.

PINCHON. Mais, ma femme...

MADAME PINCHON. C'est dans l'ordre, c'est convenable.

PINCHON. Mais je te dis...

MADAME PINCHON. Et puis, je le veux.

PINCHON. Alors, si c'est comme ça, je vais te le dire, mais Bertrand se fâchera.

MADAME PINCHON. Ça nous regarde, va toujours.

PINCHON. C'est donc, il y a deux ans, quand j'ai été à Strasbourg pour la succession de ton oncle; M. Edouard y était en garnison, et Bertrand y était parti quelques jours après pour le rejoindre, parce que M. le comte lui avait dit : « Ne quitte pas mon « fils, veille sur lui; je te le confie. » Je vois donc, un matin, Bertrand entrer dans mon auberge pâle et défait. « J'arrive, me dit-il; je viens, dans un café, « d'en apprendre de belles: demain M. le comte n'aura « plus de fils. » (*Pendant le récit de Pinchon, Edouard se montre hors du paravent, et écoute avec la plus grande attention.*)

SUZETTE. O ciel!

PINCHON. Oui, Mademoiselle, M. Edouard devait se battre le lendemain avec un monsieur de la ville, un monsieur qui avait déjà eu quinze duels, qui n'avait jamais manqué son homme, et qui était toujours sûr de son coup; et tout cela pour une petite danseuse à qui, depuis deux ans, M. Edouard faisait la cour. (*Edouard, en ce moment, se retire encore derrière le paravent.*)

MADAME PINCHON. Depuis deux ans! quelle indignité! C'était de mon temps.

PINCHON. Quoi! qu'est-ce que c'est?

MADAME PINCHON. Ça ne te regarde pas; va toujours, et achève ton récit.

PINCHON. « Pinchon, me dit Bertrand, ce duel a lieu « demain matin : il faut l'empêcher aujourd'hui, et « sans qu'on le sache, parce que ça ferait du tort à « notre jeune maître. Par bonheur, ni lui ni personne « ne connaît encore mon arrivée à Strasbourg : j'aurai « besoin de toi. Attends-moi là; je reviens dans une « heure. »

MADAME PINCHON. Hé bien?

PINCHON. Hé bien! savez-vous ce qu'il fait pendant ce temps-là? il se rend au café où se tenait ce grand monsieur, le regarde de travers, lui marche sur le pied, en reçoit un soufflet, et revient tout triomphant. « Maintenant, me dit-il, partons; c'est mon affaire; « ça me regarde; c'est toi qui seras mon témoin. »

MADAME PINCHON. Toi, Pinchon!

PINCHON. Moi-même; et je tremble encore d'y penser. Dieu, ma femme, que c'est terrible un duel!

AIR : *Ces postillons.*

A trente pas l'un sur l'autre on s'avance,
Et Bertrand marchait tout joyeux,
En fredonnant un petit air d' romance,
Quand retentit soudain un coup... puis deux...
Je ne vis rien, car je fermais les yeux.
Tel fut mon trouble en ce moment funeste,
Qu'en entendant un des témoins, je croi,
Qui s'écriait : « Il est mort, je l'atteste, »
J'ai cru que c'était moi.

Mais c'était l'autre, le grand. Je vois aussi Bertrand étendu sur le gazon, qui m'appelait en souriant, et me montrait sa pauvre jambe. « Pinchon, qu'il me « dit, n'en parle à personne. » Personne ne l'a su. On a cru que c'était un accident; et voilà, Mademoiselle, ce qui fait que mon pauvre Bertrand a une jambe de bois.

ÉDOUARD, *qui, pendant ces derniers mots, s'est avancé hors du paravent.* Grand Dieu!

SUZETTE, *avec un cri d'effroi.* Ah! (*Édouard rentre et se cache.*)

MADAME PINCHON. Quoi! qu'est-ce que c'est? d'où vient ce bruit?

SUZETTE. Rien, rien, c'est moi; je n'ai pu retenir un cri de surprise et d'admiration. O le meilleur des hommes! Tu avais raison, je l'aime maintenant, je l'aime d'amour.

MADAME PINCHON. Eh bien! tu l'entends; tu pourras lui dire à lui-même. (*Pinchon et sa femme vont au-devant de Bertrand. Pendant ce temps, Édouard ouvre le paravent, qui est près de la croisée; il est pâle, hors de lui, et dit à voix basse à Suzette.*) Suzette, aimez-le; adieu pour toujours. (*Il s'élance par la croisée.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

MADAME PINCHON. Ah! Bertrand, le voilà.

BERTRAND. Oui, milzieux! tout est prêt, et tout sera presque aussi bien que si mademoiselle Suzette l'avait commandé. Une table de cinquante couverts sous la grande allée de tilleuls, et cela rien que pour les fiançailles. Voilà déjà tous nos convives qui arrivent; ainsi, partons.

PINCHON. Et M. Edouard?

BERTRAND. Je ne l'ai pas vu; mais je ne suis plus inquiet, parce que son père lui-même est tranquille, et m'a dit: « Je sais où il est. » C'est quelque affaire qui lui sera survenue; il reviendra plus tard, je l'espère.

SUZETTE, *à part.* J'espère bien que non.

MADAME PINCHON. Ce cher Bertrand! Tiens, cousin, je t'en prie, laisse-moi t'embrasser.

BERTRAND. Bien volontiers, morbleu! avec la permission du cousin.

MADAME PINCHON. Moi, je le donne sans permission, (*Avec attendrissement.*) parce que tu es un honnête homme.

PINCHON, *pleurant de joie.* Un brave et digne garçon.

BERTRAND, *les regardant avec étonnement.*

AIR : *Ce luth galant.*

Qu'avez-vous donc? d'où vient c't' air attendri?
Ils pleur'nt tous deux... Eh quoi! Suzette aussi?
(*Courant à elle.*)
Qui peut causer ces pleurs qu'en vain vos yeux retiennent?
Je n' veux rien d' vos plaisirs, qu'à vous seule ils reviennent.
Mais me v'là marié,
Vos chagrins m'appartiennent,
Et j'en veux la moitié.

MADAME PINCHON. Des chagrins! elle en avait; elle n'en a plus.

BERTRAND. Est-ce vrai, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Je n'en ai qu'un, un seul qui m'inquiète.

BERTRAND.

Lequel?

SUZETTE.

D'où vient que, même entre nous deux
Vous m'appelez toujours mam'sell' Suzette?

BERTRAND.

C'est que j' n'ose dire mieux.
C'est p't-être aussi dans mon intérêt même;
Car votre nom, quand je l' prononce, hélas!
Me rappelle quelqu'un que j'aime,
Le mien quelqu'un qu' vous n'aimez pas.
Oui, votre nom m' rappell' quelqu'un que j'aime;
Le mien quelqu'un qu' vous n'aimez pas.

SUZETTE. C'est ce qui vous trompe; je suis votre femme, je suis fière d'en porter le nom.

BERTRAND. Qu'entends-je! il serait possible!

SUZETTE. Silence. Voici M. le comte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BREMONT, ÉDOUARD, *en costume de voyageur.*

M. DE BREMONT. Nous voulions, mon cher Bertrand, assister à la fête d'aujourd'hui, mais un ordre supérieur nous force de retourner à l'instant même à Paris.

BERTRAND. Comment, il se pourrait!.... Comment, mon général, un jour comme celui-ci! Et mon capitaine sur lequel je comptais!

ÉDOUARD. C'est impossible, Bertrand; le devoir m'ordonne de partir, de rejoindre mon régiment; et tu sais mieux que personne que quand le devoir commande...

BERTRAND. C'est juste; je ne dis plus rien.

ÉDOUARD. Si je ne reste pas à tes fiançailles, je ne renonce pas pour cela au présent de noces que j'ai le droit de te faire. Voici, avec la permission de mon père, une donation de la ferme que tiennent Pinchon et sa femme. Désormais elle t'appartient, elle est à toi.

PINCHON, *à sa femme.* Le cousin serait notre propriétaire!

BERTRAND. Y pensez-vous, mon capitaine? à nous, quatre mille livres de rente? ah çà, milzieux! avez-vous perdu la tête?

ÉDOUARD, *bas et lui serrant la main.* Et toi, as-tu perdu la mémoire? Souviens-toi de Strasbourg, accepte, et tais-toi.

M. DE BREMONT. Viens, viens, mon ami; viens, mon fils; je suis content de toi. Dans quelques années, je vous le ramène colonel.

MADAME PINCHON. Et marié; ce qui vaut encore mieux.

FINAL.

AIR : *Ah! quel plaisir d'être soldat* (de LA DAME BLANCHE).

MADAME PINCHON.

Ah! quel plaisir d'être marié!
A votre hymen, je pense,
Tout l' village sera prié;
Que d'époux de ma connaissance
Avec nous diront de moitié :
Ah! quel plaisir! le v'là marié!

PINCHON, BERTRAND, SUZETTE.

Ah! quel plaisir d'être marié!

ÉDOUARD.

(*A Suzette.*)
Adieu, Bertrand; adieu, Madame.

BERTRAND, *à Suzette.*

Mes vœux sont-ils réalisés?
Puis-je enfin vous nommer ma femme!
Ou mes sens sont-ils abusés?
Eh quoi! vous vous taisez!
(*Suzette lui remet la clé.*)
Ah! ah! quel bonheur d'être marié!

(*Pendant ce temps, M. de Bremont entraîne Édouard vers la porte. Madame Pinchon l'arrête pour lui faire ses adieux; Edouard prend la main de Pinchon et salue affectueusement madame Pinchon.*)

ENSEMBLE.

PINCHON ET SA FEMME, SUZETTE ET BERTRAND.

Ah! quel bonheur d'être marié!

ÉDOUARD.

Partons, que tout soit oublié.

M. DE BREMONT.

Il te reste mon amitié.

(*Bertrand est aux pieds de Suzette, qui vient de lui remettre la clé; M. de Bremont et Edouard s'éloignent; Pinchon et sa femme regardent avec attendrissement Bertrand et Suzette. La toile tombe.*)

FIN DE LE MARIAGE DE RAISON.



ÉDOUARD, *tournant autour du guéridon.* Cela m'est égal, l'honneur avant tout. — Scène 7.

LA MARRAINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 27 novembre 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. LOCKROI ET CHABOT.

Personnages.

MADAME DE NÉRIS, jeune veuve.
ÉDOUARD, son filleul.
M. DE JORDY, son homme d'affaires.
CÉCILE, sœur de M. de Jordy.
CHAMPENOUX, fermier, et autre filleul de madame de Néris.

La scène se passe dans un château, à douze lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon de campagne, porte au fond; deux portes latérales. Aux deux côtés de la porte, une croisée avec des persiennes; une des persiennes est entr'ouverte. A gauche de l'acteur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A droite, un petit guéridon, sur lequel on voit une raquette et un volant.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE JORDY, CÉCILE, CHAMPENOUX, *tenant un sac d'argent.*

(*M. de Jordy est assis auprès de la table et cause avec Cécile qui travaille; Champenoux est debout vers le fond à droite, tenant un sac d'argent sur son bras.*)

DE JORDY. Et tu dis donc, Cécile, que ce matin il courait après toi dans le jardin?

CÉCILE. Oui, mon frère.

DE JORDY. Et qu'il t'a embrassée?

CÉCILE. Je crois qu'oui.

DE JORDY. Deux fois.

CÉCILE. Je n'en sais rien; je n'ai pas compté; quand on est occupé à se défendre...

DE JORDY. Voyez-vous le petit mauvais sujet! A peine

dix-neuf ans, et embrasser déjà la sœur d'un avoué ! et d'un avoué de Senlis! Si c'était dans la capitale, je ne dis pas : on en voit bien d'autres; mais nous aurons soin aujourd'hui même d'en prévenir sa marraine.

CÉCILE. Et moi, si vous en parlez à madame de Néris, je ne vous dirai plus rien. Je ne veux pas qu'à cause de moi M. Édouard soit grondé, parce que, s'il m'a embrassée, c'est sans intention. Il ne sait jamais ce qu'il fait.

DE JORDY. Tu crois?

CHAMPENOUX, *s'avançant*. Dites donc, Monsieur, je vous attends toujours.

DE JORDY. Eh bien ! est-ce que tu n'es pas fait pour cela ! Je suis à toi.

CHAMPENOUX. Voilà deux heures que vous me dites cela. Si je venais demander de l'argent, à la bonne heure; mais comme j'en apporte...

DE JORDY. Je sais bien, ton dernier fermage. Je vais rédiger ta quittance. (*Se mettant à écrire.*) N'est-ce pas trois mille francs?..

CHAMPENOUX. Oui, Monsieur. Pourquoi donc que Madame ne reçoit pas elle-même comme autrefois? c'était si tôt fait.

DE JORDY. Parce que je suis son avoué.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Aussitôt donc, en ce cas,
Qu'une affaire la réclame,
Je suis chargé par Madame
D'en avoir tout l'embarras.

CHAMPENOUX.

Je commence à m'y r'connaître,
Madam', qui vous laiss' le maître,
Vous paie en ces lieux pour être
Son homme d'affair's.

DE JORDY.

Justement.

CHAMPENOUX.

Son homm' d'embarras... et, comme
Vous êtes un honnête homme,
Vous y en fait's pour son argent.

DE JORDY. Qu'est-ce que c'est? tiens, voilà ta quittance; et les trois mille francs...

CHAMPENOUX. Dans ce sac. (*Il le dépose sur la table.*)

DE JORDY. C'est bon; va-t'en.

CHAMPENOUX. Non pas; il faut que je parle à Madame.

DE JORDY. Elle n'est pas visible; mais qu'est-ce que tu as besoin de lui dire?

CHAMPENOUX. Cela me regarde; une affaire particulière... Car vous, monsieur le nouveau régisseur, qui faites le fier avec moi, vous changeriez bien vite de ton, si vous saviez qui je suis.

DE JORDY. Eh! qui donc es-tu? Monsieur Champenoux, fermier de Madame.

CHAMPENOUX. C'est possible; ce que je veux dire n'est pas rapport à mon état, mais à ma naissance.

DE JORDY. Ta naissance!.. n'es-tu pas, à ce que je crois du moins, le fils d'un ancien garde-chasse?

CHAMPENOUX. C'est possible; mais il y a un autre titre que vous voudriez bien avoir, et qui me rapproche de Madame, un titre que je pourrais vous dire, et que je ne vous dirai pas, exprès pour vous apprendre...

DE JORDY. Eh! alors, laisse-moi tranquille et va te promener!

CHAMPENOUX. Pour ce qui est de me promener, je le pourrais si je voulais; mais j'aime mieux aller déjeuner, parce que j'ai le droit de déjeuner ici. Je suis de la maison, on doit m'y recevoir, m'y accueillir avec égard; et moi, à cause de mon titre, je peux aussi être fier et avoir des airs insolents.

DE JORDY. Qu'est-ce à dire?

CHAMPENOUX. Je sais bien que cela va sur vos brisées; mais, rassurez-vous, je ne prendrai pas tout, il vous en restera encore assez (*M. Jordy se lève; il tient plusieurs papiers.*)

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quoique, d'après le rang dont je me vante,
Faire antichambr' soit assez inconv'nant;
J'attendrai bien que Madam' se présente,
Et je prendrai patience en déjeunant.
J' vas boire un coup, ici près, dans l'aut' chambre;
Car en fait d' vin on n'a qu'à m'en montrer ;
Je ne lui fais jamais faire antichambre,
Dès qu'il paraît, moi je lui dis d'entrer.

(*Il entre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE II.

DE JORDY, CÉCILE.

DE JORDY. Mais a-t-on vu un impertinent semblable? jusqu'à ces rustres qui se permettent aussi de raisonner!..

CÉCILE, *se levant*. C'est vrai : tout le monde s'en mêle; il n'y a plus de paysans.

DE JORDY. C'est le voisinage des grandes villes. Il y a trop de villes en France, et tant qu'on n'en supprimera pas... Mais, revenons à notre conversation. Te voilà, ma sœur, en âge de te marier.

CÉCILE. Oui, mon frère.

DE JORDY. Il te faudra bientôt un époux, c'est-à-dire une dot; parce qu'à présent, en province comme à Paris, l'un ne se trouve pas sans l'autre.

CÉCILE. Peut-être... Voilà M. Léonard, votre maître clerc, qui, j'en suis sûre, ne serait pas exigeant.

DE JORDY. Qu'est-ce que c'est? M. Léonard!..

CÉCILE. Je dis cela en général.

DE JORDY. J'espère bien, en effet, qu'avec lui il n'y a rien de particulier; car je tiens à ce que tu fasses un beau mariage. Je te donnerais bien une dot, parce que je suis bon frère, et que d'être avoué, ça n'empêche pas les sentiments. Malheureusement, j'ai besoin de mes capitaux pour une spéculation que je médite... un mariage.

CÉCILE. Vraiment... vous!..

DE JORDY. Oui. Je voudrais épouser quelque bon million ; il y en a encore à marier, ce qui me donnerait alors le moyen de t'établir toi-même. Regarde donc ce magnifique château situé à douze lieues de la capitale... (*Cécile va regarder par la porte du fond, et en revenant sur le devant du théâtre elle se place à la droite de M. de Jordy.*) Un beau parc, de belles eaux, une habitation de prince; il me semble que cela conviendrait assez à un avoué qui se retire. Est-ce que tu ne trouves pas?

CÉCILE. Comment! vous auriez des vues sur madame de Néris? une petite veuve de dix-neuf ans, vive, légère, capricieuse! et puis elle est si riche!

DE JORDY. C'est justement pour cela. Fille d'un gros manufacturier, veuve d'un de nos premiers commerçants, elle réunit sur sa tête une fortune si considérable, qu'elle ne la connaît pas elle-même; l'administration seule de ses biens est un immense travail, et elle ne songe qu'au plaisir. Elle est réellement malheureuse dès qu'on lui parle d'affaires, et je lui en parle toute la journée.

CÉCILE. Une jolie manière de lui faire votre cour!

DE JORDY. Oui, sans doute, cela l'effraie. Il faudra qu'elle m'épouse pour me fermer la bouche, et qu'elle se trouve trop heureuse de prendre un mari qui la débarrasse de son homme d'affaires.

AIR de *Turenne*.

D'un séducteur qui chercherait à plaire,
Elle pourrait se défier ici;
Mais prudemment je fais tout le contraire,
Et je la veux séduire par ennui.

CÉCILE.

Lui faire la cour par ennui.

DE JORDY.

Par là, du moins, j'aurai la préférence,
Et je me vois sans rivaux.

CÉCILE.

C'est douteux,
Car maintenant, dans le genre ennuyeux,
On trouve tant de concurrence!

DE JORDY, *vivement*. Aussi, je me suis bien gardé de la laisser à Paris. Je lui ai persuadé de venir dans cette terre, où je lui fais la cour tout seul et à mon aise.

CÉCILE. C'est singulier, hier toute la journée elle n'a fait que bâiller.

DE JORDY, *avec joie*. C'est cela même; commencement de mon système! Mais ce qui me contrarie encore, c'est ce petit Édouard, son filleul, que je n'ai pas invité et qui vient d'arriver.

CÉCILE. Où est le mal? Un filleul peut bien venir sans façon chez sa marraine.

DE JORDY. Oui; mais quand le filleul et la marraine sont tous deux du même âge, quand ils ont à peine dix-neuf ans...

CÉCILE. N'avez-vous pas peur de celui-là? le fils d'un soldat! un pauvre orphelin que les anciens maîtres du château ont recueilli et fait élever à leurs frais.

DE JORDY. Non certainement; mais ce petit gaillard-là a un air goguenard. A peine sorti du collége, il se moque déjà de moi; je ne sais pas maintenant comment on élève la jeunesse.

CÉCILE, *regardant par la porte du fond qui donne sur le jardin*. Voici madame de Néris: elle vient de ce côté, un livre à la main, et elle bâille encore.

DE JORDY. Peut-être qu'elle pense à moi. Le moment est favorable. (*A Cécile.*) Laisse-nous. (*Cécile entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE III.

DE JORDY, CAROLINE (MADAME DE NÉRIS).

CAROLINE *entre en lisant*. L'insipide promenade! ce parc est si grand et si triste; tout ce qu'on y lit est ennuyeux: ce sont pourtant des romans nouveaux.

DE JORDY. Me permettrez-vous, Madame, de vous présenter mes hommages?

CAROLINE. C'est vous, monsieur de Jordy; venez donc à mon secours: je ne sais que faire, que devenir, et vous m'abandonnez! cela n'est pas bien.

DE JORDY. Notre conversation d'hier soir, ces comptes de fermage avaient l'air de vous fatiguer tellement.

CAROLINE. C'est égal, je l'aime mieux; il n'y a rien de plus terrible que de s'ennuyer sans savoir pourquoi; et au moins, quand vous êtes là, c'est un motif, un motif raisonnable.

DE JORDY, *parcourant les papiers*. Vous êtes bien bonne. Voici les différentes notes que je voulais vous soumettre.

CAROLINE. Est-ce bien long?

DE JORDY. Une ou deux petites heures seulement. (*Lisant.*) « Ferme d'Hauterive. Le fermier Simon n'a « payé, cette année, que six mille francs. » Mais, comme je l'ai augmenté d'un quart en sus...

CAROLINE. Vous l'avez augmenté! et pourquoi?.... Il a une si jolie fille; Marguerite, ma petite fermière, qui ce matin m'apportait du lait.

DE JORDY. Ah! Marguerite, celle qui est brouillée avec Julien, son amoureux?..

CAROLINE. Marguerite est brouillée avec son amoureux!.. je me charge d'arranger tout cela, de les raccommoder. Cela me fera une bonne matinée; c'est à vous que je le devrai. C'est plus amusant que je ne croyais, de parler d'affaires. Et puis, nous aurons ensuite une noce de village, un grand repas, un bal. La jarretière de la mariée, c'est gentil; et je sais quelqu'un qui va être heureux.

DE JORDY. Qui donc?

CAROLINE. Édouard, mon filleul, qui aime tant la danse. Je vais lui écrire de venir.

DE JORDY. Ce n'est pas la peine. Il est ici; il vient d'arriver.

CAROLINE. Sans ma permission?

DE JORDY. De ce matin: il est dans votre parc, le fusil à la main; et il a fait un carnage de lièvres et de faisans...

CAROLINE. Oh! que c'est méchant! Où est M. Édouard!.. qu'il vienne tout de suite.

DE JORDY. Bah! il est bien loin; il est parti au grand galop, à travers vos plates-bandes de tulipes et de camélias.

CAROLINE. Mes camélias!.. il serait possible!.. Je lui aurais tout pardonné; mais des camélias, des fleurs superbes que je réservais pour me faire une garniture!.. car vous ne savez pas comme c'est joli, une garniture de fleurs naturelles! surtout en camélias, en roses du Japon, c'est charmant, c'est délicieux.

AIR du vaudeville de *la Lune de miel* (musique de M. Heudier).

De l'innocence la plus pure
Elle est l'emblème virginal.

DE JORDY.

Et, comme elle, souvent ne dure,
Hélas! que l'espace d'un bal.

CAROLINE.

Ici, Monsieur, c'est encor plus fatal.
Quand le plaisir fit notre destinée,
On se console en songeant au passé;
Mais, quel malheur quand la rose est fanée
Sans que le bal ait commencé!

DE JORDY. Aussi, Madame, vous avez pour ce jeune homme beaucoup trop d'indulgence, et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais que ce matin je l'ai surpris moi-même courant après ma sœur et l'embrassant.

CAROLINE, *souriant*. Vraiment!.. ce ne sont plus là des roses du Japon, et vous étiez là! vous conviendrez que c'est drôle... Non, non, c'est très-mal, un jeune homme qui sort du collége, qui ne devrait penser qu'à son droit..... Aussi, je vais ce matin le traiter sévèrement, cela m'amusera.

DE JORDY. Oui, vous commencez par lui faire des sermons, et vous finissez par jouer avec lui.

CAROLINE. C'est qu'on ne peut pas toujours gronder.

DE JORDY. A la bonne heure... Mais les bontés dont vous l'accablez... Songez donc, qu'après tout, ce n'était que le fils...

CAROLINE. D'un militaire qui est mort de ses bles-

sures... C'était la dette du pays, mon père s'est chargé de l'acquitter.

Air : *Le choix que fait tout le village.*

J'avais cinq ou six ans à peine,
Quand mon père ordonna, je croi,
Que, jeune encor, je fusse la marraine
D'un orphelin aussi jeune que moi;
Voulant, par un ordre aussi sage,
Déjà m'apprendre et me faire sentir
Que le malheur, hélas ! est de tout âge,
Et qu'à tout âge on doit le secourir.

DE JORDY. C'était certainement très-bien. Mais ces comptes que nous oublions.

CAROLINE. Comment! ce n'est pas fini!..

DE JORDY. Nous n'avons pas encore commencé.

CAROLINE. Vous verrez que je serai obligée de vous donner tous mes biens, pour ne plus en entendre parler.

DE JORDY. Si j'acceptais, Madame, ce ne serait qu'à la condition de les partager avec vous.

CAROLINE, *riant*. Vraiment... C'est très-gai, et l'idée est originale : savez-vous, monsieur de Jordy, que quand vous voulez vous êtes fort aimable?

DE JORDY. Ah! Madame...

CAROLINE. Se donner soi-même en paiement à son homme d'affaires! c'est amusant... Savez-vous que vous auriez là de jolis honoraires.

DE JORDY, *vivement*. Ah! Madame, certainement.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; CHAMPENOUX, *sortant de la chambre à droite.*

CHAMPENOUX. Faut être juste, j'ai déjeuné avec agrément.

DE JORDY. Dieu! l'on vient... l'instant était si favorable... (*A Champenoux.*) Qui t'a permis d'entrer?.. qui t'amène?

CHAMPENOUX. Ce qui m'amène, on le saura; mais ce n'est pas vous.

CAROLINE. Tiens, c'est Champenoux! Bonjour, mon garçon.

CHAMPENOUX. Bonjour, ma marraine... bonjour, ma marraine.

DE JORDY, *étonné*. Sa marraine!

CHAMPENOUX. Oui, monsieur l'homme d'affaires, et puisque les qualités sont connues... (*Passant devant lui, et allant auprès de madame de Néris.*) je prends mon rang; n'est-ce pas, ma marraine ? (*Se retournant du côté de M. de Jordy.*) Car c'est elle qui est ma marraine : voilà ce que vous ne saviez pas.

DE JORDY. Comment, Madame, c'est aussi un filleul!.. Combien donc en avez-vous?

CAROLINE. Beaucoup..... Mais j'en ai peu, je crois, d'une aussi belle venue. Ce pauvre Champenoux!.... (*Lui donnant une tape sur la joue.*) il a toujours l'air bête.

CHAMPENOUX. Ah! ma marraine, que vous êtes bonne!.. (*A de Jordy.*) Voilà, au moins : ça n'est pas comme vous, qui faites le fier... Elle a toujours quelque chose de familier, quelque chose d'aimable à vous dire.

CAROLINE. J'espère que tu dîneras ici?

CHAMPENOUX. Oh ! que oui, ma marraine... J'ai déjà commencé; je viens de déjeuner sans façon et sans préférence.

CAROLINE. Comment cela?

CHAMPENOUX. J'ai mangé de tout ce qu'il y avait.... J'ai bien fait, n'est-ce pas?

CAROLINE. Certainement.

CHAMPENOUX, *à de Jordy.* Vous l'entendez..... Moi, d'abord, je connais mes droits et mes prérogatives... On m'a toujours dit qu'un parrain et une marraine, c'était comme le père et la mère de l'enfant, ça en tenait lieu... Alors, je suis comme qui dirait le fils de la maison.

CAROLINE. C'est juste... Et comment vont les affaires?

CHAMPENOUX. Ah! Dieu! ma marraine, il y a bien des nouvelles, bien des changements, qui vont vous étonner, et c'est là-dessus que je voudrais vous parler particulièrement, (*Regardant de Jordy.*) et en particulier.

DE JORDY. C'est-à-dire qu'il faut que je m'en aille.

CHAMPENOUX. Je ne force personne..... Mais à bon entendeur... (*Otant son chapeau.*) Votre serviteur très-humble.

DE JORDY. Je comprends, et je cède la place au fils de la maison. (*A madame de Néris.*) Je vais faire un tour à nos fermes; et je reviens pour le dîner. (*Il emporte le sac de trois mille francs, et sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

CHAMPENOUX, CAROLINE.

CHAMPENOUX. Il emporte le sac... Nos fermes... Dites donc, ma marraine, avez-vous entendu?.. Nos fermes. Est-ce qu'il y est pour quelque chose!.... Est-ce que ça le regarde?.... Ce n'est pas un filleul, ce n'est pas comme moi et M. Édouard, que je viens de rencontrer, et à qui j'ai donné une poignée de main.

CAROLINE. Ah! tu viens de le voir?

CHAMPENOUX. Oui..... Il était mis comme un prince; et savez-vous, ma marraine, que cela ne vous fait pas honneur?

CAROLINE. Comment cela?

CHAMPENOUX. Ce n'est pas bien, car moi, qui suis votre filleul comme lui, vous me laissez en veste et en gros souliers... Il dîne avec vous à table, et moi je dîne après à l'office... Je mange autant, c'est vrai; mais enfin je mange une heure plus tard : c'est là où est le déshonneur, et je vous le dis franchement, ma marraine, je crains que cela ne vous fasse du tort dans le monde.

CAROLINE. Je te remercie; mais je vois avec peine que tu en veux à Édouard.

CHAMPENOUX. Moi, ma marraine, j'en serais bien fâché... C'est aussi le fils de la maison; c'est quasiment un frère, et je ne lui en veux pas... Moi d'abord, je n'en ai jamais voulu à personne; mais j'en veux à ce qu'ils ont.

CAROLINE. Vraiment...

CHAMPENOUX. Je suis pour la justice... ça me fait mal quand je vois quelqu'un de mieux habillé, ou quelqu'un de plus riche que moi.

CAROLINE. Tu es cependant à ton aise... Ton père en mourant t'a laissé sa ferme.

CHAMPENOUX. Oui, ma marraine; comme j'étais le fils de la maison, ça m'est revenu... C'est toujours comme ça dans la loi, n'est-il pas vrai?

CAROLINE. Sans contredit.

CHAMPENOUX. J'ai aussi mon cousin Thomas, le plus riche cultivateur du pays, dont, grâces au ciel, je suis l'héritier.

CAROLINE. Ah! oui... cet honnête Thomas... un an-

cien soldat, le parrain d'Édouard; car c'est lui qui l'a tenu avec moi, qui a été mon compère... Comment se porte-t-il?

CHAMPENOUX. Vous êtes bien bonne, ma marraine... Il est mort, il y a un an.

CAROLINE. Ah! mon Dieu!.. il y a si longtemps que je n'étais venue dans cette terre... Ce pauvre homme!.. il avait pourtant l'air jeune encore.

CHAMPENOUX. Il n'était pas vieux, si vous voulez; mais il avait fait son temps... Il avait servi à l'armée avec le père d'Édouard, un troupier comme lui, et c'est à ce sujet que je voulais vous consulter, parce qu'il y a quelque temps, en cherchant dans ses papiers, j'en ai trouvé un qu'on m'a dit être un testament, et dans lequel il donne tout son bien... trois mille six cent cinquante francs de rentes, en bonnes terres, à M. Édouard, son filleul.

CAROLINE. Et tu ne le disais pas!.. Ce pauvre Édouard, qui, par fierté, maintenant ne veut plus rien recevoir de moi... C'est une fortune pour lui, une fortune légitime... c'est presque un patrimoine... Mais, quand j'y pense, toi, mon garçon, qui étais l'héritier naturel, cela doit te chagriner.

CHAMPENOUX. Non, vraiment, je n'ai pas si mauvais cœur... Un parrain ou une marraine peuvent donner tout ce qu'ils veulent à un filleul... Là-dessus, faut les laisser faire, n' faut pas les contrarier... Ce qui me chagrine, c'est que dans son testament, mon cousin Thomas met une condition.

CAROLINE. Et laquelle?

CHAMPENOUX. Craignant pour son filleul les folies de la jeunesse, ce qui est assez vrai, parce que c'est un gaillard qui ne demande qu'à faire le garçon...

CAROLINE. Eh bien! après?

CHAMPENOUX. Eh bien! comme je vous disais, pour l'empêcher de faire le garçon, son parrain ne lui laisse sa fortune qu'à condition qu'il sera marié avant dix-neuf ans.

CAROLINE. Il serait possible!

CHAMPENOUX, *lui donnant des papiers.* Voyez plutôt. Et comme malheureusement Édouard a maintenant dix-neuf ans passés, c'est à moi que tout ça revient.

CAROLINE. Tu crois?

CHAMPENOUX. Certainement. Il a eu dix-neuf ans au mois de janvier dernier, puisqu'on a toujours dit dans le pays qu'il était né le premier jour de l'année, ce qui est une époque assez remarquable; et comme nous sommes en septembre...

CAROLINE, *après avoir lu.* Si ce n'est que cela, rassure-toi; Édouard n'est pas si âgé que tu crois.

CHAMPENOUX. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites là? Il n'est donc pas né le premier jour de l'an?

CAROLINE. Si vraiment; mais à l'époque de sa naissance, l'année commençait, je crois, au mois d'octobre. On appelait cela alors le premier vendémiaire.

CHAMPENOUX. C'est-y possible?

CAROLINE. Et comme, d'après ton calcul, nous sommes au milieu de septembre, il lui reste encore à peu près une quinzaine de jours pour se marier. C'est juste ce qu'il faut. (*Elle lui rend les papiers.*)

CHAMPENOUX. C'est fini, je ne crois plus à rien, pas même au calendrier. Cet imbécile de vendémiaire qui n'est pas dans *Mathieu Lænsberg*... Si encore je l'avais su, moi qui n'étais pas obligé de venir aujourd'hui...

CAROLINE, *réfléchissant.* Quinze jours seulement pour le marier! il n'y a pas de temps à perdre. Mais où lui trouver une femme du jour au lendemain? ici surtout.

CHAMPENOUX.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faudrait être bien habile
Pour en trouver chez nous.

CAROLINE.

Vraiment.

CHAMPENOUX.

Dans not' village', c'est difficile,
Je m'en vais vous dire comment :
Elles ont tout's, ces jeun's fillettes,
L'une un amant, l'autre un mari;
Il en est mêm' des plus parfaites
Chez qui tout s' trouve réuni.

CAROLINE. Attends donc... j'y pense maintenant. Cette petite Cécile, la sœur de mon homme d'affaires, qui est fort aimable, fort bien élevée.

CHAMPENOUX. Oui! mais M. Édouard en voudra-t-il? ça fera-t-il son bonheur? Voilà l'essentiel.

CAROLINE. Puisqu'il courait ce matin après elle; puisqu'il l'a embrassée, c'est qu'il l'aime. (*Se mettant à la table.*) Attends, attends, ce ne sera pas long. (*Elle écrit.*)

CHAMPENOUX, *à part, pendant qu'elle écrit.* Faut-il avoir du malheur! rencontrer juste une inclination toute faite! C'est pas à elle que j'en veux le plus, c'est à ce coquin de vendémiaire. On a bien fait de le destituer; mais on aurait dû commencer plus tôt. Est-ce qu'on ne pourrait pas, avec des protections?.. dites donc, ma marraine?..

AIR du vaudeville de *l'Opéra-Comique.*

Vous qui voyez des gens puissants,
Vous qui connaissez les ministres.

CAROLINE, *écrivant.*

Laisse-moi.

CHAMPENOUX.

Pour les pauvres gens
Combien les destins sont sinistres!
J' suis sûr, si j'avais d' quoi payer,
Que j'obtiendrais, changeant l' quantième,
Que vendémiair' vînt en janvier,
Comme mars en carême.

CAROLINE, *qui pendant ce temps a écrit.* Tiens, cours à la ferme, où tu trouveras, sans doute, M. de Jordy; et remets-lui cette lettre, pour qu'il vienne lui-même, et sur-le-champ, m'apporter ici la réponse. Tout de suite, tout de suite; entends-tu?

CHAMPENOUX, *sans bouger de place.* Oui, ma marraine, voilà que j'y cours. Vous êtes bien sûre au moins...

CAROLINE. Eh! va donc. (*Champenoux sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, *puis* ÉDOUARD, *le fusil à la main.*

CAROLINE. Voilà un pauvre garçon, qui, dans ce moment, n'a pas de goût pour le mariage. (*On entend tirer un coup de fusil.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

ÉDOUARD, *encore en dehors.* Apporte, apporte; est-il maladroit! (*Il entre.*) Dieu! ma marraine! (*Il va poser son fusil au fond, auprès de la croisée à gauche.*)

CAROLINE. Oui, Monsieur, c'est moi qui suis très en colère, très-mécontente. Qu'est-ce que cela signifie de me faire des peurs comme celle-là?

ÉDOUARD, *troublé.* Je vous demande pardon, ma marraine. Je croyais que vous dormiez encore.

CAROLINE. Et c'est pour cela que vous venez tirer des coups de fusil jusque dans ce salon?

ÉDOUARD. J'ai tort, sans contredit. Mais quand on est une fois emporté par l'ardeur de la chasse...

CAROLINE. Et pourquoi aimez-vous la chasse? Vous savez bien que je ne l'aime pas. Il faut que les hommes soient bien méchants pour faire du mal à de pauvres bêtes qui ne leur font rien. Comme si on ne pouvait pas rester chacun chez soi. Et c'est pour cela que, depuis ce matin, vous avez tout bouleversé dans mon parc; que vous avez abîmé mes plantes, mes arbustes, mes camélias; des fleurs sur lesquelles je comptais pour me parer.

ÉDOUARD. O ciel!

CAROLINE. Et sur ce chapitre-là, je ne plaisante pas. Voyons, Monsieur, quand vous resterez là en silence, les yeux baissés, qu'avez-vous à dire? qu'avez-vous à répondre?

ÉDOUARD. C'est un grand malheur, ma marraine, que la perte de ces fleurs; mais vous n'en aviez pas besoin pour être jolie.

CAROLINE. Une belle excuse!

AIR : *Si ça t'arrive encore* (de Romagnési).

PREMIER COUPLET.

Avec de tels raisonnements
Pensez-vous donc me satisfaire?
Je n'aime pas les compliments,
Surtout quand je suis en colère.
Dans les bois, et contre mon gré,
Courir avant l'aurore,
Pour toujours je me fâcherai,
Si ça t'arrive encore.
Oui, Monsieur, je me fâcherai, etc.

Et dans quel état il est! S'abîmer, se fatiguer ainsi! Comme il a chaud! Tiens, voilà mon mouchoir. (*Elle le lui donne.*)

ÉDOUARD *le prend vivement et le porte à ses lèvres.* Ah!

CAROLINE.

DEUXIÈME COUPLET.

Ce mouchoir que je te donnais
N'est pas pour un pareil usage,
Et je ne dois plus, désormais,
Permettre un tel enfantillage.
De ma bonté c'est un abus
Que cette fois j'ignore;
Mais je ne vous aimerai plus,
Si ça t'arrive encore.
Non, je ne vous aimerai plus, etc.

ÉDOUARD. Ah! ma marraine! je sais tout ce que je dois à vos bontés. Je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne se présente pas d'occasion de vous prouver ma reconnaissance; car le plus beau jour de ma vie serait celui où je me ferais tuer pour vous.

CAROLINE. Justement! Ce mot me rappelle qu'il faut encore que je te gronde; car je ne fais que cela. Qu'est-ce que c'est que cette discussion dont j'ai entendu parler, et que tu as eue, quelques jours avant mon départ, avec madame de Nerval et avec son frère?

ÉDOUARD. Quoi! ma marraine, vous sauriez...

CAROLINE. Avec son frère, encore passe; c'est un fat que je ne puis souffrir. Mais elle, c'est une fort jolie femme; et à ton âge, il ne faut pas se brouiller avec les jolies femmes, ce sont des moyens de succès. Je dis cela, parce que j'ai plus d'expérience que toi.

ÉDOUARD. Oui, ma marraine. Si ce n'avait été que moi, j'aurais gardé le silence... mais c'était vous qu'on insultait.

CAROLINE. Moi! Et que pouvait-on dire?

ÉDOUARD. On disait, on disait... des choses affreuses.

CAROLINE. Et quoi donc?

ÉDOUARD. Que... que vous alliez vous remarier.

CAROLINE. Vraiment. Et où est le mal? et qu'est-ce que cela te fait? Il me semble que je suis ma maîtresse, et que cela me regarde.

ÉDOUARD. C'est ce que j'ai dit, en ajoutant que personne au monde n'était digne de vous épouser. Et, plus je faisais votre éloge, plus madame de Nerval se fâchait; et il y a eu un moment, où, en me traitant comme un écolier, elle a presque levé la main sur moi.

CAROLINE, *riant.* C'était charmant.

ÉDOUARD. Du tout, ma marraine. Car enfin, si c'était arrivé, qu'est-ce que j'aurais fait? je vous le demande.

CAROLINE. Est-ce que je sais?

ÉDOUARD. C'est pourtant vous qui devez me donner des conseils.

CAROLINE. Ecoute, si c'eût été un homme, je n'ai pas besoin de te dire ce qu'il eût fallu faire; mais quand c'est une femme qui vous insulte, et une jolie femme, il n'y a qu'une seule réparation qu'on puisse exiger.

ÉDOUARD. Et laquelle?

CAROLINE. On l'embrasse.

ÉDOUARD. Merci, ma marraine. (*A part.*) Je m'en souviendrai.

CAROLINE. Mais prends cette chaise et viens ici; (*Elle va s'asseoir auprès du guéridon à droite. Édouard prend une chaise et s'asseoit auprès de Caroline, à la gauche.*) car j'ai à te parler raison : j'ai à t'entretenir de choses très-longues et très-sérieuses.

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu! parlez, je vous écoute.

CAROLINE. Edouard, tu as dix-neuf ans : tu es un homme. J'ai formé pour toi des projets dont je ne puis te parler avant M. de Jordy, parce que cela dépend de lui.

ÉDOUARD. M. de Jordy, votre avoué, avec qui nous sommes toujours en dispute.

CAROLINE. Je pense qu'aujourd'hui vous vous entendrez. Il t'expliquera tout à l'heure mes intentions précises et formelles.

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu!

CAROLINE. Elles vont t'imposer des obligations nouvelles, des devoirs plus difficiles, et ce ne sera plus à moi seule que tu en devras compte. Il va falloir travailler sérieusement, ne plus imiter ces jeunes désœuvrés, ces jeunes fats, qui font de leur toilette leur seule occupation, et qui viennent étaler dans nos salons les modes les plus ridicules. Tiens, tu as une jolie cravate.

ÉDOUARD. Je l'ai achetée hier.

CAROLINE. Elle te sied à ravir. Tu es gentil comme cela.

ÉDOUARD. Vous trouvez?

CAROLINE. Est-il coquet!

ÉDOUARD. Moi, ma marraine!

CAROLINE. C'est bien; mais j'aurais voulu une bordure un peu moins large, comme j'en ai vu l'autre jour, rue de Richelieu, chez Burthy. Nous irons ensemble; car, vois-tu bien, mon enfant, un homme inutile peut être accueilli dans le monde; mais il n'y est jamais estimé. Il faut donc, avant tout, choisir un état.

ÉDOUARD. Il est tout choisi. Je ferai comme mon père; je me ferai soldat.

CAROLINE. Du tout. Tu seras officier : je m'en charge, et il faut choisir un régiment où il y ait un joli uniforme.

ÉDOUARD. Peu m'importe.

CAROLINE. Les lanciers, par exemple; cela sied très-bien. Il n'y a que les moustaches qui me déplaisent. Est-ce que tu prendras des moustaches?

ÉDOUARD. Comme vous voudrez, ma marraine.

CAROLINE. Au fait, si elles ne sont pas trop exagérées... Il me semble déjà te voir, sur un joli cheval.

ÉDOUARD. Oui, le sabre à la main, au milieu de la mêlée, gagnant mes épaulettes de capitaine et puis celles de colonel; car je les aurai, je vous le jure, à moins que quelque boulet..... et encore, qu'importe? (*Il se lève.*)

AIR : *Bouton de Rose.*

Pour ma marraine,
On peut braver ces dangers-là;
Et colonel ou capitaine,
Ah! mon dernier soupir sera
Pour ma marraine.

CAROLINE, *se levant aussi.* Du tout, du tout; moi qui ne pensais pas qu'on pouvait se faire tuer. Je veux un état où il n'y ait pas de risque à courir : notaire ou agent de change, on ne risque rien... que de s'enrichir.

ÉDOUARD. Et moi, je ne veux pas.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est que ce ton-là?.... c'est à moi de commander.

ÉDOUARD. Je le sais bien, ma marraine; mais je ne veux pas être dans les affaires : je ne veux pas ressembler à M. de Jordy, votre avoué, que je ne puis pas souffrir avec son air empesé. (*Il contrefait M. de Jordy.*) «Eh ! Madame, l'affaire est des plus majeures.»

CAROLINE. Oh! que c'est bien cela ! et la prise de tabac qui termine chaque période. (*Imitant de même M. de Jordy.*) « Et j'ai dit à monsieur le président...»

ÉDOUARD. Ah ! c'est lui-même, je crois le voir.

CAROLINE. N'est-ce pas?

ÉDOUARD. Recommencez donc, ma marraine, je vous en prie.

CAROLINE. Du tout, Monsieur; c'est très-mal à vous de vous moquer d'un homme respectable, d'un homme de talent, qui a ma confiance; et là-dessus je ne céderai point à vos caprices, parce que j'ai une volonté ferme et inébranlable; et si cet état-là ne vous convient pas, je vous en donnerai un autre; car je le veux.

ÉDOUARD. A la bonne heure; et moi, je promets de vous obéir en tout, de suivre en tout vos conseils.

CAROLINE, *allant vers le guéridon.* Et c'est ce que tu as de mieux à faire, parce que, vois-tu, (*Prenant par distraction la raquette qui est sur le guéridon.*) à ton âge on ne réfléchit pas encore... au mien on est raisonnable. Je t'ai observé, je te connais, tu es un peu étourdi.

ÉDOUARD. Ah! ma marraine!

CAROLINE. Oh! tu es étourdi, conviens-en; tu as un excellent caractère, mais tu es bien jeune; tu ne peux pas t'occuper deux minutes de suite d'une chose sérieuse. (*Faisant sauter machinalement le volant sur la raquette.*) Le moindre objet de distraction, (*Édouard va prendre une raquette sur une chaise à gauche.*) et voici cependant le moment de renoncer à tout cela.

ÉDOUARD. Oui, ma marraine.

CAROLINE. C'est essentiel; parce qu'il y a tant de gens dans le monde qui vous jugent sur l'apparence, et qui, à la moindre étourderie..... (*Elle lance le volant, ils jouent.*)

AIR de *Marianne.*

Il faut sur soi veiller sans cesse.
— Ne le lance donc pas si fort.

ÉDOUARD.

J'en veux croire votre sagesse.
— Je l'ai jeté trop loin encor.

CAROLINE.

Que ta conduite...
— Va donc moins vite,
De tous mes soins me récompense un jour.

ÉDOUARD.

Oui, pour vous plaire
Je veux tout faire,
— Ah ! j'ai failli le manquer à mon tour.

CAROLINE.

A moi.

ÉDOUARD.

Non.

CAROLINE.

Plus près.

ÉDOUARD.

Je le jette.

CAROLINE.

Ah! si tu veux
Combler mes vœux,
Sois toujours sage, studieux,
— Et tiens mieux ta raquette.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, *entrant par le fond et s'arrêtant à la porte.* Pardon, ma marraine.

CAROLINE, *continuant de jouer.* Tu vois bien que je suis occupée.

CHAMPENOUX. Si vous n'êtes pas pressée, tant mieux, je ne le suis pas non plus. C'est la réponse en question.

CAROLINE, *jetant sa raquette.* Ah! donne vite. (*Édouard jette aussi la sienne, et va prendre son fusil avec lequel il s'amuse à faire l'exercice.*)

CHAMPENOUX. Il a griffonné cela à la hâte, et avec un air sournois, avec un air sournois qui ne dit rien de bon.

CAROLINE, *qui a lu la lettre.* O ciel! je ne puis y croire, il refuse.

CHAMPENOUX, *à part.* Il serait possible ! ah ! l'honnête homme! Qui se serait attendu à cela d'un homme d'affaires?

CAROLINE. Il refuse, et de quelle manière ! il lui reproche sa naissance, sa pauvreté; quelle indignité ! comme si c'était sa faute.

ÉDOUARD, *posant son fusil sur la table, et accourant auprès de Caroline.* Qu'est-ce donc, ma marraine?

CAROLINE. Pauvre enfant! sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas; ils ont beau dire et beau faire. Moi d'abord, dès qu'on me contrarie, c'est une raison de plus; et il faudra bien que je lui trouve une femme. Dis-moi, Edouard, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD. Moi, ma marraine?

CAROLINE. Eh! oui, cela nous aiderait un peu. Voyons, cherche bien, aimes-tu quelqu'un?

ÉDOUARD. Non, non, ma marraine. (*Pendant ce temps, Champenoux a ramassé les raquettes, le volant, rangé les chaises, et est rentré dans la chambre à droite.*)

CAROLINE. Eh bien! tant pis!.... vous avez tort. Depuis trois mois que vous êtes sorti du collége, je vous demande à quoi vous avez employé votre temps?

ÉDOUARD. Mon seul vœu est de rester auprès de vous, de ne point vous quitter. Qu'ai-je à désirer de plus? je me trouve si heureux!

CAROLINE. Vraiment! ce pauvre garçon! Va, Edouard, je ne doute pas de ton amitié, de ton attachement; et moi aussi de mon côté, tu peux être sûr...

ÉDOUARD, *lui prenant la main.* Ah! que vous êtes bonne!

CAROLINE, *préoccupée.* Et bientôt, je l'espère, tu sauras, tu connaîtras mes projets.

ÉDOUARD. Ses projets!

CAROLINE. Quels qu'ils soient, Monsieur, je veux que sur-le-champ vous vous empressiez de vous y soumettre.

ÉDOUARD. Oui, ma marraine.

CAROLINE. Car votre premier devoir est d'être soumis.

ÉDOUARD. Ah! oui, ma marraine.

CAROLINE. De m'obéir en tout.

ÉDOUARD, *en pressant la main de Caroline sur son cœur.* Oui, ma marraine.

CAROLINE, *avec impatience, retirant sa main et lui donnant un petit soufflet.* Mais finis donc, et écoute-moi!

ÉDOUARD. Je crois, ma marraine, que vous venez de m'insulter.

CAROLINE. Moi! du tout.

ÉDOUARD. Et d'après ce que vous m'avez dit vous-même...

CAROLINE. Monsieur, finissez, je me fâcherai. (*Elle s'enfuit derrière le guéridon.*)

ÉDOUARD, *tournant avec elle autour du guéridon.* Cela m'est égal; l'honneur avant tout; il me faut une réparation.

CAROLINE, *s'enfuyant dans le jardin.* Je te la promets si tu peux l'atteindre.

ÉDOUARD. Ah! quelle trahison! (*Il court après elle.*)

—

SCÈNE VIII.

DE JORDY, *sortant de la chambre à gauche.* Eh mais! que vois-je? il poursuit sa marraine, (*Les regardant par la porte du fond.*) il l'embrasse; et loin de se fâcher, elle s'enfuit en lui jetant son bouquet. (*Il vient sur le devant de la scène, et, après un instant de silence et de réflexion, il continue.*) J'ai eu tort, très-grand tort; ce n'était pas là un baiser de filleul. Sans se l'avouer à lui-même, ce petit gaillard-là est déjà amoureux de sa marraine: quant à elle, elle n'y pense pas encore, du moins je le crois; mais avec son caractère, il ne lui faut qu'une idée, qu'un caprice, et je verrais tous mes projets renversés par un écolier, par un enfant. Ce petit serpent d'Édouard! je ne puis le souffrir, je le déteste! C'est décidé: il faut qu'il soit mon beau-frère, il faut que je lui donne ma sœur..... (*Se retournant et apercevant Édouard qui rentre par la porte du fond.*) Le voici.

—

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DE JORDY.

ÉDOUARD. Impossible de la rejoindre; elle s'est enfermée chez elle, et je ne puis dire ce que j'éprouve. Ce baiser de tout à l'heure... et ma marraine elle-même qui semblait tout émue... Dieu! si elle avait pu encore m'insulter! Vrai, ça rendrait mauvaise tête; et j'ai envie maintenant de lui chercher querelle. (*Apercevant de Jordy.*) Ah! monsieur de Jordy!..

DE JORDY. Approche, Édouard, nous avons à causer ensemble, j'ai à te parler.

ÉDOUARD. Dans un instant, si cela vous est égal.

DE JORDY. Non, vraiment: c'est de la part de madame de Néris.

ÉDOUARD, *vivement.* De ma marraine? parlez vite, et au fait, je me le rappelle: elle m'a dit que vous étiez chargé de m'expliquer ses intentions.

DE JORDY. Elle ne t'a rien dit de plus?

ÉDOUARD. Non, vraiment.

DE JORDY, *à part.* A merveille! elle ne lui a pas encore parlé de mon refus. (*Haut.*) Eh bien! mon ami, ta marraine songe à ton avenir, à ton état.

ÉDOUARD. Je le sais.

DE JORDY. Et même à ton établissement.

ÉDOUARD. Pour cela, rien ne presse. A mon âge et sans fortune, qui est-ce qui voudrait de moi?

DE JORDY. Pourquoi donc? tu as des dispositions.

ÉDOUARD. Vous êtes bien bon.

DE JORDY. Tu es jeune, tu es aimable.

ÉDOUARD. Du tout.

DE JORDY, *avec impatience.* Je te dis que tu es aimable, je le sais mieux que toi; et d'ailleurs, je ne suis pas le seul qui s'en soit aperçu, il est ici une autre personne encore...

ÉDOUARD, *vivement.* Vraiment! et qui donc?

DE JORDY. Tu ne devines pas? cette demoiselle que tu poursuivais si vivement, Cécile, ma sœur.

ÉDOUARD. Grand Dieu!

DE JORDY. Je crois même... (*A part.*) car il paraît que c'est son système avec tout le monde, (*Haut.*) je crois même que tu l'as embrassée.

ÉDOUARD. Quoi! vous sauriez...

DE JORDY. Et ta marraine le sait aussi.

ÉDOUARD. C'est fait de moi.

DE JORDY. Rassure-toi: elle n'est pas fâchée, au contraire; car depuis longtemps son intention était de vous marier ensemble; et voici même deux mots qu'elle m'écrivait encore ce matin à ce sujet. (*Il lui remet la lettre de madame de Néris: Édouard la lit.*) Tu vois par là qu'elle entend, qu'elle exige que ce mariage se fasse sur-le-champ; elle y attache la plus grande importance; enfin, elle le veut comme tout ce qu'elle veut.

ÉDOUARD. O ciel! pourquoi donc se hâter ainsi!

DE JORDY. Je l'ignore; mais je crois qu'elle a pour elle-même quelque idée, quelque projet de mariage, et qu'elle veut, avant tout, s'occuper du tien et assurer ton bonheur. (*Édouard lui rend la lettre.*) Moi, d'abord, je ne peux m'y opposer; je suis trop dévoué à ses volontés. Et toi, mon cher, tu lui dois trop de déférence, trop de respect, trop de reconnaissance; mais ton propre cœur t'en dira là-dessus plus que je ne pourrais faire. Je te laisse: je vais rendre compte à madame de Néris de mon empressement à exécuter ses ordres et de la soumission avec laquelle tu les a reçus.

—

SCÈNE X.

ÉDOUARD, *seul.* Qu'ai-je entendu? et qu'est-ce qui se passe en moi? Au lieu de remercier madame de Néris, au lieu de lui savoir gré de ses bontés, il me semble que je lui en veux, que je lui chercherais querelle... mais non plus comme tout à l'heure...

AIR du *Château de la Poularde.*

Oui, je le sens, oui, je suis furieux
Contre moi-même et contre ma marraine;
Je ne sais plus, hélas, ce que je veux;
Ce que j'éprouve est presque de la haine.
J'ignore encor, dans le trouble où je suis,
Pourquoi ce trait et m'indigne et me blesse.
Elle ne m'avait rien promis,
Et cependant, là... je me dis
Que c'est manquer à sa promesse.



CHAMPENOUX. Il est parti, et pour jamais! — Scène 15.

Aussi c'est sa faute; c'est bien mal; c'est indigne. (*Il va s'asseoir auprès de la table.*)

—

SCÈNE XI.

CHAMPENOUX, ÉDOUARD.

CHAMPENOUX, *entrant par le fond.* Ah! mon Dieu! mon cher Édouard, qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD. Ce que j'ai? Je suis le plus malheureux des hommes.

CHAMPENOUX. Et pourquoi donc ça?

ÉDOUARD. On veut me marier.

CHAMPENOUX, *vivement.* Encore! quelle indignité!

ÉDOUARD. N'est-il pas vrai? c'est ce que je disais.

CHAMPENOUX. Certainement: et je voudrais bien savoir qui est-ce qui se permet?.. Eh bien! par exemple, ça a-t-il le sens commun? quelqu'un, j'en suis sûr, qui ne vous convient pas; une femme qui est laide, qui est affreuse, qui a un mauvais caractère.

ÉDOUARD. Eh! non, malheureusement; elle est fort bien, et je l'aimerais s'il ne fallait pas l'épouser; mais c'est ma marraine qui le veut, c'est M. de Jordy.

CHAMPENOUX. M. de Jordy! c'est-i possible? c'est-i sournois! lui qui tout à l'heure avait refusé... Eh bien! par exemple, si j'étais de vous...

ÉDOUARD. Qu'est-ce que tu ferais?

CHAMPENOUX. Je me moquerais de tout ce monde-là, je n'écouterais que ma fantaisie; je resterais garçon, parce que, voyez-vous, monsieur Édouard, nous autres paysans, nous n'avons pas d'esprit, nous ne sommes pas comme ces gens d'affaires, qui disent tantôt blanc, tantôt noir; mais nous avons un gros bon sens qui fait que nous allons toujours au but. Et ici, je vois clairement que vous n'aimez pas c'telle-là qu'on vous destine.

ÉDOUARD. C'est vrai.

CHAMPENOUX. Parce que moi j'ai été amoureux, j'ai passé par là, et je vois que vous n'aimez personne, que vous n'avez pas ces suffocations, ces frissons qui vous brûlent, ces battements de cœur...

ÉDOUARD, *mettant la main sur son cœur.* Ah! mon Dieu!

CHAMPENOUX. Ces lubies qui font qu'on voudrait battre les gens, ces vertiges qui vous rendent furieux sans savoir pourquoi.

ÉDOUARD. Au contraire, c'est que j'éprouve tout cela.

CHAMPENOUX, *effrayé*. C'est-i possible?

ÉDOUARD. Oui: je ne pouvais me rendre compte de mes tourments, je n'osais me l'avouer; mais tu m'as éclairé, tu m'as fait lire dans mon cœur; il est quelqu'un que j'aime, que j'adore...

CHAMPENOUX. C'est fait de moi, je suis ruiné!

ÉDOUARD. C'est un secret au moins, n'en parle à personne; je voudrais le cacher à tout le monde et surtout à moi-même. Oui, je rougis maintenant de mon ingratitude, de mon audace, de mon extravagance; car celle que j'aime, je ne puis jamais l'épouser.

CHAMPENOUX. C'est-i vrai? (*Vivement.*) C'est celle-là qu'il faut préférer, c'est à celle-là qu'il faut s'arrêter.

ÉDOUARD. Qu'oses-tu dire?

CHAMPENOUX. Oui, ma foi, l'amour avant tout! De quel droit que madame de Néris voudrait gêner votre cœur ou vos inclinations? c'était bon dans l'ancien régime. Moi je lui dirais: « Ma marraine, c'est tyran-« nique; vous ne pouvez pas me marier contre mon « gré; M. le maire ne le pourrait pas. »

ÉDOUARD. Y penses-tu? parler ainsi à ma marraine! à ma bienfaitrice! j'aime mieux ne lui rien dire et retourner à Paris.

CHAMPENOUX. Une belle idée! au milieu de toutes les sociétés, de toutes ces belles madames, pour en retrouver encore quelques-unes, qui vont peut-être vous détourner! Tenez, si vous voulez m'en croire, venez-vous-en à la ferme; je serai plus tranquille, et vous aussi. Vous ne risquerez rien : il n'y a pas de femmes. Vous y passerez, avec moi, une quinzaine de jours; c'est tout ce que je vous demande. (*A part.*) Pendant ce temps, vendémiaire...

ÉDOUARD. Mon cher Champenoux, je ne sais comment te remercier.

CHAMPENOUX. Il n'y a pas de quoi. Mais j'entends notre marraine; allons, du cœur, du courage. Envoyez-la promener respectueusement, ainsi que tous ces mariages. Je serai là: je vous soutiendrai; nous serons deux filleuls contre elle. (*Ils remontent le théâtre, et se trouvent au fond au moment où madame de Néris entre avec M. de Jordy.*)

SCÈNE XII.

DE JORDY ET CAROLINE, *sortant de la chambre à droite;* ÉDOUARD, CHAMPENOUX, *dans le fond.*

CAROLINE. Il suffit, Monsieur, je vous crois; et, puisqu'Édouard aime Cécile, puisqu'ils s'aiment, qu'ils se marient, et que je n'en entende plus parler. Ce mariage, d'ailleurs, a toujours été ce que je désirais, vous le savez; et je ne vois pas pourquoi, ce matin, M. Édouard ne m'a pas parlé de cette grande passion, et pourquoi c'est vous, Monsieur, qu'il a honoré de ses confidences. (*Apercevant Édouard.*) Approchez, Monsieur, approchez donc. (*Édouard s'approche.*) Depuis quand évitez-vous mes regards? depuis quand ma présence vous fait-elle fuir?

ÉDOUARD. Ma marraine, ne vous fâchez pas, ne soyez pas en colère contre moi, je vous en prie.

CAROLINE. Moi, en colère! et où voyez-vous cela? parce que je m'occupe de vous, de votre avenir; parce que je veux causer d'affaires et vous faire entendre raison, je me fâche, je suis en colère : quelle façon de parler! quelles expressions! Qui vous les a apprises? M. Champenoux probablement. Je vous les pardonnerais, si vous étiez, comme lui, sans esprit, sans éducation.

CHAMPENOUX. Ah! ma marraine!

CAROLINE, *à Champenoux.* Tais-toi. (*A Édouard.*) Mais vous, Édouard, vous.

ÉDOUARD. Pardon : je ne voulais point vous offenser.

CAROLINE. Je n'ai pas besoin de vos excuses, mais de votre franchise. Je vous ai demandé ce matin, ici même, si vous aimiez quelqu'un?

ÉDOUARD. Ah! ma marraine! pouvez-vous en douter?

CAROLINE. Point d'erreur, point de fausses interprétations. Je vous demande si vous aimez quelqu'un, mais là, aimer, comme on aime quand on est amoureux; enfin, Monsieur, vous m'entendez bien.

ÉDOUARD, *à part.* Ciel! (*Haut.*) En vérité, ma marraine, je ne puis... je ne sais... je n'oserai jamais.

CHAMPENOUX, *s'avançant entre Édouard et Caroline.* Eh bien! oui, il n'osera jamais. Mais moi, qui sais la vérité; moi, à qui il vient de l'avouer tout à l'heure, je puis vous attester qu'il est amoureux fou! qu'il en déraisonne, qu'il en perd la tête. (*Édouard cherche à l'empêcher de parler.*)

CAROLINE, *à Champenoux.* Qui est-ce qui te parle? de quoi te mêles-tu?

CHAMPENOUX. C'est lui qui me l'a dit.

CAROLINE. Tais-toi, et va-t'en. (*Champenoux s'éloigne, et sort par le fond en répétant: C'est lui qui me l'a dit. A Édouard.*) Il paraît en effet, qu'excepté moi, chacun reçoit vos confidences, que M. de Jordy, M. Champenoux, que tout le monde enfin, a plus de part que moi à vos secrets. Mais je n'exige plus rien, Monsieur, que le nom de celle que vous aimez, que vous adorez.

ÉDOUARD, *à part.* Grand Dieu!

CAROLINE. Est-ce Cécile?

DE JORDY. Est-ce ma sœur?

ÉDOUARD. Eh bien!.. oui, ma marraine.

DE JORDY, *à part.* Il se pourrait!

ÉDOUARD. Et soumis à vos ordres, à vos moindres volontés, je suis prêt à vous obéir en tout... à l'épouser, si cela vous plaît; à ne pas l'épouser, si cela vous convient. Enfin, ma marraine, pourvu que vous me pardonniez, que vous ne soyez point fâchée contre moi, c'est tout ce que je vous demande.

CAROLINE. Il suffit, Monsieur: puisque vous aimez Cécile, M. de Jordy, qui connaît mes intentions, voudra bien se charger de tous les soins, de tous les détails de ce mariage, et partir, avec vous, pour Paris, sur-le-champ.

ÉDOUARD. Quoi! ma marraine, vous voulez?..

CAROLINE. Oui, Monsieur, il faut se hâter; il n'y a pas de temps à perdre; vous saurez pourquoi. Vous prendrez ma calèche; et pour des chevaux, nous enverrons Champenoux à la poste.

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance,
Loin de ces lieux, hélas! il faut partir;
A tous les yeux cachons bien ma souffrance,
L'honneur, l'amour m'ordonnent d'obéir.

DE JORDY, *à Caroline.*

Nous partirons, ce soin-là me regarde.
(*A part.*)
Selon mes vœux tout vient de réussir;
Il était temps; maintenant prenons garde
De leur laisser celui de réfléchir.

ENSEMBLE.

CAROLINE, *à de Jordy.*

Oui, tous ces soins vous regardent, je pense;
A l'instant même il faut tous deux partir.
A leur bonheur moi je consens d'avance;
Mais hâtez-vous surtout de les unir.

ÉDOUARD.

Tout est fini, pour moi plus d'espérance, etc.

DE JORDY.

Oui, dans mon cœur, où rentre l'espérance,
De mes talents, je dois me réjouir;
Continuons, et bientôt l'opulence
Embellira mon heureux avenir.

(De Jordy entre dans la chambre à droite, Edouard sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

CAROLINE, *seule.* Grâce au ciel, ils s'en vont; c'est bien heureux, car il semble qu'aujourd'hui ils s'entendent tous pour m'ennuyer, pour me contrarier. Eh! mon Dieu, non! ils m'obéissent, ils font ce que je veux. Eh bien! justement c'est ce qui me contrarie. J'ai l'air de commander, d'imposer des lois, et je n'aime pas cela. Je n'aime pas qu'on soit de mon avis, surtout quand je n'en suis pas moi-même; car, après tout, qu'est-ce que je veux?.. qu'ils s'aiment, qu'ils s'épousent, qu'ils s'en aillent. Eh bien! tant mieux... des cœurs froids, des indifférents, des ingrats!.. Aimez donc les gens, croyez à leur affection, à leur reconnaissance... C'est là ce qui fait le plus de peine... et pour un rien, j'en pleurerais de chagrin et de dépit. Qui vient encore? (*S'essuyant les yeux; et puis à haute voix et sans se retourner.*)

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Que ma porte soit refusée;
Je n'y suis pas.

SCÈNE XIV.

CAROLINE, CÉCILE.

CÉCILE, *toute troublée.*

Hélas! pardon,
Car Madame est mal disposée.

CAROLINE.

Quand il serait vrai, pourquoi non?
C'est une tyrannie étrange...
On n'a qu'un instant, par bonheur,
Pour être de mauvaise humeur,
Il faut encor qu'on vous dérange.

Que voulez-vous, que demandez-vous? M. Édouard? Il n'est pas ici.

CÉCILE. Ah! Madame! je ne vous reconnais pas là? vous qui d'ordinaire êtes si bonne et si indulgente... Mais je n'insiste plus; je me retire, et je vois que pour moi, il n'est plus d'espoir.

CAROLINE. Je ne comprends rien à votre chagrin... apparemment, il vous convient d'en avoir, et vous êtes malheureuse pour votre plaisir; car tout le monde ici consent à votre union avec M. Édouard: vous épousez celui que vous aimez.

CÉCILE. Et si je ne l'aimais pas?

CAROLINE. Que dites-vous? Pauvre enfant! et j'ai pu l'affliger! j'ai pu causer ses larmes! Cécile, pardonnez-moi, confiez-moi vos peines, vos tourments. Je serai trop heureuse de les adoucir.

CÉCILE. Ah! je vous reconnais... je vous retrouve... Quelle différence!..

CAROLINE. Eh mais! sans doute, je vous croyais heureuse... je n'y avais que faire; je n'avais pas besoin de m'en mêler. Mais vous souffrez, vous avez des chagrins, il est naturel que je les partage. Parlez, parlez vite.

CÉCILE. Mon frère m'a dit que vous désiriez ce mariage, et qu'il y consentait. Il m'a dit de plus que M. Édouard m'adorait. Je veux bien le croire.

CAROLINE. Comment! est-ce que ce ne serait pas vrai?

CÉCILE. Je n'en sais rien, Madame; c'est possible. A son âge, à dix-neuf ans, on aime tout le monde.

CAROLINE. Vous croyez? Pourtant il était galant avec vous; il vous faisait la cour.

CÉCILE. Oui; mais d'un air si distrait... Et puis mon frère a chez lui un maître clerc, qui n'a pas assez d'argent pour acheter une charge, M. Léonard, qui s'occupe beaucoup de moi.

CAROLINE. J'entends... Celui-là n'est pas distrait, il est à ce qu'il fait.

CÉCILE. Je le crois... et c'est cela que je viens de dire à M. Édouard.

CAROLINE. Vous lui avez avoué?

CÉCILE. Oui, Madame... que j'en aimais un autre. Il m'a comprise, j'en suis sûre.

SCÈNE XV.

CÉCILE, CAROLINE, CHAMPENOUX.

CHAMPENOUX, *entrant d'un air effrayé.* Ah! ma marraine! ah! Mademoiselle! cette fois ce n'est pas de ma faute, c'est bien de lui-même, et sans que je lui aie rien dit... M. Édouard...

CAROLINE. Qu'est-ce donc?

CHAMPENOUX. Il est parti, et pour jamais... et pour ne plus revenir.

CAROLINE. Qu'est-ce que cela signifie?

CHAMPENOUX. J'allais à la poste pour vous obéir; j'y allais lentement, c'est vrai, quand j'ai entendu un homme à cheval qui galopait derrière moi. C'était M. Édouard. « Ou que vous allez comme ça? que je « lui dis. — Je m'en vais pour toujours, qu'il me ré- « pond. Dédaigné, repoussé par tout le monde, je ne « puis épouser celle que j'aime. Il ne m'est pas même « permis de l'aimer. »

CÉCILE. O ciel.

CAROLINE, *à Cécile.* Eh! que me disiez-vous donc de son indifférence? C'est du délire, de la passion... la tête n'y est plus, et je suis désolée maintenant.

CÉCILE. Madame...

CAROLINE. Rassurez-vous; je n'ai pas oublié mes promesses. Vous épouserez M. Léonard: je lui prêterai, s'il le faut, cent, deux cent mille francs, pour acheter une charge. J'en parlerai à votre frère.

CÉCILE. Quoi! Madame, tant de bontés, tant de générosité!..

CHAMPENOUX. Ah! ma marraine! que c'est bien à vous! Tant que vous ne ferez que des mariages comme ceux-là...

CAROLINE. Eh bien?..

CHAMPENOUX. Vous êtes sûre de mon approbation.

CAROLINE. C'est bien heureux. L'essentiel, maintenant, est de courir sur les traces d'Edouard... savoir ce qu'il est devenu.

CHAMPENOUX. Mais, ma marraine, vous ne voulez plus le marier, vous me le promettez.

CAROLINE. Eh! je n'y pense guère, ni lui non plus.

CHAMPENOUX. Au fait, voilà mam'selle Cécile qui est placée, c'est toujours une crainte de moins. Eh bien! ma marraine, je cours après lui. (*Il sort par le fond.*)

CÉCILE. Et moi je cours dire à mon frère que, grâce à vous, Madame, j'épouse M. Léonard. (*Elle entre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE XVI.

CAROLINE, *seule; ensuite* ÉDOUARD.

CAROLINE. Malheureux enfant! quelle tête! quelle folie! Pourquoi ne pas avoir plus de confiance en moi? Ah! si je ne tremblais pas pour lui!.. si j'avais moins d'inquiétude, que je serais en colère! (*Apercevant Édouard qui entre par la porte à gauche.*) Dieu! que vois-je! (*Courant à la porte du fond et à celle de côté, qu'elle ferme et dont elle prend les clés.*)

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il ne peut plus m'échapper, je l'espère.
(*A Édouard.*)
Parlez, Monsieur, qui vous ramène ainsi!
Je vous trouve bien téméraire
D'oser encore vous présenter ici.
Ne croyez pas que ce retour m'apaise;
C'est très-vilain, très-mal... c'est une horreur...
(*A part.*)
A présent que je n'ai plus peur,
Je peux me fâcher à mon aise.

ÉDOUARD. J'étais déjà bien loin, lorsqu'un dernier regard, que j'ai jeté sur les tourelles de ce château, m'a rappelé toutes les bontés dont on m'avait comblé. Oui, ma marraine, je me serais reproché de partir sans vous avoir vue encore une fois, sans vous avoir demandé pardon; et je suis revenu au grand galop vous prévenir de ma fuite, et vous dire un éternel adieu.

CAROLINE. C'était bien la peine... Et où allez-vous ainsi?

ÉDOUARD. Je vous l'ai dit ce matin, me faire soldat, me faire tuer.

CAROLINE. Un beau projet! auquel il ne manque rien que ma permission; et par malheur, je la refuse.

ÉDOUARD. Que dites-vous?

CAROLINE. Oui, Monsieur, vous dépendez de moi; vous m'êtes confié; je suis la maîtresse; car je suis votre marraine.

ÉDOUARD, *murmurant entre les dents.* C'est-à-dire... c'est-à-dire...

CAROLINE. Quoi? qu'est-ce que c'est? je crois que vous raisonnez.

ÉDOUARD. Du tout, ma marraine, je ne dis rien.

CAROLINE. A la bonne heure. Je vous prie de m'écouter; vous savez que je n'aime pas la sévérité, et que je n'aurais voulu employer avec vous que la voix de la douceur et de la raison; mais, puisque ces moyens-là sont inutiles, j'aurai recours à la rigueur, et je vous déclare que vous ne sortirez pas d'ici, et que vous y resterez renfermé; et ne croyez pas tromper ma surveillance, car je ne vous quitterai pas d'un instant; je serai toujours avec vous.

ÉDOUARD. C'est aussi trop d'arbitraire, et vous n'avez pas le droit de me tyranniser ainsi.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est?

ÉDOUARD. Oui, ma marraine, je suis libre, je suis mon maître; et si je veux suivre l'état de mon père, si je veux me faire soldat, si je veux me faire tuer, vous ne pouvez pas m'en empêcher. Et parce que vous êtes riche et que je n'ai rien; parce que vous êtes au comble du bonheur et que je suis le plus malheureux des hommes, vous croyez-vous le droit de m'humilier, de m'avilir?

CAROLINE. Grand Dieu! et qui vous parle de cela? qui peut vous donner de pareilles idées? Moi, vous humilier! quand je ne vous retenais ici que pour vous consoler, pour calmer vos chagrins, pour vous rendre au bonheur; mais je ne vous reconnais plus. Vous êtes colère, vous êtes méchant, vous vous fâchez contre moi. (*Lui rendant les clés.*) Allez, Monsieur, je ne vous retiens plus, vous êtes le maître.

ÉDOUARD, *prenant les clés et ne sachant s'il doit sortir.* Moi!

CAROLINE. Oui, vous êtes le maître de me faire bien du chagrin.

ÉDOUARD, *posant les clés sur le guéridon.* Jamais, je reste; et si j'ai pu vous offenser, pardonnez-moi, ma marraine : ce n'est pas ma faute, je suis si malheureux.

CAROLINE. Pauvre garçon! je ne sais alors comment te dire, comment t'apprendre une nouvelle qui va ajouter à tes peines.

ÉDOUARD. Qu'est-ce donc?

CAROLINE. Tu sais que Cécile ne t'aime pas.

ÉDOUARD. Oui, elle me l'a dit : eh bien?

CAROLINE. Eh bien! mon ami, réunis toutes tes forces, tout ton courage. Cécile... je ne sais pas comment t'annoncer...

ÉDOUARD. Ah! mon Dieu! vous m'effrayez, achevez.

CAROLINE, *s'approchant lentement de la table, et se mettant devant le fusil qu'Édouard y a laissé.* Cécile va en épouser un autre.

ÉDOUARD, *froidement.* Ah! ce n'est que cela? eh bien! tant mieux.

CAROLINE. Comment! tu ne te désoles pas, tu ne t'arraches pas les cheveux? tu n'es pas au désespoir?

ÉDOUARD. Et pourquoi donc?

CAROLINE. Toi qui l'aimais tant!

ÉDOUARD. Je n'y ai jamais pensé.

CAROLINE. Tu allais l'épouser.

ÉDOUARD. Pour vous obéir.

CAROLINE. Comment! cet amour, cette passion qui te faisait perdre la tête, qui t'obligeait à partir?

ÉDOUARD. Ce n'est pas pour elle.

CAROLINE. Il serait vrai! et pour qui donc?

ÉDOUARD. Ça, c'est autre chose. Je vous prie, ma marraine, de ne pas m'en parler. Ne croyez pas de nouveau que je veux me révolter contre vous; mais c'est mon seul bien, c'est mon secret; et personne au monde n'a le droit de me le demander.

CAROLINE. Oui; mais moi, c'est bien différent. Voyons, Édouard, dis-moi qui, je t'en prie.

ÉDOUARD. Impossible, ma marraine.

CAROLINE. Et moi, je veux le savoir tout de suite, à l'instant même. D'abord, je n'aime pas à attendre, et si tu ne me le dis pas, notre dispute va recommencer, je vais me fâcher.

ÉDOUARD. Et si je vous le dis, vous vous fâcherez bien davantage : vous me renverrez, vous ne voudrez plus me voir, vous ne m'aimerez plus.

CAROLINE. Cela me regarde : je saurai ce que j'aurai à faire. Voyons, Monsieur, parlez.

ÉDOUARD. Vous le voulez... eh bien! depuis que j'existe, depuis que je me connais, il est quelqu'un au monde qui exerce sur moi un pouvoir que je ne peux définir. Quand elle me souriait...

CAROLINE. Ah! c'est une femme?

ÉDOUARD. Oui, ma marraine, c'est une femme. Quand elle me souriait, j'étais heureux; quand elle me grondait, je l'étais encore; car elle me parlait, et le son de sa voix, le bruit de ses pas, le froissement de sa robe me faisaient tressaillir. Quand sa main rencontre la mienne, je ne sais plus ce que je veux, ce que je désire; et, prêt à tout oublier, je me sens arrêté par un coup d'œil. Tremblant, interdit à sa vue, je croyais jusqu'ici que c'était de la crainte, du respect. Eh bien! non; je n'en ai pas du tout; ou plutôt ce respect, c'est de l'amour. Oui, j'ai l'audace, j'ai l'ingratitude de l'aimer; mais je ne m'en suis aperçu qu'aujourd'hui, ce matin.

CAROLINE. Et quand donc?

ÉDOUARD. Quand je vous ai embrassée.

CAROLINE, *à part*. Ah ! c'était moi. (*A Édouard.*) Et vous osez...

ÉDOUARD. Là ! qu'est-ce que je disais? J'étais bien sûr que vous vous fâcheriez. Je pars, je m'en vais; car maintenant je ne peux plus aimer, je ne peux plus épouser personne.

CAROLINE. Eh ! oui sans doute; c'est ce que vous aviez de mieux à faire. Il le faudrait; malheureusement vous ne le pouvez pas.

ÉDOUARD. Comment cela?

CAROLINE. Eh ! oui, Monsieur, votre parrain vous a laissé par son testament toute sa fortune; mais, à condition que vous vous marieriez. Vous y êtes contraint, vous y êtes obligé.

ÉDOUARD. Ah ! mon Dieu !

CAROLINE Vous n'avez pour cela que quelques jours: voilà pourquoi ce matin je tenais tant à vous faire épouser Cécile; mais maintenant c'est bien un autre embarras : comment faire? Moi d'abord, je n'en sais rien.

ÉDOUARD. Ni moi non plus.

CAROLINE. Il n'y a dans ce château que Cécile, ou moi.

ÉDOUARD. O ciel ! que dites-vous?

CAROLINE. Je dis, Monsieur, que vous êtes le plus maladroit des hommes, que je vous hais, que je vous déteste, et qu'avec vous il n'y a pas moyen de s'entendre.

ÉDOUARD, *à genoux*. O ciel ! achevez.

CAROLINE. Non, Monsieur.

CHAMPENOUX, *en dehors et frappant à la porte*. Ma marraine, ma marraine, M. Édouard est revenu.

CAROLINE. Eh ! que m'importe? (*A voix basse.*) Edouard, de grâce, relevez-vous.

ÉDOUARD. Non ; dites-moi que vous me pardonnez, que vous m'aimez.

DE JORDY, *en dehors*. Madame, Madame, ouvrez donc.

CAROLINE. C'est M. de Jordy, et nous sommes enfermés !

ÉDOUARD, *toujours à genoux*. Eh bien ! tant mieux; il n'entrera pas.

CAROLINE. Eh ! non, il a la double clé de cet appartement.

ÉDOUARD, *de même*. Eh bien ! alors, qu'est-ce qu'il demande? (*A madame de Néris.*) Un mot, un seul mot.

CAROLINE. Eh bien ! oui, Edouard, oui, mon ami, je dirai tout ce que vous voudrez; mais levez-vous; mais laissez-moi. Ah ! vous me perdez. (*En ce moment Champenoux, qui a ouvert la persienne à gauche, qui était restée tout contre, paraît à la fenêtre, sur le haut d'une échelle. De Jordy vient d'ouvrir la porte à droite et entre avec Cécile. Caroline les aperçoit et est prête à se trouver mal. Edouard la soutient et la porte sur le fauteuil qui est près de la table.*)

SCÈNE XVII.

CÉCILE, DE JORDY, CAROLINE, ÉDOUARD, CHAMPENOUX.

DE JORDY. Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc?

ÉDOUARD, *baisant la main de Caroline*. Je tâche de la faire revenir.

CAROLINE. Ce n'est rien... la frayeur, l'émotion. (*Montrant Champenoux.*) Cet imbécile, avec son apparition.

CHAMPENOUX. Dam' ! vous me faites courir après lui, quand vous le tenez sous clé.

DE JORDY. En effet, Madame, il est fort extraordinaire que votre filleul...

CAROLINE. Vous croyez?

AIR nouveau de M. Heudier.

C'est assez juste, et j'ai la même crainte;
Oui, dans le monde on pourrait en jaser,
Je me vois donc presque contrainte,
Presque obligée à l'épouser.

ÉDOUARD.

Qu'entends-je? ô ciel ! vous voulez m'abuser.

CAROLINE.

Non pas vraiment, cette nouvelle chaîne
(*Montrant Edouard.*)
De s'acquitter lui donne le moyen;
Car autrefois, je m'en souviens,
Je lui donnai mon nom comme marraine,
Et comme époux il me donne le sien.

ÉDOUARD. Quel bonheur !

CHAMPENOUX. Ah ! ma marraine ! que c'est mal à vous ! Je ne m'attendais pas à ça de votre part, vous dont je ne me défiais pas, surtout après ce que vous m'aviez promis.

CAROLINE. Ce pauvre Champenoux !

CHAMPENOUX, *pleurant*. Pauvre ! vous avez raison; car ce mariage-là me ruine ; mais on verra. Je ne sais pas jusqu'à quel point une marraine peut épouser son filleul; ça n' doit pas être dans la loi, et je forme opposition.

ÉDOUARD. Eh bien ! par exemple.

CAROLINE. Rassure-toi. Je comptais pour ma part, renoncer à la succession de ton cousin; et si Edouard, si mon mari est de mon avis...

ÉDOUARD. Ah ! ma marraine, je n'en aurai jamais d'autre.

CHAMPENOUX, *riant et essuyant ses larmes*. Il se pourrait ! ce cher Edouard ! ça me raccommode avec vendémiaire. Ma marraine, je donne mon consentement.

CHŒUR.

AIR du *Maçon*.

Quel bonheur, quelle ivresse !
Il daigne consentir,

ENSEMBLE.

Nargue de la tristesse,
Et vive le plaisir !

DE JORDY.

Et malgré mon adresse,
L'amour va les unir.

CAROLINE, *au public*.

AIR de *Julie*.

Il faut, dit-on, dans chaque parrainage,
D'abord un filleul; le voici.
Une marraine : or, j'ai cet avantage ;
Pour des témoins, en voilà, Dieu merci.
Il ne faut plus, dans ces sortes d'affaire,
Rien qu'un parrain : daignez être le sien;
Heureuse, si vous voulez bien
Ce soir me servir de compère.

CHŒUR.

Daignez, Messieurs, nous vous en prions bien,
Daignez nous servir de compère.

FIN DE LA MARRAINE.

CORALY

OU

LA SŒUR ET LE FRÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 novembre 1824

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

MADAME DE SELMAR, jeune veuve.
EDOUARD, son frère.
ROLAND, ami d'Edouard.
CORALY.
TONTON, danseur.
MILORD GUINSBOURG.
ANTOINE, concierge.

La scène se passe dans une maison de campagne auprès de Paris.

Le théâtre représente un salon; porte au fond; sur le premier plan, à droite et à gauche, la porte d'un cabinet; sur le deuxième plan, à droite, une croisée; au côté opposé, une porte qui conduit dans l'intérieur de la maison; d'un côté de la porte du fond, un canapé; de l'autre, une table à toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, MADAME DE SELMAR.

MADAME DE SELMAR, *entrant par le fond.* Voilà qui est singulier! une maison de campagne à louer, et le concierge n'y est pas!

ÉDOUARD. Qu'importe, ma sœur, puisque sa petite fille nous a montré toute la maison.

MADAME DE SELMAR. Elle est fort bien située; au bord de la Seine, à Neuilly, à deux lieues de Paris.

AIR : *Ces postillons.*

Elle est charmante, et vient d'être bâtie;
Dans ses décors, que de goût, de fraîcheur!
Et la louer déjà... quelle folie!
Quel en est donc le possesseur?

ÉDOUARD.

Quelque intrigant ou quelque fournisseur;
Quelque banquier d'une prudence extrême,
Qui part peut-être emportant sans façon
Son portefeuille... et qui n'a pu de même
Emporter sa maison.

MADAME DE SELMAR. Du reste, on peut y entrer sur-le-champ; car elle est toute meublée. Qu'en dis-tu? j'ai bien envie de la louer.

ÉDOUARD. Mais, ma sœur, comme vous voudrez; en tout cas, nous en causerons en route : je vais faire avancer votre calèche.

MADAME DE SELMAR. Eh! mon Dieu! rien ne presse. Nous venons de tout visiter; c'est très-fatigant, et je ne suis pas fâchée de me reposer.

ÉDOUARD, *à part.* Allons, elle s'établit ici; et si on arrivait?

MADAME DE SELMAR, *assise, et le regardant après un moment de silence.* Edouard, parle-moi franchement. Une sœur de vingt-cinq ans n'est pas un Mentor bien sévère; et puis avant d'arriver en France, lorsque nous étions ensemble aux colonies, tu avais l'habitude de tout me dire. Où allais-tu ce matin, quand je t'ai rencontré?

ÉDOUARD, *embarrassé.* Je suis sorti à cheval de bonne heure pour faire une promenade à la porte Maillot, et j'ai été tout surpris d'apercevoir votre calèche.

MADAME DE SELMAR. Pourquoi donc ton premier mouvement a-t-il été de m'éviter? et lorsque je t'ai proposé de m'accompagner jusqu'à Neuilly, tu avais l'air contrarié.

ÉDOUARD. Moi, ma sœur!

MADAME DE SELMAR. Oh! je l'ai bien vu! Je cherchais une maison de campagne; quand j'ai voulu entrer dans celle-ci, tu as changé de couleur.

ÉDOUARD. Par exemple...

MADAME DE SELMAR. Tu as eu l'air plus rassuré en apprenant que le concierge n'y était pas pour le moment.

ÉDOUARD. Quoi! vraiment! quelle idée! Je vous jure, Hortense, que tout cela n'existait que dans votre imagination.

MADAME DE SELMAR. Alors, pardonne-moi... L'amitié d'une sœur a aussi sa jalousie. Songe qu'élevés tous les deux sur une terre étrangère, c'est à moi que tu as été confié.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

J'avais le double de ton âge,
Et n'avais guère que seize ans,
Lorsque deux mois après mon mariage,
La mort vint frapper nos parents.
Trop tôt ravie à sa jeune famille,
Ma mère, hélas! te remit à ma foi,
En me disant : Veille sur lui, ma fille,
Et le ciel veillera sur toi.

ÉDOUARD. Je sais qu'il n'y eut jamais de sœur plus tendre; et dans ce moment même, veuve et maîtresse d'une grande fortune, c'est pour moi que vous refusez de vous marier.

MADAME DE SELMAR. Sans doute. Nous avions un oncle à la Havane, qui, au lieu de partager sa fortune entre nous deux, l'a léguée tout entière à mes enfants... si j'en avais. Or, en ne me remariant pas, cet héritage reste à nous deux; la moitié t'en appartient, et c'est un dépôt sacré que je te garde jusqu'à ta majorité.

ÉDOUARD. Ah! c'est trop de générosité, et je ne dois pas souffrir...

MADAME DE SELMAR. Pourquoi donc? qu'ai-je besoin de prendre un époux? N'es-tu pas mon protecteur? Je suis enchantée d'avoir mon jeune frère pour cavalier. Il y a dans l'amitié de frère et de sœur une douceur qui ne se trouve dans aucun autre attachement. Aussi je suis heureuse d'être riche, pour que tu le sois... Tu as voulu revoir notre patrie, retourner en France...

ÉDOUARD. Que je vous remercie d'avoir cédé à mes désirs!.. Quel beau pays! tous les plaisirs réunis!

MADAME DE SELMAR. Oui; mais depuis quelques jours je ne te reconnais plus; tu es sombre, rêveur; je ne te vois presque jamais. Quelle est cette marquise Dudley chez laquelle tu vas souvent? L'autre semaine encore,

tu m'as quittée pendant deux jours pour une partie de chasse avec le comte de Sannois.

ÉDOUARD. C'est vrai, ma sœur.

MADAME DE SELMAR, *souriant*. Le comte était à Paris, et il est venu dîner chez moi pendant que vous chassiez ensemble dans les bois de Senart.

ÉDOUARD, *à part*. Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Mais c'est que, voyez-vous, ma sœur, c'était une partie de garçons où nous étions...

MADAME DE SELMAR. Assez, assez je ne t'en demande pas davantage. Mais écoute-moi, Édouard; de tous tes amis, il n'y en a qu'un seul dans lequel j'aurais confiance; c'est M. Roland.

ÉDOUARD. Oui, Roland, c'est un bon enfant; mais c'est qu'au milieu de ses folies, il fait toujours de la morale; et il donne aux autres d'excellents avis, dont lui-même ne profite pas.

MADAME DE SELMAR. Eh bien! suis ses conseils et non pas son exemple.

ÉDOUARD. Vous le connaissez?

MADAME DE SELMAR. Moi? fort peu. Je me suis trouvée une ou deux fois à côté de lui, et il ne m'a jamais adressé la parole. Mais d'après plusieurs traits qu'on m'a cités, c'est un homme d'honneur, et je crois que tu peux sans danger en faire ton ami.

ÉDOUARD, *regardant sa montre*. Aussi j'espère bien... Ah! mon Dieu!.. midi dans l'instant! je m'en vais.

MADAME DE SELMAR. Est-ce que tu ne m'accompagnes pas dans ma promenade?

ÉDOUARD. Ce serait avec grand plaisir; mais j'ai des affaires à Paris... un rendez-vous que... Roland m'a donné hier...

MADAME DE SELMAR. Hier! c'est difficile... Tu m'as dit ce matin que tu ne l'avais pas vu depuis huit jours.

ÉDOUARD. Sans doute... mais il m'a écrit; et c'est pour...

MADAME DE SELMAR. C'est bien, c'est bien, mon ami; c'est moi qui ai eu tort de t'interroger. Rentreras-tu dîner?

ÉDOUARD. Non, non, ma sœur; et même ce soir... il sera bien tard... j'ai tant de choses à faire... (*A part.*) Ah! mon Dieu!.. et la chaise de poste que j'oubliais! et les préparatifs de mon départ! (*Haut.*) N'importe, ce soir... à dix heures... à onze heures... j'irai chez toi. (*A part.*) Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser.

MADAME DE SELMAR. Que dis-tu?

ÉDOUARD. Rien, rien... Adieu, ma sœur. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MADAME DE SELMAR, *seule*. Oh! les vilains jeunes gens! que d'inquiétude, que de chagrins ils nous donnent! Un mari, ou un amant, passe encore... ils se cachent, on n'en sait rien; mais un frère! c'est terrible... parce qu'enfin, sans connaître au juste, on se doute toujours...

AIR du *Petit Courrier*.

Que n'ai-je plutôt une sœur!
On a bien, quand elle est sensible,
A craindre l'amour : c'est terrible!
Mais on peut défendre son cœur;
On peut, sans être bien habile,
L'instruire contre les amants;
A son élève on est utile,
Et l'on s'exerce en même temps.

Mais Édouard, je ne peux pas le suivre, ni savoir par moi-même... Dieu! j'y pense maintenant; ces derniers mots qui lui sont échappés : *Je ne pourrais pas partir sans l'embrasser*. Pourquoi partir? aurait-il quelque duel, quelque affaire d'honneur? A qui me confier? Ne connaissant personne, presque étrangère dans mon pays, je crains de hasarder quelque démarche qui ne soit pas convenable. N'importe, mon frère est en danger; et quoi qu'il arrive...

SCÈNE III.

MADAME DE SELMAR, ANTOINE.

ANTOINE. Mille pardons de ne pas m'être trouvé à l'arrivée de Madame. C'est Madame qui venait pour voir la maison...

MADAME DE SELMAR. Oui, mon ami.

ANTOINE. C'est moi que je suis Antoine, le concierge. J'étais à l'autre bout du village à causer chez le distillateur, parce que vous entendez bien, Madame, que, portier à la campagne, on est isolé; les maisons sont si éloignées!

AIR du *Ménage de garçon*.

C'est le concierge de Courcelles
Qu'est notre voisin le plus près;
C'est bien gênant pour les nouvelles,
Et s'il vient quelques p'tits caquets,
On n' sait... mille exemples l'attestent,
A qui les dire... c'est piquant!
Souvent même on en fait qui restent
Pour le compte du fabricant.

MADAME DE SELMAR, *à part*. C'est un bavard, tant mieux. (*Haut.*) A qui appartient cette maison?

ANTOINE. A un ancien fournisseur qui ne l'habite pas, vu qu'il voyage; alors il s'est déterminé à la louer. Je croyais lui avoir trouvé un locataire pour toute la saison, la marquise Dudley.

MADAME DE SELMAR. Comment! la marquise Dudley habitait cette maison?

ANTOINE. Oui, Madame; mais il paraît qu'elle veut partir aussi, car elle désire sous-louer le plus promptement possible.

MADAME DE SELMAR. Et quelle est cette marquise?

ANTOINE. Pour ce qui est de ça, Madame, ça vous paraîtra incroyable, impossible; mais s'il faut dire la vérité...

MADAME DE SELMAR. Eh bien?

ANTOINE. Eh bien! je n'en sais rien.

MADAME DE SELMAR. Tu n'en sais rien?

ANTOINE. Non, Madame; et pour un concierge, c'est humiliant à avouer. Mais, autant qu'on en peut juger, elle est riche, et ne tient pas à l'argent, car elle a loué cette maison, et n'y est venue que trois ou quatre fois. Ils étaient toujours sept ou huit personnes à dîner; de la gaieté, des éclats de rire, des bouchons qui sautaient, c'est tout ce qu'on entendait de l'antichambre. J'ai voulu parler aux domestiques : ah bien oui! *yes, yes, ya, ya,* voilà tout ce que j'en obtenais. Je ne sais pas où ils ont été élevés; et ici, en leur absence, pas une femme de chambre, pas un petit jockey : enfin, Madame, aucun moyen d'instruction, et l'on en est réduit aux conjectures... Mais je viens de voir sortir un jeune homme qui aurait pu vous donner des renseignements positifs, car c'était un ami de la maison.

MADAME DE SELMAR. Que dites-vous? comment! Édouard, mon frère!

ANTOINE. C'est le frère de Madame?

MADAME DE SELMAR, *à part*. Je ne m'étonne plus maintenant de son trouble, lorsque je lui ai proposé d'entrer dans cette maison. (*Haut.*) Et vous dites que la marquise doit partir?

ANTOINE. Je le présume, Madame. D'abord, elle fait sous-louer; ensuite il y a à l'auberge du *Chariot-d'Or* une femme de chambre à elle.

MADAME DE SELMAR. On pourrait la faire causer.

ANTOINE. Je l'ai déjà fait, Madame. Elle n'est point au service de la marquise, mais elle doit y entrer aujourd'hui.

MADAME DE SELMAR. La belle avance!

ANTOINE. Elle a une lettre de recommandation, et doit accompagner Madame en voyage : c'est pour cela qu'aujourd'hui elle l'attend à Neuilly; car il paraît que Madame va venir.



MADAME DE SELMAR. Non, Monsieur, me voilà résignée et je vous promets de ne plus vous interrompre. — Scène 15.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Tout ce que j'entends redouble mon inquiétude et ma curiosité; mais à quelque prix que ce soit, je veux pénétrer ce mystère. (*Haut.*) Mon ami, je loue cette maison, puisqu'on peut y entrer de suite; j'y viendrai demain... après-demain... (*A part.*) peut-être aujourd'hui. (*Haut.*) En attendant, (*Lui donnant une bourse.*) voici des arrhes; dès ce moment, tu n'es plus au service de la marquise, mais au mien.

ANTOINE, *à part, prenant la bourse.* Celle-ci est au moins une duchesse.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ces façons-là sont de mon goût;
C'est l' double du prix ordinaire.

MADAME DE SELMAR.

Des soins... du silence surtout!

ANTOINE.

Comment! il faut encor me taire...
Des portiers de bonne maison
Madame connaît les usages...
J'aim' mieux parler à discrétion
Et qu'on l' rabatte sur mes gages.

MADAME DE SELMAR. Eh! non, ce n'est que pour aujourd'hui... Mais qui vient là?

ANTOINE, *regardant à gauche.* Encore deux autres messieurs qui viennent souvent : ils sont entrés par la petite porte du parc, ou bien ils auront franchi la haie.

MADAME DE SELMAR. Je ne veux pas qu'ils me voient... (*A part.*) Cette femme de chambre qui est à Neuilly... quelque hasardée que soit cette démarche, c'est le seul moyen de m'instruire... (*A Antoine, qui regarde toujours par la porte latérale les personnes qui arrivent.*) Partons vite... je t'expliquerai mes projets et ce que j'attends de ton zèle. (*Ils sortent par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

ROLAND, LORD GUINSBOURG.

ROLAND, *entrant le premier.* Eh bien! Milord, entrez donc. N'ayez pas peur : c'est moi qui vous présente, je suis toujours invité.

GUINSBOURG, *baragouinant.* Me voici donc chez elle... je été tout tremblant.



MADAME DE SELMAR. Monsieur, vous vous trompez. — Scène 17.

ROLAND. J'étais venu ce matin à pied, en philosophe, par delà la barrière de l'Étoile; et me trouvant près de Neuilly, je suis entré ici un instant, en ami de la maison. Mais que diable faisiez-vous donc en dehors, à la porte du parc, à regarder les murs en soupirant?

GUINSBOURG. C'est que, voyez-vous, messié Roland, je été amoureux... véritèble; et miss Coraly, elle rendait moi malheureux beaucoup.

ROLAND. Vous n'êtes pas le seul : Coraly est charmante, vive, aimable, spirituelle. De toutes les nymphes de l'Opéra, c'est la plus séduisante et la plus sage... et c'est là le mal : parce que, voyez-vous, Milord, je m'y connais; quand elles sont sages, c'est plus rare, mais c'est plus dangereux.

GUINSBOURG. Pourquoi donc?

ROLAND. Parce qu'au lieu d'être un caprice, cela devient une passion

GUINSBOURG. Vous n'êtes pas, vous, dans le sensibilité?

ROLAND. Jamais, par goût et par état. Je suis né sur mer, à bord d'un vaisseau; je n'ai jamais quitté mon père, un brave marin, le capitaine Roland, qui plus d'une fois, Milord, a parlé de près à vos compatriotes. A sa mort, tout a été fini pour moi : j'ai dit adieu à la gloire; j'ai réalisé sa fortune, et suis venu avec quarante mille livres de rente m'établir à Paris, où je vis en philosophe : et ce n'est pas, comme tant d'autres, une philosophie d'emprunt; celle-là est à moi : je l'ai bien payée, vingt mille livres de rente ou à peu près. Mais, c'est égal; il m'en reste encore autant, et c'est plus qu'il n'en faut pour obliger un ami, ou pour lui donner un bon conseil : car je ne suis pas égoïste; et quand je vois quelques imprudents qui veulent se lancer sur mes traces...

AIR du *Pot de fleurs.*

A leur jeunesse, à leur audace extrême,
Par mes leçons je montre le danger;
Sans cesse m'y trouvant moi-même,
Mieux qu'un autre j'en puis juger :
Trop souvent battu par l'orage,
Je suis à leurs yeux attentifs
Ainsi qu'un phare au milieu des récifs;
J'éclaire et sauve du naufrage.

Aussi, je suis adoré de mes élèves.

GUINSBOURG. Je croyais bien.

ROLAND. L'autre jour, j'ai tenu mon cours chez *Véry,*

où je leur donnais à dîner. A table on professe bien mieux..... En sortant de classe, ils étaient tous gris, parce que, voyez-vous, ma sagesse n'a rien d'austère; je suis bon enfant, bon convive; je fais marcher de front la philosophie et le vin de Champagne. Aussi, dans les boudoirs, dans les foyers de l'Opéra, je suis partout bien reçu, mais sans façon, sans conséquence, en amateur. On sait qu'avec moi il n'y a rien à faire... Comme Roland, mon patron, je suis maintenant invulnérable.

GUINSBOURG. Eh bien! mon ami, vous étiez plus heureux que moi, qui été blessé beaucoup dans le cœur!

ROLAND. Ah çà! où en êtes vous donc de vos amours?

GUINSBOURG. Eh bien! mon ami, je avais parlé de mon passion et de mon fortune, et elle avait mis moi à la porte

ROLAND. Et c'est là, en effet, que je vous ai trouvé.

GUINSBOURG.

AIR du *Piége*.

Pourtant je offrais à genoux
Deux ou trois millions d'opulence
Que je avais gagné chez vous.

ROLAND.

Au fait, c'est juste; et quand j'y pense,
Franchement ces étrangers-là
Sortiraient trop d'argent de France,
Si nous n'avions pas l'Opéra
Qui vient rétablir la balance.

GUINSBOURG. Croyez-vous, mon ami, qu'elle voulait être milady Guinsbourg?

ROLAND. Vraiment?

GUINSBOURG. Yes, milédy Guinsbourg, vraiment.

ROLAND. C'est bien; c'est dans les grands principes. Mais qu'est-ce que cela vous fait, à vous autres Anglais? vous n'y tenez pas. Les gazettes de Londres nous annoncent tous les jours de pareilles alliances.

GUINSBOURG. Yes, mais ce était toujours par capitulation, dans la dernière extrémité; et, en attendant, je venais ici pour le espionnage; car, voyez-vous, je soupçonne un petit Française, M. Edouard, de me mystifier, moi.

ROLAND. Qu'est-ce que vous me dites là? c'est pour Édouard que Coraly vous congédie?

GUINSBOURG. Je en ferais le gageure.

ROLAND. Est-ce qu'elle aurait sur lui des vues sérieuses? un instant, je ne le souffrirai pas.

GUINSBOURG. Oh, mon ami! mon cher ami! quel service!

ROLAND. Ne m'en remerciez pas : ce n'est pas par intérêt pour vous, mais pour lui. Edouard est un aimable garçon que j'ai pris en amitié; et puis il a à mes yeux un talisman qui le protégera toujours, une sœur, madame de Selmar..... Si vous la connaissiez! c'est la beauté, c'est la vertu même. Aussi, moi, mauvais sujet, je n'en parle jamais qu'avec vénération.

GUINSBOURG. Quoi! mon ami, vous qui disiez vous invulnérable?

ROLAND. Pas de ce côté-là; c'est bien différent; c'est le sentiment le plus pur, une adoration mêlée de respect; enfin deux ou trois fois je me suis trouvé près d'elle, et je n'ai pas seulement osé lui adresser la parole.

GUINSBOURG. Vous! un petit téméraire! audacieux auprès des dames!

ROLAND. C'est selon... Mais dans le monde ce n'est plus cela : dès que j'entre dans un salon, que j'adresse la parole à une femme, je perds cent pour cent de mon mérite; je m'intimide, je deviens gauche; je suis comme vous dans les coulisses de l'Opéra; j'ai l'air d'un étranger qui ne sait pas la langue du pays.

GUINSBOURG. Ecoutez, vous; je have entendu le voiture dans le roulement.

ROLAND. C'est vrai, c'est Coraly.

GUINSBOURG. Quel était le messier qui lui donnait la main?

ROLAND. Vous ne connaissez pas... c'est un danseur de l'Opéra, M. Tonton; ce n'est pas dangereux. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous tremblez!

GUINSBOURG. C'est qu'elle allait venir elle-même.

ROLAND, *à part*. Est-il bête!

GUINSBOURG. Et qu'elle avait défendu moi de paraître.

ROLAND. Soyez tranquille, restez. (*A part.*) A cause d'Édouard, je veux savoir ce qui en est. (*Haut.*) Ne vous montrez pas d'abord; je me charge du raccommodement.

GUINSBOURG. C'était bien, c'était bien; je sauver moi. (*Il entre dans le cabinet à gauche, Roland remonte la scène.*)

SCÈNE V.

ROLAND, CORALY, TONTON.

CORALY. A merveille, William, je suis contente; je suis sûre que nous n'avons pas mis dix minutes pour venir de Paris.

TONTON. Oui, vos chevaux sont en nage! un attelage de quatre mille francs qui est peut-être perdu!

CORALY. Qu'importe? pourvu qu'on aille vite.

TONTON. Je vous l'ai dit, votre landau est beaucoup trop haut; en descendant, j'ai manqué de me fouler la rotule : et voilà comme on compromet une jambe.

CORALY. Je suis enchantée de ce que m'a dit Antoine, mon concierge. Ah! ma maison est louée d'aujourd'hui! c'est fort agréable.

ROLAND, *s'avançant*. Comment! Madame, votre maison est louée?

CORALY. Eh! mon Dieu! c'est vous, Roland : je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

ROLAND. C'est une surprise... Je suis sans façon, moi; je n'en fais jamais.

CORALY. Mais venir ainsi au hasard...

ROLAND. Oh! j'avais des données certaines : avant-hier, dans votre loge, vous avez dit : « Lundi, je ne danserai pas, j'aurai ma migraine. » Je me suis douté que vous viendriez à votre maison de campagne.

TONTON. Oui, la campagne, c'est commode : je ne sais pas pourquoi il n'y en a pas l'hiver.

ROLAND. Ce diable de Tonton est toujours de la même force; je ne connais pas de danseur qui fasse plus d'esprit.

TONTON. C'est vrai, c'est vrai, quand j'ai le temps... les jours où je ne danse pas. Mais patience, vous verrez ce que je médite.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Dans ce moment-ci j'accommode
Le romantique en entrechats,
Et tous les auteurs à la mode
Avec moi sauteront le pas.
Leurs ouvrages, quoi qu'il m'en coûte,
Sont mis en ballets par mes soins;
C'est un avantage...

ROLAND.

Sans doute;
Nous aurons le style de moins.

TONTON. Je comptais venir travailler ici cet été; mais vous dites que la maison est louée.

ROLAND. Pourquoi vous en défaire?

CORALY. J'ai d'autres vues. Les gens qui m'entourent sont curieux et bavards; moi, j'aime à cacher mon rang.

ROLAND. L'incognito est le plaisir des grands; et vous qui, d'ordinaire, êtes reine ou princesse...

CORALY. Je abdique, et je ne suis que marquise.

TONTON. C'est bien modeste, mais c'est souvent indispensable. Si vous connaissiez comme moi les désagréments de la célébrité..... Je donnerais tout au monde pour n'être qu'un homme ordinaire. Quand je suis dans une promenade publique, tout le monde se dit à l'oreille : « Tenez, le voilà, c'est lui, c'est Ton-

« ton... c'est Tonton, ce fameux danseur qui a inventé « les pirouettes sur le talon. » Alors ils m'entourent, ils me pressent, ils me marchent sur les pieds; et je leur dis : « Messieurs, prenez donc garde; que diable! « j'en ai besoin. » (*Il rit.*)

ROLAND. Quand je vous le disais; c'est un feu roulant, c'est le *Voltaire* de la pirouette.

TONTON, *d'un air sérieux.* Permettez, Monsieur, permettez; vous me parlez là de Voltaire, c'est que je l'ai lu... nous avons même dansé dans un opéra de lui.

CORALY. Qu'est-ce qu'il dit donc?

TONTON. Je me le rappelle très-bien, *la Princesse de Babylone,* musique de Kreutzer. Nous avions là un pas de deux, vous rappelez vous? tra la la.... un coupé à la seconde. (*On entend tomber un meuble dans la chambre à côté.*)

CORALY. Eh! qu'est-ce que j'entends? Est-ce qu'il y a quelqu'un ici?

ROLAND. Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... c'est mon protégé que j'avais oublié. Il aura eu le temps de faire un somme.

CORALY. Qu'est-ce que cela signifie?

ROLAND. Que je me suis chargé de vous présenter un de vos esclaves indignes, le désolé milord Guinsbourg.

TONTON. Un de mes élèves, je lui montre à danser.

CORALY. Comment, il est ici? Je ne veux pas le voir.

ROLAND. Permettez; je lui ai promis ma médiation.

CORALY. N'importe.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Je crains pour vous ce qu'on dira:
Quoi! vous lui déclarez la guerre!
Songez qu'en tout temps l'Angleterre
Fut en paix avec l'Opéra.
Entre eux que de rapports intimes!
Albion règne sur les flots,
Vénus naquit au sein des eaux.
Entre puissances maritimes
On doit toujours vivre en repos.

CORALY. Eh! que voulez-vous que j'en fasse? je l'ai congédié, et ne le recevrai pas.

ROLAND. Prenez garde... je vais croire à certains projets dont on parle, et qui pourraient nous brouiller à jamais.

CORALY, *inquiète.* Que voulez-vous dire?

ROLAND, *bas.* Ecoutez, Coraly, restons bons amis : parmi vos adorateurs, il en est un que j'excepte, Edouard, que je retranche de votre domaine... Vous m'entendez... Sans cela..

CORALY, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Quoi! vous pourriez supposer... S'il en est ainsi, et pour vous prouver... je suis prête à recevoir Milord; mais c'est qu'il est ennuyeux à la mort.

ROLAND Eh bien! n'avez-vous pas Tonton qui fera sa partie?

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LORD GUINSBOURG.

ROLAND. Entrez, Milord, et ne craignez rien; grâce à moi, la paix est faite.

GUINSBOURG. Je éte bien heureux, Milédy, de obtenir le pardon de moi.

CORALY. C'est bien, Milord; qu'il n'en soit plus question.

GUINSBOURG. Ce messier Roland, il était bien dévoué pour moi. C'est pas comme vous, Milédy, qui traite moi comme un nègre; et pourtant (*Riant.*) le traite des nègres, il était défendu... ah! ah!.. vous permettez le petite plaisanterie.

ROLAND. Très-joli! Voilà de la galanterie britannique; et je ne sais pas pourquoi vous vous plaisez à désespérer cet honnête insulaire.

GUINSBOURG. Yes, mon amour... (*Tonton passe auprès de milord.*)

CORALY. Taisez-vous donc, voici quelqu'un.

GUINSBOURG. Oh bien, tant pis; je allais lancer moi.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE, *à Coraly.* Madame, c'est une jeune fille qui vient d'apporter cette lettre.

CORALY, *qui a ouvert la lettre.* Ah! ah! c'est de Jenny, une de mes camarades. (*Lisant.*) « Ma chère, je t'en« voie Henriette, la femme de chambre dont je t'ai « parlé. Selon tes instructions, je ne lui ai pas dit chez « qui elle allait entrer; elle a du zèle, de l'adresse, « de la présence d'esprit..... » (*Refermant la lettre.*) Cela suffit, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. (*A Antoine.*) Faites attendre ici..... (*Antoine sort.*) Je vais sur-le-champ répondre à Jenny, pour la remercier; et Milord, en retournant à Paris, aura la bonté de se charger de ma lettre.

GUINSBOURG. Comment! Milédy...

CORALY. C'est essentiel; et le plus tôt possible...

GUINSBOURG, *à part.* Goddem! que je étais un animal bete de milord, que je osais pas permettre moi dans le colère.

TONTON. Eh bien! Milord, si, en attendant, nous allions faire une partie de billard? (*A part.*) J'aime à jouer avec lui, je le gagne toujours.

ENSEMBLE

AIR de *l'Auberge de Bagnères.*

CORALY.

Oui, c'est un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Il séjourne :
Maîtrisant les hasards,
Il brille en tous les arts,
Et c'est un vrai César
Au billard.

TONTON.

Je suis un grand danseur,
Un habile joueur;
Partout avec bonheur
Je séjourne :
Maîtrisant les hasards,
J'excelle en tous les arts,
Et je suis un César
Au billard.

ROLAND, *regardant Coraly.*

Oui, je crains de son cœur
Quelque trait séducteur;
Ici comme amateur
Je séjourne :
De ces lieux puisqu'il part
Observons à l'écart;
Profitons avec art
Du hasard.

GUINSBOURG.

Je crains pour mon bonheur
Ici quelque noirceur;
La frayeur dans mon cœur
Il séjourne :
En jouant au billard,
Observons avec art;
Portons de toute part
Mon regard.

TONTON.

Je parie, et souvent
Pour le parti gagnant;
Le sage avec talent
Se retourne :
De l'audace et du front;
Et les succès viendront :
Pour ça que faut-il donc?
De l'aplomb.

ENSEMBLE.

CORALY

Oui, c'est un grand danseur, etc.

TONTON.
Je suis un grand danseur, etc.
ROLAND.
Oui, je crains de son cœur, etc.
GUINSBOURG.
Je crains pour mon bonheur, etc.
(*Tonton sort par le fond avec Milord, et Coraly entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE VIII.

ROLAND, *s'asseyant à gauche, et prenant un livre qui se trouve sur le canapé.* C'est clair, elle veut éloigner Milord; mais je reste, et nous verrons ce que cela deviendra.

MADAME DE SELMAR ET ANTOINE *entrent par la porte à gauche, derrière Roland.*

ANTOINE, *à voix basse.* Entrez, Madame, et du courage! c'est le seul moyen de tout savoir. Madame m'a dit de vous faire attendre ici; je vais l'avertir.

MADAME DE SELMAR. Chez qui suis-je? je n'en sais rien encore.

ROLAND, *à Antoine.* Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE. La nouvelle femme de chambre qu'attend Madame. (*Il entre dans la chambre où est Coraly.*)

ROLAND. C'est bien.

MADAME DE SELMAR, *jetant sur Roland un coup d'œil rapide.* Eh mais! si je ne me trompe, c'est M. Roland, l'ami de mon frère, ce jeune homme si timide qui n'osait me parler.

ROLAND, *remontant le théâtre.* Une soubrette jeune et gentille, c'est à merveille, ça ne me fait pas peur cela. (*Il s'approche derrière elle et lui prend la taille.*) Une jolie tournure... A nous deux, Lisette, à faire connaissance.

MADAME DE SELMAR, *tremblante.* Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que c'est?

ROLAND, *la regardant et s'éloignant d'elle.* Dieux! que vois-je!.... voilà une ressemblance qui m'a fait une peur... (*Haut.*) Mais, quelle idée! Parbleu, ma belle enfant, je suis enchanté de l'aventure ; je n'aurais jamais cru rencontrer cette figure-là sous un bonnet de soubrette.

MADAME DE SELMAR. Que voulez-vous dire, Monsieur? vous me prenez pour une autre.

ROLAND, *prenant son bras.* Du tout, je te prends pour moi; car tu ne sais pas que tu ressembles trait pour trait à la femme de Paris la plus jolie et la plus aimable... à madame de Selmar.

MADAME DE SELMAR. Que dit-il?

ROLAND. Et juge donc, pour moi quel bonheur! lui dire que je l'aime... jamais de ma vie je n'aurais eu ce courage, cette hardiesse; tandis que toi... eh bien!.. Si vraiment! même avec toi, cela me fait quelque chose... Mais c'est égal, c'est sans conséquence. Je suis encore un peu timide par habitude, mais ça va se passer.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) En effet, j'ai entendu parler de ma ressemblance avec cette dame.

ROLAND. N'est-ce pas? c'est frappant! Mais quelle différence! elle est mieux encore; il ne faut pas que cela te fâche.

MADAME DE SELMAR. Nullement. Sans doute vous étiez reçu chez elle?

ROLAND. Non, je n'ose pas; elle ne reçoit personne. Mais elle a un frère, un jeune étourdi, pour qui elle a l'amitié la plus tendre. Eh bien! et moi aussi, je l'aime, je le protége. Quelques dangers l'environnent, surtout dans ce moment.

MADAME DE SELMAR. Que dites-vous?

ROLAND. Oui; ta maîtresse trame quelques complots, mais malgré elle et malgré toi, je les déjouerai quand je les connaîtrai, parce que d'être mauvais sujet, ça n'empêche pas d'être honnête homme.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Ah! je n'ai plus peur de lui.

ROLAND. Songe donc qu'en défendant son frère, c'est elle-même que j'oblige; et de pouvoir lui rendre ainsi service sans qu'elle le sache, sans qu'elle s'en doute jamais, il me semble que c'est bien, que c'est délicat, que c'est digne d'elle.

MADAME DE SELMAR. Je comprends, et crois deviner quelles sont vos vues.

ROLAND. Moi! des vues sur elle! y penses-tu? Je me jetterais au feu pour lui épargner un chagrin; mais l'épouser!.. ah bien oui! D'abord, à cause de son frère, elle ne veut point se marier; et puis dès que je l'aperçois...

AIR du *Fleuve de la vie.*

Saisi d'une frayeur nouvelle,
Je tremble et ne lui parle point;
Qu'elle est belle... et pourtant sur elle
Tu l'emportes en un seul point.

MADAME DE SELMAR.
Eh quoi! j'aurais cet avantage!
Quel est-il donc?

ROLAND.
C'est qu'en ce jour
Tu m'inspires autant d'amour
Et bien plus de courage.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Me voilà bien! Il y a maintenant un égal danger à parler ou à me taire. Si je pouvais du moins en obtenir des renseignements! (*Haut.*) Monsieur, daignez, par grâce, me faire connaître la maison de la marquise chez laquelle je suis.

ROLAND. La marquise! tu en es encore là? La marquise Dudley n'est autre que Coraly, une des plus jolies danseuses de l'Opéra.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Grand Dieu! une jolie condition que j'ai choisie là! Il vaut mieux tout lui dire. (*Haut.*) Protégez-moi, Monsieur; vous êtes le seul à qui je puisse me fier.

ROLAND. Voilà qui est parler.

AIR du vaudeville de *Oui et Non.*

Allons, plus de timidité;
De tes yeux mon âme est charmée.

MADAME DE SELMAR.
Finissez donc.

ROLAND.
Que ta fierté
Ici ne soit point alarmée;
Oui, d'honneur, j'ai cru voir en toi
Son air, sa tournure et sa grâce.
Ainsi ne me fuis pas, tu voi
Que ce n'est pas toi que j'embrasse.
(*On sonne.*)

Tiens, entends-tu ta maîtresse?

MADAME DE SELMAR. Grâce au ciel!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON, *entrant par le fond.*

TONTON, *à Roland.* Je suis vainqueur; cinq parties à vingt francs... c'est comme si j'avais dansé ce soir, ce sont des feux! Milord se promène dans le parc; il attend son épître, et moi le dîner; (*On sonne.*) car si la maison est louée, j'espère que le dîner ne l'est pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; CORALY, *tenant à la main une lettre qu'elle jette sur la toilette.*

CORALY. Eh bien! est-ce qu'on ne m'entend pas? (*Apercevant madame de Selmar.*) Ah! c'est ma nouvelle femme de chambre; approchez, Henriette. (*Bas, à madame de Selmar.*) J'ai lu la lettre de Jenny; vous avez ma confiance. Nous avons à causer, et beaucoup, mais quand nous serons seules. Je vais les éloigner. (*Haut.*) Approchez ma toilette.

MADAME DE SELMAR, *étonnée*. Comment! (*A part.*) C'est juste... (*Elle approche la toilette avec peine.*)

TONTON, *approchant un fauteuil qu'il offre à Coraly.* Ah çà! vous n'avez pas oublié que nous dansons après-demain ce pas de deux; n'allez pas être indisposée.

CORALY. Est-ce que vous ne pouvez pas danser sans moi?

TONTON. Du tout; quand vous n'êtes pas là, je ne suis pas soigné à mon entrée, et ça me casse bras et jambes.

CORALY. J'espère que ces messieurs vont nous faire le plaisir de nous laisser.

ROLAND. Vous avez bien raison.

AIR des *Artistes par occasion.*

De cette charmante retraite
(*Montrant Tonton.*)
Vous faites bien de le bannir;
L'admettant à votre toilette,
Quels périls vous alliez courir!

TONTON, *d'un air modeste.*
Quoi? moi!.. rassurez-vous, mon ange,
Du tout!.. rassurez-vous, mon ange.

ROLAND.
Craignez sa présence en ces lieux;
Car Zéphire est fort dangereux,
Et je tremble qu'il ne dérange
Les boucles de vos longs cheveux. (*Bis.*)

GUINSBOURG, *en dehors et à la porte du fond.* Milédy! Milédy!

ROLAND. C'est lord Guinsbourg.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Un milord! qu'est-ce que c'est que cela?

CORALY, *à haute voix.* On n'entre pas, je suis seule.

GUINSBOURG, *en dehors.* Je venais demander votre lettre.

CORALY. Dans l'instant.

GUINSBOURG. C'était bien, je vais attendre.

ROLAND, *chantant.*
Quand on attend sa belle
Que l'attente...

CORALY. Mais taisez-vous donc; ne voulez-vous pas qu'il entende?

ROLAND. C'est terrible chez vous, il faut toujours se gêner; je m'en vais, je vais faire un tour de parc.

TONTON. Et moi faire quelques battements.

ROLAND. Toujours occupé, monsieur Tonton.

TONTON. Que voulez-vous? il le faut bien. A Paris, je m'enferme quelquefois des heures entières... dans mon cabinet.

ROLAND. Vous avez raison, il n'y a que cela, le travail du cabinet. (*Ils sortent ensemble par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XI.

CORALY, MADAME DE SELMAR.

CORALY. Enfin nous voilà seules! ferme cette porte et viens ici. Jenny m'écrit que tu es discrète, intelligente, dévouée à tes maîtres.

MADAME DE SELMAR. C'est mon devoir.

CORALY. Tu ne t'en repentiras pas. Eh bien! Henriette, il faut que d'ici à ce soir... et c'est toi seule que je charge de cette commission, il faut que toutes nos malles soient prêtes; car nous partons toutes deux cette nuit pour l'Angleterre.

MADAME DE SELMAR. Partir toutes les deux! et pour quel motif?

CORALY. Apprends, Henriette, que je vais en Angleterre pour me marier.

MADAME DE SELMAR. Vous marier?

CORALY.
AIR : *de sommeiller encor, ma chère.*
Oui, j'en conviens, je suis jalouse
D'obtenir un état, un rang;
En un mot, je veux qu'on m'épouse.

MADAME DE SELMAR.
Quoi! faire un éternel serment!

CORALY.
Ces vœux d'éternelles tendresses
M'offrent un nouvel avenir :
Quelquefois j'ai fait des promesses,
Pour changer je veux les tenir.

C'est mon seul désir, ma seule ambition, et voilà ce qui me décide.

MADAME DE SELMAR. J'entends, vous choisissez pour époux ce milord Guinsbourg, dont vous parliez tout à l'heure.

CORALY. Non pas, il ne m'offre que sa fortune.

MADAME DE SELMAR. Et vous la refusez?

CORALY. Oui; pour un autre beaucoup moins riche, mais que j'aime, et qui m'offre sa main; c'est le jeune Edouard, le frère de madame de Selmar, une riche créole.

MADAME DE SELMAR, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Oui, j'ai entendu parler de cette dame; et Edouard y consent?

CORALY. Il n'ignore point le sacrifice que je lui fais en renonçant à la fortune de milord Guinsbourg.

MADAME DE SELMAR. Mais prenez garde, Madame; je dois vous éclairer sur la situation de M. Edouard et de sa sœur : j'ai entendu dire que madame de Selmar était riche, il est vrai; mais si elle se remariait, son frère n'aurait rien.

CORALY. Oui, mais elle ne se remariera pas; j'ai lu une lettre d'elle, où elle le jure à son frère, et sa parole est sacrée. On dit que cette femme-là est la vertu même.

MADAME DE SELMAR, *à part.* Tout conspire contre moi, jusqu'à la bonne opinion que j'inspire.

CORALY. Depuis ce matin, Edouard s'est occupé de tous les préparatifs, des papiers pour son mariage, des passeports pour l'étranger, et cette nuit nous partons, avant que personne ait pu soupçonner notre fuite. Eh mais! qui vient là? (*Regardant par la fenêtre.*) Un cavalier entre dans la cour : c'est lui, c'est Edouard!

MADAME DE SELMAR. Ah! mon Dieu, que devenir?

GUINSBOURG, *en dehors et frappant à la porte à gauche.* Milédy!

CORALY. Encore lord Guinsbourg!

GUINSBOURG. Puis-je entrer, maintenant?

CORALY, *à madame de Selmar.* Trouve un moyen de l'éloigner.

MADAME DE SELMAR. Et comment?

CORALY. Est-ce là ce qui t'embarrasse? et cette adresse, cette présence d'esprit dont on m'a parlé. (*Apercevant une lettre qui est sur la table.*) Ah! ma lettre; donne-la-lui, et qu'il parte à l'instant, entends-tu?

MADAME DE SELMAR. Oui, Madame. (*A part.*) C'est bien, je lui remets cette lettre, et je pars. Je sais maintenant ce qui me reste à faire. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XII.

CORALY, *puis* ÉDOUARD.

CORALY. Qui peut l'amener si tôt? je ne l'attendais que ce soir. (*A Edouard qui entre par la droite.*) C'est vous, mon ami; comment! vous arrivez déjà?

EDOUARD. Tout est fini, j'ai terminé mes courses plus tôt que je ne croyais; dans une heure, votre voiture et les chevaux nous attendront près du pont.

CORALY. Pourquoi vous hâter? pourquoi ne pas attendre la nuit, comme nous en étions convenus?

ÉDOUARD. Parce que, si nous différons, je ne réponds de rien; tout à l'heure à Paris, je n'y tenais plus; j'ai été chez ma sœur pour tout lui avouer.

CORALY. O ciel! vous m'abandonnez!

ÉDOUARD. Moi, Coraly! vous savez bien que je vous aime trop pour concevoir seulement une pareille idée;

mais je voulais voir ma sœur, la prier de me pardonner, de me donner son consentement. Par bonheur, elle n'était pas chez elle; mais au trouble que j'éprouvais... Tenez, Coraly, partons sur-le-champ, c'est plus prudent.

CORALY. Mais, mon ami, réfléchissez donc.

ÉDOUARD. Non, non, pas de réflexion; car si j'en fais, je n'aurai peut-être plus le courage de partir. Venez.

CORALY. Attendez au moins que le dîner soit terminé, car j'ai du monde qui ce soir doit retourner à Paris; et alors nous nous trouverons seuls.

ÉDOUARD. Et quel est ce monde?

ROLAND, *en dehors*. C'est bien, je vais la prévenir.

CORALY. C'est Roland qui se trouve ici par hasard.

ÉDOUARD. Roland! je ne veux pas qu'il m'aperçoive.

CORALY. Et moi donc! j'en serais désolée. Entrez ici; je vais faire servir à dîner, et je reviens à l'instant.

ÉDOUARD. Comment ferez-vous pour les quitter?

CORALY. Soyez tranquille, j'aurai ma migraine. Partez vite. (*Édouard entre dans le cabinet à droite.*)

—

SCÈNE XIII.

CORALY, ROLAND.

ROLAND, *à Coraly*. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc ici? vous ne vous doutez pas de ce qui vous arrive.

CORALY. Qu'y a-t-il donc?

ROLAND. La personne qui ce matin a loué la maison vient s'y installer, à ce que m'a dit Antoine.

CORALY. S'y installer! dans ce moment! j'espère qu'elle nous donnera bien jusqu'à demain.

ROLAND. Ma foi, je ne sais pas comment vous allez faire. C'est amusant, il faudra qu'elle dîne avec nous; et si c'est une prude, ça se trouve bien.

CORALY. Quoi! c'est une dame! quelle est-elle?

ROLAND. Je n'en sais rien : j'ai vu de loin entrer sa voiture; mais voilà Tonton qui va vous donner des nouvelles.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON.

TONTON. C'est une belle dame en calèche, à qui j'ai couru donner la main, à la troisième position. — A qui ai-je l'honneur de parler? — A madame de Selmar.

ROLAND. Ah! mon Dieu! madame de Selmar dans cette maison!

TONTON. Madame de Selmar! n'est-ce pas une élève de Coulon, celle qui doit débuter?

CORALY. Eh! non, sans doute : c'est une passion de M. Roland. Quelle rencontre! Je ne veux pas la voir.

ROLAND. Ni moi non plus, je n'oserai jamais.

CORALY. Tonton va se charger de la recevoir.

TONTON. Du tout : est-ce que j'ai l'habitude de parler?

ROLAND. C'est juste; il n'est pas payé pour cela.

TONTON. Mais M. Roland, qui en est amoureux; c'est lui que ça regarde.

CORALY. Il a raison. Je vous en prie, Roland, daignez la recevoir; dites-lui que demain de grand matin la maison sera à sa disposition; faites-lui les honneurs, enfin tâchez qu'elle s'en aille le plus tôt possible.

TONTON, *lui donnant la main*. C'est cela; nous allons vous attendre dans la salle à manger. (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XV.

ROLAND, *puis* MADAME DE SELMAR.

ROLAND. Ils me chargent là d'une commission... Moi, tête à tête avec elle! pour la première fois de ma vie. Eh bien! qu'est-ce que je fais donc? est-ce que je tremblerais? oui, morbleu! me voilà aussi bête que milord.

MADAME DE SELMAR, *au fond, à part*. C'est Roland! tant mieux, je pourrai du moins me concerter avec lui.

ROLAND, *la saluant respectueusement et levant les yeux*. Je suis pour ce que j'en ai dit : voilà une ressemblance. Si ce n'était cet air de noblesse et de dignité, que l'autre ne peut avoir. (*Haut.*) Madame, vous me voyez bien surpris... c'est-à-dire... non, je suis enchanté que le hasard... (*A part.*) Allons, je ne sais plus ce que je dis.

MADAME DE SELMAR, *à part*. Quelle différence! ce n'est plus le meme homme.

ROLAND, *prenant un air plus assuré*. Cette maison, que vous venez de louer, appartient à une personne qui certainement ne peut, sous aucun rapport... et chez laquelle, moi, je me trouvais accidentellement...

MADAME DE SELMAR. C'est bien, monsieur Roland, je vous comprends; mais ce n'est pas là ce qui m'amène : c'est surtout à vous que je desirais parler.

ROLAND, *avec surprise*. A moi, Madame! (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle me veut?

MADAME DE SELMAR. Je connais l'amitié que vous portez à mon frère; je sais que je parle à un homme d'honneur, et je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

ROLAND.

AIR d'*Aristippe*.

Que dites-vous? Je demeure immobile
Et de surprise et de plaisir;
Qui? moi, je puis vous être utile!
Parlez, et je cours vous servir.
La confiance enfin rentre en mon âme;
A mes vertus quand vous ajoutez foi,
J'y crois aussi, car vous devez, Madame,
Vous y connaître mieux que moi.

MADAME DE SELMAR. Apprenez donc ce qui cause toutes mes craintes : mon frère veut épouser Coraly, il le lui a promis.

ROLAND. Je m'en doutais; c'est pour cela que depuis huit jours il évitait ma présence; mais soyez tranquille, il ne l'épousera pas je me battrai plutôt avec lui.

MADAME DE SELMAR. Eh! non, Monsieur, ce n'est pas là ce que je vous demande.

ROLAND. Vous avez raison : l'éloquence et la persuasion... Dès demain matin je serai chez Edouard.

MADAME DE SELMAR. Et cette nuit, il part avec Coraly pour l'Angleterre; tout est disposé pour leur fuite et pour leur mariage.

ROLAND. Que me dites-vous là!

MADAME DE SELMAR. Je le sais; j'en ai les preuves : et bien plus, dans ce moment, mon frère est ici.

ROLAND. Cela n'est pas possible, je l'aurais vu!

MADAME DE SELMAR. Il y est caché.

ROLAND. Je n'en reviens pas. Comment se peut-il que vous soyez au fait mieux que moi?

MADAME DE SELMAR. Vous le saurez. Voyons avant tout ce qu'il faut faire. Donnez-moi vos conseils. Je veux m'etablir ici, me présenter devant mon frere, et empêcher son départ. Est ce un bon moyen?

ROLAND Je ne le pense pas. Je crois bien qu'Édouard céderait à vos prières pour aujourd'hui; mais demain, mais après-demain... Il faut détruire le mal dans sa racine.

MADAME DE SELMAR. Et comment détacher Coraly de mon frere? car il paraît qu'elle l'aime.

ROLAND. Oh! pour terminer sur-le-champ cet amour-là, il y aurait bien un moyen, un moyen terrible, c'est-à-dire rien n'est plus facile.

MADAME DE SELMAR. Eh bien! parlez vite!

ROLAND. Je veux dire terrible à expliquer : ce n'est qu'une ruse d'un instant, dont l'exécution dépend de vous. Mais je suis sûr que vous refuserez.

MADAME DE SELMAR. Enfin, Monsieur, voyons ce qui en est, dites-le-moi.

ROLAND. C'est que je n'ose pas. Vous ne voudrez jamais.

MADAME DE SELMAR. Eh bien! Monsieur, je vous le promets; je promets d'avance.

ROLAND. Eh bien! Madame, nous allons voir. Ce serait d'abord de vous mettre à cette table.

MADAME DE SELMAR. Et pourquoi?

ROLAND. Coraly connaît votre écriture, j'en suis certain; car elle a entre les mains un billet de vous adressé à votre frère. Il faudrait alors écrire la lettre que je vais vous dicter.

MADAME DE SELMAR. M'y voici, parlez.

ROLAND. Avant tout, je dois vous prévenir que cette lettre ne restera que dix minutes entre mes mains; au bout de ce temps, je vous promets de vous la rapporter, si toutefois vous avez cette confiance en moi.

MADAME DE SELMAR. Oui, Monsieur; commençons.

ROLAND. C'est à moi que vous écrivez.

MADAME DE SELMAR. Ah! c'est à... c'est bien.

ROLAND, *dictant.* « *Mon ami...*

MADAME DE SELMAR, *s'arrêtant.* Comment! Monsieur.

ROLAND. Je vous ai prévenue que dans cette lettre il n'y aurait rien de vrai; dans dix minutes vous pourrez la déchirer, et elle sera comme nulle et non avenue.

MADAME DE SELMAR. Continuez.

ROLAND. « *Mon ami, je serais bien ingrate, si je n'é-* « *tais pas touchée de votre tendresse.* »

MADAME DE SELMAR, *s'arrêtant.* Quoi! Monsieur.

ROLAND. Vous voyez bien, Madame, que vous vous découragez déjà; j'en etais sûr.

MADAME DE SELMAR. Non, Monsieur, me voilà résignée, et je vous promets de ne plus vous interrompre.

ROLAND. Vous y êtes; une bonne résolution. Je continue: (*Dictant:*) « *La conduite de mon frère me dé-* « *cide, et je vous donne ma main.* »

MADAME DE SELMAR, *se levant.* Vous avez beau dire, Monsieur, je n'ecrirai jamais ces choses-là.

ROLAND. Alors, Madame, c'est que vous n'aimez pas votre frère.

MADAME DE SELMAR. Mais, c'est que...

ROLAND, *d'un air suppliant.* Pour votre frère!

MADAME DE SELMAR, *allant se remettre à la table.* Je l'écris, Monsieur, je l'ecris.

ROLAND. « *Ma main et toute ma fortune.* » Soulignez ce dernier mot; signez « *Hortense de Selmar.* »

MADAME DE SELMAR. Etes-vous content?

ROLAND. Et l'adresse; c'est l'essentiel. (*Madame de Selmar ploie la lettre, écrit l'adresse et la remet à Roland.*) Maintenant laissez-moi faire; je vous réponds du succes.

MADAME DE SELMAR. N'oubliez pas; dans dix minutes.

ROLAND. Je vous promets de la rapporter; mais je vous demande une grâce: laissez-moi la lire une seule fois. (*La regardant.*) « *A monsieur Roland. Mon ami,* « *je vous donne ma main.* » Oui, c'est bien de vous, c'est vous qui l'avez écrite. Ah! quel dommage! dire que je tiens là dans ma main.. Adieu, adieu, Madame, je reviens dans l'instant. (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XVI.

MADAME DE SELMAR, *seule.* Pauvre jeune homme! je suis bien sûre du zèle qu'il mettra à nous servir; et mon frère a en lui un bien bon ami; mais il est si étourdi, si inconséquent. N'ai-je pas tort de me fier à sa promesse? de ne m'en rapporter qu'à lui? (*Regardant vers le fond.*) Qui vient là? Ah! mon Dieu! c'est le milord à qui tout à l'heure j'ai remis cette lettre. Que va-t-il dire en me voyant sous ce costume?

SCÈNE XVII.

MADAME DE SELMAR, LORD GUINSBOURG.

GUINSBOURG, *entrant par le fond avec mystère* Je avais agi prudemment en feignant de partir, moi; je avais vu une voiture de poste dans le dehors. (*Apercevant madame de Selmar.* Goddem! le petit soubrette, en milédy, ce était quelque machination diabolique; employons les précautions ordinaires, lé séducion britannique. (*Tirant une bourse de sa poche.*)

AIR: *Le luth galant.*

Venez, petite, approchez-vous ici,
Et dites-moi ce que fait Milédy.

MADAME DE SELMAR, *repoussant la bourse.*
Monsieur, vous vous trompez.

GUINSBOURG, *étonné.*
Eh quoi! Mademoiselle!..
(*A part.*)
Je croyais à son air
Avoir bon marché d'elle;
Mais par malheur, hélas! je vois qu'elle est fidèle.
(*Tirant une seconde bourse.*)
Alors, c'était plus cher.

Et si vous voulez dire à moi ce qui se passe ici.

MADAME DE SELMAR. Dieu! quelle idée! sa présence peut nous seconder. (*Repoussant la bourse.*) Non, Milord; je vous servirai, je vous le promets, et sans intérêt; mais hâtez-vous, nous avons découvert la verité: Coraly veut épouser Edouard.

GUINSBOURG. L'epouser! il se pourrait!

MADAME DE SELMAR. Allez au secours de votre ami Roland qui plaide en votre faveur.

GUINSBOURG. En ma faveur; je comprenais rien, tout le monde il était pour moi, et sans interet.

MADAME DE SELMAR. Mais parlez donc, les moments sont précieux.

GUINSBOURG. L'épouser! l'épouser! je étais dans la jalousie, comme un milord il a eu, et si on trompait moi, je allais tomber dans les Othello. Goddem! (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVIII.

MADAME DE SELMAR, *puis* ÉDOUARD.

MADAME DE SELMAR. Est-ce heureux qu'il soit revenu sur ses pas; c'est le ciel qui nous l'a envoyé, et peut-être sa présence.. C'est Edouard.

EDOUARD, *sortant de la chambre avec précaution.* Je n'entends plus personne. Eh bien, Coraly! Ciel! ma sœur!

MADAME DE SELMAR. Qu'as-tu donc, mon ami? d'où vient ta surprise?

ÉDOUARD. Moi, ma sœur! je n'ai rien, et si vous saviez..

MADAME DE SELMAR Je devine ce que tu vas m'apprendre, et je t'en remercie. Je me plaignais déjà d'en avoir reçu la première nouvelle par d'autres que par toi Est-il vrai, Edouard, que tu vas te marier?

ÉDOUARD. Qui a pu vous dire?..

MADAME DE SELMAR Est-ce vrai?

ÉDOUARD. Oui, oui, ma sœur.

MADAME DE SELMAR. Et comment ne m'as-tu pas présentée à ta prétendue?

ÉDOUARD. C'est que je n'osais pas: il y avait à ce mariage des obstacles.

MADAME DE SELMAR.

AIR: *Fils imprudent.*

Je te comprends; elle est pauvre peut-être:
Mais je suis riche pour nous deux;
Mon frère, fais-la-moi connaître.

ÉDOUARD.
Je suis confus de tes soins généreux.
MADAME DE SELMAR.
Dis-moi son nom. Quoi, tu baisses les yeux !
De ton bonheur ma tendresse est jalouse.
ÉDOUARD.
Je n'ose hélas ! et c'est là mon tourment,
Te la nommer.
MADAME DE SELMAR.
Et dans l'instant
Tu vas la nommer ton épouse !

ÉDOUARD. Ne crois pas, ma sœur, qu'elle soit indigne de mon amour. Si tu savais ce qu'elle a refusé pour moi, et par quels sacrifices...

MADAME DE SELMAR. Tu en es bien sûr ?

ÉDOUARD. Sans cela, peux-tu penser... Eh mais ! quel est ce bruit ? c'est celui d'une voiture.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ROLAND.

ROLAND, *à la cantonade*. Bon voyage. Je me charge de vos commissions et de vos adieux.

ÉDOUARD. Eh ! qui donc vient de partir ?

ROLAND. Tu le sauras ; mais auparavant tu m'entendras. Je venais de trouver Coraly : Ecoutez-moi, lui dis-je ; j'accours vous rendre un service. Ne pensez plus à Edouard, il n'a plus rien ; sa sœur se marie.

ÉDOUARD. Que dis-tu ?

ROLAND. Oh ! j'avais en main les preuves et les pièces à l'appui. Je le vois trop, m'a-t-elle dit avec un accent douloureux, sa famille, tout le monde s'oppose à cet hymen ; je dois y renoncer pour ne point faire son malheur ; qu'il m'oublie, qu'il soit heureux ; moi, je ne l'oublierai jamais ; je l'aimerai toujours.

ÉDOUARD, *faisant un geste pour sortir*. Et je serais insensible à un pareil sacrifice !

ROLAND. Attends donc. En ce moment arrive un allié sur lequel j'étais loin de compter. Milord arrive, et la scène change. Il avait appris, je ne sais comment, tes projets de mariage, et la fureur, la jalousie, mieux que cela, l'orgueil national s'en est mêlé. Il n'a pas voulu que, même en fait d'extravagance, un Français l'emportât sur lui : il a proposé sa main. Alors si vous aviez vu le trouble, l'embarras de Coraly ; d'un côté cette fortune qui fuyait à jamais, de l'autre ces trésors, ces honneurs, ce titre de milady qu'on jetait à ses pieds. Elle a tiré son mouchoir, et, fondant en larmes...

ÉDOUARD. O ciel ! elle a pleuré.

ROLAND. Oui, mon ami, elle a pleuré, et elle est partie.

ÉDOUARD, *désolé*. Partie avec Milord.

ROLAND. Dans la voiture que tu avais préparée pour votre fuite.

ÉDOUARD. Par exemple, voilà une trahison que je ne pourrai jamais oublier.

ROLAND. Laisse donc, je connais cela. En fait de trahisons, il n'y a jamais que les trois premières qui fassent de la peine. Songe à ce qui te reste... à ta sœur...

MADAME DE SELMAR. A notre amitié ; car depuis ce matin, je ne t'ai pas quitté un instant, M. Roland te l'attestera.

ROLAND, *interdit*. Que voulez-vous dire ?

MADAME DE SELMAR. Quoi ! vous qui êtes si habile, ne devinez-vous pas maintenant par quels moyens j'ai surpris les secrets de l'ennemi ?

ROLAND. O ciel ! vous étiez Henriette !.. Et quand je pense à tout ce que j'ai eu l'audace de vous dire, à la manière dont je vous ai traitée... c'est fait de moi, je suis perdu. Mais j'ai encore une restitution à faire : (*Lui remettant la lettre.*) voici ce dépôt que vous m'avez confié, je ne mérite pas qu'il reste plus longtemps dans mes mains.

MADAME DE SELMAR. C'est bien.

ROLAND, *avec joie*. Eh quoi ! vous ne le déchirez pas ?

MADAME DE SELMAR. Non, je le garde, et je verrai dans quelque temps si, sans faire tort à mon frère, je dois l'envoyer à son adresse.

ROLAND, *hors de lui*. Qu'ai-je entendu ! Je suis trop heureux.

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, TONTON.

TONTON, *la serviette à la main*. Ah çà ! qu'est-ce que tout le monde devient donc ? Comment ! voilà une heure qu'on me laisse seul dans la salle à manger. Où est donc la maîtresse de la maison ?

ROLAND. Elle vient de partir pour l'Angleterre.

TONTON. Comment ! elle est partie ! Et demain, notre pas de deux !

ROLAND. Vous le danserez à vous tout seul.

TONTON. Il y a là-dessous quelque cabale dont je ne suis pas la dupe. On sait d'où ça vient.

ROLAND. Puisqu'on vous dit qu'elle a été enlevée malgré elle.

TONTON. Enlevée malgré elle !.. Chez nous, Monsieur, ça arrive tous les jours ; mais, quand on est bonne camarade, on s'arrange pour que ça ne tombe pas un jour d'opéra.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche* (musique de M. Heudier).

ÉDOUARD, *à madame de Selmar*.
J'eus en partage imprudence et folie :
Toi, la bonté, la raison, la douceur ;
De mes amis la jeunesse étourdie
Aurait besoin d'un pareil précepteur ;
Mais grâce à leurs têtes légères,
Dans Paris, séjour des erreurs,
Ainsi que moi l'on voit beaucoup de frères,
Mais comme toi l'on voit bien peu de sœurs.

ROLAND.
Sans caprice, sans jalousie,
Doux liens formés par le ciel,
Et qui durent toute la vie,
Oui, tel est l'amour fraternel.
Combien mes destins sont prospères !
Que je jouis de mon double bonheur !
(*A Edouard.*)
Car, Dieu merci, nous allons être frères,
(*A madame de Selmar.*)
Et, grâce au ciel, vous n'êtes pas ma sœur.

TONTON.
Chez les danseurs on devrait voir éclore
Le goût, l'éloquence, l'esprit ;
Car Apollon et Terpsychore
Sont frère et sœur, à ce qu'on dit ;
Mais Apollon, pour moi sévère,
Est, je le crois, jaloux de mon bonheur ;
Et, si je suis fort mal avec le frère,
C'est que je suis trop bien avec la sœur.

MADAME DE SELMAR, *au public*.
Ainsi que la sœur la plus tendre,
A mon frère servant d'appui,
Je voudrais bien qu'on pût me rendre
Ce qu'aujourd'hui j'ai fait pour lui.
Pour ma conduite un peu légère
J'ai grand besoin de défenseur.
Jusqu'à présent j'ai protégé mon frère,
Vous, Messieurs, protégez la sœur.

FIN DE CORALY.



L'ESPÉRANCE. Voilà une jambe à succès. — Scène 9.

LE SOLLICITEUR

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 7 avril 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET WARNER.

Personnages.

M. LESPÉRANCE, solliciteur
MADAME DE VERSAC, jeune solliciteuse.
ARMAND, surnuméraire.
GEORGES, garçon de bureau.
MADAME DURAND, vieille solliciteuse.
ZURICH, suisse.
SORBET, limonadier.
CRIARDET, huissier.

La scène se passe dans le vestibule d'un ministère.

Le théâtre représente le vestibule d'un ministère. A gauche du spectateur une grande porte vitrée, qui est censée donner sur la cour, au-dessus de laquelle est écrit : *Fermez la porte S. V. P.* Une table à droite, un poêle à gauche, un plan au-dessus de la porte vitrée. A droite, l'entrée des bureaux. Au fond, et faisant face aux spectateurs, un vaste escalier, qui est celui du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, *avec une petite table, près le bureau n° 1;* CRIARDET, *en noir, avec une médaille, se promenant au bas de l'escalier du fond;* ARMAND; MADAME DE VERSAC, *sortant du bureau à droite.*

MADAME DE VERSAC. Oui, mon cher Armand, vous avez beau dire, je parlerai pour vous, et je réussirai.

ARMAND. Je n'en doute point, ma jolie cousine; mais pourtant je vous prie de n'en rien faire.

MADAME DE VERSAC. Eh! pourquoi donc? Quand on ne demande pas pour soi on est bien hardi. L'entrée de votre ministère m'avait d'abord effrayée; ces grandes portes, ce concierge, ce factionnaire... *Où va Madame? Que demande Madame?* Votre suisse a un air rébarbatif! mais vos chefs de bureau, c'est bien différent! Quel air gracieux! quel ton prévenant! comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé! c'est charmant de solliciter! je ne m'étonne plus si tant de gens s'en mêlent.

ARMAND. Et voilà justement ce qui me désespère.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi,
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Oui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le temps qu'un autre emploie à s'en vanter.

MADAME DE VERSAC. Entendons-nous cependant: c'est fort bien d'avoir du mérite, mais faut-il que le mérite parle.

AIR : *Le premier pas.*

Il faut parler;
Le talent et le zèle
A la faveur doivent se rappeler.
Des protecteurs la mémoire est rebelle,
Et, près des grands, comme auprès d'une belle,
Il faut parler.

Et si vous gardez le silence, le ministre ira-t-il deviner que vous êtes un officier distingué? que vous avez payé de votre personne sur le champ de bataille? que depuis un an vous travaillez gratis dans ses bureaux?

ARMAND. Quoi! vous voulez que j'aille demander moi-même?

MADAME DE VERSAC. Non, certes; mais si je prends ce soin, qu'avez-vous à répondre?

ARMAND. Je répondrai que ce n'est pas le ministre qu'il m'importe le plus de fléchir.

MADAME DE VERSAC. Que voulez-vous dire?

ARMAND.

AIR d'*Agnès Sorel.*

Il est une personne encore
Qui peut bien plus pour mon bonheur!
Vous la connaissez, mais j'ignore
Si vous voudrez parler en ma faveur.
Loin de croire à la réussite,
Tout espoir est pour moi perdu.
Depuis un an, hélas! je sollicite,
Et n'ai rien encore obtenu.

MADAME DE VERSAC. Comment! vous sollicitez quelque chose de moi? eh mais! il fallait donc parler. Je suis comme le ministre : je n'entends pas les gens qui se taisent, et ne peux accorder ce qu'on ne me demande pas.

ARMAND. Pouvez-vous blâmer mon silence? Vous êtes riche, moi, sans état dans le monde, sans place...

MADAME DE VERSAC. Raison de plus pour en avoir une. Votre chef m'a fait espérer aujourd'hui une audience du ministre; et j'étais si empressée à venir, que je n'ai oublié qu'une chose, assez essentielle : c'est votre pétition, que j'ai laissée sur ma toilette. Vous aviez raison, pour une solliciteuse, je n'ai pas une trop bonne tête. Mais il est encore de bonne heure, et je vais...

ARMAND. Vous avez le laissez-passer pour rentrer?

MADAME DE VERSAC. Oh! j'ai tout ce qu'il faut.

AIR : *Bonsoir, noble dame* (COMTE ORY).

Prenez confiance.
Moi j'ai l'assurance
Que ce projet-là
Nous réussira.

ARMAND.

Sans peine on défie
Le sort et ses coups,
Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

ENSEMBLE.

MADAME DE VERSAC.

Oui, c'est mon génie
Qui veille sur vous.

ARMAND.

Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

(*Armand conduit madame de Versac.*)

SCÈNE II.

ARMAND, GEORGES.

GEORGES. Pardon, Monsieur, est-ce que cette jolie dame n'aurait pas pu entrer?

ARMAND. Non, elle avait oublié quelques papiers importants.

GEORGES. Ah bien! elle est bien bonne; ce n'était pas la peine. Tiens, des papiers avec ces yeux-là! ça vaut un laissez-passer.

ARMAND. Ah! tu crois?

GEORGES. Il y en a bien qui n'ont pas ses yeux et qui entrent tout de même; tenez, ce grand monsieur sec, qui sollicite toujours, et qu'on appelle M. Lespérance; malgré le suisse, le concierge et la consigne, il trouve toujours le moyen de passer : je ne sais pas comment il fait son compte, et je m'étonne de ne pas le voir encore.

ARMAND. Il est de bonne heure; neuf heures, je crois.

GEORGES. Et vous voilà déjà au bureau? c'est superbe! Été comme hiver, je vous vois toujours brûlant du même zèle, et le premier à l'ouvrage. Mais, dame! vous êtes surnuméraire; et comme le chef de division n'arrive qu'à midi, c'est trop juste...

ARMAND. Allons, Georges, taisez-vous. D'ailleurs, qu'a donc de si triste l'état de surnuméraire?

AIR du vaudeville de la *Partie carrée.*

Sous ce titre sans importance,
On est souvent très-important :
On y gagne de l'influence,
Si l'on n'y gagne pas d'argent.
Oui, ces messieurs ont, d'ordinaire,
Plus de crédit qu'un grand seigneur.

GEORGES.

Ça se peut; (*A part.*) mais ils n'en ont guère
Chez le restaurateur.

ARMAND. D'ailleurs, ça viendra; de la patience.

GEORGES. De la patience; ça n'est pas cela qui vous manque. A propos, nous aurons tous ces messieurs aujourd'hui, car c'est le jour du paiement.

ARMAND. Qu'est ce que ça me fait?

GEORGES. C'est vrai; je n'y pensais pas : le paiement, ça ne vous touche pas, ce sont ces messieurs qui touchent, et vous...

ARMAND. Et moi, je vais me mettre à l'ouvrage. Si cette jeune dame revient, tu la feras entrer; il vaut mieux qu'elle attende dans le bureau qu'ici.

GEORGES. Oui, Monsieur.

—

SCÈNE III.

GEORGES, *seul.* Ces pauvres surnuméraires! Ça viendra, ça viendra. Croyez cela, et buvez de l'eau : c'est le plus clair de leur déjeuner. Ça me fait penser au sien que j'ai oublié de lui porter, le pain et la carafe d'eau. A cela près, c'est un bel état que celui de surnuméraire : je sais ça, moi, qui l'ai exercé pendant trois ans.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Hormis qu'on travaille pour deux,
Et qu'on se passe de salaire,
C'est au fait l'emploi l' plus heureux
Qu'on puisse avoir dans l' ministère.
En fait de places, ici-bas,
J' vois chacun trembler pour la sienne;
Et, du moins, quand on n'en a pas,
On ne craint pas qu'on vous la prenne.

Mais qu'est-ce qui vient là? Déjà des solliciteurs! Ça commence bien; la journée sera bonne.

—

SCÈNE IV.

GEORGES, MADAME DURAND, *entrant par la gauche.*

MADAME DURAND, *parlant au suisse.* Oui, Monsieur, voilà mon laissez-passer. (*A Georges.*) Monsieur, la première division, bureau n° 1?

GEORGES. Il n'y a encore personne.

MADAME DURAND. Oui, Monsieur, mais vous voyez que j'ai un laissez-passer, et ce n'est certainement pas sans peine.

GEORGES. Je vous dis qu'il n'y a encore personne, excepté un surnuméraire.

MADAME DURAND. Eh bien! dès qu'il y a quelqu'un.

GEORGES. Qu'est-ce qui vous parle de quelqu'un? Je vous dis un surnuméraire. Vous arrivez de trop bonne heure.

MADAME DURAND. Pardon, je croyais qu'on ne pouvait jamais arriver de trop bonne heure. Je vous demanderai alors la permission d'attendre et de me chauffer au poêle? (*Elle prend la chaise du garçon.*)

GEORGES. Eh bien! c'est sans gêne.

MADAME DURAND. Voyez-vous, c'est un entrepôt de tabac que je sollicite depuis longtemps, et que j'aurais déjà sans mon mari.

GEORGES. Est-ce qu'il ne voudrait pas?

MADAME DURAND. Eh, bon Dieu! il n'a jamais eu de volonté, et encore moins à présent, le pauvre cher homme; mais il n'a jamais su faire les choses à propos. Imaginez-vous qu'il vient de se laisser mourir.

GEORGES. C'est bien malheureux!

MADAME DURAND. Oui, sans doute, car sans cela j'avais l'entrepôt de Saint-Malo : on prétend qu'il faut un homme pour remplir cette place. Dieu sait, pourtant, comme le défunt s'entendait à remplir une place! Mais comment trouver un mari? Dites-moi, vous qui voyez tant de monde ici, vous ne pourriez pas m'indiquer?..

GEORGES. Eh, mon Dieu! attendez; je vois d'ici votre homme; c'est même un concurrent redoutable : M. Lespérance, le plus rude solliciteur.

MADAME DURAND. Et vous croyez qu'il voudrait?..

GEORGES. Lui? pour obtenir une place, il est capable de tout. Vous ne le connaissez pas.

AIR : *Je me suis marié.*

C'est le roi des furets;
Il guette, il rôde, il trotte :
Son unique marotte
Est de courir après
Ses éternels placets.
Du ministère au Louvre,
Dès que la porte s'ouvre,
Soudain on peut le voir
Avec son habit noir.

Chef de bureau, préfet,
Commis, il vous menace;
Craignez d'entrer en place,
Vous aurez son billet
Avec votre brevet :
Car c'est d'après la *Gazette*
Qu'il règle sa courbette,
Et son souris flatteur
D'après le *Moniteur.*

En mai comme en janvier,
Que le ministre change,
Lui, rien ne le dérange :
Il est, sur l'escalier,
Ferme comme un pilier.
Et l'huissier du ministère,
S'il faisait l'inventaire,
Ne pourrait l'oublier
Dans notre mobilier.

Dans les mêmes instants
On le voit aux finances;
Il est aux audiences,
Et trouve encor du temps
Pour nos représentants.
En un mot, il se fatigue,
Marche, travaille, intrigue,
Le tout, pour parvenir
A ne rien obtenir.

MADAME DURAND. Il pourrait finir par arriver, et c'est un rival trop dangereux. Mais dès que vous me promettez de lui parler... Que d'obligations je vous aurai. (*Fouillant dans son sac.*) Mon Dieu! je n'ai là que mon mouchoir et ma pétition. Mais je crois entendre sonner dix heures. Je puis entrer, je crois?

GEORGES. Oh! sans difficulté; mais une autre fois ayez plus de mémoire, et rappelez-vous qu'on n'entre qu'à dix heures. C'est qu'en venant si tôt, on se presse, et on oublie toujours quelque chose. (*A part.*) Attrape ça. (*Madame Durand entre dans le bureau à droite.*) Et moi, n'oublions pas le déjeuner de M. Armand. (*Il entre également à droite, avec un petit pain et une carafe d'eau.*)

—

SCÈNE V.

L'ESPÉRANCE, *en bas noirs; habit noir serrant la taille, chapeau sur la tête; il ouvre la porte vitrée à gauche, et regarde autour de lui.* Personne. Si je me suis bien orienté sur ma carte topographique du ministère, voici la grande entrée et l'escalier du ministre; et c'est par là que moi, Félix Lespérance, je prétends enlever l'entrepôt de tabac de Saint-Malo, vacant par décès du titulaire. Ils sont là, par l'entrée ordinaire, trois ou quatre cents personnes à attendre leur tour, chacun son numéro. On appelle n° 1, n° 2, n° 3; moi qui ai justement le 399, et dès que je voulais me faufiler ou anticiper sur le voisin, ils étaient tous à crier : *à la queue! à la queue!* et puis les bourrades, vlan, vlan; encore si ça avait dû me faire avancer, je ne dis pas : parce que dès qu'on avance, le reste n'est rien. Mais quand j'ai vu que c'était en pure perte, je les laisse là; je fais le tour, et j'entre par la grande porte avec Azor, qui ne me quitte pas, et qui connaît tous les ministres comme moi-même. « Monsieur! Monsieur, les chiens n'entrent pas. » Je ne prends pas ça pour moi; je continue mon chemin. « Monsieur,

votre chien! » Je ne fais pas semblant de le connaître, je vas toujours comme s'il n'était pas de ma compagnie; et, pendant que le suisse, en baissant sa hallebarde, poursuit ce pauvre Azor dans la cour, je me glisse imperceptiblement derrière lui, et me voilà; et il y a des musards qui vous disent : «Mais comment donc faites-vous? on vous trouve partout.» L'audace; je ne connais que l'audace, moi. Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

—

SCÈNE VI.

LESPÉRANCE, ZURICH, *en suisse, avec le baudrier et la hallebarde.*

ZURICH. Où il être donc ste petite monsir?

LESPÉRANCE. Ah, diable!

ZURICH. Comment havre-fous fait pour entrir, toi?

LESPÉRANCE. Pardi, par la porte.

ZURICH. Tairteff! toi n'entrir pas.

LESPÉRANCE. Vous voyez bien que si, puisque me voilà.

ZURICH. Où être la petite feuilleton, le garte de babier pour la passage?

LESPÉRANCE. Vous voulez dire ce papier par le moyen duquel on passe sans difficulté? Vous voyez bien qu'il me serait inutile, ainsi n'en parlons plus.

ZURICH. J'entendire boint, et être ingorruptible. (*Tendant la main.*)

LESPÉRANCE. Mais encore...

ZURICH, *tendant toujours la main.* A moins de afoir des motifs brébondérants.

LESPÉRANCE. Mais quand je vous dis en bon français...

ZURICH. Je entendire point le français.

LESPÉRANCE, *à part.* Et moi, au contraire, j'entends fort bien le suisse. J'entends bien ce qu'il veut dire avec ses motifs prépondérants; je le comprends mieux que lui; mais si une fois on les habituait à cela, on n'en finirait pas. J'aime mieux prendre le plus long, c'est plus court.

ENSEMBLE.

AIR de *Gilles en deuil.*

Allons, puisqu'il faut que je sorte,
Solliciteur intelligent,
Gagnons tout doucement la porte,
Disparaissons pour un instant.

ZURICH.

Allons, falloir que Monsir sorte...
Je suis un souisse intelligent.
Allons, vite, gagnez la porte,
Et disparaissez à l'instant.

LESPÉRANCE.

Le hasard me sera propice,
Et je n'ai nul désir, vraiment,
D'aller me faire avec un Suisse
Une querelle d'Allemand.

ENSEMBLE.

Allons, puisqu'il, etc.

ZURICH.

Allons, falloir que, etc.

(*Lespérance sort.*)

—

SCÈNE VII.

ZURICH, *seul.* Il être ponne ste monsir de fouloir attraber moi, qui hafre été autrefois le loustic de la réchiment, et qui être toujours crantement fine pour le malice. Ce être bien crantement iommache que j'hafre la fue un beu passe, ce être gabable bour empêcher moi de faire mon jemin; n'imborte. Qui fa là?

—

SCÈNE VIII.

ZURICH, LESPÉRANCE. *Il ouvre vivement la porte et traverse le théâtre d'un air leste et dégagé; il a sur les yeux des lunettes vertes; il est sans chapeau et l'habit ouvert; il a une plume dans la bouche, des papiers sous le bras, et un rouleau à la main. Il se dirige vers la porte du bureau.*

ZURICH. Qui fa là?

LESPÉRANCE, *parlant avec la plume entre les dents.* Je suis de la maison, je suis de la maison.

ZURICH. C'est chuste, ce être un employé. Je retourne à mon boste. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

LESPÉRANCE, *seul.* C'est encore moi. Je suis sûr qu'à ma place un solliciteur ordinaire, un pauvre diable, comme on en voit tant, se serait tenu pour battu. (*Prenant son chapeau, qui est attaché sous la basque de son habit.*) Mais aussi il faut savoir solliciter. (*Articulant.*) Il faut savoir solliciter; c'est un art comme un autre, et un art qui a ses principes : pour y exceller, il faut avoir de certaines qualités personnelles; ça ne se donne pas. Par exemple, une jambe taillée pour la course : voilà une jambe à succès. Mais me voilà enfin dans le camp des Grecs; il faut songer à l'attaque. J'ai là ma demi-douzaine de pétitions, jamais moins, quelquefois plus, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Si j'essayais..... Justement voici le garçon de bureau avec lequel j'ai fait connaissance en parlant de la pluie et de la politique.

—

SCÈNE X.

LESPÉRANCE, GEORGES, *sortant du bureau.*

LESPÉRANCE. Si je pouvais me le gagner par quelques familiarités. (*Voyant que Georges prend du tabac, il s'avance derrière lui et prend une prise dans sa tabatière.*)

GEORGES, *se retournant.* Eh! c'est monsieur Lespérance!

LESPÉRANCE. Moi-même, mon cher Georges. (*Le regardant.*) Heim! quelle santé ils ont dans ces bureaux; se porte-t-on comme ça?

GEORGES. Parbleu! je parlais de vous tout à l'heure à une dame.

LESPÉRANCE. Voyez ce brave Georges? Je te dirai quelque chose tout à l'heure; pour le moment j'ai une affaire indispensable, qui me force à entrer là dedans.

GEORGES. Non, ça ne se peut pas.

LESPÉRANCE. Comment! tu crois qu'il n'est pas possible?..

GEORGES. Non, à moins qu'un de ces messieurs ne vous fasse entrer : moi, je ne puis prendre sur moi... (*Lespérance regarde toujours la porte sans écouter Georges.*) Pour en revenir à cette dame, elle voulait vous faire avoir l'entrepôt de Saint-Malo.

LESPÉRANCE, *vivement.* Heim! qu'est-ce que c'est? de Saint-Malo, celui que je sollicite?

GEORGES. Et même elle vous offre sa main.

LESPÉRANCE. Par exemple, c'est dans ces moments-là qu'on apprécie vivement l'avantage d'être célibataire.

GEORGES. Si vous consentez à l'épouser, vous n'avez qu'à parler.

LESPÉRANCE. Il n'y a pas de doute, et dès qu'elle a l'entrepôt...

GEORGES. Je ne dis pas cela; je dis qu'elle est sûre de l'avoir dès qu'elle vous aura.

LESPÉRANCE. Non, non, nous ne nous entendons plus.

GEORGES. Songez donc qu'il lui faudrait un mari pour avoir l'entrepôt.

LESPÉRANCE. Au contraire, il faut qu'elle ait l'entrepôt pour avoir le mari. Diable! ne confondons pas; rien d'obtenu, rien de fait. Dis-lui qu'elle sollicite toujours; si elle est nommée, on verra : mais en attendant, je vais tâcher de... Eh mais! voilà justement quelqu'un qui sort. C'est aujourd'hui jour de paiement, et j'ai remarqué que ces jours-là on est mieux disposé. (*Montrant Armand qui arrive.*) Il fait sans doute partie des bureaux?

GEORGES. Partie, jusqu'à un certain point.

LESPÉRANCE. Ah ! je devine... En effet, je ne lui trouvais pas cette gaieté... Au fait, il n'est pas payé pour ça; c'est égal.

SCÈNE XI.

GEORGES, LESPÉRANCE, ARMAND, *auquel Lespérance fait plusieurs salutations.*

ARMAND, *sans remarquer Lespérance.* Georges, est-ce que madame de Versac n'a point encore reparu?

GEORGES. Non, Monsieur.

ARMAND. Allons, je vais profiter de cela pour déjeuner; car j'ai tant d'ouvrage qu'il m'a encore été impossible...

LESPÉRANCE, *à part.* Qu'entends-je? il n'a pas déjeuné! C'est un homme à moi. Il n'y a que deux moyens : il faut prendre les gens par les sentiments ou par la faim; il ne serait pas régulier de commencer par la faim, débutons par les sentiments. (*Il tousse pour se faire remarquer, et recommence ses révérences.*) Monsieur...

ARMAND, *à part.* Quel est cet original? que me veut-il avec ses saluts?

LESPÉRANCE, *saluant toujours.* Vous devinez sans doute ce qui m'amène; s'il vous restait la plus légère incertitude... (*Il salue de nouveau.*)

ARMAND. Vous saluez avec une grâce, une aisance...

LESPÉRANCE. C'est la grande habitude : il y a dix ans que j'exerce.

ARMAND. Je devine que vous sollicitez.

LESPÉRANCE. Vous l'avez dit; et je compte sur vous, aimable jeune homme : il faut que vous me donniez un coup de main ou un coup d'épaule? Préférez-vous me donner un coup d'épaule? ça m'est parfaitement égal, pourvu que vous me poussiez.

ARMAND. Songez donc que je ne suis rien dans l'administration.

LESPÉRANCE. C'est ce qui vous trompe : vous ne recevez point de salaire, c'est fort bien; vous ne retirez aucun fruit de votre labeur, c'est à merveille; vous travaillez *gratis*, *pro Deo*, c'est encore mieux : mais on vous paie en égards, en bienveillance, et, sous ce rapport, vous jouissez d'un fort joli traitement. (*A part.*) Voilà pour les sentiments, nous verrons après. (*Haut.*) Parlez-moi des égards, de la bienveillance : cela tient lieu de tout.

ARMAND. Les égards, la bienveillance, tout cela ne suffit pas.

LESPÉRANCE. C'est ce que je dis... (*A part.*) Oh! alors, il faut lâcher le déjeuner. (*Haut.*) Quand je dis que ça tient lieu de tout, c'est une façon de parler. Je conçois, par exemple, qu'on n'engraisse pas avec de l'estime : moi qui vous parle, je jouis d'une considération très-distinguée, et cependant... et cependant si je n'avais pas déjeuné... Avez-vous déjeuné?

ARMAND, *offensé.* Monsieur!..

LESPÉRANCE, *affirmativement.* Vous n'avez pas déjeuné, vous chercheriez en vain à le dissimuler. Vous n'avez pas déjeuné.

ARMAND, *souriant.* Monsieur, je ne prends jamais rien.

LESPÉRANCE. Je sais cela à merveille. Vous autres, vous ne prenez jamais rien, mais vous acceptez quelque chose.

ARMAND. Monsieur!..

LESPÉRANCE. Une bavaroise au lait.

ARMAND. Vous vous moquez.

LESPÉRANCE. Je vois que vous êtes pour la côtelette; eh bien! va pour la côtelette et le carafon. (*A part.*) Ma foi! lâchons la côtelette.

ARMAND, *avec dignité.* C'est assez plaisanter.

AIR : *Fils imprudent*, etc.

En ces lieux je n'ai point d'empire;
Si jamais je dois en avoir,
En vain on voudrait me séduire :
Je ferai toujours mon devoir.
Je suis Français, et je fus militaire.
L'honneur, Monsieur, jamais ne se paya.
Telle est ma loi.

(*Il sort.*)

LESPÉRANCE.

Ce garçon-là
Sera toujours surnuméraire.

Allons, c'est jouer de malheur. Tomber sur un surnuméraire qui ne déjeune pas! Mais c'est égal, il faudra bien... Quelle est cette jeune dame?

SCÈNE XII.

LESPÉRANCE, MADAME DE VERSAC.

LESPÉRANCE, *à part.* Je suis bien sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée. Si je pouvais m'accrocher à elle. (*Haut.*) Oserais-je m'informer de ce que demande Madame?

MADAME DE VERSAC. Je cherche quelqu'un qui puisse m'annoncer.

LESPÉRANCE. Je vois que Madame a un laissez-passer?

MADAME DE VERSAC. Oui, Monsieur.

LESPÉRANCE. Si j'osais lui offrir mon bras : une femme seule se trouve souvent embarrassée. Comment se reconnaître dans ces corridors, dans ces escaliers? tandis qu'avec un cavalier...

MADAME DE VERSAC. Je vous remercie; je ne veux point abuser...

LESPÉRANCE. Ça ne me gêne pas du tout, au contraire. S'agit-il d'une place, une réclamation, une pétition? Si je pouvais être utile à Madame... J'ose dire que je suis assez connu...

MADAME DE VERSAC, *à part.* En vérité, voilà un monsieur bien obligeant. (*Haut.*) C'est une pétition que je dois donner à Son Excellence; mais je dois lui être présentée par un chef de division, et je ne sais pas au juste où est son bureau.

LESPÉRANCE. Voulez-vous me permettre de voir son nom? (*Prenant la pétition.*) Oui, M. de Saint-Ernest; c'est bien là son bureau. (*Gardant la pétition, et offrant son bras à madame de Versac.*) Et quand vous voudrez, nous pourrons entrer.

MADAME DE VERSAC. Mais si vous voulez seulement m'indiquer...

LESPÉRANCE. Je tiens à vous conduire moi-même.

MADAME DE VERSAC. Non, décidément, je ne souffrirai pas... Je vous rends mille grâces.

LESPÉRANCE. Mille, c'est beaucoup; mais quand on en possède autant que vous, on peut, sans se gêner, en accorder une quantité plus ou moins grande, ce qui fait que je vous en demanderai une. Vous refusez ma protection : eh bien! moi je ne suis pas fier, je vous demande la vôtre.

MADAME DE VERSAC, *à part.* Voilà qui est singulier! (*Haut.*) Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais ne vous connaissant pas, il est indispensable...

LESPÉRANCE. C'est-à-dire indispensable, si l'on veut. Il y a beaucoup de gens qui sollicitent sans savoir précisément ce qu'ils demandent, et même sans savoir au juste pour qui.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ARMAND.

ARMAND. Eh quoi, Madame, vous êtes là! moi qui depuis une heure vous attendais pour vous conduire!

LESPÉRANCE, *à part.* Maudit surnuméraire! encore une tentative inutile; je n'arriverai point au ministère. Eh si! vraiment. Quelle idée!.. Qu'est ce que je risque?. il aura toujours de ma prose, et présentée par une jolie main... Allons, en avant le bureau des pétitions.,. (*Il fouille rapidement dans sa poche de côté et tire une pétition qu'il présente à madame de Versac à la place de la sienne.*)

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

MADAME DE VERSAC.

Croyez qu'au fond de mon âme...

LESPERANCE.

Ah! je ne perds pas l'espoir;
Peut-être allez-vous, Madame,
Me servir sans le vouloir.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Souffrez qu'ici je vous donne
Le bras que l'on vous offrait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

MADAME DE VERSAC.

J'accepte, puisqu'on l'ordonne,
L'offre qu'ici l'on me fait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

LESPERANCE.

Puisqu'un autre ici vous donne, etc.

(*Madame de Versac et Armand sortent.*)

—

SCÈNE XIV.

LESPÉRANCE, *seul.* Récapitulons un peu. Nous disons donc une entre les mains de cette dame, deux ou trois que j'ai glissées dans la loge du portier, sous l'enveloppe du *Moniteur,* trois ou quatre qui me restent; il faut croire que sur la quantité il y en aura quelqu'une qui arrivera jusqu'au ministre. Où est le mal de faire ses demandes par duplicata? Quand on devrait avoir deux ou trois places au lieu d'une, voilà tout ce qu'on risque. Voyons donc la pétition de cette dame. (*Il lit.*) Diable! une place d'inspecteur! rien que cela. Le ministre ne peut qu'y gagner, je ne lui demande qu'un entrepôt. Pourtant, si je pouvais parvenir jusqu'à lui, et lui parler moi-même, ça vaudrait encore mieux. (*Il ploie la pétition, et la remet dans sa poche de côté.*) Allons, Lespérance, un dernier effort. Il faut réussir ou perdre ton nom.

CRIARDET, *sur l'escalier.* Le déjeuner de M. le secrétaire général!

GEORGES, *allant vers la porte vitrée.* Monsieur Sorbet! le déjeuner de M. le secrétaire général!

LE SUISSE, *en dehors.* Le decheuner de la secrétaire chénéral.

LESPÉRANCE. Mon Dieu! quel bruit! voilà tout l'hôtel en rumeur. Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement.

—

SCÈNE XV.

LESPÉRANCE, M. SORBET, *une serviette sous le bras et un grand plateau chargé d'un déjeuner.*

SORBET, *entrant.* Me voilà! me voilà! A peine aujourd'hui a-t-on le temps de se reconnaître. A cette heure-ci tout le bureau est au café.

LESPÉRANCE. Diable! quelle gaucherie à moi de n'avoir pas déjeuné chez lui! Il peut m'être fort utile. C'est décidé, dorénavant j'y fais tous mes repas. Il ne résistera pas à une consommation un peu active. Dites-moi, monsieur Sorbet, il paraît qu'il y a de l'appétit parmi les employés?

SORBET. Dieu merci, ça n'est pas la faim qui leur manque; et si ce n'étaient les crédits, ça irait bien. On s'en retire toujours, parce que les jours de paiement, aujourd'hui, par exemple, on est là des premiers. (*Regardant par la porte vitrée.*) Ah, mon Dieu!

LESPÉRANCE. Qu'est-ce que c'est donc?

SORBET. Vous ne voyez pas dans la cour ce monsieur?

AIR de *Partie carrée.*

C'est l'employé que toute la semaine
Dans son logis j'ai cherché vainement.
Pour me solder une quinzaine,
Il m'a remis au jour de son paiement.

LESPERANCE.

Je parierais qu'il vous redoute.
A grands pas je le vois marcher.
Qu'il est léger!

SORBET.

Ah! plus de doute,
C'est qu'il vient de toucher.

Et s'il passe la porte, je suis perdu, parce que vous pensez bien que le marchand de vin et le propriétaire...

LESPÉRANCE. Eh bien! courez-y donc, courez vite. (*Lui prenant le plateau et la serviette.*) Laissez-moi cela.

SORBET. Je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVI.

LESPÉRANCE, *seul, tenant le plateau et regardant par la porte vitrée.* Oh! il l'attrapera! il l'attrapera! (*Regardant le plateau.*) Eh! mais! ma foi, dans la situation où je suis, il n'y a qu'un parti déterminé qui puisse me sauver. (*Regardant autour de lui.*) Personne. Il faudra bien qu'on laisse passer le déjeuner de M. le secrétaire général. (*Il s'attache autour du corps la serviette de Sorbet, et prend dans ses mains le plateau.*) Je l'ai déjà dit : audacieux et flatteur, et l'on arrive à tout. (*Il monte par l'escalier du fond : Criardet se range pour le laisser passer; il disparaît.*)

—

SCÈNE XVII.

ARMAND, MADAME DE VERSAC, *sortant du bureau à gauche.*

MADAME DE VERSAC. Concevez-vous mon malheur? le ministre qui ne peut pas nous recevoir aujourd'hui; il n'a accordé d'audiences particulières qu'à deux ou

trois personnes dont je viens de voir les noms inscrits; un général, une duchesse, et un M. de La Ribardière que je ne connais point.

ARMAND. Notre chef de division est désolé de ce contre-temps.

MADAME DE VERSAC. Et moi j'en suis d'une humeur... Malheur aux personnes qui me feront la cour aujourd'hui!

ARMAND. Je vois qu'il ne faudrait pas vous demander d'audience particulière.

MADAME DE VERSAC. Non, certainement. Le ministre a des caprices, tout le monde s'en ressentira. Comment! pas d'audience avant huit jours!

ARMAND. Il faut espérer qu'une autre fois...

MADAME DE VERSAC. Et si un autre vous prévient, s'il obtient la place malgré vos droits... Vous voyez bien que si l'on accuse les grands d'injustice, on n'a pas toujours tort.

ARMAND. On ne peut cependant pas répondre à tout le monde.

MADAME DE VERSAC. Si, Monsieur; et si jamais je suis ministre, on verra.

ARMAND. C'est différent. Je vous trouve déjà un air ministériel tout à fait imposant; et dans le cas de votre nomination, je vous prie de ne point oublier ma pétition.

MADAME DE VERSAC. La voilà, cette maudite pétition que je n'ai pu présenter! Mais je pense maintenant à cet original qui voulait à toute force m'offrir son bras. Je commence à le plaindre, depuis que je sais combien il est désagréable de rester à la porte.

ARMAND. Lui? il n'y restera pas; il finira par entrer. Il y réussira peut-être plutôt que vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LESPÉRANCE.

(*Sur la ritournelle de l'air, on voit Lespérance descendre rapidement l'escalier.*)

LESPÉRANCE.

AIR : *Je triomphe! ah! quel bonheur!*

Ah! je triomphe! ah! quel bonheur!
Je suis nommé, j'ai l'entrepôt.

Eh bien! vous ne vouliez pas croire à mon crédit.

ARMAND. Comment! vous auriez vu le ministre?

MADAME DE VERSAC. Malgré la consigne?

LESPÉRANCE. Bah! la consigne, est-ce qu'il y en a pour moi! Je ne vous dirai pas comment j'ai franchi l'escalier, me voilà dans le corridor...

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Je conçois que de cette enceinte
On connaisse mal les détours :
Moi-même dans ce labyrinthe
J'ai fait, je crois, plus de cent tours.
Vainement on passe, on repasse,
L'on va, l'on vient, peu s'en fallait
Qu'en ces lieux je m'embarrasse...
J'avais vraiment l'air d'un placet.

J'arrive sur la pointe du pied, jusqu'à l'antichambre du ministre; je guette, j'observe; j'aperçois une vieille face de solliciteur, physionomie féodale, dont les bâillements annonçaient au moins deux heures d'attente. Je prête l'oreille; il grommelait entre ses dents : « Faire ainsi croquer le marmot à M. de La Ri-« bardière! »

MADAME DE VERSAC, *à Armand.* C'est celui dont je vous parlais.

LESPÉRANCE. Il avait l'air de méditer sur l'éternité, à laquelle un solliciteur doit toujours croire. Son tour vient; les deux battants s'ouvrent, et l'huissier annonce, d'une voix de stentor : « M. de La Ribardière! » Notre homme cherche à se soulever d'un fauteuil où il avait, pour ainsi dire, pris racine. Embarrassé de sa toux, de son parapluie à canne et surtout de son épée, une faiblesse le fait retomber dans son fauteuil. Je ne perds pas un instant, et, tandis qu'il s'efforce de se redresser, je m'élance comme une flèche: j'étais dans le cabinet du ministre et j'avais déjà fait deux ou trois révérences, qu'il n'était pas encore debout.

MADAME DE VERSAC. J'avoue que je ne connaissais pas cette manière d'escamoter une audience.

LESPÉRANCE. Son Excellence témoigne d'abord quelque surprise. Je tire au hasard de ma poche une de mes pétitions; Son Excellence daigne la lire en disant : « Ah! je sais ce que c'est. » Je le crois bien : c'était peut-être la quatrième qu'il recevait. « Je con-« nais les talents de ce jeune homme. » Ce jeune homme! Votre Excellence est bien bonne, ci-devant jeune homme. « D'ailleurs, continue-t-il, c'est une fa-« mille de braves. » Je ne sais pas ce qui a pu dire cela à Son Excellence; le fait est que j'ai un frère conscrit. Alors, après avoir écrit quelques mots de sa main, le ministre a remis la pétition au secrétaire, en disant : « Que le brevet soit expédié sur-le-« champ. »

MADAME DE VERSAC. Comment! il est possible...

LESPÉRANCE. Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ma pétition est au secrétariat général; et comme c'est à votre bureau que ça vient, je vous prierai de me faire délivrer promptement.

MADAME DE VERSAC. Eh bien! qu'en dites-vous?

ARMAND. Ma foi, si c'est là ce qu'on appelle l'art d'obtenir des places, je risque bien de ne jamais en avoir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DURAND.

MADAME DURAND. Ah, mon cher Georges! félicitez-moi.

GEORGES, *à Lespérance.* C'est la dame dont je vous ai parlé pour ce mariage.

MADAME DURAND. Je suis certaine d'avoir l'entrepôt de Saint-Malo; j'ai la parole formelle du chef.

MADAME DE VERSAC. Allons, tout le monde réussit, excepté nous.

LESPÉRANCE. Vous avez la parole, c'est fort bien; mais moi j'ai la place, et vous sentez qu'alors...

MADAME DURAND. Ah, mon Dieu! est-il possible?

LESPÉRANCE. Et cet autre qui voulait m'engager à vous épouser; j'étais joli garçon.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Non, c'en est fait, non, plus de mariage;
Je suis placé, je suis heureux :
L'entrepôt me tombe en partage;
J'obtiens enfin l'objet de tous mes vœux.
Depuis dix ans que, malgré mon astuce,
Je cours toujours, je commence à m'user;
On me devait une place, ne fût-ce
Que pour me reposer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, SORBET.

SORBET. Il m'a toujours donné un à-compte, mais ce n'est pas sans peine. Où est donc mon déjeuner?

LESPÉRANCE. Mon ami, je sais ce que vous cherchez; c'est M. le secrétaire général qui s'en occupe dans ce moment.

SORBET. Qui est-ce qui s'est donc donné la peine de le porter?

LESPÉRANCE. Que ça ne vous embarrasse pas. (*Tirant la serviette de sa poche.*) Tenez, voilà toujours la serviette ; c'est trop juste, elle vous appartient.

—

SCÈNE XXI.

Les précédents, CRIARDET.

CRIARDET, *à Armand.* C'est un ordre que le ministre a mis au bas de cette pétition.

ARMAND. Et qu'il faut expédier; c'est bon.

LESPÉRANCE. Oui, je ne serais pas fâché qu'on m'expédiât.

CRIARDET. Ah ! c'est Monsieur? (*Le saluant.*) Je vous en fais mon compliment.

LESPÉRANCE. Ce que c'est que le vent de la faveur! ça vous courbe les uns, ça vous redresse les autres. Je suis persuadé que dans ce moment-ci je gagne au moins deux bons pouces.

MADAME DURAND. L'entrepôt de Saint-Malo donné à un autre, après ce qu'on m'a promis ! Ça n'est pas possible !

LESPÉRANCE. Signé du ministre, rien que ça. (*A Armand.*) Donnez-lui en lecture, je vous en prie.

ARMAND. Volontiers. (*Il jette les yeux sur la signature.*)

LESPÉRANCE. Non, lisez dès le commencement; je ne suis pas fâché qu'on voie comment je rédige une demande.

ARMAND, *lisant.* « A son Excellence, etc.

« Monseigneur,

« Jules Armand, ancien lieutenant de chasseurs, a « l'honneur de vous exposer... » Que vois-je?

LESPÉRANCE, *l'interrompant.* Qu'est-ce qu'il lit donc là? Ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries; lisez comme il y a, Benoît-Félix Lespérance.

ARMAND. Mais non, c'est bien mon nom, Jules Armand ; et plus bas, de la main du ministre : « Accordé. « Je me ferai toujours un devoir de rendre justice au « mérite. »

LESPÉRANCE, *l'interrompant.* De rendre justice au mérite ! Effectivement, ce n'est pas ça.

ARMAND, *continuant.* « Et je connais celui de mon« sieur Armand. »

MADAME DE VERSAC. Eh ! mon Dieu ! c'est ma pétition! qui donc s'est chargé de la présenter?

LESPÉRANCE, *fouillant dans sa poche.* Là, vous verrez que c'est moi-même ; je me serai trompé d'exemplaire.

MADAME DE VERSAC, *regardant dans son sac.* Pourtant elle n'est point sortie de mes mains! Que vois-je? Benoît-Félix Lespérance !

LESPÉRANCE. C'est une des miennes; nous avions changé. (*Il montre d'autres pétitions.*) Tenez, voilà les pareilles. Eh bien ! voilà la première place que j'obtiens de ma vie, et c'est pour un autre! (*A madame Durand.*) Il ne m'appartient pas, Madame, de vanter mon crédit; mais vous voyez ce que je viens de faire pour Monsieur, et vous sentez qu'il serait facile, en nous entendant bien...

MADAME DURAND. Il n'est plus temps, Monsieur; je suis sûre de l'entrepôt, et n'ai plus besoin de mari.

LESPÉRANCE. C'est différent. J'ai fait là une jolie journée. Jeune homme, vous pouvez vous vanter que votre place m'a donné du mal. C'est égal, il faudra bien que je finisse par en accrocher une.

MADAME DE VERSAC. Maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je peux vous y aider, et si vous le voulez, vous en enseigner le moyen.

LESPÉRANCE. Comment! si je le veux!

MADAME DE VERSAC.

Air de *Turenne.*

Du temps qui fuit se montrant moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instants;
Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talents.
Loin de chercher à surprendre des grâces,
Les mériter par son zèle et sa foi :
Voilà, Monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places...

LESPÉRANCE. J'en essaierai. (*Tirant sa montre vivement.*) Ah, mon Dieu! trois heures et demie! cela ne sera pas fermé à l'intérieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

ARMAND, *tirant aussi sa montre.* Qu'est-ce que vous dites donc, trois heures et demie? Deux heures et demie.

LESPÉRANCE. Dans ce cas je reste. Aussi bien, j'ai encore quelque chose à solliciter. (*Tirant une pétition de sa poche, et s'adressant au public.*) Messieurs, Benoît-Félix Lespérance a l'honneur de vous exposer que :

Air du ***Pot de fleurs.***

Dans ce pays on rencontre à la ronde
Nombre de gens qui ne sont pas placés,
Pour qu'ici nous ayons du monde,
Envoyez-nous ceux que vous connaissez
Et s'ils craignent encor quelques disgrâces,
Messieurs, dites-leur de ma part :
Qu'on est chez nous, *à six heures un quart,*
Toujours sûr d'obtenir des places.





CATHERINE, *entrant.* Comment, mademoiselle Marie, vous êtes restée à la maison toute seule à travailler. — Acte I, scène I.

MALVINA

OU

UN MARIAGE D'INCLINATION

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 décembre 1828

Personnages.

M. DUBREUIL, riche négociant.
MALVINA, sa fille.
MARIE, sa nièce.
ARVED DUBREUIL, son neveu.
M. DE BARENTIN, ami de la maison.
CATHERINE, femme de charge et gouvernante de Dubreuil.

La scène se passe aux environs de Nantes, dans une maison de campagne appartenant à M. Dubreuil.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon ; porte au fond ; deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CATHERINE, MARIE, *assise sur le devant, à gauche, est occupée à dessiner.*

CATHERINE, *entrant.* Comment? mademoiselle Marie, vous êtes restée à la maison toute seule à travailler? vous n'êtes pas à la promenade du matin?

MARIE. Non ; mais je les ai vus partir. La cavalcade était magnifique : mon oncle était dans la calèche ; Malvina, ma cousine, était à la portière, et elle a tant de grâce à cheval ; elle monte si bien!

CATHERINE. Joli talent, pour une demoiselle!

MARIE. Et où est le mal?

CATHERINE. Les convenances avant tout, Mademoi-

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 4. —

selle, les convenances; et quand je pense aux accidents...

MARIE. Il n'y avait rien à craindre, puisque M. de Barentin, ce jeune élégant, qui est l'ami de la maison, caracolait à ses côtés, sur son beau cheval anglais.

CATHERINE. Son cheval, qui appartient à monsieur votre oncle.

MARIE. Comme Il s'en sert toujours, c'est le sien.

CATHERINE. A ce compte, cette maison de campagne serait aussi la sienne.

AIR du *Ménage de garçon.*

Sans façon, et deux ans de suite,
Il est venu loger ici.

MARIE, *quittant son dessin, et allant auprès de Catherine.*

C'est un jeune homme de mérite,
Un philosophe sans souci,
Un sage, qui n'a rien à lui.

CATHERINE.

Je conçois bien cette sagesse,
Car il peut, grâce à son aplomb,
Se passer toujours de richesse,
Tant que les autres en auront.
Il peut se passer de richesse,
Tant que les autres en auront.

MARIE. Toi qui, l'année dernière, l'avais vu arriver avec tant de plaisir!

CATHERINE. Sans doute, le premier abord est pour lui : un joli cavalier, une jolie tournure; et ses malheurs dont il parlait toujours..... et ce service qu'il avait rendu à votre oncle... ce spectacle, où il avait pris sa défense sans le connaître..... et puis, vous le dirai-je, j'ai cru d'abord que c'était un prétendu pour vous.

MARIE. Pour moi?

CATHERINE. Oui, il était galant, assidu, il ne vous quittait pas; et j'aime tout de suite ceux qui vous aiment; mais soudain cela a cessé, et pourquoi? je vous le demande.

MARIE. Je m'en vais te le dire. Il y a un an, quand il est venu ici pour la première fois, il n'y avait que moi; car ma cousine Malvina était à Paris. A mon aspect il parut troublé; toutes ses phrases, qu'il n'achevait jamais, étaient toujours précédées et terminées par un soupir; quand je le rencontrais dans le jardin, c'était dans des allées solitaires, un mouchoir à la main, les yeux rouges, et un air de désespoir et d'égarement qui me faisait peine et qui me faisait peur... car il avait toujours l'air d'un roman... mais d'un roman au cinquième volume..... au moment des catastrophes.

CATHERINE. Voyez-vous cela!

MARIE. Mon oncle même s'en était aperçu et ne nous laissait jamais ensemble; et un jour que j'étais à travailler, comme aujourd'hui, dans le salon, il prit une chaise, s'assit à côté de moi : « Marie, me dit-il, Marie... » Il leva les yeux au ciel, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et la conversation en resta là.

CATHERINE. C'était fort embarrassant.

MARIE. Aussi, ne sachant que lui dire, je me mis à lui parler de tout le monde, de ma famille, de mon oncle Dubreuil. Je lui appris qu'il était le plus riche négociant de la Bretagne, qu'il adorait sa fille unique, qu'il s'occupait de son établissement, que ma cousine Malvina, qui était dans ce moment à Paris, chez une de nos tantes, aurait un jour une dot superbe; tandis que moi, pauvre orpheline, élevée par les bontés de mon oncle, je n'avais rien à attendre, rien à espérer; et, pendant que je parlais, je voyais sur sa physionomie une expression toute particulière. Dans ce moment on sonna le dîner, auquel, contre son habitude, il fit le plus grand honneur; le soir, au salon, il prit du punch; le lendemain, sa mélancolie était partie; et quelques jours après il fit comme elle.

CATHERINE. Vraiment!

MARIE. Il allait à Paris, disait-il, pour des affaires importantes; et cette année, au moment où on l'attendait le moins, il est revenu, toujours galant et empressé, auprès de moi; mais ce n'est que quand il y a du monde, et quand on nous regarde.

CATHERINE. C'est singulier, et, en attendant,

AIR de *Oui et non.*

Il commande dans la maison,
Plus haut que votre oncle peut-être.

MARIE. C'est bien vrai. (*Elle va reprendre son dessin.*)

CATHERINE.

Pour prendr' chez nous un pareil ton,
Après tout, est-il notre maître?
Quoique souvent il en ait l'air,
A le servir qu' d'autres essaient;
Je n'en suis pas, moi : j'ai l' cœur fier,
J' n'obéis qu'à ceux qui me paient.
Oui, Mademoisell', j'ai l' cœur fier,
J' n'obéis qu'à ceux qui me paient.

MARIE. Ce n'est pas vrai; car moi, qui n'ai rien, qui ne te donne rien...

CATHERINE. Quelle différence! vous êtes mon enfant d'adoption, vous, et votre cousin Arved que j'ai nourri, que j'ai élevé..... (*Regardant le dessin de Marie.*) Ah! mon Dieu! ce dessin que vous faites là! mais c'est lui! c'est lui-même!

MARIE. Oui : d'après le portrait qui est là-bas dans le salon.

CATHERINE. Quelle différence! celui-ci est bien plus ressemblant.

MARIE. Tu l'as reconnu; tant mieux. C'est une surprise que je ménage à mon oncle, pour sa fête. (*Elle se lève.*)

CATHERINE. Si je l'ai reconnu, ce cher enfant! depuis qu'il est parti pour l'armée, je n'ai plus que vous à qui je puisse parler de lui; car mademoiselle Malvina, la fille de notre maître... ce n'est pas ma faute si je ne la chéris pas autant que vous deux. Elle est bien aimable, bien brillante dans un salon; mais, si j'étais homme, si j'étais à marier, si je voulais être heureux tous les jours, ce n'est pas elle que je choisirais : c'est vous.

MARIE. Y penses-tu, ma bonne Catherine? ne parlons plus de cela.

CATHERINE. Et pourquoi donc?

MARIE. Parce que, probablement, je ne me marierai jamais; car, vois-tu bien, dans le temps où nous vivons, quand on n'a pas de dot...

CATHERINE. Est-ce que votre oncle ne vous en donnera pas une?

MARIE. Je le crois; mais, si j'accepte sa dot, il faudra, en même temps, accepter le mari qu'il me donnera; et je tiendrais à choisir.

CATHERINE. C'est aisé.

MARIE. C'est selon; peut-être suis-je difficile. Non que je veuille, comme ma cousine, de grands sentiments, de grandes passions : je me rends justice, je suis peu faite pour les inspirer.

AIR de la *Robe et les bottes.*

Pour jamais sortir de ma sphère,
Je n'ai pas assez de talents;

C'est pour cela qu'il me faudrait, ma chère,
Un mari comme je l'entends,
Qui, me comprenant tout de suite,
Se contentât d'être chéri,
Et voulût bien prendre pour du mérite
Tout l'amour que j'aurais pour lui.

Mais, pour cela, je lui voudrais un caractère, des qualités...

CATHERINE. Que vous avez rêvés.

MARIE. Non, que je connais, que j'ai vus quelque part.

CATHERINE. Votre cousin Arved, par exemple.

MARIE. Mais, oui, si je choisissais un mari, je voudrais qu'il lui ressemblât. Il est si bon, si aimable! et je me dis souvent, ma bonne Catherine, que celle qu'il épousera sera bien heureuse.

CATHERINE. Et pourquoi ne serait-ce pas vous?

MARIE. Y penses-tu? Arved est déjà maître d'une fortune considérable, il fera un beau chemin dans le militaire, mon oncle a des vues sur lui, j'en suis sûre; et moi, qui dois tout à ses bontés, pourrais-je penser à contrarier les plans de bonheur qu'il forme pour sa fille? Non, Catherine, qu'il n'en soit plus question : et comme Arved ne peut jamais être mon mari, eh bien! je resterai demoiselle; il y a encore de vieilles filles qu'on aime bien, quand elles sont bonnes, et pas trop ennuyeuses. Mais j'entends la calèche.

CATHERINE. C'est votre oncle qui revient avec M. de Barentin. (*Marie rentre dans la chambre à gauche, en emportant son carton de dessin.*)

—

SCÈNE II.

CATHERINE, DUBREUIL, *à qui* BARENTIN *donne le bras.*

BARENTIN.

AIR de la *Guarrache* (de LA MUETTE DE PORTICI).

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous;
Ah! loin qu'il me lasse,
Ce poids est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial;
Tableau dont l'ensemble
Est patriarcal.

DUBREUIL.

Oui, c'est la jeunesse
Qui, je le sens bien,
Doit à la vieillesse
Servir de soutien.

BARENTIN.

Ainsi, dans la vie,
Bien souvent, dit-on,
On voit la folie
Guider la raison.

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

C'est assez, de grâce,
J'irai bien sans vous;
Rien ne nous menace,
Nous voici chez nous.
C'est, en conscience,
Un soin filial;
A sa complaisance
Non, rien n'est égal.

BARENTIN.

Sur mon bras, de grâce,
Allons, appuyez-vous;
Ah! loin qu'il me lasse,
Ce soin est bien doux.
Soin touchant, qui semble
Un soin filial;
Tableau dont l'ensemble
Est patriarcal.

CATHERINE.

J'admire sa grâce,
Aimable pour tous;
Jamais rien ne lasse
Des soins aussi doux.
C'est, en conscience,
Un soin filial;
A sa complaisance,
Non, rien n'est égal.

BARENTIN. Eh bien! Catherine, vous ne pensez pas à donner un fauteuil à Monsieur? Vous ne pensez à rien. (*A Dubreuil.*) Asseyez-vous donc. (*Dubreuil s'assied sur un fauteuil que Barentin lui a donné. Barentin reste debout à sa gauche, Catherine à sa droite. Barentin s'adressant à Catherine.*) Vous direz aussi à Joseph de promener mon cheval, de lui donner du vin chaud; ces chevaux anglais demandent tant d'égards! je sais cela, moi qui, avant mes malheurs, en avais dix dans mon écurie... Et un tabouret sous ses pieds!.. monsieur Dubreuil... donne, donne, Catherine.

DUBREUIL. Vous êtes trop bon, et vous vous donnez trop de peine; vous me feriez croire à la fin plus vieux que je ne le suis. Tiens, Catherine, prends-moi mon chapeau. (*Barentin prend le chapeau de Dubreuil et le pose sur une chaise. Catherine se retire avec humeur.*) Eh bien! tu t'en vas?

CATHERINE. Puisque Monsieur est là, vous n'avez pas besoin de moi; et vous pourriez vous passer de tous vos domestiques.

DUBREUIL. Catherine!

BARENTIN. Laissez-la dire; moi, j'aime les duègnes, les gouvernantes; il faut qu'elles soient toujours de mauvaise humeur! privilége touchant de la fidélité; et puis celle-ci vous rend de grands services.

CATHERINE. Monsieur en convient donc?

BARENTIN. Certainement; la vieillesse chagrine et morose fait ressortir encore mieux celle qui est aimable et indulgente; et à ce titre, il faut garder votre gouvernante; vous ne trouverez jamais mieux.

CATHERINE. Monsieur...

DUBREUIL. Allons, Catherine, tais-toi, et laisse-nous.

CATHERINE. On m'impose silence : c'est là le plus fort. (*Marie rentre, Barentin va au-devant d'elle, et lui parle bas pendant que Catherine chante son couplet.*)

AIR du vaudeville de l'*Homme Vert.*

Me faire taire, je suffoque,
Je n'y tiens plus, et je m'en vais;
Sachez, c'est là ce qui me choque,
Que chiens, chevaux, femmes et laquais,
Il prend tout, de tout il dispose,
Du vieux aussi bien que du neuf;
Bien heureux, Monsieur, et pour cause,
Que grâce au ciel, vous soyez veuf.

(*Elle sort.*)

—

SCÈNE III.

DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

BARENTIN, *à Marie.* Combien j'étais impatient du retour! car vous savez, mademoiselle Marie, qu'il n'est point de plaisir où vous n'êtes pas.

DUBREUIL. Voilà déjà M. de Barentin dans ses galanteries et ses déclarations. Et ma fille, où est-elle donc?..

BARENTIN. Elle n'était pas encore descendue de che-

val; car elle en a un dont elle voulait former le caractère, un cheval anglais que l'on prendrait pour un naturel du pays, pour un franc Breton, tant il a de ténacité dans les idées! Il en a une, entre autres, que j'appellerais une idée fixe; c'est de rester en place quand il aperçoit une barrière: et mademoiselle Malvina a voulu absolument lui faire franchir celle de la cour; je l'ai vue qui s'éloignait au galop pour prendre du champ.

DUBREUIL. Et vous ne vous y êtes pas opposé? vous n'êtes pas resté près d'elle?

BARENTIN. L'empressement que j'avais de vous donner le bras... et de revoir Mademoiselle...

DUBREUIL. Eh! ce n'est pas de cela qu'il s'agissait! courons vite...

—

SCÈNE IV.

MALVINA, *en amazone et la cravache à la main*; DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

MALVINA. Je le savais bien, qu'il m'obéirait.

DUBREUIL. Comment! cette barrière, tu l'aurais franchie?

MALVINA. Trois fois de suite; mon cheval ne s'est abattu qu'à la dernière.

DUBREUIL. Imprudente que tu es! et il ne t'est rien arrivé?

MALVINA. J'étais à terre avant lui.

MARIE. Et tu n'as pas eu peur?

MALVINA. Si, un instant; mais il y a, dans le danger que l'on brave, une certaine émotion qui n'est pas sans plaisir.

DUBREUIL. Et tu n'as pas pensé à ton vieux père, qu'une pareille imprudence pouvait condamner à des regrets éternels?

MALVINA. Ah! vous avez raison; je me le reproche maintenant. Pardonnez-moi, mon père, cela ne m'arrivera plus.

DUBREUIL. En attendant, c'est tous les jours quelque folie pareille. Depuis que je t'ai laissée faire ce voyage à Londres, tu as pris des manières anglaises, tu n'es plus de notre pays.

MALVINA. Ah! mon père!

DUBREUIL. Et notre pays en vaut bien un autre, entendez-vous, Mademoiselle? Je ne suis pas un Anglais, je ne suis pas un milord, grâce au ciel, car je ne les aime pas; j'ai fait ma fortune dans le commerce, je l'ai faite en France, et je ne me soucie pas de la manger en pays étranger: et ici, depuis quelque temps,

AIR: *Il me faudra quitter l'empire.*

On est plutôt à Londres qu'en Bretagne:
Romans anglais, paris, course à cheval,
Combats de coqs; enfin, dans ma campagne,
On prend du thé, qui toujours me fait mal,
Et que je hais par goût national.
Mais le bordeaux, mais le champagne même,
C'est différent: ce sont mes vieux amis;
Et fier du sol qui nous les a produits,
Lorsque je bois de ces bons vins que j'aime,
Je crois que j'aime encor plus mon pays.

BARENTIN. Et vous avez raison, je partage vos sentiments.

DUBREUIL. Je le sais, et mon vin aussi; car, chez moi, vous êtes le seul qui me teniez tête; mais, pour ma fille... (*Regardant Malvina.*) Qu'est-ce que c'est? te voilà fâchée! ce que je t'en dis, mon enfant, ce n'est pas pour te faire de la peine, c'est pour le monde, c'est pour les autres; car, pour moi, je te trouve toujours bien, et je voudrais que chacun fût de mon avis: ainsi, voyons, ne me boude pas, et embrasse-moi.

MARIE, *à part*. Je m'y attendais; c'est là la fin ordinaire de tous les sermons. (*Elle sort par la porte du fond.*)

DUBREUIL. Nous voilà raccommodés, n'est-il pas vrai?

MALVINA. A une condition, c'est que vous viendrez tantôt à cette partie de chasse où le nouveau préfet nous a invités.

DUBREUIL. Comment! encore!

MALVINA. Cette fois, c'est dans un but utile, une chasse aux renards: et vous viendrez, n'est-il pas vrai? dans l'intérêt public.

DUBREUIL. Dire que je ne peux rien lui refuser. (*Marie entre suivie du domestique qui porte un guéridon sur lequel est le déjeuner.*) Nous verrons... le déjeuner porte conseil... c'est pour cela que je voudrais bien le voir arriver.

MARIE. Le voici, mon oncle.

DUBREUIL. Très-bien. Marie est une bonne fille qui est toujours à son affaire.

MARIE, *lui donnant les journaux*. De plus, voici vos lettres et vos journaux.

DUBREUIL, *se mettant à table*. Plus tard, on ne peut pas faire tout à la fois.

BARENTIN, *de même*. Ne suis-je pas là? N'est-ce pas moi qui suis votre lecteur ordinaire?

DUBREUIL. Vraiment, monsieur de Barentin, vous êtes d'une complaisance... et de plus un homme universel; vous me lisez le matin, vous faites le soir ma partie de piquet... (*Ils se mettent à table dans l'ordre suivant: Barentin, Marie, Dubreuil, Malvina.*)

MALVINA. Ce ne sont pas les seuls services que Monsieur vous ait rendus.

DUBREUIL. Non, sans doute; et je n'oublierai pas que, l'année dernière, il s'est exposé pour moi avec une générosité...

BARENTIN. Je n'ai fait que mon devoir. (*A Marie qui lui sert du thé.*) Assez, assez de thé, je vous en prie. Ces spectacles de province sont si mal composés... des jeunes gens de si mauvais ton... et défendre un vieillard respectable qu'on insulte est une cause si belle... (*A Malvina.*) je vous demanderai un peu de sucre... que j'ai été trop heureux de venger vos cheveux blancs.

MALVINA. Et vous ressentez-vous encore de la blessure que votre adversaire vous a faite?

BARENTIN. Heureusement.

AIR de *Turenne*.

Oui, de ce bras je suis encor malade.

DUBREUIL.

Et c'est celui, je crois m'en souvenir,
Que vous m'offrez toujours en promenade.

BARENTIN.

C'est vrai; mais fier d'un si doux souvenir,
Chaque douleur est un plaisir.

MALVINA.

A cet honneur il a droit de prétendre;
Votre vieillesse à lui doit se fier,
Et sans crainte peut s'appuyer
Sur le bras qui sut la défendre,
Sur le bras qui sut la défendre.

BARENTIN. Mademoiselle a raison: l'idée seule de votre amitié peut compenser les chagrins qui ont assailli le matin de ma vie.

MARIE. A votre âge, déjà!

BARENTIN. Oui, jeune encore, j'ai appris le malheur;

c'est même la seule chose que je sache complétement.

MALVINA. N'allez-vous pas lui rappeler de pareils souvenirs? Monsieur nous avait promis de lire les journaux, et les nouvelles sont si intéressantes!

MARIE. Surtout quand on est à cent lieues de Paris.

DUBREUIL. Pour moi, depuis que les ennemis sont entrés en France, leur lecture me fait plus de mal que de bien. Je sais que la paix a été signée avec les monarques alliés et que mon neveu Arved n'a été ni tué, ni blessé; je n'en demande pas davantage.

BARENTIN. Voici pourtant des documents, des détails historiques sur les affaires du mois dernier, entre autres, sur la bataille de Montereau.

MALVINA, *demandant le journal à Barentin.* Ah! voyons. (*Barentin lui donne le journal. Elle lit.*) « Un des régiments d'élite, vivement pressé par l'armée autrichienne, avait ordre de se retirer, et de faire sauter tous les ponts. Déjà les ennemis paraissaient sur l'autre rive, et, quoique le feu eût été mis, la mine ne partait pas encore. On ordonne à un soldat d'y retourner, et, prêt à obéir à cet ordre périlleux, il s'arrête un instant. — « A quoi penses-tu? lui crie « le comte Dubreuil, son colonel. — A ma femme et « à mes trois enfants. Adieu, mon colonel, je vous les « recommande. — Tu as raison, s'écrie le comte Du- « breuil en l'arrêtant, donne-moi, je suis garçon! » et saisissant la mèche enflammée, il s'élance sous une grêle de balles; et quelques minutes après, le pont avait sauté.

MARIE. Et ce brave colonel, que lui est-il arrivé? en est-il revenu?

MALVINA. On n'en dit rien; mais, s'il a péri, je ne m'en consolerai jamais.

BARENTIN. Y pensez-vous?

MALVINA. Oui, Monsieur; cela est si beau, si généreux... sur un trait pareil, j'adorerais le comte Dubreuil. (*Ils se lèvent; le domestique emporte le guéridon.*)

BARENTIN. L'adorer? c'est un peu fort; et je vous conseillerais de vous en tenir à l'admiration, ce qui est bien assez.

DUBREUIL. Mais attendez donc... Dubreuil... il me semble que ce nom-là... ce doit être un de nos parents... il est vrai qu'excepté mon neveu Arved, ils sont tous dans le commerce.

MARIE. Et puis, le comte Dubreuil... Vous savez bien qu'il n'y a pas de noble dans notre famille.

DUBREUIL.

AIR de *Préville.*

Eh! oui, c'est juste, et puis, au bout du compte,
Notre famille, on le sait bien,
N'a pas besoin d'un baron ni d'un comte;
Mais un bon cœur, mais un homme de bien,
Un tel parent ne gâte jamais rien.
(*Prenant le journal que lui donne Malvina.*)
Fier de ce titre où le courage brille,
Avec orgueil, chez soi, dans sa maison,
On le conserve, et c'est avec raison;
Car ce sont là des papiers de famille
Qui valent bien les titres d'un baron.
(*Il rend le journal à Marie.*)

BARENTIN, *passant auprès de Dubreuil.* Je suis tout à fait de votre avis; car j'ai beaucoup connu le comte Dubreuil autrefois, quand j'étais à l'armée.

MARIE. Monsieur a été militaire?

BARENTIN. Oui, Mademoiselle, nous étions frères d'armes. (*Dubreuil va s'asseoir sur un fauteuil à gauche, et parcourt quelques lettres.*)

MALVINA. Il serait vrai!

BARENTIN. Partageant les mêmes périls, logeant sous la même tente.

DUBREUIL. En effet, je reçois justement une lettre où l'on me parle de vous, monsieur Barentin.

BARENTIN, *troublé.* De moi?

DUBREUIL. Je vois que vous avez été dans les gardes d'honneur.

BARENTIN. Il est vrai; et ce mot seul a réveillé des souvenirs et des idées de gloire, dont je ne croyais plus que mon âme flétrie fût désormais susceptible.

MALVINA. Et pourquoi donc, Monsieur? pourquoi vous décourager? rien n'est perdu, tant qu'il y a encore des périls et de la gloire à acquérir.

DUBREUIL, *qui a décacheté une seconde lettre.* Dieu! qu'ai-je vu! Marie, va dire à Catherine de préparer la plus belle chambre, à tous mes gens de se tenir prêts. (*Il se lève.*)

MARIE. Qu'est-ce donc?

DUBREUIL. Arved, mon neveu Arved! il sera ici dans quelques heures.

MALVINA ET BARENTIN. O ciel!

MARIE. Est-ce bien vrai? ne vous trompez-vous pas?

DUBREUIL. Il m'écrit de Nantes, trois lieues d'ici, qu'il y arrive en garnison, et que, s'il peut s'échapper, il viendra passer quelques jours avec nous.

AIR des *Comédiens.*

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre.

MARIE.

Ah! quel bonheur de revoir son cousin!
A tout le monde, ici, je vais l'apprendre,
Et puis je cours m'établir au jardin.
(*A part.*)
Du pavillon, en ouvrant la fenêtre,
De loin, d'avance, on peut l'apercevoir;
(*Regardant Malvina.*)
Oui, pour une autre, hélas! il vient peut-être;
Mais je serai la première à le voir.

ENSEMBLE.

Le ciel enfin daigne donc nous le rendre, etc.

MALVINA.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Pourquoi vient-il, et quel est son dessein?
Au fond du cœur, hélas! je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

DUBREUIL.

A le revoir j'étais loin de m'attendre.
Je pourrai donc accomplir mon dessein;
Ah! quel bonheur! ici je ne puis rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.

BARENTIN.

A ce retour j'étais loin de m'attendre.
Qu'avions-nous donc besoin de ce cousin
Au fond du cœur, ici je ne peux rendre
Ce que j'éprouve à ce retour soudain.
(*Marie sort.*)

—

SCÈNE V.

BARENTIN, DUBREUIL, MALVINA.

BARENTIN, *à part.* C'est cela; toutes les têtes renversées!.. il n'y a rien que je déteste comme les reconnaissances de famille, et la sensibilité en sortant de table.

DUBREUIL. Voilà près de trois ans que je ne l'ai embrassé; car c'est à la fin de 1811 qu'il est parti, comme capitaine, pour cette campagne de Russie, d'où j'ai cru qu'il ne reviendrait jamais. Eh bien! ma chère amie, eh bien! tu ne vas pas t'habiller pour le recevoir?

MALVINA. A quoi bon? pour un cousin, il n'y a pas besoin de cérémonies.

BARENTIN. Mademoiselle a raison; c'est une si belle parure que la simplicité et le naturel! sans compter que c'est peut-être la plus rare.

DUBREUIL, *le regardant.* Je ne dis pas non; mais, dans cette circonstance, j'ai des motifs... (*A Malvina.*) pour que le premier coup d'œil soit à ton avantage; tu connais mes projets, je ne te les ai pas laissé ignorer...

MALVINA. Non, certainement; mais je ne sais pas comment vous l'expliquer... il est des inclinations, des sympathies qui naissent d'un coup d'œil... et ces sentiments-là, jamais Arved ne pourra me les inspirer... non que je ne lui reconnaisse d'excellentes qualités... c'est un brave garçon, bien rond, bien uni: mais pas d'élévation dans les idées, pas d'enthousiasme, d'imagination; en un mot, il ne fera jamais qu'un honnête homme, et pas autre chose.

DUBREUIL. Et un bon mari.

MALVINA. C'est ce que je voulais dire; et jamais nous ne pourrions nous comprendre. Dès l'enfance, nous n'étions jamais d'accord : élevés ensemble, avec lui et Marie, ma jeune cousine. il prenait toujours son parti contre moi, me contrariait à tout propos, et nous étions toujours en guerre.

DUBREUIL. Et c'est pour un pareil motif que tu refuses le plus riche parti de la Bretagne?

MALVINA. Eh! mon père, qu'avons-nous besoin de tant de richesses? Quant à moi, si j'étais maîtresse de mon choix, je préférerais celui qui, pauvre et malheureux, sait aimer et souffrir en silence; je serais fière de réparer envers lui les torts de la fortune; et je croirais faire mon bonheur, en l'enchaînant à moi par l'amour, par la reconnaissance, par tous les sentiments qui ont du pouvoir sur un cœur généreux.

BARENTIN. Ah! Mademoiselle, une telle manière de penser vous fait trop d'honneur.

DUBREUIL. Oui, c'est magnifique... en théorie; et ces mariages-là font toujours admirablement bien dans les romans; mais, dans le monde, c'est autre chose.

—

SCÈNE VI.

BARENTIN; MARIE, *accourant;* DUBREUIL, MALVINA.

MARIE. Le voilà! le voilà! je l'ai aperçu du bout de l'avenue, sur un beau cheval, qui arrive au galop; et, si vous saviez, mon oncle, comme il a bonne tournure!

DUBREUIL. Allons tous à sa rencontre. (*A Malvina.*) Viens.

MALVINA. Mon père... puisque vous le voulez... je vais...

DUBREUIL. Où donc?

MALVINA. A ma toilette.

DUBREUIL. A la bonne heure. Tu vas donc te faire bien jolie! je t'en remercie; viens m'embrasser, tu es une bonne fille. Va, va, mon enfant. (*Malvina sort par la gauche.*)

BARENTIN. Pour moi, si vous le permettez, je vais faire un tour de parc; je craindrais de gêner les épanchements de la nature, et je vous laisse en famille. (*Il sort par la droite.*)

DUBREUIL. Comme vous voudrez.

—

SCÈNE VII.

MARIE, CATHERINE, ARVED, DUBREUIL, CHOEUR DE PAYSANS.

CHŒUR.

(Musique de M. Hus-Desforges.)

Enfin il revoit le séjour
Témoin de sa jeunesse,
Enfin il revoit ce séjour.
Pour nous quel heureux jour!

ARVED, *qui est entré, tenant la main de Catherine, s'élance dans les bras de Dubreuil.*

Je me retrouve dans vos bras.
Sur mon cœur je vous presse.

CATHERINE.

Moi, de plaisir j'en pleure, hélas!

MARIE, *à part.*

Et moi, qu'il ne voit pas!

ARVED ET LE CHOEUR.

Enfin { me / le } voilà de retour
Aux lieux de { ma / sa } jeunesse.
Enfin { me / le } voilà de retour.
Ah! pour { moi / lui } quel beau jour!

ARVED, *à Dubreuil.*

Et mes cousines, où sont-elles?
Et Marie, et puis Malvina?
Donnez-moi donc de leurs nouvelles.
(*Se retournant et apercevant Marie.*)
Qu'ai-je vu! ma sœur, te voilà!

MARIE, *avec joie, courant à Arved.*

Il m'a reconnue.

ARVED.

Et sans peines;
Ton souvenir ne m'a jamais quitté;
Et quoique, hélas! sur des rives lointaines,
Près de vous, mes amis, mon cœur était resté.

CHOEUR.

Enfin le voilà de retour, etc., etc., etc.

(*A la fin de cette reprise, Dubreuil fait signe aux paysans de se retirer. Catherine les conduit jusqu'à la porte du fond, et se place ensuite à la gauche de M. Dubreuil.*)

ARVED. Voici donc ces lieux que je désespérais de revoir, et auxquels tant de fois j'ai cru dire un éternel adieu; et je reviens, et je suis au milieu de ceux que j'aime! Mon Dieu! que je suis heureux!

DUBREUIL ET MARIE. Et nous donc!

CATHERINE. Ce cher enfant! combien il a souffert! aussi je le trouve changé.

DUBREUIL. Il en peut dire autant de nous.

ARVED. Non; je vous retrouve toujours les mêmes. Nous voilà encore, comme nous étions, il y a trois ans; et maintenant, il ne me semble pas que je sois parti, car rien ici n'est changé, excepté Marie, que je trouve embellie, et beaucoup.

MARIE. Vraiment, mon cousin?

DUBREUIL. Que sera-ce donc, quand tu verras Malvina? c'est la beauté du pays, et nous ne manquons pas d'adorateurs, car c'est à qui me la demandera en mariage; mais moi, j'ai mes idées, dont nous parlerons; car tu restes ici quelques jours? tu en as la permission de ton colonel?

ARVED, *souriant.* Je n'en ai pas besoin; je me la suis donnée.

MARIE, *avec joie.* Est-ce que tu serais devenu colonel?

ARVED. Mieux que cela, ma cousine.

DUBREUIL. Général de brigade?

ARVED. Vous l'avez dit.

DUBREUIL. A moins de trente ans, il serait possible! la belle chose que la guerre! J'ai un neveu qui est général!

MARIE. Et moi, qui n'ai pas mis d'épaulettes à un seul de ses portraits.

DUBREUIL. Toi qui, après la bataille de Hanau, n'étais que chef d'escadron!

ARVED. C'est que, depuis quelque temps, mon oncle, cela a été vite.

DUBREUIL. J'entends; il y a eu de l'avancement. Et M. Gérard, ton ami, ton lieutenant-colonel, dont tu me parlais dans toutes tes lettres?..

ARVED. Mort dans un jour de victoire! mort à Montmirail.

DUBREUIL. Ah! mon Dieu! Et ton brave colonel, qui t'avait pris en amitié, qui te traitait comme son fils?..

ARVED. Mort à Champ-Aubert!

DUBREUIL, *secouant la tête.* Je conçois... je conçois alors que, de chef d'escadron on devienne général en quelques mois (*Soupirant.*) C'est une belle chose que la guerre, mon neveu Arved; je crois, malgré cela, que j'aime mieux le commerce; mes commis ne vont pas si vite, mais ils durent plus longtemps. Et toi-même?.. et ces blessures dont on nous avait parlé?

ARVED. Ce n'est rien, mon oncle; il en est d'autres plus difficiles à guérir, d'autres plus douloureuses encore pour le cœur d'un soldat; ces drapeaux étrangers, que, tant de fois, j'avais vus fuir devant nous... Allons, allons, n'y pensons plus; que cette larme soit la dernière que je donne au passé!

DUBREUIL. Si mon pauvre Edmond... si ton père était là!..

ARVED. Vous le remplacerez, mon oncle, vous me tiendrez lieu de ce père que je regrette, et que je retrouve en vous : désormais, nous ne nous quitterons plus. Quand on a vu de près d'aussi grandes catastrophes, toute idée ambitieuse s'éloigne de notre âme, qui n'aspire plus qu'au repos, à la tranquillité; et c'est ici que je les retrouverai. Mon seul désir, maintenant, est de m'établir près de vous, en famille, avec ma femme et mes enfants, que d'avance, je chéris déjà; car tout le long de la route je m'occupais de leur bonheur, de leur avenir; et j'étais encore avec eux, quand j'ai aperçu de loin les tourelles de votre château.

DUBREUIL. C'est un présage, et moi, j'y crois; mais va donc voir, Catherine, si ma fille est prête, et dis-lui de descendre.

ARVED. Comment! des cérémonies! je te sais gré, Marie, de n'en avoir pas fait pour moi.

MARIE. Aussi je suis moins belle.

ARVED. Oui; mais aussi je t'ai vue plus tôt. (*A Catherine qui passe auprès de lui.*) Et Charlot, ton fils et mon frère de lait!.. et tous mes filleuls?.. car j'étais, je crois, le parrain de tout le village.

CATHERINE.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Ils n' sont pas tous à leur aise;
La guerr' fait tant d' malheureux!
Aussi, l'année est mauvaise,
Et les indigents nombreux.
Les indigents sont nombreux.

MARIE.

Mais à ceux qu'en sa bienfaisance
Mon oncle n'a pu secourir,
A ceux qu'il ne peut secourir,
Je dis : « Prenez patience,
Mon cousin va revenir. »

(*Catherine sort.*)

ARVED. Et tu as bien fait, je t'en remercie; allons-y ensemble, viens les voir. (*Il prend Marie sous le bras et veut sortir avec elle.*)

DUBREUIL, *les arrêtant.* Un instant; nous avons à parler affaire, et d'affaires importantes : ainsi, Marie, laisse-nous.

MARIE. Oui, mon oncle. (*A part.*) A peine arrivé, déjà lui parler d'affaires, ne pas lui laisser le temps d'être heureux, et à nous aussi...

DUBREUIL. Marie...

MARIE. Je m'en vais. (*En s'éloignant, elle regarde Arved.*) Adieu, mon cousin. (*Sur un nouveau signe de Dubreuil.*) Oui, mon oncle, je m'en vais.

—

SCÈNE VIII.

ARVED, DUBREUIL.

DUBREUIL. Tu te doutes bien, mon garçon, du sujet dont je veux t'entretenir; car, entre nous, nous pouvons parler sans façon; il s'agit donc du rêve de ma vie entière, du bonheur de ma fille, que je veux te confier.

ARVED. Je sais, mon oncle, que cette union a toujours été le désir de mon père et le vôtre; et moi-même, avec mes idées de mariage, je serais enchanté que cela pût réussir; mais, avant tout, il faut que cela convienne à Malvina; et puis, vous le dirai-je? j'ai toujours eu au fond du cœur un faible pour ma cousine Marie; et, depuis que je l'ai revue, je la trouve si bonne et si gentille!

DUBREUIL. Ne vas-tu pas te passionner d'avance, et sans voir seulement celle que je te destine?

ARVED. Non, mon oncle.

DUBREUIL. Je te dirai donc, que pour Marie j'avais d'abord d'autres vues. Nous avons ici un M. de Barentin, qui, l'année dernière, lui a fait une cour très-assidue.

ARVED. Vous en êtes bien sûr?

DUBREUIL. C'étaient des langueurs, des soupirs; il en était amoureux fou, au point même de m'inquiéter.

ARVED. Et Marie?..

DUBREUIL. On ne sait jamais au juste ce que pensent les petites filles, je crois cependant qu'elle le voyait avec plaisir; et comme cette année il s'occupe beaucoup plus de moi et du soin de me plaire que de plaire à Marie, j'ai pensé qu'il avait son aveu, et qu'ils étaient d'accord.

ARVED, *ému.* Ah! vous croyez? alors, mon oncle, il ne faut plus penser à rien, qu'au bonheur de Marie.

DUBREUIL. Tu entends bien que mon dessein est de l'établir, de lui donner une dot convenable; mais avant tout, et en ma qualité d'oncle, j'ai d'abord été aux informations, ce qui était assez difficile à cause du mystère dont s'enveloppait ce M. de Barentin. Cependant, comme il prétendait avoir servi dans les gardes d'honneur, j'ai pris des renseignements à ce sujet; et ceux que je viens de recevoir ce matin sont très-incomplets. On croit qu'il est d'une bonne famille de Rouen, qu'il avait autrefois une belle fortune qu'il a perdue... comment?.. c'est ce qu'on ignore; car on ne sait même pas si Barentin est son véritable nom; et tout cela ne me plaît pas beaucoup.

ARVED. Peut-être l'a-t-on calomnié.

DUBREUIL. Et comment s'en assurer?

ARVED, *prenant la lettre.* Je m'en charge, donnez, donnez; j'ai dans un de mes régiments deux compagnies entières qui sont de la Seine-Inférieure, des

jeunes gens de Rouen; je vais écrire, et, dans peu, vous aurez les renseignements les plus exacts... tout le monde se connaît en province.

DUBREUIL. En attendant, je crois convenable de le prévenir avec égards, car je lui en dois, que nous attendons du monde, des amis à toi... enfin des phrases très-polies qui lui permettent de retourner à la ville, sauf à le rappeler plus tard.

ARVED. Certainement; et s'il est digne de ma cousine, eh bien! mon oncle, il faudra les marier; quoique, je ne vous le cache pas, cela me fasse un peu de peine.

DUBREUIL. Quand tu auras vu Malvina, tu n'y penseras plus; elle est si jolie!.. et tiens... tiens, regarde-la donc. (*Il remonte le théâtre et montre à Arved Malvina qui entre par la porte à gauche.*)

ARVED. Vous avez raison, mon oncle; il est impossible d'être plus belle et plus séduisante.

DUBREUIL. Je te le disais bien : courage, mon garçon; courage, mon gendre.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MALVINA, *mise élégamment, entrant par la gauche.*

DUBREUIL. Approche, approche, mon enfant; voici un beau militaire qui t'attendait avec impatience.

MALVINA. Je suis enchantée, Monsieur, de votre heureux retour... dans notre famille.

ARVED. Monsieur!.. eh mais! cousine, j'ai cru que tu allais... je veux dire, que vous alliez, comme ma petite Marie, me traiter sans cérémonie et en cousin.

DUBREUIL. Il a raison; entre cousins, on s'embrasse, c'est par là que l'on commence.

MALVINA. Oui, quand nous étions enfants; mais maintenant que nous sommes raisonnables... Arved, j'en suis sûre, ne tient pas plus que moi à ces vaines démonstrations.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Mon cousin, qu'ici je retrouve,
N'en a pas besoin dans ce jour,
Pour croire au plaisir que j'éprouve
En le voyant parmi nous de retour.
(*Elle tend la main à Arved.*)

DUBREUIL, *parlant.* Une poignée de main; à la bonne heure. (*Il passe à la droite d'Arved et lui dit bas :*)

Vois-tu, mon cher, c'est à l'anglaise.
A Londre, on s'aime et l'on s'embrasse ainsi.

ARVED, *de même.*

J'aimerais mieux, je vous l'avoue ici,
Que l'on m'aimât à la française.

DUBREUIL. Ah çà! mon garçon, nous avons tantôt une partie de chasse, qui ne me plaisait pas beaucoup; mais te voilà, elle me convient, parce que tu nous accompagneras; et tu verras ma fille qui est une intrépide amazone, qui n'a peur de rien : cela doit te faire plaisir à toi, à un militaire.

ARVED. Eh mais! je ne déteste pas les femmes qui ont peur. Pardon... mon ancienne franchise qui revient.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Il me sied mal, grave censeur,
De me permettre ici le blâme.

MALVINA.

Parlez, de grâce.

ARVED.

D'une femme
La faiblesse plaît à mon cœur.
Mais, quand son âme peu craintive
Hardiment brave le danger,
Rien ne peut nous dédommager;
Car son courage, hélas! nous prive
Du bonheur de la protéger.

MALVINA. Monsieur sera-t-il des nôtres?

ARVED. Si cela peut vous faire plaisir... si je suis nécessaire... mais vous ne comptiez pas sur moi; et, si vous voulez bien me le permettre, j'aime autant rester ici.

DUBREUIL. Comment! tu as refusé ma fille! mais c'est la première fois que cela lui arrive.

ARVED. J'espère que ma cousine ne m'en voudra pas; j'arrive, je suis fatigué, nous avons marché toute la nuit, et, en enfant de la maison, je vous demanderai la permission de dormir quelques heures, avant le dîner.

MALVINA. Vous êtes le maître.

ARVED. D'ailleurs, cousine, je crois que vous n'aurez pas beau temps pour votre chasse, le ciel est couvert, et je crains de la pluie.

MALVINA. Vous! un militaire! qui par état devez braver tous les éléments.

ARVED. Oui, quand il le faut : raison de plus pour s'en priver quand il ne le faut pas.

DUBREUIL. Il a raison; ce n'est pas chez soi qu'il faut se gêner. Ainsi, mon garçon, liberté entière, et je t'en donne l'exemple. Je vais écrire à M. de Barentin la lettre en question. (*A Malvina.*) Viens-tu, mon enfant?

MALVINA. Non, mon père, je reste; je tiendrai compagnie à mon cousin.

DUBREUIL. Il serait possible! (*Bas, à Arved.*) Jamais je ne l'ai vue aussi aimable pour personne. (*Haut.*) Eh bien, mes enfants, causez ensemble. (*Bas, à Arved.*) Cela va à merveille, j'en étais sûr. (*Il entre dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE X.

ARVED, MALVINA.

ARVED, *après un moment de silence.* Je pense bien, ma cousine, que mon refus ne vous fâche pas; sans cela, à pied, comme à cheval, je suis prêt à suivre la chasse, toute la journée, s'il le faut.

MALVINA. C'est inutile; car moi-même j'ai changé d'idée, je n'irai pas.

ARVED. Vous qui disiez tout à l'heure...

MALVINA. Oui, j'y tenais pour m'y trouver avec vous.

ARVED. Vraiment?

MALVINA. Vous n'y allez pas, vous restez, je reste aussi.

ARVED. Que dites-vous? je serais assez heureux...

MALVINA. Ne vous hâtez pas de me remercier. J'ai besoin de vous parler à vous seul, sans qu'on puisse nous interrompre; puis-je compter, mon cousin, que tantôt, pendant qu'ils seront tous à la chasse, vous m'accorderez un moment d'entretien?

ARVED. Moi, ma cousine, je suis à vos ordres; et, quel que soit l'objet de cette conversation, quelque demande que vous ayez à me faire, j'y souscris d'avance, je vous le jure.

MALVINA. Vraiment?

ARVED. Et j'espère alors que vous quitterez avec



DUBREUIL. Je sais tout. — Acte 2, scène 13.

moi ce ton froid et solennel qui me tient toujours à distance : nous avons l'air de deux partis ennemis qui se craignent et s'observent.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier*.

Assez longtemps, par ses méfaits,
La guerre a dévasté le monde;
Rois et sujets, tous à la ronde
S'unissent pour vouloir la paix.
Et dans l'Europe, ainsi qu'en France,
Quand nul ne se dispute plus,
Pourquoi de la Sainte-Alliance
Les cousins seraient-ils exclus?

MALVINA. Cela dépendra de vous. Vous avez vu mon père? il vous a parlé?..

ARVED. Du seul objet qui l'occupe, de vous, de sa fille chérie.

MALVINA. Ainsi, vous connaissez ses projets?

ARVED. Oui, ma cousine; il m'en a fait part.

MALVINA. Et qu'en dites-vous?

ARVED. Rien encore.

MALVINA. Comment? votre idée à vous?..

ARVED. Je n'en ai pas; j'attends les vôtres, et je crains bien qu'elles ne me soient pas favorables. Je me connais, ma cousine, je me rends justice; et plus je vous regarde, plus je trouve de raisons pour que vous me refusiez; mais je n'en vois aucune pour que vous doutiez de mon amitié, et j'espère que vous me traiterez du moins comme un frère et un ami.

MALVINA, *lui tendant la main*. Arved!

ARVED. A la bonne heure; le premier pas est fait, et nous allons nous entendre. Voyons, ma jolie cousine, ces projets que nos pères avaient formés depuis longtemps... ce bonheur qu'ils avaient arrangé pour nous, sans nous consulter... ce mariage, enfin, ne vous plaît pas beaucoup?

MALVINA. Mais...

ARVED. Il vous déplaît, je comprends, et je m'explique maintenant la froideur de votre accueil; vous redoutiez mon arrivée, vous aviez peur de moi. Ah! je suis bien malheureux d'avoir pu vous causer un instant de crainte ou de chagrin! Si j'avais pu le penser, je vous aurais crié, en arrivant : « Ma cou-

« sine, embrassez-moi et aimez-moi; je ne vous « épouse pas. »

MALVINA. Vraiment! une telle générosité...

ARVED. Mon Dieu! cousine, pas de remercîments, je suis fait à ces malheurs-là, et ça ne m'étonne pas; je n'ai jamais pu être aimé, je ne suis pas né pour cela. Tout ce que je puis faire, c'est de chérir les gens de tout mon cœur, de tout sacrifier au monde pour les rendre heureux; mais pour leur plaire, pour m'en faire aimer, pour les prévenances, les soins, les attentions, en un mot, pour tout ce qui est essentiel, je n'y entends rien. Il me serait plus aisé de me faire tuer pour une personne que j'aime, que de lui adresser un compliment. Vous comprenez alors qu'avec un pareil système je n'ai pas dû être étonné de votre refus, je m'y attendais; et je cours trouver mon oncle, pour tout lui raconter.

MALVINA, *le retenant.* Non... mon père... ce mariage lui tient tellement à cœur, que, quand il saura mon refus, il m'accablera de reproches; il me maudira peut-être!

ARVED. O ciel!

MALVINA. Et cependant, comment faire?

ARVED. Eh bien! voyons, ma cousine, il ne faut pas vous désoler; cherchons un moyen, cherchons tous deux.

MALVINA. Il n'y en a pas.

ARVED. Et pourquoi donc? Si, par exemple, le refus venait de moi?

MALVINA. Que dites-vous?

ARVED. Ce n'est guère croyable; mais enfin...

MALVINA.

AIR d'*Aristippe.*

Dieu! qu'entends-je? ô surprise extrême!
Vous, Arved, vous pourriez, hélas!
Braver un oncle qui vous aime,
(*Tendrement.*)
Pour moi qui ne vous aime pas!

ARVED.

Ah! de grâce, n'achevez pas;
Oui, ce mot qui me désespère,
A vous servir ne fait que m'animer.
Obligeons ceux qui ne nous aiment guère,
Pour les forcer à nous aimer.

MALVINA, *avec émotion.* Ah! que je vous connaissais peu! Plus tard, Arved, plus tard vous saurez... Oui, mon cousin, oui, j'ai besoin de toute votre amitié, de vos conseils; je ne vois que vous au monde à qui je puisse me confier.

ARVED, *lui tendant la main.* Que dites-vous? achevez.

MALVINA, *retirant sa main, et s'éloignant de lui.* Silence! on vient.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, *entrant avec* DUBREUIL.

MARIE. Oui, mon oncle; c'est un beau militaire, un lancier, qui apporte des dépêches pour le général.

MALVINA. Le général!

MARIE, *à demi-voix.* Et il y a dessus, écrit en grosses lettres: « Au général comte Dubreuil. »

MALVINA. Le comte Dubreuil! Comment! ce que nous lisions ce matin?..

MARIE. C'était lui! cela ne m'étonne pas.

ARVED, *levant la tête.* Qu'est-ce donc?

DUBREUIL. Comment! mon ami, tu serais comte?

ARVED. Oui, mon oncle; où est le surprenant?

DUBREUIL. Et tu ne nous en disais rien?

ARVED. A quoi bon? ce n'était pas le comte Dubreuil qui venait vous voir, c'était votre neveu; et je crois trop à votre amitié pour penser qu'un titre puisse y ajouter quelque chose.

DUBREUIL. Non certainement, parce que moi, tu me connais; les titres, les dignités, je n'y tiens pas; mais un comte dans notre famille, c'est honorable; et puis celle que tu épouseras sera madame la comtesse. (*Regardant Malvina et Arved.*) Ah çà! mes enfants; eh bien! qu'en dites-vous? j'étais sûr qu'avec le temps vous finiriez par vous entendre: aussi je ne suis pas pour brusquer les choses; mais enfin, voyons entre nous, à quand la noce?

MARIE, *à part.* O ciel!

ARVED ET MALVINA. Que dites-vous?

DUBREUIL. Il n'y a pas ici d'étrangers, nous sommes en famille.

AIR de *Téniers.*

Oui, tous les deux vous vous aimez de même:
Rien ne peut plus vous séparer;
Comblez les vœux d'un père qui vous aime;
C'est son bonheur; pourquoi le différer?..
Lorsque l'on a passé la soixantaine,
De se presser, ma fille, on a besoin;
Hâte-toi d'être heureuse; à peine
Ai-je le temps d'en être le témoin.

MALVINA. Mon père!

DUBREUIL. Tu baisses les yeux, tu rougis: tu l'aimes, n'est-ce pas?

MALVINA, *troublée.* Ah! je le sens, personne, plus que lui, ne mérite d'être aimé: aussi je l'aime... (*Se reprenant.*) comme un ami, comme un frère.

MARIE, *à part, avec étonnement.* Que cela?

DUBREUIL. C'est comme un époux qu'il faut le chérir.

ARVED. Mon oncle, soumise à vos volontés, ma cousine était prête à vous obéir.

DUBREUIL. Dis-tu vrai?

ARVED. C'est moi, moi seul, que des obstacles invincibles éloignent de cette alliance...

MARIE, *à part.* Qu'entends-je!

DUBREUIL. Toi, Arved! toi, mon fils, tu me ferais un pareil chagrin! tu refuserais ma fille, l'amie de ton enfance, celle que ton père mourant t'avait destinée!

MARIE, *pleurant.* Oh! mon cousin, vous ne le pouvez pas.

ARVED. Aussi... croyez bien... que c'est malgré moi... et que des promesses antérieures...

DUBREUIL. Tu me trompes; oui, maintenant j'en suis sûr, tu me l'aurais dit ce matin, quand je t'ai parlé de mes projets, de cet hymen auquel tu consentais; et tu manquerais à tes promesses, à ta parole! Non, ce n'est pas possible, tu es mon neveu, tu es un honnête homme.

MALVINA, *vivement.* Il l'est toujours.

ARVED. Que faites-vous!

MALVINA. Mon devoir. Que penseriez-vous de moi, mon cousin, si je souffrais que votre générosité portât atteinte à votre honneur? Oui, mon père, c'est moi qui, pour différer cet hymen, l'avait supplié...

DUBREUIL. Toi?

MALVINA. Ne m'y obligez pas..... du moins, dans ce moment, je vous en conjure.

DUBREUIL. Non, l'instant de la faiblesse est passé, et tu l'épouseras aujourd'hui même.

ARVED. Écoutez-moi!

DUBREUIL, *passant à droite.* Je n'écoute rien; elle t'épousera, je l'entends ainsi.

ARVED. Et moi, mon oncle, j'entends que ma cousine soit libre et maîtresse de son choix, que vous lui laissiez le temps qu'elle demande pour se décider en ma faveur, ou en faveur de tout autre : sinon, je pars, je quitte ces lieux ; vous ne me reverrez plus.

MARIE. Ah ! que c'est bien à toi ! je te reconnais là.

MALVINA. Mon cousin ! mon ami ! quelle générosité ! (*Elles lui prennent la main chacune de son côté, comme pour le remercier.*)

DUBREUIL, *à Arved.* Et toi aussi, ne vas-tu pas te fâcher? les voilà tous contre moi, parce que je veux les rendre heureux ! (*Ils s'approchent tous trois de Dubreuil qu'ils entourent.*)

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; BARENTIN, *portant les châles de Malvina et de Marie, et le manteau de M. Dubreuil.*

BARENTIN, *entrant et les voyant ainsi groupés.* Pardon de déranger un groupe de famille. Voici l'heure de la chasse, et j'apportais à ces dames leurs chapeaux et leurs châles, ainsi que le manteau de M. Dubreuil.

DUBREUIL. Ah ! Monsieur...

BARENTIN. Non, vraiment, les derniers jours d'avril sont encore très-froids, et nous ne voudrions pas qu'une partie de plaisir devînt pour nous un sujet d'alarmes. (*Passant auprès d'Arved, qu'il salue.*) J'apprends à l'instant, par Catherine, votre nouveau grade, général, dont je vous félicite, ainsi que de votre heureux retour dans vos foyers.

DUBREUIL, *à Arved.* C'est M. de Barentin. (*Marie passe à la gauche de Malvina.*)

MALVINA. Un ami de la famille.

BARENTIN. Titre honorable, que bientôt, j'espère, vous daignerez confirmer. Épris de tout ce qui est noble et généreux, je suis un ami de la gloire ; c'est déjà être le vôtre. Malheureusement je suis obligé de vous quitter, général, de partir dès demain.

MALVINA. Que dites-vous?

BARENTIN. Une lettre importante que je reçois à l'instant de Paris...

DUBREUIL, *bas, à Arved.* C'est la mienne.

BARENTIN. M'empêchera de cultiver une connaissance...

DUBREUIL. Qui était déjà bien avancée..... vous qui, à l'armée, logiez sous la même tente que le comte Dubreuil...

BARENTIN. Comment ! le comte Dubreuil !..

MARIE. Vous nous l'avez dit.

BARENTIN. Pardon, pardon ; il y a erreur : le comte Dubreuil, dont je voulais parler, est celui qui a fait la campagne de Pologne. C'est là que je l'ai connu ; et puis, dans l'armée il y a tant de braves, que l'on peut aisément confondre..... Mais je crains que ces dames ne fassent attendre ; car voici toute la société qui vient les chercher.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS ; CHASSEURS, PAYSANS ET PAYSANNES.

FINAL.

AIR du COMTE ORY : (*Venez, suivez-moi tous.*)

ENSEMBLE.

ARVED ET LE CHOEUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir ;
La chasse { vous / nous } invite,
Au plaisir { courez / courons } vite,
Il ne faut pas le laisser fuir.

DUBREUIL, MARIE, BARENTIN, MALVINA.

Voici l'instant, il faut partir ;
Le plaisir fuit si vite ;
Hélas ! il fuit si vite,
Au passage il faut le saisir.

MALVINA, MARIE, BARENTIN, DUBREUIL.

Le plaisir fuit si vite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA ET LE CHOEUR.

Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

ARVED.

Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

MALVINA, MARIE, DUBREUIL.

Ne le laissons pas fuir,
Non, non, ne le laissons pas fuir.

ENSEMBLE.

BARENTIN ET LES CHASSEURS.

Il faut, il faut partir,
Il faut partir.

ARVED.

Pour moi, je vais dormir,
Je vais dormir.

(*Dubreuil va prendre son manteau que Marie lui donne ; Arved parle avec les chasseurs ; Barentin et Malvina restent seuls sur le devant de la scène.*)

BARENTIN, *bas, à Malvina et à part.* Tantôt, après la chasse, il faut que je vous parle.

MALVINA, *de même.* Impossible ; je ne le puis.

BARENTIN. Il le faut.

MALVINA. Monsieur...

BARENTIN. Je le veux.

MALVINA. J'obéirai.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ARVED.

Partez, le temps se passe ;
Bonne chasse
Et retour joyeux.

ENSEMBLE.

DUBREUIL, BARENTIN, MARIE.

Voici l'instant, il faut partir,
Le plaisir fuit si vite ;
Pour que l'on en profite,
Au passage il faut le saisir.

MALVINA.

Il faut les suivre, il faut partir.
Ah ! quel trouble m'agite !
D'effroi mon cœur palpite ;
Que faire, hélas ! que devenir !

ARVED.

Chasseurs joyeux, il faut partir,
Au plaisir courez vite ;
Moi, le sommeil m'invite,
Et sans façon je vais dormir.

LE CHOEUR.

Chasseurs joyeux, il faut partir,
La chasse nous invite,
Au plaisir courons vite ;
Il ne faut pas le laisser fuir.

(*Barentin donne la main à Marie, Dubreuil prend celle de Malvina ; ils sortent par le fond : Arved par la droite.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre à coucher élégante; le fond est occupé par un lit. A la gauche de l'acteur, la porte d'entrée, auprès de laquelle se trouve un cabinet à porte secrète. A droite, la porte qui conduit dans l'intérieur; une table à écrire auprès de cette porte. Au lever du rideau, Arved dort profondément sur un canapé placé auprès de la porte secrète.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ARVED, *dormant.* Mon oncle, embrassons-nous encore. Malvina!.... Marie!.... Marie! quel dommage! (*Catherine entre en ce moment par la porte du fond.*)

—

SCÈNE II.

ARVED, CATHERINE.

ARVED, *se réveillant brusquement.* Qui va là?.. qui vive?.. Soldats, à vos armes!.. Hein?.. où suis-je?.. C'est toi, Catherine?.. pardon...

CATHERINE. Que je suis fâchée de vous avoir éveillé!

ARVED. Il n'y a pas de mal. Je me croyais surpris par les Autrichiens ou par les Russes. Combien donc ai-je dormi?

CATHERINE. Près de trois heures.

ARVED, *se levant.* C'est une nuit entière; mais on repose si bien dans le château de ses pères!

AIR de *Partie et revanche.*

Oui, pour nous autres militaires,
Dont chaque jour menace le destin,
Il n'est que des plaisirs précaires;
Mais aujourd'hui, mon bonheur est certain,
Et je crois même au lendemain.
Dans un bon lit la nuit s'achève,
Sans qu'un houra trouble notre sommeil.
Pour des dangers, on n'en a plus qu'en rêve,
Et le bonheur nous attend au réveil.

CATHERINE. Au moins, étiez-vous bien?

ARVED. Tu me demandes cela, à moi qui, depuis longtemps, n'avais pas d'autre chambre à coucher que le bivouac? je me trouve ici dans un palais.

CATHERINE. Dame! c'est la plus belle chambre du château! c'est celle qu'occupait M. de Barentin; et, pendant qu'ils sont à la chasse, je l'ai déménagé pour vous y installer.

ARVED. J'en suis fâché.

CATHERINE. Et moi, j'en suis ravie. Qui donc sera bien logé, si ce n'est le fils de la maison? c'est aux étrangers à lui faire place.

ARVED. Tu aurais pu attendre, vu qu'il part demain.

CATHERINE. Dieu soit loué! il part, et vous voilà! on a bien raison de dire qu'un bonheur n'arrive jamais seul. Aussi, j'étais venue pour vous dire... que... attendez donc... pourquoi étais-je venue? ah!.... d'abord, pour vous voir... car je ne peux pas m'en lasser... et puis, pour vous donner cette lettre qu'on vient d'apporter... C'est charmant; depuis que nous avons ici un officier supérieur, les estafettes et les courriers se succèdent à chaque instant; le château a l'air d'un quartier général, sans compter qu'il faut donner à boire à tous ces gaillards-là, et que, pendant qu'ils boivent, je les fais causer de vous et de vos campagnes.

ARVED, *pendant ce temps, a ouvert la lettre.* Ah! ce sont les renseignements que j'avais demandés sur M. de Barentin. (*Lisant.*) « Mon général, nous con« naissons parfaitement le jeune compatriote dont « vous nous parlez. On le nommait autrefois Duha« mel; mais il est très-vrai qu'il avait près de Rouen, « à Barentin, une fabrique assez considérable, d'où il « aura pris probablement son nouveau nom. » (*S'interrompant.*) C'est la mode maintenant! et si ce n'est que cela, il n'y a pas grand mal. (*Continuant la lecture de la lettre.*) « C'est un excellent garçon. Son père, « qui jouissait de l'estime générale, était un des pre« miers confiseurs de Rouen. »

CATHERINE. Il serait possible! lui qui nous donnait toujours à entendre qu'il était un grand seigneur déguisé à cause des événements politiques.

ARVED, *lisant.* « M. Duhamel le père laissa en mou« rant vingt-cinq à trente mille livres de rentes, qu'il « avait mis quarante ans à amasser, et que son fils a « mangées en quelques années, d'une manière origi« nale. Né avec une complexion assez délicate, les mé« decins de Rouen ne lui avaient donné que cinq ou « six ans à vivre. Alors, et pour ne rien laisser après « lui, il s'était imposé, pour système financier, de dé« penser cent mille francs par an. Mais à mesure que « sa fortune s'en allait, sa santé revenait; de sorte, « qu'au bout de six ans, il s'est trouvé guéri et ruiné; « et il n'a conservé de sa maladie que son goût pour « la dépense, qui, probablement, ne le quittera ja« mais.

« Forcé de partir ensuite dans les gardes d'honneur, « il s'y est fort bien conduit, et était très-aimé du ré« giment auquel il donnait tous les jours à dîner. « En un mot, mon général, c'est ce que les pères de « famille appellent un mauvais sujet, et ce que, nous « autres militaires, appelons un bon enfant. Tels sont, « mon général, les renseignements que nous avons « l'honneur de vous faire passer à son avantage, etc. » (*Il ferme la lettre.*)

Ils sont jolis! Un mauvais sujet, un dissipateur, qui cherche à refaire ses affaires par un bon mariage, et qui mangerait la fortune de sa femme, comme il a déjà mangé la sienne. Du reste, cela ne me regarde pas; c'est à mon oncle d'en juger : tu lui remettras cette lettre.

CATHERINE. Et avec plaisir; Monsieur qui ne voulait jamais me croire, quand je lui répétais... Mais, puisqu'il s'en va, je n'en dirai pas davantage; je suis trop heureuse aujourd'hui pour en vouloir à personne. Adieu, monsieur le général; adieu, mon fils Arved.

ARVED. Adieu, ma bonne nourrice. (*Catherine sort par la droite.*)

—

SCÈNE III.

ARVED, *seul, se rejetant sur le canapé.* Ah! les braves gens! quel bonheur de me trouver parmi eux! de m'y fixer, de m'y établir! mais jusqu'à présent cela commence mal.

AIR de *Lantara.*

Bien loin que l'hymen les engage,
Mes deux cousines, je le voi,
Malgré l'amitié du jeune âge,
Pour m'épouser ne pensent guère à moi;
Personne, hélas! ne veut de moi.
Je ne sais pas quels destins sont les nôtres,
Et si jamais le bonheur me viendra;
En attendant, rendons heureux les autres,
Peut-être un jour quelqu'un me le rendra.

Eh mais!.. une porte s'ouvre..... une porte que je ne

connaissais pas... Qui peut venir ainsi dans ma chambre? (*Reconnaissant Malvina.*) Qu'ai-je vu! Malvina!

SCÈNE IV.

MALVINA, ARVED.

MALVINA *est entrée par la porte secrète du cabinet à gauche : elle va d'abord vers le fond; puis, se retournant, elle voit Arved sur le canapé, et courant à lui, elle lui dit :* Ah! vous êtes là!

ARVED. Oui, ma cousine.

MALVINA, *effrayée.* Dieu! c'est Arved!

ARVED. Est-ce que vous ne vous attendiez pas à me trouver ici?

MALVINA, *troublée.* Oh! mon Dieu, si... je vous cherchais... je voulais vous parler.

ARVED. En effet, il est un secret que ce matin vous aviez promis de m'apprendre.

MALVINA, *tremblante.* Moi!.. Ah! vous avez raison; à qui pourrais-je me confier, si ce n'est à vous, dont le cœur généreux!.. Ah! mon cousin, je suis bien malheureuse! je me suis défiée de mon père et de sa bonté! je me suis privée de son appui, de ses conseils, de son amitié; je n'ai plus d'amis. Ah! je me suis trompée! vous voilà, il m'en reste un, qui me protégera, qui prendra ma défense.

ARVED. Oui, ma cousine, oui, ma sœur; je le jure; mais quel malheur, quel chagrin a pu vous atteindre?

MALVINA. Oh! je m'en vais tout vous dire. J'avais été passer l'autre hiver à Paris, chez une de mes tantes, et, dans les bals, dans les soirées où elle me conduisait, plusieurs adorateurs empressés m'offraient ces hommages qui reviennent de droit à une riche héritière, et qui me touchaient fort peu. Un jeune homme, un seul, que je rencontrais partout, et dont les regards suivaient constamment les miens, ne m'avait jamais adressé la parole; je ne connaissais de lui que son nom, car il s'était fait présenter chez ma tante, lorsqu'une lettre que je reçois de mon père m'apprend qu'ici, à Nantes, ce même jeune homme lui a rendu, quelques semaines auparavant, un très-grand service, qu'il a exposé ses jours pour lui, et qu'il a reçu une blessure en le défendant. Touchée de sa générosité, je lui en témoignai ma reconnaissance, en m'étonnant de sa discrétion à ce sujet et de sa réserve habituelle. « Ah! me répondit-il, vous êtes riche, je ne le suis « pas; et parmi tant d'hommages adressés à votre « fortune, auriez-vous pu distinguer ceux qui ne s'a- « dressaient qu'à vous seule? » Et depuis ce moment, il reprit ses manières tristes et silencieuses, et se tint toujours éloigné de moi. Depuis ce moment aussi, je l'avouerai, je pensai à lui, et je m'en occupai malgré moi.

ARVED. Eh bien?

MALVINA. Eh bien! ce fut alors que je quittai Paris. Les armées ennemies avaient envahi nos frontières; et mon père, tremblant pour sa fille, et ne voyant de salut pour moi qu'en pays étranger, me fit passer en Angleterre, dans la famille d'un de ses correspondants. Tous nos amis nous firent les plus tendres adieux, des offres de services, des protestations de dévouement; un seul ne dit rien, mais les larmes qui roulaient dans ses yeux attestaient assez sa douleur; et, en arrivant à Londres, la première personne que je rencontrai ce fut lui.

ARVED. Il vous avait suivie?

MALVINA. Oui, vraiment; il avait quitté pour moi sa patrie, il s'exilait pour partager mon exil, et, sur cette terre étrangère, nous voyant tous les jours rapprochés et unis par le malheur, comment rester insensible à la tendresse qu'il me témoignait? Oui, je n'écoutai que cet enthousiasme, cette exaltation de la jeunesse. Je crus l'aimer... oui, je l'aimais; quand, tout à coup, mon père m'écrit que le danger est passé, qu'il n'y a rien à craindre, que je peux revenir, qu'enfin il m'attend pour réaliser ses plus chères espérances, et pour m'unir à vous.

ARVED. Grand Dieu!

MALVINA. Vous jugez de notre surprise, de notre désespoir! « Si vous retournez en France, me disait- « il, sans être à moi, sans m'appartenir, je vous perds « à jamais; qu'ici, avant votre départ, un prêtre re- « çoive nos serments! » Et je résistais encore! mais il voulait s'arracher la vie; il voulait se tuer à mes yeux! Que vous dirai-je?.. je cédai à ses prières... je formai des nœuds que mon père n'a point bénis... et maintenant je suis à lui... je suis sa femme.

ARVED. Vous, mariée! Ah! ma cousine!.... mais ce n'est pas à vous qu'on doit faire des reproches, c'est à lui; et il ne peut les expier maintenant qu'en consacrant sa vie entière à vous rendre heureuse.

MALVINA. Heureuse! je le suis, Arved, je le suis... si on peut l'être, quand on craint les regards et les reproches d'un père.

AIR de la romance de *Benjamin* (dans JOSEPH).

Oui, je serais moins misérable,
S'il me punissait de mes torts;
Mais les bontés dont il m'accable
Redoublent encor mes remords.
Craignant les caresses d'un père,
Je les évite, et souvent j'ai rougi
D'usurper l'amour de celui
Dont je mérite la colère.

ARVED. Pourquoi alors ne pas lui avouer?.. Le choix que vous avez fait serait-il donc?..

MALVINA. Digne de lui, à tous les égards... de la naissance, un nom honorable... Son seul tort, je vous l'ai dit, c'est d'être sans fortune.

ARVED. Ah! n'est-ce que cela? ce n'en est pas un à mes yeux, et je brûle de lui offrir mon amitié; parlez, où est-il?

MALVINA. Taisez-vous, le voici.

ARVED, *apercevant Barentin.* Ciel! Barentin!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; BARENTIN, *entrant par la gauche.*

BARENTIN. Mille pardons de déranger un tête-à-tête... je suis vraiment désolé...

ARVED. C'est moi, Monsieur, qui ai des excuses à vous faire de ce qu'on s'est permis de vous déranger, et de me donner un appartement qui était le vôtre. (*Bas, à Malvina.*) Adieu, cousine, adieu, je vous laisse; plus tard, nous nous reverrons. Ah! Malvina!.. (*Il s'éloigne en jetant un regard sur Malvina, et sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VI.

BARENTIN, MALVINA.

BARENTIN. A qui en a-t-il donc, M. le général? Je ne révoque point en doute son mérite, mais je sais

qu'entre autres talents il a celui de me déplaire souverainement.

MALVINA. Que dites-vous?

BARENTIN. Vous étiez autrefois de mon avis, vous en avez changé; je ne sais pas pourquoi, mais je me défie de ce cousin.

MALVINA. Lui, le plus généreux des hommes!

BARENTIN. Précisément; je me défie, chère amie, de l'affection soudaine que vous avez pour lui.

MALVINA, *troublée*. Moi! qui peut vous faire croire?..

BARENTIN. Pardon; quand on aime bien, quand on aime réellement, la jalousie est si naturelle... mais enfin, puisque j'ai le bonheur de vous trouver seule, parlons un peu raison. (*S'asseyant dans le fauteuil, pendant que Malvina reste debout à côté de lui.*) Je suis rompu; cette partie de chasse était si fatigante et si ennuyeuse, et puis ces petits soins, ces attentions continuelles auxquelles je me suis astreint pour tout le monde... jusqu'à cette petite Marie, votre cousine, à laquelle il faut, de temps en temps, faire la cour, pour détourner les soupçons... tout cela, chère amie, est terrible, surtout pour un homme marié, et je n'y tiens plus.

MALVINA. Autrefois, cela vous coûtait si peu!

BARENTIN, *qui est toujours dans le fauteuil.* Vous l'exigiez, cela me suffisait; mais cela me coûtait beaucoup; car, avant tout, la franchise; et c'est pour cela que la position n'est pas tenable, et offre même des inconvénients auxquels vous ne pensez pas. (*Il se lève.*) Ainsi, aujourd'hui même, il faut tout déclarer à votre père.

MALVINA. Moi! un pareil aveu!.. plutôt mourir.

BARENTIN. Ce sont des idées; on ne meurt pas... on ne meurt jamais... pour des affaires de famille; cela finit toujours par s'arranger, tandis qu'en gardant le silence... demain je pars, et alors que faire? quel parti prendrez-vous?

MALVINA. Celui de vous suivre, Monsieur; c'est mon devoir maintenant; je quitterai, avec vous, la maison paternelle, ma patrie, s'il le faut.

BARENTIN. Une fuite! c'est très-bien, c'est très-agréable, et je vous en remercie; mais à quoi cela nous mènera-t-il? En pays étranger, comme ailleurs, on est bien près du ridicule quand on n'a rien : et nous en sommes là.

MALVINA. Eh! Monsieur, qu'importe?

BARENTIN. Il importe beaucoup. Il ne s'agit pas ici de romanesque, il s'agit de ménage; et, en ménage, chère amie, il faut du positif.

MALVINA. Ce n'est pas là, Monsieur, ce que vous disiez autrefois, quand vous méprisiez les richesses, quand vous vouliez vous ensevelir avec moi dans un désert.

BARENTIN. Autrefois, certainement j'avais raison de le dire, et je le dirais encore, car je le pense toujours. Quand on s'aime bien, on peut s'aimer partout, dans un désert comme ailleurs. Mais s'il y a moyen de s'adorer ailleurs, chez soi, par exemple, dans un bon hôtel, avec cinquante mille francs de rentes, où est le mal? Soyez persuadée, chère amie, que cet amour-là est aussi réel, aussi durable qu'un autre; peut-être davantage.

Air : *Ces postillons.*

Je ne conçois, je n'entends l'existence,
Qu'en la parant des roses du plaisir.
Mais dans les maux, les travaux, la souffrance,
Passer ses jours! plutôt mourir.
Je n'y tiens pas, je suis prêt à partir.
La vie en soi n'est qu'un ennui, ma chère;
Et si de vivre on veut se consoler,
Il faut alors vivre millionnaire,
Ou ne pas s'en mêler.

Et songez bien que ce que j'en dis, c'est pour vous, pour votre bonheur avant tout.

MALVINA. Eh bien! s'il en est ainsi, je vous avouerai que je viens de confier notre secret à mon cousin Arved.

BARENTIN. A lui! et sans m'en prévenir.

MALVINA. Lui seul peut nous servir, nous défendre auprès de mon père.

BARENTIN. Et je vous déclare, moi, que je ne veux rien lui devoir, que nous n'avons pas besoin de ses services. J'ajouterai même que vos tête-à-tête avec lui me déplaisent au dernier point, et que vous me ferez le plaisir de ne plus lui parler, si c'est possible.

MALVINA. Lui, mon plus proche parent! le seul ami qui me reste! le seul qui prenne notre défense, et dont le généreux dévouement!....

BARENTIN. Raison de plus. (*A part.*) Avec une imagination comme la sienne. (*Haut.*) Enfin, je l'entends ainsi, je le veux.

MALVINA. Encore! Ah! Monsieur, vous, qui autrefois... soumis à mes moindres volontés...

BARENTIN. Autrefois, chère amie, autrefois, et maintenant, c'est toujours la même chose; dans un ménage bien uni, il n'y a jamais qu'une volonté : que ce soit la vôtre ou la mienne, peu importe. (*Passant à la gauche de Malvina.*) Eh mais! Dieu me pardonne, je crois que vous pleurez?

MALVINA. Moi, Monsieur!.. non... je n'en ai pas le droit.

BARENTIN, *à part.* Allons, encore des brouilles, des raccommodements; c'est ce qu'il y a de plus terrible au monde. (*Haut.*) Je conviens que j'ai peut-être eu tort; Malvina, chère amie, pardonne-moi, je t'en supplie, (*La baisant sur le front.*) et que tout soit oublié.

DUBREUIL, *en dedans.* Il doit être chez lui...

MALVINA, *s'éloignant.* On vient. Dieu! c'est mon père! (*Barentin entre dans le cabinet à gauche*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBREUIL, *entrant par la droite.*

DUBREUIL, *tenant à la main une lettre ouverte qu'il referme; à Malvina.* Ah! te voilà ici?

MALVINA. Oui, mon père; j'étais venue pour savoir... pour m'informer...

DUBREUIL. C'est bien, mon enfant, c'est très-bien; il faut que des maîtres de maison veillent à ce que rien ne manque à leurs hôtes; c'est pour cela que je venais, et, en même temps, pour causer avec Arved d'une lettre qu'il vient de m'envoyer par Catherine. Je l'attendrai ici. Que je ne te retienne pas; va au salon, où nous attendons ce soir un grand monde; car nous avons un bal pour célébrer le retour de mon neveu : et ce bal-là, je l'espère, ne sera que le prélude de celui de tes noces. (*Pendant qu'il va s'asseoir près de la table à droite, Barentin sort doucement du cabinet à gauche.*)

BARENTIN, *bas, à Malvina.* Vous voyez qu'il n'y a pas de temps à perdre; parlez-lui, c'est le moment. (*Il sort par la porte à gauche.*)

MALVINA, *timidement.* Mon père, j'aurais voulu vous dire... vous demander... mais je ne sais... je n'ose...

DUBREUIL, *assis.* C'est donc un secret?

MALVINA, *tremblante.* Oui, mon père.

DUBREUIL, *se levant et prenant la main à Malvina.* Voyons, mon enfant; voyons ce que c'est. Eh bien! te voilà toute tremblante; c'est donc bien terrible?

AIR de *Colalto.*

Tous tes chagrins, tous tes secrets
Sont les miens; va, crois-moi, ma chère,
Le malheur n'atteindra jamais
L'enfant qui cherche abri dans les bras de son père.
Ta confiance est, hélas! mon seul bien,
Et d'un vieillard exauçant la prière,
Ce que tu fais pour le bonheur d'un père,
Le ciel le fera pour le tien.

Allons, dis toujours... eh bien! qui est-ce qui vient là? Marie... et M. de Barentin...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, *entrant par la droite;* BARENTIN, *rentrant par la gauche.*

DUBREUIL, *à Marie.* Qu'est-ce que tu viens faire ici?

MARIE, *tristement.* Je venais vous avertir...

DUBREUIL. Eh mais! tu as les yeux rouges.

MARIE, *les essuyant vivement.* Moi, mon oncle, au contraire... je venais vous avertir que voilà du monde qui arrive au salon.

BARENTIN. C'est pour cela que je venais...

MARIE. Et puis votre commis qui attend vos ordres pour partir.

DUBREUIL. C'est vrai; mais plus tard, car cette petite fille vient nous déranger au moment le plus intéressant, quand j'allais apprendre un secret que ma fille a déjà assez de peine à m'avouer.

MARIE. Si ce n'est que cela, mon oncle, je crois que je connais ce secret.

MALVINA ET BARENTIN. O ciel!

MARIE. Et je puis lui éviter la peine de vous le dire. (*A Malvina.*) Aussi bien, cousine, c'est te rendre service.

MALVINA. Je me meurs!

DUBREUIL, *à Marie.* Eh bien donc! parle vite.

MARIE. Eh bien! mon oncle, c'est que Malvina, qui ce matin vous avait résisté, qui s'était opposée à vos volontés, ne sait comment faire pour vous avouer qu'elle aime mon cousin Arved.

MALVINA. Que dis-tu?

BARENTIN, *à part.* Qu'entends-je!

DUBREUIL, *embrassant Malvina.* Mon enfant! ma chère enfant! c'est là ce secret que tu craignais de m'avouer, ce secret qui me comble de joie.

MALVINA, *à Barentin.* Non, Monsieur; (*A Dubreuil.*) non, mon père, ne la croyez pas; elle s'abuse elle-même.

MARIE, *tristement.* Oh! je le sais, je l'ai vu, j'en ai la preuve.

DUBREUIL, *avec joie.* C'est cela; nous la tenons! nous en avons des preuves! (*A Marie.*) Tu en as, n'est-il pas vrai?

MARIE. Oui. Tout à l'heure, en revenant de la chasse, elle est entrée au salon, et, sans s'apercevoir seulement que j'y étais, elle a regardé le portrait d'Arved, avec une expression... et en portant la main là!.. Si ce ne sont pas des preuves...

MALVINA. De mon amitié pour lui.

DUBREUIL. A d'autres. (*A Barentin.*) Nous n'en croyons pas un mot, n'est-il pas vrai? (*A Malvina.*) Et maintenant, tu auras beau dire et beau faire... (*Se retournant, et voyant Arved qui entre.*)

SCÈNE IX.

MARIE, DUBREUIL; ARVED, *en uniforme élégant, entrant par la droite;* MALVINA, BARENTIN.

DUBREUIL. Viens, mon garçon, viens, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre... (*A Barentin.*) Vous, en attendant, daignez, mon cher ami, me remplacer un instant au salon.

BARENTIN. Si toutefois cela est possible; je l'essaierai, Monsieur. (*Bas, à Malvina.*) Il faut parler, ou je vais croire que cette petite fille a dit vrai. (*Il sort.*)

DUBREUIL, *à Arved.* Je voulais donc te dire...

MARIE. Mon oncle, et votre premier commis...

DUBREUIL. C'est vrai... car il faut la renvoyer aussi. (*Il se met à la table et écrit. Malvina suit des yeux Barentin qui est sorti par la porte à gauche.*)

MARIE, *à part.* Allons, tout est fini; qu'ils soient heureux! et pourvu que je n'en sois pas témoin... (*A Arved.*) Mon cousin, moi, qui ne vous ai jamais rien demandé, j'attends de vous une grâce; daignez parler pour moi à mon oncle. (*Pendant le reste de cette scène, Malvina, debout et appuyée sur le dos du canapé, paraît plongée dans le plus profond chagrin.*)

ARVED. Comment? et elle aussi!

MARIE. Je venais tout à l'heure le prier de me laisser quitter ce château, de me laisser à Paris, dans une pension, pour un an seulement.

ARVED. Comment, Marie, tu veux t'éloigner? tu veux partir quand j'arrive?

MARIE. Oui, mon cousin, je le veux; et comme mon oncle ne le voudra peut-être pas, je vous supplie de l'y déterminer.

ARVED. Ah! j'étais loin de m'attendre... moi qui espérais, au contraire... mais tu le veux, je lui en parlerai; et plus tard, nous verrons.

MARIE. Non, mon cousin; tout de suite.

DUBREUIL. Marie...

MARIE. Oui, mon oncle; (*A Arved.*) tout de suite; et je vais revenir dans l'instant pour savoir sa réponse. (*Elle s'approche de Dubreuil.*)

SCÈNE X.

DUBREUIL, *assis près de la porte à droite, et lisant la lettre qu'il tenait en entrant;* ARVED, MALVINA.

MALVINA, *s'approchant d'Arved, et à voix basse.* Tout est perdu: il croit que je vous aime et veut nous marier; c'est fait de moi.

ARVED. Du courage; je viens à votre secours.

MALVINA, *de même.* Il faut tout déclarer.

ARVED. Oui, mais je le vois si heureux, que je ne sais comment le préparer à une nouvelle qui peut lui donner le coup de la mort. (*Dubreuil reconduit Marie jusqu'à la porte; Marie sort et Dubreuil vient auprès d'Arved.*)

DUBREUIL, *d'un air riant.* Eh bien! mon cher ami, je n'ai pas voulu te troubler dans ta conférence avec Marie; car il paraît que vous avez aussi des secrets ensemble.

ARVED. Oui... oui, mon oncle.

DUBREUIL, *de même.* Qui, peut-être, ont rapport à cette lettre que tu m'as envoyée par Catherine, que je relisais là avec attention. Eh mais, tu parais inquiet, embarrassé.

ARVED. Je le suis en effet; car Malvina et moi sommes chargés tous les deux d'implorer votre bonté,



Type de Malvina.

votre clémence en faveur d'une personne qui fut bien coupable sans doute...

MALVINA. Oh! oui, plus coupable que je ne peux le dire.

DUBREUIL, *passant entre eux deux*. Eh mais! mes enfants, qu'est-ce que c'est donc? voilà que vous m'effrayez... et ce que Marie te disait tout à l'heure... est-ce que ce serait d'elle qu'il s'agirait?

ARVED, *hésitant*. Mais... peut-être bien. (*Malvina fait un mouvement de surprise; Arved lui fait signe de se contenir, et parlant à Dubreuil:*) Vous me parliez ce matin de ma cousine Marie, et des soins que l'année dernière, que cette année encore, M. de Barentin avait l'air de lui rendre?

DUBREUIL. C'est vrai.

ARVED. Eh bien! que diriez-vous si..... si elle l'aimait?

DUBREUIL. Ce que je dirais? je dirais: Tant pis pour elle, parce qu'elle ne l'épousera pas, parce que jamais je ne consentirai à ce mariage.

ARVED. Et si, prévoyant vos refus, et n'osant braver votre colère... si, en un mot, sa jeunesse, son inexpérience...

DUBREUIL. Que dis-tu?

ARVED. Si elle s'était engagée à lui par des nœuds solennels...

DUBREUIL. Ce n'est pas possible; vous vous abusez.

ARVED. Non, mon oncle, c'est la vérité; ils sont unis, mariés secrètement.

DUBREUIL, *furieux*. Un mariage secret!

MALVINA, *suppliant*. Mon père!

DUBREUIL. Non, tu essaierais en vain de la défendre; nos lois ne reconnaissent pas de pareils mariages; il est nul, il sera rompu: j'en ai le droit.

ARVED. Je le sais; mais vous ne voudrez pas en user, pour son honneur, pour celui de votre famille; car enfin, mon oncle, elle est à lui, elle lui appartient, elle est sa femme.

DUBREUIL. Il est donc vrai?

ARVED. Et vous ne voudriez pas réduire au désespoir une personne que vous aimez, que nous aimons tous... quand, d'un seul mot, vous pouvez la rendre heureuse.



MALVINA, *courant à lui*. Ah! vous êtes là? — Acte 2, scène 4.

DUBREUIL. Heureuse! mais c'est ce qui te trompe, elle ne le sera jamais.

MALVINA. Que dites-vous?

DUBREUIL. Quand cette passion qui l'aveugle, quand ses premières illusions seront dissipées, et ce ne sera pas long, elle pleurera elle-même sur son imprudence, et se repentira du choix qu'elle a fait.

MALVINA. Et pourquoi donc? A la fortune près, que pourrait-on y blâmer? n'est-il pas d'une honnête naissance, d'une famille distinguée?

DUBREUIL. Oui, le fils d'un confiseur.

MALVINA. O ciel! ce n'est pas possible!

DUBREUIL, *montrant la lettre qu'il tient*. J'ai là ses titres et ses parchemins.

ARVED. Eh! qu'importe? le fils d'un honnête négociant n'en vaut-il pas un autre? Et après tout, mon oncle, qui sommes-nous? N'est-ce pas aussi dans le commerce que notre famille s'est enrichie?

DUBREUIL. Oui; mais moi j'en suis fier, je m'en vante.

AIR du vaudeville de *Partie carrée*.

De père en fils, quand on a l'avantage.
Et l'honneur d'être commerçant,
On ne va pas d'un noble personnage
Prendre le nom et le déguisement!
Oui, quelque état que le sort nous désigne,
On en est fier alors qu'on l'ennoblit;
Mais je me dis qu'on n'en est jamais digne
Sitôt qu'on en rougit.

Et ces grands malheurs, ces persécutions dont il se vantait... Lui! persécuté! et par qui? par ses créanciers.

MALVINA. Grands dieux!

DUBREUIL. Un prodigue! un dissipateur! un mauvais sujet!

ARVED, *voulant l'arrêter*. Mon oncle, je vous en supplie...

MALVINA. Mon père!

DUBREUIL, *à Malvina*. Oui, ma chère enfant, c'est comme je te le dis, j'en ai les preuves! et voilà pourtant comme, avec de grandes phrases et une feinte passion, une jeune personne se laisse séduire. O jeu-

nesse imprudente! quand vos parents, quand un père lui-même, malgré toutes les recherches, toutes les précautions, tous les soins de la tendresse la plus vive, peut encore se tromper sur le choix d'un gendre, vous, n'écoutant que les rêves de votre imagination, vous jouez ainsi au hasard votre bonheur et l'espoir de votre vie entière.

ARVED, *cherchant toujours à l'arrêter*. Mon oncle! et quels que soient ses torts, me refuserez-vous la première grâce que je vous demande?

DUBREUIL. Tu le veux, mon fils? puis-je rien refuser à toi, à ma fille, à vous qui êtes mes enfants; vous, qui devez faire ma joie et ma consolation?

ARVED. Grand Dieu!

DUBREUIL. Parle, mon ami; guide-moi, dis-moi ce qu'il faut faire : je suivrai tes conseils.

ARVED. Eh bien! à votre place, j'écrirais d'abord à M. de Barentin.

DUBREUIL. Lui écrire! (*Se mettant à la table à droite.*) M'y voici : dicte toi-même; j'écris.

ARVED, *dictant*. « Monsieur, vous avez de grands « torts envers moi : je vous les pardonne. »

DUBREUIL. Lui pardonner!

MALVINA, *suppliant*. Mon père!

DUBREUIL. Allons, tu le veux aussi; le mot est écrit.

ARVED, *dictant*. « Je vous les pardonne, si vous ren- « dez heureuse celle à qui votre sort est uni. »

DUBREUIL. Après?

ARVED. Voilà tout. (*Regardant Malvina.*) N'est-il pas vrai?

DUBREUIL. Et je signe : « Votre oncle. »

ARVED, *l'arrêtant*. Non; je ne signerais pas ce mot-là.

DUBREUIL. Et pourquoi?

ARVED. Ah! c'est que... Silence! c'est Marie.

MALVINA, *à part*. C'est fait de moi.

ARVED, *à Dubreuil, qui s'avance vers Marie, et qu'il s'efforce d'arrêter*. Ne lui parlez pas encore; que devant elle, il ne soit question de rien, je vous en conjure.

DUBREUIL. Pour quelles raisons?

ARVED. Vous le saurez : venez, passons dans votre cabinet. (*Il va à Marie; Malvina passe auprès de son père.*)

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE, *entrant par la gauche*.

MARIE, *timidement*. Eh bien! mon cousin, consent-il?

ARVED, *à demi-voix*. Oui; mais silence.

DUBREUIL, *regardant Marie avec colère*. Et elle ose se présenter devant moi!

MARIE. Qu'y a-t-il donc? quel regard sévère!

DUBREUIL. Oui, Mademoiselle!

ARVED, *lui faisant signe de se modérer*. Mon oncle!

DUBREUIL. Je me tairai, je l'ai promis, et je vais t'attendre; tu viens, n'est-il pas vrai? (*Il sort en regardant toujours Marie.*)

ARVED. Oui, mon oncle, je vous suis. (*Malvina suit des yeux son père qui s'éloigne; quand il a disparu, elle va se jeter aux genoux d'Arved dont elle baise les mains. Arved voulant la retenir:*) Ma cousine, y pensez-vous? je n'ai rien fait encore; mais bientôt, je l'espère... (*La relevant et l'embrassant.*) Du courage! du courage, et attendez-nous. (*Il sort par la même porte que Dubreuil. Malvina reste auprès de la porte, et le suit des yeux.*)

—

SCÈNE XII.

MALVINA, MARIE.

MARIE. Que se passe-t-il donc?

MALVINA, *toujours auprès de la porte*. Bientôt tu le sauras.

MARIE. Et dites-moi, ma cousine, pourquoi, en s'en allant, mon oncle avait-il l'air si en colère contre moi? est-ce que tout à l'heure?.. Mais vous ne m'écoutez pas.

MALVINA, *regardant vers la gauche*. Si vraiment.

MARIE. Il a donc été bien fâché quand mon cousin lui a dit que je voulais partir?

MALVINA, *allant à elle*. Comment! tu nous quittes? tu t'éloignes?

MARIE. Vous le savez bien; puisque vous étiez là.

MALVINA. Oui, c'est vrai... j'étais là... mais pour quelle raison, surtout dans un pareil moment?

MARIE. Oui, au moment où vous allez épouser Arved.

MALVINA, *à part*. O ciel!

MARIE. Au moment de votre bonheur, ce n'est pas bien à moi, je le sais; vous qui m'avez toujours traitée comme une sœur... mais voyez-vous, ma cousine, il le faut, je ne pourrais pas rester ici, j'en mourrais.

MALVINA. Que dis-tu? et toi aussi, tu souffres! tu es malheureuse!

MARIE. Ah! plus que je ne puis vous le dire; mais j'aurai de la force, du courage. Cela se passera... pourvu que je m'en aille et que je ne voie pas ce mariage.

MALVINA. Qu'ai-je entendu? ce trouble, ces larmes! Arved... tu l'aimerais?

MARIE. Moi! qui vous l'a dit?

MALVINA. Oui, tu l'aimes, et j'en suis sûre. (*A part.*) O mon Dieu! qu'est-ce que j'éprouve là? il ne me manquait plus que ce dernier tourment. (*Haut.*) Aime-le, Marie, aime-le; c'est le meilleur, le plus généreux des hommes : un pareil amour ne te condamne ni aux regrets ni aux remords. (*S'arrêtant avec effroi, et lui faisant signe de la main.*) Tais-toi.

MARIE. Qu'avez-vous donc? pourquoi tremblez-vous?

MALVINA. C'est mon père! je l'entends. Va-t'en, va-t'en. (*Marie, effrayée, s'enfuit.*) Que je sois seule au moins à subir mon arrêt.

—

SCÈNE XIII.

DUBREUIL, MALVINA.

(*Dubreuil est pâle et défait, il s'approche lentement de Malvina, qui, sans prononcer une seule parole, joint les mains et tombe à ses genoux.*)

DUBREUIL, *froidement, parlant avec effort*. Je sais tout; et si je n'avais écouté que ma juste colère... Mais Arved, mais mon fils... car lui seul est maintenant mon fils... il a prié pour toi; et lui, qui n'est pas coupable, il a, comme toi, embrassé mes genoux; enfin il m'a menacé, si je ne te pardonnais pas, de m'abandonner aussi, et je n'ai pas voulu renoncer à un fils que j'aime, pour un enfant ingrat que je n'aime pl...

MALVINA. Mon père!

DUBREUIL, *la relevant*. Ah! malgré moi, je t'aime encore; et je n'ai plus que la force de te plaindre. Quel sort tu t'es préparé, ma fille!

MALVINA. Je le supporterai sans me plaindre, sans murmurer, et mon courage peut-être me rendra votre

estime; mais lui, du moins... lui pardonnerez-vous aussi?

DUBREUIL. Je voulais le bannir, le chasser de ces lieux, mais Arved a encore prié pour lui : et quant à la fortune, quant à l'avancement de ce... de ton mari, ce n'est pas moi, c'est lui qui s'en charge.

MALVINA. Arved! ô mon appui! ô mon dieu tutélaire!

DUBREUIL. Oui, voilà celui que tu as repoussé, que tu as dédaigné. Malheureuse enfant! je t'avais donné le meilleur des amis et des époux, le modèle de toutes les vertus!

MALVINA. Ah! ne m'accablez pas, car, dussé-je en mourir de honte, vous connaîtrez toute l'étendue de mes maux. *(A voix basse.)* Je l'aime, mon père, je l'aime de toutes les forces de mon âme!

DUBREUIL. Tu l'aimes! Ah! le ciel est juste! il te punit de ta désobéissance par le malheur de ta vie.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; CATHERINE ET MARIE, *entrant par la gauche.*

MARIE. Ah! mon Dieu! mon oncle, qu'est-ce que cela signifie? et quel est ce bruit qui se répand dans tout le château?

CATHERINE. On dit que mademoiselle Malvina est mariée?

MARIE. Et que ce n'est point à mon cousin Arved?

CATHERINE. Où donc alors est ce nouvel époux? et quel est-il?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; ARVED, *entrant par la droite.*

ARVED. M. de Barentin.

CATHERINE. Grand Dieu!

MARIE. M. de Barentin?

ARVED. Lui-même, que des considérations particulières avaient forcé jusqu'ici à cacher ce mariage, *(Bas, à Dubreuil.)* et qui, malgré le pardon que je lui ai promis en votre nom, n'ose encore se présenter devant vous.

MARIE, *à Malvina à demi-voix.* O ma cousine, que je suis fâchée maintenant de partir!

MALVINA, *de même.* Sois tranquille, tu ne partiras pas.

DUBREUIL, *à Malvina.* Je veux croire, comme me l'a assuré mon neveu, que M. de Barentin ne t'a épousée que par amour, et sans penser à ma fortune?

MALVINA. Ah! je vous l'atteste.

DUBREUIL. C'est à sa conduite à me le prouver, et à mériter ce qu'un jour peut-être je ferai pour ma fille.

ARVED, *passant entre Dubreuil et Malvina.* Il a déjà commencé à se rendre digne de vous. Il a accepté la sous-lieutenance que je lui ai proposée. Nous marcherons ensemble désormais dans la même carrière, nous la parcourrons avec honneur; et quant aux torts de sa jeunesse, c'est sur le champ de bataille qu'il saura les réparer.

MALVINA. Ah! mon cousin, je ne sais comment vous remercier, et je n'ai plus qu'un moyen de vous prouver ma reconnaissance, en m'occupant aussi de votre bonheur. Les vœux de votre père et du mien étaient de resserrer encore tous nos liens de famille; que cet espoir que j'ai déçu soit par vous réalisé, et que ma cousine Marie, que vous aimiez dès l'enfance... *(Dubreuil va s'asseoir auprès de la table.)*

ARVED. Ah! ce fut le rêve de mes jeunes années! ce fut toujours mon unique pensée! mon oncle vous le dira.

MARIE. O ciel!

ARVED. Mais je ne suis pas heureux, ma cousine, dans mes projets, ni dans mes amours. Marie veut s'éloigner; elle veut quitter ces lieux au moment où j'arrive.

MALVINA. Vous croyez? et moi j'ai idée que si vous la priez de rester...

ARVED, *passant près de Marie.* Serait-il vrai! Marie, ma cousine, toi que j'ai toujours regardée comme la compagne de ma vie, veux-tu combler mes plus chères espérances? *(Malvina s'éloigne.)*

MARIE, *hors d'elle-même, et regardant Catherine.* Moi!

ARVED. Oui, veux-tu accepter et mon cœur et ma main?

MARIE, *à part.* Ah! j'en mourrai de joie.

ARVED, *à Malvina.* Vous voyez, elle hésite.

MARIE, *vivement.* Non, mon cousin, non, j'accepte.

ARVED. Il serait possible! toi, du moins, tu ne m'as donc pas repoussé? tu veux bien de mon amour? Ah! j'emploierai ma vie entière à t'en remercier, à prévenir tous tes vœux, à embellir ces jours que tu veux bien me consacrer.

CATHERINE, *à demi-voix.* Et moi je ne puis souffrir son erreur; je veux qu'il sache à quel point il est aimé.

MARIE, *de même.* Tais-toi donc, je le lui dirai bien moi-même. *(On entend au dehors un prélude de contredanse.)*

DUBREUIL, *se levant; Malvina passe à sa droite.* Entendez-vous? c'est ce bal, c'est tout ce monde que j'avais invité pour un autre motif. Allons leur présenter les nouveaux mariés, et tous mes enfants; *(Il passe entre Arved et Marie qu'il presse dans ses bras, et tend la main à Malvina qui est à sa droite. A Arved.)* car tu es toujours mon fils, n'est-il pas vrai?

ARVED, *le serrant dans ses bras.* Oui, toujours.

DUBREUIL, *essuyant une larme.* Ah! c'est égal, ce n'est pas la même chose. Allons, n'y pensons plus. Venez tous. *(Ils vont pour sortir.)*

MALVINA, *seule, à gauche, la main appuyée sur le dos du canapé, et regardant Arved qui s'éloigne.* Ah! je l'aimerai toute ma vie! *(La contredanse reprend plus fort.)*

FIN DE MALVINA.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 30 février 1829

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

M. DE SAINTE-AGNÈS, receveur général.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, sa femme.

IRÈNE, leur nièce et leur pupille.

M. D'HÉRISSEL, chef d'escadron, subrogé tuteur d'Irène.

ANATOLE, cousin de M. d'Hérissel.

UN DOMESTIQUE de M. de Sainte-Agnès.

La scène se passe auprès des Pyrénées, dans une ville où il y a des eaux minérales.

Le théâtre représente un salon de la maison de M. de Sainte-Agnès; porte au fond, deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Sainte-Agnès. A gauche, celle d'un cabinet Auprès de cette porte, une table sur laquelle il y a un livre et une écritoire. Auprès de l'appartement de madame de Sainte-Agnès, une table de toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'HÉRISSEL, UN DOMESTIQUE.

D'HÉRISSEL, *entrant par le fond.* M. de Sainte-Agnès, le receveur général?

LE DOMESTIQUE, *qui était auprès de la toilette, occupé à ranger.* Il est sorti, Monsieur.

D'HÉRISSEL. Et sa femme?

LE DOMESTIQUE. Madame n'est pas visible.

D'HÉRISSEL. Dites-lui que c'est un ancien ami de son mari, qui, n'ayant que quelques heures à rester en cette ville, désire leur parler d'affaires de famille.

LE DOMESTIQUE. J'y vais.

D'HÉRISSEL. D'Hérissel, chef d'escadron.

LE DOMESTIQUE, *qui était près de sortir, s'arrête.* C'est différent. Madame ne reçoit jamais de militaires, encore moins des chefs d'escadron.

D'HÉRISSEL. Et qui reçoit-elle donc? Ne faut-il pas donner ma démission pour me faire présenter chez elle? (*Voyant Irène qui sort du cabinet à gauche de l'acteur.*) Laisse-nous, voici heureusement quelqu'un de connaissance... Ma chère Irène!

SCÈNE II.

D'HÉRISSEL, IRÈNE.

IRÈNE, *courant à d'Hérissel.* Monsieur d'Hérissel dans ce pays!

LE DOMESTIQUE, *sortant.* Mademoiselle le connaît, c'est différent; je vais toujours en prévenir Madame. (*Il entre dans l'appartement de madame de Sainte-Agnès.*)

IRÈNE. Est-ce pour moi que vous venez?

D'HÉRISSEL. Oui, ma chère enfant, c'est-à-dire nous revenons d'Espagne; et, comme mon régiment passe quelques heures dans cette ville, j'ai voulu voir mes amis: Anatole, mon jeune cousin, qui y demeure depuis quelque temps; et toi, surtout, qui es presque ma pupille; car je suis ton subrogé tuteur.

IRÈNE. Vous l'oubliez souvent.

D'HÉRISSEL. C'est vrai; mais je ne connais rien aux affaires, et celui qu'on t'a donné pour tuteur est un honnête homme qui les entend mieux que moi, M. de Sainte-Agnès, ton oncle, un ami d'enfance, un receveur général, qui a l'habitude d'avoir les fonds des autres mêlés avec les siens, et qui ne se trompe jamais, ce qui est rare; ainsi, je ne m'informerai pas de ta fortune, mais de ton bonheur. Es-tu contente? t'amuses-tu ici?

IRÈNE. Pas beaucoup.

D'HÉRISSEL. Oh! cela veut dire que tu t'ennuies.

IRÈNE. A la mort.

D'HÉRISSEL. C'est étonnant; ce devrait être une maison agréable. Sainte-Agnès est mon ancien camarade, et je me rappelle son humeur et son caractère; il aimait la joie, les plaisirs.

IRÈNE. Oui, mais mon oncle n'est pas le maître; il s'est marié, et sa femme le gronde quand on s'amuse.

D'HÉRISSEL. C'est donc une vieille femme?

IRÈNE. Non, elle est jeune encore; mais elle ne reçoit que des gens graves et sérieux, et elle tient à ce que je sois toujours là, à côté d'elle. Le dessin, la danse, la musique, sont des exercices qui me sont interdits; mais, en revanche, nous avons des cours de morale, des conférences de morale et des assemblées de vieilles femmes où l'on dit du mal de tout le monde.

D'HÉRISSEL. Quelle austérité! C'est donc une...

IRÈNE. Eh! mon Dieu, oui.

D'HÉRISSEL.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Au portrait que tu viens de faire,
Soudain je l'avais deviné;
Elle suit la marche ordinaire,
Et je n'en suis pas étonné;
Car ces dames qui, sur la danse,
S'en vont lançant des interdits,
Classent du moins la médisance
Au nombre des plaisirs permis.

Et, d'après ce que je vois, tu n'es pas à la hauteur de ses principes.

IRÈNE. Je n'en sais rien. Je tâche de ne pas faire de mal; je remplis mes devoirs avec exactitude; mais je vais au bal avec mon oncle quand l'occasion s'en présente, et au spectacle quand nous avons une troupe dans l'arrondissement.

D'HÉRISSEL. Cela me paraît convenable. En ce cas, il faut, ma chère Irène, sortir de tutelle: il faut te marier...

IRÈNE. Oh! mon Dieu! mon ami, je ne demanderais pas mieux.

D'HÉRISSEL. Eh bien! cela me regarde. Je vais en parler à Sainte-Agnès, à sa femme.

IRÈNE. Non, vraiment.

D'HÉRISSEL. Et pourquoi?

IRÈNE. C'est que déjà ils m'ont proposé plusieurs partis

que j'ai tous refusés, pour des raisons que je ne puis vous dire; si bien que maintenant ma tante est persuadée que je veux rester fille et entrer au couvent.

D'HÉRISSEL. Au couvent!

IRÈNE. Ce qui me fait beaucoup d'honneur à ses yeux. J'ai déjà reçu les compliments de félicitation de toute la société; et maintenant, je ne sais comment faire pour leur déclarer...

D'HÉRISSEL. Je m'en charge; mais auparavant il faut avoir en moi une confiance entière, et m'expliquer pourquoi tu as déjà refusé les partis qu'on te proposait. Pour quelles raisons? je te le demande.

IRÈNE. J'aime mieux que vous ne me le demandiez pas.

D'HÉRISSEL. Est-ce que ces prétendus avaient des défauts?

IRÈNE. Des défauts! non, ils n'en avaient qu'un, ils avaient tous le même; c'est que je ne les aimais pas.

D'HÉRISSEL. Ce qui veut dire que peut-être tu en aimais un autre?

IRÈNE. J'en ai bien peur.

D'HÉRISSEL. Et pourquoi donc? ne suis-je point là, moi, ton subrogé tuteur, ton second père? j'ai voix délibérative au conseil de famille.

IRÈNE. Oh! non, j'en mourrais de honte.

D'HÉRISSEL. Comment! est-ce que ce choix serait indigne de toi?

IRÈNE. Oh! mon Dieu, non; de la naissance, de la fortune, un caractère charmant.

D'HÉRISSEL. Il me semble alors qu'il n'y a pas d'obstacle, car, à ce que je puis voir, celui-là n'est pas comme les autres prétendus; il n'a pas le défaut dont nous parlions tout à l'heure?

IRÈNE. Hélas! non; mais ce défaut-là c'est moi qui l'ai à ses yeux.

D'HÉRISSEL. Que dis-tu? il ne t'aimerait pas! ce n'est pas possible.

IRÈNE. Il ne pense seulement pas à moi, et cependant nous nous voyons toute la journée; car, à la suite d'une longue maladie, venant ici pour prendre les eaux, il s'est fait présenter chez M. de Sainte-Agnès qu'il avait connu autrefois à Paris.

D'HÉRISSEL. Comment! est-ce que ce serait?..

IRÈNE. Je vous en prie, ne m'en demandez pas davantage, et ne cherchez pas à le connaître; je l'oublierai, je vous le jure.

AIR : *Pour le trouver, j'arrive en Allemagne* (d'YELVA).

Mais d'ici là, plus d'hyménée!
Surtout, pour moi plus de couvent;
Jugez, si j'y suis condamnée,
Combien le péril est plus grand.
Dans le monde, où je suis distraite,
Parfois son souvenir m'a fui...
Mais seule, hélas... seule et dans la retraite,
J'y serai toujours avec lui...
S'il fallait vivre, hélas! dans la retraite,
J'y serais toujours avec lui.

D'HÉRISSEL. Pauvre enfant!.. mais j'entends ce cher Sainte-Agnès.

IRÈNE. Mon tuteur! je vous laisse; mais songez bien que c'est à vous seul que j'ai confié mon secret.

D'HÉRISSEL. Sois tranquille, j'ai toujours gardé ceux des autres. (*Irène entre dans le cabinet à gauche.*) Pour les miens, c'est différent; ils sont à moi, j'en fais ce que je veux.

—

SCÈNE III.

SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL. Eh! arrivez donc, monsieur le receveur général.

SAINTE-AGNÈS. Ce cher d'Hérissel. (*Ils s'embrassent.*) C'est par un officier de ton régiment que j'ai appris ton arrivée.

D'HÉRISSEL. Embrassons-nous encore.

SAINTE-AGNÈS. Volontiers. (*Ils s'embrassent.*) Quel plaisir de revoir un ancien ami!

D'HÉRISSEL. Un compagnon de folies, qui a partagé toutes mes fredaines.

SAINTE-AGNÈS. Tais-toi donc!

D'HÉRISSEL. Pourquoi cela? est-ce que tu es devenu sage? est-ce que tu n'aimes plus le plaisir?

SAINTE-AGNÈS. Au contraire, mon ami; plus que jamais, d'autant mieux que maintenant il est si rare!

D'HÉRISSEL, *à part.* Ce qu'on m'a dit est donc vrai? (*Haut.*) Et ta femme?

SAINTE-AGNÈS. Parle plus bas. Oui, mon ami, j'ai une femme admirable, que j'estime, que j'ai épousée par inclination, car elle est fort bien; et puis une vertu terrible.

D'HÉRISSEL. Je t'en fais mon compliment.

SAINTE-AGNÈS. Tu es bien bon.

D'HÉRISSEL. Moi aussi, je me suis marié; j'ai épousé la femme la plus aimable.

SAINTE-AGNÈS. Ah! que tu es heureux!

D'HÉRISSEL. Dix-huit à vingt ans; légère, étourdie, courant tous les plaisirs, les concerts, les bals, les spectacles, auxquels j'étais toujours obligé de la suivre.

SAINTE-AGNÈS. Et tu te plains? Dieu! que je voudrais être à ta place!

D'HÉRISSEL. Y penses-tu?

SAINTE-AGNÈS. Oui, mon ami, être heureux est, selon moi, l'essentiel en ménage; et jusqu'à présent j'ai trouvé dans le mien de la morale et des principes plus qu'il ne m'en fallait pour mon usage particulier. Mais pour du bonheur, je n'en ai point encore entendu parler.

D'HÉRISSEL. Comment cela?

SAINTE-AGNÈS, *regardant autour de lui.* Ma femme, qui, comme je te le dis, est une femme admirable, est d'une sévérité, d'un rigorisme qui ne laisse rien passer. Elle m'aime bien, mais elle n'aime pas mes défauts, et comme mes défauts font une partie essentielle de moi-même, j'y tiens.

D'HÉRISSEL. On tient à ce qu'on a.

SAINTE-AGNÈS.

AIR de *l'Homme vert.*

De tout elle se formalise;
Elle se fâche au moindre mot,
Et tous les jours me moralise :
Dimanche et fêtes, c'est mon lot.

D'HÉRISSEL.

Ta femme, en son zèle trop franche,
De ses droits me semble abuser;
Car il est dit que le dimanche
On doit au moins se reposer.

SAINTE-AGNÈS. Et pour comble de malheur, elle est la perfection même; ce qui est désespérant, parce que la partie n'est pas égale. Elle m'accable de sa supériorité; et je donnerais tout au monde pour qu'elle eût besoin d'indulgence; ça me donnerait le droit d'en réclamer à mon tour. Mais le moyen de s'attaquer à une vertu aussi formidable! personne n'oserait.

D'HÉRISSEL. Laisse donc!

SAINTE-AGNÈS. Je voudrais bien t'y voir, toi qui parles!

D'HÉRISSEL. Moi!

SAINTE-AGNÈS. Essaie seulement; tu me feras plaisir.

D'HÉRISSEL. Quelle folie! y penses-tu?

SAINTE-AGNÈS. Voilà déjà que tu as peur.

D'HÉRISSEL. Non, mais quand on ne reste que trois heures...

SAINTE-AGNÈS. Pas davantage?

D'HÉRISSEL. Eh! mon Dieu, oui; ce soir notre régiment se remet en marche.

SAINTE-AGNÈS. Trois heures, c'est bien peu; mais c'est au moins le temps de déjeuner, et je t'invite.

D'HÉRISSEL. Je ne demande pas mieux.

SAINTE-AGNÈS. Pas ici, à cause de ma femme; ça nous gênerait, parce que le rigorisme et le vin de Champagne, cela va mal ensemble. Mais je cours réunir quelques amis qui seront charmés de te voir. Nous avons ici un de tes cousins, Anatole d'Hérissel, qui était malade, qui est venu prendre les eaux, et que nous voyons souvent.

D'HÉRISSEL. Comment! ce serait lui?..

SAINTE-AGNÈS. Quoi donc?

D'HÉRISSEL. Non, rien.

SAINTE-AGNÈS. Et nous ferons tous ensemble un petit déjeuner de garçons; tu sais, comme autrefois; c'était là le bon temps.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Doux souvenir, qu'un regret accompagne!
Le verre en main je trouvais le bonheur;
Je n'entendais gronder que le champagne,
Et ce bruit-là ne me faisait pas peur.
Quittant la table après maintes prouesses,
En chancelant, nous étions encor fiers...
Car nous n'avions, pour blâmer nos faiblesses,
Que des amis qui marchaient de travers.

Allons, viens vite. (*Il fait un pas pour sortir.*)

D'HÉRISSEL, *le retenant.* Un instant, j'ai à te parler d'affaires; d'Irène, notre pupille.

SAINTE-AGNÈS. Une charmante enfant, que j'aime beaucoup, mais elle ne veut pas se marier; elle veut aller au couvent; et, dès qu'il s'agit de cette partie-là, c'est sa tante que cela regarde; chacun ses attributions.

D'HÉRISSEL. Au contraire, c'est qu'elle ne s'en soucie pas.

SAINTE-AGNÈS. Vraiment!

D'HÉRISSEL. Il faut alors que tu déclares à ta femme...

SAINTE-AGNÈS. Moi! ah bien! oui, si j'osais seulement lui en parler, elle serait contre moi d'une belle colère.

D'HÉRISSEL. Elle! avec ses principes!

SAINTE-AGNÈS. Cela n'empêche pas; au contraire, quand c'est à bonne intention, c'est permis. Trop heureux encore si j'en étais quitte à si bon marché; mais quand elle se fâche contre moi, tu ne sais pas de quoi elle est capable.

D'HÉRISSEL. Et de quoi donc?

SAINTE-AGNÈS. Elle me ferait aller à ses conférences de morale; elle m'y ferait aller, mon ami, tu ne la connais pas.

D'HÉRISSEL. Et tu obéirais?

SAINTE-AGNÈS. Il le faut bien, parce que je l'aime, au fond.

AIR du *Ménage de garçon.*

Mais toi qui n'as aucune entrave,
Aborde ce chapitre-là.

D'HÉRISSEL.

Je le veux bien : moi, je suis brave...
Après déjeuner, l'on verra.

SAINTE-AGNÈS.

Non, crois-moi, commence par là.
Dans ma carrière conjugale,
J'ai l'usage, et j'y veux tenir,
De commencer par la morale,
Et de finir par le plaisir.

ENSEMBLE.

Oui, commençons par la morale,
Et puis après, tout au plaisir.

SAINTE-AGNÈS. La voici. Je vais commander le déjeuner; tu viendras me rejoindre. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *sortant de son appartement, à la cantonade.* Vous direz que je n'y suis pas. Je ne recevrai personne, que M. le recteur et ma marchande de modes. (*Elle aperçoit d'Hérissel.*) Un militaire!

D'HÉRISSEL. D'Hérissel, un ami de votre mari.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Je le connais beaucoup de réputation.

D'HÉRISSEL. Tant pis, car ma réputation n'est pas mon beau côté; franchement, je vaux mieux qu'elle, et votre mari a dû vous dire...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Oui, Monsieur, il m'a souvent parlé de vos anciennes liaisons; et cela prouve combien, dans sa jeunesse, on doit mettre de sollicitude et de discernement dans le choix des premiers principes que l'on adopte; car l'on récolte plus tard selon qu'on a semé.

D'HÉRISSEL. Il me semble que, pour votre mari, la récolte n'a pas été si mauvaise, une recette générale, quarante mille livres de rente, la réputation d'un homme de talent et d'un honnête homme...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ce n'est point cela, Monsieur, dont j'ai voulu parler...

D'HÉRISSEL. J'en parle, moi, parce que, certainement, c'est quelque chose dans la vie qu'une bonne maison, une bonne table, une jolie femme dont les grâces et la tournure...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Monsieur, je n'ai pas l'habitude d'entendre de tels discours, et si vous continuez sur ce ton, je me retire.

D'HÉRISSEL. Eh! non, Madame, vous pouvez rester; votre pensée va plus loin et plus vite que la mienne; car le diable m'emporte...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Encore, Monsieur.

D'HÉRISSEL, *se reprenant.* Eh bien! non; qu'il n'emporte personne, et restons tous les deux; car j'ai à vous parler d'une affaire importante, que j'aborderai sans préambule. Vous croyez que votre nièce veut aller au couvent?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Si je le crois! oui, Monsieur; et je l'aime trop pour ne pas me réjouir avec elle d'une résolution qui assure à jamais son bonheur, et qui l'honore à tous les yeux.

D'HÉRISSEL. Je ne disputerai point là-dessus, parce que je n'y entends rien; quoique, dans mes idées, une épouse et une bonne mère de famille aient bien aussi leur côté honorable.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Il n'y a rien qui le soit plus, Monsieur, que de fuir le monde et ses dangers

D'HÉRISSEL. Oh ! si vous parlez de dangers, c'est différent, je m'y connais; et nous pensons, nous autres militaires, qu'il y a plus de mérite à les braver qu'à les fuir; à rester sur le champ de bataille, qu'à s'en retirer; et ces idées-là, à ce qu'il paraît, sont aussi celles de ma jeune pupille. Je dois donc vous prévenir, Madame, que vous vous trompez sur ses intentions.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Non, Monsieur, non, on ne se trompe pas sur une résolution aussi efficace. Tous nos amis y comptent; et quand une volonté est aussi prononcée que celle-là, on n'est plus maître de la changer.

D'HÉRISSEL. C'est cependant ce qui arrivera; car ce matin, votre nièce me l'a dit positivement.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment! elle oserait...

D'HÉRISSEL. Au contraire, c'est qu'elle n'ose pas; et c'est pour cela que je me suis chargé de vous l'annoncer.

MADAME DE SAINTE-AGNES. C'est-à-dire que vous l'avez vue, que vous avez causé avec elle, et cela m'explique son changement d'idée. Il suffit du contact du monde et de ses maximes perverses pour détourner de la bonne voie les âmes les plus pures; et je ne m'étonne plus alors de cette absence de tout principe, de cette immoralité générale, dont nous gémissons tous les jours.

D'HÉRISSEL. C'est bien de la bonté à vous, et de la commisération en pure perte; car notre siècle, que l'on vous peint si dépravé, est-il pire que ceux qui l'ont précédé? Y voit-on, comme autrefois, le lien conjugal publiquement outragé; le scandale en honneur, et en habit brodé? Y voit-on, en un mot, les mœurs de la Régence? Non; le vice a cessé d'être de bon ton; on pratique l'amitié, les vertus domestiques; on ne rougit plus d'aimer sa femme, et même de se montrer avec elle.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Nous n'avons plus le luxe des maîtresses,
Nous n'avons plus le règne des boudoirs;
On n'affiche plus ses faiblesses,
Et l'on respecte ses devoirs...
Ou, si parfois le vice les outrage,
Il se cache... il craint d'être vu;
Et malgré lui, c'est un dernier hommage
Qu'il rend encore à la vertu.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Par malheur, dans cet éloge du siècle, nous n'avez oublié que le point principal, le plus essentiel de tous, la dévotion!

D'HÉRISSEL. Eh ! Madame, jamais on n'en eut de plus véritable, de plus éclairée ; non celle qui fait les hypocrites, mais celle qui fait les honnêtes gens ; non celle qui veut la rigueur et l'intolérance, mais celle qui prêche l'union, la concorde et l'amour du prochain. Celle-là, Madame, chacun la chérit et l'honore, chacun l'aime, car elle sait se rendre aimable, elle est facile, indulgente.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Et c'est justement cette indulgence que je trouve coupable; c'est elle qui perdrait tout. On ne transige point avec le vice, et nous devons être sans pitié, même pour nous.

D'HÉRISSEL. Oui, Madame, mais pour les autres! si vous êtes infaillible, ils ne le sont pas. Que votre vertu descende un peu à leur portée, qu'elle fasse concession à la fragilité humaine; car nous sommes faibles, sujets à l'erreur, et si l'indulgence est belle, c'est chez ceux qui, comme vous, Madame, n'en ont pas besoin. J'ose donc croire que vous n'en voudrez pas à votre nièce de la confiance qu'elle a eue en moi, et que vous lui pardonnerez.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *avec indignation.* Monsieur... (*Avec froideur et dignité.*) Je verrai; j'examinerai avec des gens bien intentionnés ce que je dois décider de ma nièce. Mais je croirais me manquer à moi-même, si je m'exposais plus longtemps à entendre de tels propos. (*Elle fait la révérence et veut sortir.*)

D'HÉRISSEL.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Non pas, Madame, je vous laisse.
A déjeuner plus d'un ami m'attend;
De leur gaîté pour tempérer l'ivresse,
Je vais à ce repas bruyant,
Faire parler la raison qui m'enflamme.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous, la raison...

D'HÉRISSEL.

Ah! j'en puis dépenser;
Je suis en fonds... car, près de vous, Madame,
En écoutant, je viens d'en amasser.
Oui, près de vous, en écoutant, Madame,
Pour quelque temps je viens d'en amasser.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *seule.* Quelle immoralité! quel oubli de tous les principes! Il est vrai que les militaires... Mais aussi, comme nous le disions l'autre jour avec M. le recteur, pourquoi y a-t-il des militaires?

SCÈNE VI.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE.

ANATOLE. Non, non, je ne peux pas aller avec toi; mais je te reverrai plus tard.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. C'est vous, monsieur Anatole; avec qui parliez-vous là?

ANATOLE. Avec un de mes cousins que je viens d'embrasser, M. d'Hérissel.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment! il serait possible? un pareil homme serait votre parent?

ANATOLE. Oui, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Vous qui êtes si sage, si réservé! qui avez de si bonnes mœurs! Au surplus, ce n'est pas votre faute. Ce qui est du moins en votre pouvoir, c'est de ne pas le fréquenter, et j'espère bien...

ANATOLE. Ah! soyez tranquille, et la preuve c'est qu'il voulait m'emmener à un déjeuner de garçons que lui donne votre mari; j'ai bien mieux aimé venir causer avec vous; je dois déjà tant à vos conseils!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. En vous les donnant, je crois faire une bonne œuvre.

ANATOLE. Oh! oui, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. La jeunesse d'à présent est si dépravée, et l'âge mûr est si pervers...

ANATOLE. Les pauvres gens! il n'y a donc plus d'espoir pour eux?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Heureusement; et pour ceux qui marchent dans la bonne voie, c'est une idée bien consolante.

ANATOLE. Oh! sans doute; mais c'est justement cela qui m'effraie.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Quand on n'a rien à se reprocher...

ANATOLE. Mais c'est qu'au contraire, tous les jours, et à tous les moments, je me fais des reproches.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Vous, monsieur Anatole; et sur quoi?

AIR de *Céline*.

Achevez, ouvrez-moi votre âme.

ANATOLE.

J'ai peur...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Vous semblez interdit.

ANATOLE.

De vous scandaliser, Madame;
Car peut-être, dans ce récit,
Il est certaines circonstances...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Continuez, malgré cela :
Je saurai, de vos confidences,
N'entendre que ce qu'il faudra.

ANATOLE. Eh bien! vous répétez sans cesse qu'il faut fuir l'amour, et j'ai déjà aimé quelqu'un; une première inclination...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment! Monsieur.

ANATOLE. Il faut bien commencer par une; c'était Irène, votre nièce; elle était si douce, si aimable; j'étais décidé à me déclarer, lorsque vous m'avez appris qu'elle fuyait le monde et le mariage; j'ai vu alors qu'il fallait y renoncer, et j'ai fait tout ce qu'il fallait pour l'oublier.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. C'était bien.

ANATOLE. Eh! non, Madame; ce fut bien pire; car, à dix-huit ans, on ne peut pas vivre sans aimer; et, malgré moi, ça m'est arrivé encore.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment, Monsieur, une seconde passion?

ANATOLE. Ah! si vous la connaissiez!

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Vous approuveriez ma tendresse.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

L'aurais-je vue?

ANATOLE.

Oh! non, jamais.
L'esprit, la raison, la sagesse,
L'embellissent de mille attraits.
Sa vertu me semble admirable,
Je lui voue un culte assidu...
Et si je lui semble coupable,
C'est par amour pour la vertu.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. L'intention est bonne; et puisque vous êtes le maître de vous choisir une compagne, le mariage est un état qu'on peut rendre exemplaire.

ANATOLE. Hélas! Madame, celle que j'aime ne peut être ma femme.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Pourquoi donc?

ANATOLE. Elle n'est plus libre.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Bonté divine! ah! c'est une chose affreuse!

ANATOLE. Je le sais; mais le moyen de faire autrement?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Il faut lutter contre cette passion coupable, vous éloigner du monde.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

L'isolement rend les âmes plus pures.

ANATOLE.

A mon amour tout cela ne fait rien.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Faites alors quelques bonnes lectures.

ANATOLE.

Pour l'oublier c'est un mauvais moyen.
De ces auteurs la morale est fort belle,
Mais ennuyeuse... et malgré mes efforts,
Lorsque je les lis, je m'endors,
Et quand je dors, je rêve d'elle.

Aussi ai-je renoncé à résister, ça me donnait trop de peine; je m'abandonne à mon amour, sans but, sans calcul, comme un homme en délire; et si vos conseils ne viennent pas m'aider, c'est fait de moi, je suis perdu à jamais.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. C'est affreux! Monsieur, c'est indigne! (*A part.*) On ne peut pourtant pas l'abandonner ainsi au désespoir. (*Haut.*) Je veux bien, par charité, vous aider de mes conseils; mais c'est à condition que vous ne me cacherez rien.

ANATOLE. Eh! oui, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. La personne dont vous me parlez connaît-elle votre amour?

ANATOLE. Non, Madame; plutôt mourir que lui en parler; je n'ai d'elle qu'un seul gage, un gage qui ne me quitte point, un bracelet qui lui appartenait.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Et qu'elle vous a donné?

ANATOLE. Non, Madame, que j'ai pris sans le lui dire, et j'en ai fait faire un tout pareil, que je remettrai à la place dès que je le pourrai.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Et vous osez avouer... remettez-moi ce bracelet sur-le-champ.

ANATOLE. Oh! non, Madame, je n'oserai jamais; ce serait la compromettre.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Taisez-vous, voici ma nièce.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; IRÈNE, *sortant du cabinet à gauche.*

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *d'un ton sévère.* Que demandez-vous, Mademoiselle? qui vous amène ici?

IRÈNE. Rien, ma tante; je venais vous dire qu'il est deux heures : c'est l'heure où ordinairement nous allons à votre conférence.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *à part.* Et je l'avais oublié! (*A Anatole.*) Si vous le voulez, Monsieur, vous pouvez nous y accompagner.

ANATOLE. Ah! je suis trop heureux; je cours mettre un habit plus décent, et je suis à vos ordres.

AIR de la *Disgrâce* (du VIEUX MARI).

ENSEMBLE.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je vous permets de nous y suivre,
Et de nous y donner la main.
(*A part.*)
Contre l'erreur dont il s'enivre,
C'est un remède souverain.

ANATOLE.

A quel espoir mon cœur se livre!
Ah! pour moi quel heureux destin!
Il m'est permis de vous y suivre;
Je reviens vous donner la main.

IRÈNE, *à madame de Sainte-Agnès.*

Quoi! dans ce lieu qui d'ennui m'épouvante,
Vous l'emmenez?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Eh! vraiment oui.

IRÈNE, *à part.*

Pauvre jeune homme! il paraît que ma tante
Est en colère contre lui.



D'HERISSEL. Mais qu'a donc mon cousin? — Acte 7, scène 10.

ENSEMBLE.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je vous permets de nous y suivre,
Et de nous y donner la main.
(*A part.*)
Contre l'erreur dont il s'enivre,
C'est un remède souverain.

ANATOLE.

A quel espoir mon cœur se livre !
Ah ! pour moi quel heureux destin !
Il m'est permis de vous y suivre ;
Je reviens vous donner la main.

IRÈNE.

Lorsqu'en ces lieux il doit nous suivre,
Bien loin d'en paraître chagrin,
D'un doux espoir son cœur s'enivre,
Gaîment il nous offre la main.

(*Anatole sort.*)

—

SCÈNE VIII.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, IRÈNE.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Quant à vous, Mademoiselle, j'aurai à vous parler. J'ai vu votre ami, votre conseiller. Dans un autre moment je vous dirai ce que j'en pense, car je ne veux pas me mettre en colère avant d'aller à ma conférence de morale.

IRÈNE. Vous avez raison, ma tante ; tantôt, en revenant...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Oui, Mademoiselle, nous causerons de vos nouvelles intentions, qui me prouvent que, tout entière aux vanités du monde... Approchez-moi cette toilette.

IRÈNE, *approchant la toilette*. Est-ce que vous n'êtes pas bien ainsi ?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Non, Mademoiselle, il y aura beaucoup de monde à cette assemblée; toutes les dames de la ville y seront en grande parure, et je ne veux pas que la simplicité de ma mise fixe sur moi les regards. Il ne faut jamais se faire remarquer. (*Elle s'assied devant la toilette.*)

IRENE. Oui, ma tante.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Du reste, souvenez-vous qu'en pareil lieu, ce n'est pas l'éclat de la parure qui

fait quelque chose, mais bien les sentiments qu'on y apporte. (*Elle met du rouge.*) Voilà un rouge qui ne tient pas du tout.

IRÈNE. En voici d'autre.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. A la bonne heure. (*Mettant du rouge qu'Irène vient de lui donner.*) Car on est plus parée, Mademoiselle, par la décence et la modestie que par les bijoux les plus précieux.

IRÈNE. Oui, ma tante, voilà votre écrin.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. C'est bien; ma chaîne. (*Irène lui donne une chaîne que madame de Sainte-Agnès passe à son cou.*) Mes bracelets.

IRÈNE, *regardant dans l'écrin.* Ah! mon Dieu! je n'en vois plus qu'un.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment! qu'est-ce que cela veut dire? et qu'est-ce que l'autre est devenu?

IRÈNE, *le cherchant dans le tiroir de sa toilette.* Ne vous fâchez pas, ma tante.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Eh bien! ce bracelet?

IRÈNE, *cherchant toujours.* Mon Dieu! ma tante, je sais maintenant, et je me le rappelle; c'est M. Anatole.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. M. Anatole!

IRÈNE. Oui, l'autre jour, en examinant votre écrin, que j'étais occupée à serrer, il a cassé un chaînon à ce bracelet; il l'a pris en disant: « Mademoiselle Irène, n'en parlez pas; je vais le faire raccommoder, et je le remettrai sans qu'on s'en aperçoive. »

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Il serait possible!

IRÈNE. Il paraît alors qu'il n'est pas fini, et que l'ouvrier l'aura fait attendre; mais on pourrait le lui demander.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Du tout, Mademoiselle; je vous défends de lui en parler; et je ne veux pas de ces parures; je ne veux plus les mettre. Serrez cet écrin sur-le-champ.

IRÈNE. Mais, ma tante, qu'est-ce que vous avez donc? vous voilà toute troublée.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Moi! eh bien! par exemple...

IRÈNE. Mais, oui, ma tante...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Que voulez-vous dire, Mademoiselle?

IRÈNE. Je vous assure, ma tante...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Et pourquoi serais-je troublée? quelle idée avez-vous?.. Dieu! mon mari...

SCENE IX.

Les précédents, SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-AGNÈS, *entrant sans voir sa femme.* Eh bien! ma chère nièce, que faisons-nous ce matin? Je suis en belle humeur; car rien ne dispose à la gaieté comme un bon déjeuner.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Il est donc vrai, Monsieur?

SAINTE-AGNÈS, *à part.* Ah! mon Dieu! ma femme!.. (*Haut.*) Eh bien! oui, je m'en accuse; j'ai déjeuné avec un ami, et si une bouteille de vin de Champagne est un crime, c'est un crime qui se passe si vite, surtout quand on est plusieurs à le partager.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Vous ne faites pas attention, Monsieur, que vous êtes devant des femmes, et cette extrême gaieté...

SAINTE-AGNÈS. C'est juste.

AIR du *Piége.*

Oui, je l'avoue, à ce joyeux banquet,
Plus d'un convive a perdu l'équilibre;
Et j'ai peut-être entendu main couplet
Dont la chute était un peu libre:
Mais du champagne enfin désabusé,
Pour retrouver la raison, la décence,
(*A part, à Irène.*)
Je viens à vous... quand on s'est amusé,
Il faut bien faire pénitence.

Je suis chargé de vous offrir les hommages de mon ami d'Hérissel, qui est déjà reparti.

IRÈNE. Sans nous dire adieu?

SAINTE-AGNÈS. Son général l'a fait appeler, à son grand regret; car je vous dirai, Madame, qu'il a été ravi de votre conversation, qu'il vous trouve charmante.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Vraiment!

SAINTE-AGNÈS. Du moins il me l'a dit; et il m'a même avoué que, s'il était resté plus longtemps, il vous aurait fait la cour.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. A moi!

SAINTE-AGNÈS. Voilà qui m'aurait amusé.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment, Monsieur!

SAINTE-AGNÈS. Du tout, ça m'aurait fâché, et beaucoup; mais, puisqu'il est parti, c'est un malheur.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Encore, Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. Mais vous ne m'entendez pas, je veux dire qu'on ne peut pas condamner les gens quand il n'y a pas commencement d'exécution. Si vous aviez été, comme moi, du jury, vous sauriez cela.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ce que je sais, Monsieur, c'est que vous êtes, dans toutes vos actions, d'une inconséquence et d'une étourderie inexcusables.

SAINTE-AGNÈS. Ne parlons pas d'étourderie, je vous en prie: car vous, Madame, qui êtes si grave et si raisonnable, vous en commettez parfois; témoin ce joli souvenir où vous jetez vos pensées, et que je viens de trouver dans le jardin.

IRÈNE. O ciel! vous l'avez parcouru?

SAINTE-AGNES.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Le lire! non pas, s'il vous plaît,
Je croirais mériter le blâme
En portant un œil indiscret
Sur les tablettes de Madame.
Ma femme, toujours, je le sais,
Sur la morale doit écrire;
(*A part.*)
Et, ma foi, j'en entends assez,
Pour n'être pas tenté d'en lire.

(*Irène prend le souvenir des mains de Sainte-Agnès.*)

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Vous vous trompez; ce souvenir ne m'appartient pas.

SAINTE-AGNÈS. J'ai vu, avant-hier, le petit Anatole qui vous en a fait cadeau devant moi, et vous l'avez accepté.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Oui, Monsieur; mais depuis j'en ai examiné les ornements qui avaient quelque chose de trop frivole; il y avait en outre des gravures d'après M. Girodet.

IRÈNE. Diane et Endymion; et puis Galatée. (*Elle va serrer le petit souvenir dans le tiroir de la toilette.*)

SAINTE-AGNÈS. C'est là ce qui vous a scandalisée?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Probablement; et je l'ai laissé à Irène, qui s'en est emparée.

SAINTE-AGNÈS. Vous avez bien fait, parce qu'une demoiselle, c'est plus convenable.

MADAME DE SAINTE-AGNES. Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. Je veux dire, Madame, que tout dépend des idées; et comme elle n'en a pas...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Qu'est-ce à dire?

SAINTE-AGNÈS. Calmez-vous; cela lui viendra; vous lui en donnerez .. Mais, grâce au ciel, voici Anatole qui vient à mon secours.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ANATOLE, *habillé en noir.*

SAINTE-AGNÈS, *allant au-devant d'Anatole qui entre par le fond.* Arrive donc, mon cher ami; car, si tu ne fais pas diversion en ma faveur, je suis battu sur tous les points.

ANATOLE, *à madame de Sainte-Agnès.* Me voici à vos ordres, Madame, et prêt à vous donner la main.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. C'est inutile, Monsieur; j'ai changé d'idée, et nous n'irons pas.

IRÈNE. Comment, ma tante, c'est vous qui refusez d'aller à votre conférence?

SAINTE-AGNÈS, *avec intérêt.* Chère amie, est-ce que vous êtes malade?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Du tout, Monsieur; d'autres devoirs non moins essentiels me forcent à rester chez moi.

ANATOLE. Je serai donc privé de l'honneur d'accompagner ces dames; et j'en suis désolé.

SAINTE-AGNÈS, *bas, à Anatole.* Laisse donc, tu en es enchanté.

ANATOLE. Moi, Monsieur!

SAINTE-AGNÈS. Eh! oui, sans doute; tu me feras peut-être accroire que tu y vas pour ton plaisir?

ANATOLE. Certainement.

SAINTE-AGNÈS. Je comprends bien; parce que toutes les jolies femmes y sont; mais il ne faut pas t'en faire un mérite; car elles seraient au bal, que tu irais tout de même. Après cela je ne t'en fais pas de reproches; j'en ferais autant.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment, Monsieur...

SAINTE-AGNÈS, *regardant sa femme.* Non, non, je n'en ferais pas autant parce que je suis marié; mais toi, à ton âge, et quand on est amoureux...

IRÈNE. Amoureux, M. Anatole!.. (*A part.*) Il serait vrai!

SAINTE-AGNÈS. Parbleu! ce n'est pas moi qu'on trompe. Depuis deux mois je m'en suis aperçu; je ne sais pas de qui; mais il est triste, malheureux; il paraît que c'est une inhumaine.

ANATOLE. Hélas! oui.

SAINTE-AGNÈS. Et elle est bien difficile; car maintenant il est bien gentil, il est aimable, et moi, à coup sûr, si j'étais femme...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. C'est une supposition. Après cela il est peut-être trop timide; il n'ose pas, et c'est un tort, il faut oser...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Quels principes! quels indignes conseils!

SAINTE-AGNÈS. Des conseils d'ami; car, que sait-on? peut-être qu'il est aimé, et qu'on ne veut pas en convenir.

IRÈNE. C'est possible.

SAINTE-AGNÈS. Ça se voit tous les jours; et qu'est-ce qu'on risque de se déclarer? on sait à quoi s'en tenir, et on n'a plus qu'à se réjouir ou à se consoler.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Je dis, Monsieur, que, si justice était faite, vous mériteriez d'être puni.

ANATOLE. Croyez, Madame, que je suis loin d'approuver de tels principes.

SAINTE-AGNÈS, *à part.* Est-il hypocrite!

MADAME DE SAINT-AGNÈS. C'est trop de les avoir écoutés; je prie que dorénavant on me fasse grâce de pareils discours; c'est pour en être plus sûre qu'aujourd'hui je ne verrai ni ne recevrai personne.

ANATOLE. Moi qui devais dîner chez vous?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Vous êtes tout à fait libre; adieu. (*Elle sort par le fond.*)

SAINTE-AGNÈS.

AIR de *Turenne.*

Elle s'en va, laissons-la faire :
Gaîment nous dînerons tous trois;
Et puis au spectacle, ma chère,
Nous nous rendrons en tapinois...
Pour moi quelle bonne journée!
Festin, spectacle tour à tour..,
Que de plaisirs en un seul jour!
Prenons-en pour toute l'année.

(*Il prend Irène sous son bras, et sort en l'emmenant avec lui.*)

SCÈNE XI.

ANATOLE, *seul.* Il faut avouer que j'ai bien du malheur; à dix-huit ans passés, n'avoir encore été aimé de personne! Je ne sais comment font les autres. C'est comme un fait exprès. J'ai distingué d'abord une jeune personne : elle veut aller au couvent. Je me mets à en adorer une autre : elle a un mari et des principes. Toujours des obstacles; ce n'est pourtant pas faute de bonne volonté.

AIR du vaudeville de l'*Héritière.*

A l'aspect d'un joli visage,
Mon cœur éprouve un feu secret;
Mais bientôt je me décourage,
Et vais auprès d'un autre objet
Chercher l'accueil qu'il me faudrait;
Et dans mes projets de tendresses,
Plein d'un espoir toujours déçu,
J'eus déjà plus de vingt maîtresses
Qui n'en ont jamais rien su.

Et cependant s'il se trouvait une femme au monde qui daignât faire attention à moi, combien je l'aimerais! Mais non; jamais madame de Sainte-Agnès n'a été si sévère qu'aujourd'hui, jamais elle ne m'a plus maltraité. Hâtons-nous de remettre ce bracelet, que je lui ai dérobé; car si elle s'en apercevait, elle me chasserait de la maison, et j'en mourrais, je crois. (*Pendant ce temps, il a ouvert le tiroir de la toilette et l'écrin, et a remis le bracelet.*) Que vois-je? (*Il prend le souvenir.*) Ce souvenir qu'avant-hier je lui ai donné, et qui déjà est oublié, là, dans le fond d'un tiroir. (*L'ouvrant.*) Ah! mon Dieu! c'est mon nom; je ne me trompe pas; mon nom, à toutes les pages; et puis, des mots, des lignes entières qui ont été raturées! est-ce ennuyeux! on a toujours tant d'envie de lire ce qui est effacé! Voilà une page qui ne l'est pas; ce sont des vers; lisons vite. (*Il lit.*)

« Je voudrais lui parler, et nous voir seuls tous deux.
« Je ne sais ce que je désire,
« Je ne sais ce que je veux;
« Mais lui, n'a-t-il rien à me dire? »

C'est de moi qu'elle s'occupait, c'est à moi qu'elle pensait! je n'ose croire à tant de bonheur, et je cours me jeter à ses pieds. Oh! non, ce serait trop hardi; je n'oserais jamais. Mais du moins je puis lui écrire il

le faut; M. de Sainte-Agnès a raison; j'étais trop timide, et je ne risque rien maintenant de lui dire que je l'aime. (*Il se met à la table et écrit.*)

—

SCÈNE XII.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE, *à table, et écrivant.*

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Je ne puis me rendre compte de ce que j'éprouve. Je ne puis ni m'occuper ni travailler, ni même rester en place; je suis en colère contre tout le monde. Je le suis surtout contre moi-même... (*Apercevant Anatole.*) Ah! M. Anatole.

ANATOLE, *à part*. C'est elle.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *à part*. Je suis enchantée de le trouver; je vais le traiter comme il le mérite.

ANATOLE, *se levant et pliant la lettre*. Pardon, Madame, je vous dérange.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *sèchement*. En aucune façon. Je venais chercher ce livre; (*Désignant celui qui est sur la table*) c'est moi qui plutôt vous aurai troublé.

ANATOLE. Non, Madame; j'écrivais... je composais...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ah! Monsieur fait des vers! il ne lui manquait que cela pour être universel.

ANATOLE, *à part*. Dieu! qu'elle a l'air sévère! sans ce que je viens de lire, je ne croirais jamais... (*Haut.*) Du tout, Madame; c'est tout uniment de la prose que j'adressais à une personne si bonne, si aimable...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *avec ironie*. Ah! cette personne-là est aimable?

ANATOLE, *la regardant*. C'est-à-dire aimable, pas toujours; c'est celle dont je vous parlais ce matin.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Il serait possible!

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Dieu! quelle audace et quel délire!
Quoi! sans égards pour la vertu,
Vous, Monsieur, vous osez écrire?..

ANATOLE.

Eh bien! oui, j'y suis résolu :
Pourquoi lui cacher ma tendresse?..
A quoi bon contraindre mes feux?
Je ne puis me passer de sagesse...

(*Madame de Sainte-Agnès fait un geste qui exprime sa colère.*)

Celle que j'aime en a pour deux.

D'ailleurs, vous ne savez pas ce que je lui dis; ce sont peut-être des choses très-raisonnables; vous pouvez en juger.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *le repoussant fièrement*. Monsieur, quelle hardiesse!

ANATOLE. J'aurais retranché ce qui vous aurait déplu, avant de la lui envoyer.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. La lui envoyer! vous auriez une pareille idée! vous osez penser qu'elle pourrait la recevoir, après ce que vous m'avez dit ce matin, que c'était la vertu, la sagesse, la perfection même!

ANATOLE. Du tout, Madame, je n'ai point dit qu'elle fût parfaite; elle a aussi des défauts; elle en a beaucoup.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment, Monsieur!..

ANATOLE. Oui, Madame; on ne sait jamais si elle vous aime ou si elle vous déteste; elle est d'une rigueur, d'une sévérité excessive; elle est capricieuse, bizarre...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. A merveille; il paraît que l'amour ne vous aveugle pas.

ANATOLE. Ça n'y fait rien, Madame; en eût-elle plus encore, ça ne m'empêcherait pas de l'adorer. On chérit les défauts de ceux qu'on aime; un seul regard fait oublier tous leurs torts; et dans ce moment même, s'il faut vous le dire, quoique malheureux, quoique repoussé par ses dédains, je l'aime plus que jamais.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Monsieur...

ANATOLE. Oh! vous ne pouvez pas vous fâcher pour elle.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Non, mais je puis me dispenser d'entendre pour elle de pareilles déclarations; car, si c'était à moi qu'on eût osé les adresser, je sais bien ce que j'aurais répondu.

ANATOLE, *lui présentant la lettre*. Eh bien! Madame, dites-le-moi; car c'est pour vous que cette lettre était écrite.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Quel excès d'audace!

SAINTE-AGNÈS, *en dehors*. Sois tranquille, j'arrangerai tout cela.

ANATOLE. Dieu! M. de Sainte-Agnès!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Monsieur, gardez cette lettre; je le veux; je l'exige, ou je ne vous reverrai jamais.

ANATOLE, *à ses genoux*. Non, Madame; plutôt mourir; il faut que mon sort se décide.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Et mon mari que j'entends!

ANATOLE. Ça m'est égal; nous nous battrons, il me tuera; mais vous prendrez cette lettre, ou je resterai là à vos genoux. (*Il met la lettre dans la main de madame de Sainte-Agnès.*)

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Eh! Monsieur, levez-vous.

ANATOLE, *se levant, et s'enfuyant dans le cabinet à gauche*. Ah! je vous remercie; je suis le plus heureux des hommes.

MADAME DE SAINT-AGNÈS, *suivant Anatole jusqu'à la porte*. Que dit-il? quelle imprudence! je n'ai point consenti, je n'ai point accepté... Dieu! mon mari. (*Elle cache la lettre dans le livre qui est sur la table, et revient de suite auprès de la toilette.*)

—

SCÈNE XIII.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, SAINTE-AGNÈS.

SAINTE-AGNÈS, *à la cantonade*. Quand je te répète que je me charge de tout, et que je vais le demander à ta tante... Ah! la voici. Je venais vous dire, chère amie, que, ce soir, j'avais envie d'aller au spectacle.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Eh bien! Monsieur...

SAINTE-AGNÈS, *à part*. Cela ne la fâche pas; c'est étonnant. (*Haut.*) Une représentation au profit des pauvres de l'arrondissement. M. le maire, que vous connaissez, et qui passe pour un homme très-charitable, a contribué lui-même pour sa part en donnant...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Quoi donc?

SAINTE-AGNÈS. Son autorisation. Ma nièce aussi désirerait y aller, autant que vous y consentiriez.

MADAME DE SAINTE-AGNES. Dès qu'elle est avec vous, Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. Comment! vous y consentez! (*A part.*) et sans un sermon préalable.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

C'est tout au plus si j'ose encore y croire.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

Je n'ai rien à dire, vraiment,
Quand il s'agit d'une œuvre méritoire,
Et quand surtout le spectacle est décent.

SAINTE-AGNÈS.

Il n'en est point, ma chère amie,
Où l'on ait moins de dangers à courir...
Des amateurs jouant la comédie,
Ça ne peut pas compter pour un plaisir.
(*Regardant sa femme.*)

Mais qu'avez-vous? je vous vois tout émue.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Oui, en effet; je m'occupais; je lisais un ouvrage qui m'avait beaucoup attachée.

SAINTE-AGNÈS, *regardant le livre qui est sur la table* Celui-ci, sans doute!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *voulant passer pour le prendre.* Oui, Monsieur, ce sont des pensées spirituelles.

SAINTE-AGNÈS, *le prenant.* Du tout; il n'y a rien de spirituel là-dedans; c'est le *Manuel des receveurs généraux.* (*Il veut lui passer le livre, et le livre s'entr'ouvre.*) Si vraiment, il paraît qu'il contient quelque chose d'intéressant. (*Il prend la lettre.*) Une lettre, sans adresse! Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME DE SAINT-AGNÈS. Je n'en sais rien.

SAINTE-AGNÈS. Il y a un moyen de s'en assurer; c'est de la lire.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Arrêtez, Monsieur; gardez-vous de l'ouvrir; on pourrait croire que c'est moi qui l'ai décachetée.

SAINTE-AGNÈS. Eh bien! où serait le mal? il y en a donc dans cette lettre? Vous savez donc ce qu'elle contient?..

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Non, Monsieur; mais je m'en doute.

SAINTE-AGNÈS. Est-ce que, par hasard, ce serait une déclaration?

MADAME DE SAINT-AGNÈS, *baissant les yeux.* C'est possible.

SAINTE-AGNÈS. Une déclaration! à vous, Madame? eh bien! par exemple...

AIR de *Marianne.*

Et moi, qui, plein de confiance,
Croyais qu'on n'oserait jamais!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *fièrement.*

Vous ne supposez pas, je pense...

SAINTE-AGNÈS.

Non, Madame... je vous connais.
(*A part.*)
C'est jovial,
Original...
Et, franchement, ça devrait m'être égal.
Je le croyais,
Je le disais,
Et cependant ça me fait
De l'effet.
Si déjà l'on se trouve à plaindre
Quand seulement on craint malheur,
Comment font tant de gens d'honneur
Qui n'ont plus rien à craindre?

C'est pour cela que je veux savoir quel est l'audacieux...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Si je devais me taire, si cette personne était liée avec vous par les nœuds de l'amitié?

SAINTE-AGNÈS. Un ami! je m'en doutais; en pareil cas ce sont toujours les amis. Mais qui diable a pu être le mien à ce point-là? Est-ce que par hasard ce serait ce coquin de d'Hérissel? Vous êtes troublée.....

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Monsieur...

SAINTE-AGNÈS, *vivement* C'est lui, et s'il n'était pas à dix lieues d'ici, s'il n'était pas parti pour longtemps...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *à part.* Parti! laissons-lui son erreur.

SAINTE-AGNÈS. Voyez-vous le sournois! lui qui s'en défendait ce matin quand je l'en ai défié.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment, Monsieur!

SAINTE-AGNÈS. Non, Madame; non, du tout; je lui ai dit, au contraire, que je prendrais fort mal les choses, et pour vous le prouver, je m'en vais lui écrire à l'instant même.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. J'espère, Monsieur, que vous n'en ferez rien; et, si vous m'aimez, vous ne lui parlerez jamais de cette affaire; je vous le demande : je l'exige. D'ailleurs, Monsieur, on doit de l'indulgence à ceux qui nous ont offensés, et je vous prie de lui pardonner, comme moi-même je lui pardonne.

SAINTE-AGNÈS. Vous qui êtes parfaite, à la bonne heure; mais moi, qui ne le suis pas, je tiens à m'expliquer.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Par lettres! par correspondance! pour prolonger un scandale, qu'il vaut mieux assoupir. Fi, Monsieur! ce n'est point bien; ce n'est point charitable! S'il était ici, à la bonne heure, on pourrait... mais comme il n'y est plus, comme il n'y reviendra plus ..

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur d'Hérissel.

SAINTE-AGNÈS, *se frottant les mains.* Quel bonheur!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *à part.* C'est fait de moi!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, D'HÉRISSEL.

SAINTE-AGNÈS, *à d'Hérissel qui entre.* Arrivez donc ici, monsieur l'homme de bien!

D'HÉRISSEL. Tu es étonné de me revoir. Mon régiment était déjà à cheval, et nous allions partir, lorsque le général nous a annoncé que nous restions ici un mois en garnison.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Grand Dieu!

D'HÉRISSEL. J'en suis enchanté, et toi aussi ; ça te fait plaisir, n'est-il pas vrai?

SAINTE-AGNÈS. Du tout, Monsieur.

D'HÉRISSEL. Et pourquoi donc?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. O mon Dieu! inspire-moi quelque détour qui puisse nous sauver.

SAINTE-AGNÈS. Vous me demandez pourquoi? Apprenez, Monsieur, qu'il y a des devoirs, des droits qu'il faut respecter; ceux de l'amitié d'abord, et plus encore ceux de la morale.

D'HÉRISSEL. Ah çà! qu'est-ce qui te prend donc? (*A part.*) Est-ce qu'il s'en mêle aussi?

SAINTE-AGNÈS. Toi! un homme marié, qui as une jolie femme; car on dit qu'elle est très-jolie, ta femme; eh bien! qu'est-ce que tu dirais, si je lui faisais la cour?

MADAME DE SAINT-AGNÈS, *voulant l'arrêter.* Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. Non, Madame; il faut que je le confonde. (*A d'Hérissel.*) Enfin, réponds : si je lui faisais la cour; si, par exemple, je lui adressais une déclaration, qu'est-ce que tu ferais?

D'HÉRISSEL. Je prierais d'abord ma femme de ne pas m'en parler.

SAINTE-AGNÈS. Ce serait peut-être le mieux; mais si elle ne le pouvait pas? si l'indignation lui faisait rompre le silence?

D'HÉRISSEL. Je la prierais alors de se défendre elle-même et de te congédier le plus honnêtement possible.

SAINTE-AGNÈS. Vous l'entendez, Madame; il vient de prononcer lui-même son arrêt.

D'HÉRISSEL. Que veux-tu dire?

SAINTE-AGNÈS. Cette lettre te l'expliquera; je te la rends.

D'HÉRISSEL, *étonné et la prenant*. Cette lettre?

SAINTE-AGNÈS. Oui, cette déclaration que tu as écrite à ma femme, et que tu lui as remise.

D'HÉRISSEL. Moi!

SAINTE-AGNÈS. Ne vas-tu pas faire l'étonné? elle en est convenue elle-même; elle me l'a avoué, et tu vois encore son émotion; ce qui est tout naturel quand on n'a pas encore l'habitude.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ah! je n'y survivrai pas.

D'HÉRISSEL. Quoi! Madame, cette lettre d'amour, surprise entre vos mains, vous avez avoué que c'était moi?..

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Dans le premier trouble... j'ai dit... du moins je pensais... je croyais...

D'HÉRISSEL. Alors, Madame, je n'ai plus rien à dire, et je suis bien forcé d'en convenir. (*A Sainte-Agnès.*) La lettre est de moi.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Grand Dieu!

SAINTE-AGNÈS. Vous en convenez donc enfin. (*Il passe entre madame de Sainte-Agnès et d'Hérissel.*)

AIR des *Scythes*.

Des mœurs du temps exemples déplorables!
Où vous conduit la dépravation?
A des penchants, à des projets coupables?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *à son mari avec impatience.*

Eh! Monsieur... trêve de sermon!

SAINTE-AGNÈS, *de même.*

Eh! Madame, c'est la leçon
Que tous les jours ici vous m'avez faite.
Je suis heureux, en docile écolier,
D'avoir quelqu'un à qui je la répète;
C'est un moyen de ne pas l'oublier.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Terminons, de grâce, cette discussion que je ne pourrais supporter plus longtemps. Je vous prie surtout de ne point en vouloir à M. d'Hérissel, qui, lui-même doit m'accuser.

D'HÉRISSEL. Non, Madame; et si mon ami veut seulement nous laisser un instant, et me permettre de vous expliquer mes intentions...

SAINTE-AGNÈS. Non pas, non pas; il n'est pas nécessaire que cela aille plus loin. Voilà déjà ma femme qui t'excuse, et qui me prêche l'indulgence, ce qui ne lui était jamais arrivé pour personne.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. Il n'y a que cela peut-être qui pourrait me donner des soupçons.

D'HÉRISSEL. Je te répète qu'ils sont absurdes, et que je n'ai que deux mots à dire à ta femme.

SAINTE-AGNÈS. Tu ne lui parleras pas, je te le défends, et à elle aussi; et pour en être plus sûr, tu vas venir avec moi.

AIR du vaudeville de l'*Actrice*.

Ce n'est pas, certes, que je tremble;
Mais je ne voudrais pas, mon cher,
Tous les deux vous laisser ensemble:
Il pourrait m'en coûter trop cher.
Tantôt, dans un joyeux délire,
A déjeuner, pour t'égayer,
Je régalais, ça doit suffire;
Je ne veux pas toujours payer.

(*Il emmène d'Hérissel.*)

(*A madame de Sainte-Agnès qui veut le suivre.*) Restez, Madame, ne vous dérangez pas; je reviens à l'instant. (*Il sort avec d'Hérissel.*)

SCÈNE XV.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *seule*. Quelle aventure! j'y aurais succombé, si le ciel n'était pas venu à mon secours. Mais ce M. d'Hérissel; me voilà tout à fait à sa discrétion. En lisant cette lettre, que va-t-il penser de moi? comment le dissuader? Devrait-il être permis que des personnes bien intentionnées fussent jamais compromises à ce point-là?

SCÈNE XVI.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, ANATOLE, *sortant du cabinet.*

ANATOLE, *à part*. J'ai vu sortir le mari. (*Haut.*) Eh bien! Madame?..

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment! Monsieur, c'est encore vous?

ANATOLE. Oui, Madame; je viens chercher la réponse.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. La réponse! il ne manquait plus que cela, après votre indigne conduite! après votre affreuse lettre!

ANATOLE. Affreuse!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Oui, Monsieur; car elle est tombée entre les mains de mon mari.

ANATOLE. Dieu!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Le ciel a permis qu'un autre fût accusé, qu'il en soit béni; mais je n'en suis pas plus tranquille pour cela; car cette lettre, qu'heureusement je n'ai pas lue...

ANATOLE. Quel dommage! Je m'en vais vous la dire; je la sais par cœur.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Non, Monsieur; je ne veux ni l'entendre ni la connaître; mais je veux savoir ce qu'elle contient, et j'espère au moins qu'il n'y avait rien qui pût me compromettre.

ANATOLE. Oh! non, Madame; rassurez-vous, je n'y parlais que de mon amour.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Est-il possible! Je suppose au moins que c'était dans des termes convenables?

ANATOLE. Oh! sans doute; tout ce qu'il y avait de plus tendre et de plus passionné.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Quelle imprudence! Au moins, Monsieur, vous ne l'avez pas signée?

ANATOLE. Me croyez-vous capable d'écrire une lettre anonyme?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Eh! Monsieur, on ne signe jamais ces lettres-là!

ANATOLE. Je n'en savais rien, Madame; c'est la première; mais, du reste, je m'en souviens bien, je ne vous ai tutoyée qu'une fois.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Me tutoyer! miséricorde!

ANATOLE. Une seule fois, Madame.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Me tutoyer! Que va penser M. d'Hérissel?

ANATOLE. Ce n'est pas ma faute; c'est dans cet endroit où je vous remerciais de vos bontés...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. De mes bontés! Et de quel droit, Monsieur, osez-vous me calomnier ainsi, et mentir à votre propre conscience?

ANATOLE. Pardon, Madame, je n'aurais jamais eu cette hardiesse sans ce souvenir, (*Il le tire de sa poche et le montre à madame de Sainte-Agnès.*) sur lequel j'ai eu l'indiscrétion de jeter les yeux, et où j'ai vu que vous aviez daigné vous occuper de moi. Tenez, lisez plutôt.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *prenant le souvenir.* Ce souvenir... Eh! mais ce n'est pas mon écriture; c'est celle de ma nièce.

ANATOLE. Irène! Il serait possible!.. (*A part.*) Ah! qu'ai-je fait!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ma nièce! quel oubli de toutes les bienséances! Une jeune fille de son âge! oser vous aimer! l'écrire! Je vais la trouver, et lui apprendre...

ANATOLE. Non, Madame; je ne souffrirai pas que pour moi elle soit grondée, elle soit compromise. Que j'étais ingrat! elle seule daignait s'occuper de moi, daignait me plaindre; tandis que vous, Madame, vous, dont je croyais être aimé; vous n'aviez pour moi que de l'indifférence, que de la haine.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Oui, Monsieur; c'est ce que je vous dois; c'est ce que vous méritez. Je vous hais plus que je ne peux le dire.

ANATOLE. Je ne le vois que trop; et vous serez satisfaite. Tant de mépris étouffe mon amour; je veux vous bannir de mon cœur, vous oublier...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Il y a longtemps que vous auriez dû le faire.

ANATOLE. J'en aimerai, j'en épouserai une autre; et si votre nièce, si Irène était libre...

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Jamais, Monsieur, jamais je n'y donnerai mon consentement; vous ne l'épouserez pas, elle ira au couvent; c'est ma volonté; et dès aujourd'hui vous ne la verrez plus.

ANATOLE. Quelle injustice! quelle tyrannie!..

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL, *entrant sur les derniers mots de madame de Sainte-Agnès.* Eh! mais, qu'entends-je? on se dispute. (*A madame de Sainte-Agnès.*) De l'émotion, de la colère, vous, Madame!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ah! mon Dieu! me voilà compromise de toutes les manières.

D'HÉRISSEL. J'avais su échapper à votre mari, et j'accourais... (*Voyant Anatole qui est près de la table, la tête entre ses mains.*) Mais, qu'a donc mon jeune cousin?

ANATOLE. La forcer d'entrer au couvent! quelle indignité!

D'HÉRISSEL. Au couvent! eh! qui donc?

ANATOLE. Mademoiselle Irène.

D'HÉRISSEL. Il serait possible!

ANATOLE. Oui, mon cousin; exprès pour me tourmenter, pour me rendre malheureux; mais les obstacles augmenteront mon amour, et dès qu'on me la refuse, cela suffit; car je suis obstiné.

D'HÉRISSEL. Qu'est-ce que tu dis là? tu l'aimais?

ANATOLE. Oui, sans doute, ça m'est revenu, et plus fort que jamais.

D'HÉRISSEL. Eh bien! mon ami, apprends qu'elle t'aime aussi, elle me l'a avoué.

ANATOLE. Eh! mon Dieu, je le sais bien, et c'est pour cela que Madame veut nous séparer, veut nous désunir, veut l'envoyer au couvent.

D'HÉRISSEL. Tu te trompes; déjà, ce matin, Madame m'avait dit qu'elle renoncerait à ces idées-là.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. J'ai dit, Monsieur, que je verrais, que je consulterais.

D'HÉRISSEL. Mais, depuis, j'ai pensé que vous étiez décidée.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Qui a pu vous le faire croire?

D'HÉRISSEL. Une lettre que j'ai là, et dont nous pouvons prendre connaissance.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Du tout, Monsieur, du tout, ce n'est pas nécessaire; je n'ai jamais prétendu contrarier les inclinations de ma nièce.

D'HÉRISSEL. C'est ce que je me suis toujours dit. (*Bas, à Anatole.*) Laisse-nous, maintenant le reste me regarde.

ANATOLE. Comment, vous croyez...

D'HÉRISSEL. Va-t'en, te dis-je, je me charge de tout. (*Anatole sort.*)

SCÈNE XVIII.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, D'HÉRISSEL.

D'HÉRISSEL. Combien je vous remercie, Madame, de ce que vous voulez bien faire pour votre nièce!

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Mais, Monsieur...

D'HÉRISSEL. C'est moi, maintenant, qui suis votre débiteur; et, pendant que nous sommes seuls, que votre mari n'y est pas, je me hâte de vous faire une restitution.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ah! Monsieur, qu'avez-vous pensé?

D'HÉRISSEL. J'ai pensé à vous rendre service, Madame, et pas autre chose; je vous rends cette lettre qui n'a point quitté mon portefeuille.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ainsi, Monsieur, vous ne l'avez point lue?

D'HÉRISSEL. Non assurément; je me suis fait un raisonnement; je me suis dit : « De deux choses l'une : ou j'ai écrit cette lettre, puisqu'une personne de foi l'affirme, et alors je dois savoir ce qu'elle contient; ou je ne l'ai point écrite, ce que je serais assez tenté de croire, et alors je n'ai point le droit de l'ouvrir. » Et c'est à vous d'en faire ce que vous voudrez... Eh bien! vous la refusez?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Non, Monsieur; mais avant de la reprendre, je voudrais, et ne sais comment vous expliquer, car vous allez avoir de moi de mauvaises pensées.

D'HÉRISSEL. Moi, Madame! je n'ai point le droit d'être sévère; ce que je réclame, au contraire, c'est votre indulgence. Je suis l'ami de votre mari, et voudrais être le vôtre, si vous m'en jugez digne. (*En ce moment, Sainte-Agnes entre par le fond avec Irène et Anatole : mais il leur fait signe de s'arrêter, en voyant d'Hérissel et sa femme en tête-à-tête.*)

MADAME DE SAINTE-AGNES. Ah! Monsieur, pouvez-vous en douter? (*Voulant prendre la lettre.*) Donnez, donnez, de grâce.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; SAINTE-AGNÈS, IRÈNE, ANATOLE.

SAINTE-AGNÈS, *passant entre eux deux, et saisissant la lettre.* Non, Madame, c'est moi qui m'en empare.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Ciel! mon mari!

IRÈNE. Ma tante qui reçoit des lettres.

ANATOLE, *à part*. Comment! encore une!

SAINTE-AGNÈS. Cette fois, vous n'étiez point forcée de la recevoir, c'est vous-même qui l'acceptiez, qui la demandiez.

D'HÉRISSEL. C'est à moi de t'expliquer...

SAINTE-AGNÈS. Cela suffit, Monsieur, cela passe les bornes. J'ai pu pardonner une première fois, mais une seconde, c'est différent; et nous allons voir.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Que faites-vous?

SAINTE-AGNÈS, *décachetant la lettre*. J'ouvre cette lettre pour savoir à quoi m'en tenir.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Arrêtez, de grâce, et ne commettez point une indiscrétion inutile; elle n'est point de Monsieur.

SAINTE-AGNÈS. Et de qui donc?

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. D'Anatole.

ANATOLE, *étonné*. C'est la mienne.

IRÈNE, *avec reproche*. Comment, Monsieur?

SAINTE-AGNÈS, *vivement*. A d'autres; je n'en crois pas un mot. (*Regardant au bas de la lettre.*) Si, vraiment. « Anatole d'Hérissel. » (*Lisant.*) « Vous que « j'aime depuis si longtemps sans oser vous le dire, « pardonnez aujourd'hui une audace que vos bontés « seules ont fait naître. » (*S'interrompant.*) Vos bontés! à qui cela est-il adressé?

MADAME DE SAINTE-AGNES, *vivement*. A qui? à Irène, votre nièce.

ANATOLE, *de même*. Oui, Monsieur.

IRÈNE, SAINTE-AGNÈS ET D'HÉRISSEL. Il serait possible!

SAINTE-AGNÈS, *continuant*. « J'ai lu ce souvenir où « mon nom est tracé, où ton cœur s'est trahi. »

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *présentant le souvenir à son mari*. Tenez, Monsieur, ce souvenir, le voilà; reconnaissez-vous l'écriture de votre nièce?

SAINTE-AGNÈS, *l'examinant*. Oui, vraiment, c'est bien cela; et les phrases les plus tendres.

IRÈNE, *d'un air suppliant*. Mon oncle, de grâce. (*A madame de Sainte-Agnès.*) Non, ma tante, ne croyez pas.....

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Fi! Mademoiselle.

IRENE. Comment, monsieur Anatole, vous avez eu l'indiscrétion...

ANATOLE. Ne m'en accusez pas, puisque je lui dois mon bonheur.

D'HÉRISSEL, *faisant passer Irène auprès d'Anatole*. Ces chers enfants!

SAINTE-AGNÈS. Mais, ce pauvre d'Hérissel que vous accusiez.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Je croyais que Monsieur était seul capable d'une telle audace; mais je me trompais: tout le monde est sujet à l'erreur.

SAINTE-AGNÈS. A qui le dites-vous? (*A d'Hérissel.*) Mais toi qui en convenais.

D'HÉRISSEL. Pour te faire plaisir, d'après ce que tu m'avais demandé ce matin.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS. Comment, Monsieur...

SAINTE-AGNÈS. C'est bien! c'est bien! pas d'autres explications; j'ai décidément un ami et une femme comme on n'en voit pas.

ANATOLE. Et moi aussi.

IRÈNE. Et nous ne savons, ma tante, comment vous en témoigner notre reconnaissance.

MADAME DE SAINTE-AGNÈS, *passant auprès d'Irène*. Prouvez-la-moi, ma nièce, en remplissant vos devoirs, en fuyant surtout le monde et ses maximes perverses, et en vous répétant...

D'HÉRISSEL. Ce que nous disions ce matin: « Qu'ici-bas on ne peut répondre de rien, et que la vertu la plus sévère a souvent elle-même besoin d'indulgence.»

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de la *Haine d'une femme*.

IRÈNE.

C'est la bonté, c'est l'indulgence,
Qui seules donnent le bonheur.
Tous ces censeurs pleins d'exigence
Sont toujours de mauvaise humeur;
L'espèce humaine, qu'ils corrigent,
Par ses torts les rend furieux.
O vous! que nos défauts affligent,
Pour être heureux, fermez les yeux.

D'HÉRISSEL.

Je crois qu'au sein de la richesse
Le malheur n'est point oublié;
Je crois à la délicatesse,
A la constance, à l'amitié.
Contre mes erreurs on s'élève;
Mais moi, j'y tiens tant que je peux...
Et si le bonheur est un rêve,
Pour être heureux, fermons les yeux.

ANATOLE.

Il est bien des esprits funèbres
Qui voudraient, craignant la clarté,
Cacher sous d'épaisses ténèbres
Le flambeau de la vérité.
O vous! Goth, Visigoth, Étrusque,
Que le soleil rend malheureux,
Si la lumière vous offusque,
Pour être heureux, fermez les yeux.

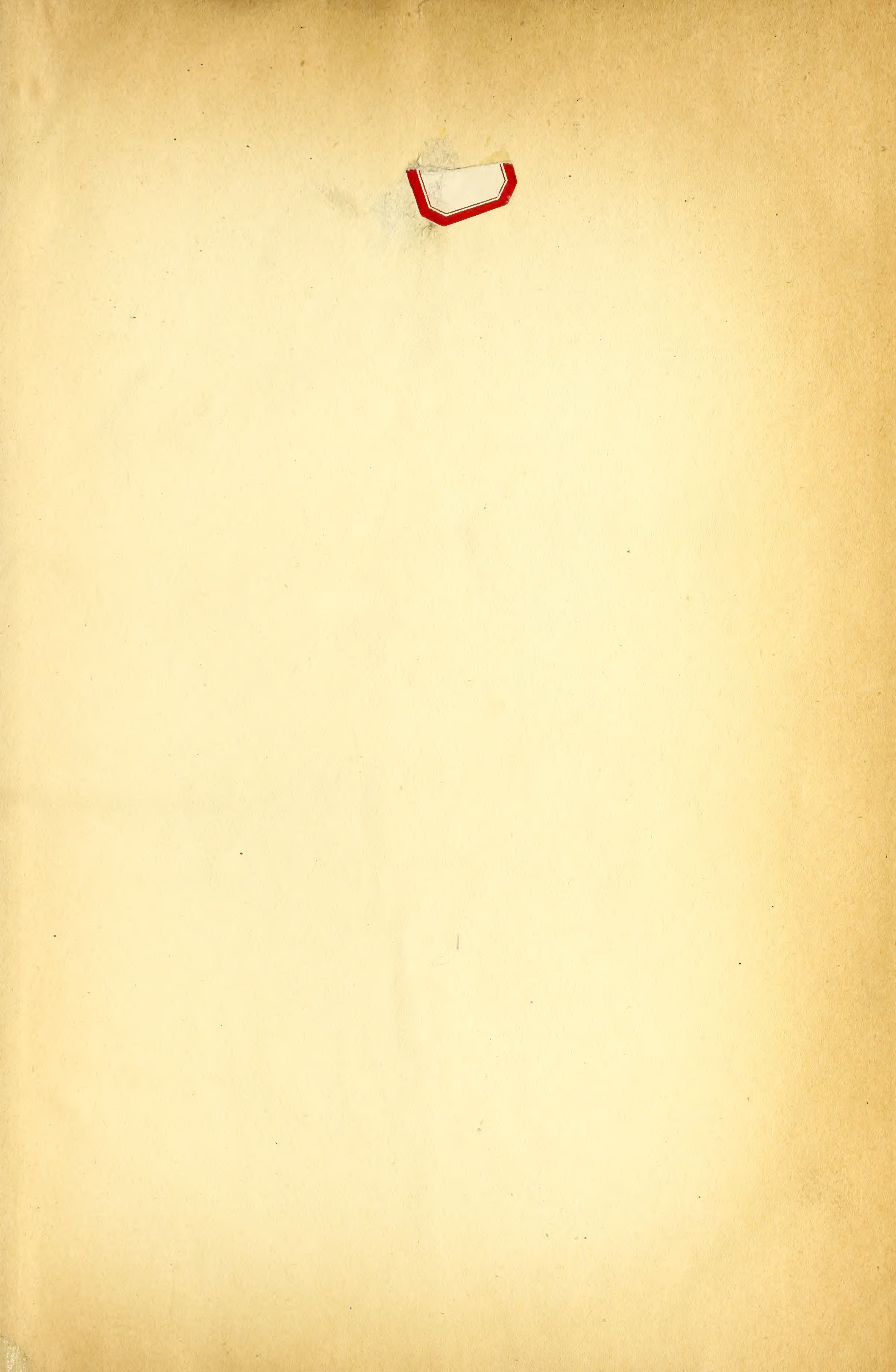
SAINTE-AGNÈS.

Grands seigneurs, vous qui semblez croire
Aux éloges de vos flatteurs;
Bourgeois, qui lisez le mémoire
Des médecins, des procureurs;
Crésus, qu'on appelle un génie;
Milord, dont on reçoit les vœux;
Mari, dont la femme est jolie,
Pour être heureux, fermez les yeux.

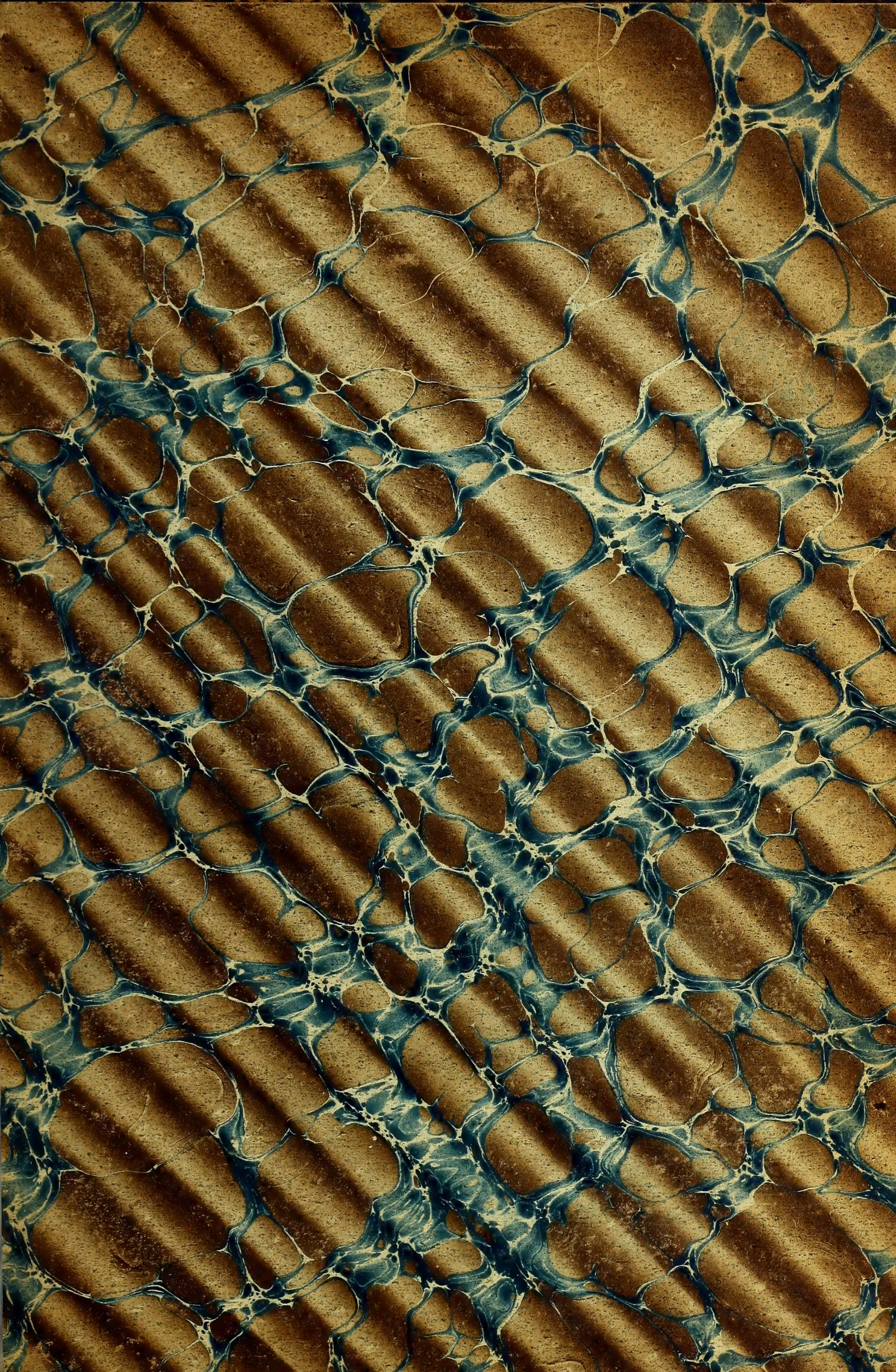
MADAME DE SAINTE-AGNÈS.

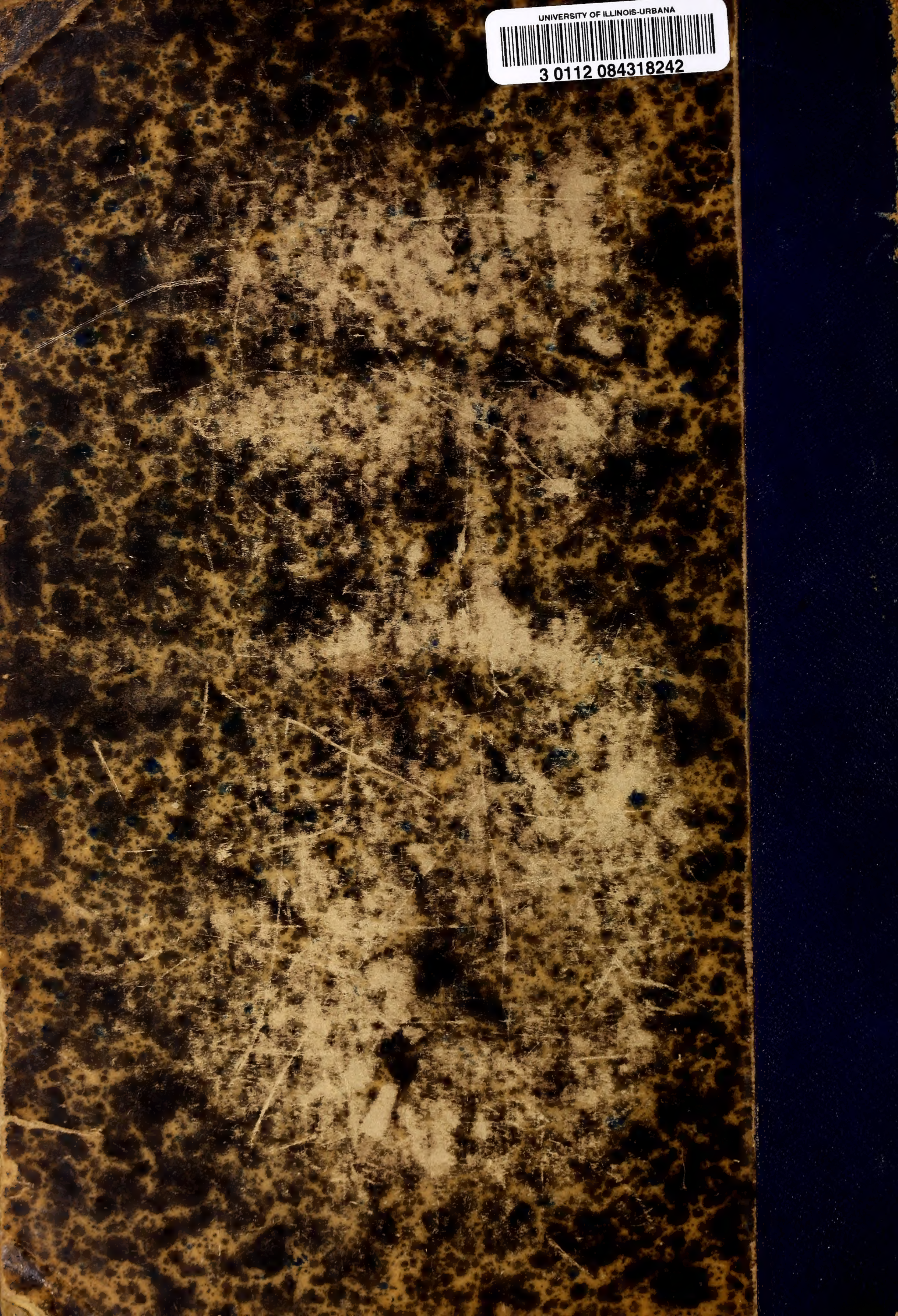
Dans plus d'un sujet, sur la scène,
On peut tout dire aux spectateurs;
Dans d'autres, on se tait, sous peine
D'exciter de graves rigueurs.
Que notre sort ici vous touche;
Daignez, en public généreux,
Quand d'autres nous ferment la bouche,
Sur nos défauts fermez les yeux.

FIN DE MADAME DE SAINTE-AGNÈS.








UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084318242